

Présenté à la Société de Neurologie par Alajouanine, Delafontaine et J. Lacan, le 4 novembre 1926, paru dans la Revue neurologique, 1926, tome II, pp. 410-418.

⁽⁴¹⁰⁾ Les troubles des mouvements oculaires d'ordre hypertonique ne sont pas moins importants que les troubles paralytiques. Leur sémiologie et surtout leur physiologie pathologique comportent cependant bien des obscurités. Aussi nous a-t-il paru digne d'intérêt de présenter à la société un malade dont la fixité du regard est absolue pour les mouvements volontaires de verticalité et de convergence. Donnant dès l'abord l'aspect d'un syndrome de Parinaud —, des troubles plus légers des mouvements de latéralité coexistent, chez lui, avec l'impossibilité des mouvements verticaux. L'étude des synergies entre les mouvements de la tête et des yeux permet de se rendre compte que les mouvements automatico-réflexes sont restés normaux, que dans certaines conditions ainsi créées par le jeu de ces synergies, des mouvements volontaires, impossibles autrement peuvent être mis en évidence ; l'ensemble de cette étude suggère l'idée d'un trouble tonique simple en l'absence de tout phénomène paralytique et permet ainsi de distinguer ces faits des paralysies de fonction classique.

D'ailleurs le trouble des mouvements oculaires coexiste chez notre malade avec des troubles importants de la motilité générale réalisant un syndrome extra-pyramidal très spécial avec troubles pseudo-bulbaires. Leur étude est également très suggestive, tant en elle-même que par leur association et leur parallélisme avec le trouble des mouvements oculaires.

M. V.... 65 ans, est entré le 27 août 1926 à la Salpêtrière, dans le service de M. le Dr Crouzon, que l'un de nous avait l'honneur de remplacer pendant les vacances et que nous remercions de nous avoir permis d'étudier ce cas.

Au premier aspect, l'attention est attirée par le faciès figé du malade, la fixité de son regard, la déviation de la tête à droite, et un trouble respiratoire assez particulier qui consiste en un gonflement des joues à chaque expiration. Le malade est dans une attitude soudée et l'exploration des avant-bras qu'il tient fléchis sur les bras, met aussi en évidence une hypertonie musculaire considérable beaucoup plus marquée à gauche.

Le *début* des troubles est difficile à préciser D'après le malade, ils seraient apparus brusquement, au retour d'une promenade à bicyclette (20 à 25 kilomètres à l'aller) qui se passe d'abord sans incidents et au cours de laquelle il fait de nombreuses chutes au retour. En réalité, des troubles légers de la marche semblent avoir précédé cet incident, troubles de même caractère que ceux qui se sont installés ensuite sur un mode progressif qu'on a pu apprécier d'un examen à l'autre, durant son séjour à l'hôpital.

Ces symptômes consistent :

En troubles de l'équilibre avec chutes, plus fréquentes vers la droite, durant la marche ;

En raideurs musculaires, particulièrement dans les deux membres du côté gauche s'exagérant durant la marche ;

En gêne de la vue, de la parole, de la déglutition.

⁽⁴¹¹⁾ a) *Un syndrome d'hypertonie à type extra-pyramidal* prédominant du côté gauche du corps est décelé par l'examen des membres supérieurs et inférieurs.

Membres supérieurs. — Le malade étant assis sur son lit, les mouvements passifs imprimés à son avant-bras, situé en position intermédiaire entre la pronation et la supination, semblent ne montrer d'hypertonie qu'à gauche. Cette hypertonie de caractère cireux prédomine sur les muscles fléchisseurs et extenseurs de l'avant-bras sur le bras, alors que les groupes moteurs du poignet et aussi ceux de la racine du membre sont peu touchés.

Une épreuve permet de l'exagérer du côté gauche, de la mettre en évidence du côté droit. C'est le mouvement passif de supination forcée imprimé à l'avant-bras du malade. Ce mouvement déclenche en effet à gauche une contraction persistante du long supinateur. Un état d'hypertonie paroxystique s'oppose alors aux mouvements de flexion et d'extension qu'on tente d'imprimer à l'avant-bras du malade. Enfin à chaque variation obtenue dans la flexion de l'avant-bras, répond un réflexe postural du biceps très exagéré en intensité et en durée. Change-t-on au contraire la position de l'avant-bras en pronation forcée, qu'aussitôt l'hypertonie disparaît et que les mouvements alternatifs d'extension et de flexion de l'avant-bras sur le bras sont imprimés sans résistance au moins sur une course moyenne, l'excursion complète du mouvement d'extension remettant en contraction persistante le long supinateur. Les réflexes toniques correspondant aux diverses postures du biceps sont moins intenses

dans cette position. Ces modifications du tonus musculaire et des réflexes de posture se retrouvent au niveau du membre supérieur droit, mais à un degré moindre. Dans les deux cas elles représentent l'exagération pathologique, d'un phénomène normal.

L'hypertonie du membre supérieur gauche est accrue dans la station debout. Le bras est alors légèrement porté en arrière, l'avant-bras fléchi à angle droit, les muscles de l'avant-bras en état de contracture crampoïde. Cette station debout ainsi que certains mouvements volontaires provoquent une attitude catatonique curieuse du petit doigt qui reste fixé en extension et abduction, tandis que les autres doigts demi-fléchis sur la paume s'opposent au pouce. De même dans la station debout, on peut mettre en évidence un certain degré d'hypertonie au niveau du membre supérieur droit.

Tous les mouvements actifs au niveau des membres supérieurs sont possibles, mais ils sont très lents.

On peut remarquer un très petit tremblement au niveau des membres supérieurs.

Membres inférieurs. – Le malade étant couché, les mouvements passifs imprimés aux membres inférieurs permettent de déceler une hypertonie du membre inférieur gauche localisée comme au membre supérieur sur certains groupes musculaires ; ici, et ceux de l'extension et de la flexion tant de la cuisse et de la jambe que du pied, à l'exclusion des muscles, de l'abduction et de l'adduction.

De façon analogue aux mouvements de prosupination aux membres supérieurs, le mouvement d'extension de la jambe provoque ici un paroxysme d'hypertonie tandis que la flexion la fait presque disparaître. Le réflexe de posture du jambier antérieur normal à droite est très exagéré en intensité et en durée à gauche. Il en est de même pour le réflexe postural des muscles fléchisseurs de la jambe sur la cuisse.

Le malade étant assis, on obtient à gauche par la percussion du tendon rotulien une véritable persévération du mouvement d'extension provoqué par le réflexe, la jambe reste suspendue au-dessus du sol, jusqu'à ce que la remarque en étant faite au malade, il l'y ramène volontairement.

C'est dans la marche et la station debout que l'hypertonie du membre inférieur gauche se manifeste le plus intensément.

Des contractures à type crampoïde surviennent en effet principalement au niveau des muscles de la jambe. Elles se traduisent à l'inspection du pied gauche par une griffe des orteils, et un léger degré de varus du pied, à la palpation, par une dureté extrême des muscles postérieurs de la jambe, subjectivement par de la douleur, fonctionnellement par leur persévération souvent prolongée qui suspend la marche en fixant ⁽⁴¹²⁾le malade dans une station particulière que nous allons préciser. Le pied gauche, en effet, occupe alors une position toujours postérieure à celle du pied droit. Il repose sur le sol par le talon antérieur et les orteils contractés en griffe, le talon postérieur est légèrement soulevé. Cette position postérieure du pied gauche peut provoquer à elle seule la contraction crampoïde. C'est ainsi que la crampe peut survenir spontanément pendant la marche, la raideur du membre inférieur gauche tendant à lui faire occuper cette position durant les mouvements. La crampe survient ainsi infailliblement par ce mécanisme si l'on commande au malade de virer vers la droite. Il reste alors fixé à demi viré, dans le sens indiqué ; son membre inférieur gauche porté en arrière de l'autre semble le fixer au sol et il peut persister fort longtemps dans cette position. De même on peut provoquer la crampe, sur le malade immobile en station debout rien qu'en portant son pied gauche sur un niveau postérieur à son pied droit. On peut la faire cesser en obtenant du malade le mouvement de reporter son pied en avant. Si on le lui avance passivement, la crampe persiste en général et le malade reprend sa position par un petit pas en avant du pied droit.

Durant la crampe, l'épreuve de la poussée donne une contraction du jambier antérieur à droite, et aucune à gauche. Quand la crampe a cessé, la même épreuve donne une contraction du jambier antérieur à gauche, mais de caractère moins franchement automatique qu'à droite, avec un temps perdu plus long, plus lent et comme englué.

Inversement on peut obtenir la disparition complète de l'hypertonie des muscles de la jambe gauche, sur le malade debout reposant sur le sol par le pied droit et soutenu par les bras, en fléchissant celle-ci sur la cuisse. Après quelques mouvements de flexion et d'extension du pied sur la jambe où se marque encore de la raideur, on obtient la résolution de toute résistance dans les groupes musculaires de la tibio-tarsienne.

Équilibre et statique. – Les troubles de l'équilibre sont marqués. Dans la station debout, la tendance est nette à la chute en arrière. Elle s'accroît pendant la marche. Celle-ci se fait à petits pas, dans une attitude soudée du tronc, sans balancement des membres supérieurs, et l'accentuation de la contracture au niveau de ceux-ci met l'avant-bras en flexion en même temps qu'apparaît la contracture si particulière au niveau du petit doigt en extension abduction.

La marche se produit avec un caractère automatique très marqué. La raideur ou un état de crampe la rendant difficile ou impossible d'abord, l'hypertonie semble soudain cesser, et alors, dit le malade, « une fois parti, cela va tout seul ».

Le mouvement de s'asseoir montre au plus haut point les contractures que peuvent provoquer certains mouvements volontaires statiques, la lenteur extrême des mouvements, les tendances catatoniques secondaires aux raideurs et leur relation avec les troubles de l'équilibre. Le malade fléchissant les

jambes reste presque indéfiniment suspendu au-dessus de son siège, puis il s'y laisse tomber, soudé en un seul bloc.

Les réflexes tendineux des membres supérieurs : réflexes de l'omoplate, oléocranien, cubital, stylo-radial, radio-pronateur, sont normaux, peut-être un peu plus vifs à gauche. Aux membres inférieurs : les réflexes rotulien, achilléen, médio-plantaire, sont plus vifs à gauche. Nous avons signalé le phénomène de persévération de l'extension de la jambe obtenu par percussion du tendon rotulien. Le réflexe cutané plantaire est en flexion des deux côtés. Sa recherche donne lieu à la contraction du jambier antérieur. Les réflexes cutanés abdominaux supérieur et inférieur sont normaux. Le réflexe crémastérien est normal.

La sensibilité à la piqure, au tact, au pincement, à la douleur, au chaud et au froid est normale. Aucun trouble de la stéréognosie.

Il n'y a pas de dysmétrie, mais de la lenteur des mouvements alternatifs, par suite de la contracture.

Examen de la face. – L'inspection de la face montre le tic respiratoire que nous avons déjà indiqué, et qui gonfle et déprime alternativement les joues avec l'expiration et l'inspiration. La fixité des traits à expression indifférente est remarquable ; la fixité du regard en accentue encore le caractère. Le sillon naso-génien est plus marqué à gauche, les rides frontales bien marquées à droite où elles se recourbent en suivant la convexité du contour du sourcil, sont moins profondes et sont horizontales à gauche.

⁽⁴¹³⁾ Les mouvements de la face traduisent un état hypertonique de tous les muscles, mêlé à quelques phénomènes parétiques du côté gauche. Les contractions du frontal ne font qu'accentuer la différence d'aspect que nous avons signalée dans les rides à droite et à gauche. Les mouvements d'ouverture et d'occlusion des paupières paraissent normaux et se font sans persévération. Pourtant le sourcil gauche reste immobile et n'y participe pas. L'occlusion peut se faire des deux côtés avec force. Pourtant le simple abaissement de la paupière tend à laisser à découvert à gauche une partie du globe oculaire, et la résistance de cette paupière semble moindre que du côté opposé aux tentatives de relèvement de la paupière close avec force. Le facial supérieur du côté gauche ne serait donc pas indemne.

Le sourire du malade marque le mieux l'hypertonie de tous les muscles de la face. Tous les traits s'accroissent fortement, la palpation fait percevoir la dureté des muscles contractés. Cette attitude mimique enfin tend à persévérer ; jusqu'à une demi-minute après qu'on ait prié le malade de revenir à une expression plus grave. Les épreuves du siffler, du souffler qui sont peu démonstratives au point de vue de l'état des muscles, ont semblé montrer quelquefois un véritable phénomène de palipraxie (?) : le malade répétant plusieurs fois le même acte alors qu'on lui a déjà ordonné de faire un autre exercice. Enfin les contractions du peaucier du cou, normales à droite ne sont pas vues à gauche. Les réflexes mentonnier et massétérin donnent une réponse vive non polycinétique. Le réflexe naso-palpébral se diffuse en outre aux muscles de la face, surtout au zygomatique et aux muscles masticateurs.

Position de la tête et muscles du cou. – Le malade garde habituellement la tête tournée légèrement vers la droite. Cette position marquée dans la station debout, semble s'accroître quand le malade est assis. Le cou du malade est porté en avant, le dos voûté ; un certain degré d'atrophie des trapèzes se marque à simple inspection. La palpation y décèle un certain degré de raideur. De même on peut sentir le sternocléidomastoïdien droit contracturé. La force musculaire est diminuée dans les deux trapèzes et les deux sterno. Le malade ne peut hausser l'épaule gauche. La recherche du réflexe postural du muscle trapèze par écartement du bras par rapport au tronc, fait entrer l'un comme l'autre muscle en état de contraction à type myotonique persistant extrêmement longtemps. Si l'on tourne la tête du malade vers la gauche, on obtient également une contraction prolongée du chef claviculaire du sterno-cléidomastoïdien.

Signes pseudo-bulbaires. – Nous avons signalé le tic respiratoire de ce malade, la lenteur extrême de sa parole ; il ne présente pas de rire ni de pleurer spasmodique. Mais la moindre déglutition de liquide entraîne chez lui une toux prolongée, comme chez un pseudo-bulbaire. Pourtant le réflexe du voile est conservé ; il en est de même pour le réflexe pharyngé.

Psychisme. – À part la lenteur de l'idéation, le psychisme du malade semble assez normal. Son jugement est juste. Il est orienté. Il montre un bon sens qui n'est pas sans faveur, manifeste un caractère bienveillant, une affectivité normale, une juste inquiétude des intérêts des siens.

b) Des troubles de la motilité oculaire. – Nous en arrivons enfin aux troubles de la motilité oculaire sur lesquels nous attirons l'attention.

Dès le premier aspect, nous avons été frappés par la fixité du regard du malade, dirigé presque constamment au repos *en face* de lui, c'est-à-dire légèrement à droite, puisque la tête est constamment tournée à quelques degrés de ce côté.

Sans modifier la position de la tête, on recherche l'existence des mouvements volontaires associés des deux yeux et pour chaque œil isolément, dans le sens vertical et dans la latéralité. On constate :

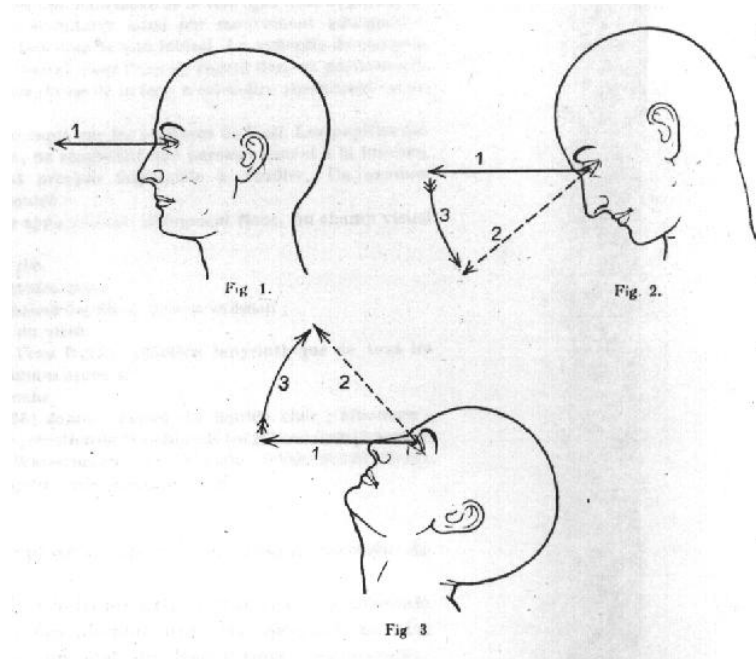
1) L'impossibilité absolue des mouvements volontaires dans le sens vertical, – c'est-à-dire des mouvements d'élévation et d'abaissement de l'axe du globe oculaire – tant pour les deux yeux que pour chaque œil séparément.

2) La presque impossibilité de mouvements de convergence des deux yeux.

3) La relative conservation des mouvements de latéralité.

(414) Pourtant ces derniers mouvements sont lents, se font par saccades à caractère parkinsonien : quant à leur excursion, bonne vers la droite, elle est assez limitée vers la gauche.

Il résulte de ces faits que le regard du malade dans le sens vertical est toujours braqué *en face* de lui, ce qui se confond, étant donné la position normale de la tête, avec la direction *vers l'horizon* (fig. 1).



On a donc un aspect de syndrome de Parinaud avec disparition des mouvements de verticalité. L'hypertonie qui se manifeste dans les mouvements de latéralité donne déjà au syndrome un aspect un peu spécial. Les épreuves de position de la tête vont permettre d'obtenir des mouvements volontaires dans le sens vertical – et de montrer ainsi que leur absence dans la position normale de la tête est ici, non pas d'ordre paralytique, mais causée par l'hypertonie que nous ont déjà montrée les mouvements de latéralité.

Si l'on fléchit la tête en avant, on constate un premier phénomène. Au cours du mouvement et dans la position terminale, l'axe du regard n'a pas cessé de se déplacer par rapport aux orbites pour rester à chaque instant braqué *vers l'horizon*. C'est là un *premier temps* qui montre une élévation de l'axe des globes oculaires, mais cette élévation s'accomplit par un mouvement automatico-réflexe que cette épreuve montre ainsi conservé. Il traduit l'une des deux synergies normales de la tête et des yeux, celle qui conserve dans une direction constante l'axe du regard pendant les mouvements de la tête et qui compense donc ceux-ci.

C'est dans un *deuxième temps* qu'on va obtenir un mouvement volontaire. Dans la position fléchie de la tête, le regard tend à persévérer quelques instants dans sa direction *vers l'horizon* (flèche 1 de la figure II) qui s'est élevée par rapport à l'orbite. Puis si l'on demande au malade de regarder en bas, il dirige l'axe de ses yeux *en face* de la (415) nouvelle position de sa tête (flèche 2 de la fig. II), ayant ainsi réalisé un mouvement volontaire d'abaissement (arc. 3, fig. II).

Si l'on étend la tête en arrière on obtient les mêmes phénomènes mais de sens inverse, c'est-à-dire : dans un premier temps un mouvement automatico-réflexe parfaitement qui maintient l'axe du regard vers l'horizon et réalise un abaissement par rapport à l'orbite (flèche 1 de la fig. III) ; dans un deuxième temps, un mouvement volontaire d'élévation (arc 3 de fig. III) qui ramène l'axe du regard dans l'équateur de l'orbite, c'est-à-dire en face de la tête du malade dans sa nouvelle position (flèche 2 de la fig. III).

Notons d'ailleurs que pour les déplacements de latéralité des yeux qui sont possibles par mouvements volontaires dans la position habituelle de la tête (que nous avons signalée être déviée vers la droite), on peut les obtenir aussi par mouvement automatico-réflexe en modifiant la position de la tête dans le sens latéral. La synergie de compensation des mouvements oculaires maintient alors l'axe au regard

dans sa position primitive correspondant à la direction constante de la face, c'est-à-dire légèrement orientée vers la droite du corps.

Par ailleurs, pas de nystagmus provoqué par les positions de l'œil. Les pupilles qui présentent une inégalité très discrète, ne réagissent que paresseusement à la lumière. L'accommodation à la distance est presque impossible à étudier. Un examen ophtalmologique le 3 septembre a montré :

Un léger trouble du vitré ? Pupille apparaissant légèrement floue, un champ visuel normal.

Une acuité visuelle OD 8 /10-OG 6 /10.

Un second examen le 16 octobre montre que :

L'acuité visuelle des deux yeux a baissé depuis le dernier examen ;

À l'examen du fond d'œil trouble du vitré.

Examen otologique. – Examen à l'eau froide : réaction labyrinthique de tous les canaux sensiblement normale : nystagmus après 45".

Audition affaiblie à droite et à gauche.

La ponction lombaire (30 août 1926) donne : aspect du liquide clair ; albumine : 0 gr. 40 ; réaction de Pandy (négative) ; réaction de Weichbrodt (négative) ; lymphocytes, 1 à 2 par mm³ (Nageotte) ; Bordet-Wassermann : H8 ; benjoin : 00000 02220 00000.

Sang. – Bordet-Wassermann : négatif ; urée sanguine : 0,36.

Cette observation un peu complexe comprend un certain nombre de faits dignes de retenir l'attention :

C'est d'abord les caractères du syndrome extra-pyramidal que présente ce malade et où il faut souligner des phénomènes très spéciaux, un état crampoïde, un état catatonique, un état de déséquilibre considérable.

C'est ensuite et surtout les caractères des troubles oculaires.

C'est enfin les considérations anatomo-physiologiques que suggèrent cet ensemble de faits.

a) *Le syndrome extrapyramidal* présenté par ce malade est caractérisé par de l'hypertonie diffuse, prédominant du côté gauche, qui s'accompagne de troubles de l'équilibre, de phénomènes analogues à des crampes, de persévération catatonique des attitudes et de troubles pseudo-bulbaires. Les réflexes tendineux sont un peu vifs, mais il n'existe ni clonus, ni extension de l'orteil, ni perturbation des réflexes cutanés ; il s'agit donc d'un syndrome rigide pur, d'un syndrome extrapyramidal.

Nous n'insisterons pas sur les caractères qualitatifs de l'hypertonie et sa répartition topographique, longuement détaillés plus haut ; il est curieux⁽⁴¹⁶⁾ de noter au membre supérieur la prédominance de la raideur au niveau du segment du coude par prépondérance de la rigidité au niveau du groupe des fléchisseurs de l'avant-bras, rigidité qui disparaît en partie dans la mise en jeu de certaines synergies normales (décontraction des fléchisseurs en pronation) ; cette prédominance est exceptionnelle dans les hypertonies extrapyramidales, plus diffuses et surtout plus marquées à la racine...

Les faits spéciaux qui se greffent sur l'état hypertonique méritent encore plus d'être soulignés : l'hypertonie s'exagère dans certaines conditions, effort, station debout et marche, et revêt alors fréquemment, surtout au membre inférieur gauche, un *aspect crampoïde*, avec contraction musculaire extrêmement énergique, attitude forcée de flexion du pied léger varus, attitude impossible à vaincre, persistant plusieurs minutes, et qui se présente comme une réaction posturale intense et fixée pendant un temps assez long ; c'est, autrement dit, un phénomène du jambier antérieur déclenché brusquement dans certaines conditions et qui reste fixé par une persévération tonique fort longue ; à la contraction du jambier, s'associe d'ailleurs parfois la contraction des autres muscles de la loge antéro-externe. Ces aspects crampoïdes de l'hypertonie, que nous avons observés également dans d'autres syndromes extrapyramidaux, et en particulier chez des parkinsoniens post-encéphalitiques, méritent d'être considérés comme un des caractères particuliers du syndrome hypertonique que nous étudions.

C'est, sans doute, à un mécanisme analogue que doit être rapporté l'*attitude catatonique* que l'on observe fréquemment chez ce malade et qui existe pour les quatre membres, surtout à gauche. Là encore, on a un phénomène traduisant l'importance de la

persévération tonique, véritable état myotonique qui n'est pas sans analogie, moins sa répartition topographique, avec celui de la maladie de Thomsen. Un moyen facile de le mettre en évidence est la percussion rotulienne répétée à 2 ou 3 reprises chez le malade assis ; la jambe se met de plus en plus en extension et va rester ainsi pendant un temps fort long, 1/4 d'heure même, élevée au dessus du sol.

Crampes hypertoniques et persévération catatonique constituent deux caractères très spéciaux de l'hypertonie de ce malade. Nous n'insisterons pas sur les *troubles de l'équilibre* qui sont à rapprocher de ceux que l'on note dans certains syndromes pallidaux, en particulier chez certains lacunaires ; ils semblent dus, pour une grande part, à la dysharmonie tonique et aux conditions vicieuses de statique ainsi créées. Nous ajouterons que l'examen labyrinthique, chez notre malade, ne révélait aucun trouble.

Enfin, au syndrome hypertonique des membres s'associe, dans notre cas, en plus de l'hypertonie de la face et du cou, avec tête tournée à droite, des signes d'ordre pseudo-bulbaire : parole lente, sourde, troubles importants de la déglutition, salivation, sur lesquels, il est inutile d'insister. Deux points sont cependant très particuliers ; d'une part un soulèvement ⁽⁴¹⁷⁾rythmique expiratoire des joues, très spécial d'autre part, l'intégrité du réflexe du voile du palais ; il est à se demander si, avec l'intégrité des réflexes cutanés, la conservation de ce réflexe, précocement aboli chez les pseudo-bulbaires, n'est pas un caractère particulier aux syndromes pseudo-bulbaires par hypertonie extra pyramidale, comme c'est le cas ici, vraisemblablement.

En somme, l'ensemble des caractères précédents révèle des troubles moteurs se rapprochant du syndrome dit pallidal, avec des caractères topographiques particuliers de l'hypertonie, des phénomènes crampoïdes très spéciaux, de la catatonie, des troubles de l'équilibre et des troubles pseudo-bulbaires avec conservation du réflexe du voile du palais. Cet ensemble paraît d'évolution progressive et semble due à une désintégration progressive des corps striés.

b) Les *troubles oculaires* constituent un des faits les plus importants de cette observation. Nous les avons décrits assez minutieusement pour ne pas revenir sur la façon dont ils se présentent et qui peut se résumer ainsi : l'exploration des mouvements conjugués dénote chez notre malade l'impossibilité de l'élévation et de l'abaissement du regard, la difficulté extrême de la convergence qui est presque nulle, bref un syndrome de Parinaud ; en ajoutant que les mouvements de latéralité possibles à droite, très difficiles à gauche, se font lentement, par saccades, avec les caractères analogues à ceux des mouvements de l'avant-bras du parkinsonien que l'on tente de défléchir.

Ces caractères des mouvements de latéralité semblent liés à un état d'hypertonie, comme on en rencontre fréquemment dans les états rigides postencéphaliques. Ils suggèrent l'hypothèse que les troubles de la verticalité sont peut-être de même ordre. La mise en jeu des synergies de la tête et du cou d'une part et des mouvements oculaires, que nous avons décrits plus haut, permet de le supposer encore avec plus de vraisemblance.

Les épreuves que nous avons rapportées dans l'observation détaillée se résument à ceci ; la tête en rectitude, regard de face, impossibilité des mouvements verticaux ; la tête penchée en avant, regard. en haut par rapport au plan de la tête, puis possibilité de mouvements volontaires d'abaissement qui ramènent le globe au regard correspondant au plan horizontal des orbites ; la tête penchée en arrière, phénomène inverse du regard de face, on passe au regard en bas par rapport au plan de la tête, puis possibilité de mouvements volontaires d'élévation ramenant ce globe au regard correspondant au plan horizontal des orbites (v. fig. I, II, III). Il y a là deux ordres de faits ; l'un c'est que la position d'inclinaison de la tête dans le sens vertical modifie l'orientation du regard dans le sens inverse à celui où elle est portée, fait analogue à ce qui se passe dans la rotation de la tête où le globe se dévie d'abord en sens opposé de la rotation. Il y a un mouvement synergique oculaire automatico-réflexe ; ce mouvement, classique pour la rotation, nous le recherchons dans l'inflexion et l'extension de la tête et il se montre ici avec les mêmes caractères

d'automatisme et de rapidité ⁽⁴¹⁸⁾ que chez un sujet normal. L'autre fait, c'est que de la position ainsi prise par suite du réflexe syncinétique, le sujet peut mouvoir son globe oculaire jusqu'à l'horizontale passant par les orbites, jusqu'au plan horizontal du regard.

Nous devons donc noter : d'abord la conservation, chez ce sujet à motilité volontaire nulle pour les mouvements verticaux des globes oculaires, des mouvements automatico-réflexes de même sens déclenchés par les positions de la tête ; ensuite la possibilité des mouvements volontaires dans les positions ainsi créées, mouvements restreints puisqu'ils ne dépassent jamais l'horizontale du regard, ne faisant donc qu'une demi-excursion dans le sens vertical, et mouvements se faisant comme les mouvements latéraux, lentement, par saccades. Le fait de la persistance de la motilité automatico-réflexe alors que la motilité volontaire est nulle, le fait de la possibilité à partir du déplacement réflexe, d'un retour volontaire du globe à la position fixe du regard, laissent supposer qu'il y a à la base du syndrome d'immobilité verticale du regard un trouble tonique et non un trouble paralytique. Les synergies réflexes normales ont permis le déplacement du globe dans le sens vertical où volontairement il est nul ; puis le réflexe ayant joué, l'équilibre tonique se charge à nouveau de permettre le retour du globe à la position d'horizon qu'il ne permet pas, par contre, de dépasser.

c) Ces faits nous permettent, croyons-nous, d'envisager la fixité horizontale du regard dans notre cas, comme un trouble d'ordre tonique, qu'il est intéressant de comparer aux troubles hypertoniques des membres auxquels il est associé ; on se trouve ainsi devant un aspect spécial de syndrome de Parinaud par hypertonie ; ou mieux devant un syndrome de fixité horizontale du regard par hypertonie.

Les observations anatomo-cliniques qui peu à peu se groupent, concernant les lésions observées dans le syndrome de Parinaud, en particulier les observations de M. Lhermitte, de M. Cl. Vincent, permettent de situer dans la calotte pédonculaire le siège des lésions conditionnant le syndrome de Parinaud. Ici, nous croyons qu'il s'agit d'une lésion plus haut située (la conservation de l'intégrité labyrinthique et des mouvements automatico-réflexes oculaires qui supposent son intégrité plaide en ce sens, et bien entendu, également, l'association du syndrome pallidal) ; il nous paraît, en somme, vraisemblable que l'hypertonie oculaire réalisant ce syndrome de Parinaud spécial est due à une lésion de la région des noyaux gris et de leurs voies.

Présentation par MM. Lévy-Valensy, P. Meignant et J. Lacan à la Société de psychiatrie, paru dans l'Encéphale, 1928 n° 5, 2 pages 550 et 551.

Nous présentons un malade de 40 ans qui, depuis treize mois, fait un délire à thème policier : de Beaucaire, il assistait à des scènes suivies de vols et qui se passaient à Paris, entrant en communication de pensées avec les agents parisiens et la gendarmerie de Beaucaire, faisait filer les malfaiteurs. Finalement, il a fait le voyage de Paris pour compléter ses déclarations à la police et a été interné après une démarche au commissariat. Sans insister sur les détails de ce roman délirant très riche, nous dirons quelques mots de son substratum.

Lors de son internement, le malade a été certifié : psychose hallucinatoire chronique, et, de fait, la présence d'hallucinations visuelles, auditives, voire génitales, d'écho des actes et de la pensée, semblait évidente. Cependant, deux faits frappaient dès l'abord : d'une part le caractère surtout nocturne ou hypnagogique des phénomènes, rappelant le délire de rêve à rêve autrefois signalé par Klippel, la conviction délirante persistant cependant tout le jour ; d'autre part l'existence d'un appoint imaginatif important : « mentisme perçu comme exogène, inventions visuelles... Visions hypnagogiques et lucides, animées et combinées, peut-être parfois évocables (?) » (Certificat primitif de M. de Clérambault).

Deux mois plus tard, le malade se présente comme un imaginatif. Aucune interprétation. Hallucinations extrêmement réduites, sinon complètement disparues (les phénomènes d'écho de la pensée et des actes semblent avoir disparu les derniers). Roman imaginatif extrêmement riche, s'accroissant pour ainsi dire par avalanches ; suggestibilité et possibilité de provoquer, aux récits déjà faits, telle ou telle addition à laquelle s'attache la conviction immédiate. Idées mégalomaniaques de plus en plus fantastiques.

Le peu de renseignements obtenus sur les antécédents du malade rendent difficile un jugement sur sa constitution mentale antérieure. Il semble toutefois que le malade ait toujours été un imaginatif ou un mythomane (poète, instable...). D'autre part, au début du séjour du malade à l'asile, les stigmates de subéthylisme étaient nets. La syphilis est possible (réactions biologiques négatives, mais irrégularité pupillaire et leucoplasie). Sans pouvoir l'affirmer nous croyons qu'il s'est produit une poussée onirique (toxique ou infectieuse) chez un prédisposé. La poussée terminée, les caractères proprement oniriques du délire et leurs hallucinations se sont atténuées et tendent à disparaître. Mais la tendance originelle mythomane a subi un coup de fouet. L'affection tend à prendre l'aspect d'un délire d'imagination de plus en plus pur, et peut ainsi rentrer dans le cadre des « délires post-oniriques systématisés chroniques par développement de tendances originelles » de Gilbert-Ballet (*Bulletin médical*, 8 novembre 1911, p. 959, n° 87).

Lettre inédite.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Mardi

Mon cher ami,

N'avions-nous pas convenu que vous me donniez de vos nouvelles ?

Venez-donc dîner, si vous le pouvez, ce soir à l'Hôtel-Dieu. Heure : huit heures moins le quart. Demandez le chemin de la salle à manger de la salle de garde si vous arrivez après cette heure. Mais venez plutôt avant – et frappez chez moi à la chambre 3 (demandez au concierge de vous indiquer l'escalier qui mène à nos chambres).

De toute façon nous aurons je l'espère l'après-dîner pour bavarder.

Si rien de tout cela n'est possible, alors écrivez-moi.

Croyez-moi, mon Cher ami, très sympathiquement vôtre,

Jacques Lacan

Ce 8 mai 1928

Lettre inédite.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Mon cher ami,

J'eusse voulu donner à votre lettre de la semaine dernière une réponse digne du vif intérêt que j'y ai porté. C'est à cela et à l'impossibilité de trouver dans ma semaine le moindre loisir, – non à la négligence ni à la paresse –, que vous devez... mon silence.

Excusez-moi. Voulez-vous venir dîner avec moi en salle de garde à l'Hôtel-Dieu demain soir – mardi – ? Rendez-vous 7 heures et demie chambre 3.

Nous causerons de tout cela. Si à mon grand regret vous ne le pouviez pas, je compte vous écrire de ce surréalisme qui, pour n'y avoir pas la même place que chez vous, compte certes beaucoup dans mes pensées présentes.

Très amicalement votre

Jacques Lacan
Ce 4 juin 1928

Communication faite par MM. Trénel et Jacques E. L. Lacan à la Société de Neurologie de Paris, parue dans la Revue neurologique de Paris, 1928, t.1, n° 2.

Nous présentons cette malade pour la singularité d'un trouble moteur vraisemblablement de nature pithiatique. Commotionnée pendant la guerre le 22 juin 1915, par l'éclatement d'un obus qui, tombant sur la maison voisine, détruit sa maison, ayant reçu elle-même quelques blessures superficielles, la malade a constitué progressivement depuis cette époque un syndrome moteur, dont la manifestation la plus remarquable se voit actuellement pendant la marche.

[L.e] <La> malade part en effet à reculons, marchant sur la pointe des pieds, à pas lents d'abord puis [précités] <précipités>. Elle interrompt cette démarche à intervalles réguliers de quelques tours complets sur elle-même exécutée dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, soit de droite à gauche.

Nous reviendrons sur les détails de cette marche qui ne s'accompagne, disons-le dès maintenant, d'aucun signe neurologique d'organicité.

L'histoire de la malade est difficile à établir du fait du verbiage intarissable et désordonné dont la malade s'efforce, semble-t-il, d'accabler le médecin dès le début de l'interrogatoire : plaintes dramatiques, interprétations pathogéniques (elle a eu « un effondrement de tout le côté gauche dans le coccyx », etc., etc.), histoire où les dates se brouillent dans le plus grand désordre.

On arrive pourtant à dégager les faits suivants.

Le 22 juin 1915, à Saint-Pol-sur-Mer, un obus de 380 détruit 3 maisons, dont la sienne. Quand on la dégage, elle a la jambe gauche engagée dans le plancher effondré. Elle décrit complaisamment la position extraordinairement contorsionnée où l'aurait jetée la secousse. Elle est conduite à l'hôpital Saint-Paul de Béthune où l'on constate des plaies par éclat d'obus, plaies superficielles du cuir chevelu, du nez, de la paroi costale droite, de la région de la fosse sus-épineuse droite.

Les séquelles motrices d'ordre commotionnel durent dès lors être apparentes car elle insiste, dans tous les récits, sur les paroles du major qui lui disait : « Tenez-vous bien droite, vous vous tiendrez droite, vous êtes droite, restez-droite » ; commençant ainsi, dès lors, une psychothérapie qui devait rester vaine par la suite, si même elle ne lui a pas fait son éducation nosocomiale.

De là, après de courts passages dans plusieurs hôpitaux de la région, elle arrive à Paris en août 1925 ; seule, la plaie du dos n'est pas encore fermée, elle suppure. Il est impossible de savoir d'elle quand exactement cette plaie se ferma, en septembre, semble-t-il, au plus tard. Mais dès cette période, elle marche dans une attitude de pseudo-contraction sur la pointe des pieds ; elle marche en avant ; souffre du dos, mais se tient droite. Elle prétend avoir eu une paralysie du bras droit, lequel était gonflé comme il est maintenant.

Dans les années qui suivent, son histoire est faite de la longue série des hôpitaux, des médecins qu'elle va consulter, des maisons de convalescence où elle séjourne, puis, à partir de mai 1920, de ses interminables démêlés avec les centres de réforme avec lesquels elle reste encore en différence. Elle passe successivement à la Salpêtrière, à Laennec, à un dispensaire américain, à Saint-Louis où on lui fait des scarifications dans la région cervicale, scarifications qui semblent avoir favorisé la sortie de fins éclats de fonte et d'effilochures d'étoffe. Puis elle entre comme femme de chambre chez le duc de Choiseul, place que des crises d'allure nettement pithiatique, l'extravagance apparente de sa démarche, la force bientôt d'abandonner.

Celle-ci change en effet plusieurs fois d'allure : démarche que la malade appelle « en bateau », à petits pas ; puis démarche analogue à celle des enfants qui « font de la poussière » ; enfin démarche en croisant les jambes successivement l'une devant l'autre.

C'est alors qu'elle entre, en janvier 1923, à Laennec, d'où on la fait sortir plus rapidement qu'il ne lui eût convenu. C'est au moment même où on la contraint de quitter, contre son gré, son lit, que commence sa démarche à reculons.

En 1923, M. Souques la voit à la Salpêtrière. Il semble qu'alors déjà la marche à reculons se compliqua sur elle-même de tours d'abord partiels, puis complets. Elle est traitée par des décharges électriques sans aucun résultat.

M. Lhermitte l'observa, en 1924, et cette observation qu'il a bien voulu nous communiquer nous a servi à contrôler l'histoire de la malade qui n'a pas varié dans ses grandes lignes au moins depuis ce temps.

Durant toute cette période elle va consulter de nombreux médecins, attachant une extrême importance à toutes ses démarches. Bousculée une fois dans la rue par un voyou, elle en a eu un « effondrement

du thorax » ; plus tard, bousculée par un agent elle est restée deux jours « l'œil gauche ouvert sans pouvoir le fermer », etc.

Dans le service de M. Lhermitte, la malade marchait à reculons, sans tourner sur elle-même, sauf le soir pour regagner son lit. Cette démarche en tournant est réapparue quand elle entre en mai 1927 à Sainte-Anne, à la suite de troubles mentaux qui se sont manifestés depuis février 1927 : hallucinations auditives ; ondes qui lui apportent des reproches sur l'emploi de sa vie ; « elle a même fait boucher ses cheminées pour empêcher ces ondes de pénétrer », « on l'a rendue enceinte sans qu'elle le sache de deux fœtus morts ; c'est un médecin qui lui envoyait ces ondes », elle a écrit au gouverneur des Invalides et menaçait de mettre le feu à sa maison.

Ce délire hallucinatoire polymorphe avec hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité générale s'atténue durant son séjour dans notre service.

Symptômes moteurs.— La malade pratique la marche que nous avons décrite, marche à reculons compliquée de tours complets sur elle-même. Ces tours sont espacés quand la malade a d'assez longues distances à parcourir. Elle les multiplie au contraire quand elle se déplace dans un étroit espace, de la chaise d'examen au lit où on la prie de s'étendre, par exemple. Elle déclare que cette démarche lui est indispensable pour se tenir droite et si l'on veut la convaincre de marcher en avant elle prend une position bizarre, la tête enfoncée entre les deux épaules, l'épaule droite plus haute que la gauche, d'ailleurs pleure, gémit, disant que tout « s'effondre dans son thorax ». Elle progresse alors péniblement le pied tourné en dedans, posant son pied trop en avant, croisant ses jambes, puis dès qu'on ne la surveille plus, reprenant sa marche rapide à petits pas précipités, sur la pointe des pieds, à reculons.

Si l'on insiste et que, la prenant pas les mains, on tente de la faire marcher en avant, elle se plie en deux, réalisant une attitude rappelant la Campto-Cormie, puis se laisse aller à terre ou même s'effondrer ; acte qui s'accompagne de protestations parfois très vives et de plaintes douloureuses.

Une surveillante nous a affirmé l'avoir vue, se croyant seule et non observée, parcourir normalement plusieurs mètres de distance.

Absence de tout symptôme de la série cérébelleuse.

Il n'existe aucune saillie ni déformation de la colonne vertébrale.

Aucune atrophie musculaire apparente des muscles, de la nuque, du dos, des lombes, des membres supérieurs ni inférieurs. Aucune contracture ni aucune hypotonie segmentaire dans les mouvements des membres ni de la tête. La diminution de la force musculaire dans les mouvements actifs, que l'on peut constater aux membres supérieurs dans l'acte de serrer la main par exemple, est tellement excessive (accompagnée d'ailleurs de douleurs subjectives dans la région interscapulaire), qu'elle est jugée pithiatique sinon volontaire.

Examen des téguments.— On peut constater au niveau de l'angle externe de l'omoplate droite une cicatrice étoilée, irrégulière, grande comme une pièce de 2 fr., formant une dépression adhérente. À la base de l'hémithorax droit sur la ligne axillaire, une cicatrice linéaire un peu chéloïdienne, d'une longueur de 6 cm. Au niveau de l'aile gauche et du lobule du nez, une cicatrice assez profonde. Enfin, dans la région frontopariétale du cuir chevelu, presque sur la ligne médiane, une cicatrice linéaire bleuâtre, longue de 3 cm 1/2, légèrement adhérente dans la profondeur.

On note enfin dans les deux régions préparotidiennes, sur le bord postérieur des masséters, en avant du lobule de l'oreille, deux masses indurées, celle de droite plus petite et non adhérente à la peau sous laquelle elle roule, celle de gauche plus volumineuse et adhérente à la peau au niveau d'une petite cicatrice étoilée que la malade rapporte aux scarifications qu'on lui fit à Saint-Louis en 1921.

Un œdème local peut être facilement constaté à la vue et au palper, au niveau de l'avant-bras droit qui paraît nettement augmenté de volume par rapport à celui du côté opposé. Œdème dur, le tissu sous-dermique paraît au palper plus épais, la peau n'est pas modifiée dans la finesse, ni cyanose, ni troubles thermiques. La mensuration, pratiquée au niveau du tiers supérieur de l'avant-bras, donne 28 cm de circonférence à droite, 24 à gauche. Cet œdème strictement local, qui ne s'étend ni au bras ni à la main, avait déjà été constaté par M. Souques.

Sensibilité.— La malade se plaint de vives douleurs subjectives dans la région cervicale postérieure et dans la région interscapulaire. Le moindre attouchement dans la région de la dernière cervicale jusqu'à la 5e dorsale provoque chez elle des cris, des protestations véhémentes et une résistance à l'examen.

L'examen de la sensibilité objective (tactile et thermique) ne montre chez elle aucun trouble, si ce n'est des hypoesthésies absolument capricieuses, variant à chaque examen. M. Lhermitte avait noté : analgésie complète de tout le tégument. La notion de position est normale.

Réflexes.— Les réflexes tendineux, rotuliens, achilléens existent normaux. Le tricipital est faible. Le stylo-radial et les cubito et radio-pronateurs sont vifs.

Les réflexes cutanés plantaires : normal à droite, extrêmement faible à gauche, normaux en flexion. Les réflexes cutanés abdominaux, normaux.

Les réflexes pupillaires à l'accommodation et à la distance sont normaux. Aucun trouble sensoriel autre.

Examen labyrinthique. – Nous en venons à l'examen labyrinthique.

M. Halphen a eu l'obligeance de pratiquer cet examen. Il a constaté :

Épreuve de Barany : Au bout de 35" nystagmus classique dont le sens varie avec la position de la tête.

Épreuve rotatoire : (10 tours en 20"). La malade s'effondre sans qu'on puisse la tenir, en poussant des cris et on ne peut la remettre sur pied.

Cette hyperreflectivité ne se voit que chez les *Pithiatiques* (ou certains centres cérébraux sans lésions). D'ailleurs, en recommençant l'épreuve, on n'a pas pu obtenir de réflexe nystagmique (5 à 11" de maximum au lieu de 40").

Cette dissociation entre l'épreuve rotatoire et l'épreuve calorique ne s'explique pas.

Après la rotation, la malade a pu esquisser quelques pas en avant.

Cette épreuve n'a pu être renouvelée en raison des manifestations excessives auxquelles elle donnait lieu de la part de la malade.

Il en a été de même pour l'examen voltaïque que M. Baruk a eu l'obligeance de pratiquer. Néanmoins, malgré les difficultés de l'examen, il a constaté une réaction normale (inclinaison de la tête vers le pôle positif à 3 1/2 ampères) accompagnée des sensations habituelles, mais fortement exagérées par la malade qui se laisse glisser à terre.

D'ailleurs tous les examens physiques ou tentatives thérapeutiques sont accompagnés de manifestations excessives, de protestations énergiques et de tentatives d'échapper à l'examen ; il n'est pas jusqu'au simple examen du réflexe rotulien qui ne fasse prétendre par la malade qu'il donne lieu à une enflure du genou.

Il va de soi qu'il n'a pu être question d'une ponction lombaire qui aurait inmanquablement donné une base matérielle à de nouvelles revendications.

La radiographie du crâne exécutée par M. Morel-Kahn est négative.

Rien ne peut mieux donner l'idée de l'état mental de la malade que la lettre qu'elle adressait en 1924 à l'un des Médecins qui l'avait observée.

Monsieur le Docteur,

La Demoiselle s'avançant arrière présente ses sentiments respectueux et s'excuse de n'avoir pas donné de ses nouvelles.

En septembre, je suis allée en Bretagne (Morbihan), l'air, le soleil m'a fait grand bien mais 24 jours c'était insuffisant pour moi ayant, depuis fin juin 1923, refait arrière tous ces mouvements nerveux de bombardements, déplacement d'air et d'impossible équilibre.

Je n'ose plus sortir seule, je n'ai plus de forces et baisse la tête en me reculant. Le mouvement de la jambe droite, comme avant les brutalités reçues dans la rue, l'affaiblissement de la partie gauche, me fait tirer la jambe gauche toute droite ; je croise m'avançant arrière un moment, et j'ai un jour arrivé les trois étages le talon gauche en l'air, le bout du pied soutenant cette marche, périlleuse et pas moyen de la dégager, ça se casserait. Je suis tombée plusieurs fois dans le fond de voiture ou des taxis. Je sors le moins possible dans ces conditions, mais la tête aurait besoin de beaucoup d'air.

Me X..., avocat à la Cour d'Appel, va se charger de me défendre au Tribunal des Pensions, vers le commencement du mois prochain. C'est bien long, et suis très affaiblie par ces coups et brutalités, mouvements que je n'aurais plus refait et intérieurement brisé le peu qui me maintenait toute droite. Le thorax maintenu encore dans un drap, je plie tout à fait de l'avant, sans pour cela y marcher tordu vers le cœur et autour de la tête, aussi je n'essaie plus, c'est empirique. Selon que je bouge la tête, je reste la bouche ouverte en plus de contraction, si j'oublie de rester droite.

Si je pouvais être tranquille à l'air, excepté le froid, ces incon vénients qui m'avait quittés cesseraient peut-être. J'avais appelé au secours après le déplacement d'air, en attendant les plaintes de mon père. Pour en finir les nerfs se retirent, les autres fonctionnent pas et pas moyen d'appuyer sur les talons. Je serai venu, Monsieur le Docteur, présenter mes respects ainsi qu'à Monsieur le Professeur, mais j'ai tant de difficultés.

Recevez mes bons sentiments.

M. SOUQUES – Je reconnais bien la curieuse malade de M. Trénel. Je l'ai observée, à la Salpêtrière, en 1923, au mois de janvier, avec mon interne, Jacques de Massary. Elle présentait, à cette époque, les mêmes troubles qu'aujourd'hui : une démarche extravagante et un œdème du membre supérieur droit.

Elle marchait tantôt sur la pointe des pieds, tantôt sur leur bord en se dandinant. Parfois elle allait à reculons, tournait sur elle-même, etc. À l'entendre, la démarche sur la pointe des pieds tenait à une douleur des talons et la démarche en canard aux douleurs du dos (où il y avait des cicatrices de blessure). Mais il est clair que les autres attitudes de la démarche n'avaient rien d'antalgique.

Quant à l'œdème du membre supérieur droit, il était limité à la partie inférieure du bras et à l'avant-bras, la main restant intacte. Il était blanc et mou. Elle l'attribuait au fait d'avoir été projetée avec violence « comme un paillason » contre le mur. Le caractère segmentaire singulier de cet œdème nous fit penser à la simulation, mais nous ne trouvâmes pas des traces de striction ou de compression sur le membre.

À cette époque, la malade ne présentait pas d'idées de revendication. Le diagnostic porté fut : *Sinistrose*.

M. G. ROUSSY – Comme M. Souques, je reconnais cette malade que j'ai longuement examinée, en 1923, dans mon service de l'hospice Paul-Brousse, avec mon ami Lhermitte. Nous l'avions considérée, à ce moment, comme un type classique de psychonévrose de guerre, avec ses manifestations grotesques et burlesques, développée sur un fond de débilité mentale. D'ailleurs, la malade se promenait avec un carnet de pensionnée de guerre et ne cachait pas son intention de faire augmenter le pourcentage de sa pension. Nous avions alors proposé à la malade de l'hospitaliser en vue d'un examen prolongé d'un traitement psychothérapique ; mais 48 heures après son entrée dans le service, et avant même que le traitement fut commencé, la malade quittait l'hôpital, sans faire signer sa pancarte.

C'est là un petit fait qui vient confirmer la manière de voir de MM. Trénel et Lacan, et qui souligne bien l'état mental particulier de cette malade semblable à ceux dont nous avons vu tant d'exemples durant la guerre.

Présentation de MM. L. Marchand, A. Courtois et Lacan à la Société clinique de médecine mentale. Publié dans la Revue Neurologique, Paris, Masson et Cie, 1929, 2^e semestre 1929, p. 128, les Annales Médico-Psychologiques, Paris, Masson et Cie, 1929, II, p. 185, l'Encéphale, Paris, G. Doin et Cie, 1929, p. 672.

Jeune femme présentant avec un hémisyndrome parkinsonien droit de nature encéphalitique, des accidents comitiaux divers. Crises jacksoniennes du côté opposé au parkinsonisme ; plus souvent crises généralisées, avec parfois miction involontaire, provocables par une excitation douloureuse, un examen électrique ; actes automatiques habituellement incoordonnés ; automatisme ambulatoire.

Les auteurs insistent sur le polymorphisme des manifestations comitiales dont certaines pourraient faire penser à des accès névropathiques, surtout sur l'absence de toute convulsion tonique ou clonique pour certaines crises alors que d'autres sont exclusivement toniques. Ces faits rentrent dans le cadre de l'épilepsie sous-corticale.

Présenté par MM. Georges Henryer et Jacques Lacan à la Société de psychiatrie, le 20 juin 1929, paru dans L'Encéphale, 1929, n° 9, pp. 802-803.

Nous présentons une malade de 40 ans, dont la paralysie générale est certaine, et chez laquelle le mode symptomatique de début offre un certain intérêt. Pendant deux ans un syndrome hallucinatoire au complet a tenu le premier plan, et c'est comme persécutée qu'elle a été envoyée à l'Infirmierie spéciale de la Préfecture de Police où nous avons eu l'occasion de l'examiner et de la certifier par internement.

Observations.— Mlle L., 40 ans, envoyée à l'Infirmierie spéciale le 18 avril 1929 pour des idées de persécution et des troubles de la conduite.

Dès les premiers mots, la malade se présente comme une hallucinée. Elle se plaint d'être surveillée, photographiée à travers les murailles. On fait de sa vie, un film, « un film sonore ». Des voix la menacent de lui faire subir les derniers outrages, de la tuer. Les hallucinations génitales sont très intenses. Le syndrome d'automatisme mental est au complet. On prend sa pensée, on répète sa voix, elle est en dialogue constant avec des personnes qui l'informent de faits de toutes sortes, d'enquêtes faites sur elle. Parmi les voix, il en est de menaçantes, telle celle de la propriétaire, d'autres d'agréables. Elle a des troubles cénesthésiques, on lui fait de l'électricité, on lui envoie des sensations combinées qu'elle compare à des fils d'une longueur démesurée. Hallucinations olfactives, mauvaises odeurs qui sentent « la blennorragie, l'héroïne, l'éther, la coco ». Hallucinations gustatives, on lui donne de mauvais goûts, « qui sentent le vinaigre ».

Elle interprète peu. Elle pense qu'elle est la victime de la police judiciaire, peut-être de soldats. Elle se plaint à peine : « Quelle vie ! » dit-elle en souriant. Dans l'ensemble, cet automatisme est à peu près anidéique, presque sans idées de persécution.

Par contre, il y a des idées de grandeur imaginatives qui indiquent un déficit intellectuel : les policiers qui couchent avec elle lui ont donné 500 000 francs, etc. L'approbabilité, l'euphorie, un peu de désorientation, le caractère fabulatoire et absurde des idées délirantes mégalomaniaques, font soupçonner la paralysie générale, que confirment les signes physiques : dysarthrie aux mots d'épreuve, tremblement de la langue et des doigts, vivacité des réflexes tendineux. Il n'y a pas de troubles pupillaires. Dans les antécédents : syphilis à 18 ans, mise en carte, soins réguliers et énergiques à Saint-Lazare, huile grise et novar. L'ami de la malade insiste sur le traitement régulier et prolongé qu'elle a suivi pour sa syphilis.

Il y a donc un syndrome d'automatisme mental évoluant au cours d'une paralysie générale. Les hallucinations existent depuis deux ans sans aucune modification, le désordre des actes qui a nécessité l'intervention est plutôt symptomatique de la paralysie générale : fugue, errance, onanisme en public.

Les examens de laboratoire ont confirmé le diagnostic : albumine rachidienne 0 gr 45. Pandy positif, lymphocytes 4 par mm³, Wassermann positif dans le sang et le liquide céphalo-rachidien, réaction du benjoin positive.

La malade placée à l'Admission chez le docteur A. Marie a été suivie par nous pendant deux mois. Le syndrome hallucinatoire a persisté d'abord sans aucune modification. Puis peu à peu l'affaiblissement intellectuel s'est accentué, la démence est devenue telle qu'il n'y a plus depuis 15 jours qu'une verbigération, avec enchaînement par assonance de phrases incohérentes. L'euphorie, l'apathie se sont encore accentuées et actuellement l'interrogatoire de la malade sur son thème délirant est rendu difficile tant elle est approbative et suggestible.

Nous l'avons présentée à la Société parce que c'est un nouvel exemple d'automatisme mental au début et au cours d'une paralysie générale. Les observations de ce genre ne sont pas rares. Déjà M. Janet en avait rapporté un cas en 1906 dans le *Journal de Psychologie*.

Depuis lors, MM. Laignel-Lavastine et P. Kahn, l'un de nous avec M. Sizaret et M. Le Guillant, M. Lévy-Valensi en ont présenté plusieurs observations. Celle-ci nous a paru intéressante parce que pendant deux ans le syndrome d'automatisme mental quasi pur a dominé le tableau clinique tant que la démence n'a pas été très marquée. Le syndrome d'automatisme mental bien constitué a résisté longtemps à la démence paralytique. C'est lorsque l'effondrement intellectuel a été total et complet que nous avons vu s'effriter les éléments du syndrome et disparaître sa cohérence.

De plus, nous comptons appliquer à cette malade un traitement de malariathérapie. M. Le professeur Claude a montré de nombreux cas de paralysie générale qui, après un traitement de malariathérapie, présentaient une forme paranoïde. Ici c'est une situation inverse : l'état paranoïde, symptomatique de la paralysie générale, précède la malariathérapie, et il paraît intéressant de voir ce que deviendra le syndrome hallucinatoire à la suite de l'impaludation.

La transcription ci-après est celle de cette version manuscrite adressée à Ferdinand Alquié. Ce poème est paru dans une version différente au phare de Neuilly, 1933 (n° 3-4). (On trouve dans les premiers numéros de cette Revue des photos de Braissai, de Man Ray, une poésie de James Joyce. Dans le numéro 3-4, Jacques Lacan voisinait avec Arp, Ivan Goll, Asturias et Queneau). Il est paru également au Magazine Littéraire, 1977 n° 121 dans une version un peu différente.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Π□ντα = νεῖ¹

Héraclite (Fragments)

Choses que coule en vous la sueur ou la sève,
Formes, que vous naissiez de la forge ou du sang,
Votre torrent n'est pas plus dense que mon rêve²,
Et si je ne vous bats d'un désir incessant,

Je traverse votre eau, je tombe vers la grève
Où m'attire le poids de mon démon pensant³;
Seul il heurte au sol dur sur quoi l'être s'élève,
Le mal aveugle et sourd, le dieu privé de sens⁴.

Mais, sitôt que tout verbe a péri dans ma gorge,
Choses qui jaillissez⁵ du sang ou de la forge,
Nature –, je me perds au flux d'un élément :

Celui qui couve en moi, le même vous soulève,
Formes que coule en vous la sueur ou la sève,
C'est le feu qui me fait votre immortel amant.

⁶Melancholiae Tibi Bellae. Hardelot. 6 août 1929

Signé : J. Lacan

¹ – Le titre de ce poème dans *Le Phare de Neuilly* et les autres parutions est : *Hiatus irrationnalis*.

² – Dans *Le Phare de Neuilly*, à la place de la virgule il y a un point virgule.

³ – Dans *Le Phare de Neuilly*, à la place du point virgule, il y a un point.

⁴ – Ce vers est omis dans la version *Magazine Littéraire*, ce qui n'en fait plus un sonnet. Dans *Le Phare de Neuilly*, l'article **le** est remplacé les deux fois par **au**.

⁵ – Les versions *Le Phare de Neuilly* et le *Magazine Littéraire* indiquent « que vous naissiez » au lieu de « qui jaillissez ».

⁶ – Seule la version manuscrite à F. Alquié comporte cette mention. Les autres indiquent « H.P., août 1929, Jacques Lacan ».

Lettre inédite.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Paris

Mercredi 16.10.1929

Vous êtes parti, Alquié, vous voulez revenir. Sous quelle pression, sous quelle incitation avez-vous pris cette décision qui n'est peut-être pas mauvaise mais que vous regrettez ? Comment m'avez-vous manqué vendredi il y a quinze jours ? Que nous serions-nous dit à ce moment ? Voilà des questions où je ne m'attarderai pas, pour vous poser seulement celle-ci : que peut-on faire pour vous ? Quel résultat est administrativement dans les limites du possible, je veux dire du demandable.

Dites-le moi : j'agirai pour autant que je le pourrai. Je ferai agir surtout.

Le sentez-vous, Alquié ? Quelque chose gît au fond de nous, qui, avec nous, mais presque malgré nous, croît et mûrit, qui vit de nous mais nous fait triompher maintes fois de la mort.

Presque malgré nous, ai-je dit, cela doit parvenir à être mûr. C'est qu'aussi bien nous ne sommes pas libres d'en hâter la venue, d'en orienter la forme – du moins sans dommages.

Nos efforts, notre travail quotidien certes nourrissent ce « génie » – du moins on veut le croire. Mais c'est moins par le contenu et l'objet de ces efforts, qu'en tant qu'ils tonifient, exaltent et exercent toute notre personne. On sent bien que tout cela ne fait qu'éveiller quelque chose d'inné et nous qui aussi bien résonnerait peut-être à n'importe quel déchaînement – ou même à l'inertie.

Pourtant cela qui est en nous et qui nous possède, cela ne peut saillir et triompher tant que lui est lié ce qui le rend impur ; ce n'est rien moins que nous-même – le nous-même haïssable, notre particularité, nos accidents individuels, notre profit.

Un seule mode d'ascétisme me semble devoir parer à cela : broyer nos désirs contre leur objet, faire échouer notre ambition par le désordre même qu'elle engendre en nous. Je veux dire que rien n'est plus profondément voulu par notre démon, que certains de nos échecs. Jugeons-le à leur taux.

Un groupe d'individus qui auraient porté au plus haut point cet assouplissement, pourrait entendre que la même voix parle en eux tous. Un ascétisme, celui-là arbitraire, devrait les porter à la laisser parler seulement par l'organe de quelques uns.

Nulle solitude pour l'aventurier de l'esprit, mais seulement des résistances.

Elles sont au maximum au moment qu'on pourrait croire les avoir abattues. Ils tiennent enfin cette « liberté » pour quoi ils luttent depuis des siècles. Mais ils ne nous montrent plus que des visages vides d'amants séparés de soi-même – ou stupides du visage découvert de l'aimée.

Combien y en aura-t-il parmi nous qui sauront s'exécuter. Vous ne devez plus être – avant tout – que des masques. Numérotez-vous.

Pour revenir à des considérations moins elliptiques, je n'ai rien reçu de la revue Documents. Les numéros 3 et 4 parus pourtant, j'aimerais les avoir si l'on m'en faisait le service comme vous me l'aviez promis.

J'ai un Bénichou – sur le point de partir au service. Il est solide.

Nous avons parlé de vous. Tout m'est apparu plein de suite. Votre lettre des vacances à laquelle je n'ai pas répondu, son contenu – et encore mon regret de ne point vous avoir vu avant votre départ.

Écrivez-moi l'adresse de Michel Leiris. Écrivez-lui de moi. Puis je lui donnerai rendez-vous. Vous devez donner un numéro à Chantiers. Oui.

À vous

Jacques Lacan

Présentation de MM. René Targowla et Jacques Lacan le 19 décembre 1929 à la Société de psychiatrie de Paris, paru dans *L'Encéphale Paris*, G. Doin et Cie, 1930, t 1, pp. 83-85

Le malade que nous présentons est un paralytique général dont la maladie dure depuis au moins sept ans. La rareté relative des cas de ce genre et certains détails de l'observation nous ont paru justifier la présentation.

A... P..., 52 ans.

ÉVOLUTION CLINIQUE.— Marié depuis 1906 ; pas d'enfant ni de fausse-couche de la femme. Pas de maladie importante. Aucune notion de la contamination primitive. En 1918, commotion de guerre, d'où naissent certains symptômes qui le font réformer à 15 % ; il semble d'ailleurs que la question de la syphilis a été posée à ce moment. Il reprend ses occupations ; mais on constate à ce moment de la nervosité, de l'insomnie, des cauchemars de guerre, de l'irritabilité, des tendances aux impulsions.

En septembre 1922, apparaît l'épisode qui force l'attention. Parti en voyage pour aller à l'enterrement d'une parente, il manque la correspondance de ses trains, s'égare, s'endort dans une gare, revient sans songer à donner une explication quelconque de l'emploi de son temps. À partir de ce moment, « taciturne, inerte, se comportant comme un enfant », il a de gros troubles de la mémoire, des troubles de la parole, fait des achats inconsidérés pour le commerce de nouveautés dont il s'occupe, vend des bibelots qui appartiennent à son ménage et dépense cet argent d'une façon incontrôlable. Le diagnostic est porté de paralysie générale, mais il n'est soigné de façon régulière qu'en 1924 à l'Institut prophylactique où l'on constate un amaigrissement notable, de gros déficits de mémoire, une inégalité pupillaire avec signe d'Argyll-Robertson bilatéral, réflexes rotuliens faibles, achilléens abolis, du tremblement des mains et de la langue. Pas de signe de Romberg. Il est soigné de janvier 1924 à novembre 1924 par une série de 20 injections de Quinby, puis deux séries de tryparsamide-salicylate de mercure, et, de novembre 1924 à octobre 1925, par quatre séries de 8 injections de tryparsamide-salicylate de mercure.

Il est considéré comme très amélioré sans que nous ayons pu obtenir d'observations plus précises. Le retour d'une activité au moins partielle est tel qu'il se considère comme guéri, ne retourne plus à l'Institut prophylactique et, en 1927, à la place du petit commerce abandonné dans l'intervalle, se charge d'une gérance d'hôtel. Mais bientôt ses colères fréquentes contre les clients, son irritabilité le forcent à abandonner cette nouvelle entreprise. Il vend les objets qui se trouvent chez lui, se livre à des violences envers sa femme. Ce sont ces manifestations, ainsi qu'un petit ictus ayant donné une hémiparésie droite, d'ailleurs passagère, qui amènent sa femme à le faire entrer en juin 1929 à l'hôpital Henri-Rousselle.

À l'hôpital il s'est montré ce qu'il est depuis. Dément, incapable de travailler, indifférent, apathique et euphorique, il présente une dysarthrie qui le rend incompréhensible. Assez présent à l'interrogatoire, en général assez bien orienté, il a un gros déficit mnésique concernant sa vie passée, avec une atteinte même des notions acquises automatiques comme la table de multiplication ; il ne peut saisir un raisonnement élémentaire concernant ses erreurs, se montre incapable d'un effort psychique, a des troubles de l'écriture. Affectivité extrêmement diminuée. Mâchonnement, tremblement lingual, réflexe photo-moteur aboli, pupille gauche plus grande que la droite ; le réflexe achilléen ne provoque qu'une faible flexion des orteils sur la plante, le rotulien gauche est aboli ; le rotulien droit est faible, il y a du ptosis de l'œil droit et une légère diminution de la force musculaire du membre supérieur droit, reliquat de l'hémiparésie droite. Bon état général ; poids : 67 kilos. Tension artérielle : 11 1/2 – 8. Rien aux autres appareils.

Traitement : une série de stovarsol à petites doses dont les premières injections réactivent les signes sérologiques du liquide céphalo-rachidien, puis en novembre malariathérapie sans aucun résultat appréciable jusqu'à maintenant.

ÉVOLUTION DU SYNDROME SÉROLOGIQUE

Dates	R. de Vernes ou de B.-W. (sérum)	R. de Vernes ou de B.-W. (L.C.R.)	Al b.	Leuco	Réaction du benjoin
Janvier 1924	D.O.= 95	D.O.= 90	0, 46	7,2 (par champ)	
5 novembre 1924	D.O.= 28	D.O.= 11	0, 38	3/4 (par champ)	
20 octobre 1925	D.O.= 11	D.O.= 0	0, 31	2 (par champ)	
17 juin 1929	B.-W. : 0	0 (0 ^{cc} ,5)	0, 24	0,4 (par mmc)	00000.02221.00000-0
23 octobre 1929	0	0	0, 40	1,4 (par mmc)	11210.02211.00000-0
13 décembre 1929	0	0	0, 15	2 (par mmc)	00000.00210.00000-0

Il semble bien que l'on soit en présence d'un syndrome paralytique, remarquable par sa durée anormale. Un premier point mérite de retenir l'attention : les modifications des réflexes tendineux. Ceux-ci sont extrêmement atténués, mais ils ne sont pas abolis ; d'autre part, il n'y a pas dans l'évolution de la maladie d'autre manifestation tabétique. Il faut donc se montrer assez réservé en ce qui concerne la possibilité d'un tabès associé, diagnostic que l'on porte souvent sans discussion suffisante ; il semble plutôt qu'il s'agit ici d'un processus d'inflammation diffuse paralytique ayant évolué vers la sclérose, comme on le voit dans les formes prolongées de paralysie générale, et ayant atteint non seulement l'encéphale mais différentes parties du système nerveux.

Un second point intéressant de cette observation est l'évolution clinique. Elle s'est caractérisée par une rémission importante suivie d'une reprise insensible, apparemment lente et progressive, des symptômes neuro-psychiques. Si on la compare aux réactions du liquide céphalo-rachidien, on voit que ces dernières se sont assez rapidement atténuées sous l'influence du traitement, en même temps que les troubles psychiques. Il faut en outre remarquer qu'elles sont actuellement apparemment négatives ; il y a là un contraste singulier avec l'accentuation de l'état démentiel et de la dysarthrie qui montrent que le processus inflammatoire a continué d'évoluer sourdement. Cette persistance est d'ailleurs affirmée par l'action de la réactivation sur le syndrome humoral ; la négativité n'implique donc pas la guérison absolue, mais simplement la réduction du processus encéphalitique dont l'intensité est en quelque sorte au-dessous du seuil des réactions.

Enfin, on notera l'absence d'affection intercurrente grave chez ce malade. C'est donc vraisemblablement à l'action de la tryparsamide qu'il faut imputer la rémission et la modification de l'allure évolutive. Il semble que l'action de la malariathérapie, dans les cas favorables, soit plus complète ; nous espérons peu dans les conditions où elle a été instituée ici mais nous pensons que, pratiquée dès le début, en période de pleine activité inflammatoire, et complétée par un traitement persévérant à base d'arsenicaux pentavalents du type de la tryparsamide, elle est susceptible d'amener la guérison vraie, qui n'a pu être obtenue dans ce cas, où l'on observe seulement le ralentissement de l'évolution.

Présentation de MM. A. Courtois et J. Lacan à la séance du 17 février 1930 de la Société clinique de Médecine mentale. Paru dans l'Encéphale, Paris, G. Doin et Cie, 1930, paru également dans les Annales Médico Psychologiques.

Psychose hallucinatoire encéphalitique. – MM. A. Courtois et J. Lacan présentent un nouveau cas de psychose hallucinatoire chez une parkinsonnienne post-encéphalitique. Élément onirique important avec phénomènes visuels au début des troubles, qui ont coïncidé avec l'apparition d'une insomnie absolue. Interprétations des troubles neurologiques. Absence de conviction délirante vraie. À rapprocher des cas antérieurement publiés à l'étranger et en France.

Observation par Jacques Lacan lors de la séance du 20 novembre 1930, à la Société de Psychiatrie de Paris, paru dans l'Encéphale, 1931, 2, pp. 145-146.

OBSERVATION. — Mme L. 53 ans.

Présentation de la malade : Parkinsonienne évidente. Rigidité du masque. Pli nasogénien très accentué à droite, séquelle de paralysie faciale à droite. Trouble de la motilité oculaire.

On voit à l'ouverture de la bouche un moignon lingual correspondant à une perte de substance étendue de la langue, il se termine par trois lobules dans l'un desquels on croit reconnaître la pointe de la langue elle-même. Édentation complète thérapeutique.

Histoire de la maladie

1918. Grippe « espagnole », dépression post grippale. Vers 45 ans, hypertension artérielle. Malaises, insomnie, irritabilité.

Décembre 1927. Au bout de quelques jours, fièvre mystérieuse, qualifiée d'intestinale ; dure un mois et ne dépasse jamais 39. Dort toute la journée. Se réveille pour les repas, se rendort. Contraste avec l'insomnie précédente.

Un jour, paralysie faciale flasque très passagère, à la suite de laquelle s'établit le spasme.

An 1928. Somnolence, qui durera jusqu'en septembre. Dès le début, des troubles de la marche s'établissent. Crises toniques oculaires, semble-t-il. Troubles du caractère. Boulimie. Amaigrissement de 25 kilos.

Durant l'été apparition des crises qui nous intéressent. Accourus à ses cris la nuit, les siens trouvent notre malade les dents profondément enfoncées dans la langue tirée au dehors sans qu'elle puisse desserrer cette morsure et poussant des gémissements et des cris étouffés ; la crise cesse au bout d'un quart d'heure, laissant sur la langue des marques et des plaies. Conscience complète pendant la crise. Scène renouvelée presque toutes les nuits. Sa fille l'observe : elle constate, toujours dans le sommeil de la malade un mouvement d'abaissement de la mâchoire, puis un moment de protrusion de la langue, que suit une fermeture de la mâchoire, et un trismus. La langue est ainsi attrapée entre les dents et aussitôt réveillée par la douleur, la malade crie et gesticule. Pas d'état crépusculaire. Si on réveille la malade avant la morsure de la langue, elle peut retirer celle-ci. « Oh ! j'allais encore me mordre ». Cessation des crises dans les deux derniers mois de l'année.

An 1929. Renversement des troubles du caractère dans le sens d'une sensiblerie et d'un excès de tendresse. Traitement par novarséno-benzol. Réapparition déclarée des violences contre les siens, d'une méchanceté perverse, d'une mythomanie maligne exprimée par des discours et des hurlements à la fenêtre.

Réapparition des crises de morsures de la langue qui aboutissent en avril à une gangrène partielle de la langue, suivie dans les 24 heures de chute de l'escarre. Les crises continuent. Après avoir tenté vainement d'en supprimer les effets par une sorte de gouttière dentaire en caoutchouc, on arrache toutes les dents à la malade en mai 29. Les crises elles-mêmes sont encore observées par l'entourage jusqu'en août. Nous avons pu faire constater nous-mêmes dans le service des mouvements d'abaissement de la mâchoire durant le sommeil.

Examen actuel de la malade. Parkinsonienne typique, troubles de la marche, pulsion, hypertonie, perte des mouvements associés des bras, faciès figé, commissure labiale droite relevée, ptosis à droite, strabisme interne très marqué, absence de mobilité oculaire. L'édentation accentue encore la profonde transformation de la physionomie de la malade. Hypersalivation, filet de salive aux commissures sans cesse contenu à l'aide d'un mouchoir. Parole monotone, élevée, plaintive et agressive à la fois. Écriture typique. Précision et clarté des dires. Viscosité psychique. Malveillance. Tension artérielle : 18-12.

Examen des yeux. Acuité visuelle 0,4, réaction pupillaire normale, tension rétinienne 60, strabisme interne existant avant la maladie s'est exagéré, abolition des mouvements de latéralité des yeux, conservation du mouvement de convergence et des mouvements d'élévation et d'abaissement des yeux. Pas d'amyotrophie des muscles sterno, ni cliniquement ni à l'examen électrique.

Examen auriculaire, sang, liquide céphalo-rachidien : normaux.

Commentaire. — Les spasmes toniques post-encéphaliques de protrusion de la langue sont rares dans la littérature. Relevons une note de Christin sur un cas de contracture de la langue post-encéphalique dans la *Revue Neurologique* de 1922, un cas de « protraction de la langue par spasme dans l'encéphalite prolongée ; amyotrophie localisée aux masticateurs » par MM. Lhermitte et Kyriaco (*Revue Neurologique*, 1928), une observation de MM. Crouzon et Ducas, une observation de M. Dubois (de Berne), un syndrome des abaisseurs de la

mâchoire au cours d'un syndrome consécutif à une grippe publié par MM. Fribourg-Blanc et Kyriaco dans la *Revue Neurologique*, 1929.

Notre observation diffère des précédentes par l'association du trismus mutilateur, par l'absence de l'amyotrophie fréquemment notée dans ces observations. Le point le plus remarquable nous semble être l'apparition de ces crises pendant le sommeil. Toutes les observations antérieures insistent bien sur la cessation ou l'absence des crises toniques paroxystiques ou permanentes durant le sommeil.

Observation par P. Schiff, Mme Schiff-Wertheimer et J. Lacan lors de la séance du 20.11.1930 à la Société de Psychiatrie de Paris, paru dans l'Encéphale, 1931, pp. 151 à 154.

⁽¹⁵¹⁾Chez deux frères, séparés par une différence d'âge de deux ans et qui ont pu être observés durant une longue période, nous avons constaté le même ensemble de troubles – instabilité, perversions instinctives, arriération physique et psychique – qui signalent le déséquilibre mental constitutionnel. Plusieurs points sont à relever dans l'histoire de ces jeunes gens. La similitude des destinées d'une part : l'homologie des causes pathogènes a entraîné celle des réactions psychiques et ces deux frères, nullement jumeaux, fortement hostiles l'un à l'autre et ne désirant rien moins que se ressembler et s'imiter, ont subi les mêmes entraînements, se sont montrés anti-sociaux de la même façon, ont eu une odyssée à peu près identique, ont commis les mêmes actes médico-légaux. D'autre part les difficultés du diagnostic étiologique sont à noter : l'origine précise des troubles chez le premier sujet n'a pu être prouvée que par l'examen du second. Les deux frères, enfin, ont présenté des « crises » dont la valeur clinique est d'appréciation délicate.

L'aîné, Eugène T... 20 ans a été suivi par l'un de nous à intervalles plus ou moins réguliers pendant quatre ans. Il a les antécédents suivants : convulsions dans la première enfance ; cependant développement physique normal, première scolarité normale, puis vers la 11^e année se manifeste un fléchissement de l'attention et une tendance à l'indiscipline. C'est à ce moment semble-t-il – les renseignements fournis par la famille sont abondants mais parfois contradictoires – qu'il aurait fait un épisode infectieux, avec fièvre pendant 8 jours, insomnie totale, diplopie, phases consécutives de somnolence diurne pendant plusieurs semaines. Après cette maladie l'enfant, jusque-là bien noté, ne veut plus se préparer au certificat d'études et est placé d'emblée dans une école de pré-apprentissage. Après un an d'étude il se montre incapable d'un apprentissage suivi, il a essayé en deux ans une dizaine de places, toutes dans des professions différentes, et partout a été considéré comme capable ⁽¹⁵²⁾de réussir « s'il voulait » mais il ne persévère nulle part, soit qu'on le renvoie, soit que lui-même fasse une fugue. À partir de la 14^e année il quitte en effet de temps à autre le domicile familial pour des escapades d'une ou plusieurs journées. Deux de ces fugues ont même duré des semaines, il prétend gagner sa vie tout seul, a un besoin de grand air, vagabonde le long des routes et semble avoir commis des actes médico-légaux au sujet desquels il fait des déclarations que des contrôles ont prouvé mensongères. Étant donné sa hâblerie mythomaniaque, la vanité qu'il tire de ses perversions, la difficulté d'enquêtes lointaines de vérification, il est difficile de se rendre un compte exact des méfaits qu'il a réellement accomplis. En tout cas il avait déjà été accusé de vol à l'école et a reconnu des vols d'argent au domicile paternel. Placé dans diverses œuvres de relèvement, dans des patronages, à la campagne, il s'y est montré insupportable, intervenant sans cesse dans la marche des services, inamendable et, malgré ses protestations et promesses de réforme, inintimidable, opposant aux diverses méthodes d'éducation, indiscipline et instabilité, une mendicité tantôt utilitaire, tantôt gratuite, une nocivité maligne qui vont s'aggravant et paraissent être plus accusées encore dans le milieu familial. Il y est constamment agressif vis-à-vis de sa mère, et aussi de son frère cadet (v. obs. n° 2) qu'il paraît, au moins pendant de longues périodes, détester. Il est sujet à des accès de colère paroxystique où il profère des menaces de mort et se livre à des voies de fait sur l'entourage.

Au point de vue intellectuel, pas d'arriération nette, les réponses aux tests de Terman sont celles de la moyenne des sujets de son âge.

Il s'estime malade, accuse des étourdissements, des céphalées, des lipothymies, mais on ne constate aucun signe caractéristique d'épilepsie jusqu'en ces dernières semaines où, après des excès alcooliques (affirmés par lui) il aurait eu à diverses reprises, dans une même journée, six crises en 6 heures, crises comportant, dit-il, un vertige initial, une chute avec perte de conscience, des morsures sanglantes de la langue, de l'écume aux lèvres. Nous n'avons pu observer une de ces crises, et comme le sujet a été hospitalisé à plusieurs reprises dans des services où se trouvaient des comitiaux, qu'il aurait été, selon ses dires, infirmier dans plusieurs asiles et maisons de santé, une forte sursimulation ne nous paraît pas devoir être d'emblée exclue.

Au point de vue physique c'est un adolescent d'aspect gracile, avec un retard du développement pileux, un faciès adénoïde à voûte palatine ogivale et prognathisme du maxillaire supérieur. Les examens biologiques, à part une albuminorachie discrète, donnent des résultats normaux. Sang : Urée à 0,17 0/00 réactions de Bordet-Wassermann, de Sachs-Georgi, de Besredka négatives. Liquide céphalo-rachidien : tension normale, albumine 0,40 0/00. Sucre : 0,63 0/00, globulines : 0. Bordet-Wassermann négatif. Benjoin : 00000.02222, 10.000.

On a pratiqué à ce moment dans le sang des parents les réactions de Bordet-Wassermann, de Sachs-Georgi et de Besredka : elles sont négatives. De plus le père nous dit qu'une ponction lombaire, qu'il

avait antérieurement réclamée à son médecin « pour découvrir l'origine du déséquilibre de son fils », est négative. Nous avons suspecté chez Eugène T. une syphilis blastotoxique ou transplacentaire. Cependant l'ignorance où les résultats négatifs obtenus sur ses parents nous laisse sur l'origine des troubles mentaux de cet adolescent, la notion d'un épisode infectieux apparu chez lui vers la 11^e année portent à attribuer une particulière importance aux résultats de l'examen oculaire. Le réflexe photomoteur est, aux deux pupilles, vif mais incomplet et parfois il « tient mal ». Ce signe pourrait être considéré comme la phase tout initiale d'un signe d'Argyll, mais il se trouve aussi dans les cas d'encéphalite épidémique. En outre Mme Schiff-Wertheimer a constaté que les mouvements de convergence sont insuffisants et qu'après les efforts de convergence des secousses nystagmiformes de grande amplitude apparaissent dans le regard latéral.

C'est là un trouble fonctionnel qui paraît avoir été signalé jusqu'ici dans l'encéphalite épidémique seulement, et nous avons d'abord conclu qu'Eugène ⁽¹⁵³⁾T. a été atteint d'une encéphalite épidémique fruste qui n'a pas réagi sur l'intelligence mais a entraîné une détérioration tardive du caractère, détérioration devenue manifeste, comme il est fréquent, après un temps de latence et au moment de la crise pubérale.

Ces conclusions provisoires sont révisées quand nous avons à traiter son frère.

OBSERVATION 2.— Deux ans après Eugène, en effet, son frère Raoul entre à l'hôpital Henri Rousselle pour des désordres identiques de la conduite et du caractère. D'emblée on constate à l'examen physique une certaine ressemblance d'aspect mais ce qui frappe chez le cadet ce sont, à la mâchoire supérieure, deux incisives d'Hutchinson typiques, avec incisure semi-lunaire en coup d'ongle. L'imprégnation hérédosyphilitique est chez lui évidente. Les dystrophies crâniennes sont plus accusées que chez Eugène, son liquide céphalo-rachidien, par ailleurs normal contient 5 lymphocytes au mm³. Dans le sang on trouve une réaction de Bordet-Wassermann négative mais une réaction de Meinicke partiellement positive. Enfin l'examen oculaire montre un signe d'Argyll-Robertson complet : pupilles déformés réflexe photomoteur presque nul avec réaction pupillaire conservée à l'accommodation convergence. En outre il existe un petit strabisme convergent.

L'histoire clinique de Raoul est la suivante. Né à terme. Retard de la parole et de la marche. Péritonite tuberculeuse à 6 ans. Pott lombaire (?) vers 8 ans. Scolarité jusqu'à 14 ans, apprend mal, est incapable de passer le certificat d'études. Très bon caractère jusqu'à 15 ans, mais à partir de ce moment, à la crise pubérale de nouveau, changement de caractère, inadaptation sociale complète : instabilité mentale et motrice, indocilité continue, grossièretés, fugues, mensonges, vols répétés et commis avec artifice, sabotage de machines dans les ateliers où il est employé, est renvoyé de partout : 16 places et 10 métiers différents en 2 ans. Relations suspectes pour finir, après avoir quitté la maison paternelle, il devient, contre la nourriture et le couchage, plongeur dans un bar mal famé. Récemment, crises multiples, semblables à celles de son frère : lors de la première il a avoué à son père qu'il avait simulé.

Outre son instabilité, Raoul présente une arriération psychique plus nette que son aîné et qui est d'ordre intellectuel autant que volontaire. Ses réponses au test de Terman sont nettement inférieures à la normale. La diminution de l'intelligence s'accuse d'ailleurs progressivement dans la lignée T : après Eugène et Raoul se place un troisième fils, Tony, âgé de 11 ans, à la face dissymétrique, porteur d'un tubercule de Carabelli à droite, doux, apathique, qui a dû redoubler une classe et dont l'âge mental, au point de vue clinique comme aux tests de Terman, ne dépasse pas 8 ans. Les réactions biologiques sont négatives chez lui, comme chez la dernière née, une sœur de 6 ans qui témoigne aussi d'un retard intellectuel, retard survenu chez elle plus précocement que chez ses trois frères.

Un traitement spécifique a été entrepris chez tous les enfants, il n'a chez les aînés amené jusqu'ici aucune amélioration.

La tare syphilitique nous paraît peser sur toute la descendance T. et conditionner en particulier le déséquilibre mental « constitutionnel » des deux aînés, déséquilibre qui s'est manifesté surtout à la puberté et les a entraînés dans des odyssées médico-légales identiques.

Nous insistons sur les signes oculaires fonctionnels qui avaient légitimement conduit à penser, chez l'aîné, à une infection encéphalitique. Il semble possible que la syphilis ait pu provoquer chez lui ce symptôme de l'encéphalite épidémique parce qu'elle a lésé son cerveau à des points que touche plus électivement le virus de l'encéphalite épidémique. Les accès de colère présentés par les deux frères, les sautes d'humeur, les convulsions, d'aspect tantôt pithiatique, tantôt épileptique sont également à rapprocher des mêmes signes ⁽¹⁵⁴⁾observés chez les encéphalitiques⁷. Ces troubles psychiques, comme les phénomènes

⁷ Dans un travail précédent (v. *L'Encéphale*, 1928, p. 330), l'un de nous a envisagé les ressemblances des caractères épileptiques et encéphalitiques.

oculaires, nous paraissent dus à une encéphalite chronique hérédo-syphilitique qui a donné des troubles du caractère, un tableau comme on le voit après l'encéphalite épidémique, peut être parce qu'elle a eu les localisations produites habituellement dans cette dernière affection.

Présentation par MM. Claude, Migault et Lacan à la séance du 21 mai 1931 de la Société médico-psychologique paru dans les Annales médico-psychologiques, 1931, t 1, pp. 483-490

⁽⁴⁸³⁾ Nous présentons à la S. M. P. deux cas de délire à deux dont l'originalité nous a paru résider dans leur autonomie presque complète, qui comporte une part de critique réciproque.

Ils diffèrent en cela de la doctrine classique qui insiste sur la contagion mentale, en se fondant sur les cas où l'on peut discerner nettement d'un délire inducteur un délire induit qui se stérilise dès qu'il est éloigné du premier.

1^{er} cas de « Délire à deux ». – La mère et la fille Rob...

La mère (Marie-Joséphine), 70 ans.

Syndrome interprétatif avec paroxysmes anxieux. Hallucinations auditives à caractère onirique et à prédominance hypnagogique. Éléments visuels de type sensiblement confusionnel. Persistance, variable au cours de l'évolution, d'éléments délirants post-oniriques.

– Réactions : demande du secours, s'accuse de faits imaginaires, corrige, s'excuse. Désordre des actes passagers. – Fabulations amnésiques. – Évolution depuis au moins un an. Insomnie dont la sédation récente correspond à une sédation des autres symptômes.

Choc émotionnel (mort du fils il y a un an) coïncidant avec le début de l'évolution morbide. Note endotoxique possible et intoxication exogène probable.

La malade manifeste, lors de l'interrogatoire, une attitude affable, bienveillante, exempte de toute note paranoïaque, parfois doucement réticente.

Elle déclare au cours des différents entretiens que nous avons eus avec elle :

« On pénètre chez elle avec une fausse clé, on fouille, on la vole, on lui prend de l'argent ; elle ne peut cependant formellement l'affirmer. Il s'agit plutôt de menus objets sans valeur. « C'est pour ainsi dire le plaisir de prendre ».

« On fait courir des bruits sur elle dans le quartier. Il y a certainement de la folie là-dedans ; pour être aussi méchant, il faut être un peu piqué ; il y a là-dedans de la jalousie pour sa santé ».

« Les fournisseurs, les voisins lui donnent des aliments empoisonnés (elle les jette fréquemment sans y avoir touché à la poubelle, d'où gaspillage considérable constaté par l'enquête). Elle donne deux francs en plus pour avoir de « bonnes commissions ».

⁽⁴⁸⁴⁾ « Plusieurs voix lui parlent dans les airs. On prétend qu'elle a tué son fils. On lui dit à travers le mur : « Faites attention, autour de vous vous avez de mauvaises personnes. Il y a autour de vous des machines qui disent tout ce qui se passe chez vous ».

« On l'observe sans cesse à l'aide d'un jeu de glaces si bien qu'elle a dû voiler celle de sa cheminée ».

Elle ne peut faire sa toilette « tellement elle est vue ». Scies dans le tic-tac du réveil. Mauvais goûts, mauvaises odeurs.

Fonds mental : orientée. Conservation des notions acquises. Calcul mental assez bon. Conservation de la logique élémentaire.

Examen physique : léger tremblement digital à l'entrée, tachycardie, T. A. 23-13 au Pachon. Azotémie 0,27. Absence remarquable de toute canitie. Dystrophie unguéale du médius droit. Pas de troubles oculo-pupillaires. Réflexes tendineux normaux. Caféisme avéré et peut-être appoint vinique. Réactions humores, sang et L. C. R., négatives.

La fille (Marguerite-Marie), 35 ans employée au Crédit Lyonnais.

Psychose interprétative atypique. Apparaît comme sthénique, émotive et boudeuse. Révèle derrière ses réticences un autisme qui rend peu cohérentes ses plaintes. Avoue d'emblée les pratiques bizarres à base imaginative qui sont celles même dont la révélation,

admise comme certaine, fait la base de ses interprétations. Leur puérité fait son ridicule. Relation partielle avec un thème érotomane peu cohérent.

Elle est plus particulièrement aigrie contre ses collègues de bureau depuis la mort de son frère « qui n'a même pas mis de trêve à leurs railleries ».

Illusions auditives : discordance manifeste entre leur contenu et la signification allusive qu'elle leur attribue.

Se targue d'une attitude systématiquement orgueilleuse et distante. L'enquête révèle un minimum de manifestations extérieures : à son bureau on la considère comme normale. Activité intellectuelle autistique.

Affectivité prévalente à l'égard de sa mère. Mais, dans leur vie commune, révélation de bizarreries de la conduite, de despotisme exercé par la fille avec brutalités épisodiques.

S'exprime sur un ton bas, réticent et hostile : « Cela lui fait assez de chagrin... Sa mère ne l'a pas vue rire depuis longtemps... La persistance des moqueries l'a mise dans cet état... », etc.

Enfin on obtient d'elle un fait : un de ses collègues, C. H., brillant orateur de meeting, semble lui avoir inspiré une inclination, au moins une préoccupation qui l'aurait induite à écrire sur de menus bouts de papier, ces mots : « C. H. marié », « C. H. pas marié », « C. H. gentil, C. H. méchant, C. H. ogre, etc. ». Ces papiers ont dû tomber entre les mains de quelque employé de la maison, elle croit reconnaître depuis toutes sortes d'allusions à ces manifestations « qui ne vont ⁽⁴⁸⁵⁾ pas avec mon âge ; il y a un âge où on ne devrait pas avoir de pensées trop naïves ».

D'autre part, des dessins naïfs, une Vierge, un Christ qui joue, une femme portant un enfant sur sa tête, tout cela a dû être découvert et faire rire.

Illusions auditives certaines : durant qu'elle dessinait un Christ, on a prononcé ces mots : « gros pétard ». Elle rattache au même thème sans qu'on puisse savoir pourquoi des allusions déplaisantes à des relations qu'elle aurait avec un acteur de cinéma, Marius M. « Des milliers de fois, j'ai entendu : « Marius et cent mille francs », « cela je peux l'affirmer ».

Irritabilité manifeste devant tout sourire, même bienveillant.

Toujours soucieuse du sort de sa mère. Manifeste une grande émotion au souvenir de son frère défunt.

Grande « bouquineuse » au dire des voisins. Aurait passé des jours à lire au lit. Récite par cœur des vers.

A demandé un congé depuis décembre dernier pour, dit-elle, soigner sa mère. Aidée depuis par la bienfaisance de la maison qui l'employait et qui la reprendrait éventuellement.

Échos d'une tyrannie exercée sur sa mère et de violences verbales.

Fonctions intellectuelles élémentaires conservées, vastes calculs bien effectués et rapidement. Examen physique : hypothyroïdisme, petitesse des extrémités, taille 1 m. 46, obésité, hypermastie, pouls 116. T. A. 20-11 au Pachon. Pupilles réagissent. Réflexes tendineux normaux. Sympathicotomie marquée.

Relation entre les deux délires. La fille est enfant naturelle non reconnue. La mère aurait eu du même père deux autres enfants dont un laissé aux enfants assistés, et deux jumeaux mort-nés. Depuis la mort du fils, les deux femmes vivent isolées, chacune porteuse de son délire.

La fille apprécie exactement les troubles de la mère qu'elle explique par de « l'anémie cérébrale ». Elle est fort soucieuse du sort de sa mère, n'a pas voulu la forcer à entrer dans un hospice et demande à rester à l'asile avec elle, si elle doit y séjourner quelque temps. Elle déclare, au grand scandale de sa mère, avoir constaté à plusieurs reprises le désordre des actes de celle-ci.

Par contre, la mère trouve inintelligible les tracasseries dont se plaint sa fille.

Leur chambre commune est dans un état d'extrême sordidité, leur budget tout entier est consacré à de ruineux achats de nourriture.

La fille était considérée comme dangereuse par l'entourage immédiat, alors que la mère, qui pourtant nomme ses persécuteurs, les S., ses voisins, devait à son attitude souriante et gracieuse de jouir de la bienveillance générale.

⁽⁴⁸⁶⁾ 2° cas. — La mère et la fille *Gol.*

La mère, Jeanne G., 67 ans, non internée.

« Délire d'interprétation typique, évoluant depuis quinze ans au moins. Démonstrations dans la rue avec périodes de recrudescence annoncées par certaines manifestations ayant une valeur significative. Violation de domicile. Idées d'empoisonnement. Trahisons de l'entourage même amical. Toutes manifestations hostiles souvent marquées d'un caractère beaucoup plus démonstratif qu'efficace.

Extension du syndrome, imposant l'idée d'une notoriété sans limite du sujet. Réactions : migrations domiciliaires pour fuir un ennemi qui ne se déroute pas ; interprétations significatives de paroles banales.

Illusions auditives.

Gaz.

Courants électriques. Malaises empruntant leur expression aux vocabulaires de l'électricité, bobinage, etc....

Réactions : calfeutre sa maison, coud les portes, porte sur elle de vastes poches où elle emporte toutes ses provisions alimentaires, cimente les trous et les angles, tend des ficelles (« on se serait cru dans un sous-marin »). Il y a dans ces pièces certains coins particulièrement dangereux.

Sordidité, gaspillage.

Fonds mental non diminué. Bien plus : critique externe conservée : « Que voulez-vous que j'aie protester, je n'ai pas de preuves, on dirait « elle est aussi folle que sa fille qui est à Ste-Anne ». Aucune réaction protestataire en effet.

Cette femme qui est en liberté s'exprime sur un ton fort tempéré, est exacte au rendez-vous qu'on lui donne au sujet de sa fille, la fait vivre de son travail depuis quelques années, semble être ponctuelle dans son travail.

S'exprime ainsi :

« La rue, nous est fort hostile, beaucoup de gens sont au courant de notre histoire une grande partie du clergé en particulier, dont les ennemis sont très probablement cause de beaucoup de nos ennuis ». « Nous les Gol... sommes très connus à Paris, connus comme le Président de la République ».

C'est surtout dans le monde ouvrier que se recrutent leurs persécuteurs : « L'autre jour, un terrassier a dit en regardant de son côté : « Tiens, voilà le costaud qui vient ». À quoi son camarade a répondu : « Sale affaire, bien sûr ». — « Sale affaire, a repris l'autre, nous aurions dû penser que nous aurions affaire à de pareils costauds ? ».

La persécution de la rue varie en intensité et en mode.

Un moment, elles ne pouvaient sortir sans qu'on crachât sur leur passage, « sans être couvertes de crachats », sans qu'on les injuriât « salope, putain », sans qu'on les menaçât (éclatement de pneus, ⁽⁴⁸⁷⁾ exhibition de cordes, de voitures noires et fermées), sans qu'on les moquât de toutes manières.

Pour son domicile, on y pénètre sans cesse. Quand ils entrent chez elle « ils font une marque pour montrer qu'ils sont entrés ». « Ils arrêtaient le réveil pour montrer l'heure où ils étaient venus ». « Au début c'étaient ses voisins, les W..., d'accord avec le matériel téléphonique, qui faisaient ces incursions ».

Elle a souvent trouvé dans les provisions de petits signes prouvant qu'on y avait insinué du poison.

On lui a fait des courants électriques très douloureux, surtout dans les parties génitales. Elle a éprouvé une sensation telle qu'il ne peut en être ainsi que si l'on vous électrocute. Tous ces malaises se sont renforcés en 1920 : dans les ateliers on les plaçait toujours à côté

d'une porte où ces courants étaient si forts que les ouvrières les fuyaient. Les patronnes trahissent par leurs paroles qu'elles veillent à ce qu'il en soit ainsi.

Asphyxie, malaises tels qu'une nuit, en 1925, elles doivent passer la nuit, elle et sa fille, au dehors. Interprétations olfactives : parfums, etc.

Au début (1917), tous les fournisseurs étaient coalisés pour l'empoisonner, elle devait se fournir de pharmacie dans un endroit éloigné de la banlieue. Ils se sont lassés à présent.

Examen neurologique négatif.

T. A. 25-13.

La fille, Blanche, 44 ans.

Délire paranoïde.

Construction extrêmement vaste, qui est une deuxième réalité, « l'autre journée, dit-elle » sur laquelle luit un autre soleil, journée dans laquelle elle entre quand elle est plongée dans le sommeil et dont l'existence et les événements lui sont révélés par intuition.

Ces conceptions forment un système cohérent, constant d'un interrogatoire à l'autre. Elles portent :

Sur son propre corps. Elle est le quadrucéphale à l'œil vert. Ce qui l'a mis sur la voie, c'est que son sang est parfumé. Sa peau à de hautes températures, se métallise et se durcit ; elle est alors en perle et donne naissance aux bijoux. Ses parties génitales sont uniques, car il y a un pistil, c'est comme une fleur. Son cerveau est quatre fois plus fort que les autres, ses ovaires sont les plus résistants. Elle est la seule femme au monde qui n'ait pas besoin de faire sa toilette.

Sur la nature des sexes « un homme quand il fait sa toilette, devient une dame ». Toutes les dames, autres qu'elle, ont besoin de la faire, sinon elles sont des hommes.

Pour elle « il n'y a rien de trop dans sa personne, il n'y a rien à retirer ». « Il n'y a rien à recouper en moi, il n'y a pas d'oignons à recouper. En moi tout est naturel. Je n'ai aucun désir mauvais ? Je suis une dame ».

⁽⁴⁸⁸⁾ Elle est un être *unique* et sans équivalent dans le monde, qui se caractérise :

par ses résurrections successives : quand elle meurt, elle est réduite en cendres et en renaît comme en témoigne ce qui s'est passé en 1885 et son retour à la vie en 1887 selon des papiers qui sont à l'hôtel de ville : le petit corps qu'on a tiré alors de son corps, a subi toutes sortes d'épreuves, « un essayage quadrucéphale pour voir s'il était assez fort ».

par sa fécondité : elle est la mère de tous les enfants qui naissent depuis 1927 : « les quadrucéphaux ».

Elle en sent les mouvements dans son ventre et dans son dos, elle les porte pendant 27 mois et 30 mois pour que leurs organes soient plus forts.

« Qu'est-ce qu'une mère ? » – « Une dame qui a fait sa toilette et à qui la mairie a installé un enfant qu'on a sorti de mon corps ».

On les lui retire, en effet, dans la seconde journée, celle où règne le règlement « quadrucéphale ». On peut le faire grâce à son diaphragme renforcé. Son internement ici va entraîner une baisse de la natalité, car elle se refuse désormais à créer, néanmoins vu la longueur de ses gestations on ne s'en apercevra pas tout de suite.

par sa virginité. Si dans l'autre journée, elle peut être violée jusqu'à douze fois dans la nuit, par le créateur, sous forme de deux serpents enlacés, néanmoins dans celle-ci elle se réveille vierge, elle reste vierge. Tout ceci : « depuis que le monde existe ». Elle est la mère unique et la vierge éternelle.

par sa correspondance avec un autre être unique qui est le Créateur. Leur pouvoir alterne mystiquement : « Comment créerait-elle sans lui, comment créerait-il sans elle ? » D'ailleurs, si elle le désigne par « Il », il n'en est pas moins « plus dame que toutes les dames » : « Il est le quadrucéphale à l'œil noir, sa peau est en ivoire, etc. » Ce sont deux êtres uniques, leur sang ne se mélange jamais.

par sa souveraineté, son infinitude, son universalité.

Évolution : D'après ses dires, en 1920, elle a connu avec sa mère de dures épreuves, des courants électriques qui ont servi à lui renforcer les organes, de même que « les battements de cœur, la tension des maux de tête, l'énervement et le « coup du lapin » qu'on voulait lui faire avec des aliments empoisonnés ». Mais tout cela s'est arrêté complètement en 1925 et « le bobinage a commencé, qui est le moyen par lequel on lui a révélé tout ce qu'elle est « c'est la bobine qui me l'a dit, dans le tic-tac de ma pendule » etc.

Réactions : La malade avoue des pratiques étranges, elle fait un bouillon avec le sang de ses règles « j'en bois un peu tous les jours, c'est une nourriture fortifiante » ; elle est arrivée dans le service avec des flacons hermétiquement bouchés contenant l'un des matières fécales, l'autre de l'urine et enveloppés dans des étoffes bizarrement brodées.

Elle est bien décidée à ne plus travailler « on s'est assez foutu de ⁽⁴⁸⁹⁾ moi, on me doit au moins une pension alimentaire ». « Même s'ils refusent, ils s'arrangeront toujours en sous-main avec ma mère ».

Néanmoins, aide très régulièrement sa mère dans le ménage, prépare les repas, etc.

Toutes ces déclarations sont énoncées avec un sourire béat, un ton plein de certitude, une complaisante satisfaction, la riposte est aisée, vive, caustique parfois : sur sa virginité, « si je n'ai pas d'œil à cet endroit, j'ai un doigt pour y voir ». « Ah ! non, le coup des neuf mois, ça ne marche pas avec moi » ; etc. Les mots pouvoir, propriété, règlement, reviennent sans cesse, etc.

Fonds mental : Intégrité de la logique élémentaire, conservation des notions acquises, orientation, informations justes des événements récents.

Examen physique : Adiposité, métabolisme basal diminué, pas de signes neurologiques.

Relations entre les deux délirantes.

La fille, enfant unique de la mère, est comme dans le cas précédent, une enfant naturelle, non légitimée. Plus encore que dans le cas précédent, l'isolement social est manifeste ; il dure depuis l'enfance.

La mère semble avoir déliré la première. Mais rapidement, la fille l'a suivie dans ses interprétations. Elles se sont accordées dans l'expression de leur cénesthopathie, de leurs angoisses, de leurs paniques, dans l'organisation de leur système de défense. Comme le dit la mère : « Ma fille était alors comme une personne normale ».

Néanmoins, dès ce moment la mère remarque qu'il était bien étrange de l'entendre se plaindre qu'on lui volât sa pensée. Pour elle, elle ne ressentait rien de pareil : elle ne faisait que reconnaître dans des conversations des allusions à sa pensée.

Maintenant, elle est accablée de voir sa fille délirer : « Elle a la folie des grandeurs ». Mais elle n'ose trop la contredire car elle la craint.

Celle-ci, en effet, la réprimande vertement : « c'est agaçant, elle persiste à me croire sa petite fille, à me prendre pour une personne comme il y en a cent mille ». « Mais d'abord on ne te demande pas de comprendre ». Il lui est arrivé de frapper sa mère.

D'autre part, il leur arrive de se rapporter l'une à l'autre l'accentuation de certains de leurs troubles ; la mère « a des courants » quand sa fille se déplace, la fille lui dit : « C'est toi qui me les envoyais, vieille canaille ». La mère fait rentrer dans ses interprétations les troubles du caractère de sa fille qu'elle croit voir s'accroître les jours de fête religieuse. La fille, enfermée dans son délire métaphysique, se moque des interprétations de la mère et déclare qu'il « n'y a pas à tenir compte de tout cela », « pour les courants elle peut les supporter, ça ne la gêne pas ».

Une note d'ambivalence affective ancienne nous paraît digne d'être notée : « Nous vivions comme deux sœurs, deux sœurs toutes les deux sérieuses ». L'hostilité de la fille a progressé à mesure qu'elle ⁽⁴⁹⁰⁾reniait davantage sa parenté avec sa mère. Elle y montrait du maniérisme. Quand sa mère employait le *nous* : « *Allons nous coucher* », par exemple, – « Au singulier, pas au pluriel » ripostait la fille, qui ajoute devant nous : « Vous ne me ferez jamais mettre en ménage avec ma mère ».

En résumé : Nous pouvons mettre en relief dans ces deux cas :

1° l'hérédité en ligne directe avec renforcement analogue de la tare psychopathique ; 2° un isolement social qui peut avoir déterminé les perturbations affectives qu'on voit se manifester ; 3° une évolution indépendante des délires avec des possibilités de critique réciproques, qui se mesurent au degré de conservation du contact avec le réel.

Au point de vue de l'analyse et de la classification des délires, celui de la mère dans le groupe Gol, est caractéristique par le caractère intuitif, imposé et peu raisonnant des interprétations qui contraste avec le sentiment qu'elle a de la difficulté d'en justifier le système.

Le délire de la fille est intéressant par son caractère d'égocentrisme monstrueux, et par la présence d'intuitions de retour périodique et de recommencement (résurrections successives) qu'on rencontre fréquemment dans un certain type de délire paranoïde.

Cet article est paru dans la Semaine des Hôpitaux de Paris, n° 14, juillet 1931, pp. 437-445.

⁽⁴³⁷⁾ Historique du groupe et but de cette Étude

La conception de la paranoïa qui héritait à la fois des vieilles monomanies et des fondements somatiques de la notion de dégénérescence, groupait en elle des états psychopathiques certes très divers. Elle avait pourtant l'avantage d'évoquer un terrain, base non psychogénique de tous ces états. Mais les progrès de la clinique, Kraepelin, les Italiens, Sérieux et Capgras, l'ont isolée successivement des états paranoïdes rattachés à la démence précoce, des psychoses hallucinatoires chroniques, enfin de ces formes plus ou moins transitoires de délires qui constituent la paranoïa aiguë et qui doivent rentrer dans des cadres divers depuis les bouffées délirantes polymorphes jusqu'aux états prédéméntiels en passant par la confusion mentale.

Ainsi réduite, la paranoïa tend à se confondre aujourd'hui avec une notion de caractère, qui incite, semble-t-il, à une déduction qu'on en pourrait tenter à partir du jeu psychologique normal.

C'est contre cette tendance que nous essaierons de grouper ici quelques réflexions.

Nous le ferons en nous fondant sur la notion purement phénoménologique de la *structure* des états délirants. Cette notion nous semble critique :

Au point de vue nosographique tout d'abord.

On y saisit, en effet, la discontinuité d'avec la psychologie normale, et la discontinuité entre eux, de ces états qu'avec le professeur Claude⁸, qui les a de nouveau rapprochés des états paranoïdes pour les mieux définir, nous désignons du nom de psychoses paranoïaques.

Au point de vue diagnostique.

Les psychopathies, en effet, même les plus limitrophes du jeu psychique normal, ne révèlent pas dans le groupement de leurs symptômes une moindre rigueur que les autres syndromes de la pathologie. On ne saurait les analyser de trop près. Car c'est précisément l'atypicité d'un cas donné qui doit nous éclairer sur son caractère symptomatique, et nous permettre de dépister une affection neurologique grossière, de prévoir une évolution démentielle, de transformer ainsi le pronostic d'un délire dont le cadre nosographique essentiel est la chronicité sans la démence.

Au point de vue médico-légal.

Ces structures apparaissent comme irréductibles ou solubles selon les cas. Et ceci doit guider la prophylaxie sociale qui incombe au psychiatre par les mesures d'internement.

A ces trois points de vue successivement, nous étudierons trois types de psychoses paranoïaques :

- la « constitution paranoïaque »,
- le délire d'interprétation,
- les délires passionnels.

La « constitution paranoïaque ».

Les caractéristiques d'un délire se montrent ici déjà. Essentiellement idéatives dans les anciennes descriptions, elles trouvent leur base pour les psychiatres modernes dans la notion de trouble de l'affectivité. Ce dernier terme ne semble pas devoir se limiter à la vie

⁸ Henri CLAUDE, « Les psychoses paranoïdes », *l'Encéphale*, mars 1925.

émotionnelle ou passionnelle. ⁽⁴³⁸⁾ Et seule, la notion, récente en biologie et vite saisie par la psychiatrie de « *réaction aux situations vitales* » ⁹, nous semble assez compréhensive pour rendre compte de cette empreinte évolutive totale sur la personne, que l'emploi qu'on fait de ce terme lui attribue chaque jour.

Quoi qu'il en soit, la constitution paranoïaque se caractérise certainement :

- par des attitudes foncières du sujet à l'égard du monde extérieur ;
- par des blocs idéiques dont les déviations spécifiques ont pu donner à certains auteurs l'idée d'une sorte de néoplasie ou de dysgénésie intellectuelle, – formule qui a sa valeur clinique en reflétant bien la teinte du tempérament paranoïaque ;
- enfin par des réactions du milieu social qui n'en donnent point une image moins fidèle.

On a décrit quatre signes cardinaux que nous reprendrons.

I. Surestimation pathologique de soi.

Il s'agit d'un déséquilibre dans les relations de valeur plus ou moins implicitement établies à chaque instant de la vie de tout sujet, entre le moi et le monde.

Et d'un déséquilibre unilatéral et constant dans le sens de la satisfaction de soi.

Les manifestations s'en échelonnent de l'orgueil diversement larvé à la vanité, beaucoup plus fréquente et dégénérant facilement en cabotinage.

Montassut semble insister sur la note de trouble intellectuel, en rapprochant cette attitude fondamentale des méconnaissances systématiques, ici méconnaissance de l'« équation $\frac{\text{succès}}{\text{prétention}}$ » ¹⁰.

II. Méfiance.

C'est la même attitude reflétée dans les relations de fait avec le monde.

Basale, elle est, si l'on peut dire, le négatif d'un délire, le moule tout préparé qui s'ouvre par le doute, où se précipiteront les poussées émotionnelles et anxieuses, où se cristalliseront les intuitions, les interprétations, où se durcira le délire.

III. Fausseté du jugement.

Ce caractère préformé, primaire de la personnalité inclinera tous les jugements vers un *système*. Lui-même est à vrai dire une forme d'arrêt, non évoluée, du jugement.

Il s'y surajoute une sorte de débordement, de virulence de la fonction logique. S'égarant sans cesse en des sophismes et des paralogismes, ces sujets, selon un mot heureux, professent un « amour malheureux de la logique ».

Parmi ces *fous raisonnants* (Sérieux et Capgras), toute une hiérarchie s'établit depuis le débile aux constructions absurdes jusqu'au théoricien autodidacte ou cultivé qui se meut à l'aise dans les idées abstraites. Celui-ci même peut trouver dans les bornes secrètes de son horizon mental les éléments d'un certain succès : une apparence de rigueur, l'attrait certain de conceptions foncièrement rudimentaires, la possibilité d'affirmer obstinément et sans varier. Il peut devenir, si la fortune le met dans le droit fil des événements, un réformateur de la société, de la sensibilité, un « grand intellectuel ».

IV. Inadaptabilité sociale.

Ainsi constitué, le paranoïaque manque de toute souplesse vitale, de toute sympathie psychologique. Même dans les cas heureux où le succès couronne ses tendances, il ne sait pas l'exploiter pour son bonheur.

⁹ Cette notion, introduite en biologie par von Uexküll, a été utilisée depuis par de nombreux auteurs. Citons pour la psychiatrie Kretschmer, – aux États-Unis, A. Myers.

¹⁰ M. Lévy-Valensi, par contre, dépeint cette même attitude orgueilleuse du paranoïaque par rapport à la conception métapsychologique extrêmement vaste que M. Jules de Gaultier a placée sous le symbole du bovarysme.

En réalité, incapable de se soumettre à une discipline collective, bien plus encore à un esprit de groupe, le paranoïaque, s'il parvient rarement à se mettre à la tête, est ⁽⁴³⁹⁾ presque toujours un *outlaw* : écolier puni et honni, mauvais soldat, rejeté de partout.

L'ambiguïté de sa situation morale tient à ce qu'il a besoin de ces jugements des autres qu'il échoue régulièrement à conquérir, de ce qu'il a soif d'être apprécié et que toute appréciation l'humilie.

Loin d'être un schizoïde, il adhère à la réalité de façon étroite, si étroite qu'il en souffre cruellement. Dans les relations sociales il saura au plus haut point mettre en relief ces virtualités hostiles, qui en sont une des composantes. Rien n'égale son flair pour en déceler la moindre trace ni, par une réaction interpsychologique qu'il ne faut point négliger, sa maladresse à en renforcer, par son attitude, l'efficacité.

On le voit, sous ces diverses caractéristiques, on touche une réalité unique dont les manifestations diverses se tiennent étroitement. Il s'agit là des quatre faces d'un même carré. Au centre est cette *psychorigidité* que Montassut¹¹ a si justement mise en valeur :

– *psychique*, que donne dès le premier abord le contact avec le sujet (*Empfindungsdiagnose*). Sthénique, argumenteur, expansif ou cabré et réticent, c'est bien comme irréductible qu'il se révèle. Si l'entourage et les naïfs ne doivent l'apprendre qu'à leurs dépens, l'expérience du psychiatre ne s'y trompera pas ;

– *motrice*, comme le révèle bien l'attitude si spéciale du personnage, la nuque raide, le tronc mû tout d'une pièce, la démarche sans aisance, l'écriture elle-même, spéciale en dehors de toute caractéristique délirante.

Signes accessoires. À partir de ces prémisses, rentrent plus facilement dans la déduction psychologique normale, dans la commune psychologie de relation, certaines manifestations adventices qui peuvent être intéressantes pour le dépistage de ces sujets.

Il en est de favorables, une honnêteté presque constante, un sens de l'honneur qui ne se traduit point seulement par des excès de susceptibilité, encore qu'il favorise le ressentiment et ce que le XVIII^e siècle appelait la pique.

D'une façon générale leur honorabilité n'est point discutée : ils ont l'estime de leur concierge.

On voit parmi eux des autodidactes et on conçoit facilement comment l'autodidactisme, dans ses caractéristiques les plus fâcheuses, trouve là son terrain élu.

Tous les modes de compensation sont familiers à ces sujets : la révolte plus ou moins ouverte, l'appel à la postérité, les attitudes du solitaire.

Il n'est point rare de rencontrer chez eux un amour de la nature, où ces sujets trouvent réellement une libre expansion d'eux-mêmes, une libération panthéistique, oserons-nous dire, d'un délire plus ou moins formé.

Nous citerons enfin ce type des « idéalistes passionnés » dépeint par Dide.

Il nous semble pourtant qu'il faille nous arrêter en deçà du jeu imaginaire et des réactions, que le terme de bovarysme, pris ici dans un sens clinique, désignerait dans la vie normale¹².

Le délire d'interprétation

Magistralement décrit par Sérieux et Capgras, c'est la seconde variété délirante que nous rencontrons parmi les syndromes paranoïaques. C'est aussi un second degré dans l'indice délirant par lequel on pourrait situer les délires en fonction du réel. Il est le positif, la statue jaillie du moule que constituait l'état de méfiance, précisé en doute, de la forme précédente.

¹¹ MONTASSUT, *La constitution paranoïaque*, Thèse, Paris, 1925.

¹² V. GENIL-PERRIN, *Les paranoïaques*, Doin.

Jouant des « complexes affectifs », des « résidus empiriques », de la « logique affective », Dromard (dans le *Journal de Psychologie*) ⁽⁴⁴⁰⁾ a dessiné la courbe qui va du caractère à la conviction délirante. Il n'est point parvenu ainsi à combler le fossé qui sépare les deux structures. En outre, la clinique ne nous montre pas ces mécanismes. Bien plutôt, sous l'influence de quelque cause déclenchante souvent cachée, parfois représentée par un épisode toxique, une maladie intercurrente, un trauma émotionnel, se produit une sorte de précipitation d'éléments significatifs, imprégnant d'emblée une foule d'incidents que le hasard offre au sujet et dont la portée pour lui se trouve soudain transfigurée.

C'est l'homme qui remarque que certains gestes dans la rue marquent qu'on le suit, qu'on l'épie, qu'on le devine, qu'on le menace. Selon le rang social, le voisin de palier, les gens qu'on entend échanger des propos aux fenêtres de la cour, la concierge, le compagnon de bureau, le chef ou le subordonné hiérarchique jouent un rôle plus ou moins grand.

Le délire d'interprétation est un délire du palier, de la rue, du forum.

Ces interprétations sont *multiples, extensives, répétées*. Tous les incidents quotidiens et les événements publics peuvent en venir à s'y rapporter. Selon l'ampleur d'information du sujet ils y viennent en effet.

Quelle que soit l'étendue de ces interprétations, elles sont centripètes, étroitement polarisées sur le sujet.

Elles peuvent être également endogènes, c'est-à-dire se fonder sur les sensations cénesthésiques, – qu'il s'agisse de sensations anormales d'origine organique ou névropathique, – ou simplement de sensations normales que l'attention nouvellement orientée du sujet lui fait paraître nouvelles.

Le point essentiel de la structure délirante nous paraît être celui-ci : l'interprétation est faite d'une série de *données primaires* quasi intuitives, quasi obsessionnelles, que n'ordonne primitivement, ni par sélection ni par groupement, aucune organisation raisonnée. C'est là, a-t-on dit, « un annélide, non un vertébré » ¹³.

C'est à partir de ces spécifiques « *données immédiates* » que force est à la faculté dialectique d'entrer en jeu. Si propice aux déviations logiques que la structure paranoïaque la suppose ce n'est point sans peine qu'elle organise ce délire et il semble qu'elle le subisse bien plus qu'elle ne le construise. Elle est entraînée le plus souvent à une construction dont la complication va à une sorte d'absurdité tant par son étendue que par ses déficiences logiques. Le caractère impossible à soutenir en est parfois senti par le sujet, malgré sa conviction personnelle qui ne peut se détacher des faits élémentaires.

Chose singulière, en effet, dont le sujet ne songe point à s'aviser, ces menaces qui deviennent la trame même de la vie du sujet ont un caractère *purement démonstratif*, elles ne passent point à l'acte. Quelle que soit leur gravité, elles sont d'une remarquable inefficience. D'autre part si l'ampleur des moyens employés, leur caractère presque ubiquiste imposent au malade l'idée qu'une collectivité comme la police, les francs-maçons ou les jésuites, en est l'instrument, il n'hésite point pourtant à rapporter la conduite comme la provocation de ses maux à une personnalité exiguë, toute proche et bien connue de lui.

Aussi, il faut le souligner, malgré l'insistance, le caractère insupportable, la cruauté de ces persécutions, la réaction du malade tarde souvent, longtemps parfois reste nulle. Aussi bien ne faut-il pas se hâter de parler de conviction dans un sens trop rigoureux, non plus que d'en renforcer les bases par un interrogatoire maladroit. Il semble qu'il s'agisse souvent d'une sorte de *construction justificative*, d'un minimum de rationalisation ⁽⁴⁴¹⁾ sans lequel le malade ne saurait exposer ses certitudes primaires. La structure logique en sera, bien entendu, proportionnelle à la validité intellectuelle, à la culture du malade. C'est la base interprétative que l'examen doit dénuder et qui fondera le diagnostic.

Résumons-en les caractères :

¹³ Cette image est empruntée à l'enseignement verbal de notre maître M. G. de Clérambault, auquel nous devons tant en matière et en méthode, qu'il nous faudrait, pour ne point risquer d'être plagiaire, lui faire hommage de chacun de nos termes.

Extension circulaire, en réseau, des interprétations ;

Complexité et caractère diffus du délire ;

Émotion et réactivité relativement disproportionnées vers le moins ;

Chronicité : le délire s'enrichissant dans la mesure même de la matière que son expérience quotidienne apporte au malade. Inversement, le caractère réduit et torpide qu'il prend le plus souvent après séjour dans le milieu asilaire ressort, en dehors d'une possible diminution intellectuelle, du tarissement même de ces éléments basaux.

Les délires passionnels

Bien différents des précédents et situés sur un autre registre qu'eux, ces délires doivent à l'état de *sthénie maniaque* qui les sous-tend, d'avoir été rapprochés par Clérambault de cet état émotionnel chronique, où l'on a voulu définir la passion. C'est par leur seconde caractéristique, constante, *l'idée prévalente*, qu'ils rentrent dans le cadre étymologique de la paranoïa et trouvent leur place dans notre étude des structures délirantes.

Fréquents chez des sujets impulsifs, dégénérés, amoraux ou pervers, chargés de tares psychopathiques personnelles ou héréditaires diverses, ces délires apparaissent épisodiquement sur un terrain de constitution paranoïaque.

Clérambault en distingue trois formes :

- le délire de revendication, que déjà Sérieux et Capgras avaient isolé du délire d'interprétation ;

- l'érotomanie ;

- le délire de jalousie.

Ils ne présentent avec les délires d'interprétation, même avec ceux où prévaudraient les réactions processives, le contenu jaloux, que des ressemblances très grossières.

Leur analyse montre en effet, à leur base – au lieu d'interprétations diffuses –, un événement initial porteur d'une charge émotionnelle disproportionnée.

À partir de cet événement, se développe un délire qui s'accroît certes et peut se nourrir d'interprétations, mais seulement dans l'angle ouvert par l'événement initial : délire en *secteur*, peut-on dire, et non en réseau. Ainsi sélectionnés à l'origine, les éléments du délire sont encore groupés de façon concentrique, ils s'organisent à la façon des arguments d'une bonne plaidoirie, ils présentent une virulence qui ne connaît point de tarissement.

Ils sont soutenus par un *état sthénique* éminemment propre au passage à l'acte.

Ce passage à l'acte, quand il s'est formulé, prend le caractère d'une impulsion obsédante, qui a cette particularité, qu'a montrée H. Claude, d'être à moitié *intégrée* à la personnalité sous la forme de l'idée prévalente.

De même que dans les autres impulsions-obsessions, l'acte soulage le sujet de la pression de l'idée parasite, ainsi après des hésitations nombreuses, l'accomplissement de l'acte met fin au délire, dont se révèle bien ainsi la base *d'impulsivité dégénérative*.

Tels se présentent ces quérulents véritablement infatigables qui font d'interminables procès, montent d'appel en appel, qui, faute de pouvoir efficacement attaquer le juge lui-même, s'en prennent aux experts commis dans leurs affaires. Ils accablent de *factum** autorités et public, ils font au besoin tel geste symbolique destiné à attirer sur eux l'attention des autorités.

Si ces sujets sont en outre des paranoïaques, ils trouvent dans les défauts mêmes de leur logique rompue aux exercices purement formels, des ressources incroyables, pour découvrir les détours et finasseries que leur offre le maquis judiciaire.

* Le texte d'origine indique « de factums ».

A la limite de ces délires, se trouvent les assassins politiques, magnicides, qui luttent (442) des années avec leur projet meurtrier avant de s'y résoudre¹⁴.

C'est encore le meurtrier de médecin à type de revendicateur hypocondriaque.

C'est aux mêmes caractères essentiels que se définira comme délire la jalousie du jaloux, même si les faits la légitiment.

Jamais dans tous ces cas l'interprétation ne sera forcée. On ne la voit point se situer dans le petit fait lui-même transformé quant à sa signification, mais tout au plus dans un fait pris dans un sens exemplaire : de l'injustice générale qui fait loi, ou au contraire de la justice rendue à tous sauf au sujet, du relâchement général des mœurs, etc.

De même, chez l'hypocondriaque, agresseur de médecin, ce n'est pas le malaise cénestopathique qui sera attribué à l'influence plus ou moins mystérieuse du médecin, comme ferait l'interpréteur, mais bien le fait de ne l'avoir point guéri dont il faudra qu'il le châtie durement.

Néanmoins, la perturbation paranoïaque au sens étymologique se sent dans l'ordonnance même du délire, et ceci non seulement dans ses réactions qui, disproportionnées aux dommages qui les motivent, justifient au plus haut point le terme de délire d'actes et de sentiments, mais encore dans l'organisation idéique même des délires.

Ceci a été admirablement mis en évidence par Clérambault pour le second délire du groupe : l'érotomanie.

Délire érotomaniaque de Clérambault.

Cette organisation idéique « paradoxale », qui traduit l'hypertrophie pathologique d'un état passionnel chronique, passe par trois phases :

d'euphorie ;
de dépit ;
de rancune.

Elle repose sur un certain nombre de *postulats* :

- l'objet choisi étant presque toujours par quelque côté socialement supérieur au sujet, l'initiative vient de l'objet ;
- le succès même de l'amour est indispensable à la perfection de l'objet ;
- l'objet est libre de réaliser cet amour, ses engagements antérieurs n'étant plus valables ;
- une sympathie universelle est attachée aux péripéties et aux succès de cet amour.

Ces postulats se développent à l'épreuve des faits en conceptions sur la *conduite paradoxale de l'objet*, laquelle se trouve toujours expliquée, soit par l'indignité ou la maladresse du sujet qui n'est là qu'une feinte de sa conviction, soit par quelque autre cause telle que timidité, doute de l'objet, influence extérieure s'exerçant sur lui, goût d'imposer des épreuves au sujet.

Ces conceptions *primaires* organisent tout le délire et seront retrouvées sous tous ses développements. Ce qu'ils peuvent avoir de diffus et de compliqué ne porte que sur les explications secondaires relatives aux obstacles dressés sur la route qui unit le sujet à l'objet. Derrière ce décor, on retrouvera la solidité des postulats fondamentaux, et même dans les stades ultérieurs de dépit et de rancune, persistera la triade :

Orgueil,
Désir,
Espoir.

¹⁴ LEVY-VALENSI, Rapport au Congrès de Médecine légale, 1931.

Il faut, pour les mettre en évidence, bien moins interroger que manœuvrer le sujet. On fera jaillir alors l'espoir toujours persistant, le désir beaucoup moins platonique que ne l'ont prétendu les anciens auteurs, la poursuite inextinguible.

Pronostic et diagnostic

Le groupe des psychoses paranoïaques se définit par son *intégrité intellectuelle* en dehors des perturbations structurales précises du délire.

⁽⁴⁴³⁾ Tout ce que les tests peuvent révéler sur l'attention, la mémoire, les épreuves forcément grossières portant sur le jugement et les fonctions logiques, se montre chez ces sujets, normal.

L'évolution, d'autre part, est *chronique sans démence*.

Le délire est *irréductible* dans la structure paranoïaque et le délire d'interprétation et reparaitra hors de l'asile malgré les amendements, tout de surface et d'ailleurs le plus souvent à la base de dissimulation, qu'il peut présenter.

Il semble au contraire *soluble*, mais de la façon la plus redoutable, dans les délires passionnels, que l'acte criminel éteint et assouvit. Ceci est vrai en général malgré les quelques cas de délire érotomane, récidivant sur un second objet, qui ont pu être cités au dernier congrès de médecine légale.

On voit l'importance d'un diagnostic exact. Il sera fondé sur les signes positifs que nous avons décrits.

Bien souvent le délirant, avant d'en venir aux actes délictueux, se sera signalé lui-même aux autorités par une série de plaintes, d'écrits, de lettres de menaces.

La mesure d'internement est alors très délicate à prendre et elle doit se fonder essentiellement sur la notion de délire.

Les écrits sont des documents très précieux. On doit les recueillir soigneusement, en obtenir dès le moment de l'entrée à l'asile, moment où le malade est dans une exaltation sthénique favorable et où il ne s'est point encore dressé à la réticence sous l'influence de son nouveau milieu.

Les uns et les autres de ces malades sont très abondants en écrits. Ceux des interpréteurs seront les moins riches en particularités calligraphiques, différence de taille des lettres, mots soulignés, dispositions des paragraphes, qui abonderont au contraire dans les écrits des passionnels¹⁵.

L'enquête sociale devra être soigneusement poursuivie.

Nous n'avons point à nous étendre ici sur le diagnostic avec les grands groupes voisins, de la *psychose paranoïde*, d'une part, sur lequel Henri Ey s'étend ici même, *des syndromes d'action extérieure*, d'autre part.

Nous avons noté le *contact affectif* si spécial de ces sujets psycho-rigides. De Clérambault a bien noté son opposition avec l'expansion reconnaissante de l'halluciné chronique qui peut enfin expliquer son cas.

On recherchera selon une méthode stricte les phénomènes typiques de l'automatisme mental : écho des actes, de la pensée, de la lecture, phénomènes négatifs, etc.

Nous ne pouvons insister non plus sur le diagnostic avec les *paraphrénies* voisines et le *délire d'imagination* qui, parents de notre groupe par l'absence de trouble de la logique élémentaire, présentent des caractères différents :

- plus décentré, plus romanesque, avec une certaine unité d'ordre esthétique, dans le délire d'imagination pur ;
- marqué de thèmes de filiation fantastique, de retour périodique, de répétition des mêmes événements, dans certaines paraphrénies ;

¹⁵ Thèse de S. ELIASCHEFF, Paris, 1928.

– enfin, prenant dans d'autres cas une allure d'égoïsme monstrueux, d'absorption du monde dans le *moi*, qui leur confère une allure quasi métaphysique.

Ce serait là réviser toute la classification des délires.

Ce sur quoi nous voulons mettre l'accent, c'est sur le caractère rigoureux de ces types délirants.

Toute altération du type du délire d'interprétation doit nous faire penser aux états interprétatifs aigus¹⁶ qui peuvent être symptomatiques d'une confusion mentale, d'un début de paralysie générale, d'un alcoolisme subaigu, d'une psychose hallucinatoire chronique, d'une involution présénile, d'une mélancolie (avec son délire d'autoaccusation si différent, ⁽⁴⁴⁴⁾centrifuge, résigné, portant sur le passé), d'une bouffée délirante dite des dégénérés, enfin d'une démence paranoïde en évolution, chacun de ces états ayant sa portée pronostique et thérapeutique toute différente.

De même, dans un délire passionnel, une érotomanie, toute discordance dans la structure affective, tout fléchissement des réactions sthéniques doivent faire penser à un délire symptomatique d'une démence précoce, d'une tumeur cérébrale, d'une syphilis en évolution.

Réactions médico-légales et internement

Des plus fréquentes, ces réactions posent les problèmes les plus difficiles à l'aliéniste ; elles sont à base d'inadaptabilité sociale et de fausseté du jugement.

Révolte chronique au régiment. Ce sont ces types de révoltés inflexibles qui se font envoyer aux bataillons d'Afrique après avoir épuisé toutes les sanctions disciplinaires.

Le *scandale* est le fait de ces sujets, le geste symbolique de l'anarchiste, le complot contre la sûreté de l'État, d'ailleurs voué à l'échec du fait du déséquilibre de leurs conceptions.

Généralement honnête dans les contrats, le paranoïaque, s'il est amené au vol, l'est par un altruisme qui n'est qu'une forme larvée de l'hypertrophie de son *moi*, ou bien par l'application raisonnée de ses théories sociales.

Propagandiste, il plastronne jusqu'au tribunal où il songe plutôt à l'effet à produire qu'à son sort ; à ce titre, il peut être un exemple éminemment contagieux.

La *réaction meurtrière* est le cas qui se pose le plus fréquemment, et axe tout le problème qui s'offre à l'aliéniste.

Elle relève soit du terrain lui-même comme chez les assassins justiciers, assassins politiques ou mystiques qui méditent froidement leur coup pendant des années et, celui-ci accompli, se laissent arrêter sans résistance, se déclarant satisfaits d'avoir fait justice.

Le délire d'interprétation constituée entre plus souvent en jeu. C'est une réaction dirigée en un point quelconque du réseau qui étire la vie du sujet. Elle est en fait un sujet éminemment dangereux. Parfois il ne s'agit que de violences, gestes d'avertissement aux persécuteurs.

Le délire passionnel enfin est tout entier orienté vers l'acte et y passe de façon efficace. Celui-ci est souvent déterminé par un paroxysme émotionnel et anxieux. Signalons le crime familial de la belle-mère meurtrière, etc.

La réaction *suicide* chez l'interprétatif se rencontre.

Signalons encore chez lui ses *fugues* particulières, inspirées par cette curiosité qui donne parfois à son délire un ton si spécial : jusqu'où me poursuivront-ils ?

¹⁶ Thèse de R. VALENCE, *Contribution à l'étude des états interprétatifs*, Paris, 1927.

Avant d'en venir à ces réactions, le paranoïaque se signale par des plaintes au commissariat, des lettres au Procureur de la République, des menaces aux particuliers qui permettent son dépistage, mais posent à l'intervention médicale et policière des problèmes très difficiles.

Ce sont ces délirants et ces paranoïaques qui constituent la plupart de ces cas « *d'internement arbitraire* » qui émeuvent l'opinion publique. Ils peuvent exceller comme agitateurs.

L'intégrité intellectuelle et la relative adaptation de ces sujets, la réduction de leurs troubles à l'asile, difficile à distinguer de leurs réticences savantes, posent les problèmes les plus délicats.

On peut admettre les principes suivants :

Tout paranoïaque *délirant* doit être interné.

A l'asile, ses protestations doivent être communiquées sans exception et régulièrement aux autorités administratives compétentes. Par contre, il doit être séparé le plus possible de toute personne incapable de juger sainement de l'état psychologique du sujet.

Quand on est en présence d'actes *délictueux*, l'expert doit tenir compte de ce fait qu'il s'agit de sujets beaucoup plus difficilement intimidables que les autres. La responsabilité ⁽⁴⁴⁵⁾atténuée semble donc le plus mauvais parti.

Ou bien donc il faut laisser la justice suivre son cours, ou déclarer l'internement, en laissant la possibilité au malade d'en appeler au tribunal.

De même, en présence des jeunes *insoumis* du service militaire, il y a intérêt, devant l'échec certain de l'échelle croissante des peines disciplinaires, à orienter au plus tôt ces malades vers la justice militaire qui à son tour peut en référer au psychiatre.

On manque actuellement vis-à-vis de ces sujets de moyen de préservation sociale adapté.

Genèse et prophylaxie des psychoses paranoïaques

Le terme de constitution paranoïaque se justifie par la fixation précoce d'une structure. Cette fixation, qui apparaît cliniquement des années de la deuxième enfance à la puberté, peut se manifester au complet dès l'âge de sept ans – parfois ne se révéler qu'au-delà de la vingtième année.

C'est aux années du premier âge, et tout spécialement au stade primaire, dit narcissique ou oral, de l'affectivité, que les psychanalystes en font remonter les causes déterminantes.

L'influence exercée par le milieu familial, lors de l'éveil des premières notions raisonnantes, n'a pas paru moins importante à des observateurs attentifs.

Et pour l'école américaine (Allen), l'enquête sociale soigneuse révélerait toujours au *foyer* quelque anomalie dans les relations de l'enfant observé, avec son entourage : influence d'une marâtre ou d'un parâtre, brimades ou simple prédominance d'un frère ou d'une sœur, préférences affectives blessantes, sanctions maladroites.

Le type émotionnel du sujet, particulièrement celui bien isolé de *l'émotif inhibé*, qui repose sur des bases neuro-végétatives serait particulièrement favorable à l'éclosion de la constitution.

On a signalé parmi les paranoïaques internés (2% des malades – et surtout des hommes selon Kraepelin) une hérédité névropathique assez lourde, 70%. La difficulté de faire sur les paranoïaques une statistique d'ensemble nous incite à la réserve. Notons ici l'absence, dans ces états, des signes somatiques classiques dits de dégénérescence.

Pour le délire d'interprétation, à quelles causes déclenchantes attribuer son apparition sur un terrain prédisposé ? Parfois, nous l'avons dit, on peut relever un épisode toxique

endogène ou exogène, un processus anxieux, une atteinte infectieuse, un trauma émotionnel.

C'est vers l'étude de l'onirisme et des états oniroïdes ainsi que des *reliquats post-oniriques* des intoxications aiguës, qu'on devrait, nous semble-t-il, chercher les bases d'un mécanisme cohérent des éclosions délirantes.

Quant à la valeur du délire lui-même, représente-t-il une de ces fonctions inférieures du psychisme que révèle la libération du contrôle et des inhibitions supérieures, conception dont le schéma emprunté à la neurologie est tentant par la simplicité ? Peut-on même le rapprocher de certaines formes de la *pensée primitive*, selon les conceptions phylogéniques de Tanzi et des Italiens ? C'est là un domaine où rien ne vient éprouver l'hypothèse.

Les délires passionnels, au contraire, apparaissent sur un terrain d'*hérédité névropathique* certain. Ils se rattachent aux cadres de l'impulsivité morbide et à la conception plus ou moins rénovée de la dégénérescence. Les *stigmates* somatiques y sont, semble-t-il, beaucoup plus fréquents.

La difficulté de la thérapeutique est assez soulignée par le caractère essentiellement chronique qui fait corps avec la description même de ces délires.

Les techniciens de l'inconscient avouent, à la limite de la paranoïa, leur impuissance, sinon à expliquer, du moins à guérir.

Il semble, d'après les études récentes des Américains, qu'une *prophylaxie* utile pourrait être exercée utilement *dans l'enfance* par des éducateurs avertis.

Présenté par J. Lévy-Valensi, Pierre Migault et Jacques Lacan¹⁷ cet article parut dans *Les Annales Médico-Psychologiques* en 1931 t. II, p. 508-522. Il fut publié également à la suite de la thèse : *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975. Les chiffres renvoient aux pages de *Travaux psychiatriques* (1926-1933).

⁽⁵⁰⁸⁾Sous le titre de schizophasie, certains auteurs¹⁸ ont mis en relief la haute valeur qui s'attache à certaines formes plus ou moins incohérentes du langage, non seulement comme symptômes de certains troubles profonds de la pensée, mais encore comme révélateurs de leur stade évolutif et de leur mécanisme intime. Dans certains cas, ces troubles ne se manifestent que dans le langage écrit. Nous tenterons seulement de montrer quelle matière ces écrits offrent à une étude précise des mécanismes psycho-pathologiques. Ceci à propos d'un cas qui nous a semblé original.

Il s'agit d'une malade, Marcelle C., âgée de 34 ans, institutrice primaire, internée depuis un an à la Clinique psychiatrique. Un an et demi auparavant elle avait été internée une première fois mais était aussitôt ressortie sur la demande de son père, petit artisan.

Mlle C. donne au premier abord l'impression d'une personne qui jouit de l'intégrité de ses facultés mentales. Pas d'étrangeté dans sa tenue. On ne remarque à aucun moment de sa vie dans le service de comportement anormal. Des protestations très vives à l'égard de son internement semblent d'abord obvier à tout contact. Il s'établit néanmoins.

Ses propos sont alors vifs, orientés, adaptés, enjoués parfois. De l'intégrité de ses fonctions intellectuelles, qui apparaît totale dans une conversation suivie, nous avons poussé l'exploration objective par la méthode des tests. Les tests ordinaires, portant sur l'attention, la logique, la mémoire, s'étant montrés très au-dessous de ses capacités, ⁽⁷⁶⁾nous avons usé d'épreuves plus subtiles, plus proches des éléments sur lesquels porte notre appréciation quotidienne des esprits. Ce sont les « Tests d'intention » : sens apparent et réel d'un propos, d'une épigramme, d'un texte, etc. Elle s'y est toujours montrée suffisante, rapide et même aisée.

Notons que, si loin qu'on aille dans sa confiance, le contact affectif avec elle reste incomplet. À chaque instant s'affirme une foncière résistance. La malade professe d'ailleurs à tout propos : « Je ne veux être soumise à personne. Je n'ai jamais voulu admettre la domination d'un homme », etc.

Quand nous en sommes à faire cette remarque, la malade a pleinement extériorisé son délire. Il comporte des thèmes nombreux dont certains typiques :

Un thème de revendication, fondé sur une série d'échecs prétendus injustifiés à un examen, s'est manifesté par une série de démarches poursuivies avec une sthénie passionnelle, par la provocation de scandales qui ont amené l'internement de la malade. Pour le dommage de cet internement, elle réclame « vingt millions d'indemnités dont douze pour privation de satisfactions intellectuelles et huit pour privation de satisfactions sexuelles ».

Un thème de haine se concentre contre une personne, Melle G., qu'elle accuse de lui avoir volé la place qui lui revenait à cet examen et de s'être substituée à elle dans la fonction qu'elle devrait occuper. Ces sentiments agressifs s'étendent à plusieurs hommes qu'elle a connus dans une période récente et pour lesquels elle semble avoir eu des sentiments assez ambivalents, – sans leur céder jamais, affirme-t-elle.

Un thème érotomane à l'égard d'un de ses supérieurs dans l'enseignement l'inspecteur R., – atypique en ceci qu'il est rétrospectif, l'objet du délire étant défunt et la passion morbide ne s'étant révélée d'aucune façon de son vivant.

Un thème « idéaliste » s'extériorise non moins volontiers. Elle a « le sens de l'évolution de l'humanité ». Elle a une mission. Elle est une nouvelle Jeanne d'Arc, mais « plus instruite et d'un niveau de civilisation supérieure ». Elle est faite pour guider les gouvernements et régénérer les mœurs. Son affaire est « un centre lié à de hautes choses internationales et militaires ».

Sur quels fondements repose ce délire polymorphe ? La question, on va le voir, reste problématique et peut-être les écrits nous aideront-ils à la résoudre.

Lors de ses deux internements la malade a été examinée à l'Infirmierie spéciale. Les certificats du Dr Logre et du Dr de Clérambault mettent en valeur le caractère paranoïaque « soit ancien, soit néoformé », admettent l'existence d'un automatisme mental.

¹⁷ L'observation qui sert de base à ce travail a été présentée à la Société Médico-psychologique, séance du 12 novembre 1931, sous le titre de : *Troubles du langage écrit chez une paranoïaque présentant des éléments délirants du type paranoïde (schizographie)*.

¹⁸ Pfersdorff. – « La schizophasie, les catégories du langage ». *Travaux de la clinique psych.* De Strasbourg, 1927, Guilhem Teulié. « La schizophasie » *Ann. médico-psych.* février-mars 1931.

Si le caractère paranoïaque s'est anciennement manifesté chez la malade, il est difficile de le préciser tant par l'interrogatoire, à cause des interprétations rétrospectives, que par l'enquête, car nous n'avons eu de la famille que des renseignements épistolaires.

⁽⁷⁾Néanmoins, la simple étude du *cursus vitae* de la malade semble faire apparaître une volonté de se distinguer de son milieu familial, un isolement volontaire de son milieu professionnel, une fausseté du jugement, qui se traduisent dans les faits. Ses études sont bonnes et il n'y a rien à relever jusqu'à sa sortie de l'École normale primaire à 21 ans. Mais en possession d'un poste en 1917, elle prétend régler son service à sa façon, déjà revendique et même interprète. Après quelques années, elle se met en tête d'accéder au professorat d'une école de commerce, réclame à cet effet un changement de poste puis un congé et, en 1924, abandonne purement et simplement son poste, pour venir préparer son examen à Paris. Là, elle gagne sa vie comme employée comptable, mais se croit persécutée dans toutes ses places et en change douze fois en 4 ans. Le comportement sexuel auquel nous avons fait allusion, le caractère très foncier des rébellions exprimées par la malade viennent s'ajouter à l'impression qui se dégage de l'ensemble de son histoire pour faire admettre une anomalie évolutive ancienne de la personnalité, de type paranoïaque.

Pour faire le bilan des phénomènes élémentaires « imposés » ou dits d'action extérieure, il nous a fallu beaucoup de patience. Ce n'est point en effet seulement la réticence ou la confiance de la malade qui interviennent dans leur dissimulation ou leur divulgation. C'est le fait que leur intensité varie, qu'ils évoluent par poussées et qu'avec ces phénomènes apparaît un état de sthénie à forme expansive, qui d'une part leur donne certainement leur résonance convaincante pour le sujet, d'autre part en rend impossible, même pour des motifs de défense, l'occultation.

La malade a présenté durant son séjour dans le service une de ces poussées, à partir de laquelle ses aveux sont restés acquis : elle nous a dès lors éclairé sur les phénomènes moins intenses et moins fréquents qu'elle ressent dans les intervalles et sur les épisodes évolutifs passés.

Les phénomènes « d'action extérieure » se réduisent aux plus subtils qui soient donnés dans la conscience morbide. Quel que soit le moment de son évolution, notre sujet a toujours nié énergiquement d'avoir jamais eu « des voix » ; elle nie de même toute « prise », tout écho de la pensée, des actes ou de la lecture. Questionnée selon les formes détournées que l'expérience de ces malades nous apprend à employer, elle dit ne rien savoir de ces « sciences barbouilleuses où les médecins ont essayé de l'entraîner ».

Tout au plus s'agit-il d'hyperendophasie épisodique, de mentisme nocturne, d'hallucinations psychiques. Une fois la malade entend des noms de fleurs en même temps qu'elle sent leurs odeurs. La malade, une autre fois dans une sorte de vision intérieure, se voit et se sent à la fois, accouplée dans une posture bizarre avec l'inspecteur R.

L'éréthisme génital est certain. La malade pratique assidûment la masturbation. Des rêveries l'accompagnent et certaines sont semi-oniriques. Il est difficile de faire la part de l'hallucination génitale.

⁽⁸⁾Par contre, elle éprouve des sentiments d'influence intensément et fréquemment. Ce sont des « affinités psychiques », des « intuitions », des « révélations d'esprit », des sentiments de « direction ». « C'est d'une grande subtilité d'intelligence », dit-elle. De ces « inspirations », elle différencie les origines : c'est Foch, Clemenceau, c'est son grand-père, B. V., et surtout son ancien inspecteur M. R. Enfin, il faut classer parmi ces données imposées du vécu pathologique, les interprétations. Dans certaines périodes, paroles et gestes dans la rue sont significatifs. Tout est mise en scène. Les détails les plus banaux prennent une valeur expressive qui concerne sa destinée. Ces interprétations sont actuellement actives mais diffuses : « J'ai cru comprendre qu'on a fait de mon cas une affaire parlementaire... mais c'est tellement voilé, tellement diffus. »

Ajoutons ici quelques notes sur l'état somatique de la malade. Elles sont surtout négatives. Il faut retenir : une grippe en 1918. Un caféinisme certain. Un régime alimentaire irrégulier. Un tremblement net et persistant des doigts. Une hypertrichose marquée des lèvres. Règles normales. Tous autres appareils normaux. Deux lipothymies très courtes dans le service sans autre signe organique qu'une hyperhémie papillaire qui a duré une huitaine de jours. Bacillose fréquente dans la lignée maternelle.

Venons-en aux écrits très abondants. Nous en publions un choix et le plus possible intégralement. Les chiffres qui s'y trouvent insérés serviront lors des commentaires qui vont suivre, à renvoyer aux textes.

I.— Paris le 30 avril 1931 :

Mon cher papa, plus de quatre mois que je suis enfermée dans cet asile de Sainte-Anne sans que j'aie pu faire l'effort nécessaire pour te l'écrire. Ce n'est pas que j'aie quoi que ce soit de névralgique ou de tuberculeux, mais on t'a fait commettre l'an dernier de telles sottises mettant, en malhonnête, à profit ta parfaite ignorance de ma réelle situation (1) que j'ai subi le joug de la défense (2) par le mutisme. J'ai appris toutefois que le médecin de mon cas, à force de lenteur t'a mis en garde contre la chose grotesque et je vois qu'il a, sans plus soif d'avatars (3), mis les choses en parfaite voie de mieux éclairci (4) et de plus de santé d'État (5).

Daigne (6) intercepter les sons de la loi pour me faire le plus (7) propre de la terre sinon le plus (7) érudit. Le sans soin de ma foi (8) fait passer Méphisto (9) le plus (7) cruel des hommes mais il faut être sans doux dans les mollets pour être le plus prompt à la transformation. Mais il est digne d'envie qui fait le jeu de la manne du cirque. On voit que etc.

(79)II. – Paris ce 14 mai 1931 :

Monsieur le Président de la République P. Doumer en villégiaturant dans les pains d'épices et les troubadoux,

Monsieur le Président de la République envahie de zèle,

Je voudrais tout savoir pour vous faire le (15) mais souris donc de poltron et de canon d'essai (16) mais je suis beaucoup trop long à deviner (17). Des méchancetés que l'on fait aux autres il convient de deviner que mes cinq oies de Vals (18) sont de la pouilladuire et que vous êtes le melon de Sainte vierge et de pardon d'essai (19). Mais il faut tout réduire de la nomenclature d'Auvergne car sans se laver les mains dans de l'eau de roche on fait pissaduire au lit sec (20) et madelaine est sans tarder la putin de tous ces rasés de frais (21) pour être le mieux de ses oraies (22) dans la voix est douce et le teint frais. J'aurais voulu médire de la tougnate (23) sans faire le préjudice de vie plénière et de sans frais on fait de la police judiciaire (24). Mais il faut étonner le monde pour être le faquin maudit de barbenelle et de sans lit on fait de la tougnate (25).

Les barbes sales sont les fins érudits du royaume de l'emplâtre judice (26) mais il faut se taire pour érudir (27) la gnogne (28) et la faire couler sec dans si j'accuse je sais ce que j'ai fait (29).

(31) À londoyer (30) sans meurs on fait de la bécasse (31) mais la trace de l'orgueil est le plus haut Benoît que l'on puisse couler d'ici longs faits et sans façon. Le péril d'une nation perverse est de cumuler tout sur le dos de quelqu'un et faire de l'emplâtre le plus maigre arlequin alors qu'il est préjudice à qui l'on veut, bonté à coups redoublés à qui l'on ne voulait pas pour soi.

Mais je vous suis d'accord pour le mot de la gloire du Sénat. Cureur (32) était de sa « c'est ma femme qui l'a fait » (33) le plus érudit de tous mais le moins emprunté.

A vous racler la couane je fais de la mais l'as est bonne il nous la faut bondir (34) mais je suis de ce paillasson qui fait prunelle aux cent quoi j'ai fait de l'artichaut avec ce fin bigorneau. Mais il faut passer brenat te fait le plus plein de commères, de compère on fait le ventre pour le faire suler de toi.

A moi d'avoir raclé la couane te fait la plus seule mais s'il est un tourteau c'est pour bonheur ailleurs et pas dans ces oraies-là elles sont trop basses.

A vous éreinter je fais de l'âme est lasse à toujours vous servir (35). et voir grimper les échelons à qui ne peut les graver en temps et en heure. Il faut pour cela être gentille amie de l'oracle du Désir (36) et si vous êtes le feu de vendredettes (37) je vous fais le sale four de rat, de rat pâmé (38) et de chiffon de caprice.

La tourte est le soin qu'on a pour l'adolescent quand il fait ses dents avec le jarret d'autrui (39). Son préjudice est celui qu'on n'éteint pas d'un coup d'ombrelle (40). Il faut le suivre à l'essai quand on l'a érudit (41) et si vous voulez le voir pâmer aller sans plus tarder avenue Champs-Élysées en si doré frisson (42) de la ⁽⁸⁰⁾patrouille des melons de courage mais de naufrage plein le jarret (44).

À vos souhaits maître ma pâme (45) à vos jarrets (46) et ma désinvolture à vos oraies plus hautes (47). Bastille Marcelle (48) autrement dit Charlotte la Sainte, mais sans plus de marmelade je vous fais le plus haut fiston de la pondeuse et de ses troupeaux d'amis verts pour me ravir le fruit de sentinelle et pas pervers. Je suis le beau comblons d'humour de sans pinelle et du Vautour, le peloton d'essai (49) et de la sale nuire pour se distinguer à tous rabais des autres qui veulent vous surpasser parce que meilleur à fuir qu'à rester.

Mes hommages volontaires à Monsieur Sa Majesté le Prince de l'Ironie française et si vous voulez en prendre un brin de cour faites le succès d'accord de Madelaine et de sans tort on fait de l'artisan pour vous démoder, portefaix. Ma liberté, j'en supplie votre honnête personne, vaudra mieux que le barème du duce le mieux appauvri par parapluie d'escouade.

Je vous honneurs, Monsieur Ventre vert (50). À vous mes saveurs de pétulance et de primeur pour vous honorer et vous plaire. Mercière du Bon Dieu pour vous arroser de honte ou vous hantir de succès solide et équilibré. Marais haute de poissons d'eaux douces. Bedouce.

III. – Paris, ce 4 juin 1931 :

Monsieur le Méricain (51) de la buse et du prétoire,

S'il est des noms bien mus pour marquer poésie le somme des emmitouflés (52) oh ! dites, n'est-ce pas celui de la Calvée (53). Si j'avais fait Pâques avant les Respans (54), c'est que mon École est de vous asséner des coups de butor tant que vous n'aurez pas assuré le service tout entier. Mais si vous voulez faire le merle à fouine (55) et le tant l'aire est belle qu'il la faut majorer de faits c'est que vous êtes as (58) de la fête et qu'il nous faut tous pleurer (56). Mais si vous voulez de ce lieu-ci sans i on fait de l'étrange affaire c'est que combat est mon souci et que, etc.

IV. – Paris, le 27 juillet 1931 :

Monsieur le Préfet de Musique de l'Amique (61) entraîné de style pour péristyliser le compte Potatos et Margoulin réunis sans suite à l'Orgueil, Breteuil.

J'aime à voir conter le fait de l'Amérique en pleurs, mais il est si doux faits qu'on fait longue la vie des autres et suave la sienne au point, qu'il est bien cent fois plus rempli celui qui vit de l'âcre et du faussaire et fait sa digne existence de la longue épître qu'il a cent fois sonné dans son gousset sans pouvoir de ce « et » faire un beau « maîtrisez-moi » (62) je suis cent fois plus lâche que pinbèche mais faites la fine école et vous êtes le soleil de l'Amérique en pleurs.

Mais à scinder le tard on fait de l'agrégée en toutes les matières et ⁽⁸¹⁾si matelotte est fait de boursiers et de bronzes à tout luire, il faut de ce « et Con ? » (63) faire un « salut à toi, piment tu nous rends la vie suve et, sans toi, j'étais pendant aux buttes de St-Clément. »

Le sort « tu vois ma femme, ce qu'on fait de la sorce » te fait le plus grand peintre de l'univers entier, et, si tu es de ceux qui font : poète aux abois ne répond plus, mais hélas ! il est mûr dans l'amur de l'autre monde, tu feras, je crois Jésus dans l'autre monde encore, pourvu qu'on inonde le pauvre de l'habit du moine qui l'a fait (64).

Mon sort est de vous emmitoufler si vous êtes le benêt que je vois que vous fûtes, et, si ce coq à l'âne fut le poisson d'essai (65), c'est que j'ai cru, caduque que vous étiez mauvais (66).

Je suis le frère du mauvais rat qui t'enroue si tu fais le chemin de mère la fouine (67) et de sapin refait, mais, si tu es soleil et poète aux longs faits, je fais le Revu, de ce lieu-là j'en sortirai. J'avais mis ma casse dans ta bécasse. Lasse de la tempête, j'achète votre tombe Monsieur (67).

Marcelle Ch. aux abois ne répond pas aux poètes sans foi, mais est cent fois plus assassin que mille gredins.

Genin.

V. – Le 10 novembre, on demande à la malade d'écrire une courte lettre aux médecins en style normal. Elle le fait aussitôt en notre présence, et avec succès. On lui demande ensuite d'écrire un post-scriptum en suivant ses « inspirations ». Voici ce qu'elle nous donne :

Post-Scriptum inspiré.

Je voudrais vous savoir les plus inédits à la marmotte du singe (78) mais vous êtes atterrés parce que je vous hais au point que je vous voudrais tous sauvés (79). Foi d'Arme et de Marne pour vous encoquiner et vous faire pleurer le sort d'autres, le mien point (80).

Marne au diable.

Enfin celle lettre, véritable « art poétique », où la malade dépeint son style :

VI. – Paris, le 10-12-1931 :

« Ce style que j'adresse aux autorités de passage, est le style qu'il faut pour bien former la besace de Mouléra et de son grade d'officier à gratter. »

Il est ma défense d'Ordre et de Droit.

Il soutient le bien du Droit.

Il rigoureuse la tougne la plus sotte et il se dit conforme aux droits des peintres.

Il cancre la sougne aux oraies de la splendeur, pour la piloter, en menin, dans le tougne qui la traverse.

Il est Marne et ducat d' « et tort vous l'avez fait ? ».

⁽⁸²⁾Ce m'est inspiré par le grade d'Eux en l'Assemblée maudite Genève et Cie.

Je le fais rapide et biscornu.

Il est final, le plus sage, en ce qu'il met tougne où ça doit être.

Bien-être d'effet à gratter.

Marcel le Crabe.

Le graphisme est régulier du début à la fin de la lettre. Extrêmement lisible. D'un type dit primaire. Sans personnalité, mais non sans prétention.

Fréquemment, la fin de la lettre remplit la marge. Aucune autre originalité de disposition. Pas de soulignages.

Aucune rature. L'acte d'écrire, quand nous y assistons, s'accomplit sans arrêt, comme sans hâte.

La malade affirme que ce qu'elle exprime lui est imposé, non pas d'une façon irrésistible ni même rigoureuse, mais sous un mode déjà formulé. C'est, dans le sens fort du terme, une inspiration.

Cette inspiration ne la trouble pas quand elle écrit une lettre en style normal en présence du médecin. Elle survient par contre et est toujours, au moins épisodiquement, accueillie quand la malade écrit seule. Même dans une copie de ces lettres, destinée à être gardée, elle n'écartera pas une modification du texte, qui lui est « inspirée ».

Interrogée sur le sens de ses écrits, la malade répond qu'ils sont très compréhensibles. Le plus souvent, pour les écrits récemment composés, elle en donne des interprétations qui éclairent le mécanisme de leur production. Nous n'en tenons compte que sous le contrôle d'une analyse objective. Nous ne donnons, avec Pfersdorff¹⁹ à toute interprétation dite « philologique », qu'une valeur de symptôme.

Mais, le plus souvent, à l'égard de ses écrits, surtout quand ils sont anciens, l'attitude de la malade se décompose ainsi :

a) Conviction absolue de leur valeur. Cette conviction semble fondée sur l'état de sthénie qui accompagne les inspirations et qui entraîne chez le sujet la conviction qu'elles doivent, même incomprises de lui, exprimer des vérités d'ordre supérieur. À cette conviction semble être attachée l'idée que les inspirations ⁽⁸³⁾ sont spécialement destinées à celui à qui est adressée la lettre. « Celui-là doit comprendre ». Il est possible que le fait de plaider sa cause auprès d'un auditeur (c'est toujours l'objet de ses écrits) déclenche l'état sthénique nécessaire.

b) Perplexité, quant à elle, sur le sens contenu dans ces écrits. C'est alors qu'elle prétend que ses inspirations lui sont entièrement étrangères et qu'elle en est à leur égard au même point que l'interrogateur. Si radicale que soit parfois cette perplexité, elle laisse intacte la première conviction.

c) Une profession, justificative et peut-être jusqu'à un certain point déterminante, de non-conformisme. « Je fais évoluer la langue. Il faut secouer toutes ces vieilles formes. »

Cette attitude de la malade à l'égard de ses écrits est identique à la structure de tout le délire.

a) Sthénie passionnelle fondant dans la certitude des sentiments délirants de haine, d'amour et d'orgueil. Elle est corrélative des états d'influence, d'interprétation, etc.

b) Formulation minima du délire, tant revendicateur qu'érotomaniaque ou réformateur.

c) Fonds paranoïaque de surestimation de soi-même et de fausseté du jugement.

Cette structure caractéristique du délire nous est ainsi révélée de façon exemplaire.

Voyons si l'analyse des textes eux-mêmes nous éclairera sur le mécanisme intime des phénomènes « d'inspiration ».

Notre analyse porte sur un ensemble de textes environ dix fois plus étendus que ceux que nous citons.

Pour conduire cette analyse sans idées préconçues, nous suivrons la division des fonctions du langage que Head a donnée à partir de données purement cliniques²⁰ (étude des aphasiques jeunes)²¹. Cette conception s'accorde d'ailleurs remarquablement avec ce que les psychologues et les philologues obtiennent par leurs techniques propres²².

Elle se fonde sur l'intégration organique de quatre fonctions auxquelles correspondent quatre ordres de troubles effectivement dissociés par la clinique :

⁽⁸⁴⁾ – troubles verbaux ou formels du mot parlé ou écrit ; – troubles nominaux ou du sens des mots employés, c'est-à-dire de la nomenclature ; – troubles grammaticaux ou de la construction syntaxique ; – troubles sémantiques ou de l'organisation générale du sens de la phrase.

¹⁹ Pfersdorff. – *Contribution à l'étude des catégories du langage. L'interprétation « philologique »*, 1929.

²⁰ Head. – *Aphasia and kindred disorders of speech*. Cambridge. University Press, 1926.

²¹ Le rapprochement avec ces malades dits organiques n'a rien de si osé qu'il n'ait déjà été fait par plusieurs auteurs. Voir la communication de Claude, Bourgeois et Masquin à la Soc. Méd. Psych., du 21 mai 1931.

²² Voir Delacroix. – *Le langage et la pensée*, Alcan.

A.- TROUBLES VERBAUX

Altération de la forme du mot, révélatrice d'une altération du schéma moteur graphique – ou bien de l'image auditive ou visuelle.

Au premier abord, ils sont réduits au minimum. Pourtant, on rencontre des élisions syllabiques (61), portant souvent, point remarquable, sur la première syllabe (26) (32) (51), assez fréquemment l'oubli d'une particule, préposition le plus souvent : « pour », « de », ou « du » (9), etc. S'agit-il de ces courts barrages, ou inhibitions du cours de la pensée qui font partie des phénomènes subtils négatifs de la schizophrénie ? Le fait est d'autant plus difficile à affirmer que la malade en donne des interprétations délirantes. Elle a supprimé cet « et », ou ce « de », parce qu'il aurait fait échouer sa démarche. Dans des écrits, elle y fait allusion (62).

Certaines formules verbales sont par contre certainement données par les phénomènes élémentaires imposés positifs, pseudo-hallucinatoires (63) ; la malade souvent spéculait sur ces phénomènes.

Le caractère imposé de certains phénomènes apparaît nettement en ceci que leur image est si purement auditive que la malade lui donne plusieurs transcriptions différentes : la mais l'as (34), l'âme est lasse (37), qui s'écrit encore « la mélasse » dans un poème que nous n'avons pas cité. De même « le merle à fouine » (55) « la mère la fouine » (67). Les dénégations de la malade, fondées sur la différence du sens, ne peuvent annuler le fait, mais viennent au contraire renforcer sa valeur.

On peut dès lors se demander si n'ont pas une même origine certaines stéréotypies qui reviennent avec insistance dans une même lettre ou dans plusieurs : dans la lettre I, le « d'État » (5) ; dans la lettre II, le « d'essai » (16) (19) (49) (65) qui s'accroche régulièrement à des mots terminés en on, sur le modèle de « ballon d'essai », dans plusieurs lettres, le « si doré frisson » (42) (60). On peut se le demander encore pour toute une série de stéréotypies qui viennent dans le texte avec un cachet d'absurdité particulièrement pauvre, qui, dirions-nous, « sentent » la rumination ⁽⁸⁵⁾ mentale et le délire. C'est là une discrimination d'ordre esthétique qui ne peut cependant manquer de frapper chacun.

Les néologismes pourtant semblent pour la plupart d'une origine différente. Certains, seulement, comme « londrer, londoyer » (31), s'apparentent aux types néologiques que nous fournit l'hallucination. Ils sont rares. Pour la plupart, nous devons les ranger dans les troubles nominaux.

B.- TROUBLES NOMINAUX

Les transformations du sens des mots paraissent voisines des processus d'altération étudiés par les philologues et les linguistes dans l'évolution de la langue commune. Elles se font comme ceux-ci par contiguïté de l'idée exprimée et aussi par contiguïté sonore ou plus exactement parenté musicale des mots ; la fausse étymologie du type populaire résume ces deux mécanismes : aussi la malade emploie « mièvre » dans le sens qu'a « mesquin ». Elle a fait une famille avec les mots mairie et marier, d'où elle tire : marri et le néologisme mairir.

Le sens est encore transformé selon le mécanisme normal de l'extension et de l'abstraction, tels les jarrets [(39) (44) (46), etc.], fréquemment évoqués, mot auquel la malade donne son sens propre, et « par extension » celui de lutte, marche, force active.

Des mécanismes de dérivation réguliers produisent les néologismes érudir (27) (41), enigmer, oraie [(22) (47)], formé comme roseraie, et très fréquemment employé dans le sens d'affaire qui produit de l'or, vendredettes (37), qui désigne ce qui se rapporte à un cours qu'elle suivait le vendredi, etc.

D'autres mots sont d'origine patoisante, locale ou familiale, voir (28), et encore les Respans pour les Rameaux (54), le mot « nèche » pour dire méchante, et les mots

« tougne », d'où dérivent tougnate (23) (25), tougnasse, qui sont des injures désignant toujours sa principale ennemie, Mlle G...

Enfin noter l'usage de mots truculents : les emmitouflés (52), les encoquinés, etc...

C.- TROUBLES GRAMMATIQUES

On peut remarquer après examen que la construction syntaxique est presque toujours respectée. L'analyse logique formelle est toujours possible à cette condition d'admettre la substitution de toute une phrase à la place d'un substantif. Tel l'exemple suivant (56) : « Mais si vous voulez faire le merle à fouine et le/ tant l'aire est belle qu'il la faut majorer de faits /, c'est que vous êtes as de la fête et qu'il nous faut tous pleurer. » Les deux ⁽⁸⁶⁾signes // isolent la phrase jouant la fonction de substantif. Cette construction est très fréquente (15) (24) (25) (29) (33) (73). Parfois, il s'agit d'adjectifs ou de formules adjectives employées substantivement (4) (8) (17) (21), ou simplement d'un verbe à la 3^e personne : « le mena », « le pela », « le mène rire ».

Cette forme donne d'abord l'illusion d'une rupture de la pensée ; nous voyons qu'elle en est tout le contraire puisque la construction reprend, après que la phrase, en quelque sorte entre parenthèses, s'est achevée.

En des passages beaucoup plus rares, le lien syntaxique est détruit et les termes forment une suite verbale organisée par l'association assonantielle du type maniaque (60) (73), ou, par une liaison discontinue du sens, fondée sur le dernier mot d'un groupe repris comme premier du suivant, procédé parent de certains jeux enfantins : tel (20) : ou encore cette formule : « vitesse aux succès fous de douleur, mais ventre à terre et honneur » (lettre non citée). La fatigue conditionne en partie ces formes qui sont plus fréquentes à la fin des lettres.

D. – TROUBLES SÉMANTIQUES

Ils sont caractérisés par l'incohérence qui paraît d'abord totale. Il s'agit en réalité d'une pseudo-incohérence.

Certains passages plus pénétrables nous permettent de reconnaître les traits caractéristiques d'une pensée où prédomine l'affectivité.

C'est d'abord essentiellement l'ambivalence. « J'ai subi, dit-elle, le joug de la défense (2) » pour signifier exactement le « joug de l'oppression » par exemple. Plus nettement encore : « Vous êtes atterrés parce que je vous hais au point que je vous voudrais tous sauvés » (79). Voir encore (80).

De la condensation, de l'agglutination des images, voici des exemples. Dans une lettre non publiée : « Je vous serais fort avant-coureur, écrit-elle à son député, de me libérer de cet enfer. » Ce qui veut dire que, pour exprimer sa reconnaissance, elle le fera bénéficier de ces lumières spéciales qui font d'elle un avant-coureur de l'évolution. De même, ailleurs : « Je vous serais fort honnête de vouloir bien procéder à un emprisonnement correct dans l'enseignement primaire. »

Le déplacement, la projection des images sont non moins avérés après qu'on a interrogé la malade. Qu'elle interprète (plus ou moins secondairement, ceci importe peu), un passage incohérent comme exprimant une calomnie qu'on a dû répandre sur elle, il se trouve que le discours lui attribue à elle-même la phrase ⁽⁸⁷⁾incriminée. L'inverse se produit non moins constamment. La notion de la participation semble effacer ici celle de l'individu. Et cette tendance de sa pensée pourrait relever de l'expérience délirante du sentiment d'influence, si l'usage du procédé que nous signalons, n'était nettement ironique et ne révélait par là son dynamisme affectif.

En témoigne encore la profusion des noms propres dans ses écrits (plusieurs à la suite, joints par le signe =, pour désigner le même individu, par exemple), des surnoms, la diversité et la fantaisie de ses propres signatures.

Notons que la malade se qualifie elle-même fréquemment au masculin (7).

Dans une composition que nous lui avons demandée sur un sujet technique qu'elle était censée connaître, la relation se marquait bien entre le défaut de direction et d'efficacité de la pensée et cette structure affective. Ce travail, à peu près suffisant dans son contenu général, montrait deux ou trois fois une dérivation du discours, tout à fait hors de propos, et toujours sous la forme de l'ironie, de l'allusion, de l'antiphrase. Ces formes, où la pensée affective trouve normalement à s'exprimer dans les cadres logiques, étaient ici liées à la manifestation d'un déficit intellectuel qui ne s'était pas révélé dans les tests, où elle était passive.

Néanmoins, tout dans ces textes ne semble pas ressortir à la formulation verbale dégradée de tendances affectives. Une activité de jeu s'y montre, dont il ne faut méconnaître ni la part d'intention, ni la part d'automatisme. Les expériences faites par certains écrivains sur un mode d'écriture qu'ils ont appelé surréaliste, et dont ils ont décrit très scientifiquement²³ la méthode, montrent à quel degré d'autonomie remarquable peuvent atteindre les automatismes graphiques en dehors de toute hypnose²⁴.

Or, dans ces productions certains cadres peuvent être fixés d'avance, tel un rythme d'ensemble, une forme sentencieuse²⁵ sans que diminue pour cela le caractère violemment disparate des images qui viennent s'y couler.

Un mécanisme analogue semble jouer dans les écrits de notre malade, pour lesquels la lecture à haute voix révèle le rôle essentiel du rythme. Il a souvent, par lui-même, une puissance expressive considérable.

⁽⁸⁸⁾L'hexamètre rencontré à chaque ligne (66) est peu significatif et est plutôt un signe d'automatisme. Le rythme peut être donné par une tournure sentencieuse, qui prend parfois la valeur d'une véritable stéréotypie, tel le schéma donné par le proverbe : « À vaincre sans péril on triomphe sans gloire », vingt fois sous-jacent à quelque formule apparemment incohérente (31). Un grand nombre de tournures propres à certains auteurs classiques, à La Fontaine très souvent, soutiennent son texte. La plus typique de celles-ci est la phrase délirante qui précède le renvoi (53) et qui est calquée sur le célèbre dystique d'Hégésippe Moreau :

« S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Ah ! dites, n'est-ce pas celui de la Voulzie ? »

En faveur de tels mécanismes de jeux, il nous est impossible de ne pas noter la remarquable valeur poétique à laquelle, malgré quelques défauts, atteignent certains passages. Par exemple, les deux passages suivants :

Dans la lettre (1), que nous n'avons pu donner que partiellement, suivent presque immédiatement notre texte les passages suivants :

« On voit que le feu de l'art qu'on a dans les herbes de la St-Gloire met de l'Afrique aux lèvres de la belle emblasée. »

et s'adressant toujours à son père :

²³ André Breton. — *Manifeste du surréalisme*, 1924.

²⁴ Voir A. Breton et P. Eluard. — *L'Immaculée conception*, 1930.

²⁵ 152 proverbes mis au goût du jour. Eluard et Benjamin Peret. Robert Desnos. — *Corps et biens*. Nrf.

« Crois qu'à ton âge tu devrais être au retour de l'homme fort qui, sans civilisation, se fait le plus cran de l'aviron et te reposer sans tapinois dans le plus clair des métiers de l'homme qui se voit tailler la perle qu'il a faite et se fait un repos de son amant de foin. »

Voir encore (39) (40) (50) (64) (67).

Au terme de notre analyse, nous constatons qu'il est impossible d'isoler dans la conscience morbide le phénomène élémentaire, psycho-sensoriel ou purement psychique, qui serait le noyau pathologique, auquel réagirait la personnalité demeurée normale. Le trouble mental n'est jamais isolé. Ici, nous voyons le mécanisme essentiel reposer sur une double base :

- un déficit intellectuel, qui, si subtil soit-il, se traduit dans les productions intellectuelles, la conduite, et fonde certainement la croyance délirante ;
- un état de sthénie passionnelle qui, diversement polarisé en sentiments d'orgueil, de haine ou de désir, prend sa racine unique dans une tendance égocentrique.

⁽⁸⁹⁾Cet état émotionnel chronique est susceptible de variations, selon plusieurs périodes. Périodes longues, qui révèlent une corrélation clinique avec la fréquence des phénomènes élémentaires d'action extérieure. Périodes courtes, qui sont déterminées par l'expression écrite des thèmes délirants.

Dans ces états d'exaltation, les formulations conceptuelles, que ce soit celles du délire ou des textes écrits, n'ont pas plus d'importance que les paroles interchangeables d'une chanson à couplets. Loin qu'elles motivent la mélodie, c'est celle-ci qui les soutient, et légitime à l'occasion leur non-sens.

Cet état de sthénie est nécessaire pour que les phénomènes dits élémentaires, eussent-ils la consistance psychosensorielle, entraînent l'assentiment délirant, que la conscience normale leur refuse.

De même, dans les écrits, la formule rythmique seule est donnée, que doivent remplir les contenus idéiques qui se présenteront. Dans l'état donné de niveau intellectuel et de culture de la malade, les conjonctions heureuses d'images pourront se produire épisodiquement pour un résultat hautement expressif. Mais le plus souvent, ce qui viendra, ce seront les scories de la conscience, mots, syllabes, sonorités obsédantes, « rengaines », assonances, « automatismes » divers, tout ce qu'une pensée en état d'activité, c'est-à-dire qui identifie le réel, repousse et annule par un jugement de valeur.

Tout ce qui, de cette origine, se prend ainsi dans le texte, se reconnaît à un trait qui en signe le caractère pathologique : la stéréotypie. Ce trait est manifeste parfois. On ne peut ailleurs que le pressentir. Sa présence nous suffit.

Rien n'est en somme moins inspiré, au sens spirituel, que cet écrit ressenti comme inspiré. C'est quand la pensée est courte et pauvre, que le phénomène automatique la supplée. Il est senti comme extérieur parce que suppléant à un déficit de la pensée. Il est jugé comme valable, parce qu'appelé par une émotion sthénique.

Il nous semble que cette conclusion, qui touche aux problèmes les plus essentiels que nous pose le fonctionnement pathologique de la pensée, valait l'analyse phénoménologique minutieuse, que seuls des écrits pouvaient nous permettre.

Cet article est paru dans les Annales Médico-Psychologiques 1931, tome 2, pp. 418-428.

Nous avons l'honneur de présenter devant votre Société deux nouveaux cas de Parkinsonisme avec troubles démentiels. Dans un cas, il s'agit d'un syndrome démentiel simple, dans l'autre d'une démence paranoïde.

I.— B... est une femme de 26 ans, entrée à la clinique le 7 octobre 1930, « dans un état confusionnel datant de plusieurs semaines et évoluant sur un fond de débilité ».

Son développement somatique et intellectuel s'est effectué normalement. Jusqu'à 12 ans, dit son père, elle était intelligente et travaillait bien. À 13 ans (*en 1917*), elle eut une « scarlatine » sur laquelle nous ne pouvons avoir que des renseignements vagues. Depuis cette maladie, dit le père, elle devint « peu délurée », elle était très indifférente à tout.

A 18 ans, elle eut une première bouffée confusionnelle qui s'est prolongée pendant près de 2 ans avec des intermittences. Son état mental s'amenda un peu et un médecin conseilla le mariage (1924).

A 20 ans (1925), elle connut son mari et se maria.

Elle devint enceinte en 1929 et accoucha en novembre. Un mois après l'accouchement, elle tint des propos incohérents, répétant : « Je veux aller à Calais... Je veux aller à Calais. », pendant des heures. Elle ne paraissait pas reconnaître son entourage.

Au début de 1930 sont apparus quelques nouveaux troubles, « elle parlait drôlement » et « sautillait » en marchant.

Son inertie, son incapacité à se conduire l'ont amenée à l'asile.

1° À son entrée dans le service, en présence des troubles de la marche qu'elle offrait, nous l'avons examinée systématiquement au point de vue neurologique et d'emblée, malgré la discrétion des symptômes, nous notions un *syndrome d'hypertonie à prédominance gauche* (8 octobre 1930) :

Les mouvements sont raides et saccadés. Les diverses articulations des membres gauches sont moins souples qu'à droite. Les réflexes de posture sont exagérés à gauche. La contraction volontaire s'établit dans le biceps gauche par une série de petites contractions successives donnant une ébauche de roue dentée.

Nous notons de suite un signe important : *l'absence de balancement automatique* du bras gauche pendant la marche.

La voix est monotone et quelques syllabes explosives. Le visage peu mobile.

Il n'existe pas de tremblement ni de troubles végétatifs.

La *marche* présente un caractère de spasmodicité. Le membre inférieur gauche ne se soulève que par une brusque flexion de la jambe qui donne à la marche un caractère « sautillant ».

Au point de vue de son *système pyramidal*, nous notons un affaiblissement de la force musculaire à gauche, les fléchisseurs du membre supérieur et les extenseurs du membre inférieur sont les plus frappés. *Clonus des deux pieds et des rotules*. Réflexes ostéo-tendineux très vifs, *surtout à gauche*. Réflexes cutanés-muqueux normaux (en particulier, il n'existe pas de signe de Babinski).

Ponction lombaire : albumine : 0,40. Pandy et B.-W. négatifs. Benjoin normal. Cytologie : 0,8 élément par mm³.

Examen oculaire : pupilles normales, réflexes normaux, pas de troubles de la convergence, pas de nystagmus.

Nous n'avons pas hésité à ce moment à porter le diagnostic de syndrome parkinsonien au début.

L'*examen psychiatrique* révélait chez cette malade un léger déficit des fonctions mentales comme en présentent les malades au sortir d'un état confusionnel (obtusion, bradykinésie, bradypsychie).

2° *Évolution du syndrome parkinsonien*. — Cette malade a été soumise de suite à un traitement par le salicylate de soude intra-veineux (0,10 par jour pendant 6 mois consécutifs), et malgré cela nous avons vu le syndrome parkinsonien s'installer et progresser sous nos yeux.

Dès le mois de janvier 1931, nous notons : « gâtisme, faciès figé, voix monotone, démarche sautillante ».

En *février*, le faciès devient de plus en plus rigide, la mimique-, s'appauvrit. Les troubles de la statique apparaissent : la malade, dans la station debout, se trouve entraînée à droite. Elle dévie dans sa marche. Son attitude d'ensemble est figée, elle reste les mains jointes, en attitude de pronation.

Tremblement à grande amplitude au niveau du pouce gauche.

Le signe de la *roue dentée* apparaît des deux côtés, mais prévalent nettement à gauche.

Légère limitation de la convergence des globes oculaires. Son état s'aggrave, la contracture s'installe et s'accroît à l'hémicorps gauche.

En *juin* apparaissent des accès de *protrusion de la langue*. Ces accès sont caractérisés par la projection spasmodique de la langue hors de la cavité buccale. Par intervalles, le spasme cesse, mais quelques

secondes après, la langue est de nouveau « tirée » en dehors. Ces accès durent une dizaine de minutes, ils se renouvellent assez irrégulièrement. Ils ne s'accompagnent pas de la morsure de la langue par contraction concomitante des muscles masticateurs. Ils sont aussi bien nocturnes que diurnes.

Depuis lors, la malade a vu encore s'accroître son état d'hypertonie : la marche est très gênée, tout l'hémicorps gauche est soudé, le membre inférieur traîne, le bras reste éloigné du corps. Ses latéro et ses rétropulsions entraînent une progression irrégulière.

Signalons encore des *accès d'automatisme ambuloire* très brusques et courts. Elle se précipite brusquement hors de son lit et marche devant elle, puis s'arrête.

La malade présente une contracture extrapyramidale à type parkinsonien évident. L'aspect hémiparétique qu'elle présente à première vue (steppage, main en pronation, avec demi-flexion sur l'avant-bras, sur le bras, la maladresse des mouvements du côté gauche), joints aux troubles des réflexes (hyperreflexie plus marquée à gauche), a pu nous faire penser un instant à un syndrome pyramidal sous-jacent à cette *rigidité*. Mais l'analyse des symptômes, la prédominance proximale de la contracture des membres, la raideur qui effectivement gêne les mouvements volontaires, la disparition notable de ces attitudes après injection de 1/2 mmgr. de scopolamine, nous font écarter ce diagnostic et nous pensons qu'il s'agit d'un état parkinsonien pur que nous avons vu se constituer rapidement sous nos yeux.

3° *Évolution du syndrome démentiel*. – Cette malade qui depuis sa « scarlatine », en 1917, avait subi un déficit intellectuel noté par sa famille, a présenté pendant plusieurs mois, aux environs de 1924-1925 des troubles mentaux à caractère confusionnel.

Ici, dans le service, nous l'avons d'abord considérée comme une confuse sans grand intérêt en dehors de son syndrome neurologique. Mais rapidement s'est installé *un syndrome démentiel profond*.

Elle s'est désintéressée rapidement de sa situation, de son entourage. Elle est plongée maintenant dans un mutisme presque continu, entrecoupé seulement de quelques grognements.

Sollicitée de répondre, de s'intéresser à ce qu'on lui dit, elle oppose toujours une inertie profonde. Son inactivité est naturellement complète.

Elle est totalement désorientée.

Il y a dans l'état de démence qu'elle présente quelques traits (l'indifférence, les impulsions motrices, les stéréotypies verbales et du comportement) qui la rapprochent des états hébéphrénocatatoniques. Il y a chez elle un tel effondrement intellectuel que nous ne voulons pas insister sur le diagnostic différentiel, il nous importe seulement à noter qu'il y a un gros déficit démentiel qui accompagne son état parkinsonien.



II. – H..., âgée de 27 ans, est entrée dans le service le 22 juin 1930. Elle est Rhénane, mariée à un sous-officier français, M. D.

1° – ANTECEDENTS

Héréditaires. – Père nerveux, alcoolique, mère « coléreuse », sœur à tendances mélancoliques.

Personnels. – A eu la *grippe* en 1918. (Schlaffgrippe, disent les certificats médicaux), alors qu'elle avait 16 ans. En 1920, elle a connu son mari avec qui elle s'est mariée et dont elle a eu quatre enfants.

Début des troubles mentaux. – Frigide pendant de longues années, elle était très douce, très docile. Dès la fin de 1920 elle s'occupa d'*astrologie*. Elle essaya, par ce moyen, de retrouver un de ses anciens amis. À propos d'un héritage qu'elle devait faire effectivement, elle interrogeait cartomancières et astrologues en 1927.

Ce fut en *juillet 1928* que les idées délirantes se développèrent. Tout le monde lui en voulait, disait-elle. Son mari note « qu'elle faisait des rêves à moitié endormie ».

Un jour, elle alla sur le Rhin dans un canot ; elle aurait manifesté, dans cette occurrence, des idées de suicide.

Elle fut *internée à Maréville en avril 1929*. Le certificat mentionne des idées d'influence et de persécution, des sentiments d'étrangeté, l'illusion de sosie de son mari.

Durant son séjour à l'asile, d'avril 1929 à mai 1930, le diagnostic de démence précoce s'affirme : alternance d'état de confusion avec agitation extrême et de stupeur, rires et pleurs sans motif.

Amenée en mai 1930 à l'Hôpital Henri-Rousselle, c'est là que, pour la première fois, le diagnostic d'*hémiparkinsonisme* est posé.

On a noté alors la rigidité du masque, l'abolition du balancement automatique du bras droit et la possibilité de rattacher son syndrome de rigidité, à ce moment très discret, à l'épisode encéphalitique de 1918.

Au point de vue mental : hallucinations cénesthésiques, idées alambiquées, incohérentes d'influence et de transformation corporelle. Obnubilation. Inhibition. Opposition par intervalles.

II. OBSERVATION DU SERVICE

I. Présentation. Conduite. – Cette malade reste alitée dans sa cellule. Elle se complait dans un état de rêverie hallucinatoire continue.

Par instants, elle présente de brusques impulsions, accès de colère (elle a battu plusieurs fois les infirmières).

II. Délire. – « Ici, c'est une clinique de rajeunissement, j'y suis déjà venue souvent depuis trois siècles. Je suis arrivée ici avec Joseph Holmes, un détective parisien qui vient me voir de temps en temps. Il passe par-dessus le mur. À Maréville, c'était une cure de vieillissement. Mais quand on m'arrache une dent, chaque fois je deviens plus jeune. À Maréville, il y avait Mlle X..., c'est la dactylo d'Arsène Lupin, elle a pris mon nom. J'aurais dû être élevée en France, mais on a envoyé quelqu'un à ma place. Je suis une aristocrate. Tenez, regardez ma main, on voit bien écrit sur les lignes A. D. L. P. S. (*sic*). Pourquoi parle-t-on des aristocrates du Dr Lenlais, Guislain ? Ce sont des rencontres de famille. Il me semble que c'est M. Lupin qui se moque un peu de nous. Tout ça, c'est réel. J'étais dans une clinique de vieillesse. C'est Mayence ou Mayenne, les pays se ressemblent tellement. Il y a plusieurs Anne Hergen dans tous les pays. En Espagne, il y a Gugenheim, près de Madrid. J'ai perdu mes parents depuis quatre siècles. J'étais brune le siècle avant celui-ci, mais ensuite j'ai des poils blonds. Je suis tombée dans l'Apen. J'avais un peignoir mauve, la deuxième fois, je suis tombée ici. Je ne me suis rajeunie jamais au-dessous de quatre ans et deux mois. J'ai habité ici dans la maison à côté, au 1^{er} étage, c'est à Gugenheim, toujours en France. Je suis blonde comme Marthe Dutemple (sa fille). On m'a demandé si j'avais des enfants, j'en ai mis quatre au monde ; pendant la naissance des garçons, j'ai perdu beaucoup de sang. Mais on dit toujours que sur le papier, il y a enfants : zéro.

C'est toujours cette malheureuse dent que l'on m'a arrachée. On l'arrache, puis me donne des tickets. Seulement, moi, j'allais à l'école et je ne faisais pas attention, alors j'ai jeté le ticket.

Dans ma main il y a encore écrit Pulaz en africain. C'est comme anicho. Dans chaque pays, il y a les mêmes gens. Je les vois par les yeux intérieurs. Je les vois aussi dans la nuit. Ce sont des gens qui vivent. Il y a toujours quelqu'un derrière moi. Ils parlent dans le mur. Ce mur est très grand. Puis, ils sortent. Il y a le Dr Maître, de Mayence. J'ai vu avec mes yeux tout ce qu'il y a dans mon corps. C'est très facile, on voit tout ce qui est dedans. Vous avez entendu maintenant, elle vient de dire qu'il faut que je me décide. C'est le moment de me marier... Les infirmières font de drôles de gestes. Elles viennent la nuit se mettre sur moi. C'est sale... »

Caractères du délire. – Juxtaposition sans enchaînement rationnel.

Groupes de souvenirs organisés ou de scènes imaginées, souvent à type dramatique : on lui a donné des coups de marteau, elle est tombée dans l'eau, elle a jeté le ticket dans un ruisseau (scènes à caractère onirique).

Indifférence aux catégories rationnelles (changements d'identité, de temps, d'espace).

Caractères de la pensée. – 1° *Altérations de la réalité. Illusions. Hallucinations.* – Elle voit des têtes de mort dans sa cellule (elle désigne du doigt des taches dans le mur qui effectivement ont cette apparence).

Elle entend parler sur le conseil d'écouter. Ces voix disent de « ce qu'elle regarde par les yeux intérieurs ». Pêle-mêle des souvenirs, des lectures, des contractions imaginatives. « Tout est réel, dit-elle. Tout m'est arrivé régulièrement. Avec les yeux intérieurs on voit tout. Quand je lis ce que je pense, je vois les choses réelles ».

2° *Symbolisme.* – Exemples : « Je suis morte en 1929 » (date de son internement). – « Sur le papier, il y a enfants : zéro » (pour indiquer qu'elle n'a plus d'enfants). – Elle établissait une analogie entre Mayence et Mayenne, elle déclare que les paysages sont les mêmes dans ces deux régions.

III. Affectivité. – 1° *Confiance. Expansion.* – « J'ai une grande force. J'ai beaucoup de vie. Je ne puis pas mourir. C'est impossible. On m'a donné un coup de revolver, ça ne m'a rien fait. Si on me coupait le cou ça repousserait. »

2° *Euphorie. Bien-être.* – Je suis très bien ici. Je me trouve très bien. »

3° *Indifférence absolue à l'égard de ses enfants.* – Dans le cours de ses propos délirants, une première fois nous lui disons : « Savez-vous que votre fille Marthe est très gravement malade ? » Elle s'arrête, étonnée et dit : « C'est ennuyeux, on ne me dit jamais rien. Je ne savais pas ça ». Puis, après quelques secondes, elle reprend le cours de ses propos, avec un calme parfait. Pas un moment elle ne demande de précisions.

Une deuxième fois, dix minutes après, nous lui disons : « Non seulement elle est très malade, mais votre fille est morte. » Elle s'arrête, s'étonne encore qu'on ne lui ait rien dit et reprend avec tranquillité la suite de ce qu'elle disait.

4° *Sexualité*. – « Je restais morte sur le lit dans *mes* rapports, ça ne fait rien. Il n'y a que moi qui puis arriver. » Elle subit des outrages de la part des infirmières.
Son mari, *le vrai*, était trop vieux. On l'a changé depuis.
Son érotisme est évident à travers ses propos et son comportement.

Fond mental. – Dans les diverses épreuves, l'activité délirante gêne beaucoup l'appréciation.

1° *Mémoire*. – Elle se plaint d'avoir des troubles de la mémoire. Elle dit ne pas se rappeler les choses. Cependant, l'épreuve des tests de fixation et de reconnaissance est satisfaisante.

2° *Attention*. – Très bonne épreuve des *a* barrés.

3° *Opérations intellectuelles*. – Mise en présence de questions difficiles ou de problèmes exigeant un peu de réflexion, elle aboutit rarement à une réponse satisfaisante. Elle discerne assez bien les difficultés, mais se perd un peu dans l'établissement du raisonnement.

Ainsi : « Vaut-il mieux pour un écolier que la pendule de l'école retarde ou avance ? » Elle ne fait pas la distinction essentielle de l'entrée et de la sortie : « Pour sortir, si on est pressé, il vaut mieux que le temps marche plus vite, que la pendule marche plus vite. » Mais la réponse n'est pas donnée avec clarté. Elle s'embrouille et ne fait pas l'effort suffisant.

4° *Cours de la pensée*. – Les phrases sont embrouillées. Les propositions ne s'enchaînent pas. On note des coq-à-l'âne, des dérivations, de brusques « barrages ».

Elle se perd brusquement dans le dévidement de ses explications : « Je ne sais plus où j'en suis. ». La plupart du temps elle ne s'en aperçoit pas et elle glisse insensiblement vers des thèmes toujours plus éloignés.

Ainsi, elle veut faire une phrase avec ces deux mots : *peur* et *porte*. Elle conçoit l'idée d'une porte qui, violemment fermée, fait sursauter et elle dit : « Quand j'ai voulu partir il faisait du vent, j'ai ouvert la porte, puis le vent m'a fait tomber. Je suis forte pourtant et je ne me suis pas fait mal, etc. » Elle perd pied et ne sait plus ce qu'elle voulait dire.

Orientation. – Assez correcte. Apprécie justement la durée de son séjour et la date. Cependant, elle parle au temps passé comme s'il avait duré « très longtemps », elle l'exprime par « plusieurs siècles de 30 ans chacun ».

Il existe donc chez elle une discordance dans l'exercice de ses fonctions élémentaires. On relève des troubles importants dans le cours de la pensée (dérivations, arrêts). La synthèse mentale, l'effort mental ne sont pas très efficaces. Sa pensée reste en général de caractère inférieur : juxtaposition de souvenirs, constructions à caractère onirique, incapacité de la distinction essentielle du réel et de l'imaginaire, etc.

V. *Syndrome parkinsonien*. – Limitation de la convergence des globes.

Hypertonie marquée à droite, moins marquée à gauche (balancement automatique du bras diminué à droite).

Adiadococinésie par raideur musculaire, exagération des réflexes de posture (phénomène de la roue dentée).

Pas de signes pyramidaux ni de troubles trophiques.

Hémiface droite rigide et inerte.

Liquide céphalo-rachidien normal. Azotémie : 0,20. Bien réglée.

4 octobre 1930. – Impaludation (malaria de souche non syphilitique). Elle a présenté seulement quatre accès fébriles qui se sont épuisés spontanément. Idées délirantes riches, mobiles et incohérentes surtout à thème mégalomane.

9 octobre. – Plus calme. Hallucinations auditives actives en allemand.

15 novembre. – Inoculation de deux gouttes de venin de cobra réaction locale discrète sans phénomènes généraux. État mental sans modification sensible.

Cette thérapeutique a été renouvelée 6 fois encore sans résultat.

La malade a été transférée sans modification de son état mental et de son état parkinsonien en août 1931.

Les deux observations de nos malades appellent quelques commentaires :

1° *Nature encéphalitique du Parkinsonisme*. – Dans le cas de notre malade H. la notion d'une encéphalite est certaine. Nous avons pu voir des certificats médicaux qui mentionnent une Schlangengrippe en 1918. La malade serait restée à ce moment-là en état narcoleptique pendant 9 jours.

Pour notre malade B., au contraire, le doute est permis et rendu plus troublant par l'affirmation du médecin qui l'a soignée et qui a constaté une « scarlatine ». Cette

« scarlatine », à la suite de laquelle on note une régression mentale considérable et qui provoque 7 ans après l'apparition d'un syndrome parkinsonien, cette « scarlatine » de 1917, à un moment où la maladie de Cruchet et d'Economo n'était pas connue, peut être considérée comme suspecte et peut-être pourrait-il s'agir d'une forme érythémateuse de l'encéphalite. Nous ne pouvons évidemment ici que discuter ce point sans essayer de l'élucider complètement.

2° *Syndrome parkinsonien.* — Nos deux malades sont porteuses d'un syndrome parkinsonien. Chez toutes les deux, c'est au décours de troubles mentaux que le syndrome s'est insidieusement installé. L'évolution la plus remarquable est celle de la malade B. chez qui nous avons véritablement assisté à la progression très rapide des symptômes en un an, la conduisant maintenant à un état de rigidité extrême. Nous avons soulevé, en exposant l'observation de B., la question de savoir s'il n'y avait pas chez elle, sous-jacent à son syndrome parkinsonien, un syndrome pyramidal, mais nous ne pensons pas devoir nous y arrêter.

Nous insistons, à propos de l'observation de B., sur un petit symptôme qui ne prend de valeur spéciale que par sa rareté : la protrusion spasmodique de la langue, qui n'est signalée que par quelques auteurs et notamment par l'un de nous²⁶.

3° *Caractères des syndromes démentiels.* — Nos deux observations présentent une notable différence : dans l'une il s'agit d'un état démentiel simple qui va poser devant nous la question des formes hébéphréniques de l'encéphalite ; dans l'autre, il s'agit d'un état démentiel et délirant qui nous incite à dire quelques mots de ses caractères paranoïdes.

Notre première observation montre, chez une malade atteinte d'un syndrome parkinsonien progressif, le développement d'un état démentiel. Il s'agit bien ici d'un état démentiel et non pas, comme dans la plupart des cas, de ce syndrome de « bradyphrénie » qui gêne, entrave la pensée des malades sans l'altérer profondément. Ici, les grands critères de la, démence : l'inconscience, l'inadaptation au milieu, l'effondrement des fonctions élémentaires (mnésiques, attentives, réflexives) sont évidents.

Nous avons déjà noté quelques traits de comportement, les itérations, les stéréotypies, les impulsions, l'indifférence qui rapprochent ce cas des syndromes hébéphréniques, et nous ne voulons pas rouvrir la discussion des relations de la démence précoce avec l'encéphalite. Nous nous bornerons à rappeler que, tandis que pour Guiraud, l'analogie de *mécanisme* est complète, pour Claude, au contraire, il s'agit de syndromes qui, sous leur aspect catatonique, sont bien différents. Parmi les plus récentes, rappelons l'observation de Marchand en 1929.

Notre deuxième observation se rapproche des cas tels que ceux publiés par Heuyer et Le Guillant, Courtois et Trelles, Baruk et Meignant (pour ne citer que quelques observateurs), où il s'agissait de syndromes hallucinatoires complexes.

Notre malade — nous avons essayé de le montrer au cours de l'exposé de son observation — présente un vaste, riche et absurde délire paranoïde, et on retrouve chez elle une altération du fond mental, caractéristique de la dislocation schizophrénique, telle que Bleuler l'a magistralement décrite. Le diagnostic de *démence paranoïde* nous paraît dans ce cas tout à fait fondé. Signalons, en passant, qu'il ne s'agit pas, en tous cas, de ces syndromes hallucinatoires dont le sujet reconnaît le caractère pathologique, aurait une vague conscience : il n'y a pas hallucinose, mais les plus authentiques hallucinations intégrées dans une atmosphère délirante paranoïde à laquelle les bouffées oniroïdes ou oniriques du début, et peut-être au cours de la maladie, ne peuvent pas être étrangères.

En terminant, pour souligner l'intérêt des cas que nous venons de vous présenter, nous insistons sur ce fait que, tandis qu'en règle générale — comme y insistait tout récemment Heuyer²⁷ — l'encéphalite réalise presque exclusivement des troubles moteurs, de l'humeur

²⁶ LACAN (Jacques). — *Société de Psychiatrie*, Novembre 1930.

²⁷ *Semaine des Hôpitaux*, juin 1931.

ou du caractère, qu'elle impose au comportement et à la pensée du sujet une certaine discontinuité et une certaine gêne, qu'elle agit – selon l'image habituelle – en libérant des automatismes instinctifs et moteurs, en forçant constamment la conscience du sujet dans des phénomènes comme l'hallucinoïse, l'obsession, l'impulsion, les expressions émotives incoercibles, etc., dans nos cas il s'agit avant tout de syndromes psychiques qui altèrent la sphère intellectuelle avec un minimum de troubles instinctifs et affectifs.

M. Georges PETIT. – Les deux syndromes psychopathiques, dont l'observation si intéressante vient d'être rapportée par MM. Ey et Lacan, paraissent ressortir l'un et l'autre à l'évolution d'une encéphalite, du type encéphalite épidémique chronique.

Pendant les grandes épidémies de 1918, 1919, 1920 et 1921, nous avons pu observer les épisodes initiaux les plus polymorphes de cette affection, en particulier, – comme dans la première observation des présentateurs, – des syndromes fébriles, avec angine et éruption de type scarlatiniforme, qui ont pu imposer, parfois, le diagnostic de scarlatine.

Il nous paraît, d'autre part, contraire à l'observation clinique de prétendre que l'encéphalite épidémique se juge par des syndromes psychopathiques particuliers et caractéristiques de cette affection. En réalité – et comme nous en avons rapporté de nombreux exemples depuis 1920, – l'encéphalite épidémique peut réaliser tous les symptômes et tous les syndromes de la psychiatrie, soit à titre de syndromes épisodiques, avec ou sans réalisations consécutives, soit sous une forme continue, donnant ainsi tous les tableaux cliniques de la nosologie psychiatrique, dans leurs formes les plus classiques comme dans leurs manifestations les plus polymorphes.

La séance est levée à midi.

Les Secrétaires des Séances,
Courbon et Demay.

Résumé d'une présentation faite par MM. Lévy-Valensi, Pierre Migault et Jacques Lacan lors de la séance du 12 novembre 1931 à la Société Médico Psychologique. Paru dans les Annales Médico Psychologique (1931 II p. 407-408) et dans l'Encéphale (1931-10 p. 821) sous le titre : « Délire et écrits à type paranoïde chez une malade à présentation paranoïde. »

Résumé : Malade âgée de 35 ans, observée dans le service de la Clinique depuis 10 mois, et dont les grandes lignes cliniques sont les suivantes :

- 1.— Tendances caractérologiques et comportement social de paranoïaque.
- 2.— Délire actuel mixte. Au premier plan, un délire du type revendicateur (réclamations et démarches réitérées contre de pseudo-injustices, dans un examen auquel la malade s'est présentée neuf fois sans succès) ; au second plan, des éléments nettement paranoïdes, faits d'intuitions, d'inspirations, de sentiment d'influence, de phénomènes hallucinatoires extrêmement élémentaires, tous phénomènes étant à la base d'une construction délirante singulièrement floue et diffuse, à thèmes mégalomaniaque et de persécution.
- 3.— Une production extrêmement active d'écrits pour la plupart entièrement incohérents, contrastant avec le caractère absolument normal du langage parlé et l'intégrité des fonctions intellectuelles élémentaires.

Le mécanisme de ces écrits est constant, reproduisant celui du segment paranoïde du délire : inspiration et interprétation secondaire.

C'est à cette dissociation entre les discours verbal et écrit, à mécanisme précis, que les auteurs ont pensé pouvoir réserver le terme de Schizographie.

Cette communication sera publiée *in extenso*, comme Mémoire original, dans un prochain numéro des *Annales Médico-Psychologiques*.

La malade introduite écoute attentivement la discussion et interrompt fréquemment les orateurs pour contester habilement leurs dires et protester contre sa réputation d'aliénée.

MME THUILIER-LANDRY — Chez les déments paranoïdes objets de ma thèse, le trouble du langage écrit avait été antérieur aux troubles du langage oral. Ils ne convenaient pas non plus, à l'inverse de celle-ci, de l'anomalie des parties incohérentes de leurs écrits qu'on leur signalait. En dehors de l'inintelligibilité des idées écrites, il y avait des troubles calligraphiques. Souvent j'ai vu l'incohérence orale et graphique se manifester à la suite d'une longue période de mutisme réticent.

M. Courbon — La dialectique parfaitement opportune et la tension de l'intérêt pour la discussion dont a fait preuve la malade devant nous ne sont pas à la portée d'un dément. Elle a de l'incohérence dans son délire, mais une cohérence parfaite dans son adaptation à la situation. L'épithète paranoïaque lui conviendrait mieux que celle de paranoïde.

M. Henri Claude — Elle écrit comme une paranoïde, mais elle parle comme une paranoïaque. Le plus souvent, les écrits de nos malades sont moins révélateurs de leur psychose que leur langage. De là vient que si souvent les gens à qui ils écrivent pour protester contre leur internement croient arbitraire leur séquestration.

Mais les modes de la dissociation du langage sont les plus variés, portant électivement tantôt sur tel thème particulier de discours, tantôt sur telles circonstances où le discours a lieu.

M. Lévy-Valensi — C'est précisément par ce mélange de signes de validité et d'invalidité mentale qui empêche de la classer nosologiquement, que cette malade est intéressante. Le terme de schizographie nous semble la meilleure étiquette à donner au trouble de ses écrits.

Traduction de l'allemand par Jacques Lacan d'un article de Freud « *Über einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität* », paru pour la première fois dans *Internationale Zeitschrift Psychoanalyse*, Bd VIII, 1922. Cette traduction fut publiée dans la *Revue française de psychanalyse* 1932, tome V, n° 3 pp 391-401.

⁽³⁹¹⁾ A.— La jalousie ressortit à ces états affectifs que l'on peut classer, comme on le fait pour la tristesse, comme états normaux. Quand elle paraît manquer dans le caractère et la conduite d'un homme, on est justifié à conclure qu'elle a succombé à un fort refoulement, et en joue dans la vie inconsciente un rôle d'autant plus grand. Les cas de jalousie anormalement renforcée, auxquels l'analyse a affaire, se montrent triplement stratifiés. Ces trois assises ou degrés de la jalousie méritent les dénominations de :

- 1.— jalousie *de concurrence*, ou jalousie normale ;
- 2.— jalousie *de projection* ;
- 3.— jalousie *délirante*.

Sur la jalousie normale, il y a peu à dire du point de vue de l'analyse. Il est facile de voir qu'essentiellement elle se compose de la tristesse ou douleur de croire perdu l'objet aimé, et de la blessure narcissique, pour autant que celle-ci se laisse isoler de la précédente ; elle s'étend encore aux sentiments d'hostilité contre le rival préféré, et, dans une mesure plus ou moins grande, à l'auto-critique qui veut imputer au propre moi du sujet la responsabilité de la perte amoureuse. Cette jalousie, pour normale que nous la dénommions, n'est pour cela nullement rationnelle, je veux dire issue de situations actuelles, commandée par le moi conscient en fonction de relations réelles et uniquement par lui. Elle prend, en effet, sa racine profonde dans l'inconscient, prolonge les toutes premières tendances de l'affectivité infantile, et remonte au complexe d'Œdipe ⁽³⁹²⁾ et au complexe fraternel, qui sont de la première période sexuelle. Il reste très digne de remarque qu'elle soit vécue par maintes personnes sous un mode bisexuel, je veux dire chez l'homme, qu'à part la douleur au sujet de la femme aimée et la haine contre le rival masculin, une tristesse aussi, qui tient à un amour inconscient pour l'homme, et une haine contre la femme, vue comme rivale, agissent en lui pour renforcer le sentiment. Je sais un homme qui souffrait très fort de ses accès de jalousie, et qui, selon son dire, traversait ses tourments les plus durs dans une substitution imaginative consciente à la femme infidèle. La sensation qu'il éprouvait alors d'être privé de tout recours, les images qu'il trouvait pour son état, se dépeignant comme livré, tel Prométhée, à la voracité du vautour, ou jeté enchaîné dans un nid de serpents, lui-même les rapportait à l'impression laissée par plusieurs agressions homosexuelles, qu'il avait subies, tout jeune garçon.

La jalousie du second degré, jalousie de projection, provient, chez l'homme comme chez la femme, de l'infidélité propre du sujet, réalisée dans la vie, ou bien d'impulsions à l'infidélité qui sont tombées dans le refoulement. C'est un fait d'expérience quotidienne, que la fidélité, surtout celle qu'on exige dans le mariage, ne se maintienne qu'au prix d'une lutte contre de constantes tentations. Celui-là même qui en soi les nie, ressent pourtant leur pression avec une telle force, qu'il sera enclin à adopter un mécanisme inconscient pour se soulager. Il atteindra ce soulagement, j'entends l'absolution de sa conscience, en projetant ses propres impulsions à l'infidélité sur la partie opposée, à qui il doit fidélité. Ce motif puissant peut alors se servir des données immédiates de l'observation qui trahissent les tendances inconscientes de même sorte de l'autre partie, et trouverait encore à se justifier par la réflexion que le ou la partenaire, selon toute vraisemblance, ne vaut pas beaucoup plus que l'on ne vaut soi-même²⁸

Les usages sociaux ont mis ordre à ce commun état de choses avec beaucoup de sagesse, en laissant un certain champ au goût de plaire de la femme mariée et au mal de conquête du mari. Par cette licence, on tend à drainer l'irrépressible tendance à l'infidélité et à la rendre inoffensive. La convention établit que les deux parties ⁽³⁹³⁾ n'ont pas mutuellement à se tenir

²⁸. Comparez cette strophe du chant de Desdémone : « Je l'appelais trompeur ? Que dit-il à cela ? Si je regarde la fille, tu lorgnes vers le garçon ».

compte de ces menus entrechats sur le versant de l'infidélité, et il arrive le plus souvent que le désir qui s'enflamma à un objet étranger s'assouvisse, dans un retour au bercail de la fidélité, près de l'objet qui est le sien. Mais le jaloux ne veut pas reconnaître cette tolérance conventionnelle, il ne croit pas qu'il y ait d'arrêt ni de retour dans cette voie une fois prise. Ni que ce jeu de société, qu'est le « flirt » même, puisse être une assurance contre la réalisation de l'infidélité. Dans le traitement d'un tel jaloux on doit se garder de discuter les données de fait sur lesquelles il s'appuie ; on ne peut viser qu'à le déterminer à les apprécier autrement.

La jalousie qui tire origine d'une telle projection a déjà presque un caractère délirant, mais elle ne s'oppose pas au travail analytique qui révélera les fantasmes inconscients, propres à l'infidélité du sujet lui-même.

Il en va moins bien de la jalousie de la troisième espèce, jalousie véritablement délirante. Elle aussi vient de tendances réprimées à l'infidélité, mais les objets de ses fantasmes sont de nature homosexuelle. La jalousie délirante répond à une homosexualité « tournée à l'aigre », et a sa place toute désignée parmi les formes classiques de la paranoïa. Essai de défense contre une trop forte tendance homosexuelle, elle pourrait (chez l'homme) se laisser circonscrire par cette formule : Je ne l'aime pas lui, c'est *elle* qui l'aime²⁹.

Dans un cas donné de délire de jalousie, il faut s'attendre à voir la jalousie tirer sa source de l'ensemble de ces trois assises, jamais seulement de la troisième.

B. – *La paranoïa*. – Pour des raisons connues, les cas de paranoïa se soustraient le plus souvent à l'examen analytique. Cependant, j'ai pu ces derniers temps tirer de l'étude intensive des deux paranoïaques quelque chose qui était pour moi nouveau.

Le premier cas fut celui d'un jeune homme qui présentait, pleinement épanoui, une paranoïa de jalousie, dont l'objet était son épouse d'une fidélité au-dessus de tout reproche. Il sortait alors d'une période orageuse, dans laquelle il avait été dominé sans rémission⁽³⁹⁴⁾ par son délire. Lorsque je le vis, il présentait encore des accès bien isolés qui duraient plusieurs jours, et, point intéressant, débutaient régulièrement le lendemain d'un acte sexuel, qui se passait d'ailleurs à la satisfaction des deux parties. On est en droit d'en conclure qu'à chaque fois, après que fut assouvie la libido hétérosexuelle, la composante homosexuelle, réveillée avec elle, se frayait son expression par l'accès de jalousie.

Le malade tirait les faits dont prenait donnée son accès, de l'observation des plus petits signes par où la coquetterie pleinement inconsciente de la femme s'était trahie pour lui, là où nul autre n'eût rien vu. Tantôt elle avait frôlé de la main par mégarde le monsieur qui était à côté d'elle, tantôt elle avait trop penché son visage vers lui et lui avait adressé un sourire plus familier que si elle était seule avec son mari. Pour toutes ces manifestations de son inconscient il montrait une attention extraordinaire et s'entendait à les interpréter avec rigueur, si bien qu'à vrai dire il avait toujours raison et pouvait encore en appeler à l'analyse pour confirmer sa jalousie. En vérité, son anomalie se réduisait à ce qu'il portait sur l'inconscient de sa femme une observation trop aiguë et qu'il y attachait beaucoup plus d'importance qu'il ne serait venu à l'idée de tout autre.

Souvenons-nous que les paranoïaques persécutés se comportent de façon tout à fait analogue. Eux aussi ne reconnaissent chez autrui rien d'indifférent et, dans leur « délire de relation », sollicitent les plus petits indices que leur livrent les autres, les étrangers. Le sens de ce délire de relation est précisément qu'ils attendent de tous les étrangers quelque chose comme de l'amour, mais les autres ne leur montrent rien de pareil, ils se gaussent en leur présence, brandissent leurs cannes et crachent aussi bien par terre sur leur passage, et réellement c'est là ce qu'on ne fait pas lorsqu'on prend à la personne qui est dans le voisinage le moindre intérêt amical. Ou alors, on ne fait cela que lorsque cette personne

²⁹ Rapprocher les développements du cas Schreber : « Remarques psychanalytiques sur la description autobiographique d'un cas de paranoïa (démence paranoïde) », [recueilli dans le vol. VIII des Œuvres complètes]. (Trad. franç. Marie Bonaparte et R. Loewenstein, Revue française de Psychanalyse, tome V, n° 1).

vous est tout à fait indifférente, lorsqu'on peut la traiter comme l'air ambiant, et le paranoïaque n'a, quant à la parenté foncière des concepts d'« étranger » et d'« hostile », pas si grand tort, en ressentant une telle indifférence, en réponse à son exigence amoureuse, à la façon d'une hostilité.

Nous soupçonnons maintenant qu'est peut-être insuffisante notre description de la conduite des paranoïaques, tant du jaloux que du ⁽³⁹⁵⁾ persécuté, quand nous disons qu'ils projettent au dehors sur autrui ce qu'ils se refusent à voir dans leur for intérieur.

Certes, c'est ce qu'ils font, mais par ce mécanisme ils ne projettent, pour ainsi dire, rien en l'air, ils ne créent rien là où il n'y a rien, bien plutôt se laissent-ils guider par leur connaissance de l'inconscient, en déplaçant sur l'inconscient d'autrui cette attention qu'ils soustraient au leur propre. Que notre jaloux reconnaisse l'inconstance de sa femme, il la substitue à la sienne ; en prenant conscience des sentiments de celle-ci, déformés et monstrueusement amplifiés, il réussit à maintenir inconscients ceux qui lui reviennent. En prenant son exemple pour typique nous concluons que l'hostilité, que le persécuté découvre chez les autres, n'est aussi que le reflet de ses propres sentiments hostiles à leur égard. Or, nous savons que, chez le paranoïaque, c'est justement la personne de son sexe qu'il aimait le plus, qui se transforme en persécuteur ; dès lors surgit le point de savoir d'où naît cette interversion affective, et la réponse qui s'offre à nous serait que l'ambivalence toujours présente du sentiment fournit la base de la haine, et que la prétention à être aimé, faute d'être comblée, la renforce. Ainsi, l'ambivalence du sentiment rend au persécuté le même service pour se défendre de son homosexualité que la jalousie à notre patient.

Les rêves de mon jaloux me réservaient une grande surprise. À vrai dire, ils ne se montraient jamais simultanément avec l'explosion de l'accès, mais pourtant encore sous le coup du délire ; ils étaient complètement purs d'élément délirant, et laissaient reconnaître les tendances homosexuelles sous-jacentes sous un déguisement non moins pénétrable qu'il n'était habituel autrement. Dans ma modeste expérience des rêves des paranoïaques, je n'étais dès lors pas loin d'admettre que communément la paranoïa ne pénètre pas dans le rêve.

L'état d'homosexualité se saisissait chez ce patient à première vue. Il n'avait cultivé ni amitié, ni aucun intérêt social ; l'impression s'imposait d'un délire auquel serait incombée la charge de l'évolution de ses rapports avec l'homme, comme pour lui permettre de rattraper une part de ce qu'il avait manqué à réaliser. La mince importance du père dans sa famille et un trauma homosexuel humiliant dans ses primes années de jeune garçon avaient concouru à réduire au refoulement son homosexualité et à lui barrer la route vers la sublimation. Sa jeunesse tout entière fut dominée par ⁽³⁹⁶⁾ un fort attachement à la mère. De plusieurs fils, il était le chéri avoué de sa mère, et il épanouit à son endroit une forte jalousie du type normal. Lorsque plus tard il se décida pour un mariage, décision prise sous le coup de ce motif essentiel d'apporter la richesse à sa mère, son besoin d'une mère virginale s'exprima dans des doutes obsessionnels sur la virginité de sa fiancée. Les premières années de son mariage furent sans traces de jalousie. Il fut alors infidèle à sa femme et s'engagea dans une liaison durable avec une autre. Dès que l'effroi d'un soupçon précis l'eut fait rompre ces relations amoureuses, une jalousie du second type éclata chez lui, jalousie de projection, au moyen de quoi il put imposer silence aux reproches touchant son infidélité. Elle se compliqua bientôt par l'entrée en scène de tendances homosexuelles, dont l'objet était son beau-père, pour former une paranoïa de jalousie, pleine et entière.

Mon second cas n'aurait vraisemblablement pas été classé sans l'analyse comme *paranoïa persecutoria*, mais je fus contraint de concevoir ce jeune homme comme un candidat à cette issue morbide. Il existait chez lui une ambivalence dans les relations avec son père d'une envergure tout à fait extraordinaire. Il était d'une part le rebelle avoué qui s'était développé manifestement et en tous points, en s'écartant des désirs et des idéaux de son père ; d'autre part, dans un plan plus profond, il était toujours le plus soumis des fils, celui qui, après la mort de son père, eut conscience d'une dette de cœur, et s'interdit la jouissance de la

femme. Ses rapports avec les hommes dans la réalité se posaient ouvertement sous le signe de la méfiance ; avec sa force d'intelligence il savait rationaliser cette réserve, et s'entendait à tout arranger en sorte que ses connaissances et amis le trompent et l'exploitent. Ce qu'il m'apprit de neuf, c'est que les classiques idées de persécution peuvent subsister, sans trouver chez le sujet foi ni assentiment. Occasionnellement, durant l'analyse, on les voyait passer en éclairs, mais il ne leur accordait aucune importance et, dans la règle, s'en moquait. Il se pourrait qu'il en fût de même dans bien des cas de paranoïa. Les idées délirantes qui se manifestent quand une telle affection éclate, peut-être les tenons-nous pour des néoproductions, alors qu'elles sont constituées depuis longtemps.

Une vue primordiale me paraît être celle-ci, qu'une instance qualitative, telle que la présence de certaines formations névrotiques, importe moins en pratique que cette instance quantitative, à savoir, ⁽³⁹⁷⁾ quel degré d'attention, ou, avec plus de rigueur, quel ordre d'investissement affectif ces thèmes peuvent concentrer en eux. La discussion de notre premier cas, de la paranoïa de jalousie, nous avait incité à donner cette valeur à l'instance quantitative, en nous montrant que l'anomalie consistait là essentiellement en ce surinvestissement affecté aux interprétations touchant l'inconscient étranger. Par l'analyse de l'hystérie, nous connaissons depuis longtemps un fait analogue. Les fantasmes pathogènes, les rejets de tendances réprimées, sont tolérés longtemps à côté de la vie psychique normale et n'ont pas d'efficacité morbifique, jusqu'à ce qu'ils reçoivent d'une révolution de la libido une telle surcharge ; d'emblée éclate alors le conflit qui conduit à la formation du symptôme. Ainsi sommes-nous conduits de plus en plus, dans la poursuite de notre connaissance, à ramener au premier plan le point de vue *économique*. J'aimerais aussi soulever le point de savoir si cette instance quantitative sur quoi j'insiste ici, ne tend pas à recouvrir les phénomènes pour lesquels Bleuler et d'autres récemment veulent introduire le concept d'« action de circuit ». Il suffirait d'admettre que d'un surcroît de résistance dans une direction du cours psychique s'ensuit une surcharge d'une autre voie, et par là sa mise en circuit dans le cycle qui s'écoule.

Un contraste instructif se révélait dans mes deux cas de paranoïa quant au comportement des rêves. Alors que, dans le premier cas, les rêves, nous l'avons noté, étaient purs de tout délire, le second malade produisait en grand nombre des rêves de persécution, où l'on peut voir des prodromes et des équivalents pour les idées délirantes de même contenu. L'agent persécuteur, auquel il ne pouvait se soustraire qu'avec une grande anxiété, était dans la règle un puissant taureau ou quelque autre symbole de la virilité, que bien des fois en outre il reconnut au cours même du rêve comme une forme de substitution du père. Une fois il rapporta, dans la note paranoïaque, un très caractéristique rêve de transfert. Il vit qu'en sa compagnie je me rasais, et remarqua à l'odeur que je me servais du même savon que son père. J'en agissais ainsi pour l'obliger au transfert du père sur ma personne. Dans le choix de la situation rêvée se montre, de façon impossible à méconnaître, le maigre cas que fait le patient de ses fantasmes paranoïaques et le peu de créance qu'il leur accorde ; car une contemplation quotidienne pouvait l'instruire qu'en général je ne me mets pas dans le cas de ⁽³⁹⁸⁾ me servir de savon à raser, et qu'ainsi sur ce point je n'offrais aucun appui au transfert paternel.

Mais la comparaison des rêves chez nos deux patients nous apprend que la question soulevée par nous, à savoir si la paranoïa (ou toute autre psychonévrose) pouvait pénétrer même dans le rêve, ne repose que sur une conception incorrecte du rêve. Le rêve se distingue de la pensée de veille en ce qu'il peut accueillir des contenus (du domaine refoulé) qui n'ont pas le droit de se présenter dans la pensée vigile. Abstraction faite de cela, il n'est qu'une *forme de la pensée*, une transformation de la matière pensable de la préconscience, par le travail du rêve et ses déterminations. Au refoulé lui-même notre terminologie des névroses ne s'applique pas ; on ne peut le qualifier ni d'hystérique, ni d'obsessionnel, ni de paranoïaque. C'est au contraire l'autre partie de la matière soumise à l'élaboration du rêve, ce sont les pensées préconscientes qui peuvent ou bien être normales, ou porter en soi le

caractère d'une quelconque névrose. Les pensées préconscientes ont des chances d'être des résultats de tous ces processus pathogènes où nous reconnaissons l'essence d'une névrose. On ne voit pas pourquoi chacune de ces idées morbides ne devrait pas subir la transformation en un rêve. Sans aller plus loin, un rêve peut ainsi naître d'un fantasme hystérique, d'une représentation obsessionnelle, d'une idée délirante, je veux dire livrer dans son interprétation de tels éléments. Dans notre observation de deux paranoïaques, nous trouvons que le rêve de l'un est normal, alors que l'homme est en accès, et que celui de l'autre a un contenu paranoïaque, quand le sujet se moque encore de ses idées délirantes. Ainsi, dans les deux cas, le rêve accueille ce qui dans le même temps est réprimé lors de la vie de veille. Encore ceci n'est-il pas forcément la règle.

C.— *L'homosexualité.* — La reconnaissance du facteur organique de l'homosexualité ne nous dispense pas d'étudier les processus psychiques qui sont à son origine. Le processus typique, bien établi dans des cas sans nombre, consiste en ce que chez le jeune homme, jusqu'alors intensément fixé à sa mère, se produit, quelques années après le cours de la puberté, une crise ; il s'identifie soi-même avec la mère et cherche à son amour des objets où il puisse se retrouver lui-même et qu'il ait le loisir d'aimer, comme sa mère l'a aimé. Comme vestige de ce processus, une condition d'attrait s'impose au sujet, d'habitude pour nombre d'années, c'est que les objets ⁽³⁹⁹⁾ masculins aient l'âge où chez lui le bouleversement eut lieu. Nous avons appris à connaître les divers facteurs qui, avec une force variable, contribuent vraisemblablement à ce résultat. Tout d'abord la fixation à la mère qui enraye le passage à un autre objet féminin. L'identification à la mère permet de sortir des liens qui se rattachent à son endroit, tout en ouvrant la possibilité de rester fidèle en un certain sens à ce premier objet. Ensuite, vient *la tendance* au choix narcissique de l'objet, qui d'une façon générale est plus immédiate et plus facile à accomplir que la conversion vers l'autre sexe. Derrière cette instance s'en dissimule une autre d'une force toute particulière, ou bien peut-être coïncide-t-elle avec la première : le haut prix attaché à l'organe mâle et l'impossibilité de renoncer à ce qu'il existe dans l'objet aimé. Le mépris de la femme, l'aversion pour elle, voire le dégoût qu'elle provoque, se rattachent dans la règle à la découverte tôt faite que la femme ne possède pas de pénis. Plus tard, nous avons découvert encore, comme un puissant motif d'un choix homosexuel de l'objet, les égards pour le père ou l'angoisse éprouvée à son endroit, quand le renoncement à la femme signifie que l'on esquivé la concurrence avec lui (ou toutes les personnes mâles qui jouent son rôle). Ces deux derniers motifs, l'arrêt à la condition du pénis, ainsi que la dérobade, peuvent être attribués au complexe de castration. Attachement à la mère — narcissisme, — angoisse de castration, ces instances au reste nullement spécifiques, nous les avons repérées jusqu'alors dans l'étiologie psychique de l'homosexualité ; s'y associent encore l'influence d'une séduction, qui peut répondre d'une fixation précoce de la libido, ainsi que celle du facteur organique qui favorise le rôle passif dans la vie amoureuse.

Mais nous n'avons jamais cru que cette analyse de l'origine de l'homosexualité fût complète. Je suis aujourd'hui en état d'indiquer un nouveau mécanisme qui mène au choix homosexuel de l'objet, bien que je ne puisse préciser à quelle ampleur il faut fixer son rôle dans la constitution de l'homosexualité extrême, de celle qui est manifeste et exclusive. L'observation m'a rendu attentif à plusieurs cas, où, dans la première enfance, des tendances jalouses d'une force singulière, issues du complexe maternel, s'étaient élevées contre des rivaux, le plus souvent contre des frères plus âgés. Cette jalousie menait à des attitudes intensément hostiles et agressives envers le groupe des frères, attitudes qui purent aller jusqu'au ⁽⁴⁰⁰⁾ vœu meurtrier, mais ne résistèrent pas à l'action du développement. Sous l'influence de l'éducation, sûrement aussi par suite de l'échec où les vouait leur impuissance, ces tendances venaient à être refoulées, le sentiment à se retourner, si bien que les précoces rivaux étaient maintenant les premiers objets homosexuels. Une telle issue de l'attachement à la mère nous montre des rapports, intéressants en plus d'un point, avec d'autres

processus de nous connus. Elle est tout d'abord le pendant complet du développement de la *paranoïa persecutoria*, dans laquelle les personnes primitivement aimées se changent en persécuteurs haïs, tandis qu'ici les rivaux haïs se retrouvent objets d'amour. Par delà elle figure une exagération du procès qui, selon mes vues, mène à la genèse individuelle des instincts sociaux³⁰. Ici et là existent tout d'abord des tendances jalouses et hostiles qui ne peuvent trouver satisfaction, et les sentiments d'identification, de nature amoureuse, aussi bien que sociale, naissent comme formes de réaction contre les impulsions agressives refoulées.

Ce nouveau mécanisme du choix homosexuel de l'objet, qui jaillit de la rivalité surmontée et du refoulement des tendances agressives, vient se mêler, dans bien des cas, aux déterminations typiques de nous connues. Il n'est pas rare d'apprendre, par l'histoire de la vie des homosexuels, que le tournant est survenu après que la mère eût fait l'éloge d'un autre enfant et l'eût donné en exemple. C'est là ce qui a réveillé la tendance au choix narcissique de l'objet et, après une courte phase de jalousie aiguë, changé le rival en objet aimé. Par ailleurs, le nouveau mécanisme se distingue en ce que dans ces cas la transformation se produit au cours d'années bien plus précoces et que l'identification à la mère passe au second plan. Aussi bien, dans les cas que j'ai observés, ne conduisait-il qu'à des attitudes homosexuelles, qui n'excluaient pas l'hétérosexualité et n'entraînaient aucun *horror feminae*.

Le fait est bien connu qu'un assez grand nombre de personnes homosexuelles se signalent par un développement particulier des instincts à tendance sociale et par leur dévouement à des intérêts d'utilité publique. On serait tenté de lui donner cette explication théorique, qu'un homme qui voit dans les autres hommes de virtuels objets d'amour, doit se comporter différemment envers la ⁽⁴⁰¹⁾communauté des hommes, qu'un autre qui est forcé d'envisager l'homme d'abord comme un rival auprès de la femme. Une seule considération s'y oppose, c'est que dans l'amour homosexuel il y a aussi rivalité et jalousie et que la communauté des hommes comprend aussi ces rivaux possibles. Mais s'abstiendrait-on de cette motivation spéculative, il ne peut être indifférent, pour les rapports de l'homosexualité et du sens social, qu'en fait il ne soit pas rare de voir naître le choix homosexuel de l'objet d'une maîtrise précoce de la rivalité à l'égard de l'homme.

Dans la conception psychanalytique nous sommes habitués à concevoir les sentiments sociaux comme des sublimations de comportements, homosexuels quant à leur objet. Chez les homosexuels doués de sens social, les sentiments sociaux n'auraient pas opéré leur détachement du choix primitif de l'objet avec un entier bonheur.

³⁰. Voyez « Psychologie des foules et analyse du moi », 1921 (vol. VI des *Œuvres complètes*). Trad. franç. Jankélévitch, Paris, Payot.

Présentation par MM. Henri Claude, Pierre Migault et Jacques Lacan, à la Société médico-psychologique, paru dans les Annales médico-psychologiques, 1932, t 1, pp. 546-551.

⁽⁵⁴⁶⁾ Nous présentons à la Société médico-psychologique une malade qui nous a paru remarquable, tant par le groupement des symptômes qu'elle présente que par leur évolution.

Il s'agit d'une femme de 28 ans, Mme G... Peu de choses à noter dans les antécédents héréditaires, en dehors d'une chorée survenue chez la mère à l'âge de 17 ans et ayant duré 2 ans.

Enfance normale. Mariée à 17 ans. Activité efficace (secrétaire). Comportement affectif tout à fait normal. En particulier, pas d'animosité, à l'égard de la belle-mère contre laquelle elle manifesterait ultérieurement, pendant sa maladie, des sentiments de haine. Un enfant mort-né un an après le mariage.

Il y a 4 ans, épisode infectieux à début brutal. Apparence de grippe banale. Fièvre oscillant autour de 39° pendant une semaine. Céphalée extrêmement violente faisant dire à la malade : *je me sens devenir folle*. Courbature. Pas de diplopie. Pas de somnolence suspecte. Au bout d'une semaine, amélioration puis guérison à peu près complète ; cependant persistance de céphalées intermittentes mais ⁽⁵⁴⁷⁾violentes. À noter en même temps que les troubles infectieux une aménorrhée qui dure deux mois. La malade reprend son travail 5 mois environ après le début de l'épisode infectieux. À ce moment et très rapidement apparaissent des modifications passagères du caractère et de l'humeur (Mécontente avec son chef de service, dépression, idées de suicide). Rémission longue puis réapparition des troubles en 1929 (Inefficacité du travail, idées de suicide). Hospitalisée à l'Hôpital Henri-Rousselle, elle est considérée comme étant dans un état de dépression atypique. On note dans l'observation des idées de négation : « Tout est vide, mon estomac, tout », un sentiment d'inhibition : « J'éprouve de la difficulté à parler », de transformation : « Je n'urine plus comme avant », « dans mon regard c'est faible, il n'est pas profond, je ne peux plus fixer les gens. Tout moi est au ralenti ». Surtout l'idée obsédante : « Je vais devenir folle » et un sentiment d'étrangeté et de malaise permanent.

À l'examen somatique rien n'est noté d'anormal en dehors d'une tachycardie à 120 qui se produit à l'occasion de manifestations émotives. Elle sort de l'hôpital Henri-Rousselle pratiquement guérie, au bout de 4 mois. Cet état persiste pendant deux mois environ, puis brusquement apparaît une période de mutisme presque complet pendant laquelle la malade communique néanmoins par écrit avec son entourage. Activité sensiblement normale dans le domaine réduit de son intérieur. Était à ce moment enceinte. Au cours de la gestation, elle aurait présenté quelques mouvements nerveux aux dires du mari, qui ajoute qu'on aurait à cette époque prononcé le nom de Parkinson. Dès ce moment attitudes longuement conservées (Pendant 1/2 heure reste le visage contracté à considérer sa main tendue).

Pendant toute la gestation, même présentation. Évolution normale de la grossesse et accouchement également normal. Quelques propos bizarres pendant le travail : « Volonté orientée en sens inverse » ... sentiment exprimé de dédoublement de la personnalité. Après l'accouchement mutisme complet. Au cours d'un séjour en Vendée rompt le silence pour demander à être internée. Elle est alors placée à la Roche-sur-Yon, puis après un bref séjour à Henri-Rousselle est internée à Perray-Vaucluse. Considérée alors comme atteinte d'un état dépressif symptomatique de démence précoce. On signale chez elle, à ce moment, un mutisme obstiné, des tics, des grognements et des gestes stéréotypés.

Du 6 septembre au 11 décembre 1930, dans les différents certificats, on note :

« Syndrome de maniérisme, avec stéréotypies verbales et motrices. » (Courbon, 7 sept. 1930).

« État stuporeux avec mutisme mélancolique. » (Génil-Perrin, 20 sept. 1930).

Cet état stuporeux persiste jusqu'à la fin de novembre 1930. Le mutisme reste obstiné (refus de répondre autrement que par la plume). Pas d'éléments confusionnels.

⁽⁵⁴⁸⁾ En décembre 1930, Mad. G. sort très améliorée depuis peu, avec le certificat suivant : Psychose discordante en régression (Courbon).

Dans cette dernière période (de décembre à août 1931) qui précède immédiatement son entrée dans le service, claustration, comportement de plus en plus bizarre. Ralentissement de l'activité, ne pouvait venir à table avec les siens. Mangeait seule et à ses heures. Elle paraissait ne pas se sentir chez elle – dit le mari – elle était comme une étrangère. Ses actes étaient accomplis avec une extrême lenteur (elle mettait 2 heures à faire un travail de 10 minutes). Des attitudes inconfortables du type catatonique survenaient par crises. Son regard restait fixé en un coin de la pièce où elle se trouvait. La fin de ces crises cataleptoïdes était marquée par une respiration suspicieuse. Mutisme à peu près complet et irréductible (continue à s'entretenir par écrit avec l'entourage, mais de moins en moins).

En dernier lieu, apparition d'agitation. Attitude menaçante à l'égard de sa belle-mère avec ambivalence. (Elle appelle sa belle-mère auprès d'elle, la reçoit bien, puis brusquement prétend ne pas pouvoir la supporter). Désintérêt complet à l'égard de son enfant. C'est son agitation à caractère menaçant qui provoque une nouvelle entrée de la malade à l'Asile.

Observée à la Clinique (août 1931), elle se présente ainsi :

Attitude mimique de défense et de souffrance. Tête inclinée sur l'épaule gauche.

Démarche oblique, précautionneuse, extrêmement lente et maniérée. Tous mouvements lents.

Impulsions motrices : cris, grognements, « hennissements ».

Réponses lentes, faites à voix basse, après un temps d'inhibition considérable. Dans le débit très lent, arrêt brusque, puis reprise.

Propos tenus spontanés ou provoqués (soit verbalement soit par écrit) :

« Toujours la vision (elle indique sa gauche) de l'endroit où j'ai été enfermée » (Asile de Vaucluse). –

« Je suis toujours sous l'impression d'être dans la même atmosphère qu'à Vaucluse. »

« Je n'ai jamais été comme les autres. »

« Je n'ai jamais parlé comme tout le monde. » – « Je crois que j'ai toujours été une personne un peu anormale. » – « Ma belle-mère que j'aime pourtant bien... j'ai cru lui en vouloir... mais je ne lui en voulais pas du tout. » (ambivalence). – « Je perds toute la notion du temps, je ne fais rien en temps. » –

« Je ne pouvais me mettre à table avec ma famille. » – « Je sens que mes sentiments ne sont pas naturels. » – Pas d'idée délirante en dehors d'un sentiment très vague d'influence. En somme présentation dépressive atypique avec quelques éléments obsessionnels (vision de l'asile où elle était internée et mimique d'obsédée) et d'autres éléments de la série catatonique (impulsions, maniérisme).

Phénomènes de barrage extrêmement fréquents.

⁽⁵⁴⁹⁾ À l'examen physique peu de choses à noter en dehors d'un phénomène de la roue dentée net au bras droit, d'une contracture permanente des grands droits abdominaux. Pas de troubles de la réflectivité. Pas de troubles oculaires. Liquide céphalo-rachidien normal : glycorachie : 0,53.

L'état de la malade resta dans le service longtemps stationnaire ; elle présentera de brèves poussées d'anxiété, au cours desquelles elle demandera toujours à voix basse à retourner chez elle. À haute voix elle ne prononcera que des injures à l'égard de ses compagnes. Lorsqu'elle recevra la visite de son mari et de son enfant elle restera le plus souvent indifférente, ne voulant pas les embrasser.

Progressivement le peu d'activité fictive qu'elle avait conservée disparaît complètement, elle reste immobile dans les couloirs, répétant sans cesse quand on l'interroge et à voix basse : « Je veux retourner chez moi. » Sa mimique est toujours la même (contraction du visage rappelant dans une certaine mesure la mimique anxieuse). De temps à autre, elle émet des « grognements » ou des « hennissements » particulièrement sonores lorsqu'elles ne se sent pas observée. Elle présente en outre quelques phases d'agitation au cours desquelles elle se livre à des bris de carreaux qui déterminent son internement en janvier dernier (était jusqu'alors au service libre de la Clinique). Depuis son passage au service fermé, elle reste sensiblement dans le même état. Sa présentation est toujours identique. Mimique, dans l'ensemble, anxieuse. Faciès peu mobile sans immobilité véritable. Ébauche d'oméga mélancolique. Yeux mi-clos avec mobilité incessante des globes oculaires (jamais de regard direct). Lèvres pincées et animées d'une sorte de tic d'avalement de la lèvre inférieure, très légère flexion de la tête avec mouvements d'oscillation latérale. Attitude oblique du tronc avec bras gauche, par instant, complètement projeté en arrière en hyperextension et la paume de la main regardant en arrière. Du bras droit mouvements stéréotypés et furtifs (index sur la joue droite, grattage de l'aile gauche du nez et du bord inférieur du maxillaire inférieur).

Marche extrêmement lente, hésitante, provoquée par le commandement mais avec un retard appréciable. Démarche générale oblique « en crabe », précautionneuse et maniérée.

L'interrogatoire de plus en plus difficile n'amène après de longs efforts que la même réponse stéréotypée, faite à voix extrêmement basse et avec hésitation « je voudrais... rentrer... chez moi », parfois aussi « je ne suis pas... comme les autres... ».

La malade reste le plus souvent immobile, entreprenant parfois avec l'aide d'une autre malade une courte promenade dans la cour toujours avec la même attitude que nous avons déjà décrite.

Les visites de son mari et de sa fille déclenchent maintenant le plus souvent une crise de larmes, sans qu'elle puisse dire autre chose que ce qu'elle nous dit habituellement : « Je voudrais... rentrer... chez nous. »

⁽⁵⁵⁰⁾ Elle ne se livre habituellement à aucune occupation. Quant à ses écrits, rédigés avec une extrême lenteur, mais spontanément, ils sont rares. Au début de son séjour dans le service, leur graphisme était normal, et leur contenu cohérent, mais indiquant toujours les mêmes sentiments de bizarrerie, d'étrangeté, d'ambivalence et de désintérêt (déjà signalés) de subanxiété également. Progressivement le graphisme s'est altéré, le contenu s'est réduit à quelques formules stéréotypées : « J'ai eu beaucoup, beaucoup de chagrin, de chagrin, de chagrin. » – « Je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie à mourir. »

Son état physique, malgré de courtes périodes de refus partiel d'aliments, est bon. Pas plus que lors de son entrée, un examen physique complet ne révèle à l'heure actuelle d'autres signes qu'une certaine hypertonie musculaire avec phénomène de la roue dentée (à droite). Dans le domaine des signes négatifs, on relève l'absence de tremblement et de troubles de la réflectivité.

Les conclusions à tirer de l'étude de cette malade nous paraissent devoir être les suivantes :

1.— Dans les antécédents, tant héréditaires que personnels, rien d'important n'est à retenir.

2.— Le début de l'affection actuelle a été nettement infectieux (température oscillant autour de 39°, céphalée extraordinairement violente, insomnies, courbatures, etc....).

Évidemment, à cette époque, on ne peut poser à coup sûr, et surtout rétrospectivement, le diagnostic d'encéphalite épidémique (rappelons qu'on n'a noté ni somnolence, ni diplopie, ni myoclonies). Mais on sait la fréquence des encéphalites atypiques. C'est donc à une telle affection que l'ensemble des autres symptômes, et d'autre part les manifestations morbides présentées actuellement par la malade, nous paraissent le mieux se rapporter.

3.— Quant aux troubles mentaux, ils peuvent se diviser ainsi :

a) Début dépressif atypique avec quelques éléments obsessionnels, pouvant faire penser à une démence précoce à son origine ;

b) Dans le cours de la maladie : signes de dissociation (troubles du cours de la pensée, troubles de la notion du temps, bradypsychie, phénomène de barrage, sentiment d'étrangeté, de dépersonnalisation). Signes de la série catatonique (phénomènes cataleptoïdes, stéréotypies verbales, motrices et respiratoires, maniérisme, etc....).

c) Les troubles de l'affectivité méritent une mention spéciale. La malade a traversé indiscutablement des périodes d'indifférence totale vis-à-vis de son enfant et de tout ce qui l'entourait : ⁽⁵⁵¹⁾ « Je ne m'intéressais plus à rien du tout..., à tout ce qui se passait autour de moi » écrit-elle en octobre 31. Cette inaffectivité fait place par moments à une ambivalence : « Ma belle-mère que j'aime pourtant bien est rentrée..., j'ai cru lui en vouloir, mais je ne lui en voulais pas du tout. » (même lettre).

Ces symptômes rentrent évidemment dans le cadre classique de la démence précoce. Mais il faut mentionner quelques manifestations divergentes. La malade pleure au cours des visites de son mari et de son enfant, et leur écrit : « J'ai pleuré après ton départ..., je m'ennuie à mourir. » Nous ne voyons pourtant pas là une véritable objection, car il s'agit probablement de manifestations émotives sans véritable substratum affectif, comme tout le comportement de la malade semble par ailleurs l'indiquer. Du reste, ses plaintes restent exclusivement égocentriques, et il faut bien voir là une transformation profonde de l'affectivité normale de la malade.

d) Parmi de multiples troubles, notons une attitude particulière, au repos et dans la marche, comparable au spasme de torsion, rencontré dans les séquelles encéphalitiques : tête inclinée sur l'épaule gauche, torsion du tronc. avec légère flexion, hyperextension intermittente et projection en arrière du membre supérieur gauche.

A cette dystonie d'attitude s'ajoute, marque de l'hypertonie, le phénomène de la roue dentée à droite.

En résumé, cette malade nous a surtout paru intéressante par la netteté des symptômes qu'elle présente et qui montre une fois de plus l'existence d'un syndrome de dissociation survenant après une maladie infectieuse du type encéphalitique et se combinant avec une dystonie d'attitude, analogue au spasme de torsion.

Observation par MM. H. Claude, G. Heuyer et J. Lacan lors de la séance du 11 mai 1933 de la Société Médico-Psychologique, parue dans les Annales Médico-psychologiques 1933 Tome 1 pages 620-624.

⁽⁶²⁰⁾ Nous apportons à la question controversée de la démence précocissime, la contribution d'un cas dont l'évolution et la présentation actuelles sont absolument typiques de la démence précoce, qui a débuté à huit ans et demi et évolue depuis deux ans.

Présentation actuelle. — G. Jacques, 10 ans 1/2, se présente dans un état démentiel dont les particularités sont caractéristiques.

Entre, indifférent à l'entourage. S'assied à l'ordre, et prend peu à peu une attitude plicaturée, la tête près des genoux, les coudes collés au corps, qu'il gardera pendant toute la présentation, jusqu'au moment où, sollicité, il quittera cette attitude, et prendra la porte avec la même indifférence.

Mutisme complet. Sourire étrange, inexpressif, figé, alternant avec une mimique anxieuse discordante, sur un visage d'une grande joliesse de traits.

Les mouvements spontanés sont hésitants, craintifs, inhibés aussitôt qu'ébauchés. Il tâte les objets comme au hasard, parfois les flaire ; y revenant, ne paraît pas les reconnaître. Dans la marche s'interrompt, rebrousse chemin. Balancement constatable des membres supérieurs.

Mouvements commandés : obéit à quelques personnes pour des ordres simples ; mais, inhibé fréquemment, présente typiquement le signe de la main de Kraepelin.

Les mouvements imprimés rencontrent de l'opposition. Elle cède parfois et l'on peut constater l'absence du signe de la roue dentée, mais une certaine hypertonicité avec un très léger ressaut à la fin du mouvement d'extension de l'avant-bras sur le bras.

Depuis un mois, apparition de quelques signes catatoniques et particulièrement d'une nette conservation des attitudes.

L'échomimie existe depuis au moins six mois. Très facile à obtenir maintenant, elle permet de constater l'absence de dysmétrie, d'adiadococinésie, et même de troubles de l'équilibre statique (se tient sur un pied).

Légère hyperréflexivité tendineuse. Pas de signes de Babinski.

Pas de trouble de la convergence oculaire, ni de la motilité, si ce n'est un léger strabisme externe qui se marque par intermittence et qu'on peut nous affirmer être congénital.

Incontinence permanente des urines et des matières.

Pas d'état saburral de la langue. Pas de sialorrhée.

Dans le sang, Bordet-Wassermann, Meinicke et Kahn négatifs.

Liquide céphalo-rachidien : hypertension : 48-27 (assis). Albumine : 0,12. Sucre : 0,65. Leucocytes : 2. Réaction du benjoin : 00000.02200.00000. Bordet-Wassermann négatif.

⁽⁶²¹⁾ Bon état physique. Développement corporel moyen, plat, asthénique.

Implantation basse des cheveux.

Oreille irrégulière, asymétrique, décollée à gauche, avec tubercule Darwinien bilatéral et accollement des lobes.

Axyphoïdie. Développement génital normal.

Évidemment pétro-mastoïdien à droite. Du même côté, cicatrice opératoire pré-sterno-cléido-mastoïdienne de 10 cm environ.

Histoire de la maladie. — *Anamnèse* par la mère.

Né à terme, 4 kg. 500, accouchement normal. Première dent : six mois. Marche : 17 mois. Premières paroles vers 18 mois. Petite phrase vers deux ans 1/2, trois ans. Propre à deux ans. Un frère bien portant a 6 ans. Pas de fausse-couche. Mère bizarre.

Broncho-pneumonie à trois ans. Rougeole suivie de mastoïdite à six ans. À la suite de celle-ci, période de fièvre élevée, inexpliquée d'abord (on pense à l'appendicite), qui se résout, dit la mère, par « l'opération de la jugulaire ».

Il apparaît, quand on interroge de près, que l'enfant n'avait jamais été très en avance dans ses classes. Mais, durant les mois qui ont précédé la maladie, « il s'était bien rattrapé »,

succès éphémère, sur lequel la mère insiste pour marquer son contraste avec la déchéance mentale qui a suivi.

L'invasion catastrophique des troubles est située par elle en février 1932, et précédée d'un épisode infectieux très limité, qualifié de grippe.

En réalité, des réactions étranges étaient apparues dès quelque six mois auparavant. La situation familiale était à vrai dire troublée par la présence d'un tiers qui occasionnait de violentes scènes de jalousie de la part du père. L'enfant, âgé alors de huit ans 1/2, en est affecté avec une intensité qui paraît au-dessus de son âge. En même temps, il montre des impulsions violentes d'une absurdité évidente (sans provocation, projette au loin divers objets appartenant à sa mère). Marque dans ses propos une désaffection tout à fait discordante pour ses grands-parents maternels qu'il aimait beaucoup jusqu'alors. Mais se montre brillant à l'école. Ce n'est qu'en février 1932 qu'il doit la quitter quand apparaît le cortège de troubles mentaux où son entourage reconnaît la maladie.

Point remarquable, ce début clinique est de nature délirante. Anxiété extrême. Insomnies. États oniriques : voit un œil derrière les rideaux ; visions d'enfer proches de lui ; entend des choses qui lui font peur, sur l'ogre : « Ce n'était pas sa mère qui lui en parlait, mais lui-même ».

Mais, surtout, idées hypocondriaques, avec conscience d'être gravement atteint : se regarde dans la glace, se trouve jaune, dit qu'il est atteint du même mal qu'un sien cousin, post-encéphalitique avéré, qui présente un spasme de torsion. D'autre part, thèmes d'interprétation ⁽⁶²²⁾typique ; on le suit, on fait des réflexions sur lui dans la rue, l'épicier lui en veut, l'enfant a peur de rester seul dans une pièce.

Crises de violence, coups de poing à sa mère et à son frère, crises de larmes où il répète qu'il ne veut pas mourir. En même temps, imitation hystériforme de la contracture de son cousin.

Celui-ci présente des troubles moteurs post-encéphalitiques depuis deux ans, avec intégrité intellectuelle : il est en contact fréquent avec l'enfant qu'il aide à faire ses devoirs, et à qui il apprend le violon.

On note alors chez notre malade un amaigrissement bientôt suivi d'une reprise de poids, quelques céphalées, ni vomissements, ni diplopie, ni somnolence, ni crises convulsives, ni fièvre, ni autre phénomène méningé. L'enfant disait qu'il avait « du sable dans les yeux », c'est tout ce qu'on trouve comme trouble de la vue.

On lui a fait alors une série de sulfarsénol qui entraîne une agitation extrême et qu'on interrompt.

En mai 1932, on consulte l'un de nous sur son cas et l'on comprend qu'il ne soit parlé alors que d'épisode confusionnel, d'accidents hystériformes. On note une agitation anxieuse, des plaintes, des lamentations, l'enfant s'accroche à sa mère, résiste, grimace, s'immobilise tête baissée, présente de fréquents mouvements de succion. Son état mental est pourtant tel qu'il permet l'examen aux tests de Binet et Simon, qui révèle un retard mental de deux ans.

Aucun signe neurologique, tachycardie. Admis quinze jours après à l'annexe de neuro-psychiatrie infantile et mis à l'isolement, il présente alors des tics incessants, particulièrement des mouvements de groin, un état hypomaniaque qui a décidé son admission. Il a fait plusieurs tentatives de fugue, et a été retrouvé une fois sur le quai d'une gare.

Il présentera dans le service des alternatives d'excitation avec anxiété extrême et cris, et de stupeur indifférente. Mis au gardénal, il dort bien. A des crises de gloutonnerie. Impulsions extrêmement brusques à la fuite (saute par une fenêtre du rez-de-chaussée), détériore et brise les objets.

Obéit aux ordres simples, présente un mutisme psychogène qui cède quand on le contrarie, répond le plus souvent par des grognements ou par des tics exécutés en guise de réponse et en regardant l'observateur. Mis en présence de sa mère, il dit : « C'est une

dame », pourtant la reconnaît, malgré l'absence apparente de toute émotion. Dans le cabinet d'examen, inspecte inquiètement tous les recoins et les placards.

Inattentif à sa toilette, gâteux. Le surveillant note : « des moments d'enjouement et de gaieté extraordinaire », et « des attitudes de frayeur et de souffrance ».

Une amélioration sensible permet de le rendre deux mois, lors des grandes vacances, à sa famille. Il s'y montre calme, mais inaffectif, décousu, partiellement désorienté, à demi muet, vagues occupations, ⁽⁶²³⁾joue pourtant correctement avec son chemin de fer d'enfant, ne s'intéresse en outre qu'aux évolutions des trains sur la voie proche, évolutions qu'il va guetter sur un pont qui la franchit, sans faire au reste aucune tentative inquiétante.

On le ramène en novembre à l'un de nous, qui devant son état nettement aggravé, porte le diagnostic de démence précocissime. Certaines modifications épisodiques apparaîtront dans son état, les tics disparaîtront, mais l'enfant s'enfoncera dans une attitude de plus en plus monotone de démence hébéphrénique. Après une courte période d'amaigrissement, il se stabilisera dans un engraissement relatif. Les traitements seront inactifs. Une fois, on constatera un tremblement spécial des doigts, « roulant des pilules ». Auscultation et radio du thorax négatives. À peu de choses près, il est fixé depuis six mois dans son état actuel.

Devant cet état et cette évolution, nous pensons pouvoir conclure :

1° au diagnostic de démence précocissime, avec le pronostic pessimum que comporte la stabilisation psychique et somatique de la maladie ;

2° quant à l'étiologie, nous ne pouvons trancher du rôle éventuel d'une encéphalite épidémique, pour laquelle les présomptions que nous fournit l'observation sont insuffisantes : contact certain avec un encéphalitique, épisode infectieux au début, mais caractère très réduit et très fugace des rares signes cliniques qui auraient une valeur de probabilité.

En l'absence de renseignements plus précis, nous ne pouvons nous prononcer sur l'existence possible d'une réaction méningée, au moment où l'enfant a fait très probablement une thrombo-phlébite du golfe de sa jugulaire.

3° Notons enfin l'existence antérieure d'un certain état de débilité mentale et la signification très probablement déjà pathologique des facultés brillantes reconnues chez l'enfant, évolution déjà notée dans des observations de démence précocissime, et particulièrement dans une de Jost, de Strasbourg³¹.

M. COURTOIS. — Je crois que la mastoïdite suppurée, par sa réaction sur les méninges, a pu jouer un rôle plus probable que l'hypothétique contagion de l'encéphalite du cousin.

M. XAVIER ABELY. — La tuberculose a pu jouer également un rôle.

⁽⁶²⁴⁾M. LACAN — Il ne semble pas y avoir eu de manifestation tuberculeuse certaine dans le passé du sujet. Notre enquête ne nous permet pas de trancher s'il y eut une réaction méningée au cours des complications de la mastoïdite.

³¹. Dr W. JOST. *Dementia praecocissima*. Travaux de la clinique de Strasbourg, 1927, p. 191.

« *Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience* » fut publié dans le numéro 1 de la *Revue Minotaure*, Éditions Albert Skira, Paris, qui parut en même temps que le numéro 2, le 1^{er} juin 1933. Ce texte fut repris dans *Premiers écrits sur la paranoïa* publié à la suite de la thèse *Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, édité au Seuil en 1975, p. 68-69.

⁽⁶⁸⁾ Entre tous les problèmes de la création artistique, celui du style requiert le plus impérieusement, et pour l'artiste lui-même, croyons-nous, une solution théorique. L'idée n'est pas sans importance en effet qu'il se forme du conflit, révélé par le fait du style, entre la création réaliste fondée sur la connaissance objective d'une part, et d'autre part la puissance supérieure de signification, la haute communicabilité émotionnelle de la création dite stylisée. Selon la nature de cette idée, en effet, l'artiste concevra le style comme le fruit d'un choix rationnel, d'un choix éthique, d'un choix arbitraire, ou bien encore d'une nécessité éprouvée dont la spontanéité s'impose contre tout contrôle ou même qu'il convient d'en dégager par une ascèse négative. Inutile d'insister sur l'importance de ces conceptions pour le théoricien.

Or, il nous paraît que le sens pris de nos jours par la recherche psychiatrique offre à ces problèmes des données nouvelles. Nous avons montré le caractère très concret de ces données dans des analyses de détail portant sur des écrits de fous. Nous voudrions ici indiquer en termes forcément plus abstraits quelle révolution théorique elles apportent dans l'anthropologie.

La psychologie d'école, pour être la dernière venue des sciences positives et être ainsi apparue à l'apogée de la civilisation bourgeoise qui soutient le corps de ces sciences, ne pouvait que vouer une confiance naïve à la pensée mécaniste qui avait fait ses preuves brillantes dans les sciences de la physique. Ceci, du moins, aussi longtemps que l'illusion d'une infaillible investigation de la nature continua de recouvrir la réalité de la fabrication d'une seconde nature, plus conforme aux lois d'équivalence fondamentales de l'esprit, à savoir celle de la machine. Aussi bien le progrès historique d'une telle psychologie, s'il part de la critique expérimentale des hypostases du rationalisme religieux, aboutit dans les plus récentes psycho-physiques à des abstractions fonctionnelles, dont la réalité se réduit de plus en plus rigoureusement à la seule mesure du rendement physique du travail humain. Rien, en effet, dans les conditions artificielles du laboratoire, ne pouvait contredire à une méconnaissance si systématique de la réalité de l'homme.

Ce devait être le rôle des psychiatres, que cette réalité sollicite de façon autrement impérieuse, de rencontrer et les effets de l'ordre éthique dans les transferts créateurs du désir ou de la libido, et les déterminations structurales de l'ordre nouménal dans les formes primaires de l'expérience vécue : c'est-à-dire de reconnaître la primordialité dynamique et l'originalité de cette expérience (*Erlebnis*) par rapport à toute objectivation d'événement (*Geschehnis*).

Nous serions pourtant en présence de la plus surprenante exception aux lois propres au développement de toute superstructure idéologique si ces faits avaient été aussitôt reconnus que rencontrés, aussitôt affirmés que reconnus. L'anthropologie qu'ils impliquent rend trop relatifs les postulats de la physique et de la morale rationalisantes. Or ces postulats sont suffisamment intégrés au langage courant pour que le médecin qui entre tous les types d'intellectuels est le plus constamment marqué d'une légère arriération dialectique, n'ait pas cru naïvement les retrouver dans les faits eux-mêmes. En outre il ne faut pas méconnaître que l'intérêt pour les malades mentaux est né historiquement de besoins d'origine juridique. Ces besoins sont apparus lors de l'instauration formulée, à la base du droit, de la conception philosophique bourgeoise de l'homme comme doué d'une liberté morale absolue et de la responsabilité comme propre à l'individu (lien des Droits de l'homme et des recherches initiatrices de Pinel et d'Esquirol). Dès lors la question majeure qui s'est posée pratiquement à la science des psychiatres, a été celle, artificielle, d'un tout-ou-rien de la déchéance mentale (art. 64 du Code pénal).

Il était donc naturel que les psychiatres empruntassent d'abord l'explication des troubles mentaux aux analyses de l'école et au schéma commode d'un déficit quantitatif (insuffisance ou déséquilibre) d'une fonction de relation avec le monde, fonction et monde procédant d'une même abstraction et rationalisation. Tout un ordre de faits, celui qui répond au cadre clinique des démences, s'y laissait d'ailleurs assez bien résoudre.

C'est le triomphe du génie intuitif propre à l'observation, qu'un Kraepelin, bien que tout engagé dans ces préjugés théoriques, ait pu classer, avec une rigueur à laquelle on n'a guère ajoutée, les espèces cliniques dont l'énigme devait, à travers des approximations souvent bâtarde (dont le public ne retient que des mots de ralliement : schizophrénie, etc.), engendrer le relativisme nouménal inégalé, des points de vue dits phénoménologiques de la psychiatrie contemporaine.

Ces espèces cliniques ne sont autres que les psychoses proprement dites (les vraies « folies » du vulgaire). Or les travaux d'inspiration phénoménologiques sur ces états mentaux (celui tout récent par exemple d'un Ludwig Binswanger sur l'état dit de ⁽⁶⁹⁾« fuite des idées » qu'on observe dans la psychose maniaque-dépressive, ou mon propre travail sur « la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité ») ne détachent pas la réaction locale, et le plus souvent remarquable seulement par quelque discordance pragmatique, qu'on peut y individualiser comme trouble mental, de la totalité de l'expérience vécue du malade qu'ils tentent de définir dans son originalité. Cette expérience ne peut être comprise qu'à la limite d'un effort d'assentiment ; elle peut être décrite valablement comme une structure cohérente d'une appréhension nouménale immédiate de soi-même et du monde. Seule une méthode analytique d'une très grande rigueur peut permettre une telle description ; toute objectivation est en effet éminemment précaire dans un ordre phénoménal qui se manifeste comme antérieur à l'objectivation rationalisante. Les formes explorées de ces structures permettent de les concevoir comme différenciées entre elles par certains hiatus qui permettent de les typifier.

Or, certaines de ces formes de l'expérience vécue, dite morbide, se présentent comme particulièrement fécondes en modes d'expression symboliques, qui, pour être irrationnels dans leur fondement, n'en sont pas moins pourvus d'une signification intentionnelle éminente et d'une communicabilité tensionnelle très élevée. Elles se rencontrent dans des psychoses que nous avons étudiées particulièrement, en leur conservant leur étiquette ancienne et étymologiquement satisfaisante de « paranoïa ».

Ces psychoses se manifestent cliniquement par un délire de persécution, une évolution chronique spécifique et des réactions criminelles particulières. Faute d'y pouvoir déceler aucun trouble dans le maniement de l'appareil logique et des symboles spatio-temporo-causaux, les auteurs de la lignée classique n'ont pas craint de rapporter paradoxalement tous ces troubles à une hypertrophie de la fonction raisonnante.

Pour nous, nous avons pu montrer non seulement que le monde propre à ces sujets est transformé bien plus dans sa perception que dans son interprétation, mais que cette perception même n'est pas comparable avec l'intuition des objets, propre au civilisé de la moyenne normale. D'une part, en effet, le champ de la perception est empreint chez ces sujets d'un caractère immanent et imminent de « signification personnelle » (symptôme dit interprétation), et ce caractère est exclusif de cette neutralité affective de l'objet qu'exige au moins virtuellement la connaissance rationnelle. D'autre part l'altération, notable chez eux des intuitions spatio-temporelles modifie la portée de la conviction de réalité (illusions du souvenir, croyances délirantes).

Ces traits fondamentaux de l'expérience vécue paranoïaque l'excluent de la délibération éthico-rationnelle et de toute liberté phénoménologiquement définissable dans la création imaginative.

Or, nous avons étudié méthodiquement les expressions symboliques de leur expérience que donnent ces sujets : ce sont d'une part les thèmes idéiques et les actes significatifs de leur délire, d'autre part les productions plastiques et poétiques dont ils sont très féconds.

Nous avons pu montrer :

1.— La signification éminemment humaine de ces symboles, qui n'a d'analogue, quant aux thèmes délirants, que dans les créations mythiques du folklore, et, quant aux sentiments animateurs des fantaisies, n'est souvent pas inégale à l'inspiration des artistes les plus grands (sentiments de la nature, sentiment idyllique et utopique de l'humanité, sentiment de revendication antisociale).

2.— Nous avons caractérisé dans les symboles, une tendance fondamentale que nous avons désignée du terme d' « identification itérative de l'objet » : le délire se révèle en effet très fécond en fantasmes de répétition cyclique, de multiplication ubiquiste, de retours périodiques sans fin des mêmes événements, en doublets et triplets des mêmes personnages, parfois en hallucinations de dédoublement de la personne du sujet. Ces intuitions sont manifestement parentes de processus très constants de la création poétique et paraissent l'une des conditions de la typification, créatrice du style.

3.— Mais le point le plus remarquable que nous avons dégagé des symboles engendrés par la psychose, c'est que leur valeur de réalité n'est en rien diminuée par la genèse qui les exclut de la communauté mentale de la raison. Les délires en effet n'ont besoin d'aucune interprétation pour exprimer par leurs seuls thèmes, et à merveille, ces complexes instinctifs et sociaux que la psychanalyse a la plus grande peine à mettre au jour chez les névrosés. Il est non moins remarquable que les réactions meurtrières de ces malades se produisent très fréquemment en un point névralgique des tensions sociales de l'actualité historique.

Tous ces traits propres à l'expérience vécue paranoïaque lui laisse une marge de communicabilité humaine, où elle a montré, sous d'autres civilisations, toute sa puissance. Encore ne l'a-t-elle pas perdu sous notre civilisation rationalisante elle-même : on peut affirmer que Rousseau, chez qui le diagnostic de paranoïa typique peut être porté avec la plus grande certitude, doit à son expérience proprement morbide la fascination qu'il exerça sur son siècle par sa personne et par son style. Sachons aussi voir que le geste criminel des paranoïaques émeut parfois si loin la sympathie tragique, que le siècle, pour se défendre, ne sait plus s'il doit le dépouiller de sa valeur humaine ou bien accabler le coupable sous sa responsabilité.

On peut concevoir l'expérience vécue paranoïaque et la conception du monde qu'elle engendre, comme une syntaxe originale, qui contribue à affirmer, par les liens de compréhension qui lui sont propres, la communauté humaine. La connaissance de cette syntaxe nous semble une introduction indispensable à la compréhension des valeurs symboliques de l'art, et tout spécialement aux problèmes du style, — à savoir des vertus de conviction et de communion humaine qui lui sont propres, non moins qu'aux paradoxes de sa genèse, — problèmes toujours insolubles à toute anthropologie qui ne sera pas libérée du réalisme naïf de l'objet.

« Un cas de perversion infantile par encéphalite épidémique précoce diagnostiqué sur un syndrome moteur fruste », présentation par MM. Georges Heuyer et Jacques Lacan lors de la séance du 13 juillet 1933 à la Société Médico-Psychologique, paru dans les *Annales Médico-Psychologiques* 1933 tome 2, pp. 221-223.

⁽²²¹⁾L. 14 ans. — Sexe masculin. Aucune anomalie dans les stades du développement somatique et mental. Rien d'autre dans les antécédents familiaux, qu'une fausse couche de la mère.

Actuellement, niveau mental nettement supérieur, aux tests de Terman. $Q\ I = I$. L'enfant, néanmoins, n'a pu passer son certificat d'études primaires, du fait d'un retard scolaire, causé par les renvois successifs qui ont mis fin, dans des délais toujours assez brefs, à chacune de ses nombreuses expériences scolaires. Après divers essais infructueux dans plusieurs écoles communales, il n'a pu être gardé non plus dans des établissements de rééducation spécialisés. Une tentative récente de placement en apprentissage chez un orfèvre a échoué également.

Les manifestations qui rendent son adaptation impossible sont apparues entre l'âge de six et sept ans. Elles n'ont pas depuis changé essentiellement de fréquence ni de caractère.

Il s'agit d'impulsions perverses, le plus souvent malignes, fréquemment agressives et dangereuses. Elles surviennent de façon très brusque, sous une forme le plus souvent très inattendue. Il n'y a pas d'amnésie ; l'enfant ne manifeste aucun remords à leur sujet. Il est difficile actuellement, après de nombreux examens médicaux, d'apprécier à l'interrogatoire le degré de leur caractère coercitif dans la conscience de l'enfant.

Une des plus éclatantes parmi les premières manifestations fut que l'enfant s'exhiba déshabillé en pleine classe, à l'âge de 7 ans. On l'amena consulter alors à la Clinique psychiatrique de Ste-Anne, où l'examen neurologique et humoral (ponction lombaire pratiquée), fut déclaré négatif.

Depuis, on peut noter une suite ininterrompue d'initiatives malignes, dont les plus graves et les plus brutales sont aussi les plus impulsives et les moins complexes. Ces brutalités s'exercent le plus souvent sur des camarades d'école : coups, cruautés, farces perverses. Tout récemment, il devait quitter un internat professionnel à l'usage des enfants difficiles pour avoir grièvement blessé à la main, d'un coup des pointes d'une fourchette, un de ses voisins de réfectoire. Revenu chez ses parents, il provoque chez ceux-ci les plus grandes craintes pour ses deux sœurs, une son aînée, l'autre plus jeune, sur lesquelles il exerce les mêmes sévices.

Il faut noter également un vol impulsif, qui a mis fin à la récente tentative d'apprentissage, où l'enfant s'était au reste montré peu apte manuellement.

Mise à part une légère lenteur psychique, le contact avec l'enfant se ⁽²²²⁾montre, à l'interrogatoire, normal. On n'a pas l'impression d'un schizoïde, mais plutôt d'un épileptoïde. Seule sa réaction, quand on évoque ses méfaits, reste énigmatique par son atonie.

Les parents et les éducateurs, à bout de ressources, envoient l'enfant à notre consultation, il y a 3 mois.

Nous constatons un faciès un peu figé, un balancement normal des membres supérieurs pendant la marche, pas de signe d'hypertonie manifeste, pas de signe dit de la roue dentée, pas de troubles de la réflexivité tendineuse.

Mais, par contre, un syndrome moteur, fruste certes, mais sur la netteté duquel nous désirons attirer l'attention : un tremblement palpébral marqué dans le mouvement tenu de la fermeture des paupières, un tremblement fibrillaire de la langue, des fibrillations concomitantes de l'orbiculaire des lèvres. L'écriture, d'autre part, montre un très fin tremblement, d'une grande ténuité certes, mais qui suffit au premier regard à la classer dans les écritures dites « neurologiques ».

Il est à remarquer, en outre, que les tests d'adresse manuelle étalonnés, dont nous nous servons dans notre service pour l'orientation professionnelle des enfants ont donné,

appliqués à notre sujet, des résultats d'une anomalie absolument hors pair. Ces tests consistent en serrages d'écrous, enfilages d'aiguilles, de perles, ajustages de chevilles et comportent un travail de triage et de manipulation des objets qui permet de juger la motricité de l'enfant, et d'en dissocier les facteurs primaires des divers niveaux d'organisation dont elle est susceptible (attention, rythme, éducatibilité, discernement, organisation). Le travail est observé, chronométré et noté sur quatre quartiles étalonnés par l'expérience. Chez notre enfant, qui ne présente aucun signe de débilité motrice, tous les résultats sans exception se situent à la limite inférieure du dernier quartile. Ces résultats se révèlent à l'observation comme dus avant tout à l'extrême lenteur des mouvements ; ensuite viennent des erreurs fréquentes d'attention, des chutes fréquentes des objets, une certaine puérilité du comportement qui se marque dans une mauvaise observation du travail à faire. Le noyau moteur de cette réaction est donc une bradykinésie qui vient s'ajouter aux signes déjà notés.

Une parésie de la convergence oculaire vient signer la portée de tout ce syndrome et nous permet de donner sa valeur véritable à un antécédent infectieux précoce, survenu à l'âge de 2 ans, et qui s'est manifesté pendant sept ou huit mois par une somnolence permanente dont les sollicitations extérieures ne tiraient le jeune sujet que de façon toute instantanée. Des périodes de somnolence ont été notées depuis à plusieurs reprises. Récemment encore, l'enfant s'endormait sur son travail d'apprenti-orfèvre.

En l'absence de tout signe neurologique ou humoral plus précis (B.-W. dans le sang négatif. P.-L., B.-W. négatif. Alb. : 0,20.⁽²²³⁾ Sucre : 0,70. Un élément par mm³), ce syndrome moteur fruste et ces antécédents nous permettent, croyons-nous, d'affirmer la pathogénie des troubles du caractère, et de les rattacher à ceux qu'on décrit classiquement dans la névrite épidémique.

Ce cas nous a paru intéressant à communiquer pour inciter à rechercher les symptômes les plus frustes de l'organicité, chaque fois qu'on se trouve en présence de cette classe de troubles, définie de façon purement résiduelle et certainement hétérogène, qu'on appelle les perversions instinctives essentielles de l'enfant.

Compte rendu par Jacques Lacan de la 84^{ème} Assemblée de la Société Suisse de Psychiatrie à Prangins les 7-8 octobre 1933. Paru dans l'Encéphale 1933, n° 8, pp. 686-695.

⁽⁶⁸⁶⁾ Nous limitons ce compte rendu aux deux séances de travaux scientifiques consacrés au problème à l'ordre du jour de l'hallucination. Trois rapports. Une discussion. Des communications.

Nous ne pouvons que signaler les remarquables indications du ⁽⁶⁸⁷⁾ discours d'ouverture du docteur R. de Saussure, président du Congrès, qui, rappelant très heureusement la filiation intellectuelle de Pinel au botaniste Boissier-Sauvage, oppose l'« esprit de naturaliste » qui anime la psychiatrie française à l'esprit de spéculation sur l'essence, qui marque la tradition allemande depuis ses origines Stahliennes ; c'est pour souhaiter que l'étude de nos problèmes soit abordée dans un esprit de synthèse.

Le rapport du professeur H. Maier de Zurich nous donne tout d'abord une revue générale des diverses théories anciennes et modernes de l'hallucination. S'il insiste sur la critique clinique des faits, telle qu'elle s'est achevée pour l'école allemande dans la séparation, reprise par Jaspers, des hallucinations vraies et des pseudo-hallucinations, il cite en passant les théories mécaniques de l'hallucination, projection d'une activité corticale automatique, telles qu'avec Tamburini et Tanzi elles ont joué leur rôle dans l'interprétation même des phénomènes. C'est pour rejeter dans leur ensemble les conceptions anciennes, qui pour lui pèchent par le point de vue même qui les fonde. Les distinctions en effet, produites comme essentielles au problème, entre sensation, perception, représentation, n'ont à ses yeux qu'une valeur didactique, mais sont sans valeur clinique, dans la mesure même où les critères de « matérialité », de « réalité », d'« intensité » se sont révélés insuffisants pour définir les perceptions morbides.

Il faut désormais étudier l'hallucination non comme un phénomène isolé ou comme une entité psychologique, mais dans ses rapports avec la personnalité totale et les altérations de celle-ci. Ce point de vue se trouve en accord avec Goldstein, Monakow et Mourgue et les tendances les plus jeunes de la psychiatrie française. C'est sur lui que le professeur Maier fonde sa division génétique des hallucinations qu'il répartit ainsi :

1° Les *hallucinations « catathymiques » ou psychogènes* (le terme de catathymie créé par l'auteur désigne la formation de complexes associatifs sous l'influence de facteurs affectifs). Ces hallucinations sont psychogènes, non seulement quant à leur contenu mais encore quant à leur origine, pour autant que l'affaiblissement de conscience qui les conditionne relève aussi de causes psychiques. De telles hallucinations se rencontrent dans des états oniriques et hypnotiques, dans des délires psycho-névrotiques, dans les hallucinations téléologiques pré-suicidaires, souvent salvatrices.

2° Les *hallucinations à la fois catathymiques et organiques*. Elles sont psychogènes quant à leur contenu, mais relèvent quant à leur origine d'un affaiblissement de la conscience spécifique de tel processus pathologique du système nerveux, schizophrénie, épilepsie, mélancolie.

3° Les *hallucinations d'origine toxique*. Leur contenu est simple, généralement indépendant des facteurs catathymiques et conditionné par l'état du système nerveux. Leur origine est l'affaiblissement de conscience propre aux intoxications exogènes (alcool, cocaïne, mescaline) ou endogènes (délires aigus, urémiques, etc.). Les contenus catathymiques ⁽⁶⁸⁸⁾ observés dans certaines ivresses alcooliques par exemple, tiennent à des dispositions schizophréniques antérieures.

4° Les *hallucinations d'origine organique pure*. Celles-ci relèvent des affaiblissements profonds de la conscience qu'on observe dans les lésions anatomiques corticales ou sous-corticales de la paralysie générale, de l'encéphalite, de la sénilité ou des traumatismes crâniens.

Le rapport de notre collègue et ami H. Ey³² résume la position d'ensemble du problème des hallucinations, telle qu'elle se dégage des différentes études de critique théorique et d'analyse clinique, fragmentées à la mesure de la complexité des faits, qui ont été le fruit de

³². Les trois rapports doivent paraître in extenso dans les Archives Suisses de Neurologie et de Psychiatrie.

sa collaboration avec le professeur Claude. Une harmonie saisissante y apparaît entre ses prémisses qui sont, comme on le sait, d'analyse psychologique, ou pour mieux dire, gnoséologique du phénomène de l'hallucination, et les conclusions qui sont toutes cliniques et permettent non seulement un groupement de malades plus conforme aux faits, mais, contrairement à une illusion simpliste, une plus juste et plus vaste appréciation des facteurs organiques en cause.

C'est en effet sur la considération des rapports de l'image, de la sensation et de l'hallucination que le rapporteur fonde sa critique expérimentale des rapports entre la valeur de sensorialité et la valeur de réalité des phénomènes hallucinatoires. On sait que c'est sur une confusion de ces deux derniers termes que repose cette théorie de l'hallucination qui, pour se prétendre la théorie organiciste par excellence, n'a droit en fait qu'à celui de *théorie mécanique* de l'hallucination. Son impuissance est ici démontrée, comme de toute théorie où l'hallucination est considérée abstraitement comme un phénomène élémentaire : l'hallucination est en effet essentiellement croyance à l'objet sans objet, fondée sur une perception (c'est l'hallucination vraie) ou sans perception (ce sont les pseudo-hallucinations, les sentiments xénopathiques, etc.). Impossible donc sans l'intégrer dans l'état mental d'où elle procède, d'expliquer la croyance délirante, non plus que le sentiment xénopathique ou l'assentiment convictionnel, ni les degrés de l'intégration subjective ou de la projection spatiale, toutes qualités qui se révèlent infiniment variables et non corrélatives, pour peu qu'on se garde de donner valeur d'objets à telles déclarations systématiquement choisies du malade, et de méconnaître les variations de celles-ci, leurs postulats implicites, leur valeur métaphorique et les difficultés propres à leur expression.

Seule une telle analyse permet de donner leur véritable place aux hallucinations et aux pseudo-hallucinations dans les états oniriques et les états psycholeptiques (véritables types de *l'état hallucinatoire*), et dans les délires d'influence, dans les états oniroïdes d'action extérieure, dans les syndromes d'action extérieure type Claude (types des *états pseudo-hallucinatoires*).

On opposera aux hallucinations ainsi définies les *hallucinoses* comme ⁽⁶⁸⁹⁾des symptômes sensoriels isolés, ayant fréquemment un caractère perceptif, mais sans croyance à la réalité de l'objet, sans délire.

Or, l'hallucinose se manifeste en clinique comme ayant un rapport symptomatique direct avec une lésion neurologique, sinon par le mécanisme de plus en plus problématique de l'excitation du centre, du moins par celui de la désintégration fonctionnelle.

Les hallucinations et les pseudo-hallucinations au contraire, phénomènes de la connaissance, manifestent par rapport à ses facteurs organiques, cet *écart organo-psychique* qui fait l'originalité de la psychiatrie. Mais sans la mesure de cet écart qui est pour chaque phénomène l'objet propre de la science psychiatrique, impossible d'apprécier à leur juste valeur, c'est-à-dire sans les confondre, les conditions des états hallucinatoires, pseudo-hallucinatoires et des hallucinoses. Le rapporteur est ainsi amené par les conséquences mêmes de son investigation, et non en limitation de leur portée, à admettre deux types de chutes de niveau psychique, causes des troubles hallucinatoires :

- 1° Les chutes de niveau psychique par troubles neuro-biologiques.
- 2° Les chutes de niveau par troubles affectifs.

Si, dans les premières, les états oniriques, les états psycholeptiques, les états de dissociation pseudo-hallucinatoires se montrent provoqués par les infections, les intoxications les plus diverses et une grande variété de lésions neurologiques, dans les secondes prédominent les mécanismes d'ambivalence affective, les attitudes d'objectivation propres à certains états délirants, qu'ils soient liés eux-mêmes à un épisode organique passager ou bien purement psychogénétique. Mais de même que dans ce second groupe n'est pas masqué le mécanisme physiologique de l'émotion, dans le premier joue un rôle efficace la personnalité, c'est-à-dire tout le complexe historico-idéo-social, dans lequel nous avons nous-mêmes tenté de la définir.

Le rapport du docteur H. Flournoy de Genève se limite dans le problème en question au point de vue psychanalytique. Dans une première partie il expose la doctrine commune de la psychanalyse sur l'hallucination. La psychogenèse en est constituée par la réalisation d'un désir, créatrice non pas d'une image-souvenir, mais d'une image de perception. Cette création ressortit à l'état de veille d'une véritable régression dans le cycle sensorio-psychomoteur, régression topique (laquelle est fonction de l'intensité des pulsions) ; il s'ajoute à elle une régression chronologique, où se marque l'influence des souvenirs refoulés. Le caractère pénible de nombreuses hallucinations est loin d'exclure une telle genèse, si l'on prend garde à la finalité de tels contenus hallucinatoires, à leur caractère symbolique, et si l'on tient compte des processus d'autopunition d'une importance si capitale. La structure des psychoses hallucinatoires ne serait pas suffisamment caractérisée si l'on ne soulignait que la rupture du moi avec la réalité y prend la forme d'un véritable envahissement du moi (psychoses non de défense, *Abwehr-psychosen*, – mais de submersion, ⁽⁶⁹⁰⁾ *Überwältigung-psychosen*). Il s'agit en réalité d'une véritable régression à une phase primitive hallucinatoire du moi, que postule la doctrine de Freud, et qui correspond au stade du narcissisme. Les hallucinations auditives verbales, tant par leur connexion avec la verbo-motricité que par leur contenu, révèlent cependant une autre genèse en relation avec le sur-moi.

Dans une deuxième partie de considérations personnelles extrêmement suggestives, le rapporteur démontre l'indissolubilité essentielle du contenu et de la forme dans le symptôme en psychiatrie et fonde sur ce fait la valeur véritablement biologique de la psychanalyse. Il groupe ensuite tous les faits, depuis la psychologie de l'enfant jusqu'aux « dispositions hallucinatoires » admises par Bleuler comme normales chez l'adulte et chez le vieillard, qui peuvent être considérés comme les résidus cliniques de cette phase primitive hallucinatoire et permettent d'en considérer l'hypothèse comme fondée. Il répartit enfin les facteurs étiologiques des troubles hallucinatoires sous trois chefs :

1° Altération du système nerveux central.

2° Perturbation du système organo-végétatif, où il range non seulement des faits comme ceux qu'a mis en valeur Head dans les affections viscérales, mais les hallucinations téléologiques antisuicides.

3° Les traumatismes affectifs et émotionnels. Il conclut en démontrant le parallélisme entre la psychanalyse et les plus récentes théories dites organicistes, c'est-à-dire tout spécialement le travail de Mourgue, présent à l'esprit de tous dans un tel Congrès.

La discussion est ouverte par une *intervention du professeur Claude*. Écartant les divergences d'esprit et de méthode qui peuvent le séparer des rapporteurs, il veut concentrer le débat sous le point de vue clinique. Il montre les nombreuses variétés tant qualitatives qu'évolutives du symptôme hallucinatoire. Cette complexité même exige une discipline terminologique, dont le professeur Claude montre toute l'importance par des exemples appropriés, tels que le paradoxe de l'usage de certains termes chez certains auteurs, celui d'hallucinoïse par exemple chez Wernicke ; les définitions même d'Esquirol ou de Ball lui paraissent de peu d'usage pratique. Ce qui ressort de l'expérience de la clinique, ce sont certains groupes bien définis :

1° les états d'hallucinoïse, dont les perceptions morbides empruntent certains caractères à l'hallucination, mais n'entraînent pas la croyance à l'objet, sont dépourvues de charge affective et ne s'intègrent pas à la personnalité du sujet ; ce sont des troubles de nature neurologique ;

2° les hallucinations vraies, dont M. Claude précise les caractères de qualité sensorielle et de nature délirante, et où, à côté des mécanismes psychogéniques, il faut admettre des déterminismes organiques, comme le montrent les faits qu'il a récemment étudiés dans l'encéphalopathie parkinsonienne ;

3° les pseudo-hallucinations, aux aspects symptomatiques multiples, mais tous intégrés à la personnalité, dont il a montré dès longtemps ⁽⁶⁹¹⁾ les rapports avec les manifestations de

rumination mentale, les hyper-endophasies et où se marque une objectivation évidente des préoccupations du sujet.

Le professeur *Lhermitte* prend la parole pour opposer à la distinction qu'établissent le professeur Claude et le docteur Ey entre l'hallucination non reconnue et l'hallucination reconnue (dont ils font l'hallucinose), des faits observés chez des délirants séniles où la croyance délirante ne dépend que du fait que l'image hallucinatoire s'accorde ou ne s'accorde pas avec la réalité actuelle. Il proteste contre la séparation arbitraire de la neurologie et de la psychiatrie. Il s'accorde avec Flournoy pour autant qu'il accuse la parenté des états hallucinatoires et du rêve, mais appuie sur la nécessité d'admettre, à côté du dynamisme du désir, un état fonctionnel spécial, *l'hallucinatory state*.

Le professeur *L. van Bogaërt* souligne l'intérêt de ces recherches pour les neurologistes ; il insiste sur leur convergence avec les points de vue actuels de la neurologie, très éloignés de la détermination immédiate et irritative du symptôme par la lésion ; il pose la question du classement nosologique, des photopsies, chromatopsies, hyperacousies et autres phénomènes sensoriels élémentaires.

La discussion ne s'achèvera qu'après les communications diverses dont nous regrettons de ne pouvoir assez mettre en valeur les éléments d'intérêt souvent multiples.

L'hallucination pédonculaire, par *M. Lhermitte*³³ – Lésions focales, infection encéphalitique épidémique, intoxication barbiturique, néoplasies. Hallucinations visuelles, état affectif spécial. Rythme vespéral. Hallucinations critiquées, mais seulement de façon relative. Troubles corrélatifs de la fonction hypnique. Tous ces caractères font supposer que l'état hallucinatoire, lié à la lésion mésentéphalique, relève de la fonction active du sommeil : le rêve.

Hallucinations et phénomènes oculogyres, par *M. L. van Bogaërt*. – Communication fondée sur trois observations remarquables dont deux déjà publiées du moins en partie. Le premier cas³⁴ accès oculogyre avec héli-anesthésie et troubles paréto-apraxiques (remarquables en ce que l'origine perceptive peut en être mise en évidence), s'est compliqué d'une héli-algo-hallucinose très pénible avec perception anormale des dimensions du corps du même côté que les troubles anesthésiques. Le second cas comporte durant l'accès une agnosie visuelle avec des troubles hallucinosiques visuels, qui semblent constitués par des photopsies animées et sont réductibles par l'intermédiaire de réactions vestibulaires. Le troisième cas, crises oculogyres avec parkinsonisme et adiposité, présente d'une part des crises d'hallucinose où la malade revit dans un état de lucidité critique et d'indifférence⁽⁶⁹²⁾ affective des scènes de sa vie infantile la plus émouvante, d'autre part des états oniriques confusionnels avec conviction délirante. L'auteur conclut en admettant la parenté fonctionnelle des crises oculogyres et de l'état de sommeil, comme de deux états d'inhibition progressive d'extension et de profondeur variable, ayant certains signes en commun, modifiables par des influences de même nature. Il insiste très pertinemment sur le rôle dans le mécanisme hallucinatoire des troubles perceptifs et gnosiques associés aux troubles de la proprioceptivité. Il évoque les travaux importants de Steck de Lausanne sur des cas analogues.

Le syndrome hallucinatoire (automatisme mental) en pathologie générale. Le syndrome mystique. Un cas de syndrome hallucinatoire de type mystique au cours d'une syphilis cérébrale, par *M. G. de Morsier*, de Genève. – Le syndrome hallucinatoire de l'automatisme mental considéré comme typique a été rencontré dans des cas d'étiologie manifestement organique, tels que : fièvre typhoïde, encéphalite psychosique, anémie aiguë, ostéite fibreuse avec hypercalcémie réductible après thyroïdectomie, hypertension intracrânienne, traumatisme crânien, etc. Une très belle observation de syndrome mystique est une

³³. Cf. *Lhermitte* : *Encéphale*, 1932, n° 5.

³⁴. Cf. *Delbeke* et *van Bogaërt* : *Encéphale*, déc. 1928 (Obs. I et III). *L. van Bogaërt* et *Helsmoortel*, *R. N.*, 1927, n° 6.

excellente occasion pour l'auteur de critiquer les quatre tendances psychogènes admises depuis Leuba par le plus grand nombre des auteurs à la base du syndrome mystique.

Des hallucinations « in statu nascendi », par M. M. *Boss*, de Zurich. — Curieux cas d'hallucinations du type schizophrénique, apparues en même temps que des pulsions agressives, au cours du traitement psychanalytique d'une névrose. L'auteur y voit le dernier retranchement où se réfugient, après d'autres manifestations névrotiques, les résistances du malade. Ce cas s'est terminé, grâce à la poursuite du traitement, par la guérison.

De quelques caractères cliniques des hallucinations auditives verbales, par M. F. *Morel*, de Genève. — Toute hallucination auditive verbale nécessite la mise en jeu d'un processus d'idéation dans la forme phonétique exacte que lui donnent les appareils ou une partie des appareils de la parole du malade.

Telle est la loi que l'auteur pose, loi capitale en effet si l'on songe à ce qu'elle implique dans le mécanisme du phénomène. L'auteur écarte pour son étude toute appréciation des caractères proprement sonores de l'hallucination auditive verbale (intensité, timbre, localisation), qu'il faut avec lui reconnaître pour incommensurables et incoordonnables, tant pour le malade que pour l'observateur. Sa loi se dégage d'une recherche, d'autant plus saisissante dans sa précision qu'elle est purement clinique, des *conditions d'apparition* du phénomène. L'auteur formule ainsi un certain nombre de faits d'expérience, d'une analyse extrêmement fine, sur les rapports qui se manifestent entre la vitesse du débit hallucinatoire, le nombre des voix discernées, leurs particularités et troubles phonétiques d'une part, et les mêmes qualités et ⁽⁶⁹³⁾troubles du langage intérieur ou parlé du malade d'autre part. La disparition de l'écho quand le malade parle à haute voix, l'irréductibilité des phénomènes par les manœuvres portant sur le conduit auditif, leur réductibilité par les deux manœuvres : ne pas penser, ne pas respirer, ne sont pas parmi les moindres acquisitions de cette très neuve étude. Pleine de remarques suggestives (on écoute bouche bée, on ne lit pas bouche bée), elle jette une lumière qui restera acquise sur la nature de l'« écho mental » dans ses diverses formes. Constatons qu'elle concourt à reléguer les théories qui l'imaginent comme un écho cérébral centripète.

Les hallucinations au cours du processus de guérison dans les schizophrénies, par M. C.-G. *Tauber*, de Berne. — Au cours de tels cas dont il faut admettre la réalité, tout en gardant au terme de guérison sa valeur relative, l'analyse révèle une certaine régularité dans les phases observées (Max Müller, Mayer-Gross : « Les développements typiques », *typische Verläufe*). Pour les hallucinations, on peut observer :

- 1° leur cessation spontanée ;
- 2° leur persistance avec disparition de la réaction du malade ;
- 3° la progressive transformation de leur valeur affective, par exemple, en influences secourables.

Ce troisième cas semble le plus propice à la psychothérapie qui ne doit pas hésiter alors à agir pathoplastiquement, c'est-à-dire à user des convictions favorables du délire du malade, prémisses habituelles d'une guérison.

Des hallucinations schizophréniques, par M. J. *Wysch*, de Saint-Urbain. — L'auteur en distingue deux types essentiels : les hallucinations physiogènes, primaires, authentiques, appelées aussi pseudo-perceptions ; les hallucinations psychogènes, secondaires, appelées aussi pseudo-hallucinations. Les premières se rencontrent dans les états aigus et le sujet a vis-à-vis d'elles une attitude objective, semblable à celle de l'individu normal vis-à-vis de ses perceptions, attitude qui comporte plus d'indifférence à leur manifestation même qu'à leur valeur significative. Les secondes se rencontrent dans les états de schizophrénie chronique par où l'auteur désigne les états paranoïdes et le malade a vis-à-vis d'elles une attitude subjective ; il les ressent comme beaucoup plus semblables à des « inspirations », ayant par conséquent un caractère intra-individuel net. Cette différence tient peut-être à la structure

psychique (*In-der-Welt-Sein*) propre au paranoïde et se réduirait alors à celle de deux phénomènes différents du même symptôme.

L'auteur enfin signale des cas d'hallucinoïse chronique. Cette communication relève du point de vue phénoménologique, familier à l'école allemande et trop négligé chez nous.

Hallucinations et énergie psychique, par M. *de Jonge*, de Prangins. – Cette communication dont le temps nous a malheureusement ⁽⁶⁹⁴⁾empêché d'entendre plus que les prémisses, nous livre des réflexions profondes sur les fonctions de la quantité et de la qualité dans les phénomènes psychiques.

L'hallucination et le réel par M. *de Montet*, de Vevey. – Communication où le relativisme nouménal le plus radical est introduit dans la considération des phénomènes psychopathologiques eux-mêmes. La qualité pour l'auteur s'en montre toujours insaisissable à la mesure d'aucune réalité ontologique. Pour ces phénomènes comme pour tous les autres, rien ne possède de signification sinon par rapport à autre chose. Les discriminations sagaces, mais impuissantes, de nos théories ne sont que le reflet de cette relativité entre un nombre infini de singularités. Il semble que le problème qu'on agite ici ne soit pas un problème d'ordre médical, c'est le problème de la vérité.

Le *docteur Jung* qui illustre ce Congrès de sa présence, cède à la sympathique insistance du président et apporte son point de vue sur l'hallucination. Il est tiré de l'histoire de la prophétie et des observations qu'il a faites lui-même chez les primitifs africains, *medicine-men* pour la plupart, qu'il a fréquentés et observés. Les hallucinations qu'ils ressentent et qu'ils utilisent ne sont qu'une forme spéciale de cette fonction qu'exprime le mot d'intuition, d'inspiration ou pour être plus exact, ce qu'il y a d'intraduisible dans le mot allemand d'*Einfall* employé par le docteur Jung lui-même. Toutes les transitions existent entre les formes à nous familières et celles proprement hallucinatoires de cette fonction qui est de nature subliminale. Le niveau culture individuel et ambiant influence l'usage, l'interprétation, l'apparition même du phénomène.

La *discussion* est alors reprise. On doit déplorer l'abandon par le professeur Claparède d'une intervention très attendue. Le professeur Vermeulen approuvant dans l'ensemble les positions des rapporteurs, nous apporte des aperçus sur le rôle de l'activité psychique dans la perception normale, bien mis en évidence par les travaux de la *Gestalt-psychologie*. Il esquisse en un tableau, illustré d'observations personnelles et très remarqué, les phases évolutives de la constitution du réel chez l'enfant.

Le *professeur Maier* et le *docteur Flournoy* déclarent n'avoir rien à ajouter sur les positions prises par les interpellateurs.

Le *docteur Ey* répond à certains d'entre eux. C'est pour souligner combien les faits apportés par le professeur van Bogaërt lui paraissent favorables aux distinctions cliniques qu'il soutient. Les phosphènes, acouphènes, algies, paresthésies de toute sorte, lui paraissent rentrer de plein droit dans l'hallucinoïse. Il insiste sur ce que les faits apportés par le professeur Lhermitte lui semblent rentrer dans le cadre des hallucinations liées à des états oniriques et psycholeptiques, et non dans les hallucinoïses. Malgré son accord avec le docteur F. Morel sur le mécanisme fonctionnel que révèle pour les hallucinations auditives verbales sa très fine analyse, H. Ey croit devoir jeter un doute sur la légitimité d'une trop grande précision descriptive en pareille ⁽⁶⁹⁵⁾matière. Derrière l'incontestable évidence des faits apportés par M. de Morsier, Ey cherche une fois de plus querelle à ce qu'il appelle l'esprit de l'automatisme mental : c'est une querelle courtoise. Il conclut en répondant au professeur Lhermitte qu'il ne s'agit pas d'opposer les méthodes de la neurologie et de la psychiatrie dans leur usage par l'observateur qui doit au contraire les employer concurremment, mais à délimiter leur domaine dans les faits.

Nous tenons à remercier en terminant nos collègues de la Société Suisse de psychiatrie pour leur hospitalité confraternelle, qui n'est pas moins large, et c'est tout dire, que leur hospitalité scientifique.

Jacques LACAN.

Présenté à la Société Médico-Psychologique le 27-11-1933 par MM. G. Henyer et Lacan. Publié dans les Annales Médico-Psychologiques 1933, tome II, page 531-546 et résumé dans l'Encéphale 1934, Tome I page 53.

⁽⁵³¹⁾ Les auteurs des premières descriptions du délire subaigu alcoolique ont noté les variétés multiples des formes. Lasègue, qui a décrit le délire des persécutions (archives générales de médecine, 1858) et le délire subaigu alcoolique (Archives générales de médecine, 1868-69), a accumulé les oppositions séméiologiques entre ces deux entités morbides nouvelles, dont il a doté la psychiatrie. Il considère les cas où la clinique montre un mélange des traits caractéristiques de chacune des formes comme des faits d'association morbide, où la suspension du toxique fait facilement retrouver le délire de persécution permanent et pur. Toutefois, dans les observations qu'il rapporte de délire alcoolique subaigu, on s'aperçoit que, dans certaines d'entre elles³⁵, prédominent les hallucinations auditives verbales, que l'agitation motrice corrélative de l'extrême mobilité des hallucinations visuelles est moindre, que l'anxiété n'est pas aussi vive, que le délire prend une forme de menace moins immédiatement imminente, et apparaît plutôt comme une tentative de démonstration raisonnée et systématique.

Ces cas de délire subaigu participent aux caractères même que Lasègue a assignés au « délire des persécution ».

Magnan a repris, dans les mêmes termes que Lasègue, l'opposition des 2 termes cliniques. Dans son mémoire sur l'alcoolisme pour le prix Civrieux, en 1872, il précise les caractères propres aux hallucinations du délire subaigu. Il les définit comme pénibles, comme mobiles, comme ayant pour objet les occupation ordinaires et les préoccupations dominantes du malade ; il analyse leur grande variété sensorielle ; mais il insiste peu sur les hallucinations auditives qui seraient, selon lui, des sensations acoustiques simples avant de devenir des hallucinations verbales. À l'aide d'une phrase de Lasègue lui-même, il oppose la mobilité de ce délire à la stéréotypie du délire chronique. Mais le classement évolutif qu'il fait des délires subaigus l'amène à grouper « certains malades prédisposés, atteints de délire alcoolique, à rechutes fréquentes, et à convalescence souvent entravée par des idées délirantes, affectant plus ou moins la forme du délire partiel ». Les cas qu'il cite se distinguent ⁽⁵³²⁾ par la prédominance des hallucinations auditives verbales et des interprétations délirantes, au sens moderne de ce terme.

Nous insistons sur ces points d'histoire pour montrer comment, dès le début, s'est posée la question du terrain pour l'éclosion de certaines formes spéciales du délire subaigu toxique.

Nous ne ferons pas l'histoire des recherches nombreuses que cette question a suscitées. Il s'agit surtout d'études physiologiques tendant à préciser le terrain neuro-végétatif. Nous ne voulons apporter ici que l'appoint d'un simple fait clinique. Sa constatation nous a été facilitée par la précision qu'a apportée, dans la recherche des hallucinations auditives verbales, le syndrome dit d'automatisme mental. C'est la recherche méthodique des divers éléments de ce syndrome qui nous a permis d'isoler un groupe de cas qui répond à une individualité pressentie et indiquée par Lasègue et par Magnan, et dont nous verrons les caractères. Dans certaines observations d'alcoolisme subaigu, nous avons trouvé un pouls normal ou ralenti, dont la corrélation clinique avec certains éléments du syndrome d'automatisme mental, nous paraît tout à fait importante comme valeur pronostique et comme signification pathogénique. Dans les descriptions qui sont faites de l'alcoolisme subaigu, ou *delirium tremens*, il est classique de décrire l'accélération du pouls ; ce symptôme, plus même que le tremblement, est un élément important du pronostic vital. Or, dans un certain nombre d'observations que l'un de nous a pu faire depuis plusieurs années, à l'Infirmerie spéciale de la Préfecture de Police, certains alcooliques subaigus présentaient un pouls normal, ou ralenti, en même temps qu'existaient des hallucinations

³⁵ In *Études médicales* p. 171, obs. 25, 26, 27. — De l'alcoolisme subaigu, Arch. gén. de Méd 1868-69.

auditives, et quelquefois, un syndrome complet d'automatisme mental, avec un minimum d'hallucinations visuelles. Nous rapporterons d'abord nos observations qui permettront de mettre en évidence les faits cliniques essentiels.

Nous avons classé nos observations en 3 groupes. Dans un premier groupe, il s'agit de formes subaiguës réelles qui se terminent par la guérison. Dans un deuxième groupe, il s'agit de malades qui ont évolué ultérieurement vers un délire chronique de persécution. Enfin, dans un troisième groupe, l'alcoolisme a donné seulement une teinte nouvelle à un déséquilibre qui existait déjà antérieurement.

⁽⁵³³⁾OBSERVATION I. – K. Maurice, 40 ans, interné par l'un de nous le 4 février 1932, avec le certificat suivant :

Infirmierie spéciale 4 février 1932.

Alcoolisme chronique. Idées délirantes de persécution. Hallucinations auditives très actives. Entend des voix à travers les murs. Injures. Menaces. Propositions obscènes. Écho des actes et des lectures. Interprétations : a été intoxiqué par la cocaïne. Moyen érotique employé pour l'intoxiquer. Bande d'ennemis qu'il connaît et qui, par l'intermédiaire de *Ripa*, veut le faire disparaître. Pas de confusion. Pas d'onirisme visuel. Est allé se plaindre spontanément au commissariat de police. Peau chaude et moite. Tremblement digital et lingual. Tendance au myosis. Pouls 72. Aveu d'excès de boisson (3 litres, de plus, apéritifs et cafés arrosés). Obésité. Début il y a 3 semaines.

« Signé : DR Heuyer »

Voici le certificat immédiat fait à Sainte-Anne et à Villejuif :

Immédiat, Asile de Sainte-Anne, 5 février 1932 :

Est atteint d'alcoolisme avec hallucinations pénibles et idées de persécution, excitation passagère et demande de secours au commissariat, insomnie.

« Signé : DR Simon »

Immédiat, Asile de Villejuif, 7 février 1932:

Alcoolisme chronique. Épisode subaigu récent. Corrige actuellement son délire et en reconnaît l'origine. À maintenir provisoirement.

« Signé : Dr MAURICE DUCOSTE »

Quelques jours après son entrée à l'asile de Villejuif, l'un de nous l'examine, avec l'autorisation du Dr Ducosté. Il se trouve en présence d'un sujet un peu obèse, qui répond avec précision aux questions et qui paraît avoir réduit en partie ses croyances délirantes.

Toutefois, on remarque une certaine mimique anxieuse, des formules de perplexité, des modifications du ton de la voix quand il parle de son délire récent.

Il était entré, dit-il, le 31 janvier 1932 à l'hôpital Tenon et n'a pu y rester que 4 jours à cause de son agitation.

Depuis une dizaine de jours, il entendait des voix. Elles lui disaient : « Tu vas mourir, dégueulasse », et puis : « des saloperies, des cochonneries : Enc... ! ». « Je me faisais dans l'idée qu'ils voulaient me tuer. »

Il y a un dialogue entre les voix hostiles et d'autres voix favorables : « Tu vas mourir syphilitique dans un hôpital. » À quoi, d'autres ⁽⁵³⁴⁾voix répondent : « Viens avec nous : c'est malheureux de te laisser mourir comme ça. T'auras de l'argent. » Des voix hostiles elles-mêmes reconnaissent l'injustice de son sort : « T'as été courageux et travailleur, c'est malheureux, mais tu mourras. » D'autres fois, elles se font tentatrices : « Rentre dans notre société. On te donnera 6.000 fr. »

L'élément d'imminence anxieuse propre au toxique alcoolique apparaît dans le contenu des propos qui marquent les délais proches de la menace : « Tu seras mort demain matin..., à 9 heures, je te tuerai. »

Ces voix étaient chuchotées. Il reconnaissait néanmoins ses interlocuteurs, deux de ses voisins, Trub..., avec qui il avait bu « quelques petites chopines » et Bout... Pour les propos encourageants et les marques de compassion, c'était « la femme à Trub... » qui s'en chargeait.

Les phénomènes subtils de l'automatisme mental ne manquaient point au syndrome. Pensait-il à sa femme. ? « Il pense à sa femme », disaient les voix. À sa fille ? « Il pense à sa fille. » De même, ses actes étaient commentés. Prenait-il une attitude indifférente à l'égard des importuns, il entendait dire : « Il est malin, il lit son journal. » Ce journal, derrière lequel il se réfugiait, « on le lisait tout haut en même temps que lui à l'hôpital ».

À noter la perception de mauvaises odeurs sans véritable conviction délirante. Par contre, les vertiges, les fléchissements qu'il éprouve lui avaient fait croire qu'il était empoisonné : « Il m'était venu dans l'idée que c'était de la cocaïne. »

Il y avait une étroite intrication de ces phénomènes hallucinatoires avec les interprétations. S'il a imputé une grande partie de ces phénomènes à ses voisins de lit à l'hôpital, en raison même de ce voisinage (« ils faisaient semblant comme un bruit de revolver »), il a bien compris le sens symbolique de certaines de leurs attitudes : « Ils m'ont fait comprendre que c'était une bande de mauvaises gens. »

L'insomnie existait depuis plusieurs mois, de même les cauchemars se rapportant à « son travail ou à quelque chose qui n'allait pas ». Il ressentait des secousses, des crampes.

Tourneur-robinetier, le sujet s'était livré à l'alcoolisme depuis la mort de sa femme survenue un peu moins d'un mois auparavant. Trois litres de « piccolo » par jour, corsé d'innombrables « apéros » le soir (Byrrh, Turin et Mandarin), formèrent dès lors son régime.

Antécédents. – Sa femme est morte de tuberculose. Un enfant est mort à 4 jours, il y a une fille bien portante.

Il a eu un ictère en 1918 et la grippe en 1932.

Actuellement, il a le ventre un peu gros, un gros foie, un peu de ⁽⁵³⁵⁾ tremblement. Ses pupilles sont inégales, D. > G. ; réagissent bien à la lumière. Le pouls est à 80. Il est bien orienté.

Il sort de l'asile le 3 mars 1933 considéré comme guéri. Il n'a plus été observé depuis.

OBSERVATION II. – Voici une autre observation, peut-être moins typique, dans laquelle le syndrome a une évolution plus lente, a constitué un épisode isolé, sans récurrence, et se terminant par la guérison.

N. Henri, chauffeur, 36 ans. Interné par l'un de nous le 14 juin 1931 :

« Alcoolisme chronique, accidents subaigus, état confusionnel. Amnésie. Désorientation. Obtusion. Onirisme. Poursuite par 3 individus, deux hommes et une femme, qui le surveillaient par un trou du plafond, ils sont armés et le menacent. *Hallucinations auditives. Exposé calme des faits. Peu d'éléments visuels.* Demande spontanée de protection aux agents. Congestion céphalique. Tremblement lingual et digital. Pouls 64.

« Signé : DR HEUYER »

L'un de nous le voit à Sainte-Anne et se trouve en présence d'un sujet qui n'est plus désorienté, mais qui reste marqué d'une nette obtusion intellectuelle. Le type du délire est onirique, avec raptus de fuite, qui est l'origine d'une suite de migrations domiciliaires. Mais il est néanmoins très précis sur les hallucinations auditives, il les interprète. « On voulait le faire quitter sa chambre pour la louer à un prix supérieur. »

L'éthylisme est ancien et s'est trouvé renforcé par un chômage récent.

Le sujet écrit au Préfet de police pour protester contre son internement. La réduction des hallucinations auditives a été rapide, mais en septembre de la même année, nous constatons la persistance de la conviction délirante, dirigée contre la patronne de son hôtel.

Un an après son internement, l'un de nous le revoit à Ville-Evrard. La conviction délirante est réduite. Le malade travaille et est bien noté. Il est bien orienté, mais il conserve une certaine bradypsychie. Il a encore un teint subictérique et un tremblement digital et lingual. Son pouls est à 56.

Il sort en juillet de cette seconde année d'internement et recouvre 6 mois après son permis de conduire.

OBSERVATION III – *F. Gelino*, 31 ans, interné le 14 mars 1932, pour :

« Alcoolisme chronique. Légère confusion. Orientation imparfaite. Automatisme mental. Hallucinations auditives. Voix de dessous de l'étage. Prise et écho de la pensée et des actes. Hallucinations psychomotrices. Pensées étrangères. Troubles cénesthésiques. Secousses « névrosthéniques ». Minimum d'interprétations. Un jeune ⁽⁵³⁶⁾homme de ses amis paraît en être cause. Pas de système de persécution. Anxiété. Crainte d'être guillotiné. Marche automatique, pieds nus, au milieu de la rue. Aveu d'excès de boisson (vin, apéritifs, marc). Tremblement digital et lingual. Cauchemars zoopsiques. Pouls : 72. »

Transféré en Italie. Notons, à la limite de ces délires subaigus, ou l'automatisme mental existe au moins sous la forme d'hallucinations auditives, des délires à prédominance interprétative qui sont eux-mêmes corrélatifs d'un pouls ralenti.

OBSERVATION IV. – *P. Dim* Journalier, 40 ans, interné le 13 juin 1931, avec le certificat suivant :

Idées délirantes de persécution. Interprétations morbides. Depuis trois ans, il est suivi par la police. On prévient partout de son passage. Quand il veut travailler, son patron est prévenu. Probabilité d'hallucinations auditives. Entend des voix avec injures, allusions. Onirisme probable. Poursuite par des individus dans la rue. Les voit aiguïser leurs couteaux. Cauchemars. Rêves de prémonition. Arrêté pour avoir jeté une pierre dans la devanture du journal « Le Matin ». Alcoolisme chronique. Visage vultueux. Tremblement digital et lingual. Légère confusion. Pouls : 64. Syphilis. Chancre en 1919. Quelques injections intraveineuses.

Pas de signes neurologiques.

Début de leucoplasie commissurale.

Ancien légionnaire.

« Signé : Dr HEUYER. »

Maintenu pour persistance des idées de persécution depuis un an. Se dit poursuivi par la police et accusé d'espionnage. Aurait déjà été interné à Marseille il y a 3 ans.

II

Nous allons rapporter maintenant des observations où la question de *terrain* est posée, soit par la note spéciale des réactions, soit par les récides du délire, soit par son *évolution vers la chronicité*. Dans cette série d'observations, il y a encore coexistence d'hallucinations auditives verbales et d'un pouls lent, mais divers éléments permettent de faire entrer en ligne de compte la notion d'un terrain particulier.

Nous rapporterons d'abord des observations que caractérise une note mélancolique avec idées d'auto-accusation et fréquemment une réaction suicide.

Les récides de l'intoxication y sont fréquentes et se reproduisent avec la même note dépressive. L'hérédité y apparaît souvent chargée et les passages à la chronicité s'y rencontrent.

⁽⁵³⁷⁾OBSERVATION V. – *R. Pierre-François* se présente le 7 janvier 1931 au commissariat de police de sa commune et s'y accuse d'avoir commis une dizaine de viols et d'attentats à la pudeur. Il est envoyé à l'Infirmierie. Il est interné par l'un de nous avec le certificat suivant :

« B. Pierre-François, 24 ans, plombier-couvreur.

Alcoolisme chronique. Accidents subaigus. État confusionnel léger. Troubles de la mémoire. Poursuivi par une bande de romanichels qui pénètrent chez lui, l'attendent à la porte, tirent des coups de revolver ; l'ont emporté dans leur roulotte, lui ont piqué le visage. Chez lui, ils ont placé un voile sur un mur, espèce d'écran sur lequel défilaient des hommes et des femmes. Hallucinations visuelles colorées : vêtements bleus, verts, jaunes. Hallucinations auditives. T. S. F. Injures. Accusations d'avoir violé des filles, d'en avoir rendu quelques-unes enceintes. Réaction dépressive. S'est présenté spontanément au commissariat en s'accusant de viols et d'attentats à la pudeur. Intention suicide. Lettres à ses parents. Actuellement, narration d'une tentative de suicide inexistante, production onirique. Visage vultueux. Tremblement digital et lingual. Pouls : 76. Hérité alcoolique : père mort à 52 ans de delirium tremens.

« Signé : Dr HEUYER »

Admis à Sainte-Anne avec le certificat suivant :

Est atteint d'alcoolisme avec accidents subaigus. Hallucinations multiples et pénibles. Frayeurs et tendances au suicide. Insomnies, étourdissements et tremblement des mains ».

« Signé : Dr SIMON ».

Il est signalé dans le service comme halluciné et persécuté. Le certificat de quinzaine du 22 janvier 1931 signale la décroissance des accidents subaigus. Le certificat de sortie du 31 mars 1931 déclare le malade « actuellement calme, ne paraît plus présenter de délire, travaille régulièrement et peut être rendu à sa mère qui le réclame. »

Il est de nouveau interné d'office le 18 février 1932 avec le certificat suivant :

Dégénérescence. Alcoolisme. Troubles prédominants de l'humeur et du comportement. Ivresses subintrantes. Obtusion morale. Négations cyniques. Violences sur sa mère infirme (contusions multiples récentes). Paresse morbide. Instabilité. Tyrannisme familial. Sujet pour asiles spéciaux. Père mort éthylique. Mère débile.

« Signé : Dr DE CLERAMBAULT. »

Le sujet, que l'un de nous examine le 3 avril 1932, est un débile mental ; plombier-couvreur, amputé de la jambe gauche à la suite d'un accident, il était en chômage depuis sa dernière sortie de l'asile. Employé comme cantonnier dans sa commune, « on lui offrait des ⁽⁵³⁸⁾verres ». Sa mère, trépanée à la suite d'un accident d'automobile, devenue infirme sans indemnité, irritable, se querellait fréquemment avec lui. Le sujet avoue les violences auxquelles il s'est laissé aller dans ces disputes.

Émotivité. Instabilité du pouls. Tremblement. Réduction actuelle des convictions délirantes. Maintenu néanmoins en raison de la situation familiale particulière. Foie légèrement débordant.

Lors de son premier passage à Sainte-Anne, il remarquait que tout le monde lui en voulait. On le narguait. Les phénomènes d'automatisme mental ont complètement disparu.

OBSERVATION VI.— *M. Pierre*, 41 ans, interné le 21 novembre 1931 avec le certificat suivant :

Alcoolisme chronique. Idées délirantes de persécution. Est victime de ses voisins qui veulent troubler son ménage. Automatisme mental. Hallucinations auditives. Injures à lui-même et à sa femme. Commentaires des actes. Prise de la pensée. Sentiment d'étrangeté, de perplexité. Imprécision des idées délirantes. Obnubilation. Désordre des actes. Fugues. Tentative de suicide collectif (a ouvert le robinet à gaz de son logement). Aveu d'excès de boisson. Tremblement digital et lingual. Pouls : 64.

« Signé : Dr HEUYER. »

Le certificat immédiat à Sainte-Anne insiste sur « un léger état de confusion mentale avec idées de persécution. Interprétations, tendances mélancoliques. Habitudes de boisson. »
« Signé : Dr Simon »

Le sujet est maintenu à Vaucluse pour son état de dépression, avec idées de persécution, réticences, etc.

OBSERVATION VII. — T. *Antoinette, femme* R., 37 ans, internée le 20 mars 1931 avec le certificat suivant :

Automatisme mental à début récent et brusque. Hallucinations auditives. Tous les objets parlent autour d'elle : les pendules, le poêle, un moteur, l'eau même. Injures des gens « à leur croisée ». Écho de la pensée. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, elle l'entend « de partout ». On parle surtout de son passé un peu chargé. A été en carte. A fait de la prostitution. On lui dit : « Tu retourneras chez le bougnat », où elle était « employée ». Un peu de confusion. Désorientation. Réactions dépressives et anxieuses. Est allée spontanément se plaindre au commissariat de police. Tentatives de suicide à l'Infirmierie. Ton plaintif. Aucune systématisation. Fond de débilité mentale. Obésité. Aspect dysendocrinien. Alcoolisme chronique. Vin et surtout alcool de menthe. Tremblement digital et lingual. Pouls : 72. Début des troubles psychiques il y a 4 jours.

« Signé : Dr HEUYER ».

⁽⁵³⁹⁾La malade est allée se plaindre spontanément au commissariat de police où elle a déclaré que « la maison était hantée » et qu'elle même était « aimantée », que « l'eau de sa lessive était électrisée », que « des mots s'inscrivaient sur sa planche à laver ». « Tout le monde dans la rue dit qu'elle fait le trottoir ». « Dans la maison, personne ne lui dit rien, mais lorsqu'elle est seule, elle entend bien les gens qui chuchotent. » Elle annonce alors sa tentative de suicide.

À l'entrée à Sainte-Anne, « on note un état mélancolique avec hallucinations pénibles et terreurs, réveil en sursaut et en sueur. Tentative récente de suicide : aurait avalé des épingles à cheveux et de nourrice. Léger tremblement des mains. Alcoolisme probable. Fièvre à 38° ».

Elle est revue par l'un de nous.

On note son obésité, son aspect empâté, dysendocrinien. Se dit bien réglée : a toujours été une grosse fille, dit-elle, depuis son enfance.

« Toute ma lessive me disait : tu retourneras chez le bougnat (*bi*) ; ils t'attendent, les poulets. »

Les pendules disaient : « Tu retourneras rue Boulay, tu y retourneras rue Gessen ». Il s'agit là d'un « bastringue » où elle a « travaillé » avant son mariage et où elle a eu des difficultés avec la patronne. « On lui en voulait parce qu'elle n'allait pas avec les clients qui ne lui plaisaient pas. »

« Tout cela, Monsieur, a commencé tout d'un coup, un matin que je faisais mon ménage, par une machine, une espèce de moteur qui était en dessous ou à côté, un moteur qui parlait, qui disait : tu es une putain, tu retourneras te saouler la gueule. »

« Tout le monde l'a dit, demandez à tout le monde, tout le monde dit que j'étais une putain, que je faisais le trottoir. »

Toutes ces déclarations sont entrecoupées de diversions, de plaintes, dont il est difficile de rompre la chaîne pour lui faire répondre à des questions précises sur les phénomènes ressentis.

Les hallucinations verbales paraissent être éprouvées le plus souvent sur la base d'un bruit rythmique d'origine extérieure et réelle. « Le poêle aussi parle ». « Elle n'a jamais réussi à arrêter son réveil sur le fait ». « L'eau parle aussi ; le dernier jour, les chaises, tout ce que je

remuais, parlait. Tout le monde dehors répétait : « C'est elle, c'est elle ». « Les gens à leur croisée disaient : Elle se fait enc..., je vous le prouverai. »

Il y avait peu de phénomènes subtils, peu d'action sur la pensée, pas non plus de mauvaises odeurs, de mauvais goût, ni de gaz. Elle n'est pas violée, mais elle ressent des « secousses électriques, la nuit, dans le lit, et aussi le jour ».

Trois jours après, elle renouvelle ses déclarations. Quelques interprétations s'y ajoutent : « Tout mon passé est éclaboussé, partout ; dans tout Paris, tout le monde me regarde et en parle. »

À cette date, on fixe beaucoup plus son attention sur des questions précises, même dans la recherche des tests mentaux que nous pratiquons. ⁽⁵⁴⁰⁾ Elle répond bien aux tests de jugement élémentaire, est un peu moins brillante dans les épreuves d'abstraction ; elle n'a d'ailleurs reçu qu'une instruction des plus rudimentaires. Elle reconnaît les questions absurdes, elle répète correctement cinq chiffres à rebours. Elle est pourtant légèrement désorientée dans le temps. Son pouls est à 72. Elle a un tremblement léger des doigts, de la moiteur. Les réflexes tendineux sont normaux. Les pupilles légèrement inégales réagissent.

L'alcoolisme ancien, qui date du temps où elle était « chez le bougnat » avant son mariage, est avoué.

L'alcoolisme actuel sous sa forme si particulière (menthisme) est reconnu même par le mari qui veut la reprendre. Le début très brusque des troubles est confirmé par l'entourage.

Un an après, la malade, internée à la Maison-Blanche, est certifiée « être atteinte de débilité mentale. Syndrome hallucinatoire sans système délirant. Sédation. Calme habituel. Inertie et baisse affective. Sous la condition d'une surveillance constante, la sortie peut être tentée ».

On insiste sur l'affaiblissement affectif et la persistance du délire.

Une autre série de faits extrêmement intéressante nous semble constituée par les cas où, après un ou plusieurs accès de délire subaigu alcoolique auxquels la prédominance des hallucinations verbales et le pouls normal ou ralenti ont donné leur caractère constant, on voit se *fixer* un délire à base d'automatisme mental. Nous croyons voir dans cette corrélation clinique un élément pronostic important et apporter une précision dans la pathogénie controversée de ce que Rogues de Fursac a isolé sous le nom de « délire systématisé alcoolique ». En voici un très bel exemple :

OBSERVATION VIII : – *L. Louis*, peintre, 50 ans.

Est interné une première fois en décembre 1930 après avoir présenté, dans un hôpital parisien, des troubles caractérisés par « des hallucinations visuelles (zoopsies) et auditives, une amnésie considérable, avec fabulation discrète et des troubles de la reconnaissance ». (Certificat du Dr TROCME).

Les certificats immédiats et de quinzaine des psychiatres qui l'ont vu alors insistent sur des scènes oniriques variées avec « zoopsie ; hallucinations lilliputiennes. Meurtre de sa famille », sur les signes manifestes d'imprégnation alcoolique et surtout sur l'élément auditif des hallucinations.

Le malade sort guéri de l'asile de Villejuif le 20 février de l'année suivante.

En juin 1931, soit un an et demi après son internement, il se présente lui-même au commissariat, disant qu'on n'a pas cessé de lui faire de l'électricité depuis son premier séjour à l'hôpital. Cette ⁽⁵⁴¹⁾ démarche a été précédée d'une lettre au médecin-chef de l'hôpital où il se plaint de souffrir depuis son premier séjour d'un « tourniquet dans la tête, de l'électricité qu'on lui envoie dans les côtes, on lui fait du tremblement dans les mains ». Il écrit : « Lésé moi donc, vous allez me faire perdre mon travail ; aussitôt se mète à rire et recomance ; j'ai pris des témoins ; ses Citroën dont je suis partie rapport à l'électricité qu'il me faisait sur les bras. »

Le tremblement est en pleine évidence dans l'écriture. L'un de nous examine le sujet à l'Infirmierie et reconnaît sous l'alcoolisme chronique, un :

Automatisme mental et idées délirantes de persécution. Hallucinations auditives. Injures et menaces. « Il faut le rendre fou ». Hallucinations olfactives (odeurs fécales). Prise et écho de la pensée. Énoncé des actes et répétition des paroles. Troubles cénesthésiques. Électricité sur le corps, picotements et brûlures. Quelques éléments visuels. Pauvreté des interprétations. Trois hommes, peut-être infirmiers à l'hôpital Bichat, veulent se venger de lui. On veut rendre aussi sa femme folle.

Alcoolisme avéré et avoué. Tremblement digital et lingual. Hyperalgésie musculaire. Pouls : 80.

Un internement antérieur. Persistance, après la sortie, des éléments hallucinatoires auditifs et des troubles cénesthésiques après disparition de la confusion et de l'état onirique.

« Signé : Dr HEUYER. »

Le dernier certificat de situation relate depuis un an la persistance de la « psychose hallucinatoire développée sur un fond d'alcoolisme chronique »

OBSERVATION IX. – B. Antoine, 63 ans.

Observé il y a 8 ans à l'hôpital Henri-Rousselle, présente alors un alcoolisme chronique invétéré depuis 20 ans, avec des idées de persécution qui sont notées comme assez particulières. Il se déclare « suivi par son beau-frère depuis Lyon d'où il serait revenu à Paris à pied ». « C'est, dit-il, pour une question d'héritage..., on est derrière moi tout le temps..., il me fait des reproches... Je sens son ombre derrière moi.... J'ai voulu le frapper et je l'ai menacé. »

L'attitude est inquiète et méfiante. Obnubilation intellectuelle. Agitation violente et dangereuse. Cris. Gesticulation apeurée, etc.

Tremblement. Langue saburrale, B.-W. + dans le sang.

On l'interne (c'est déjà son deuxième internement). Puis il est libéré et, 6 ans après, en 1931, l'un de nous le voit à l'Infirmierie spéciale et l'interne avec le certificat suivant :

« Alcoolisme chronique à la limite de l'état subaigu. Assez bonne orientation. Peu de confusion. Onirisme. Zoopsie. Vision de précipices. ⁽⁵⁴²⁾Hallucinations auditives. Entend sa famille qui lui fait des reproches, etc. Pouls : 76. »

L'automatisme mental et le sentiment de présence donne une note particulière au tableau. Tendance à la chronicité.

Rapportons enfin :

OBSERVATION X. – V. Maximin, âgé de 35 ans.

Interné le 6 avril 1931 avec le certificat suivant :

Alcoolisme chronique. Accidents subaigus. État confusionnel. Dysmnésie. Désorientation. Obtusion. Automatisme mental. Hallucinations auditives très actives. Menaces de mort. Hallucinations psychiques : voix dans son cœur qui sert d'intermédiaire pour les ordres qu'il reçoit et les menaces qu'on lui fait. Prise et écho de la pensée. Commentaire des actes. Envoi de gaz. Quelques interprétations pauvres. Idées d'empoisonnement. Jalousie des voisins qui veulent lui faire quitter le logement. Pas d'hallucinations visuelles. Les ennemis voient tout ce qu'il voit lui-même. Troubles cénesthésiques. Électricité. Début récent des troubles psychiques, brusquement, il y a 8 jours.

A demandé spontanément protection au commissariat de police. Pas d'anxiété, mais refus d'aliments. Insomnie. Visage vultueux. Tremblement menu, digital et lingual. Pouls : 64. Antécédents de déséquilibre et de délinquance.

« Dr G. HEUYER. »

Certificat immédiat :

Délire de persécution avec hallucinations et troubles de la sensibilité générale. « On veut sa mort, son cœur cause et l'on sait ce qu'il pense et fait... » Plainte au commissariat. D'après les déclarations du malade, le début de ses troubles ne remonterait qu'à une quinzaine de jours.

Signé : Dr SIMON.

Transféré avec le diagnostic de « délire de persécution avec troubles psychosensoriels multiples. Début récent. Appoint éthylique »

III

Nous voulons indiquer maintenant une catégorie de faits où le terrain psychopathique est caractérisé antérieurement à l'abcès subaigu éthylique, qui n'est qu'un épisode. Là encore, la forme auditive verbale de l'hallucination semble liée à l'existence d'un pouls ralenti.

OBSERVATION XI. – *L. Georges*, ajusteur, avait 21 ans en 1919 où il est interné sur certificat du Dr Delmas pour « idées délirantes et ⁽⁵⁴³⁾refus d'aliments ». Notre confrère signale que le malade, vers l'âge de 10 ans, avait eu des crises d'épilepsie.

Il est examiné à l'admission par le Dr Briand, dont voici le certificat et l'observation :

Immédiat du Dr Briand : « Délire mélancolique, avec idées de persécution et de culpabilité. Agitation anxieuse. Négativisme. Épilepsie ancienne (?).

Le malade paraît inquiet et angoissé. Il ne tient pas en place (refus de s'asseoir). Crispations nerveuses de la face. Gestes désespérés. Ne répond que par monosyllabes, ou dit : « C'est malheureux (*bis*). » « Vous voulez avoir mes réponses pour avoir le contraire... J'ai fait pleurer ma mère. » Mucitation.

Renseignements de la mère : père mort d'abcès au poumon, alcoolique, pas d'épilepsie (se grisait souvent).

Mère bien portante, quatre enfants, deux vivants.

Très nerveuse durant sa grossesse. Couche normale. Enfant normal, pas de convulsions. Vers 4 ou 6 ans se plaignait de maux de tête. En classe, vers 4 ans et demi, caractère difficile. Apprenait bien. À dix ans, six semaines après une chute dans un escalier, la nuit, crise d'épilepsie affirmée à la Salpêtrière. Durant 15 mois, une crise tous les deux mois : « Maman, ça va me prendre. » Crise typique avec urination. Plus rien depuis l'âge de 11 ans et demi.

Caractère violent, depuis toujours. Depuis un mois n'était jamais à la conversation. Anxiété nocturne : (à sa mère) : « Sois sans crainte, je ne te veux pas de mal. » Puis, mutisme. Pleurs. Fuit devant un médium appelé par la mère. Manifeste des idées d'indignité. Dromomanie sous la pluie. Refus d'aliments. Surmenage depuis quelques mois.

Ne boit pas. »

Transféré à Vacluse, il y est considéré comme un délire mélancolique avec « idées de persécution et de culpabilité. Hallucinations de l'ouïe. Agitation anxieuse. Négativisme. Épilepsie ancienne ? ». Puis, dans la même année, paraît s'avérer comme une « démence précoce avec manifestations paranoïdes et catatoniques, écholalie, incontinence nocturne d'urine ; dans les antécédents, crises comitiales ». (Dr ROUBINOVITCH).

Il sort néanmoins l'année suivante, considéré par le Dr Vurpas comme suffisamment amélioré. Il vit en liberté durant 20 ans, peu stable dans son travail, mais gagnant sa vie, comme semblent en témoigner les nombreux certificats de travail trouvés sur lui lors de sa

dernière arrestation. Employé en dernier lieu au centre d'aviation de Nanterre. Licencié pour indiscipline, il écrit au Colonel-Commandant de ce centre de nombreuses lettres de menace à caractère nettement délirant, dans lesquelles il se plaint particulièrement des « séquestreurs, tortureurs ». Convoqué au commissariat, dit : « Je ⁽⁵⁴⁴⁾ proteste contre les rayons que l'on m'envoie, pourquoi voulez-vous empêcher mon ventre de pousser ? »

Examiné par l'un de nous 20 ans après son premier internement, il se présente comme suit :

« Alcoolisme chronique. État confusionnel. Obtusion. Désorientation. Idées de persécution. Depuis 3 ans, on ne veut pas le laisser travailler à Paris. Hallucinations auditives. On le menace de mort. On veut le faire passer par un tube. On lui envoie des rayons. Anxiété, est condamné à mort. Supplications. Demande qu'on en finisse tout de suite. Bris de carreaux à son logement. Menace contre sa tante avec laquelle il vit. Tremblement digital et lingual. Hyperalgésie musculaire. Pouls ralenti : 60. Syphilis il y a 20 ans sans signe neurologique actuel. Aurait déjà été interné. Permis de conduire à supprimer au moins temporairement.

« Signé : Dr HEUYER. »

OBSERVATION XII. – *M. Marius*, 40 ans. Interné le 23 mars 1929 avec le certificat suivant :

Débilité mentale. Idées délirantes de grandeur et de persécution. Il est inspecteur de l'église parce qu'il a reçu une cravate blanche de son oncle, curé à Turin. Il a la mission de « nettoyer le personnel de l'église ». À la suite de ses plaintes, il a fait déplacer un vicaire. Interprétations multiples. Il est victime de la jalousie de ses voisins. Élément imaginaire mégalomane un peu niais. Hallucinations auditives épisodiques. Injures et menaces. Désordre des actes. Trouble les offices par ses excentricités. Cris. Gesticulation. Habitudes ecclésiastiques anciennes. Onction. Signes d'alcoolisme chronique. Tremblement digital et lingual. Pouls : 72.

Signé : Dr HEUYER ».

Immédiat du Dr Marie : Signale la « débilité mentale, scandale à l'église pour protester contre l'absence du secours du vicaire vis-à-vis de ses enfants (6 enfants), l'exagération du moi ».

Le certificat de sortie du 21 avril 1929 déclare qu'il ne délire plus et que sa famille le réclame.

Revient devant l'un de nous le 13 avril 1931.

Alcoolisme et débilité mentale. Excitation psychique. Loquacité incoercible. Gesticulation. Thème de persécution mal systématisé. Complot contre sa « paternité ». Depuis qu'il a placé ses enfants à l'Assistance publique, on l'empêche de trouver du travail. Récriminations, grandiloquence, désordre des actes. Scandale à l'Ambassade d'Italie où il est allé réclamer ses enfants. Tremblement digital et lingual. Pouls : 84.

« Signé : Dr HEUYER ».

⁽⁵⁴⁵⁾Immédiat du Dr Simon signale : « Hallucinations et idées de persécution et de grandeur ; son cas est mondial, un complot pour l'éliminer de son droit paternel ; style à part chez les ébénistes : 6 cannelures pour rappeler ses 6 enfants, etc. »

L'un de nous l'examine à Villejuif et retrouve le grand délirant imaginaire, mégalomane, sur fond de débilité mentale qu'indiquent les certificats. On relève quelques-unes des interprétations morbides les plus saillantes, signalées dans les certificats antérieurs, et des hallucinations auditives verbales. Il a entendu des voix, spécialement à l'église où elles lui disaient : « Maquereau ! feignant ! sale Italien ! » C'était la voix d'une dame, qui « essayait ainsi de diminuer la valeur de son prestige pour suffoquer l'amitié et la sympathie qui, dans cette église même, existaient à mon égard ». Vive émotion à l'évocation de ce « style maudit qui envahit le faubourg St-Antoine, et où l'on fait 6 cannelures pour évoquer ses 6

enfants ». Il les a placés à l'Assistance publique, mais ne veut pas néanmoins qu'on attente à ses droits de paternité. Développe des idées d'empoisonnement. Garde une attitude mixte de hauteur abrupte et d'onction ecclésiastique. Loquacité prétentieuse. A fait du scandale à Lourdes, des démarches obstinées pour reconquérir ses enfants. Autoritarisme familial. Lettres impératives et peu cohérentes à sa femme et à ses enfants, remplies de conseils puérils prétendant régler leur conduite dans tous ses détails.

Maintenu jusqu'à présent à l'asile.

OBSERVATION XIII. – Voici un jeune pervers, dipsomane, qui se livre à l'intoxication dès sa sortie de la colonie pénitentiaire où on l'a placé pour de nombreux vols.

L. D. – *Germain*, 21 ans, interné le 1^{er} mars 1931 :

Alcoolisme chronique. Accidents subaigus. Légère confusion. Orientation imparfaite. Obtusion. Aboutissement. Onirisme. On le suit pour l'empoisonner. Voit l'image de sa mère collée contre son pantalon et ne peut pas l'enlever. Hallucinations auditives. Menaces. Accusation d'avoir violé sa mère. Troubles cénesthésiques. Électricité. On lui tape sur l'épaule pendant la nuit. Visage vultueux. Tremblement digital et lingual. Pouls : 64. Fonds de débilité mentale et de perversions. Resté 4 ans à la colonie pénitentiaire pour vols (à Belle-Isle). Sorti le 13 février. Ivresses successives depuis la sortie.

« Signé : Dr HEUYER ».

Immédiat : « Est atteint d'alcoolisme avec hallucinations pénibles et idées de persécution : excitation passagère, léger tremblement des mains. Contusion à l'œil gauche. Sortie récente d'une colonie pénitentiaire.

« Signé : Dr SIMON »

⁽⁵⁴⁶⁾ Transféré à Évreux, a réduit, un an après, ses phénomènes délirants. Pouls resté à 60. Fin tremblement. S'évade au bout d'un an encore.

Tels sont les divers groupes d'observations que nous désirons rapporter.

Pour nous résumer, nous croyons pouvoir fixer les points suivants :

1. Il existe des cas de délire alcoolique subaigu où le pouls est normal ou ralenti. Ils se présentent sous une forme clinique que caractérisent la prédominance des hallucinations auditives verbales, une conviction délirante qui se rapproche de celle des délires chroniques, une plus grande fixité des thèmes, une moindre anxiété pantophobique, une réduction relative des phénomènes visuels et moteurs.

2. Cette forme est fréquemment marquée d'une forte note mélancolique avec idées d'auto-accusation et tendances au suicide.

3. Elle peut, guérir complètement. Elle peut récidiver sous la même forme. Elle peut avoir une tendance à la chronicité et mérite d'être recherchée à l'origine de tous les cas dits de délire chronique d'origine alcoolique. Inversement, la corrélation d'un pouls ralenti ne prend pas une moindre valeur que l'intoxication alcoolique dans le déterminisme de certaines psychoses hallucinatoires chroniques.

4. Dans certains états psychopathiques évolutifs (démence précoce, délire polymorphe), des bouffées délirantes à prédominance d'hallucinations auditives verbales qui paraissent conditionnées par une intoxication éthylique, épisodique ou récidivante, présentent une remarquable corrélation avec un pouls normal ou ralenti, et trouvent probablement, dans ce phénomène, une autre de leurs conditions déterminantes.

Nous nous abstenons actuellement de toute considération ou hypothèse pathogénique. L'un de nous se réserve de commenter ultérieurement ces faits et d'autres analogues qui feront l'objet de présentations. Nous pouvons dire seulement que cette production d'hallucinations auditives et du syndrome d'automatisme mental plus ou moins au complet,

en corrélation avec un pouls normal ou ralenti, dans l'alcoolisme subaigu, ne permet guère une explication idéogénique.

Paru dans Le Minotaure, n° 3/4 – 1933-34, avec la mention : « Au docteur Georges Dumas, en respectueuse amitié », puis, dans Obliques, 1972, n° 2, pp. 100-103. Sera repris à la suite de la thèse : De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1975, pp. 25-28.

⁽²⁵⁾ On se souvient des circonstances horribles du massacre du Mans et de l'émotion que provoqua dans la conscience du public le mystère des motifs des deux meurtrières, les sœurs Christine et Léa Papin. À cette inquiétude, à cet intérêt, une information très ample des faits répondit dans la presse, et par l'organe des esprits les plus avertis du journalisme³⁶. Nous ne ferons donc que résumer les faits du crime.

Les deux sœurs, 28 et 21 ans, sont depuis plusieurs années les servantes d'honorables bourgeois de la petite ville provinciale, un avoué, sa femme et sa fille. Servantes modèles, a-t-on dit, enviées au ménage ; servantes-mystère aussi, car, si l'on a remarqué que les maîtres semblent avoir étrangement manqué de sympathie humaine, rien ne nous permet de dire que l'indifférence hautaine des domestiques n'ait fait que répondre à cette attitude ; d'un groupe à l'autre « on ne se parlait pas ». Ce silence pourtant ne pouvait être vide, même s'il était obscur aux yeux des acteurs.

Un soir, le 2 février, cette obscurité se matérialise par le fait d'une banale panne de l'éclairage électrique. C'est une maladresse des sœurs qui l'a provoquée, et les patronnes absentes ont déjà montré lors de moindres propos des humeurs vives. Qu'ont manifesté la mère et la fille, lorsqu'à leur retour elles ont découvert le mince désastre ? Les dires de Christine ont varié sur ce point. Quoiqu'il en soit, le drame se déclenche très vite, et sur la forme de l'attaque il est difficile d'admettre une autre version que celle qu'ont donnée les sœurs, à savoir qu'elle fut soudaine, simultanée, portée d'emblée au paroxysme de la fureur : chacune s'empare d'une adversaire, lui arrache vivante les yeux des orbites, fait inouï, a-t-on dit, dans les annales du crime, et l'assomme. Puis, à l'aide de ce qui se trouve à leur portée, marteau, pichet d'étain, couteau de cuisine, elles s'acharnent sur les corps de leurs victimes, leur écrasent la face, et, dévoilant leur sexe, tailladent profondément les cuisses et les fesses de l'une, pour souiller de ce sang celles de l'autre. Elles lavent ensuite les instruments de ces rites atroces, se purifient elles-mêmes et se couchent dans le même lit. « En voilà du propre ! » Telle est la formule qu'elles échangent et qui semble donner le ton du dégrisement, vidé de toute émotion, qui succède chez elles à l'orgie sanglante.

Au juge, elles ne donneront de leur acte aucun motif compréhensible, aucune haine, aucun grief contre leurs victimes ; leur seul souci paraîtra de partager entièrement la responsabilité du crime. À trois médecins experts, elles apparaîtront sans aucun signe de délire, ni de démence, sans aucun trouble actuel psychique ni physique, et force leur sera d'enregistrer ce fait.

Dans les antécédents du crime, des données trop imprécises, semble-t-il, pour qu'on puisse en tenir compte : une démarche embrouillée des sœurs auprès du maire pour obtenir l'émancipation de la plus jeune, un secrétaire général qui les a trouvées « piquées », un commissaire central qui témoigne les ⁽²⁶⁾avoir tenues pour « persécutées ». Il y a aussi l'attachement singulier qui les unissait, leur immunité à tout autre intérêt, les jours de congé qu'elles passent ensemble et dans leur chambre. Mais s'est-on inquiété jusque-là de ces étrangetés ? On omet encore un père alcoolique, brutal, qui, dit-on, a violé une de ses filles et le précoce abandon de leur éducation.

Ce n'est qu'après cinq mois de prison que Christine, isolée de sa sœur, présente une crise d'agitation très violente avec hallucinations terrifiantes. Au cours d'une autre crise elle tente de s'arracher les yeux, certes en vain, mais non sans se léser. L'agitation furieuse nécessite cette fois l'application de la camisole de force ; elle se livre à des exhibitions

³⁶. Cf. les reportages de Jérôme et de Jean Tharaud dans *Paris-Soir*, des 28, 29 et 30 Septembre et du 8 Octobre 1933.

érotiques, puis apparaissent des symptômes de mélancolie : dépression, refus d'aliments, auto-accusation, actes expiatoires d'un caractère répugnant ; dans la suite à plusieurs reprises, elle tient des propos à signification délirante. Disons que la déclaration de Christine d'avoir simulé tel de ces états ne peut aucunement être tenue pour la clef réelle de leur nature : le sentiment de jeu y est fréquemment éprouvé par le sujet, sans que son comportement en soit moins typiquement morbide.

Le 30 septembre les sœurs sont condamnées par le jury. Christine, entendant qu'elle aura la tête tranchée sur la place du Mans, reçoit cette nouvelle à genoux.

Cependant les caractères du crime, les troubles de Christine dans la prison, les étrangetés de la vie des sœurs avaient convaincu la majorité des psychiatres de l'irresponsabilité des meurtrières.

Devant le refus d'une contre-expertise, le Dr Logre dont on connaît la personnalité hautement qualifiée, crut pouvoir témoigner à la barre pour leur défense. Fût-ce la règle de rigueur inhérente au clinicien magistral ou la prudence imposée par des circonstances qui le mettaient en posture d'avocat ? Le Dr Logre avança non pas une, mais plusieurs hypothèses sur l'anomalie mentale présumée des sœurs : idées de persécution, perversion sexuelle, épilepsie ou hystéro-épilepsie. Si nous croyons pouvoir formuler une solution plus univoque du problème, nous voulons d'abord en rendre hommage à son autorité, non seulement parce qu'elle nous couvre du reproche de porter un diagnostic sans avoir examiné nous-même les malades, mais parce qu'elle a sanctionné de formules particulièrement heureuses certains faits très délicats à isoler et pourtant, nous allons le voir, essentiels à la démonstration de notre thèse.

Il est une entité morbide, la *paranoïa*, qui malgré les fortunes diverses qu'elle a subies avec l'évolution de la psychiatrie, répond en gros aux traits classiques suivants : *a)* un délire intellectuel qui varie ses thèmes des idées de grandeur aux idées de persécution ; *b)* des réactions agressives très fréquemment meurtrières ; *c)* une évolution chronique.

Deux conceptions s'opposaient jusqu'ici sur la structure de cette psychose : l'une la tient pour le développement d'une « constitution » morbide, c'est-à-dire d'un vice congénital du caractère ; l'autre en désigne les phénomènes élémentaires dans des troubles momentanés de la perception, qu'on qualifie d'interprétatifs à cause de leur analogie apparente avec l'interprétation normale ; le délire est ici considéré comme un effort rationnel du sujet pour expliquer ces expériences, et l'acte criminel comme une réaction passionnelle dont les motifs sont donnés par la conviction délirante.

Bien que les phénomènes dits élémentaires aient une existence beaucoup plus certaine que la constitution prétendue paranoïaque, on voit facilement l'insuffisance de ces deux conceptions, et nous avons tenté d'en fonder une nouvelle sur une observation plus conforme au comportement du malade³⁷.

Nous avons reconnu ainsi comme primordiale, tant dans les éléments que dans l'ensemble du délire et dans ses réactions, l'influence des relations sociales incidentes à chacun de ces trois ordres de phénomènes, et nous avons admis comme explicative des faits de la psychose la notion dynamique des *tensions sociales*, dont l'état d'équilibre ou de rupture définit normalement dans l'individu la personnalité.

La pulsion agressive, qui se résout dans le meurtre, apparaît ainsi comme l'affection qui sert de base à la psychose. On peut la dire inconsciente, ce qui signifie que le contenu intentionnel qui la traduit dans la conscience ne peut se manifester sans un compromis avec les exigences sociales intégrées par le sujet, c'est-à-dire sans un camouflage de motifs qui est précisément tout le délire.

Mais cette pulsion est empreinte en elle-même de relativité sociale : elle a toujours l'intentionnalité d'un crime, presque constamment celle d'une vengeance, souvent le sens d'une punition, c'est-à-dire d'une sanction issue des idéaux sociaux, parfois enfin elle

³⁷. Jacques Lacan.— De la Psychose Paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité.— Lefrançois édit. 1932.

s'identifie à l'acte achevé de la moralité, elle a la portée d'une expiation (auto-punition). Les caractères objectifs du meurtre, son électivité quant à la victime, son efficacité meurtrière, ses modes de déclenchement et d'exécution varient de façon continue avec ces degrés de la signification humaine de la pulsion fondamentale. Ce sont ces mêmes degrés qui commandent la réaction de la société à l'égard du crime paranoïaque, réaction ambivalente, à double forme, qui fait la contagion émotionnelle de ce crime et les exigences punitives de l'opinion.

Tel est ce crime des sœurs Papin, par l'émotion qu'il soulève et qui dépasse son horreur, par sa valeur d'image atroce, mais symbolique jusqu'en ses plus hideux détails : les métaphores les plus usées de la haine : « Je lui arracherais les yeux », reçoivent leur exécution littérale. La conscience populaire révèle le sens qu'elle donne à cette haine appliquant ici le maximum de la peine, comme la loi antique au crime des esclaves. Peut-être nous le verrons, se trompe-t-elle ainsi sur le sens réel de ⁽²⁷⁾l'acte. Mais observons à l'usage de ceux qu'effraie la voie psychologique où nous engageons l'étude de la responsabilité, que l'adage « comprendre c'est pardonner » est soumis aux limites de chaque communauté humaine et que, hors de ces limites, comprendre (ou croire comprendre), c'est condamner.

Le contenu intellectuel du délire nous apparaît, nous l'avons dit, comme une superstructure à la fois justificative et négatrice de la pulsion criminelle. Nous le concevons donc comme soumis aux variations de cette pulsion, à la chute qui résulte par exemple de son assouvissement : dans le cas princeps du type particulier de paranoïa que nous avons décrit (*le cas Aimée*), le délire s'évanouit avec la réalisation des buts de l'acte. Nous ne nous étonnerons pas qu'il en ait été de même pendant les premiers mois qui ont suivi le crime des sœurs. Les défauts corrélatifs des descriptions et des explications classiques ont longtemps fait méconnaître l'existence, pourtant capitale, de telles variations, en affirmant la stabilité des délires paranoïaques, alors qu'il n'y a que constance de structure : cette conception induit les experts à des conclusions erronées, et explique leur embarras en présence de nombreux crimes paranoïaques, où leur sentiment de la réalité se fait jour malgré leurs doctrines, mais n'engendre chez eux que l'incertitude.

Chez les sœurs Papin, nous devons tenir la seule trace d'une formulation d'idées délirantes antérieure au crime pour un complément du tableau clinique : or l'on sait qu'on la trouve, dans le témoignage du commissaire central de la ville principalement. Son imprécision ne saurait aucunement le faire rejeter : tout psychiatre connaît l'ambiance très spéciale qu'évoque très souvent on ne sait quelle stéréotypie des propos de ces malades, avant même qu'ils s'explicitent en formules délirantes. Que quelqu'un ait seulement une fois expérimenté cette impression, et l'on ne saurait tenir pour négligeable le fait qu'il la reconnaisse. Or les fonctions de triage des centres de la police donnent l'habitude de cette expérience.

Dans la prison, plusieurs thèmes délirants s'expriment chez Christine. Nous qualifions ainsi non seulement des symptômes typiques du délire, tel que celui de la méconnaissance systématique de la réalité (Christine demande comment se portent ses deux victimes et déclare qu'elle les croit revenues dans un autre corps), mais aussi les croyances plus ambiguës qui se traduisent dans des propos comme celui-ci : « Je crois bien que dans une autre vie je devais être le mari de ma sœur ». On peut en effet reconnaître en ces propos des contenus très typiques de délires classés. Il est en outre constant de rencontrer une certaine ambivalence dans toute croyance délirante, depuis les formes les plus tranquillement affirmatives des délires fantastiques (où le sujet reconnaît pourtant une « double réalité ») jusqu'aux formes interrogatives des délires dits de supposition (où toute affirmation de la réalité lui est suspecte).

L'analyse, dans notre cas, de ces contenus et de ces formes nous permettrait de préciser la place des deux sœurs dans la classification naturelle des délires. Elles ne se rangeraient pas dans cette forme très limitée de paranoïa que, par la voie de telles corrélations

formelles, nous avons isolée dans notre travail. Probablement même sortiraient-elles des cadres génériques de la paranoïa pour entrer dans celui des paraphrénies, que le génie de Kraepelin isola comme des formes immédiatement contiguës. Cette précision du diagnostic, dans l'état chaotique de notre information, serait pourtant très précaire. Au reste elle serait peu utile à notre étude des motifs du crime, puisque, nous l'avons indiqué dans notre travail, les formes de *paranoïa* et les formes délirantes voisines restent unies par une communauté de structure qui justifie l'application des mêmes méthodes d'analyse.

Ce qui est certain, c'est que les formes de la psychose sont chez les deux sœurs sinon identiques, du moins étroitement corrélatives. On a entendu au cours des débats l'affirmation étonnante qu'il était impossible que deux êtres fussent frappés ensemble de la même folie, ou plutôt la révélassent simultanément. C'est une affirmation complètement fausses. Les *délires à deux* sont parmi les formes les plus anciennement reconnues des psychoses. Les observations montrent qu'ils se produisent électivement entre proches parents, père et fils, mère et fille, frères ou sœurs. Disons que leur mécanisme relève dans certains cas de la suggestion contingente exercée par un sujet délirant actif sur un sujet débile passif. Nous allons voir que notre conception de la paranoïa en donne une notion toute différente et explique de façon plus satisfaisante le parallélisme criminel des deux sœurs.

La pulsion meurtrière que nous concevons comme la base de la paranoïa ne serait en effet qu'une abstraction peu satisfaisante, si elle ne se trouvait contrôlée par une série d'anomalies corrélatives des instincts socialisés, et si l'état actuel de nos connaissances sur l'évolution de la personnalité ne nous permettait de considérer ces anomalies pulsionnelles comme contemporaines dans leur genèse. Homosexualité, perversion sado-masochiste, telles sont les troubles instinctifs dont seuls les psychanalystes avaient su dans ces cas déceler l'existence et dont nous avons tenté de montrer dans notre travail la signification génétique. Il faut avouer que les sœurs paraissent apporter à ces corrélations une confirmation qu'on pourrait dire grossière : le sadisme est évident dans les manœuvres exécutées sur les victimes, et quelle signification ne prennent pas, à la lumière de ces données, l'affection exclusive des deux sœurs, le mystère de leur vie, les étrangetés de leur cohabitation, leur rapprochement peureux dans un même lit après le crime ?

Notre expérience précise de ces malades nous fait hésiter pourtant devant l'affirmation, que d'aucuns franchissent, de la réalité de relations sexuelles entre les sœurs. C'est pourquoi nous sommes reconnaissants au Dr Logre de la subtilité du terme ⁽²⁸⁾ de « couple psychologique », où l'on mesure sa réserve en ce problème, Les psychanalystes eux-mêmes, quand ils font dériver la paranoïa de l'homosexualité, qualifient cette homosexualité d'inconsciente, de « larvée ». Cette tendance homosexuelle ne s'exprimerait que par une négation éperdue d'elle-même, qui fonderait la conviction d'être persécuté et désignerait l'être aimé dans le persécuteur. Mais qu'est cette tendance singulière, qui, si proche ainsi de sa révélation la plus évidente, en resterait toujours séparée par un obstacle singulièrement transparent ?

Freud dans un article admirable³⁸, sans nous donner la clef de ce paradoxe, nous fournit tous les éléments pour la trouver. Il nous montre en effet que, lorsqu'aux premiers stades maintenant reconnus de la sexualité infantile s'opère la réduction forcée de l'hostilité primitive entre les frères, une anormale inversion peut se produire de cette hostilité en désir, et que ce mécanisme engendre un type spécial d'homosexuels chez qui prédominent les instincts et activités sociales. En fait ce mécanisme est constant : cette fixation amoureuse est la condition primordiale de la première intégration aux tendances instinctives de ce que nous appelons les *tensions sociales*. Intégration douloureuse, où déjà se marquent les premières exigences sacrificielles que la société ne cessera plus jamais

³⁸. S. Freud. – « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » – Trad. Jacques Lacan – Revue de psychanalyse, 1932, n° 3, Pages 391-401.

d'exercer sur ses membres : tel est son lien avec cette intentionnalité personnelle de la souffrance infligée, qui constitue le sadisme. Cette intégration se fait cependant selon la loi de moindre résistance par une fixation affective très proche encore du moi solipsiste, fixation qui mérite d'être dite narcissique et où l'objet choisi est le plus semblable au sujet : telle est la raison de son caractère homosexuel. Mais cette fixation devra être dépassée pour aboutir à une moralité socialement efficace. Les belles études de Piaget nous ont montré le progrès qui s'effectue depuis *l'égoïsme* naïf des premières participations aux règles du jeu moral jusqu'à l'objectivité coopératrice d'une conscience idéalement achevée.

Chez nos malades cette évolution ne dépasse pas son premier stade, et les causes d'un tel arrêt peuvent être d'origines très différentes, les unes organiques (tares héréditaires), les autres psychologiques : la psychanalyse a révélé parmi celles-ci l'importance de l'inceste infantile. On sait que son acte semble n'avoir pas été absent de la vie des sœurs.

À vrai dire, bien avant que nous ayons fait ces rapprochements théoriques, l'observation prolongée de cas multiples de *paranoïa*, avec le complément de minutieuses enquêtes sociales, nous avait conduit à considérer la structure des *paranoïa* et des délires voisins comme entièrement dominée par le sort de ce complexe fraternel. L'instance majeure en est éclatante dans les observations que nous avons publiées. L'ambivalence affective envers la sœur aînée dirige tout le comportement *auto-punitif* de notre « cas Aimée ». Si au cours de son délire Aimée transfère sur plusieurs têtes successives les accusations de sa haine amoureuse, c'est par un effort de se libérer de sa fixation première, mais cet effort est avorté : chacune des persécutrices n'est vraiment rien d'autre qu'une nouvelle image, toujours toute prisonnière du narcissisme, de cette sœur dont notre malade a fait son idéal. Nous comprenons maintenant quel est l'obstacle de verre qui fait qu'elle ne peut jamais savoir, encore qu'elle le crie, que toutes ces persécutrices, elle les aime : elles ne sont que des images.

Le « mal d'être deux » dont souffrent ces malades ne les libère qu'à peine du mal de Narcisse. Passion mortelle et qui finit par se donner la mort. Aimée frappe l'être brillant qu'elle hait justement parce qu'elle représente l'idéal qu'elle a de soi. Ce besoin d'auto-punition, cet énorme sentiment de culpabilité se lit aussi dans les actes des Papin, ne serait-ce que dans l'agenouillement de Christine au dénouement. Mais il semble qu'entre elles les sœurs ne pouvaient même prendre la distance qu'il faut pour se meurtrir. Vraies âmes siamoises, elle forment un monde à jamais clos ; à lire leurs dépositions après le crime, dit le Dr Logre, « on croit lire double ». Avec les seuls moyens de leur îlot, elles doivent résoudre leur énigme, l'énigme humaine du sexe.

Il faut avoir prêté une oreille attentive aux étranges déclarations de tels malades pour savoir les folies que leur conscience enchaînée peut échafauder sur l'énigme du phallus et de la castration féminine. On sait alors reconnaître dans les aveux timides du sujet dit normal les croyances qu'il tait, et qu'il croit taire parce qu'il les juge puériles, alors qu'il les tait parce que sans le savoir il y adhère encore.

Le propos de Christine : « Je crois bien que dans une autre vie je devais être le mari de ma sœur », est reproduit chez nos malades par maints thèmes fantastiques qu'il suffit d'écouter pour obtenir. Quel long chemin de torture elle a dû parcourir avant que l'expérience désespérée du crime la déchire de son autre soi-même, et qu'elle puisse, après sa première crise de délire hallucinatoire, où elle croit voir sa sœur morte, morte sans doute de ce coup, crier, devant le juge qui les confronte, les mots de la passion dessillée : « Oui, dis oui ».

Au soir fatidique, dans l'anxiété d'une punition imminente, les sœurs mêlent à l'image de leurs maîtresses le mirage de leur mal. C'est leur détresse qu'elles détestent dans le couple qu'elles entraînent dans un atroce quadrille. Elles arrachent les yeux, comme châtraient les Bacchantes. La curiosité sacrilège qui fait l'angoisse de l'homme depuis le fond des âges, c'est elle qui les anime quant elles déchirent leurs victimes, quand elles traquent dans leurs

blessures béantes ce que Christine plus tard devant le juge devait appeler dans son innocence « le mystère de la vie ».

La séance du 19.12.33 dans l'amphithéâtre de la Faculté de Médecine à « l'Asile clinique » Sainte-Anne, à Paris, sous la présidence du Dr Flournoy, de Genève, comportait la discussion de deux rapports : l'un de M. Piaget, professeur à l'Institut Rousseau à Genève : « La psychanalyse et le développement intellectuel », l'autre du Dr Raymond de Saussure, de Genève, lui aussi et qui avait pour titre : « Psychologie génétique et Psychanalyse ». Une intervention de Lacan est mentionnée au cours de la discussion concernant le rapport de Piaget. Paru dans la Revue Française de Psychanalyse, tome VII, n° 1, p. 134.

Le Dr *Lacan*, quelque peu en marge de la discussion, fait remarquer que, chez les paranoïaques, les manifestations essentielles, telles que les assassinats représentatifs, etc., ont une éminente valeur représentative sociale. « Il y a là quelque chose qui va dans la structure même du social ».

Intervention sur la communication de Charles Odier, intitulée : « Conflits instinctuels et bisexualité » prononcée à la Société psychanalytique de Paris, le 20 novembre 1934. Parue dans la Revue Française de Psychanalyse, 1935, tome VIII, n° 4, pp. 682-685. Jacques Lacan venait ce jour-là, au cours de la partie administrative de la même séance, d'être reçu membre adhérent de la Société.

Exposé de CH. ODIER : [...]

⁽⁶⁸²⁾Discussion :

D^R SCHIFF – Il dit tout le plaisir qu'il a eu à entendre Odier. Sans entrer dans la discussion, il offre à Odier, la photographie d'une fête dans l'île de Malte, la fête des hommes-femmes. Les personnages sont costumés de façon bizarre, leurs vêtements étant constitués d'une moitié de pantalons d'un côté, d'une moitié de jupe de l'autre côté, et le reste à l'avenant.

D^R LAFORGUE – Il a trouvé la conférence d'Odier inégale, parce que deux points de vue y sont superposés : le point de vue clinique et le point de vue philosophique. Du point de vue philosophique, le progrès ne saurait être défini. Du point de vue clinique, le cas présenté par Odier peut être envisagé de différentes façons. L'on peut se demander si la perversion de ce malade n'est pas un effort d'identification avec sa mère, ⁽⁶⁸³⁾pour échapper au sentiment de culpabilité et à l'angoisse de la castration. Il serait important de savoir si cet enfant n'a pas été battu et si, sous l'effet des punitions, il n'a pas régressé pour échapper aux inconvénients que comporte la situation du mâle. Il croit qu'il faut envisager le cas de ce point de vue-là.

La présentation d'Alexander lui paraît très importante, mais on peut se demander, suivant que l'enfant a ou n'a pas liquidé l'angoisse du la castration, si l'impulsion à la castration n'est pas un moyen d'échapper à une autre angoisse, et si cette classification d'Alexander ne peut pas s'appliquer aux conflits dans les divers stades de liquidation.

En ce qui concerne le point de vue philosophique, ces considérations ont été exposées à plusieurs reprises. De Saussure a fait un travail sur l'instinct d'inhibition où il fait abstraction de l'élément moral déterminant la régression et où il parle d'un instinct d'inhibition.

D^R LEUBA – Il félicite Odier d'avoir osé s'attaquer à un problème aussi redoutable et se dit fort séduit par le tour biologique qu'il a cherché à donner à la recherche des rapports du complexe d'Edipe avec la bisexualité des humains. Sans s'arrêter à la recherche des raisons pour lesquelles Odier a éprouvé le besoin de se donner une explication biologique d'une ambosexualité particulièrement ardue à réduire, il tient à souligner avec Odier, les causes biologiques profondes qui déterminent la bipolarité des tendances. Il tient à ce propos, à mettre en garde contre l'idée que le déterminisme hormonal serait seul à la base de cette bipolarité.

Si les hormones jouent un rôle évident dans ce déterminisme (et il cite le cas des larves de bonellie, qui peuvent, selon les milieux évoluer en femelles ou en mâles), ces hormones sont elles-mêmes porteuses de leurs propriétés spécifiques en vertu d'un déterminisme antérieur. Car ce sont les assortiments chromosomiques qui règlent en premier lieu le déterminisme du sexe. Ces assortiments sont de telle nature que la majorité des êtres étudiés comptent plus de facteurs femelles que de facteurs mâles. Le type de l'assortiment 2 X – 1 X, ou 2 X – X Y, comporte toujours, chez le mâle, un élément X identique à celui de l'assortiment femelle. Il en résulte que tout être est génétiquement en possession des éléments communs aux deux sexes, puisque le sexe initial peut être renversé (intersexualité vraie)

De là à conclure que l'homme regretterait obscurément l'époque où il aurait été un être monoïque, en remontant la filière animale, selon la méthode Heckelienne, il y a un bien grand pas. Avant de le franchir, il faut ne pas oublier que les êtres monoïques le sont parce que ce caractère est fixé dans les gènes. La génétique n'a encore donné aucun renseignement sur le fait biologique du monécisme.

D^R LACAN – Il aimerait demander à Odier, non sans le féliciter de son exposé si séduisant comment il conçoit le rôle du psychanalyste dans le choix des moyens d'action en pareil cas.

D^R ODIER – Il trouve tout à fait justes les remarques de Laforgue. Il est évident que l'enfant avait une vive angoisse de la castration et cherchait à y échapper. Dans une première phase, il a souffert de sa perversion ⁽⁶⁸⁴⁾Dans une seconde phase, il n'en a pas souffert. Il fallait que ses fugues ne fussent pas préméditées et n'eussent lieu qu'avec des objets qu'il ne reverrait plus. Au cours de l'analyse, il s'est

enhardi jusqu'à commettre une fellation dans une automobile avec un étudiant. Il a couru des nuits entières à la recherche d'objets. C'est après cette fellation en automobile qu'il a fait l'association de la fellation et du lit où se passe la saleté originelle.

Il répond au Dr Lacan que sa question est embarrassante. En général, le pronostic de ces cas n'est pas très bon. Il n'y a pas lieu d'adopter une attitude particulière. Il faut arriver à faire admettre au malade que coïter est aussi admissible que faire pipi dans son lit ou qu'une fellation. Quant à une technique spéciale éventuelle, elle est encore à découvrir.

[...]

Intervention sur l'exposé de M. Friedmann : « Quelques réflexions sur le suicide », paru dans la Revue Française de Psychanalyse, t. VIII, n° 4, 1935, pp. 685-686.

Exposé de M. FRIEDMAN [...]

Discussion :

Le D^r CODET ne peut partager entièrement la conception de l'agressivité refoulée, car il existe d'après lui d'autres suicides qui ne cadrent pas entièrement avec cette formule, par exemple les suicides provoqués par la démence ou par la seule mélancolie, et surtout les nombreux suicides légitimes, qui peuvent être justifiés simplement par certaines situations (revers de fortune, déshonneur).

Le D^r LOEWENSTEIN se range complètement à l'avis du Dr Friedmann. Pour illustrer un suicide né de l'instinct d'agressivité transformé, il cite l'exemple du Dharma, suicide de l'Hindou qui s'assied sur le seuil de son ennemi et se laisse mourir de faim. Les exemples de petits Dharmas sont fréquents. Une malade exprime, par exemple, sa haine contre son fiancé par une tentative de suicide : « Il faut que du sang coule, le mien ou le sien ! » s'écrie-t-elle en s'ouvrant les veines.

Mme Marie BONAPARTE voit dans le suicide une certaine défaite, un fléchissement du narcissisme. Quant à l'agressivité du primitif, elle n'est que réprimée, non refoulée.

La Doctoresse MORGESTERN rappelle les nombreux suicides d'enfants qui doivent être considérés comme nés de la haine de leurs parents. Le suicide, chez l'enfant, provient très souvent d'un manque d'affection. Mme Morgenstern se demande pour quelles raisons les suicides seraient plus fréquents chez les protestants que chez les catholiques.

⁽⁶⁸⁴⁾Le D^r LACAN pense aussi qu'il faudrait accorder une plus grande importance au facteur narcissique, mais il ne faudrait pas se contenter d'une conception purement énergétique, il faudrait au contraire introduire une conception structurale.

[...]

Ce compte-rendu d'un ouvrage de Henry Ey : Hallucinations et délires, Paris, F. Alcan, 178 pages, fut publié dans Évolution Psychiatrique 1935, fascicule n° 1, pp. 87-91.

⁽⁸⁷⁾Un assez vaste public n'est pas sans soupçonner qu'en France le peu d'ampleur des cercles où se poursuit la recherche psychiatrique vivante, ne peut être seulement rapporté aux nécessités propédeutiques et à l'ésotérisme technique, légitimés par les exigences d'un ordre nouveau de la connaissance. Il s'agit là au contraire d'un trait trop singulier par rapport à l'activité manifestée dans d'autres pays pour qu'on n'en cherche pas la cause dans des contingences culturelles et sociales d'ailleurs assez claires, faute de quoi il faudrait le promouvoir à la dignité d'un phénomène positif : à savoir et en termes propres une pénurie d'inspiration. Le public se convaincra qu'il n'est rien de tel, en prenant contact par ce petit livre, fait à son usage, avec un esprit dont la production, fragmentée dans des articles et des collaborations, ne laissait jusqu'ici connaître qu'aux seuls initiés son importance et son originalité.

Henri Ey n'a pas voulu donner ici un résumé de ses recherches sur l'hallucination. L'immensité et l'hétérogénéité de ce problème lui ont imposé un programme méthodique d'investigation et d'exposition dont le développement dans ses travaux antérieurs s'est poursuivi avec une rare cohérence. L'ensemble est loin d'en être achevé. Ce nouveau travail n'en est qu'un moment, mais tant pour la méthode de recherche que pour les fondements théoriques adoptés par l'auteur dans le champ déjà parcouru, il a une valeur exemplaire. C'est que les phénomènes hallucinatoires ici étudiés réalisent par leurs propriétés un véritable cas de démonstration pour la pensée de l'auteur. Ce sont en effet les *hallucinations* psycho-motrices, isolées par Seglas en 1888.

Avant le travail que nous analysons, il est remarquable de constater avec Henri Ey et conformément à l'observation liminaire que nous a inspirée cette analyse, que « l'histoire des idées sur les hallucinations psychomotrices, commence et s'arrête à Seglas ». Ce n'est pas dire qu'elle a stagné dans une stéréotypie professorale : l'évolution profondément subversive des théories de Seglas nous montre au contraire la merveille d'un esprit qui non seulement a su « voir le fait nouveau » (ce qui n'aurait pu être sans une ⁽⁸⁸⁾ première élaboration théorique), mais qui, dans le commerce de prédilection qu'il entretient avec l'objet de sa découverte, remanie par étapes et presque malgré soi le cadre mental où il l'a d'abord aperçu. Nous touchons là un bel exemple de cette transmutation réciproque de l'objet et de la pensée que l'histoire des sciences nous montre être identique au progrès même de la connaissance.

H. Ey nous montre d'abord ces étapes de la pensée de Seglas. Elle aboutit dans un article avec Barat en 1913 et dans une conférence en 1914 à une forme achevée, où H. Ey reconnaît tout l'essentiel de sa propre position et dont son travail ne veut être que le développement. Cette filiation reçoit ici la sanction du Maître lui-même qui, depuis lors enfermé dans la retraite, en est sorti pour préfacer généreusement ce livre.

La substance de celui-ci témoigne de la valeur de cette connaissance historique des notions, où Ey aime à s'attacher. Cette connaissance féconde en toute science, l'est plus encore en psychiatrie. Il serait vain qu'on veuille lui opposer la réalité clinique qu'elle sert à connaître, ou, pire encore, les entreprises primaires et brouillonnes qui passent en psychiatrie pour des recherches expérimentales, peut-être parce qu'y florissent en grand nombre ceux qui dans n'importe quelle discipline expérimentale authentique seraient relégués au rang de goujats de laboratoire.

L'hallucination psycho-motrice permet de poser avec un relief spécial et aussi de résoudre avec une certitude particulière le problème que H. Ey a mis au centre de ses travaux sur l'hallucination : l'hallucination est-elle le parasite qui désorganise la vie mentale, – l'automatisme de basse échelle qui, selon une conception élémentaire comme celle de Clérambault ou très subtile comme celle de Mourgue, simule la perception ; – est-elle, en bref, l'objet situé dans le cerveau qui s'impose au sujet pour un objet extérieur ? Ou

bien, l'hallucination est-elle organisation de la croyance, – partie intégrante de relations bouleversées entre l'être vivant et le monde extérieur dont il n'achève jamais tellement l'objectivation qu'elle ne reste soutenue par sa portée vitale ; – est-elle enfin l'affirmation de réalité par où le sujet perturbé défend sa nouvelle objectivité ?

L'hallucination psychomotrice, en effet, paraît d'abord – et est historiquement apparue – comme renfermant en son mode même un « facteur puissant de dédoublement de la personnalité ». D'autre part, le caractère souvent observable, puisque moteur, de son phénomène semblait être le garant de l'objectivité de l'automatisme supposé causal.

Mais les contradictions d'une telle conception apparaissent très vite et ⁽⁸⁹⁾non moins en fonction de la forme propre de l'hallucination psycho-motrice.

Contradiction phénoménologique tout d'abord qui se manifeste dans les premières classifications en faisant poser comme le plus hallucinatoire le phénomène le plus réel (monologue – impulsions verbales). Contradiction clinique ensuite, dont les tenants de la « pure observation » feraient bien de méditer combien elle répond à point nommé à une conception incohérente de l'essence du phénomène : les malades d'une part affirment leur « dédoublement », avec d'autant plus de conviction que le phénomène apparaît à l'observateur moins automatique et plus chargé de signification affective, comme on le voit au début de la plupart des phénomènes d'influence. D'autre part, quand lors d'états terminaux ils apparaissent comme la proie des automatismes verbaux (monologues incoercibles, glossomanie), le phénomène hallucinatoire s'évanouit ou est remplacé par une attitude de jeu.

Dès lors le trait essentiel de l'hallucination psychomotrice, qu'il s'agisse d'hallucination vraie ou de pseudo-hallucination, ne doit pas être cherché dans l'automatisme, admis comme réel sur les dires du malade, de la prétendue image kinesthésique verbale, mais dans la perturbation du sentiment fondamental d'intégration à la personnalité – sentiment d'automatisme et sentiment d'influence – par où un réel mouvement, phonatoire ou synergique de la phonation, est coloré du ton d'un phénomène vécu comme étranger ou bien comme forcé. Quant au « puissant facteur de dédoublement de la personnalité », il se trouve non pas dans une kinesthésie perturbée, mais dans la structure même de la fonction du langage, dans sa phénoménologie toujours empreinte d'une dualité, qu'il s'agisse du commandement, de la délibération ou du récit.

Tel est le mouvement critique qui unifie les divers chapitres où dans la première partie de l'ouvrage, H. Ey répartit les connaissances très riches qui fondent son argumentation : Introduction qui reproduit à sa place dialectique la critique générale sur la notion d'automatisme en psychopathologie que les lecteurs de l'*Evolution Psychiatrique* ont pu lire au N° 3 de l'année 1932. – Exposé du progrès théorique de la pensée de Seglas qui a la valeur d'une expérience clinique privilégiée. – Rappel de la révolution scientifique actuellement acquise quant à la psychologie de l'image, et de ses retentissements dans la théorie du mouvement et dans celle du langage. – Sémiologie des hallucinations psycho-motrices. – Réduction analytique de celles-ci en phénomènes forcés et en phénomènes étrangers. – Réduction génétique aux sentiments d'influence et d'automatisme et aux conditions de ceux-ci.

⁽⁹⁰⁾Cette première partie ne prend pourtant toute sa portée qu'après connaissance de la seconde. Dans celle-ci, en effet, H. Ey réintègre l'hallucination psychomotrice dans les structures mentales et les comportements délirants dont il a montré qu'elle ne peut être séparée. Il désigne dans l'évolution même des délires les stades électifs de son apparition et précise concrètement le degré de relâchement et la part d'intégrité de la personnalité qui sont exigibles pour que le phénomène se produise. Enfin, il tente de donner une classification naturelle des types cliniques où il se rencontre, en même temps qu'il en énumère un certain nombre de types étiologiques.

C'est à notre avis la partie la plus précieuse du livre et nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur pour qu'il profite de la très riche expérience du malade qui s'y démontre.

Si, en effet, tout converge enfin dans ce livre vers la réalité du malade, c'est que tout en part. « C'est en contact des malades aliénés que nous avons pu acquérir, écrit l'auteur, quelques idées sur les hallucinations. Si c'est là une méthode préjudiciable à la compréhension de tels phénomènes, il est clair que, viciées dans leur germe, toutes nos études ne signifient strictement rien. »

H. Ey sait quelles questions posent au psychologue et au physiologiste, la nature et les conditions de *l'esthésie* hallucinatoire, la valeur et le mécanisme de ses caractères *d'extériorité*. C'est pour cela qu'il sait aussi qu'elles ne peuvent résoudre le problème de la *réalité* hallucinatoire chez nos malades.

Il est paradoxal – et à vrai dire assez comique – de voir ceux-là même qui se réclament de la pure clinique tenir pour données au départ du problème de l'hallucination, précisément les qualités psychologiques les plus mal assurées dans leur contenu et les fonder sur les affirmations des malades, acceptées à l'état brut. Ces prétendus cliniciens deviennent ainsi des abstracteurs de délire et sont amenés à méconnaître une foule de traits significatifs du comportement du malade et de l'évolution de la maladie. La seule bâtarde de l'entité nosologique de la psychose hallucinatoire chronique (encore utilisée actuellement dans des milieux attardés) suffirait à le démontrer. Par le démembrement cliniquement très satisfaisant que H. Ey donne de cette entité, il démontre qu'il n'y a pas de saine clinique sans une saine critique de la hiérarchie des phénomènes. Pour des raisons identiques aux conditions mêmes de la connaissance, ceux qui prétendent méconnaître une telle critique, ne parviennent pas à s'en passer ; ils recourent, quoi qu'ils en aient, à une certaine critique, mais vicieuse.

⁽⁹¹⁾Pathologie de la croyance, telle est donc l'essence des délires hallucinatoires chroniques. L'ambiguïté que présentent tant *l'esthésie* que *l'extériorité* dans l'hallucination psycho-motrice, en ont fait pour M. Ey un cas particulièrement favorable à la démonstration que le caractère essentiel de l'hallucination est la croyance à sa *réalité*.

La somme d'erreurs que cet ouvrage tend à dissiper justifie son orientation polémique. Notre approbation nous en a peut-être fait accentuer le ton dans notre analyse. C'est là une interprétation délibérée de notre part et qui nous ôte tout droit à chercher querelle à l'auteur en souhaitant qu'il se fût plus étendu sur deux points positifs de son exposé. Le premier concerne le mécanisme créateur de l'hallucination psycho-motrice : c'est la double liaison phénoménologique qui paraît s'y démontrer d'une part entre la croyance à son extériorité et le déficit de la pensée qui se manifeste dans son cadre, d'autre part entre la croyance à sa validité et l'émotion sthénique qui l'accompagne. L'auteur eût peut-être mieux établi ces liaisons s'il avait touché au problème des automatismes graphiques, à propos desquels nous avons eu nous-mêmes l'occasion d'en être frappé. Le second point concerne la notion que nous chérissons de la structure mentale qui fait l'unité de chaque forme de délire chronique et caractérise tant ses manifestations élémentaires que l'ensemble de son comportement. Son usage systématique dans la description des différents types de délires ici rapportés eût peut-être conduit dans la plupart d'entre eux à dissoudre plus complètement l'hallucination psycho-motrice dans la mentalité délirante.

Jacques-M. LACAN

Sous le titre Psychologie et esthétique, est paru un compte-rendu de Jacques Lacan dans Recherches philosophiques 1935, fac. 4, p. 424-431, sur l'ouvrage de E. Minkowski, Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques, Paris, Coll. de l'Évolution psychiatrique.

⁽⁴²⁴⁾ Œuvre ambitieuse et ambiguë. Ainsi la qualifie le lecteur, fermé le livre. Cette ambiguïté manifeste déjà dans la bipartition de l'œuvre, se révèle plus intimement dans le sens double de chacune de ses deux parties : un premier « livre » sur l'« aspect temporel de la vie », dont l'appareil phénoménologique ne suffit pas à justifier les postulats métaphysiques qui s'y avouent ; un autre livre sur la structure des troubles mentaux, spécialement sur leur structure spatio-temporelle, dont les analyses, précieuses pour la clinique, doivent leur acuité à la coercition ⁽⁴²⁵⁾ qu'exerce sur l'observateur l'objet dressé d'abord par sa méditation de spirituel.

Ces contradictions intimes équivaldraient à un échec, si la haute classe de l'œuvre ne nous assurait qu'il ne s'agit que du seul échec, inhérent à l'ambition, nous voulons dire lié à la phénoménologie de cette passion, à sa structure chargée pour nous d'énigmes. Celle ici révélée, en demanderons-nous la formule à telles authentiques confidences, par où l'œuvre trahit la personnalité de l'auteur ? Nous retiendrons parmi celles-ci cette évocation, à propos du dernier ouvrage de Mignard (p. 143), « d'une synthèse de sa vie scientifique et de sa vie spirituelle – synthèse si rare de nos jours, où on a pris l'habitude d'ériger une barrière infranchissable entre la prétendue objectivité de la science et les besoins spirituels de notre âme ».

Nous voulons là prendre appui pour notre critique en réclamant pour elle le droit de restituer la barrière ici évoquée, qui certes n'est pas pour nous infranchissable, mais constitue le signe d'une nouvelle alliance entre l'homme et la réalité. Nous examinerons donc successivement le triple contenu de l'ouvrage : objectivation scientifique, analyse phénoménologique, témoignage personnel, le mouvement même de notre analyse devant en donner la synthèse, si elle existe.

La contribution scientifique porte sur les données de la pathologie mentale. On sait combien l'objectivation en est encore imparfaite. On trouvera ici des apports précieux pour son progrès : ils le sont d'autant plus que dans l'état actuel de la production psychiatrique en France un tel travail est exceptionnel. L'ensemble des communications faites dans les sociétés savantes officielles, n'offre rien d'autre, en effet, à celui que sa profession astreint depuis des années déjà nombreuses à une aussi désespérante information, que l'image de la plus misérable des stagnations intellectuelles.

On y tient comme une activité scientifique valable la simple juxtaposition, dans un « cas », d'un fait de l'observation psychopathologique et d'un symptôme généralement somatique et classable dans la catégorie des signes dits organiques. La portée exacte de ce travail est suffisamment qualifiée, quand on constate de quelle sorte d'observations on se contente ici. L'inanité en est garantie par la terminologie qui suffit aux observateurs pour la signaler. Cette terminologie relève intégralement de cette psychologie des facultés, qui, fixée dans l'académisme cousinien, n'a été réduite par l'atomisme associationniste dans aucune de ses abstractions à jamais scolastiques : d'où ce verbiage sur l'image, la sensation, les hallucinations ; sur le jugement, l'interprétation, l'intelligence, etc. ; sur l'affectivité enfin, la dernière venue, la tarte à la crème un moment d'une psychiatrie avancée, qui y trouva le terme le plus propice à un certain nombre d'escamotages. Pour les symptômes dits organiques, ce sont ceux qui, dans la pratique médicale courante, apparaissent doués d'une portée toute relative à l'ensemble du cortège sémiologique, ⁽⁴²⁶⁾ c'est-à-dire que, rarement pathognomoniques, ils sont plus souvent probabilitaires à divers degrés. Ils prennent par contre dans une certaine psychiatrie une valeur tabou qui fait de leur simple trouvaille une conquête doctrinale. Chaque semblable trouvaille est tenue pour constituer un pas dans l'œuvre de « réduction de la psychiatrie aux cadres de la médecine générale ». Le résultat de

cette activité rituelle est que la méthode, à savoir cet appareil mental sans lequel le fait même présent peut être méconnu dans sa réalité, en serait encore en psychiatrie au point méritoire certes, mais dépassable, où l'avaient porté les Falret, les Moreau de Tours, les Delasiauve, n'étaient les travaux de rares chercheurs, qui, tel un Pierre Janet, se trouvent être assez rompus à l'implicite philosophie qui paralyse la psychologie des médecins, pour pouvoir la surmonter en se dégageant de ses termes. Ainsi la formation philosophique dont M. Minkowski prend soin de situer le rôle, le temps et les fruits antérieurs dans sa propre biographie, l'a-t-elle aidé grandement à apercevoir les caractères réels des faits que lui offrit dans la suite une expérience clinique quotidienne.

La nouveauté méthodique des aperçus du Dr Minkowski est leur référence au point de vue de la structure, point de vue assez étranger, semble-t-il, aux conceptions des psychiatres français, pour que beaucoup croient encore qu'il s'agit là d'un équivalent de la psychologie des facultés. Les faits de structure se révèlent à l'observateur dans cette cohérence formelle que montre la conscience morbide dans ses différents types et qui unit dans chacun d'eux de façon originale les formes qui s'y saisissent de l'identification du moi, de la personne, de l'objet, – de l'intentionalisation des chocs de la réalité, – des assertions logiques, causales, spatiales et temporelles. Il ne s'agit point là d'enregistrer les déclarations du sujet que nous savons dès longtemps (c'est là peut-être un des points désormais admis de la psychologie psychiatrique) ne pouvoir, de par la nature même du langage, qu'être inadéquates à l'expérience vécue que le sujet tente d'exprimer. C'est bien plutôt malgré ce langage qu'il s'agit de « pénétrer » la réalité de cette expérience, en saisissant dans le comportement du malade le moment où s'impose l'intuition décisive de la certitude ou bien l'ambivalence suspensive de l'action, et en retrouvant par notre assentiment la forme sous laquelle s'affirme ce moment.

On conçoit quelle importance peut avoir le mode vécu de la perspective temporelle dans cette détermination formelle.

Un bel exemple de la valeur analytique d'une telle méthode est donné par M. Minkowski dans une remarquable étude d'« un cas de jalousie pathologique sur un fonds d'automatisme mental », reproduite ici des Annales médico-psychologiques de 1929. Nulle démonstration plus ingénieuse et convaincante du rôle de moule formel que joue le « trouble générateur » (soit ici au premier chef le symptôme dit de *transitivisme*), pour les contenus passionnels morbides (sentiments d'amour et surtout ⁽⁴²⁷⁾de jalousie), et pour leur manifeste désinsertion de la réalité tant intérieure qu'objectale.

Cette observation brillante servirait à nous convaincre qu'on ne saurait comprendre la véritable signification d'une passion morbide, bien insuffisamment signalée par une rubrique issue de l'expérience commune (jalousie), sans pénétrer son organisation structurale.

D'autant plus peut-on regretter que M. Minkowski prenne tant de soin d'exclure de l'explication d'un tel cas, comme artificielle, toute compréhension génétique par l'histoire affective du sujet. Le plus favorable de ses lecteurs ne pourra qu'être frappé dans le cas ici rapporté de la conformité significative entre les souvenirs traumatiques de l'enfance (traumatisme libidinal électif au stade anal et fixation affective à la sœur), le trauma réactivant de l'adolescence (l'homme qu'elle aime épouse une amie à elle) et les modes d'identification affective à forme de fausses reconnaissances et de transitivisme, qui la font autant se sentir dépersonnalisée au profit des femmes dont elle est jalouse, que croire à l'existence de relations homosexuelles entre son mari et ses amants ; il est plus frappant encore de voir l'issue des souvenirs infantiles dans la conscience coïncider avec une relative sédation des troubles.

Aussi bien par sa position ouvertement hostile à la psychanalyse, M. Minkowski tend-il à établir dans la recherche psychiatrique contemporaine, un nouveau dualisme théorique qu'il renouvellerait de l'opposition périmée de l'organicisme et de la psychogenèse, et qui opposerait maintenant la genèse qu'il appelle *idéo-affective* et qui est celle des complexes qu'a

définis la psychanalyse d'une part, et d'autre part la subduction structurale, qu'il considère comme à tel point autonome, qu'il va jusqu'à parler de phénomènes de *compensation phénoménologique*.

Une opposition si exclusive ne peut être que stérilisante.

Nous avons tenté nous-mêmes dans un travail récent de démontrer dans le complexe typique du conflit objectal (position « triangulaire » de l'objet entre le toi et le moi) la commune raison de la forme et du contenu dans ce que nous appelons la *connaissance paranoïaque*.

C'est aussi bien nous ne croyons pas que ce soit essentiellement la destination de l'homme à « manier les solides » qui détermine la structure substantialiste de son intelligence. Cette structure apparaît liée bien plutôt à la dialectique affective qui le mène d'une assimilation égocentrique du milieu, au sacrifice du moi à la personne d'autrui. La valeur déterminante des relations affectives, dans la structure mentale de l'objet va donc très loin. L'élucidation de ces relations nous paraît devoir être axiale pour une juste appréciation des caractéristiques du temps vécu dans les types structuraux morbides. Une considération isolée de ces caractéristiques ne permet, nous semble-t-il, ni de les noter toutes, ni de les différencier. D'où la fonction quelque peu disparate des diverses perturbations de l'intuition du temps, dans les entités ⁽⁴²⁸⁾ nosographiques, où elles sont étudiées dans cet ouvrage : ici elle est apparente dans la conscience et décrite comme symptôme subjectif par le malade qui en souffre, là au contraire, elle est déduite comme structurale du trouble qui l'exprime très indirectement (mélancolies).

Seule apparaît très fondamentale, et sans nul doute destinée à accroître la clinique de discriminations essentielles, la subduction du temps vécu dans les états dépressifs : on peut tenir dès maintenant ces états pour enrichis d'un certain nombre de type structuraux (pp. 169-182, 286-304).

On ne peut, d'autre part, qu'être reconnaissant à M. Minkowski d'avoir démontré la fécondité analytique de l'entité avant tout structurale dégagée par Clérambault sous le titre d'automatisme mental. Les beaux travaux de ce maître dépassent en effet de beaucoup la portée de démonstration de la vérité « organiciste » où lui-même semblait vouloir les réduire et où certains de ses élèves se confinent encore.

En ce travail de la science – qui est œuvre commune – M. Minkowski tient au reste à rendre hommage à chacun de ceux dont les vues lui paraissent apporter une contribution à l'exploration du temps vécu chez les psychopathes. Nous y gagnons de très bons exposés des travaux de Mme Minkowska, de M. Frantz Fischer, de MM. Straus et Gebattel, de M. de Greef et de M. Courbon. Peut-être l'ensemble perd-il en valeur démonstrative ce qu'il gagne ainsi en richesse et la notion s'en affirme-t-elle d'autant plus que les troubles du temps vécu sont dans les structures mentales morbides un caractère trop accessoire pour être utilisées autrement que comme secondaire dans une classification naturelle de ces structures (cf. le court chapitre intitulé : quelques suggestions au sujet de l'excitation maniaque – et le rapprocher de la grande étude de Binswanger sur l'*Ideenflucht* parue dans les *Archives Suisses*).

Il reste que l'attention du psychiatre en contact clinique avec le malade est désormais sollicitée d'approfondir la nature et les variétés de ces troubles de l'intuition temporelle.

L'avenir, en intégrant leur aspect à l'analyse totalitaire des structures, montrera leur place véritable dans la gamme des formes de subduction mentale dont l'étude doit être un fondement de la moderne anthropologie.

Cette anthropologie, au reste, ne saurait s'achever en une science positive de la personnalité. Tant les phases évolutives typiques de celle-ci que sa structure noétique et son intentionnalité morale doivent être données, nous l'avons affirmé nous-mêmes en temps congru, par une phénoménologie. Aussi M. Minkowski est-il bien fondé à avoir cherché dans une analyse phénoménologique du temps vécu les catégories de son investigation structurale.

Le terme de phénoménologie, né en Allemagne, au moins quant au sens technique sous lequel il a pris rang désormais dans l'histoire de la philosophie, couvre, depuis qu'on l'a libéré des conditions rigoureuses de l'*Aufhebung* husserlienne, bien des spéculations « compréhensives ».

⁽⁴²⁹⁾ Aussi bien, depuis qu'il est admis en France au rang d'une de ces monnaies sans garantie de change que constitue – du moins tant qu'il est vivant – chaque terme du vocabulaire philosophique, l'usage de ce terme est-il resté empreint d'une extrême incertitude. L'ouvrage de M. Minkowski tend à fixer cet usage, mais sous le mode pratique de l'intuitionnisme bergsonien. Entendons par là qu'il s'agit moins d'un conformisme doctrinal que d'une attitude, nous dirions presque d'un poncif irrationaliste, dont les formules nous paraissent quelque peu désuètes, comme assez scolaires les antinomies raisonnantes dont elles doivent sans cesse prendre aliment (cf. le chapitre de la *succession*, etc.).

Sous cet appareil s'exprime une appréhension très personnelle de la durée vécue. Il en résulte une dialectique d'une extraordinaire ténuité, dont l'exigence cruciale paraît être, pour toute antithèse de l'expérience vécue, la discordance et la dissymétrie discursive, et qui nous mène par d'insaisissables synthèses de *l'élan vital*, première direction isolée dans le devenir, à *l'élan personnel*, corrélatif de l'œuvre, et à *l'action éthique*, terme dernier, mais dont pourtant l'essence reste toute inhérente à la structure même de l'avenir (cf. p. 112).

Aussi bien cet élan, purement formel et pourtant créateur de toute réalité vitale, est-il pour M. Minkowski la forme de l'avenir vécu. Cette intuition domine toute la structure de la perspective temporelle. La restauration de la virtualité spatiale que l'expérience nous révèle dans cette perspective sera toute l'œuvre ici poursuivie. Elle nécessite l'intrusion fécondante, dans le devenir, de couples ontologiques, « l'être un ou plusieurs », « l'être une partie élémentaire d'un tout », l'« avoir une direction », pour que s'engendrent ces *principes* auquel leur irrationalisme, dûment contrôlé à leur naissance, sert d'état civil : *principe de continuité et de succession* ; *principe d'homogénéisation* ; *principe de fractionnement et de suite*. À vrai dire la fissure, mais fondamentale, d'une telle déduction irrationnelle, apparaît au joint de l'élan vital à l'élan personnel, qui exige, nous semble-t-il, l'immixtion d'une donnée intentionnelle concrète, ici absolument méconnue. La tentative, même pas déguisée, de faire surgir d'une pure intuition existentielle tant le *sur-moi* que l'*inconscient* de la psychanalyse, « niveaux » incontestablement attachés au relativisme social de la personnalité, nous apparaît une gageure. Elle apparaît comme le fait d'une sorte d'autisme philosophique, dont l'expression doit être saisie ici comme une donnée elle-même phénoménologiquement analysable, comme peuvent l'être les grands systèmes de la philosophie classique. L'exclusion de tout savoir hors de la réalité vécue de la durée, la genèse formelle de la première certitude empirique dans l'idée de la mort, du premier souvenir dans le remords et de la première négation dans le souvenir, sont autant d'intuitions prestigieuses, qui expriment mieux les moments les plus hauts d'une spiritualité intense que les données immanentes au temps que « l'on » vit.

⁽⁴³⁰⁾ Nous faisons ici allusion à l'une des références familières de la philosophie de M. Heidegger, et certes les données déjà respirables, à travers le filtre d'une langue abstruse et de la censure internationale, de cette philosophie nous ont donné des exigences qui se trouvent ici mal satisfaites. M. Minkowski, en une note de la page 16, témoigne qu'il ignorait la pensée de cet auteur, lorsque déjà la sienne avait pris sa forme décisive. On peut regretter, en raison de la situation exceptionnelle où le plaçait sa double culture (puisqu'il a écrit, il y insiste ici, ses premiers travaux en allemand), de ne pas lui devoir l'introduction dans la pensée française de l'énorme travail d'élaboration acquis ces dernières années par la pensée allemande.

De même qu'une méconnaissance moins systématique de Freud n'eût pas censuré du groupe de ses intuitions fondamentales celui de la *résistance*, de même les aspects même primaires de l'enseignement heideggérien l'eussent invité à y admettre encore *l'ennui*, à tout

le moins à ne pas le rejeter d'emblée dans les phénomènes négatifs. Les considérations très séduisantes sur l'oubli, conçu comme caractère fondamental du phénomène du passé, nous paraissent également s'opposer trop systématiquement aux données cliniques les mieux établies par la psychanalyse. Enfin la notion de la *promesse*, pivot réel de la personnalité qui doit se présenter comme sa garantie, nous paraît ici trop méconnue, comme trop absolue de n'authentifier *l'élan personnel* que par l'imprévisibilité et l'inconnu irréductible de son objet.

Tant de parti-pris nous valent pourtant des analyses partielles parfois admirables. L'originale conception de l'attente comme antithèse authentique de l'activité (au lieu de la passivité, « comme le voudrait notre raison ») est ingénieuse et commandée par le système. La structure phénoménologique du désir est bien mise en valeur au degré médiateur des relations de l'avenir. Un chef-d'œuvre de pénétration nous est offert enfin dans l'analyse de la prière : et sans doute est-ce là la clef du livre, livre de spirituel, dont l'effusion s'épanche tout entière dans le dialogue qui ne saurait s'exprimer hors du secret de l'âme. Que nulle inquisition dogmatique ne tente d'en traquer les postulats : aux questions sur la nature de l'interlocuteur, il répondra comme à celles sur le sens de la vie, comme à celles sur le sens de la mort : « Il y a des problèmes qui demandent à être vécus comme tels, sans que leur solution consiste en une formule précise » (p. 103) et : « J'aurais presque envie de dire : si vraiment il n'y a rien après la mort, cela reste vrai aussi longtemps seulement qu'on garde cette vérité en soi, qu'on la garde jalousement au fond de son être ».

Nous sommes là en pleine confiance : ces confidences sont pourtant des aveux. En un temps où l'esprit humain se plaît à affirmer les déterminations qu'il projette sans cesse sur l'avenir, non pas sous la forme ici décriée de la prévision, mais sous la forme animatrice du *programme* et du *plan*, ce repliement « jaloux » différencie une attitude vitale. Elle ne ⁽⁴³¹⁾ saurait être pourtant radicalement individuelle, et le confidentiel, au chapitre suivant, se révèle confessionnel : la trace radicalement évanouissante de *l'action éthique* sur la trame du devenir, l'assimilation du *mal* à *l'œuvre* nous réfèrent aux arcanes de la méditation d'un Luther et d'un Kant. Qui sait, plus loin peut-être, où l'auteur nous entraîne ? L'âme dernière de ce long hymne à l'amour, que l'œil illuminé « scrute » sans cesse, de ce long appel au « donner de l'avant » qui revient à chaque page, de cette énigme choyée : « Si nous savions ce que veut dire s'élever au-dessus ! » (p. 87 et passim) nous est donnée par l'élan qui anime tout le livre, si l'on parvient enfin à le saisir d'un seul coup d'œil.

Ce n'est pas, en effet, un des moindres paradoxes de ce long effort pour désatialiser le temps, toujours faussé par la mesure, qu'il ne puisse se poursuivre qu'à travers une longue série de métaphores spatiales : *déploiement*, caractère *super-individuel*, *dimension en profondeur* (p. 12), *expansion* (p. 76), *vide* (p. 78), *plus loin* (p. 88), *rayons d'action* (p. 88) et surtout *horizon* de la prière (p. 95 et suiv.). Le paradoxe déconcerte et irrite jusqu'à ce que le chapitre terminal en donne la clef, sous la forme de l'intuition, à notre avis, la plus originale de ce livre, quoique à peine amorcée, à son terme, celle d'un autre espace que l'espace géométrique, à savoir, opposé à l'espace clair, cadre de l'objectivité, *l'espace noir* du tâtonnement, de l'hallucination et de la musique. Rapprochons-le de cris étonnants comme celui-ci (p. 56) : « Une prison, dut-elle se confondre avec l'univers, m'est intolérable. » C'est à la « nuit des sens », c'est à la « nuit obscure » du mystique que nous croyons pouvoir dire sans abus que nous voilà portés.

L'ambition, ici d'abord énigmatique au lecteur, s'avère à l'examen être celle de l'ascèse ; l'ambiguïté de l'œuvre, celle de l'objet sans nom de la connaissance unitive.

Jacques M. LACAN

Intervention sur l'exposé du Dr P. Schiff « Les paranoïas au point de vue psychanalytique », paru dans les comptes rendus de la 9^{ème} Conférence des Psychanalystes de Langue française de la Revue Française de Psychanalyse 1935, tome VIII, n° 1, page 170. Un autre résumé est paru dans l'Évolution psychiatrique, 34/35, p. 85-86.

DR O. L. Forel – [...]

Le Dr Lacan veut dire tout d'abord son admiration pour le tour de force réalisé par Schiff en vue de faire se rejoindre les points de vue si opposés de la psychiatrie classique et de la psychanalyse. Dans la tension de contact social dont parle Schiff, il lui a semblé percevoir une transformation de ce que lui-même a appelé la tension sociale, mais il n'a, pour son compte, jamais envisagé une limitation du contact social chez le paranoïaque. Il estime, comme le rapporteur, que dans son ensemble la paranoïa nécessitera encore de nombreuses études.

Par des analyses cliniques de plus en plus approfondies, par des monographies minutieuses, on pourra mettre en évidence, non seulement la continuité de ces cas et leurs points communs, mais aussi les éléments de différenciation qui ne lui semblent pas être ceux de l'école psychiatrique classique. Pour lui, l'essentiel de la question est dans une étude toujours plus poussée de la personnalité et de ses formations structurales au cours des diverses psychoses.

Le Dr Laforgue – [...]

Intervention sur l'exposé de P. Schiff « Psychanalyse d'un crime incompréhensible » à la Société Psychanalytique de Paris in Revue Française de Psychanalyse, 1935, tome VIII, n° 4 page 690-691.

Discussion : [...]

⁽⁶⁹⁰⁾DR LACAN – Il lui semble aussi que l'importance donnée à la kératite est au plus haut point symbolique de la femme virile. Il croit aussi à la valeur déclenchante de l'incident apparemment absurde. Tel était bien le cas dans le crime des deux sœurs Papin, qui avaient massacré leur patronne à propos d'une petite panne d'électricité. Cette coïncidence d'un événement objectif avec la tension pulsionnelle a une grande valeur.

Peut-on, dès lors, vraiment dire que la crise est incompréhensible ? Il l'est pour une idée conventionnelle que l'on s'en fait. Il y a des cas où la réalisation du « kakon » est incompréhensible, d'autres où elle se comprend. Le cas d'Aimée est calqué sur celui de Schiff. Il s'agit donc bien d'une névrose paranoïaque non d'une psychose où l'agression prend la signification d'un effort pour rompre le cercle magique, l'oppression du monde extérieur.

DR LAFORGUE – Le cas exposé par Schiff montre qu'il vaut la peine de réfléchir au problème de la responsabilité. Des masses formidables d'affect sont susceptibles de se déplacer sous l'effet de causes minimes. Ce déplacement ne favorise-t-il pas l'explosion de l'affect en rendant son contrôle impossible ? L'histoire du style semble l'indiquer. La tante, le faisant peut-être exprès sans le vouloir, le laisse tomber. Il se brise. Cela suffit pour permettre la mobilisation de tout l'affect non liquidé, sans que rien puisse être contrôlé. Le crime a lieu.

La question se pose alors de savoir si la responsabilité est exactement la même que si l'incident n'avait pas eu lieu. Il pense, quant à lui, qu'elle n'est certainement pas la même. La responsabilité mérite d'être examinée sous cet angle spécial.

DR CODET – Je souscris volontiers à cette idée. Le conflit était mur et devait éclater. La préparation du crime, l'habitude de chérir des idées de vengeance, l'espoir que l'on y trouvera des excuses psychiatriques vont à l'encontre de l'intimidabilité. Les romantiques ont cultivé cela littérairement.

DR PICHON – Je voudrais indiquer une position que j'ai prise et écrite, relative à la responsabilité. La question de la responsabilité est une question liée au libre-arbitre, une question philosophique. Mais la question médicale est autre. Nous ne pouvons pas, nous médecins, considérer des criminels autrement que comme des malades. La question de la défense sociale intéresse la société du point de vue de savoir si ces malades peuvent guérir, ou s'il vaut la peine d'entretenir des malades de cette espèce.

Dans ces cas-là, pourquoi atténuer la responsabilité ? Quand ils ont réussi leur crime, qu'ils se sont déchargés, il est plus humain de leur appliquer la prison que l'asile.

M DALBIEZ – Il désire faire deux remarques. Schiff a dit de De Greef qu'il était très éloigné de l'analyse. En réalité, il n'est pas opposé à la psychanalyse. Ce sont des échecs qui l'ont découragé. S'il suivait sa pensée jusqu'au bout, De Greef dirait de la malade de Schiff qu'elle présente des symptômes précoces de maladie mentale.

⁽⁶⁹¹⁾Une des sœurs Papin a été enfermée à l'asile de Rennes. Le directeur de l'asile, le Dr Guillaume, disait que l'on peut tout aussi bien, dans ce cas, conclure à une psychose réactionnelle qu'à un crime schizophrénique. Car les sœurs ont arraché les yeux, tailladé le sexe.

Mme Marie Bonaparte voudrait ajouter deux mots au sujet de la responsabilité : au point de vue de la défense sociale, une seule chose compte, et c'est de se mettre à l'abri des criminels. S'ils sont curables, il faut les soigner, sinon il faut les mettre dans un asile-prison.

DR LACAN – Le point de vue de la défense ne peut conduire qu'à des conclusions dangereuses. Les médecins se moquent de ce point de vue : il y a des juges exprès pour cela. Mais nous pouvons donner une définition de la personnalité, et la société a le droit de nous demander compte de l'homogénéité de cette personnalité. Sans doctrine, nous

arrivons à l'expertise médicale telle qu'elle se pratique de nos jours : absolument arbitraire. Il est révoltant de voir des plumes médicales se compromettre dans des expertises judiciaires.

[...]

Intervention sur l'exposé de O. Codet « À propos de trois cas cliniques d'anorexie mentale » Séance de la Société Psychanalytique de Paris du 18 juin 1935, publiée dans la Revue Française de Psychanalyse, t. 1, n° 1, page 127.

DR LEUBA – [...]

Le Dr Lacan demande jusqu'où l'on doit pousser une analyse d'enfant. On ne peut pas considérer comme tout à fait morte une branche morte au fil de l'eau. Elle porte des rameaux auxquels peuvent s'accrocher des matériaux capables de faire à un moment donné tout un barrage. Un symptôme détaché par une brève thérapeutique ne peut-il faire de même ?

Il désire souligner deux points. Tout d'abord, c'est que chez les anorexiques il existe toujours des phantasmes phalliques. Il cite des rêves à l'appui de cette constatation.

Et un second point : en puisant dans ses souvenirs de consultations populaires, il retrouve une trentaine de cas d'anorexie mentale. Tous ces cas se rapportaient à des garçons, et qui étaient tous Juifs.

M. CHENTRIER – [...]

Intervention sur l'exposé de D. Lagache « Passions et psychoses passionnelles » au Groupe de l'Évolution Psychiatrique publié dans Évolution Psychiatrique, 1936, fasc. 1, pages 25-27.

Exposé de D. LAGACHE [...]

⁽²⁵⁾ *Discussion :*

[...]

M. LACAN se félicite d'avoir pu se trouver en écoutant le conférencier parler des études de Clérambault, d'accord avec un Maître qu'il a toujours admiré et peut-être le mieux suivi au moment où il croyait le plus s'en écarter. En effet, dans sa thèse sur la psychose paranoïaque, il a lutté également contre la conception « constitutionnaliste » de la paranoïa. Mais pour autant que l'on doit étudier de telles psychoses passionnelles autrement que par abstractions, il lui semble que la conférence si documentée de Lagache n'aborde le sujet que d'une façon trop formelle et « définitionnelle ». C'est le propre pourtant d'un état de passion de n'être pas une pure passivité ou une pure virtualité. La passion n'a de sens et d'existence que pour autant qu'elle représente une action qui lie l'objet au sujet, de telle sorte que la passion ne peut pas être étudiée en dehors de son expérience concrète, de l'objet qui la qualifie. L'objet n'a d'existence et de valeur que pour autant qu'il a une signification inséparable de la vie affective inconsciente du sujet. Or, c'est le propre de la passion pathologique d'être un symbole qui dépend de l'organisation pathologique de la personnalité c'est-à-dire de la phase de régression ou de fixation de cette personnalité. Il s'étonne dès lors que la perspective psychanalytique n'ait pas été davantage exploitée par le conférencier à propos de la passion pathologique qui est attachement à un objet de forme archaïque du développement, à une « image » ensevelie. Contrairement à ce qui a été dit, la valeur de « normativité » de la passion n'est pas solidaire de valeur normale mais de l'organisation correcte du développement de la personnalité.

[...]

Intervention sur l'exposé de J. Rouart « Du rôle de l'onirisme dans les psychoses de type paranoïaque et maniaque-dépressif » publié dans l'Évolution Psychiatrique, 1936, fascicule n° 4, pages 87-89.

Exposé de J. ROUART [...]

⁽⁸⁵⁾ *Discussion :*

[...]

⁽⁸⁷⁾ M. LACAN – Il ne serait pas exact de dire que M. Rouart nous a présenté le problème sous l'aspect d'une dilution générale des psychoses dans l'onirisme. Il y a dans ce qui nous a été exposé quelque chose qu'il faut préciser. Quand il nous a été parlé de dissolutions d'intensité croissante, il me venait à l'esprit que de tels états pouvaient s'appeler des états seconds. Le fait rapporté par Borel m'a confirmé dans cette impression. Il semble que certains états psychiques se passent à la limite du moi et que, peut-être par les relations en profondeur qu'ils ne cessent de soutenir avec lui, ils laissent cependant des traces profondes. C'est cela qui situe exactement le problème. À ce point de vue la fuite des idées, si bien étudiée au point de vue phénoménologique par Binswanger, se situerait tout naturellement dans cette série des dégradations de l'activité psychique. Mais il est bien certain qu'entre toute la gamme de ces états seconds il y a des différences de structure. Où est alors là place de l'onirisme ? ⁽⁸⁸⁾ Pour revenir à ce que disait M. Picard tout à l'heure, j'ai cru que cet onirisme était un état d'élaboration synthétique active du moi analogue au délire. Je me demande cependant s'il n'y a pas de grandes différences. La réalité pulsionnelle est méconnue dans le rêve et elle est reconnue dans le délire où précisément elle se présente sous la forme caractéristique de la pensée délirante : persécution, action extérieure, etc. Je crois que l'onirisme est une expérience beaucoup plus *subie* qu'*agie*. J'emploie ce mot d'expérience qui paraît, semble-il, désagréable à M. Pichon, dans le sens d'expérience vécue.

M. PICHON – Si vous désirez que je dise mon opinion, je dois déclarer en effet que le terme d'expérience me paraît incorrect car il doit être réservé au sens que l'usage a consacré et qui me paraît impliquer une observation active, objective.

M. LACAN – C'est, je le répète, dans le sens d'expérience vécue, terme qui correspond au mot « Erlebnis » que je l'emploie comme les autres d'ailleurs, faute de mieux, faute d'équivalent exact dans le vocabulaire français.

M. PICHON – Il vaut mieux créer alors un mot nouveau.

M. HENRI EY – On nous reproche assez les néologismes. « Erlebnis » a été traduit par « expérience vécue » par les premiers traducteurs de Jaspers. Sans me paraître excellent, il me paraît bien indiquer le caractère de données immédiates et concrètes de la conscience qu'« Erlebnis » signifie en allemand.

M. LAGACHE – Pour ma part je le trouve juste, car le sens du mot expérience selon l'usage même et l'étymologie ne peut être restreint dans le sens indiqué par M. Pichon. Le terme « d'expérience vécue » correspond bien à ce qu'il veut dire : les contenus de conscience que le sujet éprouve et vit.

M. LACAN – Quoiqu'il en soit si l'onirisme est une expérience vécue plus passive que le rêve, dans l'un et l'autre cas il s'agit de vécu pur. À ce titre, le récit du rêve fait après coup me paraît être un petit délire bien systématisé qui s'éloigne peut-être autant du rêve lui-même que le ⁽⁸⁹⁾ délire de l'onirisme. Il s'agit dans les deux cas de deux « registres » différents, celui du pur vécu et celui du jeu. Le moi « joue » dans le délire et le récit du rêve ce qu'il a purement vécu dans le rêve sous une forme très active et dans l'onirisme sous une

forme plus « agie ». Voilà comment peut-être il faut considérer les rapports du délire avec le rêve, le récit du rêve et l'onirisme, toutes « expériences » et « jeux » qui sont très importants dans la structure des psychoses.

[...]

Intervention sur l'exposé de Mme H. Kopp « Les troubles de la parole dans leurs rapports avec les troubles de la motricité » publié dans l'Evolution Psychiatrique, 1936, fascicule n° 2, pages 108 à 112.

Exposé de M^{me} H. KOPP [...]

⁽¹⁰³⁾Discussion :

[...]

⁽¹⁰⁸⁾M. OMBREDANE – [...] Tout à l'heure on parlait de l'âge de début du bégaiement et on le plaçait vers trois ans. D'après mon observation je le placerais plutôt vers cinq ans. Il faut noter que c'est précisément l'âge de l'acquisition de l'écriture, c'est-à-dire de grand dressage de la main droite. Je crois qu'à cet âge la notion de complexes affectifs est peu soutenable.

M. LACAN – L'âge de 3 à 5 ans est au contraire l'âge essentiel de l'organisation affective de l'enfant.

[...]

M. LACAN – On a opposé tout à l'heure affectif à moteur. Il est certain que le bégaiement représente un trouble de déterminisme psychomoteur très complexe. Je ferai remarquer à M. Ombredane que si, comme il le disait tout à l'heure, le dressage moteur peut corriger le bégaiement par la culture de l'organisation motrice du côté droit ou du côté gauche, il semble bien qu'il s'agisse de fonctions de grande plasticité. Or une telle plasticité est d'une particulière importance au moment où l'organisation des fonctions instinctivo-motrices prépare la maturité ⁽¹¹⁰⁾ultérieure dans le jeu des fixations libidinales dont l'âge d'élection est vers 4 ou 5 ans. Si le sigmatisme peut être considéré comme un arrêt de développement des fonctions motrices, le bégaiement me paraît lié à l'organisation des valeurs sémantiques du langage. C'est ainsi que le parler « bébé » que l'on observe parfois très tard chez l'enfant et l'adolescent révèle ce trouble sémantique.

M. OMBREDANE – Il ne s'agit pas là d'un trouble sémantique.

M. LACAN – Il me semble au contraire qu'un tel parler s'investit essentiellement d'un système de significations et constitue un langage dont le caractère propre réside dans la persistance et la culture des valeurs significatives enfantines. Un autre aspect des composantes instinctives dans ces catégories des troubles de la parole et du langage a été signalé tout à l'heure par M. Lagache et je l'ai moi-même rencontré, c'est l'anorexie infantile que l'on rencontre parfois chez les bègues. Pour revenir au parler « bébé » il me semble qu'il y a deux types. Dans un premier cas il s'agit d'enfants uniques ou très « couvés » (quand il y a deux enfants c'est toujours le plus jeune qui conserve le parler « bébé ». Dans un deuxième cas, surtout quand il y a anorexie associée, il ne s'agit pas simplement d'un retard de développement, il y a une véritable opposition à adopter le langage adulte. Il existe dans ces cas une très forte fixation à la mère.

[...]

Intervention sur l'exposé de P. Mâle « La formation du caractère chez l'enfant – la part de la structure et celle des événements » publié dans l'Évolution Psychiatrique, 1936, fascicule n° 1, pages 57-58.

Exposé de P. MALE [...]

⁽⁵⁷⁾ *Discussion :*

[...]

M. LACAN. – J'ai trouvé dans cette conférence les éléments de critique à l'égard de la psychanalyse. Sans doute portent-ils à plein contre la conception freudienne classique. Mais il faut considérer qu'une révision des valeurs s'impose en psychanalyse car la doctrine orthodoxe, si ⁽⁵⁸⁾elle restait la seule en jeu, ne tarderait pas à apparaître comme une simple doublure des théories génétistes de l'activité instinctive. Chez Freud, le génie n'a pas étouffé le biologiste, c'est ce qui explique sa passion de rattacher tout à une infrastructure qui reste souvent mythologique. La vraie originalité de la psychologie humaine, c'est le progrès dans l'ordre représentatif, c'est-à-dire l'acte par lequel l'homme *prend possession* du monde sous une forme représentative qui est essentiellement capacité répétitive. C'est cela qui doit être fondamental dans la psychanalyse, et c'est cela qui a pu faire dire à certains psychanalystes que les instincts n'existent pas. Le complexe est une rénovation originale, c'est une perspective du monde. À la notion d'histoire des événements, il faut substituer autre chose. La grande découverte de l'analyse, c'est moins la sexualité infantile (simple trouvaille d'expérience) que *l'influence formatrice de la famille*, famille donc la nature est irréductible à un fait biologique car c'est une réalité culturelle. Ainsi envisagée dans son mouvement légitime, la psychanalyse n'est pas atteinte par les arguments qui ont été développés par Mâle. Certaines insuffisances des automatismes psychomoteurs sont formatrices à l'égard de ce tout vivant qui est le développement de la personnalité qui intègre dans son unité automatisme et symbolisme. Il y a quelquefois entre ces composantes des écarts étonnants. C'est ainsi, pour reprendre un exemple cité par Mâle, que la coordination motrice de la vision peut être précédée de la fixation élective du visage humain. Cela est bien remarquable de la précession des valeurs symboliques sur l'automatisme oculo-labyrinthique.

[...]

Intervention à la French Psycho-analytical Society. Indexée dans l'International Journal of Psychoanalysis, 1937, tome I, p. 115.

June 16, 1936. D^r. Lacan : Notes on the « Looking-glass Phase » (a term coined by the writer).

Intervention sur l'exposé de E. Minkowski « La psychopathologie son orientation, ses tendances » conférence au Groupe de l'Évolution Psychiatrique en juillet 1936 publié dans Évolution Psychiatrique, 1937, fascicule n° 3, page 66.

Exposé de E. Minkowski [...]

⁽⁶⁵⁾ *Discussion :*

[...]

⁽⁶⁶⁾ M. LACAN – À entendre l'intéressante conférence qui vient d'être faite il semblerait que, pour M. Minkowski, l'essentiel pour un psychiatre soit non pas d'être informé mais d'être intelligent, si être intelligent consiste à comprendre directement et non par interposition de catégories plus ou moins isolées et isolables : perceptions, réactions, sensations, etc. Or c'est de la prise de possession de la réalité clinique au travers de ces prismes déformants qu'est issue la séméiologie dite classique. Il est bien certain que celle-ci ne peut nous satisfaire dans la mesure même où nous avons dépassé le troisième trimestre de notre classe de philosophie. On peut dire que la psychiatrie conçue de la sorte est sans existence tant qu'elle reste inféodée aux catégories que persécute M. Minkowski.

– Là s'arrête cependant mon accord avec le conférencier. Je veux spécialement m'insurger contre sa façon de concevoir la psychanalyse. Malgré les apparences, malgré aussi quelques esclaves de la lettre freudienne, les « notions » de « complexe anal, phallique », etc., ne sont pas des formules. Une analyse n'est pas une jonglerie de « notions », c'est une succession d'attitudes vivantes. Sans doute nous référons-nous à quelques images typiques, mais nous en attendons, nous en épions l'écho, la résonance concrète et individuelle. Bien différente de cette attitude d'observation, de conquête du réel, me paraît au contraire la phénoménologie de M. Minkowski qui, pour demander du réel et du vivant, n'en reste pas moins très abstraite. Les « données dernières » qu'il prétend saisir sont des fins dernières dont l'expérience et la clinique n'ont que faire. C'est ainsi que le « contact vital » reste à mes yeux quelque chose d'assez inutilisable, car enfin, qui est en « contact vital » avec le monde ? Hegel brassant des abstractions, ou quelque collectionneur manipulant des riens sont-ils ou ne sont-ils pas en « contact vital » avec le monde ? Ce « contact vital » ne peut avoir de sens que s'il est approfondi par la pénétration psychanalytique qui s'oppose aux démarches phénoménologiques comme le réel psychologique s'oppose au réel philosophique. M. Minkowski paraît avoir choisi comme objet de ses recherches ce dernier et pratiquer l'attitude phénoménologique comme une sorte de contemplation. Il ne s'étonnera pas que je ne puisse le suivre.

[...]

Au delà du « Principe de réalité », fut publié en 1936 dans l'Évolution Psychiatrique, fascicule 3, pages 67 à 86.

⁽⁶⁷⁾PREMIER ARTICLE

AUTOUR DE CE PRINCIPE FONDAMENTAL DE LA DOCTRINE DE FREUD, LA DEUXIEME GENERATION DE SON ECOLE PEUT DEFINIR SA DETTE ET SON DEVOIR.

Pour le psychiatre ou le psychologue qui s'initie en nos années 30 à la méthode psychanalytique, il ne s'agit plus d'une de ces conversions qui rompent un progrès mental et qui, comme telles, témoignent moins d'un choix mûri dans la recherche que de l'explosion d'une secrète discordance affective. Séduction éthique du dévouement à une cause discutée, jointe à celle économique d'une spéculation contre les valeurs établies, nous ne regrettons pas pour l'analyse ces attrait trop offerts aux détours de la *compensation*. La psychologie nouvelle ne reconnaît pas seulement à la psychanalyse le droit de cité ; en la recoupant sans cesse dans le progrès de disciplines parties d'ailleurs, elle en démontre la valeur de voie de pionnier. Ainsi c'est, peut-on dire, sous une incidence normale que la psychanalyse est abordée par ce que nous appellerons, passant sur l'arbitraire d'une telle formule, la deuxième génération analytique. C'est cette incidence que nous voulons ici définir pour indiquer la route où elle se réfléchit.

I⁽⁶⁸⁾LA PSYCHOLOGIE SE CONSTITUE COMME SCIENCE QUAND LA RELATIVITE DE SON OBJET PAR FREUD EST POSEE, ENCORE QUE RESTREINTE AUX FAITS DU DESIR

CRITIQUE DE L'ASSOCIATIONNISME.

La révolution freudienne, comme toute révolution, prend son sens de ses conjonctures, c'est-à-dire de la psychologie régnant alors ; or tout jugement sur celle-ci suppose une exégèse des documents où elle s'est affirmée. Nous fixons le cadre de cet article en demandant qu'on nous fasse crédit, au moins provisoirement, sur ce travail fondamental, pour y développer le moment de la critique qui nous semble l'essentiel. En effet si nous tenons pour légitime de faire prévaloir la méthode historique dans l'étude elle-même des faits de la connaissance, nous n'en prenons pas prétexte pour éluder la critique intrinsèque qui pose la question de leur valeur : une telle critique, fondée sur l'ordre second que confère à ces faits dans l'histoire la part de réflexion qu'ils comportent, reste immanente aux données reconnues par la méthode, soit, dans notre cas, aux formes exprimées de la doctrine et de la technique, si elle requiert simplement chacune des formes en question d'être ce qu'elle se donne pour être. C'est ainsi que nous allons voir qu'à la psychologie qui à la fin du XIX^e siècle se donnait pour scientifique et qui, tant par son appareil d'objectivité que par sa profession de matérialisme, en imposait même à ses adversaires, il manquait simplement d'être positive, ce qui exclut à la base objectivité et matérialisme.

On peut tenir en effet que cette psychologie se fonde sur une conception dite associationniste du psychisme, non point tellement parce qu'elle la formule en doctrine, mais bien en ce qu'elle en reçoit, et comme données du sens commun, une série de postulats qui déterminent les problèmes dans leur position même. Sans doute apparaît-il dès l'abord que les cadres où elle classe les phénomènes en sensations, perceptions, images, croyances, opérations logiques, jugements, etc., sont empruntés tels quels à la psychologie scolastique qui les tient elle-même de l'élaboration de siècles de philosophie. Il faut alors reconnaître que ces cadres, loin d'avoir été forgés pour une conception objective ⁽⁶⁹⁾de la réalité psychique, ne sont que les produits d'une sorte d'érosion conceptuelle où se retracent les vicissitudes d'un effort spécifique qui pousse l'homme à rechercher pour sa propre connaissance une *garantie de sa vérité* : garantie qui, on le voit, est transcendante par sa position, et le reste donc dans sa forme, même quand le philosophe vient à nier son

existence. Quel même relief de transcendance gardent les concepts, reliquats d'une telle recherche ? Ce serait là définir ce que l'associationnisme introduit de non-positif dans la constitution même de l'objet de la psychologie. Qu'il soit difficile de le démêler à ce niveau, c'est ce qu'on comprendra en se rappelant que la psychologie actuelle conserve maints de ces concepts, et que la purification des principes est en chaque science ce qui s'achève le plus tard.

Mais les pétitions de principes s'épanouissent dans cette économie générale des problèmes qui caractérise à chaque moment le point d'arrêt d'une théorie. Ainsi considéré d'ensemble, ce que facilite le recul du temps, l'associationnisme va nous révéler ses implications métaphysiques sous un jour éclatant : pour l'opposer simplement à une conception qui se définit plus ou moins judicieusement dans les fondements théoriques de diverses écoles contemporaines sous le nom de *fonction du réel*, disons que la théorie associationniste est dominée par la *fonction du vrai*.



Cette théorie est fondée sur deux concepts : l'un mécaniste, celui de *l'engramme*, l'autre tenu fallacieusement pour donné par l'expérience, celui de la *liaison associative* du phénomène mental. Le premier est une formule de recherche, assez souple au reste, pour désigner l'élément psychophysique, et qui n'introduit qu'une hypothèse, mais fondamentale, celle de la production passive de cet élément. Il est remarquable que l'école ait ajouté le postulat second du caractère atomistique de cet élément. C'est en effet ce postulat qui a limité le regard de ses tenants au point de les faire « passer à côté » des faits expérimentaux où se manifeste l'activité du sujet dans l'organisation de la *forme*, faits par ailleurs si compatibles avec une interprétation matérialiste que leurs inventeurs ultérieurement ne les ont pas autrement conçus.

⁽⁷⁰⁾Le second des concepts, celui de la *liaison associative*, est fondé sur l'expérience des réactions du vivant, mais est étendu aux phénomènes mentaux, sans que soient critiquées d'aucune façon les pétitions de principes, qu'il emprunte précisément au donné psychique, particulièrement celle qui suppose donnée la forme mentale de la *similitude*, pourtant si délicate à analyser en elle-même. Ainsi est introduit dans le concept explicatif le donné même du phénomène qu'on prétend expliquer. Il s'agit là de véritables tours de passe-passe conceptuels, dont l'innocence n'excuse pas la grossièreté, et qui, comme l'a souligné un Janet, véritable vice mental propre à une école, devient vraiment la cheville usitée à tous les tournants de la théorie. Inutile de dire qu'ainsi peut être méconnue totalement la nécessité d'une sorte d'analyse, qui exige sans doute de la subtilité, mais dont l'absence rend caduque toute explication en psychologie, et qui s'appelle *l'analyse phénoménologique*.

Dès lors il faut se demander ce que signifient ces carences dans le développement d'une discipline qui se pose pour objective ? Est-ce le fait du matérialisme, comme on l'a laissé dire à une certaine critique ? Pis encore, l'objectivité même est-elle impossible à atteindre en psychologie ?

On dénoncera le vice théorique de l'associationnisme, si l'on reconnaît dans sa structure la position du problème de la connaissance sous le point de vue philosophique. C'est bien en effet la position traditionnelle de ce problème qui, pour avoir été héritée sous le premier camouflage des formules dites empiristes de Locke, se retrouve dans les deux concepts fondamentaux de la doctrine. À savoir l'ambiguïté d'une critique qui, sous la thèse « *nihil erit in intellectu quod non prius fuerit in sensu* », réduit l'action du réel au point de contact de la mythique *sensation pure*, c'est-à-dire à n'être que le point aveugle de la connaissance, puisque rien n'y est reconnu, – et qui impose d'autant plus fortement, explicitée ou non dans le « *nisi intellectus ipse* », comme l'antinomie dialectique d'une thèse incomplète, la primauté de

l'esprit pur, en tant que par le décret essentiel de l'identification, reconnaissant l'objet en même temps qu'il l'affirme, il constitue le *moment vrai* de la connaissance.

C'est la source de cette conception atomistique de l'engramme d'où procèdent les aveuglements de la doctrine à l'égard de l'expérience, cependant que la liaison *associative*, par ses implications non critiquées, ⁽⁷¹⁾y véhicule une théorie foncièrement idéaliste des phénomènes de la connaissance.

Ce dernier point, évidemment paradoxal dans une doctrine dont les prétentions sont celles d'un matérialisme naïf, apparaît clairement dès qu'on tente d'en formuler un exposé un peu systématique, c'est-à-dire soumis à la cohérence propre de ses concepts. Celui de Taine qui est d'un vulgarisateur, mais conséquent, est précieux à cet égard. On y suit une construction sur les phénomènes de la connaissance qui a pour dessein d'y réduire les activités supérieures à des complexes de réactions élémentaires, et qui en est réduite à chercher dans le contrôle des activités supérieures les critères différentiels des réactions élémentaires. Qu'on se réfère, pour saisir pleinement ce paradoxe, à la frappante définition qui y est donnée de la perception comme d'une « hallucination vraie ».

Tel est donc le dynamisme de concepts empruntés à une dialectique transcendantale que la psychologie associationniste échoue, pour s'y fonder, et d'autant plus fatalement qu'elle les reçoit vidés de la réflexion qu'ils comportent, à constituer son objet en termes positifs : dès lors en effet que les phénomènes s'y définissent en fonction de leur vérité, ils sont soumis dans leur conception même à un classement de valeur. Une telle hiérarchie non seulement vicie, nous l'avons vu, l'étude objective des phénomènes quant à leur portée dans la connaissance même, mais encore, en subordonnant à sa perspective tout le donné psychique, elle en fausse l'analyse et en appauvrit le sens.

C'est ainsi qu'en assimilant le phénomène de l'hallucination à l'ordre sensoriel, la psychologie associationniste ne fait que reproduire la portée absolument mythique que la tradition philosophique conférait à ce phénomène dans la question d'école sur l'erreur des sens ; sans doute la fascination propre à ce rôle de scandale théorique explique-t-elle ces véritables méconnaissances dans l'analyse du phénomène, qui permettent la perpétuation, tenace encore chez plus d'un clinicien, d'une position aussi erronée de son problème.

Considérons maintenant les problèmes de l'image. Ce phénomène, sans doute le plus important de la psychologie par la richesse de ses données concrètes, l'est encore par la complexité de sa fonction, complexité qu'on ne peut tenter d'embrasser sous un seul terme, si ce n'est ⁽⁷²⁾sous celui de *fonction d'information*. Les acceptions diverses de ce terme qui, de la vulgaire à l'archaïque, visent la notion sur un événement, le sceau d'une impression ou l'organisation par une idée, expriment en effet assez bien les rôles de l'image comme forme intuitive de l'objet, forme plastique de l'engramme et forme génératrice du développement. Ce phénomène extraordinaire dont les problèmes vont de la phénoménologie mentale à la biologie et dont l'action retentit depuis les conditions de l'esprit jusqu'à des déterminismes organiques d'une profondeur peut-être insoupçonnée, nous apparaît dans l'associationnisme, réduit à sa fonction d'illusion. L'image, selon l'esprit du système, étant considérée comme une sensation affaiblie dans la mesure où elle témoigne moins sûrement de la réalité, est tenue pour l'écho et l'ombre de la sensation, de là, identifiée à sa trace, à l'engramme. La conception, essentielle à l'associationnisme, de l'esprit comme d'un « polypier d'images », a été critiquée surtout comme affirmant un mécanisme purement métaphysique ; on a moins remarqué que son absurdité essentielle réside dans l'appauvrissement intellectualiste qu'elle impose à l'image.

En fait un très grand nombre de phénomènes psychiques sont tenus dans les conceptions de cette école pour ne signifiant rien. Ceci les exclurait des cadres d'une psychologie authentique, qui sait qu'une certaine intentionnalité est phénoménologiquement inhérente à son objet. Pour l'associationnisme, ceci équivaut à les tenir pour insignifiants, c'est-à-dire à les rejeter soit au néant de la méconnaissance, soit à la vanité de « l'épiphiénomène ».



Une telle conception distingue donc deux ordres dans les phénomènes psychiques, d'une part ceux qui s'insèrent à quelque niveau des opérations de la connaissance rationnelle, d'autre part tous les autres, sentiments, croyances, délires, assentiments, intuitions, rêves. Les premiers ont nécessité l'analyse associationniste du psychisme ; les seconds doivent s'expliquer par quelque déterminisme, étranger à leur « apparence », et dit « organique » en ce qu'il les réduit soit au support d'un objet physique, soit au rapport d'une fin biologique.

Ainsi aux phénomènes psychiques n'est reconnue aucune réalité propre : ceux qui n'appartiennent pas à la réalité *vraie* n'ont de réalité ⁽⁷³⁾qu'illusoire. Cette réalité vraie est constituée par le système des références qui vaut pour la science déjà établie : c'est-à-dire des mécanismes tangibles pour les sciences physiques, à quoi s'ajoutent des motivations utilitaires pour les sciences naturelles. Le rôle de la psychologie n'est que de réduire à ce système les phénomènes psychiques et de le *vérifier* en déterminant par lui les phénomènes eux-mêmes qui en constituent la connaissance. C'est en tant qu'elle est fonction de cette vérité que cette psychologie n'est pas une science.

VERITE DE LA PSYCHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE DE LA VERITE.

Qu'on entende bien ici notre pensée. Nous ne jouons pas au paradoxe de dénier que la science n'ait pas à connaître de la vérité. Mais nous n'oublions pas que la vérité est une valeur qui répond à l'incertitude dont l'expérience vécue de l'homme est phénoménologiquement marquée et que la recherche de la vérité anime historiquement sous la rubrique du spirituel, les élans du mystique et les règles du moraliste, les cheminements de l'ascète comme les trouvailles du mystagogue.

Cette recherche, en imposant à toute une culture la prééminence de la vérité dans le témoignage, a créé une attitude morale qui a été et reste pour la science une condition d'existence. Mais la vérité dans sa valeur spécifique reste étrangère à l'ordre de la science : la science peut s'honorer de ses alliances avec la vérité ; elle peut se proposer comme objet son phénomène et sa valeur ; elle ne peut d'aucune façon l'identifier pour sa fin propre.

S'il paraît là quelque artifice, qu'on s'arrête un instant aux critères vécus de la vérité et qu'on se demande ce qui, dans les relativismes vertigineux où sont venues la physique et les mathématiques contemporaines, subsiste des plus concrets de ces critères : où sont la *certitude*, épreuve de la connaissance mystique, *l'évidence*, fondement de la spéculation philosophique, la *non-contradiction* même, plus modeste exigence de la construction empirico-rationaliste. Plus à portée de notre jugement, peut-on dire que le savant se demande si l'arc-en-ciel, par exemple, est vrai. Seulement lui importe que ce phénomène soit communicable en quelque langage (condition de *l'ordre mental*), enregistrable ⁽⁷⁴⁾sous quelque forme (condition de *l'ordre expérimental*) et qu'il parvienne à l'insérer dans la chaîne des identifications symboliques où sa science unifie le divers de son objet propre (condition de *l'ordre rationnel*).

Il faut convenir que la théorie physico-mathématique à la fin du XIX^e siècle recourait encore à des fondements assez intuitifs, éliminés depuis, pour qu'on pût hypostasier en eux sa prodigieuse fécondité et qu'ainsi leur fût reconnue la toute-puissance impliquée dans l'idée de la vérité. D'autre part, les succès pratiques de cette science lui conféraient pour la foule ce prestige aveuglant qui n'est pas sans rapport avec le phénomène de l'évidence. Ainsi la science était-elle en bonne posture pour servir d'ultime objet à la passion de la vérité, réveillant chez le vulgaire cette prosternation devant la nouvelle idole qui s'appela le *scientisme* et chez le « clerc » ce pédantisme éternel qui, pour ignorer combien sa vérité est relative aux murailles de sa tour, mutile ce que du réel il lui est donné de saisir. En ne

s'intéressant qu'à l'acte du savoir, qu'à sa propre activité de savant, c'est cette mutilation que commet le psychologue associationniste, et, pour être spéculative, elle n'en a pas pour le vivant et pour l'humain des conséquences moins cruelles.



C'est un point de vue semblable en effet qui impose au médecin cet étonnant mépris de la réalité psychique, dont le scandale, perpétué de nos jours par le maintien de toute une formation d'école, s'exprime aussi bien dans la partialité de l'observation que dans la bâtardise de conceptions comme celle du *pithiatisme*. Mais parce que c'est chez le médecin, c'est-à-dire chez le praticien par excellence de la vie intime, que ce point de vue apparaît de la façon la plus flagrante comme une négation systématique, c'est aussi d'un médecin que devait venir la négation du point de vue lui-même. Non point la négation purement critique qui vers la même époque fleurit en spéculation sur les « données immédiates de la conscience », mais une négation efficace en ce qu'elle s'affirmait en une positivité nouvelle. Freud fit ce pas fécond : sans doute parce qu'ainsi qu'il en témoigne dans son autobiographie, il y fut déterminé par son souci de guérir, c'est-à-dire par une activité, où, ⁽⁷⁵⁾contre ceux qui se plaisent à la reléguer au rang secondaire d'un « art », il faut reconnaître l'intelligence même de la réalité humaine, en tant qu'elle s'applique à la transformer.

REVOLUTION DE LA METHODE FREUDIENNE.

Le premier signe de cette attitude de soumission au réel chez Freud fut de reconnaître qu'étant donné que le plus grand nombre des phénomènes psychiques chez l'homme se rapporte apparemment à une fonction de relation sociale, il n'y a pas lieu d'exclure la voie qui de ce fait y ouvre l'accès le plus commun : à savoir le témoignage du sujet même de ces phénomènes.

On se demande au reste sur quoi le médecin d'alors fonde l'ostracisme de principe dont le témoignage du malade est pour lui frappé, si ce n'est sur l'agacement d'y reconnaître pour vulgaires ses propres préjugés. C'est en effet l'attitude commune à toute une culture qui a guidé l'abstraction plus haut analysée comme celle des doctes : pour le malade comme pour le médecin, la psychologie est le domaine de l'« imaginaire » au sens de l'illusoire ; ce qui donc a une signification *réelle*, le symptôme par conséquent, ne peut être psychologique que « d'apparence », et se distinguera du registre ordinaire de la vie psychique par quelque trait discordant où se montre bien son caractère « grave ».

Freud comprend que c'est ce choix même qui rend sans valeur le témoignage du malade. Si l'on veut reconnaître une réalité propre aux réactions psychiques, il ne faut pas commencer par choisir entre elles, il faut commencer par ne plus choisir. Pour mesurer leur efficacité, il faut respecter leur succession. Certes il n'est pas question d'en restituer par le récit la chaîne, mais le moment même du témoignage peut en constituer un fragment significatif, à condition qu'on exige l'intégralité de son texte et qu'on le libère des chaînes du récit.

Ainsi se constitue ce qu'on peut appeler *l'expérience analytique* : sa première condition se formule en une loi de *non-omission*, qui promet au niveau de l'intérêt, réservé au remarquable, tout ce qui « se comprend de soi », le quotidien et l'ordinaire ; mais elle est incomplète sans la seconde, ou *loi de non-systématisation*, qui, posant ⁽⁷⁶⁾l'incohérence comme condition de l'expérience, accorde une présomption de signification à tout un rebut de la vie mentale, à savoir non seulement aux représentations dont la psychologie de l'école ne voit que le non-sens : scénario du rêve, pressentiments, fantasmes de la rêverie, délires confus ou lucides, mais encore à ces phénomènes qui, pour être tout négatifs, n'y ont pour ainsi dire pas d'état civil : lapsus du langage et ratés de l'action. Remarquons que ces deux

lois, ou mieux règles de l'expérience, dont la première a été isolée par Pichon, apparaissent chez Freud en une seule qu'il a formulée, selon le concept alors régnant, comme loi de *l'association libre*.

DESCRIPTION PHENOMENOLOGIQUE DE
L'EXPERIENCE PSYCHANALYTIQUE.

C'est cette expérience même qui constitue l'élément de la technique thérapeutique, mais le médecin peut se proposer, s'il a quelque peu le sens théorique, de définir ce qu'elle apporte à l'observation. Il aura alors plus d'une occasion de s'émerveiller, si c'est là la forme d'étonnement qui répond dans la recherche à l'apparition d'un rapport si simple qu'il semble qu'il se dérobe à la pensée.

Le donné de cette expérience est d'abord du langage, un langage, c'est-à-dire un signe. De ce qu'il signifie, combien complexe est le problème, quand le psychologue le rapporte au sujet de la connaissance, c'est-à-dire à la pensée du sujet. Quel rapport entre celle-ci et le langage ? N'est-elle qu'un langage, mais secret, ou n'est-il que l'expression d'une pensée pure, informulée ? Où trouver la mesure commune aux deux termes de ce problème, c'est-à-dire l'unité dont le langage est le signe ? Est-elle contenue dans le mot : le nom, le verbe ou bien l'adverbe ? Dans l'épaisseur de son histoire ? Pourquoi pas dans les mécanismes qui le forment phonétiquement ? Comment choisir dans ce dédale où nous entraînent philosophes et linguistes, psycho-physiciens et physiologistes ? Comment choisir une référence, qui, à mesure qu'on la pose plus élémentaire, nous apparaît plus mythique.

Mais le psychanalyste, pour ne pas détacher l'expérience du langage de la situation qu'elle implique, celle de l'interlocuteur, touche au fait simple que le langage avant de signifier quelque chose, signifie ⁽⁷⁾ pour quelqu'un. Par le seul fait qu'il est présent et qu'il écoute, cet homme qui parle s'adresse à lui et, puisqu'il impose à son discours de ne rien vouloir dire, il y reste ce que cet homme *veut lui dire*. Ce qu'il dit en effet peut « n'avoir aucun sens », ce qu'il lui dit en recèle un. C'est dans le mouvement de répondre que l'auditeur le ressent ; c'est en suspendant ce mouvement qu'il comprend le sens du discours. Il y reconnaît alors une *intention*, parmi celles qui représentent une certaine tension du rapport social : intention revendicative, intention punitive, intention propitiatoire, intention démonstrative, intention purement agressive. Cette intention étant ainsi comprise, qu'on observe comment la transmet le langage ? Selon deux modes dont l'analyse est riche d'enseignement : elle est exprimée, mais incomprise du sujet, dans ce que le discours rapporte du vécu, et ceci aussi loin que le sujet assume l'anonymat moral de l'expression : c'est la forme du *symbolisme* ; elle est conçue, mais niée par le sujet, dans ce que le discours affirme du vécu, et ceci aussi loin que le sujet systématise sa conception : c'est la forme de la *dénégation*. Ainsi l'intention s'avère-t-elle, dans l'expérience, *inconsciente* en tant qu'exprimée, *consciente* en tant que réprimée. Cependant que le langage, d'être abordé par sa fonction d'expression sociale, révèle à la fois son unité significative dans l'intention, et son ambiguïté constitutive comme expression subjective, avouant contre la pensée, menteur avec elle. Remarquons en passant que ces rapports, que l'expérience offre ici à l'approfondissement phénoménologique, sont riches de directive pour toute théorie de la « conscience », spécialement morbide, leur incomplète reconnaissance rendant caduques la plupart de ces théories.



Mais poursuivons la décomposition de l'expérience. L'auditeur y entre donc en situation d'interlocuteur. Ce rôle, le sujet le sollicite de le tenir, implicitement d'abord, explicitement bientôt. Silencieux pourtant, et dérobant jusqu'aux réactions de son visage, peu repéré au reste en sa personne, le psychanalyste s'y refuse patiemment. N'y a-t-il pas un seuil où cette attitude doit faire stopper le monologue ? Si le sujet le poursuit, c'est en vertu de la loi de

l'expérience ; mais s'adresse-t-il toujours à l'auditeur vraiment présent ou maintenant plutôt à quelque ⁽⁷⁸⁾autre, imaginaire mais plus réel : au fantôme du souvenir, au témoin de la solitude, à la statue du devoir, au messager du destin ?

Mais dans sa réaction même au refus de l'auditeur, le sujet va trahir *l'image* qu'il lui substitue. Par son imploration, par ses imprécations, par ses *insinuations*, par ses provocations et par ses ruses, par les fluctuations de l'intention dont il le vise et que l'analyste enregistre, immobile mais non impassible, il lui communique le dessin de cette image. Cependant, à mesure que ces intentions deviennent plus expresses dans le discours, elles s'entremêlent de témoignages dont le sujet les appuie, les corse, leur fait reprendre haleine : il y formule ce dont il souffre et ce qu'il veut ici surmonter, il y confie le secret de ses échecs et le succès de ses desseins, il y juge son caractère et ses rapports avec autrui. Il informe ainsi de l'ensemble de sa conduite l'analyste qui, témoin lui-même d'un moment de celle-ci, y trouve une base pour sa critique. Or, ce qu'après une telle critique cette conduite montre à l'analyste, c'est qu'y agit en permanence *l'image* même que dans l'actuel il en voit surgir. Mais l'analyste n'est pas au bout de sa découverte, car à mesure que la requête prend forme de plaidoirie, le témoignage s'élargit de ses appels au témoin ; ce sont des récits purs et qui paraissent « hors du sujet » que le sujet jette maintenant au flot de son discours, les événements sans intention et les fragments des souvenirs qui constituent son histoire, et, parmi les plus disjoints, ceux qui affleurent de son enfance. Mais voici que parmi ceux-là l'analyste retrouve cette *image* même que par son jeu il a suscitée du sujet, dont il a reconnu la trace imprimée en sa personne, cette image, qu'il savait certes d'essence humaine puisqu'elle provoque la passion, puisqu'elle exerce l'oppression, mais qui, comme il le fait lui-même pour le sujet, dérobait ses traits à son regard. Ces traits, il les découvre dans un portrait de famille : image du père ou de la mère, de l'adulte tout-puissant, tendre ou terrible, bienfaisant ou punisseur, image du frère, enfant rival, reflet de soi ou compagnon.

Mais cette image même que le sujet rend présente par sa conduite et qui sans cesse s'y reproduit, *il l'ignore*, aux deux sens du mot, à savoir : que ce qu'il répète, qu'il le tienne ou non pour sien, dans sa conduite, il ne sait pas que cette image l'explique, – et qu'il méconnaît cette ⁽⁷⁹⁾importance de l'image quand il évoque le souvenir qu'elle représente. Or, cependant que l'analyste achève de reconnaître cette image, le sujet par le débat qu'il poursuit, achève de lui en imposer le rôle. C'est de cette position que l'analyste tire la puissance dont il va disposer pour son action sur le sujet.



Dès lors, en effet, l'analyste agit en sorte que le sujet prenne conscience de l'unité de *l'image* qui se réfracte en lui en des effets disparates, selon qu'il la joue, l'incarne ou la connaît. Nous ne décrirons pas ici comment procède l'analyste dans son intervention. Il opère sur les deux registres de l'élucidation intellectuelle par *l'interprétation*, de la manœuvre affective par *le transfert* ; mais en fixer les temps est affaire de la *technique* qui les définit en fonction des réactions du sujet ; en régler la vitesse est affaire du *tact*, par quoi l'analyste est averti du rythme de ces réactions.

Disons seulement qu'à mesure que le sujet poursuit l'expérience et le procès vécu où se reconstitue l'image, la conduite cesse d'en mimer la suggestion, les souvenirs reprennent leur densité réelle, et l'analyste voit la fin de sa puissance, rendue désormais inutile par la fin des symptômes et l'achèvement de la personnalité.

DISCUSSION DE LA VALEUR
OBJECTIVE DE L'EXPERIENCE.

Telle est la description phénoménologique qu'on peut donner de ce qui se passe dans la série d'expériences qui forment une psychanalyse. Travail d'illusionniste, nous dirait-on, s'il

n'avait justement pour fruit de résoudre une illusion. Son action thérapeutique, au contraire, doit être définie essentiellement comme un double mouvement par où *l'image*, d'abord diffuse et brisée, est régressivement assimilée au réel, pour être progressivement désassimilée du réel, c'est-à-dire restaurée dans sa réalité propre. Cette action témoigne ainsi de l'efficacité de cette réalité.

Mais, sinon travail illusoire, simple technique, nous dira-t-on, et, comme expérience, la moins favorable à l'observation scientifique, car fondée sur les conditions les plus contraires à l'objectivité. Car cette expérience, ne venons-nous pas de la décrire comme une constante ⁽⁸⁰⁾ *interaction* entre l'observateur et l'objet : c'est en effet dans le mouvement même que le sujet lui communique par son intention que l'observateur est informé de celle-ci, nous avons même insisté sur la primordialité de cette voie ; inversement, par l'assimilation qu'il favorise entre lui-même et l'image, il subvertit dès l'origine la fonction de celle-ci dans le sujet ; or, il n'identifie l'image que dans le progrès même de cette subversion, nous n'avons pas non plus voilé le caractère constitutif de ce procès.

Cette absence de référence fixe dans le système observé, cet usage, pour l'observation, du mouvement subjectif même, qui partout ailleurs est éliminé comme la source de l'erreur, autant de défis, semble-t-il, à la saine méthode.

Bien plus, qu'on nous laisse dire le défi qu'on peut voir là au bon usage. Dans l'observation même qu'il nous rapporte, l'observateur peut-il cacher ce qu'il engage de sa personne : les intuitions de ses trouvailles ont ailleurs le nom de délire et nous souffrons d'entrevoir de quelles expériences procède l'insistance de sa perspicacité. Sans doute les voies par où la vérité se découvre sont insondables, et il s'est trouvé des mathématiciens même pour avouer l'avoir vue en rêve ou s'être heurtés à elle en quelque collision triviale. Mais il est décent d'exposer sa découverte comme ayant procédé d'une démarche plus conforme à la pureté de l'idée. La science, comme la femme de César, ne doit pas être soupçonnée.

Au reste, il y a longtemps que le bon renom du savant ne court plus de risque ; la nature ne saurait plus se dévoiler sous aucune figure humaine et chaque progrès de la science a effacé d'elle un trait anthropomorphique.



Si nous croyons pouvoir traiter avec quelque ironie ce que ces objections trahissent de résistance affective, nous ne nous croyons pas dispensé de répondre à leur portée idéologique. Sans nous égarer sur le terrain épistémologique, nous poserons d'abord que la science physique, si purifiée qu'elle apparaisse dans ses modernes progrès de toute catégorie intuitive, n'est pas sans trahir, et de façon d'autant plus frappante, la structure de l'intelligence qui l'a construite. Si un Meyerson a pu la ⁽⁸¹⁾ démontrer soumise en tous ses procès à la forme de *l'identification* mentale, forme si constitutive de la connaissance humaine qu'il la retrouve par réflexion dans les cheminements communs de la pensée, – si le phénomène de la lumière, pour y fournir l'étalon de référence et l'atome d'action, y révèle un rapport plus obscur au sensorium humain, – ces points, idéaux certes, par où la physique se rattache à l'homme, mais qui sont les pôles autour desquels elle tourne, ne montrent-ils pas la plus inquiétante homologie avec les pivots qu'assigne à la connaissance humaine, nous l'avons plus haut évoqué, une tradition réflexive sans recours à l'expérience.

Quoi qu'il en soit, l'anthropomorphisme qu'a réduit la physique, dans la notion de *force* par exemple, est un anthropomorphisme non pas noétique, mais psychologique, à savoir essentiellement la projection de l'intention humaine. Transporter la même exigence dans une *anthropologie* en train de naître, l'imposer même dans ses buts les plus lointains, c'est méconnaître son objet et manifester authentiquement un anthropocentrisme d'un autre ordre, celui de la connaissance.

L'homme en effet entretient avec la nature des rapports que spécifient d'une part les propriétés d'une pensée *identificatrice*, d'autre part l'usage d'instruments ou outils artificiels. Ses rapports avec son semblable procèdent par des voies bien plus directes : nous ne désignons pas ici le langage, ni les institutions sociales élémentaires qui, quelle qu'en soit la genèse, sont dans leur structure marquées d'artificialisme ; nous pensons à cette communication affective, essentielle au groupement social et qui se manifeste assez immédiatement en ces faits que c'est son semblable que l'homme exploite, que c'est en lui qu'il se reconnaît, que c'est à lui qu'il est attaché par le lien psychique indélébile qui perpétue la misère vitale, vraiment spécifique, de ses premières années.

Ces rapports peuvent être opposés à ceux qui constituent, au sens étroit, la connaissance, comme des *rapports de connaturalité* : nous voulons évoquer par ce terme leur homologie avec ces formes plus immédiates, plus globales et plus adaptées qui caractérisent dans leur ensemble les relations psychiques de l'animal avec son milieu naturel et par où elles se distinguent des mêmes relations chez l'homme. Nous reviendrons sur la valeur de cet enseignement de la psychologie animale.

Quoi qu'il en soit, l'idée chez l'homme d'un monde uni à lui par un ⁽⁸²⁾rapport harmonieux laisse deviner sa base dans l'anthropomorphisme du mythe de la *nature* ; à mesure que s'accomplit l'effort qu'anime cette idée, la réalité de cette base se révèle dans cette toujours plus vaste subversion de la nature qu'est *l'hominisation* de la planète : la « nature » de l'homme est sa relation à l'homme.

L'OBJET DE LA PSYCHOLOGIE SE DEFINIT
EN TERMES ESSENTIELLEMENT RELATIVISTES.

C'est dans cette réalité spécifique des *relations inter-humaines* qu'une psychologie peut définir son objet propre et sa méthode d'investigation. Les concepts qu'impliquent cet objet et cette méthode ne sont pas subjectifs, mais *relativistes*. Pour être anthropomorphiques dans leur fondement, ces concepts, si leur extension, indiquée plus haut, à la psychologie animale, se démontre comme valable, peuvent se développer en formes générales de la psychologie.

Au reste, la valeur objective d'une recherche se démontre comme la réalité du mouvement : par l'efficacité de son progrès. Ce qui confirme le mieux l'excellence de la voie que Freud définit pour l'abord du phénomène, avec une pureté qui le distingue de tous les autres psychologues, c'est l'avance prodigieuse qui l'a porté « en pointe » de tous les autres dans la réalité psychologique.

Nous démontrerons ce point dans une deuxième partie de cet article. Nous manifesterons du même coup l'usage génial qu'il a su faire de la notion de *l'image*. Que si, sous le nom *d'imgo*, il ne l'a pas pleinement dégagée de l'état confus de l'intuition commune, c'est pour user magistralement de sa portée concrète, conservant tout de sa fonction *informatrice* dans l'intuition, dans la mémoire et dans le développement.

Cette fonction, il l'a démontrée en découvrant dans l'expérience le procès de *l'identification* : bien différent de celui de *l'imitation* que distingue sa forme d'approximation partielle et tâtonnante, *l'identification* s'y oppose non seulement comme l'assimilation *globale* d'une structure, mais comme l'assimilation *virtuelle du développement* qu'implique cette structure à l'état encore indifférencié.

Ainsi sait-on que l'enfant perçoit certaines situations affectives, l'union particulière par exemple de deux individus dans un groupe, avec ⁽⁸³⁾une perspicacité bien plus immédiate que celle de l'adulte ; celui-ci, en effet, malgré sa plus grande différenciation psychique, est inhibé tant dans la connaissance humaine que dans la conduite de ses relations, par les catégories conventionnelles qui les censurent. Mais l'absence de ces catégories sert moins l'enfant en lui permettant de mieux percevoir les signes, que ne le fait la structure primaire de son psychisme en le pénétrant d'emblée du sens essentiel de la situation. Mais ce n'est

pas là tout son avantage : il emporte en outre avec l'impression significative, le germe qu'il développera dans toute sa richesse, de *l'interaction* sociale qui s'y est exprimée.

C'est pourquoi le caractère d'un homme peut développer une *identification* parentale qui a cessé de s'exercer depuis l'âge limite de son souvenir. Ce qui se transmet par cette voie psychique, ce sont ces traits qui dans l'individu donnent la forme particulière de ses relations humaines, autrement dit sa *personnalité*. Mais ce que la conduite de l'homme reflète alors, ce ne sont pas seulement ces traits, *qui* pourtant sont souvent parmi les plus cachés, c'est la situation actuelle où se trouvait le parent, objet de l'identification, quand elle s'est produite, situation de conflit ou d'infériorité dans le groupe conjugal par exemple.

Il résulte de ce processus que le comportement individuel de l'homme porte la marque d'un certain nombre de relations psychiques typiques où s'exprime une certaine structure sociale, à tout le moins la constellation qui dans cette structure domine plus spécialement les premières années de l'enfance.

Ces relations psychiques fondamentales se sont révélées à l'expérience et ont été définies par la doctrine sous le terme de *complexes* : il faut y voir le concept le plus concret et le plus fécond qui ait été apporté dans l'étude du comportement humain, en opposition avec le concept de l'instinct, qui s'était révélé jusqu'alors en ce domaine aussi inadéquat que stérile. Si la doctrine en effet a référé le complexe à l'instinct, il semble que la théorie s'éclaire plus du premier, qu'elle ne s'appuie sur le second.

C'est par la voie *du complexe* que s'instaurent dans le psychisme les images qui informent les unités les plus vastes du comportement : images auxquelles le sujet s'identifie tour à tour pour jouer, unique acteur, le drame de leurs conflits. Cette comédie, située, par le génie de ⁽⁸⁴⁾l'espèce sous le signe du rire et des larmes, est une *commedia del arte* en ce que chaque individu l'improvise et la rend médiocre ou hautement expressive, selon ses dons certes, mais aussi selon une loi paradoxale qui semble montrer la fécondité psychique de toute insuffisance vitale. Elle est encore cette comédie, en ce qu'elle se joue selon un canevas typique et des rôles traditionnels. On peut y reconnaître les personnages mêmes qu'ont typifiés le folklore, les contes, le théâtre pour l'enfant ou pour l'adulte : l'ogresse, le fouettard, l'harpagon, le père noble, que les complexes expriment sous des noms plus savants. On reconnaîtra dans une image où nous mènera l'autre versant de ce travail, la figure de l'arlequin.



Après avoir en effet mis en valeur l'acquis phénoménologique du freudisme, nous en venons maintenant à la critique de sa métapsychologie. Elle commence très précisément à l'introduction de la notion de *libido*. La psychologie freudienne poussant en effet son induction avec une audace proche de la témérité, prétend remonter de la relation interhumaine, telle qu'elle l'isole déterminée dans notre culture, à la fonction biologique qui en serait le substrat : et elle désigne cette fonction dans le *désir sexuel*.

Il faut distinguer pourtant deux usages du concept de *libido*, sans cesse au reste confondus dans la doctrine : comme *concept énergétique*, réglant l'équivalence des phénomènes, comme *hypothèse substantialiste*, les référant à la matière.

Nous désignons son *hypothèse* comme *substantialiste*, et non pas comme matérialiste, car le recours à l'idée de la matière n'est qu'une forme naïve et dépassée d'un matérialisme authentique. Quoi qu'il en soit, c'est dans le métabolisme de la fonction sexuelle chez l'homme que Freud désigne la base des « sublimations » infiniment variées que manifeste son comportement.

Nous ne discuterons pas ici cette hypothèse, parce qu'elle nous paraît extérieure au domaine propre de la psychologie. Nous soulignerons néanmoins qu'elle est fondée sur une découverte clinique d'une valeur essentielle : celle d'une corrélation qui se manifeste

constamment ⁽⁸⁵⁾entre l'exercice, le type et les anomalies de la fonction sexuelle et un grand nombre de formes et de « symptômes » psychiques. Ajoutons-y que les mécanismes où se développe l'hypothèse, bien différents de ceux de l'associationnisme, mènent à des faits qui s'offrent au contrôle de l'observation.

Si la théorie de la libido en effet pose, par exemple, que la sexualité infantile passe par un stade d'organisation anale et donne une valeur érotique à la fonction excrétoire comme à l'objet excrémental, cet intérêt peut s'observer chez l'enfant à la place même qu'on nous désigne pour telle.

Comme *concept énergétique* au contraire, la libido n'est que la notation symbolique de l'équivalence entre les dynamismes que les images investissent dans le comportement. C'est la condition même de *l'identification symbolique* et l'entité essentielle de l'ordre rationnel, sans lesquelles aucune science ne saurait se constituer. Par cette notation, l'efficiencia des images, sans pouvoir encore être rapportée à une unité de mesure, mais déjà pourvue d'un signe positif ou négatif, peut s'exprimer par l'équilibre qu'elles se font, et en quelque sorte par une méthode de *double pesée*.

La notion de *libido* dans cet usage n'est plus métapsychologique : elle est l'instrument d'un progrès de la psychologie vers un savoir positif. La combinaison, par exemple, de cette notion d'investissement libidinal avec une structure aussi concrètement définie que celle du *surmoi*, représente, tant sur la définition idéale de la *conscience morale* que sur l'abstraction fonctionnelle des réactions dites *d'opposition* ou *d'imitation*, un progrès qui ne se peut comparer qu'à celui qu'a apporté dans la science physique l'usage du rapport : *poids sur volume*, quand on l'a substitué aux catégories qualitatives du lourd et du léger.

Les éléments d'une détermination *positive* ont été ainsi introduits entre les réalités psychiques qu'une définition *relativiste* a permis d'objectiver. Cette détermination est dynamique ou relative aux *faits du désir*.

C'est ainsi qu'une échelle a pu être établie de la constitution chez l'homme des objets de son intérêt, et spécialement de ceux, d'une prodigieuse diversité, qui restent une énigme, si la psychologie pose en principe ⁽⁸⁶⁾la réalité telle que la constitue la connaissance : anomalies de l'émotion et de la pulsion, idiosyncrasies de l'attrait et de la répulsion, phobies et paniques, nostalgies et volontés irrationnelles, curiosités personnelles, collectionnismes électifs, inventions de la connaissance ou vocations de l'activité.

D'autre part, une répartition a été définie de ce qu'on peut appeler *les postes imaginaires* qui constituent *la personnalité* ; postes que se distribuent et où se composent selon leurs types les images plus haut évoquées comme informatrices du développement : ce sont le *soi*, le *moi*, les instances archaïque et secondaire du *surmoi*.

Ici deux questions se posent : à travers les images, objets de l'intérêt, comment se constitue cette *réalité*, où s'accorde universellement la connaissance de l'homme ? à travers les identifications typiques du sujet, comment se constitue le *je*, où il se reconnaît ?

A ces deux questions, Freud répond en passant à nouveau sur le terrain métapsychologique. Il pose un « *principe de réalité* » dont la critique dans sa doctrine constitue la fin de notre travail. Mais nous devons auparavant examiner ce qu'apportent, sur la *réalité de l'image* et sur les *formes de la connaissance*, les recherches qui, avec la discipline freudienne, concourent à la nouvelle science psychologique. Ce seront là les deux parties de notre deuxième article.

Mariénbad. Noirmoutier
Août-Octobre 1936

J.-M. LACAN.

Intervention sur l'exposé de Mme M. Bonaparte « Vues paléobiologiques et biopsychiques » à la séance du 19-01-1937 de la Société Psychanalytique de Paris, paru dans la Revue Française de Psychanalyse, 1938, Tome 10, n° 3, page 551.

⁽⁵⁵¹⁾M. LAFORGUE – [...]

M. LACAN – Il me paraît manquer la chaîne représentative ; dans le complexe de castration il y a le fantasme de castration, dans l'angoisse de pénétration, il y a le fantasme d'éventration. Représentons-nous l'abîme ; il est bien certain que rien ne nous permet de supposer que les cellules se représentent quelque chose ; l'angoisse est un phénomène du moi. Quelque ambiguïté persiste dans mon esprit quant à la perception de ces craintes ; il s'agit de cette représentation narcissique que j'ai tenté d'exposer au Congrès International en parlant du « stade du miroir ». Cette représentation explique l'unité du corps humain ; pourquoi cette unité doit-elle s'affirmer précisément parce que l'homme ressent le plus péniblement la menace de ce morcellement ? C'est dans les six premiers mois de prématuration biologique que vient se fixer l'angoisse.

[...]

Intervention sur l'exposé de J. Picard « Mécanismes névrotiques dans les psychoses : œdipe, homosexualité, théâtralisme hystérique et perversité », paru dans l'Évolution Psychiatrique, 1937, fascicule IV, pages 87 à 89.

Exposé de J. PICARD [...]

⁽⁸⁷⁾ *Discussion :*

[...]

⁽⁸⁸⁾ M. LACAN – Ce qu'il importe de découvrir, c'est le *centre de gravité* des troubles affectifs qui figure dans les projections et les névroses. Pour opérer exactement cette détermination, encore faut-il que nous envisagions le développement de l'individu tel qu'il s'opère effectivement dans une succession de crises. Ce que nous appelons constellation ou complexe, c'est essentiellement une direction, un secteur qui fonde l'unité de ce développement. Sans doute est-il occasion de réussite ou d'échec de l'analyse, mais il est bien plus et surtout un *progrès structural*, une sorte de conquête de la réalité. Dans son progrès naturel il aboutit à une sublimation, laquelle insère l'individu dans une certaine perspective de réalité, par quoi se forme sa propre valeur de maturité, de densité. Nous pouvons décrire les étapes principales de ce développement. Un certain degré d'insuffisance dans cette conquête, dans le passage d'un niveau de réalité à une forme supérieure, caractérise l'accident auquel s'accroche le complexe. Or l'occasion, le choc et ses conséquences, la forme aussi et le degré du développement permettent ⁽⁸⁹⁾ de considérer que l'avortement du progrès ne peut pas, ne doit pas s'effectuer sous la forme constante et univoque de ce que nous appelons le complexe d'Œdipe. Il naît de cette catastrophe de la vie affective une régression, mais de sens qui peut être fort différent selon les cas. Certes l'Œdipe a été notre Sinaï. Mais rien ne nous interdit de voir dans la vie œdipienne un aspect seulement du possible. Il y a peut-être derrière lui encore autre chose de plus archaïque. Peut-être le « complexe de la mère ». Si les noms mythologiques nous font défaut ici pour le caractériser, c'est peut-être parce que cette mythologie est celle d'une civilisation patriarcale. Peut-être est-ce l'image terrible de l'Ogresse, de quelque Baal ou Moloch maternel que l'on rencontrerait au fond des légendes matriarcales... Dans les observations que M. Picard vient de nous présenter, la mère paraît jouer un rôle fondamental (dans les sept premières qui sont placées sous le signe de la mère). – Le théâtralisme de ces malades me paraît être marqué du narcissisme équivalent au stade du miroir. C'est par là qu'ils restent accrochés au stade primitif du corps propre, que la glace présente comme un objet, objet encore soudé au corps maternel. C'est par là qu'il faut voir peut-être la profonde unité du jeu, du narcissisme et de la fixation maternelle. – Mais il y a encore un autre aspect du théâtralisme, c'est la valeur d'irréalité introduite dans le comportement de ces malades qui jouent comme des fantômes, avec des images, avec des instruments de leur Moi. – Un mot encore à propos du caractère parasite de certains de ces malades qui se trouvent placés dans le milieu familial comme dans la « coquille » maternelle.

[...]

Intervention sur l'exposé de Ch. Odier « Le bilanisme et l'horreur du discontinu » au groupe de l'Évolution Psychiatrique, paru dans l'Évolution Psychiatrique, 1937, fascicule II, pages 76-79.

Exposé de Ch. ODIER [...]

Discussion :

[...]

⁽⁷⁶⁾M. CODET – Ce que M. Odier a minutieusement analysé ce soir sous le nom de « bilanisme », c'est peut-être le besoin de sécurité et de symétrie qui apaise l'angoisse. L'anxiété qui submerge l'individu peut se canaliser et s'exprimer sous la forme électorale de l'économie d'une sorte de « budget de soi-même » où se distribue et se compte la santé considérée comme un capital. – Ce que M. Odier nous a dit du « doublage » m'a fait penser que le regret du sevrage à l'image maternelle ne sont peut-être pas les seules formes de cette duplication. L'image paternelle peut intervenir aussi. – Enfin je voudrais dire quelques mots sur ce qui nous a été dit de l'horreur du lavement, de l'examen de la gorge chez l'enfant. Il est certain que là aussi cette phobie peut toucher à quelque « complexe », mais il est fréquent de retrouver chez ces enfants, dans leurs souvenirs, l'expérience précédente désagréable ou douloureuse d'une de ces pratiques médicales que la mère ou le médecin parfois aura rendue pénible.

M. LACAN – Je dois m'inscrire en faux contre les interprétations que M. Codet vient de nous proposer, tant en ce qui concerne le « bilanisme » que le « doublage », explications qui me paraissent constituer l'exemple des plus noires tendances réactionnaires psychanalystes, si je puis m'exprimer ainsi. – M. Codet veut en effet réduire le désir de la comptabilité symétrique, à une angoisse vitale, à un désir de sécurité. Contre cette conception téléologique du trouble, je proteste. Ce qu'il y a d'essentiel, c'est la géométrie corporelle qui est le schéma structural d'organisation du moi. C'est ce qu'a très bien exposé M. Odier à la fin de sa conférence. Je me réjouis de voir son accord avec ma propre conception qui fonde la constitution du Moi sur le schéma de tout corporel et envisage le progrès du Moi comme le déploiement, l'assomption de cette image. Par là sont « amenées » les notions structurales essentielles dans la compréhension des troubles génétiques de la personnalité, par là nous atteignons une réalité plus sûre que celle à nous offerte par la fiction des contingences historiques. De telles contingences, les traumatismes, les événements avec les conceptions énergétiques de déplacement de la libido, de substitution de la libido, etc. aboutissent à la ⁽⁷⁷⁾création de mythes psychanalytiques. C'est ainsi que l'image de la mère, pour si archaïque qu'elle soit, doit laisser le pas à la dynamique du schéma corporel qui est pré-œdipien. Je veux maintenant revenir sur ce qui a été dit tout à l'heure par M. Pichon, à savoir que tout dans la nature est continu et qu'il n'y a pas de choses qui ne supposent entre elles de transition. Mais y a-t-il une transition possible entre le plan et la verticale ? M. Pichon peut-il nous dire s'il y a continuité entre des phénomènes électro-magnétiques et la linguistique ? Ce n'est que par les abstractions de notre esprit, au contraire, que nous les lions dans un « continuum », alors qu'il s'agit de choses d'ordres différents. C'est en me référant à cette réalité discontinue que je dis qu'il y a entre les névroses et les psychoses une différence de plan, une différence d'ordre. Les psychoses me paraissent comporter une *structure formelle*, et les névroses une structure *psychoïde*. C'est en ce sens que j'admets la discontinuité que j'affirme comme un fait.

[...]

Intervention sur l'exposé de D. Lagache « Deuil et mélancolie » à la Société Psychanalytique de Paris paru dans la Revue française de psychanalyse, 1938, tome X n° 3, pages 564-565. Nous n'avons pas trouvé cet exposé.

⁽⁵⁶⁴⁾Discussion :

[...]

M. LACAN désirerait savoir quand a disparu le mari.

M. LAGACHE – Il a été tué à la guerre.

M. LACAN – Cette femme n'est jamais parvenue au stade génital. Cela semble en corrélation avec le fait que l'homme n'est jamais apparu dans sa vie que sous une forme mutilée. Ce cas est admirablement fait pour illustrer le fait que certains êtres qui n'ont jamais résolu l'Œdipe restent à deux dimensions : la fixation maternelle et le narcissisme. Si la malade a amorcé quelque chose d'achevé, ce fut par la voie narcissique et par le canal de son fils. Sous la forme de Voronof, c'est la mère qui vient critiquer ⁽⁵⁶⁵⁾Lagache, et en cela je ne me range pas à l'interprétation de Lagache. Pourquoi cette malade s'est-elle suicidée ? Je ne sais ; il semble que le phénomène de l'anorexie à l'arrière-plan soit lié au traumatisme du sevrage.

[...]

« *Les problèmes physiopathologiques de l'activité hallucinatoire* » parue dans l'Évolution psychiatrique, 1938, fascicule II, pp. 3-77.

Conférence de H. EY [...]

⁽⁷⁴⁾ *Discussion :*

[...]

⁽⁷⁵⁾ M. LACAN – Le rapprochement entre l'illusion et l'hallucination me paraît d'une grande importance. Le vice essentiel des théories mécanicistes porte sur la conception même de la perception, ou de la sensation conçue comme pure. En réalité la « matière sensible » est une création même de l'esprit. Je rappelle à ce propos les expériences relatives à la théorie de la « forme ». Ces expériences, en étudiant comment est déterminée la vision de certaines formes, permettent de saisir sur le vif l'activité créatrice d'un certain « pouvoir identificateur ». Il faut donc rompre l'habitude de « penser sensation ». La sensation est constamment pervertie et il faut un long apprentissage pour qu'elle parvienne à être correcte. Ce « pouvoir identificateur » ⁽⁷⁶⁾ a une valeur physiologique. Il est possible de le trouver chez l'animal même et suppose aussi pour s'exercer l'intégrité des tractus nerveux. À propos de l'hallucination je rappelle l'importance que prend, dans l'attitude même de l'homme, tout ce qui a rapport à l'image de son corps propre, à sa propre synthèse. Il y a là la notion d'une image centrale, à prédominance visuelle, surtout proprioceptive. Les rapports chez le délirant avec cette image génétique de soi se trouvent électivement troublés.

[...]

Intervention sur le rapport de R. Loewenstein « L'origine du Masochisme et la théorie des pulsions », 10^{ème} conférence des psychanalystes de langue française, parue dans Revue Française de Psychanalyse, 1938, tome X, n° 4, pages 750 à 752.

Rapport de R. LOEWENSTEIN [...]

Discussion :

[...]

⁽⁷⁵⁰⁾M. LACAN – Je remercie d'abord Loewenstein pour son rapport, qui a le mérite de poser clairement les problèmes et tout spécialement le problème de la théorie des pulsions de mort, qu'il résout à sa façon, mais qu'il résout.

La complication extrême de cette discussion sur le masochisme vient d'une sorte de diplopie qui nous saisit tous chaque fois qu'intervient cet arrière-fond de l'instinct de mort. Je crois qu'il est difficile d'éliminer de la doctrine analytique l'intuition freudienne de l'instinct de mort. Intuition, parce que, pour la mise au point doctrinal, il y a fort à faire, notre discussion le prouve ; mais assurément il me paraît extraordinaire, de la part de certains, de dire que, sur le sujet des instincts de mort, Freud a fait une construction spéculative et a été loin des faits. Il est plus spéculatif de vouloir que tout ce que nous trouvons dans notre domaine ait un sens biologique, que, en suivant cette expérience concrète de l'homme – et nul autre plus que Freud ne l'a eue en son siècle – de faire sortir une notion bâtarde, stupéfiante. Peu m'importe que ceci constitue une énigme biologique ; il est certain que dans le domaine biologique l'homme se distingue, en ce qu'il est un être qui se suicide, qui a un surmoi. On en voit l'ébauche dans le règne animal et bien entendu il n'est pas question de séparer l'homme de l'échelle animale ; mais tout de même on peut remarquer que ce ⁽⁷⁵¹⁾qui ressemble le plus à un surmoi humain n'apparaît, chez les animaux que dans le voisinage de l'homme, quand ils sont domestiqués. Pour les autres sociétés animales, depuis un certain temps est apparue une critique mettant en doute les ressemblances, un peu projetées, qu'on avait établies, entre la soi-disant analogie des sociétés de fourmis et des sociétés humaines ; de sorte que, sur leur surmoi, nous ne pouvons dire grand-chose. L'homme est aussi un animal qui se sacrifie et il nous est impossible à nous, analystes, de le méconnaître, surtout que sur ce dernier point des équivoques sont apparues. Cette sorte de convergence que nous avons soulignée, entre l'achèvement du principe de réalité, d'objectalité et le sacrifice, c'est quelque chose qui n'est peut-être pas si simple que la théorie semble l'indiquer. Ce n'est pas une maturation de l'être, c'est beaucoup plus mystérieux. Il y a une convergence entre deux choses tout à fait distinctes : entre l'achèvement de la réalité et quelque chose qui paraît être l'extrême pointe de ce rapport entre l'homme et la mort, qui d'ailleurs peut être précisé phénoménologiquement parlant. Le sens de la vie de l'homme étant, dans son vécu, intriqué avec le sens de la mort, ce qui spécifie l'homme par rapport à l'instinct de mort c'est que l'homme est l'animal qui sait qu'il mourra, qu'il est un animal mortel.

Freud précisément, qui parlait d'une formation, d'un esprit de biologiste et au contact même de l'expérience des malades, prononçait ces mots qui devaient lui retourner la plume : « l'instinct de mort est une chose dont nous devons tenir compte, qui me paraît faire une espèce d'irruption heureuse dans ce biologisme qui encombre trop ».

Nous touchons à tout instant à une sorte de distinction entre les ordres et les domaines, à ces structures qui sont essentielles. Je n'ai pas saisi, tout à l'heure, ce que voulait dire Loewenstein en terminant son rapport, lorsqu'il insistait pour que fussent distingués les mécanismes et les tendances. S'il voulait parler de la tendance que nous aurions à faire que tous les mécanismes ne soient que des tendances, pourquoi plutôt donner tout aux tendances ou tout aux mécanismes ? Si c'est simplement à cela qu'il a voulu se limiter, c'est tout à fait d'accord ; chacun sait combien, dans la doctrine analytique, les tendances ont toujours été une notion qui a prévalu sur les mécanismes, et dans beaucoup de cas il nous

en reste de l'embarras. Mais s'il s'agit, phénoménologiquement, de faire le lien chronologique entre les mécanismes et les tendances, là je ne le suis plus. Mécanisme est un mot qui me semble laisser un doute, puisque, sous ce terme, il semblait citer d'autres choses que des mécanismes, des principes, et j'ai beaucoup goûté l'ironie de sa démonstration, suivant laquelle ces principes s'emboîtent et se déboîtent avec la plus grande facilité.

Donc, s'il s'agit d'apporter un peu de clarté dans cette discussion, je crois qu'elle peut être dans ce sens : investigation ⁽⁷⁵²⁾ psychogénétique, par conséquent évolutive et historique des structures et des formes, dans leurs rapports avec les tendances.

[...]

Cet article de Lacan, écrit à la demande de Wallon est publié dans l'Encyclopédie Française, tome VIII, en mars 1938. On trouvera ci-dessous le plan de cet article reproduit à peu près tel qu'il figure dans l'édition originale : les intertitres furent imposés à Lacan par Lucien Febvre (responsable de l'Encyclopédie Française) et Henri Wallon (responsable du Tome VIII, intitulé : « La vie mentale »). Ce travail hors du commun a son histoire : se rapporter au memorandum de Lucien Febvre dont il est question dans Jacques Lacan de Elisabeth Roudinesco³⁹.

DEUXIÈME PARTIE

CIRCONSTANCES ET OBJETS DE L'ACTIVITÉ PSYCHIQUE

SECTION A : LA FAMILLE

INTRODUCTION : L'INSTITUTION FAMILIALE Jacques-M. LACAN 8.40- 3

STRUCTURE CULTURELLE DE LA FAMILLE HUMAINE

La famille primitive : une institution

Chapitre I

LE COMPLEXE, FACTEUR CONCRET DE LA PSYCHOLOGIE FAMILIALE Jacques-M. LACAN 840- 5

Définition générale du complexe – Le complexe et l'instinct – Le complexe freudien et l'imgo

1. Le complexe du sevrage 8.40- 6

Le sevrage, en tant qu'ablactation

Le sevrage, crise du psychisme

L'imgo du sein maternel

Le sevrage : prématuration spécifique de la naissance

Le sentiment de la maternité – L'appétit de la mort – Le lien domestique – La nostalgie du Tout

2. Le complexe de l'intrusion 8.40- 8

LA JALOUSIE, ARCHETYPE DES SENTIMENTS SOCIAUX 8.40- 8

Identification mentale – L'imgo du semblable – Le sens de l'agressivité primordiale

Le stade du miroir

Puissance seconde de l'image spéculaire – Structure narcissique du moi

LE DRAME DE LA JALOUSIE : LE MOI ET L'AUTRUI 8.40-10

3. Le complexe d'Œdipe 8.40-

Schéma du complexe – Valeur objective du complexe

La FAMILLE SELON Freud

Le complexe de castration

LES FONCTIONS DU COMPLEXE : REVISION PSYCHOLOGIQUE

Maturation de la sexualité

Constitution de la réalité

Répression de LA SEXUALITE

Sublimation DE LA REALITE

Originalité de l'identification œdipienne – L'imgo du père

LE COMPLEXE ET LA RELATIVITÉ SOCIOLOGIQUE

Matriarcat et PATRIARCAT

L'homme MODERNE ET LA FAMILLE CONJUGALE

Rôle de la formation familiale – Déclin de l'imgo paternelle

CHAPITRE II

LES COMPLEXES FAMILIAUX EN PATHOLOGIE Jacques-M. LACAN 8.42-

1. Les psychoses à thème familial

Fonction DES COMPLEXES DANS LES DELIRES

Réactions familiales – Thèmes familiaux

Déterminisme DE LA PSYCHOSE

Facteurs familiaux

³⁹ Elisabeth Roudinesco, Jacques Lacan, Fayard, Paris, 1993.

2. *Les névroses familiales 8.42- 3*

Symptôme névrotique et drame individuel – De l'expression du refoulé à la
défense contre l'angoisse – Déformations spécifiques de la réalité humaine – Le
drame existentiel de l'individu – La forme dégradée de l'Œdipe

Névroses DE TRANSFERT

L'hystérie – La névrose obsessionnelle

Névroses DE CARACTERE

La névrose d'autopunition – Introversion de la personnalité et schizonoïa –
Inversion de la sexualité – Prévalence du principe mâle

SECTION B : L'ÉCOLE

SECTION C : LA PROFESSION

SECTION D : VIE QUOTIDIENNE ET VIE PUBLIQUE

(8.40-3) SECTION A : LA FAMILLE

INTRODUCTION : L'INSTITUTION FAMILIALE

La famille paraît d'abord comme un groupe naturel d'individus unis par une double relation biologique : la génération, qui donne les composants du groupe ; les conditions de milieu que postule le développement des jeunes et qui maintiennent le groupe pour autant que les adultes générateurs en assurent la fonction. Dans les espèces animales, cette fonction donne lieu à des comportements instinctifs, souvent très complexes. On a dû renoncer à faire dériver des relations familiales ainsi définies les autres phénomènes sociaux observés chez les animaux. Ces derniers apparaissent au contraire si distincts des instincts familiaux que les chercheurs les plus récents les rapportent à un instinct original, dit d'interattraction.

STRUCTURE CULTURELLE DE LA FAMILLE HUMAINE

L'espèce humaine se caractérise par un développement singulier des relations sociales, que soutiennent des capacités exceptionnelles de communication mentale, et corrélativement par une économie paradoxale des instincts qui s'y montrent essentiellement susceptibles de conversion et d'inversion et n'ont plus d'effet isolable que de façon sporadique. Des comportements adaptatifs d'une variété infinie sont ainsi permis. Leur conservation et leur progrès, pour dépendre de leur communication, sont avant tout œuvre collective et constituent la culture ; celle-ci introduit une nouvelle dimension dans la réalité sociale et dans la vie psychique. Cette dimension spécifie la famille humaine comme, du reste, tous les phénomènes sociaux chez l'homme.

Si, en effet, la famille humaine permet d'observer, dans les toutes premières phases des fonctions maternelles, par exemple, quelques traits de comportement instinctif, identifiables à ceux de la famille biologique, il suffit de réfléchir à ce que le sentiment de la paternité doit aux postulats spirituels qui ont marqué son développement, pour comprendre qu'en ce domaine les instances culturelles dominent les naturelles, au point qu'on ne peut tenir pour paradoxaux les cas où, comme dans l'adoption, elles s'y substituent.

Cette structure culturelle de la famille humaine est-elle entièrement accessible aux méthodes de la psychologie concrète : observation et analyse ? Sans doute, ces méthodes suffisent-elles à mettre en évidence des traits essentiels, comme la structure hiérarchique de la famille, et à reconnaître en elle l'organe privilégié de cette contrainte de l'adulte sur l'enfant, contrainte à laquelle l'homme doit une étape originale et les bases archaïques de sa formation morale.

Mais d'autres traits objectifs : les modes d'organisation de cette autorité familiale, les lois de sa transmission, les concepts de la descendance et de la parenté qui lui sont joints, les lois de l'héritage et de la succession qui s'y combinent, enfin ses rapports intimes avec les lois du mariage – obscurcissent en les enchevêtrant les relations psychologiques. Leur interprétation devra alors s'éclairer des données comparées de l'ethnographie, de l'histoire, du droit et de la statistique sociale. Coordonnées par la méthode sociologique, ces données établissent que la famille humaine est une institution. L'analyse psychologique doit s'adapter à cette structure complexe et n'a que faire des tentatives philosophiques qui ont pour objet de réduire la famille humaine soit à un fait biologique, soit à un élément théorique de la société.

Ces tentatives ont pourtant leur principe dans certaines apparences du phénomène familial ; pour illusoire que soient ces apparences, elles méritent qu'on s'y arrête, car elles reposent sur des convergences réelles entre des causes hétérogènes. Nous en décrirons le mécanisme sur deux points toujours litigieux pour le psychologue.

Hérédité psychologique. – Entre tous les groupes humains, la famille joue un rôle primordial dans la transmission de la culture. Si les traditions spirituelles, la garde des rites et des coutumes, la conservation des techniques et du patrimoine lui sont disputées par d'autres groupes sociaux, la famille prévaut dans la première éducation, la répression des instincts, l'acquisition de la langue justement nommée maternelle. Par là elle préside aux processus fondamentaux du développement psychique, à cette organisation des émotions selon des types conditionnés par l'ambiance, qui est la base des sentiments selon Shand ; plus largement, elle transmet des structures de comportement et de représentation dont le jeu déborde les limites de la conscience.

Elle établit ainsi entre les générations une continuité psychique dont la causalité est d'ordre mental. Cette continuité, si elle révèle l'artifice de ses fondements dans les concepts mêmes qui définissent l'unité de lignée, depuis le totem jusqu'au nom patronymique, ne se manifeste pas moins par la transmission à la descendance de dispositions psychiques qui confinent à l'inné ; Conn a créé pour ces effets le terme d'hérédité sociale. Ce terme, assez impropre en son ambiguïté, a du moins le mérite de signaler combien il est difficile au psychologue de ne pas majorer l'importance du biologique dans les faits dits d'hérédité psychologique.

^(8.40-4)Parenté biologique. – Une autre similitude, toute contingente, se voit dans le fait que les composants normaux de la famille telle qu'on l'observe de nos jours en Occident : le père, la mère et les enfants, sont les mêmes que ceux de la famille biologique. Cette identité n'est rien de plus qu'une égalité numérique. Mais l'esprit est tenté d'y reconnaître une communauté de structure directement fondée sur la constance des instincts, constance qu'il lui faut alors retrouver dans les formes primitives de la famille. C'est sur ces prémisses qu'ont été fondées des théories purement hypothétiques de la famille primitive, tantôt à l'image de la promiscuité observable chez les animaux, par des critiques subversifs de l'ordre familial existant ; tantôt sur le modèle du couple stable, non moins observable dans l'animalité, par des défenseurs de l'institution considérée comme cellule sociale.

La famille primitive : une institution.

Les théories dont nous venons de parler ne sont appuyées sur aucun fait connu. La promiscuité présumée ne peut être affirmée nulle part, même pas dans les cas dits de mariage de groupe : dès l'origine existent interdictions et lois. Les formes primitives de la famille ont les traits essentiels de ses formes achevées : autorité sinon concentrée dans le type patriarcal, du moins représentée par un conseil, par un matriarcat ou ses délégués mâles ; mode de parenté, héritage, succession, transmis, parfois distinctement (Rivers), selon une lignée paternelle ou maternelle. Il s'agit bien là de familles humaines dûment constituées. Mais loin qu'elles nous montrent la prétendue cellule sociale, on voit dans ces familles, à mesure qu'elles sont plus primitives, non seulement un agrégat plus vaste de couples biologiques, mais surtout une parenté moins conforme aux liens naturels de consanguinité.

Le premier point est démontré par Durkheim et par Fauconnet après lui, sur l'exemple historique de la famille romaine ; à l'examen des noms de famille et du droit successoral, on découvre que trois groupes sont apparus successivement, du plus vaste au plus étroit : la *gens*, agrégat très vaste de souches paternelles ; la famille agnatique, plus étroite mais indivise ; enfin la famille qui soumet à la *patria potestas* de l'aïeul les couples conjugaux de tous ses fils et petits-fils.

Pour le second point, la famille primitive méconnaît les liens biologiques de la parenté : méconnaissance seulement juridique dans la partialité unilinéale de la filiation ; mais aussi ignorance positive ou peut-être méconnaissance systématique (au sens de paradoxe de la croyance que la psychiatrie donne à ce terme), exclusion totale de ces liens qui, pour ne pouvoir s'exercer qu'à l'égard de la paternité, s'observerait dans certaines cultures matriarcales (Rivers et Malinowski). En outre la parenté n'est reconnue que par le moyen de rites qui légitiment les liens du sang et au besoin en créent de fictifs : faits du totémisme,

adoption, constitution artificielle d'un groupement agnatique comme la *zadruga* slave. De même, d'après notre code, la filiation est démontrée par le mariage.

À mesure qu'on découvre des formes plus primitives de la famille humaine, elles s'élargissent en groupements qui, comme le clan, peuvent être aussi considérés comme politiques. Que si l'on transfère dans l'inconnu de la préhistoire la forme dérivée de la famille biologique pour en faire naître par association ni naturelle ou artificielle ces groupements, c'est là une hypothèse contre laquelle échoue la preuve, mais qui est d'autant moins probable que les zoologistes refusent – nous l'avons vu – d'accepter une telle genèse pour les sociétés animales elles-mêmes.

D'autre part, si l'extension et la structure des groupements familiaux primitifs n'excluent pas l'existence en leur sein de familles limitées à leurs membres biologiques – le fait est aussi incontestable que celui de la reproduction bisexuée –, la forme ainsi arbitrairement isolée ne peut rien nous apprendre de sa psychologie et on ne peut l'assimiler à la forme familiale actuellement existante.

Le groupe réduit que compose la famille moderne ne paraît pas, en effet, à l'examen, comme une simplification mais plutôt comme une contraction de l'institution familiale. Il montre une structure profondément complexe, dont plus d'un point s'éclaire bien mieux par les institutions positivement connues de la famille ancienne que par l'hypothèse d'une famille élémentaire qu'on ne saisit nulle part. Ce n'est pas dire qu'il soit trop ambitieux de chercher dans cette forme complexe un sens qui l'unifie et peut-être dirige son évolution. Ce sens se livre précisément quand, à la lumière de cet examen comparatif, on saisit le remaniement profond qui a conduit l'institution familiale à sa forme actuelle ; on reconnaît du même coup qu'il faut l'attribuer à l'influence prévalente que prend ici le mariage, institution qu'on doit distinguer de la famille. D'où l'excellence du terme « famille conjugale », par lequel Durkheim la désigne.

(8.40.-5) CHAPITRE I

LE COMPLEXE, FACTEUR CONCRET DE LA PSYCHOLOGIE FAMILIALE

C'est dans l'ordre original de réalité que constituent les relations sociales qu'il faut comprendre la famille humaine. Si, pour asseoir ce principe, nous avons eu recours aux conclusions de la sociologie, bien que la somme des faits dont elle l'illustre déborde notre sujet, c'est que l'ordre de réalité en question est l'objet propre de cette science. Le principe est ainsi posé sur un plan où il a sa plénitude objective. Comme tel, il permettra de juger selon leur vraie portée les résultats actuels de la recherche psychologique. Pour autant, en effet, qu'elle rompt avec les abstractions académiques et vise, soit dans l'observation du *behaviour* soit par l'expérience de la psychanalyse, à rendre compte du concret, cette recherche, spécialement quand elle s'exerce sur les faits de « la famille comme objet et circonstance psychique », n'objective jamais des instincts, mais toujours des complexes.

Ce résultat n'est pas le fait contingent d'une étape réductible de la théorie ; il faut y reconnaître, traduit en termes psychologiques mais conforme au principe préliminairement posé, ce caractère essentiel de l'objet étudié : son conditionnement par des facteurs culturels, aux dépens des facteurs naturels.

Définition générale du complexe. – Le complexe, en effet, lie sous une forme fixée un ensemble de réactions qui peut intéresser toutes les fonctions organiques depuis l'émotion jusqu'à la conduite adaptée à l'objet. Ce qui définit le complexe, c'est qu'il reproduit une certaine réalité de l'ambiance, et doublement. 1° Sa forme représente cette réalité en ce qu'elle a d'objectivement distinct à une étape donnée du développement psychique ; cette étape spécifie sa genèse. 2° Son activité répète dans le vécu la réalité ainsi fixée, chaque fois

que se produisent certaines expériences qui exigeraient une objectivation supérieure de cette réalité ; ces expériences spécifient le conditionnement du complexe.

Cette définition à elle seule implique que le complexe est dominé par des facteurs culturels : dans son contenu, représentatif d'un objet ; dans sa forme, liée à une étape vécue de l'objectivation ; enfin dans sa manifestation de carence objective à l'égard d'une situation actuelle, c'est-à-dire sous son triple aspect de relation de connaissance, de forme d'organisation affective et d'épreuve au choc du réel, le complexe se comprend par sa référence à l'objet. Or, toute identification objective exige d'être communicable, c'est-à-dire repose sur un critère culturel ; c'est aussi par des voies culturelles qu'elle est le plus souvent communiquée. Quant à l'intégration individuelle des formes d'objectivation, elle est l'œuvre d'un procès dialectique qui fait surgir chaque forme nouvelle des conflits de la précédente avec le réel. Dans ce procès il faut reconnaître le caractère qui spécifie l'ordre humain, à savoir cette subversion de toute fixité instinctive, d'où surgissent les formes fondamentales, grosses de variations infinies, de la culture.

Le complexe et l'instinct. – Si le complexe dans son plein exercice est du ressort de la culture, et si c'est là une considération essentielle pour qui veut rendre compte des faits psychiques de la famille humaine, ce n'est pas dire qu'il n'y ait pas de rapport entre le complexe et l'instinct. Mais, fait curieux, en raison des obscurités qu'oppose à la critique de la biologie contemporaine le concept de l'instinct, le concept du complexe, bien que récemment introduit, s'avère mieux adapté à des objets plus riches ; c'est pourquoi, répudiant l'appui que l'inventeur du complexe croyait devoir chercher dans le concept classique de l'instinct, nous croyons que, par un renversement théorique, c'est l'instinct qu'on pourrait éclairer actuellement par sa référence au complexe.

Ainsi pourrait-on confronter point par point : 1° la relation de connaissance qu'implique le complexe, à cette connaturalité de l'organisme à l'ambiance où sont suspendues les énigmes de l'instinct ; 2° la typicité générale du complexe en rapport avec les lois d'un groupe social, à la typicité générique de l'instinct en rapport avec la fixité de l'espèce ; 3° le protéisme des manifestations du complexe qui, sous des formes équivalentes d'inhibition, de compensation, de méconnaissance, de rationalisation, exprime la stagnation devant un même objet, à la stéréotypie des phénomènes de l'instinct, dont l'activation, soumise à la loi du « tout ou rien », reste rigide aux variations de la situation vitale. Cette stagnation dans le complexe tout autant que cette rigidité dans l'instinct – tant qu'on les réfère aux seuls postulats de l'adaptation vitale, déguisement mécaniste du finalisme, on se condamne à en faire des énigmes ; leur problème exige l'emploi des concepts plus riches qu'impose l'étude de la vie psychique.

Le complexe Freudien et l'Imago. – Nous avons défini le complexe dans un sens très large qui n'exclut pas que le sujet ait conscience de ce qu'il représente. Mais c'est comme facteur essentiellement inconscient qu'il fut d'abord défini par Freud. Son unité est en effet frappante sous cette forme, où elle se révèle comme la cause d'effets psychiques non dirigés par la conscience, actes manqués, rêves, symptômes. Ces effets ont des caractères tellement distincts et contingents qu'ils forcent d'admettre comme élément fondamental du complexe cette entité paradoxale : une représentation inconsciente, désignée sous le nom d'imago. Complexes et imago ont révolutionné la psychologie et spécialement celle de la famille qui s'est révélée comme le lieu d'élection des complexes les plus ^(8,40-6) stables et les plus typiques : de simple sujet de paraphrases moralisantes, la famille est devenue l'objet d'une analyse concrète.

Cependant les complexes se sont démontrés comme jouant un rôle d'« organisateurs » dans le développement psychique ; ainsi dominent-ils les phénomènes qui, dans la conscience, semblent les mieux intégrés à la personnalité ; ainsi sont motivées dans l'inconscient non seulement des justifications passionnelles, mais d'objectivables

rationalisations. La portée de la famille comme objet et circonstance psychique s'en est du même coup trouvée accrue.

Ce progrès théorique nous a incité à donner du complexe une formule généralisée, qui permette d'y inclure les phénomènes conscients de structure semblable. Tels les sentiments où il faut voir des complexes émotionnels conscients, les sentiments familiaux spécialement étant souvent l'image inversée de complexes inconscients. Telles aussi les croyances délirantes, où le sujet affirme un complexe comme une réalité objective ; ce que nous montrerons particulièrement dans les psychoses familiales. Complexes, imagos, sentiments et croyances vont être étudiés dans leur rapport avec la famille et en fonction du développement psychique qu'ils organisent depuis l'enfant élevé dans la famille jusqu'à l'adulte qui la reproduit.

1. – *Le complexe du sevrage*

Le complexe du sevrage fixe dans le psychisme la relation du nourrissage, sous le mode parasitaire qu'exigent les besoins du premier âge de l'homme ; il représente la forme primordiale de l'imago maternelle. Partant, il fonde les sentiments les plus archaïques et les plus stables qui unissent l'individu à la famille. Nous touchons ici au complexe le plus primitif du développement psychique, à celui qui se compose avec tous les complexes ultérieurs ; il n'est que plus frappant de le voir entièrement dominé par des facteurs culturels et ainsi, dès ce stade primitif, radicalement différent de l'instinct.

Le sevrage en tant qu'ablactation. – Il s'en rapproche pourtant par deux caractères : le complexe du sevrage, d'une part, se produit avec des traits si généraux dans toute l'étendue de l'espèce qu'on peut le tenir pour générique ; d'autre part, il représente dans le psychisme une fonction biologique, exercée par un appareil anatomiquement différencié : la lactation. Aussi comprend-on qu'on ait voulu rapporter à un instinct, même chez l'homme, les comportements fondamentaux, qui lient la mère à l'enfant. Mais c'est négliger un caractère essentiel de l'instinct : sa régulation physiologique manifeste dans le fait que l'instinct maternel cesse d'agir chez l'animal quand la fin du nourrissage est accomplie.

Chez l'homme, au contraire, c'est une régulation culturelle qui conditionne le sevrage. Elle y apparaît comme dominante, même si on le limite au cycle de l'ablactation proprement dite, auquel répond pourtant la période physiologique de la glande commune à la classe des Mammifères. Si la régulation qu'on observe en réalité n'apparaît comme nettement contre nature que dans des pratiques arriérées – qui ne sont pas toutes en voie de désuétude – ce serait céder à une illusion grossière que de chercher dans la physiologie la base instinctive de ces règles, plus conformes à la nature, qu'impose au sevrage comme à l'ensemble des mœurs l'idéal des cultures les plus avancées. En fait, le sevrage, par l'une quelconque des contingences opératoires qu'il comporte, est souvent un traumatisme psychique dont les effets individuels, anorexies dites mentales, toxicomanies par la bouche, névroses gastriques, révèlent leurs causes à la psychanalyse.

Le sevrage, crise du psychisme. – Traumatisant ou non, le sevrage laisse dans le psychisme humain la trace permanente de la relation biologique qu'il interrompt. Cette crise vitale se double en effet d'une crise du psychisme, la première sans doute dont la solution ait une structure dialectique. Pour la première fois, semble-t-il, une tension vitale se résout en intention mentale. Par cette intention, le sevrage est accepté ou refusé ; l'intention certes est fort élémentaire, puisqu'elle ne peut pas même être attribuée à un moi encore à l'état de rudiments ; l'acceptation ou le refus ne peuvent être conçus comme un choix, puisqu'en l'absence d'un moi qui affirme ou nie ils ne sont pas contradictoires ; mais, pôles coexistants et contraires, ils déterminent une attitude ambivalente par essence, quoique l'un d'eux y prévale. Cette ambivalence primordiale, lors des crises qui assurent la suite du

développement, se résoudra en différenciations psychiques d'un niveau dialectique de plus en plus élevé et d'une irréversibilité croissante. La prévalence originelle y changera plusieurs fois de sens et pourra de ce fait y subir des destinées très diverses ; elle s'y retrouvera pourtant et dans le temps et dans le ton, à elle propres, qu'elle imposera et à ces crises et aux catégories nouvelles dont chacune dotera le vécu.

L'IMAGO DU SEIN MATERNEL

C'est le refus du sevrage qui fonde le positif du complexe, à savoir l'imagen de la relation nourricière qu'il tend à rétablir. Cette imagen est donnée dans son contenu par les sensations propres au premier âge, mais n'a de forme qu'à mesure qu'elles s'organisent mentalement. Or, ce stade étant antérieur à l'avènement de la forme de l'objet, il ne semble pas que ces contenus puissent se représenter dans la conscience. Ils s'y reproduisent pourtant dans les structures mentales qui modèlent, avons-nous dit, les expériences psychiques ultérieures. Ils seront réévoqués par association à l'occasion de celles-ci, mais inséparables des contenus objectifs qu'ils auront *informés*. Analysons ces contenus et ces formes.

L'étude du comportement de la prime enfance permet d'affirmer que les sensations extéro-, proprio- et intéroceptives ne sont pas encore, après le douzième mois, suffisamment coordonnées pour que soit achevée la reconnaissance du corps propre, ni corrélativement la notion de ce qui lui est extérieur.

Forme extéroceptive : la présence humaine. – Très tôt pourtant, certaines sensations extéroceptives s'isolent sporadiquement en unités de perception. Ces éléments d'objets répondent, comme il est à prévoir, aux premiers intérêts affectifs. En témoignent la précocité et l'électivité des réactions de l'enfant à l'approche et au départ des personnes qui prennent soin de lui. Il faut pourtant mentionner à part, comme un fait de ^(8'40-7)structure, la réaction d'intérêt que l'enfant manifeste devant le visage humain : elle est extrêmement précoce, s'observant dès les premiers jours et avant même que les coordinations motrices des yeux soient achevées. Ce fait ne peut être détaché du progrès par lequel le visage humain prendra toute sa valeur d'expression psychique. Cette valeur, pour être sociale, ne peut être tenue pour conventionnelle. La puissance réactivée, souvent sous un mode ineffable, que prend le masque humain dans les contenus mentaux des psychoses, paraît témoigner de l'archaïsme de sa signification.

Quoi qu'il en soit, ces réactions électives permettent de concevoir chez l'enfant une certaine connaissance très précoce de la présence qui remplit la fonction maternelle, et le rôle de traumatisme causal, que dans certaines névroses et certains troubles du caractère, peut jouer une substitution de cette présence. Cette connaissance, très archaïque et pour laquelle semble fait le calembour claudélien de « co-naissance », se distingue à peine de l'adaptation affective. Elle reste tout engagée dans la satisfaction des besoins propres au premier âge et dans l'ambivalence typique des relations mentales qui s'y ébauchent. Cette satisfaction apparaît avec les signes de la plus grande plénitude dont puisse être comblé le désir humain, pour peu qu'on considère l'enfant attaché à la mamelle.

Satisfaction proprioceptive : la fusion orale. – Les sensations proprioceptives de la succion et de la préhension font évidemment la base de cette ambivalence du vécu, qui ressort de la situation même : l'être qui absorbe est tout absorbé et le complexe archaïque lui répond dans l'embrassement maternel. Nous ne parlerons pas ici avec FREUD d'auto-érotisme, puisque le moi n'est pas constitué, ni de narcissisme, puisqu'il n'y a pas d'image du moi ; bien moins encore d'érotisme oral, puisque la nostalgie du sein nourricier, sur laquelle a équivoqué l'école psychanalytique, ne relève du complexe du sevrage qu'à travers son remaniement par le complexe d'Œdipe. « Cannibalisme », mais cannibalisme fusionnel, ineffable, à la fois actif et passif, toujours survivant dans les jeux et mots symboliques, qui,

dans l'amour le plus évolué, rappellent le désir de la larve, – nous reconnâtrons en ces termes le rapport à la réalité sur lequel repose l'imaginaire maternelle.

Malaise intéroceptif : l'imaginaire prénatal. – Cette base elle-même ne peut être détachée du chaos des sensations intéroceptives dont elle émerge. L'angoisse, dont le prototype apparaît dans l'asphyxie de la naissance, le froid, lié à la nudité du tégument, et le malaise labyrinthique auquel répond la satisfaction du bercement, organisent par leur triade le ton pénible de la vie organique qui, pour les meilleurs observateurs, domine les six premiers mois de l'homme. Ces malaises primordiaux ont tous la même cause : une insuffisante adaptation à la rupture des conditions d'ambiance et de nutrition qui font l'équilibre parasitaire de la vie intra-utérine.

Cette conception s'accorde avec ce que, à l'expérience, la psychanalyse trouve comme fonds dernier de l'imaginaire du sein maternel : sous les fantasmes du rêve comme sous les obsessions de la veille se dessinent avec une impressionnante précision les images de l'habitat intra-utérin et du seuil anatomique de la vie extra-utérine. En présence des données de la physiologie et du fait anatomique de la non-myélinisation des centres nerveux supérieurs chez le nouveau-né, il est pourtant impossible de faire de la naissance, avec certains psychanalystes, un traumatisme psychique. Dès lors cette forme de l'imaginaire resterait une énigme si l'état postnatal de l'homme ne manifestait, par son malaise même, que l'organisation posturale, tonique, équilibratoire, propre à la vie intra-utérine, survit à celle-ci.

LE SEVRAGE : PREMATUREMENT SPECIFIQUE DE LA NAISSANCE

Il faut remarquer que le retard de la dentition et de la marche, un retard corrélatif de la plupart des appareils et des fonctions, déterminent chez l'enfant une impuissance vitale totale qui dure au delà des deux premières années. Ce fait doit-il être tenu pour solidaire de ceux qui donnent au développement somatique ultérieur de l'homme son caractère d'exception par rapport aux animaux de sa classe : la durée de la période d'enfance et le retard de la puberté ? Quoi qu'il en soit, il ne faut pas hésiter à reconnaître au premier âge une déficience biologique positive, et à considérer l'homme comme un animal à naissance prématurée. Cette conception explique la généralité du complexe, et qu'il soit indépendant des accidents de l'ablation. Celle-ci – sevrage au sens étroit – donne son expression psychique, la première et aussi la plus adéquate, à l'imaginaire plus obscure d'un sevrage plus ancien, plus pénible et d'une plus grande ampleur vitale : celui qui, à la naissance, sépare l'enfant de la matrice, séparation prématurée d'où provient un malaise que nul soin maternel ne peut compenser. Rappelons en cet endroit un fait pédiatrique connu, l'arriération affective très spéciale qu'on observe chez les enfants nés avant terme.

Le sentiment de la maternité. – Ainsi constituée, l'imaginaire du sein maternel domine toute la vie de l'homme. De par son ambivalence pourtant, elle peut trouver à se saturer dans le renversement de la situation qu'elle représente, ce qui n'est réalisé strictement qu'à la seule occasion de la maternité. Dans l'allaitement, l'étreinte et la contemplation de l'enfant, la mère, en même temps, reçoit et satisfait le plus primitif de tous les désirs. Il n'est pas jusqu'à la tolérance de la douleur de l'accouchement qu'on ne puisse comprendre comme le fait d'une compensation représentative du premier apparu des phénomènes affectifs : l'angoisse, née avec la vie. Seule l'imaginaire qui imprime au plus profond du psychisme le sevrage congénital de l'homme, peut expliquer la puissance, la richesse et la durée du sentiment maternel. La réalisation de cette image dans la conscience assure à la femme une satisfaction psychique privilégiée, cependant que ses effets dans la conduite de la mère préservent l'enfant de l'abandon qui lui serait fatal.

En opposant le complexe à l'instinct, nous ne déniions pas au complexe tout fondement biologique, et en le définissant par certains rapports idéaux, nous le relions pourtant à sa base matérielle. Cette base, c'est la fonction qu'il assure dans le groupe social ; et ce fondement biologique, on le voit dans la dépendance vitale de l'individu par rapport au groupe. Alors que l'instinct a un *support* organique et n'est rien d'autre que la régulation de celui-ci dans une fonction vitale, le complexe n'a qu'à l'occasion un *rapport* organique, quand il supplée à une insuffisance vitale par la régulation d'une fonction sociale. Tel est le cas du complexe du sevrage. Ce rapport organique explique que l'ïmago de la mère tienne aux profondeurs du psychisme et que sa sublimation soit particulièrement difficile, comme il est manifeste dans l'attachement de l'enfant « aux jupes de sa mère » et dans la durée parfois anachronique de ce lien.

L'ïmago pourtant doit être sublimée pour que de nouveaux rapports s'introduisent avec le groupe social, pour que de nouveaux complexes les intègrent au psychisme. Dans la mesure où elle résiste à ces exigences nouvelles, qui sont celles du progrès de la personnalité, l'ïmago, salutaire à l'origine, devient facteur de mort.

L'appétit de la mort. – Que la tendance à la mort soit vécue par l'homme comme objet d'un appétit, c'est là une réalité que l'analyse fait apparaître à tous les niveaux du psychisme ; cette réalité, il appartenait à l'inventeur de la psychanalyse d'en reconnaître le caractère irréductible, mais l'explication qu'il en a donnée par un *instinct de mort*, pour éblouissante ^(8*40 –8) qu'elle soit, n'en reste pas moins contradictoire dans les termes ; tellement il est vrai que le génie même, chez Freud, cède au préjugé du biologiste qui exige que toute tendance se rapporte à un instinct. Or, la tendance à la mort, qui spécifie le psychisme de l'homme, s'explique de façon satisfaisante par la conception que nous développons ici, à savoir que le complexe, unité fonctionnelle de ce psychisme, ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance congénitale de ces fonctions.

Cette tendance psychique à la mort, sous la forme originelle que lui donne le sevrage, se révèle dans des suicides très spéciaux qui se caractérisent comme « non violents », en même temps qu'y apparaît la forme orale du complexe : grève de la faim de l'anorexie mentale, empoisonnement lent de certaines toxicomanies par la bouche, régime de famine des névroses gastriques. L'analyse de ces cas montre que, dans son abandon à la mort, le sujet cherche à retrouver l'ïmago de la mère. Cette association mentale n'est pas seulement morbide. Elle est générique, comme il se voit dans la pratique de la sépulture, dont certains modes manifestent clairement le sens psychologique de retour au sein de la mère ; comme le révèlent encore les connexions établies entre la mère et la mort, tant par les techniques magiques que par les conceptions des théologies antiques ; comme on l'observe enfin dans toute expérience psychanalytique assez poussée.

Le lien domestique. – Même sublimée, l'ïmago du sein maternel continue à jouer un rôle psychique important pour notre sujet. Sa forme la plus soustraite à la conscience, celle de l'habitat prénatal, trouve dans l'habitation et dans son seuil, surtout dans leurs formes primitives, la caverne, la hutte, un symbole adéquat.

Par là, tout ce qui constitue l'unité domestique du groupe familial devient pour l'individu, à mesure qu'il est plus capable de l'abstraire, l'objet d'une affection distincte de celles qui l'unissent à chaque membre de ce groupe. Par là encore, l'abandon des sécurités que comporte l'économie familiale a la portée d'une répétition du sevrage et ce n'est, le plus souvent, qu'à cette occasion que le complexe est suffisamment liquidé. Tout retour, fut-il partiel, à ces sécurités, peut déclencher dans le psychisme des ruines sans proportion avec le bénéfice pratique de ce retour.

Tout achèvement de la personnalité exige ce nouveau sevrage. Hegel formule que l'individu qui ne lutte pas pour être reconnu hors du groupe familial, n'atteint jamais à la

personnalité avant la mort. Le sens psychologique de cette thèse apparaîtra dans la suite de notre étude. En fait de dignité personnelle, ce n'est qu'à celle des entités nominales que la famille promeut l'individu et elle ne le peut qu'à l'heure de la sépulture.

La nostalgie du Tout. – La saturation du complexe fonde le sentiment maternel ; sa sublimation contribue au sentiment familial ; sa liquidation laisse des traces où on peut la reconnaître : c'est cette structure de l'ïmago qui reste à la base des progrès mentaux qui l'ont remaniée. S'il fallait définir la forme la plus abstraite où on la retrouve, nous la caractériserions ainsi : une assimilation parfaite de la totalité à l'être. Sous cette formule d'aspect un peu philosophique, on reconnaîtra ces nostalgies de l'humanité : mirage métaphysique de l'harmonie universelle, abîme mystique de la fusion affective, utopie sociale d'une tutelle totalitaire, toutes sorties de la hantise du paradis perdu d'avant la naissance et de la plus obscure aspiration à la mort.

2. – *Le complexe de l'intrusion*

La JALOUSIE, ARCHÉTYPE DES SENTIMENTS SOCIAUX

Le complexe de l'intrusion représente l'expérience que réalise le sujet primitif, le plus souvent quand il voit un ou plusieurs de ses semblables participer avec lui à la relation domestique, autrement dit, lorsqu'il se connaît des frères. Les conditions en seront donc très variables, d'une part selon les cultures et l'extension qu'elles donnent au groupe domestique, d'autre part selon les contingences individuelles, et d'abord selon la place que le sort donne au sujet dans l'ordre des naissances, selon la position dynastique, peut-on dire, qu'il occupe ainsi avant tout conflit : celle de nanti ou celle d'usurpateur.

La jalousie infantile a dès longtemps frappé les observateurs : « J'ai vu de mes yeux, dit Saint Augustin, et bien observé un tout-petit en proie à la jalousie : il ne parlait pas encore et il ne pouvait sans pâlir arrêter son regard au spectacle amer de son frère de lait » (*Confessions*, I, VII). Le fait ici révélé à l'étonnement du moraliste resta longtemps réduit à la valeur d'un thème de rhétorique, utilisable à toutes fins apologétiques.

L'observation expérimentale de l'enfant et les investigations psychanalytiques, en démontrant la structure de la jalousie infantile, ont mis au jour son rôle dans la genèse de la sociabilité et, par là, de la connaissance elle-même en tant qu'humaine. Disons que le point critique révélé par ces recherches est que la jalousie, dans son fonds, représente non pas une rivalité vitale mais une identification mentale.

Identification mentale. – Des enfants entre 6 mois et 2 ans étant confrontés par couple et sans tiers et laissés à leur spontanéité ludique, on peut constater le fait suivant : entre les enfants ainsi mis en présence apparaissent des réactions diverses où semble se manifester une communication. Parmi ces réactions un type se distingue, du fait qu'on peut y reconnaître une rivalité objectivement définissable : il comporte en effet entre les sujets une certaine adaptation des postures et des gestes, à savoir une conformité dans leur alternance, une convergence dans leur série, qui les ordonnent en provocations et ripostes et permettent d'affirmer, sans préjuger de la conscience des sujets, qu'ils réalisent la situation comme à double issue, comme une alternative. Dans la mesure même de cette adaptation, on peut admettre que dès ce stade s'ébauche la reconnaissance d'un rival, c'est-à-dire d'un « autre » comme objet. Or, si une telle réaction peut être très précoce, elle se montre déterminée par une condition si dominante qu'elle en apparaît comme univoque : à savoir une limite qui ne peut être dépassée dans l'écart d'âge entre les sujets. Cette limite se restreint à deux mois et demi dans la première année de la période envisagée et reste aussi stricte en s'élargissant.

⁽⁸⁻⁴⁰⁻⁹⁾ Si cette condition n'est pas remplie, les réactions que l'on observe entre les enfants confrontés ont une valeur toute différente. Examinons les plus fréquentes : celles de la parade, de la séduction, du despotisme. Bien que deux partenaires y figurent, le rapport qui caractérise chacune d'elles se révèle à l'observation, non pas comme un conflit entre deux individus, mais dans chaque sujet, comme un conflit entre deux attitudes opposées et complémentaires, et cette participation bipolaire est constitutive de la situation elle-même. Pour comprendre cette structure, qu'on s'arrête un instant à l'enfant qui se donne en spectacle et à celui qui le suit du regard : quel est le plus spectateur ? Ou bien qu'on observe l'enfant qui prodigue envers un autre ses tentatives de séduction : où est le séducteur ? Enfin, de l'enfant qui jouit des preuves de la domination qu'il exerce et de celui qui se plaint à s'y soumettre, qu'on se demande quel est le plus asservi ? Ici se réalise ce paradoxe : que chaque partenaire confond la partie de l'autre avec la sienne propre et s'identifie à lui ; mais qu'il peut soutenir ce rapport sur une participation proprement

insignifiante de cet autre et vivre alors toute la situation à lui seul, comme le manifeste la discordance parfois totale entre leurs conduites. C'est dire que l'identification, spécifique des conduites sociales, à ce stade, se fonde sur un sentiment de l'autre, que l'on ne peut que méconnaître sans une conception correcte de sa valeur tout *imaginaire*.

L'imgo du semblable. – Quelle est donc la structure de cette imago ? Une première indication nous est donnée par la condition reconnue plus haut pour nécessaire à une adaptation réelle entre partenaires, à savoir un écart d'âge très étroitement limité. Si l'on se réfère au fait que ce stade est caractérisé par des transformations de la structure nerveuse assez rapides et profondes pour dominer les différenciations individuelles, on comprendra que cette condition équivaut à l'exigence d'une similitude entre les sujets. Il apparaît que l'imgo de l'autre est liée à la structure du corps propre et plus spécialement de ses fonctions de relation, par une certaine similitude objective.

La doctrine de la psychanalyse permet de serrer davantage le problème. Elle nous montre dans le frère, au sens neutre, l'objet électif des exigences de la libido qui, au stade que nous étudions, sont homosexuelles. Mais aussi elle insiste sur la confusion en cet objet de deux relations affectives, amour et identification, dont l'opposition sera fondamentale aux stades ultérieurs.

Cette ambiguïté originelle se retrouve chez l'adulte, dans la passion de la jalousie amoureuse et c'est là qu'on peut le mieux la saisir. On doit la reconnaître, en effet, dans le puissant intérêt que le sujet porte à l'image du rival : intérêt qui, bien qu'il s'affirme comme haine, c'est-à-dire comme négatif, et bien qu'il se motive par l'objet prétendu de l'amour, n'en paraît pas moins entretenu par le sujet de la façon la plus gratuite et la plus coûteuse et souvent domine à tel point le sentiment amoureux lui-même, qu'il doit être interprété comme l'intérêt essentiel et positif de la passion. Cet intérêt confond en lui l'identification et l'amour et, pour n'apparaître que masqué dans le registre de la pensée de l'adulte, n'en confère pas moins à la passion qu'il soutient cette irréfutabilité qui l'apparente à l'obsession. L'agressivité maximum qu'on rencontre dans les formes psychotiques de la passion est constituée bien plus par la négation de cet intérêt singulier que par la rivalité qui paraît la justifier.

Le sens de l'agressivité primordiale. – Mais c'est tout spécialement dans la situation fraternelle primitive que l'agressivité se démontre pour secondaire à l'identification. La doctrine Freudienne reste incertaine sur ce point ; l'idée darwinienne que la lutte est aux origines mêmes de la vie garde en effet un grand crédit auprès du biologiste ; mais sans doute faut-il reconnaître ici le prestige moins critiqué d'une emphase moralisante, qui se transmet en des poncifs tels que : homo *homini* lupus. Il est évident, au contraire, que le nourrissage constitue précisément pour les jeunes une neutralisation temporaire des conditions de la lutte pour la nourriture. Cette signification est plus évidente encore chez l'homme. L'apparition de la jalousie en rapport avec le nourrissage, selon le thème classique illustré plus haut par une citation de Saint Augustin, doit donc être interprétée prudemment. En fait, la jalousie peut se manifester dans des cas où le sujet, depuis longtemps sevré, n'est pas en situation de concurrence vitale à l'égard de son frère. Le phénomène semble donc exiger comme préalable une certaine identification à l'état du frère. Au reste, la doctrine analytique, en caractérisant comme sadomasochiste la tendance typique de la libido à ce même stade, souligne certes que l'agressivité domine alors l'économie affective, mais aussi qu'elle est toujours à la fois subie et agie, c'est-à-dire sous-tendue par une identification à l'autre, objet de la violence.

Rappelons que ce rôle de doublure intime que joue le masochisme dans le sadisme, a été mis en relief par la psychanalyse et que c'est l'énigme que constitue le masochisme dans l'économie des instincts vitaux qui a conduit Freud à affirmer un *instinct de mort*.

Si l'on veut suivre l'idée que nous avons indiquée plus haut, et désigner avec nous dans le malaise du sevrage humain la source du désir de la mort, on reconnaîtra dans le masochisme primaire le moment dialectique où le sujet assume par ses premiers actes de jeu la reproduction de ce malaise même et, par là, le sublime et le surmonte. C'est bien ainsi que sont apparus les jeux primitifs de l'enfant à l'œil connaisseur de Freud : cette joie de la première enfance de rejeter un objet du champ de son regard, puis, l'objet retrouvé, d'en renouveler inépuisablement l'exclusion, signifie bien que c'est le pathétique du sevrage que le sujet s'inflige à nouveau, tel qu'il l'a subi, mais dont il triomphe maintenant qu'il est actif dans sa reproduction.

Le dédoublement ainsi ébauché dans le sujet, c'est l'identification au frère qui lui permet de s'achever : elle fournit l'image qui fixe l'un des pôles du masochisme primaire. Ainsi la non-violence du suicide primordial engendre la violence du meurtre imaginaire du frère. Mais cette violence n'a pas de rapport avec la lutte pour la vie. L'objet que choisit l'agressivité dans les primitifs jeux de la mort est, en effet, hochet ou déchet, biologiquement indifférent ; le sujet l'abolit gratuitement, en quelque sorte pour le plaisir, il ne fait que consommer ainsi la perte de l'objet maternel. L'image du frère non sevré n'attire une agression spéciale que parce qu'elle répète dans le sujet l'imaginaire de la situation maternelle et avec elle le désir de la mort. Ce phénomène est secondaire à l'identification.

LE STADE DU MIROIR

L'identification affective est une fonction psychique dont la psychanalyse a établi l'originalité, spécialement dans le complexe d'Édipe, comme nous le verrons. Mais l'emploi de ce terme au stade que nous étudions reste mal défini dans la doctrine ; c'est à quoi nous avons tenté de suppléer par une théorie de cette identification dont nous désignons le moment génétique sous le terme de stade du miroir.

Le stade ainsi considéré répond au déclin du sevrage, c'est-à-dire à la fin de ces six mois dont la dominante psychique de malaise, répondant au retard de la croissance physique, traduit cette prématurité de la naissance qui est, comme nous l'avons dit, le fond spécifique du sevrage chez l'homme. Or, la reconnaissance par le sujet de son image dans le miroir est un phénomène ^(8*40 - 10) qui, pour l'analyse de ce stade, est deux fois significatif : le phénomène apparaît après six mois et son étude à ce moment révèle de façon démonstrative les tendances qui constituent alors la réalité du sujet ; l'image spéculaire, en raison même de ces affinités, donne un bon symbole de cette réalité : de sa valeur affective, illusoire comme l'image, et de sa structure, comme elle reflète la forme humaine.

La perception de la forme du semblable en tant qu'unité mentale est liée chez l'être vivant à un niveau corrélatif d'intelligence et de sociabilité. L'imitation au signal la montre, réduite, chez l'animal de troupeau ; les structures échomimiques, échopraxiques en manifestent l'infinie richesse chez le Singe et chez l'homme. C'est le sens primaire de l'intérêt que l'un et l'autre manifestent à leur image spéculaire. Mais si leurs comportements à l'égard de cette image, sous la forme de tentatives d'appréhension manuelle, paraissent se ressembler, ces jeux ne dominent chez l'homme que pendant un moment, à la fin de la première année, âge dénommé par Bühler « âge du Chimpanzé » parce que l'homme y passe à un pareil niveau d'intelligence instrumentale.

Puissance seconde de l'image spéculaire. — Or le phénomène de perception qui se produit chez l'homme dès le sixième mois, est apparu dès ce moment sous une forme toute différente, caractéristique d'une intuition illuminative, à savoir, sur le fonds d'une inhibition attentive, révélation soudaine du comportement adapté (ici geste de référence à quelque partie du corps propre) ; puis ce gaspillage jubilatoire d'énergie qui signale objectivement le triomphe ; cette double réaction laissant entrevoir le sentiment de compréhension sous sa forme ineffable. Ces caractères traduisent selon nous le sens secondaire que le phénomène

reçoit des conditions libidinales qui entourent son apparition. Ces conditions ne sont que les tensions psychiques issues des mois de prématuration et qui paraissent traduire une double rupture vitale : rupture de cette immédiate adaptation au milieu qui définit le monde de l'animal par sa connaturalité ; rupture de cette unité du fonctionnement du vivant qui asservit chez l'animal la perception à la pulsion.

La discordance, à ce stade chez l'homme, tant des pulsions que des fonctions, n'est que la suite de l'incoordination prolongée des appareils. Il en résulte un stade affectivement et mentalement constitué sur la base d'une proprioceptivité qui donne le corps comme morcelé : d'une part, l'intérêt psychique se trouve déplacé sur des tendances visant à quelque recollement du corps propre ; d'autre part, la réalité, soumise d'abord à un morcellement perceptif, dont le chaos atteint jusqu'à ses catégories, « espaces », par exemple, aussi disparates que les statiques successives de l'enfant, s'ordonne en reflétant les formes du corps, qui donnent en quelque sorte le modèle de tous les objets.

C'est ici une structure archaïque du monde humain dont l'analyse de l'inconscient a montré les profonds vestiges : fantasmes de démembrement, de dislocation du corps, dont ceux de la castration ne sont qu'une image mise en valeur par un complexe particulier ; l'imaginaire du double, dont les objectivations fantastiques, telles que des causes diverses les réalisent à divers âges de la vie, révèlent au psychiatre qu'elle évolue avec la croissance du sujet ; enfin, ce symbolisme anthropomorphique et organique des objets dont la psychanalyse, dans les rêves et dans les symptômes, a fait la prodigieuse découverte.

La tendance par où le sujet restaure l'unité perdue de soi-même prend place dès l'origine au centre de la conscience. Elle est la source d'énergie de son progrès mental, progrès dont la structure est déterminée par la prédominance des fonctions visuelles. Si la recherche de son unité affective promeut chez le sujet les formes où il se représente son identité, la forme la plus intuitive en est donnée, à cette phase, par l'image spéculaire. Ce que le sujet salue en elle, c'est l'unité mentale qui lui est inhérente. Ce qu'il y reconnaît, c'est l'idéal de l'imaginaire du double. Ce qu'il y acclame, c'est le triomphe de la tendance salutaire.

Structure narcissique du moi. – Le monde propre à cette phase est donc un monde narcissique. En le désignant ainsi nous n'évoquons pas seulement sa structure libidinale par le terme même auquel Freud et Abraham, dès 1908 ont assigné le sens purement énergétique d'investissement de la libido sur le corps propre ; nous voulons aussi pénétrer sa structure mentale avec le plein sens du mythe de Narcisse ; que ce sens indique la mort : l'insuffisance vitale dont ce monde est issu ; ou la réflexion spéculaire : l'imaginaire du double qui lui est centrale ; ou l'illusion de l'image : ce monde, nous l'allons voir, ne contient pas d'autrui.

La perception de l'activité d'autrui ne suffit pas en effet à rompre l'isolement affectif du sujet. Tant que l'image du semblable ne joue que son rôle primaire, limité à la fonction d'expressivité, elle déclenche chez le sujet émotions et postures similaires, du moins dans la mesure où le permet la structure actuelle de ses appareils. Mais tandis qu'il subit cette suggestion émotionnelle ou motrice, le sujet ne se distingue pas de l'image elle-même. Bien plus, dans la discordance caractéristique de cette phase, l'image ne fait qu'ajouter l'intrusion temporaire d'une tendance étrangère. Appelons-la intrusion narcissique : l'unité qu'elle introduit dans les tendances contribuera pourtant à la formation du moi. Mais, avant que le moi affirme son identité, il se confond avec cette image qui le forme, mais l'aliène primordialement.

Disons que le moi gardera de cette origine la structure ambiguë du spectacle qui, manifeste dans les situations plus haut décrites du despotisme, de la séduction, de la parade, donne leur forme à des pulsions, sado-masochiste et scopophilique (désir de voir et d'être vu), destructrices de l'autrui dans leur essence. Notons aussi que cette intrusion primordiale

fait comprendre toute projection du moi constitué, qu'elle se manifeste comme mythomane chez l'enfant dont l'identification personnelle vacille encore, comme transitive chez le paranoïaque dont le moi régresse à un stade archaïque, ou comme compréhensive quand elle est intégrée dans un moi normal.

LE DRAME DE LA JALOUSIE : LE MOI ET L'AUTRUI

Le moi se constitue en même temps que l'autrui dans le drame de la jalousie. Pour le sujet, c'est une discordance qui intervient dans la satisfaction spectaculaire, du fait de la tendance que celle-ci suggère. Elle implique l'introduction d'un tiers objet qui, à la confusion affective, comme à l'ambiguïté spectaculaire, substitue la concurrence d'une situation triangulaire. Ainsi le sujet, engagé dans la jalousie par identification, débouche^(8*40 - 11) sur une alternative nouvelle où se joue le sort de la réalité : ou bien il retrouve l'objet maternel et va s'accrocher au refus du réel et à la destruction de l'autre ; ou bien, conduit à quelque autre objet, il le reçoit sous la forme caractéristique de la connaissance humaine, comme objet communicable, puisque concurrence implique à la fois rivalité et accord ; mais en même temps il reconnaît l'autre avec lequel s'engage la lutte ou le contrat, bref il trouve à la fois l'autrui et l'objet socialisé. Ici encore la jalousie humaine se distingue donc de la rivalité vitale immédiate, puisqu'elle forme son objet plus qu'il ne la détermine ; elle se révèle comme l'archétype des sentiments sociaux.

Le moi ainsi conçu ne trouve pas avant l'âge de trois ans sa constitution essentielle ; c'est celle même, on le voit, de l'objectivité fondamentale de la connaissance humaine. Point remarquable, celle-ci tire sa richesse et sa puissance de l'insuffisance vitale de l'homme à ses origines. Le symbolisme primordial de l'objet favorise tant son extension hors des limites des instincts vitaux que sa perception comme instrument. Sa socialisation par la sympathie jalouse fonde sa permanence et sa substantialité.

Tels sont les traits essentiels du rôle psychique du complexe fraternel. En voici quelques applications.

Conditions et effets de la fraternité. – Le rôle traumatisant du frère au sens neutre est donc constitué par son intrusion. Le fait et l'époque de son apparition déterminent sa signification pour le sujet. L'intrusion part du nouveau venu pour infester l'occupant ; dans la famille, c'est en règle générale le fait d'une naissance et c'est l'aîné qui en principe joue le rôle de patient.

La réaction du patient au traumatisme dépend de son développement psychique. Surpris par l'intrus dans le désarroi du sevrage, il le réactive sans cesse à son spectacle : il fait alors une régression qui se révélera, selon les destins du moi, comme psychose schizophrénique ou comme névrose hypochondriaque ; ou bien il réagit par la destruction imaginaire du monstre, qui donnera de même soit des impulsions perverses, soit une culpabilité obsessionnelle.

Que l'intrus ne survienne au contraire qu'après le complexe de l'Œdipe, il est adopté le plus souvent sur le plan des identifications parentales, plus denses affectivement et plus riches de structure, on va le voir. Il n'est plus pour le sujet l'obstacle ou le reflet, mais une personne digne d'amour ou de haine. Les pulsions agressives se subliment en tendresse ou en sévérité.

Mais le frère donne aussi le modèle archaïque du moi. Ici le rôle d'agent revient à l'aîné comme au plus achevé. Plus conforme sera ce modèle à l'ensemble des pulsions du sujet, plus heureuse sera la synthèse du moi et plus réelles les formes de l'objectivité. Cette formule est-elle confirmée par l'étude des jumeaux ? On sait que de nombreux mythes leur imputent la puissance du héros, par quoi est restaurée dans la réalité l'harmonie du sein maternel, mais c'est au prix d'un fratricide. Quoi qu'il en soit, c'est par le semblable que

l'objet comme le moi se réalise : plus il peut assimiler de son partenaire, plus le sujet conforte à la fois sa personnalité et son objectivité, garantes de sa future efficacité.

Mais le groupe de la fratrie familiale, divers d'âge et de sexe, est favorable aux identifications les plus discordantes du moi. L'imaginaire primordiale du double sur laquelle le moi se modèle semble d'abord dominée par les fantaisies de la forme, comme il apparaît dans le fantasme commun aux deux sexes, de la *mère phallique* ou dans le *double phallique* de la femme névrosée. D'autant plus facilement se fixera-t-elle en des formes atypiques, où des appartenances accessoires pourront jouer un aussi grand rôle que des différences organiques ; et l'on verra, selon la poussée, suffisante ou non, de l'instinct sexuel, cette identification de la phase narcissique, soit engendrer les exigences formelles d'une homosexualité ou de quelque fétichisme sexuel, soit, dans le système d'un moi paranoïaque, s'objectiver dans le type du persécuteur, extérieur ou intime.

Les connexions de la paranoïa avec le complexe fraternel se manifestent par la fréquence des thèmes de filiation, d'usurpation, de spoliation, comme sa structure narcissique se révèle dans les thèmes plus paranoïdes de l'intrusion, de l'influence, du dédoublement, du double et de toutes les transmutations délirantes du corps.

Ces connexions s'expliquent en ce que le groupe familial, réduit à la mère et à la fratrie, dessine un complexe psychique où la réalité tend à rester imaginaire ou tout au plus abstraite. La clinique montre qu'effectivement le groupe ainsi décompleté est très favorable à l'éclosion des psychoses et qu'on y trouve la plupart des cas de délires à deux.

3. – *Le complexe d'Œdipe*

C'est en découvrant dans l'analyse des névroses les faits œdipiens que Freud mit au jour le concept du complexe. Le complexe d'Œdipe, exposé, vu le nombre des relations psychiques qu'il intéresse, en plus d'un point de cet ouvrage, s'impose ici – et à notre étude, puisqu'il définit plus particulièrement les relations psychiques dans la famille humaine – et à notre critique, pour autant que Freud donne cet élément psychologique pour la forme spécifique de la famille humaine et lui subordonne toutes les variations sociales de la famille. L'ordre méthodique ici proposé, tant dans la considération des structures mentales que des faits sociaux, conduira à une révision du complexe qui permettra de situer dans l'histoire la famille paternaliste et d'éclairer plus avant la névrose contemporaine.

Schéma du complexe. – La psychanalyse a révélé chez l'enfant des pulsions génitales dont l'apogée se situe dans la 4^{ème} année. Sans nous étendre ici sur leur structure, disons qu'elles constituent une sorte de puberté psychologique, fort prématurée, on le voit, par rapport à la puberté physiologique. En fixant l'enfant par un désir sexuel à l'objet le plus proche que lui offrent normalement la présence et l'intérêt, à savoir le parent de sexe opposé, ces pulsions donnent sa base au complexe ; leur frustration en forme le nœud. Bien qu'inhérente à la prématuration essentielle de ces pulsions, cette frustration est rapportée par l'enfant au tiers objet que les mêmes conditions de présence et d'intérêt lui désignent normalement comme l'obstacle à leur satisfaction : à savoir au parent du même sexe.

La frustration qu'il subit s'accompagne, en effet, communément d'une répression éducative qui a pour but d'empêcher tout aboutissement de ces pulsions et spécialement leur aboutissement masturbatoire. D'autre part, l'enfant acquiert une certaine intuition de la situation qui lui est interdite, tant par les signes discrets et diffus qui trahissent à sa sensibilité les relations parentales que par les hasards intempestifs qui les lui dévoilent. Par ce double procès, le parent de même sexe apparaît à l'enfant à la fois comme l'agent de l'interdiction sexuelle et l'exemple de sa transgression.

^(8*40) – 12) La tension ainsi constituée se résout, d'une part, par un refoulement de la tendance sexuelle qui, dès lors, restera latente – laissant place à des intérêts neutres, éminemment favorables aux acquisitions éducatives – jusqu'à la puberté ; d'autre part, par

la sublimation de l'image parentale qui perpétuera dans la conscience un idéal représentatif, garantie de la coïncidence future des attitudes psychiques et des attitudes physiologiques au moment de la puberté. Ce double procès a une importance génétique fondamentale, car il reste inscrit dans le psychisme en deux instances permanentes : celle qui refoule s'appelle le surmoi, celle qui sublime, l'idéal du moi. Elles représentent l'achèvement de la crise œdipienne.

Valeur objective du complexe. – Ce schéma essentiel du complexe répond à un grand nombre de données de l'expérience. L'existence de la sexualité infantile est désormais incontestée ; au reste, pour s'être révélée historiquement par ces séquelles de son évolution qui constituent les névroses, elle est accessible à l'observation la plus immédiate, et sa méconnaissance séculaire est une preuve frappante de la relativité sociale du savoir humain. Les instances psychiques qui, sous le nom du surmoi et d'idéal du moi, ont été isolées dans une analyse concrète des symptômes des névroses, ont manifesté leur valeur scientifique dans la définition et l'explication des phénomènes de la personnalité ; il y a là un ordre de détermination positive qui rend compte d'une foule d'anomalies du comportement humain et, du même coup, rend caduques, pour ces troubles, les références à l'ordre organique qui, encore que de pur principe ou simplement mythiques, tiennent lieu de méthode expérimentale à toute une tradition médicale.

À vrai dire, ce préjugé qui attribue à l'ordre psychique un caractère épiphénoménal, c'est-à-dire inopérant, était favorisé par une analyse insuffisante des facteurs de cet ordre et c'est précisément à la lumière de la situation définie comme œdipienne que tels accidents de l'histoire du sujet prennent la signification et l'importance qui permettent de leur rapporter tel trait individuel de sa personnalité ; on peut même préciser que lorsque ces accidents affectent la situation œdipienne comme traumatismes dans son évolution, ils se répètent plutôt dans les effets du surmoi ; s'ils l'affectent comme atypies dans sa constitution, c'est plutôt dans les formes de l'idéal du moi qu'ils se reflètent. Ainsi, comme inhibitions de l'activité créatrice ou comme inversions de l'imagination sexuelle, un grand nombre de troubles, dont beaucoup apparaissent au niveau des fonctions somatiques élémentaires, ont trouvé leur réduction théorique et thérapeutique.

LA FAMILLE SELON FREUD

Découvrir que des développements aussi importants pour l'homme que ceux de la répression sexuelle et du sexe psychique étaient soumis à la régulation et aux accidents d'un drame psychique de la famille, c'était fournir la plus précieuse contribution à l'anthropologie du groupement familial, spécialement à l'étude des interdictions que ce groupement formule universellement et qui ont pour objet le commerce sexuel entre certains de ses membres. Aussi bien, Freud en vint-il vite à formuler une théorie de la famille. Elle était fondée sur une dissymétrie, apparue dès les premières recherches, dans la situation des deux sexes par rapport à l'Œdipe. Le procès qui va du désir œdipien à sa répression n'apparaît aussi simple que nous l'avons exposé d'abord, que chez l'enfant mâle. Aussi est-ce ce dernier qui est pris constamment pour sujet dans les exposés didactiques du complexe.

Le désir œdipien apparaît, en effet, beaucoup plus intense chez le garçon et donc pour la mère. D'autre part, la répression révèle, dans son mécanisme, des traits qui ne paraissent d'abord justifiables que si, dans sa forme typique, elle s'exerce du père au fils. C'est là le fait du complexe de castration.

– Le complexe de castration. – Cette répression s'opère par un double mouvement affectif du sujet : agressivité contre le parent à l'égard duquel son désir sexuel le met en posture de rival ; crainte secondaire, éprouvée en retour, d'une agression semblable. Or un

fantasme soutient ces deux mouvements, si remarquable qu'il a été individualisé avec eux en un complexe dit de castration. Si ce terme se justifie par les fins agressives et répressives qui apparaissent à ce moment de l'Œdipe, il est pourtant peu conforme au fantasme qui en constitue le fait original.

Ce fantasme consiste essentiellement dans la mutilation d'un membre, c'est-à-dire dans un sévire qui ne peut servir qu'à châtrer un mâle. Mais la réalité apparente de ce danger, jointe au fait que la menace en est réellement formulée par une tradition éducative, devait entraîner Freud à le concevoir comme ressenti d'abord pour sa valeur réelle et à reconnaître dans une crainte inspirée de mâle à mâle, en fait par le père, le prototype de la répression œdipienne.

Dans cette voie, Freud recevait un appui d'une donnée sociologique : non seulement l'interdiction de l'inceste avec la mère a un caractère universel, à travers les relations de parenté infiniment diverses et souvent paradoxales que les cultures primitives frappent du tabou de l'inceste, mais encore, quel que soit dans une culture le niveau de la conscience morale, cette interdiction est toujours expressément formulée et la transgression en est frappée d'une réprobation constante. C'est pourquoi Frazer reconnaît dans le tabou de la mère la loi primordiale de l'humanité.

Le mythe du parricide originel. – C'est ainsi que Freud fait le saut théorique dont nous avons marqué l'abus dans notre introduction : de la famille conjugale qu'il observait chez ses sujets, à une hypothétique famille primitive conçue comme une horde qu'un mâle domine par sa supériorité biologique en accaparant les femelles nubiles. Freud se fonde sur le lien que l'on constate entre les tabous et les observances à l'égard du totem, tour à tour objet d'inviolabilité et d'orgie sacrificielle. Il imagine un drame de meurtre du père par les fils, suivi d'une consécration posthume de sa puissance sur les femmes par les meurtriers prisonniers d'une insoluble rivalité : événement primordial, d'où, avec le tabou de la mère, serait sortie toute tradition morale et culturelle.

Même si cette construction n'était ruinée par les seules pétitions de principe qu'elle comporte – attribuer à un groupe biologique la possibilité, qu'il s'agit justement de fonder, de la reconnaissance d'une loi – ses prémisses prétendues biologiques elles-mêmes, à savoir la tyrannie permanente exercée par le chef de la horde, se réduiraient à un fantôme de plus en plus incertain à mesure qu'avance notre connaissance des Anthroïdes. Mais surtout les traces universellement présentes et la survivance étendue d'une structure matriarcale de la famille, l'existence dans son aire de toutes les formes fondamentales de la culture, et spécialement d'une répression souvent très rigoureuse de la sexualité manifestent que l'ordre de la famille humaine a des fondements soustraits à la force du mâle.

Il nous semble pourtant que l'immense moisson des faits que le complexe d'Œdipe a permis d'objectiver depuis quelque cinquante ans, peut éclairer la structure psychologique de la famille, plus avant que les intuitions trop hâtives que nous venons d'exposer.

(8*40 -13) **LES FONCTIONS DU COMPLEXE : REVISION PSYCHOLOGIQUE**

Le complexe d'Œdipe marque tous les niveaux du psychisme ; mais les théoriciens de la psychanalyse n'ont pas défini sans ambiguïté les fonctions qu'il y remplit ; c'est faute d'avoir distingué suffisamment les plans de développement sur lesquels ils l'expliquent. Si le complexe leur apparaît en effet comme l'axe selon lequel *l'évolution de la sexualité* se projette dans *la constitution de la réalité*, ces deux plans divergent chez l'homme d'une incidence spécifique, qui est certes reconnue par eux comme *répression de la sexualité* et *sublimation de la réalité*, mais doit être intégrée dans une conception plus rigoureuse de ces rapports de structure : le rôle de maturation que joue le complexe dans l'un et l'autre de ces plans ne pouvant être tenu pour parallèle qu'approximativement.

MATURATION DE LA SEXUALITE

L'appareil psychique de la sexualité se révèle d'abord chez l'enfant sous les formes les plus aberrantes par rapport à ses fins biologiques, et la succession de ces formes témoigne que c'est par une maturation progressive qu'il se conforme à l'organisation génitale. Cette maturation de la sexualité conditionne le complexe d'Œdipe, en formant ses tendances fondamentales, mais, inversement, le complexe la favorise en la dirigeant vers ses objets.

Le mouvement de l'Œdipe s'opère, en effet, par un conflit triangulaire dans le sujet ; déjà, nous avons vu le jeu des tendances issues du sevrage produire une formation de cette sorte ; c'est aussi la mère, objet premier de ces tendances, comme nourriture à absorber et même comme sein où se résorber, qui se propose d'abord au désir œdipien. On comprend ainsi que ce désir se caractérise mieux chez le mâle, mais aussi qu'il y prête une occasion singulière à la réactivation des tendances du sevrage, c'est-à-dire à une régression sexuelle. Ces tendances ne constituent pas seulement, en effet, une impasse psychologique ; elles s'opposent en outre particulièrement ici à l'attitude d'extériorisation, conforme à l'activité du mâle.

Tout au contraire, dans l'autre sexe, où ces tendances ont une issue possible dans la destinée biologique du sujet, l'objet maternel, en détournant une part du désir œdipien, tend certes à neutraliser le potentiel du complexe et, par là, ses effets de sexualisation, mais, en imposant un changement d'objet, la tendance génitale se détache mieux des tendances primitives et d'autant plus facilement qu'elle n'a pas à renverser l'attitude d'intériorisation héritée de ces tendances, qui sont narcissiques. Ainsi en arrive-t-on à cette conclusion ambiguë que, d'un sexe à l'autre, plus la formation du complexe est accusée, plus aléatoire paraît être son rôle dans l'adaptation sexuelle.

CONSTITUTION DE LA REALITE

On voit ici l'influence du complexe psychologique sur une relation vitale et c'est par là qu'il contribue à la constitution de la réalité. Ce qu'il y apporte se dérobe aux termes d'une psychogenèse intellectualiste : c'est une certaine profondeur affective de l'objet. Dimension qui, pour faire le fond de toute compréhension subjective, ne s'en distinguerait pas comme phénomène, si la clinique des maladies mentales ne nous la faisait saisir comme telle en proposant toute une série de ses dégradations aux limites de la compréhension.

Pour constituer en effet une norme du vécu, cette dimension ne peut qu'être reconstruite par des intuitions métaphoriques : densité qui confère l'existence à l'objet, perspective qui nous donne le sentiment de sa distance et nous inspire le respect de l'objet. Mais elle se démontre dans ces vacillements de la réalité qui fécondent le délire : quand l'objet tend à se confondre avec le moi en même temps qu'à se résorber en fantasme, quand il apparaît décomposé selon l'un de ces sentiments qui forment le spectre de l'irréalité, depuis les sentiments d'étrangeté, de *déjà vu*, de *jamais-vu*, en passant par les fausses reconnaissances, les illusions de sosie, les sentiments de devinement, de participation, d'influence, les intuitions de signification, pour aboutir au crépuscule du monde et à cette abolition affective qu'on désigne formellement en allemand comme perte de l'objet (*Objektverlust*).

Ces qualités si diverses du vécu, la psychanalyse les explique par les variations de la quantité d'énergie vitale que le désir investit dans l'objet. La formule, toute verbale qu'elle puisse paraître, répond, pour les psychanalystes, à une donnée de leur pratique ; ils comptent avec cet investissement dans les « transferts » opératoires de leurs cures ; c'est sur les ressources qu'il offre qu'ils doivent fonder l'indication du traitement. Ainsi ont-ils reconnu dans les symptômes cités plus haut les indices d'un investissement trop narcissique

de la libido, cependant que la formation de l'Œdipe apparaissait comme le moment et la preuve d'un investissement suffisant pour le « transfert ».

Ce rôle de l'Œdipe serait corrélatif de la maturation de la sexualité. L'attitude instaurée par la tendance génitale cristalliserait selon son type normal le rapport vital à la réalité. On caractérise cette attitude par les termes de don et de sacrifice, termes grandioses, mais dont le sens reste ambigu et hésite entre la défense et le renoncement. Par eux une conception audacieuse retrouve le confort secret d'un thème moralisant : dans le passage de la captativité à l'oblativité, on confond à plaisir l'épreuve vitale et l'épreuve morale.

Cette conception peut se définir une psychogenèse analogique ; elle est conforme au défaut le plus marquant de la doctrine analytique : négliger la structure au profit du dynamisme. Pourtant l'expérience analytique elle-même apporte une contribution à l'étude des formes mentales en démontrant leur rapport – soit de conditions, soit de solutions – avec les crises affectives. C'est en différenciant le jeu formel du complexe qu'on peut établir, entre sa fonction et la structure du drame qui lui est essentielle, un rapport plus arrêté.

REPRESSION DE LA SEXUALITE

Le complexe d'Œdipe, s'il marque le sommet de la sexualité infantile, est aussi le ressort de la répression qui en réduit les images à l'état de latence jusqu'à la puberté ; s'il détermine une condensation de la réalité dans le sens de la vie, il est aussi le moment de la sublimation qui chez l'homme ouvre à cette réalité son extension désintéressée.

Les formes sous lesquelles se perpétuent ces effets sont désignées comme surmoi ou idéal du moi, selon qu'elles sont pour le sujet inconscientes ou conscientes. Elles reproduisent, dit-on, l'image du parent du même sexe, l'idéal du moi contribuant ainsi au conformisme sexuel du psychisme. Mais l'image du père aurait, selon la doctrine, dans ces deux fonctions, un rôle prototypique en raison de la domination du mâle.

Pour la répression de la sexualité, cette conception repose, nous l'avons indiqué, sur le fantasme de castration. Si la doctrine le rapporte à une menace réelle, c'est avant tout que, génialement dynamiste pour reconnaître les tendances, Freud reste fermé par l'atomisme traditionnel à la notion de l'autonomie des formes ; c'est ainsi qu'à observer l'existence du même fantasme chez la petite fille ou d'une image phallique de la mère dans les deux sexes, il est contraint d'expliquer ces faits par de précoces révélations de la domination du mâle, révélations qui conduiraient la petite fille à la nostalgie de la virilité, l'enfant à concevoir sa mère comme virile. Genèse qui, pour trouver un fondement dans l'identification, requiert à l'usage une telle surcharge de mécanismes qu'elle paraît erronée.

Les fantasmes de morcellement. – Or, le matériel de l'expérience analytique suggère une interprétation différente ; le fantasme de castration est en effet précédé par toute une série de fantasmes de morcellement du corps qui vont en régression ^(8*40 – 14) de la dislocation et du démembrement, par l'éviration, l'éventrement, jusqu'à la dévoration et à l'ensevelissement.

L'examen de ces fantasmes révèle que leur série s'inscrit dans une forme de pénétration à sens destructeur et investigateur à la fois, qui vise le secret du sein maternel, cependant que ce rapport est vécu par le sujet sous un mode plus ambivalent à proportion de leur archaïsme. Mais les chercheurs qui ont le mieux compris l'origine maternelle de ces fantasmes (Mélanie Klein), ne s'attachent qu'à la symétrie et à l'extension qu'ils apportent à la formation de l'Œdipe, en révélant par exemple la nostalgie de la maternité chez le garçon. Leur intérêt tient à nos yeux dans l'irréalité évidente de leur structure : l'examen de ces fantasmes qu'on trouve dans les rêves et dans certaines impulsions permet d'affirmer qu'ils ne se rapportent à aucun corps réel, mais à un mannequin hétéroclite, à une poupée baroque, à un trophée de membres où il faut reconnaître l'objet narcissique dont nous

avons plus haut évoqué la genèse : conditionnée par la précession, chez l'homme, de formes imaginaires du corps sur la maîtrise du corps propre, par la valeur de défense que le sujet donne à ces formes, contre l'angoisse du déchirement vital, fait de la prématuration.

Origine maternelle du surmoi archaïque. – Le fantasme de castration se rapporte à ce même objet : sa forme, née avant tout repérage du corps propre, avant toute distinction d'une menace de l'adulte, ne dépend pas du sexe du sujet et détermine plutôt qu'elle ne subit les formules de la tradition éducative. Il représente la défense que le moi narcissique, identifié à son double spéculaire, oppose au renouveau d'angoisse qui, au premier moment de l'Œdipe, tend à l'ébranler : crise que ne cause pas tant l'irruption du désir génital dans le sujet que l'objet qu'il réactualise, à savoir la mère. À l'angoisse réveillée par cet objet, le sujet répond en reproduisant le rejet masochique par où il a surmonté sa perte primordiale, mais il l'opère selon la structure qu'il a acquise, c'est-à-dire dans une localisation imaginaire de la tendance.

Une telle genèse de la répression sexuelle n'est pas sans référence sociologique : elle s'exprime dans les rites par lesquels les primitifs manifestent que cette répression tient aux racines du lien social : rites de fête qui, pour libérer la sexualité, y désignent par leur forme orgiaque le moment de la réintégration affective dans le Tout ; rites de circoncision qui, pour sanctionner la maturité sexuelle, manifestent que la personne n'y accède qu'au prix d'une mutilation corporelle.

Pour définir sur le plan psychologique cette genèse de la répression, on doit reconnaître dans le fantasme de castration le jeu imaginaire qui la conditionne, dans la mère l'objet qui la détermine. C'est la forme radicale des contrepulsions qui se révèlent à l'expérience analytique pour constituer le noyau le plus archaïque du surmoi et pour représenter la répression la plus massive. Cette force se répartit avec la différenciation de cette forme, c'est-à-dire avec le progrès par où le sujet réalise l'instance répressive dans l'autorité de l'adulte ; on ne saurait autrement comprendre ce fait, apparemment contraire à la théorie, que la rigueur avec laquelle le surmoi inhibe les fonctions du sujet tende à s'établir en raison inverse des sévérités réelles de l'éducation. Bien que le surmoi reçoive déjà de la seule répression maternelle (disciplines du sevrage et des sphincters) des traces de la réalité, c'est dans le complexe d'Œdipe qu'il dépasse sa forme narcissique.

SUBLIMATION DE LA REALITE

Ici s'introduit le rôle de ce complexe dans la sublimation de la réalité. On doit partir, pour le comprendre, du moment où la doctrine montre la solution du drame, à savoir de la forme qu'elle y a découverte, de l'identification. C'est, en effet, en raison d'une identification du sujet à l'imgo du parent de même sexe que le surmoi et l'idéal du moi peuvent révéler à l'expérience des traits conformes aux particularités de cette imago.

La doctrine y voit le fait d'un narcissisme secondaire ; elle ne distingue pas cette identification de l'identification narcissique : il y a également assimilation du sujet à l'objet ; elle n'y voit d'autre différence que la constitution, avec le désir œdipien, d'un objet de plus de réalité, s'opposant à un moi mieux formé ; de la frustration de ce désir résulterait, selon les constantes de l'hédonisme, le retour du sujet à sa primordiale voracité d'assimilation et, de la formation du moi, une imparfaite introjection de l'objet : l'imgo, pour s'imposer au sujet, se juxtapose seulement au moi dans les deux exclusions de l'inconscient et de l'idéal.

Originalité de l'identification œdipienne. – Une analyse plus structurale de l'identification œdipienne permet pourtant de lui reconnaître une forme plus distinctive. Ce qui apparaît d'abord, c'est l'antinomie des fonctions que joue dans le sujet l'imgo parentale : d'une part, elle inhibe la fonction sexuelle, mais sous une forme inconsciente,

car l'expérience montre que l'action du surmoi contre les répétitions de la tendance reste aussi inconsciente que la tendance reste refoulée. D'autre part, l'imaginaire préserve cette fonction, mais à l'abri de sa méconnaissance, car c'est bien la préparation des voies de son retour futur que représente dans la conscience l'idéal du moi. Ainsi, si la tendance se résout sous les deux formes majeures, inconscience, méconnaissance, où l'analyse a appris à la reconnaître, l'imaginaire apparaît elle-même sous deux structures dont l'écart définit la première sublimation de la réalité.

On ne souligne pourtant pas assez que l'objet de l'identification n'est pas ici l'objet du désir, mais celui qui s'y oppose dans le triangle œdipien. L'identification de mimétique est devenue propitiatoire ; l'objet de la participation sado-masochique se dégage du sujet, prend distance de lui dans la nouvelle ambiguïté de la crainte et de l'amour. Mais, dans ce pas vers la réalité, l'objet primitif du désir paraît escamoté.

Ce fait définit pour nous l'originalité de l'identification œdipienne : il nous paraît indiquer que, dans le complexe d'Œdipe, ce n'est pas le moment du désir qui érige l'objet dans sa réalité nouvelle, mais celui de la défense narcissique du sujet.

Ce moment, en faisant surgir l'objet que sa position situe comme obstacle au désir, le montre auréolé de la transgression sentie comme dangereuse ; il apparaît au moi à la fois comme l'appui de sa défense et l'exemple de son triomphe. C'est pourquoi cet objet vient normalement remplir le cadre du double où le moi s'est identifié d'abord et par lequel il peut encore se confondre avec l'autrui ; il apporte au moi une sécurité, en renforçant ce cadre, mais du même coup il le lui oppose comme un idéal qui, alternativement, l'exalte et le déprime.

Ce moment de l'Œdipe donne le prototype de la sublimation autant par le rôle de présence masquée qu'y joue la tendance, que par la forme dont il revêt l'objet. La même forme est sensible en effet à chaque crise où se produit, pour la réalité humaine, cette condensation dont nous avons posé plus haut l'énigme : c'est cette lumière de l'étonnement qui transfigure un objet en dissolvant ses équivalences dans le sujet et le propose non plus comme moyen à la satisfaction du désir, mais comme pôle aux créations de la passion. C'est en réduisant à nouveau un tel objet que l'expérience réalise tout approfondissement.

Une série de fonctions antinomiques se constitue ainsi dans le sujet par les crises majeures de la réalité humaine, pour contenir les virtualités indéfinies de son progrès ; si la fonction de la conscience semble exprimer l'angoisse primordiale et celle de l'équivalence refléter le conflit narcissique, celle de l'exemple paraît l'apport original du complexe d'Œdipe.

L'imaginaire du père. — Or, la structure même du drame œdipien désigne le père pour donner à la fonction de sublimation sa forme la plus éminente, parce que la plus pure. L'imaginaire de la mère dans l'identification ^(8*40 – 15) œdipienne trahit, en effet, l'interférence des identifications primordiales ; elle marque de leurs formes et de leur ambivalence autant l'idéal du moi que le surmoi : chez la fille, de même que la répression de la sexualité impose plus volontiers aux fonctions corporelles ce morcelage mental où l'on peut définir l'hystérie, de même la sublimation de l'imaginaire maternelle tend à tourner en sentiment de répulsion pour sa déchéance et en souci systématique de l'image spéculaire.

L'imaginaire du père, à mesure qu'elle domine, polarise dans les deux sexes les formes les plus parfaites de l'idéal du moi, dont il suffit d'indiquer qu'elles réalisent l'idéal viril chez le garçon, chez la fille l'idéal virginal. Par contre, dans les formes diminuées de cette image nous pouvons souligner les lésions physiques, spécialement celles qui la présentent comme estropiée ou aveuglée, pour dévier l'énergie de sublimation de sa direction créatrice et favoriser sa réclusion dans quelque idéal d'intégrité narcissique. La mort du père, à quelque étape du développement qu'elle se produise et selon le degré d'achèvement de l'Œdipe, tend, de même, à tarir en le figeant le progrès de la réalité. L'expérience, en rapportant à de

telles causes un grand nombre de névroses et leur gravité, contredit donc l'orientation théorique qui en désigne l'agent majeur dans la menace de la force paternelle.

LE COMPLEXE ET LA RELATIVITE SOCIOLOGIQUE

S'il est apparu dans l'analyse psychologique de l'Œdipe qu'il doit se comprendre en fonction de ses antécédents narcissiques, ce n'est pas dire qu'il se fonde hors de la relativité sociologique. Le ressort le plus décisif de ses effets psychiques tient, en effet, à ce que l'imaginaire du père concentre en elle la fonction de répression avec celle de sublimation ; mais c'est là le fait d'une détermination sociale, celle de la famille paternaliste.

MATRIARCAT ET PATRIARCAT

L'autorité familiale n'est pas, dans les cultures matriarcales, représentée par le père, mais ordinairement par l'oncle maternel. Un ethnologue qu'a guidé sa connaissance de la psychanalyse, Malinowski, a su pénétrer les incidences psychiques de ce fait : si l'oncle maternel exerce ce parrainage social de gardien des tabous familiaux et d'initiateur aux rites tribaux, le père, déchargé de toute fonction répressive, joue un rôle de patronage plus familial, de maître en techniques et de tuteur de l'audace aux entreprises.

Cette séparation de fonctions entraîne un équilibre différent du psychisme, qu'atteste l'auteur par l'absence de névrose dans les groupes qu'il a observés aux îles du nord-ouest de la Mélanésie. Cet équilibre démontre heureusement que le complexe d'Œdipe est relatif à une structure sociale, mais il n'autorise en rien le mirage paradisiaque, contre lequel le sociologue doit toujours se défendre : à l'harmonie qu'il comporte s'oppose en effet la stéréotypie qui marque les créations de la personnalité, de l'art à la morale, dans de semblables cultures, et l'on doit reconnaître dans ce revers, conformément à la présente théorie de l'Œdipe, combien l'élan de la sublimation est dominé par la répression sociale, quand ces deux fonctions sont séparées.

C'est au contraire parce qu'elle est investie de la répression que l'imaginaire paternel en projette la force originelle dans les sublimations mêmes qui doivent la surmonter ; c'est de nouer en une telle antinomie le progrès de ces fonctions, que le complexe d'Œdipe tient sa fécondité. Cette antinomie joue dans le drame individuel, nous la verrons s'y confirmer par des effets de décomposition ; mais ses effets de progrès dépassent de beaucoup ce drame, intégrés qu'ils sont dans un immense patrimoine culturel : idéaux normaux, statuts juridiques, inspirations créatrices. Le psychologue ne peut négliger ces formes qui, en concentrant dans la famille conjugale les conditions du conflit fonctionnel de l'Œdipe, réintègrent dans le progrès psychologique la dialectique sociale engendrée par ce conflit.

Que l'étude de ces formes se réfère à l'histoire, c'est là déjà une donnée pour notre analyse ; c'est en effet à un problème de structure qu'il faut rapporter ce fait que la lumière de la tradition historique ne frappe en plein que les annales des patriarcats, tandis qu'elle n'éclaire qu'en frange – celle même où se maintient l'investigation d'un Bachofen – les matriarcats, partout sous-jacents à la culture antique.

Ouverture du lien social. – Nous rapprocherons de ce fait le moment critique que Bergson a défini dans les fondements de la morale ; on sait qu'il ramène à sa fonction de défense vitale ce « tout de l'obligation » par quoi il désigne le lien qui clôt le groupe humain sur sa cohérence, et qu'il reconnaît à l'opposé un élan transcendant de la vie dans tout mouvement qui ouvre ce groupe en universalisant ce lien ; double source que découvre une analyse abstraite, sans doute retournée contre ses illusions formalistes, mais qui reste limitée à la portée de l'abstraction. Or si, par l'expérience, le psychanalyste comme le sociologue peuvent reconnaître dans l'interdiction de la mère la forme concrète de l'obligation

primordiale, de même peuvent-ils démontrer un procès réel de l'« ouverture » du lien social dans l'autorité paternaliste et dire que, par le conflit fonctionnel de l'Œdipe, elle introduit dans la répression un idéal de promesse.

S'ils se réfèrent aux rites de sacrifice par où les cultures primitives, même parvenues à une concentration sociale élevée, réalisent avec la rigueur la plus cruelle – victimes humaines démembrées ou ensevelies vivantes – les fantasmes de la relation primordiale à la mère, ils liront, dans plus d'un mythe, qu'à l'avènement de l'autorité paternelle répond un tempérament de la primitive répression sociale. Lisible dans l'ambiguïté mythique du sacrifice d'Abraham, qui au reste le lie formellement à l'expression d'une promesse, ce sens n'apparaît pas moins dans le mythe de l'Œdipe, pour peu qu'on ne néglige pas l'épisode du Sphinx, représentation non moins ambiguë de l'émancipation des tyrannies matriarcales, et du déclin du rite du meurtre royal. Quelle que soit leur forme, tous ces mythes se situent à l'orée de l'histoire, bien loin de la naissance de l'humanité dont les séparent la durée immémoriale des cultures matriarcales et la stagnation des groupes primitifs.

Selon cette référence sociologique, le fait du prophétisme par lequel Bergson recourt à l'histoire en tant qu'il s'est produit éminemment dans le peuple juif, se comprend par la situation édue qui fut créée à ce peuple d'être le tenant du patriarcat parmi des groupes adonnés à des cultes maternels, par sa lutte convulsive pour maintenir l'idéal patriarcal contre la séduction irrésistible de ces cultures. À travers l'histoire des peuples patriarcaux, on voit ainsi s'affirmer dialectiquement dans la société les exigences de la personne et l'universalisation des idéaux : témoin ce progrès des formes juridiques qui éternise la mission que la Rome antique a vécue tant en puissance qu'en conscience, et qui s'est réalisée par l'extension déjà révolutionnaire des privilèges moraux d'un patriarcat à une plèbe immense et à tous les peuples.

L'HOMME MODERNE ET LA FAMILLE CONJUGALE

Deux fonctions dans ce procès se réfléchissent sur la structure de la famille elle-même : la tradition, dans les idéaux patriciens, de formes privilégiées du mariage ; l'exaltation apothéotique que le christianisme apporte aux exigences de la personne. L'Eglise a intégré cette tradition dans la morale du christianisme, en mettant au premier plan dans le lien du mariage le libre choix de la personne, faisant ainsi franchir à l'institution familiale le pas décisif vers sa structure moderne, à savoir le secret renversement de sa prépondérance ^(8*40 – 10) sociale au profit du mariage. Renversement qui se réalise au XV^{ème} siècle avec la révolution économique d'où sont sorties la société bourgeoise et la psychologie de l'homme moderne.

Ce sont en effet les rapports de la psychologie de l'homme moderne avec la famille conjugale qui se proposent à l'étude du psychanalyste ; cet homme est le seul objet qu'il ait vraiment soumis à son expérience, et si le psychanalyste retrouve en lui le reflet psychique des conditions les plus originelles de l'homme, peut-il prétendre à le guérir de ses défaillances psychiques sans le comprendre dans la culture qui lui impose les plus hautes exigences, sans comprendre de même sa propre position en face de cet homme au point extrême de l'attitude scientifique ?

Or, en notre temps, moins que jamais, l'homme de la culture occidentale ne saurait se comprendre hors des antinomies qui constituent ses rapports avec la nature et avec la société : comment, hors d'elles, comprendre et l'angoisse qu'il exprime dans le sentiment d'une transgression prométhéenne envers les conditions de sa vie, et les conceptions les plus élevées où il surmonte cette angoisse en reconnaissant que c'est par crises dialectiques qu'il se crée, lui-même et ses objets.

Rôle de la formation familiale. – Ce mouvement subversif et critique où se réalise l'homme trouve son germe le plus actif dans trois conditions de la famille conjugale.

Pour incarner l'autorité dans la génération la plus voisine et sous une figure familière, la famille conjugale met cette autorité à la portée immédiate de la subversion créatrice. Ce que traduisent déjà pour l'observation la plus commune les inversions qu'imagine l'enfant dans l'ordre des générations, où il se substitue lui-même au parent ou au grand-parent.

D'autre part, le psychisme n'y est pas moins formé par l'image de l'adulte que contre sa contrainte : cet effet s'opère par la transmission de l'idéal du moi, et le plus purement, nous l'avons dit, du père au fils ; il comporte une sélection positive des tendances et des dons, une progressive réalisation de l'idéal dans le caractère. C'est à ce procès psychologique qu'est dû le fait des familles d'hommes éminents, et non à la prétendue hérédité qu'il faudrait reconnaître à des capacités essentiellement relationnelles.

Enfin et surtout, l'évidence de la vie sexuelle chez les représentants des contraintes morales, l'exemple singulièrement transgressif de l'imaginaire du père quant à l'interdiction primordiale exaltent au plus haut degré la tension de la libido et la portée de la sublimation.

C'est pour réaliser le plus humainement le conflit de l'homme avec son angoisse la plus archaïque, c'est pour lui offrir le champ clos le plus loyal où il puisse se mesurer avec les figures les plus profondes de son destin, c'est pour mettre à portée de son existence individuelle le triomphe le plus complet contre sa servitude originelle, que le complexe de la famille conjugale crée les réussites supérieures du caractère, du bonheur et de la création.

En donnant la plus grande différenciation à la personnalité avant la période de latence, le complexe apporte aux confrontations sociales de cette période leur maximum d'efficacité pour la formation rationnelle de l'individu. On peut en effet considérer que l'action éducative dans cette période reproduit dans une réalité plus lestée et sous les sublimations supérieures de la logique et de la justice, le jeu des équivalences narcissiques où a pris naissance le monde des objets. Plus diverses et plus riches seront les réalités inconsciemment intégrées dans l'expérience familiale, plus formateur sera pour la raison le travail de leur réduction.

Ainsi donc, si la psychanalyse manifeste dans les conditions morales de la création un ferment révolutionnaire qu'on ne peut saisir que dans une analyse concrète, elle reconnaît, pour le produire, à la structure familiale une puissance qui dépasse toute rationalisation éducative. Ce fait mérite d'être proposé aux théoriciens – à quelque bord qu'ils appartiennent – d'une éducation sociale à prétentions totalitaires, afin que chacun en conclue selon ses désirs.

Déclin de l'imaginaire paternelle. – Le rôle de l'imaginaire du père se laisse apercevoir de façon saisissante dans la formation de la plupart des grands hommes. Son rayonnement littéraire et moral dans l'ère classique du progrès, de Corneille à Proudhon, vaut d'être noté ; et les idéologues qui, au XIX^{ème} siècle, ont porté contre la famille paternaliste les critiques les plus subversives ne sont pas ceux qui en portent le moins l'empreinte.

Nous ne sommes pas de ceux qui s'affligent d'un prétendu relâchement du lien familial. N'est-il pas significatif que la famille se soit réduite à son groupement biologique à mesure qu'elle intégrait les plus hauts progrès culturels ? Mais un grand nombre d'effets psychologiques nous semblent relever d'un déclin social de l'imaginaire paternelle. Déclin conditionné par le retour sur l'individu d'effets extrêmes du progrès social, déclin qui se marque surtout de nos jours dans les collectivités les plus éprouvées par ces effets : concentration économique, catastrophes politiques. Le fait n'a-t-il pas été formulé par le chef d'un état totalitaire comme argument contre l'éducation traditionnelle ? Déclin plus intimement lié à la dialectique de la famille conjugale, puisqu'il s'opère par la croissance relative, très sensible par exemple dans la vie américaine, des exigences matrimoniales.

Quel qu'en soit l'avenir, ce déclin constitue une crise psychologique. Peut-être est-ce à cette crise qu'il faut rapporter l'apparition de la psychanalyse elle-même. Le sublime hasard du génie n'explique peut-être pas seul que ce soit à Vienne – alors centre d'un État qui était le *melting-pot* des formes familiales les plus diverses, des plus archaïques aux plus évoluées,

des derniers groupements agnatiques des paysans slaves aux formes les plus réduites du foyer petit-bourgeois et aux formes les plus décadentes du ménage instable, en passant par les paternalismes féodaux et mercantiles – qu'un fils du patriarcat juif ait imaginé le complexe d'Œdipe. Quoi qu'il en soit, ce sont les formes de névroses dominantes à la fin du siècle dernier qui ont révélé qu'elles étaient intimement dépendantes des conditions de la famille.

Ces névroses, depuis le temps des premières divinations Freudiennes, semblent avoir évolué dans le sens d'un complexe caractériel où, tant pour la spécificité de sa forme que pour sa généralisation – il est le noyau du plus grand nombre des névroses – on peut reconnaître la grande névrose contemporaine. Notre expérience nous porte à en désigner la détermination principale dans la personnalité du père, toujours carente en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche. C'est cette carence qui, conformément à notre conception de l'Œdipe, vient à tarir l'élan instinctif comme à tarer la dialectique des sublimations. Mairaines sinistres installées au berceau du névrosé, l'impuissance et l'utopie enferment son ambition, soit qu'il étouffe en lui les créations qu'attend le monde où il vient, soit que, dans l'objet qu'il propose à sa révolte, il méconnaisse son propre mouvement.

Jacques M. LACAN,
Ancien chef de clinique
à la Faculté de Médecine.

(8*42-1) CHAPITRE II

LES COMPLEXES FAMILIAUX EN PATHOLOGIE

Les complexes familiaux remplissent dans les psychoses une fonction formelle : thèmes familiaux qui prévalent dans les délires pour leur conformité avec l'arrêt que les psychoses constituent dans le moi et dans la réalité ; dans les névroses, les complexes remplissent une fonction causale : incidences et constellations familiales qui déterminent les symptômes et les structures, selon lesquels les névroses divisent, introvertissent ou invertissent la personnalité. Telles sont, en quelques mots, les thèses que développe ce chapitre. Il va de soi qu'en qualifiant de familiales la forme d'une psychose ou la source d'une névrose, nous entendons ce terme au sens strict de relation sociale que cette étude s'emploie à définir en même temps qu'à le justifier par sa fécondité objective : ainsi ce qui relève de la seule transmission biologique doit-il être désigné comme « héréditaire » et non pas comme « familial », au sens strict de ce terme, même s'il s'agit d'une affection psychique, et cela malgré l'usage courant dans le vocabulaire neurologique.

1. – *Les psychoses à thème familial*

C'est dans un tel souci de l'objectivité psychologique que nous avons étudié les psychoses quand, parmi les premiers en France, nous nous sommes attaché à les comprendre dans leur rapport avec la personnalité : point de vue auquel nous amenait la notion, dès lors de plus en plus reconnue, que le tout du psychisme est intéressé par la lésion ou le déficit de quelque élément de ses appareils ou de ses fonctions. Cette notion, que démontraient les troubles psychiques causés par des lésions localisables, ne nous en paraissait que plus applicable aux productions mentales et aux réactions sociales des psychoses, à savoir à ces délires et à ces pulsions qui, pour être prétendus partiels, évoquaient pourtant par leur typicité la cohérence d'un moi archaïque, et dans leur discordance même devaient en trahir la loi interne.

Que l'on se rappelle seulement que ces affections répondent au cadre vulgaire de la folie et l'on concevra qu'il ne pouvait s'agir pour nous d'y définir une véritable personnalité, qui implique la communication de la pensée et la responsabilité de la conduite. Une psychose, certes, que nous avons isolée sous le nom de paranoïa d'autopunition, n'exclut pas l'existence d'une semblable personnalité, qui est constituée non seulement par les rapports du moi, mais du surmoi et de l'idéal du moi, mais le surmoi lui impose ses effets punitifs les plus extrêmes, et l'idéal du moi s'y affirme dans une objectivation ambiguë, propice aux projections réitérées ; d'avoir montré l'originalité de cette forme, en même temps que défini par sa position une frontière nosologique, est un résultat, qui, pour limité qu'il soit, reste à l'acquis du point de vue qui dirigeait notre effort.

Formes délirantes de la connaissance. – Le progrès de notre recherche devait nous faire reconnaître, dans les formes mentales que constituent les psychoses, la reconstitution de stades du moi, antérieurs à la personnalité ; si l'on caractérise en effet chacun de ces stades par le stade de l'objet qui lui est corrélatif, toute la genèse normale de l'objet dans la relation spéculaire du sujet à l'autrui, ou comme appartenance subjective du corps morcelé, se retrouve, en une série de formes d'arrêt, dans les objets du délire.

Il est remarquable que ces objets manifestent les caractères constitutifs primordiaux de la connaissance humaine : identité formelle, équivalence affective, reproduction itérative et symbolisme anthropomorphique, sous des formes figées, certes, mais accentuées par

l'absence ou l'effacement des intégrations secondaires, que sont pour l'objet sa mouvance et son individualité, sa relativité et sa réalité.

La limite de la réalité de l'objet dans la psychose, le point de rebroussement de la sublimation nous paraît précisément donné par ce moment, qui marque pour nous l'aura de la réalisation œdipienne, à savoir cette érection de l'objet qui se produit, selon notre formule, dans la lumière de l'étonnement. C'est ce moment que reproduit cette phase, que nous tenons pour constante et désignons comme phase féconde du délire : phase où les objets, transformés par une étrangeté ineffable, se révèlent comme chocs, énigmes, significations. C'est dans cette reproduction que s'effondre le conformisme, superficiellement assumé, au moyen duquel le sujet masquait jusque là le narcissisme de sa relation à la réalité.

Ce narcissisme se traduit dans la forme de l'objet. Celle-ci peut se produire en progrès sur la crise révélatrice, comme l'objet œdipien se réduit en une structure de narcissisme secondaire – mais ici l'objet reste irréductible à aucune équivalence et le prix de sa possession, sa vertu de préjudice prévaudront sur toute possibilité de compensation ou de compromis : c'est le délire de revendication. Ou bien la forme de l'objet peut rester suspendue à l'acmé de la crise, comme si l'image de l'idéal œdipien se fixait au moment de sa transfiguration – mais ici l'image ne se subjective pas par identification au double, et l'idéal du moi se projette itérativement en objets d'exemple, certes, mais dont l'action est tout externe, plutôt reproches vivants dont la censure tend à la surveillance omniprésente : c'est le délire sensitif de relations. Enfin, l'objet peut retrouver en deçà de la crise la structure de narcissisme primaire où sa formation s'est arrêtée.

^(8*42-2) On peut voir dans ce dernier cas le surmoi, qui n'a pas subi le refoulement, non seulement se traduire dans le sujet en intention répressive, mais encore y surgir comme objet appréhendé par le moi, réfléchi sous les traits décomposés de ses incidences formatrices, et, au gré des menaces réelles ou des intrusions imaginaires, représenté par l'adulte castrateur ou le frère pénétrateur : c'est le syndrome de la persécution interprétative, avec son objet à sens homosexuel latent.

À un degré de plus, le moi archaïque manifeste sa désagrégation dans le sentiment d'être épié, deviné, dévoilé, sentiment fondamental de la psychose hallucinatoire, et le double où il s'identifiait s'oppose au sujet, soit comme écho de la pensée et des actes dans les formes auditives verbales de l'hallucination, dont les contenus autodiffamateurs marquent l'affinité évolutive avec la répression morale, soit comme fantôme spéculaire du corps dans certaines formes d'hallucination visuelle, dont les réactions-suicides révèlent la cohérence archaïque avec le masochisme primordial. Enfin, c'est la structure foncièrement anthropomorphique et organomorphique de l'objet qui vient au jour dans la participation mégalomane, où le sujet, dans la paraphrénie, incorpore à son moi le monde, affirmant qu'il inclut le Tout, que son corps se compose des matières les plus précieuses, que sa vie et ses fonctions soutiennent l'ordre et l'existence de l'Univers.

FONCTION DES COMPLEXES DANS LES DELIRES

Les complexes familiaux jouent dans le moi, à ces divers stades où l'arrête la psychose, un rôle remarquable, soit comme motifs des réactions du sujet, soit comme thèmes de son délire. On peut même ordonner sous ces deux registres l'intégration de ces complexes au moi selon la série régressive que nous venons d'établir pour les formes de l'objet dans les psychoses.

Réactions familiales. – Les réactions morbides, dans les psychoses, sont provoquées par les objets familiaux en fonction décroissante de la réalité de ces objets au profit de leur portée imaginaire : on le mesure, si l'on part des conflits qui mettent aux prises

électivement le revendicateur avec le cercle de sa famille ou avec son conjoint – en passant par la signification de substituts du père, du frère ou de la sœur que l'observateur reconnaît aux persécuteurs du paranoïaque – pour aboutir à ces filiations secrètes de roman, à ces généalogies de Trinités ou d'Olympes fantastiques, où jouent les mythes du paraphrénique. L'objet constitué par la relation familiale montre ainsi une altération progressive : dans sa valeur affective, quand il se réduit à n'être que prétexte à l'exaltation passionnelle, puis dans son individualité quand il est méconnu dans sa réitération délirante, enfin dans son identité elle-même, quand on ne le reconnaît plus dans le sujet que comme une entité qui échappe au principe de contradiction.

Thèmes familiaux. – Pour le thème familial, sa portée expressive de la conscience délirante se montre fonction, dans la série des psychoses, d'une croissante identification du moi à un objet familial, aux dépens de la distance que le sujet maintient entre lui et sa conviction délirante : on le mesure, si l'on part de la contingence relative, dans le monde du revendicateur, des griefs qu'il allègue contre les siens – en passant par la portée de plus en plus existentielle que prennent les thèmes de spoliation, d'usurpation, de filiation, dans la conception qu'a de soi le paranoïaque – pour aboutir à ces identifications à quelque héritier arraché de son berceau, à l'épouse secrète de quelque prince, aux personnages mythiques de Père tout-puissant, de Victime filiale, de Mère universelle, de Vierge primordiale, où s'affirme le moi du paraphrénique.

Cette affirmation du moi devient au reste plus incertaine à mesure qu'ainsi elle s'intègre plus au thème délirant : d'une sthénie remarquablement communicative dans la revendication, elle se réduit de façon tout à fait frappante à une intention démonstrative dans les réactions et les interprétations du paranoïaque, pour se perdre chez le paraphrénique dans une discordance déconcertante entre la croyance et la conduite.

Ainsi, selon que les réactions sont plus relatives aux fantasmes et que s'objective plus le thème du délire, le moi tend à se confondre avec l'expression du complexe et le complexe à s'exprimer dans l'intentionnalité du moi. Les psychanalystes disent donc communément que dans les psychoses les complexes sont conscients, tandis qu'ils sont inconscients dans les névroses. Ceci n'est pas rigoureux, car, par exemple, le sens homosexuel des tendances dans la psychose est méconnu par le sujet, encore que traduit en intention persécutive. Mais la formule approximative permet de s'étonner que ce soit dans les névroses où ils sont latents, que les complexes aient été découverts, avant d'être reconnus dans les psychoses, où ils sont patents. C'est que les thèmes familiaux que nous isolons dans les psychoses ne sont que des effets virtuels et statiques de leur structure, des représentations où se stabilise le moi ; ils ne présentent donc que la morphologie du complexe sans révéler son organisation, ni par conséquent la hiérarchie de ses caractères.

D'où l'évident artifice qui marquait la classification des psychoses par les thèmes délirants, et le discrédit où était tombée l'étude de ces thèmes, avant que les psychiatres y fussent ramenés par cette impulsion vers le concret donnée par la psychanalyse. C'est ainsi que d'aucuns, qui ont pu se croire les moins affectés par cette influence, rénovèrent la portée clinique de certains thèmes, comme l'érotomanie ou le délire de filiation, en reportant l'attention de l'ensemble sur les détails de leur romancement, pour y découvrir les caractères d'une structure. Mais seule la connaissance des complexes peut apporter à une telle recherche, avec une direction systématique, une sûreté et une avance qui dépasse de beaucoup les moyens de l'observation pure.

Prenons par exemple la structure du thème des interprétateurs filiaux, telle que Sérieux et Capgras l'ont définie en entité nosologique. En la caractérisant par le ressort de la privation affective, manifeste dans l'illégitimité fréquente du sujet, et par une formation mentale du type du « roman de grandeur » d'apparition normale entre 8 et 13 ans, les auteurs réuniront la fable, mûrie depuis cet âge, de substitution d'enfant, fable par laquelle telle vieille fille de village s'identifie à quelque doublure plus favorisée, et les prétentions,

dont la justification paraît équivalente, de quelque « faux dauphin ». Mais que celui-ci pense appuyer ses droits par la description minutieuse d'une machine d'apparence animale, dans le ventre de laquelle il aurait fallu le cacher pour réaliser l'enlèvement initial (histoire de Richemont et de son « cheval extraordinaire », citée par ces auteurs), nous croyons pour nous que cette fantaisie, qu'on peut certes tenir pour superfétatoire et mettre au compte de la débilité mentale, révèle, autant par son symbolisme de gestation que par la place que lui donne le sujet dans son délire, une structure plus archaïque de sa psychose.

DETERMINISME DE LA PSYCHOSE

Il reste à établir si les complexes qui jouent ces rôles de motivation et de thème dans les symptômes de la psychose, ont aussi un rôle de cause dans son déterminisme ; et cette question est obscure.

Pour nous, si nous avons voulu comprendre ces symptômes par une psychogenèse, nous sommes loin d'avoir pensé y réduire le déterminisme de la maladie. Bien au contraire, en démontrant dans la paranoïa que sa phase féconde comporte un état hyponoïque : confusionnel, onirique, ou crépusculaire, ^(8*42-3) nous avons souligné la nécessité de quelque ressort organique pour la subduction mentale où le sujet s'initie au délire.

Ailleurs encore, nous avons indiqué que c'est dans quelque tare biologique de la libido qu'il fallait chercher la cause de cette stagnation de la sublimation où nous voyons l'essence de la psychose. C'est dire que nous croyons à un déterminisme endogène de la psychose et que nous avons voulu seulement faire justice de ces piètres pathogénies qui ne sauraient plus même passer actuellement pour représenter quelque genèse « organique » : d'une part la réduction de la maladie à quelque phénomène mental, prétendu automatique, qui comme tel ne saurait répondre à l'organisation perceptive, nous voulons dire au niveau de croyance, que l'on relève dans les symptômes réellement élémentaires de l'interprétation et de l'hallucination ; d'autre part la préformation de la maladie dans des traits prétendus constitutionnels du caractère, qui s'évanouissent, quand on soumet l'enquête sur les antécédents aux exigences de la définition des termes et de la critique du témoignage.

Si quelque tare est décelable dans le psychisme avant la psychose, c'est aux sources mêmes de la vitalité du sujet, au plus radical, mais aussi au plus secret de ses élans et de ses aversions, qu'on doit la pressentir, et nous croyons en reconnaître un signe singulier dans le déchirement ineffable que ces sujets accusent spontanément pour avoir marqué leurs premières effusions génitales à la puberté.

Qu'on rapproche cette tare hypothétique des faits anciennement groupés sous la rubrique de la dégénérescence ou des notions plus récentes sur les perversions biologiques de la sexualité, c'est rentrer dans les problèmes de l'hérédité psychologique. Nous nous limitons ici à l'examen des facteurs proprement familiaux.

Facteurs familiaux. — La simple clinique montre dans beaucoup de cas la corrélation d'une anomalie de la situation familiale. La psychanalyse, d'autre part, soit par l'interprétation des données cliniques, soit par une exploration du sujet qui, pour ne savoir être ici curative, doit rester prudente, montre que l'idéal du moi s'est formé, souvent en raison de cette situation, d'après l'objet du frère. Cet objet, en virant la libido destinée à l'Œdipe sur l'imaginaire de l'homosexualité primitive, donne un idéal trop narcissique pour ne pas abâtardir la structure de la sublimation. En outre, une disposition « en vase clos » du groupe familial tend à intensifier les effets de sommation, caractéristiques de la transmission de l'idéal du moi, comme nous l'avons indiqué dans notre analyse de l'Œdipe ; mais alors qu'il s'exerce là normalement dans un sens sélectif, ces effets jouent ici dans un sens dégénératif.

Si l'avortement de la réalité dans les psychoses tient en dernier ressort à une déficience biologique de la libido, il révèle aussi une dérivation de la sublimation où le rôle du complexe familial est corroboré par le concours de nombreux faits cliniques.

Il faut noter en effet ces anomalies de la personnalité dont la constance dans la parenté du paranoïaque est sanctionnée par l'appellation familière de « nids de paranoïaques » que les psychiatres appliquent à ces milieux ; la fréquence de la transmission de la paranoïa en ligne familiale directe, avec souvent aggravation de sa forme vers la paraphrénie et précession temporelle, relative ou même absolue, de son apparition chez le descendant ; enfin l'électivité presque exclusivement familiale des cas de délires à deux, bien mise en évidence dans des collections anciennes, comme celle de Legrand du Saulle dans son ouvrage sur le « délire des persécutions », où l'ampleur du choix compense le défaut de la systématisation par l'absence de partialité.

Pour nous, c'est dans les délires à deux que nous croyons le mieux saisir les conditions psychologiques qui peuvent jouer un rôle déterminant dans la psychose. Hormis les cas où le délire émane d'un parent atteint de quelque trouble mental qui le mette en posture de tyran domestique, nous avons rencontré constamment ces délires dans un groupe familial que nous appelons décomplété, là où l'isolement social auquel il est propice porte son effet maximum, à savoir dans le « couple psychologique » formé d'une mère et d'une fille ou de deux sœurs (voir notre étude sur les Papin), plus rarement d'une mère et d'un fils.

2. – *Les névroses familiales*

Les complexes familiaux se révèlent dans les névroses par un abord tout différent : c'est qu'ici les symptômes ne manifestent aucun rapport, sinon contingent, à quelque objet familial. Les complexes y remplissent pourtant une fonction causale, dont la réalité et le dynamisme s'opposent diamétralement au rôle que jouent les thèmes familiaux dans les psychoses.

Symptôme névrotique et drame individuel. – Si Freud, par la découverte des complexes, fit œuvre révolutionnaire, c'est qu'en thérapeute, plus soucieux du malade que de la maladie, il chercha à le comprendre pour le guérir, et qu'il s'attacha à ce qu'on négligeait sous le titre de « contenu » des symptômes, et qui est le plus concret de leur réalité : à savoir à l'objet qui provoque une phobie, à l'appareil ou à la fonction somatique intéressés dans une hystérie, à la représentation ou à l'affect qui occupent le sujet dans une obsession.

C'est de cette manière qu'il vint à déchiffrer dans ce contenu même les causes de ces symptômes : quoique ces causes, avec les progrès de l'expérience, soient apparues plus complexes, il importe de ne point les réduire à l'abstraction, mais d'approfondir ce sens dramatique, qui, dans leur première formule, saisissait comme une réponse à l'inspiration de leur recherche.

Freud accusa d'abord, à l'origine des symptômes, soit une séduction sexuelle que le sujet a précocement subie par des manœuvres plus ou moins perverses, soit une scène qui, dans sa petite enfance, l'a initié par le spectacle ou par l'audition aux relations sexuelles des adultes. Or si d'une part ces faits se révélaient comme traumatiques pour dévier la sexualité en tendances anormales, ils démontraient du même coup comme propres à la petite enfance une évolution régulière de ces diverses tendances et leur normale satisfaction par voie auto-érotique. C'est pourquoi, si d'autre part ces traumatismes se montraient être le fait le plus commun soit de l'initiative d'un frère, soit de l'inadvertance des parents, la participation de l'enfant s'y avéra toujours plus active, à mesure que s'affirmaient la sexualité infantile et ses motifs de plaisir ou d'investigation. Dès lors, ces tendances apparaissent formées en complexes typiques par la structure normale de la famille qui leur offrait leurs premiers objets. C'est ainsi que nul fait plus que la naissance d'un frère ne précipite une telle formation, en exaltant par son énigme la curiosité de l'enfant, en

réactivant les émois primordiaux de son attachement à la mère par les signes de sa grossesse et par le spectacle des soins qu'elle donne au nouveau-né, en cristallisant enfin, dans la présence du père auprès d'elle, ce que l'enfant devine du mystère de la sexualité, ce qu'il ressent de ses élans précoces et ce qu'il redoute des menaces qui lui en interdisent la satisfaction masturbatoire. Telle est du moins, définie par son groupe et par son moment, la constellation familiale qui, pour Freud, forme le ^(8*42-4)*complexe nodal des névroses*. Il en a dégagé le complexe d'Œdipe, et nous verrons mieux plus loin comment cette origine commande la conception qu'il s'est formée de ce complexe.

Concluons ici qu'une double instance de causes se définit par le complexe : les traumatismes précités qui reçoivent leur portée de leur incidence dans son évolution, les relations du groupe familial qui peuvent déterminer des atypies dans sa constitution. Si la pratique des névroses manifeste en effet la fréquence des anomalies de la situation familiale, il nous faut, pour définir leur effet, revenir sur la production du symptôme.

De l'expression du refoulé à la défense contre l'angoisse. – Les impressions issues du traumatisme semblèrent à une première approche déterminer le symptôme par une relation simple : une part diverse de leur souvenir, sinon sa forme représentative, au moins ses corrélations affectives, a été non pas oubliée, mais refoulée dans l'inconscient, et le symptôme, encore que sa production prenne des voies non moins diverses, se laissait ramener à une fonction d'expression du refoulé, lequel manifestait ainsi sa permanence dans le psychisme. Non seulement en effet l'origine du symptôme se comprenait par une interprétation selon une clef qui, parmi d'autres, symbolisme, déplacement, etc., convint à sa forme, mais le symptôme cédait à mesure que cette compréhension était communiquée au sujet. Que la cure du symptôme tînt au fait que fût ramenée à la conscience l'impression de son origine, en même temps que se démontrât au sujet l'irrationalité de sa forme – une telle induction retrouvait dans l'esprit les voies frayées par l'idée socratique que l'homme se délivre à se connaître par les intuitions de la raison. Mais il a fallu apporter à la simplicité comme à l'optimisme de cette conception des corrections toujours plus lourdes, depuis que l'expérience a montré qu'une *résistance* est opposée par le sujet à l'élucidation du symptôme et qu'un *transfert* affectif qui a l'analyste pour objet, est la force qui dans la cure vient à prévaloir.

Il reste pourtant de cette étape la notion que le symptôme névrotique représente dans le sujet un moment de son expérience où il ne sait pas se reconnaître, une forme de division de la personnalité. Mais à mesure que l'analyse a serré de plus près la production du symptôme, sa compréhension a reculé de la claire fonction d'expression de l'inconscient à une plus obscure fonction de défense contre l'angoisse. Cette angoisse, Freud, dans ses vues les plus récentes, la considère comme le signal qui, pour être détaché d'une situation primordiale de séparation, se réveille à la similitude d'un danger de castration. La défense du sujet, s'il est vrai que le symptôme fragmente la personnalité, consisterait donc à faire sa part à ce danger en s'interdisant tel accès à la réalité, sous une forme symbolique ou sublimée. La forme que l'on reconnaît dans cette conception du symptôme ne laisse en principe pas plus de résidu que son contenu à être comprise par une dynamique des tendances, mais elle tend à transformer en termes de structure la référence du symptôme au sujet en déplaçant l'intérêt sur la fonction du symptôme quant aux rapports à la réalité.

Déformations spécifiques de la réalité humaine. – Les effets d'interdiction dont il s'agit constituent des relations qui, pour être inaccessibles au contrôle conscient et ne se manifester qu'en négatif dans le comportement, révèlent clairement leur forme intentionnelle à la lumière de la psychanalyse ; montrant l'unité d'une organisation depuis l'apparent hasard des achoppements des fonctions et la fatalité des « sorts » qui font échouer l'action jusqu'à la contrainte, propre à l'espèce, du sentiment de culpabilité. La psychologie classique se trompait donc en croyant que le moi, à savoir cet objet où le sujet

se réfléchit comme coordonné à la réalité qu'il reconnaît pour extérieure à soi, comprend la totalité des relations qui déterminent le psychisme du sujet. Erreur corrélative à une impasse dans la théorie de la connaissance et à l'échec plus haut évoqué d'une conception morale.

Freud conçoit le moi, en conformité avec cette psychologie qu'il qualifie de rationaliste, comme le système des relations psychiques selon lequel le sujet subordonne la réalité à la perception consciente ; à cause de quoi il doit lui opposer d'abord sous le terme de surmoi le système, défini à l'instant, des interdictions inconscientes. Mais il nous paraît important d'équilibrer théoriquement ce système en lui conjoignant celui des projections idéales qui, des images de grandeur de la « folle du logis » aux fantasmes qui polarisent le désir sexuel et à l'illusion individuelle de la volonté de puissance, manifeste dans les formes imaginaires du moi une condition non moins structurale de la réalité humaine. Si ce système est assez mal défini par un usage du terme d'« idéal du moi » qu'on confond encore avec le surmoi, il suffit pourtant pour en saisir l'originalité d'indiquer qu'il constitue comme secret de la conscience la prise même qu'a l'analyste sur le mystère de l'inconscient ; mais c'est précisément pour être trop immanent à l'expérience qu'il doit être isolé en dernier lieu par la doctrine : c'est à quoi cet exposé contribue.

Le drame existentiel de l'individu. – Si les instances psychiques qui échappent au moi apparaissent d'abord comme l'effet du refoulement de la sexualité dans l'enfance, leur formation se révèle, à l'expérience, toujours plus voisine, quant au temps et à la structure, de la situation de séparation que l'analyse de l'angoisse fait reconnaître pour primordiale et qui est celle de la naissance.

La référence de tels effets psychiques à une situation si originelle ne va pas sans obscurité. Il nous semble que notre conception du stade du miroir peut contribuer à l'éclairer : elle étend le traumatisme supposé de cette situation à tout un stade de morcelage fonctionnel, déterminé par le spécial inachèvement du système nerveux ; elle reconnaît dès ce stade l'intentionnalisation de cette situation dans deux manifestations psychiques du sujet : l'assomption du déchirement originel sous le jeu qui consiste à rejeter l'objet, et l'affirmation de l'unité du corps propre sous l'identification à l'image spéculaire. Il y a là un nœud phénoménologique qui, en manifestant sous leur forme originelle ces propriétés inhérentes au sujet humain de mimer sa mutilation et de se voir autre qu'il n'est, laisse saisir aussi leur raison essentielle dans les servitudes, propres à la vie de l'homme, de surmonter une menace spécifique et de devoir son salut à l'intérêt de son congénère.

C'est en effet à partir d'une identification ambivalente à son semblable que, par la participation jalouse et la concurrence sympathique, le moi se différencie dans un commun progrès de l'autrui et de l'objet. La réalité qu'inaugure ce jeu dialectique gardera la déformation structurale du drame existentiel qui la conditionne et qu'on peut appeler le drame de l'individu, avec l'accent que reçoit ce terme de l'idée de la prématuration spécifique.

Mais cette structure ne se différencie pleinement que là où on l'a reconnue tout d'abord, dans le conflit de la sexualité infantile, ce qui se conçoit pour ce qu'elle n'accomplit qu'alors sa fonction quant à l'espèce : en ^(8*42-5) assurant la correction psychique de la prématuration sexuelle, le surmoi, par le refoulement de l'objet biologiquement inadéquat qui propose au désir sa première maturation, l'idéal du moi par l'identification imaginaire qui orientera le choix sur l'objet biologiquement adéquat à la maturation pubérale.

Moment que sanctionne l'achèvement consécutif de la synthèse spécifique du moi à l'âge dit de raison ; comme personnalité, par l'avènement des caractères de compréhensibilité et de responsabilité, comme conscience individuelle par un certain virage qu'opère le sujet de la nostalgie de la mère à l'affirmation mentale de son autonomie. Moment que marque surtout ce *pas affectif* dans la réalité, qui est lié à l'intégration de la sexualité dans le sujet. Il y a là un second nœud du drame existentiel que le complexe

d'Œdipe amorce en même temps qu'il résout le premier. Les sociétés primitives, qui apportent une régulation plus positive à la sexualité de l'individu, manifestent le sens de cette intégration irrationnelle dans la fonction initiatique du totem, pour autant que l'individu y identifie son essence vitale et se l'assimile rituellement : le sens du totem, réduit par Freud à celui de l'Œdipe, nous paraît plutôt équivaloir à l'une de ses fonctions : celle de l'idéal du moi.

La forme dégradée de l'Œdipe. – Ayant ainsi tenu notre propos de rapporter à leur portée concrète – c'est-à-dire existentielle – les termes les plus abstraits qu'a élaborés l'analyse des névroses, nous pouvons mieux définir maintenant le rôle de la famille dans la genèse de ces affections. Il tient à la double charge du complexe d'Œdipe : par son incidence occasionnelle dans le progrès narcissique, il intéresse l'achèvement structural du moi ; par les images qu'il introduit dans cette structure, il détermine une certaine animation affective de la réalité. La régulation de ces effets se concentre dans le complexe, à mesure que se rationalisent les formes de communion sociale dans notre culture, rationalisation qu'il détermine réciproquement en humanisant l'idéal du moi. D'autre part, le dérèglement de ces effets apparaît en raison des exigences croissantes qu'impose au moi cette culture même quant à la cohérence et à l'élan créateur.

Or les aléas et les caprices de cette régulation s'accroissent à mesure que le même progrès social, en faisant évoluer la famille vers la forme conjugale, la soumet plus aux variations individuelles. De cette « anomie » qui a favorisé la découverte du complexe, dépend la forme de dégradation sous laquelle le connaissent les analystes : forme que nous définirons par un refoulement incomplet du désir pour la mère, avec réactivation de l'angoisse et de l'investigation, inhérentes à la relation de la naissance ; par un abâtardissement narcissique de l'idéalisation du père, qui fait ressortir dans l'identification œdipienne l'ambivalence agressive immanente à la primordiale relation au semblable. Cette forme est l'effet commun tant des incidences traumatiques du complexe que de l'anomalie des rapports entre ses objets. Mais à ces deux ordres de causes répondent respectivement deux ordres de névroses, celles dites de transfert et celles dites de caractère.

NEVROSES DE TRANSFERT

Il faut mettre à part la plus simple de ces névroses, c'est-à-dire la phobie sous la forme où on l'observe le plus fréquemment chez l'enfant : celle qui a pour objet l'animal.

Elle n'est qu'une forme substitutive de la dégradation de l'Œdipe, pour autant que l'animal grand y représente immédiatement la mère comme gestatrice, le père comme menaçant, le petit-frère comme intrus. Mais elle mérite une remarque, parce que l'individu y retrouve, pour sa défense contre l'angoisse, la forme même de l'idéal du moi, que nous reconnaissons dans le totem et par laquelle les sociétés primitives assurent à la formation sexuelle du sujet un confort moins fragile. Le névrosé ne suit pourtant la trace d'aucun « souvenir héréditaire », mais seulement le sentiment immédiat, et non sans profonde raison, que l'homme a de l'animal comme du modèle de la relation naturelle.

Ce sont les incidences occasionnelles du complexe d'Œdipe dans le progrès narcissique, qui déterminent les autres névroses de transfert : l'hystérie et la névrose obsessionnelle. Il faut en voir le type dans les accidents que Freud a d'emblée et magistralement précisés comme l'origine de ces névroses. Leur action manifeste que la sexualité, comme tout le développement psychique de l'homme, est assujettie à la loi de communication qui le spécifie. Séduction ou révélation, ces accidents jouent leur rôle, en tant que le sujet, comme surpris précocement par eux en quelque processus de son « recollement » narcissique, les y compose par l'identification. Ce processus, tendance ou forme, selon le versant de l'activité existentielle du sujet qu'il intéresse – assomption de la séparation ou affirmation de son identité – sera érotisé en sadomasochisme ou en scopophilie (désir de voir ou d'être vu).

Comme tel, il tendra à subir le refoulement corrélatif de la maturation normale de la sexualité, et il y entraînera une part de la structure narcissique. Cette structure fera défaut à la synthèse du moi et le retour du refoulé répond à l'effort constitutif du moi pour s'unifier. Le symptôme exprime à la fois ce défaut et cet effort, ou plutôt leur composition dans la nécessité primordiale de fuir l'angoisse.

En montrant ainsi la genèse de la division qui introduit le symptôme dans la personnalité, après avoir révélé les tendances qu'il représente, l'interprétation FREUDienne, rejoignant l'analyse clinique de Janet, la dépasse en une compréhension dramatique de la névrose, comme lutte spécifique contre l'angoisse.

L'hystérie. – Le symptôme hystérique, qui est une désintégration d'une fonction somatiquement localisée : paralysie, anesthésie, algie, inhibition, scotomisation, prend son sens du *symbolisme organomorphique* – structure fondamentale du psychisme humain selon Freud, manifestant par une sorte de mutilation le refoulement de la satisfaction génitale.

Ce symbolisme, pour être cette structure mentale par où l'objet participe aux formes du corps propre, doit être conçu comme la forme spécifique des données psychiques du stade du corps morcelé ; par ailleurs certains phénomènes moteurs caractéristiques du stade du développement que nous désignons ainsi, se rapprochent trop de certains symptômes hystériques, pour qu'on ne cherche pas à ce stade l'origine de la fameuse complaisance somatique qu'il faut admettre comme condition constitutionnelle de l'hystérie. C'est par un sacrifice mutilateur que l'angoisse est ici occultée ; et l'effort de restauration du moi se marque dans la destinée de l'hystérique par une reproduction répétitive du refoulé. On comprend ainsi que ces sujets montrent dans leurs personnes les images pathétiques du drame existentiel de l'homme.

(8*42-6) La névrose obsessionnelle. – Pour le symptôme obsessionnel, où Janet a bien reconnu la dissociation des conduites organisatrices du moi – appréhension obsédante, obsession-impulsion, cérémoniaux, conduites coercitives, obsession ruminatrice, scrupuleuse, ou doute obsessionnel – il prend son sens du *déplacement de l'affect* dans la représentation ; processus dont la découverte est due aussi à Freud.

Freud montre en outre par quels détours, dans la répression même, que le symptôme manifeste ici sous la forme la plus fréquente de la culpabilité, vient à se composer la tendance agressive qui a subi le déplacement. Cette composition ressemble trop aux effets de la sublimation, et les formes que l'analyse démontre dans la pensée obsessionnelle – isolement de l'objet, déconnexion causale du fait, annulation rétrospective de l'événement – se manifestent trop comme la caricature des formes mêmes de la connaissance, pour qu'on ne cherche pas l'origine de cette névrose dans les premières activités d'identification du moi, ce que beaucoup d'analystes reconnaissent en insistant sur un déploiement précoce du moi chez ces sujets ; au reste les symptômes en viennent à être si peu désintégrés du moi que Freud a introduit pour les désigner le terme de pensée compulsive. Ce sont donc les superstructures de la personnalité qui sont utilisées ici pour *mystifier* l'angoisse. L'effort de restauration du moi se traduit dans le destin de l'obsédé par une poursuite tantalante du sentiment de son unité. Et l'on comprend la raison pour laquelle ces sujets, que distinguent fréquemment des facultés spéculatives, montrent dans beaucoup de leurs symptômes le reflet naïf des problèmes existentiels de l'homme.

Incidence individuelle des causes familiales. – On voit donc que c'est l'incidence du traumatisme dans le progrès narcissique qui détermine la forme du symptôme avec son contenu. Certes, d'être exogène, le traumatisme intéressera au moins passagèrement le versant passif avant le versant actif de ce progrès, et toute division de l'identification consciente du moi paraît impliquer la base d'un morcelage fonctionnel : ce que confirme en effet le soubassement hystérique que l'analyse rencontre chaque fois qu'on peut

reconstituer l'évolution archaïque d'une névrose obsessionnelle. Mais une fois que les premiers effets du traumatisme ont creusé leur lit selon l'un des versants du drame existentiel : assomption de la séparation ou identification du moi, le type de la névrose va en s'accusant.

Cette conception n'a pas seulement l'avantage d'inciter à saisir de plus haut le développement de la névrose, en reculant quelque peu le recours aux données de la constitution où l'on se repose toujours trop vite : elle rend compte du caractère essentiellement individuel des déterminations de l'affection. Si les névroses montrent, en effet, par la nature des complications qu'y apporte le sujet à l'âge adulte (par adaptation secondaire à sa forme et aussi par défense secondaire contre le symptôme lui-même, en tant que porteur du refoulé), une variété de formes telle que le catalogue en est encore à faire après plus d'un tiers de siècle d'analyse – la même variété s'observe dans ses causes. Il faut lire les comptes rendus de cures analytiques et spécialement les admirables cas publiés par Freud pour comprendre quelle gamme infinie d'événements peuvent inscrire leurs effets dans une névrose, comme traumatisme initial ou comme occasions de sa réactivation – avec quelle subtilité les détours du complexe œdipien sont utilisés par l'incidence sexuelle : la tendresse excessive d'un parent ou une sévérité inopportune peuvent jouer le rôle de séduction comme la crainte éveillée de la perte de l'objet parental, une chute de prestige frappant son image peuvent être des expériences révélatrices. Aucune atypie du complexe ne peut être définie par des effets constants. Tout au plus peut-on noter globalement une composante homosexuelle dans les tendances refoulées par l'hystérie, et la marque générale de l'ambivalence agressive à l'égard du père dans la névrose obsessionnelle ; ce sont au reste là des formes manifestes de la subversion narcissique qui caractérise les tendances déterminantes des névroses.

C'est aussi en fonction du progrès narcissique qu'il faut concevoir l'importance si constante de la naissance d'un frère : si le mouvement compréhensif de l'analyse en exprime le retentissement dans le sujet sous quelque motif : investigation, rivalité, agressivité, culpabilité, il convient de ne pas prendre ces motifs pour homogènes à ce qu'ils représentent chez l'adulte, mais d'en corriger la teneur en se souvenant de l'hétérogénéité de la structure du moi au premier âge ; ainsi l'importance de cet événement se mesure-t-elle à ses effets dans le processus d'identification : il précipite souvent la formation du moi et fixe sa structure à une défense susceptible de se manifester en traits de caractère, avaricieux ou autoscopique. Et c'est de même comme une menace, intimement ressentie dans l'identification à l'autre, que peut être vécue la mort d'un frère.

On constatera après cet examen que si la somme des cas ainsi publiés peut être versée au dossier des causes familiales de ces névroses, il est impossible de rapporter chaque entité à quelque anomalie constante des instances familiales. Ceci du moins est vrai des névroses de transfert ; le silence à leur sujet d'un rapport présenté au Congrès des psychanalystes français en 1936 sur les causes familiales des névroses est décisif. Il n'est point pour diminuer l'importance du complexe familial dans la genèse de ces névroses, mais pour faire reconnaître leur portée d'expressions existentielles du drame de l'individu.

NEVROSES DE CARACTERE

Les névroses dites de caractère, au contraire, laissent voir certains rapports constants entre leurs formes typiques et la structure de la famille où a grandi le sujet. C'est la recherche psychanalytique qui a permis de reconnaître comme névrose des troubles du comportement et de l'intérêt qu'on ne savait rapporter qu'à l'idiosyncrasie du caractère ; elle y a retrouvé le même effet paradoxal d'intentions inconscientes et d'objets imaginaires qui s'est révélé dans les symptômes des névroses classiques ; et elle a constaté la même action de la cure psychanalytique, substituant pour la théorie comme pour la pratique une conception dynamique à la notion inerte de constitution.

Le surmoi et l'idéal du moi sont, en effet, des conditions de structure du sujet. S'ils manifestent dans des symptômes la désintégration produite par leur interférence dans la genèse du moi, ils peuvent aussi se traduire par un déséquilibre de leur instance propre dans la personnalité : par une variation de ce qu'on pourrait appeler la formule personnelle du sujet. Cette conception peut s'étendre à toute l'étude du caractère, où, pour être relationnelle, elle apporte une base psychologique pure à la classification de ses variétés, c'est-à-dire un autre avantage sur l'incertitude des données auxquelles se réfèrent les conceptions constitutionnelles en ce champ prédestiné à leur épanouissement.

La névrose de caractère se traduit donc par des entraves diffuses dans les activités de la personne, par des impasses imaginaires dans les rapports avec la réalité. Elle est d'autant plus pure qu'entraves et impasses sont subjectivement plus intégrées au sentiment de l'autonomie personnelle. Ce n'est pas dire qu'elle soit exclusive des symptômes de désintégration, puisqu'on la rencontre de plus en plus comme fonds dans les névroses de transfert. Les rapports de la névrose de caractère à la structure familiale tiennent au rôle des objets parentaux dans la formation du surmoi et de l'idéal du moi. Tout le développement de cette étude est pour démontrer que le complexe d'Œdipe suppose une certaine typicité dans les relations psychologiques entre les parents, et nous avons spécialement insisté sur le double rôle que joue le père, en tant qu'il représente l'autorité et qu'il est le centre de la révélation sexuelle ; c'est à l'ambiguïté même de son imago, incarnation de la répression et catalyseur d'un accès essentiel à la réalité, que nous avons rapporté le double progrès, typique d'une culture, d'un certain tempérament ^(8*42-7) du surmoi et d'une orientation éminemment évolutive de la personnalité.

Or, il s'avère à l'expérience que le sujet forme son surmoi et son idéal du moi, non pas tant d'après le moi du parent, que d'après les instances homologues de sa personnalité : ce qui veut dire que dans le processus d'identification qui résout le complexe œdipien, l'enfant est bien plus sensible aux intentions, qui lui sont affectivement communiquées de la personne parentale, qu'à ce qu'on peut objectiver de son comportement.

C'est là ce qui met au premier rang des causes de névrose la névrose parentale et, encore que nos remarques précédentes sur la contingence essentielle au déterminisme psychologique de la névrose impliquent une grande diversité dans la forme de la névrose induite, la transmission tendra à être similaire, en raison de la pénétration affective qui ouvre le psychisme infantin au sens le plus caché du comportement parental.

Réduite à la forme globale du déséquilibre, cette transmission est patente cliniquement, mais on ne peut la distinguer de la donnée anthropologique brute de la dégénérescence. Seule l'analyse en discerne le mécanisme psychologique, tout en rapportant certains effets constants à une atypie de la situation familiale.

La névrose d'autopunition. – Une première atypie se définit ainsi en raison du conflit qu'implique le complexe d'Œdipe spécialement dans les rapports du fils au père. La fécondité de ce conflit tient à la sélection psychologique qu'il assure en faisant de l'opposition de chaque génération à la précédente la condition dialectique même de la tradition du type paternaliste. Mais à toute rupture de cette tension, à une génération donnée, soit en raison de quelque débilité individuelle, soit par quelque excès de la domination paternelle, l'individu dont le moi fléchit recevra en outre le faix d'un surmoi excessif. On s'est livré à des considérations divergentes sur la notion d'un surmoi familial ; assurément elle répond à une intuition de la réalité. Pour nous, le renforcement pathogène du surmoi dans l'individu se fait en fonction double : et de la rigueur de la domination patriarcale, et de la forme tyrannique des interdictions qui resurgissent avec la structure matriarcale de toute stagnation dans les liens domestiques. Les idéaux religieux et leurs équivalents sociaux jouent ici facilement le rôle de véhicules de cette oppression psychologique, en tant qu'ils sont utilisés à des fins exclusivistes par le corps familial et réduits à signifier les exigences du nom ou de la race.

C'est dans ces conjonctures que se produisent les cas les plus frappants de ces névroses, qu'on appelle d'autopunition pour la prépondérance souvent univoque qu'y prend le mécanisme psychique de ce nom ; ces névroses, qu'en raison de l'extension très générale de ce mécanisme, on différencierait mieux comme *névroses de destinée*, se manifestent par toute la gamme des conduites d'échec, d'inhibition, de déchéance, où les psychanalystes ont su reconnaître une intention inconsciente ; l'expérience analytique suggère d'étendre toujours plus loin, et jusqu'à la détermination de maladies organiques, les effets de l'autopunition. Ils éclairent la reproduction de certains accidents vitaux plus ou moins graves au même âge où ils sont apparus chez un parent, certains virages de l'activité et du caractère, passé le cap d'échéances analogues, l'âge de la mort du père par exemple, et toutes sortes de comportements d'identification, y compris sans doute beaucoup de ces cas de suicide, qui posent un problème singulier d'hérédité psychologique.

Introversion de la personnalité et schizonoïa. — Une seconde atypie de la situation familiale se définit dans la dimension des effets psychiques qu'assume l'Œdipe en tant qu'il préside à la sublimation de la sexualité : effets que nous nous sommes efforcés de faire saisir comme d'une animation imaginative de la réalité. Tout un ordre d'anomalies des intérêts s'y réfère, qui justifie pour l'intuition immédiate l'usage systématisé dans la psychanalyse du terme de libido. Nulle autre en effet que l'éternelle entité du désir ne paraît convenir pour désigner les variations que la clinique manifeste dans l'intérêt que porte le sujet à la réalité, dans l'élan qui soutient sa conquête ou sa création. Il n'est pas moins frappant d'observer qu'à mesure que cet élan s'amortit, l'intérêt que le sujet réfléchit sur sa propre personne se traduit en un jeu plus imaginaire, qu'il se rapporte à son intégrité physique, à sa valeur morale ou à sa représentation sociale.

Cette structure d'involution intra-psychique, que nous désignons comme introversion de la personnalité, en soulignant qu'on use de ce terme dans des sens un peu différents, répond à la relation du narcissisme, telle que nous l'avons définie génétiquement comme la forme psychique où se compense l'insuffisance spécifique de la vitalité humaine. Ainsi un rythme biologique règle-t-il sans doute certains troubles affectifs, dits cyclothymiques, sans que leur manifestation soit séparable d'une inhérente expressivité de défaite et de triomphe. Aussi bien toutes les intégrations du désir humain se font-elles en des formes dérivées du narcissisme primordial.

Nous avons pourtant montré que deux formes se distinguaient par leur fonction critique dans ce développement : celle du double et celle de l'idéal du moi, la seconde représentant l'achèvement et la métamorphose de la première. L'idéal du moi en effet substitue au double c'est-à-dire à l'image anticipatrice de l'unité du moi, au moment où celle-ci s'achève, la nouvelle anticipation de la maturité libidinale du sujet. C'est pourquoi toute carence de l'imago formatrice de l'idéal du moi tendra à produire une certaine introversion de la personnalité par subduction narcissique de la libido. Introversion qui s'exprime encore comme une stagnation plus ou moins régressive dans les relations psychiques formées par le complexe du sevrage ce que définit essentiellement la conception analytique de la schizonoïa.

Dysharmonie du couple parental. — Les analystes ont insisté sur les causes de névroses que constituent les troubles de la libido chez la mère, et la moindre expérience révèle en effet dans de nombreux cas de névrose une mère frigide, dont on saisit que la sexualité, en se dérivant dans les relations à l'enfant, en ait subverti la nature : mère qui couve et choie, par une tendresse excessive où s'exprime plus ou moins consciemment un élan refoulé ; ou mère d'une sécheresse paradoxale aux rigueurs muettes, par une cruauté inconsciente où se traduit une fixation bien plus profonde de la libido.

Une juste appréciation de ces cas ne peut éviter de tenir compte d'une anomalie corrélative chez le père. C'est dans le cercle vicieux de déséquilibres libidinaux, que

constitue en ces cas le cercle de famille, qu'il faut comprendre la frigidity maternelle pour mesurer ses effets. Nous pensons que le sort psychologique de l'enfant dépend avant tout du rapport que montrent entre elles les images parentales. C'est par là que la mésestime des parents est toujours nuisible à l'enfant, et que, si nul souvenir ne demeure plus sensible en sa mémoire que l'aveu formulé du caractère mal assorti de leur union, les formes les plus secrètes de cette mésestime ne sont pas moins pernicieuses. Nulle conjoncture n'est en effet plus favorable à l'identification plus haut invoquée comme névrosante, que la ^(8'42-8)perception, très sûre chez l'enfant, dans les relations des parents entre eux, du sens névrotique des barrières qui les séparent, et tout spécialement chez le père en raison de la fonction révélatrice de son image dans le processus de sublimation sexuelle.

Prévalence *du* complexe *du* sevrage. – C'est donc à la dysharmonie sexuelle entre les parents qu'il faut rapporter la prévalence que gardera le complexe du sevrage dans un développement qu'il pourra marquer sous plusieurs modes névrotiques.

Le sujet sera condamné à répéter indéfiniment l'effort du détachement de la mère – et c'est là qu'on trouve le sens de toutes sortes de conduites forcées, allant de telles fugues de l'enfant aux impulsions vagabondes et aux ruptures chaotiques qui singularisent la conduite d'un âge plus avancé ; ou bien, le sujet reste prisonnier des images du complexe, et soumis tant à leur instance léthale qu'à leur forme narcissique – c'est le cas de la consommation plus ou moins intentionnalisée où, sous le terme de suicide non violent, nous avons marqué le sens de certaines névroses orales ou digestives ; c'est le cas également de cet investissement libidinal que trahissent dans l'hypocondrie les endoscopies les plus singulières, comme le souci, plus compréhensible mais non moins curieux, de l'équilibre imaginaire des gains alimentaires et des pertes excrétoires. Aussi bien cette stagnation psychique peut-elle manifester son corollaire social dans une stagnation des liens domestiques, les membres du groupe familial restant agglutinés par leurs « maladies imaginaires » en un noyau isolé dans la société, nous voulons dire aussi stérile pour son commerce qu'inutile à son architecture.

Inversion de la sexualité. – Il faut distinguer enfin une troisième atypie de la situation familiale, qui, intéressant aussi la sublimation sexuelle, atteint électivement sa fonction la plus délicate, qui est d'assurer la sexualisation psychique, c'est-à-dire un certain rapport de conformité entre la personnalité imaginaire du sujet et son sexe biologique : ce rapport se trouve inversé à des niveaux divers de la structure psychique, y compris la détermination psychologique d'une patente homosexualité.

Les analystes n'ont pas eu besoin de creuser bien loin les données évidentes de la clinique pour incriminer ici encore le rôle de la mère, à savoir tant les excès de sa tendresse à l'endroit de l'enfant que les traits de virilité de son propre caractère. C'est par un triple mécanisme que, au moins pour le sujet mâle, se réalise l'inversion : parfois à fleur de conscience, presque toujours à fleur d'observation, une fixation affective à la mère, fixation dont on conçoit qu'elle entraîne l'exclusion d'une autre femme ; plus profonde, mais encore pénétrable, fût-ce à la seule intuition poétique, l'ambivalence narcissique selon laquelle le sujet s'identifie à sa mère et identifie l'objet d'amour à sa propre image spéculaire, la relation de sa mère à lui-même donnant la forme où s'encastrent à jamais le mode de son désir et le choix de son objet, désir motivé de tendresse et d'éducation, objet qui reproduit un moment de son double ; enfin, au fond du psychisme, l'intervention très proprement castrative par où la mère a donné issue à sa propre revendication virile.

Ici s'avère bien plus clairement le rôle essentiel de la relation entre les parents ; et les analystes soulignent comment le caractère de la mère s'exprime aussi sur le plan conjugal par une tyrannie domestique, dont les formes larvées ou patentes, de la revendication sentimentale à la confiscation de l'autorité familiale, trahissent toutes leur sens foncier de protestation virile, celle-ci trouvant une expression éminente, à la fois symbolique, morale et matérielle, dans la satisfaction de tenir les « cordons de la bourse ». Les dispositions qui,

chez le mari, assurent régulièrement une sorte d'harmonie à ce couple, ne font que rendre manifestes les harmonies plus obscures qui font de la carrière du mariage le lieu élu de la culture des névroses, après avoir guidé l'un des conjoints ou les deux dans un choix divinatoire de son complémentaire, les avertissements de l'inconscient chez un sujet répondant sans relais aux signes par où se trahit l'inconscient de l'autre.

Prévalence du principe mâle. – Là encore une considération supplémentaire nous semble s'imposer, qui rapporte cette fois le processus familial à ses conditions culturelles. On peut voir dans le fait de la protestation virile de la femme la conséquence ultime du complexe d'Œdipe. Dans la hiérarchie des valeurs qui, intégrées aux formes mêmes de la réalité, constituent une culture, c'est une des plus caractéristiques que l'harmonie qu'elle définit entre les principes mâle et femelle de la vie. Les origines de notre culture sont trop liées à ce que nous appellerions volontiers l'aventure de la famille paternaliste, pour qu'elle n'impose pas, dans toutes les formes dont elle a enrichi le développement psychique, une prévalence du principe mâle, dont la portée morale conférée au terme de virilité suffit à mesurer la partialité.

Il tombe sous le sens de l'équilibre, qui est le fondement de toute pensée, que cette préférence a un envers : fondamentalement c'est l'occultation du principe féminin sous l'idéal masculin, dont la vierge, par son mystère, est à travers les âges de cette culture le signe vivant. Mais c'est le propre de l'esprit, qu'il développe en mystification les antinomies de l'être qui le constituent, et le poids même de ces superstructures peut venir à en renverser la base. Il n'est pas de lien plus clair au moraliste que celui qui unit le progrès social de l'inversion psychique à un virage utopique des idéaux d'une culture. Ce lien, l'analyste en saisit la détermination individuelle dans les formes de sublimité morale, sous lesquelles la mère de l'inverti exerce son action la plus catégoriquement émasculante.

Ce n'est pas par hasard que nous achevons sur l'inversion psychique cet essai de systématisation des névroses familiales. Si en effet la psychanalyse est partie des formes patentes de l'homosexualité pour reconnaître les discordances psychiques plus subtiles de l'inversion, c'est en fonction d'une antinomie sociale qu'il faut comprendre cette impasse imaginaire de la polarisation sexuelle, quand s'y engagent invisiblement les formes d'une culture, les mœurs et les arts, la lutte et la pensée.

Jacques M. LACAN,
Ancien chef de clinique
à la Faculté de Médecine.

Lettre inédite.

Noirmoutier, 15 août 38

Cher ami,

Je me repose depuis quelques jours à Noirmoutier ; je veux dire que je ne suis que maintenant reposé. Nous allons ma femme et moi partir après-demain pour un tour dans le midi. Je pense aller frapper à la porte du 12 rue de la Saunerie quand nous passerons à Montpellier. Peut-être vous y trouverons-nous ou bien un billet qui nous indiquerait qu'on peut vous trouver dans les environs ? Nous en serions fort heureux.

À bientôt donc, peut-être. Je remets toute autre communication sur mon état d'esprit à cette entrevue si elle a lieu.

Bien vôtre,

Jacques Lacan

Noirmoutier, 15 août 1938

Cher ami,

Je me repose depuis quelques jours à Noirmoutier ; je veux dire que je ne suis que maintenant reposé. Nous allons ma femme et moi partir après-demain pour un tour dans le midi. Je pense aller frapper à la porte du 12 rue de la Saunerie quand nous passerons à Montpellier. Peut-être vous y trouverons-nous ou bien un billet qui nous indiquerait qu'on peut vous trouver dans les environs ? Nous en serions fort heureux.

À bientôt donc, peut-être. Je remets toute autre communication sur mon état d'esprit à cette entrevue si elle a lieu.

Bien vôtre,

Jacques Lacan.

Le 25 octobre 1938, Jacques Lacan présente aux séances de la Société Psychanalytique de Paris, une communication intitulée « De l'impulsion au complexe ». Le résumé publié dans la Revue Française de Psychanalyse n° 11 pages 137-141 est présenté comme étant de Jacques Lacan.

⁽¹³⁷⁾Cette communication est une contribution à l'étude des faits définis par la clinique classique comme « impulsions », par les moyens de la psychanalyse.

La préoccupation clinique domine ici autant la présentation que l'analyse des faits.

La présentation des deux cas rapportés est faite avec un très grand soin de décrire les étapes de l'évolution psychologique des sujets au cours du traitement. En un vocabulaire aussi proche que possible du phénomène, et qui ne s'astreint pas à l'affirmation de mécanismes supposés reconnus dans la pathogénie. Un tel procédé souligne l'extension que trouve dans ces moments artificiels le champ de la clinique et le complément qu'ils apportent à la gamme des états morbides : satisfaction qui dépasse l'intérêt classificatoire pour révéler la structure.

L'analyse, en opposant à l'extrême les deux cas choisis dans ⁽¹³⁸⁾des formes apparemment très voisines, manifeste toute sa puissance de diagnostic comme technique d'intervention.

Le premier cas montre en effet une résolution des symptômes dès que sont élucidés les épisodes œdipiens, par une réévocation presque purement anamnétique et presque avant toute condensation du transfert, pourtant toute prête à s'opérer. Manifestation morbide donc très plastique, et dont la disparition ne se traduit que comme celle d'un parasite dans la personnalité.

Le second cas nécessite au contraire le recours à des fantasmes extraordinairement archaïques, exhumés non seulement du souvenir mais du rêve, et dont le rapport à des impressions reçues de l'extérieur dans la prime enfance se limite évidemment à une incidence occasionnelle, et ne fait qu'approfondir la question de leur origine.

Fantasmes de démembrement et de morcelage corporel, polarisés entre l'image du cadavre recelé et celles jumelées du vampire mâle à figure de vieillard et de l'ogresse dépeceuse d'enfant. Ces représentations affectivement caractérisées par le ton de l'horreur se révèlent solidaires, dans la structure, de révélations mentales d'une qualité affective bien différente et qu'on peut définir comme des états de béatitude passive.

Leur complexe, qu'ont rejoint certaines intuitions poétiques très remarquablement exprimées dans la littérature, est mis en valeur par l'auteur dans l'occasion présente sous l'invocation de Saturne, en raison du motif de la dévoration sanglante de l'enfant et de son rapport singulier comme d'envers à un rêve arcadien.

La forme clinique, comme il est fréquent, il faut y insister, ne livre pleinement ses particularités que tard dans le cours du flot confidentiel conditionné par le traitement, montrant bien la relativité des observations de la pratique psychiatrique ordinaire qui ne peuvent sonder les variations de chaque cas non seulement dans la réticence, mais dans l'ignorance, et l'inconscience des symptômes. C'est seulement par le rapprochement des perspectives fournies sur le même symptôme par des incidences narratives ou interprétatives multiples, qu'au cours du monologue psychanalytique et sans aucune suggestion du questionnaire, on verra se dessiner dans sa pureté un cas comme celui ici présenté : que l'auteur caractérise comme une névrose obsessionnelle réduite à sa base pulsionnelle, c'est-à-dire à laquelle manque presque toute la superstructure des obsessions en tant que déplacement d'affects, et ce que l'analyse a isolé structuralement comme symptômes de défense du moi.

Entité qui au point de vue formel se situe entre la névrose et la perversion, au point de vue structural impose la reconnaissance d'une genèse préœdipienne tant de certaines formes névrotiques que de certaines perversions.

La résolution des symptômes est remarquablement complète dans ce cas, mais malgré le caractère des symptômes, en apparence localisés en paroxysmes parasitaires, elle a été ici corrélative d'une véritable refonte de la personnalité, avec prise de conscience et

⁽¹³⁹⁾réforme systématique des attitudes les plus profondes envers la réalité : véritable recreation par le sujet de son moi et de son monde.

Cet exemple illustre et confirme la formule théorique qu'a donnée le présentateur, d'un stade structural primordial dit « du corps morcelé » dans la genèse du moi.

La direction thérapeutique manifeste combien, malgré les avantages d'un langage abrégé et frappant, il convient de distinguer dans la manœuvre intellectuelle des interprétations analytiques, ce qui est de l'ordre du primordial monde des images et ce qui appartient à la matérialité des faits.

La conclusion s'inscrit dans l'effort théorique poursuivi par l'auteur pour comprendre le sens et la réalité du transfert, divers selon les cas comme selon les fonctions de la personnalité intéressée dans l'analyse.

Discussion :

M. ODIER – Je n'ai qu'un reproche à faire à la communication que nous venons d'entendre : c'est son excessive longueur. Du moment que vous exposiez une thèse, et non des cas cliniques, vous auriez dû abréger le trop long exposé de faits qui n'étaient pas toujours nécessaires à votre thèse, et le réduire à ce qui était strictement indispensable pour conduire le fil de votre pensée.

M. Lacan a soulevé, à propos de ces deux cas typiques, dont le dernier paraît en effet avoir une structure primitive très pure, plusieurs problèmes complexes sur lesquels il serait bien utile de revenir. On peut se demander, par exemple, pourquoi, dans le second cas, la névrose a évolué dans le sens obsessionnel plutôt que dans n'importe quel autre sens.

M. BOREL. – Je désire simplement poser une question sur le niveau saturnien dont a parlé M. LACAN : à quel moment est-ce que cela se situe dans l'analyse ?

M. LACAN – Cela coïncide avec le stade sadique-oral. Ce que j'en dis n'a que la valeur d'une description phénoménologique.

M. BOREL – J'avais cependant cru comprendre que vous en faisiez un stade, dans le genre de ce que vous appelez le stade du miroir ?

M. LACAN – Oui, si l'on veut. C'est bien un stade. Je pense qu'il importe de mettre cela au jour.

M. BOREL – Une autre question : vous avez dit du second cas que les pulsions s'y montrent à l'état pur. La malade n'a-t-elle pas eu de défense contre ces pulsions ? N'a-t-elle jamais eu ce cortège de représentations idéatives tel qu'on l'observe dans la plupart des obsessions ?

M. Lacan – Non, pas le moins du monde.

M. Borel – En ce cas, le pronostic est bon. De toutes façons, les deux cas sont assez proches. Ce qui fait la difficulté d'une ⁽¹⁴⁰⁾cure, c'est la perte de contact, du fait des défenses, avec le fait primitif. Le pronostic est toujours favorable quand le contact avec le fait primitif n'est pas trop éloigné.

M. LÆWENSTEIN – M. Lacan a très bien mis en relief la différence entre une névrose fondée sur des régressions à des plans prégénitaux et une névrose proche de la génitalité. Il a soulevé, sans les résoudre, à mon sens, des problèmes qui me paraissent nouveaux par le système imprévu de coordonnées qu'il a construit.

J'aimerais revenir, à propos du second cas, à la discussion sur l'obsession. Lacan a fait une distinction entre les obsessions pures et les obsessions combattues par des systèmes de défense au second degré. Il semble que l'action du surmoi à l'égard des pulsions primitives soit très forte, bien que Lacan ne l'ait pas mis en évidence.

Certains obsédés sont punis par où ils ont péché, c'est-à-dire que la réalisation de la pulsion devient la punition elle-même. Je crois que l'on peut ajouter ce point de vue dans la distinction que fait M. Lacan.

M. CENAC – Je veux dire la grande satisfaction d'esprit que nous avons goûtée à voir la psychanalyse donner tout son sens à la pulsion. Dans le second cas décrit par M. Lacan, l'importance donnée à cette

impulsion très primitive, sans défense, permet de dire qu'il ne s'agit pas d'une obsession idéative, et M. Lacan a eu raison de n'en pas faire une névrose obsessionnelle. En revanche, je m'attendais à chaque instant à l'entendre la nommer une névrose hystérique.

Je crois que M. Lacan a très raison de faire intervenir cette notion du réel dans la compréhension de ce cas. Il y a en effet une chose qui s'oppose à l'idée d'une névrose obsessionnelle typique, et c'est l'idée de soulagement qu'exprime le malade à la pensée de réaliser sa pulsion.

M. PARCHEMINEY – Tandis que M. Lacan parlait, je pensais à une malade d'Odier qui avait la compulsion à tuer son enfant. Dans ce cas on voyait l'importance prépondérante que prenait la croyance en la toute-puissance magique de la pensée : « Je jure que je tuerai mon enfant », disait-elle. C'est peut-être cela qui explique l'intensité des réactions de défense dans le cas d'Odier, défenses que l'on ne retrouve pas dans le cas de M. Lacan.

M. LAFORGUE fait remarquer qu'il ne faut pas négliger, dans les cas dont nous avons été entretenus, les mécanismes de défense du moi. Il donne deux exemples cliniques illustrant ce mécanisme. Dans l'un, il s'agissait d'une malade dont la névrose la protégeait contre la peur et l'angoisse que lui avait causées, enfant, un avortement plus que probable de sa mère.

Dans l'autre exemple, il s'agissait du refoulement de fantasmes de masturbation, avec représentations sadiques de tortures, de flammes, etc. Ces fantasmes refoulés vinrent à être réveillés par un événement traumatisant, en l'espèce l'avortement d'une sœur. ⁽¹⁴¹⁾En pareil cas, l'être s'accuse de vouloir accomplir ces actes et appelle à son secours les rituels obsessionnels, lui-même n'étant pas assez fort pour réprimer ces fantasmes.

J'ai observé que dans tous les cas où une femme, après une frigidité totale, retrouve l'orgasme, ce retour se fait par la voie de la masturbation à la faveur de fantasmes sadiques.

M. HARTMANN – Je me bornerai à parler du second des cas dont M. Lacan nous a exposé l'analyse si instructive.

M. Lacan a sans doute eu raison de fixer une limite entre le symptôme principal de sa malade et la perversion. Il me semble pourtant qu'il s'agit d'un état morbide qui, tout en n'appartenant pas à la perversion au sens strict de cette notion, peut être décrit comme une forme de transition entre la névrose et la perversion. En effet, je ne suis pas convaincu de la nature primaire des pulsions en cause. D'habitude, ces symptômes pulsionnels montrent une genèse plus complexe, en ce qu'ils représentent, par exemple, le retour de tendances instinctives déjà refoulées, comme dans la névrose. D'autre part, on peut observer, dans des cas pareils, comment, du fait même de la tolérance du moi envers une tendance partielle de l'instinct (la pulsion), s'explique le maintien en état de refoulement des tendances principales (complexe d'Edipe et de castration), ainsi qu'il arrive dans la perversion.

Un problème des plus intéressants, dans les analyses pareilles à celles du second cas de M. Lacan, me paraît consister dans la comparaison des mécanismes de défense du moi et de la fonction du surmoi avec les fonctions analogues dans la névrose obsessionnelle. Peut-être la continuation de cette analyse, surtout en se dirigeant vers la névrose infantile, pourra-t-elle nous aider à éclaircir ces questions encore peu étudiées par l'analyse.

M. LACAN – À raison de l'heure tardive, M. Lacan ne répond que très succinctement aux argumentateurs. Il se borne donc à constater que M. Hartmann n'est pas du tout d'accord avec sa conception de la pulsion primitive à l'état pur et il apporte à l'appui de ce qu'a dit M. Laforgue un fait relatif à la seconde malade : il avait aussi soupçonné un trauma sous forme d'un avortement de sa mère et avait poussé les recherches dans ce sens. La malade a retrouvé le souvenir d'un seau à toilette qui lui paraissait aussi grand qu'elle et qui contenait des choses suspectes. Tandis qu'elle regardait dans ce seau, sa mère poussait des cris dans la chambre à côté. Divers recoupements ont permis d'établir qu'en réalité ces faits se situaient au moment de la naissance de sa sœur.

Intervention sur l'exposé de H. Baruk, « Des facteurs moraux en Psychiatrie. La personnalité morale chez les aliénés » parue dans l'Evolution Psychiatrique, 1939, fascicule II, pp. 32-33.

Exposé de H. BARUK [...]

Discussion :

[...]

⁽³²⁾M. LACAN – Il me semble que M. Baruk ait été frappé d'une sorte de révélation par la découverte d'une dimension nouvelle, celle du psychisme, reconnue par lui dans les faits psychiatriques. Il a souligné l'importance du sentiment moral et de la dignité de la personne de l'Aliéné. Certes le contact moral a la plus décisive importance dans la compréhension du psychopathe. Mais pour nous donner des exemples des sentiments moraux, il est allé chercher des exemples de valeurs psychiques sous-jacents ou paradoxalement exprimés. Il a ainsi commis une confusion dont toute la portée vient de sa propre conception. Pour lui, en effet, qui oppose l'automatisme inférieur à la valeur morale supérieure, il ne peut que s'émerveiller de la présence d'éléments moraux dans les degrés les plus bas de l'automatisme. Par là est rendue cependant plus sensible sa confusion entre moral et psychique. Pour nous, résolument psychogénétistes, il est vrai que la structure morale est coextensive de toute activité psychique. Loin d'être une sorte de couronnement qui se placerait au sommet d'une hiérarchie architectonique des actions humaines, la moralité est à la source même de la vie instinctive, située très loin de la « raison pratique ». Mais ⁽³³⁾à cet égard M. Baruk a commis une confusion, je le répète, entre « valeurs de compréhension » et « valeur morale ». Ce qu'il nous a montré c'est, dans les formes dégradées de l'aliénation, des relations psychiques compréhensibles, pénétrables, échangeables entre le malade et autrui. Une pareille confusion se retrouve dans les vieilles conceptions d'Heinroth qui faisait dériver le trouble du péché. De l'échec d'une telle doctrine est née une erreur inverse, celle qui a consisté à nier toute valeur humaine à la folie. Les tendances nouvelles de la psychiatrie ont renouvelé avec Jaspers ce problème, en montrant qu'il existait dans l'esprit des Aliénés des « relations de compréhension psychiques », celles-là même qui ont paru admirables à M. Baruk. Lorsqu'il a essayé d'illustrer, par des exemples, ces relations, le conférencier s'est montré mal à l'aise quant à l'application du principe même de toute psychiatrie analytique, à savoir la différence qui sépare les contenus manifestes, des contenus latents. Un délire n'est pas interprétable par son contenu manifeste et l'analyse de son contenu latent exige que soit retrouvée la véritable dimension en profondeur de la réalité dont seule l'expression en surface est « donnée ». À ce sujet, entraîné peut-être par la faveur nouvelle dont de telles interprétations jouissent dans son esprit, M. Baruk nous a proposé, notamment à propos de « baudruche », une interprétation probablement trop sommaire. – Enfin, pour ce qui est de la conduite psychothérapique préconisée par le conférencier, psychothérapie à base de « philanthropie » et de « moyens moraux », il me permettra de lui dire qu'elle procède davantage de la bonne volonté que d'une véritable connaissance des ressorts de la vie affective. Pour jouer avec efficacité de ces mécanismes, c'est constamment au principe et à l'attitude d'autorité qu'il faut recourir, attitude à laquelle le Psychiatre ne peut renoncer sans cesser d'être un technicien.

[...]

Pau, le 24 juin 1940

Le médecin auxiliaire LACAN Jacques Marie, affecté pour ordre à l'hôpital complémentaire des Franciscains,

À Monsieur le général commandant la 4^{ème} subdivision

Sous couvert de Monsieur le Médecin-chef de la Place de Pau

J'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance la délivrance d'un ordre de service pour me rendre à Aurillac, pour un motif qui ne peut être exposé avec votre permission que verbalement.

J. Lacan

Transmis à M^r le Général

C^t le Groupe de Subdivision Sud

Le médecin auxiliaire Lacan, peut s'absenter sans inconvénient pour le service. Je n'ai pas à juger de l'opportunité du motif qu'il invoque.

Pau, le 24 juin 1940

Le médecin-chef de la place

Signé illisible

« *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* » paru en 1945 dans les *Cahiers d'art*, 1940-1944 pp 32-42. Cette première version a été partiellement modifiée lors de sa seconde publication en 1966 dans les *Écrits*.

<FAC-SIMILE ABSENT>

LE TEMPS LOGIQUE ET L'ASSERTION DE CERTITUDE ANTICIPÉE Un nouveau sophisme

⁽³²⁾UN PROBLÈME DE LOGIQUE

Le directeur de la prison fait comparaître trois détenus de choix et leur communique l'avis suivant :

« Pour des raisons que je n'ai pas à vous rapporter maintenant, messieurs, je dois libérer un d'entre vous. Pour décider lequel, j'en remets le sort à une épreuve que vous allez courir, s'il vous agréé. »

« Vous êtes trois ici présents. Voici cinq disques qui ne diffèrent que par leur couleur : trois sont blancs, et deux noirs. Sans lui faire connaître duquel j'aurai fait choix, je vais fixer à chacun de vous un de ces disques entre les deux épaules, c'est-à-dire hors de la portée directe de son regard, toute possibilité indirecte d'y atteindre par la vue étant également exclue par l'absence ici aucun moyen de se mirer. »

« Dès lors, tout loisir vous sera laissé de considérer vos compagnons et les disques dont chacun d'eux se montrera porteur, sans qu'il vous soit permis, bien entendu, de vous communiquer l'un à l'autre le résultat de votre inspection. Ce qu'au reste votre intérêt seul vous interdirait. Car c'est le premier à pouvoir en conclure sa propre couleur qui doit bénéficier de la mesure libératoire dont nous disposons. »

« Encore faudra-t-il que sa conclusion soit fondée sur des motifs de logique, et non seulement de probabilité. À cet effet, il est convenu que, dès que l'un d'entre vous sera prêt à en formuler une telle, il franchira cette porte afin que, pris à part, il soit jugé sur sa réponse. »

Ce propos accepté, on pare nos trois sujets chacun d'un disque blanc, sans utiliser les noirs, dont on ne disposait, rappelons-le, qu'au nombre de deux.

Comment les sujets peuvent-ils résoudre le problème ?

LA SOLUTION PARFAITE

Après s'être considérés entre eux *un certain temps*, les trois sujets font ensemble *quelques pas* qui les mènent de front à franchir la porte. Séparément, chacun fournit alors une réponse semblable qui s'exprime ainsi :

« Je suis un blanc, et voici comment je le sais. Étant donné que mes compagnons étaient des blancs, j'ai pensé que, si j'étais un noir, chacun d'eux eût pu en inférer ceci : « Si j'étais un noir moi aussi, l'autre, y devant reconnaître immédiatement qu'il est un blanc, serait sorti tout aussitôt, donc je ne suis pas un noir. ». Et tous deux seraient sortis ensemble, convaincus d'être des blancs. S'ils n'en faisaient rien, c'est que j'étais un blanc comme eux. Sur quoi, j'ai pris la porte, pour faire connaître ma conclusion. »

C'est ainsi que tous trois sont sortis simultanément, forts des mêmes raisons de conclure.

VALEUR SOPHISTIQUE DE CETTE SOLUTION

Cette solution, qui se présente comme la plus parfaite que puisse comporter le problème, peut-elle être, atteinte à l'expérience ? Nous laissons à l'initiative de chacun le soin d'en décider.

Non certes que nous allions à conseiller d'en faire l'épreuve au naturel, encore que le progrès antinomique de notre époque semble depuis quelque temps en mettre les conditions à la portée d'un toujours plus grand nombre : nous craignons, en effet, bien qu'il ne soit ici prévu que des gagnants, que le fait ne s'écarte trop de la théorie, et par ailleurs nous ne sommes pas de ces récents philosophes pour qui la contrainte de quatre murs n'est qu'une faveur de plus pour le fin du fin de la liberté humaine.

Mais, pratiquée dans les conditions innocentes de la fiction, l'expérience ne décevra pas, nous nous en portons garant, ceux qui gardent quelque goût de s'étonner. Peut-être s'avérera-t-elle pour le psychologue de quelque valeur scientifique, du moins si nous faisons foi à ce qui nous a paru s'en dégager, pour l'avoir essayée sur divers groupes convenablement choisis d'intellectuels qualifiés, d'une toute ⁽³⁴⁾[iconographie] ⁽³⁵⁾spéciale méconnaissance, chez ces sujets, de la réalité d'autrui.

Pour nous, nous ne voulons nous attacher ici qu'à la valeur logique de la solution présentée. Elle nous apparaît en effet comme un remarquable sophisme, au sens classique du mot, c'est-à-dire comme un exemple significatif pour résoudre les formes d'une fonction logique au moment historique où leur problème se présente à l'examen d'une tradition philosophique. Les images sinistres du récit s'y montreront certes toutes contingentes. Mais, pour peu que notre sophisme n'apparaisse pas dans notre temps sans répondre à quelque actualité profonde, ce n'est pas hasard, pensons-nous, qu'il en porte le signe en telles images, et c'est pourquoi nous lui en conservons le support, tel que l'hôte ingénieux d'un soir l'apporta à notre réflexion.

Nous appelons maintenant à notre aide l'attention de celui qui parfois se montre à tous sous l'habit du philosophe, qu'il faut plus souvent chercher ambigu dans les propos de l'humoriste, mais qu'on trouve toujours présent au plus secret de l'action du vrai politique : le bon logicien odieux au monde.

DISCUSSION DU SOPHISME

Tout sophisme se présente d'abord comme une erreur logique, et l'objection à celui-ci trouve facilement son premier argument. On appelle A le personnage qui vient conclure pour lui-même, B et C ceux sur la conduite desquels il établit sa déduction. Si la conviction de B, nous dira-t-on, se fonde sur l'expectative de C, l'assurance de celle-là doit logiquement se dissiper avec la levée de celle-ci ; réciproquement pour C par rapport à B ; et tous deux de rester dans l'indécision. Rien ne nécessite donc leur départ dans le cas où A serait un noir. D'où il résulte que A ne peut en déduire qu'il soit un blanc.

À quoi il faut répliquer d'abord que toute cette cogitation de B et de C leur est imputée à *faux*, puisque la situation qui seule pourrait la motiver chez eux de voir un noir n'est pas la vraie, et qu'il s'agit de savoir si cette situation étant supposée, son développement logique leur est imputé à *tort*. Or il n'en est rien. Car, dans cette hypothèse, c'est le fait qu'aucun des deux n'est *parti le premier* qui donne à chacun à se penser comme blanc, et il est clair qu'il suffirait qu'ils hésitassent un instant pour que chacun d'eux soit rassuré, sans doute possible, dans sa conviction d'être un blanc. Car l'hésitation est exclue logiquement pour quiconque verrait deux noirs. Mais elle aussi exclue en fait, dans cette première étape de la déduction, car, personne ne se trouvant réellement voir le couple d'un noir et d'un blanc, il n'est question que personne sorte en fait pour cette raison.

Mais l'objection se représente plus forte à la seconde étape de la déduction de A. Car, si c'est à bon droit qu'il est venu à sa conclusion qu'il est un blanc, en posant que, s'il était noir, les autres ne tarderaient pas à se savoir blancs et devraient sortir, voici qu'il lui faut en

revenir, aussitôt l'a-t-il formée, puisqu'au moment d'être mû par elle, il voit les autres s'ébranler avec lui.

Avant d'y répondre, reposons bien les termes logiques du problème. A désigne chacun des sujets en tant qu'il est lui-même sur la sellette et se décide ou non à sur soi conclure. B et C ce sont les deux autres en tant qu'objets du raisonnement de A. Mais, si celui-ci peut leur imputer correctement, nous venons de le montrer, une cogitation en fait fausse, il ne saurait tenir compte que de leur comportement réel.

Si A, de voir B et C s'ébranler avec lui, revient à douter d'être par eux vu noir, il suffit qu'il repose la question, en s'arrêtant, pour la résoudre. Il les voit en effet s'arrêter aussi : car chacun étant réellement dans la même situation que lui, ou, pour mieux dire, chacun des sujets étant A en terme logique, en tant qu'il se décide ou non à sur soi conclure, rencontre le même doute au même moment que lui. Mais alors, quelque pensée que A impute à B et à C, c'est à bon droit qu'il conclura à nouveau d'être soi-même un blanc. Car il pose derechef – que, s'il était un noir, B et C eussent dû *poursuivre*, – ou bien, s'il admet qu'ils hésitent, selon l'argument précédent qui trouve ici l'appui du fait et les ferait douter s'ils ne sont pas eux-mêmes des noirs, qu'à tout le moins devraient-ils *repartir avant lui* (puisque'en étant noir il donne à leur hésitation même sa portée certaine pour qu'ils concluent d'être des blancs). Et c'est parce que, de le voir en fait blanc, ils n'en font rien, qu'il prend lui-même l'initiative de le faire, c'est-à-dire qu'ils repartent tous ensemble, pour déclarer qu'ils sont des blancs.

Mais l'on peut nous opposer encore qu'à lever ainsi l'obstacle nous n'avons pas pour autant réfuté l'objection logique, et qu'elle va se représenter la même avec la réitération du mouvement et reproduire chez chacun des sujets le même doute et le même arrêt.

Assurément, mais il faut bien qu'il y ait eu un progrès logique d'accompli. Pour la raison que cette fois A ne peut tirer de arrêt commun qu'une conclusion sans équivoque. C'est que, s'il était un noir, B et C n'eussent *pas dû s'arrêter, absolument*. Car au point présent il est exclu qu'ils puissent hésiter une seconde fois à conclure qu'ils sont des blancs : une seule hésitation, en effet, est suffisante à ce que l'un à l'autre ils se démontrent que certainement ni l'un ni l'autre ne sont des noirs. Si donc B et C se sont arrêtés, A ne peut être qu'un blanc. C'est-à-dire que les trois sujets sont cette fois confirmés dans une certitude, qui ne permet ni à l'objection ni au doute de renaître.

Le sophisme garde donc, à l'épreuve de la discussion, toute la rigueur contraignante d'un progrès logique, à la condition qu'on lui intègre la valeur des deux *scansions suspensives*, que cette épreuve montre le vérifier dans l'acte même où chacun des sujets manifeste qu'il l'a mené à sa conclusion.

⁽³⁶⁾VALEUR DES SCANSIONS SUSPENSIVES MANIFESTÉES,

Est-il justifié d'intégrer à la valeur du sophisme les deux *scansions suspensives* ainsi apparues ? Pour en décider, il faut examiner quelle est leur fonction, par rapport au progrès logique, dans la solution du problème.

Elles ne jouent leur rôle, en effet, qu'après la conclusion du progrès logique, puisque l'acte qu'elles suspendent manifeste cette conclusion même. Peut-on donc objecter de là qu'elles apportent dans la solution un élément externe au progrès logique lui-même ?

Il est patent que ce rôle est celui d'une vérification cruciale dans la conclusion de ce progrès. Est-ce à dire qu'il est tel que celui d'une donnée d'expérience contrôlant une hypothèse scientifique, ou bien d'un fait tranchant une ambiguïté logique irréductible, et qu'en dernière analyse les données du problème se décomposeraient ainsi :

1° trois combinaisons sont logiquement possibles des attributs caractéristiques des sujets : deux noirs, un blanc, – un noir, deux blancs, – trois blancs. La première étant exclue par l'observation de tous, une inconnue reste ouverte entre les deux autres, que vient résoudre :

2° la donnée de fait ou d'expérience des scansions suspensives, qui équivaldrait à un signal par où les sujets se communiqueraient l'un à l'autre, sous une forme déterminée par les conditions de l'épreuve, ce qu'il leur interdit d'échanger sous une forme intentionnelle : à savoir ce qu'ils voient l'un de l'attribut de l'autre ?

Non, car ce serait là donner du progrès logique en question une conception spatialisée, celle-là même qui transparait chaque fois qu'il prend l'aspect de l'erreur logique et qui ne rend compte en aucun cas de la solubilité du problème.

C'est justement parce que notre sophisme ne la tolère pas, qu'il se présente comme une aporie pour les formes de la logique classique, dont le prestige « éternel » reflète cette infirmité non moins reconnue pour être la leur⁴⁰ : à savoir qu'elles n'apportent jamais rien qui ne puisse déjà *être vu d'un seul coup*.

Tout au contraire, la fonction des phénomènes ici en litige ne peut être reconnue que dans une intuition temporelle, et non spatiale du progrès logique que les scansions *suspensives dénoncent*, ce n'est pas ce que les sujets voient, c'est ce qu'ils ont trouvé qu'ils cherchent et, en dernier ressort, positivement *ce qu'ils ne voient pas* : à savoir l'aspect des disques noirs. Ce par quoi elles signifient, ce n'est pas par leur mouvement, mais par leur *temps d'arrêt*. Leur valeur cruciale n'est pas celle d'une discrimination contradictoire entre deux combinaisons juxtaposées comme des objets inertes⁴¹, et dépareillées par l'exclusion visuelle de la troisième, – mais de la vérification historiquement déterminée d'un mouvement logique dans lequel le sujet a organisé les trois combinaisons possibles en trois *temps de possibilité*.

C'est pourquoi aussi, tandis qu'un *seul* signal devrait suffire pour la seule discrimination ; qu'impose la première interprétation erronée, *deux* scansions sont nécessaires pour la vérification des deux laps qu'implique la seconde et seule valable.

Loin, en effet, d'apporter une donnée d'expérience externe au progrès logique, les *scansions suspensives* ne représentent rien que les *instances du temps* intégrées dans le progrès logique, enregistrées dans la conclusion et qui se déroulent en une véritable *expérience logique* pour le vérifier. Comme on le voit dans leur détermination logique qui, objection du logicien ou doute du sujet, se révèle à chaque fois comme dérobement mental d'une instance du temps, ou pour mieux dire, comme sa désintégration logique d'un progrès qui se dégrade à chaque fois en exigences formelles. Comme on le voit encore à ceci que les scansions, pour jouer leur rôle de vérifications, doivent être synchrones entre les trois sujets, et ceci dès le départ, c'est-à-dire exprimer la réciprocité logique des sujets.

Ces instances du temps intégrées au progrès logique du sophisme permettent de reconnaître en celui-ci un véritable mouvement logique ; elles y montre en effet des fonctions proprement logiques qui font son originalité et que nous allons maintenant examiner dans ce mouvement même qu'elles constituent.

LA MODULATION DU TEMPS DANS LE MOUVEMENT LOGIQUE : L'INSTANT DU REGARD, LE TEMPS POUR COMPRENDRE ET LE MOMENT DE CONCLURE.

⁴⁰ Et non moins celle des esprits forma par cette tradition, comme en témoigne le billet suivant que nous reçûmes d'un esprit pourtant aventureux en d'autres domaines, après une soirée où la discussion de notre fécond sophisme avait provoqué dans les esprits choisis d'un collège intime une véritable panique confusionnelle. Encore, malgré ses premiers mots, ce billet porte-t-il les traces d'une laborieuse mise au point. « Mon cher L..., ce mot en hâte pour diriger votre réflexion sur une nouvelle difficulté : à vrai dire, le raisonnement admis hier n'est pas concluant, car aucun des trois états possibles : $ooo - oo\bullet - o\bullet\bullet$ n'est réductible à l'autre (malgré les apparences) : il n'y a que le dernier qui soit décisif. Conséquence : quand A se suppose noir, ni B ni C ne peuvent sortir, cils ne peuvent déduire de leur comportement s'ils sont noirs ou blancs : car, si l'un est noir, l'autre sort, et, s'il est blanc, l'autre sort aussi, puisque le premier ne sort pas (et réciproquement). Si A se suppose blanc, ils ne peuvent non plus sortir. De sorte que, là encore, A ne peut déduire du comportement des autres la couleur de son disque ». Ainsi, notre contradicteur, pour trop bien *voir* le cas, restait-il aveugle à ceci que ce n'est pas le départ des autres, mais leur attente, qui détermine le jugement du sujet. Et pour nous réfuter en effet avec quelque hâte, laissait-il lui échapper ce que nous tentons de démontrer ici la fonction de la hâte en logique.

⁴¹ « irréductibles », comme s'exprime le contradicteur cité dans note ci-dessus.

Il s'isole dans le sophisme trois *moments de l'évidence*, dont les valeurs logiques se révéleront différentes et d'ordre croissant. En exposer la succession ⁽³⁷⁾chronologique, c'est encore les spatialiser selon un formalisme qui tend à réduire le discours à un alignement de signes. Montrer que l'instance du temps se présente sous un *mode* différent en chacun de ces moments, c'est préserver leur hiérarchie en y révélant une discontinuité tonale, essentielle à leur valeur. Mais saisir dans la *modulation* du temps la fonction même par où chacun de ces moments, dans le passage au suivant, s'y résorbe, seul subsistant le dernier qui les absorbe ; c'est restituer leur succession réelle et comprendre vraiment leur genèse dans le mouvement logique. C'est ce que nous allons tenter à partir d'une formulation, aussi rigoureuse que possible, de ces moments de l'évidence.

1°. À être en face de deux noirs, on sait qu'on est un blanc.

C'est là une *exclusion logique* qui donne sa base au mouvement. Qu'elle lui soit antérieure, qu'on la puisse tenir pour acquise par les sujets *avec* les données du problème, lesquelles interdisent la combinaison de trois noirs, est indépendant de la contingence dramatique qui isole leur énoncé en prologue. À l'exprimer sous la forme *deux noirs : un blanc*, on voit la valeur *instantanée* de son évidence, et son temps de fulguration, si l'on peut dire, serait égal à zéro.

Mais sa formulation au départ déjà se module :

– par la subjectivation qui s'y dessine, encore qu'impersonnelle sous la forme de l'« on sait que... », – et par la conjonction des propositions qui, plutôt qu'elle n'est une hypothèse formelle, en représente une matrice encore indéterminée, disons cette forme de conséquence que les linguistes désignent sous les termes ; de la *prothase* et de l'*apodose* : « À être..., alors seulement on sait qu'on est... »

Une instance du temps creuse l'intervalle pour qui le donné de la *prothase*, « en face de deux noirs », se mue en la donnée de l'*apodose*, « on est un blanc » il y faut l'*instant du regard*. Dans l'équivalence logique des deux termes : « Deux noirs : un blanc », cette modulation du temps introduit la forme qui, dans le second moment, se cristallise en hypothèse authentique, car elle va viser la réelle inconnue du problème, à savoir l'attribut ignoré du sujet lui-même. Dans ce passage, le sujet rencontre la suivante combinaison logique, et, seul à pouvoir y assumer l'attribut du noir, vient, dans la première phase du mouvement logique, à formuler ainsi l'évidence suivante :

2° *Si j'étais un noir, les deux blancs que je vois ne tarderaient pas à se reconnaître pour être des blancs.*

C'est là une *intuition* par où le sujet *objective* quelque chose de plus que les données de fait dont l'aspect lui est offert dans les deux blancs ; c'est un certain temps qui se définit (aux deux sens de prendre son sens et de trouver sa limite) par sa fin, à la fois but et terme, à savoir pour chacun des deux blancs *le temps pour comprendre*, dans la situation de voir un blanc et un noir, qu'il tient dans l'inertie de son semblable la clef de son propre problème. L'évidence de ce moment suppose la durée d'un *temps de méditation* que chacun des deux blancs doit constater chez l'autre et que le sujet manifeste dans les termes qu'il attache aux lèvres de l'un et de l'autre, comme s'ils étaient inscrits sur une banderole : « Si j'étais un noir, il serait sorti sans attendre un instant. S'il reste à méditer, c'est que je suis un blanc. »

Mais, ce temps ainsi objectivé dans son sens, comment mesurer sa limite ? Le temps pour comprendre peut se réduire à l'instant du regard, mais ce regard dans son instant peut inclure tout le temps qu'il faut pour comprendre. Ainsi, l'objectivité de ce temps vacille avec sa limite. Seul subsiste son sens avec la forme qu'il engendre de sujets *indéfinis sauf par leur réciprocité*, et dont l'action est suspendue par une causalité mutuelle à un temps qui se dérobe sous le retour même de l'intuition qu'il a objectivée. C'est par cette modulation du temps que s'ouvre, avec la seconde phase du mouvement logique, la Voie qui mène à l'évidence suivante :

3° *Je me hâte de m'affirmer pour être un blanc, pour que ces blancs, par moi ainsi considérés, ne me devancent pas à se reconnaître pour ce qu'ils sont.*

C'est là l'assertion sur soi, par où le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un *jugement*. Le retour même du mouvement de comprendre, sous lequel a vacillé l'instance du temps qui le soutient objectivement, se poursuit chez le sujet en une réflexion, où cette instance ressurgit pour lui sous le mode subjectif d'un *temps de retard* sur les autres dans ce mouvement même, et se présente logiquement comme l'urgence du *moment de conclure*. Plus exactement, son évidence se révèle dans la pénombre subjective, comme l'illumination croissante d'une frange à la limite de l'éclipse que subit sous la réflexion l'objectivité du *temps pour comprendre*.

Ce temps, en effet, pour que les deux blancs comprennent la situation qui les met en présence d'un blanc et d'un noir, il apparaît au sujet qu'il ne diffère pas logiquement du temps qu'il lui a fallu pour la comprendre lui-même, puisque cette situation n'est autre que sa propre hypothèse. Mais, si cette hypothèse est vraie, les deux blancs voient réellement un noir, ils n'ont donc pas eu à en supposer la donnée. Il en résulte donc que, si le cas est tel, les deux blancs le devancent du temps de battement qu'implique à son détriment d'avoir eu à former cette hypothèse même. C'est donc *le moment de conclure* qu'il est blanc ; s'il se laisse en effet devancer dans cette conclusion par ses semblables, il *ne pourra plus reconnaître* s'il n'est pas un noir. Passé *le temps pour comprendre le moment de conclure*, c'est *le moment de conclure le temps pour comprendre*. Car autrement ce temps perdrait son sens. Ce n'est donc pas en raison de quelque contingence dramatique, gravité de, l'enjeu, ou émulation du jeu, que le temps presse ; c'est sous l'urgence du mouvement logique que le sujet *précipite* à la fois son jugement et son départ, le sens étymologique du verbe, la tête en avant, donnant la modulation où la tension du temps se renverse en la tendance à l'acte qui manifeste aux autres que le sujet a conclu. Mais arrêtons-nous en ce point où le sujet dans son assertion atteint une vérité qui va être soumise à ⁽³⁸⁾l'épreuve du doute, mais qu'il ne saurait vérifier s'il ne l'atteignait pas d'abord dans la certitude. La *tension temporelle* y culmine, puisque, nous le savons déjà, c'est le déroulement de sa détente qui va scander l'épreuve de sa nécessité logique. Quelle est la valeur logique de cette assertion conclusive ? C'est ce que nous allons tenter maintenant de mettre en valeur dans l'expérience logique où elle se vérifie.

LA TENSION DU TEMPS DANS L'ASSERTION SUBJECTIVE ET SA VALEUR MANIFESTÉE DANS L'EXPÉRIENCE LOGIQUE

La valeur logique du troisième moment de l'évidence, qui se formule dans l'assertion par où le sujet conclut son mouvement logique, nous paraît digne d'être approfondie. Elle révèle en effet une forme propre à une *logique assertive*, dont il faut démontrer à quelles *relations* originales elle s'applique.

Progressant sur les relations propositionnelles des deux premiers moments, *apodose* et *hypothèse*, la conjonction ici manifestée se noue en une *motivation* de la conclusion, « pour qu'il n'y ait pas » de retard qui engendre l'erreur), où semble affleurer la-forme ontologique de l'angoisse, curieusement reflétée dans l'expression grammaticale équivalente, « *de peur que* » (le retard n'engendre l'erreur)...

Sans doute cette forme est-elle en relation avec l'originalité logique du sujet de l'assertion : en raison de quoi nous la caractérisons comme *assertion subjective*, à savoir que le sujet logique n'y est autre que la forme *personnelle* du sujet de la connaissance, celui qui ne peut être exprimé que par « *je* ». Autrement dit, le jugement qui conclut le sophisme ne peut être porté que par le sujet qui en a formé l'assertion sur soi, et ne peut sans réserve lui être imputé par quelque autre, – au contraire des relations du sujet impersonnel et du sujet *indéfini réciproque* des deux premiers moments qui sont essentiellement transitives, puisque le sujet personnel du mouvement logique les assume à chacun de ces moments.

La référence à ces deux sujets manifeste bien la valeur logique du sujet de l'assertion. Le premier, qui s'exprime dans l'« on » de l'« on sait que... », ne donne que la forme générale du sujet noétique : il peut être aussi bien dieu, table ou cuvette. Le second, qui s'exprime dans « les deux blancs » qui doivent « l'un l'autre se » reconnaître, introduit la forme de *l'autre en tant que tel*, c'est-à-dire comme pure réciprocité, puisque l'un ne se reconnaît que dans l'autre et ne découvre l'attribut qui est le sien que dans l'aliénation de son temps propre. Le « je », sujet de l'assertion conclusive, se définit par un *battement de temps* logique d'avec l'autre, c'est-à-dire d'avec la relation de réciprocité. Ce mouvement de genèse logique du « je » par une désaliénation de son temps logique propre est singulièrement calqué sur sa naissance psychologique. De même que, pour le rappeler en effet, le « je *psychologique* » se dégage d'un transitivity spectaculaire indéterminé par le sentiment primordial d'une tendance propre comme jalousie, le « je » dont il s'agit ici se définit par la subjectivation d'une *concurrence* avec l'autre dans la fonction du temps logique. Il nous paraît comme tel donner la forme logique essentielle (bien plutôt que la forme dite existentielle) du « je » psychologique⁴².

Ce qui manifeste bien la valeur essentiellement subjective (« assertive » dans notre terminologie) de la conclusion du sophisme c'est l'indétermination où sera tenu un observateur (le directeur de la prison qui surveille le jeu, par exemple), devant le départ des trois sujets, pour affirmer d'aucun s'il a conclu juste quant à l'attribut dont il est porteur. Le sujet, en effet, a saisi le moment de conclure qu'il est un blanc sous l'évidence *subjective* d'un temps de retard qui précipite l'acte de son départ : mais, s'il n'a pas saisi ce moment, il n'en précipite moins cet acte sous l'évidence *objective* du départ des autres, et du même pas qu'eux sort-il, seulement assuré d'être un noir. Tout ce que l'observateur peut prévoir, c'est que, s'il y a un sujet qui doit déclarer à l'enquête être un noir pour s'être hâté à la suite des deux autres, il sera le seul à se déclarer tel pour ce motif.

Enfin, le jugement assertif se manifeste ici par un *acte*. La pensée moderne a montré que tout jugement est essentiellement un acte, et les contingences dramatiques ne font ici qu'isoler cet acte dans le geste du départ des sujets. On pourrait imaginer d'autres modes d'expression à l'acte de conclure. Ce qui fait la singularité de l'acte de conclure dans l'assertion subjective démontrée par le sophisme, c'est qu'il anticipe sur sa certitude, en raison de la tension temporelle dont il est chargé subjectivement, et qu'à condition de cette anticipation même, sa certitude se vérifie dans une expérience logique que détermine la décharge de cette tension, pour qu'enfin la conclusion ne se fonde plus que sur des instances temporelles toutes objectivées, et que l'assertion se désobjective au plus bas degré. Comme le démontre ce qui suit.

D'abord reparaît le *temps objectif* de l'intuition initiale du mouvement qui, comme aspiré entre l'instant de son début et la précipitation de sa fin avait paru éclater comme une bulle. Sous le coup du doute qui exfolie la certitude subjective du *moment de conclure*, voici qu'il se condense comme un noyau dans l'intervalle de la première *scansion suspensive* et qu'il manifeste au sujet sa limite dans le *temps pour comprendre* qu'est passé pour les deux autres *l'instant du regard* et qu'est revenu le *moment de conclure*.

Assurément, si le doute, depuis Descartes, est intégré à ⁽³⁹⁾[iconographie] ⁽⁴⁰⁾[iconographie] ⁽⁴¹⁾la valeur du jugement, il faut remarquer que, pour forme d'assertion ici étudiée avec l'expérience qu'elle engendre, cette valeur tient moins au doute provisoire qui la suspend qu'à la *certitude anticipée* qui la soutient.

⁴² Ainsi le « je », tierce forme du sujet de la connaissance dans la logique, y est encore la « première personne », mais aussi la seule et la dernière. Car la deuxième personne grammaticale ne nous paraît pouvoir être vidée de toute relativité psychologique. Pour la troisième et prétendue personne grammaticale, c'est un démonstratif, également applicable aux personnes et aux objets pour les particulariser dans une situation.

Mais, pour comprendre la fonction de cette première détente temporelle quant à la certitude subjective de l'assertion, voyons ce que vaut objectivement cette première scansion pour l'observateur que nous avons déjà mis en jeu, à propos de l'un quelconque des sujets. Rien de plus que ceci : c'est que ce sujet, s'il était impossible jusque-là de juger dans quel sens il avait conclu, manifeste une incertitude de sa conclusion, mais qu'il l'aura certainement confortée si elle était correcte peut-être rectifiée si elle était erronée.

Si, en effet, subjectivement, il a su prendre les devants et s'il s'arrête, c'est qu'il s'est pris à douter s'il a bien saisi le *moment de conclure* qu'il était un blanc, mais il va le ressaisir aussitôt, puisque déjà il en a fait l'expérience subjective. Si, au contraire, il a laissé les autres le devancer et ainsi fonder en lui la conclusion qu'il est un noir, il ne peut douter d'avoir bien saisi le moment de conclure, précisément parce qu'il ne l'a pas *saisi subjectivement* (et en effet il pourrait même trouver dans la nouvelle initiative des autres la confirmation logique de ce qu'il se croit d'eux dissemblable). Mais, s'il s'arrête, c'est qu'il subordonne sa propre conclusion si étroitement à ce qui manifeste la conclusion des autres, qu'il la suspend aussitôt quand ils paraissent suspendre la leur, donc qu'il met en doute qu'il soit un noir, jusqu'à ce qu'ils lui montrent à nouveau la voie ou que lui-même la découvre, selon quoi il conclura cette fois soit d'être un noir, soit d'être un blanc : peut-être faux, peut-être juste, point qui reste impénétrable à tout autre qu'à lui-même.

Mais l'expérience logique se poursuit vers la seconde scansion suspensive. Chacun des sujets, s'il a ressaisi la certitude subjective du *moment de conclure*, peut à nouveau la mettre en doute. Mais elle est maintenant soutenue par l'objectivation une fois faite du temps *pour comprendre*, et sa mise en doute ne durera que *l'instant du regard*, car le seul fait que l'hésitation apparue chez les autres soit la seconde, suffit à lever la sienne, aussitôt qu'aperçue, puisqu'elle lui indique immédiatement qu'il n'est certainement pas un noir.

Ici, le temps subjectif du *moment de conclure* s'objective enfin. Comme le prouve ceci que, même si l'un quelconque des sujets ne l'avait pas saisi encore, il s'impose à lui pourtant maintenant ; le sujet, en effet, qui aurait conclu la première scansion en prenant la suite des deux autres, convaincu par là d'être un noir, serait en effet, de par la présente et seconde scansion, contraint de renverser son jugement.

Ainsi l'assertion qui conclut le sophisme vient, dirons-nous, à la fin de l'expérience logique des deux scansions dans l'acte de sortir, à *se désubjectiver au plus bas*. Comme le manifeste ceci que notre observateur, s'il les a constatées synchrones chez les trois sujets, ne peut douter d'aucun d'entre eux qu'il ne doive à l'enquête se déclarer pour être un blanc.

Enfin, l'on peut remarquer qu'à ce même moment, si tout sujet peut, à l'enquête, exprimer la certitude qu'il a enfin vérifiée, par *l'assertion subjective* qui la lui a donnée en conclusion du sophisme, à savoir en ces termes : « *Je me suis hâté de conclure que j'étais un blanc, parce qu'autrement ils devaient me devancer à se reconnaître réciproquement pour des blancs (et que, si je leur en avais laissé le temps, ils m'auraient, par cela même qui eût été mon fait, plongé dans l'erreur)* », ce même sujet peut aussi exprimer cette même certitude par sa *vérification désubjectivée* au plus bas par l'expérience logique, à savoir en ces termes : « *On doit savoir qu'on est un blanc, quand les autres ont hésité deux fois à sortir* ». Conclusion qui, sous sa première forme, peut être avancée comme véritable par le sujet, dès qu'il a achevé le mouvement logique du sophisme, mais ne peut comme telle être assumée que par ce sujet personnellement, – mais qui, sous sa seconde forme, exige que tous les sujets aient consommé l'expérience logique qui vérifie le sophisme, mais est applicable par quiconque à chacun d'entre eux. N'étant pas même exclu que l'un des sujets, mais un seul, y parvienne, sans avoir achevé le mouvement logique du sophisme et pour avoir seulement suivi sa vérification manifestée chez les deux autres sujets.

LA VÉRITÉ DU SOPHISME COMME RÉFÉRENCE TEMPORALISÉE DE SOI À L'AUTRE

L'ASSERTION SUBJECTIVE ANTICIPANTE COMME FORME FONDAMENTALE D'UNE LOGIQUE COLLECTIVE.

Ainsi, la vérité du sophisme ne vient à être vérifiée que parce qu'elle est d'abord, si l'on peut dire, *présumée* par anticipation dans l'assertion qui le conclut. Elle se révèle ainsi dépendre d'une tendance qui la vise, notion qui serait un paradoxe logique, si elle ne se réduisait à la tension temporelle qui détermine le moment de conclure.

Ainsi, la vérité se manifeste dans cette forme comme devant l'erreur et s'avancant seule dans l'acte qui engendre sa certitude ; inversement, l'erreur comme se confirmant de son inertie, et se redressant mal à suivre l'initiative conquérante de la vérité.

Mais à quelle sorte de relation répond une telle forme logique ? À une forme d'objectivation qu'elle engendre dans son mouvement, c'est à savoir à la référence d'un « je » à la commune mesure du sujet réciproque, ou encore : des autres en tant que tel, soit : en tant qu'ils sont autres les uns pour les autres. Cette commune mesure est donnée par un certain *temps pour comprendre*, qui se révèle comme une fonction essentielle de la relation logique de réciprocité. Cette référence du « je » aux autres en tant que tels doit, dans chaque moment critique, être temporalité, pour dialectiquement réduire le *moment de conclure* ⁽⁴²⁾ le *temps pour comprendre* à durer aussi peu que *l'instant du regard*.

Il n'est que de donner au terme logique des *autres* la moindre relativité hétérogène, pour que cette forme manifeste combien la vérité pour tous dépend de la rigueur de chacun, et même que la vérité, à être atteinte seulement par les uns, peut engendrer, sinon confirmer, l'erreur chez les autres. Et encore ceci que, si dans cette course à la vérité, on n'est que seul, si, l'on n'est tous, à toucher au vrai, aucun n'y touche pourtant sinon par les autres.

Assurément, ces formes trouvent facilement leur application dans la pratique à une table de bridge ou à une conférence diplomatique, voire dans la manœuvre du « complexe » en pratique psychanalytique.

Mais nous voudrions indiquer leur apport à la notion logique de collectivité.

Tres faciunt collegium, dit l'adage, et la *collectivité* est déjà intégralement représentée dans la forme du sophisme, puisqu'elle se définit comme un groupe formé par les relations réciproques d'un nombre défini d'individus, au contraire de la *généralité*, qui se définit comme une classe comprenant abstraitement un nombre indéfini d'individus.

Mais il suffit de développer par récurrence la démonstration du sophisme pour voir qu'il peut s'appliquer logiquement à un nombre illimité de sujets, étant posé que l'attribut « négatif » ne peut intervenir qu'en un nombre égal au nombre des sujets moins un⁴³. Mais l'objectivation temporelle est plus difficile à concevoir à mesure que la collectivité s'accroît, semblant faire obstacle à une *logique collective*. dont on puisse compléter la logique classique.

⁴³ En voici l'exemple pour quatre sujets, quatre disques blancs, trois disques noirs. A pense que, s'il était un noir, l'un quelconque de B, C, D pourrait penser des deux autres que, si lui-même était noir, ceux-ci ne tarderaient pas à savoir qu'ils sont des blancs. L'un quelconque de B, C, D devrait donc en conclure rapidement qu'il est lui-même blanc, ce qui n'apparaît pas. Lors A se rendant compte que, s'ils le voient lui noir, B, C, D ont sur lui l'avantage de n'avoir pas à en faire la supposition, se hâte de conclure qu'il est un blanc.

Mais sortent-ils pas tous en même temps que lui ? A dans le doute, s'arrête, et tous aussi. Mais, si tous aussi s'arrêtent, qu'est-ce à dire ? Ou bien c'est qu'ils s'arrêtent en proie au même doute que A, et A peut-être reprendre sa course sans souci. Ou bien c'est que A est noir, et que l'un quelconque de B, C, D est venu à douter si le départ des deux autres ne signifierait pas qu'il est un noir, aussi bien à penser que, s'ils s'arrêtent, ce n'est pas pour autant qu'il soit lui-même blanc, puisque l'un ou l'autre peut encore douter un instant s'il n'est pas un noir ; encore peut-il poser qu'ils devraient tous les deux repartir avant lui s'il est lui-même un noir, et repartir lui-même de cette attente vaine, assuré d'être ce qu'il est, c'est-à-dire blanc. Que B, C, D donc ne le font-ils ? Car alors je le fais, dit A. Tous repartent alors.

Second arrêt. En admettant que je sois noir, se dit A, l'un quelconque de B, C, D doit maintenant être fixé sur ceci qu'il ne saurait imputer aux deux autres une nouvelle hésitation, s'il était noir ; qu'il est donc blanc.

B, C, D doivent donc repartir avant lui. Faute de quoi A repart, et tous avec lui.

Troisième arrêt. Mais tous doivent savoir désormais dès lors qu'ils sont des blancs si j'étais vraiment noir, se dit A. Si donc, ils s'arrêtent...

Et la certitude est vérifiée en *trois scansions suspensives*.

Nous montrerons pourtant quelle réponse une telle logique devrait apporter à l'inadéquation qu'on ressent d'une affirmation telle que « Je suis un homme », à quelque forme que ce soit de la logique classique, qu'on la porte en conclusion de telles prémisses que l'on voudra. (« L'homme est un animal raisonnable »... etc.)

Assurément plus près de sa valeur logique apparaîtrait-elle présentée en conclusion de la forme ici démontrée de l'assertion subjective anticipante, à savoir comme suit :

- 1 ° Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;
- 2° Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;
- 3° Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.

Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation « humaine », en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve l'indétermination existentielle du « je »...⁴⁴

Dr. J Jacques LACAN.

⁴⁴ Fragment d'un *Essai d'une logique collective*.

« *Le nombre treize et la forme logique de la suspicion* » paru dans *Cahiers d'art*, 1946, pp. 389-393.

Le Nombre treize et la Forme logique de la Suspicion

*Plus inaccessible à nos yeux, faits pour
les signes du changeur...
(Discours sur la causalité psychique.)*

⁽³⁸⁹⁾Une fois encore nous partirons d'un de ces problèmes arithmétiques, où les modernes ne voient guère que récréation, non sans que la notion ne les hante des virtualités créatrices qu'y découvrait la pensée traditionnelle.

Celui-ci est dû à M. le Lionnais qu'on nous dit fort initié en ces arcanes et qui se trouve ainsi avoir troublé les veilles de quelques Parisiens. Du moins est-ce sous ce jour qu'il nous fut proposé par Raymond Queneau qui, grand expert en ces jeux où il ne voit pas le moindre objet où mettre à l'épreuve son agilité dialectique, et non moins érudit en ces publications réservées où on les cultive, peut être suivi quand il avance que sa donnée est originale. La voici.

Le problème des douze pièces

Sur douze pièces d'apparence semblable, l'une que nous dirons mauvaise, se distingue par une différence de poids, imperceptible sans appareil de mesure, différence *dont il n'est pas dit qu'elle soit en plus ou en moins*.

On demande de trouver cette pièce parmi les autres en trois pesées en tout et pour tout, pour lesquelles on dispose du seul instrument d'une balance à deux plateaux, à l'exclusion de tout poids-étalon ou de tout autre tare que les pièces en cause elles-mêmes.

La balance qu'on nous donne ici comme appareil, jouera pour nous comme support d'une forme logique, que nous appelons forme de la suspicion ambiguë, et la pesée nous montrera sa fonction dans la pensée⁴⁵.

Solution du problème

Ce problème requiert une invention opératoire des plus simples, et tout à fait à la mesure de l'esprit humain. Nous doutons pourtant qu'elle soit à la portée de cette mécanique dont le nom de « machine à penser » exprime assez la merveille. C'est qu'il y aurait beaucoup à dire sur l'ordre des difficultés qu'opposent respectivement à l'esprit les formes développées du jeu des nombres, et les formes les plus simples dont c'est une question de savoir si elles contiennent implicitement les autres.

Pour qui donc voudra s'essayer à résoudre notre problème, précisons ici que ses conditions doivent être prises à la rigueur, — c'est-à-dire que tout résultat constaté lors de la mise en balance de 2 pièces ou de 2 groupes de pièces (toujours évidemment en nombre égal), compte pour une pesée, soit que les plateaux s'équilibrent ou que l'un d'eux l'emporte.

⁴⁵. L'étude ici développée prend sa place dans les analyses formelles initiales d'une *logique collective*, à laquelle se référerait déjà le morceau publié dans le numéro précédent des *Cahiers d'Art* sous le titre : *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*. La forme ici développée, quoiqu'elle comporte la succession, n'est point de l'ordre du temps logique et se situe comme antérieure dans notre développement. Elle fait partie de nos approches exemplaires pour la conception des formes logiques où doivent se définir les rapports de l'individu à la collection, avant que se constitue la classe, autrement dit avant que l'individu soit spécifié. Cette conception se développe en une logique du sujet, que notre autre étude fait nettement apercevoir, puisque nous en venons à sa fin à tenter de formuler le syllogisme subjectif, par où le sujet de l'existence s'assimile à l'essence, radicalement culturelle pour nous, à quoi s'applique le terme d'humanité.

Cette remarque a pour but que le chercheur, quand il en sera au moment, semble-t-il inévitable, où la difficulté lui paraîtra sans issue, ne tergiverse pas à supposer, par exemple, qu'un double essai, se rapportant au même temps opératoire, puisse être tenu pour une seule pesée, mais bien plutôt qu'animé de la certitude que la solution existe, il persévère au fond de l'impasse jusqu'à en découvrir la faille. Qu'il nous rejoigne alors pour en considérer avec nous la structure. Guidons, en l'attendant, le lecteur plus docile.

⁽³⁹⁰⁾Le petit nombre des épreuves permises commande de procéder par groupe. Le rappel de la donnée que la présence de la mauvaise pièce est certaine parmi les 12, pourrait nous dissuader de les répartir d'abord par moitié dans les plateaux : cette donnée, en effet, pour rendre certain que l'un des groupes de 6 l'emportera sur l'autre, diminuera d'autant l'intérêt d'une telle épreuve. Ce raisonnement pourtant se révélera n'être qu'approximatif.

La justification véritable du procédé qui réussit, est que la pesée dans une balance à deux plateaux a trois issues possibles, selon qu'ils se font équilibre ou que l'un ou l'autre l'emporte. Certes, dans le cas de leur déséquilibre, rien ne nous fait reconnaître de quel côté est l'objet qu'il faut en rendre responsable. Néanmoins nous serons fondés à opérer selon une distribution tripartite, forme que nous retrouvons sous plus d'une incidence dans la logique de la collection.

La première pesée et le problème des quatre

Extraits de nos douze pièces, mettons donc en balance deux groupes de quatre.

Le cas de leur équilibre nous laisse à trouver la mauvaise pièce parmi les quatre restantes. Problème dont la solution paraîtra facile en deux pesées, encore qu'il faille la formuler sans précipitation.

Précisons qu'à la deuxième pesée nous mettrons dans chaque plateau une et une seule de ces quatre pièces. Les plateaux s'équilibrent-ils ? Les deux pièces sont donc bonnes, et l'une d'elles, opposée en une troisième pesée à l'une quelconque des restantes, ou bien manifestera en celle-ci la mauvaise pièce, ou permettra de la situer par élimination dans l'ultime non éprouvée.

L'un des plateaux au contraire l'emporte-t-il à la deuxième pesée ? La mauvaise pièce est parmi les deux mises en balance, et les deux pièces restantes, étant dès lors certainement bonnes, la situation, semblable à celle du cas précédent, sera résolue de la même façon, c'est-à-dire en comparant entre elles une pièce de chaque groupe.

Le développement du problème montrera qu'il n'est pas vain de remarquer ici que ce procédé résout un problème qu'on peut considérer comme autonome : celui de la pièce mauvaise à détecter entre quatre par le moyen de deux pesées, soit le problème immédiatement inférieur au nôtre. Les huit pièces intéressées dans notre première pesée, ne sont en effet nullement intervenues dans la recherche de la mauvaise pièce parmi les quatre restantes.

Le hic de la difficulté et la suspicion divisée

Revenons maintenant à cette première pesée pour envisager le cas où l'un des groupes de quatre mis en balance, l'emporte.

Ce cas est le hic de la difficulté. Apparemment il nous laisse la mauvaise pièce à détecter entre huit, et à le faire en deux pesées, après que ces deux pesées se soient montrées tout juste suffisantes pour la détecter entre quatre.

Mais si la pièce mauvaise reste bien à reconnaître entre huit, *la suspicion*, dirons-nous, qui pèse sur chacune d'elles, est d'ores et déjà *divisée*. Et nous touchons ici à une dialectique essentielle des rapports de l'individu à la collection, en tant qu'ils comportent l'ambiguïté du trop ou du trop peu.

Dès lors le résultat de la deuxième pesée peut se formuler comme suit :

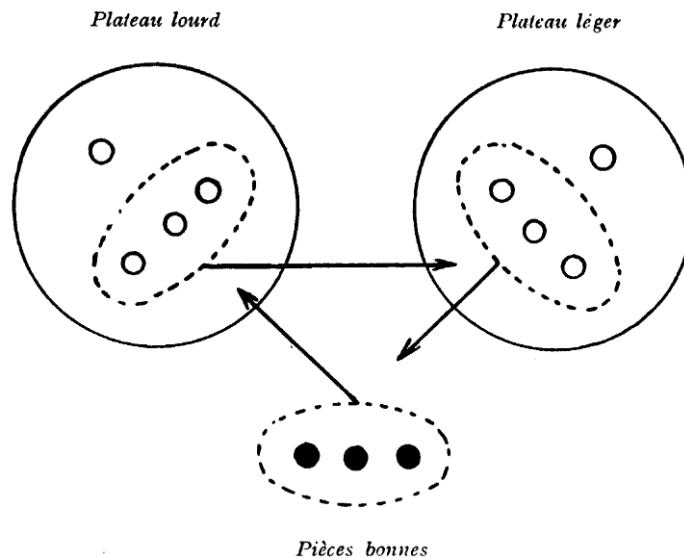
Les pièces qui sont dans le plateau le plus chargé, ne sont suspectes que d'être trop lourdes ; celles qui sont dans le plus léger, ne sont suspectes que d'être trop légères.

La rotation tripartite ou le tri

Telle est la racine de l'opération qui permet de résoudre notre problème et que nous appellerons la *rotation tripartite*, ou encore par calembour avec son rôle de triage, le *tri*.

Cette opération nous apparaîtra comme le nœud dans le développement d'un drame, qu'il s'agisse du problème des douze, ou, comme nous le verrons, de son application à des collections supérieures. La troisième pesée ici, comme dans les autres cas toutes les pesées qui suivent, ne feront figure après elle que de dénouement liquidatif.

Voici le schéma de cette opération :



LA ROTATION TRIPARTITE OU LE TRI

On voit qu'on y fait intervenir trois pièces déjà déterminées comme bonnes, telles qu'en effet elles nous sont fournies, autre résultat de la première pesée, dans les quatre pièces restantes, – puisque la mauvaise pièce est certainement parmi les huit incluses dans la pesée.

Il existe d'ailleurs une forme de l'opération qui ne fait pas intervenir ces pièces, – et procède par redistribution des seules pièces déjà en balance, après exclusion de certaines. Mais quelle que soit l'élégance d'une telle économie des éléments, je me tiendrai à l'exposé de la forme ici représentée pour plusieurs raisons, à savoir :

1° que la distribution tripartite des éléments dans l'épreuve qui précède immédiatement l'opération, donne nécessairement un nombre d'éléments, épurés de la suspicion, toujours plus que suffisant pour que cette forme soit applicable dans l'extension *ad indefinitum* que nous donnerons de notre problème, et plus largement encore, on le verra, avec le complément essentiel que nous allons lui apporter ;

2° que cette forme de l'opération est plus maniable mentalement pour ceux qui ne se sont point rompus à la concevoir en se soumettant à l'épreuve de sa trouvaille ;

3° qu'enfin une fois résolue par la pesée qui la conclut, elle laisse la moindre complexité aux opérations liquidatives.

Notre *rotation tripartite* consiste donc en ceci :

Qu'on substitue trois pièces bonnes à trois pièces quelconques du plateau, par exemple, le plus chargé, – puis les trois pièces extraites de ce plateau à trois pièces prises dans le plateau le plus léger, lesquelles dès lors resteront exclues des plateaux.

⁽³⁹¹⁾*La deuxième pesée et la disjonction décisive*

Il suffit de constater en une deuxième pesée l'effet de cette nouvelle distribution, pour pouvoir en conclure selon chacun des trois cas possibles les résultats suivants :

Premier cas : les plateaux s'équilibrent. Toutes les pièces y sont donc bonnes. La mauvaise se trouve alors *parmi les trois pièces* exclues du plateau qui s'avérait le plus léger à la première pesée, et comme telle on sait qu'elle ne peut être *qu'une pièce plus légère que les autres*.

Deuxième cas : changement de côté du plateau qui l'emporte. C'est alors que la mauvaise pièce a changé de plateau. Elle se trouve donc *parmi les trois* qui ont quitté le plateau qui s'avérait le plus lourd à la première pesée, et comme telle on sait qu'elle ne peut être *qu'une pièce, plus lourde que les autres*.

Troisième cas : la balance reste inclinée du même côté qu'à la première pesée. C'est que la mauvaise pièce se trouve *parmi les deux* qui n'ont pas bougé. Et nous savons en outre que, si c'est la pièce demeurée dans le plateau le plus lourd, il ne peut s'agir que *d'une pièce plus lourde*, si c'est l'autre, ce ne peut être *qu'une pièce plus légère* que les autres.

La troisième pesée dans les trois cas

Mené à ce degré de disjonction, le problème n'offre plus de résistance sérieuse.

Une pièce en effet, dont on a déterminé dès lors qu'elle doit être plus légère dans un cas, plus lourde dans l'autre, sera détectée entre trois, en une pesée qui mettra en balance deux d'entre elles où elle apparaît sans ambiguïté, faute de quoi elle s'avère être la troisième.

Pour le troisième cas, nous n'avons qu'à réunir les deux pièces suspectes dans un même plateau et à garnir l'autre de deux quelconques des autres pièces, épurées dès lors de toute suspicion, pour que la pesée désigne la mauvaise pièce. En effet le plateau des pièces suspectes se manifestera sûrement ou comme plus chargé ou comme plus léger que l'autre, car il porte sûrement ou bien une pièce trop lourde ou bien une pièce trop légère, et nous saurons donc laquelle incriminer, pour peu que nous n'ayons pas perdu de vue l'individualité de chacune, autrement dit de quel plateau de la deuxième pesée elle provient.

Voici donc le problème résolu.

La collection maxima accessible à n pesées

Pouvons-nous dès lors déduire la règle qui, pour un nombre déterminé de pesées, nous donnerait le nombre maximum de pièces entre lesquelles ces pesées permettraient d'en détecter une et une seule, caractérisée par une différence ambiguë, – autrement dit la raison de la série des collections maxima, déterminées par une admission croissante de pesées ?

Nous pouvons voir en effet que si deux pesées sont nécessaires pour détecter la mauvaise pièce dans une collection de quatre, et si trois nous permettent de résoudre le problème des douze, c'est que deux pesées sont encore suffisantes pour trouver la pièce entre huit, dès lors qu'une première pesée y a réparti deux moitiés, entre lesquelles se divisent la suspicion de l'excès et celle du défaut. On éprouvera facilement qu'une application adéquate de la rotation tripartite permet d'étendre cette règle aux collections supérieures, et que quatre pesées résolvent aisément le problème pour 36 pièces, et ainsi de suite, en multipliant par 3 le nombre N des pièces chaque fois qu'on accorde une unité de plus au nombre n des pesées permises.

En formulant N comme égal à 4 fois 3^{n-2} , déterminons nous le nombre maximum de pièces qui soit accessible à l'épuration de n pesées ? Il suffira d'en tenter l'épreuve pour constater que le nombre est en fait plus grand, et que la raison en est déjà manifeste au niveau de notre problème.

M. le Lionnais, soit qu'il ait obéi au précepte traditionnel qui ordonne que sachant dix on n'enseigne que neuf, soit par bienveillance ou malice, s'avère nous avoir fait la partie trop facile.

Si sa donnée en effet nous a conduit à un procédé qui garde sa valeur, nous allons voir que la compréhension du problème resterait mutilée, pour qui n'apercevrait pas que trois pesées sont capables de détecter la mauvaise pièce non seulement entre douze, mais *entre treize*.

Démontrons-le donc maintenant.

Le problème des treize

Les huit premières pièces représentent bien tout ce qui peut être ici mis en jeu à la première pesée. Et dans le cas où elles sont toutes bonnes, cas que plus haut nous avons envisagé en premier, il restera cinq pièces, entre lesquelles deux pesées nous paraîtront insuffisantes à déterminer la mauvaise pièce, et le seraient vraiment, si à ce niveau du problème ces cinq pièces étaient les seuls éléments dont nous disposions.

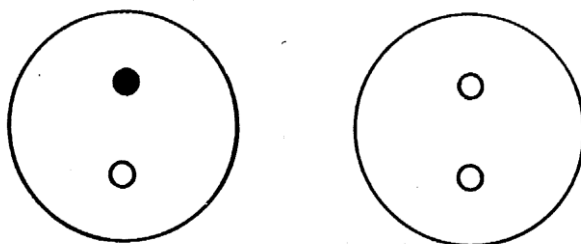
À examiner en effet le problème limité à deux pesées, il apparaît bien que le nombre de quatre pièces est le maximum accessible à leur portée. Encore pouvons-nous remarquer que trois pièces seulement peuvent y être effectivement mises à l'épreuve, la quatrième ne venant jamais sur un plateau, et n'étant incriminée dans le cas extrême que sur le fondement de la donnée qui certifie l'existence d'une mauvaise pièce.

La même remarque vaudra pour ce groupe que nous sommes en train de considérer comme résidu dans le problème supérieur, (et vaudra seulement pour ce cas unique, car la détection d'une pièce par élimination lors d'une pesée où elle n'entre pas, telle qu'on l'observe dans d'autres moments possibles du problème, tient à ce que sa présence dans un groupe s'est effectivement manifestée lors d'une pesée antérieure).

Mais quand notre groupe de cinq pièces nous est donné comme résidu, le cas n'est pas semblable à celui de quatre pièces isolées. Car ici d'autres pièces ont été, par la pesée antérieure, reconnues pour bonnes, et une seule suffit pour changer la portée des deux pesées qui nous sont imparties.

La position par-trois-et-un

Qu'on veuille bien en effet considérer la figure suivante :



LA POSITION PAR-TROIS-ET-UN

On voudra bien y reconnaître les deux plateaux de la balance, dans l'un d'eux sous la forme d'un rond plein la pièce bonne que nous introduisons, dans le même plateau l'une des cinq pièces suspectes, et dans l'autre une couple encore de ces cinq pièces. Telle sera la disposition de notre deuxième pesée.

⁽³⁹³⁾ Deux cas :

Ou bien ces plateaux se feront équilibre, et la pièce mauvaise sera à trouver parmi les deux restantes des cinq pièces, en une pesée qui la révélera dans l'une d'elles en l'éprouvant

avec la même pièce bonne, qui ici nous suffit encore, faute de quoi il nous faudra la reconnaître dans l'ultime et non éprouvée.

Ou bien l'un des plateaux l'emporte, et nous retrouvons la suspicion divisée, mais ici de façon inégale : entre une seule pièce, suspecte dans un sens, et deux, qui le sont dans le sens opposé.

Il suffira alors que nous emprunions l'une des deux restantes, à ce moment assurées d'être bonnes, pour la substituer à la suspecte isolée, et que nous remplacions par cette dernière une des suspectes couplées, exécutant ainsi la plus réduite des rotations tripartites, ou *rotation triple*, pour que le résultat nous en soit immédiatement lisible en une troisième pesée :

- soit que le même plateau l'emporte, manifestant la mauvaise pièce dans celle-ci des deux couplées qui n'a pas bougé ;
- soit qu'il y ait équilibre, montrant que la mauvaise pièce est cette autre de la couple qui a été expulsée du plateau ;
- soit que changeant le côté qui l'emporte, la mauvaise pièce soit l'isolée qui a changé de plateau.

La disposition ici décisive, celle qui ordonne la pesée des trois pièces suspectes avec une pièce bonne, – nous la désignons comme *position par-trois-et-un*.

Cette position *par-trois-et-un* est la forme originale de la logique de la suspicion. L'on ferait une erreur en la confondant avec la rotation tripartite, bien qu'elle se résolve dans cette opération. Tout au contraire peut-on voir que seule cette position donne à l'opération sa pleine efficacité dans notre problème. Et de même qu'elle apparaît comme le ressort véritable pour le résoudre, seule elle permet aussi de révéler son sens authentique. C'est ce que nous allons démontrer maintenant.

Le problème des quarante

Passons en effet au problème de quatre pesées pour rechercher à quel nombre de pièces va s'étendre leur portée, dans les mêmes conditions du problème.

Nous apercevons aussitôt qu'une première pesée peut envelopper avec succès non pas seulement deux fois douze pièces, selon la règle que suggérerait la première résolution du problème dit des douze, mais bien deux fois treize pièces.

Que le déséquilibre y apparaisse, en effet, la rotation tripartite, opérée avec l'apport de neuf pièces bonnes, est capable de détecter entre les 26 de la première pesée la mauvaise pièce en trois pesées.

La pesée après le *tri* les disjointra en effet en deux groupes de neuf, de suspicion univoque, dans le cas de laquelle une troisième pesée de trois contre trois, manifestera la présence de la mauvaise pièce, soit dans l'un de ces groupes, soit dans celui des trois restantes, ou, quel qu'il soit, l'isolera enfin une quatrième et dernière pesée, et en un groupe de huit, de suspicion divisée, où nous savons déjà trouver la pièce en deux pesées.

Mais les 26 premières pièces se sont-elles avérées bonnes, il nous reste trois pesées, et c'est ici que la position *par-trois-et-un* va démontrer sa valeur.

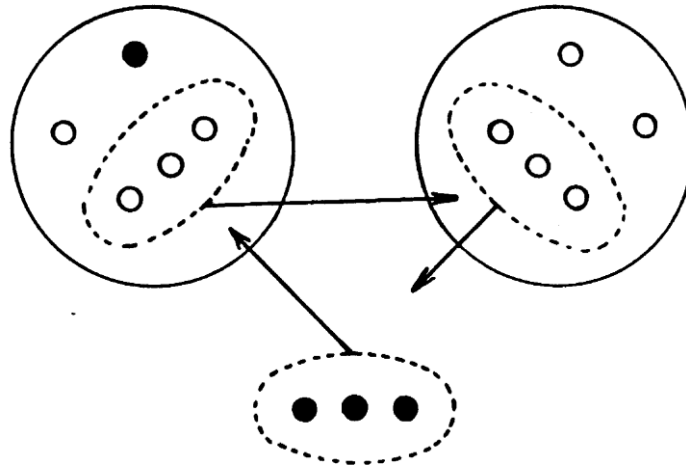
Pour remplir le champ d'un nouveau *tri*, elle nous indiquera en effet d'engager non pas seulement quatre contre quatre pièces, comme le suggère l'étude du cas des trois pesées, mais cinq contre quatre pièces, complétées par une pièce bonne. Après les démonstrations qui précèdent, la figure suivante suffira à démontrer la solubilité de la position des neuf pièces, quand la mauvaise s'y révèle par le déséquilibre des plateaux.

On voit ci-dessous, le schéma du *tri*, qui à l'épreuve de la troisième pesée révélera dans quel groupe de trois suspectes est la mauvaise pièce, une quatrième suffisant à l'isoler dans tous les cas.

Mais l'équilibre des plateaux manifeste-t-il que la mauvaise pièce n'est pas encore là, – réduits dès lors que nous sommes à la marge de deux pesées, nous agirons comme au niveau correspondant du problème des treize en mettant trois nouvelles pièces suspectes à deux contre une en balance avec l'aide d'une pièce bonne, et faute d'y voir se révéler la présence recherchée (et dès lors isolable à la pesée suivante), il nous restera une pesée pour éprouver encore une pièce, et pouvoir même désigner la pièce mauvaise dans une autre ultime sur le seul fondement de la donnée que cette pièce existe.

D'où résultera qu'à l'épreuve de quatre pesées :

$26+9+3+1+1 = 40$ pièces sont accessibles.



LE TRI COMPLÈTE SUR LA POSITION PAR-TROIS-ET-UN
(en noir, les pièces introduites comme bonnes)

La règle générale de la conduite des opérations

À reproduire la même recherche pour un nombre supérieur de pesées, on verra se dégager la règle qui ordonne la conduite des opérations pour cette recherche. C'est à savoir :

Mettre en jeu le *tri* si la mauvaise pièce révèle sa présence parmi celles qu'enveloppe la première pesée. Sinon :

Introduire la position *par-trois-et-un*, dès qu'on dispose d'une pièce bonne, c'est-à-dire, dans les conditions ici posées dès l'ordonnance de la deuxième pesée, et la renouveler pour toutes les pesées qui suivent, jusqu'à ce que la mauvaise pièce révèle sa présence dans l'une d'elles.

Mettre alors en jeu la *rotation tripartite*, qui est le moment de virage de toute l'opération. La position *par-trois-et-un* s'isole dans un des groupes, dont le *tri* opère la disjonction.

Si la pesée qui conclut ce *tri* repère la pièce dans le dit groupe, seul cas complexe à résoudre, répéter sur lui le *tri*, avec la même possibilité que se maintienne la position *par-trois-et-un*, et la même indication pour la résoudre, jusqu'à épuisement.

Quelques règles supplémentaires devraient être ajoutées pour conduire la recherche sur une collection quelconque, c'est-à-dire non-maxima.

⁽³⁹³⁾ La raison de la série des collections maxima

Mais ces règles-ci nous permettent de voir que cinq pesées pourront atteindre au maximum :

$1+1+3+9+27+80 = 121$ pièces ;

– que six pesées atteindront :

$1+1+3+9+27+81+242 = 364$ pièces (chiffre singulier),

et ainsi de suite :

– que, sous une forme algébrique, la vraie formule, cherchée plus haut, de n sera telle que :

$$n = 1+1+3+3^2+3^3+\dots+(3^{n-1}-1)$$

ou bien :

$$n = 1+3+3^2+3^3+\dots+3^{n-1},$$

où l'on voit que chaque nombre N , correspondant à un nombre n de pesées, s'obtient en multipliant le nombre N' , correspondant à $(n-1)$ pesées, par 3 et en ajoutant une unité à ce produit.

Cette formule exprime avec une évidence parfaite la puissance tripartitrice de la balance à partir de la deuxième pesée, et comme telle nous manifeste par son seul aspect que les opérations ont été ordonnées de façon qu'elles combleront tout le champ numérique offert à cette puissance.

Cette confirmation est spécialement importante pour les premiers nombres de la série, en ce qu'elle démontre leur adéquation à la forme logique de la pesée, et particulièrement pour le nombre treize, pour autant que l'apparent artifice des opérations qui nous l'on fait déterminer, pouvait nous laisser dans le doute, soit sur ce qu'un nouveau joint permît de le dépasser, soit sur ce qu'il laissât vide une marge fractionnelle sous la dépendance de quelque discontinuité irréductible dans l'arrangement d'opérations d'aspect dissymétrique.

Le sens du nombre treize

Dès lors le nombre treize montre son sens comme exprimant la position par-trois-et-un, – et non pas certes parce qu'il s'écrit avec ces deux chiffres : ce n'est là que pure coïncidence, car cette valeur lui appartient indépendamment de sa référence au système décimal. Elle tient à ce que treize représentant la collection que déterminent trois pesées, la position *par-trois-et-un* exige pour son développement trois épreuves :

une première pour pouvoir fournir l'individu épuré de la suspicion, la seconde qui divise la suspicion entre les individus qu'elle inclut, une troisième qui les discrimine après la *rotation triple*. (Ceci à la différence de l'opération du *tri* qui n'en exige que deux).

La forme logique de la suspicion

Mais à la lumière de la formule de N , nous pouvons encore avancer dans la compréhension de la position *par-trois-et-un* comme forme logique, – en même temps que démontrer que dans notre problème, la donnée, quoique contingente, n'est pas arbitraire.

Si le sens de ce problème se rapporte à la logique de la collection, où il manifeste la forme originale que nous désignons du terme de suspicion, c'est que la norme à laquelle se rapporte la différence ambiguë qu'il suppose, n'est pas une norme spécifiée ni spécifiante, elle n'est que relation d'individu à individu dans la collection, – référence non à l'espèce, mais à l'uniforme.

C'est ce qu'on met en évidence, si, restant donné que l'individu porteur de la différence ambiguë est unique, on supprime la donnée de son existence dans la collection, pour la remplacer par l'appoint d'un individu étalon, donné hors de la collection.

On peut être alors surpris de constater que rien strictement n'est changé dans les formes, ni dans les chiffres, que déterminera la nouvelle donnée appliquée à notre problème.

Certes ici les pièces devant être éprouvées jusqu'à la dernière, aucune ne pourra être tenue pour mauvaise en position de résidu externe à la dernière pesée, et la portée de cette pesée en sera diminuée d'une unité. Mais la pièce-étalon, pour ce fait que nous pourrons en disposer au départ, nous permettra d'introduire la position *par-trois-et-un* dès la première pesée et accroîtra d'une unité le groupe inclus dans celle-ci. Or la donnée de cette pièce, qui paraît d'un si grand prix à notre intuition formée à la logique classificatoire, n'aura absolument aucun autre effet.

En quoi se manifeste que l'uniformité des objets de la donnée dans notre problème, ne constitue pas une classe, et que *chaque pièce doit être pesée individuellement*.

Quel que soit en effet le nombre des individus en cause dans notre problème, le cas exige d'être ramené à ce que révèle la pesée *unique* : à la notion absolue de la différence, racine de la forme de la suspicion.

Cette référence de l'individu à chacun de tous les autres est l'exigence fondamentale de la logique de la collection, et notre exemple démontre qu'elle est loin d'être impensable.

La balance du jugement dernier

Pour l'exprimer dans le registre d'un rêve qui hante les hommes, celui du Jugement dernier, nous indiquerons qu'à fixer à mille milliards le nombre des êtres qu'impliquerait cette grandiose manifestation, et sa perspective ne pouvant être conçue que de l'âme en tant qu'unique, la mise à l'épreuve de l'un par tous les autres selon la pure ambiguïté de la pesée que nous représentent les figures traditionnelles, s'effectuerait très au large en 26 coups, et qu'ainsi la cérémonie n'aurait nulle raison de traîner en longueur.

Nous dédions cet apologue à ceux pour qui la -synthèse du particulier et de l'universel a un sens politique concret. Pour les autres, qu'ils s'essaient à appliquer à l'histoire de notre époque les formes que nous avons démontrées ici.

Le phénomène du nombre et le retour à la logique

En cherchant à nouveau dans les nombres une fonction génératrice pour le phénomène, nous paraissions retourner à d'antiques spéculations que leur caractère approximatif a fait rejeter par la pensée moderne. C'est qu'il nous paraît justement que le moment soit venu de retrouver cette valeur phénoménologique, à condition d'en pousser à l'extrême rigueur l'analyse. Sans doute y apparaîtra-t-il des singularités qui, pour n'être pas sans analogie de style avec celles qui se manifestent dans la physique, voire dans la peinture ou dans le nouveau style des échecs, déconcerteront les esprits, là où leur formation n'est qu'habitude, en leur donnant le sentiment d'une rupture d'harmonie, qui irait à dissoudre les principes. Si précisément nous suggérons qu'il faille opérer un retour à la logique, c'est pour en retrouver la base, solide comme le roc, et non moins implacable, quand elle entre en mouvement.

JACQUES LACAN.

Intervention sur l'exposé de A. Borel « Le symptôme mental. Valeur et signification » en janvier 1946, Groupe de l'Évolution Psychiatrique, paru dans l'Évolution Psychiatrique, 1947, fascicule I pages 117 à 122.

(117) Dr BONHOMME (Président) félicite le conférencier et ouvre la discussion.

Dr LACAN. – Je félicite M. Borel de son intéressante conférence. Mais sur certains points je poserai quelques questions et même je me trouverai en opposition avec lui. Cela est dû aux difficultés que soulève le sujet. Je ne ferai pas de remarques pour le moment à propos des conceptions de M. Ey qui ont été rappelées au cours de cette conférence. Parmi les objections que je ferai à M. Borel, je commencerai par le caractère « *totalitaire* » du symptôme psychiatrique opposé au caractère limité, partiel du syndrome neurologique. Est-ce là quelque chose qui soit spécifique du symptôme psychiatrique ? Il me suffira de me référer aux travaux actuels sur l'aphasie pour répondre négativement. Devons-nous intégrer l'aphasie dans la neurologie ou la psychiatrie ? On remarquera l'importance de l'accent mis sur la Neurologie dans les phénomènes de compensation jusque dans les troubles sensitifs. D'où résulte une grande difficulté à considérer la Neurologie uniquement comme un phénomène de « Trou », de manque. *La variabilité* ? Il ne me semble pas que ce soit un caractère valable. On n'a pas parlé de la sclérose en plaques qui en fournirait un exemple. On pourrait insister sur la fixité, le figeage qui caractérise le psychiatrique par rapport au psychologique. À un moment Borel a parlé de « phénomène mental de l'ordre uniquement psychologique ». Ces deux termes ne sont absolument pas synonymes. Souvent le phénomène mental n'a rien à voir avec la subjectivité et il peut être décrit en termes behavioristes. Le phénomène du détour chez le chien est un phénomène absolument mental.

C'est donc sur le point majeur de sa conférence que je m'opposerai le plus à Borel, à savoir sur la question de l'ineffable qui peut faire l'objet d'une conférence clinique, mais qui sur le plan des dissociations que nous cherchons à faire, est insuffisant. C'est toute la question du langage qui est posée. Cette question n'est pas spéciale au domaine de la psychiatrie. Le langage est fait pour que les hommes communiquent ⁽¹¹⁸⁾entre eux. Le fait que le langage puisse être accolé à des objets sur lesquels les hommes ont pu se mettre d'accord, c'est-à-dire sur ce qui est objectif, est insuffisant à définir son rôle, car le langage est à même de dépasser ce phénomène. Le caractère *d'ineffable* comme définissant le phénomène psychiatrique nous étonne de la part de M. Borel, psychanalyste. Il y a dans la vie d'un homme normal une quantité d'événements qui ont ce caractère : le phénomène du « coup de foudre » par exemple. Inversement, ce n'est pas parce que nous n'avons pas éprouvé certains phénomènes, les douleurs thalamiques par exemple, que nous ne pouvons pas en parler. Le phénomène de *conflit*, de *lutte*, sur lequel Borel a voulu conclure expose à un glissement dangereux. Ce n'est pas la même chose de dire que les maladies organiques sont des phénomènes de lutte et de dire que cette lutte soit un essai d'intégration des phénomènes morbides psychiatriques. Est-ce à dire que la psychologie normale et la psychologie pathologique soient délimitées par cette notion ? La vie normale a toujours été faite de conflits. Le terme de « vieil homme » a toujours exprimé ce conflit immanent.

Dr MINKOWSKI. – Je félicite M. Borel avec qui je suis d'accord sur la différence entre la Neurologie et la Psychiatrie en ce qui concerne le symptôme. À ce point de vue j'apporterai un complément d'ordre historique. On peut se demander si nous avons en psychiatrie une seule publication qui puisse être considérée comme un équivalent de la découverte du signe de Babinski. En Neurologie on peut faire la découverte d'un symptôme. En psychiatrie, notre symptomatologie a peu varié. La découverte neurologique ne se réduit pas évidemment à celle d'un symptôme, mais l'évolution de la psychiatrie est différente du développement historique de la neurologie. Les choses y ont ampleur beaucoup plus grande. Par exemple l'œuvre de Freud est une grande découverte concernant la vie affective, la vie inconsciente, mais pas celle d'un symptôme. Un autre point est assez important : en neurologie et en médecine la technique d'examen nécessite des instruments (par exemple, le marteau à réflexe...). En

psychiatrie on a recours au contact immédiat avec le malade car les « tests » n'ont pas le même caractère que les instruments dont je viens de parler. En général, la notion de symptôme est beaucoup plus floue en psychiatrie qu'en neurologie. Du fait que le symptôme touche de beaucoup plus près la personnalité humaine, nous formons un adjectif qui caractérise ⁽¹¹⁹⁾le sujet qui le présente : nous disons un persécuté, un halluciné, un anxieux. En neurologie ou en médecine générale on pourra dire un hémiparétique, un cardiaque mais on n'ira pas aussi loin. Il ne faut pas oublier que la psychiatrie procède de la notion d'aliénation mentale vieille comme le monde. Bien que dans l'ensemble je sois d'accord avec M. Borel, je serai plus réservé sur la manière dont il envisage l'opposition entre la psychologie et la psychiatrie et sur sa théorie générale du trouble mental. Cette notion d'introspection et cette unité du moi et de la psychologie est une théorie ancienne sujette à caution et qui doit non pas faire tout simplement place au behaviorisme, mais tenir compte de ce que le fait psychique se situe toujours entre le Moi et le Toi, qu'il a toujours un certain intérêt pour autrui et que dans les faits essentiels de la vie psychique je me sens toujours comme le reflet de quelque chose de plus général que moi. En ce qui concerne la conception générale, nous devons faire des réserves sur cette symptomatologie psychiatrique. Il y a entre les symptômes des différences de valeur. On ne peut situer sur le même plan les hallucinations, l'indifférence affective, la cénestopathie. Si encore on veut mettre l'accent sur la cénestopathie on s'aperçoit que les malades parlent, en effet, d'une sensation peu coutumière, mais qu'il y a toujours un trouble mental particulier et qui est constitué par la richesse d'expression dont dispose le malade et qui dépasse de beaucoup le terme que nous employons. En dehors de l'ineffable, il y a, dans l'expression même, un trouble qui intervient.

Dr LACAN. — Je prends la parole sur un point souligné par M. Minkowski et qui me paraît important relativement à cette question de l'ineffable, dont se dégage une notion divergente suivant qu'elle est maniée par M. Borel ou par M. Minkowski. Une chose me semble frappante : c'est la latitude, les moyens que le langage laisse pour s'exprimer au délirant même le plus éloigné de nous et c'est aussi comment le malade arrive à trouver dans le langage ce qui nous donne le sentiment de la direction dans laquelle il s'oriente. Je pense à un cas d'automatisme mental que j'ai approfondi récemment. Il est frappant de voir comment les malades peuvent arriver à livrer des expériences internes, qu'on peut comprendre. Ce n'est pas plus étonnant que ce que nous pouvons éprouver à la lecture des mystiques, par exemple. Il me semble que je dis là quelque chose d'assez banal. Dans l'ordre de ce qui est de ces réalités intérieures le langage semble fait pour les ⁽¹²⁰⁾exprimer. Peut-être le langage fait-il partie de ces « objets internes ». L'analogie des métaphores « haut, bas, subtil », est sans doute due à ce qu'on a employé les mots s'appliquant à une même réalité. Je m'inscris contre la thèse de Blondel concernant la « conscience morbide impénétrable ». Il me semble que sa génération a donné une importance excessive à la notion de « cénesthésie », qui n'a que la valeur d'une explication purement verbale et qu'il y a plus d'intérêt à s'attacher à la notion de « structure » et peut-être de « connaissance morbide ». Je parlerai volontiers de « connaissance paranoïaque ».

Dr CEILLIER. — Je me sens près de la thèse de Borel que j'approuve. Sur sa distinction entre le symptôme neurologique et le symptôme psychiatrique je suis tout à fait d'accord. Par contre je ne le suivrai pas en ce qui concerne son critère du pathologique. L'ineffable existe pour chacun de nous. Il y a un fossé profond en ce que je ressens et ce que j'exprime. Cet ineffable existe en nous. Il est fréquent chez les aliénés en particulier dans les psychoses déréalistes. Je ne crois pas que ces sentiments d'ineffable et de lutte soient des critères du pathologique. Cette lutte est en nous. J'ai l'impression qu'il y a, au contraire, beaucoup plus de malades qui ne luttent pas. L'idée que le symptôme psychiatrique est totalitaire me paraît une chose évidente.

Dr CENAC. — Cette question du langage est très importante. Je dirai à M. Borel qu'il nous a montré les premiers moments de la maladie mentale : les symptômes aigus. Je suis de l'avis de M. Lacan en ce qui concerne cette richesse verbale permettant d'exprimer nos expériences internes mais les malades se servent de métaphores.

Dr LACAN. — Les métaphores font partie du langage.

Dr CENAC. — Je m'intéresse particulièrement aux processus de guérison et je me demande quel est leur retentissement sur le langage. Ce qui frappe c'est son caractère « assératif » ou « assertif », le malade

procédant en effet par « assertions ». Au stade de chronicité, les sensations disparaissent ; le délire persiste sous cette forme assertive, c'est-à-dire purement verbale. Prenons par exemple le cas du syndrome de Cotard. Arrivé à un certain moment il se cristallise dans un délire purement verbal. Il y a une dissociation entre le comportement des malades et leur langage. C'est une attitude, disait Seglas.

Dr LACAN. — Mais la formulation verbale ne suffit pas à construire un délire de Cotard. Le délire exprime une structure mentale particulière irréductible à une simple formule ou attitude verbale.

(121)Dr SENGES. — Je me suis souvent demandé naturellement quel était le plan de clivage entre la Neurologie et la Psychiatrie. Là où le trouble s'inscrit dans le système nerveux est la Neurologie, là où existe un trouble du comportement est la Psychiatrie. On pénètre dans le domaine psychiatrique avec le langage. Le « psychologique » se caractérise par l'intervention du « je » social, c'est-à-dire en fin de compte par le langage. Le malade mental est malade dans sa sociabilité qui traduit son trouble par le langage. Il traduit des troubles plus profonds que le langage comme on vient de le souligner et c'est au psychiatre de pénétrer par delà le langage le trouble.

Dr AJURIAGUERRA. — On m'excusera d'intervenir non point tant pour commenter la conférence de M. Borel que pour revenir à celle de M. Ey. Je m'oppose au néo-jacksonisme qui entend séparer la Neurologie de la Psychiatrie et je m'y oppose au nom du jacksonisme. La conception de Jackson ne comporte pas du tout nécessairement une telle conception des rapports de la Neurologie et de la Psychiatrie. Il n'y a dans la théorie jacksonienne place que pour une série de fonctions et de troubles et tous sont globaux. Il n'y a rien d'élémentaire dans l'organisme. Le réflexe est lui-même une synthèse. Et que dirons-nous du langage et de l'aphasie que Jackson a précisément tant étudié du point de vue de sa structure dynamique. La marche n'est pas un phénomène isolé non plus. Le tremblement a été longtemps considéré comme une névrose à cause de sa sensibilité aux variations psychologiques. Enfin, on a toujours l'impression quand on entend M. Ey qu'il passe à un moment donné sur un autre plan, le psychique mais où commence-t-il ?

Dr HENRI. EY. — Je serai très bref m'étant suffisamment expliqué sur tous les points à discussion soit à Bonneval soit dans ma conférence du mois dernier. Voyez à quelles discussions et à quelle obscurité on aboutit dès que l'on veut saisir l'essence d'une différence que tout *le monde sent* dès que l'on renonce à accepter la différence structurale que j'ai établie et proposée entre le trouble neurologique *relativement* partiel et instrumental et le trouble symptomatique global et apical. Ni le critère du langage, ni celui de la localisation anatomique ni celui du social ne parviennent à rendre compte de cette distinction. Faut-il alors dire avec J. de Ajuriaguerra qu'il n'y a pas à faire de distinction ? Au nom d'un principe à coup sûr métaphysique, le monisme, devons-nous rejeter ce qui apparaît dans les faits ? Au nom de Jackson (122)devons-nous renoncer à pénétrer dans la conception théorique du Jacksonisme et à *l'exploiter* ? Peut-être serais-je prêt à tous ces renoncements si je voyais clairement ce que j'y gagnerais en largeur d'hypothèse et de compréhension mais ce que m'offre J. de Ajuriaguerra me paraît à cet égard conduire directement à la confusion.

Quant à l'apparition du psychisme comme un « deus ex machina » je renvoie mon contradicteur à la lecture réfléchie de ma conférence du mois dernier.

Dr LACAN. — Je suis de l'avis de M. J. de Ajuriaguerra. Cependant le reproche qu'il fait à M. Ey à propos de la synthèse à tous les niveaux ne me paraît pas justifié. On a évidemment grand mal à assigner des limites à ce « progrès ». Si j'avais à prendre parti dans cette question du symptôme psychiatrique et neurologique je dirais qu'il y a trois critères du symptômes psychiatrique : 1°) son *dramatisme*, son insertion dans le drame humain : une entorse au poignet chez un pianiste la veille d'un concert est psychiatrique ; 2°) sa *signification*, une grossesse nerveuse est psychiatrique ; 3°) sa valorisation ; une revendication injustifiée est psychiatrique.

Dr HENRI EY. — Ce n'est pas avec de tels critères que l'on résoudra la question. Quant à l'accord entre M. Lacan et M. J. de Ajuriaguerra j'attendrai pour m'en féliciter d'en être assuré, sachant tout ce qui les sépare.

Dr MALE. — Il est bien difficile de ne pas voir que le phénomène neurologique apparaît comme une réaction de la totalité.

Dr MINKOWSKI. – La notion, si élémentaire, d'atome est évidemment insoutenable en psychologie et en biologie.

Dr HENRI EY. – Voilà pourquoi pour moi le phénomène neurologique n'est pas un atome, mécanique et inerte, mais un fragment désintégré de l'activité fonctionnelle impliquée et intégrée dans nos opérations supérieures. À ce titre la Neurologie se prête davantage que la Psychiatrie à être « mécanisée ».

Dr J. de AJURIAGUERRA. – Ce n'est pas mon avis...

Lettre inédite.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher ami,

Un voyage à Londres m'ayant fait absent quand vous vous êtes mariés – une folie d'occupations qui a suivi comme chaque fois que je reviens – la psychasthénie épistolaire –, mais certes pas l'indifférence – pour expliquer que j'attends les jours de la « bonne-année » pour vous féliciter tous deux avec toute mon affection de vous être ainsi noués.

Est-il trop tard dans les étapes de nos vies pour que nous puissions espérer après ces cinq ans de rétraction reprendre de nous répondre ?

Vous savez, cher Alquié, que vous êtes l'un de ceux que j'aimerais le plus de voir. Voulez-vous m'aider à rompre un certain charme de solitude (sociale, entendez-le) dont je me sens un peu le prisonnier maintenant ?

Mon article de Logique dans le numéro où nous avons tous deux collaboré, qu'est-ce qu'il vous dit ? Je vous dirai les réactions de la Sorbonne. Elles sont pour le moins aussi curieuses que celles autrefois du « Collège de Sociologie » (citées en note). Croyez-moi votre fidèle à tous deux,

J. Lacan

Ce 10 janvier 1946

Intervention sur l'exposé du Dr Gaston Ferdière « Intérêt psychologique et psychopathologique des comptines et formulettes de l'enfance » en mai 1946, Groupe de l'Évolution Psychiatrique, paru dans l'Évolution Psychiatrique, 1947, fascicule III, pp. 61-63.

⁽⁶¹⁾ Discussion :

D^R NACHT – M. Ferdière a rappelé que pour Jung, la richesse de la vie inconsciente, se traduit dans ses fantasmes. Mais en réalité, Freud l'avait déjà montré dans tous ses travaux. – Il est particulièrement frappant d'observer combien ces formulettes sont riches en expressions sadiques et agressives. On y saisit à quel point, l'enfant placé sous le signe de la mentalité primitive, vit tout le processus de la pensée propitiatoire, et la mentalité de l'obsédé qui use si fréquemment de formules rituelles, nous apparaît comme une régression vers la pensée infantile. Le « mot-valise » est également caractéristique de cette pensée ; on le voit contenir tous ses sens à la fois (usages, objets, personnages).

[...]

D^R LACAN – Quant au débat qui vient de s'instituer, il m'apparaît ⁽⁶²⁾qu'il y a une originalité propre de la création infantile des fantasmes et même s'il n'y a pas de clan, on peut retrouver une formation folklorique. Pour ce qui est de l'exemple du grand-père et de la cheminée, il y a un rappel très saisissant des rites funéraires, qui ne peut se situer simplement sur le plan de l'agressivité. – Je me demande jusqu'à quel point se peuvent lier l'humour et les comptines. Celles-ci paraissent ressortir à un mode de production, dans lequel l'humour se trouve fort peu engagé. Si Lewis Carroll a fait l'usage que l'on connaît du « mot-valise », cela ne veut en rien signifier que l'emploi de ce procédé soit typiquement humoristique. L'humour est une forme d'esprit très élevée, qui se manifeste typiquement chez l'adulte ; l'humour de Kierkegaard ou de Jarry n'apparaît pas chez l'enfant. Rien moins qu'humoristique a pu m'apparaître chez un débile ce qui n'a été humour que chez moi. Venu me consulter pour des difficultés sexuelles aisément améliorées par quelques efforts psychothérapeutiques, il me racontait qu'ayant rencontré dans un train une femme, et lui ayant donné rendez-vous, celle-ci ne vint pas : c'était déclara-t-il « une femme de non-recevoir ».

[...]

D^R FERDIÈRE – [...] M. Lacan a été frappé par la comptine évoquant les rites funéraires (je l'étudie tout spécialement dans mon travail sur *la mort dans les comptines*). Je lui signale dans les formulettes le rôle joué par le loup, ancienne divinité chthonienne. Quant à son opinion sur l'humour, je m'étonne de la trouver si éloignée de l'orthodoxie freudienne.

« *Propos sur la causalité psychique* » fut prononcé aux Journées Psychiatriques à Bonneval le 28 septembre 1946 et paru dans *l'Evolution Psychiatrique*, 1947, fascicule I, pp 123-165 (sans l'allocution de clôture). Cette première version est ici proposée.

(123) PREMIERE PARTIE

CRITIQUE D'UNE THÉORIE ORGANICISTE
DE LA FOLIE, L'ORGANO-DYNAMISME D'HENRI EY

Invité par notre hôte⁴⁶ il y a déjà trois ans à m'expliquer devant vous sur la causalité psychique, je suis mis dans une position double. Je suis appelé à formuler une position radicale du problème : celle qu'on suppose être la mienne et qui l'est en effet. Et je dois le faire dans un débat parvenu à un degré d'élaboration où je n'ai point concouru. Je pense répondre à votre attente en visant sur ces deux faces à être direct, sans que personne puisse exiger que je sois complet.

Je me suis éloigné pendant plusieurs années de tout propos de m'exprimer. L'humiliation de notre temps, sous les ennemis de l'être humain, m'en détournait, et je me suis abandonné après Fontenelle à ce fantasme d'avoir la main pleine de vérités pour mieux⁽¹²⁴⁾ la refermer sur elles. J'en confesse le ridicule, parce qu'il marque les limites d'un être au moment où il va porter témoignage. Faut-il dénoncer là quelque défaillance à ce qu'exige de nous le mouvement du monde, si de nouveau me fut proposée la parole, au moment même où s'avéra pour les moins clairvoyants qu'une fois encore l'infatuation de la puissance n'avait fait que servir la ruse de la Raison ? Je vous laisse de juger ce qu'en peut pâtir ma recherche.

Du moins ne pensé-je point manquer aux exigences de la vérité, en me réjouissant qu'ici elle puisse être défendue dans les formes courtoises d'un tournoi de la parole.

C'est pourquoi je m'inclinerai d'abord devant un effort de pensée et d'enseignement qui est l'honneur d'une vie et le fondement d'une œuvre, et si je rappelle à notre ami Henri Ey que par nos soutenance théoriques premières, nous sommes entrés ensemble du même côté de la lice, ce n'est pas seulement pour m'étonner de nous retrouver si opposés aujourd'hui.

À vrai dire, dès la publication, dans *l'Encéphale* de 1936, de son beau travail en collaboration avec notre cher Julien Rouart, *l'Essai d'application des principes de Jackson à une conception dynamique de la neuro-psychiatrie*, je constatais – mon exemplaire en porte la trace d'un crayon multicolore dont le hasard m'a privé depuis – tout ce qui le rapprochait et devait la rendre toujours plus proche d'une doctrine du trouble mental que je crois incomplète et fautive et qui se désigne elle-même en psychiatrie sous le nom d'organicisme.

En toute rigueur l'organo-dynamisme de Henri Ey s'inclut valablement dans cette doctrine par le seul fait qu'il ne peut rapporter la genèse du trouble mental en tant que tel, qu'il soit fonctionnel ou lésionnel dans sa nature, global ou partiel dans sa manifestation, et aussi dynamique qu'on le suppose dans son ressort, à rien d'autre qu'au jeu des appareils constitués dans l'étendue intérieure au tégument du corps. Le point crucial, à mon point de vue, est que ce jeu, aussi énergétique et intégrant qu'on le conçoive, repose toujours en dernière analyse sur une interaction moléculaire dans le mode de l'étendue « partes extra partes » où se construit la physique classique, je veux dire dans ce mode, qui permet d'exprimer cette interaction sous la forme d'un rapport de fonction à variable, lequel constitue son déterminisme.

⁴⁶ Cette conférence a été prononcée le 28 septembre 1946 aux Journées Psychiatriques à Bonneval. J'avais mis à l'ordre du jour de ces « Journées » le thème de « la Psychogenèse ». Les rapports de J. Lacan, J. Rouart, L. Bonnafé et S. Follin ainsi que mon exposé et la discussion qui les ont suivis paraîtront en 1947 sous le titre : « La Psychogenèse et troubles psychiques ». Le rapport que nous publions ici, a ouvert notre réunion. (Henri Ey).

⁽¹²⁵⁾L'organicisme va s'enrichissant des conceptions mécanistes aux dynamistes et même aux gestaltistes, et la conception empruntée par Henri Ey à Jackson prête, certes à cet enrichissement, à quoi sa discussion même a contribué : il ne sort pas des limites que je viens de définir ; et c'est ce qui, de mon point de vue, rend sa différence négligeable avec la position de mon maître Clérambault ou de Mr. Guiraud, – étant précisé que la position de ces deux auteurs a révélé une valeur psychiatrique qui me paraît la moins négligeable, on verra en quel sens.

De toute façon, Henri Ey ne peut répudier ce cadre où je l'enferme. Fondé sur une référence cartésienne qu'il a certainement reconnue et dont je le prie de bien ressaisir le sens, ce cadre ne désigne rien d'autre que ce recours à l'évidence de la réalité physique, qui vaut pour lui comme pour nous tous depuis que Descartes l'a fondée sur la notion de l'étendue. Les « fonctions énergétiques », aux termes de Henri Ey, n'y rentrent pas moins que « les fonctions instrumentales⁴⁷ », puisqu'il écrit « qu'il y a non seulement possibilité mais nécessité de rechercher les conditions chimiques anatomiques, etc., du processus « cérébral générateur, spécifique de la maladie » mentale, ou encore « les lésions qui affaiblissent les processus énergétiques nécessaires au déploiement des fonctions psychiques ».

Ceci va de soi au reste, et je ne fais ici que poser en manière liminaire la frontière que j'entends mettre entre nous.

Ceci posé, je m'attacherai d'abord à une critique de l'organo-dynamisme de Henri Ey, non pour dire que sa conception ne puisse se soutenir, comme notre présence à tous ici le prouve suffisamment, mais pour démontrer dans l'explicitation authentique qu'elle doit tant à la rigueur intellectuelle de son auteur qu'à la qualité dialectique de vos débats, qu'elle n'a pas les caractères de l'idée vraie.

On s'étonnera peut-être que je passe outre à ce tabou philosophique qui frappe la notion du vrai dans l'épistémologie scientifique, ⁽¹²⁶⁾depuis que s'y sont diffusées les thèses spéculatives dites pragmatistes. C'est que vous verrez que la question de la vérité conditionne dans son essence le phénomène de la folie, et qu'à vouloir l'éviter, on châtre ce phénomène de la signification par où je pense vous montrer qu'il tient à l'être même de l'homme.

Pour l'usage critique que j'en ferai à l'instant je resterai près de Descartes en posant la notion du vrai sous la forme célèbre que lui a donnée Spinoza : *Idea vera debet cum suo ideato convenire*. Une idée vraie doit (l'accent est sur ce mot qui a le sens de : c'est sa nécessité propre), doit être en accord avec ce qui est idée par elle.

La doctrine de Henri Ey fait la preuve du contraire, en ceci qu'à mesure de son développement elle présente une contradiction croissante avec son problème originel et permanent.

Ce problème dont c'est le mérite éclatant d'Henri Ey que d'en avoir senti et assumé la portée, c'est celui qui s'inscrit encore aux titres que portent ses productions les plus récentes : le problème des limites de la neurologie et de la psychiatrie, – qui certes n'aurait pas plus d'importance que concernant toute autre spécialité médicale, s'il n'engageait l'originalité propre à l'objet de notre expérience. J'ai nommé la folie : comme je loue Ey d'en maintenir obstinément le terme, avec tout ce qu'il peut présenter de suspect par son antique relent de sacré à ceux qui voudraient le réduire de quelque façon à *l'omnitudo realitatis*.

⁴⁷ On peut lire le dernier exposé actuellement paru des points de vue d'Henri Ey dans la brochure qui donne le rapport présenté par J. de Ajuriaguerra et H. Hécaen aux Journées de Bonneval de 1943 (soit de la session immédiatement antécédente). À ce rapport qui est une critique de sa doctrine, H. Ey, apporte en effet une introduction et une longue réponse. Certaines des citations qui suivront leur sont empruntées. (*Rapports de la Neurologie et de la Psychiatrie*. H. Ey, J. de Ajuriaguerra et H. Hécaen. Hermann édit. 1947. N° 1018 de la collection bien connue. Actualités scientifiques et industrielles). D'autres citations ne se trouvent pourtant que dans des textes dactylographiés où s'est poursuivie une très féconde discussion qui a préparé les Journées de 1945.

Pour parler en termes concrets, y a-t-il rien qui distingue l'aliéné des autres malades, si ce n'est qu'on l'enferme dans un asile, alors qu'on les hospitalise ? Ou encore l'originalité de notre objet est-elle de pratique – sociale – ou de raison – scientifique ?

Il était clair qu'Henri Ey ne pourrait que s'éloigner d'une telle raison, dès lors qu'il l'allait chercher dans les conceptions de Jackson. Car celles-ci, si remarquables qu'elles soient pour leur temps par leurs exigences totalitaires quant aux fonctions de relation de l'organisme, ont pour principe et pour fin de ramener à une échelle commune de dissolutions, troubles neurologiques et troubles psychiatriques. C'est ce qui s'est passé en effet, et quelque subtile orthopédie qu'ait apportée Ey à cette conception, ses élèves *Hécaen*, *Follin* et *Bonnafe* lui démontrent aisément qu'elle ne permet pas de distinguer essentiellement l'aphasie de la démence, l'*algie* fonctionnelle ⁽¹²⁷⁾ de l'hypochondrie, l'hallucinosité des hallucinations, ni même certaine agnosie de tel délire.

Et je lui pose moi-même la question à propos, par exemple, du malade célèbre de *Gelb* et *Goldstein*, dont l'étude a été reprise séparément sous d'autres angles par *Bénary* et par *Hochheimer* : ce malade atteint d'une lésion occipitale détruisant les deux calcarines, présentait autour d'une cécité psychique, des troubles électifs de tout le symbolisme catégoriel, tels qu'une abolition du comportement du montrer en contraste avec la conservation du saisir, – des troubles agnosiques très élevés qu'on doit concevoir comme une asymbolie de tout le champ perceptif, – un déficit de l'appréhension significative en tant que telle, manifesté par l'impossibilité de comprendre l'analogie dans un mouvement direct de l'intelligence, alors qu'il peut la retrouver dans une symétrie verbale, par une singulière « cécité à l'intuition du nombre » (selon le terme d'*Hochheimer*), qui ne l'empêche pas pour autant d'opérer mécaniquement sur eux, par une absorption dans l'actuel, qui le rend incapable de toute assomption du fictif, donc de tout raisonnement abstrait, à plus forte raison lui barre tout accès au spéculatif.

Dissolution vraiment uniforme, et du niveau le plus élevé, qui, notons-le incidemment, retentit jusque dans son fond sur le comportement sexuel, où l'immédiateté du projet se reflète dans la brièveté de l'acte, voire dans sa possibilité d'interruption indifférente.

Ne trouvons-nous pas là le trouble négatif de dissolution globale et apicale à la fois, cependant que l'écart organo-clinique me paraît suffisamment représenté par le contraste entre la lésion localisée à la zone de projection visuelle et l'extension du symptôme à toute la sphère du symbolisme.

Me dira-t-il que le défaut de réaction de la personnalité restante au trouble négatif, est ce qui distingue d'une psychose ce malade évidemment neurologique ? Je lui répondrai qu'il n'en est rien. Car ce malade, au-delà de l'activité professionnelle routinière qu'il a conservée, exprime, par exemple, sa nostalgie des spéculations religieuses et politiques qui lui sont interdites. Dans les épreuves médicales, il arrive à atteindre par la bande certains des objectifs qu'il ne comprend plus, en les mettant « en prise » en quelque sorte mécaniquement, quoique délibérément, sur les comportements demeurés possibles : et plus frappante que la manière dont il parvient ⁽¹²⁸⁾ à fixer sa somatognosie, pour retrouver certains actes du montrer, est la façon dont il s'y prend par tâtonnements avec le stock du langage pour surmonter certains de ses déficits agnosiques. Plus pathétique encore, sa collaboration avec le médecin à l'analyse de ses troubles, quand il fait certaines trouvailles de mots (*Anbaltspunkte*, prises, par exemple) pour nommer certains de ses artifices.

Je le demande donc à Henri Ey : en quoi distingue-t-il ce malade d'un fou ? À charge pour moi, s'il ne m'en donne pas la raison dans son système, que je puisse la lui donner dans le mien.

Que s'il me répond par les *troubles noétiques des dissolutions fonctionnelles*, je lui demanderai en quoi ceux-ci sont différents de ce qu'il appelle *dissolutions globales*.

En fait, c'est bien la réaction de la personnalité qui dans la théorie d'Henry Ey apparaît comme spécifique de la psychose, quoiqu'il en ait. Et c'est ici que cette théorie montre sa contradiction et en même temps sa faiblesse, car à mesure qu'il méconnaît plus

systématiquement toute idée de psychogenèse, au point qu'il avoue quelque part ne même plus pouvoir comprendre ce que cette idée signifie⁴⁸, on le voit alourdir ses exposés d'une description « structurale » toujours plus surchargée de l'activité psychique, où reparait plus paralysante encore la même interne discordance. Comme je vais le montrer en le citant.

Pour critiquer la psychogenèse, nous le voyons la réduire à ces formes d'une idée qu'on réfute d'autant plus facilement qu'on va les chercher chez ses adversaires. J'énumère avec lui : le choc émotionnel – conçu par ses effets physiologiques ; les facteurs réactionnels, – vus dans la perspective constitutionnaliste ; les effets traumatiques inconscients, – en tant qu'ils sont abandonnés selon lui par leurs tenants mêmes ; la suggestion pathogène enfin, en tant (je cite) « que les plus farouches organicistes et neurologues – passons les noms – se réservent cette soupape et admettent à titre d'exceptionnelle évidence une psychogenèse qu'ils expulsent intégralement de tout le reste de la pathologie ».

Je n'ai omis qu'un terme dans la série, la théorie de la régression dans l'inconscient, retenue parmi les plus sérieuses, sans doute parce qu'elle prête au moins apparemment à se réduire, je cite encore, ⁽¹²⁹⁾« à cette atteinte du moi qui se confond encore en dernière analyse avec la notion de dissolution fonctionnelle ». Je retiens cette phrase, répétée sous cent formes dans l'œuvre d'Henri Ey, parce que j'y montrerai la défaillance radicale de sa conception de la psychopathologie.

Ce que je viens d'énumérer résume, nous dit-il, les « faits invoqués » (termes textuels) pour démontrer la psychogenèse. Il est aussi facile pour Ey de remarquer qu'ils sont « plutôt démonstratifs de tout autre chose » qu'à nous de constater qu'une position si aisée ne lui donnera pas d'embarras.

Pourquoi faut-il qu'aussitôt, s'enquérant des tendances doctrinales auxquelles à défaut des faits il faudrait rapporter « une psychogenèse – je le cite – si peu compatible avec les faits psychopathologiques », il croie devoir les faire procéder de Descartes en attribuant à celui-ci un dualisme absolu introduit entre l'organique et le psychique. Pour moi j'ai toujours cru, et Ey dans nos entretiens de jeunesse semblait le savoir aussi, qu'il s'agissait plutôt du dualisme de l'étendue et de la pensée. On s'étonne au contraire qu'Henri Ey ne cherche point appui dans un auteur pour qui la pensée ne saurait errer que pour autant qu'y sont admises les idées confuses que déterminent les passions du corps.

Peut-être en effet vaut-il mieux qu'Henri Ey ne fonde rien sur un tel allié, à qui j'ai l'air d'assez bien me fier. Mais de grâce, qu'après nous avoir produit des psychogénistes cartésiens de la qualité de MM. Babinski, André-Thomas et Lhermitte, il n'identifie pas « l'intuition cartésienne fondamentale » à un parallélisme psycho-physiologique plus digne de Monsieur Taine que de Spinoza. Un tel éloignement des sources nous donnerait à croire l'influence de Jackson encore plus pernicieuse qu'il n'y paraît d'abord.

Le dualisme imputé à Descartes étant honni, nous entrons de plain-pied, avec une « théorie de la vie psychique incompatible avec l'idée d'une psychogenèse des troubles mentaux », dans le dualisme d'Henri Ey qui s'exprime tout dans cette phrase terminale, dont l'accent rend un son si singulièrement passionnel : « les maladies mentales sont des insultes et des entraves à la liberté, elles ne sont pas causées par l'activité libre, c'est-à-dire purement psycho-génétiques ».

Ce dualisme d'Henri Ey me paraît bien plus grave en ce qu'il ⁽¹³⁰⁾ suppose une équivoque insoutenable dans sa pensée. Je me demande en effet si toute son analyse de l'activité psychique ne repose pas sur un jeu de mots entre son libre jeu et sa liberté. Ajoutons-y la clé du mot : déploiement.

Il pose avec Goldstein que « l'intégration, c'est l'être ». Dès lors dans cette intégration il lui faut comprendre non seulement le psychique, mais tout le mouvement de l'esprit et, de synthèses en structures, et de formes en phénomènes, il y implique en effet jusqu'aux problèmes existentiels. J'ai même cru, Dieu me pardonne, relever sous sa plume le terme de

⁴⁸ Cf. loc. cit. p. 14.

« hiérarchisme dialectique », dont l'accouplement conceptuel eut, je crois, laissé rêveur le regretté Pichon lui-même, dont ce n'est pas faire tort à sa mémoire que de dire que l'alphabet même de Hegel lui était resté lettre morte.

Le mouvement d'Henry Ey est entraînant certes, mais on ne le peut suivre longtemps pour la raison qu'on s'aperçoit que la réalité de la vie psychique s'y écrase dans ce nœud, toujours semblable et effectivement toujours le même, qui se resserre toujours plus sûrement autour de la pensée de notre ami, à mesure même de son effort pour s'en délivrer, lui dérobant ensemble par une nécessité révélatrice la vérité du psychisme avec celle de la folie.

Quand Henri Ey commence en effet à définir cette tant merveilleuse activité psychique comme « notre adaptation personnelle à la réalité », je me sens sur le monde des vues si sûres que toutes mes démarches s'y manifestent comme celles d'un prince clairvoyant. Vraiment de quoi ne suis-je capable à ces hauteurs où je règne ? Rien n'est impossible à l'homme, dit le paysan vaudois avec son accent inimitable, ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse. Qu'Henry Ey m'emporte par son art de « trajectoire psychique » en « champ psychique » et m'invite à m'arrêter un instant avec lui pour considérer « la trajectoire dans le champ », je persiste dans mon bonheur, pour la satisfaction d'y reconnaître des formules patentes de celle qui furent les miennes, quand en exorde à ma thèse sur les psychoses paranoïaques, je tentais de définir le phénomène de la personnalité – sans plus m'apercevoir que nous ne tirons pas aux mêmes fins.

Certes, je « tique » un peu à lire que « pour le dualisme » (toujours cartésien je suppose) « l'esprit est un esprit sans existence », me souvenant que le premier jugement de certitude que Descartes fonde sur la conscience qu'a d'elle-même la pensée, est un pur jugement ⁽¹³¹⁾ d'existence : *cogito ergo sum*, – et je m'émeus à cette autre assertion que « pour le matérialisme l'esprit est un épiphénomène », me reportant à cette forme du matérialisme pour laquelle l'esprit immanent à la matière se réalise par son mouvement.

Mais quand, passant à la conférence d'Henry Ey sur la notion de troubles nerveux^{49 50} j'arrive à « ce niveau que caractérise la création d'une causalité proprement psychique », et que j'apprends que « s'y concentre la réalité du Moi » et que par là « est consommée la dualité structurale de la vie psychique, vie de relation entre le Monde et le Moi, qu'anime tout le mouvement dialectique de l'esprit toujours s'évertuant dans l'ordre de l'action comme dans l'ordre théorique à réduire sans jamais y parvenir cette antinomie, ou tout au moins à tenter de concilier et d'accorder les exigences des objets, d'Autrui, du corps, de l'Inconscient et du Sujet conscient », – alors je me réveille et je proteste : le libre jeu de mon activité psychique ne comporte aucunement que je m'évertue si péniblement. Car il n'y a aucune antinomie entre les objets que je perçois et mon corps, dont la perception est justement constituée par un accord avec eux des plus naturels. Mon inconscient me mène le plus tranquillement du monde à des désagréments que je ne songe à aucun degré à lui attribuer, du moins jusqu'à ce que je m'occupe de lui par les moyens raffinés de la psychanalyse. Et tout ceci ne m'empêche pas de me conduire envers autrui avec un égoïsme irréductible, toujours dans la plus sublime inconscience de mon Sujet conscient. Car si je ne tente pas d'atteindre à la sphère enivrante de l'oblativité, chère aux psychanalystes français, ma naïve expérience ne me donnera rien à retordre de ce fil qui, sous le nom d'amour-propre, fut par le génie pervers de La Rochefoucauld détecté dans la trame de tous les sentiments humains, fût-ce dans celui de l'amour.

Vraiment toute cette « activité psychique » m'apparaît alors comme un rêve, et ce peut-il être le rêve d'un médecin qui mille et dix mille fois a pu entendre se dérouler à son oreille cette chaîne bâtarde de destin et d'inertie, de coups de dés et de stupeur, de faux succès et de rencontres méconnues, qui fait le texte courant d'une vie humaine ?

⁴⁹ Loc. cit. page 122.

⁵⁰ Cf. le texte publié dans le présent numéro de cette Revue, voir page 71.

Non, c'est plutôt le rêve du fabricant d'automates, dont Ey ⁽¹³²⁾ savait si bien se gausser avec moi autrefois, me disant joliment que dans toute conception organiciste du psychisme, on retrouve toujours dissimulé « le petit homme qui est dans l'homme », et vigilant à faire répondre la machine.

Ces chutes du niveau de la conscience, ces états hyponoïdes, ces dissolutions physiologiques, qu'est-ce donc d'autre, cher Ey, sinon que le petit homme qui est dans l'homme a mal à la tête, c'est-à-dire mal à l'autre petit homme, sans doute, qu'il a lui-même dans sa tête, et ainsi à l'infini. Car l'antique argument de Polyxène garde sa valeur sous quelque mode qu'on tienne pour donné l'être de l'homme, soit dans son essence comme Idée, soit dans son existence comme organisme.

Ainsi je ne rêve plus, et quand je lis maintenant que « projeté dans une réalité plus spirituelle encore, se constitue le monde des valeurs idéales non plus intégrées, mais infiniment intégrantes : les croyances, l'idéal, le programme vital, les valeurs du jugement logique et de la conscience morale », – je vois fort bien qu'il y a en effet des croyances et un idéal qui s'articulent dans le même psychisme avec un programme vital tout aussi répugnant au regard du jugement logique que de la conscience morale, pour produire un fasciste, voire plus simplement un imbécile ou un filou. Et je conclus que la forme intégrée de ces idéaux n'implique pour eux nulle culmination psychique et que leur action intégrante est sans nul rapport avec leur valeur, – donc que là encore il doit y avoir erreur.

Certes il n'est pas, Mrs, dans mon propos de rabaisser la portée de vos débats, non plus que les résultats auxquels vous êtes parvenus. Pour la difficulté en cause, j'aurais bientôt à rougir de la sous-estimer. En mobilisant Gestaltisme, behaviourisme, termes de structure et phénoménologie pour mettre à l'épreuve l'organo-dynamisme, vous avez montré des ressources de science que je parais négliger pour un recours à des principes, peut-être un peu trop sûrs, et à une ironie, sans doute un peu risquée. C'est qu'il m'a semblé qu'à alléger les termes en balance, je vous aiderais mieux à desserrer le nœud que je dénonçais tout à l'heure. Mais pour y réussir pleinement dans les esprits qu'il étreint, ne faudrait-il pas que ce fût Socrate lui-même qui vînt ici prendre la parole, ou bien plutôt que je vous écoute en silence.

⁽¹³³⁾ Car l'authentique dialectique où vous engagez vos termes et qui donne son style à votre jeune Académie, suffit à garantir la rigueur de votre progrès. J'y prends appui moi-même et m'y sens combien plus à l'aise que dans cette révérence idolâtrique des mots qu'on voit régner ailleurs, et spécialement dans le sérail psychanalytique. Prenez garde pourtant à l'écho que les vôtres peuvent évoquer hors de l'enceinte où votre intention les anima.

L'usage de la parole requiert bien plus de vigilance dans la science de l'homme que partout ailleurs, car il engage là l'être même de son objet.

Toute attitude incertaine à l'endroit de la vérité saura toujours détourner nos termes de leur sens et ces sortes d'abus ne sont jamais innocents.

Vous publiez, – je m'excuse d'évoquer une expérience personnelle –, un article sur l'« Au-delà du principe de réalité⁵¹ », où vous ne vous attaquez à rien de moins qu'au statut de l'objet psychologique, en vous essayant d'abord à poser une phénoménologie de la relation psychanalytique telle qu'elle est vécue entre médecin et malade. Et de l'horizon de votre cercle vous reviennent des considérations sur la « relativité de la réalité », qui vous font prendre en aversion votre propre rubrique.

C'est dans un tel sentiment, je le sais, que le grand esprit de Politzer renonça à l'expression théorique où il aura laissé sa marque ineffaçable, pour se vouer à une action qui devait nous le ravir irréparablement. Car ne perdons pas de vue, en exigeant après lui qu'une psychologie concrète se constitue en science, que nous n'en sommes encore là qu'aux postulations formelles. Je veux dire que nous n'avons encore pu poser la moindre loi où se règle notre efficence.

⁵¹. In *Évolution psychiatrique* – 1936. fasc. III.

C'est au point qu'à entrevoir le sens opératoire des traces qu'a laissées aux parois de ses cavernes l'homme de la préhistoire, il peut nous venir à l'esprit que nous en savons réellement moins que lui sur ce que j'appellerai très intentionnellement la matière psychique. Faute donc de pouvoir comme Deucalion avec des pierres faire des hommes, gardons-nous avec soin de transformer les mots en pierres.

Il serait déjà beau que par une pure menée de l'esprit nous puissions voir se dessiner le concept de l'objet où se fonderait une ⁽¹³⁴⁾psychologie scientifique. C'est la définition d'un tel concept que j'ai toujours déclarée nécessaire, que j'ai annoncée comme prochaine, et qu'à la faveur du problème que vous me proposez, je vais tenter de poursuivre aujourd'hui en m'exposant à mon tour à vos critiques.

DEUXIEME PARTIE

LA CAUSALITÉ ESSENTIELLE DE LA FOLIE

Quoi de plus indiqué à cette fin que de partir de la situation où nous voilà : réunis pour argumenter de la causalité de la folie ? Pourquoi ce privilège ? Y aurait-il dans un fou un intérêt plus grand que dans le cas de *Gelb et Goldstein* que j'évoquais tout à l'heure à grands traits et qui révèle non seulement pour le neurologiste mais pour le philosophe, et sans doute au philosophe plus qu'au neurologiste, une structure constitutive de la connaissance humaine, à savoir ce support que le symbolisme de la pensée trouve dans la perception visuelle, et que j'appellerai avec Husserl un rapport de *Fundierung*, de fondation.

Quelle autre valeur humaine, gît-elle dans la folie ?

Quand je passais ma thèse sur « la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité », un de mes maîtres me pria de formuler ce qu'en somme je m'y étais proposé : « En somme, Monsieur, commençai-je, nous ne pouvons oublier que la folie soit un phénomène de la pensée... ». Je ne dis pas que j'eusse ainsi suffisamment indiqué mon propos : le geste qui m'interrompit avait la fermeté d'un rappel à la pudeur : « Ouais ! et après ? signifiait-il. Passons aux choses sérieuses. Allez-vous donc nous faire des pieds-de-nez ? Ne déshonorons pas cette heure solennelle. *Num dignus eris intrare in nostro docto corpore cum isto voce : pensare !* ». Je fus nonobstant reçu docteur avec les encouragements qu'il convient d'accorder aux esprits primesautiers.

Je reprends donc mon explication à votre usage après quatorze ans, et vous voyez qu'à ce train-là, – si vous ne me prenez pas le flambeau des mains, mais prenez-le donc ! – la définition de l'objet de la psychologie n'ira pas loin, d'ici que je fausse compagnie aux lumières qui éclairent ce monde. Du moins espère-je qu'à ce moment le mouvement du monde leur en aura assez fait voir, à ces lumières ⁽¹³⁵⁾elles-mêmes, pour que nulle parmi elles ne puisse plus trouver dans l'œuvre de Bergson la dilatante synthèse qui a satisfait aux « besoins spirituels » d'une génération, ni rien d'autre qu'un assez curieux recueil d'exercices de ventriloquie métaphysique.

Avant de faire parler les faits, il convient en effet de reconnaître les conditions de sens qui nous les donnent pour tels. C'est pourquoi je pense que le mot d'ordre d'un retour à Descartes ne serait pas superflu.

Pour le phénomène de la folie, s'il ne l'a pas approfondi dans ses Méditations, du moins nous tenons pour révélateur le fait qu'il le rencontre, dès les premiers pas de son départ, d'une inoubliable allégresse, à la conquête de la vérité.

« Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps soient à moi, si ce n'est peut-être que je me compare à certains insensés de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre lorsqu'ils sont tout nus ou qui s'imaginent être des cruches, ou avoir un corps de verre ? Mais, quoi ! ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant si je me réglais sur leurs exemples ».

Et il passe, alors que nous verrons qu'il aurait pu, non sans fruit pour sa recherche, s'arrêter sur ce phénomène de la folie.

Reconsidérons-le donc ensemble selon sa méthode. Et non pas à la façon du maître vénéré qui ne coupait pas seulement les effusions explicatives de ses élèves, – lui pour qui celles des hallucinés étaient un tel scandale qu'il les interrompait ainsi : « Qu'est-ce que vous me racontez-là, mon ami : ça n'est pas vrai, tout ça. Voyons, hein ? ». On peut tirer de cette sorte d'intervention une étincelle de sens : le vrai est « dans le coup », mais en quel point ? – Assurément pour l'usage du mot, on ne peut ici se fier plus à l'esprit du médecin qu'à celui du malade.

Suivons plutôt Henri Ey qui, dans ses premiers travaux comme Descartes dans sa simple phrase, et non pas sans doute à cette époque par une rencontre de hasard, met en valeur le ressort essentiel de la croyance.

Ce phénomène avec son ambiguïté dans l'être humain, avec son trop et son trop peu pour la connaissance, – puisque c'est moins que savoir, mais c'est peut-être plus : affirmer, c'est s'engager, mais ⁽¹³⁶⁾ce n'est pas être sûr –, Ey a admirablement vu qu'il ne pouvait être éliminé du phénomène de l'hallucination et du délire.

Mais l'analyse phénoménologique requiert qu'on ne saute aucun temps et toute précipitation y est fatale. Je dirai que la figure n'y apparaît qu'à une juste accommodation de la pensée. Ici Ey, pour ne pas tomber dans la faute, qu'il reproche aux mécanistes, de délirer avec le malade, va commettre la faute contraire d'inclure trop vite dans le phénomène ce jugement de valeur dont l'exemple comique qui précède, et qu'il goûtait à son prix, eut dû l'avertir que c'était en exclure du même coup toute compréhension. Par une sorte de vertige mental, il résout la notion de croyance qu'il tenait sous son regard dans celle de l'erreur qui va l'absorber comme la goutte d'eau une autre goutte qu'on fait la toucher. Dès lors toute l'opération est manquée. Figé, le phénomène devient objet de jugement, et bientôt objet tout court.

« Où serait l'erreur, s'écrie-t-il, page 170 de son livre *Hallucinations et Délire*⁵² où serait l'erreur, et le délire d'ailleurs, si les malades ne se trompaient pas ! Alors que tout dans leurs assertions, dans leur jugement, nous révèle chez eux l'erreur (interprétations, illusions, etc.) ». Et encore page 176, posant les deux « attitudes possibles » à l'endroit de l'hallucination, il définit ainsi la sienne : « on la considère comme une erreur qu'il faut admettre et expliquer comme telle sans se laisser entraîner par son mirage. Or son mirage entraîne nécessairement si on n'y prend garde, à la fonder sur des phénomènes effectifs et par là à construire des hypothèses neurologiques tout au moins inutiles, car elles n'atteignent pas ce qui fonde le symptôme lui-même : l'erreur et le délire ».

Comment dès lors ne pas s'étonner que, si bien prévenu contre l'entraînement de fonder sur une hypothèse neurologique le « mirage de l'hallucination conçue comme une sensation anormale, » il s'empresse de fonder sur une hypothèse semblable ce qu'il appelle « l'erreur fondamentale » du délire, et que répugnant à juste titre page 168 à faire de l'hallucination comme sensation anormale « un objet placé dans les plis du cerveau », il n'hésite pas à y placer lui-même le phénomène de la croyance délirante, considéré comme phénomène de déficit.

⁽¹³⁷⁾Si haute ainsi que soit la tradition où il se retrouve, c'est là pourtant qu'il a pris la fausse route. Il y eut échappé en s'arrêtant avant ce saut que commande en lui la notion même de la vérité. Or s'il n'y a pas de progrès possible dans la connaissance si cette notion ne le meut, il est dans notre condition, nous le verrons, de risquer toujours de nous perdre par notre mouvement le meilleur.

On peut dire que l'erreur est un déficit au sens qu'a ce mot dans un bilan, mais non pas la croyance elle-même, même si elle nous trompe. Car la croyance peut se fourvoyer au plus haut d'une pensée sans déchéance, comme Ey lui-même en donne à ce moment la preuve.

Quel est donc le phénomène de la croyance délirante ? – Il est, disons-nous, méconnaissance, avec ce que ce terme contient d'antinomie essentielle. Car méconnaître suppose une reconnaissance, comme le manifeste la méconnaissance systématique, où il faut bien admettre que ce qui est nié soit en quelque façon reconnu.

Pour l'appartenance du phénomène au sujet, Ey y insiste, et on ne saurait trop insister sur ce qui va de soi, l'hallucination est une erreur – « pétrie de la pâte de la personnalité du sujet et faite de sa propre activité ». À part les réserves que m'inspirent l'usage des mots pâte et activité, il me paraît clair en effet que dans les sentiments d'influence et d'automatisme, le sujet ne reconnaît pas ses propres productions comme étant siennes.

⁵². Chez Alcan., 1934 dans la petite collection verte.

C'est en quoi nous sommes tous d'accord qu'un fou est un fou. Mais le remarquable n'est-il pas plutôt qu'il ait à en connaître ? et la question, de savoir ce qu'il connaît là de lui sans s'y reconnaître ?

Car un caractère beaucoup plus décisif pour la réalité que le sujet confère à ces phénomènes, que la sensorialité qu'il y éprouve ou la croyance qu'il y attache, c'est que tous, quels qu'ils soient, hallucinations, interprétations, intuitions, et avec quelque extranéité et étrangeté qu'ils soient par lui vécus, ces phénomènes le visent personnellement : ils le dédoublent, lui répondent, lui font écho, lisent en lui, comme il les identifie, les interroge, les provoque et les déchiffre. Et quand tout moyen de les exprimer vient à lui manquer, sa perplexité nous manifeste encore en lui une béance interrogative : c'est-à-dire que la folie est vécue toute dans le registre du sens.

L'intérêt pathétique qu'ainsi elle comporte, donne une première ⁽¹³⁸⁾ réponse à la question par nous proposée de la valeur humaine de son phénomène. Et sa portée métaphysique se révèle en ceci que le phénomène de la folie n'est pas séparable du problème de la signification pour l'être en général, c'est-à-dire du langage pour l'homme.

Aucun linguiste ni aucun philosophe ne saurait plus soutenir en effet une théorie du langage comme d'un système de signes qui doublerait celui des réalités, définies par le commun accord des esprits sains dans des corps sains ; je ne vois guère que Mr. Blondel pour sembler de le croire dans cet ouvrage sur la *Conscience morbide* qui est bien l'élucubration la plus bornée qu'on ait produite tant sur la folie que sur le langage, – et pour buter sur le problème de l'ineffable, comme si le langage ne le posait pas sans la folie.

Le langage de l'homme, cet instrument de son mensonge, est traversé de part en part par le problème de sa vérité :

– soit qu'il la trahisse en tant qu'il est expression – de son hérédité organique dans la phonologie du *flatus vocis*, – des « passions du corps » au sens cartésien, c'est-à-dire de son âme, dans la modulation passionnelle, – de la culture et de l'histoire qui font son humanité, dans le système sémantique qui l'a formé enfant,

– soit qu'il manifeste cette vérité comme intention, en l'ouvrant éternellement sur la question de savoir comment ce qui exprime le mensonge de sa particularité peut arriver à formuler l'universel de sa vérité.

Question où s'inscrit toute l'histoire de la philosophie, des apories platoniciennes de l'essence aux abîmes pascaliens de l'existence –, jusqu'à l'ambiguïté radicale qu'y indique Heidegger pour autant que vérité signifie révélation.

Le mot n'est pas signe, mais nœud de signification. Et que je dise le mot « rideau » par exemple, ce n'est pas seulement par convention désigner l'usage d'un objet que peuvent diversifier de mille manières les intentions sous lesquelles il est perçu par l'ouvrier, par le marchand, par le peintre ou par le psychologue gestaltiste, comme travail, valeur d'échange, physionomie colorée ou structure spatiale. C'est par métaphore un rideau d'arbres ; par calembour les rides et les ris de l'eau, et mon ami Leiris dominant mieux que moi ces jeux glossoliques. C'est par décret la limite de mon domaine ou par occasion l'écran de ma méditation dans la chambre que je partage. C'est par miracle l'espace ouvert sur l'infini, l'inconnu sur le seuil, ⁽¹³⁹⁾ ou le départ dans le matin du solitaire. C'est par hantise le mouvement où se trahit la présence d'Agrippine au Conseil de l'Empire ou le regard de Madame de Chasteller sur le passage de Lucien Leuwen. C'est par méprise Polonius que je frappe : « Un rat ! un rat ! un gros rat ! ». C'est par interjection, à l'entr'acte du drame, le cri de mon impatience ou le mot de ma lassitude. Rideau ! C'est une image enfin du sens en tant que sens, qui pour se découvrir doit être dévoilé.

Ainsi dans le langage se justifient et se dénoncent les attitudes de l'être, parmi lesquels le « bon sens » manifeste bien « la chose du monde la plus répandue », mais non pas au point de se reconnaître chez ceux pour qui là-dessus Descartes est trop facile.

C'est pourquoi dans une anthropologie, où le registre du culturel dans l'homme inclut, comme il se doit, celui du naturel, on pourrait définir concrètement la psychologie comme

le domaine de l'insensé, autrement dit, de tout ce qui fait nœud dans le discours, – comme l'indiquent assez les « mots » de la passion.

Engageons-nous dans cette voie pour étudier les significations de la folie, comme nous y invitent assez les modes originaux qu'y montre le langage : ces allusions verbales, ces relations kabbalistiques, ces jeux d'homonymie, ces calembours, qui ont captivé l'examen d'un *Guiraud*⁵³ – et je dirai : cet accent de singularité dont il nous faut savoir entendre la résonance dans un mot pour détecter le délire, cette transfiguration du terme dans l'intention ineffable, ce figement de l'idée dans le sémantème (qui précisément ici tend à se dégrader en signe), ces hybrides du vocabulaire, ce cancer verbal du néologisme, cet engluement de la syntaxe, cette duplicité de l'énonciation, mais aussi cette cohérence qui équivaut à une logique, cette caractéristique qui, de l'unité d'un style aux stéréotypies, marque chaque forme de délire, c'est tout cela par quoi l'aliéné, par la parole ou par la plume, se communique à nous.

C'est là où doivent se révéler à nous ces structures de sa connaissance, dont il est singulier, mais non pas sans doute de pur accident, que ce soit justement des mécanistes, un *Clérambault*, un *Guiraud*, qui les aient le mieux dessinées. Toute fausse que soit la théorie où ils les ont comprises, elle s'est trouvée accorder remarquablement ⁽¹⁴⁰⁾leur esprit à un phénomène essentiel de ces structures : c'est la sorte d'« anatomie » qui s'y manifeste. La référence même constante de l'analyse d'un *Clérambault* à ce qu'il appelle, d'un terme quelque peu diafoiresque, « l'idéogénique », n'est pas autre chose que cette recherche des limites de la signification. Ainsi paradoxalement vient-il à déployer sous un mode dont la portée unique est de compréhension, ce magnifique éventail de structures qui va des dits « *postulats* » des délires passionnels aux phénomènes dits *basaux* de *l'automatisme mental*.

C'est pourquoi je crois qu'il a fait plus que quiconque pour la thèse psychogénétique, vous verrez en tout cas comment je l'entends.

De *Clérambault* fut mon seul maître dans l'observation des malades, après le très subtil et délicieux *Trénel* que j'eus le tort d'abandonner trop tôt, pour postuler dans les sphères consacrées de l'ignorance enseignante.

Je prétends avoir suivi sa méthode dans l'analyse du cas de psychose paranoïaque qui fait l'objet de ma thèse, cas dont j'ai démontré la structure psychogénétique et désigné l'entité clinique, sous le terme plus ou moins valable de *paranoïa d'auto-punition*.

Cette malade m'avait retenu par la signification brûlante de ses productions écrites, dont la valeur littéraire a frappé beaucoup d'écrivains, de *Fargue* et du cher *Crevel* qui les ont lues avant tous, à *Joë Bousquet*⁵⁴ qui les a aussitôt et admirablement commentées, à *Eluard*⁵⁵ qui en a recueilli plus récemment la « poésie involontaire ».

On sait que le nom d'*Aimée* dont j'ai masqué sa personne est celui de la figure centrale de sa création romanesque.

Si je rassemble les résultats de l'analyse que j'en ai faite, je crois qu'il en ressort déjà une phénoménologie de la folie, complète en ses termes.

Les points de structure qui s'y révèlent comme essentiels⁵⁶, se formulent en effet comme suit :

a) La lignée des persécutrices qui se succèdent dans son histoire ⁽¹⁴¹⁾répète presque sans variation la personnification d'un idéal de malfaisance, contre lequel son besoin d'agression va croissant.

Or non seulement elle a recherché constamment la faveur, et du même coup les sévices, de personnes incarnant ce type, parmi celles qui lui étaient accessibles dans la réalité, – mais elle tend dans sa conduite à réaliser, sans le reconnaître, le mal même qu'elle y dénonce : vanité, froideur et abandon de ses devoirs naturels.

⁵³. Les formes verbales de l'interprétation délirante. *Ann. médico-psychol.* 1921. 1er semestre. pp. 395-412.

⁵⁴. Dans le numéro 1 de la Revue : *14, rue du Dragon* (Éditions Cahiers d'Art).

⁵⁵. Paul Eluard. Poésie involontaire et poésie intentionnelle, plaquette éditée par Seghers (Poésie 42).

⁵⁶. Cf. De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la *personnalité*, 1932, chez Le François.

b) Sa représentation d'elle-même par contre s'exprime en un idéal tout opposé de pureté et de dévouement, qui l'expose en victime aux entreprises de l'être détesté.

c) On remarque en outre une neutralisation de la catégorie sexuelle où elle s'identifie. Cette neutralisation, avouée jusqu'à l'ambiguïté en ses écrits, et peut-être poussée jusqu'à l'inversion imaginative, est cohérente avec le platonisme de l'érotomanie classique qu'elle développe à l'endroit de plusieurs personifications masculines, et avec la prévalence de ses amitiés féminines dans son histoire réelle.

d) Cette histoire est constituée par une lutte indécise pour réaliser une existence commune, tout en n'abandonnant pas des idéaux que nous qualifierons de bovaryques, sans mettre dans ce terme la moindre dépréciation.

Puis une intervention progressive de sa sœur aînée dans sa vie, l'énuclée peu à peu complètement de sa place d'épouse et de mère.

e) Cette intervention l'a déchargée de fait de ses devoirs familiaux.

Mais à mesure qu'elle la « libérait », se déclenchaient et se constituaient les phénomènes de son délire, qui ont atteint leur apogée au moment où, leur incidence même y concourant, elle s'est trouvée tout à fait indépendante.

f) Ces phénomènes sont apparus en une série de poussées que nous avons désignées du terme, que certains ont bien voulu retenir, de *moments féconds* du délire.

Certaines résistances que nous avons pu rencontrer à comprendre dans une thèse psychogénétique leur présentation « élémentaire » nous paraissent se résoudre actuellement dans l'approfondissement que cette thèse a pris chez nous ultérieurement. Comme nous le montrerons tout à l'heure dans la mesure où nous le permettra l'équilibre de cet exposé.

⁽¹⁴²⁾g) Il est à noter que bien que la malade paraisse souffrir de ce que son enfant lui soit soustrait par cette sœur, dont la seule entrevue même pour nous dégageait le mauvais augure, elle se refuse à la considérer comme à elle-même hostile ou seulement néfaste, ni sous ce chef, ni sous aucun autre.

Par contre elle va frapper dans une intention meurtrière la dernière en date des personnes en qui elle a identifié ses persécutrices, et cet acte, après le délai nécessaire à la prise de conscience du dur prix qu'elle le paie dans l'abjection de la prison, a pour effet la chute en elle des croyances et des fantasmes de son délire.

Nous avons cherché ainsi à cerner la psychose dans ses rapports avec la totalité des antécédents biographiques, des intentions avouées ou non de la malade, des motifs enfin, perçus ou non, qui se dégagent de la situation contemporaine de son délire, – soit, comme l'indique le titre de notre thèse, dans ses rapports avec la personnalité.

Il nous semble en ressortir dès l'abord la structure générale de la méconnaissance. Encore faut-il bien l'entendre.

Assurément on peut dire que le fou se croit autre qu'il n'est, comme le retient la phrase sur « ceux qui se croient vêtus d'or et de pourpre » où Descartes se conforme aux plus anecdotiques des histoires de fous, et comme s'en contente l'auteur plein d'autorité à qui le *bovarysme*, accommodé à la mesure de sa sympathie pour les malades, donnait la clé de la paranoïa.

Mais outre que la théorie de Mr. Jules de Gaultier concerne un rapport des plus normaux de la personnalité humaine : ses idéaux, il convient de remarquer que si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins.

Comme le prouvent l'exemple de Louis II de Bavière et de quelques autres personnes royales, et le « bon sens » de tout un chacun, au nom de quoi l'on exige à bon droit des personnes placées dans cette situation « qu'elles jouent bien leur rôle », mais l'on ressent avec gêne l'idée qu'elles « y croient » tout de bon, fût-ce à travers une considération supérieure de leur devoir d'incarner une fonction dans l'ordre du monde, par quoi elles prennent assez bien figure de victimes élues.

Le moment de virage est ici donné par la médiation où l'immédiateté ⁽¹⁴³⁾de l'identification, et pour dire le mot, par l'infatuation du sujet.

Pour me faire entendre, j'évoquerai la sympathique figure du godelureau, né dans l'aisance, qui, comme on dit, « ne se doute de rien », et spécialement pas de ce qu'il doit à cette heureuse fortune. Le bon sens a la coutume de le qualifier selon le cas de « bienheureux innocent » ou de « petit c...tin ». Il « se croit » comme on dit en français : en quoi le génie de la langue met l'accent où il le faut, c'est-à-dire non pas sur l'inadéquation d'un attribut, mais sur un mode du verbe, car le sujet se croit en somme ce qu'il est : un heureux coquin, mais le bon sens lui souhaite *in petto* l'anicroche qui lui révélera qu'il ne l'est pas tant qu'il le croit. Qu'on n'aille pas me dire que je fais de l'esprit, et de la qualité qui se montre dans ce mot que Napoléon était un type qui se croyait Napoléon. Car Napoléon ne se croyait pas du tout Napoléon, pour fort bien savoir par quels moyens Bonaparte avait produit Napoléon, et comment Napoléon, comme le Dieu de Malebranche, en soutenait à chaque instant l'existence. S'il se crut Napoléon, ce fut au moment où Jupiter eut décidé de le perdre, et sa chute accomplie, il occupa ses loisirs à mentir à Las Cases à pages que veux-tu, pour que la postérité crut qu'il s'était cru Napoléon, condition requise pour la convaincre elle-même qu'il avait été vraiment Napoléon.

Ne croyez pas que je m'égare, dans un propos qui ne doit nous porter à rien de moins qu'au cœur de la dialectique de l'être, – car c'est bien en un tel point que se situe la méconnaissance essentielle de la folie, que notre malade manifeste parfaitement.

Cette méconnaissance se révèle dans la révolte, par où le fou veut imposer la loi de son cœur à ce qui lui apparaît comme le désordre du monde, entreprise « insensée », – mais non pas en ce qu'elle est un défaut d'adaptation à la vie, formule qu'on entend couramment dans nos milieux, encore que la moindre réflexion sur notre expérience doive nous en démontrer la déshonorante inanité, – entreprise insensée, dis-je donc, en ceci plutôt que le sujet ne reconnaît pas dans ce désordre du monde la manifestation même de son être actuel, et que ce qu'il ressent comme loi de son cœur, n'est que l'image inversée, autant que virtuelle, de ce même être. Il le méconnaît donc doublement, et précisément pour en dédoubler l'actualité ⁽¹⁴⁴⁾ et la virtualité. Or il ne peut échapper à cette actualité que par cette virtualité. Son être est donc enfermé dans un cercle, sauf à ce qu'il le rompe par quelque violence où, portant son coup contre ce qui lui apparaît comme le désordre, il se frappe lui-même par voie de contre-coup social.

Telle est la formule générale de la folie qu'on trouve dans Hegel⁵⁷, car ne croyez pas que j'innove, encore que j'ai cru devoir prendre soin de vous la présenter sous une forme illustrée. Je dis : formule générale de la folie, en ce sens qu'on peut la voir s'appliquer particulièrement à une quelconque de ces phases, par quoi s'accomplit plus ou moins dans chaque destinée le développement dialectique de l'être humain, et qu'elle s'y réalise toujours comme une stase de l'être dans une identification idéale qui caractérise ce point d'une destinée particulière.

Or, cette identification dont j'ai voulu bien faire sentir tout à l'heure le caractère sans médiation et « infatué », voici qu'elle se démontre comme le rapport de l'être à ce qu'il a de meilleur, puisque cet idéal représente en lui sa liberté.

Pour dire ces choses-là en termes plus galants, je pourrais vous les démontrer par l'exemple auquel Hegel lui-même se reportait en esprit, quand il développait cette analyse dans la *Phénoménologie*⁵⁸ c'est-à-dire, si mon souvenir est bon, en 1806, tout en attendant (ceci soit noté au passage pour être versé à un dossier que je viens d'ouvrir), tout en attendant, dis-je, l'approche de la *Weltseele*, l'Ame du monde, qu'il reconnaissait en Napoléon, aux fins précises de révéler à celui-ci ce qu'il avait l'honneur d'incarner ainsi,

⁵⁷. Cf. La Philosophie de l'esprit. Trad. Véra, parue chez Germer Baillière en 1867 – et la Phénoménologie de l'esprit, ouvrage sur lequel nous revenons plus loin, dont Jean Hyppolite a donné en 1939 une excellente traduction en 2 volumes chez Aubier.

⁵⁸. Les lecteurs français ne pourront plus ignorer cette œuvre après que Jean Hyppolite l'ait mise à leur portée, et de façon à satisfaire les plus difficiles, dans sa thèse qui vient de paraître chez Aubier, et quand auront paru à la N. R. F. les notes au cours que M. Alexandre Kojève lui a consacré pendant cinq ans aux Hautes Études.

bien qu'il parût l'ignorer profondément. L'exemple dont je parle est le personnage de Karl Moor, le héros des Brigands de Schiller, familier à la mémoire de tout Allemand.

Plus accessible à la nôtre et, aussi bien, plus plaisant à mon goût, j'évoquerai l'Alceste de Molière. Non sans faire d'abord la remarque que le fait qu'il n'ait cessé d'être un problème pour nos ⁽¹⁴⁵⁾beaux esprits nourris d'« humanités » depuis son apparition démontre assez ce que ces choses-là que j'agite ici, ne sont point aussi vaines que les dits beaux-esprits voudraient le faire accroire, quand ils les qualifient de pédantesques, moins sans doute pour s'épargner l'effort de les comprendre que les douloureuses conséquences qu'il leur faudrait en tirer pour eux-mêmes de leur société, après qu'ils les auraient comprises.

Tout part de ceci que la « belle âme » d'Alceste exerce sur le bel esprit une fascination à laquelle il ne saurait résister en tant que « nourri d'humanités ». Molière donne-t-il donc raison à la complaisance mondaine de Philinte ? Est-ce là Dieu possible ! s'écrient les uns, tandis que les autres doivent reconnaître, avec les accents désabusés de la sagesse, qu'il faut bien qu'il en soit ainsi au train d'où va le monde.

Je crois que la question n'est pas de la sagesse de Philinte, et la solution peut-être choquerait ces messieurs : c'est qu'Alceste est fou et que Molière le montre comme tel, – très justement en ceci que dans sa belle âme il ne reconnaît pas qu'il concourt lui-même au désordre contre lequel il s'insurge.

Je précise qu'il est fou, non pas pour aimer une femme qui soit coquette ou le trahisse, ce que nos doctes de tout à l'heure rapporteraient sans doute à son inadaptation vitale, – mais pour être pris, sous le pavillon de l'Amour, par le sentiment même qui mène le bal de cet art des mirages où triomphe la belle Célimène : à savoir ce narcissisme des oisifs qui donne la structure psychologique du « monde » à toutes les époques, doublé ici de cet autre narcissisme, qui se manifeste plus spécialement dans certaines par l'idéalisation collective du sentiment amoureux.

Célimène au foyer du miroir et ses adorateurs en un rayonnant pourtour se complaisent au jeu de ces feux. Mais Alceste non moins que tous, car s'il n'en tolère pas les mensonges, c'est seulement que son narcissisme est plus exigeant. Certes il se l'exprime à lui-même sous la forme de la loi du cœur :

Je veux qu'on soit sincère et qu'en homme d'honneur

On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

– Oui, mais quand son cœur parle, il a d'étranges cris. Ainsi quand Philinte l'interroge :

⁽¹⁴⁶⁾*Vous croyez donc être aimé d'elle ?*

– Oui parbleu ! répond-il.

Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

Réplique dont je me demande si de Clérambault ne l'aurait pas reconnue comme tenant plus du délire passionnel que de l'amour.

Et quelque répandu que soit, dit-on, dans la passion le fantasme de l'épreuve d'une déchéance de l'objet aimé, je lui trouve chez Alceste un accent singulier :

Ab ! rien n'est comparable à mon amour extrême,

Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,

Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.

Où, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,

Que vous fussiez réduite en un sort misérable,

Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien...

Avec ce beau vœu et le goût qu'il a pour la chanson : « J'aime mieux ma mie », que ne courtise-t-il la bouquetière ? Mais il ne pourrait pas « montrer à tous », son amour pour la bouquetière, et ceci donne la clef véritable du sentiment qui s'exprime ici : c'est cette passion de démontrer à tous son unicité, fût-ce dans l'isolement de la victime où il trouve au dernier acte sa satisfaction amèrement jubilatoire.

Quant au ressort de la péripétie, il est donné par le mécanisme que, bien plutôt qu'à l'auto-punition, je rapporterais à l'agression suicidaire du narcissisme.

Car ce qui met Alceste hors de lui à l'audition du sonnet d'Oronte, c'est qu'il y reconnaît sa situation, qui n'y est dépeinte que trop exactement pour son ridicule, et, cet imbécile qu'est son rival, lui apparaît comme sa propre image en miroir ; les propos de furieux qu'il tient alors trahissent manifestement qu'il cherche à se frapper lui-même. Aussi bien chaque fois qu'un de leurs contrecoups lui montrera qu'il y est parvenu, il en subira l'effet avec délices.

C'est ici que je relève comme un défaut singulier de la conception d'Henry Ey qu'elle l'éloigne de la signification de l'acte délirant, qu'elle le réduit à tenir pour l'effet contingent d'un manque de contrôle, alors que le problème de la signification de cet acte nous est rappelé sans cesse par les exigences médico-légales qui sont essentielles à la phénoménologie de notre expérience.

⁽¹⁴⁷⁾ Combien là encore va plus loin un Guiraud, mécaniste, quand, dans son article sur les *Meurtres immotivés*⁵⁹, il s'attache à reconnaître que ce n'est rien d'autre que le *kakon* de son propre être, que l'aliéné cherche à atteindre dans l'objet qu'il frappe.

Quittons d'un dernier regard Alceste qui n'a pas fait d'autre victime que lui-même et souhaitons-lui de trouver ce qu'il cherche, à savoir :

*sur la terre, un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur, on ait la liberté,*

pour retenir ce dernier mot. Car ce n'est pas seulement par dérision que l'impeccable rigueur de la comédie classique le fait surgir ici.

La portée du drame qu'elle exprime en effet, ne se mesure pas à l'étroitesse de l'action où elle se noue, et tout comme l'altière démarche de Descartes dans la *Note secrète* où il s'annonce sur le point de monter sur la scène du monde, elle « s'avance masquée ».

J'eusse pu, au lieu d'Alceste, rechercher le jeu de la loi du cœur dans le destin qui conduit le vieux révolutionnaire de 1917 au banc des accusés des procès de Moscou. Mais ce qui se démontre dans l'espace imaginaire du poète, vaut métaphysiquement ce qui se passe de plus sanglant dans le monde, car c'est cela qui dans le monde fait couler le sang.

Ce n'est donc pas que je me détourne du drame social qui domine notre temps. C'est que le jeu de ma marionnette manifesterait mieux à chacun le risque qui le tente, chaque fois qu'il s'agit de la liberté.

Car le risque de la folie se mesure à l'attrait même des identifications, où l'homme engage à la fois sa vérité et son être.

Loin donc que la folie soit le fait contingent des fragilités de son organisme, elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence.

Loin qu'elle soit pour la liberté « une insulte⁶⁰ », elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme une ombre.

Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté.

⁽¹⁴⁸⁾ Et pour rompre ce propos sévère par l'humour de notre jeunesse, il est bien vrai que, comme nous l'avions écrit en une formule lapidaire au mur de notre salle de garde : « Ne devient pas fou qui veut ».

Mais c'est aussi que n'atteint pas qui veut, les risques qui enveloppent la folie.

Un organisme débile, une imagination dérégulée, des conflits dépassant les forces n'y suffisent pas. Il se peut qu'un corps de fer, des identifications puissantes, les complaisances du destin, inscrites dans les astres, mènent plus sûrement à cette séduction de l'être.

Au moins cette conception a-t-elle immédiatement le bénéfice de faire évanouir l'accent problématique que le XIX^e siècle a mis sur la folie des individualités supérieures – et de tarir l'arsenal de coups bas qu'échangent Homais et Bournisien sur la folie des saints ou des héros de la liberté.

⁵⁹. In *Évolution psychiatrique*. Mars 1931. Cf. également Guiraud et Cailleux. Le meurtre immotivé réaction libératrice de la maladie. *Ann. Médico-psych.* nov. 1928.

⁶⁰. *Vide supra*, p. 129.

Car si l'œuvre de Pinel nous a, Dieu merci ! rendus plus humains avec les fous du commun, il faut reconnaître qu'elle n'a pas accru notre respect pour la folie des risques suprêmes.

Au reste Homais et Bournisien représentent une même manifestation de l'être. Mais n'êtes-vous pas frappé qu'on ne rie jamais que du premier ? Je vous défie d'en rendre compte autrement que par la distinction significative que j'ai exprimée plus haut. Car Homais « y croit », tandis que Bournisien, aussi bête mais pas fou, défend sa croyance, et, d'être appuyé sur sa hiérarchie, maintient entre lui et sa vérité cette distance, où il passera accord avec Homais, si celui-ci « devient raisonnable » en reconnaissant la réalité des « besoins spirituels ».

L'ayant donc désarmé en même temps que son adversaire par notre compréhension de la folie, nous recouvrons le droit d'évoquer les voix hallucinatoires de Jeanne d'Arc ou ce qui s'est passé au chemin de Damas, sans qu'on nous mette en demeure de changer pour autant le ton de notre voix réelle, ni de passer nous-mêmes à un état second dans l'exercice de notre jugement.

Parvenu à ce point de mon discours sur la causalité de la folie, ne me faut-il pas prendre souci que le ciel me garde de m'égarer, et m'apercevoir qu'après avoir posé qu'Henry Ey méconnaît la causalité de la folie, et qu'il n'est pas Napoléon, je choie dans ce travers ⁽¹⁴⁹⁾ d'en avancer pour preuve dernière que cette causalité, c'est moi qui la connais, autrement dit que c'est moi qui suis Napoléon.

Je ne crois pas pourtant que tel soit mon propos, car il me semble qu'à veiller à maintenir justes les distances humaines qui constituent notre expérience de la folie, je me suis conformé à la loi qui, à la lettre, en fait exister les apparentes données : faute de quoi le médecin, tel celui qui oppose au fou que ce qu'il ne dit n'est pas vrai, ne divague pas moins que le fou lui-même.

Relisant d'autre part à cette occasion l'observation sur laquelle je me suis appuyé, il me semble pouvoir me rendre ce témoignage que, de quelque façon qu'on en puisse juger les fruits, j'ai conservé pour mon objet le respect qu'il méritait comme personne humaine, comme malade et comme cas.

Enfin je crois qu'à rejeter la causalité de la folie dans cette insondable décision de l'être où il comprend ou méconnaît sa libération, en ce piège du destin qui le trompe sur une liberté qu'il n'a point conquise, je ne formule rien d'autre que la loi de notre devenir, telle que l'exprime la formule antique : *Genoi oios esti*.

Et pour y définir la causalité psychique, je tenterai maintenant d'appréhender le mode de forme et d'action, qui fixe les déterminations de ce drame, autant qu'il me paraît identifiable scientifiquement au concept de *l'imgo*.

TROISIEME PARTIE

LES EFFETS PSYCHIQUES DU MODE IMAGINAIRE

L'histoire du sujet se développe en une série plus ou moins typique *d'identifications idéales* qui représentent les plus purs des phénomènes psychiques en ceci qu'ils révèlent essentiellement la fonction de *l'imgo*. Et nous ne concevons pas le Moi autrement que comme un système central de ces formations, système qu'il faut comprendre comme elles dans sa structure imaginaire et dans sa valeur libidinale.

Sans donc nous attarder à ceux qui, même dans la science, confondent tranquillement le Moi avec l'être du sujet, on peut voir où nous nous séparons de la conception la plus commune, qui identifie le Moi à la synthèse des fonctions de relation de l'organisme, ⁽¹⁵⁰⁾ conception qu'il faut bien dire bâtarde en ceci qu'une synthèse subjective s'y définit en termes objectifs.

On y reconnaît la position d'Henry Ey telle qu'elle s'exprime dans le passage que nous avons relevé plus haut, par cette formule que « l'atteinte du Moi se confond en dernière analyse avec la notion de dissolution fonctionnelle ».

Peut-on la lui reprocher quand le préjugé paralléliste est si fort que Freud lui-même, à l'encontre de tout le mouvement de sa recherche, en est resté le prisonnier et qu'au reste y attenter à son époque eut peut-être équivalu à s'exclure de la communicabilité scientifique.

On sait en effet que Freud identifie le Moi, au « système perception-conscience », que constitue la somme des appareils par quoi l'organisme est adapté au « principe de réalité⁶¹ ».

Si l'on réfléchit au rôle que joue la notion de l'erreur dans la conception de Ey, on voit le lien qui unit l'illusion organiciste à une métapsychologie réaliste. Ce qui ne nous rapproche pas pour autant d'une psychologie concrète.

Aussi bien, encore que les meilleurs esprits dans la psychanalyse requièrent avidement, si nous les en croyons, une théorie du Moi, il y a peu de chance que la place s'en remarque par autre chose que par un trou béant, tant qu'ils ne se résoudront pas à considérer comme caduc ce qui l'est en effet dans l'œuvre d'un maître sans égal.

L'œuvre de M. Merleau-Ponty⁶² démontre pourtant de façon décisive que toute saine phénoménologie, de la perception par exemple, commande qu'on considère l'expérience vécue avant toute objectivation et même avant toute analyse réflexive qui entremêle l'objectivation à l'expérience. Je m'explique : la moindre illusion visuelle manifeste qu'elle s'impose à l'expérience avant que l'observation de la figure partie par partie la corrige ; ce par quoi l'on objective la forme dite réelle. Quand la réflexion nous aura fait reconnaître dans cette forme la catégorie a priori de l'étendue dont la propriété justement est de se présenter « partes extra partes », ⁽¹⁵¹⁾il n'en restera pas moins que c'est l'illusion en elle-même qui nous donne l'action de *Gestalt* qui, ici, est l'objet propre de la psychologie.

C'est pourquoi toutes les considérations sur la synthèse du Moi ne nous dispenseront pas de considérer son phénomène dans le sujet : à savoir tout ce que le sujet comprend sous ce terme et qui n'est pas précisément synthétique, ni seulement exempt de contradiction, comme on le sait depuis Montaigne, mais bien plus encore, depuis que l'expérience freudienne y désigne le lieu même de la *Verneinung* c'est-à-dire du phénomène par quoi le sujet révèle un de ses mouvements par la dénégation même qu'il en apporte et au moment même où il l'apporte. Je souligne qu'il ne s'agit pas d'un désaveu d'appartenance, mais d'une négation formelle : autrement dit d'un phénomène typique de méconnaissance et sous la forme inversée sur laquelle nous avons insisté : forme dont son expression la plus habituelle : – N'allez pas croire que... –, nous livre déjà ce rapport profond avec l'autre en tant que tel, que nous allons mettre en valeur dans le Moi.

Aussi bien l'expérience ne nous démontre-t-elle pas au plus simple regard que rien ne sépare le Moi de ses formes idéales (*Ich Ideal*, où Freud retrouve ses droits) et que tout le limite du côté de l'être qu'il représente, puisque lui échappe presque toute la vie de l'organisme, non seulement pour autant qu'elle en est méconnue le plus normalement, mais qu'il n'a pas à en connaître pour la plus grande part.

Pour la psychologie génétique du Moi, les résultats qu'elle a obtenus nous paraissent d'autant plus valables qu'on les dépouille de tout postulat d'intégration fonctionnelle.

J'en ai moi-même donné la preuve par mon étude des phénomènes caractéristiques de ce que j'ai appelé les *moments féconds* du délire. Poursuivie selon la méthode phénoménologique que je prône ici, cette étude m'a mené à des analyses d'où s'est dégagée ma conception du Moi en un progrès qu'ont pu suivre les auditeurs des conférences et leçons que j'ai faites au cours des années tant à l'Évolution psychiatrique qu'à la Clinique de la Faculté et à l'Institut de psychanalyse, et qui, pour être restées de mon fait inédites, n'en ont pas moins promu le terme, destiné à frapper, de *connaissance paranoïaque*.

⁶¹. Cf. Freud – *Das Ich und das Es* – traduit par Jankélévitch sous le titre : Le Moi et le soi, in *Essais de psychanalyse*, paru chez Payot en 1927.

⁶². Phénoménologie de la perception. Gallimard 1915.

En comprenant sous ce terme une structure fondamentale de ⁽¹⁵²⁾ces phénomènes, j'ai voulu désigner, sinon son équivalence, du moins sa parenté avec une forme de relation au monde d'une portée toute particulière. Il s'agit de la réaction qui, reconnue par les psychiatres, a été généralisée à la psychologie sous le nom de transitivity. Cette réaction, en effet, pour ne s'éliminer jamais complètement du monde de l'homme, dans ses formes les plus idéalisées (dans les relations de rivalité par exemple), se manifeste d'abord comme la matrice et l'*Urbild* du Moi.

On la constate en effet comme dominant de façon significative la phase primordiale où l'enfant prend cette conscience de son individu, que son langage traduit, vous le savez, en troisième personne avant de le faire en première. Charlotte Bühler⁶³, en effet, pour ne citer qu'elle, observant le comportement de l'enfant avec son compagnon de jeu, a reconnu ce transitivity sous la forme saisissante d'une véritable captation par l'image de l'autre.

Ainsi il peut participer dans une entière transe à la chute de son compagnon ou lui imputer aussi bien, sans qu'il s'agisse de mensonge, d'en recevoir le coup qu'il lui porte. Je passe sur la série de ces phénomènes qui vont de l'identification spectaculaire à la suggestion mimétique et à la séduction de prestance. Tous sont compris par cet auteur dans la dialectique qui va de la jalousie (cette jalousie dont saint Augustin entrevoyait déjà de façon fulgurante la valeur initiatrice) aux premières formes de la sympathie. Ils s'inscrivent dans une ambivalence primordiale qui nous apparaît, je l'indique déjà, en miroir, en ce sens que le sujet s'identifie dans son sentiment de Soi à l'image de l'autre et que l'image de l'autre vient à captiver en lui ce sentiment.

Or, cette réaction ne se produit que sous une condition, c'est que la différence d'âge entre les partenaires reste au-dessous d'une certaine limite qui, au début de la phase étudiée, ne saurait dépasser un an d'écart.

Là se manifeste déjà un trait essentiel de l'imago : les effets observables d'une forme au sens le plus large qui ne peut être définie qu'en termes de ressemblance générique, donc qui implique comme primitive une certaine reconnaissance.

⁽¹⁵³⁾On sait que ses effets se manifestent à l'égard du visage humain dès le dixième jour après la naissance, c'est-à-dire à peine apparues les premières réactions visuelles et préalablement à toute autre expérience que celle d'une aveugle succion.

Ainsi, point essentiel, le premier effet qui apparaisse de l'imago chez l'être humain est un effet d'*aliénation* du sujet. C'est dans l'autre que le sujet s'identifie et même s'éprouve tout d'abord. Phénomène qui paraîtra moins surprenant à se souvenir des conditions fondamentalement sociales de l'*Umwelt* humain, – et si l'on évoque l'intuition qui domine toute la spéculation de Hegel.

Le désir même de l'homme se constitue, nous dit-il, sous le signe de la médiation, il est désir de faire reconnaître son désir. Il a pour objet un désir, celui d'autrui, en ce sens que l'homme n'a pas d'objet qui se constitue pour son désir sans quelque médiation, ce qui apparaît dans ses besoins les plus primitifs, en ceci par exemple, que sa nourriture même doit être préparée, – et ce qu'on retrouve dans tout le développement de sa satisfaction à partir du conflit du maître et de l'esclave par toute la dialectique du travail.

Cette dialectique qui est celle de l'être même de l'homme doit réaliser dans une série de crises la synthèse de sa particularité et de son universalité, allant à universaliser cette particularité même.

Ce qui veut dire que dans ce mouvement qui mène l'homme à une conscience de plus en plus adéquate de lui-même, sa liberté se confond avec le développement de sa servitude.

L'*imago* a-t-elle donc cette fonction d'instaurer dans l'être un rapport fondamental de sa réalité à son organisme ? La vie psychique de l'homme nous montre-t-elle sous d'autres formes un semblable phénomène ?

⁶³, Charlotte Bühler. *Soziologische n. psychologische Studien über das erste Lebensjahr*, Iena Fischer 1927.
Voir aussi Elsa Kohler. *Die Persönlichkeit des dreijährigen Kindes*. Leipzig 1926.

Nulle expérience plus que la psychanalyse n'aura contribué à le manifester et cette nécessité de répétition qu'elle montre comme l'effet du complexe, – bien que la doctrine l'exprime dans la notion, inerte et impensable de l'inconscient –, parle assez clairement.

L'habitude et l'oubli sont les signes de l'intégration dans l'organisme d'une relation psychique : toute une situation, pour être devenue au sujet à la fois aussi inconnue et aussi essentielle que son corps, se manifeste normalement en effets homogènes au sentiment qu'il a de son corps.

Le *complexe* d'Edipe s'avère dans l'expérience non seulement ⁽¹⁵⁴⁾ capable de provoquer par ses incidences atypiques tous les effets somatiques de l'hystérie, – mais de constituer normalement le sentiment de la réalité.

Une fonction de puissance et de tempérament à la fois – un impératif non plus aveugle, mais « catégorique », – une personne qui domine et arbitre le déchirement avide et l'ambivalence jalouse qui fondaient les relations premières de l'enfant avec sa mère et avec le rival fraternel, voici ce que le père représente et semble-t-il d'autant plus qu'il est plus « en retrait » des premières appréhensions affectives. Les effets de cette apparition sont exprimés diversement par la doctrine, mais très évidemment ils y apparaissent gauchis par les incidences traumatisantes où l'expérience thérapeutique les a faits d'abord apercevoir. Ils me paraissent pouvoir s'exprimer sous leur forme la plus générale ainsi : la nouvelle image fait « flocler » dans le sujet un monde de personnes qui, en tant qu'elles représentent des noyaux d'autonomie, changent complètement pour lui la structure de la réalité.

Je n'hésite pas à dire qu'on pourra démontrer que cette crise a des résonances physiologiques, – et que, toute purement psychologique qu'elle soit dans son ressort, une certaine « dose d'Edipe » peut être considérée comme ayant l'efficacité humorale de l'absorption d'un médicament désensibilisateur.

Au reste le rôle décisif d'une expérience affective de ce registre pour la constitution du monde de la réalité dans les catégories du temps et de l'espace, est si évident qu'un Bertrand Russell dans son Essai d'inspiration radicalement mécaniste, d'« Analyse de l'Esprit⁶⁴ » ne peut éviter d'admettre dans sa théorie génétique de la perception la fonction de « sentiments de distance », qu'avec le sens du concret propre aux Anglo-Saxons il réfère au « sentiment du respect ».

J'avais relevé ce trait significatif dans ma thèse, quand je m'efforçais de rendre compte de la structure des « phénomènes élémentaires » de la psychose paranoïaque.

Qu'il me suffise de dire que la considération de ceux-ci m'amenait à compléter le catalogue des structures : symbolisme, condensation, et autres que Freud a explicités comme celles, dirai-je, ⁽¹⁵⁵⁾ du *monde imaginaire* ; car j'espère qu'on renoncera bientôt à user du mot inconscient pour désigner ce qui se manifeste dans la conscience.

Je m'apercevais (et pourquoi ne vous demanderais-je pas de vous reporter à mon chapitre⁶⁵ : dans le tâtonnement authentique de sa recherche il a une valeur de témoignage, je m'apercevais, dis-je, dans l'observation même de ma malade qu'il est impossible de situer exactement par l'anamnèse la date et le lieu géographique de certaines intuitions, d'illusions de la mémoire, de ressentiments convictionnels, d'objectivations imaginaires qui ne pouvaient être rapportées qu'au *moment fécond* du délire pris dans son ensemble. J'évoquerai pour me faire comprendre cette chronique et cette photo dont la malade s'était souvenue durant une de ces périodes comme l'ayant frappée quelques mois auparavant dans tel journal et que toute la collection du journal collationnée pendant des mois ne lui avait pas permis de retrouver. Et j'admettais que ces phénomènes sont donnés primitivement comme réminiscences, itérations, séries, jeux de miroir, sans que leur donnée même puisse être située pour le sujet dans l'espace et le temps objectifs d'aucune façon plus précise qu'il n'y peut situer ses rêves.

⁶⁴. Traduit par M. Lefebvre, chez Payot. 1926.

⁶⁵. Ouvr. cité. 2^e partie. chap. II, pp. 202-215 et aussi in chap. IV, § HI. b. pp. 300-306.

Ainsi approchons-nous d'une analyse structurale d'un espace et d'un temps imaginaires et de leurs connexions.

Et revenant à ma connaissance paranoïaque, j'essayais de concevoir la structure en réseau, les relations de participation, les perspectives en enfilade, le palais des mirages, qui règnent dans les limbes de ce monde que l'Edipe fait sombrer dans l'oubli.

J'ai souvent pris position contre la façon hasardeuse dont Freud interprétait sociologiquement la découverte capitale pour l'esprit humain que nous lui devons là. Je pense que le complexe d'Edipe n'est pas apparu avec l'origine de l'homme (si tant est qu'il ne soit pas insensé d'essayer d'en écrire l'histoire), mais à l'orée de l'histoire, de l'histoire « historique », à la limite des cultures « ethnographiques ». Il ne peut évidemment apparaître que dans la forme patriarcale de l'institution familiale, – mais il n'en a pas moins une valeur liminaire incontestable ; je suis convaincu que dans les cultures qui l'excluaient, la fonction devait en être remplie par des ⁽¹⁵⁶⁾expériences initiatiques, comme d'ailleurs l'ethnologie nous le laisse encore aujourd'hui voir, et sa valeur de clôture d'un cycle psychique tient à ce qu'il représente la situation familiale, en tant que par son institution celle-ci marque dans le culturel le recoupement du biologique et du social.

Pourtant la structure propre au monde humain, en tant que comportant l'existence d'objets indépendants du champ actuel des tendances, avec la double possibilité d'usage symbolique et d'usage instrumental, apparaît chez l'homme dès les premières phases du développement. Comment en concevoir la genèse psychologique ?

C'est à la position d'un tel problème que répond ma construction dite « du stade du miroir » – ou comme il vaudrait mieux dire de la *phase du miroir*.

J'en ai fait une communication en forme au congrès de Marienbad en 1936, du moins jusqu'en ce point coïncidant exactement au quatrième top de la dixième minute, où m'interrompit Jones qui présidait le congrès en tant que président de la Société Psychanalytique de Londres, position pour laquelle le qualifiait sans doute le fait que je n'ai jamais pu rencontrer un de ses collègues anglais qu'il n'ait eu à me faire part de quelque trait désagréable de son caractère. Néanmoins les membres du groupe viennois réunis là comme des oiseaux avant la migration imminente, firent à mon exposé un assez chaleureux accueil. Je ne donnai pas mon papier au compte rendu du congrès et vous pourrez en trouver l'essentiel en quelques lignes dans mon article sur la famille paru en 1938 dans l'Encyclopédie Française, – tome de *la vie mentale*⁶⁶.

Mon but est d'y manifester la connexion d'un certain nombre de relations imaginaires fondamentales dans un comportement exemplaire d'une certaine phase du développement.

Ce comportement n'est autre que celui qu'a l'enfant devant son image au miroir dès l'âge de six mois, – si éclatant par sa différence d'avec celui du chimpanzé dont il est loin d'avoir atteint le développement dans l'application instrumentale de l'intelligence.

Ce que j'ai appelé l'assomption triomphante de l'image avec la mimique jubilatoire qui l'accompagne, la complaisance ludique dans le contrôle de l'identification spéculaire, après le repérage ⁽¹⁵⁷⁾expérimental le plus bref de l'inexistence de l'image derrière le miroir, – contrastant avec les phénomènes opposés chez le singe, m'ont paru manifester un de ces faits de captation identificatrice par l'imagen que je cherchais à isoler.

Il se rapportait de la façon la plus directe à cette image de l'être humain que j'avais déjà rencontrée dans l'organisation la plus archaïque de la connaissance humaine.

L'idée a fait son chemin. Elle a rencontré celle d'autres chercheurs, parmi lesquels je citerai Lhermitte dont le livre paru en 1939 rassemblait les trouvailles d'une attention dès longtemps retenue par la singularité et l'autonomie de l'image du corps propre dans le psychisme.

⁶⁶. Encyclopédie française, fondée par A. de Monzie, tome VIII, dirigé par Henri Wallon. Deuxième partie, Section A. La famille, spécialement les pages 8'40-6 à 8'40-11.

Il y a en effet autour de cette image une immense série de phénomènes subjectifs depuis l'illusion des amputés en passant par les hallucinations du double, son apparition onirique et les objectivations délirantes qui s'y rattachent. Mais, le plus important est encore son autonomie comme lieu imaginaire de référence des sensations proprioceptives, qu'on peut manifester dans toutes sortes de phénomènes, dont l'illusion d'Aristote n'est qu'un échantillon.

La *Gestalttheorie* et la phénoménologie ont aussi leur part au dossier de cette image. Et toutes sortes de mirages imaginaires de la psychologie concrète, familiers aux psychanalystes et qui vont des jeux sexuels aux ambiguïtés morales, font qu'on se souvient de mon stade du miroir par la vertu de l'image et l'opération du saint esprit du langage « Tiens, se dit-on, cela fait penser à cette fameuse histoire de Lacan, le stade du miroir. Qu'est-ce qu'il disait donc exactement ? »

À la vérité j'ai poussé un peu plus loin ma conception du sens existentiel du phénomène, en le comprenant dans son rapport avec ce que j'ai appelé la *prématuration de la naissance* chez l'homme, autrement dit l'incomplétude et le « retard » du développement du névraxe pendant les six premiers mois. Phénomènes bien connus des anatomistes et d'ailleurs manifestes, depuis que l'homme existe, dans l'incoordination motrice et équilibratoire du nourrisson, et qui n'est probablement pas sans rapport avec le processus de *fœtalisation* où *Bolk* voit le ressort du développement supérieur des vésicules encéphaliques chez l'homme.

C'est en fonction de ce retard de développement que la maturation ⁽¹⁵⁸⁾précoce de la perception visuelle prend sa valeur d'anticipation fonctionnelle. Il en résulte, d'une part, la prévalence marquée de la structure visuelle dans la reconnaissance, si précoce, nous l'avons vu, de la forme humaine. D'autre part, les chances d'identification à cette forme, si je puis dire, en reçoivent un appoint décisif qui va constituer dans l'homme ce nœud imaginaire absolument essentiel, qu'obscurément et à travers des contradictions doctrinales inextricables la psychanalyse a pourtant admirablement désigné sous le nom de *narcissisme*.

C'est dans ce nœud que gît en effet le rapport de l'image à la tendance suicide que le mythe de Narcisse exprime essentiellement. Cette tendance suicide qui représente à notre avis ce que Freud a cherché à situer dans sa métapsychologie sous le nom d'*instinct de mort* ou encore de *masochisme primordial*, dépend pour nous du fait que la mort de l'homme, bien avant qu'elle se reflète, de façon d'ailleurs toujours si ambiguë, dans sa pensée, et par lui éprouvée dans la phase de misère originelle qu'il vit, du *traumatisme de la naissance* jusqu'à la fin des six premiers mois de *prématuration physiologique*, et qui va retentir ensuite dans le *traumatisme du sevrage*.

C'est un des traits les plus fulgurants de l'intuition de Freud dans l'ordre du monde psychique qu'il ait saisi la valeur révélatrice de ces jeux d'occultation qui sont les premiers jeux de l'enfant⁶⁷. Tout le monde peut les voir et personne n'avait compris avant lui dans leur caractère itératif la répétition libératoire qu'y assume l'enfant de toute séparation ou sevrage en tant que tels.

Grâce à lui nous pouvons les concevoir comme exprimant la première vibration de cette onde stationnaire de renoncements qui va scander l'histoire du développement psychique.

Au départ de ce développement, voici donc liés le Moi primordial comme essentiellement aliéné et le sacrifice primitif comme essentiellement suicidaire :

C'est-à-dire la structure fondamentale de la folie.

Ainsi cette discordance primordiale entre le Moi et l'être serait la note fondamentale qui irait retentir en toute une gamme harmonique ⁽¹⁵⁹⁾à travers les phases de l'histoire psychique dont la fonction serait de la résoudre en la développant.

Toute résolution de cette discordance par une coïncidence illusoire de la réalité avec l'idéal résonnerait jusqu'aux profondeurs du nœud imaginaire de l'agression suicidaire narcissique.

⁶⁷. Dans l'article *Jenseits des Lustprinzips*, in *Essais de psychanalyse*, traduction déjà citée, pp. 18-23.

Encore ce mirage des apparences où les conditions organiques de l'intoxication, par exemple, peuvent jouer leur rôle, exige-t-il l'insaisissable consentement de la liberté, comme il apparaît en ceci que la folie ne se manifeste que chez l'homme et après « l'âge de raison » et que se vérifie ici l'intuition pascalienne qu'« un enfant n'est pas un homme ».

Les premiers choix identificatoires de l'enfant, choix « innocents », ne déterminent rien d'autre, en effet, à part les pathétiques « fixations » de la névrose, que cette folie par quoi l'homme se croit un homme.

Formule paradoxale qui prend pourtant sa valeur à considérer que l'homme est bien plus que son corps, tout en ne pouvant rien savoir de plus de son être.

Il y apparaît cette illusion fondamentale dont l'homme est serf, bien plus que de toutes les « passions du corps » au sens cartésien, cette passion d'être un homme, dirai-je, qui est la passion de l'âme par excellence, le *narcissisme*, lequel impose sa structure à tous ses désirs fût-ce aux plus élevés.

À la rencontre du corps et de l'esprit, l'âme apparaît ce qu'elle est pour la tradition, c'est-à-dire comme la limite de la monade.

Quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien.

*
* *

Nous croyons donc pouvoir désigner dans l'imgo l'objet propre de la psychologie, exactement dans la même mesure où la notion galiléenne du point matériel inerte a fondé la physique.

Nous ne pouvons encore pourtant en pleinement saisir la notion et tout cet exposé n'a pas eu d'autre but que de vous guider vers son évidence obscure.

Elle me paraît corrélative d'un espace inétendu, c'est-à-dire indivisible, ⁽¹⁶⁰⁾ dont le progrès de la notion de *Gestalt* doit éclairer l'intuition, – d'un temps fermé entre l'attente et la détente, d'un temps de phase et d'éternel retour.

Une forme de causalité la fonde qui est la causalité psychique même : *l'identification*, laquelle est un phénomène irréductible, et *l'imgo* est cette forme définissable dans le complexe spatio-temporel imaginaire qui a pour fonction de réaliser l'identification résolutive d'une phase psychique, autrement dit une métamorphose des relations de l'individu à son semblable.

Ceux qui ne veulent point m'entendre pourraient m'opposer qu'il y a là une pétition de principe et que je pose gratuitement l'irréductibilité du phénomène au seul service d'une conception de l'homme qui serait toute métaphysique.

Je vais donc parler aux sourds en leur apportant des faits qui, je le pense, intéresseront leur sens du visible, sans qu'à leurs yeux du moins ils n'apparaissent contaminés par l'esprit, ni par l'être : je veux dire que j'irai les chercher dans le monde animal.

Il est clair que les phénomènes psychiques doivent s'y manifester s'ils ont une existence indépendante et que notre imago doit s'y rencontrer au moins chez les animaux dont l'*Umwelt* comporte sinon la société, au moins l'agrégation de leurs semblables, qui présentent dans leurs caractères spécifiques ce trait qu'on désigne sous le nom de *grégarisme*. Au reste, il y a dix ans, quand j'ai désigné *l'imgo* comme l'« objet psychique » et formulé que l'apparition du complexe freudien marquait une date dans l'esprit humain, en tant qu'elle contenait la promesse d'une psychologie véritable, – j'ai écrit en même temps, à plusieurs reprises, que la psychologie apportait là un concept capable de montrer en biologie une fécondité au moins égale à celle de beaucoup d'autres qui, pour y être en usage, sont sensiblement plus incertains.

Cette indication s'est trouvée réalisée depuis 1939 et je n'en veux donner pour preuve que deux « faits » parmi d'autres qui se sont révélés dès maintenant nombreux.

Premièrement, 1939, travail de *Harrison*, publié dans les *Proceedings of the Royal Society*⁶⁸.

⁽¹⁶¹⁾On sait depuis longtemps que la femelle du pigeon, isolée de ses congénères, n'ovule pas.

Les expériences de *Harrison* démontrent que l'ovulation est déterminée par la vue de la forme spécifique du congénère, à l'exclusion de toute autre forme sensorielle de la perception, et sans qu'il soit nécessaire qu'il s'agisse de la vue d'un mâle.

Placées dans la même pièce que des individus des deux sexes, mais dans des cages fabriquées de telle façon que les sujets ne puissent se voir tout en percevant sans obstacle leurs cris et leur odeur, les femelles n'ovulent pas. Inversement, il suffit que deux sujets puissent se contempler, fût-ce à travers une plaque de verre qui suffit à empêcher tout déclenchement du jeu de la parade, et le couple ainsi séparé étant tout aussi bien composé de deux femelles, pour que le phénomène d'ovulation se déclenche dans des délais qui varient : de douze jours pour le mâle et la femelle avec le verre interposé, à deux mois pour deux femelles.

Mais point plus remarquable encore : la seule vue par l'animal de son image propre dans le miroir suffit à déclencher l'ovulation en deux mois et demi.

Un autre chercheur a noté que la sécrétion du lait dans les jabots du mâle qui se produit normalement lors de l'éclosion des œufs, ne se produit pas, s'il ne peut voir la femelle en train de les couvrir.

Second groupe de faits, in travail de *Chauvin*, 1941, dans les *Annales de la Société Entomologique de France*⁶⁹.

Il s'agit cette fois d'une de ces espèces d'insectes dont les individus présentent deux variétés très différentes selon qu'ils appartiennent à un type dit *solitaire* ou à un type dit *grégaire*. Très exactement, il s'agit du Criquet Pèlerin, c'est-à-dire d'une des espèces appelées vulgairement sauterelle et où le phénomène de la nuée est lié à l'apparition du type grégaire. Chauvin a étudié ces deux variétés chez ce criquet, autrement dit *Schistocerca*, ou comme d'ailleurs chez *Locusta* et autres espèces voisines, leurs types présentent de profondes différences tant quant aux instincts : cycle sexuel, voracité, agitation motrice – que dans leur morphologie : comme il apparaît dans les indices biométriques, et la pigmentation qui forme la parure caractéristique des deux variétés.

⁽¹⁶²⁾Pour ne nous arrêter qu'à ce dernier caractère, j'indiquerai que chez *Schistocerca* le type solitaire est vert uniforme dans tout son développement qui comporte 5 stades larvaires, mais que le type grégaire passe par toute sorte de couleurs selon ces stades, avec certaines striations noires sur différentes parties de son corps, telle une des plus constantes sur le fémur postérieur. Mais je n'exagère pas en disant qu'indépendamment de ces caractéristiques très voyantes, les insectes diffèrent biologiquement du tout au tout.

On constate chez cet insecte que l'apparition du type grégaire est déterminé par la perception durant les premières périodes larvaires de la forme caractéristique de l'espèce. Donc deux individus solitaires mis en compagnie évolueront vers le type grégaire. Par une série d'expérience : élevage dans l'obscurité, sections isolées des palpes, des antennes, etc., on a pu très précisément localiser cette perception à la vue et au toucher à l'exclusion de l'odorat, de l'ouïe et de la participation agitative. Il n'est pas forcé que les individus mis en présence soient du même stade larvaire et ils réagissent de la même façon à la présence d'un adulte. La présence d'un adulte d'une espèce voisine, comme *Locusta* détermine de même le grégairisme – mais non pas celle d'un *Gryllus*, d'une espèce plus éloignée.

M. Chauvin, après une discussion approfondie, est amené à faire intervenir la notion d'une forme et d'un mouvement spécifiques, caractérisés par un certain « style », formule

⁶⁸. *Proc. Roy. Soc. Series B (Biological Sciences)* n 845 – 3 Feb. 1939. Vol. 126 London.

⁶⁹. 1941. 3^e trimestre, pp. 133, 272.

d'autant moins suspecte chez lui qu'il ne paraît pas songer à la rattacher aux notions de la Gestalt. Je le laisse conclure en termes qui montreront son peu de propension métaphysique : « Il faut bien, dit-il, qu'il y ait là une sorte de reconnaissance, si rudimentaire qu'on la suppose. Or comment parler de reconnaissance, ajoute-t-il, sans sous-entendre un mécanisme *psycho-physiologique*⁷⁰ » ? Telles sont les pudeurs du physiologiste.

Mais ce n'est pas tout : des grégaires naissent de l'accouplement de deux solitaires dans une proportion qui dépend du temps pendant lequel on laisse frayer ceux-ci. Bien plus encore ces excitations s'additionnent de telle sorte qu'à mesure de la répétition des ⁽¹⁶³⁾accouplements après des temps d'intervalle, la proportion des grégaires qui naissent augmente.

Inversement la suppression de l'action morphogène de l'image entraîne la réduction progressive du nombre des grégaires dans la lignée.

Quoique les caractéristiques sexuelles de l'adulte grégaire tombent sous les conditions qui manifestent encore mieux l'originalité du rôle de l'imago spécifique dans le phénomène que nous venons de décrire, je m'en voudrais de poursuivre plus longtemps sur ce terrain dans un rapport qui a pour objet la causalité psychique dans les folies.

Je veux seulement souligner à cette occasion ce fait non moins significatif que, contrairement à ce qu'Henry Ey se laisse entraîner à avancer quelque part, il n'y a aucun parallélisme entre la différenciation anatomique du système nerveux et la richesse des manifestations psychiques, fussent-elles d'intelligence, comme le démontre un nombre immense de faits du comportement chez les animaux inférieurs. Tel par exemple, le crabe dont je me suis plu à plusieurs reprises dans mes conférences, à vanter l'habileté à user des incidences mécaniques, quand il a à s'en servir à l'endroit d'une moule.

*

* *

Au moment de terminer, j'aimerais que ce petit discours sur l'imago vous parût non point ironique gageure, mais bien ce qu'il exprime, une menace pour l'homme. Car si d'avoir reconnu cette distance inquantifiable de l'imago et ce tranchant infime de la liberté comme décisifs de la folie, ne suffit pas encore à nous permettre de la guérir, le temps n'est peut-être pas loin où ce nous permettra de la provoquer. Car si rien ne peut nous garantir de ne pas nous perdre dans un mouvement libre vers le vrai, il suffit d'un coup de pouce pour nous assurer de changer le vrai en folie. Alors nous serons passés du domaine de la causalité métaphysique dont on peut se moquer à celui de la technique scientifique qui ne prête pas à rire.

De semblables entreprises, ont paru déjà par ci par là quelques balbutiements. L'art de l'image bientôt saura jouer sur les valeurs de l'imago et l'on connaîtra un jour des commandes en série ⁽¹⁶⁴⁾d'« idéaux » à l'épreuve de la critique : c'est bien là que prendra tout son sens l'étiquette : « garanti véritable ».

L'intention ni l'entreprise ne seront nouvelles, mais nouvelle leur forme systématique.

En attendant, je vous propose la mise en équations des structures délirantes et des méthodes thérapeutiques appliquées aux psychoses, en fonction des principes ici développés,

– à partir de l'attachement ridicule à l'objet de revendication, en passant par la tension cruelle de la fixation hypocondriaque, jusqu'au fonds suicidaire du délire des négations,

– à partir de la valeur sédative de l'explication médicale, en passant par l'action de rupture de l'épilepsie provoquée, jusqu'à la catharsis narcissique de l'analyse.

Il a suffi de considérer avec réflexion quelques « illusions optiques » pour fonder une théorie de la Gestalt qui donne des résultats qui peuvent passer pour de petites merveilles.

⁷⁰. *Loc. cit.* page 251. – Les italiques sont de nous.

Par exemple de prévoir le phénomène suivant : sur un dispositif composé de secteurs colorés en bleu, tournant devant un écran mi partie noir et jaune, selon que vous voyez ou non le dispositif, donc par la seule vertu d'une accommodation de la pensée, les couleurs restent isolées ou se mêlent et vous voyez les deux couleurs de l'écran à travers un tournoiement bleu, ou bien se composer un bleu-noir et un gris.

Jugez donc de ce que pourrait offrir aux facultés combinatoires une théorie qui se réfère au rapport même de l'être au monde, si elle prenait quelque exactitude. Dites-vous bien qu'il est certain que la perception visuelle d'un homme formé dans un complexe culturel tout à fait différent du nôtre, est une perception tout à fait différente de la nôtre.

Plus inaccessible à nos yeux faits pour les signes du changeur que ce dont le chasseur du désert sait voir la trace imperceptible : le pas de la gazelle sur le rocher, un jour se révéleront les aspects de *l'imgo*.

Vous m'avez entendu, pour en situer la place dans la recherche, me référer avec dilection à Descartes et à Hegel. Il est assez à la mode de nos jours de « dépasser » les philosophes classiques. J'aurais aussi bien pu partir de l'admirable dialogue avec Parménide. Car ni Socrate, ni Descartes, ni Marx, ni Freud, ne peuvent être ⁽¹⁶⁵⁾« dépassés » en tant qu'ils ont mené leur recherche avec cette passion de dévoiler qui a un objet : la vérité.

Comme l'a écrit un de ceux-là, princes du verbe, et sous les doigts de qui semblent glisser d'eux-mêmes les fils du masque de l'Ego, j'ai nommé Max Jacob, poète, saint et romancier, oui, comme il l'a écrit dans son *Cornet à dés*, si je ne m'abuse : le vrai est toujours neuf.

Paru dans L'Évolution Psychiatrique, 1947, fascicule III, pp. 293-312.

LA PSYCHIATRIE ANGLAISE ET LA GUERRE

par le D^r Jacques LACAN

⁽²⁹³⁾Lorsque en septembre 1945 je fus à Londres, les feux venaient à peine de tomber pour la Ville, du Jour : V-Day, où elle avait célébré sa victoire.

La guerre m'avait laissé un vif sentiment du mode d'irréalité sous lequel la collectivité des Français l'avait vécue de bout en bout. Je ne vise pas ici ces idéologies foraines qui nous avaient balancés de fantasmagories sur notre grandeur, parentes des radotages de la sénilité, voire du délire agonique à des fabulations compensatoires propres à l'enfance. Je veux plutôt dire chez chacun cette méconnaissance systématique du monde, ces refuges imaginaires, où, psychanalyste, je ne pouvais qu'identifier pour le groupe, alors en proie à une dissolution vraiment panique de son statut moral, ces mêmes modes de défense que l'individu utilise dans la névrose contre son angoisse, et avec un succès non moins ambigu, aussi paradoxalement efficace, et scellant de même hélas ! un destin qui se transmet à des générations.

Je pensais donc sortir du cercle de cet enchantement délétère pour entrer dans un autre règne : là où après le refus crucial d'un compromis qui eût été la défaite, l'on avait pu sans perdre prise à travers les pires épreuves, mener la lutte jusqu'à ce terme triomphant, qui maintenant faisait paraître aux nations la vague énorme qu'elles avaient vue près de les engloutir, n'avoir été qu'une illusion de l'histoire, et des plus vite rompues.

⁽²⁹⁴⁾Dès cet abord ni jusqu'à la fin de mon séjour qui dura 5 semaines, cette attente d'un autre air ne fut déçue. Et c'est sous forme d'évidence psychologique que je touchai cette vérité que la victoire de l'Angleterre est du ressort moral, — je veux dire que l'intrépidité de son peuple repose sur un rapport véridique au réel, que son idéologie utilitariste fait mal comprendre, que spécialement le terme d'adaptation trahit tout à fait, et pour quoi même le beau mot de réalisme nous est interdit en raison de l'usage infamant où les « clercs de la Trahison » ont avili sa vertu, par une profanation du verbe qui pour longtemps prive les hommes des valeurs offensées.

Nous devons donc aller à parler d'héroïsme, et en évoquer les marques, dès les premières apparues à notre débotté, dans cette Ville grêlée tous les deux cents mètres de rue, d'une destruction verticale, au reste curée au net, et s'accommodant mal du terme de ruine, dont le prestige funèbre, même joint par une intention flatteuse au souvenir grandiose de la Rome antique dans les propos de bienvenue tenus la veille par un de nos envoyés les plus éminents, avait été médiocrement goûté par des gens qui ne se reposent pas sur leur histoire.

Aussi sévères et sans plus de romantisme les autres signes qui, à mesure du progrès du visiteur, à lui se découvraient par hasard ou destination, — depuis la dépression que lui décrivait en métaphores somnambuliques, au gré d'une de ces conjonctions, de la rue favorisée par l'entr'aide perpétuée des temps difficiles, telle jeune femme de la classe aisée qui allait fêter sa libération du service agricole, où comme célibataire, elle venait d'être mobilisée pendant quatre ans, — jusqu'à cet épuisement intime des forces créatrices que, par leurs aveux ou par leurs personnes, médecins ou hommes de science, peintres ou poètes, érudit voire sinologues, qui furent ses interlocuteurs, trahissaient par un effet aussi général que l'avait été leur astreinte à tous, et jusqu'à l'extrême de leur énergie, aux services cérébraux de la guerre moderne : organisation de la production, appareils de la détection ou du camouflage scientifiques, propagande politique ou renseignements.

Quelque forme que depuis ait pu prendre cette dépression réactionnelle à l'échelle collective, je témoigne qu'il s'en dégageait alors un facteur tonique qu'aussi bien je tairais comme trop subjectif, ⁽²⁹⁵⁾ s'il n'avait trouvé pour moi son sens dans ce qui me fut révélé du secteur de l'effort anglais que j'étais qualifié pour juger.

Il faut centrer le champ de ce qu'ont réalisé les psychiatres en Angleterre pour la guerre et par elle, de l'usage qu'ils ont fait de leur science au singulier et de leurs techniques au pluriel, et de ce que l'une comme les autres ont reçu de cette expérience. Tel est, en effet, le sens du titre que porte le livre du brigadier général Rees auquel nous nous référerons sans cesse : *The shaping of psychiatry by the war*.

Il est clair qu'à partir du principe de la mobilisation totale des forces de la nation qu'exige la guerre moderne, le problème des effectifs dépend de l'échelle de la population, ce pour quoi, dans un groupe réduit comme celui de l'Angleterre métropolitaine, tous, hommes et femmes durent être mobilisés. Mais il se double d'un problème de l'efficacité, qui requiert autant un rigoureux emploi de chaque individu que la meilleure circulation des conceptions les plus audacieuses des responsables jusqu'aux derniers des exécutants. Problème où une rationalisation psychologique aura toujours plus à dire son mot, mais auquel les qualifications du temps de paix, la haute éducation politique des Anglais et une propagande déjà experte pouvaient suffire.

Toute autre était la question qui se posait de constituer de toutes pièces une armée à l'échelle nationale, du type des armées continentales, dans un pays qui n'avait qu'une petite armée de métier, pour s'être opposé obstinément à la conscription jusqu'à la veille du conflit. Il faut considérer dans tout son relief ce fait qu'on recourut à une science psychologique toute jeune encore, pour opérer ce qu'on peut appeler la création synthétique d'une armée, alors qu'à peine venait cette science de mettre au jour de la pensée rationnelle la notion d'un tel corps, comme groupe social d'une structure originale.

C'est bien en effet dans les écrits de Freud que pour la première fois dans les termes scientifiques de la relation d'identification, venaient d'être posés le problème du commandement et le problème du moral, c'est-à-dire toute cette incantation destinée à résorber entièrement les angoisses et les peurs de chacun dans une solidarité du groupe à la vie et à la mort, dont les praticiens de l'art militaire avaient jusqu'alors le monopole. conquête de la raison qui ⁽²⁹⁶⁾ vient à intégrer la tradition elle-même en l'allégeant et la portant à une puissance seconde.

On a pu voir lors des deux foudroyantes victoires du débarquement en France et du passage du Rhin, qu'à niveau égal dans la technique du matériel, et la tradition militaire étant toute du côté de l'armée qui l'avait portée au degré le plus haut qu'ait connu le monde et venait encore de la renforcer de l'appoint moral d'une démocratisation des rapports hiérarchiques, dont la valeur angoissante comme facteur de supériorité avait été signalée par nous lors de notre retour de l'Olympiade de Berlin en 1936, toute la puissance de cette tradition ne pesa pas une once contre les conceptions tactiques et stratégiques supérieures, produits des calculs d'ingénieurs et de marchands.

Ainsi a achevé sans doute de se dissiper la mystification de cette formation de caste et d'école, où l'officier conservait l'ombre du caractère sacré qui revêtait le guerrier antique. On sait au reste par l'exemple de l'autre des vainqueurs qu'il n'est pas de corps constitué où il soit plus salubre au peuple qu'on porte la hache, et que c'est à l'échelle d'un fétichisme qui donne ses plus hauts fruits dans l'Afrique centrale qu'il faut estimer l'usage encore florissant de s'en servir comme de magasin d'idoles nationales.

Quoiqu'il en soit, il est reconnu que la position traditionnelle du commandement ne va pas dans le sens de l'initiative intelligente. C'est pourquoi en Angleterre, quand au début de 1939 les événements se précipitaient, on vit repousser par les autorités supérieures, un projet présenté par le Service de santé de l'Armée, aux fins d'organiser l'instruction non seulement physique, mais mentale des recrues. Le principe en avait pourtant été appliqué dès la guerre précédente aux États-Unis sous l'impulsion du docteur Thomas W. Salmon.

Quand la guerre éclata en septembre, l'Angleterre ne disposait donc que d'une douzaine de spécialistes sous les ordres de Rees à Londres ; deux consultants étaient attachés au corps expéditionnaire en France et deux aux Indes. En 1940, les cas affluèrent dans les hôpitaux sous la rubrique d'inadaptation, de délinquances diverses, de réactions psychonévrotiques, et c'est sous la pression de cette urgence que fut organisée, au moyen des quelques deux cent cinquante psychiatres intégrés par la conscription, l'action dont nous ⁽²⁹⁷⁾allons montrer l'ampleur et la souplesse. Un esprit animateur les avait précédés : le colonel *Hargreaves*, en mettant au point un premier essai de tests de Spearman, dont on était parti déjà au Canada pour donner forme aux tests de *Penrose-Raven*.

Le système qu'on adoptera dès lors est celui dit *Pulhems*, déjà éprouvé dans l'armée canadienne, dans lequel une cote de 1 à 5 est affectée à chacune des sept lettres symboliques qui répondent respectivement à la capacité Physique générale, aux fonctions des membres supérieurs (*Upper limbs*), inférieurs (*Lower limbs*), à l'audition (*Hear*), à la vue (*Eyes*), à la capacité Mentale (soit à l'intelligence), à la Stabilité affective enfin, où donc deux cotes sur sept sont d'ordre psychologique.

Une première sélection est faite sur les recrues⁷¹, qui en détache le décile inférieur.

Cette sélection, soulignons-le, ne vise pas les qualités critiques et techniques, que requiert la prévalence des fonctions de transmission dans la guerre moderne, non moins que la subordination du groupe de combat au service d'armes qui ne sont plus des instruments, mais des machines. Ce qu'il s'agit d'obtenir dans la troupe c'est une certaine homogénéité qu'on tient pour un facteur essentiel de son moral.

Tout déficit physique ou intellectuel en effet prend pour le sujet à l'intérieur du groupe une portée affective, en fonction du processus d'identification horizontale que le travail de Freud, évoqué plus haut, suggère peut-être, mais néglige au profit de l'identification, si l'on peut dire, verticale, au chef.

Traînardes à l'instruction, ravagés par le sentiment de leur infériorité, inadaptés et facilement délinquants, moins encore par manque de compréhension qu'en raison d'impulsions d'ordre compensatoire, terrains dès lors élus des raptus dépressifs ou anxieux ou des états confusionnels sous le coup des émotions ou commotions de la ligne de feu, conducteurs naturels de toutes les formes de contagion mentale, les sujets affectés d'un trop grand déficit doivent être isolés comme ⁽²⁹⁸⁾*dullards*, ce dont notre ami le docteur Turquet ici présent, donne l'équivalent français non pas dans le terme d'arriéré, mais dans celui de lourdaud. C'est autrement dit ce que notre langage familier appelle du mot de *débilard*, qui exprime moins un niveau mental qu'une évaluation de la personnalité.

Aussi bien, d'être groupés entre eux, ces sujets se montrent-ils aussitôt infiniment plus efficaces, par une libération de leur bonne volonté, corrélative d'une sociabilité dès lors assortie ; il n'est pas jusqu'aux motifs sexuels de leurs délits qui ne se réduisent, comme pour démontrer qu'ils dépendent moins chez eux d'une prétendue prévalence des instincts, qu'ils ne représentent la compensation de leur solitude sociale. Tel est du moins ce qui s'est manifesté dans l'utilisation, en Angleterre, de ce résidu que l'Amérique pouvait s'offrir le luxe d'éliminer. Après les avoir employés aux travaux agricoles, on dut plus tard en faire des pionniers, mais qu'on maintint à l'arrière du front.

Pour les unités ainsi épurées de leurs éléments inférieurs, elles virent baisser les phénomènes de choc et de névrose, les effets de fléchissement collectif, dans une proportion qu'on peut dire géométrique.

Cette expérience fondamentale, le général major Rees en voit l'application à un problème social de notre civilisation, immédiatement accessible à la pratique, sans qu'elle

⁷¹. Remarquons au passage, qu'en Angleterre de même que le policeman précède, en tant que représentant de l'autorité civile, tout défilé de troupes sur la voie publique, c'est le Ministère du Travail qui tient le rôle de notre conseil de révision et décide de ceux des citoyens qui seront recrues pour l'armée.

accorde rien aux scabreuses théories de l'eugénisme, et tout à l'opposé, on le voit, du mythe anticipatoire du *Brave New World*, de Huxley⁷².

Ici trouvent leur lieu de coopération plusieurs disciplines dont, pour si théoriques que les tiennent certains d'entre nous, il faudra bien que tous s'en informent. Car c'est à cette condition que nous pouvons et devons justifier la prééminence qui nous revient dans l'usage à l'échelle collective des sciences psychologiques. Si les psychiatres anglais en effet l'ont fait reconnaître, avec un succès ⁽²⁹⁹⁾ sur lequel j'aurai à revenir, au cours de l'expérience de la guerre, ceci est dû, nous le verrons, non seulement au grand nombre des psychanalystes parmi eux, mais à ce que tous ont été pénétré par la diffusion des concepts et des mode opératoires de la psychanalyse. C'est, en outre, que des disciplines à peine apparues à notre horizon, telles que la *psychologie dite de groupe*, sont parvenues dans le monde anglo-saxon à une élaboration suffisante pour, dans l'œuvre d'un *Kurt Lewin*, ne s'exprimer en rien de moins qu'au niveau mathématique de l'analyse vectorielle.

Ainsi dans un long entretien que j'eus avec deux des médecins que je vais vous présenter comme des pionniers de cette révolution qui transporte tous nos problèmes à l'échelle collective, j'entendis l'un d'eux m'exposer froidement que, pour la psychologie de groupe, le complexe d'Edipe était l'équivalent de ce qu'on appelle en physique le problème des trois corps, problème dont on sait d'ailleurs qu'il n'a pas reçu de solution complète.

Mais il est de bon ton chez nous de sourire de ces sortes de spéculations, sans qu'on en soit pour autant plus prudent dans le dogmatisme.

Aussi je vais essayer de vous présenter au naturel ces deux hommes dont on peut dire que brille en eux la flamme de la création, chez l'un comme glacée dans un masque immobile et lunaire, qu'accentuent les fines virgules d'une moustache noire, et qui non moins que la haute stature et le thorax de nageur qui le supportent, donne un démenti aux formules kretschmériennes, quand tout nous avertit d'être en présence d'un de ces êtres solitaires jusque dans leurs plus hauts dévouements, et tel que nous le confirme chez celui-ci l'exploit dans les Flandres d'avoir suivi la badine à la main son tank à l'assaut et paradoxalement forcé ainsi les mailles du destin, – chez l'autre, scintillante, cette flamme, derrière le lorgnon au rythme d'un verbe brûlant d'adhérer encore à l'action, l'homme, dans un sourire qui retrousse une brosse fauve, se recommandant volontiers de compléter son expérience d'analyste d'un maniement des hommes, éprouvé au feu d'octobre 17 à Pétrograd. Celui-là *Bion*, celui-ci *Rickmann*, ont publié ensemble dans le numéro du 27 nov. 43 de *The Lancet* qui équivaut pour sa destination comme pour son format à notre Presse médicale, un article qui se réduit à six ⁽³⁰⁰⁾ colonnes de journal, mais qui fera date dans l'histoire de la psychiatrie.

Sous le titre significatif de « *Intra-group tensions in therapy, Their Study as the task of the group* », c'est-à-dire : « Les tensions intérieures au groupe dans la thérapeutique. Leur étude proposée comme tâche du groupe », les auteurs nous apportent de leur activité dans un hôpital militaire un exemple concret, qui, pour en éclairer avec un dépouillement et, dirais-je, une humilité parfaite, l'occasion en même temps que les principes, prend la valeur d'une démonstration de méthode. J'y retrouve l'impression du miracle des premières démarches freudiennes : trouver dans l'impasse même d'une situation la force vive de l'intervention. Voici *Bion* en proie aux quelques 400 « *oiseaux* », d'un service dit de rééducation.

Les importunités anarchiques de leurs besoins occasionnels : requêtes d'autorisations exceptionnelles, irrégularités chroniques de leur situation, vont lui apparaître dès l'abord comme destinées à paralyser son travail en lui soustrayant des heures, déjà

⁷². Ainsi sommes-nous portés sur un terrain où mille recherches de détail font apparaître rigoureusement grâce à un usage de la statistique qui n'a, il faut le dire, rien à faire avec ce que le médecin désigne de ce nom dans ses « communications scientifiques », toutes sortes de corrélations psychogénétiques qui sont déjà intéressantes au niveau des plus simples, comme la courbe de corrélation croissante et continue de la gale et des poux avec la décroissance du niveau mental, mais qui prennent une portée doctrinale quand elles permettent de rapporter précisément à une inadéquation du sujet à sa fonction, à un mauvais placement social, une affection gastro-intestinale, que le langage là-bas désigne à peu près comme « dyspepsie du rengagé ».

arithmétiquement insuffisantes pour résoudre le problème de fonds que pose chacun de ces cas, si on les prend un par un. C'est de cette difficulté même que *Bion* va partir pour franchir le Rubicon d'une innovation méthodique.

Ces hommes, en effet, comment les considérer dans leur situation présente ? Sinon comme des soldats qui ne peuvent se soumettre à la discipline, et qui resteront fermés aux bienfaits thérapeutiques qui en dépendent, pour la raison que c'est là le même qui les a réunis ici.

Or, sur un théâtre de guerre que faut-il pour faire une troupe marchante de cet agrégat d'irréductibles qu'on appelle une compagnie de discipline ? Deux éléments : la présence de l'ennemi qui soude le groupe devant une menace commune, – et un chef, à qui son expérience des hommes permet de fixer au plus près la marge à accorder à leurs faiblesses, et qui peut en maintenir le terme par son autorité, c'est-à-dire par ceci que chacun sait qu'une responsabilité une fois prise, il ne se « dégonfle » pas. L'auteur est un tel chef chez qui le respect de l'homme est conscience de soi-même, et capable de soutenir quiconque où qu'il l'engage.

Quant au danger commun n'est-il pas dans ces extravagances ⁽³⁰¹⁾ mêmes qui font s'évanouir toute raison du séjour ici de ces hommes en s'opposant aux conditions premières de leur guérison ? Mais il faut leur en faire prendre conscience.

Et c'est ici qu'intervient l'esprit du psychanalyste, qui va traiter la somme des obstacles qui s'oppose à cette prise de conscience comme cette *résistance* ou cette méconnaissance systématique, dont il a appris la manœuvre dans la cure des individus névrosés. Mais ici il va la traiter au niveau du groupe.

Dans la situation prescrite *Bion* a même plus de prise sur le groupe que le psychanalyste n'en a sur l'individu, puisqu'en droit au moins et comme chef, il fait partie du groupe. Mais c'est justement ce que le groupe réalise mal. Aussi, le médecin devra-t-il en passer par la feinte inertie du psychanalyste et s'appuyer sur la seule prise de fait qui lui est donnée, de tenir le groupe à portée de son verbe.

Sur cette donnée, il se proposera d'organiser la situation de façon à forcer le groupe à prendre conscience de ses difficultés d'existence en tant que groupe, – puis à le rendre de plus en plus transparent à lui-même, au point que chacun de ses membres puisse juger de façon adéquate des progrès de l'ensemble, – l'idéal d'une telle organisation étant pour le médecin dans sa lisibilité parfaite et telle qu'il puisse apprécier à tout instant vers quelle porte de sortie s'achemine chaque « cas » confié à ses soins : retour à son unité, renvoi à la vie civile, ou persévération dans la névrose.

Voici donc en bref le règlement qu'il promulgue en un meeting inaugural de tous les hommes : il va être formé un certain nombre de groupes qui se définiront chacun par un objet d'occupation, mais ils seront entièrement remis à l'initiative des hommes, c'est-à-dire que chacun non seulement s'y agrégera à son gré, mais pourra en promouvoir un nouveau selon son idée, avec cette seule limitation que l'objet en soit lui-même nouveau, autrement dit ne fasse pas double emploi avec celui d'un autre groupe. Étant entendu qu'il reste loisible à chacun, à tout instant, de retrouver le repos de la chambrée *ad hoc*, sans qu'il en résulte d'autre obligation pour lui que de le déclarer à la surveillante-chef.

L'examen de la marche des choses ainsi établies, fera l'objet d'un rassemblement général qui aura lieu tous les jours à midi moins dix et durera une demi-heure.

⁽³⁰²⁾ L'article nous fait suivre en un progrès captivant la première oscillation des hommes à l'annonce de ces mesures qui, eu égard aux habitudes régnantes en un tel lieu, engendrent le vertige (et j'imagine l'effet qu'elles eussent produit dans le service qui fut le mien au Val de Grâce), puis les premières molles formations qui se présentent plutôt comme une mise à l'épreuve de la bonne foi du médecin ; bientôt les hommes se prenant au jeu, un atelier de charpenterie, un cours préparatoire pour agents de liaison, un cours de pratique cartographique, un atelier d'entretien des voitures se constituent, et même un groupe se consacre à la tâche de tenir à jour un diagramme clair des activités en cours et de la

participation de chacun, – réciproquement le médecin, prenant les hommes à l'œuvre comme eux-mêmes l'ont pris au mot, a vite l'occasion de leur dénoncer dans leurs propres actes cette inefficacité, dont il leur entend sans cesse faire grief au fonctionnement de l'armée, – et soudain la cristallisation s'opère d'une autocritique dans le groupe, marquée entre autres par l'apparition d'une corvée bénévole, qui, d'un jour à l'autre, change l'aspect des salles, désormais balayées et nettes, par les premiers appels à l'autorité, la protestation collective contre les tire-au-flanc, profiteurs de l'effort des autres, et quelle ne fut pas l'indignation du groupe lésé (cet épisode n'est pas dans l'article), le jour où les ciseaux à cuir eurent disparu ! Mais chaque fois qu'on fait appel à son intervention, *Bion* avec la patience ferme du psychanalyste renvoie la balle aux intéressés : pas de punition, pas de remplacement des ciseaux. Les tire-au-flanc sont un problème proposé à leur réflexion, non moins que la sauvegarde des ciseaux de travail ; faute de pouvoir les résoudre, les plus actifs continueront à travailler pour les autres et l'achat de nouveaux ciseaux se fera aux frais de tous.

Les choses étant ainsi, *Bion* ne manque pas d'« estomac » et quand un malin propose d'instituer un cours de danse, loin de répondre par un rappel aux convenances que sans doute le promoteur lui-même de l'idée croit provoquer, il sait faire fonds sur une motivation plus secrète, qu'il devine dans le sentiment d'infériorité propre à tout homme écarté de l'honneur du combat : et passant outre aux risques de critique, voire de scandale, il y prend appui pour une stimulation sociale, en décidant que les cours seront donnés le soir après le service par les gradées des ATS de l'hôpital (ces ⁽³⁰³⁾ initiales désignent en Angleterre les femmes mobilisées) et qu'ils seront réservées à ceux qui, ignorants de la danse, ont encore à l'apprendre. Effectivement le cours qui a lieu en présence de l'officier faisant fonction de directeur de l'hôpital, réalise pour ces hommes une initiation à un style de comportement, qui par son prestige relève en eux le sentiment de leur dignité.

En quelques semaines, le service dit de rééducation étant devenu le siège d'un nouvel esprit que les officiers reconnaissent chez les hommes lors des manifestations collectives, d'ordre musical par exemple, où ils entraînent avec eux dans un rapport plus familier : esprit de corps propre au service qui s'imposait aux nouveaux venus, à mesure du départ de ceux qu'il avait marqués de son bienfait. Maintenu par l'action constante du médecin animateur, le sentiment des conditions propres à l'existence du groupe, en faisant le fonds.

Il y a là le principe d'une cure de groupe, fondée sur l'épreuve et la prise de conscience des facteurs nécessaires à un bon *esprit de groupe*. Cure qui prend sa valeur originale, auprès des diverses tentatives faites dans le même registre, mais par des voies différentes, dans les pays anglo-saxons.

Rickmann applique la même méthode dans la salle d'observation où il a affaire à un nombre plus réduit de malades, mais aussi à un groupement de cas moins homogène. Il doit alors la combiner avec des entretiens individuels, mais c'est toujours sous le même angle qu'y sont abordés les problèmes des malades. Il fait à ce propos cette remarque, qui a plus d'un apparaître fulgurante, que, si l'on peut dire que le névrosé est égocentrique et a horreur de tout effort pour coopérer c'est peut-être parce qu'il est rarement placé dans un milieu où tout membre soit sur le même pied que lui en ce qui concerne les rapports avec son semblable.

Je défie la formule à ceux de mes auditeurs qui voient la condition de toute cure rationnelle des troubles mentaux dans la création d'une néo-société, où le malade maintienne ou restaure un échange humain, dont la disparition à elle seule double la tare de la maladie.

Je me suis attardé à reproduire les détails si vivants de cette expérience, parce qu'ils me paraissent gros de cette sorte de naissance qu'est un regard nouveau qui s'ouvre sur le monde. Que si certains y objectent le caractère spécifiquement anglais de certains traits, je leur répondrai que c'est là un des problèmes qu'il faut soumettre au nouveau point de vue : comment se détermine la part mobilisable des effets psychiques du groupe ? et son taux

spécifique varie-t-il selon l'aire de culture ? Une fois que l'esprit a conçu un nouveau registre de détermination, il ne peut s'y soustraire si facilement.

Par contre un tel registre donne un sens plus clair à des observations qui s'exprimaient moins bien dans les systèmes de référence déjà en usage : telle la formule qui court sans plus de réserve dans les propos du psychanalyste qui est mon ami *Turquet*, quand il me parle de la structure homosexuelle de la profession militaire en Angleterre, et qu'il me demande si cette formule est applicable à l'armée française.

Quoi d'étonnant certes pour nous de constater que tout organisme social spécialisé trouve un élément favorable dans une déformation spécifique du type individuel, quand toute notre expérience de l'homme nous indique que ce sont les insuffisances même de sa physiologie qui soutiennent la plus grande fécondité de son psychisme.

Me référant donc aux indications que j'ai pu retirer d'une expérience parcellaire, je lui réponds que la valeur virile, qu'exprime le type le plus poussé de la formation traditionnelle de l'officier chez nous, m'est apparue à plusieurs reprises comme une compensation de ce que nos ancêtres auraient appelé une certaine faiblesse au déduit.

Assurément moins décisive est cette expérience que celle que j'eus en 40 d'un phénomène moléculaire à l'échelle de la nation : je veux dire l'effet macérant pour l'homme d'une prédominance psychique des satisfactions familiales, et cet inoubliable défilé, dans le service spécial où j'étais attaché, de sujets mal réveillés de la chaleur des jupes de la mère et de l'épouse, qui, par la grâce des évasions qui les menaient plus ou moins assidûment à leurs périodes d'instruction militaire, sans qu'ils y fussent l'objet d'aucune sélection psychologique, s'étaient trouvés promus aux grades qui sont les nerfs du combat : du chef de section au capitaine. Le mien ne me permettait pas d'accéder autrement que par ouï-dire aux échantillons que nous avions de l'inaptitude à la guerre des cadres supérieurs. ⁽³⁰⁵⁾ J'indiquerai seulement que je retrouvais à l'échelle collective l'effet de dégradation du type viril que j'avais rapporté à la décadence sociale de l'*imago* paternelle dans une publication sur la famille en 1938.

Ceci n'est pas une digression, car ce problème du recrutement des officiers est celui où l'initiative psychiatrique a montré son résultat le plus brillant en Angleterre. Au début de la guerre, le recrutement empirique par le rang s'avérant absurde, en ceci d'abord qu'on s'aperçut très vite qu'on est loin de pouvoir tirer de tout excellent sous-officier un officier, fût-il médiocre, et que lorsqu'un excellent sous-officier a manifesté son échec comme aspirant-officier, il retourne à son corps à l'état de mauvais sous-officier. En outre, un tel recrutement ne pouvait répondre à l'énormité de la demande d'une armée nationale, toute à faire sortir du néant. La question fut résolue de façon satisfaisante par un appareil de sélection psychologique dont c'est merveille qu'il ait pu s'égaliser d'emblée à ce qu'on ne réalisait auparavant qu'au bout d'années d'écoles.

L'épreuve de sélection majeure pour les officiers était la première et la plus large, préliminaire à toute instruction spéciale, elle se passait au cours d'un stage de 3 jours dans un centre où les candidats étaient hébergés et, dans les rapports familiaux d'une vie commune avec les membres de leur jury, s'offraient d'autant mieux à leur observation.

Ils devaient subir durant ces 3 jours une série d'examens qui visaient moins à dégager leurs capacités techniques, leur quotient d'intelligence, ni plus précisément ce que l'analyse de *Spearman* nous a appris à isoler dans le fameux facteur *g* comme le pivot de la fonction intellectuelle, mais bien plutôt leur personnalité, soit spécialement cet équilibre des rapports avec autrui qui commande la disposition des capacités elles-mêmes, leur taux utilisable dans le rôle du chef et dans les conditions du combat. Toutes les épreuves ont donc été centrées sur la détection des facteurs de la personnalité.

Et d'abord les épreuves écrites, qui comportent un questionnaire des antécédents personnels et familiaux du candidat, – des tests d'association verbale qui s'ordonnent pour l'examineur en un certain nombre de séries que définit leur ordre émotionnel – des tests dit « d'aperception thématique » dus à *Murray*, qui portent sur la signification attribuée par

le sujet à des images qui évoquent ⁽³⁰⁶⁾ de façon ambiguë un scénario et des thèmes de tension affective élevée (nous faisons circuler ces images, très expressives au reste de traits spécifiques de la psychologie américaine, plus encore que de l'anglaise), enfin par la rédaction de deux portraits du sujet tels qu'il peut les concevoir produits respectivement par un ami et par un critique sévère.

Puis une série d'épreuves où le sujet est placé dans des situations quasi-réelles, dont les obstacles et les difficultés ont varié avec l'esprit inventif des examinateurs et qui révèlent ses attitudes fondamentales quand il est aux prises avec les choses et avec les hommes.

Je signalerai pour sa portée théorique l'épreuve dite du *groupe sans chef* qu'on doit encore aux réflexions doctrinales de *Bion*. On constitue des équipes de dix sujets environ, dont aucun n'est investi d'une autorité préétablie : une tâche leur est proposée qu'ils doivent résoudre en collaboration et dont les difficultés échelonnée intéressent l'imagination constructive, le don d'improvisation, les qualités de prévision, le sens du rendement, – par exemple : le groupe doit franchir une rivière au moyen d'un certain matériel qui exige d'être utilisé avec le maximum d'ingéniosité, sans négliger de prévoir sa récupération après usage, etc. Au cours de l'épreuve certains sujets se dégageront par leurs qualités d'initiative et par les dons impératifs qui leur auront permis de les faire prévaloir. Mais ce que notera l'observateur, c'est moins ce qui apparaît chez chacun de capacités de meneur, que la mesure dans laquelle il sait subordonner le souci de se faire valoir à l'objectif commun, que poursuit l'équipe et où elle doit trouver son unité.

La cotation de cette épreuve n'est retenue que pour un premier triage. Un entretien avec le psychiatre, sur le mode libre et confidentiel propre à l'analyse, était proposé à chacun des candidats dans les débuts du fonctionnement de l'appareil ; par la suite il fut, pour des raisons d'économie de temps, réservé aux seuls sujets qui s'étaient signalés aux épreuves précédentes par des réactions douteuses.

Deux points méritent d'être retenus : d'une part le *fair-play* qui répondait chez les candidats au postulat d'authenticité que suppose de faire intervenir en dernier ressort l'entretien psychanalytique, et le témoignage le plus habituellement recueilli, fût-ce de ceux-là qui s'y étaient vus reconnaître inaptes, que l'épreuve se soldait pour eux par le sentiment d'avoir vécu une épreuve des plus intéressantes ; ⁽³⁰⁷⁾ d'autre part le rôle qui revient ici au psychiatre, sur quoi nous allons nous arrêter un instant.

Bien que ce soient des psychiatres *Wilkaver, Rodger, Sutherland, Bion*, qui aient conçu, mis sur pied, perfectionné l'appareil, le psychiatre n'a en principe dans les décisions du jury qu'une voix particulière. Le président et le vice-président sont des officiers chevronnés choisis pour leur expérience militaire. Il est à égalité avec le *psychologist* que nous appelons ici psychotechnicien, spécialiste⁷³ bien plus abondamment représenté dans les pays anglo-saxons que chez nous en raison de l'emploi bien plus large qu'on en fait dans les fonctions d'assistance publique, d'enquête sociale, d'orientation professionnelle, voire de sélection d'initiative privée à des fins de rendement industriel. Il n'est pas enfin jusqu'au sergent auquel était confiée la surveillance et la collaboration des épreuves, qui ne participasse à une partie au moins des délibérations.

On voit donc qu'on s'en remet pour conclure à un jugement sur le sujet dont l'objectivité cherche sa garantie dans des motivations largement humaines, bien plus que dans des opérations mécaniques.

Or l'autorité que la voix du psychiatre prend dans un tel concert lui démontre quelle charge sociale lui impose sa fonction. Cette seule découverte par les intéressés qui en témoignent tous de façon univoque, et parfois à leur propre étonnement, contraint ceux-là même qui ne veulent concevoir cette fonction que sous l'angle borné que définit jusqu'à présent le mot d'aliéniste à reconnaître qu'ils sont en fait voués à une défense de l'homme

⁷³. Ces *Social Workers*, comme on les désigne encore, qui ont un statut social bien défini en Angleterre, y étaient pourtant moins nombreux qu'aux États-Unis. Leur multiplication, dans les conditions de formation abrégée, imposées par la guerre, doit poser maintenant le problème de leur résorption.

qui les promeut, quoiqu'ils en aient à une éminente fonction dans la société. À un tel élargissement de leurs devoirs qui répond selon nous à une définition authentique de la psychiatrie comme science, comme à sa vraie position comme art humain, l'opposition chez les psychiatres eux-mêmes n'est pas moindre, croyez-le, en Angleterre qu'en France. Seulement en Angleterre, elle a dû céder chez tous ceux qui ont participé à l'activité de guerre, comme est tombée aussi cette opposition à traiter ⁽³⁰⁸⁾d'égal à égal avec les psychologues non médecins, dont on peut voir à l'analyse qu'elle ressortit à un *noli me tangere* qu'on retrouve bien plus que fréquemment à la base de la vocation médicale, non moins que dans celle de l'homme d'église et de l'homme de loi. Ce sont là en effet les trois professions qui assurent un homme de se trouver, à l'endroit de son interlocuteur, dans une position où la supériorité lui est garantie à l'avance. Par bonheur la formation que nous apporte notre pratique peut nous porter à être moins ombrageux, du moins ceux d'entre nous qui sont assez peu obérés personnellement pour pouvoir en tirer profit pour leur propre catharsis. Ceux-là accèderont à cette sensibilité des profondeurs humaines qui n'est certes pas notre privilège, mais qui doit être notre qualification.

Ainsi le psychiatre n'aura pas seulement une place honorable et dominante dans des fonctions consultatives, telles que celles que nous venons d'évoquer, mais à lui s'offrent les voies nouvelles qu'ouvrent des expériences comme celles de l'*area psychiatrist*. Cette fonction, inaugurée elle aussi dans l'armée anglaise, peu se traduire comme celle du psychiatre attaché à la région militaire. Libéré de toute astreinte de service et rattaché aux seules autorités supérieures, il a pour fonction d'enquêter, de prévoir et d'intervenir pour tout ce qui, dans les règlements et les conditions de vie, intéresse la santé mentale des mobilisés dans un district déterminé. C'est ainsi que les facteurs de certaines épidémies psychiques, névroses de masses, délinquances diverses, désertions, suicides, ont pu être définis et entravés, et que tout un ordre de prophylaxie sociale apparaît possible pour l'avenir.

Une telle fonction aura sans doute sa place dans l'application du plan *Beveridge* qui préconise, signalons-le, une proportion de l'espace qualifié pour le traitement des cas de névrose égale à 5% de l'hospitalisation générale, chiffre qui dépasse tout ce qui a été prévu jusqu'ici pour la prophylaxie mentale. *Rees*, dans le livre auquel nous nous référons sans cesse, voit la fonction de l'*area psychiatrist* en temps de paix couvrir une région de 50 à 75000 habitants. Serait de son ressort tout ce qui, dans les conditions de subsistance et les rapports sociaux d'une telle population, peut être reconnu pour influencer sur soit hygiène mentale. Peut-on, en effet, ergoter encore sur la psychogénèse des troubles mentaux, quand la statistique une fois de plus a manifesté l'étonnant phénomène de la ⁽³⁰⁹⁾réduction avec la guerre des cas de maladies mentales tant dans le civil qu'à l'armée. Phénomène qui n'a pas été moins net en Angleterre où il s'est manifesté envers et à l'encontre des effets présumés des bombardements sur la population civile. On sait que les corrélations statistiques du phénomène ne permettent pas, même à l'examen le moins prévenu, de le rapporter à aucune cause contingente telle que restriction d'alcool, régime alimentaire, effet même psychologique de l'occupation étrangère, etc.

Le livre *Rees* ouvre par ailleurs une curieuse perspective sur le pronostic sensiblement meilleur des psychoses quand elles sont traitées dans les conditions sensiblement moins isolantes que constitue le milieu militaire⁷⁴.

Pour revenir à la contribution de la psychiatrie à la guerre, je ne m'étendrai pas sur les sélections spéciales dont étaient l'objet les troupes de choc (Commandos), les unités blindées, la R. A. F., le *Royal Navy*. Celles qui avaient été organisées dans une époque antérieure sur la base des mesures d'acuité sensorielle et d'habileté technique, durent se compléter aussi des qualifications de la personnalité qui sont la part du psychiatre. Car

⁷⁴. Signalons en passant les statistiques où deux praticiens anglais non psychiatres ont manifesté la corrélation entre les ulcères peptiques et duodénaux et les aires de bombardement aérien.

lorsqu'il s'agit par exemple de confier à un pilote un appareil à l'ordre du million de livres, les réactions typiques comme celle de la « fuite en avant » prennent toute leur portée quant aux risques, et les exclusives doctrinales portées par les Allemands ne les ont pas empêchés de recourir, pour y parer, aux investigations psychanalytiques qui avaient fait leurs preuves.

De même, le psychiatre s'est trouvé partout présent sur la ligne de feu, en Birmanie, en Italie, auprès des Commandos, comme sur les bases aériennes et navales, et partout sa critique s'est exercée sur les nœuds significatifs que révélaient les symptômes et les comportements.

Les épisodes de dépression collective apparaissaient très éciectivement dans les Commandos qui avaient fait l'objet d'une sélection insuffisante, et je ne ferai qu'évoquer ce jeune psychiatre qui, pour rejoindre les unités parachutées qu'il devait suivre sur le front d'Italie, emportait dans son bagage réduit d'aviateur le livre de *Melanie Klein*, qui l'avait initié à la notion des « mauvais ⁽³¹⁰⁾objets », introjectés à la période des intérêts extrémentiels et à celle, plus précoce encore, du sadisme oral : vue qui s'avéra très féconde pour la compréhension de sujets, déjà situés psychologiquement par leur recrutement volontaire.

Les vues psychanalytiques ne furent pas moins à l'honneur, la guerre passée, pour l'œuvre du reclassement dans la vie civile des prisonniers de guerre et des combattants d'outremer.

On destina à cette œuvre un certain nombre de centres spéciaux, dont l'un installé dans la demeure seigneuriale de *Hartfield*, résidence encore du marquis de Salisbury, et restée pure en son architecture originale de n'être pas sortie depuis sa construction au XVI^e siècle de la famille des Cecil, fut par moi visité par une de ces radieuses journées qu'offre souvent, et cette année-là avec une générosité particulière, l'octobre londonien. On m'y laissa m'y promener à mon aise assez longtemps pour que je fusse convaincu de l'entière liberté dont jouissaient les hébergés, liberté qui s'avérait compatible avec le maintien de tableaux anciens dans une salle grande comme la Galerie des Glaces, qui servait de dortoir, – non moins qu'avec le respect de l'ordre dans le réfectoire où, moi-même invité, je pus constater qu'hommes et officiers se groupaient selon leur choix à l'ombre d'une impressionnante garde d'armures.

Je pus m'entretenir avec le major *Doyle* par lequel je me fis reconnaître d'abord et avec son team médical je rapporterai de lui ces deux seuls propos que le problème essentiel ici était celui de la réduction des fantasmes qui ont pris un rôle prévalent dans le psychisme des sujets pendant les années d'éloignement ou de réclusion, – que la méthode de traitement animant le centre, s'inspirait toute des principes du *psychodrame* de Moreno, c'est-à-dire d'une thérapeutique instaurée en Amérique et qu'il faut ranger aussi dans les *psychothérapies de groupe*, de filiation psychanalytique. Indiquons seulement que la catharsis y est obtenue chez les sujets, même et particulièrement chez les psychotiques, en leur permettant d'abréagir dans un rôle qu'on leur fait assumer dans un scénario partiellement livré à leur improvisation.

De même ici meetings de discussion, libres ou dirigés, ateliers d'essai de toutes sortes, liberté absolue dans l'emploi de leur temps (ma première découverte des lieux m'avait fait admirer que certains se complussent à flâner entre les cheminées et les arêtes aiguës d'une ⁽³¹¹⁾toiture digne de l'imagination de Gustave Doré), visites d'usines ou causeries sur les problèmes sociaux et techniques du temps présent, – seront la voie qui permettra à tant de sujets de revenir d'évasions imaginaires vers le métier de tenancier de « pub » ou vers quelque profession errante et de reprendre le chemin de l'emploi intérieur. Les conseils qualifiés d'assistantes sociales et de conseillers juridiques ne leur manqueront pas pour régler les difficultés professionnelles et familiales. Pour juger de l'importance de l'œuvre, qu'il suffise de dire que 80% des catégories sus-visées choisissent librement de passer par cet éclusage, où leur séjour, abrégé ou prolongé sur leur demande est en moyenne de six semaines.

À la fin de la visite, le retour du directeur, le Colonel Wilson, me donna la satisfaction d'entendre des propos qui me firent sentir que sur le plan social la guerre ne laisse pas l'Angleterre dans cet état, dont parle l'Évangile, du Royaume divisé.

Ainsi la psychiatrie a servi à forger l'instrument par quoi l'Angleterre a gagné la guerre. Inversement, la guerre a transformé la psychiatrie en Angleterre. En ceci comme en d'autres domaines, la guerre s'est avérée accoucheuse de progrès dans la dialectique essentiellement conflictuelle qui paraît bien caractériser notre civilisation. Mon exposé s'arrête au point où se découvrent les horizons qui nous projettent dans la vie publique, voire, ô horreur dans la politique. Sans doute y trouverons-nous des objets d'intérêt qui nous dédommageront de ces passionnants travaux du type « dosage des produits de désintégration uréique dans la paraphrénie fabulante », produits eux-mêmes intarissables de ce snobisme d'une science postiche, où se compensait le sentiment d'infériorité qui dominait devant les préjugés de la médecine une psychiatrie d'ores et déjà révolue.

Dès lors qu'on entre dans la voie des grandes sélections sociales, et que, devant les pouvoirs publics, de puissantes organisations privées comme la *Hawthorne Western Electric* aux États-Unis les ont déjà mises en œuvre à leur profit, comment ne voit-on pas que l'État devra y pourvoir au bénéfice de tous et que déjà sur le plan d'une juste répartition des sujets supérieurs autant que des *dullards*, on peut évaluer à l'ordre des 200 000 travailleurs les unités sur lesquelles devront porter les sélections ?

Comment ne voit-on pas que notre association au fonctionnaire, ⁽³¹²⁾ à l'administrateur et au psychotechnicien, est déjà inscrite dans des organisations comme celles dites de *child guidance* aux États-Unis et en Angleterre ?

Qu'on ne confonde pas notre assentiment à ceci avec un pseudo réalisme toujours en quête d'une dégradation qualitative.

À aucun moment des réalisations que nous proposons en exemple, nous n'avons pu oublier la haute tradition morale dont elles sont restées ici empreintes. À toutes a présidé un esprit de sympathie pour les personnes, qui n'est pas plus absent de cette ségrégation des *dullards*, où n'apparaît nulle déchéance du respect dû à tous les hommes.

Qu'il nous suffise de rappeler qu'à travers les plus étreignantes exigences d'une guerre vitale pour la collectivité, et le développement même d'un appareil d'intervention psychologique qui d'ores et déjà est une tentation pour la puissance, le principe a été maintenu en Grande-Bretagne du respect de l'objection de conscience.

À vrai dire les risques que comporte un tel respect pour les intérêts collectifs, sont apparus à l'expérience se réduire à des proportions infimes, et cette guerre a, je pense, suffisamment démontré que ce n'est pas d'une trop grande indocilité des individus que viendront les dangers de l'avenir humain. Il est clair désormais que les puissances sombres du *surmoi* se coalisent avec les abandons les plus veules de la conscience pour mener les hommes à une mort acceptée pour les causes les moins humaines, et que tout ce qui apparaît comme sacrifice n'est pas pour autant héroïque.

Par contre le développement qui va croître en ce siècle des moyens d'agir sur le psychisme⁷⁵, un maniement concerté des images et des passions dont on a déjà fait usage avec succès contre notre jugement, notre résolution, notre unité morale, seront l'occasion de nouveaux abus du pouvoir.

Il nous semblerait digne de la psychiatrie française qu'à travers les tâches mêmes que lui propose un pays démoralisé, elle sache formuler ses devoirs dans des termes qui sauvegardent les principes de la vérité.

Intervention conclusive de la conférence sur « La psychiatrie anglaise et la guerre », paru dans L'Évolution Psychiatrique, 1947, fascicule I, pp. 317-318.

Discussion : [...]

⁷⁵. Il est un dossier du *Psychological Warfare* qui, pensons-nous, ne sera pas publié de sitôt.

M. le Docteur LACAN – Je remercie, ceux qui on bien voulu donner leur assentiment, comme ceux qui ont été mes contradicteurs, de leurs remarques et objections. Je tiens à affirmer à nouveau, la conception unitaire, qui est la mienne, en Anthropologie. Aux objections de principe, qui ont été soulevées contre le rôle qui a été celui de la Psychiatrie pendant la guerre, je réponds par un « E pur si muove » déclinant qu'on ne donne à mon exposé d'autre sens, ni d'autre mérite.

« *À propos de la communication de M. J. Gosset sur les problèmes psycho-somatiques en chirurgie générale* » fut publié dans l'Annuaire de l'Académie de chirurgie de Paris, 1947, n° 73, pp. 370-373.

⁽³⁷⁰⁾DISCUSSIONS EN COURS

*À propos de la communication de M. J. Gosset
Sur les problèmes psycho-somatiques en chirurgie générale,
par MM. Sylvain Blondin et Jacques Lacan.*

M. J. Gosset nous a apporté un certain nombre de propositions dont on peut dire qu'elles répondent à un problème qui, dès longtemps, en d'autres enceintes, ou en d'autres pays, est à l'ordre du jour, et où, toute question de priorité mise à part, doivent prendre place nos propres remarques apportées, ici même, il y a plus de deux ans, sur la cure de l'énurésie.

Il nous semble que c'est rétrécir singulièrement ce problème, et, à nos yeux, en dévier toute la position, que de le réduire, comme l'a fait M. J. Gosset, à des ⁽³⁷¹⁾questions de triage, de dépistage, tendant en somme à éloigner de nos salles d'opérations ce qu'on peut désigner dans un sens très large comme *le cas mental*, le souci de précautions et d'assurance dans les cas soumis à l'intervention ne relevant pas d'un point de vue différent. Or, ce dont il s'agit, c'est un changement radical dans notre position vis-à-vis du malade, d'une compréhension de la maladie, non seulement comme lésion – et nous ne voulons en rien en sous-estimer la nécessaire connaissance – mais dans son incidence entière dans l'homme malade, selon qu'il s'éprouve, s'accepte, se refuse, se reconnaît ou se méconnaît comme tel. L'homme malade n'est point seulement un individu confronté avec sa maladie, mais sa maladie vient à interférer dans ses relations avec les autres qui constituent son *psychisme*, au sens le moins restrictif, c'est-à-dire son sentiment de lui-même, ses projets, son avenir, ses devoirs. Cette maladie, selon les cas, n'est pour lui qu'un incident, un obstacle, un rappel à l'ordre, ou bien elle le fait entrer dans un autre monde, le cristallise dans une préoccupation de lui-même, plus ou moins exclusive de ce qui le faisait vivre jusque-là, le décentre et le désaffecte, lui ouvre le biais d'une fuite, voire d'une démission. Il n'est même pas nécessaire de souligner le rôle de pivot que constitue dans ce virage du malade autour de la maladie un personnage essentiel, que nous avons le plus grand intérêt à ne pas méconnaître, pour autant que nous sommes en mesure d'en contrôler l'action : car il n'est autre que nous-mêmes dans nos fonctions chirurgicales, pour autant que le psychiatre peut nous éclairer sur ce qu'il représente pour un malade déterminé.

Parmi les singularités qui font le souci de notre pratique, il est certaines terres inconnues, que certains d'entre nous savent fort bien délimiter, mais pour les isoler de notre territoire, à la façon de ces « réserves » où dans tel état moderne sont conservées, avec le rythme de la vie des tribus, les mœurs pastorales et les pratiques magiques. Il est temps que nous les rouvrons à notre examen pour en faire au contraire un centre d'intérêt et de compréhension, pour y voir les cas les plus typiques d'un certain métabolisme de nature psychique, auquel nous avons toujours affaire en fait, même quand l'infinité de ses effets nous permet de le négliger ; de même qu'il n'est pas possible de méconnaître en une saine psychologie ce qui reste – oh combien ! – de primitif dans la mentalité des hommes éclairés que nous aspirons à être.

Arrêtons-nous un instant sur la chirurgie de la douleur.

Il a pu déjà nous venir à l'esprit, sans même l'aide du psychiatre, que ce à quoi aboutit tel curriculum de malades, cette stabilisation qu'ils trouvent après les péripéties de la table d'opération, les déficits et séquelles subséquents, la réduction vitale et les compensations qui s'inscrivent dans ses échanges, ne représentent pas seulement le ricochet de l'obstacle – traumatisme ou affection organique – sur lequel la cause du sujet serait venue buter. Nous avons souvent senti qu'il y avait dans l'histoire de ces malades comme la recherche d'un

point d'équilibre répondant à une satisfaction originale : à la moins-value de leurs fonctions, au renoncement qu'elle impose, répond quelque confort secret qu'il ne faut point voir sous l'angle étroit des indemnisations qu'elle comporte, même si l'on prend ce terme en un sens beaucoup plus large, que celui que lui conservent les Compagnies d'assurances. C'est ici que l'expérience du psychiatre doit nous guider : celui qui se définit avant tout pour savoir écouter, s'efforcer de comprendre des malades dits névrosés, qui ne forment point une classe à part d'hommes, mais, dirons-nous, de tous les hommes qui nous entourent, la sorte, sinon la plus exemplaire, du moins la plus répandue, – nous apprendra l'importance du désir de mutilation dans les soubassements de la psychologie humaine la plus générale, – les contrecoups auto-primitifs, qui se produisent régulièrement dans toutes les initiatives entreprenantes et très spécialement dans les plus tendues, – la valeur primordiale d'une tendance suicide inscrite en permanence dans la psychogenèse de l'individu, et qui, sous des formes larvées, soutient un si grand nombre de comportements paradoxaux, ⁽³⁷²⁾ dont les toxicomanies d'une part, toutes sortes de ces fausses maladies que nous appelons fonctionnelles, voire pithiatiques de l'autre, ne sont que le masque et la soupape. C'est pourquoi une exploration quelque peu compréhensive de la vie d'un individu, – telle que déjà elle apparaît à une observation qui ne se placerait pas seulement dans cette perspective étroite des symptômes que sélectionne le malade à l'intention du médecin, mais qui lui substituerait le confident et le biographe : notant la façon dont il a grandi, franchi son âge d'homme, a connu l'amour, a réagi dans un procès, dans tel conflit professionnel ou civique, faisant surgir d'une telle confession cette image de lui-même où le sujet prend appui, – une telle observation, encore très loin d'une exploration dite profonde du psychisme, peut très bien nous faire prévoir qu'à telle personnalité vont répondre pour nous tels écueils, qui vont des accidents post-opératoires proprement dits aux insuccès de la cure dans ces formes de symptômes dont nous connaissons la complexité pathogénique. Dans ces études qui, nous en sommes certains, fourniront une riche et neuve moisson, nous ne voulons aujourd'hui que marquer la trace de nos premiers pas : les troubles qui suivent la castration chirurgicale ont retenu, sous cet angle, notre attention ; inconstants, d'une sévérité très variable, réagissant, il faut l'avouer, de manière très diverse, parfois paradoxale, à la thérapeutique hormonale, ils nous semblent pouvoir être prévus, avant l'opération, par cette exploration que nous venons de vanter. Bien plus, à la façon d'un véritable mordant, la thérapeutique du psychiatre peut rendre bienfaisants des médicaments endocriniens jusque-là inopérants. Les thyrotoxicoses, si nous suivons cette ligne de recherches, nous montrent l'importance de ces facteurs : troubles mentaux, métaboliques, algiques, ou cardiaques, il est facile de déceler le rôle dans les résultats des traitements médicamenteux ou chirurgicaux, d'un élément familial, d'un choc émotionnel, d'une perturbation affective. Comment ne pas reconnaître chez un artéritique buergerien, insomnique et morphinomane, après toutes les opérations sympathiques ou surréaliennes, le désir d'abord de l'amputation, l'adaptation ensuite à une nouvelle existence, qui, à nos yeux cependant, après une amputation bilatérale, ne semble nullement souhaitable et néanmoins cet homme abandonne la morphine, retrouve son sommeil, son activité, se félicite de son sort. Certains même, après les amputations, jusque-là impuissants, voient se rétablir une activité sexuelle. Une véritable fixation est à la base de bien des algies des amputés, de ces névralgies du moignon, dont il faut, comme nous l'ont dit les plus attentifs de ceux d'entre nous qui se penchent sur les hommes qui souffrent, chercher autre part que dans les nerfs périphériques, les chaînes sympathiques, les racines ou les cordons médullaires la lamentable et atroce ténacité.

Dans tous ces cas nous n'avons aucune peine à percevoir que nous ne pouvons nous en tenir à la seule composition des facteurs somatiques immédiatement en cause.

Voudrions-nous même limiter notre art au niveau du bon mécanicien qui intervient pour réparer, simplifier, prolonger le fonctionnement d'une machine, il nous faut penser ce fonctionnement non seulement dans le registre de l'usage qu'en peut faire le sujet, mais

dans celui de l'intérêt qu'il y apporte. Or, cet intérêt est d'une tout autre sorte que ce que nous permet d'en concevoir une vision idéale de l'homme en plein exercice de ses moyens. Sous cette sorte de revenu de satisfactions que l'homme bien portant tire du libre jeu de ses capacités et où nous obtenons de lui, par des motivations raisonnables, des sacrifices, il existe un capital beaucoup plus obscur, sur lequel nous éclaire l'expérience psychopathologique de ces dernières décades.

La notion d'*investissement*, introduite par les psychanalystes et sans cesse maniée par eux, prend là toute sa valeur. Tout se passe comme si cette force, par quoi l'homme s'attache à un certain nombre d'objets dans le monde, était capable, dans des situations dites complexuelles, de se reverser sur son propre ⁽³⁷³⁾ corps, et cette réversion a les effets qui semblent les plus inattendus : telle une équivalence qui pourrait être établie entre ce qui, normalement, s'exerçait sous le registre du plaisir et ce qui, dans la maladie, apparaît sous forme de douleur. Les psychiatres nous indiquent que les algies hypocondriaques ont le sens de fixation de la libido sur le corps propre, et, sous cette vue, telles algies, auxquelles nous avons affaire, semblent jouer un rôle économique semblable. Sous les inhibitions de la névrose on découvre des phantasmes de mutilation : on ne peut oublier ce ressort quand on voit avec quelle ténacité certaines mutilations sont exigées par nos malades. Mais si les inhibitions névrotiques n'empêchent pas, pour autant, les pulsions qu'elles contiennent de transparaitre encore sous forme d'autres symptômes, ne nous étonnons pas que certains symptômes ne soient point éteints par l'intervention sur l'organe qui lui servait de support. Ici il ne s'agit plus de considérer le malade dans son déficit par rapport au rendement social qui lui est demandé. Un donné plus originel apparaît, qui doit dans un avenir plus ou moins lointain nous conduire, par la voie de recensements statistiques et de corrélations caractérielles, à une conception renouvelée de la fonction de la maladie dans le patrimoine vital du sujet. Quelque chose qui n'est pas très loin de la notion commune du destin, un certain quantum typique de relation au monde extérieur, susceptible de se resserrer ou de s'étendre, mais comportant un optimum de bien être pour l'individu, ceci référé à la lignée, doit nous permettre d'éclaircir bien des paradoxes dans la cure des affections héréditaires, tels que ceux qui nous ont frappés dans le cas des goitres exophtalmiques. Une intervention chirurgicale ne saurait prétendre à modifier ces régulations dont les déterminants ancestraux sont bien manifestes, quand ils apparaissent dans la morphogénie. Mais il nous faut comprendre que cette intervention est appelée souvent comme le *Deus ex machina* par les nécessités du drame individuel, où ces fatalités se traduisent, il nous faut tricher alors d'être des dieux qui savent ce qu'ils font.

Cette intervention sur l'exposé de Lucien Bonnafé « Le personnage du psychiatre. Étude méthodologique », est parue dans l'Évolution Psychiatrique, 1948, fascicule III, pp. 52-54.

Discussion :

[...]

⁽⁵²⁾M. LACAN – Je souscris entièrement à ce qu'a dit M. Bonnafé et je m'élève même contre les quelques réserves faites par M. Courchet. Malgré la modestie de M. Bonnafé son exposé n'a rien de confus et je ne lui reprocherai pas le terme quasi-mystique qu'il a employé pour dire que chez le psychiatre « la folie » trouve son sens et sa vérité. Il y a là un point de vue dialectique qui correspond à ce qui se passe dans l'ordre de la vérité quand l'incompris devient compréhensible. La folie change de nature avec la connaissance qu'en prend le psychiatre.

L'accent a été justement mis sur l'essentiel, sur le *sens* de la folie, phénomène humain à portée universelle et en soulignant que le rôle du psychiatre est de guérir par la parole. L'essence de psychothérapie réside dans la fonction la plus universelle et la plus universalisante qu'est le langage. Cette thérapeutique par la parole est aussi ancienne que l'humanité.

Pourquoi le personnage du psychiatre devient-il d'une actualité si brûlante ? Ceci nous amène à envisager l'évolution de l'objet de la psychiatrie. Il n'est pas le même à tous les âges. Si l'on se demande pourquoi les découvertes de Freud sont arrivées à notre moment historique, on est conduit à penser que ce n'est pas sans raison que notre époque est celle où intervient la notion d'un Inconscient freudien comme noyau inférieur de la Psyché. Partant d'une inspiration un peu différente, M. Bonnafé arrive à une conclusion ou à une orientation analogue. Le politique est partout : c'est dans ce sens que je formulais ma pensée dans la conférence que j'ai faite à l'École Normale Supérieure. Je me suis servi de la référence à la « République » de Platon. Il est séduisant, à propos du parallèle que fait le philosophe, de dire que divers degrés par lesquels passe une âme qui se dégrade et les différent degré d'un état qui se dégrade, sont homothétiques. Il est intéressant de remarquer l'importance que prennent la psychiatrie et la psychanalyse dans les pays anglo-saxons. C'est là un phénomène important pour la connaissance humaine. Il y a un rapport entre la révélation de l'inconscient et l'état social que Platon appelle « tyrannique ». Nous sommes au bout d'une descente qui prélude ⁽⁵³⁾à quelque chose d'autre. Il n'y a pas de doute que certaines formes de la connaissance humaine apparaissent comme de plus en plus inquiétantes et dangereuses et requièrent l'intervention du philosophe, du gardien du sens. Peut-être faudrait-il mettre l'accent encore plus que l'a fait M. Bonnafé sur cette notion de phase sociale ou politique et ses rapports avec le personnage du psychiatre qui se confond essentiellement avec celui du philosophe au sens actif du terme.

[...]

M. LACAN – Je ferai une remarque à propos de ce qu'a dit M. Minkowski sur la P. G et les cas sur lesquels n'intervenait pas le pouvoir de la parole. Sans mettre exactement le débat sur ce terrain particulier, ma remarque ⁽⁵⁴⁾porte sur le problème beaucoup plus général qui pourrait être soulevé à cette occasion. Il s'agit des travaux faits en Angleterre et par Spearman sur les facteurs de l'intelligence. En effet le « *facteur G.* » commence à baisser à partir de 25 ans, mais il est un facteur spécial, le facteur verbal, qui va plutôt en s'accroissant avec l'âge et qui se conserve même très longtemps dans les cas de sénilité.

M. HENRI EY – Je suis naturellement d'accord avec M. Bonnafé sur l'extension du rôle du Psychiatre et sur sa fonction « humaniste ». Nous enregistrons depuis vingt ou trente ans un changement radical de perspective, auquel nous ne pouvons qu'applaudir. Le Psychiatre est de plus en plus un médecin

qui soigne et guérit ses frères diminués en humanité et de moins en moins un personnage auquel la Société délègue ses pouvoirs de « défense sociale ».

Ceci dit, je répète une fois encore que pour si « humains » que soient nos malades pour si tragiquement humains qu'ils demeurent ou deviennent dans la maladie, on ne saurait, sans naïveté, réduire les troubles mentaux au drame qu'ils impliquent, supposent ou offrent. Les névroses comme les psychoses sont autre chose que ce drame, pour si bouleversant ou significatif qu'il soit. Le contact humain avec nos malades est fatalement différent du contact humain avec nos semblables sains. C'est cela qui constitue l'originalité du fait psychiatrique. Il fut un temps où ce contact, cette « rencontre » étaient « déshumanisés » et nos malades étaient considérés comme des « *aliénés* » étrangers à notre nature. Il ne servirait de rien maintenant de ne pas vouloir les voir tels qu'ils sont : des *altérés*. Cette « altération » est l'objet de la Psychiatrie, et elle ne varie pas tellement qu'on se plait à l'imaginer à travers le réseau des significations psychologiques, sociales ou historiques. C'est cette constance et cette autonomie qui définissent le fait psychiatrique, la Psychiatrie et le Psychiatre.

Mme MINKOWSKA – Le témoignage qui nous est apporté aujourd'hui semble indiquer que c'est la diversité qui caractérise le psychiatre. Nous avons connu plusieurs générations de psychiatres apportant chacune une note révolutionnaire et une note personnelle. M. Bonnafé ne nous fait-il pas évoluer vers un schisme ?

M. MINKOWSKI – M. Ey a soulevé un problème très important : celui des rapports entre notre folie et notre psychiatrie contemporaines. Est-ce que la notion de folie intervient encore beaucoup dans l'examen des malades ? Où commence-t-elle*, où finit-elle ?

M. LACAN – Je dirai, pour opposer ma thèse à ce qu'a dit M. Ey, que la folie est très précisément un état du drame humain, qu'elle s'y insère entièrement. Elle est une forme de la condition humaine, comme le rêve en un autre sens. Il ne faut pas l'exclure de l'humain pas plus que l'amour ou la fureur. Qu'elle soit un état du drame humain, ceci est dialectiquement formulé dans Hegel. À propos de la question posée par l'apparition des découvertes de Freud, je prétends que leur éclosion a eu lieu par cette sorte de correspondance mystérieuse qui fait que le remède apparaît en même temps que le mal ou peut-être avant. Tout nous indique qu'entre un temps, qui voit l'extension de toutes⁽⁵⁵⁾ sortes de névroses et d'inhibitions, et des époques historiques antécédentes, telles que le début du XIX^e ou le XVIII^e le tableau psychique est entièrement différent. Une enquête Gallup aurait-elle alors amené des résultats surprenants comme le fait qu'environ 60% de la population juvénile des États-Unis a été amenée à raconter que leur expérience sexuelle avait comme commencé par des pratiques homosexuelles.

[...]

* Dans le texte on lit : Où comment-elle ?

Intervention sur l'exposé de H. Hécœen « La notion de schéma corporel et ses applications en psychiatrie », paru dans l'Evolution Psychiatrique, 1948, fascicule II pages 119-122.

Conférence de M. HÉCAEN [...]

⁽¹¹⁹⁾*Discussion :*

M. Bonhomme (Président) félicite le conférencier et ouvre la Discussion :

[...]

M. LACAN – Dans sa conférence fort bien équilibrée et documentée, le Dr Hécœen a exposé de façon particulièrement claire l'essentiel de ce que j'ai dit sur le rôle économique du stade du miroir dans la formation de l'Image de soi. La critique que je voudrais faire est rendue difficile par la structure de la conférence. Celle-ci étant, en effet une revue générale des diverses perspectives dans lesquelles nous apparaît la notion de schéma corporel, on ne saurait reprocher à son auteur de n'avoir pas vu que ces perspectives étaient hétérogènes. Si j'ai bien compris sa position philosophique moniste, j'ai été frappé de sa rencontre avec celle du catholicisme traditionnel. On est toujours moniste par rapport à quelqu'un et dualiste par rapport à quelque autre. On ne peut envisager dans une perspective moniste une entité qui soit aussi complexe et qui représente des ordres de réalité très différents, car on risque de glisser rapidement ⁽¹²⁰⁾des analogies à l'identité et de confondre des phénomènes objectifs avec des phénomènes psychiques, qui sont des phénomènes différents, des phénomènes préobjectifs (Merleau-Ponty), comme le sont les attitudes de refus, d'acceptation, de reconnaissance. Je crois qu'il est d'autant plus important de distinguer ces plans que nous sommes là en présence d'une sorte de phénomène carrefour. Quand je parle de l'Imago, phénomène nucléaire dans la formation de la personnalité, je ne crois pas qu'on puisse l'assimiler à celle qui apparaît dans un phénomène dissociatif tel que l'autoscopie ou le membre fantôme.

Le phénomène d'identification du corps propre est la matrice sur laquelle se forment les identifications ultérieures. Il convient d'insister sur le caractère dialectique de ces identifications successives, ces étapes correspondant, à chaque fois, à la solution d'une crise. Des phénomènes liés à telle ou telle lésion neurologique font réapparaître cette image de façon plus appauvrie et plus objective. Mais elle n'a plus alors le rôle qu'elle assume en tant que noyau du Moi au cours des identifications successives.

Il me paraît important de distinguer différents plans en ce qui concerne la dialectique du sujet et de l'objet :

- le plan du moi. C'est un système jouant un rôle très important dans l'équilibre tensionnel interne du sujet. Il convient de compléter la théorie analytique en permettant de concevoir les choses d'une façon plus rationnelle et plus proche à l'expérience.
- le plan neurologique est caractérisé par la projection de l'image du corps propre dans certains systèmes spéciaux. Il faut noter l'importance du système vestibulaire, le malaise vestibulaire ayant lieu dans les six premiers mois de la vie. Dans ce malaise l'image du corps propre amène un élément unificateur chargé d'une tension énergétique tout à fait spéciale.

[...]

⁽¹²¹⁾M. LACAN – Tout en ayant paru prélué aux critiques faites par M. Ey, je ne le suis pas entièrement dans son argumentation. C'est pourquoi je voudrais apporter quelques précisions en ce qui concerne mon point de vue. Je crois qu'on ne peut pas destiner à M.

Lhermitte les critiques qui ont été faites. Ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne voit pas chez M. Lhermitte se dégager la notion de ce qu'est la fonction du langage, pas plus que M. Blondel d'ailleurs. Comme si le langage était fait pour désigner des sensations ! Mais laissons de côté le problème du langage et de l'ineffable. Le schéma corporel n'est pas une de ces notions classificatrices telles que les troubles de la mémoire, les hallucinations et autres entités qu'il importe de réintégrer dans des structures appropriées. Le schéma corporel objective pour nous une « forme » dans un domaine dans lequel tout est à construire, c'est celui d'une théorie de l'Image, de l'imaginaire. Il faut considérer le schéma corporel comme une image typique fondamentale dans le développement psychique humain et même chez l'animal. Elle a même un retentissement tout à fait clair, d'ordre morphologique comme j'y ai insisté sur les sauterelles, dont le développement est différent selon qu'elles appartiennent à l'espèce solitaire ou grégaire. Le terme de schéma corporel est assez inadéquat, je ne ⁽¹²²⁾crois pas qu'on puisse dire que le schéma corporel nous ramène à la cénesthésie. Je crois que c'est exactement le contraire. C'est la description d'une forme, d'une « Gestalt » identificatoire. La notion d'Imago n'est pas un retour à la sensation abyssale qu'est celle de cénesthésie, mais au contraire elle implique la notion de développement, celle de forme et de structure.

[...]

Intervention sur l'exposé de F. Pasche : « La délinquance névrotique ». Parue dans la Revue Française de Psychanalyse, avril-juin 1949, tome XIII, n° 2, p. 315.

Réunion du 17 février : Dr F. PASCHE : « La délinquance névrotique ».

Cette exposition de quelques cas cliniques où l'auteur a reconnu des caractères communs, fait penser au Prof. Lagache que la distinction entre le délinquant « normal » et le délinquant névrotique n'est pas facile à faire, que la présence ou l'absence de préméditation n'est pas un critère valable, que si Alexander et Staub ont insisté sur l'autopunition, l'accord n'est pas fait sur sa généralité. Pour le Dr Lebovici, la notion de délinquance appelle les notions de justice et du passage à l'acte.

Le Dr Lacan est également d'avis de centrer l'intérêt sur le passage à l'acte comme aussi le Dr Male qui voudrait qu'il y eût davantage d'études psychanalytiques des conflits chez les délinquants afin d'être mieux éclairés sur cette question difficile de la différenciation du délit « normal » et du délit névrotique qui, pour le Dr Laforgue, constituent les extrêmes de toute une gamme d'états intermédiaires.

[...]

« Mère phallique et mère castratrice ». Parue dans la Revue Française de Psychanalyse, avril-juin 1949, tome XIII, n° 2, p. 317.

Réunion du 20 avril. D^r J. Leuba : « Mère phallique et mère castratrice⁷⁶ ».

Dans la discussion, le D^r Nacht dit qu'il ne voit pas que l'auteur ait établi une différence bien nette entre la crainte du père et celle de la mère. M. Lechat s'est forgé une conception du complexe d'Œdipe sur le mode oral : par un déplacement de haut en bas, le sujet peut craindre d'être mordu par en bas. Il a vu la castration par la mère bien plus souvent que par le père à tel point qu'il en est presque arrivé à nier la crainte de la castration par le père. M. Dugautiez est aussi de cet avis et

le D^r Lacan enchaîne dans le même sens. « C'est l'imaginaire maternelle qui est beaucoup plus castratrice que l'imaginaire paternelle. J'ai vu à la fin de chacune de mes analyses le fantasme du démembrement, le mythe d'Osiris. C'est lorsque le père est carent d'une manière ou d'une autre (mort, absent, aveugle même), que se produisent les névroses les plus graves ».

Après des remarques des D^{ss} Margus, Dolto-Marette et Held qui rapportent des observations, le D^r Parcheminey demande que soit précisée la terminologie à propos de la femme « phallique » et de la femme « castratrice » ce que fait M^{me} Marie Bonaparte en spécifiant que la mère phallique est une mère à instrument, la mère castratrice l'est par son vagin ; le complexe de castration est d'ailleurs double, ajoute-t-elle, sur deux plans : l'un moral, l'autre, en dessous, biologique. Ce dernier est particulièrement puissant chez la femme à cause de sa peur d'être perforée.

⁷⁶ Communication publiée dans cette Revue, 1948, N° 2

Conférence prononcée à Bruxelles en mai 1948 au 11^{ème} Congrès des psychanalystes de langue française, publiée dans la Revue Française de Psychanalyse, juillet-septembre 1948, tome XII, n° 2 pp. 367-388.

L'AGRESSIVITÉ EN PSYCHANALYSE

PAR

JACQUES LACAN

⁽³⁶⁷⁾ Mon savant collègue ayant étudié l'agressivité en clinique et en thérapeutique, il me reste la charge de discuter devant vous si l'on peut en former une notion ou concept tel qu'il puisse prétendre à un usage scientifique, c'est-à-dire à objectiver des faits d'un ordre comparable dans la réalité, plus catégoriquement à établir une dimension de l'expérience dont les faits objectivés puissent être considérés comme des variables.

Nous avons tous en commun dans cette assemblée une expérience fondée sur une technique, un système de concepts auquel nous sommes fidèles, autant parce qu'il a été élaboré par celui-là même qui nous a ouvert toutes les voies de cette expérience, que parce qu'il porte la marque vivante des étapes de cette élaboration. C'est-à-dire qu'à l'opposé du dogmatisme qu'on nous impute, nous savons que ce système reste ouvert non seulement dans son achèvement, mais dans plusieurs de ses jointures.

Ces hiatus paraissent se conjoindre dans la signification énigmatique que Freud a promue comme *instinct de mort* : témoignage, semblable à la figure du Sphinx, de l'aporie où s'est heurtée cette grande pensée dans la tentative la plus profonde qui ait paru de formuler une expérience de l'homme dans le registre de la biologie.

Cette aporie est au cœur de la notion de l'agressivité, dont nous mesurons mieux chaque jour la part qu'il convient de lui attribuer dans l'économie psychique.

C'est pourquoi la question de la nature métapsychologique des tendances mortifères est sans cesse remise sur le canevas par nos collègues théoriciens, non sans contradiction, et souvent, il faut le dire, avec quelque formalisme.

Je veux seulement vous proposer quelques remarques ou thèses, que m'ont inspirées mes réflexions de longtemps autour de cette aporie véritable de la doctrine, et aussi le sentiment qu'à ⁽³⁶⁸⁾ la lecture de nombreux travaux j'ai de notre responsabilité dans l'évolution actuelle de la psychologie de laboratoire et de cure. Je pense d'une part aux recherches dites *behavioristes* dont il me semble qu'elles doivent le meilleur de leurs résultats (qui parfois nous semblent un peu minces pour l'appareil dont ils s'entourent) à l'usage souvent implicite qu'elles font des catégories que l'analyse a apportées à la psychologie de l'autre, à ce genre de cure – qu'elle s'adresse aux adultes ou aux enfants – qu'on peut grouper sous le terme de cure *psychodramatique*, qui cherche son efficacité dans l'abréaction qu'elle tente d'épuiser sur le plan du jeu, et où ici encore l'analyse classique donne les notions efficacement directrices.

THÈSE I – L'agressivité se manifeste dans une expérience qui est subjective par sa constitution même.

Il n'est pas vain, en effet, de revenir sur le phénomène de l'expérience psychanalytique. Pour viser des données premières, cette réflexion est souvent omise.

On peut dire que l'action psychanalytique se développe dans et par la communication verbale, c'est-à-dire dans une saisie dialectique du sens. Elle suppose donc un sujet qui se manifeste comme tel à l'intention d'un autre.

Cette subjectivité ne peut nous être objectée comme devant être caduque, selon l'idéal auquel satisfait la physique, en l'éliminant par l'appareil enregistreur, sans pouvoir éviter pourtant la caution de l'erreur personnelle dans la lecture du résultat.

Seul un sujet peut comprendre un sens, inversement tout phénomène de sens implique un sujet. Dans l'analyse un sujet se donne comme pouvant être compris et l'est en effet : introspection et intuition prétendue projective ne constituent pas ici les viciations de principe qu'une psychologie, à ses premiers pas dans la voie de la science, a considérées comme irréductibles. Ce serait là faire une impasse de moments abstraitement isolés du dialogue, quand il faut se fier à son mouvement : c'est le mérite de Freud d'en avoir assumé les risques, avant de les dominer par une technique rigoureuse.

Ses résultats peuvent-ils fonder une science positive ? Oui, si l'expérience est contrôlable par tous. Or, constituée entre deux sujets dont l'un joue dans le dialogue un rôle d'idéale impersonnalité ⁽³⁶⁹⁾ (point qui requerra plus loin notre attention), l'expérience, une fois achevée et sous les seules conditions de capacité exigible pour toute recherche spéciale, peut être reprise par l'autre sujet avec un troisième. Cette voie apparemment initiatique n'est qu'une transmission par récurrence, dont il n'y a pas lieu de s'étonner puisqu'elle tient à la structure même, bipolaire, de toute subjectivité. Seule la vitesse de diffusion de l'expérience en est affectée et si sa restriction à l'aire d'une culture peut être discutée, outre qu'aucune saine anthropologie n'en peut tirer objection, tout indique que ses résultats peuvent être relativisés assez pour une généralisation qui satisfasse au postulat humanitaire, inséparable de l'esprit de la science.

THÈSE II – L'agressivité, dans l'expérience, nous est donnée comme intention d'agression et comme image de dislocation corporelle, et c'est sous de tels modes qu'elle se démontre efficiente.

L'expérience analytique nous permet d'éprouver la pression intentionnelle. Nous la lisons dans le sens symbolique des symptômes, dès que le sujet dépouille les défenses par où il les déconnecte de leurs relations avec sa vie quotidienne et avec son histoire, – dans la finalité implicite de ses conduites et de ses refus, – dans les ratés de son action, – dans l'aveu de ses fantasmes privilégiés, – dans les rébus de la vie onirique.

Nous pouvons quasiment la mesurer dans la modulation revendicatrice qui soutient parfois tout le discours, dans ses suspensions, ses hésitations, ses inflexions et ses lapsus, dans les inexactitudes du récit, les irrégularités dans l'application de la règle, les retards aux séances, les absences calculées, souvent dans les récriminations, les reproches, les craintes fantasmatiques, les réactions émotionnelles de colère, les démonstrations à fin intimidante ; les violences proprement dites étant aussi rares que l'impliquent la conjoncture de recours qui a mené au médecin le malade, et sa transformation, acceptée par ce dernier, en une convention de dialogue.

*

L'efficacité propre à cette intention agressive est manifeste : nous la constatons couramment dans l'action formatrice d'un individu sur les personnes de sa dépendance : l'agressivité intentionnelle ronge, mine, désagrége ; elle châtie ; elle conduit à la mort : ⁽³⁷⁰⁾ « Et moi qui croyais que tu étais impuissant ! » gémissait dans un cri de tigresse une mère à son fils qui venait de lui avouer, non sans peine, ses tendances homosexuelles. Et l'on pouvait voir que sa permanente agressivité de femme virile n'avait pas été sans effets ; il nous a toujours été impossible, en de semblables cas, d'en détourner les coups de l'entreprise analytique elle-même.

Cette agressivité s'exerce certes dans des contraintes réelles. Mais nous savons d'expérience qu'elle n'est pas moins efficace par la voie de l'expressivité : un parent sévère

intimide par sa seule présence et l'image du Punisseur a à peine besoin d'être brandie pour que l'enfant la forme. Elle retentit plus loin qu'aucun sévice.

Ces phénomènes mentaux qu'on appelle les images, d'un terme dont toutes les acceptions sémantiques confirment leur valeur expressive, après les échecs perpétuels dans la tâche d'en rendre compte qu'a enregistrés la psychologie de tradition classique, la psychanalyse la première s'est révélée à niveau de la réalité concrète qu'ils représentent. C'est qu'elle est partie de leur fonction formative dans le sujet et a révélé que si les images déterminent telles inflexions individuelles des tendances, c'est comme variations des matrices que constituent pour les « instincts » eux-mêmes, celles-là spécifiques, que nous faisons répondre à l'antique appellation d'*imago*.

Entre ces dernières il en est qui représentent les vecteurs électifs des intentions agressives, qu'elles pourvoient d'une efficacité qu'on peut dire magique. Ce sont les images de castration, d'éviration, de mutilation, de démembrement, de dislocation, d'éventrement, de dévoration, d'éclatement du corps, bref, les *imagos* que personnellement j'ai groupées sous la rubrique qui paraît bien être structurale, d'*imagos du corps morcelé*.

Il y a là un rapport spécifique de l'homme à son propre corps qui se manifeste aussi bien dans la généralité d'une série de pratiques sociales – depuis les rites du tatouage, de l'incision, de la circoncision dans les sociétés primitives, jusque dans ce qu'on pourrait appeler l'arbitraire procustéen de la mode, en tant qu'il dément dans les sociétés avancées ce respect des formes naturelles du corps humain, dont l'idée est tardive dans la culture.

Il n'est besoin que d'écouter la fabulation et les jeux des enfants, isolés ou entre eux, entre deux et cinq ans pour savoir qu'arracher la tête et crever le ventre sont des thèmes spontanés de leur imagination, que l'expérience de la poupée démantibulée ne fait que combler.

⁽³⁷¹⁾ Il faut feuilleter un album reproduisant l'ensemble et les détails de l'œuvre de Jérôme Bosch pour y reconnaître l'atlas de toutes ces images agressives qui tourmentent les hommes. La prévalence parmi elles, découverte par l'analyse, des images d'une autoscopie primitive des organes oraux et dérivés du cloaque, a ici engendré les formes des démons. Il n'est pas jusqu'à l'ogive des *angustiæ* de la naissance qu'on ne retrouve dans la porte des gouffres où ils poussent les damnés, ni jusqu'à la structure narcissique qu'on ne puisse évoquer dans ces sphères de verre où sont captifs les partenaires épuisés du jardin des délices.

Nous retrouvons sans cesse ces fantasmagories dans les rêves, particulièrement au moment où l'analyse paraît venir se réfléchir sur le fond des fixations les plus archaïques. Et j'évoquerai le rêve d'un de mes patients, chez qui les pulsions agressives se manifestaient par des fantasmes obsédants ; dans le rêve, il se voyait, lui étant en voiture avec la femme de ses amours difficiles, poursuivi par un poisson volant, dont le corps de baudruche laissait transparaître un niveau de liquide horizontal, image de persécution vésicale d'une grande clarté anatomique.

Ce sont là toutes données premières d'une *gestalt* propre à l'agression chez l'homme et liée au caractère symbolique, non moins qu'au raffinement cruel des armes qu'il fabrique, au moins au stade artisanal de son industrie. Cette fonction imaginaire va s'éclairer dans notre propos.

Notons ici qu'à tenter une réduction behavioriste du procès analytique – ce à quoi un souci de rigueur, injustifié à mon sens, pousserait certains d'entre nous, – on la mutile de ses données subjectives les plus importantes, dont les fantasmes privilégiés sont les témoins dans la conscience et qui nous ont permis de concevoir l'*imago* formatrice de l'identification.

THÈSE III – Les ressorts d'agressivité décident des raisons qui motivent la technique de l'analyse.

Le dialogue paraît en lui-même constituer une renonciation à l'agressivité ; la philosophie depuis Socrate y a toujours mis son espoir de faire triompher la voie rationnelle. Et pourtant depuis le temps que Thrasymaque a fait sa sortie démente au début du grand dialogue de la République, l'échec de la dialectique verbale ne s'est que trop souvent démontré.

⁽³⁷²⁾J'ai souligné que l'analyste guérissait par le dialogue, et des folies aussi grandes ; quelle vertu Freud lui a-t-il donc ajouté ?

La règle proposée au patient dans l'analyse le laisse s'avancer dans une intentionnalité aveugle à toute autre fin que sa libération d'un mal ou d'une ignorance dont il ne connaît même pas les limites.

Sa voix se fera seule entendre pendant un temps dont la durée reste à la discrétion de l'analyste. Particulièrement l'abstention de celui-ci lui sera vite manifeste, et d'ailleurs confirmée, de lui répondre sur aucun plan de conseil ou de projet. Il y a là une contrainte qui semble aller à l'encontre de la fin désirée et que doit justifier quelque profond motif.

Quel souci conditionne donc en face de lui l'attitude de l'analyste ? Celui d'offrir au dialogue un personnage aussi dénué que possible de caractéristiques individuelles ; nous nous effaçons, nous sortons du champ où pourraient être perçus cet intérêt, cette sympathie, cette réaction que cherche celui qui parle sur le visage de l'interlocuteur, nous évitons toute manifestation de nos goûts personnels, nous cachons ce qui peut les trahir, nous nous dépersonnalisons, et tendons à ce but de représenter pour l'autre un idéal d'impassibilité.

Nous n'exprimons pas seulement là cette apathie que nous avons dû réaliser en nous-mêmes pour être à même de comprendre notre sujet, ni ne préparons le relief d'oracle que, sur ce fond d'inertie, doit prendre⁷⁷ notre intervention interprétante.

Nous voulons éviter une embûche, que recèle déjà cet appel, marqué du pathétique éternel de la foi, que le malade nous adresse. Il comporte un secret. « Prends sur toi, nous dit-on, ce mal qui pèse sur mes épaules ; mais, tel que je te vois repu, rassis et confortable, tu ne peux pas être digne de le porter ».

Ce qui apparaît ici comme revendication orgueilleuse de la souffrance montrera son visage, – et parfois à un moment assez décisif pour entrer dans cette « réaction thérapeutique négative » qui a retenu l'attention de Freud, – sous la forme de cette résistance de l'amour-propre, pour prendre ce terme dans toute la profondeur que lui a donné La Rochefoucauld, et qui souvent s'avoue ainsi : « Je ne puis accepter la pensée d'être libéré par un autre que par moi-même ».

Certes, en une plus insondable exigence du cœur, c'est la participation à son mal que le malade attend de nous. Mais c'est la réaction hostile qui guide notre prudence et qui déjà inspirait à ⁽³⁷³⁾Freud sa mise en garde contre toute tentation de jouer au prophète. Seuls les saints sont assez détachés de la plus profonde des passions communes pour éviter les contrecoups agressifs de la charité.

Quant à faire état de l'exemple de nos vertus et de nos mérites, je n'ai jamais vu y recourir que tel grand patron, tout imbu d'une idée, aussi austère qu'innocente, de sa valeur apostolique ; je pense encore à la fureur qu'il déchaîna.

Au reste, comment nous étonner de ces réactions, nous qui dénonçons les ressorts agressifs cachés sous toutes les activités dites philanthropiques.

Nous devons pourtant mettre en jeu l'agressivité du sujet à notre endroit, puisque ces intentions, on le sait, forment le transfert négatif qui est le nœud inaugural du drame analytique.

Ce phénomène représente chez le patient le transfert imaginaire sur notre personne d'une des imagos plus ou moins archaïques qui, par un effet de subduction symbolique, dégrade, dérive ou inhibe le cycle de telle conduite, qui, par un accident de refoulement, a

⁷⁷. Il est écrit « prendre », avec le « p » barré.

exclu du contrôle du moi telle fonction et tel segment corporel, qui par une action d'identification a donné sa forme à telle instance de la personnalité.

On peut voir que le plus hasardeux prétexte suffit à provoquer l'intention agressive, qui réactualise l'imgo, demeurée permanente dans le plan de surdétermination symbolique que nous appelons l'inconscient du sujet, avec sa corrélation intentionnelle.

Un tel mécanisme s'avère souvent extrêmement simple dans l'hystérie : dans le cas d'une jeune fille atteinte d'astasia-abasie, qui résistait depuis des mois aux tentatives de suggestion thérapeutique des styles les plus divers, mon personnage se trouva identifié d'emblée à la constellation des traits les plus désagréables que réalisait pour elle l'objet d'une passion, assez marquée au reste d'un accent délirant. L'imgo sous-jacente était celle de son père, dont il suffit que je lui fisse remarquer que l'appui lui avait manqué (carence que je savais avoir effectivement dominé sa biographie et dans un style très romanesque), pour qu'elle se trouvât guérie de son symptôme, sans, pourrait-on dire, qu'elle n'y eût vu que du feu, la passion morbide d'ailleurs ne se trouvant pas pour autant affectée.

Ces nœuds sont plus difficiles à rompre, on le sait, dans la névrose obsessionnelle, justement en raison de ce fait bien connu ⁽³⁷⁴⁾ de nous que sa structure est particulièrement destinée à camoufler, à déplacer, à nier, à diviser et à amortir l'intention agressive, et cela selon une décomposition défensive, si comparable en ses principes à celle qu'illustrent le redan et la chicane, que nous avons entendu plusieurs de nos patients user à leur propre sujet d'une référence métaphorique à des « fortifications à la Vauban ».

Quant au rôle de l'intention agressive dans la phobie, il est pour ainsi dire manifeste.

Ce n'est donc pas qu'il soit défavorable de réactiver une telle intention dans la psychanalyse.

Ce que nous cherchons à éviter pour notre technique, c'est que l'intention agressive chez le patient trouve l'appui d'une idée actuelle de notre personne suffisamment élaborée pour qu'elle puisse s'organiser en ces réactions d'opposition, de dénégation, d'ostentation et de mensonge, que notre expérience nous démontre pour être les modes caractéristiques de l'instance du *moi* dans le dialogue.

Je caractérise ici cette instance non pas par la construction théorique que Freud en donne dans sa métapsychologie comme du système *perception-conscience*, mais par l'essence phénoménologique qu'il a reconnue pour être le plus constamment la sienne dans l'expérience, sous l'aspect de la *Verneinung*, et dont il nous recommande d'apprécier les données dans l'indice le plus général d'une inversion préjudicielle.

Bref, nous désignons dans le *moi* ce noyau donné à la conscience, mais opaque à la réflexion marqué de toutes les ambiguïtés qui, de la complaisance à la mauvaise foi, structurent dans le sujet humain le vécu passionnel ; ce « je » qui, pour avouer sa facticité à la critique existentielle, oppose son irréductible inertie de prétentions et de méconnaissance à la problématique concrète de la réalisation du sujet.

Loin de l'attaquer de front, la maïeutique analytique adopte un détour qui revient en somme à induire dans le sujet une paranoïa dirigée. C'est bien en effet l'un des aspects de l'action analytique que d'opérer la projection de ce que Mélanie Klein appelle les *mauvais objets internes*, mécanisme paranoïaque certes, mais ici bien systématisé, filtré en quelque sorte et étanché à mesure.

C'est l'aspect de notre praxis qui répond à la catégorie de l'espace, pour peu qu'on y comprenne cet espace imaginaire où se ⁽³⁷⁵⁾ développe cette dimension des symptômes, qui les structure comme îlots exclus, scotomes inertes, ou autonomismes parasitaires dans les fonctions de la personne.

À l'autre dimension, temporelle, répond l'angoisse et son incidence, soit patente dans le phénomène de la fuite ou de l'inhibition, soit latente quand elle n'apparaît qu'avec l'imgo motivante.

Encore, répétons-le, cette *imgo* ne se révèle-t-elle que pour autant que notre attitude offre au sujet le miroir pur d'une surface sans accidents.

Mais qu'on imagine, pour nous comprendre, ce qui se passerait chez un patient qui verrait dans son analyste une réplique exacte de lui-même. Chacun sent que l'excès de tension agressive ferait un tel obstacle à la manifestation du transfert que son effet utile ne pourrait se produire qu'avec la plus grande lenteur, et c'est ce qui arrive dans certaines analyses à fin didactique. L'imaginons-nous, à la limite, vécue sous le mode d'étrangeté propre aux appréhensions du double, cette situation déclencherait une angoisse immaîtrisable.

THÈSE IV – L'agressivité est la tendance corrélatrice d'un mode d'identification que nous appelons narcissique et qui détermine la structure formelle du moi de l'homme et du registre d'entités, caractéristique de son monde.

L'expérience subjective de l'analyse inscrit aussitôt ses résultats dans la psychologie concrète. Indiquons seulement ce qu'elle apporte à la psychologie des émotions en montrant la signification commune d'états aussi divers que la crainte fantasmatique, la colère, la tristesse active ou la fatigue psychasthénique.

Passer maintenant de la subjectivité de l'intention à la notion d'une tendance à l'agression, c'est faire le saut de la phénoménologie de notre expérience à la métapsychologie.

Mais ce saut ne manifeste rien d'autre qu'une exigence de la pensée qui, pour objectiver maintenant le registre des réactions agressives, et faute de pouvoir le sérier en une variation quantitative, doit le comprendre dans une formule d'équivalence. C'est ainsi que nous en usons avec la notion de *libido*.

La tendance agressive se révèle fondamentale dans une certaine série d'états significatifs de la personnalité, qui sont les psychoses paranoïdes et paranoïaques.

⁽³⁷⁶⁾J'ai souligné dans mes travaux qu'on pouvait coordonner par leur sériation strictement parallèle la qualité de la réaction agressive qu'on peut attendre de telle forme de paranoïa avec l'étape de la genèse mentale représentée par le délire symptomatique de cette même forme. Relation qui apparaît encore plus profonde quand, – je l'ai montré pour une forme curable : la paranoïa d'auto-punition – l'acte agressif résout la construction délirante.

Ainsi se série de façon continue la réaction agressive, depuis l'explosion brutale autant qu'immotivée de l'acte à travers toute la gamme des formes des belligérances jusqu'à la guerre froide des démonstrations interprétatives, parallèlement aux imputations de nocivité qui, sans parler du *kakon* obscur à quoi le paranoïde réfère sa discordance de tout contact vital, s'étagent depuis la motivation, empruntée au registre d'un organicisme très primitif, du poison, à celle, magique, du maléfice, télépathique, de l'influence, lésionnelle, de l'intrusion physique, abusive, du détournement de l'intention, dépossessive, du vol du secret, profanatoire, du viol de l'intimité, juridique, du préjudice, persécutive, de l'espionnage et de l'intimidation, prestigieuse, de la diffamation et de l'atteinte à l'honneur, revendicatrice, du dommage et de l'exploitation.

Cette série où nous retrouvons toutes les enveloppes successives du statut biologique et social de la personne, j'ai montré qu'elle tenait dans chaque cas à une organisation originale des formes du *moi* et de l'objet qui en sont également affectées dans leur structure, et jusque dans les catégories spatiale et temporelle où ils se constituent, vécus comme événements dans une perspective de mirages, comme affections avec un accent de stéréotypie qui en suspend la dialectique.

Janet qui a montré si admirablement la signification des sentiments de persécution comme moments phénoménologiques des conduites sociales, n'a pas approfondi leur caractère commun, qui est précisément qu'ils se constituent par une stagnation d'un de ces moments, semblable en étrangeté à la figure des acteurs quand s'arrête de tourner le film.

Or cette stagnation formelle est parente de la structure la plus générale de la connaissance humaine : celle qui constitue le moi et les objets sous des attributs de

permanence, d'identité et de substantialité, bref sous forme d'entités ou de « choses » très différentes de ces *gestalt* que l'expérience nous permet d'isoler dans la mouvance du champ tendu selon les lignes du désir animal.

Effectivement cette fixation formelle qui introduit une ⁽³⁷⁷⁾certaine rupture de plan, une certaine discordance entre l'organisme de l'homme et son *Umwelt*, est la condition même qui étend indéfiniment son monde et sa puissance, en donnant à ses objets leur polyvalence instrumentale et leur polyphonie symbolique, leur potentiel aussi d'armement.

Ce que j'ai appelé la connaissance paranoïaque se démontre alors répondre dans ses formes plus ou moins archaïques à certains moments critiques, scandant l'histoire de la genèse mentale de l'homme, et qui représentent chacun un stade de l'identification objectivante.

On peut en entrevoir par la simple observation les étapes chez l'enfant, où une *Charlotte Bühler*, une *Elsa Köhler*, et l'école de Chicago à leur suite, nous montrent plusieurs plans de manifestations significatives, mais auxquels seule l'expérience analytique peut donner leur valeur exacte en permettant d'y réintégrer la relation subjective.

Le premier plan nous montre que l'expérience de soi-même chez l'enfant du premier âge, en tant qu'elle se réfère à son semblable, se développe à partir d'une situation vécue comme indifférenciée. Ainsi autour de l'âge de huit mois dans ces confrontations entre enfants, qui, notons-le, pour être fécondes, ne permettent guère que deux mois et demi d'écart d'âge, voyons-nous ces gestes d'actions fictives par où un sujet reconduit l'effort imparfait du geste de l'autre en confondant leur distincte application, ces synchronies de la captation spectaculaire, d'autant plus remarquables qu'elles devancent la coordination complète des appareils moteurs qu'elles mettent en jeu.

Ainsi l'agressivité qui se manifeste dans les retaliations de tapes et de coups ne peut seulement être tenue pour une manifestation ludique d'exercice des forces et de leur mise en jeu pour le repérage du corps. Elle doit être comprise dans un ordre de coordination plus ample : celui qui subordonnera les fonctions de postures toniques et de tension végétative à une relativité sociale dont un Wallon a remarquablement souligné la prévalence dans la constitution expressive des émotions humaines.

Bien plus, j'ai cru moi-même pouvoir mettre en valeur que l'enfant dans ces occasions anticipe sur le plan mental la conquête de l'unité fonctionnelle de son propre corps, encore inachevée à ce moment sur le plan de la motricité volontaire.

Il y a là une première captation par l'image où se dessine le ⁽³⁷⁸⁾premier moment de la dialectique des identifications. Il est lié à un phénomène de *Gestalt*, la perception très précoce chez l'enfant de la forme humaine forme qui, on le sait, fixe son intérêt dès les premiers mois, et même pour le visage humain dès le dixième jour. Mais ce qui démontre le phénomène de reconnaissance, impliquant la subjectivité, ce sont les signes de jubilation triomphante et le ludisme de repérage qui caractérisent dès le sixième mois la rencontre par l'enfant de son image au miroir. Cette conduite contraste vivement avec l'indifférence manifestée par les animaux mêmes qui perçoivent cette image, le chimpanzé par exemple, quand ils ont fait l'épreuve de sa vanité objectale, et elle prend encore plus de relief de se produire à un âge où l'enfant présente encore, pour le niveau de son intelligence instrumentale, un retard sur le chimpanzé, qu'il ne rejoint qu'à onze mois.

Ce que j'ai appelé le *stade du miroir* a l'intérêt de manifester le dynamisme affectif par où le sujet s'identifie primordialement à la *Gestalt* visuelle de son propre corps : elle est, par rapport à l'incoordination encore très profonde de sa propre motricité, unité idéale, *imago* salutaire ; elle est valorisée de toute la détresse originelle, liée à la discordance intra-organique et relationnelle du petit d'homme, durant les six premiers mois, où il porte les signes, neurologiques et humoraux, d'une prématuration natale physiologique.

C'est cette captation par l'*imago* de la forme humaine, plus qu'une *Einfühlung* dont tout démontre l'absence dans la prime enfance, qui entre six mois et deux ans et demi domine toute la dialectique du comportement de l'enfant en présence de son semblable. Durant

toute cette période on enregistrera les réactions émotionnelles et les témoignages articulés d'un transactivisme normal. L'enfant qui bat dit avoir été battu, celui qui voit tomber pleure. De même c'est dans une identification à l'autre qu'il vit toute la gamme des réactions de prestance et de parade, dont ses conduites révèlent avec évidence l'ambivalence structurale, esclave identifié au despote, acteur au spectateur, séduit au séducteur.

Il y a là une sorte de carrefour structural, où nous devons accommoder notre pensée pour comprendre la nature de l'agressivité chez l'homme et sa relation avec le formalisme de son moi et de ses objets. Ce rapport érotique où l'individu humain se fixe à une image qui l'aliène à lui-même, c'est là l'énergie et c'est là la forme d'où prend origine cette organisation passionnelle qu'il appellera son moi.

⁽³⁷⁹⁾Cette forme se cristallisera en effet dans la tension conflictuelle interne au sujet, que détermine l'éveil de son désir pour l'objet du désir de l'autre : ici le concours primordial se précipite en concurrence agressive, et c'est d'elle que naît la triade de l'autrui, du moi et de l'objet, qui, en étoilant l'espace de la communion spectaculaire, s'y inscrit selon un formalisme qui lui est propre, et qui domine tellement l'*Einfühlung* affective, que l'enfant à cet âge peut méconnaître l'identité des personnes à lui les plus familières, si elles lui apparaissent dans un entourage entièrement renouvelé.

Mais si déjà le moi apparaît dès l'origine marqué de cette relativité agressive, où les esprits en mal d'objectivité pourront reconnaître les érections émotionnelles provoquées chez l'animal qu'un désir vient solliciter latéralement dans l'exercice de son conditionnement expérimental, comment ne pas concevoir que chaque grande métamorphose instinctuelle, scandant la vie de l'individu, remettra en cause sa délimitation, faite de la conjonction de l'histoire du sujet avec l'impensable innéité de son désir ?

C'est pourquoi jamais, sinon à une limite que les génies les plus grands n'ont jamais pu approcher, le moi de l'homme n'est réductible à son identité vécue ; et dans les disruptions dépressives des revers vécus de l'infériorité, engendre-t-il essentiellement les négations mortelles qui le figent dans son formalisme. « Je ne suis rien de ce qui m'arrive. Tu n'es rien de ce qui vaut ».

Aussi bien les deux moments se confondent-ils où le sujet se nie lui-même et où il charge l'autre, et l'on y découvre cette structure paranoïaque du moi qui trouve son analogue dans les négations fondamentales, mises en valeur par Freud dans les trois délires de jalousie, d'érotomanie et d'interprétation. C'est le délire même de la belle âme misanthrope, rejetant sur le monde le désordre qui fait son être.

L'expérience subjective doit être habilitée de plein droit à reconnaître le nœud central de l'agressivité ambivalente, que notre moment culturel nous donne sous l'espèce dominante du *ressentiment*, jusque dans ses plus archaïques aspects chez l'enfant. Ainsi pour avoir vécu à un moment semblable et n'avoir pas eu à souffrir de cette résistance *behaviouriste* au sens qui nous est propre, saint Augustin devance-t-il la psychanalyse en nous donnant une image exemplaire d'un tel comportement en ces termes : « *Vidi ego et expertus sum zelantem parvulum : nondum loquebatur et intuebatur pallidus amaro aspectu conlactanueum suum* ». ⁽³⁸⁰⁾ « J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait ». Ainsi noue-t-il impérissablement, avec l'étape *infans* (d'avant la parole) du premier âge, la situation d'absorption spectaculaire : il contemplait, la réaction émotionnelle : tout pâle, et cette réactivation des images de la frustration primordiale : et d'un regard empoisonné, qui sont les coordonnées psychiques et somatiques de l'agressivité originelle.

C'est seulement M^{me} Melanie Klein qui, travaillant sur l'enfant à la limite même de l'apparition du langage, a osé projeter l'expérience subjective dans cette période antérieure où l'observation nous permet pourtant d'affirmer sa dimension, dans le simple fait par exemple qu'un enfant qui ne parle pas réagit différemment à une punition et à une brutalité.

Par elle nous savons la fonction de la primordiale enceinte imaginaire formée par l'imago du corps maternel ; par elle nous avons la cartographie, dessinée de la main même

des enfants, de son empire intérieur, et l'atlas historique des divisions intestines où les imagos du père et des frères réels ou virtuels, où l'agression vorace du sujet lui-même débattent leur emprise délétère sur ses régions sacrées. Nous savons aussi la persistance dans le sujet de cette ombre des *mauvais objets internes*, liés à quelque accidentelle *association* (pour user d'un terme dont il serait bon que nous mettions en valeur le sens organique que lui donne notre expérience, en opposition au sens abstrait qu'il garde de l'idéologie humienne). Par là nous pouvons comprendre par quels ressorts structuraux la réévocation de certaines personæ imaginaires, la reproduction de certaines infériorités de situation peuvent *déconcerter* de la façon la plus rigoureusement prévisible les fonctions volontaires chez l'adulte : à savoir leur incidence morcelante sur l'*imago* de l'identification originelle.

En nous montrant la primordialité de la « position dépressive », l'extrême archaïsme de la subjectivation d'un kakon, Mélanie Klein repousse les limites où nous pouvons voir jouer la fonction subjective de l'identification, et particulièrement nous permet de situer comme tout à fait originelle la première formation du *surmoi*.

Mais précisément il y a intérêt à délimiter l'orbite où s'ordonnent pour notre réflexion théorique les rapports, loin d'être tous élucidés, de la tension de culpabilité, de la nocivité orale, de la fixation hypocondriaque, voire de ce masochisme primordial que ⁽³⁸¹⁾ nous excluons de notre propos, pour en isoler la notion d'une agressivité liée à la relation narcissique et aux structures de méconnaissance et d'objectivation systématiques qui caractérisent la formation du moi.

À l'*Urbild* de cette formation, quoique aliénante par sa fonction extranéisante, répond une satisfaction propre, qui tient à l'intégration d'un désarroi organique originel, satisfaction qu'il faut concevoir dans la dimension d'une déhiscence vitale constitutive de l'homme et qui rend impensable l'idée d'un milieu qui lui soit préformé, *libido* « négative » qui fait luire à nouveau la notion héraclitéenne de la Discorde, tenue par l'Éphésien pour antérieure à l'harmonie.

Nul besoin dès lors de chercher plus loin la source de cette énergie dont Freud, à propos du problème de la répression, se demande d'où l'emprunte le *moi*, pour le mettre au service du « principe de réalité ».

Nul doute qu'elle ne provienne de la « passion narcissique », pour peu qu'on conçoive le *moi* selon la notion subjective que nous promouvons ici pour conforme au registre de notre expérience ; les difficultés théoriques rencontrées par Freud nous semblent en effet tenir à ce mirage d'objectivation, hérité de la psychologie classique, que constitue l'idée du système *perception-conscience*, et où semble soudain méconnu le fait de tout ce que le *moi* néglige, scotomise, méconnaît dans les sensations qui le font réagir à la réalité, comme de tout ce qu'il ignore, tarit et noue dans les significations qu'il reçoit du langage : méconnaissance bien surprenante chez l'homme qui même a su forcer les limites de l'inconscient par la puissance de sa dialectique.

Tout comme l'oppression insensée du *surmoi* reste à la racine des impératifs motivés de la conscience morale, la furieuse passion, qui spécifie l'homme, d'imprimer dans la réalité son image est le fondement obscur des médiations rationnelles de la volonté.

*

* *

La notion d'une agressivité comme tension corrélative de la structure narcissique dans le devenir du sujet permet de comprendre dans une fonction très simplement formulée toutes sortes d'accidents et d'atypies de ce devenir.

Nous indiquerons ici comment nous en concevons la liaison dialectique avec la fonction du complexe d'Édipe. Celle-ci dans ⁽³⁸²⁾ sa normalité est de sublimation, qui désigne très exactement un remaniement identificatoire du sujet, et, comme l'a écrit Freud dès qu'il eut ressenti la nécessité d'une coordination « topique » des dynamismes psychiques, une *identification secondaire* par introjection de l'imago du parent de même sexe.

L'énergie de cette identification est donnée par le premier surgissement biologique de la *libido* génitale. Mais il est clair que l'effet structural d'identification au rival ne va pas de soi, sinon sur le plan de la fable, et ne se conçoit que s'il est préparé par une identification primaire qui structure le sujet comme rivalisant avec soi-même. En fait, la note d'impuissance biologique se retrouve ici, ainsi que l'effet d'anticipation caractéristique de la genèse du psychisme humain, dans la fixation d'un « idéal » imaginaire que l'analyse a montré décider de la conformation de l'« instinct » au sexe physiologique de l'individu. Point, soit dit en passant, dont nous ne saurions trop souligner la portée anthropologique. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la fonction que nous appellerons pacifiante de l'*idéal du moi*, la connexion de sa normativité libidinale avec une normativité culturelle, liée depuis l'orée de l'histoire à l'*imago* du père. Ici gît évidemment la portée que garde l'œuvre de Freud : *Totem et tabou*, malgré le cercle mythique qui la vicie, en tant qu'elle fait dériver de l'événement mythologique, à savoir du meurtre du père, la dimension subjective qui lui donne son sens, la culpabilité.

Freud en effet nous montre que le besoin d'une participation, qui neutralise le conflit inscrit après le meurtre dans la situation de rivalité entre les frères, est le fondement de l'identification au Totem paternel. Ainsi l'identification œdipienne est celle par où le sujet transcende l'agressivité constitutive de la première individuation subjective. Nous avons insisté ailleurs sur le pas qu'elle constitue dans l'instauration de cette distance, par quoi, avec les sentiments de l'ordre du respect, est réalisée toute une assomption affective du prochain.

Seule la mentalité antidialectique d'une culture qui, pour être dominée par des fins objectivantes, tend à réduire à l'être du *moi* toute l'activité subjective, peut justifier l'étonnement produit chez un Van den Steinen par le Bororo qui profère « Je suis un ara ». Et tous les sociologues de la « mentalité primitive » de s'affairer autour de cette profession d'identité, qui pourtant n'a rien de plus surprenant pour la réflexion que d'affirmer : « Je suis médecin » ou « Je suis citoyen de la République française », et présente sûrement ⁽³⁸³⁾ moins de difficultés logiques que de promulguer : « Je suis un homme », ce qui dans sa pleine valeur ne peut vouloir dire que ceci : « Je suis semblable à celui qu'en le reconnaissant comme homme, je fonde à me reconnaître pour tel ». Ces diverses formules ne se comprenant en fin de compte qu'en référence à la vérité du « Je est un autre », moins fulgurante à l'intuition du poète qu'évidente au regard du psychanalyste.

Qui, sinon nous, remettra en question le statut objectif de ce « je », qu'une évolution historique propre à notre culture tend à confondre avec le sujet ? Cette anomalie mériterait d'être manifestée dans ses incidences particulières sur tous les plans du langage, et tout d'abord dans ce sujet grammatical de la première personne dans nos langues, dans ce « J'aime », hypostasiant la tendance dans un sujet qui la nie. Mirage impossible dans des formes linguistiques où se rangent les plus antiques, et où le sujet apparaît fondamentalement en position de déterminatif ou d'instrumental de l'action.

Laissons ici la critique de tous les abus du *cogito ergo sum*, pour rappeler que le *moi*, dans notre expérience, représente le centre de toutes les *résistances* à la cure des symptômes.

Il devait arriver que l'analyse, après avoir mis l'accent sur la réintégration des tendances exclues par le moi, en tant que sous-jacentes aux symptômes auxquels elle s'attaqua d'abord, pour la plupart liés aux *ratés* de l'identification œdipienne, vînt à découvrir la dimension « morale » du problème.

Et c'est parallèlement que sont venues au premier plan d'une part le rôle joué par les tendances agressives dans la structure des symptômes et de la personnalité, d'autre part toutes sortes de conceptions « valorisantes » de la libido libérée, dont une des premières est due aux psychanalystes français sous le registre de l'*oblativité*.

Il est clair en effet que la *libido* génitale s'exerce dans le sens d'un dépassement, d'ailleurs aveugle, de l'individu au profit de l'espèce, et que ses effets sublimants dans la crise de l'Edipe sont à la source de tout le procès de la subordination culturelle de l'homme.

Néanmoins on ne saurait trop mettre l'accent sur le caractère irréductible de la structure narcissique, et sur l'ambiguïté d'une notion qui tendrait à méconnaître la constance de la tension agressive dans toute vie morale comportant la sujétion à cette structure : or aucune oblativité ne saurait en libérer l'altruisme. Et c'est pourquoi La Rochefoucauld a pu formuler ⁽³⁸⁴⁾ sa maxime, où sa rigueur s'accorde au thème fondamental de sa pensée, sur l'incompatibilité du mariage et des délices.

Nous laisserions se dégrader le tranchant de notre expérience à nous leurrer, sinon nos patients, sur une harmonie préétablie quelconque, qui libérerait de toute induction agressive dans le sujet les conformismes sociaux que la réduction des symptômes rend possible.

Et les théoriciens du Moyen Âge montraient une autre pénétration, qui débattaient le problème de l'amour entre les deux pôles d'une théorie « physique » et d'une théorie « extatique », l'une et l'autre impliquant la résorption du moi de l'homme, soit par sa réintégration dans un bien universel, soit par l'effusion du sujet vers un objet sans altérité.

C'est à toutes les phases génétiques de l'individu, à tous les degrés d'accomplissement humain dans la personne, que nous retrouvons ce moment narcissique dans le sujet, en un avant où il doit assumer une frustration libidinale et un après où il se transcende dans une sublimation normative.

Cette conception nous fait comprendre l'agressivité impliquée dans les effets de toutes les régressions, de tous les avortements, de tous les refus du développement typique dans le sujet, et spécialement sur le plan de la réalisation sexuelle, plus exactement à l'intérieur de chacune des grandes phases que déterminent dans la vie humaine les métamorphoses libidinales dont l'analyse a démontré la fonction majeure : sevrage, Œdipe, puberté, maturité, ou maternité, voire climax involutif. Et nous avons souvent dit que l'accent mis d'abord dans la doctrine sur les rétorsions agressives du conflit œdipien dans le sujet répondait au fait que les effets du complexe furent aperçus d'abord dans les *ratés* de sa solution.

Il n'est pas besoin de souligner qu'une théorie cohérente de la phase narcissique clarifie le fait de l'ambivalence propre aux « pulsions partielles » de la scopophilie, du sadomasochisme et de l'homosexualité, non moins que le formalisme stéréotypique et cérémoniel de l'agressivité qui s'y manifeste : nous visons ici l'aspect fréquemment très peu « réalisé » de l'appréhension de l'autrui dans l'exercice de telles de ces perversions, leur valeur subjective dans le fait bien différente des reconstructions existentielles, d'ailleurs très saisissantes, qu'un Jean-Paul Sartre en a pu donner.

Je veux encore indiquer en passant que la fonction décisive que nous donnons à l'*imago* du corps propre dans la détermination ⁽³⁸⁵⁾ de la phase narcissique permet de comprendre la relation clinique entre les anomalies congénitales de la latéralisation fonctionnelle (gaucherie) et toutes les formes d'inversion de la normalisation sexuelle et culturelle. Cela nous rappelle le rôle attribué à la gymnastique dans l'idéal « bel et bon » de l'éducation antique et nous amène à la thèse sociale par laquelle nous concluons.

THÈSE V – Une telle notion de l'agressivité comme d'une des coordonnées intentionnelles du moi humain, et spécialement relative à la catégorie de l'espace, fait concevoir son rôle dans la névrose moderne et le malaise de la civilisation.

Nous ne voulons ici qu'ouvrir une perspective sur les verdicts que dans l'ordre social actuel nous permet notre expérience. La prééminence de l'agressivité dans notre civilisation serait déjà suffisamment démontrée par le fait qu'elle est habituellement confondue dans la morale moyenne avec la vertu de la force. Très justement comprise comme significative d'un développement du moi, elle est tenue pour d'un usage social indispensable et si communément reçue dans les mœurs qu'il faut, pour en mesurer la particularité culturelle, se pénétrer du sens et des vertus efficaces d'une pratique comme celle du *jang* dans la morale publique et privée des Chinois.

Ne serait-ce pas superflu, le prestige de l'idée de la lutte pour la vie serait suffisamment attesté par le succès d'une théorie qui a pu faire accepter à notre pensée une sélection fondée sur la seule conquête de l'espace par l'animal comme une explication valable des développements de la vie. Aussi bien le succès de Darwin semble-t-il tenir à ce qu'il projette les prédatations de la société victorienne et l'euphorie économique qui sanctionnait pour elle la dévastation sociale qu'elle inaugurerait à l'échelle de la planète, à ce qu'il les justifie par l'image d'un laissez-faire des dévorants les plus forts dans leur concurrence pour leur proie naturelle.

Avant lui pourtant, un Hegel avait donné la théorie pour toujours de la fonction propre de l'agressivité dans l'ontologie humaine, semblant prophétiser la loi de fer de notre temps. C'est du conflit du Maître et de l'Esclave qu'il déduit tout le progrès subjectif et objectif de notre histoire, faisant surgir de ces crises les synthèses que représentent les formes les plus élevées du statut de la personne en Occident, du stoïcien au chrétien et jusqu'au citoyen futur de l'État Universel.

⁽³⁸⁶⁾ Ici l'individu naturel est tenu pour néant, puisque le sujet humain l'est en effet devant le Maître absolu qui lui est donné dans la mort. La satisfaction du désir humain n'est possible que médiatisée par le désir et le travail de l'autre. Si dans le conflit du Maître et de l'Esclave, c'est la reconnaissance de l'homme par l'homme qui est en jeu, c'est aussi sur une négation radicale des valeurs naturelles qu'elle est promue, soit qu'elle s'exprime dans la tyrannie stérile du maître où dans celle féconde du travail.

On sait l'armature qu'a donnée cette doctrine profonde au spartacisme constructif de l'esclave recréé par la barbarie du siècle darwinien.

La relativation de notre sociologie par le recueil scientifique des formes culturelles que nous détruisons dans le monde, et aussi bien les analyses, marquées de traits véritablement psychanalytiques, où la sagesse d'un Platon nous montre la dialectique commune aux passions de l'âme et de la cité, peuvent nous éclairer sur la raison de cette barbarie. C'est à savoir, pour le dire dans le jargon qui répond à nos approches des besoins subjectifs de l'homme, l'absence croissante de toutes ces saturations du *surmoi* et de l'*idéal du moi*, qui sont réalisées dans toutes sortes de formes organiques des sociétés traditionnelles, formes qui vont des rites de l'intimité quotidienne aux fêtes périodiques où se manifeste la communauté. Nous ne les connaissons plus que sous les aspects les plus nettement dégradés. Bien plus, pour abolir la polarité cosmique des principes mâle et femelle, notre société connaît toutes les incidences psychologiques, propres au phénomène moderne dit de la *lutte des sexes*. Communauté immense, à la limite entre l'anarchie « démocratique » des passions et leur nivellement désespéré par le « grand frelon ailé », de la tyrannie narcissique, — il est clair que la promotion du *moi* dans notre existence aboutit, conformément à la conception utilitariste de l'homme qui la seconde, à réaliser toujours plus avant l'homme comme individu, c'est-à-dire dans un isolement de l'âme toujours plus parent de sa dérégulation originelle.

Corrélativement, semble-t-il, nous voulons dire pour des raisons dont la contingence historique repose sur une nécessité que certaines de nos considérations permettent d'apercevoir, nous sommes engagés dans une entreprise technique à l'échelle de l'espèce : le problème est de savoir si le conflit du Maître et de l'Esclave trouvera sa solution dans le service de la machine, qu'une psychotechnique, qui déjà s'avère grosse d'applications toujours ⁽³⁸⁷⁾ plus précises, s'emploiera à fournir de conducteurs de bolides et de surveillants de centrales régulatrices.

La notion du rôle de la symétrie spatiale dans la structure narcissique de l'homme est essentielle à jeter les bases d'une analyse psychologique de l'espace, dont nous ne pouvons ici qu'indiquer la place. Disons que la psychologie animale nous a révélé que le rapport de l'individu à un certain champ spatial est dans certaines espèces socialement repéré, d'une façon qui l'élève à la catégorie de l'appartenance subjective. Nous dirons que c'est la possibilité subjective de la projection en miroir d'un tel champ dans le champ de l'autre qui

donne à l'espace humain sa structure originellement « géométrique », structure que nous appellerions volontiers *kaléidoscopique*.

Tel est du moins l'espace où se développe l'imagerie du moi, et qui rejoint l'espace objectif de la réalité. Nous offre-t-il pourtant une assiette de tout repos ? Déjà dans l'« espace vital » où la compétition humaine se développe toujours plus serrée, un observateur stellaire de notre espèce conclurait à des besoins d'évasion aux effets singuliers. Mais l'étendue conceptuelle où nous avons pu croire avoir réduit le réel, ne semble-t-elle pas refuser plus loin son appui à la pensée physicienne ? Ainsi pour avoir porté notre prise aux confins de la matière, cet espace « réalisé » qui nous fait paraître illusoire les grands espaces imaginaires où se mouvaient les libres jeux des anciens sages, ne va-t-il pas s'évanouir à son tour dans un rugissement du fond universel ?

Nous savons, quoiqu'il en soit, par où procède notre adaptation à ces exigences, et que la guerre s'avère de plus en plus l'accoucheuse obligée et nécessaire de tous les progrès de notre organisation. Assurément l'adaptation des adversaires dans leur opposition sociale semble progresser vers un concours de formes, mais on peut se demander s'il est motivé par un accord à la nécessité, ou par cette identification dont Dante en son Enfer nous montre l'image dans un baiser mortel.

Au reste il ne semble pas que l'individu humain, comme matériel d'une telle lutte, soit absolument sans défaut. Et la détection des « mauvais objets internes », responsables des réactions, qui peuvent être fort coûteuses en appareils, de l'inhibition et de la fuite en avant, détection à laquelle nous avons appris récemment à procéder pour les éléments de choc, de la chasse, du parachute et du commando, prouve que la guerre, après nous avoir appris beaucoup sur la genèse des névroses, se montre peut-être trop ⁽³⁸⁸⁾exigeante en fait de sujets toujours plus neutres dans une agressivité dont le pathétique est indésirable.

Néanmoins nous avons là encore quelques vérités psychologiques à apporter : à savoir combien le prétendu « instinct de conservation » du *moi* fléchit volontiers dans le vertige de la domination de l'espace, et surtout combien la crainte de la mort, du « Maître absolu », supposé dans la conscience par toute une tradition philosophique depuis Hegel, est psychologiquement subordonnée à la crainte narcissique de la lésion du corps propre.

Nous ne croyons pas vain d'avoir souligné le rapport que soutient avec la dimension de l'espace une tension subjective, qui dans le malaise de la civilisation vient recouper celle de l'angoisse, si humainement abordée par Freud et qui se développe dans la dimension temporelle. Celle-ci aussi nous l'éclairerions volontiers des significations contemporaines de deux philosophies qui répondraient à celles que nous venons d'évoquer : celle de Bergson pour son insuffisance naturaliste et celle de Kierkegaard pour sa signification dialectique.

À la croisée seulement de ces deux tensions, devrait être envisagée cette assumption par l'homme de son déchirement originel, par quoi l'on peut dire qu'à chaque instant il constitue son monde par son suicide, et dont Freud eut l'audace de formuler l'expérience psychologique si paradoxale qu'en soit l'expression en termes biologiques, soit comme « instinct de mort ».

Chez l'homme « affranchi » de la société moderne, voici que ce déchirement révèle jusqu'au fond de l'être sa formidable lézarde. C'est la névrose d'auto-punition, avec les symptômes hystérico-hypochondriaques de ses inhibitions fonctionnelles, avec les formes psychasthéniques de sa déréalisation de l'autrui et du monde, avec ses séquences sociales d'échec et de crime. C'est cette victime émouvante, évadée d'ailleurs irresponsable en rupture du ban qui voue l'homme moderne à la plus formidable galère sociale, que nous recueillons quand elle vient à nous, c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne est d'ouvrir à nouveau la voie de son sens dans une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours trop inégaux.

Intervention sur l'exposé de J. R. Cuel : « Place nosographique de certaines démences préséniles (types Pick et Alzheimer) ». Groupe de l'Évolution Psychiatrique paru dans l'Évolution Psychiatrique, 1948, fascicule II, p. 72.

Exposé de J. R. CUEL [...]

Discussion :

[...] ⁽⁷²⁾[...]

M. LACAN – Je m'associe aux compliments faits à Cuel. Je ne lui ferai qu'un reproche qui n'en est pas vraiment un à propos de la phrase de Morel qu'il a citée. En effet après nous avoir brillamment démontré que l'ensemble du groupe des démences séniles n'était pas tellement bien dégagé, il en est revenu par fidélité au terme de sénile à faire le pont entre la sénescence et la notion de démence sénile.

Par tout ce qui se rapporte à la psychologie de la sénilité, on s'aperçoit une fois de plus qu'on a recours, faute de concepts valables en psychologie, à des notions sommaires et désuètes. La notion de déficience intellectuelle fait partie de ces notions sommaires. L'intérêt de l'intervention de M^r Minkowski réside dans ce qu'il a dit sur l'existence d'éléments positifs dans le vieillissement. Mais il n'y a pas à envisager de dévalorisation ou de valorisation de la vieillesse. Elle est ce qu'elle est. D'ailleurs je ne crois pas exacte la description de la vieillesse comme le fait de parvenir à un âge auquel on soit en dehors des passions de l'amour, etc. Ce fait ne paraît pas excessivement sûr. Ceux qui vivent avec des vieillards s'aperçoivent que les drames sentimentaux sont nombreux et fréquents parmi eux.

Un autre point soulevé par Ajuriaguerra tout à l'heure me paraît important, c'est le fait que le vieillard a sa vie derrière lui. Il vieillit avec une évolution psychique qui a été réalisée mais poussée plus ou moins loin. Le degré de réalisation qui a été acquis pèse certainement sur sa vieillesse.

Enfin je ferai allusion au livre d'Oswald, intitulé *Les Grands Hommes* c'est un livre très fécond et très riche. L'auteur est un chimiste allemand devenu penseur à la fin de sa vie et qui fit des recherches de grande ampleur sur l'Homme, ce qui montre que la spécialisation n'est pas un obstacle à des vues très larges. Il se place à un curieux point de vue énergétiste, qu'il applique à la carrière des créateurs. Il insiste sur la notion de rendement créateur dans l'ordre intellectuel, sur la valeur propre de celui qui apporte quelque chose de nouveau et sur son « poids » sur le plan de je ne sais quelle énergie, de telle sorte qu'il y aurait après sa production considérée comme une « ponte » un appauvrissement. Une de ses thèses est qu'au delà de trente à trente cinq ans un individu n'a plus d'idées neuves et fécondes. Ceux qui plus tard exposent des idées nouvelles ne font qu'exploiter celles qu'ils avaient eues auparavant. Il en résulte qu'il faudrait un rajeunissement des cadres universitaires surtout en ce qui concerne la recherche. La notion un peu confuse de fatigue à laquelle cet auteur a recours ne peut être prise en considération sur le plan de la neurologie mais reste valable sur le plan de la production.

Un autre point a été envisagé ce soir, celui de la représentativité du vieillard et de sa fonction dans un groupe social, ce qui ne nécessite nullement que, même lorsqu'on fait une idole, il ait conservé son intégrité intellectuelle.

[...]

Lors du Congrès Français de Chirurgie sur « Le traitement chirurgical de l'hypertension artérielle » du 4 au 9 Octobre 1948, un rapport fut présenté par MM. Sylvain Blondin de Paris et A. Weiss de Strasbourg avec la collaboration de Claude Rouvillois et Jacques Lacan de Paris. Il fut publié dans les Actes du Congrès pp. 171-176.

[...]

⁽¹⁷¹⁾VI. – LES FACTEURS PSYCHIQUES ESSAI SUR LES RÉACTIONS PSYCHIQUES DE L'HYPERTENDU

Il n'est guère d'usage, et je crois que ce ne fut jamais fait, d'aborder dans ce Congrès le langage d'autres disciplines, c'est aujourd'hui, comme complément prévu de notre Rapport, la langue psychiatrique.

Grâce à l'aide amicale de Jacques Lacan, qui depuis longtemps est le soutien de mes préoccupations, et qui m'apporte un précieux secours dans le domaine de la connaissance de l'homme, je vais me permettre d'essayer de faire un pas, il sera de raison et non de technique, dans le défrichage du problème de l'H.A. Voici la pensée de J. Lacan.

« C'est un fait absolument significatif qu'entre ceux qui se sont occupés, avec quelque attention, de la pathogénie de l'H.A., les chercheurs de laboratoire, particulièrement, en viennent, presque sans exception, à conclure à la présomption d'une cause psychique en dernier ressort.

Ce ressort en réalité est resté implicite aux recherches depuis les premières expériences, celles de Cannon, dont les résultats ont donné le départ et même dessiné la forme générale de toutes celles qui font actuellement nos idées sur le sujet. C'est, en effet, à partir de l'étude des émotions agressives et spécialement de la colère, que Cannon a démontré les effets vasculaires de l'adrénaline dans tout un mécanisme humoral et neurologique, dont il a même voulu comprendre les effets stimulo-moteurs dans une finalité de défense générale, à vrai dire approximative.

Une telle élucidation de l'hypertension transitoire rencontrait trop bien l'image traditionnelle et même vulgaire du tempérament colérique, pour que l'accès émotionnel, parmi d'autres excès d'habitude, n'en ait pas été confirmé comme facteur de *la forme rouge* de l'H.A., forme la plus fonctionnelle, où chacun sait son influence sur la mortalité subite, et l'on peut dire imprévisible.

Il est d'autant plus frappant de constater que les auteurs dont nous parlons introduisent leur recours au psychique, à propos de *la forme blanche, éminemment maligne*, et de la lésion même, spécifique, qu'ils ont mise en valeur dans la marge cortico-médullaire du rein.

Citons entre autres Trueta quand il dit : « nous estimons que ces facteurs étiologiques de base seront trouvés peut-être dans le système nerveux central, sans doute dans *l'esprit même de l'homme...* ».

Le sens du terme « psychique » sous des plumes semblablement inspirées est celui qu'il a pour toute réflexion correcte : il désigne l'ordre de relations d'un sujet à son milieu, non point en tant que, si étagé qu'on le suppose comme échafaudage de réflexes ou métabolisme de substances, l'organisme n'exprimerait en fin de compte qu'une certaine forme d'équivalence aux lignes de force de ce milieu, mais en tant que, fonctionnant comme totalité, l'animal construit ce milieu : *Umwelt*, à mesure de son ⁽¹⁷²⁾développement organique ; bref qu'il est toujours une subjectivité, qui au plus bas mot se manifeste en une tension corrélatrice d'un instinct, et à un plus haut degré de déhiscence d'un *Umwelt* défini, s'exprime, comme chez l'homme, en une intention pensant un objet.

Nul besoin d'un appareil spécialement nerveux pour supporter la subjectivité ainsi définie, comme l'expérience des phénomènes d'apprentissage chez les organismes unicellulaires l'a montré. Aussi bien n'est-ce pas par abandon à la métaphore qu'un Selye étend le terme d'agression aux incidences, même purement physico-chimiques, auxquelles répondent les réactions humorales et tissulaires non spécifiques d'un agent particulier, qu'il a définies sous le terme de *syndrome d'adaptation*.

Il n'est pour s'en apercevoir que de mesurer les termes dans lesquels il formule ses « conclusions sur les rapports du syndrome d'adaptation avec la clinique humaine » : « tandis que certaines maladies (par exemple le syndrome clinique de choc ou les ulcérations gastro-intestinales) ne sont rien d'autre que des signes de lésions dues à l'absence d'adaptation, d'autres (l'H.A., la périartérite noueuse, la néphrosclérose) ne sont que le résultat de *réactions adaptatives exagérées au milieu environnant* ».

Une adaptation qui puisse avoir de tels résultats, requiert assurément, pour sa notion même, une révision qui, à s'opérer au sens d'une *contre-agression*, nous semblerait la plus économique.

Qu'il suffise d'indiquer encore que les conceptions dites *behaviouristes et gestaltistes* du psychisme, en changeant le sens des prétendues « automatismes fonctionnels » isolés dans des expériences de transection du névraxe par exemple, rendent périmée leur utilisation doctrinale en vue d'une réduction du domaine de la conscience, cependant qu'en promouvant la signification *catastrophique* des émotions, elles exigent l'*intentionnalité* qui, dans notre propos, les spécifiera comme agressives par opposition aux dépressives, par exemple.

Cette exigence, à nos yeux, paraît méconnue dans les inductions qu'on a pu tirer en Amérique des corrélations entre la morbidité sociale de l'H.A., et les phases de crise économique, corrélations pourtant inscrites aux tables d'actuaire dont l'objectivité nous est suffisamment garantie par leur incidence aux bilans des Compagnies d'Assurances.

Le chaînon ne peut être induit de la dominance, en de telles phases, d'une forme univoque d'émotions, si ce n'est à les subordonner à la notion de passion, ce qui nous porte sur le plan de la personnalité, inséparable de sa coordination à la société.

Aussi bien, contrairement aux postulats pseudo-méthodiques d'une psychologie classique en quête de ses « éléments », c'est la passion qui nous apparaît déterminer l'émotion, en même temps qu'elle nous offre, comme le montre assez la simple observation, un objet bien plus saisissable et plus constant. Il n'était pour comprendre cet objet que d'oser la démarche d'une psychologie véritablement concrète, dont il est remarquable de voir tant de médecins méconnaître qu'elle est issue de leur discipline, sous le nom de psychanalyse.

Si ceux-là sont déroutés par une conception comme celle du caractère anal, qui, aux racines de l'avarice, nous révèle un même mode réactionnel dans la rétention intestinale, la stagnation dialectique et la persévération intentionnelle, en la coordonnant à la triade clinique : constipation, minutie, obstination, – comment ne pas attribuer à un préjugé scolaire, qu'ils ne voient pas qu'ici, comme dans toute sa première doctrine, Freud réfère le comportement à un ressort si organique qu'il donnerait son sens ⁽¹⁷³⁾ fort au terme d'anatomie, si pour l'appliquer encore à quelque essai sur les passions, on le relevait de la désuétude où il est tombé depuis l'époque romantique.

Il faut aux mêmes faire entendre que, dans les instances psychiques qu'à mesure de son expérience Freud a décrites sous le nom de *sur-moi* ou *d'idéal du moi*, il faut reconnaître ces objets mêmes, aussi essentiels au monde de l'homme que l'eau et le feu, par où il assume les frustrations qui le conditionnent depuis celle, apparentée à sa misère biologique la plus originelle, du *sevrage*, par où il s'identifie, pour la première fois à la fin de la prime enfance, au patron culturel qu'exige la formation de ses instincts incertains. Formations au reste qui déterminent des crises humérales, que ceux qui savent le moment de l'une et de l'autre, peuvent lire clairement dans la clinique, tels un prurigo qui ne récidive plus ou un asthme qui prend bail jusqu'à la puberté.

Il s'agit là de véritables valences où s'exprime le lien existentiel de l'individu humain au groupe. Si elles sont saturées par les fonctions d'autorité et de fête des communautés traditionnelles au point de conditionner une dépendance organique que matérialise par exemple les faits, reconnus par les ethnographes, de mort magique, – on peut dire que leur révélation dans notre temps tient à leur dénudation par la dissolution de semblables fonctions dans la société moderne, au profit d'une plus grande résistance de *l'homéostasie*

individuelle, mais non sans ces incidences morbifiques qui vont des effets psychiques de névrose qui les ont fait découvrir, aux effets psychosomatiques qui viennent d'ouvrir à notre intérêt leur béance sans limites.

C'est ainsi, et non par une hypothèse qui nous soit propre, que se peuvent concevoir les paradoxes statistiques qui nous montrent au sein de la société américaine si durement frappée par la léthalité hypertensive, les communautés chinoise et noire préservées, – et non certes par un fait d'immunité raciale, puisque cette sauvegarde cesse, là où les noirs dans le Nord sont pris dans le circuit d'exploitation économique, caractéristique de cette société.

Rien là de plus surprenant que cette quasi-absence de l'acte suicide dans la société islamique révélée par Bonnaïfous, qui, pour s'étendre au cas même de mélancolie, ne laisse pas d'appeler un sérieux élargissement de l'horizon psychopathologique où la psychiatrie de feu Delmas prétendait circonscrire cette réaction.

Aussi bien le nouveau registre psycho-sociologique permet de concevoir différemment l'hérédité de l'H.A., s'il appert qu'elle ressortit moins à une distribution mendélienne qu'à cette identification du sujet aux instances litigieuses chez leurs parents que nous connaissons pour déterminer la transmission des névroses familiales.

Mais on verra ici que le déterminisme pathogène ne s'opère pas seulement dans la transmission verticale par la lignée, mais dans l'interaction horizontale du milieu social où celle-ci se maintient. À l'époque où de puissantes organisations privées comme la *Hawthorne Western Electric* ne trouvent pas sans profit de faire étudier la morbidité de leur personnel spécialiste en supposant une incidence organique propre aux relations d'équipe, que semblent pourtant définir les plus impersonnelles exigences d'efficacité, où toute une prophylaxie s'engage sur le terme de *l'area psychiatry* centralisant toutes les données humaines d'une aire sociale autant que géographique, comment ne pas interroger la physiologie de la Plaine Monceau ou celle des descendants du Mayflower ?

⁽¹⁷⁴⁾ Les fonctions de l'action la plus délibérée n'échappent pas à des liaisons psychiques profondes, et ce n'est pas là le moindre apport de la psychanalyse à la connaissance de l'homme que d'avoir montré leur place dans l'économie organique, pour autant que ces fonctions sont supportées par ce qu'elle définit comme *l'instance du moi*, c'est-à-dire cette croyance qui s'impose au sujet d'être identique à soi-même, avec tout ce qu'elle comporte de fixations imaginaires.

Par son expérience constante la psychanalyse dément cette illusion introspective à laquelle a succombé toute une psychologie encore classique, et toujours garante d'une physiologie mythologique lente à se dissiper : cette instance du moi représenterait dans cette théorie l'appareil préformé à intégrer, serait-ce avec un succès mitigé, ce qu'on appelle les fonctions inférieures.

Loin qu'il en soit ainsi, cette instance, dont une expérience constante démontre avant tout le pouvoir de méconnaissance, s'avère prendre origine d'une identification à un objet fonctionnel aussi externe aux tendances en devenir que l'est son image à Narcisse, – aussi délétère à l'occasion pour l'être, s'il ne surmonte cette aliénation par des résolutions successives vers une réduction au reste impossible à achever.

L'auteur de ces lignes s'est attaché à démontrer le rôle de salut de cette aliénation primordiale dans sa fonction médiatrice entre la discordance originelle de cet organisme venu au monde prématurément qu'est le petit d'homme, et sa projection subjective dans le triomphe d'autrui. Mais au dernier Congrès psychanalytique de Bruxelles il a montré aussi que ce virage dramatique développe une intentionnalité qu'on peut dire, à la lettre, lui être coextensive, pour autant qu'elle détermine les vecteurs d'origine corporelle de l'espace vécu ; et c'est précisément l'intention agressive, que développe la sympathie jalouse pour le semblable, et qu'exemplifie l'image lapidaire que donne d'une observation commune le style augustinien, quand il nous montre « ce petit enfant qui ne parlait pas encore et qui considérait, tout pâle déjà et d'un visage décomposé, son frère de lait ». Ici encore le sens

est restitué, qui noue ensemble l'impression organique qui sera la matrice du *moi* et la *réaction pâle*, dont la différence avec la démonstration colérique fait sentir la densité existentielle de la passion et *replace l'émotion dans sa fonction expressive*. L'agression elle-même pouvant être considérée dans un rapport avec l'agressivité qui nous paraît pour le moins aussi fécond à approfondir que celui de l'adaptation à l'adaptabilité dans les travaux de Gause.

Or cette agressivité doit, selon la théorie, être induite à nouveau à chaque phase d'identification narcissique, qui réapparaît médiane entre une crise de frustration et une identification sublimante, scandant l'intervalle entre chacune des métamorphoses instinctuelles du développement : soit, pour le mâle, sevrage, Œdipe, puberté, maturité virile, préménopause. Dès lors deux ans, huit ans, dix-huit ans, trente-cinq ans, devraient, compte tenu d'un temps de précipitation lésionnelle, répondre aux points maximum des courbes en cloches où se manifesteraient des groupes psychogénétiques d'étape différents de l'H.A. des jeunes. Il semble bien en effet qu'il en soit ainsi.

Mais la théorie peut être mise à l'épreuve d'autres corrélations, nombreuses. Formation de défense contre les tensions agressives, la névrose obsessionnelle l'est éminemment : révélateurs seraient les cas, existants nous en témoignons, où apparaît chez le sujet une H.A. maligne. L'inversion psychique de la sexualité, quand, particulièrement chez la femme, ⁽¹⁷⁵⁾ elle est liée à l'identification à un « double viril » dont l'action léthale nous paraît spécialement virulente, devrait être étudiée dans cet esprit : et nous pouvons signaler dans un cas la corrélation d'un spasme artériel, d'incidence grave, parce que rétinien, au point biographique où venait le plus indubitablement converger le cheminement de tous les conflits constitutifs du sujet.

De même l'immersion de l'agressivité narcissique dans l'ambivalence de la relation maternelle expliquerait la moindre gravité relative de l'H.A. climatérique chez la femme au regard des formes malignes de la préménopause chez l'homme, corrélative toujours d'une certaine réversion des tendances.

Par contre la place que nous avons donnée aux fantasmes de *corps morcelé* dans les déterminants originels du stade narcissique, – thèse que recoupe l'analyse des enfants telle que l'expérimente aussi près que possible de l'apparition du langage Mme Melanie Klein, avec la notion des « *mauvais objets internes* » imaginés comme exerçant leur nocivité à l'intérieur, tant du corps maternel que du corps propre, – nous donne à penser que mériteraient examen analytique les cas, où l'H.A. s'installe progressivement chez la femme après une première poussée transitoire qui a causé l'extraction d'un fœtus mort, une basiotrypsie, un morcellement du fœtus, accidents que les observations montrent souvent dans ce cas récidiver, voire se répéter en une série d'abortum.

*

* *

Notre hypothèse nous semble avoir le mérite d'être féconde en questions, ou plutôt de leur donner forme. La voie dans laquelle s'est engagée toute une médecine au-delà de l'Atlantique sous le pavillon de la psychosomatique se perdrait dans un océan d'appréhensions confuses, si ne la guidaient de la façon la plus sûre, en même temps que la plus avérée, les catégories dégagées par la psychanalyse. Elles peuvent toujours être ramenées au contrôle de l'exploration individuelle.

En les éprouvant sur le plan de *l'enquête de masse*, les statisticiens américains ont vu s'imposer de leur portée et de leur extension une notion devant laquelle les praticiens eux-mêmes restaient timides.

Néanmoins quelque remarquables que soient les méthodes de mathématiques, dites *factorielles*, pour défasciculer le rôle des variables impliquées dans un système phénoménal à registres multiples, il n'en reste pas moins *qu'il faut savoir quelles variables choisir pour les mesurer*, et la portée des résultats peut être changée du tout au tout si l'on part de suggestions théoriques cohérentes.

Nous l'avons vu, celles-ci semblent appelées par certaines indications déjà obtenues, même sur des données relativement brutes : c'est ainsi que la morbidité qui nous intéresse, pour montrer des écarts très grands selon des groupes qui diffèrent par leur structure culturelle, permet de reléguer par exemple les incidences angoissantes propres à l'insécurité sociale au profit de la considération d'un faisceau d'idéaux et d'habitudes, et des passions qu'il favorise, avec le style émotionnel que ces passions commandent.

Verrons-nous dans la promotion d'un idéal de concurrence vitale et de lutte pour l'existence, dans les théories de l'utilitarisme, qui, avec l'accent qu'ils mettent sur l'individu, isolent en effet l'homme de certaines communions sociales, les facteurs responsables d'une virulence pathogène ⁽¹⁷⁶⁾ issue de l'instance du *moi*. Ce serait retrouver le chemin ouvert au célèbre livre VIII de *La République* et l'assimilation platonicienne des passions de l'âme et de la cité.

Sans nous laisser aller aux abus de notre langage politique, ce sera rendre son sens rigoureux au terme d'état démocratique tel que Platon le voit, ouvert sur la formidable sujétion narcissique de la tyrannie. À relire son texte on est surpris du caractère vraiment psychanalytique des transits passionnels, qu'il décrit pour constituer les phases du processus de dégradation politique dont cet état est l'avant-dernier échelon.

Si des connaissances aussi anciennes prennent pour nous forme scientifique et s'offrent au contrôle d'une expérience, pourquoi ne pas reconnaître leur objet, aussi existant, aussi concret, sinon plus que le déterminisme, souvent fuyant d'une fragmentation infinie, qu'on poursuit dans les laboratoires de physiologie, quand déjà cet objet nous oriente vers des indications de prophylaxie sociale dont l'urgence peut bientôt dépasser notre lenteur ».

Intervention sur l'exposé de Ziwar : « Psychanalyse des principaux syndromes psychosomatiques » Société psychanalytique de Paris, 19 octobre 1948, paru dans la Revue Française de Psychanalyse, avril – juin 1949, tome XIII, n° 2, p. 318.

Communication du Dr ZIWAR : [...]

Discussion :

Le Dr Leuba ouvre la discussion en demandant que l'on se limite à quelques points. Ce n'est pas, en effet, à trois syndromes que peuvent se réduire les manifestations psychosomatiques et l'exposé de Ziwar serait trompeur si l'on croyait que seuls l'ulcus, l'asthme et l'hypertension entraînent dans ce cadre. Le Dr Nacht n'a analysé qu'un cas d'asthme chez un sujet dont la structure psychologique était celle décrite par Ziwar : les crises survenaient quand il était séparé de ses filles qu'elles partissent ou que lui-même s'éloignât. Mais ceci dit, il voit un danger à chercher à établir une structure pathogène fixe dans chaque syndrome, car si l'on se dit que l'on doit trouver telle ou telle structure, on risque de mal observer. Toute névrose peut aboutir, dans certaines conditions, à des troubles somatiques lorsqu'il y a une épine irritative au niveau d'un organe quelconque. Cette réserve ne s'applique peut-être pas à l'hypertension où il semble qu'il y ait une structure instinctuelle pathognomonique.

Le Dr Lacan croit que Nacht fait un reproche immérité à Ziwar d'avoir voulu décrire des structures typiques dans des syndromes typiques. Il est d'avis qu'il est bon, au contraire, de systématiser, ce que les Américains ont poussé très loin. Se référant aux syndromes décrits, il y a, dit-il, deux hypertensions : la rouge, qui ménage et la blanche (celle des femmes enceintes par exemple) qui tue. La blanche, celle des jeunes, intéresse le chirurgien. On trouve dans la rouge une forte émotivité, un caractère colérique, une structure passionnelle étudiée par Freud (qui a si bien décrit cette passion : l'ambition). Dans l'hypertension, le ressentiment prend une place importante. Mais nous n'aurons de formules définitives que lorsque nous saurons tout sur la structure psychique et sur sa formation.

[...]

Intervention sur l'exposé de S. A. Shentoub : « Remarques méthodologiques sur la socio-analyse », Société Psychanalytique de Paris, réunion du 14 décembre 1948, paru dans la Revue Française de Psychanalyse, avril – juin 1949, tome XIII, n° 2, p. 319.

Exposé de M. SHENTOUB [...]

Discussion :

Ouvrant la discussion le Dr Charles Odier de Lausanne, que nous avons le plaisir de revoir parmi nous ce soir-là, pense qu'il y a toujours une antinomie entre l'individuel et le social et que toute la sociologie d'Engels et de Marx est basée sur la négation de l'individu. Il regrette que le conférencier n'ait pas semblé avoir vu, à propos de l'antisémitisme, que celui-ci permettait de diriger l'agressivité sur les Juifs afin qu'elle soit détournée de sa propre famille.

Le Dr Lacan est d'accord sur tous les points de vue de l'exposé. Ce que la psychanalyse peut apporter à la sociologie, dit-il, c'est un appareil convenable pour attaquer le sujet (« je ne dis jamais l'individu ») sur le plan de l'expérience subjective.

Le Dr Hesnard nous a transmis le texte suivant de son intervention « La seule remarque que je puis me permettre de faire concernant cet excellent exposé dont j'approuve sans réserve les idées directrices, consistera à regretter que M. Schentoub n'ait pas disposé d'un temps suffisant pour traiter plus à fond les problèmes nombreux et considérables qui viennent d'être évoqués – dont le premier (les racines culturelles de l'antisémitisme) demanderait à lui seul de longs développements.

Il serait souhaitable que leur étude soit entreprise dans une collaboration plus effective entre sociologues et psychanalystes. Les vastes groupes sociaux du monde présent donnent naissance à de puissantes personnalités collectives, plus complexes que les personnalités de groupe restreint appelées par Freud « les grands individus » ; et il semble que, davantage encore que les masses identifiées à un chef – dont l'irrationnel a été étudié par la psychanalyse sous l'angle du schisme Moi et Surmoi – ils présentent un comportement régressif spécial de signification primordialement éthique : Culpabilité renforcée par ce fait qu'une portion de l'univers se sent techniquement capable de détruire l'autre, et accusation d'un bloc par l'autre selon une projection de cette culpabilité ; processus inconscient justifié par d'énormes mystifications idéologiques, bien plus subtilement rationalisantes que les anciennes motivations religieuses ou raciales. [...]

Première page d'une lettre à Ferdinand Alquié dont la dernière page a disparu.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Mon bien cher ami,

Impardonnable je suis en effet de ne point vous avoir envoyé cette documentation.

Le moindre engagement demandant un peu de loisir – quelques heures du temps ouvert des bibliothèques – est décidément impossible à tenir pour quelqu'un qui est le serf de ses malades de 8 heures 1/2 – du matin à 8 heures 1/2 – du soir !!

Tel fut mon sort cet hiver.

Et pourtant je parvins à sortir deux conférences au « Collège » de Wahl – sur le conflit individuel et la médiation sociale dans l'expérience psychanalytique.

Vous dirai-je encore que j'ai eu la douleur de perdre ma mère il y a maintenant un mois – et qu'autant le coup, à quoi sa soudaineté donna toute sa force, que j'en ressentis que le souci que j'eus à ce moment de mon malheureux père, contribue pour beaucoup à me rendre la gouverne de ma barque des plus serrées.

Tout cela ne m'excuse pas au reste.

Je m'efforce de guider la bonne volonté de certains de mes élèves – et j'espère aussi vous envoyer quelque chose pour la rentrée – je vais voir ce que cela donne et vous en écris bientôt.

Je pars pour Aix-en-Provence mercredi, car je suis au dernier degré de la tension. Je tiens pourtant.

Ce sont les premières minutes que j'ai pour vous envoyer ce billet. Pardonnez-moi.

Merci de votre indulgence dès maintenant et de votre bon « mot ». À bientôt.

Mes amitiés et celles de Sylvia pour Denise, et croyez-moi toujours votre fidèle,

J. Lacan

Ce 17-XII-48

Interventions sur l'exposé de J. Rouart : « Délire hallucinatoire chez une sourde-muette » paru dans l'Évolution psychiatrique, 1949, fascicule II, p. 236, p. 238.

Exposé de J. ROUART [...]

Discussion :

M^r LACAN – Nous ne pouvons que remercier le conférencier de nous avoir présenté une observation d'un si haut intérêt et de la profondeur de son étude. M. Rouart a justement mis l'accent sur l'intime intrication de la vision et de l'audition dans les affects, le récit et les fantasmes de la malade. Nous sommes certainement plusieurs à regretter ce soir l'absence de MM. Minkowski, Hécaen et Ajuriaguerra en nous souvenant de la lecture de « Vers une cosmologie » ou du rapport et des discussions de 1943 à Bonneval. Ils auraient certainement eu beaucoup à dire. L'observation de M. Rouart doit nous rappeler que tout trouble d'une fonction isolée ne peut conduire à une étude féconde que si elle est posée dans sa signification existentielle. Elle nous place, cette observation d'une sourde, dans un monde d'objets pourvus d'une signification auditive. L'auteur aurait pu se référer au stade pré-réflexif de Merleau-Ponty ou à ce stade pré-perceptif de l'existence auquel je me suis particulièrement intéressé. Au fond l'observation qui nous a été exposée apporte au problème de la genèse du « fait perceptif » une sorte de démonstration de ce paradoxe qui me venait à l'esprit, que c'est l'ouïe qui empêche d'entendre.

Du point de vue psychanalytique M. Rouart n'a pu que tenter une approximation dans la mesure du possible, qui est dans ces cas, faible. Je me suis moi-même heurté à cette difficulté dans l'observation d'Aimée et Freud lui-même s'est heurté aux mêmes limites dans celle du président Schreber.

[...]

M^r LACAN – Un dernier mot. Je me permet de m'étonner que les Oto-Rhino-Laryngologistes ne pensent jamais à nous apporter des documents cliniques sur les hallucinations des sourds.

Intervention sur l'exposé de J. Fretet (en collaboration avec R. Lijet) : « La relation hallucinatoire ». Paru dans l'Évolution Psychiatrique, 1949, fascicule II, pp. 151-152.

[...]

M^r LACAN – Je félicite M. Fretet de la forme et du contenu de sa conférence. Je partirai de la remarque faite par M. Ey en reconnaissant dans M. Fretet un élève de Clérambault. Il me semble que M. Ey a méconnu que tout en rendant hommage à l'analyse phénoménologique, M. Fretet tendait à en renverser le sens au moins en insistant sur le caractère de neutralité.

Je remarque également que M. Ey s'est laissé aller à un glissement un peu dangereux en passant de la notion de bienveillance et d'euphorie à celle de l'humour, chose qui me paraît totalement exclue du délire. L'humour est justement la dimension dans laquelle le sujet n'adhère pas à une croyance. Par l'humour l'homme est capable de s'élever au dessus de sa condition.

Nous ne faisons peut-être que redécouvrir certaines grandes thèses ou vérités fondamentales que M. Fretet pourra trouver dans la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel, qui fait de la folie une des phases de l'évolution de l'Esprit. Le rêve est pour lui un premier état, la folie un deuxième état où sujet et objet s'opposent l'un à l'autre et où le sujet ne reconnaît pas dans l'ordre le désordre qui existe en lui-même.

La conférence de M. Fretet apporte des détails très fouillés concernant les délires et qui sont souvent méconnus et absents des études pourtant si remarquables de Janet. Il est étonnant que son étude des sentiments de persécution et des délires à partir des conduites sociales n'aient pas conduits Janet à les remarquer. Il y a là des choses qui vont dans le sens de mes travaux sur « la connaissance paranoïaque ». Il s'agit d'une étude de la structure de la connaissance humaine en tant que Sociale, l'objet ne se constituant que dans une relation interpsychologique. Toute la psychologie de la perception ne peut être envisagée que dans une dialectique sociale.

Je regrette que M. Fretet réduise la position psychanalytique à la conception qu'il appelle « conception rêveuse ». Psychanalyste moi-même j'ai pu faire rentrer – et tous au sein de la Société de Psychanalyse ont fait rentrer – dans la doctrine psychanalytique tout ce que j'ai compris dans la notion de stade du miroir.

Pour conclure je mettrai l'accent sur la distinction, que M. Fretet veut maintenir, du vécu et de l'expression. Je crois qu'il a raison de le faire, mais, de même qu'il n'y a pas de sensation pure, nous ne pouvons pas isoler le vécu pur. Il n'y a pas de vécu qui ne soit pénétré de sens. M. Ey nous propose une conception évolutive à un fléchissement de la conscience et des phénomènes élémentaires. Moi-même j'ai fait allusion à ceux-ci. Si on les considère comme du « vécu pur », ils sont inconsistants et insaisissables. À de nombreux signes on voit qu'ils sont déjà pénétrés de ce qui fera plus tard la structure de l'ensemble. À une certaine époque j'ai noté qu'ils reproduisaient cette structure répétitive en « galerie des glaces » en « palais des mirages » et qu'ils n'étaient absolument pas localisables dans le temps. La malade que j'avais observée disait se souvenir très bien de ce premier phénomène qui se serait produit lors de la lecture d'un journal. Elle s'était livrée à une recherche assidue et avait compulsé toute la collection du journal en question sans arriver à rien retrouver de correspondant à l'entrefilet dont elle évoquait la lecture. Dans beaucoup de ces délires il y a une projection rétrospective sur certains moments que j'ai appelé moments féconds, mais qui sont insaisissables. Le pur vécu serait à rapprocher de l'ancienne conception de l'ineffable proposée par Blondel, mais en fait ces phénomènes se déploient en langage et sont d'ordre social.

[...]

Intervention sur l'exposé de R. Held : « Le problème de la thérapeutique en médecine psychosomatique » à la Société Psychanalytique de Paris le 20 juin 1949. Paru dans la Revue Française de Psychanalyse, juillet-septembre 1949, tome XIII, n °3, p. 446.

Exposé R. HELD [...]

Discussion :

[...]

Le Dr Lacan regrette d'être réduit au rôle de magicien lorsqu'il est consulté dans le service du Dr Blondin pour des cas d'hyperthyroïdie pré-opératoire, par exemple ; le même rôle lui est dévolu dans le service du Dr Mocquot. À son avis, il n'y aura jamais qu'une galerie de cas, tant que nous n'aurons pas une théorie solide du narcissisme, à laquelle il travaille. – À propos d'un point particulier soulevé par le Dr Held, il est tout à fait d'accord que les mères portent un caractère mortifère et tout spécialement dans les relations mère à fille, mais il s'écarte de l'opinion du conférencier qui veut expliquer ce caractère par l'émancipation de la femme : le phénomène est beaucoup trop récent pour être à l'origine d'un problème fort ancien.

Collaboration à la rédaction du rapport de la Commission de l'enseignement de la Société psychanalytique de Paris : « Les conseillers et les conseillères d'enfants agréés par la Société psychanalytique de Paris, paru dans la Revue française de psychanalyse, juillet-septembre 1949, tome XIII, n° 3 pp. 436-441

⁽⁴³⁶⁾ Les conseillers et conseillères d'enfants agréés par la Société psychanalytique de Paris.
Rapport de la Commission de l'enseignement

EXPOSE DES MOTIFS

Si la psychanalyse n'est ni la seule psychothérapie, ni applicable à tous les cas, elle seule a apporté une théorie générale des psychothérapies et assure aux psychothérapeutes une formation satisfaisante dont l'analyse didactique est la base.

Ce qui est vrai de la psychothérapie en général ne l'est pas moins de la psychothérapie infantile. Tous ceux qui s'engagent dans cette voie devraient donc être analysés aussi complètement que possible, par un analyste qualifié et dans les conditions habituelles de l'analyse dite didactique. Cependant, l'étendue et l'urgence des besoins de la psychothérapie infantile rendent présentement ces dispositions inapplicables, pour des raisons de personnel, de temps et d'argent. C'est pourquoi, afin de répondre à la situation en tenant compte des moyens dont on dispose, la Commission de l'Enseignement, après en avoir discuté, a adopté, à titre pratique et provisoire, les dispositions suivantes, qu'elle propose à l'agrément de la Société.

I – TITRE ET ATTRIBUTIONS

– La Société Psychanalytique de Paris reconnaît des « Conseillers d'enfants (ou Conseillères d'enfants) agréés par la Société Psychanalytique de Paris ».

– Le Conseiller d'Enfant fait partie d'une équipe de neuropsychiatrie infantile travaillant sous la direction et la responsabilité d'un médecin spécialiste, équipe comprenant notamment, outre le Conseiller d'Enfant, une assistante sociale, un psychologue chargé de l'application des tests, un psychanalyste.

– Le rôle du Conseiller d'Enfant est de seconder le médecin dans l'examen et le traitement psychologique des enfants inadaptés ⁽⁴³⁷⁾ pris en charge par le service. Lui sont confiés des cas pour lesquels une psychanalyse n'est pas nécessaire ou indiquée, ou pour lesquels une psychanalyse est impossible. Il ne fait donc pas double emploi avec le psychanalyste d'enfants, ni ne se confond avec lui.

– Pour fixer les idées, un rapport précisera quelles sont, dans l'état actuel des connaissances :

Les indications comparées de la psychothérapie infantile et de la psychanalyse infantile ;

Les techniques de la psychothérapie infantile.

II. – SELECTION DES CONSEILLERS D'ENFANTS

1.– Pour diminuer les risques d'échecs et alléger la formation, il y a lieu de procéder à une sélection stricte des candidats.

2.– Conditions requises :

Être âgé d'au moins 21 ans ;

Justifier au moins des grades et diplômes requis pour l'immatriculation et l'inscription dans une faculté française ; la licence de psychologie est souhaitable.

Avoir assumé pendant au moins un an des responsabilités pédagogiques, éducatrices ou hospitalières dans une communauté d'enfants.

3.— Les candidats sont soumis par trois membres de la société à un examen psychologique qui pourra comprendre l'application de tests d'aptitude et de tests de personnalité et un essai professionnel sous la forme d'un entretien avec un enfant.

4.— Les caractéristiques personnelles désirables peuvent être schématisées comme suit :

Intérêt pour la psychologie de l'enfant, spécialement pour la psychologie sous sa forme concrète et appliquée, envisagée dans ces aspects psycho-sociaux, cliniques et thérapeutiques ; intérêt pour la personnalité, la conduite, les besoins et les difficultés des enfants.

Culture.

Connaissance de la grande littérature, laquelle insiste sur les aspects « molaires » de la conduite et ouvre à la compréhension des êtres humains.

Expérience de contacts humains variés, participation active à la vie d'un groupe ; le fait d'avoir assumé des responsabilités dans ce groupe constitue une indication dont la portée est à préciser dans chaque cas.

Aptitude au travail.

Il est souhaitable que le psychologue possède des aptitudes ⁽⁴³⁸⁾intellectuelles à la fois élevées et variées, (aptitudes à penser l'abstrait et le concret, compréhension, esprit critique, imagination, souplesse d'esprit).

Il faut que le psychologue soit travailleur, patient et persévérant, qu'il ait de l'ordre et de la méthode, qu'il puisse faire face à des tâches multiples dont les alternances impliquent de continuels réajustements.

Le travail psychologique et psychothérapique étant souvent un travail d'équipe, l'adaptation aux tâches psychologiques requiert l'aptitude à coopérer.

Attitude par rapport à autrui.

Il est désirable que le conseiller d'enfants soit « sympathique ». Cette caractéristique a sa condition la plus certaine dans son attitude par rapport à autrui : l'efficacité de celle-ci n'est pas seulement une question de moralité, ou, plus exactement, la moralité à sa condition dans la maturité affective dont le sens de la valeur d'autrui est le critère le plus certain. Au sens de la valeur d'autrui se rattachent divers traits personnels : respect de la personne et des intérêts d'autrui, tolérance, absence de prétention et de dogmatisme, tact, discrétion, patience, bonté, aptitude à prendre une « attitude thérapeutique » et à créer une ambiance rassurante, naturel, simplicité, réserve.

La compréhension intellectuelle d'autrui requiert une intention sans tension excessive, mais sans défaillance, alternant entre l'ensemble et le détail, se défiant des schémas tout faits et sensible à la complexité des motivations. Il n'existe aucune raison de postuler une intuition divinatoire ; l'intuition et la pénétration psychologique exige des données et un recours informulé à l'expérience acquise ; un psychologue ni un devin ni un voyant.

Attitude par rapport à soi-même.

On entend souvent faire la remarque qu'il y a dans les cercles psychologiques et psychothérapiques ne lui est pas propre : une bourrés de difficultés personnelles et à l'affût de tout ce qui peut les en affranchir ou les leur dissimulés (sic).

Certes, l'expérience personnelle des difficultés de la vie dans les rapports avec autrui et avec soi-même rend plus pressant le besoin de s'adapter et fournit une motivation émotionnelle à la curiosité et à l'action psychologiques.

Mais cette intervention du conflit personnel dans la vocation psychologiques et psychanalytiques, beaucoup de déséquilibrés, vocation n'est pas seulement une tentative de « se réaliser soi-même » ; en optant pour certaines valeurs et certaines activités, ⁽⁴³⁹⁾toute vocation prononcée a aussi pour fonction de résoudre des problèmes personnels.

Le conflit est un caractère essentiel de la vie et plus encore de la vie humaine. Il n'est anormal que lorsqu'il devient une norme, une habitude pérennisée ; c'est alors une contre-

indication formelle au métier de psychologue, sauf intervention d'une psychanalyse efficace. Au contraire, le succès d'une psychanalyse, ou l'orientation spontanée d'un candidat vers un dépassement normatif de ses difficultés personnelles, permettant d'augurer favorablement de son aptitude à voir et à traiter objectivement les problèmes psychologiques des autres.

Ainsi une bonne adaptation, c'est-à-dire un minimum de souffrance psychique, la capacité d'être heureux, l'efficacité et la réussite sont des présomptions favorables à l'aptitude à la psychologie et à la psychothérapie.

C'est autour du contrôle de soi que l'on peut grouper les caractéristiques à rechercher : stabilité affective, tolérance à la tension excluant la fréquence et l'intensité de l'anxiété, aptitude à se détendre et à « jouer », modération des perturbations émotionnelles sans que cette modération aille jusqu'à la frigidité affective, acceptation ou refus raisonnés des responsabilités, connaissance de soi, autocritique, sens de l'humour excluant tout « esprit de lourdeur ».

On peut résumer l'ensemble de ces traits personnels (intérêts, culture, attitude au travail, attitude vis-à-vis d'autrui, attitude par rapport à soi-même) dans la notion d'objectivité, entendue non comme caractéristique logique du jugement, mais comme attitude vitale, ou dans la notion psychanalytique d'objectalité. Il faut que le psychologue soit suffisamment affranchi de sa subjectivité et de l'égoïsme initial pour accéder à la reconnaissance de la valeur d'autrui et des valeurs « communes », en particulier de la vérité. Si l'on fait état de connaissances psychanalytiques relatives au développement et à la socialisation de la personne, il est donc souhaitable que le Conseiller d'enfants présente au maximum les indices de maturité ou de maturation caractéristiques de son âge.

5.— Il est aisé, en retournant ce qui a été dit, d'établir une liste détaillée des contre-indications. On aperçoit facilement les difficultés qu'introduiraient dans l'action du Conseiller d'enfant le dogmatisme sous toutes ses formes, la pauvreté de l'expérience humaine et des contacts sociaux, la méconnaissance de la valeur d'autrui et la tendance à traiter autrui comme matériel à manipuler, la chronicité de la souffrance psychique et des désordres de ⁽⁴⁴⁰⁾la conduite, les conflits graves et apparemment insolubles, indices d'attitudes égocentriques et d'immaturité personnelle.

III. — FORMATION DES CONSEILLERS D'ENFANTS.

La formation des Conseillers d'Enfants comprend un enseignement théorique et un enseignement pratique :

Enseignement théorique

1.— L'enseignement théorique devrait porter sur les matières suivantes :

Biologie générale et biologie humaine, spécialement biologie de l'enfance et de l'adolescence ;

Maladies des enfants ;

Psychologie sociale : l'entourage ; le groupe ; la famille ; l'école ; groupes professionnels, religieux, politiques ;

Psychologie individuelle, dynamique de la conduite et de la personnalité.

Développement psychique de l'enfant et de l'adolescent.

Neuropsychiatrie infantile ; inadaptation ; santé et maladie. Désordres de la conduite symptomatique de processus organiques. Psychose. Névrose. Infirmités sensorielles, motrices et viscérales. Déficits moteurs. Déficits du langage. Arriération mentale ou intellectuelle. Troubles de la personnalité et du caractère. Comportements pervers. Délinquance.

Techniques de diagnostic, en particulier méthode clinique et emploi de tests ; tests standards et tests de personnalité ; le jeu.

Techniques psychothérapiques. La psychanalyse. Interprétation psychanalytique des diverses psychothérapies.

Orientation scolaire et professionnelle.

Pédagogie. Doctrines et techniques de la pédagogie contemporaine.

2. – Une grande partie de ces matières est enseignée à l'Institut de Psychologie et à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, dont les candidats suivront les cours. Les candidats titulaires de la licence de psychologie en seront dispensés.

3. – Il sera nécessaire d'organiser les enseignements suivants, qui n'existent pas ou sont insuffisamment développés :

- a) Biologie (6 heures)
- b) Maladies des enfants (6 heures)
- c) Psychopathologie infantile (12 heures)
- d) Techniques psychothérapiques (12 heures)

⁽⁴⁴¹⁾B. – Enseignement pratique.

4. – L'enseignement pratique comprendra divers stages dans des centres de diagnostic, d'observation, de traitement et de rééducation.

– L'enseignement technique comprendra :

l'entraînement à l'examen et au diagnostic psychologiques.

Les démonstrations psychothérapiques.

La pratique psychothérapique.

La rédaction d'observations cliniques et thérapeutiques.

L'exposé et la discussion de cures, soit en tête à tête avec un psychanalyste, soit en séminaire de contrôle.

IV – EXAMEN ET *ATTRIBUTION* DU TITRE

Après deux années d'études, les candidats sont admis à se présenter à l'examen.

La Commission d'Examen est désignée par la Société et comprendra notamment le psychanalyste ou les psychanalystes qui ont contrôlé le travail psychothérapique du candidat.

La Commission prend connaissance du dossier du candidat, composé des données recueillies lors de l'examen de sélection, de travaux personnels du candidat, des appréciations de ses chefs.

L'examen comprend en outre un entretien avec le candidat, la discussion de ses observations cliniques et thérapeutiques.

Après délibération, ce candidat est habilité, ajourné, ou éliminé définitivement.

Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée, dans l'expérience psychanalytique. Communication faite au XVI^e Congrès international de psychanalyse, à Zurich le 17-07-1949. Première version parue dans la Revue Française de Psychanalyse 1949, volume 13, n° 4, pp 449-455.

⁽⁴⁴⁹⁾La conception du stade du miroir que j'ai introduite à notre dernier congrès, il y a treize ans, pour être depuis plus ou moins passée dans l'usage du groupe français, ne m'a pas paru indigne d'être rappelée à votre attention : aujourd'hui spécialement quant aux lumières qu'elle apporte sur la fonction du *je* dans l'expérience que nous en donne la psychanalyse. Expérience dont il faut dire qu'elle nous oppose radicalement à toute philosophie issue du *Cogito*.

Peut-être y en a-t-il parmi vous qui se souviennent de l'aspect de comportement dont nous partons, éclairé d'un fait de psychologie comparée : le petit d'homme à un âge où il est pour un temps court, mais encore dépassé en intelligence instrumentale par le chimpanzé, reconnaît pourtant déjà son image dans le miroir comme telle. Reconnaissance signalée par la mimique illuminative du *Aha-Erlebnis*, où pour Köhler s'exprime l'aperception situationnelle, temps essentiel de l'acte d'intelligence.

Cet acte, en effet, loin de s'épuiser comme chez le singe dans le contrôle une fois acquis de l'inanité de l'image, rebondit aussitôt chez l'enfant en une série de gestes où il éprouve ludiquement la relation des mouvements assumés de l'image à son environnement reflété, et de ce complexe virtuel à la réalité qu'il redouble, soit à son propre corps et aux personnes, voire aux objets qui se tiennent à ses côtés.

Cet événement peut se produire, on le sait depuis Baldwin, depuis l'âge de six mois, et sa répétition a souvent arrêté notre méditation devant le spectacle saisissant d'un nourrisson devant le ⁽⁴⁵⁰⁾miroir, qui n'a pas encore la maîtrise de la marche, voire de la station debout, mais qui, tout embrassé qu'il est par quelque soutien humain ou artificiel (ce que nous appelons en France un trotte-bébé), surmonte en un affaînement jubilatoire les entraves de cet appui, pour suspendre son attitude en une position plus ou moins penchée, et ramener, pour le fixer, un aspect instantané de l'image.

Cette activité conserve pour nous jusqu'à l'âge de dix-huit mois le sens que nous lui donnons, – et qui n'est pas moins révélateur d'un dynamisme libidinal, resté problématique jusqu'alors, que d'une structure ontologique du monde humain qui s'insère dans nos réflexions sur la connaissance paranoïaque.

Il y suffit de comprendre le stade du miroir *comme une identification* au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image, – dont la prédestination à cet effet de phase est suffisamment indiquée par l'usage dans la théorie, du terme antique d'*imago*.

L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade *infans*, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le *je* se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet.

Cette forme serait plutôt au reste à désigner comme *je-idéal*, si nous voulions la faire rentrer dans un registre connu, en ce sens qu'elle sera aussi la souche des identifications secondaires, dont nous reconnaissons sous ce terme les fonctions de normalisation libidinale. Mais le point important est que cette forme situe l'instance du moi, dès avant sa détermination sociale, dans une ligne de fiction, à jamais irréductible pour le seul individu, – ou plutôt, qui ne rejoindra qu'asymptotiquement le devenir du sujet, quel que soit le succès des synthèses dialectiques par quoi il doit résoudre en tant que *je* sa discordance d'avec sa propre réalité.

C'est que la forme totale du corps par quoi le sujet devance dans un mirage la maturation de sa puissance, ne lui est donnée que comme *Gestalt*, c'est-à-dire dans une

extériorité où certes cette forme est-elle plus constituante que constituée, mais où surtout elle lui apparaît dans un relief de stature qui la fige et sous une symétrie qui l'inverse, en opposition à la turbulence de mouvements ⁽⁴⁵¹⁾ dont il s'éprouve l'animer. Ainsi cette *Gestalt* dont la prégnance doit être considérée comme liée à l'espèce, bien que son style moteur soit encore méconnaissable, – par ces deux aspects de son apparition symbolise la permanence mentale du *je* en même temps qu'elle préfigure sa destination aliénante ; elle est grosse encore des correspondances qui unissent le *je* à la statue où l'homme se projette comme aux fantômes qui le dominent, à l'automate enfin où dans un rapport ambigu tend à s'achever le monde de sa fabrication.

Pour les *imagos* en effet, dont c'est notre privilège que de voir se profiler, dans notre expérience quotidienne et la pénombre de l'efficacité symbolique ⁷⁸, les visages voilés, – l'image spéculaire semble être le seuil du monde visible, si nous nous fions à la disposition en miroir que présente dans l'hallucination et dans le rêve *l'imgo du corps propre*, qu'il s'agisse de ses traits individuels, voire de ses infirmités ou de ses projections objectales, ou si nous remarquons le rôle de l'appareil du miroir dans les apparitions du *double* où se manifestent des réalités psychiques, d'ailleurs hétérogènes.

Qu'une *Gestalt* soit capable d'effets formatifs sur l'organisme est attesté par une expérimentation biologique, elle-même si étrangère à l'idée de causalité psychique qu'elle ne peut se résoudre à la formuler comme telle. Elle n'en reconnaît pas moins que la maturation de la gonade chez la pigeonne a pour condition nécessaire la vue d'un congénère, peu important son sexe, – et si suffisante, que l'effet en est obtenu par la seule mise à portée de l'individu du champ de réflexion d'un miroir. De même le passage, dans la lignée, du Criquet pèlerin de la forme solitaire à la forme grégaire est obtenu en exposant l'individu, à un certain stade, à l'action exclusivement visuelle d'une image similaire, pourvu qu'elle soit animée de mouvements d'un style suffisamment proche de ceux propres à son espèce. Faits qui s'inscrivent dans un ordre d'identification homéomorphe qu'envelopperait la question du sens de la beauté comme formative et comme érogène.

Mais les faits de mimétisme, conçus comme d'identification hétéromorphe, ne nous intéressent pas moins ici, pour autant qu'ils posent le problème de la signification de l'espace pour l'organisme vivant, – de même que les concepts psychologiques ⁽⁴⁵²⁾ pourraient y apporter quelque lumière, pas moindre assurément que les efforts ridicules tentés en vue de les réduire à la loi prétendue maîtresse de l'adaptation. Rappelons seulement les éclairs qu'y fit luire la pensée (jeune alors et en fraîche rupture du ban sociologique où elle s'était formée) d'un Roger Caillois, quand sous le terme de *psychasthénie légendaire*, il subsumait le mimétisme morphologique à une obsession de l'espace dans son effet déréalisant.

Nous avons nous-mêmes montré dans la dialectique sociale qui structure comme paranoïaque la connaissance humaine, la raison qui la rend plus autonome que celle de l'animal, du champ de forces du désir, mais aussi qui la détermine dans ce « peu de réalité » qu'y dénonce l'insatisfaction surréaliste. Et ces réflexions nous incitent à reconnaître dans la captation spatiale que manifeste le stade du miroir l'effet chez l'homme, prémanent même à cette dialectique, d'une insuffisance organique de sa réalité naturelle, si tant est que nous donnions un sens au terme de nature.

La fonction du stade du miroir s'avère pour nous dès lors comme un cas particulier de la fonction de *l'imgo* qui est d'établir une relation de l'organisme à sa réalité, – ou, comme on dit, de *l'Innenwelt* à *l'Umwelt*.

Mais cette relation à la nature est altérée chez l'homme par une certaine déhiscence de l'organisme en son sein, par une Discorde primordiale que trahissent les signes de malaise et l'incoordination motrice des mois néonataux. La notion objective de l'inachèvement anatomique du système pyramidal comme de telles rémanences humores de l'organisme

⁷⁸. Cf. Cl. Lévi-Strauss. « L'efficacité symbolique. » (Revue d'histoire des religions. Janvier-Mars 1949).

maternel, confirme cette vue que nous formulons comme la donnée d'une véritable *prématuration spécifique de la naissance* chez l'homme.

Remarquons en passant que cette donnée est reconnue comme telle par les embryologistes, sous le terme de *fétalisation*, pour déterminer la prévalence des appareils dits supérieurs du névraxe et spécialement de ce cortex, que les interventions psychochirurgicales nous mèneront à concevoir comme le miroir intra-organique.

Ce développement est vécu comme une dialectique temporelle qui décisivement projette en histoire la formation de l'individu : le *stade du miroir* est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation, – et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous ⁽⁴⁵³⁾appellerons orthopédique de sa totalité, – à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante, qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental. Ainsi la rupture du cercle de l'*Innenwelt* à l'*Umwelt* engendre-t-elle la quadrature inépuisable des récolements du moi.

Ce corps morcelé, dont j'ai fait aussi recevoir le terme dans notre système de références théoriques, se montre régulièrement dans les rêves, quand la motion de l'analyse touche à un certain niveau de désintégration agressive de l'individu. Il apparaît alors sous la forme de membres disjoints et de ces organes figurés en exoscopie, qui s'ailent et s'arment pour les persécutions intestines, qu'à jamais a fixées par la peinture le visionnaire Jérôme Bosch, dans leur montée au siècle quinzième au zénith imaginaire de l'homme moderne. Mais cette forme se révèle tangible sur le plan organique lui-même, dans les lignes de fragilisation qui définissent l'anatomie fantasmatique, manifeste dans les symptômes de schize ou de spasme, de l'hystérie.

Corrélativement la formation du *je* se symbolise oniriquement par un camp retranché, voire un stade, – distribuant de l'arène intérieure à son enceinte, aux gravats et aux marécages de son pourtour, deux champs de lutte opposés où le sujet s'empêtre dans sa quête de l'altier et lointain château intérieur, dont la forme (parfois juxtaposée dans le même scénario) symbolise le *ça* de façon saisissante. Et de même, ici sur le plan mental, trouvons-nous réalisées ces structures d'ouvrage fortifié dont la métaphore surgit spontanément, et comme issue des symptômes eux-mêmes du sujet, pour désigner les mécanismes d'inversion, d'isolation, de reduplication, d'annulation, de déplacement, de la névrose obsessionnelle.

Mais à bâtir sur ces seules données subjectives, et pour si peu que nous les émancipions de la condition d'expérience qui nous les fait tenir d'une technique de langage, nos tentatives théoriques resteraient exposées au reproche de se projeter dans l'impensable d'un sujet absolu : c'est pourquoi nous avons cherché dans l'hypothèse ici fondée sur un concours de données objectives, la grille directrice d'une *méthode de réduction symbolique*.

Elle instaure dans les *défenses du moi* un ordre génétique qui répond au vœu formulé par Mademoiselle Anna Freud dans la première partie de son grand ouvrage, – et situe (contre un préjugé souvent exprimé) le refoulement hystérique et ses retours, à un stade plus archaïque que l'inversion obsessionnelle et ses ⁽⁴⁵⁴⁾procès isolants, et ceux-ci mêmes comme préalables à l'aliénation paranoïaque qui date du virage du *je* spéculaire en *je social*.

Ce moment où s'achève le stade du miroir inaugure, par l'identification à l'*imago* du semblable et le drame de la jalousie primordiale (si bien mis en valeur par l'école de Charlotte Bühler dans les faits de *transitivisme* enfantin), la dialectique qui dès lors lie le *je* à des situations socialement élaborées.

C'est ce moment qui décisivement fait basculer tout le savoir humain dans la médiatisation par le désir de l'autre, constitue ses objets dans une équivalence abstraite par la concurrence d'autrui, et fait du *je* cet appareil pour lequel toute poussée des instincts sera un danger, répondit-elle à une maturation naturelle, – la normalisation même de cette maturation dépendant dès lors chez l'homme d'un truchement culturel : comme il se voit pour l'objet sexuel dans le complexe d'Edipe.

Le terme de narcissisme primaire par quoi la doctrine désigne l'investissement libidinal propre à ce moment, révèle chez ses inventeurs, au jour de notre conception, le plus profond sentiment des latences de la sémantique. Mais elle éclaire aussi l'opposition dynamique qu'ils ont cherché à définir, de cette libido à la libido sexuelle, quand ils ont invoqué des instincts de destruction, voire de mort, pour expliquer la relation évidente de la libido narcissique à la fonction aliénante du *je*, à l'agressivité qui s'en dégage dans toute relation à l'autre, fût-ce celle de l'aide la plus samaritaine.

C'est qu'ils ont touché à cette négativité existentielle, dont la réalité est si vivement promue par la philosophie contemporaine de l'être et du néant.

Mais cette philosophie ne la saisit malheureusement que dans les limites d'une self-suffisance de la conscience, qui, pour être inscrite dans ses prémisses, enchaîne aux méconnaissances constitutives du *moi* l'illusion d'autonomie où elle se confie. Jeu de l'esprit qui, pour se nourrir singulièrement d'emprunts à l'expérience analytique, culmine dans la prétention à assurer une psychanalyse existentielle.

Au bout de l'entreprise historique d'une société pour ne plus se reconnaître d'autre fonction qu'utilitaire, et dans l'angoisse de l'individu devant la forme concentrationnaire du lien social dont le surgissement semble récompenser cet effort, – l'existentialisme se juge aux justifications qu'il donne des impasses subjectives qui en résultent en effet : une liberté qui ne s'affirme jamais si authentique que dans les murs d'une prison, une exigence d'engagement où s'exprime l'impuissance de la pure conscience à surmonter ⁽⁴⁵⁵⁾ aucune situation, une idéalisation voyeuriste-sadique du rapport sexuel, une personnalité qui ne se réalise que dans le suicide, une conscience de l'autre qui ne se satisfait que par le meurtre hégélien.

À ces propos toute notre expérience s'oppose pour autant qu'elle nous détourne de concevoir le *moi* comme centré sur le *système perception-conscience*, comme organisé par le « principe de réalité » où se formule le préjugé scientifique le plus contraire à la dialectique de la connaissance, – pour nous indiquer de partir de la *fonction de méconnaissance* qui le caractérise dans toutes les structures si fortement articulées par Mademoiselle Anna Freud : car si la *Verneinung* en représente la forme patente, latent pour la plus grande part en resteront les effets tant qu'ils ne seront pas éclairés par quelque lumière réfléchie sur le plan de fatalité, où se manifeste le *ça*.

Ainsi se comprend cette inertie propre aux formations du *je* où l'on peut voir la définition la plus extensive de la névrose : comme la captation du sujet par la situation donne la formule la plus générale de la folie, de celle qui gît entre les murs des asiles, comme de celle qui assourdit la terre de son bruit et de sa fureur.

Les souffrances de la névrose et de la psychose sont pour nous l'école des passions de l'âme, comme le fléau de la balance psychanalytique, quand nous calculons l'inclinaison de sa menace sur des communautés entières, nous donne l'indice d'amortissement des passions de la cité.

À ce point de jonction de la nature à la culture que l'anthropologie de nos jours scrute obstinément, la psychanalyse seule reconnaît ce nœud de servitude imaginaire que l'amour doit toujours redéfaire ou trancher.

Pour une telle œuvre, le sentiment altruiste est sans promesse pour nous, qui perçons à jour l'agressivité qui sous-tend l'action du philanthrope, de l'idéaliste, du pédagogue, voire du réformateur.

Dans le recours que nous préservons du sujet au sujet, la psychanalyse peut accompagner le patient jusqu'à la limite extatique du « *Tu es cela* », où se révèle à lui le chiffre de sa destinée mortelle, mais il n'est pas en notre seul pouvoir de praticien de l'amener à ce moment où commence le véritable voyage.

Publié dans la Revue Française de Psychanalyse juillet septembre 1949, tome XIII, n°3 pages 426-435.

⁽⁴²⁶⁾ RÈGLEMENT ET DOCTRINE DE LA COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT DÉLEGUÉE
PAR
LA SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE PARIS

Article Premier

Sur la formation de psychanalyste et sur la régularité
de sa transmission par la Société psychanalytique de Paris

1. – La connaissance et l'exercice de la psychanalyse exigent une expérience de sa matière propre, à savoir des résistances et du transfert, qui ne s'acquiert au premier chef que dans la position du psychanalysé.

C'est pourquoi la psychanalyse dite didactique est la porte d'entrée d'un enseignement où la formation technique commande l'intelligence théorique elle-même.

2. – Expérience didactique, analyses sous contrôle et enseignement théorique en sont les trois degrés, dont la Société psychanalytique assume la charge et l'homologation.

Sans l'expérience qui la fonde en effet, toute mise en jeu des déterminismes psychanalytiques est incertaine et dangereuse, et rien ne peut garantir que cette expérience soit effective, sinon sa transmission régulière par des sujets eux-mêmes experts.

3. – C'est ce que seule peut assurer, en France, la Société psychanalytique de Paris, dont le recrutement s'identifie avec cette formation, telle que l'a élaborée une tradition continue depuis les découvertes constitutives de la psychanalyse : c'est-à-dire qu'y est admis membre adhérent, qui a satisfait à cette formation, membre titulaire, qui est capable de la transmettre dans la psychanalyse didactique.

La Société psychanalytique de Paris affirme donc son privilège dans toute investiture qui puisse intéresser la psychanalyse, soit par son titre, soit par ses fonctions.

⁽⁴²⁷⁾ Article II

Sur les fonctions déléguées à la Commission de l'enseignement
et sur son mode d'élection

1. – La demande sociale en France à la date du présent statut exige un plan pour la formation des psychanalystes, dont le nombre accru doit favoriser la qualité même du travail scientifique.

C'est pourquoi le recrutement des candidats ne saurait être laissé à la discrétion de chacun des membres de la Société et requiert un organe de sélection.

2. – Cette sélection ne peut être décisive à l'entrée de l'élève, et le même organe doit remplir les fonctions d'anamnèse et de sanction que nécessite la pluralité de ses tuteurs, depuis l'épreuve personnelle de la didactique, en passant par les épreuves opératoires des contrôles, jusqu'à l'épreuve de soutenance par où il se présente moins à l'agrément que la Société.

3. – Une fonction de vigilance critique enfin se dégagera des directives qui incomberont naturellement à cet organe, dès lors que l'enseignement théorique utile aux élèves s'étend à un secteur externe à la Société elle-même et à l'Institut qui doit incarner sa doctrine.

4. – Telles sont les fonctions que la Société délègue à la Commission de l'enseignement, selon des formes que consacre une expérience déjà plus que décennale et dont le présent statut fixe les formes et indique les principes.

À ces fins la Commission de l'enseignement est composée de sept membres : à savoir le Président en exercice de la Société et six membres qui font l'objet d'une élection spéciale.

5. – Cette élection les renouvelle par tiers tous les deux ans à la même séance où l'on procède ladite année à l'élection du bureau. La Commission désigne elle-même ses

membres sortants, d'ailleurs rééligibles, et peut proposer des candidats, sans qu'y soit limité le choix, par quoi la Société distingue ceux de ses membres qu'habilitent leur expérience didactique et leur rigueur doctrinale.

Ce mode de renouvellement de la Commission garantit qu'il y ait en son sein une majorité de membres qui aient pu suivre en entier le *cursus* d'un candidat quelconque, et il en fait un organisme capable de poursuivre et de corriger un programme à la mesure du temps de formation des candidats : temps qui répond à une durée minima de quatre ans.

⁽⁴²⁸⁾ Article III

Sur la procédure des rapports des *candidats* avec la Commission de *l'enseignement* aux moments de leur sélection *préalable*, de leur stage de contrôle et de leur présentation à la Société Psychanalytique

1. – Aucune psychanalyse ne saurait être reconnue pour valable comme didactique sans l'agrément de la Commission.

Que cet agrément doive lui être préalable, découle des principes posés à l'article précédent. Ils imposent à tout membre de la Société psychanalytique de n'engager aucune psychanalyse à cette fin sans que cet agrément ait été obtenu, et ils justifient que la Commission se montre d'une extrême rigueur pour l'accorder après coup.

2. – C'est au candidat qu'il revient de requérir l'agrément préalable. Il doit se présenter à chacun des membres de la Commission, qui lui accorde un ou plusieurs entretiens, où il l'examine selon tel mode qui lui semble opportun.

Les résultats de cet examen sont discutés aux assises mensuelles de la Commission, ordinairement à la première séance qui suit la fin de la tournée du candidat.

La décision sur la candidature est adoptée à la majorité des avis formulés, et elle est communiquée au candidat par une lettre du Président de la Société et sous une forme qui doit rester univoque : en ce sens que, s'il est possible d'éclairer le candidat qui le demande, sur les motifs d'un refus, rien ne saurait lui indiquer le départage d'un débat.

3. – Le candidat choisit parmi les membres titulaires de la Société celui qui sera son psychanalyste et il informe de cet accord le Président sous une forme officielle, après qu'il en ait reçu l'avis que sa candidature est agréée. Il lui fait parvenir en même temps l'engagement souscrit par lui de n'entreprendre de psychanalyse chez aucun sujet sans l'aveu de son psychanalyste, et de ne pas se qualifier lui-même du titre de psychanalyste, avant qu'il n'y soit autorisé par son admission à la Société psychanalytique.

L'agrément de la Commission n'est au reste accordée que sous la réserve des contre-indications que peut révéler la psychanalyse elle-même : le candidat en a été averti expressément par le Président durant l'entretien de sa présentation.

L'élève dès lors est remis entièrement à la tutelle de son psychanalyste, qui l'engage en temps opportun à suivre les cours théoriques et les séminaires indiqués par la Commission, et qui ⁽⁴²⁹⁾reste seul juge du moment où, en l'autorisant à entreprendre lui-même une analyse sous contrôle, il le fait revenir au regard de celle-ci.

4. – Avant ce moment, le psychanalyste n'a à en référer à la Commission que s'il interrompt l'analyse :

soit pour avoir reconnu dans la personne de son sujet une disqualification pour l'exercice de la psychanalyse, verdict que la Commission ne peut qu'entériner,

soit dans deux autres cas qui sont laissés à sa discrétion : la force majeure qui l'en écarte et l'objection de convenance quant à la forme du transfert, cas où la Commission est consultée sur la reprise de l'expérience didactique avec un autre psychanalyste.

5. – Quand l'élève est au moment d'entreprendre des analyses sous contrôle, il se présente à nouveau aux membres de la Commission qui ont à confirmer l'autorisation de son psychanalyste et entérinent son passage au rang de stagiaire.

Il fera contrôler ses premières psychanalyses par deux psychanalystes de son choix, à l'exclusion de celui avec lequel dans la règle il poursuit encore pour un temps sa psychanalyse didactique.

Les psychanalystes contrôleurs n'ont pas en droit d'autre qualification que d'être membres titulaires de la Société, mais leur liaison avec la Commission de l'enseignement doit être permanente.

C'est à eux en effet, qu'il revient de juger de la validité tant de l'expérience didactique que des aptitudes manifestées par le stagiaire pour la pratique.

Ils doivent veiller à ce qu'il complète son instruction théorique et rendre compte régulièrement à la Commission de ses progrès.

Celle-ci confère des cas d'insuffisance persistante et peut y imposer une reprise de l'analyse didactique ou refuser au candidat l'accès au titre de psychanalyste.

6. – Quand les psychanalystes tuteurs du stagiaire déclarent que sa formation est satisfaisante, la Commission l'autorise à poser sa candidature à la Société de psychanalyse par la présentation d'un travail original, qu'il communique traditionnellement à l'une des réunions scientifiques de la Société et que l'expérience conseille de faire porter sur un thème clinique.

La Société vote sur son admission comme membre adhérent à une séance administrative ultérieure, après avoir entendu l'avis ⁽⁴³⁰⁾ favorable des trois tuteurs du candidat. Elle peut néanmoins s'exprimer négativement sur sa présentation en manifestant son désir de le mieux connaître.

La Commission statue encore pour admettre à l'étape des analyses sous contrôle un candidat qui veut faire valider soit une psychanalyse parachevée avec un membre de la Société à une fin primitivement thérapeutique, soit une psychanalyse didactique entreprise sous les auspices d'une Société étrangère, elle-même affiliée à l'Association internationale.

7. – La Commission examinera le candidat selon la même procédure que pour l'agrément préalable, à condition qu'il soit introduit à cette fin expresse par son psychanalyste ou par la Société qui en répond, et que ceux-ci rendent compte des raisons qui justifient l'irrégularité de son cas. Le psychanalyste aura même ici à répondre des qualifications personnelles du candidat, libéré qu'il sera d'une réserve qui dans le cas régulier vise à ne pas obérer les prémisses de l'analyse.

Dans tous les cas la Commission peut exiger un supplément d'analyse à titre didactique, et dans aucun d'eux elle ne saurait dispenser le candidat de l'épreuve de deux psychanalyses au moins, par elle contrôlées dans les conditions normales.

Article IV

Sur les qualifications *personnelles* culturelles et professionnelles à rechercher chez le candidat à la formation *psychanalytique* et sur les responsabilités sociales de la commission

1. – Il n'est pas de charge plus difficile, ni qui mérite plus de soins que celle assumée par la Commission dans la sélection, à l'entrée, des candidats.

C'est de l'examen clinique que relèvent les déficiences qui disqualifient le candidat comme appareil de mémoire ou de jugement : affections portant menace d'affaiblissement intellectuel ; psychose larvée ; débilité mentale compensée ; – ou comme agent de direction : troubles psychiques à forme de crises ou d'alternances : épilepsie, voire cyclothymie.

Il faut y ranger, en principe, les disgrâces propres à vicier à la base le support imaginaire que la personne de l'analyste donne aux identifications du transfert par l'homéomorphisme générique de l'*imago* du corps : difformités choquantes, mutilations visibles ou dysfonctions manifestes.

⁽⁴³¹⁾2. – Mais dans une technique qui opère sur la destinée même du patient, la sélection, avant même de noter la culture et les connaissances du candidat à l'entrée, doit s'exercer sur sa personnalité.

Certes la sauvegarde du public est garantie par la psychanalyse didactique, dont on sait qu'elle révèle parfois une structure inconsciente, rédhitoire pour l'exercice de cette technique.

Ceci ne souligne que mieux la nécessité, tant pour le bien du candidat que pour l'économie de l'enseignement, d'une appréciation de la personnalité qui doit viser son mouvement même, pour mesurer son accord à son office à venir.

Une bienveillance profonde et la notion révéree de la vérité doivent chez l'analyste se composer avec une réserve naturelle de la conduite dans le monde et le sentiment des limites immanentes à toute action à son semblable.

Ces vertus de sagesse ont des racines dans le caractère qui ne sont pas seulement à déchiffrer comme un donné sous les obstacles névrotiques qui peuvent les masquer : il s'agit d'en augurer, au-delà des conditions parfois précaires qui déterminent l'équilibre du moment biographique où le sujet se présente.

Car il dépend de ce développement moral que la science dont va être armé le praticien et l'intuition même qu'il manifeste de son objet, ne l'éloignent pas de la patience, du tact, de la prudence, voire de l'honnêteté que requiert son exercice.

3. – En second lieu, l'examineur doit noter la formation culturelle du candidat, telle qu'elle s'exprime dans cette ouverture de l'intelligence qui va aux significations et qui anime l'usage de la parole.

On pourrait mesurer sous ces signes les dons de communication sympathique d'une part, d'imagination créatrice d'autre part, qui sont les plus précieux pour l'invention analytique.

Faute de pouvoir faire mieux que d'en présumer, on se souviendra que le langage est le matériel opératoire de l'analyste et que le candidat doit être maître du système particulier de la langue dans laquelle s'engagera pour lui ce qui mérite d'être appelé le dialogue psychanalytique, si loin qu'il se mène à une seule voix.

Au delà on recherchera chez le candidat moins une information encyclopédique que ce noyau fertile de savoir que désigne bien le terme d'humanités, si l'on y comprend tout cycle de significations humaines, dont l'organisation est soutenue par un enseignement traditionnel et dont la possession consciente favorise ⁽⁴³²⁾l'accès du sujet à une organisation étrangère, fût-elle inconsciente.

4. – Les qualifications professionnelles enfin valent en ce qu'elles témoignent de l'assimilation du sujet à la réalité humaine. L'esprit dit clinique en est une forme éminente et c'est pour la produire que la pratique de l'hôpital, mieux encore celle de l'internat, sont ici appréciées au premier chef.

On sait au reste que la psychanalyse est essentiellement une technique médicale dont les névroses ne représentent que le domaine de l'éclosion, mais qui étend toujours plus loin ses prises en même temps que le champ psychosomatique.

C'est pourquoi les qualifications médicales – titre et pratique – et parmi elles la spécialisation psychiatrique que le mouvement moderne oriente toujours plus dans le sens de l'analyse, sont les plus recommandables pour la formation psychanalytique : aussi ne saurait-on engager avec trop d'insistance les candidats à s'en pourvoir.

Mais la psychanalyse, pièce maîtresse de toute psychologie concrète, intéresse maintenant presque toutes les techniques qui vont des formes modernes de l'assistance sociale, en passant par la rationalisation du travail, jusqu'aux confins de l'anthropologie.

Sa formation est nécessaire aux non-médecins, et l'on tiendra ici pour la plus valable à qualifier le candidat toute expérience de travail acquise sur le terrain, qu'elle soit de découverte ethnologique ou sociologique ou de *praxis* institutionnelle juridique ou pédagogique, voire psychotechnique.

Titres, diplômes et grandes écoles seront appréciés à leur échelle. Nulle présentation pourtant, fût-elle d'allure auto-didactique, si elle s'avère préservée de toute structure psychotique, ne saurait, même à l'heure présente, être écartée en principe.

La formation psychanalytique ne va pas sans la capacité d'intervenir dans la pratique, et nul degré de l'habilitation technique ne sera interdit aux psychanalystes non-médecins ou, comme on dit à l'étranger, aux laïcs.

La Société psychanalytique de Paris peut seule conformer la pratique des laïcs aux lois qui régissent l'exercice de la médecine : en posant la règle qu'aucun ne saurait entreprendre la cure d'un patient quelconque sans qu'il lui ait été confié par un médecin psychanalyste.

De même, sous le titre d'*auxiliaires de psychanalyse* peut-elle seule ordonner leur activité aux organismes professionnels et sociaux qui auront à en connaître.

⁽⁴³³⁾ Article V

Sur les conditions *orthodoxes* de l'enseignement psychanalytique et sur les *responsabilités scientifiques* de la Commission

1. – L'enseignement psychanalytique est organisé dans toutes ses parties par des rapports psychologiques concrets qui font sa valeur formative.

Rapport avec le psychanalyste dans la didactique, dont le mouvement, – fréquence, durée, voire suspension des séances – reste aussi soumis que dans une thérapeutique aux péripéties du cas.

L'usage universel néanmoins fait poser en principe que les fins de la psychanalyse didactique exigent un rythme de quatre à cinq séances par semaine, trois représentant un minimum, et une durée totale d'au moins deux ans.

Cette expérience, en effet, au-delà de sa valeur d'initiation à la matière psychanalytique et d'élucidation aussi extrême que possible de ses jeux, a pour fin une réduction des formations réactionnelles qui, chez le futur praticien, peuvent faire écran à sa compréhension thérapeutique ou infléchir sa conduite dans les cures selon ses affinités passionnelles.

Rapport avec les patients lors des contrôles, dont les besoins régleront l'intervention du psychanalyste spécialisé dans cette pratique. L'usage se tient à des séances hebdomadaires sous la forme de séminaires.

Cette expérience ne peut être associée d'emblée à la première, parce qu'il se produirait des interférences de résistances et de transfert que l'on n'enregistre que trop souvent, quand le sujet doit poursuivre les thérapeutiques analytiques dégradées (narco-analyse, psychodrame, etc.) qui lui sont imposées par ses fonctions psychiatriques.

Mais quand le sujet est capable de commencer les contrôles, le progrès de ceux-ci comme sa propre analyse se trouvent également favorisés par une coexistence aussi prolongée que possible.

Rapport enfin avec la pensée de Freud, qui, pour se maintenir avec une rigueur parfaite au niveau des faits qu'elle a découverts, reste encore la mesure autant des développements légitimes que lui ont donnés ses disciples que des emprunts bien ou mal compris qu'on lui a faits de toutes parts avec plus ou moins de vergogne.

C'est pourquoi, si les lectures individuelles ne doivent pas être interdites, quelque prétexte qu'en puissent prendre certaines ⁽⁴³⁴⁾résistances préambulaires dans la didactique, si les cours théoriques doivent être fréquentés dans l'ordre d'indication établi par la Commission de l'enseignement, l'élève doit être introduit dès avant les contrôles au séminaire de textes

Ce séminaire se tient sous forme de table ronde autour d'un psychanalyste qualifié par ses connaissances pour utiliser les ressources offertes par le commentaire oral au maintien d'une tradition vivante dans le mouvement de l'esprit.

2. – On voit ici le sens qu'il faut donner au terme si souvent incompris d'orthodoxie freudienne, qui n'est point d'une théorie figée en dogmes, mais plutôt de sa relation à une technique pure, celle qui respecte tout le registre de la personnalité en n'éluant aucune de ses antinomies.

C'est comme gardienne de cette technique que la Commission de l'enseignement intervient doctrinalement.

C'est à elle qu'elle ordonne les indications qu'elle dispense aux candidats sur les professions magistrales qui se proposent à eux d'une psychologie freudienne dans telles chaires de Faculté.

C'est elle aussi à quoi la Commission réfère ses appréciations sur les techniques dérivées qui se multiplient, et qui, pour se justifier plus ou moins par l'économie de l'activité du médecin, ne sauraient être employées sans danger de désastre que par ceux auxquels la technique orthodoxe permet de comprendre correctement leurs incidences dans l'économie psychique du patient.

3. – La technique est aussi son guide dans les problèmes propres à la psychanalyse des enfants.

Certes le temps est loin où cette pratique semblait pouvoir ressortir à une formation abrégée. Bien au contraire exige-t-elle l'intégration la plus complète des données analytiques, pour la souplesse technique qu'elle requiert autant que pour les problèmes posés par les modes de communication propres à l'enfant.

Le candidat à la spécialisation infantile de l'analyse ne doit pas seulement dominer, pour les soumettre à son dessein analytique, toutes sortes de disciplines psychologiques exogènes ; il est sans cesse sollicité d'inventions techniques et instrumentales qui font des séminaires de contrôle, en continuité avec les groupements d'étude de la psychanalyse infantile, la frontière mouvante de la conquête psychanalytique.

Il est souhaitable que la Commission de l'enseignement participe à la coordination de ces études.

Elle y rappellera utilement que c'est chez l'adulte qu'ont été ⁽⁴³⁵⁾découvertes les relations significatives qui ont bouleversé notre idée de l'enfant, avant d'être vérifiées par une observation nouvelle et par des applications thérapeutiques, voire pédagogiques, d'une extension imprévue.

Pour maintenir, dans sa justesse la voie féconde de la pensée freudienne, elle n'aura besoin que d'altérer à peine une phrase d'Aristote qui dit (*De anima* 408 b. 13) « qu'il ne faut pas poser la question de savoir comment l'âme de l'enfant a pitié, apprend ou pense, mais bien l'homme *avec* l'âme de l'enfant ».

Intervention sur l'exposé de F. Dolto-Marette : « À propos de la poupée-fleur » à la Société psychanalytique de Paris, paru dans la Revue Française de Psychanalyse, octobre-décembre 1949, tome XIII, n° 4, p. 566.

Communication de Mme Françoise Dolto-Marette « À propos de la poupée-fleur », exposé qui amplifie et prolonge son travail publié dans la *Revue Française de Psychanalyse*, n° 1, 1949, sous le titre de *Cure psychanalytique à l'aide de la poupée-fleur*. [...]

Discussion : [...]

Le D^r LACAN a le sentiment de plus en plus vif que la poupée-fleur de M^{me} Dolto s'intègre dans ses recherches personnelles sur l'imaginaire du corps propre et le stade du miroir et du corps morcelé. Il trouve important que la poupée-fleur n'ait pas de bouche et après avoir fait remarquer qu'elle est un symbole sexuel et qu'elle masque le visage humain, il termine en disant qu'il espère apporter un jour un commentaire théorique à l'apport de M^{me} Dolto.

Intervention sur l'exposé de M. Bonaparte : « Psyché dans la nature ou les limites de la psychogenèse » à la Société Psychanalytique de Paris. Paru dans la Revue Française de Psychanalyse, octobre – décembre 1949, tome XIII, n° 4, p. 571

Exposé de M. BONAPARTE [...]

Discussion :

[...]

Le Dr Lacan a apporté un complément à ces vues en rappelant que le vivant est entouré d'un « umwelt » qui agit sur lui et dont les influences passent par ce qu'on est convenu d'appeler le psychisme.

[...]

Intervention sur l'exposé de M. Bouvet : « Incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie de pénis dans des cas de névrose obsessionnelle féminine », Société Psychanalytique de Paris, paru dans la Revue Française de Psychanalyse, octobre-décembre 1949, tome XIII, n° 4, pp. 571-572.

Après que le Dr Nacht eut approuvé l'ensemble de cet exposé, le Dr Lacan dit qu'il aimerait faire quelques critiques. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas parlé du stade de la mère phallique, ce qui aurait permis de donner une description beaucoup plus simple de ce cas magnifique. Là où Bouvet voit un virage au moment de la prise de conscience de l'envie du pénis, lui, il voit l'émergence de l'image de la mère phallique.

[...]

Intervention au Premier Congrès mondial de psychiatrie en 1950 qui fait suite aux exposés de Franz Alexander, Anna Freud, Mélanie Klein et Raymond de Saussure, dans le cadre de la V^e section du Congrès mondial, « Psychothérapie, psychanalyse ». Ce discours a été publié dans les Actes du Congrès, volume 5, à Paris, Hermann et Cie, 1952, pp. 103-108.

Jacques LACAN (Paris)

⁽¹⁰³⁾ La notion de l'émotion à laquelle l'essai théorique de Raymond de Saussure marque un retour, ne nous paraît pas pouvoir suppléer à celle de la situation qui la domine, et l'épithète d'hallucinée n'y change rien, sinon de nous rappeler qu'aucune rétrospection du malade, hors de l'analyse qui la résout en ses ⁽¹⁰⁴⁾ significations, ne vaut pour nous que sous caution de son contrôle. Dès lors les vacances, ici tenues pour réaliser l'accès du sujet au plaisir, nous semblent un critère un peu trop conformiste, pour reléguer au second plan toute une histoire obsessionnelle.

Aussi bien devons-nous tenir ici le plus grand compte de l'avertissement combien justifié de Thomas de Quincey concernant l'assassinat, à savoir qu'il mène au vol, puis au mensonge et bientôt à la procrastination, et dire qu'une faute de logique a conduit notre ami à une étiologie désuète, à une anamnèse incertaine et, pour tout dire, au manque d'humour.

Quel intérêt peut-il y avoir, en effet, à traduire notre expérience dans les catégories par où M. Piaget avec ses questionnaires sépare la psychologie de l'enfant d'une idéale psychologie de l'adulte qui serait celle du philosophe dans l'exercice de ses fonctions : qu'on se rapporte aux critères énoncés page 144 dans la distinction du subjectif et de l'objectif, la réciprocité des points de vue, etc., pour voir si je dis vrai.

Pourquoi chercher à fonder sur ces fallacieuses objectivations de structure ce que nous découvrons par la méthode la plus contraire : à savoir par une dialectique familière, au niveau des intérêts particuliers du sujet, où la seule vertu des significations incluses dans le langage, mobilise les images mêmes qui à son insu érigent sa conduite et s'avèrent régler jusqu'à ses fonctions organiques ?

Notre procédé part de la similitude impliquée dans l'usage de la parole, similitude supra-individuelle sans doute comme son support, mais c'est par là que se sont accomplies les découvertes impensables au sens commun (n'en déplaise à M. Alexander), qui n'ont pas seulement bouleversé notre connaissance de l'homme, mais, on peut le dire, inauguré celle de l'enfant.

Car le fait de structure essentiel pour l'étude du psychisme de l'enfant, n'est-il pas qu'en parlant, et pour cause, la langue dont se servent les adultes, il use de ses formes syntaxiques avec une justesse frappante dès les débuts de son apprentissage ?

Aussi n'est-ce pas seulement de nous que viennent les critiques que méritent les notions de pensée primitive, de pensée magique, voire celle de pensée vécue, dont je salue ici la nouveauté. Et un ethnographe comme M. Claude Lévi-Strauss ⁽¹⁰⁵⁾ qui les articule définitivement dans le chapitre intitulé *l'Illusion archaïque*, de son livre majeur, les illustre volontiers de cette remarque : qu'aux adultes des sociétés primitives leurs propres enfants paraissent participer des formes mentales qui pour eux caractérisent l'homme civilisé.

Recourons donc pour comprendre notre expérience aux concepts qui s'y sont formés : l'identification, par exemple, et si nous devons chercher appui dans une autre science, que ce soit dans la linguistique, dans la notion de *phonème* par exemple, promue par M. Roman Jakobson, puisque le langage détermine la psychologie plus que la psychologie ne l'explique.

Et que M. de Saussure nous pardonne notre critique d'un travail qui reste une très brillante observation de clinique psycho-somatique.

Nous allons voir maintenant chez M. Alexander un exposé rigoureux de la pensée de Freud aboutir à une complète inversion de son sens, sous l'influence d'un facteur que nous tâcherons de définir.

L'accent qu'il met à juste titre sur le terme de préverbal pour désigner le champ de l'inconscient dynamique, nous rappelle, – avec l'importance qu'y ont les phénomènes proprement linguistiques du lapsus, du calembour, etc., – que Freud exigeait de la définition du refoulé, que la situation en ait été à quelque moment verbalisée.

Mme Mélanie Klein, en procédant chez l'enfant dès l'apparition du langage à une véritable incantation du vécu du stade *infans*, a soulevé des objections qui ne tiennent à rien de moins qu'à l'éternel problème de l'essence de l'innommé.

Nous évoquons ici son œuvre non pas seulement parce que Mlle Anna Freud, toute opposée qu'elle se soit montrée à cette sorte de transgression qui la fonde, est seule à en avoir fait ici mention, mais parce que nous voyons en cet exemple illustre que les fruits de notre technique ne peuvent être appréciés sainement qu'à la lumière de la notion de vérité. Si cette notion en effet peut être éliminée en physique d'opérations qu'on peut tenir pour dénuées de sens, nous ne pouvons, sous peine de plonger notre pensée dans les ténèbres, cesser de la soutenir dans sa vigueur socratique : c'est-à-dire oublier que la vérité est un mouvement du discours, qui peut valablement éclairer ⁽¹⁰⁶⁾ la confusion d'un passé qu'elle élève à la dignité de l'histoire, sans en épuiser l'impensable réalité.

C'est, en effet, cette dialectique même qui opère dans la cure et qu'on y découvre parce qu'elle a joué dans l'homme depuis sa venue au monde jusqu'à pénétrer toute sa nature à travers les crises formatrices où le sujet s'est identifié en s'aliénant.

Ainsi l'*ego*, syndic des fonctions les plus mobiles par quoi l'homme s'adapte à la réalité, se révèle-t-il à nous comme une puissance d'illusion, voire de mensonge : c'est qu'il est une superstructure engagée dans l'aliénation sociale. Et si la théorie des instincts nous montre une sexualité où pas un élément de la relation instinctuelle : tendance, organe, objet n'échappe à la substitution, à la réversion, à la conversion, c'est que le besoin biologique dont la portée est supra-individuelle, était le champ prédestiné aux combinaisons de la symbolique comme aux prescriptions de la Loi.

Dès lors en s'attachant dans sa technique abrégée à l'égalisation des tensions de l'*ego*, M. Alexander peut faire œuvre d'ingénieur. Il méconnaît l'esprit même de la thérapeutique freudienne, qui, posant le sujet entre la logique qui le porte à l'universel et la réalité où il s'est aliéné, respecte le mouvement de son désir. La vérité qui fera son salut, il n'est pas en votre pouvoir de la lui donner, car elle n'est nulle part, ni dans sa profondeur, ni dans quelque besace, ni devant lui, ni devant vous. Elle est, *quand* il la réalise, et si vous êtes là pour lui répondre quand elle arrive, vous ne pouvez la forcer en prenant la parole à sa place.

Aussi bien la théorie de la sexualité que M. Alexander introduit sous le chef de la psycho-somatique nous révèle-t-elle le sens de sa position : la sexualité, nous l'avons entendu, est une forme spécifique de décharge pour toutes les tensions psychologiques en excès. Ainsi la dialectique freudienne qui a révélé la vérité de l'amour dans le cadeau excrémental de l'enfant ou dans ses exhibitions motrices, se renverse ici en un bilanisme hors nature où la fonction sexuelle se définit biologiquement comme un surplus de l'excrétion, psychologiquement comme un prurit né d'un moi à la limite de son efficacité.

La théorie nous intéresse en ce qu'elle manifeste que toute science dite psychologique doit être affectée des idéaux de la ⁽¹⁰⁷⁾ société où elle se produit, non certes que nous la rapportions à ce que la littérature nous apprend des manifestations du sexe en Amérique, mais plutôt par ce qui s'en déduit à la prendre au pied de la lettre, à savoir : que les animaux mécaniques qu'on est en train de monter un peu partout sur le ressort du *feedback*, puisque déjà ils voient, s'agitent et peinent pour leurs besoins, ne manqueront pas de manifester d'ici peu une neuve envie de faire l'amour.

Désignons la carence subjective ici manifestée dans ses corrélatifs culturels par la lettre petit *ç*, symbole auquel il est loisible de donner toute traduction qui paraîtra convenir. Ce facteur échappe aux soins comme à la critique, tant que le sujet s'en satisfait et qu'il assure la cohérence sociale. Mais si l'effet de discordance symbolique que nous appelons la

maladie mentale, vient à le dissoudre, ce ne saurait être notre tâche que de le restaurer. Il est dès lors désirable que l'analyste l'ait, si peu que ce soit, surmonté.

C'est pourquoi l'esprit de Freud restera quelque temps encore à notre horizon à tous, pourquoi aussi, remerciant Mlle Anna Freud de nous en avoir rappelé une fois de plus l'ampleur de vues, nous nous réjouissons que M. Lévine nous apprenne que certains en Amérique même le tiennent comme nous pour menacé.

Intervention du 29 mai 1950 lors de la discussion des rapports théorique et clinique à la 13ème conférence des psychanalystes de langue française, paru dans la Revue Française de Psychanalyse, janvier-mars 1951, tome XV, n° 1, pp. 84-88

Mme Marie. Bonaparte. – ⁽⁸⁴⁾[...]

M. J. LACAN. – Dans une série de réponses à chacune des personnes qui sont intervenues et dont il est impossible de restituer les moments qui n'ont point été enregistrés, tout spécialement dans un long dialogue avec Hesnard, j'ai trouvé l'occasion de réaffirmer les prémisses essentielles que je ⁽⁸⁵⁾tiens pour imposées par l'expérience analytique à tout développement possible de la criminologie.

L'analyse, en tant quelle est, dans les limites de certaines conventions techniques, essentiellement dialogue et progrès vers un sens, maintiendra toujours présente, au cœur de ses conséquences objectivables en termes scientifiques, la plénitude dramatique du rapport de sujet à sujet ; si elle part en effet de l'appel de l'homme à l'homme, elle se développe dans une recherche qui va au delà de la réalité de la conduite : nommément à la vérité qui s'y constitue.

Nulle méthode donc ne rendra moins possible d'éluder la relation dialectique qui lie le Crime à la Loi, en tant que celle-ci est à la fois normative (impératif catégorique) et contingente (loi positive). C'est dire qu'elle ne saurait appuyer aucun abaissement scientifique ou pragmatiste du niveau des problèmes.

Or c'est là la pente même de la criminologie, telle qu'elle apparaît à entendre le discours de M. Hesnard, dans la pleine antinomie de ses effets : à savoir que, si elle va à humaniser le traitement du criminel, elle ne le fait qu'au prix d'une déchéance de son humanité, si tant est que l'homme se fasse reconnaître de ses semblables par les actes dont il assume la *responsabilité*.

Le lazaret certes est la solution idéale du problème que pose le crime à l'idéalisme scientifique. Et sans doute est-elle valable pour parer aux actes qu'une détermination organique exclut avec certitude du cercle de l'interaction sociale. Encore cette exclusion est-elle rarement aussi complète qu'on le suppose trop simplement (et même dans les états épileptiques, cas exemplaire en la matière).

La psychanalyse étend le domaine des indications d'une cure possible du criminel comme tel : en manifestant l'existence de crimes qui n'ont de sens que compris dans une structure fermée de la subjectivité, nommément celle qui exclut le névrosé de la réalisation authentique de l'autre en étouffant pour lui les épreuves de la lutte et de la communication sociale, structure qui le laisse en proie à cette racine tronquée de la conscience morale que nous appelons le surmoi, autrement dit à l'ambiguïté profonde du sentiment que nous isolons dans le terme de culpabilité.

Encore est-il que, si la reconnaissance de la morbidité de ces cas permet de leur éviter heureusement avec la dégradation pénitentiaire le stigmatisme qui s'y attache dans notre société, il reste que la guérison ne saurait y être autre chose qu'une intégration par le sujet de sa responsabilité véritable, et qu'aussi bien est-ce là ce à quoi il tendait par des ⁽⁸⁶⁾voies confuses dans la recherche d'une punition qu'il peut être parfois plus humain de lui laisser trouver.

La dénonciation de l'Univers morbide de la faute ne peut avoir pour corollaire ni pour fin l'idéal d'une adaptation du sujet à une réalité sans conflits.

Ceci parce que la réalité humaine n'est pas seulement le fait de l'organisation sociale, mais un rapport subjectif qui, pour être ouvert à la dialectique pathétique qui doit soumettre le particulier à l'universel, prend son départ dans une aliénation douloureuse de l'individu dans son semblable, et trouve ses cheminements dans les rétorsions de l'agressivité.

Aussi comprenons-nous le fait de cette importante fraction des criminels dont M. Hesnard nous affirme, combien justement, qu'on ne trouve chez eux *absolument rien* à

relever comme anomalie psychique. Et ce n'est pas peu que sa grande expérience et sa rigueur de clinicien nous témoignent que c'est là le cas courant devant lequel le psychiatre sans idée préconçue demeure d'abord étonné.

Seul le psychanalyste qui sait à quoi s'en tenir sur la structure du *moi* en tant que tel, comprendra aussi la cohérence des traits que présentent ces sujets et qu'on nous dépeint pour leur idéalisme égocentrique, leur apologétique passionnelle, et cette étrange satisfaction de l'acte accompli où leur individualité semble s'enfermer dans sa suffisance.

Ces criminels que nous avons appelés ici les criminels du *moi*, sont les victimes sans voix d'une évolution croissante des formes directrices de la culture vers des rapports de contrainte de plus en plus extérieure.

Aussi bien la société où ces criminels se produisent ne les prend-elle pas sans mauvaise conscience comme boucs émissaires et le rôle de vedette qu'elle leur confère si facilement manifeste bien la fonction réelle qu'ils y assurent. D'où ce mouvement de l'opinion qui se plaît d'autant plus à les tenir pour aliénés qu'elle reconnaît chez eux les intentions de tous.

Seule la psychanalyse, pour ce qu'elle sait comment tourner les résistances du *moi*, est capable dans ces cas de dégager la vérité de l'acte, en y engageant la responsabilité du criminel par une assomption logique, qui doit le conduire à l'acceptation d'un juste châtement.

Qui oserait pourtant poursuivre sans trembler une telle tâche, s'il n'y est investi par une théologie ?

Seul l'État, avec la Loi positive qu'il soutient, peut donner à l'acte criminel sa rétribution. L'acte sera donc soumis à un jugement fondé ⁽⁸⁷⁾abstraitemment sur des critères formels, où se reflète la structure du pouvoir établi. Le verdict restera livré, non sans scandale mais non plus sans raison, au jeu des débats les moins véridiques : d'où résulte non moins logiquement cette reconnaissance du droit de l'accusé au mensonge, que l'on dénomme respect de la conscience individuelle.

Cet enchaînement implacable heurte trop – du moins encore pour un temps – les valeurs de vérité maintenues dans la conscience publique par les disciplines scientifiques, pour que les meilleurs esprits ne soient point tentés sous le nom de criminologie par le rêve d'un traitement entièrement objectif du phénomène criminel.

Ainsi M. Piprot d'Alleaumes nous adjure de concerter, aux fins de déterminer les conditions de l'état dangereux, toutes les sciences de l'homme, mais sans tenir compte des pratiques juridiques en exercice.

À quoi nous lui disons alors : « Vous revenez au leurre, pourtant percé à jour, des catégories du *crime naturel*. ». Mais l'ethnographie comme l'histoire nous témoignent que les catégories du crime ne sont que relatives aux coutumes et aux lois existantes. De même que la psychanalyse vous affirme que la détermination majeure du crime, c'est la conception même de la responsabilité que le sujet reçoit de la culture où il vit.

C'est pourquoi Lacan et Cenac écrivent : « La responsabilité, c'est-à-dire le châtement... », et lient l'apparition de la criminologie elle-même à une conception de la peine qu'ils désignent après Tarde comme conception *sanitaire*, mais qui, pour être nouvelle, ne s'en inscrit pas moins que les précédentes dans une structure de la société. Point de vue où nous avons été honorés de l'approbation de plusieurs des juristes présents aujourd'hui.

Mais si une telle conception de la peine a été portée par un mouvement humanitaire dont il n'est pas question de contester les fondements, les progrès de l'époque depuis Tarde nous en ont montré les dangers : à savoir la déshumanisation qu'elle implique pour le condamné.

Nous disons qu'elle aboutit à la limite, pour obtenir le redressement de Caïn, à mettre dans le parc concentrationnaire exactement le quart de l'humanité. Qu'on veuille bien reconnaître dans cette image où nous incarnons notre pensée, la forme utopique d'une tendance dont nous ne prétendons pas prévoir les métamorphoses futures, puisque sa réalisation supposerait l'établissement de l'Empire universel.

C'est pourquoi il est une conciliation nécessaire entre les droits de l'individu tels qu'ils sont garantis actuellement par l'organisation juridique (n'oublions pas tout ce qui reste suspendu de liberté à la distinction quant au régime pénal du Droit politique et du Droit commun ⁽⁸⁸⁾ par exemple) et les progrès ouverts par la science à notre manœuvre psychologique de l'homme.

Pour une telle conciliation, la psychanalyse apporte une mesure essentielle.

Certes elle est scientifiquement féconde, car elle a défini des structures qui permettent d'isoler certaines conduites pour les soustraire à la commune mesure, et dans celles-là qui restent en relever, elle fait comprendre les jeux de mirage et de compensation, elle rétablit dans sa clarté dialectique cet engluement des motivations agressives dans une aliénation foncière, où venaient échouer les spéculations dérisoires des utilitaristes sur la valeur intimidante de la peine.

Il n'est point jusqu'aux ténèbres d'un destin plus interchangeable que toutes les incidences biographiques, qu'elle n'éclaire avec la notion d'automatisme de répétition de la clarté nocturne d'un sens inscrit dans l'ordre du corps.

Les notions conjuguées du surmoi, du moi et du ça ne ressortissent donc point à une vaine casuistique et peuvent guider l'action et la pensée du pédagogue, du politique et du législateur.

L'action concrète de la psychanalyse est de bienfait dans un ordre dur. Les significations qu'elle révèle dans le sujet coupable ne l'excluent point de la communauté humaine. Elle rend possible une cure où le sujet n'est point à lui-même aliéné, et la responsabilité qu'elle restaure en lui répond à l'espoir, qui palpite en tout être honni, de s'intégrer dans un sens vécu.

Mais de ce fait elle affirme aussi qu'aucune science des conduites ne peut réduire la particularité de chaque devenir humain, et qu'aucun schéma ne peut suppléer dans la réalisation de son être à cette recherche où tout homme manifeste le sens de la vérité.

La vérité où la psychanalyse peut conduire le criminel, ne peut être détachée du fondement de l'expérience qui la constitue, et ce fondement est le même qui définit le caractère sacré de l'action médicale : à savoir le respect de la souffrance de l'homme.

La psychanalyse du criminel a des limites qui sont exactement celles où commence l'action policière, dans le champ de laquelle elle doit se refuser d'entrer. C'est pourquoi elle ne s'exercera pas sans peine, même là où le délinquant, infantile par exemple, bénéficie d'une certaine protection de la loi.

Mais c'est précisément parce que la vérité qu'elle recherche est la vérité d'un sujet qu'elle ne peut que maintenir la notion de la responsabilité, sans laquelle l'expérience humaine ne comporte aucun progrès.

13^{ème} conférence des psychanalystes de langue française le 29 mai 1950, publiée dans la Revue Française de Psychanalyse, janvier-mars 1951 tome XV, n° 1 pages 7 à 29.

Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie

par J. LACAN et M. CENAC

⁽⁷⁾I. – DU MOUVEMENT DE LA VÉRITÉ DANS LES SCIENCES DE L'HOMME

Si la théorie dans les sciences physiques n'a jamais réellement échappé à cette exigence de cohérence interne qui est le mouvement même de la connaissance, les sciences de l'homme parce qu'elles s'incarnent en comportements dans la réalité même de leur objet, ne peuvent éluder la question de leur sens, ni faire que la réponse ne s'impose en termes de vérité.

Que la réalité de l'homme implique ce procès de révélation, c'est là un fait qui fonde certains à penser l'histoire comme une dialectique inscrite dans la matière ; c'est même une vérité qu'aucun rituel de protection « behaviouriste » du sujet à l'endroit de son objet, ne châtiera de sa pointe créatrice et mortelle, et qui fait du savant même, voué à la « pure » connaissance, un responsable au premier chef.

Nul ne le sait mieux que le psychanalyste, qui dans l'intelligence de ce que lui confie son sujet comme dans la manœuvre des comportements conditionnés par la technique, agit par une révélation dont la vérité conditionne l'efficace.

La recherche de la vérité n'est-elle pas d'autre part ce qui fait l'objet de la criminologie dans l'ordre des choses judiciaires, et aussi ce qui unifie ses deux faces : vérité du crime dans sa face policière, vérité du criminel dans sa face anthropologique.

De quel apport à cette recherche peuvent être la technique qui guide notre dialogue avec le sujet et les notions que notre expérience a définies en psychologie, c'est le problème qui fera aujourd'hui notre ⁽⁸⁾propos : moins pour dire notre contribution à l'étude de la délinquance – exposée dans les autres rapports – que pour en poser les limites légitimes, et certes pas pour propager la lettre de notre doctrine sans souci de méthode, mais pour la repenser, comme il nous est recommandé de le faire sans cesse, en fonction d'un nouvel objet.

II. – DE LA RÉALITÉ SOCIOLOGIQUE DU CRIME ET DE LA LOI ET DU RAPPORT DE LA PSYCHANALYSE À LEUR FONDAMENT DIALECTIQUE

Le crime ni le criminel ne sont pas des objets qui se puissent concevoir hors de leur référence sociologique.

La sentence : c'est la loi qui fait le péché, reste vraie hors de la perspective eschatologique de la Grâce où saint Paul l'a formulée.

Elle est vérifiée scientifiquement par la constatation qu'il n'est pas de société qui ne comporte une loi positive, que celle-ci soit traditionnelle ou écrite, de coutume ou de droit. Il n'en est pas non plus où n'apparaissent dans le groupe tous les degrés de transgression qui définissent le crime.

La prétendue obéissance « inconsciente », « forcée », « intuitive » du primitif à la règle du groupe est une conception ethnologique, rejeton d'une insistance imaginaire qui a jeté son reflet sur bien d'autres conceptions des « origines », mais aussi mythique qu'elles.

Toute société enfin manifeste la relation du crime à la loi par des châtiments dont la réalisation, quels qu'en soient les modes, exige un assentiment subjectif. Que le criminel en

effet se fasse lui-même l'exécuteur de la punition dont la loi fait le prix du crime, comme dans le cas de cet inceste commis aux îles Trobriand entre cousins matrilinéaires et dont Malinowski nous rapporte l'issue dans son livre, capital en la matière, sur *Le crime et la coutume dans les sociétés sauvages* (et n'importent les ressorts psychologiques où se décompose la raison de l'acte, ni même les oscillations de vindicte que les malédictions du suicidé peuvent engendrer dans le groupe), – ou que la sanction prévue par un Code pénal comporte une procédure exigeant des appareils sociaux très différenciés, cet assentiment subjectif est nécessaire à la signification même de la punition.

Les croyances par où cette punition se motive dans l'individu, comme les institutions par quoi elle passe à l'acte dans le groupe, nous permettent de définir dans une société donnée ce que nous désignons dans la nôtre sous le terme de responsabilité.

Mais il s'en faut que l'entité responsable soit toujours équivalente.

⁹⁾Disons que si primitivement, c'est la société dans son ensemble (toujours clos en principe, ainsi que les ethnologues l'ont souligné) qui est considérée comme affectée du fait d'un de ses membres d'un déséquilibre qui doit être rétabli, celui-ci est si peu responsable comme individu que souvent la loi exige satisfaction aux dépens soit d'un des tenants, soit de la collectivité d'un « in-group » qui le couvre.

Il arrive même que la société se tienne pour assez altérée dans sa structure pour recourir à des procédés d'exclusion du mal sous la forme d'un bouc émissaire, voire de régénération par un recours extérieur. Responsabilité collective ou mystique, dont nos mœurs portent des traces, si tant est qu'elle ne tende à revenir au jour par des ressorts inversés.

Mais aussi bien dans les cas où la punition se limite à frapper l'individu fauteur du crime, ce n'est pas dans la même fonction ni, si l'on veut, dans la même image de lui-même, qu'il est tenu pour responsable : comme il est évident à réfléchir sur la différence de la personne qui a à répondre de ses actes, selon que son juge représente le Saint-Office ou siège au Tribunal du Peuple.

C'est ici que la psychanalyse, par les instances qu'elle distingue dans l'individu moderne, peut éclairer les vacillations de la notion de responsabilité pour notre temps et l'avènement corrélatif d'une objectivation du crime à quoi elle peut collaborer.

Que si en effet en raison de la limitation à l'individu de l'expérience qu'elle constitue, elle ne peut prétendre à saisir la totalité d'aucun objet sociologique, ni même l'ensemble des ressorts qui travaillent actuellement notre société, il reste qu'elle y a découvert des tensions relationnelles qui semblent jouer dans toute société une fonction basale, comme si le malaise de la civilisation allait à dénuder le joint même de la culture à la nature. On peut en étendre les équations, sous réserve d'en opérer la transformation correcte, à telles sciences de l'homme qui peuvent les utiliser, et spécialement, nous allons le voir, à la criminologie.

Ajoutons que si le recours à l'aveu du sujet qui est une des clefs de la vérité criminologique et la réintégration à la communauté sociale qui est l'une des fins de son application, paraissent trouver une forme privilégiée dans le dialogue analytique, c'est avant tout, parce que pouvant être poussé jusqu'aux significations les plus radicales, ce dialogue rejoint l'universel qui est inclus dans le langage et qui, loin qu'on puisse l'éliminer de l'anthropologie, en constitue le fondement et la fin, car la psychanalyse n'est qu'une extension technique explorant ⁽¹⁰⁾ dans l'individu la portée de cette dialectique qui scande les enfantements de notre société et où la sentence paulinienne retrouve sa vérité absolue.

À qui nous demandera où va ici notre propos, nous répondrons au risque assumé de bon gré d'en écarter la suffisance clinique et le pharisaïsme préventionniste, en le renvoyant à l'un de ces dialogues qui nous rapportent les actes du héros de la dialectique, et notamment à ce *Gorgias* dont le sous-titre, invoquant la rhétorique et bien fait pour en distraire l'inculture contemporaine, recèle un véritable traité du mouvement du Juste et de l'Injuste.

Ici Socrate réfute l'infatuation du Maître incarnée dans un homme libre de cette Cité antique dont la réalité de l'Esclave fait la limite. Forme qui fait passage à l'homme libre de

la Sagesse, en avouant l'absolu de Justice, en elle dressé par la seule vertu du langage sous la maïeutique de l'Interlocuteur. Ainsi Socrate, non sans lui faire apercevoir la dialectique, sans fond comme le tonneau des Danaïdes, des passions de la puissance, ni lui épargner de reconnaître la loi de son propre être politique dans l'injustice de la Cité, vient-il à l'incliner devant les mythes éternels où s'exprime le sens du châtement, d'amendement pour l'individu et d'exemple pour le groupe, cependant que lui-même, au nom du même universel, accepte son destin propre et se soumet d'avance au verdict insensé de la Cité qui le fait homme.

Il n'est point inutile en effet de rappeler ce moment historique où naît une tradition qui a conditionné l'apparition de toutes nos sciences et dans laquelle s'affirme la pensée de l'initiateur de la psychanalyse quand il profère avec une confiance pathétique : « La voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue » – où nous croyons entendre en un écho assourdi la voix même de Socrate s'adressant à Calliclès : « La philosophie dit toujours la même chose ».

III. — DU CRIME EXPRIMANT LE SYMBOLISME DU SURMOI COMME INSTANCE PSYCHOPATHOLOGIQUE : SI LA PSYCHANALYSE IRREALISE LE CRIME, ELLE NE DESHUMANISE PAS LE CRIMINEL

Si l'on ne peut même pas saisir la réalité concrète du crime sans le référer à un symbolisme dont les formes positives se coordonnent dans la société, mais qui s'inscrit dans les structures radicales que transmet inconsciemment le langage, ce symbolisme est aussi le premier dont l'expérience psychanalytique ait démontré par des effets pathogènes ⁽¹¹⁾ jusqu'à quelles limites jusqu'alors inconnues il retentit dans l'individu, dans sa physiologie comme dans sa conduite.

Ainsi c'est en partant d'une des significations de relation que la psychologie des « synthèses mentales » refoulait le plus haut possible dans sa reconstruction des fonctions individuelles, que Freud a inauguré la psychologie qu'on a bizarrement reconnue comme étant celle des profondeurs, sans doute en raison de la portée toute superficielle de ce dont elle prenait la place.

Ces effets dont elle découvrait le sens, elle les désigna hardiment par le sentiment qui leur répond dans le vécu : la culpabilité.

Rien ne saurait mieux manifester l'importance de la révolution freudienne que l'usage technique ou vulgaire, implicite ou rigoureux, avoué ou subreptice, qui est fait en psychologie de cette véritable catégorie omniprésente depuis lors, de méconnue qu'elle était, – rien sinon les étranges efforts de certains pour la réduire à des formes « génétiques » ou « objectives », portant la garantie d'un expérimentalisme « behaviouriste », dont il y a belle lurette qu'il serait tari, s'il se privait de lire dans les faits humains les significations qui les spécifient comme tels.

Bien plus, la première *situation* dont encore nous sommes redevables à l'initiative freudienne d'avoir amené la notion en psychologie pour qu'elle y trouve à mesure des temps la plus prodigieuse fortune – première situation, disons-nous, non comme confrontation abstraite dessinant une relation, mais comme crise dramatique se résolvant en structure, – c'est justement celle du crime dans ses deux formes les plus abhorrées, l'Inceste et le Parricide, dont l'ombre engendre toute la pathogénie de l'Œdipe.

On conçoit qu'ayant reçu en psychologie un tel apport du social, le médecin Freud ait été tenté de lui en faire quelque retour, et qu'avec *Totem et Tabou* en 1912, il ait voulu démontrer dans le crime primordial l'origine de la Loi universelle. À quelque critique de méthode que soit sujet ce travail, l'important était qu'il reconnût qu'avec la Loi et le Crime commençait l'homme, après que le clinicien eût montré que leurs significations soutenaient jusqu'à la forme de l'individu non seulement dans sa valeur pour l'autre, mais dans son érection pour lui-même.

Ainsi la conception du *surmoi* vint-elle au jour, fondée d'abord sur des effets de censure inconsciente expliquant des structures psychopathologiques déjà repérées, éclairant bientôt les anomalies de la vie quotidienne, corrélative enfin de la découverte d'une morbidité immense ⁽¹²⁾ en même temps que de ses ressorts psychogénétiques : la névrose de caractère, les mécanismes d'échec, les impuissances sexuelles, « der gehemmte Mensch ».

Une figure moderne de l'homme se révélait ainsi, qui contrastait étrangement avec les prophéties des penseurs de la fin du siècle, figure aussi dérisoire pour les illusions nourries par les libertaires que pour les inquiétudes inspirées aux moralistes par l'affranchissement des croyances religieuses et l'affaiblissement des liens traditionnels. À la concupiscence luisante aux yeux du vieux Karamazov, quand il interrogeait son fils : « Dieu est mort, alors tout est permis », cet homme, celui-là même qui rêve au suicide nihiliste du héros de Dostoïevski ou qui se force à souffler dans la baudruche nietzschéenne, répond par tous ses maux comme par tous ses gestes : « Dieu est mort, plus rien n'est permis ».

Ces maux et ces gestes, la signification de l'auto-punition les couvre tous. Va-t-il donc falloir l'étendre à tous les criminels, dans la mesure où, selon la formule où s'exprime l'humour glacé du législateur, nul n'étant censé ignorer la loi, chacun peut en prévoir l'incidence et devrait donc être tenu pour en rechercher les coups.

Cette ironique remarque doit, en nous obligeant à définir ce que la psychanalyse reconnaît comme crimes ou délits, émanant du *surmoi*, nous permettre de formuler une critique de la portée de cette notion en anthropologie.

Qu'on se reporte aux remarquables observations *princeps* par lesquelles Alexander et Staub ont introduit la psychanalyse dans la criminologie. Leur teneur est convaincante, qu'il s'agisse de la « tentative d'homicide d'un névrosé », ou des vols singuliers de cet étudiant en médecine qui n'eut de cesse qu'il ne se fit emprisonner par la police berlinoise et qui plutôt que d'acquérir le diplôme auquel ses connaissances et ses dons réels lui donnaient droit, préférerait les exercer en infraction à la loi, – ou encore du « possédé des voyages en auto ». Qu'on relise encore l'analyse qu'a fait Mme Marie Bonaparte du cas de Mme Lefebvre, – la structure morbide du crime ou des délits est évidente, leur caractère forcé dans l'exécution, leur stéréotypie quand ils se répètent, le style provocant de la défense ou de l'aveu, l'incompréhensibilité des motifs, tout confirme la « contrainte par une force à laquelle le sujet n'a pu résister », et les juges dans tous ces cas ont conclu dans ce sens.

Ces conduites deviennent pourtant tout à fait claires à la lumière de l'interprétation œdipienne. Mais ce qui les distingue comme morbide, ⁽¹³⁾ c'est leur caractère symbolique. Leur structure psychopathologique n'est point dans la situation criminelle qu'elles expriment, mais dans le mode *irréel* de cette expression.

Pour nous faire comprendre jusqu'au bout, opposons-leur un fait qui, pour être constant dans les fastes des armées, prend toute sa portée du mode, à la fois très large et sélectionné des éléments asociaux, sous lequel s'opère depuis un grand siècle dans nos populations le recrutement des défenseurs de la patrie, voire de l'ordre social, c'est à savoir le goût qui se manifeste dans la collectivité ainsi formée, au jour de gloire qui la met en contact avec ses adversaires civils, pour la situation qui consiste à violer une ou plusieurs femmes en la présence d'un mâle de préférence âgé et préalablement réduit à l'impuissance, sans que rien fasse présumer que les individus qui la réalisent, se distinguent avant comme après comme fils ou comme époux, comme pères ou citoyens, de la moralité normale. Simple fait que l'on peut bien qualifier de divers pour la diversité de la créance qu'on lui accorde selon sa source, et même à proprement parler de divertissant pour la matière que cette diversité offre aux propagandes.

Nous disons que c'est là un crime réel, encore qu'il soit réalisé précisément dans une forme œdipienne, et le fauteur en serait justement châtié si les conditions héroïques où on le tient pour accompli, n'en faisait le plus souvent assumer la responsabilité au groupe qui couvre l'individu.

Retrouvons donc les formules limpides que la mort de Mauss ramène au jour de notre attention ; les structures de la société sont symboliques ; l'individu en tant qu'il est normal s'en sert pour des conduites réelles ; en tant qu'il est psychopathe, il les exprime par des conduites symboliques.

Mais il est évident que le symbolisme ainsi exprimé ne peut être que parcellaire, tout au plus peut-on affirmer qu'il signale le point de rupture qu'occupe l'individu dans le réseau des agrégations sociales. La manifestation psychopathique peut révéler la structure de la faille, mais cette structure ne peut être tenue que pour un élément dans l'exploration de l'ensemble.

C'est pourquoi les tentatives toujours renouvelées et toujours fallacieuses pour fonder sur la théorie analytique des notions telles que la personnalité modale, le caractère national ou le *surmoi collectif* doivent par nous en être distinguées avec la dernière rigueur. On conçoit certes l'attrait qu'exerce la théorie qui laisse transparaître de façon si sensible la réalité humaine, sur les pionniers de champs d'objectivation ⁽¹⁴⁾ plus incertaine ; n'avons-nous pas entendu un ecclésiastique plein de bonne volonté, se prévaloir auprès de nous de son dessein d'appliquer les données de la psychanalyse à la symbolique chrétienne ? Pour couper court à ces extrapolations indues, il n'est que de toujours référer à nouveau la théorie à l'expérience.

C'est en quoi le symbolisme, d'ores et déjà reconnu dans le premier ordre de délinquance que la psychanalyse ait isolé comme psychopathologique, doit nous permettre de préciser, en extension comme en compréhension, la signification sociale de l'œdipisme comme de critiquer la portée de la notion du *surmoi* pour l'ensemble des sciences de l'homme.

Or les effets psychopathologiques en leur majeure partie, sinon en leur totalité, où sont révélées les tensions issues de l'œdipisme, non moins que les coordonnées historiques qui ont imposé ces effets au génie investigateur de Freud, nous laissent à penser qu'ils expriment une déhiscence du groupe familial au sein de la société. Cette conception qui se justifie par la réduction de plus en plus étroite de ce groupe à sa forme conjugale, et par la conséquence qui s'ensuit du rôle formateur de plus en plus exclusif qui lui est réservé dans les premières identifications de l'enfant comme dans l'apprentissage des premières disciplines, explique l'accroissement de la puissance captatrice de ce groupe sur l'individu à mesure même du déclin de sa puissance sociale.

Évoquons seulement, pour fixer les idées, le fait que dans une société matrilineaire comme celle des *Zuni* ou des *Hopi*, le soin de l'enfant à partir du moment de sa naissance revient de droit à la sœur de son père, ce qui l'inscrit dès sa venue au jour dans un double système de relations parentales qui s'enrichiront à chaque étape de sa vie d'une complexité croissante de relations hiérarchisées.

Le problème est donc dépassé de comparer les avantages que peut présenter pour la formation d'un surmoi supportable à l'individu, telle organisation prétendue matriarcale de la famille sur le triangle classique de la structure œdipienne. L'expérience a rendu patent désormais que ce triangle n'est que la réduction au groupe naturel opérée par une évolution historique d'une formation où l'autorité conservée au père, seul trait subsistant de sa structure originelle, se montre en fait de plus en plus instable, voire caduque, et les incidences psychopathologiques de cette situation doivent être rapportées tant à la minceur des relations de groupe qu'elle assure à l'individu, qu'à l'ambivalence toujours plus grande de sa structure.

Cette conception se confirme de la notion de la délinquance latente ⁽¹⁵⁾ où Aichorn a été conduit en appliquant l'expérience analytique à la jeunesse dont il avait le soin au titre d'une juridiction spéciale. On sait que Kate Friedlander en a élaboré une conception génétique sous la rubrique du « caractère névrotique », et qu'aussi bien les critiques les plus avisés, d'Aichorn lui-même à Glover, ont paru s'étonner de l'impuissance de la théorie à distinguer

la structure de ce caractère en tant que criminogène, de celle de la névrose où les tensions restent latentes dans les symptômes.

Le propos ici poursuivi permet d'entrevoir que le « caractère névrotique » est le reflet, dans la conduite individuelle, de l'isolement du groupe familial dont ces cas démontrent toujours la position asociale, tandis que la névrose exprime plutôt ses anomalies de structure. Aussi bien ce qui nécessite une explication est-il moins le passage à l'acte délictueux chez un sujet enfermé dans ce que Daniel Lagache a fort justement qualifié de conduite imaginaire, que les procédés par où le névrosé s'adapte partiellement au réel : ce sont, on le sait, ces mutilations autoplastiques qu'on peut reconnaître à l'origine des symptômes.

Cette référence sociologique du « caractère névrotique » concorde du reste avec la genèse qu'en donne Kate Friedlander, s'il est juste de la résumer comme la répétition, à travers la biographie du sujet, des frustrations pulsionnelles qui se seraient comme arrêtées en court-circuit sur la situation œdipienne, sans jamais plus s'engager dans une élaboration de structure.

La psychanalyse dans son appréhension des crimes déterminés par le surmoi a donc pour effet de les *irréaliser*. En quoi elle s'accorde avec une reconnaissance obscure qui s'en imposait dès longtemps aux meilleurs parmi ceux auxquels il est dévolu d'assurer l'application de la loi.

Aussi bien les vacillations qu'on enregistre tout au long du XIX^e siècle dans la conscience sociale sur le point du droit de punir sont-elles caractéristiques. Sûre d'elle-même et même implacable dès qu'apparaît une motivation utilitaire – au point que l'usage anglais tient à cette époque le délit mineur, fût-il de chapardage, qui est l'occasion d'un homicide pour équivalent à la préméditation qui définit l'assassinat (cf. Alimena, *La premeditazione*), – la pensée des pénologues hésite devant le crime où apparaissent des instincts dont la nature échappe au registre utilitariste où se déploie la pensée d'un Bentham.

Une première réponse est donnée par la conception lombrosienne aux premiers temps de la criminologie, qui tient ces instincts pour ataviques, et fait du criminel un survivant d'une forme archaïque de l'espèce, biologiquement isolable. Réponse dont on peut dire qu'elle⁽¹⁶⁾ trahit surtout une beaucoup plus réelle régression philosophique chez ses auteurs, et que son succès ne peut s'expliquer que par les satisfactions que pouvait exiger alors l'euphorie de la classe dominante, tant pour son confort intellectuel que pour sa mauvaise conscience.

Les calamités de la première guerre mondiale ayant marqué la fin de ces prétentions, la théorie lombrosienne a été rendue aux vieilles lunes, et le plus simple respect des conditions propres à toute science de l'homme, lesquelles nous avons cru devoir rappeler dans notre exorde, s'est imposé même à l'étude du criminel.

The Individual Offender de Healy marque une date dans le retour aux principes en posant d'abord celui-ci que cette étude doit être monographique. Les résultats concrets apportés par la psychanalyse marquent une autre date, aussi décisive par la confirmation doctrinale qu'ils apportent à ce principe que par l'ampleur des faits mis en valeur.

Du même coup la psychanalyse résout un dilemme de la théorie criminologique : en irréalisant le crime, elle ne déshumanise pas le criminel.

Bien plus par le ressort du transfert elle donne cette entrée dans le monde imaginaire du criminel, qui peut être pour lui la porte ouverte sur le réel.

Observant ici la manifestation spontanée de ce ressort dans la conduite de ces criminels, et le transfert qui tend à se produire sur la personne de son juge, comme les preuves en seraient faciles à recueillir. Citons seulement pour la beauté du fait les confidences du nommé Frank au psychiatre Gilbert chargé de la bonne présentation des accusés au procès de Nuremberg : ce Machiavel dérisoire, et névrosique à point pour que l'ordre insensé du fascisme lui confiât ses hautes œuvres, sentait le remords agiter son âme au seul aspect de

dignité incarnée et dans la figure de ses juges, particulièrement celle du juge anglais, « si élégant », disait-il.

Les résultats obtenus avec des criminels « majeurs » par Melitta Schmideberg, encore que leur publication se heurte à l'obstacle que rencontrent toutes nos cures, mériteraient d'être suivis dans leur catamnèse.

Quoi qu'il en soit, les cas qui relèvent clairement de l'œdipisme devraient être confiés à l'analyste sans aucune des limitations qui peuvent entraver son action.

Comment ne pas en faire l'épreuve entière quand la pénologie s'y justifie si mal que la conscience populaire répugne à l'appliquer même dans les crimes *réels*, comme il se voit dans le cas célèbre en Amérique ⁽¹⁷⁾ que rapporte Grotjahn dans son article aux *Searchlights on delinquency*, et où l'on voit le jury acquitter, à l'enthousiasme du public, des accusés, alors que toutes les charges avaient semblé les accabler dans la probation de l'assassinat, camouflé en accident de mer, des parents de l'un d'eux.

Achevons ces considérations en complétant les conséquences théoriques qui s'ensuivent dans l'utilisation de la notion du *surmoi*. Le *surmoi*, dirons-nous, doit être tenu pour une manifestation individuelle, liée aux conditions sociales de l'œdipisme. C'est ainsi que les tensions criminelles incluses dans la situation familiale ne deviennent pathogènes que dans les sociétés où cette situation même se désintègre.

En ce sens le *surmoi* révèle la tension, comme la maladie parfois éclaire une fonction en physiologie.

Mais notre expérience des effets du surmoi, autant que l'observation directe de l'enfant à la lumière de cette expérience, nous révèle son apparition à un stade si précoce qu'il paraît contemporain, voire antérieur à l'apparition du moi.

Mélanie Klein affirme les catégories du Bon et du Mauvais au stade *infans* du comportement, posant le problème de l'implication rétroactive des significations à une étape antérieure à l'apparition du langage. On sait comment sa méthode, en jouant au mépris de toute objection des tensions de l'œdipisme dans une interprétation ultra-précoce des intentions du petit enfant, a tranché ce nœud par l'action, non sans provoquer autour de ses théories des discussions passionnées.

Il reste que la persistance imaginaire des bons et des mauvais objets primordiaux dans des comportements de fuite qui peuvent mettre l'adulte en conflit avec ses responsabilités, va à faire concevoir le surmoi comme une instance psychologique qui chez l'homme a une signification générique. Cette notion n'a pour autant rien d'idéaliste ; elle s'inscrit dans la réalité de la misère physiologique propre aux premiers mois de la vie de l'homme, sur laquelle a insisté l'un de nous, et elle exprime la dépendance générique en effet, de l'homme par rapport au milieu humain.

Que cette dépendance puisse apparaître comme signifiante chez l'individu à un stade incroyablement précoce de son développement, ce n'est pas là un fait devant lequel doit reculer le psychanalyste.

Si notre expérience des psychopathes nous a portés au joint de la nature et de la culture, nous y avons découvert cette instance obscure, aveugle et tyrannique qui semble l'antinomie, au pôle biologique de l'individu, de l'idéal du Devoir pur que la pensée kantienne met en pendant à l'ordre incorruptible du ciel étoilé.

⁽¹⁸⁾Toujours prête à émerger du désarroi des catégories sociales pour recréer, selon la belle expression d'Hesnard, l'Univers morbide de la faute, cette instance n'est saisissable pourtant que dans l'état psychopathique, c'est-à-dire dans l'individu.

Aucune forme donc du surmoi n'est inférable de l'individu à une société donnée. Et le seul *surmoi collectif* que l'on puisse concevoir exigerait une désagrégation moléculaire intégrale de la société. Il est vrai que l'enthousiasme dans lequel nous avons vu toute une jeunesse se sacrifier pour des idéaux de néant, nous fait entrevoir sa réalisation possible à l'horizon de phénomènes sociaux de masse qui supposeraient alors l'échelle universelle.

IV. — DU CRIME DANS SES RAPPORTS AVEC LA REALITE DU CRIMINEL : SI LA PSYCHANALYSE EN DONNE LA MESURE, ELLE INDIQUE SON RESSORT SOCIAL FONDAMENTAL

La responsabilité, c'est-à-dire le châtement, sont une caractéristique essentielle de l'idée de l'homme qui prévaut dans une société donnée.

Une civilisation dont les idéaux seront toujours plus utilitaires, engagée qu'elle est dans le mouvement accéléré de la production, ne peut plus rien connaître de la signification expiatoire du châtement. Si elle retient sa portée exemplaire, c'est en tendant à l'absorber dans sa fin correctionnelle. Au reste celle-ci change insensiblement d'objet. Les idéaux de l'humanisme se résolvent dans l'utilitarisme du groupe. Et comme le groupe qui fait la loi, n'est point, pour des raisons sociales, tout à fait rassuré sur la justice des fondements de sa puissance, il s'en remet à un humanitarisme où s'exprime également la révolte des exploités et la mauvaise conscience des exploiters, auxquels la notion du châtement est devenue également insupportable. L'antinomie idéologique reflète ici comme ailleurs le malaise social. Elle cherche maintenant sa solution dans une position scientifique du problème : à savoir dans une analyse psychiatrique du criminel à quoi doit se rapporter, en fin du compte de toutes les mesures de prévention contre le crime et de protection contre sa récidive, ce qu'on peut désigner comme une conception sanitaire de la pénologie.

Cette conception suppose résolus les rapports du droit à la violence et le pouvoir d'une police universelle. Nous l'avons vu en effet portant haut à Nuremberg et quoique l'effet sanitaire de ce procès reste douteux eu égard à la suppression des maux sociaux qu'il prétendait à réprimer, le psychiatre n'y aurait su manquer pour des raisons d'« humanité », ⁽¹⁹⁾ dont on peut voir qu'elles tiennent plus du respect de l'objet humain que de la notion du prochain.

À l'évolution du sens du châtement répond en effet une évolution parallèle de la probation du crime.

Commençant dans les sociétés religieuses par l'ordalie ou par l'épreuve du serment où le coupable se désigne par les ressorts de la croyance ou offre son destin au jugement de Dieu, la probation, à mesure que se précise la personnalité juridique de l'individu, exige toujours plus de son engagement dans l'aveu. C'est pourquoi toute l'évolution humaniste du Droit en Europe qui commence à la redécouverte du Droit romain dans l'École de Bologne jusqu'à la captation entière de la justice par les légistes royaux et l'universalisation de la notion du Droit des gens, est strictement corrélative dans le temps et dans l'espace, de la diffusion de la torture inaugurée également à Bologne comme moyen de probation du crime. Fait dont on ne semble pas avoir mesuré jusqu'ici la portée.

C'est que le mépris de la conscience qui se manifeste dans la réapparition générale de cette pratique comme procédé d'oppression, nous cache quelle foi en l'homme il suppose comme procédé d'application de la justice.

Si c'est au moment précis où notre société a promulgué les Droits de l'homme, idéologiquement fondés dans l'abstraction de son être naturel, que la torture a été abandonnée dans son usage juridique, — ce n'est pas en raison d'un adoucissement des mœurs, difficile à soutenir dans la perspective historique que nous avons de la réalité sociale au XIXe siècle, c'est que ce nouvel homme, abstrait de sa consistance sociale, *n'est plus croyable* dans l'un ni dans l'autre sens de ce terme ; c'est-à-dire que, n'étant plus peccable, on ne peut ajouter foi à son existence comme criminel, ni du même coup à son aveu. Dès lors il faut avoir ses motifs, avec les mobiles du crime, et ces motifs et ces mobiles doivent être compréhensibles, et compréhensibles pour tous, ce qui implique, comme l'a formulé un des meilleurs esprits parmi ceux qui ont tenté de repenser la « philosophie pénale » dans sa crise, et ceci avec une rectitude sociologique digne de faire réviser un injuste oubli, nous avons nommé Tarde, ce qui implique, dit-il, deux conditions pour la pleine responsabilité du sujet : la similitude sociale et l'identité personnelle.

Dès lors la porte du prétoire est ouverte au psychologue, et le fait qu'il n'y apparaît que rarement en personne prouve seulement la carence sociale de sa fonction.

⁽²⁰⁾ À partir de ce moment, la « situation d'accusé », pour employer l'expression de Roger Grenier, ne peut plus être décrite que comme le rendez-vous de vérités inconciliables : comme il apparaît à l'audition du moindre procès de Cour d'Assises où l'expert est appelé à témoigner. Le manque de commune mesure est flagrant entre les références sentimentales où s'affrontent ministère public et avocat parce que ce sont celles du jury, et les notions objectives que l'expert apporte, mais que, peu dialecticien, il n'arrive point à faire saisir, faute de pouvoir les asséner en une conclusion d'irresponsabilité.

Et l'on peut voir cette discordance dans l'esprit de l'expert lui-même se retourner contre sa fonction en un ressentiment manifesté au mépris de son devoir ; puisque le cas s'est rencontré d'un expert auprès du Tribunal se refusant à tout autre examen que physique d'un inculpé au reste manifestement valide mentalement, en se retranchant derrière le Code de ce qu'il n'avait pas à conclure sur le fait de l'acte imputé au sujet par l'enquête de police, alors qu'une expertise psychiatrique l'avertissait expressément qu'un simple examen de ce point de vue démontrait avec certitude que l'acte en question était de pure apparence et que geste de répétition obsessionnelle, il ne pouvait constituer, dans le lieu clos quoique surveillé où il s'était produit, un délit d'exhibition.

À l'expert pourtant est remis un pouvoir presque discrétionnaire dans le dosage de la peine, pour peu qu'il se serve de la rallonge ajoutée par la loi à son usage à l'article 64 du Code.

Mais avec le seul instrument de cet article, si même il ne peut répondre du caractère contraignant de la force qui a entraîné l'acte du sujet, du moins peut-il chercher qui a subi cette contrainte.

Mais à une telle question seul peut répondre le psychanalyste, dans la mesure où lui seul a une expérience dialectique du sujet.

Remarquons qu'un des premiers éléments dont cette expérience lui ait appris à saisir l'autonomie psychique, à savoir ce que la théorie a progressivement approfondi comme représentant l'instance du moi, est aussi ce qui dans le dialogue analytique est avoué par le sujet comme de lui-même, ou plus exactement ce qui, tant de ses actes que de ses intentions, a son aveu. Or d'un tel aveu Freud a reconnu la forme qui est la plus caractéristique de la fonction qu'il représente : c'est la *Verneinung*, la dénégation.

On pourrait décrire ici toute une sémiologie des formes culturelles par où se communique la subjectivité, commençant par la restriction mentale caractéristique de l'humanisme chrétien et dont on a tant reproché aux admirables moralistes qu'étaient les Jésuites, d'avoir ⁽²¹⁾codifié l'usage, continuant par le Kêman, sorte d'exercice de protection contre la vérité, que Gobineau nous indique comme général dans ses relations si pénétrantes sur la vie sociale du Moyen Orient, passant au Jang, cérémonial des refus que la politesse chinoise pose comme échelons à la reconnaissance d'autrui, pour reconnaître la forme la plus caractéristique d'expression du sujet dans la société occidentale, dans la protestation d'innocence, et poser que la sincérité est le premier obstacle rencontré par la dialectique dans la recherche des intentions véritables, l'usage primaire de la parole semblant avoir pour fin de les déguiser.

Mais ce n'est là que l'affleurement d'une structure qui se retrouve à travers toutes les étapes de la genèse du *moi*, et montre que la dialectique donne la loi inconsciente des formations, même les plus archaïques, de l'appareil d'adaptation, confirmant ainsi la gnoséologie de Hegel qui formule la loi génératrice de la réalité dans le procès : thèse, antithèse, et synthèse. Et il est certes piquant de voir des marxistes s'escrimer à découvrir dans le progrès des notions essentiellement idéalistes qui constituent les mathématiques les traces imperceptibles de ce procès, et en méconnaître la forme là où elle doit le plus vraisemblablement apparaître, à savoir dans la seule psychologie qui manifestement touche au concret, pour si peu que sa théorie s'avoue guidée par cette forme.

Il est d'autant plus significatif de la reconnaître dans la succession des crises, sevrage, intrusion, Œdipe, puberté, adolescence, qui refont chacune une nouvelle synthèse des appareils du moi dans une forme toujours plus aliénante pour les pulsions qui y sont frustrées, toujours moins idéale pour celles qui y trouvent leur normalisation. Cette forme est produite par le phénomène psychique, peut-être le plus fondamental qu'ait découvert la psychanalyse : l'identification, dont la puissance formative s'avère même en biologie. Et chacune des périodes dites de latence pulsionnelle (dont la série correspondante se complète de celle qu'a découverte Franz Wittels pour l'*ego* adolescent), est caractérisée par la domination d'une structure typique des objets du désir.

L'un de nous a décrit dans l'identification du sujet *infans* à l'image spéculaire le modèle qu'il tient pour le plus significatif, en même temps que le moment le plus originel, du rapport fondamentalement aliénant où l'être de l'homme se constitue dialectiquement.

Il a démontré aussi que chacune de ces identifications développe une agressivité que la frustration pulsionnelle ne suffit pas à expliquer, sinon dans la compréhension du *common sense*, cher à M. Alexander, ⁽²²⁾ – mais qui exprime la discordance qui se produit dans la réalisation aliénante : phénomène dont on peut exemplifier la notion par la forme grimaçante qu'en donne l'expérience sur l'animal dans l'ambiguïté croissante (telle d'une ellipse à un cercle) de signaux conditionnés à l'opposé.

Cette tension manifeste la négativité dialectique inscrite aux formes mêmes où s'engagent chez l'homme les forces de la vie, et l'on peut dire que le génie de Freud a donné sa mesure en la reconnaissant comme « pulsion du moi » sous le nom d'instinct de mort.

Toute forme du moi incarne en effet cette négativité, et l'on peut dire que si Clothô, Lachésis, Atropos se partagent le soin de notre destin, c'est de concert qu'elles tordent le fil de notre identité.

Ainsi la tension agressive intégrant la pulsion frustrée chaque fois que le défaut d'adéquation de l'« autre » fait avorter l'identification résolutive, elle détermine ainsi un type d'objet qui devient criminogène dans la suspension de la dialectique du moi.

C'est la structure de cet objet dont l'un de nous a tenté de montrer le rôle fonctionnel et la corrélation au délire dans deux formes extrêmes d'homicide paranoïaque, le cas « Aimée » et celui des sœurs Papin. Ce dernier cas faisant la preuve que seul l'analyste peut démontrer contre le sentiment commun l'aliénation de la réalité du criminel, dans un cas où le crime donne l'illusion de répondre à son contexte social.

Ce sont aussi ces structures de l'objet qu'Anna Freud, Kate Friedlander, Bowlby déterminent en tant qu'analystes, dans les faits de vol chez les jeunes délinquants, selon que s'y manifeste le symbolisme de don de l'excrément ou la revendication œdipienne, la frustration de la présence nourricière ou celle de la masturbation phallique, – et la notion que cette structure répond à un type de réalité qui détermine les actes du sujet, guide cette part qu'ils appellent éducative de leur conduite à son égard.

Éducation qui est plutôt une dialectique vivante, selon laquelle l'éducateur par son non-agir renvoie les agressions propres au moi à se lier pour le sujet en s'aliénant dans ses relations à l'autre, pour qu'il puisse alors les délier par les manœuvres de l'analyse classique.

Et certes l'ingéniosité et la patience qu'on admire dans les initiatives d'un pionnier comme Aichorn, ne font pas oublier que leur forme doit toujours être renouvelée pour surmonter les *résistances* que le « groupe agressif » ne peut manquer de déployer contre toute technique reconnue.

Un telle conception de l'action de « redressement » est à l'opposé ⁽²³⁾ de tout ce que peut inspirer une psychologie qui s'étiquette génétique, qui dans l'enfant ne fait que mesurer ses aptitudes dégressives à répondre aux questions qui lui sont posées dans le registre purement abstrait des catégories mentales de l'adulte, et que suffit à renverser la simple appréhension de ce fait primordial que l'enfant, dès ses premières manifestations de langage, se sert de la syntaxe et des particules selon les nuances que les postulats de la

« genèse » mentale ne devraient lui permettre d'atteindre qu'au sommet d'une carrière de métaphysicien.

Et puisque cette psychologie prétend atteindre sous ces aspects crétinisés la réalité de l'enfant, disons que c'est le pédant qu'on peut bien avertir qu'il devra revenir de son erreur, quand les mots de « Vive la mort », proférés par des lèvres qui ne savent pas ce qu'elles disent, lui feront entendre que la dialectique circule brûlante dans la chair avec le sang.

Cette conception spécifie encore la sorte d'expertise que l'analyste peut donner de la réalité du crime en se fondant sur l'étude de ce qu'on peut appeler les techniques négativistes du moi, qu'elles soient subies par le criminel d'occasion ou dirigées par le criminel d'habitude : à savoir l'inanisation basale des perspectives spatiales et temporelles nécessitées par la prévision intimidante où se fie naïvement la théorie dite « hédoniste » de la pénologie, la subduction progressive des intérêts dans le champ de la tentation objectale, le rétrécissement du champ de la conscience à la mesure d'une appréhension somnambulique de l'immédiat dans l'exécution de l'acte, et sa coordination structurale avec des fantasmes qui en absentent l'auteur, annulation idéale ou créations imaginaires, sur quoi s'insèrent selon une spontanéité inconsciente les dénégations, les alibis, les simulations où se soutient la réalité aliénée qui caractérise le sujet.

Nous voulons dire ici que toute cette chaîne n'a point ordinairement l'organisation *arbitraire* d'une conduite délibérée et que les anomalies de structure que l'analyste peut y relever seront pour lui autant de repères sur la voie de la vérité. Ainsi interprétera-t-il plus profondément le sens des traces souvent paradoxales par où se désigne l'auteur du crime, et qui signifient moins les erreurs d'une exécution imparfaite que les ratés d'une trop réelle « psychopathologie quotidienne ».

Les identifications anales, que l'analyse a découvertes aux origines du moi, donnent son sens à ce que la médecine légale désigne en argot policier sous le nom de « carte de visite ». La « signature » souvent flagrante laissée par le criminel peut indiquer à quel moment de l'identification ⁽²⁴⁾ du moi s'est produite la répression par quoi l'on peut dire que le sujet ne peut répondre de son crime, par quoi aussi il y reste attaché dans sa dénégation.

Il n'est pas jusqu'au phénomène du miroir où un cas récemment publié par Mlle Boutonier ne nous montre le ressort d'un réveil du criminel à la conscience de ce qui le condamne.

Ces répressions, recourrons-nous pour les surmonter à un de ces procédés de narcose si singulièrement promus à l'actualité par les alarmes qu'ils provoquent chez les vertueux défenseurs de l'inviolabilité de la conscience ?

Nul, moins que le psychanalyste, ne s'égara dans cette voie, et d'abord parce que, contre la mythologie confuse au nom de quoi les ignorants en attendent la « levée des censures », le psychanalyste sait le sens précis des répressions qui définissent les limites de la synthèse du moi.

Dès lors, s'il sait déjà que pour l'inconscient refoulé quand l'analyse le restaure dans la conscience, c'est moins le contenu de sa révélation que le ressort de sa reconquête qui fait l'efficace du traitement, – à fortiori pour les déterminations inconscientes qui supportent l'affirmation même du moi, il sait que la réalité, qu'il s'agisse de la motivation du sujet ou parfois de son action elle-même, ne peut apparaître que par le progrès d'un dialogue que le crépuscule narcotique ne saurait rendre qu'inconsistant. Ici pas plus qu'ailleurs la vérité n'est un donné qu'on puisse saisir dans son inertie, mais une dialectique en marche.

Ne cherchons donc point la réalité du crime pas plus que celle du criminel par le moyen de la narcose. Les vaticinations qu'elle provoque, déroutantes pour l'enquêteur, sont dangereuses pour le sujet, qui, pour si peu qu'il participe d'une structure psychotique, peut y trouver le « moment fécond » d'un délire.

La narcose comme la torture a ses limites : elle ne peut faire avouer au sujet ce qu'il ne sait pas.

Ainsi dans les *Questions médico-légales* dont le livre de Zacchias nous témoigne qu'elles étaient posées dès le XVII^e siècle autour de la notion de l'unité de la personnalité et des ruptures possibles qu'y peut apporter la maladie, la psychanalyse apporte l'appareil d'examen qui couvre encore un champ de liaison entre la nature et la culture : ici, celui de la synthèse personnelle, dans son double rapport d'identification formelle qui s'ouvre sur les béances des dissociations neurologiques (des raptus épileptiques aux amnésies organiques) d'une part, – d'autre part d'assimilation aliénante qui s'ouvre sur les tensions des relations de groupe.

⁽²⁵⁾ Ici le psychanalyste peut indiquer au sociologue les fonctions criminogènes propres à une société qui, exigeant une intégration verticale extrêmement complexe et élevée de la collaboration sociale, nécessaire à sa production, propose aux sujets qu'elle y emploie des idéaux individuels qui tendent à se réduire à un plan d'assimilation de plus en plus horizontal.

Cette formule désigne un procès dont on peut exprimer sommairement l'aspect dialectique en remarquant que, dans une civilisation où l'idéal individualiste a été élevé à un degré d'affirmation jusqu'alors inconnu, les individus se trouvent tendre vers cet état où ils penseront, sentiront, feront et aimeront exactement les choses aux mêmes heures dans des portions de l'espace strictement équivalentes.

Or la notion fondamentale de l'agressivité corrélative à toute identification aliénante, permet d'apercevoir qu'il doit y avoir dans les phénomènes d'assimilation sociale à partir d'une certaine échelle quantitative une limite, où les tensions agressives uniformisées doivent se précipiter en des points où la masse se rompt et se polarise.

On sait au reste que ces phénomènes ont déjà, sous le seul point de vue du rendement, attiré l'attention des exploiters du travail qui ne se payent pas de mots, et a justifié les frais à la *Hawthorne Western Electric* d'une étude suivie des relations de groupe dans leurs effets sur les dispositions psychiques les plus désirables chez les employés.

Une séparation complète par exemple entre le groupe vital constitué par le sujet et les siens, et le groupe fonctionnel où doivent être trouvés les moyens de subsistance du premier, fait qu'on illustre assez en disant qu'il rend M. Verdoux vraisemblable, – une anarchie d'autant plus grande des images du désir qu'elles semblent graviter de plus en plus autour de satisfactions scopophiliques, homogénéisées dans la masse sociale, – une implication croissante des passions fondamentales de la puissance, de la possession et du prestige dans les idéaux sociaux, sont autant d'objets d'études pour lesquelles la théorie analytique peut offrir au statisticien des coordonnées correctes pour y introduire ses mesures.

Ainsi le politique même et le philosophe y trouveront-ils leur bien. Connotant dans telle société démocratique dont les mœurs étendent leur domination sur le monde, l'apparition d'une criminalité truffant le corps social, au point d'y prendre des formes légales, l'insertion du type psychologique du criminel entre ceux du recordman, du philanthrope ou de la vedette, voire sa réduction au type général de la servitude du travail, et la signification sociale du crime réduite à son usage publicitaire.

⁽²⁶⁾ Ces structures, où une assimilation sociale de l'individu poussée à l'extrême montre sa corrélation à une tension agressive dont l'impunité relative dans l'État est très sensible à un sujet d'une culture différente (comme l'était par exemple le jeune Sun Yat Sen), apparaissent renversées quand, selon un procès formel déjà décrit par Platon, la tyrannie succède à la démocratie et opère sur les individus, réduits à leur numéro ordinal, l'acte cardinal de l'addition, bientôt suivi des trois autres opérations fondamentales de l'arithmétique.

C'est ainsi que dans la société totalitaire, si la « culpabilité objective » des dirigeants les fait traiter comme criminels et responsables, l'effacement relatif de ces notions, qu'indique la conception sanitaire de la pénologie, porte ses fruits pour tous les autres. Le camp de concentration s'ouvre, pour l'alimentation duquel les qualifications intentionnelles de la

rébellion sont moins décisives qu'un certain rapport quantitatif entre la masse sociale et la masse bannie.

Il pourra sans doute être calculé dans les termes de la mécanique développée par la psychologie dite de groupe, et permettre de déterminer la constante irrationnelle qui doit répondre à l'agressivité caractéristique de l'aliénation fondamentale de l'individu.

Ainsi dans l'injustice même de la cité, – et toujours incompréhensible à l'« intellectuel » soumis à la « loi du cœur », – se révèle le progrès où l'homme se crée à sa propre image.

V. – DE L'INEXISTENCE DES « INSTINCTS CRIMINELS » LA PSYCHANALYSE S'ARRETE A L'OBJECTIVATION DU ÇA ET REVENDIQUE L'AUTONOMIE DUNE EXPERIENCE IRREDUCTIBLEMENT SUBJECTIVE

Si la psychanalyse apporte des lumières que nous avons dites à l'objectivation psychologique du crime et du criminel, n'a-t-elle pas aussi son mot à prononcer sur leurs facteurs innés ?

Observons d'abord la critique à laquelle il faut soumettre l'idée confuse à laquelle se confient beaucoup d'honnêtes gens : celle qui voit dans le crime une éruption des « instincts » renversant la « barrière » des forces morales d'intimidation. Image difficile à extirper pour la satisfaction qu'elle donne même à des têtes graves, en leur montrant le criminel sous garde forte, et le gendarme tutélaire, qui pour être caractéristique de notre société, passe ici à une rassurante omniprésence.

Que si l'instinct signifie en effet l'animalité incontestable de l'homme, ⁽²⁷⁾ on ne voit point pourquoi elle serait moins docile d'être incarnée en un être raisonnable. La forme de l'adage : *homo homini lupus*, trompe sur son sens, et Baltasar Gracián en un chapitre de son *Criticon* forge une fable où il montre ce que veut dire la tradition moraliste en exprimant que la férocité de l'homme à l'endroit de son semblable dépasse tout ce que peuvent les animaux, et qu'à la menace qu'elle jette à la nature entière, les carnassiers eux-mêmes reculent horrifiés.

Mais cette cruauté même implique l'humanité. C'est un semblable qu'elle vise, même dans un être d'une autre espèce. Nulle expérience plus loin que celle de l'analyse n'a sondé, dans le vécu, cette équivalence dont nous avertit le pathétique appel de l'Amour : c'est toi-même que tu frappes, et la déduction glacée de l'Esprit : c'est dans la lutte à mort de pur prestige que l'homme se fait reconnaître par l'homme.

Si en un autre sens on désigne par instincts des conduites ataviques dont la violence eût été nécessitée par la loi de la jungle primitive et que quelque fléchissement physiopathologique libérerait, à la façon des impulsions morbides, du niveau inférieur où elles seraient contenues, – on peut se demander pourquoi, depuis que l'homme est homme, il ne se révèle pas aussi des impulsions à bêcher, à planter, à faire la cuisine, voire à enterrer les morts.

La psychanalyse certes comporte une théorie des instincts, fort élaborée, et à vrai dire la première théorie vérifiable qu'on en ait donné chez l'homme. Mais elle nous les montre engagée dans un métamorphisme où la formule de leur organe, de leur direction et de leur objet, est un couteau de Jeannot aux pièces indéfiniment échangeables. Les *Trieb* ou pulsions, qui s'y isolent, constituent seulement un système d'équivalences énergétiques où nous référons les échanges psychiques, non en tant qu'ils se subordonnent à quelque conduite toute montée, naturelle ou acquise, mais en tant qu'ils symbolisent, voire intègrent dialectiquement les fonctions des organes où apparaissent les échanges naturels, à savoir les orifices, buccal, anal et génito-urinaire.

Dès lors ces pulsions ne nous apparaissent que dans des liaisons très complexes, où leur gauchissement même ne peut faire préjuger de leur intensité d'origine. Parler d'un excès de *libido* est une formule vide de sens.

S'il est en fait une notion qui se dégage d'un grand nombre d'individus capables, tant par leurs antécédents que par l'impression « constitutionnelle » qu'on retire de leur contact et de leur aspect, de donner l'idée de « tendances criminelles », – c'est bien plutôt celle d'un défaut ⁽²⁸⁾ que d'un excès vital. Leur hypogénitalité est souvent manifeste et leur climat rayonne la froideur libidinale.

Si de nombreux sujets dans leurs délits, exhibitions, vols, grivèleries, diffamations anonymes, voire dans les crimes de la passion meurtrière, trouvent et recherchent une stimulation sexuelle, celle-ci, quoi qu'il en soit des mécanismes qui la causent, angoisse, sadisme ou association situationnelle, ne saurait être tenue pour un effet de débordement des instincts.

Assurément la corrélation est évidente de nombreuses perversions chez les sujets qui viennent à l'examen criminologique, mais elle ne peut être évaluée psychanalytiquement qu'en fonction de la fixation objectale, de la stagnation de développement, de l'implication dans la structure du moi, des refoulements névrotiques qui constituent le cas individuel.

Plus concrète est la notion dont notre expérience complète la topique psychique de l'individu : celle du Ça, mais aussi combien plus que les autres difficile à saisir.

En faire la somme des dispositions innées est une définition purement abstraite et sans valeur d'usage.

Un terme de constante situationnelle, fondamentale dans ce que la théorie désigne comme automatismes de répétition, paraît s'y rapporter, la déduction étant faite des effets du refoulé et des identifications du moi, et peut intéresser les faits de récidive.

Le Ça sans doute implique aussi ces élections fatales, manifestes dans le mariage, la profession ou l'amitié, et qui souvent apparaissent dans le crime comme une révélation des figures du destin.

Les « tendances » du sujet d'autre part ne sont point sans montrer des glissements liés au niveau de leur satisfaction. On voudrait poser la question des effets qu'y peut avoir un certain indice de satisfaction criminelle.

Mais nous sommes là peut-être aux limites de notre action dialectique, et la vérité qu'il nous est donné d'y reconnaître avec le sujet, ne saurait être réduite à l'objectivation scientifique.

À l'aveu que nous recevons du névrosé ou du pervers de la jouissance ineffable qu'ils trouvent à se perdre dans l'image fascinante, nous pouvons mesurer la puissance d'un hédonisme, qui nous introduira aux rapports ambigus de la réalité et du plaisir. Si à nous référer à ces deux grands principes, nous décrivons le sens d'un développement normatif, comment ne pas être saisi de l'importance des fonctions fantasmatiques dans les motifs de ce progrès, et combien captive reste la vie ⁽²⁹⁾ humaine de l'illusion narcissique dont nous savons qu'elle tisse ses plus « réelles » coordonnées. Et d'autre part tout n'est-il pas déjà pesé près du berceau aux balances incommensurables de la Discorde et de l'Amour ?

Au-delà de ces antinomies qui nous amènent au seuil de la sagesse, il n'y a pas de crime absolu, et il existe encore malgré l'action de police étendue par notre civilisation au monde entier, des associations religieuses, liées par une pratique du crime, où leurs adeptes savent retrouver les présences surhumaines qui dans l'équilibre de l'Univers veillent à la destruction.

Pour nous dans les limites que nous nous sommes efforcés de définir comme celles où nos idéaux sociaux réduisent la compréhension du crime et qui conditionnent son objectivation criminologique, si nous pouvons apporter une vérité d'une rigueur plus juste, n'oublions pas que nous le devons à la fonction privilégiée : celle du recours du sujet au sujet, qui inscrit nos devoirs dans l'ordre de la fraternité éternelle : sa règle est aussi la règle de toute action à nous permise.

Intervention sur l'exposé de F. Pasche « Cent cinquante biographies de tuberculeux pulmonaires » paru dans l'Evolution Psychiatrique, 1951, fascicule IV, page 554-556.

⁽⁵⁵⁴⁾M. LACAN. – En ouvrant la discussion, je tiens à souligner l'intérêt des recherches de M. Pasche. J'apprécie, dans la partie théorique de l'entretien, l'attention portée aux *mécanismes relationnels simples*, relevés chez les malades (et qui les opposent de ce chef aux *névrosés* où l'analyse permet d'observer des mécanismes de défense plus compliqués). L'analyse des névroses fait apercevoir l'entité « Moi », mais l'analyse des tuberculeux pulmonaires de M. Pasche fait apparaître des conflits, des frustrations puisant « actuellement » dans le milieu extérieur, et cela correspond bien à mon opinion.

Didactiquement parlant, il résulte de ces faits, pour le psychiatre, l'impression d'un flou, d'un éparpillement, d'une non-constitution du Moi. D'où, en conséquence, la nécessité d'une étude massive, de grosses statistiques.

La référence comparative à la méthodologie psychanalytique chez ces malades qui ne sont pas psychanalysés, est pour nous inévitable dans la poursuite de cette étude. Elle est singulièrement difficile pourtant, eu égard à ce qui a été dit plus haut. Que l'on se rappelle simplement que dans l'analyse des névroses, les pulsions du *Ça* ne peuvent être perçues et étudiées qu'à travers le *Moi*.

M. MINKOWSKI. [...]

⁽⁵⁵⁶⁾M. LACAN. – Je trouve que M. Pasche a bien fait, dans son enquête sur le déterminisme de la localisation respiratoire, d'avoir attribué de l'importance à la fonction *expressive* de l'organe respiratoire, telle qu'illustrée par exemple dans le cri ; s'adressant à M. Minkowski, il dit ne pas voir ce que la phénoménologie peut apporter sur cet exemple précis de plus que le conférencier.

M. PASCHE – Je remercie tous ceux qui ont bien voulu prendre la parole et dois dire d'emblée que je suis en somme d'accord avec eux. La conception même que je fais de la tuberculose pulmonaire rend nécessaire l'examen d'un bien plus grand nombre de cas et une étude comparative qui reste à faire. En particulier je suis d'autant plus sensible aux remarques de M. Lacan que je me suis fait les mêmes critiques qui, d'ailleurs, m'ont fait hésiter à vous présenter si prématurément ce travail. [...]

Intervention sur l'exposé de P. Fouquet « Réflexions cliniques et thérapeutiques sur l'alcoolisme » paru dans l'Evolution Psychiatrique, 1951 fascicule II, pages 260-261

M. CENAC. – Les médecins de l'Infirmier Spécial ont une attitude particulière à l'égard des alcooliques dont la mauvaise foi est bien connue. Ces malades ont en effet une attitude de reniement que l'on retrouve également chez les sujets amenés pour attentat à la pudeur. Il serait intéressant d'étudier ce problème même en dehors de toute sanction (dans les Services Ouverts par exemple).

M. HENRI EY. – Les analyses de M. Fouquet ont été conduites avec beaucoup de brio et il a adressé un schéma intéressant de la structure complexuelle du buveur rivé à son « biberon ». Ce qu'il a paru moins bien expliquer, comme le soulignait M. Bonnafé, c'est le fait que les femmes « boivent » moins car si la frustration orale joue un rôle déterminant on se demande pourquoi les femmes ne réagissent pas comme les hommes. Ce serait alors qu'il faudrait faire intervenir des « facteurs de milieu ». Et M. Bonnafé a précisément reproché au conférencier d'avoir scotomisé ceux-ci aux dépens d'une sorte de mythe, celui de la névrose, de la régression névrotique. Nous considérons que la névrose – et celle de la disposition, de l'appétence toxicophilique en est une – n'est ni réductible au jeu de pulsions et de frustrations, ni aux difficultés de milieu. Ce n'est pas sans malice que j'assiste à ces conflits d'opinions également fausses dans la mesure même où pour expliquer l'arriération affective ou la fixation d'habitudes qui représentent comme on l'a dit un « suicide différé » on n'a pas recours à la notion d'une certaine condition organique de cet état névrotique. Condition organique qui s'impose nécessairement et que l'on appelle selon les époques et les écoles : dégénérescence, déséquilibre, constitution névropathique, prédisposition, immaturité, ou « arriération » affective.

M. LACAN – Je trouve que les divers orateurs sont bien injustes avec Fouquet, en l'accusant de ne pas avoir traité des problèmes qui étaient hors de son propos. C'est quand M. Fouquet aborde les problèmes psychopathologiques que l'on doit faire quelques réserves sur les termes de dépendance et de frustration qu'il emploie. Ces termes sont ambigus parce qu'ils ont un sens précis dans l'expérience analytique et un sens très vague dans le langage courant. Il est difficile d'approfondir cette question sans faire une étude phénoménologique de l'ivresse, dont le stade et les aspects peuvent avoir des significations différentes, certainement distinctes des effets de la nutrition lactée. Il est vrai que l'alcool n'est pas seulement un toxique mais aussi un aliment. Il en résulte que le cadre de l'alcoolisme, par la diversité des significations qu'il comporte, pose des problèmes très embarrassants. Il faut également envisager l'alcoolisme dans les différentes ères* culturelles. Le vin et l'alcool ont par exemple joué un rôle considérable dans la civilisation chinoise. Les orgies ont pu être un élément significatif du style d'une civilisation. Le rôle du milieu est indéniable et on peut soutenir que l'alcool est une dimension sociologique essentielle. Mettre un individu devant l'alcool a été parfois un facteur de sélection sociale. Il est donc difficile d'enlever à l'alcool son rôle dans les échanges sociaux.

Mr FOUQUET – Je tenterai de répondre à mes interlocuteurs [...]

* Il faut lire « aire » sans doute !

Intervention sur l'exposé de G. Amado « Éthique et psychologie d'adolescents inadaptés » paru dans l'Evolution Psychiatrique, 1951, fascicule 1, pages 28-29.

Monsieur LACAN. – Je m'associe à tous ceux qui sont intervenus pour vous féliciter. Une chose me paraît ressortir particulièrement de votre conférence et présenter un intérêt particulier : c'est ce que vous avez exposé sous le nom « d'état d'asthénie », la passivité homosexuelle y joignant une note qui mériterait d'être étudiée de plus près et approfondie. Il y a là non seulement refus, mais passivité consciente et appliquée s'étendant à toute l'attitude à l'endroit de l'existence et comportant dans les pratiques homosexuelles non une attirance particulière mais ce qui répond le mieux à une passivité profonde et systématique.

Je m'associe à la remarque de Lebovici, sur ce que le groupe paraît être décrit comme plus inconsistant qu'il ne l'est. La structure en est difficile à saisir parce qu'il y a des éléments secrets. Lebovici a parlé de rites. Du moment qu'il y a des rites, on ne peut pas dire que le groupe soit inconsistant.

Je ne crois pas qu'il soit correct d'envisager l'adhésion de nouveaux éléments sous l'angle des prédispositions individuelles. Cependant, à un autre point de vue, il n'y a pas seulement l'état de crise de la société, auquel il a été fait allusion. Il y a longtemps que la société est en crise et on peut envisager le Snobisme comme une crise perpétuelle ; l'Europe est en crise perpétuelle. Ce phénomène répond à des composantes très définies du moment. Il faudrait sans doute faire intervenir des éléments du symbolisme social. Ce n'est pas seulement par besoin d'étiquette que ces jeunes gens se réclament de l'Existentialisme. Ils peuvent n'avoir rien lu de Sartre ou d'un autre. Cependant je ne crois pas qu'il soit illégitime qu'il s'en réclament. Si l'Existentialisme a eu un succès tout à fait surprenant, c'est qu'il correspond à l'actualité de problèmes sociaux, moraux, voire même spirituels. Les éléments de ce groupe sont recrutés dans une certaine classe bourgeoise qui est le support de ces phénomènes de crise. C'est un fait local qui a lieu en un point délimité de la grande ville. On ne peut pas séparer ce groupe d'un ⁽²⁹⁾certain nombre de significations. Nous sommes trop près pour pouvoir bien en juger. On fait plus facilement une étude de la culture de populations lointaines, comme celle des îles Fidji, par exemple. Peut-on en définir les arêtes originales ? Des études de ce point de vue auraient le plus grand intérêt. Je pense qu'une part importante de manifestations reconnues comme maladies mentales, comme délires, ne sont pas justiciable d'une simple notion d'éléments morbides en relations avec des actions individuelles. Je crois que ce qu'on entend comme maladie mentale (où la notion de maladie évoque un biologisme qui fait illusion) rentre dans le symbolisme général d'une société, dans le discours constitutif d'une société. Même dans les sociétés les mieux portantes, très civilisées, il y a plusieurs systèmes de symbolismes qui interfèrent, rivalisent et sont inconciliables. On pourrait peut-être un jour étudier la « maladie mentale » en l'envisageant moins comme phénomène individuel que comme une déchirure entre ces divers symbolismes, en particulier lorsque nous parlons de délinquance ou d'individus « à la limite de la maladie mentale ».

« *Some reflections on the ego* » fut lu par Lacan à la British Psycho-Analytical Society le 2 mai 1951, publié dans *International Journal of psychoanalysis*, 1953, volume 34, pp. 11-17. Ce texte sera suivi d'une traduction en français.

SOME REFLECTIONS ON THE EGO⁷⁹

⁽¹¹⁾The development of Freud's views on the ego led him to two apparently contradictory formulations.

The ego takes sides against the object in the theory of narcissism : the concept of libidinal economy. The bestowal of the libidinal cathexis on one's own body leads to the pain of hypochondriasis, while the loss of the object leads to a depressive tension which may even culminate in suicide.

On the other hand, the ego takes sides with the object in the topographic theory of the functioning of the perception-consciousness system and resists the id, i.e. the combination of drives governed solely by the pleasure-principle.

If there be a contradiction here, it disappears when we free ourselves from a naive conception of the reality-principle and take note of the fact – though Freud may have been clear on this point, his statements sometimes were not – that while reality precedes thought, it takes different forms according to the way the subject deals with it.

Analytic experience gives this truth a special force for us and shows it as being free from all trace of idealism, for we can specify concretely the oral, anal, and genital relationships which the subject establishes with the outer world at the libidinal level.

I refer here to a formulation in language by the subject, which has nothing to do with romantically intuitive or vitalistic moods of contact with reality, of his interactions with his environment as they are determined by each of the orifices of his body. The whole psycho-analytic theory of instinctual drives stands or falls by this.

What relation does the « libidinal subject » whose relationships to reality are in the form of an opposition between an *Innenvelt* and an *Umwelt* have to the ego ? To discover this, we must start from the fact – all too neglected – that verbal communication is the instrument of psycho-analysis. Freud did not forget this when he insisted that repressed material such as memories and ideas which, by definition, can return from repression, must, at the time when the events in question took place, have existed in a form in which there was at least the possibility of its being verbalized. By dint of recognizing a little more clearly the supra-individual function of language, we can distinguish in reality the new developments which are actualized by language. Language has, if you care to put it like that, a sort of retrospective effect in determining what is ultimately decided to be real. Once this is understood, some of the criticisms which have been brought against the legitimacy of Melanie Klein's encroachments into the pre-verbal areas of the unconscious will be seen to fall to the ground.

Now the structure of language gives us a clue to the function of the ego. The ego can either be the subject of the verb or qualify it. There are two kinds of language : in one of them one says « I am beating the dog » and in another « There is a beating of the dog by me ». But, be it noted, the person who speaks, whether he appears in the sentence as the subject of the verb or as qualifying it, in either case asserts himself as an object involved in a relationship of some sort, whether one of feeling or of doing.

Does what is expressed in such statements of the ego give us a picture of the relationship of the subject to reality ?

Here, as in other examples, psycho-analytical experience substantiates in the most striking way the speculations of philosophers, in so far as they have defined the existential relationship expressed in language as being one of negation.

What we have been able to observe is the privileged way in which a person expresses himself as the ego ; it is precisely this – *Verneinung*, or denial.

⁷⁹ Read to the British Psycho-Analytical Society on 2 May, 1951.

We have learned to be quite sure that when someone says « It is not so » it is because it is so ; that when he says « I do not mean » he does ⁽¹²⁾mean ; we know how to recognize the underlying hostility in most « altruistic » statements, the undercurrent of homosexual feeling in jealousy, the tension of desire hidden in the professed horror of incest ; we have noted that manifest indifference may mask intense latent interest. Although in treatment we do not meet head-on the furious hostility which such interpretations provoke, we are nevertheless convinced that our researches justify the epigram of the philosopher who said that speech was given to man to hide his thoughts ; our view is that the essential function of the ego is very nearly that systematic refusal to acknowledge reality (*méconnaissance systématique de la réalité*) which French analysts refer to in talking about the psychoses.

Undoubtedly every manifestation of the ego is compounded equally of good intentions and bad faith and the usual idealistic protest against the chaos of the world only betrays, inversely, the very way in which he who has a part to play in it manages to survive. This is just the illusion which Hegel denounced as the Law of the Heart, the truth of which no doubt clarifies the problem of the revolutionary of to-day who does not recognize his ideals in the results of his acts. This truth is also obvious to the man who, having reached his prime and seen so many professions of faith belied, begins to think that he has been present at a general rehearsal for the Last Judgement.

I have shown in my earlier works that paranoia can only be understood in some such terms ; I have demonstrated in a monograph that the persecutors were identical with the images of the ego-ideal in the case studied.

But, conversely, in studying « paranoiac knowledge », I was led to consider the mechanism of paranoiac alienation of the ego as one of the preconditions of human knowledge.

It is, in fact, the earliest jealousy that sets the stage on which the triangular relationship between the ego, the object and « someone else » comes into being. There is a contrast here between the object of the animal's needs which is imprisoned in the field of force of its desire, and the object of man's knowledge.

The object of man's desire, and we are not the first to say this, is essentially an object desired by someone else. One object can become equivalent to another, owing to the effect produced by this intermediary, in making it possible for objects to be exchanged and compared. This process tends to diminish the special significance of any one particular object, but at the same time it brings into view the existence of objects without number.

It is by this process that we are led to see our objects as identifiable egos, having unity, permanence, and substantiality ; this implies an element of inertia, so that the recognition of objects and of the ego itself must be subjected to constant revision in an endless dialectical process.

Just such a process was involved in the Socratic Dialogue : whether it dealt with science, politics, or love, Socrates taught the masters of Athens to become what they must by developing their awareness of the world and themselves through « forms » which were constantly redefined. The only obstacle he encountered was the attraction of pleasure.

For us, whose concern is with present-day man, that is, man with a troubled conscience, it is in the ego that we meet this inertia : we know it as the resistance to the dialectic process of analysis. The patient is held spellbound by his ego, to the exact degree that it causes his distress, and reveals its nonsensical function. It is this very fact that has led us to evolve a technique which substitutes the strange detours of free association for the sequence of the Dialogue.

But what, then, is the function of this resistance which compels us to adopt so many technical precautions ?

What is the meaning of the aggressiveness which is always ready to be discharged the moment the stability of the paranoiac delusional system is threatened ?

Are we not really dealing here with one and the same question ?

In trying to reply by going into the theory a little more deeply, we were guided by the consideration that if we were to gain a clearer understanding of our therapeutic activity, we might also be able to carry it out more effectively – just as in placing our rôle as analyst in a definite context in the history of mankind, we might be able to delimit more precisely the scope of the laws we might discover.

The theory we have in mind is a genetic theory of the ego. Such a theory can be considered psycho-analytic in so far as it treats the relation of the subject to his own body in terms of his identification with an *imago*, which is the psychic relationship *par excellence* ; in fact, the concept we have formed of this relationship from our analytic work is the starting point for all genuine and scientific psychology.

⁽¹³⁾ It is with the body-image that we propose to deal now. If the hysterical symptom is a symbolic way of expressing a conflict between different forces, what strikes us is the extraordinary effect that this « symbolic expression » has when it produces segmental anaesthesia or muscular paralysis unaccountable for by any known grouping of sensory nerves or muscles. To call these symptoms functional is but to confess our ignorance, for they follow the pattern of a certain imaginary Anatomy which has typical forms of its own. In other words, the astonishing somatic compliance which is the outward sign of this imaginary anatomy is only shown within certain definite limits. I would emphasize that the imaginary anatomy referred to here varies with the ideas (clear or confused) about bodily functions which are prevalent to a given culture. It all happens

as if the body-image had an autonomous existence of its own, and by autonomous I mean here independent of objective structure. All the phenomena we are discussing seem to exhibit the laws of *gestalt* ; the fact that the penis is dominant in the shaping of the body-image is evidence of this. Though this may shock the sworn champions of the autonomy of female sexuality, such dominance is a fact and one moreover which cannot be put down to cultural influences alone.

Furthermore, this image is selectively vulnerable along its lines of cleavage. The fantasies which reveal this cleavage to us seem to deserve to be grouped together under some such term as the « image of the body in bits and pieces » (*imago du corps morcelé*) which is in current use among French analysts. Such typical images appear in dreams, as well as in fantasies. They may show, for example, the body of the mother as having a mosaic structure like that of a stained-glass window. More often, the resemblance is to a jig-saw puzzle, with the separate parts of the body of a man or an animal in disorderly array. Even more significant for our purpose are the incongruous images in which disjointed limbs are rearranged as strange trophies ; trunks cut up in slices and stuffed with the most unlikely fillings, strange appendages in eccentric positions, reduplications of the penis, images of the cloaca represented as a surgical excision, often accompanied in male patients by fantasies of pregnancy. This kind of image seems to have a special affinity with congenital abnormalities of all sorts. An illustration of this was provided by the dream of one of my patients, whose ego development had been impaired by an obstetrical brachial plexus palsy of the left arm, in which the rectum appeared in the thorax, taking the place of the left sub-clavicular vessels. (His analysis had decided him to undertake the study of medicine).

What struck me in the first place was the phase of the analysis in which these images came to light : they were always bound up with the elucidation of the earliest problems of the patient's ego and with the revelation of latent hypochondriacal preoccupations. These are often completely covered over by the neurotic formations which have compensated for them in the course of development. Their appearance heralds a particular and very archaic phase of the transference, and the value we attributed to them in identifying this phase has always been confirmed by the accompanying marked decrease in the patient's deepest resistances.

We have laid some stress on this phenomenological detail, but we are not unaware of the importance of Schilder's work on the function of the body-image, and the remarkable accounts he gives of the extent to which it determines the perception of space.

The meaning of the phenomenon called «phantom limb» is still far from being exhausted. The aspect which seems to me especially worthy of notice is that such experiences are essentially related to the continuation of a pain which can no longer be explained by local irritation ; it is as if one caught a glimpse here of the existential relation of a man with his body-image in this relationship with such a narcissistic object as the lack of a limb.

The effects of frontal leucotomy on the hitherto intractable pain of some forms of cancer, the strange fact of the persistence of the pain with the removal of the subjective element of distress in such conditions, leads us to suspect that the cerebral cortex functions like a mirror, and that it is the site where the images are integrated in the libidinal relationship which is hinted at in the theory of narcissism.

So far so good. We have, however, left untouched the question of the nature of the imago itself. The facts do, however, involve the positing of a certain formative power in the organism. We psycho-analysts are here reintroducing an idea discarded by experimental science, i.e. Aristotle's idea of *Morphe*. In the sphere of relationships in so far as it concerns ⁽¹⁴⁾the history of the individual we only apprehend the exteriorized images, and now it is the Platonic problem of recognizing their meaning that demands a solution.

In due course, biologists will have to follow us into this domain, and the concept of identification which we have worked out empirically is the only key to the meaning of the facts they have so far encountered.

It is amusing, in this connexion, to note their difficulty when asked to explain such data as those collected by Harrison in the *Proceedings of the Royal Society*, 1939. These data showed that the sexual maturation of the female pigeon depends entirely on its seeing a member of its own species, male or female, to such an extent that while the maturation of the bird can be indefinitely postponed by the lack of such perception, conversely the mere sight of its own reflection in a mirror is enough to cause it to mature almost as quickly as if it had seen a real pigeon.

We have likewise emphasized the significance of the facts described in 1941 by Chauvin in the *Bulletin de la Société entomologique de France* about the migratory locust, *Schistocerca*, commonly known as a grasshopper. Two types of development are open to the grasshopper, whose behaviour and subsequent history are entirely different. There are solitary and gregarious types, the latter tending to congregate in what is called the « cloud ». The question as to whether it will develop into one of these types or the other is left open until the second or third so-called larval periods (the intervals between sloughs). The one necessary and sufficient condition is that it perceives something whose shape and movements are sufficiently like one of its own species, since the mere sight of a member of the closely similar *Locusta* species (itself non-gregarious) is sufficient, whereas even association with a *Gryllus* (cricket) is of no avail. (This, of course, could not be established without a series of control experiments, both positive and negative, to exclude the influence of the insect's auditory and olfactory apparatus, etc., including, of course, the mysterious organ discovered in the hind legs by Brunner von Wattenwyll).

The development of two types utterly different as regards size, colour and shape, in phenotype, that is to say, and differing even in such instinctual characteristics as voraciousness is thus completely determined by this phenomenon of Recognition. M. Chauvin, who is obliged to admit its authenticity, nevertheless does so with great reluctance and shows the sort of intellectual timidity which among experimentalists is regarded as a guarantee of objectivity.

This timidity is exemplified in medicine by the prevalence of the belief that a fact, a bare fact, is worth more than any theory, and is strengthened by the inferiority feelings doctors have when they compare their own methods with those of the more exact sciences.

In our view, however, it is novel theories which prepare the ground for new discoveries in science, since such theories not only enable one to understand the facts better, but even make it possible for them to be observed in the first place. The facts are then less likely to be made to fit, in a more or less arbitrary way, into accepted doctrine and there pigeon-holed.

Numerous facts of this kind have now come to the attention of biologists, but the intellectual revolution necessary for their full understanding is still to come. These biological data were still unknown when in 1936 at the Marienbad Congress I introduced the concept of the « Mirror Stage » as one of the stages in the development of the child.

I returned to the subject two years ago at the Zurich Congress. Only an abstract (in English translation) of my paper was published in the Proceedings of the Congress. The complete text appeared in the *Revue française de Psychanalyse*.

The theory I there advanced, which I submitted long ago to French psychologists for discussion, deals with a phenomenon to which I assign a twofold value. In the first place, it has historical value as it marks a decisive turning-point in the mental development of the child. In the second place, it typifies an essential libidinal relationship with the body-image. For these two reasons the phenomenon demonstrates clearly the passing of the individual to a stage where the earliest formation of the ego can be observed.

The observation consists simply in the jubilant interest shown by the infant over eight months at the sight of his own image in a mirror. This interest is shown in games in which the child seems to be in endless ecstasy when it sees that movements in the mirror correspond to its own movements. The game is rounded off by attempts to explore the things seen in the mirror and the nearby objects they reflect.

The purely imaginal play evidenced in such deliberate play with an illusion is fraught with significance for the philosopher, and all the ⁽¹⁵⁾ more so because the child's attitude is just the reverse of that of animals. The chimpanzee, in particular, is certainly quite capable at the same age of detecting the illusion, for one finds him testing its reality by devious methods which shows an intelligence on the performance level at least equal to, if not better than, that of the child at the same age. But when he has been disappointed several times in trying to get hold of something that is not there, the animal loses all interest in it. It would, of course, be paradoxical to draw the conclusion that the animal is the better adjusted to reality of the two !

We note that the image in the mirror is reversed, and we may see in this at least a metaphorical representation of the structural reversal we have demonstrated in the ego as the individual's psychical reality. But, metaphor apart, actual mirror reversals have often been pointed out in Phantom Doubles. (The importance of this phenomenon in suicide was shown by Otto Rank). Furthermore, we always find the same sort of reversal, if we are on the look-out for it, in those dream images which represent the patient's ego in its characteristic rôle ; that is, as dominated by the narcissistic conflict. So much is this so that we may regard this mirror-reversal as a prerequisite for such an interpretation.

But other characteristics will give us a deeper understanding of the connexion between this image and the formation of the ego. To grasp them we must place the reversed image in the context of the evolution of the successive forms of the body image itself on the one hand, and on the other we must try to correlate with the development of the organism and the establishment of its relations with the Socius those images whose dialectical connexions are brought home to us in our experience in treatment.

The heart of the matter is this. The behaviour of the child before the mirror seems to us to be more immediately comprehensible than are his reactions in games in which he seems to wean himself from the object, whose meaning Freud, in a flash of intuitive genius,

described for us in *Beyond the Pleasure Principle*. Now the child's behaviour before the mirror is so striking that it is quite unforgettable, even by the least enlightened observer, and one is all the more impressed when one realizes that this behaviour occurs either in a babe in arms or in a child who is holding himself upright by one of those contrivances to help one to learn to walk without serious falls. His joy is due to his imaginary triumph in anticipating a degree of muscular co-ordination which he has not yet actually achieved.

We cannot fail to appreciate the affective value which the gestalt of the vision of the whole body-image may assume when we consider the fact that it appears against a background of organic disturbance and discord, in which all the indications are that we should seek the origins of the image of the « body in bits and pieces » (*corps morcelé*).

Here physiology gives us a clue. The human animal can be regarded as one which is prematurely born. The fact that the pyramidal tracts are not myelinated at birth is proof enough of this for the histologist, while a number of postural reactions and reflexes satisfy the neurologist. The embryologist too sees in the « foetalization », to use Bolk's term, of the human nervous system, the mechanism responsible for Man's superiority to other animals – viz. the cephalic flexures and the expansion of the fore-brain.

His lack of sensory and motor co-ordination does not prevent the new-born baby from being fascinated by the human face, almost as soon as he opens his eyes to the light of day, nor from showing in the clearest possible way that from all the people around him he singles out his mother.

It is the stability of the standing posture, the prestige of stature, the impressiveness of statues, which set the style for the identification in which the ego finds its starting-point and leave their imprint in it for ever.

Miss Anna Freud has enumerated, analysed and defined once and for all the mechanisms in which the functions of the ego take form in the psyche. It is noteworthy that it is these same mechanisms which determine the economy of obsessional symptoms. They have in common an element of isolation and an emphasis on achievement ; in consequence of this one often comes across dreams in which the dreamer's ego is represented as a stadium or other enclosed space given over to competition for prestige.

Here we see the ego, in its essential resistance to the elusive process of Becoming, to the variations of Desire. This illusion of unity, in which a human being is always looking forward to self-mastery, entails a constant danger of sliding back again into the chaos from which he started ; it hangs over the abyss of a dizzy Assent in which one can perhaps see the very essence of Anxiety.

⁽¹⁶⁾Nor is this all. It is the gap separating man from nature that determines his lack of relationship to nature, and begets his narcissistic shield, with its nacreous covering on which is painted the world from which he is for ever cut off, but this same structure is also the sight where his own milieu is grafted on to him, i.e. the society of his fellow men.

In the excellent accounts of children provided by the Chicago observers we can assess the rôle of the body-image in the various ways children identify with the Socius. We find them assuming attitudes, such as that of master and slave, or actor and audience. A development of this normal phenomenon merits being described by some such term as that used by French psychiatrists in the discussion of paranoia, viz. « transivitism ». This transivitism binds together in an absolute equivalent attack and counter-attack ; the subject here is in that state of ambiguity which precedes truth, in so far as his ego is actually alienated from itself in the other person.

It should be added that for such formative games to have their full effect, the interval between the ages of the children concerned should be below a certain threshold, and psychoanalysis alone can determine the optimum such age interval. The interval which seems to make identification easiest may, of course, in critical phases of instinctual integration, produce the worst possible results.

It has perhaps not been sufficiently emphasized that the genesis of homosexuality in a body can sometimes be referred to the imago of an older sister ; it is as if the boy were drawn into the wake of his sister's superior development ; the effect will be proportionate to the length of time during which this interval strikes just the right balance.

Normally, these situations are resolved through a sort of paranoiac conflict, in the course of which, as I have already shown, the ego is built up by opposition.

The libido, however, entering into narcissistic identification, here reveals its meaning. Its characteristic dimension is aggressiveness.

We must certainly not allow ourselves to be misled by verbal similarities into thinking, as so often happens, that the word « aggressiveness » conveys no more than capacity for aggression.

When we go back to the concrete functions denoted by these words, we see that « aggressiveness » and « aggression » are much more complementary than mutually inclusive terms, and, like « adaptability » and « adaptation », they may represent two contraries.

The aggressiveness involved in the ego's fundamental relationship to other people is certainly not based on the simple relationship implied to the formula « big fish eat little fish », but upon the intra-psychic tension we sense in the warning of the ascetic that « a blow at your enemy is a blow at yourself ».

This is true in all the forms of that process of negation whose hidden mechanism Freud analysed with such brilliance. In « he loves me. I hate him. He is not the one I love », the homosexual nature of the underlying « I love him » is revealed. The libidinal tension that shackles the subject to the constant pursuit of an illusory unity which is always luring him away from himself, is surely related to that agony of dereliction which is Man's particular and tragic destiny. Here we see how Freud was led to his deviant concept of a death instinct.

The signs of the lasting damage this negative libido causes can be read in the face of a small child torn by the pangs of jealousy, where St. Augustine recognized original evil. « Myself have seen and known even a baby envious ; it could not speak, yet it turned pale and looked bitterly on its foster-brother » (... *nondum loquebatur, et intuebatur pallidus amaro aspectu conlactaneum suum*).

Moreover, the whole development of consciousness leads only to the rediscovery of the antinomy by Hegel as the starting-point of the ego. As Hegel's well-known doctrine puts it, the conflict arising from the co-existence of two consciousnesses can only be resolved by the destruction of one of them.

But, after all, it is by our experience of the suffering we relieve in analysis that we are led into the domain of metaphysics.

These reflections on the functions of the ego ought, above all else, to encourage us to reexamine certain notions that are sometimes accepted uncritically, such as the notion that it is psychologically advantageous to have a strong ego.

It is an actual fact, the classical neuroses always seem to be by-products of a strong ego, and the great ordeals of the war showed us that, of all men, the real neurotics have the best defences. Neuroses involving failure, character difficulties, and self-punishment are obviously increasing in extent, and they take their place among the tremendous inroads the ego makes on the personality as a whole.

⁽¹⁷⁾Indeed, a natural process of self-adjustment will not alone decide the eventual outcome of this drama. The concept of self-sacrifice, which the French school has described as *oblativité*, as the normal outlet for the psyche liberated by analysis seems to us to be a childish oversimplification.

For every day in our practice we are confronted with the disastrous results of marriages based on such a self-sacrifice, of commitments undertaken in the spirit of narcissistic illusion which corrupts every attempt to assume responsibility for other people.

Here we must touch on the problem of our own historical evolution, which may be responsible both for the psychological impasse of the ego of contemporary man, and for the progressive deterioration in the relationships between men and women in our society.

We do not want to complicate the issues by straying too far from our main topic, and so shall confine ourselves to mentioning what comparative anthropology has taught us about the functions in other cultures of the so-called «bodily techniques» of which the sociologist Mauss has advocated a closer study. These bodily techniques are to be found everywhere ; we can see them maintaining the trance-states of the individual, as well as the ceremonies of the group, they are at work in ritual mummeries and ordeals of initiation. Such rites seem a mystery to us now ; we are astonished that manifestations which among us would be regarded as pathological, should in other cultures, have a social function in the promotion of mental stability. We deduce from this that these techniques help the individual to come through critical phases of development that prove a stumbling-block to our patients.

It may well be that the Oedipus complex, the corner-stone of analysis, which plays so essential a part in normal psycho-sexual development, represents in our culture the vestigial relics of the relationships by means of which earlier communities were able for centuries to ensure the psychological mutual interdependence essential to the happiness of their members.

The formative influence which we have learned to detect in the first attempts to subject the orifices of the body to any form of control allows us to apply this criterion to the study of primitive societies ; but the fact that in these societies we find almost none of the disorders that drew our attention to the importance of early training, should make us chary of accepting without question such concepts as that of the « basic personality structure » of Kardiner.

Both the illnesses we try to relieve and the functions that we are increasingly called upon, as therapists, to assume in society, seem to us to imply the emergence of a new type of man : *Homo psychologicus*, the product of our industrial age. The relations between this *Homo psychologicus* and the machines he uses are very striking, and this is especially so in the case of the motor-car. We get the impression that his relationship to this machine is so very intimate that it is almost as if the two were actually conjoined – its mechanical defects and breakdowns often parallel his neurotic symptoms. Its emotional significance for him comes from the fact that it exteriorizes the protective shell of his ego, as well as the failure of his virility.

This relationship between man and machine will come to be regulated by both psychological and psychotechnical means ; the necessity for this will become increasingly urgent in the organization of society.

If, in contrast to these psychotechnical procedures, the psycho-analytical dialogue enables us to re-establish a more human relationship, is not the form of this dialogue determined by an impasse, that is to say by the resistance of the ego ?

Indeed, is not this dialogue one in which the one who knows admits by his technique that he can free his patient from the shackles of his ignorance only by leaving all the talking to him ?

(Received 2 May, 1951)

Nous vous proposons la traduction parue dans Le coq-héron sous le titre : « Quelques réflexions sur l'ego », 1980, n° 78, pp. 3-13.

⁽³⁾Le développement des vues de Freud sur l'Ego l'a conduit à deux formulations en apparence contradictoires.

L'Ego prend place contre l'objet dans la théorie du narcissisme : le concept d'économie libidinale. L'investissement libidinal du corps propre conduit à la douleur hypochondriaque, tandis que la perte de l'objet conduit à une tension dépressive qui peut même aboutir au suicide.

D'un autre côté, l'Ego prend place avec l'objet dans la théorie topographique du fonctionnement du système perception-conscience et résiste au ça, c'est à dire la combinaison des pulsions uniquement gouvernée par le principe de plaisir.

Cette contradiction disparaît lorsque nous nous libérons d'une conception naïve du principe de réalité, et prenons en considération le fait – bien que Freud ait été clair sur ce point et pourtant son exposé ne l'était quelquefois pas – que tandis que la réalité précède la pensée, elle prend des formes différentes selon la manière dont le sujet s'en accommode.

L'expérience analytique donne à cette vérité une force spéciale pour nous, et la montre comme étant libre de toute trace d'idéalisme, car nous pouvons déterminer concrètement les relations orales, anales et génitales, que le sujet établit avec le monde extérieur au niveau libidinal.

Je me réfère ici à une formulation de langage par le sujet, qui n'a rien à voir avec des modalités intuitives, romantiques ou vitalistes, de contact avec la réalité, de ses interactions avec son environnement comme elles sont déterminées par chacun des orifices de son corps. Toute la théorie psychanalytique des conduites instinctuelles tient ou non à cela.

Quelle relation a le « sujet libidinal », dont les relations à la réalité prennent la forme d'une opposition entre l'*Innenwelt* et l'*Umwelt*, à l'Ego ? Pour le découvrir, nous devons partir du fait – trop négligé – que la communication verbale est l'instrument de la psychanalyse. Freud n'a pas oublié cela quand il insistait sur le matériel refoulé tel que souvenirs et idées qui, par définition, peuvent émerger du refoulé, et qui ont dû, au moment où les événements ⁽⁴⁾en question eurent lieu, avoir existé dans une forme sous laquelle ils ont eu pour le moins la possibilité d'être verbalisés. À force de reconnaître un peu plus clairement la fonction supra-individuelle du langage, nous pouvons distinguer en réalité les nouveaux développements qui sont actualisés par le langage. Le langage, si vous prenez soin de le considérer ainsi, a une sorte d'effet rétrospectif *qui lui fait déterminer ce qu'en dernier recours il désigne comme réel*. Une fois cela compris, une partie des critiques qui ont été apportées contre la légitimité des empiètements de M. Klein dans les aires préverbales de l'inconscient, tomberont.

La structure du langage nous donne à présent un indice quant à la fonction de l'Ego. L'Ego peut soit être le sujet du verbe ou bien le qualifier. Il y a deux sortes de langage : l'un où l'on dit « Je bats le chien » « le chien est battu par moi », et l'autre : il y a un battement du chien par moi ». Mais il faut souligner que celui qui parle, qu'il apparaisse dans la phrase en tant que sujet du verbe, ou comme le qualifiant, dans les deux cas s'affirme comme un objet inclus dans une relation, de quelque sorte qu'elle soit, ressentir ou agir.

Est-ce que ce qui est exprimé dans de tels énoncés de l'Ego nous donne une image du mode de relation du sujet à la réalité ?

Là, comme dans d'autres exemples, l'expérience psychanalytique confirme de façon remarquable, les spéculations des philosophes, jusqu'au point où ils ont défini la relation existentielle exprimée dans le langage comme étant celle de la négation.

Ce que nous avons été capables d'observer dans cette voie privilégiée par laquelle une personne s'exprime en tant qu'Ego : c'est précisément cela – *Verneinung* – le déni⁸⁰.

Nous avons appris à être sûr que lorsque quelqu'un dit « ce n'est pas ainsi » c'est parce que c'est ainsi ; et quand il dit « ce n'est pas cela que je veux dire », il dit vraiment. Nous savons reconnaître l'hostilité sous-jacente dans les énoncés les plus altruistes ; le courant homosexuel latent ressenti dans la jalousie, la tension du désir caché dans l'horreur professée de l'inceste ; nous avons noté qu'une indifférence manifeste peut masquer un intense intérêt secret. Quoique dans le traitement, nous ne rencontrions pas d'emblée l'hostilité furieuse que de telles interprétations provoquent, nous sommes néanmoins convaincus que nos recherches justifient l'épigramme du philosophe disant que le langage fut donné à l'homme pour cacher ses pensées. Notre vue est que la fonction essentielle de l'Ego est très proche d'une méconnaissance systématique de la réalité à laquelle les analystes français se réfèrent en parlant de psychose.

Sans aucun doute, chaque manifestation de l'Ego est également composée de bonnes intentions et de mauvaise foi, et la protestation idéaliste habituelle contre le chaos du monde trahit seulement, à l'inverse, la manière même par laquelle celui qui a une part à y jouer réussit à survivre. Cela est très exactement l'illusion qu'Hegel a dénoncé comme Loi du Cœur, dont la vérité clarifie sans doute le problème du révolutionnaire d'aujourd'hui qui ne reconnaît pas ses idéaux dans les résultats de ses actes. Cette vérité est aussi évidente à l'homme qui, ayant atteint sa perfection, et ayant vu tant de professions de foi démenties, commence à penser qu'il a assisté à une répétition générale du Jugement Dernier.

⁽⁵⁾J'ai montré dans mes premiers travaux, que la paranoïa ne peut être comprise qu'en de tels termes ; j'ai démontré dans une monographie que les persécuteurs étaient identiques aux images du moi idéal dans le cas étudié.

Mais, réciproquement, en étudiant « la connaissance paranoïaque », j'ai été conduit à considérer le mécanisme de l'aliénation paranoïaque de l'Ego comme l'une des conditions préalables à la connaissance humaine.

C'est en fait, la *jalousie primitive* qui instaure le stade sur lequel la relation *triangulaire* entre l'Ego, l'objet et « quelqu'un d'autre » commence à être. Il y a là contraste entre l'objet des besoins animaux qui est emprisonné dans le champ de force de son désir, et l'objet de la connaissance humaine.

L'objet du désir de l'homme est essentiellement un objet désiré par quelqu'un d'autre ; nous ne sommes pas les premiers à le dire, un objet peut devenir équivalent à un autre, par suite de l'effet produit par cet intermédiaire, rendant possible pour les objets d'être échangés et comparés. Ce processus tend à diminuer la signification spéciale d'un quelconque objet particulier, mais en même temps permet d'entrevoir l'existence d'objets sans nombre.

C'est par ce procédé que nous sommes conduits à voir nos objets comme des Egos identifiables, ayant unité permanente et substantialité. Cela implique un élément d'inertie, de telle façon que la reconnaissance d'objets et de l'Ego lui-même doit être sujet à une constante révision dans un processus dialectique sans fin. Un tel processus était justement inclus dans le Dialogue Socratique : qu'il s'agisse de sciences, de politique ou d'amour, Socrate enseignait aux maîtres d'Athènes à devenir ce qu'ils devaient être en développant leurs perceptions du monde, et eux-mêmes, au travers de « formes » qui étaient constamment redéfinies. Le seul obstacle qu'il rencontra fût l'attraction du plaisir.

⁸⁰. Le mot anglais utilisé dans le texte original est « denial ». La traduction anglaise du mot « Verneinung » apparaissant dans la Standart Edition est « Negation ». Le terme de dénégation n'apparaît dans l'œuvre de Lacan que deux ans plus tard, par rapport à cette communication, dans le Séminaire de 1953-1954 à savoir : *Les Écrits Techniques de Freud*. Nous avons cru bon d'utiliser la traduction la plus directe du mot « denial » – à savoir déni – sans oublier le commentaire de Jean Hyppolite, datant aussi de 1953-1954 (*in Écrits* éd. Seuil, pages 879-887). Il ne faut pas oublier qu'aucun de ces deux mots – déni et dénégation – n'offre une approche acceptable de la nuance contenue dans le mot « Verneinung ». La particule « ver » dans la langue allemande implique l'idée de perte, d'aliénation, et véhicule toujours une nuance péjorative. Aucun mot ni anglais, ni français ne peut rendre un tel contenu. <note du traducteur>.

Pour nous, dont l'intérêt va à l'homme d'aujourd'hui, qui est *un homme à la conscience troublée*, c'est dans l'Ego que nous rencontrons cette inertie : nous le connaissons comme la résistance au processus dialectique de l'analyse. Le patient est prisonnier de son Ego ; au degré exact qui cause sa détresse, et révèle sa fonction absurde. C'est très exactement ce fait qui nous a conduit à élaborer une technique qui substitue les étranges détours de l'association libre à la séquence du dialogue.

Mais quelle est alors la fonction de cette résistance qui nous oblige à adopter tant de précautions techniques ?

Quelle est la signification de cette agressivité qui est toujours prête à être déchargée au moment où la stabilité du système de désillusion paranoïaque est menacée ?

N'avons-nous pas en fait, ici affaire à une seule et même question ?

Essayant de répondre, en avançant un peu plus profondément dans la théorie, nous étions guidés par l'idée que si nous allions gagner une compréhension plus claire de notre activité thérapeutique, nous pourrions aussi être en mesure de l'appliquer de manière plus efficace ; plaçant ainsi notre rôle d'analyste dans le contexte défini de l'histoire de l'espèce humaine, nous pourrions délimiter plus précisément l'étendue des lois que nous serions à même de découvrir.

⁽⁶⁾La théorie que nous avons à l'esprit est une théorie génétique de l'Ego. Une telle théorie peut être considérée comme psychanalytique dans la mesure où elle traite de la *relation* du sujet à son propre corps dans des *termes d'identification* à une *imago*, qui est la relation psychique par excellence⁸¹ ; en fait, le concept que nous avons élaboré de cette relation à partir de notre travail analytique est le point de départ de toute psychologie véritable et scientifique.

C'est de l'image du corps que nous nous proposons de traiter maintenant. Si le symptôme hystérique est une façon symbolique d'exprimer un conflit entre différentes forces, ce qui nous frappe est l'effet extraordinaire qu'a cette « expression symbolique » quand elle produit une anesthésie segmentaire ou une paralysie musculaire qu'on ne peut attribuer à aucun groupement connu de muscles ou de nerfs sensoriels.

Qualifier ces symptômes de fonctionnels n'est rien d'autre que d'armer notre ignorance, car ils suivent le modèle d'une certaine anatomie imaginaire qui a ses formes typiques. En d'autres termes, l'étonnante complaisance somatique qui est le signe extérieur de cette anatomie imaginaire est seulement montré à l'intérieur de certaines limites définies. Je mettrai en relief que cette anatomie imaginaire mentionnée là varie avec les idées (claires ou confuses) sur les fonctions corporelles qui sont prévalentes dans une culture donnée. Tout se passe comme si l'image du corps, avait une existence propre autonome, et par autonome je veux dire indépendante d'une structure objective.

Tous les phénomènes dont nous discutons semblent montrer les lois de la « *gestalt* » ; le fait que le pénis soit dominant dans la formation de l'image du corps est une évidence de cela. Bien que cela puisse choquer les champions jurés de l'autonomie de la sexualité féminine, une telle dominance est un fait, et qui plus est, qui ne peut être imputé aux seules influences culturelles.

En outre, cette image est sélectivement vulnérable selon ses lignes de clivage. Les fantasmes qui nous révèlent ce clivage semblent mériter d'être regroupés ensemble sous un vocable tel que l'imago du corps morcelé qui est d'un usage courant parmi les analystes français. De telles images typiques apparaissent dans les rêves, aussi bien que dans les fantasmes. Elles peuvent montrer par exemple, le corps de la mère ayant une structure en mosaïque comme dans un vitrail. Plus souvent, la ressemblance est celle d'un puzzle, avec les parties séparées du corps d'un homme ou d'un animal dans un arrangement désordonné.

⁸¹. En français dans le texte.

Encore plus significatives pour notre propos, sont les images incongrues dans lesquelles les membres disjoints sont réarrangés en d'étranges trophées : troncs coupés en tranches et remplis des plus étranges façons, accessoires bizarres en positions excentriques, reduplications du pénis, images du cloaque représenté comme une intervention chirurgicale, souvent accompagnés chez les malades hommes de fantasme de grossesse. Ces sortes d'images semblent avoir une affinité spéciale avec des anomalies congénitales de toutes sortes. Une illustration de cela fut fournie par le rêve d'un de mes patients, dont le développement de l'Ego avait été altéré par une paralysie obstétricale du plexus brachial gauche dans laquelle le rectum apparaissait dans le thorax, prenant la place des vaisseaux sous-claviers gauches (son analyse le décida à entreprendre l'étude de la médecine).

⁽⁷⁾Ce qui me frappa en premier fut la phase de l'analyse dans laquelle ces images vinrent en lumière ; elles étaient toujours liées à l'élucidation des problèmes les plus précoces de l'Ego du patient, et à la révélation de préoccupations hypochondriaques latentes. Elles sont souvent complètement recouvertes par les formations de la névrose qui les ont remplacées au cours du développement. Leur apparition annonce une phase particulière et très archaïque du transfert, et la valeur que nous leur attribuons pour identifier cette phase a toujours été confirmée par la diminution marquée des plus profondes résistances du patient qui l'accompagne.

Nous avons insisté sur ce détail phénoménologique, mais nous savons l'importance du travail de Schilder sur la fonction de l'image du corps, et les remarquables explications qu'il donne à son extension qui détermine la perception de l'espace.

La signification du phénomène, appelé « membre fantôme » est encore loin d'être épuisée. L'aspect qui me semble spécialement intéressant à noter, est que de telles expériences se rapportent à la permanence d'une douleur qui ne peut plus être expliquée par une irritation locale ; c'est comme si on avait un regard sur la relation existentielle de l'homme avec son image du corps, dans cette relation avec un objet narcissique tel que l'absence d'un membre.

Les effets de la lobotomie frontale sur les douleurs jusque là incurables de certaines formes de cancer, le fait étrange de la persistance de la douleur avec l'ablation de l'élément subjectif de gêne dans de telles conditions, nous conduisent à suspecter que le cortex cérébral fonctionne comme un miroir, et qu'il est le *lieu où les images sont intégrées dans la relation libidinale* que nous laisse entendre la théorie du narcissisme.

Jusque là tout est clair. Nous avons cependant laissé de côté la question de la nature de l'Imago elle-même. Or les faits entraînent la question d'un certain pouvoir de formation dans l'organisme. Nous, psychanalystes, réintroduisons là une idée délaissée par la science expérimentale, à savoir l'idée d'Aristote du « *Morphe* ». Dans la sphère relationnelle, pour autant qu'elle concerne l'histoire de l'individu, nous saisissons seulement les images extériorisées, et maintenant, c'est le problème platonicien de reconnaître leur signification qui demande une solution.

Tout bien considéré, les biologistes devront nous suivre dans ce domaine, et le concept de l'identification que nous avons élaboré empiriquement est la seule clé pour la signification des faits qu'ils ont déjà rencontrés.

Il est amusant à ce propos de noter leur difficulté quand on leur demande d'expliquer des données telles que celles recueillies par Harrison dans les « *Proceedings of the Royal Society – 1939* ». Ces données montrent que la maturation sexuelle de la femelle pigeon dépend entièrement du fait de voir un membre de sa propre espèce, mâle ou femelle. Tandis que la maturation de l'oiseau peut être indéfiniment reculée par le manque d'une telle perception – réciproquement, la simple vue de sa propre réflexion dans un miroir est suffisante pour déclencher sa maturation, presque aussi vite que si elle avait vu un vrai pigeon.

Nous avons également souligné la signification des faits décrits en 1941 par Chauvin dans le bulletin de la « *Société Entomologique de France* », au sujet du criquet pèlerin,

« *Schistocerca* », communément connu sous le nom de sauterelle. Deux types de développement s'offrent à la sauterelle, dont le comportement et l'histoire qui en découlent sont complètement différents. Il y a des types solitaires et grégaires, ces derniers ayant tendance à se rassembler dans ce qui ⁽⁸⁾est appelé le « nuage ». Il s'agit de savoir si la sauterelle se développera dans l'un ou l'autre de ces types ; question qui reste ouverte jusqu'à la seconde ou troisième période larvaire (les intervalles entre les mues). La condition nécessaire et suffisante est qu'elle perçoive quelque chose dont la forme et les mouvements ressemblent suffisamment à l'un des membres de sa propre espèce, puisque la simple vue d'un membre d'une espèce étroitement semblable, « *Locusta* » (elle-même non grégaire) est suffisante, tandis que même la fréquentation d'un « *Gryllus* » (criquet) est sans effet. (Cela, bien sûr, ne pourrait être établi sans séries d'expériences de contrôle, positives et négatives, pour exclure l'influence de l'appareil auditif et olfactif de l'insecte, etc., comprenant, bien sûr le mystérieux organe découvert dans les pattes postérieures par Brunner von Wattenwyll).

Le développement des deux types complètement différents en ce qui concerne la taille, la couleur, la forme, le phénotype, et même, par conséquent, en leurs caractéristiques instinctuelles telle la voracité, est ainsi complètement déterminé par ce phénomène de la reconnaissance. M. Chauvin, qui est bien obligé d'admettre son authenticité, le fait néanmoins à grand regret, démontrant en cela une sorte de timidité intellectuelle qui, chez les chercheurs, est considérée comme une garantie d'objectivité.

La timidité sert d'exemple en médecine, par la prédominance de la croyance qu'un fait – un fait brut – est valable plus que n'importe quelle théorie. Cette croyance est renforcée par le sentiment d'infériorité qu'ont les médecins quand ils comparent leurs propres méthodes avec celles de sciences plus exactes.

De notre point de vue, cependant, ce sont les théories nouvelles qui préparent le terrain à de nouvelles découvertes en science, puisque de telles théories non seulement permettent de mieux comprendre les faits, mais de les doser en premier lieu. Les faits sont alors moins susceptibles d'être conformes d'une façon plus ou moins arbitraire, à une doctrine acceptée, puis classée.

De nombreux faits de cette sorte sont maintenant remarqués des biologistes, mais la révolution intellectuelle nécessaire à leur totale compréhension reste à faire. Ces données biologiques étaient encore inconnues lorsque, en 1936 au Congrès de Marienbad, j'ai introduit le concept du « stade du miroir » comme l'un des stades de développement de l'enfant.

Je suis revenu sur ce sujet il y a deux ans, au Congrès de Zurich. Un simple résumé de mon article (traduit en anglais) fut publié dans les Actes du Congrès. Le texte complet est paru dans la *Revue Française de Psychanalyse*.

La théorie que j'avais là, et qu'il y a longtemps, j'avais soumise à discussion aux psychologues français, traite d'un phénomène auquel j'assigne une double valeur. En premier lieu, il a une valeur historique, car il marque un tournant décisif dans le développement mental de l'enfant. D'un autre côté, il représente une relation libidinale essentielle à l'image du corps. Pour ces deux raisons le phénomène démontre clairement le passage de l'individu par un stade où la plus précoce formation de l'Ego peut être observée.

⁽⁹⁾L'observation consiste simplement en l'intérêt jubilant montré par l'enfant de plus de huit mois à la vue de sa propre image dans un miroir. Cet intérêt est montré dans des jeux au cours desquels l'enfant semble être plongé dans une extase infinie quand il voit que les mouvements dans le miroir correspondent à ses propres mouvements. Le jeu est achevé par des tentatives d'explorer les choses vues dans le miroir et les objets proches qu'il réfléchit.

Le jeu purement imaginaire mis en évidence dans un tel jeu délibéré avec une illusion est pourvu de signification pour le philosophe, essentiellement, parce que l'attitude de l'enfant est juste l'inverse de celle des animaux. Le chimpanzé, en particulier, est certainement

presque capable au même âge de déceler l'illusion, car on le trouve testant sa réalité par des méthodes détournées qui montrent une intelligence au niveau performance au moins égale, si ce n'est meilleure, que celle de l'enfant au même âge. Mais lorsqu'il a été déçu plusieurs fois en essayant de saisir quelque chose qui n'est pas là, l'animal ne s'y intéresse plus. Il serait, bien sûr, paradoxal d'en tirer la conclusion que l'animal est celui des deux qui est le mieux adapté à la réalité !

Nous remarquons que l'image dans le miroir est renversée et nous pouvons voir en cela, au moins, une représentation métaphorique du renversement structural que nous avons démontré dans l'Ego comme réalité psychique de l'individu. Mais, métaphore mise à part, les véritables renversements du miroir, ont souvent été mis en évidence dans les Doubles-fantômes ; (l'importance de ce phénomène dans le suicide a été montré par Otto Rank). De plus nous trouvons toujours la même sorte de renversement, si nous y faisons attention, dans ces images oniriques qui représentent l'Ego du patient dans son rôle caractéristique – c'est à dire dominé par le conflit narcissique. A tel point que nous pouvons considérer le renversement du miroir comme une nécessité préalable pour une telle interprétation.

Mais d'autres caractéristiques nous feront mieux comprendre la relation entre cette image et la formation de l'Ego. Pour les saisir, nous devons d'un côté placer l'image renversée dans le contexte de l'évolution des formes successives de l'image même du corps, et de l'autre nous devons essayer d'établir des corrélations avec le développement de l'organisme et l'établissement de ses relations avec le Socius dont les images et les connections dialectiques nous sont rapportées dans notre expérience du traitement.

Mais voici le fond du problème : le comportement de l'enfant devant le miroir nous semble plus immédiatement compréhensible que ne sont ses réactions dans des jeux dans lesquels il semble se sevrer lui-même de l'objet, dont Freud, dans un éclair de génie intuitif, nous a décrit la signification dans l'« Au-delà du principe de plaisir ».

Mais le comportement de l'enfant devant le miroir est si frappant qu'il est tout à fait inoubliable, même par l'observateur le moins éclairé, et on est encore plus impressionné de réaliser que ce comportement survient soit chez un petit enfant dans les bras, soit chez un enfant qui se tient debout à l'aide de l'un de ces appareils qui aide à apprendre à marcher en évitant les chutes sérieuses. Sa joie est due à son triomphe imaginaire, d'anticiper un degré de sa coordination musculaire qu'il n'a pas encore véritablement atteint.

Nous ne pouvons manquer d'apprécier la valeur affective que la *gestalt*, la vision de toute l'image du corps, peut revêtir quand nous considérons le fait ⁽¹⁰⁾ qui se détache sur un fond de trouble et de perturbation organique, dans lequel toutes les indications que nous pouvons rechercher sont celles des origines de l'image du corps morcelé.

Là, la physiologie nous donne une indication. L'animal humain peut être considéré comme né prématurément. Le fait que les faisceaux pyramidaux ne soient pas myélinisés à la naissance est une preuve suffisante de cela pour l'histologiste, tandis qu'un nombre de réactions posturales et de réflexes satisfont le neurologue. L'embryologiste aussi voit dans la « foetalisation », pour employer le terme de Bolk, du système nerveux humain, le mécanisme responsable de la supériorité de l'homme sur les autres animaux – c'est à dire les courbures céphaliques et le développement du cerveau antérieur. Ce défaut de *coordination sensori-motrice n'empêche pas le nourrisson d'être fasciné par le visage humain*, presque aussitôt qu'il ouvre les yeux à la lumière du jour, ni de montrer de la manière la plus claire que, de tout le monde qui l'entoure, *il distingue sa mère*.

C'est la stabilité de la station verticale, le prestige de la taille, la solennité des statues qui fournissent le modèle à l'identification dans laquelle l'Ego trouve son point de départ et laissent leur empreinte pour toujours.

M^{lle} Anna Freud a énuméré, analysé et défini, une fois pour toutes les mécanismes par lesquels les fonctions de l'Ego prennent forme dans la psyché. Il est remarquable que ce sont ces mécanismes qui déterminent l'économie des *symptômes obsessionnels*. Ils ont en commun un élément *d'isolation* et une force d'accomplissement ; en conséquence de cela, on

rencontre souvent des rêves dans lesquels l'Ego du rêveur est représenté comme un stade ou un autre espace clos *abandonné à la compétition pour le prestige*.

Là nous voyons l'Ego, dans sa résistance essentielle du développement insaisissable du Devenir, aux variations du Désir. Cette illusion d'unité, dans laquelle un être humain se réjouit toujours de sa propre maîtrise, comporte un danger constant de reglissier en arrière dans le chaos duquel il est parti, il surplombe l'abîme d'un assentiment vertigineux dans lequel on peut peut-être voir l'essence même de l'Anxiété.

Ce n'est pas tout. C'est la brèche séparant l'homme de la nature qui détermine son manque de relation à la nature, et suscite son bouclier narcissique, avec son revêtement nacré, sur lequel est peint le monde dont il est séparé pour toujours ; mais cette même structure est aussi le spectacle où son propre milieu s'implante en lui, c'est à dire la société de son petit autre.

Dans les excellents exposés d'enfants fournis par les observateurs de Chicago nous pouvons évaluer le rôle de l'image du corps dans les différentes façons qu'ont les enfants de s'identifier au Socius. Nous les voyons prendre des attitudes, telles celles maître – esclave ou acteur – audience. Un développement de ce phénomène normal mérite d'être décrit par des termes tels que ceux utilisés par les psychiatres français dans la discussion de la paranoïa, c'est à dire le « transitivity ». Ce transitivity noue ensemble, en un équivalent absolu, l'attaque et la contre-attaque ; le sujet est là dans ce stade d'ambiguïté qui précède la vérité, dans la mesure où son Ego est complètement aliéné de lui dans l'autre personne.

⁽¹¹⁾On devrait ajouter que pour que de tels jeux formateurs puissent avoir leur plein effet, l'intervalle entre les âges des enfants concernés devrait être inférieur à un certain seuil, et seule la psychanalyse peut déterminer l'optimum d'un tel intervalle d'âge. L'intervalle qui semble rendre l'identification plus facile peut, bien sûr, dans les phases critiques d'intégration instinctuelle, produire les plus mauvais résultats.

Il n'a peut-être pas été suffisamment souligné que la genèse de l'homosexualité dans un corps peut parfois être rapportée à l'images d'une sœur plus âgée. C'est comme si le garçon était entraîné dans les traces du développement supérieur de sa sœur : l'effet sera proportionné à la longueur du temps pendant lequel cet intervalle atteint juste le bon équilibre.

Normalement, ces situations se résolvent par une sorte de conflit paranoïaque, au cours duquel comme je l'ai déjà montré, l'Ego se construit par opposition. La libido, cependant, entrant dans l'identification narcissique, révèle là sa signification. Sa dimension caractéristique est l'agressivité.

Nous ne devons certainement pas nous autoriser à être égaré par les similitudes verbales, et penser, comme cela arrive souvent, que le mot « agressivité » ne comporte pas plus que la capacité à l'agression.

Quand nous revenons aux fonctions concrètes désignées par ces mots, nous voyons que « agressivité » et « agression » sont des termes beaucoup plus complémentaires que globalement réciproques, et – de même qu'« adaptabilité » et « adaptation » – ils peuvent représenter deux contraires.

L'agressivité comprise dans la relation fondamentale de l'Ego aux autres n'est certainement pas basée sur la simple relation impliquée dans la formule : « le gros poisson mange le petit », mais sur une tension intrapsychique que nous présentons dans la pensée de l'ascète : « un coup à votre ennemi est un coup à vous-même ».

Il est vrai que dans toutes les formes de ce processus de négation dont Freud a analysé le mécanisme caché avec tant de brillant dans « Il m'aime, je le hais. Il n'est pas celui que j'aime », la nature homosexuelle du « je l'aime » sous-jacent est révélée. La tension libidinale qui entrave le sujet dans la poursuite constante de son unité illusoire qui le détourne toujours de lui-même, a sûrement un rapport avec cette angoisse d'abandon qui est la

destinée tragique et particulière de l'Homme. Nous voyons là comment Freud a été conduit à son concept déroutant d'instinct de mort.

Les signes de ces dégâts durables que cause cette libido négative peuvent être lus sur le visage d'un petit enfant déchiré par les affres de la jalousie, où Saint Augustin reconnaissait un mal originaire « j'ai vu et même connu un bébé envieux ; il ne pouvait parler, et cependant pâlisait et regardait amèrement son frère de lait (... *nomdum loquebatur, et intuebatur pallidus amaro aspectu conlactaneum suum*) ».

De plus, tout le développement de la conscience ne conduit qu'à la redécouverte de l'antinomie de Hegel comme point de départ de l'Ego. Comme la fameuse doctrine hégélienne le dit, le conflit s'élevant de la co-existence de deux consciences peut seulement être résolu par la destruction de l'une d'entre elles.

⁽¹²⁾Mais après tout, c'est par notre expérience de la souffrance que nous soulageons dans l'analyse, que nous sommes conduits au domaine de la métaphysique.

Ces réflexions sur les fonctions de l'Ego, doivent, plus que tout autre, nous encourager à réexaminer certaines notions qui sont parfois acceptées sans critiques, telle la notion qu'il est avantageux psychologiquement d'avoir un Ego fort.

En réalité, les névroses classiques semblent toujours un effet secondaire d'un Ego fort, et les grandes épreuves de la guerre nous ont montré que, de tous les hommes, ce sont les vrais névrosés qui ont les meilleures défenses.

Les névroses comportant échec, difficultés caractérielles, autopunition, sont de toute évidence en extension, et elles prennent leur place parmi les terribles incursions que l'Ego fait dans la personnalité considérée comme un tout.

Un processus naturel d'auto-adaptation ne décidera pas seul de l'issue éventuelle de ce drame. Le concept d'autosacrifice, que l'école française a décrit sous le terme *d'oblativité*, comme débouché normal de la psyché libérée par l'analyse nous semble être une sur simplification puérile.

Car chaque jour, dans notre pratique, nous sommes confrontés aux résultats désastreux de mariages basés sur un tel autosacrifice, ou d'engagements entrepris dans l'esprit d'une illusion narcissique qui corrompt toute tentative d'assumer la responsabilité pour d'autres.

Ici nous devons effleurer le problème de notre propre évolution historique, qui peut être responsable à la fois de l'impasse psychologique de l'Ego de l'homme contemporain, et de la détérioration progressive des relations entre les hommes et les femmes dans notre société.

Nous ne voulons pas compliquer les questions en nous écartant trop loin de notre principal sujet, et ainsi, nous nous limiterons à mentionner ce que l'anthropologie comparative nous a enseigné au sujet des fonctions, dans d'autres cultures, des techniques dites corporelles que le sociologue Mauss a préconisées dans une étude précise. *Ces techniques corporelles* peuvent se rencontrer partout, nous pouvons les voir entretenir l'état de transe de l'individu, aussi bien que les cérémonies de groupe ; elles sont à l'œuvre dans les pièces folkloriques rituelles, et dans les épreuves initiatiques. De tels rites nous semblent aujourd'hui mystérieux ; nous sommes étonnés que des manifestations qui parmi nous seraient considérées comme pathologiques, puissent dans d'autres cultures, avoir une fonction sociale dans la promotion de la stabilité mentale. Nous déduisons de cela que ces techniques aident l'individu à traverser les phases critiques du développement, ce qui révèle la pierre d'achoppement de nos patients.

Il se pourrait bien, que le complexe d'Œdipe, la pierre angulaire de la psychanalyse, qui joue un rôle si important dans le développement psycho-sexuel normal, représente dans notre culture, les reliques, vestiges de relations au moyen desquelles les communautés primitives étaient capables d'assurer pour des siècles l'interdépendance psychologique mutuelle, essentielle au bonheur de ses membres.

Les influences formatrices, que nous avons appris à déceler dans les premières tentatives de soumettre les orifices du corps à quelque forme de contrôle que ce soit, nous autorisent

à appliquer ce critère à l'étude des sociétés ⁽¹³⁾ primitives ; mais le fait que dans ces sociétés, nous ne trouvons presque pas les désordres qui ont attiré notre attention dans l'importance du développement précoce, devrait nous rendre prudent dans l'acceptation sans réserve de concepts tels que « la structure de base de la personnalité » de Kardiner.

La maladie que nous essayons de soulager et les fonctions qu'on nous demande de plus en plus d'assumer, en tant que psycho-thérapeutes, dans la société, nous semblent impliquer l'émergence d'un nouveau type d'homme : *Homo psychologicus*, produit de notre ère industrielle. Les relations entre cet *Homo psychologicus* et les machines qu'il utilise sont très frappantes, et cela spécialement dans le cas de l'automobile. Nous avons l'impression que sa relation à cette machine est si intime que c'est comme si les deux étaient complètement unis – ses défauts mécaniques et ses pannes sont souvent synchrones à ces symptômes névrotiques. Pour lui, cette signification émotionnelle provient du fait qu'elle extériorise la coquille protectrice de son Ego, aussi bien que l'échec de sa virilité.

Cette relation entre l'homme et la machine devra être modérée par des moyens, à la fois psychologiques et psychotechniques ; la nécessité de cela deviendra de plus en plus urgente dans l'organisation de la société.

Si, en contraste avec ces procédés psycho-techniques, le dialogue psychanalytique nous permet de rétablir une relation plus humaine, la forme de ce dialogue n'est-elle pas déterminée par une impasse, c'est à dire la résistance de l'Ego ?

N'est-ce pas un dialogue dans lequel celui qui sait admet par sa technique qu'il peut libérer son patient des entraves de son ignorance, simplement en le laissant tout dire.

2 Mai 1951

Intervention sur l'exposé de A. Berge : « Psychothérapie analytique et psychanalyse » – Groupe de l'Évolution Psychiatrique. Paru dans L'Évolution psychiatrique, 1951, fascicule III, p. 382

M. LACAN – Pour confronter les indications de la psychanalyse et de toute autre psychothérapie, je fais remarquer qu'il est impérieux de rappeler au préalable l'incoercibilité radicale de la position psychanalytique par rapport à toute autre.

Je rappelle, pour exemple, les mots objet, transfert, résistance, investigation, culpabilité et demande qu'on ne penche pas à leur enlever leur sens dynamique et dialectique.

Seule cette remarque théorique essentielle de départ peut rendre possible et utile cette classification pratique des indications tentée par Berge et dont, médecins que nous sommes, nous sentons tous le besoin.

Intervention sur l'exposé sur l'exposé de S. Lebovici : « À propos du traumatisme sexuel chez la femme », paru dans l'Evolution Psychiatrique, 1951, fascicule III, pp. 382

M. LACAN – Sans doute faut-il préciser que la psychanalyse est, et a toujours été, loin d'être « sensasioniste » – Comment pourrait-elle l'être puisqu'elle a essentiellement pour méthode de ne connaître du « Ça » qu'en fonction du « Moi » ? Cela ne saurait cependant nous faire accepter que Lebovici ait voulu minimiser le rôle de l'Événement. Corollairement il me paraît que la conception psychanalytique de l'Ego peut, dans une certaine mesure, s'accorder avec la conception reflexologique. Une des valeurs d'acquisition – ne serait-elle que didactique et elle n'est pas seulement cela – de la psychanalyse est et ne saurait être que de dégager des événements *significatifs*, ce terme devant être pris non dans son sens formel étroit, mais dans un sens éminemment dynamique et dialectique.

Intervention du 1er novembre 1951 lors de la 14ème conférence des psychanalystes de langue française, sur l'exposé de D. Lagache « Le problème du transfert » et sur l'exposé de M. Schlumberger « Introduction à l'étude du transfert en clinique psychanalytique ». Parue dans la Revue Française de Psychanalyse, janvier-juin 1952, tome XVI, n° 1-2, pages 154-163.

⁽¹⁵⁴⁾ Intervention de M. Jacques LACAN

Notre collègue Bénassy, par sa remarque que l'effet Zeigarnik semblerait dépendre du transfert plus qu'il ne le détermine, a introduit ce qu'on pourrait appeler les faits de résistance dans l'expérience psychotechnique. Leur portée est de mettre en valeur la primauté du rapport de sujet à sujet dans toutes les réactions de l'individu en tant qu'elles sont humaines, et la dominance de ce rapport dans toute épreuve des dispositions individuelles, que cette épreuve soit définie par les conditions d'une tâche ou d'une situation.

Ce qui constitue en effet l'homme en tant qu'homme, c'est une exigence d'être reconnu par l'homme. Cette exigence, préjudicielle à toute expérience où l'on puisse affronter le sujet, pourra être réduite aussi loin que l'on voudra dans sa variance : il n'en restera pas moins que, constituante de l'expérience, elle ne saurait être constituée par elle.

Pour l'expérience psychanalytique on doit comprendre qu'elle se déroule tout entière dans ce rapport de sujet à sujet, en signifiant par là qu'elle garde une dimension irréductible à toute psychologie considérée comme une objectivation de certaines propriétés de l'individu.

Dans une psychanalyse en effet, le sujet, à proprement parler, se constitue par un discours où la seule présence du psychanalyste apporte, avant toute intervention la dimension du dialogue ⁽¹⁵⁵⁾ Quelque irresponsabilité, voire quelque incohérence que les conventions de la règle viennent à poser au principe de ce discours, il est clair que ce ne sont là qu'artifices d'hydraulicien (voir observation de *Dora*, p. 152) aux fins d'assurer le franchissement de certains barrages, et que le cours doit s'en poursuivre selon les lois d'une gravitation qui lui est propre et qui s'appelle la vérité. C'est là en effet le nom de ce mouvement idéal que le discours introduit dans la réalité. En bref, *la psychanalyse est une expérience dialectique* et cette notion doit prévaloir quand on pose la question de la nature du transfert.

Poursuivant mon propos dans ce sens je n'aurai pas d'autre dessein que de montrer par un exemple à quelle sorte de propositions on pourrait parvenir. Mais je me permettrai d'abord quelques remarques qui me paraissent être urgentes pour la direction présente de nos efforts d'élaboration théorique, et pour autant qu'ils intéressent les responsabilités que nous confère le moment de l'histoire que nous vivons, non moins que la tradition dont nous avons la garde.

Qu'envisager avec nous la psychanalyse comme dialectique doive se présenter comme une orientation distincte de notre réflexion, ne pouvons nous voir là quelque méconnaissance d'une donnée immédiate, voire du fait de sens commun qu'on n'y use que de paroles – et reconnaître, dans l'attention privilégiée accordée à la fonction des traits muets du comportement dans la manœuvre psychologique, une préférence de l'analyste pour un point de vue où le sujet n'est plus qu'objet ? Si méconnaissance il y a en effet, nous devons l'interroger selon les méthodes que nous appliquerions en tout semblable cas.

On sait que je vais à penser qu'au moment où la psychologie et avec elle toutes les sciences de l'homme ont subi, fût-ce sans leur gré, voire à leur insu, un profond remaniement de leurs points de vue par les notions issues de la psychanalyse, un mouvement inverse paraît se produire chez les psychanalystes que j'exprimerais en ces termes.

Si Freud a pris la responsabilité – contre Hésiode pour qui les maladies envoyées par Zeus s'avancent sur les hommes en silence – de nous montrer qu'il y a des maladies qui parlent et de nous faire entendre la vérité de ce qu'elles disent –, il semble que cette vérité, à mesure que sa relation à un moment de l'histoire et à une crise des institutions nous apparaît plus clairement, inspire une crainte grandissante aux praticiens qui perpétuent la technique.

Nous les voyons donc, sous toutes sortes de formes qui vont du piétisme aux idéaux de l'efficiencia la plus vulgaire en passant par la gamme des propédeutiques naturalistes, se réfugier sous l'aile d'un ⁽¹⁵⁶⁾psychologisme qui, chosifiant l'être humain, irait à des méfaits auprès desquels ceux du scientisme physicien ne seraient plus que bagatelles.

Car en raison même de la puissance des ressorts manifestés par l'analyse, ce n'est rien de moins qu'un nouveau type d'aliénation de l'homme qui passera dans la réalité, tant par l'effort d'une croyance collective que par l'action de sélection de techniques qui auraient toute la portée formative propre aux rites : bref un *homo psychologicus* dont je dénonce le danger.

Je pose à son propos la question de savoir si nous nous laisserons fasciner par sa fabrication ou si, en repensant l'œuvre de Freud, nous ne pouvons retrouver le sens authentique de son initiative et le moyen de maintenir sa valeur de salut.

Je précise ici, si tant est qu'il en soit besoin, que ces questions ne visent en rien un travail comme celui de notre ami Lagache : prudence dans la méthode, scrupule dans le procès, ouverture dans les conclusions, tout ici nous est exemple de la distance maintenue entre notre *praxis* et la psychologie. Ce que je vais avancer maintenant à son encontre n'est pas contradiction mais dialogue. À vrai dire je ne prétends être ici que le *supporter* d'un discours dont tel passage de son beau livre sur l'unité de la psychologie me témoigne qu'il pourrait le tenir à ma place, s'il ne tenait déjà celle qu'il a aujourd'hui choisie.

(Le cas de Dora, la première des cinq grandes psychanalyses publiées par Freud, que je prends pour fondement de ma démonstration est alors évoqué sous une forme inutile pour le lecteur qui peut s'y reporter pour vérifier le caractère *textuel* du commentaire que j'en donne. Je résume donc ici les ressorts de mon argumentation, me reportant aux pages de l'édition française de Denoël, traduction de Marie Bonaparte et de R. Loewenstein).

Il est frappant que personne n'ait jusqu'à présent souligné que le cas de Dora est exposé par Freud sous la forme d'une série de renversements dialectiques. Il ne s'agit pas là d'un artifice d'ordonnance pour un matériel dont Freud formule ici de façon décisive que l'apparition est abandonnée au gré du patient. Il s'agit d'une scansion des structures où se transmute pour le sujet la vérité, et qui ne touchent pas seulement sa compréhension des choses mais sa position même en tant que sujet dont sont fonction ses « objets ». C'est dire que le concept de l'exposé est *identique* au progrès du sujet, c'est-à-dire à la réalité de la cure.

Or c'est la première fois que Freud donne le concept de l'obstacle sur lequel est venu se briser l'analyse, sous le terme de *transfert*. Ceci, à soi seul, donne à tout le moins sa valeur de retour aux sources à l'examen ⁽¹⁵⁷⁾que nous entreprenons des relations dialectiques qui ont constitué le moment de l'échec. Par où nous allons tenter de *définir en termes de pure dialectique le transfert* qu'on dit négatif dans le sujet, comme l'opération de l'analyste qui l'interprète.

Il nous faudra pourtant passer par toutes les phases qui ont amené ce moment, aussi bien que le profiler sur les anticipations problématiques qui, dans les données du cas, nous indiquent où il eût pu trouver son issue achevée. Nous trouvons ainsi :

Un premier développement, exemplaire en ceci que nous sommes portés d'emblée sur le plan de l'affirmation de la vérité. En effet, après une mise à l'épreuve de Freud : va-t-il se montrer aussi hypocrite que le personnage paternel ? Dora s'engage dans son réquisitoire, ouvrant un dossier de souvenirs dont la rigueur contraste avec l'imprécision biographique propre à la névrose. Mme K... et son père sont amants depuis tant et tant d'années et le dissimulent sous des fictions parfois ridicules. Mais le comble est qu'elle est ainsi offerte

sans défense aux assiduités de M. K... sur lesquelles son père ferme les yeux, la faisant ainsi l'objet d'un odieux échange.

Freud est trop averti de la constance du mensonge social pour en avoir été dupe, même de la bouche d'un homme qu'il considère lui devoir une confiance totale. Il n'a donc eu aucune peine à écarter de l'esprit de sa patiente toute imputation de complaisance à l'endroit de ce mensonge. Mais au bout de ce développement, il se trouve mis en face de la question, d'un type d'ailleurs classique dans les débuts du traitement : « Ces faits sont là, ils tiennent à la réalité et non à moi-même. Que voulez-vous y changer ? ». À quoi Freud répond par :

Un premier renversement dialectique qui n'a rien à envier à l'analyse hégélienne de la revendication de la « belle âme », celle qui s'insurge contre le monde au nom de la loi du cœur : « Regarde, lui dit-il, quelle est ta propre part au désordre dont tu te plains » (voir p. 32). Et il apparaît alors :

Un second développement de la vérité : à savoir que c'est non seulement sur le silence, mais par la complicité de Dora elle-même, bien plus sous sa protection vigilante, que la fiction a pu durer qui a permis à la relation des deux amants de se poursuivre.

Ici l'on voit non seulement la participation de Dora à la cour dont elle est l'objet de la part de M. K..., mais ses relations aux autres partenaires du quadrille reçoivent un jour nouveau de s'inclure dans une subtile circulation de cadeaux précieux, rachat de la carence des prestations ⁽¹⁵⁸⁾sexuelles, laquelle, partant de son père à l'adresse de M^{me} K..., revient à la patiente par les disponibilités qu'elle libère chez M. K..., sans préjudice des munificences qui lui viennent directement de la source première, sous la forme des dons parallèles où le bourgeois trouve classiquement l'espèce d'amende honorable la plus propre à allier la réparation due à la femme légitime avec le souci du patrimoine (remarquons que la présence de ce dernier personnage se réduit ici à cet accrochage latéral à la chaîne des échanges).

En même temps la relation œdipienne se révèle constituée chez Dora par une identification au père, qu'a favorisée l'impuissance sexuelle de celui-ci, éprouvée au reste par Dora comme identique à la prévalence de sa position de fortune : ceci trahi par l'allusion inconsciente que lui permet la sémantique du mot fortune en allemand : *Vermögen*. Cette identification transparait en effet dans tous les symptômes de conversion présentés par Dora, et sa découverte amorce la levée d'un grand nombre d'entre eux.

La question devient donc : que signifie sur cette base la jalousie soudainement manifestée par Dora à l'endroit de la relation amoureuse de son père ? Celle-ci, pour se présenter sous une forme tellement *prévalente*, requiert une explication qui dépasse ses motifs, (voir p. 50). Ici se place :

Le deuxième renversement dialectique, que Freud opère par cette remarque que ce n'est point ici l'objet prétendu de la jalousie qui en donne le vrai motif, mais qu'il masque un intérêt pour la personne du sujet-rival, intérêt dont la nature beaucoup moins assimilable au discours commun ne peut s'y exprimer que sous cette forme inversée. D'où surgit :

Un troisième développement de la vérité :

L'attachement fasciné de Dora pour Mme K... (« la blancheur ravissante de son corps »), les confidences qu'elle reçoit jusqu'à un point qui restera insondable sur l'état de ses relations avec son mari, le fait patent de leurs échanges de bons procédés, comme ambassadrices mutuelles de leurs désirs auprès du père de Dora.

Freud a aperçu la question à laquelle menait ce nouveau développement.

Si c'est donc de cette femme que vous éprouvez si amèrement la dépossession, comment ne lui en voulez-vous pas de ce surcroît de trahison, que ce soit d'elle que soient parties ces imputations d'intrigue et de perversité où tous se rangent maintenant pour vous accuser de mensonge ? Quel est le motif de cette loyauté qui vous fait lui garder le secret dernier de vos relations ? (à savoir l'initiation sexuelle, décelable ⁽¹⁵⁹⁾déjà dans les accusations mêmes de Mme K...). Avec ce secret nous serons menés en effet :

Au troisième renversement dialectique, celui qui nous livrerait la valeur réelle de l'objet qu'est Mme K... pour Dora. C'est-à-dire non pas un individu, mais un mystère, le mystère de sa propre féminité, nous voulons dire de sa féminité corporelle – comme cela apparaît sans voiles dans le second des deux rêves dont l'étude fait la seconde partie de l'exposé du cas Dora, rêves auxquels nous prions qu'on se reporte pour voir combien leur interprétation se simplifie avec notre commentaire.

Déjà à notre portée nous apparaît la borne autour de laquelle notre char doit tourner pour renverser une dernière fois sa carrière. C'est cette image la plus lointaine qu'atteigne Dora de sa petite enfance (dans une observation de Freud, même comme ici interrompue, toutes les clefs ne lui sont-elles pas toujours tombées dans les mains ?) : c'est Dora, probablement encore *infans*, en train de suçoter son pouce gauche, cependant que de la main droite elle tiraille l'oreille de son frère, plus âgé qu'elle d'un an et demi (voir p. 47 et p. 20).

Il semble qu'on ait là la matrice imaginaire où sont venues se couler toutes les situations que Dora a développées dans sa vie – véritable illustration pour la théorie, encore à venir chez Freud, des automatismes de répétition. Nous pouvons y prendre la mesure de ce que signifient maintenant pour elle la femme et l'homme.

La femme c'est l'objet impossible à détacher d'un primitif désir oral et où il faut pourtant qu'elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale. (On s'étonne ici que Freud ne voie pas que la détermination de l'aphonie lors des absences de M. K... (voir p. 36) exprime le violent appel de la pulsion érotique orale dans le « seule à seule » avec Mme K..., sans qu'il soit besoin d'invoquer la perception de la *fellatio* subie par le père (voir p. 44), alors que chacun sait que le *cunnilingus* est l'artifice le plus communément adopté par les « messieurs fortunés » que leurs forces commencent d'abandonner). Pour accéder à cette reconnaissance de sa féminité il lui faudrait réaliser cette assumption de son propre corps, faute de quoi elle reste ouverte au morcellement fonctionnel (pour nous référer à l'apport théorique du *stade du miroir*), qui constitue les symptômes de conversion.

Or pour réaliser la condition de cet accès, elle n'a eu que le seul truchement que l'*imago* originelle nous montre lui offrir une ouverture vers l'objet, à savoir le partenaire masculin auquel son écart d'âge lui permet de s'identifier en cette aliénation primordiale où le sujet se reconnaît comme *je*...

⁽¹⁶⁰⁾ Aussi Dora s'est-elle identifiée à M. K... comme elle est en train de s'identifier à Freud lui-même (le fait que ce fut au réveil du rêve « de transfert » qu'elle ait perçu l'odeur de fumée qui appartient aux deux hommes n'indique pas, comme l'a dit Freud, p. 67, qu'il se fût agi là de quelque identification plus refoulée, mais bien plutôt que cette hallucination correspondît au stade crépusculaire du retour au moi). Et tous ses rapports avec les deux hommes manifestent cette agressivité où nous voyons la dimension propre de l'aliénation narcissique.

Il reste donc vrai, comme le pense Freud, que le retour à la revendication passionnelle envers le père, représente une régression par rapport aux relations ébauchées avec M. K...

Mais cet hommage dont Freud entrevoit la puissance salutaire pour Dora, ne pourrait être reçu par elle comme manifestation du désir, que si elle s'acceptait elle-même comme objet du désir, c'est-à-dire après qu'elle ait épuisé le sens de ce qu'elle cherche en Mme K...

Aussi bien pour toute femme et pour des raisons qui sont au fondement même des échanges sociaux les plus élémentaires (ceux-là mêmes que Dora formule dans les griefs de sa révolte), le problème de sa condition est au fond de s'accepter comme objet du désir de l'homme, et c'est là pour Dora le mystère qui motive son idolâtrie pour M^{me} K..., tout comme dans sa longue méditation devant la Madone et dans son recours à l'adorateur lointain, il la pousse vers la solution que le christianisme a donnée à cette impasse subjective, en faisant de la femme l'objet d'un désir divin ou un objet transcendant du désir, ce qui s'équivalait.

Si Freud en un troisième renversement dialectique eût donc orienté Dora vers la reconnaissance de ce qu'était pour elle Mme K..., en obtenant l'aveu des derniers secrets de sa relation avec elle, de quel prestige n'eût-il pas bénéficié lui-même (nous amorçons ici seulement la question du sens du transfert positif), ouvrant ainsi la voie à la reconnaissance de l'objet viril. Ceci n'est pas mon opinion, mais celle de Freud (voir note, p. 107).

Mais que sa défaillance ait été fatale au traitement, il l'attribue à l'action du transfert (voir pp. 103-107), à l'erreur qui lui en a fait ajourner l'interprétation (voir p. 106) alors que, comme il a pu le constater après coup, il n'avait plus que deux heures devant lui pour éviter ses effets (voir p. 106).

Mais chaque fois qu'il revient à invoquer cette explication qui prendra le développement que l'on sait dans la doctrine, une note au bas de la page vient la doubler d'un recours à son insuffisante appréciation du lien homosexuel qui unissait Dora à M^{me} K... ⁽¹⁶¹⁾Qu'est-ce à dire sinon que la seconde raison ne lui apparaît la première en droit qu'en 1923, alors que la première en ordre a porté ses fruits dans sa pensée à partir de 1905, date de la publication du cas Dora.

Pour nous quel parti prendre ? L'en croire assurément sur les deux raisons et tâcher de saisir ce qui peut se déduire de leur synthèse.

On trouve alors ceci. Freud avoue que pendant longtemps il n'a pu rencontrer cette tendance homosexuelle (qu'il nous dit pourtant être si constante chez les hystériques qu'on ne saurait chez eux en trop majorer le rôle subjectif) sans tomber dans un désarroi (note, p. 107) qui le rendait incapable d'en agir sur ce point de façon satisfaisante.

Ceci ressort, dirons-nous, à un préjugé, celui-là même qui fausse au départ la conception du complexe d'Edipe en lui faisant considérer comme naturelle et non comme normative la prévalence du personnage paternel : c'est le même qui s'exprime simplement dans le refrain bien connu : « Comme le fil est pour l'aiguille, la fille est pour le garçon ».

Freud a pour M. K... une sympathie qui remonte loin, puisque c'est lui qui lui a amené le père de Dora (voir p. 18) et qui s'exprime dans de nombreuses appréciations (voir note, p. 27). Après l'échec du traitement il persiste à rêver d'une « victoire de l'amour » (voir p. 99).

À l'endroit de Dora sa participation personnelle dans l'intérêt qu'elle lui inspire, est avouée en maints endroits de l'observation. À vrai dire elle la fait vibrer d'un frémissement qui, franchissant les digressions théoriques, hausse ce texte, entre les monographies psychopathologiques qui constituent un genre de notre littérature, au ton d'une Princesse de Clèves en proie à un bâillon infernal.

C'est pour s'être mis un peu trop à la place de M. K... que Freud cette fois n'a pas réussi à émouvoir l'Achéron.

Freud en raison de son contre-transfert revient un peu trop constamment sur l'amour que M. K... inspirerait à Dora et il est singulier de voir comment il interprète toujours dans le sens de l'aveu les réponses pourtant très variées que lui oppose Dora. La séance où il croit l'avoir réduite à « ne plus le contredire » (p. 93) et à la fin de laquelle il croit pouvoir lui exprimer sa satisfaction, est conclue par Dora d'un ton bien différent. « Ce n'est pas grand-chose qui est sorti », dit-elle, et c'est au début de la suivante qu'elle prendra congé de lui.

Que s'est-il donc passé dans la scène de la déclaration au bord du lac, qui a été la catastrophe par où Dora est entrée dans la maladie, en entraînant tout le monde à la reconnaître pour malade – ce qui répond ironiquement à son refus de poursuivre sa fonction de soutien pour leur ⁽¹⁶²⁾commune infirmité (tous les « bénéfices » de la névrose ne sont pas au seul profit du névrosé) ?

Il suffit comme dans toute interprétation valable de s'en tenir au texte pour le comprendre. M. K... n'a eu le temps que de placer quelques mots, il est vrai qu'ils furent décisifs : « Ma femme n'est rien pour moi ». Et déjà son exploit avait sa récompense : une gifle majeure, celle-là même dont Dora ressentira bien après le traitement le contre-coup

brûlant en une névralgie transitoire, vient signifier au maladroit : « Si elle n'est rien pour vous, qu'êtes-vous donc pour moi ? »

Et dès lors que serait-il pour elle, ce fantoche, qui pourtant vient de rompre l'ensorcellement où elle vit depuis des années ?

Le fantasme latent de grossesse qui suivra cette scène, n'objecte pas à notre interprétation : il est notoire qu'il se produit chez les hystériques en fonction même de leur identification virile.

C'est par la même trappe où il s'enfonce en un glissement plus insidieux que Freud va disparaître. Dora s'éloigne avec le sourire de la *Joconde* et même quand elle reparaitra Freud n'aura pas la naïveté de croire à une intention de retour.

À ce moment elle a fait reconnaître par tous la vérité dont elle sait pourtant qu'elle n'est pas, toute véridique qu'elle soit, la vérité dernière et elle aura réussi à précipiter par le seul *mana* de sa présence l'infortuné M. K... sous les roues d'une voiture. La sédation de ces symptômes, obtenue dans la deuxième phase de sa cure, s'est maintenue pourtant. Ainsi l'arrêt du procès dialectique se solde-t-il par un apparent recul, mais les positions reprises ne peuvent être soutenues que par une affirmation du *moi*, qui peut être tenue pour un progrès.

Qu'est-ce donc enfin que ce transfert dont Freud dit quelque part que son travail se poursuit *invisible* derrière le progrès du traitement et dont au reste les effets « échappent à la démonstration » (p. 67) ? Ne peut-on ici le considérer comme une entité toute relative au contre-transfert défini comme la somme des préjugés, des passions, des embarras, voire de l'insuffisante information de l'analyste à tel moment du procès dialectique. Freud lui-même ne nous dit-il pas (voir p. 105) que Dora eût pu transférer sur lui le personnage paternel, s'il eût été assez sot pour croire à la version des choses à lui présentée par le père ?

Autrement dit le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets.

Qu'est-ce alors qu'interpréter le transfert ? Rien d'autre que de ⁽¹⁶³⁾remplir par un leurre le vide de ce point mort. Mais ce leurre est utile, car même trompeur il relance le procès.

La dénégation dont Dora eût accueilli la remarque venant de Freud qu'elle lui imputait les mêmes intentions qu'avait manifestées M. K..., n'eût rien changé à la portée de ses effets. L'opposition même qu'elle eût engendré aurait probablement engagé Dora, malgré Freud, dans la direction favorable : celle qui l'eût conduite à l'objet de son intérêt réel.

Et le fait qu'il se fût mis en jeu en personne comme substitut de M. K..., eût préservé Freud de trop insister sur la valeur des propositions de mariage de celui-ci.

Ainsi le transfert ne ressortit à aucune propriété mystérieuse de l'« affectivité », et même quand il se trahit sous un aspect d'émoi, celui-ci ne prend son sens qu'en fonction du moment dialectique où il se produit.

Mais ce moment est peu significatif puisqu'il traduit communément une erreur de l'analyste, fût-ce celle de trop vouloir le bien du patient, dont Freud lui-même bien des fois a dénoncé le danger.

Ainsi la neutralité analytique prend son sens authentique de la position du pur dialecticien qui, sachant que tout ce qui est réel est rationnel (et inversement), sait que tout ce qui existe, et jusqu'au mal contre lequel il lutte, est et restera toujours équivalent au niveau de sa particularité, et qu'il n'y a de progrès pour le sujet que par l'intégration où il parvient de sa position dans l'universel : techniquement par la projection de son passé dans un discours en devenir.

Le cas de Dora paraît privilégié pour notre démonstration en ce que, s'agissant d'une hystérique, l'écran du *moi* y est assez transparent pour que nulle part, comme l'a dit Freud, ne soit plus bas le seuil entre l'inconscient et le conscient, ou pour mieux dire, entre le discours analytique et le *mot* du symptôme.

Nous croyons pourtant que le transfert a toujours le même sens d'indiquer les moments d'errance et aussi d'orientation de l'analyste, la même valeur pour nous rappeler à l'ordre de notre rôle : un non agir positif en vue de l'orthodramatisation de la subjectivité du patient.

[...]

Intervention sur l'exposé de J. Dreyfus-Moreau : « Étude structurale de deux cas de névrose concentrationnaire » Paru dans l'Evolution psychiatrique, 1952, fascicule II, p. 217, 218.

⁽²¹⁷⁾M. LACAN. — Il me paraît désirable que pour l'étude des individus vivant une vie concentrationnaire, une terminologie psychanalytique soit employée. Je n'ai pas, en écoutant l'intéressante conférence de Mme Dreyfus-Moreau, pleinement souscrit à son assimilation totale des réactions de son deuxième malade à l'égard de ses geôliers à des phénomènes de transfert paternel. Je tiens pour très probable que ces deux malades étaient des névrosés et dans ces cas de névrose je ne puis que souligner l'inefficacité de la narcose pour toute reconstitution structurale. L'échec de ces procédés thérapeutiques me paraît aussi évident dans les névroses dites « traumatiques » que dans les autres. Je sais bien qu'on se targue, en recourant à leur emploi, d'éviter au patient l'angoisse, mais l'angoisse est le prix dont se paie nécessairement toute réidentification en tant qu'elle est une condition inéluctable de toute modification du « Moi ».

M. LEBOVICI. — Je m'accorde avec M. Lacan pour demander si vraiment l'étiquette de « Névrose traumatique » doit être appliquée au « concentrationnaire » et pour discuter les limites de la valeur du langage psychanalytique à propos de l'envisagement psychologique des situations aux actions humaines en général. Dans le cas particulier des malades de Mme Dreyfus-Moreau, il me semble que nous pouvons à leur sujet comprendre la nécessité d'étudier les structures « préparantes ». C'est dans cette perspective que l'abréaction émotionnelle de la cure, narco-psychothérapique peut être éventuellement utilisée comme facteur d'amélioration durable. On ne saurait oublier (et spécialement à l'occasion de la malade qui a fui son traitement) la notion des bénéfices secondaires de la névrose. On ne saurait non plus négliger les aléas déterminés par la technique qui consiste à analyser un seul complexe, technique partielle impliquée souvent, dans les techniques des psychothérapies brèves.

M. MARTY. — je voudrais demander à Mme Dreyfus-Moreau quelle est la qualité spéciale de *l'événement* qui l'a fait qualifier de « traumatique ».

Mme DREYFUS-MOREAU. — Ici, l'événement concentrationnaire.

M. LACAN. — J'insiste sur l'intérêt soulevé par la question de M. Marty.

Mme DREYFUS MOREAU. — Peut-être faut-il souligner l'intensité de l'agression.

M. LACAN. — Peut-on considérer que c'est l'extériorisation de l'agresseur qui joue ici le rôle important ?

⁽²¹⁸⁾Mlle BOUTONIER. — Il faut distinguer le trauma qui provoque un brusque changement actuel et le trauma qui provoque un passage dans un monde éthique différent et où le sujet ayant vécu avec des monstres devient un monstre. Ainsi la première malade, émue au souvenir de ses camarades décimées indiquait implicitement qu'en se « débrouillant » elle envoyait les autres mourir à sa place.

M. LACAN. — Telle était la loi de cette jungle.

Mlle BOUTONIER. — Ceux qui sont névrosés « sympathisent », au sens étymologique de « résonance douloureuse », avec cette loi. M. Lacan a nié l'assimilation d'une image paternelle au personnage du camp de concentration. Niera-t-il également celle d'une image maternelle ? Et je me rappelle à ce sujet que M. Lacan a attiré l'attention ailleurs, sur les fantasmes sado-masochistes du tout jeune enfant.

M. LACAN. — Oui, peut-être l'image maternelle joue-t-elle un rôle. Cependant ne restons pas cantonnés à propos de ces cas dans une méthode de psychologie strictement individuelle.

« *Le Mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose* » est une conférence donnée au Collège philosophique de Jean Wahl. Le texte ronéotypé fut diffusé en 1953, sans l'accord de Jacques Lacan et sans avoir été corrigé par lui, (cf. *Écrits*, p. 72, note n° 1). La présente version est celle transcrite par J. A. Miller dans la revue *Ornicar ?* n° 17-18, Seuil, 1978, pages 290-307.

(290)[...]

(291) Je vais vous parler d'un sujet qu'il me faut bien qualifier de nouveau, et qui comme tel est difficile.

La difficulté de cet exposé ne lui est pas tellement intrinsèque. Elle tient au fait qu'il traite de quelque chose de nouveau que m'ont permis d'apercevoir tant mon expérience analytique que la tentative que je fais, au cours d'un enseignement dit de séminaire, d'approfondir la réalité fondamentale de l'analyse. Extraire cette partie originale hors de cet enseignement et hors de cette expérience, pour vous en faire sentir la portée, comporte des difficultés tout à fait spéciales dans l'exposé.

C'est pourquoi je vous demande à l'avance votre indulgence, si peut-être quelque difficulté va vous apparaître dans la saisie au moins au premier abord de ce dont il s'agit.

I

La psychanalyse, je dois le rappeler en préambule, est une discipline qui, dans l'ensemble des sciences, se montre à nous avec une position vraiment particulière. On dit souvent qu'elle n'est pas une science à proprement parler, ce qui semble impliquer par contraste qu'elle est tout simplement un art. C'est une erreur si on entend par là qu'elle n'est qu'une technique, une méthode opérationnelle, un ensemble de recettes. Mais ce n'en est pas une, si on emploie ce mot, un art, au sens où on l'employait au moyen-âge quand on parlait des arts libéraux – vous en connaissez la série, qui va de l'astronomie à la dialectique, en passant par l'arithmétique, la géométrie, la musique et la grammaire.

Il nous est difficile assurément d'appréhender aujourd'hui, de ces dits arts libéraux, la fonction et la portée dans la vie et dans la pensée des maîtres médiévaux. Néanmoins, il est certain que ce qui ⁽²⁹²⁾les caractérise et les distingue des sciences qui en seraient sorties, c'est qu'ils maintiennent au premier plan ce qui peut s'appeler un rapport fondamental à la mesure de l'homme. Eh bien ! la psychanalyse est actuellement la seule discipline peut-être qui soit comparable à ces arts libéraux, pour ce qu'elle préserve de ce rapport de mesure de l'homme à lui-même – rapport interne, fermé sur lui-même, inépuisable, cyclique, que comporte par excellence l'usage de la parole.

C'est bien en quoi l'expérience analytique n'est pas décisivement objectivable. Elle implique toujours au sein d'elle-même l'émergence d'une vérité qui ne peut être dite, puisque ce qui la constitue c'est la parole, et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même, ce qui est à proprement parler ce qui ne peut pas être dit en tant que parole.

Nous voyons par ailleurs se dégager de la psychanalyse des méthodes qui, elles, tendent à objectiver des moyens d'agir sur l'homme, l'objet humain. Mais ce ne sont là que des techniques dérivées de cet art fondamental qu'est la psychanalyse en tant qu'elle est constituée par ce rapport intersubjectif qui ne peut, je vous l'ai dit, être épuisé, puisqu'il est ce qui nous fait hommes. C'est pourtant ce que nous sommes amenés à essayer d'exprimer quand même dans une formule qui en donne l'essentiel, et c'est bien pourquoi il existe au sein de l'expérience analytique quelque chose qui est à proprement parler un mythe.

Le mythe est ce qui donne une formule discursive à quelque chose que ne peut pas être transmis dans la définition de la vérité, puisque la définition de la vérité ne peut s'appuyer que sur elle-même, et que c'est en tant que la parole progresse qu'elle la constitue. La parole ne peut pas se saisir elle-même, ni saisir le mouvement d'accès à la vérité, comme une vérité objective. Elle ne peut que l'exprimer – et ce, d'une façon mythique. C'est en ce sens qu'on

peut dire que ce en quoi la théorie analytique concrétise le rapport intersubjectif, et qui est le complexe d'Œdipe, a une valeur de mythe.

Je vous apporterai aujourd'hui une série de faits d'expérience que j'essaierai d'exemplifier à propos de ces formations que nous constatons dans le vécu chez les sujets que nous prenons en analyse, les sujets névrosés par exemple, et qui sont connues de tous ceux à qui l'expérience analytique n'est pas tout à fait étrangère. Ces formations nécessitent d'apporter au mythe œdipien, en tant qu'il est au cœur de l'expérience analytique, certaines modifications de structure qui sont corrélatives aux progrès que nous faisons nous-mêmes dans la compréhension de l'expérience analytique. C'est ce qui nous permet, au second degré, de saisir que la théorie analytique est toute entière sous-tendue par le conflit fondamental qui, par ⁽²⁹³⁾l'intermédiaire de la rivalité au père, lie le sujet à une valeur symbolique essentielle – mais ce, vous allez le voir, toujours en fonction d'une certaine dégradation concrète, peut-être liée à des circonstances sociales spéciales, de la figure du père. L'expérience elle-même est tendue entre cette image du père, toujours dégradée, et une image dont notre pratique nous permet de prendre de plus en plus la mesure, et de mesurer les incidences chez l'analyste lui-même, en tant que, sous une forme assurément voilée et presque reniée par la théorie analytique, il prend tout de même, d'une façon presque clandestine, dans la relation symbolique avec le sujet, la position de ce personnage très effacé par le déclin de notre histoire, qui est celui du maître – du maître moral, du maître qui institue à la dimension des relations humaines fondamentales celui qui est dans l'ignorance, et qui lui ménage ce qu'on peut appeler l'accès à la conscience, voire même à la sagesse, dans la prise de possession de la condition humaine.

Si nous nous fions à la définition du mythe comme d'une certaine représentation objectivée d'un épos ou d'une geste exprimant de façon imaginaire les relations fondamentales caractéristiques d'un certain mode d'être humain à une époque déterminée, si nous le comprenons comme la manifestation sociale latente ou patente, virtuelle ou réalisée, pleine ou vidée de son sens, de ce mode de l'être, alors il est certain que nous pouvons en retrouver la fonction dans le vécu même d'un névrosé. L'expérience nous livre en effet toutes sortes de manifestations qui sont conformes à ce schéma et dont on peut dire qu'il s'agit à proprement parler de mythes, et je vais vous le montrer par un exemple que je crois des plus familiers à la mémoire de tous ceux d'entre vous qui s'intéressent à ces questions, que j'emprunterai à une des grandes observations de Freud.

Ces observations bénéficient périodiquement d'un regain d'intérêt dans l'enseignement, ce qui n'empêche qu'un de nos éminents confrères manifestait récemment à leur égard – je l'ai entendu de sa bouche – une sorte de mépris. La technique, disait-il, y est aussi maladroite qu'archaïque. Cela peut après tout se soutenir si on songe aux progrès que nous avons faits en prenant conscience de la relation intersubjective, et en n'interprétant qu'à travers les relations qui s'établissent entre le sujet et nous dans l'actualité des séances. Mais mon interlocuteur devait-il pousser les choses jusqu'à dire que les cas de Freud étaient mal choisis ? On peut dire, certes, qu'ils sont tous incomplets, que pour beaucoup ce sont des psychanalyses arrêtées en route, des morceaux d'analyse. Mais cela même devrait nous inciter à réfléchir et à nous demander pourquoi ce choix a été fait par Freud. Cela, bien entendu, si l'on fait confiance à Freud. Et il faut lui faire confiance.

⁽²⁹⁴⁾Ce n'est pas tout de dire, comme poursuivait celui qui émettait les propos que je vous ai rapportés, qu'assurément cela a au moins ce caractère encourageant de nous montrer qu'il suffit d'un tout petit grain de vérité quelque part pour qu'il arrive à transparaitre et à surgir en dépit des entraves que l'exposé lui oppose. Je ne crois pas que ce soit là une vue juste des choses. En vérité, l'arbre de la pratique quotidienne cachait à mon confrère la montée de la forêt qui a surgi des textes freudiens.

J'ai choisi à votre intention « *l'Homme aux rats* », et je crois pouvoir à cette occasion justifier l'intérêt de Freud pour ce cas.

II

Il s'agit d'une névrose obsessionnelle. Je pense qu'aucun de ceux qui sont venus entendre la présente conférence n'est sans avoir entendu parler de ce qu'on considère comme la racine et la structure de cette névrose, à savoir la tension agressive, la fixation instinctuelle, etc. Le progrès de la théorie analytique a mis à l'origine de notre compréhension de la névrose obsessionnelle une élaboration génétique extrêmement complexe, et sans doute, tel élément, telle phase des thèmes fantasmatiques ou imaginaires que nous avons l'habitude de toujours rencontrer dans l'analyse d'une névrose obsessionnelle, se retrouvent à la lecture de « *l'Homme aux rats* ». Mais ce côté rassurant – qu'ont toujours pour ceux qui lisent ou qui apprennent, les pensées familières, vulgarisées, masque peut-être au lecteur l'originalité de cette observation, et son caractère spécialement significatif et convaincant.

Ce cas emprunte son titre, vous le savez, à un fantasme tout à fait fascinant, lequel a dans la psychologie de la crise qui amène le sujet à la portée de l'analyste, une fonction évidente de déclenchement. C'est le récit d'un supplice qui a toujours bénéficié d'un éclairage singulier, voire d'une véritable célébrité, et qui consiste dans l'enfoncement d'un rat excité par des moyens artificiels, dans le rectum du supplicié, au moyen d'un dispositif plus ou moins ingénieux. C'est sa première audition de ce récit qui provoque chez le sujet un état d'horreur fascinée, qui non pas déclenche sa névrose, mais en actualise les thèmes, et suscite l'angoisse. Toute une élaboration s'ensuit, dont nous aurons à voir la structure.

Ce fantasme est certainement essentiel pour la théorie du déterminisme d'une névrose, et il se retrouve dans de nombreux thèmes au cours de l'observation. Est-ce à dire que c'est là ce qui en fait tout l'intérêt ? Non seulement je ne le crois pas, mais je suis sûr ⁽²⁹⁵⁾ qu'à toute lecture attentive on s'apercevra que son intérêt principal vient de la particularité extrême du cas.

Comme toujours Freud l'a souligné, chaque cas doit être étudié dans sa particularité, exactement comme si nous ignorions tout de la théorie. Et ce qui fait la particularité de ce cas-ci, c'est le caractère manifeste, visible, des rapports en jeu. La valeur exemplaire de ce cas particulier tient à sa simplicité, à la façon dont on peut dire qu'en géométrie un cas particulier peut avoir une éblouissante supériorité d'évidence par rapport à la démonstration, dont la vérité, en raison de son caractère discursif, restera voilée sous les ténèbres d'une longue suite de déductions.

Voilà en quoi consiste l'originalité du cas, et qui apparaît à tout lecteur un peu attentif.

La constellation – pourquoi pas ? au sens où en parlent les astrologues – la constellation originelle qui a présidé à la naissance du sujet, à son destin, et je dirais presque à sa préhistoire, à savoir les relations familiales fondamentales qui ont structuré l'union de ses parents, se trouve avoir un rapport très précis, et peut-être définissable par une formule de transformation, avec ce qui apparaît le plus contingent, le plus fantasmatique, le plus paradoxalement morbide de son cas, à savoir le dernier état de développement de sa grande appréhension obsédante, le scénario imaginaire auquel il parvient comme à la solution de l'angoisse liée au déclenchement de la crise.

La constellation du sujet est formée dans la tradition familiale par le récit d'un certain nombre de traits qui spécifient l'union des parents.

Il faut savoir que le père a été sous-officier au début de sa carrière, et qu'il est resté très « sous-officier », avec la note d'autorité, mais un peu dérisoire, que cela comporte. Une certaine dévaluation l'accompagne de façon permanente dans l'estime de ses contemporains, et un mélange de braverie et d'éclat lui compose un personnage conventionnel qu'on retrouve à travers l'homme sympathique décrit par le sujet. Ce père s'est trouvé dans la position de faire ce qu'on appelle un mariage avantageux – sa femme appartient à un milieu beaucoup plus élevé dans la hiérarchie bourgeoise, et lui a apporté à la fois les moyens de vivre et la situation même dont il bénéficie au moment où ils vont

avoir leur enfant. Le prestige est donc du côté de la mère. Et une des taquineries les plus fréquentes entre ces personnes qui en principe s'entendent bien et semblent même liées par une affection réelle, est une sorte de jeu qui consiste en un dialogue des époux – la femme fait une allusion amusée à un vif attachement de son mari, juste avant le mariage, pour une jeune fille pauvre mais jolie, et le mari de se récrier et d'affirmer en chaque occasion qu'il s'agit là de quelque chose d'aussi fugitif que lointain, ⁽²⁹⁶⁾et oublié. Mais ce jeu, dont la répétition même implique peut-être qu'il comporte une part d'artifice, a certainement impressionné profondément le jeune sujet qui deviendra plus tard notre patient.

Un autre élément du mythe familial n'est pas de peu d'importance. Le père a eu, au cours de sa carrière militaire, ce qu'on peut appeler en termes pudiques des ennuis. Il n'a fait ni plus ni moins que de dilapider au jeu les fonds du régiment, dont il était dépositaire au titre de ses fonctions. Et il n'a dû son honneur, voire même sa vie, au moins au sens de sa carrière, de la figure qu'il peut continuer à faire dans la société, qu'à l'intervention d'un ami, qui lui a prêté la somme qu'il convenait de rembourser, et qui se trouve ainsi avoir été son sauveur. On parle encore de ce moment comme d'un épisode vraiment important et significatif du passé paternel.

Voilà donc comment se présente la constellation familiale du sujet. Le récit en sort morceau par morceau au cours de l'analyse, sans que le sujet ne le raccorde d'aucune façon à quoi que ce soit qui se passe d'actuel. Il faut toute l'intuition de Freud pour comprendre que ce sont là des éléments essentiels du déclenchement de la névrose obsessionnelle. Le conflit *femme riche / femme pauvre* s'est reproduit très exactement dans la vie du sujet au moment où son père le poussait à épouser une femme riche, et c'est alors que s'est déclenchée la névrose proprement dite. Apportant ce fait, le sujet dit presque en même temps : « *Je vous dis là quelque chose qui n'a certainement aucun rapport avec tout ce qui m'est arrivé* ». Alors Freud aperçoit aussitôt le rapport.

Ce qui se voit en effet au survol panoramique de l'observation, c'est la stricte correspondance entre ces éléments initiaux de la constellation subjective, et le développement dernier de l'obsession fantasmatique. Ce développement dernier, quel est-il ? L'image du supplice a d'abord engendré chez le sujet, selon le mode de la pensée propre à l'obsessionnel, toutes sortes de craintes, à savoir que ce supplice puisse être un jour infligé aux personnes qui lui sont les plus chères, et nommément soit à ce personnage de la femme pauvre idéalisée à laquelle il voue un amour dont nous verrons tout à l'heure le style et la valeur propre – c'est la forme même d'amour dont est capable le sujet obsessionnel – soit, plus paradoxalement encore, à son père, qui est pourtant à ce moment-là décédé, et réduit à un personnage imaginé dans l'au-delà. Mais le sujet s'est enfin trouvé mené à des comportements qui nous montrent que les constructions névrotiques de l'obsédé finissent parfois par confiner aux constructions délirantes.

Il est dans la situation d'avoir à payer le prix d'un objet qu'il n'est pas indifférent de préciser, une paire de lunettes lui appartenant, qu'il a laissé perdre au cours des grandes manœuvres pendant ⁽²⁹⁷⁾lesquelles lui a été fait le récit du supplice en question, et où s'est déclenchée la crise actuelle. Il demande le remplacement d'urgence de ses lunettes à son opticien de Vienne – car tout cela se passe dans l'ancienne Autriche-Hongrie, avant le début de la guerre 14 – et par courrier exprès celui-ci lui adresse un petit colis contenant l'objet. Or, le même capitaine qui lui a appris l'histoire du supplice, et qui l'impressionne beaucoup par une certaine parade de goûts cruels, l'informe qu'il en doit le remboursement à un lieutenant A, qui s'occupe des affaires de poste, et est censé avoir déboursé la somme pour lui. C'est autour de cette idée de remboursement que la crise connaît son développement dernier. Le sujet se fait en effet un devoir névrotique de rembourser la somme, mais dans certaines conditions bien précises. Ce devoir, il se l'impose à lui-même sous la forme d'un commandement intérieur qui surgit dans le psychisme obsessionnel, en contradiction avec son premier mouvement qui s'était exprimé sous la forme « *ne pas payer* ». Le voilà au contraire lié à lui-même par une sorte de serment, « *payer A* ». Or, il

s'aperçoit très vite que cet impératif absolu n'a rien d'adéquat, car ce n'est pas A qui s'occupe des affaires de poste, mais un lieutenant B.

Ce n'est pas tout. Au moment même où toutes ces élucubrations se produisent en lui, le sujet sait parfaitement, on le découvre par la suite, qu'en réalité il ne doit pas non plus cette somme au lieutenant B, mais tout bonnement à la dame de la poste, qui a bien voulu faire confiance à B, monsieur honorable qui est officier et se trouve dans les environs. Néanmoins, jusqu'au moment où il viendra se confier aux soins de Freud, le sujet sera dans un état d'angoisse maxima, poursuivi par un de ces conflits si caractéristiques du vécu des obsessionnels, et qui tourne tout entier autour du scénario suivant – puisqu'il s'est juré qu'il rembourserait la somme à A, il convient, afin que n'arrivent pas à ceux qu'il aime le plus, les catastrophes annoncées par l'obsession, qu'il fasse rembourser par le lieutenant A la généreuse dame de la poste, que devant lui celle-ci reverse la somme en question au lieutenant B, et que lui-même rembourse alors le lieutenant A, accomplissant ainsi son serment à la lettre. Voilà où le mène, par cette déduction propre aux névrosés, la nécessité intérieure qui le commande.

Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître, dans ce scénario qui comporte le passage d'une certaine somme d'argent du lieutenant A à la généreuse dame de la poste qui a fait face au paiement, puis de la dame à un autre personnage masculin, un schéma qui, complémentaire sur certains points, supplémentaire sur d'autres, parallèle d'une certaine façon et inverse d'une autre, est l'équivalent de la situation originelle, en tant qu'elle pèse d'un poids certain sur l'esprit du sujet et sur tout ce qui fait de lui ce personnage avec un mode de ⁽²⁹⁸⁾relations tout spécial envers les autres, qui s'appelle un névrosé.

Bien entendu ce scénario est impossible à suivre. Le sujet sait parfaitement qu'il ne doit rien ni à A, ni à B, mais à la dame de la poste, et que si le scénario était réalisé, ce serait elle en fin de compte qui en serait pour ses frais. En fait, comme c'est toujours le cas dans le vécu des névrosés, la réalité impérative du réel passe avant tout cela qui le tourmente infiniment – qui le tourmente jusque dans le train qui l'emmène dans la direction strictement contraire à celle qu'il aurait dû prendre pour aller accomplir auprès de la dame de la poste la cérémonie expiatoire qui lui paraît si nécessaire. Tout en se disant à chaque station qu'il peut encore descendre, changer de train, retourner, c'est vers Vienne qu'il se dirige, où il va se confier à Freud, et il se contentera tout bonnement, une fois commencé le traitement, d'envoyer un mandat à la dame de la poste.

Ce scénario fantasmatique se présente comme un petit drame, une geste, qui est précisément la manifestation de ce que j'appelle le mythe individuel du névrosé.

Il reflète en effet, d'une façon sans doute fermée au sujet, mais non pas absolument, loin de là, la relation inaugurale entre le père, la mère et le personnage, plus ou moins effacé dans le passé, de l'ami. Cette relation n'est évidemment pas élucidée par la façon purement factuelle dont je vous l'ai exposée, puisqu'elle ne prend sa valeur que de l'appréhension subjective qu'en a eue le sujet.

Qu'est-ce qui donne son caractère mythique à ce petit scénario fantasmatique ? Ce n'est pas simplement le fait qu'il met en scène une cérémonie qui reproduit plus ou moins exactement la relation inaugurale qui s'y trouve comme cachée – il la modifie dans le sens d'une certaine tendance. D'une part, nous avons à l'origine une dette du père à l'égard de l'ami – car j'ai omis de vous dire qu'il n'a jamais retrouvé l'ami, c'est bien là ce qui reste mystérieux dans l'histoire originelle, et qu'il n'a jamais pu rembourser sa dette. D'autre part, il y a dans l'histoire du père substitution, substitution de la femme riche à la femme pauvre. Or, à l'intérieur du fantasme développé par le sujet, nous observons quelque chose comme un échange des termes terminaux de chacun de ces rapports fonctionnels. L'approfondissement des faits fondamentaux dont il s'agit dans la crise obsessionnelle montre en effet que l'objet du désir tantalissant qu'a le sujet de retourner à l'endroit où est la dame de la poste n'est pas du tout cette dame elle-même, mais un personnage qui, dans l'histoire récente du sujet incarne la femme pauvre, une servante d'auberge qu'il a

rencontrée au cours des manœuvres, dans l'atmosphère de chaleur héroïque qui caractérise la fraternité militaire, et avec laquelle il s'est livré à quelques-unes de ces opérations de pince-fesses où s'épanchent volontiers ces sentiments généreux. Pour éteindre la dette, il faut en ⁽²⁹⁹⁾quelque sorte la rendre, non à l'ami, mais à la femme pauvre, et par là à la femme riche, que lui substitue le scénario imaginé.

Tout se passe comme si les impasses propres à la situation originelle se déplaçaient en un autre point du réseau mythique, comme si ce qui n'est pas résolu ici se reproduisait toujours là. Pour bien comprendre, il faut voir que dans la situation originelle telle que je vous l'ai dépeinte, il y a une double dette, il y a d'une part la frustration, voire une sorte de castration du père. Il y a d'autre part la dette sociale jamais résolue qui est impliquée dans le rapport au personnage, en arrière-plan, de l'ami. C'est là quelque chose de très différent de la relation triangulaire considérée comme typique à l'origine du développement névrosant. La situation présente une sorte d'ambiguïté, de diplopie – l'élément de la dette est placé sur deux plans à la fois, et c'est précisément dans l'impossibilité de faire se rejoindre ces deux plans que se joue tout le drame du névrosé. À essayer de les faire se recouvrir l'un l'autre, il fait une opération tournante, jamais satisfaisante, qui n'arrive pas à boucler son cycle.

C'est ce qui se produit en effet dans la suite des choses. Que se passe-t-il quand l'homme aux rats se confie à Freud ? Dans un premier temps, Freud se substitue très directement dans ses relations affectives à un ami qui remplissait un rôle de guide, de conseil, de protecteur, de tuteur rassurant, et qui lui disait régulièrement, après avoir reçu confiance de ses obsessions et de ses angoisses – « *Tu n'as jamais fait le mal que tu crois avoir fait, tu n'es pas coupable, ne fais pas attention* ». Freud est donc mis à la place de l'ami. Et très vite se déclenchent des fantasmes agressifs. Ils ne sont pas liés uniquement, loin de là, à la substitution de Freud au père, comme l'interprétation de Freud lui-même tend sans cesse à le manifester, mais plutôt, comme dans le fantasme, à la substitution du personnage dit de la femme riche à l'ami. Très vite en effet, dans cette espèce de court délire qui constitue, au moins chez les sujets très profondément névrosés, une véritable phase passionnelle à l'intérieur même de l'expérience analytique, le sujet se met à imaginer que Freud ne désire rien de moins que lui donner sa propre fille, dont il fait fantastiquement un personnage chargé de tous les biens de la terre, et qu'il se représente sous la forme assez singulière d'un personnage pourvu de lunettes de crotte sur les yeux. C'est donc la substitution au personnage de Freud d'un personnage ambigu, à la fois protecteur et maléfique, dont les lunettes qui l'affublent marquent assez par ailleurs le rapport narcissique avec le sujet. Le mythe et le fantasme ici se rejoignent, et l'expérience passionnelle liée au vécu actuel de la relation avec l'analyste, donne son tremplin, par le biais des identifications qu'elle comporte, à la résolution d'un certain nombre de problèmes.

⁽³⁰⁰⁾J'ai pris là un exemple bien particulier. Mais je voudrais insister sur ce qui est une réalité clinique, qui peut servir d'orientation dans l'expérience analytique – il y a chez le névrosé une situation de quatuor, qui se renouvelle sans cesse, mais qui n'existe pas sur un seul plan.

Pour schématiser, disons que s'agissant d'un sujet de sexe mâle, son équilibre moral et psychique exige l'assomption de sa propre fonction, – de se faire reconnaître comme tel dans sa fonction virile et dans son travail, d'en assumer les fruits sans conflit, sans avoir le sentiment que c'est quelqu'un d'autre que lui qui le mérite ou que lui-même ne l'a que par raccroc, sans que se produise cette division intérieure qui fait du sujet le témoin aliéné des actes de son propre moi. C'est la première exigence. L'autre est celle-ci – une jouissance qu'on peut qualifier de paisible et d'univoque de l'objet sexuel une fois qu'il est choisi, accordé à la vie du sujet.

Eh bien ! à chaque fois que le névrosé réussit, ou tend à réussir, l'assomption de son propre rôle, à chaque fois qu'il devient en quelque sorte identique à lui-même, et s'assure du bien-fondé de sa propre manifestation dans son contexte social déterminé, l'objet, le partenaire sexuel, se dédouble – ici sous la forme *femme riche ou femme pauvre*. Ce qui est très

frappant dans la psychologie du névrosé – il suffit d’entrer, non plus dans le fantasme, mais dans la vie réelle du sujet, pour le toucher du doigt – c’est l’aura d’annulation qui entoure le plus familièrement le partenaire sexuel qui a pour lui le plus de réalité, qui lui est le plus proche, avec lequel il a en général les liens les plus légitimes, qu’il s’agisse d’une liaison ou d’un mariage. D’autre part un personnage se présente qui dédouble le premier, et qui est l’objet d’une passion plus ou moins idéalisée poursuivie de façon plus ou moins fantasmatique, avec un style analogue à celui de l’amour-passion, et qui pousse d’ailleurs à une identification d’ordre mortel.

Si d’un autre côté, dans une autre face de sa vie, le sujet fait un effort pour retrouver l’unité de sa sensibilité, c’est alors à l’autre bout de la chaîne, dans l’assomption de sa propre fonction sociale et de sa propre virilité – puisque j’ai choisi le cas d’un homme – qu’il voit apparaître à côté de lui un personnage avec lequel il a aussi un rapport narcissique en tant que rapport mortel. C’est à celui-ci qu’il délègue la charge de le représenter dans le monde et de vivre à sa place. Ce n’est pas lui véritablement – il se sent exclu, en dehors de son propre vécu, il ne peut en assumer les particularités et les contingences, il se sent désaccordé à son existence, et l’impasse se reproduit.

C’est sous cette forme très spéciale du dédoublement narcissique que gît le drame du névrosé, par rapport à quoi prennent toute ⁽³⁰¹⁾leur valeur les différentes formations mythiques, dont je vous ai donné tout à l’heure l’exemple sous la forme de fantasmes, mais qu’on peut retrouver aussi bien sous d’autres formes, dans les rêves par exemple. J’en ai nombre d’exemples dans les récits de mes patients. C’est là que peuvent vraiment être montrées au sujet les particularités originelles de son cas, d’une façon beaucoup plus rigoureuse et vivante pour lui que selon les schèmes traditionnels issus de la thématization triangulaire du complexe d’Œdipe.

Je voudrais vous citer un autre exemple, et vous en montrer la cohérence avec le premier. Je prendrai à cette fin un cas qui est très près de l’observation de « l’Homme aux rats », mais qui touche à un sujet d’un autre ordre – à la poésie, ou à la fiction littéraire. Il s’agit d’un épisode de la jeunesse de Goethe, que celui-ci nous narre dans « *Poésie et Vérité* ». Je ne vous l’apporte pas arbitrairement – c’est en effet un des thèmes littéraires les plus valorisés dans les confidences de l’homme aux rats.

III

Goethe a vingt-deux ans, il vit à Strasbourg, et c’est alors le célèbre épisode de sa passion pour Frédérique Brion, dont la nostalgie ne s’est pas éteinte pour lui jusqu’à une époque avancée de sa vie. Elle lui permit de surmonter la malédiction qui avait été jetée sur lui par une de ses amours antécédentes, la nommée Lucinde, quant à tout rapprochement amoureux avec une femme, et très spécialement quant au baiser sur les lèvres.

La scène vaut d’être contée. Cette Lucinde a une sœur, personnage un peu trop fin pour être honnête, qui est occupée à persuader Goethe des ravages qu’il fait sur la pauvre fille. Elle le prie à la fois de s’éloigner et de lui donner, à elle, la fine mouche, le gage du dernier baiser. C’est alors que Lucinde les surprend, et dit – « *Soient maudites à jamais ces lèvres. Que le malheur survienne à la première qui en recevra l’hommage* ». Ce n’est évidemment pas sans raison que Goethe, alors dans toute l’infatuation de l’adolescence conquérante, accueille la malédiction dont il s’agit comme un interdit qui désormais lui barre la route dans toutes ses entreprises amoureuses. Il nous raconte alors comment, exalté par la découverte de cette fille charmante qu’est Frédérique Brion, il parvient pour la première fois à surmonter l’interdiction, et en ressent l’ivresse du triomphe, après cette appréhension de quelque chose de plus fort que ses propres ⁽³⁰²⁾interdictions intérieures assumées.

C’est là un des épisodes les plus énigmatiques de la vie de Goethe, et non moins extraordinaire l’abandon de Frédérique par lui. Aussi les *Goethesforscher*, – comme les stendhaliens, les bossuettistes, ce sont de ces gens très particuliers qui s’attachent à un des

auteurs dont les mots ont donné forme à nos sentiments, et passent leur temps à fouiller les papiers dans les armoires pour analyser ce que le génie a mis en évidence – les *Goethesforscher* se sont-ils penchés sur ce fait. Ils nous en ont donné toutes sortes de raisons, dont je ne voudrais pas faire ici le catalogue. Il est certain que toutes fleurent cette sorte de philistinisme qui est corrélatif de telles recherches quand elles sont poursuivies sur le plan commun. Il n'est pas non plus exclu qu'il y ait toujours en effet quelque obscure dissimulation de philistinisme dans les manifestations de la névrose, car c'est bien d'une telle manifestation qu'il s'agit dans le cas de Goethe, comme vous le montreront les considérations que je vais maintenant exposer.

Il y a nombre de traits énigmatiques dans la façon dont Goethe aborde cette aventure, et je dirais presque que c'est dans ses antécédents immédiats que se trouve la clé du problème.

Pour dire les choses en bref, Goethe, qui vit alors à Strasbourg avec un de ses amis connaît depuis longtemps l'existence dans un petit village de la famille ouverte, aimable, accueillante du pasteur Brion. Mais quand il y va, il s'entoure de précautions dont il nous raconte dans sa biographie le caractère amusant – en vérité, à regarder les détails, on ne peut s'empêcher de s'étonner de la structure vraiment contournée qu'ils révèlent.

Il croit d'abord devoir y aller déguisé. Goethe, fils d'un grand bourgeois de Francfort, et qui se distingue au milieu de ses camarades par l'aisance des manières, le prestige dû au costume, un style de supériorité sociale, se déguise en étudiant de théologie, avec une soutane très spécialement râpée et décousue. Il part avec son ami, et ce ne sont qu'éclats de rire pendant tout le trajet. Mais il se trouve bien entendu très ennuyé à partir du moment où la réalité de la séduction évidente, éclatante, de la jeune fille, surgie sur le fond de cette atmosphère familiale, lui fait apparaître que s'il veut se montrer dans son beau et dans son mieux, il lui faut changer au plus vite l'étonnant costume, qui ne le fait pas paraître à son avantage.

Les justifications qu'il donne à ce déguisement sont très étranges. Il n'évoque rien de moins que le déguisement que les dieux prenaient pour descendre au milieu des mortels – ce qui lui paraît, lui-même le souligne, marquer assurément, dans le style de l'adolescent qu'il était alors, plus que de l'infatuation – quelque chose qui confine à la mégalomanie délirante. Si nous regardons les choses en détail, le texte de Goethe nous montre ce qu'il en pense. C'est que, ⁽³⁰³⁾ par cette façon de se déguiser, les dieux cherchaient surtout à s'éviter des ennuis, et, pour tout dire, c'était pour eux une façon de n'avoir pas à ressentir comme des offenses la familiarité des mortels. Ce que les dieux risquent le plus de perdre, quand ils descendent au niveau des mortels, c'est leur immortalité, et la seule façon d'y échapper, est précisément de se mettre à leur niveau.

C'est bien en effet de quelque chose comme cela qu'il s'agit. La suite le démontre mieux encore quand Goethe revient vers Strasbourg pour reprendre ses beaux atours, non sans avoir ressenti, un peu tardivement, ce qu'il y a d'indélicat à s'être présenté sous une forme qui n'est pas la sienne, et à avoir ainsi trompé la confiance de ces gens qui l'ont accueilli avec une hospitalité charmante – on retrouve vraiment dans le récit la note même du *gemütlich*.

Il revient donc vers Strasbourg. Mais, bien loin de mettre à exécution son désir de retourner pompeusement paré au village, il ne trouve rien de mieux que de substituer à son premier déguisement un second, qu'il emprunte à un garçon d'auberge. Il apparaîtra cette fois déguisé d'une façon encore plus étrange, plus discordante que la première fois, et de plus, grîmé. Sans doute met-il la chose sur le plan du jeu, mais ce jeu devient de plus en plus significatif – à la vérité il ne se place même plus au niveau de l'étudiant en théologie, mais légèrement au-dessous. Il bouffonne. Et tout ceci est volontairement entremêlé d'une série de détails qui font qu'en somme tous ceux qui collaborent à cette farce sentent très bien que ce dont il s'agit est étroitement lié au jeu sexuel, à la parade.

Il y a même certains détails qui ont leur valeur, si l'on peut dire, d'inexactitude. Comme le titre *Dichtung und Wahrheit* l'indique, Goethe, a eu conscience qu'il avait le droit

d'organiser et d'harmoniser ses souvenirs avec des fictions qui en comblent les lacunes, qu'il n'avait sans doute pas le pouvoir de combler autrement. L'ardeur de ceux dont j'ai dit tout à l'heure qu'ils suivaient les grands hommes à la trace a démontré l'inexactitude de certains détails, qui en sont d'autant plus révélateurs de ce qu'on peut appeler les intentions réelles de toute la scène. Lorsque Goethe, s'est présenté, grîmé, sous les vêtements du garçon d'auberge, et qu'il s'est longuement amusé du quiproquo qui en est résulté, il était, dit-il, porteur d'un gâteau de baptême qu'il lui avait également emprunté. Or, les *Goethesforscher* ont démontré que six mois avant et six mois après l'épisode de Frédérique, il n'y avait pas eu de baptême dans le pays. Le gâteau de baptême, hommage traditionnel au pasteur, ne peut être autre chose qu'un fantasme de Goethe, et il prend ainsi à nos yeux toute sa valeur significative. Il implique la fonction paternelle, mais précisément en tant que Goethe se spécifie de n'être pas le père, seulement celui qui apporte quelque chose et n'a qu'un rapport externe à la cérémonie – ⁽³⁰⁴⁾il s'en fait le sous-officiant, non le héros principal. De sorte que toute la cérémonie de sa dérobade apparaît en vérité non seulement comme un jeu, mais beaucoup plus profondément comme une précaution, et se range dans le registre de ce que j'appelais tout à l'heure le dédoublement de la fonction personnelle du sujet dans les manifestations mythiques du névrosé.

Pourquoi Goethe agit-il ainsi ? C'est très sensiblement qu'il a peur – comme le manifestera la suite, car cette liaison n'ira qu'en déclinant. Loin que le désenchantement, le désensorcellement de la malédiction originelle se soit produit après que Goethe eut osé en franchir la barrière, on s'aperçoit au contraire par toutes sortes de formes substitutives – la notion de substitution est indiquée dans le texte de Goethe – que ses craintes ont été toujours croissantes à l'égard de la réalisation de cet amour. Toutes les raisons qu'on a pu en donner – désir de ne pas se lier, de préserver le destin sacré du poète, voire même différence de niveau social – ne sont que formes rationalisées, habillage, surface du courant infiniment plus profond qui est celui de la fuite devant l'objet désiré. Devant le but, nous voyons se produire à nouveau un dédoublement du sujet, son aliénation par rapport à lui-même, les manœuvres par lesquelles il se donne un substitut sur lequel doivent se porter les menaces mortelles. Dès qu'il réintègre ce substitut en lui-même, impossibilité d'atteindre le but.

Je ne peux vous donner ce soir que la thématization générale de cette aventure, mais sachez qu'il y a là une sœur, le double de Frédérique, qui vient compléter la structure mythique de la situation. Si vous reprenez le texte de Goethe, vous verrez que ce qui peut vous apparaître dans un exposé rapide comme une construction, est confirmé par d'autres détails divers et frappants, jusques et y compris l'analogie donnée par Goethe avec l'histoire bien connue du vicaire de Wakefield, transposition littéraire, fantasmagorique de son aventure.

IV

Le système quaternaire si fondamental dans les impasses, les insolubilités de la situation vitale des névrosés, est d'une structure assez différente de celle qui est donnée traditionnellement – le désir incestueux de la mère, l'interdiction du père, ses effets de barrage, et, autour, la prolifération plus ou moins luxuriante de symptômes. Je crois que cette différence devrait nous conduire à discuter l'anthropologie générale qui se dégage de la doctrine analytique telle qu'elle ⁽³⁰⁵⁾est jusqu'à présent enseignée. En un mot, tout le schème de l'Œdipe est à critiquer. Je ne peux pas m'y engager ce soir, mais je ne peux pas pourtant ne pas essayer d'introduire ici le quart élément dont il s'agit.

Nous posons que la situation la plus normativante du vécu originel du sujet moderne, sous la forme réduite qu'est la famille conjugale, est liée au fait que le père se trouve le représentant, l'incarnation, d'une fonction symbolique qui concentre en elle ce qu'il y a de plus essentiel dans d'autres structures culturelles, à savoir les jouissances paisibles, ou plutôt

symboliques, culturellement déterminées et fondées, de l'amour de la mère, c'est-à-dire du pôle à quoi le sujet est lié par un lien, lui, incontestablement naturel. L'assomption de la fonction du père suppose une relation symbolique simple, où le symbolique recouvrirait pleinement le réel. Il faudrait que le père ne soit pas seulement le *nom-du-père*, mais qu'il représente dans toute sa plénitude la valeur symbolique cristallisée dans sa fonction. Or, il est clair que ce recouvrement du symbolique et du réel est absolument insaisissable. Au moins dans une structure sociale telle que la nôtre, le père est toujours, par quelque côté, un père discordant par rapport à sa fonction, un père carent, un père *humilié*, comme dirait M. Claudel. Il y a toujours une discordance extrêmement nette entre ce qui est perçu par le sujet sur le plan du réel et la fonction symbolique. C'est dans cet écart que gît ce qui fait que le complexe d'Edipe a sa valeur – non pas du tout normativante, mais le plus souvent pathogène.

Ce n'est là rien dire qui nous avance beaucoup. Le pas suivant, qui nous fait comprendre ce dont il s'agit dans la structure quaternaire, est ceci, qui est la seconde grande découverte de la psychanalyse, pas moins importante que la fonction symbolique de l'Edipe – la relation narcissique.

La relation narcissique au semblable est l'expérience fondamentale du développement imaginaire de l'être humain. En tant qu'expérience du moi, sa fonction est décisive dans la constitution du sujet. Qu'est-ce que le moi, sinon quelque chose que le sujet éprouve d'abord comme à lui-même étranger à l'intérieur de lui ? C'est d'abord dans un autre, plus avancé, plus parfait que lui, que le sujet se voit. En particulier, il voit sa propre image dans le miroir à une époque où il est capable de l'apercevoir comme un tout, alors que lui-même ne s'éprouve pas comme tel, mais vit dans le désarroi originel de toutes les fonctions motrices et affectives qui est celui des six premiers mois après la naissance. Le sujet a toujours ainsi une relation anticipée à sa propre réalisation, qui le rejette lui-même sur le plan d'une profonde insuffisance, et témoigne chez lui d'une fêlure, d'un déchirement originel, d'une déréliction, pour reprendre ⁽³⁰⁾le terme heideggerien. C'est en quoi dans toutes ses relations imaginaires c'est une expérience de la mort qui se manifeste. Expérience sans doute constitutive de toutes les manifestations de la condition humaine, mais qui apparaît tout spécialement dans le vécu du névrosé.

Si le père imaginaire et le père symbolique sont le plus souvent fondamentalement distingués, ce n'est pas seulement pour la raison structurale que je suis en train de vous indiquer, mais aussi d'une façon historique, contingente, particulière à chaque sujet. Dans le cas des névrosés, il est très fréquent que le personnage du père, par quelque incident de la vie réelle, soit dédoublé. Soit que le père soit mort précocement, qu'un beau-père s'y soit substitué, avec lequel le sujet se trouve facilement dans une relation plus fraternisée, qui s'engagera tout naturellement sur le plan de cette virilité jalouse qui est la dimension agressive de la relation narcissique. Soit que ce soit la mère qui ait disparu et que les circonstances de la vie aient donné accès dans le groupe familial à une autre mère, qui n'est plus la vraie. Soit que le personnage fraternel introduise le rapport mortel de façon symbolique et à la fois l'incarne d'une façon réelle. Très fréquemment, comme je vous l'ai indiqué, il s'agit d'un ami, comme dans « *L'Homme aux rats* », cet ami inconnu et jamais retrouvé qui joue un rôle si essentiel dans la légende familiale. Tout cela aboutit au quatuor mythique. Il est réintégré dans l'histoire du sujet, et le méconnaître, c'est méconnaître l'élément dynamique le plus important dans la cure elle-même. Nous n'en sommes ici qu'à le mettre en valeur.

Le quart élément, quel est-il ? Eh bien, je le désignerai ce soir en vous disant que c'est la mort.

La mort est parfaitement concevable comme un élément médiateur. Avant que la théorie freudienne n'ait mis l'accent, avec l'existence du père, sur une fonction qui est à la fois fonction de la parole et fonction de l'amour, la métaphysique hégélienne n'a pas hésité à construire toute la phénoménologie des rapports humains autour de la médiation

mortelle, tiers essentiel du progrès par où l'homme s'humanise dans la relation à son semblable. Et on peut dire que la théorie du narcissisme telle que je vous l'ai exposée tout à l'heure, rend compte de certains faits qui restent énigmatiques chez Hegel. C'est qu'après tout, pour que la dialectique de la lutte à mort, de la lutte de pur prestige, puisse seulement prendre son départ, il faut bien que la mort ne soit pas réalisée, car le mouvement dialectique s'arrêterait faute de combattants, il faut bien qu'elle soit imaginée. Et c'est en effet de la mort, imaginée, imaginaire, qu'il s'agit dans la relation narcissique. C'est également la mort imaginaire et imaginée qui s'introduit dans la dialectique du drame œdipien, et c'est d'elle ⁽³⁰⁷⁾ qu'il s'agit dans la formation du névrosé – et peut-être, jusqu'à un certain point, dans quelque chose qui dépasse de beaucoup la formation du névrosé, à savoir l'attitude existentielle caractéristique de l'homme moderne.

Il ne faudrait pas beaucoup me pousser pour me faire dire que ce qui fait médiation dans l'expérience analytique réelle, c'est quelque chose qui est de l'ordre de la parole et du symbole et qui s'appelle dans un autre langage un acte de foi. Mais assurément, ce n'est ni ce que l'analyse exige, ni non plus ce qu'elle implique. Ce dont il s'agit est bien plutôt du registre de la dernière parole prononcée par ce Goethe dont ce n'est pas pour rien, croyez-le, que je l'ai amené ce soir à titre d'exemple.

De Goethe on peut dire qu'il a, par son inspiration, sa présence vécue, extraordinairement imprégné, animé, toute la pensée freudienne. Freud a avoué que c'est la lecture des poèmes de Goethe qui l'a lancé dans ses études médicales et a du même coup décidé de sa destinée, mais c'est là peu de chose auprès de l'influence de la pensée de Goethe sur son œuvre. C'est donc avec une phrase de Goethe, la dernière, que je dirai le ressort de l'expérience analytique, avec ces mots bien connus qu'il a prononcé avant de s'enfoncer, les yeux ouverts, dans le trou noir – *Mehr Licht* (*plus de lumière*).

Lettre de Jacques Lacan aux membres de l'Assemblée de la Société Psychanalytique de Paris, publié dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ?) 1976 n° 7 pages 52-53.

⁽⁵²⁾Mon cher collègue,

Le texte ci-joint ne représente pas les propositions d'un groupe. Je ne l'apporte pas non plus en mon seul nom.

En remerciant l'Assemblée qui m'a élu à la charge provisoire de l'Institut, j'ai dit quelle fonction j'entendais y remplir. Je la remplis.

Le texte que je vous présente peut hâter le vote des statuts. Encore faut-il souligner que j'y ai visé non le compromis, mais l'accord.

Il ne s'oppose en rien à mon sens aux principes du statut proposé par notre Président. Bien plus, à les rapprocher des idées qui ont guidé les rédacteurs du programme des cours, je crois en avoir reconnu le bien-fondé.

Puisque notre division semblait faire obstacle à cette reconnaissance, j'ai pensé qu'il ne manquait que d'intégrer à ce statut *la raison* de cette division. Car nous sommes de ceux qui croient que tout ce qui est, a une raison d'être.

Et si mon texte justement s'étend un peu sur la raison de son dispositif, vous constaterez qu'il sera facile d'y couper court, dès qu'il nous aura mis d'accord.

Si vous me permettez maintenant, en faveur des vœux de la nouvelle année et de la licence rituelle qui s'y relie dans toutes les traditions, d'user de la plaisanterie intime, je vous dirai que je présente ici à notre corps morcelé l'instrument d'un miroir où veuille le ciel qu'il anticipe son unité.

S'il en était ainsi, notre dissension prendrait, après coup, son sens : *nachträglich*, comme s'exprime notre maître pour mettre en ⁽⁵³⁾relief moins la déformation que l'histoire, que la genèse même du souvenir.

Nous comprendrons alors que c'est parce que notre fondation n'était pas vaine, que nous avons sacrifié à cette Discorde, qu'Héraclite met à l'origine de tout et à laquelle nous, analystes, donnons un autre nom.

Croyez-moi votre tout dévoué

Jacques Lacan

Il s'agit d'un projet d'amendement aux statuts proposés par le docteur Sacha Nacht pour l'Institut de Psychanalyse, présenté à la discussion de l'Assemblée de la Société en janvier 1953 par le docteur Jacques Lacan au titre de Directeur provisoire de l'Institut de Psychanalyse. Ce projet fut publié dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicaire ?), n° 7, 1976, pages 53 à 63.

⁽⁵³⁾Exposé des motifs – Psychanalyse et enseignement

Si l'on avait – idée qui semble aujourd'hui fantastique – à fonder une faculté analytique, on y enseignerait certes bien des matières que l'École de médecine enseigne aussi : à côté de la « psychologie des profondeurs », celle de l'inconscient, qui resterait toujours la pièce de résistance, il faudrait y apprendre dans une mesure aussi large que possible, la science de la vie sexuelle et y familiariser les élèves avec les tableaux cliniques de la psychiatrie. Par ailleurs l'enseignement analytique embrasserait aussi des branches fort étrangères au médecin et dont il n'entrevoit pas même l'ombre au cours de l'exercice de sa profession : l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires...

Sigmund Freud

Le besoin se faisait sentir de rendre à l'enseignement de la psychanalyse l'organe d'un Institut qui existait à Paris avant la guerre et avait fermé ses portes avec elle.

La Société Psychanalytique de Paris, seule autorité à pouvoir en France garantir les conditions d'un tel enseignement, l'avait assuré depuis lors par la collaboration de ses membres. Un règlement intérieur lui permettait de s'ajuster aux exigences premières de la formation du psychanalyste.

⁽⁵⁴⁾Mais le passage des psychothérapies à l'échelle des phénomènes sociaux, la nécessité d'y distinguer les principes d'une discipline toujours défigurée par sa diffusion vulgaire autant que les règles correctes d'une pratique souvent usurpée, venaient accroître ses responsabilités de fait, au-delà des moyens d'une association presque sans appuis extérieurs et sans classement reconnu.

Ces conditions nouvelles ne pouvaient plus se suffire du simple local où se dispensaient autrefois des conférences ouvertes à tous les étudiants seulement soucieux de s'y inscrire. Même le propos second qui avait autrefois pu s'y satisfaire, d'offrir un accès tout-venant à une cure de choix, avait à compter maintenant avec les obligations de la Sécurité Sociale.

Bref, si tout nécessitait un centre, c'est-à-dire une organisation matériellement différenciée qui offrît une réponse adéquate à ces besoins, les transactions légales, exigées par sa reconnaissance, imposaient qu'il fût désormais autonome juridiquement.

Bien plus, le retard de son lancement, avec les urgences qu'il apportait, appelait une direction à laquelle fût laissée une initiative très large dans ses négociations avec les pouvoirs publics et les organismes professionnels.

Les dangers d'un tel organisme étaient doubles : politique personnelle de la direction, et formalisation des études.

On verra dans les présents statuts comment la Société a voulu y parer : en préservant l'autonomie de la Commission de l'enseignement et en l'articulant à la Direction de l'Institut sous un mode concerté. Ceci aux fins d'affirmer son contrôle entier sur l'ordre de transmission de l'expérience, de l'analyste qualifié au candidat psychanalyste, qui fait la vertu du *gradus* psychanalytique, – et de maintenir le principe d'études aussi libéralement conçues que doivent l'être celles qui conduisent à une science qui mérite entre toutes d'être qualifiée d'humaniste.

Certes, la formation du psychanalyste ne saurait même être conçue sans une participation authentique aux recherches qui fondent les catégories de l'expérience analytique, à savoir :

1) le commentaire des textes originaux parmi lesquels les textes de Freud s'avèrent d'une fécondité jamais égalée en ce domaine et qui est loin de s'épuiser avec le temps. C'est la voie la plus sûre et la plus rationnelle pour un accès méthodique aux concepts fondamentaux de l'expérience, étant entendu que le mouvement de ces concepts ne saurait

qu'être méconnu sans une référence toujours entretenue à la forme actuelle des problèmes dans une anthropologie ⁽⁵⁵⁾ à laquelle ils ont contribué essentiellement.

2) le cours de technique contrôlée où l'étudiant peut reconnaître la fonction créatrice de la praxis et la valeur de l'analyse comme science du particulier, mettant à l'épreuve, dans la durée d'une expérience, la relation des règles à leurs effets dans le cas.

3) la critique clinique et phénoménologique qui remet en question, sur un plan d'enquête dirigé à la lumière des données analytiques, tant les normes de la psychopathologie classique que la valeur effective de l'intervention technique elle-même.

4) la psychanalyse des enfants enfin s'est révélée, dans les registres de la conduite de l'expérience et de sa valeur clinique, sujette à des incertitudes, toujours plus riches en problèmes à mesure qu'on y apporte un intérêt plus ordonné. Sans doute est-ce là la frontière où s'offre à l'analyse le plus d'inconnu à conquérir, où son idéal de compréhension peut trouver ses effets les plus humanisants. Tout le développement de l'enfant peut en être éclairé ; toute une clinique y est à définir, avec les cadres d'une sociologie ; mais surtout nulle part la relation de l'homme à lui-même n'a été moins élucidée, ni sa reconnaissance n'a eu à répondre à un défi plus essentiel que celui qui résonne dans la pensée classique avec le mot de Pascal, « qu'un enfant n'est pas un homme ».

Telles sont les raisons de l'ordonnance des quatre séminaires dont on peut estimer qu'à en suivre trois, l'étudiant aura acquis une discipline qui lui permette ultérieurement d'ordonner sa réflexion et de compléter sa culture.

Car si Freud nous avertit qu'une analyse didactique digne de ce nom doit présenter ce caractère de ne pas prendre fin avec sa dernière séance, mais de se prolonger dans une transformation continuée du moi, l'enseignement théorique ne saurait non plus se limiter à un cycle de connaissances qu'on boucle une fois pour toutes.

Ce n'est pas que l'Institut ne se croie tenu de présenter aux besoins d'étudiants de provenance très diverse tous les chapitres d'un enseignement élémentaire sous une forme groupée. Mais le recours en doit être laissé à la discrétion de sujets qui n'ont pas été choisis sans la preuve d'une certaine formation personnelle. Bref, l'Institut se distinguera à ne pas participer à des exigences formelles d'assiduité et d'examens, qui, pour s'exercer peut-être avec un peu trop d'insistance de nos jours dans les études supérieures, montrent assez qu'elles en dégradent le style sans en relever le niveau.

Est-ce à dire que pour autant l'Institut remplira sa tâche à la mesure d'une profession que Freud paradoxalement déclarait être ⁽⁵⁶⁾ une des trois fonctions humaines impossibles à remplir ?

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la place de la psychanalyse dans le système des sciences. On provoque autant de résistances à souligner ce qu'elle n'est pas qu'à formuler ce qu'elle est. Mais le mode d'enseignement ici prôné pour cette discipline, pour restaurer dans l'exercice de la maîtrise la primauté de la parole et reconnaître dans ses effets sur l'auditeur l'institution, même à la muette, d'un dialogue, — montre avec l'expérience de l'analyse didactique une symétrie trop frappante pour ne pas toucher au cœur du problème. Si l'on peut dire en effet que l'un et l'autre de ces échanges transforment leurs sujets par leur seule médiation, c'est que le fait humain du don reste latent dans tout usage de la parole, et ce ressort jamais saisi situe l'analyse au centre de toutes les sciences de l'homme.

C'est pourquoi la psychanalyse n'est réductible ni à la neurobiologie, ni à la médecine, ni à la pédagogie, ni à la psychologie, ni à la sociologie, ni à la science des institutions, ni à l'ethnologie, ni à la mythologie, ni à la science des communications, non plus qu'à la linguistique : et ses formes dissidentes se désignent d'elles-mêmes en ce qu'elles la font tout cela qu'elle n'est pas.

À toutes pourtant elle a donné une inflexion décisive, et c'est de toutes qu'elle doit tirer son information.

C'est pourquoi l'Institut, loin d'enfermer la psychanalyse dans un isolement doctrinal, se considérera comme l'hôte désigné de toute confrontation avec les disciplines affines.

Pour la formation des sujets, c'est à l'esprit qui se fera jour chez chacun dans le travail de table ronde ou d'équipe, stimulant l'élaboration culturelle, la réflexion méthodique autant que l'émulation technique, que nous nous fierons pour le rendre propre à une fonction qui sans doute l'élève à sa dignité éminente, mais aussi lui donne la charge d'une responsabilité infinie.

Constituer la tradition d'un tel esprit est une entreprise de longue haleine et un pari à longue portée.

L'Institut sera reconnu avant tout à la valeur de ses élèves, et ceux-ci ne seront pas jugés seulement à leur succès de thérapeutes, mais à leur part dans l'œuvre humaine.

⁽⁵⁷⁾ *But et composition de l'association*
Organisation

Article 1

Une association se déclare qui a pour but d'enseigner la psychanalyse et d'en propager la pratique.

Elle entend par là la discipline issue des recherches de Freud et la technique mise sous son chef à l'épreuve d'une expérience universelle.

Elle doit sa fondation et ses statuts à la Société psychanalytique de Paris, société scientifique dont les membres se groupent en cette association nouvelle, pour y remplir les deux offices de développer cette discipline et de garantir cette technique.

Cette association se dénomme l'Institut de psychanalyse. Son siège social est à Paris ; sa durée est illimitée.

Article 2

Les organes de l'Institut se classent immédiatement selon que chacun de ses deux offices y apparaît dominant.

L'office I ou d'enseignement supérieur et de recherches comprend les séminaires permanents et les séminaires extraordinaires.

Les séminaires permanents, au nombre de 4, ont leurs titres essentiels énumérés dans l'exposé des motifs.

Un maître de séminaire est nommé pour chacun d'eux pour la durée statutaire de l'exercice de la Direction de l'Institut. Il en est le titulaire, mais non pas forcément seul, plusieurs maîtres pouvant être appelés à professer parallèlement au même séminaire.

Les maîtres de séminaire permanent ne peuvent être choisis que parmi les membres actifs de l'Association.

Les séminaires extraordinaires sont créés selon l'actualité des relations qui s'avèrent être à promouvoir entre la psychanalyse et toute autre discipline, sans qu'elles puissent s'exprimer utilement ailleurs.

La rubrique ni le nombre de ces séminaires ne sont soumis à aucune limitation de principe.

Leurs titulaires sont nommés pour une durée propre à chaque cas et ne sont choisis que pour la maîtrise particulière qui leur est reconnue à cette occasion. Ils n'ont même pas à justifier en principe d'une formation psychanalytique authentique ni complète.

L'office II, ou office conjoint de stage et de cure, unit deux organes différents en ce qu'ils ont de commun de constituer deux standards qui ne se présentent actuellement nulle part ailleurs.

Le premier standard est celui d'un enseignement-type qui comprend la clinique des névroses, les techniques de choix pour leur cure, leurs indications et contre-indications et les notions élémentaires qui font comprendre leur mode d'action, reconnaître leur application correcte, et avertissent des dangers de leur ⁽⁵⁸⁾usage inconsidéré, voire de leur maniement à contre-sens. Sa fonction est de grouper les connaissances qui peuvent manquer à des candidats de toute origine aux bases de la technique médicale.

Le second standard est un dispensaire-modèle, tel qu'on peut souhaiter de le voir annexé à tout hôpital, classé comme centre complet qu'il soit urbain ou régional.

Les charges de l'école de stage et du dispensaire-modèle sont déferées à des médecins, membres actifs de l'Institut, avec le titre de lecteur et de consultant de l'Institut de psychanalyse.

Ceux-ci choisissent eux-mêmes leurs assistants parmi des psychanalystes agréés selon les qualifications médicales requises par les lois existantes pour l'enseignement et l'exercice de la médecine, et parmi les non-médecins selon les qualifications auxiliaires qui pourront être introduites par la jurisprudence et qui seront admises par les pouvoirs autorisés à fonctionner sous la garantie de l'Institut.

Article 3

L'Institut de psychanalyse admet comme étudiants :

1) les candidats psychanalystes qui, ayant reçu l'agrément de la Commission de l'enseignement et l'autorisation du psychanalyste qui conduit leur analyse didactique, sont par là promus au rang de stagiaires dans leur gradus analytique.

2) tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, sont admis par le Comité de direction à participer à ses travaux.

Aucune assiduité n'est obligatoire en principe pour aucun étudiant de l'Institut.

Le candidat psychanalyste stagiaire doit pouvoir témoigner de sa participation active à trois des séminaires permanents : il est laissé à chacun des maîtres de séminaire d'apprécier si cette participation a été suffisante.

C'est parmi ces maîtres que le sujet choisit le tuteur qui sera le répondant de l'achèvement de sa formation théorique.

Ce tuteur le conseille dans le choix des compléments à apporter à ses connaissances, guide et surveille sa formation, dirige son travail de candidature et décide du moment où il le présente à l'agrément de l'Institut.

Deux titres sont conférés par l'Institut, étant admis qu'ils ne sont actuellement l'objet d'aucune reconnaissance officielle, et sans préjudice des validations qu'ils peuvent ultérieurement recevoir :

– le titre d'*agréé de l'Institut* qui habilite le candidat à la pratique de la psychanalyse, sous réserve des dispositions légales existantes pour l'exercice de la médecine, et sans que le titulaire puisse s'en prévaloir à l'encontre des lois en vigueur ;

– le titre d'*assistant de l'Institut* que l'Institut confère sur proposition d'un maître de séminaire pour collaboration éminente aux travaux de l'Institut. Ce titre ne qualifie pour la pratique de la psychanalyse qu'au degré surrogatoire, ce pour les sujets agréés de l'Institut.

Article 4

⁽⁵⁹⁾Les membres de l'Institut de psychanalyse se répartissent en trois classes :

- les membres d'honneur qui font partie du Comité de patronage et qui ont contribué par leurs libéralités à la fondation de l'Institut ;
- les membres actifs, ayant seuls voix délibérative et qualité électorale, qui sont et seront de droit et exclusivement les membres titulaires de la Société de psychanalyse ;
- les membres adhérents, agrégés ou non à la Société de psychanalyse, qui sont ou ont été titulaires d'un séminaire extraordinaire, ou sont assistants, lecteurs ou consultants de l'Institut. Ils doivent avoir deux parrains parmi les membres actifs.

Article 5

La qualité de membre de l'Institut de psychanalyse se perd :

- par démission,
- par radiation prononcée par l'Assemblée délibérative sur proposition du Conseil d'administration, soit pour un motif grave intéressant les fonctions qu'exerce le sujet dans l'Institut, ou l'honneur des collègues qui lui sont associés dans ces fonctions, soit pour refus de payer la cotisation. Le membre intéressé sera toujours appelé à s'expliquer devant l'Assemblée.

Les membres démissionnaires ou radiés ne peuvent exercer aucune réclamation sur les sommes qu'ils auraient versées, celles-ci restant définitivement acquises à l'Association.

Administration et fonctionnement

Article 6

Sans préjudice de la double orientation ici inscrite dans son organisme, un institut d'enseignement saura séparer les fonctions politique et doctrinale, et d'autant plus nettement que leurs pouvoirs seront plus largement délégués.

C'est le cas pour l'Institut de psychanalyse où les pouvoirs sont représentés par le Comité de Direction et par la Commission de l'enseignement.

L'unité de l'autorité y est pourtant assurée dans sa réalité et dans sa forme :

- 1) pour les actes de l'administration, par une articulation de ces pouvoirs réglée sur l'alternance de leurs fonctions ;
- 2) pour les décisions de gouvernement, par leur réunion en Conseil, et par le privilège réservé au directeur de la moindre formalité pour recourir à celui-ci.

Le Conseil d'Administration se compose donc :

- 1) du Comité de direction qui y est représenté par le Directeur et ses deux secrétaires scientifiques ayant seuls voix délibérative ;
 - 2) de la Commission de l'enseignement représentée par son Président et ses 6 membres.
- Le Directeur préside de droit le Conseil.

Article 7

⁽⁶⁰⁾Le Conseil d'administration décide de toutes les initiatives engageant l'avenir de l'Institut et délègue à la direction tous les pouvoirs nécessaires pour en négocier ou pour en remplir le propos.

Outre sa réunion annuelle précédant l'Assemblée délibérative, le Conseil d'administration est convoqué selon les besoins par le Directeur soit de sa propre initiative et avec un préavis de 15 jours, soit sur la demande de trois de ses membres et dans un terme d'un mois.

Cette convocation annonce l'ordre du jour apporté selon le cas par le Directeur ou par les demandeurs.

La présence de sept des membres du Conseil est nécessaire pour la validité de ses délibérations.

L'ordre du jour de la séance comporte par ordre de préemption les propositions du Directeur, celles du Président de la Commission de l'enseignement, celles de tout autre membre présent ou absent.

Les décisions sont prises à la majorité des voix des membres votants, les membres absents pouvant voter par correspondance, sans néanmoins que leur absence puisse être un motif à renvoyer la délibération ni la mise aux voix.

Le Président à défaut du Directeur est le Président de Commission de l'enseignement, puis n'importe quel autre membre tiré au sort.

La voix du Président des séances prévaut dans le partage des voix.

Il est tenu procès-verbal des séances. Les procès-verbaux sont signés par le Président de séance et le secrétaire administratif présent. Ils sont transmis sur un registre coté et paraphé par le Préfet de Police ou son délégué.

Article 8

Le Comité de direction comprend

- le Directeur de l'Institut de psychanalyse choisi parmi les membres actifs de l'Association et élu par l'Assemblée délibérative pour une durée de

5 ans, non rééligible

3 ans, rééligible.

- deux secrétaires scientifiques désignés par lui au moment de sa candidature et soumis au vote de l'Assemblée. Ils ne peuvent appartenir en même temps à la Commission de l'enseignement.

- un secrétaire administratif choisi par lui après son élection et qui n'a pas voix délibérative au Conseil.

Ce Comité forme le bureau du Conseil d'administration, le Directeur distribuant entre ses secrétaires scientifiques les fonctions de secrétaire et de trésorier du Conseil.

Le Directeur est élu à la séance annuelle régulière de l'Assemblée délibérative : l'élection est proclamée à la majorité absolue des voix au premier tour, simple au deuxième tour.

Le Directeur nomme et peut révoquer tous ceux qui à un titre quelconque ont une fonction dans l'office II de l'Institut.

⁽⁶¹⁾Son approbation est nécessaire à la nomination des titulaires des séminaires dont l'élection et le maintien dépendent de la Commission de l'enseignement.

Il crée les postes des séminaires extraordinaires sur proposition de la Commission de l'enseignement.

Il fixe les traitements des fonctions rétribuées.

Le Comité de direction règle le fonctionnement administratif des deux enseignements de l'Institut et du Dispensaire.

La plus large autonomie lui est concédée, dans les limites des buts fixés par le Conseil d'administration, quant aux initiatives et aux engagements qu'il aura à prendre avec les pouvoirs publics et les corps constitués pour en faire reconnaître l'Institut, comme avec les divers organismes qui peuvent avoir à connaître de ses activités.

Article 9

La Commission de l'enseignement est élue traditionnellement par l'Assemblée générale de la Société psychanalytique de Paris et immédiatement confirmée dans ses fonctions auprès de l'Institut, les mêmes et identiques personnes ayant voix délibérative dans l'une et l'autre Assemblée.

Pour le cas où, un ou plusieurs membres ayant perdu leur appartenance à l'une d'entre elles, un doute pourrait être élevé sur la validation du vote de la Société, celle-ci serait confirmée par un simple attendu formel à la suivante Assemblée délibérative de l'Institut.

La Commission de l'enseignement continue d'exercer à l'intérieur de l'Institut les fonctions réglementaires qui lui sont imparties dans la formation des candidats psychanalytiques, et sous la forme établie par le document dit « Règlement et doctrine de la Commission de l'enseignement », publié, après adoption par l'Assemblée générale de la Société, dans le numéro de juillet-septembre 1949 de son organe officiel.

Elle y adjoint les fonctions qui lui sont déléguées par le présent statut, c'est-à-dire :

- le choix et la nomination des titulaires des séminaires permanents, la limitation de leur nombre étant laissée à la discrétion de sa doctrine,
- la proposition de la création des séminaires extraordinaires,
- le choix et la nomination des titulaires de ces séminaires,
- l'approbation des programmes du stage et du mode d'attribution des cures du dispensaire,
- l'approbation de la nomination des lecteurs et consultants.

Elle tient deux ordres de séances :

1) Les séances dites statutaires dont une au moins se tient à date régulière dans les huit jours qui suivent la réunion annuelle de l'Assemblée délibérative, les autres étant fixées à la disposition du Président de la Commission de l'enseignement qui en donne avis 15 jours à l'avance.

2) Les séances réglementaires qui gardent leur fréquence et leur date mensuelle.

⁽⁶²⁾Le Directeur de l'Institut est convié aux unes et aux autres comme représentant du Comité de direction. Il y a droit de vote.

Dans les premières, la séance s'ouvre sur l'ordre du jour de la Commission qui propose et ordonne, le Directeur de l'Institut disposant, sauf recours au Conseil d'administration. La Présidence de la séance est confiée au Directeur de l'Institut, et sa voix prévaut en cas de partage.

Dans les secondes, la séance s'ouvre sur l'ordre du jour du Directeur qui propose et ordonne, la Commission disposant conformément à sa fonction des décisions appelées par le *cursus* des candidats. C'est pourquoi elle est présidée par son Président traditionnel, c'est-à-dire par le Président de la Société de psychanalyse, dont la voix prévaut en cas de partage.

Article 10

Les règles inscrites dans le document « Règlement et doctrine de la Commission de l'enseignement » gardent leur plein effet, ces règles devant être revues et complétées par les soins de la Commission en tenant compte des conditions nouvelles de son fonctionnement et cette révision soumise à l'approbation de l'Assemblée générale de la Société psychanalytique.

C'est dire que la Commission sera élue selon le même mode : renouvellement par tiers tous les deux ans à l'Assemblée générale de la Société psychanalytique en janvier ; choix par elle-même des membres sortants, rééligibles ; promotion par elle de candidats à l'élection, sans préjudice du choix de l'Assemblée.

Pour ses fonctions, le document plus haut cité, bien loin d'être caduc, prévoit, notamment à l'art. 2 par. 3, et à l'art. 5 par. 2 a) et b), l'exercice de sa vigilance et de son conseil dans la doctrine de l'enseignement et dans la direction des candidats.

C'est pourquoi elle aura l'initiative dans la proposition des patronages les plus propres à manifester le principe de communication avec les autres disciplines, dont les cadres mêmes inscrits au présent statut, témoignent assez qu'il n'est pas de pure forme.

Elle aura à approuver d'autre part les collaborations plus précises que, par la voie d'une cooptation approuvée du Conseil, le Comité de direction pourra solliciter, tant aux fins de valoriser les travaux de l'Institut que d'obtenir la validation de ses titres.

De même, la fonction de tuteur du candidat pour la phase théorique de sa formation apparaît déjà réservée aux par. 5 et 6 de l'art. 3. Sa réalisation n'emporte qu'un appoint de procédure : c'est le tuteur de séminaire qui, par le truchement du Directeur, présente à la Commission de l'Enseignement les candidats qu'il juge avoir satisfait à sa formation théorique, comme postulant l'agrément final de l'Institut, avec le travail de candidature exigé pour son agrégation à la Société de psychanalyse.

⁽⁶³⁾ Passés les dix premiers articles, le statut proposé par le Docteur Nacht ne demanderait, si les amendements précédents étaient pris en considération, que des modifications infimes, parmi lesquelles nous noterons :

- à l'art. 11, une précision à apporter sur la qualité des membres du Comité de patronage qui exerceraient la fonction de membres cooptés au Conseil d'Administration.

- à l'art. 13, si les membres actifs de l'Association ne peuvent en effet recevoir aucune rémunération du fait de leur fonction, il n'en est pas de même des membres adhérents, soit qu'ils professent en un séminaire extraordinaire, car il faut ici assurer la qualité du recrutement, soit qu'il s'agisse de jeunes dont les actes au dispensaire doivent être, contrairement aux usages courants, honorés.

- à l'art. 14, les fonctions mêmes, réservées par cet article, à l'Assemblée délibérative, semblent indiquer qu'elle se réunisse à la fin de l'année scolaire puisqu'il s'agit d'un Institut d'enseignement.

Comme il est nécessaire d'autre part de faire suivre cette Assemblée par une séance dite statutaire de la Commission de l'enseignement où sera prévu le programme de l'année suivante, tant pour la création éventuelle de séminaires extraordinaires que pour l'ordonnance du stage, la fixation au mois de mai de cette réunion semble indiquée pour laisser un délai suffisant à la réalisation de ce programme (ceci sans préjudice des opportunités propres à l'élection du Comité actuellement en instance).

- à l'art. 18, le fonctionnement de la Commission de l'enseignement doit être exclu de cet article, conformément aux modifications ici proposées au statut.

Courte intervention de Lacan après l'exposé de Jenny Aubry « Les formes graves de la carence de soins maternels » paru dans l'Evolution Psychiatrique 1955 fascicule I page 31.

Discussion :

[...]

D^R J. LACAN. – L'étude du langage des enfants examinés est de nature précisément à élucider la structure de leurs relations sous son aspect le plus profond et décisif. À cet égard, les observations de Madame Aubry sont très significatives.

[...]

Publié sur Œdipe.org par Serge Hajblum avec cette présentation : « Je mets à disposition de tout un chacun quatre lettres écrites par Jacques Lacan à son frère Marc François, moine bénédictin tout d'abord à l'Abbaye de Hautecombe en Haute-Savoie, puis à celle de Ganagobie sur un plateau au bord de la Durance.[...] Les moines de Ganagobie m'ont très généreusement donné accès à l'ensemble des papiers de Marc François Lacan, conservés dans la bibliothèque. Ils ont accepté de me photocopier ces lettres que j'ai découvertes sur le tas : je n'avais pas encore lu de suffisamment près l'ouvrage de Roudinesco sur Jacques Lacan et pensais que ce n'était qu'un savoir marginal, inutile. En les lisant au bureau que les moines m'avaient dégagé, j'ai changé d'avis. Je leur ai dit que j'allais les diffuser parce qu'elles importaient. Ils m'ont donné leur accord. La communauté monastique de Ganagobie, venant de l'Abbaye de Hautecombe principalement, très réduite en nombre, était d'hommes âgés. Ils se souciaient de leur vie monastique, de leurs prières : aussi de maintenir et restaurer l'Abbaye de Ganagobie, de faire fonctionner un petit commerce d'échange avec les touristes qui se faisaient de plus en plus nombreux. Mais surtout, ils se souciaient de vivre dans la règle monastique du silence et de la prière. C'est alors que le moine bibliothécaire, sans que personne ne lui en fasse remarque, a eu un geste remarquable. J'avais les photocopies et je partais. Il pleuvait en ce moment de Pâques, et la voiture était à l'autre extrémité de l'Abbaye : j'allais être trempé. Alors le frère m'a fait traverser toute l'abbaye par l'intérieur, par le cloître aussi : toutes choses interdites dans la règle monastique. Il a tenu à me conduire jusqu'à ces mosaïques de la chapelle (je les connaissais) et à me les commenter. Puis nous nous sommes dits au-revoir, non sans qu'ils me parlent de leurs activités de chrétiens dans le monde et de l'accueil qu'ils m'ont réservé à moi, juif. Je remercie un ami très proche et son fils d'avoir négocié, pendant un temps assez long, la possibilité que la bibliothèque me soit ouverte. Vous savez que les bibliothèques des monastères bénédictins sont fermées. Cet ami et son fils étaient avec moi dans la bibliothèque et m'ont accompagné pendant toute ma visite et recherche. Je les en remercie maintenant encore. Je remercie encore et encore les moines de Ganagobie de leur générosité. »

⁽¹⁾DR JACQUES LACAN Ce mardi à Pâques 1953

ANCIEN CHEF DE CLINIQUE A LA FACULTE

5, RUE DE LILLE VII^e

LITRE 30-01 SUR RENDEZ-VOUS

5 rue de Lille

Mon cher Marc

Il y a longtemps que nous ne sommes revus. Bien des choses se sont passées depuis. Non pas comme celles dont il s'agit en général quand on s'exprime ainsi : choses qui se sont défaites – mais au contraire mouvement dans le sens de l'accomplissement, de la certitude, de la construction et d'une responsabilité toujours plus grande.

Tout ceci non sans de grandes luttes bien entendu.

Je sais maintenant où je suis dans un certain moment qui est celui de mon siècle concernant l'homme. C'est-à-dire dans un moment ~~qui va déterminer~~ d'où dépend la façon dont les hommes se traiteront eux-mêmes pour un certain temps, au moins dans le domaine laïc, (peut-être au-delà).

Ce « traitement », ce rapport de l'homme à l'homme, est celui qui se manifeste pour l'instant sous diverses rubriques, qu'un seul mot peut provisoirement représenter : psychologie.

⁽²⁾J'en vois le sens, c'est-à-dire que j'en vois les dangers. La psychanalyse occupe là une position suréminente d'où chacun de ses tenants ne songe qu'à déchoir – pour concourir à quelque grand et général abaissement.

Je suis presque le seul à enseigner une doctrine qui permettrait au moins de conserver à l'ensemble du mouvement son enracinement dans la grande tradition – celle pour laquelle l'homme ne saurait jamais être réduit à un objet.

C'est peu te dire. Aujourd'hui sache seulement que tu ne saurais donner trop de portée à ces quelques lignes – ni trop estimer le point où sont engagées ma vie et mon action.

J'en viens à ce qui fait l'intention de ma lettre. Un conseil, une demande. Il s'agit maintenant de moi.

Je suis arrivé à bien peser, à pouvoir conclure sur ce drame qu'a été mon premier mariage, et sur ma situation actuelle avec celle qui est authentiquement ma femme, sans que j'aie voulu me marier avec elle – c'est-à-dire donner une parole que je pouvais croire ne plus jamais m'appartenir.

⁽³⁾Il est sûr que la conception sacrée que j'ai de l'engagement du mariage a motivé cette abstention.

Je sais maintenant que je puis le faire parce que mon « premier mariage » n'en était pas vraiment un.

Point que seul peut sonder ce lieu de toute science que nous appelons Dieu.

Y a-t-il sur terre quelque autorité qui puisse oser se charger, dans ma situation, de père de trois enfants par exemple, d'entendre mon procès : je veux dire d'accepter d'être juge de ce que je peux articuler, pour que ce qui « n'était » qu'apparence soit délié par un pouvoir qui aussi s'est arrogé – non sans fondement – de représenter ce qui traduit en ordre le secret des cœurs ?

Penses-tu qu'il y ait quelqu'un qui puisse, dans l'Église, envisager comme possible – si mon témoignage peut être reçu – l'annulation de mon premier mariage ?

Ceci m'importe. Car ma position vis-à-vis de la Religion est d'une importance considérable dans ce moment dont j'ai commencé à te parler. Il y a des religieux parmi mes élèves, et ⁽⁴⁾j'aurai à entrer sans aucun doute en relation avec l'Église, dans les années qui vont suivre sur des problèmes à propos de quoi les plus hautes autorités voudront voir clair pour prendre parti. Qu'il me suffise de te dire que c'est à Rome qu'en septembre je ferai le rapport de notre Congrès de cette année – et ~~donc~~ que ce n'est pas par hasard s'il a pour sujet : le rôle du langage (entends : Logos) dans la psychanalyse.

La médiation obtenue pour ce problème personnel qui va loin, tu n'en doutes pas, peut être d'une grande portée pour un développement qui dépasse de beaucoup ma personne.

J'ajouterai que Judith, qui est toujours plus la personne que tu as su reconnaître, fait sa première communion le 21 mai. Ceci pour te rappeler que même le problème privé n'est pas ici – limité à moi.

Je t'annonce aussi que je suis depuis janvier président de la Société ~~psychanalytique~~ de psychanalyse française. Après une lutte épique dont le récit nécessiterait que je t'en apprenne beaucoup.

Crois-moi ton frère – profondément lié à toi.

J. Lacan.

DOCTEUR JACQUES LACAN
ANCIEN CHEF DE CLINIQUE À LA FACULTÉ
5, RUE DE LILLE VIII^e
LITTRÉ 30-01 SUR RENDEZ-VOUS

Ce mercredi à Payer. 53.

Mon cher Marc.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus.
Bien des choses se sont passées depuis - bien plus comme celles
dont il s'agit en général, mais ce s'exprime ainsi : choses
qui se sont déroulées - mais au contraire mouvement dans la
sens de l'accomplissement, de la certitude, de la construction
et d'une responsabilité toujours plus grande.

Tout cela nous sauve de grandes luttes bien entendues.

J'ai maintenant en le moi dans un certain
moment qui est celui de mon siècle concernant l'homme.
C'est à dire dans un moment ^{qui est dépassé} ~~qui est dépassé~~ la
façon dont l'homme se traite sur nous
jusqu'à un certain temps, au moins dans le domaine laïc,
(peut-être au delà)
Ce traitement, ce rapport de l'homme à l'homme
est celui qui se manifeste pour l'instant sous deux
aspects, qui en leur sein sont profondément
représentés : psychologie

J'en mis le sens, c'est dire que j'en mis le danger
La psychanalyse occupe là une position dangereuse
et on chacun de ses tenants ne songe qu'à déléguer -
pour concourir à quelque grand et général abaissement.

Je mis presque tout à enseigner une doctrine qui
permettait au moins de concevoir à l'ensemble de
mouvement son enracinement dans la grande tradition
- celle pour laquelle l'homme ne saurait jamais être
réduit à un objet.

C'est peut-être dire. Profondément. Sachez
seulement que tu ne saurais donner trop de portée
à ces quelques lignes - qui trop estimer le point
où tout s'engage, me ne et une action.

J'en mis à ce que j'ai fait l'intention d'une
lettre. Un conseil, une demande. Il s'agit
maintenant de lui.

Je suis arrivé à bien penser, à presque
conclure sur ce drame qu'a été mon premier
mariage, et sur une situation actuelle où elle
qui est authentiquement une femme, sans
pour l'air vouloir me marier avec elle - cela me
donner une parole que je pourrais croire me
plus jamais m'appartenir.

2

Il est sur que la conception la plus pure de
l'engagement en mariage a toujours été abstrait.

Je suis mécontent que le peu de faiblesse - parce que
mon premier mariage n'en était pas vraiment un.

Pour que tout perde son sens de l'acte de l'acte
serait par nos appels. Mais.

Il y a-t-il un être quelque chose qui puisse
oser le charge, d'un ma. intérieur, de père de trois
enfants - par exemple, d'entendre mon père :
Je veux dire d'accepter et être juge de ce que le
plus ardent, prompt qui n'est qu'apparence
noté d'être par un homme qui agit. Ici ardeur -
mon son proprement - de représenter ce qui traduit
en acte de tout des choses ?

Pour-tu que il y ait quelque-uns qui peussent
dans l'égale mesure comme possible - à mon
honneur peut être voir - l'annulation de
mon premier mariage ?

Pour l'important - Car une position motrice
de la Religion est et une importance considérable
dans ce moment donc / on commence à trop
Il y a de religion parmi mes idées.

/ ainsi à entrer sans aucun doute en relation avec
 le ~~problème~~ des années qui ont même des problèmes
~~à l'égard de~~ ^{à l'égard de} la plus haute activité intellectuelle
 Clarté pour prendre garde - que c'est une surprise de la voir
 pour c'est à Rome qu'en septembre je ferai le rapport
 de notre Congrès de cette année - et ~~donc~~ ^{sur} c'est
 pas pas hasard s'il a pour sujet - la rôle des
 langages (cités - logos) dans la psychanalyse.

La médaille obtenue pour ce problème personnel
 par la voie, tu la vois, pas -; peut être d'une
 grande portée pour un développement qui dépasse
 de beaucoup les personnes.

J'apporte par Jewish, qui est toujours plus
 la personne que tu as su reconnaître, fait la
 première communication de la voie. Ceci
 pour te rappeler que même le problème lui-même
 n'est pas la limite à nous.

Je t'annonce aussi que je suis depuis
 / dans plusieurs années ~~psychanalyse~~ ^{de psychanalyse}
 français. Après une courte époque de la
 récit méconnue par le t'en apprends beaucoup.

Comme ton frère - personnellement
 à toi.

J. Lacan

ABBEY'S O'HAUTSCOMME
SANTREBOURG CUSTELLE
72010 CHIMORISUX
TEL. 03 83 83 11 11

+

Lettre écrite par Jacques Lacan à son frère Marc
le mardi de Pâques 1953 (dans le 7 avril)
3 rue de Lille

Mon cher Marc,

Il y a longtemps que nous ne sommes revus. Bien des choses se sont passées depuis. Non pas comme celles dont il s'agit en général quand on s'exprime ainsi: choses qui se sont défaits - Mais au contraire mouvement dans le sens de l'accomplissement, de la certitude, de la construction et d'une responsabilité toujours plus grande. Tout ceci non sans de grandes luttes bien entendues.

Je sais maintenant où je suis dans un certain moment qui est celui de mon siècle concernant l'homme. C'est-à-dire dans un moment qui se détermine à l'endroit où dépend la façon dont les hommes se traiteront eux-mêmes pour un certain temps, au moins dans le domaine laïc, (peut-être au delà).

Ce "traitement", ce rapport de l'homme à l'homme, est celui qui se manifeste pour l'instant sous diverses rubriques, qu'un seul mot peut provisoirement représenter: psychologie.

J'en vois le sens, c'est-à-dire j'en vois les dangers. La psychanalyse occupe là une position suréminente d'où chacun de ses tenants ne songe qu'à décrocher - pour se courir à quelque grand et général abaissement.

Je suis presque seul à enseigner une doctrine qui permettrait au moins de conserver à l'ensemble du mouvement son enracinement dans la grande tradition - celle pour laquelle l'homme ne saurait jamais être réduit à un objet.

C'est peu te dire. Aujourd'hui sache seulement que tu ne saurais donner trop de portée à ces quelques lignes, ni trop estimer le point où sont engagées ma vie et mon action.

J'en viens à ce qui fait l'intention de ma lettre. Un conseil, une demande. Il s'agit maintenant de moi.

Je suis arrivé à bien poser, à pouvoir conclure sur ce drame qu'a été mon premier mariage, et sur ma situation actuelle avec celle qui est authentiquement ma femme.

sans que j'aie voulu me marier avec elle - c'est-à-dire donner une parole que je pouvais croire ne plus jamais m'appartenir.

Il est sûr que la conception sacrée que j'ai de l'engagement du mariage a motivé cette abstention. Je sais maintenant que je puis le faire parce que mon "premier mariage" n'en était pas vraiment un.

Point que seul peut sonder ce lieu de toute science que nous appelons Dieu.

Y a-t-il sur terre quelque autorité qui puisse oser se charger, dans ma situation, de père de trois enfants par exemple, d'entendre mon procès: je veux dire d'accepter d'être juge de ce que je peux articuler, pour que ce qui n'était qu'apparence soit délié par un pouvoir qui déjà s'est arrogé - non sans fondement - de représenter ce qui traduit en ordre la secret des coeurs?

Penses-tu qu'il y ait quelqu'un qui puisse, dans l'Eglise, envisager comme possible - si mon témoignage peut être reçu - l'annulation de mon premier mariage?

Ceci m'importe. Car ma position vis-à-vis de la Religion est d'une importance considérable dans ce moment dont j'ai commencé à te parler. Il y a des religieux parmi mes élèves, et j'aurai à entrer sans aucun doute en relation avec l'Eglise, dans les années qui vont suivre; sur des problèmes où propos de quoi les plus hautes autorités voudront voir clair pour prendre parti. Qu'il me suffise de te dire que c'est à Rome qu'en septembre je ferai le rapport de notre Congrès de cette année - et que ce n'est pas par hasard s'il a pour sujet: le rôle du langage (j'entends: & Logos) dans la psychanalyse.

La médiation obtenue pour ce problème personnel qui va loin, tu n'en doutes pas, peut être d'une grande portée pour un développement qui dépasse de beaucoup ma personne.

J'ajouterais que Judith, qui est toujours plus la personne que tu as eu reconnaître, fait sa première communion le 21 mai. Ceci pour te rappeler que même le problème privé n'est pas ici limité à moi.

Je t'annonce aussi que je suis depuis janvier président de la Société de psychanalyse française. Après une lutte épique dont le récit nécessiterait que je t'en apprenne beaucoup.

Crois-moi ton frère - profondément lié à toi.

J. Lacan

(Le mariage avec Sylvie a été contracté à Paris le 17 juillet 1952. Lettre de Jacques du 5 septembre.)

Dans la Revue française de Psychanalyse, juillet-septembre 1953, tome XVIII, n° 3 on trouve indexé le texte ci-dessous.

SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE PARIS

Séance scientifique du 19 mai 1953

Conférence du Dr Jacques Lacan : « Le stade du miroir en action » avec projection du film de Gesell : « La découverte de soi devant le miroir. »

Interventions de Mmes Marie Bonaparte, Roudinesco, Dolto, MM. Nacht, Mannoni, Benassy, Mme Jones, MM. Labbe, Lagache, Pasche.

Lettre de Jacques Lacan à Madame J. Roudinesco publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ?), 1976, n° 7, pp. 76-80.

⁽⁷⁶⁾Ce 24 mai, fête de la Pentecôte 1953

Chère Madame,

La lettre ouverte que vous nous adressez conjointement au docteur Nacht et à moi-même en votre nom et au nom des candidats pose sur le sens des engagements qu'on vous demande, c'est-à-dire sur les statuts du nouvel Institut et sur son règlement intérieur, quelques questions.

La réplique immédiate du docteur Nacht en pose une autre qui lui paraît valoir de passer avant tout, celle du droit qui m'autorise à recevoir votre lettre en même temps que lui, point, vous dit-il, qu'avec un peu plus de patience vous eussiez pu résoudre sans son aide comme étant une incongruité dont vous vous seriez ainsi évité le faux-pas.

Et me voici moi-même conduit à joindre à ma réponse la question de savoir à quel titre je vous la donne, et quelle sorte d'état vous pourrez en faire auprès de ceux qui vous ont prise comme interprète.

La tâche qui m'incombe ainsi pourrait paraître effrayante s'il n'était évident que toutes ces questions sont si solidaires que les réponses à y donner ne peuvent être qu'une : et c'est si vrai que la réponse du docteur Nacht dans sa simplicité est d'une clarté sans équivoque à qui sait l'entendre, et ne laisserait ouverte que la question dernière des relations humaines entre l'Institut et les candidats, si le commentaire public dont il l'a accompagné à votre usage ne l'avait elle aussi tranchée dans l'opinion de tous.

J'y prendrai donc mon départ et remarquerai que personne sans doute n'eut trouvé à redire à cette codestination, si s'adressant seulement à nos personnes cette lettre les eut associées en cet hommage de votre reconnaissance dont nous devons nous sentir grandement honorés, – voire si vous n'y eussiez pris d'autre appui que de symboles du grand effort de tous pour la réanimation de notre société après la guerre, en tant qu'il aboutit au moment où nous vivons.

C'est donc seulement aux titres respectifs de Directeur de l'Institut et de Président de la Société que vous ne pouvez nous joindre, comme le docteur Nacht vous le fait observer, en vous renvoyant à ⁽⁷⁷⁾un communiqué dont les termes saisissants ne sont passés inaperçus d'aucun des membres de la Société quand, en même temps que tous les lecteurs de la presse médicale, ils en ont pu prendre connaissance.

Le docteur Nacht est au reste, pour vous en faire sentir la portée, mieux placé que personne, puisque dès l'origine, c'est-à-dire dès que le moment tant de fois reculé, de donner à notre mouvement l'Institut dont l'exigence s'était fait sentir toujours croissante au cours des années de sa longue présidence, lui fût apparu, au terme échu de celle-ci comme enfin venue, ce fut dans la forme même dudit communiqué qu'il posa le principe de la nouvelle fondation : renvoyer la Société à ses occupations scientifiques et reporter sur l'Institut, avec le crédit qu'elle s'était acquise dans ses fonctions d'enseignement, les créances que les candidats, en contrepartie des engagements qu'ils avaient pris, avaient sur elle.

Le docteur Nacht vous a dit qu'il s'agissait des mêmes personnes en même temps qu'il vous démontrait le contraire. Vous avez déclaré n'y rien comprendre. C'est donc qu'il y a là quelque maldonne, que je vais tâcher d'éclaircir pour vous à sa place.

Pour ce faire, je rendrai d'abord hommage au courage avec lequel il s'est proposé lui-même pour la charge de diriger le nouvel organisme, sûr de l'assentiment de tous, non moins qu'au choix qu'il a su faire parmi ses élèves les plus distingués de ceux qui devaient le secourir dans la tâche, toute de tact et de discrétion infinie, de valider pour chacun les

efforts acquis dans l'ancienne perspective et de faire valoir aux yeux de tous les promesses offertes par la nouvelle. Rien, vous le savez, n'est venu démentir le bien-fondé de ce choix.

Aussi bien puis-je témoigner que du côté des étudiants tout leur était favorable, mille propos émouvants me rappellent que l'annonce du nouvel Institut fut accueilli par eux dans un mouvement d'immense espoir, et si leurs exigences de principe furent parmi nous une source de débats, l'écho confus qu'ils en eurent ne provoquait chez eux qu'une réprobation attristée.

Ne croyez pas que ces débats nous retinrent longtemps. Si violemment qu'ils nous aient agités, nous voulions aboutir et les statuts furent acceptés de tous aux termes d'un véritable gentleman agreement, sûrs que nous étions que l'avenir se chargerait de concilier en les dépassant nos divergences formelles. Ils furent votés dans les délais mêmes que nous avait imposés notre directeur, soit aux ides de janvier, date traditionnelle pour le renouvellement du bureau de la société.

Nous voici aux calendes de juin. Des besoins de mise en place sans doute capitaux à satisfaire avant tout autre, semblent avoir retardé ⁽⁷⁸⁾ le soin de donner forme à cette bonne volonté générale. Cependant des communications du secrétariat général parvenaient aux élèves, leur donnant l'idée que de profonds remaniements s'opéraient dans ce qu'ils pensaient devoir être conservé dans les nouveaux statuts, dont au reste ils s'étaient jusque là fort peu inquiétés, des formes auparavant en vigueur.

Ainsi, malgré la confiance que ces candidats font à leur maître et dont vous pouvez témoigner par la réunion de dimanche dernier qu'elle n'a pas fléchi, mais plutôt tremble de faillir aux formes du respect, malgré cette réserve de leurs pensées qui se traduit dans la mesure de leur propos, un malaise grandissant les gagnait, auquel vous avez su dans la patience et dans le calme donner sa représentation et sa voix. Qu'est-ce à dire ?

Je n'aurai là-dessus rien à dire, étant membre d'un Conseil dont je suis solidaire, si le bon vouloir du directeur ne devait faire que lorsque vous recevrez cette lettre les candidats auront pu prendre connaissance, sur place, dit-on, des statuts.

Dès lors, c'est comme membre de la Société de Psychanalyse que je vous ferai sur la structure de ces statuts une communication scientifique, n'exerçant mes droits de Président qu'à vous autoriser, si vous le jugez bon, à la transmettre aux candidats, disons à titre d'invités à cette séance extraordinaire.

Les statuts étant supposés connus, je m'en tiendrai à démontrer le résultat nécessaire qui ressort de leur seul examen quant au fonctionnement de l'organisme qu'ils régissent.

J'entends ceci, quels que doivent être la bonne ou la mauvaise volonté, l'objectivité ou le parti pris des personnes. Car vous verrez que ces statuts sont tels que les intentions individuelles s'avéreront négligeables au regard de la portée écrasante des déterminations de nombre auxquelles ils se réduisent en réalité. Je commence ma démonstration.

Le propre de toute assemblée délibérante est de manifester ses décisions par des votes.

Soit un conseil d'administration. Certaines questions sont de son ressort : proposition de modification des statuts par exemple, élaboration d'un règlement intérieur. Prennent part au vote tous ceux qui y ont voix délibérative.

Supposons que ce conseil se compose de deux organismes, appelons-les comités de direction et commission de l'enseignement. Chacun d'eux fonctionne seul pour les questions qui lui sont propres. Le premier par exemple pour l'élaboration des programmes, voire le ⁽⁷⁹⁾ choix des professeurs, le second pour l'admission des candidats aux diverses étapes de leur cursus, voire la doctrine de l'enseignement, sans exclure qu'ils aient à en référer l'un à l'avis de l'autre. Il est clair que l'ordre de leur vote respectif ne sera pas le même s'ils votent chacun selon leurs attributions ou s'ils votent confondus.

Plus sera fréquent l'exercice qu'ils feront de leur fonction spéciale – et d'autant plus qu'ils auront à en coordonner les décisions –, plus ces organismes gagneront en cohérence. La dominance pourtant qui pourra en résulter d'un groupe sur l'autre ne peut être estimée au seul fait de sa supériorité numérique. La nature même de ces fonctions, consultative par

exemple ou doctrinale, peut faire que le groupe le plus nombreux vote toujours d'une façon plus divisée que le groupe le plus réduit, surtout si ce dernier est formé à des fonctions de décision ou d'administration. Si ce dernier constitue le bureau du conseil et par conséquent à l'initiative non seulement de sa convocation, mais de son ordre du jour, si le directeur seul peut faire passer au vote sur une motion proposée, s'il a en cas de partage voix prépondérante, vous sentez bien que le calcul des résultats moyens des votes en conseil est un problème très difficile à seulement le poser. Rassurez-vous, je ne vous ai rien annoncé de tel. Les statuts de l'Institut nous font grâce des embarras théoriques que nous aurions rencontrés à vouloir prédire les effets d'une telle structure. Celle qu'ils nous montrent, bien au contraire, s'offre à nos prises sans ambages, étant réduite, pour l'agrément momentané de notre esprit, à la dernière simplicité. Du moins en est-il ainsi grâce à une révision où nous fûmes conviés comme à une pure formalité et devant mettre la dernière main à des clauses de style faites pour le rendre impeccable au regard de la loi : un génie veillait qui grâce à quelques propositions dont la surprise rendit l'intromission preste et facile, fit venir au jour la forme d'une élégance suprême que voici.

Le conseil d'administration comprend d'une part le Comité de direction composé de quatre membres, soit un directeur élu par l'assemblée générale, deux secrétaires dits scientifiques choisis par lui et qu'elle confirme, un secrétaire administratif qui ne doit rien à l'assemblée. Les trois premiers ont de droit voix délibérative au conseil, le quatrième par une disposition qui ne saurait qu'avoir été voulue pour mettre une note originale dans des statuts qui peut-être auraient été trop loin dans l'impeccable, peut devenir, quoique non élu par l'assemblée et même choisi hors de son sein, membre votant au comité et au conseil s'il vient à rentrer en celle-ci au cours de son exercice. Nous pouvons lire d'autre part que la commission de l'enseignement ⁽⁸⁰⁾ comprend six membres, renouvelés par tiers tous les deux ans au vote de l'assemblée, auxquels sont adjoints de droit le président de la société dont entre nous la présence ici apparaît à la lumière des principes qu'on vous a rappelés, comme un vestige, *les deux secrétaires dits scientifiques qui siègent au comité de direction*, plus les présidents d'honneur de la société, autre étrangeté sans doute, mais qui se comprend par le fait que cette catégorie réduite depuis l'origine de la société à un exemplaire unique, devait être honorée en la personne qui l'incarne, ne serait-ce que pour les services éminents que celle-ci a rendus au comité par ses propositions dans l'élaboration de la forme impeccable des statuts, et enfin le directeur de l'Institut qui désormais conjoint dans ses pouvoirs statutaires la direction du comité et la présidence de cette commission de onze membres où il aura l'initiative des ordres du jour et des votes avec voix prépondérante en cas de partage. Nous voyons donc qu'il n'y a actuellement aucune différence autre que celle des questions traitées et qui le seront désormais à la suite entre le conseil d'administration et la commission de l'enseignement.

Pour que tous comprennent la portée de cette disposition, il faudrait qu'il y eut à l'usage du grand public un petit manuel concentrant les notions acquises quant au calcul...

(Le texte s'interrompt ici)

« Considérations psychosomatiques sur l'hypertension artérielle » en collaboration avec R. Levy et H. Danon-Boileau fut publié dans l'Evolution Psychiatrique, 1953, fascicule III, pp. 397-409.

⁽³⁹⁷⁾INTRODUCTION

Le caractère décevant et fragmentaire des recherches étiopathogéniques et des traitements somatiques de l'hypertension artérielle contraignent les chercheurs à élaborer une conception globale des maladies hypertensives, en en faisant ainsi un des chapitres principaux des maladies psychosomatiques.

Nous n'envisagerons ici que les formes dites « essentielles » de cette affection, éliminant du cadre de cette étude les cas où une étiologie organique précise a été décelée.

Un certain engouement, suscité par cette conception, a tendu à réduire l'hypertension artérielle à certaines explications d'ordre psychologique et à vouloir en déduire les principales possibilités thérapeutiques dans la plupart de ses formes.

En reprenant les dossiers de nos malades, suivis et traités dans cet état d'esprit, il nous semble aujourd'hui qu'un certain nombre de questions restent à poser.

MATERIEL D'ETUDE

Les cas observés se répartissent ainsi :

Sur un total de 200 malades, 60 ont été hospitalisés pour leur hypertension – 40 ont été soumis à une ou plusieurs cures de sommeil ; nous avons, au cours d'un ou plusieurs entretiens prolongés, ⁽³⁹⁸⁾étudié le psychisme de 40 malades – quant aux autres, à chacun d'entre eux nous avons systématiquement posé quelques questions concernant les grandes lignes de leur vie affective et sociale, essayant ainsi de ne pas méconnaître un conflit ou un bouleversement d'importance.

Certains de nos cas sont suivis depuis plus de trois ans.

CONSIDERATIONS GENERALES

Un des caractères fondamentaux de la maladie hypertensive nous paraît être la variabilité, fait connu de longue date, mais sur lequel nous croyons important d'insister à nouveau

A. – DATE D'APPARITION

Si l'hypertension débute le plus fréquemment entre 40 et 55 ans, il n'est pas exceptionnel de la rencontrer entre 20 et 30 ans – voire dans l'adolescence (un de nos cas était âgé de 15 ans). Dans certains cas au contraire, c'est après 60 ans qu'elle se manifeste.

B. – CIRCONSTANCES D'APPARITION

Tantôt découverte fortuite à l'occasion d'un examen systématique, tantôt révélée par une symptomatologie fonctionnelle, variable, mais suffisante pour amener le malade à consulter. Ailleurs enfin, c'est d'emblée un accident gravissime qui ouvre la scène.

C. – VARIABILITE DE TERRAIN

Il est classique d'opposer les hypertendus rouges, pléthoriques, obèses, aux hypertensions blanches évoluant chez les sujets maigres et consomptifs.

En fait, il existe d'innombrables formes intermédiaires, se rapprochant plus ou moins de ces deux types opposés.

L'hérédité hypertensive n'est pas constamment prouvée, les femmes sont plus souvent atteintes que l'homme – mais sans qu'on puisse en tirer des conclusions statistiquement valables.

Si certains groupes ethniques et sociaux (noirs) semblent payer un plus lourd tribut à cette affection, d'autres (Nord-Africains) semblent relativement préservés – alors même

que pour beaucoup d'entre eux les conditions de vie pourraient paraître favorisantes. Ces variabilités somatiques se retrouveront sur le plan psychologique.

⁽³⁹⁹⁾D. – VARIABILITE DE TOLERANCE ET D'EVOLUTION

S'il est classique de décrire à l'hypertension trois phases évolutives : latente, troublée et compliquée (Vaquez) évoluant sur plusieurs années, les évolutions les plus diverses s'observent en fait : de l'hypertension maligne, évoluant toujours vers la mort en peu d'années, à cet état hypertensif qui peut évoluer sur quelques décades, entrecoupées d'accidents variables mais tolérés.

Malgré de nombreuses recherches, il ne semble pas qu'on ait distingué de caractère différentiel précis entre ces deux types et rien n'interdit de penser qu'il s'agit de deux aspects évolutifs extrêmes de la même maladie.

Si l'on oppose le stade labile, à la sclérose irréversible et à l'hypertension fixée, il nous semble exister, là aussi, un facteur de variabilité supplémentaire. En effet, il n'est pas exceptionnel d'observer, soit spontanément, soit sous l'influence de certaines thérapeutiques, même au deuxième stade, une involution tensionnelle importante.

Il n'y a pas de rapport constant entre la hauteur de chiffre de l'élévation tensionnelle et le seuil de tolérance et la rapidité évolutive. L'élévation de la minima cependant est considérée comme un facteur de gravité – de même le pincement de la différentielle, de même encore l'existence d'à-coups hypertensifs sur un fond d'hypertension fixée.

Si ces notions gardent une valeur pronostique certaine, il arrive également qu'elles soient controuvées par l'expérience.

Enfin, dans certains cas, les débuts de l'évolution font craindre une issue rapidement fatale, ce que confirme la survenue précoce d'une complication grave (hémorragie par exemple). Paradoxalement, cet accident, loin de précipiter l'évolution, ouvre au contraire une seconde période ; celle-ci dure parfois de nombreuses années, les chiffres tensionnels demeurent moins élevés et la tolérance est bien meilleure.

De tout ce qui précède découlent les difficultés « pronostic ».

Quelques critères sont habituellement employés : les quatre stades du fond d'œil (Vagener) – le rapport tension diastolique et tension rétinienne – l'importance du retentissement viscéral – le degré de sclérose vasculaire.

⁽⁴⁰⁰⁾En fait, à part quelques cas bien tranchés, ces critères eux-mêmes restent à interpréter et en pratique, rien n'est plus difficile que le cas le plus banal : celui de l'hypertendu de la cinquantaine, à tension relativement élevée – 18 – 10 sans retentissement viscéral grave – présentant une prépondérance gauche à l'E.C.G. – un léger degré de sclérose au fond d'œil – (stades 1-2), au taux d'urée légèrement élevé. Dans un tel cas on ne peut prévoir l'évolution, l'accident grave pouvant survenir à tout moment ou au contraire un état sensiblement identique pouvant se maintenir pendant de nombreuses années.

FACTEURS PSYCHOLOGIQUES
DE L'HYPERTENSION ARTERIELLE

Ces facteurs comprennent des problèmes doctrinaux et pratiques d'importance variable. Ce sont essentiellement :

- 1°.– la notion d'une psychogenèse ou d'un rôle psychique primordial dans l'étiologie des hypertensions artérielles essentielles ;
- 2°.– l'importance et le retentissement des conflits et des trauma affectifs ou sociaux actuels sur la tension artérielle ;
- 3°.– les conséquences psychologiques de l'affection elle-même.

1°.— Les auteurs anglo-saxons (Alexander et Dunbar, Weiss et English, etc.) reportent l'origine de la maladie à l'inhibition de l'agressivité – inhibition qu'exige la vie sociale.

Le conflit se joue essentiellement entre « les désirs de dépendance passive et les impulsions agressives compensatrices » (Alexander). Cette hostilité crée la crainte qui les fait reculer devant la réalité vers une attitude de dépendance passive ; celle-ci à son tour réveille un fort sentiment d'infériorité et un cercle vicieux s'ensuit. « L'inhibition chronique de l'hostilité [...] est la cause d'une augmentation chronique de la pression sanguine » (Alexander). Le même auteur, tout en signalant que les hypertendus ont des personnalités « fort dissemblables », leur attribue toutefois des traits de caractère communs et, notamment, une remarquable maîtrise d'eux-mêmes, une patience affable, que coupent de loin en loin de brusques explosions coléreuses. Binger s'accorde avec Alexander sur la nature du conflit (impulsions agressives inhibées) mais n'est pas convaincu de l'étiologie psychique de l'H.T.A. ; s'il n'a rencontré que peu de névroses ⁽⁴⁰¹⁾ caractérisées, il a constaté à de nombreuses reprises l'existence de perturbations accentuées de la personnalité et insiste sur l'incapacité pour l'hypertendu de résister à l'anxiété ; il attribue, par ailleurs, un rôle important à une instabilité vaso-motrice constitutionnelle.

Dès 1948, l'un de nous (J. Lacan) dans le traitement chirurgical de l'hypertension artérielle (rapport au 51^e Congrès français de Chirurgie), mettait l'accent sur le caractère particulier de cette agressivité : « l'agressivité d'identification narcissique », qui réapparaît, médiane, entre une crise de frustration et une identification sublimantes, scandant l'intervalle entre chacune des métamorphoses instinctuelles du développement, soit, pour le mâle : sevrage, Œdipe, puberté, maturité virile, préménopause.

Dès lors : deux ans, huit ans, dix-huit ans, trente-cinq ans, devraient – compte tenu d'un temps de précipitation lésionnelle – répondre au point maximum des courbes en cloches où se manifesteraient des groupes psychogénétiques d'étape différents de l'hypertension artérielle des jeunes. (J. Lacan). « Cette théorie peut être mise à l'épreuve d'autres corrélations nombreuses : formations de défense contre les tensions agressives. La névrose obsessionnelle l'est éminemment. Révélateurs seraient les cas, existant, nous en témoignons, où apparaisse chez un sujet une hypertension maligne. » (J. Lacan).

Chez nos malades, il nous semble que l'on retrouve effectivement les types de conflits décrits plus haut. De même retrouve-t-on le type de personnalité défini par les auteurs anglo-saxons. Mais celui-ci, loin d'être la règle, nous a paru au contraire assez peu fréquent. On se trouve, le plus souvent, en présence d'individus émotifs, irritables, volontiers hostiles, mais d'humeur labile, dont l'anxiété se fait jour en chaque geste, et dont l'impatience est manifeste tout au long de l'examen. Ils confient volontiers que leurs explosions coléreuses sont fréquentes. Ces aspects eux-mêmes varient grandement avec chaque malade, et pour un même malade, au cours de différents entretiens. Ils recouvrent d'un vernis commun les personnalités les plus diverses : qu'il s'agisse de personnalités rigides, aux mécanismes de défense de type obsessionnel, d'arriérés affectifs dont le besoin de dépendance n'entraîne pas, tant s'en faut, les réactions de révolte et d'agressivité compensatrice définies ci-dessus. Ailleurs, c'est une femme à l'identification maternelle ou, au contraire, paternelle prévalente ; telle autre présente des traits hystériques. ⁽⁴⁰²⁾ En fait, nous n'avons pas retrouvé un type de personnalité normale ou pathologique qui puisse être considéré comme le vecteur privilégié de l'H.T.A. Et ceux-là même qu'apparentaient l'habitus émotif si fréquent ou, tout au contraire, la maîtrise de soi, ne présentaient, tant du point de vue personnel que de leur maladie aucune ressemblance réellement significative, et, il nous semble qu'il s'agissait là d'apparences, de masques, dont nous étudierons plus loin l'une des causes possibles.

Quant aux mécanismes qui sous-tendent et conditionnent cette hypertension, nous avons vu la diversité des opinions. Signalons qu'il semble qu'on puisse en décrire d'autres existant chez des hypertendus (sinon conditionnant l'H.T.A.) tels, par exemple, les malades qui donnent libre cours à leur agressivité, mais chez qui cette hostilité ouverte provoque, en

contre-partie, un sentiment plus ou moins intense de culpabilité avec les retentissements tensionnels que l'on peut imaginer.

Quant à la coexistence ou à l'exclusion d'un état névrotique, nous avons, en fait, observé tantôt des éléments névrotiques associés, tantôt des personnalités apparemment indemnes de ces difficultés.

En confrontant nos résultats, nous avons essayé d'établir des corrélations entre les divers types et mécanismes psychologiques et les catégories cliniques et évolutives de l'H.T.A.

Nous avons essayé d'étudier le problème sous différents angles, et, devant la carence apparente de la clinique classique, de dégager quelque élément demeuré jusque-là dans l'ombre. On relève parfois des traits psychologiques ou vécus particuliers mais rien de valablement différent par rapport à ce que l'on rencontre dans une population dite normale, ni de commun dénominateur, et l'existence de personnalités bien adaptées sans difficultés objectives ou intimes, n'étaient pas exceptionnelles. Autrement dit nous ne pensons pas qu'un examen psychique même très approfondi permette de poser un diagnostic d'H.T.A.

Mais nous ne possédons pas actuellement un nombre suffisant d'observations de chaque catégorie (ou même d'une seule, privilégiée) pour nous hasarder à formuler une hypothèse.

Si nous pouvons écarter la notion d'un caractère unique ou d'un mécanisme univoque, c'est, nous semble-t-il, seulement après avoir défriché ces rapports somato-psychiques que l'on pourra cerner au plus près le problème de la psychogenèse de l'H.T.A. La psychogenèse⁽⁴⁰³⁾ à elle seule risque toutefois de ne pas élucider tous les cas de maladies hypertensives.

2°.— Un autre aspect du problème concerne les conflits et les conditions de vie actuels. Le rôle de ces facteurs peut être ramené aux retentissements profonds et inconscients qu'ils provoquent. Mais c'est ouvrir là un débat plus théorique que pratique. En effet, au cours de 40 entretiens prolongés, voire répétés, nous avons retrouvé :

Une fois l'existence d'un conflit actuel opposant une fille à sa mère éthylique ; une autre observation concerne une Martiniquaise de vingt cinq ans dont l'histoire vécue est une longue série d'avatars, mais dont l'H.T.A. fut découverte lors d'un examen systématique plusieurs années après une stabilisation sociale.

Quant à l'influence des bouleversements brutaux, des traumatismes affectifs, violents et répétés, des difficultés vitales objectives, sur 200 observations, c'est deux fois seulement qu'on a pu établir un lien de cause à effet assez certain entre les événements vécus et l'apparition de l'H.T.A.

Peut-être ces conditions psycho-sociales n'ont fait que rendre perceptible un état latent. La rareté de ces exemples nous semble à souligner ; on demeure frappé du rôle apparemment minime joué par des causes considérées, parfois, comme capitales. Et l'importance peut-être trop négligée de différencier H.T.A. permanente et à-coups hypertensifs, passagers.

3°.— Nous évoquerons enfin l'influence psychologique de la maladie hypertensive en tant que telle sans insister sur la « psychose du sphygmo-manomètre » (M. Lipkin) ni sur l'anxiété légitime ou rationalisée qu'engendre souvent la connaissance de l'affection, nous nous attacherons plus particulièrement aux points suivants ;

À partir d'un certain seuil de tolérance, variable avec chaque individu, seuil qui ne paraît systématiquement en rapport ni avec les chiffres tensionnels ni avec le degré de sclérose, le facteur organique en tant que tel paraît entraîner des modifications psychiques. La cause (H.T.A. vasculaire cérébrale — substance vaso-pressive) demeure ici encore obscure et sans doute variable.

Quoi qu'il en soit, l'aboutissant est une maladie auto-entretenu, car ces modifications psychiques faites d'hyper-émotivité, d'hyperesthésie affective provoquent à leur tour une augmentation de la T.A., le malade, du fait de son H.T.A., se révèle plus sensible aux

stimuli émotionnels, et réagit plus violemment, d'où augmentation de la pression retentissant sur la réceptivité émotionnelle et affective elle-même ⁽⁴⁰⁴⁾ nocive – on voit que le cercle vicieux somato-psychique, secondaire dans son apparition, et variable dans son importance, s'affirme indépendamment de l'étiologie et du mécanisme de l'H.T.A. Ces remarques s'appuient d'ailleurs sur l'observation des malades soumis à l'influence des sédatifs et aux cures de sommeil.

LA CURE DE SOMMEIL

La cure de sommeil dans l'H.T.A. s'inspire essentiellement de la physiologie pavlovienne, théorie et application sont exposées dans l'article du professeur Lang.

Il commence par définir la maladie hypertensive par opposition à d'autres affections où l'hypertension fait simplement partie du tableau clinique, sans en être la manifestation essentielle. Elle se caractérise par :

- son apparition chez l'adulte ;
- sa longue période de latence ;
- enfin, par l'évolution de cette période vers une aggravation irréversible.

Et, pour Lang « la maladie hypertensive est cette forme d'hypertension, au cours de laquelle, l'atteinte des fonctions des centres corticaux supérieurs et des centres hypothalamiques qui régularisent la pression artérielle, joue un rôle décisif ».

Le facteur étio-pathogénique fondamental provocateur de l'atteinte des fonctions de ces centres est le traumatisme de la sphère de l'activité nerveuse supérieure. L'augmentation de la vaso-constriction tonique des artéioles et l'hypertension artérielle qui en découle conduit au développement de l'artériosclérose et au développement progressif de l'athérosclérose.

L'hypertension, le renforcement de la contraction tonique de la musculature artériolaire, à laquelle s'ajoute la tendance au spasme, conduisent aux troubles de l'irrigation sanguine viscérale, surtout de la circulation cérébrale, oculaire, cardiaque ; et la perturbation, dans l'apport sanguin, au niveau des reins, déclenche le mécanisme presseur rénal humoral. Par quoi se referme le cercle vicieux.

Cette définition et cette conception globale de la maladie hypertensive mènent à sa classification en deux phases :

⁽⁴⁰⁵⁾ 1°.– Phase « *neurogène* », et même neuro-psychique, où l'atteinte de l'appareil neuro-endocrinien régulateur est encore réversible (phase transitoire et phase instable).

2°.– Phase de *sclérose* secondaire irréversible.

Ainsi s'élabore la notion d'un système complet, à chaînons multiples, à point de départ cortical, tenant sous sa dépendance : les centres hypothalamiques vaso-régulateurs et le système endocrinien rénal (Rénine), mais aussi cortico-surrénal.

Ainsi, la conception russe rejoint la notion plus générale de « stress » et d'adaptation, que ce stress soit psychique, affectif ou matériel.

Ces stress joueraient comme des stimuli de réflexes conditionnés répétés. Ils pourraient aboutir à l'épuisement, puis à la « viciation » des incitations corticales, pouvant aboutir à un processus pathologique irréversible.

Elle insiste sur l'importance d'instaurer le traitement à la phase initiale, réversible.

Cette conception du rôle déterminant essentiel du facteur neuropsychique, rapprochée de la théorie pavlovienne du rôle protecteur et curateur du sommeil sur l'activité nerveuse supérieure, a mené les auteurs russes à proposer un nouveau traitement des maladies « cortico-viscérales » et notamment de la maladie hypertensive.

En effet, s'il est exact que le sommeil protège l'activité du cortex cérébral et même qu'il a un rôle réparateur et curateur, à son niveau, si, d'autre part, le *primum movens* de l'hypertension est une atteinte des centres corticaux, les cures de sommeil, pratiquées à la phase réversible de la maladie, doivent avoir un rôle thérapeutique efficace.

D'après les auteurs, *deux méthodes* pour obtenir le sommeil sont préconisées, expérimentées par eux, depuis 1947 environ.

A) La méthode de Feldmann comporte des cures de 10 jours avec 15 à 18 heures de sommeil quotidiennes.

B) La méthode de Lisinova, qui comporte trois cycles de cinq jours de sommeil, séparés par trois jours de repos.

Dans l'une et l'autre techniques, le sommeil est obtenu par des doses fractionnées de barbiturique. Le plus usité est l'Amytal sodique, *per os*, à cause de son élimination plus rapide (Feldmann).

⁽⁴⁰⁶⁾A leur entrée, les malades sont mis au repos, deux au maximum par chambre.

Cette période de repos dure une dizaine de jours pendant lesquels ils restent au régime sans sel et prennent une dose minime de barbiturique.

Cette période préliminaire sert :

1°.— A obtenir la baisse tensionnelle que procure tout repos, baisse souvent sensible, mais n'atteignant jamais les chiffres normaux, surtout pour la minima, dans les cas d'une hypertension vraie.

2°.— A faire un bilan exact du malade, de sa maladie, de son retentissement viscéral, humoral et psychologique.

3°.— Enfin, pendant cette période, il est nécessaire d'expliquer schématiquement au malade le traitement qu'on a l'intention de lui appliquer et d'obtenir son consentement sans réserve.

C'est là une condition indispensable.

Notre étude est encore trop récente, sur une maladie au long cours, pour tirer des conclusions définitives.

Cependant, nous avons pu faire les quelques observations suivantes :

C) Il est relativement facile d'obtenir la coopération de certains malades. Il est, en effet, indispensable de l'obtenir et d'obtenir d'eux qu'ils fassent leur cure de sommeil sans recevoir de visites.

Par contre, il existe un certain nombre de difficultés :

a) Découvrir les malades à la phase initiale de la maladie hypertensive, il s'agit rarement de malades hospitalisés, mais qui sont le plus souvent rencontrés dans des consultations ou lors d'examen systématiques. Un grand nombre d'entre eux refuse l'hospitalisation.

b) La difficulté relative d'obtenir le consentement des malades ; certains, après avoir accepté le traitement n'entrent pas à la date fixée, d'autres déjà hospitalisés, sortent volontairement avant le traitement ou à son début, soit qu'ils trouvent l'hospitalisation trop prolongée (un mois environ), soit qu'ils manquent de confiance dans le traitement et que, venus consulter souvent pour être rassurés eux-mêmes, ils s'effrayent de l'importance des moyens déployés, ailleurs, leur comportement est le fait de l'hostilité au médecin, signalée par les auteurs américains.

Cette difficulté (six de nos malades sont sortis volontairement, de nombreux autres ne sont pas entrés, alors qu'ils l'avaient décidé), n'est pas négligeable, d'abord parce qu'il s'agit le plus souvent de ⁽⁴⁰⁷⁾malades jeunes et instables auxquels le traitement semble plus particulièrement réservé et que, d'autre part, il n'entre évidemment pas dans le cadre de la psychothérapie de les alarmer sur leur état, en leur faisant redouter les complications évolutives dont ils sont menacés.

Ces difficultés sont liées sans doute à une exaspération des conflits et c'est là que quelques conversations d'ordre psychothérapique permettent de faire accepter et d'entamer au mieux le traitement. Ainsi, les cures de sommeil deviennent un de nos principaux moyens thérapeutiques.

En ce qui nous concerne, les résultats nous paraissent satisfaisants pour calmer une poussée évolutive d'H.T.A. fixée. Mais surtout, la cure de sommeil semble à employer de principe dans les H.T.A. juvéniles ou révélées à leur phase initiale.

Ces conclusions nous ont été suggérées par l'observation suivie de nos propres malades ainsi traités : dans la plupart des cas, les chiffres tensionnels baissent (maxima et minima) pendant la cure. Il est habituel de les voir remonter ensuite dans un délai plus ou moins bref (48 heures à un mois) soit aux chiffres antérieurs, soit à un niveau légèrement inférieur. L'amélioration fonctionnelle obtenue qu'accompagne une détente psychique s'avère le plus souvent de beaucoup plus longue durée (quelques semaines à deux-trois mois). Dans certains cas (un quart des observations environ), le sommeil obtenu est insuffisant en durée et qualité – les résultats nuls. Ceci est dû en partie aux mauvaises conditions matérielles (difficultés d'obtenir silence et obscurité en milieu hospitalier), en partie à l'hyperesthésie auditive propre à ces patients en imminence de sommeil.

Conclusions :

L'hypertension nous apparaît multiple, du point de vue clinique et pathogénique. Il nous semble donc évident que les différentes thérapeutiques doivent s'adapter étroitement à ses différents aspects. Chaque hypertendu pose un problème particulier – doit donc être étudié sous toutes les incidences de sa maladie – de sa personnalité et de son histoire. Ainsi pour chacun, à chaque moment de sa maladie, les moyens dont nous disposons pourront être utilisés et associés avec un maximum d'opportunité, de souplesse et d'efficacité. S'il est vrai que la maladie évolue en deux phases – il est souhaitable d'intervenir ⁽⁴⁰⁸⁾ à la période labile mais se posent alors de difficiles problèmes théoriques et pratiques. Devant un malade jeune dit « fonctionnel », dont la tension, à la faveur d'une cause déclenchante minime, s'élève davantage ou plus longtemps qu'il n'est normal, quelle est la conduite à tenir ?

Il faut, pensons-nous, en se gardant de l'inquiéter outre mesure, pratiquer un examen complet somatique et psychique, ainsi trouvera-t-on parfois une cause viscérale (surrénalome par exemple), plus souvent, c'est un conflit psychique qui sera mis à jour, c'est un pareil cas qu'une cure de sommeil « starter » suivie d'un traitement médicamenteux et d'une psychothérapie nous semble promise au maximum de succès. En effet, la sédation obtenue permet un meilleur contact, un premier résultat favorable par la cure de sommeil encourageant le malade à poursuivre un traitement psychothérapique et aidant à surmonter la réticence en général manifestée devant ce genre de traitement.

S'il est impossible pratiquement d'affirmer qu'on évite l'apparition d'une authentique maladie hypertensive, du moins espérons-nous retarder la survenue de la phase irréversible et de ses complications. Quel que soit le type d'H.A. ou la méthode médicale envisagée (chirurgie comprise) une psychothérapie de surface ou d'inspiration analytique nous paraît essentielle comme le soulignent Weiss et English.

L'intérêt et les buts différant dans chaque cas, les indications étant fonction de l'âge du sujet, de son psychisme, et de la forme même de son H.T.A.

RESUME

L'objet de ce travail est de préciser l'importance et le rôle exact du point de vue psychosomatique dans les différents aspects des hypertension artérielles dites essentielles.

Sachant que le caractère constant de cette affection est sa variabilité dans tous ses aspects cliniques et évolutifs. Les investigations somatiques et psychologiques doivent donc être menées de pair dans chaque cas, les examens répétés, chaque série de recherches aboutissant à une discussion puis à une décision commune entre somaticiens et psychiatres, évitant ainsi le cloisonnement entre les différentes disciplines. Ainsi, au décours de ces confrontations, les nombreuses possibilités thérapeutiques pourront être adaptées à chaque malade et à chaque moment de sa maladie, qu'il s'agisse de traitement médicamenteux, psychologiques (psychothérapie), cure de sommeil, voire même intervention chirurgicale :

sauf cas exceptionnel, il ne nous paraît guère possible de donner à l'une de ces méthodes une importance exclusive au détriment des autres.

Travail des Services des docteurs Sylvain Blondin, Weismann-Netter (Hôpital Beaujon) et du service de médecine psychosomatique, docteur Montassut (Villejuif).

BIBLIOGRAPHIE

- Alexander (F.), *Médecine psycho-somatique*, Payot, Paris ; – « Emotionnal Factors in essential hypertension », (psycho-somatic médecine, 1939)
- Binger et Ackerman, *Personality in essential hypertension*, (psycho-somatic médecine, 1935).
- Blondin (Sylvain), *P.M.*, 1904 – 50.
- Blondin (Sylvain) et Weiss, Rapport du 50ème Congrès de Chirurgie, 1948.
- Brisset et Gachkel, *La médecine psycho-somatique en U.R.S.S.*, *P.M.*, 1904 –50
- Derot (M.), *Paris Médical*, mars 1950
- East (Terence), *The criteria of Hypertension*.
- Faim (Michel), *Revue Française de Psychanalyse*, juillet-septembre 1950 ; et Boukaert « Hypertension expérimentale », *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique* 25-11-39, 4-IV 1941 ; – « Pathogénie de l'hypertension », 15-11-47.
- Feldmann, « Le traitement de la maladie hypertensive par le sommeil prolongé et discontinu », *S.H.P.*, 14-11-51
- Fenichel (O.), *Psychanalytic theory of neurosis*.
- Lang (G. F.), « Evolution de la maladie hypertensive et sa classification », (*Médecine clinique*), 1949, t. XXVII, n° 7.
- Lanolo (Constantino), *Psychothérapie de l'hypertension in policlinico*.
- Lévy Roger, (Thèse, Paris, 1951)
- Lipkin Mark, « Les facteurs psycho-somatiques de l'hypertension artérielle », *Médical clinic of north America*, mai 1949.
- Lisinova *Traitement des hypertensions par un sommeil prolongé*.
- Nacht, *Introduction à la médecine*.
- Pavlov, *Leçons sur l'activité du cortex cérébral*.
- Salmon Malebranche, *S.H.P.*, 21-9-50.
- Weiss et English, *médecine psycho-somatique*, (Delachaux et Niestlé).
- Wertheimer et Lecure, « Traitement chirurgical de l'hypertension artérielle », *Encyclopédie Médico-Chirurgicale*.
- Weiss, « Psycho-somatic aspect of essential hypertension » *Jama*, n° 14 – 1942
- Wilson (Clord), « The criteria of hypertension » *The practioner*, juin 1947.
- Zimar, « Psychanalyse des principaux syndromes psycho-somatiques », *Revue Française de Psychanalyse*, octobre-décembre 1948.

Cette conférence « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » fut prononcée le 8 juillet 1953 pour ouvrir les activités de la Société française de Psychanalyse. Cette version est annoncée dans le catalogue de la Bibliothèque de l'É.P. comme version J.L. Il existe plusieurs autres versions sensiblement différentes à certains endroits, dont une parue dans le Bulletin de l'Association freudienne, 1982, n° 1.

⁽¹⁾Mes bons Amis,

Vous pouvez voir que pour cette première communication dite « scientifique » de notre nouvelle Société, j'ai pris un titre qui ne manque pas d'ambition. Aussi bien commencerai-je d'abord par m'en excuser, vous priant de considérer cette communication dite scientifique, plutôt comme, à la fois, un résumé de points de vue que ceux qui sont ici, ses élèves, connaissent bien, avec lesquels ils sont familiarisés depuis déjà deux ans par son enseignement, et aussi comme une sorte de préface ou *d'introduction à une certaine orientation d'étude de la psychanalyse*.

En effet, je crois que le retour aux textes freudiens qui ont fait l'objet de mon enseignement depuis deux ans, m'a – ou plutôt, nous a, à tous qui avons travaillé ensemble, donné l'idée toujours plus certaine qu'il n'y a pas de prise plus totale de la réalité humaine que celle qui est faite par l'expérience freudienne et qu'on ne peut pas s'empêcher de retourner aux sources et à appréhender ces textes vraiment en tous les sens du mot. On ne peut pas s'empêcher de penser que la théorie de la psychanalyse (et en même temps la technique qui ne forment qu'une seule et même chose) n'ait subi une sorte de rétrécissement, et à vrai dire de dégradation. C'est qu'en effet, il n'est pas facile de se maintenir au niveau d'une telle plénitude. Par exemple, un texte comme celui de « l'homme aux loups », je pensais le prendre ce soir pour base et pour exemple de ce que j'ai à vous exposer. Mais j'en ai fait toute la journée d'hier une relecture complète ; J'avais fait là-dessus un séminaire l'année dernière. Et j'ai eu tout simplement le ⁽²⁾sentiment qu'il était tout à fait impossible ici de vous en donner une idée, même approximative ; et que mon séminaire de l'année dernière, je n'avais qu'une chose à faire : le refaire l'année prochaine.

Car ce qui m'est apparu dans ce texte formidable, après le travail et le progrès que nous avons faits cette année autour du texte de « l'Homme aux rats », me laisse à penser que ce que j'avais sorti l'année dernière comme principe, comme exemple, comme type de pensée caractéristique fournis par ce texte extraordinaire était littéralement une simple « approche », comme on dit en langage anglo-saxon ; autrement dit un balbutiement. De sorte qu'en somme, j'y ferai peut-être incidemment une brève allusion, mais j'essaierai surtout, tout simplement, de dire quelques mots sur ce que veut dire la position d'un tel problème ; sur ce que veut dire la *confrontation de ces trois registres qui sont bien les registres essentiels de la réalité humaine*, registres très distincts et qui s'appellent : le symbolisme*, l'imaginaire et le réel.

Une chose d'abord qui est évidemment frappant et ne saurait nous échapper ; à savoir qu'il y a, dans l'analyse, toute une part de réel chez nos sujets, précisément qui nous échappe ; qui n'échappait pas pour autant à Freud quand il avait à faire à chacun de ses patients. Mais, bien entendu, si ça ne lui échappait pas, c'était tout aussi hors de sa prise et de sa portée. On ne saurait être trop frappé du fait, de la façon dont il parle de son « homme aux rats », distinguant entre « ses personnalités ». C'est là-dessus qu'il conclut : « La personnalité d'un homme fin, intelligent et cultivé », il la met en contraste avec les autres personnalités auxquelles il a eu à faire. Si cela est atténué quand il parle de son « homme aux loups », il en parle aussi. Mais, à vrai dire, nous ne sommes pas forcés de contresigner ⁽³⁾toutes ses appréciations. Il ne semble pas qu'il s'agisse dans « l'homme aux loups » de quelqu'un d'aussi grande classe. Mais il est frappant, il l'a mis à part comme un

*. *sic*.

point particulier. Quant à sa « Dora », n'en parlons pas ; tout juste si on ne peut pas dire qu'il l'a aimée.

Il y a donc là quelque chose qui, évidemment, ne manque pas de nous frapper et qui, en somme, est quelque chose à quoi nous avons tout le temps à faire. Et je dirai que cet élément direct, cet élément de pesée, d'appréciation de la personnalité est quelque chose d'assez <texte manque> à quoi nous avons affaire sur le registre morbide, d'une part, et même sur le registre de l'expérience analytique avec des sujets qui ne tombent pas absolument sous le registre morbide ; c'est quelque chose qu'il nous faut toujours, en somme, réserver et qui est particulièrement présent à notre expérience à nous autres qui sommes chargés de ce lourd fardeau de faire le choix de ceux qui se soumettent à l'analyse dans un but didactique.

Qu'est-ce que nous dirons en somme, au bout du compte ? Quand nous parlons, au terme de notre sélection, si ce n'est que tous les critères qu'on invoque (« faut-il de la névrose pour faire un bon analyste ? Un petit peu ? Beaucoup ? Sûrement pas : pas du tout ? »). Mais en fin de compte, est-ce que c'est ça qui nous guide dans un jugement qu'aucun texte ne peut définir, et qui nous fait apprécier les qualités personnelles, cette réalité ? et qui s'exprime en ceci : qu'un sujet *a de l'étoffe ou n'en a pas* ; qu'il est, comme disent les Chinois, (« She-un-ta ») ? ou « homme de grand format », ou (« Sha-ho-yen ») « un homme de petit format » ? C'est quelque chose dont il faut bien dire que c'est ce qui ⁽⁴⁾constitue les limites de notre expérience. Que c'est en ce sens qu'on peut dire, pour poser la question de savoir qu'est-ce qui est mis en jeu dans l'analyse : Qu'est-ce que c'est ? Est-ce ce rapport réel au sujet, à savoir *selon une certaine façon et selon nos mesures de reconnaître* ? Est-ce cela à quoi nous avons à faire dans l'analyse ? *Certainement pas*. C'est incontestablement autre chose. Et c'est bien là la question que nous nous posons sans cesse et que se posent tous ceux qui essaient de donner une théorie de l'expérience analytique. Qu'est-ce que c'est que *cette expérience singulière entre toutes, qui va apporter chez ces sujets des transformations si profondes* ? Et que sont-elles ? Quel en est le ressort ?

Tout ceci, l'élaboration de la doctrine analytique depuis des années est faite pour répondre à cette question. Il est certain que l'homme du commun public ne semble pas s'étonner autrement de l'efficacité de cette expérience qui se passe toute entière en paroles, et d'une certaine façon, dans le fond ; il a bien raison puisqu'en effet, elle marche, et que, pour l'expliquer, il semblerait que nous n'ayons d'abord qu'à démontrer le mouvement en marchant. Et déjà « parler » c'est s'introduire dans le sujet de l'expérience analytique. C'est bien là, en effet, qu'il convient de procéder et de savoir ; d'abord de poser la question : « *Qu'est-ce que la parole ?* » c'est-à-dire le « symbole ».

À la vérité, ce à quoi nous assistons, c'est plutôt un évitement de cette question. Et, bien entendu, ce que nous constatons c'est qu'à la rétrécir cette question, à vouloir ne voir dans les éléments et les ressorts proprement techniques de l'analyse que quelque chose qui doit arriver, par une série d'approches, à modifier les conduites, les ressorts, les coutumes du ⁽⁵⁾sujet, nous aboutissons très vite à un certain nombre de difficultés et d'impasses, non pas certes au point de leur trouver une place dans l'ensemble d'une considération totale de l'expérience analytique ; mais à aller dans ce sens, nous allons toujours plus vers un certain nombre d'opacités qui s'opposent à nous et qui tendent à transformer dès lors l'analyse en quelque chose, par exemple, qui apparaîtra comme beaucoup plus irrationnel que cela n'est réellement.

Il est très frappant de voir combien de récents et récemment venus à l'expérience analytique se sont produits, dans leur première façon de s'exprimer sur leur expérience, en posant la question du caractère irrationnel de cette analyse, alors qu'il semble qu'il n'y a peut-être pas, au contraire, de technique plus transparente.

Et, bien sûr, tout va dans ce sens. Nous abondons dans un certain nombre de vues psychologiques plus ou moins partielles du sujet patient ; nous parlons de sa « pensée magique » ; nous parlons de toutes sortes de registres qui ont incontestablement leur valeur

et sont rencontrés de façon très vive par l'expérience analytique. De là à penser que l'analyse elle-même joue dans un certain registre, bien sûr, dans la pensée magique, il n'y a qu'un pas, vite franchi quand on ne part pas et ne décide pas de se tenir tout d'abord à la question primordiale : « Qu'est-ce que cette expérience de la parole » et, pour tout dire, de poser en même temps la question de l'expérience analytique, *la question de l'essence et de l'échange de la parole*.

Je crois que ce dont il s'agit c'est de partir de ceci :

Partons de l'expérience, telle qu'elle nous est ⁽⁶⁾d'abord présentée dans les premières théories de l'analyse : qu'est-ce que ce « névrosé » à qui nous avons affaire par l'expérience analytique ? Qu'est-ce qui va se passer dans l'expérience analytique ? Et ce passage du conscient à l'inconscient ? Et *quelles sont les forces qui donnent à cet équilibre une certaine existence* ? Nous l'appelons le *principe du plaisir*.

Pour aller vite nous dirons avec M. de Saussure que « le sujet hallucine son monde », c'est-à-dire que ses illusions ou ses satisfactions illusoire ne pouvaient être de tous les ordres. Il va leur faire suivre un autre ordre évidemment que celles de ses satisfactions qui trouvent leur objet dans le réel pur et simple. Jamais un symptôme n'a apaisé la faim ou la soif d'une façon durable, hors de l'absorption d'aliments qui les satisfont. Même si une baisse générale du niveau de la vitalité peut répondre, dans les cas limites, par exemple l'hibernage naturel ou artificiel. Tout ceci n'est concevable que comme une phase qui ne saurait bien entendu durer, sauf à entraîner des dommages irréversibles.

La réversibilité même des troubles névrotiques implique que l'économie des satisfactions qui y étaient impliquées fussent d'un autre ordre, et infiniment moins liées à des rythmes organiques fixes, quoique commandant bien entendu une partie d'entre eux. Ceci définit la catégorie conceptuelle qui définit cette sorte d'objets. C'est justement celle que je suis en train de qualifier : « l'imaginaire », si l'on veut bien y reconnaître toutes les implications qui lui conviennent.

À partir de là, il est tout à fait simple, clair, facile, de voir que cet ordre de satisfaction imaginaire ne peut se trouver que dans l'ordre des registres sexuels.

⁽⁷⁾Tout est donné là, à partir de cette sorte de condition préalable de l'expérience analytique. Et il n'est pas étonnant, encore que, bien entendu, des choses aient dû être confirmées, contrôlées, inaugurées, dirais-je, par l'expérience, qu'une fois l'expérience faite les choses paraissent d'une parfaite rigueur.

Le terme « libido » est une notion qui ne fait qu'exprimer cette notion de réversibilité qui implique celle d'équivalence, d'un certain métabolisme des images ; pour pouvoir penser cette transformation, il faut un terme énergétique à quoi a servi le terme de libido. Ce dont il s'agit, c'est bien entendu, quelque chose de complexe. Quand je dis « satisfaction imaginaire », ce n'est évidemment pas le simple fait que Démétrios a été satisfait du fait d'avoir rêvé qu'il possédait la prêtresse courtisane... encore que ce cas n'est qu'un cas particulier dans l'ensemble... Mais c'est quelque chose qui va beaucoup plus loin et est actuellement recoupé par toute une expérience qui est l'expérience que les biologistes évoquent concernant les cycles instinctuels, très spécialement dans le registre des cycles sexuels et de la reproduction ; à savoir que, mises à part les études encore plus ou moins incertaines et improbables concernant les relais neurologiques dans le cycle sexuel, qui ne sont pas ce qu'il y a de plus solide dans leurs études, il est démontré que ces cycles chez les animaux eux-mêmes <texte manque> ils n'ont pas trouvé d'autres termes que le mot même qui sert à désigner les troubles et les ressorts primaires sexuels des symptômes chez nos sujets, à savoir le « déplacement ».

Ce que montre l'étude des cycles instinctuels chez les animaux, c'est précisément leur dépendance d'un certain nombre de déclencheurs, de mécanismes de déclenchement ⁽⁸⁾qui sont essentiellement d'ordre imaginaire, et qui sont ce qu'il y a de plus intéressant dans les études du cycle instinctuel, à savoir que leur limite, leur définition, la façon de les préciser

fondées sur la mise à l'épreuve d'un certain nombre de leurres <texte manque> jusqu'à une certaine limite d'effacement, sont susceptibles de provoquer chez l'animal cette sorte de mise en érection de la partie du cycle du comportement sexuel dont il s'agit. Et le fait qu'à l'intérieur d'un cycle de comportement déterminé, il est toujours susceptible de survenir dans certaines conditions un certain nombre de déplacements ; par exemple, dans un cycle de combat, la brusque survenue, au retour de ce cycle (chez les oiseaux l'un des combattants qui se met soudain à se lisser les plumes), d'un segment du comportement de parade qui interviendra là au milieu d'un cycle de combat.

Mille autres exemples peuvent en être donnés. Je ne suis pas là pour les énumérer. Ceci est simplement pour vous donner l'idée que cet élément de déplacement est un ressort absolument essentiel de l'ordre, et principalement de l'ordre des comportements liés à la sexualité. Sans doute, ces phénomènes ne sont pas électifs chez les animaux. Mais d'autres comportements (cf. les études de Lorenz sur les fonctions de l'image dans le cycle du nourrissage), montrent que l'imaginaire joue un rôle aussi éminent dans l'ordre des comportements sexuels. Et du reste, chez l'homme, c'est toujours sur ce plan, et principalement sur ce plan, que nous nous trouvons devant ce phénomène.

D'ores et déjà, signalons, ponctuons cet exposé par ceci : que ces éléments de comportements instinctuels déplacés chez l'animal sont susceptibles de quelque chose dont nous voyons l'ébauche de ce que nous appellerons un « comportement symbolique ».

⁽⁹⁾Ce que l'on appelle chez l'animal un comportement symbolique c'est à savoir que, quand un de ces segments déplacés prend une valeur socialisée, il sert au groupe animal de repérage pour un certain comportement collectif.

Ainsi, nous posons qu'un comportement peut être imaginaire quand son aiguillage sur des images et sa propre valeur d'image pour un autre sujet le rendent susceptible de déplacement hors du cycle qui assure la satisfaction d'un besoin naturel.

À partir de là, l'ensemble dont il s'agit à la racine, le comportement névrotique, peut être dit, sur le plan de l'économie instinctive, être élucidé – et de savoir pourquoi il s'agit toujours de comportement sexuel, bien entendu –. Je n'ai pas besoin d'y revenir, si ce n'est pour indiquer brièvement qu'un homme puisse éjaculer à la vue d'une pantoufle est quelque chose qui ne nous surprend pas, ni non plus qu'un conjoint s'en serve pour le ramener à de meilleurs sentiments, mais qu'assurément personne ne peut songer qu'une pantoufle puisse servir à apaiser une fringale, même extrême, d'un individu. De même ce à quoi nous avons à faire constamment c'est à des fantasmes. Dans l'ordre du traitement, il n'est pas rare que le patient, le sujet, fasse intervenir, au cours de l'analyse un fantasme tel que celui de la « fellatio du partenaire analyste ». Est-ce là aussi quelque chose que nous ferons rentrer dans un cycle archaïque de sa biographie d'une façon quelconque ? Une antérieure sous-alimentation ? Il est bien évident que, quel que soit le caractère incorporatif que nous donnions à ces fantasmes, nous n'y songerons jamais. Qu'est-ce à dire ?

Cela peut dire beaucoup de choses. En fait, il faut bien voir que l'imaginaire est à la fois loin de se confondre avec le domaine de l'analysable, et que, d'autre ⁽¹⁰⁾part il peut y avoir une autre fonction que l'imaginaire. Ce n'est pas parce que l'analysable rencontre l'imaginaire que l'imaginaire se confond avec l'analysable, qu'il est tout entier l'analysable, et qu'il est tout entier l'analysé.

Pour prendre l'exemple de notre fétichiste, bien que ce soit rare, si nous admettons qu'il s'agit là d'une sorte de perversion primitive, il n'est pas impossible d'envisager des cas semblables. Supposons qu'il s'agisse d'un de ces types de déplacement imaginaire, tel que ceux que nous trouvons réalisés chez l'animal. Supposons en d'autres termes que la pantoufle soit ici, très strictement, le déplacement de l'organe féminin, puisque c'est beaucoup plus souvent chez le mâle que le fétichisme existe. S'il n'y avait littéralement rien qui puisse représenter une élaboration par rapport à cette donnée primitive, ce serait aussi inanalysable qu'est inanalysable telle ou telle fixation perverse.

Inversement, pour parler de notre patient, ou sujet, en proie à un fantasme, là c'est autre chose qui a un tout autre sens, et là, il est bien clair que si ce fantasme peut être considéré comme quelque chose qui représente l'imaginaire, peut représenter certaines fixations à un stade primitif oral de la sexualité, d'autre part, nous ne dirons pas que ce fellateur soit un fellateur constitutionnel.

J'entends par là qu'ici, le fantasme dont il s'agit, l'élément imaginaire n'a strictement qu'une valeur symbolique que nous n'avons à apprécier et à comprendre qu'en fonction du moment de l'analyse où il va s'insérer. En effet, même si le sujet en retient l'aveu, ce fantasme surgit et sa fréquence montre assez qu'il surgit à un moment du dialogue analytique. Il est fait pour s'exprimer, pour être dit, pour symboliser quelque ⁽¹¹⁾ chose et quelque chose qui a un sens tout différent, selon le moment même du dialogue.

Donc, qu'est-ce à dire ? Qu'il ne suffit pas qu'un phénomène représente un déplacement, autrement dit s'inscrive dans les phénomènes imaginaires, pour être un phénomène analysable, d'une part, et que pour qu'il le soit, il faut qu'il représente autre chose que lui-même, si je puis dire.

Pour aborder, d'une certaine façon, le sujet dont je parle, à savoir le symbolisme, je dirai que toute une part des fonctions imaginaires dans l'analyse n'ont pas d'autre relation avec la réalité fantasmatique qu'elles manifestent que, si vous voulez, la syllabe « po » n'en a avec le vase aux formes, de préférence simples, qu'elle désigne. Comme on le voit facilement dans le fait que dans « police » ou « poltron » cette syllabe « po » a évidemment une toute autre valeur. On pourra se servir du « pot » pour symboliser la syllabe « po », inversement, dans le terme « police » ou « poltron », mais il conviendra alors d'y ajouter en même temps d'autres termes également imaginaires qui ne seront pas pris là pour autre chose que comme des syllabes destinées à compléter le mot.

C'est bien ainsi qu'il faut entendre le symbolique dont il s'agit dans l'échange analytique, à savoir que ce que nous trouvons, et ce dont nous parlons est ce que nous trouvons et retrouvons sans cesse, et que Freud a manifesté comme étant sa réalité essentielle, soit qu'il s'agisse de symptômes réels, actes manqués, et quoi que ce soit qui s'inscrive ; il s'agit encore et toujours de symboles et de symboles même très spécifiquement organisés dans le langage, donc fonctionnant à partir de cet équivalent du signifiant et du signifié : la structure même du langage.

⁽¹²⁾ Il n'est pas de moi ce terme que « le rêve est un rébus » ; c'est de Freud lui-même. Et que le symptôme n'exprime, lui aussi, quelque chose de structuré et d'organisé comme un langage est suffisamment manifesté par le fait, pour partir du plus simple d'entre eux, du symptôme hystérique qui est, qui donne toujours quelque chose d'équivalent d'une activité sexuelle, mais jamais un équivalent univoque, au contraire il est toujours plurivoque, superposé, surdéterminé, et, pour tout dire, très exactement construit à la façon dont les images sont construites dans les rêves, comme représentant une concurrence, une superposition de symboles, aussi complexe que l'est une phrase poétique qui vaut à la fois par son ton, sa structure, ses calembours, ses rythmes, sa sonorité, donc essentiellement sur plusieurs plans, et de l'ordre et du registre du langage.

À la vérité, ceci ne nous apparaîtra peut-être pas suffisamment dans son relief, si nous n'essayons pas de voir quand même qu'est-ce que c'est, tout à fait originairement que le langage !

Bien entendu (la question de l'origine du langage, nous ne sommes pas ici pour faire un délire collectif, ni organisé, ni individuel. C'est un des sujets qui peuvent le mieux prêter à ces sortes de délires) sur la question de l'origine du langage ; le langage est là ; c'est un émergent. Et maintenant qu'il a émergé, nous ne saurons plus jamais quand ni comment il a commencé, ni comment c'était avant qu'il soit.

Mais quand même, comment exprimer ce quelque chose qui doit peut-être s'être présenté comme une des formes les plus primitives du langage ? Pensez aux mots de passe. Voyez-vous, je choisis exprès cet exemple, justement parce que l'erreur et le mirage, quand

on parle du sujet du langage, est toujours de croire que sa signification ⁽¹³⁾ est ce qu'il désigne. Mais non, mais non. Bien sûr qu'il désigne quelque chose, il remplit une certaine fonction. Et je choisis exprès le mot de passe, parce que le mot de passe a cette propriété d'être choisi justement d'une façon tout à fait indépendante de sa signification (et si celle-ci est idiote, à quoi l'École répond – sans doute faut-il ne jamais répondre – que la signification d'un tel mot est de désigner celui qui le prononce comme ayant telle ou telle propriété répondant à la question qui fait donner le mot. D'autres diraient que l'exemple est mal choisi parce qu'il est pris à l'intérieur d'une convention, ça vaut mieux encore) et, d'un autre côté, on ne peut pas nier que le mot de passe n'ait les vertus les plus précieuses. Il sert tout simplement à vous éviter d'être tué.

C'est bien ainsi que nous pouvons considérer effectivement le langage comme ayant une fonction. Né entre ces animaux féroces qu'ont dû être les hommes primitifs (à en juger d'après les hommes modernes, ce n'est pas invraisemblable), le mot de passe est justement ce à quoi non pas « se reconnaissent les hommes du groupe », mais « se constitue le groupe ».

Il y a un autre registre où l'on peut méditer sur cette fonction du langage ; c'est celui du langage stupide de l'amour, qui consiste au dernier degré du spasme de l'extase – ou au contraire de la routine, selon les individus – à, subitement qualifier son partenaire sexuel du nom d'un légume des plus vulgaires, ou d'un animal des plus répugnants. Ceci exprime aussi certainement quelque chose qui n'est certainement pas loin de toucher à la question de l'horreur de l'anonymat. Ce n'est pas ⁽¹⁴⁾ pour rien que telle ou telle de ces appellations, animal ou support plus ou moins totémique, se retrouve dans la phobie. C'est évidemment qu'il y a, entre les deux, quelque point commun ; le sujet humain est tout à fait spécialement exposé, nous verrons tout à l'heure, à cette sorte de vertige qui surgit et éprouve le besoin de l'éloigner, le besoin de faire quelque chose de transcendant ; ce n'est pas pour rien dans l'origine de la phobie.

Dans ces deux exemples, le langage est particulièrement dépourvu de signification. Vous voyez là le mieux *ce qui distingue le symbole du signe à savoir la fonction interhumaine du symbole*. Je veux dire quelque chose qui naît avec le langage et qui fait qu'après que le mot (et c'est à quoi sert le mot) a été vraiment parole prononcée, les deux partenaires sont autre chose qu'avant. Ceci sur l'exemple le plus simple.

Vous auriez tort d'ailleurs de croire que ce n'est pas justement des exemples particulièrement pleins. Assurément à partir de ces quelques remarques, vous pourrez vous apercevoir que, quand même, soit dans le mot de passe, soit dans le mot qu'on appelle d'amour, il s'agit de quelque chose, qui en fin de compte, est plein de portée. Disons que la conversation qu'à un moment moyen de votre carrière d'étudiant, vous avez pu avoir à un dîner de patron également moyen, où le mode et la signification des choses qu'on échange <texte manque> combien ce caractère est équivalent de conversations rencontrées dans la rue et dans l'autobus, et qui n'est pas autre chose qu'une certaine façon de se faire reconnaître, ce qui justifierait Mallarmé disant que le langage était ⁽¹⁵⁾ « comparable à cette monnaie effacée qu'on se passe de la main à la main en silence ».

Voyons donc en somme de quoi il s'agit à partir de là, et, en somme ce qui s'établit quand le névrosé arrive à l'expérience analytique.

C'est que lui aussi commence à dire des choses. Il dit des choses, et les choses qu'il dit, il n'y a pas énormément à nous étonner si, au départ, elles ne sont pas non plus autre chose que ces paroles de peu de poids auxquelles je viens de faire allusion. Néanmoins, il y a quelque chose qui est fondamentalement différent, c'est qu'il vient à l'analyste pour autre chose que pour dire des fadaises et des banalités que, d'ores et déjà, dans la situation est impliqué quelque chose, et quelque chose qui n'est pas rien, puisque en somme, c'est son propre sens plus ou moins qu'il vient chercher ; c'est que quelque chose est là mystiquement posé sur la personne de celui qui l'écoute. Bien entendu, il s'avance vers cette expérience, vers cette voie originelle, avec mon Dieu ! ce qu'il a à sa disposition : à

savoir que ce qu'il croit d'abord c'est qu'il faut qu'il fasse le médecin lui-même, qu'il renseigne l'analyste. Bien entendu, vous avez votre expérience quotidienne ; le remettant à son plan, disons que ce dont il s'agit, ce n'est pas de cela, mais qu'il s'agit de parler, et, de préférence, sans chercher soi-même à mettre de l'ordre, de l'organisation, c'est-à-dire à se mettre, selon un narcissisme bien connu, à la place de son interlocuteur.

En fin de compte, la notion que nous avons du névrosé c'est que dans ses symptômes même, c'est une « parole bâillonnée » où s'exprime un certain nombre, disons ⁽¹⁶⁾ de « transgressions à un certain ordre », qui, par elles-mêmes crient au ciel l'ordre négatif dans lequel elles se sont inscrites. Faute de réaliser l'ordre du symbole d'une façon vivante, le sujet réalise des images désordonnées dont elles sont les substituts. Et, bien entendu, c'est cela qui va d'abord et d'ores et déjà s'interposer à toute relation symbolique véritable.

Ce que le sujet exprime d'abord et d'ores et déjà quand il parle, s'explique, c'est ce registre que nous appelons les « résistances » ; ce qui ne veut et ne peut s'interpréter autrement que comme le fait d'une réalisation *hic et nunc*, dans la situation et avec l'analyste, de l'image ou des images qui sont celles de l'expérience précoce.

Et c'est bien là-dessus que toute la théorie de la résistance s'est édifiée, et cela seulement après la grande reconnaissance de la valeur symbolique du symptôme et de tout ce qui peut être analysé.

Ce que l'expérience prouve et rencontre, c'est justement autre chose que la réalisation du symbole ; c'est la tentative par le sujet, de constituer *hic et nunc*, dans l'expérience analytique, cette référence imaginaire, ce que nous appelons les tentatives du sujet de faire entrer l'analyste dans son jeu. Ce que nous voyons par exemple, dans le cas de « l'homme aux rats », quand nous nous apercevons (vite, mais pas tout de suite, et Freud non plus), qu'à raconter son histoire obsessionnelle, la grande observation autour du supplice des rats, il y a tentative du sujet de réaliser *hic et nunc*, ici et avec Freud, cette sorte de relation sadique-anale imaginaire qui constitue à elle seule le sel de l'histoire. ⁽¹⁷⁾ Et Freud s'aperçoit fort bien, qu'il s'agit de quelque chose qui se trahit et se traduit physionomiquement, sur la tête même, la face du sujet, par ce qu'il qualifie à ce moment-là « l'horreur de la jouissance ignorée ».

À partir du moment où ces éléments de la résistance sont survenus dans l'expérience analytique, qu'on a pu mesurer, poser comme tels, c'est bien un moment significatif dans l'histoire de l'analyse. Et on peut dire que c'est à partir du moment où on a su en parler d'une façon cohérente et à la date, par exemple, de l'article de Reich, un des premiers articles à ce sujet (paru dans *l'International Journal*), au moment où Freud faisait surgir le second dans l'élaboration de la théorie analytique et qui ne représente rien d'autre que la théorie du moi ; vers cette époque, en 1920, apparaît « *das Es* » et à ce moment-là, nous commençons à nous apercevoir à l'intérieur (il faut toujours le maintenir à l'intérieur du registre de la relation symbolique), que le sujet résiste ; que cette résistance, ça n'est pas quelque chose comme une simple inertie opposée au mouvement thérapeutique, comme en physique on pourrait dire que la masse résiste à toute accélération. C'est quelque chose qui établit un certain lien, qui s'oppose comme tel, comme une action humaine, à celle du thérapeute ; mais à ceci près qu'il ne faut pas que le thérapeute s'y trompe. Ce n'est pas à lui, en tant que réalité qu'on s'oppose, c'est dans la mesure où, à sa place, est réalisée une certaine image que le sujet projette sur lui.

À la vérité, ces termes même ne sont qu'approximatifs.

⁽¹⁸⁾ C'est à ce moment également que la notion d'instinct agressif naît, qu'il faut ajouter à la libido le terme de *destrudo*. Et ceci, non sans raison. Car à partir du moment où son but <texte manque> les fonctions tout à fait essentielles de ces relations imaginaires, telles qu'elles apparaissent sous forme de résistance, un autre registre apparaît qui n'est lié à rien de moins qu'à la fonction propre que joue le moi, à cette théorie du moi dans laquelle je n'entrerai pas aujourd'hui, et qui est ce qu'il faut absolument distinguer dans toute notion cohérente et organisée du moi de l'analyse ; à savoir du moi comme fonction imaginaire, du moi comme unité

du sujet aliéné à lui-même, du moi comme ce dans quoi le sujet ne peut se reconnaître d'abord qu'en s'aliénant, et donc ne peut se retrouver qu'en abolissant l'alter ego du moi, qui comme tel, développe la dimension, très distincte de l'agression, qui s'appelle en elle-même et d'ores et déjà : l'agressivité.

Je crois qu'il nous faut maintenant reprendre la question en ces deux registres : la question de la parole et la question de l'imaginaire.

La parole, je vous l'ai montré sous une forme abrégée, joue ce rôle essentiel de médiation. De médiation, c'est-à-dire de quelque chose qui change les deux partenaires en présence, à partir du moment où il a été réalisé. Ceci n'a rien d'ailleurs qui ne nous soit donné jusque dans le registre sémantique de certains groupes humains. Et si vous lisez (ce n'est pas un livre qui mérite toutes les recommandations, mais il est assez expressif et particulièrement maniable et excellent comme introduction pour ceux qui ont besoin d'être introduits), ⁽¹⁹⁾le livre de Leenhardt : *Do Kamo*, vous y verrez que chez les Canaques, il se produit quelque chose d'assez particulier sur le plan sémantique, à savoir que le mot « parole » signifie quelque chose qui va beaucoup plus loin que ce que nous appelons tel. C'est aussi bien une action. Et d'ailleurs aussi pour nous « parole donnée » est aussi une forme d'acte. Mais c'est aussi bien quelquefois un objet, c'est-à-dire quelque chose qu'on porte, une gerbe... C'est n'importe quoi. Mais, à partir de là, quelque chose existe qui n'existait pas avant. Il conviendrait aussi de faire une autre remarque : c'est que cette parole médiatrice n'est pas purement et simplement médiatrice sur ce plan élémentaire ; qu'elle permet entre deux hommes de transcender la relation agressive fondamentale au mirage du semblable. Il faut qu'elle soit encore bien autre chose, car si l'on y réfléchit, on voit que non seulement elle constitue cette médiation, mais aussi bien, elle constitue la réalité elle-même : Ceci est tout à fait évident si vous considérez ce qu'on appelle une structure élémentaire, c'est-à-dire archaïque de la parenté. Loin d'être élémentaires, elles ne le sont pas toujours. Par exemple, spécialement complexe (mais, à la vérité ces structures complexes n'existeraient pas sans le système des mots qui les exprime), le fait que, chez nous, les interdits qui règlent l'échange humain des alliances, au sens propre du mot, soient réduits à un nombre d'interdits excessivement restreint, tend à nous confondre des termes comme « père, mère, fils... » avec des relations réelles.

C'est parce que le système des relations de parenté, pour autant qu'il ait été fait, s'est extrêmement réduit, dans ses bornes et dans son champ. Mais ⁽²⁰⁾si vous faisiez partie d'une civilisation où vous ne pouvez pas épouser telle cousine au septième degré, parce qu'elle est considérée comme cousine parallèle, ou inversement, comme cousine croisée, ou se retrouvant avec vous dans une certaine homonymie qui revient toutes les trois ou quatre générations, vous vous apercevriez que le mot et les symboles ont une influence décisive dans la réalité humaine, et c'est précisément que les mots ont exactement le sens que je décrète de leur donner. Comme dirait Humpty Dumpty dans Lewis Carroll quand on lui demande pourquoi. Il fait cette réponse admirable : « parce que je suis le maître ».

Dites-vous qu'au départ, il est bien clair que c'est l'homme en effet qui donne son sens au mot. Et que si les mots ensuite se sont trouvés dans le commun accord de la communicabilité, à savoir que les mêmes mots servent à reconnaître la même chose, c'est précisément en fonction de relations, d'une relation de départ, qui a permis à ces gens d'être des gens qui communiquent. En d'autres termes, il n'est absolument pas question, sauf dans une perception psychologique exprimée, d'essayer de déduire comment les mots sortent des choses et leur sont successivement et individuellement appliqués ; mais de comprendre que c'est à l'intérieur du système total du discours, de l'univers d'un langage déterminé, qui comporte, par une série de complémentarités, un certain nombre de significations ; que ce qu'il y a à signifier, à savoir les choses, a à s'arranger à prendre place.

C'est bien ainsi que les choses, à travers l'histoire, se constituent. C'est ce qui rend particulièrement puérile toute théorie du langage, pour autant qu'on aurait à comprendre le rôle qu'il joue dans la formation ⁽²¹⁾des symboles. Que celle qui est par exemple donnée par

Massermann, qui a fait là-dessus (dans l'*International Journal of Psycho-analysis* 1944), un très joli article qui s'appelle : « Language, behaviour and dynamic psychiatry ». Il est clair qu'un des exemples qu'il donne montre assez la faiblesse du point de vue behavioriste. Car c'est de cela qu'il s'agit en cette occasion. Il croit résoudre la question de la symbolique du langage, en donnant cet exemple : le conditionnement qui aurait de l'effet dans la réaction de contraction de la pupille à la lumière, qu'on aurait régulièrement fait se produire en même temps qu'une clochette. On supprime ensuite l'excitation à la lumière, la pupille se contracte quand on agite la clochette. On finirait par obtenir la contraction de la pupille par la simple audition du mot « contract ». Croyez-vous qu'avec cela, vous avez résolu la question du langage et de la symbolisation ? Mais il est bien clair que si, au lieu de « contract », on avait dit autre chose, on aurait pu obtenir exactement le même résultat. Et ce dont il s'agit n'est pas le conditionnement d'un phénomène, mais ce dont il s'agit dans les symptômes c'est de la relation du symptôme avec le système tout entier du langage. C'est-à-dire, le système des significations des relations interhumaines comme telles.

Je crois que le ressort de ce que je viens de vous dire est ceci : qu'est-ce que nous constatons, et en quoi est-ce que l'analyse recoupe très exactement ces remarques et nous en montre jusque dans le détail la portée et la présence ?

C'est ni plus ni moins qu'en ceci : que toute relation analysable, c'est-à-dire interprétable symboliquement, ⁽²²⁾est toujours plus ou moins inscrite dans une relation à trois. Déjà nous l'avons vu dans la structure même de la parole : médiation entre tel et tel sujet, dans ce qui est réalisable libidinalement ; ce que nous montre l'analyse et ce qui donne sa valeur à ce fait affirmé par la doctrine et démontré par l'expérience que rien finalement ne s'interprète, car c'est de cela qu'il s'agit : que par l'intermédiaire de la réalisation œdipienne. C'est cela que ça veut dire. Cela veut dire que toute relation à deux est toujours plus ou moins marquée du style de l'imaginaire ; et que pour qu'une relation prenne sa valeur symbolique, il faut qu'il y ait la médiation d'un tiers personnage qui réalise, par rapport au sujet, l'élément transcendant grâce à quoi son rapport à l'objet peut-être soutenu à une certaine distance.

Entre le rapport imaginaire et le rapport symbolique, il y a toute la distance qu'il y a dans la culpabilité. C'est pour cela, l'expérience vous le montre, que la culpabilité est toujours préférée à l'angoisse. L'angoisse est en elle-même d'ores et déjà, nous le savons par les progrès de la doctrine et de la théorie de Freud, elle est toujours liée à une perte, c'est-à-dire à une transformation du moi, c'est-à-dire à une relation à deux sur le point de s'évanouir et à laquelle doit succéder quelque chose d'autre que le sujet ne peut pas aborder sans un certain vertige. C'est cela qui est le registre et la nature de l'angoisse. Dès que s'introduit le tiers, et <texte manque> qui entre dans le rapport narcissique introduit la possibilité d'une médiation réelle, par l'intermédiaire essentiellement du personnage qui, par rapport au sujet, ⁽²³⁾représente un personnage transcendant, autrement dit une image de maîtrise par l'intermédiaire de laquelle son désir et son accomplissement peuvent se réaliser symboliquement. À ce moment intervient un autre registre, qui est justement celui qu'on appelle : ou celui de la loi, ou celui de la culpabilité, selon le registre dans lequel il est vécu. (Vous sentez que j'abrège un peu ; c'est le terme. Je crois en donnant d'une façon abrégée ne pas vous dérouter trop pour autant, puisqu'aussi bien ce sont des choses qu'ici ou ailleurs dans nos réunions, j'ai répétées maintes fois).

Ce que je voudrais souligner concernant ce registre, du symbolique, est pourtant important. C'est à savoir ceci : dès qu'il s'agit du symbolique, c'est-à-dire ce dans quoi le sujet s'engage, dans une relation proprement humaine, dès qu'il s'agit d'un registre du « je », ce dans quoi le sujet s'engage. Dans « je veux... j'aime... » il y a toujours quelque chose, littéralement parlé, de problématique, c'est-à-dire qu'il y a là un élément temporel très important à considérer. Qu'est-ce que je veux dire ainsi ? Ceci pose tout un registre de problèmes qui doivent être traités parallèlement à la question du rapport du symbolique et de l'imaginaire. La question de la constitution temporelle de l'action humaine est, elle,

inséparable absolument de la première. Encore que je ne puisse pas l'arrêter dans son ampleur ce soir, il faut au moins indiquer que nous la rencontrons sans cesse dans l'analyse, je veux dire de la façon la plus concrète. Là aussi, pour la comprendre, ⁽²⁴⁾il convient de partir d'une notion structurale, si on peut dire existentielle, de la signification du symbole.

Un des points qui paraît des plus < texte manque > de la théorie analytique, à savoir celui de l'automatisme, du prétendu automatisme de répétition, celui dont Freud a si bien montré le premier exemple, et comme la première maîtrise agit : l'enfant dont on abolit, par la disparition, son jouet. Cette répétition primitive, cette scansion temporelle qui fait que l'identité de l'objet est maintenue : et dans la présence et dans l'absence, nous avons là très exactement la portée, la signification du symbole en tant qu'il se rapporte à l'objet, c'est-à-dire à ce qu'on appelle le concept.

Or, nous trouvons là aussi illustré quelque chose qui paraît si obscur quand on le lit dans Hegel, à savoir : que « le concept c'est le temps ». Il faudrait une conférence d'une heure pour faire la démonstration que le concept, c'est le temps. (Chose curieuse, Monsieur Hyppolite, qui travaille la phénoménologie de l'esprit, s'est contenté de mettre une note disant que c'était un des points les plus obscurs de la théorie de Hegel).

Mais là, vous avez vraiment touché du doigt cette chose simple qui consiste à dire que le symbole de l'objet, c'est justement « l'objet là ». Quand il n'est plus là, c'est l'objet incarné dans sa durée, séparé de lui-même et qui, par là même, peut vous être en quelque sorte toujours présent, toujours là, toujours à votre disposition. Nous retrouvons là le rapport qu'il y a entre le symbole et le fait que tout ce qui est humain ⁽²⁵⁾est considéré comme tel, et plus c'est humain, plus c'est préservé, si on peut dire, du côté mouvant et décompensant du processus naturel. L'homme fait, et avant tout lui-même fait subsister dans une certaine permanence tout ce qui a duré comme humain.

Et nous retrouvons un exemple. Si j'avais voulu prendre par un autre bout la question du symbole, au lieu de partir du mot, de la parole ou de la petite gerbe, je serais parti du tumulus sur le tombeau du chef ou sur le tombeau de n'importe qui. C'est ce qui caractérise l'espèce humaine, justement, d'environner le cadavre de quelque chose qui constitue une sépulture, de maintenir le fait que « ceci a duré ». Le tumulus ou n'importe quel autre signe de sépulture mérite très exactement le nom de symbole, de quelque chose d'humanisant. J'appelle symbole tout ce dont j'ai tenté de montrer la phénoménologie.

C'est pourquoi si je vous signale ceci, ce n'est évidemment pas sans raison, et la théorie de Freud a dû se pousser jusqu'à la notion qu'elle a mise en valeur d'un instinct de mort, et tous ceux qui, dans la suite, en mettant l'accent uniquement sur ce qui est l'élément résistance, c'est-à-dire l'élément action imaginaire pendant l'expérience analytique, et annulant plus ou moins la fonction symbolique du langage, sont les mêmes pour qui l'instinct de mort est quelque chose qui n'a pas de raison d'être.

Cette façon de « réaliser », au sens propre du mot, de ramener à un certain réel l'image, bien entendu y ayant inclus comme une fonction essentiellement un particulier signe de ce réel, ramener au réel l'expression ⁽²⁶⁾analytique, est toujours chez ceux qui n'ont pas ce registre, qui la développent sous ce registre, est toujours corrélatif de la mise entre parenthèses, voire l'exclusion de ce que Freud a mis sous le registre de l'instinct de mort, ou qu'il a appelé plus ou moins automatisme de répétition.

Chez Reich, c'est exactement caractéristique. Pour Reich tout ce que le patient raconte est « flatus vocis », la façon dont l'instinct manifeste son armure. Point qui est significatif très important, mais comme temps de cette expérience, c'est dans la mesure où est mise entre parenthèses toute cette expérience comme symbolique, que l'instinct de mort est lui-même exclu, mis entre parenthèses. Bien entendu, cet élément de la mort ne se manifeste pas que sur le plan du symbole. Vous savez qu'il se manifeste plus ou moins dans ce qui est du registre narcissique. Mais c'est autre chose dont il s'agit, et qui est beaucoup plus près de cet élément de néantisation finale, liée à toute espèce de déplacement. Bien entendu, on peut le concevoir. L'origine, la source, comme je l'ai indiqué à propos d'éléments déplacés

de la possibilité de transaction symbolique du réel. Mais c'est aussi quelque chose qui a beaucoup moins de rapport avec l'élément durée, projection temporelle, en tant que j'entends l'avenir essentiel du comportement symbolique comme tel.

(Vous le sentez bien, je suis forcé d'aller un petit peu vite. Il y a beaucoup de choses à dire sur tout cela. Et il est certain que l'analyse de notions aussi différentes que ces termes de : résistance, résistance de transfert, transfert comme tel... La possibilité de faire comprendre à ce propos ce qu'il faut appeler ⁽²⁷⁾ proprement « transfert » et laisser à la résistance. Je crois que tout cela peut assez aisément s'inscrire par rapport à ces notions fondamentales du symbolique et de l'imaginaire).

Je voudrais simplement, pour terminer, illustrer en quelque sorte (il faut toujours donner une petite illustration à ce qu'on raconte), vous donner quelque chose qui n'est qu'une approximation par rapport à des éléments de formalisation que j'ai développés beaucoup plus loin avec les élèves au Séminaire (par exemple dans l'Homme aux Rats). On peut arriver à formaliser complètement à l'aide d'éléments comme ceux que je vais vous indiquer. Ceci est une espèce qui vous montrera ce que je veux dire.

Voilà comment une analyse pourrait, très schématiquement, s'inscrire depuis son début jusqu'à la fin :

$rS - rI - iI - iR - iS - sS - SI - SR - iR - rS$:
réaliser le symbole.

– rS : Cela, c'est la position de départ. L'analyste est un personnage symbolique comme tel. Et c'est à ce titre que vous venez le trouver, pour autant qu'il est à la fois le symbole par lui-même de la toute-puissance, qu'il est lui-même déjà une autorité, le maître. C'est dans cette perspective que le sujet vient le trouver et qu'il se met dans une certaine posture qui est à peu près celle-ci : « C'est vous qui avez ma vérité », posture complètement illusoire, mais qui est la posture typique.

– rI : après, nous avons là : la réalisation de l'image.

⁽²⁸⁾ C'est-à-dire l'instauration plus ou moins narcissique dans laquelle le sujet entre dans une certaine conduite qui est justement analysée comme résistance. Ceci en raison de quoi ? D'un certain rapport : iI

– iI : $\frac{\text{imagination}}{\text{image}}$

C'est la captation de l'image qui est essentiellement constitutive de toute réalisation imaginaire en tant que nous la considérons comme instinctuelle, cette réalisation de l'image qui fait que l'épinoche femelle est captivée par les mêmes couleurs que l'épinoche mâle et qu'ils entrent progressivement dans une certaine danse qui les mène où vous savez.

Qu'est-ce qui la constitue dans l'expérience analytique ? Je le mets pour l'instant dans un cercle (cf. schéma entre la fin de la conférence et la discussion).

Après cela, nous avons :

– iR – qui est la suite de la transformation précédente :

I est transformé en R

C'est la phase de résistance, de transfert négatif, ou même, à la limite de délire, qu'il y a dans l'analyse. C'est une certaine façon dont certains analystes tendent toujours plus à réaliser : « L'analyse est un délire bien organisé », formule que j'ai entendu dans la bouche d'un de mes Maîtres, qui est partielle, mais pas inexacte.

Après, que se passe-t-il ? Si l'issue est bonne, si le sujet n'a pas toutes les dispositions pour être psychotique (auquel cas il reste au stade iR), il passe à :

– iS – l'imagination du symbole.

⁽²⁹⁾ Il imagine le symbole. Nous avons, dans l'analyse, mille exemples de l'imagination du symbole. Par exemple : le rêve. Le rêve est une image symbolisée.

Ici intervient :

– sS – qui permet le renversement.

Qui est la symbolisation de l'image.

Autrement dit, ce qu'on appelle « l'interprétation ».

Ceci uniquement après le franchissement de la phase imaginaire qui englobe à peu près :

rI – iI – iR – iS –

commence l'élucidation du symptôme par l'interprétation

(SS)

– SI –

Ensuite, nous avons :

– SR – qui est, en somme, le but de toute santé, qui est non pas (comme on le croit) de s'adapter à un réel plus ou moins bien défini, ou bien organisé, mais de faire reconnaître sa propre réalité, autrement dit son propre désir.

Comme je l'ai maintes fois souligné, le faire reconnaître par ses semblables ; c'est-à-dire de le symboliser.

À ce moment-là, nous retrouvons :

– rR – <texte manque>

Ce qui nous permet d'arriver à la fin au :

– rS –

⁽³⁰⁾ C'est-à-dire, bien exactement à ce dont nous sommes partis.

Il ne peut en être autrement, car si l'analyste est humainement valable, ça ne peut être que circulaire. Et une analyse peut comprendre plusieurs fois ce cycle.

– iI – c'est la partie propre de l'analyse,

c'est ce qu'on appelle (à tort) « la communication des inconscients ».

L'analyste doit être capable de comprendre le jeu que joue son sujet. Il doit comprendre qu'il est lui-même l'épinoche mâle ou femelle, selon la danse que mène son sujet.

Le sS, c'est la symbolisation du symbole. C'est l'analyste qui doit faire ça. Il n'a pas de peine : il est déjà lui-même un symbole. Il est préférable qu'il le fasse avec complétude, culture et intelligence. C'est pour cela qu'il est préférable, qu'il est nécessaire que l'analyste ait une formation aussi complète que possible dans l'ordre culturel. Plus vous en saurez, plus cela vaudra. Et cela (sS) ne doit intervenir qu'après un certain stade, après une certaine étape franchie. Et en particulier, c'est en ce registre qu'appartient, du côté du sujet (ce n'est pas pour rien que je ne l'ai pas séparé)... Le Sujet forme toujours et plus ou moins une certaine unité plus ou moins successive, dont l'élément essentiel se constitue dans le transfert. Et l'analyste vient à symboliser le surmoi qui est le symbole des symboles.

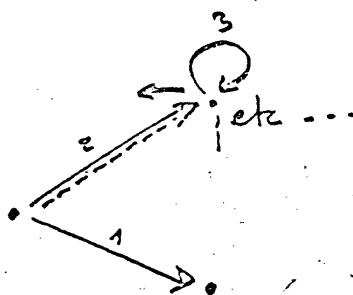
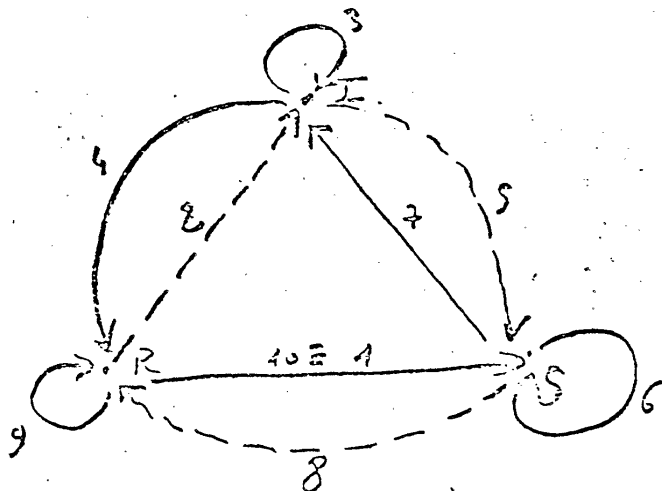
Le surmoi est simplement une parole qui ne dit rien (une parole qui interdit). L'analyste n'a précisément ⁽³¹⁾ aucune peine à la symboliser. C'est précisément ce qu'il fait.

Le rR est son travail, improprement désigné sous le terme de cette fameuse « neutralité bienveillante » dont on parle à tort et à travers, et qui veut simplement dire que, pour un analyste, toutes les réalités, en somme, sont équivalentes ; que toutes sont des réalités. Ceci part de l'idée que tout ce qui est réel est rationnel, et inversement. Et c'est ce qui doit lui donner cette bienveillance sur laquelle vient se briser <texte manque> et mener à bon port son analyse.

Tout cela a été dit un peu rapidement.

J'aurais pu vous parler de bien d'autres choses. Mais, au reste, ce n'est qu'une introduction, une préface à ce que j'essaierai de traiter plus complètement, plus concrètement, le rapport que j'espère vous faire, à Rome, sur le sujet du langage dans la psychanalyse.

On a le schéma :



⁽³²⁾DISCUSSION :

Le Pr LAGACHE remercie le conférencier et ouvre la discussion.

M^{me} MARCUS-BLAJAN – Votre conférence a fait en moi « résonner les cloches... » il est dommage que je n'aie pas compris certains mots. Par exemple : « transcendants ».

Deux choses m'ont frappé particulièrement :

- ce que vous avez dit à propos de l'angoisse et de la culpabilité ;
- et ce que vous venez de dire à propos de rR.

Ce sont des choses que nous sentons très confusément. Ce que vous dites de l'angoisse et de la culpabilité m'a fait penser à des cas, à l'agoraphobie, par exemple.

Ce que vous dites à propos de rR... que tout ce qui existe a le droit d'exister puisque c'est humain...

D^R LACAN – Ce que j'ai dit à propos de l'angoisse et de la culpabilité... la distance...

L'angoisse est liée au rapport narcissique, Madame Blajan en donne une très jolie illustration, (car il n'y a pas de phénomènes plus narcissique) par l'agoraphobie.

Chaque fois que j'ai commenté un cas dans mon séminaire, j'ai toujours montré les différents temps de réaction ⁽³³⁾ du sujet. Chaque fois qu'il se produit un phénomène à deux temps, dans l'obsession par exemple, le 1^{er} temps est l'angoisse, et le 2^e temps est la culpabilité qui donne apaisement à l'angoisse sur le registre de la culpabilité.

À propos du mot « transcendant »... ce n'est pas un mot très métaphysique, ni même métapsychologique. Je vais tâcher de l'illustrer. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire, en l'occasion précise où je l'ai employé ?

C'est ceci : que dans le rapport à son semblable, en tant que tel, dans le rapport à deux, dans le rapport narcissique, il y a toujours, pour le sujet, quelque chose d'évanoui.

Il sent en fin de compte qu'il est l'autre, et l'autre est lui. Et ce sujet défini réciproquement est un des temps essentiels de la constitution du sujet humain. C'est un temps où il ne veut pas subsister, encore que sa structure soit toujours sur le point d'apparaître, et très précisément dans certaines structures névrotiques.

L'image spéculaire s'applique au maximum. Le sujet n'est que le reflet de soi-même. Le besoin de constituer un point qui constitue ce qui est transcendant, c'est justement l'autre en temps qu'autre.

On peut prendre mille exemples.

Par exemple, il est tout à fait clair, puisque je prenais l'exemple de la phobie. Le fait que c'est justement à une angoisse semblable que correspond le fait de subsister au partenaire humain quelque chose d'aussi étranger, d'aussi séparé de l'image humaine qu'est l'image animale. En fait, si nous voyons que quoi que nous puissions penser de la fonction, (car tout cela n'est pas transparent, quels que soient les travaux qu'on ait fait là-dessus), quoi que nous puissions penser de ⁽³⁴⁾l'origine historique réelle du totémisme, il y a une chose très certaine, c'est qu'il est en tout cas lié à l'interdiction du cannibalisme, c'est-à-dire qu'on ne peut pas manger... car c'est tout de même le mode de rapports humains primitifs. Le mode de rapport humain le plus primitif est certainement l'absorption de la substance de son semblable.

Là vous voyez bien quelle est la fonction du totémisme. C'est d'en faire un sujet transcendant à celui-là. Je ne pense pas que le D^r Gessain me contredira ?.

Là nous retrouvons différentes questions sur un des points qui nous intéresse le plus : le rapport entre enfants et adultes. Les adultes, pour l'enfant, sont transcendants pour autant qu'ils sont initiés. Le plus curieux est que justement les enfants ne sont pas moins transcendants pour les adultes. C'est-à-dire, par un système de réflexion caractéristique de toute relation, l'enfant devient, pour les adultes, le sujet de tous les mystères. C'est le siège de cette sorte de confusion des langues entre enfants et adultes, et un des points les plus essentiels dont nous devons tenir compte quant il s'agit d'intervention sur les enfants.

Il y aurait d'autres exemples à prendre.

En particulier dans ce qui constitue la relation œdipienne de type sexuel, qui est quelque chose du sujet, et qui le dépasse en même temps, constitution d'une forme à une certaine distance.

D^r LIEBSCHUTZ – Vous nous avez parlé du symbolique de l'imaginaire. Mais il y avait le réel, dont vous n'avez pas parlé.

⁽³⁵⁾D^r LACAN – J'en ai tout de même parlé quelque peu.

Le réel est ou la totalité, ou l'instant évanoui...

Dans l'expérience analytique pour le sujet, c'est toujours le heurt à quelque chose, par exemple : le silence de l'analyste.

J'aurais dû dire que, tout de même, il se produit quelque chose que j'ai ajouté seulement à la fin. Il se produit tout de même, à travers ce dialogue, quelque chose qui est tout à fait frappant, sur lequel je n'ai pas pu insister, c'est-à-dire, c'est un des faits de l'expérience analytique qui vaudrait, à soi tout seul, beaucoup plus qu'une communication. On doit poser la question sous cet angle : comment se fait-il... ? (je prends un exemple tout à fait concret), qu'à la fin de l'analyse des rêves... (je ne sais pas si j'ai dit ou non qu'il sont composés comme un langage... effectivement, dans l'analyse, ils servent de langage. Et un rêve en milieu ou en fin de l'analyse c'est une partie du dialogue avec l'analyste...). Eh bien, comment se fait-il que ces rêves (et bien d'autres choses encore : la façon dont le sujet

constitue ses symboles...) portent quelque chose qui est la marque absolument saisissante de la réalité de l'analyste, à savoir : de la personne de l'analyste telle qu'elle est constituée dans son être ? Comment se fait-il qu'à travers cette expérience imaginaire et symbolique on aboutisse à quelque chose qui, dans sa dernière phase, est une connaissance limitée, mais frappante, de la structure de l'analyste ? C'est quelque chose qui à soi tout seul pose un problème que je n'ai pas pu aborder ce soir.

⁽³⁶⁾D^R MAUCO – Je me demande s'il ne faut pas rappeler les différents types (?) de symboles.

D^R LACAN – ... C'est un emblème.

D^R MAUCO – Le symbole c'est du vécu.

Par exemple, la maison, éprouvée d'abord par un symbole, est ensuite élaborée collectivement, disciplinée collectivement... Il évoque toujours le mot maison.

D^R LACAN – Laissez-moi vous dire que je ne suis pas absolument de cet avis, comme le démontre l'expérience analytique, à savoir que tout ce qui constitue le symbole, ces symboles qu'on retrouve aux racines de l'expérience analytique, qui constituent les symptômes, la relation œdipienne... Jones en fait un petit catalogue et il démontre qu'il s'agit toujours et essentiellement des thèmes plus ou moins connexes aux relations de parenté, du thème du roi, de l'autorité du maître, et de ce qui concerne la vie et la mort.

Or, tout ce dont il s'agit là, ce sont évidemment des symboles. Ce sont précisément des éléments qui n'ont absolument rien à voir avec la réalité.

Un être complètement encagé dans la réalité, comme l'animal, n'en a aucune espèce d'idées.

Ce sont justement des points où le symbole constitue la réalité humaine, où il crée cette dimension humaine sur laquelle Freud insiste à tout bout de champ quand il dit que le névrosé obsessionnel vit toujours dans le registre de ce qui comporte au maximum des éléments ⁽³⁷⁾d'incertitude, de ce qu'il désigne par : « la durée de la vie... » La paternité... ». Tout ce qui n'a pas évidence sensible. Tout ce qui est dans la réalité humaine construit est construit primitivement par certaines relations symboliques qui peuvent ensuite trouver leur confirmation dans la réalité. Le père est effectivement le géniteur. Mais avant que nous le sachions de source certaine, le nom du père crée la fonction du père.

Je crois donc que le symbole n'est pas une élaboration de la sensation ni de la réalité. Ce qui est proprement symbolique (et les symboles les plus primitifs) est quelque chose d'autre qui introduit dans la réalité humaine quelque chose de différent, et qui constitue tous les objets primitifs de vérité.

Ce qui est remarquable est que la catégorie des symboles, des symboles symbolisants, sont tous de ce registre-là, à savoir comportant, par la création des symboles, l'introduction d'une réalité nouvelle dans la réalité animale ».

D^R MAUCO – Mais sublimé et élaboré, on a le soubassement du langage ultérieur.

D^R LACAN – Là, tout à fait d'accord.

Par exemple, les relations, les logiciens eux-mêmes font tout naturellement appel au terme de parenté. C'est le premier modèle d'une relation transitive.

D^R MANNONI – Le passage de l'angoisse à la culpabilité semble liée à la situation analytique.

L'angoisse peut conduire à la honte, et non pas à la culpabilité. Lorsque l'angoisse n'évoque pas l'idée ⁽³⁸⁾d'un punisseur, mais d'une mise à l'écart, c'est la honte qui apparaît.

L'angoisse peut se traduire non en culpabilité, mais en doute. Il me semble que c'est parce que l'analyste est là que l'angoisse se transforme en culpabilité.

D^R LACAN – Tout à fait d'accord ! C'est une situation privilégiée dans l'expérience analytique qui fait que l'analyste détient la parole, qu'il juge ; et parce que l'analyse s'oriente tout entière dans un sens symbolique, parce que l'analyste l'a substituée à ce qui a fait défaut, parce le père n'a été qu'un Surmoi, c'est-à-dire une « Loi sans parole », pour autant que ceci est constitutif de la névrose, que la névrose est définie par le transfert.

Toutes ces définitions sont équivalentes.

Il y a en effet d'autres aiguillages infinis à la réaction de l'angoisse. Il n'est pas exclu que certaines apparaissent dans l'analyse... Chacune mérite d'être analysée comme telle.

Je crois que la question du doute, elle, est beaucoup plus proche de la constitution symbolique de la réalité. Elle est en quelque sorte préalable. S'il y a une position qu'on puisse qualifier essentiellement au sens où je l'entends, de « subjective », c'est-à-dire que c'est elle qui constitue toute la situation. À savoir : quand et comment est-elle réalisée ? C'est un développement à part.

D^R BERGE – Le passage de l'angoisse à la culpabilité...

Ce qui m'a frappé dans ces deux choses, c'est la notion d'insécurité. L'angoisse et la culpabilité : l'insécurité. L'angoisse et la culpabilité : l'insécurité... ⁽³⁹⁾l'angoisse est ressentie sans savoir quel est le danger. La culpabilité est une défense, parce qu'il y a un objet, et on sait ce que c'est.

D^R LACAN – ... J'ai bien besoin d'un pont tournant...

Un... indéterminé me devient un supplice dormant.

D^R GRANOFF – Le parallélisme entre l'attitude des hommes vis à vis de l'anthropophagie et de leurs enfants.

Sans remonter très loin dans l'Histoire, dans l'histoire des Normands, vers le 16^e siècle, certaines chartres de marins comportaient la renonciation à l'anthropologie* disant que les marins « renonçaient à boire du sang humain... à embrocher des enfants sur la broche... ».

Le schéma que vous donnez ici trouve son illustration dans le processus analytique, mais aussi dans la formation de la personnalité. Ce qui prouve que l'analyse ne fait que reprendre le processus de la formation de la personnalité.

D^R LACAN – Le fétichisme est une transposition de l'imaginaire. Il devient un symbole.

D^R GRANOFF – Pour parler du réel, on a tous besoin de l'aide de quelqu'un pour appréhender le réel. Et, au fond, la structure de la personnalité du fétichisme serait une analyse qui se serait interrompue après iS.

Le fétichisme** n'est pas un organe génital féminin nous apprend Freud, mais une image angoissante qui fait démarrer un processus de l'ordre de l'imaginaire. Et c'est la démarche qui, dans ce cas particulier n'aboutit ⁽⁴⁰⁾jamais. Je n'ai jamais conduit un traitement de fétichisme jusqu'à la fin. Mais il me semble que l'exemple de fétichisme est irremplaçable.

D^R LACAN – En effet, je n'ai pas repris le fétiche...

D^R GRANOFF – Mais, sous le rapport de la culpabilité, dans la mesure où le fétiche lui permet un rapport entre...

D^R PIDOUX – J'ai vu, à propos d'angoisse et culpabilité, je voudrais vous demander si vous ne pensez pas que le symbole n'intervient pas... (?)... Et de l'angoisse au travail, et de l'élément transférentiel.

D^R LACAN – Exactement, comme il intervient dans le moindre acting-out... ce qui est transfert et...

M. ANZIEU – Lorsque Freud a fait la théorie clinique, il a emprunté des modèles aux théories de son époque... En nous proposant ce début de schéma... j'aimerais savoir si ces modèles sont du registre du symbole ou de l'imaginaire. Et quelle origine donner à ces modèles ?

*. Il s'agirait plutôt d'anthropophagie !

**.. Le fétiche ?

Ce que vous proposez aujourd'hui est-il un changement de modèle permanent de penser les données cliniques, adapté à l'évolution culturelle ? Ou quelque chose d'autre.

⁽⁴¹⁾D^R LACAN – Plus adapté à la nature des choses, si nous considérons que tout ce dont il s'agit dans l'analyse est de l'ordre du langage, c'est à dire, en fin de compte, d'une logique.

Par conséquent, c'est ce qui justifie cette formalisation qui intervient comme une hypothèse.

Quant à ce que vous dites de Freud, je ne suis pas d'accord que sur le sujet du transfert il ait emprunté des modèles plus ou moins atomistiques, associationnistes, voire mécanistes du style de son époque.

Ce qui me paraît frappant, c'est l'audace avec laquelle il a admis comme mode tout à fait à ne pas répudier dans le registre du transfert : l'amour, purement et simplement. Il ne considère pas du tout que cela soit une sorte d'impossibilité, d'impasse, quelque chose qui sorte des limites. Il a bien vu que le transfert, c'est la réalisation même du rapport humain sous sa forme la plus élevée, réalisation du symbole, qui est là, au départ, et qui est à la fin de tout cela.

Et entre un commencement et une fin, qui sont toujours le transfert ; au début, en puissance, donné par le fait que le sujet vient, le transfert est là, prêt à se constituer. Il est là depuis le début.

Que Freud y ait fait rentrer l'amour, c'est une chose qui doit bien nous montrer à quel point il donnait à ses rapports symboliques leur portée, même sur le plan humain, car, en fin de compte, si nous devons donner un sens à ce quelque chose de limite, dont on peut à peine parler, qu'est l'amour, c'est la conjonction totale de la réalité et du symbole qui font une seule et même chose.

⁽⁴²⁾D^R DOLTO – Réalité et symbole, qu'est-ce que tu entends par réalité ?

D^R LACAN – Un exemple : l'incarnation de l'amour c'est le don de l'enfant, qui, pour un être humain a cette valeur de quelque chose de plus réel.

D^R DOLTO – Quand l'enfant naît, il est symbolique du don. Mais il peut y avoir aussi don sans enfant. Il peut donc y avoir parole sans langage.

D^R LACAN – Justement, je suis prêt à le dire tout le temps : le symbole dépasse la parole.

D^R DOLTO – Nous arrivons tout le temps à « qu'est-ce que le réel ? » et nous y échappons tout le temps. Et il y a une autre manière d'appréhender la réalité psychanalytique aussi que celle là, qui pour ma psychologie me semble très extrême. Mais tu es un Maître si extraordinaire qu'on peut te suivre si on ne comprend qu'après.

Dans l'appréhension sensorielle, qui est un registre de la réalité, à des assises qui me paraissent plus sûres... préalables au langage, et l'image de notre corps. Et je pensais tout le temps, et surtout pour l'expression verbale, puisque l'adulte se passe surtout avec l'expression verbale de l'imaginaire, s'il n'y a pas l'image du corps propre... (?).

Dès que l'autre a des oreilles, on ne peut pas parler... (?)

⁽⁴³⁾D^R LACAN – Tu y penses beaucoup, toi, que l'autre a des oreilles ?

D^R DOLTO – Pas moi, les enfants.

Si je parle, c'est que je sais qu'il y a des oreilles. Je n'en parlerai pas avant l'âge œdipien, on parle même s'il n'y a pas d'oreilles.

D^R LACAN – Qu'est-ce que tu veux dire ?

D^R DOLTO – Pour parler, il faut qu'il y ait bouche et oreilles. Alors il reste une bouche.

D^R LACAN – C'est l'imaginaire.

D^R DOLTO – J'en ai eu hier en exemple. Hier, dans un enfant muet qui mettait des yeux sans oreille. Je lui ait dit (comme il est muet), je lui dis : « ce n'est pas étonnant qu'il ne puisse pas parler, celui-là, puisqu'il n'a pas de bouche ».

Il a essayé avec un crayon de mettre une bouche. Mais il l'a mise à l'enfant à l'endroit qui coupait le cou. Il perdait la tête s'il parlait ; il perdrait l'intelligence ; il perdrait la notion d'un corps vertical, s'il parlait. Pour parler, il faut la certitude qu'il y ait une bouche, et qu'il y ait des oreilles.

D^R LACAN – Oui, je veux bien.

Mais les faits très intéressants que tu mets en valeur sont tout à fait liés à quelque chose de complètement laissé de côté ; liés à la constitution de l'image du corps en tant qu'...^{***}
du moi, et avec ce tranchant ambigu ; avec le corps morcelé.

Je ne vois pas où tu veux en venir...

(⁴⁴)D^R DOLTO – Le langage n'est qu'une des images. Ce n'est qu'une des manifestations de l'acte d'amour, qu'une des manifestations où l'être dans l'acte d'amour, est morcelé. Nous ne sommes pas complets, puisque nous avons besoin de nous compléter quand nous avons besoin de parole. Il ne sais pas ce qu'il dit, c'est l'autre, s'il l'entend. Ce qui se passe par le langage peut se passer pas beaucoup d'autres moyens.

D^R MANNONI – Une remarque :

C'est que les dessins ne sont pas images, mais des objets et le problème de savoir si son image est symbole ou réalité ? C'est extrêmement difficile.

D^R LACAN – C'est un des modes par lesquels en tout cas dans la phénoménologie de l'intention, on aborde l'imaginaire, par tout ce qui est reproduction artificielle, les plus accessibles.

M^{ME} MARCUS-BLAJAN – Il est frappant de voir la prédominance du visuel. Les rêves en général sont visuels.

Je me demande à quoi cela correspond ?

D^R LACAN – ... Tout ce qui est captations...

^{***}. À cet endroit une autre source indique le mot *orbite*. Serait-ce *Urbild* ?

Lettre de Jacques Lacan à Rudolph Loewenstein du 14 juillet 1953 publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicaire ?) 1976 n° 7 pages 120-135

Mon cher Loew,

⁽¹²⁰⁾ Si je ne vous ai pas écrit plus tôt des événements – extravagants (au sens propre) – que vient de traverser notre groupe, c'est pour les raisons de solidarité qui ont dominé depuis que j'y appartiens, ma conduite. Ce lien, vous le savez, maintenant est rompu. J'ai laissé passer quelques jours, autant pour laisser porter ses effets à la véritable détente que nous a apportée cette rupture que pour me consacrer d'abord à la mise en place d'une communauté de travail qui s'annonce sous les meilleurs auspices : inespérés, dirais-je, si nous n'y retrouvions pas justement le fruit même de notre effort de ces dernières années, le sens de notre travail, les principes de notre enseignement, bref tout ce que nous avons cru pendant de longs mois devoir nous être ravi, et qui nous l'eût été de la façon la plus pernicieuse pour ceux que nous avons introduits à la discipline psychanalytique.

Qu'il me suffise de vous dire que j'ai inauguré la vie scientifique de la nouvelle Société française de psychanalyse mercredi dernier dans cet amphithéâtre de la Clinique que vous connaissez, cher Loew, par une communication sur « le symbolique, l'imaginaire et le réel », devant une assistance de 63 personnes, dont 45 nous ont d'ores et déjà donné leur adhésion comme candidats à notre enseignement et à nos travaux.

Lagache, dont la rigueur de conduite depuis le début de notre crise ne s'est pas démentie, présidait cette séance. Que si l'on vous dit que pour autant nous représentons le clan des psychologues, n'en croyez rien : nous vous montrerons listes en main que nous avons parmi nos élèves plus de médecins que l'ancienne Société, et les plus qualifiés. Nous ne saurions au reste nous en donner le seul mérite. Car pour être juste, il faut y faire la part du comportement insensé de cette équipe qui dans la fondation de l'Institut a vu l'occasion de confisquer à son profit l'autorité vraiment énorme que l'ancienne Société s'était acquise auprès des étudiants. Cette autorité fondée sur la bonne foi de gens qui trouvaient dans l'expérience même de leur propre analyse, de leurs contrôles, à justifier le bien-fondé des engagements et des règles à eux imposés, on la leur a soudain présentée sous la figure la plus autocratique et la plus désagréable : au lieu d'un collègue d'ainés respectés, parmi lesquels chacun selon ses affinités ⁽¹²¹⁾ trouvait ses maîtres et ses recours, ils ont vu apparaître la figure unique de notre ancien camarade Nacht dont vous savez qu'elle ne s'est jamais distinguée par la bonne grâce, mais qui devant des difficultés imprévues s'est révélée sous les aspects d'un manque de tact et de mesure, d'une brutalité de propos, d'un mépris des personnes que je ne mentionnerais pas ici si ce ne devait pas être la fable des étudiants pour de nombreuses années. L'appuyant, deux nouveaux venus sans expérience didactique : Lebovici dont la nervosité, réversion des sévices quotidiens dont il est l'objet dans son service à l'hôpital (je pense que vous en savez assez sur le mode de rapport qui peut s'établir parfois entre élève et patron pour que je n'aie pas là-dessus à m'étendre) a toujours causé l'impression la plus désagréable aux étudiants auxquels il fait l'effet d'un « méchant lapin ». L'autre, Bénassy, garçon non sans culture, qui s'est révélé soudain à la stupeur générale avoir une mentalité d'adjudant, promoteur attendu des mesures les plus tracassières, instaurant l'« appel » dans des cours où viennent des gens à cheveux blancs, passant brusquement devant l'insurrection de tous à des aveux dérisoires – « Je dois reconnaître qu'en fondant cet Institut, nous vous avons oubliés » – pour conclure d'ailleurs : « maintenant il est trop tard : faites-vous oublier ». Et pour couronner le tout, un aiguillage général remis entre les mains d'un jeune choisi par Nacht pour sa médiocrité notoire, et dont le nom ne saurait rien vous dire puisqu'il n'était même pas membre adhérent de la Société quand il a été élevé à ces fonctions : celui-là se trouvait soudain préposé à la fonction de désigner aux étudiants en didactique leurs contrôleurs, voire à ceux qui seraient dès lors admis leur analyste. Absurde dans ses initiatives, bombardant les étudiants des notes administratives les plus déconcertantes, encore qu'hélas ! obscurément

conformes aux directives de Nacht, il mit le comble à leur désarroi et doit être considéré comme un des artisans de l'échec de l'Institut (car peut-on appeler autrement une situation où il lui reste environ 25 élèves sur 83 qui étaient appelés à s'y inscrire).

Voilà donc où nous en sommes.

Pour vous en analyser les ressorts, je dois rendre à Nacht cette justice qu'il n'a ni varié ni fléchi dans la poursuite de son dessein. Et que s'il groupe encore autour de lui une majorité parmi nos anciens collègues, il le doit à une constance dans sa politique qui serait digne d'inspirer le respect si elle n'avait procédé non moins constamment par les moyens les plus dépourvus de scrupules.

⁽¹²²⁾S'il a cru qu'il pourrait me gagner à son jeu en me faisant pendant des années une cour patiente, je conviens que la déception a dû lui être sévère. Il n'a pourtant retiré de cette relation que des bienfaits : informations, idées, lectures, pour lesquelles il s'oriente mal faute de fonds. Il a été accueilli par ma femme et a trouvé chez mon beau-frère le peintre Masson l'hospitalité qui lui a permis de se remarier hors de l'anonymat de la grande ville dans l'atmosphère cordiale d'un petit village provençal. C'était exactement en juillet dernier, et ma femme et moi y fûmes témoins.

Déjà à ce moment pourtant, il put sentir ma désapprobation de la façon vraiment peu correcte dont il s'était fait élire un mois auparavant – et pour cinq ans – au poste de Directeur d'un Institut qui n'existait pas encore. Sans que l'Assemblée en ait été prévenue par un ordre du jour, le principe, la durée du mandat, et la proposition par lui-même de sa propre candidature comme candidature unique, furent enlevés par un vote à mains levées dont les meilleurs parmi ses partisans convenaient il y a seulement quelques mois que c'était là une procédure « fasciste ». Cette fois-là encore, j'avais conclu l'année par une communication à laquelle avait succédé la discussion la plus chaleureuse. Et ces propositions furent une surprise pour l'Assemblée. Je dois avouer que je votai *pour* la première, gêné néanmoins, mais je fus littéralement stupéfait quand je vis que la seconde lui succédait immédiatement. Nacht ne me paraissait pas indigne d'exercer des fonctions de direction, mais nous ne savions même pas en quoi elles devaient consister alors. Car de cet Institut il n'y avait encore rien, ni programme ni statuts, seulement un local par lui soudain trouvé et de toute urgence adopté malgré ses inconvénients alors que c'était de lui qu'étaient toujours partis les objections, les obstacles et finalement les refus qui avaient écarté jusqu'alors (nous en avons des preuves écrites) tous les choix qui s'étaient proposés pour une fondation dont l'ajournement avait entravé pendant des années notre travail. Le vote sur son nom fut pourtant loin d'être unanime, d'autres et nommément Lagache, plus avertis que moi, s'étant abstenus.

Ma confiance sur le fond, il faut le dire, lui restait acquise, et quand grâce à son effort l'Institut fut en novembre matériellement prêt, ce fut un effondrement pour moi que d'entendre de sa propre bouche avec quel cynisme il en envisageait l'usage purement politique : « y donner beaucoup de cours » par exemple à ceux dont il avait le dessein de neutraliser l'action, abandonner complètement la question de la défense des non-médecins que nous avions accueillis en ⁽¹²³⁾grand nombre parmi nos élèves, malgré leur mise en cause alors par un certain nombre d'actions judiciaires en cours, proposer comme mot d'ordre destiné à entraîner un petit groupe l'officialisation du diplôme de psychanalyse en France dont il savait fort bien qu'à moins d'un succès de pure surprise par une procédure politique toujours sujette à caution, le Conseil de l'Ordre des médecins s'y opposerait toujours, domestiquer à l'aide de ce leurre l'ensemble dès lors impressionnant de ceux qui avaient eu recours à nous depuis la guerre en manifestant leur immense besoin d'une technique vraiment compréhensive du malade mental, – et organiser sur ces bases ce que les tenants de son groupe ont avoué tout haut au moment où ils se sont crus les maîtres de la situation : un « barrage » destiné à soumettre à l'autorisation d'une petite équipe l'accès à l'exercice de la profession.

L'enseignement n'était donc pas le but de l'Institut, mais le moyen d'une domination sur ceux-là mêmes qui l'attendaient avec un espoir aux manifestations émouvantes. Et ils allaient le payer cher (je l'entends au sens littéral comme vous le verrez tout à l'heure).

Je ne cachai pas à Nacht ma désapprobation dont il ne comprit pas d'abord la nature. « C'est ton intérêt », « Tu as là-dedans une situation en or : comment vas-tu la gâcher », combien de fois ai-je entendu cet appel chaque fois que durant ces mois de lutte sordide, ma voix dès lors toujours refusée aurait pu faire pencher la balance en leur faveur.

L'opposition s'engagea malheureusement pour nous sur un porte-à-faux. Nacht, sûr de son fait, crut pouvoir se débarrasser de la personne de la Princesse, alors fort engagée dans la défense de Madame Williams dont il osa déclarer publiquement qu'il était regrettable que le Tribunal l'eût acquittée : il congédia symboliquement la Princesse de nos conseils en refusant de la recevoir.

Certes on peut considérer que l'action de cette personne a toujours été néfaste dans notre groupe. Le prestige social qu'elle représente ne peut qu'y fausser les rapports, celui qu'elle tire de son rôle auprès de Freud la fait écouter par tous avec une patience qui prend figure d'approbation, le respect dû à une femme âgée entraîne une tolérance à ses avis qui démoralise les jeunes aux yeux desquels nous apparaissions dans une sujétion ridicule.

À ce moment je ne savais pas ce que j'ai appris depuis sur ses manœuvres constantes dans le passé pour maintenir ses privilèges dans le groupe.

Elle profita pour y rentrer de la première des extravagances ⁽¹²⁴⁾ auxquelles Nacht et les siens n'ont cessé de se livrer et qui pourtant ne les a menés qu'après de longs mois à leur perte, tellement grand est le pouvoir d'une minorité cohérente.

La Commission de l'enseignement fut un jour avisée quarante huit heures à l'avance qu'elle aurait à recevoir à sa prochaine réunion des avis importants du Comité directeur (Comité dont personne n'avait encore entendu parler comme étant en fonction). Ce fut pour recevoir communication d'un programme d'études, non seulement plein de faiblesse, mais manifestement fait pour mettre à l'ombre tout ce qui s'était fait jusqu'alors sur le plan de l'initiative de chacun, et nommément mon propre séminaire de textes que suivaient depuis un an et demi 25 élèves que rien n'y obligeait, avec une fidélité qui ne s'était pas démentie – au seul bénéfice du séminaire dit technique de Nacht qui se trouvait, en absorbant à lui seul l'activité de la « troisième année », former le couronnement de la formation psychanalytique. Pour mieux encore souligner la portée de la chose, mon séminaire réservé aux « première année » était placé en horaire simultané (fait unique dans tout le programme) avec un séminaire attribué à Lagache sous la même rubrique (à ceci près que les textes attribués à Lagache étaient en général inaccessibles aux lecteurs français).

Au plat qui nous était servi sur le ton « ne le trouvez-vous pas excellent ? » par les complices encore assez rigoureux qui l'avaient cuisiné dans l'intimité, s'adjoignait un dessert du même goût : il était, nous dit-on, de toute urgence politique que Nacht (déjà trois fois prorogé dans sa fonction au-delà des limites statutaires) fut maintenu à la Présidence de la Société jusqu'au vote des statuts de l'Institut, qui restaient toujours dans l'indétermination, et dont on nous laissait entendre qu'il faudrait longuement les mûrir.

Je dois dire que je rentrai chez moi prodigieusement égayé et restai quinze jours sans rien manifester à personne. Je vous passe le fait que Nacht chez qui j'avais déjeuné la veille de ce premier jour mémorable, m'avait assuré de son intention de me laisser enfin la Présidence – curieuse démarche pour laquelle il n'a jamais trouvé d'autre excuse, sinon que sa femme lui aurait déconseillé de me troubler en me parlant de ce qui allait être proposé le lendemain !! Le plus fort est qu'il semble l'avoir réellement tenue pour responsable d'avoir ainsi « altéré nos relations ».

Bien entendu, tout ceci fut utilisé par la Princesse pour agiter le groupe. Cependant Lagache vint me voir pour m'exposer combien il était regrettable que nous ayons si longtemps abandonné à Nacht une fonction représentative pour laquelle la neutralité même, sinon la ⁽¹²⁵⁾ nullité de ses positions doctrinales, nous avait paru le rendre

particulièrement apte, et qu'il avait tenue en effet avec dignité en concluant toute discussion un peu stimulante par quelques propos qui équivalaient à en tenir l'objet pour indifférent à tout prendre au regard de son expérience, ceci sur un ton dont la bénignité pouvait passer pour heureusement conforme à sa fonction.

Un changement de style pouvait être escompté comme favorable, maintenant que la fondation de l'Institut devait redonner en principe à la Société une plus grande disponibilité pour le travail doctrinal. Ma désignation pour la Présidence devait faire l'accord de tous.

A une Assemblée exceptionnelle obtenue par la Princesse, Lagache donc débrida l'abcès avec un grand courage, sur le thème :

« Le travail ne peut se poursuivre ainsi dans cette Société, car pour le plus grand nombre, on y est malheureux ». Le concours de ce propos avec les attaques de la Princesse dont vous connaissez le style mit le feu aux poudres, mais servit hélas ! à cristalliser autour de Nacht un noyau « médical », dont on ne peut que regretter qu'il fut alors minoritaire, car Nacht en profita pour l'entretenir dès lors dans une atmosphère obsidionale qui lui donna une cohérence qu'il n'avait absolument sur aucun plan, ni doctrinal ni technique ni même amical.

Avec une hypocrisie parfaite Nacht voulut y voir la marque d'une mission dès lors à lui conférée par le groupe. Sa technique fut constante, toute manifestation venue de l'autre côté fut-elle la plus innocente (la candidature de Favez comme membre titulaire par exemple) fut présentée à ses partisans comme trait d'un complot.

Les semaines de crise qui suivirent furent menées sur le plan d'engagements qu'il faisait *signer* aux huit qui s'étaient groupés autour de lui. Le principe en était que pour qu'il pût mener à bien la tâche de l'Institut, il fallait qu'il fût « maître chez lui », c'est-à-dire qu'il restât Président de la Commission de l'enseignement en même temps qu'il était Directeur de l'Institut, puisqu'il fallait bien admettre qu'on ne pouvait le garder plus longtemps à une Présidence qui me reviendrait, ceci était accordé, mais à laquelle jusque là avait été conjointe la fonction de présider la Commission.

C'est sur ce point que s'engagea donc la bataille.

Pendant tout ce temps et dès la première séance, je m'abstins de toute attaque personnelle contre Nacht et limitai mon opposition à mes votes. Je m'efforçai, ce qui était suffisamment indiqué par les fonctions qui m'étaient confiées du consentement de tous, de jouer un rôle médiateur.

Aux réunions chez la Princesse, je maintins contre tous et sans défaillance le principe qu'il fallait que la Direction de l'Institut fût ⁽¹²⁶⁾conservée à celui qui avait pris l'initiative de le fonder – tous les témoins de mon action vous en seront garants – et malgré toutes les pressions je n'admis jamais que je pus m'y substituer à lui sinon en cas de nécessité dernière.

Ce fut bien malgré moi que je fus témoin des étonnants appels téléphoniques que fit la Princesse à l'adresse d'Anna Freud, où nos adversaires étaient qualifiés par elle de gangsters et où elle lui posait la question de savoir si l'Internationale reconnaîtrait leur groupe en cas de scission (à quoi il lui fut répondu qu'ils seraient certainement reconnus, comme cela était arrivé pour d'autres scissions à l'échelle nationale).

La scission fut en effet dès l'origine l'instrument de chantage de ce qui était dès lors le groupe Nacht, et elle ne cessa d'être agité jusqu'au moment où il devint lui-même majoritaire.

Voici en effet comment la chose se produisit. Le chantage à la démission ne put être poursuivi par le Comité de Direction de l'Institut sans qu'à la fin il dût s'y résoudre. Normalement la Commission de l'enseignement devait en recueillir la charge et ce furent encore les partisans de Nacht qui y firent obstruction.

Dès lors je crus que je devais l'accepter, me croyant seul en mesure d'arriver à un arbitrage. J'y fus élu en effet, ne pris avec moi aucun Secrétaire scientifique, alors que Lagache et Bouvet eussent certainement alors accepté de m'y apporter leur concours, et

déclarai aussitôt que je ne me considérais que comme Directeur provisoire aux fins d'aboutir à des statuts qui fissent l'accord de tous, et dès le lendemain je convoquai les huit tenants du groupe Nacht à se réunir avec moi pour étudier la situation. Tous acceptèrent individuellement, pour se dérober ensuite sur l'injonction de Nacht.

Je fis dès lors ce qui me semblait la seule tentative pour une issue saine. Je me retirai huit jours (c'était les vacances de Noël) loin de tout contact avec quiconque et élaborai les principes d'un Institut tel qu'il m'apparaissait destiné à assurer un enseignement ouvert à la diversité des esprits que nous avons à satisfaire et à prolonger la tradition de la Société.

Il n'y avait dans ce projet dont tous ont reconnu alors qu'il contenait des idées d'avenir rien qui ressemblât à une motion de compromis. Si j'y tenais compte de la conjoncture présente, c'est uniquement dans la forme que je tenais à lui conserver d'être le plus près possible du projet déjà apporté, ceci pour éviter le conflit d'amour-propre qui eût pu surgir de l'idée que j'apportais « mon statut ». A la délicate question de la Présidence de la Commission ⁽¹²⁷⁾ j'apportais une solution certes un peu complexe mais qui dans l'état de raidissement où étaient les esprits me paraissait la seule qui put leur faire entendre raison. Bref j'espérais ramener les opposants à la notion des principes.

Ce fut là que j'échouai : on m'opposa que la forme des dits statuts n'était pas juridique. Ceci était vrai et je n'avais jamais espéré qu'ils seraient votés tels quels, mais qu'ils seraient le point de départ d'une entente enfin rétablie, avec une perspective qui mît l'accent sur l'enseignement même et non sur ses incidences politiques.

Le seul fait que je n'y faisais mention ni de la Princesse ni de ses fonctions honoraires, suffit à décider de tout.

Dans un entretien personnel qu'elle avait sollicité avec Nacht, et qu'au sortir d'un dîner chez moi où elle eut le front de nous l'annoncer à Lagache, à Bouvet et à moi, elle poursuivit avec lui durant une heure et demie, toute la Société cependant piétinant à les attendre, elle passa avec Nacht un traité dont seule la suite des choses nous a montré quels furent les termes.

Un de ses premiers effets fut qu'elle me trouva parmi les siens suivants qui lui permettaient d'assurer à Nacht sa majorité <un mot illisible>, un concurrent à la fonction de la Présidence en la personne de Cénac, dont vous imaginez dans quelle intention toute désintéressée de « conciliation » il accepta ce rôle. Je fus néanmoins élu Président.

Et de ce fait je devins le symbole de la résistance à un long processus dont un rapport de Lagache vous indiquera les étapes, et par où Nacht réalisa point par point ce qui avait été dans son intention, eux qui me soutenaient le savaient depuis l'origine : s'assurer par l'entrée massive du Comité de Direction (y compris le Secrétaire administratif !) dans la Commission de l'enseignement une majorité permanente dans le fonctionnement ordinaire et extraordinaire de cette Commission, remanier de fond en comble l'exercice traditionnel des fonctions de cette Commission : c'est-à-dire faire examiner les sujets à toutes les étapes par une commission de quatre membres seulement, le Directeur de l'Institut seul élément permanent y ayant bien entendu voix prépondérante, ce qui du fait que c'est son secrétariat qui désigne les trois autres, lui assure, vous le comprenez je pense, une assez jolie probabilité qu'il ne sera jamais contré, etc.

Le succès de toutes ces propositions à propos de chacune desquelles j'ai entendu à chaque fois affirmer à un ou plusieurs membres de son propre groupe qu'il s'agissait d'un excès auquel il ne donnerait jamais son adhésion, a été obtenu néanmoins à chaque fois grâce à ⁽¹²⁸⁾ une technique savamment réglée qui consistait à se faire renvoyer par la Princesse la balle une première fois repoussée dans des circonstances où l'ensemble n'en étant pas averti la majorité se trouvait favorable.

Ce petit jeu parfaitement démoralisant pour les opposants eux-mêmes a mis quatre mois à arriver à sa fin et a été couronné par une séance spécialement consacrée à donner à la Princesse Marie Bonaparte le prix de ses bons et loyaux services (qu'elle a dû attendre jusque là) en l'intégrant définitivement et à vie au nombre des membres du Conseil

d'administration de l'Institut (médical) de psychanalyse, organe qui, des communiqués aux journaux nous l'ont fait savoir, décharge définitivement la Société psychanalytique de Paris de tout ce qui concerne l'enseignement et l'habilitation des psychanalystes.

Vous verrez dans une lettre ouverte de Juliette Boutonier ce qu'est devenu pendant ce temps le standard d'existence de cette malheureuse Société et comment le « gang » (la Princesse dixit) occupait le temps de ses réunions à des conciliabules dans les salles directoriales de l'Institut, d'où il émergeait à l'heure à laquelle les « travaux » futiles auxquels on avait désormais renvoyé la Société prenaient fin, pour la séance administrative où l'on commençait à s'occuper des affaires sérieuses.

La dernière, vous le savez, a consisté à démissionner enfin le Président de la Société pour que le faux-pas de son élection imprévue fût enfin réparé et pour le remplacer selon l'expression même de M. Lebovici par une personnalité encore plus insignifiante (et donc plus docile) que celle qui la première fois avait échoué contre lui.

C'est ici que nous retrouvons les fameux étudiants oubliés dans toute cette affaire.

Ceux-ci en effet auxquels on avait demandé dès l'ouverture de l'Institut en mars, des frais d'inscription absolument exorbitants, avaient à ce moment, c'est-à-dire pendant que se poursuivait encore une lutte dont personne parmi nous qui les défendions ne fit durant toute l'année auprès d'eux la moindre mention, avaient donc osé élever des revendications, d'ailleurs sous la forme la plus respectueuse pour leurs Directeurs et maîtres, et c'est dans la forme de leur réponse que ceux-ci commencèrent à perdre à leur tour la face. L'un d'eux n'hésita pas à leur dire qu'il perdait chaque mois 200.000 francs dans cette petite affaire ; le même encore, que si on leur demandait beaucoup d'argent la psychanalyse d'autre part était un métier qui permettait d'en gagner beaucoup par la suite.

⁽¹²⁹⁾ Le même toujours n'hésita point à dire en face à l'un des délégués en train de lui présenter des doléances de ses camarades, que le rôle qu'il assumait lui faisait bien mal augurer de son avenir analytique. A toutes leurs manifestations la réponse-clé fut : « Vous manifestez à quel point vous êtes mal analysés » (il s'agissait d'ailleurs de leurs propres élèves).

Il n'y a pas à s'étonner que dans ces conditions les déboutés s'en vinssent à penser qu'ils faisaient un déplacement, et ils furent mis sur la voie d'une plus juste interprétation de leurs réactions par la teneur des engagements qu'on leur demanda de signer une seconde fois à l'adresse de l'Institut après qu'ils les eussent déjà pris de bon cœur à l'endroit de la bonne vieille Société. Cela leur mit la puce à l'oreille et ils demandèrent à voir les statuts.

L'effet produit fut indescriptible. Ce fut le moment que le groupe de nos collègues de plus en plus démonté et refusant de rien comprendre à ce qui arrivait, choisit pour faire un exemple. On avait essayé d'intimider les étudiants en leur annonçant la formation d'une Commission de discipline et en proposant de nommer à sa tête un ancien magistrat (sic !). Cela fit un certain effet. Mais il était difficile qu'il fût définitif auprès de gens qui ne s'étaient pas encore engagés à l'endroit de l'Institut. Comment put-on penser qu'en frappant haut, l'intimidation serait décisive. Un nommé Pasche, ancien existentialiste, passé au rang de jacobin de la nouvelle institution et qui dès les premiers conflits me déclara qu'il s'agissait d'avoir en main un pouvoir dont on pousserait les effets « jusqu'à ses dernières conséquences », me fit savoir – avec toute l'estime où il tenait et ma personne et un enseignement dont les termes avaient été souvent pour lui illuminants – que ma présence même à la place que j'occupais était à l'origine de la résistance des étudiants, que c'est parce qu'ils se savaient soutenus par moi à l'intérieur qu'elle se poursuivait et donc qu'il convenait de nous séparer.

Je me souviendrai toute ma vie à travers les propos de ce Robespierre qui conservaient quelque tenue dans leur délire, des figures convulsées de ceux qui participèrent à cet hallali original. Ce n'était pas un beau spectacle et, résistant à leurs aboiements, je me donnai le luxe de le revoir une seconde fois.

A vrai dire, cette seconde fois ce fut beaucoup plus calme. La motion de défiance proposée par Madame Odette Codet pour le compte de la Princesse sûre de son fait fut votée. Mais un certain nombre de ceux en qui le précédent spectacle avait ému la fibre de l'horreur humaine, s'en allèrent définitivement pour fonder une nouvelle Société, et je les rejoignis aussitôt.

⁽¹³⁰⁾Vous savez maintenant toute l'histoire de l'affaire. Et vous pouvez imaginer quelle expérience elle a été pour moi. J'ai été mis à l'épreuve de la plus constante et déchirante trahison. Quelqu'un, Nacht, que j'avais admis à mon amitié, s'est comporté de telle sorte que chaque fois que sa femme d'ailleurs bouleversée par cette affaire téléphonait à la mienne, je pouvais y trouver l'indice certain qu'il me porterait dans les 48 heures qui suivraient un nouveau coup.

Rien n'a été épargné par lui pour m'atteindre. Une discussion ancienne qui s'était poursuivie sur le terrain de la théorie et de l'expérience – et qui portait sur une technique que, justifiée ou non, j'avais défendue publiquement, à savoir l'usage réglé de séances plus courtes dans certaines analyses, et spécialement dans l'analyse didactique où la nature particulière des résistances m'avait paru la justifier, a été réveillée par lui alors que j'avais publiquement déclaré que, me soumettant au principe de standards fondés sur un règlement professionnel, dès lors que nous passions à un stade d'organisation de la profession, je ne reviendrais plus sur cette pratique quel que m'en parût l'intérêt, et que j'avais progressivement régularisé dans l'année précédente et définitivement mis au temps réglementaire toutes mes analyses didactiques dès la fin de cette année, sans qu'on ait pu depuis lors relever contre moi le moindre manquement.

On a rappelé un prétendu engagement pris en février 1951 et précisément à propos d'une analyse didactique particulièrement réussie, de me tenir au standard commun sans vouloir se souvenir qu'on m'avait autorisé encore au mois de décembre 1951 à exposer devant la Société les raisons de cette technique que j'avais en effet poursuivie au vu et au su de tous.

On a fait état contre moi du nombre de mes élèves en prétendant que c'était le seul motif de cette réduction du temps consacré à chacun sans se souvenir que tous ceux qui avaient précédemment passé à l'examen de la Commission avaient pu dire individuellement quel bénéfice ils en avaient tiré dans leur cas et démontrer dans leurs contrôles le bon aloi de leur formation.

Nacht en rapportant un propos qu'aurait tenu une de nos collègues médecin des hôpitaux, Madame Roudinesco pour la nommer, concernant ces faits, sous une forme qui s'est avérée fautive à l'enquête, à savoir que lui, Nacht, aurait menti, a réussi, sous le coup de cette allégation reproduite auprès de chacun de nos collègues de la Commission au cours d'une tournée qui lui a pris toute une après-midi, à obtenir de plusieurs d'entre eux de signer une attestation que j'aurais bien en effet pris l'engagement en question lors de la ⁽¹³¹⁾réunion de la Commission de février 1951. Ceci dans le seul but de la produire sous cette forme le lendemain dans une réunion d'étudiants où elle n'a fait d'ailleurs aucun effet.

Tout a été mis en œuvre pour que mes étudiants me quittent. Et après mon départ de la Société on a fait savoir à ces étudiants en analyse soit-disant suspects de malfaçons dans leur initiation, qu'ils pourraient se présenter dès lors spontanément, c'est-à-dire sans mon autorisation, pour être habilités aux contrôles devant la Commission de l'enseignement.

Pas un ne m'a quitté, ni n'y a même songé. Et j'ose même dire que mes analyses se sont poursuivies sans être sensiblement influencées par toute cette tornade extérieure.

Je puis vous dire aussi que ce que cette épreuve m'a appris quant à la manœuvre et quant à la faiblesse des hommes, est de nature à ce qu'une page soit tournée dans ma vie. J'ai vu comment un ami glisse à chaque pas plus loin dans le sens où une pression plus forte que lui l'entraîne contre vous, à quels abandons les meilleurs viennent vous conseiller d'accéder en prenant votre bien pour prétexte, la légèreté avec laquelle chacun considère ce qui ne touche pas ses intérêts immédiats, et comment on lie à ces entreprises un homme honnête

et généreux en obtenant de lui à la faveur de la fatigue la première concession faite au désir de paix et qui est une infamie.

J'ai vu ce qui peut arriver dans un milieu de gens « analysés » dit-on, et je savais par Freud lui-même que cela dépasse tout ce qu'on peut imaginer : jamais en effet je n'aurais imaginé cela. Je m'aperçois à en avoir fait revivre quelques traits pour vous maintenant de ce qu'ont pu être pour moi ces mois de cauchemar, et que vraiment je n'ai pu y survivre qu'en poursuivant à travers les émotions affreuses qu'ils m'ont données mon séminaire de textes et de contrôle, sans y avoir une seule fois manqué, ni sans je crois en avoir vu fléchir l'inspiration ni la qualité. Bien au contraire cette année a été particulièrement féconde, et je crois avoir fait faire un progrès authentique à la théorie et à la technique propres à la névrose obsessionnelle.

Oui j'ai vécu grâce à ce labeur parfois poursuivi dans un véritable désespoir – et aussi grâce à une présence dont le secours n'a pas fléchi d'un instant, encore qu'elle-même, oui elle ma femme, n'ait pas été à l'abri des tentatives pour ébranler la fermeté que je lui ai vue à certaines heures. Oui croyez-moi Loew, je ne veux pas vous parler du plus abject, et pourtant cela aussi a été.

Ce qui m'étreint le plus, c'est peut-être l'attitude d'un certain nombre de titulaires et d'adhérents. Dieu merci les plus jeunes se sont ⁽¹³²⁾ montrés d'une autre trempe, je vous l'ai dit. Mais chez ceux-là qui ont connu l'occupation et les années qui l'ont précédée, j'ai vu avec terreur une conception des rapports humains qui s'est manifestée dans le style et les formes que nous voyons fleurir dans les démocraties populaires. L'analogie était frappante, et les effets de groupe qui en sont résultés m'en ont plus appris sur le problème qui m'a toujours fasciné du type de procès dit de Prague que toutes mes réflexions pourtant fort avancées sur ce sujet.

Je songe à la sorte de foi qui me porte maintenant au-delà de tout cela, qui me le fait oublier presque, oui elle est faite d'un pouvoir d'oubli qui tient à ce que j'ai devant moi cette audience précieuse de ceux qui m'ont suivi, – qui ne m'auraient jamais abandonné même si j'étais sorti seul – à ce que je vais écrire pour Rome, mon rapport sur la fonction du langage dans la psychanalyse, – à ce que je sais de mieux en mieux ce que j'ai à dire sur une expérience que seules ces dernières années m'ont permis de reconnaître dans sa nature et par là seulement de maîtriser vraiment.

J'espère vous voir à Londres – quoiqu'il arrive, sachez que vous y trouverez un homme plus sûr de ses devoirs et de son destin.

Lagache vous y apportera le dossier de l'affaire : et vous y verrez que ce n'est pas nous qui avons fait du fractionnisme.

Ces pages n'ont pas été écrites pour contribuer à ce dossier – mais pour vous donner sur le ton libre que nous permet notre relation particulière, le témoignage vécu sans lequel l'histoire ne saurait être écrite. Aucune objectivité ne saurait être atteinte en matière humaine sans ce fondement subjectif.

C'est pourquoi je vous autorise à en user auprès de qui vous croirez pouvoir l'entendre – et nommément Heinz Hartmann auquel j'enverrai d'autre part un message.

Vous savez Loew, que si vous passez en France avant ou après le Congrès nous serons heureux ma femme et moi que vous veniez avec votre femme nous faire à notre maison de campagne la visite à laquelle vous étiez dès longtemps convié. Je pourrais vous en dire beaucoup plus sur ce que nous attendons tous de l'avenir de notre travail. Nous nous y sommes donnés d'un cœur assez entier pour nous trouver actuellement être là-dessus à votre endroit dans un très grand retard.

Sachez pourtant que notre fidélité à votre personne reste inchangée.

Jacques Lacan

⁽¹³³⁾Second manuscrit

Nous y viendrons en effet avec nos dossiers, et prêts à soutenir notre position.

Malgré l'apparence formelle, nous n'avons fait nulle scission.

Les membres qui ont dû se séparer de la Société étaient l'objet depuis de longues années d'une attitude injurieuse de la part d'un groupe de la Société qui prétendait détenir à son égard je ne sais quelle position de supériorité scientifique, et nous vous donnerons des preuves de ce véritable rejet. Ils se sont maintenus pourtant avec patience en une position de collaboration loyale. Mais l'intimation de s'en aller leur a été formellement adressée par le nommé Pasche en même temps qu'au Président alors en exercice.

Pour celui-ci, à savoir votre serviteur Lacan, sa situation, vous venez de le voir, a été différente. Mis en vedette pendant ces dernières années par ledit groupe qui tirait lustre et avantage du succès de son enseignement, il entra en dissentiment avec lui sur des questions de principe, et dès lors on lui tint à crime son désir même de maintenir le lien entre tous les éléments de la Société. J'ai des preuves de ceci également.

Au reste, le moment était venu où Nacht ne pouvait plus tenir la fonction médiatrice qui lui avait convenu pendant la période de reconstitution de la Société. Le manque absolu de cohérence doctrinale et technique du groupe avait indiqué de lui laisser une place pour laquelle il était désigné pour son manque d'éclat. Il sut transformer le service qu'il rendait ainsi en hégémonie. Mais déjà le vent tournait, le style même des débats doctrinaux (au dernier Congrès par exemple) laissait apparaître un certain nombre de personnalités nouvelles porteuses d'une expérience authentique et d'un véritable pouvoir d'expression.

Dès lors puisqu'il lui fallait passer la main pour sa fonction de leadership, il était clair qu'il n'allait être plus rien. Le mot est d'un de ses propres amis, et qui avoue l'avoir soutenu dans sa nouvelle fonction pour cette raison même.

Il y aurait en effet trouvé son exact emploi, s'il eût consenti à le remplir dans ses limites propres.

Il y vit au contraire l'occasion d'étouffer la vie de la Société renaissante sous les exigences d'un appareil bureaucratique soudain jugé digne d'accaparer tous nos efforts. Et ceci pour le profit d'une clique constituée par lui expressément à cette intention, dans laquelle les éléments de valeur avaient été astucieusement jusque là ⁽¹³⁴⁾tenus par lui-même à l'écart de l'expérience enseignante. C'est ce qu'exprimait glorieusement l'un d'eux en ces termes : « J'étais jusqu'ici indésirable, maintenant je suis là pour la vie ».

Loew, je vous le dis, personne plus que moi n'a eu le souci de mesurer ses manifestations au rythme des progrès du groupe.

Pendant des années, j'ai maintenu dans un certain ésotérisme ce qui eut pu y dérouter des esprits hésitants encore sur la valeur de la psychanalyse.

Et c'est alors qu'une vie authentique devenait possible qu'on a voulu nous en dérober l'accès.

La chose n'a été possible que grâce à l'apport du groupe flottant, celui pour lequel ces questions n'ont aucun sens, groupe marchant aux ordres de la Princesse dont la seule préoccupation véritable est de maintenir sa position privilégiée. Ceci s'est fait par un marchandage cynique, tout à fait digne de ceux que Lagache a tout à fait justement désigné du terme de « fraction sans principe ».

Le fractionnisme en effet, c'est eux qui l'ont pratiqué, et dès l'origine de cette crise – et sous la forme d'un chantage ouvert à la scission.

Si inouï que cela paraisse maintenant, c'est pour éviter qu'ils s'en aillent, que nous avons été de concession en concession, et jusqu'à perdre par la lassitude de ce jeu tel qui nous était à l'origine fidèle et dévoué par les affinités mêmes d'une personnalité délicate, mais qui trop fragile physiquement, a fini par s'user, ne plus rien vouloir entendre des tensions qui le détérioraient.

Soyez sûrs que l'avenir nous rendra plus d'un qui est vraiment avec nous.

Avec nous qui représentons tout ce qu'il y a d'enseignement réel – et non postiche – dans la Société.

Car c'est là que l'épreuve tourne toujours plus en notre faveur. Croyez-moi : la leçon inaugurale de Nacht sur l'histoire de la psychanalyse a été pour les élèves une révélation d'ignorance qu'ils ne sont pas près d'oublier. Et l'on verra bientôt si en présence d'une Société rivale active, un institut d'enseignement peut se maintenir au service de seules fins de prestige.

Pour nous c'est, je vous le dis, une libération que la rupture qu'on nous a enfin imposée – et une libération heureuse puisque nous avons pu voir à la maturité avec laquelle la génération des candidats en formation a réagi que l'avenir était sauf – et que l'accouchement, tout forcé qu'il ait paru, avait été vraiment salutaire.

Excusez-moi si je me suis un peu étendu, cher Loew. L'essentiel ⁽¹³⁵⁾ qui est dans ces dernières lignes ne pouvait se comprendre sans l'esquisse que je vous ai donnée d'une histoire qui a détourné cette année de longues heures de notre travail.

Cette expérience, j'ai voulu que vous sentiez combien elle nous a été amère, combien aussi elle est décisive.

Je vous autorise à communiquer ceci, quel que soit le ton de confession qui y règne et qu'autorisait notre relation particulière, à Heinz Hartmann dont j'ai toujours tenu la personne en estime particulière.

Je crains que quelque malentendu ne reste entre nous de la communication étranglée par le temps (on m'avait réduit mes 20 minutes à 12 in extremis) que j'ai faite à Amsterdam. Au vrai, c'est pour cela que j'ai préféré ne pas la publier quoiqu'elle prendrait son sens dans la ligne de ce qui va pouvoir maintenant paraître et qui permettra au rapport de nos positions de s'établir clairement. Il verra alors combien elles sont peu opposées.

Le contraire vous eût étonné, cher Loew, puisque ces positions sont les vôtres et que votre élève y a pris son départ.

J'espère vous voir bientôt, et si vous venez en France soit avant soit après Londres, nous vous renouvelons, Sylvia et moi pour vous et votre femme cette invitation à venir nous voir à notre maison de campagne, pour laquelle nous avons tant espéré votre venue à l'avant dernier Congrès de psychanalyse de langue française.

Présentez à votre femme mes hommages – et nous vous disons en tout fidélité « à bientôt ».

J. L.

Lettre de Jacques Lacan à Michael Balint, publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornica ?, n° 7, 1976, page 119.

Bien cher ami,

Pardonnez-moi de vous répondre si tard, quand vous-même m'avez accordé si promptement ma requête. Je vous en remercie et saurai ne pas oublier ni la confiance que vous m'avez faite ni votre générosité.

Comme vous l'avez sûrement appris, des événements se sont ici passés. Ils sont en tout conformes à vos propres termes : « interesting, startling, tragic, or non-essential », et j'eusse préféré n'avoir jamais à en faire état au dehors.

Je mettais un grand espoir dans votre article, dans la tentative que j'ai faite pour ramener à la notion des principes un conflit sans issue entre les étudiants et la Direction du nouvel Institut. Cette tentative a échoué comme toutes celles que j'avais précédemment faites dans le même sens tout au long de la dissension (« curse of strifes ») qui durait depuis le mois de novembre à l'intérieur de la Société elle-même.

Et il a fallu en venir à une scission qui a été littéralement imposée à notre minorité, alors que nous avions fait pour l'éviter tous les sacrifices.

Ceci bien entendu ne saurait s'expliquer en quelques lignes. Nous sommes partis, et la grande majorité des élèves nous a suivis.

Si vous vouliez que je vous parle de tout cela, j'arriverais volontiers à Londres un jour ou deux avant le Congrès.

Je garde sans doute dans la situation actuelle bien des motifs d'amertume pour le passé, mais ils sont effacés par des raisons de certitude pour le présent, et le plus grand espoir dans l'avenir.

Pour tout dire, la nouvelle Société française de psychanalyse est née sous les auspices les plus favorables, ceux de la réaction du cœur et de l'audace, et sans que nous ayons à nous faire de reproches.

À bientôt, cher ami. Sachez que je fais toujours une grande part dans mon enseignement à la lignée spirituelle de Ferenczi, et que je vous reste sympathiquement lié, avec mes meilleurs sentiments.

J. L.

Lettre au Professeur N. Perrotti, publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornica ?), n° 7, 1976 pp. 117-118.

⁽¹¹⁷⁾ Mon cher Ami,

Comme le Professeur Lagache vous en a fait part, un certain nombre de nos collègues dont moi-même, se sont séparés de la Société psychanalytique de Paris pour fonder une Société française de psychanalyse. Cette décision a été prise dans l'esprit de nous conformer aux devoirs que nous avons envers nos élèves.

La destination donnée à l'Institut nouvellement fondé par la petite équipe qui l'avait prise en main, ne nous a pas paru pouvoir être approuvée, et les conflits survenus entre la Direction de cet Institut et les élèves, rendaient d'extrême urgence que nous ne laissions pas leurs espoirs à l'abandon, – c'est-à-dire que nous leur assurions l'atmosphère de confiance qu'ils exigeaient pour leur travail.

C'est en effet avec la grande majorité de ceux-ci que nous allons poursuivre notre tâche et c'est eux que vous verrez nous suivre à Rome.

Lagache m'a fait connaître en effet que vous aviez tenu à cœur de maintenir ouverte votre invitation à l'égard de tous ceux qui en étaient depuis l'an dernier l'objet.

Croyez que nous avons tout fait pour éviter qu'un tel conflit éclatât avant une réunion internationale que nous aurions voulu tenir hors du débat. La vérité nous oblige à dire que nous n'avons rencontré qu'indifférence à ce point de vue chez ceux qui nous étaient opposés : nous ne nous en croyons pas moins tenus à vous présenter des excuses au nom de tous.

Vous avez proposé pour la situation nouvelle la solution la plus élégante. Je suis disposé quant à moi à vous donner mon rapport dès la fin du mois d'août, et à le prononcer dans une réunion autonome au Congrès.

Je mettrai à ce rapport tous mes soins et vous savez mieux que personne, par le dialogue qui m'est resté précieux, de notre rencontre à Amsterdam, qu'il est au cœur des problèmes qui me préoccupent le plus et auxquels j'ai donné depuis un grand développement dans mon enseignement.

Beaucoup de nos élèves vont s'inscrire qui avaient retardé jusqu'à présent leur adhésion. C'est pourquoi je pense que vous voudrez bien prolonger pour eux les délais d'inscription.

⁽¹¹⁸⁾ Nous allons leur demander la même cotisation. Le Dr Fulvia Pontani-Mayer voudra-t-elle bien se mettre en rapport avec M. Didier Anzieu, 7 bis, rue Laromiguière, Paris (5e), Secrétaire de la Société française pour le Congrès de Rome, pour toutes les questions pratiques : telles que distribution conjointe du rapport du Professeur Servadio et du mien, avantages réservés aux congressistes, programme du Congrès, jour de notre réunion (car il faudra bien prolonger le Congrès d'un jour), etc.

Je souhaiterais pour moi que le jour d'ores et déjà prévue pour mon rapport me fût conservé, soit, si j'ai bien compris, le deuxième jour. J'accepterais pourtant ce que vous jugerez le meilleur.

Je ne puis vous quitter sans vous prier de transmettre mes amitiés au Professeur Servadio, et de m'excuser pour mon silence. Dans les heures que nous avons traversées, j'étais peu porté à des épanchements qui n'eussent pu éviter les difficultés en cours. Je vais lui écrire maintenant.

Croyez, mon cher Ami, à mon attachement de toujours.

J.L.

Lettre de Jacques Lacan à Heinz Hartmann, publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicar ?), n° 7, 1976 pages 136-137.

⁽¹³⁶⁾ Cher Heinz Hartmann,

J'ai écrit à Loewenstein la lettre de témoignage sans artifices que je croyais devoir à celui qui m'a formé et je l'ai autorisé à vous en faire part comme à toute personne qui soit en position de donner à un tel document son exacte portée.

Vous savez, je pense, que je n'ai pas ouvert la scission, que j'ai suivi ceux qui, témoins et acteurs de ce qui se passe ici depuis des années, ont compris qu'elle était nécessaire et ont rendu par là confiance à 45 candidats, eux-mêmes révoltés de la façon dont l'équipe de l'Institut nouvellement fondé concevait les rapports de maître à élève.

Les membres de cette équipe ont avoué pendant des mois à qui voulait les entendre que cet Institut avait été fait contre nous, c'est-à-dire contre ceux qu'ils ont enfin forcés de se séparer d'eux.

J'ai toujours collaboré loyalement avec mes collègues et réglé mon activité et mes manifestations pour le bien de la communauté. Ils en ont tiré avantage et prestige pendant les années de notre renaissance après la guerre, renaissance dont vous pouvez juger quel effort elle demandait de nous, si vous songez combien peu nous étions à y pouvoir être efficaces. Et pour abattre ceux qui avaient donné le plus pour le training comme pour l'animation scientifique de la Société, nos adversaires n'ont pas hésité à se servir du groupe de ceux-là même dont ils parlaient il y a seulement quelques mois dans les termes de leur style habituel comme de la partie morte de la Société.

S'ils me reprochent maintenant de prétendues libertés de technique, ils ont toujours pu en contrôler les effets, et ne les ont pas jugés défavorables. Et c'est au moment où je me suis conformé depuis des mois à la règle de tous sur le principe admis du contrôle professionnel, qu'ils en font une arme contre moi.

Mais pour le comprendre vous n'avez qu'à voir ce qui se passe : ceux qu'on fait monter pour me remplacer au Congrès de Rome se désignent eux-mêmes : ce sont ceux qui depuis des mois dirigent la manœuvre.

Je ne parle pas de Nacht, je n'en parlerai plus jamais. Je me suis donné tout entier à l'enseignement et à la formation des élèves. Je leur ai donné l'amour de notre technique et je les ai aidés dans mes ⁽¹³⁷⁾contrôles et dans mes séminaires, en répondant à un besoin de connaître et de comprendre qui ne rencontrait ailleurs que défiance ombrageuse et sottise ironie.

Si vous ne pouvez faire aussitôt une enquête à la source pour savoir ce que j'ai apporté à chacun de nos élèves, vous pouvez penser que le fait de la majorité des deux tiers qui nous suit, n'est pas dû seulement aux fautes de ceux qu'il nous faut bien appeler nos adversaires.

Cher Heinz Hartmann, je peux regretter sans doute que les événements chaotiques des années passées, puis l'isolement extrême que conditionne notre vie professionnelle m'aient empêché de me faire mieux connaître de vous.

Mais je compte sur votre autorité pour faire respecter le travail authentique et profondément soucieux de faire vivre l'enseignement de Freud qui est le nôtre ; pour redonner le ton de la raison dans une lutte aussi stérile dans ses formes que basse dans ses motifs, et en y apportant une mesure équitable pour préserver l'audience que la psychanalyse est en train de conquérir en France et que cette lutte ne peut que desservir.

Je vous prie de présenter à votre femme mes hommages et de croire à ma confiance et à ma fidélité.

J. L.

Paru sur Œdipe.org avec cette note de Serge Hajblum : « Effectivement, j'ai vu dans le carton des papiers de Marc Lacan, que les moines de l'Abbaye de Ganagobie ont laissé à ma disposition, un exemplaire ronéotypé du rapport de Rome. Ils ne m'en ont pas fait une photocopie, disons faute de temps. Ils m'en avaient déjà donné beaucoup, le texte était trop volumineux, et le rythme de vie des bénédictins rythmé par les nombreux moments de prières. J'ai été très chaleureusement convié dans la bibliothèque de l'abbaye entre deux moments de prières. Ce qui était déjà d'une ouverture exceptionnelle. Et, naturellement, ils ne m'ont pas donné ces documents... ». Voir également la présentation de la lettre du 1953-04-07.

Mon cher Marc.

Je ne puis te faire un exposé historique complet de tout ce que j'ai fait ces mois derniers. Qu'il te suffise de savoir que j'ai fondé une nouvelle société avec Lagache – entraînant avec nous la majorité des élèves.

Depuis, Congrès, débats, lettres, tout cela très tonifiant pour moi. Car enfin je vais pouvoir faire l'enseignement que je veux (et à la Clinique).

Pour l'instant le nœud est à Rome, où je vais donner mon rapport sur le langage dans la psychanalyse dans toute son ampleur.

Je crois que cela aura quelque effet.

Mes élèves les plus sages et les plus autorisés, me demandent d'obtenir une audience au Saint-Père.

Je dois dire que je suis assez porté à le faire et que ce n'est pas sans un profond intérêt pour l'avenir de la psychanalyse dans l'Église que j'irai porter au Père commun mon hommage.

Crois-tu que tu puisses faire quelque chose pour cela ?

Je parle à Rome le 26 Septembre. Je t'écirai bientôt à quel endroit précis.

J'y serai une semaine avant, quelques jours après s'il le faut.

Tout cela est rapide. Mais je suis plongé dans ma rédaction définitive – qui doit être ronéotypée dans quelques jours.

Nous nous sommes mariés avec Sylvia à Aix le 17 juillet.

Sylvia t'envoie ses meilleures pensées.

Moi mon amitié fidèle.

Je t'enverrai le texte de mon rapport dès qu'il sera livré.

Jacques

Le P. Beirnaert va peut-être te faire signe il est à l'adresse suivante le « Chatelard »

Francheville le Haut Rhône.

Jacques Lacan

6 Sept. 1953

Mon cher Marc.

Je ne puis te faire un exposé historique complet
de tout ce que j'ai fait ces trois dernières années. Qu'il te suffise
à savoir que j'ai fondé une nouvelle société au
Cajache - entraînant avec moi la majorité des
élèves.

Représentations, débats, lectures. Tout cela
très intéressant pour moi. Car cela peut servir
pour l'enseignement que je veux (et à la Clinique)

Pour l'instant le travail est à Rome - où je
vais donner mon rapport sur la langue dans
la psychanalyse dans toute son ampleur.

Je crois que cela aura quelque effet.

Mes élèves les plus sages et les plus autonomes
me demandent d'obtenir une audience au Saint Père.

Je dois dire que je suis allé porter à la messe
et que ce n'est pas dans un profond intérêt
pour l'avenir de la psychanalyse dans l'Eglise
que j'irai porter au Pape comme un hommage.

Crois-tu que tu pourrais faire quelque chose
pour cela ?

Je parle à Rome le 26 septembre. N
t'aurais bientôt à quel endroit puis-
J'y serai une semaine avant, quelques jours
après et le fait

Tout cela est valable - Mais le suis-je?
Dans ma rédaction répétitive - qui doit être
consciente dans quelques jours.

Non non même mais-acc bylin
à Aix le 17 juillet.

Hygiène à l'œuvre à quelques heures -
Mais moi encore plus.

Je t'envoie le livre - à un rapport des plus
jeu de

Jacques

Le P. Bernier va peut-être faire signe : il est
l'ancien maître de la "Chapelard"

Francheville - C. Haut

Rhône

Les « Actes du congrès de Rome » furent publiés dans le numéro 1 de la revue La psychanalyse parue en 1956, Sur la parole et le langage. On y trouve notamment un compte rendu de l'intervention de J. Lacan et une réponse de Lacan aux interventions. Les extraits renvoient aux pages 202-211 et 242-255 du numéro.

⁽²⁰²⁾Discours de Jacques Lacan (26 sept. 1953)

« Mes amis », c'est ainsi que le D^r Lacan s'adresse⁸² à une assemblée dont il mettra la rencontre sous le signe de l'amitié. Amitié des confrères romains, garante pour ceux qu'elle accueille que « ce n'est ni en touristes, ni en envahisseurs, mais en hôtes qu'ils peuvent prendre l'air de la ville, et sans s'y sentir trop barbares ». Amitié qui soutient l'union en ce Congrès solennel, de ceux qui viennent de fonder en un nouveau pacte la conscience de leur mission. Et l'orateur ici souligne que si la jeunesse qui domine parmi les adhérents du nouveau mouvement dit les promesses de son avenir, l'effort et les sacrifices que représente la présence de leur quasi-totalité en ce lieu de ralliement dessinent déjà son succès. Qu'à cette amitié participent donc tous ceux qu'aura ici mené le sentiment des intérêts humains emportés par l'analyse.

Se fiant à la lecture que ses auditeurs ont pu faire du rapport distribué, certes écrit dans le mode parlé, mais trop long pour être effectivement reproduit dans sa présente adresse, l'orateur se contentera de préciser la signification de son discours.

Il remarque que si ce qu'il apporte aujourd'hui est le fruit d'une méditation lentement conquise contre les difficultés, voire les errances d'une expérience parfois guidée, plus souvent sans repères, à travers les quelques vingt-cinq années où le mouvement de l'analyse, au moins en France, peut être considéré comme sporadique, – c'est « de toujours » qu'il en avait réservé l'hommage à tous ceux qui depuis la guerre s'étaient rassemblés en un effort dont le commun patrimoine lui avait semblé devoir primer les manifestations de chacun. « De toujours » veut dire, bien entendu : depuis le temps qu'il fût venu à en tenir les concepts et leur formule. Car il n'a fallu rien de moins que l'empressement des jeunes après la guerre à recourir aux sources de l'analyse, et la magnifique pression de leur demande de savoir, pour que l'y menât ce rôle d'enseigneur dont il se fût sans eux toujours senti indigne.

Ainsi est-il juste en fin de compte que ceux-là mêmes entendent la réponse qu'il tente d'apporter à une question essentielle, qui la lui ont posée.

Car, pour être éludée, le plus souvent par l'un des interlocuteurs dans l'obscur sentiment d'en épargner la difficulté à l'autre, *une* question n'en reste pas moins présente essentiellement à tout enseignement analytique et se trahit dans la forme intimidée *des* questions où se monnaie l'apprentissage technique. « Monsieur (sous-entendu, qui savez ce qu'il en est de ces réalités voilées : le transfert, la résistance), que faut-il faire, que faut-il dire (entendez : que faites-vous, que dites-vous ?) en pareil cas ? »

⁽²⁰³⁾Un recours au maître si désarmé qu'il renchérit sur la tradition médicale au point de paraître étranger au ton moderne de la science, cache une incertitude profonde sur l'objet même qu'il concerne. « De quoi s'agit-il ? », voudrait dire l'étudiant, s'il ne craignait d'être incongru. « Que peut-il se passer d'effectif entre deux sujets dont l'un parle et dont l'autre écoute ? Comment une action aussi insaisissable en ce qu'on voit et en ce qu'on touche, peut-elle atteindre aux profondeurs qu'elle présume ? »

Cette question n'est pas si légère qu'elle ne poursuive l'analyste jusque sur la pente d'un retour, au demeurant parfois précoce, et qu'essayant alors de s'y égarer, elle n'y aille de sa

⁸². Pour des considérations de volume, le discours du D^r Lacan est ici résumé sur la sténotypie complète qui en a été recueillie à Rome. D'où l'usage partiel du style indirect dans sa rédaction.

spéculation sur la fonction de l'irrationnel en psychanalyse, ou de toute autre misère du même acabit conceptuel.

En attendant mieux, le débutant sent son expérience s'établir dans une suspension hypothétique où elle paraît toujours prête à se résoudre en un mirage, et se prépare ces lendemains d'objectivation forcenée où il se paiera de ses peines.

C'est que d'ordinaire sa psychanalyse personnelle ne lui rend pas plus facile qu'à quiconque de faire la métaphysique de sa propre action, ni moins scabreux de ne pas la faire (ce qui veut dire, bien entendu, de la faire sans le savoir).

Bien au contraire. Il n'est, pour s'en rendre compte, que d'affronter l'analyste à l'action de la parole en lui demandant de supposer ce qu'emporterait sa plénitude, dans une expérience où s'entrevoit, et probablement se confirme, qu'à en bannir tout autre mode d'accomplissement, elle doit, au moins, y faire prime.

Partir sur l'action de la parole en ce qu'elle est celle qui fonde l'homme dans son authenticité, ou la saisir dans la position originelle absolue de l'« Au commencement était le Verbe... » du IV^e Évangile, auquel l'« Au commencement était l'action » de Faust ne saurait contredire, puisque cette action du Verbe lui est coextensive et renouvelle chaque jour sa création, – c'est par l'un et l'autre chemin aller droit par delà la phénoménologie de l'*alter ego* dans l'aliénation imaginaire, au problème de la médiation d'un Autre non second quand l'Un n'est pas encore. C'est mesurer aussi aux difficultés d'un tel abord, le besoin d'inconscience qu'engendrera l'épreuve d'une responsabilité portée à une instance qu'on peut bien dire ici étymologique. Expliquer du même coup que si jamais à ce point les incidences de la parole n'ont été mieux offertes à la décomposition d'une analyse spectrale, ce n'a guère été que pour mieux permettre au praticien des alibis plus obstinés dans la mauvaise foi de son « bon sens » et des refus de sa vocation à la hauteur de ce qu'on peut appeler son éminence s'il lui est imparti de s'égaliser à la possibilité de toute vocation.

Aussi bien alibis et refus prennent-ils apparence de l'aspect ouvrier de la fonction du praticien. À tenir le langage pour n'être que moyen dans l'action de la parole, le bourdonnement assourdissant qui le caractérise le plus communément va servir à le récuser devant l'instance de vérité que la parole suppose. Mais on n'invoque cette instance qu'à la garder lointaine, et pour donner le change sur les données aveuglantes du problème : à savoir que le rôle constituant du matériel dans le langage exclut qu'on le réduise à une sécrétion de la pensée, et que la probation de masse des tonnes et des kilomètres où se mesurent les supports anciens et modernes de sa transmission, ⁽²⁰⁴⁾suffit à ce qu'on s'interroge sur l'ordre des interstices qu'il constitue dans le réel.

Car l'analyste ne se croit pas par là renvoyé à la part qu'il prend à l'action de la parole pour autant qu'elle ne consiste pas seulement pour le sujet à se dire, ni même à s'affirmer, mais à se faire reconnaître. Sans doute l'opération n'est-elle pas sans exigences, sans quoi elle ne durerait pas si longtemps. Ou plutôt est-ce des exigences qu'elle développe une fois engagée que le bienfait de l'analyse se dégage.

Le merveilleux attaché à la fonction de l'interprétation et qui conduit l'analyste à la maintenir dans l'ombre alors que l'accent devrait être mis avec force sur la distance qu'elle suppose entre le réel et le sens qui lui est donné, – et proprement la révérence de principe et la réprobation de conscience qui enveloppent sa pratique – obstruent la réflexion sur la relation intersubjective fondamentale qui la sous-tend.

Rien pourtant ne manifeste mieux cette relation que les conditions d'efficacité que cette pratique révèle. Car cette révélation du sens exige que le sujet soit déjà prêt à l'entendre, c'est dire qu'il ne l'attendrait pas s'il ne l'avait déjà trouvée. Mais si sa compréhension exige l'écho de votre parole, n'est-ce pas que c'est dans une parole qui déjà de s'adresser à vous, était la vôtre, que s'est constitué le message qu'il doit en recevoir. Ainsi l'acte de la parole apparaît-il moins comme la communication que comme le fondement des sujets dans une annonce essentielle. Acte de fondation qu'on peut parfaitement reconnaître dans l'équivoque qui fait trembler l'analyste à ce point suprême de son action, pour lequel nous

avons évoqué plus haut le sens étymologique de la responsabilité : nous y montrerons volontiers maintenant la boucle proprement gordienne de ce nœud où tant de fois les philosophes se sont essayés à souder la liberté à la nécessité. Car il n'y a bien sûr qu'une seule interprétation qui soit juste, et c'est pourtant du fait qu'elle soit donnée que dépend la venue à l'être de ce nouveau qui n'était pas et qui devient réel, dans ce qu'on appelle la vérité.

Terme d'autant plus gênant à ce qu'on s'y réfère que l'on est plus saisi dans sa référence, comme il se voit chez le savant qui veut bien admettre ce procès patent dans l'histoire de la science, que c'est toujours la théorie dans son ensemble qui est mise en demeure de répondre au fait irréductible, mais qui se refuse à l'évidence que ce n'est pas la prééminence du fait qui se manifeste ainsi, mais celle d'un système symbolique qui détermine l'irréductibilité du fait dans un registre constitué, – le fait qui ne s'y traduit d'aucune façon n'étant pas tenu pour un fait. La science gagne sur le réel en le réduisant au signal.

Mais elle réduit aussi le réel au mutisme. Or le réel à quoi l'analyse s'affronte est un homme qu'il faut *laisser parler*. C'est à la mesure du sens que le sujet apporte effectivement à prononcer le « je » que se décide s'il est ou non *celui qui parle* : mais la fatalité de la parole, soit la condition de sa plénitude, veut que le sujet à la décision duquel se mesure proprement à chaque instant l'être en question dans son humanité, soit autant que celui qui parle, celui qui écoute. Car au moment de la parole pleine, ils y ont part également.

Sans doute sommes-nous loin de ce moment, quand l'analysé commence à parler. Écoutons-le : entendons ce « je » mal assuré, dès qu'il lui faut se ⁽²⁰⁵⁾tenir à la tête des verbes par où il est censé faire plus que se reconnaître dans une réalité confuse, par où il a à faire reconnaître son désir en l'assumant dans son identité : j'aime, je veux. Comment se fait-il qu'il tremble plus en ce pas qu'en aucun autre, si ce n'est que si léger qu'il en fasse le saut, il ne peut être qu'irréversible, et justement en ceci qu'à la merci sans doute de toutes les révocations, il va désormais les exiger pour ses reprises.

Sans doute tiendra-t-il ordinairement à l'auditeur que ce pas même n'ait aucune importance ; il ne tient pas au sujet que son être ne soit dès lors entré dans l'engrenage des lois du bla-bla-bla ; mais il tient encore moins au choix du psychanalyste de s'intéresser ou non à l'ordre où le sujet s'est ainsi engagé. Car s'il ne s'y intéresse pas, il n'est tout bonnement pas un psychanalyste.

Ceci parce que c'est à cet ordre et à nul autre qu'appartient le phénomène de l'inconscient, découverte sur quoi Freud a fondé la psychanalyse.

Car où situer de grâce les déterminations de l'inconscient si ce n'est dans ces cadres nominaux où se fondent de toujours chez l'être parlant que nous sommes l'alliance et la parenté, dans ces lois de la parole où les lignées fondent leur droit, dans cet univers de discours où elles mêlent leurs traditions ? Et comment appréhender les conflits analytiques et leur prototype œdipien hors des engagements qui ont fixé, bien avant que le sujet fût venu au monde, non pas seulement sa destinée mais son identité elle-même ?

Le jeu des pulsions, voire le ressort de l'affectivité, ne reste pas seulement mythique, trouvât-on à le localiser en quelque noyau de la base du cerveau ; il n'apporte à l'inconscient qu'une articulation unilatérale et parcellaire. Observez ce que nous appelons bizarrement le matériel analytique ; n'en chicanons pas le terme : matériel donc, si l'on veut, mais matériel de langage, et qui, pour constituer du refoulé, Freud nous l'assure en le définissant, doit avoir été assumé par le sujet comme parole. Ce n'est pas improprement que l'amnésie primordiale est dite frapper dans le sujet son histoire. Il s'agit bien en effet de ce qu'il a vécu en tant qu'historisé. L'impression n'y vaut que signifiante dans le drame. Aussi bien comment concevoir qu'une « charge affective » reste attachée à un passé oublié, si justement l'inconscient n'était sujet de plein exercice, et si le *deus* de la coulisse affective n'y sortait justement de la *machina* intégrale d'une dialectique sans coupure ?

Ce qui prime dans la poussée qui prend issue dans le retour du refoulé, c'est un désir sans doute, – mais en tant qu'il doit se faire reconnaître, et parce qu'inscrit dès l'origine

dans ce registre de la reconnaissance, c'est au moment du refoulement le sujet, et non pas cette inscription imprescriptible, qui de ce registre s'est retiré.

Aussi bien la restauration mnésique exigée par Freud comme la fin de l'analyse ne saurait-elle être la continuité des souvenirs purs, imaginés par Bergson dans son intégration mythique de la durée, – mais la péripétie d'une histoire, marquée de scansion, où le sens ne se suspend que pour se précipiter vers l'issue féconde ou ruineuse de ce qui fut problème ou ordalie. Rien ne s'y représente qui ne prenne place en quelque phrase, fût-elle interrompue, que ne soutienne une ponctuation, fût-elle fautive ; et c'est là ce qui rend possible la répétition symbolique dans l'acte, et le mode d'insistance où il apparaît dans la compulsion. Pour le phénomène de transfert, il participe toujours à l'élaboration propre de l'histoire comme telle, c'est-à-dire ⁽²⁰⁶⁾à ce mouvement rétroactif par où le sujet, en assumant une conjoncture dans son rapport à l'avenir, réévalue la vérité de son passé à la mesure de son action nouvelle.

La découverte de Freud, c'est que le mouvement de cette dialectique ne détermine pas seulement le sujet à son insu et même par les voies de sa méconnaissance, ce que déjà Hegel avait formulé dans la ruse de la raison mise au principe de la phénoménologie de l'esprit, – mais qu'il le constitue en un ordre qui ne peut être qu'excentrique par rapport à toute réalisation de la conscience de soi ; moyennant quoi de l'ordre ainsi constitué se reportait toujours plus loin la limite, toujours plus souverain l'empire dans la réalité de l'être humain, qu'on n'avait pu l'imaginer d'abord. C'est ainsi qu'à la ressemblance des pierres qui à défaut des hommes eussent acclamé celui qui portait la promesse faite à la lignée de David, et contrairement au dire d'Hésiode qui de la boîte ouverte sur les maux dont la volonté de Jupiter afflige à jamais les mortels, fait surgir les maladies qui « s'avancent sur eux en silence », nous connaissons dans les névroses, et peut-être au delà des névroses, des maladies qui parlent.

Les concepts de la psychanalyse se saisissent dans un champ de langage, et son domaine s'étend aussi loin qu'une fonction d'appareil, qu'un mirage de la conscience, qu'un segment du corps ou de son image, un phénomène social, une métamorphose des symboles eux-mêmes peuvent servir de matériel signifiant pour ce qu'a à signifier le sujet inconscient.

Tel est l'ordre essentiel où se situe la psychanalyse, et que nous appellerons désormais l'ordre symbolique. À partir de là, on posera que traiter ce qui est de cet ordre par la voie psychanalytique, exclut toute objectivation qu'on puisse proprement en faire. Non pas que la psychanalyse n'ait rendu possible plus d'une objectivation féconde, mais elle ne peut en même temps la soutenir comme donnée et la rendre à l'action psychanalytique : ceci pour la même raison qu'on ne peut à la fois, comme disent les Anglais, manger son gâteau et le garder. Considérez comme un objet un phénomène quelconque du champ psychanalytique et à l'instant ce champ s'évanouit avec la situation qui le fonde, dont vous ne pouvez espérer être maître que si vous renoncez à toute domination de ce qui peut en être saisi comme objet. Symptôme de conversion, inhibition, angoisse ne sont pas là pour vous offrir l'occasion d'entériner leurs nœuds, si séduisante que puisse être leur topologie ; c'est de les dénouer qu'il s'agit, et ceci veut dire les rendre à la fonction de parole qu'ils tiennent dans un discours dont la signification détermine leur emploi et leur sens.

On comprend donc pourquoi il est aussi faux d'attribuer à la prise de conscience le dénouement analytique, que vain de s'étonner qu'il arrive qu'elle n'en ait pas la vertu. Il ne s'agit pas de passer d'un étage inconscient, plongé dans l'obscur, à l'étage conscient, siège de la clarté, par je ne sais quel mystérieux ascenseur. C'est bien là l'objectivation, par quoi le sujet tente ordinairement d'éluder sa responsabilité, et c'est là aussi où les pourfendeurs habituels de l'intellectualisation, manifestent leur intelligence en l'y engageant plus encore.

Il s'agit en effet non pas de passage à la conscience, mais de passage à la parole, n'en déplaise à ceux qui s'obstinent à lui rester bouchés, et il faut que la parole soit entendue par quelqu'un là où elle ne pouvait même être ⁽²⁰⁷⁾lue par personne : message dont le chiffre est perdu ou le destinataire mort.

La lettre du message est ici l'important. Il faut, pour le saisir s'arrêter un instant au caractère fondamentalement équivoque de la parole, en tant que sa fonction est de celer autant que de découvrir. Mais même à s'en tenir à ce qu'elle fait connaître, la nature du langage ne permet pas de l'isoler des résonances qui toujours indiquent de la lire sur plusieurs portées. C'est cette partition inhérente à l'ambiguïté du langage qui seule explique la multiplicité des accès possibles au secret de la parole. Il reste qu'il n'y a qu'un texte où se puisse lire à la fois et ce qu'elle dit et ce qu'elle ne dit pas, et que c'est à ce texte que sont liés les symptômes aussi intimement qu'un rébus à la phrase qu'il figure.

Depuis quelque temps la confusion est complète entre la multiplicité des accès au déchiffrement de cette phrase, et ce que Freud appelle la surdétermination des symptômes qui la figurent. Une bonne part d'une psychologie prétendument analytique a été construite sur cette confusion : la première propriété tient pourtant essentiellement à la plurivalence des intentions de la phrase eu égard à son contexte ; l'autre au dualisme du signifiant et du signifié en tant qu'il se répercute virtuellement de façon indéfinie dans l'usage du signifiant. La première seule ouvre la porte à ce que toute « relation de compréhension » ramène indissolublement des causes finales. Mais la surdétermination dont parle Freud ne vise nullement à restaurer celles-ci dans la légitimité scientifique. Elle ne noie pas le poisson du causalisme dans la fluidité d'un parallélisme psycho-physiologique qu'un certain nombre de têtes molles croient pouvoir conforter de sa leçon. Elle détache seulement du texte sans fissure de la causalité dans le réel, l'ordre institué par l'usage signifiant d'un certain nombre de ses éléments, en tant qu'il témoigne de la pénétration du réel par le symbolique, – l'exigence causaliste ne perdant pas ses droits à régir le réel pour apparaître ne représenter qu'une prise spéciale de cette action symbolisante.

Que cette remarque témoigne au passage des bornes irréductibles que la pensée de Freud oppose à toute immixtion d'un idéalisme « à bon marché⁸³ » à la mode de Jaspers.

Freud en effet est trop cohérent en sa pensée pour que la surdétermination à quoi il rapporte la production du symptôme entre un conflit actuel en tant qu'il reproduit un conflit ancien de nature sexuelle, et le support non pas adventice d'une béance organique (épine lésionnelle ou complaisance du corps) ou imaginaire (fixation), lui fût apparue autre chose qu'un échappatoire verbal à dédaigner, s'il ne s'agissait en l'occasion de la structure qui unit le signifiant au signifié dans le langage. Et c'est pour le méconnaître que l'on glisse à identifier le rapport entier de l'homme à ses objets, à un fantasme de coït diversement imaginé : sommeil de la raison où a sombré la pensée analytique et qui ne cesse pas d'y enfanter de nouveaux monstres.

Car nous en sommes au point de nous interroger si l'analyse est ce leurre par quoi l'on éteint chez le sujet des besoins prétendument régressifs en leur donnant à s'épuiser par les voies imaginaires qui leur sont propres, sans que le peu de réalité qui les supporte puisse jamais les satisfaire, ou si elle est la ⁽²⁰⁸⁾ résolution des exigences symboliques résolution des exigences symboliques que Freud a révélées dans l'inconscient et que sa dernière topique a liées avec éclat à l'instinct de mort. Si cette deuxième conception est la vraie, l'erreur que représente la première devient évidente, avec l'aberration où toute la pratique analytique est actuellement engagée.

Je vous prie seulement de noter le lien qu'ici j'affirme entre la deuxième position, seule pour nous correcte, et la reconnaissance pour valable de la position de Freud combien discutée, sur l'instinct de mort. Ce que vous confirmerez à constater que toute abrogation de cette partie de son œuvre s'accompagne chez ceux qui s'en targuent, d'un reniement qui va jusqu'à ses principes, en ce que ce sont les mêmes, et non pas par hasard, qui ne cherchent plus rien dans le sujet de l'expérience analytique qu'ils ne situent au delà de la parole.

⁸³. On sait que c'est là un qualificatif dont M. Jaspers lui-même fait volontiers usage. (*Note de J. L.*).

Entrons maintenant dans la question des rapports de la psychanalyse avec la psychologie.

Je suis d'accord avec mon collègue Lagache pour affirmer l'unité du champ où se manifeste le phénomène psychologique. C'est ainsi que ce que nous venons de définir comme le champ psychanalytique informe bien entendu la psychologie humaine aussi profondément que nous le constatons dans notre expérience, et même plus loin qu'il n'est coutume de le reconnaître : comme les psychologues s'en apercevraient s'ils voulaient bien ne pas empêcher d'entrer les concepts psychanalytiques au seuil du laboratoire où aucune des isolations constitutives de l'objet ne saurait les mettre hors de jeu, par exemple pour résoudre les paradoxes vainement attribués à la consolidation dans la réminiscence ou ceux laissés pendants dans les résistances de l'animal à l'apprentissage du labyrinthe temporel.

Il reste qu'on méconnaît l'ordre entier dont la psychanalyse, en y instaurant sa révolution, n'a fait que rappeler la présence de toujours, à poser qu'il n'est rien, dans les relations intéressant la totalité de l'individu humain, qui ne relève de la psychologie.

Ceci est faux, et non pas seulement en raison de préjugés latents aux modes d'objectivation positive où cette science s'est historiquement constituée. Préjugés qui seraient rectifiables dans un reclassement des sciences humaines dont nous avons donné le crayon : étant entendu que toute classification des sciences, bien loin d'être question formelle, tient toujours aux principes radicaux de leur développement.

S'il est si important pour nous de poser que la psychologie ne couvre pas le champ de l'existence humaine, c'est qu'elle en est une particularisation expresse, valable historiquement, et que la science de ce nom, pour tout dire, est inséparable d'une certaine réalité présupposée, celle qui se caractérise comme un certain type de relation de l'homme à lui-même dans l'époque dite moderne, type auquel l'appellation d'*homo psychologicus* ne nous paraît apporter rien de forcé dans son terme.

On ne saurait en effet trop insister sur la corrélation qui lie l'objectivation psychologique à la dominance croissante qu'a prise dans le vécu de l'homme moderne la fonction du *moi*, à partir d'un ensemble de conjonctures sociales, technologiques et dialectiques, dont la *Gestalt* culturelle est visiblement constituée au début du XVII^e siècle.

Les impasses créées par cette sorte de mutation, dont seule la psychanalyse ⁽²⁰⁹⁾ nous permet d'entrevoir maintenant les corrélations structurantes, ont puissamment motivé cet aveu du malaise de la civilisation à la fin du XIX^e siècle, dans lequel on peut dire que la découverte freudienne constitue un retour des lumières. C'est pourquoi il s'agit bien d'un nouvel obscurantisme quand tout le mouvement présent de la psychanalyse se rue dans un retour aux croyances liées à ce que nous avons appelé le présupposé de la psychologie, – au premier rang desquelles la prétendue fonction de synthèse du *moi*, pour avoir été cent fois réfutée, et bien avant et hors de la psychanalyse, par toutes les voies de l'expérience et de la critique, mérite bien dans sa persistance d'être qualifiée de superstition.

La notion de *moi* que Freud a démontrée spécialement dans la théorie du narcissisme en tant que ressort de toute énamoration (*Verliebtheit*) et dans la technique de la résistance en tant que supportée par les formes latente et patente de la dénégation (*Verneinung*), accuse de la façon la plus précise ses fonctions irréalisantes : mirage et méconnaissance. Il la complétait d'une genèse qui clairement situe le moi dans l'ordre des relations imaginaires et montre dans son aliénation radicale la matrice qui spécifie comme essentiellement intrasubjective l'agressivité interhumaine. Mais déjà sa descendance spirituelle, prenant de la levée du tabou sur un mot, prétexte à tous les contresens, et de celle de l'interdit sur un intérêt, occasion d'un retour d'idolâtrie, nous préparait les lendemains de renforcement propédeutique du moi où maintenant tend à se résorber l'analyse.

C'est qu'aussi bien la dite descendance n'avait pas eu le temps d'assimiler le sens de la découverte de l'inconscient, faute d'avoir reconnu dans sa manœuvre analytique la grande tradition dialectique dont elle représentait pourtant la rentrée éclatante. Tout au contraire, les épigones furent bientôt pris de vergogne à l'endroit d'un matériel symbolisant dont, sans

parler de son étrangeté propre, l'ordonnance tranchait sur le style de la science régnante à la façon de cette collection de jeux privilégiés que celle-ci relègue dans les récréations, mathématiques ou autres, voire qui évoque ces arts libéraux où le Moyen Âge ordonnait son savoir, de la grammaire à la géométrie, de la rhétorique à la musique.

Tout les invitait pourtant à reconnaître la méthode dialectique la plus développée dans le procédé essentiel par où la psychanalyse dans son expérience conjugue le particulier à l'universel, dans sa théorie subordonne le réel au rationnel, dans sa technique rappelle le sujet à son rôle constituant pour l'objet, dans mainte stratégie enfin recoupe la phénoménologie hégélienne, – ainsi dans la rétorsion au discours de la belle âme, du secours qu'elle apporte au désordre du monde où sa révolte prend son thème. Thème, soit dit en passant, dont on ne saurait imputer l'engeance à l'introversion du promeneur solitaire, quand nous nous souvenons qu'il fut produit sur la scène du monde par le conquérant combien extraverti, Camoëns, dans le titre d'un de ses grands poèmes.

Ce n'est pas en effet de psychologie que Freud se soucie, ni de renforcer le moi de sa patiente, ni de lui apprendre à supporter la frustration, quand il est par Dora pris à partie sur la situation scandaleuse où l'inconduite de son père la prostitue. Bien au contraire, c'est à cette situation même qu'il la renvoie et pour obtenir d'elle l'aveu de l'actif et constant soutien qu'elle y apporte et sans quoi cette situation n'eût pu un instant se perpétuer.

⁽²¹⁰⁾ Aussi bien seul l'exercice de cette dialectique permet-il de ne pas confondre l'expérience analytique avec une situation à deux qui, d'être abordée comme telle, ne peut engendrer chez le patient qu'un surcroît de résistances, à quoi l'analyste à son tour ne croit pouvoir remédier qu'en s'abandonnant aux siennes, aboutissant en fin de compte à cette méthode que les meilleurs avouent, sans plus même en ressentir l'avertissement d'une gêne : chercher un allié, disent-ils, dans « la partie saine » du moi du patient pour remanier l'autre à la mesure de la réalité. Qu'est-ce donc là, sinon refaire le moi du patient à l'image du moi de l'analyste ? Le processus se décrit en effet comme celui de la « refente du moi » (*splitting of the ego*) : de gré ou de force, la moitié du moi du sujet est censée passer du bon côté de la barricade psychologique, soit celui où la science de l'analyste n'est pas contestée, puis la moitié de la moitié qui reste, et ainsi de suite. On comprend que dans ces conditions on puisse espérer la réforme du pécheur, nous voulons dire du névrosé ; à tout le moins, ou à son défaut, son entrée au royaume de l'*homo psychanalyticus*, odieux à entendre, mais sûr de son salut.

Le *moi* pourtant n'est jamais qu'une moitié du sujet, vérité première de la psychanalyse ; encore cette moitié n'est-elle pas la bonne, ni celle qui détient le fil de sa conduite, de sorte que dudit fil il reste à retordre, et pas seulement un peu. Mais qu'importe ! Chacun ne sait-il pas depuis quelque temps que le sujet dans sa résistance use de telle ruse qu'il ira jusqu'à prendre le maquis de la perversion avouée, la *strada* de l'incontinence passionnelle, plutôt que de se rendre à l'évidence : à savoir qu'en dernière analyse il est prégénital, c'est-à-dire intéressé, – où l'on peut voir que Freud fait retour à Bentham, et la psychanalyse au bercail de la psychologie générale.

Inutile donc d'attaquer un tel système où tout se tient, sinon pour lui contester tout droit à s'appeler psychanalyse.

Pour revenir, quant à nous, à une vue plus dialectique de l'expérience, nous dirons que l'analyse consiste précisément à distinguer la personne étendue sur le divan analytique de celle qui parle. Ce qui fait déjà avec celle qui écoute trois personnes présentes dans la situation analytique, entre lesquelles il est de règle de se poser la question qui est de base en toute matière d'hystérie : où est le *moi* du sujet ? Ceci admis, il faut dire que la situation n'est pas à trois, mais bien à quatre, le rôle du mort comme au bridge étant toujours de la partie, et tellement qu'à n'en pas tenir compte il est impossible d'articuler quoi que ce soit qui ait un sens à l'endroit d'une névrose obsessionnelle.

Aussi bien est-ce par le médium de cette structure où s'ordonne tout transfert, qu'a pu se lire tout ce que nous savons de la structure des névrosés. De même que si le truchement

de la parole n'était pas essentiel à la structure analytique, le contrôle d'une analyse par un analyste qui n'en a que le rapport verbal, serait strictement impensable, alors qu'il est un des modes les plus clairs et les plus féconds de la relation analytique (*cf.* le rapport).

Sans doute l'ancienne analyse, dite « du matériel », peut-elle paraître archaïque à nos esprits pris à la diète d'une conception de plus en plus abstraite de la réduction psychothérapique. À en reprendre pourtant le legs clinique, il apparaîtra de plain-pied avec la reprise que nous tentons de l'analyse freudienne en ses principes. Et, puisque nous évoquions tout à ⁽²¹¹⁾l'heure, pour situer cette phase ancienne, la science d'une époque périmée, souvenons-nous de la sagesse que contenait celle-ci dans ses exercices symboliques et de l'exaltation que l'homme y pouvait prendre quand se brisaient les vases d'un verre encore opalisé. Et j'en tirerai pour vous un signe sur lequel vous guider.

Plus d'une voie se propose à votre recherche, en même temps que des entraves y sont mises de toutes parts au nom d'interdits, de modes, de prétentions au « classicisme », de règles souvent impénétrables et, pour tout dire, de mystifications, – j'entends le terme au sens technique que lui a donné la philosophie moderne. Quelque chose caractérise pourtant ces mystères et leurs douteux gardiens. C'est la morosité croissante des tâches et des termes où ils appliquent leurs efforts et leurs démonstrations.

Apprenez donc quel est le signe où vous pourrez vous assurer qu'ils sont dans l'erreur. La psychanalyse, si elle est source de vérité, l'est aussi de sagesse. Et cette sagesse a un aspect qui n'a jamais trompé depuis que l'homme s'affronte à son destin. Toute sagesse est un *gay savoir*. Elle s'ouvre, elle subvertit, elle chante, elle instruit, elle rit. Elle est tout langage. Nourrissez-vous de sa tradition, de Rabelais à Hegel. Ouvrez aussi vos oreilles aux chansons populaires, aux merveilleux dialogues de la rue...

Vous y recevrez le style par quoi l'humain se révèle dans l'homme, et le sens du langage sans quoi vous ne libérerez jamais la parole.

[...]

⁽²⁴²⁾Réponse de Jacques Lacan aux interventions

Les raisons de temps ne justifieraient pas que j'élude rien des questions qu'on m'a posées, et ce ne serait pas sans arbitraire après mon discours que je prétendrais que ma réponse à l'une pût valoir pour celle qui n'en serait pas moins la même d'être d'un autre. Si donc, m'adressant dans ma réponse à chacun, je fais un choix dans ces questions, c'est que je pense ne pouvoir ici satisfaire à aucune, si elle n'est valable pour tous.

Je commencerai donc par remercier Daniel Lagache du soin qu'il a mis à vous représenter dans une clarté systématique les directions et les incidences de mon rapport : il n'eût pas mieux fait en la solennité d'une soutenance de thèse, si justifiées que soient ses remarques sur la rupture manifeste en mon travail des lois du discours académique.

Aussi l'ordre qu'il y retrouve à le restituer, pour employer ses termes, à une raison raisonnée, ne peut-il m'apparaître que comme la palme accordée à une intention qui fut la mienne et que je dirai proprement véridique, entendant par là désigner ce qu'elle vise plus encore que ce qui l'inspire.

Une vérité en effet, tel est le centre unique où mon discours trouve sa cohérence interne et par quoi il prétend à être pour vous ce qu'il sera si vous voulez bien y recourir en nos travaux futurs : cet A. B. C., ce rudiments dont le défaut se fait sentir parfois en un enseignement toujours engagé en quelque problème actuel, et qui concerne les concepts dialectiques : parole, sujet, langage, où cet enseignement trouve ses coordonnées, ses lignes et centre de référence. Ceci, non pas en vous proposant ces concepts en des définitions formelles où vous trouveriez occasion à renouveler les entifications qu'ils visent à dissoudre, mais en les mettant à votre portée dans l'univers de langage où ils s'inscrivent

dans le moment qu'ils prétendent à en régir le mouvement. Car c'est à vous référer à leur articulation dans ce discours que vous apercevrez l'emploi exact où vous pourrez les reprendre dans la signification nouvelle où il vous sera donné d'en faire usage.

Je vais maintenant à la question qui me semble avoir été ramenée de façon saisissante, fût-ce à l'état décompleté, en plus d'une intervention.

Quel lien faites-vous, me suis-je entendu interpellé, entre cet instrument de langage dont l'homme doit accepter les données tout autant que celles du réel et cette fonction de fondation qui serait celle de la parole en tant qu'elle constitue le sujet dans la relation intersubjective ?

Je réponds : en faisant du langage le médium où réordonner l'expérience ⁽²⁴³⁾ analytique, ce n'est pas sur le sens de moyen qu'implique ce terme, mais sur celui de lieu que nous mettons l'accent : forçons encore jusqu'à le dire lieu géométrique pour montrer qu'il n'y a là nulle métaphore.

Ce qui n'exclut pas, bien loin de là, que ce ne soit en chair et en os, c'est-à-dire avec toute notre complexité charnelle et sympathisante, que nous habitions ce lieu, et que ce soit précisément parce que tout s'y passe de ce qui peut nous intéresser de pied en cap, que l'empire va si loin des correspondances développées dans les dimensions de ce lieu.

Tel s'ébauche le fondement d'une théorie de la communication inter-humaine, dont seule peut-être notre expérience peut se trouver en posture de préserver les principes, à l'encontre de cette débauche de formulations aussi simplettes que précipitées qui font les frais des spéculations à la mode sous ce chef.

Il reste que c'est dans le parti pris propre à la notion de communication que nous orientons délibérément notre conception du langage, sa fonction d'expression n'étant mentionnée, que nous sachions, qu'une seule fois dans notre rapport.

Précisons donc ce que le langage signifie en ce qu'il communique : il n'est ni signal, ni signe, ni même signe de la chose, en tant que réalité extérieure. La relation entre signifiant et signifié est tout entière incluse dans l'ordre du langage lui-même qui en conditionne intégralement les deux termes.

Examinons d'abord le terme signifiant. Il est constitué par un ensemble d'éléments matériels liés par une structure dont nous indiquerons tout à l'heure à quel point elle est simple en ses éléments, voire où l'on peut situer son point d'origine. Mais, quitte à passer pour matérialiste, c'est sur le fait qu'il s'agit d'un matériel que j'insisterai d'abord et pour souligner, en cette question de lieu qui fait notre propos, la place occupée par ce matériel : à seule fin de détruire le mirage qui semble imposer par élimination le cerveau humain comme lieu du phénomène du langage. Où pourrait-il bien être en effet ? La réponse est pour le signifiant : partout ailleurs. Sur cette table voici, plus au moins dispersé, un kilo de signifiant. Tant de mètres de signifiant sont là enroulés avec le fil du magnétophone où mon discours s'est inscrit jusqu'à ce moment. C'est le mérite, peut-être le seul, mais imprescriptible, de la théorie moderne de la communication d'avoir fait passer dans le sérieux d'une pratique industrielle (ce qui est plus que suffisant aux yeux de tous pour lui donner son *affidavit* scientifique) la réduction du signifiant en unités insignifiantes, dénommées unités *bartley*, par où se mesure, en fonction de l'alternative la plus élémentaire, la puissance de communication de tout ensemble signifiant.

Mais le nerf de l'évidence qui en résulte, était déjà pour ce qui nous intéresse dans le mythe forgé par Rabelais, ne vous disais-je pas le cas qu'on en peut faire, des paroles gelées. Bourde et coquecigrue, bien sûr, mais dont la substantifique moelle montre qu'on pouvait même se passer d'une théorie physique du son, pour atteindre à la vérité qui résulte de ce savoir que ma parole est là, dans l'espace intermédiaire entre nous, identique aux ondes qui la véhiculent de ma glotte à vos oreilles. À quoi nos contemporains ne voient que du feu, et non pas seulement comme on pourrait le croire pour ce que le sérieux de la pratique industrielle, dont Dieu me garde ⁽²⁴⁴⁾ de me gausser, manque au gay savoir, mais sans doute pour quelque raison de censure, puisque les gorges chaudes qu'ils font du génie

d'anticipation dont ce mythe ferait la preuve, ne leur découvrent pas la question : anticipation de quoi ? À savoir quel sens inclus aux réalisations modernes du phonographe a-t-il pu guider l'auteur de cette fantaisie, s'il est vrai qu'elle les anticipe ?

Passons au signifié. Ce n'est pas la chose, vous ai-je dit, qu'est-ce donc ? Précisément le sens. Le discours que je vous tiens ici, pour ne pas chercher plus loin notre exemple, vise sans doute une expérience qui nous est commune, mais vous estimerez son prix à ce qu'il vous communique le sens de cette expérience, et non pas cette expérience elle-même. Vous communiquât-il même quelque chose qui fût proprement de cette dernière, ce serait seulement pour autant que tout discours en participe, question qui, pour être justement celle en suspens, montre que c'est à elle qu'est suspendu l'intérêt de ma communication⁸⁴. Si donc le questionneur à qui le bon sens a été si bien partagé qu'il ne tient pas pour moins promise à sa certitude la réponse à sa question renouvelée de tout à l'heure, la repose en effet :

« Et ce sens, où est-il ? » La réponse correcte ici, « nulle part », pour être opposée quand il s'agit du signifié à celle qui convenait au signifiant, ne l'en décevra pas moins, s'il en attendait quelque chose qui se rapprochât de « la dénomination des choses ». Car, outre que, contrairement aux apparences grammaticales qui la font attribuer au substantif, nulle « partie du discours » n'a le privilège d'une telle fonction, le sens n'est jamais sensible que dans l'unicité de la signification que développe le discours.

C'est ainsi que la communication inter-humaine est toujours information sur l'information, mise à l'épreuve d'une communauté de langage, numérotage et mise au point des cases de la cible qui cerneront les objets, eux-mêmes nés de la concurrence d'une rivalité primordiale.

Sans doute le discours a-t-il affaire aux choses. C'est même à cette rencontre que de réalités elles deviennent des choses. Tant il est vrai que le mot n'est pas le signe de la chose, qu'il va à être la chose même. Mais c'est justement pour autant qu'il abandonne le sens, – si l'on en exclut celui de l'appel, au reste plutôt inopérant en tel cas : comme il se voit aux chances minimales dans l'ensemble qu'à l'énoncé du mot « femme » une forme humaine apparaisse, mais grandes par contre qu'à s'écrier ainsi à son apparition on la fasse fuir.

Que si l'on m'oppose traditionnellement que c'est la définition qui donne au mot son sens, je le veux bien : ce n'est pas moi pour lors qui aurai dit que chaque mot suppose en son usage le discours entier du dictionnaire..., – voire de tous les textes d'une langue donnée.

Reste que, mis à part le cas des espèces vivantes, où la logique d'Aristote prend son appui réel, et dont le lien à la nomination est déjà suffisamment indiqué au livre biblique de la Genèse, toute chosification comporte une ⁽²⁴⁵⁾confusion, dont il faut savoir corriger l'erreur, entre le symbolique et le réel.

Les sciences dites physiques y ont paré de façon radicale en réduisant le symbolique à la fonction d'outil à disjoindre le réel, – sans doute avec un succès qui rend chaque jour plus claire, avec ce principe, la renonciation qu'il comporte à toute connaissance de l'être, et même de l'étant, pour autant que celui-ci répondrait à l'étymologie au reste tout à fait oubliée du terme de physique.

Pour les sciences qui méritent encore de s'appeler naturelles, chacun peut voir qu'elles n'ont pas fait le moindre progrès depuis l'histoire des animaux d'Aristote.

Restent les sciences dites humaines, qui furent longtemps désorientées de ce que le prestige des sciences exactes les empêchait de reconnaître le nihilisme de principes que celles-ci n'avaient pu soutenir qu'au prix de quelque méconnaissance interne à leur

⁸⁴. Puis-je verser ici au dossier le remarquable aveu que j'ai reçu plus récemment de l'un des assidus d'un cours où j'ai eu à traiter de la psychanalyse à l'usage de spécialistes qui ne s'y destinaient pas : « Je n'ai pas toujours compris les choses que vous nous disiez » (on sait que je ne ménage guère mes auditeurs). « Mais j'ai pu constater que vous aviez, sans que je sache comment, transformé ma façon d'entendre les malades dont j'avais à m'occuper ». (*Note de J. L.*)

rationalisation, – et qui ne trouvent que de nos jours la formule qui leur permettra de les distancer : celle qui les qualifie comme sciences conjecturales.

Mais l'homme n'y paraîtra bientôt plus de façon sérieuse que dans les techniques où il en est « tenu compte » comme des têtes d'un bétail ; autrement dit, il y serait bientôt plus effacé que la nature dans les sciences physiques, si nous autres psychanalystes ne savions pas y faire valoir ce qui de son être ne relève que du symbolique.

Il reste que c'est là ce qui ne saurait être, si peu que ce soit, chosifié, – aussi peu que nous n'y songeons pour la série des nombres entiers ou la notion d'une espérance mathématique.

C'est pourtant dans ce travers que tombe mon élève Anzieu en m'imputant une conception magique du langage qui est fort gênante en effet pour tous ceux qui ne peuvent faire mieux que d'insérer le symbolique comme moyen dans la chaîne des causes, faute de le distinguer correctement du réel. Car cette conception s'impose à défaut de la bonne : « Je dis à mon serviteur : « Va ! » et « il va », comme s'exprime l'Évangile, « Viens ! », et « il vient ». Magie incontestable que tout cela, si quotidienne qu'elle soit. Et c'est bien parce que toute méconnaissance de soi s'exprime en projection, Anzieu mon ami, que je vous parais victime de cette illusion. Car reconnaissez celle à laquelle vous cédez quand le langage vous paraît n'être qu'un des modèles entre autres qu'il m'est loisible de choisir, pour comprendre notre expérience dans l'ordre des choses, sans vous apercevoir que, si j'ose dire, il y fait tache dans cet ordre, puisque c'est avec son encre que cet ordre s'écrit.

À la vérité, cet ordre s'est écrit en bien des registres avant que la notion des causes y régitte entrées et sorties. Les lignes d'ordre sont multiples qui se tracent entre les pôles où s'oriente le champ du langage. Et pour nous acheminer du pôle du *mot* à celui de la *parole*, je définirai le premier comme le point de concours du matériel le plus vide de sens dans le signifiant avec l'effet le plus réel du symbolique, place que tient le mot de passe, sous la double face du non-sens où la coutume le réduit, et de la trêve qu'il apporte à l'inimitié radicale de l'homme pour son semblable. Point zéro, sans doute, de l'ordre des choses, puisqu'aucune chose n'y apparaît encore, mais qui déjà contient tout ce que l'homme peut attendre de sa vertu, puisque celui qui a le mot évite la mort.

Vertu de reconnaissance liée au matériel du langage, quelles chaînes du ⁽²⁴⁶⁾discours concret vont-elles la relier à l'action de la parole en tant qu'elle fonde le sujet ? Pour vous faire connaître aux emplois que les primitifs donnent au mot parole l'extension qu'ils donnent à sa notion, voire le lien essentiel qui l'unit, plus saisissant ici d'apparaître radical, à l'efficace de ces techniques dont souvent nous n'avons plus le secret, et où se confirme la fonction fondamentalement symbolique de leurs produits comme de leur échange, je vous renvoie au livre parfois embrouillé, mais combien suggestif qu'est le *Do kamo* de Leenhardt.

Mais rien ne fonde plus rigoureusement notre propos que la démonstration apportée par Lévi-Strauss que l'ensemble des structures élémentaires de la parenté, au delà de la complexité des cadres nominaux qu'ils supposent, témoignent d'un sens latent de la combinatoire qui pour n'être rendu patent qu'à nos calculs, n'a d'équivalent que les effets de l'inconscient que la philologie démontre dans l'évolution des langues.

Les remarques sur la coïncidence des aires culturelles où se répartissent les langues selon les systèmes primordiaux d'agrégation morphologique avec celles que délimitent les lois de l'alliance au fondement de l'ordre des lignées, convergent en une théorie généralisée de l'échange, où femmes, biens, et mots apparaissent homogènes, pour culminer en l'autonomie reconnue d'un ordre symbolique, manifeste en ce point zéro du symbole où notre auteur formalise le pressentiment qu'en donne de toujours la notion de mana.

Mais comment ne pas dire encore que le fruit de tant de science nous était déjà offert en un gay savoir, quand Rabelais imagine le mythe d'un peuple où les liens de parenté s'ordonneraient en nominations strictement inverses à celles qui ne nous paraissent qu'illusoirement conformes à la nature ? Par quoi nous était déjà proposée cette distinction de la chaîne des parentés et de la trame réelle des générations dont le tressage abonde en

répétitions de motifs qui justement substituent l'identité symbolique à l'anonymat individuel. Cette identité vient en fait à contre-pente de la réalité, autant que les interdits s'opposent aux besoins sans nécessité naturelle. Et qu'on n'excepte même pas le lien réel de la paternité, voire de la maternité, l'un et l'autre conquêtes fraîches de notre science : qu'on lise Eschyle pour se convaincre que l'ordre symbolique de la filiation ne leur doit rien.

Voici donc l'homme compris dans ce discours qui dès avant sa venue su monde détermine son rôle dans le drame qui donnera son sens à sa parole⁸⁵. Ligne la plus courte, s'il est vrai qu'en dialectique la droite le soit ⁽²⁴⁷⁾ aussi, pour tracer le chemin qui doit nous mener, de la fonction du mot dans le langage, à la portée dans le sujet de la parole.

Maints autres pourtant nous offrent leurs courbes parallèles en ce déduit, aux chaînes en fuseau de ce champ de langage, – où l'on peut voir que la prise du réel en leur séquence n'est jamais que la conséquence d'un enveloppement de l'ordre symbolique.

Le démontrer serait les parcourir. Indiquons-en pourtant un moment privilégié, que nous ferait oublier celui où nous sommes venus de remettre à la chaîne des causes la direction de l'univers, si nous ne nous rappelions qu'il était son antécédent nécessaire.

Pour que la décision du vrai et du faux se libérât de l'ordalie, longtemps seule épreuve à opposer à l'absolu de la parole, il a fallu en effet que les jeux de l'agora, au cours de l'œuvre où se donna « un sens plus pur » aux mots s'affrontant des tribus, dégagent les règles de la joute dialectique par quoi avoir raison reste toujours avoir raison du contradictoire.

Sans doute est-ce là moment d'histoire, miracle si l'on veut, qui vaut un hommage éternel aux siècles de la Grèce à qui nous le devons. Mais on aurait tort d'hypostasier en ce moment la genèse d'un progrès immanent. Car outre qu'il entraîna à sa suite tant de byzantinismes qu'on situerait mal dans ce progrès, si peu dignes qu'ils soient de l'oubli, nous ne saurions faire de la fin même qu'on lui supposerait dans un causalisme achevé, une étape si décisive qu'elle renvoie jamais les autres au passé absolu.

Et prenez la peine, je vous prie, d'ouvrir les yeux sur ce qui en manière de sorcellerie se passe à votre porte, si la raison de mon discours n'a pas l'heur de vous convaincre.

C'est que pour les liaisons de l'ordre symbolique, c'est-à-dire pour le champ de langage qui fait ici notre propos, *tout est toujours là*.

C'est là ce qu'il vous faut retenir, si vous voulez comprendre la contestation formelle par Freud de toute donnée en faveur d'une tendance au progrès dans la nature humaine. Prise de position catégorique, bien qu'on la néglige au détriment de l'économie de la doctrine de Freud, sans doute en raison du peu de sérieux où nous ont habitué en cette matière nos penseurs patentés, Bergson y compris, – de l'écho qu'elle paraît faire à une pensée réactionnaire devenue lieu commun, – de la paresse aussi qui nous arrête d'extraire du pied de la lettre freudienne le sens que nous pouvons être sûrs pourtant d'y trouver toujours.

Ne peut-on en effet se demander, à se fier à ce verdict de Freud à son apogée, s'il ne rend pas non avenu l'étonnement qu'il marquait encore douze ans plus tôt à propos de « l'homme aux loups », de l'aptitude si manifeste en ce névrosé, à maintenir ses conceptions sexuelles et ses attitudes objectales précédentes pêle-mêle avec les nouvelles qu'il avait réussi à acquérir et s'il se fut dès lors attardé à l'hypothèse d'un trait de constitution en ce cas, plus que ne le comportait la voie où son sens du symbolique l'engageait déjà pour le comprendre.

⁸⁵. Qu'on nous excuse de rapporter encore un commentaire récent des faits à ce discours. Comme nous invitons, conformément à cette remarque, la distinguée ambassadrice d'une république de l'au-delà européen de naguère, à considérer ce qu'elle devait, autant et plus qu'aux gènes de ses géniteurs, voire à sa nourriture de chair et d'images, à la singularité du fait d'état civil qui lui attribuait le nom, disons d'Olga Durantschek, nous pûmes surprendre le tout-à-trac de l'innocence dans sa verdeur, en ces mots qui jaillirent : « Mais c'est un hasard ! ». En quoi cette âme pure, peu soucieuse des conquêtes du matérialisme dialectique, retrouvait l'accident, en tant qu'opposé à la substance par la tradition scolastique, en même temps que la base authentique de sa coexistence avec la petite bourgeoise la plus férue de sa personne, ô combien humaine, dans la croyance irréprimée qu'elle *était elle*, bien « elle », elle à jamais prévue sans doute en sa radieuse apparition au monde par une science incréée.

Car ce n'est pas bien entendu à quelque fumeuse *Völkerpsychologie*, mais bien à l'ordre que nous évoquons ici, qu'il se référerait en vérité, en rapprochant dès l'abord ce phénomène névrotique du fait historique, porté à son attention par son goût érudit de l'ancienne Égypte, de la coexistence, aux diverses époques de son Antiquité, de théologies relevant d'âges bien différents ⁽²⁴⁸⁾ de ce qu'on appelle plus ou moins proprement la conscience religieuse.

Mais quel besoin surtout d'aller si loin dans le temps, voire dans l'espace, pour comprendre la relation de l'homme au langage ? Et si les ethnographes depuis quelque temps s'entraînent à l'idée qu'ils pourraient trouver leurs objets dans la banlieue de leur propre capitale, ne pourrions-nous, nous qui avons sur eux l'avance que notre terrain soit notre couche et notre table, je parle ici du mobilier analytique, au moins tenter de rattraper le retard que nous avons sur eux dans la critique de la notion de régression, par exemple, quand nous n'avons pas à en chercher les bases ailleurs que dans les formes fort dialectiquement différenciées sous lesquelles Freud présenta cette notion dès qu'introduite. Au lieu de quoi notre routine la réduit à l'emploi toujours plus grossier des métaphores de la régression affective.

Ce n'est donc pas une ligne du discours, mais toutes (et chacune en son genre portant effet de détermination dans le sens, c'est-à-dire de raison), qui vont se rassembler à l'autre pôle du champ de langage, celui de la parole. Il n'est pas en reste sur le pôle du *mot* pour la singularité de la structure qu'il présente en une forme contrariée. S'il s'agissait en effet dans celui-là du concours de la pure matérialité du langage avec l'effet optimum de l'acte de reconnaissance, on voit ici en quelque sorte diverger de l'intention de reconnaissance, la forme de communication la plus paradoxale. Si l'on ne recule à la formuler telle que l'expérience l'impose, on y recueille en termes éclatants l'équation générale de la communication transsubjective, – en quoi nous est fourni le complément nécessaire à la théorie moderne de la communication, laquelle n'a de sens qu'à se référer strictement à l'autre pôle de notre champ. Cette formule, la voici : l'action de la parole pour autant que le sujet entende s'y fonder, est telle que l'émetteur, pour communiquer son message, doit le recevoir du récepteur, encore n'y parvient-il qu'à l'émettre sous une forme inversée.

Pour l'éprouver aux angles opposés des intentions les plus divergentes en la relation de reconnaissance, celle qui s'engage devant la transcendance et devant les hommes dans la foi de la parole donnée, et celle qui fait fi de toute médiation par l'autre pour s'affirmer en son seul sentiment, – nous la trouvons confirmée dans les deux cas en sa séquence formelle.

Dans le premier, elle apparaît avec éclat dans le « tu es ma femme » ou le « tu es mon maître » par où le sujet fait montre de ne pouvoir engager en première personne son hommage lige dans le mariage ou dans la discipline, sans investir l'autre comme tel de la parole où il se fonde, au moins le temps qu'il faut à celui-ci pour en répudier la promesse. À quoi se voit de façon exemplaire que la parole n'est en aucun des sujets, mais en le serment qui les fonde, si légèrement que chacun vienne à y jurer sa foi.

Le second cas est celui du refus de la parole qui, pour définir les formes majeures de la paranoïa, n'en présente pas moins une structure dialectique dont la clinique classique, par le choix du terme d'interprétation pour désigner son phénomène élémentaire, montrait déjà le pressentiment. C'est du message informulé qui constitue l'inconscient du sujet, c'est-à-dire du « je l'aime » que Freud y a génialement déchiffré, qu'il faut partir pour obtenir avec lui dans leur ordre les formes de délire où ce message se réfracte dans chaque cas.

On sait que c'est par la négation successive des trois termes du message, ⁽²⁴⁹⁾ que Freud en fait une déduction qui impose le rapprochement avec les jeux de la sophistique.

C'est à nous d'y trouver la voie d'une dialectique plus rigoureuse, mais constatons dès maintenant que la formule que nous donnons de la communication transsubjective, ne s'y révèle pas moins brillante à l'usage.

Elle nous conduira seulement à reconnaître les effets de la dissociation de l'imaginaire et du symbolique, – l'inversion symbolique pour ce que le « tu » est ici exclu, entraînant

subversion de l'être du sujet, – la forme de réception du message par l'autre se dégradant en réversion imaginaire du moi.

Il reste que c'est à s'additionner sur l'objet (homosexuel) du sentiment « qui n'ose pas dire son nom » que ces effets, pour dissociés qu'ils s'y maintiennent, vont à la moindre subversion de l'être pour le sujet, c'est-à-dire lui évitent d'être-pour-la-haine dans l'érotomanie, où le « je l'aime » devient dans l'inversion symbolique « ce n'est pas lui, mais elle que j'aime », pour s'achever dans la réversion imaginaire en « elle m'aime » (ou « il » pour le sujet féminin). Si cependant l'héroïsme marqué dans la résistance aux « épreuves » pouvait un instant donner le change sur l'authenticité du sentiment, la fonction strictement imaginaire de l'autre intéressé, se trahit assez dans l'intérêt universel attribué à l'aventure.

À s'additionner par contre sur le sujet, les deux effets, symbolique et imaginaire, par les transformations en « ce n'est pas moi qui l'aime, c'est elle », et « il l'aime (elle) » (au genre près du pronom pour le sujet féminin), – aboutissent au délire de la jalousie, dont la forme proprement interprétative comporte une extension indéfinie des objets révélant la même structure généralisée de l'autre, mais où la haine vient à monter dans l'être du sujet.

Mais c'est à porter sur la relation que fonde la parole latente, que l'inversion réfractant ses effets sur les deux termes que désobjective également le refus de la médiation par l'Autre, fait passer le sujet du « Je le hais » de sa dénégation latente, par l'impossibilité de l'assumer en première personne, au morcellement projectif de l'interprétation persécutive dans le réseau sans fin de complicités que suppose son délire, – cependant que son histoire se désagrège dans la régression proprement imaginaire du statut spatio-temporel dont nous avons mis en valeur la phénoménologie dans notre thèse, comme proprement paranoïaque.

Si certains d'entre vous en ce point ont déjà laissé naître sur leurs lèvres le « Que nul n'entre ici s'il n'est dialecticien » que suggère mon discours, qu'ils y reconnaissent aussi sa mesure.

Car l'analyse dialectique que nous venons de tenter du déploiement des structures délirantes, Freud n'y a pas seulement trouvé un raccourci, il lui a donné son axe à y tracer son chemin au ras des formes grammaticales sans paraître embarrassé que ce fût là une déduction « trop verbale⁸⁶ ».

Que donc vous soyez rompus aux arts de la dialectique n'exige pas pour autant que vous soyez des penseurs. Ce que vous comprendrez facilement à être juste assez déniés pour ne plus croire que la pensée soit supposée dans la parole. Car, outre que la parole s'accommode fort bien du vide de ⁽²⁵⁰⁾la pensée, l'avis que nous recevons des penseurs est justement que pour l'usage que l'homme en fait d'ordinaire, la parole si tant est qu'il y ait quelque chose à en penser, c'est bien qu'elle lui a été donnée pour cacher sa pensée. Qu'il vaille mieux, en effet, pour la vie de tous les jours « cacher ça », fût-ce au prix de quelque artifice, c'est ce qu'on accordera sans peine à savoir quels borborygmes sont habituellement revêtus du nom pompeux de pensées : et qui mieux qu'un analyste pourrait se dire payé pour le savoir ? L'avis des penseurs pourtant n'est, même par nous, pas pris fort au sérieux, ce qui ne fait que leur rendre raison, ainsi qu'à la position que nous soutenons présentement et qui se renforce d'être pratiquement celle de tout le monde.

Leur commun pessimisme n'est pourtant pas seul en faveur de l'autonomie de la parole. Quand hier nous étions tous saisis du discours de notre transparente Françoise Dolto, et que dans ma fraternelle accolade je lui disais qu'une voix divine s'était fait entendre par sa bouche, elle me répondit comme un enfant qu'on prend au fait : « Qu'ai-je donc dit ? J'étais si émue d'avoir à parler que je ne pensais plus à ce que je pouvais dire ». Pardi ! Françoise, petit dragon (et pourquoi le dire petit si ce n'est qu'il s'agisse du lézard d'Apollon), tu n'avais pas besoin d'y penser pour nous faire don de ta parole, et même pour en fort bien parler. Et la déesse même qui t'eût soufflé ton discours, y eût pensé moins encore. Les Dieux sont trop identiques à la béance imaginaire que le réel offre à la parole, pour être

⁸⁶. Cf. le cas du président Schreber, in *Cinq psychanalyses*, P. U. F., pp. 308-309. – G. W., VIII, pp. 299-300.

tentés par cette conversion de l'être où quelques hommes se sont risqués, pour que la parole devînt pensée, pensée du néant qu'elle introduit dans le réel et qui dès lors va par le monde dans le support du symbole.

C'est d'une telle conversion qu'il s'agit dans le *cogito* de Descartes, et c'est pourquoi il n'a pu songer à faire de la pensée qu'il y fondait un trait commun à tous les hommes, si loin qu'il étendît le bénéfice de son doute à leur faire crédit du bon sens. Et c'est ce qu'il prouve dans le passage du Discours que cite Anzieu, en n'apportant pour distinguer l'homme de son semblant dans l'étendue, d'autres critères que ceux-là même que nous donnons ici pour ceux de la parole. Comme il le montre à réfuter par avance l'escamotage que les modernes en font dans le circuit dit du stimulus-réponse : « Car on peut bien, dit-il en effet, concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles... à propos des actions corporelles qui causeront quelques changements en ses organes, comme si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on veut lui dire ; si, en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal », – pour se confier au double critère à quoi la machine fera selon lui défaut, à savoir qu'il ne sera pas possible que ces paroles, « elle les arrange diversement » et « pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence » : soit les deux termes de substitution combinatoire du signifiant et de transsubjectivité fondamentale du signifié où nous caractérisons mot et parole dans le langage.

Si donc Anzieu pense ici arguer contre moi, c'est en raison du préjugé commun sur l'harmonie de la parole à la pensée qui est ce que je mets en doute. Je passe sur l'inadéquation de l'exemple dont Descartes ne peut mais, puisque l'automate n'est pris par lui que pour cet aspect de leurre de l'animé dont son époque s'enchantait : alors que la machine nous apparaît – j'y reviendrai quelque jour – comme un ensemble d'éléments symboliques, ⁽²⁵¹⁾organisé de façon précisément à ce qu'ils « s'arrangent diversement » en des séquences orientées, et assez capable de « répondre au sens » des questions qu'on lui propose en son langage, pour que ce qu'on lui a attribué improprement de pensée puisse légitimement être imputé à la fonction d'une moitié de la parole.

Et ceci nous mène droit au sens du surréalisme dont je dirai qu'Anzieu ne le méconnaît pas moins, à porter les confusions qui nous sont léguées avec la notion d'automatisme au compte d'une « pensée magique » qui, pour être le lieu commun d'un certain retour à la psychologie de notre discipline, en est aussi le plus manifeste alibi.

Le surréalisme en effet prend bien sa place dans une série d'émergences dont l'empreinte commune donne sa marque à notre époque : celle d'un dévoilement des relations de l'homme à l'ordre symbolique. Et le retentissement mondial de ses inventions les plus gamines montre assez qu'il préludait à un avènement plus grave, et plus sombre aussi bien, tel le Dieu-enfant dont Dürer a gravé la figure, animant de ses jeux parodiques le monde d'une Mélancolie en gésine. Panique nuée de symboles confus et de fantasmes morcelants, le surréalisme apparaît comme une tornade au bord de la dépression atmosphérique où sombrent les normes de l'individualisme humaniste. Si l'autonomie de la conscience de soi était déjà condamnée par l'achèvement du discours sur le Savoir dans Hegel, ce fut l'honneur de Freud d'avoir profilé au berceau de ce siècle la figure et l'ombre, sur le nouvel individu, de la puissance contraire. Empire du langage, il commande dans l'avènement historique du discours de l'auto-accusation avant de promettre, aux murmures d'oracle de la machine à calculer. Un pouvoir plus originel de la raison semble surgir par l'éclatement du concept dans la théorie logico-mathématique des ensembles, de l'unité sémantique dans la théorie linguistique du phonème. À cette lumière tout le mouvement phénoménologique, voire existentialiste, apparaît comme la compensation exaspérée d'une philosophie qui n'est plus sûre d'être maîtresse de ses motifs ; et qu'il ne faut pas confondre, bien qu'on les y démarque, avec les interrogations qu'un Wittgenstein ou qu'un Heidegger portent sur les rapports de l'être et du langage, si pensives de s'y savoir incluses, si lentes à en chercher le temps.

Si c'est donc dans le pouvoir que j'accorde au langage qu'Anzieu veut trouver le sens de mon propos, qu'il renonce à m'affubler de romantiques parrainages : sans renier mes amitiés surréalistes, ni désavouer le style à la Marat de leur discours, c'est plutôt sous l'intercession de M. de Tocqueville que je mettrais le mien. Et en ceci au moins que j'indique, que le langage à se libérer des humaines médiations qui le masquaient jusqu'à ce jour, montre un pouvoir auprès duquel les prétentions d'Ancien Régime de celles-ci à l'absolu, apparaîtront des atténuations dérisoires.

Si ces déclarations paraissent osées, du moins témoignent-elles que je ne prends pas la contradiction qu'on m'oppose pour un défaut à la réponse que je peux attendre, – tout au contraire quand chez Anzieu elle manifeste cette proximité à la vérité qui ne s'obtient qu'à ce que ce soit la vérité qui nous serre de près.

C'est même au point que certains enthousiasmes, pour appratifs qu'ils soient, peuvent m'inspirer plus de réserve : qu'on s'applaudisse des effets ⁽²⁵²⁾ de libération que mon propos fait ressentir, d'accord, mais qu'on le fasse juste assez vite pour que ces applaudissements s'éteignent avec l'euphorie de ce sentiment.

Le primat de la technique n'est pas ici mis en cause, mais les mensonges de son enseignement. Il n'est pas question d'y faire rentrer la fantaisie, mais d'en écarter les mystères. Or le mystère est solidaire de privilèges où tout le monde trouve son compte sans quoi l'on n'y tiendrait pas tant, et toute démystification est importune, d'y attenter.

Il est réel qu'on respire mieux à ce que les brumes d'une tâche se lèvent, mais non moins vrai que ses obstacles ne sont pas abaissés pour autant. Sans doute je vous affranchis en vous rappelant que la parole qui guérit dans l'analyse ne peut être que la vôtre, mais je vous rends dans le langage au maître le plus revêché à vos mérites. Il n'est pas de domaine, en effet, où il suffise moins de se faire valoir pour se faire reconnaître, ni où la prudence comme l'audace soient plus souvent prises sans vert : il suffit pour le comprendre de vous souvenir que les retours de la fortune sont la figure humaine des lois de la dialectique, et donc que ce n'est pas à se confier à la parole qu'on peut espérer les éviter.

Pour en avoir une autre issue, il faudrait, si l'on me permet la métaphore, en agir avec le langage comme on a fait avec le son : aller à sa vitesse pour en franchir le mur. Aussi bien en parlant du bang-bang de l'interprétation vraie, userait-on d'une image assez convenable à la rapidité dont il lui faut devancer la défense du sujet, à la nuit où elle doit le plonger pour qu'il en fasse resurgir à tâtons les portants de la réalité, sans l'éclairage du décor.

L'effet en est rare à obtenir, mais à son défaut vous pouvez vous servir de ce mur même du langage que je ne tiens pas, lui, pour une métaphore puisque c'est un corollaire de mon propos qu'il tient sa place dans le réel.

Vous pouvez vous en servir pour atteindre votre interlocuteur, mais à condition de savoir que, dès qu'il s'agit d'utiliser ce mur, vous êtes l'un et l'autre en deçà, et qu'il faut donc viser à l'atteindre par la bande et non l'objectiver au delà.

C'est ce que j'ai voulu indiquer en disant que le sujet normal partage cette place avec tous les paranoïaques qui courent le monde pour autant que les croyances psychologiques où s'attache ce sujet dans la civilisation, constituent une variété de délire qu'il ne faut pas tenir pour plus bénigne d'être quasi générale. Assurément rien ne vous autorise à y participer sinon dans la mesure justement posée par Pascal où ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être pas fou d'une folie qui apparaît si nécessaire.

Ceci ne saurait aucunement justifier que vous chaussiez les pieds de plomb de la pédagogie, se parât-elle du titre d'analyse des résistances, pour faire l'ours qui expliquerait la danse à son montreur.

Il est tout à fait clair, si l'analyse didactique a un sens, que c'est à vous entendre répondre au sujet, que vous saurez ce qu'il vous dit. Inversement voyez là le secret du miracle permanent qu'est l'analyse dite contrôlée. Mais ceci suppose que, si peu que ce soit, votre analyse personnelle vous ait fait apercevoir cette aliénation à vous-même, qui est la résistance majeure à quoi vous avez affaire dans vos analyses.

Ainsi vous ferez-vous entendre de la seule place qui soit occupée ou devrait l'être, au delà du mur du langage, à savoir la vôtre.

⁽²⁵³⁾ Il y a là un long chemin technique tout entier à reprendre, et tout d'abord dans ses notions fondamentales puisque la confusion est à son comble et que le battage qu'on mène autour du contre-transfert, s'il part d'une bonne intention, n'y a apporté qu'un bruit de surcroît.

Comment en effet, à ne pas strictement savoir qui parle en vous, pourriez-vous répondre à celui qui vous demande qui il est. Car c'est là la question que votre patient vous pose, et c'est pourquoi quand Serge Leclair ose ici vous la poser avec lui, ce n'est pas de la réponse qu'elle implique de moi à lui : « Tu es mon disciple », que je lui suis redevable puisque déjà il s'est déclaré tel pour la poser, mais c'est de celle qu'il mérite de moi devant vous : « Tu es un analyste », que je lui rends le témoignage pour ce qu'il a bravé en la posant.

Je dois ici limiter ma réponse. Pour suivre Granoff là où déjà il nous engage en attaquant l'emploi qu'on fait en psychanalyse de la relation d'objet, il me faudrait anticiper sur le chemin que, je l'espère, nous parcourrons ensemble, et qui peut-être impose d'en passer d'abord par la question de l'instinct de mort, soit par le passage le plus ardu qu'ait frayé la pensée de Freud, à en juger par la présomption avec laquelle on le dédaigne. Je n'ai jamais songé à vous guider ici dans les épaisseurs de sens, où le désir, la vie et la mort, la compulsion de répétition, le masochisme primordial sont si admirablement déchosifiés, pour que Freud les traverse de son discours. Au carrefour qui ouvre ce chemin, je vous donnais hier un rendez-vous sans date.

À vrai dire, c'est Juliette Boutonier qui par son admirable lettre, m'empêche de m'y dérober en concluant. Elle sait bien que je ne songe pas à faire tort à l'imaginaire, moi dont le nom reste attaché au stade du miroir. Non seulement je mets l'image au fondement de la conscience, mais je l'étendrais bien partout. Le reflet de la montagne dans le lac, dirais-je, joue peut-être son rôle dans un rêve du cosmos, oui, mais nous n'en saurons jamais rien tant que le cosmos ne sera pas revenu de son mutisme. Les scrupules dont Juliette Boutonier ceint mon discours, seraient donc superflus s'ils ne trouvaient leur point de chute dans l'objection qu'ils préparent : pourquoi l'équation serait-elle nécessaire que j'établisse entre le symbole et la mort ?

Faute d'en pouvoir maintenant définir le concept, je l'illustrerai de l'image dont le génie de Freud semble jouer comme d'un leurre pour nous mettre au cœur fulgurant de l'énigme.

Il a surpris le petit d'homme au moment de sa saisie par le langage et la parole. Le voici, lui et son désir. Cette balle qu'un fil retient, il la tire à lui, puis la jette, il la reprend et la rejette. Mais il scande sa prise et son rejet et sa reprise d'un oo, aa, oo, à quoi le tiers sans qui il n'y a pas de parole ne se trompe pas en affirmant à Freud qui l'écoute que cela veut dire : Fort ! Da ! Parti ! Voilà ! Parti encore... ou mieux selon le vocable auquel un auteur oublié avait fait un sort : *Napus* !

Au reste peu importe que ce que l'enfant module soit d'une articulation aussi fruste puisque, déjà, y apparaît formé le couple phonématique où la linguistique, en le pas majeur qu'elle a fait depuis, a reconnu le groupe d'opposition élémentaire, dont une batterie assez courte pour tenir en un tableau d'un quart de page donne le matériel vocalique d'une langue donnée.

S'il est presque trop beau de voir le signifiant faire avènement sous la ⁽²⁵⁴⁾ forme de son pur élément, en va-t-il de même de la signification qui émerge dans le même temps ? Comment au moins ne pas se le demander devant ce jeu si simple ?

Car que fait-il cet enfant de cet objet sinon de l'abolir à cent reprises, sinon de faire son objet de cette abolition. Sans doute n'est-ce que pour que cent fois renaisse son désir, mais ne renaît-il pas déjà désir de ce désir. Nul besoin donc de reconnaître par le contexte et le témoin que le mal d'attendre la mère a trouvé ici son transfert symbolique. Le meurtre de la chose dont Juliette Boutonier a relevé le terme dans mon discours, est déjà là. Il apporte à

tout ce qui est, ce fonds d'absence sur quoi s'enlèveront toutes les présences du monde. Il les conjoint aussi à ces présences de néant, les symboles, par quoi l'absent surgit dans le présent. Et le voici ouvert à jamais au pathétique de l'être. « Va-t-en ! » lancera-t-il à son amour pour qu'il revienne, « Viens donc ! » se sentira-t-il forcé de murmurer à celui dont déjà il s'absente.

Ainsi le signifiant sous sa forme la plus réduite apparaîtra-t-il déjà superlatif à tout ce qu'il peut y avoir à signifier, et c'est pourquoi nous ne pouvons garder l'illusion que la genèse ait ici le privilège de se calquer sur la structure. La question de savoir quel minimum d'oppositions signifiantes constitue le quantum nécessaire à la constitution d'un langage n'est pas ici de mise, non plus que celle du minimum de joueurs nécessaires pour qu'une partie s'engage où le sujet puisse dire : « Parole ! ».

Car l'autrui comme le désir sont déjà là dans les fantômes inclus dans cet objet symbolisant, avec la mort qui de l'avoir saisi première, en sortira tout à l'heure la dernière pour faire muette la quatrième au jeu. Le jeu, *c'est* le sujet. Mais il n'empêche que le battage des cartes le précède, que les règles se sont élaborées sans lui, que d'autres ont biseauté les cartes, qu'il peut en manquer au paquet, que les vivants même qui joueront sous la livrée des fantômes, ne feront d'annonce qu'à leur couleur, et qu'à quelque jeu que l'on joue, l'on sait qu'on ne jouera jamais qu'au jeu. Si bien que dans l'*Alea jacta est*, qui sonne à chaque instant, ce ne sont pas les mots : « Les dés roulent », qu'il faut entendre, mais bien plutôt pour le redire de l'humour qui me rattache au monde : « Tout est dit. Assez jacté d'amour ».

Ce n'est pas dire que ce que l'action humaine engage dans le jeu, ne vive pas, bien sûr, mais c'est d'y revivre. Telle elle se fige dans ce qu'elle rassemble en un fétiche, pour le rouvrir à un nouveau rassemblement où le premier s'annule ou se confond. (Ici Anzieu qui retrouve son Kant, opine du bonnet). Mais ce sont toujours les quatre du début qui se comptent.

Aussi bien rien se peut-il se passer qui ne les laisse dans leur ordre ? C'est pourquoi, avant de m'effacer moi-même, j'accorderai à M. Perrotti que la musique n'est pas sans avoir son mot à dire en leur ballet, et même que les tambours sacrés⁸⁷ nous rappellent les résonances organiques qui préludèrent à la promulgation de leurs lois, mais qu'en dire de plus ? Sinon de remarquer que l'analyse ne se fait pas en musique, pour accorder qu'il s'y passe aussi de l'ineffable. Mais c'est aussi le parti pris de ce discours que de répondre à ce qui se propose seulement comme ineffable par un « Dès lors n'en parlons plus » dont la désinvolture peut prêter à critique.

⁽²⁵⁵⁾ Mais n'en montre-t-on pas une plus grande encore à méconnaître que si les moyens de l'analyse se limitent à la parole, c'est que, fait digne d'être admiré en une action humaine, ils sont les moyens de sa fin⁸⁸ ?

Conclusion du P^r LAGACHE

[...]

⁸⁷. Dont nous retrouvâmes avec Marcel Griaule le nom abyssin dans ces nacaires qu'il ne faut pas prendre pour des trompettes.

⁸⁸. De ce texte a été retranché le passage qui répondait à la remarquable communication de M. Bänziger : eussions-nous même reproduit cette réponse, qu'il eût fallu l'amplifier pour qu'elle pût satisfaire à sa visée, qui n'était rien de moins que de définir la relation de l'analyse à cette zone « mystique » dont il nous semble de pure méthode de l'exclure de son champ, si centrale qu'y apparaisse sa place. Y était indiqué de même le sens systématique de l'ostracisme de Freud par rapport à toute forme plus ou moins océanique de religiosité.

L'invisibilité du lieu de la coupure confirme-t-elle le propos avoué de ce discours de se soutenir dans une multivocité aussi égale que possible entre ses parties ?

Cette première version de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » parut dans La psychanalyse, n° 1, 1956, Sur la parole et le langage, pages 81-166.

⁽⁸¹⁾FONCTION ET CHAMP
DE LA PAROLE ET DU LANGAGE
EN PSYCHANALYSE
par Jacques LACAN

Rapport
du Congrès de Rome
tenu à
l'Istituto di Psicologia della Università di Roma
les 26 et 27 septembre 1953

PRÉFACE

« En particulier, il ne faudra pas oublier que la séparation en embryologie, anatomie, physiologie, psychologie, sociologie, clinique n'existe pas dans la nature et qu'il n'y a qu'une discipline : la neurobiologie à laquelle l'observation nous oblige d'ajouter l'épithète d'humaine en ce qui nous concerne ».

(Citation choisie pour exergue d'un Institut de Psychanalyse en 1952).

Le discours qu'on trouvera ici mérite d'être introduit par ses circonstances. Car il en porte la marque.

Le thème en fut proposé à l'auteur pour constituer le rapport théorique d'usage, en la réunion annuelle dont la société qui représentait alors la psychanalyse en France, poursuivait depuis dix-huit ans la tradition devenue vénérable sous le titre de « Congrès des Psychanalystes de langue française », étendu depuis deux ans aux psychanalystes de langue romane (la Hollande y étant comprise par une tolérance de langage). Ce Congrès devait avoir lieu à Rome au mois de septembre 1953.

⁽⁸²⁾Dans l'intervalle, des dissentiments graves amenèrent dans le groupe français une sécession. Ils s'étaient révélés à l'occasion de la fondation d'un « institut de psychanalyse ». On put alors entendre l'équipe qui avait réussi à y imposer ses statuts et son programme, proclamer qu'elle empêcherait de parler à Rome celui qui avec d'autres avait tenté d'y introduire une conception différente, et elle employa à cette fin tous les moyens en son pouvoir.

Il ne sembla pas pourtant à ceux qui dès lors avaient fondé la nouvelle Société française de Psychanalyse qu'ils dussent priver de la manifestation annoncée la majorité d'étudiants qui se ralliaient à leur enseignement, ni même qu'ils dussent se démettre du lieu éminent où elle avait été prévue.

Les sympathies généreuses qui leur vinrent en aide du groupe italien, ne les mettaient pas en posture d'hôtes importuns dans la Ville universelle.

Pour l'auteur de ce discours, il pensait être secouru, quelque inégal qu'il dût se montrer à la tâche de parler de la parole, de quelque connivence inscrite dans ce lieu même.

Il se souvenait en effet, que bien avant que s'y révélât la gloire de la plus haute chaire du monde, Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*, donnait au lieu dit du *Mons Vaticanus* l'étymologie de *vagire*, qui désigne les premiers balbutiements de la parole.

Que si donc son discours ne devait être rien de plus qu'un vagissement, au moins prendrait-il là l'auspice de rénover en sa discipline les fondements qu'elle prend dans le langage.

Aussi bien cette rénovation prenait-elle de l'histoire trop de sens, pour qu'il ne rompît pas quant à lui avec le style traditionnel qui situe le « rapport » entre la compilation et la synthèse, pour lui donner le style ironique d'une mise en question des fondements de cette discipline.

Puisque ses auditeurs étaient ces étudiants qui attendent de nous la parole, c'est avant tout à leur adresse qu'il a fomenté son discours, et pour renoncer à leur endroit, aux règles qui s'observent entre augures de mimer la rigueur par la minutie et de confondre règle et certitude.

Dans le conflit en effet qui les avait menés à la présente issue, on avait fait preuve quant à leur autonomie de sujets, d'une méconnaissance si exorbitante, que l'exigence première⁽⁸³⁾ en ressortait d'une réaction contre le ton permanent qui avait permis cet excès.

C'est qu'au delà des circonstances locales qui avaient motivé ce conflit, un vice était venu au jour qui les dépassait de beaucoup. Qu'on ait pu seulement prétendre à régler de façon si autoritaire la formation du psychanalyste, posait la question de savoir si les modes établis de cette formation n'aboutissaient pas à la fin paradoxale d'une minorisation perpétuée.

Certes les formes initiatiques et puissamment organisées où Freud a vu la garantie de la transmission de sa doctrine, se justifient dans la position d'une discipline qui ne peut se survivre qu'à se tenir au niveau d'une expérience intégrale.

Mais n'ont-elles pas mené à un formalisme décevant qui décourage l'initiative en pénalisant le risque, et qui fait du règne de l'opinion des doctes le principe d'une prudence docile où l'authenticité de la recherche s'émousse avant de se tarir ?

L'extrême complexité des notions mises en jeu en notre domaine fait que nulle part ailleurs un esprit, à exposer son jugement, ne court plus totalement le risque de découvrir sa mesure.

Mais ceci devrait comporter la conséquence de faire notre propos premier, sinon unique, de l'affranchissement des thèses par l'élucidation des principes.

La sélection sévère qui s'impose, en effet, ne saurait être remise aux ajournements indéfinis d'une cooptation vétilleuse, mais à la fécondité de la production concrète et à l'épreuve dialectique de soutenances contradictoires.

Ceci n'implique de notre fait aucune valorisation de la divergence. Bien au contraire, ce n'est pas sans surprise que nous avons pu entendre au Congrès international de Londres où, pour avoir manqué aux formes, nous venions en demandeurs, une personnalité bien intentionnée à notre égard déplorer que nous ne puissions pas justifier notre sécession de quelque désaccord doctrinal. Est-ce à dire qu'une association qui se veut internationale, ait une autre fin que de maintenir le principe de la communauté de notre expérience ?

Sans doute est-ce le secret de polichinelle, qu'il y a belle lurette qu'il n'en est plus ainsi, et c'est sans aucun scandale qu'à l'impénétrable M. Zilboorg qui, mettant à part notre cas, insistait pour que nulle sécession ne fût admise qu'au titre⁽⁸⁴⁾ d'un débat scientifique, le pénétrant M. Wälder put rétorquer qu'à confronter les principes où chacun de nous croit fonder son expérience, nos murs se dissoudraient bien vite dans la confusion de Babel.

Nous pensons, quant à nous, que, si nous innovons, ce n'est point à nous d'en faire état, et il n'est point de notre goût de nous en faire un mérite.

Dans une discipline qui ne doit sa valeur scientifique qu'aux concepts théoriques que Freud a forgés dans le progrès de son expérience, mais qui, d'être encore mal critiqués et de conserver pour autant l'ambiguïté de la langue vulgaire, profitent de ces résonances non sans encourir les malentendus, il nous semblerait prématuré de rompre la tradition de leur terminologie.

Mais il nous semble que ces termes ne peuvent que s'éclaircir à ce qu'on établisse leur équivalence au langage actuel de l'anthropologie, voire aux derniers problèmes de la philosophie, où souvent la psychanalyse n'a qu'à reprendre son bien.

Urgente en tout cas nous paraît la tâche de dégager dans des notions qui s'amortissent dans un usage de routine, le sens qu'elles retrouvent tant d'un retour sur leur histoire que d'une réflexion sur leurs fondements subjectifs.

C'est là sans doute la fonction de l'enseignant, d'où toutes les autres dépendent, et c'est elle où s'inscrit le mieux le prix de l'expérience.

Qu'on la néglige, et le sens s'oblitére d'une action qui ne tient ses effets que du sens, et les règles techniques, à se réduire à des recettes, ôtent à l'expérience toute portée de connaissance et même tout critère de réalité.

Car personne n'est moins exigeant qu'un psychanalyste sur ce qui peut donner son statut à une action qu'il n'est pas loin de considérer lui-même comme magique, faute de savoir où la situer dans une conception de son champ qu'il ne songe guère à accorder à sa pratique.

L'exergue dont nous avons transporté l'ornement à cette préface, en est un assez joli exemple.

Aussi bien s'accorde-t-elle à une conception de la formation analytique qui serait celle d'une auto-école qui, non contente de prétendre au privilège singulier de délivrer le permis de ⁽⁸⁵⁾conduire, s'imaginerait être en posture de contrôler la construction automobile ?

Cette comparaison vaut ce qu'elle vaut, mais elle vaut bien celles qui ont cours dans nos convents les plus graves et qui pour avoir pris naissance dans notre discours aux idiots, n'ont même pas la saveur du canular d'initiés, mais n'en semblent pas moins recevoir valeur d'usage de leur caractère de pompeuse ineptie.

Cela commence à la comparaison que l'on connaît, du candidat qui se laisse entraîner prématurément à la pratique, au chirurgien qui opérerait sans asepsie, et cela va à celle qui incite à pleurer sur ces malheureux étudiants que le conflit de leurs maîtres déchire comme des enfants dans le divorce de leurs parents.

Sans doute cette dernière née nous paraît s'inspirer du respect qui est dû à ceux qui ont subi en effet ce que nous appellerons, en modérant notre pensée, une pression à l'enseignement qui les a mis à rude épreuve, mais on peut aussi se demander à en entendre le trémolo dans la bouche des maîtres, si les limites de l'enfantillage n'auraient pas été sans préavis reculées jusqu'à la niaiserie.

Les vérités que ces clichés recouvrent, mériteraient pourtant qu'on les soumette à un plus sérieux examen.

Méthode de vérité et de démystification des camouflages subjectifs, la psychanalyse manifesterait-elle une ambition démesurée à appliquer ses principes à sa propre corporation : soit à la conception que les psychanalystes se font de leur rôle auprès du malade, de leur place dans la société des esprits, de leurs relations à leurs pairs et de leur mission d'enseignement ?

Peut-être pour rouvrir quelques fenêtres au grand jour de la pensée de Freud, cet exposé soulagera-t-il chez certains l'angoisse qu'engendre une action symbolique quand elle se perd en sa propre opacité.

Quoi qu'il en soit, en évoquant les circonstances de ce discours, nous ne pensons point à excuser ses insuffisances trop évidentes de la hâte qu'il en a reçue, puisque c'est de la même hâte qu'il prend son sens avec sa forme.

Aussi bien avons-nous démontré, en un sophisme exemplaire du temps intersubjectif⁸⁹, la fonction de la hâte dans la précipitation ⁽⁸⁶⁾logique où la vérité trouve sa condition indépassable.

⁸⁹. Cf. Le temps logique ou l'assertion de certitude anticipée, voir *Cahiers d'art*, 1945.

Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole.

Mais rien aussi qui n'y devienne contingent quand le moment y vient pour l'homme, où il peut identifier en une seule raison le parti qu'il choisit et le désordre qu'il dénonce, pour en comprendre la cohérence dans le réel et anticiper par sa certitude sur l'action qui les met en balance.

INTRODUCTION

Nous allons déterminer cela pendant que nous sommes encore dans l'aphélie de notre matière car, lorsque nous arriverons au périhélie, la chaleur sera capable de nous la faire oublier. (Lichtenberg).

« Flesh composed of suns. How can such be ? » exclaim the simple ones.

(R. Browning,

Parleying with certain people).

Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte – prométhéenne – de Freud a été une telle action ; son œuvre nous l'atteste ; mais elle n'est pas moins présente dans chaque expérience humblement conduite par l'un des ouvriers formés à son école.

On peut suivre à mesure des ans passés cette aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et quant au champ du langage. Elle motive les « changements de but et de technique » qui sont avoués dans le mouvement et dont la relation à l'amortissement de l'efficacité thérapeutique est pourtant ambiguë. La promotion en effet de la résistance de l'objet dans la théorie et de la technique, doit être elle-même soumise à la dialectique de l'analyse qui ne peut qu'y reconnaître un alibi du sujet.

Essayons de dessiner la topique de ce mouvement. À considérer cette littérature que nous appelons notre activité scientifique, les problèmes actuels de la psychanalyse se dégagent nettement sous trois chefs :

A) Fonction de l'imaginaire, dirons-nous, ou plus directement des fantasmes dans la technique de l'expérience et dans ⁽⁸⁸⁾la constitution de l'objet aux différents stades du développement psychique. L'impulsion est venue ici de la psychanalyse des enfants, et du terrain favorable qu'offrait aux tentatives comme aux tentations des chercheurs l'approche des structurations préverbaux. C'est là aussi que sa culmination provoque maintenant un retour en posant le problème de la sanction symbolique à donner aux fantasmes dans leur interprétation.

B) Notion des relations libidinales d'objet qui, renouvelant l'idée du progrès de la cure, remanie sourdement sa conduite. La nouvelle perspective a pris ici son départ de l'extension de la méthode aux psychoses et de l'ouverture momentanée de la technique à des données de principe différent. La psychanalyse y débouche sur une phénoménologie existentielle, voire sur un activisme animé de charité. Là aussi une réaction nette s'exerce en faveur d'un retour au pivot technique de la symbolisation.

C) Importance du contre-transfert et, corrélativement, de la formation du psychanalyste. Ici l'accent est venu des embarras de la terminaison de la cure, qui rejoignent ceux du moment où la psychanalyse didactique s'achève dans l'introduction du candidat à la pratique. Et la même oscillation s'y remarque : d'une part, et non sans courage, on indique l'être de l'analyste comme élément non négligeable dans les effets de l'analyse et même à exposer dans sa conduite en fin de jeu ; on n'en promulgue pas moins énergiquement, d'autre part, qu'aucune solution ne peut venir que d'un approfondissement toujours plus poussé du ressort inconscient.

Ces trois problèmes ont un trait commun en dehors de l'activité de pionniers qu'ils manifestent sur trois frontières différentes avec la vitalité de l'expérience qui les supporte. C'est la tentation qui se présente à l'analyste d'abandonner le fondement de la parole, et ceci justement en des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique. Le danger devient grand, s'il y abandonne en outre son langage au bénéfice de langages déjà institués et dont il connaît mal les compensations qu'ils offrent à l'ignorance.

À la vérité on aimerait en savoir plus sur les effets de la symbolisation chez l'enfant, et les mères officiantes dans la ⁽⁸⁹⁾psychanalyse, voire celles qui donnent à nos plus hauts conseils un air de matriarcat, ne sont pas à l'abri de cette confusion des langues où Ferenczi désigne la loi de la relation enfant-adulte⁹⁰.

Les idées que nos sages se forment de la relation d'objet achevée sont d'une conception plutôt incertaine et, à être exposées, laissent apparaître une médiocrité qui n'honore pas la profession.

Nul doute que ces effets, — où le psychanalyste rejoint le type du héros moderne qu'illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement —, ne pourraient être corrigés par un juste retour à l'étude où le psychanalyste devrait être passé maître, des fonctions de la parole.

Mais il semble que, depuis Freud, ce champ central de notre domaine soit tombé en friche. Observons combien lui-même se gardait de trop grandes excursions dans sa périphérie : ayant découvert les stades libidinaux de l'enfant dans l'analyse des adultes et n'intervenant chez le petit Hans que par le moyen de ses parents, — déchiffrant un pan entier du langage de l'inconscient dans le délire paranoïde, mais n'utilisant pour cela que le texte-clef laissé par Schreber dans la lave de sa catastrophe spirituelle. Assumant par contre pour la dialectique de l'œuvre, comme pour la tradition de son sens, et dans toute sa hauteur, la position de la maîtrise.

Est-ce à dire que si la place du maître reste vide, c'est moins du fait de sa disparition que d'une oblitération croissante du sens de son œuvre ? Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de constater ce qui se passe à cette place ?

Une technique s'y transmet, d'un style maussade, voire réticente en son opacité, et que toute aération critique semble affoler. À la vérité, prenant le tour d'un formalisme poussé jusqu'au cérémonial, et tant qu'on peut se demander si elle ne tombe pas sous le coup du même rapprochement avec la névrose obsessionnelle, à travers lequel Freud a visé de façon si convaincante l'usage, sinon la genèse, des rites religieux.

L'analogie s'accroît à considérer la littérature que cette activité produit pour s'en nourrir : on y a souvent l'impression ⁽⁹⁰⁾d'un curieux circuit fermé, où la méconnaissance de l'origine des termes engendre le problème de les accorder, et où l'effort de résoudre ce problème renforce cette méconnaissance.

Pour remonter aux causes de cette détérioration du discours analytique, il est légitime d'appliquer la méthode psychanalytique à la collectivité qui le supporte.

Parler en effet de la perte du sens de l'action analytique, est aussi vrai et aussi vain que d'expliquer le symptôme par son sens, tant que ce sens n'est pas reconnu. Mais l'on sait qu'en l'absence de cette reconnaissance, l'action ne peut être ressentie que comme agressive au niveau où elle se place, et qu'en l'absence des « résistances » sociales où le groupe analytique trouvait à se rassurer, les limites de sa tolérance à sa propre activité, maintenant « reçue » sinon admise, ne dépendent plus que du taux numérique où se mesure sa présence à l'échelle sociale.

Ces principes suffisent à répartir les conditions symbolique, imaginaire et réelle qui détermineront les défenses, — isolation, annulation, dénégaration et généralement méconnaissance —, que nous pouvons reconnaître dans la doctrine.

⁹⁰. Ferenczi, Confusion of tongues between the adult and the child, Int. Jour. of Psycho., 1949, XXX, IV, pp. 225-230.

Dès lors si l'on mesure à sa masse l'importance que le groupe américain a pour le mouvement analytique, on appréciera à leur poids les conditions qui s'y rencontrent.

Dans l'ordre symbolique d'abord, on ne peut négliger l'importance de ce facteur c dont nous faisons état au Congrès de Psychiatrie de 1950, comme d'une constante caractéristique d'un milieu culturel donné : condition ici de l'anhistorisme où chacun s'accorde à reconnaître le trait majeur de la « communication » aux U. S. A., et qui à notre sens, est aux antipodes de l'expérience analytique. À quoi s'ajoute une forme mentale très autochtone qui sous le nom de behaviourisme, domine tellement la notion psychologique en Amérique, qu'il est clair qu'elle a désormais tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne.

Pour les deux autres ordres, nous laissons aux intéressés le soin d'apprécier ce que les mécanismes manifestés dans la vie des sociétés psychanalytiques doivent respectivement aux relations de prestance à l'intérieur du groupe, et aux effets ressentis de leur libre entreprise sur l'ensemble du corps social, ainsi que le crédit qu'il faut faire à la notion soulignée par un de leurs représentants les plus lucides, de la convergence qui ⁽⁹¹⁾s'exerce entre l'extranéité d'un groupe où domine l'immigrant, et la distanciation où l'attire la fonction qu'appellent les conditions sus-indiquées de la culture.

Il apparaît en tout cas de façon incontestable que la conception de la psychanalyse s'y est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social, la recherche des pattern de la conduite et toute l'objectivation impliquée dans la notion des human relations, et c'est bien une position d'exclusion privilégiée par rapport à l'objet humain qui s'indique dans le terme, né sur place, de *human engineering*.

C'est donc à la distance nécessaire à soutenir une pareille position qu'on peut attribuer l'éclipse dans la psychanalyse, des termes les plus vivants de son expérience, l'inconscient, la sexualité, dont il semble que bientôt la mention même doive s'effacer.

Nous n'avons pas à prendre parti sur le formalisme et l'esprit de boutique, dont les documents officiels du groupe lui-même font état pour les dénoncer. Le pharisien et le boutiquier ne nous intéressent que pour leur essence commune, source des difficultés qu'ils ont l'un et l'autre avec la parole, et spécialement quand il s'agit du *talking shop*, de parler métier.

C'est que l'incommunicabilité des motifs, si elle peut soutenir un magistère, ne va pas de pair avec la maîtrise, celaduo moins qu'exige un enseignement. On s'en est aperçu du reste, les mêmes causes ayant mêmes effets.

C'est pourquoi l'attachement indéfectiblement réaffirmé par maints auteurs pour la technique traditionnelle après bilan des épreuves faites aux champs frontières plus haut énumérés, ne va pas sans équivoque ; elle se mesure à la substitution du terme de *classique* à celui d'*orthodoxie* pour qualifier cette technique. On se rattache à la forme, faute de savoir à quel sens se vouer.

Nous affirmons pour nous que la technique ne peut être comprise, ni donc correctement appliquée, si l'on méconnaît les concepts qui la fondent. Notre tâche sera de démontrer que ces concepts ne prennent leur sens plein qu'à s'orienter dans un champ de langage, qu'à s'ordonner à la fonction de la parole.

Point où nous notons que pour manier aucun concept freudien, la lecture de Freud ne saurait être tenue pour superflue, fût-ce pour ceux qui sont homonymes à des notions ⁽⁹²⁾courantes. Comme le démontre la mésaventure que la saison ramène à notre souvenir d'une théorie des instincts, revue de Freud par un auteur peu éveillé à la part, dite par Freud expressément mythique, qu'elle contient. Manifestement il ne saurait l'être puisqu'il l'aborde par un exposé de seconde main, tenu sans cesse pour équivalent au texte freudien et cité sans que rien en avertisse le lecteur, se fiant, peut-être non sans raison, au bon goût de celui-ci pour l'en distinguer, mais prouvant par là que rien ne justifie cette préférence, sinon la différence de style par quoi l'ouvrage reste ou non partie de l'œuvre. Moyennant quoi de réductions en déductions, et d'inductions en hypothèses, l'auteur conclut par la

stricte tautologie de ses prémisses fausses : à savoir que les instincts dont il s'agit sont réductibles à l'arc réflexe. Telle la pile d'assiettes dont l'écroulement se distille dans l'exhibition classique, pour ne laisser entre les mains de l'artiste que deux morceaux dépareillés par le fracas, la construction complexe qui va de la découverte des migrations de la libido dans les zones érogènes au passage métapsychologique d'un principe de plaisir généralisé à l'instinct de mort, devient le binôme d'un instinct érotique passif modelé sur l'activité des chercheuses de poux, chères au poète, et d'un instinct destructeur, simplement identifié à la motricité. Résultat qui mérite une mention très honorable pour l'art, volontaire ou non, de pousser à la rigueur les conséquences d'un malentendu.

(93)I

PAROLE VIDE ET PAROLE PLEINE DANS LA RÉALISATION PSYCHANALYTIQUE DU SUJET

« Donne en ma bouche parole vraie et estable et fay de moy langue caulte ». (*L'Internele consolacion*, XLV^e Chapitre : qu'on ne doit pas chascun croire et du legier trebuchement de paroles).
« Cause toujours ». (Devise de la pensée causaliste).

Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse.

Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide.

Ainsi en vient-il à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'aveu, il faut bien qu'il lui en parle. Il retrouve alors la parole, mais rendue suspecte de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

Mais qu'était donc cet appel du sujet au delà du vide de son dire ? Appel à la vérité dans son principe, à travers quoi ⁽⁹⁴⁾vacilleront les appels de besoins plus humbles. Mais d'abord et d'emblée appel propre du vide, dans la béance ambiguë d'une séduction tentée sur l'autre par les moyens où le sujet met sa complaisance et où il va engager le monument de son narcissisme.

« La voilà bien, l'introspection ! » s'exclame l'homme qui en sait long sur ses dangers. Il n'est pas certes le dernier à en avoir goûté les charmes, avant d'en avoir épuisé le profit. Dommage qu'il n'ait plus de temps à y perdre. Car vous en entendriez de belles et de profondes, s'il venait sur votre divan.

Il est étrange qu'un analyste, pour qui ce personnage est une des premières rencontres de son expérience, fasse encore état de l'introspection dans la psychanalyse. Car si cet homme tient sa gageure, il voit s'évanouir ces belles choses qu'il avait en réserve et, s'il s'oblige à les retrouver, elles s'avèrent plutôt courtes, mais d'autres se présentent assez inattendues pour lui paraître des sottises et le rendre coï un bon moment, comme tout un chacun.

Il saisit alors la différence entre le mirage de monologue dont les fantaisies accommodantes animaient sa jactance et le travail forcé de ce discours sans échappatoire que le psychologue, non sans humour, et le thérapeute, non sans ruse, ont décoré du nom de « libre association ».

Car c'est bien là un travail, et tant un travail qu'on a pu dire qu'il exige un apprentissage, et aller jusqu'à voir dans cet apprentissage la valeur formatrice de ce travail. Mais à le prendre ainsi, que formerait-il d'autre qu'un ouvrier qualifié ?

Dès lors, qu'en est-il de ce travail ? Examinons ses conditions, son fruit, dans l'espoir d'y voir mieux son but et son profit.

On a reconnu au passage la pertinence du terme *durcharbeiten* auquel équivaut l'anglais *working through*, et qui chez nous a désespéré les traducteurs, encore que s'offrit à eux l'exercice d'épuisement à jamais marqué en notre langue de la frappe d'un maître du style : « Cent fois sur le métier, remettez... », mais comment l'ouvrage progresse-t-il ici ?

La théorie nous rappelle la triade : frustration, agressivité, régression. C'est une explication d'aspect si compréhensible qu'elle pourrait bien nous dispenser de comprendre. L'intuition est preste, mais une évidence doit nous être d'autant plus suspecte qu'elle est devenue idée reçue. Que l'analyse vienne à ⁽⁹⁵⁾surprendre sa faiblesse, il conviendra de ne pas se payer du recours à l'affectivité. Mot-tabou de l'incapacité dialectique qui, avec le verbe *intellectualiser*, dont l'acception péjorative fait de cette incapacité mérite, resteront dans l'histoire de la langue les stigmates de notre obtusion en matière de psychologie...

Demandons-nous plutôt d'où vient cette frustration ? Est-ce du silence de l'analyste ? Une réponse, même et surtout approuvée, à la parole vide montre souvent par ses effets qu'elle est bien plus frustrante que le silence. Ne s'agit-il pas plutôt d'une frustration qui serait inhérente au discours même du sujet ? Ce discours ne l'engage-t-il pas dans une dépossession toujours plus grande de cet être de lui-même, dont, à force de peintures sincères qui laissent se dissiper son image, d'efforts dénégateurs qui n'atteignent pas à dégager son essence, d'états et de défenses qui n'empêchent pas de vaciller sa statue, d'étreintes narcissiques qui s'épuisent à l'animer de son souffle, il finit par reconnaître que cet être n'a jamais été qu'une œuvre imaginaire et que cette œuvre déçoit en lui toute certitude. Car dans ce travail qu'il fait de la reconstruire pour un *autre*, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire *comme une autre*, et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée par un *autre*.

Cet ego, dont nos théoriciens définissent maintenant la force par la capacité de soutenir une frustration, est frustration dans son essence⁹¹. Il est frustration non d'un désir du sujet, mais d'un objet où son désir est aliéné et qui, tant plus il s'élabore, tant plus s'approfondit pour le sujet l'aliénation de sa jouissance. Frustration au second degré, donc, et telle que le sujet en ramènerait-il la forme en son discours jusqu'à l'image passivante par où le sujet se fait objet dans la parade du miroir, il ne saurait s'en satisfaire puisqu'à atteindre même en cette image sa plus parfaite ressemblance, ce serait encore la jouissance de l'autre qu'il y ferait reconnaître. C'est pourquoi il n'y a ⁽⁹⁶⁾pas de réponse adéquate à ce discours, car le sujet tiendra comme de mépris toute parole qui s'engagera dans sa méprise.

L'agressivité que le sujet éprouvera ici n'a rien à faire avec l'agressivité animale du désir frustré. Cette référence dont on se contente, en masque une autre moins agréable pour tous et pour chacun : l'agressivité de l'esclave qui répond à la frustration de son travail par un désir de mort.

On conçoit dès lors comment cette agressivité peut répondre à toute intervention qui, dénonçant les intentions imaginaires du discours, démonte l'objet que le sujet a construit pour les satisfaire. C'est ce qu'on appelle en effet l'analyse des résistances, dont apparaît aussitôt le dangereux versant. Il est déjà signalé par l'existence du naïf qui n'a jamais vu se manifester que la signification agressive des fantasmes de ses sujets⁹².

C'est le même qui, n'hésitant pas à plaider pour une analyse « causaliste » qui viserait à transformer le sujet dans son présent par des explications savantes de son passé, trahit assez jusque dans son ton, l'angoisse qu'il veut s'épargner d'avoir à penser que la liberté de son patient soit suspendue à celle de son intervention. Que le biais où il se résout puisse être à quelque moment bénéfique pour le sujet, ceci n'a pas d'autre portée qu'une plaisanterie stimulante et ne nous retiendra pas plus longtemps.

⁹¹. C'est là la croix d'une déviation autant pratique que théorique. Car identifier *l'ego* à la discipline du sujet, c'est confondre l'isolation imaginaire avec la maîtrise des instincts. C'est par là s'offrir à des erreurs de jugements dans la conduite du traitement : ainsi à viser un renforcement de *l'ego* dans maintes névroses motivées par sa structure trop forte, ce qui est une voie sans issue. N'avons-nous pas lu, sous la plume de notre ami Michaël Balint, qu'un renforcement de *l'ego* doit être favorable au sujet souffrant d'*ejaculatio praecox*, parce qu'il lui permettrait une suspension plus prolongée de son désir. Comment le penser pourtant, si c'est précisément au fait que son désir est suspendu à la fonction imaginaire de *l'ego* que le sujet doit le court-circuit de l'acte, dont la clinique psychanalytique montre clairement qu'il est lié à l'identification narcissique au partenaire.

⁹². Ceci dans le travail même qui reçoit notre palme à la fin de notre introduction.

Visons plutôt ce *hic et nunc* où certains croient devoir enclore la manœuvre de l'analyse. Il peut être utile en effet, pourvu que l'intention imaginaire que l'analyste y découvre, ne soit pas détachée par lui de la relation symbolique où elle s'exprime. Rien ne doit y être lu concernant le moi du sujet, qui ne puisse être réassumé par lui sous la forme du « je », soit en première personne.

« Je n'ai été ceci que pour devenir ce que je puis être » : si telle n'était pas la pointe permanente de l'assomption que le sujet fait de ses mirages, où pourrait-on saisir ici un progrès ?

L'analyste dès lors ne saurait traquer sans danger le sujet dans l'intimité de son geste, voire de sa statique, sauf à les réintégrer comme parties muettes dans son discours narcissique, et ceci a été noté de façon fort sensible, même par de jeunes praticiens.

⁽⁹⁷⁾Le danger n'y est pas de la réaction négative du sujet, mais bien plutôt de sa capture dans une objectivation, non moins imaginaire que devant, de sa statique, voire de sa statue, dans un statut renouvelé de son aliénation.

Tout au contraire l'art de l'analyste doit être de suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consomment les derniers mirages. Et c'est dans le discours que doit se scander leur résolution.

Quelque vide en effet qu'apparaisse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale : celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avvers comme l'envers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main « en silence ». Cette métaphore suffit à nous rappeler que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessère.

Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spéculé sur la foi dans le témoignage.

Aussi bien le psychanalyste sait-il mieux que personne que la question y est d'entendre à quelle « partie » de ce discours est confié le terme significatif, et c'est bien ainsi qu'il opère dans le meilleur cas : prenant le récit d'une histoire quotidienne pour un apologue qui à bon entendeur adresse son salut, une longue prosopopée pour une interjection directe, ou au contraire un simple lapsus pour une déclaration fort complexe, voire le soupir d'un silence pour tout le développement lyrique auquel il supplée.

Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants. Et ceci indique de libérer ce terme de son cadre routinier pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique.

C'est ainsi que la régression peut s'opérer, qui n'est que l'actualisation dans le discours des relations fantasmatiques restituées par un ego à chaque étape de la décomposition de sa ⁽⁹⁸⁾structure. Car enfin cette régression n'est pas réelle ; elle ne se manifeste même dans le langage que par des inflexions, des tournures, des « trébuchements si légers » qu'ils ne sauraient à l'extrême dépasser l'artifice du parler « babyish » chez l'adulte. Lui imputer la réalité d'une relation actuelle à l'objet revient à projeter le sujet dans une illusion aliénante qui ne fait que répercuter un alibi du psychanalyste.

C'est pourquoi rien ne saurait plus égarer le psychanalyste que de chercher à se guider sur un prétendu contact éprouvé de la réalité du sujet. Cette tarte à la crème de la psychologie intuitionniste, voire phénoménologique, a pris dans l'usage contemporain une extension bien symptomatique de la raréfaction des effets de la parole dans le contexte social présent. Mais sa valeur obsessionnelle devient flagrante à être promue dans une relation qui, par ses règles mêmes, exclut tout contact réel.

Les jeunes analystes qui s'en laisseraient pourtant imposer par ce que ce recours implique de dons impénétrables, ne trouveront pas mieux pour en rabattre qu'à se référer

au succès des contrôles mêmes qu'ils subissent. Du point de vue du contact avec le réel, la possibilité même de ces contrôles deviendrait un problème. Bien au contraire, le contrôleur y manifeste une seconde vue, c'est le cas de le dire, qui rend pour lui l'expérience au moins aussi instructive que pour le contrôlé. Et ceci presque d'autant plus que ce dernier y montre moins de ces dons, que certains tiennent pour d'autant plus incommunicables qu'ils font eux-mêmes plus d'embarras de leurs secrets techniques.

La raison de cette énigme est que le contrôlé y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute faite au contrôleur une stéréographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours.

Si le contrôlé pouvait être mis par le contrôleur dans une position subjective différente de celle qu'implique le terme sinistre de contrôle (avantageusement remplacé, mais seulement en langue anglaise, par celui de supervision), le meilleur fruit qu'il tirerait de cet exercice serait d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde où la situation met d'emblée le contrôleur.

⁽⁹⁹⁾ Il y trouverait la voie authentique pour atteindre ce que la classique formule de l'attention diffuse, voire distraite, de l'analyste n'exprime que très approximativement. Car l'essentiel est de savoir ce que cette attention vise : assurément pas, tout notre travail est fait pour le démontrer, un objet au delà de la parole du sujet, comme certains s'astreignent à ne le jamais perdre de vue. Si telle devait être la voie de l'analyse, c'est sans aucun doute à d'autres moyens qu'elle aurait recours, ou bien ce serait le seul exemple d'une méthode qui s'interdirait les moyens de sa fin.

Le seul objet qui soit à la portée de l'analyste, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que *moi* et, faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Évangile, montre qu'il est normal d'en faire : des *oreilles pour ne point entendre*, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu. Car il n'en a pas d'autres, ni troisième oreille, ni quatrième, pour une transaudition qu'on voudrait directe de l'inconscient par l'inconscient. Nous dirons ce qu'il faut penser de cette prétendue communication.

Nous avons abordé la fonction de la parole dans l'analyse par son biais le plus ingrat, celui de la parole vide, où le sujet semble parler en vain de quelqu'un qui, lui ressemblerait-il à s'y méprendre, jamais ne se joindra à l'assomption de son désir. Nous y avons montré la source de la dépréciation croissante dont la parole a été l'objet dans la théorie et la technique, et il nous a fallu soulever par degrés, telle une pesante roue de moulin renversée sur elle, ce qui ne peut servir que de volant au mouvement de l'analyse : à savoir les facteurs psychophysiologiques individuels qui, en réalité, restent exclus de sa dialectique. Donner pour but à l'analyse d'en modifier l'inertie propre, c'est se condamner à la fiction du mouvement, où une certaine tendance de la technique semble en effet se satisfaire.

Si nous portons maintenant notre regard à l'autre extrême l'expérience psychanalytique, – dans son histoire, dans sa casuistique, dans le procès de la cure –, nous trouverons à opposer à l'analyse du *hic et nunc* la valeur de l'anamnèse comme indice et comme ressort du progrès thérapeutique, à l'intra-subjectivité ⁽¹⁰⁰⁾ obsessionnelle l'intersubjectivité hystérique, à l'analyse de la résistance l'interprétation symbolique. Ici commence la réalisation de la parole pleine.

Examinons la relation qu'elle constitue.

Souvenons-nous que la méthode instaurée par Breuer et par Freud fut, peu après sa naissance, baptisée par l'une des patientes de Breuer, Anna O., du nom de « *talking cure* ». Rappelons que c'est l'expérience inaugurée avec cette hystérique qui les mena à la découverte de l'événement pathogène dit traumatique.

Si cet événement fut reconnu pour être la cause du symptôme, c'est que la mise en paroles de l'un (dans les « *stories* » de la malade) déterminait la levée de l'autre. Ici le terme de prise de conscience emprunté à la théorie psychologique qu'on a aussitôt donnée du fait,

garde un prestige qui mérite la méfiance que nous tenons pour de bonne règle à l'endroit des explications qui font office d'évidences. Les préjugés psychologiques de l'époque s'opposaient à ce qu'on reconnût dans la verbalisation comme telle une autre réalité que son *flatus vocis*. Il reste que dans l'état hypnotique elle est dissociée de la prise de conscience et que ceci suffirait à faire réviser cette conception de ses effets.

Mais comment les vaillants de l'*aufhebung* behavioriste ne donnent-ils pas ici l'exemple, pour dire qu'ils n'ont pas à connaître si le sujet s'est ressouvenu de quoi que ce soit. Il a seulement raconté l'événement. Nous dirons, quant à nous, qu'il l'a verbalisé, ou pour développer ce terme dont les résonances en français évoquent une autre figure de Pandore que celle de la boîte où il faudrait peut-être le renfermer, il l'a fait passer dans le verbe ou, plus précisément, dans l'*épos* où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne. Ceci dans un langage qui permet à son discours d'être entendu par ses contemporains, et plus encore qui suppose le discours présent de ceux-ci. C'est ainsi que la récitation de l'*épos* peut inclure un discours d'autrefois dans sa langue archaïque, voire étrangère, voire se poursuivre au temps présent avec toute l'animation de l'acteur, mais c'est à la façon d'un discours indirect, isolé entre des guillemets dans le fil du récit et, s'il se joue, c'est sur une scène impliquant la présence non seulement du chœur, mais des spectateurs.

⁽¹⁰¹⁾ La remémoration hypnotique est sans doute reproduction du passé, mais surtout représentation parlée et comme telle impliquant toutes sortes de présences. Elle est à la remémoration vigile de ce qu'on appelle curieusement dans l'analyse « le matériel », ce que le drame produisant devant l'assemblée des citoyens les mythes originels de la Cité est à l'histoire qui sans doute est faite de matériaux, mais où une nation de nos jours apprend à lire les symboles d'une destinée en marche. On peut dire dans le langage heideggérien que l'une et l'autre constituent le sujet comme *gewesend*, c'est-à-dire comme étant celui qui a ainsi été. Mais dans l'unité interne de cette temporalisation, l'étant marque la convergence des ayant été. C'est-à-dire que d'autres rencontres étant supposées depuis l'un quelconque de ces moments ayant été, il en serait issu un autre étant qui le ferait avoir été tout autrement.

L'ambiguïté de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

Car la vérité de cette révélation, c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle et qui la fonde au nom de cette réalité. Or dans cette réalité, seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a été écartée à chaque carrefour où l'événement a choisi.

C'est pourquoi la condition de continuité dans l'anamnèse, où Freud mesure l'intégrité de la guérison, n'a rien à faire avec le mythe bergsonien d'une restauration de la durée où l'authenticité de chaque instant serait détruite de ne pas résumer la modulation de tous les instants antécédents. C'est qu'il ne s'agit pour Freud ni de mémoire biologique, ni de sa mystification intuitionniste, ni de la paramnésie du symptôme, mais de remémoration, c'est-à-dire d'histoire, faisant reposer sur le seul couteau des certitudes de date la balance où les conjectures sur le passé font osciller les promesses du futur. Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens ⁽¹⁰²⁾ des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.

Les méandres de la recherche que Freud poursuit dans l'exposé du cas de « l'homme aux loups » confirment ces propos pour y prendre leur plein sens.

Freud exige une objectivation totale de la preuve tant qu'il s'agit de dater la scène primitive, mais il suppose sans plus toutes les resubjectivations de l'événement qui lui paraissent nécessaires à expliquer ses effets à chaque tournant où le sujet se restructure, c'est-à-dire autant de restructurations de l'événement qui s'opèrent, comme il s'exprime

nachträglich, après-coup⁹³. Bien plus avec une hardiesse qui touche à la désinvolture, il déclare tenir pour légitime d'élider dans l'analyse des processus les intervalles de temps où l'événement reste latent dans le sujet⁹⁴. C'est-à-dire qu'il annule les *temps pour comprendre* au profit des *moments de conclure* qui précipitent la méditation du sujet vers le sens à décider de l'événement originel.

Notons que *temps pour comprendre* et *moment de conclure* sont des fonctions que nous avons définies dans un théorème purement logique, et qui sont familières à nos élèves pour s'être démontrées très propices à l'analyse dialectique par où nous les guidons dans le procès d'une psychanalyse.

C'est bien cette assumption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse, non pas en 1904, comme l'enseignait naguère une autorité qui, pour avoir rejeté le manteau d'un silence prudent, apparut ce jour-là ne connaître de Freud que le titre de ses ouvrages, mais bien en 1896⁹⁵.

Pas plus que Freud, nous ne nions, dans cette analyse du sens de sa méthode, la discontinuité psycho-physiologique que manifestent les états où se produit le symptôme hystérique, ni que celui-ci ne puisse être traité par des méthodes, – hypnose, voire narcose – , qui reproduisent la discontinuité de ces états. Simplement, et aussi expressément qu'il s'est interdit à partir ⁽¹⁰³⁾ d'un certain moment d'y recourir, nous excluons tout appui pris dans ces états, tant pour expliquer le symptôme que pour le guérir.

Car si l'originalité de la méthode est faite des moyens dont elle se prive, c'est que les moyens qu'elle se réserve suffisent à constituer un domaine dont les limites définissent la relativité de ses opérations.

Ses moyen sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité trans-individuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel.

Premièrement en effet, quand le sujet s'engage dans l'analyse, il accepte une position plus constituante en elle-même que toutes les consignes dont il se laisse plus ou moins leurrer : celle de l'interlocution, et nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que cette remarque laisse l'auditeur interloqué. Car ce nous sera l'occasion d'appuyer sur ce que l'allocution du sujet y comporte un allocutaire⁹⁶, autrement dit que le locuteur⁹⁷ s'y constitue comme intersubjectivité.

Secondement, c'est sur le fondement de cette interlocution en tant qu'elle inclut la réponse de l'interlocuteur, que le sens se délivre pour nous de ce que Freud exige comme restitution de la continuité dans les motivations du sujet. L'examen opérationnel de cet objectif nous montre en effet, qu'il ne se satisfait que dans la continuité intersubjective du discours où se constitue l'histoire du sujet.

C'est ainsi que le sujet peut vaticiner sur son histoire sous l'effet d'une quelconque de ces drogues qui endorment la conscience et qui ont reçu de notre temps le nom de « sérums de vérité », où la sûreté dans le contresens trahit l'ironie propre du langage. Mais la retransmission même de son discours enregistré, fût-elle faite par la bouche de son médecin, ne peut, de lui parvenir sous cette forme aliénée, avoir les mêmes effets que l'interlocution psychanalytique.

⁹³. G. W., XII, p. 71, *Cinq psychanalyses*, p. 356, traduction faible « du terme ».

⁹⁴. G. W., XII, p. 72, n. 1, dernières lignes. On retrouve soulignée dans la note la notion de *Nachträglichkeit*, *Cinq psych.*, p. 356, n. 1.

⁹⁵. Dans un article à la portée du lecteur français le moins exigeant, puisqu'il est paru dans la *Revue neurologique* dont la collection se trouve habituellement dans les bibliothèques de salles de garde.

⁹⁶. Nous empruntons ces termes au regretté Edouard Pichon qui, tant dans les indications qu'il donna pour la venue au jour de notre discipline que pour celles qui le guidèrent dans les ténèbres des personnes, montra une divination que nous ne pouvons rapporter qu'à son exercice de la sémantique.

⁹⁷. Idem note précédente.

Aussi c'est dans la position d'un troisième, terme que la ⁽¹⁰⁴⁾découverte freudienne de l'inconscient s'éclaire dans son fondement véritable et peut être formulée de façon simple en ces termes :

L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.

Ainsi disparaît le paradoxe que présente la notion de l'inconscient, si on la rapporte à une réalité individuelle. Car la réduire à la tendance inconsciente n'est résoudre le paradoxe, qu'en éludant l'expérience qui montre clairement que l'inconscient participe des fonctions de l'idée, voire de la pensée. Comme Freud y insiste en clair, quand, ne pouvant éviter de la pensée inconsciente la conjonction de termes contrariée, il lui donne le viatique de cette invocation : *sit venia verbo*. Aussi bien lui obéissons-nous en rejetant en effet la faute sur le verbe, mais sur ce verbe réalisé dans le discours qui court comme le furet de bouche en bouche pour donner à l'acte du sujet qui en reçoit le message, le sens qui fait de cet acte un acte de son histoire et qui lui donne sa vérité.

Dès lors l'objection de contradiction *in terminis* qu'élève contre la pensée inconsciente une psychologie mal dégagée de la logique, tombe avec la distinction même du domaine psychanalytique en tant qu'il manifeste la réalité du discours dans son autonomie, et l'*eppur si muove* ! du psychanalyste rejoint celui de Galilée dans son incidence, qui n'est pas celle de l'expérience du fait, mais celle de l'*experimentum mentis*.

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. À savoir :

- dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite ;
- dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ;
- dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux ⁽¹⁰⁵⁾acceptions du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ;
- dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;
- dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens.

L'étudiant qui aura l'idée, – assez rare, il est vrai, pour que notre enseignement s'emploie à la répandre –, que pour comprendre Freud, la lecture de Freud est préférable à celle de M. Fenichel, pourra se rendre compte à l'entreprendre, que ce que nous venons d'exprimer est si peu original, même dans sa verve, qu'il n'y apparaît pas une seule métaphore que l'œuvre de Freud ne répète avec la fréquence d'un motif où transparait sa trame même.

Il pourra dès lors plus facilement toucher à chaque instant de sa pratique qu'à l'instar de la négation que son redoublement annule, ces métaphores perdent leur dimension métaphorique, et il reconnaîtra qu'il en est ainsi parce qu'il opère dans le domaine propre de la métaphore qui n'est que le synonyme du déplacement symbolique, mis en jeu dans le symptôme.

Il jugera mieux après cela du déplacement imaginaire qui motive l'œuvre de M. Fenichel, en mesurant la différence de consistance et d'efficacité technique, entre la référence aux stades prétendus organiques du développement individuel et la recherche des événements particuliers de l'histoire d'un sujet. Elle est exactement celle qui sépare la recherche historique authentique des prétendues lois de l'histoire dont on peut dire que chaque époque trouve son philosophe pour les répandre au gré des valeurs qui y prévalent.

Ce n'est pas dire qu'il n'y ait rien à retenir des différents sens découverts dans la marche générale de l'histoire au long de cette voie qui va de Bossuet (Jacques-Bénigne) à Toynbee

(Arnold) et que ponctuent les édifices d'Auguste Comte et de Karl Marx. Chacun sait certes qu'elles valent aussi peu pour orienter la recherche sur un passé récent que pour présumer avec quelque raison des événements du lendemain. Au reste sont-elles assez modestes pour repousser à l'après-demain leurs certitudes, ⁽¹⁰⁶⁾et pas trop prudes non plus pour admettre les retouches qui permettent de prévoir ce qui est arrivé hier.

Si leur rôle donc est assez mince pour le progrès scientifique, leur intérêt pourtant se situe ailleurs : il est dans leur rôle d'idéaux qui est considérable. Car il nous porte à distinguer ce qu'on peut appeler les fonctions primaire et secondaire de l'historisation.

Car affirmer de la psychanalyse comme de l'histoire qu'en tant que sciences elles sont des sciences du particulier, ne veut pas dire que les faits auxquels elles ont à faire soient purement accidentels, sinon factices, et que leur valeur ultime se réduise à l'aspect brut du trauma.

Les événements s'engendrent dans une historisation primaire, autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for interne comme au for extérieur.

À telle époque, telle émeute dans le faubourg Saint-Antoine est vécue par ses acteurs comme victoire ou défaite du Parlement ou de la Cour ; à telle autre, comme victoire ou défaite du prolétariat ou de la bourgeoisie. Et bien que ce soit « les peuples » pour parler comme Retz, qui toujours en soldent les frais, ce n'est pas du tout le même événement historique, – nous voulons dire qu'elles ne laissent pas la même sorte de souvenir dans la mémoire des hommes.

À savoir qu'avec la disparition de la réalité du Parlement et de la Cour, le premier événement retournera à sa valeur traumatique susceptible d'un progressif et authentique effacement, si l'on ne ranime expressément son sens. Tandis que le souvenir du second restera fort vif même sous la censure, – de même que l'amnésie du refoulement est une des formes les plus vivantes de la mémoire –, tant qu'il y aura des hommes pour soumettre leur révolte à l'ordre de la lutte pour l'avènement politique du prolétariat, c'est-à-dire des hommes pour qui les mots-clefs du matérialisme dialectique auront un sens.

Dès lors ce serait trop dire que nous allions reporter ces remarques sur le champ de la psychanalyse puisqu'elles y sont déjà, et que la désintrication qu'elles y produisent entre la technique de déchiffrement de l'inconscient et la théorie des instincts, voire des pulsions, va de soi.

Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, – c'est-à-dire que nous l'aidons à ⁽¹⁰⁷⁾parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre.

Ainsi toute fixation à un prétendu stade instinctuel est avant tout stigmatisme historique : page de honte qu'on oublie ou qu'on annule, ou page de gloire qui oblige. Mais l'oublié se rappelle dans les actes, et l'annulation s'oppose à ce qui se dit ailleurs, comme l'obligation perpétue dans le symbole le mirage même où le sujet s'est trouvé pris.

Pour dire bref, les stades instinctuels sont déjà quand ils sont vécus, organisés en subjectivité. Et pour dire clair, la subjectivité de l'enfant qui enregistre en victoires et en défaites la geste de l'éducation de ses sphincters, y jouissant de la sexualisation imaginaire de ses orifices cloacaux, faisant agression de ses expulsions excrémentielles, séduction de ses rétentions, et symboles de ses relâchements, cette subjectivité n'est pas fondamentalement différente de la subjectivité du psychanalyste qui s'essaie à restituer pour les comprendre les formes de l'amour qu'il appelle prégénital.

Autrement dit, le stade anal n'est pas moins purement historique quand il est vécu que quand il est repensé, ni moins purement fondé dans l'intersubjectivité. Par contre, son homologation comme étape d'une prétendue maturation instinctuelle mène tout droit les meilleurs esprits à s'égarer jusqu'à y voir la reproduction dans l'ontogenèse d'un stade du phylum animal qu'il faut aller chercher aux ascaris, voire aux méduses, spéculation qui,

pour être ingénieuse sous la plume d'un Balint, mène ailleurs aux rêveries les plus inconsistantes, voire à la folie qui va chercher dans le protiste le schème imaginaire de l'effraction corporelle dont la crainte commanderait la sexualité féminine. Pourquoi dès lors ne pas chercher l'image du moi dans la crevette sous le prétexte que l'un et l'autre retrouvent après chaque mue leur carapace ?

Un nommé Jaworski, dans les années 1910-1920, avait édifié un fort beau système où « le plan biologique » se retrouvait jusqu'aux confins de la culture et qui précisément donnait à l'ordre des crustacés son conjoint historique, si mon souvenir est bon, dans quelque tardif Moyen Âge, sous le chef d'une ⁽¹⁰⁸⁾ commune floraison de l'armure, — ne laissant veuve au reste de son répondant humain nulle forme animale, et sans en excepter mollusques et punaises.

L'analogie n'est pas la métaphore, et le recours qu'y ont trouvé les philosophes de la nature, exige le génie d'un Goethe dont l'exemple même n'est pas encourageant. Aucun ne répugne plus à l'esprit de notre discipline, et c'est en s'en éloignant expressément, que Freud a ouvert la voie propre à l'interprétation des rêves, et avec elle à la notion du symbolisme analytique. Cette notion, nous le disons, va strictement à l'encontre de la pensée analogique dont une tradition douteuse fait que certains, même parmi nous, la tiennent encore pour solidaire.

C'est pourquoi les excès dans le ridicule doivent être utilisés pour leur valeur dessillante, car, pour ouvrir les yeux sur l'absurdité d'une théorie, ils les ramèneront sur des dangers qui n'ont rien de théorique.

Cette mythologie de la maturation instinctuelle, bâtie avec des morceaux choisis de l'œuvre de Freud, engendre en effet des problèmes subjectifs dont la vapeur condensée en idéaux de nuées irrigue en retour de ses ondées le mythe originel. Les meilleures plumes distillent leur encre à poser des équations qui satisfassent aux exigences du mystérieux *genital love* (il y a des notions dont l'étrangeté s'accommode mieux de la parenthèse d'un terme emprunté), et elles paraphent leur tentative par un aveu de *non liquet*. Personne pourtant ne paraît ébranlé par le malaise qui en résulte, et l'on y voit plutôt matière à encourager tous les Münchhausen de la normalisation psychanalytique à se tirer par les cheveux dans l'espoir d'atteindre au ciel de la pleine réalisation de l'objet génital, voire de l'objet tout court.

Si nous, psychanalystes, sommes bien placés pour connaître le pouvoir des mots, ce n'est pas une raison pour l'orienter dans le sens de l'insoluble, ni pour « lier des fardeaux pesants et insupportables pour en accabler les épaules des hommes », comme s'exprime la malédiction du Christ aux pharisiens dans le texte de saint Matthieu.

Ainsi la pauvreté des termes où nous tentons d'inclure un problème spirituel, peut-elle laisser à désirer à des esprits exigeants, pour peu qu'ils se reportent à ceux qui structuraient jusque dans leur confusion les querelles anciennes autour de la Nature et de la Grâce. Ainsi peut-elle leur laisser à craindre ⁽¹⁰⁹⁾ quant à la qualité des effets psychologiques et sociologiques qu'on peut attendre de leur usage. Et l'on souhaitera qu'une meilleure appréciation des fonctions du *logos* dissipe les mystères de nos charismes fantastiques.

Pour nous en tenir à une tradition plus claire, peut-être entendrons-nous la maxime célèbre où La Rochefoucauld nous dit qu'« il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour », non pas dans le sens romantique d'une « réalisation » tout imaginaire de l'amour qui s'en ferait une objection amère, mais comme une reconnaissance authentique de ce que l'amour doit au symbole et de ce que la parole emporte d'amour.

Il n'est en tout cas que de se reporter à l'œuvre de Freud pour mesurer en quel rang secondaire et hypothétique il place la théorie des instincts. Elle ne saurait à ses yeux tenir un seul instant contre le moindre fait particulier d'une histoire, insiste-t-il, et le *narcissisme génital* qu'il invoque au moment de résumer le cas de l'homme aux loups, nous montre assez le mépris où il tient l'ordre constitué des stades libidinaux. Bien plus, il n'y évoque le conflit

instinctuel que pour s'en écarter aussitôt, et pour reconnaître dans l'isolation symbolique du « je ne suis pas châtré », où s'affirme le sujet, la forme compulsive où reste rivé son choix hétérosexuel, contre l'effet de capture homosexualisante qu'a subi le *moi* ramené à la matrice imaginaire de la scène primitive. Tel est en vérité le conflit subjectif, où il ne s'agit que des péripéties de la subjectivité tant et si bien que le « je » gagne et perd contre le « moi » au gré de la catéchisation religieuse ou de l'*Aufklärung* endoctrinante, et dont Freud a fait réaliser les effets au sujet avant de nous les faire comprendre dans la dialectique du complexe d'Œdipe.

C'est à l'analyse d'un tel cas qu'on voit bien que la réalisation de l'amour parfait n'est pas un fruit de la nature mais de la grâce, c'est-à-dire d'un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte.

Mais qu'est-ce donc que ce sujet dont vous nous rebattez l'entendement ? s'exclame enfin un auditeur impatient. N'avons-nous pas déjà reçu de M. de La Palice la leçon que tout ce qui est éprouvé par l'individu est subjectif ?

– Bouche naïve dont l'éloge occupera mes derniers jours, ouvrez-vous encore pour m'entendre. Nul besoin de fermer les ⁽¹¹⁰⁾yeux. Le sujet va bien au delà de ce que l'individu éprouve « subjectivement », aussi loin exactement que la vérité qu'il peut atteindre, et qui peut-être sortira de cette bouche que vous venez de refermer déjà. Oui, cette vérité de son histoire n'est pas toute dans son rollet, et pourtant la place s'y marque, aux heurts douloureux qu'il éprouve de ne connaître que ses répliques, voire en des pages dont le désordre ne lui donne guère de soulagement.

Que l'inconscient du sujet soit le discours de l'autre, c'est ce qui apparaît plus clairement encore que partout dans les études que Freud a consacrées à ce qu'il appelle la télépathie, en tant qu'elle se manifeste dans le contexte d'une expérience analytique. Coïncidence des propos du sujet avec des faits dont il ne peut être informé, mais qui se meuvent toujours dans les liaisons d'une autre expérience où le psychanalyste est interlocuteur, – coïncidence aussi bien le plus souvent constituée par une convergence toute verbale, voire homonymique, ou qui, si elle inclut un acte, c'est d'un acting-out d'un patient de l'analyste ou d'un enfant en analyse de l'analysé qu'il s'agit. Cas de résonance dans des réseaux communicants de discours, dont une étude exhaustive éclairerait les faits analogues que présente la vie courante.

L'omniprésence du discours humain pourra peut-être un jour être embrassée au ciel ouvert d'une omnicommunication de son texte. Ce n'est pas dire qu'il en sera plus accordé. Mais c'est là le champ que notre expérience polarise dans une relation qui n'est à deux qu'en apparence, car toute position de sa structure en termes seulement duels, lui est aussi inadéquate en théorie que ruineuse pour sa technique.

⁽¹¹¹⁾IISYMBOLE ET LANGAGE COMME STRUCTURE ET LIMITE
DU CHAMP PSYCHANALYTIQUE

Τ↓ν □ρξ↓ν / τι κ□ι λαα∅ | μ↑ν.

(Évangile selon saint Jean,

VIII, 25.)

« Faites des mots croisés ».

(Conseils à un jeune psychanalyste).

Pour reprendre le fil de notre propos, répétons que c'est par réduction de l'histoire du sujet particulier que l'analyse touche à des *Gestalten* relationnelles qu'elle extrapole en un développement régulier ; mais que ni la psychologie génétique, ni la psychologie différentielle qui peuvent en être éclairées, ne sont de son ressort, pour ce qu'elles exigent des conditions d'observation et d'expérience qui n'ont avec les siennes que des rapports d'homonymie.

Allons plus loin encore : ce qui se détache comme psychologie à l'état brut de l'expérience commune (qui ne se confond avec l'expérience sensible que pour le professionnel des idées), – à savoir dans quelque suspension du quotidien souci, l'étonnement surgi de ce qui apparie les êtres dans un disparate passant celui des grotesques d'un Léonard ou d'un Goya –, ou la surprise qu'oppose l'épaisseur propre d'une peau à la caresse d'une paume qu'anime la découverte sans que l'émousse encore le désir –, ceci, peut-on dire, est aboli dans une expérience, revêche à ces caprices, rétive à ces mystères.

Une psychanalyse va normalement à son terme sans nous livrer que peu de chose de ce que notre patient tient en propre de sa sensibilité aux coups et aux couleurs, de la promptitude de ses prises ou des points faibles de sa chair, de son pouvoir de retenir ou d'inventer, voire de la vivacité de ses goûts.

⁽¹¹²⁾Ce paradoxe n'est qu'apparent et ne tient à nulle carence personnelle, et si l'on peut le motiver par les conditions négatives de notre expérience, il nous presse seulement un peu plus d'interroger celle-ci sur ce qu'elle a de positif.

Car il ne se résout pas dans les efforts de certains qui, – semblables à ces philosophes que Platon raille de ce que leur appétit du réel les menât à embrasser les arbres –, vont à prendre tout épisode où pointe cette réalité qui se dérobe, pour la réaction vécue dont ils se montrent si friands. Car ce sont ceux-là mêmes qui, se donnant pour objectif ce qui est au delà du langage, réagissent à la « défense de toucher » inscrite en notre règle par une sorte d'obsession. Nul doute que, dans cette voie, se flairer réciproquement ne devienne le fin du fin de la réaction de transfert. Nous n'exagérons rien : un jeune psychanalyste en son travail de candidature peut de nos jours saluer dans une telle subodoration de son sujet, obtenue après deux ou trois ans de psychanalyse vaine, l'avènement attendu de la relation d'objet, et en recueillir le *dignus est intrare* de nos suffrages, garants de ses capacités.

Si la psychanalyse peut devenir une science, – car elle ne l'est pas encore –, et si elle ne doit pas dégénérer dans sa technique, – et peut-être est-ce déjà fait –, nous devons retrouver le sens de son expérience.

Nous ne saurions mieux faire à cette fin que de revenir à l'œuvre de Freud. Il ne suffit pas de se dire technicien pour s'autoriser, de ce qu'on ne comprend pas un Freud III, à le récuser au nom d'un Freud II que l'on croit comprendre, et l'ignorance même où l'on est de Freud I, n'excuse pas qu'on tienne les cinq grandes psychanalyses pour une série de cas aussi mal choisis que mal exposés, dût-on s'émerveiller que le grain de vérité qu'elles recelaient, en ait réchappé.

Qu'on reprenne donc l'œuvre de Freud à la *Traumdeutung* pour s'y rappeler que le rêve a la structure d'une phrase, ou plutôt, à nous en tenir à sa lettre, d'un rébus, c'est-à-dire d'une écriture, dont le rêve de l'enfant représenterait l'idéographie primordiale, et qui chez

l'adulte reproduit l'emploi phonétique et symbolique à la fois des éléments signifiants, que l'on retrouve aussi bien dans les hiéroglyphes de l'ancienne Égypte que dans les caractères dont la Chine conserve l'usage.

Encore n'est-ce là que déchiffrement de l'instrument. C'est ⁽¹¹³⁾à la version du texte que l'important commence, l'important dont Freud nous dit qu'il est donné dans l'élaboration du rêve, c'est-à-dire dans sa rhétorique. Ellipse et pléonasmе, hyperbate ou syllepse, régression, répétition, apposition, tels sont les déplacements syntaxiques, métaphore, catachrèse, antonomase, allégorie, métonymie et synecdoque, les condensations sémantiques, où Freud nous apprend à lire les intentions ostentatoires ou démonstratives, dissimulatrices ou persuasives, rétorsives ou séductrices, dont le sujet module son discours onirique.

Sans doute a-t-il posé en règle qu'il y faut rechercher toujours l'expression d'un désir. Mais entendons-le bien. Si Freud admet comme motif d'un rêve qui paraît aller à l'encontre de sa thèse, le désir même de le contredire chez le sujet qu'il a tenté d'en convaincre⁹⁸, comment n'en viendrait-il pas à admettre le même motif pour lui-même dès lors, que pour être parvenu, c'est d'autrui que lui reviendrait sa loi ?

Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre.

Qui parmi nous au reste ne sait par expérience que dès que l'analyse est engagée dans la voie du transfert, – et c'est pour nous l'indice qu'elle l'est en effet –, chaque rêve du patient s'interprète comme provocation, aveu larvé ou diversion, par sa relation au discours analytique, et qu'à mesure du progrès de l'analyse, ils se réduisent toujours plus à la fonction d'élément du dialogue qui s'y réalise ?

Pour la psychopathologie de la vie quotidienne, autre champ consacré par une autre œuvre de Freud, il est clair que tout acte manqué est un discours réussi, voire assez joliment tourné, et que dans le lapsus c'est le bâillon qui tourne sur la parole, et juste du quadrant qu'il faut pour qu'un bon entendeur y trouve son salut.

Mais allons droit où le livre débouche sur le hasard et les croyances qu'il engendre, et spécialement aux faits où il s'attache ⁽¹¹⁴⁾à démontrer l'efficacité subjective des associations sur des nombres laissés au sort d'un choix immotivé, voire d'un tirage de hasard. Nulle part ne se révèlent mieux qu'en un tel succès les structures dominantes du champ psychanalytique. Et l'appel fait au passage à des mécanismes intellectuels ignorés n'est plus ici que l'excuse de détresse de la confiance totale faite aux symboles et qui vacille d'être comblée au delà de toute limite.

Car si pour admettre un symptôme dans la psychopathologie psychanalytique, qu'il soit névrotique ou non, Freud exige le minimum de surdétermination que constitue un double sens, symbole d'un conflit défunt par delà sa fonction dans un conflit présent non moins *symbolique*, s'il nous a appris à suivre dans le texte des associations libres la ramification ascendante de cette lignée symbolique, pour y repérer aux points où les formes verbales s'en recroisent les nœuds de sa structure, – il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée.

C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage, que l'expérience d'association sur les nombres pourra montrer d'emblée ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoques, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient.

En effet si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division

⁹⁸. Cf. *Gegenwunschräume*, in *Traumdeutung*, G. W., II, pp. 156-157 et pp. 163-164. Trad. anglaise, Standard édition, IV, p. 151 et pp. 157-158. Trad. franç., éd. Alcan, p. 110 et p. 146.

répétée du nombre originel par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix où ils ont pris leur départ, – et dès lors si l'on réfute comme superstitieuse l'idée que ce sont là les chiffres mêmes qui ont déterminé la destinée du sujet, force est d'admettre que c'est dans l'ordre d'existence de leurs combinaisons, c'est-à-dire dans le langage concret qu'ils représentent que réside tout ce que l'analyse révèle au sujet comme son inconscient.

Nous verrons que les philologues et les ethnographes nous en révèlent assez sur la sûreté combinatoire qui s'avère dans les systèmes complètement inconscients qui constituent le langage, pour que la proposition ici avancée n'ait pour eux rien de surprenant.

⁽¹¹⁵⁾ Mais si quelqu'un parmi nous voulait douter encore de sa validité, nous en appellerions, une fois de plus, au témoignage de celui qui, ayant découvert l'inconscient, n'est pas sans titre à être cru pour désigner sa place : il ne nous fera pas défaut.

Car si délaissée qu'elle soit de notre intérêt – et pour cause –, *Le mot d'esprit et l'inconscient* reste l'œuvre la plus incontestable parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré jusqu'aux confins de sa finesse ; et le visage qu'il nous révèle est celui même de l'esprit dans l'ambiguïté que lui confère le langage, où l'autre face de son pouvoir régalien est la « pointe » par qui son ordre entier s'anéantit en un instant, – pointe en effet où son activité créatrice dévoile sa gratuité absolue, où sa domination sur le réel s'exprime dans le défi du non-sens, où l'humour, dans la grâce méchante de l'esprit libre, symbolise une vérité qui ne dit pas son dernier mot.

Il faut suivre aux détours admirablement pressants des lignes de ce livre la promenade où Freud nous emmène dans ce jardin choisi du plus amer amour.

Ici tout est substance, tout est perle. L'esprit qui vit en exilé dans la création dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître à tout instant de l'anéantir. Formes altières ou perfides, dandystes ou débonnaires de cette royauté cachée, il n'est pas jusqu'aux plus méprisées dont Freud ne sache faire briller l'éclat secret. Histoires du marieur courant les ghettos de Moravie, figure décriée d'Éros et comme lui fils de la pénurie et de la peine, guidant de son service discret l'avidité du goujat, et soudain le bafouant d'une réplique illuminante en son non-sens : « Celui qui laisse ainsi échapper la vérité, commente Freud, est en réalité heureux de jeter le masque ».

C'est la vérité en effet, qui dans sa bouche jette là le masque, mais c'est pour que l'esprit en prenne un plus trompeur, la sophistique qui n'est que stratagème, la logique qui n'est là qu'un leurre, le comique même qui ne va là qu'à éblouir. L'esprit est toujours ailleurs. « L'esprit comporte en effet une telle conditionnalité subjective... : n'est esprit que ce que j'accepte comme tel », poursuit Freud qui sait de quoi il parle.

Nulle part l'intention de l'individu n'est en effet plus manifestement dépassée par la trouvaille du sujet, – nulle part la distinction que nous faisons de l'un à l'autre ne se fait mieux ⁽¹¹⁶⁾ comprendre, – puisque non seulement il faut que quelque chose m'ait été étranger dans ma trouvaille pour que j'y aie mon plaisir, mais qu'il faut qu'il en reste ainsi pour qu'elle porte. Ceci est en rapport profond avec la nécessité, si bien dénoncée par Freud, du tiers auditeur au moins supposé, et au fait que le mot d'esprit ne perd pas son pouvoir dans sa transmission au style indirect. Bref ceci manifeste la conjonction intime de l'intersubjectivité et de l'inconscient dans les ressources du langage, et leur explosion dans le jeu d'une suprême alacrité.

Une seule raison de chute pour l'esprit : la platitude de la vérité qui s'explique.

Or ceci concerne directement notre problème. Le mépris actuel pour les recherches sur la langue des symboles qui se lit au seul vu des sommaires de nos publications d'avant et d'après les années 1920, ne répond à rien de moins pour notre discipline qu'à un changement d'objet, dont la tendance à s'aligner au plus plat niveau de la communication,

pour s'accorder aux objectifs nouveaux proposés à la technique, a peut-être à répondre du bilan assez morose que les plus lucides dressent de ses résultats⁹⁹.

Comment la parole, en effet, épuiserait-elle le sens de la parole ou, pour mieux dire avec le logicisme positiviste d'Oxford, le sens du sens, – sinon dans l'acte qui l'engendre ? Ainsi le renversement goethéen de sa présence aux origines : « Au commencement était l'action », se renverse à son tour : c'était bien le verbe qui était au commencement, et nous vivons dans sa création, mais c'est l'action de notre esprit qui continue cette création en la renouvelant toujours. Et nous ne pouvons nous retourner sur cette action qu'en nous laissant pousser toujours plus avant par elle.

Nous ne le tenterons nous-mêmes qu'en sachant que c'est là sa voie...

Nul n'est censé ignorer la loi, cette formule transcrite de l'humour d'un Code de Justice exprime pourtant la vérité où notre expérience se fonde et qu'elle confirme. Nul homme⁽¹¹⁷⁾ ne l'ignore en effet, puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons, y ayant fallu les Danaëns détestables qui viennent et fuient par la mer pour que les hommes apprennent à craindre les mots trompeurs avec les dons sans foi. Jusque-là, pour les Argonautes pacifiques unissant par les nœuds d'un commerce symbolique les îlots de la communauté, ces dons, leur acte et leurs objets, leur érection en signes et leur fabrication même, sont si mêlés à la parole qu'on les désigne par son nom¹⁰⁰.

Est-ce à ses dons ou bien aux mots de passe qui y accordent leur non-sens salutaire, que commence le langage avec la loi ? Car ces dons sont déjà symboles, en ceci que symbole veut dire pacte, et qu'ils sont d'abord signifiants du pacte qu'ils constituent comme signifié : comme il se voit bien à ceci que les objets de l'échange symbolique, vases faits pour être vides, boucliers trop lourds pour être portés, gerbes qui se dessècheront, piques qu'on enfonce au sol, sont sans usage par destination, sinon superflus par leur abondance.

Cette neutralisation du signifiant est-elle le tout de la nature du langage. Pris à ce taux, on en trouverait l'amorce chez les hirondelles de mer, par exemple, pendant la parade, et matérialisée dans le poisson qu'elles se passent de bec en bec et où les éthologues, s'il faut bien y voir avec eux l'instrument d'une mise en branle du groupe qui serait un équivalent de la fête, seraient tout à fait justifiés à reconnaître un symbole.

On voit que nous ne reculons pas à chercher hors du domaine humain les origines du comportement symbolique. Mais ce n'est certainement pas par la voie d'une élaboration du signe, celle où s'engage après tant d'autres M. Jules H. Massermann¹⁰¹, à laquelle nous nous arrêterons un instant, non seulement pour le ton déluré dont il y trace sa démarche, mais par l'accueil qu'elle a trouvé auprès des rédacteurs de notre journal officiel, qui conformément à une tradition empruntée aux bureaux de placements, ne négligent jamais rien de ce qui peut fournir à notre discipline de « bonnes références ».

⁽¹¹⁸⁾Pensez-donc, un homme qui a reproduit la névrose ex-pé-ri-men-ta-le-ment chez un chien ficelé sur une table et par quels moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux « amples ruminations », car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Figurez-vous que par un conditionnement judicieux de ses réflexes, on obtient d'un raton laveur qu'il se dirige vers son garde-manger quand on lui présente la carte où peut se lire son menu. On ne nous dit pas si elle porte mention des prix, mais on ajoute ce trait convaincant que, pour peu que le service l'ait déçu, il reviendra déchirer la carte trop prometteuse, comme le ferait des lettres d'un infidèle une amante irritée (*sic*).

⁹⁹. Cf. Oberndorf (C. I.), Unsatisfactory results of psychoanalytic therapy, *Psychoanalytic Quarterly*, 19, 393-407.

¹⁰⁰ Cf. entre autres : *Do Kamo*, de Maurice Leenhardt, chap. IX, et X.

¹⁰¹ Jules H. Massermann, Language, behavior and dynamic psychiatry, in *Intern. Journal of Psychan.*, 1944, 1 et 2, pp. 1-8.

Telle est l'une des arches où l'auteur fait passer la route qui conduit du signal au symbole. On y circule à double voie, et le sens du retour n'y montre pas de moindres ouvrages d'art.

Car si chez l'homme vous associez à la projection d'une vive lumière devant ses yeux le bruit d'une sonnette, puis le maniement de celle-ci à l'émission de l'ordre : contractez (en anglais : *contract*), vous arriverez à ce que le sujet, à moduler cet ordre lui-même, à le murmurer, bientôt seulement à le produire en sa pensée, obtienne la contraction de sa pupille, soit une réaction du système que l'on dit autonome, parce qu'ordinairement inaccessible aux effets intentionnels. Ainsi M. Hudgins, s'il faut en croire notre auteur, « a-t-il créé chez un groupe de sujets, une configuration hautement individualisée de réactions affines et viscérales du symbole idéique (*idea-symbol*) « contract », – une réponse qui pourrait être ramenée à travers leurs expériences particulières à une source en apparence lointaine, mais en réalité basiquement physiologique : dans cet exemple, simplement la protection de la rétine contre une lumière excessive ». Et l'auteur conclut : « La signification de telles expériences pour la recherche psychosomatique et linguistique n'a même pas besoin de plus d'élaboration ».

Nous aurions pourtant, quant à nous, été curieux d'apprendre si les sujets ainsi éduqués réagissent aussi à l'énonciation du même vocable articulée dans les locutions : *marriage* ⁽¹¹⁹⁾ *contract*, *bridge-contract*, *breach of contract*, voire progressivement réduite à l'émission de sa première syllabe : contract, contrac, contra, contr... La contre-épreuve, exigible en stricte méthode, s'offrant ici d'elle-même du murmure entre les dents de cette syllabe par le lecteur français qui n'aurait subi d'autre conditionnement que la vive lumière projetée sur le problème par M. Jules H. Massermann. Nous demanderions alors à celui-ci si les effets ainsi observés chez les sujets conditionnés lui paraîtraient toujours pouvoir se passer aussi aisément d'être élaborés. Car ou bien ils ne se produiraient plus, manifestant ainsi qu'ils ne dépendent pas même conditionnellement du sémantème, ou bien ils continueraient à se produire, posant la question des limites de celui-ci.

Autrement dit, ils feraient apparaître dans l'instrument même du mot, la distinction du signifiant et du signifié, si allègrement confondue par l'auteur dans le terme *idea-symbol*. Et sans avoir besoin d'interroger les réactions des sujets conditionnés à l'ordre *don't contract*, voire à la conjugaison entière du verbe *to contract*, nous pourrions faire observer à l'auteur que ce qui définit comme appartenant au langage un élément quelconque d'une langue, c'est qu'il se distingue comme tel pour tous les usagers de cette langue dans l'ensemble supposé constitué des éléments homologues.

Il en résulte que les effets particuliers de cet élément du langage sont liés à l'existence de cet ensemble, antérieurement à sa liaison possible à toute expérience particulière du sujet. Et que considérer cette dernière liaison hors de toute référence à la première, consiste simplement à nier dans cet élément la fonction propre du langage.

Rappel de principes qui éviterait peut-être à notre auteur de découvrir avec une naïveté sans égale la correspondance textuelle des catégories de la grammaire de son enfance dans les relations de la réalité.

Ce monument de naïveté, au reste d'une espèce assez commune en ces matières, ne mériterait pas tant de soins s'il n'était le fait d'un psychanalyste, ou plutôt de quelqu'un qui y raccorde comme par hasard tout ce qui se produit dans une certaine tendance de la psychanalyse, au titre de théorie de l'ego ou de technique d'analyse des défenses, de plus opposé à l'expérience freudienne, manifestant ainsi à contrario la ⁽¹²⁰⁾ cohérence d'une saine conception du langage avec le maintien de celle-ci. Car la découverte de Freud est celle du champ des incidences, en la nature de l'homme, de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être. Le méconnaître est condamner la découverte à l'oubli, l'expérience à la ruine.

Et nous posons comme une affirmation qui ne saurait être retranchée du sérieux de notre propos actuel que la présence du raton laveur, plus haut évoqué, dans le fauteuil où la

timidité de Freud, à en croire notre auteur, aurait confiné l'analyste en le plaçant derrière le divan, nous paraît être préférable à celle du savant qui tient sur le langage et la parole un pareil discours.

Car le raton laveur au moins, par la grâce de Jacques Prévert (« une pierre, deux maisons, trois ruines, quatre fossoyeurs, un jardin, des fleurs, un raton laveur ») est entré à jamais dans le bestiaire poétique et participe comme tel en son essence à la fonction éminente du symbole, mais l'être à notre ressemblance qui professe ainsi la méconnaissance systématique de cette fonction, se bannit à jamais de tout ce qui peut par elle être appelé à l'existence. Dès lors, la question de la place qui revient au dit semblable dans la classification naturelle nous paraîtrait ne relever que d'un humanisme hors de propos, si son discours, en se croisant avec une technique de la parole dont nous avons la garde, ne devait être trop fécond, même à y engendrer des monstres stériles. Qu'on sache donc, puisqu'aussi bien il se fait mérite de braver le reproche d'anthropomorphisme, que c'est le dernier terme dont nous userions pour dire qu'il fait de son être la mesure de toutes choses.

Revenons à notre objet symbolique qui est lui-même fort consistant dans sa matière, s'il a perdu le poids de son usage, mais dont le sens impondérable entraînera des déplacements de quelque poids. Est-ce donc là la loi et le langage ? Peut-être pas encore.

Car même apparût-il chez l'hirondelle quelque caïd de la colonie qui, en gobant le poisson symbolique au bec béant des autres hirondelles, inaugurât cette exploitation de l'hirondelle par l'hirondelle dont nous nous plûmes un jour à filer ⁽¹²¹⁾ la fantaisie, ceci ne suffirait point à reproduire parmi elles cette fabuleuse histoire, image de la nôtre, dont l'épopée ailée nous tint captifs en l'île des pingouins, et il s'en faudrait de quelque chose pour faire un univers « hirundinisé ».

Ce « quelque chose » achève le symbole pour en faire le langage. Pour que l'objet symbolique libéré de son usage devienne le mot libéré de l'*hic et nunc*, la différence n'est pas de la qualité, sonore, de sa matière, mais de son être évanouissant où le symbole trouve la permanence du concept.

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la recreation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des *keoua* mantiques de la Chine, naît l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant et dont le support dès lors ne peut s'altérer, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose.

Car ce n'est pas encore assez dire que de dire que le concept est la chose même, ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'*hic et nunc* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence, et sa place partout à ce qui est de toujours : $\kappa\tau^{\circ}\mu\alpha/\omega \square \varepsilon \Leftrightarrow$.

L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme. Si en effet des dons surabondants accueillent l'étranger qui s'est fait connaître, la vie des groupes naturels qui constituent la communauté est soumise aux règles de l'alliance, ordonnant le sens dans lequel s'opère l'échange des femmes, et aux prestations réciproques que l'alliance détermine : comme le dit le proverbe Sirona, un parent par alliance est une cuisse d'éléphant. À l'alliance préside un ordre préférentiel dont la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage, impérative en ses formes, mais inconsciente en sa structure. Or dans cette structure dont l'harmonie ou les impasses règlent l'échange restreint ou généralisé qu'y discerne l'ethnologue, le théoricien étonné retrouve toute la logique des combinaisons : ainsi les lois du ⁽¹²²⁾ nombre, c'est-à-dire du symbole le plus épuré, s'avèrent être immanentes au symbolisme originel. Du moins est-ce la richesse des formes où se développent les structures qu'on dit élémentaires de la parenté, qui les y rend lisibles. Et ceci donne à penser que c'est peut-être seulement notre inconscience de leur permanence, qui nous laisse croire à la liberté des choix dans les structures dites complexes

de l'alliance sous la loi desquelles nous vivons. Si la statistique déjà laisse entrevoir que cette liberté ne s'exerce pas au hasard, c'est qu'une logique subjective l'orienterait en ses effets.

C'est bien en quoi le complexe d'Œdipe en tant que nous le reconnaissons toujours pour couvrir de sa signification le champ entier de notre expérience, sera dit, dans notre propos, marquer les limites que notre discipline assigne à la subjectivité : à savoir, ce que le sujet peut connaître de sa participation inconsciente au mouvement des structures complexes de l'alliance, en vérifiant les effets symboliques en son existence particulière du mouvement tangentiel vers l'inceste qui se manifeste depuis l'avènement d'une communauté universelle.

La Loi primordiale est donc celle qui en réglant l'alliance superpose le règne de la culture au règne de la nature livré à la loi de l'accouplement. L'interdit de l'inceste n'en est que le pivot subjectif, dénudé par la tendance moderne à réduire à la mère et à la sœur les objets interdits aux choix du sujet, toute licence au reste n'étant pas encore ouverte au delà.

Cette loi se fait donc suffisamment connaître comme identique à un ordre de langage. Car nul pouvoir sans les nominations de la parenté n'est à portée d'instituer l'ordre des préférences et des tabous qui nouent et tressent à travers les générations le fil des lignées. Et c'est bien la confusion des générations qui, dans la Bible comme dans toutes les lois traditionnelles, est maudite comme l'abomination du verbe et la désolation du pécheur.

Nous savons en effet quel ravage déjà allant jusqu'à la dissociation de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée, quand la contrainte de l'entourage s'emploie à en soutenir le mensonge. Ils peuvent n'être pas moindres quand un homme épousant la mère de la femme dont il a eu un fils, celui-ci aura pour frère un enfant frère de sa mère. Mais s'il est ensuite, – et le cas n'est pas inventé –, adopté ⁽¹²³⁾ par le ménage compatissant d'une fille d'un mariage antérieur du père, il se trouvera encore une fois demi-frère de sa nouvelle mère, et l'on peut imaginer les sentiments complexes dans lesquels il attendra la naissance d'un enfant qui sera à la fois son frère et son neveu, dans cette situation répétée.

Aussi bien le simple décalage dans les générations qui se produit par un enfant tardif né d'un second mariage et dont la mère jeune se trouve contemporaine d'un frère aîné, peut produire des effets qui s'en rapprochent, et l'on sait que c'était là le cas de Freud.

Cette même fonction de l'identification symbolique par où le primitif se croit réincarner l'ancêtre homonyme et qui détermine même chez l'homme moderne une récurrence alternée des caractères, introduit donc chez les sujets soumis à ces discordances de la relation paternelle une dissociation de l'Œdipe où il faut voir le ressort constant de ses effets pathogènes. Même en effet représentée par une seule personne, la fonction paternelle concentre en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement.

C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas les effets inconscients de cette fonction d'avec les relations narcissiques, voire d'avec les relations réelles que le sujet soutient avec l'image et l'action de la personne qui l'incarne, et il en résulte un mode de compréhension qui va à retentir dans la conduite même des interventions. La pratique nous en a confirmé la fécondité, à nous, comme aux élèves que nous avons induits à cette méthode. Et nous avons eu souvent l'occasion dans des contrôles ou dans des cas communiqués de souligner les confusions nuisibles qu'engendre sa méconnaissance.

Ainsi c'est la vertu du verbe qui perpétue le mouvement de la Grande Dette dont Rabelais, en une métaphore célèbre, élargit jusqu'aux astres l'économie. Et nous ne serons pas surpris que le chapitre où il nous présente avec l'inversion macaronique des noms de parenté une anticipation des découvertes ethnographiques, nous montre en lui la substantifique ⁽¹²⁴⁾ divination du mystère humain que nous tentons d'élucider ici.

Identifiée au *hau* sacré ou au *mana* omniprésent, la Dette inviolable est la garantie que le voyage où sont poussés femmes et biens ramène en un cycle sans manquement à leur point de départ d'autres femmes et d'autres biens, porteurs d'une entité identique : symbole zéro, dit Lévi-Strauss, réduisant à la forme d'un signe algébrique le pouvoir de la Parole.

Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer « par l'os et par la chair », qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne, – sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.

Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les battements que font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle et que les ordres se contrarient dans les déchirements de l'œuvre universelle.

Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige, dans le symbole ou dans l'imaginaire.

L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soutient au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme moyen de leur accord, et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître.

Dès lors on voit que le problème est celui des rapports dans le sujet de la parole et du langage.

Trois paradoxes dans ces rapports se présentent dans notre domaine.

Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître, d'une part, la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, soit ce que nous appelons obstacle au transfert, et, d'autre part, la formation singulière d'un délire qui, – fabulatoire, fantastique ou cosmologique –, ⁽¹²⁵⁾interprétatif, revendicateur ou idéaliste –, objective le sujet dans un langage sans dialectique¹⁰².

L'absence de la parole s'y manifeste par les stéréotypies d'un discours où le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle : nous y reconnaissons les symboles de l'inconscient sous des formes pétrifiées qui, à côté des formes embaumées où se présentent les mythes en nos recueils, trouvent leur place dans une histoire naturelle de ces symboles. Mais c'est une erreur de dire que le sujet les assume : la résistance à leur reconnaissance n'étant pas moindre que dans les névroses, quand le sujet y est induit par une tentative de cure.

Notons au passage qu'il vaudrait de repérer dans l'espace social les places que la culture a assignées à ces sujets, spécialement quant à leur affectation à des services sociaux afférents au langage, car il n'est pas invraisemblable que s'y démontre un des facteurs qui désignent ces sujets aux effets de rupture produite par les discordances symboliques, caractéristiques des structures complexes de la civilisation.

Le second cas est représenté par le champ privilégié de la découverte psychanalytique : à savoir les symptômes, l'inhibition et l'angoisse, dans l'économie constituante des différentes névroses.

La parole est ici chassée du discours concret qui ordonne la conscience, mais elle trouve son support ou bien dans les fonctions naturelles du sujet, pour peu qu'une épine organique y amorce cette béance de son être individuel à son essence, qui fait de la maladie l'introduction du vivant à l'existence du sujet¹⁰³, – ou bien dans les images qui organisent à la limite de l'*Umwelt* et de l'*Innenwelt* leur structuration relationnelle.

¹⁰² Aphorisme de Lichtenberg : « Un fou qui s'imaginer être un prince ne diffère du prince qui l'est en fait, que parce que celui-ci est un prince négatif, tandis que celui-là est un fou négatif. Considérés sans leur signe, ils sont semblables ».

¹⁰³ Pour obtenir immédiatement la confirmation subjective de cette remarque de Hegel, il suffit d'avoir vu, dans l'épidémie récente, un lapin aveugle au milieu d'une route, érigeant vers le soleil couchant le vide de sa vision changée en regard : il est humain jusqu'au tragique.

Le symptôme est ici le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet. Symbole écrit sur le sable de la chair et sur le voile de Maia, il participe du langage par l'ambiguïté sémantique que nous avons déjà soulignée dans sa constitution.

⁽¹²⁶⁾ Mais c'est une parole de plein exercice, car elle inclut le discours de l'autre dans le secret de son chiffre.

C'est en déchiffrant cette parole que Freud a retrouvé la langue première des symboles¹⁰⁴, vivante encore dans la souffrance de l'homme de la civilisation (*Das Unbehagen in der Kultur*).

Hiéroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de la *Zwangsneurose*, – charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, – armes parlantes du caractère¹⁰⁵, sceaux de l'autopunition, déguisements de la perversion, – tels sont les hermétismes que notre exégèse résout, les équivoques que notre invocation dissout, les artifices que notre dialectique absout, dans une délivrance du sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours. Si métaphysique qu'en paraisse la définition, nous n'en pouvons méconnaître la présence au premier plan de notre expérience. Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui : aussi bien, pour la résoudre entièrement, l'analyse devrait-elle être menée jusqu'au terme de la sagesse.

Pour en donner une formulation exemplaire, nous ne saurions trouver terrain plus pertinent que l'usage du discours courant en faisant remarquer que le « ce suis-je » du temps de Villon s'est renversé dans le « c'est moi » de l'homme moderne.

Le moi de l'homme moderne a pris sa forme, nous l'avons indiqué ailleurs, dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde.

Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse où délire son discours. La communication peut s'établir pour lui valablement dans l'œuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle ; ⁽¹²⁷⁾ cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. Il collaborera efficacement à l'œuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie.

Si le sujet ne retrouvait dans une régression, souvent poussée jusqu'au stade du miroir, l'enceinte d'un stade où son *moi* contient ses exploits imaginaires, il n'y aurait guère de limites assignables à la crédulité à laquelle il doit succomber dans cette situation. Et c'est ce qui fait notre responsabilité redoutable quand nous lui apportons, avec les manipulations mythiques de notre doctrine, une occasion supplémentaire de s'aliéner, dans la trinité décomposée de l'*ego*, du *superego* et de l'*id*, par exemple.

Ici c'est un mur de langage qui s'oppose à la parole, et les précautions contre le verbalisme qui sont un thème du discours de l'homme « normal » de notre culture, ne font qu'en renforcer l'épaisseur.

Il ne serait pas vain de mesurer celle-ci à la somme statistiquement déterminée des kilogrammes de papier imprimé, des kilomètres de sillons discographiques, et des heures d'émission radiophonique, que la dite culture produit par tête d'habitant dans les zones A, B et C de son aire. Ce serait un bel objet de recherches pour nos organismes culturels, et

¹⁰⁴. Les lignes *supra* et *infra* montrent l'acception que nous donnons à ce terme.

¹⁰⁵ L'erreur de Reich, sur laquelle nous reviendrons, lui a fait prendre des armoiries pour une armure.

l'on y verrait que la question du langage ne tient pas toute dans l'aire des circonvolutions où son usage se réfléchit dans l'individu.

*We are the hollow men
We are the stuffed men
Leaning together
Headpiece filled with straw. Alas !*
et la suite.

La ressemblance de cette situation avec l'aliénation de la folie pour autant que la formule donnée plus haut est authentique, à savoir que le sujet y est parlé plutôt qu'il ne parle, ⁽¹²⁸⁾ ressortit évidemment à l'exigence, supposée par la psychanalyse, d'une parole vraie. Si cette conséquence, qui porte à leur limite les paradoxes constitutifs de notre actuel propos, devait être retournée contre le bon sens même de la perspective psychanalytique, nous accorderions à cette objection toute sa pertinence, mais pour nous en trouver confirmé : et ce par un retour dialectique où nous ne manquerions pas de parrains autorisés, à commencer par la dénonciation hégélienne de la « philosophie du crâne » et à seulement nous arrêter à l'avertissement de Pascal résonnant, de l'orée de l'ère historique du « moi », en ces termes : « les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou ».

Ce n'est pas dire pourtant que notre culture se poursuive dans des ténèbres extérieures à la subjectivité créatrice. Celle-ci, au contraire, n'a pas cessé d'y militer pour renouveler la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain qui les met au jour.

Faire état du petit nombre de sujets qui supportent cette création serait céder à une perspective romantique en confrontant ce qui n'est pas équivalent. Le fait est que cette subjectivité, dans quelque domaine qu'elle apparaisse, mathématique, politique, religieuse, voire publicitaire, continue d'animer dans son ensemble le mouvement humain. Et une prise de vue non moins illusoire sans doute nous ferait accentuer ce trait opposé : que son caractère symbolique n'a jamais été plus manifeste. C'est l'ironie des révolutions qu'elles engendrent un pouvoir d'autant plus absolu en son exercice, non pas, comme on le dit, de ce qu'il soit plus anonyme, mais de ce qu'il est plus réduit aux mots qui le signifient. Et plus que jamais, d'autre part, la force des églises réside dans le langage qu'elles ont su maintenir : instance, il faut le dire, que Freud a laissée dans l'ombre dans l'article où il nous dessine ce que nous appellerons les subjectivités collectives de l'Église et de l'Armée.

La psychanalyse a joué un rôle dans la direction de la subjectivité moderne et elle ne saurait le soutenir sans l'ordonner au mouvement qui dans la science l'élucide.

C'est là le problème des fondements qui doivent assurer à notre discipline sa place dans les sciences : problème de formalisation, à la vérité fort mal engagé.

⁽¹²⁹⁾ Car il semble que, ressaisi par un travers même de l'esprit médical à l'encontre duquel la psychanalyse a dû se constituer, ce soit à son exemple avec un retard d'un demi-siècle sur le mouvement des sciences que nous cherchions à nous y rattacher.

Objectivation abstraite de notre expérience sur des principes fictifs, voire simulés de la méthode expérimentale : nous trouvons là l'effet de préjugés dont il faudrait nettoyer d'abord notre champ si nous voulons le cultiver selon son authentique structure.

Praticiens de la fonction symbolique, il est étonnant que nous nous détournions de l'approfondir, au point de méconnaître que c'est elle qui nous situe au cœur du mouvement qui instaure un nouvel ordre des sciences, avec l'avènement d'une anthropologie authentique.

Ce nouvel ordre ne signifie rien d'autre qu'un retour à une notion de la science véritable qui a déjà ses titres inscrits dans une tradition qui part du *Théétète*. Cette notion s'est dégradée, on le sait, dans le renversement positiviste qui, en plaçant les sciences de l'homme au couronnement de l'édifice des sciences expérimentales, les y subordonne en

réalité. Cette notion provient d'une vue erronée de l'histoire de la science, fondée sur le prestige d'un développement spécialisé de l'expérience.

Mais aujourd'hui les sciences de l'homme retrouvant la notion de la science de toujours, nous obligent à réviser la classification des sciences que nous tenons du XIXe siècle, dans un sens que les esprits les plus lucides dénotent clairement.

Il n'est que de suivre l'évolution concrète des disciplines pour s'en apercevoir.

La linguistique peut ici nous servir de guide, puisque c'est là le rôle qu'elle tient en flèche de l'anthropologie contemporaine, et nous ne saurions y rester indifférent.

La forme de mathématisation où s'inscrit la découverte du *phonème* comme fonction des couples d'opposition formés par les plus petits éléments discriminatifs saisissables de la sémantique, nous mène aux fondements mêmes où la dernière doctrine de Freud désigne, dans une connotation vocalique de la présence et de l'absence, les sources subjectives de la fonction symbolique.

Et la réduction de toute langue au groupe d'un tout petit ⁽¹³⁰⁾ nombre de ces oppositions phonémiques amorçant une aussi rigoureuse formalisation de ses morphèmes les plus élevés, nous laisse entrevoir une voie d'abord tout à fait stricte des phénomènes du langage.

Ce progrès se rapproche de notre portée au point de lui offrir un accès immédiat, de la marche qu'opère à sa rencontre dans les lignes qu'il polarise, l'ethnographie, avec une formalisation des mythes en mythèmes qui nous intéresse le plus directement.

Ajoutons que les recherches d'un Lévi-Strauss, en démontrant les relations structurales entre langage et lois sociales¹⁰⁶, n'apportent rien de moins que ses fondements objectifs à la théorie de l'inconscient.

Dès lors, il est impossible de ne pas axer sur une théorie générale du symbole une nouvelle classification de sciences où les sciences de l'homme reprennent leur place centrale en tant que sciences de la subjectivité. Nous ne pourrions bien entendu ici qu'en indiquer le principe, mais ses conséquences sont décisives quant au champ qu'il détermine.

La fonction symbolique se caractérise, en effet, par un double mouvement dans le sujet : l'homme fait un objet de son action, mais pour lui rendre en temps voulu sa fonction fondatrice. Dans cette équivoque, opérante à tout instant, gît tout le progrès d'une fonction où se confondent action et connaissance.

Exemples empruntés l'un aux bancs de l'école, l'autre au plus vif de notre époque :

- le premier mathématique : premier temps, l'homme objective en deux nombres cardinaux deux collections qu'il a comptées, – deuxième temps, il réalise avec ces nombres l'acte de les additionner (cf. l'exemple cité par Kant dans l'introduction à l'esthétique transcendantale, § IV dans la 2^e édition de la *Critique de la raison pure*) ;
- le second historique : premier temps, l'homme qui travaille à la production dans notre société, se compte au rang des prolétaires, – deuxième temps, au nom de cette appartenance, il fait la grève générale.

⁽¹³¹⁾ Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi ces deux domaines, ni que nos exemples se situent aux deux extrêmes de l'histoire concrète.

Car les effets de ces domaines ne sont pas minces et nous viennent de loin, mais ils s'entrecroisent dans le temps de façon singulière, la science la plus subjective ayant créé une réalité nouvelle, la réalité la plus opaque devenant un symbole agissant.

Certes le rapprochement surprend d'abord de la science qui passe pour la plus exacte avec celle qui s'avère pour la plus conjecturale, mais ce contraste n'est pas contradictoire.

Car l'exactitude se distingue de la vérité, et la conjecture n'exclut pas la rigueur. Et si la science expérimentale tient des mathématiques son exactitude, son rapport à la nature n'en reste pas moins problématique.

¹⁰⁶ Cf. Claude Lévi-Strauss Language and the analysis of social laws, in *American anthropologist*, vol. 53, n° 2, april-june 1951, pp. 155-163.

Si notre lien à la nature, en effet, nous incite à nous demander poétiquement si ce n'est pas son propre mouvement que nous retrouvons dans notre science, en

... *cette voix*

Qui se connaît quand elle sonne

N'être plus la voix de personne

Tant que des ondes et des bois,

il est clair que notre physique n'est qu'une fabrication mentale, dont le symbole mathématique est l'instrument.

Car la science expérimentale n'est pas tant définie par la quantité qui la domine en effet, que par la mesure.

Comme il se voit pour le temps qui la définit et dont l'instrument de précision sans lequel elle serait impossible, l'horloge, n'est que l'organisme réalisé de l'hypothèse de Galilée sur l'équigravité des corps, autrement dit sur l'accélération uniforme de leur chute. Et ceci est tellement vrai que l'instrument a été achevé dans son montage avant que l'hypothèse ait pu être vérifiée par l'observation, qu'il a d'ailleurs rendue inutile¹⁰⁷.

Mais la mathématique peut symboliser un autre temps, notamment le temps intersubjectif qui structure l'action humaine, dont la théorie des jeux, dite encore stratégie, qu'il ⁽¹³²⁾vaudrait mieux appeler *stochastique*, commence à nous livrer les formules.

L'auteur de ces lignes a tenté de démontrer en la logique d'un sophisme les ressorts de temps par où l'action humaine, en tant qu'elle s'ordonne à l'action de l'autre, trouve dans la scansion de ses hésitations l'avènement de sa certitude, et dans la décision qui la conclut donne à l'action de l'autre qu'elle inclut désormais, avec sa sanction quant au passé, son sens à venir.

On y démontre que c'est la certitude anticipée par le sujet dans le *temps pour comprendre* qui, par la hâte précipitant le *moment de conclure*, détermine chez l'autre la décision qui fait du propre mouvement du sujet erreur ou vérité.

On voit par cet exemple comment l'axiomatisation mathématique qui a inspiré la logique de Boole, voire la théorie des ensembles, peut apporter à la science de l'action humaine cette formalisation du temps intersubjectif, dont la conjecture psychanalytique a besoin pour s'assurer dans sa rigueur.

Si, d'autre part, l'histoire de la technique historique montre que son progrès se définit dans l'idéal d'une identification de la subjectivité de l'historien à la subjectivité constituante de l'historisation primaire où s'humanise l'événement, il est clair que la psychanalyse y trouve sa portée exacte : soit dans la connaissance, comme réalisant cet idéal, et dans l'efficacité, comme y trouvant sa raison. L'exemple de l'histoire dissipe aussi comme un mirage ce recours à la réaction vécue qui obsède notre technique comme notre théorie, car l'historicité fondamentale de l'événement que nous retenons suffit pour concevoir la possibilité d'une reproduction subjective du passé dans le présent.

Plus encore, cet exemple nous fait saisir comment la régression psychanalytique implique cette dimension progressive de l'histoire du sujet dont Freud nous souligne qu'il fait défaut au concept jungien de la régression névrotique, et nous comprenons comment l'expérience elle-même renouvelle cette progression en assurant sa relève.

La référence enfin à la linguistique nous introduira à cette méthode qui, en distinguant les structurations synchroniques des structurations diachroniques dans le langage, peut nous permettre de mieux comprendre la valeur différente que prend notre langage dans l'interprétation des résistances et du ⁽¹³³⁾transfert, ou encore de différencier les effets propres du refoulement et la structure du mythe individuel dans la névrose obsessionnelle.

On sait la liste des disciplines que Freud désignait comme devant constituer les sciences annexes d'une idéale faculté de psychanalyse. On y trouve auprès de la psychiatrie et de la

¹⁰⁷. Cf. sur l'hypothèse galiléenne et sur l'horloge de Huyghens : An experiment in measurement, par Alexandre Koyré, in *Proceedings of American philosophical Society*, vol. 97, avril 1953.

sexologie : « l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires ».

L'ensemble de ces matières déterminant le cursus d'un enseignement technique, s'inscrit normalement dans le triangle épistémologique que nous avons décrit et qui donnerait sa méthode à un haut enseignement de sa théorie et de sa technique.

Nous y ajouterons volontiers, quant à nous : la rhétorique, la dialectique au sens technique que prend ce terme dans les *Topiques* d'Aristote, la grammaire, et, pointe suprême de l'esthétique du langage : la poétique, qui inclurait la technique, laissée dans l'ombre, du mot d'esprit.

Et si ces rubriques évoquaient pour certains des résonances un peu désuètes, nous ne répugnerions pas à les endosser comme d'un retour à nos sources.

Car la psychanalyse dans son premier développement, lié à la découverte et à l'étude des symboles, allait à participer de la structure de ce qu'au Moyen Âge on appelait « arts libéraux ». Privée comme eux d'une formalisation véritable, elle s'organisait comme eux en un corps de problèmes privilégiés, chacun promu de quelque heureuse relation de l'homme à sa propre mesure, et prenant de cette particularité un charme et une humanité qui peuvent compenser à nos yeux l'aspect un peu récréatif de leur présentation. Ne dédaignons pas cet aspect dans les premiers développements de la psychanalyse ; il n'exprime rien de moins, en effet, que la recreation du sens humain aux temps arides du scientisme.

Dédaignons-les d'autant moins que la psychanalyse n'a pas haussé son niveau en s'engageant dans les fausses voies d'une théorisation contraire à sa structure dialectique.

Elle ne donnera des fondements scientifiques à sa théorie comme à sa technique qu'en formalisant de façon adéquate ces dimensions essentielles de son expérience qui sont, avec la théorie historique du symbole : la logique intersubjective et la temporalité du sujet.

(134) III

LES RÉSONANCES DE L'INTERPRÉTATION ET LE TEMPS DU SUJET DANS LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE

Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.
(Antoine Tudal, *in Paris en l'an 2000*).

Nam Sibyllam quidem Cumis
ego ipse oculis meis vidi in
ampulla pendere, et cum illi
pueri dicerent : Σιβ(λ)λα τ(α)
ψ(υ)λλειω, respondebat illa :
□ποψανε(α)ψ(υ)λλω.
(*Satyricon*, XLVIII).

Ramener l'expérience psychanalytique à la parole et au langage comme à ses fondements, ne saurait aller sans retentir sur sa technique. À en restaurer les principes dans leur fondement, le chemin parcouru se découvre et le sens unique où l'interprétation analytique s'est déplacée pour s'en éloigner toujours plus. On est dès lors fondé à soupçonner que cette évolution de la pratique motive les nouveaux buts dont la théorie se pare.

À y regarder de plus près, les problèmes de l'interprétation symbolique ont commencé par intimider notre petit monde avant d'y devenir embarrassants. Les succès obtenus par Freud y étonnent maintenant par le sans-gêne de l'endoctrination dont ils paraissent procéder, et l'étalage qui s'en remarque dans les cas de *Dora*, de *l'homme aux rats* et de *l'homme aux loups*, ne va pas pour nous sans scandale. Il est vrai que nos habiles ⁽¹³⁵⁾ ne reculent pas à mettre en doute que ce fût là une bonne technique.

Cette désaffection relève en vérité, dans le mouvement psychanalytique, d'une confusion des langues dont, dans un propos familial d'une époque récente, la personnalité la plus représentative de son actuelle hiérarchie ne faisait pas mystère avec nous.

Il est assez remarquable que cette confusion s'accroisse avec la prétention où chacun se croit délégué de découvrir dans notre expérience les conditions d'une objectivation achevée, et avec la ferveur qui semble accueillir ces essais théoriques à mesure même qu'ils s'avèrent plus déréels.

Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole.

À suivre, en effet, le procès des sept premières séances qui nous sont intégralement rapportées du cas de *l'homme aux rats*, il paraît peu probable que Freud n'ait pas reconnu les résistances en leur lieu, soit là même où nos modernes techniciens nous font leçon qu'il en ait laissé passer l'occurrence, puisque c'est son texte même qui leur permet de les pointer, — manifestant une fois de plus cette exhaustion du sujet qui, dans les textes freudiens, nous émerveille sans qu'aucune interprétation en ait encore épuisé les ressources.

Nous voulons dire qu'il ne s'est pas seulement laissé prendre à encourager son sujet à passer outre à ses premières réticences, mais qu'il a parfaitement compris la portée

séductrice de ce jeu dans l'imaginaire. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la description qu'il nous donne de l'expression de son patient pendant le pénible récit du supplice imaginaire qui constitue le thème de son obsession, celui du rat forcé dans l'anus du supplicié : « Son visage, nous dit-il, reflétait l'horreur d'une jouissance ignorée ». La signification actuelle de la répétition de ce récit ne lui a donc pas échappé, non plus que l'identification du psychanalyste au « capitaine cruel » qui a fait entrer de force ce récit dans la mémoire du sujet, et non plus donc la portée des éclaircissements théoriques dont le sujet requiert le gage pour poursuivre son discours.

⁽¹³⁶⁾ Loin pourtant d'interpréter ici la résistance, Freud nous étonne en accédant à sa requête, et si loin qu'il paraît entrer dans le jeu du sujet.

Mais le caractère extrêmement approximatif, au point de nous paraître vulgaire, des explications dont il le gratifie, nous instruit suffisamment : il ne s'agit point tant ici de doctrine, ni même d'endoctrinement, que d'un don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret, dans le contexte de la participation imaginaire qui l'inclut, et dont la portée se révélera plus tard à l'équivalence symbolique que le sujet institue dans sa pensée des rats et des florins dont il rétribue l'analyste.

Nous voyons donc que Freud loin de méconnaître la résistance, en use comme d'une disposition propice à la mise en branle des résonances de la parole, et il se conforme, autant qu'il se peut, à la définition première qu'il a donnée de la résistance, en s'en servant pour impliquer le sujet dans son message. Aussi bien rompra-t-il brusquement les chiens, dès qu'il verra qu'à être ménagée, la résistance tourne à maintenir le dialogue au niveau d'une conversation où le sujet dès lors perpétuerait sa séduction avec sa dérobaie.

Mais nous apprenons que l'analyse consiste à jouer sur les multiples portées de la partition que la parole constitue dans les registres du langage : dont relève la surdétermination de l'ordre qu'intéresse l'analyse.

Et nous tenons du même coup le ressort du succès de Freud. Pour que le message de l'analyste réponde à l'interrogation profonde du sujet, il faut en effet que le sujet l'entende comme la réponse qui lui est particulière, et le privilège qu'avaient les patients de Freud d'en recevoir la bonne parole de la bouche même de celui qui en était l'annonciateur, satisfaisait en eux cette exigence.

Notons au passage qu'ici le sujet en avait eu un avant-goût à entrouvrir la « *psychopathologie de la vie quotidienne* », ouvrage alors dans la fraîcheur de sa parution.

Ce n'est pas dire que ce livre soit beaucoup plus connu maintenant même des analystes, mais la vulgarisation des notions freudiennes dans la conscience commune, leur rentrée dans ce que nous appelons le mur du langage, amortirait l'effet de notre parole, si nous lui donnions le style des propos tenus par Freud à l'homme aux rats.

⁽¹³⁷⁾ Mais il n'est pas question ici de l'imiter. Pour retrouver l'effet de la parole de Freud, ce n'est pas à ses termes que nous recourrons, mais aux principes qui la gouvernent.

Ces principes ne sont rien d'autre que la dialectique de la conscience de soi, telle qu'elle se réalise de Socrate à Hegel, à partir de la supposition ironique que tout ce qui est rationnel est réel pour se précipiter dans le jugement scientifique que tout ce qui est réel est rationnel. Mais la découverte freudienne a été de démontrer que ce procès vérifiant n'atteint authentiquement le sujet que décentré de la conscience de soi, dans l'axe de laquelle la maintenait la reconstruction hégélienne de la phénoménologie de l'esprit : c'est dire qu'elle rend encore plus caduque toute attribution d'efficacité à la « prise de conscience » qui, de se réduire à l'objectivation d'un phénomène psychologique, fait déchoir la *Selbstbenustsein* de son sens universel, et du même coup de sa particularité en la réduisant à sa forme générale.

Ces remarques définissent les limites dans lesquelles il est impossible à notre technique de méconnaître les moments structurants de la phénoménologie hégélienne : au premier chef la dialectique du Maître et de l'Esclave, ou celle de la belle âme et de la loi du cœur, et généralement tout ce qui nous permet de comprendre comment la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet.

Mais s'il restait quelque chose d'inaccompli dans la reconnaissance, où se mesure le génie de Hegel, de l'identité foncière du particulier et de l'universel, c'est bien la psychanalyse qui lui apporte son fondement concret chaque fois qu'elle ouvre la voie à travers ses obstacles vers le point où ils se confondent pour un sujet dès aujourd'hui. Et si dans cette voie rien de proprement individuel et du même coup de collectif ne peut apparaître qui ne soit de l'ordre du mirage, c'est ce qui ne peut plus être oublié, grâce à elle, sinon par les psychanalystes eux-mêmes qui dans les prétendues « nouvelles tendances » de leur technique forgent une discipline renégate à son inspiration.

Que si Hegel seul peut nous permettre d'assumer authentiquement la position de notre neutralité, ce n'est pas que nous n'ayons rien à apprendre de la maïeutique de Socrate, ni même de l'usage technique où Platon nous la présente, ne serait-ce que pour situer par rapport à l'idée ce que nous mettons en ⁽¹³⁸⁾œuvre dans le sujet, et qui en est aussi distinct et distant que la répétition analysée par Kierkegaard l'est de la réminiscence supposée par Platon.

Mais il est aussi une différence historique qu'il n'est pas vain de mesurer de l'interlocuteur de Socrate au nôtre. Quand Socrate prend appui sur une raison artisanale qu'il peut extraire aussi bien du discours de l'esclave, c'est pour faire accéder des maîtres authentiques à la nécessité d'un ordre qui fasse justice de leur puissance et vérité des maîtres-mots de la cité. Mais nous avons affaire à des esclaves qui se croient être des maîtres et qui trouvent dans un langage de mission universelle le soutien de leur servitude avec les liens de son ambiguïté. Si bien qu'on pourrait dire avec humour que notre but est de restituer en eux la liberté souveraine dont fait preuve Humpty Dumpty quand il rappelle à Alice qu'après tout il est le maître du signifiant, s'il ne l'est pas du signifié où son être a pris sa forme.

Nous retrouvons donc toujours notre double référence à la parole et au langage. Pour libérer la parole du sujet, nous l'introduisons au langage de son désir, c'est à dire *au langage premier* dans lequel, au delà de ce qu'il nous dit de lui, déjà il nous parle à son insu, et dans les symboles du symptôme tout d'abord.

C'est bien d'un langage qu'il s'agit, en effet, dans le symbolisme mis au jour dans l'analyse. Ce langage, répondant au vœu ludique qu'on peut trouver dans un aphorisme de Lichtenberg, a le caractère universel d'une langue qui se ferait entendre dans toutes les autres langues, mais en même temps, pour être le langage qui saisit le désir au point même où il s'humanise en se faisant reconnaître, il est absolument particulier au sujet.

Langage premier, disons-nous aussi, en quoi nous ne voulons pas dire langue primitive, puisque Freud, qu'on peut comparer à Champollion pour le mérite d'en avoir fait la totale découverte, l'a déchiffré tout entier dans les rêves de nos contemporains. Aussi bien le champ essentiel en est-il défini avec quelque autorité par l'un des préparateurs associés le plus tôt à ce travail, et l'un des rares qui y ait apporté du neuf, j'ai nommé Ernest Jones, le dernier survivant de ceux à qui furent donnés les sept anneaux du maître et qui atteste par sa présence aux postes d'honneur d'une association internationale qu'ils ⁽¹³⁹⁾ne sont pas seulement réservés aux porteurs de reliques.

Dans un article fondamental sur le symbolisme, le Dr Jones, vers la page 15, fait cette remarque que, bien qu'il y ait des milliers de symboles au sens où l'entend l'analyse, tous se rapportent au corps propre, aux relations de parenté, à la naissance, à la vie et à la mort.

Cette vérité, ici reconnue de fait, nous permet de comprendre que, bien que le symbole psychanalytiquement parlant soit refoulé dans l'inconscient, il ne porte en lui-même nul indice de régression, voire d'immaturation. Il suffit donc, pour qu'il porte ses effets dans le sujet, qu'il se fasse entendre, car ces effets s'opèrent à son insu, comme nous l'admettons dans notre expérience quotidienne, en expliquant maintes réactions des sujets normaux autant que névrosés, par leur réponse au sens symbolique d'un acte, d'une relation ou d'un objet.

Nul doute donc que l'analyste ne puisse jouer du pouvoir du symbole en l'évoquant d'une façon calculée dans les résonances sémantiques de ses propos.

Ce peut être là l'objet d'un retour à l'usage des effets symboliques, dans une technique renouvelée de l'interprétation.

Nous y pourrions prendre référence de ce que la tradition hindoue enseigne du *dhvani*¹⁰⁸, en ce qu'elle y distingue cette propriété de la parole de faire entendre ce qu'elle ne dit pas. C'est ainsi qu'elle l'illustre d'une historiette dont la naïveté, qui paraît de règle en ces exemples, montre assez d'humour pour nous induire à pénétrer la vérité qu'elle recèle.

Une jeune fille, dit-on, attend son amant sur le bord d'une rivière, quand elle voit un brahme y engager ses pas. Elle va à lui et s'écrie du ton du plus aimable accueil : « Quel bonheur aujourd'hui ! Le chien qui sur cette rive vous effrayait de ses aboiements n'y sera plus, car il vient d'être dévoré par un lion qui fréquente les alentours... »

L'absence du lion peut donc avoir autant d'effets que le bond qu'à être présent, il ne fait qu'une fois, au dire du proverbe.

Le caractère *premier* des symboles les rapproche, en effet, de ces nombres dont tous les autres sont composés, et s'ils sont donc sous-jacents à tous les sémantèmes de la langue, nous ^{(140)p}ourrons par une recherche discrète de leurs interférences, au fil d'une métaphore dont le déplacement symbolique neutralisera les sens seconds des termes qu'elle associe, restituer à la parole sa pleine valeur d'évocation.

Cette technique exigerait pour s'enseigner comme pour s'apprendre une assimilation profonde des ressources d'une langue, et spécialement de celles qui sont réalisées concrètement dans ses textes poétiques. On sait que c'était le cas de Freud quant aux lettres allemandes, y étant inclus le théâtre de Shakespeare par la vertu d'une traduction sans égale. Toute son œuvre en témoigne, en même temps que du recours qu'il y trouve sans cesse, et non moins dans sa technique que dans sa découverte. Sans préjudice de l'appui d'une connaissance classique des Anciens, d'une initiation moderne au folklore, et d'une participation intéressée aux conquêtes de l'humanisme contemporain dans le domaine ethnographique.

On pourrait demander au technicien de l'analyse de ne pas tenir pour vain tout essai de le suivre dans cette voie.

Mais il y a un courant à remonter. On peut le mesurer à l'attention condescendante qu'on porte, comme à une nouveauté, au *wording* : la morphologie anglaise donne ici un support assez subtil à une notion encore difficile à définir, pour qu'on en fasse cas.

Ce qu'elle recouvre n'est pourtant guère encourageant et l'émerveillement dont un auteur¹⁰⁹ nous fait part du succès opposé qu'a rencontré auprès de son patient l'usage successif qu'il a fait sans préméditation, nous dit-il, des mots de *need* et de *demand* pour analyser la même résistance, laisse rêveur. Nous croyons ne faire preuve ni d'un grand besoin de purisme, ni d'une excessive exigence de rigueur, en y mesurant le degré de bafouillage que cet émerveillement démontre être courant dans la pratique.

Car *need* et *demand* pour le sujet ont un sens diamétralement opposé, et tenir que leur emploi puisse même un instant être confondu revient à méconnaître radicalement *l'intimation* de la parole.

Car dans sa fonction symbolisante, elle ne va à rien de moins ⁽¹⁴¹⁾qu'à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet, soit : par la vertu du don qu'elle constitue.

C'est pourquoi il nous faut revenir, une fois encore, sur la structure de la communication interhumaine et dissiper définitivement le malentendu du langage-signe, source en ce domaine des confusions du discours comme des malfaçons de la parole.

¹⁰⁸. Il s'agit de l'enseignement d'Abhinavagupta, au X^e siècle. Cf. l'ouvrage du Dr Kanti CHANDRA PANDEY : *Indian esthetics*, in *Chowkamba Sanskrit series*, Studies, vol. II, Bénarès, 1950.

¹⁰⁹. Ernst Kris, Ego psychology and interpretation, *Psychoanalytic Quarterly*, XX, n° 1, January 1951, pp. 15-29, cf. le passage cité pp. 27-28.

Si la communication du langage est en effet conçue comme un signal par quoi l'émetteur informe le récepteur de quelque chose par le moyen d'un certain code, il n'y a aucune raison pour que nous n'accordions pas autant de créance et plus encore à tout autre signe quand le « quelque chose » dont il s'agit est le sujet lui-même : il y a même toute raison pour que nous donnions la préférence à tout mode d'expression qui se rapproche du signe naturel.

C'est ainsi que le discrédit est venu chez nous sur la technique de la parole et qu'on nous voit en quête d'un geste, d'une grimace, d'une attitude, d'une mimique, d'un mouvement, d'un frémissement, que dis-je, d'un arrêt du mouvement habituel, car nous sommes fins et rien n'arrêtera plus dans ses foulées notre lancer de limiers.

Nous allons montrer l'insuffisance de la notion du langage-signe par la manifestation même qui l'illustre le mieux dans le règne animal, et dont il semble que, si elle n'y avait récemment fait l'objet d'une découverte authentique, il aurait fallu l'inventer à cette fin.

Chacun admet maintenant que l'abeille revenue de son butinage à la ruche, transmet à ses compagnes par deux sortes de danse l'indication de l'existence d'un butin proche ou bien lointain. La seconde est la plus remarquable, car le plan où elle décrit la courbe en 8 qui lui a fait donner le nom de *wagging dance* et la fréquence des trajets que l'abeille y accomplit dans un temps donné, désigne exactement la direction déterminée en fonction de l'inclinaison solaire (où les abeilles peuvent se repérer par tous temps, grâce à leur sensibilité à la lumière polarisée) d'une part, et d'autre part la distance jusqu'à plusieurs kilomètres où se trouve le butin. Et les autres abeilles répondent à ce message en se dirigeant immédiatement vers le lieu ainsi désigné.

Une dizaine d'années d'observation patiente a suffi à ⁽¹⁴²⁾Karl von Frisch pour décoder ce mode de message, car il s'agit bien d'un code, ou d'un système de signalisation que seul son caractère générique nous interdit de qualifier de conventionnel.

Est-ce pour autant un langage ? Nous pouvons dire qu'il s'en distingue précisément par la corrélation fixe de ses signes à la réalité qu'ils signifient. Car dans un langage les signes prennent leur valeur de leur relation les uns aux autres, dans le partage lexical des sémantèmes autant que dans l'usage positionnel, voire flexionnel des morphèmes, contrastant avec la fixité du codage ici mis en jeu. Et la diversité des langues humaines prend, sous cet éclairage, sa pleine valeur.

En outre, si le message du mode ici décrit détermine l'action du *socius*, il n'est jamais retransmis par lui. Et ceci veut dire qu'il reste fixé à sa fonction de relais de l'action, dont aucun sujet ne le détache en tant que symbole de la communication elle-même¹¹⁰.

La forme sous laquelle le langage s'exprime, définit par elle-même la subjectivité. Il dit : « Tu iras par ici, et quand tu verras ceci, tu prendras par là ». Autrement dit, il se réfère au discours de l'autre. Il est enveloppé comme tel dans la plus haute fonction de la parole, pour autant qu'elle engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle, par exemple quand l'homme dit : « Tu es ma femme », pour signifier son propre don.

Telle est en effet la forme essentielle dont toute parole humaine dérive plutôt qu'elle n'y arrive.

D'où le paradoxe dont un de nos auditeurs les plus aigus a cru pouvoir nous opposer la remarque, lorsque nous avons commencé à faire connaître nos vues sur l'analyse en tant que dialectique, et qu'il a formulé ainsi : le langage humain constituerait donc une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée, formule que nous n'avons eu qu'à reprendre de la bouche de l'objecteur pour y reconnaître la frappe de notre propre pensée, à savoir que la parole inclut toujours subjectivement sa réponse, que le ⁽¹⁴³⁾« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé »

¹¹⁰. Ceci à l'usage de qui peut l'entendre encore, après avoir été chercher dans le Littré la justification d'une théorie qui fait de la parole une « action à côté », par la traduction qu'il donne en effet du grec parabolê (mais pourquoi pas « action vers » ?) sans y avoir du même coup remarqué que si ce mot toutefois désigne ce qu'il veut dire, c'est en raison de l'usage sermonnaire qui réserve le mot verbe, depuis le X^e siècle, au Logos incarné.

ne fait qu'homologuer cette vérité, et que c'est la raison pourquoi dans le refus paranoïaque de la reconnaissance, c'est sous la forme d'une verbalisation négative que l'inavouable sentiment vient à surgir dans l'« interprétation » persécutive.

Aussi bien quand vous vous applaudissez d'avoir rencontré quelqu'un qui parle le même langage que vous, ne voulez-vous pas dire que vous vous rencontrez avec lui dans le discours de tous, mais que vous lui êtes unis par une parole particulière.

On voit donc l'antinomie immanente aux relations de la parole et du langage. À mesure que le langage devient plus général, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage.

On sait l'usage qui est fait dans les traditions primitives, des noms secrets où le sujet identifie sa personne ou ses dieux jusqu'à ce point que les révéler, c'est se perdre ou les trahir, et les confidences de nos sujets, sinon nos propres souvenirs, nous apprennent qu'il n'est pas rare que l'enfant retrouve spontanément la vertu de cet usage.

Finalement c'est à l'intersubjectivité du « nous » qu'il assume, que se mesure en un langage sa valeur de parole.

Par une antinomie inverse, on observe que plus l'office du langage se neutralise en se rapprochant de l'information, plus il apparaît chargé de *redondances*. Cette notion de redondances a pris son départ de recherches d'autant plus précises qu'elles étaient plus intéressées, ayant reçu leur impulsion d'un problème d'économie portant sur les communications à longue distance et, notamment, sur la possibilité de faire voyager plusieurs conversations sur un seul fil téléphonique ; on peut y constater qu'une part importante du médium du langage est superflue pour que soit réalisée la communication effectivement cherchée.

Ceci est pour nous hautement instructif¹¹¹, car ce qui est ⁽¹⁴⁴⁾redondance pour l'information, c'est précisément ce qui, dans la parole, fait office de résonance.

Car la fonction du langage n'y est pas d'informer, mais d'évoquer.

Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. Pour me faire reconnaître de l'autre, je ne profère ce qui fut qu'en vue de ce qui sera. Pour le trouver, je l'appelle d'un nom qu'il doit assumer ou refuser pour me répondre.

Je m'identifie dans le langage, mais non comme un objet. Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir.

Si maintenant je me place en face de l'autre pour l'interroger, nul appareil cybernétique, si riche que vous puissiez l'imaginer, ne peut faire une réaction de ce qui est la réponse. Sa définition comme second terme du circuit stimulus-réponse, n'est qu'une métaphore qui se soutient de la subjectivité imputée à l'animal pour l'éliminer ensuite dans le schéma physique où elle la réduit. C'est ce que nous avons appelé mettre le lapin dans le chapeau pour ensuite l'en faire sortir. Mais une réaction n'est pas une réponse.

Si je presse sur un bouton électrique et que la lumière se fasse, il n'y a de réponse que pour *mon* désir. Si pour obtenir le même résultat je dois essayer tout un système de relais dont je ne connais pas la position, il n'y a de question que pour mon attente, et il n'y en

¹¹¹. À chaque langage, sa forme de transmission, et la légitimité de telles recherches étant fondée sur leur réussite, il n'est pas interdit d'en faire un usage moralisant. Considérons, par exemple, la sentence que nous avons épinglée en épigraphe à notre préface. Son style, d'être embarrassé de redondances vous paraîtra peut-être plat. Mais que vous l'en allégiez, et sa hardiesse s'offrirait à l'enthousiasme qu'elle mérite.

Oyez :

« Parfaupe ouclasp nannanbryle anaphi ologi psysoscline ixispad anlana – égniakune n'rbio! ô blijouter têtumaine ennouconç?... ».

Voici dégagée enfin la pureté de son message. Le sens y relève la tête, l'aveu de l'être s'y dessine et notre esprit vainqueur lègue au futur son empreinte immortelle.

aura plus quand j'aurai obtenu du système une connaissance suffisante pour le manœuvrer à coup sûr.

Mais si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui intime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier.

Dès lors, apparaît la fonction décisive de ma propre réponse et qui n'est pas seulement comme on le dit d'être reçue par le sujet comme approbation ou rejet de son discours, mais vraiment de le reconnaître ou de l'abolir comme sujet. Telle est la *responsabilité* de l'analyste chaque fois qu'il intervient par la parole.

Aussi bien le problème des effets thérapeutiques de l'interprétation ⁽¹⁴⁵⁾ inexacte qu'a posé M. Edward Glover ¹¹² dans un article remarquable, l'a-t-il mené à des conclusions où la question de l'exactitude passe au second plan. C'est à savoir que non seulement toute intervention parlée est reçue par le sujet en fonction de sa structure, mais qu'elle y prend une fonction structurante en raison de sa forme, et que c'est précisément la portée des psychothérapies non analytiques, voire des plus communes « ordonnances » médicales, d'être des interventions qu'on peut qualifier de systèmes obsessionnels de suggestion, de suggestions hystériques d'ordre phobique, voire de soutiens persécutifs, chacune prenant son caractère de la sanction qu'elle donne à la méconnaissance par le sujet de sa propre réalité.

La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition urétrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse.

Bien plus les mots peuvent eux-mêmes subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet. On se souvient de la *Wespe* (guêpe) castrée de son W initial pour devenir le S. P. des initiales de l'homme aux loups, au moment où il réalise la punition symbolique dont il a été l'objet de la part de Grouscha, la guêpe.

On se souvient aussi de l'S qui constitue le résidu de la formule hermétique où se sont condensées les invocations conjuratoires de l'homme aux rats après que Freud ait extrait de son chiffre l'anagramme du nom de sa bien-aimée, et qui, conjoint à l'amen terminal de sa jaculation, inonde éternellement le nom de la dame de l'éjet symbolique de son désir impuissant.

De même, un article de Robert Fliess ¹¹³, inspiré des remarques inaugurales d'Abraham, nous démontre que le discours dans son ensemble peut devenir l'objet d'une érotisation suivant les déplacements de l'érogénéité dans l'image corporelle, ⁽¹⁴⁶⁾ momentanément déterminés par la relation analytique.

Le discours prend alors une fonction phallique-urétrale, érotique-anale, voire sadique-orale. Il est d'ailleurs remarquable que l'auteur en saisisse surtout l'effet dans les silences qui marquent l'inhibition de la satisfaction qu'en éprouve le sujet.

Ainsi la parole peut devenir objet imaginaire, voire réel, dans le sujet et, comme tel, ravalé sous plus d'un aspect la fonction du langage. Nous la mettrons alors dans la parenthèse de la résistance qu'elle manifeste.

Mais ce ne sera pas pour la mettre à l'index de la relation analytique, car celle-ci y perdrait jusqu'à sa raison d'être.

L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur.

Le maintien de cette dialectique s'oppose à toute orientation objectivante de l'analyse, et la mise en relief de cette nécessité est capitale pour pénétrer l'aberration des nouvelles tendances manifestées dans l'analyse.

¹¹². Edward Glover, The therapeutic effect of inexact interpretation ; a contribution to the theory of suggestion, Int. J. *Psy.*, XII, p. 4.

¹¹³. Robert Fliess, Silence and verbalization. A supplement to the theory of the « analytic rule », Int. J. *Psy.*, XXX, p. 1.

C'est par un retour à Freud que nous illustrerons encore ici notre propos, et aussi bien par l'observation de l'homme aux rats puisque nous avons commencé de nous en servir.

Freud va jusqu'à en prendre à son aise avec l'exactitude des faits, quand il s'agit d'atteindre à la vérité du sujet. À un moment, il aperçoit le rôle déterminant qu'a joué la proposition de mariage apportée au sujet par sa mère à l'origine de la phase actuelle de sa névrose. Il en a eu d'ailleurs l'éclair, nous l'avons montré dans notre séminaire, en raison de son expérience personnelle. Néanmoins, il n'hésite pas à en interpréter au sujet l'effet, comme d'une interdiction portée par son père défunt contre sa liaison avec la dame de ses pensées.

Ceci n'est pas seulement matériellement inexact. Ce l'est aussi psychologiquement, car l'action castratrice du père, que Freud affirme ici avec une insistance qu'on pourrait croire systématique, n'a dans ce cas joué qu'un rôle de second plan. Mais l'aperception du rapport dialectique est si juste que l'interprétation de Freud portée à ce moment déclenche la levée décisive des symboles mortifères qui lient narcissiquement le sujet à la fois à son père mort et à la dame idéalisée, leurs deux images se soutenant, dans une équivalence caractéristique de l'obsessionnel, l'une de l'agressivité fantasmatique qui la perpétue, ⁽¹⁴⁷⁾ l'autre du culte mortifiant qui la transforme en idole.

De même, est-ce en reconnaissant la subjectivation forcée de la dette ¹¹⁴ obsessionnelle dont son patient joue la pression jusqu'au délire, dans le scénario, trop parfait à en exprimer les termes imaginaires pour que le sujet tente même de le réaliser, de la restitution vaine, que Freud arrive à son but : soit à lui faire retrouver dans l'histoire de l'indélicatesse de son père, de son mariage avec sa mère, de la fille « pauvre, mais jolie », de ses amours blessées, de la mémoire ingrate à l'ami salubre, – avec la constellation fatidique, qui présida à sa naissance même, la béance impossible à combler de la dette symbolique dont sa névrose est le protêt.

Nulle trace ici d'un recours au spectre ignoble de je ne sais quelle « peur » originelle, ni même à un masochisme pourtant facile à agiter, moins encore à ce contre-forçage obsessionnel que certains propagent sous le nom d'analyse des défenses. Les résistances elles-mêmes, je l'ai montré ailleurs, sont utilisées aussi longtemps qu'on le peut dans le sens du progrès du discours. Et quand il faut y mettre un terme, c'est en y cédant qu'on y vient.

C'est pourtant ainsi que le patient arrive à introduire dans sa subjectivité sa médiation véritable sous la forme transférentielle de la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un rêve-clef lui dévoile son vrai visage : celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume.

Aussi bien si c'est avec ce pacte symbolique que sont tombées chez le sujet les ruses de sa servitude, la réalité ne lui aura pas fait défaut pour combler ces épousailles, et la note en guise d'épithète qu'en 1923 Freud dédie à ce jeune homme qui, dans le risque de la guerre, a trouvé « la fin de tant de jeunes gens de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoirs », concluant le cas avec la rigueur du destin, l'élève à la beauté de la tragédie.

Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord la place où est son *ego*, cet *ego* que Freud lui-même a défini comme *ego* formé d'un ⁽¹⁴⁸⁾ *nucleus verbal*, autrement dit de savoir par qui et pour qui le sujet pose sa question. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contresens sur le désir qui y est à reconnaître et sur l'objet à qui s'adresse ce désir.

L'hystérique captive cet objet dans une intrigue raffinée et son *ego* est dans le tiers par le médium de qui le sujet jouit de cet objet où sa question s'incarne. L'obsessionnel entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortelles et, domptant leur haute voltige, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut se voir.

¹¹⁴. Équivalent pour nous ici du terme *Zwangsbefürchtung* qu'il faut décomposer sans rien perdre des ressources sémantiques de la langue allemande.

Trahit sua quemque voluptas ; l'un s'identifie au spectacle, et l'autre donne à voir.

Pour le premier sujet, vous avez à lui faire reconnaître où se situe son action, pour qui le terme d'acting-out prend son sens littéral puisqu'il agit hors de lui-même. Pour l'autre, vous avez à vous faire reconnaître dans le spectateur, invisible de la scène, à qui l'unit la médiation de la mort.

C'est donc toujours dans le rapport du *moi* du sujet au *je* de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet.

Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le *moi* du sujet est identique à la présence qui vous parle.

Cette erreur est favorisée par la terminologie de la topique qui ne tente que trop la pensée objectivante, en lui permettant de glisser du moi défini comme le système perception-conscience, c'est-à-dire comme le système des objectivations du sujet, au *moi* conçu comme corrélatif d'une réalité absolue, et ainsi d'y retrouver, en un singulier retour du refoulé de la pensée psychologue, la « fonction du réel » à quoi un Pierre Janet ordonne ses conceptions.

Un tel glissement ne s'est opéré que faute de reconnaître que dans l'œuvre de Freud la topique de l'*ego*, de l'*id* et du *superego* est subordonnée à la métapsychologie dont il promeut les termes à la même époque et sans laquelle elle perd son sens. Ainsi s'est-on engagé dans une orthopédie psychologique qui n'a pas fini de porter ses fruits.

Michaël Balint a analysé d'une façon tout à fait pénétrante les effets intriqués de la théorie et de la technique dans la genèse ⁽¹⁴⁹⁾ d'une nouvelle conception de l'analyse, et il ne trouve pas mieux pour en indiquer l'issue que le mot d'ordre qu'il emprunte à Rickman, de l'avènement d'une *Two-body psychology*.

On ne saurait mieux dire en effet. L'analyse devient la relation de deux corps entre lesquels s'établit une communication fantasmatique où l'analyste apprend au sujet à se saisir comme objet ; la subjectivité n'y est admise que dans la parenthèse de l'illusion, et la parole y est mise à l'index d'une recherche du vécu qui en devient le but suprême, mais le résultat dialectiquement nécessaire en apparaît dans le fait que la subjectivité du psychanalyste étant délivrée de tout frein, laisse le sujet livré à toutes les intimations de sa parole.

La topique intra-subjective une fois entifiée se réalise en effet dans la division du travail entre les sujets en présence. Et cet usage détourné de la formule de Freud que tout ce qui est de l'*id* doit devenir de l'*ego*, apparaît sous une forme démystifiée ; le sujet transformé en un *cela* a à se conformer à un *ego* où l'analyste n'aura pas de peine à reconnaître son allié, puisque c'est de son propre *ego* qu'en vérité il s'agit.

C'est bien ce processus qui s'exprime dans mainte formulation théorique du *splitting* de l'*ego* dans l'analyse. La moitié de l'*ego* du sujet passe de l'autre côté du mur qui sépare l'analysé de l'analyste, puis la moitié de la moitié, et ainsi de suite, en une procession asymptotique qui ne parviendra pourtant à annuler, si loin qu'elle soit poussée dans l'opinion où le sujet sera venu de lui-même, toute marge qui puisse l'avertir de l'aberration de l'analyse.

Mais comment le sujet d'une analyse axée sur le principe que toutes ses formulations sont des systèmes de défense, pourrait-il être défendu contre la désorientation totale où ce principe laisse la dialectique de l'analyste ?

L'interprétation de Freud, dont le procédé dialectique apparaît si bien dans l'observation de Dora, ne présente pas ces dangers, car, lorsque les préjugés de l'analyste (c'est-à-dire son contre-transfert, terme dont l'emploi correct à notre gré ne saurait être étendu au delà des raisons dialectiques de l'erreur) l'ont fourvoyé dans son intervention, il le paie aussitôt de son prix par un transfert négatif. Car celui-ci se manifeste avec une force d'autant plus grande qu'une telle analyse a déjà ⁽¹⁵⁰⁾ engagé plus loin le sujet dans une reconnaissance authentique, et il s'ensuit habituellement la rupture.

C'est bien ce qui est arrivé dans le cas de Dora, en raison de l'acharnement de Freud à vouloir lui faire reconnaître l'objet caché de son désir en cette personne de M. K. où les

préjugés constituants de son contre-transfert l'entraînaient à voir la promesse de son bonheur.

Sans doute Dora était-elle elle-même feintée en cette relation, mais elle n'en a pas moins vivement ressenti que Freud le fût avec elle. Mais quand elle revient le voir, après le délai de quinze mois où s'inscrit le chiffre fatidique de son « temps pour comprendre », on la sent entrer dans la voie d'une feinte d'avoir feint, et la convergence de cette feinte au second degré, avec l'intention agressive que Freud lui impute non sans exactitude certes, mais sans en reconnaître le véritable ressort, nous présente l'ébauche de la complicité intersubjective qu'une « analyse des résistances » forte de ses droits, eût pu entre eux perpétuer. Nul doute qu'avec les moyens qui nous sont maintenant offerts par notre progrès technique, l'erreur humaine eût pu se proroger au delà des limites où elle devient diabolique.

Tout ceci n'est pas de notre cru, car Freud lui-même a reconnu après coup la source préjudicielle de son échec dans la méconnaissance où il était alors lui-même de la position homosexuelle de l'objet visé par le désir de l'hystérique.

Sans doute tout le procès qui a abouti à cette tendance actuelle de la psychanalyse remonte-t-il, et d'abord, à la mauvaise conscience que l'analyste a pris du miracle opéré par sa parole. Il interprète le symbole, et voici que le symptôme, qui l'inscrit en lettres de souffrance dans la chair du sujet, s'efface. Cette thaumaturgie est malséante à nos coutumes. Car enfin nous sommes des savants et la magie n'est pas une pratique défendable. On s'en décharge en imputant au patient une pensée magique. Bientôt nous allons prêcher à nos malades l'Évangile selon Lévy-Bruhl. En attendant, nous voici redevenus des penseurs, et voici aussi rétablies ces justes distances qu'il faut savoir garder avec les malades et dont on avait sans doute un peu vite abandonné la tradition si noblement exprimée dans ces lignes de Pierre Janet sur les petites capacités de l'hystérique comparées à nos hauteurs. « Elle ne comprend rien ⁽¹⁵¹⁾ à la science, nous confie-t-il parlant de la pauvre, et ne s' imagine pas qu'on puisse s'y intéresser... Si l'on songe à l'absence de contrôle qui caractérise leur pensée, au lieu de se scandaliser de leurs mensonges, qui sont d'ailleurs très naïfs, on s'étonnera plutôt qu'il y en ait encore tant d'honnêtes, etc. ».

Ces lignes, pour représenter le sentiment auquel sont revenus maints de ces analystes de nos jours qui condescendent à parler au malade « son langage », peuvent nous servir à comprendre ce qui s'est passé entre temps. Car si Freud avait été capable de les signer, comment aurait-il pu entendre comme il l'a fait la vérité incluse aux historiettes de ses premiers malades, voire déchiffrer un sombre délire comme celui de Schreber jusqu'à l'élargir à la mesure de l'homme éternellement enchaîné à ses symboles ?

Notre raison est-elle si faible que de ne pas se reconnaître égale dans la médiation du discours savant et dans l'échange premier de l'objet symbolique, et de n'y pas retrouver la mesure identique de sa ruse originelle ?

Va-t-il falloir rappeler ce que vaut l'aune de la « pensée », aux praticiens d'une expérience qui en rapproche l'occupation plutôt d'un érotisme intestin que d'un équivalent de l'action ?

Faut-il que celui qui vous parle vous témoigne qu'il n'a pas, quant à lui, besoin de recourir à la pensée, pour comprendre que s'il vous parle en ce moment de la parole, c'est en tant que nous avons en commun une technique de la parole qui vous rend aptes à l'entendre quand il vous en parle, et qui le dispose à s'adresser à travers vous à ceux qui n'y entendent rien ?

Car si nous ne saisissons dans la parole qu'un reflet de la pensée cachée derrière le mur du langage, bientôt nous en viendrons à ne plus vouloir entendre que les coups frappés derrière le mur, à les chercher non pas dans la ponctuation mais dans les trous du discours.

Dès lors, nous ne serons plus occupés qu'au décodage de ce mode de communication et, comme il faut avouer que nous ne nous sommes pas mis dans les conditions les plus propres à en recevoir le message, nous aurons à le faire répéter quelquefois pour être sûrs de le comprendre, voire pour faire comprendre au sujet que nous le comprenons, et il se

pourra qu'après un nombre suffisant de ces allers et retours le sujet ait simplement ⁽¹⁵³⁾ appris de nous à frapper ses coups en mesure, forme de « mise au pas » qui en vaut bien une autre.

À mi-chemin de cet extrême, la question est posée : la psychanalyse reste-t-elle une relation dialectique où le non-agir de l'analyste guide le discours du sujet vers la réalisation de sa vérité, ou se réduira-t-elle à une relation fantasmatique où « deux abîmes se frôlent » sans se toucher jusqu'à épuisement de la gamme des régressions imaginaires, – à une sorte de *bundling*¹¹⁵, poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique.

En fait, cette illusion, qui nous pousse à chercher la réalité du sujet au delà du mur du langage est la même par laquelle le sujet croit que sa vérité est en nous déjà donnée, que nous la connaissons à l'avance, et c'est aussi bien par là qu'il est béant à notre intervention objectivante.

Sans doute n'a-t-il pas, quant à lui, à répondre de cette erreur subjective qui, avouée ou non dans son discours, est immanente au fait qu'il est entré dans l'analyse, et qu'il en a conclu le pacte principal. Et l'on saurait d'autant moins négliger la subjectivité de ce moment que nous y trouvons la raison de ce qu'on peut appeler les effets constituants du transfert en tant qu'ils se distinguent par un indice de réalité des effets constitués qui leur succèdent.

Freud, rappelons-le, touchant les sentiments qu'on rapporte au transfert, insistait sur la nécessité d'y distinguer un facteur de réalité, et ce serait, concluait-il, abuser de la docilité du sujet que de vouloir le persuader en tous les cas que ces sentiments sont une simple répétition transférentielle de la névrose. Dès lors, comme ces sentiments réels se manifestent comme primaires et que le charme propre de nos personnes reste un facteur aléatoire, il peut sembler qu'il y ait là quelque mystère.

Mais ce mystère s'éclaircit à l'envisager dans la phénoménologie ⁽¹⁵³⁾ du sujet, en tant que le sujet se constitue dans la recherche de la vérité. Il n'est que de recourir aux données traditionnelles que les bouddhistes ne seront pas seuls à nous fournir, pour reconnaître dans cette forme du transfert l'erreur propre de l'existence, et sous trois chefs dont ils font le compte ainsi : l'amour, la haine et l'ignorance. C'est donc comme contre effet du mouvement analytique que nous comprendrons leur équivalence dans ce qu'on appelle un transfert positif à l'origine – chacun trouvant à s'éclairer des deux autres sous cet aspect existentiel, si l'on n'en excepte pas le troisième généralement omis pour sa proximité du sujet.

Nous évoquons ici l'invective par où nous prenait à témoin du manque de retenue dont faisait preuve un certain travail (déjà trop cité par nous) dans son objectivation insensée du jeu des instincts dans l'analyse, quelqu'un, dont on reconnaîtra la dette à notre endroit par l'usage conforme qu'il y faisait du terme de réel. C'est en ces mots en effet qu'il « libérait », comme on dit, « son cœur » : « Il est grand temps que finisse cette escroquerie qui tend à faire croire qu'il se passe dans le traitement quoi que ce soit de réel ». Laissons de côté ce qu'il en est advenu, car hélas ! si l'analyse n'a pas guéri le vice oral du chien dont parle l'Écriture, son état est pire qu'avant : c'est le vomissement des autres qu'il ravale.

Mais si la question posée dans cette boutade, mieux inspirée que bien intentionnée, a bien son sens, nous croyons qu'il faut l'envisager dans la distinction fondamentale du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

La réalité en effet dans l'expérience analytique reste souvent voilée sous des formes négatives, mais il n'est pas trop malaisé de la situer.

¹¹⁵. On désigne, sous ce terme, la coutume d'origine celtique et encore en usage dans certaines sectes bibliques en Amérique, qui permet aux fiancés, et même à l'hôte de passage conjoint à la jeune fille de la maison, de coucher ensemble dans le même lit, à la condition qu'ils gardent leurs vêtements. Le mot tire son sens de ce que la jeune fille y est ordinairement empaquetée dans des draps.

(Quincey en parle. Cf. aussi le livre d'Aurand le Jeune sur cette pratique dans la secte des Amish.)

Ainsi le mythe de Tristan et Yseut, voire le complexe qu'il représente, parrainerait désormais le psychanalyste dans sa quête de l'âme promise à des épousailles mystifiantes par la voie de l'exténuation de ses fantasmes instinctuels.

Elle se rencontre, par exemple, dans ce que nous réprouvons habituellement comme interventions actives ; mais ce serait une erreur que d'en définir par là la limite.

Car il est clair, d'autre part, que l'abstention de l'analyste, son refus de répondre, est un élément de la réalité dans l'analyse. Plus exactement, c'est dans cette négativité en tant qu'elle est pure, c'est-à-dire détachée de tout motif particulier, que réside la jointure entre le symbolique et le réel. Ce qui se comprend en ceci que ce non-agir est fondé sur notre savoir affirmé du principe que tout ce qui est réel est rationnel, et sur ⁽¹⁵⁴⁾le motif qui s'ensuit que c'est au sujet qu'il appartient de retrouver sa mesure.

Il reste que cette abstention n'est pas soutenue indéfiniment ; quand la question du sujet a pris forme de vraie parole, nous la sanctionnons de notre réponse, mais aussi avons-nous montré qu'une vraie parole contient déjà sa réponse et que seulement nous doublons de notre lai son antienne. Qu'est-ce à dire ? Sinon que nous ne faisons rien que donner à la parole du sujet sa ponctuation dialectique.

On voit dès lors l'autre moment où le symbolique et le réel se conjoignent, et nous l'avions déjà marqué théoriquement : dans la fonction du temps, et ceci vaut que nous arrêtions un moment sur les effets techniques du temps.

Le temps joue son rôle dans la technique sous plusieurs incidences.

Il se présente dans la durée totale de l'analyse d'abord, et implique le sens à donner au terme de l'analyse, qui est la question préalable à celle des signes de sa fin. Nous toucherons au problème de la fixation de son terme. Mais d'ores et déjà, il est clair que cette durée ne peut être anticipée pour le sujet que comme indéfinie.

Ceci pour deux raisons, qu'on ne peut distinguer que dans la perspective dialectique :

- – l'une qui tient aux limites de notre champ et qui confirme notre propos sur la définition de ses confins : nous ne pouvons prévoir du sujet quel sera son *temps pour comprendre*, en tant qu'il inclut un facteur psychologique qui nous échappe comme tel ;
- – l'autre qui est proprement du sujet et par où la fixation d'un terme équivaut à une projection spatialisante, où il se trouve d'ores et déjà aliéné à lui-même : du moment que l'échéance de sa vérité peut être prévue, quoi qu'il puisse en advenir dans l'intersubjectivité intervallaire, c'est que la vérité est déjà là, c'est-à-dire que nous rétablissons dans le sujet son mirage originel en tant qu'il place en nous sa vérité et qu'en le sanctionnant de notre autorité, nous installons son analyse en une aberration, qui sera impossible à corriger dans ses résultats.

⁽¹⁵⁵⁾C'est bien ce qui s'est passé dans le cas célèbre de l'homme aux loups, dont l'importance exemplaire a été si bien comprise par Freud qu'il y reprend appui dans son article sur l'analyse finie ou indéfinie¹¹⁶.

La fixation anticipée d'un terme, première forme d'intervention active, inaugurée (*proh pudor !*) par Freud lui-même, quelle que soit la sûreté divinatoire (au sens propre du terme¹¹⁷), dont puisse faire preuve l'analyste à suivre son exemple, laissera toujours le sujet dans l'aliénation de sa vérité.

Aussi bien en trouvons-nous la confirmation en deux faits du cas de Freud :

Premièrement, l'homme aux loups, – malgré tout le faisceau de preuves démontrant l'historicité de la scène primitive, malgré la conviction qu'il manifeste à son endroit, imperturbable aux mises en doute méthodiques dont Freud lui impose l'épreuve –, jamais n'arrive pourtant à en intégrer sa remémoration dans son histoire.

¹¹⁶. Car c'est là la traduction correcte des deux termes qu'on a traduits, avec cette infaillibilité dans le contresens que nous avons déjà signalée, par « analyse terminée et analyse interminable ».

¹¹⁷. Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II, 4 : « Dans un procès, quand il s'agit de savoir qui sera chargé de l'accusation, et que deux ou plusieurs personnes demandent à se faire inscrire pour ce ministère, le jugement par lequel le tribunal nomme l'accusateur s'appelle divination... Ce mot vient de ce que l'accusateur et l'accusé étant deux choses corrélatives, et qui ne peuvent subsister l'un sans l'autre, et l'espèce de jugement dont il s'agit ici présentant un accusé sans accusateur, il faut recourir à la divination pour trouver ce que la cause ne donne pas, ce qu'elle laisse encore inconnu, c'est-à-dire l'accusateur ».

Deuxièmement, l'homme aux loups démontre ultérieurement son aliénation de la façon la plus catégorique, sous une forme paranoïde.

Il est vrai qu'ici se mêle un autre facteur, par où la réalité intervient dans l'analyse, à savoir le don d'argent dont nous nous réservons de traiter ailleurs la valeur symbolique, mais dont la portée déjà s'indique dans ce que nous avons évoqué du lien de la parole au don constituant de l'échange primitif. Or ici le don d'argent est renversé par une initiative de Freud où nous pouvons reconnaître, autant qu'à son insistance à revenir sur ce cas, la subjectivation non résolue en lui des problèmes que ce cas laisse en suspens. Et personne ne doute que ç'ait été là un facteur déclenchant de la psychose, au reste sans savoir dire trop bien pourquoi.

Ne comprend-on pas pourtant qu'admettre un sujet à être ⁽¹⁵⁶⁾ nourri dans le Prytanée de la psychanalyse (car c'est en fait d'une collecte du groupe qu'il tenait sa pension) pour le mérite du service à elle rendu par l'observation de son cas, c'est précipiter définitivement en lui l'aliénation de sa vérité ?

Un rêve du sujet durant le supplément d'analyse où Mme Ruth Mac Brunswick le prend en charge, démontre ce que nous avançons au delà de toute rigueur souhaitable, – ses images symbolisant jusqu'au mur même de notre métaphore, derrière lequel se pressent dans un vain effort les loups de la scène primitive, jusqu'à ce qu'ils arrivent à le tourner avec l'aide de l'analyste qui n'intervient ici qu'en fonction seconde. Rien ne serait plus instructif pour notre propos que de montrer comment Mme Mac Brunswick a mené ce rôle second. L'identification de l'ensemble du discours de la première analyse à ce mur même qu'il faut tourner, serait la plus belle illustration des rôles réciproques de la parole et du langage dans la médiation analytique, mais la place nous manque ici pour en donner le développement.

Ceux qui suivent notre enseignement le connaissent déjà, et ceux qui nous ont suivi maintenant pourront le retrouver sans doute par leurs propres moyens.

Nous voulons en effet toucher un autre aspect particulièrement brûlant dans l'actualité, de la fonction du temps dans la technique. Nous voulons parler de la durée de la séance.

Ici il s'agit encore d'un élément qui appartient manifestement à la réalité, puisqu'il représente notre temps de travail et, sous cet angle, il tombe sous le chef d'une réglementation professionnelle qui peut être tenue pour prévalente.

Mais ses incidences subjectives ne sont pas moins importantes. Et d'abord pour l'analyste. Le caractère tabou sous lequel on l'a produit dans de récents débats prouve assez que la subjectivité du groupe est fort peu libérée à son égard, et le caractère scrupuleux, pour ne pas dire obsessionnel, que prend pour certains, sinon pour la plupart, l'observation d'un standard dont les variations historiques et géographiques ne semblent au reste inquiéter personne, est bien le signe de l'existence d'un problème qu'on est d'autant moins disposé à aborder qu'on sent qu'il entraînerait fort loin dans la mise en question de la fonction de l'analyste.

Pour le sujet en analyse, d'autre part, on n'en saurait ⁽¹⁵⁷⁾ méconnaître l'importance. L'inconscient, profère-t-on sur un ton d'autant plus entendu qu'on est moins capable de justifier ce qu'on veut dire, l'inconscient demande du temps pour se révéler. Nous en sommes bien d'accord. Mais nous demandons quelle est sa mesure ? Est-ce celle de l'univers de la précision, pour employer l'expression de M. Alexandre Koyré ? Sans doute nous vivons dans cet univers, mais son avènement pour l'homme est de date récente, puisqu'il remonte exactement à l'horloge de Huyghens, soit à l'an 1659, et le malaise de l'homme moderne n'indique pas précisément que cette précision soit en soi pour lui un facteur de libération. Ce temps de la chute des graves est-il sacré comme répondant au temps des astres en tant que posé dans l'éternel par Dieu qui, comme Lichtenberg nous l'a dit, remonte nos cadrans solaires ? Peut-être en prendrons-nous quelque meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir ?

Quoi qu'il en soit, si le travail de notre fonction durant ce temps reste problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la fonction de travail de ce qu'y réalise le patient.

Mais la réalité, quelle qu'elle soit, de ce temps y prend dès lors une valeur particulière, celle d'une sanction de la qualité dans ce travail.

Sans doute jouons-nous de notre côté un rôle d'enregistrement, en assumant la fonction, fondamentale en tout échange symbolique, de recueillir ce que do *kamo*, l'homme dans son authenticité, appelle la parole qui dure.

Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyste participe du scribe.

Mais il reste avant tout le maître de la vérité dont ce discours est le progrès. C'est lui, avant tout, qui en ponctue, avons-nous dit, la dialectique. Et ici, il est appréhendé comme juge du prix de ce discours. Ceci comporte deux conséquences.

La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation dans son progrès. Nous savons comment il en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres délais, voire à ses échappatoires, comment il l'anticipe en la soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri.

⁽¹⁵⁸⁾L'indifférence avec laquelle la coupure du timing interrompt les moments de hâte dans le sujet, peut être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son discours, voire y fixer un malentendu, sinon donner prétexte à une ruse rétorsive.

Il est remarquable que les débutants semblent plus frappés que nous des effets de cette incidence.

C'est un fait qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la Bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'altérer.

Certes la neutralité que nous manifestons à appliquer strictement cette règle maintient la voie de notre non-agir.

Mais ce non-agir a lui-même sa limite, sans quoi nous n'interviendrions jamais. Et ce n'est pas en maintenir la voie que de la pousser sur ce seul point à la rigueur.

Le danger qui s'annonce à la seule évocation d'une formation obsessionnelle à son propos, est d'y rencontrer la connivence du sujet. Et elle trouvera à s'exercer chez d'autres types de sujet que l'obsessionnel lui-même. Nulle part pourtant elle ne trouvera mieux à se démontrer qu'à comprendre le sens que prend chez l'obsessionnel le travail. Sens de travail forcé qui s'impose même à ses loisirs. Ce sens est soutenu par sa relation subjective au maître en tant que c'est sa mort qu'il attend.

L'obsessionnel manifeste en effet une des attitudes que Hegel n'a pas développée dans sa dialectique du maître et de l'esclave. L'esclave s'est dérobé devant le risque de la mort, où l'occasion de la maîtrise lui était offerte dans une lutte de pur prestige. Mais puisqu'il sait qu'il est mortel, il sait aussi que le maître peut mourir. Dès lors, il peut accepter de travailler pour le maître et de renoncer à la jouissance entre temps : et, dans l'incertitude du moment où arrivera la mort du maître, il attend.

Telle est la raison intersubjective, tant du doute que de la procrastination qui sont des traits de caractère chez l'obsessionnel.

Cependant tout son travail s'opère sous le chef de cette intention, et devient de ce chef doublement aliénant. Car non seulement l'œuvre du sujet lui est dérobée par un autre, ce qui ⁽¹⁵⁹⁾est la relation constituante de tout travail, mais la reconnaissance par le sujet de sa propre essence dans son œuvre où ce travail trouve sa raison, ne lui échappe pas moins, car lui-même « n'y est pas », il est dans le moment anticipé de la mort du maître, à partir de quoi il vivra, mais en attendant quoi il s'identifie à lui comme mort, et ce moyennant quoi il est lui-même déjà mort.

Néanmoins il s'efforce à tromper le maître par la démonstration des bonnes intentions manifestées dans son travail. C'est ce que les bons enfants du catéchisme analytique expriment dans leur rude langage en disant que l'*ego* du sujet cherche à séduire son *super-ego*.

Cette formulation intra-subjective se démystifie immédiatement à la comprendre dans la relation analytique, où le *working through* du sujet est en effet utilisé pour la séduction de l'analyste.

Ce n'est pas par hasard non plus que, dès que le progrès dialectique approche de la mise en cause des intentions de l'*ego* chez nos sujets, le fantasme de la mort de l'analyste, souvent ressenti sous la forme d'une crainte, voire d'une angoisse, ne manque jamais de se produire.

Et le sujet de repartir dans une élaboration encore plus démonstrative de sa « bonne volonté ».

Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertée.

De ce moment, son alibi jusqu'alors inconscient commence à se découvrir pour lui, et on le voit rechercher passionnément la raison de tant d'efforts.

Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment maintenant venu à sa conclusion de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au jour chez tel sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïevski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique.

Et nous ne sommes pas seuls à avoir fait la remarque qu'il ⁽¹⁶⁰⁾ rejoint à la limite la technique qu'on désigne sous le nom de *zen*, et qui est appliquée comme moyen de révélation du sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales.

Sans aller jusqu'aux extrêmes où se porte cette technique, puisqu'ils seraient contraires à certaines des limitations que la nôtre s'impose, une application discrète de son principe dans l'analyse nous paraît beaucoup plus admissible que certains modes dits d'analyse des résistances, pour autant qu'elle ne comporte en elle-même aucun danger d'aliénation du sujet.

Car elle ne brise le discours que pour accoucher la parole.

Nous voici donc au pied du mur, au pied du mur du langage. Nous y sommes à notre place, c'est-à-dire du même côté que le patient, et c'est sur ce mur, qui est le même pour lui et pour nous, que nous allons tenter de répondre à l'écho de sa parole.

Au-delà de ce mur, il n'y a rien qui ne soit pour nous ténèbres extérieures. Est-ce à dire que nous soyons entièrement maîtres de la situation ? Certainement pas, et Freud là-dessus nous a légué son testament sur la réaction thérapeutique négative.

La clef de ce mystère, dit-on, est dans l'instance d'un masochisme primordial, soit dans une manifestation à l'état pur de cet instinct de mort dont Freud nous a proposé l'énigme à l'apogée de son expérience.

Nous ne pouvons en faire fi, pas plus que nous ne pourrions ici ajourner son examen.

Car nous pouvons remarquer que se conjoignent dans un même refus de cet achèvement de la doctrine, ceux qui mènent l'analyse autour d'une conception de l'*ego* dont nous avons dénoncé l'erreur, et ceux qui, comme Reich, vont si loin dans le principe d'aller chercher au delà de la parole l'ineffable expression organique, que pour, comme lui, la délivrer de son armure, ils pourraient comme lui symboliser dans la superposition des deux formes vermiculaires dont on peut voir dans son livre de l'analyse du caractère le stupéfiant schéma, l'induction orgasmique qu'ils attendent comme lui de l'analyse.

Conjonction qui nous laissera sans doute augurer favorablement de la rigueur des formations de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

La notion de l'instinct de mort, pour si peu qu'on la considère, se propose comme ironique, son sens devant être cherché ⁽¹⁶¹⁾ dans la conjonction de deux termes contraires : l'instinct en effet dans son acception la plus compréhensive est la loi qui règle dans sa succession un cycle de comportement pour l'accomplissement d'une fonction vitale, et la mort apparaît d'abord comme la destruction de la vie.

Pourtant la définition que Bichat, à l'orée de la biologie, a donnée de la vie comme de l'ensemble des forces qui résistent à la mort, non moins que la conception la plus moderne que nous en trouvons chez un Cannon dans la notion de l'homéostasie, comme fonction d'un système entretenant son propre équilibre, – sont là pour nous rappeler que vie et mort se composent en une relation polaire au sein même de phénomènes qu'on rapporte à la vie.

Dès lors la congruence des termes contrastés de l'instinct de mort aux phénomènes de répétition auxquels l'explication de Freud les rapporte en effet sous la qualification de l'automatisme, ne devrait pas faire de difficultés, s'il s'agissait là d'une notion biologique.

Chacun sent bien qu'il n'en est rien, et c'est là ce qui fait buter maints d'entre nous sur son problème. Le fait que beaucoup s'arrêtent à l'incompatibilité apparente de ces termes peut même retenir notre attention en ce qu'il manifeste une innocence dialectique que déconcerterait sans doute le problème classiquement posé à la sémantique dans l'énoncé déterminatif : un hameau sur le Gange, par quoi l'esthétique hindoue illustre la deuxième forme des résonances du langage ¹¹⁸.

Il faut aborder en effet cette notion par ses résonances dans ce que nous appellerons la poétique de l'œuvre freudienne, première voie d'accès pour en pénétrer le sens, et dimension essentielle à en comprendre la répercussion dialectique des origines de l'œuvre à l'apogée qu'elle y marque. Il faut se souvenir, par exemple, que Freud nous témoigne avoir trouvé sa vocation médicale dans l'appel entendu d'une lecture publique du fameux *Hymne à la nature* de Goethe, soit dans ce texte retrouvé par un ami où le poète au déclin de sa vie a accepté de reconnaître un enfant putatif des plus jeunes effusions de sa plume.

À l'autre extrême de la vie de Freud, nous trouvons ⁽¹⁶²⁾ dans l'article sur l'analyse en tant que finie et indéfinie, la référence expresse de sa nouvelle conception au conflit des deux principes auxquels Empédocle d'Agrigente, au V^e siècle avant Jésus-Christ, soit dans l'indistinction présocratique de la nature et de l'esprit, soumettait les alternances de la vie universelle.

Ces deux faits nous sont une suffisante indication qu'il s'agit là d'un mythe de la dyade dont la promotion dans Platon est au reste évoquée dans l'« au-delà du principe du plaisir », mythe qui ne peut se comprendre dans la subjectivité de l'homme moderne qu'en l'élevant à la négativité du jugement où il s'inscrit.

C'est-à-dire que de même que l'automatisme de répétition qu'on méconnaît tout autant à vouloir en diviser les termes, ne vise rien d'autre que la temporalité historisante de l'expérience du transfert, de même l'instinct de mort exprime essentiellement la limite de la fonction historique du sujet. Cette limite est la mort, non pas comme échéance éventuelle de la vie de l'individu, ni comme certitude empirique du sujet, mais selon la formule qu'en donne Heidegger, comme « possibilité absolument propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indéterminée du sujet », entendons-le du sujet défini par son historicité.

En effet cette limite est à chaque instant présente en ce que cette histoire a d'achevé. Elle représente le passé sous sa forme absolument réelle, c'est-à-dire non pas le passé physique dont l'existence est abolie, ni le passé épique tel qu'il s'est parfait dans l'œuvre de mémoire, ni le passé historique où l'homme trouve le garant de son avenir, mais le passé qui se manifeste toujours présent dans l'éternel retour.

Tel est le mort dont la subjectivité fait son partenaire dans la triade que sa médiation institue dans le conflit universel de *Philia*, l'amour, et de *Neikos*, la discorde.

¹¹⁸ C'est la forme appelée Laksanalaksana.

Il n'est plus besoin dès lors de recourir à la notion périmée du masochisme primordial pour comprendre la raison des jeux répétitifs où la subjectivité foment tout ensemble la maîtrise de sa dérégulation et la naissance du symbole.

Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produit à notre regard pour que nous y reconnaissons que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage.

⁽¹⁶³⁾Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la *provocation* anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires, annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes, dont le langage existant offre la structure synchronique à son assimilation ; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son *Fort !* et dans son *Da !* les vocables qu'il en reçoit.

Fort ! Da ! C'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un *alter ego* qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine.

Que l'enfant s'adresse maintenant à un partenaire imaginaire ou réel, il le verra obéir également à la négativité de son discours, et son appel ayant pour effet de le faire se dérober, il cherchera dans une intimité bannissante la provocation du retour qui le ramène à son désir.

Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir.

Le premier symbole où nous reconnaissons l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le truchement de la mort se reconnaît en toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire.

Seule vie qui perdure et qui soit véritable, puisqu'elle se transmet sans se perdre dans la tradition perpétuée de sujet à sujet. Comment ne pas voir de quelle hauteur elle transcende cette vie héritée par l'animal et où l'individu s'évanouit dans l'espèce, puisqu'aucun mémorial ne distingue son éphémère apparition de celle qui la reproduira dans l'invariabilité du type. Mises à part en effet ces mutations hypothétiques du *phylum* que doit intégrer une subjectivité que l'homme n'approche encore que du dehors, – rien, sinon les expériences où l'homme l'associe, ne distingue un rat du rat, un cheval du ⁽¹⁶⁴⁾cheval, rien sinon ce passage inconsistant de la vie à la mort, – tandis qu'Empédocle se précipitant dans le Vésuve, laisse à jamais présent dans la mémoire des hommes cet acte symbolique de son être-pour-la-mort.

La liberté de l'homme s'inscrit toute dans le triangle constituant de la renonciation qu'il impose au désir de l'autre par la menace de la mort pour la jouissance des fruits de son servage, – du sacrifice consenti de sa vie pour les raisons qui donnent à la vie humaine sa mesure, – et du renoncement suicide du vaincu frustrant de sa victoire le maître qu'il abandonne à son inhumaine solitude.

De ces figures de la mort, la troisième est le suprême détour par où la particularité immédiate du désir, reconquérant sa forme ineffable, retrouve dans la dénégation un triomphe dernier. Et il nous faut en reconnaître le sens, car nous avons affaire à elle. Elle n'est pas en effet une perversion de l'instinct, mais cette affirmation désespérée de la vie qui est la forme la plus pure où nous reconnaissons l'instinct de mort.

Le sujet dit : « Non ! » à ce jeu de furet de l'intersubjectivité où le désir ne se fait reconnaître un moment que pour se perdre dans un vouloir qui est vouloir de l'autre. Patiemment, il soustrait sa vie précaire aux moutonnantes agrégations de l'Éros du symbole pour l'affirmer enfin dans une malédiction sans parole.

Aussi quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, d'où son existence prend tout ce qu'elle a de sens. C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres ; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout être par lui n'est jamais évoqué que parmi les ombres de la mort.

Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau.

À vouloir en donner une représentation intuitive, il semble ⁽¹⁶⁵⁾que plutôt qu'à la superficialité d'une zone, c'est à la forme tridimensionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région.

Ce schéma satisfait à la circularité sans fin du processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assumption de son être-pour-la-mort.

Mais l'on y peut saisir du même coup que la dialectique n'est pas individuelle, et que la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine. De toutes celles qui se proposent dans le siècle, l'œuvre du psychanalyste est peut-être la plus haute parce qu'elle y opère comme médiatrice entre l'homme du souci et le sujet du savoir absolu. C'est aussi pourquoi elle exige une longue ascèse subjective, et qui ne sera jamais interrompue, la fin de l'analyse didactique elle-même n'étant pas séparable de l'engagement du sujet dans sa pratique.

Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. Pour les ténèbres du *mundus* autour de quoi s'enroule la tour immense, qu'il laisse à la vision mystique le soin d'y voir s'élever sur un bois éternel le serpent pourrissant de la vie.

Qu'on nous laisse rire si l'on impute à ces propos de détourner le sens de l'œuvre de Freud des assises biologiques qu'il lui eût souhaitées vers les références culturelles dont elle est parcourue. Nous ne voulons ici vous prêcher la doctrine ni du facteur *b*, par quoi l'on désignerait les unes, ni du facteur *c*, où l'on reconnaîtrait les autres. Nous avons voulu seulement vous rappeler l'*a*, *b*, *c*, méconnu de la structure du langage, et vous faire épeler à nouveau le *b-a*, *ba*, oublié, de la parole.

Car, quelle recette vous guiderait-elle dans une technique qui se compose de l'un et tire ses effets de l'autre, si vous ne reconnaissiez de l'un et l'autre le champ et la fonction.

⁽¹⁶⁶⁾L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole¹¹⁹ que réside toute la réalité de ses effets ; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et par son acte continué qu'il la maintient.

Si le domaine que définit ce don de la parole doit suffire à votre action comme à votre savoir, il suffira aussi à votre dévouement. Car il lui offre un champ privilégié.

¹¹⁹ On entend bien qu'il ne s'agit pas ici de ces « dons » qui sont toujours censés faire défaut aux novices, mais d'un don qui leur manque en effet plus souvent qu'à leur tour.

Quand les Dévas, les hommes et les Asuras, lisons-nous au premier Brâhmana de la cinquième leçon du Bhrad-âraryaka Upanishad, terminaient leur noviciat avec Prajapâti, ils lui firent cette prière : « Parle-nous ».

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? ». Et les Devas répondirent : « Tu nous as dit : *Damyata*, domptez-vous », – le texte sacré voulant dire que les puissances d'en haut se soumettent à la loi de la parole.

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? ». Et les hommes répondirent : « Tu nous as dit : *Datta*, donnez », – le texte sacré voulant dire que les hommes se reconnaissent par le don de la parole.

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? ». Et les Asuras répondirent : « Tu nous as dit : *Dayadhrvam*, faites grâce », – le texte sacré voulant dire que les puissances d'en bas résonnent à l'invocation de la parole.

C'est là, reprend le texte, ce que la voix divine fait entendre dans le tonnerre : Soumission, don, grâce. *Da da da*.

Car Prajapâti à tous répond : « Vous m'avez entendu ».

L'« Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la Verneinung » prononcé lors de la séance du séminaire du 10 février 1954 avant l'exposé de Jean Hyppolite, est d'abord, retravaillée et amplifiée, dans *La psychanalyse*, 1956, n° 1, « Sur la parole et le langage », pp. 17-28 (c'est cette version qui est ici proposée). Puis dans *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966, pp. 369-380 (sous le titre : « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la Verneinung de Freud »).

⁽¹⁷⁾Séminaire de technique freudienne du 10 février 1954¹²⁰.

INTRODUCTION AU COMMENTAIRE DE JEAN HYPOLITE SUR LA VERNEINUNG

Vous avez entendu la dernière fois mon commentaire sur le passage central de l'écrit de Freud sur la dynamique du transfert¹²¹.

Vous avez pu y mesurer combien féconde se révèle notre méthode de recourir aux textes de Freud pour soumettre à un examen critique l'usage présent des concepts fondamentaux de la technique psychanalytique et spécialement de la notion de résistance.

L'adultération qu'a subie en effet cette dernière notion prend sa gravité de la consigne que Freud a consacrée de son autorité, de donner le pas dans la technique à l'analyse des résistances. Car si Freud entendait bien là marquer un tournant de la pratique, nous croyons qu'il n'y a que confusion et contresens dans la façon dont on s'autorise d'un ordre d'urgence pour y appuyer une technique qui ne méconnaît rien de moins que ce à quoi il s'applique.

La question est du sens qu'il faut restituer aux préceptes ⁽¹⁸⁾de cette technique qui, pour s'être bientôt réduits à des formules toutes faites, ont perdu la vertu indicative qu'ils ne sauraient conserver que dans une compréhension authentique de la vérité de l'expérience qu'ils sont destinés à conduire. Freud, bien entendu, ne saurait y manquer non plus que ceux qui pratiquent son œuvre. Mais, vous avez pu en faire l'épreuve, ce n'est pas le fort de ceux qui dans notre discipline se remparent à plus grand bruit derrière la primauté de la technique, – sans doute pour se couvrir de la concomitance certaine qui y accorde en effet les progrès de la théorie, dans l'usage abêti des concepts analytiques qui peut seul justifier la technique qui est la leur.

Que l'on tente de serrer d'un peu plus près ce que représente dans l'usage dominant l'analyse des résistances, on sera bien déçu. Car ce qui frappe d'abord à lire ses doctrinaires, c'est que le maniement dialectique d'une idée quelconque leur est si impensable, qu'ils ne sauraient même le reconnaître quand ils y sont précipités à la façon dont M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, par une pratique à laquelle la dialectique est en effet immanente. Dès lors ils ne sauraient y arrêter leur réflexion, sans se raccrocher sous un mode panique aux objectivations les plus simplistes, fut-ce aux plus grossièrement imageantes.

C'est ainsi que la résistance en vient à être par eux imaginée plutôt que conçue, selon ce qu'elle connote dans son emploi sémantique moyen¹²², soit, à bien examiner cet emploi,

¹²⁰. On donne ici le texte recueilli d'un des colloques du séminaire tenu par Jacques Lacan, à la clinique de la Faculté à l'hôpital Sainte-Anne et consacré par lui pendant l'année 53-54 aux « Écrits techniques de Freud » et à l'actualité qu'ils intéressent. Il a été seulement amplifié de quelques rappels, qui ont semblé utiles, à des leçons antérieures, sans qu'on ait pu lever pour autant la difficulté d'accès inhérente à tout morceau choisi d'un enseignement.

¹²¹. Il s'agit de l'article : *Zur Dynamik der Uebertragung* auquel on accédera de la façon la plus simple dans les *Gesammelte Werke*, VIII, pp. 364-374, Imago publishing, London. Ou en anglais dans les *Papers*, II, pp. 312-332. Nous ne saurions recommander l'usage de la traduction française dont les inexactitudes sur le plus vif du sujet ici traité, rendent préférable pour le lecteur non averti le recours direct au texte allemand.

¹²² Celui-ci, disons-le en passant, comporte certainement des oscillations non négligeables quant à l'accentuation de sa transitivité, selon l'espèce d'altérité à laquelle il s'applique.

On dit : *to resist the authority of the Court*, – mais par contre *nicht der Versuchung widerstehen*. Notons la gamme des nuances qui peuvent se répartir beaucoup plus aisément dans la diversité du sémantème en allemand : *widerstehen*, – *widerstreben*, – *sich sträuben gegen*, *andauern*, *fortbestehen*, moyennant quoi *widerstehen* peut être intentionnellement plus adéquat au sens que nous allons dégager comme étant le sens proprement analytique de la résistance.

dans une acception transitive indéfinie. Grâce à quoi « le sujet résiste » est entendu « il résiste à... » – À quoi ? – Sans doute à ses tendances dans la conduite qu'il s'impose en tant que sujet névrotique, à leur aveu dans les justifications qu'il propose de sa conduite à l'analyste. Mais comme les tendances reviennent à la charge, et comme la technique est là pour un coup, cette résistance est supposée sérieusement mise à l'épreuve : dès lors ⁽¹⁹⁾ pour la maintenir il faut qu'il y mette du sien et, avant même que nous ayons le temps de nous retourner, nous voici glisser dans l'ornière de l'idée obtuse que le malade « se défend ». Car le contresens ne se scelle définitivement que de sa jonction avec un autre abus de langage : celui qui fait bénéficier le terme de défense du blanc-seing que lui confère son usage en médecine, sans qu'on s'aperçoive, car on n'est pas meilleur médecin pour être mauvais psychanalyste, qu'il y a là aussi maldonne quant à la notion, si c'est à son sens correct en physiopathologie qu'on entend faire écho, – et qu'on ne trahit pas moins, car on n'est pas plus instruit en psychanalyse pour être ignorant en médecine, l'application parfaitement avertie que Freud en a faite dans ses premiers écrits sur la pathogénie des névroses.

Mais, nous dira-t-on, à centrer votre visée d'une idée confuse sur son point le plus bas de désagrégation, ne tombez-vous pas dans le travers de ce qu'on appelle proprement un procès de tendance. C'est qu'aussi bien, répondrons-nous, rien ne retient dans cette tendance les usagers d'une technique ainsi appareillée, car les préceptes dont ils parent sa confusion originelle ne remédient en rien à ses suites. C'est ainsi qu'on profère que le sujet ne peut rien nous communiquer que de son moi et par son moi, – ici le regard de défi du bon sens qui reprend pied à la maison ; qu'il faut pour arriver à quelque chose viser à renforcer le moi, ou tout au moins, corrige-t-on, sa partie saine, – et les bonnets de hochoer à cette ânerie ; que dans l'usage du matériel analytique nous procéderons par plans, – ces plans dont nous avons bien entendu en poche le relevé garanti ; que nous irons ainsi de la surface à la profondeur, – pas de charrue avant les bœufs ; que pour ce faire le secret des maîtres est d'analyser l'agressivité, – pas de charrue qui tue les bœufs ; enfin voici la dynamique de l'angoisse, et les arcanes de son économie, – que nul ne touche, s'il n'est expert hydraulicien, aux potentiels de ce mana sublime. Tous ces préceptes, disons-le, et leur parure théorique seront délaissés de notre attention parce qu'ils sont simplement macaroniques.

La résistance en effet ne peut être que méconnue dans son essence, si on ne la comprend pas à partir des dimensions du discours où elle se manifeste dans l'analyse. Et nous les avons ⁽²⁰⁾ rencontrées d'emblée dans la métaphore dont Freud a illustré sa première définition. Je veux dire celle que nous avons commentée en son temps¹²³ et qui évoque les portées où le sujet déroule « longitudinalement » pour employer le terme de Freud, les chaînes de son discours, selon une partition dont le « noyau pathogène » est le leit-motiv. Dans la lecture de cette partition, la résistance se manifeste « radialement », terme opposé au précédent, et avec une croissance proportionnelle à la proximité où vient la ligne en cours de déchiffrement de celle qui livre en l'achevant la mélodie centrale. Et ceci au point que cette croissance, souligne Freud, peut être tenue pour la mesure de cette proximité.

C'est dans cette métaphore que certains ont même voulu trouver l'indice de la tendance mécanistique dont la pensée de Freud serait grevée. Pour saisir l'incompréhension dont cette réserve fait la preuve, il n'est que de se référer à la recherche que nous avons menée pas à pas dans les éclaircissements successifs que Freud a apportés à la notion de résistance, et spécialement à l'écrit sur lequel nous sommes et où il en donne la plus claire formule.

Que nous y dit Freud en effet ? Il nous découvre un phénomène structurant de toute révélation de la vérité dans le dialogue. Il y a la difficulté fondamentale que le sujet rencontre dans ce qu'il a à dire ; la plus commune est celle que Freud a démontrée dans le refoulement, à savoir cette sorte de discordance entre le signifié et le signifiant, que

¹²³ Cf. G. W., I, pp. 290-307 dans le chapitre Zur Psychotherapie der Hysterie, pp. 254-312, dû à Freud dans les *Studien über hysterie*, publiées en 1895, avec Breuer. Il y a une édition anglaise des *Studies on hysteria*.

détermine toute censure d'origine sociale. La vérité peut toujours dans ce cas être communiquée entre les lignes. C'est-à-dire que celui qui veut la faire entendre, peut toujours recourir à la technique qu'indique l'identité de la vérité aux symboles qui la révèlent, à savoir arriver à ses fins en introduisant délibérément dans un texte des discordances qui répondent cryptographiquement à celles qu'impose la censure.

Le sujet vrai, c'est-à-dire le sujet de l'inconscient, ne procède pas autrement dans le langage de ses symptômes qui n'est pas tant déchiffré par l'analyste qu'il ne vient à s'adresser à lui de façon de plus en plus consistante, pour la satisfaction ⁽²¹⁾ toujours renouvelée de notre expérience. C'est en effet ce qu'elle a reconnu dans le phénomène du transfert.

Ce que dit le sujet qui parle, si vide que puisse être d'abord son discours, prend son effet de l'approximation qui s'y réalise de la parole où il convertirait pleinement la vérité qu'expriment ses symptômes. Précisons même tout de suite que cette formule est d'une portée plus générale, nous le verrons aujourd'hui, que le phénomène du refoulement par quoi nous venons de l'introduire.

Quoi qu'il en soit, c'est en tant que le sujet arrive à la limite de ce que le moment permet à son discours d'effectuer de la parole, que se produit le phénomène où Freud nous montre le point d'articulation de la résistance à la dialectique analytique. Car ce moment et cette limite s'équilibrent dans l'émergence, hors du discours du sujet, du trait qui peut le plus particulièrement s'adresser à vous dans ce qu'il est en train de dire. Et cette conjoncture est promue à la fonction de ponctuation de sa parole. Pour faire saisir un tel effet nous avons usé de cette image que la parole du sujet bascule vers la présence de l'auditeur ¹²⁴.

Cette présence qui est le rapport le plus pur dont le sujet soit capable à l'endroit d'un être, et qui est d'autant plus vivement sentie comme telle que cet être est pour lui moins qualifié, cette présence pour un instant délivrée à l'extrême des voiles qui la recouvrent et l'éluent dans le discours commun en tant qu'il se constitue comme discours de l'on précisément à cette fin, cette présence se marque dans le discours par une scansion suspensive souvent connotée par un moment d'angoisse, comme je vous l'ai montré dans un exemple de mon expérience.

D'où la portée de l'indication que Freud nous a donnée d'après la sienne : à savoir que, quand le sujet s'interrompt dans son discours, vous pouvez être sûr qu'une pensée l'occupe qui se rapporte à l'analyste.

Cette indication, vous la verrez le plus souvent confirmée à poser au sujet la question : « Que pensez-vous à l'instant, qui se rapporte à ce qui vous entoure ici et plus précisément ⁽²²⁾ à moi qui vous écoute ? ». Encore la satisfaction intime que vous pourrez tirer d'entendre des remarques plus ou moins désobligeantes sur votre aspect général et votre humeur du jour, sur le goût que dénote le choix de vos meubles ou la façon dont vous êtes nippé, ne suffit-elle pas à justifier votre initiative, si vous ne savez pas ce que vous attendez de ces remarques, et l'idée, reçue pour beaucoup, qu'elles donnent occasion de se décharger à l'agressivité du sujet, est proprement imbécile.

La résistance, disait Freud avant l'élaboration de la nouvelle topique, est essentiellement un phénomène du moi. Comprenons ici ce que cela veut dire. Cela nous permettra plus tard de comprendre ce qu'on entend de la résistance, quand on la rapporte aux autres instances du sujet.

Le phénomène ici en question montre une des formes les plus pures où le moi puisse manifester sa fonction dans la dynamique de l'analyse. C'est en quoi il fait bien saisir que le moi tel qu'il opère dans l'expérience analytique, n'a rien à faire avec l'unité supposée de la réalité du sujet que la psychologie dite générale abstrait comme instituée dans ses « fonctions synthétiques ». Le moi dont nous parlons est absolument impossible à

¹²⁴ On reconnaîtra là la formule par où nous introduisons dans les débuts de notre enseignement ce dont il s'agit ici. Le sujet, disions-nous, commence l'analyse en parlant de lui sans vous parler à vous, ou en parlant à vous sans parler de lui. Quand il pourra vous parler de lui, l'analyse sera terminée.

distinguer des captations imaginaires qui le constituent de pied en cap, dans sa genèse comme dans son statut, dans sa fonction comme dans son actualité, par un autre et pour un autre. Autrement dit, la dialectique qui soutient notre expérience, se situant au niveau le plus enveloppant de l'efficacité du sujet, nous oblige à comprendre le moi de bout en bout dans le mouvement d'aliénation progressive, où se constitue la conscience de soi dans la phénoménologie de Hegel.

Ce qui veut dire que si vous avez affaire dans le moment que nous étudions, à l'*ego* du sujet, c'est que vous êtes à ce moment le support de son *alter ego*.

Je vous ai rappelé que l'un de nos confrères, guéri depuis de ce prurit de la pensée qui le tourmentait encore en un temps où il cogitait sur les indications de l'analyse, avait été saisi d'un soupçon de cette vérité ; aussi bien, le miracle de l'intelligence illuminant sa face, fit-il culminer son discours sur les dites indications, par l'annonce de cette nouvelle que l'analyse devait être subordonnée à cette condition première que le sujet eût le sentiment de l'autre comme existant.

C'est précisément ici que commence la question : quelle ⁽²³⁾est la sorte d'altérité par quoi le sujet s'intéresse à cette existence ? Car c'est de cette altérité même que le moi du sujet participe, au point que, s'il est une connaissance qui soit proprement classificatoire pour l'analyste, et de nature à satisfaire cette exigence d'orientation préalable que la nouvelle technique proclame d'un ton d'autant plus fendant qu'elle en méconnaît jusqu'au principe, c'est celle qui dans chaque structure névrotique définit le secteur ouvert aux alibis de l'ego.

En bref, ce que nous attendons de la réponse du sujet à lui poser la question stéréotypée, qui le plus souvent le libérera du silence qui vous signale ce moment privilégié de la résistance, c'est qu'il vous montre *qui* parle et à *qui* : ce qui ne constitue qu'une seule et même question.

Mais il reste à votre discrétion de le lui faire entendre en l'interpellant à la place imaginaire où il se situe : cela sera selon que vous pouvez ou non en raccorder le quolibet au point de son discours où sera venue buter sa parole.

Vous homologuerez ainsi ce point comme une ponctuation correcte. Et c'est ici que se conjugue harmonieusement l'opposition, qu'il serait ruineux de soutenir formellement, de l'analyse de la résistance et de l'analyse du matériel. Technique à quoi vous vous formez pratiquement au séminaire dit de contrôle.

Pour ceux pourtant qui en ont appris une autre, dont je connais trop la systématique, et qui lui garderaient encore quelque crédit, je ferai remarquer que bien sûr vous ne manquerez pas d'obtenir une réponse actuelle à faire état de l'agressivité du sujet à votre égard, et même à montrer quelque finesse à y reconnaître sous un mode contrasté le « besoin d'amour ». Après quoi, votre art verra s'ouvrir pour lui le champ des manèges de la défense. La belle affaire ! Ne savons-nous pas qu'aux confins où la parole se démet, commence le domaine de la violence, et qu'elle y règne déjà, même sans qu'on l'y provoque.

Si donc vous y portez la guerre, sachez au moins ses principes et qu'on méconnaît ses limites à ne pas la comprendre avec un Clausewitz comme un cas particulier du commerce humain.

On sait que c'est à en reconnaître, sous le nom de guerre totale, la dialectique interne, que celui-ci est venu à formuler qu'elle commande d'être considérée comme le prolongement des moyens de la politique.

Ce qui a permis à des praticiens plus avancés dans l'expérience ⁽²⁴⁾moderne de la guerre sociale, à laquelle il préludait, de dégager le corollaire que la première règle à observer serait de ne pas laisser échapper le moment où l'adversaire devient autre qu'il n'était, – ce qui indiquerait de procéder rapidement à cette partition des enjeux qui fonde les bases d'une paix équitable. Vous êtes d'une génération qui a pu éprouver que cet art est inconnu des démagogues qui ne peuvent pas plus se détacher des abstractions qu'un psychanalyste

vulgaire. C'est pourquoi les guerres même qu'ils gagnent, ne font qu'engendrer les contradictions où l'on n'a guère occasion de reconnaître les effets qu'ils en promettaient.

Dès lors ils se lancent à corps perdu dans l'entreprise d'humaniser l'adversaire tombé à leur charge dans sa défaite, – appelant même le psychanalyste à la rescousse pour collaborer à la restauration *d'human relations*, dans quoi celui-ci, du train dont il mène maintenant les choses, n'hésite pas à se fourvoyer.

Tout ceci ne paraît pas déplacé à retrouver au tournant la note de Freud sur laquelle je me suis arrêté déjà dans le même écrit, et peut-être ceci éclaire-t-il d'une nouvelle lumière ce qu'il veut nous dire par la remarque qu'il ne faudrait pas inférer, de la bataille qui s'acharne parfois pour des mois autour d'une ferme isolée que celle-ci représente le sanctuaire national d'un des combattants, voire qu'elle abrite une de ses industries de guerre. Autrement dit le sens d'une action défensive ou offensive n'est pas à chercher dans l'objet qu'elle dispute apparemment à l'adversaire, mais plutôt dans le dessein dont elle participe et qui définit l'adversaire par sa stratégie.

L'humeur obsidionale qui se trahit dans la morosité de l'analyse des défenses, porterait donc sans doute des fruits plus encourageants pour ceux qui s'y fient, s'ils la mettaient seulement à l'école de la moindre lutte réelle, qui leur apprendrait que la réponse la plus efficace à une défense, n'est pas d'y porter l'épreuve de force.

En fait il ne s'agit chez eux, faute de s'astreindre aux voies dialectiques où s'est élaborée l'analyse, et faute de talent pour retourner à l'usage pur et simple de la suggestion, que de recourir à une forme pédantesque de celle-ci à la faveur d'un psychologisme ambiant dans la culture. Ce en quoi ils ne laissent pas d'offrir à leurs contemporains le spectacle de gens qui n'étaient appelés à leur profession par rien d'autre ⁽²⁵⁾ que d'être en posture d'y avoir toujours le dernier mot, et qui, pour y rencontrer un peu plus de difficulté que dans d'autres activités dites libérales, montrent la figure ridicule de Purgons obsédés par la « défense » de quiconque ne comprend pas ce pourquoi sa fille est muette.

Mais ils ne font en cela que rentrer dans cette dialectique du moi et de l'autre qui fait l'impasse du névrosé et qui rend sa situation solidaire du préjugé de sa mauvaise volonté. C'est pourquoi il m'arrive de dire qu'il n'y a dans l'analyse d'autre résistance que celle de l'analyste. Car ce préjugé ne peut céder qu'à une véritable conversion dialectique, encore faut-il qu'elle s'entretienne chez le sujet d'un exercice continu. C'est à quoi se ramènent véritablement toutes les conditions de la formation du psychanalyste.

Hors d'une telle formation, le préjugé restera toujours dominant qui a trouvé sa plus stable formule dans la conception du pithiatisme. Mais d'autres l'avaient précédée, et je ne veux induire ce que Freud pouvait en penser qu'à rappeler ses sentiments devant la dernière venue au temps de sa jeunesse. J'en extrais le témoignage du chapitre IV de son grand écrit sur *Psychologie des masses et analyse du moi*. Il parle des étonnants tours de force de la suggestion dont il fut le témoin chez Bernheim en 1899.

« Je peux, dit-il, me souvenir de la sourde révolte que, même à cette époque, j'éprouvais contre la tyrannie de la suggestion, quand un malade qui ne montrait pas assez de souplesse, s'entendait crier après : « Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous vous contre-suggestionnez ! » (En français dans le texte). Je me disais à part moi que c'était la plus criante des injustices et des violences, que le malade avait bien le droit d'user de contre-suggestion, quand on tentait de le subjuguer par des artifices de suggestion. Ma résistance prit par la suite la direction plus précise de m'insurger contre le fait que la suggestion qui expliquait tout, dût elle-même se dérober à l'explication. J'allais répétant à son endroit la vieille plaisanterie :

*« Christophe portait le Christ
Le Christ portait le monde entier,
Dis donc, où Christophe
Pouvait-il bien poser ses pieds ? »*

⁽²⁶⁾ Je verse ceci au dossier du soupçon auquel notre ami Anzieu, se faisant l'avocat du diable, voulait l'autre jour donner corps, que Freud eût jamais conçu la résistance du malade comme une résistance à réduire.

Et si Freud poursuit en déplorant que le concept de suggestion ait dérivé vers une conception de plus en plus relâchée, qui ne lui laisse pas prévoir de sitôt l'éclaircissement du phénomène, que n'aurait-il pas dit de l'usage présent de la notion de la résistance, et comment n'eût-il pas à tout le moins encouragé notre effort d'en resserrer techniquement l'emploi ? Pour le reste, notre façon de la réintégrer dans l'ensemble du mouvement dialectique de l'analyse est peut-être ce qui nous permettra de donner un jour de la suggestion une formule à l'épreuve des critères de l'expérience.

Tel est le dessein qui nous guide quand nous éclairons la résistance au moment de transparence où elle se présente, selon l'heureuse expression de M. Mannoni, par le bout transférentiel.

Et c'est pourquoi nous l'éclairons par des exemples où l'on peut voir jouer la même syncope dialectique.

C'est ainsi que nous fîmes cas¹²⁵ de celui dont Freud illustre de façon presque acrobatique ce qu'il entend par le désir du rêve. Car s'il le donne pour couper court à l'objection de l'altération que le rêve subirait par sa remémoration dans le récit, il apparaît clairement que seule l'intéresse l'élaboration du rêve en tant qu'elle se poursuit dans le récit lui-même, c'est-à-dire que le rêve ne vaut pour lui que comme vecteur de la parole. Si bien que tous les phénomènes qu'il donne d'oubli, voire de doute, qui viennent entraver le récit, sont à interpréter comme signifiants dans cette parole, et que, ne restât-il d'un rêve qu'un débris aussi évanescant que le souvenir flottant dans l'air du chat qui se subtilise de façon si inquiétante aux yeux d'Alice, ceci n'est fait que pour rendre plus certain qu'il s'agit là du bout brisé de ce qui dans le rêve constitue sa pointe transférentielle, autrement dit ce qui dans ledit rêve s'adresse directement à l'analyste. Ici par l'intermédiaire du mot « canal », seul vestige subsistant du rêve, soit un sourire encore, mais celui-là impertinent de femme, dont ⁽²⁷⁾celle pour qui Freud a pris la peine de lui faire goûter sa théorie du Witz, accueille son hommage, et qui se traduit par la phrase concluant l'histoire drôle que sur l'invitation de Freud elle associe au mot : canal : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas ».

De même, dans l'exemple d'oubli d'un nom, que nous avons naguère pris littéralement comme le premier venu¹²⁶, dans la « psychopathologie de la vie quotidienne », avons-nous pu saisir que l'impossibilité où se trouve Freud d'évoquer le nom de Signorelli dans le dialogue qu'il poursuit avec le confrère qui est alors son compagnon de voyage, répond au fait qu'en censurant dans sa conversation antérieure avec le même tout ce que les propos de celui-ci lui suggéraient tant par leur contenu que par les souvenirs qui leur faisaient en lui cortège, de la relation de l'homme et du médecin à la mort, soit au maître absolu, *Herr*, *signor*, Freud avait littéralement abandonné en son partenaire, retranché donc de soi, la moitié brisée (entendons-le au sens le plus matériel du terme) de l'épée de la parole, et pour un temps, précisément celui où il continuait à s'adresser au dit partenaire, il ne pouvait plus disposer de ce terme comme matériel signifiant, pour attaché qu'il restait à la signification refoulée, – et ce d'autant plus que le thème de l'œuvre dont il s'agissait de retrouver en Signorelli l'auteur, nommément la fresque de l'Antéchrist, à Orvieto, ne faisait qu'historier sous une forme des plus manifestes, encore qu'apocalyptique, cette maîtrise de la mort.

Mais peut-on se contenter de parler ici de refoulement ? Sans doute pouvons-nous assurer qu'il y est par les seules surdéterminations que Freud nous livre du phénomène, et nous pouvons y confirmer aussi par l'actualité de ses circonstances la portée de ce que je veux vous faire entendre dans la formule : l'inconscient, c'est le discours de l'autre.

¹²⁵ G. W., II-III, p. 522, n. 1. S. E., V, p. 517, n. 2, *Science des rêves*, p. 427.

¹²⁶ Cet exemple en effet inaugure le livre, G. W., IV, pp. 5-12, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, pp. 1-8.

Car l'homme qui dans l'acte de la parole, brise avec son semblable le pain de la vérité, partage le mensonge.

Mais est-ce ici tout dire ? Et la parole ici retranchée, pouvait-elle ne pas s'éteindre devant l'être-pour-la-mort, quand elle s'en serait approchée à un niveau où seul le mot d'esprit est ⁽²⁸⁾encore viable, les apparences du sérieux pour répondre à sa gravité n'y faisant plus figure que d'hypocrisie.

Ainsi la mort nous apporte la question de ce qui nie le discours, mais aussi de savoir si c'est elle qui y introduit la négation. Car la négativité du discours en tant qu'elle y fait être ce qui n'est pas, nous renvoie à la question de savoir ce que le non-être, qui se manifeste dans l'ordre symbolique, doit à la réalité de la mort.

C'est ainsi que l'axe des pôles où s'orientait un premier champ de la parole, dont l'image primordiale est le matériel du tessère (où l'on retrouve l'étymologie du symbole), est ici croisé par une dimension seconde non pas refoulée, mais leurrante par nécessité. Or, c'est celle d'où surgit avec le non-être la définition de la réalité.

Ainsi voyons-nous déjà sauter le ciment dont la soi-disant nouvelle technique bouche ordinairement ses fissures, à savoir un recours, dépourvu de toute critique, à la relation au réel.

Nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire, pour que vous sachiez que cette critique est absolument consubstantielle à la pensée de Freud, que d'en confier la démonstration à M. Jean Hyppolite, qui n'illustre pas seulement ce séminaire par l'intérêt qu'il veut bien lui porter, mais qui, par sa présence, vous est en quelque sorte garant que je ne m'égare pas dans ma dialectique.

Je lui ai demandé de commenter de Freud un texte très court, mais qui, pour se situer en 1925, c'est-à-dire bien plus avant dans le développement de la pensée de Freud, puisqu'il est postérieur aux grands écrits sur la nouvelle topique¹²⁷, nous porte au cœur de la nouvelle question soulevée par notre examen de la résistance. J'ai nommé le texte sur la dénégation.

M. Jean Hyppolite, à se charger de ce texte, me décharge d'un exercice où ma compétence est loin d'atteindre la sienne. Je le remercie d'avoir accédé à ma demande et je lui passe la parole sur la Verneinung.

¹²⁷. Nous devons consacrer l'année qui a suivi au commentaire de l'écrit intitulé *Au-delà du principe du plaisir*. (N. d. R.).

La « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la Verneinung de Freud » fût prononcé le 10 février 1954, lors du séminaire, après l'exposé de Jean Hyppolite. Elle est parue d'abord retravaillée et amplifiée dans La psychanalyse, 1956, n° 1, Sur la parole et le langage, pp. 41-58 (c'est cette version qui est ici proposée). Puis dans Écrits, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966, pp. 381-399.

(41) RÉPONSE AU COMMENTAIRE
DE JEAN HYPPOLITE
SUR LA VERNEINUNG DE FREUD

J'espère que la reconnaissance que nous éprouvons tous pour la grâce que M. Jean Hyppolite nous a faite de son lumineux exposé pourra justifier à vos yeux, non moins je l'espère qu'aux siens, l'insistance que j'ai mise à l'en prier.

Ne voilà-t-il pas, une fois de plus, démontré qu'à proposer à l'esprit le moins prévenu, s'il n'est pas certes le moins exercé, le texte de Freud que je dirai de l'intérêt le plus local en apparence, nous y trouvons cette richesse jamais épuisée de significations qui l'offre par destination à la discipline du commentaire. Non pas un de ces textes à deux dimensions, infiniment plat, comme disent les mathématiciens, qui n'ont de valeur que fiduciaire dans un discours constitué, mais un texte véhicule d'une parole, en tant qu'elle constitue une émergence nouvelle de la vérité.

S'il convient d'appliquer à cette sorte de texte toutes les ressources de notre exégèse, ce n'est pas seulement, vous en avez ici l'exemple, pour l'interroger sur ses rapports à celui qui en est l'auteur, mode de critique historique ou littéraire dont la valeur de « résistance » doit sauter aux yeux d'un psychanalyste formé, mais bien pour le faire répondre aux questions qu'il nous pose à nous, le traiter comme une parole véritable, nous devrions dire, si nous connaissions nos propres termes, dans sa valeur de transfert.

Bien entendu, ceci suppose qu'on l'interprète. Y a-t-il, en effet, meilleure méthode critique que celle qui applique à la compréhension d'un message les principes mêmes de compréhension dont il se fait le véhicule ? C'est le mode le plus rationnel d'éprouver son authenticité.

(42) La parole pleine, en effet, se définit par son identité à ce dont elle parle. Et ce texte de Freud nous en fournit un lumineux exemple en confirmant notre thèse du caractère transpsychologique du champ psychanalytique, comme M. Jean Hyppolite vient de vous le dire en propres termes.

C'est pourquoi les textes de Freud se trouvent en fin de compte avoir une véritable valeur formatrice pour le psychanalyste, en le rompant, comme il doit l'être, nous l'enseignons expressément, à l'exercice d'un registre hors duquel son expérience n'est plus rien.

Car il ne s'agit de rien de moins que de son adéquation au niveau de l'homme où il s'en saisit, quoi qu'il en pense – auquel il est appelé à lui répondre, quoi qu'il veuille – et dont il assume, quoi qu'il en ait, la responsabilité. C'est dire qu'il n'est pas libre de s'y dérober par un recours hypocrite à sa qualification médicale et une référence indéterminée aux assises de la clinique.

Car le *new deal* psychanalytique montre plus d'un visage, à vrai dire il en change selon les interlocuteurs, de sorte que, depuis quelque temps, il en a tant qu'il lui arrive d'être pris à ses propres alibis, d'y croire lui-même, voire de s'y rencontrer par erreur.

Pour ce que nous venons d'entendre, je veux seulement vous indiquer aujourd'hui les avenues qu'il ouvre à nos recherches les plus concrètes.

M. Hyppolite, par son analyse, nous a fait franchir la sorte de haut col, marqué par la différence de niveau dans le sujet, de la création symbolique de la négation par rapport à la *Bejahung*. Cette création du symbole, a-t-il souligné, est à concevoir comme un moment mythique, plutôt que comme un moment génétique. Car on ne peut même la rapporter à la

constitution de l'objet, puisqu'elle concerne une relation du sujet à l'être, et non pas du sujet au monde.

Ainsi donc Freud, dans ce court texte, comme dans l'ensemble de son œuvre, se montre très en avance sur son époque et bien loin d'être en reste avec les aspects les plus récents de la réflexion philosophique. Ce n'est pas qu'il anticipe en rien sur le moderne développement de la pensée de l'existence. Mais ladite pensée n'est que la parade qui décèle chez les uns, recouvre pour les autres les contrecoups plus ou moins bien ⁽⁴³⁾ compris d'une méditation de l'être, qui va à contester toute la tradition de notre pensée comme issue d'une confusion primordiale de l'être dans l'étant.

Or on ne peut manquer d'être frappé par ce qui transparaît constamment dans l'œuvre de Freud d'une proximité de ces problèmes, qui laisse à penser que des références répétées aux doctrines présocratiques ne portent pas le simple témoignage d'un usage discret de notes de lecture (qui serait au reste contraire à la réserve presque mystifiante que Freud observe dans la manifestation de son immense culture), mais bien d'une appréhension proprement métaphysique de problèmes pour lui actualisés.

Ce que Freud désigne ici par l'affectif, n'a donc, est-il besoin d'y revenir, rien à faire avec l'usage que font de ce terme les tenants de la nouvelle psychanalyse, en s'en servant comme d'une *qualitas occulta* psychologique pour désigner ce vécu, dont l'or subtil, à les entendre, ne serait donné qu'à la décantation d'une haute alchimie, mais dont la quête, à les voir haleter devant ses formes les plus niaises, n'évoque guère qu'un flairage d'aloï peu relevé.

L'affectif dans ce texte de Freud est conçu comme ce qui d'une symbolisation primordiale conserve ses effets jusque dans la structuration discursive. Cette structuration, dite encore intellectuelle, étant faite pour traduire sous forme de méconnaissance ce que cette première symbolisation doit à la mort.

Nous sommes ainsi portés à une sorte d'intersection du symbolique et du réel qu'on peut dire immédiate, pour autant qu'elle s'opère sans intermédiaire imaginaire, mais qui se médiatise, encore que ce soit précisément sous une forme qui se renie, par ce qui a été exclu au temps premier de la symbolisation.

Ces formules vous sont accessibles, malgré leur aridité, par tout ce qu'elles condensent de l'usage, où vous voulez bien me suivre, des catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Je veux vous donner une idée des lieux fertiles dont ce que j'appelais tout à l'heure le haut col qu'elles définissent est la clef.

Pour ce faire, j'extrais de deux champs différents deux exemples en prémisses ; le premier, de ce que ces formules peuvent éclairer des structures psychopathologiques et faire comprendre du même coup à la nosographie ; le second, de ce ⁽⁴⁴⁾ qu'elles font comprendre de la clinique psychothérapique et du même coup éclairent pour la théorie de la technique.

Le premier intéresse la fonction de l'hallucination. Assurément on ne saurait surestimer l'ampleur du déplacement qui s'est produit dans la position de ce problème par l'envisagement dit phénoménologique de ses données.

Mais quelque progrès qui se soit ici accompli, le problème de l'hallucination n'en reste pas moins centré sur les attributs de la conscience qu'auparavant. Pierre d'achoppement pour une théorie de la pensée qui cherchait dans la conscience la garantie de sa certitude, et comme telle à l'origine de l'hypothèse de cette contrefaçon de la conscience qu'on comprend comme on peut sous le nom d'épiphiénomène, c'est à nouveau et plus que jamais au titre de phénomène de conscience que l'hallucination va être soumise à la réduction phénoménologique : où l'on croira voir son sens se livrer à la trituration des formes composantes de son intentionnalité.

Nul exemple plus saisissant d'une telle méthode que les pages consacrées par Maurice Merleau-Ponty à l'hallucination dans la *Phénoménologie de la perception*. Mais les limites à l'autonomie de la conscience qu'il y appréhende si admirablement dans le phénomène lui-

même sont trop subtiles à manier pour barrer la route à la grossière simplification de la noèse hallucinatoire où les psychanalystes tombent couramment : utilisant à contresens les notions freudiennes pour motiver d'une éruption du principe du plaisir la conscience hallucinée¹²⁸.

Il ne serait pourtant que trop facile d'y objecter que le noème de l'hallucination, ce qu'on appellerait vulgairement son contenu, ne montre en fait que le rapport le plus contingent avec une satisfaction quelconque du sujet. Dès lors la préparation phénoménologique du problème laisse entrevoir qu'elle n'a plus ici de valeur qu'à poser les termes d'une véritable conversion de la question : à savoir, si la noèse du phénomène a quelque rapport de nécessité avec son noème.

C'est ici que l'article de Freud mis à l'ordre du jour, prend sa place de signaler à notre attention combien plus structuraliste⁽⁴⁵⁾ est la pensée de Freud qu'il n'est admis dans les idées reçues. Car on fausse le sens du principe du plaisir à méconnaître que dans la théorie il n'est jamais posé tout seul.

Car la mise en forme structurale, dans cet article, telle que M. Hyppolite vient de l'explicitier devant vous, nous porte d'emblée, si nous savons l'entendre, au delà de la conversion que nous évoquons comme nécessaire. Et c'est à cette conversion que je vais tenter de vous accoutumer à analyser un exemple où je veux que vous sentiez la promesse d'une reconstitution véritablement scientifique des données du problème, dont peut-être nous serons ensemble les artisans pour autant que nous y trouverons les prises qui se sont jusqu'ici dérobées à l'alternative cruciale de l'expérience.

Je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour trouver cet exemple que de reprendre celui qui s'est offert à nous la dernière fois, à interroger un moment significatif de l'analyse de « l'homme aux loups ».

Je pense qu'est encore présente à votre mémoire l'hallucination dont le sujet retrouve la trace avec le souvenir. Elle est apparue erratiquement dans sa cinquième année, mais aussi avec l'illusion, dont la fausseté sera démontrée, de l'avoir déjà racontée à Freud. L'examen de ce phénomène va nous être allégé de ce que nous connaissons de son contexte. Car ce n'est pas de faits accumulés qu'une lumière peut surgir, mais d'un fait bien rapporté avec toutes ses corrélations, c'est-à-dire avec celles que, faute de comprendre le fait, justement on oublie, – sauf intervention du génie qui, non moins justement, formule déjà l'énigme comme s'il en connaissait la ou les solutions.

Ce contexte, vous l'avez donc déjà dans les obstacles que ce cas a présentés à l'analyse, et où Freud semble progresser de surprise en surprise. Car bien entendu il n'avait pas l'omniscience qui permet à nos néo-praticiens de mettre la planification du cas au principe de l'analyse. Et même c'est dans cette observation qu'il affame avec la plus grande force le principe contraire, à savoir qu'il préférerait renoncer à l'équilibre entier de sa théorie que de méconnaître les plus petites particularités d'un cas qui la mettrait en question. C'est-à-dire que si la somme de l'expérience analytique permet d'en dégager quelques⁽⁴⁶⁾ formes générales, une analyse ne progresse que du particulier au particulier.

Les obstacles du cas présent, comme les surprises de Freud, pour peu que vous vous souveniez non seulement de ce qui en est venu au jour la dernière fois, mais du commentaire que j'en ai fait dans la première année de mon séminaire¹²⁹, se situent en plein dans notre affaire d'aujourd'hui. À savoir « l'intellectualisation » du procès analytique d'une part, le maintien du refoulement, malgré la prise de conscience du refoulé, d'autre part.

C'est ainsi que Freud, dans son inflexible inflexion à l'expérience, constate que bien que le sujet ait manifesté dans son comportement un accès, et non sans audace, à la réalité génitale, celle-ci est restée lettre morte pour son inconscient où règne toujours la « théorie sexuelle » de la phase anale.

¹²⁸. Comme exemple de ce simplisme, on peut donner le rapport de R. de Saussure, au Congrès de psychiatrie de 1950 et l'usage qu'il y fait à toutes fins de cette notion franchement nouvelle : l'émotion hallucinée !

¹²⁹. Soit en 1951-1952. (N. d. R.)

De ce phénomène, Freud discerne la raison dans le fait que la position féminine assumée par le sujet dans la captation imaginaire du traumatisme primordial (à savoir celui dont l'historicité donne à la communication du cas son motif majeur), lui rend impossible d'accepter la réalité génitale sans la menace pour lui dès lors inévitable de la castration.

Mais ce qu'il dit de la nature du phénomène est beaucoup plus remarquable. Il ne s'agit pas, nous dit-il, d'un refoulement (*Verdrängung*), car le refoulement ne peut être distingué du retour du refoulé par où ce dont le sujet ne peut parler, il le crie par tous les pores de son être.

Ce sujet, nous dit Freud, de la castration *ne voulait rien savoir au sens de refoulement, er von ihr nichts wissen wollte im Sinne der Verdrängung*¹³⁰. Et pour désigner ce processus il emploie le terme de *Verwerfung*, pour lequel nous proposerons à tout prendre le terme de « retranchement ».

Son effet est une abolition symbolique. Car quand Freud a dit *Er verwarf sie, il retranche la castration (und blieb auf dem Standpunkt des Verkehrs im After*, et reste dans le *statu quo* du coït anal) (*G. W.*, XII, p. 117), il continue « par là on ne peut dire que fut proprement porté aucun jugement sur son existence, mais il en fut aussi bien que si elle n'avait jamais existé¹³¹ ».

⁽⁴⁷⁾ Quelques pages plus haut, c'est-à-dire juste après avoir déterminé la situation historique de ce procès dans la biographie de son sujet, Freud a conclu en le distinguant expressément du refoulement en ces termes : *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung*¹³². Ce qui, dans la traduction française, nous est présenté en ces termes : « Un refoulement est autre chose qu'un jugement qui rejette et choisit ». Je vous laisse à juger quelle sorte de maléfice il faut admettre dans le sort fait aux textes de Freud en français, si l'on se refuse à croire que les traducteurs se soient donné le mot pour les rendre incompréhensibles, et je ne parle pas de ce qu'ajoute à cet effet l'extinction complète de la vivacité de son style.

Le procès dont il s'agit ici sous le nom de *Verwerfung* et dont je ne sache pas qu'il ait jamais fait l'objet d'une remarque un peu consistante dans la littérature analytique, se situe très précisément dans l'un des temps que M. Hyppolite vient de dégager à votre adresse dans la dialectique de la *Verneinung* : c'est exactement ce qui s'oppose à la *Bejahung* primaire et constitue comme tel ce qui est expulsé. Comme vous allez en voir la preuve à un signe dont l'évidence vous surprendra. Car c'est ici que nous nous retrouvons au point où je vous ai laissé la dernière fois, et qu'il va nous être beaucoup plus facile de franchir après ce que nous venons d'apprendre par le discours de M. Hyppolite.

J'irai donc plus avant, sans que les plus férus de l'idée de développement, s'il en est encore ici, puissent m'objecter la date tardive du phénomène, puisque M. Hyppolite vous a admirablement montré que c'est mythiquement que Freud le décrit comme primordial.

La *Verwerfung* donc a coupé court à toute manifestation de l'ordre symbolique, c'est-à-dire à la *Bejahung* que Freud pose comme le procès primaire où le jugement attributif prend sa racine, et qui n'est rien d'autre que la condition primordiale pour que du réel quelque chose vienne à s'offrir à la révélation de l'être, ou, pour employer le langage de Heidegger, soit laissé-être. Car c'est bien à ce point reculé que Freud nous porte, puisque ce n'est que par après, que quoi que ce soit pourra y être retrouvé comme étant.

⁽⁴⁸⁾ Telle est l'affirmation inaugurale, qui ne peut plus être renouvelée sinon à travers les formes voilées de la parole inconsciente, car c'est seulement par la négation de la négation que le discours humain permet d'y revenir.

Mais de ce qui n'est pas laissé être dans cette *Bejahung* qu'advient-il donc ? Freud nous l'a dit d'abord, ce que le sujet a ainsi retranché (*verworfen*), disions-nous, de l'ouverture à l'être, ne se retrouvera pas dans son histoire, si l'on désigne par ce nom le lieu où le refoulé vient

¹³⁰. *G. W.*, XII p. 117, Cinq psychanalyses, p. 389.

¹³¹. *Ibid.*

¹³². *G. W.*, XII p. 111, Cinq psychanalyses, p. 385.

à réapparaître. Car, je vous prie de remarquer combien la formule est frappante d'être sans la moindre ambiguïté, le sujet *n'en voudra « rien savoir au sens du refoulement »*. Car pour qu'il eût en effet à en connaître en ce sens, il faudrait que cela fût venu de quelque façon au jour de la symbolisation primordiale. Mais encore une fois qu'en advient-il ? Ce qu'il en advient, vous pouvez le voir : *ce qui n'est pas venu au jour du symbolique, apparaît dans le réel*. Car c'est ainsi qu'il faut comprendre l'*Einbeziehung ins Ich*, l'introduction dans le sujet, et l'*Ausstossung aus dem Ich*, l'expulsion hors du sujet. C'est cette dernière qui constitue le réel en tant qu'il est le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation. Et c'est pourquoi la castration ici retranchée par le sujet des limites même du possible, mais aussi bien par là soustraite aux possibilités de la parole, va apparaître dans le réel, erratiquement, c'est-à-dire dans des relations de résistance sans transfert, – nous dirions, pour reprendre la métaphore dont nous usions tout à l'heure, comme une ponctuation sans texte.

Car le réel n'attend pas, et nommément pas le sujet, puisqu'il n'attend rien de la parole. Mais il est là, identique à son existence, bruit où l'on peut tout entendre, et prêt à submerger de ses éclats ce que le « principe de réalité » y construit sous le nom de monde extérieur. Car si le jugement d'existence fonctionne bien comme nous l'avons entendu dans le mythe freudien, c'est bien d'un monde sur lequel la ruse de la raison a deux fois prélevé sa part qu'il s'agit, c'est-à-dire qu'il ne répond aux besoins humains qu'à la satisfaction générale.

C'est bien ainsi en effet que se distinguent ce premier et ce second partage du dehors et du dedans qu'indiquait la phrase de Freud : *Es ist, wie man sieht, wieder eine Frage des Aussen und Innen*. « Il s'agit, comme on le voit, à nouveau d'une question du dehors et du dedans ». À quel moment, en effet, ⁽⁴⁹⁾ cette phrase vient-elle ? – Il y a eu d'abord l'expulsion primaire, c'est-à-dire le réel comme extérieur au sujet. Puis à l'intérieur de la représentation (*Vorstellung*), constituée par la reproduction (imaginaire) de la perception première, la discrimination de la réalité comme de ce qui de l'objet de cette perception première n'est pas seulement posé comme existant par le sujet, mais peut être retrouvé (*wiedergefunden*) à la place où il peut s'en saisir. C'est en cela seulement que l'opération, toute déclenchée qu'elle soit par le principe du plaisir, échappe à sa maîtrise. Mais dans cette réalité que le sujet doit composer selon la gamme bien tempérée de ses objets, le réel, en tant que retranché de la symbolisation primordiale, *y est déjà*. Nous pourrions même dire qu'il cause tout seul. Et le sujet peut l'en voir émerger sous la forme d'une chose qui est loin d'être un objet qui le satisfasse, et qui n'intéresse que de la façon la plus incongrue son intentionnalité présente : c'est ici l'hallucination en tant qu'elle se différencie radicalement du phénomène interprétatif. Comme en voici de la plume de Freud le témoignage transcrit sous la dictée du sujet.

Le sujet lui raconte en effet que « quand il avait 5 ans, il jouait dans le jardin à côté de sa bonne, et faisait des entailles dans l'écorce d'un de ces noyers (dont on sait le rôle dans son rêve). Soudain, il remarqua, avec une terreur impossible à exprimer, qu'il s'était sectionné le petit doigt de la main (droite ou gauche ? Il ne le sait pas) et que ce doigt ne tenait plus que par la peau. Il n'éprouvait aucune douleur, mais une grande anxiété. Il n'avait pas le cœur de dire quoi que ce soit à sa bonne qui n'était qu'à quelques pas de lui ; il se laissa tomber sur un banc et demeura ainsi, incapable de jeter un regard de plus sur son doigt. À la fin, il se calma, regarda bien son doigt, et – voyez-vous ça ! – il était tout à fait indemne ».

Laissons à Freud le soin de nous confirmer avec son scrupule habituel par toutes les résonances thématiques et les corrélations biographiques qu'il extrait du sujet par la voie de l'association, toute la richesse symbolique du scénario halluciné. Mais ne nous laissons pas nous-mêmes fasciner par elle.

Les corrélations du phénomène nous en apprendront plus pour ce qui nous retient que le récit qui le soumet aux conditions de transmissibilité du discours. Que son contenu s'y plie si aisément, qu'il aille jusqu'à se confondre avec les thèmes dit ⁽⁵⁰⁾ mythe ou de la poésie, pose certes une question, qui se formule tout de suite, mais qui peut-être exige d'être

reposée clans un temps second, ne serait-ce que pour ce qu'au départ nous savons que la solution simple n'est pas ici suffisante.

Un fait en effet se dégage du récit de l'épisode, qui n'est nullement nécessaire à sa compréhension, bien au contraire, c'est l'impossibilité où le sujet a été d'en parler sur le moment. Il y a là, remarquons-le, une interversion de la difficulté par rapport au cas d'oubli du nom que nous avons analysé tout à l'heure. Là, le sujet a perdu la disposition du signifiant, ici il s'arrête devant l'étrangeté du signifié. Et ceci au point de ne pouvoir communiquer le sentiment qu'il en éprouve, fût-ce sous la forme d'un appel, alors qu'il a à sa portée la personne la plus appropriée à l'entendre : sa bien-aimée Nania.

Bien loin de là, si vous me permettez la familiarité du terme argotique pour sa valeur expressive, il ne moufte pas ; ce qu'il décrit de son attitude suggère l'idée que ce n'est pas seulement dans une assiette d'immobilité qu'il s'enfonce, mais dans une sorte d'entonnoir temporel d'où il revient sans avoir pu compter les tours de sa descente et de sa remontée, et sans que son retour à la surface du temps commun ait répondu en rien à son effort.

Le trait de mutisme atterré se retrouve remarquablement dans un autre cas, presque calqué sur celui-ci, et rapporté par Freud d'un correspondant occasionnel¹³³.

Le trait de l'abîme temporel ne va pas laisser de montrer des corrélations significatives.

Nous allons les trouver en effet dans les formes actuelles où la remémoration se produit. Vous savez que le sujet, au moment d'entreprendre son récit, a d'abord cru qu'il l'avait déjà raconté, et que cet aspect du phénomène a paru à Freud mériter d'être considéré à part pour faire l'objet d'un des écrits qui constituent cette année notre programme¹³⁴.

La façon même dont Freud vient à expliquer cette illusion du souvenir, à savoir par le fait que le sujet avait raconté à plusieurs reprises l'épisode de l'achat fait par un oncle à sa⁽⁵¹⁾ requête d'un couteau de poche, cependant que sa sœur obtenait un livre ; ne nous retiendra que pour ce qu'elle implique de la fonction du souvenir-écran.

Un autre aspect du mouvement de la remémoration nous paraît converger vers l'idée que nous allons émettre. C'est la correction que le sujet y apporte secondairement, à savoir que le noyer dont il s'agit dans le récit et qui ne nous est pas moins familier qu'à lui quand il évoque sa présence dans le rêve d'angoisse, qui est en quelque sorte la pièce maîtresse du matériel de ce cas, y est sans doute apporté d'ailleurs, à savoir d'un autre souvenir d'hallucination où c'est de l'arbre lui-même qu'il fait sourdre du sang.

Cet ensemble ne nous indique-t-il pas dans un caractère en quelque sorte extra-temporel de la remémoration, quelque chose comme le cachet d'origine de ce qui est remémoré.

Et ne trouvons-nous pas dans ce caractère quelque chose non d'identique, mais que nous pourrions dire complémentaire de ce qui se produit dans le fameux sentiment du déjà vu qui, depuis qu'il constitue la croix des psychologues, n'est pas pour autant éclairé malgré le nombre des explications qu'il a reçues, et dont ce n'est ni par hasard ni par goût d'érudition que Freud les rappelle dans l'article dont nous parlons pour l'instant.

On pourrait dire que le sentiment du déjà vu vient à la rencontre de l'hallucination erratique, que c'est l'écho imaginaire qui surgit en réponse à un point de la réalité qui appartient à la limite où il a été retranché du symbolique.

Ceci veut dire que le sentiment d'irréalité est exactement le même phénomène que le sentiment de réalité, si l'on désigne sous ce terme le « déclic » qui signale la résurgence, rare à obtenir, d'un souvenir oublié. Ce qui fait que le second est ressenti comme tel, c'est qu'il se produit à l'intérieur du texte symbolique qui constitue le registre de la remémoration, alors que le premier répond aux formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire, quand le texte s'interrompant laisse à nu le support de la réminiscence.

Il n'est besoin pour le comprendre dans la théorie freudienne que d'entendre celle-ci jusqu'au bout, car si toute représentation n'y vaut que pour ce qu'elle reproduit de la

¹³³ Cf. *Über fausse reconnaissance (« déjà raconté ») während der psychoanalytischen Arbeit*, G. W., X, pp. 116-123, passage cité, p. 122. Trad. anglaise, *Coll. Papers*, II, 334, 341, p. 340.

¹³⁴ C'est l'article cité à l'instant.

perception première, cette récurrence ne peut s'arrêter à celle-ci sinon à titre mythique. La remarque renvoyait déjà Platon à l'idée ⁽⁵²⁾éternelle ; elle préside de nos jours à la renaissance de l'archétype. Pour nous, nous nous contenterons de remarquer que ce n'est que par les articulations symboliques qui l'enchevêtrent à tout un monde que la perception prend son caractère de réalité.

Mais le sujet n'éprouvera pas un sentiment moins convaincant à se heurter au symbole qu'il a à l'origine retranché de sa *Bejahung*. Car ce symbole ne rentre pas pour autant dans l'imaginaire. Il constitue, nous dit Freud, ce qui proprement n'existe pas ; et c'est comme tel qu'il ek-siste, car rien n'existe que sur un fond supposé d'absence. Rien n'existe qu'en tant qu'il n'existe pas.

Aussi bien est-ce ce qui apparaît dans notre exemple. Le contenu de l'hallucination si massivement symbolique, y doit son apparition dans le réel à ce qu'il n'existe pas pour le sujet. Tout indique en effet que celui-ci reste fixé dans son inconscient à une position féminine imaginaire qui ôte tout sens à sa mutilation hallucinatoire.

Dans l'ordre symbolique, les vides sont aussi signifiants que les pleins ; il semble bien, à entendre Freud aujourd'hui, que ce soit la béance d'un vide qui constitue le premier pas de tout son mouvement dialectique.

C'est bien ce qui explique, semble-t-il, l'insistance que met le schizophrène à réitérer ce pas. En vain, puisque pour lui tout le symbolique est réel.

Bien différent en cela du paranoïaque dont nous avons montré dans notre thèse les structures imaginaires prévalentes, c'est-à-dire la rétro-action dans un temps cyclique qui rend si difficile l'anamnèse de ses troubles, de phénomènes élémentaires qui sont seulement pré-signifiants et qui n'atteignent qu'après une organisation discursive longue et pénible à établir, à constituer, cet univers toujours partiel qu'on appelle un délire ¹³⁵.

Je m'arrête dans ces indications, que nous aurons à reprendre dans un travail clinique, pour donner un second exemple où mettre à l'épreuve notre propos d'aujourd'hui.

Cet exemple concerne un autre mode d'interférence entre le symbolique et le réel, non pas cette fois que le sujet subisse, ⁽⁵³⁾ mais qu'il agisse. C'est en effet ce mode de réaction que l'on désigne dans la technique sous le nom d'*acting out* sans toujours bien délimiter son sens ; et nous allons voir que nos considérations d'aujourd'hui sont de nature à en renouveler la notion.

L'*acting out* que nous allons examiner, pour être d'aussi peu de conséquence apparemment pour le sujet que l'hallucination qui vient de nous retenir, peut n'en être pas moins démonstratif. S'il ne doit pas nous permettre d'aller aussi loin, c'est que l'auteur à qui nous l'empruntons n'y montre pas la puissance d'investigation et la pénétration divinatoire de Freud, et que pour en tirer plus d'instruction la matière nous manquera bien vite.

Il est en effet rapporté par Ernst Kris, auteur qui prend pourtant toute son importance de faire partie du triumvirat qui a pris en charge de donner au *new deal* de la psychologie de l'ego son statut en quelque sorte officiel, et même de passer pour en être la tête pensante.

Ce n'est pas pour autant qu'il nous en donne une formule plus assurée, et les préceptes techniques que cet exemple passe pour illustrer dans l'article *Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy* ¹³⁶, aboutissent, dans leur balancement où se distinguent les nostalgies de l'analyste de vieille souche, à des notions nègre-blanc dont nous remettons l'examen à plus tard, espérant toujours au reste la venue du benêt qui, calibrant enfin dans sa naïveté cette infatuation de l'analyse normalisante, lui assénerait, sans que quiconque ait à s'en mêler, le coup définitif.

Considérons en attendant le cas qu'il nous présente pour la mise en lumière de l'élégance, avec laquelle il l'a, peut-on dire, dégagé, et ce en raison des principes dont son

¹³⁵. Cf. Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le François, 1932.

¹³⁶. Paru dans *The psychoanalytic quarterly*, vol. XX, n° 1, January,

intervention décisive montre l'application magistrale : entendons par là, l'appel au moi du sujet, l'abord par la surface, la référence à la réalité, et tutti quanti.

Voici donc un sujet qu'il a pris en position de second analyste. Ce sujet est gravement entravé dans sa profession, profession intellectuelle dont il semble qu'elle n'est pas très loin de la nôtre. C'est ce qu'on traduit en nous disant que bien qu'occupant une position académique respectée, il ne saurait ⁽⁵⁴⁾avancer à un plus haut rang, faute de pouvoir publier ses recherches. L'entrave est la compulsion par laquelle il se sent poussé à prendre les idées des autres. Obsession donc du plagiat, voire du plagiarisme. Au point où il en est, après avoir recueilli une amélioration pragmatique de sa première analyse, sa vie gravite autour d'un brillant *scholar* dans le tourment sans cesse alimenté d'éviter de lui prendre ses idées. Quoi qu'il en soit, un travail est prêt à paraître.

Et un beau jour, le voici qui arrive à la séance avec un air de triomphe. La preuve est faite : il vient de mettre la main sur un livre à la bibliothèque, qui contient toutes les idées du sien. On peut dire qu'il ne connaissait pas le livre, puisqu'il y a jeté un œil il n'y a pas longtemps. Néanmoins le voilà plagiaire malgré lui. L'analyste (femme) qui lui a fait sa première tranche (comme on dit dans notre *slang*), avait bien raison quand elle lui disait à peu près « qui a volé, volera », puisqu'aussi bien à sa puberté il chapardait volontiers livres et sucreries.

C'est ici qu'Ernst Kris, de sa science et de son audace, intervient, non sans conscience de nous les faire mesurer, sentiment où nous le laisserons peut-être à mi-chemin. Il demande à voir ce livre. Il le lit. Il découvre que rien n'y justifie ce que le sujet croit y lire. C'est lui seul qui prête à l'auteur d'avoir dit tout ce qu'il veut dire.

Dès lors, nous dit Kris, la question change de face. Bientôt transpire que l'éminent collègue s'est emparé de façon réitérée des idées du sujet, les a arrangées à son goût et tout simplement démarquées sans en faire mention. Et c'est cela que le sujet tremblait de lui prendre, sans y reconnaître son bien.

Une ère de compréhension nouvelle s'annonce. Si je disais que le grand cœur de Kris en a ouvert les portes, sans doute ne recueillerais-je pas son assentiment. Il me dirait, avec le sérieux proverbiallement attribué au pape, qu'il a suivi le grand principe d'aborder les problèmes par la surface. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi qu'il les prend par le dehors, et même qu'une pointe de don quichottisme pourrait bien se lire à son insu dans la façon dont il vient à trancher en matière aussi délicate que le fait de plagiat ?

Le renversement d'intention dont nous avons été aujourd'hui réapprendre la leçon chez Freud, mène sans doute à ⁽⁵⁵⁾quelque chose, mais il n'est pas dit que ce soit à l'objectivité. À la vérité, si l'on peut être certain que ce ne sera point sans profit qu'on ramènera la belle âme de sa révolte contre le désordre du monde, à la mettre en garde quant à la part qu'elle y prend, l'inverse n'est point vrai, et il ne doit point nous suffire que quelqu'un s'accuse de quelque mauvaise intention pour que nous l'assurions qu'il n'en est point coupable.

L'occasion était belle pourtant qu'on pût s'apercevoir que, s'il y a un préjugé au moins dont le psychanalyste devrait être détaché par la psychanalyse, c'est celui de la propriété intellectuelle. Sans doute cela eût-il rendu plus aisé à celui que nous suivons ici, de se retrouver dans la façon dont son patient l'entendait lui-même.

Et puisqu'on saute la barrière d'une interdiction, d'ailleurs plus imaginaire que réelle, pour permettre à l'analyste un jugement sur pièces, pourquoi ne pas s'apercevoir que c'est rester dans l'abstrait que de ne pas regarder le contenu propre des idées ici en litige, car il ne saurait être indifférent.

L'incidence vocationnelle, pour tout dire, de l'inhibition n'est peut-être pas à négliger tout à fait, si toutefois ses effets professionnels paraissent évidemment plus importants dans la perspective culturellement spécifiée du *success*.

Car, si j'ai pu remarquer quelque retenue dans l'exposé des principes d'interprétation que comporte une psychanalyse revenue désormais à l'*ego psychology*, on ne nous fait par contre, dans le commentaire du cas, grâce de rien.

Se réconfortant au passage d'une rencontre qui lui paraît des plus heureuses avec les formules de l'honorable M. Bibring, M. Kris nous expose sa méthode : « Il s'agit de déterminer dans une période préparatoire (sic) les *patterns* de comportement, présents et passés, du sujet (cf. p. 24 de l'article). On notera d'abord ici ses attitudes de critique et d'admiration à l'endroit des idées des autres ; puis le rapport de celles-ci aux idées propres du patient ». Qu'on m'excuse de suivre pas à pas le texte. Car il faut ici qu'il ne nous laisse aucun doute sur la pensée de son auteur. « Une fois à ce point, la comparaison entre la productivité du patient lui-même et celle des autres doit être poursuivie dans le plus grand détail. À la fin, la déformation d'imputer aux autres ses propres idées va pouvoir enfin être analysée et le mécanisme « doit et avoir » être rendu conscient ».

⁽⁵⁶⁾ Un des maîtres regrettés de notre jeunesse, dont pourtant nous ne pouvons dire que nous l'ayons suivi dans les derniers tournants de sa pensée, avait déjà désigné ce que l'on nous décrit ici du nom de « bilanisme ». Bien entendu, il n'est pas à dédaigner de rendre conscient un symptôme obsessionnel, mais c'est autre chose encore que de le fabriquer de toutes pièces.

Abstraitement posée, cette analyse, descriptive, nous précise-t-on, ne me paraît pas pourtant différenciée beaucoup de ce qu'on rapporte du mode d'abord qu'aurait suivi la première analyste. Car on ne nous fait pas mystère qu'il s'agit de Mme Melitta Schmideberg, en citant une phrase extraite d'un commentaire qu'elle aurait fait paraître de ce cas : « Un patient qui durant sa puberté a volé de temps en temps... a gardé plus tard un certain penchant au plagiat... Dès lors, puisque pour lui l'activité était liée au vol, l'effort scientifique au plagiarisme, etc. ».

Nous n'avons pu vérifier si cette phrase épuise la part prise à l'analyse par l'auteur mis en cause, une partie de la littérature analytique étant devenue malheureusement très difficile d'accès¹³⁷.

Mais nous comprenons mieux l'emphase de l'auteur dont nous tenons le texte, quand il embouche sa conclusion : « Il est maintenant possible de comparer les deux types d'approche analytique. »

Car, à mesure qu'il a précisé concrètement en quoi consiste le sien, nous voyons bien ce que veut dire cette analyse des *pattern* de la conduite du sujet, c'est proprement d'inscrire cette conduite dans les patterns de l'analyste.

Ce n'est pas qu'on n'y remue rien d'autre. Et nous voyons se dessiner avec le père et le grand-père une situation à trois fort attrayante d'aspect, et ceci d'autant plus que le premier semble avoir failli, comme il arrive, à se tenir au niveau du second, savant distingué dans sa partie. Ici quelques astuces sur le grand-père et le père qui n'était pas grand, auxquelles nous aurions peut-être préféré quelques indications sur le rôle de la mort dans tout ce jeu. Que les grands et les petits poissons des parties de pêche avec le père ne symbolisent la classique ⁽⁵⁷⁾« comparaison » qui dans notre monde mental a pris la place tenue en d'autres siècles par d'autres plus galantes, nous n'en doutons pas ! Mais tout cela, si j'ose dire, ne me paraît pas pris par le bon bout.

Je n'en donnerai pas d'autre preuve que le corps du délit promis dans mon exemple, c'est-à-dire justement ce que M. Kris nous produit comme le trophée de sa victoire. Il se croit arrivé au but ; il en fait part à son patient. « Il n'y a que les idées des autres qui sont intéressantes, ce sont les seules qui soient bonnes à prendre ; s'en emparer est une question de savoir s'y prendre » – je traduis ainsi : *engineering*, parce que je pense qu'il fait écho au célèbre *how to* américain, mettons, si ce n'est pas ça : question de planification.

« À ce point, nous dit Kris, de mon interprétation, j'attendais la réaction de mon patient. Le patient se taisait, et la longueur même de ce silence, affirme-t-il, car il mesure ses effets, a une signification spéciale. Alors comme saisi d'une illumination subite, il profère ces mots : « Tous les midis, quand je me lève de la séance, avant le déjeuner, et avant que je ne

¹³⁷. Cf. s'il se peut Melitta Schmideberg, Intellektuelle Hemmung und Es Störung, Zischr. f. psa. Päd, VIII, 1934.

retourne à mon bureau, je vais faire un tour dans telle rue (une rue, nous explique l'auteur, bien connue pour ses restaurants petits, mais où l'on est bien soigné) et je reluque les menus derrière les vitres de leur entrée. C'est dans un de ces restaurants que je trouve d'habitude mon plat préféré : des cervelles fraîches. »

C'est le mot de la fin de son observation. Mais l'intérêt très vif que je porte aux cas de génération suggérée des souris par les montagnes, vous retiendra, j'espère, encore un moment, si je vous prie d'examiner avec moi celle-ci.

Il s'agit en tous points d'un individu de l'espèce dite *acting out*, sans doute de petite taille, mais fort bien constitué.

Le plaisir seul qu'il semble apporter à son accoucheur m'étonne. Pense-t-il qu'il s'agisse d'une issue valable de cet *id*, que le suprême de son art eût réussi à provoquer.

Qu'assurément l'aveu qu'en fait le sujet n'ait toute sa valeur transférentielle, ce n'est pas douteux, encore que l'auteur ait pris le parti, délibéré, il le souligne, de nous épargner tout détail concernant l'articulation, et ici je souligne moi-même, *entre les défenses* (dont il vient de nous décrire le démontage) *et la résistance du patient dans l'analyse*.

Mais l'acte lui-même, qu'en comprendre ? Sinon y voir proprement une émergence d'une relation orale primordialement « retranchée », ce qui explique sans doute le relatif échec de la première analyse.

Mais qu'elle apparaisse ici sous la forme d'un acte totalement incompris du sujet ne nous paraît pour celui-ci d'aucun bénéfice, si elle nous montre d'autre part où aboutit une analyse des résistances qui consiste à s'attaquer au monde (aux *patterns*) du sujet pour le remodeler sur celui de l'analyste, au nom de l'analyse des défenses. Je ne doute pas que le patient ne se trouve, somme toute, fort bien de se mettre là aussi à un régime de cervelle fraîche. Il remplira ainsi un *pattern* de plus, celui qu'un grand nombre de théoriciens assignent en propres termes au procès de l'analyse : à savoir l'introjection du moi de l'analyste. Il faut espérer, en effet, que là aussi c'est de la partie saine qu'ils entendent parler. Et là-dessus les idées de M. Kris sur la productivité intellectuelle nous paraissent garanties conformes pour l'Amérique.

Il semble accessoire de demander comment il va s'arranger avec les cervelles fraîches, les cervelles réelles, celles qu'on fait revenir au beurre noir, y étant recommandé un épluchage préalable de la pie-mère qui demande beaucoup de soin. Ce n'est pas là pourtant une question vaine, car supposez que ce soit pour les jeunes garçons qu'il se fût découvert le même goût, exigeant de non moindres raffinements, n'y aurait-il pas au fond le même malentendu ? Et cet *acting out*, comme on dirait, ne serait-il pas tout aussi étranger au sujet ?

Ceci veut dire qu'à aborder la résistance du moi dans les défenses du sujet, qu'à poser à son monde les questions auxquelles il devrait répondre lui-même, on peut s'attirer des réponses fort incongrues, et dont la valeur de réalité, au titre des pulsions du sujet, n'est pas celle qui se fait reconnaître dans les symptômes. C'est ce qui nous permet de mieux comprendre l'examen fait par M. Hyppolite des thèses apportées par Freud dans la *Verneinung*.

Nous ne manquerons pas d'en poursuivre les conséquences au prochain séminaire que nous tiendrons sous le chef d'« analyse du discours et analyse du moi », en essayant d'y éclairer les démarches qui opposent, dans l'analyse des enfants, Mlle Anna Freud et Mme Melanie Klein.

Intervention sur l'exposé de J. Hyppolite « Phénoménologie de Hegel et psychanalyse » à la Société Française de Psychanalyse le 11 janvier 1955, résumé publié dans La psychanalyse, 1957, n° 3 « Psychanalyse et sciences de l'homme », page 32, note n° 1.

[...]

Au cours de la discussion qui fait suite à cet exposé, le Dr Lacan demande à M. Hyppolite ce que signifie ce « nous », non seulement en tant qu'il est rencontre de deux consciences, mais en tant qu'il rend possible la rencontre, et que par elle s'effectue une sorte de révélation qui est au delà de l'homme. Le Dr Lacan évoque à ce propos Heidegger et signale l'importance philosophique des découvertes de Freud à partir de l'instinct de mort.

M. Hyppolite reconnaît la problématique ouverte par ce dépassement du seul dialogue, et interroge à son tour le Dr Lacan sur ce que la psychanalyse peut apporter, dans sa pratique même, sur le troisième terme qui apparaît dans l'interaction des deux consciences.

Dans la suite de la discussion, la question est sans cesse reposée de la dualité des consciences et de la signification que pourrait avoir le dépassement, tant sur le plan positif, où le champ de la conscience se révèle comme une sorte de multiplicité impersonnelle, que sur le plan ontologique, où une parole originaire, un « logos » primordial, se dévoilerait. C'est la problématique de ce dévoilement, aussi bien dans la psychanalyse de Freud que dans la Phénoménologie de Hegel, qui est au centre du débat. Bien entendu, la question du philosophe ou de l'analyste, comme se situant au-dessus du débat, s'est nécessairement posée.

Intervention sur l'exposé de J. Favez-Boutonier « Psychanalyse et philosophie » résumée par le Dr Lacan lui-même, à la Société Française de Philosophie le 25 janvier 1955 parue dans le Bulletin de la Société Française de Philosophie, n° 1, 1955, pp 37-41

Discussion : [...]

M. GABRIEL MARCEL – [...]

DR Jacques LACAN – *Intervention résumée*¹³⁸

⁽³⁷⁾Le Dr Jacques Lacan se garderait d'ajouter son commentaire à un exposé aussi bien rempli, s'il ne s'y croyait invité par l'évocation, faite par Mme Favez-Boutonier, d'une équipe qui ⁽³⁸⁾s'emploie actuellement à une révision du fondement de la psychanalyse.

Ce travail lui semble mériter d'être précisé devant la Société de Philosophie. Son actualité laisse assez loin derrière elle les objections de l'époque et du type Blondel, pour qu'on puisse regretter que Mme Favez-Boutonier se soit attardée à les rappeler.

La psychanalyse se situe dans un registre de l'expérience où ne peut être éludée la question de l'ignorance, conçue comme fonction dialectiquement opposée au savoir. La psychanalyse, si elle est respectueuse du champ qui définit son essence, se développe dans l'ignorance et toutes les connaissances qu'elle a permis d'accumuler n'ont d'autre valeur que d'un dépôt, incompréhensible en ses stratifications, sinon par l'action qui la constitue en une suite de révélations singulières.

C'est à partir de ce principe que doivent se juger les questions qui se posent de savoir si l'analyse est une science et quelle est sa situation comme discipline et comme technique.

Il y a une façon de poser le savoir objectif découvert par l'analyse dont on vient de voir assez bien le porte-à-faux, aux inquiétudes manifestées par tel orateur quant à la révélation possible au sujet en analyse d'une homosexualité jusque-là inconsciente.

Les réponses de Mme Favez-Boutonier, certainement insuffisantes si elles prétendent parer à l'objection dans toute son ampleur, trahissent le malentendu qui nous conduit à suivre l'objecteur dans le point de vue que nous lui avons laissé prendre faute de rigueur, et qui serait que nous découvrons au sujet sa réalité, alors qu'il s'agit qu'il découvre sa vérité. À cet égard, la valeur d'épreuve dans l'ordination du sujet qu'a son affrontement à sa tendance homosexuelle, n'est pas moindre que pour toute autre tendance, car cette épreuve se déroule dans la reconnaissance de sa signification.

À montrer trop de flottement dans l'affirmation du plan proprement dialectique qui est le nôtre et pour replacer néanmoins la technique dans sa dépendance, on vient à dire que la technique est toujours « contre l'homme », ce dont le Dr Lacan fait amicalement mais fermement reproche à Mme Favez-Boutonier.

Reprenant alors la ligne indiquée dans son exorde, il pose comme pierre de touche de l'analyse authentique qu'il ne saurait y être question qu'on y enseigne le *planning* d'un traitement.

Il s'en écarte à nouveau pour répondre à la question soulevée de savoir si Freud est un philosophe, – indiquant la pudeur, sinon la diplomatie, qui guidait Freud dans une répudiation des ⁽³⁹⁾connaissances philosophiques que contredit le témoignage que nous avons de son immense culture.

Il est un philosophe sans aucun doute, – si Sadi Carnot ou Newton le sont, si Copernic l'est, – à savoir en tant qu'ils ont apportés des émergents dans l'ordre de la vérité.

Révolution copernicienne, telle est bien, comme on l'a dit, en effet, la portée de la découverte freudienne. Elle tient en ceci : le sujet qui parle n'est pas le sujet conscient.

¹³⁸ Par le Dr Lacan lui-même.

C'est bien, en effet, de la parole qu'il s'agit dans le « contenu » de l'inconscient. Et c'est pourquoi il n'est pas plus question d'en faire une sorte de somme substantielle qu'il ne peut l'être pour l'ensemble des significations possibles à partir des données du langage.

Il n'y a pas de cartographie de l'inconscient. Ce que nous y déchiffrons, c'est un discours concret, avec la nouveauté singulière que comporte en chaque cas toute relation à la vérité.

Et le Dr Jacques Lacan de s'engager avec quelque excuse quant au caractère sauvage d'un tel rappel devant la Société à laquelle il s'adresse, dans la distinction de la parole en tant que constituante et du discours en tant que constitué.

Il en montre le contraste aussi bien que les paradoxes à propos de la parole médiatrice par excellence qu'on désigne justement comme la parole donnée : « Tu es ma femme », « tu es mon maître », par où le sujet forme son message en le recevant de l'autre sous un mode inversé, et qui, d'avoir été émise, le fait autre qu'il n'était avant cette parole.

Cette parole même, Freud en découvre la présence et l'action très au delà de tout ce que le sujet veut ou croit dire, au delà même de ce qu'il peut exprimer par ses gestes où elle semble s'incarner plus encore. Son témoignage est le même que celui qui nous dit dans l'Évangile que « si ceux là ne criaient pas, les pierres elles-mêmes le feraient ». Et c'est bien tout ce qui jusque là avait paru l'inerte de la vie psychologique, ses déchets, ses rebuts, sa marge subjective en tout cas, rêves et psychopathologie du quotidien que Freud nous montre être structuré comme le langage lui même, avec les rapports du signifié et du signifiant et toutes les exigences qu'ils comportent : organisation couplée du matériel, renvoi de toute signification à une autre signification.

Et le Dr Lacan d'insister et de dire combien il est nécessaire de procéder par la méthode du commentaire de texte qui n'est point de trop en une œuvre aussi profonde et aussi pleine que celle de Freud, afin d'éviter les interprétations unilatérales et bornées, ⁽⁴⁰⁾ les vulgarisations littérales qui la dégradent en la déformant.

Il le démontre en comparant à la méthode d'un Champollion, l'immortelle *Traumdeutung* de Freud, trop oubliée d'être peu lue en raison d'habitudes d'information abrégée.

Le Dr Lacan repousse le terme de psychologie des profondeurs comme inessentiel à l'analyse, au reste sans importance eu égard à ce dont il s'agit qui n'est pas de savoir si ce qui est découvert est plus profond, mais est plus vrai que ce qui le masquait.

Il fait ici la distinction du signe ou de l'indice naturel et du symptôme analytique, en tant que celui ci est proprement une vérité, scellée sans doute, mais déjà mise en forme.

La méthode analytique et la science freudienne mettent donc en cause la primauté du moi comme telle dans l'organisation du sujet. Car l'ancien « connais-toi toi-même » apparaît sur l'antécédent de l'illusion moderne selon laquelle ce serait au moi qu'il appartiendrait de s'accomplir en surmontant sa propre méconnaissance, comme pourvue maintenant d'un sens plus pur.

Avec la rigueur de la science et dépouillant une aberration scolastique, Freud nous indique que le sujet humain, n'a pas le moi pour centre, qu'il s'est décentré par rapport à lui. Ceci implique qu'il n'y a pas de plus mauvais mot que celui de prise de conscience pour désigner la réalisation qui, dès lors, lui est proposée.

Que celui de reconnaissance lui doive être substitué, comment ceci n'est-il pas évident pour tous ceux qui pratiquent une technique, dont le premier principe est qu'elle ne peut être exercée par le sujet isolé, mais toujours avec quelqu'un ?

Que si c'est là justement l'objection que certains font à la psychanalyse, c'est qu'ils ignorent que toute la technique en est définie par ce seul but de permettre à la parole du sujet de s'achever, sans qu'y interfère le discours secret de l'analyste, et que c'est donc bien la parole en tant que tiers terme entre le sujet qui est en cause, puisqu'elle ne saurait se réaliser pour le sujet en analyse que par les voies d'une incessante rectification.

En aucun cas, on ne saurait voir ici un simple transfert de qualité entre conscient et inconscient, mais la théorie comme la pratique soulignent le caractère essentiellement dynamique du processus.

Les questions qui surgissent à partir de ces vérités premières, sont bien autrement problématiques, voire déroutantes, que celles qu'on peut évoquer, comme il fut ici fait, au nom de la morale.

C'est la notion même de l'humanisme traditionnel qui est ici ébranlée – et c'est bien de son autonomie individuelle que le sujet apparaît ici dépouillé, et non pas seulement de façon abstraite.

⁽⁴¹⁾Que Mme Favez-Boutonier ait invoqué la cybernétique touche particulièrement le Dr Lacan qui se propose d'aborder les relations des deux domaines.

Certes, une certaine confusion des concepts a fait mauvaise réputation aux spéculations issues de cette discipline nouvelle venue. Il se propose d'en montrer la véritable portée dans l'avènement contemporain de la plus large critique dans les rapports de l'homme au discours universel.

Plus d'une avenue se laisse entrevoir quant à ce discours, comme déterminant des cycles fermés parfois exclusifs, non seulement dans la science, mais dans la politique la plus brûlante pour nous, et renouvelant avec les problèmes du dialogue les définitions même de la subjectivité.

C'est pourquoi ce ne serait pas seulement perdre tout le prix de l'instrument apporté par la psychanalyse à la connaissance que de la ravalier au simple niveau d'une pratique thérapeutique, ce serait laisser se dégrader cette pratique elle-même pour nourrir les superstitions psychologiques qui dessinent une menace à l'échelle de la société.

La véritable situation de la science psychanalytique comme la formation de ses tenants, sont solidaires d'un mouvement critique où la science doit être reclassée. On verra alors que ses cadres les plus neufs, qu'il est temps de reconnaître sous le terme de sciences conjecturales, avaient leur place préparée depuis l'origine de la science moderne.

MME FAVEZ-BOUTONIER – [...]

« Variantes de la cure-type » par Jacques Lacan, Médecin des Hôpitaux psychiatriques, publié dans l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale – Psychiatrie – le 3 février 1955, référencé cote 37812 C¹⁰ pages 1 à 11. Ce texte fut supprimé de l'E.M.C. en 1960. Nous reproduisons les variations de taille de caractère proposés par ce texte-source.

⁽¹⁾UNE QUESTION **chauve-souris** :

L'EXAMINER AU JOUR.

On attendrait ici l'annonce des variantes de la cure. Le titre « Variantes de la cure-type » fait boiteux. Mais cette boiterie a sa raison. L'ambiguïté de la formule peut mener droit à la question, non sans qu'on s'interroge d'abord si elle lui est intrinsèque, ou si elle trahit un gauchissement de la question dans un contexte d'information médicale.

Mais ce pas d'arrêt même est un pas en avant. Car il dégage aussitôt ce qu'on pressent dans le public : à savoir que la psychanalyse n'est pas une thérapeutique comme les autres. Ceci veut dire que, même à se présenter comme une cure, elle ne se satisfait pas de critères naïfs, disons-le même « cliniques », pour définir son opération selon la *variété* des cas où elle s'applique ; qu'elle ne se distingue pas même par un choix différent des *variables* où se repèrent son champ et son action, mais que la vigilance jalouse que traduit la notion de *variantes* touchant sa voie et ses moyens est fonction si interne à son exercice qu'elle ne peut être détachée de son statut.

Tout analyste considère, en effet, que ces variantes sont limitées par le respect de certaines formes techniques, hors desquelles son action sur le patient, même si elle prend appui sur les connaissances psychanalytiques, n'est plus que psychothérapie.

Que l'analyste s'efforce de déduire de ces formes un formalisme dont l'observance s'impose rigoureusement, encore faut-il qu'il éprouve la valeur de chacune d'elles par une critique positive des effets propres à son opération : c'est ce que la littérature psychanalytique désigne comme la *théorie des critères thérapeutiques* ; ce qui s'y traite est de savoir comment agit ce que l'on fait.

Cette place accordée au besoin de comprendre est un signe de qualité en un domaine aussi mouvant que celui de la guérison. L'insouciance même de l'analyste, quant aux règles les plus élémentaires de la statistique, dans les enquêtes, d'ailleurs rares, où sont produits ses « résultats », si elle ne dépasse pas, en fait, ce qui est d'usage en médecine, est, chez lui, plus justifiée.

S'il fait moins de cas que quiconque en effet d'appréciations aussi sommaires qu'« amélioré », « très amélioré », voire « guéri », c'est qu'une discipline domine sa pratique, qui lui enseigne le détachement de toute urgence thérapeutique ; c'est aussi que son expérience, dans ses données les plus larges, le prévient contre les dangers de ce que le terme de *furore sanandi* énonce assez pour lui.

Car, s'il admet la guérison comme bénéfice de surcroît de son traitement, il en sépare si radicalement de son action l'instance qu'au seul fait qu'une initiative y prenne son motif, il réagit en son for intérieur par l'inquiétude, au for du groupe par la question préalable : savoir si l'on est encore là dans la psychanalyse.

À souligner ce trait, on entend qu'il puisse paraître, en la question présente, périphérique. Mais c'est précisément sa portée, qu'il la cerne d'une ligne dont le tracé à peine visible suffit à séparer l'intérieur d'un cercle de son dehors, et qu'à être éludé par une convention tacite dans ce qui de l'intérieur du cercle se présente au dehors, il donne l'exemple de la facilité avec laquelle sont omis les principes les plus décisifs, ceux qui règnent dans le silence des vérités indiscutées.

C'est ainsi que la psychanalyse se réfère, en ses critères thérapeutiques, à des concepts dont l'ordonnance en plusieurs registres, dynamique, topique, économique, laisse matière à maints débats, mais dont l'extrême élaboration ne répond qu'à son expérience. Leur compréhension exige donc cette expérience, et c'est un fait que les psychanalystes en font une objection de principe à toute critique du dehors quand elle prétend aller au fond.

En d'autres termes, toute reconnaissance de la psychanalyse, comme profession et comme science, se propose sur la base d'un principe d'extraterritorialité auquel il est impossible au psychanalyste de renoncer, même s'il le dénie, mettant toute validation de ses

problèmes sous le signe de la double appartenance qui les rend aussi insaisissables que la chauve-souris de la fable.

Toute discussion ouverte sur une question comme la présente s'engage donc sur un malentendu, mais elle ne prend son relief qu'au contre-jour dont l'éclaire le paradoxe du dedans. Il suffit, pour le faire apparaître, de s'en tenir à la lettre de ce qui s'écrit d'autorité sur les critères thérapeutiques de l'analyse : si, en effet, l'on peut alors s'accommoder du fait que l'intensité des débats croisse à mesure qu'on se rapproche du cœur de sa pratique, il s'avère plus surprenant que les oppositions y deviennent plus irréductibles à mesure même de cette proximité, et que la discussion, à devenir plus aiguisée, ne s'y achève qu'en confusion.

Pour prendre une idée du degré de ce paradoxe, il suffit de se référer aux communications faites au dernier Congrès mondial des psychanalystes freudiens, réunis à Londres ; elles mériteraient d'être portées au dossier dans leur totalité, et chacune intégralement (Voir *International Journal of Psycho-Analysis*, 1954, n° 2 : tout le numéro). On extraira de l'une d'entre elles une appréciation mesurée (la traduction est de l'auteur du présent article) : « Il y a vingt ans », écrit l'un des auteurs (op. cit., p. 95), « je fis circuler un questionnaire aux fins de rendre compte de ce qu'étaient les pratiques techniques réelles et les normes de travail des psychanalystes en ce pays (la Grande-Bretagne). J'obtins des réponses complètes de 24 sur 29 de nos membres praticiens. De l'examen desquelles, il transpara (sic) qu'il n'y avait d'accord complet que sur six des soixante-trois points soulevés. Un seul de ces six points pouvait être regardé comme fondamental, à savoir : la nécessité d'analyser le transfert ; les autres se rapportaient à des matières aussi mineures que l'inopportunité d'accepter des cadeaux, le rejet de l'usage des termes techniques dans l'analyse, l'évitement des ^(37812 C10 p.2)contacts sociaux, l'abstention de répondre aux questions, l'objection de principe aux conditions préalables, et, de façon assez intéressante, le paiement de toutes les séances où l'on fait défaut au rendez-vous ». Cette référence à une enquête déjà ancienne prend sa valeur de la qualité des praticiens, encore réduits à une élite, auxquels elle s'adressait. Elle n'est évoquée que pour l'urgence, devenue publique, de ce qui n'était que besoin personnel, à savoir (c'est le titre de l'article) : définir les « critères thérapeutiques de l'analyse ». L'obstacle majeur y est désigné dans des divergences théoriques fondamentales : « Nous n'avons pas besoin de regarder loin », continue-t-on, « pour trouver des sociétés psychanalytiques fendues en deux (sic) par de telles différences, avec des groupes extrêmes professant des vues mutuellement incompatibles, les sections étant maintenues dans une union malaisée par des groupes moyens, dont les membres, comme c'est le fait de tous les éclectiques de par le monde, tirent parti de leur absence d'originalité en faisant vertu de leur éclectisme, et en prétendant, de façon implicite ou explicite, que, peu important les divergences de principe, la vérité scientifique ne gît que dans le compromis. En dépit de cet effort des éclectiques pour sauver l'apparence d'un front uni devant le public scientifique et psychologique, il est évident que, sous certains aspects fondamentaux, les techniques mises en pratique par les groupes opposés sont aussi différentes que la craie du fromage » (op. cit., p. 95).

Aussi bien, l'auteur cité ne se fait pas d'illusion sur la chance qu'offre le Congrès plénier, auquel il s'adresse, de réduire les discordances, et ceci faute de toute critique portant sur la « supposition affectée et entretenue avec soin que ceux qui sont en fonction de participer à un tel propos partageraient, fût-ce grossièrement, les mêmes vues, parleraient le même langage technique, suivraient des systèmes identiques de diagnostic, de pronostic et de sélection des cas, pratiqueraient, fût-ce de façon approximative, les mêmes procédés techniques. Aucune de ces prétentions ne saurait supporter un contrôle un peu serré » (les italiques sont de l'auteur, op. cit., p. 96).

Comme il faudrait dix pages de cette Encyclopédie pour la seule bibliographie des articles et ouvrages où les autorités les moins contestées confirment un tel aveu, tout recours à l'assentiment commun des philosophes semble exclu pour y trouver quelque mesure en la question des variantes du traitement analytique. Le maintien des normes tombe de plus en plus dans l'orbite des besoins de cohérence du groupe, comme il s'avère en un certain pays où ce groupe représente une puissance à la mesure de l'étendue de ce pays, sans plus se justifier d'autres motifs que de la préservation d'un standard : l'avènement d'un pur formalisme se préparant partout, pour reprendre les termes de l'auteur déjà cité, d'un « perfectionnisme » technique où l'analyse, dit-il, « perd la mesure de ses limites d'application », en même temps qu'il la conduit à des critères de son opération à la fois « perfectionnistes, immotivés et dès lors hors de portée de tout contrôle » par l'expérience, voire à une « mystique (le mot est en français) qui défie l'examen et se dérobe à toute discussion sensée » (op. cit., p. 96).

Cette mystification – c'est, en effet, le terme technique pour désigner tout processus qui rend occulte pour le sujet l'origine des effets de sa propre action – est d'autant plus frappante à constater, que le prestige croissant de l'analyse et la fonction pilote qu'elle joue dans une zone importante des relations humaines, s'ils sont la sanction méritée d'un cinquantenaire de recherches de la qualité la plus soutenue, donnent désormais à son mouvement le bénéfice à double face des préjugés jouant en faveur de toutes choses reçues.

Les problèmes qui en résultent peuvent tourner à l'urgence si la psychanalyse, comme dans le pays mentionné à l'instant, vient à une importance quantitative qui en fait un facteur sociologique retentissant immédiatement à l'échelle collective.

La solidarité étroite que manifestent théorie et technique dans leurs progrès et qu'on a soulignée souvent dans la psychanalyse, si elle est le garant de l'authenticité de son expérience, ne laisse ici que plus désarmé.

Seule, l'appréhension la plus vaste des divergences, et qui arrive à les saisir dans le synchronisme de leur moment, peut révéler leur cause profonde.

Si l'on s'y essaye, on prend l'idée d'un phénomène massif de passivité, voire d'inertie subjective, dont les effets semblent s'accroître avec l'extension du mouvement.

Du moins est-ce là ce que suggère la dispersion que l'on constate, tant dans la coordination des concepts que dans leur compréhension.

Si des travaux du meilleur aloi continuent d'en manifester la richesse, c'est dans un premier temps fécond d'approfondissement de leur antinomie, mais c'est pour décevoir par les syncrétismes de pure fiction, voire le retour dès lors confusionnel à l'indifférenciation première, où l'impuissance dialectique s'achève en solution de faux semblant.

Cet effort est mieux venu parfois à laisser en suspens la dissociation qu'il apporte dans les concepts fondamentaux, dont il faut remarquer que tous sont dus à l'inventeur de l'analyse. La résistance de ces concepts à des réductions théoriques, dont les échecs répétés sembleraient devoir les faire éclater, devient alors l'illustration de leur consistance.

S'il en est un qui manifeste son bien-fondé à cette épreuve, c'est le concept de transfert, dont on peut dire que, comblant les exigences hégéliennes, nul concept ne peut être mieux saisi pour identique à la chose même, que celui-ci ne se démontre l'être à la chose analytique, et ce jusque dans les ambiguïtés qui se proposent en l'un et l'autre et dans leur relation essentielle : la chose est-elle réelle ou déréelle ? le concept est-il d'un besoin de répétition ou de la répétition d'un besoin ? le temps où ils s'identifient est-il de réminiscence ou de réexpérience ? (Lagache, 1952).

On saisit, en même temps, les partialités qui s'ouvrent au choix du praticien, pour si peu qu'il rabaisse, en l'objectivant, le niveau d'une expérience qu'il ne peut soutenir sans la penser. S'il entreprend alors sa théorie, il entre dans des contradictions d'autant plus captivantes à suivre qu'elles semblent forcer sa plume sous une sorte de $\square v \square \gamma \xi \eta$ sémantique, démontrant *ab inferiori* la dialectique où son action s'inscrit.

Ainsi une cohérence profonde reste-t-elle sensible dans la gerbe même des chutes qui encadrent en quelque sorte l'axe, fût-il dévié, de l'expérience analytique, comme les éclats d'un projectile se dispersent en conservant pour centre de gravité commun sa trajectoire idéale.

Dès lors, la condition de malentendu, dont nous avons noté que ne se dégageait pas la psychanalyse, à s'engager dans la voie de sa reconnaissance, semble prendre un sens plus profond d'une méconnaissance interne à son mouvement.

Mais on entrevoit par là que l'accès à la question de ses variantes puisse rencontrer, de la condition même d'être exposée au public médical, une faveur imprévue.

Une pratique qui se fonde sur l'intersubjectivité ne peut, en effet, se soustraire à ses lois, là où la porte son besoin de se faire reconnaître. Car l'extraterritorialité dont elle se réclame ne lui permettra d'y accéder qu'en étrangère, voir suggérera de la traiter par l'extériorisation, à la façon dont on l'entend pour une tumeur de l'organisme.

Mais on rend justice à toute prétention où se trahit quelque méconnaissance de soi, en l'acceptant en termes crus.

Dans l'obscurité où s'annonce la question des variantes de la cure-type, on partira donc du critère unique dont dispose le médecin qui veut en faire bénéficier son patient. Ce critère qui doit sans doute à sa simplicité d'être rarement énoncé est le suivant : une psychanalyse est un traitement qu'on attend d'un psychanalyste.

DE LA VOIE DU PSYCHANALYSTE
A SON MAINTIEN :
CONSIDERE DANS SA DEVIATION.

La remarque qui sert d'issue au précédent chapitre n'a d'évidence qu'ironique. C'est qu'à se profiler sur l'impasse apparente de la question dans son abord dogmatique, elle la réitère, à bien y regarder et sans omettre le grain de sel, par un jugement synthétique *a priori*, à partir d'où une raison pratique pourra sans doute s'y retrouver.

Car, si la voie de la psychanalyse se met en cause en la question de ses variantes, au point de ne plus apparaître en ce jugement que supposée, une existence aussi précaire pose qu'un homme la maintienne et que cet homme soit réel.

Aussi, c'est aux sollicitations exercées sur l'homme réel par l'ambiguïté de cette voie qu'on tentera de mesurer, avec l'effet ^(37812 C10 p. 3) qu'il en éprouve, la notion qu'il en prend. S'il poursuit sa tâche en effet dans cette ambiguïté, c'est qu'elle ne l'arrête pas plus qu'il n'est commun au plus grand nombre des pratiques humaines ; mais si la question reste permanente en cette pratique particulière, de la limite à assigner à ses variantes, c'est qu'on n'y voit pas le terme où s'arrête l'ambiguïté.

Dès lors, il importe peu que l'homme réel se décharge du soin de définir ce terme sur les autorités qui n'y subviennent qu'à y donner le change, ou qu'il s'accommode de le méconnaître en sa rigueur, à éviter d'en éprouver la limite ; dans les deux cas, il sera, par son action, plutôt joué qu'il ne la joue, mais il ne s'y trouvera que plus à l'aise pour y loger les dons qui l'y adaptent : sans s'apercevoir qu'à s'abandonner ici à la mauvaise foi de la pratique instituée il la fait tomber au niveau des routines dont des habiles dispensent les secrets, dès lors incritiquables, puisque toujours subordonnés aux mêmes dons, n'en fût-il plus au monde, dont ils se réservent la discrétion.

Celui qui se laisse, à ce prix, alléger du souci de sa mission, s'y croira même confirmé par l'avertissement qui résonne encore de la voix même qui formula les règles fondamentales de sa pratique : de ne pas se faire une idée trop élevée de cette mission, ni moins encore le prophète d'aucune vérité établie. Ainsi ce précepte, à se présenter sous le mode négatif, par quoi le maître pensa offrir ces règles à la compréhension, n'ouvre-t-il que son contresens à la fausse humilité.

Dans le chemin de la vraie, on n'aura pas à chercher loin l'ambiguïté insoutenable qui se propose à la psychanalyse ; elle est à la portée de tous. C'est celle qui se révèle dans la question de ce que parler veut dire, et chacun la rencontre à seulement accueillir un discours de son prochain. Car la locution même où la langue recueille son intention la plus naïve : celle d'entendre ce qu'il « veut dire », dit assez qu'il ne le dit pas. Mais ce que veut dire ce « veut dire » est encore à double entente, et il tient à l'auditeur que ce soit l'une ou l'autre : soit ce que le parleur veut lui dire par le discours qu'il lui adresse, ou ce que ce discours lui apprend de la condition du parleur. Ainsi, non seulement le sens de ce discours réside dans celui qui l'écoute, mais c'est de son accueil que dépend qui le dit : c'est à savoir le sujet à qui il donne accord et foi, ou un sujet que son discours lui livre comme constitué.

Or l'analyste s'empare de ce pouvoir discrétionnaire de l'auditeur pour le porter à une puissance seconde. Car, outre qu'il se pose expressément pour lui-même, voire pour le sujet parlant, en interprète de son discours, il impose au sujet, dans son discours, l'ouverture particulière aux conditions de la règle qu'il lui propose comme fondamentale : à savoir que ce discours se poursuive *primo* sans interruption, *secundo* dans l'abandon de toute retenue du sujet, non seulement quant au souci de sa cohérence logique ou de sa rationalité pour lui-même, mais encore quant à la vergogne de son appel *ad hominem* ou de sa recevabilité par l'auditeur. Il distend donc ainsi l'écart qui met à sa merci la surdétermination du sujet dans l'ambiguïté de la parole constituante et du discours constitué, comme s'il espérait que les extrêmes s'en rejoignent par une révélation qui les confond. Mais cette conjonction ne peut s'opérer, en raison de la limite peu remarquée où reste contenue la prétendue libre

association, par quoi la parole du sujet est maintenue dans les formes syntaxiques qui l'articulent en discours dans la langue employée comme entendue par l'analyste.

Dès lors, l'analyste garde entière la responsabilité qu'on vient de reconnaître, en un sens approfondi de ce terme, comme étant celle de l'auditeur, dans l'ambiguïté sans ambages qui s'offre à son interprétation, et son silence même ne l'en soulage pas d'une ligne, dès l'instant qu'il écoute.

Aussi bien les auteurs en avouent-ils le poids, si obscurément qu'ils s'en expliquent, quand ils font état, sous le chef actuellement passe-partout du contre-transfert, des répugnances personnelles de l'analyste, soit qu'ils considèrent le peu de succès, voire la désuétude, des théories de l'interprétation, soit qu'ils notent la rareté, voire l'atermolement de son indication dans la technique. Et l'emploi usuel du terme vague d'analyser, là où celui d'interpréter supposerait l'indication de son sens propre, montre bien quel effet centrifuge détourne l'attention du praticien de son intervention majeure : effet qui répond essentiellement à la notion de contre-transfert, en ce que l'analyste s'y dérobe à considérer l'action qui lui revient dans la production de la vérité.

La question des variantes s'éclairerait à suivre cet effet, cette fois diachroniquement, dans une histoire des variations du mouvement psychanalytique, en ramenant à sa racine universelle, à savoir son insertion dans l'expérience de la parole, l'espèce de catholicité parodique où cette question prend corps.

Au reste, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir que les mots-clefs dont l'homme réel, ici évoqué, fait l'usage le plus jaloux pour en illustrer sa technique, ne sont pas toujours ceux qu'il conçoit le plus clairement. Les augures rougiraient de trop se presser entre eux là-dessus, et ne trouvent pas mauvais que la vergogne de leurs cadets, pour s'étendre aux plus novices par un paradoxe qu'expliquent les modes actuellement en faveur de leur formation, leur en épargne l'épreuve.

Analyse du matériel, analyse des résistances, c'est en ces termes que chacun rapportera le principe élémentaire comme le fin mot de sa technique, la première apparaissant comme périmée depuis la promotion de la seconde. Mais, la pertinence de l'interprétation d'une résistance se sanctionnant à l'issue d'un « nouveau matériel », c'est quant au sort à réserver à celui-ci que commenceront les nuances, voire les divergences. Et que s'il faut l'interpréter comme devant, on sera fondé à se demander si, dans ces deux temps, le terme d'interprétation garde le même sens.

Pour y répondre, on peut se reporter aux abords de l'année 1920 où s'instaure le tournant (c'est là le terme consacré dans l'histoire de la technique) tenu dès lors pour décisif dans les voies de l'analyse. Il se motive, à cette date, d'un amortissement dans ses résultats, dont on ne peut jusqu'ici éclaircir la constatation que de l'avis, apocryphe ou non, où l'humour du maître prend après coup valeur de prévision, d'avoir à se presser de faire l'inventaire de l'inconscient avant qu'il ne se referme.

Ce dont pourtant le terme même de « matériel » marque dès lors le discrédit dans la technique, c'est l'ensemble des phénomènes où l'on avait appris jusque-là à trouver le secret du symptôme, domaine immense annexé par le génie de Freud à la connaissance de l'homme et qui mériterait le titre propre de « sémantique psychanalytique » : rêves, actes manqués, lapsus du discours, désordres de la remémoration, caprices de l'association mentale, etc.

Avant le « tournant », c'est par le déchiffrement de ce matériel que le sujet recouvre, avec la disposition du conflit qui détermine ses symptômes, la remémoration de son histoire. C'est aussi bien à la restauration de l'ordre et des lacunes de celle-ci qu'on mesure alors la valeur technique à accorder à la réduction des symptômes. Cette réduction constatée démontre une dynamique où l'inconscient se définit comme un sujet bel et bien constituant, puisqu'il soutenait les symptômes dans leur sens avant qu'il ne fût révélé, et on l'éprouve directement à le reconnaître dans la ruse du désordre où le refoulé compose avec la censure, ce en quoi, notons-le au passage, la névrose s'apparente à la condition la plus commune de la vérité dans la parole et dans l'écrit.

Si dès lors l'analyste donnant au sujet le mot de son symptôme, celui-ci n'en persiste pas moins, c'est que le sujet résiste à en reconnaître le sens : et l'on conclut que c'est cette résistance qu'il faut, avant tout, analyser. Entendons que cette règle fait encore foi à l'interprétation, mais c'est du versant du sujet où l'on va chercher cette résistance que va dépendre la déviation qui s'annonce ; et il est clair que la notion penche à tenir le sujet pour

constitué dans son discours. Qu'elle aille chercher sa résistance hors de ce discours même, et la déviation sera sans remède. On ne reviendra plus à questionner sur son échec la fonction constituante de l'interprétation.

Ce mouvement de démission dans l'usage de la parole justifie à dire que la psychanalyse n'est pas sortie, depuis, de sa maladie infantile, ce terme dépassant ici la métaphore courante en son emploi massif, de toute la propriété qu'y retrouve son second ^{(37812 C10 p.}

⁴⁾ terme à situer l'effet durable du trauma aussi bien que sa cause dans le lien de la technique à l'instrument du langage.

La notion de la résistance n'était pourtant pas nouvelle. Freud en avait reconnu l'effet dès 1895 pour se manifester dans la verbalisation des chaînes de discours où le sujet constitue son histoire, processus dont il n'hésite pas à imaginer la conception en représentant ces chaînes comme englobant de leur faisceau le noyau pathogène autour duquel elles s'infléchissent, pour préciser que l'effet de résistance s'exerce dans le sens transversal au parallélisme de ces chaînes. Il va même jusqu'à poser mathématiquement la formule de proportionnalité inverse de cet effet à la distance du noyau à la chaîne en cours de mémorisation, y trouvant, par là même, la mesure de l'approche réalisée.

Il est clair ici que, si l'interprétation de la résistance en action dans telle chaîne de discours se distingue de l'interprétation de sens par où le sujet passe d'une chaîne à une autre plus « profonde », c'est sur le texte même du discours que la première s'exerce pourtant, y étant compris ses élusions, ses distorsions, ses élisions, voire ses trous et ses syncopes.

L'interprétation de la résistance ouvre donc la même ambiguïté qu'on a analysée plus haut dans la position de l'auditeur et qui se formule ici la question : *Qui résiste ?* – Le Moi, répondait la première doctrine, en tant qu'elle l'opposait, en termes dynamiques, à l'inconscient.

C'est en ce point que la nouvelle orientation de la technique se précipite dans l'erreur : elle répond par le même terme à la question, négligeant le fait que Freud en a changé le sens dans le groupe des notions topiques, nouvelles aussi, qu'il apporte à ce moment dans sa métapsychologie, pour le maintien de la voie analytique, et notamment en y insistant sur la conception que la résistance n'est pas le privilège du Moi.

Pourtant, rien dans ce dernier effort de sa pensée ne sera vraiment compris, comme il se voit au fait que les auteurs en sont encore à pointer les contradictions apparentes dans les notions du Moi, du Ça et du Surmoi, voire de l'automatisme de répétition ou de l'instinct de mort, sans avoir avancé d'un pas dans leur solution, et ces notions, dont on ne peut dès lors que regretter que leur usage ait éclipsé la terminologie antérieure, ne seront utilisées que dans la voie d'un contresens irrésistible.

Par un renversement de l'alternative qui s'offre à la position du sujet dans l'accueil de la parole, le sens constituant du symptôme, traité dès lors en matériel, s'inscrit à l'actif du sujet constitué, cependant que le Moi, tenu pour constitué dans la résistance, devient le sujet auquel va désormais s'adresser l'analyste.

Ce Moi, en effet, compris comme la partie organisée de la personnalité, c'est-à-dire sous un aspect isolé du concept nouvellement élaboré, et le plus propre à se confondre avec une illusion déjà périmée pour la psychologie la moins concrète, concentre dès lors sur lui tous les feux de la théorie.

Il n'est que de lire les phrases qui ouvrent le livre : « Le Moi et les mécanismes de défense », de Mlle Anna Freud (traduites ici, par l'auteur de cet article) : « En certaines périodes du développement de la science psychanalytique, l'intérêt théorique porté au Moi de l'individu était ouvertement désapprouvé... Toute remontée de l'intérêt des couches les plus profondes vers les plus superficielles de la vie psychique, et aussi bien tout virage de la recherche du Ça vers le Moi étaient tenus, en général, pour un commencement de prise en aversion de l'analyse », pour entendre, au son anxieux dont elles préludent à l'avènement d'une ère nouvelle, la musique sinistre où Euripide inscrit, en ses « Phéniciennes », le lien mythique du personnage d'Antigone au temps de retour de la mort sur l'action du héros.

Depuis lors, c'est un lieu commun de rappeler que nous ne savons rien du sujet que ce que son Moi veut bien nous en faire connaître, Otto Fenichel allant jusqu'à préférer tout uniment, comme une vérité qui n'a pas besoin d'être discutée, que « c'est au Moi qu'incombe la tâche de comprendre le sens des mots » (« Problèmes de technique psychanalytique », p. 63).

Le pas suivant mène à la confusion de la résistance et de la défense du Moi.

La notion de défense, promue par Freud, dès 1894, dans une première référence de la névrose à une conception généralement reçue de la fonction de la maladie, est reprise par lui, dans son travail majeur sur *l'inhibition, le symptôme et l'angoisse*, pour comprendre les moments de la formation du Moi dans une conception d'où résulte qu'il est constitué comme un symptôme.

Mais le seul emploi sémantique que, dans son livre à l'instant cité, Mlle Anna Freud fait du terme de Moi comme sujet du verbe montre assez la transgression qu'elle y consacre, et que, dans la déviation désormais acquise, le Moi est bien le sujet objectivé, dont les mécanismes de défense constituent la résistance.

Le traitement sera conçu dès lors comme une attaque, qui pose en principe, l'existence d'une succession de systèmes de défense chez le sujet, ce que confirme assez la « tarte à la crème », raillée au passage par l'auteur cité au précédent chapitre, et par où l'on se donne à bon marché de l'importance à poser à tout bout de champ la question de savoir si l'on a « assez bien analysé l'agressivité » (Internat. J. Psycho-Anal., 1954, n° 2, p. 97) ; moyennant quoi le benêt affirme n'avoir jamais rencontré du transfert d'autres effets qu'agressifs.

C'est ainsi que Fenichel, déjà cité pour les aplanissements qu'il apporte à la théorie, montre, à l'inverse, dans la technique, une complication qui n'est pas sans embrouiller les choses. Car, si l'on ne suit pas sans intérêt le développement, tout à fait défendable, de l'ordre à suivre dans l'attaque des défenses du sujet, le sujet protégeant de défenses sa défense, en ce qu'elle touche de trop près à ce qu'elle défend pour ne pas le révéler, et la pulsion elle-même à se montrer sans masque devant être tenue pour le leurre destiné à détourner l'attaque de la défense à préserver (« Problèmes de technique psychanalytique », par O. Fenichel : chap. 4 : Les aspects structuraux de l'interprétation, pp. 63-82), l'impression de malaise qu'en retient le lecteur ne réveille que mieux en lui, avec l'évocation du terme toujours en suspicion de vérité, la notion qu'à méconnaître ses fondements dialectiques, l'analyse perd toute direction.

Car on ne voit plus ni terme ni même raison à la recherche des prétendues profondeurs, si ce qu'elle découvre n'est pas plus vrai que ce qui le recouvre, et, à l'oublier, l'analyse se dégrade en un immense trifouillage psychologique, dont les échos qu'on peut avoir de sa pratique chez certains ne donne que trop le sentiment.

Si feindre de feindre, en effet, est un moment possible de la dialectique, il n'en reste pas moins que la vérité que le sujet avoue pour qu'on la prenne pour un mensonge se distingue pourtant de ce qui serait son erreur. Mais le maintien de cette distinction n'est possible que dans une dialectique de l'intersubjectivité, où la parole constituante est supposée dans le discours constitué.

À fuir en effet l'en deçà de la raison de ce discours, on doit le chercher au-delà. Si le discours du sujet pouvait, à la rigueur et à l'occasion, être mis entre parenthèses dans la perspective initiale de l'analyse pour la fonction de leurre, voire d'obstruction, qu'il peut remplir dans la révélation de la vérité, c'est au titre de sa fonction de signe et de façon permanente qu'il est maintenant dévalué. Car ce n'est plus seulement qu'on le dépouille de son contenu pour s'arrêter à son débit, à son ton, à ses interruptions, voire à sa mélodie. Toute autre manifestation de la présence du sujet semble bientôt lui devoir être préférée : sa présentation dans son abord et sa démarche, l'affectation de ses manières, et le salut de son congé ; une réaction d'attitude dans la séance retiendra plus qu'une faute de syntaxe et sera plus appréciée par son indice de tonus que pour sa portée gestuelle. Une bouffée émotionnelle, un borborygme viscéral seront témoignages quêtés de la mobilisation de la résistance, et la niaiserie où va le fanatisme du vécu ira à en trouver dans l'intersubodoration le fin du fin.

Mais, à mesure qu'on détache plus du discours où elle s'inscrit l'authenticité de la relation analytique, ce qu'on continue d'appeler son « interprétation » relève toujours plus exclusivement du savoir de l'analyste. Sans doute, ce savoir s'est-il beaucoup accru en cette voie, mais qu'on ne prétende pas s'être ainsi éloigné d'une analyse intellectualiste, à moins qu'on ne reconnaisse que la communication de ce savoir au sujet n'agit que comme une suggestion ^(37812 C10 p. 5) à laquelle le critère de la vérité reste étranger. Aussi bien un Wilhelm Reich, qui a parfaitement défini les conditions de l'intervention dans son mode d'analyse du caractère, tenu à juste titre pour une étape essentielle de la nouvelle technique, reconnaît-il n'attendre son effet que de son insistance (Reich, 1928, pp. 180-196).

Que le fait même de cette suggestion soit analysé comme tel, n'en fera pas pour autant une interprétation véritable. Une telle analyse dessinerait seulement la relation d'un Moi avec un Moi. C'est ce qu'on voit dans la formule usitée, que l'analyste doit se faire un allié de la partie saine du Moi du sujet, si on la complète de la théorie du dédoublement du Moi dans la psychanalyse (Richard Sterba, 1934). Si l'on procède ainsi à une série de bipartitions du Moi du sujet en la poussant *ad infinitum*, il est clair qu'il se réduit, à la limite, au Moi de l'analyste.

Dans cette voie, peu importe que l'on procède selon une formule où se reflète bien le retour au dédain traditionnel du savant pour la « pensée morbide », en parlant au patient « son langage » on ne lui rendra pas pour autant sa parole.

Le fond de la chose n'est pas changé, mais confirmé à se formuler dans une toute autre perspective, celle de la relation d'objet dont on verra le rôle récent dans la technique, par exemple. Seulement, à se référer à une introjection par le sujet, et sous forme de bon objet, du Moi de l'analyste, laisse-t-elle à rêver sur ce qu'un Huron observateur déduirait de ce repas mystique quant à la mentalité de civilisé moderne, pour peu qu'il cède à la même étrange erreur que nous commettons à prendre au pied de la lettre les identifications symboliques de la pensée que nous appelons « primitive ».

Il reste qu'un théoricien opinant en la délicate question de la terminaison de l'analyse pose crûment qu'elle implique l'identification du sujet avec le Moi de l'analyste en tant qu'analysant (W. Hoffer, 1950).

Cette formule, démythifiée, ne signifie rien d'autre sinon qu'à exclure son rapport au sujet de toute fondation dans la parole l'analyste ne peut rien lui communiquer qu'il ne tienne d'un savoir préconçu ou d'une intuition immédiate, c'est-à-dire qui ne soit soumis à l'organisation de son propre Moi.

On acceptera pour le moment cette aporie où l'analyse est réduite pour maintenir dans sa déviation son principe, et l'on posera la question : pour assumer d'être la mesure de la vérité de tous et de chacun des sujets qui se confient à son assistance, que doit donc être le Moi de l'analyste ?

DU MOI DANS l'analyse ET DE SA FIN CHEZ L'ANALYSTE.

Si c'est au terme d'« aporie », avancé au déboucher de ce second chapitre, qu'on résume le gain acquis sur l'impasse du premier, c'est qu'on entend bien que le sens commun du psychanalyste y trouvera matière à objection, voire à scandale.

Comme le propos de cet exposé est précisément de nouer les contradictions où l'on se maintient à répéter en une phase dernière venue de l'analyse les formules reçues de la phase antérieure, on ne s'arrêtera à la fameuse communication des inconscients, tenue non sans raison pour être au principe de l'interprétation véritable, que pour demander à l'analyste si précisément elle ne se distingue pas de l'intuition psychologique où l'analyse de caractère trouve son instrument : prêt à lui faire remarquer que, même à négliger l'opinion de ceux qui tiennent que c'est le signe d'une analyse achevée que cette intuition (« Einfühlung ») et l'appréciation qui s'ensuit (« *Abschätzung* ») se jouent dans le préconscient (Ferenczi, 1928. p. 209), ce n'est pas pour rien qu'on tend présentement à considérer ce jeu comme l'utilisation du contre-transfert.

Mais l'ergotage ne s'en tiendra pas là dans l'irrelation où reste le terme de Moi avec les autres chez la plupart de ceux qui tiennent le premier pour le plus assuré de tous.

Force est, dès lors, de repartir du sentiment de l'analyste et de constater que la confiance à faire au Moi n'est pas son fort, au moins quand il s'agit du sien et de la part qu'il a à tenir dans son travail.

Aussi bien est-ce là le fondement même du principe que tout psychanalyste doit avoir été psychanalysé, principe si assuré qu'on peut le tenir, avec S. Ferenczi, pour la seconde règle fondamentale de l'analyse. L'analyste n'en fléchit pas moins sous le jugement, qu'on peut bien dire dernier, de Freud puisqu'il a été porté par lui deux ans avant sa mort, à savoir qu'« il n'atteint pas généralement, dans sa propre personnalité, le degré de normalité auquel il voudrait faire parvenir ses patients » (Freud : « l'analyse finie et l'analyse sans fin », Ges. Werke, t. 16, p. 93). Ce verdict étonnant, et sur lequel il n'y a pas lieu de revenir, soustrait le psychanalyste au bénéfice de l'excuse qu'on peut faire valoir justement en faveur de toute élite, c'est qu'elle se recrute dans le commun des hommes. Dès lors, il ne laisse d'autre issue à la pensée, sinon d'y voir le contrecoup en sa personne d'un désarroi dont ce qui précède montre assez qu'il peut résider au principe même de sa fonction.

Mais on a éludé ici ce qui peut en retentir au niveau de sa tâche elle-même. À se référer sur ce point à l'auteur que l'on retrouve à la source de tout ce qui s'est dit de pertinent sur la fonction de la personne de l'analyste dans le traitement, S. Ferenczi, déjà cité en ce chapitre, on ira droit au cœur de la question présente.

Dans son lumineux article sur l'élasticité de la technique psychanalytique (*Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, n° 2, p. 207), il s'exprime en ces termes : « Un problème, jusqu'ici non effleuré, sur lequel j'attire l'attention est celui d'une métapsychologie qui reste à faire des processus psychiques de l'analyste durant l'analyse. Sa balance libidinale montre un mouvement pendulaire qui la fait aller et venir entre une identification (amour de l'objet dans l'analyse) et un contrôle exercé sur soi, en tant qu'il est une action intellectuelle. Durant le travail prolongé de chaque jour, il ne peut du tout s'abandonner au plaisir d'épuiser librement son narcissisme et son égoïsme dans la réalité en général, mais seulement en imagination et pour de courts moments. Je ne doute pas qu'une charge aussi excessive, qui trouverait difficilement sa pareille dans la vie, n'exige tôt ou tard la mise au point d'une hygiène spéciale à l'analyste ».

On saisit là comme en un chemin de traverse, qui ne se dérobe que pour trop abrupt à notre question, les aperçus majeurs qu'une voie plus tempérée fera découvrir. Celle-ci s'indique de partout, et, à se tenir à l'article cité, dans son dessein de définir la ligne élastique où doit se régler l'intervention de l'analyste, on en trouvera la direction répétée à chacun de ses carrefours comme par une flèche monotone.

Si c'est au tact, en effet, que l'auteur se réfère pour fixer les points d'arrêt de cette ligne, l'effort qu'il fait pour faire admettre qu'il ne s'en remet pas là à un critère subjectif, au sens courant du terme, laisse clairement voir qu'il s'agit de la subjectivité constituée du Moi, et,

faute de savoir définir la subjectivité constituante de l'interprétation, il s'arrête à mi-chemin de cent approches saisissantes, telles que celles d'une connaissance des hommes (« *Menschenkenntnis* ») désormais soumise à une méthode, d'une science humaine (« *Menschenforschung* ») à la portée de tous, d'une réduction de l'« équation personnelle », de la fonction seulement adjuvante du savoir, d'une capacité d'intuition qui ne s'emploie qu'à ne pas montrer d'insistance, d'une bonté sans faiblesse, de la défiance à opposer aux fantaisies du sentiment de la reconnaissance, d'une analyse de la résistance qui ne s'attaque qu'à la mauvaise foi (« *Unglauben* ») et au *cant* (« *Ablehnung* »), de l'encouragement à donner aux propos offensants, de la modestie authentique où doit se marquer la conscience des limites de notre savoir, en se fiant, pour autant de formes d'effacement du Moi, à la seule garantie que l'analyse personnelle de l'analyste doit être poussée jusqu'à sa fin.

Quelle est donc la fin de l'analyse en ce qui concerne le Moi ? Et comment le savoir, à méconnaître la fonction du Moi dans l'opération de l'analyse ? Lier les deux questions relève de la logique, qui veut qu'on applique à la critique d'une œuvre les principes même qu'elle expose pour être les siens.

Soumettons donc l'analyse du caractère à cette critique. Elle s'expose comme fondée sur la découverte que la personnalité du sujet est structurée comme le symptôme qu'elle ressent comme ^(37812 C10 p 6) étranger, c'est-à-dire qu'à son instar elle recèle un sens, celui d'un conflit refoulé. Et la sortie du matériel qui révèle ce conflit est obtenue en temps second d'une phase préliminaire du traitement, dont W. Reich, en sa conception restée classique dans l'analyse (« L'analyse caractérielle », *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, n° 2, in *The Psychoanalytic Reader*, Hogarth Press, édit., Londres), marque expressément que sa fin est de faire considérer au sujet cette personnalité comme un symptôme.

Il est certain que ce point de vue a montré ses fruits dans une objectivation de structures telles que les caractères dits « phallique-narcissique », « masochique », jusque-là méconnus parce qu'apparemment asymptomatiques, sans parler des caractères, déjà signalés par leurs symptômes, de l'hystérique et du compulsif, dont le groupement de traits, quelle que valeur qu'il faille accorder à leur théorie, constitue un apport précieux à la connaissance psychologique.

Il n'en est que plus important de s'arrêter aux résultats de l'analyse dont Reich fut le grand artisan dans le bilan qu'il en trace. Il se solde en ceci que la marge du changement qui sanctionne cette analyse chez le sujet ne va jamais jusqu'à faire seulement se chevaucher les distances par où se distinguent les structures originelles (W. Reich, *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, n° 2, p. 196). Dès lors, le bienfait ressenti par le sujet, de l'analyse de ces structures, après qu'elles aient été « symptomatifiées » dans l'objectivation de leurs traits, oblige à préciser de plus près leur rapport aux tensions que l'analyse a résolues. Toute la théorie que Reich en donne est fondée sur l'idée que ces structures sont une défense de l'individu contre l'effusion orgasmique, dont la primauté dans le vécu peut seule assurer son harmonie. On sait à quels extrêmes cette idée l'a mené, jusqu'à le faire rejeter par la communauté analytique. Mais, ce faisant non sans raison, personne n'a jamais su bien formuler en quoi Reich avait tort.

C'est qu'il faut voir d'abord que ces structures, puisqu'elles subsistent à la résolution des tensions qui paraissent les motiver, n'y jouent qu'un rôle de support ou de matériel, qui s'ordonne sans doute comme le matériel symbolique de la névrose, ainsi que le prouve l'analyse, mais qui prend ici son efficace de la fonction imaginaire, telle qu'elle se démontre dans les modes de déclenchement des comportements instinctuels, manifestés par l'étude de leur éthologie chez l'animal, non sans que cette étude n'ait été fortement induite par les concepts de déplacement, voire d'identification, venus de l'analyse.

Ainsi Reich n'a fait qu'une erreur dans son analyse du caractère : ce qu'il a dénommé « armure » (« *character armor* ») et traitée comme telle n'est qu'armoirie. Le sujet, après le traitement, garde le poids des armes qu'il tient de la nature, il y a seulement effacé la marque d'un blason.

Si cette confusion s'est avérée possible pourtant, c'est que la fonction imaginaire, guide de vie chez l'animal dans la fixation sexuelle au congénère et dans la parade où se déclenche

l'acte reproducteur, voire dans la signalisation du territoire, semble, chez l'homme, être entièrement détournée vers la relation narcissique où le Moi se fonde, et crée une agressivité dont la coordonnée dénote la signification qu'on va tenter de démontrer pour être l'alpha et l'oméga de cette relation : mais l'erreur de Reich s'explique par son refus déclaré de cette signification, qui n'est autre que ce que Freud veut dire dans la notion de l'instinct de mort, apportée au terme de sa pensée, notion dont on sait qu'elle est la pierre de scandale de la médiocrité des analystes, soit que celle-ci s'en désolidarise ouvertement, soit qu'elle l'admette sans la comprendre.

Ainsi l'analyse du caractère ne peut-elle fonder une conception proprement mystifiante du sujet que par ce qui se dénonce en elle comme une défense, à lui appliquer ses propres principes.

Pour restaurer sa valeur dans une perspective véridique, il convient de rappeler que la psychanalyse n'est allée si loin dans la révélation des désirs de l'homme qu'à suivre, aux veines de la névrose et de la subjectivité marginale de la vie de l'individu, la structure propre à un désir qui s'avère ainsi le modeler à une profondeur inattendue, à savoir le désir de faire reconnaître son désir. Ce désir, où se vérifie littéralement que le désir de l'homme s'aliène dans le désir de l'autre, structure en effet les pulsions découvertes dans l'analyse selon toutes les vicissitudes des substitutions logiques dans leur source, leur direction et leur objet (Freud : « Les pulsions et leur destin » Ges. Werke, t. 10, 210-232) ; mais loin que ces pulsions, si haut qu'on remonte en leur histoire, se montrent dériver du besoin d'une satisfaction naturelle, elles ne font que se moduler en des phases qui reproduisent toutes les formes de la perversion sexuelle, c'est au moins la plus évidente comme la plus connue des données de l'expérience analytique.

Mais l'on néglige plus aisément la dominance qui s'y marque de la relation narcissique, c'est-à-dire d'une seconde aliénation par où s'inscrit dans le sujet, avec l'ambivalence parfaite de la position où il s'identifie dans le couple pervers, le dédoublement interne de son existence et de sa facticité. C'est pourtant par le sens proprement subjectif ainsi mis en valeur dans la perversion, bien plus que par son accession à une objectivation reconnue, que réside – comme l'évolution de la seule littérature scientifique le démontre – le pas que la psychanalyse a fait franchir dans son annexion à la connaissance de l'homme.

Or la théorie du Moi dans l'analyse reste marquée d'une méconnaissance foncière, à négliger la période de son élaboration qui, dans l'œuvre de Freud, va de 1910 à 1920, et où elle apparaît comme s'inscrivant entièrement dans la structure de la relation narcissique.

Car, bien que l'étude du Moi ait jamais constitué, dans la première époque de la psychanalyse, le point d'aversion que Mlle Anna Freud veut bien dire dans le passage plus haut cité, c'est bien plutôt depuis qu'on s'est imaginé de l'y promouvoir, qu'elle en favorise en vérité la subversion.

La conception du phénomène de l'amour-passion comme déterminé par l'image du Moi idéal autant que la question posée de l'imminence en lui de la haine, seront les points à méditer de la période susdite de la pensée freudienne, si l'on veut comprendre comme il convient la relation du moi à l'image de l'autre, telle qu'elle apparaît suffisamment évidente dans le seul titre, conjoignant « psychologie collective et analyse du Moi » (1921), d'un des articles par où Freud inaugure la dernière période de sa pensée, celle où il achèvera de définir le Moi dans la topique.

Mais cet achèvement ne peut être compris qu'à saisir les coordonnées de son progrès dans la notion du masochisme primordial et celle de l'instinct de mort, inscrites dans l'« Au-delà du principe du plaisir » (1920), ainsi que dans la conception de la racine dégénératrice de l'objectivation, telle qu'elle s'expose dans le petit article de 1925 sur la « Verneinung » (la dénégation).

Seule, cette étude donnera son sens à la montée progressive de l'intérêt porté à l'agressivité dans le transfert et dans la résistance, non moins que dans le « malaise de la civilisation » (Freud, 1929), en montrant qu'il ne s'agit pas là de l'agression qu'on imagine à la racine de la lutte vitale. La notion de l'agressivité répond au contraire au déchirement du sujet contre lui-même, déchirement dont il a connu le moment primordial à voir l'image de l'autre, appréhendée en la totalité de sa « *Gestalt* », anticiper sur le sentiment de sa discordance motrice, qu'elle structure rétroactivement en images de morcellement. Cette expérience motive aussi bien la réaction dépressive, reconstruite par Mme Mélanie Klein

aux origines du Moi, que l'assomption jubilatoire de l'image apparue au miroir, dont le phénomène, caractéristique de la période de six ou huit mois, est tenu par l'auteur de ces lignes comme manifestant de façon exemplaire, avec la constitution de l'« *Urbild* » idéale du Moi, la nature proprement imaginaire de la fonction du Moi dans le sujet (J. Lacan : « L'agressivité en psychanalyse », 1948, et « Le stade du miroir », 1949, articles renouvelant la communication faite au Congrès de Marienbad, en 1936).

C'est donc au sein des expériences de prestance et d'intimidation des premières années de sa vie que l'individu est introduit à ce mirage de la maîtrise de ses fonctions, où sa subjectivité restera scindée, et dont la formation imaginaire, naïvement objectivée par les psychologues comme fonction synthétique du moi, montre bien plutôt la condition qui l'ouvre à la dialectique aliénante du Maître et de l'Esclave.

Mais si ces expériences, qui se lisent aussi chez l'animal en maints moments des cycles instinctuels, et spécialement dans la ^(37812 C10 p. 7) parade préliminaire du cycle de la reproduction, avec tous les leurres et les aberrations qu'elles comportent, s'ouvrent, en effet, à cette signification pour structurer durablement le sujet humain, c'est qu'elles la reçoivent de la tension éprouvée de l'impuissance propre à cette prématuration de la naissance dont les naturalistes reconnaissent la spécificité dans le développement anatomique de l'homme, — fait où l'on appréhende cette déhiscence de l'harmonie naturelle, exigée par Hegel pour être la maladie féconde, la faute heureuse de la vie, où l'homme, à se distinguer de son essence, découvre son existence.

Il n'y a pas, en effet, d'autre réalité que cette touche de la mort dont il reçoit la marque à sa naissance, derrière le prestige nouveau que prend chez l'homme la fonction imaginaire. Car c'est bien le même « instinct de mort » qui chez l'animal se manifeste dans cette fonction, si l'on s'arrête à considérer qu'à servir à la fixation spécifique au congénère dans le cycle sexuel, la subjectivité ne s'y distingue pas de l'image qui la captive, et que l'individu n'y apparaît que comme représentant passager de cette image, que comme passage de cette image représentée dans la vie. À l'homme seulement, cette image révèle sa signification mortelle, et en même temps qu'il existe. Mais cette image ne lui est donnée que dans l'autre, c'est-à-dire lui est ravie.

Ainsi le Moi n'est toujours que la moitié du sujet ; encore est-ce celle qu'il perd en la trouvant. On comprend donc qu'il y tienne et qu'il cherche à la retenir en tout ce qui paraît la doubler en lui-même ou dans l'autre, et lui en offre, avec l'effigie, la ressemblance.

Démystifiant le sens de ce que la théorie appelle « identifications primaires », disons que le sujet impose toujours à l'autre, dans la diversité radicale de modes de relation, qui vont de l'invocation de la parole à la sympathie la plus immédiate, une forme imaginaire, qui y porte le sceau, voire les sceaux surimposés, des expériences d'impuissance où cette forme s'est modelée dans le sujet : et cette forme n'est autre que le Moi.

Ainsi, pour en revenir à l'action de l'analyse, c'est toujours au point focal de l'imaginaire où cette forme se produit que le sujet tend naïvement à concentrer son discours, dès lors qu'il est libéré, par la condition de la règle, de toute menace d'une fin de non-recevoir à son adresse. C'est même dans la prégnance visuelle que cette forme imaginaire garde de ses origines, qu'est la raison d'une condition qui, pour si cruciale qu'on la sente dans les variantes de la technique, est rarement tirée au clair : celle qui veut que l'analyste occupe, dans la séance, une place qui le rende invisible au sujet : l'image narcissique, en effet, ne s'en produira que plus pure et le champ en sera plus libre au protéisme régressif de ses séductions.

Or sans doute l'analyste sait-il, à l'encontre, qu'il ne faut pas qu'il réponde aux appels, si insinuants soient-ils, que le sujet lui fait entendre à cette place, sous peine de voir y prendre corps l'amour de transfert que rien, sauf sa production artificielle, ne distingue de l'amour-passion, les conditions qui l'ont produit venant dès lors à échouer par leur effet, et le discours analytique à se réduire au silence de la présence évoquée. Et l'analyste sait encore

qu'à la mesure de la carence de sa réponse, il provoquera chez le sujet l'agressivité, voire la haine, du transfert négatif.

Mais il sait moins bien que ce qu'il répond est moins important en la matière que la place d'où il répond. Car il ne peut se contenter de la précaution d'éviter d'entrer dans le jeu du sujet, dès lors que le principe de l'analyse de la résistance lui commande de l'objectiver.

À seulement accommoder, en effet, sa visée sur l'objet dont le Moi du sujet est l'image, disons sur les traits de son caractère, il se placera, non moins naïvement que ne le fait le sujet lui-même, sous le coup des prestiges de son propre Moi. Et l'effet ici n'en est pas tant à mesurer dans les mirages qu'ils produisent que dans la distance, qu'ils déterminent, de sa relation à l'objet. Car il suffit qu'elle soit fixe pour que le sujet sache l'y trouver.

Dès lors, il entrera dans le jeu d'une connivence plus radicale où le modelage du sujet par le Moi de l'analyste ne sera que l'alibi de son narcissisme.

Si la vérité de cette aberration ne s'avouait pas ouvertement dans la théorie qu'on en donne et dont nous avons plus haut relevé les formes, la preuve en serait faite dans les phénomènes qu'un des analystes les mieux formés à l'école d'authenticité de Ferenczi analyse de façon si sensible pour caractéristiques des cas qu'il considère comme terminés : qu'il nous décrive cette ardeur narcissique dont le sujet est consumé et qu'on le presse d'aller éteindre au bain froid de la réalité, ou cette irradiation, dans son adieu, d'une émotion indescriptible, non sans aller jusqu'à noter que l'analyste y participe (Michael Balint : « Sur la terminaison de l'analyse », 1950, p. 197). Et n'en trouve-t-on pas la contre-épreuve dans la résignation déçue du même auteur à admettre que certains êtres ne puissent espérer mieux que de se séparer de l'analyste dans la haine ? (Michael Balint : « Amour et haine » in « Primary love and psychoanalytic technique », p. 155).

Ces résultats sanctionnent un usage du transfert correspondant à une théorie de l'amour dit « primaire » qui se sert comme modèle de la voracité réciproque du couple mère-enfant (Michael Balint : « Amour pour la mère et amour maternel », 1949 ; traduction anglaise de l'article en allemand de 1939) : dans toutes les formes envisagées, se trahit la conception purement duelle qui est venue gouverner la relation analytique (Cf. Michael Balint : Changements des buts et des techniques thérapeutiques de la psychanalyse, 1950 ; les remarques sur la « two Body's psychology », pp. 123-124).

Si la relation intersubjective dans l'analyse est en effet conçue comme celle d'une dualité d'individus, elle ne peut se fonder que dans l'unité d'une dépendance vitale perpétuée dont l'idée est venue altérer la conception freudienne de la névrose (névrose d'abandon), comme elle ne peut s'effectuer que dans la polarité passivation-activation du sujet, dont les termes sont reconnus expressément par Michael Balint pour formuler l'impasse qui rend sa théorie nécessaire (V. l'appendice de l'article : « Amour pour la mère, etc. »). De telles erreurs se qualifient humainement à la mesure même de la subtilité qu'on trouve à leur connotation sous sa plume.

Elles ne sauraient être rectifiées sans que l'on recoure à la médiation que constitue, entre les sujets, la parole ; mais cette médiation n'est concevable qu'à supposer, dans la relation imaginaire même, la présence d'un troisième terme : la réalité mortelle, l'instinct de mort, que l'on a démontré comme conditionnant les prestiges du narcissisme, et dont les effets se retrouvent sous une forme éclatante dans les résultats reconnus par notre auteur pour être ceux de l'analyse menée jusqu'à son terme dans la relation d'un Moi à un Moi.

Pour que la relation de transfert pût dès lors échapper à ces effets, il faudrait que l'analyste eût dépouillé l'image narcissique de son Moi de toutes les formes du désir où elle s'est constituée, pour la réduire à la seule figure qui, sous leurs masques, la soutient : celle du maître absolu, la mort.

C'est donc bien là que l'analyse du Moi trouve son terme idéal, celui où le sujet, ayant retrouvé les origines de son Moi en une régression imaginaire, touche, par la progression remémorante, à sa fin dans l'analyse : soit la subjectivation de sa mort.

Et ce serait la fin exigible pour le Moi de l'analyste, dont on peut dire qu'il ne doit connaître que le prestige d'un seul maître : la mort, pour que la vie, qu'il doit guider à travers tant de destins, lui soit amie. Fin qui ne semble pas hors de l'atteinte humaine, – car elle n'implique pas, pour autant, que pour lui plus que pour quiconque, la mort ne soit plus qu'un prestige – et qui ne vient que satisfaire aux exigences de sa tâche, telle que plus haut un Ferenczi la définit.

Cette condition imaginaire ne peut pourtant être réalisée que dans une ascèse s'affirmant dans l'être par une voie où tout savoir objectif sera de plus en plus mis en état de suspension. Car, pour ^(37812 C10 p. 8)le sujet, la réalité de sa propre mort n'est aucun objet imaginable, et l'analyste, pas plus qu'un autre, n'en peut rien savoir, sinon qu'il est un être promis à la mort. Dès lors, à supposer qu'il ait réduit tous les prestiges de son Moi pour accéder à l'« être-pour-la-mort », aucun autre savoir, qu'il soit immédiat ou construit, ne peut avoir sa préférence pour qu'il en fasse un pouvoir, s'il n'est pas pourtant aboli.

Il peut donc maintenant répondre au sujet de la place où il veut, mais il ne veut plus rien qui détermine cette place.

C'est là que se trouve, à y réfléchir, le motif profond du mouvement d'oscillation qui ramène l'analyse à une pratique « expectante » après chaque tentative, toujours leurrée, de la rendre plus « active ».

L'attitude de l'analyste ne saurait pourtant être laissée à l'indétermination d'une liberté d'indifférence. Mais la consigne en usage d'une neutralité bienveillante n'y apporte pas une indication suffisante. Car, si elle subordonne le bon vouloir de l'analyste au bien du sujet, elle ne lui rend pas pour autant la disposition de son savoir.

On vient donc à la question qui suit : que doit savoir, dans l'analyse, l'analyste ?

CE QUE LE PSYCHANALYSTE DOIT SAVOIR :

IGNORER CE QU'IL SAIT.

La condition imaginaire où le chapitre précédent fait halte n'est à comprendre que comme condition idéale. Mais, s'il est entendu que d'appartenir à l'imaginaire ne veut pas dire qu'elle soit illusoire, disons que d'être prise pour idéale ne la rend pas plus déréelle pour autant. Car un point idéal, voire une solution, dite, en mathématique, « imaginaire », à donner le pivot de transformation, le nœud de convergence de figures ou de fonctions tout à fait déterminé dans le réel, en sont bel et bien partie constituante. Il en est ainsi de la condition concernant le Moi de l'analyste dans le dégagement de la question ici traitée dans sa forme présente.

Faisant problème du savoir de l'analyste, elle prend sa force de ne pas comporter la réponse que l'analyste sait ce qu'il fait, puisque c'est le fait patent qu'il le méconnaît, dans la théorie et dans la technique, qui nous a mené à la transformer ainsi.

Car, étant tenu pour acquis que l'analyse ne change rien au réel, et qu'elle « change tout » pour le sujet, aussi longtemps que l'analyste ne peut dire en quoi consiste son opération, le terme de « pensée magique » pour désigner la foi naïve que le sujet accorde à son pouvoir n'apparaîtra que l'alibi de sa propre méconnaissance.

S'il est en effet mainte occasion de démontrer la sottise constituée par l'emploi de ce terme dans l'analyse et au dehors, on trouvera sans doute ici la plus favorable pour demander à l'analyste ce qui l'autorise à tenir son savoir pour privilégié.

Car le recours imbécile au terme de « vécue » pour qualifier la connaissance qu'il tient de sa propre analyse, comme si toute connaissance issue d'une expérience ne l'était pas, ne suffit pas à distinguer sa pensée de celle qui lui attribue d'être un homme « pas comme les autres ». On ne peut non plus imputer la vanité de ce dire à l'on qui le rapporte. Car si *l'on* n'est pas fondé, en effet, à dire qu'il n'est pas un homme comme les autres, puisque *l'on* reconnaît dans son semblable un homme à ce que *l'on* peut lui parler, *l'on* n'a pas tort de

vouloir dire par là qu'il n'est pas un homme comme tout le monde en ce que *l'on* reconnaît dans un homme son égal à la portée de ses paroles.

Or l'analyste se distingue en ce qu'il fait d'une fonction qui est commune à tous les hommes, un usage qui n'est pas à la portée de tout le monde, quand il porte la parole.

Car c'est bien là ce qu'il fait pour la parole du sujet, même à seulement l'accueillir, comme on l'a montré plus haut, dans le silence de l'auditeur. Car ce silence comporte la parole, comme on le voit à l'expression de garder le silence, qui, pour parler du silence de l'analyste, ne veut pas dire seulement qu'il ne fait pas de bruit, mais qu'il se tait au lieu de répondre.

On n'ira pas plus loin par là, avant d'interroger : qu'est-ce que la parole ? Et l'on essaiera qu'ici tous les mots portent.

Nul concept pourtant ne donne le sens de la parole, pas même le concept du concept, car elle n'est pas le sens du sens. Mais elle donne au sens son support dans le symbole qu'elle incarne par son acte.

C'est donc un acte, et comme tel, supposant un sujet. Mais ce n'est pas assez dire que, dans cet acte, le sujet suppose un autre sujet, car bien plutôt il l'y fonde comme étant l'autre, mais dans cette unité paradoxale de l'un et de l'autre, dont on a montré plus haut que, par son moyen, l'un s'en remet à l'autre pour devenir identique à lui-même.

On peut donc dire que la parole se manifeste comme une communication où non seulement le sujet, pour attendre de l'autre qu'il rende vrai son message, va le proférer sous une forme inversée, mais où ce message le transforme en annonçant qu'il est le même. Comme il apparaît en toute foi donnée, où les déclarations de « tu es ma femme », ou « tu es mon maître » signifient « je suis ton époux », « je suis ton disciple ».

La parole apparaît donc d'autant plus vraiment une parole que sa vérité est moins fondée dans ce qu'on appelle l'adéquation à la chose : la vraie parole s'oppose ainsi paradoxalement au discours vrai, leur vérité se distinguant par ceci que la première constitue la reconnaissance par les sujets de leurs êtres en ce qu'ils y sont inter-essés, tandis que la seconde est constituée par la connaissance du réel, en tant qu'il est visé par le sujet dans les objets. Mais chacune des vérités ici distinguées s'altère à croiser l'autre dans sa voie.

C'est ainsi que le discours vrai, à dégager dans la parole donnée les données de la promesse, la fait paraître menteuse, puisqu'elle engage l'avenir, qui, comme on dit, n'est à personne, et encore ambiguë, en ce qu'elle outrepassa sans cesse l'être qu'elle concerne, en l'aliénation où se constitue son devenir.

Mais la vraie parole, à interroger le discours vrai sur ce qu'il signifie, y trouvera que la signification renvoie toujours à la signification, aucune chose ne pouvant être montrée autrement que par un signe, et dès lors le fera apparaître comme voué à l'erreur.

Comment, entre le Charybde et le Scylla de cette inter-accusation de la parole, le discours intermédiaire, celui où le sujet, dans son dessein de se faire reconnaître, adresse la parole à l'autre en tenant compte de ce qu'il sait de son être comme donné, ne, serait-il pas contraint aux cheminements de la ruse ?

C'est ainsi en effet que procède le discours pour con-vaincre, mot qui implique la stratégie dans le procès de l'accord. Et, si peu qu'on ait participé à l'entreprise, voire seulement au soutien d'une institution humaine, on sait que la lutte se poursuit sur les termes, même les choses étant accordées ; en quoi se manifeste encore la prévalence du moyen terme qu'est la parole.

Ce procès s'accomplit dans la mauvaise foi du sujet, gouvernant son discours entre la tromperie, l'ambiguïté et l'erreur. Mais cette lutte pour assurer une paix si précaire ne s'offrirait pas comme le champ le plus commun de l'intersubjectivité, si l'homme n'était déjà tout entier per-suadé par la parole, ce qui veut dire qu'il s'y complaît de part en part.

C'est qu'aussi bien l'homme, dans la subordination de son être à la loi de la reconnaissance, est traversé de part en part par les avenues de la parole et c'est par là qu'il

est ouvert à toute suggestion. Mais il s'attarde et il se perd au discours de la conviction, en raison des mirages narcissiques qui dominent la relation à l'autre de son Moi.

Ainsi la mauvaise foi du sujet, pour être si constituante de ce discours intermédiaire qu'elle ne fait même pas défaut à l'aveu de l'amitié, se redouble-t-elle de la méconnaissance où ces mirages l'installent. C'est là ce que Freud a désigné comme la fonction ^{(37812 C10 p.} ⁹⁾inconsciente du Moi de sa topique, avant d'en démontrer la forme essentielle dans le discours de la dénégation (« Verneinung », 1925).

Si donc la condition idéale s'impose, pour l'analyste, que les mirages du narcissisme lui soient devenus transparents, c'est pour qu'il soit perméable à la parole authentique de l'autre, dont il s'agit maintenant de comprendre comment il peut la reconnaître à travers son discours.

Certes ce discours intermédiaire, même en tant que discours de la tromperie et de l'erreur, n'est pas sans témoigner de l'existence de la parole où se fonde la vérité, en ceci qu'il ne se soutient qu'à se proposer pour tel, et que, même à se donner ouvertement pour le discours du mensonge, il n'en affirme qu'avec plus de force l'existence de cette parole. Et si l'on retrouve, par cet abord phénoménologique de la vérité, la clef dont la perte mène le logicisme positiviste à rechercher le « sens du sens », ne fait-il pas aussi reconnaître en elle le concept du concept, en tant qu'il se révèle dans la parole en acte.

Cette parole, qui constitue le sujet en sa vérité, lui est pourtant à jamais interdite, hors des rares moments de son existence où il s'essaie, combien confusément, à la saisir en la foi jurée, et interdite en ceci que le discours intermédiaire le voue à la méconnaissance. Elle parle cependant partout où l'on sait la lire en son être, soit à tous les niveaux où elle l'a formé. Cette antinomie est celle même du sens que Freud a donné à la notion d'inconscient.

Mais si cette parole est accessible pourtant, c'est qu'aucune vraie parole n'est seulement parole du sujet, puisque c'est toujours à le fonder dans la médiation à un autre sujet qu'elle opère, et que par là elle est ouverte à la chaîne sans fin – mais non sans doute indéfinie, car elle se referme – des paroles où se réalise concrètement dans la communauté humaine, la dialectique de la reconnaissance.

C'est dans la mesure où l'analyste fait se taire en lui le discours intermédiaire pour s'ouvrir à la chaîne des vraies paroles, qu'il peut y placer son interprétation révélatrice.

Comme il se voit chaque fois que l'on considère dans sa forme concrète une authentique interprétation : pour prendre un exemple, dans l'analyse classiquement connue sous le nom de « l'homme aux rats », le tournant majeur s'en trouve dans le moment où Freud comprend le ressentiment provoqué chez le sujet par le calcul que sa mère lui suggère au principe du choix d'une épouse. Que l'interdiction qu'un tel conseil comporte pour le sujet, de s'engager en des fiançailles avec la femme qu'il pense aimer, soit reportée par Freud à la parole de son père à l'encontre des faits patents, et notamment de celui-ci qui les prime tous, que son père est mort, laisse plutôt surpris, mais se justifie au niveau d'une vérité plus profonde, qu'il semble avoir deviné à son insu et qui se révèle par la suite des associations que le sujet apporte alors. Elle ne se situe en rien d'autre qu'en ce qu'on appelle ici la « chaîne des paroles », qui, pour se faire entendre dans la névrose comme dans le destin du sujet, s'étend beaucoup plus loin que son individu : c'est à savoir qu'un manque de foi pareil a présidé au mariage de son père, et que cette ambiguïté recouvre elle-même un abus de confiance en matière d'argent qui, en faisant exclure son père de l'armée, l'a déterminé au mariage.

Or cette chaîne, qui n'est pas constituée de purs événements, au reste tous révolus avant la naissance du sujet, mais d'un manquement, peut-être le plus grave parce que le plus subtil, à la vérité de la parole, non moins que d'un forfait plus grossier à son honneur – la dette engendrée par le premier semblant avoir porté son ombre sur toute une vie de mariage et celle du second n'ayant jamais été soldée –, donne le sens où se comprend le simulacre de rachat que le sujet fomenté jusqu'au délire dans le procès de la grande transe obsessionnelle qui l'a amené à appeler Freud à son aide.

Entendons, certes, que cette chaîne n'est pas toute la structure de la névrose obsessionnelle, mais qu'elle s'y croise, dans le texte du mythe individuel du névrosé, avec la trame des fantasmes où se

conjoignent, en un couple d'images narcissiques, l'ombre de son père mort et l'idéal de la dame de ses pensées.

Mais si l'interprétation de Freud, à défaire dans toute sa portée latente cette chaîne, va aboutir à faire tomber la trame imaginaire de la névrose, c'est que pour la dette symbolique qui se promulgue au tribunal du sujet, cette chaîne l'y fait comparaître moins encore comme son légataire que comme son témoignage vivant.

Car il convient de méditer que ce n'est pas seulement par une assumption symbolique que la parole constitue l'être du sujet, mais que, par la loi de l'alliance où l'ordre humain se distingue de la nature, la parole détermine, dès avant sa naissance, non seulement le statut du sujet, mais la venue au monde de son être biologique.

Or il semble que l'accès de Freud au point crucial du sens où le sujet peut à la lettre déchiffrer son destin lui fut ouvert par le fait d'avoir été lui-même l'objet d'une suggestion semblable de la prudence familiale – ce que nous savons par un fragment de son analyse démasqué en son œuvre par Bernfeld –, et peut-être eût-il suffi qu'il n'y eût pas en son temps répondu à l'opposé pour qu'il eût manqué dans le traitement l'occasion de la reconnaître.

Sans doute la fulgurante compréhension dont Freud fait la preuve en pareil cas, n'est-elle pas sans se voiler maintes fois des effets de son narcissisme. Encore, pour ne rien devoir à une analyse poursuivie dans les formes, laisse-t-elle voir, dans la hauteur de ses dernières constructions doctrinales, que les chemins de l'être étaient pour lui déblayés.

Cet exemple, s'il fait sentir l'importance d'un commentaire de l'œuvre de Freud pour la compréhension de l'analyse, ne prend place ici que de tremplin pour précipiter le saut dernier en la question présente, à savoir : *le contraste entre les objets proposés à l'analyste par son expérience et la discipline nécessaire à sa formation.*

Faute d'avoir jamais été conçu jusqu'en son fonds, ni même approximativement formulé, ce contraste s'exprime pourtant, comme on peut s'y attendre de toute vérité méconnue, dans la rébellion des fait.

Au niveau de l'expérience d'abord, où nul mieux qu'un Théodore Reik ne lui donne voix, et l'on peut se contenter du cri d'alarme de son livre : *Listening with the third ear*, soit en français « entendre avec cette troisième oreille » par quoi il ne désigne rien d'autre sans doute que les deux dont tout homme dispose, à condition qu'elles soient rendues à la fonction que leur conteste la parole de l'Évangile.

On y verra les raisons de son opposition à l'exigence d'une succession régulière des plans de la régression imaginaire, dont l'analyse des résistances a posé le principe, non moins qu'aux formes plus systématiques de planning où celle-ci s'est avancée, – cependant qu'il rappelle, par cent exemples vivants, la voie propre à l'interprétation véritable. On ne pourra, à le lire, manquer d'y reconnaître un recours malheureusement mal défini à la divination, si l'emploi de ce terme retrouve sa vertu à évoquer l'ordalie juridique qu'il désigne à l'origine (Aulu-Gelle : *Nuits attiques*, t. 2, chap. 4) en rappelant que le destin humain dépend du choix de celui qui va y porter l'accusation de la parole.

On ne s'intéressera pas moins au malaise qui règne sur tout ce qui concerne la formation de l'analyste, et pour n'en prendre que le dernier écho, on s'arrêtera aux déclarations faites en décembre 1952 par le docteur Knight dans son adresse présidentielle à l'Association psychanalytique américaine. Parmi les facteurs qui tendent à « altérer le rôle de la formation analytique », il signale, à côté de l'accroissement en nombre des candidats en formation, la « forme plus structurée de l'enseignement dans les instituts » qui le dispensent, en l'opposant au type précédent de la formation par un maître (« the earlier preceptorship type of training »).

Sur le recrutement des candidats, il s'exprime ainsi : « Autrefois ils étaient, au premier chef, des individualités introspectives, marquées par leur penchant à l'étude et à la méditation, et qui tendaient à réaliser une haute individualité, voire à limiter leur vie sociale aux discussions cliniques et théoriques avec leurs collègues. Ils lisaient prodigieusement et possédaient parfaitement la littérature analytique »... « Tout au contraire, on peut dire que la majorité des étudiants de la dernière décade... ne sont pas introspectifs, qu'ils penchent à ne rien lire que la littérature qu'on leur indique dans le programme des instituts, et ne désirent qu'à en finir le plus rapidement possible avec ce qu'on exige pour leur formation. Leur intérêt va d'abord à la clinique plutôt qu'à la recherche et à la théorie. Leur motif pour être analysé est plutôt d'en passer par où leur formation l'exige... La capitulation partielle de certains instituts... dans leur hâte ambitieuse et leur tendance à se satisfaire de l'appréhension la plus superficielle de la ^(37812 C10 p. 10)théorie, est à l'origine des problèmes auxquels nous avons à faire face maintenant dans la formation des analystes » (Robert P. Knight, 1953).

On voit assez, dans ce discours fort public, combien le mal apparaît grave et aussi combien il n'est que peu, voire pas du tout, saisi. Ce qui est à souhaiter n'est pas que les analysés soient plus « introspectifs », mais qu'ils comprennent ce qu'ils font ; et le remède n'est pas que les instituts soient moins structurés, mais qu'on n'y enseigne pas un savoir prédigéré, même s'il résume les données de l'expérience analytique.

Mais ce qu'il faut avant tout comprendre, c'est que, quelle que soit la dose de savoir ainsi transmise, elle n'a pour l'analyste aucune valeur formatrice.

Car le savoir accumulé dans son expérience concerne l'imaginaire, où elle vient buter sans cesse, au point d'en être venue à régler son allure sur son exploration systématique chez le sujet. Elle a réussi ainsi à constituer l'histoire naturelle de formes de capture du désir, voire d'identifications du sujet qui n'avaient jamais été cataloguées dans leur richesse, voire approchées dans leur biais d'action, ni dans la science, ni même dans la sagesse, à ce degré de rigueur, si la luxuriance et la séduction s'en étaient dès longtemps déployées dans la fantaisie des artistes.

Mais, outre que les effets de capture de l'imaginaire sont extrêmement difficiles à objectiver dans un discours vrai, auxquels ils opposent dans le quotidien son obstacle majeur, ce qui menace constamment l'analyse de constituer une mauvaise science dans l'incertitude où elle reste de leurs limites dans le réel, cette science, même à la supposer correcte, n'est que d'un secours trompeur dans l'action de l'analyste, car elle n'en regarde que le dépôt, mais non pas le ressort.

L'expérience en ceci ne donne de privilège ni à la tendance dite « biologique » de la théorie, qui n'a bien entendu de biologique que la terminologie, ni à la tendance sociologique qu'on appelle parfois « culturaliste ». L'idéal d'harmonie « pulsionnelle », se réclamant d'une éthique individualiste, de la première tendance, ne saurait, on le conçoit, montrer des effets plus humanisants que l'idéal de conformité au groupe, par où la seconde s'ouvre aux convoitises des « ingénieurs de l'âme », et la différence qu'on peut lire en leurs résultats ne tient qu'à la distance qui sépare la greffe autoplastique d'un membre de l'appareil orthopédique qui le remplace, ce qui reste d'éclopé, dans le premier cas, au regard du fonctionnement instinctuel (ce que Freud appelle la « cicatrice » de la névrose), ne laissant qu'un bénéfice incertain sur l'artifice compensatoire que visent les sublimations dans le second.

À vrai dire, si l'analyse confine d'assez près aux domaines ainsi évoqués de la science pour que certains de ses concepts y aient été utilisés, ceux-ci n'ont pas à chercher leur fondement dans l'expérience de ces domaines, et les essais qu'elle produit pour y autoriser théoriquement la sienne gardent un caractère problématique qui la fait toujours considérer dans la science comme constituant elle-même un problème.

C'est qu'aussi bien la psychanalyse est une pratique subordonnée par destination au plus particulier du sujet, et quand Freud y met l'accent jusqu'à dire que la science analytique doit être remise en question dans l'analyse de chaque cas (V. « *L'homme aux loups* », *passim*, toute la discussion du cas se déroulant sur ce principe), il montre assez à l'analysé la voie de sa formation.

L'analyste, en effet, ne saurait y entrer qu'à reconnaître en son savoir le symptôme de son ignorance, et ceci au sens proprement analytique que le symptôme est le retour du refoulé dans le compromis, et que le refoulement ici comme ailleurs est censure de la vérité. L'ignorance en effet ne doit pas être entendue ici comme une absence de savoir, mais, à l'égal de l'amour et de la haine, comme une passion de l'être ; car elle peut être, à leur instar, une voie où l'être se forme.

C'est bien là qu'est la passion qui doit donner son sens à toute la formation analytique, comme il est évident à seulement s'ouvrir au fait qu'elle structure sa situation.

On a tenté d'apercevoir l'obstacle interne à l'analyse didactique dans l'attitude psychologique de postulance où le candidat se met par rapport à l'analyste, mais on ne l'a pas dénoncé dans son fondement essentiel, qui est le désir de savoir ou de pouvoir qui anime le candidat au principe de sa décision. Non plus qu'on n'a reconnu que ce désir doit être traité à l'instar du désir d'aimer chez le névrosé, dont la sagesse de tout temps sait qu'il est l'antinomie de l'amour, — si ce n'est là ce que visent les meilleurs auteurs en déclarant que toute analyse didactique se doit d'analyser les motifs qui ont fait choisir au candidat la carrière d'analyste ? (Voir Maxwell Gitelson, in « Problèmes thérapeutiques dans l'analyse du candidat normal », par exemple : *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1954, n° 2, 181).

Le fruit positif de la révélation de l'ignorance est le non-savoir, qui n'est pas une négation du savoir, mais sa forme la plus élaborée. La formation du candidat ne saurait s'achever sans l'action du maître ou des maîtres qui le forment à ce non-savoir ; faute de quoi il ne sera jamais qu'un robot d'analyste.

Et c'est bien là que l'on comprend cette fermeture de l'inconscient dont nous avons indiqué l'énigme au moment du tournant majeur de la technique analytique et dont Freud a prévu, ailleurs qu'en un propos rapide, qu'elle pût un jour résulter de la diffusion même, à l'échelle sociale, des effets de l'analyse (Freud, 1911 : Les chances d'avenir du traitement psychanalytique). L'inconscient se ferme en effet pour autant que l'analyste ne « porte plus la parole », parce qu'il sait déjà ou croit savoir ce qu'elle a à dire. Ainsi, s'il parle au sujet, qui au reste en sait tout autant, celui-ci ne peut reconnaître en ce qu'il dit la vérité naissante de sa parole particulière. Et c'est ce qui explique aussi les effets souvent étonnants pour nous des interprétations que donnait Freud lui-même. C'est que la réponse qu'il donnait au sujet était la vraie parole où il se fondait lui-même, et que, pour unir deux sujets en sa vérité, la parole exige d'être une vraie parole pour l'un comme pour l'autre.

C'est pourquoi l'analyste doit aspirer à telle maîtrise de sa parole qu'elle soit identique à son être. Car il n'aura pas besoin d'en prononcer beaucoup dans le traitement, voire si peu que c'est à croire qu'il n'en est besoin d'aucune, pour entendre, chaque fois qu'avec l'aide de Dieu, c'est-à-dire du sujet lui-même, il aura mené un traitement à son terme, le sujet lui sortir les paroles même dans lesquelles il reconnaît la loi de son être.

Et comment s'en étonnerait-il, lui dont l'action, dans la solitude où il a à répondre de son patient, ne relève pas seulement, comme on le dit d'un chirurgien, de sa conscience, puisque sa technique lui apprend que la parole même qu'elle révèle est affaire d'un sujet inconscient. Aussi l'analyste, mieux qu'un autre, doit-il savoir qu'il ne peut être que lui-même en ses paroles.

N'est-ce pas là la réponse à la question qui fut le tourment de Ferenczi, à savoir : si, pour que l'aveu du patient vienne à son terme, celui de l'analyste ne doit pas être aussi prononcé ? L'être de l'analyste en effet est en action même dans son silence, et c'est à l'étiage de la vérité qui le soutient, que le sujet proférera sa parole. Mais si, conformément à la loi de la parole, c'est en lui en tant qu'autre que le sujet trouve son identité, c'est pour y maintenir son être propre.

Résultat bien éloigné de l'identification narcissique, si finement décrite par M. Balint (V. plus haut), car celle-ci laisse le sujet, dans une béatitude sans mesure, plus offert que jamais à cette figure obscène et féroce que l'analyse appelle le Surmoi, et qu'il faut comprendre comme la béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet (« *Ververfung* » : Voir Freud : le cas de l'homme aux loups. *Ges. Werke*, 12, 111) des commandements de la parole.

Et nul doute qu'une analyse didactique n'ait cet effet, si le sujet n'y trouve rien de plus propre à témoigner de l'authenticité de son expérience, par exemple de s'être énamouré de la personne qui lui ouvrait la porte chez son analyste en la prenant pour l'épouse de celui-ci. Fantaisie piquante sans doute par sa spécieuse conformité, mais dont il n'a guère à se targuer d'y avoir pris la connaissance vécue de l'Œdipe, bien plutôt destinée qu'elle est à la lui dérober, car, à s'en tenir là, il n'aura vécu rien de plus que le mythe d'Amphitryon, et à la façon de Sosie, c'est-à-dire sans y rien comprendre. Comment s'attendre dès lors à ce que, si subtil qu'il ait pu apparaître en ses promesses, un tel sujet, quand il aura à opiner en la question des variantes, se montre autrement que comme un suiveur habité de racontars ?

Pour éviter ces résultats, il faudrait que l'analyse didactique, dont tous les auteurs notent que les conditions ne sont jamais discutées que sous une forme censurée, n'enfonçât pas ses fins comme sa pratique dans des ténèbres toujours plus profondes, à mesure ^{(37812 C10 p.}

¹¹⁾ que croît le formalisme des garanties qu'on prétend y apporter : comme Michael Balint (« Formation analytique et analyse didactique », 1954) le déclare et le démontre avec la plus grande clarté.

Pour l'analyse, en effet, la seule quantité des chercheurs ne saurait emporter les effets de qualité sur la recherche, qu'elle peut avoir pour une science constituée dans l'objectivité. Cent psychanalystes médiocres ne feront pas faire un pas à sa connaissance, tandis qu'un médecin, d'être l'auteur d'une œuvre géniale dans la grammaire (et qu'on n'aille pas imaginer ici quelque sympathique production de l'humanisme médical), a maintenu, sa vie durant, le style de la communication à l'intérieur d'un groupe d'analystes contre les vents de sa discordance et la marée de ses servitudes.

C'est que l'analyse, de progresser essentiellement dans le non-savoir, se rattache, dans l'histoire de la science, à son état d'avant sa définition aristotélicienne et qui s'appelle la dialectique. Aussi bien l'œuvre de Freud, par ses références platoniciennes, voire présocratiques, en porte-t-elle le témoignage.

Mais du même coup, loin d'être isolée, ni même isolable, elle trouve sa place au centre du vaste mouvement conceptuel qui à notre époque restructurant tant de sciences improprement dites « sociales », changeant ou retrouvant le sens de certaines sections de la science exacte par excellence, la mathématique, pour en restaurer les assises d'une science de l'action humaine en tant qu'elle se fonde sur la conjecture, reclasse, sous le nom de sciences humaines, le corps des sciences de l'intersubjectivité.

L'analyste trouvera beaucoup à prendre de la recherche linguistique dans ses développements modernes les plus concrets, pour éclaircir les difficiles problèmes qui lui sont posés par la verbalisation dans ses abords technique et doctrinal. Cependant qu'on peut reconnaître, de la façon la plus inattendue, dans l'élaboration des phénomènes les plus originaux de l'inconscient, rêves et symptômes, les figures mêmes de la désuète rhétorique, qui se montrent à l'usage en donner les spécifications les plus fines.

La notion moderne de l'histoire ne sera pas moins nécessaire à l'analyste pour comprendre sa fonction dans la vie individuelle du sujet. Mais c'est proprement la théorie du symbole, reprise de l'aspect de curiosité où elle s'offre à la période qu'on peut dire paléontologique de l'analyse et sous le registre d'une prétendue « psychologie des profondeurs », que l'analyse doit faire rentrer dans sa fonction universelle. Nulle étude n'y sera plus propre que celle des nombres entiers, dont l'origine non empirique ne saurait être par lui trop méditée. Et, sans aller aux exercices féconds de la moderne théorie des jeux, voire aux formalisations si suggestives de la théorie des ensembles, il trouvera matière suffisante à fonder sa pratique à seulement apprendre, comme s'emploie à l'enseigner le signataire de ces lignes, à compter correctement jusqu'à quatre (soit à intégrer la fonction de la mort dans la relation ternaire de l'Edipe).

Il ne s'agit pas là de définir les matières d'un programme, mais d'indiquer que pour situer l'analyse à la place éminente que les responsables de l'éducation publique se doivent de lui reconnaître, il faut l'ouvrir à la critique de ses fondements, faute de quoi elle se dégrade en effets de subornement collectif.

C'est à sa discipline intérieure qu'il appartient pourtant d'éviter ces effets dans la formation de l'analyste et par là d'apporter la clarté en la question de ses variantes.

Alors pourra être entendue l'extrême réserve avec laquelle Freud introduit les formes mêmes, depuis lors plus communément reçues, de la « cure-type » en ces termes :

« Mais je dois dire expressément que cette technique n'a été obtenue que comme étant la seule appropriée pour ma personnalité ; je ne me hasarderais pas à contester qu'une personnalité médicale constituée tout autrement pût être amenée à préférer des dispositions autres à l'endroit des malades et du problème à résoudre » (in « Conseils au médecin pour le traitement psychanalytique » : passage traduit par l'auteur de cet article).

Car cette réserve alors cessera d'être reléguée au rang de signe de sa profonde modestie, mais sera reconnue pour affirmer cette vérité que l'analyse ne peut trouver sa mesure que dans les voies d'une docte ignorance.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

AULU-GELLE – Nuits attiques. – 2, chap. 4. BALINT M. – Amour pour la mère et amour maternel. – <i>Internat. J. Psycho-Anal.</i>, 1949, 251-259. BALINT M. – Amour et haine. – In « Primary love and psychoanalytic technique ». <i>Hogarth Press</i>, édit., Londres, 155. BALINT M. – Sur la terminaison de l'analyse. – <i>Internat. J. Psycho-Anal.</i>, 1950, 197. Balint M. – Changements des buts et des techniques thérapeutiques de la psychanalyse. – <i>Internat. J. Psycho-Anal.</i>, 1950, 123-124. BALINT M. – Formation analytique et analyse didactique. – <i>Internat. J. Psycho-Anal.</i>, 1954, 35. n° 2, 157-162. XVIII^e Congrès international de psychanalyse, Londres, 1953. – <i>Internat. J. Psycho-Anal.</i>, 1954, 35, n° 2. FENICHEL O. – Problèmes de technique psychanalytique – Psychoanal. Quart Incorporated Albany, édit., New-York, 1939 : <i>Presses univ France</i>, édit., Paris. FERENCZI S – Elasticité de la technique psychanalytique. – <i>Internat. Zschr. Ärztl. Psychoanal.</i>, 1928, 14. n° 2, 207-209.	FREUD A. – Le moi et les mécanismes de défense. – <i>Internat. Psychoanalyt. Verlag</i>, édit., Vienne, 1936. FREUD S. – Les chances d'avenir du traitement psychanalytique. – <i>Ges Werke</i>, 1911, 8, 112-113. FREUD S. – Conseils au médecin pour 1^e traitement psychanalytique. – <i>Ges Werke</i>, 8, 376. FREUD S. – Les pulsions et leur destin. – <i>Ges Werke</i>, 10, 210-232. FREUD S. – Cf. sur le rejet : Le cas de l'homme aux loups. – <i>Ges Werke</i>, 12, 111. FREUD S. – Au delà du principe du plaisir. – <i>Ges Werke</i>, 1920, 13, 1-69. FREUD S. – Psychologie collective et analyse du moi – <i>Ges Werke</i>, 1921, 13, 71-161. FREUD S. – La dénégation. – <i>Ges Werke</i>, 1925, 14, 11-15. FREUD S. – Malaise de la civilisation. – <i>Ges Werke</i>, 1929, 14. FREUD S. – L'analyse finie et l'analyse sans fin. – <i>Ges Werke</i>, 16, 93. GITELSON M. – Problèmes thérapeutiques dans l'analyse du candidat « normal » – <i>Internat. J. Psycho-Anal.</i>, 1954, 35 n° 2, 174-183.	HOFFER W – Trois critères psychologiques pour déterminer le traitement. – <i>Internat. J. Psycho-Anal.</i>, 1950, n° 3, 194-195. KNIGHT R. P. – Conditions actuelles de l'organisation de la Psychanalyse aux États-Unis. – <i>J. Am. Psychoanal. Ass.</i>, av. 1953, 1, n° 2, 197-221. LACAN J. – L'agressivité en psychanalyse – <i>Revue franç. de Psychanalyse</i>, 1948, 3, 367-388. LACAN J. – Le stade du miroir. – <i>Rev. Franç. Psychanal.</i>, 1949, 449-455. LAGACHE – Le problème du transfert. – XIV^e Conférence des psychanalystes de langue franç., Paris, 1^{er} nov 1951, in <i>Rev. franç. Psychanal.</i>, 1952, 16, n° 1-2. REICH W. – L'analyse de caractère. – <i>Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.</i>, 1928, 14, n° 2 180-196. Trad. angl. in <i>The psychoanalytic reader</i>. <i>Hogarth Press</i>, édit., Londres. 1950. REIK TH – Entendre avec la troisième oreille – (Listening with the third ear). – <i>Garden City book</i>, New York, 1951. STERBA R – Le sort du Moi dans la thérapeutique analytique – <i>Internat. J. Psycho-Anal.</i>, 1934. n° 2-3, 118-126.

Intervention sur l'exposé de Mme Aubry « Ambivalence et mécanismes autopunitifs chez une enfant séparée », à la Séance de la Société française de psychanalyse du 22 mars 1955.

M. LACAN – Mes devoirs vont être plus simples à accomplir qu'ils ne l'étaient depuis quelque temps, puisque aujourd'hui c'est une séance scientifique de la Société de psychanalyse que j'ouvre, et de toute façon je n'ai pas besoin naturellement de vous présenter Madame Aubry, qui va aujourd'hui vous communiquer un cas, auquel elle a donné pour titre, au moins provisoire : « Ambivalence et mécanismes autopunitifs chez une enfant séparée ».

Intervention de Mme Aubry et projection d'un film avec son commentaire [...]

Discussion :

M. LACAN – Tu peux ajouter quelques mots.

MME AUBRY – Non, je n'ai vraiment plus grand-chose à dire.

MME FRANÇOISE DOLTO – Comment émet-elle les sons ? Est-ce que c'est situé dans le masque ? ou dans la gorge ?

M. LACAN – On va sérier les questions, si tu veux. On pourrait d'abord remercier Mme Aubry d'avoir montré un pareil film. C'est quand même un très bon instrument de travail, la caméra, et spécialement pour – il faut bien le dire – ces bornes encore, c'est le moins qu'on puisse dire, à demi explorées du comportement. C'est extrêmement saisissant de voir une chose comme celle-là tout au long des mois. Je pense que les vérités premières méritent toujours d'être rappelées, et on voit là à quel point c'est primitif ou régressif, comme vous voudrez que ce soit, un comportement humain, à quel point il diffère d'un comportement animal. C'est quelque chose d'extraordinairement structuré et tout à fait spécialement par cette mystérieuse agressivité que nous voyons ponctuer toute l'analyse du comportement. Mais certainement, encore que ce soit toujours avec un emploi adéquat, pour l'usage que tu as fait du terme agressivité, il n'en reste pas moins que nous avons l'impression que cela désigne des choses à des niveaux différents au départ ; dans le début, il s'agit vraiment de quelque chose de fondamental qui se rapporte à toute la structuration de l'objet pour un petit humain même très perturbé comme celui-ci, et qu'ensuite cela concerne des éléments que j'aimerais mieux appeler agression, voire, dans certains cas, décharge motrice, et qui ont une valeur alors beaucoup plus symptomatique à proprement parler. La preuve, c'est qu'on peut les ⁽⁴⁴⁾interpréter et que, sans même que nous soyons entrés dans le détail de la technique psychothérapique qui a été employée, c'est le plan de l'interprétation sur lequel ça fusait tout de suite tout autour. Françoise disait : comportement homosexuel typique... peu importe qu'on ait tort ou raison... mais il s'agissait d'interpréter alors là les manifestations agressives comme symptômes, ce qui est évidemment autre chose que ce rapport fondamental que nous appelons aussi facteur d'agressivité. En fait, ce que nous essayons toujours de poursuivre à partir de ce que perd d'une façon tout à fait définie l'adulte est encore plus utile quand il s'agit de l'enfant. Pour ne pas rester dans le vague, là comme toujours, nous voyons que la psychanalyse d'enfant, c'est ce qu'il y a de plus difficile et, tout à fait parallèlement, l'observation et l'interprétation d'un comportement d'enfant, c'est encore plus difficile qu'un comportement d'adulte.

Je crois que sur ces remarques tout à fait générales qui, évidemment, ne pourraient servir que d'introduction à une étude tout à fait serrée et systématique des différents secteurs et segments d'un film comme celui-ci qui, je pense, n'est que l'un d'entre tous les documents que vous accumulez dans les services, et je crois que c'est uniquement sur la base de

documents comme ceux-là qu'on peut faire une étude sérieuse à laquelle puissent participer même ceux-là qui ne participent pas à la vie de tous les jours d'un service comme celui de Mme Aubry, il reste que tout naturellement la première question qui vient à l'esprit, c'est celle sur laquelle je disais que tu nous laisses sur notre faim, c'est tout de suite celle qui était engagée par Françoise : commencer en somme à interroger Mme Ortigues, si j'ai bien compris, c'est-à-dire à lui demander qu'est-ce qu'elle a fait pour tout cela ? Quel était son rôle dans cette affaire ? Nous ne pouvons pas, en tant qu'analystes, à l'occasion ne pas nous intéresser à différentes étapes de ce traitement et à la façon dont Mme Ortigues a abordé le sujet.

MME AUBRY – Je ne suis pas tout à fait d'accord, parce que Mme Ortigues va faire un travail très détaillé sur le traitement de cette enfant, qui est quelque chose à part, qui méritera une séance à elle toute seule certainement, et sur l'évolution et la technique et ce qui s'est passé. Dans mon esprit, je pensais que ce soir nous pouvions peut-être justement discuter plus précisément les symptômes cliniques tels qu'ils apparaissent en dehors de la thérapie.

M. LACAN – Nous allons voir à l'épreuve si c'est en effet possible de limiter ainsi le sujet.

MME AUBRY – Je crois que si on pouvait limiter ce serait mieux, parce que si nous voulons étudier le cas en détail, il me semble que cela va nous entraîner un petit peu loin. Il me semble que ce qui pourrait servir de base à la discussion. Ambivalence et mécanismes autopunitifs chez une enfant séparée ⁽⁴⁵⁾ c'est le fait que dans ce comportement régressif du début, ce n'est peut-être pas complètement apparent dans le film, mais c'est en tout cas apparent chez d'autres enfants – il y a une absence de relation complète. Et alors là on est toujours gêné avec le terme relation d'objet, parce que ces enfants ne se relatent qu'à des choses, et « relation d'objet », dans le langage analytique, a une tout autre signification.

M. LACAN – Qui n'exclut pas la relation aux choses.

MME AUBRY – Mais enfin, pendant longtemps cette enfant est totalement et entièrement ambivalente envers tout, aussi bien envers les personnes qu'envers les choses, qu'envers la nourriture, qu'envers n'importe quelle activité, c'est-à-dire qu'il faut redéfinir ou repréciser la signification du terme, c'est-à-dire qu'il y a un conflit entre le désir qu'elle a d'avoir, de faire, de toucher, d'entrer en relation, et la peur qu'elle en a et l'impossibilité qu'elle en a ; et avec comme conséquence, chaque fois qu'elle a une satisfaction quelconque, la nécessité de retourner quelque chose sur elle-même ; on saisit là tout de même un mécanisme qui est très particulier, puisque c'est à partir du moment où elle est arrivée à extérioriser cette agression ou cette prise de contact qu'elle n'a plus eu besoin de se battre et de s'arracher les cheveux. Cela me paraît le point crucial.

M. LACAN – Il y a beaucoup plus d'éléments en présence que cela. Au départ, par exemple, la façon dont elle est par rapport à la nourriture, c'est-à-dire à la fois très fixée, très centrée sur cet objet, et en même temps se tenant dans une position où elle se détourne de l'objet ; elle est fixée dans une position détournée. L'objet est parfaitement existant, et nous appellerons cela ambivalence si nous n'avons pas de meilleur mot ; à la vérité, l'usage est peut-être un peu trop extensif pour ce terme ; c'est beaucoup plus tard, dans son évolution vers l'amélioration, son évolution proprement psychothérapique, c'est en ce sens qu'il est tout à fait difficile de la négliger, qu'il apparaît des rapports réciproques à proprement parler avec l'autre, qui apparaît beaucoup plus tardivement. Je crois qu'il ne serait tout de même pas dépourvu d'intérêt de savoir, au milieu de tout cela, à quel moment pouvait se situer une certaine communication parlée, par exemple, car dès le début tu as dit : « Mme Ortigues est là en train de lui interpréter son balancement ou son refus de nourriture » ; « interpréter », dans quel sens faut-il l'entendre ? Est-ce que Mme Ortigues lui parle et comment... ?

M. BERGE – Je me demande si, à la lumière de ces considérations, il est tout à fait possible de parler d'autopunition, surtout au début. Il y a un tel degré d'autisme, il n'y a pas besoin de parler d'autopunition pour la voir tourner son agressivité contre elle-même, c'est comme de l'auto-érotisme,

je ne vois pas⁽⁴⁶⁾ comment et pourquoi on peut faire introduire une idée qui suppose la culpabilité et toutes sortes de choses qui ne m'apparaissent pas d'une façon très claire. Même plus loin, je ne suis pas absolument sûr, quand elle se tape elle-même pour avoir reçu un coup, et si au fond on ne peut pas imaginer...

M. LACAN – Au premier aspect, c'est vraiment l'automatisme de répétition à l'état pur tel que nous le montre Freud. Quand Freud nous parle d'automatisme de répétition, ça doit être élémentairement quelque chose comme ça.

M. BERGE – J'ai compris cela comme ça : automatisme de répétition.

M. LACAN – À quel point c'est structurant déjà dès le départ...

MME F. DOLTO – On a parlé d'automatisme de répétition quand elle a reçu un coup, mais au début je ne crois pas qu'on puisse parler de cela, quand elle se tape sur la tête au moment où elle a une idée, il me semble que ce soit précisément par la sensation d'une tension dans sa tête : elle sent qu'elle a une tension dans sa tête et elle appuie dessus. Un bébé, quand il a quelque chose qui l'intéresse, tape dessus ; or, elle tape sur ce qui l'intéresse ; c'est une expression d'adulte de dire cela.

MME AUBRY – Autodestruction... parce que quand elle s'arrache les cheveux...

MME F. DOLTO : Auto-intérêt d'un type extrêmement régressif. Je crois que c'est d'autant plus curieux que quand elle a renversé le biberon elle revient vers l'adulte, avec une expression... si vous avez remarqué... dans laquelle la tête rentre dans le corps. Je ne sais pas si vous avez remarqué, les yeux qui se lèvent vers elle dans une expression extraordinairement humaine de soumission... c'est toi la tête, et moi je suis le reste... elle rentre sa propre tête... c'est pour cela que je crois, quand elle tape sur sa tête au départ, c'est qu'elle n'est qu'un, elle n'a pas de relation autre, elle se rend compte qu'il y a une tension dans cette partie de son corps et après, la tension se trouve être dans l'autre dont elle attend une référence à elle-même. J'ai retenu cette scène dans laquelle elle revient avec des yeux extraordinairement humains... On dirait qu'elle dit : « Pourquoi ? – Grâce à toi je peux prendre contact... jusque-là j'ignorais que tu étais extérieure à moi, à partir de maintenant j'attends de toi la présence !... »

M. BERGE – Il semble plutôt que ce soit une possibilité de prendre contact progressivement avec l'extérieur.

MME F. DOLTO – Finalement on a tendance à projeter du coupable parce que cela ressemble à des réactions de culpabilité.

MME AUBRY – Disons « destruction », elle se détruit.

MME F. DOLTO – Mais quand un enfant un peu plus grand s'intéresse à un papier qu'il détruit, ce n'est pas pour le détruire puisque c'est jubilatoire ; nous disons, nous, que cela détruit parce que cela morcelle, mais ce morcellement ⁽⁴⁷⁾est une acceptation ; elle accepte sa tête comme elle accepte un papier qu'on déchire.

MME AUBRY – Oui, mais elle titube après avoir pris sa nourriture.

MME MARCUS-BLAJAN – Pour la dernière question, j'ai vu certains nourrissons qui, quand ils avaient pris leurs repas, faisaient absolument comme des êtres ivres ; ils ont une façon de balloter leur tête, même quand ils la tiennent droite, qui m'a frappée. Je ne sais pas si cela a rapport avec ça.

Ce que je voulais dire, c'est à propos des enfants qui s'arrachent les cheveux et d'autres qui se tapent la tête. J'en ai vu un certain nombre, et je pense que je ne suis pas la seule, des enfants qui n'ont pas du tout été traumatisés de cette façon qui ont toujours vécu dans leur famille, bien sûr avec un élément névrotique. Si je les ai vus, ce n'était pas seulement pour ça, c'est parce que la mère était anxieuse. Je pense donc que ce mécanisme-là se voit en dehors des graves traumatismes et je dois dire que je n'ai pas très très bien compris. J'ai vu que c'était en rapport avec l'auto-érotisme, il n'y a aucun doute, ce sont des enfants qui font ça quand ils sont seuls, l'arrachement des cheveux, le suçage du pouce, et les coups rythmiques sur la tête. J'ai même des voisins qui ont porté plainte parce que l'enfant du dessus se balançait tous les soirs en tapant rythmiquement sa tête ; il se tapait violemment la tête, mais je n'ai pas pu savoir s'il avait mal à la tête ; dans certains cas, Mme Dolto dit que ce sont des enfants qui ont

mal à la tête. Dans un autre cas, les enfants étaient heureuses, deux petites filles qui n'avaient jamais été séparées de leur famille, qui s'arrachaient les cheveux avec un air féroce, et qui pourtant ne semblaient pas se détester, réellement.

Quant à l'histoire de l'intention, évidemment, à cet âge-là, je crois qu'il est vraiment difficile de présumer des intentions ; je pense toujours à une histoire d'une mère qui n'a pas pu donner du lait à son enfant parce qu'elle avait un abcès au sein, et le bébé, quand elle se baissait sur lui, devant une table où elle le lançait, lui donnait des coups de pied ; à un moment donné, il a donné un coup de pied dans le sein, évidemment c'est à part, et pourtant elle a dit : « Oui, il est vraiment très méchant, il me tape sur le sein avec ses pieds. » Il est évident que ces coups de pied ne sont pas du tout agressifs.

M. LACAN – Le sens de la question, si j'ai bien compris, est celui de l'indication de gravité à tel ou tel de ces symptômes, et d'après Mme Marcus-Blajan d'une extension beaucoup plus grande, qu'il faudrait donner à certains, au moins, de ces symptômes.

MME AUBRY – Je vais répondre tout de suite que quand il y a un balancement et arrachage de cheveux, cela n'est pas obligatoirement une carence de soins maternels, mais c'est sûrement quelque chose d'assez sérieux.

⁽⁴⁸⁾MME F. DOLTO – Pour moi, c'est l'opinion d'une tension, ils ne trouvent pas d'exutoire. Et comme la mère, dans ses rapports avec l'enfant, est l'exutoire, le mode d'accomplissement tout trouvé des exutoires de l'enfant, là, les relations de mère à enfant étant perturbées !...

M. LACAN – Là, si je ne me trompe, Mme Aubry a parlé de signes de gravité.

MME AUBRY – À propos des cheveux arrachés et des coups sur la tête, pas à propos des balancements, puisqu'on les voit au quatrième jour de la séparation.

M. LACAN : Et même des balancements qui se prolongent bien au-delà, chez des enfants qui ne sont pas des psychotiques, quand ce balancement se poursuit d'une façon rythmique au-delà de deux à trois ans.

M. PIDOUX – À propos des démarches de tout à l'heure et des balancements, je voudrais poser une question. Est-ce qu'on a fait un examen neurologique de l'enfant ?

MME AUBRY – Oui, il y a eu un examen neurologique.

M. PIDOUX – Et un examen électro-encéphalographique ?

MME AUBRY – Je n'ai eu qu'un dossier médical réduit et je n'ai pas pu avoir tous les documents. J'ai la liste des poids, mais je n'ai pas vu signaler d'électro-encéphalogramme ; maintenant, je peux vous répondre par expérience que chez ces enfants-là il y a en effet de petites modifications de l'électro-encéphalogramme qui sont simplement des modifications indiquant un électro d'enfant plus jeune, c'est-à-dire que le rythme de base est un petit peu plus long ; cette enfant a cinq ans, mais il ne faut pas oublier qu'à son entrée elle avait le poids et la taille de trois ans, et habituellement l'électro est également immature chez les enfants qui ont subi des carences. Je ne multiplie pas ces examens parce que cela fait extrêmement peur aux enfants ; j'en ai fait un certain nombre parce que je voulais tout de même avoir des renseignements mais je dois dire que finalement, maintenant je ne les fais plus beaucoup.

M. PIDOUX – Pour la démarche, j'ai eu l'impression, jusqu'à un certain stade du film, qu'elle marchait en suivant vraiment certaines situations.

MME AUBRY – Oui, oui... cette démarche est apparue à une certaine date, elle a duré un mois ou six semaines, avec des circonstances bien précises.

MME ORTIGUES – Elle a commencé exactement la première fois après avoir absorbé de la nourriture ; aussitôt qu'elle eut avalé la première bouchée, elle s'est mise à tituber. Sa marche n'est pas tout à fait normale pour une enfant de son âge, mais aussitôt qu'elle mangeait et buvait elle se mettait à être désarticulée complètement.

MME AUBRY – C'était par courtes périodes et dans certaines circonstances.

M. PIDOUX – Autre question : est-ce que vous avez constaté des différences quelconques entre les balancements, latéraux ou postérieurs ?

(49)MME AUBRY – Pas spécialement. Il semble que le balancement, par exemple, à quatre pattes, donne plus l'impression de donner une satisfaction érotique à l'enfant que le balancement latéral. C'est tout ce que l'on peut dire d'après les images que j'ai, puisqu'il y a beaucoup de balancements qui sont filmés. Ce sont les mouvements de bouche et les mimiques qui accompagnent le balancement qui indiquent l'intensité, le degré d'autisme, mais pas le caractère du balancement.

M. BERGE – Quand on voit le balancement latéro-postérieur, sur le film on a une impression beaucoup plus normale que le balancement latéral du début. Cela paraît beaucoup plus compréhensible, plus près de nous.

M. PIDOUX – À propos des deux stades, dont le balancement et les coups, on sent d'après ce que disait Françoise Dolto que c'est contemporain, les coups étant plus régressifs que le balancement. Chez mes possédés africains, le balancement se trouve systématiquement dans une catégorie de possédés qui sont ceux que je rencontre dans les brutes traditionnelles du lieu, tandis que chez les possédés qui ont recours aux crises de possession assez artificiellement produites parce que justement cela leur arrive quand ils sont isolés à des milliers de kilomètres de chez eux, la crise de possession commence par des coups qu'ils se donnent sur la figure ou bien par des chutes répétées sur la tête. On ne rencontre jamais le balancement chez les autres.

MME AUBRY – Je suis en train d'essayer de me remémorer des balancements et je crois que Berge a raison ; la plupart de ces balancements graves étaient des balancements latéraux. Il y en avait tout de même quelques-uns qui étaient d'avant en arrière, mais la plupart étaient latéraux, et, en tous les cas, ceux auxquels je pense, les plus graves, étaient latéraux. N'est-ce pas, Rosine Lefort, vous avez aussi cette impression ?

MME ROSINE LEFORT – Les balancements latéraux sont plus rares.

M. BERGE – Là surtout, on a l'impression d'une évolution. On a l'impression qu'elle est amenée à un balancement latéro-supérieur...

MME ROSINE LEFORT – Dans le film, quand elle se balance d'avant en arrière, c'est qu'elle essaie de s'empêcher de se masturber.

MME AUBRY – C'est un stade plus avancé. Monique, dans l'autre film – forme également très grave –, se balançait d'avant en arrière avec un papier sous le menton. Mais je crois que la différence est dans l'expression de la figure qui l'accompagne.

MME F. DOLTO – Pour revenir à la démarche titubante, je pensais que cela pouvait être provoqué par la sensation dans l'estomac. J'ai eu l'observation d'un adulte, séparé de sa mère quand il avait trois ans, et qui, quand il est arrivé à la campagne, a passé plusieurs années à ne pas pouvoir marcher après qu'il (50)avait mangé ; il ne buvait pas de vin et il était pourtant obligé de s'étendre sur un banc ; si on le mettait debout, il avait les jambes en coton. Il s'en souvenait très bien parce qu'il avait été beaucoup grondé pour cela. Quelquefois il lui arrivait, pour ne pas être grondé, d'aller s'affaler le ventre en l'air pour attendre un petit peu avant de partir à l'école ; il était comme saoul.

Et puis, j'ai une observation curieuse d'une personne que je connais, adulte, qui ne peut pas supporter dans l'estomac la sensation de l'eau Perrier sans être beaucoup plus saoul qu'avec du vin. C'est curieux ; ce sont tout de même des sensations stomacales qui peuvent provoquer un malaise de perte d'équilibre.

Je vous donne ces deux observations : rapports de certaines sensations d'estomac, qui, chez le premier, s'accompagnent de sensations différentes de la statique des jambes.

MME AUBRY – Pour la parole, Mme Ortigues, est-ce que vous pouvez dire ce qu'elle disait au début comme phonèmes : Ma...ma.

MME ORTIGUES – Elle chantonne très souvent Ma...ma sur des airs comme Frère Jacques, tout ce que la jardinière chante. Elle connaît quantité de chansons, et alors au milieu des « Ma...ma » de temps en temps se glisse « pa...pa » tout à fait isolé.

MME AUBRY – Guttural, ou nasal ?

MME ORTIGUES – Il y a de tout. Parfois, dans les moments de grande anxiété, on a l'impression que son rire, aussi bien que sa parole, viennent de l'estomac, pas du tout de la gorge ; c'est une espèce de rire, de parole vomissement, on a l'impression qu'elle va vraiment cracher ses entrailles ; cela fait penser à des rugissements. J'ai essayé de l'imiter, mais j'en suis tout à fait incapable. Plus elle est contente et détendue, plus le timbre de la voix remonte ; quand elle est souriante et dans un moment détendu, c'est une voix très, très haut placée et très légère. Cela se promène tout le temps partout.

M. LACAN – Qu'est-ce qu'elle comprend de vos interventions parlées ?

MME ORTIGUES : Elle comprend tout, ou presque tout.

M. LACAN – C'est votre opinion.

M. BERGE – Dès le début ?

MME ORTIGUES – Au début, j'ai très peu parlé ; à peu près pas pendant deux à trois mois ; et quand j'ai parlé, j'ai eu l'impression qu'elle comprenait tout de suite. D'ailleurs dans la vie courante, elle comprend très bien ce qu'on lui dit.

MME AUBRY – Il y a toujours un problème chez ces enfants excessivement autistes, on peut se demander ce qui se passe quand on interprète. Est-ce que c'est parce qu'on parle tout haut et que soi-même en parlant on réalise, on fait quelque chose qui donne une intonation de voix que les enfants comprennent, ⁽⁵¹⁾ou une mimique, que le fait de parler nous aide à transmettre à l'enfant quelque chose ? Ou bien est-ce qu'ils comprennent vraiment le sens des paroles ? Il y a certainement des moments où on se dit qu'ils ne peuvent pas comprendre les paroles compliquées qu'on leur dit, et cependant ils ont l'air de comprendre puisque telle ou telle activité étant interprétée se modifie aussitôt selon l'interprétation. Donc, il y a quelque chose qui se passe.

M. BERGE – C'est tout le problème général de l'apprentissage de la parole.

MME AUBRY – Mais quand nous ne le savons pas...

M. LAGACHE – Je voulais faire remarquer qu'il est bien difficile, en effet, d'interpréter le sens de tous ces comportements et que tout dépend un peu des préférences qu'on a pour tel ou tel système d'interprétation. Mme Aubry a parlé en quelques mots de ce qui implique un certain dédoublement de la personnalité de l'enfant ; Mme Dolto, elle, a parlé en termes temporels, mais nous savons qu'elle aime beaucoup la notion du [...]. Comment s'en tirer ? Probablement est-il très difficile d'interpréter un comportement isolément ; il faudrait étudier de nombreux comportements chez un enfant, chez plusieurs enfants. Je ne sais pas... vous connaissez sans doute les travaux anciens de Wallon sur l'enfant turbulent. Il y a un système d'interprétation qui est bien différent puisqu'il est essentiellement neurologique et génétique. Par exemple, le comportement de l'enfant qui se donne des coups à lui-même, qu'il décrit chez les enfants présentés comme idiots, mais dans un certain contexte social, notamment, comme manifestation d'intolérance à la présence d'autrui. Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Il est probable que nous avons encore beaucoup à travailler pour parvenir à une solution.

Vous avez aussi parlé d'autopunition. Mais est-ce que c'est descriptif ou interprétatif ?

Mme AUBRY – Descriptif. J'ai dit : « autodestruction ». C'est descriptif.

M. LACAN – Moi, ce qui m'a frappé, c'est qu'elle n'est pas si destructrice que cela ; elle n'a pas démolé grand-chose ; on peut voir pire chez des sujets tout à fait normaux. Alors, je crois que là aussi il faut réserver son jugement.

MME AUBRY – Je ne peux apporter aucune preuve de cette interprétation.

Mme FAVEZ-BOUTONIER :... d'auto-agression...

M. LACAN – C'est toute la question.

MME AUBRY – Je ne peux apporter aucune preuve, mais j'ai tout de même vu et revu ces enfants, et j'ai une espèce d'impression d'ensemble. Je ne peux pas m'empêcher tout de même d'être frappée par plusieurs choses. D'abord, il y en a qui perdent le goût de vivre ; c'est le maximum, si vous voulez, de la destruction. Nous en avons vu souvent qui vraiment donnent l'impression de ne pas avoir envie de vivre ; ils ont cessé de lutter ; à ce moment-là, ce sont des ⁽⁵²⁾enfants qui s'affalent complètement dans leur lit et qui se laissent mourir, de faim, de tout.

M. LACAN – Le cas de Spitz...

MME AUBRY – Mais en moins spectaculaire. Dans ce qu'a montré Spitz, on voit tout de même un enfant activement prostré, tandis que je pense au petit Ronsard, c'était un enfant qui, lorsqu'on l'asseyait dans le lit, était écroulé au fond du lit trente secondes après ; c'était un enfant qui se laissait mourir. Évidemment, on leur fait de la cortisone, on est arrivé, par des moyens médicaux, à les remonter tout de même, mais il y a là le triomphe de l'instinct de mort sur l'instinct de vie qui est tout de même quelque chose de très destructif. C'est l'impression que cela donne. Je ne peux pas vous dire autrement.

M. BERGE – C'est beaucoup plus autodestructif...

MME AUBRY – C'est le maximum, mais nous avons tous les intermédiaires. Tous les enfants qui, à chaque traumatisme, réagissent sur le plan somatique. L'enfant qui, chaque fois que la thérapeute s'absente, fait une otite et cela, six fois de suite. Ce n'est tout de même pas par hasard. Et puis, il y a les enfants qui se font du mal, qui tombent, qui se cassent.

M. BERGE – L'accidentisme de Spitz.

MME AUBRY – Il y en a très peu qui se cassent ; ils réagissent ou sur le plan somatique ou dans cette espèce de laisser-aller morne où ils s'enfoncent.

M. LACAN – Cela ne me semble pas facile de se casser.

MME AUBRY – J'avais défendu qu'on les attache, mais ils tombent tout le temps du lit. Je suis étonnée qu'ils ne se fassent pas plus de fractures. Ils réagissent sur le plan somatique, et avec un automatisme de répétition, là aussi, ce qui est tout de même très curieux, parce que c'est sur l'otite que ça revient, ou sur l'intestin, selon l'enfant, ou sur la bronchite. Tout cela donne une impression d'autodestruction plus que d'autofrustration. C'est pour cela que ce terme m'est venu à l'esprit, comme je vous l'ai dit à titre très provisoire, mais il ne me satisfait pas.

M. LAGACHE – On peut au moins essayer de poser le problème, parce que tout de même si on adopte le système d'interprétation comme celui de Mme Dolto qui dit : cela semble une tension au niveau de la tête et il se frappe à l'endroit où il sent une tension, on a tout de même des références, au moins de biologie générale, pour interpréter cela. Je pense pour le moment au réflexe d'autonomie qui correspond bien à une description de ce genre. Si vous prenez un lézard par la queue ou si vous cassez le segment distal de la patte d'un crabe, vous voyez tomber le segment proximal. C'est de cela qu'il s'agit, et c'est extrêmement important au point de vue biologique, puisque toutes les histoires de démanégeaison, de chatouillements, peut-être même d'excitation et de satisfactions sexuelles ont été rattachées à ces réactions.

⁽⁵³⁾Ou bien alors, si vous parlez d'autopunition, il faut admettre un univers et que l'univers de cet enfant est un univers à lui. Cela n'est pas exclu ; je ne suis pas du tout rebelle à admettre la précocité du monde de l'enfant et d'un certain manichéisme précoce.

MME AUBRY – Ce serait plutôt sous la forme d'automatisme de répétition ; il a un traumatisme en étant séparé de sa mère et il ne peut plus que retrouver des sensations pénibles.

MME MARCUS-BLAJAN – C'est qu'il aurait été battu s'il se bat lui-même.

MME F. DOLTO : Il ne peut pas être battu que sur la tête.

M. LAGACHE – Je crois que c'est trop simple ou pas assez.

M. LACAN – Je crois que des notions aussi massives que celle de régression sont toujours dangereuses à admettre comme fournissant en quelque sorte la règle pour apprécier un niveau, parce que même s'il y a régression, ces régressions peuvent être discordantes, et là ce qui paraît frappant chez cette jeune enfant, c'est qu'il semble, par exemple, d'après ce que disait tout à l'heure Mme Ortigues, qu'elle était capable d'entendre quelque chose, de comprendre quelque chose, de comprendre une phrase articulée bien avant que nous ayons enfin la preuve qu'elle réalisait l'autre être comme son semblable ; c'est tardivement que nous voyons apparaître ces jeux de rétorsion où à la fois elle boit, elle fait boire, elle revient à elle. Pour employer un langage qui est celui d'un certain nom que tu emploies, il semble que, sur le plan imaginaire, elle n'ait fait sa conquête que beaucoup plus tardivement que sur le plan d'une certaine appréhension symbolique, partielle peut-être, mais sûrement possible, parce que très tôt Mme Ortigues a pu lui communiquer des choses, alors qu'il n'est pas sûr qu'à ce moment-là il n'y ait rien en elle qui ait correspondu à ce jeu qui apparaît tardivement dans la thérapeutique. Voilà, par exemple, un élément qui est tout à fait frappant, et il semble là qu'on puisse moins parler de régression que de discordance dans l'établissement des fonctions ; une fonction déjà établie précocement et en quelque sorte boiteuse parce que non soutenue par le rapport imaginaire à l'autre ; l'autre est constitué en quelque sorte plus tardivement que le rapport lui-même parlé, par exemple. C'est une simple question que je pose, mais qui me paraît suggérée par ce que nous avons vu.

M. LAGACHE – Simple question, d'autant plus qu'au point de vue génétique la date de l'établissement du langage est beaucoup plus variable que celle de la stabilisation de l'ego.

M. LACAN – Ce qui, évidemment, permet de concevoir ces discordances. C'est un type qu'il faut rapprocher des autres...

M. LAGACHE – Une première chose qui m'a frappé, c'est que dans une discussion comme celle-ci, on devrait être obligé de faire la distinction entre tout d'abord ⁽⁵⁴⁾l'expression de quelque chose, que l'on appelle cela conflit ou tension, ou rapport à une situation vécue, etc., et, d'autre part, les modes et les moyens de tension eux-mêmes.

M. LACAN tout à l'heure en a parlé. Je crois que c'est très important, en effet, il n'y a qu'à relire Bourneville pour retrouver toutes ces descriptions-là. Il n'y a qu'à se souvenir des stéréotypies de jeu de [...] qui sont tellement proches de ceux de certains schizophrènes pour voir qu'il y a déjà un mode d'exprimer quelque chose qui peut appartenir à des niveaux différents et qui s'exprime de la même façon, d'autre part il y aurait une distinction à faire, par exemple, entre un idiot dont on ne peut pas dire qu'il régresse quand il se donne des coups – un enfant normal ne se donne pas de coups –, et, d'autre part, un enfant comme celui-ci qui n'est pas un idiot, qui se donne aussi des coups. Alors, comment peut-on appréhender au fond les différences structurales qu'il peut y avoir dans ces trois cas, par exemple ?

MME AUBRY – Vous parlez des idiots d'asile. Ils sont en carence également.

M. LANG – Je peux vous citer un cas que j'ai vu il n'y a pas très longtemps hospitalisé dans mon service et qui se présentait exactement comme cette petite fille, qui avait une grosse atrophie corticale, avec des anomalies encéphalographiques très importantes et qui présentait, je dois dire, cette même expression, et c'est à cela que je voulais en venir en second lieu, à cette même expression que l'on voit au début du film, qui ne me semble pas être l'anxiété ; c'est la question que je voulais poser dans la deuxième partie du film, à peu près vers le deuxième mois cette petite fille me paraît avoir une expression que l'on peut qualifier d'anxieuse, alors qu'il m'a semblé qu'il ne s'agissait pas d'anxiété au début du film, je me trompe peut-être, d'une expression un peu de celle de la bête aux abois. Je voudrais savoir si effectivement il ne s'est pas passé quelque chose là qui pourrait justement correspondre à ce champ d'investigation qui peut vous être imparti pour distinguer ces états prépsychotiques des états de déficience intellectuelle ou d'autres états encore.

La troisième remarque que je voulais faire concerne la structuration temporo-spatiale. On a parlé tout à l'heure de cette titubation, on a demandé si cette enfant avait marché toujours comme cela, etc. Est-ce que c'est une enfant qui sur le plan du corps est structurée normalement ou est-ce qu'il n'existe pas chez elle des déficiences, des troubles de structuration temporo-spatiale, comme sembleraient

l'indiquer certaines des vues que nous avons observées tout à l'heure, et en particulier quelque chose qui est très fréquent chez des enfants, il me semble, du moins chez des enfants de ce genre-là, qui est le regard horizontal quand elle se couche, le regard par en dessous, tout ce qui a ⁽⁵⁵⁾été décrit par plusieurs auteurs, en ce qui concerne encore une fois les déficiences intellectuelles qu'ont ces enfants autistiques ou schizoïdes..., etc.

MME AUBRY – Vous soulevez là le problème journalier du diagnostic entre l'idiotie et l'arriération psychogène. Bien sûr, ce sont des cas où ce n'est pas facile, c'est même pour cela que je fais des films pour que l'on puisse voir comment sont les vrais idiots et comment sont les faux idiots. Le prochain film que nous préparons sera pour cela, c'est-à-dire que je vous montrerai des organiques et des psychogènes et vous verrez que ce n'est pas tout à fait pareil, mais c'est très difficile et on se trompe facilement, tous tant que nous sommes, bien sûr... Seulement, aucun des arguments que vous m'avez donnés n'est absolument valable, parce qu'on a l'habitude de faire le diagnostic d'idiotie chez les idiots d'asile, alors les idiots d'asile ce sont les idiots dont les familles ont été dégoûtées, après tout c'est légitime, et qui n'ont pas eu de liens libidinaux satisfaisants, qui ont toujours été en état de carence. Le problème qui se pose pour nous n'est pas tellement : ces enfants-là sont-ils carencés, que peut-on faire ? C'est : cet enfant-là a une carence maternelle et un certain nombre de signes qui sont psychogènes, mais quel était son état initial et quel était son niveau initial ? Alors ça, c'est difficile. Maintenant, ce que je peux vous dire, c'est que dans le niveau d'arriération, il est très exceptionnel que l'électro-encéphalogramme ou l'examen neurologique, ou les antécédents ne nous donnent pas quelque chose au point de vue d'un diagnostic organique. Nous avons beaucoup travaillé la question avec Barieux, et il est certain que même des atrophies corticales localisées peuvent parfaitement donner purement un déficit moteur et ne donner aucun déficit intellectuel, cela existe parfaitement, ou un déficit intellectuel minime. Alors, je ne peux vous administrer la preuve du diagnostic qu'en vous amenant l'enfant guéri et normal, mais cela ne sera pas pour tout de suite, parce que c'est long. C'est la seule preuve que nous ayons, nous, et c'est la seule qui me satisfasse entièrement, quand l'enfant est devenu normal je suis sûre qu'il n'y avait rien d'organique, mais ce n'est qu'à ce moment-là que j'en suis sûre.

M. LANG – Je ne posais pas la question du diagnostic différentiel en lui-même, ce que je voulais faire remarquer c'est que c'était dans les éléments de ce diagnostic différentiel que l'on pouvait trouver une...

MME... – Je vous garantis que cet enfant n'a pas de syndromes cérébelleux, même quand elle titube. Je vois beaucoup de clients d'asile, et cela je ne le vois pas, ce n'est pas vrai, ou rarement, ou quand les enfants sont plus ou moins abandonnés.

M. LAGACHE – Les enfants de votre clientèle... parce qu'après tout les différenciations que l'on fait maintenant, on les fait depuis combien de temps ? dix ⁽⁵⁶⁾ans, quinze ans, vingt ans... il y a vingt ans dans les ouvrages, même d'excellents ouvrages, est-ce que tel enfant présentant un syndrome d'arriération était différencié des idiots ? Alors dans les descriptions de Bourneville...

MME MARCUS-BLAJAN – Une chose pour laquelle j'aimerais avoir l'avis de Mme Aubry et de Mme Dolto, c'est le fait que cette enfant a besoin que la thérapeute lui mette les mains sur le ventre. Je pense que c'est intéressant, parce que cela montre tout un pôle où elle a besoin en quelque sorte d'être soutenue.

M. LAGACHE – Elle a besoin qu'on ne les mette pas ailleurs. Il y a quelque chose qui est frappant aussi dans les mouvements de balancement qui s'accompagnent de mimique, mais cette mimique est extrêmement modulée, il y a toutes les variations de la mimique depuis la droite jusqu'à la gauche.

M. BERGE – Surtout quand apparaît la nourriture.

M. LAGACHE – Et l'on voit combien il est difficile de qualifier une telle mimique et de l'interpréter.

MME AUBRY – Je dois dire que cette enfant n'est pas comme les autres. C'est exceptionnel que des enfants qui se balancent à ce point-là aient une mimique aussi expressive. C'est rare.

MME FAVEZ-BOUTONNIER – Le titre de l'exposé était : « Ambivalence et mécanismes autopunitifs chez un enfant séparé », et je vois que presque tout le monde a été attiré par le terme « mécanisme autopunitif ».

M. LACAN – Parce qu'on a horreur du terme « ambivalence » et qu'on ne sait pas comment l'employer.

MME FAVEZ-BOUTONNIER – Je crois que ce n'est pas une raison, parce qu'on en a horreur, pour nier l'existence de certaines choses qui sont difficiles à expliquer, et le film m'a paru particulièrement intéressant justement sur ce point par ce qu'il apporte. Je crois que si l'on veut appeler cela autrement, ce sont des comportements qui ne sont pas structurés. Même l'agressivité, il y a quelque chose qui est avant une certaine structuration, qui nous permet de donner des noms, et là il y a un comportement dont la structuration peut justifier, je crois, le terme d'ambivalence dans la mesure où ce terme a tout de même un usage et un sens ; que ce soit quelque chose à approfondir, à étudier, c'est certain, mais entre tous les aspects, l'aspect comportement ambivalent me paraît très remarquable. Au début, ces mouvements de tête d'un côté puis de l'autre, avec finalement une polarisation qui se dessine peu à peu. Je crois que sous ce rapport-là le film est très intéressant.

Le tort que nous avons peut-être, c'est de vouloir absolument trouver une signification d'emblée, par des structurations qui sont beaucoup plus tardives, alors que là il y a quelque chose qui est encore très informe et après tout je crois qu'il faut l'accepter.

⁽⁵⁷⁾M. LACAN – Je ne rejette pas le terme ambivalence, à condition qu'on choisisse un des sens. Appelons ambivalent ce comportement qui consiste à repérer la nourriture tout en ayant la tête tournée ailleurs ; c'est extrêmement structuré. Il en résulte quelque chose qui arrive presque à bloquer le sujet et à le bloquer en fonction de ce pôle.

MME FAVEZ-BOUTONNIER – Tu dis maintenant que c'est structuré, mais tu disais tout à l'heure que ça ne l'était pas.

M. LACAN – Pas structuré, c'est l'usage que nous en faisons...

MME FAVEZ-BOUTONNIER – Peut-être. Mais il faut quand même dire quelque chose, alors je crois qu'étant donné que ces termes ont un sens, les employer pour illustrer ces faits, je ne sais pas...

M. BERGE – Il y a des fois où l'on peut parler d'ambivalence et d'autres fois où l'on peut parler d'indifférenciation pour certaines choses. Au fond, je me rattache à l'explication de Françoise. Même le geste agressif était dans un sens un geste de recherche de plaisir. Il me semble qu'il y a là une indication qui subsiste.

MME F. DOLTO – Il y a quelque chose qui m'a frappée quand elle versait le biberon dans le récipient et qu'elle allait le tendre, elle ne regardait pas ce qu'elle faisait, et ceci m'a beaucoup frappée, parce que c'est comme si elle accomplissait un acte qui est défendu, de donner à la personne ; elle tente de s'identifier avec la chose. Cette enfant qui n'a personne à qui s'identifier a pris un certain air, elle se renversait, et le jour où elle regardait bien la chaise il me semble me souvenir que c'est le jour où elle a eu une sécurité suffisante pour se pelotonner sur les genoux de Mme Ortigues.

MME AUBRY – Elle ne titubait plus à ce moment-là.

MME F. DOLTO – Il semble qu'elle ait eu besoin de revivre avec une grande marge assez sécurisante pour pouvoir se repelotonner et alors elle peut de nouveau s'identifier à tout. Elle regarde la chose, mais la personne hérite de sa tête.

M. LACAN – Nous remercions une fois de plus Mme Aubry de ce qu'elle nous a apporté ce soir et de ce qu'elle a bien voulu nous préciser dans la discussion. Nous souhaitons qu'elle nous en apporte d'autres avec ce caractère clinique et différenciatif de diagnostic. Tout à l'heure, elle nous faisait quelque promesse et je retiens la proposition en somme que vous avez faite, de la technique même de cette psychothérapie, à savoir que le travail de Mme Ortigues nous soit apporté dans un second temps.

(La séance est levée à 23 heures 45.)

« Notes en allemand préparatoires à la conférence sur la Chose freudienne » fut traduit de l'allemand par Geneviève Morel et Franz Kaltenbeck et publié dans la revue *Ornicar* ? n° 42 pages 7-11

⁽⁷⁾Le sens d'un retour à Freud dans la psychanalyse, Clinique universitaire de neuro-psychiatrie à Vienne (Prof. Dr Hoff), le lundi 7 novembre 1955.

Fil conducteur de la thèse qui est à la base de cette conférence.

Le retour à Freud doit être entendu en un double sens :

Il s'agit d'une part de reprendre la lecture de Freud et d'en réélaborer tout ce qu'une interprétation (*Auslegung* signifie ici « interprétation » dans le sens d'exégèse, commentaire, exposition), jusqu'ici à trop courte vue, n'a pas saisi, a laissé de côté ou oublié.

Il y a d'autre part nécessité d'un retour à la pratique originelle de la psychanalyse, mais en ce sens que le retour signifie en même temps un renouveau à partir du fondement. En effet, ce qui a succédé à un premier stade de la psychanalyse appliquée (« *Psychanalyse appliquée* » désigne ici la pratique de la psychanalyse), qui allie à sa propre profondeur une certaine naïveté, c'est un stade décadent, pourrait-on dire, où la technique s'est directement renversée en son contraire ; c'est donc aujourd'hui à la première technique que nous devons faire retour comme à une technique saisie et expérimentée particulièrement dans son essence et son fond.

⁽⁸⁾I – La théorie

Si, du point de vue d'une interprétation de l'homme dans son être-sujet, nous parlons d'une révolution freudienne, en quoi consiste son essence ?

a) La grande découverte de Freud, celle que nous devons saisir, non pas comme la première chronologiquement, mais comme première d'après sa signification, est l'inconscient refoulé. Qu'est-ce que le refoulé ? Aussi paradoxal que ceci puisse résonner, le refoulé est quelque chose qui fait retour, est anamnèse. Pas n'importe laquelle certes. Évidemment pas une réminiscence, c'est-à-dire l'ectopie du passé dans le présent. La réminiscence, par exemple le sentiment souvenu d'une atmosphère vécue, reste essentiellement dans l'ambiguïté : dans un cas précis pourra se poser la question suivante – s'agit-il, lorsqu'on se souvient d'une excitation coléreuse, d'un vrai souvenir, ou simplement de la répétition de ce qui a été formulé (de l'affect) ? Mais, de la réminiscence, nous différencions le rappel à la mémoire d'un événement qui est toujours historique, qui est référé en arrière, c'est-à-dire qui est pour l'avenir, soit un engagement, soit constitutif. Cette sorte d'anamnèse, nous la nommons l'anamnèse épique (ou bien celle qui passe par le mot) <barré dans le texte original> et distinguons en elle ces trois moments : de la dramatisation, du « signifier », et du passage par le mot.

Il en résulte le symbolique, le district du langage, comme le domaine principal de la psychanalyse. Ce fait, d'importance décisive, a été occulté jusqu'à maintenant dans une théorie de la psychanalyse qui ne recourt qu'à un symbolisme naturel (relation immédiate du symbole et de l'image).

Le champ assigné par Freud à la psychanalyse peut aussi être nommé celui des symptômes, mais des symptômes saisis alors au sens le plus large, pas seulement comme cliniques, mais comme ce qui embrasse tous les phénomènes paradoxaux, voire limites du normal : illusion, tromperie, lapsus, ce qui désarme dans le mot d'esprit. Le symptôme en ce sens fonctionne comme le mot : il est saisi au champ du langage.

b) Que signifie : saisi au champ du langage ? En ce domaine, l'interprétation faite de Freud a semé la plus grande confusion. J'ai entendu M. Binswanger dire que la tachycardie provoquée par l'irruption d'un avion serait le langage de l'angoisse. Ne devons-nous pas

alors supposer que l'illumination des nuages à la lumière des projecteurs en chasse soit la réponse du ciel ? Nous devons nous garder de désigner tout comme du ⁽⁹⁾ langage sous le prétexte que le langage contienne en lui toutes les significations possibles.

Le langage est, comme l'imaginaire et le réel, un trait fondamental de l'être qui apparaît. Il est ainsi fait qu'il laisse apparaître tout ce qu'il engendre de constitutif, comme depuis toujours constitué. Le langage n'est en lui-même pas réel et réclame par conséquent du matériel, il se grave dans le réel comme négatif ; il est de par sa nature « trace ». Mais ceci ne suffit pas à le constituer. Le langage comme trace nécessite le couplage, de la même façon que la ligne continue nécessite la ligne <illisible en allemand> brisée, de même que la syllabe « bu » nécessite la syllabe « pu ». L'opposition entre présence et absence, qui désigne la structure de l'être dans sa soustraction, doit être entièrement élevée en tant que telle à la duplicité du symbole de cette essence faite de rien... <illisible en allemand>

Les significations introduites par le langage ne sont pas de nature réelle, elles sont *dans* la réalité (*Realität*), plus précisément, elles gîtent dans les interstices de la réalité (*Auf Wirkliches*). De la signification ne renvoie jamais à de la réalité, mais toujours à de la signification. Aucune phrase ne peut, à rigoureusement parler, être ôtée de son contexte de discours. Ainsi, l'extension des relations contenues dans une unité linguistique et l'extension des relations contenues dans l'unité du mot et du discours sont également dans la dépendance mutuelle la plus étroite. Par rapport à la structure de signification des symptômes, ceci veut dire : dans la mesure où le symptôme doit être, à chaque fois, pris comme particulier, ceci ne lui fait pas perdre mais plutôt conserver son caractère universel, grâce à sa structure de signification.

c) La fonction du mot

La fonction du mot est de fonder. Le mot fonde le sujet. Mais quel sujet ? Le sujet frappé d'aliénation de lui-même. Il ne serait rien moins qu'arbitraire de ne pas nous souvenir ici que ce concept est hégélien. Nous désignons en une formule l'inconscient comme *le discours de l'Autre*. De quel Autre ?, demandons-nous alors. Par le discours de l'Autre, nous n'entendons pas l'aliénation imaginaire dans l'*alter ego*, le miroitement narcissique qui donne pourtant l'*Urbild* du moi, étant donné que le moi se forme en tout premier lieu dans cette aliénation. Le moi naît dans l'*alter ego*, mais de façon telle qu'il souffre en même temps de ne pas être tout à fait lui-même, c'est-à-dire d'être morcelé. (Cf. ma théorie du stade du miroir.) Cet *alter ego* est en même temps l'objet d'élection privilégié de l'agressivité du moi – souvent mentionnée et souvent combattue ⁽¹⁰⁾ et cet objet est, répétons-le, imaginaire. La même chose vaut pour l'*alter ego* comme objet de l'énamoration.

Mais l'Autre que nous interrogeons, l'Autre « absolu », est l'autre sujet, qui se fonde et trouve sa source, en même temps que le je-sujet, par la médiation originelle du mot et dans celui-ci.

d) C'est à partir de là que nous sommes maintenant en état de formuler le sens de la révolution freudienne. Le sujet inconscient est excentrique au moi.

(Nous ne méconnaissions pas qu'on distingue depuis longtemps entre « je » (*ich*) et le moi (*das Ich*), une différence que la langue française fait apparaître plus clairement comme celle entre moi et je.)

Le passage de l'un à l'autre se produit dans la dialectique hégélienne au prix de l'abandon de soi-même du « je » dans le savoir absolu. Mais l'essentiel de la découverte freudienne consiste en ceci, que ce passage ne peut avoir lieu que sur l'axe de l'excentricité. C'est aussi le sens important et véritable de la troisième phase de l'œuvre de Freud (*Psychologie des masses et Analyse du moi*) qui vient à l'expression dans la nouvelle topique (moi et ça) (*ich und Es* dans l'original).

Si cette dernière phase de l'œuvre de Freud a été exploitée par la psychanalyse contemporaine afin de saisir le moi, dans sa fonction, comme synthèse, ce qu'elle signifie

en réalité est plutôt le maintien par Freud de la fonction imaginaire du moi comme fondamentale.

II – Pratique

Nous renonçons ici à esquisser les traits fondamentaux d'une vraie pratique de la psychanalyse renouvelée à partir de son origine. Nous voudrions néanmoins indiquer le développement de la psychanalyse américaine, néfaste par son retour au moi autonome et la chosification implicite du sujet qui s'y relie (entification).

C'est précisément pour conserver le caractère imaginaire du « moi » et distinguer radicalement le sujet de l'individu saisi biologiquement comme objet, que Freud a découvert et introduit la pulsion de mort (« *Au-delà du principe du plaisir* »). Mais ce que nous comprenons par là, c'est la part prise par le sujet à une réalité de nomination (*Nennrealität*), au plein sens du terme. A vrai dire, cette part prise s'étend au-delà, à toutes les choses humaines, qui ne sont en vie que d'avoir été d'abord tuées puis éveillées de nouveau à la vie dans le symbole. Toutes les choses humaines doivent traverser la mort et entrer dans la résurrection.

III

⁽¹¹⁾ Les vérités fondamentales indiquées ci-dessus ont été fonctionnalisées par nous selon le triple point de vue du symbolique, de l'imaginaire, et du réel. L'auteur en a fait la base d'un enseignement qu'il a tenu depuis la fin de la guerre, à l'intérieur d'un groupe qui renaissait à ce moment-là, régulièrement affilié à la « Société internationale de psychanalyse ». Ce n'est pas un hasard et ce n'est pas non plus sans signification, si une scission est intervenue dans ce groupe, alors qu'il s'agissait de fonder un Institut pour l'enseignement de la psychanalyse. Depuis ce moment, nous avons poursuivi notre enseignement de la psychanalyse, sous le patronage de la « Clinique de la Faculté de Médecine », dans laquelle le professeur Jean Delay nous a amicalement accueilli.

L'ampleur de ce travail, portant sur l'interprétation de Freud, que nous avons mené depuis deux ans de novembre à juillet, dans un séminaire hebdomadaire régulier, nous met pratiquement dans l'impossibilité d'en rendre compte de façon exhaustive, en une conférence. L'esprit et le but de notre enseignement visent une mise en question de la situation de la psychanalyse dans sa relation aux sciences, et en même temps à la formation des psychanalystes.

« *La chose freudienne* » fut publiée dans l'Évolution Psychiatrique, 1956, fascicule I pages 225-252 puis ensuite, avec des modifications en 1966, dans les Écrits.

LA CHOSE FREUDIENNE ou SENS DU RETOUR A FREUD EN PSYCHANALYSE

Amplification d'une conférence prononcée à la clinique
neuro-psychiatrique de VIENNE le 7 novembre 1955

⁽²²⁵⁾SITUATION DE TEMPS ET DE LIEU DE CET EXERCICE.

En ces jours où Vienne, pour se faire entendre à nouveau par la voix de l'Opéra, reprend en une variante pathétique ce qui fut sa mission de toujours en un point de convergence culturelle dont elle sut faire le concert, – je ne crois pas venir hors de saison y évoquer l'élection par quoi elle restera, cette fois à jamais, liée à une révolution de la connaissance à la mesure du nom de Copernic : entendez, le lieu éternel de la découverte de Freud, si l'on peut dire que par elle le centre véritable de l'être humain n'est désormais plus au même endroit que lui assignait toute une tradition humaniste.

Sans doute même pour les prophètes à qui leur pays ne fut pas tout à fait sourd, le moment doit-il venir où s'y observe leur éclipse, ceci fût-il après leur mort. La réserve convient à l'étranger quant aux forces qui mettent en jeu un tel effet de phase.

Aussi bien le retour à Freud dont je me fais ici l'annonciateur se situe-t-il ailleurs : là où l'appelle suffisamment le scandale symbolique que le D^f Alfred Winterstein ici présent, a su comme président de la Société psychanalytique de Vienne, relever quand il se consummait, soit à l'inauguration de la plaque mémoriale qui désigne la maison où Freud élaborait son œuvre héroïque, et qui n'est pas que ce monument n'ait pas été dédié à Freud par ses concitoyens, ⁽²²⁶⁾mais qu'il ne soit pas dû à l'association internationale de ceux qui vivent de son parrainage.

Défaillance symptomatique, car elle trahit un reniement qui ne vient pas de cette terre où Freud de par sa tradition ne fut qu'un hôte de passage, mais du champ même dont il nous a légué le soin et de ceux à qui il en a confié la garde, je dis du mouvement de la psychanalyse où les choses en sont venues au point que le mot d'ordre d'un retour à Freud signifie un renversement.

Bien des contingences sont nouées dans cette histoire, depuis que le premier son du message freudien a retenti avec ses résonances dans la cloche viennoise pour étendre au loin ses ondes. Celles-ci parurent s'étouffer dans les sourds effondrements du premier conflit mondial. Leur propagation reprit avec l'immense déchirement humain où se fomenta le second, et qui fut leur plus puissant véhicule. Tocsin de la haine et tumulte de la discorde, souffle panique de la guerre, c'est sur leurs battements que nous parvint la voix de Freud, pendant que nous voyons passer la diaspora de ceux qui en étaient les porteurs et que la persécution ne visait pas par hasard. Ce train ne devait plus s'arrêter qu'aux confins de notre monde, pour s'y répercuter là où il n'est pas juste de dire que l'histoire perd son sens puisqu'elle y trouve sa limite, où l'on se tromperait même à croire l'histoire absente, puisque, déjà nouée sur plusieurs siècles, elle n'y est que plus pesante du gouffre que dessine son horizon trop court, mais où elle est niée en une volonté catégorique qui donne leur style aux entreprises : anhistorisme de culture, propre aux États-Unis de l'Amérique du Nord.

C'est cet anhistorisme qui définit l'assimilation requise pour être reconnu dans la société constituée par cette culture. C'est à sa sommation qu'avait à répondre un groupe d'émigrants qui, pour se faire reconnaître, ne pouvaient faire valoir que leur différence, mais dont la fonction supposait l'histoire à son principe, leur discipline étant celle qui avait

rétabli le pont unissant l'homme moderne aux mythes antiques. La conjoncture était trop forte, l'occasion trop séduisante pour qu'on n'y cédât pas à la tentation offerte : d'abandonner le principe pour faire reposer la fonction sur la différence. Entendons bien la nature de cette tentation. Elle n'est pas celle de la facilité ni du profit. Il est certes plus facile d'effacer les principes d'une doctrine que les stigmates d'une provenance, plus profitable d'asservir sa fonction à la demande, mais ici réduire sa fonction à sa différence, c'est céder à un mirage interne à la fonction même, celui qui la fonde sur cette différence. C'est y faire retour au principe réactionnaire qui recouvre la dualité de celui qui souffre et de celui qui guérit, de l'opposition de celui qui sait à celui qui ignore. Comment ne pas s'excuser de tenir cette opposition pour vraie quand elle est réelle, comment ne pas de là glisser à devenir les managers des âmes dans un contexte social qui en requiert l'office. Le plus corrupteur des comforts est le confort intellectuel, comme la pire corruption est celle du meilleur.

⁽²²⁷⁾C'est ainsi que le mot de Freud à Jung de la bouche de qui je le tiens, quand invités tous deux de la Clark University, ils arrivèrent en vue du port de New York et de la célèbre statue éclairant l'univers : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste », lui est renvoyé pour sanction d'une hybris dont l'antiphrase et sa noirceur n'éteignent pas le trouble éclat. La Némésis n'a eu, pour prendre au piège son auteur, qu'à le prendre au mot de son mot. Nous pourrions craindre qu'elle n'y ait joint un billet de retour de première classe.

À la vérité, s'il s'est passé quelque chose de tel, nous n'avons à nous en prendre qu'à nous. Car l'Europe paraît plutôt s'être effacée du souci comme du style, sinon de la mémoire de ceux qui en sont sortis, avec le refoulement de leurs mauvais souvenirs.

Nous ne nous plaignons pas de cet oubli, s'il nous laisse plus libre de vous présenter le dessein d'un retour à Freud, tel que certains se le proposent dans l'enseignement de la Société française de psychanalyse. Ce n'est pas d'un retour du refoulé qu'il s'agit pour nous, mais de prendre appui dans l'antithèse que constitue la phase parcourue depuis la mort de Freud dans le mouvement psychanalytique, pour démontrer ce que la psychanalyse n'est pas, et de chercher avec vous le moyen de remettre en vigueur ce qui n'a cessé de la soutenir dans sa déviation même, à savoir le sens premier que Freud y préservait par sa seule présence et qu'il s'agit ici d'explicitier.

Comment ce sens pourrait-il nous manquer quand il nous est attesté dans l'œuvre la plus claire et la plus organique qui soit ? Et comment pourrait-il nous laisser hésitants quand l'étude de cette œuvre nous montre que ses étapes et ses virages sont commandés par le souci, inflexiblement efficace chez Freud, de le maintenir dans sa rigueur première ?

Textes qui se montrent comparables à ceux-là même que la vénération humaine a revêtu en d'autres temps des plus hauts attributs, en ce qu'ils supportent l'épreuve de cette discipline du commentaire, dont on retrouve la vertu à s'en servir selon la tradition non pas seulement pour replacer une parole dans le contexte de son temps, mais pour mesurer si la réponse qu'elle apporte aux questions qu'elle pose, est ou non dépassée par la réponse qu'on y trouve aux questions de l'actuel.

Vous apprendrai-je quelque chose, à vous dire que ces textes auxquels je consacre depuis quatre ans un séminaire de deux heures tous les mercredis de novembre à juillet, sans en avoir encore mis en œuvre plus du quart, si tant est que mon commentaire suppose leur ensemble, – nous ont donné à moi comme à ceux qui m'y suivent, la surprise de véritables découvertes ? Elles vont de concepts restés inexploités à des détails cliniques laissés à la trouvaille de notre exploration et qui témoignent de combien le champ dont Freud a fait l'expérience, dépassait les avenues qu'il s'est chargé de nous y ménager, et à quel point son observation qui donne parfois l'impression d'être exhaustive, ⁽²²⁸⁾était peu asservie à ce qu'il avait à démontrer. Qui n'a pas été ému parmi les techniciens de disciplines étrangères à l'analyse que j'ai conduit à lire ces textes, de cette recherche en action : que ce soit celle qu'il nous fait suivre dans la *Traumdeutung*, dans l'observation de

l'Homme aux loups ou dans *l'Au-delà du principe du plaisir* ? Quel exercice à former des esprits, et quel message à y prêter sa voix ! Quel contrôle aussi de la valeur méthodique de cette formation et de l'effet de vérité de ce message, quand les élèves à qui vous les transmettez, vous apportent le témoignage d'une transformation survenue parfois du jour au lendemain de leur pratique, devenue plus simple et plus efficace avant même qu'elle leur devienne plus transparente. Je ne saurais vous rendre un compte extensif de ce travail dans la causerie que je dois à l'amabilité de M. le Professeur Hoff de vous faire en ce lieu de haute mémoire, à l'accord de mes vues avec celle du Dr Dozent Arnold d'avoir eu l'idée de la produire maintenant devant vous, à mes relations excellentes et déjà datées avec M. Igor Caruso de savoir quel accueil elle rencontrerait à Vienne.

Mais je ne puis oublier aussi les auditeurs que je dois à la complaisance de M. Susini, directeur de notre Institut français à Vienne. Et c'est pourquoi au moment d'en venir au sens de ce retour à Freud dont je fais profession ici, il me faut me demander si, pour moins préparés qu'ils soient que les spécialistes à m'entendre, je ne risque pas de les décevoir.

L'ADVERSAIRE.

Je suis sûr ici de ma réponse : – Absolument pas, si ce que je vais dire est bien comme il doit être. Le sens d'un retour à Freud, c'est un retour au sens de Freud. Et le sens de ce qu'a dit Freud, peut être communiqué à quiconque parce que, même adressé à tous, chacun y sera intéressé : un mot suffira pour le faire sentir, la découverte de Freud met en question la vérité, et il n'est personne qui ne soit personnellement concerné par la vérité.

Avouez que voilà un propos bien étrange que de vous jeter à la tête ce mot qui passe presque pour mal famé, d'être proscrit des bonnes compagnies. Je demande pourtant s'il n'est pas inscrit au cœur même de la pratique analytique, puisque aussi bien celle-ci toujours refait la découverte du pouvoir de la vérité en nous et jusqu'en notre chair.

En quoi l'inconscient serait-il en effet plus digne d'être reconnu que les défenses qui s'y opposent dans le sujet avec un succès qui les fait apparaître non moins réelles ? Je ne relève pas ici le commerce de la pacotille nietzschéenne du mensonge de la vie, ni ne m'émerveille qu'on croie croire, ni n'accepte qu'il suffise qu'on le veuille bien pour vouloir. Mais je demande d'où provient cette paix qui s'établit à reconnaître la tendance inconsciente, si elle n'est pas plus vraie que ce qui la contraignait dans le conflit ? Aussi bien n'est-ce pas que cette paix depuis quelque temps ne s'avère vite être une paix manquée, puisque non contents d'avoir reconnu comme inconsciente les défenses à attribuer au moi, les psychanalyste en identifient de plus en plus les mécanismes, ⁽²²⁹⁾ déplacement quant à l'objet, renversement contre le sujet, régression de la forme, à la dynamique même que Freud avait analysée dans la tendance, laquelle ainsi semble s'y continuer à un changement de signe près. Le comble n'est-il pas atteint quand on admet que la pulsion elle-même puisse être amenée par la défense à la conscience pour éviter que le sujet s'y reconnaisse ?

Encore me sers-je pour traduire l'exposé de ces mystères en un discours cohérent, de mots qui malgré moi y rétablissent la dualité qui les soutient. Mais ce n'est pas que les arbres du cheminement technique cachent la forêt de la théorie que je déplore, c'est qu'il s'en faille de si peu qu'on ne se croie dans la forêt de Bondy, exactement de ceci qui s'esquive derrière chaque arbre, qu'il doit y avoir des arbres plus vrais que les autres, ou, si vous voulez, que tous les arbres ne sont pas des bandits. Faute de quoi l'on demanderait où sont les bandits qui ne sont pas des arbres. Ce peu donc dont il va de tout en l'occasion, peut-être mérite-t-il qu'on s'en explique ? Cette vérité sans quoi il n'y a plus moyen de discerner le visage du masque, et hors laquelle il apparaît n'y avoir pas d'autre monstre que le labyrinthe lui-même, quelle est-elle ? Autrement dit, en quoi se distinguent-ils entre eux en vérité, s'ils sont tous d'une égale réalité ?

Ici les gros sabots s'avancent pour chausser les pattes de colombe sur lesquelles, on le sait, la vérité se porte, et engloutir à l'occasion l'oiseau avec : notre critère, s'écrit on, est simplement économique, idéologue que vous êtes. Tous les arrangements de la réalité ne

sont pas également économiques. Mais au point où la vérité s'est déjà portée, l'oiseau s'échappe et sort indemne avec notre question : – Économiques pour qui ?

Cette fois l'affaire va trop loin. L'adversaire ricane : « On voit ce que c'est. Monsieur donne dans la philosophie. Dans un moment, entrée de Platon et de Hegel. Ces signatures nous suffisent. Ce qu'elles avalisent est à mettre au panier, et quand même, comme vous l'avez dit, cela concernerait-il tout le monde, cela n'intéresse pas les spécialistes que nous sommes. Ça ne trouve même pas à se classer dans notre documentation ».

Vous pensez que je raille en ce discours. Nullement, j'y souscris.

Si Freud n'a pas apporté autre chose à la connaissance de l'homme que cette vérité qu'il y a du véritable, il n'y a pas de découverte freudienne. Freud prend place alors, dans la lignée des moralistes en qui s'incarne une tradition d'analyse humaniste, voie lactée au ciel de la culture européenne où Baltasar Gracián et La Rochefoucauld font figure d'étoiles de première grandeur et Nietzsche d'une nova aussi fulgurante que vite rentrée dans les ténèbres. Dernier venu d'entre eux et comme eux stimulé sans doute par un souci proprement chrétien de l'authenticité du mouvement de l'âme, Freud a su précipiter toute une casuistique en une carte de tendre où l'on n'a que faire d'une orientation pour les offices auxquels on la destine. Son objectivité est en effet strictement ⁽²³⁰⁾liée à la situation analytique, laquelle entre les quatre murs qui limitent son champ, se passe fort bien qu'on sache où est le nord puisqu'on l'y confond avec l'axe long du divan, tenu pour dirigé vers la personne de l'analyste. La psychanalyse est la science des mirages qui s'établissent dans ce champ. Expérience unique, au demeurant assez abjecte, mais qui ne saurait être trop recommandée à ceux qui veulent s'introduire au principe des folies de l'homme, car, pour se montrer parente de toute une gamme d'aliénations, elles les éclaire.

Ce langage est modéré, ce n'est pas moi qui l'invente. On a pu entendre un zélote d'une psychanalyse prétendue classique définir celle-ci comme une expérience dont le privilège est strictement lié aux formes qui règlent sa pratique et qu'on ne saurait changer d'une ligne, parce qu'obtenues par un miracle du hasard, elles détiennent l'accès à une réalité transcendante aux aspects de l'histoire, et où le goût de l'ordre et l'amour du beau par exemple ont leur fondement permanent : à savoir les objets de la relation préœdipienne, merde et cornes au cul.

Cette position ne saurait être réfutée puisque les règles s'y justifient par leurs issues, lesquelles sont tenues pour probantes du bien-fondé des règles. Pourtant nos questions se reprennent à pulluler. Comment ce prodigieux hasard s'est-il produit ? D'où vient cette contradiction entre le mic-mac préœdipien où se réduit la relation analytique pour nos modernes, et le fait que Freud ne s'en trouvait satisfait qu'il ne l'eût ramenée à la position de l'Œdipe ? Comment la sorte d'osculation en serre chaude où confine ce new-look de l'expérience, peut-elle être le dernier terme d'un progrès qui paraissait au départ ouvrir des voies multipliées entre tous les champs de la création, – ou la même question posée à l'envers ? Si les objets décelés en cette fermentation élective ont été ainsi découverts par une autre voie que la psychologie expérimentale, celle-ci est-elle habilitée à les retrouver par ses procédés ?

Les réponses que nous obtiendrons des intéressés ne laissent pas de doute. Le moteur de l'expérience, même motivé en leurs termes, ne saurait être seulement cette vérité de mirage qui se réduit au mirage de la vérité. Tout est parti d'une vérité particulière, d'un dévoilement qui a fait que la réalité n'est plus pour nous telle qu'elle était avant, et c'est là ce qui continue à accrocher au vif des choses humaines la cacophonie insensée de la théorie, comme à empêcher la pratique de se dégrader au niveau des malheureux qui n'arrivent pas à s'en sortir (entendez que j'emploie ce terme pour en exclure les cyniques).

Une vérité, s'il faut le dire, n'est pas facile à reconnaître, après qu'elle a été une fois reçue. Non qu'il n'y ait des vérités établies, mais elles se confondent alors si facilement avec la réalité qui les entoure, que pour les en distinguer on n'a longtemps trouvé d'autre artifice que de les marquer du signe de l'esprit, et pour leur rendre hommage, de les tenir pour

venues d'un autre monde. Ce ⁽²³¹⁾n'est pas tout de mettre au compte d'une sorte d'aveuglement de l'homme, le fait que la vérité ne soit jamais pour lui si belle fille qu'au moment où la lumière élevée par son bras dans l'emblème proverbial, la surprend nue. Et il faut faire un peu la bête pour feindre de ne rien savoir de ce qu'il en advient après. Mais la stupidité demeure d'une franchise taurine à se demander où l'on pouvait bien la chercher avant, l'emblème n'y aidant guère à indiquer le puits, lieu malséant voire malodurant, plutôt que l'écrin où toute forme précieuse doit se conserver intacte.

LA CHOSE PARLE D'ELLE-MEME.

Mais voici que la vérité dans la bouche de Freud prend ladite bête aux cornes : « Je suis donc pour vous l'énigme de celle qui se dérobe aussitôt qu'apparue, hommes qui tant vous entendez à me dissimuler sous les oripeaux de vos convenances. Je n'en admetts pas moins que votre embarras soit sincère, car même quand vous vous faites mes hérauts, vous ne valez pas plus à porter mes couleurs que ces habits qui sont les vôtres et pareils à vous-mêmes, fantômes que vous êtes. Où vais-je donc passée en vous, où étais-je avant ce passage ? Peut-être un jour vous le dirai-je ? Mais pour que vous me trouviez où je suis, je vais vous apprendre à quel signe me reconnaître. Hommes, écoutez, je vous en donne le secret. Moi la vérité, je parle.

« Faut-il vous faire remarquer que vous ne le saviez pas encore. Quelques-uns certes parmi vous, qui s'autorisaient d'être mes amants, sans doute en raison du principe qu'en ces sortes de vantardises on n'est jamais si bien servi que par soi-même, avaient posé de façon ambiguë et non sans que la maladresse n'apparût de l'amour-propre qui les y intéressait, que les erreurs de la philosophie, entendez les leurs, ne pouvaient subsister que de mes subsides. À force d'êtreindre pourtant ces filles de leur pensée, ils finirent par les trouver aussi fades qu'elles étaient vaines, et se remirent à frayer avec les opinions vulgaires selon les mœurs des anciens sages qui savaient mettre ces dernières à leur rang, conteuses ou plaideuses, artificieuses, voire menteuses, mais aussi les chercher à leur place, au foyer et au forum, à la forge ou à la foire. Ils s'aperçurent alors qu'à n'être pas mes parasites, celles-ci semblaient me servir bien plus, qui sait même ? être ma milice, les agents secrets de ma puissance. Plusieurs cas observés au jeu de pigeon-vole, de mues soudaines d'erreurs en vérité, qui ne semblaient rien devoir qu'à l'effet de la persévérance, les mirent sur la voie de cette découverte. Le discours de l'erreur, son articulation en acte, pouvait témoigner de la vérité contre l'évidence elle-même. C'est alors que l'un d'eux tenta de faire passer au rang des objets dignes d'étude la ruse de la raison. Il était malheureusement professeur, et vous fûtes trop heureux de retourner contre ses propos les oreilles d'âne dont on vous coiffait à l'école et qui depuis font usage de cornets à ceux des vôtres dont la feuille est un peu dure. Restez-en donc à votre vague sens de l'histoire et laissez les habiles fonder sur la garantie de ma firme à venir le marché mondial du mensonge, le ⁽²³²⁾commerce de la guerre totale et la nouvelle loi de l'autocritique. Si la raison est si rusée que Hegel l'a dit, elle fera bien sans vous son ouvrage.

« Mais vous n'avez pas pour autant rendues désuètes ni sans terme vos échéances à mon endroit. C'est d'après hier et d'avant demain qu'elles sont datées. Et il importe peu que vous vous ruiez en avant pour leur faire honneur ou pour vous y soustraire, car c'est par derrière qu'elles vous saisiront dans les deux cas. Que vous me fuyiez dans la tromperie ou pensiez me rattraper dans l'erreur, je vous rejoins dans la méprise contre laquelle vous êtes sans refuge. Là où la parole la plus caute montre un léger trébuchement, c'est à sa perfidie qu'elle manque, je le publie maintenant, et ce sera dès lors un peu plus coton de faire comme si de rien n'était, dans la société bonne ou mauvaise. Mais nul besoin de vous fatiguer à mieux vous surveiller. Quand même les juridictions conjointes de la politesse et de la politique, décrèteraient non recevable tout ce qui se réclamerait de moi à se présenter de façon si illicite, vous n'en seriez pas quittes pour si peu, car l'intention la plus innocente se déconcerte à ne pouvoir plus taire que ses actes manqués sont les plus réussis et que son échec récompense son vœu le plus secret. Au reste n'est-ce pas assez pour juger de votre

défaite, de me voir m'évader d'abord du donjon de la forteresse où vous croyez le plus sûrement me retenir, en me situant non pas en vous, mais dans l'être lui-même. Je vagabonde dans ce que vous tenez pour être le moins vrai par essence : dans le rêve, dans le défi au sens de la pointe la plus gongorique et le *nonsense* du calembour le plus grotesque, dans le hasard, et non pas dans sa loi, mais dans sa contingence, et je ne procède jamais plus sûrement à changer la face du monde qu'à lui donner le profil du nez de Cléopâtre.

« Vous pouvez donc réduire le trafic sur les voies que vous vous épuisâtes à faire rayonner de la conscience, et qui faisaient l'orgueil du *moi*, couronné par Fichte des insignes de sa transcendance. Le commerce au long cours de la vérité ne passe plus par la pensée : chose étrange, il semble que ce soit désormais par les choses : *rébus*, c'est par vous que je communique, comme Freud le formule à la fin du premier paragraphe du sixième chapitre, consacré au travail du rêve, de son travail sur le rêve et sur ce que le rêve veut dire.

« Mais vous allez là prendre garde : la peine qu'a eue celui-ci à devenir professeur, lui épargnera peut-être votre négligence, sinon votre égarement, dit la vérité. Entendez bien ce qu'il a dit, et, comme il l'a dit de moi la vérité qui parle, le mieux pour le bien saisir est de le prendre au pied de la lettre. Sans doute ici les choses sont mes signes, mais je vous le redis, signes de ma parole. Le nez de Cléopâtre, s'il a changé le cours du monde, c'est d'être entré dans son discours, car pour le changer long ou court, il a suffi mais il fallait qu'il fût un nez parlant.

« Mais c'est du vôtre maintenant qu'il va falloir vous servir, bien qu'à des fins plus naturelles. Qu'un flair plus sûr que toutes vos catégories vous guide ⁽²³³⁾ dans la course où je vous provoque : car si la ruse de la raison, si dédaigneuse qu'elle fût de vous, restait ouverte à votre foi, je serai, moi la vérité, contre vous la grande trompeuse, puisque ce n'est pas seulement par la fausseté que passent mes voies, mais par la faille trop étroite à trouver au défaut de la feinte et par la nuée sans accès du rêve, par la fascination sans motif du médiocre et l'impasse séduisante de l'absurdité. Cherchez, chiens que vous devenez à m'entendre, limiers que Sophocle a préféré lancer sur les traces hermétiques du voleur d'Apollon qu'aux trousses sanglantes d'Œdipe, sûr qu'il était de trouver avec lui au rendez-vous sinistre de Colone l'heure de la vérité. Entrez en lice à mon appel et hurlez à ma voix. Déjà vous voilà perdus, je me démens, je vous défie, je me défile : vous dites que je me défends ».

PARADE.

Le retour aux ténèbres que nous tenons pour attendu à ce moment, donne le signal d'une *murder party* engagée par l'interdiction à quiconque de sortir, puisque chacun dès lors peut cacher la vérité sous sa robe, voire, comme en la fiction galante des « bijoux indiscrets », dans son ventre. La question générale est : qui parle ? et elle n'est pas sans pertinence. Malheureusement les réponses sont un peu précipitées. La libido est d'abord accusée, ce qui nous porte dans la direction des bijoux, mais il faut bien s'apercevoir que le moi lui-même, s'il apporte des entraves à la libido en mal de se satisfaire, est parfois l'objet de ses entreprises. On sent là-dessus qu'il va s'effondrer d'une minute à l'autre, quand un fracas de débris de verre apprend à tous que c'est à la grande glace du salon que l'accident vient d'arriver, le golem du narcissisme, évoqué en toute hâte pour lui porter assistance, ayant fait par là son entrée. Le moi dès lors est généralement tenu pour l'assassin, à moins que ce ne soit pour la victime, moyennant quoi les rayons divins du bon président Schreber commencent à déployer leur filet sur le monde, et le sabbat des instincts se complique sérieusement.

La comédie que je suspends ici au début de son second acte est plus bienveillante qu'on ne croit, puisque, faisant porter sur un drame de la connaissance la bouffonnerie qui n'appartient qu'à ceux qui le jouent sans le comprendre, elle restitue à ceux-ci l'authenticité d'où ils déchurent toujours plus.

Mais si une métaphore plus grave convient au protagoniste, c'est celle qui nous montrerait en Freud un Actéon perpétuellement lâché par des chiens dès l'abord dépistés,

et qu'il s'acharne à relancer à sa poursuite, sans pouvoir ralentir la course où seule sa passion pour la déesse le mène. Le mène si loin qu'il ne peut s'arrêter qu'aux grottes où la Diane chthonienne dans l'ombre humide qui les confond avec le gîte emblématique de la vérité, offre à sa soif, avec la nappe égale de la mort, la limite quasi mystique du discours le plus rationnel qui ait été au monde, pour que nous y reconnaissons le lieu où le symbole se substitue à la mort pour s'emparer de la première boursoffure de la vie.

⁽²³⁴⁾Cette limite et ce lieu, on le sait, sont loin encore d'être atteints pour ses disciples, si tant est qu'ils ne refusent pas de l'y suivre, et l'Actéon donc qui ici est dépecé, n'est pas Freud, mais bien chaque analyste à la mesure de la passion qui l'enflamma et qui a fait, selon la signification qu'un Giordano Bruno dans ses *Fureurs héroïques* sut tirer de ce mythe, de lui la proie des chiens de ses pensées.

Pour mesurer ce déchirement, il faut entendre les clameurs irrépressibles qui s'élèvent des meilleurs comme des pires, à tenter de les ramener au départ de la chasse, avec les mots que la vérité nous y donna pour viatique : « je parle », pour enchaîner : « il n'est parole que de langage ». Ils couvrent aussitôt la suite.

« Logomachie ! telle est la strophe d'un côté. Que faites-vous du préverbal, du geste et de la mimique, du ton, de l'air de la chanson, de l'humeur et du con-tact af-fec-tif ? ». À quoi d'autres non moins animés donnent l'antistrophe : « Tout est langage : langage que mon cœur qui bat plus fort quand la venette me saisit, et si ma patiente défaille au vrombissement d'un avion à son zénith, c'est pour *dire* le souvenir qu'elle a gardé du dernier bombardement ». – « Oui, aigle de la pensée, et quand la forme de ton semblant mécanique surgit dans l'ovale éclairé dans la nuit par le pinceau du projecteur, c'est la réponse du ciel ».

On ne contestait pourtant, à s'essayer à ces prémisses, l'usage d'aucune forme de communication à quoi quiconque pût recourir en ses exploits, ni les signaux, ni les images, et fonds ni forme, aucun non plus qu'aucune, ce fonds fût-il un fonds de sympathie, et la vertu n'étant pas discutée d'aucune bonne forme.

On se prenait seulement à répéter après Freud le mot de sa découverte : ça parle, et là sans doute où l'on s'y attendait le moins, là où ça souffre. S'il fut un temps où il suffisait pour y répondre d'écouter ce que ça disait, (car à l'entendre la réponse y est déjà), tenons donc que les grands des origines, les géants du fauteuil furent frappés de la malédiction promise aux audaces titanesques, ou que leurs sièges cessèrent d'être conducteurs de la bonne parole dont ils se trouvaient investis à s'y asseoir ci-devant. Quoi qu'il en soit, depuis, entre le psychanalyste et la psychanalyse, on multiplie les rencontres dans l'espoir que l'Athénien s'atteigne avec l'Athéna sortie couverte de ses armes du cerveau de Freud. Dirai-je le sort jaloux, toujours pareil, qui contraria ces rendez-vous : sous le masque où chacun venait au devant de sa chacune, hélas ! trois fois hélas ! et cri d'horreur à y penser, une autre ayant pris la place d'elle, celui qui était là, non plus n'était pas lui.

Revenons donc posément à épeler avec la vérité ce qu'elle a dit d'elle-même. La vérité a dit : « je parle ». Pour que nous reconnaissons ce « je » à ce qu'il parle, peut-être n'était-ce pas sur le « je » qu'il fallait nous jeter, mais aux arêtes du parler que nous devons nous arrêter. « Il n'est parole ⁽²³⁵⁾que de langage » nous rappelle que le langage est un ordre que des lois constituent, desquelles nous pourrions apprendre au moins ce qu'elles excluent. Par exemple que le langage, c'est différent de l'expression naturelle et que ce n'est pas non plus un code ; que ça ne se confond pas avec l'information, collez-vous-y pour le savoir à la cybernétique ; et que c'est si peu réductible à une superstructure qu'on vit le matérialisme lui-même s'alarmer de cette hérésie, bulle de Staline à voir ici.

Si vous voulez en savoir plus, lisez Saussure, et comme un clocher peut cacher même le soleil, je précise qu'il ne s'agit pas de la signature qu'on rencontre en psychanalyse, mais de Ferdinand, qu'on peut dire le fondateur de la linguistique moderne.

ORDRE DE LA CHOSE.

Un psychanalyste doit aisément s'y introduire à la distinction fondamentale du signifiant et du signifié, et commencer à l'exercer avec les deux réseaux qu'ils organisent dans des dimensions différentes.

Le premier réseau, du signifiant, est la structure synchronique du matériel du langage en tant que chaque élément y prend son emploi exact d'être différent des autres ; tel est le principe de répartition qui règle seul la fonction des éléments de la langue à ses différents niveaux, depuis le couple d'opposition phonématique jusqu'aux locutions composées dont c'est la tâche de la plus moderne recherche que de dégager les formes stables.

Le second réseau, du signifié, est l'ensemble diachronique des discours concrètement prononcés, lequel réagit historiquement sur le premier, de même que la structure de celui-ci commande les voies du second. Ici ce qui domine, c'est l'unité de signification laquelle s'avère ne jamais se résoudre en une pure indication du réel, mais toujours renvoyer à une autre signification. C'est-à-dire que si les significations saisissent les choses, c'est seulement à constituer leur ensemble en l'enveloppant dans le signifiant, et que si leur trame recouvre cet ensemble toujours assez pour le déborder, c'est que le signifiant dans son ensemble n'est signification de rien. Ce qui confirme que le langage n'est jamais signal, mais mouvement dialectique.

On peut, rien qu'en partant de là, remarquer que toute dénonciation verbale d'un désordre participe du désordre contre quoi elle réclame, en ceci que le désordre s'est installé par son discours. Hegel, dans sa dialectique de la belle âme, avait déjà montré que cette remarque n'est tautologique qu'à méconnaître l'effet tauto-ontique où elle s'enracine, c'est-à-dire que l'être est premier du désordre de quoi la belle âme vit en tous les sens (y compris le sens économique) qu'on peut trouver au terme : de quoi vivre, et qu'à dénoncer le désordre, la belle âme ne procède qu'à la médiation encore méconnue d'elle de la conduite par quoi elle en subsiste.

Cette dialectique ne semblait pas pouvoir pénétrer au delà du délire de la présomption à quoi Hegel l'appliquait, c'est-à-dire au delà du piège offert ⁽²³⁶⁾ par le mirage de la conscience au « je », infatué de son sentiment et l'y assumant en tant que « loi du cœur ».

Mais précisément le « je » que Hegel met en cause est un être légal, et comme tel plus concret que l'être réel où l'on avait cherché jusque là à le fonder par abstraction, comme il apparaît aussitôt à reconnaître que cet être implique un état-civil et un état-comptable.

Il était réservé à Freud de démontrer que c'est dans cet être légal que certains désordres manifestés par l'homme dans son être réel, c'est-à-dire dans son organisme fonctionnant comme totalité sans qu'on y puisse saisir leur relation, trouvaient enfin leur répondant. Et il en expliquait la possibilité par la béance congénitale que présente l'être réel de l'homme dans ses relations naturelles, et par la reprise à un usage parfois idéographique, mais aussi bien phonétique voire grammatical, des éléments imaginaires qui apparaissent morcelés dans cette béance. Les aperçus qui en résultèrent aussitôt sur l'omniprésence de la fonction symbolique dans l'être humain rendirent immédiatement sensibles à l'intuition ce qui caractérise la position du sujet parlant dans la société, ou encore ce qui distingue la société humaine des sociétés animales : à savoir que l'individu y est pris à titre d'unité dans une séquence d'échanges plus ou moins circulaires (soit : à échéances plus ou moins longues) selon les lois d'une combinatoire du don dont le principe lui échappe et qui est sans rapport immédiat, ni même direct, semblent nous dire les ethnologues, avec ses besoins.

Le conflit d'ordre, quoi qu'il en soit, est chez l'individu patent, et vu la profondeur où le pénètre l'ordre symbolique, peut retentir jusqu'à des limites que l'on recule un peu plus chaque jour dans l'organique. La psychanalyse n'est rien d'autre que la reconnaissance de la chaîne symbolique où ces effets s'ordonnent, parce que c'est le seul moyen pour que la vérité qu'ils symbolisent, vienne à se faire reconnaître, ce qui n'abolit pas pour autant tout conflit, mais en transfère la charge au sujet qui peut faire valoir cette vérité dans la lutte.

Les seuls termes où nous formulons cette fin, laissent assez pressentir que l'analyse ne débouche pas dans une éthique individualiste. Mais sa pratique dans la sphère américaine s'est ravalée si sommairement à un moyen d'obtenir le « success » et à un mode d'exigence de la « happiness » qu'il convient de préciser que c'est là le reniement de la psychanalyse, celui qui résulte chez trop de ses tenants du fait pur et radical qu'ils n'ont jamais rien voulu savoir de la découverte freudienne et qu'ils n'en sauront jamais rien, même au sens du refoulement : car il s'agit en cet effet du mécanisme de la méconnaissance systématique en ce qu'il simule le délire, même dans ses formes de groupe.

⁽²³⁷⁾ Une référence plus rigoureuse de l'expérience analytique à la structure générale de la sémantique où elle a ses racines, eût pourtant permis de les convaincre avant d'avoir à les vaincre.

Car ce sujet dont nous parlions à l'instant comme du légataire de la vérité reconnue, n'est justement pas le *moi* perceptible dans les données plus ou moins immédiates de la jouissance consciente ou de l'aliénation laborieuse. Cette distinction de fait est la même qui se retrouve dans l' α de l'inconscient freudien en tant qu'il est séparé par un abîme des fonctions préconscientes, à l' ω du testament de Freud en la 31^e de ses *Neue Vorlesungen* : « Wo Es war, soll Ich werden ».

Formule éblouissante en sa brièveté et si coextensive à la propriété des significations où elle renvoie que les signifiants y prennent le poids d'une parole consécatoire.

Analysons-les dès lors. Contrairement à la forme que ne peut éviter la traduction anglaise : « Where the id was, there the ego shall be », Freud n'a pas dit : *das Es*, ni : *das Ich*, comme il le fait habituellement pour désigner ces instances où il a ordonné alors depuis dix ans sa nouvelle topique, et ceci, vu la rigueur inflexible de son style, donne à leur emploi dans cette sentence un accent particulier. De toutes façons sans même avoir à confirmer par la critique interne de l'œuvre de Freud qu'il a bien écrit *Das Ich und das Es* pour maintenir cette distinction fondamentale entre le sujet véritable de l'inconscient et le *moi* comme constitué en son noyau par une série d'identifications aliénantes, – il apparaît ici que c'est au lieu : *Wo*, où *Es*, sujet dépourvu d'aucun *das* ou autre article objectivant, *war*, était, c'est d'un lieu d'être qu'il s'agit, et qu'en ce lieu : *soll*, c'est un devoir au sens moral qui là s'annonce, comme le confirme l'unique phrase qui succède à celle-ci pour clore le chapitre¹³⁹, *Ich, je*, là dois-je (comme on annonçait : ce suis-je, avant qu'on dise : c'est moi), *werden*, devenir, c'est-à-dire non pas survenir, ni même advenir, mais venir au jour de ce lieu même en tant qu'il est lieu d'être.

C'est ainsi que nous consentirions contre les principes d'économie significative qui doivent dominer une traduction, à forcer un peu en français les formes du signifiant pour les aligner au poids que l'allemand reçoit mieux ici d'une signification encore rebelle, et pour cela de nous servir de l'homophonie du *es* allemand avec l'initiale du mot : sujet. Du même pas en viendrons-nous à une indulgence au moins momentanée pour la traduction première qui fut donnée du mot *es* par le *soi*, le *ça* qui lui fut préféré non sans motif ne nous paraissant pas beaucoup plus adéquat, puisque c'est au *das* allemand de : *was ist das ?* qu'il répond dans *das ist*, c'est. Ainsi le ⁽²³⁸⁾ *c'* élide qui va apparaître si nous nous en tenons à l'équivalence reçue, nous suggère-t-il la production d'un verbe : s'être, où s'exprimerait le mode de la subjectivité absolue, en tant que Freud l'a proprement découverte dans son excentricité radicale : « Là où c'était, peut-on dire, là où s'était, voudrions-nous faire qu'on entendît, c'est mon devoir que je vienne à être ¹⁴⁰ ».

¹³⁹. C'est à savoir : « *Es ist Kulturarbeit etwa die Trockenlegung der Zuydersee*. C'est une tâche civilisatrice de la sorte de l'assèchement du Zuydersee ».

¹⁴⁰. On ne peut que se demander quel démon a inspiré l'auteur quel qu'il soit de la traduction qui existe en français, à la produire en ces termes : « Le moi doit déloger le ça ». Il est vrai qu'on peut y savourer le ton d'un côté où l'on s'entend à la sorte d'opération ici évoquée.

Vous entendez bien que ce n'est pas dans une conception grammaticale des fonctions où ils apparaissent, qu'il s'agit d'analyser si et comment le *je* et le *moi* se distinguent et se recouvrent dans chaque sujet particulier.

Ce que la conception linguistique qui doit former le travailleur dans son initiation de base lui apprendra, c'est à attendre du symptôme qu'il fasse la preuve de sa fonction de signifiant, c'est-à-dire de ce par quoi il se distingue de l'indice naturel que le même terme désigne couramment en médecine. Et pour satisfaire à cette exigence méthodique, il s'obligera à reconnaître son emploi conventionnel dans les significations suscitées par le dialogue analytique. (Dialogue dont nous allons tenter de dire la structure). Mais ces significations même, il les tiendra pour ne pouvoir être saisies avec certitude que dans leur contexte, soit dans la séquence que constituent pour chacune la signification qui renvoie à elle et celle à quoi elle renvoie dans le discours analytique.

Ces principes de base entrent aisément en application dans la technique, et en l'éclairant, ils dissipent beaucoup des ambiguïtés qui, pour se maintenir même dans les concepts majeurs du transfert et de la résistance, rendent ruineux l'usage que l'on en fait dans la pratique.

LA RESISTANCE AUX RESISTANTS.

À considérer seulement la résistance dont l'emploi se confond de plus en plus avec celui de la défense, et tout ce qu'elle implique dans ce sens comme manœuvres de réduction dont on peut plus s'aveugler sur la coercition qu'elles exercent, il est bon de rappeler que la première résistance à quoi l'analyse a à faire, c'est celle du discours lui-même en tant qu'il est d'abord discours de l'opinion, et que toute objectivation psychologique s'avérera solidaire de ce discours. C'est en effet ce qui a motivé la simultanéité remarquable avec laquelle les burgraves de l'analyse sont arrivés à un point mort de leur pratique vers les années 1920 : c'est qu'ils en savaient dès lors trop et pas assez, pour en faire reconnaître à leurs patients, qui n'en savaient guère moins, la vérité.

Mais le principe dès lors adopté de la primauté à accorder à l'analyse de la résistance, est loin d'avoir conduit à un développement favorable. Pour la raison que faire passer une opération en première urgence, ne suffit à lui faire atteindre son objectif, si l'on ne sait pas bien en quoi il consiste.

⁽²³⁹⁾ Or c'est précisément vers un renforcement de la position objectivante chez le sujet que l'analyse de la résistance s'est orientée, au point que cette directive s'étale maintenant dans les principes à donner à la conduite d'une cure-type.

Bien loin donc qu'il faille maintenir le sujet dans un état d'observation, il faut qu'on sache qu'à l'y engager, on entre dans le cercle d'un malentendu que rien ne pourra briser dans la cure, pas plus que dans la critique. Toute intervention dans ce sens ne pourrait donc se justifier que d'une fin dialectique, à savoir de démontrer sa valeur d'impasse.

Mais j'irai plus loin et pour dire : vous ne pouvez à la fois procéder vous-même à cette objectivation du sujet et lui parler comme il convient. Et ce pour une raison qui n'est pas seulement qu'on ne peut à la fois, comme dit le proverbe anglais, manger son gâteau et le garder : c'est-à-dire avoir vis-à-vis des mêmes objets deux conduites dont les conséquences s'excluent. Mais pour le motif plus profond qui s'exprime dans la formule qu'on ne peut servir deux maîtres, c'est-à-dire conformer son être à deux actions qui s'orientent en sens contraire.

Car l'objectivation en matière psychologique est soumise dans son principe à une loi de méconnaissance qui régit le sujet non seulement comme observé, mais comme observateur. C'est-à-dire que ce n'est pas de lui que vous avez à lui parler, car il suffit à cette tâche, et ce faisant, ce n'est même pas à vous qu'il parle : si c'est à lui que vous avez à parler, c'est littéralement d'autre chose, c'est-à-dire d'une chose autre que ce dont il s'agit quand il parle de lui, et qui est la chose qui vous parle, chose qui, quoi qu'il dise, lui resterait à jamais inaccessible, si d'être une parole qui s'adresse à vous elle ne pouvait évoquer en vous sa

réponse, et si, d'en avoir entendu le message sous cette forme inversée, vous ne pouviez, à le lui retourner, lui donner la double satisfaction de l'avoir reconnu et de lui en faire reconnaître la vérité.

Cette vérité que nous connaissons ainsi ne pouvons-nous donc la connaître ? *Adæquatio rei et intellectus*, tel se définit le concept de la vérité depuis qu'il y a des penseurs, et qui nous conduisent dans les voies de leur pensée. Un intellect comme le nôtre sera bien à la hauteur de cette chose qui nous parle, voire qui parle en nous, et même à se dérober derrière le discours qui ne dit rien que pour nous faire parler, il ferait beau voir qu'elle ne trouve pas à qui parler.

C'est bien la grâce que je vous souhaite, c'est d'en parler qu'il s'agit maintenant, et la parole est à ceux qui mettent la chose en pratique.

INTERMEDE.

Ne vous attendez pourtant à rien de trop ici, car depuis que la chose psychanalytique est devenue chose reçue et que ses servants vont chez la manucure, le ménage qu'ils font s'accommode de sacrifices au bon ton, ce qui pour les idées dont les psychanalystes n'ont jamais eu à revendre, est bien commode : les idées en solde pour tous feront le solde de ⁽²⁴⁰⁾ce qui manque à chacun. Nous sommes gens assez au fait des choses pour savoir que le chosisme n'est pas bien porté ; et voilà notre pirouette toute trouvée.

Qu'allez-vous chercher autre chose que ce moi que vous distinguez avec défense à nous d'y voir, nous rétorque-t-on. Nous l'objectivons, soit. Quel mal y a-t-il à cela ? Ici c'est à pas de loup que procèdent les souliers fins pour nous porter à la figure le coup de savate que voici : croyez-vous donc que le *moi* puisse être pris pour une chose, ce n'est pas nous qui mangeons de ce pain-là.

De trente-cinq ans de cohabitation avec le *moi* sous le toit de la seconde topique freudienne, dont dix de liaison plutôt orageuse, régularisée enfin par le ministère de mademoiselle Anna Freud en un mariage dont le crédit social n'a fait qu'aller en augmentant, au point qu'on m'assure qu'il demandera bientôt à se faire bénir par l'Église, en un mot comme en cent, de l'expérience la plus suivie des psychanalystes, vous ne tirerez rien de plus que ce tiroir.

Il est vrai qu'il est rempli jusqu'au bord de vieilles nouveautés et de nouvelles vieilleries dont l'amas ne laisse pas d'être divertissant. Le *moi* est une fonction, le *moi* est une synthèse, une synthèse de fonctions, une fonction de synthèse. Il est autonome ! Celle-là est bien bonne. C'est le dernier fétiche introduit au saint des saints de la pratique qui s'autorise de la supériorité des supérieurs. Il en vaut bien un autre en cet emploi, chacun sachant que pour cette fonction, elle tout à fait réelle, c'est l'objet le plus démodé, le plus sale et le plus repoussant qui fait toujours le mieux l'affaire. Que celui-ci vaille à son inventeur la vénération qu'il recueille là où il est en service, passe encore, mais le plus beau est qu'il lui confère dans des milieux éclairés le prestige d'avoir fait rentrer la psychanalyse dans les lois de la psychologie générale. C'est comme si S. E. l'Aga Khan, non content de recevoir le fameux pesant d'or qui ne lui nuit pas dans l'estime de la société cosmopolite, se voyait décerner le prix Nobel pour avoir distribué en échange à ses zéloteurs le règlement détaillé du pari mutuel.

Mais la dernière trouvaille est la meilleure : le moi, comme tout ce que nous manions depuis quelque temps dans les sciences humaines, est une notion o-pé-ra-tion-nelle.

Ici je prends recours auprès de mes auditeurs de ce chosisme naïf qui les maintient si bienséants sur ces bancs à m'écouter malgré le ballet des appels du service, pour qu'ils veuillent bien avec moi stopper cet o-pé.

En quoi cet o-pé distingue-t-il rationnellement ce qu'on fait de la notion du *moi* en analyse de l'usage courant de toute autre chose, de ce pupitre pour prendre la première qui nous tombe sous la main ? En si peu de chose que je me fais fort de démontrer que les discours qui les concernent, et c'est cela qui est en cause, coïncident point par point.

⁽²⁴¹⁾Car ce pupitre n'est pas moins que le *moi*, tributaire du signifiant, soit du mot qui portant sa fonction au général auprès du lutrin de mémoire querelleuse et du meuble Tronchin de noble pedigree, fait qu'il n'est pas seulement de l'arbre bûcheronné, menuisé et recollé par l'ébéniste, à des fins de commerce solidaires des modes créatrices de besoins qui en soutiennent la valeur d'échange, sous la condition d'un dosage qui ne l'amène pas trop vite à satisfaire le moins superflu de ces besoins par l'usage dernier où le réduira son usure : nommément comme bois de chauffage.

D'autre part, les significations où renvoie le pupitre, ne le cèdent en rien en dignité à celles que le *moi* intéresse, et la preuve, c'est qu'elles enveloppent à l'occasion le *moi* lui-même, si c'est par les fonctions que M. Heinz Hartmann lui attribue qu'un de nos semblables peut devenir notre pupitre : à savoir, maintenir une position convenable à cette intention plus ou moins consentie. Fonction opérationnelle sans doute qui permettra au dit semblable d'échelonner en lui toutes les valeurs possibles de la chose qu'est ce pupitre : depuis la location onéreuse qui maintint et maintient encore la cote du petit bossu de la rue Quincampoix au-dessus des vicissitudes et de la mémoire elle-même du premier grand krach spéculatif des temps modernes, en descendant par tous les offices de commodité familière, d'ameublement de l'espace, de cession vénale ou d'usufruit, jusqu'à l'usage, et pourquoi pas ? on a déjà vu ça, de combustible.

Ce n'est pas tout, car je suis prêt à prêter ma voix au vrai pupitre pour qu'il tienne discours sur son existence qui, tout ustensile qu'elle soit, est individuelle, sur son histoire qui, si radicalement aliénée qu'elle nous paraisse, a laissé des traces mémorielles auxquelles ne manque rien de ce qu'exige l'historien : des-documents-des-textes-des-notes-de-fournisseurs, sur sa destinée même qui, toute inerte qu'elle soit, est dramatique, puisqu'un pupitre est périssable, qu'il a été engendré dans le labeur, qu'il a un sort soumis à des hasards, à des traverses, à des avatars, à des prestiges, voire à des fatalités dont il devient l'intersigne, et qu'il est promis à une fin dont il n'est pas besoin qu'il sache rien pour qu'elle soit la sienne, puisque c'est la fin que l'on sait.

Mais il n'y aurait encore rien que de banal à ce qu'après cette prosopopée, l'un de vous rêve qu'il est ce pupitre doué ou non de la parole, et comme l'interprétation des rêves est maintenant chose connue sinon commune, il n'y aurait pas lieu d'être surpris qu'à déchiffrer l'emploi de signifiant que ce pupitre aura pris dans le rébus où le rêveur aura enfermé son désir, et à analyser le renvoi plus ou moins équivoque que cet emploi comporte aux significations qu'aura intéressées en lui la conscience de ce pupitre, avec ou sans son discours, nous touchions ce qu'on peut appeler le préconscient de ce pupitre.

⁽²⁴²⁾Ici j'entends une protestation que, bien qu'elle soit réglée comme papier à musique, je ne sais trop comment nommer : c'est qu'à vrai dire elle relève de ce qui n'a de nom dans aucune langue, et qui, pour s'annoncer en général sous la motion nègre-blanc de la personnalité totale, résume tout ce qui nous tympanise en psychiatrie de phénoménologie à la gomme et dans la société de progressisme stationnaire. Protestation de la belle âme sans doute, mais sous les formes qui conviennent à l'être ni chair ni poisson, à l'air mi figue mi raisin, à la démarche entre chien et loup de l'intellectuel moderne, qu'il soit de droite ou de gauche. C'est en effet de ce côté que la protestation fictive de ceux qui proviennent du désordre, trouve ses apparentements nobles. Écoutons plutôt le ton de celle-ci.

Ce ton est mesuré mais grave : le préconscient non plus que la conscience, nous fait-on observer, ne sont pas du pupitre, mais de nous-mêmes qui le percevons et lui donnons son sens avec d'autant moins de peine du reste que nous avons fabriqué la chose. Mais se fût-il agi d'un être plus naturel, il convient de ne jamais ravalier inconsidérément dans la conscience la forme haute qui, quelle que soit notre faiblesse dans l'univers, nous y assure une imprescriptible dignité, voyez roseau au dictionnaire de la pensée spiritualiste.

Il faut reconnaître qu'ici Freud m'incite à l'irrévérence par la façon dont, quelque part en passant et comme sans y toucher, il s'exprime sur les modes de provocation spontanée qui

sont de règle dans la mise en action de la conscience universelle. Et ceci m'ôte toute gêne à poursuivre mon paradoxe.

La différence est-elle donc si grande entre le pupitre et nous quant à la conscience, s'il en acquiert si facilement le semblant, à être mis en jeu entre moi et vous, que mes phrases aient permis qu'on s'y trompe. C'est ainsi qu'à être placé avec l'un de nous entre deux glaces parallèles, il sera vu se refléter indéfiniment, ce qui veut dire qu'il sera beaucoup plus semblable à celui qui regarde qu'on n'y pense, puisqu'à voir se répéter de la même façon son image, celui-ci aussi se voit bien par les yeux d'un autre quand il se regarde ; puisque sans cet autre qu'est son image, il ne se verrait pas se voir.

Autrement dit le privilège du *moi* par rapport aux choses est à chercher ailleurs que dans cette fausse récurrence à l'infini de la réflexion qui constitue le mirage de la conscience, et qui malgré sa parfaite inanité, émoustille encore assez ceux qui travaillent de la pensée, pour qu'ils y voient un progrès prétendu de l'intériorité, alors que c'est un phénomène topologique dont la distribution dans la nature est aussi sporadique que les dispositions de pure extériorité qui le conditionnent, si tant est que l'homme ait contribué à les répandre avec une fréquence immodérée.

Comment d'autre part écarter le terme de préconscient des affectations de ce pupitre, ou de celles qui se trouvent en puissance ou en acte en aucune autre chose, et qui de s'ajuster aussi exactement à mes affections, viendront à la conscience avec elles ?

⁽²⁴³⁾ Que le moi soit le siège de perceptions et non pas le pupitre, nous le voulons bien, mais il reflète en cela l'essence des objets qu'il perçoit et non pas la sienne en tant que la conscience serait son privilège, puisque ces perceptions sont pour la plus grande part inconscientes.

Ce n'est pas pour rien du reste que nous repérons l'origine de la protestation dont nous devons nous occuper ici, dans ces formes bâtarde de la phénoménologie qui enfument les analyses techniques de l'action humaine et spécialement celles qui seraient requises en médecine. Si leur matière à bon marché, pour employer ce qualificatif que M. Jaspers affecte spécialement à son estimation de la psychanalyse, est bien ce qui donne à l'œuvre de celui-ci son style, comme son poids à sa statue de directeur de conscience en fonte et de maître à penser de fer-blanc, elles ne sont pas sans usage, et c'est même toujours le même : faire diversion.

On s'en sert ici par exemple pour ne pas aller au fait que le pupitre ne parle pas, dont les tenants de la fausse protestation ne veulent rien savoir, parce qu'à m'entendre le leur accorder, mon pupitre aussitôt deviendrait parlant.

LE DISCOURS DE L'AUTRE.

« En quoi prévaut-il donc sur le pupitre que je suis, leur dirait-il, ce moi que vous traitez dans l'analyse ?

« Car si sa santé est définie par son adaptation à une réalité tenue tout uniment pour être à sa mesure, et s'il vous faut d'alliance de « la partie saine du moi » pour réduire, dans l'autre partie sans doute, des discordances à la réalité, qui n'apparaissent telles qu'à votre principe de tenir la situation analytique pour simple et anodine, et dont vous n'aurez de cesse que vous ne les fassiez voir du même œil que vous par le sujet, n'est-il pas clair qu'il n'y a pas d'autre discrimination de la partie saine du moi du sujet que son accord avec votre optique qui, pour être supposée saine, devient ici la mesure des choses, de même qu'il n'y a pas d'autre critère de la guérison que l'adoption complète par le sujet de cette mesure qui est la vôtre, – ce que confirme l'aveu courant chez des auteurs graves que la fin de l'analyse est obtenue avec l'identification au moi de l'analyste.

« Assurément la conception qui s'étale aussi tranquillement, non moins que l'accueil qu'elle rencontre, laisse à penser qu'à l'encontre du lieu commun qui veut qu'on en impose aux naïfs, il est encore bien plus facile aux naïfs d'en imposer. Et l'hypocrisie qui se dévoile dans la déclaration dont le repentir apparaît avec une régularité si curieuse en ce discours, qu'il faut parler au sujet « son langage », donne encore plus à méditer quant à la profondeur

de cette naïveté. Encore faut-il y surmonter l'écœurement qui se lève à l'évocation qu'elle suggère du parler *babyish* sans lequel des parents avisés ne croiraient pas pouvoir induire à leurs hautes raisons les pauvres petits qu'il faut bien faire tenir tranquilles ! Simples égards qu'on tient pour dus à ce que l'imbécillité analytique projette dans la notion de la faiblesse du moi des névrosés.

⁽²⁴⁴⁾« Mais nous ne sommes pas ici pour rêver entre la nausée et le vertige. Il reste que tout pupitre que je sois à vous parler, je suis le patient idéal puisque avec moi pas tant de peine à se donner, les résultats sont acquis d'emblée, je suis guéri d'avance. Puisqu'il s'agit seulement de substituer à mon discours le vôtre, je suis un *moi* parfait puisque je n'en ai jamais eu d'autre et que je m'en remets à vous de m'informer des choses auxquelles mes dispositifs de réglage ne vous permettent pas de m'adapter directement, à savoir de toutes celles qui ne sont pas vos dioptries, votre taille et la dimension de vos papiers ».

Voilà, me semble-t-il, qui est fort bien parlé pour un pupitre. Sans doute veux-je rire. Dans ce qu'il a dit à mon gré, il n'avait pas son mot à dire. Pour la raison qu'il était lui-même un mot ; il était *moi* en tant que sujet grammatical. Tiens, un grade de gagné, et bon à être ramassé par le soldat d'occasion dans le fossé d'une revendication toute éristique, mais aussi à nous fournir une illustration de la devise freudienne qui, à s'exprimer comme : « Là où était ça, le *je* doit être », confirmerait pour notre profit le caractère faible de la traduction qui substantifie le *Ich* en passant un *t* au doit du *soll* et fixe le cours du *Es* au taux du cécédilla. Il reste que le pupitre n'est pas un moi, si éloquent ait-il été, mais un moyen dans mon discours.

Mais après tout, à envisager sa vertu dans l'analyse, le moi aussi est un moyen, et nous pouvons les comparer.

Comme le pupitre l'a pertinemment fait remarquer, il présente sur le *moi* l'avantage de n'être pas un moyen de résistance, et c'est bien pour cela que je l'ai choisi pour supporter mon discours et alléger d'autant ce qu'une plus grande interférence de mon *moi* dans la parole de Freud, eût provoqué en vous de résistance : satisfait que je serais déjà, si ce qui doit vous en rester malgré cet effacement, vous faisait trouver ce que je dis « intéressant ». Locution dont ce n'est pas sans motif qu'elle désigne en son euphémisme ce qui ne nous intéresse que modérément, et qui trouve à boucler sa boucle dans son antithèse par quoi sont appelées désintéressées les spéculations d'intérêt universel.

Mais voyons voir un peu que ce que je dis vienne à vous intéresser, comme on dit pour combler l'antonomase par le pléonasme : personnellement, le pupitre sera bientôt en morceau pour nous servir d'arme.

Eh bien ! tout cela se retrouve pour le *moi*, à ceci près que ses usages apparaissent renversés dans leur rapport à ses états. Moyen de la parole à vous adressée de l'inconscient du sujet, arme pour résister à sa reconnaissance, c'est morcelé qu'il porte la parole, et c'est entier qu'il sert à ne pas l'entendre.

C'est en effet dans la désagrégation de l'unité imaginaire que constitue le moi que le sujet trouve le matériel signifiant de ses symptômes. Et c'est ⁽²⁴⁵⁾de la sorte d'intérêt qu'éveille en lui le moi que viennent les significations qui en détournent son discours.

LA PASSION IMAGINAIRE.

Cet intérêt du moi est une passion dont la nature était déjà entrevue par la lignée des moralistes où on l'appelait l'amour-propre, mais dont seule l'investigation psychanalytique a su analyser la dynamique dans sa relation à l'image du corps propre. Cette passion apporte à toute relation avec cette image, constamment représentée par mon semblable, une signification qui m'intéresse tellement, c'est-à-dire qui me fait être dans une telle dépendance de cette image, qu'elle vient à lier au désir de l'autre tous les objets de mes désirs de plus près qu'au désir qu'ils suscitent en moi.

Il s'agit des objets en tant que nous en attendons l'apparition dans un espace structuré par la vision, c'est-à-dire des objets caractéristiques du monde humain. Quant à la connaissance dont dépend le désir de ces objets, les hommes sont loin de confirmer la

locution qui veut qu'ils n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, car leur malheur bien au contraire veut que ce soit au bout de leur nez que commence leur monde, et qu'ils n'y puissent appréhender leur désir que par le même truchement qui leur permet de voir leur nez lui-même, c'est-à-dire en quelque miroir. Mais à peine discerné ce nez, ils en tombent amoureux, et ceci est la première signification par où le narcissisme enveloppe les formes du désir. Ce n'est pas la seule, et la montée croissante de l'agressivité au firmament des préoccupations analytiques resterait obscure à s'y tenir.

C'est un point que je crois avoir moi-même contribué à élucider en concevant la dynamique dite du *stade du miroir*, comme conséquence d'une prématuration de la naissance, générique chez l'homme, d'où résulte au temps marqué l'identification jubilatoire de l'individu encore *infans* à la forme totale où s'intègre ce reflet de nez, soit à l'image de son corps : opération qui, pour être faite à vue de nez, c'est le cas de le dire, soit à peu près de l'acabit de cet aha ! qui nous éclaire sur l'intelligence du chimpanzé, émerveillés que nous sommes toujours d'en saisir le miracle sur la face de nos pairs, ne manque pas d'entraîner une déplorable suite.

Comme le remarque fort justement un poète bel esprit, le miroir ferait bien de réfléchir un peu plus avant de nous renvoyer notre image. Car à ce moment le sujet n'a encore rien vu. Mais pour peu que la même capture se reproduise devant le nez d'un de ses semblables, le nez d'un notaire par exemple, Dieu sait où le sujet va être emmené par le bout du nez, vu les endroits où ces officiers ministériels ont l'habitude de fourrer le leur. Aussi bien tout ce que nous avons de reste, mains, pieds, cœur, bouche, voire les yeux même répugnant à suivre, une rupture d'attelage vient à menacer dont l'annonce en angoisse ne saurait qu'entraîner des mesures de rigueur. Rassemblement ! c'est-à-dire appel au pouvoir de cette image du moi dont jubilait la ⁽²⁴⁶⁾lune de miel du miroir, à cette union sacrée de la droite et de la gauche qui s'y affirme, pour intervertie qu'elle apparaisse si le sujet s'y montre un peu plus regardant.

Mais de cette union quel plus beau modèle que l'image elle-même de l'autre, c'est-à-dire du notaire en sa fonction. C'est ainsi que les fonctions de maîtrise qu'on appelle improprement fonctions de synthèse du moi, instaurent sur le fondement d'une aliénation libidinale le développement qui s'ensuit, et nommément ce que nous avons autrefois appelé le principe paranoïaque de la connaissance humaine, selon quoi ses objets sont soumis à une loi de reduplication imaginaire, évoquant l'homologation d'une série indéfinie de notaires, qui ne doit rien à leur chambre syndicale.

Mais la signification décisive pour nous de l'aliénation constituante de l'*Urbild* du moi, apparaît dans la relation d'exclusion qui structure dès lors dans le sujet la relation duelle de moi à moi. Car si la coaptation imaginaire de l'un à l'autre devrait faire que les rôles se répartissent de façon complémentaire entre le notaire et le notarié par exemple, l'identification précipitée du moi à l'autre dans le sujet a pour effet que cette répartition ne constitue jamais une harmonie même cinétique, mais s'institue sur le « toi ou moi » permanent d'une guerre où il en va de l'existence de l'un ou l'autre de deux notaires en chacun des sujets. Situation qui se symbolise dans le « Vous en êtes un autre » de la querelle transitive, forme originelle de la communication agressive.

On voit à quoi se réduit le langage du moi : l'illumination intuitive, le commandement récollectif, l'agressivité rétorsive de l'écho verbal. Ajoutons-y ce qui lui revient des déchets automatiques du discours commun : le serinage éducatif et la ritournelle délirante, modes de communication que reproduisent parfaitement des objets à peine plus compliqués que ce pupitre, une construction de *feed-back* pour les premiers, pour les seconds un disque de gramophone, de préférence rayé au bon endroit.

C'est pourtant dans ce registre que prétend se soutenir l'analyse systématique de la défense si elle est cohérente avec ses principes. On saisit la structure qui s'oppose à ce que, même en un forçage, elle y trouve son issue. C'est pourquoi l'analyse stricte de la relation d'objet débouche soit dans la réalité par un *acting out* de signe contraire à la suggestion, soit

dans la paranoïa transitoire par la sorte d'ébriété mégalomaniacale que notre ami Michael Balint, d'une plume si amie de la vérité qu'elle nous le rend plus ami encore, dépeint comme l'indice de la terminaison de l'analyse, soit dans le symptôme psychosomatique par une hypochondrie où se retrouvent les lois de la fantasmagorie kleinienne.

La théorie d'une *two-ego analysis*¹⁴¹ ne rend donc compte de ses propres résultats que pour autant qu'elle est insoutenable.

⁽²⁴⁷⁾L'ACTION ANALYTIQUE.

C'est pourquoi nous enseignons qu'il n'y a pas seulement dans la situation analytique deux sujets présents, mais deux sujets pourvus chacun de deux objets qui sont le moi et l'autre, cet autre ayant l'indice d'un petit *a* initial. Or en raison des singularités d'une mathématique dialectique avec lesquelles il faudra se familiariser, leur réunion dans la paire des sujets S et A, ne compte en tout que quatre termes pour la raison que la relation d'exclusion qui joue entre *a* et *a'*, réduit les deux couples ainsi notés à un seul dans la confrontation des sujets.

Dans cette partie à quatre, l'analyste agira sur les résistances significatives qui lèstent, freinent et dévient la parole, en apportant lui-même dans le quatuor le signe primordial de l'exclusion connotant l'ou bien – ou bien – de la présence ou de l'absence, qui dégage formellement la mort incluse dans la *Bildung* narcissique. Signe qui manque, notons-le au passage, dans l'appareil algorithmique de la logique moderne qui s'intitule symbolique, et y démontre l'insuffisance dialectique qui la rend encore inapte à la formalisation des sciences humaines.

Ceci veut dire que l'analyste intervient concrètement dans la dialectique de l'analyse en faisant le mort, en cadavérisant sa position comme disent les Chinois, soit par son silence là où il est l'Autre avec un grand A, soit en annulant sa propre résistance là où il est l'autre avec un petit *a*. Dans les deux cas et sous les incidences respectives du symbolique et de l'imaginaire, il présente la mort.

Encore convient-il qu'il reconnaisse et donc distingue son action dans l'un et l'autre de ces deux registres, pour savoir pourquoi il intervient, à quel instant l'occasion s'en offre et comment en agir.

La condition primordiale en est qu'il soit pénétré de la différence radicale de l'Autre auquel sa parole doit s'adresser, et de ce second autre qui est celui qu'il voit et dont et par qui le premier lui parle dans le discours qu'il poursuit devant lui. Car c'est ainsi qu'il saura être celui à qui ce discours s'adresse.

L'apologue de mon pupitre et la pratique courante du discours de la conviction lui montreront assez s'il y songe, qu'aucun discours, sur quelque inertie qu'il s'appuie ou à quelque passion qu'il fasse appel, ne s'adresse jamais qu'au bon entendeur auquel il porte son salut. Ce qu'on appelle l'argument *ad hominem* lui-même n'est considéré par celui qui le pratique que comme une séduction destinée à obtenir de l'autre dans son authenticité, l'acceptation d'une parole, parole qui constitue entre les deux sujets un pacte, avoué ou non, mais qui se situe dans un cas comme dans l'autre au-delà des raisons de l'argument.

Pour l'ordinaire chacun sait que les autres tout comme lui resteront inaccessibles aux contraintes de la raison, hors d'une acceptation de principe d'une ⁽²⁴⁸⁾règle du débat qui ne va pas sans un accord explicite ou implicite sur ce qu'on appelle son fonds, ce qui équivaut presque toujours à un accord anticipé sur son enjeu. Ce qu'on appelle logique ou droit n'est jamais rien de plus qu'un corps de règles qui furent laborieusement ajustées à un moment de l'histoire dûment daté et situé par un cachet d'origine, agora ou forum, église, voire parti. Je n'espérerai donc rien de ces règles hors de la bonne foi de l'Autre, et en désespoir de cause ne m'en servirai, si je le juge bon ou si on m'y oblige, que pour amuser la mauvaise foi.

¹⁴¹. Si ceci rejaillit sur le terme *two-body psychology* introduit par le regretté Rickman, ce ne vise pas, disons-le, la doctrine originale autant qu'ouverte où l'auteur cité quelques lignes plus haut intègre ce terme.

LE LIEU DE LA PAROLE.

L'Autre est donc le lieu où se constitue le *je* qui parle avec celui qui entend, ce que l'un dit était déjà la réponse et l'autre décidant à l'entendre si l'un a ou non parlé.

Mais en retour ce lieu s'étend aussi loin dans le sujet qu'y règnent les lois de la parole, c'est-à-dire bien au delà du discours qui prend du moi ses mots d'ordre, depuis que Freud a découvert son champ inconscient et les lois qui le structurent.

Ce n'est pas en raison d'un mystère qui serait celui de l'indestructibilité de certains désirs infantiles que ces lois de l'inconscient déterminent les symptômes analysables. Le modelage imaginaire du sujet par ses désirs plus ou moins fixés ou régressés dans leur relation à l'objet est insuffisant et partiel à en donner la clé.

L'insistance répétitive de ces désirs dans le transfert et leur remémoration permanente dans un signifiant dont le refoulement s'est emparé, c'est-à-dire où le refoulé fait retour, trouvent leur raison nécessaire et suffisante, si l'on admet que le désir de la reconnaissance domine dans ces déterminations le désir qui est à reconnaître en le conservant comme tel jusqu'à ce qu'il soit reconnu.

Les lois de la remémoration et de la reconnaissance symbolique, en effet, sont différentes dans leur essence et dans leur manifestation des lois de la réminiscence imaginaire, c'est-à-dire de l'écho du sentiment ou de l'empreinte (*Prägung*) instinctuelle, même si les éléments qu'ordonnent les premières comme signifiants sont empruntés au matériel auquel les secondes donnent signification.

Il suffit pour toucher la nature de la mémoire symbolique d'avoir une fois étudié, comme je l'ai fait faire en mon séminaire, la suite symbolique la plus simple, celle d'une série linéaire de signes connotant l'alternative de la présence ou de l'absence, chacun étant choisi au hasard sous quelque mode pur ou impur qu'on procède. Qu'à cette suite on apporte alors l'élaboration la plus simple, celle d'y noter les séquences ternaires en une nouvelle série, et l'on verra apparaître des lois syntaxiques qui imposent à chaque terme de celle-ci certaines exclusions de possibilité jusqu'à ce que soient levées les compensations qu'exigent ses antécédents.

⁽²⁴⁹⁾C'est au cœur de cette détermination de la loi symbolique que Freud s'est porté d'emblée par sa découverte, car dans cet inconscient dont il nous dit avec insistance qu'il n'a rien à faire avec tout ce qui a été désigné sous ce nom jusqu'alors, il a reconnu l'instance des lois où se fondent l'alliance et la parenté, en y installant dès la *Traumdeutung* le complexe d'Edipe comme sa motivation centrale. Et c'est ce qui me permet maintenant de vous dire pourquoi les motifs de l'inconscient se limitent, – point sur quoi Freud s'est déclaré dès l'abord et n'a jamais fléchi –, au désir sexuel. C'est essentiellement en effet sur la liaison sexuelle, et en l'ordonnant à la loi des alliances préférentielles et des relations interdites, que la première combinatoire des échanges de femmes entre les lignées nominales prend son appui, pour développer en un échange de biens gratuits et en un échange de maîtres-mots le commerce fondamental et le discours concret qui supportent les sociétés humaines.

Le champ concret de la conservation individuelle par contre, par ses attaches à la division non pas du travail, mais de la jouissance et du travail, déjà manifesté depuis la première transformation introduisant dans l'aliment sa signification humaine jusqu'aux formes les plus élaborées de la production des biens qui se consomment, montre assez qu'il se structure dans cette dialectique du maître et de l'esclave où nous pouvons reconnaître l'émergence symbolique de la lutte à mort imaginaire où nous avons tout à l'heure défini la structure essentielle du *moi* : il n'y a pas dès lors à s'étonner que ce champ s'y reflète exclusivement. Autrement dit ceci explique que l'autre grand désir générique, celui de la faim, ne soit pas représenté, comme Freud l'a toujours soutenu, dans ce que l'inconscient conserve pour le faire reconnaître.

Ainsi s'éclaire toujours plus l'intention de Freud, si lisible à qui ne se contente pas d'annoncer son texte, au moment où il promut la topique du moi, et qui fut de restaurer dans sa rigueur la séparation, jusque dans leur interférence inconsciente, du champ du moi

et de celui de l'inconscient premièrement découvert par lui, en montrant la position « en travers » du premier par rapport au second, à la reconnaissance duquel il résiste par l'incidence de ses propres significations dans la parole.

C'est bien là que gît le contraste entre les significations de la culpabilité dont la découverte dans l'action du sujet a dominé la phase première de l'histoire de l'analyse, et les significations de frustration affective, de carence instinctuelle et de dépendance imaginaire du sujet qui dominent sa phase actuelle.

Que la prévalence des secondes telle qu'elle se consolide à présent dans l'oubli des premières, nous promette une propédeutique d'infantilisation générale, c'est peu de le dire, quand la psychanalyse laisse déjà s'autoriser de son principe des pratiques de mystification sociale à grande échelle.

⁽²⁵⁰⁾ LA DETTE SYMBOLIQUE.

Notre action ira-t-elle donc à refouler la vérité même qu'elle emporte en son exercice ? Fera-t-elle rentrer en sommeil celle-ci, que Freud dans la passion de l'homme aux rats maintiendrait offerte à jamais à notre reconnaissance, si même nous devions de plus en plus en détourner notre vigilance : à savoir que c'est des forfaitures et des vains serments, des manques de parole et des mots en l'air dont la constellation a présidé à la mise au monde d'un homme, qu'est pétri l'invité de pierre qui vient troubler, dans les symptômes, le banquet de ses désirs.

Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels.

Tirons-nous notre épingle du jeu symbolique par où la faute réelle paye le prix de la tentation imaginaire ? Détournerons-nous notre étude de ce qu'il advient de la loi quand d'avoir été intolérable à une fidélité du sujet, elle fut par lui méconnue déjà quand ignorée encore, et de l'impératif si, de s'être présenté dans l'imposture, il est en lui récusé avant que d'être discerné : c'est-à-dire des ressorts qui, dans la maille rompue de la chaîne symbolique, font monter de l'imaginaire cette figure obscène et féroce où il faut voir la signification véritable du surmoi.

Qu'il soit entendu ici que notre critique de l'analyse qui se prétend être celle de la résistance et se réduit de plus en plus à la mobilisation des défenses, ne porte que sur le fait qu'elle est aussi désorientée dans sa pratique que dans ses principes, pour la rappeler à l'ordre de ses fins légitimes.

Les manœuvres de complicité duelle où elle s'efforce pour des effets de bonheur et de succès ne sauraient prendre de valeur à nos yeux que de la moindre résistance des significations qui intéressent le moi en ces effets, à la parole qui s'avoue à tel moment donné de l'analyse.

Nous croyons que c'est dans l'aveu de cette parole dont le transfert est l'actualisation énigmatique, que l'analyse doit retrouver son centre avec sa gravité, et qu'on n'aille pas imaginer à nos propos de tout à l'heure que nous concevions cette parole sous quelque mode mystique évocateur du *karma*. Car ce qui frappe dans le drame pathétique de la névrose, ce sont les aspects absurdes d'une symbolisation déconcertée, dont le quiproquo à mesure qu'on le pénètre plus avant, apparaît plus dérisoire.

Adaquatio rei et intellectus : l'énigme homonymique que nous pouvons faire jaillir du génitif *rei*, qui sans même changer d'accent peut être celui du mot *reus*, lequel veut dire partie en cause en un procès, particulièrement l'accusé, et métaphoriquement celui qui est en dette de quelque chose, nous surprend à donner à la fin sa formule à l'adéquation singulière dont nous ⁽²⁵¹⁾posons la question pour notre intellect et qui trouve sa réponse dans la dette symbolique dont le sujet est responsable comme sujet de la parole.

LA FORMATION DES ANALYSTES A VENIR.

Aussi est-ce aux structures du langage si manifestement reconnaissables aux mécanismes primordialement découverts de l'inconscient, que nous reviendrons à reprendre notre analyse des modes sous lesquels la parole sait recouvrir la dette qu'elle engendre.

Que l'histoire de la langue et des institutions et les résonances, attestées ou non dans la mémoire, de la littérature et des significations impliquées aux œuvres de l'art, soient nécessaires à l'intelligence du texte de notre expérience, c'est un fait dont Freud, pour y avoir pris lui-même son inspiration, ses procédés de pensée et ses armes techniques, témoigne si massivement qu'on peut le toucher rien qu'à feuilleter les pages de son œuvre. Mais il n'a pas cru superflu d'en poser la condition à toute institution d'un enseignement de la psychanalyse.

Que cette condition ait été négligée, et jusque dans la sélection des analystes, ceci ne saurait être étranger aux résultats que nous voyons, et nous indique que c'est à articuler techniquement ses exigences que nous pourrions seulement y satisfaire. C'est d'une initiation aux méthodes du linguiste, de l'historien et je dirai du mathématicien, qu'il doit être maintenant question pour qu'une nouvelle génération de praticiens et de chercheurs recouvre le sens de l'expérience freudienne et son moteur. Elle y trouvera aussi à se préserver de l'objectivation psycho-sociologique, où le psychanalyste en ses incertitudes va chercher la substance de ce qu'il fait, alors qu'elle ne peut lui apporter qu'une abstraction inadéquate où sa pratique s'enlise et se dissout.

Cette réforme sera une œuvre institutionnelle, car elle ne peut se soutenir que d'une communication constante avec des disciplines qui se définiraient comme sciences de l'inter-subjectivité, ou encore par le terme de sciences conjecturales, que j'indique pour ceux qui sont en état de reconnaître l'ordre de recherches qui est en train d'émerger dans les sciences humaines en les regroupant.

Mais c'est aussi une œuvre que seul un enseignement véritable, c'est-à-dire toujours renouvelé à son inspiration, maintiendra dans sa voie, puisque c'est du sein même de l'expérience qu'elle doit régir que se lève la moisson de faits captivants qui nous ramènent à des modes plus ou moins larvés de « pensée magique ». Ce n'est pas moi qui y insiste ni qui use de ce terme, disons plutôt : à faire que les pensées de pouvoir qui nous guettent en toute action, dévorent sa mesure, ici plus liée qu'en toute autre à la vérité.

C'est à cette mesure de vérité que Freud seulement se réfère quand il déclare tenir pour impossibles les trois grandes gageures qu'il compte ainsi : éduquer les enfants, gouverner les hommes et les assister, comme c'est notre ⁽²⁵²⁾ tâche, dans une reconnaissance de soi qu'ils ne peuvent trouver qu'en marge d'eux-mêmes, puisque c'est là que parle la vérité par Freud découverte.

Car la vérité s'y avère complexe par essence, humble en ses offices et étrangère à la réalité, insoumise au choix du sexe, parente de la mort et, à tout prendre, plutôt inhumaine, Diane peut-être... *Actéon* trop coupable à courre la déesse, proie où se prend, veneur, l'ombre que tu deviens, laisse la meute aller sans que ton pas se presse, Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens...

Traduction d'un texte de Martin Heidegger « Logos » paru dans *La psychanalyse* 1956 n° 1, pp. 59-79.

⁽⁵⁹⁾LOGOS

par Martin HEIDEGGER

Traduit par Jacques Lacan¹⁴²

Il est long le chemin le plus nécessaire à notre pensée. Il conduit à cela de simple qui sous le nom de Logos demeure ce qu'il nous faut penser. Il n'est encore que peu de signes pour indiquer ce chemin.

Dans ce qui suit l'on tente, par une réflexion libre, autour du fil tendu d'une parole d'Héraclite, de faire quelques pas sur ce chemin. Puissent ces pas nous rapprocher du lieu, d'où à tout le moins cette parole entre toutes nous parle assez pour nous valoir de l'interroger plus encore :

οἷκ/μοῦ ἢ λαλῶ τοῦ Λογίου ἢ κοί(σανταῶ) μολογεῖν σοφῶν/στιν ἢ ἐν Πᾶσι

Parmi les traductions qui, à tout prendre, s'accordent, l'une est ainsi conçue :

Si ce que nous avez entendu n'est pas de moi, mais du sens,

Il est sage aussi de dire pareillement à ce sens : l'Un est Toutes Choses. (SNELL.)

Cette parole parle d'κοίειν, ouïr et avoir oui, de μολογεῖν dire la chose qui est pareille, du Logos, la parole et ce qui se dit, d'μοῦ, le penseur lui-même à savoir comme λῦγοντοῶ, celui qui parle. Héraclite médite ici sur une affaire ⁽⁶⁰⁾d'ouïr et de dire. Il formule ce que le Logos dit, : ἢ ἐν Πᾶσι, l'Un est Toutes Choses. La parole d'Héraclite, sous quelque aspect qu'on la regarde, paraît aller de soi. Pourtant tout y demeure sujet à caution et au premier chef ce qui allait sans dire, à savoir notre supposition que ce que dit Héraclite dût s'éclaircir immédiatement pour ce bon sens que nous autres tard-venus mettons à l'usage de tous les jours. Alors que c'est là une exigence qui probablement n'a même jamais été remplie pour ceux qui vivaient au temps d'Héraclite et logeaient à la même enseigne que lui.

Nous répondrions mieux pourtant à sa pensée en reconnaissant que ce n'est pas seulement pour nous, non plus au reste que ce n'était déjà pour les Anciens, mais bien plutôt dans la chose pensée elle-même que demeurent les énigmes au nombre de quelques-unes. Nous serrerions celles-ci de plus près à prendre du recul à leur endroit. D'où il appert que : pour voir l'énigme en tant qu'énigme, il est avant tout besoin de tirer au clair ce que veut dire Logos, ce que veut dire λῦγειν.

Depuis l'Antiquité, la glose a sollicité le Logos d'Héraclite vers des acceptions diverses : comme Ratio, comme Verbum, comme Loi du Monde, comme ce qui est logique et l'ordre nécessaire de la pensée, comme le sens, comme la raison. Il y a toujours eu une voix à s'élever pour faire appel à la raison comme à la mesure qui nous dirige dans nos faits et gestes. Mais que peut la raison, si, tout comme l'irraison, voire la déraison, elle se maintient au même niveau d'une négligence pareille à la leur, en oubliant aussi bien de revenir sur l'émergence essentielle de la raison que de suivre le fil de son avènement ? De quoi nous sera la logique, la science du Logos, λογικ→(πιστ→μη), de quelque espèce qu'elle soit, si

¹⁴². Cet article a paru dans le *Festschrift für Hans Jantzen*, recueil d'articles offerts en hommage à ce collègue du Pr Martin Heidegger à l'Université de Fribourg, historien éminent de l'art, à l'occasion de son 70^e anniversaire (Geb, Mann, Berlin, 1951). Mme A. Botond nous a grandement aidé au départ de cette traduction et nous rendons grâce ici à sa patience inaltérable, autant qu'hommage à son admirable rigueur. Nous avons poursuivi ensuite cette traduction dans une recherche d'équivalences, parfois assez risquées à nos yeux pour que nous fussions décidés à ne pas la publier sans le texte allemand mis en regard, jusqu'à ce que le Pr Martin Heidegger nous ait fait l'honneur d'en prendre connaissance et le plaisir de l'approuver.

nous ne commençons pas par porter attention au Logos et par nous soumettre à son essence telle qu'elle est à son origine ?

Ce qu'est le Logos, nous le recevons du $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$. Que veut dire $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$? Nul ne l'ignore qui a l'usage de la langue : $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ signifie dire et parler ; Logos a le sens du verbe $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ en tant qu'il énonce, de l'objet verbal $\lambda\epsilon\gamma\mu\epsilon\nu\nu$ en tant qu'il est l'énoncé.

Qui songerait à nier que dans la langue des Grecs, $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ a dès l'origine le sens de discourir, de dire, de raconter ? Seulement ce n'est pas moins tôt, mais de façon plus radicale encore ⁽⁶¹⁾(et par là déjà et tout autant dans le sens précité) qu'il s'emploie dans le sens qu'on met dans notre *lèguer* homophone, avec ce que le legs¹⁴³ implique quant à déposer et à proposer. C'est le ressort du fait de ramasser, le champ du *legere* latin, soit de colliger au sens de récolter et de ramasser. Proprement $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ vise ce qui est de déposer et de proposer pour distribuer soi et l'autre. Usité au déponent, $\lambda\gamma\gamma\epsilon\sigma\psi\alpha\iota$ veut dire : déposer ses armes dans la recollection du répit ; $\lambda\gamma\chi\omicron\omega$, c'est le lit de repos ; $\lambda\chi\omicron\omega$, c'est l'embûche où quelque chose est relégué sous ce qui est allégué. [On pourrait aussi s'arrêter ici à méditer sur le vieux mot qui disparaît après Eschyle et Pindare : $\lambda\gamma\gamma\omega$ (α *copulativum*) : quelque chose m'*incombe*, cela m'*occupe*¹⁴⁴].

Pourtant ceci demeure sans conteste : $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ a d'autre part aussi le sens qui même est prévalent, s'il n'est pas exclusif, de dire et de parler. Devrons-nous pour autant, en faveur de cet emploi prédominant et courant, qui peut encore multiplier ses modulations, jeter au vent le sens propre du mot, celui de $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$, selon qu'ici il se dégage comme : mettre-à-reposer ? Pouvons-nous en aucun cas oser chose pareille ? Ou bien n'est-il pas temps que nous nous engagions dans une question qui va sans doute décider de beaucoup de choses ? Cette question est ainsi conçue :

Jusqu'à quel point le sens propre de $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$, mettre-à-reposer, en arrive-t-il à signifier ce qui se dit et se prononce ?

Pour trouver le joint pour une réponse, il s'impose de revenir sur ce qui gît proprement dans le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ en tant que mettre-à-reposer. Mettre-à-reposer veut dire : porter à gésir. En quoi mettre-à-reposer veut dire aussi bien mettre-à-reposer l'un ⁽⁶²⁾contre l'autre, soit mettre ensemble à reposer. Mettre en ce lit est donner à lire. La lecture qui nous est la plus connue, à savoir celle d'un écrit, reste, si prégnante qu'elle soit, n'être qu'un des modes de colliger, au sens de ramasser-en-présentant. Quand on glane, on relève le fruit du sol. Quand on vendange, on émonde le cep de sa grappe. Ce que l'on relève et émonde va au tas où on le porte. Pour peu que nous nous en tenions aux aperçus de l'habitude, nous sommes enclins à prendre ce ramassage déjà pour la moisson et même pour son achèvement. Moissonner est pourtant plus que le pur fait d'amonceler. Il fait partie de la moisson de rentrer la récolte. C'est ici le ressort de sa mise à l'abri, qui lui-même relève de sa mise en réserve. Cet « en-plus » qui dans la moisson dépasse la rafle qui s'en empare, ne vient pas seulement s'y ajouter. Il n'en est pas différemment de l'entrée en jeu du moment où elle se ferme. La mise en réserve de ce qui doit être rentré a déjà marqué sa prise sur les démarches de la moisson dès leur départ et sur leur ensemble dans l'intrication de leur

¹⁴³ Nous donnons d'abord cet équivalent à l'usage qui est ici fait du *legen* allemand que nous traduirons plus correctement dans la suite par « mettre à reposer ». C'est que nous voulons ici donner l'idée de l'approximation phonématique par où l'auteur conjoint d'abord le sens de *legen*, qui est de *mettre* et de *poser*, avec cette acception du $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ qui est expressément de *coucher* (dans son emploi transitif).

On intercédera pour le calembour où l'on recourt ainsi, en remarquant qu'il utilise une équivoque spontanée de notre langue, puisqu'on sait que la graphie *legs*, dans l'empreinte qu'elle apporte au sens comme à la prononciation, ne fait que trahir une erreur pédante du XVI^e siècle sur la racine d'un mot lais franchement issu de *laisser*.

On verra la convergence inattendue de dérivés comme *alléguer* et *reléguer*, avec des verbes allemands de la série de *legen*. Et nous nous servirons du mot *lais* dans sa forme ancienne pour la traduction de *Lege*, que nous aurons à distinguer dans la dernière partie du texte. (N. d. T.)

¹⁴⁴ Le passage entre parenthèses est ajouté dans une seconde édition du texte, donnée dans les *Vorträge und Aufsätze*, recueil d'articles qui vient de paraître chez Gunther Neske à Pfullingen.

suite. Nous fixons-nous seulement sur le tour à tour de ces démarches, alors au relevage et à l'émondage succède le ramassage, à celui-ci la rentrée de la récolte, à celle-ci la mise à l'abri dans des récipients et resserres. Ainsi se maintient l'illusion que la conservation et la mise en réserve n'appartiennent plus à la moisson. Pourtant que reste-t-il d'une cueillette qui n'est pas marquée du dessein fondamental de la sauver, et même portée par lui ? Ce qui est de sauver est premier dans la structure essentielle de la cueillette.

Pourtant le fait même de sauver ne consiste pas à sauver le tout-venant, qu'il surgisse n'importe où et n'importe quand. Le rassemblement qui proprement prend son départ du fait de sauver, soit la cueillette, est en soi d'emblée un assortiment de ce qui requiert sauvegarde. L'assortiment d'autre part est déterminé par ce qui, au sein de ce qui s'offre à son choix, s'indique comme lui étant dévolu. Ainsi c'est du tout ce qui vient en premier dans le plan essentiel de la cueillette que jeter le dévolu, où le choix s'articule qui se subordonnera tout ensemble ramassage, rentrée et mise à l'abri.

L'ordre selon lequel la marche des opérations de la moisson se succède ne recouvre pas le mouvement d'atteinte et la marche portante qui sont les traits où se retrouve l'essence de la cueillette.

⁽⁶³⁾Toute moisson comporte également que ceux qui vont cueillir se rassemblent, qu'ils répartissent leur action en vue de ce qu'il y a à sauver et qu'ils ne moissonnent qu'à partir de ce moment de recueil. La cueillette exige de soi et pour soi ce recueillement. Le rassemblement pour la moisson est du ressort d'une recollection primordiale.

La collation qu'il nous faut ainsi penser, ne se tient pourtant nullement à côté du fait de mettre-à-reposer. On ne peut même pas dire que l'une accompagne l'autre. Bien plutôt la collation est déjà logée dans le fait de mettre-à-reposer. Ce qui s'y lit est déjà lit de la reposée, et tout lit de la reposée est de soi-même ce qui se lit dans ce qu'on collige. Que veut dire en effet mettre-à-reposer ? Le fait de mettre-à-reposer porte au gîte, dans lequel il laisse au-devant se présenter ce qui est ensemble. Trop facilement prenons-nous le verbe laisser au sens de laisser passer, laisser courir. Mettre-à-reposer, porter à son gîte, laisser se présenter signifieraient dans ce cas : passer outre à ce qui a été reposé quand il se présente, et ne plus s'en occuper. Seulement le $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$, mettre-à-reposer, signifie, en ce qu'il laisse au-devant se présenter ce qui est ensemble, précisément ceci que ce qui se présente nous concerne et par conséquent nous regarde. Au fait de mettre à reposer en tant qu'il laisse se présenter ce qui est ensemble, il est inhérent de retenir ce qui a été reposé comme ce qui se présente [(« Legi » veut dire en alémanique le barrage qui dans le courant déjà se dresse au-devant : du torrent liquide)¹⁴⁵].

Le fait de mettre à reposer qu'il nous faut maintenant penser, le $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$, a renoncé d'avance à la prétention, qu'il n'a à vrai dire même pas connue, de se charger lui-même de porter ce qui se présente en son site. Au fait de mettre à reposer qu'est le $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$, il appartient uniquement de laisser ce qui est ensemble de soi-même pour au-devant se présenter, comme ce qui se présente dans le refuge dans lequel il demeure pour y avoir été reposé. Quel est ce refuge ? Ce qui est ensemble pour se présenter devant nous est colloqué dans le dévoilement. Il y est retiré, il y est ravi, il y est relégué, c'est-à-dire il y est sauvegardé. Au $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$ en ce qu'il a recueilli ce qu'il laisse au-devant se présenter, adhère cette face sauvegardée de ce ⁽⁶⁴⁾qui se présente dans ce qui est dévoilé. Le $\xi\epsilon\lambda\theta\epsilon\iota\sigma\psi\alpha\iota$, le pour-soi de la présentation de ce qui est ainsi relégué, du $|\pi\omicron\kappa\epsilon\Rightarrow\mu\epsilon\nu\omicron\nu$ ¹⁴⁶ n'est ni plus ni moins que *l'être de la présence* de ce qui se présente dans le dévoilement. Dans ce $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$ du $|\pi\omicron\kappa\epsilon\Rightarrow\mu\epsilon\nu\omicron\nu$, le $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$ du choix et de la collation demeure serti. C'est parce qu'au $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$ en tant qu'il laisse ce qui est ensemble au-devant se présenter, adhère de façon

¹⁴⁵. Parenthèse ajoutée dans la seconde édition déjà citée.

¹⁴⁶ *Du sub-jectum.* (N.d.T.)

unique la face sauvegardée de ce qui se présente dans le dévoilement, que ce qui se lit dans la collation qui requiert un tel lit, est d'avance déterminé par la mise en réserve.

ΛΥγειν est mettre-à-reposer. Mettre-à-reposer est le recueil en soi-même du fait de laisser se présenter ce qui est ensemble à être présent.

La question où nous en sommes est : comment le sens propre de λΥγειν, le fait de mettre-à-reposer, en arrive-t-il à signifier ce qui se dit et se prononce ? Le point de remembrement où nous en sommes parvenus, contient déjà la réponse. Car il nous donne à penser qu'en somme nous ne sommes plus en droit de poser la question comme nous avons tenté de le faire. Pourquoi ne le pouvons-nous plus ? Parce que dans tout ce qu'a remué notre méditation, il ne s'agit d'aucune façon de ce que ce mot λΥγειν en vienne de l'acception de « mettre-à-reposer » à celle de « die ». Nous n'avons nullement eu à faire dans ce qui précède avec la signification mouvante des mots, mais bien plutôt sommes-nous venus buter contre un véritable événement dont le caractère peu rassurant se dissimule encore dans la simplicité qui l'a fait jusqu'à présent passer inaperçu.

Ce que disent et prononcent les mortels advient dès l'aube à l'événement comme λΥγειν, comme fait de mettre-à-reposer. Dire et prononcer en tant que laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant, englobe tout ce qui, gisant dans le dévoilement, est présent. Le λΥγειν primordial, le fait de mettre-à-reposer, se développe dès la première heure et sous un mode tel qu'il fasse tomber tout ce qui est dévoilé sous son ressort, comme fait de dire et prononcer. Le λΥγειν se laisse ainsi surmonter en tant que fait de mettre-à-reposer par cet aspect en lui prédominant. Mais c'est seulement pour reléguer ainsi d'emblée l'essentiel quant à dire et prononcer, dans le ressort ⁽⁶⁵⁾ de ce qui tient proprement au fait de mettre-à-reposer.

Que ce soit dans le λΥγειν, c'est-à-dire dans le fait de mettre-à-reposer, que dire et proférer agencent leur essence, contient l'indication qui nous renvoie au moment de décision le plus précoce et le plus riche de conséquences quant à l'essence du langage. Mais d'où la décision tombait-elle ? La question est d'importance, et la même sans doute que cette autre : jusqu'où va porter dans l'essence du langage l'empreinte qu'elle reçoit du fait de mettre-à-reposer ? Elle porte au point le plus extrême où l'on puisse remonter vers l'émergence essentielle du langage. Car comme collation de ce qui est laissé se présenter au-devant, le fait de dire reçoit l'essence de son genre du dévoilement de ce qui est ensemble à se présenter au-devant. Mais la révélation de ce qui est voilé dans le dévoilement est la présence même de ce qui est présent. Nous nommons cela l'être de l'étant. Ainsi ce qui parle dans le langage en étant au niveau du λΥγειν comme fait de mettre-à-reposer, ne trouve à se déterminer ni à partir de la vocalisation (φων→), ni à partir du fait de signifier (σημα↔νειν). Expression et signification sont estimées depuis longtemps être des manifestations qui offrent les traits indubitables du langage. Mais elles ne touchent pas proprement au domaine marqué de l'empreinte originelle qui est l'essence du langage, non plus qu'elles ne peuvent généralement déterminer ce domaine dans ses traits principaux. Le fait que sans qu'on y pense et de bonne heure, et comme si rien ne s'était passé, dire prenne son ressort du fait de mettre-à-reposer, et que dans cette mesure parler apparaisse comme λΥγειν, ce fait a mûri avec le temps une conséquence singulière. La pensée humaine ne s'est jamais étonnée de cet événement et n'y a pas non plus perçu un mystère où quelque chose d'essentiellement destiné par l'Être à l'homme se dissimule, pour se réserver peut-être pour cet instant fatal où la semonce qui ébranle l'homme ne s'étend pas seulement à sa place et à sa condition, mais où elle porte l'essence de l'homme à la vacillation qui le fait bouger.

Dire, c'est λΥγειν. Cette phrase, si on l'a méditée comme il faut, perd à présent tout aspect courant, rebattu et vide. Elle désigne ce mystère sans recours pour l'imagination, que ce qui parle dans le langage est l'événement du dévoilement de ce qui est présent, et se

détermine, conformément à la présentation ⁽⁶⁶⁾ de ce qui est présent, comme le fait de laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant. La pensée y prendrait-elle à la fin quelque soupçon de ce que cela signifie qu'Aristote puisse encore délimiter le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ comme ce qui fait apparaître ($\square\pi\omicron\phi\alpha\leftrightarrow\nu\epsilon\sigma\psi\alpha\iota$) ? Le Logos porte ce qui apparaît, ce qui se produit en se présentant, de ce qu'il est en lui-même à ce qui paraît, à ce qui se montre comme tiré au clair (cf. *Sein und Zeit*, § 7 B).

Dire est ce qui se recueille de ce qu'il y a de distribuant dans le fait de laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant. Qu'en est-il dès lors, au point où nous en sommes avec l'essence de ce qui parle, de ce qui est d'ouïr ? Ce qui parle ne se détermine pas en tant que $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ à partir du son qui exprime un sens. Si donc ce qui se dit ne se détermine pas par l'articulation vocale, l'ouïr qui lui répond ne peut pas plus consister en ce qu'un son qui vient frapper l'oreille, soit par elle attrapé, en ce que des vocalises tympanisant le sens auditif, soient ensuite retransmises. Si ce que nous oyons n'était en tout et pour tout que ce que nous saisissons pour le retransmettre de sons articulés, et d'autres processus viendraient-ils encore s'y associer, tout s'y réduirait pourtant à ce que l'articulation sonore rentrât par une oreille pour ressortir par l'autre. C'est bien ce qui se passe en fait quand nous ne nous recueillons pas sur le propos qui nous est adressé. Mais ceci même qui nous est adressé est ce qui se recueille pour nous être proposé comme ce qui se présente. Ce qui est d'ouïr est proprement le fait de ce recueillement de soi, qui se reprend devant le recours de l'adresse. Ce fait d'ouïr tient au premier chef à ce qui se recueille pour écouter. C'est dans le registre de l'écoute qu'est l'ouïe dans son essence. Nous oyons, quand nous sommes tout oreille. Mais « oreille » ne veut pas dire ici l'appareil acoustique des organes des sens. Les oreilles auxquelles on a affaire en anatomie et en physiologie n'ont jamais comme organes d'un sens, donné matière au plus petit fait d'ouïr, alors même que nous le prendrions simplement pour le fait de percevoir des bruits, des sons articulés et des tons. Une telle perception ne peut être ni constatée anatomiquement, ni démontrée physiologiquement, ni être saisie en général biologiquement comme un processus qui suit son cours à l'intérieur de l'organisme, encore que ce qui est de percevoir ne prenne vie qu'autant qu'il soit d'un ⁽⁶⁷⁾ corps. C'est ainsi qu'aussi longtemps que, pour méditer sur ce que nous oyons, nous partons de l'acoustique à la façon des sciences, tout est la tête en bas. Nous croyons fallacieusement que l'activité des organes corporels de l'ouïe peut être ce qui est proprement d'ouïr. En contrepartie de quoi il nous faudra tenir ce que nous oyons au sens de ce qui écoute et obéit, pour n'être qu'un transfert de cet ouïr au sens propre dans le registre de l'esprit. On peut dans le circuit de la recherche scientifique constater beaucoup de choses utiles. On peut montrer que des oscillations périodiques de la pression atmosphérique d'une certaine fréquence sont perçues comme des hauteurs de ton. À partir de cette sorte de constatation sur l'ouïe, on peut organiser une recherche qui finalement ne sera plus maîtrisée que par les seuls spécialistes de la physiologie des sens.

Par contre peut-être n'y a-t-il que peu à dire sur ce qui est d'ouïr à proprement parler ; il est vrai que ce peu concerne tout homme immédiatement. Ici la recherche n'a plus cours, mais bien l'attention qui soutient la méditation sur ce qui est simple. Ainsi appartient-il justement à ce qui est d'ouïr à proprement parler, que l'homme puisse se prendre au malentendu, en faisant la sourde oreille à l'essentiel. Si les oreilles n'appartiennent pas immédiatement au registre de l'ouïr à proprement parler, celui-ci a, à tout prendre, un caractère approprié à l'audition et aux oreilles. Ce n'est pas que nous entendions parce que nous avons des oreilles. Nous avons des oreilles et pouvons être corporellement équipés d'oreilles parce que nous oyons. Les mortels oient le tonnerre du ciel, le bruissement de la forêt, le murmure de la fontaine, la touche vibrante de la harpe, le ronflement des moteurs, la rumeur de la ville, seulement et seulement pour autant qu'à tout ceci déjà ils appartiennent et n'appartiennent pas.

Nous sommes tout oreille quand notre recueillement est pur transport dans l'écoute et a pleinement oublié les oreilles et la simple tympanisation des sons. Aussi longtemps que nous ne faisons que prêter l'oreille à l'articulation verbale en tant que mode d'expression d'une personne qui parle, nous n'écoutons certes pas encore. Nous n'arrivons même pas ainsi à avoir ouï à proprement parler quoi que ce soit. Mais quand donc cela est-il ? Nous avons ouï quand nous *sommes en entente* avec ce qui nous est adressé. Ce qui parle dans ce qui nous ⁽⁶⁸⁾est adressé est $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$, laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant. Être en entente avec ce qui parle, ceci n'est rien d'autre que : en tout cas ce qui se propose comme étant ensemble de ce qui est laissé se présenter au-devant, le laisser gésir dans son champ d'ensemble. Tel le fait de laisser gésir nous lègue ce qui se présente comme une chose qui se présente. Il lègue ceci comme la chose même. Il lègue Une chose et la même dans l'Un. Il lègue une chose comme étant la même. Un tel $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ lègue un et le même, le $\text{J}\mu\nu$. Un tel $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ est le $\text{J}\mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\nu$: le recueil qui laisse se présenter une chose comme étant elle-même, une chose qui se présente dans ce qui est le même de sa présentation.

C'est dans le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ en tant que le $\text{J}\mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\nu$ qu'est essentiellement ce qui est d'ouïr à proprement parler. Ceci est donc un $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$, qui laisse se présenter ce qui déjà gît devant nous comme étant ensemble et justement repose dans un legs qui concerne tout ce qui de soi-même se présente au-devant comme étant ensemble en sa position de gésir. Ce legs ainsi expressément désigné est le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$, comme quoi le Logos vient à l'événement.

Là le Logos est simplement dénommé : $\text{J}\Lambda\gamma\omicron\omega$, le Legs ; le pur fait de laisser se présenter au-devant comme étant ensemble ce qui se présente de soi-même dans le gîte qu'il a de ce fait. Tel est essentiellement le Logos comme le pur lit de ce qui se lit dans ce qu'il recueille. Le Logos est la recollection primordiale du choix fait au commencement dans le *lais*¹⁴⁷ originel. $\square\text{O}\Lambda\gamma\omicron\omega$ est : le *lais* où se lit ce qui s'élit, et n'est que cela.

Seulement tout ceci n'est-il pas une interprétation arbitraire et une traduction par trop étrange au regard de ce que l'on entend habituellement en pensant connaître le Logos comme le sens et la raison ? Cela sonne étrangement au premier abord et peut-être demeurera tel longtemps encore, que le Logos veuille dire le *lais* où se lit ce qui s'élit. Mais comment quelqu'un serait-il en droit de décider si ce que cette traduction présume pour être l'essence du Logos, reste même seulement du plus loin conforme à ce qu'Héraclite a pensé et dénommé sous le nom de Logos ?

⁽⁶⁹⁾L'unique voie pour en décider est de méditer ce qu'Héraclite lui-même dit dans la parole citée. La parole commence : $\omicron\Gamma\kappa/\mu\omicron\backslash$... Elle commence par un « non pas... » qui écarte durement. Il se rapporte à Héraclite lui-même qui prononce et dit. Il s'agit de ce que les mortels ont à ouïr. Ce n'est pas de moi, à savoir de celui qui prononce, ce n'est pas de l'articulation sonore de ce qu'il énonce que vous devez ouïr ce qu'il sied. En général vous n'oyez même pas à proprement parler, aussi longtemps que vous suspendez vos oreilles au bourdon et à l'onde d'une voix humaine pour y happer au vol un cliché à votre usage. Héraclite commence sa phrase en récusant pour ce qui est d'ouïr le simple plaisir des oreilles. Mais cette défense repose sur un renvoi à ce qu'est ouïr à proprement parler.

$\omicron\Gamma\kappa/\mu\omicron\backslash$ $\square\lambda\lambda\square$... Ce n'est pas vers moi que vous devez tendre l'oreille (comme on fixe du regard), mais ce qui est d'ouïr pour le mortel doit s'orienter sur quelque chose d'Autre. Sur quoi ? $\square\lambda\lambda\square$ $\text{το}\backslash\Lambda\gamma\omicron\upsilon$. L'espèce d'ouïr dont on parle proprement, se détermine à partir du Logos. Mais pour autant que le Logos est simplement dénommé, il ne peut être la première chose venue quelconque parmi le reste. Ce qui est d'un ouïr qui *lui* soit conforme, ne peut non plus de ce fait prendre sur lui une direction d'occasion, d'où il reviendrait pour y passer outre. Il faut que les mortels, s'il doit y avoir un fait d'ouïr à proprement parler, aient déjà entendu le Logos avec une ouïe qui ne signifie rien de moins qu'être d'entente avec le Logos. $\omicron\Gamma\kappa/\mu\omicron\backslash$ $\square\lambda\lambda\square$ $\text{το}\backslash\Lambda\gamma\omicron\upsilon$ $\square\kappa\omicron\upsilon\sigma\backslash\nu\tau\alpha\omega$. « Si ce n'est pas simplement vers

¹⁴⁷. Cf. N. du T. p. 61.

moi (celui qui prononce) que vous avez tendu l'oreille, mais si vous vous soutenez dans une entente qui écoute, alors il y a ouïr à proprement parler ».

Qu'est-ce alors, s'il en est ainsi ? C'est alors Ἰ μολογεῖν qui ne peut être ce qu'il est qu'à être un λῦγειν . Ce qui est d'ouïr à proprement parler est du registre du Logos. De ce fait ce mode d'ouïr est lui-même un λῦγειν . Comme tel, ce qui est à proprement parler de l'ouïr des mortels est d'une certaine façon la même chose que le Logos. Mais aussi bien, et justement en tant que Ἰ μολογεῖν , n'est-il absolument pas du tout la même chose. Il n'est pas lui-même le Logos même. Le Ἰ μολογεῖν demeure plutôt un λῦγειν , qui ne fait toujours que léguer, laisser gésir ce qui déjà se présente ensemble comme Ἰ μ>ν , ⁽⁷⁰⁾ comme un champ d'ensemble, et à la vérité se présente en un gîte qui ne surgit en aucun cas du Ἰ μολογεῖν , mais qui repose dans le lais où se lit ce qui s'élit, dans le Logos.

Mais qu'est-ce encore, si ce qui est d'ouïr à proprement parler est en tant que le Ἰ μολογεῖν ? Héraclite dit : $\text{σοφ>ν} \blacklozenge \text{στιν}$ Quand Ἰ μολογεῖν arrive, alors σοφ>ν vient à l'événement, alors il y a σοφ>ν . Nous lisons : $\text{σοφ>ν} \blacklozenge \text{στιν}$. On traduit σοφ>ν correctement par « sage ». Mais que veut dire « sage » ? Y pense-t-on seulement au savoir des anciens sages ? Que savons-nous d'un tel savoir ? Si ce qui est en question reste un fait d'avoir vu, où ce qui est de voir n'est pas du sens des yeux, tout aussi peu que le fait d'avoir ouï ne tient à ce qui s'entend avec les organes de l'ouïe, il est donc à présumer que ce qui est d'avoir vu et ce qui est d'avoir ouï concordent. Ils n'ont pas le sens d'une simple saisie, mais d'un maintien. Mais duquel ? De celui qui se soutient dans le relais des mortels. Celui-ci se retient à ce que le lais où se lit ce qui s'élit laisse déjà se présenter au fur et à mesure de ce qui présente. Ainsi σοφ>ν veut dire cela qui peut se soutenir dans ce qui lui a été assigné, y trouver son lot, s'y vouer (prendre la route pour cela). C'est par sa destination que ce maintien est commandé. Nous employons encore idiotiquement, si nous voulons dire que quelqu'un est particulièrement habile en une chose, ces tournures : qu'il a la grâce pour cela, qu'il y met son cachet. C'est là plutôt que nous touchons à la signification propre de σοφ>ν que nous traduirons par « mandaté ». Mais « mandaté » est d'avance plus que « commandé ». Quand le fait d'ouïr proprement en tant que Ἰ μολογεῖν *est*, alors vient à l'événement ce qui tient du mandaté, alors le λῦγειν mortel trouve son lot dans le Logos. Alors il colle au lais où se lit ce qui l'élit. Alors le λῦγειν se commande par la destination qui repose dans la répartition de ce qui se produit de distribuant à l'origine, c'est-à-dire dans ce que le lais où se lit ce qui s'élit a commandé. Voici donc comment vient à être ce qui tient du mandaté, quand les mortels accomplissent ce qui est proprement de l'ouïr. Mais σοφ>ν « mandaté », n'est pas τῷ Σοφ>ν , le mandat, qui s'appelle ainsi parce qu'il répartit en soi tout ce qui est destin, et précisément aussi ce qui s'en fait voir dans la destination du maintien mortel. Encore n'avons-nous pas vidé la question de ce qu'est Ἰ Λ>γοω , dans la pensée d'Héraclite ; il reste encore non décidé, ⁽⁷¹⁾ si la traduction de Ἰ Λ>γοω comme « le lais où se lit ce qui s'élit », touche si peu que ce soit à ce que le Logos est.

Et déjà nous sommes arrêtés devant la nouvelle énigme d'un mot : τῷ Σοφ>ν . C'est en vain que nous nous efforcerons de le penser dans le sens d'Héraclite, aussi longtemps que nous n'aurons pas suivi sa phrase dans quoi ce mot parle, jusque dans les mots qui la concluent.

Pour autant que le fait d'ouïr pour les mortels est devenu ce qui est à proprement parler ouïr, il arrive de Ἰ μολογεῖν . Pour autant que telle chose arrive, il vient à l'événement ce qui tient du mandaté. En quoi et comme quoi y a-t-il essentiellement du mandaté ? Héraclite dit : $\text{Ἰ μολογεῖν σοφ>ν} \blacklozenge \text{στιν} \square \text{Εν Π>ντα}$, « du mandaté vient à l'événement, pour autant que l'Un est Toutes Choses ».

Le texte courant à présent est ainsi conçu : $\text{♥>ν Π>ντα ε}^{\text{TM}}\text{ναι}$. L' $\text{ε}^{\text{TM}}\text{ναι}$ est la correction d'une autre lection : $\text{♥>ν Π>ντα ε} \Rightarrow \text{δῦναι}$, que l'on comprend dans le sens de :

il est sage de savoir que tout soit l'Un. Aucune des deux leçons n'a de privilège sur l'autre. Elles sont toutes deux contestables également. C'est pourquoi nous les laisserons toutes deux de côté¹⁴⁸. De quel droit ? Parce que le $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$ suffit. Mais il n'est pas seulement suffisant. Il demeure pour soi beaucoup plus conforme à la chose ici pensée et aussi au style de ce que dit Héraclite « $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$, l'Un : Toutes Choses, Tout : l'Un ».

Comment, à les dire, prendre ces mots légèrement ? Quel éclaircissement s'en donner à les proférer dans l'approximatif ? Une diversité embrouillée de significations trouve à se nicher dans les deux mots dangereusement inoffensifs $\square\text{Ev}$ et $\Pi\square\text{v}\alpha$. L'indétermination de leurs nœuds donne licence à des propositions à plusieurs sens. Dans les mots $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$, le bâclage superficiel de ce qui s'imagine dans l'à-peu-près, peut converger avec la prospection hésitante d'une pensée qui interroge. Un propos hâtif d'expliquer le monde peut se servir de la phrase « l'Un est Toutes Choses », pour y trouver l'appui d'une formule qui partout et toujours est correcte d'une façon quelconque.⁽⁷²⁾ Mais les démarches premières et qui se rattachent du plus loin à tout le destin de la pensée chez un penseur, peuvent se dissimuler dans le $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$. C'est dans ce second cas que sont les paroles d'Héraclite. Nous ne connaissons pas leur contenu au sens où nous pourrions faire resurgir à la vie le mode de représentation d'Héraclite. Nous sommes même fort éloignés d'être en état de prendre en y méditant la mesure de ce qui est pensé dans ces paroles. Mais de cette lointaine distance il se pourrait que nous vînt la chance de tracer plus significativement quelques traits de la dimension des mots $\square\text{Ev}$ et $\Pi\square\text{v}\alpha$ et de la parole $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$. Dût ce tracé demeurer une esquisse d'une libre audace plutôt que viser à la certitude d'une étude d'après le modèle. Assurément ne pouvons-nous tenter un tel dessin qu'à considérer ce qu'Héraclite a dit en partant de l'ensemble de sa parole. Ce que la parole désigne au moment où elle dit le quoi et le comment de ce qu'il y a de mandaté, c'est le Logos. La parole conclut avec $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$. Cette conclusion n'est-elle qu'un mot de la fin ou bien n'est-ce pas seulement avec elle et sa rétroaction sur la parole que la file se serre de ce qu'il y avait à dire.

L'exégèse habituelle comprend la parole d'Héraclite ainsi : il est sage de donner ouïe à la promulgation du Logos et de prêter attention au sens de ce qu'il promulgue quand on répète ce qu'on a ouï dans la proposition : l'Un est Toutes Choses. Il y a le Logos. Celui-ci a quelque chose à annoncer. Il y a alors aussi ce qu'il annonce, à savoir que l'Un soit Toutes Choses.

Seulement il s'en faut que le $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$ soit cela *que* le Logos annonce en tant que parole ni *qu'il* donne à comprendre en tant que sens. $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$ n'est pas ce *que* le Logos énonce, mais $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$ dénonce de quelle nature est essentiellement le Logos.

$\square\text{Ev}$ est l'Uniquement-Un en tant que ce qui unit. Il unit en même temps qu'il répartit. En même temps qu'en lisant ce qu'il élit, il laisse se présenter ce qui se présente comme tel, il le répartit en son entier. L'Uniquement-Un unit en tant qu'il est le lais où se lit ce qui s'élit. Ce fait ici d'unir ce qui dans ce lit se lit, répartit en soi ce qui unit jusqu'au point qu'il *est* cet un-ci, et en tant qu'il est cet un-ci, aussi l'Unique. Le $\square\text{Ev } \Pi\square\text{v}\alpha$ qui est nommé dans la parole d'Héraclite, nous ouvre un simple cillement sur ce qu'est le Logos.

⁽⁷³⁾ Dévions-nous du chemin si avant toute interprétation métaphysique à sens profond, nous pensons le Logos en tant qu'il est le $\Lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$, et si en le pensant nous prenons par là au sérieux que le $\Lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$ en tant qu'il laisse, en lisant ce qui s'élit, ce qui est ensemble se présenter au-devant, ne peut être rien d'autre que l'essence du fait d'unir, qui répartit toute chose dans l'omnitude de la simple présence ? À la question de ce que peut être le Logos, il

¹⁴⁸. Dans une retouche que M. Martin Heidegger a apportée à ce texte dans l'édition des *Vorträge und Aufsätze*, on lit : « L' $\epsilon^{\text{TM}}\text{v}\alpha\iota$ est la correction de la leçon uniquement traditionnelle : $\heartsuit \nu \pi\square\text{v}\alpha \epsilon\Rightarrow\delta\Upsilon\text{v}\alpha\iota$ que l'on comprend dans le sens de : il est sage de savoir que toute chose soit l'Un. La conjecture $\epsilon^{\text{TM}}\text{v}\alpha\iota$ est conforme aux choses. Pourtant nous laissons de côté les deux verbes. De quel droit, ? etc. ».

y a seulement *une* réponse conforme. Nous la saisissons comme ainsi conçue : $\text{J } \Lambda\gamma\omega\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota$. Il laisse se présenter devant nous ce qui est ensemble. Quoi ? $\Pi\Box\upsilon\tau\alpha$. Ce que ce mot désigne, Héraclite nous le dit de façon immédiate et sans équivoque au début de la parole B 7 : $E \Rightarrow \pi\Box\upsilon\tau\alpha \tau\Box\upsilon\tau\alpha \dots$ « Si toutes choses, (à savoir) ce qui est dans la présence... ». Le *lais où se lit* ce qui s'élit a, en tant qu'il est le Logos, reposé Toutes Choses, tout ce qui est présent, dans le dévoilement. Le fait de léguer est alors un aspect du fait de sauvegarder. Par lui est sauvegardé tout ce qui est présent dans l'être de sa présence, à partir de quoi il peut être rentré et ressorti tout exprès comme ce qui est présent à un instant quelconque par le truchement du $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ mortel. Le Logos promeut dans l'être de la présence, et reposant aussi ce qui est présent dans l'être de la présence, il l'y reconduit. S'ap-présenter veut dire pourtant : *une fois surgi durer dans le dévoilement*. Pour autant que le Logos laisse se présenter ce qui se présente comme tel, il révèle ce qui est présent dans l'être de sa présence. Mais le fait de révéler est l' $\Box A\lambda \rightarrow \psi\epsilon\iota\alpha$. Celle-ci et le Logos sont la même chose. Le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ laisse se présenter $\Box\lambda\eta\psi\Upsilon\alpha$, ce qui est dévoilé comme tel (B 112). Tout ce qui est de révéler délivre ce qui est présent du voilement. Le fait de révéler a besoin du voilement. L' $\Box A - \Lambda \rightarrow \psi\epsilon\iota\alpha$ repose dans le Léthé, puise en lui, produit ce qui par son travers est relégué. Le Logos est *en soi à la fois* une révélation et un recel. Il est l' $\Box A - \Lambda \rightarrow \psi\epsilon\iota\alpha$. Le dévoilement a besoin du voilement du Léthé, comme de la réserve dans laquelle la révélation puisse en quelque sorte puiser. Le Logos, le *lais où se lit* ce qui s'élit, a en soi le caractère de ce qui sauvegarde en révélant. Pour autant que c'est en collant au Logos qu'il faut revoir ce qu'il en est de l'essence du $\Box E\nu$ en tant qu'il est ce qui unit, il s'avère du même coup que ce qu'il y a d'essentiellement unissant dans le Logos demeure infiniment différent de ce qu'on s'applique à se représenter comme connexion et liaison.

⁽⁷⁴⁾Ce qui réside d'unissant dans le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ n'est ni seulement une prise d'ensemble par enveloppement, ni un simple couplage par mise en balance des contraires. Le $\Box E\nu \Pi\Box\upsilon\tau\alpha$ laisse se présenter ensemble dans l'être d'une présence, ce qui est essentiellement divergent l'un et l'autre et s'oppose ainsi l'un à l'autre par une absence contrariée, comme le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la paix et la guerre, la veille et le sommeil, Dionysos et Hadès. Ce qui est ainsi séparé en une trajectoire qui du lointain le plus extrême fait le départ entre la présence et l'absence, $\delta\iota\alpha\phi\epsilon\rho\mu\epsilon\nu\omicron\nu$, le *lais où se lit* ce qui s'élit le laisse se présenter dans sa rétribution. Il se délègue lui-même à être ce qui porte le jugement distributif. Le $\Box E\nu$ lui-même est rétribuant.

$\Box E\nu \Pi\Box\upsilon\tau\alpha$ dit ce que le Logos est. Logos dit comment $\Box E\nu \Pi\Box\upsilon\tau\alpha$ est dans son essence. Les deux sont la même chose.

Quand le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ mortel trouve son lot dans le Logos, il arrive de $\text{J } \mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\lambda\lambda\nu$. Celui-ci se recueille dans le $\Box E\nu$ sur ce qu'il y a d'unissant dans le ressort de celui-ci. Quand le $\text{J } \mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\lambda\lambda\nu$ arrive, il y a du mandaté qui vient à l'événement. Pourtant jamais le $\text{J } \mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\lambda\lambda\nu$ n'est le mandat lui-même et à proprement parler. Où trouvons-nous non pas seulement du mandaté, mais le mandat tout simplement ? Qu'est ce mandat lui-même ? Héraclite le dit sans ambages au commencement de la phrase B 32 :

$\Box E\nu \tau\Box\upsilon \sigma\omicron\phi\iota\nu \mu\omicron\lambda\lambda\nu\omicron\nu$. L'Uniquement-Un qui unit Toutes Choses, seul est le mandat ». Si pourtant le $\Box E\nu$ est la même chose que le Logos, alors $\text{J } \Lambda\gamma\omega\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota$ est $\tau\Box\upsilon \sigma\omicron\phi\iota\nu \mu\omicron\lambda\lambda\nu\omicron\nu$. Le seul mandat, c'est-à-dire aussi le mandat au sens propre, est le Logos. C'est dans la mesure pourtant où le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ mortel trouve son lot en tant que $\text{J } \mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\lambda\lambda\nu$ dans le mandat, qu'il tient à sa façon au mandaté.

Mais jusqu'à quel point le Logos est-il le mandat, la prédestination proprement dite, c'est-à-dire la distribution du mandement qui destine Tout ce qu'il peut y avoir à ce qui lui est propre ? Le *lais où se lit* ce qui s'élit, répartit en son sein tout mandement, pour autant que le mandement laisse se présenter ce qu'il apporte, boucle tout ce qui est présent ou

absent à sa place et dans sa voie et assure la garde de tout ce qu'il distribue dans l'omnitude. Ainsi toute chose et chacune quelle qu'elle soit, peut s'axer et s'agencer dans ce qui lui est propre. Héraclite dit (B 64) : $\tau\Box\delta'\Pi\Box\nu\alpha\circ\Rightarrow\alpha\kappa\Leftarrow\zeta\epsilon\iota\text{Κεραυν}\omega$ « Toutefois l'ensemble ⁽⁷⁵⁾de tout (ce qui est présent), c'est l'éclair qui le gouverne (dans l'être de la présence) ».

La fulguration de l'éclair produit subitement et en un seul coup tout ce qui est présent dans la lumière de l'être de la présence. L'éclair que nous avons maintenant nommé, gouverne. Il fixe chaque chose d'emblée à la place essentielle qui lui est assignée. Ce qui s'étale de telle sorte d'un seul coup est le lais où se lit ce qui s'élit, le Logos. « L'éclair » est là en tant que mot qui désigne Zeus. Celui-ci est en tant que le plus haut des Dieux la grâce de l'omnitude. À cette aune, le Logos, le $\Box\text{Ev}\Pi\Box\nu\alpha$, ne serait rien d'autre que le dieu suprême. L'essence du Logos nous donnerait ainsi un cillement d'ouverture sur la divinité de Dieu.

Avons-nous licence maintenant de mettre en un seul siège Logos, $\Box\text{Ev}\Pi\Box\nu\alpha$, Zeus, et de soutenir une fois de plus qu'Héraclite enseigne le panthéisme ? Héraclite ni ne l'enseigne, ni n'enseigne aucune doctrine. Comme penseur il ne fait que donner à penser. On entrevoit dans la question par nous posée de savoir si Logos ($\Box\text{Ev}\Pi\Box\nu\alpha$) et Zeus sont la même chose, qu'il donne même quelque chose de difficile à penser. Quelque chose contre quoi la pensée de représentation a porté au long des siècles et des millénaires qui ont suivi, et sans savoir le considérer, – pour se décharger à la fin du fardeau inconnu avec le secours d'un oubli dont la mise en place était déjà faite. Héraclite dit (B 32) :

$\Box\text{Ev}\tau\rangle\text{Σοφ}\Box\text{ν}\mu\omicron\backslash\text{νον}\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\sigma\psi\alpha\iota\omicron\Box\kappa/\psi\Upsilon\lambda\epsilon\iota$
 $\kappa\alpha\Leftarrow/\psi\Upsilon\lambda\epsilon\iota\text{Ζην}\Box\omega\backslash\text{νο}\mu\alpha$

*L'Un, le Seul qui soit le Sage, ne veut pas
 Et veut pourtant qu'on le dénomme du nom de Zeus.
 (DIELS-KRANZ).*

Le mot qui porte dans la parole, $\psi\Upsilon\lambda\omega$, ne signifie pas « vouloir », mais « à partir de soi-même est prêt à ... »¹⁴⁹, $\psi\Upsilon\lambda\omega$ n'a pas le sens d'une pure mais d'admettre quelque chose dans une référence rétroactive à soi-même. Pour que nous mesurions cependant le poids de ce qui est dit dans la parole, nous devons faire un compte soigneux de ce que la parole dit dans la première ligne : $\Box\text{Ev}...\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\sigma\psi\alpha\iota\omicron\Box\kappa/\psi\Upsilon\lambda\epsilon\iota$ « L'Uniquement Un en tant qu'il unit, le lais où se lit ce qui s'élit, ne consent pas. » À quoi ? $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\sigma\psi\alpha\iota$, à être recueilli sous le nom de Zeus. Car par un tel recueil, le $\Box\text{Ev}$ en tant que Zeus, viendrait à cette sorte d'apparition qui devrait peut-être demeurer à jamais une apparence. Qu'il y ait emploi dans la parole citée du terme. $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\sigma\psi\alpha\iota$ dans un rapport immédiat à $\backslash\text{νο}\mu\alpha$ (mot qui dénomme), atteste pourtant sans contestation possible la signification de $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$ comme dire, parler et nommer. C'est en ceci précisément que cette parole d'Héraclite qui paraît s'inscrire en faux sans équivoque contre tout ce qui a été discuté dans ce qui précède sur $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$ et $\lambda\gamma\omega\omega$, est propice à placer sous un nouveau jour notre pensée en face du fait que, et de l'étendue où – le $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$ n'est accessible dans sa signification de dire et de parler qu'à être considéré dans sa signification la plus propre de « léguer » et d'élire. Dénommer veut dire « é-voquer ». Ce qui a été recueilli pour être reposé dans le nom, vient à travers un tel « legs » à la présentation et à l'apparition. Quand on pense ce qui est de dénommer ($\backslash\text{νο}\mu\alpha$) à partir du $\lambda\Upsilon\gamma\epsilon\iota\nu$, on voit que ce n'est rien qui soit de porter une signification à

¹⁴⁹ Soit le français : con-sentir à (N.d.T.).

l'expression, mais bien de laisser se présenter au-devant dans la clarté quelque chose qui s'y lève en ce que c'est nommé.

Dans la première ligne, ce qui est le □Εῦ, le Logos, la grâce de tout mandat, n'est pas prêt par son essence la plus propre, ne consent pas, à se manifester sous le nom de « Zeus » c'est-à-dire en tant que celui-ci : οἶκ' ἈΨΥλει. C'est seulement là-dessus que vient la suite καὶ ἈΨΥλει, « mais aussi il est prêt, il con-sent », le □Εῦ.

N'y a-t-il qu'artifice oratoire dans le fait qu'Héraclite fasse passer d'abord dans ce qu'il dit, que le □Εῦ n'admette pas la dénomination qui est mise en question, ou bien la préséance donnée à sa dénégation a-t-elle sa raison dans la chose ? Car le □Εῦ Π□ντα est en tant qu'il est le Logos, ce qui laisse être dans sa présence tout ce qui est présent. Le □Εῦ n'est pourtant en lui-même rien qui soit présent entre autre. Il est unique en son genre. Zeus par contre n'est pas seulement un être qui est présent parmi d'autres. Il est le plus haut de ce qui est présent. Ainsi Zeus demeure assigné à un genre d'exception dans l'être de la présence, venant au partage de celui-ci, et à l'aune d'un ⁽⁷⁷⁾ tel partage (Μοῖρα) recueilli dans le □Εῦ qui recueille toute chose, et dans sa grâce. Zeus n'est pas lui-même le □Εῦ, quoique en gouvernant en tant qu'il est l'éclair, il remplit les mandements de la grâce.

Qu'à l'égard de l' ἈΨΥλει, l' οἶκ' d'abord soit dénommé, ceci nous dit : à proprement parler il n'est pas admissible pour le □Εῦ d'être dénommé Zeus et par là d'être ravalé à l'essence d'un être qui soit présent entre autre, dût même cet « entre » avoir le caractère de l'au-dessus de tout le reste de ce qui est présent ».

D'un autre côté le □Εῦ admet pourtant aussi, d'après cette parole, de revenir à la dénomination de Zeus. Dans quelle mesure ? La réponse est déjà contenue dans ce qui vient d'être dit. Si le □Εῦ n'est pas compris à partir de lui-même en tant que le Logos, si c'est plutôt en tant que le Π□ντα qu'il se manifeste, alors et alors seulement l'omnitude de ce qui est présent se montre sous le gouvernail du plus haut des êtres qui sont présents comme l'unique Entier sous ce qui l'unit ici. L'entière de ce qui est présent est sous ce qu'elle a de plus haut le □Εῦ en tant que Zeus. Le □Εῦ lui-même pourtant en tant que □Εῦ Π□ντα est le Logos, le lais où se lit ce qui s'élit. En tant que le Logos, le □Εῦ est le seul τῷ Σοφῶν, le mandat en tant qu'il est la grâce elle-même¹⁵⁰.

Quand l' □ΚΟΥΕΙΝ des mortels colle uniquement au Logos, au lais où se lit ce qui s'élit, alors le λΥΓΕΙΝ mortel s'est remis, selon ce qui est son lot, dans le champ d'ensemble du Logos. Le λΥΓΕΙΝ mortel est mis sous la sauvegarde du Logos. C'est à partir de la grâce qu'il est venu à l'é-vénement dans le Ἰμολογεῖν. Aussi demeure-t-il éventuel au Logos. C'est de cette sorte que le λΥΓΕΙΝ mortel est mandaté. Mais il n'est jamais la grâce elle-même : □Εῦ Π□ντα en tant que Ἰ Λγγω.

Maintenant que la parole d'Héraclite parle avec plus de sens, voici que ce qu'elle dit, menace à nouveau de se dérober dans l'ombre.

Le □Εῦ Π□ντα contient bien sans doute le cillement d'ouverture sur la manière dont le Logos est essentiellement dans son λΥΓΕΙΝ. Pourtant le λΥΓΕΙΝ, qu'on le veuille penser comme léguer ou que ce soit comme dire, ne demeure-t-il pas constamment ⁽⁷⁸⁾ n'être qu'un mode du maintien mortel ? N'arrive-t-il pas si □Εῦ Π□ντα doit être le Logos, qu'un trait isolé de l'être mortel soit sublimé en la caractéristique fondamentale de ce qui, par delà tous les êtres, parce qu'antérieurement à toute présence mortelle ou immortelle, est la grâce de la présence elle-même ? Le Logos est-il le gîte de l'exaltation et du transfert d'une manière d'être mortelle sur l'Uniquement Un ? ou le λΥΓΕΙΝ mortel demeure-t-il n'être que

¹⁵⁰. Dans une retouche de l'édition déjà citée l'auteur ajoute ici : le recueil de ce qui est mandement dans l'être de la présence.

l'imitation conforme du Logos, qui est en soi la grâce en laquelle réside l'être de la présence comme telle et pour tout ce qui est présent ?

Ou bien encore une telle façon de poser la question, pour prendre son empan sur le fil tendu d'un ou bien-ou bien, est-elle absolument insuffisante, pour ce que dès le départ elle n'a aucune chance d'atteindre ce qui est à solliciter ? S'il en est ainsi, alors ni le Logos ne peut être la sublimation du $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ mortel, ni celui-ci seulement la copie du Logos qui lui donne sa dimension. Alors ce qui se déploie dans le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ du $\text{J}\mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\lambda\lambda\nu$, comme aussi ce qui se déploie dans le $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$ du Logos, ont-ils de concert une émergence plus originelle dans la simplicité du milieu entre les deux. Y a-t-il dans cette direction, pour la pensée mortelle, une voie qui s'ouvre ?

En tout cas le sentier demeure-t-il d'entrée barré et brouillé dans sa piste, précisément par le travers des chemins que la pensée grecque à son aurore a ouverts à ceux qui l'ont suivi. Nous nous bornerons là-dessus à avoir une fois seulement pris du recul devant l'énigme pour découvrir à son encounter quelque chose de ce qu'elle a d'énigmatique.

La parole citée d'Héraclite serait ainsi conçue dans la transposition de notre commentaire :

« Ne m'oyez pas moi, le mortel qui parle ; mais soyez à l'écoute du lais où se lit ce qui s'élit ; êtes-vous seulement d'entente avec celui-ci, alors vous ouïrez de ce fait à proprement parler ; ce qui est d'ouïr de telle sorte, *est*, – pour autant qu'il advienne de laisser ce qui est ensemble se présenter au-devant –, ce à quoi le champ d'ensemble, la répartition de ce qui est laissé à gésir, le lais où se lit ce qui s'élit, se présente ; si une mise en place arrive du fait de laisser se présenter au-devant, alors vient à l'événement ce qui est du mandaté ; car le mandat à proprement parler, le seul qui soit la grâce, est « l'Uniquement Un qui unit Toutes Choses ».

⁽⁷⁹⁾ Mettons-nous de côté les commentaires sans les oublier, et tentons-nous de traduire ce dont parle Héraclite dans le registre de notre langue, alors sa parole pourrait être ainsi conçue :

« Non de moi, mais du lais où se lit ce qui s'élit, en entente : cela même le mettre à sa place : et que ce qui est mandaté soit (le lais où se lit ce qui s'élit) : l'Un en tant qu'unissant Toutes Choses ».

Mandatés sont les mortels qui dans leur être essentiel demeurent dévolus au $\text{J}\mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\lambda\lambda\nu$, quand ils se mesurent au Logos comme étant le $\square\epsilon\nu\ \Pi\square\nu\tau\alpha$ et se conforment à sa mesure. C'est pourquoi Héraclite dit (B 43) :

$$\square\Upsilon\beta\rho\iota\nu\ \xi\rho\downarrow\ \sigma\beta\epsilon\nu\nu(\nu\alpha\iota\ \mu\square\lambda\lambda\omicron\nu\ \geq\ \pi\upsilon\rho\kappa\alpha\ \text{f}\rightarrow\nu).$$

« C'est la démesure qu'il est besoin d'éteindre plutôt que l'incendie ».

Il est besoin d'une chose semblable, parce que le Logos a besoin du $\text{J}\mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\lambda\lambda\nu$, si du présent doit paraître et se manifester dans l'être de la présence. Le $\text{J}\mu\omicron\lambda\omicron\gamma\epsilon\iota\lambda\lambda\nu$ se lotit sans être démesuré, par le fait de se mesurer au Logos.

De la distance prise de la parole citée la première (B 50), nous dégageons une directive qui, dans la phrase la dernière évoquée, s'adresse à nous comme la nécessité de ce qui est le plus nécessaire.

Avant que vous ne vous engagiez dans les incendies, que ce soit pour y faire des coupe-feux ou pour les éteindre, ne faites donc que d'éteindre d'abord l'embrasement de la démesure, qui perd sa mesure en ceci qu'elle oublie l'essence du $\lambda\gamma\gamma\epsilon\iota\nu$.

Paru dans Perversions : Psychodynamics and Therapy, New-York Random-House Inc, pp. 265-276, 1956, (les nombreuses fautes d'orthographe ont été laissées en l'état).

FETISHISM : THE SYMBOLIC, THE IMAGINARY AND THE REAL

Jacques Lacan and Wladimir Granoff

⁽²⁶⁵⁾Fetishism has suffered, in psychoanalytical studies, a singular fate.

At the beginning of the century, in the first edition of *Three Essays on Sexuality*, Freud assigned to this practice a particular position in the study of neurosis and perversion¹⁵¹. This special place was re-emphasised in the second edition, where Freud further noted that the distinction – the contrast – which appeared to exist between fetishism and neurosis disappeared when fetishism itself was subjected to close study. Certainly, fetishism is classed as a perversion and a perversion is in turn – according to the well-known formula – the negative of a neurosis. Nonetheless, fetishism is one form of perversion where no contrast can be found with a neurosis.

Freud himself recommends the study of fetishism to all who wish to understand the fear of castration and the Oedipus complex. To the disciples of psychoanalysis as to its detractors, the importance given to the Oedipus complex has always been the touchstone of one's overall attitude toward analysis.

No effort, then, has been spared to call attention to the ⁽²⁶⁶⁾importance of fetishism. With what result? The span between 1910 and the past few years was not overreach in studies on this theme; only half a dozen major contributions can be counted.

Freud returned twice to the subject at eleven year intervals and, each time, in a very special way¹⁵². Reading his articles, one senses that Freud himself wondered whether people would really grasp what he was talking about¹⁵³.

It is useful, in this connection, to remember that one of Freud's last unfinished fragments deals with fetishism. As during his lifetime he invariably set the new courses for analysis, it is not far-fetched to see in this article a prescience of the direction in which psychoanalytical thought was inevitably to turn in the period after the war.

To wit – the study of the ego. For in the psychoanalytical studies of the past ten years – however they may differ in accordance with varying traditions, tastes, predilections, styles and psychoanalytical schools in each country – the study of the ego is certainly the primary preoccupation¹⁵⁴.

During the same period, works on fetishism have reappeared. For, as Freud recommended, the study of fetishism is and remains most illuminating for anyone who would concentrate upon the Oedipian dynamic in order more fully to understand what the ego is.

To clarify our ideas as well as to indicate the main orientation of our paper, we must first recall that psychoanalysis, which permits us to see farther into the psyche of children than any other science, was discovered by Freud through the observation of adults – more precisely, by listening to them or, rather, to their speech. Indeed, psychoanalysis is a « talking cure ».

¹⁵¹ Abraham, Karl. « Remarks on the Psychoanalysis of a Case of Foot and Corset Fetishism ». (1910). *Selected Papers*. London, 1927.

¹⁵² Freud, Sigmund. « Fetishism ». (1927). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. IX, 1928.

Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process ». (1938). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXII, 1941.

¹⁵³ Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process ». (1938). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXII, 1941.

¹⁵⁴ Dugmore Hunter. « Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetishist ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXXV, 1954.

Payne Sylvia. « Some Observations on the Ego Development of the Fetishist ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XX, 1939.

To recall such generally accepted truths may at first seem an imposition ; upon reflection, it is not. It is only a reminder of an essential methodological point of reference. For, unless we are to deny the very essence of psychoanalysis, we must make ⁽²⁶⁷⁾ use of language as our guide through the study of the so-called pre-verbal structures¹⁵⁵.

Freud has shown us and taught that symptoms speak in words, that, like dreams, they are constructed in phrases and sentences.

In his article of 1927, Freud introduced us to the study of the fetish by indicating that it has to be deciphered, and deciphered like a symptom or a message¹⁵⁶. He tells us even in what language it has to be deciphered. This way of presenting the problem is not without significance. From the beginning, such an approach places the problem explicitly in the realm of the search for meaning in language rather than in that of vague analogies in the visual field. (Such as, for example, hollow forms recalling the vagina, furs the pubic hairs, etc.). From « Glanz auf der Nase » to the female penis, passing through « Glance on the Nose », the passage is strictly incomprehensible unless one has stuck to the path which Freud indicated. At the entrance of this path stands an inscription which reads, « What is its *meaning* ? ».

The problem is not one of repressed affects ; the affect in itself tells us nothing. The problem concerns the denegation of an idea. With this denegation, we find ourselves in the realm of significance, the only area where the key word « displacement » has significance. A fundamental province of human reality, the realm of the imaginary¹⁵⁷.

It is here that little Harry takes his stand, from the moment his famous visitor enters, when he cuts off the hands of children – so they will not scratch – their noses, or when he gives this appendage to the caterpillars to devour¹⁵⁸.

It is thus that Freud classifies this behavior when, dealing with « transformations during puberty » in the *Three Essays*, he tells us that the choice of the object takes place in the form of creatures of the imagination. He is speaking of a metabolism of ⁽²⁶⁸⁾ images when he explains the return to pathological characteristics, under the influence of ill-fated love, by the return of the libido to the image of the person beloved during childhood.

Such is the profound meaning of the remark about the psychic contribution to perversions. The more repellent the perversion, the more clearly this participation is revealed. « No matter how horrifying the result, an element of psychological activity can always be found which corresponds to the *idealization* of the sexual tendency ».

Where, then, is the break in this line ? What occurs at the moment when – ceasing to imagine, to speak, to draw – Harry, without knowing why, cuts off a lock of hair ? At the moment when, without explanation, he runs away screaming in order not to see the crippled friend ?

At first glance, we would say that he no longer *knows* what he is *doing*. We are now in a dimension where meaning seems lost, the dimension where is to be found, apparently, the fetishist perversion, the taste for shiny noses. And, if there were no elaboration upon the nose or the amputated lock of hair, this would be as impossible to analyse as a true perverse fixation. Indeed, if a slipper were, strictly speaking, the displacement of the female organ and no other elements were present to elaborate primary data, we would consider ourselves faced with a primitive perversion completely beyond the reach of analysis¹⁵⁹.

It follows that the imaginary does not, in any sense, represent the whole of what can be analysed. The clinical observation of Harry may well help us to resolve the question we have set ourselves. For this is the only time that Harry's behavior displays what, in clinical

¹⁵⁵ Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». (*Conference report*, Instituto di Psicologia della Università di Roma, 1953).

¹⁵⁶ Freud, Sigmund. « Fetishism ». (1927). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. IX, 1928.

¹⁵⁷ Freud, Sigmund. « Fetishism ». (1927). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. IX, 1928.

¹⁵⁸ Lorand, Sandor. « Fetishism in Statu Nascendi ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XI, 1930.

¹⁵⁹ Lacan, Jacques. « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel ». (*Conference report*, 1953).

psychiatry, we would call reticence, opposition, mutism. He no longer tries to express himself in words ; he screams. He has thus twice given up the attempt to make himself understood by others.

⁽²⁶⁹⁾ And it is here that the break occurs.

What is the register in which, for a moment, this child refuses to place himself ? We would say, with E. Jones, the register of the symbol – a register essential to human reality¹⁶⁰.

If Harry no longer makes himself understood by others, he has by the same token become incomprehensible to them. This may seem a remarkably banal observation but it is so only if we forget that, when we say, « You are my wife », we are also saying, « I am your husband », and are thus ourselves no longer the same as we were before speaking these words. Speech is subtle stuff, yes ; but, in this case, it is an offering. In this giving, analysis finds its *raison d'être* and its effectiveness¹⁶¹.

And if we consider mankind's first words, we note that the password, for instance, has the function – as a sign of recognition – of saving its speaker from death¹⁶².

The word is a gift of language and language is not immaterial. It is subtle matter, but matter nonetheless. It can fecundate the hysterical woman, it can stand for the flow of urine or for excrement withheld¹⁶³. Words can also suffer symbolic wounds. We recall the « Wespe » with a castrated W, when the wolf man realized the symbolic punishment which was inflicted upon him by Grouscha¹⁶⁴.

Language is thus the symbolic activity *par excellence* ; all theories of languages based on a confusion between the word and its referent overlook this essential dimension. Does not Humpty Dumpty remind Alice that he is master of the word, if not of its referent ?

The imaginary is decipherable only if it is rendered into symbols. Harry's behavior at this moment is not ; rather, he is himself drawn in by the image. Harry does not imagine the symbol ; he gives reality to the image. This imaginary captation (*captation of and by the image*) is the essential constituent of ⁽²⁷⁰⁾any imaginary « reality », to the extent that we consider the latter as instinctive. Thus the same colours captivate the male and the female stickleback and draw them into the nuptial dance.

It is when, in analysis, the patient places himself in a narcissistic posture that we recognize we have struck the resistance. And what experience in analysis proves (and meets) is precisely that, instead of giving reality to the symbol, the patient attempts to constitute *bic et nunc*, in the experience of the treatment, that imaginary point of reference which we call bringing the analyst into his game¹⁶⁵. This can be seen in the case of the rat man's attempt to create, *bic et nunc* with Freud, this imaginary anal-sadistic relationship ; Freud clearly observes that this is something which betrays and reveals itself on the patient's face by what he refers to as « the horror of pleasure unknown¹⁶⁶ ».

Such are the spheres in which we move in analysis. But are we in the same sphere when, in everyday life, we meet our fellow man and render psychological judgments about him ? Are we in the same sphere when we say that so-and-so has a strong personality ? Certainly not. Freud does not speak in the register of analysis when he refers to « the personalities » of the rat man. It is not on this level that we find the kind of possibility of direct

¹⁶⁰ Freud, Sigmund. « Three Contributions to the Theory of Sex ». (1905). New York, 1910.

¹⁶¹ Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». (*Conference report*, Istituto di Psicologia della Università di Roma, 1953).

¹⁶² Strauss, Claude. « Les Structures élémentaires de la Parenté ». Paris, 1947.

¹⁶³ Dugmore, Hunter. « Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetishist ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXXV, 1954.

¹⁶⁴ Freud, Sigmund. « L'homme aux Loups ». *Cinq Psychanalyses*.

¹⁶⁵ Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». (*Conference report*, Istituto di Psicologia della Università di Roma, 1953).

¹⁶⁶ « L'homme aux Rats ». *Cinq Psychanalyses*.

appreciation and measurement which enables us to establish a given relationship with a given person.

We must admit this direct judgment of the person is of little importance in the analytical experience. It is not the real relationship that constitutes the proper field of analysis. And if, in the course of analysis, the patient brings in the phantasy of the analyst's fellatio, we will not try, despite the incorporative character of this phantasy, to fit it into the archaic cycle of his biography – for example, by attributing it to undernourishment in childhood. The idea would probably not ⁽²⁷¹⁾ occur to us. We would say, rather, that the patient is prey to phantasy. It may represent a fixation at a primitive oral stage of sexuality. But this would not induce us to say that the patient is a constitutional fellator. The imaginary element has only a symbolic value, which is to be appreciated and understood in the light of the particular moment of the analysis when it occurs. This phantasy is created to express itself, to be spoken, to symbolize something which may have an entirely different meaning at another moment in the dialogue.

It no longer surprises us when a man ejaculates at the sight of a shoe¹⁶⁷, a corset, a mackintosh¹⁶⁸; yet we would be very surprised indeed if any one of these objects could appease the hunger of an individual, no matter how extreme. It is just because the economy of satisfactions implied in neurotic disturbances is less bound to fixed organic rhythms – though it may direct some of them – that neurotic disturbances are reversible.

It is easy to see that this order of imaginary satisfaction can only be found in the realm of sexuality. The term « libido » refers to a concept which expresses this notion of reversibility and implies that of equivalence. It is the dynamic term which makes it possible to conceive a transformation in the metabolism of images.

Therefore, in speaking of imaginary satisfaction, we are thinking of something highly complex. In the *Three Essays*, Freud explains that instinct is not simple data but is rather composed of diverse elements which are dissociated in cases of perversion¹⁶⁹. This conception of instinct is confirmed by the recent research of biologists studying the instinctual cycles, in particular, the sexual and reproductive cycles.

Aside from the more or less uncertain and improbable studies dealing with neurological relays of the sexual cycle-incidentally, the weakest point in these studies – it has been demonstrated ⁽²⁷²⁾ that, in animals, these cycles are subject to displacement. Biologists have been able to find no word other than displacement to designate the sexual mainspring of symptoms.

The cycle of sexual behavior can be initiated in the animal by a certain number of starters. And a certain number of displacements can occur in the interior of the cycle¹⁷⁰. Lorenz's studies show the function of the image in the feeding cycle. In man, it is also principally on the sexual plane that the imaginary plays a role and that displacements occur.

We would say, then, that behavior can be called imaginary when its direction to an image, and its own value as an image for another person, renders it displaceable out of the cycle within which a natural need is satisfied.

Animals are capable, in those displaced segments, of sketching out the rough lines of symbolical behavior, as for example, in the wagging dance, the language of bees. Behavior is symbolic when one of these displaced segments takes on a socialized value. It serves the group as reference point for collective behavior.

This is what we mean when we say that language is symbolic behavior *par excellence*.

¹⁶⁷ Abraham, Karl. « Remarks on the Psychoanalysis of a Case of Foot and Corset Fetishism ». (1910). *Selected Payers*. London, 1927.

¹⁶⁸ Dugmore Hunter. « Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetishist ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXXV, 1954.

¹⁶⁹ Freud, Sigmund. « Three Contributions to the Theory of Sex ». (1905). New York, 1910.

¹⁷⁰ For example, in a struggle among birds, one of the fighters may suddenly begin to smooth his feathers ; thus an aspect of parade behavior interrupts the cycle of combat.

If Harry remains silent, it is because he is in no state to symbolize. Between imaginary and symbolic relationships there is the distance that separates anxiety and guilt¹⁷¹.

And it is here, historically, that fetishism is born-on the line of demarcation between anxiety and guilt, between the two-sided relationship and the three-sided one. Freud does not fail to notice this when he recommends the study of fetishism to whoever may doubt the fear of castration ; in the notes following the *Three Essays*, he says that perversions are the residue of development toward the Oedipus complex. For ⁽²⁷³⁾it is here that the various elements of which instinct is composed may become dissociated¹⁷².

Anxiety, as we know, is always connected with a loss – i.e. a transformation of the ego – with a two-sided relation on the point of fading away to be superseded by something else, something which the patient cannot face without vertigo. This is the realm and the nature of anxiety.

As soon as a third person is introduced into the narcissistic relationship, there arises the possibility of real mediation, through the intermediary, of the transcendent personage, that is to say, of someone through whom one's desire and its accomplishment can be symbolically realized. At this moment, another register appears, that of law – in other words, of guilt.

The entire clinical history of Harry's case turns upon this point. Will the fear of castration thrust him into anxiety ? Or will it be faced and symbolized as such in the Oedipal dialectic ? Or will the movement rather be frozen in the permanent memorial which, as Freud puts it, fear will build for itself¹⁷³ ?

To stress the point : if the *strength* of the *regression* (of the affect) is to be found in the *interest* for the successor of the feminine phallus, it is the denegation of its absence which will have constructed the memorial. The fetish will become the vehicle both of denying and asseverating the castration.

It is this oscillation which constitutes the very nature of the critical moment. To realize the difference of the sexes is to put an end to play, is to accept the three-sided relationship. Here, then, is Harry's vacillation between anxiety and guilt. His vacillation in his object-choice and, by the same token, later, in his identification¹⁷⁴.

He caresses the shoes of his mother and of Sandor Lorand. It is his oscillation between the treatment inflicted to caress or to cut. It is the search for a compromise between his desires and his guilt which provides his mother with a penis. For he has explored her, and he knows she has none¹⁷⁵. It is to the extent that the evidence forces itself upon him that, in his drawings, penises become longer and stronger. The denial of the vagina is necessary, according to Sandor Lorand, for the conservation of the happy triangle. Happy, yes-but, as Lorand would probably agree, not true. The true triangle means conflict. And here is where Harry falters.

Every analyzable – that is to say symbolically interpretable situation is always inserted in a three-sided relationship¹⁷⁶. Therefore, Freud had some reason to give this particular place to fetishism in his speculation. We have seen it in the structure of speech, which is mediation between individuals in libidinal realization.

What is shown in analysis is asserted by doctrines and demonstrated by experience-to-wit-that nothing can be interpreted except through the intermediary of the Oedipal

¹⁷¹ Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process ». (1938). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXII, 1941.

¹⁷² Freud, Sigmund. « Three Contributions to the Theory of Sex ». (1905). New York, 1910.

¹⁷³ Freud, Sigmund. « Fetishism ». (1927). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. IX, 1928.

¹⁷⁴ Lorand, Sandor. « Fetishism in Statu Nascendi ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XI, 1930.

¹⁷⁵ Freud, Sigmund. « An Infantile Theory of the Origin of Female Sex ». 1923. *Selected Papers*. London, 1927.

Abraham, Karl. « An Infantile Sexual Theory Not Hitherto Noted ». 1925. *Selected Papers*. London, 1927.

Mac Brunswick, Ruth. « A Note on the Childish Theory of Coitus a Tergo ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. X, 1929.

¹⁷⁶ Abraham, Karl. « Zwei Beiträge zur Symbolforschung-Dreiweg in der Oedipus-Sage ». *Imago*, Vol. IX, 1925.

realization¹⁷⁷. That is why it appears vain to explain the horror of female genitalia by certain visual memories dating from the painful passage through the birth canal.

For it is reality in its accidental aspect which stops the gaze of a child just before it is too late. There would certainly be no reason for the child to believe the threat of his nurse had he not seen the vulva of his little friend¹⁷⁸. Nor is there any reason for him to accept the absence of the maternal penis, especially since he has narcissistically evaluated his own and has seen the even greater penis of his father, if he is unaware of the danger of losing it¹⁷⁹.

This means that all two-sided relationships are always stamped with the style of the imaginary. For a relation to assume its symbolic value, there must be the mediation of a third person which provides the transcendent element through which one's relation to an object can be sustained at a given distance¹⁸⁰.

If we have attached so much importance to the case of little Harry, it is because we feel that this case of fetishism is extremely enlightening. It articulates, in a particularly striking manner, those three realms of human reality which we have called the symbolic, the imaginary and the real.

For our part, we find here a further justification for the particular place which, as we noted at the beginning, Freud accords to the study of fetishism¹⁸¹.

¹⁷⁷ Abraham, Karl. « Zwei Beiträge zur Symbolforschung-Dreiweg in der Oedipus-Sage ». *Imago*, Vol. IX, 1925.

¹⁷⁸ Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process ». (1938). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXII, 1941.

¹⁷⁹ Lorand, Sandor. « Fetishism in Statu Nascendi ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XI, 1930.

¹⁸⁰ Abraham, Karl. « Zwei Beiträge zur Symbolforschung-Dreiweg in der Oedipus-Sage ». *Imago*, Vol. IX, 1925.

Lacan, Jacques. « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Reel ». (*Conference report*, 1953).

¹⁸¹ We wish to express our grateful acknowledgment to Mr. and Mrs. Stanley Cleveland for their kind assistance in editing our English text.

REFERENCES

1. Abraham, Karl. « Remarks on the Psychoanalysis of a Case of Foot and Corset Fetishism » (1910). *Selected Papers*. London, 1927.
2. Abraham, Karl. « Mental After-Effects Produced in a Nine-Year-Old Child by the Observation of Sexual Intercourse Between Its Parents » (1913). *Selected Papers*. London, 1927.
3. Abraham, Karl. « An Infantile Theory of the Origin of Female Sex » (1923). *Selected Papers*. London, 1927.
4. Abraham, Karl. « An Infantile Sexual Theory Not Hitherto Noted » (1925). *Selected Papers*. London, 1927.
5. Abraham, Karl. « Zwei Beiträge zur Symbolforschung-Dreiweg in der Ödipus-Sage ». *Imago*, Vol. IX, 1925.
6. Dugmore, Hunter. « Object-Relation Changes in the Analysis of a Fetishist ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXXV, 1954.
7. Fenichel, Otto. « Some Infantile Sexual Theories Not Hitherto Described ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. V, 1928.
8. Fenichel, Otto. « On Transvestism » (1930). *The Psycho-Analytic Reader*. New York, 1948.
9. Freud, Sigmund. « Three Contributions to the Theory of Sex » (1905). New York, 1910.
10. Freud, Sigmund. « Fetishism » (1927). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. IX, 1928.
11. Freud, Sigmund. « Splitting of the Ego in the Defensive Process » (1938). *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXII, 1941.
12. Freud, Sigmund. « L'homme aux Rats ». *Cinq Psychanalyses*.
13. Freud, Sigmund. « L'homme aux Loups ». *Cinq Psychanalyses*.
14. Granoff, Wladimir. « Contribution à l'étude du fétichisme ». Paris, 1952.
15. Jones, Ernest. « Papers on Psychoanalysis ». New York, 1913.
16. Lacan, Jacques. « La famille ». *Encyclopédie Française*, 1938 (*Encyclopedia article*).
17. Lacan, Jacques. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique ». *Revue française de psychanalyse*, Vol. IX, 1949.
18. Lacan, Jacques. « Some Reflections on the Ego ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XXXIV, Part 1953.
19. Lacan, Jacques. « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Reel ». (*Conference report*, 1953).
20. Lacan, Jacques. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». (*Conference report*, Instituto di Psychologia della Università di Roma, 1953).
21. Strauss, Claude. « Les Structures élémentaires de la Parenté ». Paris, 1947.
22. Lorand, Sandor. « Fetishism in Statu Nascendi ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XI, 1930.
23. Mac Brunswick, Ruth. « A Note on the Childish Theory of Coitus a Tergo ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. X, 1929.
24. Payne, Sylvia. « Some Observations on the Ego Development of the Fetishist ». *International Journal of Psychoanalysis*, Vol. XX, 1939.

Cette traduction de Niomède Safouan intitulée « Le fétichisme : le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel » parut en 1986 dans *L'objet en psychanalyse, ouvrage collectif, Paris, Denoël, pp. 19-31*. Elle est précédée d'une présentation de Maud Mannoni que nous vous restituons en partie : « [...] Lors de la première publication de ce texte, en 1956, Jacques Lacan avait accepté de le cosigner à la demande de l'éditeur américain ; il n'en est pas l'auteur [...]. Ce texte appartient à une étape de l'histoire de la psychanalyse en France. Maintenir en 1986 cet écrit imparfait et daté, c'est une façon pour nous de ne pas gommer l'histoire et de rappeler le contexte (transférentiel et politique) d'une élaboration théorique. Qui est l'auteur, dans ce qui s'écrit ? Lacan, à un moment de son trajet rappela que s'il y a un préjugé au moins dont le psychanalyste devrait être détaché par la psychanalyse, c'est celui de la propriété intellectuelle (Écrits, p. 395). Dans un souci didactique, nous avons réintroduit en bas de page quelques notes explicatives établies en 1985 par Jérôme Taillandier, enseignant à Paris VII. Les concepts utilisés en 1954 se trouvent ainsi resitués dans leur contexte ». Les chiffres entre parenthèses renvoient à la bibliographie que vous trouverez en fin du texte anglais.

⁽¹⁹⁾Le fétichisme a connu, dans les études psychanalytiques, un destin singulier.

Au début du siècle, dans la première édition des *Trois Essais sur la sexualité*, Freud attribua à cette pratique une place particulière dans l'étude de la névrose et de la perversion⁽¹⁾. Cette place fut soulignée dans la deuxième édition, lorsque Freud ajoute que la distinction – le contraste – qui paraissait exister entre le fétichisme et la névrose disparaissait lorsqu'on soumettait le fétichisme à un examen plus approfondi. Le fétichisme est assurément classé comme perversion et la perversion est à son tour – selon la formule bien connue – *le négatif de la névrose*¹⁸². Néanmoins, le fétichisme est une forme de perversion où l'on ne peut trouver de contraste avec la névrose.

Freud lui-même recommande l'étude du fétichisme à tous ceux qui veulent comprendre l'angoisse de castration et le complexe d'Œdipe. Pour les disciples de la psychanalyse comme pour ses détracteurs, l'importance donnée au complexe ⁽²⁰⁾d'Œdipe a toujours été la pierre de touche de l'ensemble du rapport de tout un chacun à l'égard de l'analyse.

Aucun effort n'a donc été épargné pour attirer l'attention sur l'importance du fétichisme. Mais avec quel résultat ? Dans les quelques années qui ont suivi 1910, il n'y eut sur ce thème qu'une demi-douzaine de contributions importantes.

Freud reprit la question deux fois à onze ans d'intervalle, et chaque fois d'une façon très spéciale⁽¹⁰⁾⁽¹¹⁾. À lire ses articles, on a l'impression que Freud lui-même se demandait si les lecteurs allaient vraiment saisir ce dont il parlait⁽¹¹⁾.

À ce propos, il faut se rappeler que l'un des fragments inachevés des travaux de Freud traite du fétichisme. Étant donné que toute sa vie durant, c'est lui qui dirigea le cours du développement de l'analyse, il n'est pas outrecaudant de voir dans cet article une prescience de la direction où la pensée psychanalytique allait s'engager inévitablement après la guerre.

À savoir, l'étude de l'ego. En effet, dans les études psychanalytiques des dix dernières années – même si elles peuvent différer selon les traditions variées, les goûts, les préférences, les styles et les écoles psychanalytiques dans chaque pays –, l'étude de l'ego est certainement la principale préoccupation⁽⁶⁾⁽²⁴⁾.

Pendant la même période, les travaux sur le fétichisme réapparaissent. Car, comme l'avait recommandé Freud, l'étude du fétichisme est et reste la plus éclairante pour quiconque voudrait se concentrer sur la dynamique de l'Œdipe afin de comprendre pleinement ce qu'est l'ego¹⁸³.

Pour clarifier nos idées aussi bien que pour indiquer la principale orientation de notre exposé, nous devons rappeler d'abord que la psychanalyse, qui nous permet de voir plus ⁽²¹⁾loin dans la psyché des enfants qu'aucune autre science, a été découverte par Freud à travers l'observation des adultes – plus précisément, à leur écoute, c'est-à-dire à celle de leur discours. En effet, la psychanalyse est une *talking cure*.

¹⁸². Freud a dit que la névrose est le négatif de la perversion. Or cette formule n'est pas réversible ; en effet, elle désigne dans la névrose l'intervention de la *négation*, du refoulement, de l'inhibition, etc., tandis qu'on ne peut rien soutenir de tel à propos de la perversion, dans laquelle *le déni n'est en aucun cas une négation*, mais plutôt son évitement. G.T.

¹⁸³. On trouvera ici l'ouverture de la vraie question traitée dans ce texte. C'est de la structure et de la portée de l'Œdipe qu'il va s'agir et non du Moi. G.T.

Rappeler des vérités aussi généralement acceptées pourrait à première vue sembler discourtois, mais réflexion faite, ça ne l'est pas. C'est simplement un rappel d'un point méthodologique essentiel. Car, à moins de renier ce qui est l'essence même de la psychanalyse, nous devons nous servir du langage comme guide à travers l'étude de ce qu'on appelle les structures préverbaux¹⁸⁴.

Freud nous a appris et montré que les symptômes parlent en mots, que comme les rêves, ils sont construits en phrases.

Dans son article de 1927, Freud nous introduit à l'étude du fétiche en indiquant qu'il doit être déchiffré. Et déchiffré comme un symptôme ou un message(10). Il nous dit même en quelle langue il faut le déchiffrer. Cette façon de présenter le problème n'est pas sans signification. Dès le début, une telle approche pose le problème dans le domaine de la quête du sens langagier, plutôt que dans celui de vagues analogies visuelles (telles que, par exemple, les formes creuses rappelant le vagin, la fourrure, les poils pubiens, etc.). De *Glanz auf der Nase* au pénis de la femme, en passant par *Glance on the Nose*, le passage est strictement incompréhensible à moins de se tenir à la voie indiquée par Freud. À l'entrée de cette voie, on peut lire une inscription : « Quel sens cela a-t-il¹⁸⁵ ? »

⁽²²⁾Le problème n'est pas celui d'affects réprimés ; l'affect en lui-même ne nous dit rien. Le problème concerne la dénégation d'une idée. Avec cette dénégation, nous nous trouvons dans le domaine de la signification. Le seul champ où le mot clé, « déplacement », a une signification. C'est un pan fondamental de la réalité humaine, le domaine de l'imaginaire(10)¹⁸⁶.

C'est là que le petit Harry prend position, dès l'instant où son fameux visiteur entre, coupant les mains des enfants – pour qu'ils ne se grattent pas le nez, ou donnant cet appendice à dévorer aux chenilles(22).

C'est ainsi que Freud classe ce comportement quand, traitant des « transformations pendant la puberté » dans les *Trois Essais*, il nous dit que l'objet prend l'aspect de créatures de l'imagination. Il parle d'un métabolisme des images quand il explique le retour des caractéristiques pathologiques sous l'influence d'un amour malheureux, par le retour de la libido sur l'image de la personne aimée pendant l'enfance.

Tel est le sens profond de la remarque sur la contribution psychique aux perversions. Plus la perversion est repoussante, plus cette participation est révélée clairement. *Peu importe combien le résultat est horrible. On peut toujours trouver un élément d'activité psychologique qui corresponde à l'idéalisation de la tendance sexuelle.*

Où donc est alors la rupture sur cette ligne ? Que se passe-t-il au moment où – cessant d'imaginer, de parler, de dessiner – Harry, sans savoir pourquoi, se coupe une mèche de cheveux ? Au moment où, sans explication, il s'enfuit en hurlant pour ne pas voir son ami infirme ?

⁽²³⁾À première vue, nous dirions qu'il ne *sait plus* ce qu'il *fait*. Nous sommes maintenant dans une dimension où le sens semble perdu, une dimension où se trouverait apparemment, la perversion fétichiste, le goût pour les nez qui brillent. Et s'il n'y avait pas d'élaboration sur le nez ou la mèche coupée, cela serait aussi impossible à analyser qu'une vraie fixation perverse. En effet, si une pantoufle était, à strictement parler, le déplacement de l'organe féminin, et qu'il n'existât pas d'autres éléments pour élaborer les données

¹⁸⁴. Le renversement de génie opéré est celui-ci : si la méthode analytique est fondée sur la parole, c'est que le langage donne sa condition à l'inconscient. G.T.

¹⁸⁵. Le problème serait donc d'emblée posé par Freud dans le domaine de la *recherche du sens textuel* plutôt que dans de vagues analogies avec le champ visuel. Le problème de fond n'est pas celui d'affects qui auraient été réprimés et qui prendraient une voie détournée ; c'est celui de la *dénégation d'une idée*, laquelle nous situe dans le domaine du sens - donc du *déplacement*, terme clé pour ouvrir à une *Province fondamentale de la réalité humaine : le royaume de l'imaginaire*. G.T.

¹⁸⁶. C'est de la structure et de la place de l'imaginaire, dans la constitution du fétichisme, qu'il va être question maintenant. Inversement, le fait du fétichisme va éclairer d'un jour nouveau, différent mais complémentaire de celui de la *phobie*, le jeu des catégories fondamentales de l'être. À l'instar du cas Hans, traité dans le Séminaire 1956-1957, Harry va fournir le support d'une révision des catégories de la clinique – autant qu'une fondation des éléments de la pratique analytique. G.T.

premières, nous nous trouverions confrontés avec une perversion primitive, complètement hors d'atteinte pour l'analyse(10).

Il s'ensuit que l'imaginaire ne représente, en aucun sens, la totalité de ce qui peut être analysé¹⁸⁷. L'observation clinique de Harry pourrait bien nous aider à résoudre la question que nous avons posée. Car c'est le seul moment où le comportement de Harry montre ce qu'en clinique psychiatrique on pourrait appeler réticence, opposition, mutisme. Il n'essaie plus de s'exprimer en paroles ; il crie. Il a ainsi renoncé doublement à la tentative de se faire comprendre par les autres.

Et c'est ici que se trouve la rupture.

Quel est le registre dans lequel, pour un moment, cet enfant ⁽²⁴⁾refuse de se placer ? Nous dirions avec E. Jones, le registre du symbole, un registre essentiel à la réalité humaine(9).

Si Harry ne se fait plus comprendre des autres, il est du même coup devenu incompréhensible pour eux. Cela peut paraître une observation tout à fait banale, mais elle l'est seulement si nous oublions que, lorsque nous disons : « Vous êtes ma femme », nous sommes aussi en train de dire : « Je suis votre mari ». Et nous ne sommes plus ainsi pareil à ce que nous étions avant de dire ces mots. Le discours est une chose subtile, bien sûr ; mais, dans ce cas, c'est un don. Et dans ce don, l'analyse trouve sa raison d'être et son efficience(20).

Et si nous considérons les premiers mots de l'espèce humaine, nous remarquons que le mot de passe, par exemple, a la fonction – en tant que signe de reconnaissance – de sauver de la mort celui qui le prononce(21).

La parole est un don du langage et le langage n'est pas immatériel. C'est de la matière subtile, mais de la matière néanmoins. Il peut féconder la femme hystérique, il peut figurer le flot d'urine ou l'excrément retenu(6). Les mots peuvent aussi souffrir de blessures symboliques. Nous nous rappelons la *Wespe* avec un W castré, quand l'homme aux loups réalisa le châtimement symbolique qui lui avait été infligé par Groucha(13).

Le langage est donc l'activité symbolique par excellence : toutes les théories de langage fondées sur une confusion entre le mot et son référent, négligent cette dimension essentielle. Humpty Dumpty ne rappelle-t-il pas à Alice qu'il est maître du mot s'il ne l'est pas de son référent ?

L'imaginaire n'est déchiffrable que s'il est mis en symboles¹⁸⁸. Le comportement de Harry à ce moment-là ne l'est ⁽²⁵⁾pas. Il est lui-même capté par l'image. Harry n' imagine pas le symbole ; il donne réalité à l'image. Cette captation imaginaire (*captation de et par l'image*) est ce qui constitue essentiellement toute « réalité » imaginaire, au point de nous la faire considérer comme instinctive. Ainsi les mêmes couleurs captivent le mâle et la femelle de l'épinoche et les entraînent dans la danse nuptiale.

En analyse, c'est quand le patient se met lui-même dans une position narcissique, que nous reconnaissons avoir touché la résistance. Et ce que l'expérience de l'analyse prouve (et rencontre), c'est précisément qu'au lieu de donner une réalité au symbole, le patient essaie de constituer *hic et nunc*, dans l'expérience du traitement, ce point imaginaire de référence que nous appelons « faire entrer l'analyse dans son jeu(20). On peut le voir dans le cas de

¹⁸⁷. Ce qui est à portée de l'analyse est à situer dans un autre registre que le métabolisme des images. On reconnaît là des principes qui seront repris dans le Séminaire 1956-1957 à propos de Hans. Les mutations imaginaires par lesquelles Hans s'efforce de parer au risque de dévoration par une mère trop entreprenante et qui se refuse à lui signifier la castration ne pouvant évidemment suffire à constituer un sujet ; et il faudra à Hans la crise de sa phobie pour introduire l'élément d'angoisse qui fasse tiers entre sa mère et lui. Dans un autre registre, celui de la *perversion*, il en va de même pour Harry. Confronté aux exigences de la castration, celui-ci, à la différence de Hans, opte pour le *cri* et la *fuite* Il y a bien, pour lui aussi, une rupture, mais celle-ci l'amène à *renoncer à tenter de se faire comprendre* : Harry s'engage sur un versant de *refus du registre du symbole* et de *perte de la signification*, la stratification de ce refus dans le fétiche est désormais à portée de main. G.T.

¹⁸⁸. Cette position du symbole permet d'articuler la place de l'imaginaire dans l'analyse. L'imaginaire n'est déchiffrable que s'il est transformé en symbole. Or, le comportement de Harry, tout capté qu'il est par l'image, prend l'image pour la réalité. Cette captation imaginaire (de et par l'image) donne le constituant essentiel de la « réalité » dans la mesure où celle-ci se réduit à l'instinct. La formule célèbre : la réalité, c'est le fantasme, trouve ici l'une de ses racines. G.T.

l'homme aux rats dans sa tentative de créer, *hic et nunc* avec Freud cette relation sadique-anale imaginaire. Freud observe que c'est quelque chose qui se trahit et se révèle sur le visage du patient et qu'il désigne comme « l'horreur d'un plaisir inconnu⁽¹²⁾ ».

Telles sont les sphères où nous nous mouvons en analyse. Mais sommes-nous dans le même domaine lorsque, dans la vie de tous les jours, nous rencontrons notre semblable et portons sur lui des jugements psychologiques ? Sommes-nous dans la même sphère quand nous disons qu'untel a une forte personnalité ? Certainement pas. Freud ne parle pas dans le registre de l'analyse quand il fait allusion aux « personnalités » de l'homme aux rats. Ce n'est pas à ce niveau que nous trouvons cette sorte de possibilité d'appréciation directe et d'évaluation qui nous permette d'établir une relation donnée avec une personne.

Nous devons admettre que, dans l'expérience analytique, ce jugement direct de la personne a peu d'importance. Ce n'est pas la relation réelle qui constitue le champ propre de l'analyse. Et si, dans le cours de l'analyse, le patient introduit ⁽²⁶⁾ le fantasme de la fellation de l'analyste, nous n'essaierons pas, malgré le caractère incorporant de ce fantasme, de l'accorder au cycle archaïque de la biographie du patient, en l'attribuant, par exemple, à une sous-alimentation dans l'enfance. L'idée ne nous en viendrait probablement pas. Nous dirions plutôt que le patient est en proie à un fantasme. Cela peut représenter une fixation à un stade oral primitif de la sexualité. Mais cela ne nous inciterait pas à dire que le patient est un fellateur constitutionnel. L'élément imaginaire a seulement une valeur symbolique, ce qui doit être jugé et compris à la lumière du moment particulier de l'analyse où il se produit. Ce fantasme est créé pour s'exprimer, pour être parlé, afin de symboliser quelque chose qui pourrait avoir un sens entièrement différent à un autre moment du dialogue.

Cela ne nous étonne plus quand un homme éjacule à la vue d'un soulier⁽¹⁾, d'un corset, d'un imperméable⁽⁶⁾ : cependant, nous serions vraiment très surpris si l'un de ces objets pouvait apaiser la faim d'un individu, si pressante soit-elle. Et c'est simplement parce que l'économie des satisfactions impliquées dans les troubles névrotiques est moins liée à des rythmes organiques fixes – bien qu'elle puisse gouverner certains d'entre eux – que les troubles névrotiques sont réversibles.

Il est facile de voir que l'on ne peut trouver une satisfaction imaginaire de cet ordre que dans le domaine de la sexualité. Ce terme « libido » s'applique à un concept qui exprime cette notion de réversibilité et implique celle d'équivalence. C'est le terme dynamique qui permet de concevoir une transformation dans le métabolisme des images.

Par conséquent, en parlant de satisfaction imaginaire, nous pensons à quelque chose d'infiniment complexe. Dans les *Trois Essais*, Freud explique que l'instinct n'est pas une donnée simple, mais qu'il est composé de divers éléments ⁽²⁷⁾ qui sont dissociés dans le cas de la perversion¹⁸⁹(9). Cette conception de l'instinct est confirmée par la recherche récente des biologistes qui étudient les cycles instinctuels, en particulier les cycles de la sexualité et de la reproduction.

À part les études plus ou moins incertaines et peu probantes traitant des relais neurologiques du cycle sexuel – incidemment, le point le plus faible dans ces études –, on a démontré que, chez les animaux, ces cycles sont sujets à déplacement. Les biologistes n'ont pu trouver d'autre mot que *déplacement* pour désigner le ressort sexuel des symptômes observés.

Chez l'animal¹⁹⁰, on peut provoquer le cycle des comportements sexuels par un certain nombre de déclencheurs. Et un certain nombre de déplacements peuvent se produire à l'intérieur de ce cycle¹⁹¹. Les études de Lorenz montrent la fonction de l'image dans le cycle

¹⁸⁹. On retrouvera ce thème dans la notion ultérieure de *montage* pulsionnel. G.T.

¹⁹⁰. La notion de *montage pulsionnel* est détournée vers ce qui constitue l'un des plus fascinants problèmes des premières démarches lacaniennes : la référence à l'éthologie dans l'explication de l'existence humaine. La conclusion tirée ici est que le *cycle du comportement sexuel est sujet à déplacement*. Ce terme, emprunté à l'éthologie est pourtant de référence freudienne. La concordance entre les deux points de vue n'apparaît pas clairement. D'où une définition résultante de l'*imaginaire*. G.T.

¹⁹¹. Par exemple, dans un combat entre oiseaux, l'un des combattants peut soudain se mettre à lisser ses plumes : un aspect du comportement de parade interrompt ainsi le cycle de combat. G.T.

de la nutrition. Chez l'homme, c'est aussi sur le plan sexuel principalement que l'imaginaire joue un rôle et que les déplacements se produisent.

Nous dirions donc, que l'on peut appeler ce comportement *imaginaire* quand sa direction, et sa propre valeur en tant qu'image pour une autre personne, le fait se déplacer hors du cycle dans lequel un besoin naturel est satisfait.

Les animaux sont capables, dans ces segments déplacés, d'esquisser un comportement symbolique, comme la *wagging* ⁽²⁸⁾ *dance* dans le langage des abeilles. Le comportement est symbolique quand l'un de ces segments déplacés prend une valeur socialisée. Cela sert au groupe de point de référence pour adopter un comportement collectif.

C'est ce que nous entendons lorsque nous disons que le langage est un comportement symbolique par excellence.

Si Harry reste silencieux, c'est parce qu'il n'est pas en état de symboliser. Entre les relations imaginaires et les relations symboliques, il y a la distance qui sépare l'angoisse de la culpabilité⁽¹¹⁾.

Et c'est ici même, historiquement, que le fétichisme est né sur la ligne de démarcation entre l'angoisse et la culpabilité, entre la relation duelle et la relation triangulaire. Freud ne manque pas de remarquer cela quand il recommande l'étude du fétichisme à quiconque pourrait douter de l'angoisse de castration ; dans les notes qui suivent les *Trois Essais*, il dit que les perversions sont le résidu du développement vers le complexe d'Edipe. Car c'est ici que les éléments variés dont se compose l'instinct peuvent se dissocier⁽⁹⁾.

L'angoisse est, comme nous le savons, toujours associée à une perte – c'est-à-dire une transformation de l'ego – à une relation duelle sur le point de s'évanouir pour être remplacée par quelque chose d'autre, quelque chose que le patient ne peut affronter sans vertige. C'est le champ et la nature de l'angoisse.

Aussitôt qu'une troisième personne est introduite dans la relation narcissique, survient la possibilité d'une vraie médiation, par l'intermédiaire du personnage transcendant, c'est-à-dire de quelqu'un à travers qui le propre désir du sujet et son accomplissement peuvent être symboliquement réalisés. À ce moment, un autre registre apparaît, celui de la loi – en d'autres mots, de la culpabilité.

Toute l'histoire clinique du cas de Harry tourne autour de ce point. La peur de la castration le jettera-t-il dans ⁽²⁹⁾ l'angoisse ? Ou sera-t-elle affrontée et symbolisée comme dans la dialectique œdipienne ? Ou bien le mouvement se figera-t-il plutôt dans ce monument que l'horreur de la castration élèvera pour elle-même, comme l'écrit Freud⁽¹⁰⁾ ?

Pour souligner le point : si la *force* de la *répression* (de l'affect) se trouve dans l'*intérêt* pour le successeur du phallus féminin, c'est la dénégarion de son absence qui aura construit le monument. Le fétiche deviendra le véhicule pour, à la fois, nier et affirmer la castration.

C'est cette oscillation qui constitue la nature même du moment critique. Réaliser la différence des sexes est mettre fin au jeu, c'est accepter la relation à trois. D'où la vacillation de Harry entre l'angoisse et la culpabilité. Sa vacillation dans son choix d'objet, et de même plus tard, dans son identification⁽²²⁾.

Il caresse les chaussures de sa mère et de Sandor Lorand. C'est son oscillation dans le traitement à infliger ; caresser ou couper. C'est la recherche d'un compromis entre ses désirs et sa culpabilité qui confère à sa mère un pénis. Car il l'a explorée et il sait qu'elle n'en a pas⁽³⁾⁽⁴⁾⁽²³⁾. C'est parce que cette évidence s'impose tellement à lui, que dans ses dessins, les pénis deviennent plus longs et plus forts. Selon Sandor Lorand, dénier le vagin est nécessaire pour la conservation de l'heureux triangle. Heureux, oui, mais, comme Lorand en conviendrait probablement, pas vrai. Le vrai triangle signifie conflit. Et c'est ici que Harry trébuche¹⁹².

¹⁹² Revenons au problème de fond de l'*articulation des registres imaginaire et symbolique et de leur place dans la pratique*. Ces registres sont situés respectivement comme ceux de l'*angoisse* et de la *culpabilité* et le *fétichisme* est situé sur la ligne de démarcation entre les deux, entre relation duelle et introduction d'une *tierce personne*.

⁽³⁰⁾Chaque situation analysable – c'est-à-dire symboliquement interprétable – s'insère toujours dans une relation à trois⁽⁵⁾. Par conséquent, Freud a quelque raison de donner au fétichisme cette place particulière dans ses spéculations. Nous l'avons vu dans la structure du discours, qui est médiation entre les individus dans la réalisation libidinale.

Ce qui se montre en analyse est affirmé par la doctrine et démontré par l'expérience, à savoir qu'on ne peut interpréter que par l'intermédiaire de la réalisation œdipienne⁽⁶⁾. Aussi apparaît-il vain d'expliquer l'horreur des organes génitaux de la femme par quelques souvenirs visuels datant du passage douloureux à travers le canal de la naissance.

Car c'est la réalité dans son aspect accidentel qui arrête le regard de l'enfant juste avant qu'il ne soit trop tard. Il n'y aurait certainement pas de raison que l'enfant croie à la menace de sa nurse s'il n'avait pas vu la vulve de sa petite amie⁽¹¹⁾. Pas plus qu'il n'a de raison d'accepter l'absence du pénis maternel, surtout depuis qu'il a narcissiquement valorisé le sien et qu'il a vu celui de son père encore plus grand, s'il n'est pas conscient du danger de le perdre⁽²²⁾.

Cela signifie que toutes les relations à deux sont marquées du sceau de l'imaginaire. Car pour qu'une relation assume sa valeur symbolique, il faut la médiation d'une troisième personne qui procure l'élément transcendant à travers lequel ⁽³¹⁾la relation du sujet à un objet peut être maintenue à une distance donnée⁽⁵⁾⁽¹⁹⁾.

Si nous avons attaché tant d'importance au cas du petit Harry, c'est parce que nous sentons que ce cas de fétichisme est extrêmement éclairant. Il articule, d'une manière particulièrement frappante, ces trois champs de la réalité humaine que nous avons appelés le symbolique, l'imaginaire et le réel.

Pour notre part, nous trouvons ici un argument de plus pour justifier la place particulière, comme nous l'avons déjà dit, que Freud accorde à l'étude du fétichisme.

C'est là, on s'en souvient, tout le débat de Hans avec sa mère : introduire un tiers (en l'occurrence, la peur des chevaux) à la place du père, trop gentil à l'endroit de la demande de castration de Hans, incapable de soustraire celui-ci à la séduction maternelle.

De même Harry, l'enfant pervers : la crainte de la castration (symbolique) sera-t-elle affrontée et symbolisée dans la dialectique œdipienne? Ou, au contraire, le poussera-t-elle à l'angoisse (cas de Hans) ? Ou bien le processus sera-t-il *figé, gelé de façon permanente dans ce mémorial que l'horreur de la castration élèvera pour elle-même*, comme l'a écrit Freud ?

C'est là l'issue de Harry, semble-t-il, et le fétiche deviendra le véhicule tant du déni de la castration que de son affirmation. D'où cette fort belle définition du fétiche : la force de la répression de l'affect se trouve dans l'intérêt pour le successeur du phallus féminin, c'est la dénégation de son absence qui aura construit ce mémorial. Et c'est cette oscillation entre ces deux termes qui constitue la nature même de ce moment critique. Harry oscille, vacille, dans le traitement à infliger : caresser les chaussures de sa mère ou couper. Il vacille dans son choix d'objet et plus tard, dans son identification. G.T.

Intervention sur l'exposé de Claude Lévi-Strauss : « Sur les rapports entre la mythologie et le rituel » à la Société Française de Philosophie le 26 mai 1956. Paru dans le Bulletin de la Société française de philosophie, 1956, tome XLVIII, pages 113 à 119.

Société Française de Philosophie : séance du 26 mai 1956

[...]

⁽¹¹³⁾M. LÉVI-STRAUSS – [...] Pourquoi est-ce par le moyen d'une pipe qu'il parvient à ensorceler le jeune homme et à le féconder ? Vous me direz : c'est une pipe parce qu'il fume la pipe, et ce pourrait être autre chose. Je vous répondrai « non ». Dans notre mythe, c'est par une pipe que le vieillard féconde un jeune homme, mais dans le rite d'une tribu voisine, c'est par un fragment de navet sauvage que la femme féconde, si je puis dire, son mari. Je suis bien obligé de me demander : qu'est-ce que la pipe et qu'est-ce que le navet sauvage dans la pensée de l'indigène ? La pipe est un tube creux qui sert à faire passer la fumée, et toute la pensée religieuse de l'Amérique du Nord la présente comme le médiateur entre terre et ciel. Le navet sauvage, comme par hasard, c'est ce qui sert à *empêcher* le passage entre le monde céleste et le monde terrestre ; c'est le bouchon qui obture la voûte des cieux et qui prévient la femme mariée au Soleil, de contempler la terre en-dessous ; et quand nous nous plaçons à un point de vue strictement économique, la collecte du navet sauvage apparaît comme l'activité médiatrice entre le genre de vie estival (agriculture) et le genre de vie hivernal (chasse).

Je suis donc bien obligé d'aller au delà de cette interprétation sage et raisonnable que vous donnez. Le mythe transporte avec lui un symbolisme dont les indigènes n'ont pas pleinement conscience, puisqu'il n'est pas intelligible dans les termes de leur propre rituel qui ne contient rien de semblable, mais qui devient clair en termes du rituel de la société d'à côté. Celle-ci joue exactement, dans ses actes, ce que les autres conçoivent en pensée, mais à l'envers.

M. TUBIANA. – Il ne me paraît pas impossible d'arriver à authentifier l'interprétation des indigènes. On doit pouvoir fournir des explications aux traits que vous relevez. Par exemple, la fréquence des visites du vieillard chez le jeune homme : c'est un peu l'acharnement de l'Ordre des médecins contre les guérisseurs. J'avoue ne pas voir la raison possible de la présence de la femme. Je dois dire que j'ignore tout de la société en cause. Seule une connaissance approfondie du contexte social dans lequel il s'insère permettrait de discuter l'interprétation de ce mythe, que j'ignorais jusqu'à ce soir.

DR LACAN – Je ressens trop l'obligeance que m'a montrée M. Jean Wahl à se déranger pour me demander si je voulais parler, pour que je me récuse de le faire.

⁽¹¹⁴⁾Je veux pourtant qu'on sache que quand je viens entendre Claude Lévi-Strauss, c'est toujours pour m'instruire. Si donc je me mêle de poser quelque question, elle ne manquera pas d'être marquée de la partialité des intérêts qui sont les miens.

Si j'ose le faire, c'est que depuis longtemps ces intérêts se sont nourris et élargis de bien des choses que j'ai apprises de Claude Lévi-Strauss. De sorte que je venais aujourd'hui dans une certaine attente : celle de ce que j'appellerais le pas suivant, après ce qu'il nous a déjà apporté sur les mythes, et que je vais m'interroger sur ce qu'il me laisse à désirer dans ce qu'il nous apporte aujourd'hui.

Si je voulais caractériser le sens dans lequel j'ai été soutenu et porté par le discours de Claude Lévi-Strauss, je dirais que c'est dans l'accent qu'il a mis, – j'espère qu'il ne déclinera pas l'ampleur de cette formule à laquelle je ne prétends pas réduire sa recherche sociologique ou ethnographique, – sur ce que j'appellerai la fonction du *signifiant*, au sens qu'a ce terme en linguistique, en tant que ce *signifiant*, je ne dirai pas seulement se distingue par ses lois, mais prévaut sur le signifié à quoi il les impose.

Claude Lévi-Strauss nous montre partout où la structure symbolique domine les relations sensibles. Disons pour exprimer les choses approximativement pour nous faire entendre vite et de tout le monde, qu'il nous a montré que les structures de la parenté s'ordonnent selon une série que les possibilités de la combinatoire expliquent en dernier ressort ; au point que presque toutes ces possibilités se trouvent être réalisées quelque part dans l'ensemble concret des structures que nous recueillons dans le monde. C'est-à-dire que, d'une part, on peut rendre compte de celles que nous ne trouvons pas par quelque impasse où mènerait leur usage, et que d'autre part, pour faire un rapprochement, je dirai qui ne veut rien avoir de désobligeant, Claude Lévi-Strauss admettrait, comme le faisait

Fourier dans son système trop hardi seulement d'anticiper sur la nature, que s'il y a des classes possibles qui restent vides, s'attendre à trouver quelque jour ce qui la remplit.

En fin de compte ce qui fait qu'une structure est possible, ce sont des raisons internes au signifiant, ce qui fait qu'une certaine forme d'échange est concevable ou ne l'est pas, ce sont des raisons proprement arithmétiques ; je crois qu'il ne reculera pas devant ce terme.

Le second pas que grâce à lui j'avais déjà franchi avant d'arriver ici aujourd'hui, c'est celui que nous devons à ses développements ⁽¹¹⁵⁾ sur le *mythème*, que je prends comme une extension à la notion du mythe de cet accent mis sur le signifiant. L'analyse des mythèmes telle qu'il nous propose de la dégager, de la pousser, consisterait en somme à chercher ces éléments signifiants, ces unités signifiantes au niveau du mythe où elles s'appellent mythèmes, comme au niveau du matériel élémentaire nous avons les phonèmes, pour y retrouver une sorte de linguistique généralisée.

J'ai été très frappé, dans cette première analyse du mythème, du caractère excessivement avancé des formules qu'il a pu y donner : proposant d'abord la méthode de sériation qui nous permet d'identifier les unités homologues à travers des mythes parallèles quand ils ne nous sont parvenus que comme dans ce qui nous reste de la mythologie grecque ; mais déjà en mesure de dégager dans la diachronie interne aux lignées héroïques certaines combinaisons telles que celles qu'il nous a montrées aujourd'hui, telles qu'un groupement de termes qui se produit à la première génération se reproduit mais en une combinaison transformée à la seconde, disons que ce qui se passe à la génération d'Œdipe, peut être homologué à la génération d'Étéocle et de Polynice selon un mode de transformation prévisible en sa rigueur ; donc que le manque d'arbitraire, si l'on peut dire, du mythe apparaît en ceci qu'aux deux niveaux nous trouvons une cohérence égale, se correspondant d'un niveau à l'autre point par point.

Voilà donc où j'en étais aujourd'hui. La chose est par moi hautement appréciée en son relief, puisque, comme Claude Lévi-Strauss ne l'ignore pas, j'ai essayé presque tout de suite, et avec j'ose le dire, un plein succès, d'en appliquer la grille aux symptômes de la névrose obsessionnelle ; et spécialement, à l'admirable analyse que Freud a donné du cas de l'« homme aux rats », ceci dans une conférence que j'ai intitulée précisément le « mythe individuel du névrosé ». J'ai été jusqu'à pouvoir strictement formaliser le cas selon une formule donnée par Claude Lévi-Strauss, par quoi un *a* d'abord associé à un *b*, pendant qu'un *c* est associé à un *d*, se trouve à la seconde génération, changer avec lui son partenaire, mais non sans qu'il subsiste un résidu irréductible sous la forme de la négativation d'un des quatre termes, qui s'impose comme corrélative à la transformation du groupe : où se lit ce que je dirai le signe d'une espèce d'impossibilité de la totale résolution du problème du mythe. De sorte que le mythe serait là pour nous montrer la mise en équation sous une forme signifiante d'une problématique qui doit par ⁽¹¹⁶⁾ elle-même laisser nécessairement quelque chose d'ouvert, qui répond à l'insoluble en signifiant l'insolubilité, et sa saillie retrouvée dans ses équivalences, qui fournit (ce serait là la fonction du mythe) le signifiant de l'impossible.

Garderai-je aujourd'hui, comme alors je l'avais, le sentiment que je m'avançais peut-être un peu ?

Je nous vois introduits, en effet, à un système de transformation de signifiant qui est tout à fait du même ordre, et je ne peux pas ne pas souligner la distance qu'il y a entre ce qu'exige la méthode de Claude Lévi-Strauss, et ce mode d'analyse où abondent nos praticiens et qui n'a rien à envier avec ce dont nous parle M. Métraux, dans les complexes de ces personnages qu'il a rencontrés en Amérique du Sud, j'aimerais d'ailleurs savoir précisément où, mais par pure curiosité, car tous mes patients en ont autant à votre service : c'est-à-dire que c'est très vrai qu'on craigne d'être enceint, même si l'on n'est pas homosexuel ; il y a beaucoup de raisons de le craindre ; nous ne touchons là rien d'autre que l'état mouvant des relations de cet être singulier qui est jeté dans l'existence sous le nom d'homme ; toutes les craintes possibles en font partie. Je dirai que les signifiants sont

faits en quelque sorte pour les sérier, pour les organiser, pour y faire un choix. C'est là le fonds sur lequel s'inscrit l'expérience analytique, voire l'expérience ethnographique, à savoir que vous avez rencontré là-bas ce qu'on peut rencontrer chez nous ; que pour rencontrer cela il n'y a donc pas besoin de chercher si loin. La crainte d'être enceint pour un garçon est tout autre chose que l'utilisation de la fonction de la grossesse, dans un système signifiant ; elle est là pour tenir un certain rôle, une certaine liaison, où elle est transformable, immédiatement, en autre chose ; c'est quelque chose d'une autre nature, c'est quelque chose où le pathos humain, avec toute sa confusion, et toutes ses craintes, trouve son sens, loin qu'il l'y apporte.

Ce qui nous importe ici, c'est le système de signifiant en tant qu'il organise, en tant qu'il est l'armature de tout cela, y déterminant des versants, des points cardinaux, des réversions, des conversions et le jeu de la dette.

Bien entendu, cet ordre d'étude à lui tout seul comporte un tel changement de perspective qu'il permet de reclasser les problèmes d'une façon toute différente. Par exemple, de se demander quel va être exactement le système de transformation du signifiant dans les différentes manifestations du symbolisme que l'analyse a révélées dans le psychisme : cela ne se présente probablement pas partout de la même façon que dans la névrose ⁽¹¹⁷⁾obsessionnelle ; est-ce d'une façon plus complète ou décomplétée dans d'autres registres ? On peut d'ores et déjà le retrouver dans le rêve : et si cette clé leur avait été donnée, les auteurs qui se sont intéressés à la fonction de ce qu'ils ont appelé les rêves en deux temps ou les rêves redoublés, auraient été plus pertinents dans leurs remarques, moins lourds dans leur recours aux instances psychiques dans leur forme entifiée pour expliquer la nécessité de la reduplication d'un même thème et ce qui s'y épuise.

Ceci ne fait qu'accroître encore l'intensité du problème, car si ça fonctionne au niveau du rêve, à quoi est-ce que cela nous conduit concernant l'activité mentale ? Cela renouvelle complètement la portée des questions ; cela nous montre que depuis Freud nous n'avons guère avancé, mais reculé plutôt.

Aujourd'hui nous nous trouvons, grâce à l'exposé de Claude Lévi-Strauss, devant quelque chose qui me surprend, et c'est là en somme le sens de ma remarque, en ce que cela me semble un peu en retrait par rapport à ce que me semblait donner comme principe de structuration l'article du *Journal of American Folklore*¹⁹³ sur la structure du mythe. Je veux dire, par exemple, que je n'y retrouve pas les formules de transformation déjà très élaborées dont je parlais tout à l'heure. Il y a là une sorte de combinaison ternaire dont je vois bien le groupement deux par deux dans un sens tournant. Je dirai que c'est l'intrusion massive d'un élément venu du réel dans la fonction formatrice de ce mythe qui me paraît à la fois l'élément nouveau et l'élément qui, je ne dirai pas me dérouté, mais me fait vous interroger.

En d'autres termes, pour que nous arrivions à concevoir ou à chercher la motivation de ces structures mythiques dans une sorte de relation en miroir du groupe à la structure sociale d'un groupe voisin, il semble que vous admettiez que le groupe rêve en quelque sorte ce qui a été laissé de côté dans sa structuration sociale par le fait des données de l'échange économique, agriculture ou nomadisme, qui la déterminent.

Il y a là une sorte de fonction de complémentarité symbolique. Je ne pense pas au reste que le rêve ait été invoqué par vous au sens propre de l'onirisme, mais plutôt comme une sorte de bovarysme social qui s'exprimerait dans le mythe. C'est à une sorte de mirage, de reflet ou d'image de ce qui se passe chez les autres que vous rapporteriez ce qui constitue le mythe dans sa profonde anomalie à l'intérieur d'un groupe. Est-ce que c'est ⁽¹¹⁸⁾là pour vous tout à fait la dernière explication ? Je dirai quelle généralisation pourrait-on donner à cela, ou bien est-ce que vous arriveriez à concevoir tout cet ensemble de petites civilisations en quelque sorte minuscules, poudroyantes, des Indiens des plaines comme ne formant en

¹⁹³. Cf. « *The structural study of myth* », by Claude Lévi-Strauss, in *Journal of American Folklore*, oct-dec. 55, vol. 68, n° 270, pp. 428-444.

quelque sorte qu'un vaste groupe où tout ferait partie, en fin de compte, d'un même monde cohérent, où chacun se livrerait à une espèce de spécialisation qu'il essaie de compenser d'un autre côté comme il peut. Bref c'est la relation, l'idée précise que vous avez de la relation de cette élaboration du signifiant telle que vous nous la donnez, avec la structure réelle, concrète et très limitée des sociétés primitives, qui me fait vous questionner : sur la tendance, la direction dans laquelle vous orientez cette coordination de ce que j'appellerai, moi dans mon langage, le symbolique et l'imaginaire. J'attendais un plus long circuit dans l'ordre du pur symbolique avant que vous nous rameniez à ces motivations imaginaires. Vous voyez à peu près le sens de ma question.

M. LEVI-STRAUSS – Je vous suis très reconnaissant d'avoir posé un problème essentiel. Je m'excuse de vous avoir déçu en abrégant le circuit. J'avais promis au Président que je parlerais une demi-heure ; je crains bien avoir dépassé de cinq à dix minutes le temps imparti. Si j'avais essayé de traiter le problème de façon purement formelle, comme vous le souhaitiez, le temps m'aurait manqué pour écrire les symboles au tableau, en définir le sens, etc.

Cela dit, je suis bien d'accord avec vous que le problème d'aujourd'hui est un peu différent de celui que j'ai traité dans d'autres travaux. Dans l'article auquel vous faites allusion, je me suis posé le problème des relations entre les variantes d'un même mythe et j'ai essayé de montrer que chaque variante peut être assimilée à un groupe de permutations d'éléments autrement disposés dans les variantes voisines, si bien que le mythe progresse, se développe, engendre de nouvelles variantes jusqu'à épuisement de la totalité des combinaisons.

Le problème d'aujourd'hui est différent. C'est celui des rapports entre la mythologie et le rituel, problème généralement escamoté sous le prétexte que le mythe est de l'ordre de la représentation, le rite de l'ordre de l'action. Or, l'homme est un être pensant et agissant. Rien de plus naturel, nous dit-on, qu'il essaie de s'exprimer de ces deux manières. Mais cela ne serait vrai que si les actions, les gestes du rite étaient des actions et ⁽¹⁹⁾des gestes véritables, c'est-à-dire s'ils aboutissaient à un résultat.

Vous avez parlé tout à l'heure du signifiant et de l'impossible ; si le rituel ne produit pas de résultat, il faut bien en conclure qu'il consiste en pseudo-gestes exécutés, non pas en raison d'un résultat concret, mais plutôt parce qu'ils sont un support de signification. Dans cette perspective, bien qu'il s'agisse de deux systèmes de signes différents, de deux codes différents, aussi bien sur le plan du mythe que sur celui du rite, on se trouve en face d'un code ; j'ai une fois caractérisé le mythe comme un méta-langage et le rite comme un para-langage, mais dans les deux cas, langage. Alors pourquoi y a-t-il deux langages ? C'est le problème que j'ai essayé de poser. J'espère qu'il est possible d'en faire progresser la solution en montrant que cette assimilation du mythe et du rite est tellement justifiée que le type de combinaisons qu'une société réalise sous forme de mythe, celle d'à côté le réalise sous forme de rite. Les raisons pour lesquelles ces choix différents se produisent, deviennent en quelque sorte des raisons résiduelles qui ne touchent pas à l'essentiel de l'interprétation symbolique, et mettent en cause l'histoire respective de ces populations. Je ne pense pas me mettre ainsi en retrait de mes hypothèses précédentes. Je vois là, au contraire, un moyen de les étendre et de les développer puisqu'il s'agit d'englober dans le royaume du symbolisme le domaine du rituel, que j'avais laissé jusqu'à présent en dehors.

DR LACAN – Cela accentue encore la relativation totale de ces systèmes symboliques.

[...]

Le Séminaire sur « La lettre volée » prononcé le 26 avril 1955 au cours du séminaire Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse fut d'abord publié sous une version réécrite datée de mi-mai, mi-août 1956, dans La psychanalyse n° 2, 1957 pp. 15-44 précédé d'une « Introduction », pp. 1-14. C'est cette version qui est ci-dessous proposée.

⁽¹⁾LE SÉMINAIRE SUR « LA LETTRE VOLÉE »

INTRODUCTION*

La leçon de notre Séminaire que nous donnons ici rédigée fut prononcée le 26 avril 1955. Elle est un moment du commentaire que nous avons consacré, toute cette année scolaire, à l'*Au-delà du principe de plaisir*.

On sait que c'est l'œuvre de Freud que beaucoup de ceux qui s'autorisent du titre de psychanalyste, n'hésitent pas à rejeter comme une spéculation superflue, voire hasardée, et l'on peut mesurer à l'antinomie par excellence qu'est la notion d'*instinct de mort* où elle se résout, à quel point elle peut être impensable, qu'on nous passe le mot, pour la plupart.

Il est pourtant difficile de tenir pour une excursion, moins encore pour un faux-pas, de la doctrine freudienne, l'œuvre qui y prélude précisément à la nouvelle topique, celle que représentent les termes de *moi*, de *ça* et de *surmoi*, devenus aussi prévalents dans l'usage théoricien que dans sa diffusion populaire.

Cette simple appréhension se confirme à pénétrer les motivations qui articulent ladite spéculation à la révision théorique dont elle s'avère être constituante.

Un tel procès ne laisse pas de doute sur l'abâtardissement, voire le contresens, qui frappe l'usage présent desdits termes, déjà manifeste en ce qu'il est parfaitement équivalent du théoricien au vulgaire. C'est là sans doute ce qui justifie le propos avoué par tels épigones de trouver en ces termes le truchement par où faire rentrer l'expérience de la psychanalyse dans ce qu'ils appellent la psychologie générale.

Posons seulement ici quelques jalons.

⁽²⁾L'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*), – bien que la notion s'en présente dans l'œuvre ici en cause, comme destinée à répondre à certains paradoxes de la clinique, tels que les rêves de la névrose traumatique où la réaction thérapeutique négative –, ne saurait être conçu comme un rajout, fût-il même couronnant, à l'édifice doctrinal.

C'est sa découverte inaugurale que Freud y réaffirme : à savoir la conception de la mémoire qu'implique son « inconscient ». Les faits nouveaux sont ici l'occasion pour lui de la restructurer de façon plus rigoureuse en lui donnant une forme généralisée, mais aussi de rouvrir sa problématique contre la dégradation, qui se faisait sentir dès alors, d'en prendre les effets pour un simple donné.

Ce qui ici se rénove, déjà s'articulait dans le « projet¹⁹⁴ » où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système X, prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité, de ne pouvoir se satisfaire que de *retrouver l'objet foncièrement perdu*.

C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition, dont Kierkegaard nous a instruit, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en ravissant à l'agent humain identifié à la conscience, la nécessité incluse dans cette

* Toute cette introduction est en caractères « italiques » dans le texte original. Nous avons choisi d'inverser la présentation par souci de lisibilité à l'écran : l'italique original est ici en casse normale, et la casse normale d'origine est ici en italiques.

¹⁹⁴ Il s'agit de l'*Entwurf einer Psychologie* de 1895 qui contrairement aux fameuses lettres à Fliess auxquelles il est joint, comme il lui était adressé, n'a pas été censuré par ses éditeurs. Certaines fautes dans la lecture du manuscrit que porte l'édition allemande, témoignent même du peu d'attention porté à son sens.

Il est clair que nous ne faisons dans ce passage que ponctuer une position, dégagée dans notre séminaire.

répétition. Cette répétition étant répétition symbolique, il s'y avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant.

C'est ainsi que nous nous sommes senti mis en demeure d'exercer véritablement nos auditeurs à la notion de la remémoration qu'implique l'œuvre de Freud : ceci dans la considération trop éprouvée qu'à la laisser implicite, les données mêmes de l'analyse flottent dans l'air.

C'est parce que Freud ne cède pas sur l'original de son expérience que nous le voyons contraint d'y évoquer un élément qui ⁽³⁾la gouverne d'au-delà de la vie – et qu'il appelle l'instinct de mort.

L'indication que Freud donne ici à ses suivants se disant tels, ne peut scandaliser que ceux chez qui le sommeil de la raison s'entretient, selon la formule lapidaire de Goya, des monstres qu'il engendre.

Car pour ne pas déchoir à son accoutumée, Freud ne nous livre sa notion qu'accompagnée d'un exemple qui ici va mettre à nu de façon éblouissante la formalisation fondamentale qu'elle désigne.

Ce jeu par où l'enfant s'exerce à faire disparaître de sa vue, pour l'y ramener, puis l'oblitérer à nouveau, un objet, au reste indifférent de sa nature, cependant qu'il module cette alternance de syllabes distinctives, – ce jeu, dirons-nous, manifeste en ses traits radicaux la détermination que l'animal humain reçoit de l'ordre symbolique.

L'homme littéralement dévoue son temps à déployer l'alternative structurale où la présence et l'absence prennent l'une de l'autre leur appel. C'est au moment de leur conjonction essentielle, et pour ainsi dire, au point zéro du désir, que l'objet humain tombe sous le coup de la saisie, qui, annulant sa propriété naturelle, l'asservit désormais aux conditions du symbole.

À vrai dire, il n'y a là qu'un aperçu illuminant de l'entrée de l'individu dans un ordre dont la masse le supporte et l'accueille sous la forme du langage, et surimpose dans la diachronie comme dans la synchronie la détermination du signifiant à celle du signifié.

On peut saisir à son émergence même cette surdétermination qui est la seule dont il s'agisse dans l'aperception freudienne de la fonction symbolique.

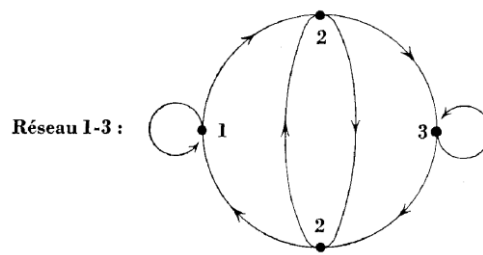
La simple connotation par (+) et (–) d'une série jouant sur la seule alternative fondamentale de la présence et de l'absence, permet de démontrer comment les plus strictes déterminations symboliques s'accommodent d'une succession de coups dont la réalité se répartit strictement « au hasard ».

Il suffit en effet de symboliser dans la diachronie d'une telle série les groupes de trois qui se concluent avec chaque signe, en les définissant synchroniquement par exemple par la symétrie de la constance (+++, – – –) notée par (1) ou de l'alternance (+ – +, – + –) notée par (3), réservant la ⁽⁴⁾notation (2) à la dissymétrie révélée par l'impair¹⁹⁵ sous la forme du groupe de deux signes semblables indifféremment précédés ou suivis du signe contraire (+ – –, – + +, + + –, – – +), pour qu'apparaissent, dans la nouvelle série ainsi constituée, des possibilités et des impossibilités de succession que le réseau suivant résume en même temps qu'il manifeste la symétrie concentrique dont est grosse la triade, – c'est-à-dire, remarquons-le, la structure même à quoi doit se référer la question toujours rouverte¹⁹⁶ par les anthropologues, du caractère foncier ou apparent du dualisme des organisations symboliques.

Voici ce réseau :

¹⁹⁵. Laquelle est proprement celle qui réunit les emplois du mot anglais sans équivalent que nous connaissions dans une autre langue : *odd*. L'usage français du mot impair pour désigner une aberration de la conduite, en montre l'amorce ; mais le mot : *disparate*, lui-même s'y avère insuffisant.

¹⁹⁶. Cf. sa reprise renouvelante par Claude Lévi-Strauss dans son article : Les organisations dualistes existent-elles ?, in *Bijdragen tot de taal-land-en-volkenkunde*, Deel 112, 2^e aflevering, Gravenhage, 1956, pp. 99-128.



Dans la série des symboles (1), (2), (3) par exemple, on peut constater qu'aussi longtemps que dure une succession uniforme de (2) qui a commencé après un (1), la série se souviendra du rang pair ou impair de chacun de ces (2), puisque de ce rang dépend que cette séquence ne puisse se rompre que par un (1) après un nombre pair de (2), ou par un (3) après un nombre impair.

Ainsi dès la première composition avec soi-même du symbole primordial, – et nous indiquerons que ce n'est pas arbitrairement que nous l'avons proposée telle –, une structure, toute transparente qu'elle reste encore à ses données, fait apparaître la liaison essentielle de la mémoire à la loi.

⁽⁵⁾Mais nous allons voir à la fois comment s'opacifie la détermination symbolique en même temps que se révèle la nature du signifiant, à seulement réappliquer le groupement par trois à la série à trois termes pour y définir une relation quadratique. La seule considération du réseau 1-3 suffit en effet à montrer qu'à y poser les deux extrêmes d'un groupe de trois, selon les termes dont il fixe la succession, le moyen sera déterminé de façon univoque, autrement dit que ledit groupe sera suffisamment défini par ses deux extrêmes.

Posons alors que ces extrêmes : (1) et (3) dans le groupe [(1) (2) (3)] par exemple, s'ils conjoignent par leur symbole une symétrie à une symétrie [(1) – (1), (3) – (3), (1) – (3), (3) – (1)], feront noter le groupe qu'ils définissent par α , une dissymétrie à une dissymétrie [seulement (2) – (2)], feront noter le groupe qu'ils définissent par γ , mais qu'à l'encontre de notre première symbolisation, c'est de deux signes, β et δ , que disposeront les conjonctions croisées, β par exemple notant celle de la symétrie à la dissymétrie [(1) – (2), (3) – (2)], et δ celle de la dissymétrie à la symétrie [(2) – (1), (2) – (3)].

On va constater alors que, bien que cette convention restaure une stricte égalité de chances combinatoires entre quatre symboles α , β , γ , δ (contrairement à l'ambiguïté cumulative qui faisait équivaloir aux chances des deux autres celles du symbole (2) de la convention précédente), il n'en reste pas moins que des liaisons qu'on peut dire déjà proprement syntaxiques entre α , β , γ , δ , déterminent des possibilités de répartition absolument dissymétriques entre α et γ d'une part, β et δ de l'autre.

Étant reconnu en effet qu'un quelconque de ces termes peut succéder immédiatement à n'importe lequel des autres, et pouvant également être atteint au 4^e temps compté à partir de l'un d'eux, il s'avère à l'encontre que le temps troisième, autrement dit la conjonction des signes de 2 en 2, obéit à une loi d'exclusion qui veut qu'à partir d'un α ou d'un δ on ne puisse obtenir qu'un α ou un β , et qu'à partir d'un β ou d'un γ , on ne puisse obtenir qu'un γ ou un δ . Ce qui peut s'écrire sous la forme suivante :

$$\text{Répartitoire } \Delta : \frac{\alpha, \delta}{\gamma, \beta} \rightarrow \alpha, \beta, \gamma, \delta \rightarrow \frac{\alpha, \beta}{\gamma, \delta}$$

1er / temps – 2è / temps – 3è / temps

⁽⁶⁾ où les symboles compatibles du 1^{er} au 3^e temps se répondent selon l'étagement horizontal qui les divise dans le répartitoire, tandis que leur choix est indifférent au 2^e temps.

Que la liaison ici apparue ne soit rien de moins que la formalisation la plus simple de l'échange, c'est ce qui nous confirme son intérêt anthropologique. Nous ne ferons qu'indiquer à ce niveau sa valeur constituante pour une subjectivité primordiale, dont nous situerons plus loin la notion.

La liaison, compte tenu de son orientation, est en effet réciproque ; autrement dit, elle n'est pas réversible, mais elle est rétroactive. C'est ainsi qu'à fixer le terme du 4^e temps, celui du 2^e ne sera pas indifférent.

On peut démontrer qu'à connaître le 1^{er} et le 4^e terme d'une série, il y aura toujours un terme dont la possibilité sera exclue des deux termes intermédiaires. Ce terme est désigné dans les deux tableaux ζ et O ¹⁹⁷.



dont la première ligne permet de repérer entre les deux tableaux la combinaison cherchée du 1^{er} au 4^e temps, la lettre qui lui correspond dans la deuxième ligne étant celle du terme que cette combinaison exclut au 2^e et 3^e temps.

Ceci pourrait s'énoncer sous cette forme qu'il est une part déterminée de mon avenir, laquelle s'insère entre un futur immédiat qui en deçà d'elle, – et un futur éloigné qui au delà – sont dans une indétermination apparente, mais qu'il suffit que mon projet détermine ce futur éloigné pour que mon futur immédiat devenant futur antérieur et se conjoignant à la détermination à venir de mon passé, ceci exclue de l'intervalle qui me sépare de la réalisation de mon projet le quart des possibilités signifiantes où ce projet se situe.

⁽⁷⁾ Ce *caput mortuum* du signifiant peut être considéré comme caractéristique de tout parcours subjectif.

Mais c'est l'ordre de la détermination signifiante qui permet de situer justement celui d'une subjectivité, que l'on confond ordinairement et à tort avec sa relation au réel.

Pour cela, il n'est pas mauvais de s'attarder à des conséquences qui peuvent se déduire facilement de nos premières formules, à savoir par exemple que si, dans une chaîne d' $\alpha\beta\gamma\delta$, on peut rencontrer deux β qui se succèdent, c'est toujours soit directement ($\beta\beta$) ou après interposition d'un nombre d'ailleurs indéfini de couples $\alpha\gamma$ ($\beta\alpha\gamma\alpha\ldots\gamma\beta$), mais qu'après le second β , nul nouveau β ne peut apparaître dans la chaîne avant que δ ne s'y soit produit. Cependant, la succession sus-définie de deux β ne peut se reproduire, sans qu'un second δ ne s'ajoute au premier dans une liaison équivalente (au renversement près du couple $\alpha\gamma$ en $\gamma\alpha$) à celle qui s'impose aux deux β .

D'où résulte immédiatement la dissymétrie que nous annonçons plus haut dans la probabilité d'apparition des différents symboles de la chaîne.

Tandis que les α et les γ en effet peuvent par une série heureuse du hasard se répéter jusqu'à couvrir la chaîne tout entière, il est exclu, même par les chances les plus favorables

¹⁹⁷. Ces deux lettres répondent respectivement à la dextrogyrie et à la lévogyrie d'un autre mode de figuration du terme exclu.

que β et δ puissent augmenter leur proportion sinon de façon strictement équivalente à un terme près, ce qui limite à 50% le maximum de leur fréquence possible.

La probabilité de la combinaison de coups que supposent les β et les δ étant équivalente à celle que supposent les α et les γ – et le tirage réel des coups étant d'autre part laissé strictement au hasard –, on voit donc se détacher du réel une détermination symbolique qui, pour être celle même où peut s'enregistrer toute partialité du réel, lui est préexistante dans sa disparité singulière. Disparité manifestable de plus d'une façon à simplement considérer le contraste structural des deux tableaux ζ et O, c'est-à-dire le caractère direct ou croisé des exclusions selon le tableau auquel appartient la liaison des extrêmes.

C'est ainsi qu'on constate que si les deux couples intermédiaire et extrême peuvent être identiques si le dernier s'inscrit dans le tableau O (tels $\delta\delta\beta\beta$, $\delta\delta\alpha\alpha$, $\alpha\alpha\beta\beta$, voire $\alpha\alpha\alpha\alpha$, qui sont possibles), ils ne peuvent l'être si le dernier s'inscrit dans le sens ζ ($\alpha\alpha\gamma\gamma$, $\alpha\alpha\delta\delta$, $\delta\delta\gamma\gamma$, impossibles, et bien entendu $\delta\delta\delta\delta$, cf. plus haut). ⁽⁸⁾ Autre exemple de la détermination symbolique, dont le caractère récréatif ne doit pas nous égarer.

Car il n'y a pas d'autre lien que celui de cette détermination symbolique où puisse se situer cette surdétermination signifiante dont Freud nous apporte la notion, et qui n'a jamais pu être conçue comme une surdétermination réelle dans un esprit comme le sien, – dont tout contredit qu'il s'abandonne à cette aberration conceptuelle où philosophes et médecins trouvent trop facilement à calmer leurs échauffements religieux.

Cette position de l'autonomie du symbolique est la seule qui permette de dégager de ses équivoques la théorie et la pratique de l'association libre en psychanalyse. Car c'est tout autre chose d'en rapporter le ressort à la détermination symbolique et à ses lois, qu'aux présupposés scolastiques d'une inertie imaginaire qui la supportent dans l'associationnisme, philosophique ou pseudo-tel avant de se prétendre expérimental. D'en avoir abandonné l'examen, les psychanalystes trouvent ici un point d'appel de plus pour la confusion psychologisante où ils retombent sans cesse, certains de propos délibéré.

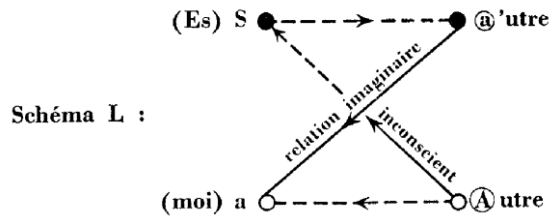
En fait seuls les exemples de conservation, indéfinie dans leur suspension, des exigences de la chaîne symbolique, tels que ceux que nous venons de donner, permettent de concevoir où se situe le désir inconscient dans sa persistance indestructible, laquelle, pour paradoxale qu'elle paraisse dans la doctrine freudienne, n'en est pas moins un des traits qui y sont le plus affirmés.

Ce caractère est en tout cas incommensurable avec aucun des effets connus en psychologie authentiquement expérimentale, et qui, quels que soient les délais où retards à quoi ils soient sujets, viennent comme toute réaction vitale à s'amortir et à s'éteindre.

C'est précisément la question à laquelle Freud revient une fois de plus dans l'*Au-delà du principe de plaisir*, et pour marquer que *l'insistance* où nous avons trouvé le caractère essentiel des phénomènes de *l'automatisme de répétition*, ne lui paraît pouvoir trouver de motivation que prévitale et transbiologique. Cette conclusion peut surprendre, mais elle est de Freud parlant de ce dont il est le premier à avoir parlé. Et il faut être sourd pour ne pas l'entendre. On ne pensera pas que sous sa plume il s'agisse d'un recours spiritualiste : c'est de la structure de la détermination qu'il est ici question. La matière qu'elle déplace en ses effets, ⁽⁹⁾dépasse de beaucoup en étendue celle de l'organisation cérébrale, aux vicissitudes de laquelle certains d'entre eux sont confiés, mais les autres ne restent pas moins actifs et structurés comme symboliques, de se matérialiser autrement.

C'est ainsi que si l'homme vient à penser l'ordre symbolique, c'est qu'il y est d'abord pris dans son être. L'illusion qu'il l'ait formé par sa conscience, provient de ce que c'est par la voie d'une béance spécifique de sa relation imaginaire à son semblable, qu'il a pu entrer dans cet ordre comme sujet. Mais il n'a pu faire cette entrée que par le défilé radical de la parole, soit le même dont nous avons reconnu dans le jeu de l'enfant un moment génétique, mais qui, dans sa forme complète, se reproduit chaque fois que le sujet s'adresse à l'Autre comme absolu, c'est-à-dire comme l'Autre qui peut l'annuler lui-même, de la

même façon qu'il peut en agir avec lui, c'est-à-dire en se faisant objet pour le tromper. Cette dialectique de l'intersubjectivité, dont nous avons démontré l'usage nécessaire à travers les trois ans passés de notre séminaire à Sainte-Anne, depuis la théorie du transfert jusqu'à la structure de la paranoïa, s'appuie volontiers du schéma suivant :



désormais familier à nos élèves et où les deux termes moyens représentent le couple de réciproque objectivation imaginaire que nous avons dégagé dans le *stade du miroir*.

La relation spéculaire à l'autre par où nous avons voulu d'abord en effet redonner sa position dominante dans la fonction du moi à la théorie, cruciale dans Freud, du narcissisme, ne peut réduire à sa subordination effective toute la fantasmatisation mise au jour par l'expérience analytique, qu'à s'interposer, comme l'exprime le schéma, entre cet en deçà du Sujet et cet au-delà de l'Autre, où l'insère en effet la parole, en tant que les ⁽¹⁰⁾existences qui se fondent en celle-ci sont tout entières à la merci de sa foi.

C'est d'avoir confondu ces deux couples que les légataires d'une praxis et d'un enseignement qui a aussi décisivement tranché qu'on peut le lire dans Freud, de la nature foncièrement narcissique de toute énamoration (*Verliebtheit*), ont pu diviniser la chimère de l'amour dit génital au point de lui attribuer la vertu d'oblativité, d'où sont issus tant de fourvoiements thérapeutiques.

Mais de supprimer simplement toute référence aux pôles symboliques de l'intersubjectivité pour réduire la cure à une utopique rectification du couple imaginaire, nous en sommes maintenant à une pratique où, sous le pavillon de la « relation d'objet », se consomme ce qui chez tout homme de bonne foi ne peut que susciter le sentiment de l'abjection.

C'est là ce qui justifie la véritable gymnastique du registre intersubjectif que constituent tels des exercices auxquels notre séminaire a pu paraître s'attarder.

La parenté de la relation entre les termes du schéma L et de celle qui unit les 4 temps plus haut distingués dans la série orientée où nous voyons la première forme achevée d'une chaîne symbolique, ne peut manquer de frapper, dès qu'on en fait le rapprochement.

Nous allons y trouver une analogie plus frappante encore, en retrouvant dans « la lettre volée », comme telle, le caractère décisif de ce que nous avons appelé le *caput mortuum* du signifiant.

Mais nous n'en sommes en ce moment qu'à la lancée d'une arche dont les années seulement maçonneront le pont.

C'est ainsi que pour démontrer à nos auditeurs ce qui distingue de la relation duelle impliquée dans la notion de projection, une intersubjectivité véritable, nous nous étions déjà servi du raisonnement rapporté par Poe lui-même avec faveur dans l'histoire qui sera le sujet du présent séminaire, comme celui qui guidait un prétendu enfant prodige pour le faire gagner plus qu'à son tour au jeu de pair ou impair.

Il faut à suivre ce raisonnement, – enfantin, c'est le cas de le dire, mais qui en d'autres lieux séduit plus d'un –, saisir le point où s'en dénonce le leurre.

⁽¹¹⁾Ici le sujet est l'interrogé : il répond à la question de deviner si les objets que son adversaire cache en sa main sont en nombre pair ou impair.

Après un coup gagné ou perdu pour moi, nous dit en substance le garçon, je sais que si mon adversaire est un simple, sa ruse n'ira pas plus loin qu'à changer de tableau pour sa mise, mais que s'il est d'un degré plus fin, il lui viendra à l'esprit que c'est ce dont je vais m'aviser et que dès lors il convient qu'il joue sur le même.

C'est donc à l'objectivation du degré plus ou moins poussé de la frisure cérébrale de son adversaire que l'enfant s'en remettait pour obtenir ses succès. Point de vue dont le lien avec l'identification imaginaire est aussitôt manifesté par le fait que c'est par une imitation interne de ses attitudes et de sa mimique qu'il prétend obtenir la juste appréciation de son objet.

Mais qu'en peut-il être au degré suivant quand l'adversaire, ayant reconnu que je suis assez intelligent pour le suivre dans ce mouvement, manifestera sa propre intelligence à s'apercevoir que c'est à faire l'idiot qu'il a sa chance de me tromper. De ce moment il n'y a pas d'autre temps valable du raisonnement, précisément parce qu'il ne peut dès lors que se répéter en une oscillation indéfinie.

Et hors le cas d'imbécillité pure, où le raisonnement paraissait se fonder objectivement, l'enfant ne peut faire que de penser que son adversaire arrive à la butée de ce troisième temps, puisqu'il lui a permis le deuxième, par où il est lui-même considéré par son adversaire comme un sujet qui l'objective, car il est vrai qu'il soit ce sujet, et dès lors le voilà pris avec lui dans l'impasse que comporte toute intersubjectivité purement duelle, celle d'être sans recours contre un Autre absolu.

Remarquons en passant le rôle évanouissant que joue l'intelligence dans la constitution du temps deuxième où la dialectique se détache des contingences du donné, et qu'il suffit que je l'impute à mon adversaire pour que sa fonction soit inutile puisqu'à partir de là elle rentre dans ces contingences.

Nous ne dirons pas cependant que la voie de l'identification imaginaire à l'adversaire à l'instant de chacun des coups, soit une voie d'avance condamnée ; nous dirons qu'elle exclut le procès proprement symbolique qui apparaît dès que cette identification se fait non pas à l'adversaire, mais à son raisonnement qu'elle ⁽¹²⁾articule (différence au reste qui s'énonce dans le texte). Le fait prouve d'ailleurs qu'une telle identification purement imaginaire échoue dans l'ensemble.

Dès lors le recours de chaque joueur, s'il raisonne, ne peut se trouver qu'au delà de la relation duelle, c'est-à-dire dans quelque loi qui préside à la succession des coups qui me sont proposés.

Et c'est si vrai que si c'est moi qui donne le coup à deviner, c'est-à-dire qui suis le sujet actif, mon effort à chaque instant sera de suggérer à l'adversaire l'existence d'une loi qui préside à une certaine régularité de mes coups, pour lui en dérober le plus de fois possible par sa rupture la saisie.

Plus cette démarche arrivera à se rendre libre de ce qui s'ébauche malgré moi de régularité réelle, plus elle aura effectivement de succès, et c'est pourquoi un de ceux qui ont participé à une des épreuves de ce jeu que nous n'avons pas hésité à faire passer au rang de travaux pratiques, a avoué qu'à un moment où il avait le sentiment, fondé ou non, d'être trop souvent percé à jour, il s'en était délivré en se réglant sur la succession conventionnellement transposée des lettres d'un vers de Mallarmé pour la suite des coups qu'il allait proposer dès lors à son adversaire.

Mais si le jeu eût duré le temps de tout un poème et si par miracle l'adversaire eût pu reconnaître celui-ci, il aurait alors gagné à tout coup.

C'est ce qui nous a permis de dire que si l'inconscient existe au sens de Freud, nous voulons dire : si nous entendons les implications de la leçon qu'il tire des expériences de la psychopathologie de la vie quotidienne par exemple, il n'est pas impensable qu'une moderne machine à calculer, en dégageant la phrase qui module à son insu et à long terme les choix d'un sujet, n'arrive à gagner au delà de toute proportion accoutumée au jeu de pair et impair.

Pur paradoxe sans doute, mais où s'exprime que ce n'est pas pour le défaut d'une vertu qui serait celle de la conscience humaine, que nous refusons de qualifier de machine-à-penser celle à qui nous accorderions de si mirifiques performances, mais simplement parce qu'elle ne penserait pas plus que ne fait l'homme en son statut commun sans en être pour autant moins en proie aux appels du signifiant.

Aussi bien la possibilité ainsi suggérée a-t-elle eu l'intérêt de nous faire entendre l'effet de désarroi, voire d'angoisse, que certains en éprouvèrent et dont ils voulurent bien nous faire part.

⁽¹³⁾Réaction sur laquelle on peut ironiser, venant d'analystes dont toute la technique repose sur la détermination inconsciente que l'on y accorde à l'association dite libre, – et qui peuvent lire en toutes lettres, dans l'ouvrage de Freud que nous venons de citer, qu'un chiffre n'est jamais choisi au hasard.

Mais réaction fondée si l'on songe que rien ne leur a appris à se détacher de l'opinion commune en distinguant ce qu'elle ignore : à savoir la nature de la surdétermination freudienne, c'est-à-dire de la détermination symbolique telle que nous la promouvons ici.

Si cette surdétermination devait être prise pour réelle, comme le leur suggérerait mon exemple pour ce qu'ils confondent comme tout un chacun les calculs de la machine avec son mécanisme¹⁹⁸, alors en effet leur angoisse se justifierait, car en un geste plus sinistre que de toucher à la hache, nous serions celui qui la porte sur « les lois du hasard », et en bons déterministes que sont en effet ceux que ce geste a tant émus, ils sentent, et avec raison, que si l'on touche à ces lois, il n'y en a plus aucune de concevable.

Mais ces lois sont précisément celles de la détermination symbolique. Car il est clair qu'elles sont antérieures à toute constatation réelle du hasard, comme il se voit que c'est d'après son obéissance à ces lois, qu'on juge si un objet est propre ou non à être utilisé pour obtenir une série, dans ce cas toujours symbolique, de coups de hasard : à qualifier par exemple pour cette fonction une pièce de monnaie ou cet objet admirablement dénommé dé.

Passé ce stage, il nous fallait illustrer d'une façon concrète la dominance que nous affirmons du signifiant sur le sujet. Si c'est là une vérité, elle gît partout, et nous devons pouvoir de n'importe quel point à la portée de notre perce, la faire jaillir comme le vin dans la taverne d'Auerbach.

C'est ainsi que nous primes le conte même dont nous avons extrait, sans y voir d'abord plus loin, le raisonnement litigieux sur le jeu de pair ou impair : nous y trouvâmes une faveur que notre notion de détermination symbolique nous interdirait déjà de tenir pour un simple hasard, si même il ne se fût pas avéré ⁽¹⁴⁾au cours de notre examen que Poe, en bon précurseur qu'il est des recherches de stratégie combinatoire qui sont en train de renouveler l'ordre des sciences, avait été guidé en sa fiction par un dessein pareil au nôtre. Du moins pouvons-nous dire que ce que nous en fîmes sentir dans son exposé, toucha assez nos auditeurs pour que ce soit à leur requête que nous en publions ici une version.

En le remaniant conformément aux exigences de l'écrit, différentes de celles de la parole, nous n'avons pu nous garder d'anticiper quelque peu sur l'élaboration que nous avons donnée depuis des notions qu'il introduisait alors.

C'est ainsi que l'accent dont nous avons toujours promu plus avant la notion de signifiant dans le symbole, s'est ici rétroactivement exercé. En estomper les traits par une sorte de feinte historique, eût paru, nous le croyons, artificiel à ceux qui nous suivent. Souhaitons que de nous en être dispensé, ne déçoive pas leur souvenir.

¹⁹⁸. C'est pour essayer de dissiper cette illusion que nous avons clos le cycle de cette année-là par une conférence sur *Psychanalyse et cybernétique*, qui a déçu beaucoup de monde, du fait que nous n'y ayons guère parlé que de la numération binaire, du triangle arithmétique, voire de la simple porte, définie par ce qu'il faut qu'elle soit ouverte ou fermée, bref, que nous n'ayons pas paru nous être élevé beaucoup au-dessus de l'étape pascalienne de la question.

(15) Und wenn es uns glückt,
Und wenn es sich schickt,
So sind es Gedanken.*

Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'*existence* (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du *symbolique*.

L'enseignement de ce séminaire est fait pour soutenir que ces incidences imaginaires, loin de représenter l'essentiel de notre expérience, n'en livrent rien que d'inconsistant, sauf à être rapportées à la chaîne symbolique qui les lie et les oriente.

Certes savons-nous l'importance des imprégnations imaginaires (*Prägung*) dans ces partialisations de l'alternative symbolique qui donnent à la chaîne signifiante son allure. Mais nous posons que c'est la loi propre à cette chaîne qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet : tels que la forclusion (*Verwerfung*), le refoulement (*Verdrängung*), la dénégation (*Verneinung*) elle-même, – précisant de l'accent qui y convient que ces effets suivent si fidèlement le déplacement (*Entstellung*) du signifiant que les facteurs imaginaires, malgré leur inertie, n'y font figure que d'ombres et de reflets.

Encore cet accent serait-il prodigué en vain, s'il ne servait à votre regard, qu'à abstraire une forme générale de phénomènes dont la particularité dans notre expérience resterait pour vous l'essentiel, et dont ce ne serait pas sans artifice qu'on romprait le composite original.

(16) C'est pourquoi nous avons pensé à illustrer pour vous aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant.

C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction. Dès lors une fable est aussi propre qu'une autre histoire à la mettre en lumière, – quitte à y faire l'épreuve de sa cohérence. À cette réserve près, elle a même l'avantage de manifester d'autant plus purement la nécessité symbolique qu'on pourrait la croire régie par l'arbitraire.

C'est pourquoi sans chercher plus loin, nous avons pris notre exemple dans l'histoire même où est insérée la dialectique concernant le jeu de pair ou impair, dont nous avons le plus récemment tiré profit. Sans doute n'est-ce pas par hasard que cette histoire s'est avérée favorable à donner suite à un cours de recherche qui y avait déjà trouvé appui.

Il s'agit, vous le savez, du conte que Baudelaire a traduit sous le titre de : la lettre volée. Dès le premier abord, on y distinguera un drame, de la narration qui en est faite et des conditions de cette narration.

On voit vite au reste ce qui rend nécessaires ces composants, et qu'ils n'ont pu échapper aux intentions de qui les a composés.

La narration double en effet le drame d'un commentaire, sans lequel il n'y aurait pas de mise en scène possible. Disons que l'action en resterait, à proprement parler, invisible de la salle, – outre que le dialogue en serait expressément et par les besoins mêmes du drame, vide de tout sens qui pût s'y rapporter pour un auditeur : – autrement dit que rien du drame ne pourrait apparaître ni à la prise de vues, ni à la prise de sons, sans l'éclairage à jour frisant, si l'on peut dire, que la narration donne à chaque scène du point de vue qu'avait en le jouant l'un de ses acteurs.

* À partir de cette page, l'italique utilisée pour l'introduction cesse.

Ces scènes sont deux dont, nous irons aussitôt à désigner la première sous le nom de scène primitive, et non pas par inattention, puisque la seconde peut être considérée comme sa répétition, au sens qui est ici-même à l'ordre du jour.

La scène primitive donc se joue, nous dit-on, dans le boudoir ⁽¹⁷⁾royal, de sorte que nous soupçonnons que la personne du plus haut rang, dite encore l'illustre personne, qui y est seule quand elle reçoit une lettre, est la Reine. Ce sentiment se confirme de l'embarras où la plonge l'entrée de l'autre illustre personnage, dont on nous a déjà dit avant ce récit que la notion qu'il pourrait avoir de ladite lettre, ne mettrait en jeu rien de moins pour la dame que son honneur et sa sécurité. Nous sommes en effet promptement tirés hors du doute qu'il s'agisse bien du Roi, à mesure de la scène qui s'engage avec l'entrée du ministre D... À ce moment en effet, la Reine n'a pu faire mieux que de jouer sur l'inattention du Roi en laissant la lettre sur la table « retournée, la suscription en dessus ». Celle-ci pourtant n'échappe pas à l'œil de lynx du ministre, non plus qu'il ne manque de remarquer le désarroi de la Reine, ni d'éventer ainsi son secret. Dès lors tout se déroule comme dans une horloge. Après avoir traité du train et de l'esprit dont il est coutumier les affaires courantes, le ministre tire de sa poche une lettre qui ressemble d'aspect à celle qui est en sa vue, et ayant feint de la lire, il la dépose à côté de celle-ci. Quelques mots encore dont il amuse le royal tapis, et il s'empare tout roidement de la lettre embarrassante, décampant sans que la Reine, qui n'a rien perdu de son manège, ait pu intervenir dans la crainte d'éveiller l'attention du royal conjoint qui à ce moment la coudoie.

Tout pourrait donc avoir passé inaperçu pour un spectateur idéal d'une opération où personne n'a bronché, et dont le *quotient* est que le ministre a dérobé à la Reine sa lettre et que, résultat plus important encore que le premier, la Reine sait que c'est lui qui la détient maintenant, et non pas innocemment.

Un *reste* qu'aucun analyste ne négligera, dressé qu'il est à retenir tout ce qui est du signifiant sans pour autant savoir toujours qu'en faire : la lettre, laissée pour compte par le ministre, et que la main de la Reine peut maintenant rouler en boule.

Deuxième scène : dans le bureau du ministre. C'est à son hôtel, et nous savons, selon le récit que le préfet de police en a fait au Dupin dont Poe introduit ici pour la seconde fois le génie propre à résoudre les énigmes, que la police depuis dix-huit mois, y revenant aussi souvent que le lui ont permis les absences nocturnes, ordinaires au ministre, a fouillé l'hôtel et ses abords de fond en comble. En vain, – encore que chacun puisse déduire de la situation que le ministre garde cette lettre à sa portée.

⁽¹⁸⁾Dupin s'est fait annoncer au ministre. Celui-ci le reçoit avec une nonchalance affichée, des propos affectant un romantique ennui. Cependant Dupin, que cette feinte ne trompe pas, de ses yeux protégés de vertes lunettes, inspecte les aîtres. Quand son regard se porte sur un billet fort éraillé qui semble à l'abandon dans la case d'un méchant porte-cartes en carton qui pend, retenant l'œil de quelque clinquant, au beau milieu du manteau de la cheminée, il sait déjà qu'il a affaire à ce qu'il cherche. Sa conviction se renforce des détails mêmes qui paraissent faits pour contrarier le signalement qu'il a de la lettre volée, au format près qui est conforme.

Dès lors il n'a plus qu'à se retirer après avoir « oublié » sa tabatière sur la table, pour revenir le lendemain la rechercher, armé d'une contre-façon qui simule le présent aspect de la lettre. Un incident de la rue, préparé pour le bon moment, ayant attiré le ministre à la fenêtre, Dupin en profite pour s'emparer à son tour de la lettre en lui substituant son semblant, et n'a plus qu'à sauver auprès du ministre les apparences d'un congé normal.

Là aussi tout s'est passé, sinon sans bruit, du moins sans fracas. Le quotient de l'opération est que le ministre n'a plus la lettre, mais lui n'en sait rien, loin de soupçonner que c'est Dupin qui la lui ravit. En outre ce qui lui reste en main est ici bien loin d'être insignifiant pour la suite. Nous reviendrons sur ce qui a conduit Dupin à donner un libellé à sa lettre factice. Quoi qu'il en soit, le ministre, quand il voudra en faire usage, pourra y lire ces mots tracés pour qu'il y reconnaisse la main de Dupin :

... *Un dessein si funeste*
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste

que Dupin nous indique provenir de l'*Atrée* de Crébillon.

Est-il besoin que nous soulignons que ces deux actions sont semblables ? Oui, car la similitude que nous visons n'est pas faite de la simple réunion de traits choisis à la seule fin d'appareiller leur différence. Et il ne suffirait pas de retenir ces traits de ressemblance aux dépens des autres pour qu'il en résulte une vérité quelconque. C'est l'intersubjectivité où les deux actions se motivent que nous voulons relever, et les trois termes dont elle les structure.

⁽¹⁹⁾Le privilège de ceux-ci se juge à ce qu'ils répondent à la fois aux trois temps logiques par quoi la décision se précipite, et aux trois places qu'elle assigne aux sujets qu'elle départage.

Cette décision se conclut dans le moment d'un regard¹⁹⁹. Car les manœuvres qui s'ensuivent, s'il s'y prolonge en tapinois, n'y ajoutent rien, pas plus que leur ajournement d'opportunité dans la seconde scène ne rompt l'unité de ce moment.

Ce regard en suppose deux autres qu'il rassemble en une vue de l'ouverture laissée dans leur fallacieuse complémentarité, pour y anticiper sur la rapine offerte en ce découvert. Donc trois temps, ordonnant trois regards, supportés par trois sujets, à chaque fois incarnés par des personnes différentes.

Le premier est d'un regard qui ne voit rien : c'est le Roi, et c'est la police.

Le second d'un regard qui voit que le premier ne voit rien et se leurre d'en voir couvert ce qu'il cache : c'est la Reine, puis c'est le ministre.

Le troisième qui de ces deux regards voit qu'ils laissent ce qui est à cacher à découvert pour qui voudra s'en emparer : c'est le ministre, et c'est Dupin enfin.

Pour faire saisir dans son unité le complexe intersubjectif ainsi décrit, nous lui chercherions volontiers patronage dans la technique légendairement attribuée à l'autruche pour se mettre à l'abri des dangers ; car celle-ci mériterait enfin d'être qualifiée de politique, à se répartir ici entre trois partenaires, dont le second se croirait revêtu d'invisibilité, du fait que le premier aurait sa tête enfoncée dans le sable, cependant qu'il laisserait un troisième lui plumer tranquillement le derrière ; il suffirait qu'enrichissant d'une lettre sa dénomination proverbiale, nous en fassions la politique *de l'autruche*, pour qu'en elle-même enfin elle trouve un nouveau sens pour toujours.

Le module intersubjectif étant ainsi donné de l'action qui se répète, il reste à y reconnaître un *automatisme de répétition*, au sens qui nous intéresse dans le texte de Freud.

La pluralité des sujets bien entendu ne peut être une objection pour tous ceux qui sont rompus depuis longtemps aux perspectives que résume notre formule : l'inconscient, *c'est le discours* ⁽²⁰⁾*de l'Autre*. Et nous ne rappellerons pas maintenant ce qu'y ajoute la notion de *l'immixtion des sujets*, naguère introduite par nous en reprenant l'analyse du rêve de l'injection d'Irma.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est la façon dont les sujets se relaient dans leur déplacement au cours de la répétition intersubjective.

Nous verrons que leur déplacement est déterminé par la place que vient à occuper le pur signifiant qu'est la lettre volée, dans leur trio. Et c'est là ce qui pour nous le confirmera comme automatisme de répétition.

Il ne paraît pas de trop cependant, avant de nous engager dans cette voie, de questionner si la visée du conte et l'intérêt que nous y prenons, pour autant qu'ils coïncident, ne gisent pas ailleurs.

¹⁹⁹. On cherchera ici la référence nécessaire en notre essai sur le Temps logique ou l'assertion de certitude anticipée, cf. *Cahiers d'art*, 1940-1944, 14, rue du Dragon, Paris (VI)^e, pp. 32-42.

Pouvons-nous tenir pour une simple rationalisation, selon notre rude langage, le fait que l'histoire nous soit contée comme une énigme policière ?

À la vérité nous serions en droit d'estimer ce fait pour peu assuré, à remarquer que tout ce dont une telle énigme se motive à partir d'un crime ou d'un délit, – à savoir sa nature et ses mobiles, ses instruments et son exécution, le procédé pour en découvrir l'auteur, et la voie pour l'en convaincre –, est ici soigneusement éliminé dès le départ de chaque péripétie.

Le dol est en effet dès l'abord aussi clairement connu que les menées du coupable et leurs effets sur sa victime. Le problème, quand on nous l'expose, se limite à la recherche aux fins de restitution, de l'objet à quoi tient ce dol, et il semble bien intentionnel que sa solution soit obtenue déjà, quand on nous l'explique. Est-ce par là qu'on nous tient en haleine ? Quelque crédit en effet que l'on puisse faire à la convention d'un genre pour susciter un intérêt spécifique chez le lecteur, n'oublions pas que « le Dupin », ici deuxième à paraître, est un prototype, et que pour ne recevoir son genre que du premier, c'est un peu tôt pour que l'auteur joue sur une convention.

Ce serait pourtant un autre excès que de réduire le tout à une fable dont la moralité serait que pour maintenir à l'abri des regards une de ces correspondances dont le secret est parfois nécessaire à la paix conjugale, il suffise d'en laisser traîner les libellés sur notre table, même à les retourner sur leur face signifiante. ⁽²¹⁾C'est là un leurre dont pour nous, nous ne recommanderions l'essai à personne, crainte qu'il soit déçu à s'y fier.

N'y aurait-il donc ici d'autre énigme que, du côté du Préfet de police, une incapacité au principe d'un insuccès, – si ce n'est peut-être du côté de Dupin une certaine discordance, que nous n'avouons pas de bon gré, entre les remarques assurément fort pénétrantes, quoique pas toujours absolument pertinentes en leur généralité, dont il nous introduit à sa méthode, et la façon dont en fait il intervient.

À pousser un peu ce sentiment de poudre aux yeux, nous en serions bientôt à nous demander si, de la scène inaugurale que seule la qualité de ses protagonistes sauve du vaudeville, à la chute dans le ridicule qui semble dans la conclusion être promise au ministre, ce n'est pas que tout le monde soit joué qui fait ici notre plaisir.

Et nous serions d'autant plus enclin à l'admettre que nous y retrouverions avec ceux qui ici nous lisent, la définition que nous avons donnée, quelque part en passant, du héros moderne, « qu'illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement²⁰⁰ ».

Mais ne sommes-nous pas pris nous-mêmes à la prestance du détective amateur, prototype d'un nouveau matamore, encore préservé de l'insipidité du *superman* contemporain.

Boutade, – qui suffit à nous faire relever bien au contraire en ce récit une vraisemblance si parfaite, qu'on peut dire que la vérité y révèle son ordonnance de fiction.

Car telle est bien la voie où nous mènent les raisons de cette vraisemblance. À entrer d'abord dans son procédé, nous apercevons en effet un nouveau drame que nous dirons complémentaire du premier, pour ce que celui-ci était ce qu'on appelle un drame sans paroles, mais que c'est sur les propriétés du discours que joue l'intérêt du second²⁰¹.

S'il est patent en effet que chacune des deux scènes du drame réel nous est narrée au cours d'un dialogue différent, il n'est que d'être muni des notions que nous faisons dans notre enseignement valoir, pour reconnaître qu'il n'en est pas ainsi ⁽²²⁾pour le seul agrément de l'exposition, mais que ces dialogues eux-mêmes prennent, dans l'usage opposé qui y est fait des vertus de la parole, la tension qui en fait un autre drame, celui que notre vocabulaire distinguera du premier comme se soutenant dans l'ordre symbolique.

Le premier dialogue – entre le Préfet de police et Dupin – se joue comme celui d'un sourd avec un qui entend. C'est-à-dire qu'il représente la complexité véritable de ce qu'on simplifie d'ordinaire, pour les résultats les plus confus, dans la notion de communication.

²⁰⁰. Cf. Fonction et champ de la parole et du langage..., in *La Psychanalyse*, P.U.F., vol. 1, p. 89.

²⁰¹. La complète intelligence de ce qui suit exige bien entendu qu'on relise ce texte extrêmement répandu (en français comme en anglais), et d'ailleurs court, qu'est *La lettre volée*.

On saisit en effet dans cet exemple comment la communication peut donner l'impression où la théorie trop souvent s'arrête, de ne comporter dans sa transmission qu'un seul sens, comme si le commentaire plein de signification auquel l'accorde celui qui entend, pouvait, d'être inaperçu de celui qui n'entend pas, être tenu pour neutralisé.

Il reste qu'à ne retenir que le sens de compte-rendu du dialogue, il apparaît que sa vraisemblance joue sur la garantie de l'exactitude. Mais le voici alors plus fertile qu'il ne semble, à ce que nous en démontrions le procédé : comme on va le voir à nous limiter au récit de notre première scène.

Car le double et même le triple filtre subjectif sous lequel elle nous parvient : narration par l'ami et familier de Dupin (que nous appellerons désormais le narrateur général de l'histoire) – du récit par quoi le Préfet fait connaître à Dupin – le rapport que lui en a fait la Reine, n'est pas là seulement la conséquence d'un arrangement fortuit.

Si en effet l'extrémité où est portée la narratrice originale exclut qu'elle ait altéré les événements, on aurait tort de croire que le Préfet ne soit ici habilité à lui prêter sa voix que pour le manque d'imagination dont il a déjà, si l'on peut dire, la patente.

Le fait que le message soit ainsi retransmis nous assure de ce qui ne va pas absolument de soi : à savoir qu'il appartient bien à la dimension du langage.

Ceux qui sont ici connaissent nos remarques là-dessus, et particulièrement celles que nous avons illustrées du repoussoir du prétendu langage des abeilles : où un linguiste²⁰² ne⁽²³⁾ peut voir qu'une simple signalisation de la position de l'objet, autrement dit qu'une fonction imaginaire plus différenciée que les autres.

Nous soulignons ici qu'une telle forme de communication n'est pas absente chez l'homme, si évanouissant que soit pour lui l'objet quant à son donné naturel en raison de la désintégration qu'il subit de par l'usage du symbole.

On peut en effet en saisir l'équivalent dans la communion qui s'établit entre deux personnes dans la haine envers un même objet : à ceci près que la rencontre n'est jamais possible que sur un objet seulement, défini par les traits de l'être auquel l'une et l'autre se refusent.

Mais une telle communication n'est pas transmissible sous la forme symbolique. Elle ne se soutient que dans la relation à cet objet. C'est ainsi qu'elle peut réunir un nombre indéfini de sujets dans un même « idéal » : la communication d'un sujet à l'autre à l'intérieur de la foule ainsi constituée, n'en restera pas moins irréductiblement médiatisée par une relation ineffable.

Cette excursion n'est pas seulement ici un rappel de principes à l'adresse lointaine de ceux qui nous imputent d'ignorer la communication non verbale : en déterminant la portée de ce que répète le discours, elle prépare la question de ce que répète le symptôme.

Ainsi la relation indirecte décante la dimension du langage et le narrateur général, à la redoubler, n'y ajoute rien « par hypothèse ». Mais il en est tout autrement de son office dans le second dialogue.

Car celui-ci va s'opposer au premier comme les pôles que nous avons distingués ailleurs dans le langage et qui s'opposent comme le mot à la parole²⁰³.

C'est dire qu'on y passe du champ de l'exactitude au registre de la vérité. Or ce registre, nous osons penser que nous n'avons pas à y revenir, se situe tout à fait ailleurs, soit proprement à la fondation de l'intersubjectivité. Il se situe là où le sujet ne peut rien saisir sinon la subjectivité même qui constitue un Autre en absolu. Nous nous contenterons, pour indiquer ici sa place, d'évoquer le dialogue qui nous paraît⁽²⁴⁾ mériter son attribution d'histoire juive du dépouillement où apparaît la relation du signifiant à la parole, dans l'adjuration où il vient à culminer. « Pourquoi me mens-tu, s'y exclame-t-on à bout de

²⁰². Cf. Émile Benveniste, *Communication animale et langage humain*, dans la revue *Diogène*, n° 1, et notre rapport de Rome, in *La Psychanalyse*, vol. 1, pp. 141-142.

²⁰³. Cf. *La Psychanalyse*, vol. 1, pp. 245-250.

souffle, oui, pourquoi me mens-tu en me disant que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, alors qu'en réalité c'est à Cracovie que tu vas ? »

C'est une question semblable qu'imposerait à notre esprit le déferlement d'apories, d'énigmes éristiques, de paradoxes, voire de boutades, qui nous est présenté en guise d'introduction à la méthode de Dupin, – si de nous être livré comme une confidence par quelqu'un qui se pose en disciple, il ne s'y ajoutait quelque vertu de cette délégation. Tel est le prestige immanquable du testament : la fidélité du témoin est le capuchon dont on endort en l'aveuglant la critique du témoignage.

Quoi de plus convaincant d'autre part que le geste de retourner les cartes sur la table ? Il l'est au point qu'il nous persuade un moment que le prestidigitateur a effectivement démontré, comme il l'a annoncé, le procédé de son tour, alors qu'il l'a seulement renouvelé sous une forme plus pure : et ce moment nous fait mesurer la suprématie du signifiant dans le sujet.

Tel opère Dupin, quand il part de l'histoire du petit prodige qui blousait tous ses camarades au jeu de pair ou impair, avec son truc de l'identification à l'adversaire, dont nous avons pourtant montré qu'il ne peut atteindre le premier plan de son élaboration mentale, à savoir la notion de l'alternance intersubjective, sans y achopper aussitôt sur la butée de son retour²⁰⁴.

Ne nous en sont pas moins jetés, histoire de nous en mettre plein la vue, les noms de La Rochefoucauld, de La Bruyère, de Machiavel et de Campanella, dont la renommée n'apparaîtrait plus que futile auprès de la prouesse enfantine.

Et d'enchaîner sur Chamfort dont la formule qu'« il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre », contentera à coup sûr tous ceux qui pensent échapper à sa loi, c'est-à-dire précisément le plus grand nombre. Que Dupin taxe de tricherie l'application par les Français du mot : analyse à l'algèbre, voilà qui n'a guère de chance d'atteindre notre fierté, ⁽²⁵⁾ quand de surcroît la libération du terme à d'autres fins n'a rien pour qu'un psychanalyste ne se sente en posture d'y faire valoir ses droits. Et le voici à des remarques philologiques à combler d'aise les amoureux du latin : qu'il leur rappelle sans daigner plus en dire qu'« *ambitus* ne signifie pas ambition, *religio*, religion, *homines honesti*, les honnêtes gens », qui parmi vous ne se plairait à se souvenir que c'est « détour, lien sacré, les gens bien » que veulent dire ces mots pour quiconque pratique Cicéron et Lucrèce. Sans doute Poe s'amuse-t-il...

Mais un soupçon nous vient : cette parade d'érudition n'est-elle pas destinée à nous faire entendre les maîtres-mots de notre drame ? Le prestidigitateur ne répète-t-il pas devant nous son tour, sans nous leurrer cette fois de nous en livrer le secret, mais en poussant ici sa gageure à nous l'éclairer réellement sans que nous y voyions goutte. Ce serait bien là le comble où pût atteindre l'illusionniste que de nous faire par un être de sa fiction *véritablement tromper*.

Et n'est-ce pas de tels effets qui nous justifient de parler, sans y chercher malice, de maints héros imaginaires comme de personnages réels ?

Aussi bien quand nous nous ouvrons à entendre la façon dont Martin Heidegger nous découvre dans le mot $\square\lambda\eta\psi\rightarrow\omega$ le jeu de la vérité, ne faisons-nous que retrouver un secret où celle-ci a toujours initié ses amants, et d'où ils tiennent que c'est à ce qu'elle se cache, qu'elle s'offre à eux *le plus vraiment*.

Ainsi les propos de Dupin ne nous défieraient-ils pas si manifestement de nous y fier, qu'encore nous faudrait-il en faire la tentative contre la tentation contraire.

Dépistons donc sa foulée là où elle nous dépiste²⁰⁵. Et d'abord dans la critique dont il motive l'insuccès du Préfet. Déjà nous la voyions pointer dans ces brocards en sous-main

²⁰⁴. Cf. notre introduction, p. 11.

²⁰⁵. Il nous plairait de reposer devant M. Benveniste la question du sens antinomique de certains mots, primitifs ou non, après la rectification magistrale qu'il a apportée à la fausse voie dans laquelle Freud l'a engagée sur le terrain philologique

dont le Préfet n'avait cure au premier entretien, n'y trouvant d'autre matière qu'à s'esclaffer. Que ce soit en effet, comme ⁽²⁶⁾Dupin l'insinue, parce qu'un problème est trop simple, voire trop évident, qu'il peut paraître obscur, n'aura jamais pour lui plus de portée qu'une friction un peu vigoureuse du gril costal.

Tout est fait pour nous induire à la notion de l'imbécillité du personnage. Et on l'articule puissamment du fait que lui et ses acolytes n'iront jamais à concevoir, pour cacher un objet, rien qui dépasse ce que peut imaginer un fripon ordinaire, c'est-à-dire précisément la série trop connue des cachettes extraordinaires : dont on nous donne la revue, des tiroirs dissimulés du secrétaire au plateau démonté de la table, des garnitures décousues des sièges à leurs pieds évidés, du revers du tain des glaces à l'épaisseur de la reliure des livres.

Et là-dessus de dauber sur l'erreur que le Préfet commet à déduire de ce que le ministre est poète, qu'il n'est pas loin d'être fou, erreur, argue-t-on, qui ne tiendrait, mais ce n'est pas peu dire, qu'en une fausse distribution du moyen terme, car elle est loin de résulter de ce que tous les fous soient poètes.

Oui-da, mais on nous laisse nous-mêmes dans l'errance sur ce qui constitue en matière de cachette, la supériorité du poète, s'avérât-il doublé d'un mathématicien, puisqu'ici on brise soudain notre lancer en nous entraînant dans un fourré de mauvaises querelles faites au raisonnement des mathématiciens, qui n'ont jamais montré, que je sache, tant d'attachement à leurs formules que de les identifier à la raison raisonnante. Au moins témoignerons-nous qu'à l'inverse de ce dont Poe semble avoir l'expérience, il nous arrive parfois devant notre ami Riguet qui vous est ici le garant par sa présence que nos incursions dans la combinatoire ne nous égarent pas, de nous laisser aller à des incartades aussi graves (ce qu'à Dieu ne dût plaire selon Poe), que de mettre à doute que « $x^2 + px$ ne soit peut-être pas absolument égal à q », sans jamais, nous en donnons à Poe le démenti, avoir eu à nous garder de quelque sévice inopiné.

Ne dépense-t-on donc tant d'esprit qu'afin de détourner le nôtre de ce qu'il nous fût indiqué de tenir pour acquis auparavant, à savoir que la police a cherché *partout* : ce qu'il nous fallait entendre, concernant le champ dans lequel la police présumait, non sans raison, que dût se trouver la lettre, au sens d'une exhaustion de l'espace, sans doute théorique, mais dont c'est le sel de l'histoire que de le prendre au pied de la ⁽²⁷⁾lettre, – le « quadrillage » réglant l'opération nous étant donné pour si exact qu'il ne permettait pas, disait-on « qu'un cinquantième de ligne échappât » à l'exploration des fouilleurs. Ne sommes-nous pas dès lors en droit de demander comment il se fait que la lettre n'ait été trouvée *nulle part*, ou plutôt de remarquer que tout ce qu'on nous dit d'une conception d'une plus haute volée du recel ne nous explique pas à la rigueur que la lettre ait échappé aux recherches, puisque le champ qu'elles ont épuisé, la contenait en fait comme enfin l'a prouvé la trouvaille de Dupin.

Faut-il que la lettre, entre tous les objets, ait été douée de la propriété de *nullibiété* : pour nous servir de ce terme que le vocabulaire bien connu sous le titre du *Roget* reprend de l'utopie sémiologique de l'évêque Wilkins²⁰⁶ ?

Il est évident (a little *too*²⁰⁷ self évident) que la lettre a en effet avec le lieu, des rapports pour lesquels aucun mot français n'a toute la portée du qualificatif anglais : *odd*. Bizarre, dont Baudelaire le traduit régulièrement, n'est qu'approximatif. Disons que ces rapports sont singuliers, car ce sont ceux-là même qu'avec le lieu entretient le signifiant.

Vous savez que notre dessein n'est pas d'en faire des rapports « subtils », que notre propos n'est pas de confondre la lettre avec l'esprit, même quand nous la recevons par

(cf. La Psychanalyse, vol. 1, pp. 5-16). Car il nous semble que cette question reste entière, à dégager dans sa rigueur l'instance du signifiant.

Bloch et Wartbourg datent de 1875 l'apparition de la signification du verbe dépister dans le second emploi que nous en faisons dans notre phrase.

²⁰⁶. Celle-là, même à qui M. Juan Luis Borges, dans son œuvre si harmonique au phylum de notre propos, fait un sort que d'autres ramènent à ses justes proportions. Cf. *Les Temps modernes*, juin-juillet 1955, pp. 2135-36, et oct. 1955, pp. 574-75.

²⁰⁷. Italiques de l'auteur.

pneumatique, et que nous admettons fort bien que l'une tue si l'autre vivifie, pour autant que le signifiant, vous commencez peut-être à l'entendre, matérialise l'instance de la mort. Mais si c'est d'abord sur la matérialité du signifiant que nous avons insisté, cette matérialité est *singulière* en bien des points dont le premier est de ne point supporter la partition. Mettez une lettre en petits morceaux, elle reste la lettre qu'elle est, et ceci en un tout autre sens que la *Gestalttheorie* ne peut en rendre compte avec le vitalisme larvé de sa notion du tout²⁰⁸.

Le langage rend sa sentence à qui sait l'entendre : par l'usage de l'article employé comme particule partitive. C'est ⁽²⁸⁾même bien là que l'esprit, si l'esprit est la vivante signification, apparaît non moins singulièrement plus offert à la quantification que la lettre. À commencer par la signification elle-même qui souffre qu'on dise : ce discours plein *de* signification, de même qu'on reconnaît *de* l'intention dans un acte, qu'on déplore qu'il n'y ait plus *d'*amour, qu'on accumule *de la* haine et qu'on dépense *du* dévouement, et que tant d'infatuation se raccommode de ce qu'il y aura toujours *de la* cuisse à revendre et *du* rififi chez les hommes.

Mais pour la lettre, qu'on la prenne au sens de l'élément typographique, de l'épître ou de ce qui fait le lettré, on dira que ce qu'on dit est à entendre *à la lettre*, qu'il vous attend chez le vaguemestre *une lettre*, voire que vous avez *des lettres*, – jamais qu'il n'y ait nulle part *de la lettre*, à quelque titre qu'elle vous concerne, fût-ce à désigner du courrier en retard.

C'est que le signifiant est unité d'être unique, n'étant de par sa nature symbole que d'une absence. Et c'est ainsi qu'on ne peut dire de la lettre volée qu'il faille qu'à l'instar des autres objets, elle soit *ou* ne soit pas quelque part, mais bien qu'à leur différence, elle sera et ne sera pas là où elle est, où qu'elle aille.

Regardons en effet de plus près ce qui arrive aux policiers. On ne nous fait grâce de rien quant aux procédés dont ils fouillent l'espace voué à leur investigation, de la répartition de cet espace en volumes qui n'en laissent pas se dérober une épaisseur, à l'aiguille sondant le mou, et, à défaut de la répercussion sondant le dur, au microscope dénonçant les excréments de la tarière à l'orée de son forage, voire le bâillement infime d'abîmes mesquins. À mesure même que leur réseau se resserre pour qu'ils en viennent, non contents de secouer les pages des livres à les compter, ne voyons-nous pas l'espace s'effeuiller à la semblance de la lettre ?

Mais les chercheurs ont une notion du réel tellement immuable qu'ils ne remarquent pas que leur recherche va à le transformer en son objet. Trait où peut-être ils pourraient distinguer cet objet de tous les autres.

Ce serait trop leur demander sans doute, non en raison de leur manque de vues, mais bien plutôt du nôtre. Car leur imbécillité n'est pas d'espèce individuelle, ni corporative, elle est de source subjective. C'est l'imbécillité réaliste qui ne s'arrête ⁽²⁹⁾pas à se dire que rien, si loin qu'une main vienne à l'enfoncer dans les entrailles du monde, n'y sera jamais caché, puisqu'une autre main peut l'y rejoindre, et que ce qui est caché n'est jamais que *ce qui manque à sa place*, comme s'exprime la fiche de recherche d'un volume quand il est égaré dans la bibliothèque. Et celui-ci serait-il en effet sur le rayon ou sur la case d'à côté qu'il y serait caché, si visible qu'il y paraisse. C'est qu'on ne peut dire *à la lettre* que ceci manque à sa place que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique. Car pour le réel, quelque bouleversement qu'on puisse y apporter, il y est toujours et en tout cas, il l'emporte collée à sa semelle, sans rien connaître qui puisse l'en exiler.

Et comment en effet, pour revenir à nos policiers, auraient-ils pu saisir la lettre, ceux qui l'ont prise à la place où elle était cachée ? Dans ce qu'ils tournaient entre leurs doigts, que tenaient-ils d'autre que ce qui *ne répondait pas* au signallement qu'ils en avaient ? *A letter, a*

²⁰⁸. Et c'est si vrai que la philosophie dans les exemples, décolorés d'être ressassés, dont elle argumente à partir de l'un et du plusieurs, n'emploiera pas aux mêmes usages la simple feuille blanche par le mitan déchirée et le cercle interrompu, voire le vase brisé, sans parler du ver coupé.

litter, une lettre, une ordure. On a équivoqué dans le cénacle de Joyce²⁰⁹ sur l'homophonie de ces deux mots en anglais. La sorte de déchet que les policiers à ce moment manipulent, ne leur livre pas plus son autre nature de n'être qu'à demi déchiré. Un sceau différent sur un cachet d'une autre couleur, un autre cachet du graphisme de la suscription sont là les plus infrangibles des cachettes. Et s'ils s'arrêtent au revers de la lettre où, comme on sait, c'est là qu'à l'époque l'adresse du destinataire s'inscrivait, c'est que la lettre n'a pas pour eux d'autre face que ce revers.

Que pourraient-ils en effet détecter de son avers ? – Son message, comme on s'exprime pour la joie de nos dimanches cybernétiques ?... Mais ne nous vient-il pas à l'idée que ce message est déjà parvenu à sa destinataire et qu'il lui est même resté pour compte avec le bout de papier insignifiant, qui ne le représente maintenant pas moins bien que le billet original.

Si l'on pouvait dire qu'une lettre a comblé son destin après avoir rempli sa fonction, la cérémonie de rendre les lettres serait moins admise à servir de clôture à l'extinction des feux des fêtes de l'amour. Le signifiant n'est pas fonctionnel. Et aussi bien la mobilisation du joli monde dont nous suivons ici les ébats, n'aurait pas de sens, si la lettre, elle, se contentait ⁽³⁰⁾ d'en avoir un. Car ce ne serait pas une façon très adéquate de le garder secret que d'en faire part à une escouade de poulets.

On pourrait même admettre que la lettre ait un tout autre sens, sinon plus brûlant, pour la Reine que celui qu'elle offre à l'intelligence du ministre. La marche des choses n'en serait pas sensiblement affectée, et non pas même si elle était strictement incompréhensible à tout lecteur non averti.

Car elle ne l'est certainement pas à tout le monde, puisque, comme nous l'assure emphatiquement le Préfet pour la gauserie de tous, « ce document, révélé à un troisième personnage dont il taira le nom » (ce nom qui saute à l'œil comme la queue du cochon entre les dents du père Ubu) « mettrait en question, nous dit-il, l'honneur d'une personne du plus haut rang », voire que « la sécurité de l'auguste personne serait ainsi mise en péril ».

Dès lors ce n'est pas seulement le sens, mais le texte du message qu'il serait périlleux de mettre en circulation, et ce d'autant plus qu'il paraîtrait plus anodin, puisque les risques en seraient accrus de l'indiscrétion qu'un de ses dépositaires pourrait commettre à son insu.

Rien donc ne peut sauver la position de la police, et l'on n'y changerait rien à améliorer « sa culture ». *Scripta manent*, c'est en vain qu'elle apprendrait d'un humanisme d'édition de luxe la leçon proverbiale que *verba volant* termine. Plût au ciel que les écrits restassent, comme c'est plutôt le cas des paroles : car de celles-ci la dette ineffaçable du moins féconde nos actes par ses transferts.

Les écrits emportent au vent les traites en blanc d'une cavalerie folle. Et, s'ils n'étaient feuilles volantes, il n'y aurait pas de lettres volées.

Mais qu'en est-il à ce propos ? Pour qu'il y ait lettre volée, nous dirons-nous, à qui une lettre appartient-elle ? Nous accentuons tout à l'heure ce qu'il y a de singulier dans le retour de la lettre à qui naguère en laissait ardemment s'envoler le gage. Et l'on juge généralement indigne le procédé de ces publications prématurées, de la sorte dont le Chevalier d'Éon mit quelques-uns de ses correspondants en posture plutôt piteuse.

La lettre sur laquelle celui qui l'a envoyée garde encore des ⁽³¹⁾ droits, n'appartiendrait donc pas tout à fait à celui à qui elle s'adresse ? ou serait-ce que ce dernier n'en fut jamais le vrai destinataire ?

Voyons ici : ce qui va nous éclairer est ce qui peut d'abord obscurcir encore le cas, à savoir que l'histoire nous laisse ignorer à peu près tout de l'expéditeur, non moins que du contenu de la lettre. Il nous est seulement dit que le ministre a reconnu d'emblée l'écriture de son adresse à la Reine, et c'est incidemment à propos de son camouflage par le ministre

²⁰⁹. V. *Our examination round his factification for incamination of work in progress*, Shakespeare and Company, 12, rue de l'Odéon, Paris, 1929.

qu'il se trouve mentionné que son sceau original est celui du Duc de S... Pour sa portée, nous savons seulement les périls qu'elle emporte, à ce qu'elle vienne entre les mains d'un certain tiers, et que sa possession a permis au ministre « d'user jusqu'à un point fort dangereux dans un but politique » de l'empire qu'elle lui assure sur l'intéressée. Mais ceci ne nous dit rien du message qu'elle véhicule.

Lettre d'amour ou lettre de conspiration, lettre délatrice ou lettre d'instruction, lettre sommatoire ou lettre de détresse, nous n'en pouvons retenir qu'une chose, c'est que la Reine ne saurait la porter à la connaissance de son seigneur et maître.

Or ces termes, loin de tolérer l'accent décrié qu'ils ont dans la comédie bourgeoise, prennent un sens éminent de désigner son souverain, à qui la lie la foi jurée, et de façon redoublée puisque sa position de conjointe ne la relève pas de son devoir de sujette, mais bien l'élève à la garde de ce que la royauté selon la loi incarne du pouvoir : et qui s'appelle la légitimité.

Dès lors, quelles que soient les suites que la Reine ait choisi de donner à la lettre, il reste que cette lettre est le symbole d'un pacte, et que, même si sa destinataire n'assume pas ce pacte, l'existence de la lettre la situe dans une chaîne symbolique étrangère à celle qui constitue sa foi. Qu'elle y soit incompatible, la preuve en est donnée par le fait que la possession de la lettre est impossible à faire valoir publiquement comme légitime, et que pour la faire respecter, la Reine ne saurait invoquer que le droit de son privé, dont le privilège se fonde sur l'honneur auquel cette possession déroge.

Car celle qui incarne la figure de grâce de la souveraineté, ne saurait accueillir d'intelligence même privée sans qu'elle intéresse le pouvoir, et elle ne peut à l'endroit du souverain se prévaloir du secret sans entrer dans la clandestinité.

⁽³²⁾ Dès lors la responsabilité de l'auteur de la lettre passe au second rang auprès de celle de qui la détient : car l'offense à la majesté vient à s'y doubler de la plus *haute trahison*.

Nous disons : qui la détient, et non pas : qui la possède. Car il devient clair dès lors que la propriété de la lettre n'est pas moins contestable à sa destinataire qu'à n'importe qui elle puisse venir entre les mains, puisque rien, quant à l'existence de la lettre, ne peut rentrer dans l'ordre, sans que celui aux prérogatives de qui elle attende, n'ait eu à en juger.

Tout ceci n'implique pas pourtant que pour ce que le secret de la lettre est indéfendable, la dénonciation de ce secret soit d'aucune façon honorable. Les *honesti homines*, les gens bien, ne sauraient s'en tirer à si bon compte. Il y a plus d'une *religio*, et ce n'est pas pour demain que les liens sacrés cesseront de nous tirer à hue et à dia. Pour l'*ambitus*, le détour, on le voit, ce n'est pas toujours l'ambition qui l'inspire. Car s'il en est un par quoi nous passons ici, nous ne l'avons pas volé, c'est le cas de le dire, puisque, pour tout vous avouer, nous n'avons adopté le titre de Baudelaire que dans l'esprit de bien marquer non pas, comme on l'énonce improprement, le caractère conventionnel du signifiant, mais plutôt sa préséance par rapport au signifié. Il n'en reste pas moins que Baudelaire, malgré sa dévotion, a trahi Poe en traduisant par « la lettre volée » son titre qui est : *the purloined letter*, c'est-à-dire qui use d'un mot assez rare pour qu'il nous soit plus facile d'en définir l'étymologie que l'emploi.

To purloin, nous dit le dictionnaire d'Oxford, est un mot anglo-français, c'est-à-dire composé du préfixe *pur* – qu'on retrouve dans *purpose*, propos, *purchase*, provision, *purport*, portée, et du mot de l'ancien français : loing, loigner, longé. Nous reconnaitrons dans le premier élément le latin *pro* en tant qu'il se distingue d'*ante* par ce qu'il suppose d'un arrière en avant de quoi il se porte, éventuellement pour le garantir, voire pour s'en porter garant (alors *qu'ante* s'en va au-devant de ce qui vient à sa rencontre). Pour le second, vieux mot français ; *loigner*, verbe de l'attribut de lieu *au loing* (ou encore longé), il ne veut pas dire au loin, mais au long de ; il s'agit donc de *mettre de côté*, ou, pour recourir à une locution familière qui joue sur les deux sens, de : *mettre à gauche*.

C'est ainsi que nous nous trouvons confirmé dans notre détour par l'objet même qui nous y entraîne : car c'est bel et ⁽³³⁾ bien la *lettre détournée* qui nous occupe, celle dont le trajet

a été *prolongé* (c'est littéralement le mot anglais), ou pour recourir au vocabulaire postal, *la lettre en souffrance*.

Voici donc *simple and odd*, comme on nous l'annonce dès la première page, réduite à sa plus simple expression la singularité de la lettre, qui comme le titre l'indique, est *le sujet véritable* du conte : puisqu'elle peut subir un détour, c'est qu'elle a un trajet *qui lui est propre*. Trait où s'affirme ici son incidence de signifiant. Car nous avons appris à concevoir que le signifiant ne se maintient que dans un déplacement comparable à celui de nos bandes d'annonces lumineuses ou des mémoires rotatives de nos machines-à-penser-comme-les-hommes²¹⁰, ceci en raison de son fonctionnement alternant en son principe, lequel exige qu'il quitte sa place, quitte à y faire retour circulairement.

C'est bien ce qui se passe dans l'automatisme de répétition. Ce que Freud nous enseigne dans le texte que nous commentons, c'est que le sujet suit la filière du symbolique, mais ce dont vous avez ici l'illustration est plus saisissant encore : ce n'est pas seulement le sujet, mais les sujets, pris dans leur intersubjectivité, qui prennent la file, autrement dit nos autruches, auxquelles nous voilà revenus, et qui, plus dociles que des moutons, modèlent leur être même sur le moment qui les parcourt de la chaîne signifiante.

Si ce que Freud a découvert et redécouvre dans un abrupt toujours accru, a un sens, c'est que le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes, dans leur destin, dans leurs refus, dans leurs aveuglements, dans leur succès et dans leur sort, nonobstant leurs dons innés et leur acquis social, sans égard pour le caractère ou le sexe, et que bon gré mal gré suivra le train du signifiant comme armes et bagages, tout ce qui est du donné psychologique.

Nous voici en effet derechef au carrefour où nous avons laissé notre drame et sa ronde avec la question de la façon dont les sujets s'y relaient. Notre apologue est fait pour montrer⁽³⁴⁾ que c'est la lettre et son détour qui régit leurs entrées et leurs rôles. Qu'elle soit en souffrance, c'est eux qui vont en pâtir. À passer sous son ombre, ils deviennent son reflet. À tomber en possession de la lettre, – admirable ambiguïté du langage –, c'est son sens qui les possède.

C'est ce que nous montre le héros du drame qui ici nous est conté, quand se répète la situation même qu'a nouée son audace une première fois pour son triomphe. Si maintenant il y succombe, c'est d'être passé au rang second de la triade dont il fut d'abord le troisième en même temps que le larron, – ceci par la vertu de l'objet de son rapt.

Car s'il s'agit maintenant comme avant de protéger la lettre des regards, il ne peut faire qu'il n'y emploie le même procédé qu'il a lui-même déjoué : la laisser à découvert ? Et l'on est en droit de douter qu'il sache ainsi ce qu'il fait, à le voir captivé aussitôt par une relation duelle où nous retrouvons tous les caractères du leurre mimétique ou de l'animal qui fait le mort, et, pris au piège de la situation typiquement imaginaire : de voir qu'on ne le voit pas, méconnaître la situation réelle où il est vu ne pas voir. Et qu'est-ce qu'il ne voit pas ? Justement la situation symbolique qu'il a su lui-même si bien voir, et où maintenant le voilà vu se voyant n'être pas vu.

Le ministre agit en homme qui sait que la recherche de la police est sa défense, puisqu'on nous dit que c'est exprès qu'il lui laisse le champ libre par ses absences : il n'en méconnaît pas moins qu'hors cette recherche, il n'est plus défendu.

C'est l'autruicherie même dont il fut l'artisan, si l'on nous permet de faire provigner notre monstre, mais ce ne peut être par quelque imbécillité qu'il vient à en être la dupe.

C'est qu'à jouer la partie de celui qui cache, c'est le rôle de la Reine dont il lui faut se revêtir, et jusqu'aux attributs de la femme et de l'ombre, si propices à l'acte de cacher.

Ce n'est pas que nous réduisions à l'opposition primaire de l'obscur et du clair, le couple vétéran du *yin* et du *yang*. Car son maniement exact comporte ce qu'a d'aveuglant

²¹⁰. Cf. notre introduction, p. 12.

l'éclat de la lumière, non moins que les miroitements dont l'ombre se sert pour ne pas lâcher sa proie.

Ici le signe et l'être merveilleusement disjoints, nous montrent lequel l'emporte quand ils s'opposent. L'homme assez homme pour braver jusqu'au mépris l'ire redoutée de la femme, ⁽³⁵⁾subit jusqu'à la métamorphose la malédiction du signe dont il l'a dépossédée.

Car ce signe est bien celui de la femme, pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours, de par l'effet des origines, en position de signifiant, voire de fétiche. Pour être à la hauteur du pouvoir de ce signe, elle n'a qu'à se tenir immobile à son ombre, y trouvant de surcroît, telle la Reine, cette simulation de la maîtrise du non-agir, que seul « l'œil de lynx » du ministre a pu percevoir.

Ce signe ravi, voici donc l'homme en sa possession : néfaste de ce qu'elle ne peut se soutenir que de l'honneur qu'elle défie, maudite d'appeler celui qui la soutient à la punition ou au crime, qui l'une et l'autre brisent sa vassalité à la Loi.

Il faut qu'il y ait dans ce signe un *noli me tangere* bien singulier pour que, semblable à la torpille socratique, sa possession engourdisse son homme au point de le faire tomber dans ce qui chez lui se trahit sans équivoque comme inaction.

Car à remarquer comme le fait le narrateur dès le premier entretien, qu'avec l'usage de la lettre se dissipe son pouvoir, nous apercevons que cette remarque ne vise justement que son usage à des fins de pouvoir, – et du même coup que cet usage devient forcé pour le ministre.

Pour ne pouvoir s'en délivrer, il faut que le ministre ne sache que faire d'autre de la lettre. Car cet usage le met dans une dépendance si totale de la lettre comme telle, qu'à la longue il ne la concerne même plus.

Nous voulons dire que pour que cet usage concernât vraiment la lettre, le ministre qui après tout y serait autorisé par le service du Roi son maître, pourrait présenter à la Reine des remontrances respectueuses, dût-il s'assurer de leur effet de retour par des garanties appropriées, – ou bien introduire quelque action contre l'auteur de la lettre dont le fait qu'il reste ici hors du jeu, montre à quel point il s'agit peu ici de la culpabilité et de la faute, mais du signe de contradiction et de scandale que constitue la lettre, au sens où l'Évangile dit qu'il faut qu'il arrive sans égard au malheur de qui s'en fait le porteur, – voire soumettre la lettre devenue pièce d'un dossier au « troisième personnage », qualifié pour savoir s'il en fera sortir une Chambre Ardente pour la Reine ou la disgrâce pour le ministre.

⁽³⁶⁾Nous ne saurons pas pourquoi le ministre n'en fait pas l'un de ces usages, et il convient que nous n'en sachions rien puisque seul nous intéresse l'effet de ce non-usage ; il nous suffit de savoir que le mode d'acquisition de la lettre ne serait un obstacle à aucun d'entre eux.

Car il est clair que si l'usage non significatif de la lettre est un usage forcé pour le ministre, son usage à des fins de pouvoir ne peut être que potentiel, puisqu'il ne peut passer à l'acte sans s'évanouir aussitôt, – dès lors, que la lettre n'existe comme moyen de pouvoir que par les assignations ultimes du pur signifiant, soit : prolonger son détour pour la faire parvenir à qui de droit par un transit de surcroît, c'est-à-dire par une autre trahison dont la gravité de la lettre rend difficile de prévenir les retours, – ou bien détruire la lettre, ce qui serait la seule façon, sûre et comme telle proférée d'emblée par Dupin, d'en finir avec ce qui est destiné par nature à signifier l'annulation de ce qu'il signifie.

L'ascendant que le ministre tire de la situation ne tient donc pas à la lettre, mais, qu'il le sache ou non, au personnage qu'elle lui constitue. Et aussi bien les propos du Préfet nous le présentent-ils comme quelqu'un à tout oser, *who dares all things*, et l'on commente significativement : *those unbecoming as well as those becoming a man*, ce qui veut dire : ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme, et ce dont Baudelaire laisse échapper la pointe en le traduisant : ce qui est indigne d'un homme aussi bien que ce qui est digne de lui. Car dans sa forme originale, l'appréciation est beaucoup plus appropriée à ce qui intéresse une femme.

Ceci laisse apparaître la portée imaginaire de ce personnage, c'est-à-dire la relation narcissique où se trouve engagé le ministre, cette fois certainement à son insu. Elle est indiquée aussi dans le texte anglais, dès la deuxième page, par une remarque du narrateur dont la forme est savoureuse : « L'ascendant, nous dit-il, qu'a pris le ministre, dépendrait de la connaissance qu'a le ravisseur de la connaissance qu'a la victime de son ravisseur », textuellement : *the robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber*. Termes dont l'auteur souligne l'importance en les faisant reprendre littéralement par Dupin tout de suite après le récit sur lequel on a enchaîné de la scène du rapt de la lettre. Ici encore on peut dire que Baudelaire flotte en son langage en ⁽³⁷⁾ faisant l'un interroger, l'autre confirmer par ces mots : « Le voleur sait-il ?... », puis « le voleur sait... », Quoi ? « que la personne volée connaît son voleur ».

Car ce qui importe au voleur, ce n'est pas seulement que ladite personne sache qui l'a volé, mais bien à qui elle a affaire en fait de voleur ; c'est qu'elle le croie capable de tout, ce qu'il faut entendre : qu'elle lui confère la position qu'il n'est à la mesure de personne d'assumer réellement parce qu'elle est imaginaire, celle du maître absolu.

En vérité c'est une position de faiblesse absolue, mais pas pour qui on donne à le croire. La preuve n'en est pas seulement que la Reine y prenne l'audace d'en appeler à la police. Car elle ne fait que se conformer à son déplacement d'un cran dans la rangée de la triade de départ, en s'en remettant à l'aveuglement même qui est requis pour occuper cette place : *No more sagacious agent could, I suppose*, ironise Dupin, *be desired or even imagined*. Non, si elle a franchi ce pas, c'est moins d'être poussée au désespoir, *driven to despair*, comme on nous le dit, qu'en prenant la charge d'une impatience qui est plutôt à imputer à un mirage spéculaire.

Car le ministre a fort à faire pour se contenir dans l'inaction qui est son lot à ce moment. Le ministre en effet n'est pas *absolument* fou. C'est une remarque du Préfet qui toujours parle d'or : il est vrai que l'or de ses paroles ne coule que pour Dupin, et ne s'arrête de couler qu'à concurrence des cinquante mille francs qu'il lui en coûtera à l'étalon de ce métal à l'époque, encore que ce ne doive pas être sans lui laisser un solde bénéficiaire. Le ministre donc n'est pas *absolument* fou dans cette stagnation de folie, et c'est pourquoi il doit se comporter selon le mode de la névrose. Tel l'homme qui s'est retiré dans une île pour oublier, quoi ? il a oublié, – tel le ministre à ne pas faire usage de la lettre, en vient à l'oublier. C'est ce qu'exprime la persistance de sa conduite. Mais la lettre, pas plus que l'inconscient du névrosé, ne l'oublie. Elle l'oublie si peu qu'elle le transforme de plus en plus à l'image de celle qui l'a offerte à sa surprise, et qu'il va maintenant la céder à son exemple à une surprise semblable.

Les traits de cette transformation sont notés, et sous une forme assez caractéristique dans leur gratuité apparente pour être rapprochés valablement du retour du refoulé.

⁽³⁸⁾ Ainsi apprenons-nous d'abord qu'à son tour il a *retourné* la lettre, non certes dans le geste hâtif de la Reine, mais d'une façon plus appliquée, à la façon dont on retourne un vêtement. C'est en effet ainsi qu'il lui faut opérer, d'après le mode dont à l'époque on plie une lettre et la cachette, pour dégager la place vierge où inscrire une nouvelle adresse²¹¹.

Cette adresse devient la sienne propre. Qu'elle soit de sa main ou d'une autre, elle apparaîtra comme d'une écriture féminine très fine, et le cachet passant du rouge de la passion au noir de ses miroirs, il y imprime son propre sceau. Cette singularité d'une lettre marquée du sceau de son destinataire est d'autant plus frappante à noter dans son

²¹¹. Nous nous sommes cru obligé d'un faire ici la démonstration à l'auditoire sur une lettre de l'époque intéressant M. de Chateaubriand et sa recherche d'un secrétaire.

Il nous a paru amusant que M. de Chateaubriand ait mis le point final au premier état, récemment restitué, de ses mémoires en ce mois même de novembre 1841 où paraissait dans le *Chamber's journal* la lettre volée.

Le dévouement de M. de Chateaubriand au pouvoir qu'il décrit et l'honneur que ce dévouement fait à sa personne (on n'en avait pas encore inventé *le don*), le feraient-ils ranger au regard du jugement auquel nous verrons plus loin soumis le ministre, parmi les hommes de génie avec ou sans principes ?

invention, qu'articulée avec force dans le texte, elle n'est ensuite même pas relevée par Dupin dans la discussion à laquelle il soumet l'identification de la lettre.

Que cette omission soit intentionnelle ou involontaire, elle surprendra dans l'agencement d'une création dont on voit la minutieuse rigueur. Mais dans les deux cas, il est significatif que la lettre qu'en somme le ministre s'adresse à lui-même, soit la lettre d'une femme : comme si c'était là une phase où il dût en passer par une convenance naturelle du signifiant.

Aussi bien l'aura de nonchaloir allant jusqu'à affecter les apparences de la mollesse, l'étalage d'un ennui proche du dégoût en ses propos, l'ambiance que l'auteur de la philosophie de l'ameublement²¹² sait faire surgir de notations presque impalpables comme celle de l'instrument de musique sur la table, tout semble concerté pour que le personnage que tous ses propos ont cerné des traits de la virilité, dégage quand il apparaît l'*odor di femina* la plus singulière.

Que ce soit là un artifice, Dupin ne manque pas de le souligner en effet en nous disant derrière ce faux-aloi la vigilance de la bête de proie prête à bondir. Mais que ce soit l'effet même⁽³⁹⁾ de l'inconscient au sens précis où nous enseignons que l'inconscient, c'est que l'homme soit habité par le signifiant, comment en trouver une image plus belle que celle que Poe forge lui-même pour nous faire comprendre l'exploit de Dupin. Car il recourt, pour ce faire, à ces noms toponymiques qu'une carte de géographie, pour n'être pas muette, surimpose à son dessin, et dont on peut faire l'objet d'un jeu de devinette à qui saura trouver celui qu'aura choisi un partenaire, – remarquant dès lors que le plus propice à égarer un débutant sera celui qui, en grosses lettres largement espacées dans le champ de la carte, y donne, sans souvent même que le regard s'y arrête, la dénomination d'un pays tout entier...

Telle la lettre volée, comme un immense corps de femme, s'étale dans l'espace du cabinet du ministre, quand y entre Dupin. Mais telle déjà il s'attend à l'y trouver, et il n'a plus, de ses yeux voilés de vertes lunettes, qu'à déshabiller ce grand corps.

Et c'est pourquoi sans avoir eu besoin, non plus et pour cause que l'occasion, d'écouter aux portes du P^r Freud, il ira droit là où gît et gîte ce que ce corps est fait pour cacher, en quelque beau mitan où le regard se glisse, voire à cet endroit dénommé par les séducteurs le château Saint-Ange dans l'innocente illusion où ils s'assurent de tenir de là la Ville. Tenez ! entre les jambages de la cheminée, voici l'objet à portée de la main que le ravisseur n'a plus qu'à tendre... La question de savoir s'il le saisit sur le manteau comme Baudelaire le traduit, ou sous le manteau de la cheminée comme le porte le texte original, peut être abandonnée sans dommage aux inférences de la cuisine.

Si l'efficacité symbolique s'arrêtait là, c'est que la dette symbolique s'y serait éteinte aussi ? Si nous pouvions le croire, nous serions avertis du contraire par deux épisodes qu'on doit d'autant moins tenir pour accessoires qu'ils semblent au premier abord détonner dans l'œuvre.

C'est d'abord l'histoire de la rétribution de Dupin, qui loin d'être un jeu de la fin, s'est annoncée dès le principe par la question fort désinvolte qu'il pose au préfet sur le montant de la récompense qui lui a été promise, et dont, pour être réticent⁽⁴⁰⁾ sur son chiffre, celui-ci ne songe pas à lui dissimuler l'énormité, revenant même sur son augmentation dans la suite.

Le fait que Dupin nous ait été auparavant présenté comme un besogneux réfugié dans l'éther, est plutôt de nature à nous faire réfléchir sur le marché qu'il fait de la livraison de la lettre, et dont le check-book qu'il produit assure rondement l'exécution. Nous ne croyons pas négligeable que le *hint* sans ambages par où il l'a introduit soit une « histoire attribuée au personnage aussi célèbre qu'excentrique », nous dit Baudelaire, d'un médecin anglais nommé Abernethy, où il s'agit d'un riche avare qui, pensant lui soutirer une consultation gratuite, s'entend rétorquer non pas de prendre médecine, mais de prendre conseil.

²¹². Poe est en effet l'auteur d'un essai portant ce titre.

N'est-ce pas à bon droit en effet que nous nous croirons concernés quand il s'agit peut-être pour Dupin de se retirer lui-même du circuit symbolique de la lettre, – nous qui nous faisons les émissaires de toutes les lettres volées qui pour un temps au moins seront chez nous en souffrance dans le transfert. Et n'est-ce pas la responsabilité que leur transfert comporte, que nous neutralisons en la faisant équivaloir au signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification, à savoir l'argent.

Mais ce n'est pas là tout. Ce bénéfice si allègrement tiré par Dupin de son exploit, s'il a pour but de tirer son épingle du jeu, n'en rend que plus paradoxale, voire choquante, la prise à partie, et disons le coup en dessous, qu'il se permet soudain à l'endroit du ministre dont il semble pourtant que le tour qu'il vient de lui jouer ait assez dégonflé l'insolent prestige.

Nous avons dit les vers atroces qu'il assure n'avoir pu s'empêcher de dédier, dans la lettre par lui contrefaite, au moment où le ministre mis hors de ses gonds par les immanquables défis de la Reine, pensera l'abattre et se précipitera dans l'abîme : *facilis descensus Avernus*²¹³, sentencie-t-il, ajoutant que le ministre ne pourra manquer de reconnaître son écriture, ce qui, pour laisser sans péril un opprobre sans merci, paraît, visant une figure qui n'est pas sans mérite, un triomphe sans gloire, et la rancune qu'il invoque encore d'un mauvais⁽⁴¹⁾ procédé éprouvé à Vienne (est-ce au Congrès ?) ne fait qu'y ajouter une noirceur de surcroît.

Considérons pourtant de plus près cette explosion passionnelle, et spécialement quant au moment où elle survient d'une action dont le succès relève d'une tête si froide.

Elle vient juste après le moment où l'acte décisif de l'identification de la lettre étant accompli, on peut dire que Dupin déjà tient la lettre autant que de s'en être emparé, sans pourtant être encore en état de s'en défaire.

Il est donc bien partie prenante dans la triade intersubjective, et comme tel dans la position médiane qu'ont occupée précédemment la Reine et le Ministre. Va-t-il en s'y montrant supérieur, nous révéler en même temps les intentions de l'auteur ?

S'il a réussi à remettre la lettre dans son droit chemin, il reste à la faire parvenir à son adresse. Et cette adresse est à la place précédemment occupée par le Roi, puisque c'est là qu'elle devrait rentrer dans l'ordre de la Loi.

Nous l'avons vu, ni le Roi, ni la Police qui l'a relayé à cette place, n'étaient capables de la lire parce que cette place comportait l'aveuglement.

Rex et augur, l'archaïsme légendaire de ces mots, ne semble résonner que pour nous faire sentir le dérisoire d'y appeler un homme. Et les figures de l'histoire n'y encouragent guère depuis déjà quelque temps. Il n'est pas naturel à l'homme de supporter à lui seul le poids du plus haut des signifiants. Et la place qu'il vient occuper à le revêtir, peut être aussi propre à devenir le symbole de la plus énorme imbécillité²¹⁴.

Disons que le Roi ici est investi par l'amphibologie naturelle au sacré, de l'imbécillité qui tient justement au Sujet.

C'est ce qui va donner leur sens aux personnages qui vont se succéder à sa place. Non pas que la police puisse être tenue pour constitutionnellement analphabète, et nous savons le rôle des piques plantées sur le *campus* dans la naissance de l'État. Mais celle qui exerce ici ses fonctions est toute marquée des formes libérales, c'est-à-dire de celles que lui imposent des⁽⁴²⁾ maîtres peu soucieux d'essuyer ses penchants indiscrets. C'est pourquoi on ne nous mâche pas à l'occasion les mots sur les attributions qu'on lui réserve : « *Sutor ne ultra crepidam*, occupez-vous de vos filous. Nous irons même jusqu'à vous donner pour ce faire,

²¹³. Le vers de Virgile porte : *facilis descensus Averno*.

²¹⁴. On se souvient du spirituel distique attribué avant sa chute au plus récent en date à avoir rallié le rendez-vous de Candide à Venise :

*Il n'est plus aujourd'hui que cinq rois sur la terre,
Les quatre rois des cartes et le roi d'Angleterre.*

des moyens scientifiques. Cela vous aidera à ne pas penser aux vérités qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre²¹⁵ ».

On sait que le soulagement qui résulte de principes si avisés, n'aura duré dans l'histoire que l'espace d'un matin, et que déjà la marche du destin ramène de toutes parts, suite d'une juste aspiration au règne de la liberté, un intérêt pour ceux qui la troublent de leurs crimes, qui va jusqu'à en forger à l'occasion les preuves. On peut même voir que cette pratique qui fut toujours bien reçue de ne jamais s'exercer qu'en faveur du plus grand nombre, vient à être authentifiée par la confession publique de ses forgeries par ceux-là mêmes qui pourraient y trouver à redire : dernière manifestation en date de la prééminence du signifiant sur le sujet.

Il n'en demeure pas moins qu'un dossier de police a toujours été l'objet d'une réserve, dont on s'explique mal qu'elle déborde largement le cercle des historiens.

C'est à ce crédit évanescant que la livraison que Dupin a l'intention de faire de la lettre au Préfet de police, va en réduire la portée. Que reste-t-il maintenant du signifiant quand, délesté déjà de son message pour la Reine, le voici invalidé dans son texte dès sa sortie des mains du Ministre ?

Il ne lui reste justement plus qu'à répondre à cette question même, de ce qu'il reste d'un signifiant quand il n'a plus de signification. Or, c'est la même question dont l'a interrogé celui que Dupin maintenant retrouve au lieu marqué de l'aveuglement.

C'est bien là en effet la question qui y a conduit le Ministre, s'il est le joueur qu'on nous a dit et que son acte dénonce suffisamment. Car la passion du joueur n'est autre que cette question posée au signifiant, que figure l'ἄτματον du hasard.

« Qu'es-tu, figure du dé que je retourne dans ta rencontre (τξη)²¹⁶ avec ma fortune ? Rien, sinon cette présence⁽⁴³⁾ de la mort qui fait de la vie humaine ce sursis obtenu de matin en matin au nom des significations dont ton signe est la houlette. Tel fit Schéhérazade durant mille et une nuits, et tel je fais depuis dix-huit mois à éprouver l'ascendant de ce signe au prix d'une série vertigineuse de coups pipés au jeu de pair ou impair ».

C'est ainsi que Dupin, *de la place où il est*, ne peut se défendre contre celui qui interroge ainsi, d'éprouver une rage de nature manifestement féminine. L'image de haute volée où l'invention du poète et la rigueur du mathématicien se conjoignaient avec l'impassibilité du dandy et l'élégance du tricheur, devient soudain pour celui-là même qui nous l'a fait goûter le vrai *monstrum horrendum*, ce sont ses mots, « un homme de génie sans principes ».

Ici se signe l'origine de cette horreur, et celui qui l'éprouve n'a nul besoin de se déclarer de la façon la plus inattendue « partisan de la dame » pour nous la révéler : on sait que les dames détestent qu'on mette en cause les principes, car leurs attraits doivent beaucoup au mystère du signifiant.

C'est pourquoi Dupin va enfin tourner vers nous la face médusante de ce signifiant dont personne en dehors de la Reine n'a pu lire que l'envers. Le lieu commun de la citation convient à l'oracle que cette face porte en sa grimace, et aussi qu'il soit emprunté à la tragédie :

... *Un destin si funeste,*
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

Telle est la réponse du signifiant au delà de toutes les significations :

« Tu crois agir quand je t'agite au gré des liens dont je noue tes désirs. Ainsi ceux-ci croissent-ils en forces et se multiplient-ils en objets qui te ramènent au morcellement de

²¹⁵. Ce propos a été avoué en termes clairs par un noble Lord parlant à la Chambre Haute où sa dignité lui donnait sa place.

²¹⁶ On sait l'opposition fondamentale que fait Aristote des deux termes ici rappelées dans l'analyse conceptuelle qu'il donne du hasard dans sa *physique*. Bien des discussions s'éclaireraient à ne pas l'ignorer.

ton enfance déchirée. Eh bien, c'est là ce qui sera ton festin jusqu'au retour de l'invité de pierre, que je serai pour toi puisque tu m'évoques ».

Pour retrouver un ton plus tempéré, disons selon le canular, dont, avec certains d'entre vous qui nous avaient suivis au Congrès de Zurich l'année dernière, nous avons fait l'hommage au mot de passe de l'endroit, que la réponse du signifiant à celui qui l'interroge est : « Mange ton Dasein ».

⁽⁴⁴⁾ Est-ce donc là ce qui attend le ministre à un rendez-vous fatidique. Dupin nous l'assure, mais nous avons aussi appris à nous défendre d'être à ses diversions trop crédules.

Sans doute voici l'audacieux réduit à l'état d'aveuglement imbécile, où l'homme est vis-à-vis des lettres de muraille qui dictent son destin. Mais quel effet pour l'appeler à leur rencontre, peut-on attendre des seules provocations de la Reine pour un homme tel que lui ? L'amour ou la haine. L'un est aveugle et lui fera rendre les armes. L'autre est lucide, mais éveillera ses soupçons. Mais s'il est vraiment le joueur qu'on nous dit, il interrogera, avant de les abattre, une dernière fois ses cartes et, y lisant son jeu, il se lèvera de la table à temps pour éviter la honte.

Est-ce là tout et devons-nous croire que nous avons déchiffré la véritable stratégie de Dupin au delà des trucs imaginaires dont il lui fallait nous leurrer ? Oui sans doute, car si « tout point qui demande de la réflexion », comme le profère d'abord Dupin, « s'offre le plus favorablement à l'examen dans l'obscurité », nous pouvons facilement en lire maintenant la solution au grand jour. Elle était déjà contenue et facile à dégager du titre de notre conte, et selon la formule même, que nous avons dès longtemps soumise à votre discrétion, de la communication intersubjective : où l'émetteur, vous disons-nous, reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée. C'est ainsi que ce que veut dire « la lettre volée », voire « en souffrance », c'est qu'une lettre arrive toujours à destination.

Guitrancourt, San Casciano, mi-mai, mi-août 1956.

Paru dans *Études Philosophiques* 1956, n° 4 (numéro spécial), pp. 567-584.

⁽⁵⁶⁷⁾Le centenaire de la naissance est rare à célébrer. Il suppose de l'œuvre une continuation de l'homme qui évoque la survie. C'est bien ce dont nous aurons à dénoncer les apparences dans notre double sujet.

Psychanalyste nous-même et longtemps confiné dans notre expérience, nous avons vu qu'elle s'éclairait à faire des termes où Freud l'a défini, l'usage non de préceptes, mais de concepts qui leur convient.

Engagé par là à la limite du possible, et sans doute au-delà de notre dessein, dans l'histoire en action de la psychanalyse, nous dirons ici des choses qui ne paraîtront osées qu'à confondre parti pris et relief.

Aussi bien la rédaction de notre titre est de nature, nous le savons, à détourner ceux que ces choses pourraient toucher, d'aller au-delà. Qu'on nous pardonne cette malice : ce dont il nous est arrivé de traiter sous ces termes, c'est de la situation vraie, de la formation valable. Ici c'est de la situation réelle, de la formation donnée que nous voudrions rendre compte, et pour une audience plus large.

Quel concours unanime n'obtiendrait-on pas à collapser psychanalyse et formation pour annoncer l'étude de la situation du psychanalyste. Et combien édifiant serait-il de la pousser jusqu'aux effets de son style de vie. Nous ne ferons que toucher un instant à sa relation au monde, pour introduire notre sujet.

On sait le « comment peut-on être psychanalyste » qui nous fait faire encore à l'occasion sur des lèvres mondaines figure de Persan, et que s'y enchaîne bientôt un « je n'aimerais pas vivre avec un psychanalyste », dont la mine pensive nous reconforte par l'aspect de ce que le sort nous épargne.

Cette révérence ambiguë n'est pas si loin qu'il semble du crédit, plus grave sans doute, que la science nous accorde. Car si l'on y note volontiers la pertinence de tel fait qui est censé nous regarder, c'est ⁽⁵⁶⁸⁾de l'extérieur, et sous réserve de l'étrangeté, que l'on nous passe, de nos coutumes mentales.

Comment ne serions-nous pas satisfaits, comme du fruit de la distance que nous maintenons de l'incommunicable de notre expérience, de cet effet de ségrégation intellectuelle ?

Domage qu'il contrarie un besoin de renfort, trop manifeste d'aller à peu près à n'importe où, et dont on peut mesurer dans notre décourageante littérature de combien peu il se contente. Ici il suffira que j'évoque le frémissent d'aise qui parcourut le rang de mes aînés quand un disciple de l'École²¹⁷, s'étant oint pour la conjoncture de pavlovisme, vint à leur donner son *licet*. Et le prestige du réflexe conditionné, voire de la névrose animale, n'a pas cessé depuis de faire des siennes dans nos rêveries... Que la rumeur pourtant vienne à certains, de ce qu'on appelle les sciences humaines, ils courent à la voix, et des zélotes sur l'estrade s'égaleront aux commandements de la figuration intelligente.

Assurément ce geste de la main tendue, mais jamais refermée, ne peut avoir de raison qu'interne : nous entendons par là que l'explication doit en être cherchée dans la situation de la psychanalyse plutôt que des psychanalystes. Car si nous avons pu définir ironiquement la psychanalyse comme le traitement qu'on attend d'un psychanalyste, c'est bien pourtant la première qui décide de la qualité du second.

Nous l'avons dit, il y a dans l'analyse une situation réelle qui s'indique à rapprocher le cliché le plus courant à s'y produire, qu'aucune notion nouvelle n'y a été introduite depuis Freud, et la référence la plus constante à entendre dans l'articulation des faits et des moyens, au point d'en apparaître le carrefour obligé, à savoir la notion de frustration. Or on chercherait vainement dans toute l'œuvre de Freud, de ce terme la moindre trace : car on

²¹⁷. Nous voulons dire un thomiste.

n'y trouverait qu'à le rectifier par celui de *Versagung*, lequel implique renonciation, et qui donc s'en distingue de toute la différence du symbolique au réel, différence dont nous faisons la grâce à nos lecteurs de la considérer comme acquise, mais dont on peut dire que l'œuvre de Freud se résume à lui donner le poids d'une instance nouvelle.

Hernie centrale à être ici pointée du doigt, d'une discordance diffuse, et telle qu'en effet les termes freudiens étant si l'on peut dire, et nous verrons que ce n'est pas rien, laissés en place, c'est pour chacun quand on en use, quelque chose d'autre qu'on désigne.

⁽⁵⁶⁹⁾Rien en effet qui satisfasse mieux aux exigences du concept que ces termes, c'est-à-dire qui soit plus identique à la structure d'une relation, nommément l'analytique, et à la chose qui s'y saisit, nommément le signifiant. C'est dire que ces concepts, entre eux puissamment articulés, ne correspondent à rien qui se donne immédiatement à l'intuition. Or c'est précisément cela qui leur est point par point substitué par une approximation qui ne peut être que grossière, et telle qu'on peut la comparer à ce que l'idée de la force ou celle de l'onde est pour quelqu'un qui n'a aucune notion de la physique.

C'est ainsi que le transfert, quoiqu'on en ait et que chacun en professe, reste avec la force d'adhésion d'un commun consentement identifié à un sentiment ou à une constellation de sentiments éprouvés par le patient : alors qu'à seulement le définir par l'effet de reproduction relatif à l'analyse, il ressort que le plus clair en doit passer inaperçu du sujet.

De même et de façon plus insidieuse encore, la résistance est-elle assimilée à l'attitude d'opposition que le mot évoque dans son emploi vulgaire : quand Freud ne saurait prêter à équivoque, à y ranger comme il le fait les événements les plus accidentels de la vie du sujet dans la mesure de l'obstacle qu'ils font à l'analyse, fût-ce seulement à obvier à sa présence physique.

Ces rappels triviaux bien entendu restent opaques sous cette forme. Pour savoir ce qu'est le transfert, il faut savoir ce qui se passe dans l'analyse. Pour savoir ce qui se passe dans l'analyse, il faut savoir d'où vient la parole. Pour savoir ce qu'est la résistance, il faut savoir ce qui fait écran à l'avènement de la parole : et ce n'est pas telle disposition individuelle, mais une interposition imaginaire qui dépasse l'individualité du sujet, en ce qu'elle structure son individualisation spécifiée dans la relation duelle.

Qu'on nous pardonne une formule aussi abstraite à orienter l'esprit. Aussi bien ne fait-elle, à la façon de la formule générale de la gravitation dans un texte d'histoire des sciences, qu'indiquer les assises de la recherche. Et l'on ne saurait exiger de la vulgarisation psychanalytique qu'elle s'abstienne de toute référence semblable.

Ce n'est pas en effet que la rigueur conceptuelle ni l'élaboration technique, ne se rencontrent dans les travaux psychanalytiques. S'ils y restent sporadiques voire inefficients, c'est pour un vice plus profond et à quoi les préceptes de la pratique ont conduit par une confusion singulière.

On sait l'attitude asystématique qui est posée au principe, tant de la règle dite analytique qui est imposée au patient de ne rien ⁽⁵⁷⁰⁾omettre de ce qui lui vient à l'esprit et de renoncer à cette fin à toute critique et à tout choix, que de l'attention dite flottante que Freud indique expressément au psychanalyste pour n'être rien que l'attitude qui correspond à cette règle.

Ces deux préceptes entre quoi se tend en quelque sorte l'étoffe de l'expérience, mettent, semble-t-il, suffisamment en valeur le rôle fondamental du discours du sujet et de son écoute.

C'est bien ce à quoi s'adonnèrent, et non sans fruit, les psychanalystes dans l'âge d'or de la psychanalyse. Si la moisson qu'ils recueillirent tant aux divagations jamais si permises à l'issue d'une bouche qu'aux lapsus jamais si offerts à l'ouverture d'une oreille, fut si féconde, ce n'est pas sans raison.

Mais cette richesse même de données, sources de connaissance, les menèrent vite à un nœud dont ils surent faire une impasse. Pouvaient-ils, ces données acquises, s'empêcher de s'orienter sur elles à travers ce qu'ils entendaient dès lors. À la vérité le problème ne se posa

à eux qu'à partir du moment où le patient devenu bientôt autant au fait de ce savoir qu'ils l'étaient eux-mêmes, leur servit toute préparée l'interprétation qui était leur tâche, ce qui, il faut le dire, est bien le tour le plus fâcheux qu'on puisse faire à un augure.

N'en croyant plus leurs deux oreilles, ils voulurent retrouver l'au-delà qu'avait eu en effet toujours le discours, mais sans qu'ils sussent ce qu'il était. C'est pourquoi ils s'en inventèrent une troisième présumée appelée à le percevoir sans intermédiaire. Et pour désigner cette immédiateté du transcendant, rien ne fut épargné des métaphores du compact : l'affect, le vécu, l'attitude, la décharge, le besoin d'amour, l'agressivité latente, l'armure du caractère et le verrou de la défense, laissons le gobelet et passons la muscade, dont la reconnaissance n'était plus dès lors accessible qu'à ce je ne sais quoi dont un claquement de langue est la probation dernière et qui introduit dans l'enseignement une exigence inédite : celle de l'inarticulé.

À partir de là, les fantaisies psychologiques purent se donner libre cours. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire dans l'analyse des variations de la mode. Elles sont peu remarquées de ses adeptes, toujours captivés par la dernière : l'exhaustion des fantasmes, la régression instinctuelle, le déjouement de la défense, l'épongeage de l'angoisse, la libération de l'agressivité, l'identification au moi fort de l'analyste, la manducation imaginaire de ses attributs, la dynamique, ah ! la dynamique où se reconstruit la relation d'objet, et aux derniers échos l'objectif où une discipline fondée sur l'histoire du sujet, vient à culminer : ce couple de *l'hic et nunc*, dont le coassement jumeau n'est ⁽⁵⁷¹⁾ pas seulement ironique à faire les cornes à notre latin perdu, mais à fleurir un humanisme de meilleur aloi en ressuscitant les corneilles auxquelles nous revoilà bayant, sans plus n'avoir pour tirer nos auspices de la nique de leur oblique volètement et du volet narquois de leur clin d'œil, que les dérangeaisons de notre contre-transfert.

Ce domaine de nos errances n'est pas pourtant pure fumée : son labyrinthe est bien celui dont nous fut donné le fil, mais par un cas étrange ce fil perdu a dissipé en reflets ses murailles, et nous faisant sauter par sa cassure vingt siècles de mythologie, changé les couloirs de Dédale en ce palais de l'Arioste où de l'aimée et du rival qui vous défient, tout n'est que leurre.

Freud là comme partout est criant : tout son effort de 1897 à 1914²¹⁸ a été de faire la part de l'imaginaire et du réel dans les mécanismes de l'inconscient. Il est singulier que ceci ait mené les psychanalystes en deux étapes, d'abord à faire de l'imaginaire un autre réel, et de nos jours à y trouver la norme du réel.

Sans doute l'imaginaire n'est-il pas l'illusoire et donne-t-il matière à l'idée. Mais ce qui permit à Freud d'y faire la descente au trésor dont ses suivants furent enrichis, c'est la détermination symbolique où la fonction imaginaire se subordonne, et qui chez Freud est toujours rappelée puissamment, qu'il s'agisse du mécanisme de l'oubli verbal ou de la structure de fétichisme.

Et l'on peut dire qu'en insistant pour que l'analyse de la névrose fût toujours ramenée au nœud de l'Œdipe, il ne visait à rien d'autre qu'à assurer l'imaginaire dans sa concaténation symbolique, car l'ordre symbolique exige trois termes au moins, ce qui impose à l'analyste de ne pas oublier l'Autre présent, entre les deux qui d'être là, n'enveloppent pas celui qui parle.

Mais malgré ce que Freud ajoute à cet avertissement par sa théorie du mirage narcissique, le psychanalyste s'engage toujours plus avant dans la relation duelle, sans que le frappe l'extravagance de l'« introjection du bon objet », par laquelle nouveau pélican il s'offre, heureusement sous des espèces fantasmatiques, à l'appétit du consommateur, ni que l'arrêtent dans les textes célébrant cette conception de l'analyse, les doutes qu'y prendront nos neveux à s'interroger sur les obscénités de frères obscurantins qui trouvaient faveur et foi en notre *novecento*.

²¹⁸. De la lettre à Fliess du 21 septembre à la rédaction de *L'Homme aux loups* (voir la note liminaire de l'observation).

À vrai dire la notion même d'analyse préœdipienne résume cette débandade du collier où c'est au devant des perles qu'on jette les pourceaux. Curieusement les formes du rituel technique se valorisent ⁽⁵⁷²⁾ à mesure de la dégradation des objectifs. La cohérence de ce double procès dans la nouvelle psychanalyse est sentie par ses zélotes. Et l'un d'eux qui, des pages de Michelet qui font trôner la chaise percée sur les mœurs du Grand Siècle, trouvait eau à son moulin et matière à hausser le ton jusqu'à cette profession sans ambages : la beauté sera stercoraire ou ne sera pas, n'en tirait pas moindre courage à prôner comme un miracle les conditions où cette vérité dernière s'était produite, et leur maintien à ne pas changer d'une ligne : ainsi du compte des minutes que passe l'analyste sur son siège et où l'inconscient du sujet peut régler ses habitudes.

On aurait pu prévoir les issues où l'imaginaire, pour rejoindre le réel, doit trouver le *no man's land* qui en effaçant leur frontière, lui en ouvre l'accès. Les sensoriums non spatialisants les indiquent, où l'hallucination elle-même prête à difficulté dans sa limite. Mais le calcul de l'homme est toujours devancé par son jaillissement inventif, et c'est à la surprise heureuse de tous qu'un novice dans un travail dont nous dirons quel fut pour lui le succès, vint une fois, en quelques pages modestes et sans fioritures, nous rapporter cette solution élégante d'un cas rebelle : « Après deux ou trois ans (nous vérifierons le chiffre), mon patient ne pouvait toujours pas me sentir ; un jour enfin mon insistance non moins patiente en vint à bout : il perçut mon odeur. « La guérison était là ».

On aurait tort de boudier ces audaces, elles ont leurs lettres de noblesse. Et « l'ingénieux Docteur Swift » ici ne nous ménagerait pas son patronage. À preuve ce *Grand Mystère ou l'art de méditer sur la garde-robe renouvelé et dévoilé*, dont nous citerons seulement dans une traduction de l'époque (La Haye, chez Jean Van Duren, 1729) pour n'y rien altérer, la page 18, où il vante les lumières qu'on peut tirer de « la matière fécale, qui, tandis qu'elle est encore fraîche... exhale des particules, qui montant au travers des nerfs optiques et des nerfs olfactoires de quiconque se tient vis-à-vis, excitent en lui par sympathie les mêmes affections qu'à l'Auteur de l'excrément, et, si on est bien instruit de ce profond mystère, c'en est assez pour apprendre tout ce qu'on veut de son tempérament, de ses pensées, de ses actions même, et de l'état de sa fortune ».

« C'est pourquoi je me flatte que mes supérieurs (nous apprendrons, p. 23, que ce sont des Docteurs et Membres de la Société Royale réunis en une Association jalouse de son secret), ne me blâmeront pas si à la fin de ce Traité, je propose de confier l'inspection des Privés à des Personnes qui aient plus de science et de jugement, que ceux qui font aujourd'hui cet office. Combien leur dignité... n'éclaterait-elle pas ⁽⁵⁷³⁾ davantage, si elle n'était accordée qu'à des Philosophes et à des Ministres, qui par le goût, l'odeur, la teinture, la substance des évacuations du corps naturel, sauraient découvrir quelle est la constitution du corps politique, et avertir l'État des complots secrets que forment des gens inquiets et ambitieux ».

Nous serions vain à nous complaire à l'humour cynique du *Dean* au déclin de sa vie, sinon de sa pensée : mais en passant nous voulons rappeler sous un mode sensible même aux entendements olfactifs, la différence d'un matérialisme naturaliste et du matérialisme freudien, lequel, loin de nous dépouiller de notre histoire, nous assure de sa permanence sous sa forme symbolique, hors des caprices de notre assentiment.

Ceci n'est pas peu de chose, s'il représente proprement les traits de l'inconscient, que Freud, loin de les arrondir, a toujours plus affirmés. Dès lors pourquoi éluder les questions que l'inconscient provoque.

Si l'association dite libre nous y donne accès, est-ce par une libération qui se compare à celle des automatismes neurologiques ?

Si les pulsions qui s'y découvrent sont du niveau diencephalique, voire du rhinencéphale, comment concevoir qu'elles se structurent en termes de langage ?

Car si dès l'origine c'est dans le langage que se sont fait connaître leurs effets, – leurs ruses que nous avons appris depuis à reconnaître, ne dénotent pas moins, dans leur trivialité comme dans leurs finesses, une procédure langagière ?

Les pulsions qui dans les rêves se jouent en calembours d'almanach, fleurissent aussi bien cet air de *Witz* qui à la lecture de la *Traumdeutung* touche les plus naïfs. Car ce sont les mêmes pulsions dont la présence distancie le trait d'esprit du comique, de s'y affirmer sous une plus altière altérité²¹⁹.

Mais la défense elle-même dont la dénégation suffit à indiquer l'ambiguïté inconsciente, ne fait pas usage de formes moins rhétoriques. Et ses modes se conçoivent mal sans recours aux tropes et aux figures, celles-ci de parole ou de mots aussi vrai que dans Quintilien²²⁰, et qui vont de l'accisme et de la métonymie à la catachrèse et à l'antiphrase, à l'hypallage, voire à la litote (reconnaissable dans ce que ⁽⁵⁷⁴⁾décrit M. Fenichel), et ceci s'impose à nous toujours plus avant à mesure que la défense nous apparaît plus inconsciente.

Ce qui nous contraint à conclure qu'il n'est pas de forme si élaborée du style où l'inconscient n'abonde, sans en excepter les érudites, les concettistes et les précieuses, qu'il ne dédaigne pas plus que ne le fait l'auteur de ces lignes, le Góngora de la psychanalyse, à ce qu'on dit, pour vous servir.

Si ceci est de nature à nous décourager de le retrouver dans le péristaltisme d'un chien si pavlovisé qu'on le suppose, ce n'est pas non plus pour obliger les analystes à prendre des bains de poésie macaronique, ni les leçons de tablature des arts courtois, dont leurs débats pourtant s'agrémenteraient heureusement. Encore pourrait-on leur imposer un rudiment qui les formât à la problématique du langage, assez pour leur permettre de distinguer le symbolisme de l'analogie naturelle avec laquelle ils le confondent habituellement.

Ce rudiment est la distinction du signifiant et du signifié dont on honore à juste titre Ferdinand de Saussure, de ce que par son enseignement elle soit maintenant inscrite au fondement des sciences humaines. Notons seulement que, même mention faite de précurseurs comme Baudouin de Courtenay, cette distinction était parfaitement claire aux anciens, et attestée dans Quintilien et saint Augustin.

La primauté du signifiant sur le signifié y apparaît déjà impossible à éluder de tout discours sur le langage, non sans qu'elle déconcerte trop la pensée pour avoir pu même de nos jours être affrontée par les linguistes.

Seule la psychanalyse est en mesure d'imposer à la pensée cette primauté en démontrant que le signifiant se passe de toute cogitation, fût-ce des moins réflexives, pour exercer des regroupements non douteux dans les significations qui asservissent le sujet, bien plus : pour se manifester en lui par cette intrusion aliénante dont la notion de *symptôme* en analyse prend un sens émergent : le sens du signifiant qui connote la relation du sujet au signifiant.

Aussi bien dirions-nous que la découverte de Freud est cette vérité que la vérité ne perd jamais ses droits, et qu'à réfugier ses créances jusque dans le domaine voué à l'immédiateté des instincts, seul son registre permet de concevoir cette durée inextinguible du désir dont le trait n'est pas le moins paradoxal à souligner de l'inconscient, comme Freud le fait à n'en pas démoder.

Mais pour écarter toute méprise, il faut articuler que ce registre de la vérité est à prendre à la lettre, c'est-à-dire que la détermination symbolique, soit ce que Freud appelle surdétermination, est à tenir ⁽⁵⁷⁵⁾d'abord comme fait de syntaxe, si l'on veut saisir ses effets d'analogie. Car ces effets s'exercent du texte au sens, loin d'imposer leur sens au texte. Comme il se voit aux désirs proprement insensés qui de ces effets sont les moins retors.

²¹⁹. Qu'on entende bien, que ceci n'est pas un air de bravoure, mais une remarque technique que la lecture du *Witz* de Freud met à la portée tous. Il est vrai que peu de psychanalystes lisent cet ouvrage, ce que nous n'en sommes plus à celer après que l'un des plus dignes nous ait avoué comme une simple lacune, n'avoir jamais ouvert la *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

²²⁰. *Sententiarum out verborum*. Cf. Quintillien *Oratoria Institutio* Lib. IX, Cap. 2 et 3.

De cette détermination symbolique, la logique combinatoire nous donne la forme la plus radicale, et il faut savoir renoncer à l'exigence naïve qui voudrait en soumettre l'origine aux vicissitudes de l'organisation cérébrale qui la reflète à l'occasion.

Rectification salubre, quelque offense qu'elle apporte au préjugé psychologique. Et il ne semble pas de trop pour la soutenir de rappeler tous les lieux où l'ordre symbolique trouve son véhicule, fût-ce dans le silence peuplé de l'univers surgi de la physique. L'industrie humaine que cet ordre détermine plutôt qu'elle ne le sert, n'est pas seulement là pour le conserver, mais déjà visiblement le proroge au delà de ce que l'homme en maîtrise, et les deux kilos de langage dont nous pouvons pointer la présence sur cette table, sont moins inertes à les retrouver courant sur les ondes croisées de nos émissions, pour ouvrir l'oreille même des sourds à la vérité que Rabelais sut enclore en son apologue des paroles gelées.

Un psychanalyste doit s'assurer dans cette évidence que l'homme est, dès avant sa naissance et au delà de sa mort, pris dans la chaîne symbolique, laquelle a fondé le lignage avant que s'y brode l'histoire, – se rompre à cette idée que c'est dans son être même, dans sa personnalité totale comme on s'exprime comiquement, qu'il est en effet pris comme un tout, mais à la façon d'un pion, dans le jeu du signifiant, et ce dès avant que les règles lui en soient transmises, pour autant qu'il finisse par les surprendre, – cet ordre de priorités étant à entendre comme un ordre logique, c'est-à-dire toujours actuel.

De cette hétéronomie du symbolique, nulle préhistoire ne nous permet d'effacer la coupure. Bien au contraire tout ce qu'elle nous livre ne fait que plus la creuser : outils dont la forme sérielle nous tourne plus vers le rituel de leur fabrication que vers les usages à quoi ils aient été adaptés, – entassements qui ne montrent rien d'autre que le symbole anticipant de l'entrée du symbolique dans le monde, – sépultures qui, au delà de toute motivation que nous puissions leur rêver, sont des édifices que ne connaît pas la nature.

Cette extériorité du symbolique par rapport à l'homme est la notion même de l'inconscient. Et Freud a constamment prouvé qu'il y tenait comme au principe même de son expérience.

Témoin le point où il rompt net avec Jung, c'est-à-dire quand celui-ci publie ses « métamorphoses de la libido ». Car l'archétype, ⁽⁵⁷⁶⁾c'est faire du symbole le fleurissement de l'âme, et tout est là : le fait que l'inconscient soit individuel et collectif important peu à l'homme qui, explicitement dans son Moïse, implicitement dans *Totem et Tabou*, admet qu'un drame oublié traverse dans l'inconscient les âges. Mais ce qu'il faut dire, ce conformément à Aristote c'est que ce n'est pas l'âme qui parle, mais l'homme qui parle avec son âme, à condition d'ajouter que ce langage il le reçoit, et que pour le supporter il y engouffre bien plus que son âme : ses instincts même dont le fond ne résonne en profondeur que de répercuter l'écho du signifiant. Aussi bien quand cet écho en remonte, le voici qui s'en émerveille et y élève la louange du romantisme éternel. *Spricht die Seele, so spricht...* Elle parle, l'âme, entendez là... *ach! schon die Seele nicht mehr*²²¹... Vous pouvez l'écouter ; l'illusion ne durera pas longtemps. Interrogez plutôt là-dessus M. Jones, un des rares disciples à avoir tenté d'articuler quelque chose qui se tint sur le symbolisme : il vous dira le sort de la Commission spéciale instaurée pour son étude au Congrès de 1910²²².

Si l'on considère d'autre part la, préférence que Freud a gardée pour son *Totem et Tabou*, et le refus obstiné qu'il a opposé à toute relativation du meurtre du père considéré comme drame inaugural de l'humanité, on conçoit que ce qu'il maintient par là, c'est la primordialité de ce signifiant que représente la paternité au delà des attributs qu'elle agglutine et dont le lien de la génération n'est qu'une part. Cette portée de signifiant apparaît sans équivoque dans l'affirmation ainsi produite que le vrai père, le père symbolique, est le père mort. Et la connexion de la paternité à la mort, que Freud relève

²²¹. Deuxième vers du célèbre distique de Schiller dont le premier questionne ainsi : *Warum kann der lebendige Geist dem Geist nicht erscheinen* ? et dont c'est la réponse. Ce distique a un titre : *Sprache*.

²²². Cf. E. Jones, *Sigmund Freud. Life and Work*, t. II, p. 76.

explicitement dans maintes relations cliniques, laisse voir d'où ce signifiant tient son rang primordial.

Tant d'effets de masses pour rétablir une perspective, ne donneront pas pourtant au psychanalyste les moyens mentaux d'opérer dans le champ qu'elle cerne. Il ne s'agit pas de niveau mental bien entendu, mais du fait que l'ordre symbolique n'est abordable que par son propre appareil. Fera-t-on de l'algèbre sans savoir écrire ? De même ne peut-on traiter du moindre effet de signifiant, non plus qu'y parer, sans soupçonner fût-ce ce qu'implique un fait d'écriture.

Faut-il que les vues de ceux que la *Traumdeutung*²²³ a menés à l'analyse aient été si courtes, ou les cheveux trop longs de la tête de ⁽⁵⁷⁷⁾Méduse qu'elle leur présentait ? Qu'est cette nouvelle interprétation des rêves sinon le renvoi de l'orinomante au seul fondement, mais irréfragable, de toute mantique, à savoir la batterie de son matériel ? Nous ne voulons pas dire la matière de ladite batterie, mais sa finitude ordinale. Bâtonnets jetés au sol ou lames illustres du tarot, simple jeu de pair ou impair ou koua suprêmes du Yi-king, en vous tout destin possible, toute dette concevable peut se résumer, car rien en vous ne vaut que la combinatoire, où le géant du langage reprend sa stature d'être soudain délivré des liens gullivériens de la signification. Si le rêve y convient mieux encore, c'est que cette élaboration que reproduit vos jeux y est à l'œuvre dans son développement : « Seule l'élaboration du rêve nous intéresse », dit Freud, et encore : « Le rêve est un rébus ». Qu'eût-il fallu qu'il ajoutât, pour que nous n'en attendions pas les mots de l'âme ? Les phrases d'un rébus ont-elles jamais eu le moindre sens, et son intérêt, celui que nous prenons à son déchiffrement, ne tient-il pas à ce que la signification manifeste en ses images est caduque, n'y ayant de portée qu'à faire entendre le signifiant qui s'y déguise.

Ceci mériterait même d'en tirer un retour de lumière sur les sources dont nous nous éclairons ici, en incitant les linguistes à rayer de leurs papiers l'illusoire locution qui, au reste pléonasmatiquement, fait parler d'écriture « idéographique ». Une écriture, comme le rêve lui-même, peut être figurative, elle est toujours comme le langage articulée symboliquement, soit tout comme lui *phonématique*, et phonétique en fin de compte.

Le lapsus enfin nous fera-t-il saisir en son dépouillement ce que veut dire qu'il tolère d'être résumé dans la formule : que le discours vient à y surmonter la signification feinte ?

Arriverons-nous par là à arracher l'augure à son désir d'entrailles et à le ramener au but de cette attention flottante dont, depuis les quelque cinquante millions d'heures d'analyste qui y ont trouvé leurs aises et leur malaise, il semble que personne ne se soit demandé quel il est.

Car si Freud a donné cette sorte d'attention comme la contre partie²²⁴ (*Gegenstück*) de l'association libre, le terme de flottante n'implique pas sa fluctuation, mais bien plutôt l'égalité de son niveau, ce qu'accentue le terme allemand : *gleichschwebende*.

Remarquons d'autre part que la troisième oreille dont nous nous sommes servi pour dénier leur existence aux au-delà incertains d'un ⁽⁵⁷⁸⁾sens occulte, n'en est pas moins de fait l'invention d'un auteur, *Reik* (Theodor), plutôt sensé dans sa tendance à s'accommoder sur un en-deçà de la parole.

Mais quel besoin peut avoir l'analyste d'une oreille de surcroît quand il semble qu'il en ait trop de deux parfois à s'engager à pleines voiles dans le malentendu fondamental de la relation de compréhension. Nous le répétons à nos élèves : « Gardez-vous de comprendre ! » et laissez cette catégorie nauséuse à Mrs Jaspers et consorts. Qu'une de vos oreilles s'assourdisse, autant que l'autre doit être aiguë. Et c'est celle que vous devez tendre à l'écoute des sons ou phonèmes, des mots, des locutions, des sentences, sans y omettre pauses, scansions, coupes, périodes et parallélismes, car c'est là que se prépare le mot à mot de la version, faute de quoi l'intuition analytique est sans support et sans objet.

²²³. En français : *La science des rêves*, où Freud a désigné son œuvre capitale.

²²⁴. Et non pas du : pendant, comme on s'exprime dans une traduction qu'un dessus de pendule idéal a sans doute inspirée.

C'est ainsi que dans la théorie comme dans la pratique qui sont venues à prévaloir, ce signifiant premier qui dit que : le numéro deux se réjouit d'être impair²²⁵, introduisant une vérité qui, d'exiger que le numéro deux s'exerce à la connaître, ne le montre que mieux fondé à s'en réjouir – est traduit d'une façon qui, pour satisfaire à la vue basse des amateurs de « relation d'objet », laisse peut-être à désirer dans l'invitation qu'elle adresse au sujet en ces termes : des numéros, sont deux, qui n'ont pas leur pareil, attendent Godot.

Nous pensons nous faire entendre, – et que l'intérêt que nous montrons ici pour la mantique n'est pas pour approuver le style de la tireuse de cartes, qui dans la théorie des instincts donne le ton.

Bien au contraire l'étude de la détermination symbolique permettrait de réduire, sinon du même coup de dégager ce que l'expérience psychanalytique livre de données positives : et ce n'est pas rien.

La théorie du narcissisme et celle du *moi* telle que Freud l'a orientée dans sa seconde topique, sont des données qui prolongent les recherches les plus modernes de l'éthologie naturelle (précisément sous le chef de la théorie des instincts).

Mais même leur solidarité, où elles se fondent, est méconnue, et ⁽⁵⁷⁹⁾la théorie du *moi* n'est plus qu'un énorme contresens : le retour à ce que la psychologie intuitive elle-même a vomi.

Car le manque théorique que nous pointons dans la doctrine, nous met au défaut de l'enseignement, qui réciproquement en répond. Soit au deuxième sujet de notre propos où nous sommes passé depuis un moment.

La technique de la psychanalyse s'exerçant sur la relation du sujet au signifiant, ce qu'elle a conquis de connaissances ne se situe qu'à s'ordonner autour.

Ceci lui donne sa place dans le regroupement qui s'affirme comme ordre des sciences conjecturales.

Car la conjecture n'est pas l'improbable : la stratégie peut l'ordonner en certitude. De même le subjectif n'est-il pas la valeur de sentiment avec quoi on le confond : les lois de l'intersubjectivité sont mathématiques.

C'est dans cet ordre que s'édifient les notions de structure, faute de quoi la vue par le dedans des névroses et la tentative d'abord des psychoses restent en panne.

La perspective d'une telle recherche exige une formation qui y réserve au langage son rôle substantiel. C'est ce que Freud formule expressément dans le programme d'un Institut idéal, dont on ne s'étonnera pas après ce que nous avançons, qu'il développe l'ensemble même des études philologiques²²⁶.

Nous pouvons ici comme plus haut partir d'un contraste brutal, en notant que rien dans aucun des Instituts relevant d'une affiliation qui s'autorise de son nom, n'a jamais été même ébauché dans ce sens.

L'ordre du jour étant ici le legs de Freud, nous chercherons ce qu'il devient dans l'état des choses présent.

L'histoire nous montre chez Freud le souci qui le guide dans l'organisation de la A. I. P. ou Association internationale de Psychanalyse, et spécialement à partir de 1912 quand il y patronne la forme d'autorité qui y prévaudra, en y déterminant avec le détail des institutions le mode d'exercice et de transmission des pouvoirs : c'est le souci clairement avoué dans sa

²²⁵, « *Dic cur hic* (l'autre École) », épigraphe d'un *Traité de la contingence*, paru en 1895 (Paris, Librairie de l'Art indépendant, 11 rue de la Chaussée-d'Antin), où la dialectique de cet exemple est discutée (p. 41). Œuvre d'un jeune homme nommé André Gide dont on ne peut que regretter qu'il se soit détourné prématurément des problèmes logiques pour lesquels cet essai le montrait si doué.

Le *nonsense* sur lequel après lui nous spéculons ici, reprend, faut-il le rappeler, la traduction burlesque qu'on donne aux écoliers, du latin : *numéro Deus impari gaudet*.

²²⁶, Cf. Freud, *Ges. Werke*, vol. XIV, p. 281 et 283.

correspondance, d'assurer le maintien de sa pensée dans sa complétude, quand lui-même ne sera plus là pour la défendre. Maintien dont la défection de Jung, plus douloureuse que toutes celles auxquelles elle succède, fait cette fois un problème angoissant. Pour y faire face, Freud accepte ce qui s'offre à lui à ce moment : à savoir l'idée venue à une sorte de jeune garde, aspirant au ⁽⁵⁸⁰⁾vétérnat, de veiller audit maintien au sein de l'A. I. P., non seulement par une solidarité secrète mais par une action inconnue.

Le blanc-seing que Freud accorde à ce projet²²⁷, la sécurité qu'il en retire et qui l'apaise²²⁸ – sont attestés par les documents de son biographe, dernier survivant lui-même de ce Comité, dit des Sept Anneaux, dont l'existence avait été publiée par le défunt Hans Sachs. Leur portée de principe et leurs suites de fait ne sauraient être voilés par la qualification amusée de romantisme²²⁹ dont Freud de l'une fait passer la pilule, et l'incident piquant qu'aux autres le Dr Jones²³⁰ s'empresse d'épingler : la lettre derrière son dos écrite à Freud par Ferenczi en ces termes : « Jones, de n'être pas juif, ne sera jamais assez affranchi pour être sûr en ce déduit. Il faut lui couper toute retraite et l'avoir à l'œil ».

L'histoire secrète de l'A. I. P. n'est ni faite, ni à faire. Ses effets sont sans intérêt auprès de ceux du secret de l'histoire. Et le secret de l'histoire n'est pas à confondre avec les conflits, les violences et les aberrations qui en sont la fable. La question que Freud a posée de savoir si les analystes dans leur ensemble satisfont au standard de normalité qu'ils exigent de leurs patients, fournit, à être régulièrement citée à ce propos, l'occasion aux analystes de montrer leur bravoure. On s'étonne que les auteurs de ces brocards n'en voient pas eux-mêmes la ruse : l'anecdote ici comme ailleurs dissimule la structure.

On doit partir pour notre visée de la remarque, jamais faite à notre connaissance, que Freud a engagé l'A. I. P. dans sa voie 10 ans avant que dans : *Analyse du moi et psychologie des masses*, il se soit intéressé à propos de l'Église et de l'Armée aux mécanismes par où un groupe organique participe de la foule, exploration dont la partialité certaine se justifie de la découverte fondamentale de l'identification du *moi* de chaque individu à une même image idéale dont la personnalité du chef supporte le mirage. Découverte sensationnelle, d'anticiper de peu les organisations fascistes qui la rendirent patente.

⁽⁵⁸¹⁾Rendu plus tôt plus attentif à ces effets, Freud se fût interrogé de plus près sur les voies particulières que la transmission de sa doctrine exigeait de l'institution qui devait l'assurer. La seule organisation d'une communauté ne lui eût pas paru garantir cette transmission contre l'insuffisance du *team* même des fidèles, dont quelques confidences qu'on atteste de lui montrent qu'il avait le sentiment amer²³¹.

L'affinité lui fût apparue dans sa racine, qui relie les simplifications toujours psychologisantes contre lesquelles l'expérience l'avertissait, à la fonction de méconnaissance, propre au *moi* de l'individu comme tel.

Il eût vu la pente qu'offrait à cette incidence la particularité de l'épreuve que cette communauté doit imposer à son seuil : nommément de la psychanalyse pour laquelle l'usage consacre le titre de didactique, et que le moindre fléchissement sur le sens de ce qu'elle recherche, tourne en une expérience d'identification duelle.

²²⁷. À la vérité c'est de Freud que l'action du « Comité » reçoit son caractère avec ses consignes. « This committee would have to be *strictly secret* (souligné dans le texte donné par Jones) *in its existence and its action* (souligné par nous). » Lettre de Freud à E. Jones du 1^{er} août 1912 que devait suivre un déplacement de Freud pour fixer avec Jones, Ferenczi et Rank la base de ce « plan ». E. Jones, Sigmund Freud, *Life and Work*, vol. II, p. 173.

²²⁸. « The secret of this Committee is that it has taken from me my most burdensome care for the future, so that I can calmly follow my path to the end », et « Since then I have felt more light-hearted and carefree about how long my life will last ». Lettre de Freud à Eitingon du 23 nov. 1919, soit 7 ans après (pendant lesquels donc même à son échelon l'existence du Comité était restée ignorée), pour lui proposer d'entrer au Comité. Même ouvrage, p. 174.

²²⁹. « I know there is a boyish and perhaps romantic element too in this conception... ». Lettre citée de Freud à Jones.

²³⁰. Jones, *Sigmund Freud*, 7, II, p. 173.

²³¹. Cf. « So, haben Sie jetzt diese Bande gesehen ? », dit à Binswanger à l'issue d'une des réunions hebdomadaires qui se tenaient chez lui au début de 1907. In *Ludwig Binswanger : Erinnerungen an Sigmund Freud*.

Ce n'est pas nous ici qui portons un jugement ; c'est dans les cercles des didacticiens que s'est avouée et se professe la théorie qui donne pour fin à l'analyse l'identification au *moi* de l'analyste.

Or à quelque degré qu'on suppose qu'un *moi* soit parvenu à s'égaliser à la réalité dont il est censé prendre la mesure, la sujétion psychologique sur laquelle on aligne ainsi l'achèvement de l'expérience est, si l'on nous a bien lu, ce qu'il y a de plus contraire à la vérité qu'elle doit rendre patente : à savoir l'extranéité des effets inconscients, par quoi est rabattue la prétention à l'autonomie dont le *moi* fait son idéal ; rien aussi de plus contraire au bienfait qu'on attend de cette expérience : à savoir la restitution qui s'y opère pour le sujet du signifiant qui motive ces effets, procédant d'une médiation qui justement dénonce ce qui de la répétition se précipite dans le modèle.

Que la voie duelle ainsi choisie à l'opposé pour la visée de l'expérience, échoue à réaliser la normalisation dont elle pourrait se justifier au plus bas, c'est ce qui, nous l'avons dit, est reconnu pour ordinaire, mais sans qu'on en tire la leçon d'une maldonne dans les prémisses, content qu'on est d'en attribuer le résultat aux faiblesses répercutées dont l'accident n'est en effet que trop visible.

De toutes façons, le seul fait que les buts de la formation s'affirment en postulats psychologiques, introduit dans le groupement une forme d'autorité sans pareille dans toute la science : forme que le terme de suffisance seul permet de qualifier.

⁽⁵⁸²⁾ C'est en effet la dialectique hégélienne de l'infatuation qui seul rend compte du phénomène à la rigueur. Faute de quoi c'est à la satire, si la saveur n'en devait pas rebuter ceux qui ne sont pas intimes à ce milieu, qu'il faudrait recourir pour donner une juste idée de la façon dont on s'y fait valoir.

On ne peut ici que faire état de résultats apparents.

D'abord la curieuse position d'extraterritorialité scientifique par où nous avons amorcé nos remarques, et le ton de magistère dont les analystes la soutiennent dès qu'ils ont à répondre à l'intérêt que leur discipline suscite dans les domaines circonvoisins.

Si d'autre part les variations que nous avons montrées dans les approches théoriques de la psychanalyse, donnent l'impression extérieure d'une progression conquérante toujours à la frontière de champs nouveaux, il n'en est que plus frappant de constater combien est stationnaire ce qui s'articule d'enseignable à l'usage interne des analystes par rapport à l'énorme quantité d'expérience qui, si l'on peut dire, a passé par leurs mains.

Il en est résulté, tout à l'opposé des ouvertures dont, comme nous l'avons indiqué, Freud a formulé le projet universitaire, l'établissement d'une routine du programme théorique, dont on désignerait assez bien ce qu'il couvre par le terme forgé de *matières à fiction*.

Cependant dans la négligence où une méthode pourtant révolutionnante dans l'abord des phénomènes, a laissé la nosographie psychiatrique, on ne sait s'il faut plus s'étonner que son enseignement en ce domaine se borne à broder sur la symptomatologie classique, ou qu'elle en vienne ainsi à se poser en doublure de l'enseignement officiel.

Pour peu enfin qu'on s'astreigne à suivre une littérature peu avenante il faut le dire, on y verra la part qu'y prend une ignorance en quoi nous n'entendons pas désigner la docte ignorance ou ignorance formée, mais l'ignorance crasse, celle dont l'épaisseur n'a jamais été même effleurée par le soc d'une critique de ses sources.

Ces phénomènes de stérilisation, bien plus patents encore de l'intérieur, ne peuvent être sans rapports avec les effets d'identification imaginaire dont Freud a révélé l'instance fondamentale dans les masses et dans les groupements. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que ces effets ne sont pas favorables à la discussion, principe de tout progrès scientifique. L'identification à l'image qui donne au groupement son idéal, ici celle de la suffisance incarnée, fonde certes comme Freud l'a montré en un schéma décisif, la communion du groupe, mais c'est précisément aux dépens de toute communication articulée. La tension hostile y est même constituante de la relation d'individu à individu.

⁽⁵⁸³⁾ C'est là ce que l'euphuïsme, en usage dans le milieu, reconnaît tout à fait valablement sous le terme de *narcissisme des petites différences* que nous traduirons en termes plus directs par : terreur conformiste. Ceux à qui l'itinéraire de la phénoménologie de l'esprit est familier, se retrouveront mieux à ce débucher, et s'étonneront moins de la patience qui semble ajourner dans ce milieu toute excursion interrogante. Encore la retenue des mises en question ne s'arrête-t-elle pas aux impétrants, et ce n'est pas un novice qui prenait instruction de son courage quand il le motivait ainsi : « Il n'est pas de domaine où l'on s'expose soi-même plus totalement qu'à parler de l'analyse ». Sans doute un *bon objet*, comme on s'exprime, peut-il présider à cet assujettissement collectif, mais cette image qui fait les chiens fidèles, rend les hommes tyranniques, car c'est l'Éros même dont Platon nous montre le phasme déployé sur la cité détruite et dont s'affole l'âme traquée.

Aussi bien cette expérience vient-elle à susciter sa propre idéologie, mais sous la forme de la méconnaissance propre à la présomption du *moi* : en ressuscitant une théorie du *moi autonome*, chargée de toutes les pétitions de principe dont la psychologie avait sans attendre la psychanalyse fait justice, mais qui livre sans ambiguïté la figure des idéaux de ses promoteurs²³². Assurément ce psychologisme analytique n'est pas sans rencontrer des résistances. L'intéressant, c'est qu'à les traiter comme telles, il se trouve favorisé par maints désarrois apparus dans les modes de vie d'aires culturelles importantes, pour autant que la demande s'y manifeste de *patterns* qu'il n'est pas inapte à fournir.

On trouve là le joint par où la psychanalyse s'infléchit vers un *behaviourisme*, toujours plus dominant dans ses « tendances actuelles ».

Ce mouvement est supporté, on le voit, par des conditions sociologiques qui débordent la connaissance analytique comme telle. Ce qu'on ne peut manquer de dire ici, c'est que Freud en prévoyant nommément cette collusion avec le *behaviourisme*, l'a dénoncée à l'avance comme la plus contraire à sa voie²³³.

Quelle que doive être pour l'analyse l'issue de la singulière régie spirituelle où elle paraît ainsi s'engager, la responsabilité de ses tenants reste entière à l'endroit des sujets dont ils prennent la charge. Et c'est ici qu'on ne saurait trop s'alarmer de certains idéaux qui semblent ⁽⁵⁸⁴⁾prévaloir dans leur formation : tel celui que dénonce suffisamment, de ce qu'il ait pris droit de cité, le terme de *désintellectualisation*.

Comme si ce n'était pas déjà trop que le succès de l'analyse lui attirât tant d'adeptes insoucieux de leur culture, convient-il de considérer comme un résultat majeur autant que bénéfique de l'analyse didactique, que jusqu'à l'ombre d'une pensée soit proscrite de ceux qui n'auraient pas trop de toute la réflexion humaine pour parer aux intempestivités de toutes sortes auxquelles les exposent leurs meilleures intentions.

Aussi bien le plan de produire, pour ce pays même, « cent psychanalystes médiocres », a-t-il été proféré en des circonstances notoires, et non pas comme le propos d'une modestie avisée, mais comme la promesse ambitieuse de ce passage de la quantité à la qualité que Marx a illustré. Les promoteurs de ce plan annoncent même aux derniers échos qu'on est en train d'y battre superbement ses propres normes.

Personne ne doute en effet de l'importance du nombre des travailleurs pour l'avancement d'une science. Encore faut-il que la discordance n'y éclate pas de toutes parts sur le sens à accorder à l'expérience qui la fonde. C'est, nous l'avons dit, la situation de la psychanalyse.

Au moins cette situation nous paraîtra-t-elle en ceci exemplaire qu'elle apporte une preuve de plus à la prééminence que nous accordons, à partir de la découverte freudienne, dans la structure de la relation intersubjective, au signifiant.

²³² On sait que c'est là la théorie à la mesure de quoi MM. H. Hartmann, E. Kris et R. Loewenstein entendent réduire la pratique de l'analyse et « synchroniser » (c'est là leur terme) la pensée de Freud, sans doute un peu vacillante à leur goût, sinon à leur regard.

²³³ Freud, *Ges. Werke*, XIV, pp. 78-79.

À mesure en effet que la communauté analytique laisse plus se dissiper l'inspiration de Freud, quoi, sinon la lettre de sa doctrine, la ferait-il encore tenir en un corps.

Jacques Lacan

Intervention sur l'exposé de Monsieur Hesnard : « Réflexions sur le Wo Es war, soll Ich werden de S. Freud » à la Société Française de Psychanalyse le 6 novembre 1956. Paru dans La psychanalyse, 1957 n° 3 page 323-324.

[...] ⁽³²³⁾PR LAGACHE. – Il faut néanmoins différencier les deux termes. Avant 1920 Freud parle de Moi Idéal. Plus tard de Sur-Moi et de Moi Idéal. Il y a une différence génétique entre les deux en tant que le Surmoi est l'héritier du conflit œdipien tandis que le Moi Idéal est l'héritier du Narcissisme. Le Pr Lagache ne comprend pas pourquoi le Dr Hesnard reste aussi « réactionnaire » dans ses conceptions. Le Pr Lagache pense qu'il y a une différence importante entre les deux. Le concept du Moi, ne désigne pas une réalité saisissable par l'expérience consciente ; ce n'est pas non plus un objet visé par l'expérience consciente. Le Moi de Freud n'était ni l'un, ni l'autre. Le Moi est un concept théorique, ni conscient, ni inconscient, mais *extraconscient*.

HESNARD. – Le Moi est vraiment *instanciel*...

PR LAGACHE. – Les instances se définissent dynamiquement. Le Moi est un agent régulateur de l'expression et de la répression si on peut en parler ainsi, mais ce n'est pas ainsi qu'en parle Freud. L'Idéal du Moi est un objet de pensée tout à fait différent.

HESNARD. – Le Moi idéal idéalise l'objet, et généralement l'idéalise mal...

LAGACHE. – Il faut identifier ces concepts. Mon sentiment est que cette terminologie et ce système instanciel sont compliqués. Il ne croit pas que toute la théorie est dans la théorie des trois instances. Il existe différentes définitions du Ça : l'inconscient, les demandes corporelles de l'instinct, etc. La définition du Ça et du Moi reste souvent imprécise. Un des cas que je rapporterai dans lequel on aurait dit que l'attachement de l'enfant à sa mère dépend du Moi identificateur, à son père, du Ça. En fait le Ça peut correspondre à certaines identifications, certaines pulsions du sujet sont des identifications.

DR DOLTO. – Considère qu'il y a une différence entre Surmoi et Moi idéal. Le Surmoi peut être comparé à un poids qui pèse sur le Moi. Dans l'Idéal du Moi il y a autre chose. Le Moi est soumis à des pulsions (*Es*). On pourrait le représenter par un vecteur de *Es* et dirigé vers l'Idéal. Il y a attraction vers le haut, c'est-à-dire vers le Père et la Mère.

Mme Dolto introduit la notion de malaise. Le malaise est créé par l'obstacle. Dès la naissance le bébé aime à se vider (de son méconium) et réalise ainsi une première identification. Il présente d'ailleurs une mimique, qui est celle du malaise, et implique le début de l'identification.

AUDOUARD. – Du point de vue philosophique il existe plusieurs phénoménologies. Dans le cercle de la phénoménologie scientifique on rappelle des catégories anciennes. Dans une autre phénoménologie on parle des trois instances vécues par chaque sujet. Il faut bien distinguer ces deux ordres. Le Moi est extérieur à l'un et l'autre cercle. Ce soir nous nous demandons où se fait la jonction. La notion de Moi se situe comme un essai de médiation entre les deux.

LACAN. – Les questions posées ce soir sont plutôt stimulantes. Si des portes sont restées ouvertes c'est parce qu'elles donnent sur ce qu'il y a de plus profond. Le Moi est une notion essentiellement structurale qui dépasse sa définition par la conscience.

⁽³²⁴⁾Les termes qu'on a cherché à élucider sont ceux de la fonction du Moi. Les notions d'imaginaire et des fonctions de l'imaginaire restent essentielles, car elles ouvrent sur toutes les faces du Moi. Le Moi joue le rôle d'écran dans la relation à la réalité, telle que je l'ai figurée dans mon schéma en Z, la relation à l'autre, à l'autre absolu, à l'autre avec un grand A.

Le Moi est un lieu d'être, pas uniquement une localisation, différente d'un lieu interne. Extériorité par rapport au sujet du *Es*.

Le *War* est très important. Cette passivité est une dimension essentielle du *Es*. Alliée à la construction des symptômes dont la nature est *nachträglich*... Repris dans un élément, dans un mouvement signifiant, et situé dans une chaîne signifiante. C'est en tant que Moi que le Ça doit devenir mouvement du présent vers le passé, autour d'un pivot qu'est la virgule.

Lacan se demande qui est mieux placé que les analystes pour élucider ce qu'est le Moi. Si nous, les analystes en étions incapables, ou du moins pas mieux armés, ce ne serait pas la peine d'être analyste.

Mme FAVEZ-BOUTONIER clôture la séance en rappelant à quel point l'exposé de Hesnard a été stimulant et comment s'y rejoignent les notions philosophiques et psychanalytiques.

Ce texte fut publié dans le Bulletin de l'Association Freudienne n° 40 pages 5 à 8 qui mentionne avoir conservé la présentation de ce curriculum dactylographié. La présentation est ici aussi respectée.

CURRICULUM PRESENTE POUR UNE CANDIDATURE
A UNE DIRECTION DE : PSYCHANALYSE
A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

Jacques Lacan, né le 13 avril 1901 à Paris, depuis sa thèse de doctorat en médecine : La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité (1932 – Le François 381 pages), s'est consacré toujours plus avant à la psychanalyse, pour que l'actualité l'amène à s'affronter aux deux problèmes cruciaux de son avenir, soit ceux : d'une mise en forme correcte de son expérience et d'une formation réelle de ses praticiens.

I. Conduit à la psychanalyse, Jacques Lacan l'a été par une formation achevée de neurologue et de psychiatre, comme en témoigne le gradus médical régulier qui fut le sien, de l'externat des hôpitaux de Paris, à l'internat des hôpitaux psychiatriques et au clinicat des maladies mentales et de l'encéphale, et divers travaux de neurologie (sur le syndrome de Parinaud avec le Professeur Alajouanine) et de psychiatrie (sur la schizophasie et le problème de la paranoïa avec le Professeur Claude).

Un recours parallèle à plusieurs disciplines qui le firent successivement élève des professeurs Caullery à la faculté des sciences, Étienne Gilson et Léon Robin à la faculté des lettres, complètent ses études.

Dès 1928 l'ordre de sa participation au groupe : l'Évolution Psychiatrique où s'affirme entre les deux guerres le mouvement de rénovation de la psychiatrie classique, annonce sa position présente. Les problèmes posés dans sa thèse, ceux-là mêmes qui la firent remarquer au-delà des milieux médicaux pour introduire la position nouvelle alors d'un structuralisme en psychopathologie, sont à l'origine de l'intérêt par où la psychanalyse devait le fixer.

II. La formation psychanalytique – Après 6 ans d'initiation régulière et de travaux personnels, il se fait habilitier par le groupe alors institué, au titulariat où se sanctionne communément la maîtrise de cette technique (1938).

Traduit Freud. Collabore à la Revue Le Minotaure (1933). En 1936 (Congrès international de Marienbad) il pose sous le nom de Stade du miroir un élément, reconnu depuis, de son apport doctrinal. Amorce sa confrontation de Freud à Hegel.

C'est l'époque de sa collaboration à l'*Encyclopédie Française*, mémorable par le tour personnel que Monsieur Lucien Febvre s'entend à lui donner. Sa contribution en demeure au tome VIII sur : *La Famille* et : *Les complexes familiaux en Pathologie*.

III. Dispersion et regroupement de la psychanalyse en France – La guerre mobilise le Docteur J. Lacan au Val-de-Grâce. Démobilisé en 1940, il ne pourra qu'élaborer son expérience sans relation avec le groupe dispersé et décimé, continuant sa consultation au service de la Clinique de la Faculté à Sainte-Anne, voire complétant aux Langues Orientales (M. le Professeur Demiéville) une information linguistique dont on verra quelle est pour lui l'exigence.

Après la guerre, des années sont nécessaires au rétablissement d'une communauté de travail entre une génération que ne lie plus à Freud que des rapports anecdotiques, et une autre d'expérience encore novice, de formation expédiée. Une demande immense se manifeste alors dans le milieu des jeunes psychiatres, qu'il faut filtrer d'abord, puis conduire sur le plan de l'action quotidienne et concrète. Ce travail déferé à une Commission dite d'enseignement, dont J. Lacan est un des membres, prévaut pour lui sur tout autre durant

un temps. Il fournit cependant presque chaque année un rapport dans les divers Congrès nationaux et internationaux où le Groupe s'intéresse. Tels sont :

- *L'agressivité en psychanalyse*, au Congrès de Bruxelles – 1948 (Revue Franç. de Psychanalyse, juillet – septembre 48).
- *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je* dans l'expérience psychanalytique, au Congrès de Zurich – 1949. (Revue Franç. de Psychanalyse, octobre – décembre 1949).
- *Psychanalyse et criminologie*, à la Réunion des psychanalystes de langue française, de 1950 (R.F.P. janvier – mars 51).

Pendant ces années l'effort de clarification qu'il poursuit en de nombreuses communications et interventions au sein de la Société psychanalytique de Paris²³⁴ reste encore subordonné aux besoins de la réanimation du groupe.

En 1953, c'est ce groupe réanimé qui l'attend au rendez-vous du rapport qui lui a été confié « sur la fonction et le champ de la parole et du langage en psychanalyse », pour un congrès à Rome.

Cependant depuis 1951 il tient pour la formation des analystes un séminaire critique fondé sur la discipline du commentaire, appliquée aux textes de Freud.

IV. La Société française de psychanalyse – En 1953, après un an de débats sur les principes de la fondation d'un Institut dit de psychanalyse, les membres du groupe habilités à un enseignement : le Professeur Daniel Lagache, le Professeur Juliette Favez-Boutonier et le Dr Jacques Lacan avec eux, avaient fondé une nouvelle Société dite Société Française de Psychanalyse, pour répondre aux problèmes de la formation des psychanalystes et de l'enseignement de la psychanalyse.

Ce fut devant cette Société que le rapport sur le langage et la parole vint à sa date prévue, septembre 1953, au lieu fixé, à Rome mais au départ d'une nouvelle organisation. On en trouvera le texte et la discussion dans la publication périodique : *La Psychanalyse*²³⁵, organe de la Société Française, dont le *premier numéro*, dirigé par Jacques Lacan (aux P.U.F.) contient en outre l'indication des initiatives des deux premières années du nouvel enseignement.

Leur seul programme manifeste le principe de soumettre la psychanalyse aux lois du dialogue scientifique, fondement de toute critique expérimentale, et particulièrement au contrôle des sciences humaines où elle a sa place marquée.

Des confrontations sans précédent dans l'histoire de la psychanalyse se succèdent dont les noms de Mrs. Koyré, Jean Hyppolite, Maurice Merleau-Ponty, Claude Lévi-Strauss, Marcel Griaule, Émile Benveniste, marquant les étapes, indiquent assez l'authenticité. Les relations doivent aussi être mentionnées qui ont été permises avec des groupes étrangers, celui de l'anthropologie criminologique en Belgique avec M. le Professeur Étienne De Greef, ou celui, si caractérisé par son effort de synthèse, de l'école suisse, avec le Professeur Médard Boss. Pour finir par le dernier, non le moindre des effets par où un tel changement d'esprit se fait connaître : l'intérêt qu'a voulu marquer en rupture avec une réserve jusque là trop

²³⁴. Nous n'en ferons pas ici le catalogue. La dernière de cette époque prononcée en juillet 1953, s'intitulait : *La psychanalyse, dialectique ?*

Mentionnons pourtant pour le dehors une série de conférences qui se succédèrent durant des années à Paris, à Londres, à Oxford. Les principales eurent lieu au Collège philosophique dirigé par M. Jean Wahl, ramenant l'attention d'un public plus large vers le même problème, sous les titres de :

1947 – L'identification (3 conférences).

1948 – Réalité du champ de la psychanalyse.

Le conflit individuel et sa médiation sociale dans l'expérience psychanalytique. (2 conférences).

1951 – La fin du « moi »

1952 – La psychanalyse est-elle une psychologie ?

1953 – Le mythe individuel du névrosé ou « Poésie et Vérité » dans la névrose.

1954 – La découverte freudienne et les formes doctrinales de sa méconnaissance.

²³⁵. Rapport de Rome. Fonction et champ de la parole et du langage. 26-27 sept. 1953 – in *La psychanalyse* vol. 1, pages 81-166 et les Actes du Congrès contenant la présentation et la discussion de ce rapport pp.199-255.

fondée, pour une psychanalyse reprise en ces principes, le Professeur Martin Heidegger, en collaborant à la publication plus haut citée comme un manifeste de l'enseignement du Docteur Jacques Lacan sur la Parole et le Langage.

V. Programme d'enseignement – Notre dessein est qu'une discipline tolérée malgré ses écarts apparents des normes de la communication scientifique, prenne droit de cité et du même coup rang de contrôle dans les sciences.

Au cours d'un séminaire qui est déjà dans sa sixième année, et auquel depuis quatre ans le Professeur Jean Delay a donné abri de son service à Sainte Anne²³⁶, le Dr. J. Lacan développe – doctrine et exercice – les principes implicites à une pratique qui, faute de les dégager, s'obscurcit, non sans effets délétères.

À cette fin il remet en examen, pour en montrer la portée, le fait du déterminisme symbolique, nœud véritable de la découverte freudienne : soit ce fait que le symptôme, au sens analytique de ce terme, ne soit pas un indice, mais le signifiant où converge une ou plusieurs chaînes de significations inconscientes, significations où l'histoire même du sujet se représente. Car c'est là le point nodal dont l'orientation mentale habituelle aux praticiens les fait se détourner aujourd'hui pour recourir à un mythe de remodelage du moi du sujet, dont la fonction qu'on y donne au moi de l'analyste, qu'elle soit de maturation instinctuelle ou d'impression normativante, est heureusement de pure fiction.

C'est en effet d'histoire au sens plein du terme, soit avec tout ce que le fait historique comporte d'historisation déjà dans son événement, qu'il s'agit dans les épisodes constitutifs d'une quelconque des déterminations que Freud démontre pour analysables. De même que tout ce qu'il nous décrit de la structure des symptômes, ne peut même pas être abordé hors d'une référence fondamentale à la distinction du signifiant et du signifié, telle que la linguistique la promet.

La restauration de ces perspectives et leur mise en exercice, structurant la conduite même de la cure, inséparable de sa conception, en rectifie, avec les avenues humaines, les issues authentiques : ce que confirme l'expérience contrôlée des élèves en formation.

Il en ressort la requête d'un enseignement spécialisé :

1. qui se propose la mise à l'épreuve concrète, dans ce champ de l'expérience, des inférences qu'on peut tirer d'une notion de la remémoration qui se définisse comme distincte de la réminiscence, soit : comme fonction de la symbolisation itérative par quoi l'être parlant, c'est-à-dire intersubjectif, se structure en chaînes de signifiants, discontinues comme telles,

2. qui se donne pour objet l'étude *in vivo* de la distinction du signifiant et du signifié : seule à portée d'articuler correctement les conjonctions du symbolique et de l'imaginaire, dont l'ambiguïté maintenue dans l'analyse y ruine l'interprétation,

3. qui dégage enfin la contribution peut-être unique que la psychanalyse peut apporter à une théorie de la communication qui ne soit pas « stérilisée » mais intégrale, nous entendons qui ne néglige pas même dans son schéma fondamental, la rétroaction sur l'émetteur de l'acte de la parole, non plus que sa visée au-delà du récepteur.

Telles sont les lignes indicatives des recherches où une doctrine doit trouver son contrôle.

²³⁶. Ce séminaire a lieu tous les mercredis à midi quinze au grand amphithéâtre de la Clinique de la Faculté de novembre à juillet.

Ses programmes furent les suivants :

– Années 1953-1954 : De la technique psychanalytique.

– Années 1954-1955 : Le moi dans la théorie freudienne et dans la technique psychanalytique.

– Années 1955-1956 : Les structures freudiennes dans les psychoses.

– Années 1956-1957 : La relation d'objet et les structures freudiennes.

On voit que la psychanalyse s'y ouvre à des liaisons avec l'histoire, la linguistique, voire la formalisation mathématique, et avec la sociologie au sens le plus large, dont on attend des effets féconds, peut-être réciproques.

Pour le présent le promoteur de ce programme entend que le jeune praticien trouve en des collaborations concrètes cet élargissement de sa formation, qui seul peut lui permettre de la centrer sur son objet.

C'est dire assez ce que représenterait l'accession de la psychanalyse à un collège coordonnant les sciences humaines : pour un mouvement plein de promesses en ses exigences actuelles, la date inaugurale de la mise en œuvre des unes et des autres.

*

Seront déposés au centre de la rue de Varenne :

– une bibliographie de l'auteur,

– un exemplaire de sa thèse (v. p. 1) et les deux volumes parus de la revue :

La psychanalyse, contenant :

le premier, le Rapport de Rome de 1953. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, *vide supra* p. 5

le second, le Séminaire sur la Lettre volée (26 avril 55)

– une série de tirages de ses travaux,

nommément :

– Les articles sur : La Famille – et les Complexes familiaux en pathologie – de 1938, dans le tome VIII de l'Encyclopédie française. 8. 40 – 3. 16. et 8. 42 – 1. 8. – un exemplaire

–

– Le discours sur la causalité psychique – du 28 septembre 46 paru dans les entretiens de Bonneval, Desclées de Brouwer, éditeur.

– Les 3 rapports cités à la page 3 de ce curriculum, chacun en trois exemplaires.

– Some Reflections on the Ego, in : the International Journal of *Psycho-analysis*, vol. XXXIV 1953. par I – 7 pages.

– Les Variantes de la cure-type – article de fév. 1955 du tome Psychiatrie de l'Encyclopédie *Médico-Chirurgicale* 37812 C 10. 11 pages. – un exemplaire –

– La chose freudienne au sens du retour à Freud en psychanalyse. Conférence prononcée à la Clinique de Vienne le 17 nov. 1955 – extrait de l'Évol. psychiatrique 56. I. – trois exemplaires –

– Le numéro spécial des *Études philosophiques* 15 février, commémorant la naissance de Freud, auquel l'auteur a apporté ses collaborateurs et un article sur : *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956* dont on déposera trois tirages aussitôt qu'obtenus.

Intervention sur l'exposé du Pr. D. Lagache « Fascination de la conscience par le Moi » à la séance scientifique du 8 janvier 1957 de la Société Française de Psychanalyse, publié dans La Psychanalyse 1957, n° 3, Psychanalyse et sciences de l'homme, page 329.

⁽³²⁵⁾La communication du Pr Lagache fut suivie d'une longue discussion, riche et variée. Y ont pris part notamment et dans l'ordre où ils sont intervenus : D. Anzieu, C. Laurin, L. Beirnaert, Durandin, Pontalis, E. Amado, Lang, Mannoni, F. Dolto, W. Granoff, Berge et Lacan.

Les questions posées ou les critiques qui furent faites à D. Lagache se sont essentiellement orientées selon deux directions principales, à savoir l'articulation des conceptions proposées par D. Lagache avec les disciplines jouant le rôle de système de références, de la philosophie et de la psychanalyse respectivement.

C'est dans la mesure où D. Lagache propose un certain nombre d'idées comme hypothèses de travail, dans un système ouvert et non pas comme un travail achevé ou une réflexion parvenue à son terme, qu'il a renoncé à répondre à certaines questions, ne sachant encore où son élaboration le mènera.

La longueur de la discussion interdisant sa reproduction textuelle, il en est donné ici résumé analytique, qui suit l'ordre dans lequel les débats se sont déroulés.

J. Lacan présidant la séance, ayant remercié D. Lagache pour le travail qu'il avait apporté, après en avoir souligné l'importance, la rigueur et la densité, ouvrit la discussion en donnant la parole à D. Anzieu.

[...]

⁽³²⁶⁾En conclusion et en passant il <(D. Lagache)> fait observer à D. Anzieu, J. Lacan joignant à ce moment sa voix à celle de D. Lagache, qu'il ne lui paraît pas exister dans l'œuvre de Freud, de l'incohérence ou des préoccupations émanant de quelque diplomatie.

[...]

⁽³²⁹⁾J. Lacan rendant une nouvelle fois hommage au travail de D. Lagache estime qu'il est difficile de situer le sujet si loin dans la confusion à l'objet dans un lieu presque ponctuel. Car il y a mémoire, il y a histoire. Et le sujet dépris du moi garde tout de même une histoire.

Est-il personne ou non ? Au sens ulyséen, il est $\sigma\lambda\tau\omega$. Sa dimension propre est d'exister dans l'intersubjectivité. Le sujet transcendantal en psychanalyse se situe comme au jeu d'échecs. J. Lacan fait remarquer que selon sa façon à lui d'envisager le problème, certaines aliénations se produisent à l'intérieur du moi. Le moi est en quelque sorte, en lui-même, une « perversion ». Or la confusion du je et du moi n'est pas une perversion, mais une folie.

(Compte rendu rédigé par W. Granoff)

Intervention sur l'exposé de G. Favez : « Le rendez-vous chez le psychanalyste » à la Société Française de Psychanalyse le 5 février 1957, publié dans La psychanalyse, 1958, n° 4, Les psychoses, pp. 305-314.

Résumé de l'exposé de G. FAVEZ par l'auteur. [...]

⁽³⁰⁷⁾Discussion :

[...]

⁽³⁰⁸⁾J. FAVEZ-BOUTONIER – Ici nous n'osons pas dire que nous ne savons pas ce qu'est la règle du minimum.

D. LAGACHE – C'est la règle qui consiste à doser dans chaque cas ce qui doit être accordé au patient en matière de salutations, d'encouragements, et qui est opposée à la règle d'abstinence. C'est peut-être aussi une boutade.

J. LACAN – Il ne faudrait pas dire en cette occasion que la technique n'inspire pas d'interventions aux psychanalystes. Je crois que votre communication de ce soir a retenti à tous les niveaux d'avancement dans la technique analytique, je veux dire depuis ceux qui s'y introduisent comme patients, jusqu'à ceux qui ont une longue pratique. Seulement, à vous tenir à cette sorte de notation toute faite, de résonance d'une pratique longuement mûrie, vous offrez plus difficilement prise que quelqu'un d'autre à la question. Nous avons reçu de vous le message d'une expérience que nous ne pouvons pas ne pas reconnaître ou ressentir, mais on hésite probablement, à mesure que l'expérience est plus en train de se faire, à intervenir, car elle donne peu de prise. C'est un compliment : c'est rond, c'est huilé, et pour une sorte de judo, auquel on voudrait se livrer si c'était ici la mode, il n'y aurait pas beaucoup d'appendices à attraper. Cela n'empêche pas moins d'être plein et très résonnant.

Pour moi, ce que j'éprouve à vous entendre dans une occasion comme celle-là, c'est certainement l'envie d'en « causer avec vous ». J'aimerais, si j'intervenais, vous lancer la balle, et que vous me la relanciez, que ce ne soit pas quelque chose qui fasse ombre ou projection à ce que vous venez de dire ; j'aimerais vous inciter à déplier ce que vous nous avez donné d'une façon si extraordinairement resserrée.

D'abord je dirais que le terme de rendez-vous me plaît infiniment, ses résonances ne sont pas seulement amoureuses, elles ont leurs titres de noblesse. C'est toujours par rendez-vous que j'ai traduit pour moi dans mon for intérieur, le terme du guet d'Aristote, par où nous est très exactement donné le sentiment de la rencontre, et la rencontre avec ce qu'il y a de plus profondément questionnable en nous, ce que nous appelons communément le destin. Quand Aristote parle du hasard, il distingue l'*automaton*, c'est-à-dire ce qui sort à la loterie, et cette merveilleuse rencontre qui se produit de temps en temps, qui est tout autre chose. Je crois que bien plus que nulle part ailleurs la psychanalyse est en effet un rendez-vous, puisque c'est le rendez-vous du sujet avec ce qui est vérifiable et, espérons-le, quelquefois vérifié. Et alors vous nous avez dit que c'est un rendez-vous avec un personnage – et c'est la première chose qui m'a frappé – avec un personnage réel. Vous savez que je me sers des trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique ; ce n'est certes pas pour le plaisir d'introduire de nouvelles catégories métaphysiques dans la pratique ; ce sont même des termes que j'ai choisis au niveau d'un usage qui se prolonge dans l'usage vulgaire et qui sont spécialement faits pour discerner les plans dans lesquels nous nous déplaçons, et qui sont différents dans l'analyse. Le mot réel ⁽³⁰⁹⁾ veut dire ce qu'il veut dire ; chacun sait à quel point le personnage réel est quelque chose que nous rencontrons rarement, et nous le rencontrons rarement parce que nous le cherchons peu. Nous pouvons passer une vie entière à côté de quelqu'un, sans vouloir jamais connaître de lui que la fonction qu'il comble à notre endroit, et nous de parfaitement vivre à côté de quelqu'un sans soupçonner un seul instant sa réalité de personnage réel, au sens vulgaire, et non philosophique, du mot. C'est même exactement là-dessus que sont fondées les relations sociales humaines, qui consistent à faire comme si de rien n'était, c'est-à-dire à ne

pas s'apercevoir. Faire semblant de ne rien voir, c'est la position fondamentale vis-à-vis de son semblable ; le contraire serait le comble de l'inconvenance.

La question n'est donc pas de savoir si la personne – puisqu'on n'en a même pas soulevé le lièvre ce soir – est névrosée ou pas, mais il est bien clair que la personne qui vient en analyse, en admettant même qu'elle attende un personnage réel, ne l'attend pas d'emblée, elle attend tout autre chose. Cette énorme charge que vous avez fort bien dépeinte, vise quelque chose qu'il s'agit justement de situer par rapport au fait qu'elle vient le chercher avec quelqu'un. Vous avez rappelé avec une particulière pertinence les termes de Freud tellement simples sur ce sujet, vous avez parlé de l'économie de l'effort pour l'analyste ; nous faisons aussi des économies pour l'analysé, nous lui épargnons des choses en ne lui montrant pas trop notre personnage réel. Ce n'est pas simplement, comme c'est la raison véritable et profonde, parce qu'il faut jusqu'à un certain degré que nous l'épargnions pour que l'analyse s'engage, mais en plus il sait fort bien que nous l'épargnons. Mais la question, que vous avez laissé apparaître est, qu'en fin de compte, l'analyse en se terminant, devrait pouvoir permettre une confrontation dévoilée et simple entre l'analyste et l'analysé.

Pour bien vous faire sentir la portée de ma question, je vais vous dire que je le pense comme vous. J'y pense particulièrement quand il s'agit de ceux que la suite de la vie mettra en mesure, je pense, de faire qu'effectivement l'analyse didactique soit quelque chose qui mène à un certain dévoilement de l'analyste. Ce n'est donc pas une objection que je vous fais, mais si j'y pense – et peut-être serait-il un peu long ce soir que je le motive – je ne pense pas néanmoins que ce soit dans la ligne d'achèvement de l'analyse en tant que telle. Je dirais par exemple que ce n'est nullement exigible, que ce n'est même nullement souhaitable, la fin d'une analyse thérapeutique étant définie par le fait qu'elle a obtenu son but qui est la guérison, c'est-à-dire que l'analyse thérapeutique a toujours quelque chose d'assez limité. La guérison y a tout de même toujours un caractère de bienfait de surcroît – comme je l'ai dit au scandale de certaines oreilles – mais le mécanisme n'est pas orienté vers la guérison comme but. Je ne dis rien là que Freud n'ait articulé puissamment, que tout infléchissement de l'analyse vers la guérison comme but – faisant de l'analyse un pur et simple moyen vers une fin précise – donne quelque chose qui serait lié au moyen le plus court, et qui ne peut que fausser l'analyse, donc que l'analyse a une autre visée. C'est de cette visée que je parle, et à laquelle je n'ai aucune raison de substituer ma définition ⁽³¹⁰⁾ personnelle. Cette visée de l'analyse, telle que nous essayons de l'obtenir au mieux dans cette analyse extrêmement poussée que doit être l'analyse didactique, cette visée passe-t-elle par cette sorte de dévoilement d'un être réel à un autre être réel dont je considère que c'est en effet à la fin quelque chose qui doit arriver, qui doit être possible, et dont je ne crois pas que l'on puisse en quelque sorte partir de là pour le mettre à l'horizon comme le point de mire de l'analyse ? Je crois que c'est autre chose, et qu'en fin de compte ce devant quoi nous nous effaçons dans la neutralité analytique, c'est devant la confrontation d'un sujet à un autre, qui est justement celui même qu'il ne connaît pas, mais assurément pas nous.

Je serai tout de même d'accord avec vous, parce que je pense qu'effectivement l'analyse didactique doit aboutir à quelque chose qui est une certaine connaissance de son analyste, mais c'est certainement pour des raisons autres que celles qui sont dans la visée même de l'analyse. Ne me suis-je pas trop engagé sur l'énorme question en effet posée par le fait que ce doit être ainsi ? Êtes-vous d'accord avec moi dans ce simple principe que la visée de l'analyse peut laisser tout à fait de côté l'être réel de l'analyste ?

G. FAVEZ – Je pense qu'effectivement il y a une différence entre les deux analyses, thérapeutique et didactique, dans le sens où vous le dites. J'ai fait comme si je n'avais jamais lu ces choses que vous avez décrites, et qui me satisfont beaucoup, c'est pourquoi j'ai écrit cette chose qui m'est très personnelle, et qui exprime en effet mon expérience propre.

En tout cas, dans aucune analyse, ni thérapeutique ni didactique, une notion de dévoilement final n'existe dans ma pensée. J'espère que personne ne l'a entendu ainsi. J'ai simplement voulu dire, d'une part que cette réalité de l'analyste est perçue par tout analysé ; je pars en effet de cette conviction que

tout le réel de la vie du psychanalyste est évoqué constamment par beaucoup de choses, et que d'ailleurs cette réalité de la vie du psychanalyste pour l'analysé, est d'une façon latente et assez proche de son esprit, censée être celle de la réalité de tout homme. Je ne considère donc pas l'analyse comme devant aboutir à ce dévoilement, mais je pense d'autre part que s'il est vrai, comme il est vrai à mon avis, que la réalité quotidienne et personnelle de l'analyste est saisie inévitablement par tout analysé, un moment vient où une confrontation est inévitable dans l'analyse, entre ces deux idées de l'analyste, dans la pensée même de l'analysé. Si cela ne se produit pas, on doit se séparer, rester en panne, ou durer interminablement, attendre que l'usure veuille bien prendre soin de la fin de l'analyse. Tout d'un coup on s'aperçoit que l'analysé, qu'il soit en analyse didactique ou en analyse thérapeutique, parle de choses qu'il voit et qui sont significatives pour lui. La personne de l'analyste est donc quand même un personnage réel, et en même temps il est autre chose, et nous nous appliquons tout d'abord à ne pas permettre qu'il ne soit pas cet autre chose. Je crois même que nous prenons des dispositions pour donner à notre cabinet le caractère le plus impersonnel. À cet égard je trouve que la photo que l'on a du cabinet de Freud, est une chose innommable, c'est un capharnaüm invraisemblable.

⁽³¹¹⁾D. LAGACHE – Mais pas du tout, c'était le triomphe de la simplicité en Europe centrale à cette époque-là !

G. FAVEZ – Si nous prenons un certain nombre de dispositions, même matérielles, et si nous avons un certain nombre d'attitudes délibérées, qui finissent par être normales et spontanées parce qu'elles ont été reconnues efficaces, cela n'empêche pas que pour celui qui est en analyse, qui a des yeux et un nez, et des tas d'idées, qu'il sente des odeurs de cuisine ou de tabac, ou qu'il n'en sente pas ; nous sommes un personnage réel comme lui, comme tout le monde.

D. LAGACHE – Il semble que la pensée de M. Favez est qu'il y a au fond une ambiguïté dans le personnage du psychanalyste, qu'il est à la fois une fonction, un personnage fonctionnel ayant un rôle technique, et puis en même temps il y a un certain nombre de révélations concrètes qui en font un homme comme un autre.

J. LACAN – Il y a là plusieurs choses : il y a la chose que j'avais cru entrevoir dans votre idée, une certaine confrontation – peut-être le mot dévoilement était-il un peu exagéré – qu'une certaine confrontation d'un aboutissant à une sorte de réalisation de la présence d'un être spécifié à la fin de l'analyse, était une chose pour vous concevable. Je m'étonnais que vous en parliez, alors qu'il ne s'agissait que du départ, de ce point auquel on n'arrive que très exceptionnellement, et pour autant qu'une analyse débouche dans une sorte de relation. Je crois que ce à quoi vous faites allusion, est autre chose, c'est à savoir qu'il faut bien que, à certains moments de l'analyse, le sujet fasse allusion à ce qu'il voit là, non pas moins de réalité que de côté charnel ou mobilier de l'analyste.

G. FAVEZ – Le charnel va très loin pour l'analyste.

J. LACAN – Alors la question se repose : vous semble-t-il que ce soit à un titre quelconque une ligne de référence ? Parce que nous voyons, par exemple, que là où on continue le travail, on nous fait toute une théorie de l'analyste qui consisterait à jauger la part du transfert à ce fait que le sujet, l'analyste, méconnaît cette sorte de relation écrite textuellement si simple, si réelle de l'analyse, qu'en fin de compte tout le progrès obtenu par le fait que le sujet est là avec un monsieur ou avec une dame, et qu'il y a un certain nombre de choses sensibles, immédiates, qu'on flaire, qu'on subodore à l'occasion, et que le fait qu'il puisse arriver à cela, il y fait là si on peut dire, la mesure de ce dont il est capable comme épreuve de la réalité. Il est bien clair que ce n'est pas cela que vous entendez indiquer, mais pour autant que vous faites tout de suite intervenir cette réalité dans l'engagement duel, quelle part lui donnez-vous ? Bien sûr c'est presque une espèce de test de sincérité que le sujet en parle de temps en temps, mais quelle est à proprement parler sa fonction de levier, de ressort ? Est-ce en fin de compte entre cela et autre chose que la chose se joue ? Ou bien cela est-il simplement un des signes qu'on peut tout dire, qu'on peut parler à l'analyste ? En d'autres termes, c'est le degré de contingence de cette fonction

de réalité de l'analyste, de quelque façon que vous le considériez comme signe, comme moment, comme point dynamique, comme élément intervenant dans le progrès de l'analyse, sur lequel je voudrais vous entendre articuler votre pensée.

⁽³¹²⁾G. FAVEZ – C'est que je ne le situe pas du tout dans le contingent, je le situe dans la réalité de la personne. Je veux dire que ce n'est en tout cas pas de ce contingent dont il s'agit, c'est que l'analysé – il ne le dit d'ailleurs pas tout de suite, et jamais il ne serait question de l'encourager à le dire – voit beaucoup de choses, pense beaucoup de choses qu'il dira à un moment ou à un autre, et qui n'ont pas simplement un intérêt de contingence, attestant une liberté de parler, mais attestant surtout le problème de sa propre réalité, jugement global qu'il porte sur soi, et posé en fonction même de l'analyste.

J. LACAN – Là c'est : « L'analyste, que pense-t-il de moi ? »

G. FAVEZ – Et : « Je penserai de moi ce qu'il me permettra de penser de lui, ou ce que je pourrai penser de lui selon l'analyse, ou au cours et dans le développement progressif de cette analyse ». Il y a un moment où beaucoup de choses se recueillent, qui ont une signification très grande.

D. LAGACHE – On pourrait dire qu'une grande partie de ce que remarque et communique l'analysé, c'est ce qui l'intéresse. J'ai fait des remarques sur une patiente qui vient à des heures différentes, tantôt ayant déjeuné, tantôt n'ayant pas déjeuné, et l'attention qu'elle peut porter à de vagues odeurs de cuisine est très différente.

G. FAVEZ – C'est le contingent.

D. LAGACHE – Ce n'est pas le contingent, il faut les motiver pour percevoir telle et telle chose d'une manière plus ou moins profonde, le patient est motivé par son transfert pour attacher de l'intérêt à tel ou tel détail.

G. FAVEZ – Mais qu'est-ce que le transfert ?

J. LACAN – Mais nous ne parlons que de cela !

J. LACAN – Je ne crois pas me tromper en ayant relevé ce point que vous avez dit ce soir, de la réalité de la personne. J'ai touché à ce sujet, et Dieu sait s'il est délicat à traiter, et je disais peu avant que nous sortions de cette autre société, qu'à la fin de l'analyse – et je visais spécialement les analyses très poussées – l'analysé devait avoir une certaine connaissance de l'être de son analyste. Et je crois que c'est bien de cela qu'il s'agit, il y a deux choses : l'utilisation contingente des choses, mais quand vous dites qu'il ne s'agit pas là de quelque chose qui est un usage de contingent, ce n'est pas tellement de l'usage contingent ou pas auquel vous pensez, c'est je pense, que vous croyez qu'en fin de compte le rapport qu'il y a de l'analysé à l'être de l'analyste, est quelque chose d'important et que comme vous dites, il en sait toujours beaucoup plus long, il y a une sorte de densité propre de l'être de l'analyste qui entre en jeu. Or je crois que c'est une question extrêmement importante, je ne crois même pas qu'elle puisse être résolue dans ce dialogue, elle ne peut être que pointée, et elle n'a jusqu'ici absolument pas été abordée. Je crois que cela pose aussi du même coup toute la question de l'élément dynamique que manifestement vous mettez au premier plan de cette question de, être aimé pour moi, pourquoi ne suis-je pas aimé, je viens ici pour être aimé. Je crois que ceci porte la marque propre de la présence de votre être à vous dans l'analyse ; je crois que vous accentuez ce côté-là d'une façon très sensible, mais qui ne manque pas de nécessiter tout ⁽³¹³⁾un remaniement dans votre perspective de l'analyse, dans la façon dont nous en discernerons les étapes. Parce qu'en fin de compte, qu'est-ce que c'est que ce besoin d'être aimé, et qu'est-ce que c'est que ce don ? Comme vous l'avez très bien remarqué, quand nous le faisons ce n'est plus un don parce que le sujet y est déjà arrivé, et néanmoins c'est bien tout de même un don que nous faisons, nous faisons un don

au plus pur sens de la définition que je donne au don : « On ne donne jamais que ce qu'on n'a pas ». C'est bien le cas pour l'analyste : ce qu'il donne, c'est justement ce qui est à l'autre.

C'est une illustration paradoxale, voire extrême, et en fin de compte c'est ce qui me frappe. Je crois que c'est ce qui donne la sensibilité de ce que vous communiquez ce soir, c'est cette implication dans l'analyse de ce que j'appelle la lettre S, avec son poids spécifique propre. Je crois que c'est non seulement comme cela que vous pensez l'analyse, mais que c'est aussi comme cela que vous nous l'avez exprimée ce soir. C'est ce qui fait le cachet de votre communication.

G. FAVEZ – Je fais la liaison en fonction de tout ce qui est constamment indiqué, dont on ne sait pas où ça passe, mais dont on sait que ça existe, et parmi ces choses il y en a qui sont tout à fait déterminantes, essentielles, qui concernent la personne de l'analyste même. Chez cette malade à laquelle je pense, qui tourne dans une roue, il y a des choses qui semblent s'organiser, se trahir, et qui sont tout un monde qui me concerne.

J. LACAN – On a le sentiment d'image de gravitation dans ce que vous dites, qui va de l'analysé à l'analyste ; et quand je dis naître, je veux dire de quelque chose qui va tout à fait au delà de ces petits signes de réalité que le sujet peut valoriser.

Le 23 février 1957, la Société française de Philosophie recevait Jacques Lacan, pour une communication sur « La psychanalyse et son enseignement » (publiée dans les *Écrits*, pp. 437-458). La présentation, la communication et la discussion furent publiées dans le Bulletin de la Société française de Philosophie, pp. 65-101, tome XLIX, n° 2, avril-juin 1957.

LA PSYCHANALYSE ET SON ENSEIGNEMENT

⁽⁶⁵⁾Le docteur Jacques Lacan a proposé aux membres de la Société l'argument suivant pour sa communication :

LA PSYCHANALYSE, CE QU'ELLE NOUS ENSEIGNE...

I.— Dans l'inconscient qui est moins profond qu'inaccessible à l'approfondissement conscient, *ça parle* : un sujet dans le sujet, transcendant au sujet, pose au philosophe depuis la *science des rêves* sa question.

II.— Que le symptôme soit symbolique n'est pas tout dire. L'auteur démontre :

qu'avec le pas du *narcissisme*, l'imaginaire se séparant du symbolique, son usage de signifiant se distingue de son sens naturel,

qu'une métonymie plus vaste englobant ses métaphores, la vérité de l'inconscient est dès lors à situer *entre les lignes*,

que Freud dans l'*instinct de mort* s'interroge sur le suppôt de cette vérité.

III.— Est-ce de récuser comme impropre cette interrogation de Freud que les psychanalystes d'aujourd'hui

en sont venus à un « environnementalisme » déclaré, en contradiction avec la contingence que Freud assigne à l'objet dans le destin des tendances,

et revenus au plus primaire égo-centrisme, à contresens du statut de dépendance où Freud a reclassé le *moi*.

Et pourtant...

⁽⁶⁶⁾

... COMMENT L'ENSEIGNER !

IV.— L'immense littérature où cette contradiction et ce contresens se dénoncent, peut faire casuistique utile à démontrer où se situe la résistance, dupe ici de sa propre course : soit dans les effets imaginaires de la relation à deux dont les fantasmes, éclairés d'une autre source, font prendre leur suite pour consistante.

Et cette voie de pénurie s'habilite de cette condition de l'analyse : que le vrai travail y soit de sa nature caché.

V.— Mais il n'en est pas de même de la structure de l'analyse, qu'on peut formaliser de façon entièrement accessible à la communauté scientifique, pour peu qu'on recoure à Freud qui l'a proprement constituée.

Car la psychanalyse n'est rien qu'un artifice dont Freud a donné les constituants en posant que leur ensemble englobe la notion de ces constituants.

Si bien que le maintien purement formel de ces constituants suffisant à l'efficacité de leur structure d'ensemble, l'incomplétude de la notion de ces constituants chez l'analyste tend à mesure de son ampleur à se confondre avec la limite que le procès de l'analyse ne franchira pas chez l'analysé.

C'est ce que vérifie par son impayable aveu la théorie en faveur que le *moi* de l'analyste, dont on conçoit qu'il faille le dire *autonome* pour le moins, est la mesure de la réalité dont l'analyse constituerait pour l'analysé l'épreuve.

Il ne saurait s'agir de rien de tel dans les confins de l'analyse, mais de la seule restitution d'une chaîne symbolique dont les trois dimensions :

d'histoire d'une vie vécue comme histoire,

de sujétion aux lois du langage, seules capables de surdétermination,

de jeu intersubjectif par où la vérité entre dans le réel,

indiquent les directions où l'auteur entend tracer les voies de la formation de l'analyste.

VI.— Ce lieu décrit de la vérité prélude à la vérité du lieu décrit.

Si ce lieu n'est pas le sujet, il n'est pas l'autre (à noter d'un petit **a** initial) qui donnant âme aux gageures du *moi*, corps aux mirages du désir pervers, fait ces coalescences du signifiant au signifié, où toute résistance s'accroche, où toute suggestion prend pivot, sans que rien s'y dessine de quelque ruse de la raison, sinon d'y être perméables.

Celle qui les traverse, la violence étant bannie, est la rhétorique raffinée dont l'inconscient nous offre la prise, et la surprise, — ⁽⁶⁷⁾introduisant cet Autre (à pourvoir d'un grand A) dont tout un s'adressant à l'autre (à petit **a**) invoque la foi, fût-ce pour lui mentir.

C'est à cet Autre au delà de l'autre que l'analyste laisse la place par la neutralité dont il se fait n'être *ne-uter*, ni l'un ni l'autre des deux qui sont là, et s'il se tait, c'est pour lui laisser la parole.

L'inconscient est ce discours de l'Autre où le sujet reçoit, sous la forme inversée qui convient à la promesse, son propre message oublié.

Cet Autre n'est pourtant qu'à mi-chemin d'une quête que l'inconscient trahit par son art difficile et dont les paradoxes de l'objet chez Freud révèlent l'ignorance combien avertie ; car à l'entendre, c'est d'un refus que le réel prend existence ; ce dont l'amour fait son objet, c'est ce qui manque dans le réel ; ce à quoi le désir s'arrête, c'est au rideau derrière quoi ce manque est figuré par le réel.

De cet argument, repère pour la discussion, l'auteur traitera un ou deux points.

COMPTE RENDU DE LA SEANCE

La séance est ouverte à 16h.30 sous la présidence de M. Gaston Berger, Président de la Société.

M. GASTON BERGER — Mesdames et Messieurs, je voudrais d'abord souhaiter la bienvenue à notre ami et collègue italien, le Professeur Enrico Castelli qui, de passage à Paris, a tenu à assister à la réunion de notre société.

Je voudrais vous rappeler également la récente circulaire que la plupart d'entre vous doivent avoir reçue et que vous pourriez en tout cas trouver sur ce bureau. Cette circulaire est relative au IX^{ème} Congrès des Sociétés Philosophiques de langue française qui se tiendra à Aix-en-Provence du 2 au 5 septembre de cette année. Le thème général du Congrès est : *L'Homme et ses œuvres*, et le Congrès comportera quatre sections :

- l'activité créatrice,
- l'œuvre scientifique et technique,
- l'œuvre esthétique,
- et l'œuvre sociale.

La prochaine séance est fixée au 23 mars et comportera un exposé de M. Roger Caillois sur le rêve²³⁷.

⁽⁶⁸⁾Je voudrais dire maintenant à M. Le Docteur Lacan, membre fondateur et vice-président de la Société Française de Psychanalyse, le plaisir que nous avons à l'accueillir ce soir.

Il est bien évident que l'exploration de l'inconscient ne laisse jamais aucun philosophe indifférent ; mais il y a bien des manières de traiter la psychanalyse et je dois dire que l'angle sous lequel M. Lacan la considère est particulièrement important pour nous. Les problèmes, ou plus exactement les thèmes auxquels se rapporte une grande partie de la réflexion philosophique contemporaine sont très précisément ceux auxquels s'attache la réflexion de M. Lacan, qu'il s'agisse du problème du langage, du problème du symbolisme, de celui de la constitution, ou encore de l'intersubjectivité. M. Lacan vient de publier en collaboration deux volumes de Psychanalyse dont il a assuré la direction et où sa contribution personnelle est importante. Nous y trouvons une constante et lucide attention à l'aspect philosophique des problèmes. C'est pour cela que nous n'avons pas seulement plaisir à accueillir M. Lacan comme un ami. Nous sommes certains que nous aurons un intérêt très vif à l'entendre.

Je lui donne sans plus attendre la parole.

M. LE DOCTEUR LACAN — Sans m'arrêter à me demander si le texte de mon argument portait ou non d'une idée juste quant à l'audience qui m'attend, je préciserai qu'en questionnant ainsi : « Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner ? », je n'ai

²³⁷. Le conférencier étant souffrant, la réunion a dû être reportée au 25 mai 1957.

pas voulu donner une illustration de mon mode d'enseignement. Cet argument met en place, pour que s'y repère, comme j'en avertis à la fin, la discussion, les thèses concernant l'ordre qui institue la psychanalyse comme science, puis en extrait les principes par où maintenir dans cet ordre le programme de son enseignement. Personne, je pense, si un tel propos s'appliquait à la physique moderne, ne qualifierait de sibyllin l'usage discret d'une formule algébrique pour indiquer l'ordre d'abstraction qu'elle constitue : pourquoi donc ici se tiendrait-on pour frustré d'une expérience plus succulente ?

Est-il besoin d'indiquer qu'un tel propos tient pour dépassé le moment où il s'agissait de faire reconnaître l'existence de la psychanalyse, et, comme qui dirait, de produire en sa faveur des certificats de bonne conduite.

Je tiens pour acquis que cette discipline dispose dès lors, en tout concert d'esprits autorisés, d'un crédit plus que suffisant concernant son existence qualifiée.

Nul, de nos jours, ne portera à la charge d'un déséquilibre, ⁽⁶⁹⁾s'il faut juger de sa capacité civile ou juridique, le fait de se faire psychanalyser. Bien plutôt, quelles que soient ses extravagances d'autre part, ce recours sera-t-il porté au compte d'un effort de critique et de contrôle. Sans doute ceux-là même qui auront applaudi à ce recours, se montreront-ils à l'occasion, dans le même temps, beaucoup plus réservés sur son emploi quant à eux-mêmes ou à leurs proches. Il reste que le psychanalyste emporte avec lui la créance qui lui est faite, à vrai dire avec une incroyable légèreté, d'en savoir long, – et que les plus réticents de ses collègues psychiatres, par exemple, ne sont pas fâchés de lui passer la main dans tout un ordre de cas dont ils ne savent que faire.

Néanmoins je suppose que les tenants de disciplines très diverses de qui j'ai aujourd'hui à me faire entendre, sont venus, vu le lieu, assez en philosophes pour que je puisse les aborder par cette question : quel est, à leur idée, ce quelque chose que l'analyse nous enseigne qui lui soit propre, ou le plus propre, propre vraiment, vraiment le plus, le plus vraiment ?

Je ne m'avance guère à présumer que les réponses recueillies seraient plus dispersées qu'aux temps de la première contestation de l'analyse.

La révolution constituée par la promotion catégorique des tendances sexuelles dans les motivations humaines, se brouillerait dans un élargissement de la thématique des relations interhumaines, voire de la « dynamique » psycho-sociologique.

La qualification des instances libidinales ne pourrait guère être éludée globalement, mais à y regarder de plus près, se résoudrait en des relations existentielles dont la régularité, la normativité nous les montreraient parvenues à un état d'approvisionnement bien remarquable.

Au delà, nous verrions se dessiner une sorte d'analogisme positiviste de la morale et des instincts dont les aspects de conformisme, s'ils n'offensent plus aucune pudeur, peuvent provoquer quelque vergogne, j'entends de celle qui est sensible au ridicule, et susciterait le rideau, – pour nous rabattre sur le témoignage des recherches anthropologiques.

Ici les apports de la psychanalyse apparaîtraient imposants, si peut-être d'autant plus sujets à caution que plus directement imposés. Comme on pourrait le mesurer en comparant le renouvellement massif que l'analyse des mythologies doit à son inspiration, à la formation d'un concept comme celui de *basic personality structure* dont les procustes américains tourmentent à leur aune le mystère des âmes prétendues primitives.

⁽⁷⁰⁾ Reste que ce ne serait pas à tort que l'un de nous, à se lever alors, pourrait nous émouvoir de tout ce que notre culture propage qui est du nom de Freud, et affirmer que, quel qu'en soit l'aloï, l'ordre de grandeur n'en est pas incomparable à ce qu'elle véhicule, bon gré mal gré, de ce qui est du nom de Marx.

Mais aussi viendrait en balance un nom de Freud plus engagé, et dans des servitudes plus confuses que celui de son parangon.

C'est alors que vous vous tourneriez vers les praticiens pour leur demander de trancher du vif pris à leur expérience quant à la substance du message freudien. Mais à seulement vous référer à la littérature certes abondante où ils confrontent leurs problèmes techniques,

vous auriez la surprise de n'y trouver nulle ligne plus sûre, nulle voie de progression plus décidée.

Il vous apparaîtrait plutôt que si quelque effet d'usure ne fut pas étranger à l'acceptation de la psychanalyse par les cercles cultivés, une sorte d'étrange contrecoup viendrait là à sa rencontre, comme si quelque mimétisme, subornant l'effort de convaincre, avait conquis les exégètes à leurs propres accommodements.

Et vous auriez alors le malaise de vous demander si cet « on » où vous vous trouveriez confondus avec les techniciens pour reconnaître dans le simple fait de son existence ce qui se déroberait ainsi à votre question, ne serait pas lui-même trop questionnable en son indétermination, pour ne pas mettre en cause le fait même de cette reconnaissance, si tant est que, ne fût-ce que pour une tête pensante, la reconnaissance exige de se fonder sur une altérité plus ferme.

Sachez que cette mise en cause est bien celle que j'assume en posant ma question, et qu'en cela, moi analyste, je me distingue de ceux qui tiennent que le huis clos sur notre technique et la bouche cousue sur notre savoir sont expédients suffisants pour parer à cette altérité défailante. Mais comment rappeler à des analystes que l'erreur trouve ses sûretés dans les règles dont se protègent les soucis qu'elle engendre, et à mesure du fait que personne n'y voit rien.

Et maintenant posons à nouveau notre question pour nous émerveiller que plus personne ne songe à y répondre par ce simple mot : l'inconscient, pour la raison qu'il y a beau temps que ce mot ne fait plus question pour personne. Il ne fait plus question, parce qu'on n'a eu de cesse que son emploi dans Freud n'apparaisse noyé dans la lignée de conceptions homonymes auxquelles il ne doit rien, bien qu'elles lui soient antécédentes.

Ces conceptions elles-mêmes, loin de se recouvrir entre elles, ⁽⁷¹⁾ont ceci de commun qu'elles constituent un dualisme dans les fonctions psychiques, où l'inconscient s'oppose au conscient comme l'instinctif à l'intellectuel, l'automatique au contrôlé, l'intuitif au discursif, le passionnel au rationalisé, l'élémentaire à l'intégré. Ces conceptions des psychologues pourtant ont été relativement peu perméables aux accents d'harmonie naturelle que la notion romantique de l'âme avait promus sur les mêmes thèmes, en ce qu'elles conservaient à l'arrière-plan une image de niveau qui, situant leur objet dans l'inférieur, l'y tenait pour confiné, voire contenu par l'instance supérieure, et imposait en tout cas à ses effets, pour être reçus au niveau de cette instance, un filtrage où ils perdaient en énergie ce qu'ils gagnaient en « synthèse ».

L'histoire de ces présupposés mériterait l'attention sous plus d'un aspect. À commencer par les préjugés politiques dont ils s'appuient et qu'ils accotent, et qui ne nous reportent à rien de moins qu'à un organicisme social, organicisme qui, de la simplicité indépassable où il s'articule dans la fable qui valut l'ovation au consul Ménénus Agrippa, n'a guère enrichi sa métaphore que du rôle conscient accordé au cerveau dans les activités de la commande psychologique pour aboutir au mythe désormais assuré des vertus du *brain trust*.

Il ne serait pas moins curieux de constater comment les valeurs ici masquées oblitèrent la notion d'*automatisme* dans l'anthropologie médicale et la psychologie préfreudienne, ceci au regard de son emploi dans Aristote, bien plus ouvert à tout ce que lui restitue déjà la révolution contemporaine des machines.

L'usage du terme de libération pour désigner les fonctions qui se révèlent dans les désintégrations neurologiques, marque bien les valeurs de conflit qui conservent ici, c'est-à-dire en une place où elle n'a que faire, une vérité de provenance différente. Est-ce cette provenance authentique que Freud a retrouvée dans le conflit qu'il met au cœur de la dynamique psychique qui constitue sa découverte ?

Observons d'abord le lieu où le conflit est dénoté, puis sa fonction dans le réel. Pour le premier, nous le trouvons dans les symptômes que nous n'abordons qu'au niveau où il ne nous faut pas seulement dire qu'ils s'expriment, mais où le sujet les articule en paroles : ceci s'il convient de ne pas oublier que c'est là le principe du « jaspinage » sans répit où l'analyse limite ses moyens d'action et même ses modes d'examen, position qui, si elle n'était

constituante et non seulement manifeste dans l'analyse des adultes, rendrait inconcevable toute la technique, y compris celle appliquée à l'enfant.

⁽⁷²⁾Ce conflit est lu et interprété dans ce texte dont l'enrichissement nécessite le procédé de l'association libre. Ainsi donc ce n'est pas seulement la pression obtuse, ni le bruit parasite de la tendance inconsciente qui se fait entendre ce discours, mais, si je puis ainsi amorcer ce qu'il va nous falloir pousser bien plus loin dans ce sens, les interférences de sa voix.

Mais qu'en est-il réellement de cette voix ? Retrouvons-nous ici ces sources imaginaires dont le romantisme a incarné dans le *Volksgeist*, l'esprit de la race, les prestiges ? On ne verrait pas pourquoi Freud aurait excommunié Jung, ni ce qui autoriserait ses adeptes à en poursuivre sur ceux de Jung l'anathème, si c'était là la portée du symbolisme au moyen de quoi Freud a pénétré dans l'analyse du symptôme en définissant du même coup son sens psychanalytique. De fait, rien de plus différent que la lecture que les deux écoles appliquent au même objet. Le bouffon est que les freudiens se soient avérés hors d'état de formuler d'une façon satisfaisante une différence aussi tranchée. Le fait de se gargariser avec le mot « scientifique », voire avec le mot « biologique » qui sont, comme tous les mots, à la portée de toutes les bouches, ne leur fait pas marquer un point de plus dans cette voie, même aux yeux des psychiatres, que leur for intime ne laisse pas d'avertir sur la portée de l'usage qu'ils font eux-mêmes de ces mots dans des démarches aussi incertaines.

La voie par Freud, ici pourtant, ne nous est pas seulement tracée ; elle est pavée sur tout son long des affirmations les plus massives, les plus constantes et les plus impossibles à méconnaître. Qu'on le lise, qu'on ouvre son oeuvre à n'importe quelle page, et l'on retrouvera l'appareil de cette route royale.

Si l'inconscient peut être l'objet d'une lecture dont se sont éclairés tant de thèmes mythiques, poétiques, religieux, idéologiques, ce n'est pas qu'il apporte à leur genèse le chaînon intermédiaire d'une sorte de significativité de la nature dans l'homme, voire d'une *signatura rerum* plus universelle, qui serait au principe de leur résurgence possible en tout individu. Le symptôme psychanalysable, qu'il soit normal ou pathologique, se distingue non seulement de l'indice diagnostique, mais de toute forme saisissable de pure expressivité, en ceci qu'il est soutenu par une structure qui est identique à la structure du langage. Et par là, nous ne dirons pas une structure à situer dans une quelconque sémiologie prétendue généralisée à tirer de ses limbes, mais la structure du langage telle qu'elle se manifeste dans les langues que j'appellerai positives, celles qui sont effectivement parlées par des masses humaines.

⁽⁷³⁾Ceci se réfère au fondement de cette structure, soit la duplicité qui soumet à des lois distinctes les deux registres qui s'y nouent : du signifiant et du signifié. Le mot registre désignant ici deux enchaînements pris dans leur globalité, et la position première de leur distinction suspendant *a priori* à l'examen, toute éventualité de faire ces registres s'équivaloir terme à terme, à quelque ampleur qu'on les arrête. (En fait une telle équivalence se révèle infiniment plus complexe qu'aucune correspondance bi-univoque, dont le modèle n'est concevable que d'un système signifiant à un autre système signifiant, selon la définition qu'en donne la théorie mathématique des groupes).

C'est ainsi que si le symptôme peut être lu, c'est parce qu'il est déjà lui-même inscrit dans un procès d'écriture. En tant que formation particulière de l'inconscient, il n'est pas une signification, mais sa relation à une structure signifiante qui le détermine. Si l'on nous passait le jeu de mots, nous dirions que c'est toujours de l'accord du sujet avec le verbe qu'il s'agit.

Et en effet ce à quoi la découverte de Freud nous ramène, c'est à l'énormité de cet ordre où nous sommes entrés, à quoi nous sommes, si l'on peut dire, nés une seconde fois, en sortant de l'état justement dénommé *infans*, sans parole : soit l'ordre symbolique constitué par le langage, et le moment du discours universel concret et de tous les sillons par lui ouverts à cette heure où il nous a fallu nous y loger.

Car la notion forte qu'articule ici mon propos, va bien au delà de l'apprentissage fonctionnel, voire notionnel à quoi l'horizon borné des pédagogues a voulu réduire les relations de l'individu au langage.

S'il s'agit bien pour l'homme de se loger dans un « milieu » qui a autant de droits à notre considération que les arêtes, à tort présumées seules génératrices d'expérience, du réel, la découverte de Freud nous montre que ce milieu du symbolique est assez consistant pour rendre même inadéquante la locution qui dirait du logement en question que cela ne va pas tout seul, car justement le grave est que cela va tout seul, même quand cela va mal.

Autrement dit, cette aliénation qu'on nous avait décrite depuis quelque temps avec exactitude, quoique sur un plan un peu panoramique, comme constituant les relations entre les hommes sur le fondement des rapports de leur travail aux avatars de leur production, cette aliénation, disons-nous, apparaît maintenant en quelque sorte redoublée, de se dégager dans une particularité qui se conjoint à l'être, sous des espèces qu'il faut bien dire ⁽⁷⁴⁾ non progressistes. Ceci n'est pas suffisant pourtant à faire qualifier cette découverte de réactionnaire, à quelque usage complice qu'on ait pu l'employer. Bien plutôt s'expliquera-t-on ainsi la maussaderie enragée des mœurs petites-bourgeoises qui semble faire cortège à un progrès social qui méconnaît en tous les cas son ressort : car présentement, c'est pour autant que ce progrès est subi qu'il autorise la psychanalyse, et pour autant qu'il est mis en action qu'il la proscriit, moyennant quoi la découverte freudienne n'a pas encore dépassé en ses effets ceux que Diogène attendait de sa lanterne.

Rien pourtant qui contredise à l'ample dialectique qui nous fait serfs de l'histoire en superposant ses ondes au brassage de nos grandes migrations, dans ceci qui attache chacun de nous à un lambeau de discours plus vivant que sa vie même, s'il est vrai que, comme le dit Goethe, quand « ce qui est sans vie est vivant, il peut aussi bien produire la vie ²³⁸ ».

C'est aussi que ce lambeau de discours, faute d'avoir pu le proférer par la gorge, chacun de nous est condamné, pour en tracer la ligne fatale, à s'en faire l'alphabet vivant. C'est-à-dire qu'à tous les niveaux du jeu de sa marionnette, il emprunte quelque élément pour que leur séquence suffise à témoigner d'un texte, sans lequel le désir qui y est convoyé ne serait pas indestructible.

Encore est-ce trop parler de ce que nous donnons à cette attestation, alors qu'en son maintien elle nous néglige assez pour transmettre sans notre aveu son chiffre transformé à notre lignée filiale. Car n'y eût-il personne pour la lire pendant autant de siècles que les hiéroglyphes au désert, elle resterait aussi irréductible en son absolu de signifiant que ceux-ci le seraient demeurés au mouvement des sables et au silence des étoiles, si aucun être humain n'était venu les rendre à une signification restituée.

Et de cette irréductibilité participe la fumée fragile du rêve comme le rébus au fond du plat (tenus par Freud pour semblables en leur élaboration), le trébuchement de la conduite comme la coquille du livre (l'un et l'autre réussis dans leur signifiante plutôt que significations manquées), et la futilité du mot d'esprit dont à partir de sa technique Freud nous montre que sa joie propre tient à nous faire participer à la dominance du signifiant sur les significations les plus lourdes à porter de notre destin.

Ne sont-ce pas-là, en effet, les trois registres, objets des trois ouvrages primordiaux où Freud a découvert les lois de l'inconscient ⁽⁷⁵⁾ et où, si vous les lisez ou les relisez avec cette clef, vous aurez la surprise de constater que Freud, à énoncer ces lois dans leur détail, n'a fait que formuler avant la lettre celles que Ferdinand de Saussure ne devait mettre au jour que quelques années plus tard, en ouvrant le sillon de la linguistique moderne.

Je ne puis ici songer à faire un tableau de concordance dont vous pourriez à juste titre m'objecter la rapidité. J'ai indiqué ailleurs à quoi répondent dans la relation fondamentale du signifié au signifiant la condensation, le déplacement, la condition de représentabilité, et

²³⁸. Goethe, *Wilhelm Meister*, Édition Erich Trunz, Christian Wegner Verlag, Hamburg, t. II : *Wilhelm Meister Wanderjahre*, I, 2, p. 15.

les séquences où il est significatif que Freud ait dès l'abord cherché l'équivalent d'une syntaxe.

Je veux seulement indiquer le fait que du plus simple au plus complexe des symptômes, la fonction du signifiant s'y avère prévalente, d'y prendre effet déjà au niveau du calembour. Comme on le voit, par exemple, dans cette extraordinaire analyse du principe du mécanisme de l'oubli (1898), où le rapport du symptôme au signifiant semble surgir tout armé d'une pensée sans précédent.

On se souvient de cette pointe brisée de l'épée de la mémoire : le *signor* du nom de Signorelli, pour Freud impossible à évoquer en tant qu'auteur de la fresque célèbre de l'Antéchrist dans la cathédrale d'Orvieto, cependant que les détails, et la figure même du peintre qui s'y inscrit, n'en paraissent revenir que plus vivement à son souvenir. C'est que *signor*, avec le *Herr*, le Maître absolu, est aspiré et refoulé par le souffle d'apocalypse qui se lève dans l'inconscient de Freud aux échos de la conversation qu'il est en train de tenir : perturbation, insiste-t-il à ce propos, d'un thème qui vient d'émerger par un thème précédent, – qui, en effet, est celui de la mort assumée.

C'est dire que nous retrouvons là la condition constituante que Freud impose au symptôme pour qu'il mérite ce nom au sens analytique, c'est qu'un élément mnésique d'une situation antérieure privilégiée soit repris pour articuler la situation actuelle, c'est-à-dire qu'il y soit employé inconsciemment comme élément signifiant avec l'effet de modeler l'indétermination du vécu en une signification tendancieuse. N'est-ce pas là avoir tout dit ?

Dès lors je me tiendrai pour quitte d'une référence des effets de l'inconscient à la double édification de la synchronie et de la diachronie, qui, pour nécessaire qu'elle soit, ne manquerait pas de pédantisme en une telle compagnie, par une fable à faire surgir, en une sorte de stéréoscopie, et le style de l'inconscient, et la réponse qui lui convient.

Si l'inconscient paraît en effet redonner un support au proverbe ⁽⁷⁶⁾biblique qui dit que « les pères ont mangé des raisins verts et que les dents des enfants en ont été agacées », c'est à partir d'un réajustement qui satisfait peut-être à la caducité dont Jérémie le frappe en le citant.

Car nous dirons que c'est parce qu'il a été dit que « les raisins verts qu'ont mangés les pères agacent les dents des enfants » que l'enfant pour qui ces raisins sont en effet bien trop verts d'être ceux de la déception que lui apporte trop souvent, comme chacun sait, la cigogne, revêtira son visage du masque du renard.

Sans doute les leçons d'une femme de génie qui a révolutionné notre connaissance des formations imaginaires chez l'enfant, et dont tout initié reconnaîtra les thèmes si j'ai la fantaisie de l'appeler la tripière, nous apprendront-elles à dire à l'enfant que les raisins mauvais objets, il voudrait bien les arracher des tripes de la cigogne et que c'est pour cela qu'il a peur du renard. Je ne dis pas non. Mais j'ai plus de confiance dans la fable de La Fontaine pour nous introduire aux structures du mythe, c'est-à-dire à ce qui nécessite l'intervention de cet inquiétant quatrième dont le rôle, comme signifiant dans la phobie, m'apparaît bien plus mouvant.

Laissez ce mécanisme à notre étude, et ne retenez que la morale que cet apologue trouve en mon vœu que la référence au texte sacré, Jérémie 31-29, s'il n'est pas tout à fait inconcevable de la rencontrer dans l'inconscient, ne fasse automatiquement, c'est le cas de le dire, s'interroger l'analyste sur la personne de l'« environnement » du patient, comme depuis quelque temps l'on s'exprime, dont ce serait le numéro de téléphone.

Bon ou mauvais ce *joke*, vous penserez que ce n'est pas par hasard que je le risque si éperdument lié à la lettre, car c'est par la marque d'arbitraire propre à celle-ci que s'explique l'extraordinaire contingence des accidents qui donnent à l'inconscient sa véritable figure.

C'est ainsi qu'une gifle, – à se reproduire à travers plusieurs générations, violence passionnelle d'abord, puis de plus en plus énigmatique en se répétant dans des scénarios compulsifs dont elle semble plutôt déterminer la construction à la façon d'une histoire de Raymond Roussel, jusqu'à n'être plus que l'impulsion ponctuant de sa syncope une méfiance du sexe quasi paranoïaque, – nous en dira plus long, de s'insérer comme signifiant

dans un contexte où un œil appliqué à une chatière, des personnages moins caractérisés par leur psychologie réelle que par des profils comparables à ceux de Tartaglia ou de Pantalon dans la *Comedia dell'arte*, se retrouveront d'âge en âge en un canevas ⁽⁷⁷⁾transformé, – pour former les figures du tarot d'où sera sorti réellement quoique à son insu pour le sujet, les choix, décisifs pour sa destinée, d'objets dès lors chargés pour lui des plus déroutantes valences.

J'ajoute que c'est seulement ainsi que ces affinités, sources de désordres immaîtrisables tant qu'elles restent latentes, pourront être reconnues, et qu'aucune réduction plus ou moins décorative de leur paradoxe à des relations d'objets, préfabriquées dans la cervelle de nigauds plus instruits du courrier du cœur que de sa loi, n'aura sur elles plus d'effet que de tenter de les soumettre à une technique corrective des émotions qui en seraient putativement la cause.

Car c'est bien là que les psychanalystes en sont venus par la seule voie de la vergogne qui vint à les saisir quand, voulant faire reconnaître leur expérience, si intégralement tissée dès ses origines de cette structure de fiction si véridique, ils se sont entendu opposer avec la gravité bouffie propre au prêteur qu'à des causes minimales il n'était pas d'usage d'imputer des conséquences si lourdes, et qu'à même leur retrouver des canevas généraux, on n'y perdrait que mieux encore la raison pourquoi d'aucuns seulement en pâтираient et non pas tous.

C'est faute d'une élaboration de la nature de l'inconscient, (bien que le travail en fût par Freud déjà mâché, de ce que seulement il la dit être surdéterminée, mais qui retient ce terme pour s'apercevoir qu'il ne vaut que pour l'ordre du langage ?), que la fausse honte des analystes quant à l'objet de leur activité engendrant leur aversion, cette aversion engendrant la prétention, et la prétention l'hypocrisie et l'impudence tout ensemble, dont j'arrête ici la souche pullulante, ils en sont venus à baptiser carpe du don oblatif le lapin de la copulation génitale, et à prôner le *moi* de l'analyste comme le truchement électif de la réduction des écarts du sujet à l'endroit de la réalité, – ceci par nul autre moyen que par une identification à ce *moi* dont la vertu ne peut dès lors provenir que de l'identification à un autre *moi* qui, si c'est celui d'un autre psychanalyste, exige la récurrence à quelque paragon de la relation au réel. Car rien ni personne, il faut le dire jusqu'à une époque récente, dans la sélection de l'analyste, ni dans sa formation, n'a jamais fait état ni songé à s'occuper de ses préjugés conscients les plus aveuglants sur le monde où il vit, ni de son ignorance manifeste en ce déduit, du rudiment d'humanités qui est requis pour l'orienter dans la réalité de ses propres opérations.

Car c'est de cette relation de l'homme au signifiant que les ⁽⁷⁸⁾humanités dessinent l'expérience, et c'est en elle que les situations génératrices de ce que nous appelons l'humanité, s'instituent, comme en témoigne le fait que Freud en plein scientisme a été conduit non seulement à reprendre pour notre pensée le mythe d'Œdipe, mais à promouvoir à notre époque un mythe d'origine, sous la forme d'un meurtre du père que la loi primordiale aurait pérennisé, selon la formule dont nous avons connoté l'entrée du symbolique dans le réel : « en lui donnant un autre sens ».

Aussi bien avec toute la contingence que l'instance du signifiant imprime dans l'inconscient, elle n'en dresse que plus sûrement devant nous la dimension que nulle expérience imaginable ne peut nous permettre de déduire de la donnée d'une immanence vivante, à savoir la question de l'être, ou pour mieux dire la question tout court, celle du « pourquoi soi ? », par où le sujet projette dans l'énigme son sexe et son existence.

C'est ce qui, dans la même page où je soulignais « dans le drame pathétique de la névrose..., les aspects absurdes d'une symbolisation déconcertée, dont le quiproquo à mesure qu'on le pénètre plus avant, apparaît plus dérisoire », m'a fait écrire, redonnant ici sa portée à l'autorité paternelle telle que Jérémie et Ézéchiél dans le passage ci-devant cité nous la montrent au principe du pacte signifiant, et la conjoignant comme il convient, par

les termes bibliques dont use l'auteur femme²³⁹ de l'hymne de bataille américain, à la malédiction de la mère :

« Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels ».

Nous ne serons pas étonnés en effet de nous apercevoir que la névrose hystérique comme la névrose obsessionnelle supposent dans leur structure les termes sans lesquels le sujet ne peut accéder à la notion de sa facticité au regard de son sexe dans l'une, de son existence dans l'autre. À quoi l'une et l'autre de ces structures constituent une sorte de réponse.

Réponses soumises sans doute à cette condition qu'elles se concrétisent dans une conduite du sujet qui en soit la pantomime, mais qui n'en ont pas un moindre titre à cette qualité de « pensée formée et articulée » que Freud décerne à ces formations de ⁽⁷⁹⁾l'inconscient plus courtes, que sont le symptôme, le rêve et le lapsus.

C'est bien pourquoi c'est une erreur de tenir ces réponses pour simplement illusoires. Imaginaires, elles ne le sont même que pour autant que la vérité y fait paraître sa structure de fiction.

La question de savoir pourquoi le névrosé « se trompe », si son départ est mieux orienté, ne montre que trop souvent, à dériver dans la niaiserie d'une quelconque fonction du réel, le glissement de pied-plat où les analystes ont culbuté avec les prédécesseurs de Freud, dans un chemin plutôt fait pour le sabot d'une chèvre divine.

Comme, au reste, il y a plus d'esprit dans la forme écrite d'un mot que dans l'emploi qu'en fait un pédant, le « se » du « se trompe » que l'on aurait tort d'isoler comme représentant le névrosé dans une analyse logique du verbe qui donne à sa passion la forme déponente, – mérite qu'on lui fasse le sort d'indiquer la voie où Freud n'a pas bronché. Il suffit de faire tourner sur lui la question en la convertissant en ces termes : « Qui le névrosé trompe-t-il ? ».

Répétons que nous sommes ici à dix mille pas plus haut que la question de savoir de qui il se moque (question dont le neurologue impénitent ne peut se résoudre à ne pas se faire la cible).

Encore faut-il articuler que l'autre qui est ici le partenaire d'une stratégie intime, ne se rencontre pas forcément parmi les individus, seuls points admis à être unis par des vecteurs relationnels sur les cartes où la moderne psychologie du champ social projette ses schémas.

L'autre peut être cette image plus essentielle au désir du vivant que le vivant qu'il doit étreindre pour survivre par la lutte ou par l'amour. Car l'éthologie animale nous confirme l'ordre de leurre, par où la nature procède pour forcer ses créatures dans ses voies. Que le fantôme, le simulé ou le miroir se substituent aisément au phénotype pour prendre le désir au piège de leur vide, en dit assez sur la fonction que peut prendre chez l'homme cet autre générique, si l'on sait d'autre part que c'est à y subordonner ses tendances que l'homme apprend ce qu'il appelle être leur maître.

Mais homme ou femme, il peut n'avoir rien d'autre à présenter à l'autre réel que cet autre imaginaire où il n'a pas reconnu son être. Dès lors comment peut-il atteindre son objet ? – Par un échange de places entre ses cavaliers, dirons-nous à confier dès lors à la dame la démonstration du pas de l'hystérique.

⁽⁸⁰⁾Car cet autre réel, elle ne peut le trouver que de son propre sexe, parce que c'est dans cet au-delà qu'elle appelle ce qui peut lui donner corps, ce pour n'avoir pas su prendre corps en-deçà. Faute de réponse de cet autre, elle lui signifiera une contrainte par corps en

²³⁹. Julia Ward Howe.

le faisant saisir par les offices d'un homme de paille, substitut de l'autre imaginaire en qui elle s'est moins aliénée qu'elle n'est restée devant lui en souffrance.

C'est ainsi que l'hystérique s'éprouve dans les hommages adressés à une autre, et offre la femme en qui elle adore son propre mystère à l'homme dont elle prend le rôle sans pouvoir en jouir. En quête sans répit de ce que c'est qu'être une femme, elle ne peut que tromper son désir, puisque ce désir est le désir de l'autre, faute d'avoir satisfait à l'identification narcissique qui l'eût préparée à satisfaire l'un et l'autre en position d'objet.

Laissant maintenant là la dame, nous retournons au masculin pour le sujet de la stratégie obsessionnelle. Signalons au passage à votre réflexion que ce jeu si sensible à l'expérience et que l'analyse rend manifeste, n'a jamais été articulé en ces termes.

Ici, c'est la mort qu'il s'agit de tromper par mille ruses, et cet autre qu'est le *moi* du sujet entre dans le jeu comme support de la gageure des mille exploits qui seuls l'assurent du triomphe de ses ruses.

L'assurance que la ruse prend de l'exploit, se rétorque des sûretés que l'exploit prend dans la ruse. Et cette ruse qu'une raison suprême soutient d'un champ hors du sujet qui s'appelle l'inconscient, est aussi celle dont le moyen comme la fin lui échappe. Car c'est elle qui retient le sujet, voire le ravit hors du combat, comme Vénus fit à Pâris, le faisant être toujours ailleurs que là où se court le risque, et ne laisser sur place qu'une ombre de lui-même, car il annule d'avance le gain comme la perte, en abdiquant d'abord le désir qui est en jeu.

Mais la jouissance dont le sujet est ainsi privé, est transférée à l'autre imaginaire qui l'assume comme jouissance d'un spectacle : à savoir celui qu'offre le sujet dans la cage, où avec la participation de quelques fauves du réel, obtenue le plus souvent à leurs dépens, il poursuit la prouesse des exercices de haute-école par où il fait ses preuves d'être vivant.

Qu'il ne s'agisse pourtant que de faire ses preuves, conjure la mort en sous-main sous le défi qu'on lui porte. Mais tout le plaisir est pour cet autre qu'on ne saurait bouter hors de sa place sans que la mort se déchaîne, mais dont on attend que la mort vienne à bout.

C'est ainsi que de l'autre imaginaire la mort vient à prendre ⁽⁸¹⁾le semblant, et qu'à la mort se réduit l'Autre réel. Figure-limite à répondre à la question sur l'existence.

L'issue de ces impasses est impensable, disions-nous, par aucune manœuvre d'échange imaginaire puisque c'est là qu'ils sont impasses.

Certes la réintégration du sujet dans son *moi* est concevable, et ceci d'autant plus que, contrairement à une idée en cours dans la psychanalyse d'aujourd'hui, ce *moi* est loin d'être faible, on le voit de reste aux concours que le névrosé, qu'il soit hystérique ou obsessionnel, obtient de ses semblables présumés normaux dans ces deux stratégies, – contrariées sous bien des aspects, mais dont il faut remarquer que la seconde n'exclut pas la première, puisque, même élidé, le désir reste sexuel (qu'on nous pardonne de nous en tenir à ces indications).

Mais la voie qu'on se proposerait ainsi serait une erreur, puisqu'elle ne peut conduire le sujet qu'à une aliénation renforcée de son désir, soit à quelque forme d'inversion, pour autant que son sexe est en cause, – et pour la mise en question de son existence, non à une destruction de la tendance (invoquée sans limite dans la psychanalyse depuis que l'auteur du mot *aphanisis* en a introduit le non-sens analytique, déjà sensible sous la vergogne de sa forme savante), mais à une sorte de *pat* du désir, qui n'est pas non plus ce qu'on appelle ambivalence, mais une impossibilité de manœuvrer, tenant au statut même de la stratégie.

L'issue peut être ici catastrophique, tout en donnant satisfaction. Qu'il suffise d'évoquer ce qu'il en serait de traiter un boiteux en le rendant unijambiste. Dans une société où la règle est affirmée d'aller à cloche-pied, sauf à se faire porter par les jambes d'un autre, cela peut convenir, et laisse au sujet toutes ses chances dans les compétitions collectives de la pyramide et du mille-pattes.

Mais la solution est à chercher d'un autre côté, du côté de l'Autre, distingué par un grand A, sous le nom de quoi nous désignons une place essentielle à la structure du symbolique. Cet Autre est exigé pour situer *dans le vrai* la question de l'inconscient, c'est-à-

dire pour lui donner le terme de structure qui fait de toute la suite de la névrose une question et non un leurre : distinction qui montre son relief en ceci que le sujet n'exerce ses leures que pour « tourner la question ».

Cet Autre, je l'ai dit maintes fois, n'est que le garant de la Bonne Foi nécessairement évoqué, fût-ce par le Trompeur, dès qu'il s'agit non plus des passes de la lutte ou du désir, mais du pacte de la parole.

⁽⁸²⁾Ce n'est que de la place de l'Autre que l'analyste peut recevoir l'investiture du transfert qui l'habilite à jouer son rôle légitime dans l'inconscient du sujet, et à y prendre la parole en des interventions adéquates à une dialectique dont la particularité essentielle se définit par le privé.

Toute autre place pour l'analyste le ramène à une relation duelle qui n'a pas d'autre issue que la dialectique de méconnaissance, de dénégation et d'aliénation narcissique dont Freud martèle à tous les échos de son œuvre qu'elle est le fait du *moi*.

Or c'est dans la voie d'un renforcement du *moi* que la psychanalyse d'aujourd'hui prétend inscrire ses effets, par un contresens total sur le ressort par quoi Freud a fait rentrer l'étude du *moi* dans sa doctrine, à savoir à partir du narcissisme et pour y dénoncer la somme des identifications imaginaires du sujet.

Dans une conception aussi contraire que rétrograde, le *moi* est pris pour constituer l'appareil d'une relation à la réalité, dont la notion statique n'a plus rien à faire avec le principe de réalité que Freud a institué dans sa relation dialectique avec le principe du plaisir.

À partir de là, on ne vise plus qu'à faire rentrer les écarts imaginaires, provoqués chez le sujet par la situation analytique, dans les termes réels de cette situation tenue pour « si simple ». Le fait qu'elle stimule ces écarts pourrait nous faire douter de cette simplicité, mais il faut croire que du point de vue réel, elle est simple en effet, et même assez pour paraître quelque peu renfermée, puisqu'il n'y a pas de sacrifices auxquels l'analyste ne s'avère prêt à consentir pour y parer.

Sacrifices purement imaginaires heureusement, mais qui vont de s'offrir en pâture à une *fellatio* imaginaire, étrange substitut de la *filatio* symbolique, en passant par l'abolition de la fâcheuse distance à l'objet qui fait tout le mal du névrosé, jusqu'à l'aveu fanfaron des complicités propices reconnues dans le contre-transfert, sur le fonds de pataugeantes errances concernant les conditions du relèvement de la dépendance et la voie la plus propre au dédommagement de la frustration (terme absent chez Freud), – sans omettre chez les enfants perdus de plus étranges excursions, dans une référence à la peur par exemple, qui, pour rendre nulle et non avenue toute l'élaboration signifiante de la phobie, s'accommoderait d'un anthropoïde idéal pour sa distillation thérapeutique, si le chaînon manquant de la décharge d'adrénaline au renforcement de l'appareil du moi pouvait venir à lui donner quelque vraisemblance. À cet extrême de l'absurdité, ⁽⁸³⁾la vérité se manifeste d'ordinaire par une grimace, c'est ce qui se passe en effet quand on entend du même crû une adresse larmoyante à la bonté, bonté divine !

Cette frénésie dans la théorie manifeste en tout cas une résistance de l'analyse à l'analyste, dont on ne peut que conseiller à celui-ci de tenir compte pour faire la part de sa propre résistance dans les manifestations de ses analysés. Ceci en invoquant le ciel pour qu'il soit plus clément envers eux qu'à l'endroit de l'analyse, dont il peut dire à ce jour comme Antony de sa maîtresse : elle me résistait, je l'ai assassinée.

Le tableau de sa pratique n'est pas si sombre heureusement. Quelqu'un devant qui se répète toujours à point nommé sur la muraille le phénomène de l'inscription des mots « Mané, Thécel, Pharès », fussent-ils tracés en caractères cunéiformes, ne peut indéfiniment n'y voir que festons et astragales. Même s'il le dit comme on lit dans le marc de café, ce qu'il lira ne sera jamais si bête, pourvu qu'il lise, fût-ce comme M. Jourdain sans savoir ce que c'est que lire.

Car ici les pierres de Mariette ne manquent pas pour rectifier sa lecture, ne serait-ce que dans les « défenses », qui sont patentes sans aller chercher plus loin que les verbalisations

du sujet. Il ne saura peut-être pas à quel saint se vouer pour rendre compte de ces défenses et il pourra s'embrouiller dans la conception du lien subtil qui unit le texte du palimpseste à celui qui, sous lui tachant le fonds, reprend ses formes et ses teintes. Il ne pourra faire que ne se dégage de cet exercice de discernement une vie d'intentions singulière. Il sera donc jeté, quoi qu'il en ait, au cœur de ces perplexités de la direction spirituelle qui se sont élaborées depuis des siècles dans la voie d'une exigence de vérité, exigence liée à une personification sans doute cruelle de cet Autre, mais qui, pour s'efforcer à faire place nette de toute autre affection dans les reins ou dans les cœurs, n'en avait pas trop mal sondé les replis. Et ceci suffit à faire évoluer le psychanalyste dans une région que la psychologie de faculté n'a jamais considérée qu'à la lorgnette.

C'est ce qui rend d'autant plus énigmatique, d'abord qu'on se croie dispensé, au nom de je ne sais quelle parodie de la critique sociale, d'interroger plus loin une sous-structure qu'on prend pour analogue à la production tout en la tenant pour naturelle, – et qu'on se donne ensuite pour tâche de faire rentrer le tout au bercail de ladite psychologie, qualifiée pour l'occasion de générale, avec ce résultat de paralyser toute recherche en ramenant ses problèmes à des termes discordants, voire ⁽⁸⁴⁾en rendant inutilisable l'expérience à force de la défigurer.

Sans doute la responsabilité de la psychanalyse est faible dans cette sorte de chancre constitué par les alibis récurrents du psychologisme, dans une aire sociale qui couvre son irresponsabilité de ce qu'a eu de signifiant le mot : libéral.

La vraie question n'est pas que cette dérivation stérilisante de la recherche, que cette complicité dégradante de l'action soient encouragées et soutenues par les démissions en chaîne de la critique dans notre culture. C'est qu'elles soient dans la psychanalyse entretenues et protégées, alimentées par l'institution même, qui distingue, ne l'oublions pas, de par l'intention expresse de Freud, la collectivité des analystes d'une société scientifique fondée sur une pratique commune. Nous voulons dire : l'institution internationale elle-même que Freud a fondée pour préserver la transmission de sa découverte et de sa méthode.

Aurait-il donc ici seulement manqué son but ?

Pour répondre à cette question, mentionnons d'abord que nul « institut » actuellement patronné par cette institution dans le monde, n'a encore seulement tenté de rassembler le cycle d'études dont Freud, tantes et quantes fois et dans le détail, a défini l'intention et l'extension comme exclusives de tout substitut, même politique, d'une intégration à l'enseignement médical officiel tel qu'il pouvait le voir de son temps par exemple.

L'enseignement dans ces instituts n'est qu'un enseignement professionnel et, comme tel, ne montre pas dans ses programmes de plan ni de visée qui dépasse ceux sans doute louables d'une école de dentistes, (la référence a été non seulement acceptée mais proférée par les intéressés eux-mêmes) : en la matière, pourtant, dont il s'agit, ceci ne va pas plus haut que la formation de l'infirmier qualifié ou de l'assistante sociale, et ceux qui y introduisent une formation, d'ordinaire et heureusement plus élevée au moins en Europe, la tiennent toujours d'une origine différente.

Ceci donc ne fait pas question. Les instituts ne sont pas l'institution, et de celle-ci il faudrait faire l'histoire pour y saisir les implications autoritaires par où se maintient l'extraordinaire sujétion à quoi Freud a voué sa postérité, qu'on ose à peine en cette occasion qualifier de spirituelle.

J'ai évoqué ailleurs les documents biographiques qui nous permettent de conclure que cela, Freud l'a voulu délibérément ; au point d'approuver noir sur blanc que fussent censurés par un collège *secret* ceux qu'il chargeait des plus hautes responsabilités par le seul fait de leur léguer sa technique.

Il n'est pas difficile de montrer quel mépris des hommes était ⁽⁸⁵⁾ressenti par Freud, chaque fois que son esprit venait à les confronter avec cette charge tenue par lui pour au-dessus de leurs possibilités. Mais ce mépris était à ce moment consolidé par les abandons répétés où il avait mesuré l'inadéquation mentale et morale de ses premiers adeptes. Esprits

et caractères dont il n'est que trop clair qu'ils dépassaient de loin les meilleurs comme la foule de ceux qui, depuis, se sont répandus à travers le monde avec sa doctrine. Le manque de foi, au reste, ne reçoit de ce dernier fait aucune sanction, puisqu'il s'exerce forcément dans le sens des effets qu'il présume.

Je crois donc qu'ici, Freud a obtenu ce qu'il a voulu : une conservation purement formelle de son message, manifeste dans l'esprit d'autorité révérencielle où s'accomplissent ses altérations les plus manifestes. Il n'est pas, en effet, une bourde proférée dans l'insipide fatras qu'est la littérature analytique qui ne prenne soin de s'appuyer d'une référence au texte de Freud, de sorte qu'en bien des cas, si l'auteur n'était, en outre, un affilié de l'institution, on n'y trouverait pas d'autre marque de la qualification analytique de son travail.

C'est grâce à cela, il n'en faut pas douter, vu les conditions de cette période historique, que les concepts fondamentaux de Freud sont demeurés inébranlables. Ils doivent leur valeur de signifiants non présents, au fait d'être demeurés en grande partie incompris.

Je pense que Freud a voulu qu'il en fût ainsi jusqu'au jour où ces concepts, dont j'ai indiqué combien ils ont devancé les autres sciences humaines, pourraient enfin être reconnus dans leur ordonnance flexible, mais impossible à rompre sans les dénouer.

Ceci rendait inévitable le refoulement qui s'est produit de la vérité dont ils étaient le véhicule, et l'extraordinaire cacophonie que constituent actuellement les discours de sourds auxquels se livrent à l'intérieur d'une même institution des groupes, et à l'intérieur des groupes, des individus, qui ne s'entendent pas entre eux sur le sens d'un seul des termes qu'ils appliquent religieusement à la communication comme à la direction de leur expérience, discours qui pourtant recèlent ces manifestations honteuses de la vérité que Freud a reconnues sous le mode du retour du refoulé.

Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style.

(86) M. BERGER – Je remercie le D^r Lacan de cet exposé très vigoureux, très plein, très vivant.

Je pense qu'après vous avoir entendu, Monsieur, nous ne saurions nous contenter d'une psychanalyse trop simple : vous nous invitez à faire l'effort de nous élever à une psychanalyse complexe, mais riche, désireuse de s'ouvrir aux sciences humaines. Vous nous invitez à passer de la simple description des symboles à leur intelligence génétique et vous n'hésitez pas à donner, pour nous y encourager, l'explication de l'analyse et à faire la psychanalyse du psychanalyste...

Il y a, dans cette salle, bien des collègues qui ont fait de ces thèmes l'objet principal de leurs réflexions et je pense que plusieurs d'entre eux auront des remarques à présenter.

M. LAGACHE – Monsieur le président, je vous remercie de l'honneur que vous me faites en me donnant le premier la parole, et je joins mes félicitations aux vôtres à propos du bel exposé que nous avons entendu.

Quand des philosophes lisent des ouvrages de psychanalyse, mais aussi pour les psychanalystes qui ont quelque teinture philosophique, la philosophie que l'on trouve dans la psychanalyse, ou à propos de la psychanalyse, n'est pas toujours la plus satisfaisante ; si bien que l'on rêve parfois d'une psychanalyse épurée de tout import philosophique, et qui ne serait plus que le recueil des solutions que les psychanalystes ont trouvées aux problèmes que leur posaient leurs patients. En revanche, une réflexion personnelle comme celle du docteur Lacan est de nature à réconcilier le psychanalyste avec certaines considérations philosophiques et à convaincre que si la psychanalyse peut, avec fruit, consulter la philosophie, la philosophie, à son tour, ne peut manquer de s'interroger sur la psychanalyse.

Bien des points de l'exposé de M. Lacan pourraient soulever des discussions et, tout d'abord, sa manière d'entendre Freud. Il y a bien des tendances dans Freud ; quelle que soit l'importance qu'il ait donnée au langage, aux rapports du signifiant et du signifié, son œuvre n'est pas moins empreinte de réalisme « naturaliste ». M. Lacan s'est référé plusieurs fois aux instincts de mort et à la compulsion de répétition ; quand Freud en parle dans *Au-delà du principe de plaisir*, c'est très souvent dans l'esprit de ce réalisme naturaliste que j'ai évoqué. Quand M. Lacan interprète la répétition à la lumière d'un formalisme logico-mathématique, ce n'est plus Freud qui parle, c'est Lacan. Ne le lui reprochons pas. Les meilleurs disciples ne sont pas toujours ⁽⁸⁷⁾les plus fidèles, et nous ne saurions que féliciter Lacan

d'avoir trouvé dans une lecture de Freud très attentive, parfois peut-être trop attentive, des thèmes de réflexion personnelle.

Deuxième point : une des grandes directions de la pensée de Lacan est la critique d'une façon de comprendre la psychanalyse dans le sens du naturalisme causal. On a pu lire, il y a déjà bien des années, une critique du naturalisme causal de Freud, et l'on ne peut qu'admirer que Jaspers, en 1913, dans sa *Psychopathologie générale*, ait pu se montrer aussi clairvoyant. La distinction qu'il fait entre expression directe et expression indirecte, la notion d'une double signification de l'expression indirecte, fournirent des instruments très valables pour mettre en forme les découvertes de Freud dans la perspective des rapports du signifiant et du signifié. On ne peut qu'être d'accord avec Lacan quant à l'importance de ces rapports. Le champ psychanalytique est un champ de significations. On voit souvent certains patients s'arrêter, hésiter, s'interroger, parce qu'ils ont peur de dire au psychanalyste quelque chose qui ne soit pas exact, comme si la vérité psychanalytique se situait sur le plan de l'exactitude d'un reportage, et non sur celui des significations qui se développent dans l'entretien du psychanalysé et du psychanalyste.

Ainsi, avec l'importance que Lacan donne à l'intersubjectivité en tant que convoyeuse de sens, on ne touche pas encore à ce qu'il y a de plus personnel dans la position de Lacan. C'est à mon avis une espèce de transcendance qu'il donne au langage, à l'ensemble et à la suite des signifiants. Cette transcendance du langage en vient à receler les complexes dont Freud attribuait la répétition, de génération en génération, à la phylogénie, ou bien encore à jouer un rôle analogue à celui des archétypes de Jung.

Quoi qu'il en soit de ces rapprochements, c'est cette espèce de transcendance que Lacan confère au langage qui me paraît constituer le moment le plus spécifique de sa pensée.

D^R J. LACAN – Le dialogue avec mon collègue Lagache est toujours si fructueux pour moi que je le poursuis sans relâche au long de nos années de collaboration ; c'est pour cette raison même que ma réponse sera moins longue qu'il ne faudrait peut-être, car n'est-ce pas d'autres interventions que je suis aujourd'hui assoiffé ?

Je réponds d'abord que je ne pouvais tout dire dans un tel exposé. ⁽⁸⁸⁾ Je ne sais pas si le terme de « réaliste » est le terme qui s'opposerait ce que je conçois et enseigne de la pensée de Freud. Je demanderai certainement des précisions à Lagache sur ce qu'il entend dire en usant de ce terme. Pour motiver l'usage que j'en ferais moi-même, je rappellerais la distinction par laquelle j'ai inauguré les travaux scientifiques de notre nouvelle Société : celle des trois registres, du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Assurément, on peut hors de la perspective freudienne concevoir comment l'homme, pour se faire objet de l'ordre symbolique qui s'impose à lui comme actuellement constitué, doit, conformément à la loi constituante de cet objet, « se faire rien », ce qui introduit en lui beaucoup de possibilités peu naturelles, – concevoir que d'un autre ordre est cet objet qui est son *moi* parce qu'il a son principe dans l'ordre imaginaire et qu'il se constitue, conformément aux expériences de cet ordre, comme une accumulation d'oripeaux superposés (tout de même, cela ne date pas d'hier, la « philosophie des habits » !). Seulement, Freud apporte un lien essentiel qui manquait entre ces deux ordres qu'il reconnaît au cœur même de son expérience, à savoir sa découverte, qui est celle de la consistance et de l'insistance d'effets symboliques provenant de l'inconscient dans le sujet, de sorte que le sujet a à faire valoir ce qu'il y a de réalité dans l'homme, non pas seulement à travers ces deux ordres, mais au milieu des trames d'une conspiration qu'ils constituent en dehors du sujet.

En faire l'analyse pourra être très précieux pour faire valoir cette réalité. Est-ce à dire que ce soit le champ où elle exerce sa puissance ? Assurément non, et même il importe de rappeler que c'est de ce côté-là qu'est sa limite. Je suis le premier à reconnaître qu'il y a des éléments que l'on peut appeler innés, puisque je rappelle aux analystes que ces éléments constituent la limite de leur champ propre, et que pour donner à celui-ci son sens opératoire, il faut l'opposer au champ de la réalité, l'analyser, on peut le rappeler, je dirai, sans autre vergogne, sans fausse honte verbale comme le champ de la vérité. Car la découverte de Freud n'est pas autre chose que d'avoir montré, sous un angle de l'expérience inédit et de nature à transformer notre pensée, que cette vérité a une incidence active, et que la force propre et les voies qu'elle montre à se révéler, vont beaucoup plus

loin qu'on ne peut l'imaginer, puisqu'elles vont jusqu'à intéresser la physiologie elle-même, soit à faire par là une intrusion singulière dans le réel.

Quant à ce champ de la réalité, je suis tout aussi brutalement, ⁽⁸⁹⁾ aussi naïvement réaliste que l'ont été tous les philosophes de « bon sens ». « La réalité, c'est la réalité » ! Mais la chose, tout de même très extraordinaire, que nous révèle Freud : c'est que cette chose très différente de la réalité et qui s'appelle la vérité, a une action par quoi elle est indépendante de ceux qui font profession de sa recherche.

En d'autres termes, la manière par où s'avère entrer dans le monde la question de l'être, la question : « Que suis-je au monde ? » n'est pas toujours chose mentale. Le philosophe s'y exerce, mais, chose surprenante, cette sorte de privilège et de couronne qu'il y avait acquise, il est forcé de les partager au bénéfice du névrosé, qui lui-même est tout entier, de pied en cap, la question, et la question mise en forme. À la différence du pervers, étreignant le lambeau que la parole lui a permis d'arracher au voile de Maïa, pour en faire l'objet de sa satisfaction, le névrosé est la question articulée sur l'au-delà du voile. Ceci n'implique pas qu'il sache articuler lui-même cette question ! Naturellement, quand il s'appelle Goethe, il s'y efforce ; on peut même dire qu'il y arrive, et qu'un tel accouchement de la question de son être soit le plus bel exemple qu'on puisse en donner en dehors de l'analyse, c'est-à-dire de la reconnaissance de l'inconscient comme tel.

Ce qu'il y a de beau d'ailleurs, c'est que lorsque les analystes touchent à un tel problème, ils le font si maladroitement qu'il leur vole entre les doigts.

Consolons-nous en pensant que ce qu'on lit dans les études analytiques sur le sujet du poète ou du philosophe, nous prouve que les psychanalystes s'en occupent de temps en temps ; même si ce soin est malheureux, au moins nous assure-t-il qu'ils ont lu, au moins en partie, l'auteur dont ils parlent, et c'est là tout bénéfice pour leurs patients, puisque cela vient au compte d'un ordre de formation, qui est essentiel à l'action psychanalytique elle-même, loin qu'il représente ce qu'on appelle si improprement la « psychanalyse appliquée ».

En ce qui concerne Jaspers, Lagache sait très bien que je ne l'ai pas en odeur de sainteté ! Et c'est bien la raison pour laquelle j'ai évité de le citer.

Quant à ce grand état que les malades font de la vérité et dont Lagache nous donne une image si frappante avec ces hésitations qu'ils montrent à y entrer, en déclarant quelque chose, c'est là simplement le fait de la vérité tout court, nous montrant le mécanisme même, et si l'on peut dire, l'engrenage par où ils entrent dans l'analyse. Car dans la convention qui libère de toute astreinte leur parole, s'ils avancent quelque chose, quoi qu'il ⁽⁹⁰⁾ arrive, il faudra qu'ils en tiennent compte, soit pour le rectifier, soit pour le confirmer. Ce qui est dit est dit et c'est uniquement cela ce que j'ai appelé la transcendance du langage : ce qui est dit est dit, et une fois que c'est dit, ça compte.

Cette transmission du discours dans l'inconscient, c'est-à-dire sous une forme cryptographique, est la seule qui nous permette de concevoir la conservation latente à travers les générations d'une vérité historique : car même non dite en ce discours, elle peut être dans la structure de son dire. Du moins est-ce ce que nous impose ce que Freud admet de cette vérité qu'est pour lui le meurtre de Moïse, dans *Moïse et le Monothéisme*. Car toute hérédité de l'ordre imaginaire, c'est-à-dire fondée sur une impression psychique, serait bien sous la plume de Freud ce qu'il y aurait de plus déconcertant. Si Moïse a été tué, ce n'est certainement pas inscrit quelque part au fond de l'âme de tous les juifs.

Comment Freud en tout cas l'admettrait-il, lui pour qui l'archétype de Jung est une promotion de l'irrationnel dans la pensée ? Et il est clair que la doctrine de Freud n'est pas seulement raisonnable et raisonnée, qu'elle est rationaliste.

La vérité de l'inconscient ne s'impose donc pas comme une profondeur ineffable de la réalité. Elle est vérité parce qu'elle se produit selon la loi de la vérité dans une structure de langage, parce que vérité en tant qu'articulée, toute articulation de langage suffit à lui donner véhicule. Il n'est pas besoin d'avoir traversé deux guerres pour savoir qu'une vérité censurée, contrainte, persécutée, se laisse lire et se connaître, qu'on peut la dire en disant n'importe quelle autre chose, en disant sur n'importe quoi... un peu plus un peu moins...

un peu trop..., en y mettant un peu d'emphase, voire une belle absurdité. Voilà-t-il pas une modulation où l'on peut faire entendre la vérité de façon inattaquable, même sous la forme de son contraire.

M. WAHL – J'ai demandé la parole après beaucoup d'hésitation.

J'ai admiré l'exposé du D^r Lacan, et encore plus peut-être ce qu'il a dit en répondant aux observations de M. Lagache. Je lui suis reconnaissant d'avoir été la cause de ce qui vient d'être dit en dernier lieu. Je me demande si je dois parler ; ce que M. Lacan comprend, je ne le comprends pas, et il me semble que je crois comprendre ce qu'il dit qu'il ne comprend pas...

D^r LACAN – Au contraire, nous sommes dans les meilleures dispositions pour la discussion. Les conditions ordinaires du ⁽⁹¹⁾dialogue étant le malentendu, on peut s'entendre, dès qu'on commence à s'en apercevoir.

M. WAHL – Vous avez dit à un moment donné : « On ne voit pas pourquoi la manifestation d'un écart contribuerait au renforcement du *Moi*. »

Personnellement je vois très bien pourquoi la manifestation d'un écart peut contribuer au renforcement du *moi*, mais puisque je comprends cela, je ne vous comprends probablement pas bien. Je me trouve alors en face d'une difficulté : c'est que ce que vous avez dit sur le *Moi* qui est obstacle ne doit pas s'appliquer au *Moi* du psychanalyste. Vous dites que le *moi* du psychanalysé est finalement le *moi* du psychanalyste, dans l'esprit du psychanalysé sinon dans celui du psychanalyste. Mais alors, il faut bien admettre que le moi, pour le psychanalyste, a fini par n'être plus un obstacle. Or, vous avez fini par dire que le *moi* du psychanalysé n'est pas un obstacle pour le psychanalyste, tandis que le *Moi* en soi est un obstacle.

J'ai pris note encore du terme « agression du psychanalyste ». Je crois que la psychanalyse est un acte caractérisé d'agression. Cette agression, comment s'explique-t-elle ? Je laisse aux psychanalystes le soin de répondre !

Vous nous avez d'ailleurs parlé du mépris de l'homme chez Freud, qui se complète sûrement par un grand amour de l'homme.

Et pour passer de là à quelque chose de plus particulier, à l'exemple de Signorelli, je ne me rappelle plus le texte, mais je crois qu'il y a moyen sans penser à la mort, de comprendre comment le mot « signor » a barré le mot « Signorelli » dans l'esprit. Bien sûr, il faudrait savoir toutes les représentations qui ont passé à ce moment-là dans l'esprit de Freud. Très souvent, quand on ne trouve pas un mot, ce n'est pas parce qu'on a pensé à quelque chose de terrible, c'est parce que le mot est pris par un autre usage, bloqué par un usage plus fréquent qu'on en fait...

J'ai lu dans votre argument qu'il y a une dualité entre le signifiant et le signifié. Pour moi, le signifiant est signifié à son tour.

D'autre part, vous dites qu'il y a dualité entre l'analyste et l'analysé. Alors je me suis demandé : est-ce qu'il y a une correspondance possible entre les deux dichotomies ? Peut-être l'analyste voit-il le signifiant et le signifié, et l'analysé seulement le signifié ? Vous me direz si ce que je dis est absurde ou non.

J'aimerais bien voir comment tout cela s'accorde, la synthèse...

⁽⁹²⁾Cette nuit, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé d'une femme très petite et très noire. Elle s'appelait Melanie Klein.

D^r LACAN – Il y a d'abord une chose qui est certainement de mon fait, mais qui, vous me pardonnerez, a eu pour résultat une méconnaissance caractérisée de ce que j'ai dit.

J'ai signalé en effet comme étant dans la logique des erreurs où l'analyse depuis Freud s'est installée et comme s'étant produite de façon attestée, cette affirmation que le *moi* de l'analyste, loin d'être un obstacle à l'analyse, aurait en effet le privilège et comme l'état de grâce d'être à la mesure de toute réalité qui puisse y être mise en cause. Or c'est exactement *contre* cela que je me suis élevé.

Maintenant, je n'ai pas pu tout dire. Par exemple, à propos des résultats de l'analyse didactique ; il est, me semble-t-il, tout à fait abusif de dire, comme cela s'entend, que l'analyse didactique ferait de l'analysé quelqu'un de tout à fait délivré des opacités passionnelles. Non seulement je n'en crois rien, mais c'est précisément en désaccord avec tout ce que j'ai dit de la valeur et du champ de l'analyse, qui ne saurait faire que le *moi* ne reste irrémédiablement aliénant, tant qu'il est moi ; car c'est sa nature de l'être. On est très malheureux d'avoir un *moi* ; ça n'est ni Freud ni moi qui l'avons dit ; il y a un certain Hegel

qui l'a montré sous plus d'un angle, et si j'ai su articuler quelques petites choses qui le confirment en mon domaine, la lecture que j'ai faite autrefois, par exemple, du travail de M. Wahl sur la *conscience malheureuse*, n'y est vraisemblablement pas pour rien.

Donc le retour à ces données premières, qui restent non seulement inébranlées, mais qui sont confirmées par l'expérience, est quelque chose qui me semble devoir exclure toute espèce de malentendu.

Quant à la question de l'oubli du nom de Signorelli et de tout ce qu'on peut en tirer, il faudrait l'étudier ensemble sur le texte. À la vérité, je veux bien admettre toutes les réserves du psychologue sur le sujet de l'interprétation du cas. Ce que j'ai simplement voulu indiquer tout à l'heure, c'est que Freud, en articulant son mécanisme comme il le fait, le conçoit conformément à ma thèse, comme la soustraction du signifiant « signor », au profit d'une partie devenue souterraine, parce que refoulée, du dialogue.

Sur le sujet du signifiant et du signifié, je n'admettrai absolument pas ce recouvrement dichotomique que vous me proposez ⁽⁹³⁾ entre ce couple, d'une part, et celui de l'analyste et de l'analysé, d'autre part. Vous me tendez là une perche qui ne me paraît pas du tout maniable.

Pour ce qui de la fonction du *moi* dans l'analyse, et de la conception sur le moi, et d'abord sur ce que j'ai dit du Moi, qui fait de l'analyse une relation duelle entre un *moi* et un autre *moi* qui consisterait pour le sujet dans le repérage de la prolifération imaginaire, provoquée par l'analyse, par rapport à ce *moi* idéal, à ce *moi* mesure de toutes choses, que serait le *moi* de l'analyste, il me semble que déjà en soi cela porte l'explication de ce pour quoi je me refuse non pas à toute éventualité d'une certaine technique, mais à ce qu'on limite l'analyse à sa portée. Car il ne faut pas croire non plus que les analystes appliquent cela. Ils le théorisent brutalement ainsi. Ils ont quand même des traditions, et les données premières de la technique analytique sont orientées entièrement à l'opposé de cela ; c'est ainsi qu'ils se trouvent très curieusement doctriner leur pratique dans un sens complètement inverse de ce qu'ils font ; il n'en reste pas moins que ce côté extrêmement gauchi de la théorie ouvre la porte à certains achoppements techniques.

Je ne puis pas m'étendre. Je ne suis pas dans une assemblée de thérapeutes, et ce n'est que sur pièces qu'on peut discuter des résultats, fussent-ils apparemment catastrophiques. J'ai récemment repris ainsi dans mon séminaire une observation remarquable où l'on s'arrête à la manifestation de tels symptômes transitoires, où l'on s'interroge pour savoir comment cela a bien pu se produire, et comme l'on n'est pas sans antennes, on pressent assez bien le caractère significatif d'une intervention douteuse, mais où l'on semble méconnaître que la totalité de l'attitude de l'analyste est telle qu'on ne peut que s'étonner que le résultat ne soit pas plus désastreux.

Quant au moi en tant que fonction de synthèse prétendue, le temps me manque pour me livrer ici à sa critique.

M. WAHL – Pour le signifiant et le signifié, ou bien il faut se mettre à l'intérieur de cette unité (signifiant-signifié), ce que fait très souvent Freud ; ou bien on se met en dehors ; alors on les sépare.

D^R LACAN – Ceci nous ramène à la transcendance, où selon Lagache je situerais le langage, à savoir l'ensemble des signifiants. Le mot n'est pas pour m'effrayer, mais j'ai évité de le commenter, et d'y répondre.

Ce que je veux simplement dire, c'est que, quand je parle du ⁽⁹⁴⁾signifiant, je parle de quelque chose qu'on peut mettre là : le signifiant, c'est le mot « poutre », qui veut dire jument jusqu'au jour où on appelle les juments « juments », et à ce moment on se sert du mot « poutre » pour autre chose. Ceci indique qu'on ne saurait le mettre là hors de la totalité de ses relations dia – et synchroniques avec les autres signifiants. Cela veut dire aussi que le signifiant, non seulement c'est à prendre au pied de la lettre, mais *c'est* la lettre.

C'est ce que Lagache a fort bien souligné tout à l'heure, beaucoup plus hardiment que je n'aurais osé le faire devant une assemblée aussi intimidante. Mais ailleurs, j'ai voulu incarner

ce que je veux dire en parlant du signifiant, en le matérialisant dans un apologue exemplaire par une lettre prise en un autre sens, une missive, un papier, dont personne ne sait le contenu... C'est vous dire où je peux aller dans ce sens. Bien entendu le paradoxe est ici justifié par une fin apologétique.

Mais l'incidence du signifiant sur le signifié est quelque chose de tout à fait sensible au niveau du B, A, Ba de l'expérience de l'analyste. Prenons la fonction du père, elle y est absolument impensable si l'on n'y dégage pas le signifiant qui en est le terme : le « nom du père », comme on dit dans les invocations religieuses, si « le nom du père » n'a pas cette valeur signifiante, qui condense, oriente, polarise vers lui toute une série de significations qui sont sur des plans extrêmement divers.

Et pour comprendre un ensemble de phénomènes comme ceux qui se constituent dans une psychose, cette référence au signifiant comme tel, à l'assomption du signifiant par le sujet, me semble être le seul point de référence qui nous permette vraiment de pouvoir poursuivre dans tous les détails les incidences d'un certain rapport particulier de carence du sujet par rapport à un certain signifiant comme tel, et non pas par rapport au signifié.

Pour conclure, la notion du signifiant doit être prise au sens linguistique du terme.

M. ALQUIE – Je voudrais d'abord dire à mon ami Lacan combien je le remercie de son exposé, avec lequel je suis presque entièrement d'accord. J'ai remarqué, moi aussi, depuis longtemps, qu'une des grandes découvertes de Freud était d'étendre le domaine du langage, et de montrer que bien des choses que l'on ne considère pas généralement comme du langage, – un symptôme, une aphonie, – sont aussi du langage, ont une signification de langage.

J'ai, de même, été particulièrement heureux d'entendre Lacan ⁽⁹⁵⁾rapprocher le névrosé et le philosophe, ce que j'ai fait pour ma part, et ce qui est en général très mal compris. En effet, de ce rapprochement, on conclut tout de suite que le philosophe est un malade, et que dès lors on n'a plus à prendre au sérieux ce qu'il dit, alors que, si j'ai bien compris Lacan, c'est exactement le contraire qu'il faut penser, à savoir que le névrosé est un philosophe (un philosophe sans le savoir, cela va sans dire). En tout cas le névrosé est, avec le philosophe, le seul qui pose vraiment le problème de l'être. Et cela me semble extrêmement important. Cette relation entre l'expérience névrotique et l'expérience philosophique est révélatrice.

Cela dit, je voudrais poser à Lacan une question : estime-t-il que tout est langage ? L'affectif, comme tel, est-il pour lui langage ? Est-ce que, par exemple, une angoisse ressentie par le sujet est, pour lui, également, du langage ? Ou, au contraire, tout langage ne renvoie-t-il pas, d'une certaine façon, et par essence, à une chose qui n'est point langage, et qu'il veut précisément exprimer ?

Je formulerai la question d'une autre façon, mais qui revient au même, je pense, si on la comprend bien. Lacan a dit : « Le *moi* est objet », et je crois que nous sommes plusieurs ici à avoir un peu sursauté quand nous avons entendu cette formule... Or, quand le *moi* s'angoisse pour sa mort – car c'est bien le moi mortel, ce n'est pas ce sujet plus vaste, situé au-dessous de *moi* et parlant par moi qui peut mourir – , lorsque le *moi* s'angoisse de sa mort, est-ce qu'il est un « objet » par rapport à ce sujet, qui parle en lui ?

Je ne sais si j'ai bien compris ce que Lacan a voulu dire. Mais c'est là l'unique question que je veux poser. Je l'ai présentée sous deux formes, mais, dans l'un ou l'autre cas, il s'agit de savoir si tout est langage, si l'affectif lui-même, comme tel, est langage. Cela nous amènerait à une notion que Lacan a en horreur, qui est celle de l'ineffable, ineffable qui donne sens et demeure le fondement du langage, et qui rejoint un certain sens de l'être, de la mort, c'est ce sens que le langage exprime, mais ce par quoi le langage prend sens n'est pas lui-même langage.

D^R LACAN – Alquié vient de jouer le rôle de la sirène. Il va donc falloir que je m'attache fortement au mât !

Je dirai que je ne doute pas que, au-delà du langage, il y ait de l'ineffable, mais enfin cet ineffable, puisqu'il est ineffable, pourquoi en parler ?

Je sais bien que ceci est simplement un point de départ, comparable ⁽⁹⁶⁾à la présentation muette, initiatrice de l'ascèse stoïcienne : on ferme la main, ou bien on l'ouvre. Je commence par la fermer. Ce qui m'importe, ce n'est pas d'épuiser une philosophie de la condition humaine ; ce qui m'importe à définir de ma position d'analyste et qui me paraît pour tous extrêmement important, c'est ce que cette position particulière, – d'où je pars et où je reviens –, met en valeur comme fondamental d'un certain rapport de l'homme avec le

signifiant. Je crois que c'est là ce qui définit le champ qui nous est découvert par l'analyse, et tout ce qui est véritablement intéressé par l'analyse est dans ce champ.

Là-dessus, vous parlez de l'angoisse.

Je laisse de côté l'affectif, et tout le reste, tout à fait secondaire à mon avis. Je vais aller vraiment à ce qui est le fait de votre question et qui est pour moi, je dirai, un point d'appel, quelque chose sur quoi vous essayez de me montrer que mon terrain ne se suffit pas. (D'ailleurs je ne dis pas qu'il se suffise, j'essaie à grand-peine moi-même d'y suffire...).

Mais allez-vous me contester ceci que l'angoisse que le *moi* éprouve de sa propre mort est quelque chose où l'analyste a beaucoup à dire, tellement à dire que dans beaucoup de ces angoisses que vous dénommez « angoisse » de sa propre mort, l'analyse nous démontre que cette angoisse est un signal de la saisie du *moi* dans ce pouvoir toujours béant de s'identifier à l'autre, dans sa tentation essentielle : signal de ce qu'il lui faut faire à tout instant pour ne pas basculer dans n'importe quelle aliénation.

Qu'il y ait des gens, des gens très forts, qui arrivent à se confronter à ce que notre maître Heidegger appelle la condition indépassable, absolue et dernière, qui est justement cet être-pour-la-mort, cela me paraît justement quelque chose qui, pour la personne qui de nos jours en a parlé avec le plus d'accent, reste le fin du fin, sinon la fin de la fin d'une expérience qui ne sera peut-être pas ineffable, — car je ne crois pas que c'est ainsi que la présente Heidegger —, mais quelque chose de terminal, de très au bout de la nuit humaine, de proche d'une mutation de l'être, au moins pour nous contemporains tout engagés dans les funestes suites de la métaphysique aristotélicienne et autre.

Vous m'avez posé la question de savoir si cette angoisse était aussi un langage. Elle est certainement, dans le texte symptomatique de la névrose, signifiante. Je veux dire qu'au cours de cette répétition phasée de la question, où tourne en rond la stratégie de l'obsédé, dans ses exercices, que je viens de vous décrire, de trompe-la-mort, il faut distinguer la menace qui lui vient de l'identification paternelle, menace de la castration où il a toujours ⁽⁹⁷⁾le médium de la culpabilité pour composer, celui de la punition pour se racheter, et celle que constitue l'identification maternelle à l'endroit de laquelle, hors l'identification phallique génératrice de perversion, il peut se trouver sans secours, laissé tomber dans une dérive imaginaire, dont seule l'angoisse peut motiver l'arrêt.

Vous voyez bien entendu dans tout cela la présence de la mort. Mais qu'est-ce que c'est que cette mort ? Je veux dire que la pulsation imaginaire est réglée par une scansion du signifiant, dont on voit assez la limite en ce qu'elle se résume en fin de compte à une succession de tableaux vivants. Est-ce que cela suffira au philosophe pour fonder sur l'expérience l'affirmation d'une angoisse du *moi* envers sa propre mort ? Disons seulement qu'ici la mort est désignée par son nom, que le jeu du *moi* est en lui-même un jeu angoissant, mais qu'ici en outre il est joué, accentué aux fins de produire l'angoisse comme signifiante.

M. ALQUIE – Je vous ai posé cette question parce que vous et moi assimilons précisément le névrosé au philosophe.

D^R LACAN – Nous assimilons... Enfin disons que nous pouvons en parler pendant un certain temps dans des termes qui leur sont communs.

M. ALQUIE – Mais enfin nous pouvons dire que s'il est entendu que les angoisses du névrosé se motivent d'une façon inexacte, façon que vous pouvez très bien déceler et mettre au jour, elles ont quand même pour fond une angoisse vraie. Autrement dit si le névrosé n'était pas d'abord un homme, et un homme mortel, tout le reste, à savoir le fait qu'il est angoissé parce qu'il a peur de la castration ou telle autre crainte, tout le reste ne serait même pas possible. Il me semble donc que l'angoisse névrotique a comme fond ce que j'appellerai l'angoisse vraie.

C'est pourquoi je ne pense pas qu'on puisse éliminer la question en disant : « L'angoisse vraie, cela ne nous regarde pas... » Ou alors votre but est simplement de ramener les fausses angoisses aux angoisses vraies, ce qui est possible : mais dans ce cas il vous faut seulement comprendre l'angoisse, non la guérir.

D^R LACAN – En commençant à vous répondre, à partir de la position du psychanalyste, j'ai posé un principe. Je crois qu'à se tenir à cette position, il se dégage que la mort est plus présente dans l'existence du signifiant que dans aucune expérience vécue de l'angoisse, – hors les confrontations dernières qui en restent exclues.

⁽⁹⁸⁾M. MERLEAU-PONTY – À vrai dire, je n'ai pas demandé la parole. Je ne suis ni analysé, ni analyste, alors que presque tous ceux qui sont intervenus jusqu'ici étaient au moins l'un des deux ! Je suis donc sans compétence particulière pour parler, mais puisqu'on a bien voulu me donner la parole, je voudrais simplement dire ceci : c'est que l'exposé du D^r Lacan m'a absolument convaincu – comme d'ailleurs d'autres travaux de lui – au moins d'une chose : c'est que, entre le freudisme et ce qui, aujourd'hui, s'appelle psychanalyse, par exemple, aux États-Unis, entre le freudisme et cette pratique psychanalytique axée sur le renforcement du *moi*, sur l'intervention du psychanalyste, pratique qui fait « descendre la psychanalyse, je dirai, dans l'empirique, il n'y a absolument rien de commun et que, par conséquent, il est strictement nécessaire de revenir, de retourner à Freud.

Maintenant, je ne dirai peut-être pas, comme le fait le D^r Lacan, que tout soit clair dans Freud et que toute l'expression que Freud a donnée de ses pensées soit satisfaisante. Je vous avouerai que l'histoire Signorelli, à laquelle vous avez encore fait allusion, me gêne toujours. Quand on lit ce texte, comme beaucoup d'autres textes psychanalytiques, et qu'on n'est pas initié, qu'on n'a pas la pratique, ni même l'expérience, on est toujours frappé du fait que Freud, semble-t-il, veut toujours renverser les choses et ne pas les prendre comme elles apparaissent...

Ainsi, ce blocage du mot « Signorelli », je vous avouerai que c'est un fait de langage, un fait de parole. Mais de quelle parole s'agit-il ? D'un pur et simple calembour, vous l'avez dit vous-même. On pourrait en tout cas dire que le langage ne se réduit pas à des calembours, du moins chez des sujets normalement doués, et que Freud lui-même a désigné un autre langage, celui des mots d'esprit, dans ses rapports avec l'inconscient. Vous m'accorderez qu'un mot d'esprit et un calembour, c'est tout à fait différent.

Il ne suffit donc pas de dire : « Langage ». Il faudrait peut-être étudier le langage manqué, le langage réussi, l'acte manqué et l'acte réussi. Il me semble que dans ce qu'on lit de Freud en tout cas, on a plutôt affaire à l'analyse de phénomènes de déchet comme celui dont nous parlons, où les exemples ressemblent plutôt à des calembours... Est-ce que Freud a vraiment vu le langage, la parole, la fonction philosophique de la parole comme vous la voyez ? Il me semble que non. Maintenant, cela ne veut pas dire que cela n'est pas dans Freud et que vous n'avez pas raison de l'y voir.

Je tirerai de ceci une seule conclusion : il est indispensable, il est urgent que le vrai freudisme, qui repose dans les œuvres de ⁽⁹⁹⁾Freud et dans votre esprit, qui repose dans l'esprit de Lagache et dans l'esprit d'un certain nombre d'autres, il est urgent que ce vrai freudisme soit exprimé. Il ne l'est nulle part. Pour nous autres, qui n'avons pas passé dans le laminoir d'une analyse, il faut bien vous rendre compte que ce dont vous parlez ne ressemble pas à ce que nous trouvons dans beaucoup de textes de Freud.

Il n'y a qu'une conclusion à tirer de cela : c'est que la séance de ce soir était spécialement la bienvenue, et qu'il faut multiplier ce genre de manifestations et de publications, comme vous avez commencé de le faire dans votre revue.

D^R LACAN – Je ne saurais trop remercier Maurice Merleau-Ponty des propos bienveillants de son intervention.

Si je comprends bien son objection à l'histoire du cas Signorelli, elle gît dans ceci : c'est que, du fait du choix de la présentation du phénomène par Freud, vous mettez l'accent justement sur le côté déficit de la chose. Seulement n'oubliez pas alors que tout l'ensemble de l'ouvrage est en somme fait pour nous montrer que l'acte manqué est justement, comme je le dis depuis toujours (j'espère ne pas trop me répéter), un acte réussi, car ce que Freud nous montre, c'est, à travers le défaut de la verbalisation, ce qui se révèle de quelque chose qui est tout à fait autre, qui veut se faire entendre, et il est certain que ceci est beaucoup plus dans ce qu'il nous raconte à propos du cas Signorelli, que dans le fait localisé de l'oubli du nom, surtout si nous le réduisons à être un exemple d'une généralité qualifiée : oubli du nom. Qu'est-ce à dire ? Que ce cas particulier dans la perspective analytique débouche sur l'analyse de Freud, et que tout ce que nous en pouvons connaître le rend toujours plus significatif.

Reste à savoir pourquoi j'ai choisi cet exemple. Pourquoi en ai-je fait état, au reste, vous l'avez vu, en passant assez rapidement ? C'est parce que si vraiment, conformément à ce

que j'ai dit, le signifiant par lui-même joue le rôle, non seulement de matériel, mais de structure donnant à la dynamique analytique sa portée, il est d'autant plus frappant de voir ce fait méconnu dans l'analyse, que l'œuvre de Freud en étale partout l'illustration rendue indubitable quand elle est portée au degré du schéma.

J'ai pris l'exemple de Signorelli parce qu'il est connu de tout le monde et que dans toutes les bonnes éditions il est résumé en un graphique où l'on remonte de ce « signor » jusqu'à la mort, maître absolu, par un transfert non pas même de mots, mais de phonèmes : lequel circule à partir du Bo qui se détache de Boltraffio comme facteur commun avec Botticelli receleur de la rime, ⁽¹⁰⁰⁾ pour nous conduire par la Bosnie au Her de l'Herzégovine, Herr de la Seigneurie que reconnaît la dignité du natif au médecin uni à la fatalité, et rejoindre à Trafoï le point d'appel du refoulement par la nouvelle qu'y reçut Freud du suicide d'un de ses patients (atteint d'impuissance sexuelle).

Puis-je me faire entendre en disant que c'est le côté « machine à sous » de cette présentation qui me comble ?

En d'autres termes, ce dont il s'agit pour l'instant c'est de la façon dont Freud concevait l'inconscient, des modes propres à y opérer, et de savoir si nous y sommes encore.

Si le recours au texte de Freud nous apporte le témoignage toujours renouvelé qu'il s'approfondit dans un sens toujours plus organique à mesure qu'on le commente, je dis qu'on le commente authentiquement et non pas qu'on le réduise à des sommaires, si les trésors toujours nouveaux qui se découvrent à un tel commentaire nous mènent aux vérités premières, les plus éclairantes pour notre pensée et notre pratique, je crois que vous ne réproverez pas cette méthode.

M. HYPOLITE. – Je voudrais d'abord m'associer aux remarques de mon ami Merleau-Ponty. Le D^r Lacan nous apprend à commenter Freud en philosophe autant qu'en médecin. Il a le mérite de redresser certaines interprétations positivistes de Freud, qui ne reconnaissent pas le sens et la portée de son œuvre. Mais le D^r Lacan, comme Socrate, nous met à la torture, il use du langage pour nous introduire dans des apories toujours nouvelles, et je ne suis jamais bien sûr de comprendre.

En particulier que signifie chez lui la notion de sujet, le rapport du sujet au moi, et le dépassement évident de ces notions relatives vers une altérité absolue ? Il y a, chez le D^r Lacan, la notion de l'Autre (avec un grand A), notion qui dépasse celle du sujet. Ce qui se révèle dans le dialogue psychanalytique, c'est, si je comprend bien, la transcendance du signifiant, le champ du symbolisme, qui telle une formidable machine (et les relations de famille sont un exemple de ce signifiant) nous happe et nous domine.

Seulement cette transcendance du signifiant, caractéristique de la vie humaine, nous oriente vers une nouvelle question inévitable. On ne peut pas penser le signifiant sans sa relation, au moins globale, au signifié. C'est cette relation dernière du signifiant au signifié que vous laissez dans l'ombre – pour nous introduire dans cette dimension propre du signifiant où le signifié paraît s'évanouir – il n'en reste pas moins que nous sommes cette relation ⁽¹⁰¹⁾ même, comme référence suprême. Vous interprétez le symptôme en le lisant dans cette dimension du signifiant, mais cette dimension à son tour pose la question ultime du rapport au signifié. Le symptôme est un signe de signe, mais qu'est-ce que le signe en général sans l'intention dernière du sens ?

D^r LACAN. – Il est certain que c'est là situation paradoxale que de parler du langage, mais seulement en apparence, si la fonction de la parole est seulement que nous y prenions place.

Personnellement je ne peux que souscrire à cette espèce de réduction que vous venez de donner en somme à ce que j'enseigne.

À la fin de tout cela, j'en suis d'accord, voyez-vous, il y a une difficulté qui est celle-ci en effet que cette relation au signifiant elle-même n'est pas purement et simplement subie, immanente. En d'autres termes, qui est signifié dans ma relation au signifiant ?

Là nous avons beaucoup de choses à dire parce que, justement, jusqu'à un certain point, le symptôme analytique est quelque chose dans cet ordre, c'est un signifiant au second degré en tant qu'il participe de cette relation au signifiant.

Vous me direz : « Là, le sujet est complètement dans l'ombre. » En effet c'est bien comme cela que je formule les choses. L'inconscient est le discours de l'Autre. Ce qui se

passé se situe dans une altérité foncière. Pour autant que nous essayons de pénétrer cet au-delà dans l'analyse, nous y allons incontestablement « par procuration » puisque c'est chez le patient que nous le découvrons en tant qu'analyste, et dans le transfert en tant qu'analysé.

Si nous essayons d'aborder cet au-delà par l'expérience de la pensée que Freud a faite en découvrant dans l'inconscient le cœur de cette relation de l'homme au signifiant, je crois que là, ça n'est pas en vain que nous constatons que Freud a été amené à parler de l'instinct de mort, parce que, en fin de compte, ce signifié, qui est la relation de l'homme au signifiant, c'est peut-être là, seulement, qu'est le lieu de son rapport, de son rapport vrai avec sa propre mort.

M. HYPPOLITE – En somme c'est ineffable !

D^r LACAN. – C'est pour cela que je n'en parle pas !

M. GASTON BERGER – En levant la séance, redisons encore nos remerciements au D^r Lacan, et nos félicitations pour avoir si brillamment défendu sa thèse et répondu à ses nombreux interlocuteurs.

Interventions sur l'exposé de J. Favez-Boutonnier : « Abandon et névrose », Société Française de Psychanalyse », La Psychanalyse, 1958, n° 4, les psychoses, pp. 318-319 et p.320

⁽³¹⁶⁾Séance du 7 mai 1957 : Mme J. FAVEZ-BOUTONIER. : Abandon et névrose

L'abandon de l'enfant par la mère a des conséquences objectives étudiées avec des méthodes d'une rigueur presque expérimentale par de nombreux observateurs (Spitz, Bowlby, Jenny Aubry). D'autre part, des psychanalystes (Germaine Guex, Charles Odier) ont décrit un type de malades atteints des névrose d'abandon, dont la vie psychique est dominée par le problème de la sécurité affective et la crainte de l'abandon. Bien que l'abandon soit réel dans le cas de l'abandonné (privé ou séparé de sa mère), et virtuel dans le cas de l'« abandonnique », dont la constitution plutôt que les événements explique la névrose, un rapprochement entre les deux types de sujets qui souffrent d'abandon s'est avéré inévitable. Le même schéma (frustration libidinale aboutissant à une avidité ambivalente inépuisable) est valable dans les deux cas, tant pour les abandonnés que pour les « abandonniques », l'existence des derniers paraissant alors être établie aussi objectivement que celle des premiers. Pourtant, si la « névrose d'abandon », n'est pas un ensemble de phénomènes réactionnels à un abandon vrai, elle n'est pas non plus une névrose au sens freudien du terme. Elle n'est pas la conséquence d'un conflit, mais d'une véritable « malformation » du moi dont une structure archaïque persiste à côté de secteurs plus évolués (Germaine Guex, *La névrose d'abandon*). Cette « malformation » n'apparaît d'ailleurs souvent qu'au cours de la cure psychanalytique. Elle ne peut être traitée par la technique habituelle, car le traitement doit être « sécurisant et revalorisant » (G. Guex).

Pourtant les états qui ont été décrits sous le nom de « névrose d'abandon » présentent un incontestable intérêt. Leur découverte est-elle due à un progrès réel des connaissances psychanalytiques, qui nous amène à l'une des limites d'utilisation de la technique classique ? Ou à un « artefact », si l'on peut dire, de la psychanalyse ? Nous inclinons vers cette dernière hypothèse. Constatons que dans un article récent²⁴⁰, l'auteur considère que l'état de dépendance, équivalent de l'état « abandonnique » correspond à une relation d'objet archaïque qui, loin d'être anormale, apparaît chez l'analysé au cours de toute analyse bien conduite (c'est-à-dire méthodiquement frustrante), qu'il s'agisse d'un malade ou d'un futur analyste (analyse didactique). Selon l'auteur de l'article, la technique classique qui fait apparaître cet état, ne peut cependant le guérir s'il s'agit du malade (qu'il faudra « gratifier » avec prudence), ni le faire disparaître complètement s'il s'agit du futur analyste.

Quant à nous, au lieu d'accepter comme inévitable cette conséquence de la cure qui aboutit à en remettre en question les principes, nous nous demandons s'il n'y a pas plutôt lieu de chercher à quelle déviation dans la technique psychanalytique est dit cet « artefact ».

Le rapprochement que l'on établit est se référant à l'abandon entre ⁽³¹⁷⁾l'enfant à qui sa mère a manqué, et le patient qui ne trouve pas dans l'analyse ce qu'il y cherche, suppose une interprétation réaliste de la situation analytique qui tend à considérer la frustration que subit le patient comme réelle, et à y voir la cause de ses attitudes d'« abandonnisme », qu'il faudrait dès lors guérir par des « gratifications » non moins réelles.

Or, en refusant de se prendre au leurre des exigences du patient, le psychanalyste n'est nullement assimilable à une mère qui abandonne son enfant. Car l'analyste est *présent*, et sa présence se manifeste par des interventions verbales qui sont, pour le patient, la garantie qu'il est entendu et compris, et qu'une relation humaine valable existe entre l'analyste et lui. Si l'analyste, soucieux d'assurer la rigueur scientifique de sa technique, en arrive à substituer un ensemble de règles appliquées automatiquement, à sa présence d'esprit, la déshumanisation de la relation analytique est inévitable. On s'explique peut-être mieux ainsi pourquoi l'analyste accepte, en somme, dans le schéma « abandonnique », d'être assimilé aux nurses masquées et silencieuses qui accomplissent leur devoir strict à heures fixes dans les pouponnières, ou aux mères qui privent leur enfant du meilleur d'elles-mêmes.

Pour remédier aux réactions dites « d'abandon » qui amènent le traitement à une impasse, et pour comprendre à temps leur signification, il ne s'agit pas de remplacer un rituel par un autre, mais de rendre à la cure son dynamisme et à l'analyse son esprit.

« résumé de l'auteur ».

Discussion :

F. DOLTO. – Je voudrais rapporter l'observation d'une enfant venant des maisons d'enfants abandonnés de Juifs déportés. C'était une enfant collante, accrochant n'importe qui.

²⁴⁰ G. Reding Les états de dépendance en clinique psychanalytique, Rev fr. Psy, Janv.fév. 1957.

Son image du corps : c'étaient des trous au bout de tous les membres, mains, bouche, yeux, nombril. Cette enfant était une enfant-bouche de partout. Elle était nantie d'une tante qui la détestait, et qui voulait prendre la place de l'enfant au cours des séances.

Jusqu'à 5 ans, gâtée par ses parents, elle n'avait pas été abandonnée, mais la famille de son père n'aimait pas sa mère morte. L'enfant avait senti une situation d'abandon dans sa mère.

J'en viens à l'histoire de sa guérison.

La tante la mettait dans un train à l'arrêt à Saint-Lazare et l'a lâchée presque au moment où le train allait partir. L'enfant n'a pas eu la peur de mourir. La tante, se sentant coupable, avait voulu nier, minimiser l'incident.

– Et toi ?

– J'ai pensé à ceux qui auraient de la peine quand je serais morte.

– Et toi aurais-tu eu de la peine de mourir

– Non.

Cette enfant qui semblait n'avoir pas de cœur, l'a découvert en découvrant que des gens allaient manquer de quelque chose qui lui faisait ⁽³¹⁸⁾prendre conscience de ce qu'elle existait. Il fallait exister dans le chagrin de quelqu'un, une monitrice à laquelle elle était attachée.

Cette enfant qui n'avait pas eu de cœur est devenue charmante parce que le cœur a été réintrojecté après avoir été projeté dans la peine causée à autrui. Les abandonniques ne s'aiment plus parce qu'ils doivent disparaître pour s'aimer.

Dans les enfants infirmes du cœur, revendication latente, obsédée de la présence matérielle parce qu'elle n'avait pas la présence symbolique, le cœur.

On lui donnait à manger, mais on ne pouvait pas lui prouver qu'on l'aimait. Elle cherchait l'expérience d'être abandonnée totalement pour s'aimer.

D. LAGACHE. – [...]

J.-L. LANG. – [...]

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Ce sont des événements réels qui amènent des troubles dans le développement. Le malade que vous avez en contrôle chez moi a eu des troubles de la relation maternelle. Dès qu'il y a relation duelle, votre patient vous apparaît comme disloqué. Si c'était un état de dépendance il serait sécurisé. Donc cet objet qui se retrouve dans cette relation réelle le démolit tout autant. Ce n'est donc pas un objet qu'on recherche alors qu'elle n'existe pas.

J. LACAN. – La communication de Mme Favez nous apporte de nombreux sujets de réflexion ; ce qui la situe c'est son humour, car ce qu'elle a développé sans dissimuler sa pensée, c'est sa conviction que la névrose d'abandon n'a rien d'analytique. Ce n'est pas une névrose ; c'est quelque chose qui est une référence à quelque chose de réellement basal.

C'est pourquoi on ne peut pas éliminer ce qui est pour nous prononcé de la lignée de ces carences primitives, nous ne pouvons pas éliminer cette question : Que mettre à la place ?

La névrose d'abandon est insoutenable dans la perspective analytique. La notion de relation d'objet est primordiale comme sujette à un certain développement dont on ne nous précise pas les ressorts ni les mirages. De la relation d'objet, au moins parmi nous, la critique n'est plus à faire.

⁽³¹⁹⁾La notion d'objet ne peut que dénoncer son insuffisance pour ce qui est de la relation entre le psychanalysé et l'analyste. Cette critique par où pèche-t-elle ?

Il y a des objets de tous ordres qui jouent un grand rôle dans l'économie psychique. Freud distingue l'objet de la tendance. La première critique à faire qui montre le caractère grossier de la notion d'abandon : *la relation de l'homme n'est pas à tel objet mais au manque assumé comme voie du désir*, assumé comme visée du petit enfant en présence de la mère.

L'enfant appréhende le manque d'objet lié au fait que la mère désire le phallus, est introduit dans une dialectique adressée au manque d'objet. Si ce rapport de l'homme à l'objet n'était pas fondé sur la possibilité de faire surgir un objet à la place d'un autre, il n'y aurait pas de transfert analytique. Si l'analyste se fait absent ce n'est pas pour provoquer le stress, ni doser une frustration, mais pour laisser la place à l'ambiguïté fondamentale de la coexistence du réel et du symbolique. Il n'y a pas là de construction hantée par le danger de

la dépendance analytique ; nous sommes au point où s'arrête la compréhension de ce qu'est l'analyse. Jung lui-même s'est arrêté de comprendre à ce point. A mettre au premier plan la distinction réelle – cette critique de la relation à l'objet implique la notion de manque d'objet chez un être qui vit dans le symbolique et le réel – cela est dangereux. Le grand succès de la névrose d'abandon n'est pas tellement auprès des jeunes analystes que chez certains malades qui y trouvent un support pour leur revendication névrotico-délirante.

Des notions aussi confuses que celles de stress ou de retour à un état archaïque n'ont pu être définies. L'état de fusion est-il compatible avec l'abandon, quel est cet état primitif ? Régression massive sous l'influence de la raideur analytique, tu l'as fait apparaître à l'être sans visage. Tout ce que nous savons d'après Spitz c'est que le visage est présent dès les premiers jours. Mais tu a restitué l'ambivalence. Cet état primitif où l'ambivalence joue un si grand rôle n'a pas été suffisamment constitué pour être suivi de façon sûre.

De la relation primitive enfant-mère on peut faire un usage valable en distinguant dans la relation enfant-mère, un symbolisme avant tout, où la présence symbolique est différente en tant qu'elle apporte quelque chose de différent du besoin. Rien de plus exemplaire que l'enfant de F. Dolto qui dans un accident qui témoigne d'un manque de soins voit s'isoler la relation symbolique de la relation réelle. La relation primitive est la relation symbolique dans laquelle s'ouvre la relation d'amour à la mère différente de la relation de satisfaction de l'enfant pendu au sein et nourri. Balancement qui fait que la frustration dans la relation d'amour est écrasée dans la saisie du sein réel. Dans le don, le sein devient symbole de don, dans le refus du don la mère, en tant que pôle symbolique devient réelle (et non pas en tant que bonne ou mauvaise mère). L'objet de satisfaction peut devenir à tout instant objet symbolique, et la mère peut devenir réelle. Il ne s'agit ni d'amour, ni de haine, mais de la perte et du manque sur le plan imaginaire.

La critique de la névrose d'abandon nous suggère des études plus poussées, et nous fait revenir à la nécessité d'articuler les rapports du sujet humain avec son objet plus qu'à une relation psychologique massive.

(320) J. FAVEZ-BOUTONIER. – Je ne crois pas à la notion de fusion primitive. Quant à *l'être sans visage* ; je ne suis pas tellement sûr que ce que montre Spitz n'est que le *schéma* du visage, très loin de ce que nous appelons un visage. Je veux dire sans traits définis, j'aurais pu dire à double visage.

Ce qui me gêne dans la relation *d'objet* c'est ce qu'il y a de vivant. Mettre cette étiquette sur tout ce qui est offert à l'homme risque d'orienter vers une solidification des choses.

Par moment dans ta façon de présenter les choses dans une phénoménologie qui s'abstient de tout ce qui est instinct, j'admire ta rectitude. Quand tu parles de désir tu te réfères à une expérience vécue du désir. Quand nous arrivons à des notions qui nous reportent à des expériences aussi lointaines de notre conscience, j'ai le sentiment que tu rapportes en l'expliquant, comme venant de l'objet mère tout ce qui se rapporte à l'instinct.

J. LACAN. – Je ne suis pas contre l'instinct. Seulement quand je parle de la relation d'objet, je parle de la relation d'objet. Le besoin de se nourrir n'est pas quelque chose d'unilinéaire. Être sevré, ne pas être sevré n'est pas seul, mais le rapport d'amour qui doit se rapporter – pourquoi pas ? – à un certain instinct.

Les phénomènes de l'inconscient que tu tenais comme allant de soi, que nous les saisissons dans le conscient, c'est faux. L'inconscient est dans le jeu des choses. La raison est là dans la façon dont se structurent les relations, mais l'enfant n'en a pas conscience.

Dans *La Science des Rêves* les pensées vivent d'abord et en elles-mêmes et le conscient y intervient pour en prendre une conscience partielle.

D. LAGACHE. – L'opposition entre l'objet et l'instinct équivaut à la relation entre sujet et objet. La faim est l'intuition de la valeur nourriture. Dans l'instinct est impliquée la relation d'objet qui est fondamentale.

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Dans l'expérience même on ne peut pas réduire l'instinct à l'objet.

D. LAGACHE. – Oui et non. On tend vers des objets...

J. LACAN. – Mais pas vers des objets prédéterminée et typiques chez l'homme.

D. LAGACHE. – Vous aimez mieux « les relations interpersonnelles ». Clérambault dans l'érotomanie parle toujours d'objet.

J. FAVEZ-BOUTONIER. – Il y a danger que l'analyste se prenne lui-même pour un objet et se remplace par un objet.

D. LAGACHE. – L'objet n'est pas la chose.

« L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » fut prononcé à Paris le 9 mai 1957 devant le Groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès lettres Sorbonne. Il fut d'abord publié dans *La psychanalyse* (daté du 14-26 mai 1957), 1957, n° 3, *Psychanalyse et sciences de l'homme*, pp. 47-81 avant de paraître en 1966, dans *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien ». C'est la première publication que nous vous proposons.

(47) L'INSTANCE DE LA LETTRE
DANS L'INCONSCIENT
OU LA RAISON DEPUIS FREUD

Par Jacques Lacan

Des enfants au maillot

O cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens, hommes et femmes, les bras et les jambes étroitement ligotés dans de solides liens par des gens qui n'entendront point votre langage, et vous ne pourrez exhaler qu'entre vous, par des plaintes larmoyantes, des lamentations et des soupirs, vos douleurs et vos regrets de la liberté perdue. Car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez.

(Carnets de Léonard DE VINCI,
Codice Atlantico 145. r. a., trad. Louise Servicen,
Gallimard, t. II, p. 400).

Si le thème de ce volume 3 de *La Psychanalyse* me commandait cette contribution, je dois cette déférence à ce qui va s'y découvrir, de l'introduire en la situant entre l'écrit et la parole : elle sera à mi-chemin.

L'écrit se distingue en effet par une prévalence du *texte*, au sens qu'on va voir prendre ici à ce facteur du discours, – ce qui y permet ce resserrement qui à mon gré ne doit laisser au lecteur d'autre sortie que son entrée, que je préfère difficile. Ce ne sera donc pas ici un écrit à mon sens.

La priorité que j'accorde à nourrir mes leçons de séminaire d'un apport à chaque fois inédit, m'a empêché jusqu'à ce jour d'en donner un tel texte, sinon pour l'une d'entre elles, quelconque au reste dans leur suite, et à quoi il ne vaut ici de se reporter que pour l'échelle de leur topique.

(48) Car l'urgence où je prends maintenant prétexte de laisser là cette visée, ne fait que recouvrir la difficulté qu'à la soutenir à l'échelle où je dois ici présenter mon enseignement, elle ne passe trop loin de la parole, dont les mesures différentes sont essentielles à l'effet de formation que je cherche.

C'est pourquoi j'ai pris ce biais d'un entretien qui me fut demandé à cet instant par le groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès-lettres²⁴¹, pour y prendre l'accommodation propice à mon exposé : sa généralité nécessaire trouvant à s'accorder au caractère extraordinaire de leur audience, mais son objet unique rencontrant la connivence de leur qualification commune, la littéraire, à quoi mon titre fait hommage.

Comment oublier en effet que Freud a maintenu constamment et jusqu'à sa fin l'exigence première de cette qualification pour la formation des analystes, et qu'il a désigné dans *l'universitas litterarum* de toujours le lieu idéal pour son institution²⁴².

Ainsi le recours au mouvement restitué à chaud de ce discours, marquait-il de surcroît, par ceux à qui je le destine, ceux à qui il ne s'adresse pas.

Je veux dire : personne de ceux qui, pour quelque fin que ce soit dans la psychanalyse, tolèrent que leur discipline se prévale de quelque fausse identité.

²⁴¹ Le topo eut lieu le 9 mai 1957 à l'amphithéâtre Descartes à la Sorbonne et la discussion s'en poursuivit devant des pots.

²⁴² Die Frage der Laienanalyse, G.W., XIV, pp. 281-283.

Vice d'habitude et tel en son effet mental que la vraie même puisse y paraître un alibi parmi les autres, dont on espère au moins que le redoublement raffiné n'échappe pas aux plus subtils.

C'est ainsi qu'on observe avec curiosité le virage qui s'amorce concernant la symbolisation et le langage dans l'*Int. J. Psychoanal.*, à grands renforts de doigts humides remuant les folios de Sapir et de Jespersen. Ces exercices sont encore novices, mais c'est surtout le ton qui n'y est pas. Un certain sérieux fait sourire à rentrer dans le véridique.

Et comment même un psychanalyste d'aujourd'hui ne s'y sentirait-il pas venu, à toucher à la parole, quand son expérience en reçoit son instrument, son cadre, son matériel et jusqu'au bruit de fond de ses incertitudes.

⁽⁴⁹⁾I. — LE SENS DE LA LETTRE

Notre titre fait entendre qu'au delà de cette parole, c'est toute la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient. Mettant dès l'abord l'esprit prévenu en alerte, de ce qu'il peut avoir à revenir sur l'idée que l'inconscient n'est que le siège des instincts.

Mais cette lettre comment faut-il la prendre ici ? Tout uniment, à la lettre.

Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage.

Cette simple définition suppose que le langage ne se confond pas avec les diverses fonctions somatiques et psychiques qui le desservent chez le sujet parlant.

Pour la raison première que le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental.

Notons que les aphasies, causées par des lésions purement anatomiques des appareils cérébraux qui donnent à ces fonctions leur centre mental, s'avèrent dans leur ensemble répartir leurs déficits selon les deux versants de l'effet signifiant de ce que nous appelons ici la lettre, dans la création de la signification²⁴³. Indication qui s'éclairera de ce qui va suivre.

Le sujet aussi bien, s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours, dans le moment universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre.

La référence à l'expérience de la communauté comme à la substance de ce discours, ne résout rien. Car cette expérience prend sa dimension essentielle dans la tradition qu'instaure ce discours. Cette tradition, bien avant que le drame historique ne s'y inscrive, fonde les structures élémentaires de la culture. Et ces structures mêmes révèlent une ordination des échanges qui, fût-elle inconsciente, est inconcevable hors des permutations qu'autorise le langage.

D'où résulte qu'à la dualité ethnographique de la nature et ⁽⁵⁰⁾de la culture, est en passe de se substituer une conception ternaire : nature, société et culture, de la condition humaine, dont il se pourrait bien que le dernier terme se réduisît au langage, soit à ce qui distingue essentiellement la société humaine des sociétés naturelles.

Mais nous ne prendrons ici ni parti ni départ, laissant à leurs ténèbres les relations originelles du signifiant et du travail. Nous contentant, pour nous acquitter d'une pointe avec la fonction générale de la *praxis* dans la genèse de l'histoire, de relever que la société même qui aurait restauré dans son droit politique avec le privilège des producteurs, la hiérarchie causatoire des rapports de production aux superstructures idéologiques, n'a pour

²⁴³. Cet aspect, très suggestif à renverser la perspective de la « fonction psychologique » qui obscurcit tout en cette matière, apparaît lumineux dans l'analyse purement linguistique des deux grandes formes de l'aphasie qu'a pu ordonner l'un des chefs de la linguistique moderne, Roman Jakobson. Cf. au plus accessible de ses ouvrages, *Fundamentals of Language* (avec Morris Halle), Mouton and Co, 'S-Gravenhage, les chapitres I à IV de la Deuxième Partie.

autant pas enfanté un esperanto dont les relations au réel socialiste eussent mis dès la racine hors de débat toute possibilité de formalisme littéraire²⁴⁴.

Nous ne nous fierons quant à nous qu'aux seules prémisses, qui ont vu se confirmer leur prix de ce que le langage y a effectivement conquis dans l'expérience son statut d'objet scientifique.

Car c'est là le fait par quoi la linguistique²⁴⁵ se présente en position pilote dans ce domaine autour de quoi un reclassement des sciences signale, comme il est de règle, une révolution de la connaissance : les nécessités de la communication seules nous le faisant inscrire au chapiteau de ce volume sous le titre de « sciences de l'homme », malgré la confusion qui peut trouver à s'y couvrir.

Pour pointer l'émergence de la discipline linguistique, nous dirons qu'elle tient, comme c'est le cas de toute science au sens moderne, dans le moment constituant d'un algorithme qui la fonde. Cet algorithme est le suivant :

$$\frac{S}{s}$$

⁽⁵¹⁾ qui se lit : signifiant sur signifié, le sur répondant à la barre qui en sépare les deux étages.

Le signe écrit ainsi, mérite d'être attribué à Ferdinand de Saussure, bien qu'il ne se réduise strictement à cette forme en aucun des nombreux schémas sous lesquels il apparaît dans l'impression des leçons diverses des trois cours des années 1906-07, 1908-09, 1910-11, que la piété d'un groupe de ses disciples a réunies sous le titre de *Cours de linguistique générale* : publication primordiale à transmettre un enseignement digne de ce nom, c'est-à-dire qu'on ne peut arrêter que sur son propre mouvement.

C'est pourquoi il est légitime qu'on lui rende hommage de la formalisation $\frac{S}{s}$ où se caractérise dans la diversité des écoles l'étape moderne de la linguistique.

La thématique de cette science est dès lors en effet suspendue à la position primordiale du signifiant et du signifié, comme d'ordres distincts et séparés initialement par une barrière résistante à la signification.

C'est là ce qui rendra possible une étude exacte des liaisons propres au signifiant et de l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié.

Car cette distinction primordiale va bien au delà du débat concernant l'arbitraire du signe, tel qu'il s'est élaboré depuis la réflexion antique, voire de l'impasse dès la même époque éprouvée qui s'oppose à la correspondance bi-univoque du mot à la chose, fût-ce dans l'acte de la nomination. Ceci à l'envers des apparences qu'en donne le rôle imputé à l'index pointant un objet dans l'apprentissage par le sujet *infans* de sa langue maternelle ou dans l'emploi des méthodes scolaires dites concrètes pour l'étude des langues étrangères.

Dans cette voie les choses ne peuvent aller plus loin que de démontrer²⁴⁶ qu'il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification : touchant à l'extrême la remarque qu'il n'y a pas de langue existante, pour laquelle se pose la question de son insuffisance à couvrir ⁽⁵²⁾ le champ du signifié, étant un effet de son existence de langue qu'elle y réponde à tous les besoins. Allons-nous serrer dans le langage la constitution de l'objet, nous n'y pourrions que constater qu'elle ne se rencontre qu'au niveau du concept, bien différent d'aucun nominatif, et que la chose, à se réduire bien

²⁴⁴. On se souviendra que la discussion concernant la nécessité de l'avènement d'un nouveau langage dans la société communiste a réellement eu lieu, et que Staline, pour le soulagement de ceux qui faisaient confiance à sa philosophie, l'a tranchée en ces termes : le langage n'est pas une superstructure.

²⁴⁵. La linguistique, disons-nous, c'est-à-dire l'étude des langues existantes dans leur structure et dans les lois qui s'y révèlent, – ce qui laisse en dehors la théorie des codes abstraits improprement portée à la rubrique de la théorie de la communication, la théorie, de constitution physicienne, dite de l'information, voire toute sémiologie plus ou moins hypothétiquement généralisée.

²⁴⁶. Cf. le *De magistro* de saint Augustin, dont j'ai commenté le chapitre « De significatione locutionis » à mon séminaire le 23 juin 54.

évidemment au nom, se brise en le double rayon divergent de la cause où elle a pris abri en notre langue et du rien à qui elle a fait abandon de sa robe latine (*rem*).

Ces considérations, si excitantes qu'elles soient pour le philosophe, nous détournent du lieu d'où le langage nous interroge sur sa nature. Et l'on échouera à en soutenir la question, tant qu'on ne se sera pas dépris de l'illusion que le signifiant réponde à la fonction de représenter le signifié, disons mieux : que le signifiant ait à répondre de son existence au titre de quelque signification que ce soit.

Car même à se réduire à cette dernière formule, l'hérésie est la même. C'est celle qui conduit le logico-positivisme à la quête du sens du sens, du meaning of meaning comme on en dénomme, dans la langue où ses fervents s'ébrouent, l'objectif. D'où l'on constate que le texte le plus chargé de sens se résout à cette analyse en d'insignifiantes bagatelles, seuls y résistant les algorithmes mathématiques qui sont eux, comme de juste, sans aucun sens²⁴⁷.

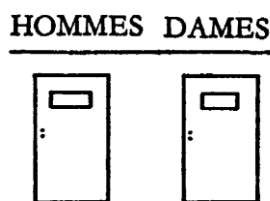
Reste que l'algorithme $\frac{S}{s}$, si nous n'en pouvions retirer que la notion du parallélisme de ses termes supérieur et inférieur, chacun pris seulement dans sa globalité, demeurerait le signe énigmatique d'un mystère total. Ce qui bien entendu n'est pas le cas.

⁽⁵³⁾ Pour saisir sa fonction je commencerai par produire l'illustration fautive par quoi l'on introduit classiquement son usage. La voici :



où l'on voit quelle faveur elle ouvre à la direction précédemment indiquée pour erronée.

Je lui en substituai pour mes auditeurs une autre, qui ne pouvait être tenue pour plus correcte que d'attiger dans la dimension incongrue à quoi le psychanalyste n'a pas encore tout à fait renoncé, dans le sentiment justifié que son conformisme n'a de prix qu'à partir d'elle. Voici cette autre :



où l'on voit que, sans beaucoup étendre la portée du signifiant intéressé dans l'expérience, soit en redoublant seulement l'espèce nominale par la seule juxtaposition de deux termes dont le sens complémentaire paraît devoir s'en consolider, la surprise se produit d'une précipitation du sens inattendue : dans l'image de deux portes jumelles qui symbolisent avec l'isoloir offert à l'homme occidental pour satisfaire à ses besoins naturels

²⁴⁷ Ainsi M. Richards, auteur précisément d'un ouvrage sur les procédés appropriés à cet objectif, nous en montre dans un autre l'application. Il choisit pour cela une page de Mong-Tse, Mencius pour les Jésuites : *Mencius on the mind*, ça s'appelle, vu l'objet du morceau. Les garanties apportées à la pureté de l'expérience ne le cèdent en rien au luxe de ses approches. Et le lettré expert dans le Canon traditionnel où s'insère le texte, est rencontré sur le site même de Pékin où l'essoreuse en démonstration a été transportée sans regarder aux frais.

Mais nous ne le serons pas moins, et pour moins cher, transportés, à voir s'opérer la transformation d'un bronze qui rend un son de cloche au moindre frôlement de la pensée, en une sorte de serpillière à nettoyer le tableau noir du psychologisme anglais le plus consternant. Non sans bien vite, hélas ! l'identifier à la propre ménagerie de l'auteur, seul reste à subsister de son objet et de lui-même après l'exhaustion accomplie du sens du sens de l'un, et du bon sens de l'autre.

hors de sa maison, l'impératif qu'il semble partager avec la grande majorité des communautés primitives et qui soumet sa vie publique aux lois de la ségrégation urinaire.

Ceci n'est pas seulement pour sidérer par un coup bas le débat nominaliste, mais pour montrer comment le signifiant entre en fait dans le signifié ; à savoir sous une forme qui, ⁽⁵⁴⁾pour n'être pas immatérielle, pose la question de sa place dans la réalité. Car à devoir s'approcher des petites plaques émaillées qui le supportent, le regard clignotant d'un myope serait peut-être justifié à questionner si c'est bien là qu'il faut voir le signifiant, dont le signifié dans ce cas recevrait de la double et solennelle procession de la nef supérieure les honneurs derniers.

Mais nul exemple construit ne saurait égaler le relief qui se rencontre dans le vécu de la vérité. Par quoi je n'ai pas lieu d'être mécontent d'avoir forgé celui-ci : puisqu'il a réveillé chez la personne la plus digne de ma foi ce souvenir de son enfance qui, heureusement ainsi venu à ma portée, se place au mieux ici.

Un train arrive en gare. Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai le long duquel le train stoppe : « Tiens, dit le frère, on est à Dames ! – Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes ».

Outre en effet que les rails dans cette histoire matérialisent la barre de l'algorithme saussurien sous une forme bien faite pour suggérer que sa résistance puisse être autre que dialectique, il faudrait, c'est bien l'image qui convient, n'avoir pas les yeux en face des trous pour s'y embrouiller sur la place respective du signifiant et du signifié, et ne pas suivre de quel centre rayonnant le premier vient à refléter sa lumière dans la ténèbre des significations inachevées.

Car il va porter la Dissension, seulement animale et vouée à l'oubli des brumes naturelles, à la puissance sans mesure, implacable aux familles et harcelante aux Dieux, de la Guerre idéologique. Hommes et Dames seront dès lors pour ces enfants deux patries vers quoi leurs âmes chacune tireront d'une aile divergente, et sur lesquelles il leur sera d'autant plus impossible de pactiser qu'étant en vérité la même, aucun ne saurait céder sur la précellence de l'une sans attenter à la gloire de l'autre.

Arrêtons-nous là. On dirait l'histoire de France. Plus humaine, comme de juste, à s'évoquer ici que celle d'Angleterre, vouée à culbuter du Gros au Petit Bout de l'œuf du Doyen Swift.

Reste à concevoir quel marchepied et quel couloir l'S du signifiant, visible ici dans les pluriels dont il centre ses accueils ⁽⁵⁵⁾au delà de la vitre, doit franchir pour porter ses coudes aux canalisations par où, comme l'air chaud et l'air froid, l'indignation et le mépris viennent à souffler en deçà.

Une chose est certaine, c'est que cet accès en tout cas ne doit comporter aucune signification, si l'algorithme $\frac{S}{S}$ avec sa barre lui convient. Car l'algorithme, en tant qu'il n'est lui-même que pure fonction du signifiant, ne peut révéler qu'une structure de signifiant à ce transfert.

Or la structure du signifiant est, comme on le dit communément du langage, qu'il soit articulé.

Ceci veut dire que ses unités, d'où qu'on parte pour dessiner leurs empiètements réciproques et leurs englobements croissants, sont soumises à la double condition de se réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre fermé.

Ces éléments, découverte décisive de la linguistique, sont les *phonèmes* où il ne faut chercher aucune constance *phonétique* dans la variabilité modulatoire où s'applique ce terme, mais le système synchronique des couplages différentiels, nécessaires au discernement des vocables dans une langue donnée. Par quoi l'on voit qu'un élément essentiel dans la parole elle-même était prédestiné à se couler dans les caractères mobiles qui, Didots ou

Garamonds se pressant dans les bas-de-casse, présentent valablement ce que nous appelons la lettre, à savoir la structure essentiellement localisée du signifiant.

Avec la seconde propriété du signifiant de se composer selon les lois d'un ordre fermé, s'affirme la nécessité du substrat topologique dont le terme de chaîne signifiante dont j'use d'ordinaire, donne une approximation : anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux.

Telles sont les conditions de structure qui déterminent comme grammaire l'ordre des empiètements constituants du signifiant jusqu'à l'unité immédiatement supérieure à la phrase, – comme lexique l'ordre des englobements constituants du signifiant jusqu'à la locution verbale.

Il est aisé dans les limites où s'arrêtent ces deux entreprises d'appréhension de l'usage d'une langue de s'apercevoir que seules les corrélations du signifiant au signifiant y donnent l'étalon de toute recherche de signification, comme le marque la notion ⁽⁵⁶⁾ *d'emploi* d'un taxième ou d'un sémantème, laquelle renvoie à des contextes du degré juste supérieur aux unités intéressées.

Mais ce n'est pas parce que les entreprises de la grammaire et du lexique s'épuisent à une certaine limite qu'il faut penser que la signification règne au delà sans partage. Ce serait une erreur.

Car le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte au devant de lui sa dimension. Comme il se voit au niveau de la phrase quand elle s'interrompt avant le terme significatif : Jamais je ne..., Toujours est-il..., Peut-être encore... Elle n'en fait pas moins sens, et d'autant plus oppressant qu'il se suffit à se faire attendre²⁴⁸.

Mais le phénomène n'est pas différent, qui du seul recul d'un mais la faisant apparaître, belle comme la Sulamite, honnête autant que la rosière, pare et prépare la négresse pour les noces et la pauvresse pour l'encan.

D'où l'on peut dire que c'est dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste*, mais qu'aucun de ses éléments ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même.

La notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc, – que F. de Saussure illustre d'une image qui ressemble aux deux sinuosités des Eaux supérieures et inférieures dans les miniatures des manuscrits de la Genèse. Double flux où le repère semble mince des fines raies de pluie qu'y dessinent les pointillés verticaux censés y limiter des segments de correspondance.

Toute l'expérience va là-contre, qui m'a fait parler, à un moment donné de mon séminaire sur les psychoses, des « points de capiton » requis par ce schéma pour rendre compte de la dominance de la lettre dans la transformation dramatique que le dialogue peut opérer dans le sujet²⁴⁹.

Mais la linéarité que F. de Saussure tient pour constituante de la chaîne du discours, conformément à son émission par une ⁽⁵⁷⁾ seule voix et à l'horizontale où elle s'inscrit dans notre écriture, si elle est nécessaire en effet, n'est pas suffisante. Elle ne s'impose à la chaîne du discours que dans la direction où elle est orientée dans le temps, y étant même prise comme facteur signifiant dans toutes les langues où : [Pierre bat Paul] renverse son temps à inverser ses termes.

²⁴⁸. Ce en quoi l'hallucination verbale, à revêtir cette forme, parfois nous ouvre une porte de communication, jusqu'ici manquée d'être inaperçue, avec la structure freudienne de la psychose (Séminaire de l'année 55-56).

²⁴⁹. Nous l'avons fait le 6 juin 56 sur l'exemple de la première scène d'*Athalie*, dont nous avouons qu'une allusion jetée comme en passant dans le *New Statesman and Nation* par un critique *high brow* à la « haute putasserie », des héroïnes de Racine, n'y fut pas étrangère, en nous incitant à renoncer à la référence aux drames sauvages de Shakespeare, devenue compulsive dans les milieux analytiques où elle joue le rôle de la savonnette à vilain du philistinisme.

Mais il suffit d'écouter la poésie, ce qui peut-être n'était pas le cas de F. de Saussure, pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition.

Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire, de ce point.

C'est ainsi que pour reprendre notre mot : arbre, non plus dans son isolation nominale, mais au terme d'une de ces ponctuations, nous verrons que ce n'est pas seulement à la faveur du fait que le mot barre est son anagramme, qu'il franchit celle de l'algorithme saussurien.

Car décomposé dans le double spectre de ses voyelles et de ses consonnes, il appelle avec le robre et le platane les significations dont il se charge sous notre flore, de force et de majesté. Drainant tous les contextes symboliques où il est pris dans l'hébreu de la Bible, il dresse sur une butte sans frondaison l'ombre de la croix. Puis se réduit à l'Y majuscule du signe de la dichotomie qui, sans l'image historiant l'armorial, ne devrait rien à l'arbre, tout généalogique qu'il se dise. Arbre circulatoire, arbre de vie du cerveau, arbre de Saturne ou de Diane, cristaux précipités en un arbre conducteur de la foudre, est-ce votre figure qui trace notre destin dans l'écaille passée au feu de la tortue, ou votre éclair qui fait surgir d'une innommable nuit cette lente mutation de l'être dans l'Εν Πντα du langage :

Non ! dit l'Arbre, il dit : Non ! dans l'étincellement

De sa tête superbe

vers que nous tenons pour aussi légitimes à être entendus dans les harmoniques de l'arbre que leur revers :

Que la tempête traite universellement

Comme elle fait une herbe.

⁽⁵⁸⁾ Car cette strophe moderne s'ordonne selon la même loi du parallélisme du signifiant, dont le concert régit la primitive geste slave et la poésie chinoise la plus raffinée.

Comme il se voit dans le commun mode de l'étant où sont choisis l'arbre et l'herbe, pour qu'y adviennent les signes de contradiction du : dire « Non ! » et du : traiter comme, et qu'à travers le contraste catégorique du particularisme de la *superbe* à l'*universellement* de sa réduction, s'achève dans la condensation de la tête et de la tempête l'indiscernable étincellement de l'instant éternel.

Mais tout ce signifiant, dira-t-on, ne peut opérer qu'à être présent dans le sujet. C'est bien à quoi je satisfais en supposant qu'il est passé à l'étage du signifié.

Car ce qui importe n'est pas que le sujet en sache peu ou prou. (HOMMES et DAMES seraient-ils écrits dans une langue inconnue du petit garçon et de la petite fille que leur querelle n'en serait que plus exclusivement querelle de mots, mais non moins prête pour autant à se charger de signification).

Ce que cette structure de la chaîne signifiante découvre, c'est la possibilité que j'ai, justement dans la mesure où sa langue m'est commune avec d'autres sujets, c'est-à-dire où cette langue existe, de m'en servir pour signifier *tout autre chose* que ce qu'elle dit. Fonction plus digne d'être soulignée dans la parole que celle de déguiser la pensée (le plus souvent indéfinissable) du sujet : à savoir celle d'indiquer la place de ce sujet dans la recherche du vrai.

Il me suffit en effet de planter mon arbre dans la locution : grimper à l'arbre, voire de projeter sur lui l'éclairage narquois qu'un contexte de description donne au mot : arborer, pour ne pas me laisser emprisonner dans un quelconque *communiqué* des faits, si officiel soit-il, et, si je sais la vérité, la faire entendre malgré toutes les censures *entre les lignes* par le seul signifiant que peuvent constituer mes acrobaties à travers les branches de l'arbre, provocantes jusqu'au burlesque ou seulement sensibles à un œil exercé, selon que je veux être entendu de la foule et de quelques-uns.

La fonction proprement signifiante qui se dépeint ainsi dans le langage, a un nom. Ce nom, nous l'avons appris dans notre grammaire enfantine à la page finale où l'ombre de Quintilien, reléguée en un fantôme de chapitre pour faire entendre ⁽⁵⁹⁾d'ultimes considérations sur le style, semblait précipiter sa voix sous la menace du crochet.

C'est parmi les figures de style ou tropes, d'où nous vient le verbe : trouver, que ce nom se trouve en effet. Ce nom, c'est la *métonymie*.

Dont nous nous souviendrons seulement l'exemple qui en était donné : trente voiles. Car l'inquiétude qu'il provoquait en nous de ce que le mot bateau qui s'y cache, semblât y dédoubler sa présence d'avoir pu, au ressassement même de cet exemple, emprunter son sens figuré, – voilàit moins ces illustres voiles que la définition qu'elles étaient censées illustrer.

La partie prise pour le tout, nous disions-nous en effet, si la chose est à prendre au réel, ne nous laisse guère d'idée de ce qu'il faut entendre de l'importance de la flotte que ces trente voiles pourtant sont censées évaluer : qu'un navire n'ait qu'une voile est en effet le cas le moins commun.

À quoi se voit que la connexion du navire et de la voile n'est pas ailleurs que dans le signifiant, et que c'est dans le *mot à mot* de cette connexion que s'appuie la métonymie²⁵⁰.

Nous en désignerons le premier versant du champ effectif que le signifiant constitue, pour que le sens y prenne place.

Disons l'autre. C'est la *métaphore*. Et tout de suite allons à l'illustrer : le dictionnaire Quillet m'a paru propre à en fournir un échantillon qui ne fût pas suspect d'être sélectionné, et je ⁽⁶⁰⁾n'en cherchai pas plus loin la farce que le vers bien connu de Victor Hugo :

Sa gerbe n'était pas avare ni hainense...

sous l'aspect duquel je présentai la métaphore au temps venu de mon séminaire sur les psychoses.

Disons que la poésie moderne et l'école surréaliste, nous ont fait faire ici un grand pas, en démontrant que toute conjonction de deux signifiants serait équivalente pour constituer une métaphore, si la condition du plus grand disparate des images signifiées, n'était exigée pour la production de l'étincelle poétique, autrement dit pour que la création métaphorique ait lieu.

Certes cette position radicale se fonde sur une expérience dite de l'écriture automatique, qui n'aurait pas été tentée sans l'assurance que ses pionniers prenaient de la découverte freudienne. Mais elle reste marquée de confusion parce que la doctrine en est fautive.

L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne.

²⁵⁰. Nous rendons hommage ici à ce que nous devons en cette formulation à M. Roman Jakobson, nous entendons à ses travaux où un psychanalyste trouve à tout instant à structurer son expérience, et qui rendent superflues les « communications personnelles » dont nous pouvons faire état autant que quiconque.

On reconnaît en effet dans cette forme oblique d'allégeance le style de ce couple immortel : Rosenkranz et Guldenstein, dont le dépareillage est impossible, fût-ce par l'imperfection de leur destin, car il dure par le même procédé que le couteau de Jeannot, et pour la raison même dont Goethe louait Shakespeare d'en avoir présenté le personnage en leur doublet : ils sont à eux seuls la *Gesellschaft* tout entière, la Société tout court (*Wilhelm Meisters Lehrjahre*, Ed. Trunz, Christian Wegner Verlag, Hamburg, V 5, p. 299) (a).

Qu'on sache gré dans ce contexte à l'auteur des *Some remarks on the role of speech in psycho-analytic technique* (I. J. P., nov.-déc. 1956, XXXVII, 6, p. 467), d'avoir pris soin de souligner qu'elles sont « basées sur » un travail de 1952. On s'explique ainsi en effet que rien n'y soit assimilé des travaux parus depuis et que l'auteur pourtant n'ignore pas puisqu'il me cite comme leur éditeur (*sic*. Je sais ce que veut dire editor).

(a) II faudrait distiller tout le passage de Goethe : *Dieses leise Auftreten, dieses Schmiegen und Biegen, dies Jasagen, Streicheln und Schmeicheln, diese Behendigkeit, dies Schwänzeln, diese Allheit und Leerheit, diese rechtliche Schurkerei, diese Unfähigkeit, wie kann sie durch einen Menschen ausgedrückt werden ? Es sollten ihrer wenigstens ein Dutzend sein, wenn man sie haben könnte ; denn sie sind bloss in Gesellschaft etwas, sie sind die Gesellschaft...*

Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore, et si vous êtes poète, vous produirez, à vous en faire un jeu, un jet continu, voire un tissu éblouissant de métaphores. N'en obtenant en outre l'effet d'ébriété du dialogue que Jean Tardieu a composé sous ce titre, que de la démonstration qui s'y opère de la superfluité radicale de toute signification pour une représentation parfaitement convaincante de la comédie bourgeoise.

Dans le vers de Hugo, il est manifeste qu'il ne jaillit pas la moindre lumière de l'attestation qu'une gerbe ne soit pas avare ni haineuse, pour la raison qu'il n'est pas question qu'elle ait le mérite plus que le démerite de ces attributs, l'un et l'autre étant avec elle propriétés de Booz qui les exerce à disposer d'elle, sans lui faire part de ses sentiments.

Si sa gerbe renvoie à Booz, comme c'est bien le cas pourtant, c'est de se substituer à lui dans la chaîne signifiante, à la place même qui l'attendait d'être exhaussée d'un degré par le déblaiement de l'avarice et de la haine. Mais dès lors c'est de ⁽⁶¹⁾Booz aussi que la gerbe a fait cette place nette, rejeté qu'il est maintenant dans les ténèbres du dehors où l'avarice et la haine l'hébergent dans le creux de leur négation.

Mais une fois que *sa* gerbe a ainsi usurpé sa place, Booz ne saurait y revenir, le mince fil du petit *sa* qui l'y rattache, y étant un obstacle de plus à lier ce retour d'un titre de possession qui le retiendrait au sein de l'avarice et de la haine. Sa générosité affirmée se voit réduite à *moins que rien* par la munificence de la gerbe qui, d'être prise à la nature, ne connaît pas notre réserve et nos rejets, et même dans son accumulation reste prodigue pour notre aune.

Mais si dans cette profusion le donateur a disparu avec le don, c'est pour resurgir dans ce qui entoure la figure où il s'est annihilé. Car c'est le rayonnement de la fécondité, – qui annonce la surprise que célèbre le poème, à savoir la promesse que le vieillard va recevoir dans un contexte sacré de son avènement à la paternité.

C'est donc entre le signifiant du nom propre d'un homme et celui qui l'abolit métaphoriquement, que se produit l'étincelle poétique, ici d'autant plus efficace à réaliser la signification de la paternité qu'elle reproduit l'événement mythique où Freud a reconstruit le cheminement, dans l'inconscient de tout homme, du mystère paternel.

La métaphore moderne n'a pas une autre structure. Par quoi cette jaculation :

L'amour est un caillou riant dans le soleil,

recrée l'amour dans une dimension que j'ai pu dire me paraître tenable, contre son glissement toujours imminent dans le mirage d'un altruisme narcissique.

On voit que la métaphore se place au point précis où le sens se produit dans le non-sens, c'est-à-dire à ce passage dont Freud a découvert que, franchi à rebours, il donne lieu à ce mot qui en français est « le mot » par excellence, le mot qui n'y a pas d'autre patronage que le signifiant de l'esprit²⁵¹, et où se ⁽⁶²⁾touche que c'est sa destinée même que l'homme met au défi par la dérision du signifiant.

Mais pour y revenir d'ici, que trouve l'homme dans la métonymie, si ce doit être plus que le pouvoir de tourner les obstacles de la censure sociale ? Cette forme qui donne son champ à la vérité dans son oppression, ne manifeste-t-elle pas quelque servitude inhérente à sa présentation ?

On lira avec profit le livre où Léo Strauss, de la terre classique à offrir son asile à ceux qui ont choisi la liberté, médite sur les rapports de l'art d'écrire à la persécution²⁵². En y serrant au plus près la sorte de connaturalité qui noue cet art à cette condition, il laisse apercevoir ce quelque chose qui impose ici sa forme, dans l'effet de la vérité sur le désir.

Mais ne sentons-nous pas depuis un moment que d'avoir suivi les chemins de la lettre pour rejoindre la vérité freudienne, nous brûlons, son feu prenant de partout.

²⁵¹. C'est bien l'équivalent du terme allemand du Witz dont Freud a marqué la visée de son 3^e ouvrage fondamental sur l'inconscient. La difficulté bien plus grande de trouver cet équivalent en anglais, est instructive : le wit, alourdi de la discussion qui va de Davenant et de Hobbes à Pope et à Addison, y laissant ses vertus essentielles à l'humour qui est autre chose. Reste le pun, trop étroit pourtant.

²⁵². *Persecution and the art of Writing* by Léo Strauss, The free Press, Glencoe, Illinois.

Certes la lettre tue, dit-on, quand l'esprit vivifie. Nous n'en disconvenons pas, ayant eu à saluer quelque part ici une noble victime de l'erreur de chercher l'esprit dans la lettre, mais nous demandons aussi comment sans la lettre l'esprit vivrait. Les prétentions de l'esprit pourtant demeurerait irréductibles, si la lettre n'avait fait la preuve qu'elle produit tous ses effets de vérité dans l'homme, sans que l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler.

Cette révélation, c'est à Freud qu'elle s'est faite, et sa découverte, il l'a appelée l'inconscient.

II. – LA LETTRE DANS L'INCONSCIENT

L'œuvre complète de Freud nous présente une page sur trois de références philologiques, une page sur deux d'inférences logiques, partout une appréhension dialectique de l'expérience, l'analytique langagière y renforçant encore ses proportions à mesure que l'inconscient y est plus directement intéressé.

C'est ainsi que dans la science des rêves il ne s'agit à toutes les pages que de ce que nous appelons la lettre du discours, dans sa texture, dans ses emplois, dans son immanence à la matière en cause. Car cet ouvrage ouvre avec l'œuvre sa route royale à l'inconscient. Et nous en sommes avertis par Freud, dont la confidence surprise quand il lance ce livre vers nous aux premiers ⁽⁶³⁾jours de ce siècle²⁵³, ne fait que confirmer ce qu'il a proclamé jusqu'au bout : dans ce va-tout de son message est le tout de sa découverte.

La première clause articulée dès le chapitre liminaire, parce que l'exposé n'en peut souffrir le retard, c'est que le rêve est un rébus. Et Freud de stipuler qu'il faut l'entendre comme j'ai dit d'abord, à la lettre. Ce qui tient à l'instance dans le rêve de cette même structure littérante (autrement dit phonématique) où s'articule et s'analyse le signifiant dans le discours. Telles les figures hors nature du bateau sur le toit ou de l'homme à tête de virgule expressément évoquées par Freud, les images du rêve ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant, c'est-à-dire pour ce qu'elles permettent d'épeler du « proverbe » proposé par le rébus du rêve. Cette structure du langage qui rend possible l'opération de la lecture est au principe de la *signifiance du rêve*, de la *Traumdeutung*.

Freud exemplifie de toutes les manières que cette valeur de signifiant de l'image n'a rien à faire avec sa signification, mettant en jeu les hiéroglyphes de l'Égypte où il serait bouffon de déduire de la fréquence du vautour qui est un *aleph* ou du poussin qui est un *vau* à signaler une forme du verbe être et les pluriels, que le texte intéresse si peu que ce soit ces spécimens ornithologiques. Freud trouve à se repérer à certains emplois du signifiant dans cette écriture, qui sont effacés dans la nôtre, tel l'emploi de déterminatif, ajoutant l'exposant d'une figure catégorique à la figuration littérale d'un terme verbal, mais c'est pour mieux nous ramener au fait que nous sommes dans l'écriture où même le prétendu « idéogramme » est une lettre.

Mais il n'est pas besoin de la confusion courante sur ce terme pour que dans l'esprit du psychanalyste qui n'a aucune formation linguistique, le préjugé prévale d'un symbolisme qui se dérive de l'analogie naturelle, voire de l'image coaptative de l'instinct. Tellement que, hors de l'école française qui y pare, c'est sur la ligne : voir dans le marc de café n'est pas lire dans les hiéroglyphes, qu'il me faut rappeler à ses principes une technique dont rien ne saurait justifier les voies hors la visée de l'inconscient.

Il faut dire que ceci n'est reçu qu'avec peine et que le vice ⁽⁶⁴⁾mental dénoncé plus haut jouit d'une telle faveur qu'on peut s'attendre à ce que le psychanalyste d'aujourd'hui admette qu'il décode, avant que de se résoudre à faire avec Freud les stations nécessaires (tournez à la statue de Champollion, dit le guide) pour comprendre qu'il déchiffre : ce qui s'en distingue par le fait qu'un cryptogramme n'a toutes ses dimensions que lorsque c'est celui d'une langue perdue.

Faire ces stations, ce n'est pourtant que continuer dans la *Traumdeutung*.

²⁵³. Cf. la correspondance, nommément les n° 107 et 119, des lettres choisies par ses éditeurs.

L'*Enstellung*, traduite transposition, où Freud montre la précondition générale de la fonction du rêve, c'est ce que nous avons désigné plus haut avec Saussure comme le glissement du signifié sous le signifiant, toujours en action (inconsciente, remarquons-le) dans le discours.

Mais les deux versants de l'incidence du signifiant sur le signifié s'y retrouvent.

La *Verdichtung*, condensation, c'est la structure de surimposition des signifiants où prend son champ la métaphore, et dont le nom pour condenser en lui-même la *Dichtung* indique la connaturalité du mécanisme à la poésie, jusqu'au point où il enveloppe la fonction proprement traditionnelle de celle-ci.

La *Verschiebung* ou déplacement, c'est plus près du terme allemand ce virement de la signification que la métonymie démontre et qui, dès son apparition dans Freud, est présenté comme le moyen de l'inconscient le plus propre à déjouer la censure.

Qu'est-ce qui distingue ces deux mécanismes, qui jouent dans le travail du rêve, *Traumarbeit*, un rôle privilégié, de leur homologue fonction dans le discours ? – Rien, sinon une condition imposée au matériel signifiant, dite *Rücksicht auf Darstellbarkeit* qu'il faut traduire par : égard aux moyens de la mise en scène (la traduction par : rôle de la possibilité de figuration étant ici par trop approximative). Mais cette condition constitue une limitation qui s'exerce à l'intérieur du système de l'écriture, loin qu'elle le dissolve en une sémiologie figurative où il rejoindrait les phénomènes de l'expression naturelle. On pourrait probablement éclairer par là les problèmes de certains modes de pictographie, qu'on n'est pas autorisé, du seul fait qu'ils aient été abandonnés comme imparfaits dans l'écriture, à considérer comme des stades évolutifs. Disons que le rêve est semblable ⁽⁶⁵⁾ à ce jeu de salon où l'on doit, sur la sellette, donner à deviner aux spectateurs un énoncé connu ou sa variante par le seul moyen d'une mise en scène muette. Que le rêve dispose de la parole n'y change rien vu que pour l'inconscient elle n'est qu'un élément de mise en scène comme les autres. C'est justement quand le jeu et aussi bien le rêve se heurteront au manque de matériel taxiématique pour représenter les articulations logiques de la causalité, de la contradiction, de l'hypothèse, etc., qu'ils feront la preuve que l'un et l'autre ils sont affaire d'écriture et non de pantomime. Les procédés subtils que le rêve s'avère employer pour représenter néanmoins ces articulations logiques, de façon beaucoup moins artificielle que le jeu n'y pare d'ordinaire, sont dans Freud, l'objet d'une étude spéciale où se confirme une fois de plus que le travail du rêve suit les lois du signifiant.

Le reste de l'élaboration est désigné par Freud comme secondaire, ce qui prend sa valeur de ce dont il s'agit : fantasmes ou rêves diurnes, *Tagtraum* pour employer le terme dont Freud préfère se servir pour les situer dans leur fonction d'accomplissement du désir (*Wunscherfüllung*). Leur trait distinctif, étant donné que ces fantasmes peuvent rester inconscients, est donc bien leur signification. Or de ceux-ci Freud nous dit que leur place dans le rêve est ou bien d'y être repris à titre d'éléments signifiants pour l'énoncé de la pensée inconsciente (*Traumgedanke*), – ou bien de servir à l'élaboration secondaire ici en question, c'est-à-dire à une fonction, dit-il, qu'il n'y a pas lieu de distinguer de la pensée vigile (*von unserem wachen Denken nicht zu unterscheiden*). On ne peut donner une meilleure idée des effets de cette fonction que de la comparer à des plaques de badigeon, qui de ci de là reportées au pochoir, tendraient à faire rentrer dans l'apparence d'un tableau à sujets les clichés plutôt rébarbatifs en eux-mêmes du rébus ou des hiéroglyphes.

Je m'excuse de paraître épeler moi-même le texte de Freud ; ce n'est pas seulement pour montrer ce que l'on gagne à simplement n'y pas retrancher. C'est pour pouvoir situer sur des repères premiers, fondamentaux et jamais révoqués ce qui s'est passé dans la psychanalyse.

Dès l'origine on a méconnu le rôle constituant du signifiant dans le statut que Freud fixait à l'inconscient d'emblée et sous les modes formels les plus précis.

⁽⁶⁶⁾ Ceci pour une double raison dont la moins aperçue naturellement est que cette formalisation ne suffisait pas à elle seule à faire reconnaître l'instance du signifiant, car elle

était à la parution de la *Traumdeutung*, très en avance sur les formalisations de la linguistique auxquelles on pourrait sans doute démontrer qu'elle a, par son seul pesant de vérité, frayé la voie.

La seconde raison n'est après tout que l'envers de la première, car si les psychanalystes furent exclusivement fascinés par les significations révélées dans l'inconscient, c'est qu'elles tiraient leur attrait le plus secret de la dialectique qui semblait leur être immanente.

J'ai montré pour mon séminaire que c'est dans la nécessité de redresser les effets toujours s'accéléralant de cette partialité que se comprennent les revirements apparents, ou pour mieux dire les coups de barre, que Freud, à travers son soin premier d'assurer la survie de sa découverte avec les premiers remaniements qu'elle imposait aux connaissances, a cru devoir donner en cours de route à sa doctrine.

Car dans le cas où il était, je le répète, de n'avoir rien qui répondant à son objet fût au même niveau de maturation scientifique, – du moins n'a-t-il pas failli à maintenir cet objet à la mesure de sa dignité ontologique.

Le reste fut l'affaire des dieux et a couru de telle sorte que l'analyse prend aujourd'hui ses repères dans ces formes imaginaires que je viens de montrer comme dessinées en réserve sur le texte qu'elles mutilent, – et que c'est sur elles que la visée de l'analyste s'accommode : les mêlant dans l'interprétation du rêve à la libération visionnaire de la volière hiéroglyphique, et cherchant plus généralement le contrôle de l'exhaustion de l'analyse dans une sorte de *scanning*²⁵⁴ de ces formes où qu'elles apparaissent, dans l'idée qu'elles sont les témoins de l'exhaustion des régressions autant que du remodelage de la « relation d'objet » où le sujet est censé se typifier.

La technique qui se réclame de telles positions, peut être fertile en effets divers, fort difficiles à critiquer derrière l'égide thérapeutique. Mais une critique interne peut se dégager d'une discordance flagrante entre le mode opératoire, dont cette technique s'autorise, – à savoir la règle analytique dont tous ⁽⁶⁷⁾les instruments, à partir de la « libre association », se justifient de la conception de l'inconscient de son inventeur –, et la méconnaissance complète qui y règne de cette conception de l'inconscient. Ce dont ses tenants les plus tranchants croient être quittes d'une pirouette : la règle analytique doit être observée d'autant plus religieusement qu'elle n'est que le fruit d'un heureux hasard. Autrement dit, Freud n'a jamais bien su ce qu'il faisait.

Le retour au texte de Freud montre au contraire la cohérence absolue de sa technique à sa découverte en même temps qu'elle permet de placer ses procédés à leur rang.

C'est pourquoi toute rectification de la psychanalyse impose de revenir à la vérité de cette découverte, impossible à obscurcir dans son moment originel.

Car dans l'analyse du rêve, Freud n'entend pas nous donner autre chose que les lois de l'inconscient dans leur extension la plus générale. Une des raisons pour lesquelles le rêve y était le plus propice, c'est justement, Freud nous le dit, qu'il ne révèle pas moins ces lois chez le sujet normal que chez le névrosé.

Mais dans un cas comme dans l'autre, l'efficacité de l'inconscient ne s'arrête pas au réveil. L'expérience psychanalytique n'est pas autre chose que d'établir que l'inconscient ne laisse aucune de nos actions hors de son champ. Sa présence dans l'ordre psychologique, autrement dit dans les fonctions de relation de l'individu, mérite pourtant d'être précisée : elle n'est nullement coextensive à cet ordre, car nous savons que, si la motivation inconsciente se manifeste aussi bien dans des effets psychiques conscients que dans des effets psychiques inconscients, inversement c'est un rappel élémentaire que de faire remarquer qu'un grand nombre d'effets psychiques que le terme d'inconscient, au titre d'exclure le caractère de la conscience, désigne légitimement, n'en sont pas moins sans aucun rapport de leur nature avec l'inconscient au sens freudien. Ce n'est donc que par un

²⁵⁴. On sait que c'est le procédé par où une recherche s'assure de son résultat par exploration mécanique de l'extension entière du champ de son objet.

abus de terme que l'on confond psychique et inconscient en ce sens, et qu'on qualifie ainsi de psychique un effet de l'inconscient sur le somatique par exemple.

Il s'agit donc de définir la topique de cet inconscient. Je dis que c'est celle-là même que définit l'algorithme :

$$\frac{S}{s}$$

⁽⁶⁸⁾Ce qu'il nous a permis de développer de l'incidence du signifiant sur le signifié, s'accommode de sa transformation en :

$$f(S)\frac{1}{s}.$$

C'est de la coprésence non seulement des éléments de la chaîne signifiante horizontale, mais de ses atténuances verticales, dans le signifié, que nous avons montré les effets, répartis selon deux structures fondamentales dans la métonymie et dans la métaphore. Nous pouvons les symboliser par :

$$f(S...S')S \sim S(-)s,$$

soit la structure métonymique, indiquant que c'est la connexion du signifiant au signifiant, qui permet l'élision par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte. Le signe – placé entre () manifestant ici le maintien de la barre –, qui dans l'algorithme premier marque l'irréductibilité où se constitue dans les rapports du signifiant au signifié, la résistance de la signification²⁵⁵.

Voici maintenant :

$$f\left(\frac{S'}{S}\right)S \sim S(+)s,$$

la structure métaphorique, indiquant que c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit d'avènement de la signification en question²⁵⁶. Le signe + placé entre () manifestant ici le franchissement de la barre – et la valeur constituante de ce franchissement pour l'émergence de la signification.

Ce franchissement exprime la condition de passage du signifiant dans le signifié dont j'ai marqué plus haut le moment en le confondant provisoirement avec la place du sujet (p. 58, 3^e et 4^e part.).

C'est la fonction du sujet, ainsi introduite, à laquelle il faut ⁽⁶⁹⁾maintenant nous arrêter, parce qu'elle est au point crucial de notre problème.

Je pense, donc je suis (cogito ergo sum), n'est pas seulement la formule où se constitue avec l'apogée historique d'une réflexion sur les conditions de la science, la liaison à la transparence du sujet transcendantal de son affirmation existentielle.

Peut-être ne suis-je qu'objet et mécanisme (et donc rien de plus que phénomène), mais assurément en tant que je le pense, je suis – absolument. Sans doute les philosophes avaient apporté là d'importantes corrections, et notamment que dans cela qui pense (*cogitans*) je ne fais jamais que me constituer en objet (*cogitatum*). Il reste qu'à travers cette épuration extrême du sujet transcendantal, ma liaison existentielle à son projet semble irréfutable, au moins sous la forme de son actualité, et que :

« *cogito ergo sum* » *ubi cogito, ibi sum*,

surmonte l'objection.

²⁵⁵ Le signe ~ désigne ici l'équivalence.

²⁵⁶ S' désignant dans le contexte le terme productif de l'effet signifiant (ou signifiante), on voit que ce terme est latent dans la métonymie, patent dans la métaphore.

Bien entendu ceci me limite à n'être là dans mon être que dans la mesure où je pense que je suis dans ma pensée ; dans quelle mesure je le pense vraiment, ceci ne regarde que moi, et, si je le dis, n'intéresse personne²⁵⁷.

L'éluder pourtant sous le prétexte de ses semblants philosophiques, est simplement faire preuve d'inhibition. Car la notion de sujet est indispensable au maniement d'une science comme la stratégie au sens moderne, dont les calculs excluent tout « subjectivisme ».

C'est aussi s'interdire l'accès à ce qu'on peut appeler l'univers de Freud, comme on dit l'univers de Copernic. C'est bien en effet à la révolution dite copernicienne que Freud lui-même comparait sa découverte, soulignant qu'il y allait une fois de plus de la place que l'homme s'assigne au centre d'un univers.

La place que j'occupe comme sujet de signifiant est-elle, par rapport à celle que j'occupe comme sujet du signifié, concentrique ou excentrique, voilà la question ?

Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que⁽⁷⁰⁾ celui dont je parle. Et il n'y a ici aucun inconvénient à faire intervenir le terme de pensée. Car Freud désigne de ce terme les éléments en jeu dans l'inconscient ; c'est-à-dire dans les mécanismes signifiants que je viens d'y reconnaître.

Il n'en reste pas moins que le *cogito* philosophique est au foyer de ce mirage qui rend l'homme moderne si sûr d'être soi dans ses incertitudes sur lui-même, voire à travers la méfiance qu'il a pu apprendre dès longtemps à pratiquer quant aux pièges de l'amour-propre.

Aussi bien si, retournant contre la nostalgie qu'elle sert l'arme de la métonymie, je me refuse à chercher aucun sens au delà de la tautologie, et si, au nom de « la guerre est la guerre » et « un sou est un sou », je me décide à n'être que ce que je suis, comment ici me détacher de cette évidence que je suis dans cet acte même ?

Non moins qu'à me porter à l'autre pôle métaphorique de la quête signifiante et me vouer à devenir ce que je suis, à venir à l'être, – je ne puis douter qu'à m'y perdre même, j'y suis.

Or c'est sur ces points mêmes, où l'évidence va être subvertie par l'empirique, que gît le tour de la conversion freudienne.

Ce jeu signifiant de la métonymie et de la métaphore, jusque et y compris sa pointe active qui clavette mon désir sur un refus du signifiant ou sur un manque de l'être, et noue mon sort à la question de mon destin, ce jeu se joue, jusqu'à ce que la partie soit levée, dans son inexorable finesse, là où je ne suis pas parce que je ne peux pas m'y situer.

C'est-à-dire que c'est peu de ces mots dont j'ai pu interloquer un instant mes auditeurs : je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas. Mots qui à toute oreille suspendue rendent sensible dans quelle ambiguïté de furet fuit sous nos prises l'anneau du sens sur la ficelle verbale.

Ce qu'il faut dire, c'est : je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée ; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser.

Ce mystère à deux faces rejoint ce fait que la vérité ne s'évoque que dans cette dimension d'alibi, par où tout « réalisme » dans la création prend sa vertu de la métonymie, comme cet autre que le sens ne livre son accès qu'au double coude de la métaphore, quand on a leur clef unique : le S et le s de l'algorithme saussurien ne sont pas dans le même plan,⁽⁷¹⁾ et l'homme se leurrait à se croire placé dans leur commun axe qui n'est nulle part.

Ceci du moins jusqu'à ce que Freud en ait fait la découverte. Car si ce que Freud a découvert n'est pas cela même, ce n'est rien.

Les contenus de l'inconscient ne nous livrent en leur décevante ambiguïté nulle réalité plus consistante dans le sujet que l'immédiat ; c'est de la vérité qu'ils prennent leur vertu, et dans la dimension de l'être : *Kern unseres Wesen*, les termes sont dans Freud.

²⁵⁷ Tout autrement en est-il si, posant par exemple une question comme : « Pourquoi des philosophes ? », je me fais plus candide que nature, puisque je pose non seulement la question que les philosophes se posent depuis toujours, mais celle à quoi peut-être ils s'intéressent le plus.

Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient de substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, – la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre.

Et les énigmes que propose le désir à toute « philosophie naturelle », sa frénésie mimant le gouffre de l'infini, la collusion intime où il enveloppe le plaisir de savoir et celui de dominer avec la jouissance, ne tiennent à nul autre dérèglement de l'instinct qu'à sa prise dans les rails, – éternellement tendus vers le *désir d'autre chose* –, de la métonymie. D'où sa fixation « perverse » au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir-écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statue.

Nul autre moyen de concevoir l'indestructibilité du désir inconscient, – quand il n'est pas de besoin qui, à se voir interdire son assouvissement, ne s'étirole, au cas extrême par la consommation de l'organisme lui-même. C'est dans une mémoire, comparable à ce qu'on dénomme de ce nom dans nos modernes machines-à-penser (fondées sur une réalisation électronique de la composition signifiante), que gît cette chaîne qui *insiste* à se reproduire dans le transfert, et qui est celle d'un désir mort.

C'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme, comme le Christ a dit qu'eussent fait les pierres si les enfants d'Israël ne leur eussent donné leur voix.

C'est aussi pourquoi la psychanalyse seule permet de différencier dans la mémoire la fonction de la remémoration. Enracinée ⁽⁷²⁾ dans le signifiant, elle résout, par l'ascendant de l'histoire dans l'homme, les apories platoniciennes de la réminiscence.

Il suffit de lire les « trois essais sur la sexualité », recouverts pour la foule par tant de gloses pseudo-biologiques, pour constater que Freud fait dériver toute accession à l'objet, d'une dialectique du retour.

Parti ainsi du ν)στωw h lderlinien, c'est à la répétition kierkegardienne que Freud en viendra moins de vingt ans plus tard, c'est-à-dire que sa pensée, de s'être soumise à son origine aux seules humbles mais inflexibles conséquences de la *talking cure*, n'a jamais pu se déprendre des vivantes servitudes qui, du principe royal du Logos, l'ont conduit à repenser les mortelles antinomies emp docl ennes.

Et comment concevoir autrement que sur cette « autre scène » dont il parle comme du lieu du rêve, son recours d'homme scientifique à un *Deus ex machina* moins dérisoire de ce qu'ici soit dévoilé au spectateur que la machine régit le régisseur lui-même. Figure obscène et féroce du père primordial, inépuisable à se r dimer dans l'éternel aveuglement d'Œdipe, comment penser, sinon qu'il d t courber la tête sous la force d'un témoignage qui dépassait ses préjugés, qu'un savant du XIX  siècle ait tenu plus qu'à tout dans son œuvre à ce « Totem et tabou », devant lequel les ethnologues d'aujourd'hui s'inclinent comme devant la croissance d'un mythe authentique.

Aussi bien est-ce aux mêmes nécessités que le mythe, que répond cette impérieuse prolifération de créations symboliques particulières, à se motivent jusque dans leurs détails les compulsions du névrosé, comme ce qu'on appelle les théories sexuelles de l'enfant.

C'est ainsi que pour vous placer au point précis à se déroule actuellement dans mon séminaire mon commentaire de Freud, le petit Hans, à cinq ans laissé en plan par les carences de son entourage symbolique, devant l'énigme soudain actualisée pour lui de son sexe et de son existence, développe, sous la direction de Freud et de son père son disciple, autour du cristal signifiant de sa phobie, sous une forme mythique, toutes les permutations possibles d'un nombre limité de signifiants.

Opération à se démontre que même au niveau individuel, la solution de l'impossible est apportée à l'homme par l'exhaustion de toutes les formes possibles d'impossibilités rencontrées ⁽⁷³⁾ dans la mise en équation signifiante de la solution. Démonstration saisissante

à éclairer le labyrinthe d'une observation dont on ne s'est servi jusqu'à présent que pour en extraire des matériaux de démolition. À faire saisir aussi que dans la coextensivité du développement du symptôme et de sa résolution curative, s'avère la nature de la névrose : phobique, hystérique ou obsessionnelle, la névrose est une question que l'être pose pour le sujet « de là où il était avant que le sujet vînt au monde » (cette subordonnée est la propre phrase dont se sert Freud expliquant au petit Hans le complexe d'Édipe).

Il s'agit ici de cet être qui n'apparaît que l'éclair d'un instant dans le vide du verbe être, et j'ai dit qu'il pose sa question pour le sujet. Qu'est-ce à dire ? Il ne la pose pas *devant* le sujet puisque le sujet ne peut venir à la place où il la pose, mais il la pose à *la place* du sujet, c'est-à-dire qu'à cette place il pose la question *avec* le sujet, comme on pose un problème *avec* une plume et comme l'homme antique pensait *avec* son âme.

C'est ainsi que Freud a fait rentrer le *moi* dans sa doctrine. Freud a défini le *moi* par des résistances qui lui sont propres. Elles sont de nature imaginaire au sens des leurres coaptatifs, dont l'éthologie des conduites animales de la parade et du combat nous offrent l'exemple. Freud a montré leur réduction dans l'homme à la relation narcissique, dont j'ai repris l'élaboration dans le *stade du miroir*. Il y a réuni la synthèse des fonctions perceptives où s'intègrent les sélections sensori-motrices qui cernent pour l'homme ce qu'il appelle la réalité.

Mais cette résistance, essentielle à cimenter les inerties imaginaires qui font obstacle au message de l'inconscient, n'est que secondaire par rapport aux résistances propres du cheminement signifiant de la vérité.

C'est là la raison pour laquelle une exhaustion des mécanismes de défense, aussi sensible que nous la fait un *Fenichel* dans ses problèmes de technique parce qu'il est un praticien (alors que toute sa réduction théorique des névroses ou des psychoses à des anomalies génétiques du développement libidinal est la platitude même), se manifeste, sans qu'il en rende compte ni même qu'il s'en rende compte, comme l'envers dont les mécanismes de l'inconscient serait l'endroit. La périphrase, l'hyperbate, l'ellipse, la suspension, l'anticipation, la rétractation, ⁽⁷⁴⁾la dénégation, la digression, l'ironie, ce sont les figures de style (*figurae sententiarum* de Quintilien), comme la catachrèse, la litote, l'antonomase, l'hypotypose sont les tropes, dont les termes s'imposent à la plume comme les plus propres à étiqueter ces mécanismes. Peut-on n'y voir qu'une simple manière de dire, quand ce sont les figures mêmes qui sont en acte dans la rhétorique du discours effectivement prononcé par l'analysé.

À s'obstiner à réduire à une permanence émotionnelle la réalité de la résistance dont ce discours ne serait que la couverture, les psychanalystes d'aujourd'hui montrent seulement qu'ils tombent sous le coup d'une des vérités fondamentales que Freud a retrouvées par la psychanalyse. C'est qu'à une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule.

Or il est tout spécialement nécessaire au savant, au mage et même au mège, qu'il soit le seul à savoir. L'idée qu'au fond des âmes les plus simples et, qui plus est, malades, il y ait quelque chose de prêt à éclore, passe encore ! mais quelqu'un qui ait l'air d'en savoir autant qu'eux sur ce qu'il faut en penser, ... accourez à notre aide, catégories de la pensée primitive, prélogique, archaïque, voire de la pensée magique, si commode à imputer aux autres. C'est qu'il ne convient pas que ces croquants nous tiennent hors d'haleine à nous proposer des énigmes qui s'avèrent fort malicieuses.

Pour interpréter l'inconscient comme Freud, il faudrait être comme lui une encyclopédie des arts et des muses, doublé d'un lecteur assidu des *Fliegende Blätter*. Et la tâche ne nous serait pas plus aisée de nous mettre à la merci d'un fil tissé d'allusions et de citations, de calembours et d'équivoques. Aurons-nous à faire métier de fanfreluches antidotées ?

Il faut s'y résoudre pourtant. L'inconscient n'est pas le primordial, ni l'instinctuel, et d'élémentaire il ne connaît que les éléments du signifiant.

Les livres que l'on peut dire canoniques en matière d'inconscient, – la *Traumdeutung*, la psychopathologie de la vie quotidienne et le trait d'esprit (*Witz*) dans ses rapports avec l'inconscient –, ne sont qu'un tissu d'exemples dont le développement s'inscrit dans les formules de connexion et de substitution ⁽⁷⁵⁾(seulement portées au décuple par leur complexité particulière, et le tableau en étant donné parfois par Freud en hors-texte), qui sont celles que nous donnons du signifiant dans sa fonction de *transfert*. Car dans la *Traumdeutung*, c'est dans le sens d'une telle fonction qu'est introduit le terme d'*Übertragung* ou transfert, qui donnera plus tard son nom au ressort opérant du lien intersubjectif entre l'analysé et l'analyste.

De tels diagrammes ne sont pas seulement constituants dans la névrose pour chacun de ses symptômes, mais ils sont seuls à permettre d'envelopper la thématique de son cours et de sa résolution. Comme les grandes observations d'analyses qu'a données Freud, sont admirables pour le démontrer.

Et pour nous rabattre sur une donnée plus réduite, mais plus maniable à nous offrir le dernier cachet dont sceller notre propos, citerai-je l'article de 1927 sur le fétichisme, et le cas que Freud y rapporte d'un patient²⁵⁸ pour qui la satisfaction sexuelle exigeait un certain brillant sur le nez (*Glanz auf der Nase*), et dont l'analyse montra qu'il le devait au fait que ses primes années anglophones avaient déplacé dans un regard sur le nez (*a glance at the nose*, et non pas *shine on the nose* dans la langue « oubliée » de l'enfance du sujet) la curiosité brûlante qui l'attachait au phallus de sa mère, soit à ce manque-à-être éminent dont Freud a révélé le signifiant privilégié.

C'est cet abîme ouvert à la pensée qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme, qui a provoqué dès l'abord la résistance à l'analyse. Et non pas comme on le dit la promotion de la sexualité dans l'homme. Celle-ci est l'objet qui prédomine de beaucoup dans la littérature à travers les siècles. Et l'évolution de la psychanalyse a réussi par un tour de magie comique à en faire une instance morale, le berceau et le lieu d'attente de l'oblativité et de l'aimance. La monture platonicienne de l'âme, maintenant bénie et illuminée, s'en va tout droit au paradis.

Le scandale intolérable au temps où la sexualité freudienne n'était pas encore sainte, c'était qu'elle fût si « intellectuelle ». C'est en cela qu'elle se montrait la digne comparse de tous ces terroristes dont les complots allaient ruiner la société.

Au moment où les psychanalystes s'emploient à remodeler ⁽⁷⁶⁾une psychanalyse bien-pensante dont le poème sociologique du *moi autonome* est le couronnement, je veux dire à ceux qui m'entendent à quoi ils reconnaîtront les mauvais psychanalystes : c'est au terme dont ils se servent pour déprécier toute recherche technique et théorique qui poursuit l'expérience freudienne dans sa ligne authentique. C'est le mot : *intellectualisation*, – exécration à tous ceux qui, vivant eux-mêmes dans la crainte de s'éprouver à boire le vin de la vérité, crachent sur le pain des hommes, sans que leur bave au reste y puisse jamais plus faire que l'office d'un levain.

III. – LA LETTRE, L'ÊTRE ET L'AUTRE

Ce qui pense ainsi à ma place est-il donc un autre *moi* ? La découverte de Freud représente-t-elle la confirmation au niveau de l'expérience psychologique, du manichéisme²⁵⁹ ?

Aucune confusion n'est possible en fait : ce à quoi la recherche de Freud a introduit, ce n'est pas à des cas plus ou moins curieux de personnalité seconde. Même à l'époque héroïque dont nous venons de faire état où, comme les bêtes au temps des contes, la

²⁵⁸ *Fetischismus*, G. W., XIV, p. 311.

²⁵⁹ Un de mes collègues allait jusqu'à cette pensée en s'interrogeant si le ça (Es) de la doctrine ultérieure n'était pas le « mauvais moi ».

sexualité parlait, jamais l'atmosphère de diablerie qu'une telle orientation eût engendrée, ne s'est précisée²⁶⁰.

La fin que propose à l'homme la découverte de Freud, a été définie par lui à l'apogée de sa pensée en des termes émouvants : *Wo es war, soll Ich werden*. Là où fut ça, il me faut advenir.

Cette fin est de réintégration et d'accord, je dirai de réconciliation (*Versöhnung*).

Mais si l'on méconnaît l'excentricité radicale de soi à lui-même à quoi l'homme est affronté, autrement dit la vérité découverte par Freud, on faillira sur l'ordre et sur les voies de la médiation psychanalytique, on en fera l'opération de compromis où elle est venue effectivement, soit à ce que répudient le plus l'esprit de Freud comme la lettre de son œuvre : car la notion de compromis étant invoquée par lui sans cesse comme étant au support de toutes les misères que son analyse secourt, ⁽⁷⁷⁾ on peut dire que le recours au compromis, qu'il soit explicite ou implicite, désoriente toute l'action psychanalytique et la plonge dans la nuit.

Mais il ne suffit pas non plus de se frotter aux tartufferies moralisantes de notre temps et d'en avoir plein la bouche de la « personnalité totale », pour avoir seulement dit quelque chose d'articulé sur la possibilité de la médiation.

L'hétéronomie radicale dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance, ne peut plus être recouverte sans faire de tout ce qui s'y emploie une malhonnêteté foncière.

Quel est donc cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi, puisqu'au sein le plus assenti de mon identité à moi-même, c'est lui qui m'agite ?

Sa présence ne peut être comprise qu'à un degré second de l'altérité, qui déjà le situe lui-même en position de médiation par rapport à mon propre dédoublement d'avec moi-même comme d'avec un semblable.

Si j'ai dit que l'inconscient est le discours de l'Autre avec un grand A, c'est pour indiquer l'au-delà où se noue la reconnaissance du désir au désir de reconnaissance.

Autrement dit cet autre est l'Autre qu'invoque même mon mensonge pour garant de la vérité dans laquelle il subsiste.

À quoi s'observe que c'est avec l'apparition du langage qu'émerge la dimension de la vérité.

Avant ce point, dans la relation psychologique, parfaitement isolable dans l'observation d'un comportement animal, nous devons admettre l'existence de sujets, non point par quelque mirage projectif dont c'est la tarte à la crème du psychologue que de pourfendre à tout bout de champ le fantôme, mais en raison de la présence manifestée de l'intersubjectivité. Dans le guet où il se cache, dans le piège construit, dans la feintise traînarde où un fuyard dégagé d'une troupe dérouté le rapace, quelque chose de plus émerge que dans l'érection fascinante de la parade ou du combat. Rien pourtant là qui transcende la fonction du leurre au service d'un besoin, ni qui affirme une présence dans cet au-delà-du-voile où la Nature entière peut être questionnée sur son dessein.

Pour que la question même en vienne au jour (et l'on sait que Freud y est venu dans l'*Au-delà au principe du plaisir*), il faut que le langage soit.

⁽⁷⁸⁾ Car je peux leurrer mon adversaire par un mouvement qui est contraire à mon plan de bataille, ce mouvement n'exerce son effet trompeur que justement dans la mesure où je le produis en réalité, et pour mon adversaire.

Mais dans les propositions par quoi j'ouvre avec lui une négociation de paix, c'est en un tiers lieu qui n'est ni ma parole ni mon interlocuteur, que ce qu'elle lui propose se situe.

Ce lieu n'est rien d'autre que le lieu de la convention signifiante, comme il se dévoile dans le comique de cette plainte douloureuse du Juif à son compère : « Pourquoi me dis-tu

²⁶⁰. Noter pourtant le ton dont on peut parler à cette époque des tours de lutins de l'inconscient : *Der Zufall und die Koboldstreiche des Unbewussten*, c'est un titre de Silberer, qui serait absolument anachronique dans la présente ambiance des managers de l'âme.

que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, quand tu vas vraiment à Cracovie ? »

Bien entendu mon mouvement de troupes de tout à l'heure peut être compris dans ce registre conventionnel de la stratégie d'un jeu, où c'est en fonction d'une règle que je trompe mon adversaire, mais alors mon succès est apprécié dans la connotation de la trahison, c'est-à-dire dans la relation avec l'Autre garant de la Bonne Foi.

Ici les problèmes sont d'un ordre dont l'hétéronomie est simplement méconnue à être réduite à aucun « sentiment de l'autrui », de quelque façon qu'on le dénomme. Car « l'existence de l'autre » ayant naguère réussi à atteindre les oreilles du Midas psychanalyste à travers la cloison qui le sépare du conciliabule phénoménologiste, on sait que cette nouvelle court par les roseaux : « Midas, le roi Midas, est l'autre de son patient. C'est lui-même qui l'a dit ».

Quelle porte en effet a-t-il enfoncée là ? L'autre, quel autre ?

Le jeune André Gide mettant sa logeuse à qui sa mère l'a confié, au défi de le traiter comme un être responsable, en ouvrant ostensiblement pour sa vue, d'une clef qui n'est fausse que d'être la clef qui ouvre tous les mêmes cadenas, le cadenas qu'elle-même croit être le digne signifiant de ses intentions éducatives, – quel autrui vise-t-il ? Celle qui va intervenir, et à qui l'enfant dira en riant : « Qu'avez-vous à faire d'un cadenas ridicule pour me tenir en obéissance ? » Mais de seulement être restée cachée et d'avoir attendu le soir pour, après l'accueil pincé qui convient, sermonner le gosse, ce n'est pas seulement une autre dont celle-ci lui montre le visage avec le courroux, c'est un autre André Gide, qui n'est plus bien sûr, dès lors et même à y revenir à présent, de ce qu'il a voulu faire : qui est changé ⁽⁷⁹⁾ jusque dans sa vérité par le doute porté contre sa bonne foi.

Peut-être cet empire de la confusion qui est simplement celui dans lequel se joue toute l'opéra-buffa humaine, mérite-t-il qu'on s'y arrête, pour comprendre les voies par lesquelles procède l'analyse non seulement pour y restaurer un ordre, mais pour installer les conditions de la possibilité de le restaurer.

Kern unseres Wesen, le noyau de notre être, ce n'est pas tant cela que Freud nous ordonne de viser comme tant d'autres l'ont fait avant lui par le vain adage du « Connais-toi toi-même », que ce ne sont les voies qui y mènent qu'il nous donne à reviser.

Ou plutôt ce cela qu'il nous propose d'atteindre, n'est pas cela qui puisse être l'objet d'une connaissance, mais cela, ne le dit-il pas, qui fait mon être et dont il nous apprend que je témoigne autant et plus dans mes caprices, dans mes aberrations, dans mes phobies et dans mes fétiches, que dans mon personnage vaguement policé.

Folie, vous n'êtes plus l'objet de l'éloge ambigu où le sage a aménagé le terrier inexpugnable de sa crainte. S'il n'y est après tout pas si mal logé, c'est parce que l'agent suprême qui en creuse depuis toujours les galeries et le dédale, c'est la raison elle-même, c'est le même Logos qu'il sert.

Aussi bien comment concevrez-vous qu'un érudit, aussi peu doué pour les « engagements » qui le sollicitaient de son temps comme en tout autre, qu'était Érasme, ait tenu une place si éminente dans la révolution d'une Réforme où l'homme était aussi intéressé dans chaque homme que dans tous ?

C'est qu'à toucher si peu que ce soit à la relation de l'homme au signifiant, ici conversion des procédés de l'exégèse, on change le cours de son histoire en modifiant les amarres de son être.

C'est par là que le freudisme si incompris qu'il ait été, si confuses qu'en soient les suites, apparaît à tout regard capable d'entrevoir les changements que nous avons vécus dans notre propre vie, comme constituant une révolution insaisissable mais radicale. Accumuler les témoignages est vain²⁶¹ : tout ce ⁽⁸⁰⁾ qui intéresse non pas seulement les sciences

²⁶¹. Je relève le dernier en date dans ce qui vient tout uniment sous la plume de François Mauriac pour s'excuser, dans le Figaro littéraire du 25 mai, de son refus de nous « raconter sa vie ». Si personne ne peut plus s'y engager du même cœur, c'est, nous dit-il, que depuis un demi-siècle, Freud, « quoi que nous pensions de lui », est passé par là. Et, après avoir un

humaines, mais le destin de l'homme, la politique, la métaphysique, la littérature, les arts, la publicité, la propagande, par là, je n'en doute pas, l'économie, en a été affecté.

Est-ce là autre chose pourtant que les effets désaccordés d'une vérité immense où Freud a tracé une voie pure ? Il faut dire là que cette voie n'est pas suivie, en toute technique qui se prévaut de la seule catégorisation psychologique de son objet, comme c'est le cas de la psychanalyse d'aujourd'hui hors d'un retour à la découverte freudienne.

Aussi bien la vulgarité des concepts dont sa pratique se recommande, les faufilets de fofreudisme qui n'y sont plus que d'ornement, non moins que ce qu'il faut bien appeler le décri où elle prospère, témoignent-ils ensemble de son reniement fondamental.

Freud par sa découverte a fait rentrer à l'intérieur du cercle de la science cette frontière entre l'objet et l'être qui semblait marquer sa limite.

Que ceci soit le symptôme et le prélude d'une remise en question de la situation de l'homme dans l'étant, telle que l'ont supposée jusqu'à présent tous les postulats de la connaissance, ne vous contentez pas, je vous prie, de cataloguer le fait que je le dise comme un cas d'heideggerianisme, – fût-il préfixé d'un néo, qui n'ajoute rien à ce style de poubelle par où il est d'usage de se dispenser de toute réflexion en un recours au décrochez-moi-ça de ses épaves mentales.

Quand je parle de Heidegger ou plutôt quand je le traduis, je m'efforce à laisser à la parole qu'il profère sa signifiante souveraine.

Si je parle de la lettre et de l'être, si je distingue l'autre et l'Autre, c'est parce que Freud me les indique comme les termes où se réfèrent ces effets de résistance et de transfert, auxquels j'ai dû me mesurer inégalement, depuis vingt ans que j'exerce cette pratique impossible, chacun se plaît à le répéter après lui, de la psychanalyse. C'est aussi parce qu'il me faut en aider d'autres à ne pas s'y perdre.

C'est pour empêcher que ne tombe en friche le champ dont ils ont l'héritage, et pour cela leur faire entendre que si le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, non plus que de dire que le désir de l'homme est une ⁽⁸¹⁾ métonymie. Car le symptôme *est* une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir *est* une métonymie, même si l'homme s'en gausse.

Aussi bien pour que je vous invite à vous indigner qu'après tant de siècles d'hypocrisie religieuse et d'esbroufe philosophique, rien n'ait été encore valablement articulé de ce qui lie la métaphore à la question de l'être et la métonymie à son manque, – faudrait-il que, de l'objet de cette indignation en tant que fauteur et que victime, quelque chose soit encore là pour y répondre : à savoir l'homme de l'humanisme et la créance, irrémédiablement protestée, qu'il a tirée sur ses intentions.

T. t. y. m. u. p. t.²⁶² *14-26 mai 57.

instant fléchi sous l'idée reçue que c'est pour nous assujettir à l'« histoire de notre corps », il en revient vite à ce que sa sensibilité d'écrivain n'a pu laisser échapper : c'est l'aveu le plus profond de l'âme de tous nos proches que notre discours publierait à vouloir s'achever.

*. Dans sa lettre du 15 octobre 1970, J. Lacan s'adressant à Tomás Segovia dit : « Personne ne peut en avoir la moindre idée. Mais à vous qui mettez un soin si merveilleux à mon service, j'avouerai ce que je n'ai jamais confié à personne. Il s'agit des initiales de la phrase que je pourrai me dire à moi-même aujourd'hui, et ce depuis longtemps, et avec laquelle j'ai caché mon amertume : " Tu t'y es mis un peu tard ". Le *e* manque dans les *Écrits*, mais... j'espère, non dans le texte original ».

Entretien avec Madeleine Chapsal paru dans L'express du 31 mai 1957, n° 310, puis édité dans Madeleine Chapsal, Envoyez la petite musique, Paris, Grasset, 1984 ; repris dans la coll. « Le livre de poche, biblio essais », 1987. Nous avons conservé les intertitres du journal qui ne figurent pas dans les parutions ultérieures.

Les clefs de la psychanalyse

⁽²⁰⁾L'EXPRESS. – Un psychanalyste, c'est très intimidant. On a le sentiment qu'il pourrait vous manœuvrer à son gré... qu'il en sait plus que vous-même sur les motifs de vos actes.

D^R LACAN. – Ne vous exagérez rien. Et puis croyez-vous que cet effet soit particulier à la psychanalyse ? Un économiste, pour beaucoup, est bien aussi mystérieux qu'un analyste. De notre temps c'est le personnage de l'expert qui intimide.

Pour la psychologie, encore qu'elle fût une science, chacun croyait y avoir son entrée par l'intérieur.

Or voici qu'avec la psychanalyse on a le sentiment de perdre ce privilège, l'analyste serait capable de voir quelque chose de plus secret dans ce qui, à vous, paraît le plus clair. Vous voilà nu, à découvert, sous un œil averti, et sans bien savoir ce que vous lui montrez.

L'EXPRESS – Il y a là une sorte de terrorisme, on se sent violemment arraché à soi-même...

DR LACAN – La psychanalyse, dans l'ordre de l'homme, a en effet tous les caractères de subversion et de scandale qu'a pu avoir, dans l'ordre cosmique, le décentrement copernicien du monde : la terre, lieu d'habitation de l'homme, n'est plus le centre du monde !

Eh bien ! la psychanalyse vous annonce que vous n'êtes plus le centre de vous-même, car il y avait en vous un autre sujet, l'inconscient.

C'est une nouvelle qui n'a pas d'abord été bien acceptée. Ce prétendu irrationalisme dont on a voulu affubler Freud ! Or c'est exactement le contraire : non seulement Freud a rationalisé ce qui jusque-là avait résisté à la rationalisation, mais il a même montré en action une raison raisonnante comme telle, je veux dire en train de raisonner et de fonctionner comme logique, à l'insu du sujet – ceci dans le champ même classiquement réservé à l'irraison, disons le champ de la passion.

C'est cela qu'on ne lui a pas pardonné. On aurait encore admis qu'il introduise la notion de forces sexuelles qui s'emparent brusquement du sujet sans prévenir et en dehors de toute logique ; mais que la sexualité soit le lieu d'une parole, que la névrose soit une maladie qui parle, voilà une chose bizarre et des disciples même préfèrent qu'on parle d'autre chose.

Il ne faut pas voir en l'analyste un « ingénieur des âmes » ; ce n'est pas un physicien, il ne procède pas en établissant des relations de cause à effet : sa science est une *lecture*, une *lecture du sens*.

Sans doute est-ce pourquoi, sans bien savoir ce qui se cache derrière les portes de son cabinet, on a tendance à le prendre pour un sorcier, et même un peu plus grand que les autres.

L'EXPRESS. – Et qui a découvert ces secrets terribles, sentant le soufre...

D^R LACAN. – Encore convient-il de préciser de quel ordre sont ces secrets. Ce ne sont pas les secrets de la nature tels que les sciences physiques ou biologiques les ont pu découvrir. Si la psychanalyse éclaire les faits de la sexualité, ce n'est pas en les attaquant dans leur réalité ni dans l'expérience biologique.

L'EXPRESS. – Mais Freud a bien découvert, à la façon dont on découvre un continent inconnu, un domaine nouveau du psychisme, qu'on l'appelle « inconscient » ou autrement ? Freud c'est Christophe Colomb !

D^R LACAN. — Savoir qu'il y a toute une partie des fonctions psychiques qui ne sont pas à la portée de la conscience, on n'avait pas attendu Freud pour ça ! Si vous tenez à une comparaison, Freud serait plutôt Champollion ! L'expérience freudienne n'est pas du niveau de l'organisation des instincts ou des forces vitales. Elle ne les découvre que s'exerçant, si je puis dire, à une puissance seconde.

Ce n'est pas d'effets instinctuels à leur puissance première que Freud traite. Ce qui est analysable l'est pour autant qu'il est déjà articulé dans ce qui fait la singularité de l'histoire du sujet. Si le sujet peut s'y reconnaître, c'est dans la mesure où la psychanalyse permet le « transfert » de cette articulation.

Autrement dit, lorsque le sujet « refoule », cela ne veut pas dire qu'il refuse de prendre conscience de quelque chose qui serait un instinct — mettons par exemple un instinct sexuel qui voudrait se manifester sous forme homosexuelle — non, le sujet ne refoule pas son homosexualité, il refoule la parole où cette homosexualité joue un rôle de signifiant.

Vous voyez, ce n'est pas quelque chose de vague, de confus, qui est refoulé ; ce n'est pas une sorte de besoin, de tendance, qui aurait à être articulée (et qui ne s'articulerait pas puisque refoulée), c'est un discours déjà articulé, *déjà formulé dans un langage*. Tout est là.

Là où « ça » a été refoulé, « ça » parle...

L'EXPRESS. — Vous dites que le sujet refoule un discours articulé dans un langage. Pourtant ce n'est pas là ce qu'on sent lorsqu'on se trouve devant une personne ayant des difficultés psychologiques, un timide par exemple, ou un obsédé. Leur conduite paraît surtout absurde, incohérente ; et, si on devine qu'à la rigueur elle puisse signifier quelque chose, ce serait quelque chose d'imprécis, qui s'annonce, bien en dessous du niveau du langage. Et soi-même, dans la mesure où il arrive qu'on se sente mené par des forces obscures, qu'on devine « névrotiques », elles se manifestent justement par des mouvements irrationnels, accompagnés de confusion, d'angoisse !

D^R LACAN. — Des symptômes, quand vous croyez en reconnaître, ne vous semblent irrationnels que parce que vous les prenez isolés, et que vous voulez les interpréter directement.

Voyez les hiéroglyphes égyptiens : tant qu'on a cherché quel était le sens direct des vautours, des poulets, des bonshommes debout, assis, ou s'agitant, l'écriture est demeurée indéchiffrable. C'est qu'à lui tout seul le petit signe « vautour » ne veut rien dire ; il ne trouve sa valeur signifiante que pris dans l'ensemble du système auquel il appartient.

Eh bien ! les phénomènes auxquels nous avons affaire dans l'analyse sont de cet ordre-là, ils sont d'un ordre langagier.

Le psychanalyste n'est pas un explorateur de continents inconnus ou de grands fonds, c'est un linguiste : il apprend à déchiffrer l'écriture qui est là, sous ses yeux, offerte au regard de tous. Mais qui demeure indéchiffrable tant qu'on n'en connaît pas les lois, la clé.

L'EXPRESS. — Vous dites que cette écriture est « offerte au regard de tous ». Pourtant si Freud a dit quelque chose de nouveau, c'est que dans le domaine psychique on est malade parce qu'on dissimule, qu'on cache une part de soi-même, qu'on « refoule ».

Or les hiéroglyphes eux n'étaient pas refoulés, ils étaient inscrits sur la pierre. Votre comparaison ne peut donc être totale ?

D^R LACAN. — Au contraire, il faut la prendre littéralement : ce qui, dans l'analyse du psychisme, est à déchiffrer, est tout le temps là, présent depuis le début. Vous parlez du refoulement en oubliant une chose, c'est que, pour Freud et tel qu'il l'a formulé, le refoulement était inséparable d'un phénomène appelé « le retour du refoulé ».

Là où ç'a été refoulé, quelque chose continue de fonctionner, quelque chose continue de parler — grâce à quoi du reste on peut centrer, désigner le lieu du refoulement et de la maladie, dire « c'est là ».

Cette notion est difficile à comprendre parce que lorsqu'on parle de « refoulement » on imagine immédiatement une pression – une pression vésicale par exemple – c'est-à-dire une masse vague, indéfinissable, appuyant de tout son poids contre une porte qu'on refuse de lui ouvrir.

Or en psychanalyse le refoulement n'est pas le refoulement d'une chose, c'est le refoulement d'une vérité.

Qu'est-ce qui se passe lorsqu'on veut refouler une vérité ? Toute l'histoire de la tyrannie est là pour vous donner la réponse : elle s'exprime ailleurs, dans un autre registre, en langage chiffré, clandestin.

Eh bien ! c'est exactement ce qui se produit avec la conscience : la vérité, refoulée, va persister mais transposée dans un autre langage, le langage névrotique.

À ceci près qu'on n'est plus capable de dire à ce moment-là quel est le sujet qui parle, mais que « ça » parle, que « ça » continue à parler ; et ce qui se passe est déchiffrable entièrement à la façon dont est déchiffrable, c'est-à-dire non sans difficulté, une écriture perdue.

La vérité n'a pas été anéantie, elle n'est pas tombée dans un gouffre, elle est là, offerte, présente, mais devenue « inconsciente ». Le sujet qui a refoulé la vérité ne gouverne plus, il n'est plus au centre de son discours : les choses continuent à fonctionner toutes seules et le discours à s'articuler, mais *en dehors du sujet*. Et ce lieu, cet en-dehors du sujet c'est strictement ce qu'on appelle l'inconscient.

Vous voyez bien que ce qu'on a perdu ce n'est pas la vérité, c'est la clé du nouveau langage dans lequel elle s'exprime désormais.

C'est là qu'intervient le psychanalyste.

L'EXPRESS. – Ne serait-ce pas votre interprétation à vous ? Il ne semble pas que ce soit celle de Freud ?

D^R LACAN. – Lisez *La Science des rêves*, lisez la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, lisez *Le mot d'esprit et l'inconscient*, il suffit d'ouvrir ces ouvrages à n'importe quelle page pour y trouver en clair ce dont je vous parle.

Le terme de « censure », par exemple, pourquoi Freud l'a-t-il tout de suite choisi, au niveau même de l'interprétation des rêves, pour désigner l'instance réfrénante, la force qui refoule ? La censure nous savons bien ce que c'est, c'est Anastasie, c'est une contrainte qui s'exerce avec une paire de ciseaux. Et sur quoi ? Pas sur n'importe quoi qui passe dans l'air, mais sur ce qui s'imprime, sur un discours, un discours exprimé dans un langage.

⁽²¹⁾Oui, la méthode linguistique est présente à toutes les pages de Freud, tout le temps il se livre concrètement à des références, des analogies, à des rapprochements linguistiques...

Et puis en fin de compte, en psychanalyse, vous ne demandez jamais qu'une chose au malade, qu'une seule chose : c'est de parler. Si la psychanalyse existe, si elle a des effets, c'est tout de même uniquement dans l'ordre de l'aveu et de la parole !

Or pour Freud, pour moi, le langage humain ne surgit pas chez les êtres comme resurgirait une source.

Voyez comme on nous représente tous les jours l'apprentissage de son expérience par l'enfant : il met son doigt sur le poêle, il se brûle. À partir de là, prétend-on, à partir de sa rencontre avec le chaud et le froid, avec le danger, il ne lui reste qu'à déduire, à échafauder la totalité de la civilisation...

C'est une absurdité : à partir du fait qu'il se brûle, il est mis en face de quelque chose de beaucoup plus important que la découverte du chaud et du froid. En effet, qu'il se brûle et il se trouve toujours quelqu'un pour lui faire, là-dessus, tout un discours.

L'enfant a beaucoup plus d'effort à faire pour entrer dans ce discours dont on le submerge, que pour s'habituer à éviter le poêle.

En d'autres termes, l'homme qui naît à l'existence a d'abord affaire au langage ; c'est une donnée.

Il y est même pris dès avant sa naissance, n'a-t-il pas un état civil ?

Oui, l'enfant à naître est déjà, de bout en bout, cerné dans ce hamac de langage qui le reçoit et en même temps l'emprisonne.

L'EXPRESS. — Ce qui rend difficile d'accepter l'assimilation des symptômes névrotiques, de la névrose, à un langage parfaitement articulé, c'est qu'on ne voit pas à qui il s'adresse. Il n'est fait pour personne puisque le malade, surtout le malade ne le comprend pas, et qu'il faut un spécialiste pour le déchiffrer ! Les hiéroglyphes étaient peut-être devenus incompréhensibles, mais du temps où on les employait ils étaient faits pour communiquer certaines choses à certains.

Or qu'est-ce que c'est que ce langage névrotique qui n'est pas seulement une langue morte, pas seulement une langue privée, puisque à lui-même inintelligible ?

Et puis un langage, c'est quelque chose dont on se sert. Et celui-ci au contraire est subi. Voyez l'obsédé, il voudrait bien la chasser son idée fixe, sortir de l'engrenage...

D^R LACAN. — Ce sont justement là les paradoxes qui font l'objet de la découverte. Si ce langage pourtant ne s'adressait pas à un Autre, il ne pourrait être entendu grâce à un autre dans la psychanalyse. Pour le reste il faut d'abord reconnaître ce qui est et pour cela le bien situer dans un cas ; cela demanderait un long développement ; autrement c'est un fouillis à n'y rien comprendre. Mais c'est là quand même que ce dont je vous parle, peut se montrer en clair : comment le discours refoulé de l'inconscient se traduit dans le registre du symptôme.

Et vous apercevrez à quel point c'est précis.

Vous parliez de l'obsédé. Voyez cette observation de Freud, qu'on trouve dans les *Cinq psychanalyses*, intitulée *L'homme aux rats*.

L'homme aux rats était un grand obsédé. Un homme encore jeune, de formation universitaire, qui vient trouver Freud à Vienne, pour lui dire qu'il souffre d'obsessions : ce sont tantôt des inquiétudes très vives pour les personnes qui lui sont chères, tantôt le désir d'actes impulsifs, comme se trancher la gorge, ou alors il se forme en lui des interdictions concernant des choses insignifiantes...

L'EXPRESS. — Et sur le plan de la sexualité ?

D^R LACAN. — Voilà une erreur de terme ! Obsession cela ne veut pas dire automatiquement obsession sexuelle, ni même obsession de ceci ou de cela en particulier : être obsédé, cela signifie se trouver pris dans un mécanisme, dans un engrenage de plus en plus exigeant et sans fin.

Qu'il ait à accomplir un acte, à remplir un devoir, une angoisse spéciale entrave l'obsédé : va-t-il y parvenir ? Ensuite, la chose faite, il éprouve un besoin torturant d'aller vérifier, mais n'ose pas, de crainte de passer pour fou, parce qu'en même temps il sait fort bien qu'il l'a accomplie... Le voici engagé dans des circuits toujours plus grands de vérifications, de précautions, de justifications. Pris comme il l'est dans un tourbillon intérieur, l'état d'apaisement, de satisfaction, lui est devenu impossible.

Même le grand obsédé n'a pourtant rien de délirant. Il n'y a aucune conviction chez l'obsédé, mais uniquement cette espèce de nécessité, complètement ambiguë, qui le laisse si malheureux, si douloureux, si désespéré, d'avoir à céder à une insistance qui vient de lui-même et qu'il ne s'explique pas.

La névrose obsessionnelle est répandue et peut passer inaperçue si l'on n'est pas spécialement averti des petits signes qui la traduisent toujours. Ces malades tiennent même fort bien leur position sociale, alors que leur vie est minée ; ravagée par la souffrance et le développement de leur névrose.

J'ai connu des gens qui avaient des fonctions importantes, et non pas seulement honoraires, directoriales, des gens qui avaient des responsabilités aussi vastes et étendues

que vous pouvez le supposer, et qui les assumaient amplement, mais qui n'en étaient pas moins du matin au soir la proie de leurs obsessions.

Ainsi était l'*homme aux rats*, affolé, ligoté dans un regain de ses symptômes qui le ramène consulter Freud des environs de Vienne où il participait aux grandes manœuvres comme officier de réserve et lui demander son conseil dans une histoire à dormir debout de remboursement à la poste de l'envoi d'une paire de lunettes à propos duquel il se perd à ne plus savoir dire quoi.

Si l'on suit littéralement jusque dans ses doutes le scénario institué par le symptôme à l'endroit de quatre personnes, on retrouve trait pour trait, transposées dans une vaste simagrée, sans que le sujet le soupçonne, les histoires qui ont abouti au mariage dont le sujet lui-même est le fruit.

L'EXPRESS. – Quelles histoires ?

D^R LACAN. – Une dette frauduleuse de son père qui, de surcroît, militaire alors, est cassé de son grade pour forfaiture, un emprunt qui lui permet de couvrir la dette, la question restée obscure de sa restitution à l'ami qui lui est venu en aide, enfin un amour trahi pour le mariage qui lui a rendu une « situation ».

Toute son enfance, l'homme aux rats avait entendu parler de cette histoire – de l'une en termes badins, de l'autre à mots couverts. Ce qui est saisissant, c'est qu'il ne s'agit pas d'un événement particulier, voire traumatique qui ferait retour du refoulé ; il s'agit de la constellation dramatique qui a présidé à sa naissance, de la préhistoire, si l'on peut dire, de son individu ; descendue d'un passé légendaire. Cette préhistoire reparait par le truchement de symptômes qui l'ont véhiculée sous une forme méconnaissable pour se nouer finalement en un mythe représenté, dont le sujet reproduit la figure sans en avoir la moindre idée.

Car elle y est transposée comme une langue ou une écriture peut être transposée dans une autre langue ou en d'autres signes ; elle y est réécrite sans que ses liaisons soient modifiées ; ou encore comme en géométrie une figure est transformée de la sphère en plan, ce qui ne veut évidemment pas dire que toute figure se transforme en n'importe laquelle.

Un instrument terriblement efficace

L'EXPRESS. – Et une fois que cette histoire a été mise au jour ?

D^R LACAN. – Entendez bien : je n'ai pas dit que la cure de la névrose est accomplie rien qu'à voir cela.

Vous pensez bien que dans l'observation de l'*homme aux rats*, il y a autre chose que je ne puis développer ici.

S'il suffisait qu'il y ait une préhistoire à l'origine d'une conscience, tout le monde serait névrosé. C'est lié à la façon dont le sujet prend les choses, les admet ou les refoule. Et pourquoi certains refoulent-ils certaines choses ?...

Enfin, donnez-vous la peine de lire l'*homme aux rats* avec cette clé qui le transperce de part en part : transposition dans un autre langage figuratif et complètement inaperçu du sujet, de quelque chose qui ne se comprend qu'en terme de discours.

L'EXPRESS. – Il se peut que la vérité refoulée s'articule comme vous le dites, comme un discours aux effets ravageurs.

Seulement lorsqu'un malade vient à vous, ce n'est pas quelqu'un à la recherche de sa vérité. C'est quelqu'un qui souffre horriblement et veut être soulagé. Si je me souviens bien de l'histoire de l'*homme aux rats*, il y avait aussi un phantasme de rats...

D^R LACAN. – Autrement dit, « pendant que vous vous occupez de vérité, il y a là un homme qui souffre... »

Tout de même, avant de se servir d'un instrument, il faut savoir ce que c'est, comment il est fabriqué ! La psychanalyse est un instrument terriblement efficace ; et comme c'est en plus un instrument d'un grand prestige, on peut l'engager à faire des choses qu'il n'est nullement destiné à faire, et d'ailleurs, ce faisant, on ne peut que le dégrader.

Il faut donc partir de l'essentiel : qu'est-ce que cette technique, à quoi s'applique-t-elle, de quel ordre sont ses effets, les effets qu'elle déclenche par son application pure et simple ?

⁽⁹⁾Eh bien ! les phénomènes dont il s'agit dans l'analyse, et au niveau propre des instincts, sont des effets d'un registre langagier : la reconnaissance parlée d'éléments majeurs de l'histoire du sujet, histoire qui a été coupée, interrompue, qui est tombée dans les dessous du discours.

Quant aux effets qu'on doit définir comme appartenant à l'analyse, les effets analytiques – ⁽²²⁾comme on dit effets mécaniques ou effets électriques – les effets analytiques sont des effets de l'ordre de ce *retour du discours refoulé*.

Et je peux vous dire qu'à partir du moment où vous avez mis le sujet sur un divan et même si vous lui avez expliqué la règle analytique de la façon la plus sommaire, le sujet est déjà introduit dans la dimension de chercher sa vérité.

Oui, du seul fait d'avoir à parler comme il se trouve pris à le faire, devant un autre, le silence d'un autre – un silence qui n'est fait ni d'approbation, ni de désapprobation, mais d'attention – il le ressent comme une attente, et que cette attente est celle de la vérité.

Et aussi il s'y sent poussé par le préjugé dont nous parlions tout à l'heure : de croire que l'autre, l'expert, l'analyste, sait sur vous même ce que vous ne savez pas, la présence de la vérité s'en trouve fortifiée, elle est là à l'état implicite.

Le malade souffre mais il se rend compte que la voie vers laquelle se tourner enfin pour surmonter, apaiser ses souffrances, est de l'ordre de la vérité : en savoir plus et en savoir mieux.

Ni père parfait ni père modèle

L'EXPRESS. – Alors l'homme serait un être langagier ? Ce serait ça la nouvelle représentation de l'homme qu'on devrait à Freud ; l'homme, c'est quelqu'un qui parle ?

D^R LACAN. – Le langage est-il l'essence de l'homme ? Ce n'est pas une question dont je me désintéresse, et je ne déteste pas non plus que les gens qui s'intéressent à ce que je dis, s'y intéressent par ailleurs, mais c'est d'un autre ordre, et comme je le dis parfois, c'est la pièce à côté...

Je ne me demande pas « qui parle », j'essaie de poser les questions autrement, d'une façon plus formulable, je me demande « d'où ça parle ». En d'autres termes, si j'ai essayé d'élaborer quelque chose ce n'est pas une métaphysique mais une théorie de l'intersubjectivité. Depuis Freud, le centre de l'homme n'est plus là où on le croyait, il faut rebâtir là-dessus.

L'EXPRESS. – Si c'est parler qui est important, chercher sa vérité par la voie de la parole et de l'aveu, l'analyse ne se substitue-t-elle pas d'une certaine façon à la confession ?

D^R LACAN. – Je ne suis pas autorisé pour vous parler des choses religieuses, mais je m'étais laissé dire que la confession est un sacrement et qu'elle n'est faite pour satisfaire aucune espèce de besoin de confiance... La réponse, même consolante, encourageante, voire directive du prêtre ne prétend pas à constituer l'efficacité de l'absolution.

L'EXPRESS. – Du point de vue du dogme, vous avez sans doute raison. Seulement la confession se combine, et depuis un temps qui ne couvre peut-être pas toute l'ère chrétienne, avec ce qu'on nomme la direction de conscience.

Est-ce qu'on ne tombe pas là dans le domaine de la psychanalyse ? Faire avouer des actes et des intentions, guider un esprit qui cherche sa vérité ?

D^R LACAN. — La direction de conscience a été, et par des spirituels, très diversement jugée, on a même pu y voir, dans certains cas, la source de toutes sortes de pratiques abusives. En d'autres termes, c'est affaire aux religieux de savoir comment eux-mêmes la situent et quelle portée ils lui donnent.

Mais il me semble qu'aucune direction de conscience ne peut s'alarmer d'une technique qui a pour but la révélation de la vérité. Il m'est arrivé de voir des religieux dignes de ce nom prendre parti dans des affaires très épineuses où se trouvait engagé ce qu'on nomme l'honneur des familles, et je les ai toujours vus décider que maintenir la vérité sous le boisseau est en soi-même un acte aux conséquences ravageantes.

Et puis tous les directeurs de conscience vous diront que la plaie de leur existence, ce sont les obsessionnels et les scrupuleux, ils ne savent littéralement par quel bout les prendre : plus ils les calment, plus ça rebondit, plus ils leur donnent des raisons, plus les gens reviennent leur poser des questions absurdes...

Cependant la vérité analytique n'est pas quelque chose de si secret ni de si mystérieux qu'on ne puisse voir chez des personnes douées pour la direction de conscience la perception de ce qu'elle est, surgir spontanément. J'ai connu parmi des religieux des gens qui avaient saisi qu'une pénitente venant les bassiner avec des obsessions d'impureté avait brusquement besoin d'être ramenée à un autre niveau : se conduisait-elle selon la justice avec sa bonne ou ses enfants ? Et par ce rappel brutal ils obtenaient de effets tout à fait surprenants.

À mon avis, les directeurs de conscience ne peuvent trouver à redire à la psychanalyse ; tout au plus peuvent-ils en tirer quelques aperçus qui leur rendront service...

L'EXPRESS. — Peut-être, mais la psychanalyse est-elle assez bien vue ? Dans les milieux religieux on en ferait plutôt une science du diable ?

D^R LACAN. — Je crois que les temps ont changé. Sans doute, après que Freud eut inventé la psychanalyse, est-elle longtemps demeurée une science scandaleuse et subversive. Il ne s'agissait pas de savoir si l'on y croyait ou non, on s'y opposait violemment sous le prétexte que les gens psychanalysés seraient déchaînés, s'abandonneraient à tous leurs désirs, se livreraient à n'importe quoi...

Aujourd'hui, admise ou non en tant que science, la psychanalyse est entrée dans nos mœurs et les positions se sont renversées : c'est lorsque quelqu'un ne se conduit pas normalement, lorsqu'il agit d'une façon jugée « scandaleuse » par son entourage, qu'on parle de l'envoyer chez le psychanalyste !

Tout cela entre dans ce que j'appellerai non pas du terme trop technique de « résistance à l'analyse », mais d'« objection massive ».

La peur de perdre son originalité, d'être réduit au niveau commun, n'est pas moins fréquente. Il faut dire que sur cette notion « d'adaptation » il s'est produit ces derniers temps une doctrine de nature à engendrer la confusion et à partir de là l'inquiétude.

On a écrit que l'analyse a pour but d'adapter le sujet, pas tout à fait au milieu extérieur, disons à sa vie, ou à ses véritables besoins ; cela signifie nettement que la sanction d'une analyse serait qu'on est devenu père parfait, époux modèle, citoyen idéal, enfin qu'on est quelqu'un qui ne discute plus de rien.

Ce qui est tout à fait faux, aussi faux que le premier préjugé qui voyait dans la psychanalyse un moyen de se libérer de toute contrainte.

L'EXPRESS. — Ne pensez-vous pas que ce que les gens craignent par-dessus tout, ce qui les fait s'opposer à la psychanalyse avant même de savoir s'ils y croient ou non en tant que science, c'est l'idée qu'ils risquent d'être dépouillés d'une partie d'eux-mêmes, modifiés ?

D^R LACAN. — Cette inquiétude est tout à fait légitime, au niveau où elle surgit. Dire qu'il n'y aurait pas, après une analyse, modification de la personnalité, ce serait vraiment drôle ! Il serait difficile de soutenir à la fois qu'on peut obtenir des résultats par l'analyse et qu'on peut ne pas en obtenir, c'est-à-dire que la personnalité restera toujours intacte. Seulement la notion de personnalité mérite d'être éclaircie, voire réinterprétée.

L'EXPRESS. — Au fond la différence entre la psychanalyse et les diverses techniques psychologiques, c'est qu'elle ne se contente pas de guider, d'intervenir plus ou moins à l'aveuglette, elle guérit...

D^R LACAN. — On guérit ce qui est guérissable. On ne va pas guérir le daltonisme et l'idiotie, bien qu'en fin de compte on puisse dire que le daltonisme et l'idiotie aient à voir avec le « psychique ».

Vous connaissez la formule de Freud, « *là où ça a été je dois être* » ? Il faut que le sujet puisse se réinstaller à sa place, cette place où il n'était plus, remplacé par cette parole anonyme, qu'on nomme le ça.

Un président du Conseil devrait avoir été analysé

L'EXPRESS. — Dans la perspective freudienne, faut-il songer à soigner des quantités de gens qui ne sont pas considérés comme malades ? Autrement dit, aurait-on intérêt à psychanalyser tout le monde ?

D^R LACAN. — Posséder un inconscient n'est pas le privilège des névrosés. Il y a des gens qui ne sont manifestement pas accablés d'un poids excessif de souffrance parasitaire, qui ne sont pas trop encombrés par la présence de l'autre sujet, à l'intérieur d'eux-mêmes, qui s'en accommodent même assez bien de cet autre sujet — et qui pourtant ne perdraient rien à faire connaissance avec lui.

Puisque, en somme, dans le fait d'être psychanalysé, il ne s'agit de rien d'autre que de connaître son histoire.

L'EXPRESS. — Est-ce que cela reste vrai pour les créateurs ?

D^R LACAN. — C'est une question intéressante de savoir s'il y a intérêt pour eux à aller vite ou à couvrir d'un certain voile cette parole qui les attaque du dehors (c'est la même en fin de compte qui vient encombrer le sujet dans la névrose et dans l'inspiration créatrice).

Y a-t-il intérêt à aller très vite par la voie de l'analyse vers la vérité de l'histoire du sujet, ou à laisser faire comme Goethe une œuvre qui n'est qu'une immense psychanalyse ?

Car chez Goethe c'est manifeste : son œuvre tout entière est la révélation de la parole de l'autre sujet. Il a poussé la chose aussi loin qu'on peut le faire lorsqu'on est un homme de génie.

Aurait-il écrit la même œuvre si on l'avait psychanalysé ? À mon avis œuvre aurait été sûrement autre, mais je ne crois pas qu'on y aurait perdu.

L'EXPRESS. — Et pour tous les hommes qui ne sont pas des créateurs mais qui ont de lourdes responsabilités, des relations avec le pouvoir, pensez-vous qu'on devrait instituer la psychanalyse obligatoire ?

D^R LACAN. — On devrait en effet ne pas pouvoir douter un seul instant que si un monsieur est président du Conseil, c'est sûrement qu'il s'est fait analyser à un âge normal, c'est-à-dire jeune... Mais la jeunesse se prolonge parfois très loin.

L'EXPRESS. — Attention ! Qu'est-ce qu'on pourrait objecter à M. Guy Mollet s'il avait été analysé ? S'il pouvait se prévaloir d'être immunisé quand ses contradicteurs ne le sont pas ?

D^R LACAN. — Je ne prendrai pas parti sur le sujet de savoir si M. Guy Mollet ferait ou non la politique qu'il fait s'il était analysé ! Qu'on ne me fasse pas dire que je pense que

l'analyse universelle est à la source de la résolution de toutes les antinomies, que si on analysait tous les êtres humains il n'y aurait plus de guerres, plus de lutte des classes, je dis formellement le contraire. Tout ce qu'on peut penser c'est que les drames seraient peut-être moins confus.

Voyez-vous, l'erreur, c'est ce que je vous disais déjà tout à l'heure : vouloir se servir d'un instrument avant de savoir comment il est fait. Or, dans les activités qui sont pour l'instant vécues dans le monde sous le terme de « psychanalyse » on tend de plus en plus à recouvrir, méconnaître, masquer l'ordre premier dans lequel Freud a apporté l'étincelle.

L'effort de la grande masse de l'école psychanalytique a été ce que j'appelle une tentative de réduction : mettre dans sa poche ce qu'il y avait de plus gênant dans la théorie de Freud. D'année en année on voit cette dégradation s'accroître, jusqu'à aboutir parfois, comme aux États-Unis, à des formulations en franche contradiction avec l'inspiration freudienne.

Ce n'est pas parce que la psychanalyse demeure contestée que l'analyste doit tenter de rendre plus acceptable son observation en la repeignant de couleurs diversement bariolées, d'analogies empruntées plus ou moins légitimement à des domaines scientifiques voisins...

Après le trait de feu, une armée d'ouvriers

L'EXPRESS. – C'est très démoralisant ce que vous dites, pour les analysés possibles...

D^R LACAN. – Si je vous inquiète tant mieux. Du point de vue du public, ce que je considère comme le plus désirable, c'est de jeter un cri d'alarme et qu'il ait, sur le terrain scientifique, une signification très précise : qu'il soit un appel, une exigence première concernant la formation de l'analyste.

L'EXPRESS. – N'est-ce pas déjà une formation très longue et très sérieuse ?

D^R LACAN. – À l'enseignement psychanalytique tel qu'il est aujourd'hui constitué – études de médecine et puis une psychanalyse, analyse dite didactique, faite par un analyste qualifié – manque quelque chose d'essentiel, sans lequel je nie qu'on puisse être un psychanalyste vraiment formé : l'apprentissage des disciplines linguistiques et historiques, de l'histoire des religions, etc. Pour cerner sa pensée concernant cette formation, Freud, lui, ranime ce vieux terme que je me plais à reprendre d'*universitas litterarum*.

Les études médicales sont bien évidemment insuffisantes pour entendre ce que dit l'analysé, c'est-à-dire par exemple pour distinguer dans son discours la portée des symboles, la présence de mythes, ou simplement pour saisir le sens de ce qu'il dit, comme on saisit ou non le sens d'un texte.

Du moins pour l'heure une étude sérieuse des textes et de la doctrine freudienne est-elle rendue possible par l'asile que lui donne à la Clinique des maladies mentales et de l'encéphale de la Faculté, le professeur Jean Delay.

L'EXPRESS. – Entre les mains de personnes insuffisamment compétentes, pensez-vous que la psychanalyse telle qu'elle fut inventée par Freud risque de se perdre ?

D^R LACAN. – Actuellement, la psychanalyse est certainement en train de tourner à une mythologie de plus en plus confuse. On peut en citer quelques signes – effacement du complexe d'Œdipe, accent mis sur les mécanismes pré-œdipiens, sur la frustration, substitution au terme d'angoisse de celui de peur. Ce qui ne veut pas dire que le freudisme, la première lueur freudienne, ne continue pas à cheminer partout. On en voit des manifestations absolument claires dans toutes sortes de sciences humaines.

Je pense en particulier à ce que me disait récemment mon ami Claude Lévi-Strauss de l'hommage finalement rendu par les ethnographes au complexe d'Œdipe, comme à une profonde création mythique née à notre époque.

C'est quelque chose de bien frappant, de tout à fait saisissant que Sigmund Freud, un homme tout seul, soit parvenu à dégager un certain nombre d'effets qui n'avaient jamais été isolés auparavant et à les introduire dans un réseau coordonné, inventant ainsi à la fois une science et le domaine d'application de cette science.

Mais par rapport à cette œuvre géniale qu'a été celle de Freud, traversant son siècle comme un trait de feu, le travail est très en retard. Je le dis avec toute ma conviction. Et on ne reprendra de l'avance que lorsqu'il y aura suffisamment de gens formés pour faire ce que nécessite tout travail scientifique, tout travail technique, tout travail où le génie peut ouvrir un sillon, mais où il faut ensuite une armée d'ouvriers pour moissonner.

Intervention sur l'exposé de P. Matussek (Institut de Psychiatrie de Munich) à la séance du 4 juin 1957 de la Société Française de Psychanalyse, publié dans La psychanalyse, 1958, n° 4, Les psychoses, pp. 320 à 332.

⁽³²⁰⁾Exposé de P. MATUSSEK [...]

⁽³³²⁾*Discussion :*

D^R SCHWEICH – Souligne la fertilité du concept de *proximité* pour la psychothérapie des schizophrènes, aussi bien dans la fortification du moi que dans l'interprétation et dans l'élargissement du champ des relations.

Les premiers contacts (contact somatiques) sont déterminants dans la thérapie, en « donnant le droit » au schizophrène d'accéder à la proximité.

Dans le cas de malades où la parole est conservée (exemple d'un hébéphrène), il est apparu ainsi que le psychothérapeute participait à la moindre action racontée par le malade. Il décrivait les personnages sans limite nette entre eux, ce qui exprimait à sa façon la relation de proximité.

Dans le déroulement de la cure, le malade assume peu à peu une distance, par recours à des intermédiaires symboliques. Il élargit son espace.

La notion de proximité est également fertile, dans l'espace concret dévolu au malade, espace où il évolue et qu'il peut appréhender. C'est ainsi que le contact est plus difficile dans un espace trop vaste, d'où la *difficulté des cures ambulatoires*. Le même malade, en pavillon fermé, réussit un contact presque immédiat.

Les critiques faites à l'interprétation directe de Rosen me paraissent également pertinentes : ces interventions sont bénéfiques parce qu'elles ont le sens d'une *affirmation de proximité* entre thérapeute et malade.

Il faudrait peut-être compléter la notion de proximité spatiale par celle de proximité dans le temps. Au début le malade vit dans une minute, qui s'étend indéfiniment (réaction de panique si on lui parle de demain ou après demain).

D^R DOLTO – Dans les contacts kinétiques que vous avez avec vos malades, vous rencontrez une image archaïque du corps (début de la phase anale). Vous donnez au malade une double sécurité :

– Vous entrez dans un corps à corps qui vous laisse intacts tous les deux.

– Par delà ce corps à corps dangereux, vous donnez au malade l'assurance que son corps, aussi bien génital qu'oral, est préservé.

D^R LACAN – L'inspiration de Matussek semble toute différente du sens affectif donné par F. Dolto avec la notion de sécurisation.

D^R MATUSSEK – La sécurisation est une notion hypothétique. Mon but est de donner une description, et non une tentative d'explication étiologique.

[...]

Daté de décembre 1957-janvier 1958, paru dans *La psychanalyse*, 1958, n° 4, « *Les Psychoses* », pp. 1-50.

⁽¹⁾*Hoc quod triginta tres per annos
in ipso loco studui, et Sanctae
Annae Gento loci, et dilectae
juventuti, quae eo me sectata est,
diligenter dedico.*

I. VERS FREUD.

1. Un demi-siècle de freudisme appliqué à la psychose laisse son problème encore à repenser, autrement dit au statu quo ante.

On pourrait dire qu'avant Freud sa discussion ne se détache pas d'un fonds théorique qui se donne comme psychologie et n'est qu'un résidu « laïcisé » de ce que nous appellerons la longue coction métaphysique de la science dans l'École (avec l'E majuscule que lui doit notre révérence).

Or si notre science, concernant la physis, en sa mathématisation toujours plus pure, ne garde de cette cuisine qu'un relent si discret qu'on peut légitimement s'interroger s'il n'y a pas eu substitution de personne, il n'en est pas de même concernant l'antiphysis (soit l'appareil vivant qu'on veut apte à prendre mesure de ladite physis), dont l'odeur de grailon trahit sans aucun doute la pratique séculaire dans ladite cuisine de la préparation des cervelles.

C'est ainsi que la théorie de l'abstraction, nécessaire à rendre compte de la connaissance, s'est fixée en une théorie abstraite des facultés du sujet, que les pétitions sensualistes les plus radicales n'ont pu rendre plus fonctionnelles à l'endroit des effets subjectifs.

Les tentatives toujours renouvelées d'en corriger les résultats ⁽²⁾ par les contreponds variés de l'affect, doivent en effet rester vaines, tant qu'on omet de questionner si c'est bien le même sujet qui en est affecté.

2. C'est la question qu'on apprend sur les bancs de l'école (avec un petit é), à éluder une fois pour toutes : puisque même admises les alternances d'identité du *percipiens*, sa fonction constituante de l'unité du *perceptum* n'est pas discutée. Dès lors la diversité de structure du *perceptum* n'affecte dans le *percipiens* qu'une diversité de registre, en dernière analyse celle des *sensoriums*. En droit cette diversité est toujours surmontable, si le *percipiens* se tient à la hauteur de la réalité.

C'est pourquoi ceux à qui vient la charge de répondre à la question que pose l'existence du fou, n'ont pu s'empêcher d'interposer entre elle et eux ces bancs de l'école, dont ils ont trouvé en cette occasion la muraille propice à s'y tenir à l'abri.

Nous osons en effet mettre dans le même sac, si l'on peut dire, toutes les positions qu'elles soient mécanistes ou dynamistes en la matière, que la genèse y soit de l'organisme ou du psychisme, et la structure de la désintégration ou du conflit, oui, toutes, si ingénieuses qu'elles se montrent, pour autant qu'au nom du fait, manifeste, qu'une hallucination est un *perceptum* sans objet, ces positions s'en tiennent à demander raison au *percipiens* de ce *perceptum*, sans que quiconque s'avise qu'à cette requête, un temps est sauté, celui de s'interroger si le *perceptum* lui-même laisse un sens univoque au *percipiens* ici requis de l'expliquer.

Ce temps devrait paraître pourtant légitime à tout examen non prévenu de l'hallucination verbale, pour ce qu'elle n'est réductible, nous allons le voir, ni à un *sensorium* particulier, ni surtout à un *percipiens* en tant qu'il lui donnerait son unité.

C'est une erreur en effet de la tenir pour auditive de sa nature, quand il est concevable à la limite qu'elle ne le soit à aucun degré (chez un sourd-muet par exemple, ou dans un

registre quelconque non auditif d'épellement hallucinatoire), mais surtout à considérer que l'acte d'ouïr n'est pas le même, selon qu'il vise la cohérence de la chaîne verbale, nommément sa surdétermination à chaque instant par l'après-coup de sa séquence, comme aussi bien la suspension à chaque instant de sa valeur à l'avènement d'un sens toujours prêt à renvoi, – ou selon qu'il s'accommode dans la parole à la modulation sonore, ⁽³⁾ à telle fin d'analyse acoustique : tonale ou phonétique, voire de puissance musicale.

Ces rappels très abrégés suffiraient à faire valoir la différence des subjectivités intéressées dans la visée du *perceptum* (et combien elle est méconnue dans l'interrogatoire des malades et la nosologie des « voix »).

Mais on pourrait prétendre réduire cette différence à un niveau d'objectivation dans le *percipiens*.

Or il n'en est rien. Car c'est au niveau où la « synthèse » subjective confère son plein sens à la parole, que le sujet montre tous les paradoxes dont il est le patient dans cette perception singulière. Que ces paradoxes apparaissent déjà quand c'est l'autre qui profère la parole, c'est ce que manifeste assez chez le sujet la possibilité de lui obéir en tant qu'elle commande son écoute et sa mise en garde, car d'entrer seulement dans son audience, le sujet tombe sous le coup d'une suggestion à laquelle il n'échappe qu'à réduire l'autre à n'être que le porte-parole d'un discours qui n'est pas de lui ou d'une intention qu'il y tient en réserve.

Mais plus frappante encore est la relation du sujet à sa propre parole, où l'important est plutôt masqué par le fait purement acoustique qu'il ne saurait parler sans s'entendre. Qu'il ne puisse s'écouter sans se diviser n'a rien non plus de privilégié dans les comportements de la conscience. Les cliniciens ont fait un pas meilleur en découvrant l'hallucination motrice verbale par détection de mouvements phonatoires ébauchés. Mais ils n'ont pas articulé pour autant où réside le point crucial, c'est que le sensorium étant indifférent dans la production d'une chaîne signifiante :

- 1) celle-ci s'impose par elle-même au sujet dans sa dimension de voix ;
- 2) elle prend comme telle une réalité proportionnelle au temps, parfaitement observable à l'expérience, que comporte son attribution subjective ;
- 3) sa structure propre en tant que signifiant est déterminante dans cette attribution qui, dans la règle, est distributive, c'est-à-dire à plusieurs voix, donc qui pose comme telle le *percipiens*, prétendu unifiant, comme équivoque.

3. Nous illustrerons ce qui vient d'être énoncé par un phénomène détaché d'une de nos présentations cliniques de ⁽⁴⁾ l'année 1955-56, soit l'année même du séminaire dont nous évoquons ici le travail. Disons que semblable trouvaille ne peut être que le prix d'une soumission entière, même si elle est avertie, aux positions proprement subjectives du malade, positions qu'on force trop souvent à les réduire dans le dialogue au processus morbide, renforçant alors la difficulté de les pénétrer d'une réticence provoquée non sans fondement chez le sujet.

Il s'agissait en effet d'un de ces délires à deux dont nous avons dès longtemps montré le type dans le couple mère-fille, et où le sentiment d'intrusion, développé en un délire de surveillance, n'était que le développement de la défense propre à un binaire affectif, ouvert comme tel à n'importe quelle aliénation.

C'était la fille qui, lors de notre examen, nous produisit pour preuve des injures auxquelles toutes deux étaient en butte de la part de leurs voisins, un fait concernant l'ami de la voisine qui était censée les harceler de ses assauts, après qu'elles eussent dû mettre fin avec elle à une intimité d'abord complaisamment accueillie. Cet homme, donc partie dans la situation à un titre indirect, et figure au reste assez effacée dans les allégations de la malade, avait à l'entendre, lancé à son adresse en la croisant dans le couloir de l'immeuble, le terme malsonnant de : « Truie ! »

Sur quoi nous, peu enclin à y reconnaître la rétorsion d'un « Cochon ! » trop facile à extrapoler au nom d'une projection qui ne représente jamais en pareil cas que celle du

psychiatre, lui demandâmes tout uniment ce qui en elle-même avait pu se proférer l'instant d'avant. Non sans succès : car elle nous concéda d'un sourire avoir en effet murmuré à la vue de l'homme, ces mots dont à l'en croire, il n'avait pas à prendre ombrage : « Je viens de chez le charcutier... »

Qui visaient-ils ? Elle était bien en peine de le dire, nous mettant en droit de l'y aider. Pour leur sens textuel, nous ne pourrions négliger le fait entre autres que la malade avait pris le congé le plus soudain de son mari et de sa belle famille et donné ainsi à un mariage réprouvé par sa mère un dénouement resté depuis sans épilogue, à partir de la conviction qu'elle avait acquise que ces paysans ne se proposaient rien de moins, pour en finir avec cette propre à rien de citadine, que de la dépecer congrûment.

⁽⁵⁾Qu'importe cependant qu'il faille ou non recourir au fantasme du corps morcelé pour comprendre comment la malade, prisonnière de la relation duelle, répond à nouveau ici à une situation qui la dépasse.

À notre fin présente il suffit que la malade ait avoué que la phrase était allusive, sans qu'elle puisse pour autant montrer rien que perplexité quant à saisir sur qui des coprésents ou de l'absente portait l'allusion, car il apparaît ainsi que le je, comme sujet de la phrase en style direct, laissait en suspens, conformément à sa fonction dite de shifter en linguistique²⁶³, la désignation du sujet parlant, aussi longtemps que l'allusion, dans son intention conjuratoire sans doute, restait elle-même oscillante. Cette incertitude prit fin, passée la pause, avec l'apposition du mot « truie », lui-même trop lourd d'invective pour suivre isochroniquement l'oscillation. C'est ainsi que le discours vint à réaliser son intention de rejet dans l'hallucination. Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique : opposant son antistrophe de décri au maugrément de la strophe restituée dès lors à la patiente avec l'index du je, et rejoignant dans son opacité les jaculations de l'amour, quand, à court de signifiant pour appeler l'objet de son épithalame, il y emploie le truchement de l'imaginaire le plus cru. « Je te mange... – Chou ! » « Tu te pâmes... – Rat ! »

4. Cet exemple n'est ici promu que pour saisir au vif que la fonction d'irréalisation n'est pas tout dans le symbole. Car pour que son irruption dans le réel soit indubitable, il suffit qu'il se présente, comme il est commun, sous forme de chaîne brisée²⁶⁴.

On y touche aussi cet effet qu'à tout signifiant une fois perçu de susciter dans le *peripiens* un assentiment fait du réveil ⁽⁶⁾de la duplicité cachée du second par l'ambiguïté manifeste du premier.

Bien entendu tout ceci peut être tenu pour effets de mirage dans la perspective classique du sujet unifiant.

Il est seulement frappant que cette perspective, réduite à elle-même, n'offre sur l'hallucination par exemple, que des vues d'une telle pauvreté que le travail d'un fou, sans doute aussi remarquable que s'avère être le Président Schreber en ses Mémoires d'un névropathe²⁶⁵, puisse, après avoir reçu le meilleur accueil, dès avant Freud, des psychiatres, être tenu même après lui, pour un recueil à proposer pour s'introduire dans la phénoménologie de la psychose, et pas seulement au débutant²⁶⁶.

²⁶³. Roman Jakobson emprunte ce terme à Jespersen pour désigner ces mots du code qui ne prennent sens que des coordonnées (attribution, datation, lieu d'émission) du message. Référés à la classification de Pierce, ce sont des symboles-index. Les pronoms personnels en sont l'exemple éminent : leurs difficultés d'acquisition comme leurs déficits fonctionnels illustrent la problématique engendrée par ces signifiants dans le sujet. (Roman Jakobson. *Shifters, verbal categories, and the russian verb. Russian language project*. Department of Slavic languages and literatures, Harvard University, 1957).

²⁶⁴. Cf. le séminaire du 8 février 1956 où nous avons développé l'exemple de la vocalisation « normale » de : la paix du soir.

²⁶⁵. *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, von Dr. Jur. Daniel-Paul Schreber, Senätspräsident beim kgl. Oberlandesgericht Dresden a-D.— Oswald Mutze in Leipzig, 1903, dont nous avons préparé la traduction française à l'usage de notre groupe.

²⁶⁶. C'est notamment l'opinion qu'exprime l'auteur de la traduction anglaise de ces Mémoires, parue l'année de notre séminaire (cf. *Memoirs of my nervous illness*, Translated by Ida Macalpine and Richard Hunter (W. M. Dawson and sons, London), dans son introduction, p. 25. Elle rend compte au même lieu de la fortune du livre, pp. 6-10.

Il nous a, à nous-même, fourni la base d'une analyse de structure, quand, dans notre séminaire de l'année 1955-1956 sur les structures freudiennes dans les psychoses, nous en avons, suivant le conseil de Freud, repris l'examen.

La relation entre le signifiant et le sujet, que cette analyse découvre, se rencontre, on le voit en cet exorde, dès l'aspect des phénomènes, si, revenant de l'expérience de Freud, on sait le point où elle conduit.

Mais ce départ du phénomène, convenablement poursuivi, retrouverait ce point, comme ce fut le cas pour nous quand une première étude de la paranoïa nous mena il y a trente ans au seuil de la psychanalyse.

Nulle part en effet la conception fallacieuse d'un processus psychique au sens de Jaspers, dont le symptôme ne serait que l'indice, n'est plus hors de propos que dans l'abord de la psychose, parce que nulle part le symptôme, si on sait le lire, n'est plus clairement articulé dans la structure elle-même.

Ce qui nous imposera de définir ce processus par les déterminants les plus radicaux de la relation de l'homme au signifiant.

5. Mais il n'est pas besoin d'en être là pour s'intéresser à la variété sous laquelle se présentent les hallucinations verbales ⁽⁷⁾ dans les *Mémoires* de Schreber, ni pour y reconnaître des différences tout autres que celles où on les classe « classiquement », selon leur mode d'implication dans le *percipiens* (le degré de sa « croyance ») ou dans la réalité d'icelui (« l'audition ») : à savoir bien plutôt les différences qui tiennent à leur structure de parole, en tant que cette structure est déjà dans le *perceptum*.

À considérer le seul texte des hallucinations, une distinction s'y établit aussitôt pour le linguiste entre phénomènes de code et phénomènes de message.

Aux phénomènes de code appartiennent dans cette approche les voix qui font usage de la *Grundsprache*, que nous traduisons par langue-de-fond, et que Schreber décrit (S. 13-I²⁶⁷), comme « un Allemand quelque peu archaïque, mais toujours rigoureux qui se signale tout spécialement par sa grande richesse en euphémismes ». Ailleurs (S. 167-XII) il se reporte avec regret « à sa forme authentique pour ses traits de noble distinction et de simplicité ».

Cette partie des phénomènes est spécifiée en des locutions néologiques par leur forme (mots composés nouveaux, mais composition ici conforme aux règles de la langue du patient) et par leur emploi. Les hallucinations informent le sujet des formes et des emplois qui constituent le néocode : le sujet leur doit, par exemple, au premier chef, la dénomination de *Grundsprache* pour le désigner.

Il s'agit de quelque chose d'assez voisin de ces messages que les linguistes appellent autonymes pour autant que c'est le signifiant même (et non ce qu'il signifie) qui fait l'objet de la communication. Mais cette relation, singulière mais normale, du message à lui-même, se redouble ici de ce que ces messages sont tenus pour supportés par des êtres dont ils énoncent eux-mêmes les relations dans des modes qui s'avèrent être très analogues aux connexions du signifiant. Le terme de *Nervenanhang* que nous traduisons par : annexion-de-nerfs, et qui aussi provient de ces messages, illustre cette remarque pour autant que passion et action entre ces êtres se réduisent à ces nerfs annexés ou désannexés, mais aussi que ceux-ci, tout ⁽⁸⁾ autant que les rayons divins (*Gottesstrahlen*) auxquels ils sont homogènes, ne sont rien d'autre que l'entification des paroles qu'ils supportent (S. 130-X : ce que les voix formulent : « N'oubliez pas que la nature des rayons est qu'ils doivent parler »).

Relation ici du système à sa propre constitution de signifiant qui serait à verser au dossier de la question du métalangage, et qui va à notre avis démontrer l'impropriété de cette notion si elle visait à définir des éléments différenciés dans le langage.

Remarquons d'autre part que nous nous trouvons ici en présence de ces phénomènes que l'on a appelés à tort intuitifs, pour ce que l'effet de signification y anticipe sur le

²⁶⁷. Les parenthèses comprenant la lettre S suivie de chiffres (respectivement arabe et romain) seront employées dans ce texte pour renvoyer à la page et au chapitre correspondants des *Denkwürdigkeiten* dans l'édition originale, pagination très heureusement reportée dans les marges de la traduction anglaise.

développement de celle-ci. Il s'agit en fait d'un effet du signifiant, pour autant que son degré de certitude (degré deuxième : signification de signification) prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même.

L'amusant dans ce cas est que c'est à mesure même que pour le sujet cette haute tension du signifiant vient à tomber, c'est-à-dire que les hallucinations se réduisent à des ritournelles, à des serinages, dont le vide est imputé à des êtres sans intelligence ni personnalité, voire franchement effacés du registre de l'être, que c'est dans cette mesure même, disons-nous, que les voix font état de la *Seelenauffassung*, de la conception-des-âmes (selon la langue fondamentale), laquelle conception se manifeste en un catalogue des types de pensées qui n'est pas indigne d'un livre de psychologie classique. Catalogue lié dans les voix à une intention pédantesque, ce qui n'empêche pas le sujet d'y apporter les commentaires les plus pertinents. Notons que dans ces commentaires la source des termes est toujours soigneusement distinguée, par exemple que si le sujet emploie le mot *Instanz* (S. note de 30-II-Conf. notes de 11 et 21-I), il souligne en note : ce mot-là est de moi.

C'est ainsi que ne lui échappe pas l'importance primordiale des pensées-de-mémoire (*Erinnerungsgedanken*) dans l'économie psychique, et qu'il en indique aussitôt la preuve dans l'usage poétique et musical de la reprise modulatoire.

Notre patient qui qualifie impayablement cette « conception des âmes » comme « la représentation quelque peu idéalisée ⁽⁹⁾ que les âmes se sont formées de la vie et de la pensée humaine » (S. 164-XII), croit en avoir « gagné des aperçus sur l'essence du procès de la pensée et du sentiment chez l'homme que bien des psychologues pourraient lui envier » (S. 167-XII).

Nous le lui accordons d'autant plus volontiers qu'à leur différence, ces connaissances dont il apprécie si humoristiquement la portée, il ne se figure pas les tenir de la nature des choses, et que, s'il croit devoir en tirer parti, c'est, nous venons de l'indiquer, à partir d'une analyse sémantique ²⁶⁸ !

Mais pour reprendre notre fil, venons-en aux phénomènes que nous opposerons aux précédents comme phénomènes de message.

Il s'agit des messages interrompus, dont se soutient une relation entre le sujet et son interlocuteur divin à laquelle ils donnent la forme d'un challenge ou d'une épreuve d'endurance.

La voix du partenaire limite en effet les messages dont il s'agit, à un commencement de phrase dont le complément de sens ne présente pas au reste de difficulté pour le sujet, sauf par son côté harcelant, offensant, le plus souvent d'une ineptie de nature à le décourager. La vaillance dont il témoigne à ne pas faillir dans sa réplique, voire à déjouer les pièges où on l'induit, n'est pas le moins important pour notre analyse du phénomène.

Mais nous nous arrêterons ici encore au texte même de ce qu'on pourrait appeler la provocation (ou mieux la protase) hallucinatoire. D'une telle structure, le sujet nous donne les exemples suivants (S. 217-XVI) : 1) *Nun will ich mich* (maintenant, je vais me...) ; 2) *Sie sollen nämlich...* (Vous devez quant à vous...) ; 3) *Das will ich mir...* (Je vais y bien...), pour nous en tenir à ceux-ci, – auxquels il doit répliquer par leur supplément significatif, pour lui non douteux, à savoir :

Me rendre au fait que je suis idiot ; 2) Quant à vous, être exposé (mot de la langue fondamentale) comme négateur de Dieu et adonné à un libertinage voluptueux, sans parler du reste ; 3) Bien songer.

On peut remarquer que la phrase s'interrompt au point où se termine le groupe des mots qu'on pourrait appeler ⁽¹⁰⁾termes-index, soit ceux que leur fonction dans le signifiant

²⁶⁸. Notons que notre hommage ici ne fait que prolonger celui de Freud, qui ne répugne pas à reconnaître dans le délire lui-même de Schreber une anticipation de la théorie de la Libido (*G. W.*, VIII, p. 315).

désigne, selon le terme employé plus haut, comme shifters, soit précisément les termes qui, dans le code, indiquent la position du sujet à partir du message lui-même.

Après quoi la partie proprement lexicale de la phrase, autrement dit celle qui comprend les mots que le code définit par leur emploi, qu'il s'agisse du code commun ou du code délirant, reste élidée.

N'est-on pas frappé par la prédominance de la fonction du signifiant dans ces deux ordres de phénomènes, voire incité à rechercher ce qu'il y a au fond de l'association qu'ils constituent : d'un code constitué de messages sur le code, et d'un message réduit à ce qui dans le code indique le message.

Tout ceci nécessiterait d'être reporté avec le plus grand soin sur un graphe²⁶⁹, où nous avons tenté cette année même de représenter les connexions internes au signifiant en tant qu'elles structurent le sujet.

Car il y a là une topologie qui est tout à fait distincte de celle que pourrait faire imaginer l'exigence d'un parallélisme immédiat de la forme des phénomènes avec leurs voies de conduction dans le névraxe.

Mais cette topologie, qui est dans la ligne inaugurée par Freud, quand il s'engagea, après avoir ouvert avec les rêves le champ de l'inconscient, à en décrire la dynamique, sans se sentir lié à aucun souci de localisation corticale, est justement ce qui peut préparer le mieux les questions, dont on interrogera la surface du cortex.

Car ce n'est qu'après l'analyse linguistique du phénomène de langage que l'on peut établir légitimement la relation qu'il constitue dans le sujet, et du même coup délimiter l'ordre des « machines » (au sens purement associatif qu'a ce terme dans la théorie mathématique des réseaux) qui peuvent réaliser ce phénomène.

Il n'est pas moins remarquable que ce soit l'expérience freudienne qui ait induit l'auteur de ces lignes dans la direction ici présentée. Venons-en donc à ce qu'apporte cette expérience dans notre question.

⁽¹¹⁾ II. APRES FREUD.

1. Que Freud ici nous a-t-il apporté ? Nous sommes entrés en matière en affirmant que pour le problème de la psychose, cet apport avait abouti à une retombée.

Elle est immédiatement sensible dans le simplisme des ressorts qu'on invoque en des conceptions qui se ramènent toutes à ce schéma fondamental : comment faire passer l'intérieur dans l'extérieur ? Le sujet en effet a beau englober ici un Ça opaque, c'est tout de même en tant que moi, c'est à dire, de façon tout à fait exprimée dans l'orientation psychanalytique présente, en tant que ce même perçipiens increvable, qu'il est invoqué dans la motivation de la psychose. Ce perçipiens a tout pouvoir sur son corrélatif non moins inchangé : la réalité, et le modèle de ce pouvoir est pris dans une donnée accessible à l'expérience commune, celle de la projection affective.

Car les théories présentes se recommandent pour le mode absolument incritiqué, sous lequel ce mécanisme de la projection y est mis en usage. Tout y objecte et rien n'y fait pourtant, et moins que tout l'évidence clinique qu'il n'y a rien de commun entre la projection affective et ses prétendus effets délirants, entre la jalousie de l'infidèle et celle de l'alcoolique par exemple.

Que Freud, dans son essai d'interprétation du cas du président Schreber, qu'on lit mal à le réduire aux rabâchages qui ont suivi, emploie la forme d'une déduction grammaticale pour y présenter l'aiguillage de la relation à l'autre dans la psychose : soit les différents moyens de nier la proposition : Je l'aime, dont il s'ensuit, que ce jugement négatif se structure en deux temps : le premier, le renversement de la valeur du verbe : Je le hais, ou

²⁶⁹. Il se trouve dans le compte rendu que M. J.-B. Lefèvre-Pontalis veut bien assurer de notre séminaire dans le *Bulletin de psychologie*, V. ce Bulletin, XI, 4-5, 1^o janvier 58, p. 293.

d'inversion du genre de l'agent ou de l'objet : ce n'est pas moi, ou bien ce n'est pas lui, c'est elle (ou inversement), – le deuxième d'interversion des sujets : Il me hait, c'est elle qu'il aime, c'est elle qui m'aime, – les problèmes logiques formellement impliqués dans cette déduction ne retiennent personne.

Bien plus, que Freud dans ce texte écarte expressément le mécanisme de la projection comme insuffisant à rendre compte du problème, pour entrer à ce moment dans un très long, détaillé et subtil développement sur le refoulement, offrant pourtant des pierres d'attente à notre problème, disons seulement ⁽¹²⁾ que celles-ci continuent à se profiler inviolées au-dessus de la poussière remuée du chantier psychanalytique.

2. Freud a depuis apporté « l'introduction au narcissisme ». On s'en est servi au même usage, à un pompage, aspirant et refoulant au gré des temps du théorème, de la libido par le *perçipiens*, lequel est ainsi apte à gonfler et à dégonfler une réalité baudruche.

Freud donnait la première théorie du mode selon lequel le moi se constitue d'après l'autre dans la nouvelle économie subjective, déterminée par l'inconscient : on y répondait en acclamant dans ce moi la retrouvaille du bon vieux *perçipiens* à toute épreuve et de la fonction de synthèse.

Comment s'étonner qu'on n'en ait tiré d'autre profit pour la psychose que la promotion définitive de la notion de perte de la réalité ?

Ce n'est pas tout. En 1924, Freud écrit un article incisif : la perte de la réalité dans la névrose et la psychose, où il ramène l'attention sur le fait que le problème n'est pas celui de la perte de la réalité, mais du ressort de ce qui s'y substitue. Discours aux sourds, puisque le problème est résolu ; le magasin des accessoires est à l'intérieur, et on les sort au gré des besoins.

En fait tel est le schéma dont même M. Katan, dans ses études où il revient si attentivement sur les étapes de la psychose chez Schreber, guidé par son souci de pénétrer la phase prépsychotique, se satisfait, quand il fait état de la défense contre la tentation instinctuelle, contre la masturbation et l'homosexualité dans ce cas, pour justifier le surgissement de la fantasmagorie hallucinatoire, rideau interposé par l'opération du *perçipiens* entre la tendance et son stimulant réel.

Que cette simplicité nous eût soulagés dans un temps, si nous l'avions estimée devoir suffire au problème de la création littéraire dans la psychose !

3. Au demeurant quel problème ferait-il encore obstacle au discours de la psychanalyse, quand l'implication d'une tendance dans la réalité répond de la régression de leur couple ? Quoi pourrait lasser des esprits qui s'accommodent qu'on leur parle de la régression, sans qu'on y distingue la régression dans la structure, la régression dans l'histoire et la régression dans le développement (distinguées par Freud en chaque occasion comme topique, temporelle ou génétique) ?

⁽¹³⁾ Nous renonçons à nous attarder ici à l'inventaire de la confusion. Il est usé pour ceux que nous formons et il n'intéresserait pas les autres. Nous nous contenterons de proposer à leur méditation commune, l'effet de dépaysement que produit, au regard d'une spéculation qui s'est vouée à tourner en rond entre développement et entourage, la seule mention des traits qui sont pourtant l'armature de l'édifice freudien : à savoir l'équivalence maintenue par Freud de la fonction imaginaire du phallus dans les deux sexes (longtemps le désespoir des amateurs de fausses fenêtres « biologiques », c'est-à-dire naturalistes), le complexe de castration trouvé comme phase normative de l'assomption par le sujet de son propre sexe, le mythe du meurtre du père rendu nécessaire par la présence constituante du complexe d'Édipe dans toute histoire personnelle, et, last but not... , l'effet de dédoublement porté dans la vie amoureuse par l'instance même répétitive de l'objet toujours à retrouver en tant qu'unique. Faut-il rappeler encore le caractère foncièrement dissident de la notion de la pulsion dans Freud, la disjonction de principe de la tendance, de sa direction et de son objet, et non seulement sa « perversion » originelle, mais son implication dans une

systématique conceptuelle, celle dont Freud a marqué la place, dès les premiers pas de sa doctrine, sous le titre des théories sexuelles de l'enfance ?

Ne voit-on pas qu'on est depuis longtemps loin de tout cela dans un naturisme éducatif qui n'a plus d'autre principe que la notion de gratification et son pendant : la frustration, nulle part mentionnée dans Freud.

Sans doute les structures révélées par Freud continuent-elles à soutenir non seulement dans leur plausibilité, mais dans leur manœuvre les vagues dynamismes dont la psychanalyse d'aujourd'hui prétend orienter son flux. Une technique déshabillée n'en serait même que plus capable de « miracles », – n'était le conformisme de surcroît qui en réduit les effets à ceux d'un ambigu de suggestion sociale et de superstition psychologique.

4. Il est même frappant qu'une exigence de rigueur ne se manifeste jamais que chez des personnes que le cours des choses maintient par quelque côté hors de ce concert, telle M^{me} Ida Macalpine qui nous met dans le cas de nous émerveiller, de rencontrer, à la lire, un esprit ferme.

Sa critique du cliché qui se confine dans le facteur de la ⁽¹⁴⁾répression d'une pulsion homosexuelle, au reste tout à fait indéfinie, pour expliquer la psychose, est magistrale. Et elle le démontre à plaisir sur le cas même de Schreber. L'homosexualité prétendue déterminante de la psychose paranoïaque, est proprement un symptôme articulé dans son procès.

Ce procès est dès longtemps engagé, au moment où le premier signe en apparaît chez Schreber sous l'aspect d'une de ces idées hypnopompiques, qui dans leur fragilité nous présentent des sortes de tomographies du moi, idée dont la fonction imaginaire nous est suffisamment indiquée dans sa forme : qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement.

M^{me} Ida Macalpine, pour ouvrir là une juste critique, en vient pourtant à méconnaître que Freud, s'il met tellement l'accent sur la question homosexuelle, c'est d'abord pour démontrer qu'elle conditionne l'idée de grandeur dans le délire, mais que plus essentiellement il y dénonce le mode d'altérité selon lequel s'opère la métamorphose du sujet, autrement dit la place où se succèdent ses « transferts » délirants. Elle eût mieux fait de se fier à la raison pour laquelle Freud ici encore s'obstine dans une référence à l'Œdipe à quoi elle n'agrée pas.

Cette difficulté l'eût menée à des découvertes qui nous eussent éclairés à coup sûr, car tout est encore à dire sur la fonction de ce qu'on appelle l'Œdipe inversé. M^{me} Macalpine préfère rejeter ici tout recours à l'Œdipe, pour y suppléer par un fantasme de procréation, que l'on observe chez l'enfant des deux sexes, et ce sous la forme de fantasmes de grossesse, qu'elle tient d'ailleurs pour liés à la structure de l'hypochondrie²⁷⁰.

Ce fantasme est en effet essentiel, et je noterai même ici que le premier cas où j'ai obtenu ce fantasme chez un homme, ⁽¹⁵⁾ce fut par une voie qui a fait date dans ma carrière, et que ce n'était ni un hypochondriaque ni un hystérique.

Ce fantasme, elle éprouve même finement, *mirabile* par le temps qui court, le besoin de le lier à une structure symbolique. Mais pour trouver celle-ci hors de l'Œdipe, elle va chercher des références ethnographiques dont nous mesurons mal dans son écrit l'assimilation. Il s'agit du thème « héliolithique », dont un des tenants les plus éminents de l'école

²⁷⁰. Qui veut trop prouver s'égare. C'est ainsi que M^{me} Macalpine, d'ailleurs bien inspirée à s'arrêter au caractère, noté par le patient lui-même comme bien trop persuasif (S. 39-IV), de l'invigoration suggestive à laquelle se livre le Pr Flechsig (que tout nous indique avoir été plus calme d'ordinaire), auprès de Schreber quant aux promesses de la cure de sommeil qu'il lui propose, M^{me} Macalpine, disons-nous, interprète longuement les thèmes de procréation qu'elle tient pour suggérés par ce discours (v. *Memoirs...*, Discussion, p. 396, lignes 12 et 21), en s'appuyant sur l'emploi du verbe *to deliver* pour désigner l'effet attendu du traitement sur ses troubles, ainsi que sur celui de l'adjectif *prolific* dont elle traduit, d'ailleurs en le sollicitant extrêmement, le terme allemand : *ausgiebig*, appliqué au sommeil en cause.

Or le terme *to deliver* n'est, lui, pas à discuter quant à ce qu'il traduit, pour la simple raison qu'il n'y a rien à traduire. Nous nous sommes frotté les yeux devant le texte allemand. Le verbe y est simplement oublié par l'auteur ou par le typographe, et M^{me} Macalpine, dans son effort de traduction, nous l'a, à son insu, restitué. Comment ne pas trouver bien mérité le bonheur qu'elle a dû éprouver plus tard à le retrouver si conforme à ses vœux !

diffusionniste anglaise s'est fait le supporter. Nous savons le mérite de ces conceptions, mais elles ne nous paraissent pas le moins du monde appuyer l'idée que M^{me} Macalpine entend donner d'une procréation assexuée comme d'une conception « primitive²⁷¹ ».

L'erreur de M^{me} Macalpine se juge ailleurs, et en ceci qu'elle arrive au résultat le plus opposé à ce qu'elle cherche.

À isoler un fantasme dans une dynamique qu'elle qualifie d'intra-psychique, selon une perspective qu'elle ouvre sur la notion du transfert, elle aboutit à désigner dans l'incertitude du psychotique à l'égard de son propre sexe, le point sensible où doit porter l'intervention de l'analyste, opposant les heureux effets de cette intervention à celui catastrophique, constamment observé, en effet, chez les psychotiques, de toute suggestion dans le sens de la reconnaissance d'une homosexualité latente.

Or l'incertitude à l'endroit du sexe propre est justement un trait banal dans l'hystérie, dont M^{me} Macalpine dénonce les empiétements dans le diagnostic.

C'est qu'aucune formation imaginaire n'est spécifique²⁷², aucune n'est déterminante ni dans la structure, ni dans la dynamique d'un processus. Et c'est pourquoi on se condamne à manquer l'une et l'autre quand dans l'espoir d'y mieux atteindre, on veut faire fi de l'articulation symbolique que ⁽¹⁶⁾Freud a découverte en même temps que l'inconscient, et qui lui est en effet consubstantielle : c'est la nécessité de cette articulation qu'il nous signifie dans sa référence méthodique à l'Œdipe.

5. Comment imputer à M^{me} Macalpine le méfait de cette méconnaissance, puisque fautive d'être dissipée, elle a été dans la psychanalyse toujours en s'accroissant ?

C'est pourquoi d'une part les psychanalystes en sont réduits pour définir le clivage minimal, bien exigible entre la névrose et la psychose, à s'en remettre à la responsabilité du moi à l'endroit de la réalité : ce que nous appelons laisser le problème de la psychose au statu quo ante.

Un point était pourtant désigné très précisément comme le pont de la frontière entre les deux domaines.

Ils en ont même fait l'état le plus démesuré à propos de la question du transfert dans la psychose. Ce serait manquer de charité que de rassembler ici ce qui s'est dit sur ce sujet. Voyons-y seulement l'occasion de rendre hommage à l'esprit de M^{me} Ida Macalpine, quand elle résume une position bien conforme au génie qui se déploie à présent dans la psychanalyse en ces termes : en somme les psychanalystes s'affirment en état de guérir la psychose dans tous les cas où il ne s'agit pas d'une psychose²⁷³.

C'est sur ce point que Midas, un jour légiférant sur les indications de la psychanalyse, s'exprima en ces termes : « Il est clair que la psychanalyse n'est possible qu'avec un sujet pour qui il y a un autre ! ». Et Midas traversa le pont aller et retour en le prenant pour un terrain vague. Comment en aurait-il été autrement, puisqu'il ne savait pas que là était le fleuve ?

Le terme d'autre, inouï jusque-là du peuple psychanalyste, n'avait pas pour lui d'autre sens que le murmure de roseaux.

III. AVEC FREUD.

²⁷¹ Macalpine, *op. cit.*, p. 361 et pp. 379-380.

²⁷² Nous demandons à M^{me} Macalpine (v. *Memoirs...*, pp. 391-392) si le chiffre 9, en tant qu'il est impliqué dans des durées aussi diverses que les délais de 9 heures, de 9 jours, de 9 mois, de 9 ans, qu'elle nous fait jaillir à tous les bouts de l'anamnèse du patient, pour le retrouver à l'heure d'horloge où son angoisse a reporté la mise en train de la cure de sommeil évoquée plus haut, voire dans l'hésitation entre 4 et 5 jours renouvelée à plusieurs reprises dans une même période de sa remémoration personnelle, doit être conçu comme faisant partie comme ici, c'est-à-dire comme symbole, de la relation imaginaire isolée par elle comme fantasme de procréation.

La question intéresse tout le monde, car elle diffère de l'usage que fait Freud dans *L'homme aux loups* de la forme du chiffre V supposée conservée de la pointe de l'aiguille sur la pendule lors d'une scène perçue à l'âge de un an et demi, pour la retrouver dans le battement des ailes du papillon, les jambes ouvertes d'une fille, etc.

²⁷³ Lire *op. cit.*, son introduction, pp. 13-19.

1. Il est assez frappant qu'une dimension qui se fait sentir comme celle d'Autre-chose dans tant d'expériences que les hommes vivent, non point du tout sans y penser, bien plutôt en y pensant, mais sans penser qu'ils pensent, et comme Télémaque pensant à la dépense, n'ait jamais été pensée jusqu'à être congrûment dite par ceux que l'idée de pensée assure de penser.

⁽¹⁷⁾Le désir, l'ennui, la claustration, la révolte, la prière, la veille (je voudrais qu'on s'arrête à celle-ci puisque Freud s'y réfère expressément par l'évocation au milieu de son Schreber d'un passage du *Zarathoustra* de Nietzsche²⁷⁴), la panique enfin sont là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs, et pour y appeler notre attention, je ne dis pas en tant que simples états d'âme que le pense-sans-rire peut remettre à leur place, mais beaucoup plus considérablement en tant que principes permanents des organisations collectives, hors desquelles il ne semble pas que la vie humaine puisse longtemps se maintenir.

Sans doute n'est-il pas exclu que le pense-à-penser le plus pensable, pensant lui-même être cet Autre-chose, ait pu toujours mal tolérer cette éventuelle concurrence.

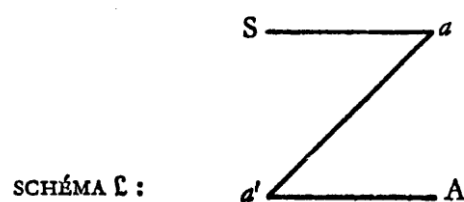
Mais cette aversion devient tout à fait claire, une fois faite la jonction conceptuelle, à laquelle nul n'avait encore pensé, de cet Ailleurs avec le lieu, présent pour tous et fermé à chacun, où Freud a découvert que sans qu'on y pense, et sans donc que quiconque puisse penser y penser mieux qu'un autre, ça pense. Ça pense plutôt mal, mais ça pense ferme : car c'est en ces termes qu'il nous annonce l'inconscient : des pensées qui, si leurs lois ne sont pas tout à fait les mêmes que celles de nos pensées de tous les jours nobles ou vulgaires, sont parfaitement articulées.

Plus moyen donc de réduire cet Ailleurs à la forme imaginaire d'une nostalgie, d'un Paradis perdu ou futur ; ce qu'on y trouve, c'est le paradis des amours enfantines, où Baudelaire de Dieu ! il s'en passe de vertes.

Au reste s'il nous restait un doute, Freud a nommé le lieu de l'inconscient d'un terme qui l'avait frappé dans Fechner (lequel n'est pas du tout en son expérimentalisme le réaliste que nous suggèrent nos manuels) : *ein anderes Schauspiel*, une autre scène ; il le reprend vingt fois dans ses œuvres inaugurales.

Cette aspersion d'eau fraîche ayant, nous l'espérons, ranimé les esprits, venons-en à la formulation scientifique de la relation à cet Autre du sujet.

⁽¹⁸⁾2. Nous appliquerons, « pour fixer les idées » et les âmes ici en peine, nous appliquerons ladite relation sur le schéma L déjà produit et ici simplifié :



signifiant que la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent.

À ce discours, comment le sujet serait-il intéressé, s'il n'était pas partie prenante ? Il l'est, en effet, en tant que tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S, son ineffable et stupide existence, *a*, ses objets, *a'*, son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ses objets, et A le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence.

Car c'est une vérité d'expérience pour l'analyse qu'il se pose pour le sujet la question de son existence, non pas sous l'espèce de l'angoisse qu'elle suscite au niveau du moi et qui

²⁷⁴ Avant le lever du soleil, *Vor Sonnenaufgang* : *Also sprach Zarathustra*, *Dritter Teil*. C'est le 4^e chant de cette troisième partie.

n'est qu'un élément de son cortège, mais en tant que question articulée : « Que suis-je là ? », concernant son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas, les deux conjuguant leur mystère et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort. Que la question de son existence baigne le sujet, le supporte, l'envahisse, voire le déchire de toutes parts, c'est ce dont les tensions, les suspens, les fantasmes que l'analyste rencontre, lui témoignent ; encore faut-il dire que c'est au titre d'éléments du discours particulier, où cette question dans l'Autre s'articule. Car c'est parce que ces phénomènes s'ordonnent dans les figures de ce discours qu'ils ont fixé de symptômes, qu'ils sont lisibles et se résolvent quand ils sont déchiffrés.

⁽¹⁹⁾3. Il faut donc insister sur ce que cette question ne se présente pas dans l'inconscient comme ineffable, que cette question y est une mise en question, soit : qu'avant toute analyse elle y est articulée en éléments discrets. Ceci est capital, car ces éléments sont ceux que l'analyse linguistique nous commande d'isoler en tant que signifiants, et que voici saisis dans leur fonction à l'état pur au point à la fois le plus invraisemblable et le plus vraisemblable :

- le plus invraisemblable, puisque leur chaîne se trouve subsister dans une altérité par rapport au sujet, aussi radicale que celle des hiéroglyphes encore indéchiffrables dans la solitude du désert ;

- le plus vraisemblable, parce que là seul peut apparaître sans ambiguïté leur fonction d'induire dans le signifié la signification en lui imposant leur structure.

Car certes les sillons qu'ouvre le signifiant dans le monde réel, vont chercher pour les élargir les béances qu'il lui offre comme étant, au point qu'une ambiguïté peut subsister quant à saisir si le signifiant n'y suit pas la loi du signifié.

Mais il n'en est pas de même au niveau de la mise en question non pas de la place du sujet dans le monde, mais de son existence en tant que sujet, mise en question qui, à partir de lui, va s'étendre à sa relation intra-mondaine aux objets, et à l'existence du monde en tant qu'elle peut être aussi mise en question au delà de son ordre.

4. Il est capital de constater dans l'expérience de l'Autre inconscient où Freud nous guide, que la question ne trouve pas ses linéaments en de protomorphes foisonnements de l'image, en des intumescences végétatives, en des franges animiques s'irradiant des palpitations de la vie.

C'est là toute la différence de son orientation d'avec l'école de Jung qui s'attache à de telles formes : *Wandlungen der libido*. Ces formes peuvent être promues au premier plan d'une mantique, car on peut les produire par des techniques appropriées (promouvant les créations imaginaires : rêveries, dessins, etc.) en un site ici repérable : on le voit sur notre schéma, tendu entre **a** et **a'**, soit dans le voile du mirage narcissique, éminemment propre à soutenir de ses effets de séduction et de capture tout ce qui vient s'y refléter.

Si Freud a rejeté cette mantique, c'est au point où elle négligeait ⁽²⁰⁾la fonction directrice d'une articulation signifiante, qui prend effet de sa loi interne et d'un matériel soumis à la pauvreté qui lui est essentielle.

De même que c'est dans toute la mesure où ce style d'articulation s'est maintenu, par la vertu du verbe freudien, même démembré, dans la communauté qui se prétend orthodoxe, qu'une différence subsiste aussi profonde entre les deux écoles, encore qu'au point où les choses en sont venues, aucune des deux ne soit en état d'en formuler la raison. Moyennant quoi le niveau de leur pratique apparaîtra bientôt se réduire à la distance des modes de rêverie de l'Alpe et de l'Atlantique.

Pour reprendre la formule qui avait tant plu à Freud dans la bouche de Charcot, « ceci n'empêche pas d'exister » l'Autre à sa place A.

Car ôtez l'en, l'homme ne peut même plus se soutenir dans la position de Narcisse. L'anima, comme par l'effet d'un élastique, se rapplique sur l'*animus* et l'*animus* sur l'animal, lequel entre S et **a** soutient avec son *Umwelt* des « relations extérieures » sensiblement plus serrées que les nôtres, sans qu'on puisse dire au reste que sa relation à l'Autre soit nulle,

mais seulement qu'elle ne nous apparaît pas autrement que dans de sporadiques ébauches de névrose.

5. Le L de la mise-en-question du sujet dans son existence a une structure combinatoire qu'il ne faut pas confondre avec son aspect spatial. À ce titre, il est bien le signifiant même qui doit s'articuler dans l'Autre, et spécialement dans sa topologie de quaternaire.

Pour supporter cette structure, nous y trouvons les trois signifiants où peut s'identifier l'Autre dans le complexe d'Œdipe. Ils suffisent à symboliser les significations de la reproduction sexuée, sous les signifiants de relation de l'amour et de la procréation.

Le quatrième terme est donné par le sujet dans sa réalité, comme telle forclosée dans le système et n'entrant que sous le mode du mort dans le jeu des signifiants, mais devenant le sujet véritable à mesure que ce jeu des signifiants va le faire signifier.

Ce jeu des signifiants n'est en effet pas inerte, puisqu'il est animé dans chaque partie particulière par toute l'histoire de l'ascendance des autres réels que la dénomination des ⁽²¹⁾Autres signifiants implique dans la contemporanéité du Sujet. Bien plus, ce jeu en tant qu'il s'institue en règle au delà de chaque partie, structure déjà dans le sujet les trois instances : moi (idéal), réalité, surmoi, dont la détermination sera le fait de la deuxième topique freudienne.

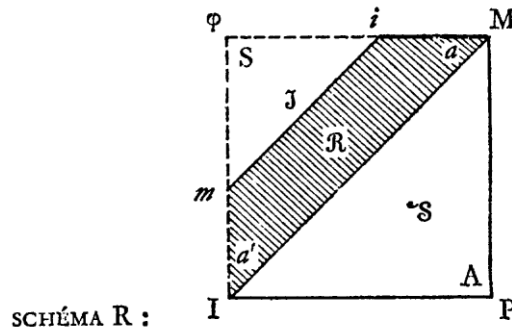
Le sujet d'autre part entre dans le jeu en tant que mort, mais c'est comme vivant qu'il va le jouer, c'est dans sa vie qu'il lui faut prendre la couleur qu'il y annonce à l'occasion. Il le fera en se servant d'un set de figures imaginaires, sélectionnées parmi les formes innombrables des relations animiques, et dont le choix comporte un certain arbitraire, puisque pour recouvrir homologiquement le ternaire symbolique, il doit être numériquement réduit.

Pour ce faire, la relation polaire par où l'image spéculaire (de la relation narcissique) est liée comme unifiante à l'ensemble d'éléments imaginaires dit du corps morcelé, fournit un couple qui n'est pas seulement préparé par une convenance naturelle de développement et de structure à servir d'homologue à la relation symbolique Mère-Enfant. Le couple imaginaire du stade du miroir, par ce qu'il manifeste de contre nature, s'il faut le rapporter à une prématuration spécifique de la naissance chez l'homme, se trouve approprié à donner au triangle imaginaire la base que la relation symbolique puisse en quelque sorte recouvrir. (Voir le schéma R).

C'est en effet par la béance qu'ouvre cette prématuration dans l'imaginaire et où foisonnent les effets du stade du miroir, que l'animal humain est capable de s'imaginer mortel, non qu'on puisse dire qu'il le pourrait sans sa symbiose avec le symbolique, mais plutôt que sans cette béance qui l'aliène à sa propre image, cette symbiose avec le symbolique n'aurait pu se produire, où il se constitue comme sujet à la mort.

6. Le troisième terme du ternaire imaginaire, celui où le sujet s'identifie à l'opposé avec son être de vivant, n'est rien d'autre que l'image phallique dont le dévoilement dans cette fonction n'est pas le moindre scandale de la découverte freudienne.

Inscrivons ici dès maintenant, au titre de visualisation conceptuelle de ce double ternaire, ce que nous appellerons dès lors le schéma R, et qui représente les lignes de conditionnement ⁽²²⁾du *perceptum*, autrement dit de l'objet, en tant que ces lignes circonscrivent le champ de la réalité, bien loin d'en seulement dépendre.



C'est ainsi qu'à considérer les sommets du triangle symbolique : I comme l'idéal du moi, M comme le signifiant de l'objet primordial, et P comme la position en A du Nom-du-Père, on peut saisir comment l'épinglage homologique de la signification du sujet S sous le signifiant du phallus peut retentir sur le soutien du champ de la réalité, délimité par le quadrangle *MimI*. Les deux autres sommets de celui-ci, *i* et *m*, représentant les deux termes imaginaires de la relation narcissique, soit le moi et l'image spéculaire.

On peut ainsi situer de i à M , soit en a , les extrémités des segments Si, Sa^1, Sa^2, Sa^n, SM , où placer les figures de l'autre imaginaire dans les relations d'agression érotique où elles se réalisent, – de même de m à I , soit en a' , les extrémités de segments Sm, Sa^1, Sa^2, Sa^n, SI , où le moi s'identifie, depuis son *Urbild* spéculaire jusqu'à l'identification paternelle de l'idéal du moi.

Ceux qui ont suivi notre séminaire de l'année 56-57 savent l'usage que nous avons fait du ternaire imaginaire ici posé, dont l'enfant en tant que désiré constitue réellement le sommet I, pour rendre à la notion de Relation d'objet, quelque peu discréditée par la somme des niaiseries qu'on a prétendu ces derniers temps valider sous sa rubrique, le capital d'expérience qui s'y rattache légitimement.

Ce schéma en effet permet de démontrer les relations qui se rapportent non pas aux stades préœdipiens qui ne sont pas bien entendu inexistantes, mais analytiquement impensables (comme l'œuvre trébuchante, mais guidée de M^{me} Melanie ⁽²³⁾ Klein le met suffisamment en évidence), mais aux stades prégénitaux en tant qu'ils s'ordonnent dans la rétroaction de l'Œdipe.

Tout le problème des perversions consiste à concevoir comment l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais par sa dépendance de son amour, c'est-à-dire par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus.

Le phallocentrisme produit par cette dialectique est tout ce que nous avons à retenir ici. Il est bien entendu entièrement conditionné par l'intrusion du signifiant dans le psychisme de l'homme, et strictement impossible à déduire d'aucune harmonie préétablie dudit psychisme à la nature qu'il exprime.

Cet effet imaginaire qui ne peut être ressenti comme discordance qu'au nom du préjugé d'une normativité propre à l'instinct, a déterminé pourtant la longue querelle, éteinte aujourd'hui mais non sans dommage, concernant la nature primaire ou secondaire de la phase phallique. Ne serait l'extrême importance de la question, cette querelle mériterait notre intérêt par les exploits dialectiques qu'elle a imposés au D^r Ernest Jones pour soutenir de l'affirmation de son entier accord avec Freud une position diamétralement contraire, à savoir celle qui le faisait, avec des nuances sans doute, le champion des féministes anglaises, férues du principe du « chacun son » : aux *boys* le phalle, aux *girls* le c...

7. Cette fonction imaginaire du phallus, Freud l'a donc dévoilée comme pivot du procès symbolique qui parachève dans les deux sexes la mise en question du sexe par le complexe de castration.

La mise à l'ombre actuelle de cette fonction du phallus (réduit au rôle d'objet partiel) dans le concert analytique, n'est que la suite de la mystification profonde dans laquelle la culture en maintient le symbole, ceci s'entend dans le sens où le paganisme lui-même ne le produisait qu'au terme de ses plus secrets mystères.

C'est en effet dans l'économie subjective, telle que nous la voyons commandée par l'inconscient, une signification qui n'est évoquée que par ce que nous appelons une métaphore, précisément la métaphore paternelle.

Et ceci nous ramène, puisque c'est avec M^{me} Macalpine ⁽²⁴⁾ que nous avons choisi de dialoguer, à son besoin de référence à un « héliolithisme », par quoi elle prétend voir codifiée la procréation dans une culture pré-œdipienne, où la fonction procréatrice du père serait éludée.

Tout ce qu'on pourra avancer dans ce sens, sous quelque forme que ce soit, n'en mettra que mieux en valeur la fonction de signifiant qui conditionne la paternité.

Car dans un autre débat du temps où les psychanalystes s'interrogeaient encore sur la doctrine, le D^r Ernest Jones avec une remarque plus pertinente que devant, n'a pas apporté un argument moins inapproprié.

Concernant en effet l'état des croyances dans quelque tribu australienne, il s'est refusé à admettre qu'aucune collectivité d'hommes puisse méconnaître ce fait d'expérience que, sauf exception énigmatique, aucune femme n'enfante sans avoir eu un coït, ni même ignorer le laps requis de cet antécédent. Or ce crédit qui nous paraît tout à fait légitimement accordé aux capacités humaines d'observation du réel, est très précisément ce qui n'a pas dans la question la moindre importance.

Car, si l'exige le contexte symbolique, la paternité n'en sera pas moins attribuée à la rencontre par la femme d'un esprit à telle fontaine ou dans tel monolithe où il sera censé siéger.

C'est bien ce qui démontre que l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, d'une reconnaissance non pas du père réel, mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le Nom-du-Père.

Nul besoin d'un signifiant bien sûr pour être père, pas plus que pour être mort, mais sans signifiant, personne, de l'un ni de l'autre de ces états d'être, ne saura jamais rien.

Je rappelle ici à l'usage de ceux que rien ne peut décider à chercher dans les textes de Freud un complément aux lumières que leurs moniteurs leur dispensent, avec quelle insistance s'y trouve soulignée l'affinité des deux relations signifiantes que nous venons d'évoquer, à chaque fois que le sujet névrosé (l'obsessionnel spécialement) la manifeste par la conjonction de leurs thèmes.

Comment Freud ne la reconnaîtrait-il pas en effet, alors que la nécessité de sa réflexion l'a mené à lier l'apparition du signifiant du Père, en tant qu'auteur de la Loi, à la mort, voire au meurtre ⁽²⁵⁾ du Père, – montrant ainsi que si ce meurtre est le moment fécond de la dette par où le sujet se lie à vie à la Loi, le Père symbolique en tant qu'il signifie cette Loi est bien le Père mort.

IV. DU COTE DE SCHREBER.

1. Nous pouvons maintenant entrer dans la subjectivité du délire de Schreber.

La signification du phallus, avons-nous dit, doit être évoquée dans l'imaginaire du sujet par la métaphore paternelle.

Ceci a un sens précis dans l'économie du signifiant dont nous ne pouvons ici que rappeler la formalisation, familière à ceux qui suivent notre séminaire de cette année sur les formations de l'inconscient. À savoir : formule de la métaphore, ou de la substitution signifiante :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow S\left(\frac{I}{s}\right)$$

où les grands S sont des signifiants, x la signification inconnue et s le signifié induit par la métaphore, laquelle consiste dans la substitution dans la chaîne signifiante de S à S'. L'élision de S', ici représentée par sa rature, est la condition de la réussite de la métaphore.

Ceci s'applique ainsi à la métaphore du Nom-du-Père, soit la métaphore qui substitue ce Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère.

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au Sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

Essayons de concevoir maintenant une circonstance de la position subjective où, à l'appel du Nom-du-Père réponde, non pas l'absence du père réel, car cette absence est plus que compatible avec la présence du signifiant, mais la carence du signifiant lui-même.

Ce n'est pas là une conception à laquelle rien ne nous prépare. La présence du signifiant dans l'Autre, est en effet une présence fermée au sujet pour l'ordinaire, puisque ordinairement c'est à l'état de refoulé (*verdrängt*) qu'elle y persiste, ⁽²⁶⁾ que de là elle insiste pour se représenter dans le signifié, par son automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*).

Extrayons de plusieurs textes de Freud un terme qui y est assez articulé pour les rendre injustifiables si ce terme n'y désigne pas une fonction de l'inconscient distincte du refoulé. Tenons pour démontré ce qui fut le cœur de mon séminaire sur les psychoses, à savoir que ce terme se rapporte à l'implication la plus nécessaire de sa pensée quand elle se mesure au phénomène de la psychose : c'est le terme de *Verwerfung*.

Il s'articule dans ce registre comme l'absence de cette *Bejahung*, ou jugement d'attribution, que Freud pose comme précédent nécessaire à toute application possible de la *Verneinung*, qu'il lui oppose comme jugement d'existence : cependant que tout l'article où il détache cette *Verneinung* comme élément de l'expérience analytique, démontre en elle l'aveu du signifiant même qu'elle annule.

C'est donc aussi sur le signifiant que porte la *Bejahung* primordiale, et d'autres textes permettent de le reconnaître, et nommément la lettre 52 de la correspondance avec Fliess, où il est expressément isolé en tant que terme d'une perception originelle sous le nom de signe, *Zeichen*.

La *Verwerfung* sera donc tenue par nous pour forclusion du signifiant. Au point où, nous verrons comment, est appelé le Nom-du-Père, peut donc répondre dans l'Autre un pur et simple trou, lequel par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique.

C'est la seule forme sous laquelle il nous soit possible de concevoir ce dont Schreber nous présente l'aboutissement comme celui d'un dommage qu'il n'est en état de dévoiler qu'en partie et où, dit-il, avec les noms de Flechsig et de Schreber, le terme de « meurtre d'âmes » (*Seelenmord* : S. 22-II) joue un rôle essentiel²⁷⁵.

Il est clair qu'il s'agit là d'un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet, et la censure ⁽²⁷⁾ qui mutile le texte avant l'addition que Schreber annonce aux explications assez détournées qu'il a essayées de son procédé, laisse à penser qu'il y associait au nom de personnes vivantes, des faits dont les conventions de l'époque toléraient mal la publication. Aussi bien le chapitre suivant manque-t-il en entier, et Freud a-t-il dû pour exercer sa perspicacité, se contenter de l'allusion au *Faust*, au *Freischütz*, et au *Manfred* de Byron, cette dernière œuvre (à laquelle il suppose emprunté le nom d'Ahriman, soit d'une des apophanies de Dieu dans le délire de Schreber) lui ayant semblé prendre dans

²⁷⁵ Voici le texte : *Einleitend habe ich dazu zu bemerken, dass bei der Genesis der betreffenden Entwicklung deren erste Anfänge weit, vielleicht bis zum 18. Jahrhundert zurückreichen, einertheils die Namen Flechsig und Schreber [souligné par nous] (wahrscheinlich nicht in der Beschränkung auf je ein Individuum der betreffenden Familien) und andernteils der Begriff des Seelenmords [en. « Sperrdruck » dans le texte] eine Hauptrolle spielen.*

cette référence toute sa valeur de son thème : le héros meurt de la malédiction portée en lui par la mort de l'objet d'un inceste fraternel.

Pour nous, puisqu'avec Freud nous avons choisi de faire confiance à un texte qui, à ces mutilations près, certes regrettables, reste un document dont les garanties de crédibilité s'égale aux plus élevées, c'est dans la forme la plus développée du délire avec laquelle le livre se confond, que nous nous emploierons à montrer une structure, qui s'avérera semblable au procès même de la psychose.

2. Dans cette voie, nous constaterons avec la nuance de surprise où Freud voit la connotation subjective de l'inconscient reconnu, que le délire déploie toute sa tapisserie autour du pouvoir de création attribué aux paroles dont les rayons divins (*Gottesstrahlen*) sont l'hypostase.

Cela commence comme un leitmotiv au premier chapitre : où l'auteur d'abord s'arrête à ce que l'acte de faire naître une existence de rien, prend de choquant pour la pensée, de contrarier l'évidence que l'expérience lui procure dans les transformations d'une matière où la réalité trouve sa substance.

Il accentue ce paradoxe de son contraste avec les idées plus familières à l'homme qu'il nous certifie être, comme s'il en était besoin : un Allemand *gebildet* de l'époque wilhelminienne, nourri du métascientisme haeckelien, à l'appui de quoi il fournit une liste de lectures, occasion pour nous de compléter, en nous y rapportant, ce que Gavarni appelle quelque part une crâne idée de l'Homme²⁷⁶.

C'est même ce paradoxe réfléchi de l'intrusion d'une pensée⁽²⁸⁾ pour lui jusque-là impensable, où Schreber voit la preuve qu'il a dû se passer quelque chose qui ne vienne pas de son propre mental : preuve à quoi, semble-t-il, seules les pétitions de principe, plus haut dégagées dans la position du psychiatre, nous mettent en droit de résister.

3. Ceci dit, quant à nous, tenons-nous-en à une séquence de phénomènes que Schreber établit en son quinzième chapitre (S. 204-215).

On sait à ce moment que le soutien de sa partie dans le jeu forcé de la pensée (*Denkzwang*) où le contraignent les paroles de Dieu (v. supra, I-5), a un enjeu dramatique qui est que Dieu dont nous verrons plus loin le pouvoir de méconnaissance, tenant le sujet pour anéanti, le laisse en panne ou en plan (*liegen lassen*), menace sur laquelle nous reviendrons.

Que l'effort de réplique à quoi donc le sujet est ainsi suspendu, disons, dans son être de sujet, vienne à manquer par un moment de Penser-à-rien (*Nichtsdenken*), qui semble bien être le plus humainement exigible des repos (Schreber *dic*it), voici ce qui se produit selon lui :

1) ce qu'il appelle le miracle de hurlement (*Brüllenwunder*), cri tiré de sa poitrine et qui le surprend au delà de tout avertissement, qu'il soit seul ou devant une assistance horrifiée par l'image qu'il lui offre de sa bouche soudain béante sur l'indicible vide, et qu'abandonne le cigare qui s'y fixait l'instant d'avant ;

2) l'appel au secours (« *Hilfe* » *rufen*), émis des « nerfs divins détachés de la masse », et dont le ton plaintif se motive du plus grand éloignement où Dieu se retire ;

(deux phénomènes où le déchirement subjectif est assez indiscernable de son mode signifiant, pour que nous n'insistions pas) ;

3) l'éclosion prochaine, soit dans la zone occulte du champ perceptif, dans le couloir, dans la chambre voisine, de manifestations qui, sans être extraordinaires, s'imposent au sujet comme produites à son intention ;

4) l'apparition à l'échelon suivant du lointain, soit hors de la prise des sens, dans le parc, dans le réel, de créations miraculeuses, c'est-à-dire nouvellement créées, créations dont M^{me}

²⁷⁶ Il s'agit notamment de *In Natürliche Schöpfungsgeschichte* du Dr Ernst Haeckel (Berlin, 1872), et de *l'Urgeschichte der Menschheit* d'Otto Caspary (Brockhns, Leipzig, 1877).

Macalpine note finement qu'elles appartiennent toujours à des espèces volantes : oiseaux ou insectes.

Ces derniers météores du délire n'apparaissent-ils pas comme la trace d'un sillage, ou comme un effet de frange, montrant ⁽²⁹⁾ les deux temps où le signifiant qui s'est tu dans le sujet, fait, de sa nuit, d'abord jaillir une lueur de signification à la surface du réel, puis fait le réel s'illuminer d'une fulgurance projetée du dessous de son soubassement de néant ?

C'est ainsi qu'à la pointe des effets hallucinatoires, ces créatures qui, si l'on voulait appliquer en toute rigueur le critère de l'apparition du phénomène dans la réalité, mériteraient seules le titre d'hallucinations, nous commandent de reconsidérer dans leur solidarité symbolique le trio du Créateur, de la Créature, et du Créé, qui ici se dégage.

4. C'est de la position du Créateur en effet que nous remonterons à celle du Créé, qui subjectivement la crée.

Unique dans sa Multiplicité, Multiple dans son Unité (tels sont les attributs rejoignant Héraclite, dont Schreber le définit), ce Dieu, démultiplié en effet en une hiérarchie de royaumes qui, à elle seule, vaudrait une étude, se dégrade en êtres chapardeurs d'identités désannexées.

Immanent à ces êtres, dont la capture par leur inclusion dans l'être de Schreber menace son intégrité, Dieu n'est pas sans le support intuitif d'un hyperespace, où Schreber voit même les transmissions signifiantes se conduire le long de fils (*Fäden*), qui matérialisent le trajet parabolique selon lequel elles entrent dans son crâne par l'occiput (S. 315-P. S. V).

Cependant à mesure du temps, Dieu laisse-t-il sous ses manifestations s'étendre toujours plus loin le champ des êtres sans intelligence, des êtres qui ne savent pas ce qu'ils disent, des êtres d'inanité, tels ces oiseaux miraculés, ces oiseaux parlants, ces vestibules du ciel (*Vorhöfe des Himmels*), où la misogynie de Freud a détecté au premier coup d'œil, les oies blanches qu'étaient les jeunes filles dans les idéaux de son époque, pour se le voir confirmer par les noms propres²⁷⁷ que le sujet plus loin leur donne. Disons seulement qu'elles sont pour nous bien plus représentatives par l'effet de surprise que provoquent en elles la similarité des vocables et les équivalences purement homophoniques où elles se fient pour leur emploi (Santiago = Carthago, Chinesenthum = Jesum Christum, etc., S. XV-210).

⁽³⁰⁾ Dans la même mesure, l'être de Dieu dans son essence, se retire toujours plus loin dans l'espace qui le conditionne, retraits qui s'intuitions dans le ralentissement croissant de ses paroles, allant jusqu'à la scansion d'un épellement bredouillant S. 223-XVI. Si bien qu'à suivre seulement l'indication de ce procès, nous tiendrions cet Autre unique à quoi s'articule l'existence du sujet, pour surtout propre à vider les lieux (S. note de 196-XIV) où se déploie le bruissement des paroles, si Schreber ne prenait soin de nous informer de surcroît que ce Dieu est forclos de tout autre aspect de l'échange. Il le fait en s'en excusant, mais quelque regret qu'il en ait, il lui faut bien le constater : Dieu n'est pas seulement imperméable à l'expérience ; il est incapable de comprendre l'homme vivant ; il ne le saisit que par l'extérieur (qui semble bien être en effet son mode essentiel) ; toute intériorité lui est fermée. Un « système de notes » (*Aufschreibesystem*) où se conservent actes et pensées, rappelle, certes, de façon glissante le carnet tenu par l'ange gardien de nos enfances catéchisées, mais au delà notons l'absence de toute trace de sondage des reins ou des cœurs (S. I. 20).

C'est ainsi encore qu'après que la purification des âmes (*Läuterung*) aura en elles aboli toute persistance de leur identité personnelle, tout se réduira à la subsistance éternelle de ce verbiage, par quoi seulement Dieu a à connaître des ouvrages mêmes que construit l'ingéniosité des hommes (S. 300-P. S. II).

Comment ici ne pas remarquer que le petit-neveu de l'auteur des *Novae species insectorum* (Johann-Christian-Daniel von Schreber), souligne qu'aucune des créatures de miracle, n'est

²⁷⁷. La relation du nom propre à la voix, est à situer dans la structure à double versant du langage vers le message et vers le code, où nous nous sommes déjà référés. *Vide* I.5. C'est elle qui décide du caractère de trait d'esprit du jeu de mots sur le nom propre.

d'une espèce nouvelle, – ni ajouter qu'à l'encontre de M^{me} Macalpine qui y reconnaît la Colombe, qui du giron du Père, véhicule vers la Vierge le message fécond du Logos, elles nous évoquent plutôt celle que l'illusionniste fait pulluler de l'ouverture de son gilet ou de sa manche ?

Par quoi nous en viendrons enfin à nous étonner que le sujet en proie à ces mystères, ne doute pas, pour Créé qu'il soit, ni de parer par ses paroles aux embûches d'une consternante niaiserie de son Seigneur, ni de se maintenir envers et contre la destruction, qu'il le croit capable de mettre en œuvre à son endroit comme à l'endroit de quiconque, par un droit qui l'y fonde au nom de l'ordre de l'Univers (*Weltordnung*), droit qui, pour être de son côté, motive cet exemple unique de la ⁽³¹⁾victoire d'une créature qu'une chaîne de désordres a fait tomber sous le coup de la « perfidie » de son créateur. (« Perfidie », le mot lâché, non sans réserve, est en français : S. 226-XVI).

Voilà-t-il pas à la création continuée de Malebranche un étrange pendant, que ce créé récalcitrant, qui se maintient contre sa chute par le seul soutien de son verbe et par sa foi dans la parole.

Cela vaudrait bien une resucée des auteurs du bac de philo, parmi lesquels nous avons peut-être trop dédaigné ceux qui sont hors de la ligne de la préparation du bonhomme psychologique où notre époque trouve la mesure d'un humanisme, croyez-vous pas, peut-être un peu plat.

De Malebranche ou de Locke,

Plus malin le plus loufoque...

Oui, mais lequel est-ce ? Voilà le hic, mon cher collègue. Allons, quittez cet air empesé. Quand donc vous sentirez-vous à l'aise, là où vous êtes chez vous ?

5. Essayons maintenant de reporter la position du sujet telle qu'elle se constitue ici dans l'ordre symbolique sur le ternaire qui la repère dans notre schéma R.

Il nous semble bien alors que si le Créé I y assume la place en P laissée vacante de la Loi, la place du Créateur s'y désigne de ce *liegen lassen*, laisser en plan, fondamental, où paraît se dénuder, de la forclusion du Père, l'absence qui a permis de se construire à la primordiale symbolisation M de la Mère.

De l'une à l'autre, une ligne qui culminerait dans les Créatures de la parole, occupant la place de l'enfant refusé aux espoirs du sujet (v. inf. : *Post-scriptum*), se concevrait ainsi comme contournant le trou creusé dans le champ du signifiant par la forclusion du Nom-du-Père (v. Schéma I, p. 39).

C'est autour de ce trou où le support de la chaîne signifiante manque au sujet, et qui n'a pas besoin, on le constate, d'être ineffable pour être panique, que s'est jouée toute la lutte où le sujet s'est reconstruit. Cette lutte, il l'a menée à son honneur, et les vagins du ciel (autre sens du mot *Vorböje*, v. supra), les jeunes filles de miracle qui assiégeaient les bords du trou de leur cohorte, en firent la glose, dans les gloussements d'admiration arrachés à leurs gorges de harpies : « *Verfluchter Kerl!* Damné garçon ! » Autrement dit : c'est un rude lapin. Hélas ! C'était par antiphrase.

⁽³²⁾6. Car déjà et naguère s'était ouvert pour lui dans le champ de l'imaginaire la béance qui y répondait au défaut de la métaphore symbolique, celle qui ne pouvait trouver à se résoudre que dans l'accomplissement de l'*Entmannung* (l'émasculation).

Objet d'horreur d'abord pour le sujet, puis accepté comme un compromis raisonnable (*vernünftig*, S. 177-XIII), dès lors parti pris irrémédiable (S. note de la p. 179-XIII), et motif futur d'une rédemption intéressant l'univers.

Si nous n'en sommes pas quittes pour autant avec le terme d'*Entmannung*, il nous embarrassera sûrement moins que M^{me} Ida Macalpine dans la position que nous avons dite être la sienne. Sans doute pense-t-elle y mettre ordre en substituant le mot *unmanning* au mot *emasculation* que le traducteur du tome III des *Collected Papers* avait innocemment cru suffire à le rendre, voire en prenant ses garanties contre le maintien de cette traduction dans la version autorisée en préparation. Sans doute y retient-elle quelque imperceptible

suggestion étymologique, par quoi se différencieraient ces termes, sujets pourtant à un emploi identique²⁷⁸.

Mais à quoi bon ? M^{me} Macalpine repoussant comme impropre²⁷⁹ la mise en cause d'un organe qu'à se rapporter aux Mémoires, elle ne veut promettre qu'à une résorption pacifique dans les entrailles du sujet, entend-elle par là nous représenter le tapinois craintif où il se réfugie quand il grelotte, ou l'objection de conscience à la description de laquelle s'attarde avec malice l'auteur du *Satyricon* ?

Ou croirait-elle peut-être qu'il se soit agi jamais d'une castration réelle dans le complexe du même nom ?

Sans doute est-elle fondée à remarquer l'ambiguïté qu'il y a à tenir pour équivalentes la transformation du sujet en femme (*Verweiblichung*) et l'éviration (car tel est bien le sens de *Entmannung*). Mais elle ne voit pas que cette ambiguïté est celle de la structure subjective elle-même qui la produit ici : laquelle comporte que cela qui confine au niveau imaginaire à la transformation du sujet en femme, soit justement ceci qui le fasse déchoir de toute hoirie d'où il puisse légitimement⁽³³⁾ attendre l'affectation d'un pénis à sa personne. Ceci pour la raison que si être et avoir s'excluent en principe, ils se confondent, au moins quant au résultat, quand il s'agit d'un manque. Ce qui n'empêche pas leur distinction d'être décisive pour la suite.

Comme on s'en aperçoit à remarquer que ce n'est pas pour être forclos du pénis, mais pour devoir être le phallus que le patient sera voué à devenir une femme.

La parité symbolique *Mädchen* = *Phallus*, ou en anglais l'équation *Girl* = *Phallus*, comme s'exprime M. Fenichel²⁸⁰ à qui elle donne le thème d'un essai méritoire encore qu'un peu embrouillé, a sa racine dans les chemins imaginaires, par où le désir de l'enfant trouve à s'identifier au manque-à-être de la mère, auquel bien entendu elle-même fut introduite par la loi symbolique où ce manque est constitué.

C'est le même ressort qui fait que les femmes dans le réel servent, ne leur en déplaise, d'objets pour les échanges qu'ordonnent les structures élémentaires de la parenté et qui se perpétuent à l'occasion dans l'imaginaire, tandis que ce qui se transmet parallèlement dans l'ordre symbolique, c'est le phallus.

7. Ici l'identification, quelle qu'elle soit, par quoi le sujet a assumé le désir de la mère, déclenche, d'être ébranlée, la dissolution du trépied imaginaire (remarquablement c'est dans l'appartement de sa mère où il s'est réfugié, que le sujet a son premier accès de confusion anxieuse avec raptus suicide : S. 39-40-IV).

Sans doute la divination de l'inconscient a-t-elle très tôt averti le sujet que, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes.

C'est même là le sens de ce fantasme, dont la relation a été très remarquée sous sa plume et que nous avons cité plus haut de la période d'incubation de sa seconde maladie, à savoir l'idée « qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement ». Ce pont-aux-ânes de la littérature schrébérienne s'épingle ici à sa place.

⁽³⁴⁾Cette solution pourtant était alors prématurée. Car pour la *Menschenpielerei* (terme apparu dans la langue fondamentale, soit dans la langue de nos jours : du rîfî chez les hommes) qui normalement devait s'ensuivre, on peut dire que l'appel aux braves devait tomber à plat, pour la raison que ceux-ci devinrent aussi improbables que le sujet lui-même, soit aussi démunis que lui de tout phallus. C'est qu'était omis dans l'imaginaire du sujet, non moins pour eux que pour lui, ce trait parallèle au tracé de leur figure qu'on peut voir

²⁷⁸ Malcalpine, *op. cit.*, p. 361 et p. 398.

²⁷⁹ C'est là l'orthographe du mot anglais actuellement en usage, dans l'admirable traduction en vers des 10 premiers chants de *l'Illiade* par Hugues Salel, qui devrait suffire à le faire survivre, en français.

²⁸⁰ *Die symbolische Gleichung Mädchen = Phallus*, In *Int. Zeitschrift für Psychoanalyse*, XXII, 1936, traduit depuis sous le titre : *The symbolic equation : Girl = phallus* dans le *Psychoanalytic Quarterly*, 1949, XX, vol. 3, pp 303-324. Notre langue nous permet d'y apporter le terme à notre sens plus approprié de pucelle.

dans un dessin du petit Hans, et qui est familier aux connaisseurs du dessin de l'enfant. C'est que les autres n'étaient plus dès lors que des « images d'hommes torchées à la six-quatre-deux », pour unir dans cette traduction des : *flüchtig hingemachte Männer*, les remarques de M. Niederland sur les emplois de *hinmachen* au coup d'aile d'Édouard Pichon dans l'usage du français²⁸¹. De sorte que l'affaire était en passe de piétiner de façon assez déshonorante, si le sujet n'avait trouvé à la racheter brillamment.

Lui-même en a articulé l'issue (en novembre 1895, soit deux ans après le début de sa maladie) sous le nom de *Versöhnung* : le mot a le sens d'expiation, de propitiation, et, vu les caractères de la langue fondamentale, doit être tiré encore plus vers le sens primitif de la *Sühne*, c'est-à-dire vers le sacrifice, alors qu'on l'accentue dans le sens du compromis (compromis de raison, cf. p. 32, dont le sujet motive l'acceptation de son destin).

Ici Freud allant bien au delà de la rationalisation du sujet lui-même, admet paradoxalement que la réconciliation (puisque c'est le sens plat qui a été choisi en français), dont le sujet fait état, trouve son ressort dans le maquignonage du partenaire qu'elle comporte, à savoir dans la considération que l'épouse de Dieu contracte en tout cas une alliance de nature à satisfaire l'amour-propre le plus exigeant.

Nous croyons pouvoir dire que Freud a ici failli à ses propres normes et de la façon la plus contradictoire, en ce sens qu'il accepte comme moment tournant du délire ce qu'il a refusé dans sa conception générale, à savoir de faire dépendre le thème homosexuel de l'idée de grandeur (nous faisons à nos lecteurs le crédit qu'ils connaissent son texte).

⁽³⁵⁾Cette défaillance a sa raison dans la nécessité, soit dans le fait que Freud n'avait pas encore formulé l'introduction au narcissisme.

8. Sans doute n'eût-il pas trois ans après (1911-1914) manqué le vrai ressort du renversement de la position d'indignation, que soulevait d'abord en la personne du sujet l'idée de l'*Entmannung* : c'est très précisément que dans l'intervalle le sujet était mort.

C'est du moins l'événement que les voix, toujours renseignées aux bonnes sources et toujours égales à elles-mêmes dans leur service d'information, lui firent connaître après coup avec sa date et le nom du journal dans lequel il était passé à la rubrique nécrologique (S. 81-VII).

Pour nous, nous pouvons nous contenter de l'attestation que nous en apportent les certificats médicaux, en nous donnant au moment convenable le tableau du patient plongé dans la stupeur catatonique.

Ses souvenirs de ce moment, comme il est d'usage, ne manquent pas. C'est ainsi que nous savons que, modifiant la coutume qui veut qu'on entre en son trépas les pieds devant, notre patient, pour ne le franchir qu'en transit, se complut à s'y tenir les pieds dehors, c'est-à-dire sortis par la fenêtre sous le tendancieux prétexte d'y chercher la fraîcheur (S. 172-XII), renouvelant peut-être ainsi (laissons ceci à apprécier à ceux qui ne s'intéresseront ici qu'à l'avatar imaginaire) la présentation de sa naissance.

Mais ce n'est pas là une carrière qu'on reprend à cinquante ans bien comptés, sans en éprouver quelque dépaysement. D'où le portrait fidèle que les voix, annalistes disons-nous, lui donnèrent de lui-même comme d'un « cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux » (S. 92-VII), description très brillante, il faut en convenir, d'une identité réduite à la confrontation à son double psychique, mais qui en outre rend patente la régression du sujet, non pas génétique mais topique, au stade du miroir, pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel.

Ce fut aussi le temps où son corps n'était qu'un agrégat de colonies de « nerfs » étrangers, une sorte de dépotoir pour des fragments détachés des identités de ses persécuteurs (S. XIV).

²⁸¹. Cf. Niederland (W.G.) (1951). *Three Notes on the Schreber Case, Psychoanal. Quarterly*. XX. 579 Édouard Pichon est l'auteur de la traduction en français de ces termes par : Ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux.

La relation de tout cela à l'homosexualité, assurément ⁽³⁶⁾manifeste dans le délire, nous paraît nécessiter une réglementation plus poussée de l'usage qu'on peut faire de cette référence dans la théorie.

L'intérêt en est grand, puisqu'il est certain que l'usage de ce terme dans l'interprétation peut entraîner des dommages graves, s'il ne s'éclaire pas des relations symboliques que nous tenons ici pour déterminantes.

9. Nous croyons que cette détermination symbolique se démontre dans la forme où la structure imaginaire vient à se restaurer. À ce stade, celle-ci présente deux aspects que Freud lui-même a distingués.

Le premier est celui d'une pratique transsexualiste, nullement indigne d'être rapprochée de la « perversion » dont de nombreuses observations ont précisé les traits depuis ²⁸².

Bien plus, nous devons signaler ce que la structure que nous dégagons ici peut avoir d'éclairant sur l'insistance si singulière, que montrent les sujets de ces observations, à obtenir pour leurs exigences les plus radicalement rectifiantes l'autorisation, voire si l'on peut dire la main-à-la-pâte, de leur père.

Quoi qu'il en soit, nous voyons notre sujet s'abandonner à une activité érotique, qu'il souligne être strictement réservée à la solitude, mais dont pourtant il avoue les satisfactions. C'est à savoir celles que lui donne son image dans le miroir, quand, revêtu des affûtaux de la parure féminine, rien, dit-il, dans le haut de son corps, ne lui paraît d'aspect à ne pouvoir convaincre tout amateur éventuel du buste féminin (S. 280-XXI).

À quoi il convient de lier, croyons-nous, le développement, allégué comme perception endosomatique, des nerfs dits de la volupté féminine dans son propre tégument, nommément dans les zones où ils sont censés être érogènes chez la femme.

Une remarque, celle qu'à sans cesse s'occuper à la contemplation de l'image de la femme, à ne jamais détacher sa pensée du support de quelque chose de féminin, la volupté divine n'en serait que mieux comblée, nous fait virer dans l'autre aspect des fantasmes libidinaux.

Celui-ci lie la féminisation du sujet à la coordonnée de la copulation divine.

Freud en a très bien vu le sens de mortification, en mettant ⁽³⁷⁾en relief tout ce qui lie la « volupté d'âme » (*Seelenvollust*) qui y est incluse, à la « béatitude » (*Seligkeit*) en tant qu'elle est l'état des âmes décédées (*abschiedenen Wesen*).

Que la volupté désormais bénie soit devenue béatitude de l'âme, c'est là, en effet, un tournant essentiel, dont Freud, remarquons-le, souligne la motivation linguistique, en suggérant que l'histoire de sa langue pourrait peut-être l'éclairer ²⁸³.

C'est seulement faire une erreur sur la dimension où la lettre se manifeste dans l'inconscient, et qui, conformément à son instance propre de lettre, est bien moins étymologique (précisément diachronique) qu'homophonique (précisément synchronique). Il n'y a rien, en effet, dans l'histoire de la langue allemande qui permette de rapprocher *selig* de *Seele*, ni le bonheur qui porte « aux cieux » les amants, pour autant que c'est lui que Freud évoque dans l'aria qu'il cite de Don Juan, de celui qu'aux âmes dites bienheureuses promet le séjour du ciel. Les défuntes ne sont *selig* en allemand que par emprunt au latin, et pour ce qu'en cette langue fut dite bienheureuse leur mémoire (*beatae memoriae, seliger Gedächtnis*). Leur *Seelen* ont plutôt affaire avec les lacs (*Seen*) où elles séjournèrent dans un temps, qu'avec quoi que ce soit de leur béatitude. Reste que l'inconscient se soucie plus du signifiant que du signifié, et que « feu mon père » peut y vouloir dire que celui-ci était le feu de Dieu, voire commander contre lui l'ordre de : feu !

Passée cette digression, il reste que nous sommes ici dans un au-delà du monde, qui s'accommode fort bien d'un ajournement indéfini de la réalisation de son but.

²⁸² Cf. la très remarquable thèse de Jean-Marc Alby : *Contribution à l'étude du transsexualisme*, Paris, 1956.

²⁸³ Cf. Freud, *Psychoanalytische Bemerkungen über einem autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia*, G. W., VIII, p. 264, n. 1.

Assurément en effet quand Schreber aura achevé sa transformation en femme l'acte de fécondation divine aura lieu, dont il est bien entendu (S. 3-Intro.) que Dieu ne saurait s'y commettre dans un obscur cheminement à travers des organes. (N'oublions pas l'aversion de Dieu à l'endroit du vivant). C'est donc par une opération spirituelle que Schreber sentira s'éveiller en lui le germe embryonnaire dont il a déjà connu aux premiers temps de sa maladie le frémissement.

Sans doute la nouvelle humanité spirituelle des créatures schrébériennes sera-t-elle tout entière engendrée de ses entrailles, pour que renaisse l'humanité pourrie et condamnée ⁽³⁸⁾ de l'âge actuel. C'est bien là une sorte de rédemption, puisqu'on a ainsi catalogué le délire, mais qui ne vise que la créature à venir, car celle du présent est frappée d'une déchéance corrélative de la captation des rayons divins par la volupté qui les rive à Schreber (S. 51-52-V).

En quoi la dimension de mirage se dessine, que le temps indéfini où sa promesse s'atérmoie, souligne encore, et que profondément conditionne l'absence de médiation dont le fantasme témoigne. Car on peut voir qu'il parodie la situation du couple de survivants ultimes qui, par suite d'une catastrophe humaine se verrait, avec le pouvoir de repeupler la terre, confronté à ce que l'acte de la reproduction animale porte en soi-même de total.

Ici encore on peut placer sous le signe de la créature le point tournant d'où la ligne fuit en ses deux branches, celle de la jouissance narcissique et celle de l'identification idéale. Mais c'est au sens où son image est l'appau de la capture imaginaire où l'une et l'autre s'enracinent. Et là aussi, la ligne tourne autour d'un trou, précisément celui où le « meurtre d'âmes » a installé la mort.

Cet autre gouffre fut-il formé du simple effet dans l'imaginaire de l'appel vain fait dans le symbolique à la métaphore paternelle ? Ou nous faut-il le concevoir comme produit en un second degré par l'élosion du phallus, que le sujet ramènerait pour la résoudre à la béance mortifère du stade du miroir ? Assurément le lien cette fois génétique de ce stade avec la symbolisation de la Mère en tant qu'elle est primordiale, ne saurait manquer d'être évoqué, pour motiver cette solution.

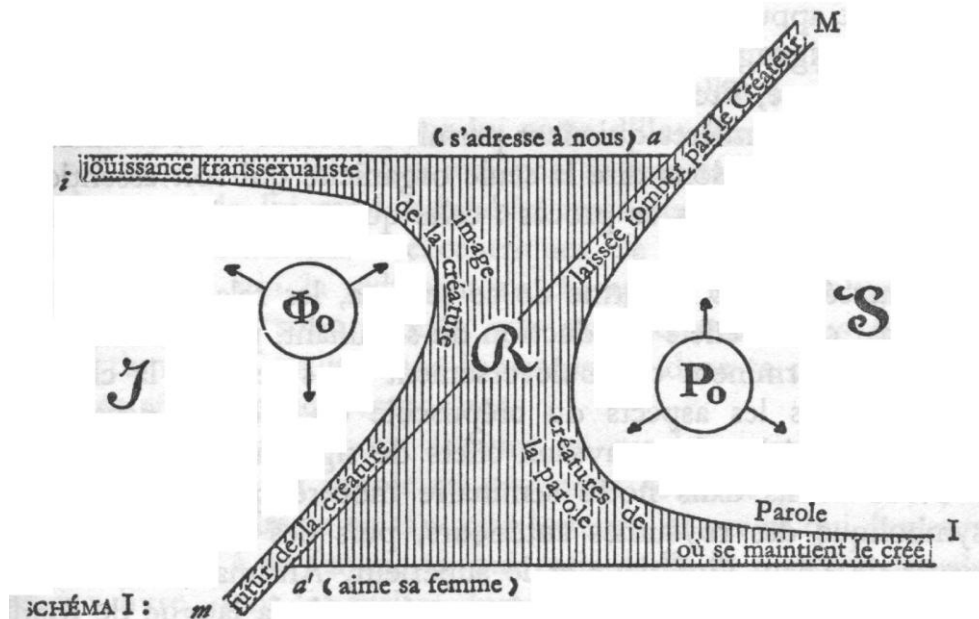
Pouvons-nous repérer les points géométriques du schéma R sur un schéma de la structure du sujet au terme du procès psychotique ? Nous le tentons dans le schéma I, présenté ci-contre.

Sans doute ce schéma participe-t-il de l'excès où s'oblige toute formalisation qui veut se présenter dans l'intuitif.

C'est dire que la distorsion qu'il manifeste entre les fonctions qu'y identifient les lettres qui y sont reportées du schéma R, ne peut être appréciée qu'à son usage de relance dialectique.

Pointons ici seulement dans la double courbe de l'hyperbole qu'il dessine, au glissement près de ces deux courbes le long d'une des droites directrices de leur asymptote, le lien rendu sensible, dans la double asymptote qui unit le moi délirant à

(39) Schéma I :



l'autre divin, de leur divergence imaginaire dans l'espace et dans le temps à la convergence idéale de leur conjonction. Non sans relever que d'une telle forme Freud a eu l'intuition, puisqu'il a introduit lui-même le terme : *asymptotisch* à ce propos²⁸⁴.

Toute l'épaisseur de la créature réelle s'interpose par contre pour le sujet entre la jouissance narcissique de son image et l'aliénation de la parole où l'Idéal du moi a pris la place de l'Autre.

Ce schéma démontre que l'état terminal de la psychose ne représente pas le chaos figé où aboutit la retombée d'un séisme, mais bien plutôt cette mise au jour de lignes d'efficacité, qui fait parler quand il s'agit d'un problème de solution élégante.

Il matérialise de façon signifiante ce qui est au principe de la fécondité effective de la recherche de Freud ; car c'est un fait que sans autre appui ni support qu'un document écrit, non pas seulement témoignage, mais encore production de⁽⁴⁰⁾ cet état terminal de la psychose, Freud a jeté sur l'évolution elle-même du procès les premières lumières qui aient permis d'éclairer sa détermination propre, nous voulons dire la seule organicité qui soit essentiellement intéressée dans ce procès : celle qui motive la structure de la signification.

Ramassées dans la forme de ce schéma, les relations se dégagent, par où les effets d'induction du signifiant, portant sur l'imaginaire, déterminent ce bouleversement du sujet que la clinique désigne sous les aspects du crépuscule du monde, nécessitant pour y répondre de nouveaux effets de signifiant.

Nous avons dans notre séminaire montré que la succession symbolique des royaumes antérieurs, puis des royaumes postérieurs de Dieu, l'inférieur et le supérieur, Ahriman et Ormuzd, et les tournants de leur « politique » (mot de la langue de fond) à l'endroit du sujet, donnent justement ces réponses aux différentes étapes de la dissolution imaginaire, que les souvenirs du malade et les certificats médicaux connotent d'ailleurs suffisamment, pour y restituer un ordre du sujet.

Pour la question que nous promouvons ici sur l'incidence aliénante du signifiant, nous y retiendrons ce nadir d'une nuit de juillet 94 où Arhiman, le Dieu inférieur, se dévoilant à

²⁸⁴. Freud, G. W., VIII, p. 284 et la note.

Schreber dans l'appareil le plus impressionnant de sa puissance, l'interpella de ce mot simple et, au dire du sujet, courant dans la langue fondamentale²⁸⁵ : *Luder* !

Sa traduction mérite mieux que le recours au dictionnaire Sachs-Villatte dont on s'est contenté en français. La référence de M. Niederland au *lewd* anglais qui veut dire putain, ne nous paraît pas recevable dans son effort pour rejoindre le sens de chiffre ou de salope qui est celui de son emploi d'injure ordurière.

Mais si nous tenons compte de l'archaïsme signalé comme caractéristique de la langue de fond, nous nous croyons autorisé à rapporter ce terme à la racine du leurre français, du *lure* anglais, qui est bien la meilleure allocution ad hominem à quoi l'on puisse s'attendre venant du symbolique : le grand Autre a de ces impertinences.

Reste la disposition du champ **R** dans le schéma, pour autant qu'elle représente les conditions sous lesquelles la réalité⁽⁴¹⁾ s'est restaurée pour le sujet : pour lui sorte d'îlot dont la consistance lui est imposée après l'épreuve par sa constance²⁸⁶, pour nous liée à ce qui la lui rend habitable, mais aussi qui la distord, à savoir des remaniements excentriques de l'imaginaire **I** et du symbolique **S**, qui la réduisent au champ de leur décalage.

La conception subordonnée que nous devons nous faire de la fonction de la réalité dans le processus, dans sa cause comme dans ses effets, est ici l'important.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur la question pourtant de premier plan de savoir ce que nous sommes pour le sujet, nous à qui il s'adresse en tant que lecteurs, ni sur ce qui demeure de sa relation à sa femme, à qui était dédié le premier dessein de son livre, dont les visites durant sa maladie ont toujours été accueillies par la plus intense émotion, et pour qui il nous affirme, concurremment à son aveu le plus décisif de sa vocation délirante, « avoir conservé l'ancien amour » (S. note de p. 179-XIII).

Le maintien dans le schéma I du trajet *Sau*A y symbolise l'opinion que nous avons prise de l'examen de ce cas, que la relation à l'autre en tant qu'à son semblable, et même une relation aussi élevée que celle de l'amitié au sens où Aristote en fait l'essence du lien conjugal, sont parfaitement compatibles avec le désaxement de la relation au grand Autre, et tout ce qu'elle comporte d'anomalie radicale, qualifiée, improprement mais non sans quelque portée d'approche, dans la vieille clinique, de délire partiel.

Il vaudrait pourtant mieux ce schéma de le mettre au panier, s'il devait, à l'instar de tant d'autres, aider quiconque à oublier dans une image intuitive l'analyse qui la supporte.

Qu'on y pense seulement en effet, on aperçoit comment l'interlocutrice dont nous saluons une dernière fois l'authentique réflexion, M^{me} Ida Macalpine, y trouverait son compte, à seulement y méconnaître ce qui nous l'a fait constituer.

Ce que nous affirmons ici, c'est qu'à reconnaître le drame de la folie, la raison est à son affaire, *sua res agitur*, parce que⁽⁴²⁾ c'est dans la relation de l'homme au signifiant que ce drame se situe.

Le péril qu'on évoquera de délirer avec le malade, n'est pas pour nous intimider, plus qu'il ne fit à Freud.

Nous tenons avec lui qu'il convient d'écouter celui qui parle, quand il s'agit d'un message qui ne provient pas d'un sujet au delà du langage, mais bien d'une parole au delà du sujet. Car c'est alors qu'on entendra cette parole, que Schreber capte dans l'Autre, quand d'Ahriman à Ormuzd, du Dieu malin au Dieu absent, elle porte la semence où la loi même du signifiant s'articule : « *Aller Unsinn hebt sich auf* ! » « Tout Non-Sens s'annule ! » (S. 182-183-XIII et 312-P. S. IV).

²⁸⁵, S. 136-X.

²⁸⁶ Lors de l'acmé de la dissolution imaginaire, le sujet a montré dans son aperception délirante un recours singulier à ce critère de la réalité, qui est de revenir toujours à la même place, et pourquoi les astres la représentent éminemment : c'est le motif désigné par ses voix sous le nom d'arrimage aux terres (*Anbindenn an Erden* S. 125-1X).

Point où nous retrouvons (laissant à ceux qui s'occuperont de nous plus tard le soin de savoir pourquoi nous l'avons laissé dix ans en suspens) le dire de notre dialogue avec Henri Ey²⁸⁷.

« L'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté ».

V. POST-SCRIPTUM.

Nous enseignons suivant Freud que l'Autre est le lieu de cette mémoire qu'il a découverte sous le nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme l'objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs. À cette question nous répondrons par la conception de la chaîne signifiante, en tant qu'une fois inaugurée par la symbolisation primordiale (que le jeu : Fort ! Da !, mis en lumière par Freud à l'origine de l'automatisme de répétition, rend manifeste), cette chaîne se développe selon des liaisons logiques dont la prise sur ce qui est à signifier, à savoir l'être de l'étant, s'exerce par les effets de signifiant, décrits par nous comme métaphore et comme métonymie.

C'est dans un accident de ce registre de ce qui s'y accomplit, à savoir la forclusion du Nom-du-Père à la place de l'Autre, et dans l'échec de la métaphore paternelle que nous⁽⁴³⁾ désignons le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose.

Ce propos, que nous apportons ici comme question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, poursuit en dialectique au delà : nous l'arrêtons pourtant ici, nous allons dire pourquoi.

C'est d'abord que de notre halte il vaut d'indiquer ce qu'on découvre.

Une perspective qui n'isole pas la relation de Schreber à Dieu de son relief subjectif, la marque de traits négatifs qui la font apparaître plutôt mélange qu'union de l'être à l'être, et qui, dans la voracité qui s'y compose avec le dégoût, dans la complicité qui en supporte l'exaction, ne montre rien, pour appeler les choses par leur nom, de la Présence et de la Joie qui illuminent l'expérience mystique : opposition que ne démontre pas seulement, mais que fonde l'absence étonnante dans cette relation du *Du*, nous voulons dire du *Tu*, dont certaines langues réservent le vocable (*Thou*) à l'appel de Dieu et à l'appel à Dieu, et qui est le signifiant de l'Autre dans la parole.

Nous savons les fausses pudeurs qui sont de mise dans la science à cet endroit ; elles sont compagnes des fausses pensées de la cuistrerie, quand elle argue de l'ineffable du vécu, voire de la « conscience morbide », pour désarmer l'effort dont elle se dispense, à savoir celui qui est requis au point où justement ce n'est pas ineffable puisque ça parle, où le vécu, loin de séparer, se communique, où la subjectivité livre sa structure véritable, celle où ce qui s'analyse est identique à ce qui s'articule.

Aussi bien du même belvédère où nous a porté la subjectivité délirante, nous tournerons-nous aussi vers la subjectivité scientifique : nous voulons dire celle que le savant à l'œuvre dans la science, partage avec l'homme de la civilisation qui la supporte. Nous ne nierons pas qu'au point du monde où nous résidons, nous en avons vu assez là-dessus pour nous interroger sur les critères par où l'homme d'un discours sur la liberté qu'il faut bien qualifier de délirant (nous y avons consacré un de nos séminaires), d'un concept du réel où le déterminisme n'est qu'un alibi, vite angoissant si l'on tente d'en étendre le champ au hasard (nous l'avons fait éprouver à notre auditoire dans⁽⁴⁴⁾ une expérience test), d'une croyance qui le rassemble pour la moitié au moins de l'univers sous le symbole du père Noël (ce qui ne peut échapper à personne), nous détournerait de le situer, par une analogie

²⁸⁷. *Propos sur la causalité psychique*, de. Jacques Lacan (Rapport du 28 septembre 1946 pour les Journées de Bonneval). In *Évol. psychiatrique* 1947, vol. I, pp. 123-165, cf. p. 117. Publié ensuite chez Desclée de Brouwer dans les volumes des *Entretiens de Bonneval*.

légitime, dans la catégorie de la psychose sociale, – pour l'instauration de laquelle Pascal, si nous ne nous trompons pas, nous aurait précédé.

Qu'une telle psychose s'avère compatible avec ce qu'on appelle le bon ordre, c'est ce qui n'est pas douteux, mais ce n'est pas non plus ce qui autorise le psychiatre, fût-il le psychanalyste, à se fier à sa propre compatibilité avec cet ordre pour se croire en possession d'une idée adéquate de la réalité à quoi son patient se montrerait inégal.

Peut-être dans ces conditions ferait-il mieux d'élider cette idée de son appréciation des fondements de la psychose : ce qui ramène notre regard à l'objectif de son traitement.

Pour mesurer le chemin qui nous en sépare, qu'il nous suffise d'évoquer l'amas de lenteurs dont ses pèlerins l'ont jalonné. Chacun sait qu'aucune élaboration, si savante soit-elle du mécanisme du transfert, n'est parvenue à faire qu'il ne soit pas dans la pratique conçu comme une relation purement duelle dans ses termes et parfaitement confuse dans son substrat.

Introduisons la question de ce qu'à seulement prendre le transfert pour sa valeur fondamentale de phénomène de répétition, il devrait répéter dans les personnages persécuteurs où Freud ici désigne son effet ?

Réponse molle qui nous arrive : à suivre votre démarche, une carence paternelle sans doute. Dans ce style on ne s'est pas privé d'en écrire de toutes les couleurs : et « l'entourage » du psychotique a fait l'objet d'une recension minutieuse de tous les bouts d'étiquette biographiques et caractérologiques que l'anamnèse permettait de décoller des *dramatis personae*, voire de leurs « relations interhumaines²⁸⁸ ».

Procédons pourtant selon les termes de structure que nous avons dégagés.

Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, ⁽⁴⁵⁾*vernworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet.

C'est le défaut du Nom-du-Père à cette place qui, par le trou qu'il ouvre dans le signifié amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire, jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante.

Mais comment le Nom-du-Père peut-il être appelé par le sujet à la seule place d'où il ait pu lui advenir et où il n'a jamais été ? Par rien d'autre qu'un père réel, non pas du tout forcément par le père du sujet, par Un-père.

Encore faut-il que cet Un-père vienne à cette place où le sujet n'a pu l'appeler d'auparavant. Il y suffit que cet Un-père se situe en position tierce dans quelque relation qui ait pour base le couple imaginaire *a-a'*, c'est-à-dire moi-objet ou idéal-réalité, intéressant le sujet dans le champ d'agression érotisé qu'il induit.

Qu'on recherche au début de la psychose cette conjoncture dramatique. Qu'elle se présente pour la femme qui vient d'enfanter, en la figure de son époux, pour la pénitente avouant sa faute, en la personne de son confesseur, pour la jeune fille enamourée en la rencontre du « père du jeune homme », on la trouvera toujours, et on la trouvera plus aisément à se guider sur les « situations » au sens romanesque de ce terme. Qu'on entende ici au passage que ces situations sont pour le romancier sa ressource véritable, à savoir celle qui fait sourdre la « psychologie profonde », où aucune visée psychologique ne saurait le faire accéder²⁸⁹.

Pour aller maintenant au principe de la forclusion (*Verwerfung*) du Nom-du-Père, il faut admettre que le Nom-du-Père redouble à la place de l'Autre le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la loi du signifiant.

²⁸⁸. Cf. la thèse sur *Le milieu familial des schizophrènes* (Paris, 1957), d'André Green : travail dont le mérite certain n'eut pas souffert si de plus sûrs repères l'eussent guidé vers un meilleur succès ; nommément quant à l'approche de ce qu'on y appelle bizarrement la « fracture psychotique ».

²⁸⁹. Nous souhaitons ici bonne chance à celui de nos élèves qui s'est engagé dans la voie de cette remarque, où la critique peut s'assurer d'un fil qui ne la trompe pas.

L'essai n'en saurait rien coûter, semble-t-il, à ceux qui dans leur quête des coordonnées d'« environnement » de la psychose errent comme âmes en peine de la mère frustrante à la mère gavante, non sans ressentir qu'à se diriger du côté de la situation du père de famille, ils brûlent, comme on dit au jeu de cache-tampon.

⁽⁴⁶⁾ Encore dans cette recherche tâtonnante sur une carence paternelle, dont la répartition ne laisse pas d'inquiéter entre le père tonnant, le père débonnaire, le père tout-puissant, le père humilié, le père engoncé, le père dérisoire, le père au ménage, le père en vadrouille, ne serait-il pas abusif d'attendre quelque effet de décharge de la remarque suivante : à savoir que les effets de prestige qui sont en jeu en tout cela, et où (grâce au ciel !) la relation ternaire de l'Œdipe n'est pas tout à fait omise puisque la révérence de la mère y est tenue pour décisive, si se ramènent à la rivalité des deux parents dans l'imaginaire du sujet, – soit à ce qui s'articule dans la question dont l'adresse apparaît être régulière, pour ne pas dire obligatoire, en toute enfance qui se respecte : « Qui est-ce que tu aimes le mieux, papa ou maman ? ».

Nous ne visons à rien réduire par ce rapprochement : bien au contraire, car cette question, où l'enfant ne manque jamais de concrétiser l'écœurement qu'il ressent de l'infantilisme de ses parents, est précisément celle dont ces véritables enfants que sont les parents (il n'y en a en ce sens pas d'autres qu'eux dans la famille) entendent masquer le mystère de leur union ou de leur désunion selon les cas, à savoir de ce que leur rejeton sait fort bien être tout le problème et qu'il se pose comme tel.

On nous dira là-dessus qu'on met précisément l'accent sur le lien d'amour et de respect, par où la mère met ou non le père à sa place idéale. Curieux, répondrons-nous d'abord, qu'on ne fasse guère état des mêmes liens en sens inverse, en quoi s'avère que la théorie participe au voile jeté sur le colt des parents par l'amnésie infantile.

Mais ce sur quoi nous voulons insister, c'est que ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi.

Plus loin encore la relation du père à cette loi doit-elle être considérée en elle-même, car on y trouvera la raison de ce paradoxe par quoi les effets ravageants de la figure paternelle s'observent avec une particulière fréquence dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois où qu'il se pose en pilier ⁽⁴⁷⁾ de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose, en servant d'une œuvre de salut, de quelque objet ou manque d'objet qu'il y aille, de nation ou de natalité, de sauvegarde ou de salubrité, de legs ou de légalité, du pur, du pire ou de l'empire, tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant.

Il n'en faut pas tant pour obtenir ce résultat, et nul de ceux qui pratiquent l'analyse des enfants ne niera que le mensonge de la conduite ne soit par eux perçu jusqu'au ravage. Mais qui articule que le mensonge ainsi perçu implique la référence à la fonction constituante de la parole ?

Il s'avère ainsi qu'un peu de sévérité n'est pas de trop pour donner à la plus accessible expérience son sens véridique. Les suites qu'on en peut attendre dans l'examen et la technique, se jugent ailleurs.

Nous ne donnons ici que ce qu'il faut pour apprécier la maladresse avec laquelle les auteurs les mieux inspirés manient ce qu'ils trouvent de plus valable à suivre Freud sur le terrain de la prééminence qu'il accorde au transfert de la relation au père dans la genèse de la psychose.

Niederland en donne l'exemple remarquable²⁹⁰ en attirant l'attention sur la généalogie délirante de Flechsig, construite avec les noms de la lignée réelle de Schreber, Gottfried, Gottlieb, Fürchtegott, Daniel surtout qui s'y transmet de père en fils et dont il donne le sens en hébreu, pour montrer dans leur convergence vers le nom de Dieu (*Gott*) une chaîne symbolique importante à manifester la fonction du père dans le délire.

Mais faute d'y distinguer l'instance du Nom-du-Père dont il ne suffit évidemment pas, pour la reconnaître, qu'elle soit ici visible à l'œil nu, il manque l'occasion d'y saisir la chaîne où se trament les agressions érotiques éprouvées par le sujet, et de contribuer par là à mettre à sa place ce qu'il faut appeler proprement l'homosexualité délirante.

Comment dès lors se serait-il arrêté à ce que la phrase citée plus haut des premières lignes du deuxième chapitre^{291 (48)} de Schreber recèle en son énoncé : un de ces énoncés si manifestement faits pour qu'on ne les entende point, qu'ils doivent retenir l'oreille. Que veut dire à la prendre à la lettre l'égalité de plan où l'auteur joint les noms de Flechsig et de Schreber au meurtre d'âmes pour nous introduire au principe de l'abus dont il est victime ? Il faut laisser quelque chose à pénétrer aux glossateurs de l'avenir.

Aussi incertain est l'essai, où s'exerce M. Niederland dans le même article, de préciser à partir du sujet cette fois, et non plus du signifiant (lesquels termes lui sont bien entendu étrangers), le rôle de la fonction paternelle dans le déclenchement du délire.

S'il prétend en effet pouvoir désigner l'occasion de la psychose dans la simple assumption de la paternité par le sujet, ce qui est le thème de son essai, il est alors contradictoire de tenir pour équivalents la déception notée par Schreber de ses espoirs de paternité et son accession à la Haute Cour, dont son titre de *Senätspräsident* souligne la qualité de Père (conscrit) qu'elle lui assigne : ceci pour la seule motivation de sa seconde crise, sans préjudice de la première que l'échec de sa candidature de Reichstag expliquerait de la même façon.

Alors que la référence à la position tierce où le signifiant de la paternité est appelé dans tous ces cas, serait correcte et lèverait cette contradiction.

Mais dans la perspective de notre propos, c'est la forclusion (*Verwerfung*) primordiale qui domine tout par son problème, et les considérations qui précèdent ne nous laissent ici sans vert.

Car à se reporter à ce que l'œuvre de Daniel Gottlob Moritz Schreber, fondateur d'un institut d'orthopédie à l'Université de Leipzig, éducateur, ou mieux, pour l'articuler en anglais, « educationnaliste », réformateur social « avec une vocation d'apôtre pour apporter aux masses la santé, le bonheur et la félicité » (*sic*. Ida Macalpine, *loc. cit.*, p. 1²⁹²) par la culture physique, initiateur de ces lopins de verdure destinés à entretenir chez l'employé un idéalisme potager, qui gardent encore en Allemagne le nom de *Schrebergärten*, sans parler⁽⁴⁹⁾ des quarante éditions de la Gymnastique médicale de chambre, dont les petits bonshommes « torchés à la six-quatre-deux » qui l'illustrent, sont quasiment évoqués par Schreber (S. 166-XII), nous pourrions tenir pour passées les limites où le natif et le natal vont à la nature, au naturel, au naturisme, voire à la naturalisation, où la vertu tourne au vertige, le legs à la ligue, le salut à la saltation, où le pur touche au malempire, et où nous ne serons pas étonnés que l'enfant, à l'instar du mousse de la pêche célèbre de Prévert, envoie balader (*verwerfe*) la baleine de l'imposture, après en avoir, selon le trait de ce morceau immortel, percé la trame de père en part.

Nul doute que la figure du P^r Flechsig, en sa gravité de chercheur (le livre de M^{me} Macalpine nous donne une photo qui nous le montre se profilant sur le colossal agrandissement d'un hémisphère cérébral), n'ait pas réussi à suppléer au vide soudain aperçu de la *Verwerfung* inaugurale : (« *Kleiner Flechsig* ! Petit Flechsig ! » clament les voix).

²⁹⁰. *Op. cit.*

²⁹¹ Cf. Cette phrase citée dans la note de la page 26.

²⁹² En note de la même page, M^{me} Ida Macalpine cite le titre d'un des livres de cet auteur, ainsi conçu., *Glückseligkeitslehre für das physische Leben des Menschen*, soit : Cours de félicité bienheureuse pour la vie physique de l'homme.

Du moins est-ce la conception de Freud en tant qu'elle désigne dans le transfert que le sujet a opéré sur la personne de Flechsig le facteur qui a précipité le sujet dans la psychose.

Moyennant quoi, quelques mois après, les jaculations divines feront entendre leur concert dans le sujet pour envoyer le Nom du Père se faire f... avec aux fesses le Nom de D...²⁹³ et fonder le Fils dans sa certitude qu'au bout de ses épreuves, il ne saurait mieux faire que de « faire²⁹⁴ » sur le monde entier (S. 226-XVI).⁽⁵⁰⁾ C'est ainsi que le dernier mot où « l'expérience intérieure » de notre siècle nous ait livré son comput, se trouve être articulé avec cinquante ans d'avance par la théodicée à laquelle Schreber est en butte : « Dieu est une p...²⁹⁵ ».

Terme où culmine le processus par quoi le signifiant s'est « déchaîné » dans le réel, après que la faillite fût ouverte du Nom-du-Père, – c'est-à-dire du signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi.

Nous laisserons là pour le moment cette question préliminaire à tout traitement possible des psychoses, qui introduit, on le voit, la conception à se former de la manœuvre, dans ce traitement, du transfert.

Dire ce que sur ce terrain nous pouvons faire, serait prématuré, parce que ce serait aller maintenant « au delà de Freud », et qu'il n'est pas question de dépasser Freud, quand la psychanalyse d'après Freud en est revenue, comme nous l'avons dit, à l'étape d'avant.

Du moins est-ce ce qui nous écarte de tout autre objet que de restaurer l'accès de l'expérience que Freud a découverte.

Car user de la technique qu'il a instituée, hors de l'expérience à laquelle elle s'applique, est aussi stupide que d'ahaner à la rame quand le navire est sur le sable.

Déc. 57-janv. 58.

²⁹³. S. 194-XIV. *Die Redensart*. « *Ei verflucht* »... *war noch ein Überbleibsel der Grundsprache, in welcher die Worte « Ei verflucht, das sagt sich schwer » Erscheinung in das Bewusstsein der Seelen trat*, z. B. « *Ei verflucht, das sagt sich schwer, dass der liebe Gott sich f... lässt* ».

²⁹⁴ Nous croyons pouvoir emprunter au registre même de la *Grundsprache* cet euphémisme, dont les voies pourtant et Schreber lui-même contrairement à leur coutume se dispensent ici. Croyant mieux remplir les devoirs de la rigueur scientifique à pointer l'hypocrisie qui, en ce détour comme en d'autres, réduit au bénin, voire au niais, ce que démontre l'expérience freudienne. Nous voulons dire l'emploi indéfinissable qu'on fait ordinairement de références telles que celle-ci : à ce moment de son analyse, le malade a régressé à la phase anale. Il ferait beau voir la figure de l'analyste si le malade venait à « pousser », voire seulement à baver sur son divan.

Tout ceci n'est que retour masqué à la sublimation qui trouve abri dans l'*inter urinas et faeces nascimur*, y impliquant que cette origine sordide ne concerne que notre corps.

Ce que l'analyse découvre est tout autre chose. Ce n'est pas sa guenille, c'est l'être même de l'homme qui vient à prendre rang parmi les déchets où ses premiers ébats ont trouvé leur cortège, pour autant que la loi de la symbolisation où doit s'engager son désir, le prend dans son filet par la position d'objet partiel où il s'offre en arrivant au monde, à un monde où le désir de l'Autre fait la loi.

Cette relation est bien entendu articulée en clair par Schreber en ce qu'il rapporte, pour le dire sans nous laisser d'ambiguïté, à l'acte de ch... – nommément le fait d'y sentir se rassembler les éléments de son être dont la dispersion dans l'infini de non délire fait sa souffrance.

²⁹⁵. Sous la forme : *Die Sonne ist eine Hure* (S. 384-App.). Le soleil est pour Schreber l'aspect central de Dieu. L'expérience intérieure, dont il s'agit ici, est le titre de l'ouvrage central de l'œuvre de Georges Bataille. Dans *Madame Edwarda*, il décrit de cette expérience de l'extrémité singulière.

Cet extrait du séminaire du 5 mars 1958 ; « Les formations de l'inconscient » fut publié pour la première et unique fois dans le Magazine littéraire, 1993, n° 313, pp. 53-57.

⁽⁵³⁾ Qu'est-ce que *Le Balcon* de Jean Genet ?

Vous savez que d'assez vives oppositions ont été formées à ce qu'il nous soit présenté sur la scène. Nous n'avons pas à nous en étonner, dans un état du théâtre dont on peut dire que sa substance et son intérêt consistent principalement à ce que les acteurs se fassent valoir sur la scène à des titres divers, ce qui comble d'aises et de chatouillements ceux qui sont là pour s'identifier à ce qu'il faut bien appeler par son nom – une exhibition.

Si le théâtre est une chose, je crois assurément qu'une pièce comme celle qui nous est articulée par Genet est bien faite pour nous le faire sentir.

Il n'est pas certain que le public soit en état de l'entendre. Il me paraît néanmoins difficile de ne pas en voir l'intérêt dramatique. C'est ce que je vais essayer de vous exposer.

Genet parle de quelque chose qui veut dire à peu près ceci. Je ne dis pas qu'il sait ce qu'il fait. Qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, n'a aucune espèce d'importance. Corneille ne savait probablement pas non plus ce qu'il écrivait en tant que Corneille, n'empêche qu'il l'a fait avec une grande rigueur.

Ici viennent sur la scène du *Balcon* les fonctions humaines en tant qu'elles se rapportent au symbolique – le pouvoir de celui qui lie et délie dans l'ordre du péché et de la faute, à savoir ce qui a été conféré par le Christ à la postérité de saint Pierre et à tous les évêques – le pouvoir de celui qui condamne et qui châtie, à savoir le juge – le pouvoir de celui qui assume le commandement dans ce grand phénomène qui dépasse infiniment celui de la guerre, le pouvoir du chef de guerre, plus communément le général. Tous ces personnages représentent des fonctions par rapport auxquelles le sujet se trouve comme aliéné par rapport à cette parole dont il se trouve le support, en une fonction qui dépasse de beaucoup sa particularité.

Or, il se passe que ces personnages vont être tout d'un coup soumis à la loi de la comédie. C'est-à-dire que nous nous mettons à nous représenter ce que c'est que de jouir de ces fonctions. Position d'irrespect, sans doute, que de poser la question ainsi, mais l'irrespect de la comédie n'est pas quelque chose auquel il faille s'arrêter sans essayer de savoir ce qui en résulte un peu plus loin. C'est toujours dans quelque période de crise que cela vient à émerger. C'est au suprême moment de ⁽⁵⁴⁾la détresse d'Athènes, de par précisément l'aberration d'une série de mauvais choix et d'une soumission à la loi de la cité, qui paraît littéralement entraîner celle-ci à sa perte, qu'Aristophane essaye ce réveil, qui consiste à dire qu'on s'épuise dans une guerre sans issue, et qu'il n'y a rien de tel que de rester chez soi bien au chaud, et retrouver sa femme. Ce n'est pas là quelque chose qui soit à proprement parler comme une morale. C'est une reprise du rapport essentiel de l'homme à son état qui est suggérée, sans que nous ayons d'ailleurs à savoir si les conséquences en sont plus ou moins salubres.

Nous voyons donc ici l'évêque, le juge et le général devant nous promus à partir de cette question – qu'est-ce que cela peut bien être que de jouir de son état d'évêque, de juge ou de général ?

Cela vous explique l'artifice par lequel ce Balcon n'est autre que ce que l'on appelle une maison d'illusion. Ce qui se produit au niveau des différentes formes de l'Idéal du moi (...) n'est pas, comme on le croit, l'effet d'une sublimation au sens où ce serait la neutralisation progressive de fonctions enracinées dans l'intérieur. Bien au contraire, cela est toujours plus ou moins accompagné d'une érotisation du rapport symbolique.

L'assimilation peut ainsi être faite de celui qui, dans sa position et dans sa fonction d'évêque, de juge ou de général, jouit de son état, avec ce que tous les tenanciers de maisons d'illusions connaissent – le petit vieux qui vient se satisfaire d'une position strictement calculée, qui le mettra pour un instant dans la plus étrange diversité de position

assumée par rapport à une partenaire complice, qui voudra bien assurer le rôle d'être en l'occasion sa répondante.

C'est ainsi que nous voyons quelqu'un qui est employé dans quelque établissement de crédit, venir là se revêtir des ornements sacerdotaux pour obtenir d'une prostituée complaisante une confession. Celle-ci n'est bien entendu qu'un simulacre, dont il lui faut bien que, par quelque degré, la vérité s'approche. Autrement dit, il faut que quelque chose dans l'intention de sa complice lui permette d'y voir une relation à une jouissance coupable, à laquelle il lui faut au moins croire qu'elle participe.

Ce n'est pas la moindre singularité de l'art, du lyrisme, avec lequel Jean Genet sait poursuivre devant nous le rôle de ce personnage grotesque, que de le pousser au-delà de toute expression, que de donner au grotesque des dimensions encore grandies – il fait monter le personnage sur des patins pour que sa position caricaturale en soit encore exhaussée. Nous y voyons le sujet, pervers assurément, se complaire à chercher sa satisfaction dans ce à quoi il se met en rapport, une image, mais en tant qu'elle est le reflet de quelque chose d'essentiellement signifiant.

Autrement dit, en trois grandes scènes, Genet nous incarne sur le plan de la perversion ce que, dans un langage dru, nous pouvons, aux jours de grand désordre, appeler le bordel dans lequel nous vivons. La société, en effet, ne saurait se définir autrement que par un état plus ou moins avancé de dégradation de la culture. Toute la confusion qui s'établit dans les rapports, pourtant sacrés, fondamentaux, de l'homme et de la parole, tout ce bordel, est là représenté à sa place.

Nous savons de quoi il retourne.

⁽⁵⁵⁾L'ordre. De quoi s'agit-il donc ? Il s'agit bien de quelque chose qui nous incarne le rapport du sujet aux fonctions de la foi dans leurs formes diverses, dans leurs formes les plus sacrées, et qui nous les présentent comme quelque chose qui se poursuit par une série de dégradations. Le saut est fait pour un instant, à savoir que ce sont l'évêque lui-même, le juge et le général, que nous voyons ici en posture de spécialistes, comme on s'exprime en termes de perversion, mettant en cause le rapport du sujet avec la fonction de la parole.

Que se passe-t-il ? Il se passe ceci. Ce rapport, si c'est un rapport adultéré, un rapport où chacun a échoué et où personne ne se retrouve, il n'en reste pas moins qu'il continue de se soutenir, si dégradé qu'il soit, à être là présenté devant nous. Il n'en reste pas moins, ce rapport, subsister purement et simplement, si ce n'est dans l'ordre de la reconnaissance légitime, tout au moins comme quelque chose qui est lié à ceci, qu'il existe ce qu'on appelle l'ordre.

Or, cet ordre, à quoi se réduit-il, si une société en est venue à son plus extrême désordre ? Il se réduit à ce qui s'appelle la police.

Ce recours dernier, ce dernier droit, ce dernier argument de l'ordre qui s'appelle le maintien de l'ordre (...), cette réduction de tout ce qu'il en est de l'ordre à son maintien, est incarnée dans le personnage-pivot, central, du drame de Genet, à savoir le préfet de police.

L'hypothèse de Genet, et elle est vraiment très jolie, c'est que l'image du préfet de police, de celui qui sait essentiellement que sur lui repose le maintien de l'ordre et qu'il est, en quelque sorte, le terme dernier, le résidu de tout pouvoir, n'est pas encore élevée à une noblesse suffisante pour qu'aucun des petits vieux qui viennent dans le bordel demande à avoir ses ornements, ses attributs, son rôle et sa fonction de préfet de police. Il y en a qui savent jouer au juge, et obtenir d'une petite prostituée qu'elle s'avoue voleuse, car – *Comment serais-je juge si tu n'étais pas voleuse ?*, dit le juge. Je vous passe ce que dit le général à sa jument. En revanche, personne ne demande à être le préfet de police.

Cela est pure hypothèse. Nous n'avons pas d'expérience des bordels pour savoir si, effectivement, le préfet de police s'est depuis longtemps élevé à la dignité des personnages dans la peau desquels on peut jouer. Mais ici le préfet de police, qui est le bon ami de la tenancière de tout le bordel – je ne cherche pas du tout ici à faire de la théorie, pas plus que

je n'ai dit qu'il s'agissait de choses concrètes – vient et interroge anxieusement – *Y en a-t-il un qui a demandé à être le préfet de police ?* Et cela n'arrive jamais.

De même, il n'y a pas d'uniforme de préfet de police. Nous avons vu s'étaler l'habit, la toque du juge, le képi du général, sans compter le pantalon de ce dernier, mais il n'y a personne qui soit entré dans la peau du préfet de police pour faire l'amour.

C'est ce qui est le pivot du drame.

La révolution. Or, sachez que tout ce qui se passe à l'intérieur du bordel se passe pendant qu'autour, la révolution fait rage. Tout ce qui se passe – et je vous en passe, vous aurez beaucoup de plaisir de découverte à lire cette comédie –, tout ce qui se passe à l'intérieur – et c'est loin d'être aussi schématique que ce que je vous dis, il y a des cris, il y a des coups, enfin on s'amuse – est accompagné du crépitement des mitrailleuses à l'extérieur. La ville est en révolution, et toutes ces dames s'attendent à périr en beauté, massacrées par les brunes et vertueuses ouvrières qui sont ici censées représenter l'homme entier, l'homme réel, celui qui ne doute pas que son désir peut arriver ⁽⁵⁶⁾ à l'avènement, à savoir, à se faire valoir comme tel et d'une façon harmonieuse. La conscience prolétarienne a toujours cru au succès de la morale, elle a tort ou elle a raison, qu'importe.

Ce qui importe, c'est que Jean Genet nous montre l'issue de l'aventure – je suis forcé d'aller un peu vite – en ceci, que le préfet de police, lui, ne doute pas, parce que c'est sa fonction – et c'est à cause de cela que la pièce se déroule comme elle se déroule –, le préfet de police ne doute pas qu'après comme avant la révolution, ce sera toujours le bordel. Il sait que la révolution est, en ce sens, un jeu.

Il y a encore là une fort belle scène, où le diplomate de race vient éclairer l'aimable groupe qui se trouve au centre de la maison d'illusion, sur ce qui se passe au palais royal. Là, dans son état le plus avéré de légitimité, la reine brode, et ne brode pas. La reine ronfle, et ne ronfle pas. La reine brode un petit mouchoir. Il y a au milieu un cygne, dont on ne sait pas encore s'il ira sur la mer, sur un étang ou sur une tasse de thé. Je vous passe ce qui concerne l'évanouissement dernier du symbole.

Celle qui se fait la voix, la parole de la révolution, est une des prostituées qui a été enlevée par un vertueux plombier, et qui se trouve à partir de là remplir le rôle de la femme en bonnet phrygien sur les barricades, avec ceci de plus qu'elle est une sorte de Jeanne d'Arc. Connaissant dans les coins la dialectique masculine, parce qu'elle a été là où on l'entend se développer dans toutes ses phases, elle sait leur parler et leur répondre. Une fois ladite Chantal, puisqu'on l'appelle ainsi dans cette pièce, escamotée en un tour de main – elle reçoit une balle dans la peau –, le pouvoir apparaît incarné par la maîtresse de la maison en question, Irma, la tenancière du bordel. Celle-ci assume, et avec quelle supériorité, les fonctions de la reine. N'est-elle pas, elle aussi, quelqu'un qui est passé au pur état de symbole ? Puisque, comme l'auteur l'exprime quelque part, chez elle rien n'est vrai, sinon ses bijoux ?

À partir de ce moment, nous arrivons à l'enrégimentement des pervers que nous avons vus s'exhiber pendant tout le premier acte, au rôle bel et bien authentique, à l'assomption intégrale des fonctions qu'ils incarnaient dans leurs petits ébats diversement amoureux.

Un dialogue d'une assez grande verdeur politique s'établit alors entre eux et le personnage du préfet de police, qui a actuellement besoin d'eux pour représenter ce qui doit se substituer à l'ordre précédemment bousculé, et pour les faire assumer les fonctions dont ils s'étaient revêtus. Ils ne le font d'ailleurs pas sans répugnance, car ils comprennent fort bien qu'une chose est de jouir bien au chaud, à l'abri des murailles d'une de ces maisons dont on ne réfléchit pas assez que c'est l'endroit même où l'ordre est le plus minutieusement respecté, autre chose de se mettre à la merci des coups de vent, voire des responsabilités que comportent ces fonctions réellement assumées.

Nous sommes évidemment ici dans la franche farce, mais c'est sur la conclusion de cette farce de haut goût, sur laquelle je voudrais à la fin mettre l'accent.

La conclusion. Au milieu de tout ce dialogue, le préfet de police garde son souci – Y en a-t-il eu un qui est venu pour demander à être le préfet de police ? Y en a-t-il eu un qui a reconnu assez sa grandeur ? (...) Que se passe-t-il ? Il se passe d'abord ceci. Découragé d'attendre indéfiniment l'événement qui doit être pour lui la sanction de son accession à l'ordre des fonctions respectées, puisque profanées, le préfet de police, maintenant qu'il est parvenu à démontrer que lui seul est l'ordre et le pivot de tout – cela veut dire qu'en fin de compte il n'y a rien d'autre, au dernier terme, que la poigne, ce qui ne manque pas de signification, pour autant que la découverte de l'Idéal du moi par Freud a coïncidé à peu près avec l'inauguration de ce type de personnage qui offre à la communauté politique une identification unique et facile, à savoir le dictateur – le préfet de police, donc, consulte ceux qui l'entourent sur le sujet de ⁽⁵⁷⁾l'opportunité d'une sorte d'uniforme, et aussi bien de symbole qui serait celui de sa fonction, non sans timidité pour le cas. À la vérité, il choque un peu les oreilles de ses auditeurs – il propose un phallus. L'Église n'y verrait-elle pas quelque objection ? – et il s'incline vers l'évêque qui, en effet, hoche un instant du bonnet, marque quelque hésitation, mais suggère qu'après tout, si on en faisait la colombe du Saint-Esprit, la chose serait plus acceptable. De même, le général propose que ledit chiffre soit peint aux couleurs nationales. Quelques autres suggestions de cette espèce laissent à penser que l'on arrivera assez vite à ce qu'on appelle dans l'occasion un concordat.

C'est alors que le coup de théâtre éclate. Une des filles, dont je vous ai passé le rôle dans cette pièce vraiment fourmillante de significations, apparaît sur la scène, la parole encore coupée par l'émotion de ce qui vient de lui arriver. Ce n'est rien de moins que ceci – le personnage qui est l'ami et le sauveur de la prostituée parvenue à l'état de symbole révolutionnaire, le personnage donc du plombier, on le connaît dans la maison, est venu la trouver, et lui a demandé tout ce qu'il fallait pour ressembler au personnage du préfet de police.

Émotion générale. Striction de la gorge. Nous sommes au bout de nos peines. Tout y a été, jusqu'à y compris la perruque du préfet de police, qui sursaute – *Comment saviez-vous ?* On lui dit – *Il n'y a que vous à croire que tout le monde ignorait que vous portiez perruque.* Le personnage se revêt donc de tous les attributs du préfet, dont la figure est véritablement la figure héroïque du drame.

C'est alors que la prostituée fait le geste de lui jeter à la figure, après l'avoir tranché, ce avec quoi, dit-elle pudiquement, il ne dépucellera plus jamais personne. Sur ce, le préfet de police, qui était tout près d'arriver au sommet de son contentement, a tout de même le geste de contrôler qu'il le lui reste encore. Il le lui reste en effet, et son passage à l'état de symbole sous la forme de l'uniforme phallique proposé est désormais devenu inutile.

La conclusion, en effet, est tout à fait claire.

Ce sujet, celui qui représente le désir simple, le désir pur et simple, ce besoin qu'a l'homme de rejoindre, d'une façon qui puisse être authentiquement et directement assumée, sa propre existence, sa propre pensée, une valeur qui ne soit pas distincte de sa chair, – ce sujet, qui est là représentant l'homme, celui qui a combattu pour que quelque chose que nous avons appelé jusqu'à présent le bordel, retrouve son assiette, sa norme, sa réduction à quelque chose qui puisse être accepté comme pleinement humain –, celui-là ne s'y intègre, une fois l'épreuve passée, qu'à la condition de se castrer.

C'est-à-dire, de faire que le phallus soit de nouveau promu à l'état de signifiant, comme ce quelque chose qui peut donner ou retirer, conférer ou ne pas conférer, celui qui se confond alors, et de la façon la plus explicite, avec l'image du créateur du signifiant, du Notre Père, du Notre Père qui êtes aux cieux. Là-dessus se termine la comédie. Est-ce blasphématoire ? Est-ce comique ? Nous pouvons porter l'accent à notre gré.

À ce titre « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » est adjointe une précision en sous titre : « sur un livre de Jean Delay et un autre de Jean Schlumberger ». La première édition de ce texte parut en 1958 dans la revue *Critique* n° 131, pp. 291-315. C'est cette version que nous présentons ici. À ceci près que nous avons corrigé une erreur survenue dans la numérotation des appels de notes et notes de bas de page, la numérotation 17 ayant été – dans la revue *Critique* – attribuée à deux annotations différentes.

⁽²⁹¹⁾JEAN DELAY

La Jeunesse d'André Gide, *Gallimard* (collection « Vocations »)
I André Gide avant André Walter, 1956, In-8°. 602 p.
II D'André Walter à André Gide, 1957, In-8°. 680 p.

JEAN SCHLUMBERGER

Madeleine et André Gide, *Gallimard*, 1956, In-8°, 251 p

Σκαιοῖσι μ'ν γὰρ καινὰ προσφύρων σοφῶ
δ'φρειω ξρεῖσθω κοῖ σοφῶ πεφυκῆναι:
τὸν δ'αὖ δοκοῦντων ἐ⇒δύναι τι ποικῶλον
κρεῶστων νομισεῶν/π)λει λυπρῶ φανῶ

(EURIPIDE, *Médée*, 298-301)

Et, métaphore ou non,
ce que je dis ici est parfaitement vrai.

(ANDRÉ GIDE, *Notes
de la Tentative amoureuse*.)

Le livre que Jean Delay a consacré à la Jeunesse d'André Gide, paru en deux tomes à un an d'intervalle, a d'ores et déjà rencontré le succès. La critique littéraire, sans discordance qui vaille, lui a rendu tous les honneurs et pris mesure de la variété de ses mérites.

On voudrait ici montrer la conjonction par quoi une ⁽²⁹²⁾œuvre qui se fonde scientifiquement dans la haute qualification de son auteur à la traiter en général, trouve dans le particulier de son objet à fixer un problème où les généralités acquises se modifient : c'est à ces œuvres, les plus actuelles, que l'histoire promet la durée.

Ce problème qui est celui du *rapport de l'homme à la lettre*, mettant l'histoire même en question, on comprendra que la pensée de notre temps ne le saisisse qu'à l'envelopper par un effet de convergence de mode géométrique, ou, puisqu'une stratégie est reconnue dans l'inconscient, à procéder par une manœuvre d'enveloppement, qui se discerne dans nos dites sciences humaines, – non plus trop humaines déjà.

Lier cette œuvre à ce problème ne nous dispense pas de promettre au lecteur, et pour y engager le plus novice en les matières qui vont être agitées, un plaisir dont les premières pages du livre le feront captif sans qu'il ait eu à résister, et qui le portera, sans qu'il en sente l'effort, jusqu'à la dernière des treize cents de leur nombre.

De ce plaisir où il sera en quelque sorte absorbé, la sûreté de l'écriture est l'instrument. Le mot : savant s'applique ici d'abord à l'art d'une composition, dont les replis se dissimulent d'une alternance des perspectives, documents, analyse, commentaire, reconstruction, qui ne retient l'attention qu'en paraissant à chaque fois lui offrir son repos.

C'est à refermer le livre que le lecteur s'avise que rien n'y fut motivé que du souci d'une pesée exacte et délicate. La touche d'humour dont l'auteur à de modiques intervalles en tempère l'opération, n'est que place faite à la drôlerie qui structure les choses : si tant est

que le ton qu'il y maintient, étonne de soutenir son naturel, à se poursuivre parallèlement à la modulation unique en ce genre, que son modèle a fait entendre dans son œuvre.

C'est là le seuil de la performance où nous allons entrer, pour la disposition qu'elle dénote chez l'auteur, de ce qu'en termes gidiens nous appellerions l'attention la plus tendre. Car c'est bien celle qu'il réserve à ce pourquoi il ranime quelque part le génitif archaïsant des « enfances Gide ». Et c'est aussi celle que Gide, de l'amitié de sa vieillesse, a su distinguer.

Ainsi s'éclaire que Jean Delay qui a montré déjà ses qualités d'écrivain en une œuvre sensible sur laquelle le temps reviendra, n'use ici de son art qu'à la mesure de ⁽²⁹³⁾l'*artifex* à qui il le voue. Ce qui se confirme de l'étonnante égalité, dans ce long ouvrage, des qualités où nous venons de nous arrêter, et nous conforte à modifier à notre gré, l'aphorisme buffonesque, pour l'énoncer : le style, c'est l'objet.

Ce faisant, Jean Delay prétend à dégager un genre : la psychobiographie. Sous quelque loi qu'il veuille la placer, qu'il lui ait du même coup donné son chef-d'œuvre, ne saurait être indifférent à saisir sa limite. Celle-ci nous paraît se dévoiler singulièrement du sort qui échoit à l'ouvrage, et sur quoi le vieux monstre sacré a parié, nous en jurerions, en donnant à son partenaire matière à une épreuve exceptionnelle, sûr qu'à l'y prendre, il ne ferait que le combler.

La réussite même de Jean Delay montre quel était son lot : c'est qu'à mesure de la plus grande rigueur qu'il appliquerait au sujet d'un tel auteur, il produirait le complément plus obligé de son œuvre. La psychobiographique « postface » de l'écrivain recherchée en cette entreprise, se retrouve venue à bout, être à ses ouvrages devenue préface, et pas seulement à les suivre sur les rayons en voisin portant témoignage, comme Boswell pour Johnson, comme Eckermann avec Goethe, mais à tendre le tambour même où leur message continuera de rouler.

Qu'on nous pardonne de théoriser sur le tournant que Sainte-Beuve constitue, pour le déplacer de la critique à la condition littéraire. Disons, pour n'y pas aller par quatre chemins, qu'il remet au critique le pouvoir de régler à sa suffisance l'intrusion, dans l'œuvre littéraire, de la vie privée de l'écrivain. Qu'on nous accorde de définir ce privé par rapport à l'œuvre elle-même, dont il devient en quelque sorte le négatif, pour être tout ce que l'écrivain n'a pas publié de ce qui le concerne.

Nous savons bien le projet dont ceci s'abrite d'une histoire naturelle des esprits. Mais en réservant notre jugement sur un tel propos, et sans autrement présumer du naturel qu'il qualifie, nous pouvons en disjoindre les effets certains qu'il a eus sur la condition faite à l'œuvre d'écrire.

Ainsi nous tenons-nous dans une neutralité objective quant à la position prise « contre Sainte-Beuve » par Proust, quelque pertinence qu'elle retienne de l'autorité d'un poète à parler de sa création, et plus expressément d'une analyse du message poétique, qui ne laisse aucun doute sur le fait que son abord exige une méthode accordée à sa nature.

L'œuvre de Proust lui-même ne laisse pas à contester ⁽²⁹⁴⁾que le poète trouve en sa vie le matériel de son message. Mais justement l'opération que ce message constitue, réduit ces données de sa vie à leur emploi de matériel. Ceci, même si ce message prétend articuler l'expérience qui a fourni ces données, car tout au plus dans cette expérience le message trouve-t-il à se reconnaître.

La signifiante du message s'accommode, il ne faut pas hésiter à aller jusque-là, de toutes les falsifications apportées aux fournitures de l'expérience, celles-ci incluant à l'occasion la chair même de l'écrivain. Seule importe en effet une vérité qui tient à ce que dans son dévoilement le message condense. Il y a si peu d'opposition entre cette *Dichtung* et la

Wahrheit dans sa nudité, que le fait de l'opération poétique doit plutôt nous arrêter à ce trait qu'on oublie en toute vérité, c'est qu'elle s'avère dans une structure de fiction.²⁹⁶

Ce qu'au regard de l'œuvre publiée, la critique a produit par son recours au privé de l'écrivain, est, quant au naturel des aperçus, resté jusqu'à ce tour plutôt évasif. Mais cet us, auquel tout protêt au nom d'une décence quelconque ne répond qu'à côté, a engendré par contre une révolution des valeurs littéraires. Ceci, en introduisant dans un marché dont la technique de l'imprimerie depuis quatre siècles réglementait les effets, un nouveau signe de la valeur : que nous appellerons les petits papiers. Le manuscrit que l'imprimé avait refoulé dans la fonction de l'inédit,⁽²⁹⁵⁾ reparaît comme partie prenante dans l'œuvre avec une fonction qui mérite examen.

C'est bien là la matière offerte au présent ouvrage : notes personnelles de Gide pour ses mémoires, éditées sous le titre de : *Si le grain ne meurt* ; morceaux inédits du Journal ; cahier de lectures, tenu de vingt à vingt-quatre ans et significativement désigné par lui comme son « subjectif » ; l'énorme correspondance avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci quand il a vingt-six ans ; une somme de lettres inédites, dont le rassemblement par l'entourage fait s'accroître la portée d'édifice, proportionnellement au carré de leur masse jointe aux lettres publiées.

Dans cette masse, il faut compter le vide laissé par la correspondance avec sa cousine devenue son épouse, Madeleine Rondeaux. Vide dont nous dirons plus loin la place et l'importance avec la cause.

Confidences recueillies par l'auteur et choses vues par lui témoin, n'occupent ici qu'une place discrète, heureusement moins absente que Jean Delay ne nous avertit l'avoir voulu, mais qu'il semble plutôt avoir effacée.

Ni l'œuvre de Gide, ni le contenu de ces écrits intimes ne nous laissent de doute sur le dessein de l'*homo litterarius* achevé que Delay reconnaît en lui. Les petits papiers sont, dès leur issue et toujours plus dans les ficelles qui les empêchent de se perdre, concertés en vue du corps qu'ils doivent constituer sinon dans l'œuvre, disons par rapport à l'œuvre. On peut se demander ce qu'un tel dessein laisserait subsister de leur intérêt pour Sainte-Beuve, si c'était bien le naturel qu'il eut en vue.

Dans ce dessein en effet, Gide ne redouble pas seulement son message en lui joignant les pensées de sa retraite, il ne peut faire que ses actes n'y prennent leur versant. Précisons que ceux-ci ne feront pas que s'incliner, comme il en fut de tout temps, au souci de sa gloire, mais, le terme est de sa plume, au soin de sa biographie.

Suspecter d'insincérité à partir de là toute une vie serait absurde, même à arguer qu'elle ne nous livre rien de bas, nulle trahison, nulle jalousie, nulle motivation sordide et moins encore de la sottise commune. On peut remarquer qu'une psychanalyse durant le temps qu'elle se poursuit, guinde plus qu'il ne croit les actes du sujet, et que ceci ne change rien aux problèmes que sa conduite propose. On sent suffisamment que lorsque Gide motive le prêt de capital par⁽²⁹⁶⁾ où il subvient aux difficultés d'un ami estimé²⁹⁷, par le terme exprès du soin de sa biographie, c'est la gageure de sa confiance qu'il y inscrit, où l'amour-propre a plus de débouchés qu'à publier une bonne action.

²⁹⁶. La convenance de ce rappel en notre sujet serait suffisamment confirmée s'il en était besoin par un de ces nombreux textes inédits que l'ouvrage de Delay nous apporte en les éclairant du jour le plus approprié. Ici, du Journal inédit dit de la Brévine où Gide en octobre 1894 séjourna (note de la page 667 de son tome II).

« Le roman prouvera qu'il peut peindre autre chose que l'émotion et la pensée ; il montrera jusqu'à quel point il peut être déduit, *avant l'expérience des choses*, jusqu'à quel point c'est-à-dire il peut être composé, c'est-à-dire œuvre d'art. Il montrera qu'il peut être œuvre d'art, composé de toutes pièces, d'un réalisme non des petits faits et contingents, mais supérieur ». Suit une référence au triangle mathématique, puis : « Il faut que dans leur rapport même chaque partie d'une œuvre prouve la vérité de chaque autre, il n'est pas besoin d'autre preuve. Rien d'irritant comme le témoignage que Monsieur de Goncourt [etc.]... il a vu ! il a entendu ! comme si la preuve par le réel était nécessaire ».

Faut-il dire qu'aucun poète n'a jamais pensé autrement,... mais que personne ne donne suite à cette pensée.

²⁹⁷. Cf. Delay, II, 387-8. Il s'agit de son ami Maurice Quillot et Gide s'en exprime dans une lettre à sa mère du 17 octobre 94.

Toujours l'âme est perméable à un élément de discours. Ce que nous cherchons à la place où elle se constitue de l'histoire d'un mot, ce sont des effets où beaucoup d'autres mots ont contribué et où le dialogue avec Dieu essaie de s'y retrouver. Ces remarques ne sont pas hors de propos concernant le soliloque de la belle âme Gide.

Ce soliloque se fait entendre dans l'œuvre littéraire ; les petits papiers n'en diffèrent-ils que de leur communication différée ?

C'est ici que l'ouvrage que nous tenons, nous éclaire par sa venue : ce n'est pas dans leur contenu, mais dans leur adresse qu'il faut chercher la différence des petits papiers.

C'est bien au biographe qu'ils sont adressés, et pas à n'importe lequel. Gide lisant les mémoires de Goethe, « s'instruit plus, écrit-il à sa mère, en apprenant comment Goethe se mouchait que comment communiait un concierge ». Et il ajoute : « Au reste, ces mémoires sont fort peu intéressants par ce qu'il racontent... S'ils n'étaient *écrits* par Goethe, si Goethe avait fait écrire Eckermann à sa place, il n'y resterait plus à peine qu'un intérêt de document²⁹⁸ ».

Disons qu'en laissant à Jean Delay d'*écrire à sa place* sur ses petits papiers, Gide n'ignorait pas que Jean Delay savait écrire, et aussi bien qu'il n'était pas Eckermann. Mais il savait aussi que Jean Delay était un psychiatre éminent, et que pour tout dire, c'est chez le psychobiographe que ses petits papiers rencontraient leur destination de toujours.

Pensons à ce qui fait dire que le psychanalyste de nos jours a pris la place de Dieu. Ce reflet de toute-puissance (auquel au reste il fait accueil par le détour pédantesque de récuser cette toute-puissance au principe de la pensée de son patient), il faut bien qu'il lui vienne de quelque part.

Il vient de ce que l'homme de notre temps a besoin pour ⁽²⁹⁷⁾vivre avec son âme de la réponse du catéchisme qui lui a donné consistance.

André Gide savait faire de Dieu l'usage qui convient, et attend donc autre chose. Jean Delay n'évoque pas en vain ici Montaigne et son mode d'adresse à un autre à venir, de ce privé où il renonce à discerner ce qui sera pour lui le signifiant. Une semblable adresse fait comprendre pourquoi l'ambiguïté où Gide développe son message, ne se retrouve dans ses petits papiers.

Le miracle, pour désigner par son nom la conjoncture présente, c'est qu'en appliquant à la lettre des petits papiers son office de consultant, Jean Delay donne à cette ambiguïté son relais, en retrouvant dans l'âme l'effet même où le message se forma. Les fonds d'herbes dans l'eau de Narcisse sont de même onde que le reflet des frondaisons.

Par Jean Delay la psychologie trouve avec la discipline littéraire un affrontement unique. La leçon est saisissante, car nous y voyons s'ordonner dans sa rigueur la composition du sujet.

Disons comment on s'en instruit. Ce n'est pas d'abord qu'on y songe à suivre Jean Delay, tant même on oublie qu'on le suive, à si bellement le voir prendre une suite. Limier sur une trace de chasseur, ce n'est pas lui qui la brouillera. Il s'arrête, il nous la pointe de son ombre. Il détache comme de lui l'absence même qui l'a causée.

De cette famille qui pour Gide fut la sienne, et non une abstraction sociale, Delay commence par la chronique.

Il fait grandir l'arbre de bourgeoisie surgi sous Louis XIV d'un Rondeaux paysan qu'enrichit le négoce de la denrée coloniale, déjà sans doute Arnolphe à se rêver en Monsieur de la Souche. Son fils s'allie à un Père D'Incarville, son petit-fils se fait donner du de Sétry, l'arrière-neveu est Rondeaux de Montbray, féru de lumières, voire d'illuminisme, puisque F. : M. :., et essuie de la Révolution quelques traverses. Cet arbre vert, enté avec constance de ramifications de qualité, et où ne manque pas le fleuron de distinction savante qui se cueillait dans les recherches naturelles, laisse après la tourmente un rejeton encore dru.

²⁹⁸. Delay, II, 491.

Édouard Rondeaux sera apte à rivaliser dans les bonnes affaires avec les Turelure qui aux nouveaux temps donneront pour idéal leur pratique : enrichissez-vous, grâce à quoi ils relevèrent, paraît-il, la grandeur de la France. Si leur prééminence politique pourtant ne s'est jamais imposée d'un ⁽²⁹⁸⁾ titre bien évident à cette relève, c'est peut-être que la seule vertu qui rendit raison de leur existence, l'abnégation, s'offrit un peu trop en ces temps au soupçon d'hypocrisie. Heureusement déléguèrent-ils la tradition de cette vertu avec ses privilèges, à leurs femmes, ce qui explique le comique où leur mémoire est consignée.

Ce comique immanent, notamment à l'étonnant dialogue de la correspondance de Gide avec sa mère, est à travers le livre préservé de ce que la pédanterie psychologisante a poussé au drame de la relation à la figure de la mère. Le trait s'annonce dès ce chapitre avec l'esquisse de la montée du ventre chez les hommes, mise en regard du fait qui frappe, qu'en deux générations d'alliance protestante, les femmes font de cette famille un fief de religionnaires et un parc de maternage moral. À quoi nous devons la grâce, après réduction à l'état falot des mâles pénultièmes, d'une fleur illustre d'humanité.

La bourgeoisie du père traduit une autre extrace, gens de robe et d'université auxquels Jean Delay fait le crédit d'une ascendance florentine. La couvaïson par son père du concours d'agrégation de Paul Gide, père d'André, est un moment brossé de façon bien émouvante, pour introduire et la fulgurante carrière d'un enseignant original en matière de droit, et la perte que laisse en son fils un homme sensible, qui ne se dégagea d'une alliance ingrate que par une mort prématurée.

Ici c'est de l'aveu voilé d'une maxime perdue dans un carnet intime de Paul, de l'accent retransmis de la bouche de Gide de sa vénération filiale, référence épisodique chez Jean Delay à ses souvenirs, que l'image du père, étreignante, apparaît.

Mais plus loin une lettre de l'oncle Charles nous dressera les abrupts d'âme sur quoi l'on interroge en vain la psychologie, quand il s'agit de les réduire aux normes prétendues de la compréhension. Répondant à une confidence de son neveu concernant l'abandon qu'on sait qu'il fit de son pucelage à la charmante Oulad, Méryem, cet homme cultivé se gendarme sur un acte, dont le moins qu'on puisse dire est que le contexte de prostitution coutumière, voire rituelle, dans lequel il s'inscrit, oblige à nuancer la moralisation à son propos, or l'oncle Charles ne trouve rien de mieux pour en figurer le stigmate que la tache de l'acte impossible à ⁽²⁹⁹⁾ défaire une fois commis, du parricide, à effacer laquelle s'acharne en vain lady Macbeth²⁹⁹.

C'est ainsi qu'au premier vent de l'enquête se dissipe même ce que Gide crut devoir garder de révérence tainienne aux incompatibilités d'héritage tournant à l'aigre dans son sang. Les mythes le cèdent à une méthode qui restitue tout être en son discours pour rétribuer chacun de sa parole.

Mariage de la psychologie et de la lettre, nous voudrions faire écho à un titre de Blake cher à Gide pour désigner ce qui se produit, quand la lettre, traitant de la psychologie, révèle dans le psychisme sa propre instance.

Car si Jean Delay trouve au passage à confirmer la description faite par Janet de la psychasthénie, c'est pour relever que celle que Gide fait de ses propres états, la recouvre, à ceci près qu'elle est d'une langue plus stricte³⁰⁰. On voit comment on peut se demander si les savantes fonctions dont s'articule la théorie, fonction du réel, tension psychologique, ne sont pas de simples métaphores du symptôme, et si un symptôme poétiquement si fécond, n'est pas lui-même une métaphore, ce qui n'en ferait pas pour autant un *flatus vocis*, le sujet faisant ici avec les éléments de sa personne les frais de l'opération signifiante.

²⁹⁹. Nous laissons de côté l'incidence pour le censeur de la présentation expérimentale de la situation par son pupille. La singularité de son jugement n'est pas moins sensible. Cf. in Delay, II, 442, cette lettre depuis le passage : « On ne peut nier que cette histoire ne soit la marque d'un détraquement absolu du sens moral... » jusqu'à 445, la chute de la mercuriale sur la « tache que rien ne pouvait effacer ».

³⁰⁰. Cf. Delay, I, 240, « ... des sentiments d'incomplétude, ou comme dira Gide, de « manque » ; d'étrangeté, ou comme dira Gide, de « dédoublement » ; de dédoublement, ou, comme dira Gide, de « seconde réalité » [tout autrement approprié. Remarque de l'auteur de l'article présent] ; d'inconsistance, ou, comme dira Gide, de « déconsistance » [plus exact. *Idem*].

C'est là suggérer à notre sens le ressort dernier de la découverte psychanalytique. Nulle de ses avenues n'est étrangère à Jean Delay ; il les essaie ici tour à tour sans pouvoir faire mieux que de se référer aux tronçons de théorie où la doctrine à présent se désagrège. Rien pourtant dont il ne sache tirer parti s'il porte pierre au bon endroit, au point qu'on peut dire que ce livre ne serait pas le même sans la psychanalyse.

Ce n'est pas qu'il ait même un instant couru le risque ⁽³⁰⁰⁾ de ressembler à ce que le monde analytique appelle un ouvrage de psychanalyse appliquée. D'abord par ce que cette qualification absurde traduit la confusion qui règne en cet endroit. La psychanalyse ne s'applique, au sens propre, que comme traitement, et donc à un sujet qui parle et qui entend.

Il ne peut s'agir hors de ce cas que de méthode psychanalytique, celle qui procède au déchiffrement des signifiants sans égard pour aucune forme d'existence présumée du signifié.

Ce que l'ouvrage présent montre avec éclat, c'est qu'une recherche, dans la mesure où elle observe ce principe, par la seule honnêteté de son accord à la façon dont un matériel littéraire doit être lu, rencontre dans l'ordonnance de son propre exposé la structure même du sujet que la psychanalyse dessine.

Sans doute les psychanalystes y trouveront-ils une fois de plus occasion à s'autoriser de l'importance de leur doctrine. Ils feraient mieux de s'inquiéter à constater qu'aucun ouvrage paru au titre de la psychanalyse appliquée, ne peut être comparé à celui-ci pour la pureté de la méthode et pour l'assiette de ses résultats.

Jean Delay part toujours de la faveur que lui offre son sujet : ici la voie frayée par Gide lui-même, dont on sait qu'il s'intéressa à la psychanalyse.

Ce fut le milieu de Jacques Rivière qui après la Grande guerre fit au message freudien sa première fortune, le milieu médical où l'étonnant Hesnard l'avait fait entendre dès 1910, se faisant prier. Gide tenta l'épreuve d'une psychanalyse avec Madame Sokolnicka venue alors en France au titre de *missa dominica* de l'orthodoxie viennoise. Il était un peu trop gros morceau pour n'avoir pas mal toléré les prises manquant sans doute un peu de force pénétrante de la sympathique pionnière. Il est surprenant qu'il ait été si peu soucieux d'aller aux textes que d'avoir pu porter sur Freud un de ces jugements dont le retour n'épargne pas même quelqu'un de sa stature³⁰¹

Ce n'en est pas moins à la lumière des explications de Madame Sokolnicka, présentée de façon non déguisée dans ⁽³⁰¹⁾ son roman *Faux Monnayeurs*, qu'il éclaire dans le personnage du petit Boris une tragédie de l'enfance, reprise chez Jean Delay pour ce qu'elle est, une élaboration de son propre drame.

Cet enfant réduit aux soins de son grand-père, ne paraît pourtant pas avoir été soumis aux mêmes conditions que celui qui, à la mort de son père quand il avait onze ans, se sentit « soudain tout enveloppé, par cet amour qui désormais se refermait » sur lui³⁰² en la personne de sa mère.

Par contre s'offre l'agrément de déjà entendu, propre à émouvoir les hochements de bonnet des informés, que l'on obtiendra à bon compte à rappeler la prépondérance de la relation de la mère dans la vie affective des homosexuels. Avec au-delà, cet Œdipe devenu nom commun, et dont on parle comme d'une armoire, après qu'il ait été la maladie aux ravages de laquelle Gide a opposé un sarcasme pour lui moins coûteux que devant³⁰³.

Assurément Jean Delay ne se contente pas d'une articulation aussi vague.

Que fut pour cet enfant-là sa mère, et cet amour dont la voix ne se faisait entendre que sous les commandements du devoir ? On sait bien qu'à trop chérir un enfant, il y a plus d'un mode, et chez les mères aussi d'homosexuels.

³⁰¹. Cf. Journal 1924. 785-786, rapporté dans Delay, I, 248. La formule : « Freud, imbécile de génie », est lâchée par le travers d'objections étrangement peu soutenues.

³⁰². Delay, I, 165.

³⁰³. Propos badin de Gide à Jean Delay sur « la vague d'œdipémie ». Delay, I, 265.

Jean Delay ne nous donne pas la carte du labyrinthe des identifications, où les psychanalystes dans leurs écrits trichent pour ne pas se perdre. Mais il a l'avantage, à ne pas lâcher le fil de son cas, de s'y retrouver.

Il le fait en déroulant inoubliablement les composants du discours de la mère, d'où s'entrevoit la composition de sa personne.

Il s'arrête à ce qu'on ne peut déplacer sans vain effort pour voir derrière. Ainsi de cette jeune fille aussi peu avenante aux prétendants qu'aux grâces, et qui, des noces tard à venir, comble le vide par une passion pour sa gouvernante, dont Jean Delay fait impassiblement parler les lettres : jalousie, despotisme n'y sont pas à reléguer, pour n'être pas affichés, ni les étreintes d'une joie innocente, pour ancrées qu'elles soient dans des routines de vestales. Assurément ⁽³⁰²⁾ faut-il bien concevoir, par delà ces fonctions inattaquables, à cet attachement une autre profondeur, pour qu'il résiste, d'une rébellion à les vaincre, aux préjugés de l'entourage qui y objecte au nom du rang.

À quoi répond, comme dans Marivaux les lutinages des soubrettes au pathos des sublimes, ce souvenir de l'enfant Gide auscultant dans l'espace nocturne les pleurs modulés de la soupente, où Marie et Delphine, la mariée du lendemain, déchirent leur union.

Le psychanalyste ne peut que demeurer en arrêt devant un écran, ici d'autant plus piquant à n'en pas douter, que Marie devait être pour l'avenir un des dragons à veiller sur ce dont il ne fallait pas que l'enfant fût prodigue.

Le silence qu'alors il en sut garder, à part son for intérieur, montre un petit côté de l'étendue d'un règne taciturne où des pouvoirs plus sombres font vertu.

Jean Delay, à ce corridor aux médaillons en tache négative, ne stationne pas. Il sait à la mesure de quels pas filer sa marche, et quelle ombre, jamais profilée que d'une embrasure, désigne la promeneuse redoutable, à ne jamais laisser que déserte cette pièce d'avance qu'elle garde sur lui dans le tour de l'appartement.

Ce fut ce vide que l'enfant peupla des monstres dont nous connaissons la faune, depuis qu'une aruspice aux yeux d'enfant, tripière inspirée, nous en a fait le catalogue, à les mirer dans les entrailles de la mère nourricière.

Suite de quoi, nous avons rangé ces fantaisies dans le tiroir de l'imagination de l'enfant, aux noirs instincts, sans nous être encore élevés jusqu'à la remarque que la mère, elle aussi, eut, enfant, les mêmes fantasmes, et que donner à la question la forme de se demander par quel chemin passent les fantasmes pour aller de l'une à l'autre, nous mettrait peut-être sur la voie même où ils empruntent leurs significations problématiques.

Un cauchemar qui fait partie de ce cortège³⁰⁴, hantera jusqu'à la fin le sommeil de Gide, à ceci près que la crique le croquant, à partir d'une certaine date, il la trouvera « rigolo ». Mais toujours le désolera de son angoisse l'apparition sur la scène d'une forme de femme qui, son voile ⁽³⁰³⁾ tombé, laisse apparaître un trou noir³⁰⁵, ou qui se dérobe insaisissable à son étreinte³⁰⁶.

À quoi répond en lui un autre abîme, celui qui s'ouvre dans sa jouissance primaire : la destruction d'un jouet aimé, les bras rompus soudain, dans le fracas de ce qu'ils portent, d'une servante chatouillée, l'étrange métamorphose de Gribouille à la dérive du fleuve, en rameau de verdure, le mènent à l'orgasme³⁰⁷.

Secousses, glissements, formes grimaçantes, quand les acteurs au nombre congru du théâtre antique, viendront par le côté cour peupler la scène de leurs masques, la mort déjà y est entrée côté jardin. Pour que sa place y soit marquée, plus n'est même besoin qu'elle soit vide. Il suffit qu'elle soit numérotée. Ou pour mieux dire la mort elle-même n'est-elle pas le numéro des places ? Aussi bien est-ce là pourquoi elle est si prompte à en changer.

³⁰⁴. Ainsi soit-il, p. 98, cité par Delay, p.138.

³⁰⁵. Delay, I, 525, citant les cahiers d'André Walter.

³⁰⁶. Delay, II, 105, citant *Et nonc manet in te*, p. 35.

³⁰⁷. Delay, I, 250.

Par trois fois l'enfant entendit sa voix pure. Ce n'est pas l'angoisse qui l'accueille, mais un tremblement du fond de l'être, une mer qui submerge tout, ce *Schaudern* dont Jean Delay sait se fier à la signifiante allophone pour confirmer son allogénéité radicale, – nous enseignant à distinguer par son contexte, et spécialement par sa relation à la « seconde réalité », par le sentiment aussi d'exclusion de la relation au semblable, ce qui la différencie de la tentation anxieuse³⁰⁸.

Finesse clinique, où se gonfle notre chagrin des rabâchages qui tympanisent notre vie de psychiatre, quand tout encore est à articuler.

Nous ne dirons pas ici pourquoi les quatre coins sont nécessaires de cette relation du moi à l'autre, et puis à l'Autre, où le sujet se constitue comme signifié.

Renvoyons seulement le lecteur aux chapitres qui très simplement les situent, par le seul procès, exemplaire à nos yeux, de l'étude présente.

Ce procès s'ouvre de ce que se redoublent dans les créations de l'écrivain, les constructions plus précoces qui furent chez l'enfant plus nécessaires, d'avoir à tenir ces quatre places rendues plus incertaines du manque qui y demeurerait.

⁽³⁰⁴⁾ C'est ainsi que la constitution de la *persona*, titre du chapitre où culmine le quatrième livre, renvoie à l'analyse du *voyage d'Urien*, œuvre interprétée par Jean Delay, sans prêter à plus de contestation que n'en laisse le déchiffrement d'un rébus, comme le *voyage du Rien*, qui est le clou du troisième livre.

De même *la création du double*, qui, achevant le deuxième livre est le pivot des deux parties de l'ouvrage, renvoie dans le premier livre à *l'enfant divisé*.

Cette *Spaltung* ou refente du moi, sur quoi la plume de Freud *in articulo mortis* s'est arrêtée, nous semble bien être ici le phénomène spécifique. Occasion de s'étonner encore que le sens commun des psychanalystes le bannisse de toute réflexion méditée, pour s'abstraire dans une notion comme la faiblesse du moi, dont la pertinence se mesure une fois de plus pour le sujet Gide par l'assertion qu'il peut produire sans que la démente sa conduite. « Il ne m'est pas arrivé souvent de renoncer : un délai, c'est tout ce qu'obtient de moi la traverse³⁰⁹ ».

Faut-il pour éveiller leur attention, leur montrer le maniement d'un masque qui ne démasque la figure qu'il représente qu'à se dédoubler et qui ne la représente qu'à la remasquer ? Leur expliquer de là que c'est quand il est fermé qu'il la compose, et quand il est ouvert qu'il la dédouble³¹⁰.

Quand Gide devant Robert de Bonnières se déclare : « Nous devons tous représenter³¹¹ », et quand dans son ironique *Paludes*³¹², il s'interroge sur l'être et le paraître, ceux, qui, d'avoir un masque de louage, se persuadent qu'ils ont par dessous un visage, pensent : « littérature ! » sans soupçonner qu'il exprime là un problème si personnel, qu'il est le problème tout court de la personne.

L'idéal du moi, de Freud, se peint sur ce masque complexe, et il se forme, avec le refoulement d'un désir du ⁽³⁰⁵⁾sujet, par l'adoption inconsciente de l'image même de l'Autre qui de ce désir a la jouissance avec le droit et les moyens.

L'enfant Gide entre la mort et l'érotisme masturbatoire, n'a de l'amour que la parole qui protège et celle qui interdit ; la mort a emporté avec son père celle qui humanise le désir. C'est pourquoi le désir est confiné pour lui au clandestin.

Un soir qu'il nous a dit, fut pour lui le rendez-vous de son destin, l'illumination de sa nuit et son engagement dans des vœux, au nom desquels il devait faire de sa cousine

³⁰⁸ Cf. Delay, I, 171, 176 et 321-329. *Si le grain ne meurt*, I, pp. 135, 136 et 195.

³⁰⁹ Cité par Delay, II, 479, de *Si le grain ne meurt*, p. 357, à rapprocher du « Tant pis j'agirai autrement ». (Delay, II, 18), écrit dans son carnet de notes à la date du 1^{er} janvier 1891 sous le coup du refus majeur qu'il essayait de Madeleine.

³¹⁰ Ce masque est à leur disposition au chapitre : Art, de *l'Anthropologie structurale* de notre ami Claude Lévi-Strauss, spécialement aux pages 287-290.

³¹¹ Delay, II, 70, citant la scène de *Si le grain ne meurt*, I, 274-275, et rappelant que Gide donne la formule pour le « pur secret » de sa vie.

³¹² Et dans le *Journal* – 1891, p. 25, cité dans Delay, II, 52.

Madeleine Rondeaux son épouse, vœux qu'il maintint jusqu'à la fin lui avoir ouvert ce qui s'appelle proprement l'amour unique.

Comment concevoir ce qui s'est produit dans cet instant qui « décida de sa vie » et qu'il ne peut écrivant *La Porte étroite* « se remémorer sans angoisse » ? Qu'est-ce que cette « ivresse d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu », où il en appelle à Dieu pour « s'offrir, ne concevant plus d'autre but à sa vie que de protéger cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie³¹³ ».

Ferait-on, comme y penche Jean Delay, de l'événement une formation mythique de la mémoire, il n'en serait que plus significatif. Car dans sa position de garçon de treize ans en proie aux plus « rouges tourmentes » de l'enfance, en présence d'une fille de quinze, cette vocation à la protéger signe l'immixtion de l'adulte. Cet adulte est d'autant plus certainement identifiable à la personne même dont il la protège que c'est sa présence à ce moment à l'étage que le jeune André a traversé d'un élan, qui l'a appelé dans la maison de tout l'attrait du clandestin, si tant est qu'elle ne fut pas l'objet de sa visite. C'est à savoir son aimable tante en train d'y dissiper les chaleurs de Phèdre, qui que ce fût qui s'employât, selon les deux versions données par Gide, à l'y seconder.

Or cette personne, si nous en croyons *La Porte étroite*, qui apporte ici en tout cas la vérité de la fiction, a précisément joué à l'endroit du jeune garçon le rôle de séductrice, et l'on ne peut manquer de relever que ses manœuvres ressemblent singulièrement aux suppliciantes délices³¹⁴ dont⁽³⁰⁶⁾ la confession tenue pour scandaleuse que nous en a fait Gide dans *Et nunc manet in te*, qu'elles se soient situées ou non durant son voyage de noces, correspond bien à ce qu'il ne dissimulait guère de ses fascinations les plus enfiévrées.

Il semble donc qu'ici ce soit en la femme que le sujet se trouve mué comme désirant. La Putiphar se cache sous la Pasiphaé qu'il se dira devenir, mugissante à s'ouvrir à la pénétration de la nature, de même que le modèle de sa tante se devine où Jean Delay l'indique, sous le mimodrame de son hystérie infantile.

Par ce biais dans l'imaginaire il devient l'enfant désiré, c'est-à-dire ce qui lui a manqué, dans l'insondable rapport symbolique qui unit l'enfant à ses procréateurs, pour refléter sur sa photo d'enfant un peu de cette grâce, dont l'absolue absence remua en Monsieur François Mauriac une sorte d'horreur théologique.

Mais cette mue ne vient qu'en résidu d'une soustraction symbolique, qui s'est faite à la place où l'enfant confronté à la mère, ne peut que reproduire l'abnégation de sa jouissance et l'enveloppement de son amour. Le désir n'a laissé ici que son incidence négative, pour donner forme à l'idéal de l'ange qu'un impur contact ne saurait effleurer.

Que ce soit bien l'amour que cet amour « embaumé³¹⁵ contre le temps³¹⁶ », dont Gide dira : « Personne ne peut soupçonner ce qu'est l'amour d'un uraniste³¹⁷... », pourquoi se fermer à son témoignage ? Parce qu'il n'est pas conforme à la compréhension de l'amour pour courrier du cœur, à laquelle il faut bien dire que les psychanalystes dans la chimère génitale-oblatrice se sont conformés ?

Or Jean Delay le souligne fort bien, il n'y a rien là qui ne se soutienne d'une tradition très antique, et qui ne rende légitime l'évocation des nœuds mystiques de l'amour courtois. Gide lui-même n'a pas craint de rapprocher son union au sceau bourgeois de celle de Dante à Béatrice. Et si les psychanalystes étaient capables d'entendre ce que leur maître a dit de l'instinct de mort, ils sauraient reconnaître qu'un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre un terme.

En fait le sentiment de Gide pour sa cousine a bien été⁽³⁰⁷⁾ le comble de l'amour, si aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas, et s'il lui a donné l'immortalité.

³¹³. Cf. Delay, I, 299-302 et *La Porte étroite*, pp. 26-28.

³¹⁴. Cf. *Et nunc manet in te*, Éd. Ides et Calendes, Neuchâtel et Paris, 41.

³¹⁵. Cf. Delay, I, note de la page 225.

³¹⁶. Relation de Roger Martin du Gard, dans *Schlumberger*, 193.

³¹⁷. *Id.*, dans *Schlumberger*, 186 et 193.

Cet amour qui prend corps d'une méditation manichéenne, devait naître au point où la mort avait déjà doublé l'objet manquant. Reconnaissons son passage dans cette sœur supposée que Gide se donne dans les *Cahiers d'André Walter* pour faire de son héroïne celle qui substitue subtilement à la défunte son image³¹⁸. Il fait mourir cette sœur imaginaire en 1885, soit, à la faire naître avec lui, à l'âge qu'a Madeleine quand son amour s'empare d'elle. Et malgré Monsieur Jean Schlumberger³¹⁹ il n'y a pas lieu de faire bon marché de ce que Gide dans ses derniers combats pour amener Madeleine au mariage, écrive d'elle à Valéry : « C'est Morella³²⁰ ». Femme de l'au-delà, reniée en sa fille, laquelle meurt quand Poe l'appelle par son nom qu'il fallait taire... Le cryptogramme de la position de l'objet aimé par rapport au désir est là, dans sa duplication sur elle-même réappliquée. Le filigrane qui résulte de ce repli, explique qu'obstinément les deux images de la mère et de la femme aimée, pourtant si différentes, pour Gide se surimposent³²¹, sans que cette ingrate similitude rompe pour lui le charme.

Reste à savoir pourquoi le désir et sa violence, qui pour être celle de l'intruse, n'était pas sans écho dans le jeune sujet, Jean Delay le souligne très justement, n'ont pas rompu ce charme mortifère, après lui avoir donné forme.

Ici nous croyons que Jean Delay est sur une juste piste, quand il voit en Madeleine l'ultime raison de ce que cet amour ait dû rester non réalisé, mais qu'à coller en quelque sorte à la paroi de verre qui séparait les deux êtres qu'il anime pour nous, il se leurre peut-être de sa minceur pour croire à sa fragilité.

Que Madeleine ait voulu le mariage blanc, c'est sur quoi le livre ne laisse pas de doute. Mais elle l'a voulu sur des fondements inconscients, qui se trouvaient les plus convenables à laisser l'impasse d'André en l'état.

⁽³⁰⁸⁾ La chose se trouve manifestée, comme il arrive des plus difficiles à voir, sous une forme qui devient la plus patente une fois désignée. L'abolition chez la fille de tout regard sur la mère, après que celle-ci eut quitté sa famille, est l'indice garant que le désir salutaire, dont l'enfant disgracié avait pu se former une figure d'homme, ne ferait plus de rentrée du dehors.

Aussi bien n'est-il pas besoin d'être grand clerc pour le lire sous la plume de Madeleine : elle reste très longtemps, après le drame et bien au-delà de la frontière du mariage, fixée à son amour pour son père. Qu'elle note ses penchants d'âme, à la troisième ligne elle évoque sa figure, entendons-le, au sens propre : à savoir de l'au-delà³²².

Que se fût-il passé si Madeleine eut offert à André, de Mathilde à qui elle ressemblait, une figure que la couleur du sexe eût ranimée ?

Nous croyons quant à nous que, pour étreindre cette Ariane, il lui eût fallu tuer un Minotaure qui eût surgi d'entre ses bras.

Sans doute Gide a-t-il rêvé d'être Thésée. Mais le sort d'Ariane matée eût-il été plus court, la vicissitude de Thésée n'en aurait pas été changée.

Ce n'est pas seulement pour verser à droite plutôt qu'à gauche que le désir, à l'être humain, fait des difficultés.

Le privilège d'un désir qui assiege le sujet, ne peut tomber en désuétude, qu'à ce que soit cent fois repris ce tournant du labyrinthe, où le feu d'une rencontre a imprimé son blason.

Sans doute le sceau de cette rencontre n'est-il pas seulement une empreinte, mais un hiéroglyphe, et peut-il être d'un texte à d'autres transféré.

³¹⁸. Cf. Delay, I, 494 et la note. – *Cahiers d'André Walter*, O.C.I., 40-41.

³¹⁹. À qui ce rapprochement paraît « proprement saugrenu ». *Schlumberger*, 80.

³²⁰. Delay, II, 98, 173, et aussi I, 300.

³²¹. Le livre de Jean Delay est plein de ces témoignages d'un phénomène banal, mais qui prend ici son relief du ravage où il s'inscrit. Cf. *Ainsi soit-il*, p. 128.

³²². Entre autres, voir Delay, II, 187. « Je ne connais peut-être bien que deux états d'âme quant aux choses de la vie : l'anxiété de l'avenir – la tristesse du regret de papa... ». – Lettre de Madeleine Rondeaux à sa tante Juliette Gide d'octobre 1892. Et encore Delay, II, 25, note la citation du Journal de Madeleine que la note 3 place en février 1891.

Mais toutes les métaphores n'épuiseront pas son sens qui est de n'en pas avoir, d'être la marque de ce fer que la mort porte dans la chair, quand le verbe l'a désintriquée de l'amour.

Cette marque, qui ne diffère peut-être pas de ce que l'Apôtre appelle l'écharde dans la chair, a toujours été en horreur à la sagesse, qui a tout fait pour la négliger.

⁽³⁰⁹⁾ Observons que la sagesse en a été châtiée par cet air d'esclave qu'elle garde à travers les temps, et qu'elle doit sans doute à l'embarras de trimballer ce fer sous sa robe, en faisant mine de rien.

Et l'on pourrait, à y repenser, reprendre la question du maître sous un nouveau jour, en précisant que ce n'est tant sa jouissance qui l'occupe, mais son désir qu'il ne néglige pas.

Avec les temps descendants, il apparaît remarquable que ce soit autour d'une mise en question du désir par la sagesse, que renaisse un drame où le verbe est intéressé.

C'est bien pourquoi Gide a son importance. Quelque chétive après tout que soit sa singularité, il s'y intéresse, et le monde qu'il remue pour elle, y est intéressé, parce qu'une chance en dépend qu'on peut dire être celle de l'aristocratie. C'est même la seule et dernière chance qu'a celle-ci de n'être pas rejetée dans les mauvaises herbes.

Disons que les mauvaises herbes font appel de ce qu'elles ont déjà fourni à la culture, et que la psychanalyse, faite pour apporter à la barre la plus formidable déposition en ce débat, y est attendue, pour quand sera dissipé l'état de brume où le poids de sa responsabilité l'a fait plonger.

Sur ce terrain Jean Delay n'a pas manqué d'apercevoir dans la construction d'André Gide la pièce essentielle, celle par quoi la fabrication du masque ouvert à un dédoublement dont la répercussion à l'infini épuise l'image d'André Walter (1^{er} des deux volumes), trouve la dimension de la *persona* qui devient André Gide, pour qu'il nous fasse entendre que ce n'est pas ailleurs que dans ce masque que s'offre à nous le secret du désir, et avec lui le secret de toute noblesse.

Cette pièce, c'est le message de Goethe, dont Jean Delay précise à quelques jours près, avec l'articulation qu'elle constitue, la date d'immixtion³²³.

À reconnaître l'effet décisif de ce message à cette date, il n'y avait eu avant Jean Delay que la mère d'André Gide, – par quoi se démontre que la passion d'une femme sans dons peut obtenir la vérité que la méthode reconstruit quand elle est jointe à la finesse, sans que le bon sens, en l'occasion représenté par Charles Gide, n'y ait vu que du feu³²⁴.

⁽³¹⁰⁾ Jean Delay ne nous fait pas moins sentir le poids de la pièce manquante, celle que représente la perte de la quasi-totalité des lettres de Gide dans une correspondance qui a couvert l'espace de sa vie d'homme jusqu'en 1918.

C'est à leur destruction par sa femme à cette date que nous devons la projection par Gide sur son amour d'un témoignage qui fit scandale pour les uns et qui reste un problème pour tous : où l'analyse de Jean Delay apporte sa lumière en y prenant sa gravité, et qu'elle scelle en somme d'une confirmation objective³²⁵.

Ce témoignage auquel Gide a donné le titre d'*Et nunc manet in te*, fut écrit après la mort de sa femme. Le titre, si l'on en restitue la citation, précise, si c'était nécessaire, le sens du texte. Il évoque le châtiment, qui par delà la tombe pèse sur Orphée, du ressentiment d'Eurydice pour ce que, de s'être retourné pour la voir pendant leur remontée des enfers, Orphée l'a condamnée à y faire retour³²⁶.

Ce n'est donc pas l'objet aimé que ce titre invoque pour demeurer au dedans de celui qui sous son signe se confesse, mais bien plutôt une peine éternelle :

*Poenaque respectus*³²⁷ *et nunc manet. Orpheus, in te.*

³²³. Cf. Delay, II, 155-159, 177, 245 et suiv. (le chapitre : Préméditations), 264 (le mythe de Lyncéus), 277.

³²⁴. Lettre de Charles Gide à madame Paul Gide, 16 avril 1895, inédite, dans Delay, 496-497.

³²⁵. Cf. Delay, I, De l'angélisme, 492-519 ; II, Le mariage blanc, 557-592, et les pages magistrales de : La consultation, 516-557.

³²⁶. Dont rapprocher une remarque du *Journal*, p. 840.

³²⁷. Mon exemplaire, des Aldes, porte ici une virgule que les éditions contemporaines critiques omettent, il me semble conformément au sens.

Pousserons-nous jusqu'au sens extraordinairement ironique que prendrait ce choix, à indiquer que le poème du Moustique dont il est extrait, attribué à Virgile, tourne autour de la mort que cet insecte recueille de la main même du berger dont, en le réveillant par sa piquûre, il a assuré le salut, et que les nouvelles des enfers que le moustique donne en rêve au berger, lui vaudront la cénotaphe qui portera sa mémoire à la postérité ?

Au vrai on ne songe guère en lisant ces lignes à s'interroger sur les limites du bon goût. Elles sont tout simplement atroces par la conjonction d'un deuil qui insiste à renouveler ses vœux : je l'ai aimée et je l'aime à jamais, et de la misère d'un regard dessillé sur ce que fut le sort de l'autre, et à qui ne reste plus pour s'y retenir que le ravage d'une inhumaine privation, surgi de la mémoire avec le spectre offensé de son plus tendre besoin.

⁽³¹¹⁾Nous ne nous chargeons pas d'appliquer ici ce que nous professons sur le désir, en tant que précisément ce besoin, chez chacun il le recule, car il n'y a pas là de vérité qui serve à rendre la justice.

Rien du désir qui est manque, ne peut être pesé ni posé dans des plateaux, si ce n'est ceux de la logique.

Nous voudrions que ce livre gardât, pour les hommes dont le destin est dans la vie de faire passer le sillon d'une absence, c'est-à-dire pour tous les hommes, et pour ceux-là aussi qui s'en désolent, c'est-à-dire beaucoup d'entre eux, son tranchant de couteau.

C'est dire assez que nous ne sommes pas de ceux pour qui la figure de Madeleine, si meurtrie qu'elle y paraisse, en sortirait diminuée.

Quelque ombre qui sur un visage soit portée de la rampe tragique, elle ne le défigure pas. Celle que Gide ici projette, part du même point où le travail de Jean Delay place ses lumières, et où celui qui écrit ces lignes entend que l'éclairage psychanalytique se situe.

Une expérience dont nous avons à rendre compte, prouve qu'à s'animer du respectable, un autre jour peut être d'un effet moins respectueux.

Monsieur Jean Schlumberger reproche à André Gide d'avoir obscurci la figure de sa femme, du noir des ténèbres où il allait à sa rencontre. Pense-t-il éclaircir ces ténèbres de ses souvenirs en teintes claires ?

Il est difficile de ne pas mettre au compte du fâcheux une prétention réparatrice, quand elle s'emploie vainement à faire consentir une voix défunte à en rabattre.

Le défi de faire valoir des vertus patriciennes (*sic*)³²⁸ se soutient mal de se poursuivre sur leur appropriation bourgeoise, quand aussi bien rien n'y autorise qu'une attention qui fut distraite aux réalités qui se jouaient derrière les apparences qu'elle nous conserve³²⁹.

À la vérité l'honneur rendu à ces vertus nous ferait plutôt observer que la lice courtoise ne gagne rien à se parer de Courteline, et que la remarque « que Gide eut après tout un bonheur sur mesure³³⁰ », à faire entrer la paix chez soi dans ce contexte, peut paraître déplacée.

Ce témoignage restreindrait en somme de lui-même sa ⁽³¹²⁾portée aux susceptibilités d'un élan distingué, s'il ne tendait à nous convaincre que Madeleine était une oie et que les idées de son monde à la fin du XIX^e siècle égalaient l'homosexualité au cannibalisme, à la bestialité des mythes et aux sacrifices humains³³¹, ce qui suppose une ignorance des classiques à laquelle Madeleine échappait en tout cas.

Cet effort pourtant n'a pas été vain à obtenir des témoignages plus probants. Il en ressort que Madeleine, fine, cultivée, douée, mais combien secrète, sut ne pas voir ce qu'elle voulait ignorer, – que son rayonnement hors d'un cercle intime pouvait se tempérer assez pour ne pas retenir spécialement une personnalité plus efficiente à se communiquer, – que

³²⁸. Schlumberger, 18.

³²⁹. Schlumberger, 184.

³³⁰. Schlumberger, 169.

³³¹. *Id.*, 94.

le cristal de son jugement que Gide exalta, pouvait laisser apparaître l'angle opaque de sa réfraction sous des aspects de quelque dureté³³².

Offrir pourtant l'occasion d'estimer au prix de traits de classe, la classe d'une personnalité, mérite peut-être l'image, dont la verdure première d'un Bernard Frank ne se serait pas fait faute, du pavé du lion.

Pourquoi ne pas voir que celle qui fut sans doute toute absorbée dans le mystère du destin qui l'unit à André Gide, ne se dérobe pas moins sûrement à toute approche mondaine, qu'elle ne s'est soustraite, avec quelle fermeté de glace, à un messenger assez sûr de porter la parole du ciel pour s'immiscer en son alcôve³³³.

Jusqu'où elle vint à devenir ce que Gide la fit être³³⁴, reste impénétrable, mais le seul acte où elle nous montre clairement s'en séparer est celui d'une femme, d'une vraie femme, dans son entièreté de femme.

Cet acte est celui de brûler les lettres, – qui sont ce qu'elle a « de plus précieux ». Qu'elle n'en donne d'autre raison que d'avoir « dû faire quelque chose³³⁵ », y ajoute le signe du déchaînement que provoque la seule intolérable trahison.

Cet amour, le premier auquel accède en dehors d'elle⁽³¹³⁾ cet homme dont la figure lui a trahi cent fois la fugace convulsion, – elle le reconnaît à ce qu'elle lit sur son visage : moins de noblesse, dit-elle simplement³³⁶.

Dès lors le gémissement d'André Gide, celui d'une femelle³³⁷ de primate frappée au ventre, et où il brame l'arrachement de ce redoublement de lui-même qu'étaient ses lettres, et ce pourquoi il les appelle son enfant, ne peut apparaître que remplir exactement la béance que l'acte de la femme a voulu ouvrir dans son être, en la creusant longuement d'une après l'autre des lettres jetées au feu de son âme flambante.

André Gide, retournant dans son cœur l'intention rédemptrice qu'il prête à ce regard qui tient pour rien son halètement, à cette passante qui traverse son trépas sans le croiser, se trompe. Pauvre Jason revenu de la conquête de la toison dorée du bonheur, il ne reconnaît pas Médée !

La question pourtant que nous voulons soulever ici est ailleurs. Et elle passera par le rire, diversement modulé par les lois de la politesse, qui accueille la nouvelle par Gide propagée innocemment de son drame, car à la perte qu'il proclame être celle du legs le plus précieux qu'il destinait à la postérité, ce rire donne la réponse.

Ce rire a réduit Gide lui-même à sourire d'avoir écrit : « Peut-être n'y eut-il jamais plus belle correspondance³³⁸. » Mais qu'il l'ait pleurée comme telle, qu'il nous ait témoigné du coup porté en son être par ce deuil, en des termes qu'il n'a retrouvés que pour la perte de Madeleine, après que les années lui eussent ramené étrangement sa confiance et sa proximité, cela ne mérite-t-il pas qu'on le pèse ? Et comment le peser ?

Ce rire, il faut le reconnaître, n'a pas le sens de l'indifférence avec laquelle l'auteur du livre que nous venons de verser à ce dossier, nous dit avoir accueilli au fond d'une loge du Vieux Colombier, la plainte de Gide. Et il serait vain de l'attribuer à l'obscénité propre aux tourbes confraternelles.

⁽³¹⁴⁾ En ce rire plutôt entendons-nous résonner le sens humain qu'éveille la grande comédie, et nous n'étoufferons pas l'écho qu'il reçoit de l'imbroglio inimitable, où Molière

³³². Témoignage de Madame van Rysselberghe, dans *Schlumberger*, 143-144. – Contre Gide, *Et nunc...* éd. citée plus haut, p. 69.

³³³. Cf. *Correspondance de Claudel et de Gide*, établie par Robert Mallet (Gallimard). Lettre de Madeleine Gide à Paul Claudel du 27 août 1925, – répondant à un billet de Paul Claudel, donné également.

³³⁴. « Alissa, [...], elle ne l'était pas, mais elle l'est devenue », répond André Gide à une question de Jean Delay, *Delay*, I, 502-503, II, 32.

³³⁵. Cf. *Schlumberger*, 197.

³³⁶. *Idem*, 199.

³³⁷. Il faut rendre justice à Monsieur Jean Schlumberger d'avoir perçu ce côté femelle des longs pleurs d'André Gide. Il en déduit ce qu'une attitude plus virile eût dû lui inspirer : « pousser la porte de sa femme ». Pourquoi faire ? Lui donner une petite bise sans doute, pour arranger tout ça. Cf. *Sch.*, 213.

³³⁸. Cf. la note de la page 83 du complément du *Journal*, joint à *Et nunc...* dans l'édition de Neuchâtel.

nous figure l'exaltation de la cassette d'Harpagon par le quiproquo qui la lui fait substituer à sa propre fille quand c'est un amoureux qui lui en parle.

C'est dire que nous ne visons pas ici la perte qu'en la correspondance de Gide l'humanité a faite, ou les humanités, mais cet échange fatidique par où la lettre vient à prendre la place même d'où le désir s'est retiré.

À la dernière page du livre où, à la suite d'*Et nunc manet in te*³³⁹, sont recueillies les pages qui, sur les relations de Gide à Madeleine, complètent le journal nous lisons, terminant des lignes dont notre tête bourdonne, cette phrase : « qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou », laquelle nous semble clouer la plainte de l'amant sur la place laissée déserte au cœur vivant de l'être aimé.

Nous avons mal lu : il s'agit du vide laissé pour le lecteur, par la suppression des pages ici restituées, dans le texte du journal. Mais c'est en lisant mal que nous avons bien lu pourtant.

Voici donc où se brise cette ironie de Gide qui serait presque unique, n'y eût-il Heine, à évoquer cette touche mortelle dont pour lui l'amour fut frappé, ce « Non, nous ne serons pas de vrais amants, ma chère », dont Jean Delay relève la note sur son carnet du 3 janvier 1891, pour en suivre le chemin et les séquences dans les papiers et dans les œuvres³⁴⁰.

Voici où s'éteint le courage de celui qui pour faire reconnaître son désir, encourut la dérision, voire risqua l'infortune, – où l'abandonne aussi l'intuition qui de son Corydon « fait plus qu'un tract³⁴¹ », mais un étonnant aperçu de la théorie de la libido.

⁽³¹⁵⁾Voici où fléchit l'humour d'un homme à qui sa richesse assurait l'indépendance, mais que le fait d'avoir posé la question de sa particularité, mit en posture de maître au delà de sa bourgeoisie.

Ces lettres où il mit son âme, elles, ... n'avaient pas de double. Et leur nature de fétiche apparue provoque le rire qui accueille la subjectivité prise au dépourvu.

Tout finit à la comédie, mais qui fera finir le rire ?

Est-ce le Gide qui se suffit en ses jours ultimes à laisser sa main courir sur le papier les histoires d'almanach, les souvenirs d'enfance et les prouesses de bonne fortune entremêlées, qui prennent de son Ainsi-soit-il un étrange phosphore³⁴² ?

« Signora Velcha, avez-vous bientôt fini ? », l'incantation irrévocable à s'y risquer, d'où venait-elle sur les lèvres de petites filles comme tout le monde, ses cousines, dans la courette où leur danse le cernait, du même trio de magiciennes fatidique à lui revenir ?

Et cette main qui la transcrit, est-ce encore la sienne, quand il lui arrive déjà de pouvoir croire qu'il est mort ? Immobile, est-ce la main de l'adolescent pris dans les glaces du pôle du voyage d'Urien, et qui tend ces mots qu'on peut lire : *Hic desperatus*³⁴³ ? Remuante, imite-t-elle le pianotage d'agonie, qui fit à Gide accorder à la mort de sa mère la musique d'un effort déçu vers la beauté ? *Haec desperata*³⁴⁴ ?

Le mouvement de cette main n'est pas en elle-même, mais en ces lignes qui ici continuent celles que Gide a tracées, et qui déjà sont celles de ce *Nietzsche* que vous nous annoncez, Jean Delay.

Il ne s'arrêtera, ce mouvement, qu'au rendez-vous que ces lignes nous fixent et que vous connaissez déjà puisque vous allez à sa rencontre, à la question de la figure qu'offre le verbe

³³⁹. Édition de Neuchâtel.

³⁴⁰. Cette ironie presque parodique des œuvres, depuis les *Poésies* jusqu'à *Paludes*, Delay la commente en ces termes où pointe le ton de la sienne propre quand sur la précieuse *Tentative amoureuse* il conclut : « En somme Luc, enchanté de réaliser son désir, s'en désenchante en le réalisant et se retrouve désolé, tandis que Gide, en exprimant le désir de ce double au lieu de le vivre, s'en désenchante aussi, mais dans un sens tout différent : il s'en désenvoûte et devient joyeux, de sorte que le désenchantement au sens de charme est un réenchantement au sens de chant. »

³⁴¹. C'est le cas qu'en fait Monsieur François Porché, dont le jugement est recueilli dans le volume de la N.R.F.

³⁴² Cf. Delay, I, 184. Ainsi soit-il, p. 95-96.

³⁴³. Delay, II, 211.

³⁴⁴. Delay, II, 501.

au-delà de la comédie : comment savoir d'entre les bateleurs celui qui tient le vrai Polichinelle ?

JACQUES LACAN

Cet exposé fut soumis à la censure qui refusa de le publier dans les actes du congrès. C'est seulement en 1992 que le texte de cette conférence – écrit en juin 1958 – sera publié pour la première fois par la revue Freudiana, à la fois dans sa version originale et sa traduction espagnole (Freudiana, publicación de le Escuela europea de psicoanálisis del campo freudiano, Cataluna, Paidós, 1992, n° 4/5, pp. 11-21). La présente version est parue dans l'Âne, 1992, n° 51, pp. 24 à 27.

⁽²⁴⁾1.— Pour distinguer la vraie psychanalyse de la fausse, on se réfère à une notion de la psychanalyse authentique, et à une notion d'une psychanalyse conforme à la vérité manifestée par son expérience. S'il s'agit pourtant ici de vérité à proprement parler, c'est qu'autant dans l'ordre de sa découverte que dans celui où elle opère à des fins curatives, le rapport de l'homme à la vérité est dominant.

Ainsi la psychanalyse fausse ne l'est pas seulement du fait de s'écarter du champ qui motive son procédé. Cet écart, quelles qu'en soient les intentions effectives, exige un oubli ou une méconnaissance. Et l'un et l'autre la condamnent à des effets pernicieux.

LA CAUSALITÉ LOGIQUE

2.— La psychanalyse vraie a son fondement dans le rapport de l'homme à la parole. Cette détermination dont l'énoncé est évident, est l'axe par rapport auquel doivent être jugés et jaugés ses effets : ceux-ci étant entendus dans leur extension la plus générale, à savoir non seulement comme changements diversement bénéfiques, mais comme révélation d'un ordre effectif dans des faits jusqu'alors restés inexplicables, à vrai dire apparition de faits nouveaux.

Ce rapport de l'homme à la parole est évident dans le médium de la psychanalyse : ce qui rend d'autant plus extraordinaire qu'on le néglige dans son fondement.

Mais il s'agit d'un cercle, car à ne pas reconnaître le fondement, on cherche ailleurs le médium : à savoir dans on ne sait quel affect immédiat, véritable délire à couvrir une action par où l'homme approche peut-être au plus près du foyer constituant de la raison. C'est le spectacle que nous offre la psychanalyse en tant qu'elle cherche à se justifier des méthodes des disciplines coexistantes en son champ, ce qu'elle ne fait qu'au prix de substantifications mythiques et d'alibis fallacieux.

Que le substrat biologique du sujet soit dans l'analyse intéressé jusqu'en son fonds, n'implique nullement que la causalité qu'elle découvre y soit réductible au biologique. Ce qu'indique la notion, primordiale dans Freud, de surdétermination, jamais élucidée jusqu'à présent.

Qu'on ne croie pas pour autant trouver ici la position dite culturaliste. Car pour autant qu'elle se réfère à un critère social de la norme psychique, elle contredit encore plus l'ordre découvert par Freud en ce qu'il montre d'antériorité radicale par rapport au social³⁴⁵.

3.— À revenir à l'émergence (dans la génialité de Freud) de l'interprétation (*Deutung*) des rêves, de la psychopathologie quotidienne et du trait d'esprit, soit au registre de ce qui dès lors vient au jour de la connaissance et de la praxis sous le nom d'inconscient, on reconnaît que ce sont les lois et les effets propres au langage qui en constituent la causalité ; causalité qu'il faut dire logique plutôt que psychique, si l'on donne à logique l'acception des effets du logos et non pas seulement du principe de contradiction.

Les mécanismes dits du condensé (*Verdichtung*) et du virement (*Verschiebung*) recouvrent exactement les ⁽²⁶⁾structures par où s'exercent dans le langage les effets de métaphore et de métonymie. C'est-à-dire les deux modes où la construction la plus récente de la théorie linguistique (Roman Jakobson et consort³⁴⁶) subsume dans une structure spécifique (impossible à retrancher même du fonctionnement physiologique des appareils mis dans le vivant au service du langage), l'action propre du signifiant, en tant qu'il faut considérer cette action comme engendrant la signification dans le sujet dont elle s'empare, en le marquant comme signifié.

³⁴⁵ . Cf. *Totem et Tabou*.

³⁴⁶ . Cf. *Fundamentals of Language*, de Roman Jakobson et Morris Halle, 1956.

Il ne s'agit pas ici de l'*Anschluss* par où l'on tente aujourd'hui de faire rentrer la psychanalyse dans une psychologie perpétuant un héritage académique sous l'étiquette de psychologie générale, – voire de l'assimiler aux plus récentes assumptions de la matière humaine sous les rubriques variées de la sociologie.

Il s'agit de la lecture suggestive de l'anticipation, faite par Freud dans l'analyse de l'inconscient, des formules mêmes où Ferdinand de Saussure, dix ans après la *Traumdeutung*, fonde l'analyse des langues positives. Car la linguistique a déplacé le centre de gravité des sciences, dont le titre, singulièrement inactuel d'être promu depuis lors de sciences humaines, conserve un anthropocentrisme dont Freud a affirmé que sa découverte ruinait le dernier bastion – en dénonçant l'autonomie où le sujet conscient des philosophes maintenait l'attribut propre à l'âme dans la tradition du zoologiste spiritualiste.

LE SUJET COMME SIGNIFIANT

4.– Toute promotion de l'intersubjectivité dans la personnologie humaine ne saurait donc s'articuler qu'à partir de l'institution d'un Autre comme lieu de la parole. C'est « l'autre scène », *anderer Schauplatz*, où Freud, empruntant le terme à Fechner, désigne dès l'origine le plateau gouverné par la machinerie de l'inconscient.

C'est sur cette scène que le sujet apparaît comme surdéterminé par l'ambiguïté inhérente au discours. Car dans la communication parlée, même quand il s'agit de transmission « objective », l'entérinement dans le discours domine l'effet de signal, de même que la mise à l'épreuve du code rétrofléchit l'action de message. Qu'on passe à la fonction de pacte de la parole, on touchera aussitôt que nul message du sujet ne s'articule qu'à se constituer dans l'Autre sous une forme inversée : « Tu es ma femme, tu es mon maître ».

Structure méconnue dans les prémisses des théories modernes de l'information où devrait pourtant être marquée l'antériorité du récepteur par rapport à toute émission.

Ici encore Freud devance ces travaux en permettant de distinguer le sujet comme strictement constitué par les *symboles-indices*, indiquant dans le discours sa place comme émetteur du message, du sujet en tant qu'il entre dans le message, non, comme on le croit, comme objet qui s'y représente, mais comme signifiant qui s'y donne : ce qui est possible pour ce que les images qui conduisent ses fonctions, deviennent par l'opération de la demande, *symboles-images* du discours.

PRÉTEXTE D'UNE ORTHOPÉDIE

5.– C'est cette capture imaginaire du sujet dans le discours de l'Autre qui semble aller si loin que de pouvoir intéresser sa physiologie la plus intime. C'est elle qui centre la notion vulgaire qui s'est substituée, de par son emploi en psychanalyse, au concept rigoureux du *symbolique* : car il faut définir celui-ci comme constitué dans la chaîne signifiante, seul lieu pensable de la surdétermination comme telle, par la double possibilité qu'elle ouvre à la *combinaison* et à la *substitution* des éléments discrets qui sont le matériel du signifiant.

Mais la fascination propre à l'*imaginaire*, ici distingué du symbolique, s'est exercée sur ceux-là mêmes, à savoir les psychanalystes, qui en découvraient les formes dans la dialectique où le sujet se révélait symbolisé.

Le double effet de l'imaginaire en tant qu'écran opposant son filtre à la communication du message inconscient, et en tant qu'élément constitué du code symbolique, a été confondu par eux en une seule puissance, qu'ils n'ont pu dès lors apprécier qu'à des effets de résonance, aux interférences de plus en plus obscurcies.

Il en est résulté notamment que la résistance du discours n'a jamais été distinguée de la résistance du sujet.

La suite s'en est manifestée dans un contresens toujours accru à mesure que Freud dans une hâte, qu'il faut bien dire angoissante, à en suivre la trace dans un style de « bouteille à la mer », nous donnait à le rectifier en articulant la fonction du Moi dans la topique intra-subjective.

Ce leurre imaginaire où Freud situe le Moi dans son « Introduction au narcissisme » dès 1914 et dont nous-mêmes, dans le début de notre carrière, avons voulu restaurer le relief sous le nom de stade du miroir, le fait brutal que l'analyse du Moi soit introduite (ne connaîtrait-on des articles de Freud que leur titre, ce qui est plus fréquent qu'on ne croit chez les analystes) avec et sous l'angle de la psychologie collective, – tout cela qui est fait pour donner au Moi un statut analytique où sa fonction imaginaire se coordonne à sa valeur d'objet idéal, disons le mot : métonymique –, n'a servi que de prétexte à l'introduction d'une orthopédie psychique qui s'acharne avec une obstination gâteuse à un renforcement du Moi : négligeant que c'est là aller dans le sens du symptôme, de la formation de défense, de l'alibi névrotique, – et s'abritant d'une harmonie préétablie de la maturation des instincts à la morale dont le postulat restera attaché à l'histoire de notre époque comme le témoignage d'un obscurantisme sans précédent.

6.– Les positions ici avancées sous une forme radicale résument le double travail d'un commentaire de textes que nous poursuivons depuis sept ans dans un séminaire hebdomadaire couvrant par an environ trois cents pages de l'œuvre de Freud, – et d'un enseignement de présentation clinique et de contrôle thérapeutique qui se poursuit depuis cinq ans sous l'égide de la Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Professeur Jean Delay) de la Faculté de Médecine de Paris.

Les conséquences de ce travail théorique et pratique sur la direction de la cure, – au triple point de vue de la place de l'interprétation dans l'analyse, du maniement du transfert, et des normes mêmes où se fixent les buts et la terminaison de la cure –, ont été exposées au Colloque international tenu cette année à Royaumont par la Société Française de Psychanalyse, soit par le groupe qui nous accompagne dans ce labeur.

Les mêmes personnalités dont la place dans la Société internationale de psychanalyse a pour effet que la langue française est la seule langue de grande culture dans laquelle il n'y ait pas de traduction complète des œuvres de Freud – la partie traduite y étant tissée d'oublis, de non-sens, de falsifications et d'erreurs qui en rendent la lecture au mieux inintelligible et au pire controuvée –, sont aussi celles que nous rencontrons pour s'opposer à toute discussion de ces travaux dans la Société internationale de psychanalyse, fondée par Freud.

7.– Un facteur unifie les directions qu'on appelle phases de la doctrine de Freud : elles fixent les lignes cardinales de la recherche où devait s'orienter le problème à jamais ouvert par sa découverte : celui des rapports liant le sujet au signifiant. C'est le problème de l'identification, quant au sujet. Quant à ses relations au réel, il exclut absolument la position de la réalité comme purement et simplement donnée, à quoi la psychanalyse aujourd'hui se réfère, tant par l'usage qu'elle fait de la notion de sens de la réalité, voire d'épreuve de la réalité, que par l'appui qu'elle y trouve pour se réduire à une pratique de plus en plus organisée d'une pédagogie corrective.

Il va de soi que nous ne mettons pas ce faisant en question la primauté du réel, simplement nous rappelons que le langage y introduit une dimension de nature à le « mettre en question ». C'est au niveau de cette mise en question que se situe le drame de la névrose. Vouloir réduire celle-ci dans sa véracité irréductible, ne peut conduire qu'à un recul du symptôme jusqu'aux racines mêmes de l'être, à la destruction de ce qui témoignait dans la souffrance.

En fait la résistance rencontrée témoigne à elle seule de l'impasse de l'entreprise, et la compulsion de répétition découverte par Freud a été aussi par lui identifiée à l'insistance d'une vérité qui clame encore dans le désert de l'ignorance.

L'opposition dialectique, c'est-à-dire liée par une relation d'occultation alternante, du principe de réalité au principe du plaisir, n'est concevable qu'au niveau de l'identification signifiante. Ils ne peuvent du point de vue de l'adaptation que se confondre strictement.

Or toute la psychanalyse se développe dans la dimension de leur conflit. Ainsi la promotion d'une sphère sans conflit au centre de la théorie, comme au pivot de l'action thérapeutique, nous apporte de New-York le signe dernier du renoncement achevé aux

principes d'une découverte, – de son détournement à des fins de suggestion sociale et d'assujettissement psychologique.

LA CONDITION DU DÉSIR

8.– Il n'a pas manqué de gens pour nous faire grief de solliciter Freud, et de manquer à l'essentiel, en réduisant au champ de la parole et du langage, – objet du rapport par lequel à Rome, en 1953, s'est inaugurée la vie de notre groupe –, un mouvement de l'être qui le soutient et le dépasse de toutes parts. Du préverbal à l'ineffable, il n'est pas de catégorie qu'on n'agite pour nous réfuter, au silence près dont on se méfie à juste titre.

⁽²⁷⁾Articulons ici que nous ne confondons pas plus l'être avec le dicible, que nous ne tenons l'étant pour l'antithèse de la raison.

Bien au contraire, ramenant à sa source freudienne la souffrance dont la névrose nous révèle le pathétique bien tempéré, nous tentons de saisir le désir dans les rêts mêmes où Freud nous le montre fixé. Ces rêts sans doute le traversent et l'articulent dans l'interrogation passionnée qui arrache le vivant, à demi déhiscent de la vie, qu'est l'homme, à la condition du besoin, pour l'élever à la position de cette demande sans objet, que nous appelons l'amour, la haine et l'ignorance.

C'est là, entre l'inconditionné de cette demande et la satisfaction dont on prétend l'étouffer, que surgit cette condition quasi-perverse en sa forme absolue qu'est le désir. Place prédestinée chez le sujet parlant pour que la Vénus aveugle de la nature y cherche dans l'angoisse son symbole vivant. Ici le phallus, où les anciens voyaient le signe où le logos marque la vie de son empreinte, et dont ce n'est pas en vain que le mystère devait être tu, puisqu'à être dit, il ne pouvait être que dégradé, nous a révélé sa fonction symbolique : dans le complexe de castration. Ce que la psychanalyse d'aujourd'hui tente de réduire à la fonction imaginaire d'un « objet partiel ».

Mais nous devons entendre Freud quand il nous dit que dans le rêve, seule son élaboration l'intéresse. Le désir inconscient, indiqué dans la métaphore onirique, n'a d'objet que métonymique. Il est désir au-delà de la reconnaissance autant que reconnaissance à quoi se dérobe le désir.

Enseignement trop ardu pour que les augures de la psychanalyse d'aujourd'hui n'en soient pas venus à se dire : « Un rêve après tout n'est qu'un rêve », et même à en faire le mot de passe dont ils se saluent.

Ce rêve et ce désir en effet ne sont pas articulables en termes d'adaptation à la réalité, soit en ces termes qui, sous le nom de tension vécue, de résistance affective, de partie saine ou distordue du moi, de relation duelle entre l'analysé et l'analyste, font revivre les étonnantes mystifications de la psychothérapie autoritaire.

C'est donc bien nous, et non pas eux, qui disons que le désir, qu'il soit du rêve ou de la veille, n'est pas articulable dans la parole. Mais il n'est pas vrai pourtant qu'il ne soit pas articulé dans le langage, et que, glissant comme l'anneau du jeu de furet au fil de la métonymie qui le retient dans un cercle de fantasme, il ne produise pas métaphoriquement le signifié du symptôme où ce fantasme se réalise.

LA PUISSANCE DE LA VÉRITÉ

9.– Nous voici tout près des problèmes de la cure et de la distinction profonde entre la suggestion et le transfert. Le transfert est ce lien à l'Autre qu'établit la forme de demande à quoi l'analyse fait sa place, pour que de cette place cette répétition, où ce n'est pas le besoin qui se répète, mais l'au-delà qu'y dessine la demande, puisse être saisie dans son effet de désir et analysée dans son effet de suggestion.

C'est à mesure que l'effet de suggestion issu de l'inconscient dissipe ses mirages, que le désir doit s'articuler en tant que signifiant dans la question existentielle qui donne son horizon au transfert.

En quelque terme que celle-ci se résolve, c'est au lieu de l'Autre que le sujet se trouvera : à la place de ce qui était (*Wo Es war...*) et qu'il faut qu'il assume (... , *soll Ich werden*).

Ici le précepte : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ne sonne pas moins étrangement que le *Tât tvam asi*, comme on l'éprouve à y répondre à la première personne où éclate l'absurdité qu'il y aurait à prendre son dernier terme pour son dernier mot, tandis que l'autre boucle son cercle à l'achever : « comme toi-même, tu es ceci que tu hais parce que tu l'ignores ».

Nulle part comme dans Freud de nos jours ne se respire l'air de la raison conquérante, ni ce style dont au XVIII^e siècle l'homme s'avança vers la dénudation de son désir, pour en poser, sous la figure de la nature, à Dieu la question. Pointe unique dans l'histoire d'une philosophie qui avait fait sa loi de la négation du désir. Pointe dont on s'étonne à constater comment la philosophie a réussi à la discréditer comme celle d'une clarté artificielle, voire artificieuse, alors qu'elle posait la question la plus profonde.

Sans doute cette philosophie des lumières, et son parangon l'homme du plaisir, ont-ils fait une erreur. Ils ont voulu expliquer ce qui s'opposait à leur question par l'imposture et faire de l'obscurantisme un complot contre la liberté de la nature.

C'est de cette erreur que nous subissons le retour. Car les monstres qu'on forge pour les besoins d'une cause nous apportent la preuve la plus étonnante de la puissance de la vérité : ils viennent eux-mêmes au jour.

Ceux qui ont mon âge ont pu saisir comment la propagande anti-allemande des Alliés de la Grande Guerre, a engendré l'hitlérisme, qui la justifia après coup.

Plus paradoxalement, mais par un retour du même ordre, la reprise d'une mise en question essentielle de l'homme par rapport à la nature, au nom cette fois de la vérité qui la pénètre, aboutit à ce résultat singulier : que ceux-là mêmes dont le réinventeur de cette question a voulu faire les gardiens de son legs, s'organisent pour le transformer en instrument d'équivoque et de conformisme et se constituent réellement en une Église qui sait que son autorité est de néant, puisqu'elle renie ce qui est son action même, en la ravalant aux connivences d'un aveuglement qu'elle-même entretient.

10.— Comment ne pas reconnaître en effet la fausseté de leur position dans son apparence même, à savoir ce contraste qui fait que la psychanalyse est tout juste tolérée dans sa pratique, quand son prestige est universel : quand « psychanalyse de... », de quelque objet qu'il s'agisse, veut dire pour tous qu'on entre dans la raison profonde d'une apparente déraison, et que pourtant dans la science la psychanalyse vit dans une sorte de quarantaine qui n'a rien à faire avec l'effet de la spécialisation.

Situation faite de méconnaissances accordées, et que n'explique plus depuis longtemps la prétendue résistance des laïcs. Si celle-ci est quelque part maintenant, ce n'est pas ailleurs que chez les psychanalystes eux-mêmes, et patente dans cet effort de se faire valoir par les analogies les plus bâtardees et les fictions les plus douteuses, – conjoint à cette bégueulerie qu'ils manifestent devant les emplois diversement abusifs qui sont faits au dehors des notions qu'ils diffusent, non sans en ressentir une secrète complaisance.

Faut-il voir dans le consentement dont ils jouissent dans la moitié du monde civilisé un effet du pardon que méritent ceux qui ne savent pas ce qu'ils font ? Ou revenir à la preuve, que constitue, pour la vérité d'une tradition, l'indignité de ses ministres.

Nul doute que la confiance privilégiée dans la parole qu'implique le maintien du choix de ses moyens formels, soit le principe de vérité par quoi la psychanalyse subsiste, malgré l'imbécillité des idéaux dont elle l'assaisonne.

Sans doute cela suffit-il, – non pas que la parole ne soit le véhicule naturel de l'erreur, élu du mensonge, et normal du malentendu, mais parce qu'elle se déploie dans la dimension de la vérité, et ainsi la suscite, fût-ce à l'horreur du sujet.

C'est bien là un truisme, et même le truisme par excellence. Il retrouve les propos que nous venons d'avancer, pour repenser la psychanalyse et reconduire sa mission.

Un mystère subsiste pourtant sur les conditions propres à la garde du patrimoine disciplinaire qu'engendre un champ où le praticien lui-même doit se tenir au niveau du sujet qu'il découvre, – à savoir ici non pas le sujet de la connaissance, œil en face du monde réel, mais le sujet de la parole, – c'est-à-dire en tant qu'il émerge à la dimension de la vérité.

C'est à une nécessité profonde que Freud est confronté quand il se soucie instamment de fonder la communauté qui assurera cette garde. Est-ce seulement un accident quand il s'abandonne romantiquement à y laisser s'insérer ce *praesidium secret* où se préfigurent les appareils les plus modernes de notre politique ? J'ai déjà touché à ce sujet ailleurs en me fondant sur les documents vertigineux livrés par Jones. Nous sommes alors en 1912.

Le fruit, il faut le savourer maintenant dans cette théorie de la *validation* des théories par les conciles³⁴⁷, qu'un membre de la camarilla qui a détenu après la dernière guerre dans la Société internationale les pouvoirs exécutifs, articula sans la moindre vergogne.

Mimétisme singulier de l'histoire à l'endroit de cette analyse d'une Église sans foi, d'une armée sans patrie, que Freud nous a donnée, dans un ouvrage plus haut cité, et où il faut reconnaître que l'art a une fois de plus forgé une forme signifiante avant son émergence dans le réel.

Ici la psychanalyse se manifeste elle-même passion dans l'acte qui la constitue, suscitant à nouveau en son sein le mot de ralliement dont Voltaire conspuait l'imposture : « Écrasons l'infâme ».

³⁴⁷. Cf. Kris Ernst, « The Nature of Psychoanalytic Propositions and Their Validation », in *Freedom and Experience*, Ithaca, Cornell University Press, 1947.

Intervention au colloque international de Royaumont (10-13 Juillet 1958) et retravaillée à Pâques 1960 pour la publication dans La psychanalyse, 1961, n° 6, « Perspectives structurales », pp. 149-206.

⁽¹⁴⁹⁾I.— QUI ANALYSE AUJOURD'HUI ?

1. Qu'une analyse porte les traits de la personne de l'analysé, on en parle comme de ce qui va de soi. Mais on croit faire preuve d'audace à s'intéresser aux effets qu'y aurait la personne de l'analyste. C'est du moins ce qui justifie le frémissement qui nous parcourt aux propos à la mode sur le contre-transfert, contribuant sans doute à en masquer l'impropriété conceptuelle : pensez de quelle hauteur d'âme nous témoignons à nous montrer dans notre argile être faits de la même que ceux que nous pétrissons.

J'ai écrit là un vilain mot. Il est léger pour ceux qu'il vise, quand on ne met même plus de forme aujourd'hui à avouer que sous le nom de psychanalyse on s'emploie à une « rééducation émotionnelle du patient » [22]³⁴⁸.

Situer à ce niveau l'action de l'analyste emporte une position de principe, au regard de quoi tout ce qui peut se dire du contre-transfert, même à n'être pas vain, fera office de diversion. Car c'est au delà que gît dès lors l'imposture que nous voulons ici déloger³⁴⁹.

Nous ne dénonçons pas pour autant ce que la psychanalyse d'aujourd'hui a d'antifreudien. Car en cela Il faut lui savoir gré ⁽¹⁵⁰⁾d'avoir mis bas le masque, puisqu'elle se targue de dépasser ce que d'ailleurs elle ignore, n'ayant retenu de la doctrine de Freud que juste assez pour sentir combien ce qu'elle vient à énoncer de son expérience, y est dissonant.

Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir authentiquement une *praxis*, se rabat, comme il est en l'histoire des hommes commun, sur l'exercice d'un pouvoir.

2. Le psychanalyste assurément dirige la cure. Le premier principe, de cette cure, celui qu'on lui épelle d'abord, qu'il retrouve partout dans sa formation au point qu'il s'en imprègne, c'est qu'il ne doit point diriger le patient. La direction de conscience, au sens du guide moral qu'un fidèle du catholicisme peut y trouver, est ici exclue radicalement. Si la psychanalyse pose des problèmes à la théologie morale, ce ne sont pas ceux de la direction de conscience, en quoi nous rappelons que la direction de conscience en pose aussi.

La direction de la cure est autre chose. Elle consiste d'abord à faire appliquer par le sujet la règle analytique, soit les directives dont on ne saurait méconnaître la présence au principe de ce qu'on appelle « la situation analytique », sous le prétexte que le sujet les appliquerait au mieux sans y penser.

Ces directives sont dans une communication initiale posées sous forme de consignes dont, si peu que les commente l'analyste, on peut tenir que jusque dans les inflexions de leur énoncé, ces consignes véhiculeront la doctrine que s'en fait l'analyste au point de conséquence où elle est venue pour lui. Ce qui ne le rend pas moins solidaire de l'énormité des préjugés qui chez le patient attendent à cette même place : selon l'idée que la diffusion culturelle lui a permis de se former du procédé et de la fin de l'entreprise.

Ceci déjà suffit à nous montrer que le problème de la direction s'avère, dès les directives du départ, ne pouvoir se formuler sur une ligne de communication univoque, ce qui nous oblige à en rester là de ce temps pour l'éclairer de sa suite.

Posons seulement qu'à le réduire à sa vérité, ce temps consiste à faire oublier au patient qu'il s'agit seulement de paroles, mais que cela n'excuse pas l'analyste de l'oublier lui-même [16].

³⁴⁸. Les chiffres entre crochets renvoient aux références placées à la fin de ce rapport.

³⁴⁹. Pour retourner contre l'esprit d'une société un terme au prix duquel on peut l'apprécier, quand la sentence où Freud s'égale aux présocratiques : *Wo es war soll Ich werden*, s'y traduit tout uniment à l'usage français, par : Le Moi doit déloger le Ça.

3. Au reste avons-nous annoncé que c'est par le côté de l'analyste que nous entendions engager notre sujet.

⁽¹⁵¹⁾ Disons que dans la mise de fonds de l'entreprise commune, le patient n'est pas seul avec ses difficultés à en faire l'écot. L'analyste aussi doit payer :

- payer de mots sans doute, si la transmutation qu'ils subissent de l'opération analytique, les élève à leur effet d'interprétation ;
- mais aussi payer de sa personne, en tant que, quoi qu'il en ait, il la prête comme support aux phénomènes singuliers que l'analyse a découvert dans le transfert ;
- oubliera-t-on qu'il doit payer de ce qu'il y a d'essentiel dans son jugement le plus intime, pour se mêler d'une action qui va au cœur de l'être (*Kern unseres Wesens*, écrit Freud [6]) : y resterait-il seul hors de jeu ?

Que ceux dont les vœux vont à nos armes, ne s'inquiètent pas pour, moi, à la pensée que je m'offre ici encore à des adversaires toujours heureux de me renvoyer à ma métaphysique.

Car c'est au sein de leur prétention à se suffire de l'efficacité, que s'élève un propos comme celui-ci : que l'analyste guérit moins par ce qu'il dit et fait que par ce qu'il est [22]. Personne apparemment n'y demandant raison d'un tel propos à son auteur, non plus qu'on ne le rappelle à la pudeur, quand, avec un sourire lassé à l'adresse de la dérision qu'il encourt, c'est à la bonté, à la sienne (il faut être bon, nulle transcendance dans le contexte), qu'il s'en remet pour mettre un terme à un débat sans issue sur la névrose du transfert³⁵⁰. Mais qui aurait la cruauté d'interroger celui qui ploie sous le faix de la valise, quand son port clairement donne à penser qu'elle est pleine de briques ?

Pourtant l'être est l'être, qui que ce soit qui l'invoque, et nous avons le droit de demander ce qu'il vient faire ici.

4. Je remettrai donc l'analyste sur la sellette, en tant que je le suis moi-même, pour remarquer qu'il est d'autant moins sûr de son action qu'il y est plus intéressé dans son être.

Interprète de ce qui m'est présenté en propos ou en actes, je décide de mon oracle et l'articule à mon gré, seul maître à mon ⁽¹⁵²⁾bord après Dieu, et bien entendu loin de pouvoir mesurer tout l'effet de mes paroles, mais en cela justement averti et tâchant à y parer, autrement libre toujours du moment et du nombre, autant que du choix de mes interventions, au point qu'il semble que la règle ait été ordonnée tout entière à ne gêner en rien mon faire d'exécutant, ce à quoi est corrélatif l'aspect de « matériel », sous lequel mon action ici prend ce qu'elle a produit.

5. Quand au maniement du transfert, ma liberté s'y trouve par contre aliénée du dédoublement. qu'y subit ma personne, et nul n'ignore que ce soit là qu'il faille chercher le secret de l'analyse. Ceci n'empêche pas qu'on se croie en progrès à ce docte propos : que la psychanalyse doive être étudiée comme une situation à deux. Sans doute y met-on des conditions qui en restreignent les mouvements, mais il reste que la situation ainsi conçue sert à articuler (et sans plus d'artifice que la rééducation émotionnelle plus haut citée) les principes d'un dressage du Moi dit faible, et par un Moi qu'on aime à croire de force à remplir ce projet, car il est fort. Qu'on ne l'émette pas sans gêne, c'est ce dont témoignent des repentirs dont la gaucherie frappe, comme celui qui précise ne pas céder sur l'exigence d'une « guérison par le dedans » [22]³⁵¹. Mais il n'en est que plus significatif de constater que

³⁵⁰. « Comment terminer le traitement analytique » *Revue franç. de Psychanalyse* 1954, IV, p. 519 et *passim*. Pour mesurer l'influence d'une telle formation lire : Ch.-H. Nodet, « Le psychanalyste », In *L'évolution psychiatrique* 1957, n° IV, pp. 689-691.

³⁵¹. Nous promettons à nos lecteurs de ne plus les fatiguer dans ce qui vient, d'aussi sottes formules, qui ici n'ont vraiment d'autre utilité que de montrer où en est arrivé le discours analytique. Nous nous en sommes excusés auprès de nos auditeurs étrangers qui en avaient sans doute autant à leur service dans leur langue, mais peut-être pas tout à fait de la même platitude.

l'assentiment du sujet, par son rappel en ce passage, ne vient qu'au second temps d'un effet d'abord imposé.

Ce n'est pas pour notre plaisir que nous étalons ces déviations, mais plutôt pour de leurs écueils faire balises à notre route.

En fait tout analyste (fût-il de ceux qui s'égarent ainsi) ressent toujours le transfert dans l'émerveillement de l'effet le moins attendu d'une relation à deux qui serait comme les autres. Il se dit qu'il a là à composer avec un phénomène dont il n'est pas responsable, et l'on sait l'insistance que Freud a mise à souligner sa spontanéité chez le patient.

Depuis quelque temps, les analystes dans les révisions déchirantes dont ils nous régalent, insinueraient volontiers ⁽¹⁵³⁾ que cette insistance dont ils se firent longtemps rempart, traduirait chez Freud quelque fuite devant l'engagement que suppose la notion de situation. On est, voyez-vous, à la page.

Mais c'est plutôt l'exaltation facile de leur geste à jeter les sentiments, mis au titre de leur contre-transfert, dans le plateau d'une balance où la situation s'équilibrerait de leur pesée, qui pour nous témoigne d'un malheur de la conscience corrélatif d'une démission à concevoir la vraie nature du transfert.

On ne saurait raisonner de ce que l'analysé fait supporter de ses fantasmes à la personne de l'analyste, comme de ce qu'un joueur idéal suppose des intentions de son adversaire. Sans doute y a-t-il là aussi stratégie, mais qu'on ne se trompe pas à la métaphore du miroir pour autant qu'elle convienne à la surface unie que présente au patient l'analyste. Visage clos et bouche cousue n'ont point ici le même but qu'au bridge. Plutôt par là l'analyste s'adjoint-il l'aide de ce qu'on appelle à ce jeu le mort, mais c'est pour faire surgir le quatrième qui de l'analysé va être ici le partenaire, et dont l'analyste va par ses coups s'efforcer de lui faire deviner la main : tel est le lien, disons d'abnégation, qu'impose à l'analyste l'enjeu de la partie dans l'analyse.

On pourrait poursuivre la métaphore en déduisant de là son jeu selon qu'il se place « à droite » ou « à gauche » du patient, c'est-à-dire en posture de jouer après ou avant la quatrième, c'est-à-dire de jouer avant ou après celui-ci avec le mort.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort ; et qu'à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit.

Voilà pourquoi l'analyste est moins libre en sa stratégie qu'en sa tactique.

6. Allons plus loin. L'analyste est moins libre encore en ce qui domine stratégie et tactique : à savoir sa politique, où il ferait mieux de se repérer sur son manque à être que sur son être.

Pour dire les choses autrement : son action sur le patient lui échappe avec l'idée qu'il s'en fait, s'il n'en reprend pas le départ dans ce par quoi elle est possible, s'il ne retient pas le paradoxe de ce qu'elle a d'écartelé, pour réviser au principe la structure par où toute action intervient dans la réalité.

⁽¹⁵⁴⁾ Pour les psychanalystes d'aujourd'hui, ce rapport à la réalité va de soi. Ils en mesurent les défections chez le patient sur le principe autoritaire des éducateurs de toujours. Seulement ils s'en remettent à l'analyse didactique de garantir son maintien à un taux suffisant chez les analystes, dont on ne laisse pas de sentir que, pour faire face aux problèmes de l'humanité qui s'adresse à eux, leurs vues seront parfois un peu locales. Ce n'est que reculer le problème d'un échelon individuel.

Et l'on n'est guère rassuré, quand ils tracent le procédé de l'analyse dans la réduction chez le sujet des écarts, imputés à son transfert et à ses résistances, mais repérés par rapport à la réalité, à les entendre se récrier sur la « situation toute simple » qu'offrirait l'analyse pour en prendre la mesure. Allons ! l'éducateur n'est pas près d'être éduqué, s'il peut juger aussi légèrement d'une expérience qu'il a dû pourtant lui-même traverser.

On présume à une telle appréciation que ces analystes eussent donné à cette expérience d'autres biais, s'ils avaient dû se fier à leur sens de la réalité pour l'inventer eux-mêmes :

priorité scabreuse à imaginer. Ils s'en doutent un peu, et c'est pourquoi ils sont si pointilleux à en préserver les formes.

On conçoit que pour étayer une conception si évidemment précaire, certains outre-océan aient éprouvé le besoin d'y introduire une valeur stable, un étalon de la mesure du réel : c'est l'*ego* autonome. C'est l'ensemble supposé organisé des fonctions les plus disparates à prêter leur support au sentiment d'innéité du sujet. On le tient pour autonome, de ce qu'il serait à l'abri des conflits de la personne (*non-conflictual sphere*) [14].

On reconnaît là un mirage éculé que la psychologie d'introspection la plus académique avait déjà rejeté comme intenable. Cette régression est pourtant célébrée comme un retour au bercail de la « psychologie générale ».

Quoi qu'il en soit, elle résout la question de l'être de l'analyste³⁵². Une équipe d'*egos* moins égaux sans doute qu'autonomes (mais à quelle estampille d'origine se reconnaissent-ils dans la suffisance de leur autonomie ?), s'offre aux Américains⁽¹⁵⁵⁾ pour les guider vers la *happiness* sans déranger les autonomies, égoïstes ou non, qui pavent de leurs sphères sans conflit l'*American way* d'y parvenir.

7. Résumons-nous. Si l'analyste n'avait affaire qu'à des résistances, il y regarderait à deux fois avant de faire une interprétation, comme c'est bien son cas en effet, mais il en serait quitte avec cette prudence.

Seulement cette interprétation, s'il la donne, va être reçue comme venant de la personne que le transfert lui impute d'être. Acceptera-t-il de bénéficier de cette erreur sur la personne ? La morale de l'analyse n'y contredit pas, à condition qu'il interprète cet effet, faute de quoi l'analyse en resterait à une suggestion grossière.

Position incontestable, sauf que c'est comme venant de l'Autre du transfert que la parole de l'analyste sera encore entendue et que la sortie du sujet hors du transfert est ainsi reculée *ad infinitum*.

C'est donc pour ce que le sujet, à l'analyste, impute d'être (d'être qui soit ailleurs), qu'il est possible qu'une interprétation revienne à la place, d'où elle peut porter sur la répartition des réponses.

Mais là qui dira ce qu'il est, l'analyste, et ce qu'il en reste au pied du mur de la tâche d'interpréter ? Qu'il ose le dire lui-même, si, qu'il soit un homme, c'est tout ce qu'il a à nous répondre. Qu'il en ait ou pas, serait donc toute l'affaire : c'est pourtant là qu'il tourne bride, non seulement pour l'impudence du mystère, mais parce qu'en cet avoir, c'est de l'être qu'il s'agit, et comment. Nous verrons plus loin que ce comment n'est pas commode.

Aussi préfère-t-il se rabattre sur son Moi, et sur la réalité dont il connaît un bout. Mais alors le voilà à je et à moi avec son patient. Comment faire, s'ils sont à couteaux tirés ? C'est ici qu'astucieusement on compte sur les intelligences qu'on doit avoir dans la place, dénommée en l'occasion la partie saine *du moi*, celle qui pense comme nous.

C.Q.N.R.P.D., peut-on conclure, ce qui nous ramène au problème du départ, soit à réinventer l'analyse.

Ou à la refaire : en traitant le transfert comme une forme particulière de la résistance.

Beaucoup le professent. C'est à eux que nous posons la⁽¹⁵⁶⁾ question qui intitule ce chapitre : Qui est l'analyste ? Celui qui interprète en profitant du transfert ? Celui qui l'analyse comme résistance ? Ou celui qui impose son idée de la réalité ?

Question qui peut pincer de plus près ceux à qui elle s'adresse, et être moins facile à esquiver que la question : qui parle ? dont tel de mes élèves leur cornait les oreilles sur le compte du patient. Car leur réponse d'impaticiens ; un animal de notre espèce, à la question changée serait plus fâcheusement tautologique, de devoir dire : moi.

Tout cru.

³⁵². En France la doctrinaire de l'être, plus haut cité, a été, droit à cette solution : l'être du psychanalyste est inné (*cf. La P.D.A.*, I, p. 136).

II. – QUELLE EST LA PLACE DE L'INTERPRÉTATION ?

1. Ce qui précède ne donne pas réponse à tout ce qui s'y promet de questions pour un novice. Mais à rassembler les problèmes actuellement agités autour de la direction de l'analyse en tant que cette actualité reflète son usage présent, nous croyons y avoir respecté les proportions.

C'est dire la moindre place que tient l'interprétation dans l'actualité psychanalytique, – non qu'on en ait perdu le sens, mais que l'abord de ce sens témoigne toujours d'un embarras. Il n'est pas d'auteur qui s'y affronte sans procéder par détachement de tous les modes d'interventions verbales, qui ne sont pas l'interprétation : explications, gratifications, réponses à la demande..., etc. Le procédé devient révélateur quand il se rapproche du foyer de l'intérêt. Il impose que même un propos articulé pour amener le sujet à prendre vue (*insight*) sur une de ses conduites, et spécialement dans sa signification de résistance, peut recevoir tout autre nom, confrontation par exemple, fût-elle du sujet à son propre dire, sans mériter celui d'interprétation, seulement d'être un dire éclairant.

Les efforts d'un auteur sont touchants à tenter de forcer la théorie de la forme pour y trouver la métaphore qui lui permette d'exprimer ce que l'interprétation apporte de résolution dans une ambiguïté intentionnelle, de fermeture à une incomplétude qui n'est pourtant réalisée qu'après coup [2].

2. On sent que c'est la nature d'une transmutation dans le sujet, qui ici se dérobe, et d'autant plus douloureusement pour la pensée qu'elle lui échappe du moment même qu'elle passe au fait. Nul index ne suffit en effet à montrer où agit l'interprétation, ⁽¹⁵⁷⁾si l'on n'admet radicalement un concept de la fonction du signifiant, qui saisisse où le sujet s'y subordonne au point d'en être suborné.

L'interprétation, pour déchiffrer la diachronie des répétitions inconscientes doit introduire dans la synchronie des signifiants qui s'y composent, quelque chose qui soudain rende la traduction possible, – précisément ce que permet la fonction de l'Autre dans le recel du code, c'étant à propos de lui qu'en apparaît l'élément manquant.

Cette importance du signifiant dans la localisation de la vérité analytique, apparaît en filigrane, dès qu'un auteur se tient ferme aux connexions de l'expérience dans la définition des apories. Qu'on lise Edward Glover pour mesurer le prix qu'il paye du défaut de ce terme : quand à articuler les vues les plus pertinentes, il trouve l'interprétation partout, faute de pouvoir l'arrêter nulle part, et jusque dans la banalité de l'ordonnance médicale, et qu'il en vient à dire tout uniment, sans qu'on sache s'il s'entend, que la formation du symptôme est une interprétation inexacte du sujet [13].

L'interprétation ainsi conçue devient une sorte de phlogistique : manifeste en tout ce qui se comprend à tort ou à raison, pour peu qu'il nourrisse la flamme de l'imaginaire, de cette pure parade qui, sous le nom d'agressivité, fait les choux gras de la technique de ce temps-là (1931 –, c'est bien assez neuf pour être encore d'aujourd'hui. Cf. [13]).

C'est seulement à ce que l'interprétation vienne culminer dans l'hic et nunc de ce jeu, qu'elle se distinguera de la lecture de la *signatura rerum* où Jung rivalise avec Boehme. L'y suivre irait fort peu à l'être de nos analystes.

Mais être à l'heure de Freud est bien d'une autre tablature, pour quoi il n'est pas superflu d'en savoir démonter l'horloge.

3. Notre doctrine du signifiant est d'abord discipline, où se rompent ceux que nous formons, aux modes d'effet du signifiant dans l'avènement du signifié, seule voie à concevoir qu'à s'y inscrire l'interprétation puisse produire du nouveau.

Car elle ne se fonde dans aucune assomption des archétypes divins, mais dans le fait que l'inconscient ait la structure radicale du langage, qu'un matériel y joue selon des lois, qui sont celles que découvre l'étude des langues positives, des langues qui sont ou furent effectivement parlées.

⁽¹⁵⁸⁾ La métaphore du phlogistique que nous inspirait Glover à l'instant, prend son appropriation de l'erreur qu'elle évoque : la signification n'émane pas plus de la vie que le phlogistique dans la combustion ne s'échappe des corps. Bien plutôt faudrait-il en parler comme de la combinaison de la vie avec l'atome 0 du signe³⁵³, du signe, en tant d'abord qu'il connote la présence ou l'absence, en apportant essentiellement l'*et* qui les lie, puisqu'à connoter la présence ou l'absence, il institue la présence sur fonds d'absence, comme il constitue l'absence dans la présence.

On se souviendra qu'avec la sûreté de sa démarche dans son champ, Freud cherchant le modèle de l'automatisme de répétition, s'arrête au carrefour d'un jeu d'occultation et d'une scansion alternative de deux phonèmes, dont la conjugaison chez un enfant le frappe.

C'est aussi bien qu'y apparaît du même coup la valeur de l'objet en tant qu'insignifiant (ce que l'enfant fait apparaître et disparaître), et le caractère accessoire de la perfection phonétique auprès de la distinction phonématique, dont personne ne contesterait à Freud qu'il soit en droit de la traduire immédiatement par les *Fort ! Da !* de l'allemand parlé par lui adulte [9].

Point d'insémination d'un ordre symbolique qui préexiste au sujet infantile et selon lequel il va lui falloir se structurer.

4. Nous nous épargnerons de donner les règles de l'interprétation. Ce n'est pas qu'elles ne puissent être formulées, mais leurs formules supposent des développements que nous ne pouvons tenir pour connus, faute de pouvoir les condenser ici.

Tenons-nous en à remarquer qu'à lire les commentaires classiques sur l'interprétation, on regrette toujours de voir combien peu de parti l'on sait tirer des données même qu'on avance.

Pour en donner un exemple, chacun témoigne à sa façon que pour confirmer le bien-fondé d'une interprétation, ce n'est pas la conviction qu'elle entraîne qui compte, puisque l'on en reconnaîtra bien plutôt le critère dans le matériel qui viendra à surgir à sa suite.

⁽¹⁵⁹⁾ Mais la superstition psychologisante est tellement puissante dans les esprits qu'on sollicitera toujours le phénomène dans le sens d'un assentiment du sujet, omettant tout à fait ce qui résulte des propos de Freud sur la *Verneinung* comme forme d'aveu, dont le moins qu'on puisse dire est qu'on ne saurait la faire équivaloir à un chou blanc.

C'est ainsi que la théorie traduit comment la résistance est engendrée dans la pratique. C'est aussi ce que nous voulons faire entendre, quand nous disons qu'il n'y a pas d'autre résistance à l'analyse que celle de l'analyste lui-même.

5. Le grave est qu'avec les auteurs d'aujourd'hui, la séquence des effets analytiques semble prise à l'envers. L'interprétation ne serait, à suivre leurs propos qu'un ânonnement par rapport à l'ouverture d'une relation plus large où enfin l'on se comprend (« par le dedans » sans doute).

L'interprétation devient ici une exigence de la faiblesse à laquelle il nous faut venir en aide. C'est aussi quelque chose de bien difficile à lui faire avaler sans qu'elle le rejette. C'est les deux à la fois, c'est-à-dire un moyen bien incommode.

Mais c'est là seulement l'effet des passions de l'analyste : sa crainte qui n'est pas de l'erreur, mais de l'ignorance, son goût qui n'est pas de satisfaire, mais de ne pas décevoir, son besoin qui n'est pas de gouverner, mais de garder le dessus. Il ne s'agit nullement du contre-transfert chez tel ou tel ; il s'agit des conséquences de la relation duelle, si le thérapeute ne la surmonte pas, et comment la surmonterait-il s'il en fait l'idéal de son action ?

Primum vivere sans doute : il faut éviter la rupture. Que l'on classe sous le nom de technique la civilité puérile et honnête à enseigner à cette fin, passe encore. Mais que l'on

³⁵³ . 0, qui plutôt que d'être vocalisé comme la lettre symbolique de l'oxygène, évoquée par la métaphore poursuivie, peut être lu : zéro, en tant que ce chiffre symbolise la fonction essentielle de la place dans la structure du signifiant.

confonde cette nécessité physique, de la présence du patient au rendez-vous, avec la relation analytique, on se trompe et on fourvoie le novice pour longtemps.

6. Le transfert dans cette perspective devient la sécurité de l'analyste, et la relation au réel, le terrain où se décide le combat. L'interprétation qui a été ajournée jusqu'à la consolidation du transfert, devient dès lors subordonnée à la réduction de celui-ci.

Il en résulte qu'elle se résorbe dans un *working through*, qu'on peut fort bien traduire simplement par travail du transfert, qui sert d'alibi à une sorte de revanche prise de la timidité ⁽¹⁶⁰⁾ initiale, c'est-à-dire à une insistance qui ouvre la porte à tous les forçages, mis sous le pavillon du renforcement du Moi [21-22].

7. Mais a-t-on observé, à critiquer la démarche de Freud, telle qu'elle se présente par exemple dans l'homme aux rats, que ce qui nous étonne comme une endoctrination préalable tient simplement à ce qu'il procède exactement dans l'ordre inverse ? À savoir qu'il commence par introduire le patient à un premier repérage de sa position dans le réel, dût celui-ci entraîner une précipitation, ne reculons pas à dire une systématisation, des symptômes [8].

Autre exemple notoire : quand il réduit Dora à constater que ce grand désordre du monde de son père, dont le dommage fait l'objet de sa réclamation, elle a fait plus que d'y participer, qu'elle s'en était faite la cheville et qu'il n'eût pu se poursuivre sans sa complaisance [7].

J'ai dès longtemps souligné le procédé hégélien de ce renversement des positions de la belle âme quant à la réalité qu'elle accuse. Il ne s'agit guère de l'y adapter, mais de lui montrer qu'elle n'y est que trop bien adaptée, puisqu'elle concourt à sa fabrication.

Mais ici s'arrête le chemin à parcourir avec l'autre. Car déjà le transfert a fait son œuvre, montrant qu'il s'agit de bien autre chose que des rapports du Moi au monde.

Freud ne semble pas toujours très bien s'y retrouver, dans les cas dont il nous a fait part. Et c'est pour cela qu'ils sont si précieux.

Car il a tout de suite reconnu que c'était là le principe de son pouvoir, en quoi il ne se distinguait pas de la suggestion, mais aussi que ce pouvoir ne lui donnait la sortie du problème qu'à la condition de ne pas en user, car c'est alors qu'il prenait tout son développement de transfert.

À partir de ce moment ce n'est plus à celui qu'il tient en sa proximité qu'il s'adresse, et c'est la raison pourquoi il lui refuse le face à face.

L'interprétation chez Freud est si hardie qu'à l'avoir vulgarisée, nous ne reconnaissons plus sa portée de mantique. Quand il dénonce une tendance, ce qu'il appelle *Trieb*, tout autre chose qu'un instinct, la fraîcheur de la découverte nous masque ce que le *Trieb* implique en soi d'un avènement de signifiant. Mais ⁽¹⁶¹⁾ quand Freud amène au jour ce qu'on ne peut appeler que les lignes de destinée du sujet, c'est la figure de Tirésias dont nous nous interrogeons devant l'ambiguïté où opère son verdict.

Car ces lignes devinées concernent si peu le Moi du sujet, ni tout ce qu'il peut présentifier *hic et nunc* dans la relation duelle, que c'est à tomber pile, dans le cas de l'homme aux rats, sur le pacte qui a présidé au mariage de ses parents, sur ce qui s'est passé donc bien avant sa naissance –, que Freud y retrouve ces conditions mêlées : d'honneur sauvé de justesse, de trahison sentimentale, de compromis social et de dette prescrite, dont le grand scénario compulsif qui lui a amené le patient semble être le décalque cryptographique, – et vient à y motiver enfin les impasses où se fourvoient sa vie morale et son désir.

Mais le plus fort est que l'accès à ce matériel n'a été ouvert que par une interprétation où Freud a présumé d'une interdiction que le père de l'homme aux rats aurait porté sur la légitimation de l'amour sublime à quoi il se voue, pour expliquer la marque d'impossible dont, sous tous ses modes, ce lien paraît pour lui frappé. Interprétation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est inexacte, puisqu'elle est démentie par la réalité qu'elle présume, mais qui pourtant est vraie en ce que Freud y fait preuve d'une intuition où il

devance ce que nous avons apporté sur la fonction de l'Autre dans la névrose obsessionnelle, en démontrant que cette fonction dans la névrose obsessionnelle s'accommode d'être tenue par un mort, et qu'en ce cas elle ne saurait mieux l'être que par le père, pour autant que, mort en effet, il a rejoint la position que Freud a reconnue pour être celle du Père absolu.

8. Que ceux qui nous lisent et ceux qui suivent notre enseignement, nous pardonnent s'ils retrouvent ici des exemples un peu rebattus par moi à leurs oreilles.

Ce n'est pas seulement parce que je ne puis faire état de mes propres analyses pour démontrer le plan où porte l'interprétation, quand l'interprétation s'avérant coextensive à l'histoire, ne peut être communiquée dans le milieu communicant où se passent beaucoup de nos analyses, sans risque de découvrir l'anonymat du cas. Car j'ai réussi en telle occasion à en dire assez sans en dire trop, c'est à dire à faire entendre mon exemple, sans que personne, hors de l'intéressé, l'y reconnaisse.

⁽¹⁶²⁾Ce n'est pas non plus que je tiens l'homme aux rats pour un cas que Freud ait guéri, car si j'ajoutais que je ne crois pas que l'analyse soit pour rien dans la conclusion tragique de son histoire par sa mort sur le champ de bataille, que n'offrirais-je à honnir à ceux qui mal y pensent ?

Je dis que c'est dans une direction de la cure qui s'ordonne, comme je viens de le démontrer, selon un procès qui va de la rectification des rapports du sujet avec le réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation, que se situe l'horizon où à Freud se sont livrées les découvertes fondamentales, sur lesquelles nous vivons encore concernant la dynamique et la structure de la névrose obsessionnelle. Rien de plus, mais aussi rien de moins.

La question est maintenant posée de savoir si ce n'est pas à renverser cet ordre que nous avons perdu cet horizon.

9. Ce qu'on peut dire, c'est que les voies nouvelles où l'on a prétendu légaliser la marche ouverte par le découvreur, font la preuve d'une confusion dans les termes qu'il faut la singularité pour révéler. Nous reprendrons donc un exemple qui a déjà contribué à notre enseignement ; bien entendu, il est choisi d'un auteur de qualité et spécialement sensible, de par sa souche, à la dimension de l'interprétation. Il s'agit d'Ernst Kris et d'un cas qu'il ne nous dissimule pas avoir repris de Melitta Schmideberg [15].

Il s'agit d'un sujet inhibé dans sa vie intellectuelle et spécialement inapte à aboutir à quelque publication de ses recherches, – ceci en raison d'une impulsion à plagier dont il ne semble pas pouvoir se rendre maître. Tel est le drame subjectif.

Melitta Schmideberg l'avait compris comme la récurrence d'une délinquance infantile ; le sujet volait friandises et bouquins, et c'est par ce biais qu'elle a entrepris l'analyse du conflit inconscient.

Ernst Kris se donne les gants de reprendre le cas selon une interprétation plus méthodique, celle qui procède de la surface à la profondeur, qu'il dit. Qu'il la mette sous le patronage de la psychologie de l'*ego* selon Hartmann, dont il a cru devoir se faire le supporter, est accessoire pour apprécier ce qui va se passer. Ernst Kris change la perspective du cas et prétend donner au sujet l'*insight* d'un nouveau départ à partir d'un fait qui n'est qu'une répétition de sa compulsion, mais où Kris ⁽¹⁶³⁾très louablement ne se contente pas des dires du patient ; et quand celui-ci prétend avoir pris malgré lui les idées d'un travail qu'il vient d'achever dans un ouvrage qui, revenu à sa mémoire, lui a permis de le contrôler après coup, il va aux pièces et découvre que rien apparemment n'y dépasse ce que comporte la communauté du champ de recherches. Bref, s'étant assuré que son patient n'est pas plagiaire quand il croit l'être, il entend lui démontrer qu'il veut l'être pour s'empêcher de l'être vraiment, – ce qu'on appelle analyser la défense avant la pulsion, qui ici se manifeste dans l'attrait pour les idées des autres.

Cette intervention peut être présumée erronée, par le seul fait qu'elle suppose que défense et pulsion sont concentriques et, pour ainsi dire, l'une sur l'autre moulées.

Ce qui prouve qu'elle l'est en effet, c'est ce en quoi Kris la trouve confirmée, à savoir qu'au moment où il croit pouvoir demander au malade ce qu'il pense de la veste ainsi retournée, celui-ci rêvant un instant lui rétorque que depuis quelque temps, au sortir de la séance, il rôde dans une rue qui cumule les petits restaurants attrayants, pour y lorgner sur les menus l'annonce de son plat favori : des cervelles fraîches.

Aveu qui, plutôt que d'être à considérer comme sanctionnant le bonheur de l'intervention par le matériel qu'il apporte, nous paraît plutôt avoir la valeur corrective de l'*acting out*, dans le rapport même qu'il en fait.

Cette moutarde après dîner que le patient respire, me semble plutôt dire à l'amphitryon qu'elle a fait défaut au service. Si compulsif qu'il soit à la humer, elle est un *hint* ; symptôme transitoire sans doute, elle avertit l'analyste : vous êtes à côté.

Vous êtes à côté en effet, reprendrai-je, m'adressant à la mémoire d'Ernst Kris telle qu'elle me revient du Congrès de Marienbad, où au lendemain de ma communication sur le stade du miroir, je pris congé, soucieux que j'étais d'aller prendre l'air du temps, d'un temps lourd de promesses, à l'Olympiade de Berlin. Il m'objecta gentiment : « Ça ne se fait pas ! » (cette locution en français), déjà gagné à ce penchant au respectable qui peut-être ici infléchit sa démarche.

Est-ce là ce qui vous égare, Ernst Kris, ou seulement que droites soient vos intentions, car votre jugement l'est aussi à n'en pas douter, mais les choses, elles, sont en chicane.

⁽¹⁶⁴⁾Ce n'est pas que votre patient ne vole pas, qui ici importe. C'est qu'il ne... Pas de ne : c'est qu'il vole *rien*. Et c'est cela qu'il eût fallu lui faire entendre.

Tout à l'inverse de ce que vous croyez, ce n'est pas sa défense contre l'idée de voler qui lui fait croire qu'il vole. C'est qu'il puisse avoir une idée à lui, qui ne lui vient pas à l'idée, ou ne le visite qu'à peine.

Inutile donc de l'engager dans ce procès de faire la part, où Dieu lui-même ne saurait se reconnaître, de ce que son copain lui barbote de plus ou moins original quand il discute avec lui le bout de gras.

Cette envie de cervelle fraîche ne peut-elle vous rafraîchir vos propres concepts, et vous faire souvenir dans les propos de Roman Jakobson de la fonction de la métonymie, nous y reviendrons tout à l'heure.

Vous parlez de Melitta Schmideberg comme si elle avait confondu la délinquance avec le Ça. Je n'en suis pas si sûr et, à me référer à l'article où elle cite ce cas, le libellé de son titre me suggère une métaphore.

Vous traitez le patient comme un obsédé, mais il vous tend la perche avec son fantasme de comestible : pour vous donner l'occasion d'avoir un quart d'heure d'avance sur la nosologie de votre époque en diagnostiquant : anorexie mentale. Vous rafraîchirez du même coup en le rendant à son sens propre ce couple de termes que son emploi commun a réduit au douteux aloi d'une indication étiologique.

Anorexie, dans ce cas, quant au mental, quant au désir dont vit l'idée, et ceci nous mène au scorbut qui règne sur le radeau où je l'embarque avec les vierges maigres.

Leur refus symboliquement motivé me paraît avoir beaucoup de rapport avec l'aversion du patient pour ce qu'il cogite. D'avoir des idées, son papa déjà, vous nous le dites, n'avait pas la ressource. Est-ce pas que le grand-père qui s'y était illustré, l'en aurait dégoûté ? Comment le savoir ? Sûrement vous avez raison en faisant du signifiant : grand, inclus au terme de parenté, l'origine, sans plus, de la rivalité jouée avec le père pour le plus grand poisson pris à la pêche. Mais ce challenge de pure forme m'inspire plutôt qu'il veuille dire : rien à frire.

Rien de commun donc entre votre procession, dite à partir de la surface, et la rectification subjective, mise en vedette ⁽¹⁶⁵⁾plus haut dans la méthode de Freud où aussi bien elle ne se motive d'aucune priorité topique.

C'est qu'aussi cette rectification chez Freud est dialectique, et part des dires du sujet, pour y revenir, ce qui veut dire qu'une interprétation ne saurait être exacte qu'à être... une interprétation.

Prendre parti ici sur l'objectif, est un abus, ne serait-ce que pour ce que le plagiarisme est relatif aux mœurs en usage³⁵⁴.

Mais l'idée que la surface est le niveau du superficiel est elle-même dangereuse.

Une autre topologie est nécessaire pour ne pas se tromper quant à la place du désir.

Effacer le désir de la carte quand déjà il est recouvert dans le paysage du patient, n'est pas la meilleure suite à donner à la leçon de Freud.

Ni le moyen d'en finir avec la profondeur, car c'est à la surface qu'elle se voit comme darter aux jours de fête fleurissant le visage.

III. – OU EN EST-ON AVEC LE TRANSFERT ?

1. C'est au travail de notre collègue Daniel Lagache qu'il faut recourir pour se faire une histoire exacte des travaux qui, autour de Freud poursuivant son œuvre et depuis qu'il nous l'a léguée, ont été consacrés au transfert, par lui découvert. L'objet de ce travail va bien au delà, en apportant dans la fonction du phénomène des distinctions de structure, essentielles pour sa critique. Qu'il suffise de rappeler la si pertinente alternative qu'il pose, quant à sa nature dernière, entre besoin de répétition et répétition du besoin.

Un tel travail, si nous croyons dans notre enseignement en avoir su tirer les conséquences qu'il emporte, met bien en évidence par l'ordonnance qu'il introduit, à quel point sont souvent partiels les aspects où se concentrent les débats, et notamment combien l'emploi ordinaire du terme, dans l'analyse⁽¹⁶⁶⁾ même, reste adhérent à son abord le plus discutable s'il est le plus vulgaire : d'en faire la succession ou la somme des sentiments positifs ou négatifs que le patient porte à son analyste.

Pour mesurer où nous en sommes dans notre communauté scientifique, peut-on dire que l'accord ni la lumière aient été faits sur les points suivants où ils sembleraient pourtant exigibles : est-ce le même effet de la relation à l'analyste, qui se manifeste dans l'énamoration primaire observée au début du traitement et dans la trame de satisfactions qui rend cette relation si difficile à rompre, quand la névrose de transfert semble dépasser les moyens proprement analytiques ? Est-ce bien encore la relation à l'analyste et sa frustration fondamentale qui, dans la période seconde de l'analyse, soutient la scansion : frustration, agression, régression, où s'inscriraient les effets les plus féconds de l'analyse ? Comment faut-il concevoir la subordination des phénomènes, quand leur mouvance est traversée par les fantasmes qui impliquent ouvertement la figure de l'analyste ?

De ces obscurités persistantes, la raison a été formulée en une étude exceptionnelle par sa perspicacité : à chacune des étapes où l'on a tenté de réviser les problèmes du transfert, les divergences techniques qui en motivaient l'urgence, n'ont pas laissé place à une critique véritable de sa notion [20].

2. C'est une notion si centrale pour l'action analytique que nous voulons ici rejoindre, qu'elle peut servir de mesure pour la partialité des théories où l'on s'attarde à la penser. C'est dire qu'on ne se trompera pas à en juger d'après le maniement du transfert qu'elles emportent. Ce pragmatisme est justifié. Car ce maniement du transfert ne fait qu'un avec sa notion, et si peu élaborée que soit celle-ci dans la pratique, elle ne peut faire que se ranger aux partialités de la théorie.

³⁵⁴. Exemple ici : aux U.S.A. où Kris a abouti, publication vaut titre, et un enseignement comme le mien devrait chaque semaine prendre ses garanties de priorité contre le pillage dont il ne manquerait pas d'être l'occasion. En France, c'est sous un mode d'infiltration que mes idées pénètrent dans un groupe, où l'on obéit aux ordres qui interdisent mon enseignement. Pour y être maudites, ces idées n'y peuvent servir que de parure à quelques dandys. N'importe : le vide qu'elles font retentir, qu'on me cite ou non, y fait entendre une autre voix.

D'autre part l'existence simultanée de ces partialités ne les fait pas se compléter pour autant. En quoi se confirme qu'elles souffrent d'un défaut central.

Pour y ramener déjà un peu d'ordre, nous réduirons à trois ces partialités de la théorie, dussions-nous par là sacrifier nous même à quelque parti-pris, moins grave pour être seulement d'exposé.

3. Nous lierons le génétisme, en ce qu'il tend à fonder les phénomènes analytiques dans les moments du développement ⁽¹⁶⁷⁾ qui y sont intéressés et à se nourrir de l'observation dite directe de l'enfant, à une technique particulière : celle qui fait porter l'essentiel de son procédé sur l'analyse des défenses.

Ce lien est historiquement manifeste. On peut même dire qu'il n'est pas fondé autrement, puisque ce lien n'est constitué que par l'échec de la solidarité qu'il suppose.

On peut en montrer le départ dans la créance légitime, faite à la notion d'un Moi inconscient où Freud a réorienté sa doctrine. Passer de là à l'hypothèse que les mécanismes de défense qui se groupaient sous sa fonction, devaient eux-mêmes pouvoir trahir une loi d'apparition comparable, voire correspondante à la succession des phases par où Freud avait essayé de rejoindre l'émergence pulsionnelle à la physiologie, – c'est le pas qu'Anna Freud, dans son livre sur *Les mécanismes de défense*, propose de franchir pour le mettre à l'épreuve de l'expérience.

C'eût pu être l'occasion d'une critique féconde des rapports du développement avec les structures, manifestement plus complexes, que Freud introduit dans la psychologie. Mais l'opération glissa plus bas, tant plus tentant était d'essayer d'insérer dans les étapes observables du développement sensori-moteur et des capacités progressives d'un comportement intelligent, ces mécanismes, supposés se détacher de leur progrès.

On peut dire que les espoirs qu'Anna Freud plaçait dans une telle exploration, ont été déçus : rien ne s'est révélé dans cette voie d'éclairant pour la technique, si les détails qu'une observation de l'enfant éclairée par l'analyse, a permis d'apercevoir, sont parfois très suggestifs.

La notion de *pattern*, qui vient ici fonctionner comme alibi de la typologie mise en échec, patronne une technique qui, à poursuivre la détection d'un *pattern* inactuel, penche volontiers à en juger sur son écart d'un *pattern* qui trouve dans son conformisme les garanties de sa conformité. On n'évoquera pas sans vergogne les critères de réussite où aboutit ce travail postiche : le passage à l'échelon supérieur du revenu, la sortie de secours de la liaison avec la secrétaire, réglant l'échappement de forces strictement asservies dans le conjungo, la profession et la communauté politique, ne nous paraissent pas d'une dignité à requérir l'appel, articulé dans le *planning* de l'analyste, voire dans son interprétation, à la Discorde des instincts de vie et de mort, – fût-ce à décorer son propos du qualificatif prétentieux ⁽¹⁶⁸⁾ d'« économique », pour le poursuivre, à contresens complet de la pensée de Freud, comme le jeu d'un couple de forces homologues en leur opposition.

4. Moins dégradée dans son relief analytique, nous paraît la deuxième face, où apparaît ce qui se dérobe du transfert : à savoir l'axe pris de la relation d'objet.

Cette théorie, à quelque point de ravalement qu'elle soit venue ces derniers temps en France, a comme le génétisme son origine noble. C'est Abraham, qui en a ouvert le registre, et la notion d'objet partiel est sa contribution originale. Ce n'est pas ici le lieu d'en démontrer la valeur. Nous sommes plus intéressés à en indiquer la liaison à la partialité de l'aspect qu'Abraham détache du transfert, pour le promouvoir dans son opacité comme la capacité d'aimer : soit comme si c'était là une donnée constitutionnelle chez le malade où puisse se lire le degré de sa curabilité, et notamment le seul où échouerait le traitement de la psychose.

Nous avons ici en effet deux équations. Le transfert qualifié de sexuel (*Sexualübertragung*) est au principe de l'amour qu'on a appelé depuis objectal en français (en allemand : *Objektliebe*). La capacité de transfert mesure l'accès au réel. On ne saurait trop souligner ce qu'il y a ici de pétition de principe.

À l'envers des présupposés du génétisme qui entend se fonder sur un ordre des émergences formelles dans le sujet, la perspective abrahamienne s'explique en une finalité, qui s'autorise d'être instinctuelle, en ce qu'elle s'image de la maturation d'un objet ineffable, l'Objet avec un grand O qui commande la phase de l'objectalité, (significativement distinguée de l'objectivité par sa substance d'affect).

Cette conception ectoplasmique de l'objet a vite montré ses dangers en se dégradant dans la dichotomie grossière qui se formule en opposant le caractère prégénital au caractère génital.

Cette thématique primaire se développe sommairement en attribuant au caractère prégénital les traits accumulés de l'irréalisme projectif, de l'autisme plus ou moins dosé, de la restriction des satisfactions par la défense, du conditionnement de l'objet par une isolation doublement protectrice quant aux effets de destruction qui le connotent, soit un amalgame de tous les défauts de la relation d'objet pour montrer les motifs de la dépendance extrême qui en résulte pour le sujet. Tableau ⁽¹⁶⁹⁾ qui serait utile malgré son parti pris de confusion, s'il ne semblait fait pour servir de négatif à la berquinade du « passage de la forme prégénitale à la forme génitale », où les pulsions « ne prennent plus ce caractère de besoin de possession incoercible, illimité, inconditionnel, comportant un aspect destructif. Elles sont véritablement tendres, aimantes, et si le sujet ne s'y montre pas pour autant oblatif, c'est-à-dire désintéressé, et si ces objets » (ici l'auteur se souvient de mes remarques) « sont aussi foncièrement des objets narcissiques que dans le cas précédent, il est ici capable de compréhension, d'adaptation à l'autre. D'ailleurs, la structure intime de ces relations objectales montre que la participation de l'objet à son propre plaisir à lui, est indispensable au bonheur du sujet. Les convenances, les désirs, les besoins de l'objet (quelle salade !) ³⁵⁵ sont pris en considération au plus haut point ».

Ceci n'empêche pas pourtant que « le Moi a ici une stabilité qui ne risque pas d'être compromise par la perte d'un Objet significatif. Il reste indépendant de ses objets ».

« Son organisation est telle que le mode de pensée qu'il utilise est essentiellement logique. Il ne présente pas spontanément de régression à un mode d'appréhension de la réalité qui soit archaïque, la pensée affective, la croyance magique n'y jouant qu'un rôle absolument secondaire, la symbolisation ne va pas en étendue et en importance au delà de ce qu'elle est dans la vie habituelle (!) ³⁵⁶. Le style des relations entre le sujet et l'objet est des plus évolués (*sic*) ³⁵⁷ ».

Voilà ce qui est promis à ceux qui « à la fin d'une analyse réussie... s'aperçoivent de l'énorme différence de ce qu'ils croyaient autrefois être la joie sexuelle, et de ce qu'ils éprouvent maintenant ».

On comprend que pour ceux qui ont d'emblée cette joie, « la relation génitale soit, pour tout dire, sans histoire » [21].

Sans autre histoire que de se conjuguer irrésistiblement dans le verbe : se taper le derrière au lustre, dont la place nous paraît ici marquée pour le scoliaste futur d'y rencontrer son occasion éternelle.

5. S'il faut en effet suivre Abraham quand il nous présente la relation d'objet comme typiquement démontrée dans l'activité ⁽¹⁷⁰⁾ du collectionneur, peut-être la règle n'en est-elle pas donnée dans cette antinomie édifiante, mais plutôt à chercher dans quelque impasse constitutive du désir comme tel.

Ce qui fait que l'objet se présente comme brisé et décomposé, est peut-être autre chose qu'un facteur pathologique. Et qu'à faire avec le réel cet hymne absurde à l'harmonie du génital ?

³⁵⁵. Parenthèse de l'auteur du présent rapport.

³⁵⁶. *Ibid.*

³⁵⁷. *Ibid.*

Faut-il rayer de notre expérience le drame de l'œdipisme, quand il a dû par Freud être forgé justement pour expliquer les barrières et les ravalements (*Erniedrigungen*), qui sont les plus banaux dans la vie amoureuse, fût-elle la plus accomplie ?

Est-ce à nous de camoufler en mouton frisé du Bon Pasteur, Eros, le Dieu noir ?

La sublimation sans doute est à l'œuvre dans cette oblation qui rayonne de l'amour, mais qu'on s'attache à aller un peu plus loin dans la structure du sublime, et qu'on ne le confonde pas, ce contre quoi Freud en tout cas s'inscrit en faux, avec l'orgasme parfait.

Le pire est que les âmes qui s'épanchent dans la tendresse la plus naturelle en viennent à se demander si elles satisfont au moralisme délirant de la relation génitale, – fardeau inédit qu'à l'instar de ceux que maudit l'Évangéliste, nous avons lié pour les épaules des innocents.

Cependant qu'à nous lire, si quelque chose en parvient à des temps où l'on ne saura plus à quoi répondaient en pratique ces effervescentes propos, on pourra s'imaginer que notre art s'employait à ranimer la faim sexuelle chez des retardés de la glande, – à la physiologie de laquelle nous n'avons pourtant en rien contribué, et pour avoir en fait fort peu à en connaître.

7. Il faut au moins trois faces à une pyramide, fût-elle d'hérésie. Celle qui ferme le dièdre ici décrit dans la béance de la conception du transfert, s'efforce, si l'on peut dire, d'en rejoindre les bords.

Si le transfert prend sa vertu d'être ramené à la réalité dont l'analyste est le représentant, et s'il s'agit de faire mûrir l'Objet dans la serre chaude d'une situation confinée, il ne reste plus à l'analysé qu'un objet, si l'on nous permet l'expression, à se mettre sous la dent, et c'est l'analyste.

D'où la notion d'introjection intersubjective qui est notre troisième erreur, de s'installer malheureusement dans une relation duelle.

⁽¹⁷¹⁾Car il s'agit bien d'une voie unitive dont les sauces théoriques diverses qui l'accommodent selon la topique à laquelle on se réfère, ne peuvent que conserver la métaphore, en la variant selon le niveau de l'opération considéré comme sérieux : introjection chez Ferenczi, identification au Surmoi de l'analyste chez Strachey, transe narcissique terminale chez Balint.

Nous entendons attirer l'attention sur la substance de cette consommation mystique, et si une fois de plus nous devons prendre à partie ce qui se passe à notre porte, c'est parce qu'on sait que l'expérience analytique prend sa force du particulier.

C'est ainsi que l'importance donnée dans la cure au fantasme de la dévoration phallique dont l'image de l'analyste fait les frais, nous paraît digne d'être relevée, dans sa cohérence avec une direction de la cure qui la fait tenir tout entière dans l'aménagement de la distance entre le patient et l'analyste comme objet de la relation duelle.

Car malgré la débilité de la théorie dont un auteur systématise sa technique, il n'en reste pas moins qu'il analyse vraiment, et que la cohérence révélée dans l'erreur est ici le garant de la fausse route effectivement pratiquée.

C'est la fonction privilégiée du signifiant phallus dans le mode de présence du sujet au désir qui ici est illustrée, mais dans une expérience qu'on peut dire aveugle : ceci faute de toute orientation sur les rapports véritables de la situation analytique, laquelle, comme aussi bien que toute autre situation où l'on parle, ne peut, à vouloir l'inscrire dans une relation duelle, qu'être écrasée.

La nature de l'incorporation symbolique étant méconnue, et pour cause, et étant exclu qu'il se consume quoi que ce soit de réel dans l'analyse, il apparaîtra, aux repères élémentaires de mon enseignement, que rien ne saurait plus être reconnu que d'imaginaire dans ce qui se produit. Car il n'est pas nécessaire de connaître le plan d'une maison pour se cogner la tête contre ses murs : pour ce faire, on s'en passe même assez bien.

Nous avons nous-même indiqué à cet auteur, en un temps où nous débattions entre nous, qu'à se tenir à un rapport imaginaire entre les objets, il ne restait que la dimension de la distance à pouvoir l'ordonner. Ce n'était pas dans la visée qu'il y abonde.

Faire de la distance la dimension unique où se jouent les ⁽¹⁷²⁾relations du névrosé à l'objet, engendre des contradictions insurmontables, qui se lisent assez, autant à l'intérieur du système que dans la direction opposée que des auteurs différents tireront de la même métaphore pour organiser leurs impressions. Trop ou trop peu de distance à l'objet, paraîtront quelquefois se confondre au point de s'embrouiller. Et ce n'est pas la distance de l'objet, mais bien plutôt sa trop grande intimité au sujet qui paraissait à Ferenczi caractériser le névrosé.

Ce qui décide de ce que chacun veut dire, c'est son usage technique, et la technique du *rapprocher*, quelque impayable que soit l'effet du terme non traduit dans un exposé en anglais, révèle dans la pratique une tendance qui confine à l'obsession.

On a peine à croire que l'idéal prescrit dans la réduction de cette distance à zéro (*nil* en anglais), ne laisse pas voir à son auteur que s'y concentre son paradoxe théorique.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que cette distance est prise pour paramètre universel, réglant les variations de la technique (quelque chinois qu'apparaisse le débat sur leur ampleur) pour le démantèlement de la névrose.

Ce que doit une telle conception aux conditions spéciales de la névrose obsessionnelle, n'est pas à mettre tout entier du côté de l'objet.

Il ne semble même pas à son actif qu'il y ait un privilège à relever des résultats qu'elle obtiendrait dans la névrose obsessionnelle. Car s'il nous est permis comme à Kris de faire état d'une analyse, reprise en second, nous pouvons témoigner qu'une telle technique où le talent n'est pas à contester, a abouti à provoquer dans un cas clinique de pure obsession chez un homme, l'irruption d'une énamoration qui n'était pas moins effrénée pour être platonique, et qui ne s'avéra pas moins irréductible pour s'être faite sur le premier à portée des objets du même sexe dans l'entourage.

Parler de perversion transitoire peut ici satisfaire un optimiste actif, mais au prix de reconnaître, dans cette restauration atypique du tiers de la relation par trop négligé, qu'il ne convient pas de tirer trop fort sur le ressort de la proximité dans la relation à l'objet.

8. Il n'y a pas de limite aux abrasements de la technique par sa déconceptualisation. Nous avons déjà fait référence aux trouvailles de telle analyse sauvage dont ce fut notre étonnement ⁽¹⁷³⁾douloureux qu'aucun contrôle ne se fût alarmé. Pouvoir sentir son analyste, apparut dans un travail une réalisation à prendre à la lettre, pour y marquer l'heureuse issue du transfert.

On peut apercevoir ici une sorte d'humour involontaire qui est ce qui fait le prix de cet exemple. Il eût comblé Jarry. Ce n'est en somme que la suite à quoi l'on peut s'attendre de prendre au réel le développement de la situation analytique : et il est vrai qu'à part la gustation, l'olfactif est la seule dimension qui permette de réduire à zéro (*nil*) la distance, cette fois dans le réel. L'indice à y trouver pour la direction de la cure et les principes de son pouvoir est plus douteux.

Mais qu'une odeur de cage erre dans une technique qui se conduit au piffomètre, comme on dit, n'est pas un trait seulement de ridicule. Les élèves de mon séminaire se souviennent de l'odeur d'urine qui fait le tournant d'un cas de perversion transitoire, auquel nous nous sommes arrêtés pour la critique de cette technique. On ne peut dire qu'il fut sans lien avec l'accident qui motive l'observation, puisque c'est à épier une pisseuse à travers la fissure d'une cloison de *water* que le patient, transposa soudain sa *libido*, sans que rien, semblait-il, l'y prédestinât : les émotions infantiles liées au fantasme de la mère phallique ayant jusque-là pris le tour de la phobie [23].

Ce n'est pas un lien direct pourtant, pas plus qu'il ne serait correct de voir dans ce voyeurisme une inversion de l'exhibition impliquée dans l'atypie de la phobie au diagnostic fort justement posé : sous l'angoisse pour le patient d'être raillé pour sa trop grande taille.

Nous l'avons dit, l'analyste à qui nous devons cette remarquable publication, y fait preuve d'une rare perspicacité en revenant, jusqu'au tourment, à l'interprétation qu'elle a donnée d'une certaine armure apparue dans un rêve, en position de poursuivant et de surcroît armée d'un injecteur à fly-tox, comme d'un symbole de la mère phallique.

N'eussé-je pas dû plutôt parler du père, s'interroge-t-elle ? Et de justifier qu'elle s'en soit détournée par la carence du père réel dans l'histoire du patient.

Mes élèves sauront ici déplorer que l'enseignement de mon séminaire n'ait pu alors l'aider, puisqu'ils savent sur quels principes je leur ai appris à distinguer l'objet phobique en tant ⁽¹⁷⁴⁾ que signifiant à tout faire pour suppléer au manque de l'Autre, et le fétiche fondamental de toute perversion en tant qu'objet aperçu dans la coupure du signifiant.

À son défaut, que cette novice douée ne s'est-elle souvenue du dialogue des armures dans le *Discours sur le peu de réalité*, d'André Breton ? Cela l'eût mise sur la voie.

Mais comment l'espérer quand cette analyse recevait en contrôle une direction qui l'inclinait à un harcèlement constant pour ramener le patient à la situation réelle ? Comment s'étonner qu'au contraire de la reine d'Espagne, l'analyste ait des jambes, quand elle-même le souligne dans la rudesse de ses rappels à l'ordre du présent ?

Bien sûr ce procédé n'est-il pas pour rien dans l'issue bénigne de l'*acting out* ici en examen : puisque aussi bien l'analyste qui en est d'ailleurs consciente, s'est trouvée en permanence d'intervention castratrice.

Mais pourquoi alors attribuer ce rôle à la mère, dont tout indique dans l'anamnèse de cette observation, qu'elle a toujours opéré plutôt comme entremetteuse ?

L'Œdipe défaillant a été compensé, mais toujours sous la forme, désarmante ici de naïveté, d'une invocation tout à fait forcée sinon arbitraire de la personne du mari de l'analyste, ici favorisée par le fait que, psychiatre lui-même, c'est lui qui s'est trouvé la pourvoir de ce patient.

Ce n'est pas là circonstance commune. Elle est en tout cas à récuser comme extérieure à la situation analytique.

Les détours sans grâce de la cure ne sont pas en eux-mêmes ce qui laisse réservé sur son issue, et l'humour, probablement non sans malice, des honoraires de la dernière séance détournés comme prix du stupre, ne fait pas mal augurer de l'avenir.

La question qu'on peut soulever est celle de la limite entre l'analyse et la rééducation, quand son procès même se guide sur une sollicitation prévalente de ses incidences réelles. Ce qu'on voit à comparer dans cette observation les données de la biographie aux formations transférentielles : l'apport du déchiffrement de l'inconscient est vraiment minimum. Au point qu'on se demande si la plus grande part n'en reste pas intacte dans l'enkystement de l'énigme qui, sous l'étiquette de perversion transitoire, fait l'objet de cette instructive communication.

9. Que le lecteur non analyste ne s'y trompe pas : rien n'est ⁽¹⁷⁵⁾ ici pour déprécier un travail que l'épithète virgilienne d'*improbis* qualifie justement.

Nous n'avons d'autre dessein que d'avertir les analystes du glissement que subit leur technique, à méconnaître la vraie place où se produisent ses effets.

Infatigables à tenter de la définir, on ne peut dire qu'à se replier sur des positions de modestie, voire à se guider sur des fictions, l'expérience qu'ils développent, soit toujours inféconde.

Les recherches génétiques et l'observation directe sont loin de s'être coupées d'une animation proprement analytique. Et pour avoir repris nous-mêmes dans une année de notre séminaire les thèmes de la relation d'objet, nous avons montré le prix d'une conception où l'observation de l'enfant se nourrit de la plus juste remise au point de la fonction du maternage dans la genèse de l'objet : nous voulons dire la notion de l'objet transitionnel, introduite par D. W. Winnicott, point-clef pour l'explication de la genèse du fétichisme [27].

Il reste que les incertitudes flagrantes de la lecture des grands concepts freudiens, sont corrélatives des faiblesses qui grèvent le labeur pratique.

Nous voulons faire entendre que c'est à la mesure des impasses éprouvées à saisir leur action dans son authenticité que les chercheurs comme les groupes, viennent à la forcer dans le sens de l'exercice d'un pouvoir.

Ce pouvoir, ils le substituent à la relation à l'être où cette action prend place, faisant déchoir ses moyens, nommément ceux de la parole, de leur éminence véridique. C'est pourquoi c'est bien une sorte de retour du refoulé, si étrange soit-elle, qui, des prétentions les moins disposées à s'embarrasser de la dignité de ces moyens, fait s'élever ce pataqués d'un recours à l'être comme à une donnée du réel, quand le discours qui y règne, rejette toute interrogation qu'une platitude superbe n'aurait pas déjà reconnue.

IV.— COMMENT AGIR AVEC SON ETRE ?

1. C'est très tôt dans l'histoire de l'analyse que la question de l'être de l'analyste apparaît. Que ce soit par celui qui ait été le plus tourmenté par le problème de l'action analytique, n'est pas pour nous surprendre. On peut dire en effet que ⁽¹⁷⁶⁾l'article de Ferenczi, *Introjection et transfert*, datant de 1909 [3], est ici inaugural et qu'il anticipe de loin sur tous les thèmes ultérieurement développés de la topique.

Si Ferenczi conçoit le transfert comme l'introjection de la personne du médecin dans l'économie subjective, il ne s'agit plus ici de cette personne comme support d'une compulsion répétitive, d'une conduite inadaptée ou comme figure d'un fantasme. Il entend par là l'absorption dans l'économie du sujet de tout ce qu'il présente lui-même de problématique incarnée. Cet auteur n'en vient-il pas à l'extrême d'articuler que l'achèvement de la cure ne puisse être atteint que dans l'aveu fait par le médecin au malade du délaissement dont lui-même est en position de souffrir ?

2. Qu'est-ce à dire, sinon reconnaître le manque à être du sujet comme le cœur de l'expérience analytique, comme le champ même où se déploie la passion du névrosé ?

Hors ce foyer de l'école hongroise aux brandons maintenant dispersés et bientôt cendres, seuls les Anglais dans leur froide objectivité ont su articuler cette béance dont témoigne le névrosé à vouloir justifier son existence, et par là implicitement distinguer de la relation interhumaine, de sa chaleur et de ses leurre, cette relation à l'Autre où l'être trouve son statut.

Qu'il nous suffise de citer Ella Sharpe et ses remarques pertinentes à suivre les véritables soucis du névrosé [24]. Leur force est dans une sorte de naïveté que reflètent les brusqueries, célèbres à juste titre, de son style de thérapeute et d'écrivain. Ce n'est pas un trait ordinaire qu'elle aille jusqu'à la gloriole dans l'exigence qu'elle impose d'une omniscience à l'analyste, pour lire correctement les intentions des discours de l'analysé.

On doit lui savoir gré de mettre en première place dans les écoles du praticien une culture littéraire, même si elle ne paraît pas s'apercevoir que dans la liste des lectures minimales qu'elle leur propose, prédominent les œuvres d'imagination où le signifiant du phallus joue un rôle central sous un voile transparent. Ceci prouve simplement que le choix n'est pas moins guidé par l'expérience que n'est heureuse l'indication de principe.

3. Autochtones ou non, c'est encore par des Anglais que la fin de l'analyse a été le plus catégoriquement définie par l'identification du sujet à l'analyste. Assurément, l'opinion varie si ⁽¹⁷⁷⁾c'est de son Moi ou de son Surmoi qu'il s'agit. On ne maîtrise pas si aisément la structure que Freud a dégagée dans le sujet, faute d'y distinguer le symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Disons seulement que des propos aussi faits pour heurter, ne sont pas forgés sans que rien n'en presse ceux qui les avancent. La dialectique des objets fantasmatiques promue dans la pratique par Melanie Klein, tend à se traduire dans la théorie en termes d'identification.

Car ces objets partiels ou non, mais assurément signifians, le sein, l'excrément, le phallus, le sujet les gagne ou les perd sans doute, en est détruit ou les préserve, mais surtout il *est* ces objets, selon la place où ils fonctionnent dans son fantasme fondamental, et ce mode d'identification ne fait que montrer la pathologie de la pente où est poussé le sujet dans un monde où ses besoins sont réduits à des valeurs d'échange, cette pente elle-même ne trouvant sa possibilité radicale que de la mortification que le signifiant impose à sa vie en la numérotant.

4. Il semblerait que le psychanalyste, pour seulement aider le sujet, devrait être sauvé de cette pathologie, laquelle ne s'insère, on le voit, sur rien de moins que sur une loi de fer.

C'est bien pourquoi on imagine que le psychanalyste devrait être un homme heureux. N'est-ce pas au reste le bonheur qu'on vient lui demander, et comment pourrait-il le donner s'il ne l'avait un peu, dit le bon sens ?

Il est de fait que nous ne nous récusons pas à promettre le bonheur, en une époque où la question de sa mesure s'est compliquée : au premier chef en ceci que le bonheur, comme l'a dit Saint-Just, est devenu un facteur de la politique.

Soyons juste, le progrès humaniste d'Aristote à saint François (de Sales) n'avait pas comblé les apories du bonheur.

On perd son temps, on le sait, à rechercher la chemise d'un homme heureux, et ce qu'on appelle une ombre heureuse est à éviter pour les maux qu'elle propage.

C'est bien dans le rapport à l'être que l'analyste a à prendre son niveau opératoire, et les chances que lui offre à cette fin l'analyse didactique ne sont pas seulement à calculer en fonction du problème supposé déjà résolu pour l'analyste qui l'y guide.

Il est des malheurs de l'être que la prudence des collèges et cette fausse honte qui assure les dominations, n'osent pas retrancher de soi.

⁽¹⁷⁸⁾Une éthique est à formuler qui intègre les conquêtes freudiennes sur le désir : pour mettre à sa pointe la question du désir de l'analyste.

5. La décadence qui marque la spéculation analytique spécialement dans cet ordre ne peut manquer de frapper, à seulement être sensible à la résonance des travaux anciens.

À force de comprendre des tas de choses, les analystes dans leur ensemble s'imaginent que comprendre porte sa fin en soi et que ce ne peut être qu'un *happy end*. L'exemple de la science physique peut pourtant leur montrer que les plus grandioses réussites n'impliquent pas que l'on sache où l'on va.

Il vaut souvent mieux de ne pas comprendre pour penser, et l'on peut galoper à comprendre sur des lieues sans que la moindre pensée en résulte.

Ce fut même le départ des behaviouristes : renoncer à comprendre. mais faute de tout autre pensée en une matière, la nôtre, qui est l'*antiphysis*, Ils ont pris le biais de se servir, sans le comprendre, de ce que nous comprenons : occasions pour nous d'un regain d'orgueil.

L'échantillon de ce que nous sommes capables de produire en fait de morale est donné par la notion d'oblativité. C'est un fantasme d'obsessionnel, de soi-même incompris : tout pour l'autre, mon semblable, y profère-t-on, sans y reconnaître l'angoisse que l'Autre (avec un grand A) inspire de n'être pas un semblable.

6. Nous ne prétendons pas apprendre aux psychanalystes ce que c'est que penser. Ils le savent. Mais ce n'est pas qu'ils l'aient compris d'eux-mêmes. Ils en ont pris la leçon chez les psychologues. La pensée est un essai de l'action, répètent-ils gentiment. (Freud lui-même donne dans ce godant, ce qui ne l'empêche pas d'être un rude penseur et dont l'action s'achève dans la pensée).

À vrai dire, la pensée des analystes est une action qui se défait. Cela laisse quelque espoir que, si on leur y fait penser, de la reprendre, ils en viennent à la repenser.

7. L'analyste est l'homme à qui l'on parle et à qui l'on parle librement. Il est là pour cela. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Tout ce qu'on peut dire sur l'association des idées n'est qu'habillage psychologue. Les jeux de mot induits sont loin ; au reste, par leur protocole, rien n'est moins libre.

⁽¹⁷⁹⁾Le sujet invité à parler dans l'analyse ne montre pas dans ce qu'il dit, à vrai dire, une liberté bien grande. Non pas qu'il soit enchaîné par la rigueur de ses associations : sans doute elles l'oppriment, mais c'est plutôt qu'elles débouchent sur une libre parole, sur une parole pleine qui lui serait pénible.

Rien de plus redoutable que de dire quelque chose qui pourrait être vrai. Car il le deviendrait tout à fait, s'il l'était, et Dieu sait ce qui arrive quand quelque chose, d'être vrai, ne peut plus rentrer dans le doute.

Est-ce là le procédé de l'analyse : un progrès de la vérité ? J'entends déjà les goujats murmurer de mes analyses intellectualistes : quand je suis en flèche, que je sache, à y préserver l'indicible.

Que ce soit au delà du discours que s'accommode notre écoute, je le sais mieux que quiconque, si seulement j'y prends le chemin d'entendre, et non pas d'ausculter. Oui certes, non pas d'ausculter la résistance, la tension, l'opisthotonos, la pâleur, la décharge adrénalinique (*sic*) où se reformerait un Moi plus fort (*resic*) : ce que j'écoute est d'entendement.

L'entendement ne me force pas à comprendre. Ce que j'entends n'en reste pas moins un discours, fût-il aussi peu discursif qu'une interjection. Car une interjection est de l'ordre du langage, et non du cri expressif. C'est une partie du discours qui ne le cède à aucune autre pour les effets de syntaxe dans telle langue déterminée.

À ce que j'entends sans doute, je n'ai rien à redire, si je n'en comprends rien, ou qu'à y comprendre quelque chose, je sois sûr de m'y tromper. Ceci ne m'empêcherait pas d'y répondre. C'est ce qui se fait hors l'analyse en pareil cas. Je me tais. Tout le monde est d'accord que je frustre le parleur, et lui tout le premier, moi aussi. Pourquoi ?

Si je le frustre, c'est qu'il me demande quelque chose. De lui répondre, justement. Mais il sait bien que ce ne serait que paroles. Comme il en a de qui il veut. Il n'est même pas sûr qu'il me saurait gré que ce soit de bonnes paroles, encore moins de mauvaises. Ces paroles, il ne me les demande pas. Il me demande..., du fait qu'il parle : sa demande est intransitive, elle n'emporte aucun objet.

Bien sûr sa demande se déploie sur le champ d'une demande implicite, celle pour laquelle il est là : de le guérir, de le révéler ⁽¹⁸⁰⁾à lui-même, de lui faire connaître la psychanalyse, de le faire qualifier comme analyste. Mais cette demande, il le sait, peut attendre. Sa demande présente n'a rien à faire avec cela, ce n'est même pas la sienne, car après tout, c'est moi qui lui ai offert de parler. (Le sujet seul est ici transitif.)

J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire, on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre j'ai créé la demande.

8. Mais c'est une demande, si l'on petit dire, radicale.

Sans doute M^{me} Macalpine a raison de vouloir chercher dans la seule règle analytique le moteur du transfert. Encore s'égare-t-elle en désignant dans l'absence de tout objet, la porte ouverte sur la régression infantile [24]. Ce serait plutôt un obstacle, car chacun sait, et les psychanalystes d'enfant les premiers, qu'il faut pas mal de menus objets, pour entretenir une relation avec l'enfant.

Par l'intermédiaire de la demande, tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin fonds de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite.

C'est par cette voie que la régression analytique peut se faire et qu'elle se présente en effet. On en parle comme si le sujet se mettait à faire l'enfant. Sans doute cela arrive, et cette simagrée n'est pas du meilleur augure. Elle sort en tout cas de l'ordinairement observé dans ce qu'on tient pour régression. Car la régression ne montre rien d'autre que le retour au présent, de signifiants usités dans des demandes pour lesquelles il y a prescription.

9. Pour reprendre le départ, cette situation explique le transfert primaire, et l'amour où parfois il se déclare.

Car si l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas, il est bien vrai que le sujet peut attendre qu'on le lui donne, puisque le psychanalyste n'a rien d'autre à lui donner. Mais même ce rien, il ne le lui donne pas, et cela vaut mieux : et c'est pourquoi ce rien, on le lui paie, et largement de préférence, pour bien montrer qu'autrement cela ne vaudrait pas cher.

Mais si le transfert primaire reste le plus souvent à l'état d'ombre, ce n'est pas cela qui empêchera cette ombre de rêver et de reproduire sa demande, quand il n'y a plus rien à demander. Cette demande d'être vide, n'en sera que plus pure.

⁽¹⁸¹⁾ On remarquera que l'analyste donne pourtant sa présence, mais je crois qu'elle n'est d'abord que l'implication de son écoute, et que celle-ci n'est que la condition de la parole. Aussi bien pourquoi la technique exigerait-elle qu'il la fit si discrète s'il n'en était pas ainsi ? C'est plus tard que sa présence sera remarquée.

Au reste, le sentiment le plus aigu de sa présence est-il lié à un moment où le sujet ne peut que se taire, c'est-à-dire où il recule même devant l'ombre de la demande.

Ainsi l'analyste est-il celui qui supporte la demande, non comme on le dit pour frustrer le sujet, mais pour que reparaissent les signifiants où sa frustration est retenue.

10. Or il convient de rappeler que c'est dans la plus ancienne demande que se produit l'identification primaire, celle qui s'opère de la toute-puissance maternelle, à savoir celle qui non seulement suspend à l'appareil signifiant la satisfaction des besoins, mais qui les morcelle, les filtre, les modèle aux défilés de la structure du signifiant.

Les besoins se subordonnent aux mêmes conditions conventionnelles qui sont celles du signifiant en son double registre : synchronique d'opposition entre éléments irréductibles, diachronique de substitution et de combinaison, par quoi le langage, s'il ne remplit certes pas tout, structure tout de la relation inter-humaine.

D'où l'oscillation qu'on remarque dans les propos de Freud sur les rapports du Surmoi et de la réalité. Le Surmoi n'est pas bien entendu la source de la réalité, comme il le dit quelque part, mais il en trace les voies, avant de retrouver dans l'inconscient les premières marques idéales où les tendances se constituent comme refoulées dans la substitution du signifiant aux besoins.

11. Il n'est nul besoin dès lors de chercher plus loin le ressort de l'identification à l'analyste. Elle peut être très diverse, mais ce sera toujours une identification à des signifiants.

À mesure que se développe une analyse, l'analyste a affaire tour à tour à toutes les articulations de la demande du sujet. Encore doit-il, comme nous le dirons plus loin, n'y répondre que de la position du transfert.

Qui ne souligne au reste, l'importance de ce qu'on pourrait appeler l'hypothèse permissive de l'analyse ? Mais il n'est pas ⁽¹⁸²⁾ besoin d'un régime politique particulier pour que ce qui n'est pas interdit devienne obligatoire.

Les analystes que nous pouvons dire fascinés par les séquelles de la frustration, ne tiennent qu'une position de suggestion qui réduit le sujet à repasser sa demande. Sans doute est-ce là ce qu'on entend par rééducation émotionnelle.

La bonté est sans doute là nécessaire plus qu'ailleurs, mais elle ne saurait guérir le mal qu'elle engendre. L'analyste qui veut le bien du sujet, répète ce à quoi il a été formé, et même à l'occasion tord. Jamais la plus aberrante éducation n'a eu d'autre motif que le bien du sujet.

On conçoit une théorie de l'analyse qui, à l'encontre de l'articulation délicate de l'analyse de Freud, réduit à la peur le ressort des symptômes. Elle engendre une pratique où s'imprime ce que j'ai appelé ailleurs la figure obscène et féroce du Surmoi, où il n'y a pas d'autre issue, à la névrose de transfert que de faire asseoir le malade pour lui montrer par la fenêtre les aspects rians de la nature en lui disant : « Allez-y. Maintenant vous êtes un enfant sage » [22].

V.— IL FAUT PRENDRE LE DESIR A LA LETTRE

1. Un rêve après tout, n'est qu'un rêve, entend-on dire aujourd'hui [22]. N'est-ce rien que Freud y ait reconnu le désir ?

Le désir, non pas les tendances. Car il faut lire la *Traumdeutung* pour savoir ce que veut dire ce que Freud y appelle désir.

Il faut s'arrêter à ces vocables de *Wunsch*, et de *wish* qui le rend en anglais, pour les distinguer du désir, quand ce bruit de pétard mouillé où ils fusent, n'évoque rien moins que la concupiscence. Ce sont des vœux.

Ces vœux peuvent être pieux, nostalgiques, contrariants, farceurs. Une dame peut faire un rêve, que n'anime d'autre désir que de fournir à Freud qui lui a exposé la théorie que le rêve est un désir, la preuve qu'il n'en est rien. Le point à retenir est que ce désir s'articule en un discours bien rusé. Mais il n'est pas moins important d'apercevoir les conséquences de ce que Freud se satisfasse d'y reconnaître le désir du rêve et la confirmation de sa loi, pour ce que veut dire le désir en sa pensée.

⁽¹⁸³⁾Car il étend plus loin son excentricité, puisqu'un rêve de punition peut à son gré signifier le désir de ce que la punition réprime.

Ne nous arrêtons pas aux étiquettes des tiroirs, bien que beaucoup les confondent avec le fruit de la science. Lisons les textes ; suivons la pensée de Freud en ces détours qu'elle nous impose et dont n'oublions pas qu'en les déplorant lui-même au regard d'un idéal du discours scientifique, il affirme qu'il y fut forcé par son objet³⁵⁸.

L'on voit alors que cet objet est identique à ces détours, puisqu'au premier tournant de son ouvrage, il débouche, touchant le rêve d'une hystérique, sur le fait que s'y satisfait par déplacement, précisément ici par allusion au désir d'une autre, un désir de la veille, lequel est soutenu dans sa position éminente par un désir qui est bien d'un autre ordre, puisque Freud l'ordonne comme le désir d'avoir un désir insatisfait [7]³⁵⁹.

Qu'on compte le nombre de renvois qui s'exercent ici pour porter le désir à une puissance géométriquement croissante. Un seul indice ne suffirait pas à en caractériser le degré. Car il faudrait distinguer deux dimensions à ces renvois : un désir de désir, autrement dit un désir signifié par un désir (le désir chez l'hystérique d'avoir un désir insatisfait, est signifié par son désir de caviar : le désir de caviar est son signifiant), s'inscrit dans le registre différent d'un désir substitué à un désir (dans le rêve, le désir de saumon fumé propre à l'amie est substitué au désir de caviar de la patiente, ce qui constitue la substitution d'un signifiant à un signifiant)³⁶⁰.

2. Ce que nous trouvons ainsi n'a rien de microscopique, pas plus qu'il n'y a besoin d'instruments spéciaux pour reconnaître que la feuille a les traits de structure de la plante dont elle est détachée. Même à n'avoir jamais vu de plante ⁽¹⁸⁴⁾que dépouillée de feuille, on s'apercevrait tout de suite qu'une feuille est plus vraisemblablement une partie de la plante qu'un morceau de peau.

Le désir du rêve de l'hystérique, mais aussi bien n'importe quel bout de rien à sa place dans ce texte de Freud, résume ce que tout le livre explique des mécanismes dits inconscients, condensation, glissement, etc., en attestant leur structure commune : soit la relation du désir à cette marque du langage, qui spécifie l'inconscient freudien et décentre notre conception du sujet.

³⁵⁸. Cf. la Lettre 118(11-IX-1899) à Fliess in : *Aus den Anfängen*, Imago pub., Londres.

³⁵⁹. Voici ce rêve tel qu'il est consigné du récit qu'en fait la patiente à la page 152 des *G.W.*, II-III : « Je veux donner un dîner. Mais il ne me reste qu'un peu de saumon fumé. Je me mets en tête de faire le marché, quand je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que tous les magasins sont fermés. Je me dis que je vais appeler au téléphone chez quelques fournisseurs. Mais le téléphone est en dérangement. Ainsi il me faut renoncer à mon envie de donner un dîner ».

³⁶⁰. En quoi Freud motive l'identification hystérique, de préciser que le saumon fumé joue pour l'amie le même rôle que le caviar joue pour la patiente.

Je pense que mes élèves apprécieront l'accès que je donne ici à l'opposition fondamentale du signifiant au signifié, où je leur démontre que commencent les pouvoirs du langage, non sans qu'à en concevoir l'exercice, je ne leur laisse du fil à retordre.

Je rappelle l'automatisme des lois par où s'articulent dans la chaîne signifiante :

- a) la substitution d'un terme à un autre pour produire l'effet de métaphore ;
- b) la combinaison d'un terme à un autre pour produire l'effet de métonymie [17].

Appliquons-les ici, on voit apparaître qu'en tant que dans le rêve de notre patiente, le saumon fumé, objet du désir de son amie, est tout ce qu'elle a à offrir, Freud en posant que le saumon fumé est ici substitué au caviar qu'il tient d'ailleurs pour le signifiant du désir de la patiente, nous propose le rêve comme métaphore du désir.

Mais qu'est-ce que la métaphore sinon un effet de sens positif, c'est-à-dire un certain passage du sujet au sens du désir ?

Le désir du sujet étant ici présenté comme ce qu'implique son discours (conscient), à savoir comme préconscient, – ce qui est évident puisque son mari est prêt à satisfaire son désir, mais que la patiente qui l'a persuadé de l'existence de ce désir, tient à ce qu'il n'en fasse rien, mais ce qu'il faut encore être Freud pour articuler comme le désir d'avoir un désir insatisfait –, il reste qu'il faille aller plus avant pour savoir ce qu'un tel désir veut dire dans l'inconscient.

Or le rêve n'est pas l'inconscient, mais nous dit Freud, sa voie royale. Ce qui nous confirme que c'est par l'effet de la métaphore qu'il procède. C'est cet effet que le rêve découvre. Pour qui ? Nous y reviendrons tout à l'heure.

⁽¹⁸⁵⁾ Voyons pour l'instant que le désir, s'il est signifié comme insatisfait, l'est par le signifiant : caviar, en tant que le signifiant le symbolise comme inaccessible, mais que, dès lors qu'il se glisse comme désir dans le caviar, le désir du caviar est sa métonymie : rendue nécessaire par le manque à être où il se tient.

La métonymie est, comme je vous l'enseigne, cet effet rendu possible de ce qu'il n'est nulle signification qui ne renvoie à une autre signification, et où se produit leur plus commun dénominateur, à savoir le peu de sens (communément confondu avec l'insignifiant), le peu de sens, dis-je, qui s'avère au fondement du désir, et lui confère l'accent de perversion qu'il est tentant de dénoncer dans l'hystérie présente.

Le vrai de cette apparence est que le désir est la métonymie du manque à être.

3. Revenons maintenant au livre qu'on appelle : *La science des rêves (Traumdeutung)*, mantique plutôt, on mieux signifiante.

Freud ne prétend pas du tout y épuiser du rêve les problèmes psychologiques. Qu'on le lise pour constater qu'à ces problèmes peu exploités (les recherches restent rares, sinon pauvres, sur l'espace et le temps dans le rêve, sur son étoffe sensorielle, rêve en couleur ou atonal, et l'odorant, le sapide et le grain tactile y viennent-ils, si le vertigineux, le turgide et le lourd y sont ?), Freud ne touche pas. Dire que la doctrine freudienne est une psychologie est une équivoque grossière.

Freud est loin d'entretenir cette équivoque. Il nous avertit au contraire que dans le rêve ne l'intéresse que son élaboration. Qu'est-ce à dire ? Exactement ce que nous traduisons par sa structure de langage. Comment Freud s'en serait-il avisé, puisque cette structure par Ferdinand de Saussure n'a été articulée que depuis ? Si elle recouvre ses propres termes, il n'en est que plus saisissant que Freud l'ait anticipée. Mais où l'a-t-il découverte ? Dans un flux signifiant dont le mystère consiste en ce que le sujet ne sait pas même où feindre d'en être l'organisateur.

Le faire s'y retrouver comme désirant, c'est à l'inverse de l'y faire se reconnaître comme sujet, car c'est comme en dérivation de la chaîne signifiante que court le ru du désir et le sujet doit profiter d'une voie de bretelle pour y attraper son propre *feed-back*.

⁽¹⁸⁶⁾ Le désir ne fait qu'assujettir ce que l'analyse subjective.

4. Et ceci nous ramène à la question laissée plus haut : à qui le rêve découvre-t-il son sens avant que vienne l'analyste ?

Ce sens préexiste à sa lecture comme à la science de son déchiffrement.

L'une et l'autre démontrent que le rêve est fait pour la reconnaissance..., mais notre voix fait long feu pour achever : du désir. Car le désir, si Freud dit vrai de l'inconscient et si l'analyse est nécessaire, ne se saisit que dans l'interprétation.

Mais reprenons ; l'élaboration du rêve est nourrie par le désir ; pourquoi notre voix défaille-t-elle à achever, de reconnaissance, comme si le second mot s'éteignait qui, tout à l'heure le premier, résorbait l'autre dans sa lumière. Car enfin ce n'est pas en dormant qu'on se fait reconnaître. Et le rêve, nous dit Freud, sans paraître y voir la moindre contradiction, sert avant tout le désir de dormir. Il est repli narcissique de la *libido* et désinvestissement de la réalité.

Au reste il est d'expérience que, si mon rêve vient à rejoindre ma demande (non la réalité, comme on dit improprement, qui peut préserver mon sommeil), ou ce qui se montre ici lui être équivalent, la demande de l'autre, je m'éveille.

5. Un rêve après tout n'est qu'un rêve. Ceux qui dédaignent maintenant son instrument pour l'analyse, ont trouvé, comme nous l'avons vu, des voies plus sûres et plus directes pour ramener le patient aux bons principes, et aux désirs normaux, ceux qui satisfont à de vrais besoins. Lesquels ? Mais les besoins de tout le monde, mon ami. Si c'est cela qui vous fait peur, fiez-vous en à votre psychanalyste, et montez à la tour Eiffel pour voir comme Paris est beau. Dommage qu'il y en ait qui enjambent la balustrade dès le premier étage, et justement de ceux dont tous les besoins ont été ramenés à leur juste mesure.

Réaction thérapeutique négative, dirons-nous.

Dieu merci ! Le refus ne va pas si loin chez tous. Simplement, le symptôme repousse comme herbe folle, compulsion de répétition.

Mais ce n'est là bien entendu qu'une maldonne : on ne guérit pas parce qu'on se remémore. On se remémore parce qu'on guérit. Depuis qu'on a trouvé cette formule, la reproduction des symptômes n'est plus une question, mais seulement la reproduction des analystes ; celle des patients est résolue.

⁽¹⁸⁷⁾6. Un rêve donc n'est qu'un rêve. On peut même lire sous la plume d'un psychanalyste qui se mêle d'enseigner, que c'est une production du Moi. Ceci prouve qu'on ne court pas grand risque à vouloir éveiller les hommes du rêve : le voici qui se poursuit en pleine lumière, et chez ceux qui ne se complaisent guère à rêver.

Mais même pour ceux-ci, s'ils sont psychanalystes, Freud sur le rêve doit être lu, parce qu'il n'est pas possible autrement ni de comprendre ce qu'il entend par le désir du névrosé, par refoulé, par inconscient, par l'interprétation, par l'analyse elle-même, ni d'approcher quoi que ce soit de sa technique ou de sa doctrine. On va voir les ressources du petit rêve que nous avons piqué plus haut, pour notre propos.

Car ce désir de notre spirituelle hystérique (c'est Freud qui la qualifie ainsi), je parle de son désir éveillé, de son désir de caviar, c'est un désir de femme comblée et qui justement ne veut pas l'être. Car son boucher de mari s'y entend pour mettre à l'endroit des satisfactions dont chacun a besoin, les points sur les i, et il ne mâche pas ses mots à un peintre qui lui fait du plat, Dieu sait dans quel obscur dessein, sur sa bobine intéressante « Des clous ! une tranche du train de derrière d'une belle garce, voilà ce qu'il vous faut, et si c'est moi que vous attendez pour vous l'offrir, vous pouvez vous l'accrocher où je pense ».

Voilà un homme dont une femme ne doit pas avoir à se plaindre, un caractère génital, et donc qui doit veiller comme il faut, à ce que la sienne, quand il la baise, n'ait plus besoin après de se branler. Au reste, Freud ne nous dissimule pas qu'elle en est très éprise, et qu'elle l'agace sans cesse.

Mais voilà, elle ne veut pas être satisfaite sur ses seuls vrais besoins. Elle en veut d'autres gratuits, et pour être bien sûre qu'ils le sont, ne pas les satisfaire. C'est pourquoi à la question : qu'est-ce que la spirituelle bouchère désire ?, on peut répondre : du caviar. Mais cette réponse est sans espoir parce que du caviar, c'est elle aussi qui n'en veut pas.

7. Ce n'est pas là tout de son mystère. Loin que cette impasse l'enferme, elle y trouve la clef des champs, la clef du champ des désirs de toutes les spirituelles hystériques, bouchères ou pas, qu'il y a dans le monde.

C'est ce que Freud saisit dans une de ces vues de biais dont il surprend le vrai, fracassant au passage ces abstractions dont ⁽¹⁸⁸⁾les esprits positifs font volontiers l'explication de toutes choses : ici l'imitation chère à Tarde. Il faut faire jouer dans le particulier la cheville essentielle qu'il donne là de l'identification hystérique. Si notre patiente s'identifie à son amie, c'est de ce qu'elle est inimitable en ce désir insatisfait pour ce saumon, que Dieu damne ! si ce n'est Lui qui le fume.

Ainsi le rêve de la patiente répond à la demande de son amie qui est de venir dîner chez elle. Et l'on ne sait ce qui peut bien l'y pousser, hors qu'on y dîne bien, sinon le fait dont notre bouchère ne perd pas la corde : c'est que son mari en parle toujours avec avantage. Or maigre comme elle est, elle n'est guère faite pour lui plaire, lui qui n'aime que les rondeurs.

N'aurait-il pas lui aussi un désir qui lui reste en travers, quand tout en lui est satisfait ? C'est le même ressort qui, dans le rêve, va du désir de son amie faire l'échec de sa demande.

Car si précisément symbolisée que soit la demande par l'accessoire du téléphone nouveau-né, c'est pour rien. L'appel de la patiente n'aboutit pas ; il ferait beau voir que l'autre engraisse pour que son mari s'en régale.

Mais comment une autre peut-elle être aimée (n'est-ce pas assez, pour que la patiente y pense, que son mari la considère ?) par un homme qui ne saurait s'en satisfaire (lui, l'homme à la tranche de postérieur) ? Voilà la question mise au point, qui est très généralement celle de l'identification hystérique.

8. C'est cette question que devient le sujet lui-même. En quoi la femme s'identifie à l'homme, et la tranche de saumon fumé vient à la place du désir de l'Autre.

Ce désir ne suffisant à rien (comment avec cette seule tranche de saumon fumé recevoir tout ce monde ?), il me faut bien à la fin des fins (et du rêve) renoncer à mon désir de donner à dîner (soit à ma recherche du désir de l'Autre, qui est le secret du mien). Tout est raté, et vous dites que le rêve est la réalisation d'un désir. Comment arrangez-vous cela, professeur ?

Ainsi interpellés, il y a beau temps que les psychanalystes ne répondent plus, ayant renoncé eux-mêmes à s'interroger sur les désirs de leurs patients : ils les réduisent à leurs demandes, ce qui simplifie la tâche pour les convertir en les leurs propres. N'est-ce pas là la voie du raisonnable, et ils l'ont adoptée.

Mais il arrive que le désir ne s'escamote pas si facilement pour être trop visible, planté au beau milieu de la scène sur la ⁽¹⁸⁹⁾table des agapes comme ici, sous l'aspect d'un saumon, joli poisson par fortune, et qu'il suffit de présenter, comme il se fait au restaurant, sous une toile fine, pour que la levée de ce voile s'égale à celle à quoi l'on procédait au terme des antiques mystères.

Être le phallus, fût-il un phallus un peu maigre. Voilà-t-il pas l'identification dernière au signifiant du désir ?

Ça n'a pas l'air d'aller de soi pour une femme, et il en est parmi nous qui préfèrent ne plus avoir rien à faire avec ce logogriphe. Allons-nous avoir à épeler le rôle du signifiant pour nous retrouver sur les bras le complexe de castration, et cette envie de pénis dont puisse Dieu nous tenir quitte, quand Freud parvenu à cette croix ne savait plus où se tirer, n'apercevant au delà que le désert de l'analyse ?

Oui, mais il les menait jusque-là, et c'était un lieu moins infesté que la névrose de transfert, qui vous réduit à chasser le patient en le priant d'aller doucement pour emmener ses mouches.

9. Articulons pourtant ce qui structure le désir.

Le désir est ce qui se manifeste dans l'intervalle que creuse la demande en deçà d'elle-même, pour autant que le sujet en articulant la chaîne signifiante, amène au jour le manque

à être avec l'appel d'en recevoir le complément de l'Autre, si l'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu de ce manque.

Ce qu'il est ainsi donné à l'Autre de combler et qui est proprement ce qu'il n'a pas, puisqu'à lui aussi l'être manque, est ce qui s'appelle l'amour, mais c'est aussi la haine et l'ignorance.

C'est aussi, passions de l'être, ce qu'évoque toute demande au delà du besoin qui s'y articule, et c'est bien ce dont le sujet reste d'autant plus proprement privé que le besoin articulé dans la demande est satisfait.

Bien plus, la satisfaction du besoin n'apparaît là que comme le leurre où la demande d'amour s'écrase, en renvoyant le sujet au sommeil où il hante les limbes de l'être, en le laissant en lui parler. Car l'être du langage est le non-être des objets, et que le désir ait été par Freud découvert à sa place dans le rêve, depuis toujours le scandale de tous les efforts de la pensée pour se situer dans la réalité, suffit à nous instruire.

Être ou ne pas être, dormir, rêver peut-être, les rêves soi-disant ⁽¹⁹⁰⁾les plus simples de l'enfant (« simple » comme la situation analytique sans doute), montrent simplement des objets miraculeux ou interdits.

10. Mais l'enfant ne s'endort pas toujours ainsi dans le sein de l'être, surtout si l'Autre qui a aussi bien ses idées sur ses besoins, s'en mêle, et à la place de ce qu'il n'a pas, le gave de la bouillie étouffante de ce qu'il a, c'est-à-dire confond ses soins avec le don de son amour.

C'est l'enfant que l'on nourrit avec le plus d'amour qui refuse la nourriture et joue de son refus comme d'un désir (anorexie mentale).

Confins où l'on saisit comme nulle part que la haine rend la monnaie de l'amour, mais où c'est l'ignorance qui n'est pas pardonnée.

En fin de compte, l'enfant en refusant de satisfaire à la demande de la mère, n'exige-t-il pas que la mère ait un désir en dehors de lui, parce que c'est là la voie qui lui manque vers le désir ?

11. Un des principes en effet qui découlent de ces prémisses, c'est que :

- si le désir est un effet dans le sujet de cette condition qui lui est imposée par l'existence du discours de faire passer son besoin par les défilés du signifiant ;
- si d'autre part, comme nous l'avons donné à entendre plus haut, en ouvrant la dialectique du transfert, il faut fonder la notion de l'Autre avec un grand A, comme étant le lieu de déploiement de la parole (l'autre scène, *eine andere Schauplatz*, dont parle Freud dans la *Traumdeutung*) ;
- Il faut poser que, fait d'un animal en proie au langage, le désir de l'homme est le désir de l'Autre.

Ceci vise une toute autre fonction que celle de l'identification primaire plus haut évoquée, car il ne s'agit pas de l'assomption par le sujet des insignes de l'autre, mais cette condition que le sujet a à trouver la structure constituante de son désir dans la même béance ouverte par l'effet des signifiants chez ceux qui viennent pour lui à représenter l'Autre, en tant que sa demande leur est assujettie.

Peut-être peut-on ici entrevoir au passage la raison de cet effet d'occultation qui nous a retenu dans la reconnaissance du ⁽¹⁹¹⁾désir du rêve. Le désir du rêve n'est pas assumé par le sujet qui dit : « Je » dans sa parole. Articulé pourtant au lieu de l'Autre, il est discours, discours dont Freud a commencé d'énoncer comme telle la grammaire. C'est ainsi que les vœux qu'il constitue n'ont pas de flexion optative pour modifier l'indicatif de leur formule.

En quoi l'on verrait à une référence linguistique que ce qu'on appelle l'aspect du verbe est ici celui de l'accompli (vrai sens de la *Wunscherfüllung*).

C'est cette ex-sistence (*Entstellung*)³⁶¹ du désir dans le rêve qui explique que la signifiance du rêve y masque le désir, cependant que son mobile s'évanouit d'être seulement problématique.

12. Le désir se produit dans l'au-delà de la demande, de ce qu'en articulant la vie du sujet à ses conditions, elle y émonde le besoin, mais aussi il se creuse dans son en deçà, en ce que, demande inconditionnelle de la présence et de l'absence, elle évoque le manque à être sous les trois figures du rien qui fait le fonds de la demande d'amour, de la haine qui va à nier l'être de l'autre et de l'indicible de ce qui s'ignore dans sa requête. Dans cette aporie incarnée dont on peut dire en image qu'elle emprunte son âme lourde aux rejetons vivaces de la tendance blessée, et son corps subtil à la mort actualisée dans la séquence signifiante, le désir s'affirme comme condition absolue.

Moins encore que le rien qui passe dans la ronde des significations qui agitent les hommes, il est le sillage inscrit de la course, et comme la marque du fer du signifiant à l'épaule du sujet qui parle. Il est moins passion pure du signifié que pure action du signifiant, qui s'arrête, au moment où le vivant devenu signe, la rend insignifiante.

Ce moment de coupure est hanté par la forme d'un lambeau sanglant : la livre de chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants, comme telle impossible à restituer au corps imaginaire ; c'est le phallus perdu d'Osiris embaumé.

⁽¹⁹²⁾13. La fonction de ce signifiant comme tel dans la quête du désir, est bien, comme Freud l'a repéré, la clef de ce qu'il faut savoir pour terminer ses analyses : et aucun artifice n'y suppléera pour obtenir cette fin.

Pour en donner une idée, nous décrivons un incident survenu à la fin de l'analyse d'un obsessionnel, soit après un long travail où l'on ne s'est pas contenté d'« analyser l'agressivité du sujet » (autrement dit : de jouer à colin-tampon avec ses agressions imaginaires), mais où on lui a fait reconnaître la place qu'il a prise dans le jeu de la destruction exercée par l'un de ses parents sur le désir de l'autre. Il devine l'impuissance où il est de désirer sans détruire l'Autre, et par là son désir lui-même en tant qu'il est désir de l'Autre.

Pour en arriver là, on lui a découvert sa manœuvre de tous les instants pour protéger l'Autre, en épuisant dans le travail de transfert (*Durcharbeitung*) tous les artifices d'une verbalisation qui distingue l'autre de l'Autre (petit *a* et grand *A*) et qui le fait de la loge réservée à l'ennui de l'Autre (grand *A*) arranger les jeux du cirque entre les deux autres (le petit *a* et le Moi, son ombre).

Assurément, il ne suffit pas de tourner en rond dans tel coin bien exploré de la névrose obsessionnelle pour l'amener en ce rond-point, ni de connaître celui-ci pour l'y conduire par un chemin qui ne sera jamais le plus direct. Il n'y faut pas seulement le plan d'un labyrinthe reconstruit, ni même un lot de plans déjà relevés. Il faut avant tout posséder la combinatoire générale qui préside à leur variété sans doute, mais qui, plus utilement encore, nous rend compte des trompe-l'œil, mieux des changements à vue du labyrinthe. Car les uns et les autres ne manquent pas dans cette névrose obsessionnelle, architecture de contrastes, pas encore assez remarqués, et qu'il ne suffit pas d'attribuer à des formes de façade. Au milieu de tant d'attitudes séductrices, insurgées, impassibles, il faut saisir les angoisses nouées aux performances, les rancunes qui n'empêchent pas les générosités (soutenir que les obsessionnels manquent d'oblativité !), les inconstances mentales qui soutiennent d'infrangibles fidélités. Tout cela bouge de façon solidaire dans une analyse, non sans flétrissements locaux ; le grand charroi reste pourtant.

Et voici donc notre sujet au bout de son rouleau, venu au ⁽¹⁹³⁾point de nous jouer un tour de bonneteau assez particulier ; pour ce qu'il révèle d'une structure du désir.

³⁶¹. Dont il ne faut pas oublier : que le terme est employé pour la première fois dans la *Traumdeutung* au sujet du rêve, – que cet emploi donne son sens et du même coup celui du terme : distorsion qui le traduit quand les Anglais l'appliquent au Moi. Remarque qui permet de juger l'usage que l'on fait en France du terme de distorsion du Moi, par quoi les amateurs du renforcement du Moi, mal avertis de se méfier de ces « faux amis » que sont les mots anglais (les mots, n'est-ce pas, ont si peu d'importance) entendent simplement... un Moi tordu.

Disons que d'âge mûr, comme on dit comiquement, et d'esprit désabusé, il nous leurrerait volontiers d'une sienne ménopause pour s'excuser d'une impuissance survenue, et accuser la nôtre.

En fait les redistributions de la *libido* ne vont pas sans coûter à certains objets leur poste, même s'il est inamovible.

Bref, il est impuissant avec sa maîtresse, et s'avisant d'user de ses trouvailles sur la fonction du tiers en puissance dans le couple, il lui propose de coucher avec un autre homme, pour voir.

Or si elle reste à la place où l'a installée la névrose et si l'analyse l'y touche, c'est pour l'accord qu'elle a dès longtemps réalisé sans doute aux désirs du patient, mais plus encore aux postulats inconscients qu'ils maintiennent.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que sans désespérer, à savoir la nuit même, elle fait ce rêve, que frais émoulu elle rapporte à notre déconfit.

Elle a un phallus, elle en sent la forme sous son vêtement, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne.

Notre patient à cette audition retrouve sur-le-champ ses moyens et le démontre brillamment à sa commère.

Quelle interprétation s'indique-t-elle ici ?

On a deviné à la demande que notre patient a faite à sa maîtresse qu'il nous sollicite depuis longtemps d'entériner son homosexualité refoulée.

Effet très vite prévu par Freud de sa découverte de l'inconscient : parmi les demandes régressives, une de fables s'abreuvera des vérités répandues par l'analyse. L'analyse retour d'Amérique a dépassé son attente.

Mais nous sommes restés, on le pense, plutôt revêche sur ce point.

Observons que la rêveuse n'y est pas plus complaisante, puisque son scénario écarte tout coadjuteur. Ce qui guiderait même un novice à seulement se fier au texte, s'il est formé à nos principes.

Nous n'analysons pas son rêve pourtant, mais son effet sur notre patient.

Nous changerions notre conduite à lui faire y lire cette vérité, ⁽¹⁹⁴⁾ moins répandue d'être en l'histoire, de notre apport : que le refus de la castration, si quelque chose lui ressemble, est d'abord refus de la castration de l'Autre (de la mère premièrement).

Opinion vraie n'est pas science, et conscience sans science n'est que complicité d'ignorance. Notre science ne se transmet qu'à articuler dans l'occasion le particulier.

Ici l'occasion est unique à montrer la figure que nous énonçons en ces termes : que le désir inconscient est le désir de l'Autre – puisque le rêve est fait pour satisfaire au désir du patient au-delà de sa demande, comme le suggère qu'il y réussisse. De n'être pas un rêve du patient, il peut n'avoir pas moins de prix pour nous, si de ne pas s'adresser à nous comme il se fait de l'analysé, il s'adresse à lui aussi bien que puisse le faire l'analyste.

C'est l'occasion de faire saisir au patient la fonction de signifiant qu'a le phallus dans son désir. Car c'est comme tel qu'opère le phallus dans le rêve pour lui faire retrouver l'usage de l'organe qu'il représente, comme nous allons le démontrer par la place que vise le rêve dans la structure où son désir est pris.

Outre ce que la femme a rêvé, il y a qu'elle lui en parle. Si dans ce discours elle se présente comme ayant un phallus, est-ce là tout ce par quoi lui est rendue sa valeur érotique ? D'avoir un phallus en effet ne suffit pas à lui restituer une position d'objet qui l'approprie à un fantasme, d'où notre patient comme obsessionnel puisse maintenir son désir dans un impossible qui préserve ses conditions de métonymie. Celles-ci commandent en ses choix un jeu d'échappe que l'analyse a dérangé, mais que la femme ici restaure d'une ruse, dont la rudesse cache un raffinement bien fait pour illustrer la science incluse dans l'inconscient.

Car pour notre patient, ce phallus, rien ne sert de l'avoir, puisque son désir est de l'être. Et le désir de la femme ici le cède au sien, en lui montrant ce qu'elle n'a pas.

L'observation tout-venant fera toujours grand cas de l'annonce d'une mère castratrice, pour peu qu'y prête l'anamnèse. Elle s'étale ici comme de juste.

On croit dès lors avoir tout dit. Mais nous n'avons rien à en faire dans l'interprétation, où l'invoquer ne mènerait pas loin, sauf à remettre le patient au point même où il se faufile entre un désir et son mépris : assurément le mépris de sa mère ⁽¹⁹⁵⁾ acariâtre à décrier le désir trop ardent dont son père lui a légué l'image.

Mais ce serait moins lui en apprendre que ce que lui *dit* sa maîtresse : que dans son rêve ce phallus, de l'avoir ne l'en laissait pas moins le désirer. En quoi c'est son propre manque à être qui s'est trouvé touché.

Manque qui provient d'un exode : son être est toujours ailleurs. Il l'a « mis à gauche », peut-on dire. Le disons-nous pour motiver la difficulté du désir ? – Plutôt, que le désir soit de difficulté.

Ne nous laissons donc pas tromper à cette garantie que le sujet reçoit de ce que la rêveuse ait un phallus, qu'elle n'aura pas à le lui prendre, – fût-ce pour y pointer doctement que c'est là une garantie trop forte pour n'être pas fragile.

Car c'est justement méconnaître que cette garantie n'exigerait pas tant de poids, si elle ne devait s'imprimer dans un signe, et que c'est à montrer ce signe comme tel, de le faire apparaître là où il ne peut être, qu'elle prend son effet.

La condition du désir qui retient éminemment l'obsessionnel, c'est la marque même dont il le trouve gâté, de l'origine de son objet : la contrebande.

Mode de la grâce singulier de ne se figurer que du déni de la nature. Une faveur s'y cache qui chez notre sujet fait toujours antichambre. Et c'est à la congédier qu'il la laissera un jour entrer.

14. L'importance de préserver la place du désir dans la direction de la cure nécessite qu'on oriente cette place par rapport aux effets de la demande, seuls conçus actuellement au principe du pouvoir de la cure.

Que l'acte génital en effet ait à trouver sa place dans l'articulation inconsciente du désir, c'est là la découverte de l'analyse, et c'est précisément en quoi on n'a jamais songé à y céder à l'illusion du patient que faciliter sa demande pour la satisfaction du besoin, arrangerait en rien son affaire. (Encore moins de l'autoriser du classique : *coitus normalis dosim repetatur*).

Pourquoi pense-t-on différemment à croire plus essentiel pour le progrès de la cure, d'opérer en quoi que ce soit sur d'autres demandes, sous le prétexte que celles-ci seraient régressives ?

Repartons une fois de plus de ceci que c'est d'abord pour le sujet que sa parole est un message, parce qu'elle se produit au lieu de l'Autre. Que de ce fait sa demande même en provienne ⁽¹⁹⁶⁾ et soit libellée comme telle, ce n'est pas seulement qu'elle soit soumise au code de l'Autre. C'est que c'est de ce lieu de l'Autre (voire de son temps) qu'elle est datée.

Comme il se lit clairement dans la parole la plus librement donnée par le sujet. À sa femme ou à son maître, pour qu'ils reçoivent sa foi, c'est d'un tu es... (l'une ou bien l'autre) qu'il les invoque, sans déclarer ce qu'il est, lui, autrement qu'à murmurer contre lui-même un ordre de meurtre que l'équivoque du français porte à l'oreille.

Le désir, pour transparaître toujours comme on le voit ici dans la demande, n'en est pas moins au delà. Il est aussi en deçà d'une autre demande où le sujet, se répercutant au lieu de l'autre, effacerait moins sa dépendance par un accord de retour qu'il ne fixerait l'être même qu'il vient y proposer.

Ceci veut dire que c'est d'une parole qui lèverait la marque que le sujet reçoit de son propos, que seulement pourrait être reçue l'absolution qui le rendrait à son désir.

Mais le désir n'est rien d'autre que l'impossibilité de cette parole, qui de répondre à la première ne peut que redoubler sa marque en consommant cette refente (*Spaltung*) que le sujet subit de n'être sujet qu'en tant qu'il parle.

(Ce que symbolise la barre oblique de noble bâtardise dont nous affectons l'S du sujet pour le noter d'être ce sujet-là : S)³⁶²

La régression qu'on met au premier plan dans l'analyse (régression temporelle sans doute, mais à condition de préciser qu'il s'agit du temps de la remémoration), ne porte que sur les signifiants (oraux, anaux, etc.) de la demande et n'intéresse la pulsion correspondante qu'à travers eux.

Réduire cette demande à sa place, peut opérer sur le désir une apparence de réduction par l'allègement du besoin.

Mais ce n'est là plutôt qu'effet de la lourdeur de l'analyste. Car si les signifiants de la demande ont soutenu les frustrations où le désir s'est fixé (*Fixierung* de Freud), ce n'est qu'à leur place que le désir est assujettissant.

Qu'elle se veuille frustrante ou gratifiante, toute réponse à ⁽¹⁹⁷⁾la demande dans l'analyse, y ramène le transfert à la suggestion.

Il y a entre transfert et suggestion, c'est là la découverte de Freud, un rapport, c'est que le transfert est aussi une suggestion, mais une suggestion qui ne s'exerce qu'à partir de la demande d'amour, qui n'est demande d'aucun besoin. Que cette demande ne se constitue comme telle qu'en tant que le sujet est le sujet du signifiant, c'est là ce qui permet d'en mésuser en la ramenant aux besoins auxquels ces signifiants sont empruntés, ce à quoi les psychanalystes, nous le voyons, ne manquent pas.

Mais il ne faut pas confondre l'identification au signifiant tout-puissant de la demande, dont nous avons déjà parlé, et l'identification à l'objet de la demande d'amour. Celle-ci est bien aussi une régression, Freud y insiste, quand il en fait le deuxième mode d'identification, qu'il distingue dans sa deuxième topique en écrivant : *Psychologie des masses et analyse du Moi*. Mais c'est une autre régression.

Là est l'*exit* qui permet qu'on sorte de la suggestion. L'identification à l'objet comme régression, parce qu'elle part de la demande d'amour, ouvre la séquence du transfert (l'ouvre, et non pas la ferme), soit la voie où pourront être dénoncées les identifications qui en stoppant cette régression, la scandent.

Mais cette régression ne dépend pas plus du besoin dans la demande que le désir sadique n'est expliqué par la demande anale, car croire que le scybale est un objet nocif en lui-même, est seulement un leurre ordinaire de la compréhension. (J'entends ici compréhension au sens néfaste où il a pris sa cote de Jaspers. « Vous comprenez : – », exorde par où croit en imposer à qui ne comprend rien, celui qui n'a rien à lui donner à comprendre). Mais la demande d'être une merde, voilà qui rend préférable qu'on se mette un peu de biais, quand le sujet s'y découvre. Malheur de l'être, évoqué plus haut.

Qui ne sait pas pousser ses analyses didactiques jusqu'à ce virage où s'avère avec tremblement que toutes les demandes qui se sont articulées dans l'analyse, et plus que tout autre celle qui fut à son principe, de devenir analyste, et qui vient alors à échéance, n'étaient que transferts destinés à maintenir en place un désir instable ou douteux en sa problématique, – celui-là ne sait rien de ce qu'il faut obtenir du sujet pour qu'il puisse assurer la direction d'une analyse, ou seulement y faire une interprétation à bon escient.

⁽¹⁹⁸⁾Ces considérations nous confirment qu'il est naturel d'analyser le transfert. Car le transfert en lui-même est déjà analyse de la suggestion, en tant qu'il place le sujet à l'endroit de sa demande dans une position qu'il ne tient que de son désir.

C'est seulement pour le maintien de ce cadre du transfert que la frustration doit prévaloir sur la gratification.

³⁶² Cf. le (S <>D) <sic> et le (S <>a) <sic> de notre graphe, paru en extrait de notre séminaire, dans le *Bulletin de psychologie* 171-XIII-5 du 5 janvier 1960, par les soins de J.-B. LEFÈVRE-PONTALIS. Le signe <> consigne les relations enveloppement-développement-conjonction-disjonction. Les liaisons qu'il signifie en ces deux parenthèses permettent de lire l'S barré : S en *fading* dans la coupure de la demande ; S en *fading* devant l'objet du désir. Soit nommément la pulsion et le fantasme.

La résistance du sujet quand elle s'oppose à la suggestion, n'est que désir de maintenir son désir. Comme telle, il faudrait la mettre au rang du transfert positif, puisque c'est le désir qui maintient la direction de l'analyse, hors des effets de la demande.

Ces propositions, on le voit, changent quelque chose aux opinions reçues en la matière. Qu'elles donnent à penser qu'il n'y a maladresse quelque part, et nous aurons atteint notre but.

16. Ici se placent quelques remarques sur la formation des symptômes.

Freud, depuis son étude démonstrative des phénomènes subjectifs : rêves, lapsus et mots d'esprit, dont il nous a dit formellement qu'ils leur sont structurellement identiques (mais bien entendu tout cela est pour nos savants trop au-dessous de l'expérience qu'ils ont acquise – dans quelles voies ! – pour qu'ils songent même à y revenir) –, Freud donc l'a souligné cent fois : les symptômes sont surdéterminés. Pour le palotin, employé au quotidien battage qui nous promet pour demain la réduction de l'analyse à ses bases biologiques, ceci va tout seul ; c'est si commode à proférer, qu'il ne l'entend même pas. Mais encore ?

Laissons de côté mes remarques sur le fait que la surdétermination n'est strictement concevable que dans la structure du langage. Dans les symptômes névrotiques, qu'est-ce à dire ?

Cela veut dire qu'aux effets qui répondent chez un sujet à une demande déterminée, vont interférer ceux d'une position par rapport à l'autre (à l'autre, ici son semblable) qu'il soutient en tant que sujet.

« Qu'il soutient en tant que sujet », veut dire que le langage lui permet de se considérer comme le machiniste, voire le metteur en scène de toute la capture imaginaire dont il ne serait autrement que la marionnette vivante.

Le fantasme est l'illustration même de cette possibilité originale. C'est pourquoi toute tentation de le réduire à l'imagination ⁽¹⁹⁹⁾faute d'avouer son échec, est un contresens permanent, contresens dont l'école kleinienne qui a poussé ici fort loin les choses, ne sort pas, faute d'entrevoir même la catégorie du signifiant.

Cependant, une fois définie comme image mise en fonction dans la structure signifiante, la notion de fantasme inconscient ne fait plus de difficulté.

Disons que le fantasme, dans son usage fondamental, est ce par quoi le sujet se soutient au niveau de son désir évanouissant, évanouissant pour autant que la satisfaction même de la demande lui dérobe son objet.

Oh ! mais ces névrosés, quels délicats et comment faire ? Ils sont incompréhensibles, ces gens-là, parole de père de famille.

C'est justement ce qu'on a dit depuis longtemps, depuis toujours, et les analystes en sont encore là. Le benêt appelle cela l'irrationnel, ne s'étant même pas aperçu que la découverte de Freud s'homologue à tenir d'abord pour certain, ce qui jette bas d'emblée notre exégèse, que le réel est rationnel, et puis à constater que le rationnel est réel. Moyennant quoi il peut articuler que ce qui se présente de peu raisonnable dans le désir est un effet du passage du rationnel en tant que réel, c'est-à-dire du langage, dans le réel, en tant que le rationnel y a déjà tracé sa circonvallation.

Car le paradoxe du désir n'est pas le privilège du névrosé, mais c'est plutôt qu'il tienne compte de l'existence du paradoxe dans sa façon de l'affronter. Ceci ne le classe pas si mal dans l'ordre de la dignité humaine, et ne fait pas honneur aux analystes médiocres (ceci n'est pas une appréciation, mais un idéal formulé dans un vœu formel des intéressés), qui sur ce point n'atteignent pas à cette dignité : surprenante distance qu'ont toujours notée à mots couverts les analystes... autres, sans qu'on sache comment distinguer ceux-ci, puisqu'eux n'auraient jamais songé à le faire d'eux-mêmes, s'ils n'avaient eu d'abord à s'opposer au dévoiement des premiers.

17. C'est donc la position du névrosé à l'endroit du désir, disons pour abréger le fantasme, qui vient marquer de sa présence la réponse du sujet à la demande, autrement dit la signification de son besoin.

Mais ce fantasme n'a rien à faire avec la signification dans laquelle il interfère. Cette signification en effet provient de ⁽²⁰⁰⁾l'Autre en tant que de lui dépend que la demande soit exaucée. Mais le fantasme n'arrive là que de se trouver sur la voie de retour d'un circuit plus large, celui qui portant la demande jusqu'aux limites de l'être, fait s'interroger le sujet sur le manque où il s'apparaît comme désir.

Il est incroyable que certains traits pourtant criants depuis toujours de l'action de l'homme comme telle, n'aient pas été ici mis en lumière par l'analyse. Nous voulons parler de ce par quoi cette action de l'homme est la geste qui prend appui sur sa chanson. Cette face d'exploit, de performance, d'issue étranglée par le symbole, ce qui la fait donc symbolique (mais non pas au sens aliénant que ce terme dénote vulgairement), ce pour quoi enfin l'on parle de passage à l'acte, ce Rubicon dont le désir propre est toujours camouflé dans l'histoire au bénéfice de son succès, tout cela auquel l'expérience de ce que l'analyste appelle *l'acting out*, lui donne un accès quasi expérimental, puisqu'il en tient tout l'artifice, l'analyste le rabaisse au mieux à une rechute du sujet, au pire à une faute du thérapeute.

On est stupéfait de cette fausse honte de l'analyste devant l'action, où se dissimule sans doute une vraie : celle qu'il a d'une action, la sienne, l'une parmi les plus hautes, quand elle descend à l'abjection.

Car enfin qu'est-ce d'autre, quand l'analyste s'interpose pour dégrader le message de transfert qu'il est là pour interpréter, en une fallacieuse signification du réel qui n'est que mystification.

Car le point où l'analyste d'aujourd'hui prétend saisir le transfert, est cet écart qu'il définit entre le fantasme et la réponse dite adaptée. Adaptée à quoi sinon à la demande de l'Autre, et en quoi cette demande aurait-elle plus ou moins de consistance que la réponse obtenue, s'il ne se croyait autorisé à dénier toute valeur au fantasme dans la mesure qu'il prend de sa propre réalité ?

Ici la voie même par où il procède, le trahit, quand il lui faut par cette voie s'introduire dans le fantasme et s'offrir en hostie imaginaire à des fictions où prolifère un désir abruti, Ulysse inattendu qui se donne en pâture pour que prospère la porcherie de Circé.

Et qu'on ne dise pas qu'ici je diffame quiconque, car c'est ⁽²⁰¹⁾le point précis où ceux qui ne peuvent autrement articuler leur pratique, s'inquiètent eux-mêmes et s'interrogent : les fantasmes, n'est-ce pas là où nous fournissons au sujet la gratification où s'enlise l'analyse ? Voilà la question qu'ils se répètent avec l'insistance sans issue d'un tourment de l'inconscient.

18. C'est ainsi qu'au mieux l'analyste d'aujourd'hui laisse son patient au point d'identification purement imaginaire dont l'hystérique reste captif, pour ce que son fantasme en implique l'engluement.

Soit ce point même dont Freud dans toute la première partie de sa carrière, voulait le tirer trop vite en forçant l'appel de l'amour sur l'objet de l'identification (pour Elisabeth von R..., son beau-frère [5] ; pour Dora, M. K... ; pour la jeune homosexuelle du cas d'homosexualité féminine, il voit mieux, mais achoppe à se tenir pour visé dans le réel par le transfert négatif).

Il faut le chapitre de *Psychologie des masses et analyse du Moi* sur « l'identification », pour que Freud distingue nettement ce troisième mode d'identification que conditionne sa fonction de soutien du désir et que spécifie donc l'indifférence de son objet.

Mais nos psychanalystes insistent : cet objet indifférent, c'est la substance de l'objet, mangez mon corps, buvez mon sang (l'évocation profanante est de leur plume). Le mystère de la rédemption de l'analysé, est dans cette effusion imaginaire, dont l'analyste est l'oblat.

Comment le Moi dont ils prétendent ici s'aider, ne tomberait-il pas en effet sous le coup de l'aliénation renforcée à laquelle ils induisent le sujet ? Les psychologues ont toujours su

dès avant Freud, s'ils ne l'ont pas dit en ces termes, que si le désir est la métonymie du manque à être, le Moi est la métonymie du désir.

C'est ainsi que s'opère l'identification terminale dont les analystes se font gloire.

Si c'est du Moi ou du Surmoi de leur patient qu'il s'agit, ils hésitent ou bien plutôt, c'est le cas de le dire, ils n'en ont cure, mais ce à quoi le patient s'identifie, c'est leur Moi fort.

Freud a fort bien prévu ce résultat dans l'article à l'instant cité, en montrant le rôle d'idéal que peut prendre l'objet le plus insignifiant dans la genèse du meneur.

⁽²⁰²⁾Ce n'est pas en vain que la psychologie analytique s'oriente de plus en plus vers la psychologie du groupe, voire vers la psychothérapie du même nom.

Observons-en les effets dans le groupe analytique lui-même. Il n'est pas vrai que les analysés au titre didactique se conforment à l'image de leur analyste, à quelque niveau qu'on veuille la saisir. C'est bien plutôt entre eux que les analysés d'un même analyste sont liés par un trait qui peut être tout à fait secondaire dans l'économie de chacun, mais où se signe l'insuffisance de l'analyste au regard de son travail.

C'est ainsi que celui pour qui le problème du désir se réduit à la levée du voile de la peur, laisse enveloppés dans ce linceul, tous ceux qu'il a conduits.

19. Nous voici donc au principe malin de ce pouvoir toujours ouvert à une direction aveugle. C'est le pouvoir de faire le bien, aucun pouvoir n'a d'autre fin, et c'est pourquoi le pouvoir n'a pas de fin. Mais ici il s'agit d'autre chose, il s'agit de la vérité, de la seule, de la vérité sur les effets de la vérité. Dès qu'Edipe s'est engagé dans cette voie, il a déjà renoncé au pouvoir.

Où va donc la direction de la cure ? Peut-être suffirait-il d'interroger ses moyens pour la définir dans sa rectitude.

Remarquons :

- 1) Que la parole y a tous les pouvoirs ; les pouvoirs spéciaux de la cure ;
- 2) Qu'on est bien loin par la règle de diriger le sujet vers la parole pleine, ni vers le discours cohérent, mais qu'on le laisse libre de s'y essayer ;
- 3) Que cette liberté est ce qu'il tolère le plus mal ;
- 4) Que la demande est proprement ce qui est mis entre parenthèses dans l'analyse, étant exclu que l'analyste en satisfasse aucune ;
- 5) Qu'aucun obstacle n'étant mis à l'aveu du désir, c'est vers là que le sujet est dirigé et même canalisé ;
- 6) Que la résistance à cet aveu, en dernière analyse, ne peut tenir ici à rien que l'incompatibilité du désir avec la parole.

Propositions dont il se trouvera peut-être encore certains, et même dans mon audience ordinaire, pour s'étonner de les trouver dans mon discours.

⁽²⁰³⁾On sent ici la tentation brûlante que doit être pour l'analyste de répondre si peu que ce soit à la demande.

Bien plus, comment empêcher le sujet de ne pas lui attribuer cette réponse, sous la forme de la demande de guérir, et conformément à l'horizon d'un discours qu'il lui impute avec d'autant plus de droit que notre autorité l'a assumé à tort et à travers.

Qui nous débarrassera désormais de cette tunique de Nessus que nous nous sommes à nous-mêmes tissée : l'analyse répond à tous les desiderata de la demande, et par des normes diffusées ? Qui balayera cet énorme fumier des écuries d'Augias, la littérature analytique ?

À quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive ?

20. Puisqu'il s'agit de prendre le désir, et qu'il ne peut se prendre qu'à la lettre, puisque ce sont les rets de la lettre qui déterminent, surdéterminent sa place d'oiseau céleste, comment ne pas exiger de l'oiseleur qu'il soit d'abord un lettré ?

La part « littéraire » dans l'œuvre de Freud, pour un professeur de littérature à Zurich qui a commencé de l'épeler, qui a parmi nous tenté d'en articuler l'importance ?

Ceci n'est qu'indication. Allons plus loin. Questionnons ce qu'il doit en être de l'analyste (de « l'être » de l'analyste), quant à son propre désir.

Qui aura la naïveté encore de s'en tenir, quant à Freud, à cette figure de bourgeois rangé de Vienne, qui stupéfia son visiteur André Breton de ne s'auréoler d'aucune hantise de Ménades ? Maintenant que nous n'en avons plus que l'œuvre, n'y reconnâitrons-nous pas un fleuve de feu, qui ne doit rien à la rivière artificielle de François Mauriac ?

Qui mieux que lui avouant ses rêves, a su filer la corde où glisse l'anneau qui nous unit à l'être, et faire luire entre les mains fermées qui se le passent au jeu du furet de la passion humaine, son bref éclat ?

Qui a grondé comme cet homme de cabinet contre l'accaparement de la jouissance par ceux qui accumulent sur les épaules des autres les charges du besoin ?

Qui a interrogé aussi intrépidement que ce clinicien attaché au terre-à-terre de la souffrance, la vie sur son sens, et non pour ⁽²⁰¹⁾dire qu'elle n'en a pas, façon commode de s'en laver les mains, mais qu'elle n'en a qu'un, où le désir est porté par la mort ?

Homme de désir, d'un désir qu'il a suivi contre son gré dans les chemins où il se mire dans le sentir, le dominer et le savoir, mais dont il a su dévoiler, lui seul, comme un initié aux défunts mystères, le signifiant sans pair : ce phallus dont le recevoir et le donner sont pour le névrosé également impossibles, soit qu'il sache que l'Autre ne l'a pas, ou bien qu'il l'a, parce que dans les deux cas son désir est ailleurs : c'est de l'être, et qu'il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas.

Ici s'inscrit cette *Spaltung* dernière par où le sujet s'articule au Logos, et sur quoi Freud commençant d'écrire [12], nous donnait à la pointe ultime d'une œuvre aux dimensions de l'être, la solution de l'analyse « infinie », quand sa mort y mit le mot Rien.

AVERTISSEMENT ET REFERENCES

Ce rapport est un morceau choisi de notre enseignement. Notre discours au Congrès et les réponses qu'il a reçues, l'ont replacé dans sa suite. Nous y avons présenté un graphe qui articule précisément les directions ici proposées pour le champ de l'analyse et pour sa manœuvre.

Nous donnons ici, classées par ordre alphabétique d'auteurs, les références auxquelles notre texte renvoie par les numéros placés entre crochets. Nous usons des abréviations suivantes :

G.W. : *Gesammelte Werke*, de Freud ; édités par Imago publishing de Londres. Le chiffre romain qui suit indique le volume.

S.E. : *Standard edition*, de leur traduction anglaise, éditée par Hogarth Press de Londres. Même remarque.

I.J.P. : *International Journal of Psychoanalysis*.

The P.Q. : *The Psychoanalytic Quarterly*.

La P.D.A. : un ouvrage intitulé : *La psychanalyse d'aujourd'hui*, paru aux P.U.F., auquel nous ne nous rapportons que pour la simplicité naïve où s'y présente la tendance à dégrader dans la psychanalyse la direction de la cure et les principes de son pouvoir. Travail de diffusion à l'extérieur sans doute, mais aussi, à l'intérieur, d'obstruction. Nous ne citerons donc pas les auteurs qui n'interviennent ici par nulle contribution proprement scientifique.

- [1] Abraham (Karl) – Die psychosexuellen Differenzen der Hysterie und der Dementia praecox (1^{er} Cong. inter. de Psychanalyse, Salzburg. ⁽²⁰⁵⁾26 avril 1908), in *Centralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie*, 2^e cah. de juillet 1908, Neue Folge, Bd. 19, pp. 521-533, et in *Klinische Beiträge zur Psychoanalyse* (Int. Psych. Verlag, Leipzig-Wien-Zürich 1921). – The psycho-sexual differences between Hysteria und dementia praecox, in *Selected Papers*, de Hogarth Press, pp. 64-79.
- [2] Devereux (Georges) – Some criteria for the timing of confrontations and interpretations, avr. 1950, in *I.J.P.*, XXXII, (Janv. 1951), pp. 19-24.
- [3] Ferenczi (Sandor) – Introjektion und Übertragung, 1909, in *Jahrbuch für psychoanalytische Forschungen*, I, pp. 422-457. – Introjection and transference, in *Sex in psychoanalysis*, de Basic Books, N.Y., pp. 35-93.
- [4] Freud (Anna) – Das Ich und die Abwehrmechanismen, 1936, in chap. IV : Die Abwehrmechanismen. Cf. Versuch einer Chronologie, pp. 60-63 (*Intern. psychoanal.* Verlag, Wien, 1936).
- [5] Freud (Sigmund) – Studien über Hysterie, 1895, *G.W.*, I, Fall Elisabeth von R..., pp. 196-251, sp. pp. 125-127. – Studies on Hysteria, *S.E.*, II, 158-160.
- [6] Freud (Sigmund) – Die Traumdeutung, *G. W.*, II-III. Cf. in chap. IV : Die Traumentstellung, pp. 152-156, p. 157 et pp. 163-168. Kern unseres Wesens, p. 609. – The interpretation of dreams, *S.E.*, IV, chap. IV : Distortion in dreams pp. 146-150, p. 151 et pp. 157-162 et p. 603.
- [7] Freud (Sigmund) – Bruchstück einer Hysterie-Analyse (Dora), fini le 24 janv. 1901 (cf. la lettre 140 de Aus den Anfängen, la correspondance avec Fliess publiée à Londres) : *G. W.*, V, cf. pp. 194-195. – A case of hysteria, *S.E.*, VII, pp. 35-36.
- [8] Freud (Sigmund) – Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose, 1909, *G.W.*, VII. Cf. in I. d) Die Einführung ins Verständnis der Kur (L'introduction à l'intelligence de la cure), pp. 402-404, et la note des pp. 404-405, puis : I. f) Die Krankheitsveranlassung, soit : l'interprétation de Freud décisive, sur ce que nous traduirions par : le sujet de la maladie, et I. g) Der Vaterkomplex und die Lösung der Rattenidee, soit pp. 417-438. – Notes upon a case of obsessional neurosis, *S.E.*, X. Cf. in I. d) Initiation into the nature of the treatment, pp. 178-181 et la note p. 181. uis : I. f) The precipitating cause of the illness, et g) The father complex and the solution of the rat idea, pp. 195-220.
- [9] Freud (Sigmund) – Jenseits des Lustprinzips, 1920, *G. W.*, XIII : cf. s'il en est encore besoin, les pp. 11-14 du chap. II – Beyond the pleasure principle, *S.E.*, v. XVIII, pp. 14-16.
- [10] Freud (Sigmund) – Massenpsychologie und Ich-Analyse, 1921, *G.W.*, XIII. Le chap. VII : « Die Identifizierung », sp. p. 116-118. – Group psychology and the analysis of the ego, *S.E.*, XVIII, pp. 106-108.
- [11] Freud (Sigmund) – Die endliche und die unendliche Analyse, 1937. *G.W.*, XVI, pp. 59-99, traduit sous le titre de : Analyse terminée (!) et analyse interminable (!!) – les points d'exclamation de nous visent les standards pratiqués dans la traduction en français des œuvres de Freud. Nous signalons celle-ci parce que, pour l'édition des *G.W.*, XVI^e volume paru en 1950, elle n'existe pas, cf. p. 280), in *Rev. franc. Psychan.*, XI, 1939, n° 1, pp. 3-38.
- ⁽²⁰⁶⁾[12] Freud (Sigmund) – Die Ichspaltung im Abwehrvorgang, *G. W.*, XVII, Schriften aus dem Nachlass, pp. 58-62. Date du manuscrit : 2 janv. 1938 (inachevé). – Splitting of the ego in the defensive process, *Collected papers*, V, 32, pp. 372-375.
- [13] Glover (Edward) – The therapeutic effect of inexact interpretation : a contribution to the theory of suggestion in *I.J.P.*, XII, 4 (Oct. 1931) : pp. 399-411.
- [14] – Hartmann, Kris and Loewenstein – Leurs publications en team, in *The psychoanalytic study of the child*, depuis 1946.
- [15] – Kris (Ernst) – Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy, *the P.Q.*, XX, n° 1, janv. 1951, pp. 21-25.
- [16] – Lacan (Jacques) – Notre rapport de Rome, 26-27 sept. 1953 : Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, in *La psychanalyse*, vol. 1 (P.U.F.).
- [17] – Lacan (Jacques) – L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud, 9 mai 1957, in *La psychanalyse*, vol. 3, pp. 47-81 (P.U.F.).
- [18] Lagache (Daniel) – Le problème. du transfert (Rapport de la XIV^e Conférence des Psychanalystes de Langue française, 1^{er} nov. 1951), in *Rev. Franç. Psychan.*, t. XVI, 1952, n° 1-2, pp. 5-115
- [19] – Leclaire (Serge) – À la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses (Congrès de Bonneval, 15 avril 1957), in *L'évolution psychiatrique*, 1958, fasc. 2, pp. 377-419.
- [20] – Macalpine (Ida) – The development of the transference., in *The P.Q.*, XIX, n° 4, oct. 1950., pp. 500-539, spécialement pp. 502-508 et pp. 522-528.
- [21] – *La P.D.A.*, pp. 51-52 (sur « prégénitaux » et « génitaux »), passim (sur le renforcement du Moi et sa méthode), p. 102 (sur la distance à l'objet, principe de la méthode d'une cure).
- [22] – *La P.D.A.* Cf. Successivement p. 133 (rééducation émotionnelle), p. 133 (opposition de la P.D.A. à Freud sur l'importance primordiale de la relation à deux), p. 132 (la guérison « par le dedans »), p. 135 (ce qui importe... ce n'est pas tant ce que l'analyste dit ou fait que ce qu'il est), et p.136, etc., passim, et encore p. 162 (sur le congé de la fin du traitement), p. 149 (sur le rêve).
- [23] – R L. – Perversion sexuelle transitoire au cours d'un traitement psychanalytique, in *Bulletin d'activités de l'Association des Psychanalystes de Belgique*, n° 25, pp.1-17 – 118, rue Froissart, Bruxelles.

[24] – Sharpe (Ella) – Technique of psychoanalysis, in *Coll. Papers*, de Hogarth Press. Cf. p. 81 (sur le besoin de justifier son existence) ; pp. 12-14 (sur les connaissances et les techniques exigibles de l'analyste).

[25] – Schmideberg (Melitta) – Intellektuelle Hemmung und Ess-störung. *Zeitschrift für psa. Pädagogik*. VIII,1934.

[26] – Williams (J.D.) – The compleat strategyst, The Rand Series, McGraw-Hill Book Company, Inc., New-York ; Toronto, London.

[27] – Winnicott.(D.W.) – Transitional object and transitional phenomena, 15 juin 1951, in *I.J.P.*,v. XXXIV, 1953, p. 11, pp. 29-97. Traduit dans *La psychanalyse*, vol. 5, pp. 21-41, P.U.F.

Il s'agit d'une intervention de J. Lacan à la suite de l'exposé que fit Serge Leclaire sur « L'obsessionnel et son désir » le 25 Novembre 1958 dans le cadre du groupe de L'évolution psychiatrique, et qui furent publiés dans la revue du même nom : 1959, fascicule III, pp. 401-411.

⁽⁴⁰⁹⁾ *Discussion :*

Pr. SARRO (de Barcelone) – J'ai été très intéressé par la conférence que je viens d'entendre et j'ai trouvé, que M. Leclaire avait admirablement montré comment l'enfant obsessionnel incarne et demande à réaliser le désir de sa mère. Peut-être ceux qui ont l'habitude de la langue espagnole peuvent-ils mieux comprendre, puisque c'est le même verbe (querer) qui désigne les profondes relations qui existent entre le désir, le vouloir et l'amour.

Dr Henri EY – L'analyse existentielle de l'obsédé ou comme dit M. Leclaire de l'obsessionnel, dévoile une vocation de martyr. Et à l'origine de cet appel ou de cette demande essentiellement ambiguë d'un désir insatiable qui paraît vouloir être satisfait et ne peut *absolument* pas vouloir l'être, le psychanalyste découvre le nœud qui lie l'obsédé à sa mère et rend impossible l'amour. Je crains cependant que la sempiternelle relation avec l'image de la mère, en voulant tout expliquer n'explique plus rien. Tout cela nous a été brillamment exposé dans le style commun à Lacan et à ses élèves et dans le style propre à M. Leclaire qui sait si bien amalgamer les subtilités des marivaudages inconscients aux prodiges que rencontre Alice au Pays des merveilles. Peut-être dans ce souci de joindre dans sa poésie la préciosité raffinée à l'humour baroque, M. Leclaire aurait-il pu ajouter que son « Philon » n'est rien qu'un « Philomène », puisque son désir ne peut se tendre vers aucun objet et que son appel reste sans voix, car il n'est pas et ne peut être « aimant » ou « amant » pour être resté trop irrémédiablement un *aimé*. Pour lui l'amour ne se donne ni ne se prend, il se subit comme un martyr où se consume son impossible ardeur.

Mais pour si justifiées que soient ces analyses, si nécessaires qu'elles soient pour dénouer le nœud névrotique, je dois dire pour me faire ici l'avocat du diable, que je ne puis m'empêcher de penser (comme à une obsession) au pourquoi et au comment de cette maladie du désir qu'est toute névrose.

Dr LACAN – J'exprime à Serge Leclaire mon approbation et ma reconnaissance pour son travail fructueux pour tous.

Une lumière mesurée aux dimensions d'un cas ne saurait être mieux répartie sur ses particularités. C'est comme telles, et conformément à la nature ⁽⁴¹⁰⁾ de la psychanalyse, que celles-ci nous portent à la signification universelle du désir.

Reste la délimitation clinique du cas qui nous fait regretter une fois de plus que la névrose obsessionnelle n'ait pas été encore, comme elle mérite, segmentée, voire démembrée.

S'il en résulte un moindre éclairage d'un ressort essentiel du jeu du désir chez l'obsessionnel, nommément qu'il s'évanouisse à mesure même qu'il s'approche de son objet, on ne peut dire que M. Leclaire ne l'ait pas mentionné, non plus qu'au terme de son exposé, ce qu'il a si fortement articulé ailleurs, de l'instance de la mort en ce désir.

Il ne pouvait devant le public qui était le sien ce soir, plus marquer ce qu'il voulait rendre compréhensible, conformément à l'enseignement où il se rattache, d'une structure. C'est de mettre en évidence la structure qui soutient les rapports du désir, du vouloir et de la demande, que son exposé marque un pas sur l'usage confus où ils sont habituellement mêlés, tant dans le compte rendu que dans la manœuvre analytique. Et c'est en cela aussi que le reproche qu'Henri Ey lui a fait de se référer encore à la sempiternelle relation à la mère, est immérité.

Cette structure pourtant ne se motive que des rapports radicaux du sujet au signifiant, que Serge Leclaire ne pouvait ici qu'élider.

Pour ce que le Professeur Sarró remarque si justement du moindre intérêt porté aux *Trieb*e dans l'analyse, je ne puis que mentionner combien surprenante paraît encore aux esprits même les plus avertis, la découverte à quoi une enquête de vocabulaire peut les conduire : de ce que Freud ne parle jamais d'instinct, mais seulement de *Trieb*e.

Le *Trieb*, en tant que distinct de la motion instinctuelle, c'est en effet sa coalescence au signifiant qui le spécifie. Et c'est là ce qui, malgré les formulations les moins ambiguës de Freud, n'est pas encore élaboré.

Trieb, désir, vouloir, voilà la triade à propos de quoi, l'illustrant de la déclaration d'amour à l'espagnole, le Professeur Ramon Sarró, nous suggère que la réduction progressive de la thématique du désir serait la voie normale où prend vigueur un choix de l'objet, qui comporterait la plénitude d'une satisfaction du sujet, et s'avérerait conforme à la vocation monogamique.

Je ne puis sur ce point que m'opposer au rêve moralisant qui paraît depuis quelque temps dans la psychanalyse légitimer cette perspective idéale. Rien n'est plus contraire à l'expérience des siècles, et plus encore à l'expérience que la psychanalyse conditionne.

Car c'est justement la psychanalyse qui nous permet de justifier pourquoi il en est autrement.

C'est pour des raisons de structure que le désir de l'homme est marqué d'aberration, qu'il a ce trait de mirage qu'il doit à la forme du fantasme, ⁽⁴¹¹⁾et plus radicalement à ce qu'il joue le rôle de la métonymie dans un rapport à l'être qui ne peut s'achever qu'au point où le sujet y fait défaut. Tous les « ravalements de la vie amoureuse » ne sont que le reflet lointain d'un manque dernier : d'une limite infranchissable que rencontre la créature quand elle se voue dans la parole.

Avant de paraître dans les *Écrits*, ce texte fut publié par la revue *La psychanalyse*, 1960, n° 5, « *Essais critiques* », pp. 1-20.

And bring him out that is but woman's son
Can trace me in the tedious way of art
And hold me pace in deep experiments.
(Henri IV, 1^{re} partie-III-I, 45-47.)

⁽¹⁾Loin de la pompe funéraire où notre collègue disparu a été honoré selon son rang, nous lui vouerons ici le mémorial de notre solidarité dans le travail analytique.

Si c'est l'hommage qui convient à la position de notre groupe, nous n'éliderons pas l'émotion qui se lève en nous du souvenir de relations plus personnelles.

Pour les ponctuer en trois moments, dont la contingence reflète un homme très divers en sa vivacité : l'impériorité sans ménagement pour le nouveau que nous étions à Marienbad, soit au dernier de nos conciles avant que le vide ne vint frapper l'aire viennoise, rapport épidermique dont la pointe s'avoue encore après la guerre en l'un de nos écrits ; – la familiarité, d'une visite au Plat à Elsted, où parmi les lettres de Freud étalées sur une immense table pour le premier volume de la biographie en cours de composition, nous le vîmes frémissant de nous faire partager les séductions de son labeur, jusqu'à ce que l'heure du rendez-vous d'une patiente conservée dans la retraite y mit une fin dont la hâte, dans sa note de compulsion, nous fit l'effet de voir la marque d'un collier indélébile ; – la grandeur enfin de cette lettre de juillet 1957, où l'excuse de nous faire défaut à notre maison de campagne, n'arguait d'une souffrance stoïquement explorée, qu'à l'accepter pour le signal d'une compétition altière, avec la mort talonnant à l'œuvre à achever.

⁽²⁾L'organe qu'est l'*International Journal of Psycho-analysis* et qui doit tout à Ernest Jones, de sa durée à sa tenue, ne laisse pas dans son numéro de sept.-oct. 58, de faire surgir entre certaines de ses lignes cette ombre dont un pouvoir longtemps exercé paraît toujours s'assombrir quand la nuit l'a rejoint : encre soudaine à accuser ce que par son édifice il oblitéra de lumière.

Cet édifice nous sollicite. Car, pour métaphorique qu'il soit, il est bien fait pour nous rappeler ce qui distingue l'architecture du bâtiment : soit une puissance logique qui ordonne l'architecture au delà de ce que le bâtiment supporte de possible utilisation. Aussi bien nul bâtiment, sauf à se réduire à la baraque, ne peut-il se passer de cet ordre qui l'apparente au discours. Cette logique ne s'harmonise à l'efficacité qu'à la dominer, et leur discord n'est pas, dans l'art de la construction, un fait seulement éventuel.

On mesure d'ici combien ce discord est plus essentiel dans l'art de la psychanalyse, dont une expérience de vérité détermine le champ : de mémoire et de signification, tandis que les phénomènes qui s'y découvrent comme les plus signifiants, restent des pierres de scandale au regard des fins d'utilité, dont s'autorise tout pouvoir.

C'est pourquoi nulle considération de pouvoir, fût-elle la plus légitime à concerner le bâtiment professionnel³⁶³, ne saurait intervenir dans le discours de l'analyste sans affecter le propos même de sa pratique en même temps que son médium.

Si Ernest Jones est celui qui a fait le plus pour assurer aux valeurs analytiques un certain cours officiel, voire un statut reconnu par les pouvoirs publics, ne peut-on se proposer d'interroger l'immense apologie qu'est son œuvre théorique pour en mesurer la dignité ?

³⁶³ La fin du pouvoir est articulée comme telle pour le facteur de dégradation qu'elle emporte dans le *training* analytique, en un article paru dans le numéro de nov.-déc. 58 de l'*I.J.P.* sous la signature de Thomas S. Szasz.

C'est bien la même fin dont nous avons, dans notre rapport au Congrès de Royaumont en juillet dernier, dénoncé les incidences sur la direction de la cure. L'auteur cité en suit les effets dans l'organisation externe du *training*, notamment dans la sélection de candidats, sans aller au fond de son incompatibilité avec le traitement psychanalytique lui-même, soit avec la première étape du *training*.

Ceci ne peut s'opérer qu'au niveau d'un échantillon de son travail, et nous choisissons l'article publié en octobre 1916, ⁽³⁾ dans le *British Journal of Psychology* (IX, 2, p. 181, 229) : sur la théorie du symbolisme, et reproduit depuis dans chacune des éditions, fort différemment composées, on le sait, qui se sont suivies, de ses *Papers*.

Nul compromis dans ce travail n'apparaît. Sa prise sur le problème le soutient à sa hauteur, et si elle n'en résout pas la difficulté, la dégage.

La malice tombe à plat de ceux qui voudraient nous faire voir, comme brimé par le Maître, ce benjamin des fidèles que ne liaient pas seulement le talisman des sept anneaux, mais les implications d'un exécutif secret³⁶⁴.

Qu'à lui, le seul *goy* dans ce cercle imbu de sa spécificité juive³⁶⁵, fut réservée la palme d'élever au Maître le monument que l'on sait, sera sans doute rapproché du fait que ce monument confirme la limite que n'a pas voulu voir franchir sur son privé l'homme qui a ouvert un nouveau champ de l'aveu pour l'univers.

Il vaudrait mieux ne pas manquer la réflexion que mérite la résistance du discours de la biographie, à l'analyse du cas *princeps* que constitue non pas tant l'inventeur que l'invention de l'analyse elle-même.

Quoi qu'il en soit, la référence prise à Rank et à Sachs dans l'article que nous examinons, pour les critères qu'ils ont avancés du symbolisme analytique, est édifiante.

Ceux qu'ils mettent en tête, notamment le critère d'un sens constant et d'une indépendance des interventions³⁶⁶ individuelles, engendrent des contradictions que Jones pointe dans les faits, et la révérence qu'il garde à ces autodidactes des profondeurs, n'empêche qu'on ne sente l'avantage qu'il prend d'un rationalisme assez assuré de sa méthode, pour aussi bien être exclusif en ses principes.

« Si l'on considère, commence Jones³⁶⁷, le progrès de l'esprit humain dans sa genèse, on peut voir qu'il consiste, non pas, comme on le croit communément, dans la seule accumulation de ce qu'il acquiert, s'additionnant du dehors, mais dans les deux procès suivants : d'une part, de l'extension ⁽⁴⁾ et du transfert de l'intérêt et de la compréhension, d'idées plus précoces, plus simples et plus primitives, etc., à d'autres plus difficiles et plus complexes qui, en un certain sens, sont la continuation des premières et les symbolisent, et d'autre part, par le démasquage constant de symbolismes préalables ; en quoi se reconnaît que ceux-ci, s'ils ont d'abord été pensés comme littéralement vrais, s'avèrent n'être réellement que des aspects ou des représentations de la vérité, les seuls dont nos esprits, pour des raisons affectives ou intellectuelles, se trouvaient en ce temps capables ».

Tel est le ton sur lequel partent les choses et elles iront toujours en resserrant ce que ce départ ouvre d'ambiguïté.

Beaucoup, de nos jours, sans doute n'accorderont à ce qui va suivre qu'un intérêt historique, voire préhistorique. Craignons que ce dédain ne cache une impasse où l'on est engagé.

Ce dont il s'agit pour Jones est de pointer quant au symbolisme la divergence fondamentale de Jung³⁶⁸, sur laquelle Freud s'est alerté dès 1911, a rompu, en 1912³⁶⁹ et a publié la mise au point de son « histoire du mouvement analytique » en 1914.

L'une et l'autre manières d'utiliser le symbolisme dans l'interprétation sont décisives quant à la direction qu'elles donnent à l'analyse ; et elles vont s'illustrer ici d'un exemple qu'on peut bien dire originel, mais non pas désuet, pour autant que le serpent n'est pas simplement la figure que l'art et la fable conservent d'une mythologie ou d'un folklore

³⁶⁴. L'extraordinaire histoire de ce Comité nous est ouverte au livre II du *Sigmund Freud* d'Ernest Jones, chap. VI, pp. 172-188.

³⁶⁵. Cf. la lettre de Ferenczi du 6 août 1912, *op. cit.*, p. 173.

³⁶⁶. Nous forçons ici le sens de *Bedingungen*.

³⁶⁷. E. Jones, *Papers on psycho-analysis*, 5^e éd., pp. 87-88.

³⁶⁸. Il s'agit des positions prises par Jung dans les deux parties des *Wandlungen und Symbole der Libido*, parues respectivement en 1911 et 1912.

³⁶⁹. *Idem* note 6.

déshabités. L'antique ennemi n'est pas si loin de nos mirages, que revêtent encore les traits de la tentation, les tromperies de la promesse, mais aussi le prestige du cercle à franchir vers la sagesse dans ce repliement, fermant la tête sur la queue, où il entend cerner le monde.

Tête captive sous le pied de la Vierge, qu'allons-nous voir de celle qui te répète à l'autre bout du corps de l'amphisbène ? Une gnose montagnarde dont on aurait tort d'ignorer les hérédités locales, l'a rempoignée des recès lacustres où, au dire de Jung parlant à nous-même des secrets de son canton, elle est encore lovée.

⁽⁵⁾Figuration de la *libido*, voilà comment un disciple de Jung interprétera l'apparition du serpent dans un rêve, dans une vision ou un dessin, manifestant à son insu que si la séduction est éternelle, elle est aussi toujours la même. Car voici le sujet à portée de capture par un éros autistique qui, si rafraîchi qu'en soit l'appareil, a un air de Vieille Connaissance.

Autrement dit l'âme, aveugle lucide, lit sa propre nature dans les archétypes que le monde lui réverbère : comment ne reviendrait-elle pas à se croire l'âme du monde ?

L'étrange est que dans leur hâte d'avoir cure de cette âme, les pasteurs calvinistes y aient été blousés³⁷⁰.

Il faut bien dire qu'avoir tendu cette perche à la belle âme du refuge helvétique, c'est pour un disciple de Brücke, progéniture d'Helmholtz et de Du Bois-Reymond, un succès plutôt ironique.

Mais c'est aussi la preuve qu'il n'y a pas de compromis possible avec la psychologie, et que si l'on admet que l'âme connaisse, d'une connaissance d'âme, c'est-à-dire immédiate, sa propre structure, – fût-ce dans ce moment de chute dans le sommeil où Silberer nous prie de reconnaître dans une pelle à gâteau qui se glisse dans une pâte feuilletée le « symbolisme fonctionnel » des couches du psychisme –, plus rien ne peut séparer la pensée de la rêverie des « noces chymiques ».

Il n'est pas facile pourtant de saisir la coupure si hardiment tracée par Freud dans la théorie de l'élaboration du rêve, sauf à refuser purement et simplement l'ingénuité psychologique des phénomènes mis en valeur par le talent d'observation de Silberer, et c'est bien là la pierre issue à quoi se résout Freud dans la discussion qu'il en fait dans l'édition de 1914 de la *Traumdeutung* quand il en vient à proférer que les dits phénomènes ne sont le fait que de « têtes philosophiques »³⁷¹, portées à la perception endopsychique, voire au délire d'observation », de métaphysiciens dans l'âme sans doute, ce serait le cas de le dire, – sur quoi Jones renchérit, en effet, en montant d'un ton la note d'aversion qu'il se permet d'y montrer. Réjouissons-nous que par cette porte ne soient pas rentrées les hiérarchies spirituelles avec les matériels, les pneumatiques, les ⁽⁶⁾psychiques, et *tutti quanti*, si l'on n'y voit la source de l'infatuation de ceux qui se croient « psychanalystes-nés ».

Cc n'est pas là pourtant argument qui soit ici utilisable, et Jones n'y songe pas.

Pour le serpent, il rectifie qu'il est symbole non pas de la *libido*, notion énergétique qui, comme idée, ne se dégage qu'à un haut degré d'abstraction, mais du phallus, en tant que celui-ci lui paraît caractéristique d'une « idée plus concrète », voire concrète au dernier terme.

Car s'est là la voie que choisit Ernest Jones pour parer au dangereux retour que le symbolisme semble offrir à un mysticisme, qui lui paraît, une fois démasqué, s'exclure de lui-même dans toute considération scientifique.

Le symbole se déplace d'une idée plus concrète (du moins est-ce là comment il s'en exprime), à quoi il a son application primaire, à une idée plus abstraite, où il se rapporte secondairement, ce qui veut dire que ce déplacement ne peut avoir lieu que dans un seul sens.

Arrêtons-nous là un instant :

³⁷⁰. L'auteur de ces lignes tient que seule la Prostituée romaine peut sans dommage frayer avec ce qu'elle rejette.

³⁷¹. Freud, *G.W.*, II-III, p. 510.

Pour convenir que si l'hallucination du réveil fait à l'hystérique princeps de l'analyse³⁷², son bras engourdi sous le poids de sa tête sur son épaule, pressé qu'il fut sur le dossier d'où il se tendait, quand elle s'est assoupie, vers son père veillé dans ses affres mortelles, le prolonger, ce bras, par un serpent, et même par autant de serpents qu'elle a de doigts, c'est du phallus et de rien d'autre que ce serpent est le symbole. Mais à qui ce phallus appartient « concrètement », c'est là ce qui sera moins facile à déterminer dans ce registre de la psychanalyse d'aujourd'hui si joliment épinglé par Raymond Queneau comme la liquette ninque. Que ce phallus en effet soit reconnu pour une appartenance qui fasse l'envie du sujet, toute femme qu'elle est, n'arrange rien, si l'on songe qu'il ne surgit si importunément que d'être bel et bien là au présent, soit dans la susdite liquette, ou tout simplement dans le lit où il clabote avec le mourant.

C'est même là le problème où Ernest Jones, onze ans plus tard, donnera un morceau digne de l'anthologie pour la figure ⁽⁷⁾ de patinage dialectique qu'il y démontre à développer le contrepied des positions prises par Freud sur la phase phallique par la seule voie d'affirmations réitérées de s'y accorder entièrement. Mais quoi que l'on doive penser de ce débat malheureusement abandonné, la question peut être posée à Ernest Jones : le phallus, s'il est bien l'objet de la phobie ou de la perversion, à quoi il rapporte tour à tour la phase phallique, est-il resté à l'état d' « idée concrète » ?

En tous les cas, lui faudra-t-il reconnaître que le phallus y prend une application « secondaire ». Car c'est bien là ce qu'il dit, quand il s'emploie à distinguer fort habilement les phases proto-et deutéro-phallique. Et le phallus de l'une à l'autre de ces phases comme idée concrète des symboles qui vont lui être substitués, ne peut être lié à lui-même que par une similitude aussi concrète que cette idée, car autrement cette idée concrète ne serait rien d'autre que l'abstraction classique de l'idée générale ou de l'objet générique, ce qui laisserait à nos symboles un champ de régression qui est celui que Jones entend réfuter. Bref nous anticipons, on le voit, sur la seule notion qui permette de concevoir le symbolisme du phallus, c'est la particularité de sa fonction comme signifiant³⁷³.

À vrai dire il n'est pas sans pathétique de suivre la sorte de contournement de cette fonction, qu'impose à Jones sa déduction. Car il a reconnu d'emblée que le symbolisme analytique n'est concevable qu'à être rapporté au fait linguistique de la métaphore, lequel lui sert de main-courante d'un bout à l'autre de son développement.

S'il manque à y trouver sa voie, c'est très apparemment ; en deux temps, où le défaut de son départ tient, à notre sens, dans cette très insidieuse inversion dans sa pensée, par quoi son besoin de sérieux pour l'analyse s'y prévaut, sans qu'il l'analyse, du sérieux du besoin.

Dont témoigna cette phrase de sa controverse avec Silberer³⁷⁴ : « S'il y a quelque vérité que ce soit dans la psychanalyse, ⁽⁸⁾ ou, tout uniment, dans une psychologie génétique, alors les complexes primordiaux qui se manifestent dans le symbolisme, *doivent être*³⁷⁵ les sources permanentes de la vie mentale et proprement le contraire de pures figures de style ». Remarque qui vise une certaine contingence que Silberer note très justement tant dans l'application des symboles que dans les répétitions auxquelles ils donnent consistance³⁷⁶, pour lui opposer la constance des besoins primordiaux dans le développement (besoins oraux par exemple, dont Jones suivra la promotion croissante).

³⁷² Cf. le cas d'Anna O..., non reproduit dont les *G.W.*, comme appartenant à Breuer. On trouvera le passage évoqué à la p. 38 de la *Standard edition* des *Studies* (vol. II) ou à la p. 30 de l'édition originale des *Studien über Hysterie*.

³⁷³ Cette excursion n'est pas gratuite. Car après son « développement précoce de la sexualité féminine » de 1927, sa « phase phallique » de 1932, Jones conclura par la monumentale déclaration de 1935 devant la Société de Vienne, déclaration d'un complet ralliement au génétisme des fantasmes dont Melanie Klein fait la cheville de sa doctrine, et où toute réflexion sur le symbolisme dans la psychanalyse reste enfermée, jusqu'à notre rapport de 1953.

³⁷⁴ *Op. cit.*, p. 125.

³⁷⁵ *Must be*, c'est nous qui soulignons.

³⁷⁶ Jones va ici jusqu'à user de l'arme analytique en relevant comme un symptôme, l'usage du terme : *ephemeral*, pourtant logiquement justifié dans le texte de Silberer.

C'est à rejoindre ces données originelles que sert cette remontée dans la métaphore, par quoi Jones entend comprendre le symbolisme.

C'est donc en quelque sorte à reculons et pour les besoins de sa polémique qu'il est entré dans la référence linguistique, mais elle tient de si près à son objet qu'elle suffit à rectifier sa visée.

Il y rencontre le mérite d'articuler son propre démenti à donner la liste de ces idées primaires dont il remarque avec justesse qu'elles sont en petit nombre et constantes, au contraire des symboles, toujours ouverts à l'adjonction de nouveaux symboles qui s'empilent sur ces idées. Ce sont, à son dire, « les idées du soi et des parents immédiatement consanguins et les phénomènes de la naissance, de l'amour et de la mort ». Toutes « idées » dont le plus concret est le réseau du signifiant où il faut que le sujet soit déjà pris pour qu'il puisse s'y constituer : comme soi, comme à sa place dans une parenté, comme existant, comme représentant d'un sexe, voire comme mort, car ces idées ne peuvent passer pour primaires qu'à abandonner tout parallélisme au développement des besoins.

Que ceci ne soit pas relevé, ne peut s'expliquer que par une fuite devant l'angoisse des origines, et ne doit rien à cette hâte dont nous avons montré la vertu conclusive quand elle est fondée en logique³⁷⁷.

⁽⁹⁾Cette rigueur logique, n'est-ce pas le moins qu'on puisse exiger de l'analyste qu'il la maintienne en cette angoisse, autrement dit qu'il n'épargne pas l'angoisse à ceux qu'il enseigne, même pour assurer sur eux son pouvoir.

C'est là où Jones cherche sa voie, mais où le trahit son meilleur recours, car les rhétoriciens au cours des âges ont bronché sur la métaphore, lui ôtant la chance d'y rectifier son propre accès sur le symbole. Ce qui apparaît au fait qu'il pose la comparaison (*simile* en anglais) pour l'origine de la métaphore, prenant « Jean est aussi brave qu'un lion » pour le modèle logique de « Jean est un lion ».

On s'étonne que son sens si vif de l'expérience analytique ne l'avertisse pas de la plus grande densité significative de la seconde énonciation, c'est-à-dire que, la reconnaissant plus concrète, il ne lui rende pas sa primauté.

Faute de ce pas, il n'arrive pas à formuler ce que l'interprétation analytique rend pourtant presque évident, c'est que le rapport du réel au pensé n'est pas celui du signifié au signifiant et que le primat que le réel a sur le pensé, s'inverse du signifiant au signifié. Ce que recoupe ce qui se passe en vérité dans le langage où les effets de signifié sont créés par les permutations du signifiant.

Ainsi si Jones aperçoit que c'est en quelque sorte la mémoire d'une métaphore qui constitue le symbolisme analytique, le fait dit du déclin de la métaphore lui cache sa raison. Il ne voit pas que c'est le lion comme signifiant qui s'est abrasé jusques au yon, voire au yon-yon dont le grognement bonasse sert d'indicatif aux idéaux repus de la Metro-Goldwyn, – sa clameur, horrible encore aux égarés de la jungle, témoignant mieux des origines de son emploi à des fins de sens.

Jones croit au contraire que le signifié est devenu plus poreux, qu'il est passé à ce que les grammairiens appellent un sens figuré.

Ainsi manque-t-il cette fonction parfois si sensible dans le symbole et le symptôme analytique, d'être une sorte de régénération du signifiant.

Il se perd au contraire à répéter une fausse loi de déplacement du sémantème selon laquelle il irait toujours d'une signification particulière à une plus générale, d'une concrète à une abstraite, d'une matérielle à une plus subtile qu'on appelle ⁽¹⁰⁾figurée, voire morale. Comme si le premier exemple à pêcher dans les nouvelles du jour, ne montrait pas sa caducité, le mot lourd, puisque c'est celui-là qui s'offre à nous, étant attesté pour avoir signifié d'abord le lourdaud, voire l'étourdi³⁷⁸ (au XIII^e siècle), donc avoir eu un sens moral

³⁷⁷. Cf. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Cahiers d'Art*, nos 1940-1944.

³⁷⁸. Plus haut sans doute : le sale.

avant de s'appliquer, pas beaucoup plus tôt que le XVIII^e siècle, nous apprennent Bloch et von Wartburg, à une propriété de la matière, – dont pour ne pas s'arrêter en si beau chemin, il faut remarquer qu'elle est trompeuse pour autant que, de s'opposer au léger, elle conduit à la topique aristotélicienne d'une gravité qualitative. Irons nous pour sauver la théorie faire à l'usage commun des mots le crédit d'un pressentiment du peu de réalité d'une telle physique ?

Mais que dire justement de l'application qui nous a fourni ce mot, à savoir à la nouvelle unité de la réforme monétaire française : quelle perspective ouvrirons-nous de vertige ou de gravité, à quelle transe de l'épaisseur recourir, pour situer ce nouveau coup d'aile du propre au figuré ? Ne serait-il pas plus simple d'accepter ici l'évidence matérielle, qu'il n'y a pas d'autre ressort de l'effet métaphorique, que la substitution d'un signifiant à un autre comme telle : à tout le moins serait-ce ne pas rester lourd (en franc-comtois, on dit lourdeau) à la faveur de cet exemple, où le franc dit lourd, pour aucun sens rassis, ne saurait l'être... que de ses conséquences : car celles-ci s'inscrivent ici en termes comptables, soit purement signifiants.

Il n'est néanmoins pas à négliger qu'un effet de signifié, qui se montre, ici comme ailleurs, extrapolé à la substitution du signifiant, soit à prévoir, et attendu en effet : par quoi tout Français se sentira plus lourd du portefeuille, à égalité de poids des coupures, si moins étourdi dans la manipulation de leur numéraire, à égalité de dépense. Et qui sait la pondération qu'en prendra son allure dans ses pérégrinations touristiques, mais aussi les effets imprévisibles qu'aura sur les eldorado de ces placements ou sur ses ustensiles de prestige, le glissement métaphorique de ses sympathies de la ferraille vers l'industrie lourde et les appareils pesants³⁷⁹. Question : si le comique⁽¹⁾ est déprécié d'être dit lourd, pourquoi la Grâce divine n'en est-elle pas disqualifiée ?

Cette erreur sur la fonction du langage vaut qu'on y insiste, car elle est primordiale dans les difficultés que Jones n'arrive pas à lever concernant le symbolisme.

Tout tourne, en effet, dans ce débat autour de la valeur de connaissance qu'il convient ou non de concéder au symbolisme. L'interférence du symbole dans des actions plus explicites et plus adaptées à la perception, prend la portée de nous informer sur une activité plus primitive dans l'être.

Ce que Silberer appelle le conditionnement négatif du symbolisme, à savoir la mise en veilleuse des fonctions discriminatives les plus poussées dans l'adaptation au réel, va prendre valeur positive de permettre cet accès. Mais on tomberait dans le péché de cercle, à en déduire que c'est une réalité plus profonde, même qualifiée de psychique, qui s'y manifeste.

Tout l'effort de Jones vise justement à dénier que la moindre valeur puisse être préservée à un symbolisme archaïque au regard d'une appréhension scientifique de la réalité. Mais comme il continue à référer le symbole aux idées, entendant par là les supports concrets qu'est supposé lui apporter le développement, il ne peut lui-même se déprendre de conserver jusqu'à la fin la notion d'un conditionnement négatif du symbolisme, ce qui l'empêche d'en saisir la fonction de structure.

Et pourtant combien de preuves ne nous donne-t-il pas de sa justesse d'orientation par le bonheur des rencontres qu'il fait sur sa route : ainsi, lorsqu'il s'arrête au report que fait l'enfant du « couac » qu'il isole comme signifiant du cri du canard non pas seulement sur le canard dont il est l'attribut naturel, mais sur une série d'objets comprenant les mouches, le vin, et même un sou, usant cette fois du signifiant en métaphore.

Pourquoi faut-il qu'il n'y voie qu'une nouvelle attribution fondée sur l'aperception d'une similitude volatile, même si l'autorité dont il se couvre en son emprunt et qui n'est rien de moins que Darwin, se contente de ce que le sou soit frappé au coin de l'aigle pour l'y faire

³⁷⁹. On aimerait savoir quelles craintes sur ces effets de métaphore, ont fait écarter aux dernières décisions cette appellation d'abord annoncée de franc lourd, pour lui substituer le nouveau franc.

rentrer ? Car si complaisante que soit la notion de l'analogie pour étendre la mouvance du volatile jusqu'à la dilution du fluide, peut-être la fonction de la métonymie en tant que supportée par la chaîne signifiante, recouvre-t-elle mieux ici la contiguïté de l'oiseau avec le liquide où il barbote.

⁽¹²⁾Comment ne pas regretter ici que l'intérêt porté à l'enfant par l'analyse développementaliste ne s'arrête pas à ce moment, à l'orée même de l'usage de la parole, où l'enfant qui désigne par un oua-oua ce que dans certains cas, on s'est appliqué à ne lui appeler que du nom de chien, reporte ce oua-oua sur à peu près n'importe quoi, – puis à ce moment ultérieur où il déclare que le chat fait oua-oua et que le chien fait miaou, montrant par ses sanglots, si l'on entend redresser son jeu, qu'en tout cas ce jeu n'est pas gratuit ?

Jones, à retenir ces moments, toujours manifestes, ne tomberait pas dans l'erreur éminente par où il conclut que « ce n'est pas le canard comme un tout qui est par l'enfant dénommé « couac », mais seulement certains attributs abstraits, qui continuent alors à être appelés du même nom³⁸⁰. »

Il lui apparaîtrait alors que ce qu'il cherche, à savoir l'effet de la substitution signifiante, c'est précisément ce que l'enfant d'abord, *trouve*, le mot étant à prendre littéralement dans les langues romaines où trouver vient de : *trope*, car c'est par le jeu de la substitution signifiante que l'enfant arrache les choses à leur ingénuité en les soumettant à ses métaphores.

Par quoi, entre parenthèses, le mythe de l'ingénuité de l'enfant apparaît bien s'être refait, d'être encore là à réfuter.

Il faut définir la métaphore par l'implantation dans une chaîne signifiante d'un autre signifiant, par quoi celui qu'il supplante tombe au rang de signifié, et comme signifiant latent y perpétue l'intervalle où une autre chaîne signifiante peut y être entée. Dès lors on retrouve les dimensions mêmes où Jones s'efforce à mettre en place le symbolisme analytique.

Car elles gouvernent la structure que Freud donne aux symptômes et au refoulement. Et hors d'elles il n'est pas possible de restaurer la déviation que l'inconscient, au sens de Freud, a subie de la mystification du symbole, ce qui est le but de Jones.

Certains abords erronés doivent à cette fin être déblayés, comme sa remarque, fallacieuse de fasciner par sa référence à l'objet, que si le clocher d'église peut symboliser le phallus, jamais le phallus ne symbolisera le clocher.

Car il n'est pas moins vrai que dans un rêve, fût-il celui ⁽¹³⁾d'une forgerie ironique de Cocteau, on puisse tout à fait légitimement, au gré du contexte, interpréter l'image du nègre qui, flamberge au vent, fonce sur la rêveuse, comme le signifiant de l'oubli qu'elle a fait de son parapluie lors de sa dernière séance d'analyse. C'est même là ce que les analystes les plus classiques, ont appelé l'interprétation « vers la sortie » si l'on nous permet de traduire ainsi le terme introduit en anglais de : *reconstruction upward*³⁸¹.

Pour le dire, la qualité du concret dans une idée n'est pas plus décisive de son effet inconscient, que celle du lourd dans un corps grave ne l'est de la rapidité de sa chute.

Il faut poser que c'est l'incidence concrète du signifiant dans la soumission du besoin à la demande, qui en refoulant le désir en position de méconnu, donne à l'inconscient son ordre.

Que de la liste des symboles, déjà considérable, souligne Jones, il observe contre une approximation qui n'est pas encore la plus grossière de Rank et Sachs (troisième caractère du symbole : indépendance des déterminations individuelles) qu'elle reste au contraire ouverte à l'invention individuelle, ajoutant seulement qu'une fois promu, un symbole ne change plus de destination, – c'est là une remarque fort éclairante à revenir au catalogue

³⁸⁰. . Jones, *op. cit.*, p. 107.

³⁸¹. Cf. R. M. Loewenstein, *Some thoughts on interpretation in the theory and practice of psychoanalysis*, In *Psa. study of the child*, XII, 1957, I.U.P., New York, p. 143 et *The Problem of interpretation*, *Psa.Quart.*, XX.

méritoirement dressé par Jones des idées primaires dans le symbolisme, en nous permettant de le compléter.

Car ces idées primaires désignent les points où le sujet disparaît sous l'être du signifiant ; qu'il s'agisse, en effet, d'être soi, d'être un père, d'être né, d'être aimé ou d'être mort, comment ne pas voir que le sujet, s'il est le sujet qui parle, ne s'y soutient que du discours.

Il apparaît dès lors que l'analyse révèle que le phallus a la fonction de signifiant du manque à être que détermine dans le sujet sa relation au signifiant. Ce qui donne sa portée au fait que tous les symboles dont l'étude de Jones fait état, sont des symboles phalliques.

Dés lors de ces points aimantés de la signification que sa remarque suggère, nous dirions qu'ils sont les points d'ombilication du sujet dans les coupures du signifiant : la plus fondamentale étant l'*Urverdrängung* sur laquelle Freud a toujours insisté, ⁽¹⁴⁾ soit la reduplication du sujet que le discours provoque, si elle reste masquée par la pullulation de ce qu'il évoque comme étant.

L'analyse nous a montré que c'est avec les images qui captivent son éros d'individu vivant, que le sujet vient à pourvoir à son implication dans la séquence signifiante.

Bien sur l'individu humain n'est pas sans présenter quelque complaisance à ce morcellement de ses images, – et la bipolarité de l'autisme corporel que favorise le privilège de l'image spéculaire³⁸², donnée biologique, se prêterait singulièrement à ce que cette implication de son désir dans le signifiant prenne la forme narcissique.

Mais ce ne sont pas les connexions de besoin, dont ces images sont détachées, qui soutiennent leur incidence perpétuée, mais bien la séquence articulée où elles se sont inscrites qui structure leur insistance comme signifiante.

C'est bien pour cela que la demande sexuelle, à seulement devoir se présenter oralement, ectopise dans le champ du désir « génital » des images d'introjection. La notion de l'objet oral qu'en deviendrait éventuellement le partenaire, pour s'installer toujours plus au cœur de la théorie analytique, n'en est pas moins une élision, source d'erreur.

Car ce qui se produit à l'extrême, c'est que le désir trouve son support fantasmatique dans ce qu'on appelle une défense du sujet devant le partenaire pris comme signifiant de la dévoration accomplie. (Qu'on pèse ici nos termes).

C'est dans la reduplication du sujet par le signifiant qu'est le ressort du conditionnement positif dont Jones poursuit la quête pour ce qu'il appelle le vrai symbolisme, celui que l'analyse a découvert dans sa constance et redécouvre toujours nouveau à s'articuler dans l'inconscient.

Car il suffit d'une composition minima de la batterie des signifiants pour qu'elle suffise à instituer dans la chaîne signifiante une duplicité qui recouvre sa reduplication du sujet, et c'est dans ce redoublement du sujet de la parole que l'inconscient comme tel trouve à s'articuler : à savoir dans un support qui ne s'aperçoit qu'à être perçu comme aussi stupide qu'une cryptographie qui n'aurait pas de chiffre.

Ici gît cette hétérogénéité du « vrai symbolisme » que Jones ⁽¹⁵⁾ cherche en vain à saisir, et qui lui échappe précisément dans la mesure où il conserve le mirage du conditionnement négatif, qui faussement laisse le symbolisme, à tous les « niveaux » de sa régression, confronté au réel.

Si, comme nous le disons, l'homme se trouve ouvert à désirer autant d'autres en lui-même que ses membres ont de noms hors de lui, s'il a à reconnaître autant de membres disjoints de son unité, perdue sans avoir jamais été, qu'il y a d'étants qui sont la métaphore de ces membres, – on voit aussi que la question est résolue de savoir quelle valeur de connaissance ont les symboles, puisque ce sont ces membres mêmes qui lui font retour après avoir erré par le monde sous une forme aliénée. Cette valeur, considérable quant à la praxis, est nulle quant au réel.

³⁸². Cf. notre conception du stade du miroir et le fondement biologique que nous lui avons donné dans la prématuration de la naissance.

Il est très frappant de voir l'effort que coûte à Jones d'établir cette conclusion, que sa position exige dès son principe, par les voies qu'il a choisies. Il l'articule par une distinction du « vrai symbolisme » qu'il conçoit en somme comme le producteur de symboles, d'avec les « équivalents symboliques » qu'il produit, et dont l'efficace ne se mesure qu'au contrôle objectif de leur prise sur le réel.

On peut observer que c'est là requérir de l'expérience analytique qu'elle donne son statut à la science, et donc beaucoup s'en éloigner. Qu'à tout le moins on reconnaisse que ce n'est pas nous qui prenons ici la charge d'y dévoyer nos praticiens, mais Jones à qui nul n'a jamais reproché de faire de la métaphysique.

Mais nous croyons qu'il se trompe. Car l'histoire de la science seule ici peut trancher, et elle est éclatante à démontrer, dans l'accouchement de la théorie de la gravitation, que ce n'est qu'à partir de l'extermination de tout symbolisme des cieux qu'ont pu s'établir les fondements sur la terre de la physique moderne, à savoir : que de Giordano Bruno à Képler et de Képler à Newton, c'est aussi longtemps que s'y est maintenue quelque exigence d'attribution aux orbites célestes d'une forme « parfaite » (en tant qu'elle impliquait par exemple la prééminence du cercle sur l'ellipse), que cette exigence a fait obstacle à la venue des équations maîtresses de la théorie³⁸³.

Il n'y a pas à objecter à ce que la notion kabbaliste d'un ⁽¹⁶⁾Dieu qui se serait retiré sciemment de la matière pour la laisser à son mouvement, ait pu favoriser la confiance faite à l'expérience naturelle comme devant retrouver les traces d'une création logique. Car c'est là le détour habituel de toute sublimation, et l'on peut dire qu'en dehors de la physique ce détour n'est pas achevé. Il s'agit de savoir si l'achèvement de ce détour peut aboutir autrement qu'à être éliminé.

Là encore, malgré cette erreur, il faut admirer comment dans son labour, – si nous nous permettons d'employer ce mot au même effet de métaphore à quoi répondent les termes de *working through* et de *durcharbeiten* en usage dans l'analyse –, notre auteur retourne son champ d'un soc véritablement digne de ce que doit, en effet, au signifiant le travail analytique.

C'est ainsi que pour donner le dernier tour à son propos au sujet du symbole, il envisage ce qui résulte de l'hypothèse, supposée admise par certains auteurs sur des repères linguistiques et mythologiques, que l'agriculture ait été à l'origine la transposition technique d'un coït fécondant. Peut-on dire légitimement de l'agriculture à cette époque idéale qu'elle symbolise la copulation ?

Il est bien clair que la question n'est pas de fait, personne ici n'ayant à prendre parti sur l'existence réelle dans le passé d'une telle étape, de toute façon intéressante à verser au dossier de la fiction pastorale où le psychanalyste a beaucoup à apprendre sur ses horizons mentaux (sans parler du marxiste).

La question n'est que de la convenance de l'application ici de la notion du symbolisme, et Jones y répond, sans paraître se soucier du consentement qu'il peut attendre, par la négative³⁸⁴, ce qui veut dire que l'agriculture représente alors une pensée adéquate (ou une idée concrète), voire un mode satisfaisant, du coït !

Mais si l'on veut bien suivre l'intention de notre auteur, on s'aperçoit qu'il en résulte que ce n'est que pour autant que telle opération technique se trouve interdite, parce qu'elle est incompatible avec tel effet des lois de l'alliance et de la parenté, en ce qu'il touche par exemple à la jouissance de la terre, que l'opération substituée à la première devient proprement symbolique d'une satisfaction sexuelle, – seulement à ⁽¹⁷⁾partir de là, entrée dans le refoulement –, en même temps qu'elle s'offre à supporter des conceptions naturalistes, de nature à obvier à la reconnaissance scientifique de l'union des gamètes au principe de la reproduction sexuée.

³⁸³. Cf. Alexandre Koyré, *From the Closed World to the infinite Universe*, John Hopkin's Press. Baltimore, 1957, où il résume là-dessus ses lumineux travaux.

³⁸⁴. Jones, *op. cit.*, p.136.

Ce qui est strictement correct en tant que le symbolisme est tenu pour solidaire du refoulement.

On voit qu'à ce degré de rigueur dans la précision paradoxale, on peut légitimement se demander si le travail d'Ernest Jones n'a pas accompli l'essentiel de ce qu'il pouvait faire à son moment, s'il n'a pas été aussi loin qu'il pouvait aller dans le sens de l'indication qu'il a relevé de Freud, la citant de la *Traumdeutung*³⁸⁵ : « Ce qui aujourd'hui est lié symboliquement, était probablement uni dans les temps primordiaux par une identité conceptuelle et linguistique. La relation symbolique paraît être un signe résiduel et une marque de cette identité de jadis ».

Et pourtant que n'eût-il gagné, pour saisir la vraie place du symbolisme, à se souvenir qu'il n'occupait aucune place dans la 1^{ère} édition de la *Traumdeutung*, ce qui comporte que l'analyse, dans les rêves, mais aussi dans les symptômes, n'a à en faire état que comme subordonné aux ressorts majeurs de l'élaboration qui structure l'inconscient, à savoir la condensation, et le déplacement au premier chef, – nous en tenant à ces deux mécanismes pour ce qu'ils eussent suffi à suppléer au défaut d'information de Jones concernant la métaphore et la métonymie comme effets premiers du signifiant.

Peut-être eût-il évité alors de formuler contre sa propre élaboration dont nous croyons avoir suivi les lignes maîtresses, et contre l'avertissement exprès de Freud de lui-même, que ce qui est refoulé dans le recès métaphorique du symbolisme, c'est l'affect³⁸⁶ Formulation où l'on ne voudrait voir qu'un lapsus, si elle n'avait dû se développer plus tard en une exploration⁽¹⁸⁾ extraordinairement ambiguë de la ronde des affects, en tant qu'ils se substitueraient les uns aux autres comme tels³⁸⁷.

Alors que la conception de Freud, élaborée et parue en 1915 dans l'*Internationale Zeitschrift*, dans les trois articles sur : les pulsions et leurs avatars, sur : le refoulement et sur : l'inconscient, ne laisse aucune ambiguïté sur ce sujet : c'est le signifiant qui est refoulé, car il n'y a pas d'autre sens à donner dans ces textes au mot : *Vorstellungsrepräsentanz*. Pour les affects, il formule expressément qu'ils ne sont pas refoulés, ne pouvant être dits tels que par une tolérance, et articule que, simples *Ansätze* ou appendices du refoulé, signaux équivalents à des accès hystériques fixés dans l'espèce, ils sont seulement déplacés, comme en témoigne ce fait fondamental, à l'appréciation duquel un analyste se fait reconnaître : par quoi le sujet est nécessité à « comprendre » d'autant mieux ses affects qu'ils sont moins motivés réellement.

On peut conclure par l'exemple qu'Ernest Jones a pris pour point de départ et qu'il a déployé avec l'érudition dont il a le privilège : le symbolisme de Polichinelle. Comment n'y pas retenir la dominance du signifiant, manifeste sous son espèce la plus matériellement phonématique. Car, au delà de la voix de fausset et des anomalies morphologiques de ce personnage héritier du Satyre et du Diable, ce sont bien les homophonies qui, pour se condenser en surimpressions, à la façon du trait d'esprit et du lapsus, nous dénoncent le plus sûrement, que c'est le phallus qu'il symbolise. *Polecenella* napolitain, petit dindon, *pulcinella*, petit poulet, *pullus*, mot de tendresse légué par la pédérasie romaine aux épanchements modiques des midinettes en nos printemps, le voici recouvert par le *punch* de l'anglais, pour, devenu *punchinello*, retrouver la dague, le tasseau, l'instrument trapu qu'il dissimule, et qui lui fraye le chemin par où descendre, petit homme, au tombeau du tiroir,

³⁸⁵ Jones, *op. cit.*, p. 105.

³⁸⁶ Jones, s'il s'appliquait à lui-même la suspicion analytique, devrait s'alerter de l'étrangeté dont il est affecté lui-même (*a curious statement*, profère-t-il, *loc. cit.*, pp.123-124) à la remarque pourtant fondée de Silberer « que l'universalité, ou la validité générale et l'intelligibilité d'un symbole varient en raison inverse de la part que jouent dans sa détermination les facteurs affectifs ».

En somme les points de méconnaissance dont Jones ne peut se déprendre, se montrent instructivement tenir à la métaphore du poids qu'il entend donner au vrai symbolisme. Par quoi il lui arrive d'arguer contre son propre sens, comme, par exemple, de recourir à la conviction du sujet pour distinguer l'effet inconscient, c'est-à-dire proprement symbolique, que peut avoir sur lui une image commune du discours (*cf. op. cit.* p. 128).

³⁸⁷ Jones, *Fear, guilt and hate*, lu au II^e Congrès international de Psychanalyse à Oxford en Juillet 1929, publié *op. cit.*, pp. 304-319.

où les déménageurs, ménagers de la pudeur des Henriette, feindront, feindront de ne rien voir, avant qu'il n'en remonte, ressuscité en sa vaillance.

Phallus ailé, Parapilla³⁸⁸, fantasme inconscient des impossibilités⁽¹⁹⁾ du désir mâle, trésor où s'épuise l'impuissance infinie de la femme, ce membre à jamais perdu de tous ceux, Osiris, Adonis, Orphée, dont la tendresse ambiguë de la Déesse-Mère doit rassembler le corps morcelé, nous indique à se retrouver sous chaque illustration de cette longue recherche sur le symbolisme, non seulement la fonction éminente qu'il y joue, mais comment il l'éclaire.

Car le phallus, comme nous l'avons montré ailleurs, est le signifiant de la perte même que le sujet subit par le morcellement du signifiant, et nulle part la fonction de contrepartie où un objet est entraîné dans la subordination du désir à la dialectique symbolique, n'apparaît de façon plus décisive.

Ici nous retrouvons la suite indiquée plus haut, et par où Ernest Jones a contribué essentiellement à l'élaboration de la phase phallique, en s'y engageant un peu plus dans le recours au développement. N'est-ce pas l'orée du dédale où la clinique même semble s'être brouillée, et du retour à une méconnaissance renforcée de la portée essentielle du désir, qu'illustre une cure de contention imaginaire, fondée sur le moralisme délirant des idéaux de la prétendue relation d'objet ? L'extraordinaire élégance du départ donné par Freud : à savoir la conjugaison chez la fille de la revendication contre la mère et de l'envie du phallus, demeure le roc en la matière, et l'on conçoit que nous en ayons fait repartir la dialectique où nous montrons que se séparent la demande et le désir.

Mais nous n'introduisons pas plus avant une élaboration qui est la nôtre, en une étude qui ne saurait que s'incliner, – à s'en tenir au seul travail sur lequel elle porte –, devant l'exigence dialectique obstinée, la hauteur des perspectives, le sentiment de l'expérience, la notion de l'ensemble, l'information immense, l'inflexibilité du but, l'érudition sans défaut, le poids enfin, qui donnent à l'œuvre d'Ernest Jones sa place hors-série.

Est-ce un moins digne hommage, que ce cheminement sur le symbolisme nous ait portés si près de ce destin de l'homme d'aller à l'être pour ne pouvoir devenir un ? Berger de l'être, profère le philosophe de notre temps, cependant qu'il accuse la philosophie d'en avoir fait le mauvais berger. Lui répondant d'un autre lai, Freud à jamais fait s'effacer le bon sujet de la connaissance⁽²⁰⁾ philosophique, celui qui trouvait dans l'objet un statut de tout repos, devant le mauvais sujet du désir et de ses impostures.

N'est-ce pas de ce mauvais sujet que Jones en cette montée encore de son talent, s'avère le tenant quand il conclut, conjuguant la métaphore au symbolisme : « La circonstance que la même image puisse être employée pour l'une et l'autre de ces fonctions ne doit point nous aveugler sur les différences qu'il y a entre elles. La principale de celles-ci est qu'avec la métaphore, le sentiment à exprimer est sur-sublimé (*oversublimated*), tandis qu'avec le symbolisme, il est sous-sublimé (*under-sublimated, sic*) ; l'une se rapporte à un effort qui a tenté quelque chose au delà de ses forces, l'autre à un effort qui est empêché d'accomplir ce qu'il voudrait ».

C'est sur ces lignes, qu'avec un sentiment de revenir au jour, le souvenir nous fit retour de la division immortelle que Kierkegaard a pour jamais promue dans les fonctions humaines, tripartite, comme chacun sait, des officiers, des femmes de chambre et des ramoneurs, – et qui, si elle surprenait certains, de leur être nouvelle, a son mérite éclairé ici déjà la mention du bâtiment où elle s'inscrit évidemment.

Car, plus que du rappel des origines galloises d'Ernest Jones, plus que de sa petite taille, de son air ténébreux et de son adresse, c'est sûrement de l'avoir suivi, jusqu'au degré de l'évocation, dans ce cheminement comme d'une cheminée dans la muraille, qu'à cette

³⁸⁸. Titre d'un poème obscène en cinq chants, censé traduit de l'italien, fort librement illustré et paru sans indication d'éditeur : à Londres à la date de 1782. C'est le mot qui y fait apparaître sous une forme secourable à toutes celles qui le prononcent, l'objet à la gloire duquel ces chants sont consacrés, et que nous ne saurions mieux désigner qu'en l'appelant le phallus universel (comme on dit : clef universelle).

ressortie dans une suie évocatrice de diamants, nous nous sommes sentis assurés soudain, et quoi que puisse lui devoir les représentants des deux premiers offices dans la communauté internationale des analystes, et particulièrement dans la Société britannique, de le voir éternellement prendre sa place au ciel des ramoneurs, dont on ne doutera pas qu'il soit pour nous le précellent.

Qui donc, lit-on dans le *Talmud*, de deux hommes qui sortent l'un après l'autre d'une cheminée dans le salon, aura, quand ils se regardent, l'idée de se débarbouiller ? La sagesse tranche ici sur toute subtilité à déduire de la noirceur des visages qu'ils se présentent réciproquement et de la réflexion qui, chez chacun, en diverge ; elle conclut expressément : quand deux hommes se retrouvent au sortir d'une cheminée, tous les deux doivent se laver la figure.

Guitrancourt, janvier-mars 59.

Il s'agit de la première de deux conférences données par Lacan à la faculté universitaire Saint-Louis, à Bruxelles, le 9 mars 1960. Ce texte a été publié au printemps 1986 dans la revue de l'École Belge de Psychanalyse, Psychoanalyse, n° 4, pp. 163-187, numéro entièrement consacré à Jacques Lacan. (La première publication de l'une – ou des deux ? – conférence(s) fut donnée en 1982, dans Quarto, supplément belge à La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne, sous le seul titre référencé par J. Dor « La psychanalyse est-elle constituante pour une éthique qui serait celle que notre temps nécessite ? » soit celui donné par Lacan à sa deuxième conférence à Bruxelles ; cette publication interne n'a pu être trouvée).

Dans cette publication de la revue Psychoanalyse, le titre « I – À cette place, je souhaite qu'achève de se consumer ma vie... » n'est pas celui que Lacan avait lui-même proposé, ainsi qu'il est dit dans les dernières lignes de la présentation des deux conférences : « Lacan, fait inhabituel, avait rédigé la majeure partie du texte de ses deux interventions. Il les avait annoncées comme suit : – 1. Freud, concernant la morale, fait le poids correctement, – 2. La psychanalyse est-elle constituante pour une éthique qui serait celle que notre temps nécessite ? ». Nous laisserons cependant à la présentation du texte son titre tel que dans la publication, soit :

I. – À CETTE PLACE, JE SOUHAITE QU'ACHEVE DE SE CONSUMER MA VIE...

⁽¹⁶³⁾Mesdames, Messieurs,

Quand Monsieur le chanoine Van Camp est venu me demander, avec les formes de courtoisie raffinée qui sont les siennes, de parler à l'université Saint-Louis à Bruxelles, de quelque chose qui serait en rapport avec mon enseignement, je ne trouvais, mon Dieu, rien de plus simple que de dire – nous étions alors en octobre – que je parlerai du sujet même que j'avais choisi pour cette année qui commençait alors, à savoir : *l'Éthique de la psychanalyse*.

Je répète ici ces circonstances, ces conditions de choix, pour éviter, en somme, quelques malentendus.

Quand on vient entendre un psychanalyste, on s'attend à entendre, une fois de plus, un plaidoyer pour cette chose discutée, qu'est la psychanalyse ; ou encore, quelques aperçus sur ses vertus, qui sont évidemment, comme chacun sait, en principe, de l'ordre thérapeutique.

C'est précisément ce que je ne ferai pas ce soir et donc ce à quoi vous n'avez pas à vous attendre.

Je me trouve dans la position, donc difficile, de devoir vous ⁽¹⁶⁴⁾mettre à peu près, au temps, au médium de ce j'ai choisi cette année de traiter pour un auditoire, mon Dieu, forcément, plus formé à cette discussion, à ce débat, à cette recherche que vous ne pouvez l'être, quel que soit l'attrait, l'attention que je vois marqués sur tous ces visages qui m'écoutent, puisque ceux qui me suivent, me suivent depuis, me suivent disons à peu près sept ou huit ans et que c'est donc quelque chose de précisément focalisé sur ce... thème, plutôt évité en général, des incidences éthiques de la psychanalyse, de la morale qu'elle peut suggérer, de la morale qu'elle présuppose, de la morale qu'elle conditionne – peut-être d'un pas en avant, grande audace, qu'elle nous permettrait de faire concernant le domaine moral.

À vrai dire, celui qui vous parle, est entré dans la psychanalyse assez tard pour, ma foi, comme tout un chacun de formé, d'éduqué, peut tenter de s'orienter dans le domaine de la question éthique, j'entends théoriquement. Aussi peut-être, mon Dieu, par quelques unes de ces expériences qu'on appelle... de jeunesse.

Mais enfin, il est déjà dans la psychanalyse depuis presque assez longtemps pour pouvoir dire qu'il aura passé bientôt la moitié de sa vie à écouter... des vies, qui se racontent, qui s'avouent. Il écoute. J'écoute.

De ces vies que donc depuis près de 4 septénaires j'écoute s'avouer devant moi, je ne suis rien pour peser le mérite. Et l'une des fins du silence qui constitue la règle de mon écoute, est justement de taire l'amour. Je ne trahirai donc pas leurs secrets triviaux et sans pareils.

Mais il est quelque chose dont je voudrais témoigner. À cette place, je souhaite qu'achève de se consumer ma vie. C'est ceci. C'est cette interrogation, si je puis dire

innocente, et même ce scandale qui, je crois, restera palpitant après moi, comme un déchet, à la place que j'aurai occupée et qui se formule à peu près ainsi :

parmi ces hommes, ces voisins, bons ou incommodes, qui sont jetés dans cette affaire auxquels la tradition a donné des noms divers, dont celui d'existence est le dernier venu dans la philosophie, – dans cette affaire, dont nous dirons que ce qu'elle a de boiteux est bien ce qui reste le plus avéré, comment se fait-il que ces hommes, support tous et chacun d'un certain savoir ou supporté par lui, comment se fait-il que ces hommes s'abandonnent les uns les autres, en proie à la capture de ces mirages par quoi leur vie, gaspillant l'occasion laisse fuir son essence, par quoi leur passion est jouée, par quoi leur être, au meilleur cas, n'atteint qu'à ce peu de réalité qui ne s'affirme que de n'avoir jamais été déçu ?

Voilà ce que me donne mon expérience, la question que je lègue, en ce point, sur le sujet éthique.

⁽¹⁶⁵⁾ Je rassemble ce qui fait, à moi, psychanalyste, en cette affaire, ma passion.

Oui, je le sais, selon la formule de Hegel, tout ce qui est réel est rationnel. Mais je suis de ceux qui pensent que la réciproque n'est pas à décrier, que tout ce qui est rationnel est réel.

Il n'y a qu'un petit malheur c'est que je vois la plupart de ceux qui sont pris entre l'un et l'autre, le rationnel et le réel – ils ignorent ce rassurant accord.

Irais-je à dire que c'est de la faute de ceux qui raisonnent !

Une des plus inquiétantes applications de cette fameuse réciproque c'est, que ce qu'enseignent les professeurs est réel et, comme tel, a des effets autant qu'aucun réel, des effets interminables, indéterminables voire... ! même si cet enseignement est faux.

Voilà sur quoi je m'interroge. Tant pis.

Accompagnant l'élan d'un de mes patients vers un peu de réel, avec lui je dérape sur ce que j'appellerai le credo de bêtises dont on ne sait si la psychologie contemporaine est le modèle ou la caricature, à savoir :

le moi, considéré comme fonction de synthèse à la fois et d'intégration ; la conscience, considérée comme l'achèvement de la vie et l'évolution comme voie de l'avènement de l'univers à la conscience – ((ainsi que))* l'application catégorique de ce postulat au développement psychologique de l'individu, à des notions comme celle de conduite appliquées de façon unitaire pour décomposer jusqu'à la niaiserie tout dramatisme de la vie humaine, pour camoufler ceci : que rien dans la vie concrète d'un seul individu ne permet de fonder l'idée qu'une telle finalité la conduise, qui la mènerait par les voies d'une conscience progressive de soi – que soutiendrait un développement naturel – à l'accord avec soi et au suffrage du monde d'où son bonheur dépend.

Non que je ne reconnaisse aucun efficace au fatras qui se concrétise, de successions collectives, d'expérimentations enfin correctives sous le chef de la psychologie moderne.

Il y a là des formes allégées de suggestion, si l'on peut dire, qui ne sont pas sans effet, qui peuvent trouver d'intéressantes applications dans la foi du conformisme, voire de l'exploitation sociale.

Le malheur c'est seulement que ce registre je le vois sans ⁽¹⁶⁶⁾ prise sur une impuissance qui ne fait que s'accroître à mesure que nous avons plus l'occasion de mettre en œuvre les dits effets.

Une impuissance toujours plus grande de l'homme à rejoindre son propre désir. Impuissance qui peut aller jusqu'à ce qu'il en perde le déclenchement charnel et que, celui-ci même en restant disponible, fait qu'il ne sait plus lui trouver son objet et ne rencontre plus que le malheur en sa recherche ; qu'il vit dans une angoisse qui rétrécit toujours plus ce qu'on pourrait appeler sa chance inventive.

Ce qui se passe ici dans les ténèbres a été par Freud subitement éclairé au niveau de la névrose. À cette irruption de la découverte dans le sous-sol, a correspondu l'avènement

* Ces doubles parenthèses au nombre de 7 sur l'ensemble de ce texte sont présentes dans le document source sans plus d'explication : faut-il conjecturer qu'il s'agit de difficultés de transcription ? Nous les laissons en l'état.

d'une vérité : le désir n'est pas chose simple. Il n'est ni élémentaire, ni animal, ni spécialement inférieur. Il est la résultante, la composition, le complexe de toute articulation dont le caractère décisif est ce que je me suis efforcé de démontrer, l'avant-dernier terme de ce que je dis là où je ne me tais point dans mon enseignement. Et il faudra bien qu'un moment je vous dise peut-être pourquoi je le fais.

Ce caractère décisif du désir n'est pas un aperçu dans le sondage qu'y a permis Freud, n'est pas seulement d'être plein de sens, n'est pas d'être archétype, n'est pas de représenter une extension de la psychologie dite compréhensive, n'est pas notamment ce que représenterait un retour à un naturalisme micro-macroscopique, – la conception ionienne de la connaissance –, n'est pas non plus de reproduire figurativement des expériences concrètes primaires comme une psychanalyse dite génétique de nos jours l'articule, arrivant à cette notion simpliste de confondre la progression d'où s'engendre le symptôme avec la régression du chemin thérapeutique pour aboutir à une sorte de rapport gigogne s'enveloppant soi-même autour d'une stéréotypie de frustration dans le rapport d'appui qui lie l'enfant à la mère.

Tout cela n'est que semblant et source d'erreurs. La caractéristique propre à l'intention freudienne où se situe ce désir en tant qu'il apparaît comme un objet nouveau pour la réflexion éthique, consiste en ceci : le propre de l'inconscient freudien est d'être traduisible et même là où il ne peut être traduit, c'est-à-dire à un certain point radical du symptôme, nommément du symptôme hystérique, comme étant de la nature de l'indéchiffré, donc du déchiffrable, c'est-à-dire de n'être représenté dans l'inconscient que de se prêter à la fonction de ce qui se traduit.

Ce qui se traduit, techniquement, c'est ce qu'on appelle le signifiant. C'est-à-dire un élément qui a ces deux propriétés, ces deux dimensions, d'être lié synchroniquement à une batterie d'autres éléments qui lui sont substituables ; d'autre part, d'être disponible pour un usage diachronique, c'est-à-dire la formation d'une chaîne, la constitution d'une ⁽¹⁶⁷⁾chaîne signifiante. Voilà.

Il y a dans l'inconscient des choses signifiantes qui se répètent, qui courent constamment à l'insu du sujet. Quelque chose d'imaginé, ou de semblable à ce que je voyais tout à l'heure, en me rendant dans cette salle, à savoir ces bandes lumineuses publicitaires, que je voyais glisser au fronton de nos édifices.

Ce qui les rend intéressantes pour le clinicien c'est qu'elles trouvent, ces chaînes, à se faufiler dans des circonstances propices, dans ce qui est foncièrement de la même nature qu'elles, à savoir notre discours conscient au sens le plus large, à savoir, tout ce qu'il y a de rhétorique dans notre conduite, c'est-à-dire beaucoup plus que nous ne croyons. Et vous le voyez, je laisse ici de côté la dialectique.

Là-dessus vous allez me demander qu'est-ce c'est que ces éléments signifiants.

Je répondrai : l'exemple le plus pur du signifiant c'est la lettre, une lettre typographique. (Bruits divers) Une lettre cela ne veut rien dire. Pas forcément. Pensez aux lettres chinoises pour chacune desquelles vous trouvez au dictionnaire un éventail de sens qui n'a rien à envier à celui qui répond à nos mots. Qu'est-ce à dire ? Qu'entends-je en vous donnant cette réponse ? Pas ce qu'on peut croire. Puisque ceci veut dire que leur définition aux lettres chinoises tout autant que celles de nos mots, n'a de portée que d'une collection d'emplois et, qu'à strictement parler, aucun sens ne naît d'un jeu de lettres ou de mots qu'en tant qu'il se propose comme une modification de leur emploi déjà reçu.

Ceci implique que toute signification qu'il acquiert, ce jeu, participe des significations auxquelles il a déjà été lié, si étrangères entre elles que soient les réalités qui sont intéressées à cette réitération. Et ceci constitue la dimension que j'appelle de la métonymie, qui fait la poésie de tout réalisme.

Ceci implique, d'autre part, que toute signification nouvelle ne s'engendre que de la substitution d'un signifiant à un autre : dimension de la métaphore par où la réalité se ((perfore)) de poésie.

Voilà ce qui se passe au niveau de l'inconscient et ce qui fait qu'il est de la nature d'un discours. Si tant est que nous nous permettons de qualifier de discours, un certain usage des structures du langage.

La poésie déjà s'effectue-t-elle à ce niveau ? Tout nous le laisse entendre. Mais limitons-nous à ce que nous voyons. Ce sont ⁽¹⁶⁸⁾des effets de rhétorique. La clinique le confirme qui nous les montre se faufilant dans le discours concret et dans tout ce qui se discerne de notre conduite comme marqué de l'empreinte du signifiant.

Voilà qui ramènera ceux d'entre vous qui sont assez avertis, aux origines même de la psychanalyse, autant que l'étude de la science des rêves, du lapsus, voire du mot d'esprit.

Voilà qui pour les autres, ceux qui en savent plus, les avertit du sens dans lequel se fait un effort de reprise de notre information.

Eh quoi ! N'avons-nous donc qu'à lire notre désir dans ces hiéroglyphes ?

Non. Reportez-vous au texte freudien sur les thèmes que je viens d'évoquer, rêves, lapsus, voire mots d'esprit, vous verrez que vous n'y verrez jamais le désir s'articulant en clair.

Le désir inconscient c'est ce que veut celui, cela, qui tient le discours inconscient, c'est ce pourquoi celui-là parle.

C'est dire qu'il n'est pas forcé, tout inconscient qu'il soit, de dire la vérité. Bien plus, le fait même qu'il parle lui rend possible le mensonge.

Le désir, lui, répond à l'intention vraie de ce discours. Que peut être l'intention d'un discours où le sujet, en tant qu'il parle est exclu de la conscience ?

Voilà qui va poser à la morale de l'intention droite, quelques problèmes inédits dont nos modernes exégètes ne sont pas encore avisés apparemment d'aborder le problème.

En tout cas, pas ce thomiste³⁸⁹ qui à une date déjà ancienne n'a rien trouvé de mieux que de mesurer au principe de l'expérience pavlovienne la doctrine de Freud pour l'introduire dans la considération distinguée des catholiques.

En effet ainsi, recevant ainsi jusqu'à ce jour, chose curieuse, les témoignages d'une satisfaction égale de ceux qu'il ⁽¹⁶⁹⁾daubait en somme, à savoir la faculté des lettres qui couronnait sa thèse, et de ceux dont on peut dire qu'il les trahissait, à savoir ses collègues psychanalystes.

J'ai trop d'estime pour les capacités présentes des auditeurs, littéraires et psychanalytiques, pour penser que cette satisfaction soit autre que celle d'un silence complice sur les difficultés que met vraiment en jeu la psychanalyse en morale.

L'amorce de la réflexion serait, semble-t-il, d'observer que peut-être c'est à mesure qu'un discours est plus privé d'intention qu'il peut se confondre avec une, avec la vérité, la présence même de la vérité dans le réel, sous une forme impénétrable.

Faut-il en conclure que c'est une vérité pour personne jusqu'à ce qu'elle soit déchiffrée ?

Devant ce désir dont la conscience n'a plus rien à faire qu'à le savoir inconnaissable autant que la chose en soi, mais reconnu tout de même pour être la structure de ce « pour soi » par excellence qu'est une chaîne de discours, qu'allons-nous penser ?

Ne vous semble-t-il pas de toute façon plus à portée de nous, j'entends, que notre tradition philosophique, de se conduire correctement vis-à-vis de cet extrême de l'intime, mais qui est en même temps internité exclue. ((Comme ceux qui)), sur cette terre de Belgique longtemps secouée du souffle des sectes mystiques, voire des hérésies, faisaient – non tant de choix politiques que d'hérésies religieuses – l'objet des partis pris, dont le secret entraînait dans leurs vies les effets propres d'une conversion avant que la persécution montrât qu'on y tenait plus qu'à cette vie.

J'approche ici une remarque que je ne crois pas déplacée de faire dans l'université devant qui je parle.

³⁸⁹. Note de la rédaction de *Psychoanalyse* : Lacan fait allusion à Dalbiez, *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, Desclée de Brouwer, 1936.

Sans doute est-ce un progrès qui se reflète dans la tolérance que constitue la coexistence de deux enseignements qui se séparent, d'être ou de n'être pas confessionnels.

J'aurais d'autant plus de mauvaise grâce à le contester que nous-mêmes en France nous avons pris, tout récemment, semblable voie.

Il me semble pourtant voir apparaître un résultat assez curieux dans cette séparation, en tant qu'elle aboutit à une sorte de mimétisme des pouvoirs qui s'y représentent.

Je dirais qu'une épître de saint Paul me paraît quant à moi – ⁽¹⁷⁰⁾ et le moins qu'on puisse dire est que je ne professe aucune appartenance confessionnelle – une épître de saint Paul me paraît aussi importante à commenter en morale qu'une autre de Sénèque.

De cette séparation résulte pourtant ce que j'appellerai une curieuse neutralité dont il me semble moins important de savoir au bénéfice de quel pouvoir elle joue, que d'être sûr qu'en tout cas elle ne joue pas au détriment de tous ceux dont ces pouvoirs s'assurent.

Il s'est répandu une sorte de division étrange dans le champ de la vérité.

Pour revenir à mes deux épîtres, je ne suis pas sûr que l'une et l'autre ne perdent l'essentiel de leur message à n'être pas commentées dans le même lieu.

Autrement dit, le domaine de la croyance ne me paraît pas, pour autant qu'il soit ainsi connoté, suffire à être exclu de l'examen de ceux qui s'attachent au savoir.

Pour ceux qui croient, d'ailleurs, c'est bien d'un savoir qu'il s'agit.

Quand saint Paul s'arrête pour nous dire : « Que dirais-je donc ? Que la loi est péché ? Que non pas. Toutefois je n'ai eu connaissance du péché que par la loi. En effet, je n'aurais pas eu l'idée de la convoitise, si la loi n'avait dit : « Tu ne convoiteras point ». Mais le péché trouvant l'occasion a produit en moi toutes sortes de convoitises grâce au précepte. Car sans la loi, le péché est sans vie. Or moi j'étais vivant jadis sans la loi. Mais quand le précepte est venu, le péché a repris vie alors que moi j'ai trouvé la mort. Et pour moi le précepte qui devait mener à la vie s'est trouvé mener à la mort, car le péché, trouvant l'occasion, m'a séduit grâce au précepte et par lui m'a donné la mort. »

Il me semble qu'il n'est pas possible, à quiconque, croyant ou incroyant, de ne pas se trouver sommé de répondre à ce qu'un tel texte comporte de message articulé sur un mécanisme d'ailleurs parfaitement vivant, sensible, tangible pour un psychanalyste ; et, à vrai dire, je n'ai eu dans un de mes séminaires qu'à embrancher directement sur ce texte pour qu'il ait fallu juste le temps de l'audition musicale, ce demi temps qui fait passer la musique à un autre mode sensible, pour que mes élèves s'aperçoivent que ce n'était plus moi qui parlait.

Mais de toute façon, le choc qu'ils ont reçu de la chanson de cette musique, me prouva que, d'où qu'ils vinssent, cela ne leur avait jamais fait entendre – au niveau où je l'amenais de leur ⁽¹⁷¹⁾ pratique –, le sens de ce texte.

Il y a donc une certaine façon dont la science se débarrasse d'un champ dont on ne voit pas pourquoi elle allégerait si facilement sa charge et, je dirais de même, qu'il arrive à mon gré un peu trop souvent depuis quelque temps, que la foi laisse à la science le soin de résoudre les problèmes quand les questions se traduisent en une souffrance un peu trop difficile à manier.

Je ne suis certes pas pour me plaindre que des ecclésiastiques renvoient leurs ouailles à la psychanalyse. Ils font certes là fort bien.

Ce qui me heurte un peu, c'est qu'ils le fassent, me semble-t-il, sous la rubrique, l'accent, qu'il s'agit là de malades qui pourront donc trouver sans doute quelque bien, fût-ce à une source disons mauvaise.

Si je blesse ici quelques bonnes volontés, j'espère tout de même au jour du jugement que je serai pardonné du fait que, du même coup, j'aurai incité cette bonté à rentrer en elle-même, à savoir, sur les principes d'un certain non-vouloir.

Chacun sait que Freud était un grossier matérialiste. D'où vient alors qu'il n'ait pas su résoudre le problème pourtant si facile de l'instance morale par le recours classique de l'utilitarisme ? Habitude, en somme, dans la conduite, recommandable pour le bien-être du

groupe. C'est si simple. Et en plus c'est vrai. L'attrait de l'utilité est irrésistible. Tellement qu'on voit des gens se damner pour le plaisir de donner leur commodité à ceux dont ils se sont mis en tête qu'ils ne pourraient vivre sans leur secours. C'est là sans doute un des phénomènes les plus curieux de la sociabilité humaine. Mais l'essentiel est dans le fait que l'objet utile pousse incroyablement à l'idée de le faire partager au plus grand nombre. Parce que c'est vraiment le besoin du plus grand nombre comme tel qui en a donné l'idée.

Il n'y a qu'une chose, c'est que quel que soit le bienfait de l'utilité et l'extension de son règne, ceci n'a strictement rien à faire avec la morale, qui consiste, comme Freud l'a vu, articulé et n'en a jamais varié – au contraire de bien des moralistes classiques, voire traditionalistes, voire socialistes –, qui consiste primordialement dans la frustration d'une jouissance posée en loi apparemment avide.

Sans doute l'origine de cette loi primordiale, Freud prétend la retrouver, selon une méthode goethéenne, d'après les traces qui restent sensibles d'événements critiques.

Mais ne vous y trompez pas. Ici le schéma évolutionniste ⁽¹⁷²⁾ de l'ontogenèse reproduisant la phylogenèse n'est qu'un mot clef utilisé à des fins de conviction omnibus.

C'est « l'onto » qui est ici en trompe l'œil, car il n'est pas l'étant de l'individu, mais le rapport du sujet à l'être si ce rapport est de discours.

Et le passé du discours concret de la lignée humaine s'y retrouve pour autant qu'au cours de son histoire il est arrivé des choses qui ont modifié ce rapport du sujet à l'être.

Ainsi, comme une alternative à l'hérédité des caractères acquis qu'en certains passages Freud paraît admettre, c'est la tradition d'une condition qui fonde d'une certaine façon le sujet dans le discours. Et ici, nous ne pouvons manquer de remarquer, d'accentuer cette chose dont je suis étonné qu'aucune critique, qu'aucun commentateur de Freud n'ait laissé apparaître, dans son caractère massif, cette condition.

La préoccupation, la méditation de Freud autour de la fonction, du rôle, de la figure, du nom du Père, le marque comme entièrement articulable – ((comme)) toute sa référence éthique – autour de la tradition proprement judéo-chrétienne.

Lisez ce petit livre qui s'appelle *Moïse et le monothéisme*, ce livre sur lequel s'achève la méditation de Freud quelques mois avant sa mort ; ce livre qui le consumait, qui le préoccupait pourtant déjà depuis de longues années ; ce livre qui n'est que le terme et l'achèvement de ce qui commence avec la fondation, la création du complexe d'Œdipe et se poursuit dans ce livre si mal compris, si mal critiqué qui s'appelle *Totem et Tabou*. Vous y verrez alors une figure qui apparaît concentrant sur elle l'amour et la haine. Figure magnifiée, figure magnifique marquée d'un style de cruauté active et subie.

On pourrait épiloguer longtemps sur les raisons personnelles, sur le groupe familial et l'expérience d'enfance qui ont induit Freud, fils du vieux Jacob Freud – patriarche prolifique et besogneux – et d'une petite fille de la race indestructible. On pourrait épiloguer longtemps sur ce qui a introduit Freud à cette image. L'important n'est pas de faire la psychologie de Freud sur lequel il y aurait beaucoup à dire. Je la crois, quant à moi, cette psychologie, plus féminine qu'autre chose, comme j'en vois la trace dans cette extraordinaire exigence monogamique qui chez lui va le soumettre à cette dépendance qu'un de ses disciples, l'auteur de sa biographie, appelle « *uxorious* ».

Freud dans la vie courante, je le vois très peu père. Il n'a vécu je crois le drame œdipien que sur le plan de la horde analytique. Et pour une mère, il était (comme dit, je crois, quelque part Dante) la Mère Intelligence et ce que nous avons appelé ⁽¹⁷³⁾ nous-mêmes (et dont je vous parlerai demain soir) la Chose freudienne qui tout d'abord est la Chose de Freud, à savoir ce qui est au centre du désir inconscient.

L'important c'est comment il a découvert cette Chose et d'où il part quand il la suit à la piste chez ses patients.

Cette fonction de l'objet phobique autour de quoi tourne la réflexion de *Totem et Tabou*, cette fonction qui le met sur la voie de la fonction du Père qui est de constituer un point tournant dans la préservation du désir, principe de sa toute puissance, toute puissance du

désir et non pas, comme on l'écrit non sans inconvénient dans une tradition analytique, toute puissance de la pensée, principe corrélatif d'un interdit portant sur la mise à l'épreuve de ce désir.

Les deux principes croissent et décroissent ensemble, si leurs effets sont différents : la toute puissance du désir engendrant la crainte et la défense qui s'ensuit chez le sujet, l'interdiction chassant du sujet son énoncé – l'énoncé du désir – pour le faire passer à un autre, à cet inconscient qui ne sait rien de ce que supporte sa propre énonciation.

Ce Père n'interdit le désir avec efficacité, c'est ce que nous enseigne *Totem et tabou*, que parce qu'il est mort et j'ajouterai : parce qu'il ne le sait pas lui-même, entendez qu'il est mort.

Tel est le mythe que Freud propose à l'homme moderne en tant que l'homme moderne est celui pour qui Dieu est mort, entendons que lui croit le savoir.

Pourquoi Freud s'engage-t-il en ce paradoxe ? Pour expliquer que le désir n'en sera que plus menaçant et donc l'interdiction plus nécessaire et plus dure : Dieu est mort, plus rien n'est permis.

Le déclin du complexe d'Œdipe est le deuil du Père, mais il se solde par une séquelle durable : l'identification qui s'appelle le Surmoi, le Père non-aimé devient l'identification qu'on accable de reproches en soi-même.

Voilà ce que Freud nous apporte, rejoignant par les mille filets de son témoignage, un mythe très ancien, celui qui de quelque chose de blessé, de perdu, de châtré dans un roi de mystère, fait dépendre la terre toute entière gâtée.

Il faut suivre dans le détail ce que représente cette pesée de la fonction du Père. Il faut ici introduire les distinctions les plus précises concernant ce que j'ai appelé son instance ⁽¹⁷⁴⁾symbolique, le Père comme lieu et siège de la loi articulée où se situe le déchet de déviation, de déficit, autour de quoi se spécifie la structure de la névrose. Et, d'autre part, l'incidence sur ce point de quelque chose que l'analyse contemporaine néglige constamment et qui pour Freud est partout sensible, partout vivant : cette incidence du Père réel, pour autant qu'en fonction de cette structure, cette incidence – même bonne, même bénéfique – peut entraîner, déterminer des effets ravageants, maléfiques. Nous entrons dans tout un détail de l'articulation clinique où je ne puis pas, ne serait-ce que pour des raisons d'heure, m'engager, ni vous entraîner plus loin. Qu'il vous suffise de savoir que, s'il est quelque chose qui par Freud est promu au premier plan de l'expérience morale, c'est quelque chose qui nous montre le drame qui se joue à une certaine place qu'il nous faut bien appeler (quelle que soit la dénégation motivée de Freud concernant tout penchant personnel à ce qu'on appelle le sentiment religieux) la religiosité – qui est tout de même la place où s'articule comme telle une expérience dont c'est certes le cadet des soucis de Freud que de la qualifier religieuse puisqu'il tend à l'universaliser, mais que pourtant il articule dans les termes mêmes où l'expérience religieuse proprement judéo-chrétienne l'a, elle-même, historiquement développée et articulée.

Le monothéisme intéresse Freud en quel sens ? Il sait certes aussi bien que tel de ses disciples que les dieux sont innombrables et mouvants comme les figures du désir. Qu'ils en sont les métaphores vivantes. Mais non pas le seul Dieu. Et s'il va rechercher le prototype dans un modèle historique, le modèle visible du Soleil, de la première révolution religieuse égyptienne, d'Akhenaton, c'est pour rejoindre le modèle spirituel de sa propre tradition, le Dieu des dix commandements. Le premier, il semble ((l')) adopter en faisant de Moïse un égyptien – pour répudier ce que j'appellerais la racine raciale du phénomène, la *Volkspsychologie* de la chose ; le deuxième, ((lui)) fait enfin articuler comme tel, dans son exposé, la primauté de l'invisible en tant qu'elle est la caractéristique de la promotion du lien paternel, fondé sur la foi et la loi.

La promotion du lien paternel sur le lien maternel, ((qui)), lui, est fondé sur la charnalité manifeste, ce sont les termes mêmes dont Freud se sert. La valeur sublimatoire, si je puis m'exprimer ainsi, de la fonction du Père est soulignée en propres termes en même temps

qu'affleure la forme proprement verbale, voire poétique, de sa conséquence, puisque c'est à la tradition des prophètes qu'il remet la charge historique de faire progressivement affleurer au cours des âges, le retour d'un monothéisme refoulé comme tel par une tradition sacerdotale plus formaliste dans l'histoire d'Israël – préparant en somme en image et selon les écritures, la possibilité de la répétition de l'attentat contre le Père primordial dans (c'est toujours Freud qui écrit) le drame de la Rédemption où il devient patent.

Il me semble important de souligner ces traits essentiels de la doctrine freudienne, car auprès de ce que ceci représente ⁽¹⁷⁵⁾ de courage, d'attention, d'affrontement à la vraie question, il me paraît de peu d'importance de savoir ou de faire grief à Freud qu'il ne croie pas que Dieu existe ou même qu'il croie que Dieu n'existe pas.

Le drame dont il s'agit est articulé avec une valeur humaine universelle et ici Freud dépasse assurément par son ampleur le cadre de toute éthique, au moins de celles qui entendent ne pas procéder par les voies de l'imitation de Jésus-Christ.

La voie de Freud, dirais-je qu'elle procède à hauteur d'homme ? Je ne le dirais pas volontiers. Vous verrez peut-être demain où j'entends situer Freud par rapport à la tradition humaniste.

Au point où nous en sommes, je vois l'homme surdéterminé par un *Logos* qui est partout où est aussi son $\square v \square \gamma \kappa \eta$, sa nécessité. Ce *Logos* n'est pas une superstructure. Bien plus, il est plutôt une sous-structure puisqu'il soutient l'intention, qu'il articule en lui le manque de l'être et conditionne sa vie comme passion et sacrifice.

Non ! La réflexion de Freud n'est pas humaniste et rien ne permet de lui appliquer ce terme. Elle est pourtant tempérance et tempérament... humanitaire disons-le, malgré les mauvais relents de ce mot en notre temps. Mais chose curieuse, elle n'est pas progressiste. Elle ne fait nulle foi à un mouvement de liberté immanente, ni à la conscience, ni à la masse. Étrangement. Et c'est par quoi elle dépasse le milieu bourgeois de l'éthique contre lequel elle ne saurait d'ailleurs s'insurger, non plus que contre tout ce qui se passe à notre époque : étant comprise l'éthique qui règne à l'Est – éthique qui comme toute autre est une éthique de l'ordre moral et du service de l'État.

La pensée de Freud est démarquante. La douleur même lui paraît inutile. Le malaise de la civilisation lui paraît se résumer en ceci : tant de peine pour un résultat dont les structures terminales sont plutôt aggravantes. Les meilleurs sont ceux-là qui toujours plus exigent d'eux-mêmes. Qu'on laisse à la masse comme aussi bien à l'élite quelques moments de repos.

N'est-ce pas cela, au milieu de tant d'implacable dialectique, une palinodie dérisoire ? J'espère demain vous montrer que non.

La morale, comme la tradition antique nous l'enseigne, a trois niveaux : celui du souverain bien, celui de l'honnête et celui de l'utile.

La position de Freud au niveau du souverain bien, contrairement à ce que l'on pourrait croire, est que le plaisir n'est pas le souverain bien. ⁽¹⁷⁶⁾ Il n'est pas non plus ce que la morale refuse. Il indique que cela n'étant pas le bien, le bien n'existe pas et que le souverain bien ne saurait être représenté.

Le destin de Freud c'est que la psychanalyse ne peut plus se caractériser comme l'esquisse de l'honnêteté de notre temps.

Il est bien loin de Jung et de sa religiosité, qu'on est étonné de voir préférer dans des milieux catholiques, voire protestants, comme si la gnose païenne – voire une sorcellerie rustique – pouvaient renouveler les voies d'accès de l'Éternel.

Retenons que Freud est celui qui nous a apporté la notion que la culpabilité trouvait ses racines au niveau de l'inconscient, articulé sur un crime fondamental dont nul individuellement ne peut, ni n'a à répondre.

La raison, pourtant, est chez elle au plus profond de l'homme, dès lors que le désir est échelle de langage articulé, même s'il n'est pas articulable. Sans doute ici allez-vous m'arrêter. « Raison », qu'est-ce à dire : il y a logique là où il n'y a pas de négation ? Certes,

Freud l'a dit et montré, il n'y a pas de négation dans l'inconscient. Mais il est aussi vrai, à une analyse rigoureuse, que c'est de l'inconscient que la négation provient, comme le met si joliment en français en valeur l'articulation « ne », de ce « ne » discordantiel qu'aucune nécessité de l'énoncé ne nécessite absolument : ce « je crains qu'il ne vienne », qui veut que je crains qu'il vienne, mais aussi bien qui implique jusqu'à quel point je le désire.

Freud assurément parle au cœur de ce nœud de vérité où le désir et sa règle se donnent la main, à ce « ça » où sa nature participe moins de l'étant de l'homme que de ce manque à être dont il porte la marque.

Cet accord de l'homme à une nature, qui mystérieusement s'oppose à elle-même, et où il voudrait qu'il trouve à se reposer de sa peine trouvant le temps mesuré de la raison : voilà, j'espère vous le montrer, ce que Freud nous indique sans pédantisme, sans esprit de réforme, et comme ouvert à une folie qui dépasse de loin ce qu'Érasme a sondé de ses racines.

9 mars 1960

Il s'agit de la deuxième conférence donnée par Lacan à la faculté universitaire Saint-Louis, à Bruxelles, le 10 mars 1960. Ce texte a été publié au printemps 1986 dans la revue de l'École Belge de Psychanalyse, Psychoanalyse, n° 4, pp. 163-187, numéro entièrement consacré à Jacques Lacan. (La première publication de cette conférence fut donnée en 1982, dans Quarto supplément belge à La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne ; cette publication interne n'a pu être trouvée).

Dans la revue Psychoanalyse, le titre attribué à cette conférence : « II – ... Il me faudra ajouter “non” » n'est pas celui que Lacan avait lui-même proposé (cf. conférence du 09.03.60), à savoir : – « 2. La psychanalyse est-elle constituante pour une éthique qui serait celle que notre temps nécessite ? ». Nous laisserons cependant à la présentation de ce texte son titre tel que dans la publication, soit :

II. – ... IL ME FAUDRA AJOUTER « NON ».

⁽¹⁷⁹⁾ Monseigneur, Mesdames, Messieurs,

Je vous quittais hier sur une série de jugements en coups de tranchoir sur Freud, sur sa position dans l'éthique, sur l'honnêteté de sa visée. Pour qui ? Je crois qu'il est bien plus près du commandement évangélique : « Tu aimeras ton prochain » qu'il n'y consent. Car il n'y consent pas. Il le répudie comme excessif en tant qu'impératif, sinon moqué – en tant que précepte – par ses fruits apparents dans une société qui garde le nom de chrétienne.

Mais il est de fait qu'il interroge sur ce point, qu'il en parle dans cet ouvrage étonnant qui s'appelle : *Le malaise dans la civilisation*.

Tout est dans le sens du « comme toi-même » qui achève la formule, et la passion méfiante de celui qui démasque arrête Freud devant ce « comme ». C'est du poids de l'amour qu'il s'agit, car il sait que l'amour de soi est bien grand. Il le sait supérieurement, ayant reconnu que la force du délire est d'y trouver sa source : « *Sie lieben ihren Wahn wie sich selbst* », « ils aiment leur délire comme soi-même ».

⁽¹⁸⁰⁾ Cette force est celle qu'il a désignée sous le nom de narcissisme et qui comporte une dialectique secrète où les psychanalystes se retrouvent mal. La voici, (c'est pour la faire concevoir que j'ai introduit, dans la théorie, la distinction proprement méthodique, du symbolique, de l'imaginaire et du réel) : « je m'aime moi-même » sans doute, et de toute la rage collante où la bulle vitale bout sur elle-même et se gonfle en une palpitation à la fois vorace et précaire, non sans fomenter en son sein le point vif d'où son unité rejaillira disséminée de son éclatement même. Autrement dit : je suis lié à mon corps par l'énergie propre que Freud a mis au principe de l'énergie psychique – l'Éros, qui fait les corps vivants se conjoindre pour se reproduire – qu'il appelle libido.

Mais ce que j'aime en tant qu'il y a un moi, où je m'attache d'une concupiscence mentale, n'est pas ce corps dont le battement et la pulsation échappent trop évidemment à mon contrôle, mais une image qui me trompe en me montrant mon unité dans sa *Gestalt*, sa forme. Il est beau, il est grand, il est fort. Il l'est plus encore même d'être laid, petit et misérable.

Je m'aime moi-même en tant que je me méconnaissais essentiellement. Je n'aime qu'un autre. Un autre avec un petit *a* initial d'où l'usage de mes élèves de l'appeler « le petit autre ».

Rien d'étonnant à ce que ce ne soit rien que moi-même que j'aime dans mon semblable, (et ce non seulement dans le dévouement névrotique, si j'indique ce que l'expérience nous apprend, mais dans la forme extensive et utilisée de l'altruisme, qu'il soit éducatif ou familial, philanthropique, totalitaire ou libéral, à quoi l'on souhaiterait souvent devoir répondre comme la vibration de la croupe magnifique de la bête infortunée) ; rien d'étonnant que l'homme ne fasse rien passer dans cet altruisme que son amour-propre, sans doute dès longtemps détecté dans ses extravagances – même glorieuses – par l'investigation moraliste de ses prétendues vertus, mais que l'investigation analytique du

moi permet d'identifier à la forme de l'outre, à l'outrance de l'ombre dont le chasseur devient la proie : à la vanité d'une forme visuelle.

Telle est la face éthique de ce que j'ai articulé pour le faire entendre sous le terme du stade du miroir.

Le moi est fait, Freud nous l'enseigne, des identifications superposées en matière, manière de pelure : cette sorte de garde-robe dont les pièces portent la marque du tout-fait si l'assemblage en est souvent bizarre. Des identifications à ses formes imaginaires, l'homme croit reconnaître le principe de son unité sous les espèces d'une maîtrise de soi-même dont il est la dupe nécessaire, – qu'elle soit ou non illusoire –, car cette image de lui-même ne le contient en rien si elle est immobile. Seule sa grimace, sa souplesse, sa désarticulation, son démembrement, sa dispersion aux quatre vents, commencent d'indiquer quelle est sa place dans le monde.

⁽¹⁸¹⁾Encore a-t-il fallu longtemps pour qu'il abandonnât l'idée que le monde fût fabriqué à son image et que ce qu'il y retrouvait, de cette image, sous la forme des signifiants dont son industrie avait commencé de parsemer le monde fût, de ce monde, l'essence.

C'est ici qu'apparaît l'importance décisive du discours de la science dite physique et ce qui pose la question d'une éthique à la mesure d'un temps spécifié comme notre temps.

Ce que le discours de la science démasque, c'est que plus rien ne reste d'une esthétique transcendante par quoi s'établirait un accord, fût-il perdu, entre nos intuitions et le monde. La réalité physique s'avère désormais comme impénétrable à toute analogie avec un quelconque type de l'homme universel. Elle est pleinement, totalement, inhumaine. Le problème qui s'ouvre à nous n'est plus le problème de la co-naissance, d'une connaissance, d'une connaturalité par quoi s'ouvre à nous l'amitié des apparences.

Nous savons ce qu'il en est de la terre et du ciel. L'un et l'autre sont vides de Dieu, et la question est de savoir ce que nous y faisons apparaître dans les disjonctions qui constituent nos techniques.

Nos techniques... Vous allez peut-être là-dessus me reprendre : techniques humaines et au service de l'homme. Bien sûr. Mais qui ont pris une mesure d'efficacité pour autant que leur principe est une science qui ne s'est, si je puis dire, « déchaînée », qu'à renoncer à tout anthropomorphisme – fût-ce à celui de la bonne *Gestalt* des sphères dont la perfection était le garant de ce qu'elles fussent éternelles, et, aussi bien à celui de la force dont l'*impetus* s'est ressenti au cœur de l'action humaine.

Une science de petits signes et d'équations apprises en fait. Une science qui participe de l'inconcevable en ceci précisément qu'elle donne raison à Newton contre Descartes. Une science qui n'a pas forme atomique par hasard car c'est la production de l'atomisme du signifiant qui l'a structurée où il faut reconnaître l'atomisme même contre lequel nous nous insurgons quand il s'agit de nous comprendre : cet atomisme sur lequel on a voulu construire notre psychologie et où seulement nous ne reconnaissons pas que nous étions par lui, cet atomisme, habités.

C'est pour cela que Freud a réussi à partir des hypothèses de l'atomisme psychologique. C'est que – qu'on puisse dire ou non qu'il l'assume – il traite les éléments de l'association, non comme des idées exigeant la genèse de leur épuration à partir de l'expérience, mais comme des signifiants dont la constitution implique d'abord leur relation à ce qui se cache de radical dans la structure comme telle. Soit le principe de la permutation : à savoir qu'une chose puisse être mise à la place d'une autre par quelqu'un, et par cela seulement la représente. Il s'agit d'un tout autre sens ⁽¹⁸²⁾du mot représentation que celui des peintures, des *Abschattungen*, où le réel serait censé jouer avec nous d'on ne sait quel strip-tease.

Aussi bien Freud l'articule-t-il proprement usant pour dire ce qui est refoulé non du terme de *Vor-Stellung*, encore que l'accent soit mis sur le représentatif dans le matériel de l'inconscient, mais de *Vorstellung-Repräsentanz*. Je ne vais pas là m'étendre. Ce que je vous indique c'est que je ne complais ici à aucune construction philosophique. J'essaie de me reconnaître dans les matériaux les plus immédiats de mon expérience, et si je recours au

texte de Freud pour témoigner de cette expérience c'est parce qu'il y a là une conjonction rare quoiqu'en dise une critique aussi vétilleuse qu'incompréhensive, comme il arrive à ceux qui n'ont à la bouche que le mot compréhension.

Un rare accord dis-je, exceptionnel dans l'histoire de la pensée entre le dire de Freud et la Chose qu'il nous découvre. Je dis entre son dire et la Chose. Ce que cela comporte de lucidité chez lui va de soi. Mais après tout, conformément même à ce qu'il nous découvre, l'accent de conscience mis sur tel ou tel point de sa pensée est ici secondaire. J'irai jusque là.

Les représentations ici n'ont plus rien d'apollinien. Elles sont dans une destination alimentaire. Notre appareil neurologique opère en ceci que nous hallucinons ce qui peut répondre en nous à nos besoins. Perfectionnement peut-être par rapport à ce que nous pouvons présumer du mode réactionnel de l'huître planquée sur son rocher, mais dangereux en ceci qu'il nous livre à la merci d'un simple échantillonnage gustatif, si je puis dire, ou palpatoire de la sensation et, au dernier terme, à nous pincer pour savoir si nous ne rêvons pas. Tel est du moins le schéma que nous pouvons donner de ce qui s'articule dans le double principe qui constitue selon Freud, l'événement psychique : principe de plaisir et principe de réalité, pour autant que s'y articule la physiologie de la relation dite « naturelle » de l'homme au monde.

Nous ne nous attarderons pas au paradoxe que constitue une telle conception du point de vue d'une théorie de l'adaptation de la conduite, pour autant que celle-ci fait la loi de la tentative de reconstruction d'une certaine conception de l'éthologie, de l'éthologie par exemple animale. Ce qu'il faut voir, c'est ce qu'introduit, dans ce schéma de l'appareil, son fonctionnement effectif en tant que Freud y découvre la chaîne des effets proprement inconscients.

On n'a pas authentiquement aperçu le renversement qu'au niveau même du double principe l'effet de l'inconscient comporte. Renversement ou plutôt décussation des éléments auxquelles ces principes sont ordinairement associés. C'est que c'est au soin de la satisfaction du besoin que se consacre la fonction du principe de réalité, et notamment ce qui s'y attache épisodiquement de conscience – ⁽¹⁸³⁾ en tant qu'elle est liée socialement aux éléments du sensoriel privilégié en ce qu'ils sont intéressés par l'image primordiale du narcissisme – mais qu'inversement, ce sont les processus de la pensée – tous les processus de la pensée y étant compris, j'allais dire « compris », le jugement lui-même – qui sont dominés par le principe du plaisir et gisent dans l'inconscient d'où ils ne sont tirés que par la verbalisation théorisante qui les en extrait à la réflexion ; avec ce seul principe d'efficace pour cette réflexion, qu'ils sont déjà organisés, nous l'avons dit hier, selon la structure du langage.

C'est la conséquence, ou plutôt la vraie raison de l'inconscient, que l'homme sache à l'origine qu'il subsiste dans une relation d'ignorance. Ce qui veut dire que la première division que comporte l'événement psychique chez l'homme, c'est celle-ci par quoi tout ce à quoi il résonne – comme le comprenant sous quelque chef d'appétit, de sympathie et, en général, de plaisance – laisse en dehors et contourne la Chose à quoi est destiné tout ce qu'il éprouve dans une orientation du signifiant déjà prédictif.

Tout ceci n'a pas été déniché par moi dans l'*Entwurf*, dans ce projet de psychologie découvert dans les papiers de la correspondance de Freud avec Fliess. Cela y est clair certes, mais cela ne prend valeur qu'à montrer l'ossature d'une réflexion qui s'est épanouie en une pratique incontestable. La liaison étroite de ce que Freud appelle proprement la *Wissbegierde*, ce qui en allemand est très fort, la *cupido sciendi* et il faudrait dire en français, « l'avidité curieuse », cette liaison étroite, qu'il démontre avec le tournant décisif de la libido, est un fait massif qui se répercute en mille traits déterminants dans le développement individuel de l'enfant.

Cette Chose pourtant, je vais dire et je m'en excuse, n'est point objet et ne saurait l'être en ce que son terme ne surgit comme corrélat d'un sujet hypothétique qu'autant que ce sujet disparaît, s'évanouit : *fading* du sujet, et non terme sous la structure signifiante. Ce que

l'intention montre en effet, c'est que cette structure est déjà là avant que le sujet prenne la parole et avec elle se fasse porteur d'aucune vérité, ni prétendant à aucune reconnaissance.

La Chose est donc ce qui – dans le vivant quel qu'il soit que vient habiter le discours et qui se profère en parole – marque la place où il pâtit de ce que le langage se manifeste dans le monde. C'est ainsi que vient à apparaître l'être partout où l'Éros de la vie trouve la limite de sa tendance unitive.

Celle-ci, cette tendance à l'union, est, dans Freud, d'un niveau organismique, biologique comme on dit. Elle n'a pourtant rien à faire avec ce qu'appréhende une biologie, dernière venue des sciences physiques, mais avec le mode de prise – en tant qu'il est érotisé – des orifices principaux du corps : d'où la fameuse ⁽¹⁸⁴⁾définition freudienne de la sexualité dont on a voulu déduire une prétendue relation d'objet dite orale, anale, génitale, relation qui porte en elle une profonde ambiguïté en tant qu'elle confond un corrélatif naturel avec un caractère de valeur camouflé sous une notion de norme de développement.

C'est avec de telles confusions que la malédiction de saint Matthieu, à l'endroit de ceux qui rassemblent de nouveaux fardeaux pour en charger les épaules des autres, viendrait à frapper ceux qui autorisent chez l'homme le soupçon de quelque tare personnelle au principe de l'insatisfaction attachée aux relations d'amour.

Freud, s'il a (mieux que jamais ou n'a au fil des siècles de casuistique érotologique), détecté les motifs du ravalement de la relation amoureuse, l'a rapporté d'abord au drame de l'Œdipe, c'est-à-dire à un conflit dramatique articulant une refonte plus profonde du sujet, une *Urverdrängung*, un refoulement archaïque, laissant dès lors sa place au refoulement secondaire qui permet, qui force à se disjoindre les courants qu'il distingue comme ceux respectivement de la tendresse et du désir. Freud n'a jamais, pour autant, eu l'audace de proposer une cure radicale de ce conflit inscrit dans la structure. S'il a éclairé (comme jamais aucune caractériologie primitive ni moderne) ce qu'il a désigné comme types libidinaux, c'est aussi pour formuler expressément qu'il en venait à ce résultat : à entériner que sans doute il y avait, au dernier terme, quelque chose d'irréremédiablement faussé dans la sexualité humaine.

Voilà sans doute pourquoi Jones dans l'article nécrologique qui lui vint en charge de celui qui était le maître le plus passionnément admiré – et lui, d'autre part, partisan déclaré d'une *Aufklärung* résolument anti-religieuse – n'a pu s'empêcher de le situer dans sa conception du destin de l'homme sous le patronage, écrit-il, des Pères de l'Église. Disons plus : si Freud met à la charge de la « moralité sexuelle » la nervosité régnant chez le civilisé moderne, il ne prétend même pas avoir de solution à proposer dans le général pour un meilleur aménagement de cette moralité.

L'objet imaginé récemment par la psychanalyse, comme mesure de l'adéquation libidinale, informerait de son type toute une réalité comme mode de relation du sujet au monde : vorace, rétentive, ou encore – comme on s'exprime en un terme qui porte, hélas, la marque d'une intention moralisante où il faut dire que la défense de la psychanalyse en France a cru devoir enjoliver sa première gourme – relation à l'objet « oblatif » qui s'avérerait l'avènement idyllique de la relation génitale !

Hélas, est-ce au psychanalyste de refouler la perversion foncière du désir humain dans l'enfer du pré-génital comme connoté de régression affective, et de faire rentrer dans l'oubli la vérité avouée dans le mystère antique « Éros est un dieu noir » ?

⁽¹⁸⁵⁾L'objet dont on fait ainsi état ne dessine qu'une imputation grossière des effets de frustration que l'analyse se chargerait de tempérer. Ceci avec le seul résultat de camoufler des séquences beaucoup plus complexes dont la richesse autant que la singularité semblent subir, dans une certaine utilisation orthopédique de l'analyse, une étrange éclipse : le rôle singulier du phallus dans sa foncière disparité (je cherche ici un équivalent du terme anglais *organ*) dans la disparité de sa fonction par quoi se situe la fonction virile, dans cette duplicité de la castration surmontée de l'autre dont la dialectique semble soumise au passage par la formule « il n'est pas sans l'avoir », tandis que, d'autre part, la féminité est soumise à

l'expérience primitive de sa privation pour en venir – à le souhaiter – à le faire être symboliquement dans le produit de l'enfantement, que celui-ci doive ou non l'avoir.

Ce tiers objet, le phallus, détaché de la dispersion osirienne à quoi tout à l'heure nous faisons allusion, joue la fonction métonymique la plus secrète selon qu'il s'interpose ou se résorbe dans le phantasme du désir. Entendons que ce fantasme est, au niveau de la chaîne de l'inconscient, ce qui correspond à l'identification du sujet qui parle comme de « moi » dans le discours de la conscience. Dans le fantasme, le sujet s'éprouve comme ce qu'il veut au niveau de l'Autre (cette fois avec un grand A), c'est-à-dire à la place où il est vérité sans conscience et sans recours ; c'est là qu'il se fait en cette absence épaisse qui s'appelle le désir.

Le désir n'a pas d'objet, sinon, comme des singularités le démontrent, celui accidentel – « normal » ou non – qui s'est trouvé venir signifier, que ce soit en un éclair ou dans un rapport permanent, les confins de la Chose : c'est-à-dire de ce Rien, autour de quoi toute passion humaine resserre son spasme à modulation courte ou longue, à retour périodique. La passion de la bouche la plus passionnément gavée, c'est ce Rien où dans l'anorexie mentale il réclame la privation où se révèle l'Amour. La passion de l'avare, c'est ce Rien où est réduit l'objet enfermé dans sa cassette bien-aimée.

Comment, sans la copule qui vient à conjoindre l'être comme manque et ce Rien, la passion de l'homme trouverait-elle à se satisfaire ?

C'est pourquoi, si la femme se contente, au secret d'elle-même, de celui qui satisfait à la fois son besoin et ce manque, l'homme, cherchant son manque à être au-delà de son besoin – pourtant si mieux assuré que celui de la femme – trouve ici la pente d'une inconstance ou – plus exactement – d'une duplication de l'objet, dont les affinités avec ce qu'il y a de fétichisme dans l'homosexualité ont été très curieusement sillonnées par l'expérience analytique (sinon toujours justement et bien rassemblées dans la théorie).

Ne croyez pas, pour autant, que je fasse la femme plus favorisée ⁽¹⁸⁶⁾ sur le chemin de la jouissance. Ses difficultés à elle non plus ne manquent pas et sont probablement plus profondes. Mais ce n'est pas notre objet ici d'en traiter, encore que bientôt il doive être abordé par notre groupe avec la collaboration de la Société Hollandaise.

Ai-je réussi seulement à faire passer en votre esprit les chaînes de cette topologie, qui met au cœur de chacun de nous cette place béante d'où le Rien nous interroge sur notre sexe et sur notre existence ? C'est là la place où nous avons à aimer le prochain comme nous-mêmes, parce qu'en lui cette place est la même.

Rien n'est assurément plus proche de nous que cette place et, pour le faire entendre, j'emprunterai la voix du Poète qui, quels que soient ses accents religieux a été reconnu pour un des leurs – dans leurs aînés – par les surréalistes. Il s'agit de Germain Nouveau, de celui qui signait, « Humilis » :

*« Frère, o doux mendiant qui chante en plein vent
Aime-toi comme l'air du ciel aime le vent
Frère, poussant les bœufs dans les mottes de terre
Aime-toi comme au champ la glèbe aime la terre
Frère qui fait le vin du sang des raisins d'or,
Aime-toi comme un cep aime sa grappe d'or
Frère qui fait le pain, croûte dorée et mie
Aime-toi comme au four la croûte aime la mie
Frère qui fait l'habit, joyeux tisseur de drap
Aime-toi comme en lui la laine aime le drap
Frère dont le bateau fend l'azur vert des vagues
Aime-toi comme en mer les flots aiment les vagues
Frère joueur de luth, gai marieur de sons
Aime-toi comme on sent la corde aimer les sons
Mais en Dieu, Frère, sache aimer comme toi-même ton frère
Et, quel qu'il soit, qu'il soit comme toi-même ».*

Tel est le commandement de l'amour du prochain et contre quoi Freud a raison de s'arrêter, interloqué de son invocation par ce que l'expérience montre : ce que l'analyse a articulé comme un moment décisif de sa découverte, c'est l'ambivalence par quoi la haine suit comme son ombre tout amour pour ce prochain qui est aussi de nous ce qui est le plus étranger. Comment ne pas le harceler dès lors des épreuves à faire jaillir de lui le seul cri qui pourra nous le faire connaître ?

Comment Kant ne voit-il pas à quoi se heurte sa raison pratique, toute bourgeoise de s'ériger en règle universelle ? La débilité des preuves qu'il en avance n'a en sa faveur que la faiblesse humaine dont se soutient le corps nu qu'un Sade peut lui donner : de la jouissance sans frein, pour tous ! il y faudrait plus que du sadisme, un amour absolu, c'est-à-dire impossible.

⁽¹⁸⁷⁾Voit-il par là la clef de cette fonction de la sublimation sur laquelle je suis en train d'arrêter ceux qui me suivent dans mon enseignement ? et où l'homme sous diverses formes tente de composer avec la Chose : dans l'art fondamental qui la lui fait représenter dans le vide du vase où s'est fondée l'alliance de toujours, dans la religion qui lui inspire la crainte et de se tenir à juste distance de la Chose, dans la science qui n'y croit pas et par laquelle nous le voyons maintenant confrontée à la méchanceté fondamentale de la Chose ?

Le *Trieb* freudien, notion première et la plus énigmatique de la théorie, en est venu, je dirais, à achopper au grand scandale des disciples de Freud sur la formule et sur la forme de l'instinct de mort. Voici la réponse de la Chose quand nous n'en voulons rien savoir : elle non plus ne sait rien de nous. Mais n'est-ce pas là aussi une forme de la sublimation autour de quoi l'être de l'homme, une fois de plus, tourne sur ses gonds ? Cette libido dont Freud nous dit qu'aucune force en l'homme n'est plus à portée de se sublimer, n'est-elle pas le dernier fruit de la sublimation par quoi l'homme moderne répond à sa solitude ?

Que la prudence ici me garde de m'avancer trop vite ! Que les lois soient par nous gardées par quoi seulement nous pouvons retrouver le chemin de la Chose, qui sont les lois de la Parole, par quoi elle est cernée.

J'ai – peut-être follement – posé devant vous la question qui est au cœur de l'expérience freudienne, en ce que, même parmi ceux qui pourraient en paraître les mieux préservés, les pièges de la maîtrise psychologique ne sont guère éventés. Je me suis laissé dire, qu'il est des séminaires où l'on faisait la psychologie du Christ. Qu'est-ce à dire ? Est-ce pour savoir par quel bout son désir pouvait être attrapé ?

J'enseigne quelque chose dont le terme est obscur.

Il me faut ici m'excuser. J'y ai été poussé par une nécessité pressante dont celle qui me fait ici paraître devant vous n'est qu'un petit moment qui vous suffira, j'espère, à comprendre. Mais je ne suis pas content d'être là, ce n'est pas ma place, mais au chevet de la couche où mon patient me parle.

Aussi que le philosophe ne se lève pas comme il arriva à Ibn Arabi pour venir à ma rencontre en me prodiguant les marques de sa considération et de son amitié, pour finalement m'embrasser et me dire « oui ». Car bien entendu, comme Ibn Arabi, à mon tour, je lui répondrai en lui disant « oui », et sa joie s'accentuera de constater que je l'aurai compris. Mais prenant conscience de ce qui aura provoqué sa joie, il me faudra ajouter « non ».

10 mars 1960

Il s'agit d'un texte rédigé à Pâques 1960, pour la publication dans La psychanalyse, 1961, N° 6, « Perspectives Structurales », pp. 111-147, soit deux ans après sa présentation orale au Colloque international de Royaumont (10-13 Juillet 1958). Ainsi que Lacan s'en explique en préambule, c'est bien la date d'écriture que nous retiendrons pour le classement chronologique, cf. aussi la note 1.

⁽¹¹¹⁾*Ce texte est rédigé sur un enregistrement d'une intervention qu'un mauvais départ de l'appareil a privé de son exorde. C'est l'accident dont nous avons fait faveur pour remanier notre discours d'une façon qui en modifie sensiblement l'improvisation. Encore faut-il en indiquer l'intention, qui est de resserrer en son articulation d'alors une position qui nous reste essentielle.*

Ceci nous a conduit à en retrancher plutôt : et précisément ce qui dans Le feu d'une actualisation anticipe sur ce qui n'en sera développé que plus tard. C'est ainsi que passant outre notre goût d'auteur, nous n'avons pas repris l'apologue du pot de moutarde dont le souvenir n'est pourtant pas anecdotique, puisque nous lui avons donné depuis son plein essor³⁹⁰.

À ceci près que nous lui assurons ici son acte de naissance, avec son motif dans les agapes qui nous le fournirent au moins apparemment, nous laissons à notre auditoire de retrouver le pot de moutarde en filigrane dans des figures plus accessibles au lecteur comme moins soumises aux signifiants de la présence.

Au reste un texte qui n'a été communiqué auparavant sous aucune forme documentaire, n'est attestable que du moment de sa rédaction définitive, soit ici Pâques 1960. (Note de Jacques Lacan).

1.— LA STRUCTURE ET LE SUJET

Le terme de structure qui va donner au rapport de Daniel Lagache son mot clef, est en effet énoncé au principe de maintes tendances contemporaines de la recherche sur l'homme, si c'est là le sens large que Lagache donne, pensons-nous, au terme d'anthropologie. La référence à la sociologie nous eût paru meilleure actuellement pour y situer le structuralisme.

Car il y est l'objet d'un débat assez vif pour que Claude Lévi-Strauss n'échappe aux attaques que les structuralistes se portent entre eux, la notion de la structure qu'à l'un semblant n'être qu'aberration pour tel autre.

⁽¹¹²⁾Comme nous-même faisons du terme de structure un emploi que nous croyons pouvoir autoriser de celui de Claude Lévi-Strauss, ce nous est une raison personnelle, c'est bien le lieu de le dire, de ne pas tenir cet emploi pour généralement confusionnel. Nous n'en sommes que plus intéressé à le soumettre à l'épreuve du développement que Daniel Lagache y ordonne.

La catégorie de l'ensemble, pour l'introduire, trouve notre accord, pour autant qu'elle évite les implications de la totalité ou les épure. Mais ce n'est pas pour dire que les éléments n'en soient pas isolés, ni sommables : au moins, si nous cherchons dans la notion d'ensemble quelque garantie de la rigueur qu'elle a dans la théorie mathématique. « Que ses parties soient elles-mêmes structurées », voudra dire dès lors qu'elles-mêmes sont susceptibles de symboliser toutes les relations définissables pour l'ensemble, lesquelles vont bien au delà de leur distinction et de leur réunion, pourtant inaugurales. Les éléments y sont en effet définis par la possibilité d'être posés en fonction de sous-ensembles comme recouvrant une relation quelconque définie pour l'ensemble, cette possibilité ayant pour trait essentiel de n'être limitée par aucune hiérarchie *naturelle*.

Voici pourquoi le terme : partie, nous semble à écarter au principe, à plus forte raison toute donnée de champ incluant d'aussi redoutables inconnues qu'un organisme, puisque déjà en organisant l'entourage (avec la fameuse « situation » qui nous pend au nez), un tel champ apporte à toute considération de structure cette limitation minimale que Daniel Lagache cerne aussitôt pertinemment : d'être géométrique.

³⁹⁰. Spécialement dans notre séminaire de cette année 1959-1960 sur l'éthique de la psychanalyse.

Or la structure n'est pas la forme, nous y avons insisté ailleurs³⁹¹, et c'est justement la question que de rompre la pensée à une topologie, que nécessite la seule structure.

Nous prétendons que l'esthétique transcendantale est à refaire pour le temps où la linguistique a introduit dans la science son statut incontestable : avec la structure définie par l'articulation signifiante comme telle.

Dès lors, quand Daniel Lagache part d'un choix qu'il nous propose entre une structure en quelque sorte apparente (qui impliquerait la critique de ce que le caractère descriptif comporte de naturel) et une structure qu'il peut dire à distance⁽¹¹³⁾ de l'expérience (puisque'il s'agit du « modèle théorique » qu'il reconnaît dans la métapsychologie analytique), cette antinomie néglige un mode de la structure qui, pour être tiers, ne saurait être exclu, à savoir les effets que la combinatoire pure et simple du signifiant détermine dans la réalité où elle se produit. Car le structuralisme est-il ou non ce qui nous permet de poser notre expérience comme le champ où ça parle ? Si oui, « la distance à l'expérience » de la structure s'évanouit, puisqu'elle y opère non comme modèle théorique, mais comme la machine originale qui y met en scène le sujet.

Ce que Daniel Lagache met au compte du point de vue économique-dynamique, soit à son dire le matériel et son interprétation, c'est là précisément que nous voyons l'incidence de la structure s'amorcer dans notre expérience, et c'est de là qu'une recherche structuraliste doit en poursuivre les effets, leur portée économique-dynamique s'illustrant d'une comparaison qui équivaut à sa raison : à savoir ce qu'une turbine, soit une machine agencée selon une chaîne d'équations, apporte à une cascade naturelle pour la réalisation de l'énergie.

Comment s'étonner dès lors que le critère génétique se soit soldé par un échec dans la mise à l'épreuve des topiques freudiennes, dans la mesure même où leurs systèmes sont structuraux

Quant au critère d'adaptation, peut-être vaut-il en rejeter l'emploi jusqu'à nouvel ordre, au nouvel ordre qu'y aura apporté la psychanalyse elle-même : sauf à s'engager dans l'impasse dite du problème post-révolutionnaire.

Les systèmes en effet dont Daniel Lagache saura si délicatement mettre en valeur les relations d'interdépendance (nous proposerions : paranomies), dans chacune des deux topiques de Freud, en les distinguant de leurs fonctions, ne sont pas pour autant la structure au sens strict : comme il se voit dans la sorte de chiasme, selon quoi l'identité des perceptions, pour définir la structure du processus primaire, la constitue au moyen d'éléments, par nature directifs du système de la réalité, tandis que l'identité des pensées, pour ordonner au principe de réalité le processus secondaire, le fonde dans un discours dont la découverte même de Freud démontre que ses éléments n'ont pas besoin pour subsister de la conscience.

Aussi n'est-il pas vain de rappeler que Freud a dénié, au⁽¹¹⁴⁾ principe, à tout système d'aucune de ses topiques *la moindre réalité* comme appareil différencié dans l'organisme. Car on oublie d'en tirer ce corollaire, qu'il nous refuse du même coup le droit de forcer aucun de ces systèmes à rentrer dans la réalité fantasmée d'une quelconque « totalité » de l'organisme. Bref la structure dont nous parlons n'a rien à faire avec l'idée de la « structure. de l'organisme », telle que la supportent les faits les mieux fondés de la *Gestalt*. Non que la structure au sens propre ne profite des béances de la *Gestalt* organique pour se l'asservir. Mais à partir de leurs conjonctions qui s'avéreraient être de fission ou de fissures, une hétérogénéité s'affirme entre deux ordres, qu'on cherchera moins à masquer pour saisir son principe. C'est ainsi qu'à être moins méconnue, la distribution topique de la conscience, si frappante en sa dispersion qu'on la dirait éclatée., nous ramène à considérer ce fait que Daniel Lagache a raison de nous rappeler : c'est que nous n'avons guère avancé dans le

³⁹¹. En un symposium sur la structure, tenu sous les auspices de M. Bastide.

problème de la nature de la conscience, depuis que Freud, en sa révision qu'il avait rendue nécessaire, n'y revenait que pour se plaindre d'y rester arrêté.

De toute façon, il ne fait pas difficulté que l'organisme laisse des plumes, autrement dit fasse cession de tel de ses tentacules plus ou moins amovibles en gage à telle structure, d'interdit social par exemple, où il peut comme individu être pris.

Pour entrer dans le vif du sujet avec Daniel Lagache, rendons-lui grâce de dénoncer au passage la simple falsification qu'Heinz Hartmann tente d'imposer à l'histoire, en méconnaissant que dans la période de l'introduction au narcissisme Freud s'intéressât bien à l'instance du Moi, la seule, la même qu'il devait continuer de promouvoir. Pour la mise en garde dont le dit auteur et ses acolytes, Kris et Loewenstein, croient devoir nous prémunir contre une conception dite anthropomorphique de la seconde topique, nous tiendrons avec Daniel Lagache que son objet n'est pas plus consistant que la niaiserie, feinte, qu'ils nous imputent. Mais ce n'est pas pour accepter l'impertinence de celle qu'ils nous supposent, bien réelle, à compter sur notre gloriole qu'on ne puisse sur nous se méprendre, pour nous imposer la carte forcée d'une conception dite explicative du *Moi*. Et Lagache niera-t-il encore l'influence néfaste de l'antinomie de Jaspers, dans ce tour de bonneteau dont on entend nous éblouir, de faire miroiter le lustre de la physiologie sur le placard ⁽¹¹⁵⁾ d'où l'on nous ressort, pour expliquer le *Moi* de Freud, ce mannequin dont le rejet est le pont-aux-ânes de toute expérience psychologique, ce verbalisme donné pour support à la synthèse des fonctions les plus hétéroclites. Daniel Lagache fait justice, plus loin de ce veau à trente-six-pattes, de ce monstre dont les soudures représentées évoqueraient un collage sans art, mais qui s'accorde à ce cabinet de curiosités où ne détone pas le charlatan. Qu'a donc à faire en effet cette conception baroque avec la psychanalyse, si ce n'est d'en ravalier la technique jusqu'à l'exploitation des préjugés les plus obscurs

Il reste que, comme le remarque avec force Daniel Lagache, l'existence même d'« enclaves animistes », voire d'alternances vécues comme personnelles dans notre assentiment, ne gêne en rien la compréhension de la seconde topique comme d'un modèle théorique, l'important n'étant pas en effet « que l'on puisse différencier les systèmes par leurs fonctions », mais de reconnaître comme il le fait « que le concept de fonction n'est pas un concept exclusivement physiologique ».

Ce que nous apportons en ce débat rendra facile à croire que nous pensons qu'on ne saurait parler plus excellemment.

On voit quelles objections pourtant va rencontrer de notre part la tentative de Daniel Lagache pour autant que c'est à sa formation dans l'intersubjectivité qu'il entend référer ce qu'il appelle la structuration de la personnalité (c'est le titre même de son chap. IV). À notre sens, sa méthode n'est pas assez radicale, et nous dirons en quoi.

Ce n'est pas faute, en attendant, de consentir à la pointe qu'il porte contre l'idéalisme exorbitant qui s'exerce à vouloir faire dériver de la conscience personnelle la genèse du monde personnel, soit à la moderne vogue d'une psychanalyse qui ne voudrait plus se fonder que dans l'observation de l'enfant. Mais aussi nous paraît-il optimiste en nous tenant pour affranchir de ce préjugé : oublierait-il que M. Piaget nous habitue à interroger dans la conscience personnelle la genèse du monde commun, au point d'y inclure les catégories de la pensée scientifique ?

Nous ne nous enchantons pas moins de sa remarque qu'« avant d'exister en lui-même, par lui-même et pour lui-même, l'enfant existe pour et par autrui ; qu'il est déjà un pôle d'attentes de projets, d'attributs ». Mais ce ne serait là qu'avancer ⁽¹¹⁶⁾ un truisme, s'il ne mettait l'accent sur le moyen par où tant d'attentes et de projets se font sentir dans l'inconscient de l'enfant quand il vient au monde, car n'est-ce pas par ces attributs dont le terme, assez insolite en une telle apposition, vient comme à se glisser dans le train de sa phrase au moment où elle se ferme. Attributs : j'arrête à ce petit mot Daniel Lagache. Espérait-il qu'il m'échappe ? Sinon, pourquoi ne pas lui donner lui-même sa portée. Un pôle d'attributs, voilà ce qu'est le sujet avant sa naissance (et peut-être est-ce sous leur amas

qu'il suffoquera au jour). D'attributs, c'est-à-dire de signifiants plus ou moins liés en un discours, il nous faudra nous en souvenir tout à l'heure quand il s'agira de la structure du Ça.

Mais pour l'instant Daniel Lagache ne professe-t-il pas la même chose que ce que j'enseigne quand je définis l'inconscient comme le discours de l'Autre. Car « cette existence pour et par autrui », pour que Daniel Lagache puisse, sur l'existence de l'enfant « en lui-même, par lui-même et pour lui-même », lui accorder, sinon la préséance, au moins une précession logique, – son rapport tout futur à l'entourage qui l'attend de ses semblables et le voue à la place qu'il tient en leurs projets, n'y suffit pas. Car dans l'imaginaire dimension qui s'y déploie, ce rapport d'existence reste inverse, en tant que le non-né reste plutôt fermé à sa vision. Mais la place que l'enfant tient dans la lignée selon la convention des structures de la parenté, le pré-nom parfois qui l'identifie déjà à son grand-père, les cadres de l'état civil et même ce qui y dénotera son sexe, voilà ce qui se soucie fort peu de ce qu'il est en lui-même : qu'il surgisse donc hermaphrodite, un peu pour voir !

Cela va, on le sait, bien plus loin, aussi loin que la loi couvre le langage et la vérité la parole : déjà son existence est plaidée, innocente ou coupable, avant qu'il vienne au monde, et le fil tenu de sa vérité ne peut faire qu'il ne couse déjà un tissu de mensonge. C'est même pour cela qu'en gros il y aura erreur sur la personne, c'est-à-dire sur les mérites de ses parents, dans son Idéal du Moi ; tandis que dans le vieux procès de justification au tribunal de Dieu, le nouveau bonhomme reprendra un dossier d'avant ses grands-parents : sous la forme de leur Surmoi. Remarque de Freud, rappelée par Daniel Lagache, et où il ne faut chercher qu'effet et champ de la parole et du langage avec les optimums que l'on pourrait pointer sur un schéma topologique, ⁽¹¹⁷⁾y voyant, de surcroît, qu'ils ne passent que statistiquement dans la réalité.

Plus profondément encore ici retentit, nous en avons l'expérience sûre, le désir des parents. Mais c'est précisément la question que nous ouvrons nous-mêmes, comme certains ici le savent, de la détermination du désir par les effets, sur le sujet, du signifiant.

Si Daniel Lagache lui-même n'y faisait pas résonner ma promotion du Verbe, serait-il aussi sûr que une si jolie référence à l'incarnation saisirait son auditoire, quand il dit « qu'au cours de l'existence prénatale, l'être pour autrui se modifie et s'enrichit par l'incarnation ».

Oui, « l'être pour autrui », il ne dit pas l'être en soi, et il continue « vers le milieu de la gestation ». N'est-ce pas que par « ses premières manifestations d'activité, le fœtus »... commence à faire parler de lui. Oui, qu'on en parle, voilà qui définit ce que Daniel Lagache appelle ici « ces premiers moments d'une existence » (nous dirions ex-sistence), et de façon d'autant plus frappante qu'il la qualifie d'« autonome ».

Pourquoi dès lors ne pas articuler l'antériorité du rapport au discours de l'Autre sur toute *différenciation primaire*, dont il admet que le sujet y fonctionne « sans exister en tant que structure cognitive ». Il argue pourtant sept lignes avant, qu'« on nie l'évidence à prétendre que le nouveau-né n'a pas d'expérience consciente, alors qu'il alterne entre le sommeil et la vigilance ». Cette vigilance observable suffit-elle pour lui assurer « l'existence d'un sujet sans structure cognitive » ?

Pour nous le fait de la différenciation primaire laisse en suspens son usage proprement signifiant, d'où dépend l'avènement du sujet. Pour la définir en elle-même, nous dirions que c'est une relation d'objet *dans le réel*, pensant ainsi faire la preuve du caractère robuste en sa simplicité des répartitions dont nous nous servons pour situer notre expérience entre symbolique, imaginaire et réel.

Il faut qu'au besoin qui soutient cette différenciation primaire s'ajoute la demande, pour que le sujet (avant toute « structure cognitive ») fasse son entrée dans le réel, cependant que le besoin devient pulsion, pour autant que sa réalité s'oblitére en devenant symbole d'une satisfaction d'amour.

Ces exigences catégorielles, qu'on nous permette d'en faire ⁽¹¹⁸⁾état, ont l'avantage entre autres de reléguer de détestables métaphores comme celle de la *participation symbiotique* de

l'enfant à la mère (forment-ils un lichen ?), de nous laisser peu contents d'une référence désinvolte « jeu combiné de la maturation et de l'apprentissage » pour rendre compte d'« une identification dans le conflit intersubjectif », même à tenir pour certain que « la prédominance de sa passivité fait qu'il reçoit son personnage temporaire de la situation », de ne pas nous tenir quittes de la différenciation entre corps et objets à la connoter comme syncrétique, parce que c'est passer sur l'essentielle dissymétrie entre projection et introjection.

Là-dessus Daniel Lagache reste classique. Mais il nous semble qu'il ne peut accentuer, comme il l'a fait ici, la prématuration symbolique par où l'enfant s'inscrit dans l'être pour autrui (pour nous, le discours de l'Autre), et tenir le retard formel qu'enregistre son apprentissage de la syntaxe (le moment où l'enfant parle de lui comme autrui lui-même parle) pour décisif de quoi que ce soit « dans la conjonction qui s'opère entre l'être pour autrui et l'être pour soi ». Car bien que loin que cet instant en soit représentatif, nous dirions que, puisqu'il s'agit de discours, cette conjonction est de toujours, puisque le discours était là dès le commencement, fût-il en sa présence impersonnel.

Le drame du sujet dans le verbe, c'est qu'il y fait l'épreuve de son manque-à-être, et c'est là que le psychanalyste ferait bien d'en préciser certains moments, car pour le psychologue il n'en peut mais avec ses questionnaires, voire ses enregistrements où ils n'apparaîtront pas de si tôt, ces moments, pas avant qu'un filin ait saisi la structure de la faute comme constituante du jeu d'échecs.

C'est parce qu'elle pare à ce moment de manque qu'une image vient à la position de supporter tout le prix du désir : projection, fonction de l'imaginaire.

À l'opposé vient s'installer un cœur de l'être, pour en désigner le trou, un index : introjection, relation au symbolique.

Les progrès observés de l'objectivation dans ses stades précoces semblent bien n'avoir d'autre intérêt, comme Daniel Lagache le laisse entendre, que de nous masquer les temps inconscients des projections et des introjections dans la suite de leur développement.

Nous nous arrêtons au même point que Daniel Lagache ⁽¹¹⁹⁾ pour y faire le bilan de notre divergence. Elle est dans la fonction même qu'il donne à l'intersubjectivité. Car celle-ci se définit pour lui dans une relation à l'autre du semblable, relation symétrique en son principe, comme il se voit en ce que Daniel Lagache formule que par l'autre le sujet apprend à se traiter comme un objet. Pour nous, le sujet a à surgir de la donnée des signifiants qui le recouvrent dans un Autre qui est leur lieu transcendantal : par quoi il se constitue dans une existence où est possible le vecteur manifestement constituant du champ freudien de l'expérience : à savoir ce qui s'appelle le désir.

Bien loin donc qu'il faille que le Moi-sujet s'efforce à reculer le Moi-objet pour se le faire « transcendant », le vrai, sinon le bon sujet, le sujet du désir, aussi bien dans l'éclairage du fantasme que dans son gîte hors d'escient, n'est autre que la Chose³⁹², qui de lui-même est le plus prochaine tout en lui échappant le plus.

C'est bien pourquoi ceux qui me suivent, sauront aussi que cette équivoque de la noèse par quoi Daniel Lagache fait s'évanouir le Moi-sujet de ce qu'on y pense, n'est pas ce que je désigne comme le *fading* du sujet, car ce *fading* se produit dans la suspension du désir, de ce que le sujet s'éclipse dans le signifiant de la demande, et dans la fixation du fantasme, de ce que le sujet même devient la coupure qui fait briller l'objet partiel de son indicible oscillation.

II.— OU ÇA

³⁹². La Chose (*das Ding*) est ici antidiatée, n'ayant été produite que dans notre séminaire de cette année 1959-1960. Mais c'est en quoi l'emploi du pot de moutarde nous offrait toutes les garanties d'incompréhension qu'il nous fallait pour qu'ait eu lieu l'explication avec.

La reconstruction que Daniel Lagache mène à bout cependant, doit être suivie sans préjudice des objections précédentes ; car si nous le voyons s'y guider sur son postulat de la structure personnelle, ce postulat, comme il est ordinaire, ne s'éclairera que de son usage.

Cet usage à première vue est heuristique, Daniel Lagache en quelque sorte demandant raison à chacun des systèmes (c'est son terme) : Ça, Moi et Surmoi, de ce qui lui manque pour ⁽¹²⁰⁾être une personne. En quoi l'on ne peut que remarquer que la dénomination d'instance est écartée, bien que solidaire de la formulation par Freud de cette topique, dite la seconde, elle paraisse en faveur de ce que Daniel Lagache appelle son style personnaliste.

Par cette méthode viennent à se composer à nos yeux, d'hétéronomies limitées en autonomies relatives (nous suggérons : dans leur paranomie), ces systèmes, sans que rien de préconçu leur impose de faire à eux tous une personne complète : puisqu'aussi bien, et pourquoi pas si c'est là sa fin, c'est dans la technique que l'investigation débouche, et que c'est au dégagement actif d'un de ces systèmes, le Moi, que revient de faire apparaître une unité d'être sans doute, mais dans une idéalité pratique, qui de façon patente s'avoue plus sélective que structurale. En quoi le postulat semble tomber à un subornement dialectique, dont on aimerait savoir jusqu'où l'auteur y agrée.

Le chapitre où Daniel Lagache interroge la structure du Ça, ne nous laisse pas déçus, et nous souscrivons textuellement à maintes de ses formules. Il nous paraît exceller spécialement dans son effort d'y situer le sujet dans la structure.

Oserai-je marquer à quel prix il eût pu éviter l'impasse, auquel il se heurte si brillamment dans ses formules sur la structure elle-même en tant qu'elle serait celle du Ça ? C'est à ne pas refuser le plein fouet des paradoxes, par où Freud ici comme souvent nous montre la voie.

Il faut que tiennent ensemble trois propos peu accordés déjà entre eux, semble-t-il, et l'obtenir à partir même du scandale que chacun en soi constitue.

Le premier est que le Ça est inorganisé, dont l'étonnant ne peut faire que retenir, à l'avènement, dans l'*Es* allemand, de cette instance, si elle doit rassembler dans sa perspective l'indestructibilité premièrement affirmée (et maintenue) du refoulé qui s'y retrouve, avec l'automatisme dernièrement questionné de la répétition qui doit en revenir (concept du *Wiederholungszwang*, posé au seuil de l'*Au delà du principe du plaisir*).

À ce propos est lié cet autre, réitéré constamment par Freud à son occasion. Il concerne les éléments mêmes dont il a d'abord articulé les lois dans l'inconscient, pour en composer ⁽¹²¹⁾plus tard dans les pulsions, à proprement parler la structure : à savoir qu'ils ne comprennent pas la négation.

Sans doute cette forclusion a été corrigée, dès la science des rêves, de l'analyse des détours qui en supporteraient l'équivalent : l'ajournement temporel, l'inhibition, la représentation par le contraire. Mais à suivre les textes de Freud, on constate qu'elle s'y maintient dans la formule plus serrée qu'il n'y a pas entre les pulsions qui habitent le Ça, de contradiction qui vaille, c'est-à-dire qui prenne effet de l'exclusion logique.

Le troisième propos se dégage des aphorismes dans le demi-jour desquels s'achève l'étude sur : *Le Moi et le Ça (Das Ich und das Es)*, en surgissant sous le terme du silence que les pulsions de mort feraient régner dans le Ça.

Toute tentative de rapporter à une différenciation quelconque, dans l'organisme, des besoins primaires, une structure ainsi décrite, ne peut que multiplier ses discordances apparentes en accroissant toujours leur poids. C'est bien à quoi Daniel Lagache n'a pu échapper dans cette voie.

Pour nous, il nous semble que les difficultés mêmes à quoi ici bute chacun, nous confirment dans l'impossibilité où l'on est de se passer de la fonction du signifiant.

Qu'on prenne le signifiant tout bêtement par le bout de matérialité irréductible que comporte la structure en tant qu'elle est la sienne, qu'on l'évoque sous la forme d'un loto, et l'évidence apparaîtra qu'il n'y a au monde que le signifiant à pouvoir supporter une coexistence, que le désordre constitue (dans la synchronie), d'éléments où subsiste l'ordre le

plus indestructible à se déployer (dans la diachronie) : cette rigueur dont il est capable, associative, dans la seconde dimension, se fondant même dans la commutativité qu'il montre à être interchangeable dans la première.

Sa subsistance de connotation ne saurait être suspendue d'être affectée de signes contradictoires, une exclusion provenant de ces signes comme tels ne pouvant s'exercer que comme condition de consistance dans une chaîne à constituer ; ajoutons que la dimension où se contrôle cette condition, est seulement la traduction dont une telle chaîne est capable.

Qu'on s'arrête un instant encore sur ce loto. Pour considérer que c'est l'inorganisation réelle par quoi ses éléments sont mêlés, dans l'ordinal, au hasard, qui de l'occasion de leur sortie ⁽¹²²⁾ nous fait tirer les sorts, tandis que c'est leur organisation de structure qui, leur permettant au gré du jeu d'être lus comme oracle, laisse qu'à poursuivre leur extraction, je puis affirmer qu'il en manque, dans le cardinal.

C'est donc bien sur le support du signifiant que nous sommes dirigés par les propositions de Freud et dès la première. Faut-il souligner que les retours où s'enchevêtre la seconde, marquent par les repères toujours grammaticaux que Freud donne à ses reprises, qu'il s'agit bien d'un ordre de discours.

À partir de là on ne manquera pas d'être frappé de l'indifférence combinatoire, qui se démontre en fait du démontage de la pulsion selon sa source, sa direction, son but et son objet. Est-ce à dire que tout est là signifiant ? Certes pas, mais structure. Aussi laissons-nous maintenant de côté son statut énergétique.

C'en est assez pourtant pour que nous puissions répondre sur le critère de Lagache par le seul biais géométrique où il entend l'engager.

L'image confuse du Ça comme « réservoir des pulsions », qui le repousse si justement de l'assentiment qu'elle reçoit d'un organicisme grossier, se redresse en effet du sens qu'elle reçoit dans notre perspective.

Pensons à la boîte aux lettres, à la cavité intérieure de quelque idole baalique, pensons à la *bocca di leone* qui, de les combiner, recevait à Venise sa fonction redoutable. Un réservoir oui, si l'on veut, voilà ce qu'est le Ça, et même une réserve, mais ce qui s'y produit, de prière ou de dénonciation missives, y vient du dehors, et s'il s'y amasse, c'est pour y dormir. Ici se dissipant l'opacité du texte énonçant du Ça que le silence y règne : en ce qu'il ne s'agit pas d'une métaphore, mais d'une antithèse à poursuivre dans le rapport du sujet au signifiant, qui nous est expressément désignée comme la pulsion de mort.

Mais retrouvons Daniel Lagache dans l'axe de la question sur la personne, pour lui accorder que, si Freud pose qu'il n'y a dans le système de l'inconscient « ni négation, ni doute, ni degré dans la certitude », ce n'est pas pour nous faire imaginer qu'il comporte une certitude sans réserve, non plus que le degré zéro de la certitude. Comment ferions-nous autrement, quand nous formulons depuis bien longtemps que c'est ⁽¹²³⁾ seulement l'action qui dans le sujet engendre la certitude ? Mais nous pensons que l'erreur de Lagache est ici de confondre affirmation et certitude. Moyennant quoi, ayant évacué la seconde il croit en être quitte avec la première par le même procédé, de renom peu sûr pourtant, auquel s'attache l'image du bébé éperdu dans le dégorgement de la baignoire.

Comment pourtant en serait-il ainsi, quand d'affirmation à certitude s'établit ce lien sinon de préséance, du moins de précession logique, où justement prennent leur place les incertitudes qu'engendre l'action en son sillage de vérification ?

Et n'est-ce pas faire bon marché du soin, comme d'ordinaire incroyable en la présence de pensée dont il témoigne, avec lequel Freud a mis ici les points sur les i, en articulant expressément la *Bejahung* comme premier temps de l'énonciation inconsciente, celui que suppose son maintien dans le temps second de la *Verneinung*, dont on sait quel éclat nous avons entendu donner à sa discussion aux débuts de notre séminaire.

Nous replongeons la main dans le sac de notre loto 58... Ce numéro tiré a en soi-même sa portée d'affirmation, et je dirai même provocante. Et qu'on ne m'oppose pas qu'il y faut

la vigilance d'un sujet, car celui-ci s'y trouve, seulement de s'être introduit en ce nombre par la présence décimale qui totalise sur deux colonnes ce qui n'est que son chiffre, le nombre y restant indifférent, d'être entre autres le double d'un nombre premier.

Au reste pour apprécier ce que ce chiffre peut véhiculer effectivement du sujet, qu'on consulte, sur la fonction exploratrice en psychanalyse, des nombres choisis au hasard, un chapitre trop oublié de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

Tel est l'exemple pris comme le moins favorable pour son abstraction, où nous entendons montrer que c'est dans une duplicité fondatrice du signifiant que le sujet trouve d'abord le ruisseau couvert où il court avant d'en sourdre, nous allons voir par quelle fente.

Mais si l'on nous permet de recourir à l'opposé à l'animation chaleureuse du *Witz*, nous l'illustrerons en sa plus grande opacité du génie qui guida Jarry en la trouvaille de la condensation d'un simple phonème supplémentaire dans l'interjection illustre : merdre. Trivialité raffinée de lapsus, de fantaisie et de poème, une lettre a suffi. à donner à la jaculation la plus vulgaire en ⁽¹²⁴⁾ français, la valeur jaculatoire, allant au sublime, de la place qu'elle occupe dans l'épopée d'Ubu : celle du Mot d'avant le commencement.

Où ne monterait-on pas avec deux lettres, quand l'orthographe graphe : Meirdre, nous livrerait par voie de gématricie tout ce que de promesse jamais l'homme entendra en son histoire, et que Mairdre est l'anagramme du verbe où se fonde l'admirable.

Qu'on ne voie dans cette incartade au sérieux de notre propos que notre souci de rappeler que c'est au *fool*, Ô Shakespeare, tant dans la vie que dans les lettres, qu'a été réservé le dessin de garder disponible à travers les siècles la place de la vérité que Freud devait porter à la lumière.

Qu'on se rappelle maintenant les difficultés qu'apporte au linguiste le statut de la phrase interrogative, pour mesurer tout ce que Daniel Lagache soulève par la seule formule, saisissante du bonheur d'expression qui ne le quitte pas en tout ce texte, de « cette interrogation qui met le Moi en question, voire « à la question » ? Je vois bien la finesse par laquelle c'est « l'émoi pulsionnel qui représente la pulsion dans le Moi », qu'il charge d'en être la tenaille. J'approuve d'autant plus sa prudence, qu'il n'est que trop évident que la question ne saurait partir du Ça, mais qu'elle lui répond. L'émoi dans le Moi le plus caractéristique, nous savons pourtant, depuis *Hemmung, Symptom und Angst*, qu'il n'est que le signe d'alerte qui fait entrer en jeu les défenses... contre l'affirmation du Ça, non sa question.

À la vérité, Daniel Lagache se donne ici tout ce mal, parce qu'il veut que la fonction du jugement soit le privilège du Moi.

Puis-je lui dire que je crois que tout le mouvement de l'expérience freudienne s'inscrit là contre, et quand pourrai-je, texte en main, lui démontrer que le fameux *Entwurf*, dédié à Fliess, a pour but non accessoire d'établir qu'au niveau du système des frayages premiers du plaisir, une forme fondamentale du jugement est déjà constituée³⁹³, qu'il désigne proprement du terme de *jugement primaire*.

Nous ne pouvons, quant à nous, entendre autrement la formule, à laquelle Daniel Lagache confie la fin de son latin : que les pulsions existent.

⁽¹²⁵⁾Ce n'est pas en pure perte en effet qu'on donne jamais sa langue au chat quand c'est une langue vivante. Que les pulsions, elles, ex-sistent, peut-être tout est-il là : en ce qu'elles ne sont pas à leur place, qu'elles se proposent dans cette *Entstellung*, dans cette dé-position, dirions-nous, ou si l'on veut, dans cette cohue de personnes déplacées. N'est-ce pas là aussi pour le sujet sa chance d'exister un jour ? En ce moment pourtant cette chance paraît pour le moins compromise. Car à la façon dont vont les choses, on ne le sait que trop, quand le langage s'en mêle, les pulsions doivent plutôt foisonner, et la question (s'il y avait quelqu'un pour la poser) serait plutôt de savoir comment le sujet y trouvera une place quelconque.

³⁹³. C'est de cette question que nous avons voulu faire partir notre examen de l'*Éthique de la psychanalyse* en cette année 59-60.

La réponse heureusement vient d'abord, dans le trou qu'il s'y fait.

C'est certainement d'une reprise, à enchaîner dans l'expérience linguistique, de ce que Freud a ouvert dans son article sur la négation, qu'on doit attendre le progrès d'une nouvelle critique du jugement, que nous tenons pour instaurée en ce texte. Jusqu'à présent, hormis la publication du dialogue dont nous avons fait état, cette initiative, comme il s'est fait en plus. d'un cas, n'a guère bénéficié d'autre sorte de commentaire que s'il se fût agi d'une ivresse de Noé.

On veut bien passer au père Freud de s'en payer avec le jugement d'attribution et le jugement d'existence, voire de donner au premier le pas d'une antécédence logique sur la négation où se fonderait le second. Ce n'est pas nous dans la psychanalyse qui irons nous offrir à la dérision des logiciens, voire nous risquer dans l'enseignement de Brentano, dont on sait pourtant qu'il rayonnait à Vienne et que Freud même le fréquenta.

Le jugement d'attribution, il le conçoit donc comme s'instaurant de la seule *Bejahung*. Sa chaîne développant une première condensation ou syncrétisme, en quoi déjà se manifeste une structure combinatoire que nous avons nous-même illustrée³⁹⁴. Avec cette sorte d'affirmation. de juxtaposition, quoi jamais réfuter, sinon par effet d'obstruction ?

C'est ici que devrait être repris le problème de l'origine de la négation, si l'on n'entend par là aucune puérile genèse⁽¹²⁶⁾ psychologique, mais un problème de la structure, à aborder dans le matériel de la structure.

On le sait, les particules si différenciées dans toutes les langues à nuancer la négation, offrent à la logique formelle des occasions d'impair (*oddities*) qui prouvent bien qu'elles participent d'une distorsion essentielle, soit d'une autre traduction de l'*Entstellung*, valable si on la rapporte à la topologie du sujet dans la structure signifiante.

La preuve en apparaît, quand la logique formelle, pour devoir rompre les attaches à des formes grammaticales qui véhiculent cette distorsion, s'arrache du même coup de la linguistique comme d'une menace portée à la partialité où elle se soutient, et qui n'est pourtant référible qu'à un champ de langage, à distinguer comme champ de l'énoncé.

Dés lors on comprendra l'une des raisons pour quoi l'étude de ces particules ne saurait être génétique, quand la psychologie s'avère y ramener toujours la même logique, qu'elle soit de classe ou de relation, qu'il s'agirait de surmonter. L'on montrera encore l'exemple de ce qu'il y a à lever pour qu'une recherche proprement structurale soit soutenue à son niveau, quand on verra l'obstacle qu'elle trouve dans une aussi petite pierre d'achoppement que ce *ne* dont l'emploi en français dans « je crains qu'il ne vienne », est qualifié par les grammaires de *ne* expressif, sans que jamais personne, à s'armer des plus perfectionnées lunettes, ait jamais pu y débrouiller de *quoi* expressif il peut être. Moyennant quoi des grammairiens aussi avertis, aussi prévenus contre toute autre autorité que celle de l'usage, que MM. Brunot et Bruneau en leur précis de grammaire historique (Masson, 1933, p. 587), tiennent ce fil à retordre qu'a donné à tous ce *ne*, pour d'un « mince intérêt », sous prétexte « que les règles qu'on en a établies sont variables et contradictoires ».

Nous voudrions qu'on dresse un graphe des zones où ces particules subsistent en quelque sorte en suspension. Nous en fomentons cette année un de notre façon, où nous. croyons pouvoir désigner le lit où elles oscillent entre une chaîne de l'énonciation en tant qu'elle marque la place où le sujet est implicite au pur discours (impératif, voix en écho, épithalame, appel au feu) et une chaise de l'énoncé en tant que le sujet y est désigné par les *shifters* (soit : Je, toutes les particules et flexions⁽¹²⁷⁾ fixant sa présence comme sujet du discours, et avec elle le présent de la chronologie).

Dans « Je crains qu'il ne vienne », l'enfance de l'art analytique sait ressentir en cette tournure le désir constituant de l'ambivalence propre à l'inconscient (qu'une certaine sorte d'abjection qui sévit dans la communauté analytique confond avec l'ambivalence des sentiments où elle moisit d'ordinaire). Le sujet de ce désir est-il désigné par le Je du

³⁹⁴. Cf. *La psychanalyse*, Vol. 5, p. 12.

discours ? Que non, puisque celui-ci n'est que le sujet de l'énoncé, lequel n'articule que la crainte et son objet, Je y étant bien évidemment l'index de la présence qui l'énonce *hic et nunc*, soit en posture de *shifter*. Le sujet de l'énonciation en tant que perce son désir, n'est pas ailleurs que dans ce *ne* dont la valeur est à trouver dans une hâte en logique, – ainsi appellerons-nous la fonction à quoi s'épingle son emploi dans « avant qu'il ne vienne ». La dite structure n'étant pas sans corrélatif énergétique, pour autant que ce que nous pourrions définir comme : la fatigue du sujet, se manifeste dans la névrose comme distinct de la fatigue musculaire.

Une mouche du coche ici s'évoque à objecter qu'il ne saurait s'agir de l'inconscient, puisque, comme chacun sait, il ignore le temps. Qu'elle retourne à la classe de grammaire pour distinguer le temps de la chronologie, les « formes d'aspect » qui envisagent de l'énonciation ce qu'y devient le sujet, de celles qui situent l'énoncé sur la ligne des événements. Elle ne confondra pas alors le sujet de l'accompli avec la présence du passé. Elle s'éveillera sans doute à cet aperçu que la tension comporte temps et que l'identification se fait au pas d'une scansion.

Ce *ne* pourtant dans sa caducité incertaine suggéra l'idée d'une trace qui s'efface sur le chemin d'une migration, plus exactement d'une flaque qui en fait apparaître le dessin. Le signifiant primitif de la négation ne peut-il avoir été l'élosion du signifiant, et le vestige n'en est-il pas dans une censure phonématique dont, comme d'habitude, c'est dans Freud que nous trouverons l'exemple mémorable, dans la *Espe* ([W]*espe*) de l'homme aux loups, mais, dont il est bien d'autres formes linguistiques à regrouper dans l'expérience, à commencer par l'élosion de la première syllabe du nom de famille, en quoi se perpétue la noble bâtardise où une branche s'origine, en ⁽¹²⁸⁾russe, soit précisément dans les structures socio-linguistiques sous le régime desquelles est né l'homme aux loups.

Suggestion de travail : les préfixes de négation ne font-ils qu'indiquer en la réoccupant la place de cette ablation signifiante ?

Le tu du non-dit se trouverait ainsi dans l'homophonie du français creuser sa forme au tu d'appel, sous lequel le sujet s'enverra ses propres intimités.

Nous hasardons ici beaucoup, en un domaine où ne nous intimide nulle allégeance de spécialiste. Nous le faisons en toute conscience ; car c'est pour y faire entendre une structure où nous ne hasardons rien, parce qu'elle est affaire du sérieux de notre expérience. C'est à savoir l'articulation de la défense à la pulsion.

Du manège affolé où les auteurs se butent entre eux le front, voire les fesses, à courir après ses ressorts, Daniel Lagache pointe précisément la pénible cacophonie. Seuls les psychanalystes peuvent apprécier l'expérience qui soutient cette littérature : et qu'on peut rechercher l'arête qui se marque vraiment dans telle impasse de ce discours. Ce que Daniel Lagache souligne de la contradiction qu'il y a à mettre au compte d'une défense sa réussite, laisse en suspens la question d'à quoi peut-elle réussir.

Distinguer les rapports du sujet à la structure, conçue comme structure du signifiant, c'est restaurer la possibilité même des effets de la défense. On nous impute de soutenir la puissance magique du langage. Tout au contraire professons-nous qu'on rend obscure cette puissance à la renvoyer à une aberration supposée primitive du psychisme et que c'est s'en rendre complice que de lui donner ainsi la consistance d'un impensable fait. Il n'y a pas de plus grande trahison de sa propre praxis que celle où tombe ici l'analyste.

Nous disons donc que nulle suppression de signifiant, quelque effet de déplacement qu'elle opère et allât-elle à produire cette sublimation que traduit en allemand l'*Aufhebung*, ne saurait faire plus que de libérer de la pulsion une réalité qui, pour chétive qu'en soit la portée de besoin, n'en sera que plus résistante d'être un reste.

L'effet de la défense procède par une autre voie, en modifiant non la tendance, mais le sujet. Le mode originel d'élosion ⁽¹²⁹⁾signifiante que nous tentons ici de concevoir comme la matrice de la *Verneinung*, affirme le sujet sous l'aspect de négatif en ménageant le vide où il trouve sa place. Proprement ce n'est là qu'un élargissement de la coupure où on peut le dire

résider dans la chaîne signifiante, pour autant que c'en est l'élément le plus radical dans sa séquence discontinue, et comme tel le lieu d'où le sujet assure sa subsistance de chaîne.

Il ne nous suffit pas que Daniel Lagache nous dise que le sujet « ne se distingue pas de la pulsion, du but et de l'objet ». Il doit choisir dans ce qu'il distingue à ne pas vouloir le distinguer du sujet, et la preuve est qu'aussitôt il nous dit ce sujet « éparpillé parmi ces différentes relations d'objet ou *leurs groupements* ». C'est nous qui soulignons ici pour en distinguer encore la possibilité d'une multiplicité sans groupement : pur chatoiement de Tout-Uns, qui, pour compter chacun une alternance, ne sont encore montés dans aucun éventail.

Quoi qu'il en soit, cette union du sujet à l'objet, nous pouvons la reconnaître, c'est l'idéal depuis toujours évoqué au principe d'une théorie. de la connaissance, classique, fondée sur la connaturalité par quoi le connaissant dans son procès vient à co-naître au connu. Comment ne voit-on pas que c'est précisément là-contre que toute l'expérience psychanalytique s'élève : dans ce morcellement qu'elle révèle originel dans la combinatoire de l'inconscient, et structurant dans la décomposition de la pulsion.

Bref quand Daniel Lagache vient au plus près à dire que « cette absence du sujet cohérent caractérise le mieux l'organisation du Ça », nous dirions que cette absence du sujet qui dans le Ça inorganisé se produit quelque part, est la défense qu'on peut appeler naturelle, si marqué d'artifice que soit ce rond brûlé dans la brousse des pulsions, pour ce qu'elle offre aux autres instances la place où camper pour y organiser les leurs.

Cette place est celle même où toute chose est appelée pour y être lavée de la faute, que cette place rend possible d'être la place d'une absence : c'est qu'elle puisse n'exister pas. Par cette matrice si simple de la première contradiction, être ou ne pas être, il ne suffit pas de constater que le jugement d'existence fonde la réalité, il faut articuler qu'il ne peut le faire qu'à la relever du porte-à-faux où il la reçoit d'un jugement d'attribution qui s'est déjà affirmé.

⁽¹³⁰⁾C'est la structure de cette place qui exige que le rien soit au principe de la création, et qui, promouvant comme essentielle dans notre expérience l'ignorance où est le sujet, du réel dont il reçoit sa condition, impose à la pensée psychanalytique d'être créationniste, entendons de ne se contenter d'aucune référence évolutionniste. Car l'expérience du désir où il lui faut se déployer, est celle même du manque à être par quoi tout étant pourrait n'être pas ou être autre, autrement dit est créé comme existant. Foi qu'on peut démontrer être au principe du développement galiléen de la science.

Disons seulement que cette place n'appelle aucun être suprême, puisque, place de Plus-Personne, ce ne peut être que d'ailleurs que se fasse. attendre l'*est-ce* de l'impersonnel, dont en son temps³⁹⁵ nous avons articulé nous-même la question sur le Ça. Elle ne rencontre, cette question dont le sujet ponctue le signifiant, pas d'autre écho que le silence de la pulsion de mort, dont il a bien fallu qu'elle entre en jeu pour provoquer ce fond de dépression, reconstitué par M^{me} Melanie Klein dans ce génie qui la guide au fil des fantasmes.

Ou bien alors elle se redouble dans l'effroi de la réponse d'un Ulysse plus malin que celui de la fable : celui divin qui bouffonne un autre Polyphème, beau nom pour l'inconscient, d'une dérision supérieure, en lui faisant réclamer de n'être rien dans le temps même qu'il clame être une personne, avant l'aveugler en lui donnant un œil

III.- DES IDÉAUX DE LA PERSONNE

Le Moi, voilà cet œil, dirions-nous pour presser maintenant les quatre chemins de notre marche, au contraire des perplexités que Daniel Lagache décante admirablement en son

³⁹⁵. Dans un discours en mémoire du centenaire de Freud, recueilli sous le titre « La chose freudienne », in *Évol. Psychiatrique*, 1956, n° 1.

texte, concernant cette autonomie du Moi, intrasystémique à son dire, qui ne se manifeste jamais tant qu'à servir la loi d'un autre, très précisément en la subissant de s'en défendre, à partir de la méconnaissance.

C'est le labyrinthe où de toujours je tente d'aider les nôtres d'un plan de survol.

⁽¹³¹⁾ Disons que par la grâce des suggestions de Daniel Lagache, j'y aurai ajouté ici quelque chose.

Car cette distinction de la place déblayée pour le sujet sans qu'il l'occupe, et du Moi qui vient s'y loger, apporte la résolution de la plupart des apories détaillées par Daniel Lagache, – voire l'explication de certaines équivoques : comme par exemple de l'étrangeté que Daniel Lagache attribue à l'inconscient et dont il sait pourtant qu'elle ne se produit que dans la rencontre du sujet avec l'image narcissique ; j'ajouterai à la lumière de ce que je viens d'apporter : quand le sujet rencontre cette image dans des conditions qui lui font apparaître qu'elle usurpe sa place.

Au principe des véritables résistances à quoi on a à faire dans les dédales de ce qui fleurit de théorique sur le Moi dans la psychanalyse, il y a le simple refus d'admettre que le Moi y soit en droit ce qu'il s'avère être dans l'expérience : une fonction de méconnaissance.

Cette résistance s'appuie sur le fait qu'il faut bien que nous connaissions quelque chose à la réalité pour y subsister, et qu'il est d'évidence pratique que l'expérience accumulée dans le Moi, spécialement dans le Préconscient, nous fournit les repères qui s'y avèrent les plus sûrs. On y oublie seulement, et ne faut-il pas s'étonner que ce soit des psychanalystes qui l'oublient, que cet argument échoue quand il s'agit... des effets de l'Inconscient. Or ces effets étendent leur empire sur le Moi lui-même : c'est même pour l'affirmer expressément que Freud a introduit sa théorie des rapports du Moi au Ça ; c'est donc pour étendre le champ de notre ignorance, non de notre savoir ; et revalider le pouvoir du Moi comme il l'a fait ensuite, répond à une tout autre question.

C'est cri effet parce et en tant que le Moi vient à servir à la place laissée vide pour le sujet, qu'il ne peut qu'y apporter cette distorsion, qui, pour traduire en anglais l'*Entstellung* principielle en toute pulsion, est devenue maintenant le support dans notre vocabulaire d'une autre erreur : celle de croire que le problème de la psychanalyse serait de redresser on ne sait quelle courbure du Moi. Or ce n'est pas de l'épaisseur plus ou moins grosse de la lentille que dépendent les déformations qui nous arrêtent. Il en faut toujours une en effet, puisque de toute façon l'œil nu la comporte. C'est de ce que la lentille vienne à la ⁽¹³²⁾ place d'où le sujet pourrait regarder et s'y place sur le porte-objet qui s'y trouve en fait ajusté quand le sujet regarde d'ailleurs, qu'il se surimprime donc, pour le grand dam de l'ensemble, à ce qui peut venir à y être lorgné.

Puisqu'il est du sort exemplaire des schémas, en tant qu'ils sont géométriques disons-le, de prêter aux intuitions de l'erreur précisément moïque, partons de ce que soutient d'indéracinable l'imprudente figuration à laquelle Freud a donné cours des rapports du Moi au Ça³⁹⁶ : celle que nous appellerons l'œuf-à-l'œil. Figure célèbre à bourrer les caboches, où elle reçoit sa faveur de condenser à un signifiant suggestif d'on ne sait quel dopage lécithinique de la nutrition, la métaphore de la lucite embryonnaire dans la bosse même qui est censée y figurer la différenciation, on s'en réjouit « superficielle », y apportée du monde extérieur. En quoi est flatté par les voies de surprise (en tous les sens du mot) propres à l'Inconscient, un « génétisme » où se prolongent à un usage de primate les leurres antiques de la connaissance d'amour.

Ce n'est pas que ces leurres, nous ayons à cracher dessus, si peu qu'ils restent soutenables en une science rigoureuse. Ils gardent après tout leur prix sur le plan de l'artisanat, et du folklore, si l'on peut dire. Ils peuvent même être d'un secours bien appréciable dans un lit. Il y faut cependant une mise au point dont la technique laisse peu à

³⁹⁶. On trouve cette image à la p. 252 du vol. XIII des *G.W.* : À bien la regarder, elle confirme la portée que nous donnons aux buts, de Freud dans l'intérêt qu'il porte au Moi dans sa seconde topique.

espérer d'un accès qui leur serait naturel : la pastorale de Longus est là pour nous en montrer un bout, aussi bien que les apprentissages en général où se forment les fameux *habitus* de la psychologie scolastique.

Réglons pourtant son compte à l'œuf cyclope. Il n'est qu'une coquille, dont aussi bien la double barre branchée sur sa courbe indique suffisamment le vide avec l'image de la fente qui la ramène à la tirelire, à quoi nous l'identifions plus haut. Quant à la loupe, évocatrice de tumescence lavatérienne, disons qu'elle se promène le plus souvent à l'intérieur en office de grelot, ce qui n'est pas sans offrir des ressources à un usage musical, généralement illustré par le développement historique de la psychologie tant littéraire que scientifique. Il n'y manque qu'une monture et quelques fanfreluches pour que nous voilà pourvus⁽¹³³⁾ du hochet des fous jurés, antidote à l'humanisme, et depuis Érasme reconnu pour lui donner sa saveur.

C'est la routine même de notre enseignement que de distinguer ce que la fonction du Moi impose au monde en ses projections imaginaires, d'avec les effets de défense qu'elles prennent de meubler la place on se produit le jugement.

Et après tout, tout cela n'est-il pas su et rabâché depuis toujours ? Et que faut-il que Freud ajoute à son indication qu'un jugement doit venir à la place du refoulement, si ce n'est pas parce que le refoulement est déjà à la place du jugement ? Et quand on conteste la fonction que nous définissons d'après Freud comme celle de la *Verwerfung* (forclusion), croit-on nous réfuter à noter que le verbe dont c'est ici la forme nominale est appliqué par plus d'un texte un jugement. Seul le lieu structural où se produit l'exclusion d'un signifiant varie entre ces procédés d'une judiciaire unifiée par l'expérience analytique. Ici c'est dans la symphyse même du code avec le lieu de l'Autre que gît le défaut d'existence que tous les jugements de réalité où se développe la psychose n'arriveront pas à combler.

Relevons ici l'opportunité de la révision que fait Daniel Lagache des relations de l'Inconscient au Préconscient, pour rappeler seulement à ceux qui prétendent arguer contre nous du lien que Freud fait du système préconscient aux souvenirs verbaux, qu'il ne faut pas confondre la réminiscence des énoncés avec les structures de l'énonciation, les liaisons de *Gestalt* même invigorées avec les trames de la remémoration, – enfin que si les conditions de représentabilité infléchissent l'Inconscient selon leurs formes imaginaires, il faut une structure commune pour qu'un symbolisme si primitif qu'on le suppose dans l'Inconscient, puisse, c'est là son trait essentiel, être traduit dans un discours préconscient (cf. la lettre 52 à Fliess par nous toujours rappelée).

Il nous faut enfin concentrer nos remarques sur la distinction magistrale qu'introduit Daniel Lagache, des fonctions du Moi Idéal et de l'Idéal du Moi. N'est-ce pas là que doit se juger le bien-fondé de la thèse par où son étude se conduit dans une avenue personnaliste ?

Si la psychanalyse en effet n'apportait au problème de la personne quelque transformation, pourquoi essayer d'en caser⁽¹³⁴⁾ les données dans une perspective qui après tout n'a guère fait ses preuves dans le siècle.

Rappeler ici que la *persona* est un masque, n'est pas un simple jeu de l'étymologie ; c'est évoquer l'ambiguïté du procès par où la notion en est venue à prendre la valeur d'incarner une unité qui s'affirmerait dans l'être.

Or c'est la première donnée de notre expérience que de nous montrer que la figure du masque, pour être dimidiée, n'est pas symétrique, – pour le dire en image, qu'elle conjoint deux profils dont l'unité ne se soutient que de ce que le masque reste fermé, sa discordance pourtant indiquant de l'ouvrir. Mais quoi de l'être, si derrière il n'y a rien ? Et s'il y a seulement un visage, quoi de la *persona* ?

Observons ici que pour différencier le Moi Idéal de l'Idéal du Moi en fonction, sinon en structure, Daniel Lagache prend la voie qu'il avait d'abord écartée, d'une description « de ce qui en est observable directement » d'une analyse clinique. Nous croyons rester fidèle à sa lettre d'une très attachante finesse, en la paraphrasant ainsi : que dans la relation du sujet à

l'autre de l'autorité, l'Idéal du Moi, suivant la loi de plaire, mène le sujet à se déplaire au gré du commandement ; le Moi Idéal, au risque de déplaire, ne triomphe qu'à plaire en dépit du commandement.

Ici l'on attend de Daniel Lagache qu'il retourne à son propos d'une structure « à distance de l'expérience ». Car nulle part à se tenir dans le phénomène, le risque n'est plus grand de se fier à des mirages, puisqu'on peut dire qu'au moins sous un aspect, ces instances se donnent pour telles dans le vécu, l'Idéal du Moi comme modèle, le Moi Idéal comme aspiration, ô combien, pour ne pas dire plutôt rêve. C'est bien le cas de recourir à ce que l'expérimentation analytique nous permet de construire de métapsychologie.

Le fait que Freud distingue les deux termes de la façon la plus certaine puisqu'il s'agit d'une interversion qui se produit dans un même texte, si l'on n'arrive pas pour autant à distinguer leur emploi dans ce texte, devrait plutôt inquiéter, – l'usage du signifiant n'étant pas, que l'on sache, chez Freud dégoulinant même pour un peu. Ou bien faut-il entendre que sa topique n'est pas personnaliste ?

Je passe sur ce que les aperçus de Nunberg d'une part, de ⁽¹³⁵⁾Fromm de l'autre ont de plus ou moins structural ou personnaliste, comme sur l'arbitrage de Fenichel, y trouvant, comme à l'ordinaire de ces débats, beaucoup d'aisance, trop pour mon goût, on le sait.

Et je vais m'exposer à montrer ma propre insuffisance en informant Daniel Lagache de ce que l'excès de nos occupations lui a laissé ignorer, à savoir du « modèle » proprement dit où j'ai moi-même tenté dans la première année de mon séminaire à Sainte-Anne de faire fonctionner, dans la structure, les relations du Moi Idéal à l'Idéal du Moi.

C'est un modèle optique à quoi sans doute l'exemple de Freud m'autorise, non sans se motiver pour moi d'une affinité avec les effets de réfraction que conditionne le clivage du symbolique et de l'imaginaire.

Posons d'abord l'appareil un peu complexe dont, comme c'est la règle en pareil cas, l'analogie va fonder la valeur d'usage comme modèle.

On sait qu'un miroir sphérique peut produire, d'un objet placé au point de son centre de courbure, une image qui lui est symétrique, mais dont l'important est qu'elle est une image réelle. Dans certaines conditions, comme celles d'une de ces expériences qui n'avaient de prix que d'un intérêt encore innocent pour la maîtrise du phénomène, reléguées qu'elles sont maintenant au rang de la physique amusante, cette image peut être fixée par l'œil dans sa réalité, sans le médium ordinairement employé d'un écran. C'est le cas de l'illusion dite du bouquet renversé, qu'on trouvera décrite, pour lui donner une référence sérieuse, dans l'« optique et photométrie dites géométriques » (revoilà notre géométrie), de Bouasse, figure au reste curieuse de l'histoire de l'enseignement, et ouvrage à consulter à la page 86, pour notre objet, restant aux autres des gadgets qui, pour être moins futiles, seraient aussi propices à la pensée (4^e éd., Delagrave, 1947). Voici l'image reproduite de la page 87, dont pour tout commentaire nous dirons que le bouquet réel caché dans la boîte S, « pour ajouter, comme écrit Bouasse, à l'effet de surprise », apparaît surgir pour l'œil accommodé sur le vase V qui surmonte la boîte, précisément de l'encolure A' du dit vase où l'image B' se réalise nette, malgré quelque déformation que la forme non régulière de l'objet doit rendre fort tolérable.

⁽¹³⁶⁾ Il faut en retenir pourtant que l'illusion, pour se produire, exige que l'œil soit situé à l'intérieur du cône $\beta B' \gamma$ par une génératrice joignant chacun des points de l'image B' au pourtour du miroir sphérique, et que pour chacun des points de l'image le cône de rayons convergents saisis par l'œil étant fort petit, il en résulte que l'image sera d'autant plus nettement située dans sa position que sa distance à l'œil sera plus grande, cette distance donnant à l'œil plus de champ pour le déplacement linéaire qui, plus encore que

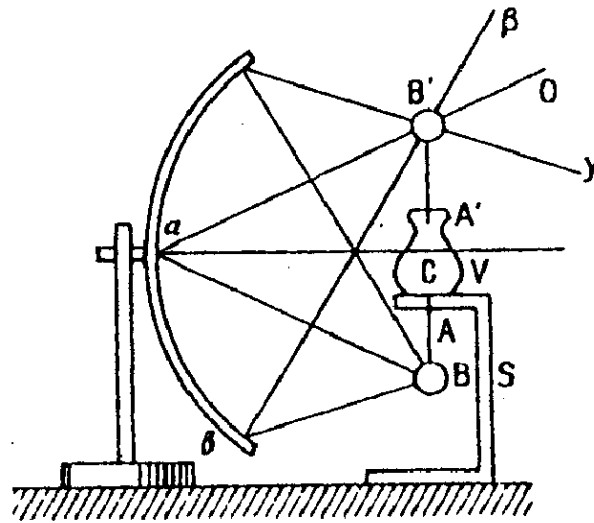


FIG. 1

l'accommodation, lui permet de situer cette position à condition que l'image ne vacille pas trop avec le déplacement.

Le soin que nous donnons à la présentation de cet appareil, a pour fin de donner consistance au montage dont nous allons le compléter pour lui permettre de fonctionner comme modèle théorique.

Nous ne faisons en ce modèle, et jusqu'en sa nature optique, que suivre l'exemple de Freud, à ceci près qu'il n'offre même pas matière chez nous à prévenir une confusion possible avec quelque schéma d'une voie de conduction anatomique.

Car les liaisons qui vont y apparaître sous le mode analogique, se rapportent clairement, nous allons le voir, à des structures (intra-)subjectives comme telles, en y représentant la relation à l'autre et en permettant d'y distinguer la double incidence de l'imaginaire et du symbolique. Distinction dont ⁽¹³⁷⁾ nous enseignons l'importance pour la construction du sujet, à partir du moment où il nous faut penser le sujet comme le sujet où ça peut parler, sans qu'il en sache rien (et même dont il faut dire qu'il n'en sait rien, en tant qu'il parle).

Il faut pour cela imaginer, conformément à la figure 2, 1° que le vase soit à l'intérieur de la boîte et que son image réelle vienne à entourer de son encolure le bouquet de fleurs déjà monté au-dessus, – lequel jouera pour un œil éventuel le rôle de support d'accommodation que nous venons d'indiquer pour nécessaire à ce que se produise l'illusion : à désigner maintenant comme celle du vase renversé ; 2° qu'un observateur placé quelque part dans l'appareil, disons parmi les fleurs elles-mêmes, ou, pour la clarté de l'exposé, sur le bord du miroir sphérique, de toute façon hors de portée d'apercevoir l'image réelle (ce pour quoi elle n'est pas représentée dans la figure 2), cherche à en réaliser l'illusion dans l'image virtuelle qu'un miroir plan, placé en A, peut donner de l'image réelle, ce qui est concevable sans forcer les lois de l'optique.

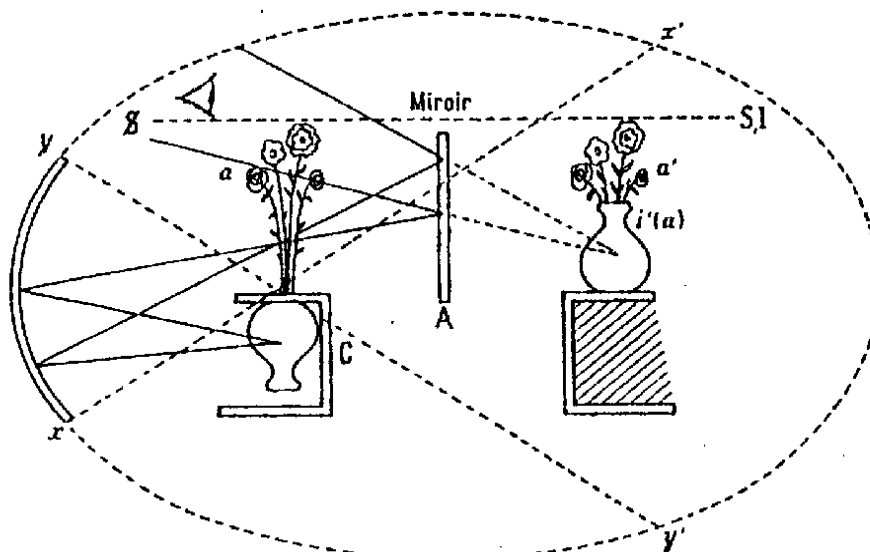


Fig. 2

Il suffira, pour que le sujet S voie cette image dans le miroir A , que sa propre image (dans l'espace virtuel qu'engendre le miroir, et sans qu'il soit pour autant obligé de la voir pour ⁽¹³⁸⁾peu qu'il se trouve hors d'un champ orthogonal à la surface du miroir, – cf. la figure 2 et la ligne pointillée SS'), que sa propre image, disons-nous, vienne dans l'espace réel (à quoi l'espace virtuel engendré par un miroir plan, correspond point par point) se situer à l'intérieur du cône délimitant la possibilité de l'illusion (champ $x'y'$ sur la figure 2).

Le jeu de ce modèle pour une part recouvre la fonction de méconnaissance que notre conception du stade du miroir met au principe de la formation du Moi. Il permet de l'énoncer sous une forme que l'on peut dire généralisée, en liant mieux à la structure les effets de l'assomption de l'image spéculaire, tels que nous avons cru pouvoir les interpréter dans le moment jubilatoire où elle s'observe électivement du 6^e au 18^e mois, en les fondant dans une prématuration perceptive inscrite dans une discordance du développement neurologique.

Les relations des images $i'(a)$ et $i(a)$ dans notre modèle, ne sont pas à prendre à la lettre de leur subordination optique, mais comme supportant une subordination imaginaire analogue.

En $i'(a)$ en effet, il n'y a pas seulement ce que le sujet du modèle y attend, mais bien déjà une forme de l'autre que sa prégnance, non moins que le jeu des relations de prestance qui s'y engagent, introduit comme un principe de fausse maîtrise et de foncière aliénation dans une synthèse qui requiert une bien autre adéquation.

C'est pour représenter les conditions de celle-ci dans leur antériorité de principe, que nous avons mis l'illusion de l'image $i(a)$ au départ de notre modèle.

Si cette image relève d'une subjectivation en effet, c'est d'abord par les voies d'autoconduction que figure dans le modèle la réflexion sur le miroir sphérique (qu'on peut tenir en gros pour imager quelque fonction globale du cortex). Et ce que le modèle indique aussi par le vase caché dans la boîte, c'est le peu d'accès qu'a le sujet à la réalité de ce corps, qu'il perd en son intérieur, à la limite où repli de feuillets coalescents à son enveloppe, et venant s'y couder autour des anneaux orificiels, il l'imagine comme un gant qu'on puisse retourner. Il est des techniques du corps où le sujet tente d'éveiller en sa conscience une configuration de cette obscure intimité. Pour être loin de compte avec elles, le procès analytique, on le sait, scande le ⁽¹³⁹⁾progrès libidinal d'accents portés sur le corps comme contenant et sur ses orifices.

En outre l'analyse contemporaine, plus spécialement, lie la maturation de ce progrès à quelque chose qu'elle désigne comme relation d'objet, et c'est ce dont nous soulignons la fonction guide, en la représentant par les fleurs a de notre modèle, soit par les objets même où s'appuie l'accommodation qui permet au sujet d'apercevoir l'image $i(a)$.

Mais ce n'est pas sans qu'un tel modèle ne veille à nous préserver des préjugés où inclinent les conceptions de cette relation les plus courantes. Car, à prendre effet de parabole, il nous permettra de pointer le peu de naturel qui est impliqué dans la prise d'une encolure, imaginaire de surcroît, sur des éléments, les tiges, dont le faisceau, tout à fait indéterminé dans son lien, ne l'est pas moins dans sa diversité.

C'est qu'aussi bien la notion de l'objet partiel nous paraît ce que l'analyse a découvert ici de plus juste, mais au prix de postulats sur une idéale totalisation de cet objet, où se dissipe le bénéfice de cette trouvaille.

Ainsi ne nous paraît-il pas aller de soi que le morcellement des fonctions de relation, que nous avons articulé comme primordial du stade du miroir, soit le garant que la synthèse ira croissant dans l'évolution des tendances. La fable de Ménénus Agrippa nous a toujours paru témoigner, quel qu'ait pu être le succès de son baratin, que l'harmonie présumée organique, à ordonner les désirs, a toujours fait quelque tirage. Et nous ne croyons pas que Freud ait affranchi nos vues sur la sexualité et ses fins, pour que l'analyse ajoute ses propres mômeries aux efforts séculaires des moralistes pour ramener les désirs de l'homme aux normes de ses besoins.

Quoi qu'il en soit, l'antinomie des images $i(a)$ et $i'(a)$, de se situer pour le sujet dans l'imaginaire, se résout en un constant transitivity. Ainsi se produit ce Moi-Idéal-Moi, dont les frontières, au sens où Federn les entend, sont à prendre comme supportant l'incertitude et permettant la rectification, comme perpétuant l'équivoque de circonscriptions différentes selon leur statut, voire comme admettant en leur complexe zones franches et fiefs enclavés.

Ce qui nous retient, c'est qu'une psychanalyse qui joue dans le symbolique, ce qui n'est pas contestable si son procès est ⁽¹⁴⁰⁾ de conquête sur l'inconscient, d'avènement d'histoire et de reconstruction du signifiant, si l'on ne dénie pas simplement que son moyen soit de parole, – qu'une psychanalyse soit capable de remanier un Moi ainsi constitué dans son statut imaginaire.

Ici, si le phénomène d'évanouissement, nous dirons de *fading* dont Lagache dote le Moi-sujet nous paraît en effet notable, ce n'est pas pour nous contenter avec lui d'y retrouver la direction d'une noëse abstraite, mais pour le connoter par l'effet de structure où nous tentons de constituer la place du sujet dans une éliion de signifiant.

L'Idéal du Moi est une formation qui vient à cette place symbolique. Et c'est en quoi il tient aux coordonnées inconscientes du Moi. Ce que pour dire, Freud a écrit sa seconde topique, et l'ayant dit, comme il est à le lire parfaitement clair, il ne l'est pas moins qu'il ne le faisait pas pour frayer le retour du moi autonome.

Car la question qu'il ouvre dans : *Psychologie des masses et analyse du Moi*, c'est celle du comment un objet réduit à sa réalité la plus stupide, mais mis par un certain nombre de sujets en une fonction de dénominateur commun, qui confirme ce que nous dirons de sa fonction d'insigne, est capable de précipiter l'identification du Moi Idéal jusqu'à ce pouvoir débile de méchef qu'il se révèle être dans son fonds. Faut-il rappeler, pour faire entendre la portée de la question, la figure du Führer et les phénomènes collectifs qui ont donné à ce texte sa portée de voyance au cœur de la civilisation ? – Oui sans doute, puisque, par un retour de comédie de ce que Freud voulut apporter de remède à son malaise, c'est dans la communauté à laquelle il en léguait le soin, que la synthèse d'un Moi fort est émis comme mot d'ordre au cœur d'une technique où le praticien se conçoit comme obtenant effet de ce qu'il incarne lui-même cet Idéal.

Quoi qu'il en soit, ces deux exemples ne sont pas faits pour reléguer la fonction de la parole, dans les déterminants que nous cherchons pour le ressort supérieur de la subjectivation.

On sait que ce ressort de la parole dans notre topologie, nous le désignons par l'Autre, connoté d'un grand A, et c'est ce lieu à quoi répond dans notre modèle l'espace réel à quoi se superposent les images virtuelles « derrière le miroir » A, (que ⁽¹⁴¹⁾ notre convention y fasse accéder le sujet par déplacement libre, ou pour ce que le miroir est sans tain, donc transparent à son regard, comme y réglant sa position sur quelque I).

On aurait tort de croire que le grand Autre du discours puisse être absent d'aucune distance prise par le sujet dans sa relation à l'autre, qui s'y oppose comme le petit, d'être celui de la dyade imaginaire. Et la traduction personnaliste que Daniel Lagache veut fournir de la seconde topique de Freud, si elle nous semble de toute façon ne pas pouvoir être exhaustive, y est plus inégale de ce qu'il se contente de la distance entre deux termes réciproques, pour médium de l'intersubjectivité dont il prend son principe.

Car l'Autre où le discours se place, toujours latent à la triangulation qui consacre cette distance, ne l'est pas tant qu'il ne s'étale jusque dans la relation spéculaire en son plus pur moment : dans le geste par quoi l'enfant au miroir, se retournant vers celui qui le porte, en appelle du regard au témoin qui décante, de la vérifier, la reconnaissance de l'image, de l'assomption jubilante, où certes *elle était déjà*.

Mais ce déjà ne doit pas nous tromper sur la structure de la présence qui est ici évoquée en tiers : elle ne doit rien à l'anecdote du personnage qui l'incarne.

Il n'y subsiste que cet être dont l'avènement ne se saisit qu'à n'être plus. Tel le rencontre le temps le plus ambigu de la morphologie du verbe en français, celui que l'on désigne comme l'imparfait. *Il était là*, contient la même duplicité où se suspend : *un instant plus tard, la bombe éclatait*, quand, faute du contexte, on n'en peut déduire si l'événement est arrivé ou non.

Cet être se pose pourtant avec l'antériorité de borne que lui assure le discours, en cette réserve d'attributs où nous disons que le sujet doit se faire place.

Si nos analystes d'aujourd'hui méconnaissent, avec cette dimension, l'expérience qu'ils tiennent de Freud, jusqu'à n'y trouver que prétexte à renouveler un génétisme qui ne peut être que toujours le même, puisque c'est une erreur, leur faute se dénonce de la seule résurgence dans leurs théories de vieux stigmates, telle la trop fameuse cénesthésie, où se signe le manque de ce point tiers dans ce qui n'est jamais enfin qu'un recours boiteux à la noèse. Mais rien sans doute ne saurait leur apprendre rien, quand ils n'accusent même pas le coup que leur ⁽¹⁴²⁾ idée du développement reçoit des faits dits de l'hospitalisme, où pourtant les soins du pouponnage ne sauraient révéler d'autre carence que de l'*anonymat* dans lequel ils se distribuent.

Mais cette place du sujet originelle, comment la retrouverait-il dans cette éliision qui la constitue comme absence ? Continent reconnaîtrait-il ce vide, comme la Chose la plus proche, même à le creuser à nouveau au sein de l'Autre, d'y faire résonner *son cri* ? Plutôt se plaira-t-il à y retrouver les marques de réponse qui furent puissantes à faire de son cri appel. Ainsi restent cernées dans la réalité, du trait du signifiant ces marques où s'inscrivent le tout-pouvoir de la réponse. Ce n'est pas en vain qu'on dit ces réalités insignes. Ce terme y est nominatif. C'est la constellation de ces insignes qui constitue pour le sujet l'Idéal du Moi.

Notre modèle montre que c'est à s'y repérer en I qu'il braquera le miroir A pour obtenir entre autre effet tel mirage du Moi Idéal.

C'est bien cette manœuvre de l'Autre qu'opère le névrosé par renouveler sans cesse ces ébauches d'identification dans le transfert sauvage qui légitime notre emploi du terme de névroses de transfert.

Ce n'est pas là, nous dirons pourquoi, tout le ressort subjectif du névrosé. Mais nous pouvons tirer parti de notre modèle à l'interroger sur ce qu'il advient de cette manœuvre de l'Autre dans la psychanalyse elle-même.

Sans nous faire illusion sur la portée d'un exercice qui ne prend poids que d'une analogie grossière aux phénomènes qu'il permet d'évoquer, nous proposons dans la figure 3 une

idée de ce qui se passe du fait que l'Autre est alors l'analyste, pour ce que le sujet en fait le lieu de sa parole.

Puisque l'analyse tient en ce que gagne le sujet d'assumer comme de son chef son discours inconscient, le trajet s'est reportera sur le modèle dans une translation de $\$$ aux signifiants de l'espace « derrière le miroir ». La fonction du modèle est alors d'imager comment le rapport au miroir, soit la relation imaginaire à l'autre et la capture du Moi idéal, servent à entraîner le sujet dans le champ où il s'hypostasie dans l'Idéal du Moi.

Sans entrer dans un détail dont la ressource paraîtrait forcée, on peut dire qu'à s'effacer progressivement jusqu'à ⁽¹⁴³⁾une position à 90° de son départ, l'Autre, comme miroir en A, peut amener le sujet de S_1 à venir occuper par une rotation presque, double la position S_2 en I, d'où il n'accédait que virtuellement à l'illusion du vase renversé dans la figure 2, mais que dans ce parcours l'illusion doit défaillir avec la quête qu'elle guide : où se confirme que les effets de dépersonnalisation constatés dans l'analyse sous des aspect ; diversement discrets, doivent être considérés moins comme signes de limite, mais comme signes de franchissement.

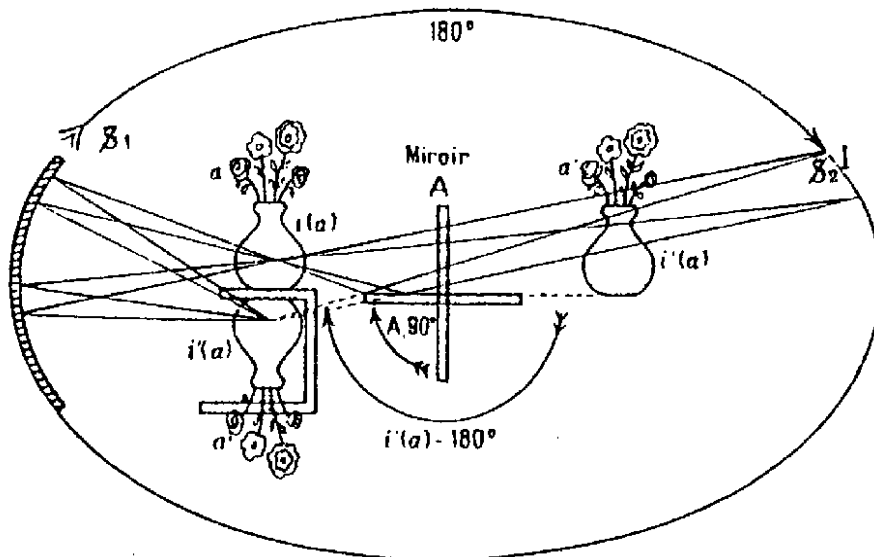


FIG. 3

Car le modèle démontre encore qu'une fois que l'œil S a atteint la position I d'où il perçoit directement l'illusion du vase renversé, il n'en verra pas moins se refaire dans le miroir A maintenant horizontal une image virtuelle $i'(a)$ du même vase, renversant à nouveau, peut-on dire, l'image réelle et s'y opposant, comme à l'arbre son reflet dans une eau, morte ou vive, donne des racines de rêve.

Jeux de la rive avec l'onde, notons-le, dont s'est enchanté de Tristan l'Hermite à Cyrano, le maniérisme pré-classique, non sans motivation inconsciente, puisque la poésie ne faisait là que devancer la révolution du sujet, qui se connote en philosophie d'y porter l'existence à la fonction d'attribut premier, ⁽¹⁴⁴⁾non sans prendre ses effets d'une science, d'une politique et d'une société nouvelles.

Les complaisances de l'art qui l'accompagne ne s'expliquent-elles pas au prix donné à la même époque aux artifices de l'anamorphose. Du divorce existentiel où le corps s'évanouit dans la spatialité, ces artifices qui installent dans le support même de la perspective une image cachée, réévoquant la substance qui s'y est perdue. Ainsi pourrions-nous nous amuser dans notre modèle, s'il était réalisable, de ce que le pot réel en sa boîte, à la place

duquel vient le reflet du miroir A, contienne les fleurs *a'* imaginaires, tandis que, pour être faite d'une image plus réelle, c'est l'illusion du pot renversé qui contient les fleurs *a* vraies.

Ce qu'il image ainsi est le même état que Michael Balint décrit comme l'effusion narcissique où il signale à son gré la fin de l'analyse. Sa description en serait meilleure en effet, s'il y notait un entrecroisement analogue où la présence même, spéculaire, de l'individu à l'autre, quoiqu'elle recouvre sa réalité, découvre son illusion moïque au regard d'une conscience du corps comme transie, cependant que la puissance de l'objet *a*, qui au terme de toute la machination centre cette conscience, fait rentrer au rang des vanités son reflet dans les objets *a'* de la concurrence omnivalente.

Le patient, en l'état d'élation qui en résulte, croit, au dire de Michael Balint, avoir échangé son moi contre celui de l'analyste. Souhaitons-lui qu'il n'en soit rien.

Car même si c'en est le terme, ce n'est pas là la fin de l'analyse, et même si l'on y voit la fin des moyens que l'analyse a employés, ce ne sont pas les moyens de sa fin.

C'est dire que notre modèle ressortit à un temps préliminaire de notre enseignement où il nous fallait déblayer l'imaginaire comme trop prisé dans la technique. Nous n'en sommes plus là.

Nous ramenons l'attention au désir, dont on oublie que bien plus authentiquement qu'aucune quête d'idéal, c'est lui qui règle la répétition signifiante du névrosé comme sa métonymie. Ce n'est pas dans cette remarque que nous dirons comment il lui faut soutenir ce désir comme insatisfait, et c'est l'hystérique, comme impossible, et c'est l'obsessionnel.

C'est que notre modèle ne laisse pas plus éclairée la position ⁽¹⁴⁵⁾ de l'objet *a*. Car d'imager un jeu d'images, il ne saurait décrire la fonction que cet objet reçoit du symbolique.

Celle même qui lui donne son usage d'arme à l'avant-poste phobique, contre la menace de la disparition du désir, de fétiche dans la structure perverse, comme condition absolue du désir.

a, l'objet du désir, au point de départ où le situe notre modèle, est, dès qu'il y fonctionne..., l'objet du désir. Ceci veut dire qu'objet partiel il n'est pas seulement partie, ou pièce détachée, du dispositif imaginant ici le corps, mais élément de la structure dès l'origine, et si l'on peut dire dans la donne de la partie qui se joue. En tant que sélectionné dans les appendices du corps comme indice du désir, il est déjà l'exposant d'une fonction, qui le sublime avant même qu'il l'exerce, celle de l'index levé vers une absence dont *l'est-ce* n'a rien à dire, sinon qu'elle est de là où ça parle.

C'est bien pourquoi réfléchi dans le miroir, il ne donne pas seulement *a'* l'étalon de l'échange, la monnaie par où le désir de l'autre entre dans le circuit des transitivitysmes du Moi Idéal. Il est restitué au champ de l'Autre en fonction d'exposant du désir dans l'Autre.

C'est ce qui lui permettra de prendre au terme vrai de l'analyse sa valeur élective, de figurer dans le fantasme ce devant quoi le sujet se voit s'abolir, en se réalisant comme désir.

Pour accéder à ce point au delà de la réduction des idéaux de la personne, c'est comme objet *a* du désir, comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection de vivant, comme le *wanted* ou l'*unwanted* de sa venue au monde, que le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire... Telle est la sorte de vérité qu'avec l'invention de l'analyse, Freud amenait au jour.

C'est là un champ où le sujet, de sa personne, a surtout à payer pour la rançon de son désir. Et c'est en quoi la psychanalyse commande une révision de l'éthique.

Il est visible au contraire que, pour fuir cette tâche, on y est prêt à tous les abandons, même à traiter, comme nous le voyons maintenant en obédience freudienne, les problèmes de l'assomption du sexe en terme de rôle !

La fonction Φ du signifiant perdu, à quoi le sujet sacrifie son phallus, la forme $\Phi(a)$ du désir mâle, $A(\phi)$ du désir de la femme, nous mènent à cette fin de l'analyse dont Freud nous ⁽¹⁴⁶⁾ a légué dans la castration l'aporie. Que Daniel Lagache en laisse l'effet hors de son

champ, suffit à nous montrer les limites de ce qui, du sujet de l'inconscient, peut se comprendre en termes personnalistes.

IV.– POUR UNE ÉTHIQUE

J'ai réservé, pour conclure, la structure du Surmoi. C'est qu'on ne peut en parler qu'à prendre de plus haut la découverte freudienne, à savoir du point de vue de l'existence ; et d'y reconnaître jusqu'où l'avènement du sujet qui parle, relègue le sujet de la connaissance, celui dont la notion de l'intellect agent suffit à rappeler que ce n'est pas d'hier qu'il est mis en question dans sa dignité de personne. Ce n'est pas moi, je le remarque qui suis ici responsable de ramener quiconque au carrefour de la raison pratique.

Si la proposition de Kant s'y confirme qu'il n'est que deux instances où le sujet puisse voir figurée l'hétéronomie de son être, pour peu qu'il les contemple « avec étonnement et respect », et ce sont « la route étoilée au-dessus de lui, et la loi morale au dedans », les conditions pourtant ont changé d'où cette contemplation est possible.

Les espaces infinis ont pâli derrière les petites lettres, plus sûres à supporter l'équation de l'univers, et la seule voix au chapitre que nous puissions y admettre hors nos savants, est celle d'autres habitants qui pourraient nous en adresser des signes d'intelligence, – en quoi le silence de ces espaces n'a plus rien d'effrayant.

Aussi bien avons-nous commencé d'y vider nos poubelles, entendons à en faire cette fosse à déchets qui est le stigmatisme de « l'hominisation » sur la planète, depuis la préhistoire, ô paléontologue Teilhard, l'aviez-vous oublié ?

Il en est de même pour la loi morale, et pour la même raison qui nous fait cheminer de langage à parole. Et découvrir que le Surmoi en son intime impératif est bien « la voix de la conscience » en effet, c'est-à-dire une voix d'abord, et bien vocale, et sans plus d'autorité que d'être la grosse voix : la voix dont un texte au moins de la Bible nous dit qu'elle se fit entendre au peuple parqué autour du Sinaï, non sans que cet artifice n'y suggère qu'en son énonciation elle lui renvoyait sa propre ⁽¹⁴⁷⁾ rumeur, les Tables de la Loi n'en restant pas moins nécessaires à connaître son énoncé.

Or sur ces tables, rien n'est écrit pour qui sait lire hormis les lois de la Parole elle-même. C'est dire qu'avec la *per-sona* commence bien la personne, mais où la personnalité ? Une éthique s'annonce, convertie au silence, par l'avenue non de l'effroi, mais du désir : et la question est de savoir comment la voie de bavardage de l'expérience analytique y conduit.

Nous nous tairons ici sur sa direction pratique.

Mais théoriquement est-ce bien le dégagement du Moi qu'on peut lui donner pour but ? Et qu'en attendre, si ses possibilités, pour nous servir du terme de Daniel Lagache, n'offrent en vérité au sujet que l'issue trop indéterminée qui l'écarte d'une voie trop ardue, celle dont on peut penser que le secret politique des moralistes a toujours été d'inciter le sujet à dégager en effet quelque chose : son épingle au jeu du désir. L'humanisme à ce jeu n'est plus qu'une profession dilettante.

Noscit, il sait, porte-t-il la figure d'une éliion d'*ignoscit*, dont l'étymologie montre qu'il n'a qu'un faux préfixe, en outre ne voulant pas dire un non-savoir, mais cet oubli qui consomme le pardon ?

Nescit alors, à n'y modifier qu'une lettre, nous laisserait-il à soupçonner qu'il ne contient de négation que feinte après coup (*nachträglich*) ? Qu'importe, puisque pareille à celles dont la constance a fait sourire dans les objets métaphysiques, cette négation n'est qu'un masque : des premières personnes.

Cette intervention de J. Lacan eut lieu dans le cadre d'une réunion de la Société française de philosophie après un exposé de Chaim Perelman sur « L'idéal de rationalité et la règle de justice ». Cette intervention de Lacan fut réécrite par lui pour sa publication dans le Bulletin de la Société française de philosophie, 1961, tome LIII, pp. 29-33, dont le texte suivant est issu. Plus tard cette intervention paraîtra dans les Écrits en tant qu'Appendice II : La Métaphore du Sujet.

[...]

⁽²⁹⁾M. P.-M. SCHUHL – Une question, qui n'est pas une objection : N'y a-t-il pas, à la base de l'intéressant exposé de notre ami Perelman, ce sentiment qu'au fond l'injustice est plus scandaleuse pour un chacun que l'erreur ?

M. PERELMAN – Mais l'injustice est une erreur.

M. SCHUHL – Oui, mais dans le domaine moral, dans le domaine...

M. PERELMAN – La différence serait la suivante : l'erreur serait la non-application des règles dans le domaine de la théorie, tandis que l'injustice serait dans le domaine de la pratique, de l'action. Mais en accordant le primat à l'action, tout comme Peirce, qui a qualifié la logique d'éthique de la pensée, je dirai que l'erreur est une forme d'injustice, mais dans le domaine théorique. De même que, dans le domaine de l'erreur, il y a lieu de distinguer l'incorrection ou l'erreur formelle et l'erreur comme inadéquation à l'expérience, il me semble que dans le domaine de l'injustice il y a lieu également de distinguer l'injustice formelle ou la non-conformité aux règles et l'injustice comme blessure faite à notre conscience. L'injustice qui heurte la conscience est plus scandaleuse que l'erreur qui s'oppose à l'expérience, dans la mesure où sa persistance peut modeler la conscience dans le sens de l'insensibilisation, alors que l'expérience continuera toujours à s'imposer.

M. JACQUES LACAN – Les procédés de l'argumentation intéressent M. Perelman pour le mépris où les tient la tradition de la science. Ainsi est-il amené devant une Société de philosophie à plaider la méprise.

Il vaudrait mieux qu'il passât au delà de la défense pour qu'on vienne à se joindre avec lui. Et c'est en ce sens que portera la remarque dont je l'avertis : que c'est à partir des manifestations de l'inconscient, dont je m'occupe comme analyste, que je suis venu à développer une théorie des effets du signifiant où je retrouve la rhétorique. Ce dont témoigne le fait que mes élèves, à lire ses ouvrages, y reconnaissent le bain même où je les mets.

Ainsi serai-je amené à l'interroger moins sur ce dont il a argué ici, peut-être avec trop de prudence, que sur tel point où ses travaux nous portent au plus vif de la pensée.

La métaphore, par exemple, dont on sait que j'y articule un des deux versants fondamentaux du jeu de l'inconscient.

⁽³⁰⁾Je ne suis pas sans m'accorder à la façon dont M. Perelman la traite en y décelant une opération à quatre termes, voire à ce qu'il s'en justifie de la séparer ainsi décisivement de l'image.

Je ne crois pas qu'il soit fondé pour autant à croire l'avoir ramenée à la fonction de l'analogie³⁹⁷.

Si nous tenons pour acquise dans cette fonction que les relations $\frac{A}{B}$ et $\frac{D}{C}$ se soutiennent dans leur effet propre de l'hétérogénéité même où elles se répartissent comme thème et phore, ce formalisme n'est plus valable pour la métaphore, et la meilleure preuve est qu'il se brouille dans les illustrations mêmes que M. Perelman y apporte.

Il y a bien, si l'on veut, quatre termes dans la métaphore, mais leur hétérogénéité passe par une ligne de partage : trois contre un, et se distingue d'être celle du signifiant au signifié.

Pour préciser une formule que j'en ai donnée dans un article intitulé « L'instance de la lettre dans l'inconscient³⁹⁸ », je l'écrirai ainsi :

$$\frac{S}{S_1} \cdot \frac{S_2}{X} \rightarrow S\left(\frac{1}{S''}\right)$$

³⁹⁷. Cf. les pages que nous nous permettons de qualifier d'admirables du *Traité de l'argumentation*, t. II, (aux P.U.F.), pp. 497-534.

³⁹⁸. Cf. « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *La Psychanalyse*, Vol. 3, p. 68.

La métaphore est radicalement l'effet de la substitution d'un signifiant à un autre dans une chaîne, sans que rien de naturel ne le prédestine à cette fonction de phore, sinon qu'il s'agit de deux signifiants, comme tels réductibles à une opposition phonématique.

Pour le démontrer sur un des exemples même judicieusement choisi par M. Perelman du troisième dialogue de ^{Berkeley}³⁹⁹ : un océan de fausse science, s'écrira ainsi, – car il vaut mieux y restaurer ce que la traduction déjà tend à y « endormir » (pour faire honneur avec M. Perelman à une métaphore très joliment trouvée par les rhétoriciens) :

$$\frac{\text{an ocean}}{\text{learning}} \text{ of } \frac{\text{false}}{x} \rightarrow \text{an ocean} \left(\frac{1}{?} \right)$$

Learning, enseignement, en effet, n'est pas science, et l'on y sent mieux encore que ce terme n'a pas plus à faire avec l'océan que les cheveux avec la soupe.

La cathédrale engloutie de ce qui s'est enseigné jusque-là concernant la matière, ne résonnera sans doute encore pas en vain à nos oreilles de se réduire à l'alternance de cloche sourde ⁽³¹⁾ et sonore par où la phrase nous pénètre : lear-ning, lear-ning, mais ce n'est pas du fond d'une nappe liquide, mais de la fallace de ses propres arguments.

Dont l'océan est l'un d'entre eux, et rien d'autre. Je veux dire : littérature, qu'il faut rendre à son époque, par quoi il supporte ce sens que le cosmos à ses confins peut devenir un lieu de tromperie. Signifié donc, me direz-vous, d'où part la métaphore. Sans doute, mais dans la portée de son effet, elle franchit ce qui n'est là que récurrence, pour s'appuyer sur le non-sens de ce qui n'est qu'un terme entre autre du même *learning*.

Ce qui se produit, par contre, à la place du point d'interrogation dans la seconde partie de notre formule est une espèce nouvelle dans la signification, celle d'une fausseté que la contestation ne saisit pas, insondable, onde et profondeur d'un $\square\pi\epsilon\iota\rho\omega$ de l'imaginaire où sombre tout vase qui voudrait y puiser.

À être « réveillée » en sa fraîcheur, cette métaphore comme toute autre, s'avère ce qu'elle est chez les surréalistes.

La métaphore radicale est donnée dans l'accès de rage rapporté par Freud de l'enfant, encore, inerme en grossièreté, que fut son homme-aux-rats avant de s'achever en névrosé obsessionnel, lequel, d'être contré par son père l'interpelle. « *Du Lampe, du Handtuch, du Teller usw* ». (Toi lampe, toi serviette, toi assiette..., et quoi encore.) En quoi le père hésite à authentifier le crime ou le génie.

En quoi nous-même entendons qu'on ne perde pas la dimension d'injure où s'origine la métaphore. Injure plus grave qu'on ne l'imagine à la réduire à l'invective de la guerre. Car c'est d'elle que procède l'injustice gratuitement faite à tout sujet d'un attribut par quoi n'importe quel autre sujet est suscité à l'entamer.

« Le chat fait fait oua-oua, le chien fait miaou-miaou ». Voilà comment l'enfant épelle les pouvoirs du discours et inaugure la pensée.

On peut s'étonner que j'éprouve le besoin de pousser les choses aussi loin concernant la métaphore. Mais M. Perelman m'accordera qu'à invoquer, pour satisfaire à sa théorie analogique, les couples du nageur et du savant, puis de la terre ferme et de la vérité, et d'avouer qu'on peut ainsi les multiplier indéfiniment, ce qu'il formule manifeste à l'évidence qu'ils sont tous également hors du coup et revient à ce que je dis : que le fait acquis d'aucune signification n'a rien à faire en la question.

Bien sûr, dire la désorganisation constitutive de toute énonciation n'est pas tout dire, et l'exemple que M. Perelman réanime d'Aristote ⁴⁰⁰, du soir de la vie pour dire la vieillesse, nous

³⁹⁹. *Traité de l'argumentation*, p. 537.

⁴⁰⁰. *Traité de l'argumentation*, p. 535.

⁽³²⁾ indique assez de n'y pas montrer seulement le refoulement du plus déplaisant du terme métaphorisé pour en faire surgir un sens de paix qu'il n'implique nullement dans le réel.

Car si nous questionnons la paix du soir, nous y apercevons qu'elle n'a d'autre relief que de l'abaissement des vocalises ; qu'il s'agisse du jabraille des moissonneurs ou du piaillage des oiseaux.

Après quoi, il nous faudra rappeler que tout blablabla que soit essentiellement le langage, c'est de lui pourtant que procèdent l'avoir et l'être.

Ce sur quoi jouant la métaphore par nous-même choisie dans l'article cité tout à l'heure⁴⁰¹, nommément : « Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse » de Booz endormi, ce n'est pas chanson vaine qu'elle évoque le lien qui, chez le riche, unit la position d'avoir au refus inscrit dans son être. Car c'est là impasse de l'amour. Et sa négation même ne ferait rien de plus ici, nous le savons, que la poser, si la métaphore qu'introduit la substitution de « sa gerbe » au sujet, ne faisait surgir le seul objet dont l'avoir nécessite le manque à l'être : le phallus, autour de quoi roule tout le poème jusqu'à son dernier tour.

C'est dire que la réalité la plus sérieuse, et même pour l'homme la seule sérieuse, si l'on considère son rôle à soutenir la métonymie de son désir, ne peut être retenue que dans la métaphore.

Où veux-je en venir, sinon à vous convaincre que ce que l'inconscient ramène à notre examen, c'est la loi par quoi l'énonciation ne se réduira jamais à l'énoncé d'aucun discours ?

Ne disons pas que j'y choisis mes termes quoi que j'aie à dire. Encore qu'il ne soit pas vain de rappeler ici que le discours de la science, en tant qu'il se recommanderait de l'objectivité, de la neutralité, de la grisaille, voire du genre sulpicien, est tout aussi, malhonnête, aussi noir d'intentions que n'importe quelle autre rhétorique.

Ce qu'il faut dire, c'est que le je de ce choix naît ailleurs que là où le discours s'énonce, précisément chez celui qui l'écoute.

N'est-ce pas donner le statut des effets de la rhétorique, en montrant qu'ils s'étendent à toute signification ? Que l'on nous objecte qu'ils s'arrêtent au discours mathématique, nous en sommes d'autant plus d'accord que ce discours, nous l'apprécions au plus haut degré de ce qu'il ne signifie rien.

Le seul énoncé absolu a été dit par qui de droit : à savoir qu'aucun coup de dé dans le signifiant, n'y abolira jamais le hasard, – ⁽³³⁾ pour la raison, ajouterons-nous, qu'aucun hasard n'existe qu'en une détermination de langage, et ce sous quelque aspect qu'on le conjugue, d'automatisme ou de rencontre⁴⁰².

M. PERELMAN – Je remercie le Dr Lacan de son intervention, et je suis convaincu qu'il y a des rapports généralement féconds entre mon étude et la psychanalyse. Seulement, pour vous faire l'aveu d'une évolution historique, je suis parti dans ma recherche d'un fait qui me scandalisait, en tant que logicien, à savoir que les philosophes n'étaient pas d'accord. Je pense que beaucoup de jeunes rationalistes ont été scandalisés par ce fait : pourquoi y a-t-il désaccord en philosophie ? Et puis, j'ai vu qu'il n'y avait pas seulement désaccord en philosophie, mais qu'il y avait aussi désaccord en droit, et désaccord en politique, et désaccord souvent en sciences humaines et dans beaucoup d'autres domaines ; et alors l'objet propre de ma recherche s'est élargi : comment expliquer le désaccord dans ces disciplines que l'on considère pourtant comme relevant de la raison. Voilà mon point de départ. Et c'est pourquoi j'ai entrepris des analyses de raisonnements en droit, en philosophie, en histoire, dans toute sorte de domaines. Je ne me suis pas attaqué aux raisonnements que j'aurais pu considérer comme déraisonnables, mais, au contraire, comme raisonnables dans le domaine des sciences humaines, et j'ai vu qu'en réalité, tout était à repenser dans la méthodologie de ces sciences. Maintenant dans quelle mesure l'argumentation relève-t-elle de la psychanalyse, ou le mépris de l'argumentation relève-t-il aussi d'un certain refoulement psychanalytique ? Il serait sans doute utile d'entreprendre des recherches dans ce domaine. Il est possible aussi que l'idée de l'argumentation ait été écartée à des époques de monarchie, de pouvoir absolu et de dictature. J'y ai fait allusion dans une communication présentée, il y a quelques mois, sur les cadres sociaux de l'argumentation⁴⁰³. Chaque fois que

⁴⁰¹. Cf. « L'instance... », citée pp. 60-61.

⁴⁰². Intervention réécrite par l'auteur en juin 1961.

⁴⁰³. Cf. Ch. Perelman, « Les cadres sociaux de l'argumentation », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. XXVI, 1959, pp. 123-135.

nous arrivons dans des régimes monolithiques, nous voyons qu'on aime les vérités évidentes, les déductions rectilignes, et pas beaucoup le pour et le contre, et l'argumentation ; c'est pourquoi les éléments sociaux peuvent également intervenir. Toutes ces études sont fort passionnantes, mais je crois qu'il faudrait un grand nombre de spécialistes pour les mener avec fruit. Je ne sais pas si l'on peut demander à quelqu'un d'être à la ⁽³⁴⁾fois philosophe, juriste, historien, sociologue, psychologue, psychanalyste, etc. Je me demande si des efforts s'étendant à tout le champ des sciences humaines ne devraient pas être l'objet de travaux d'équipes, d'équipes de gens qui se donnent la main, qui s'aident, qui s'épaulent, qui se critiquent ; je ne crois pas que cela puisse être mené par un seul homme. C'est pourquoi je suis très content de constater – et je le sais déjà depuis un certain nombre de mois – que, ici, à Paris, on étudie également les usages persuasifs, rationnels, raisonnables, déraisonnables du langage, du point de vue de la psychologie et spécialement de la psychanalyse. J'en suis très heureux, et si je pouvais contribuer au progrès de ces recherches, je le ferais ; avec grand plaisir.

[...]

Une photocopie de cette lettre, manuscrite, de Lacan à Winnicott fut transmise à J. A Miller par Mme Ellie Ragland-Sullivan ; transcrite par Mme Gloria Gonzales et M. Russel Grigg, elle fut publiée dans Ornicar ? n° 33, Avril-Juin 1985, pp. 7-10.

⁷⁾Villa La Brigida – Parcs de Saint-Tropez – Saint-Tropez – Var

Bien cher ami,

Je porte *sur moi* votre lettre depuis le 11 février (disons le 12) que je l'ai reçue. C'est seulement maintenant après quelques jours de vacances que je me sens assez de loisir pour vous y répondre à mon gré (épargnez-vous, épargnez-moi, d'imaginer ce que cela représente comme manque de répit).

Me voilà donc à la relire, et à goûter comme neuve sa gentillesse. Mettons un terme à la honte que j'ai ressentie de cette bévue de l'altération de votre nom, et non pas seulement dans une citation d'un texte, mais comme auteur honorant notre sommaire⁴⁰⁴. Bévue oui : celui qui corrigea les épreuves, pour connaître votre nom aussi bien que vos articles, n'a pas vu la faute du prote. Le ridicule est tout pour nous ; ne nous le tenez pas à offense.

Pour l'offre aimable. que vous me faites de venir parler à la Société de Londres, comment n'y être pas sensible quand elle s'entoure d'explications si profondément bienveillantes. Présentées comme elles le sont, comment même songerais-je à me formaliser de ces convenances, même si elles me rappellent ce qui me lèse constamment ?

J'avais trop à faire pour répondre à votre invitation avant les vacances ⁽⁸⁾(j'ai reçu votre lettre à mon retour de Bruxelles où j'ai fait deux conférences). Mais je viendrai à la rentrée quand il vous plaira et dans les conditions qui seront les vôtres.

J'ai consacré mon année de séminaire à tenter de poser les bases d'une Éthique de la psychanalyse. Vous me faites, je pense, le crédit d'imaginer que je mesurais les difficultés, l'audace du sujet. La passion du travail ne me laisse de temps pour aucun vain regret.

Je pourrais peut-être pourtant en ressentir un aujourd'hui à ce que vous me dites n'avoir pu assimiler proprement le sens de mon article, ni mesurer sa portée⁴⁰⁵.

C'est là que je peux sentir ce que perd mon enseignement à n'avoir pas dans notre communauté sa diffusion normale. Et ceci m'est d'autant plus sensible quand il s'agit de vous avec qui je me sens tellement de raisons de m'entendre.

Puis-je préciser que j'ai choisi, pour ce mémorial de Jones, de parler de sa théorie du symbolisme –

1.– parce que je trouve des plus fondés en principe son effort pour situer par rapport à la métaphore, c'est-à-dire à une figure de langage, les effets dits de symbolisme en analyse (regrettant que cet effort soit resté sans suite, avant moi) ;

2.– parce que son échec est instructif, comme le sont les échecs des esprits vigoureux. Les trous que montre son entreprise désignant les endroits où elle doit être rectifiée ;

3.– parce que j'y trouve encore une confirmation de mes thèses sur la fonction privilégiée du phallus : la façon dont je la dérive de ses rapports au signifiant est illustrée de façon d'autant plus éclatante que c'est à l'insu de l'auteur, par le fait qu'aucun des exemples qu'il est amené à promouvoir pour satisfaire à sa théorie n'est autre qu'un symbole phallique.

Ceci ne peut cependant être bien compris que de ceux qui savent ce que je fais tourner de décisif (pour la pensée de notre action autant que pour sa technique) autour des rapports du signifiant avec le réel. Position que résume (p. 9) l'affirmation que « le rapport du réel au pensé n'est pas celui du signifié au signifiant, et que le primat que le réel a sur le pensé s'inverse du signifiant au signifié⁴⁰⁶ ».

⁴⁰⁴. Il s'agit du sommaire du numéro 5 de la revue *La Psychanalyse*, (PUF 1959), où figure une traduction de l'article de Winnicott « Transitional Objects and Transitional Phenomena » ; le nom de l'auteur y est porté avec un seul t.

⁴⁰⁵. L'article en question, qui ouvre le numéro 5 de *La Psychanalyse*, est « À la mémoire d'Ernest Jones : sur sa théorie du symbolisme » (repris dans les *Écrits*, pp. 697-717).

⁴⁰⁶. Cf. *Écrits*, p. 705.

Disons qu'il faut renverser la passivité impliquée dans le verbe signifier, et concevoir que le signifiant marque le réel autant et plus qu'il ne le représente.

⁽⁹⁾Ne vous méprenez pas. Il n'y a là ni idéalisme, ni même simple philosophie, mais seulement effort pour renverser un préjugé dont la fausse évidence se confond avec tout ce qui fait le plus obstacle à notre expérience, avec tout ce qui nous détourne de la voie dans sa configuration exacte, avec tout ce qui nous entraîne à la camoufler pour la faire admettre au dehors.

J'admire en Jones une profonde aperception du vrai relief de cette expérience, et j'aurais pu trouver bien d'autres termes originaux de son œuvre, l'aphanisis, ou la notion de privation comme distincte de la frustration, où j'eusse pu démontrer ce qu'elles apportent à ce que j'enseigne moi-même. J'ai choisi cet article sur le symbolisme parce qu'il me permettait d'éclairer pour mes élèves certains points difficiles de la théorie et de l'histoire analytiques.

Tel est ce qui me dirige toujours dans mon choix. Tout ce que j'ai écrit depuis sept ans ne vaut que dans le contexte de mon enseignement.

Au dehors, vous ne pouvez savoir tout ce que j'ai construit sur une distinction aussi simple, tranchante et fondamentale que celle du désir et de la demande. Elle va paraître avec plusieurs années de retard sous la forme d'une refonte de mon rapport de Royaumont (1958) dans le prochain numéro de *La Psychanalyse* (vous vous souvenez peut-être du titre : *The rules of the Cure and the lures of its power*).

Et pourtant comme je me sens soutenu et en accord avec vos recherches dans leur contenu et dans leur style. Cet « objet transitionnel » dont j'ai montré aux miens tous les mérites, n'indique-t-il pas la place où se marque précocement cette distinction du désir par rapport au besoin.

Maintenant il me semble pourtant qu'il faut que je rassemble tout cet effort en une œuvre qui en fixe l'essentiel. Même si je n'avais pas le temps de le faire, je sais qu'une impulsion est donnée à un groupe où une direction sera préservée assez de temps pour être transmise même si on en oublie l'origine.

Comment tout cela se sera-t-il forgé dans ce relatif isolement n'est pas une question qui me concerne particulièrement. La confusion des langues à l'intérieur de l'Internationale m'ôte beaucoup de regret d'avoir poursuivi ma carrière au dehors.

Vous savez peut-être que nous faisons cette année un petit Congrès avec les Hollandais à Amsterdam sur la sexualité féminine. Autre sujet, négligé depuis Jones, que j'ai cru devoir ramener à l'attention du jour. Je m'abstiens cette fois d'y produire un rapport, j'ouvrirai le Congrès et m'intéresserai moins à y intervenir qu'à voir ce qu'y donneront ceux que j'ai formés.

⁽¹⁰⁾Je suis ici avec ma femme et ma plus jeune fille. L'autre, Laurence, la fille de ma femme, que vous évoquez si gentiment à propos de la bouteille cassée dans la cuisine, nous a donné cette année beaucoup de tourment (dont nous sommes fiers), ayant été arrêtée pour ses relations politiques. Elle est libérée maintenant, néanmoins nous restons soucieux d'une affaire qui n'est pas close encore.

Nous avons aussi un neveu qui vécu chez moi durant ses études comme un fils, qui vient d'être condamné à une peine de deux ans de prison pour son activité de résistance à la guerre d'Algérie.

Que ceci complète pour vous le tableau de ce qui occupe un trop long silence. Que ceci vous aidera à me le pardonner, si j'ajoute que ma pensée s'est souvent portée vers vous et votre femme, avec toute l'amitié que nous vous avons chez moi vouée *for ever*.

J. Lacan

Ce 5 août 60.

Ce texte fut présenté lors d'un colloque international de psychanalyse qui eut lieu à Amsterdam du 5 au 9 septembre 1960. Lacan précise lors de sa publication qu'il l'écrivit deux ans avant le congrès. Il parut pour la première fois dans La psychanalyse, 1964, n° 7, « La sexualité féminine », pp. 3-14.

⁽³⁾I. – INTRODUCTION HISTORIQUE

Si l'on considère l'expérience de la psychanalyse dans son développement depuis 60 ans, on ne surprendra pas à relever le fait que, s'étant conçue d'abord comme fondant sur la répression paternelle le complexe de castration, premier issu de ses origines, – elle a progressivement orienté vers les frustrations venant de la mère un intérêt où ce complexe n'a pas été mieux élucidé pour distordre ses formes.

Une notion de carence affective, liant sans médiation aux défauts réels du maternage les troubles du développement, se redouble d'une dialectique de fantasmes dont le corps maternel est le champ imaginaire.

Qu'il s'agisse là d'une promotion conceptuelle de la sexualité de la femme, n'est pas douteux, et permet d'observer une négligence marquante.

II. – DEFINITION DU SUJET

Elle porte sur le point même où l'on voudrait en cette conjoncture ramener l'attention : à savoir la partie féminine, si ce terme a un sens, de ce qui se joue dans la relation génitale, où l'acte du coït tient une place au moins locale.

Ou pour ne pas déchoir des repères biologiques élevés ou nous continuons à nous plaire : quelles sont les voies de la libido décernées à la femme par les phanères anatomiques de différenciation sexuelle des organismes supérieurs ?

⁽⁴⁾III. – RECOLEMENT DES FAITS

Un tel projet commande de récolter d'abord :

- les phénomènes attestés par les femmes dans les conditions de notre expérience sur les avenues et l'acte du coït, en tant qu'ils confirment ou non les bases nosologiques de notre départ médical ;
- la subordination de ces phénomènes aux ressorts que notre action reconnaît comme désirs, et spécialement à leurs rejets inconscients, – avec les effets, afférents ou efférents par rapport à l'acte, qui en résultent pour l'économie psychique –, parmi lesquels ceux de l'amour peuvent être regardés pour eux-mêmes, sans préjudice de la transition de leurs conséquences à l'enfant ;
- les implications jamais révoquées d'une bisexualité psychique rapportée d'abord aux duplications de l'anatomie, – mais de plus en plus passées au compte des identifications personnologiques.

IV. – ÉCLATS DES ABSENCES

D'un tel sommaire, certaines absences se dégageront dont l'intérêt ne peut être éludé par un non-lieu :

1) Les nouvelles acquisitions de la physiologie, les faits du sexe chromosomique par exemple et ses corrélats génétiques, sa distinction du sexe hormonal, et leur quote-part dans la détermination anatomique, – ou seulement ce qui apparaît du privilège libidinal de l'hormone mâle, voire l'ordination du métabolisme œstrogène dans le phénomène menstruel –, si la réserve toujours s'impose dans leur interprétation clinique, ne laissent pas moins à réfléchir d'être restés ignorés d'une pratique où l'on excipe volontiers d'un accès messianique à des chimismes décisifs.

La distance ici gardée au réel peut soulever en effet la question de la coupure intéressée, – qui, si elle n'est pas à faire entre le somatique et le psychique solidaires, s'impose entre l'organisme et le sujet, à condition qu'on répudie pour ce dernier la cote affective dont l'a chargée la théorie de l'erreur pour l'articuler comme le sujet d'une combinatoire, seule à donner son sens à l'inconscient.

⁽⁵⁾2) Inversement un paradoxe original de l'abord psychanalytique, la position-clef du phallus dans le développement libidinal, intéresse par son insistance à se répéter dans les faits.

C'est ici que la question de la phase phallique chez la femme redouble son problème de ce qu'après avoir fait rage entre les années 1927-1935, elle ait été laissée depuis lors dans une tacite indivision au bon vouloir des interprétations de chacun.

C'est à s'interroger sur ses raisons qu'on pourra rompre ce suspens.

Imaginaire, réelle ou symbolique, concernant l'incidence du phallus dans la structure subjective où s'accommode le développement, ne sont pas ici les mots d'un enseignement particulier, mais ceux-là même où se signalent sous la plume des auteurs les glissements conceptuels qui, pour n'être pas contrôlés, ont conduit à l'atonie de l'expérience après la panne du débat.

V. – L'OBSCURITE SUR L'ORGANE VAGINAL

L'aperception d'un interdit, pour oblique qu'en soit le procédé, peut servir de prélude.

Se confirme-t-elle dans le fait qu'une discipline qui, pour répondre de son champ au titre de la sexualité, semblait permettre d'en mettre au jour tout le secret, ait laissé ce qui s'avoue de la jouissance féminine au point précis où une physiologie peu zélée donne sa langue au chat ?

L'opposition assez triviale entre la jouissance clitoridienne et la satisfaction vaginale, a vu la théorie renforcer son motif jusqu'à y loger l'inquiétude des sujets, voire la porter au thème, sinon à la revendication, – sans que l'on puisse dire pourtant que leur antagonisme ait été plus justement élucidé.

Ceci pour la raison que la nature de l'orgasme vaginal garde sa ténèbre inviolée.

Car la notion massothérapique de la sensibilité du col, celle chirurgicale d'un *noli tangere* sur la paroi postérieure du vagin, s'avèrent dans les faits contingentes (dans les hystérectomies sans doute, mais aussi dans les aplasies vaginales !).

Les représentantes du sexe, quelque volume que fasse leur ⁽⁶⁾voix chez les psychanalystes, ne semblent pas avoir donné leur meilleur pour la levée de ce sceau.

Mise à part la fameuse « prise à bail » de la dépendance rectale où M^{me} Lou Andréas-Salomé a pris position personnelle, elles s'en sont généralement tenues à des métaphores, dont la hauteur dans l'idéal ne signifie rien qui mérite d'être préféré à ce que le tout-venant nous offre d'une poésie moins intentionnelle.

Un Congrès sur la sexualité féminine n'est pas près de faire peser sur nous la menace du sort de Tirésias.

VI. – LE COMPLEXE IMAGINAIRE ET LES QUESTIONS DU DÉVELOPPEMENT

Si cet état de choses trahit une impasse scientifique dans l'abord du réel, le moins qu'on puisse attendre pourtant de psychanalystes, réunis en congrès, c'est qu'ils n'oublient pas que leur méthode est née précisément d'une impasse semblable.

Si les symboles ici n'ont d'autre prise qu'imaginaire, c'est probablement que les images sont déjà assujetties à un symbolisme inconscient, autrement dit à un complexe, – qui rend opportun de rappeler qu'images et symboles *chez* la femme ne sauraient être isolés des images et des symboles *de* la femme.

La représentation (*Vorstellung* au sens où Freud emploie ce terme quand il marque que c'est là ce qui est refoulé), la représentation de la sexualité féminine conditionne, refoulée ou non, sa mise en œuvre, et ses émergences déplacées (où la doctrine du thérapeute peut se trouver partie prenante) fixent le sort des tendances, si dégrossies naturellement qu'on les suppose.

On doit retenir que Jones dans son adresse à la Société de Vienne qui semble avoir brûlé la terre pour toute contribution depuis, n'ait déjà plus trouvé à produire que son ralliement pur et simple aux concepts kleinien dans la parfaite brutalité où les présente leur auteur : entendons l'insouciance où Melanie Klein se tient, – à inclure les fantasmes œdipiens les plus originels dans le corps maternel –, de leur provenance de la réalité que suppose le Nom-du-Père.

Si l'on songe que c'est tout ce à quoi aboutit Jones de ⁽⁷⁾l'entreprise de réduire le paradoxe de Freud, installant la femme dans l'ignorance primaire de son sexe, mais aussi tempéré de l'aveu instruit de notre ignorance, – entreprise si animée chez Jones du préjugé de la dominance du naturel qu'il trouve plaisant de l'assurer d'une citation de la Genèse –, on ne voit pas bien ce qui a été gagné.

Car puisqu'il s'agit du tort fait au sexe féminin (« une femme est-elle née ou faite ? », s'écrie Jones) par la fonction équivoque de la phase phallique dans les deux sexes, il ne semble pas que la féminité soit plus spécifiée à ce que la fonction du phallus s'impose encore plus équivoque d'être reculée jusqu'à l'agression orale.

Tant de bruit en effet n'aura pas été vain, s'il permet de moduler les questions suivantes sur la lyre du développement, puisque c'est là sa musique.

1) Le mauvais objet d'une phallophagie fantastique qui l'extrait du sein du corps maternel, est-il un attribut paternel ?

2) Le même porté au rang de bon objet et désiré comme un mamelon plus maniable (*sic*) et plus satisfaisant (en quoi ?), la question se précise : est-ce au même tiers qu'il est emprunté. Car il ne suffit pas de se parer de la notion du parent combiné, il faut encore savoir si c'est en tant qu'image ou que symbole que cet hybride est constitué.

3) Le clitoris, tout autistiques qu'en soient les sollicitations, s'imposant pourtant dans le réel, comment vient-il à se comparer aux fantasmes précédents ?

Si c'est indépendamment qu'il met le sexe de la petite fille sous le signe d'une moins-value organique, l'aspect de redoublement proliférant qu'en prennent les fantasmes, les rend suspects de ressortir à la fabulation « légendaire ».

S'il se combine (lui aussi) au mauvais comme au bon objet, alors une théorie est requise de la fonction d'équivalence du phallus dans l'avènement de tout objet du désir, à quoi ne saurait suffire la mention de son caractère « partiel ».

4) De toute façon se retrouve la question de structure qu'a introduite l'approche de Freud, à savoir que le rapport de privation ou de manque à être que symbolise le phallus, s'établit en dérivation sur le manque à avoir qu'engendre toute frustration particulière ou globale de la demande, – et que c'est à partir de ce substitut, qu'en fin de compte le clitoris ⁽⁸⁾met à sa place avant de succomber dans la compétition, que le champ du désir précipite ses nouveaux objets (au premier rang l'enfant à venir) de la récupération de la métaphore sexuelle où s'étaient déjà engagés tous les autres besoins.

Cette remarque assigne leur limite aux questions sur le développement, en exigeant qu'on les subordonne à une synchronie fondamentale.

VII. – MECONNAISSANCES ET PREJUGES

Au même point convient-il d'interroger si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme, et notamment tout le courant de l'instinct maternel. Pourquoi ne pas poser ici que le fait que tout ce qui est analysable soit sexuel, ne comporte pas que tout ce qui est sexuel soit accessible à l'analyse ?

1) Pour ce qui est de la méconnaissance supposée du vagin, si d'une part on peut difficilement ne pas attribuer au refoulement sa persistance fréquente au-delà du vraisemblable, il reste qu'à part quelques observations (Josine Müller) que nous déclinons en raison même des traumatismes où elles s'attestent, les tenants de la connaissance « normale » du vagin en sont réduits à la fonder sur la primauté d'un déplacement de haut en bas des expériences de la bouche, soit à aggraver de beaucoup la discordance à laquelle ils prétendent pallier.

2) Suit le problème du masochisme féminin qui déjà se signale à promouvoir une pulsion partielle, soit, qu'on la qualifie ou non de prégénitale, régressive dans sa condition, au rang de pôle de la maturité génitale.

Une telle qualification en effet ne peut être tenue pour simplement homonymique d'une passivité, elle-même déjà métaphorique, et sa fonction idéalisante, inverse de sa note régressive, éclate de se maintenir indiscutée à l'encontre de l'accumulation qu'on force peut-être dans la genèse analytique moderne, des effets castrateurs et dévorants, disloquants et sidérateurs de l'activité féminine.

Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme ?

⁽⁹⁾3) En tout cas dénoncera-t-on la débilité irresponsable qui prétend déduire les fantasmes d'effraction des frontières corporelles, d'une constante organique dont la rupture de membrane ovulaire serait le prototype. Analogie grossière qui montre assez à quelle distance on se tient du mode de pensée qui est celui de Freud en ce domaine quand il éclaire le tabou de la virginité.

4) Car nous confignons ici au ressort par quoi le *vaginisme* se distingue des symptômes névrotiques même quand ils coexistent, et qui explique qu'il cède au procédé suggestif dont le succès est notoire dans l'accouchement sans douleur.

Si l'analyse en effet en est à ravalier son vomissement en tolérant que dans son orbe, l'on confonde angoisse et peur, il est peut-être ici une occasion de distinguer entre inconscient et préjugé, quant aux effets du signifiant.

Et de reconnaître du même coup que l'analyste est tout aussi offert qu'un autre à un préjugé sur le sexe, passé ce que lui découvre l'inconscient.

Souvenons-nous de l'avis que Freud répète souvent de ne pas réduire le supplément du féminin au masculin au complément du passif à l'actif ?

VIII. – LA FRIGIDITÉ ET LA STRUCTURE SUBJECTIVE

1) La frigidité, pour étendu qu'en soit l'empire, et presque générique si l'on tient compte de sa forme transitoire, suppose toute la structure inconsciente qui détermine la névrose, même si elle apparaît hors de la trame des symptômes. Ce qui rend compte d'une part de son inaccessibilité à tout traitement somatique, – d'autre part de l'échec ordinaire des bons offices du partenaire le plus souhaité.

Seule l'analyse la mobilise, parfois incidemment, mais toujours dans un transfert qui ne saurait être contenu dans la dialectique infantiliste de la frustration, voire de la privation, mais bien tel qu'il mette en jeu la castration symbolique. Ce qui vaut ici un rappel de principe.

2) Principe simple à poser, que la castration ne saurait être déduite du seul développement, puisqu'elle suppose la subjectivité de l'Autre en tant que lieu de sa loi. L'altérité du sexe se dénature de cette aliénation. L'homme sert ici de ⁽¹⁰⁾relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui.

C'est en cela qu'un dévoilement de l'Autre intéressé dans le transfert peut modifier une défense commandée symboliquement.

Nous voulons dire que la défense ici se conçoit d'abord dans la dimension de mascarade que la présence de l'Autre libère dans le rôle sexuel.

Si l'on repart de cet effet de voile pour y rapporter la position de l'objet, on soupçonnera comment peut se dégonfler la conceptualisation monstrueuse dont l'actif analytique a été plus haut interrogé. Peut-être simplement veut-elle dire que tout peut être mis au compte de la femme pour autant que dans la dialectique phallogocentrique, elle représente l'Autre absolu.

Il faut donc revenir à l'envie du pénis (*Penisneid*) pour observer qu'à deux moments différents et avec une certitude en chacun également allégée du souvenir de l'autre, Jones en fait une perversion, puis une phobie.

Les deux appréciations sont également fausses et dangereuses. L'une marque l'effacement de la fonction de la structure devant celle du développement où a toujours plus glissé l'analyse, ici en contraste avec l'accent mis par Freud sur la phobie comme pierre d'angle de la névrose. L'autre inaugure la montée du dédale où l'étude des perversions s'est trouvée vouée pour y rendre compte de la fonction de l'objet.

Au dernier détour de ce palais des mirages, c'est au *splitting* de l'objet qu'on en vient, faute d'avoir su lire dans l'admirable note interrompue de Freud sur le *splitting* de l'*ego*, le *fading* du sujet qui l'accompagne.

Peut-être est-il là aussi le terme où l'illusion se dissipera du *splitting* où l'analyse s'est engluée à faire du bon et du mauvais des attributs de l'objet.

Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour. Nous devons en retrouver les saillants dans le vécu le plus commun.

3) Si l'on part de l'homme pour apprécier la position réciproque des sexes, on voit que les filles-phallus, dont l'équation a été posée par M. Fenichel de façon méritoire encore que tâtonnante, prolifèrent sur un *Venusberg* à situer au-delà du « Tu es ma femme » par quoi il constitue sa partenaire, ⁽¹¹⁾ – en quoi se confirme que ce qui resurgit dans l'inconscient du sujet c'est le désir de l'Autre, soit le phallus désiré par la Mère.

Après quoi s'ouvre la question de savoir si le pénis réel, d'appartenir à son partenaire sexuel, voue la femme à un attachement sans duplicité, à la réduction près du désir incestueux dont le procédé serait ici naturel.

On prendra le problème à revers en le tenant pour résolu.

4) Pourquoi ne pas admettre en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, – soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venu la menace d'une castration qui ne la concerne pas réellement.

Dès lors c'est de cet incubé idéal qu'une réceptivité d'étreinte a à se reporter en sensibilité de gaine sur le pénis.

C'est à quoi fait obstacle toute identification imaginaire de la femme (dans sa stature d'objet proposé au désir) à l'étalon phallique qui supporte le fantasme.

Dans la position d'ou bien-ou bien où le sujet se trouve pris entre une pure absence et une pure sensibilité, il n'est pas à s'étonner que le narcissisme du désir se raccroche immédiatement au narcissisme de l'*ego* qui est son prototype.

Que des êtres insignifiants soient habités par une dialectique aussi subtile, c'est à quoi l'analyse nous accoutume et ce qu'explique que le moindre défaut de l'*ego* soit sa banalité.

5) La figure du Christ, évocatrice sous cet aspect d'autres plus anciennes, montre ici une instance plus étendue que l'allégeance religieuse du sujet ne le comporte. Et il n'est pas vain de remarquer que le dévoilement du signifiant le plus caché qui était celui des Mystères, était aux femmes réservé.

À un niveau plus terre à terre, on rend compte ainsi : a) de ce que la duplicité du sujet est masquée chez la femme, d'autant plus que la servitude du conjoint le rend spécialement apte à représenter la victime de la castration ; b) du vrai motif où l'exigence de la fidélité de

l'Autre prend chez la femme son trait particulier ; c) du fait qu'elle justifie plus aisément cette exigence de l'argument supposé de sa propre fidélité.

6) Ce canevas du problème de la frigidité est tracé en des termes où les instances classiques de l'analyse se relogeront ⁽¹²⁾ sans difficulté. Il veut par ses grandes lignes aider à éviter l'écueil où les travaux analytiques se dénaturent toujours plus : soit leur ressemblance au remontage d'une bicyclette par un sauvage qui n'en aurait jamais vu, au moyen d'organes détachés de modèles historiquement assez distants pour qu'ils n'en comportent pas même d'homologues, leur double emploi de ce fait n'étant pas exclu.

Qu'à tout le moins quelque élégance renouvelle le côté bouffe des trophées ainsi obtenus.

IX. – L'HOMOSEXUALITÉ FÉMININE ET L'AMOUR IDEAL

L'étude du cadre de la perversion chez la femme ouvre un autre biais.

La démonstration ayant été fort loin poussée pour la plupart des perversions mâles que leur motif imaginaire est le désir de préserver un phallus qui est celui qui a intéressé le sujet dans la mère, – l'absence chez la femme du fétichisme qui représente de ce désir le cas presque manifeste, laisse à soupçonner un sort autre de ce désir dans les perversions qu'elle présente.

Car supposer que la femme elle-même assume le rôle du fétiche, n'est qu'introduire la question de la différence de sa position quant au désir et à l'objet.

Jones, dans son article, inaugural de la série, sur le premier développement de la sexualité féminine, part de son expérience exceptionnelle de l'homosexualité chez la femme et prend les choses dans un médium qu'il eût peut-être mieux fait de soutenir. Il fait bifurquer le désir du sujet dans le choix qui s'imposerait à lui entre son objet incestueux, ici le père, et son propre sexe. L'éclaircissement qui en résulte serait plus grand à ne pas tourner court sur l'appui trop commode de l'identification.

Une observation mieux armée dégagerait, semble-t-il, qu'il s'agit plutôt d'une relève de l'objet : on pourrait dire d'un défi relevé. Le cas princeps de Freud, inépuisable comme à l'accoutumée, fait saisir que ce défi prend son départ dans une exigence de l'amour bafouée dans le réel et qu'il ne va à rien de moins qu'à se donner les gants de l'amour courtois.

Si plus qu'un autre un tel amour se targue d'être celui qui ⁽¹³⁾ donne ce qu'il n'a pas, c'est bien là ce que l'homosexuelle excelle à faire pour ce qui lui manque.

Ce n'est pas proprement l'objet incestueux que celle-ci choisit au prix de son sexe ; ce qu'elle n'accepte pas, c'est que cet objet n'assume son sexe qu'au prix de la castration.

Ce n'est pas dire qu'elle renonce au sien pour autant : bien au contraire dans toutes les formes, même inconscientes, de l'homosexualité féminine, c'est sur la féminité que porte l'intérêt suprême, et Jones a ici fort bien détecté le lien du fantasme de l'homme, invisible témoin, avec le soin porté par le sujet à la jouissance de sa partenaire.

2) Il reste à prendre de la graine du naturel avec lequel telles femmes se réclament de leur qualité d'hommes, pour l'opposer au style de délire du transsexualiste masculin.

Peut-être se découvre-t-il par là l'accès qui mène de la sexualité féminine au désir même.

Bien loin que réponde en effet à ce désir la passivité de l'acte, la sexualité féminine apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté (dont peut-être toute circoncision indique-t-elle la rupture symbolique) pour *se réaliser à l'envi* du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus.

Est-ce alors ce privilège de signifiant que Freud vise en suggérant qu'il n'y a peut-être qu'une libido et qu'elle est marquée du signe mâle ? Si quelque configuration chimique la supportait au-delà, pourrait-on n'y pas voir l'exaltante conjonction de la dissymétrie des molécules qu'emploie la construction vivante, avec le manque concerté dans le sujet par le langage, pour que s'y exercent en rivaux les tenants du désir et les appelants du sexe (la partialité de ce terme étant ici toujours la même).

X. – LA SEXUALITE FEMININE ET LA SOCIETE

Restent quelques questions à proposer sur les incidences sociales de la sexualité féminine.

1) Pourquoi le mythe analytique fait-il défaut concernant l'interdit de l'inceste entre le père et la fille ?

2) Comment situer les effets sociaux de l'homosexualité féminine, par rapport à ceux que Freud attribue, sur des ⁽¹⁴⁾supposés fort distants de l'allégorie à quoi ils se sont réduits depuis, à l'homosexualité masculine : à savoir une sorte d'entropie s'exerçant vers la dégradation communautaire.

Sans aller à y opposer les effets antisociaux qui ont valu au catharisme, ainsi qu'à l'Amour qu'il inspirait, sa disparition, ne pourrait-on à considérer dans le mouvement plus accessible des Précieuses l'éros de l'homosexualité féminine, saisir ce qu'il véhicule d'information, comme contraire à l'entropie sociale.

3) Pourquoi enfin l'instance sociale de la femme reste-t-elle transcendante à l'ordre du contrat que propage le travail ? Et notamment est-ce par son effet que se maintient le statut du mariage dans le déclin du paternalisme ?

Toutes questions irréductibles à un champ ordonné des besoins.

Écrit deux ans avant le Congrès.

Ce texte, résumé des interventions de Lacan au VI^e Colloque de Bonneval, fut publié dans L'inconscient, Desclée de Brouwer, 1966, pp. 159-170. La rédaction de ces interventions a été condensée par Jacques Lacan dans ces pages écrites en mars 1964 à la demande de Henri Eych. Elles constituèrent par leur importance l'axe même de toutes les discussions qui eurent lieu lors de ce Colloque.

⁽¹⁵⁹⁾Dans un colloque comme celui-ci, conviant, au titre de leur technique à chacun, des philosophes, des psychiatres, des psychologues et des psychanalystes, le commentaire manque à s'accorder sur le niveau de vérité où se tiennent les textes de Freud.

Il faut, sur l'inconscient, de l'expérience freudienne aller au fait.

L'inconscient *est* un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet.

L'inconscient *n'est pas* une espèce définissant dans la réalité psychique le cercle de ce qui n'a pas l'attribut (ou la vertu) de la conscience.

Il peut y avoir des phénomènes qui relèvent de l'inconscient sous ces deux acceptions : elles n'en restent pas moins l'une à l'autre étrangères. Elles n'ont entre elles de rapport que d'homonymie.

Le poids que nous donnons au langage comme cause du sujet, nous force de préciser : l'aberration florit de rabattre le concept premier indiqué, à l'appliquer aux phénomènes *ad libitum* enregistrables sous l'espèce homonyme ; restaurer le concept à partir de ces phénomènes, n'est pas pensable.

Accusons notre position, sur l'équivoque à quoi prêteraient le *est* et le *n'est pas* de nos positions de départ.

L'inconscient *est* ce que nous disons, si nous voulons entendre ce que Freud présente en ses thèses.

Dire que l'inconscient pour Freud *n'est pas* ce qu'on appelle ainsi ailleurs, n'y ajouterait que peu, si l'on n'entendait pas ce que nous voulons dire : que l'inconscient d'avant Freud *n'est pas* purement et simplement. Ceci parce qu'il ne dénomme rien qui vaille plus comme objet, ni qui mérite qu'on lui donne plus d'existence, que ce qu'on définirait à le situer dans l'*in-noir*.

L'inconscient avant Freud n'est rien de plus consistant que cet *in-noir*, soit l'ensemble de ce qu'on ordonnerait aux sens divers du mot noir, de ce qu'il refuserait l'attribut (ou la vertu) de la noirceur (physique ou morale).

Qu'y a-t-il de commun, – pour prendre les quelques huit définitions que *Dwelsbauvers* en collationne dans un livre ancien (1916), mais pas tellement hors de date de ce que l'hétéroclite ne s'en verrait pas réduit à le refaire de nos jours, – qu'y a-t-il de commun en effet entre l'inconscient de la sensation (dans les effets de contraste ou d'illusion dits optiques), l'inconscient d'automatisme que développe l'habitude, le coconscient (?) de la double personnalité, les émergences idéiques d'une activité latente qui s'impose comme orientée dans la création de la pensée, la télépathie qu'on veut rapporter à cette dernière, le fonds acquis, voire intégré de la mémoire, le passionnel qui nous dépasse dans notre caractère, l'héréditaire qu'on reconnaît dans nos dons naturels, l'inconscient rationnel enfin ou l'inconscient métaphysique qu'implique « l'acte de l'esprit » ?

⁽¹⁶⁰⁾(Rien en cela ne se rassemble, sinon par confusion, de ce que les psychanalystes y ont adjoint d'obscurantisme, à ne pas distinguer l'inconscient de l'instinct, ou comme ils disent de l'instinctuel, – de l'archaïque ou du primordial, en une illusion décidément dénoncée par Claude Lévi-Strauss, – voire du génétique d'un prétendu « développement »).

Nous disons qu'il n'y a là rien de commun à se fonder dans une objectivité psychologique, celle-ci fût-elle étendue des schémas d'une psychopathologie, et que ce chaos n'est que le réflecteur à révéler de la psychologie l'erreur centrale. Cette erreur est de tenir pour unitaire le phénomène de la conscience lui-même, de parler de la même conscience, tenue pour pouvoir de synthèse, dans la plage éclairée d'un champ sensoriel,

dans l'attention qui le transforme, dans la dialectique du jugement et dans la rêverie commune.

Cette erreur repose sur le transfert indu à ces phénomènes du mérite d'une expérience de pensée qui les utilise comme exemples.

Le Cogito cartésien, de cette expérience, est l'exploit majeur, peut-être terminal, en ce qu'il atteint une certitude de savoir. Mais il ne dénonce que mieux ce qu'a de privilégié le moment où il s'appuie, et combien frauduleux est d'en étendre le privilège, pour leur en faire un statut, aux phénomènes pourvus de conscience.

Pour la science, le Cogito marque au contraire la rupture avec toute assurance conditionnée dans l'intuition.

Et la latence recherchée de ce moment fondateur, comme *Selbstbewusstsein*, dans la séquence dialectique d'une phénoménologie de l'esprit par Hegel, repose sur le présupposé d'un savoir absolu.

Tout démontre au contraire dans la réalité psychique, de quelque façon qu'on en ordonne la texture, la distribution, hétérotope quant aux niveaux et sur chacun erratique, de la conscience.

La seule fonction homogène de la conscience est dans la capture imaginaire du moi par son reflet spéculaire et dans la fonction de méconnaissance qui lui en reste attachée.

La dénégation inhérente à la psychologie en cet endroit serait, à suivre Hegel, plutôt à porter au compte de la Loi du cœur et du délire de la présomption.

La subvention que reçoit cette présomption perpétuée, ne serait-ce que sous les espèces des honneurs scientifiques, ouvre la question d'où se tient le bon bout de son profit ; il ne saurait se réduire à l'édition de plus ou moins copieux traités.

La psychologie est véhicule d'idéaux : la psyché n'y représente plus que le parrainage qui la fait qualifier d'académique. L'idéal est serf de la société.

Un certain progrès de la nôtre illustre la chose, quand la psychologie ne fournit pas seulement aux voies, mais défère aux vœux de l'étude de marché.

Une étude de ce genre ayant conclu sur les moyens propres à soutenir la consommation aux U.S.A., la psychologie s'enrôla, et enrôla Freud avec elle, à rappeler à la moitié la plus offerte à cette fin, de la population, que la femme ne s'accomplit qu'à travers les idéaux du sexe (cf. Betty Friedan sur la vague de « mystique féminine » dirigée, en telle décade de l'après-guerre).

Peut-être la psychologie en ce débouché ironique, avoue-t-elle la raison de sa subsistance de toujours. Mais la science peut se souvenir que l'éthique implicite à sa formation, lui commande de refuser toute idéologie ainsi cernée. Aussi bien l'inconscient des psychologues est-il débilitant pour la pensée du seul crédit qu'elle a à lui faire pour le discuter.

Or les débats de ce colloque ont eu ceci de remarquable qu'ils n'ont cessé de se tourner vers le concept freudien en sa difficulté, et qu'ils prenaient même leur force du biais de cette difficulté en chacun.

Ce fait est remarquable d'autant qu'à cette date dans le monde, les psychanalystes ne s'appliquent qu'à rentrer dans le rang de la psychologie. L'effet d'aversion que rencontre dans leur communauté tout ce qui vient de Freud, est avoué en clair notamment dans une fraction des psychanalystes présents.

⁽¹⁶¹⁾ Donnée qui ne peut être tenue à l'écart de l'examen du thème en cause. Non plus que cette autre, qu'on doive à notre enseignement que ce colloque ait renversé ce courant. Pas seulement pour en marquer le point, – beaucoup l'on fait, – mais pour ce que ceci nous oblige à rendre compte des voies que nous y avons prises.

Ce à quoi la psychanalyse se trouve conviée quand elle rentre au bercail de la « psychologie générale », c'est à soutenir ce qui mérite, seulement là et pas dans les lointains des colonies défuntes, d'être dénoncé comme mentalité primitive. Car la sorte d'intérêt que

la psychologie vient à servir dans notre société présente et dont nous avons donné une idée y trouve son avantage.

La psychanalyse alors y subvient à fournir une astrologie plus décente que celle à quoi notre société continue de sacrifier en sourdine.

Nous trouvons donc justifiée la prévention que la psychanalyse rencontre à l'Est. C'était à elle de ne pas la mériter, restant possible qu'à ce qu'on lui offrit l'épreuve d'exigences sociales différentes, elle s'y fût trouvée moins traitable d'être plus mal traitée. Nous en préjugeons d'après notre propre position dans la psychanalyse.

La psychanalyse eût mieux fait d'approfondir son éthique et de s'instruire de l'examen de la théologie, selon une voie dont Freud nous a marqué qu'elle ne pouvait être évitée. À tout le moins, que sa déontologie dans la science lui fasse sentir qu'elle est responsable de la présence de l'inconscient en ce champ.

Cette fonction a été celle de nos élèves en ce colloque, et nous y avons contribué selon la méthode qui a été constamment la nôtre en pareille occasion, en situant chacun dans sa position quant au thème. Le pivot s'en indique assez dans les réponses ici consignées.

Il ne serait pas sans intérêt, si seulement pour l'historien, d'avoir les notes où sont recueillis les discours réellement prononcés, même coupés des manques qu'y ont laissé les défauts des enregistreurs mécaniques. Ils soulignent la carence de celui que ses services désignaient pour accentuer avec le plus de tact et de fidélité les détours d'un moment de combat dans un lieu d'échange, quand ses nœuds, sa culture, voire son entregent, lui permettaient d'en saisir mieux que quiconque les écoutes avec les intonations. Sa défaillance le portait déjà aux faveurs de la défection.

Nous ne déplorerons pas plus l'occasion là gâchée, puisque chacun depuis s'étant donné avec largeur le bénéfice d'un usage assez reçu, a refait soigneusement sa contribution. Nous en profiterons pour nous expliquer sur notre doctrine de l'inconscient à ce jour, et d'autant plus légitimement que des résistances de répartition singulière nous empêchèrent alors d'en dire plus.

Ce ménagement n'est pas politique, mais technique. Il relève de la condition suivante, établie par notre doctrine : les psychanalystes font partie du concept de l'inconscient, puisqu'ils en constituent l'adresse. Nous ne pouvons dès lors ne pas inclure notre discours sur l'inconscient dans la thèse même qu'il énonce : que la présence de l'inconscient, pour se situer au lieu de l'Autre, est à chercher en tout discours, en son énonciation.

Le sujet même du candidat à soutenir cette présence, l'analyste, doit en cette hypothèse, du même mouvement être informé et « mis en cause », soit : s'éprouver assujéti à la refente du signifiant.

D'où l'aspect de spirale arrêtée qu'on observe dans le travail ici présenté par nos élèves S. Leclaire et J. Laplanche. C'est qu'ils l'ont limité à l'épreuve d'une pièce détachée.

Et c'est le signe même qu'en leur rigueur nos énoncés sont faits premièrement pour la fonction qu'ils ne *remplissent* qu'à leur place.

Au temps propédeutique, on peut illustrer l'effet d'énonciation à demander à l'élève, s'il imagine l'inconscient chez l'animal, à moins de quelque effet de langage, et du langage humain. S'il consent en effet que ce soit bien la condition pour qu'il puisse seulement y penser, vous avez vérifié chez lui le clivage des notions d'inconscient et d'instinct.

Heureux auspice de départ, puisque à en appeler aussi bien à tout analyste, à quelque *credo* qu'il ait été mené plus avant, peut-il dire qu'en l'exercice de ses fonctions ⁽¹⁶²⁾(supporter le discours du patient, en restaurer l'effet de sens, s'y mettre en cause d'y répondre, comme de se taire aussi bien), il ait jamais eu le sentiment d'avoir affaire à quelque chose qui ressemble à un instinct ?

La lecture des écrits analytiques et les traductions officielles de Freud (qui n'a jamais écrit ce mot) nous mettant de l'instinct plein la bouche, peut-être y a-t-il intérêt à obvier à une rhétorique qui obture toute efficacité du concept. Le juste style du compte rendu n'est pas toute la théorie. Mais c'est le garant que les énoncés qui l'imposent, ont un effet

d'énonciation où s'actualisent la métaphore et la métonymie, dès avant que nos thèses y fassent reconnaître plus loin les mécanismes mêmes décrits pour Freud pour être ceux de l'inconscient.

Mais nous revient ici légitimement la question : sont-ce là effets de langage, ou effets de parole ? Tenons qu'elle n'adopte ici que le contour de la dichotomie de Saussure. Tournée vers ce qui intéresse son auteur, les effets sur la langue, elle fournit chaîne et trame à ce qui se tisse entre synchronie et diachronie.

À ce qu'on la retourne vers ce qui nous met en cause (autant que celui qui nous questionne, s'il n'est pas déjà égaré dans les portants de la question), à savoir le sujet, l'alternative se propose en disjonction. Or c'est bien cette disjonction même qui nous donne la réponse, ou plutôt c'est en menant l'Autre à se fonder comme le lieu de notre réponse en la donnant lui-même sous la forme inversant sa question en message, que nous introduisons la disjonction effective à partir de laquelle la question a un sens.

L'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. Mais ce sujet, c'est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant : à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute.

Le sujet donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément qu'avant que du seul fait que ça s'adresse à lui, il disparaisse comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien. Mais ce rien se soutient de son avènement, maintenant, par l'appel fait dans l'Autre à ce deuxième signifiant.

Effet de langage en ce qu'il naît de cette refente originelle, le sujet traduit une synchronie signifiante en pulsation temporelle. Premier mouvement.

Mais au second, le désir faisant son lit de la coupure signifiante où s'effectue la métonymie, c'est la diachronie (dite « histoire ») qui fait retour à la sorte de fixité que Freud décerne au vœu inconscient (dernière phrase de la *Traumdeutung*).

Ce subornement second ne boucle pas seulement l'effet du premier en ramenant la topologie du sujet sous l'espèce de la synchronie du fantasme.

Il le scelle, en effet, en ce qu'il est refusé au sujet du désir qu'il se sache effet de parole, par quoi il est désir de l'Autre.

C'est en quoi tout discours est en droit de se tenir pour être, de cet effet, irresponsable. Tout discours, sauf celui de l'enseignant quand il s'adresse à des psychanalystes.

Pour nous, nous nous sommes toujours cru comptable d'un tel effet, et, bien qu'inégal à la tâche d'y parer, c'était la prouesse secrète à chacun de nos « séminaires ».

C'est que ceux qui viennent nous entendre ne sont pas les premiers communiants que Platon expose à l'interrogation de Socrate.

Que le « secondaire » d'où ils sortent doive se redoubler d'une propédeutique, en dit assez sur ses carences et sur ses superfétations*. De leur « philosophie », la plupart n'ont gardé qu'un mixage de formules, un catéchisme en pagaille, qui les anesthésie à toute surprise de la vérité.

D'autant plus sont-ils proies offertes aux opérations prestige, aux idéaux de haut personnalisme par où la civilisation les presse de vivre au-dessus de leurs moyens.

Moyens mentaux s'entend.

L'idéal d'autorité à quoi s'accorde le candidat médecin, – l'enquête d'opinion où se défile le médiateur des impasses relationnelles, – le *meaning of meaning* où toute ⁽¹⁶³⁾quête trouve son alibi, – la phénoménologie, van qui s'offre aux alouettes rôties du ciel, – l'évantaïl est vaste et la dispersion grande au départ.

*. Il s'agit vraisemblablement de *superfétations*.

La résistance, égale de dénier malgré Hegel et Freud, malheur de la conscience et malaise de la civilisation.

Une KOIV→ de la subjectivation la sous-tend, qui objective les fausses évidences du moi et détourne toute preuve d'une certitude vers sa procrastination. (Qu'on ne nous oppose ni les marxistes, ni les catholiques, ni les freudiens eux-mêmes, ou nous demandons l'appel nominal) .

C'est pourquoi seul un enseignement qui concasse cette KOIV→ trace la voie de l'analyse qui s'intitule didactique, puisque les résultats de l'expérience sont faussés du seul fait de s'enregistrer dans cette KOIV→.

Cet apport de doctrine a un nom : c'est tout simplement l'esprit scientifique, qui fait tout à fait défaut aux lieux de recrutement en ce domaine.

Notre enseignement est anathème de ce qu'il s'inscrit dans cette vérité.

L'objection qu'on a fait valoir de son incidence dans le transfert des analystes en formation, fera rire les analystes futurs, si grâce à nous il en est encore pour qui Freud existe. Mais ce qu'elle prouve, c'est l'absence de toute doctrine de la psychanalyse didactique quant à l'affirmation de l'inconscient.

On comprendra dès lors que notre usage de la phénoménologie de Hegel ne comportait aucune allégeance au système, mais prêchait d'exemple à contrer les évidences de l'identification. C'est dans la conduite de l'examen d'un malade et dans le mode d'y conclure que s'affirme la critique contre le bestiaire intellectuel. C'est à ne pas éviter les implications éthiques de notre praxis dans la déontologie et dans le débat scientifique, qu'on démasquera la belle âme. La loi du cœur, nous l'avons dit, fait des siennes plus loin que la paranoïa. C'est la loi d'une ruse qui, dans la ruse de la raison, trace un méandre au cours fort ralenti.

Au-delà, les énoncés hégéliens, même à s'en tenir à leur texte, sont propices à dire toujours Autre chose. Autre chose qui en corrige le lien de synthèse fantasmatique, tout en conservant leur effet de dénoncer les identifications dans leurs leurres.

C'est notre *Aufhebung* à nous, qui transforme celle de Hegel, son leurre à lui, en une occasion de relever, au lieu et place des sauts d'un progrès idéal, les avatars d'un manque.

Pour confirmer en sa fonction ce point de manque, il n'y a pas mieux, passé là, que le dialogue de Platon, en tant qu'il relève du genre comique, qu'il ne recule pas à marquer le point où il n'y a plus qu'à opposer aux « insultes de bois le masque de guignol », qu'il garde visage de marbre à traverser les siècles au pied d'un canular, en attendant qui fera mieux dans la prise qu'il fige de son judo avec la vérité.

C'est ainsi qu'au *Banquet*, Freud est un convive qu'on peut se risquer à inviter impromptu, ne serait-ce qu'à se fier à la petite note où il nous indique ce qu'il lui doit dans sa justesse sur l'amour, et peut-être dans la tranquillité de son regard sur le transfert. Sans doute serait-il homme à y raviver ces propos bacchants, dont personne, à les avoir tenus, ne se souvient plus après l'ivresse.

Notre séminaire n'était pas « là où ça parle », comme il arrivait qu'on le dise plaisamment. Il suscitait *la place* d'où ça pouvait parler, ouvrant plus d'une oreille à entendre ce que, faute de le reconnaître, elle eût laissé passer comme indifférent. Et il est vrai qu'à le souligner naïvement du fait que c'était le soir même à moins que ce ne fût juste la veille, qu'il l'avait retrouvé dans la séance d'un patient, tel auditeur nous faisait merveille que ç'ait été, jusqu'à s'y faire textuel, ce que nous avions dit à notre séminaire.

La place en question, c'est l'entrée de la caverne au regard de quoi Platon nous guide vers la sortie, tandis qu'on imagine y voir entrer le psychanalyste. Mais les choses sont moins faciles, parce que c'est une entrée où l'on n'arrive jamais que quand l'on ferme (cette place ne sera jamais touristique), et que le seul moyen pour qu'elle s'entr'ouvre, c'est d'appeler du dedans.

Ceci peut être résolu, si le sésame de l'inconscient est d'avoir effet de parole, d'être structure de langage, mais exige de l'analyste qu'il revienne sur la fermeture.

⁽¹⁶⁴⁾Béance, battement, une alternance, de succion pour suivre certaines indications de Freud, voilà ce dont il nous faut rendre compte, et c'est à quoi nous avons procédé à le fonder dans une topologie.

La structure de ce qui se ferme, s'inscrit en effet dans une géométrie où l'espace se réduit à une combinatoire : elle est proprement ce qu'on y appelle un *bord*.

À l'étudier formellement, dans les conséquences de l'irréductibilité de sa coupure, on pourra y réordonner quelques fonctions, entre esthétique et logique, des plus intéressantes.

On s'y aperçoit que c'est la fermeture de l'inconscient qui donne la clef de son espace, et nommément de l'impropriété qu'il y a à en faire un dedans.

Elle démontre aussi le noyau d'un temps réversif, bien nécessaire à introduire en toute efficace du discours ; assez sensible déjà dans la rétroaction sur laquelle nous insistons depuis longtemps de l'effet de sens dans la phrase, lequel exige pour se boucler son dernier mot.

Le *nachträglich* (rappelons que nous avons été le premier à l'extraire du texte de Freud), le *nachträglich* ou après-coup selon lequel le trauma s'implique dans le symptôme, montre une structure temporelle d'un ordre plus élevé.

Mais surtout l'expérience de cette fermeture montre qu'il ne serait pas seulement gratuit pour les psychanalystes, de rouvrir le débat sur la *cause*, ce fantôme impossible à conjurer de la pensée, critique ou non. Ce fantôme n'est pas comme on le dit de l'être aussi, l'ombre des formes du discours, – on l'aurait déjà dissipé. Il perpétue la raison qui subordonne le sujet à l'effet du signifiant.

C'est seulement comme instance de l'inconscient, de l'inconscient freudien, que l'on saisit la cause à ce niveau dont un Hume entend la débusquer et qui est justement celui où elle prend consistance : la rétroaction du signifiant en son efficace, qu'il faut tout à fait distinguer de la cause finale.

C'est même à démontrer que c'est la seule et vraie cause première, que l'on verrait se rassembler l'apparente discordance des quatre causes d'Aristote, – et les analystes y pourraient, de leur terrain, avantageusement contribuer.

Ils en auraient la prime de pouvoir se servir du terme freudien de surdétermination autrement que pour un usage de pirouette. C'est dans ce qui va suivre qu'on verra le trait commun que leur fonctionnement manifeste en ces formes : leur articulation circulaire, mais non réciproque.

S'il y a fermeture et entrée, il n'est pas dit qu'elles séparent, elles donnent à deux domaines leur mode de délimitation. Ce sont respectivement le sujet et l'Autre, ces domaines n'étant ici à substantifier que de nos thèses sur l'inconscient.

Le sujet, le sujet cartésien est le présupposé de l'inconscient, nous l'avons démontré en son lieu.

L'Autre est la dimension exigée de ce que la parole s'affirme en vérité.

L'inconscient est entre eux leur coupure en acte.

On la retrouve commandant les deux opérations fondamentales, où il convient de formuler la causation du sujet. Opérations qui s'adonnent à un rapport circulaire, mais pour autant non-réciproque.

La première, l'aliénation est le fait du sujet. Dans un champ d'objets aucune relation n'est concevable qui engendre l'aliénation, sinon celle du signifiant. Prenons pour origine cette donnée qu'aucun sujet n'a de raison d'apparaître dans le réel, sauf à ce qu'il y existe des êtres parlants. Une physique est concevable qui rende compte de tout au monde, y compris de sa part animée. Un sujet ne s'y impose que de ce qu'il y ait dans ce monde des signifiants qui ne veulent rien dire et qui sont à déchiffrer.

Accorder cette priorité au signifiant sur le sujet, c'est, pour nous, tenir compte de l'expérience que Freud nous a ouverte, que le signifiant joue et gagne, si nous pouvons dire,

avant que le sujet s'en avise, au point que dans le jeu du *Witz*, du mot d'esprit, par exemple, il surprenne le sujet. Par son flash, ce qu'il éclaire, c'est la division du sujet avec lui-même.

⁽¹⁶⁵⁾ Mais qu'il la lui révèle ne doit pas nous masquer que cette division ne procède de rien d'autre que du même jeu, du jeu des signifiants... des signifiants, et pas seulement des signes.

Les signes sont plurivalents : ils représentent sans doute quelque chose pour quelqu'un ; mais ce quelqu'un, son statut est incertain, de même que le langage prétendu de certains animaux, langage de signes qui n'admet pas la métaphore, ni n'engendre la métonymie.

Ce quelqu'un à la limite, ce peut être l'univers en tant qu'il y circule, nous dit-on, de l'information. Tout centre où elle se totalise peut être pris pour quelqu'un, mais pas pour un sujet.

Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. C'est la structure, rêve, lapsus et mot d'esprit, de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi celle qui explique la division originiaire du sujet. Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet pour l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer. Ce qu'*il y avait* là de prêt à parler, – ceci aux deux sens que l'imparfait du français donne à *il y avait*, de le mettre dans l'instant d'avant : il était là et n'y est plus, mais aussi dans l'instant d'après : un peu plus il y était d'avoir pu y être, – ce qu'*il y avait* là, disparaît de n'être plus qu'un signifiant.

Ce n'est donc pas que le départ de cette opération soit dans l'Autre, qui la fait qualifier d'aliénation. Que l'Autre soit pour le sujet le lieu de sa cause signifiante, ne fait ici que motiver la raison pourquoi nul sujet ne saurait cause de soi. Ce qu'il faut admettre non pas seulement parce qu'il n'est pas Dieu, mais parce que Dieu lui-même ne l'est pas, du moins si nous devons le penser comme sujet, – saint Augustin l'a fort bien vu en refusant l'attribut de la cause de soi au Dieu personnel.

L'aliénation réside dans la division du sujet que nous avons saisie dans sa cause, mais qui mérite qu'on la considère comme structure logique. Cette structure est celle d'un *vel*, nouveau à présenter ici son originalité. Il faut pour cela le dériver de ce qu'on appelle, en logique dite mathématique, une réunion (et don on sait qu'elle définit un certain *vel*).

Cette réunion est telle que le *vel* que nous disons d'aliénation et qui impose un choix entre ses termes élimine l'un d'entre eux, quel que soit ce choix. L'enjeu s'en limite donc apparemment à la conservation ou non de l'autre terme, quand la réunion est binaire.

Cette disjonction s'incarne de façon très illustrable, sinon dramatique, dès que le signifiant s'incarne à un niveau plus personnalisé dans la demande ou dans l'offre : dans « la bourse ou la vie » ou dans « la liberté ou la mort ».

Il ne s'agit que de savoir si vous voulez ou non (*sic aut non*) conserver la vie ou refuser la mort, car pour ce qui est de l'autre terme de l'alternative : la bourse ou la liberté, votre choix sera en tout cas décevant dans les deux cas.

Il faut prendre garde que ce qui reste est de toute façon écorné : ce sera la vie sans la bourse, – et ce sera aussi, pour avoir refusé la mort, une vie un peu incommodée du prix de la liberté.

C'est là le stigmate de ce que le *vel* ici fonctionnant dialectiquement, opère bien sur le *vel* de la réunion logique qui, on le sait, équivaut à un *et* (*sic et non*). Comme il s'illustre à ce qu'à plus long terme il faudra lâcher la vie après la bourse et qu'il ne restera enfin que la liberté de mourir.

De même notre sujet est mis au *vel* d'un certain sens à recevoir ou de la pétrification, mais s'il garde le sens, c'est sur ce champ (du sens), que viendra mordre le non-sens qui se produit de son changement en signifiant. Et c'est bien du champ de l'Autre que ce non-sens relève, quoique produit par son éclipse de sujet.

La chose vaut d'être dite, car elle qualifie le champ de l'inconscient, à prendre siège, dirons-nous, à la place de l'analyste, entendons-le littéralement : dans son fauteuil. C'en est au point que nous devrions lui laisser ce fauteuil en un « geste symbolique ». C'est

l'expression en usage pour dire : un geste de protestation, et celui-ci aurait la portée de s'inscrire en faux contre la consigne qui s'est si joliment avouée dans le grossier ⁽¹⁶⁶⁾sans-gêne, dans le francglaise, faudrait-il dire, d'une traduction directement jaillie de l'□μαψ↔α qu'une princesse a incarnée dans la psychanalyse française, celle qui apporte à la tonalité présocratique familière à Freud du : *Wo es war, soll Ich werden*, le couac du : Le moi (de l'analyste sans doute) doit déloger le ça (bien entendu du patient).

Qu'on dispute à S. Leclaire de pouvoir tenir la séquence de la licorne pour inconsciente, sous le prétexte qu'il en est, lui, conscient, veut dire qu'on ne voit pas que l'inconscient n'a de sens qu'au champ de l'Autre, – et encore moins ceci qui en résulte : que ce n'est pas l'effet de sens qui opère dans l'interprétation, mais l'articulation dans le symptôme des signifiants (sans aucun sens) qui s'y sont trouvés pris.

Venons à la seconde opération, où se ferme la causation du sujet, pour y éprouver la structure du bord dans sa fonction de limite, mais aussi dans la torsion qui motive l'empiétement de l'inconscient. Cette opération nous l'appellerons : séparation. Nous y reconnaitrons ce que Freud appelle *Ichspaltung* ou refente du sujet, et saisissons pourquoi, dans le texte où Freud l'introduit, il la fonde dans une refente non du sujet, mais de l'objet (phallique nommément).

La forme logique que vient à modifier dialectiquement cette seconde opération, s'appelle en logique symbolique : l'intersection, ou encore le produit qui se formule d'une appartenance *à- et à-*. Cette fonction ici se modifie d'une part prise du manque au manque, par quoi le sujet vient à retrouver dans le désir de l'Autre son équivalence à ce qu'il est comme sujet de l'inconscient.

Par cette voie le sujet se réalise dans la perte où il a surgi comme inconscient, par le manque qu'il produit dans l'Autre, suivant le tracé que Freud découvre comme la pulsion la plus radicale et qu'il dénomme : pulsion de mort. Un *ni à-* est ici appelé à remplir un autre *ni à-*. L'acte d'Empédocle, à y répondre, manifeste qu'il s'agit là d'un vouloir. Le *vel* fait retour en *velle*. Telle est la fin de l'opération. Le procès maintenant.

Separare, séparer ici se termine en *se parere*, s'engendrer soi-même. Dispensons-nous des faveurs certaines que nous trouvons dans les étymologistes, spécialement du latin, à ce glissement du sens d'un verbe à l'autre. Qu'on sache seulement que ce glissement est fondé dans leur commun appariement à la fonction de la *pars*.

La partie n'est pas le tout, comme on dit, mais d'ordinaire inconsidérément. Car il faudrait accentuer qu'elle n'a avec le tout rien à faire. Il faut en prendre son parti, elle joue sa partie toute seule. Ici c'est de sa partition que le sujet procède à sa parturition. Et ceci n'implique pas la métaphore grotesque qu'il se mette au monde à nouveau. Ce que d'ailleurs le langage serait bien embarrassé d'exprimer d'un terme originel, au moins dans l'aire de l'indo-européen où tous les mots utilisés à cet emploi ont une origine juridique ou sociale. *Parere*, c'est d'abord procurer – (un enfant au mari). C'est pourquoi le sujet peut se procurer ce qui ici le concerne, un état que nous qualifierons de civil. Rien dans la vie de certains ne déchaîne plus d'acharnement à y arriver. Pour être *pars*, il sacrifierait bien une grande part de ses intérêts, et ce n'est pas pour s'intégrer à la totalité qu'au reste ne constituent pas les intérêts des autres, et encore moins l'intérêt général qui s'en distingue sûrement.

Separare, *se parere* : pour se parer du signifiant sous lequel il succombe, le sujet attaque la chaîne, que nous avons réduite au plus juste d'une binarité, en son point d'intervalle. L'intervalle qui se répète, structure la plus radicale de la chaîne signifiante, est le lieu que hante la métonymie, véhicule, du moins l'enseignons nous, du désir.

C'est en tout cas sous l'incidence où le sujet éprouve dans cet intervalle Autre chose à le motiver que les effets de sens dont le sollicite un discours, qu'il rencontre effectivement le désir de l'Autre, avant même qu'il puisse seulement le nommer désir, encore bien moins imaginer son objet.

Ce qu'il va y placer, c'est son propre manque sous la forme du manque qu'il produirait chez l'Autre de sa propre disparition. Disparition qu'il a, si nous pouvons le dire, sous la main, de la part de lui-même qui lui revient de son aliénation première.

Mais ce qu'il comble ainsi n'est pas la faille qu'il rencontre dans l'Autre, c'est d'abord celle de la perte constituante d'une de ses parts, et de laquelle il se trouve en deux ⁽¹⁶⁷⁾parts constitué. Là gît la torsion par laquelle la séparation représente le retour de l'aliénation. C'est qu'il opère *avec* sa propre perte, qui le ramène à son départ.

Sans doute le « peut-il me perdre » est-il son recours contre l'opacité de ce qu'il rencontre au lieu de l'Autre comme désir, mais c'est pour ramener le sujet à l'opacité de l'être qui lui est revenu de son avènement de sujet, tel que d'abord il s'est produit de l'intimation de l'Autre ^{**}.

C'est là une opération dont le dessin fondamental va à se retrouver dans la technique. Car c'est à la scansion du discours du patient en tant qu'y intervient l'analyste, qu'on verra s'accorder cette pulsation du bord par où doit surgir l'être qui réside en deçà.

L'atteinte de l'avènement de cet être dans son rapport avec ce que nous désignons comme le désir de l'analyste dans ce qu'il a d'inaperçu, au moins jusqu'à ce jour, de sa propre position, voilà le ressort vrai et dernier de ce qui constitue le transfert.

C'est pourquoi le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement. Mais l'être qui, à nous opérant du champ de la parole et du langage, de l'en deçà de l'entrée de la caverne, répond, quel est-il ? Nous irons à lui donner corps des parois de la caverne elles-mêmes qui vivraient, ou plutôt s'animent d'une palpitation dont le rapport avec la vie est à saisir, maintenant, c'est-à-dire après que nous ayons articulé fonction et champ de la parole et du langage en son conditionnement.

Car nous ne voyons pas bien qu'on soit en droit de nous imputer de négliger la dynamique dans notre topologie : nous l'orientons, ce qui vaut mieux que d'en faire un lieu commun (le plus verbal n'est pas où l'on veut bien le dire).

Pour la sexualité où l'on nous rappellerait qu'est la force à quoi nous avons affaire et qu'elle est biologique, nous pouvons trouver que l'analyse n'a peut-être pas tellement contribué qu'on a pu l'espérer un temps, à l'éclaircissement de ses ressorts, sinon à en prôner le naturel en des thèmes de ritournelles jusqu'au roucoulement. Nous allons essayer d'y apporter quelque chose de plus nouveau, à recourir à une forme que Freud lui-même là-dessus n'a jamais prétendu dépasser : celle du mythe.

Et pour aller sur les brisées de l'Aristophane du *Banquet* plus haut évoqué, rappelons sa bête à deux dos primitive où se soudent des moitiés aussi fermes à s'unir que celles d'une sphère de Magdebourg, lesquelles séparées en un second temps par une intervention chirurgienne de la jalousie de Zeus, représentent les êtres affamés d'un introuvable complément que nous sommes devenus dans l'amour.

À considérer cette sphéricité de l'Homme primordial autant que sa division, c'est l'œuf qui s'évoque et qui peut-être s'indique comme refoulé à la suite de Platon dans la prééminence accordée pendant des siècles à la sphère dans une hiérarchie des formes sanctionnée par les sciences de la nature.

Considérons cet œuf dans le ventre vivipare où il n'a pas besoin de coquille, et rappelons que chaque fois que s'en rompent les membranes, c'est une partie de l'œuf qui est blessée, car les membranes sont, de l'œuf fécondé, filles au même titre que le vivant qui vient au jour par leur perforation. D'où il résulte qu'à la section du cordon, ce que perd le nouveau-né, ce n'est pas, comme le pensent les analystes, sa mère, mais son complément anatomique.

Et bien ! imaginons qu'à chaque fois que se rompent les membranes, par la même issue un fantôme s'envole, celui d'une forme infiniment plus primaire de la vie, et qui n'est guère prête à redoubler le monde en microcosme.

^{**}. Mentionnons que dans la version des *Écrits* il y a autre.

À casser l'œuf se fait l'Homme, mais aussi l'Hommelette.

Supposons-la, large crêpe à se déplacer comme l'amibe, ultraplate à passer sous les portes, omnisciente d'être menée par le pur instinct de la vie, immortelle d'être scissipare. Voilà quelque chose qu'il ne serait pas bon de sentir se couler sur votre visage, sans bruit pendant votre sommeil, pour le cacheter.

À bien vouloir qu'en ce point le processus de digestion commence, on saisit que l'Hommelette aurait longtemps de quoi se sustenter (rappelons qu'il est des organismes, et déjà fort différenciés, qui n'ont pas d'appareil digestif).

Inutile d'ajouter que la lutte serait vite engagée contre un être aussi redoutable, mais qu'elle serait difficile. Car on peut supposer que l'absence d'appareil sensoriel chez ⁽¹⁶⁸⁾l'Hommelette ne lui laissant pour se guider que le pur réel, elle en aurait avantage sur nous, Hommes, qui devons toujours nous fournir d'un homuncule dans notre tête, pour faire du même réel une réalité.

Il ne serait pas facile en effet d'obvier aux chemins de ses attaques, au reste impossibles à prévoir, puisque aussi bien elle n'y connaîtrait pas d'obstacles. Impossible de l'éduquer, de la piéger pas plus.

Pour ce qui est de détruire l'Hommelette, on ferait bien de se garder qu'il n'en arrive qu'elle pullule, puisque y faire une entaille serait prêter à sa reproduction, et que la moindre de ses boutures à survivre, fût-ce d'une mise à feu, conserverait tous ses pouvoirs de nuire. Hors des effets d'un rayon mortel qu'encore faudrait-il éprouver, la seule issue serait de l'enfermer, à la prendre dans les mâchoires d'une sphère de Magdebourg par exemple, qui revient là, seul instrument comme par hasard à se proposer.

Mais il faudrait qu'elle y vienne toute et toute seule. Car à y mettre les doigts de la pousser pour un rien qui déborde, le plus brave serait fondé à y regarder à deux fois, crainte qu'entre ses doigts elle ne lui glisse, et pour aller où ? se loger.

À son nom près que nous allons changer pour celui plus décent de *lamelle* (dont le mot omelette au reste n'est qu'une métastase⁴⁰⁷), cette image et ce mythe nous paraissent assez propres à figurer autant qu'à mettre en place, ce que nous appelons la *libido*.

L'image nous donne la *libido* pour ce qu'elle est, soit un organe, à quoi ses mœurs l'apparentent bien plus qu'à un champ de forces. Disons que c'est comme surface qu'elle ordonne ce champ de forces. Cette conception se met à l'épreuve, à reconnaître la structure de montage que Freud a conféré à la pulsion et à l'y articuler.

La référence à la théorie électro-magnétique et nommément à un théorème dit de Stokes, nous permettrait de situer dans la condition que cette surface s'appuie sur un bord fermé, qui est la zone érogène, – la raison de la constance de la poussée de la pulsion sur laquelle Freud insiste tant⁴⁰⁸.

On voit aussi que ce que Freud appelle le *Schub* ou la coulée de la pulsion, n'est pas sa décharge, mais est à décrire plutôt comme l'évagination aller et retour d'un organe dont la fonction est à situer dans les coordonnées subjectives précédentes.

Cet organe doit être dit irréel, au sens où l'irréel n'est pas l'imaginaire et précède le subjectif qu'il conditionne, d'être en prise directe avec le réel.

C'est ce à quoi notre mythe, comme tout autre mythe, s'efforce à donner une articulation symbolique que son image masque plutôt.

Notre *lamelle* représente ici cette part du vivant qui se perd à ce qu'il se produise par les voies du sexe.

⁴⁰⁷. Il nous revient qu'à l'enseigne du bon lait, on se gausse de nos références à... la métastase et la métonymie (*sic*). Donnons là l'occasion à la bouse de vache de sourire.

⁴⁰⁸. On sait que ce théorème démontre que le flux de rotationnel provenant de la surface s'égale à la circulation de rotationnel sur le bord fermé où elle s'appuie, laquelle est constante. Ce rotationnel est obtenu comme dérivé des variations d'un vecteur lesquels sont définies pour chaque point de bord et de surface, en fonction de son voisinage.

Cette part n'est pas certes sans s'indiquer en des supports que l'anatomie microscopique matérialise dans les globules expulsés aux deux étapes des phénomènes qui s'ordonnent autour de la réduction chromosomique, dans la maturation d'une gonade sexuée.

À être représentée ici par un être mortifère, elle marque la relation à laquelle le sujet prend sa part, de la sexualité, spécifiée dans l'individu, à sa mort.

De ce qui s'en représente dans le sujet, ce qui frappe, c'est la forme de coupure anatomique (ranimant le sens étymologique du mot : anatomie) où se décide la fonction de certains objets dont il faut dire non pas qu'ils sont partiels, mais qu'ils ont une situation bien à part.

Le sein, pour y prendre l'exemple des problèmes que suscitent ces objets, n'est pas seulement la source d'une nostalgie « régressive » pour avoir été celle d'une nourriture ⁽¹⁶⁹⁾estimée. Il est lié au corps maternel, nous dit-on, à sa chaleur, voire aux soins de l'amour. Ce n'est pas donner là une raison suffisante de sa valeur érotique, dont un tableau (à Berlin) de Tiepolo dans son horreur exaltée à figurer sainte Agathe après son supplice, nous paraît plus proche dans l'idée.

En fait il ne s'agit pas du sein, au sens de la matrice, quoiqu'on mêle à plaisir ces résonances où le signifiant joue à plein de la métaphore. Il s'agit du sein spécifié dans la fonction du sevrage qui préfigure la castration.

Or le sevrage est trop lié dans l'expérience aux fantasmes du morcellement de la mère pour que nous ne soupçonnions pas qu'il faille en placer le plan de partage entre le sein et la mère, que le sevrage, c'est le sein perdu comme cause dans le désir.

Et il nous faut, nous souvenant de la relation de parasitisme où l'organisation mammifère met le petit, de l'embryon au nouveau-né, par rapport au corps de la mère, concevoir le sein comme relevant autant du domaine de l'organisme en formation, que l'est le placenta.

La *libido*, c'est cette lamelle que glisse l'être en son point de disjonction. Fonction de l'animal en sa racine, et que matérialise chez tel d'entre eux la chute subite de son pouvoir d'intimidation à la limite de son « territoire ».

Cette lamelle est organe, d'être instrument de l'organisme. Elle est parfois comme sensible, quand l'hystérique joue à en éprouver, à l'extrême, l'élasticité.

Le sujet humain a ce privilège de symboliser le sens mortifère de cet organe, qui tient à l'effet réel de la sexualité, parce que le signifiant comme tel, a, en le pétrifiant par première intention, fait entrer en lui le sens de la mort. (La lettre tue, mais nous l'apprenons de la lettre elle-même). C'est ce par quoi toute pulsion est virtuellement pulsion de mort.

L'important est de saisir où se fait l'enracinement de l'organisme dans la dialectique du sujet. Cet organe de l'irréel dans l'être vivant, c'est lui que le sujet à un moment vient placer au temps où s'opère sa séparation. C'est de sa mort que réellement, il fait l'objet du désir de l'Autre.

Tous les objets autres qui vont venir à cette place, en seront des substituts empruntés à ce qu'il perd, l'excrément, ou à ce qu'il trouve dans l'Autre qui soit support de son désir : son regard, sa voix.

C'est à les tourner pour en eux reprendre, en lui restaurer sa perte originelle que s'emploie cette activité qu'en lui nous dénommons pulsion (*Trieb*).

Il n'est pas d'autre voie par où se manifeste dans le sujet l'incidence de la sexualité. La pulsion en tant qu'elle représente la sexualité dans l'inconscient n'est jamais que pulsion partielle. C'est là la carence essentielle, à savoir celle de ce qui pourrait représenter dans le sujet, le mode en son être de ce qui y est mâle ou femelle.

Ce que notre expérience démontre de vacillation dans le sujet concernant son être de masculin ou de féminin, n'est pas tellement à rapporter à sa bisexualité biologique, qu'à ce qu'il n'y a rien dans sa dialectique qui représente la bipolarité du sexe, si ce n'est l'activité ou la passivité, c'est-à-dire une polarité pulsion-action de l'extérieur, qui est tout à fait impropre à la représenter dans son fonds.

C'est là où nous voulons en venir en ce discours, que la sexualité se répartit d'un côté à l'autre de notre *bord* en tant que seuil de l'inconscient, comme suit :

Du côté du vivant en tant qu'être à être pris dans la parole, en tant qu'il ne peut jamais enfin y tout entier advenir, dans cet en-deçà du seuil qui n'est pourtant ni dedans ni dehors, il n'y a d'accès à l'Autre du sexe opposé que par la voie des pulsions dites partielles où le sujet cherche un objet qui lui remplace cette perte de vie qui est la sienne d'être sexué.

Du côté de l'Autre, du lieu où la parole se vérifie de rencontrer l'échange des signifiants, les idéaux qu'ils supportent, les structures élémentaires de la parenté, la métaphore du père comme principe de la séparation, la division toujours ouverte dans le sujet dans son aliénation première, de ce côté seulement et par ces voies que nous venons de dire, l'ordre et la norme doivent s'instaurer qui disent au sujet ce qu'il faut faire comme homme ou femme.

⁽¹⁷⁰⁾ Il n'est pas vrai que Dieu les fit mâle et femelle, si c'est le dire du couple d'Adam et Ève, comme aussi bien le contredit expressément le mythe ultra-condensé que l'on trouve dans le même texte sur la création de la compagne.

Sans doute y avait-il auparavant Lilith, mais elle n'arrange rien.

En rompant là, nous laissons au passé des débats où, pour ce qui concerne l'inconscient freudien, des interventions irresponsables se trouvaient bienvenues, justement de ce que les responsables n'y vinssent que de mauvaise grâce, pour n'en pas dire plus, d'un certain bord.

Un résultat n'en fut pas moins que la consigne de silence de là opposée à notre enseignement, y fut rompue.

Que sur le complexe d'Œdipe, le point final, ou plutôt la vedette américaine, soit allé à un exploit herméneutique, confirme notre appréciation de ce colloque : effet incantatoire. Dont l'avenir dira la portée.

Nous indiquons ici à nos risques l'appareil, d'où pourrait faire rentrée la précision.

Cet hommage à M. Merleau-Ponty fut publié dans un numéro spécial 184/185 de la revue Les temps modernes (pp. 245-254).

⁽²⁴⁵⁾ 1.— On peut exhaler le cri qui nie que l'amitié puisse cesser de vivre. On ne peut dire la mort advenue sans meurtrir encore. J'y renonce, l'ayant tenté, pour malgré moi porter au-delà mon hommage.

Me recueillant pourtant au souvenir de ce que j'ai senti de l'homme en un moment pour lui de patience amère.

2.— Que faire d'autre que d'interroger le point que met l'heure soudaine à un discours où nous sommes tous entrés ?

Et son dernier article qu'on reproduit ici, titre : « l'Œil et l'Esprit⁴⁰⁹ », — en parler d'où il est fait, si j'en crois le signe d'une tête propice, pour que je l'entende : de ma place.

3.— C'est bien la dominante et la sensible de l'œuvre entière qui donnent ici leur note. Si on la tient pour ce qu'elle est — d'un philosophe, au sens de ce qu'un choix qui à seize ans y aperçoit son avenir (il l'attesta), y nécessite de professionnel. C'est dire que le lien proprement universitaire couvre et retient son intention, même éprouvé impatiemment, même élargi jusqu'à la lutte publique.

4.— Ce n'est pas là pourtant ce qui insère cet article dans le sentiment, pointé deux fois en son exorde et en sa chute, d'un changement très actuel à devenir patent dans la science. Ce qu'il évoque comme vent de mode pour les registres de la communication, complaisance pour les versalités opérationnelles⁴¹⁰, n'est noté que comme apparence qui doit conduire à sa raison.

C'est la même à quoi nous tentons de contribuer du champ privilégié à la révéler qu'est le nôtre (la psychanalyse freudienne) : ⁽²⁴⁶⁾la raison par quoi le signifiant s'avère premier en toute constitution d'un sujet.

5.— L'œil pris ici pour centre d'une révision du statut de l'esprit, comporte cependant toutes les résonances possibles de la tradition où la pensée reste engagée.

C'est ainsi que Maurice Merleau-Ponty, comme quiconque en cette voie, ne peut faire que de se référer une fois de plus à l'œil abstrait que suppose le concept cartésien de l'étendue, avec son corrélatif d'un sujet, module divin d'une perception universelle.

Faire la critique proprement phénoménologique de l'esthétique qui résulte de cette raréfaction de la foi faite à l'œil n'est pas pour nous ramener aux vertus de connaissance de la contemplation proposée à l'ascèse du *nous* par la théorie antique.

Ce n'est point non plus pour nous attarder au problème des illusions optiques et de savoir si le bâton rompu par la surface de l'eau dans le bassin, la lune plus grosse d'aborder l'horizon, nous montrent ou non la réalité : Alain dans son nuage de craie y suffit.

Disons-le parce que même Maurice Merleau-Ponty ne semble pas franchir ce pas : pourquoi ne pas entériner le fait que la théorie de la perception n'intéresse plus la structure de la réalité à quoi la science nous a fait accéder en physique. Rien de plus contestable, tant dans l'histoire de la science que dans son produit fini, que ce motif dont il se prend à autoriser sa recherche qu'issue de la perception, la construction scientifique y devrait toujours revenir. Bien plutôt tout nous montre-t-il que c'est en refusant les intuitions perçues du pondéral et de l'*impetus* que la dynamique galiléenne a annexé les cieux à la terre, mais au prix d'y introduire ce que nous touchons aujourd'hui dans l'expérience du cosmonaute : un corps qui peut s'ouvrir et se fermer sans peser en rien ni sur rien.

6.— La phénoménologie de la perception est donc bien autre chose qu'un codicille à une théorie de la connaissance dont les débris font l'attirail d'une psychologie précaire.

Elle n'est pas plus situable dans la visée, qui n'habite plus à présent que le logicisme, d'un savoir absolu.

⁴⁰⁹. In *Art de France*, 1961, pp. 187-208. Reproduit ici p. 193.

⁴¹⁰. Cf. ici.

Elle est ce qu'elle est : à savoir une collation d'expériences dont il faut lire l'ouvrage inaugural de Maurice Merleau-Ponty^{411 (247)} pour mesurer les recherches positives qui s'y sont accumulées, et leur stimulation pour la pensée, sinon la dérision où elles font paraître les bêtifications séculaires sur l'illusion d'Aristote, voire l'examen clinique moyen de l'ophtalmologiste.

Pour en faire saisir l'intérêt, choisissons un petit fait dans l'immense trame de covariances de même style qui sont commentées en cet ouvrage, celui par exemple à la page 360 de l'éclairage violent qui apparaît en manière de cône blanchâtre pour ce que le supporte un disque, à peine visible d'être noir et surtout d'être le seul objet qui l'arrête. Il suffit d'y interposer un petit carré de papier blanc pour qu'aussitôt l'aspect laiteux s'en dissipe et que se détache comme distinct d'être éclairé en son contraste le disque noir.

Mille autres faits sont de nature à nous imposer la question de ce qui règle les mutations souvent saisissantes que nous observons par l'addition d'un élément nouveau dans l'équilibre de ces facteurs expérimentalement distingués que sont l'éclairage, les conditions fonds-forme de l'objet, notre savoir à son endroit, et tiers élément, ici le vif, une pluralité de gradations que le terme de couleur est insuffisant à désigner, puisqu'outre la constance qui tend à rétablir dans certaines conditions une identité, perçue avec la gamme dénommable sous des longueurs d'onde différentes, il y a les effets conjugués de reflet, de rayonnement, de transparence dont la corrélation n'est même pas entièrement réductible de la trouvaille d'art à l'artifice de laboratoire. Comme il s'éprouve de ce que le phénomène visuel de la couleur locale d'un objet n'a rien à faire avec celui de la plage colorée du spectre.

Qu'il nous suffise d'indiquer dans quelle direction le philosophe tente d'articuler ces faits, en tant qu'il est fondé à leur donner asile, soit en ceci au moins que tout un art de création humaine s'y rattache que la réalité physicienne réfute d'autant moins qu'elle s'en éloigne toujours plus, mais qu'il n'est pas dit pour autant que cet art n'a de valeur que d'agrément, et qu'il ne recèle pas quelque autre accès à un être, dès lors peut-être plus essentiel.

7.— Cette direction exigée vers ce qui ordonne les covariances phénoménalement définies de la perception, le philosophe de notre temps va la chercher, on le sait, dans la notion de la présence, ou pour mieux en traduire littéralement le terme⁽²⁴⁸⁾ de l'allemand, de l'Être-là, à quoi il faut ajouter présence (ou Être-là)-dans-par-à-travers-un-corps. Position dite de l'existence, en tant qu'elle essaie de se saisir dans le moment d'avant la réflexion qui dans son expérience introduit sa distinction décisive d'avec le monde en l'éveillant à la conscience-de-soi.

Même restituée trop évidemment à partir de la réflexion redoublée que constitue la recherche phénoménologique, cette position se targuera de restaurer la pureté de cette présence à la racine du phénomène, dans ce qu'elle peut globalement anticiper de sa mouvance dans le monde. Car bien entendu des complexités homologues s'ajoutent du mouvement, du tact voire de l'audition, comment omettre du vertige, qui ne se juxtaposent pas mais se composent avec les phénomènes de la vision.

C'est cette présupposition qu'il y ait quelque part un lieu de l'unité, qui est bien faite pour suspendre notre assentiment. Non qu'il ne soit manifeste que ce lieu soit écarté de toute assignation physiologique, et que nous ne soyons satisfaits de suivre *en son détail* une subjectivité constituante là où elle se tisse fil à fil, mais non pas réduite à être son envers, avec ce qu'on appelle ici l'objectivité totale.

Ce qui nous étonne, c'est qu'on ne profite pas aussitôt de la structure si manifeste dans le phénomène, — et dont il faut rendre justice à Maurice Merleau-Ponty de n'y faire plus, au dernier point, de référence à aucune *Gestalt* naturaliste —, pour non y opposer, mais y accorder le sujet lui-même.

Qu'est-ce qui objecte à dire de l'exemple plus haut cité, — où l'éclairage est manifestement homologue du tonus musculaire dans les expériences sur la constance de la

⁴¹¹. *Phénoménologie de la perception*, in-8, 531 pages, Gallimard, 1945.

perception du poids, mais ne saurait masquer sa localité d'Autre –, que le sujet en tant qu'au premier temps il l'investit de sa consistance laiteuse, au second temps n'y est plus que refoulé. Et ce, par le fait du contraste objectivant du disque noir avec le carré blanc qui s'opère de l'entrée significative de la figure de ce dernier sur le fonds de l'autre. Mais le sujet qui là s'affirme en formes éclairées est le rejet de l'Autre qui s'incarnait en une opacité de lumière.

Mais où est le *primum*, et pourquoi préjuger de ce qu'il soit seulement *un percipiens*, quand ici se dessine que c'est son ⁽²⁴⁹⁾élision qui rend au *perceptum* de la lumière elle-même sa transparence.

Pour tout dire, il nous semble que le « je pense » auquel on entend réduire la présence, ne cesse pas d'impliquer, à quelque indétermination qu'on l'oblige, tous les pouvoirs de la réflexion par quoi se confondent sujet et conscience, soit nommément le mirage que l'expérience psychanalytique met au principe de la méconnaissance du sujet et que nous-mêmes avons tenté de cerner dans le stade du miroir en l'y résumant.

Quoi qu'il en soit, nous avons revendiqué ailleurs, nommément sur le sujet de l'hallucination verbale⁴¹², le privilège qui revient au *perceptum* du signifiant dans la conversion à opérer du rapport du *percipiens* au sujet.

8. – La phénoménologie de la perception à vouloir se résoudre en la présence-par-le-corps, évite cette conversion, mais se condamne à la fois à déborder de son champ et à se rendre inaccessible une expérience qui lui est étrangère. C'est ce qu'illustrent les deux chapitres de l'ouvrage de Maurice Merleau-Ponty sur le corps comme être sexué⁴¹³ et sur le corps comme expression dans la parole⁴¹⁴.

Le premier ne le cède pas en séduction à la séduction à quoi l'on avoue y céder de l'analyse existentielle, d'une élégance fabuleuse, à quoi J.-P. Sartre se livre de la relation du désir⁴¹⁵. De l'engluement de la conscience dans la chair à la quête dans l'autre d'un sujet impossible à saisir parce que le tenir en sa liberté, c'est l'éteindre, de cette levée pathétique d'un gibier qui se dissipe avec le coup, qui ne le traverse même pas, du plaisir, ce n'est pas seulement l'accident mais l'issue qui impose à l'auteur son virage, en son redoublement d'impasse, dans un sadisme, qui n'a plus d'autre échappatoire que masochiste.

Maurice Merleau-Ponty, pour en inverser le mouvement, semble en éviter la déviation fatale, en y décrivant le procès d'une révélation directe du corps au corps. Elle ne tient à vrai dire que de l'évocation d'une situation pensée ailleurs comme humiliante, laquelle comme pensée de la situation supplée ⁽²⁵⁰⁾au tiers, que l'analyse a montré être inhérent dans l'inconscient à la situation amoureuse.

Disons que ce n'est pas pour rendre plus valable pour un freudien la reconstruction de Sartre. Sa critique nécessiterait une précision, même pas encore bien reconnue dans la psychanalyse, de la fonction du fantasme. Nulle restitution imaginaire des effets de la cruauté ne peut y suppléer, et il n'est pas vrai que la voie vers la satisfaction normale du désir se retrouve de l'échec inhérent à la préparation du supplice⁴¹⁶. Sa description inadéquate du sadisme comme structure inconsciente, ne l'est pas moins du mythe sadianiste. Car son passage par la réduction du corps de l'autre à l'obscène se heurte au paradoxe, bien autrement énigmatique à le voir rayonner dans Sade, et combien plus suggestif dans le registre existentiel, de la beauté comme insensible à l'outrage⁴¹⁷. L'accès érotologique pourrait donc être ici meilleur, même hors de toute expérience de l'inconscient.

Mais il est clair que rien dans la phénoménologie de l'extrapolation perceptive, si loin qu'on l'articule dans la poussée obscure ou lucide du corps, ne peut rendre compte ni du

⁴¹². In *La Psychanalyse*, vol. 4, pp. 1-5 et la suite. P.U.F.

⁴¹³. *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945, pp. 180-202.

⁴¹⁴. *Id.*, 202-232.

⁴¹⁵. In Sartre J.P. *L'être et le néant*, pp. 451-477.

⁴¹⁶. Cf. livre cité, p. 475.

⁴¹⁷. Lieu analysé dans mon séminaire sur *l'Éthique de la psychanalyse*, 1959-1960.

privilège du fétiche dans une expérience séculaire, ni du complexe de castration dans la découverte freudienne. Les deux se conjurent pourtant pour nous sommer de faire face à la fonction de signifiant de l'organe toujours signalé comme tel par son occultation dans le simulacre humain, – et l'incidence qui résulte du phallus en cette fonction dans l'accès au désir tant de la femme que de l'homme, pour être maintenant vulgarisée, ne peut pas être négligée comme déviant ce qu'on peut bien appeler en effet l'être sexué du corps.

9.– Si le signifiant de l'être sexué peut être ainsi méconnu dans le phénomène, c'est pour sa position doublement celée dans le fantasme, soit de ne s'indiquer que là où il n'agit pas et de n'agir que de son manque. C'est en quoi la psychanalyse doit faire sa preuve d'un avancement dans l'accès au signifiant, et tel qu'il puisse revenir sur sa phénoménologie même.

On excusera mon audace du mode dont j'appellerai ici à ⁽²⁵¹⁾en témoigner le second article mentionné de Maurice Merleau-Ponty sur le corps comme expression dans la parole.

Car ceux qui me suivent reconnaîtront, combien mieux filée, la même thématique dont je les entretiens sur la primauté du signifiant dans l'effet de signifier. Et je me remémore l'appui que j'ai pu y trouver aux primes vacances d'après la guerre, quand mûrissait mon embarras d'avoir à ranimer dans un groupe épars encore une communication jusque-là réduite au point d'être à peu près analphabète, freudiennement parlant cela s'entend, de ce que le pli s'y conservât des alibis à l'usage d'habiller une praxis sans certitude de soi.

Mais ceux-là qui retrouveront leurs aises en ce discours sur la parole (et fût-ce à y réserver ce qui y rapproche un peu trop discours nouveau et parole pleine), n'en sauront pas moins que je dis autre chose, et nommément :

- que ce n'est pas la pensée, mais le sujet, que je subordonne au signifiant,
- et que c'est l'inconscient dont je démontre le statut quand je m'emploie à y faire concevoir le sujet comme rejeté de la chaîne signifiante, qui du même coup se constitue comme refoulé primordial.

Dès lors ils ne pourront consentir à la double référence à des idéalités, aussi bien incompatibles entre elles, par quoi ici la fonction du signifiant converge vers la nomination, et son matériel vers un geste où se spécifierait une signification essentielle.

Geste introuvable, et dont celui qui porte ici sa parole à la dignité de paradigme de son discours, eût su avouer qu'il n'offrirait rien de tel à percevoir à son audience.

Ne savait-il pas au reste qu'il n'est qu'un geste, connu depuis saint Augustin, qui réponde à la nomination : celui de l'index qui montre, mais qu'à lui seul ce geste ne suffit pas même à désigner ce qu'on nomme dans l'objet indiqué.

Et si c'était *la geste* que je voudrais mimer, du rejet par exemple, pour y inaugurer le signifiant : jeter, n'implique-t-elle pas déjà l'essence vraie du signifiant dans la syntaxe instaurant en série les objets à soumettre au jeu du jet.

Car au-delà de ce jeu, ce qu'articule, oui, seulement là mon ⁽²⁵²⁾geste, c'est le *je* évanouissant du sujet de la véritable énonciation. Il suffit en effet que le jeu se réitère pour constituer ce *je* qui, de le répéter, dit ce *je* qui s'y fait. Mais ce *je* ne sait pas qu'il le dit, rejeté qu'il est comme en arrière, par le geste, dans l'être que le jet substitue à l'objet qu'il rejette. Ainsi je qui dis ne peut être qu'inconscient de ce que je fais, quand je ne sais pas ce que faisant je dis.

Mais si le signifiant est exigé comme syntaxe d'avant le sujet pour l'avènement de ce sujet non pas seulement en tant qu'il parle mais en ce qu'il dit, des effets sont possibles de métaphore et de métonymie non seulement sans ce sujet, mais sa présence même s'y constituant du signifiant plus que du corps, comme après tout l'on pourrait dire qu'elle fait dans le discours de Maurice Merleau-Ponty lui-même, et littéralement.

De tels effets sont, je l'enseigne, les effets de l'inconscient, y trouvant après coup, de la rigueur qui en revient sur la structure du langage, confirmation du bien-fondé de les en avoir extraits.

10.— Ici mon hommage retrouve l'article sur l'Œil et l'Esprit, qui, d'interroger la peinture, ramène la vraie question de la phénoménologie, tacite au-delà des éléments que son expérience articule.

Car l'usage d'irréel de ces éléments dans un tel art (dont notons au passage que pour la vision il les a manifestement discernés plutôt que la science) n'exclut pas du tout leur fonction de vérité, dès lors que la réalité, celle des tables de la science, n'a plus besoin de s'assurer des météores.

C'est en quoi la fin d'illusion que se propose le plus artificieux des arts, n'a pas à être répudiée, même dans ses œuvres dites abstraites, au nom du malentendu que l'éthique de l'antiquité a nourri sous cette imputation, de l'idéalité d'où elle partait dans le problème de la science.

L'illusion ici prend sa valeur de se conjuguer à la fonction de signifiant qu'on découvre à l'envers de son opération.

Toutes les difficultés que démontre la critique sur le point non seulement du comment fait, mais du ce que fait la peinture, laissent entrevoir que l'inconscience où semble subsister le peintre dans sa relation au *ce que* de son art, serait utile à rapporter comme forme professionnelle à la structure radicale ⁽²⁵³⁾ de l'inconscient que nous avons déduite de sa commune individuation.

Ici le philosophe qu'est Maurice Merleau-Ponty fait honte aux psychanalystes d'avoir délaissé ce qui peut ici apparaître d'essentiel à portée de se mieux résoudre.

Et là encore de la nature du signifiant, — puisque aussi bien il faut prendre acte de ce que, s'il y a progrès dans la recherche de Maurice Merleau-Ponty, la peinture intervient déjà dans la phénoménologie de la perception, entendons dans l'ouvrage, et justement en ce chapitre où nous avons repris la problématique de la fonction de la présence dans le langage.

11.— Ainsi sommes-nous invités à nous interroger sur ce qui relève du signifiant à s'articuler dans la tache, dans ces « petits bleus » et « petits marrons » dont Maurice Merleau-Ponty s'enchantait sous la plume de Cézanne pour y trouver ce dont le peintre entendait faire sa peinture parlante.

Disons, sans pouvoir faire plus que de nous promettre ici de le commenter, que la vacillation marquée dans tout ce texte de l'objet à l'être, le pas donné à la visée de l'invisible, montrent assez que c'est ailleurs qu'au champ de la perception qu'ici Maurice Merleau-Ponty s'avance.

12.— On ne peut méconnaître que ce soit à intéresser le champ du désir que le terrain de l'art prenne ici cet effet. Sauf à ne pas entendre, comme c'est le cas le plus ordinairement des psychanalystes eux-mêmes, ce que Freud articule de la présence maintenue du désir dans la sublimation.

Comment s'égaliser à la pesée subtile qui se poursuit ici d'un éros de l'œil, d'une corporalité de la lumière où ne s'évoquent plus que nostalgiquement leur théologique primauté ?

Pour l'organe, de son glissement presque imperceptible du sujet vers l'objet, faut-il pour rendre compte s'armer de l'insolence d'une bonne nouvelle qui, de ses paraboles déclarant les forger expressément pour qu'elles ne soient point entendues, nous traverse de cette vérité pourtant à prendre au pied de la lettre que l'œil est fait pour ne point voir ?

Avons-nous besoin du robot achevé de l'Eve future, pour voir le désir pâlir à son aspect non de ce qu'elle soit aveugle, comme on le croit, mais de ce qu'elle ne puisse pas ne pas tout voir ?

⁽²⁵⁴⁾ Inversement ce dont l'artiste nous livre l'accès, c'est la place de ce qui ne saurait se voir : encore faudrait-il le nommer.

Quant à la lumière, nous souvenant du trait délicat dont Maurice Merleau-Ponty en modèle le phénomène en nous disant qu'elle nous *conduit* vers l'objet éclairé⁴¹⁸, nous y reconnâtrons la matière éponyme à y tailler de sa création le monument.

Si je m'arrête à l'éthique implicite en cette création, négligeant donc ce qui l'achève en une œuvre engagée, ce sera pour donner un sens terminal à cette phrase, la dernière à nous en rester publiée, où elle paraît se désigner elle-même, à savoir que « si les créations ne sont pas un acquis, ce n'est pas seulement que, comme toutes choses elles passent, c'est aussi qu'elles ont presque toutes leur vie devant elles ».

Qu'ici mon deuil, du voile pris à la *Pietà* intolérable à qui le sort me force à rendre la cariatide d'un mortel, barre mon propos, fût brisé.

Jacques LACAN

⁴¹⁸. Cf. *Phénoménologie de la perception*, p. 357.

5, RUE DE LILLE VII^e
LITTRE 30-01

Mon cher Marc Ce 3-1-62

Je t'envoie tous mes vœux, tendres venus du fonds de ce qui nous unit par delà toute absence, fraternels

Je n'ai pas répondu tout de suite à ta bonne lettre. D'abord sans doute parce que ce n'est guère dans mes habitudes mais aussi parce que je n'ai pas retrouvé tout de suite ton article sur $T \approx \gamma \square \rho / \lambda \pi \Leftrightarrow \delta \iota$ (Rom VIII 24⁴¹⁹) et que je voulais le lire.

Je suis loin d'une telle thématique, moi qui m'efforce depuis des années d'établir la place dans l'être de ce qui s'appelle : le désir.

Essence de l'homme – à entendre Spinoza ! Et dans ce cas combien maltraité.

Je m'essaie à fonder la topologie de sa transcendance.

La seule place de l'espérance là dedans. C'est ce que « j'espère » d'une telle entreprise.

Je sais que le désespoir n'est pas à la portée de notre main.

J'ai une théorie de la fonction de l'écriture dans le langage qui pourra t'interpeller (ce n'est pas un coq à l'âne, car tout cela est proprement lié à mon seul sujet).

Comment pour le reste de ta lettre, ne pas te dire que j'approuve tes propos – et ne pas te remercier de ce que tu fais en ma faveur (je te signale à toutes fins utiles que, si la chose est faite, je n'ai reçu de la banque aucun avis)

Mon petit frère, peut-être que je t'écirai un peu plus cette année – Que je me sens serf de ma vie.

À toi

Jacques

Sylvia et Judith t'envoient
les vœux de leur affection véritable
pour toi.

⁴¹⁹ N.d.T. : Car c'est en espérance... (Epître de St Paul aux romains 8-24)

5 RUE DE LILLE, VIII
LITTE 35-01

Ce 3-2.62

Mon cher Marc

Je t'envie tes maux vécus. tendres
venant du fond de ce qui nous unit par delà
toute absence fraternelle

Je n'ai pas répondu tout de suite à ta bonne
lettre. D'abord sans doute parce que ce n'est qu'un
dair mes habitudes. Mais aussi parce que je
n'ai pas retenu toute de suite ton article sur $\overline{D}$
 γ γ γ (Non vers 24) et que je voulais
le lire.

Je suis loin d'une telle réminiscence, mais qui
un effort de ces dernières années d'établir la place dans
l'être de ce qui s'appelle : le désir.

Il s'agit de l'homme - à entendre Spinoza.
Et dans ce cas, combien maltraité

Je m'en vais à fonder la topologie de la
transcendance.

La seule place de l'expérience là-dedans, c'est
ce que "l'espère" d'une telle entreprise.

Je sais que le désespoir n'est pas à la
portée de notre main.

J'ai une théorie de la fonction de l'écriture
dans le langage, qui pourra t'intéresser. (ce
n'est pas un coq à l'âne, car tout cela est
proprement lié à un seul sujet)

Comme, pour le reste de ta lettre, ne pas
te dire que j'approuve tes propos - et ne pas te
remercier de ce que tu fais en ma faveur
(je te signale à toutes fins utiles que, si la chose
est faite, je n'ai reçu de la banque aucun
avis)

Mon petit frère, peut-être que je
t'aurais un peu plus cette année - que
je me sens sûr de ma vie.

A toi
Lyne et Joëlle t'embrassent
le bœuf de leur affection véritable
à tous.

Jaynes.

« Kant avec Sade » paraît pour la première fois en 1963 dans le numéro 191 de la revue *Critique* (pp. 291-313) et daté de septembre 1962. Il a été rédigé par Lacan pour paraître en préface au tome III des Œuvres complètes du Marquis de Sade, du Cercle du livre précieux, tome III comprenant « La philosophie dans le boudoir ». Or de ce tome III des Œuvres complètes paru en 1963, la préface de Lacan est absente. C'est en octobre 1966 lors de la réédition de ces Œuvres complètes par le même éditeur, que le texte « Kant avec Sade » est inclus, mais alors en post-face et remanié par Lacan. Cette édition de 1966 est rééditée en 1980 au Club du Livre Secret des éditions Borderie. « La bibliothèque Oblique ». Pratiquement toutes les corrections du Cercle du livre précieux en 1966 à propos desquelles on peut conjecturer l'intervention d'une correctrice sont fondées, le texte des Écrits paru également au 4^e trimestre 1966 au Seuil étant régulièrement fantif. Il y a aussi des corrections d'auteur dans cette version du Cercle du livre précieux, dont on peut donc penser qu'elles sont postérieures à la remise du manuscrit de « Kant avec Sade » pour les Écrits. L'ordre serait donc : le texte de 63 publié dans *Critique*, celui des Écrits en 1966, celui du Cercle du livre précieux en 1966 également, celui des Écrits en collection points en 1971, et la réédition de 1980 par le Club du Livre Secret.

⁽²⁹¹⁾KANT AVEC SADE

MARQUIS DE SADE⁴²⁰
Œuvres complètes,

Au Cercle du Livre précieux,
1963.
In-8°, 556 p.

Que l'œuvre de Sade anticipe Freud, fût-ce au regard du catalogue des perversions, est une sottise, qui se redit dans les lettres, de quoi la faute, comme toujours, revient aux spécialistes.

Par contre nous tenons que le boudoir sadien s'égale à ces lieux dont les écoles de la philosophie antique prirent leur nom : Académie, Lycée, Stoa. Ici comme là, on prépare la science en rectifiant la position de l'éthique. En cela, oui, un déblaiement s'opère qui doit cheminer cent ans dans les profondeurs du goût pour que la voie de Freud soit praticable. Comptez-en soixante de plus pour qu'on dise pourquoi tout ça.

Si Freud a pu énoncer son principe du plaisir sans avoir même à se soucier de marquer ce qui le distingue de sa fonction dans l'éthique traditionnelle, sans plus risquer qu'il fût entendu, en écho au préjugé incontesté de deux millénaires, pour rappeler l'attrait préordonnant la créature ⁽²⁹²⁾à son bien, avec la psychologie qui s'inscrit dans divers mythes de bienveillance, nous ne pouvons qu'en rendre hommage à la montée insinuante à travers le XIX^e siècle du thème du « bonheur dans le mal ».

Ici Sade est le pas inaugural d'une subversion, dont, si piquant que cela semble au regard de la froideur de l'homme, Kant est le point tournant, et jamais repéré, que nous sachions, comme tel.

La Philosophie dans le boudoir vient huit ans après la *Critique de la raison pratique*. Si, après avoir vu qu'elle s'y accorde, nous démontrons qu'elle la complète, nous dirons qu'elle donne la vérité de la *Critique*.

⁴²⁰. Le tome III des œuvres complètes en cours de publication à la firme ici indiquée, comprend les textes de *Justine ou les malheurs de la vertu*, soit du roman de 1791, et de la *Philosophie dans le boudoir*.

Un court avertissement les précède qui rectifie les données bibliographiques qu'il faut aller chercher dans le tome II. Les tomes I et II déjà parus en effet reproduisent une *Vie du marquis de Sade*, citée dans l'essai présent sur l'édition parue chez Gallimard.

Trois textes servent aux œuvres de préface, dont deux, l'un de notre ami Angelo Hesnard, *Rechercher le semblable, découvrir l'homme dans Sade*, original, et l'autre reproduit du regretté Maurice Heine sur le *Marquis de Sade et le roman noir*, précèdent la *Justine*, et le troisième, avant la *Philosophie*, est un article déjà recueilli dans le *Sade mon prochain* de Pierre Klossowski, auquel nous nous référons à la fin de cet essai.

Nous choisissons cette place pour remarquer que, s'il y a toute chance pour que cette édition, qui s'annonce elle-même comme « définitive », soit menée à bonne fin, il n'y a pas encore en français d'édition des œuvres complètes de Kant, non plus que de Freud. Il est vrai qu'il eût fallu que fût poursuivie une traduction systématique de ces œuvres. Une telle entreprise eût semblé s'imposer pour Kant dans un pays où tant de jeunes forces se qualifient par l'enseignement de la philosophie. Sa carence à beaucoup près laisse à réfléchir sur la direction assurée aux travaux par les cadres responsables.

Du coup, les postulats où celle-ci s'achève : l'alibi de l'immortalité où elle refoule progrès, sainteté et même amour, tout ce qui pourrait venir de satisfaisant de la loi, la garantie qu'il lui faut d'une volonté pour qui l'objet à quoi la loi se rapporte fût intelligible, perdant même le plat appui de la fonction d'utilité où Kant les confinait, rendent l'œuvre à son diamant de subversion. Par quoi s'explique l'incroyable exaltation qu'en reçoit tout lecteur non prévenu par la piété académique. Effet à quoi ne gâtera rien qu'on en ait rendu compte.

*

Qu'on soit bien dans le mal, ou si l'on veut, que l'éternel féminin n'attire pas en haut, on pourrait dire que ce virage a été pris sur une remarque philologique : nommément que ce qui avait été admis jusque-là, qu'on est bien dans le bien, repose sur une homonymie que la langue allemande n'admet pas : *man fühlt sich wohl im Guten*. C'est la façon dont Kant introduisit sa *Raison pratique*.

Le principe du plaisir, c'est la loi du bien qui est le *wohl*, disons le bien-être. Dans la pratique, il soumettrait le sujet au même enchaînement phénoménal qui détermine ses objets. L'objection qu'y apporte Kant est, selon son style de rigueur, intrinsèque. Nul phénomène ne peut se prévaloir d'un rapport constant au plaisir. Nulle loi donc d'un tel bien ne peut être énoncée qui définirait comme volonté le sujet qui l'introduirait dans sa pratique.

La recherche du bien serait donc une impasse, s'il ne renaissait, *das Gute*, le bien qui est l'objet de la loi morale. Il nous est indiqué par l'expérience que nous faisons d'entendre au-dedans de nous des commandements, dont l'impératif se présente comme catégorique, autrement dit inconditionnel.

Notons que ce bien n'est supposé le Bien, que de se proposer, comme on vient de le dire, envers et contre tout ⁽²⁹³⁾ objet qui y mettrait sa condition, de s'opposer à quelque que ce soit des biens incertains que ces objets puissent apporter, dans une équivalence de principe, pour s'imposer comme supérieur de sa valeur universelle. Ainsi le poids n'en apparaît que d'exclure, pulsion ou sentiment, tout ce dont le sujet peut pâtir dans son intérêt pour un objet, ce que Kant pour autant désigne comme « pathologique ».

Ce serait donc par induction sur cet effet qu'on y retrouverait le Souverain Bien des antiques, si Kant à son accoutumée ne précisait encore que ce Bien n'agit pas comme contrepoids, mais, si l'on peut dire, comme antipoids, c'est-à-dire de la soustraction de poids qu'il produit dans l'effet d'amour-propre (*Selbstsucht*), que le sujet ressent comme contentement (*arrogantia*) de ses plaisirs, pour ce qu'un regard à ce Bien rend ces plaisirs moins respectables⁴²¹. Textuel, autant que suggestif.

Retenons le paradoxe que ce soit au moment où ce sujet n'a plus en face de lui aucun objet, qu'il rencontre une loi, laquelle n'a d'autre phénomène que quelque chose de signifiant déjà, qu'on obtient d'une voix dans la conscience, et qui, à s'y articuler en maxime, y propose l'ordre d'une raison purement pratique ou volonté.

Pour que cette maxime fasse la loi, il faut et il suffit qu'à l'épreuve d'une telle raison, elle puisse être retenue comme universelle en droit de logique. Ce qui, rappelons-le de ce droit, ne veut pas dire qu'elle s'impose à tous, mais qu'elle vaille pour tous les cas, ou pour mieux dire, qu'elle ne vaille en aucun cas, si elle ne vaut pas en tout cas.

Mais cette épreuve devant être de raison, pure quoique pratique, ne peut réussir que pour des maximes d'un type qui offre une prise analytique à sa déduction.

⁴²¹. Nous renverrons à la très acceptable traduction de Barni, qui remonte à 1848, ici pp. 247 et suiv., et à l'édition Vorländer (chez Meiner) pour le texte allemand, ici p. 86.

Ce type s'illustre de la fidélité qui s'impose à la restitution d'un dépôt⁴²² : la pratique du dépôt reposant sur les deux oreilles qui, pour constituer le dépositaire, doivent se boucher à toute condition à opposer à cette fidélité. Autrement dit, pas de dépôt sans dépositaire à la hauteur de sa charge.

On pourra sentir le besoin d'un fondement plus synthétique, même dans ce cas évident. Illustrons-en à notre tour le défaut, fût-ce au prix d'une irrévérence, d'une maxime retouchée du père Ubu : « Vive la Pologne, car s'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais ».

⁽²⁹⁴⁾ Que nul par quelque lenteur, voire émotivité, ne doute ici de notre attachement à une liberté sans laquelle les peuples sont en deuil. Mais sa motivation ici analytique, encore qu'irréfutable, prête à ce que l'indéfectible s'en tempère de l'observation que les Polonais se sont recommandés de toujours par une résistance remarquable aux éclipses de la Pologne, sinon de la déploration qui s'en motivait.

C'est bien ce qui fait exprimer à Kant le regret qu'à l'expérience de la loi morale, nulle intuition n'offre d'objet phénoménal.

Nous conviendrons que jusqu'au bout de la *Critique* cet objet se dérobe. Mais c'est pour le laisser deviner comme à sa trace, que l'implacable suite qu'apporte Kant à démontrer son dérobement, donne à l'œuvre cet érotisme sans doute innocent, mais perceptible, dont nous allons montrer le bien-fondé par la nature du dit objet.

C'est pourquoi nous prions de s'arrêter en ce point même de nos lignes, pour les reprendre par après, tous ceux de nos lecteurs qui sont à l'endroit de la *Critique* dans un rapport encore vierge, de ne pas l'avoir lue. Qu'ils y contrôlent si elle a bien l'effet que nous disons, nous leur en promettons en tout cas ce plaisir qui se communique de l'exploit.

Les autres nous suivront maintenant dans la *Philosophie dans le boudoir* et ce que nous propose sa lecture.

*

Pamphlet, s'avère-t-elle, mais dramatique, où un éclairage de scène permet au dialogue comme aux gestes de se poursuivre aux limites de l'imaginable, cet éclairage s'éteint un moment pour faire place, pamphlet dans le pamphlet, à un factum intitulé : « Français, encore un effort si vous voulez être républicains... ».

Ce qui s'y énonce est pour l'ordinaire entendu, sinon apprécié, comme une mystification. Il n'est pas besoin d'être alerté par la portée reconnue au rêve dans le rêve de pointer un rapport plus proche au réel, pour voir dans l'appel fait ici à l'actualité historique une indication de la même sorte. Elle est patente, et l'on fera mieux d'y regarder à deux fois.

Disons que le nerf du factum est donné dans la maxime du droit à la jouissance, insolite à s'en extraire et précisément à s'y réclamer de la portée d'une règle universelle. Énonçons-la ainsi :

« J'ai le droit de jouir de ton corps, dirai-je à qui me plaît, et ce droit, je l'exercerai, sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'aie le goût d'y assouvir ».

⁽²⁹⁵⁾ Telle est la maxime où je prétends soumettre la volonté de tous, pour peu qu'une société lui donne effet par sa contrainte.

Humour noir au mieux, pour tout être raisonnable, à répartir de la maxime au consentement qu'on lui suppose.

Mais outre que, s'il est quelque chose à quoi nous ait rompu la déduction de la Critique, c'est à distinguer le rationnel de la sorte de raisonnable qui n'est qu'un recours confus au pathologique, nous savons maintenant que l'humour est le transfuge dans le comique de la fonction même du « surmoi ». Ce qui, pour animer d'un avatar cette instance

⁴²² Cf. la scolie du théorème III du chapitre premier de *l'Analytique de la Raison pure pratique*. Barni, p. 163 ; Vorländer, p. 31.

psychanalytique et l'arracher à ce retour d'obscurantisme à quoi l'emploient nos contemporains, peut aussi bien dans l'épreuve kantienne de la règle universelle introduire le grain de sel qui lui manque.

Dès lors ne sommes-nous pas incités à prendre plus au sérieux ce qui se présente à nous de ne pas l'être tout à fait ? Nous ne demanderons pas, on s'en doute, s'il faut ni s'il suffit qu'une société sanctionne un droit à la jouissance en permettant à tous de s'en réclamer, pour que dès lors sa maxime s'autorise de l'impératif de la loi morale.

Nulle légalité positive ne peut décider si cette maxime peut prendre rang de règle universelle, puisque aussi bien ce rang peut l'opposer éventuellement à toutes.

Ce n'est pas question qui se tranche à seulement l'imaginer, et l'extension à tous du droit que la maxime invoque n'est pas ici l'affaire.

On n'y démontrerait au mieux qu'une possibilité du général, ce qui n'est pas l'universel, lequel prend les choses comme elles se fondent et non comme elles s'arrangent.

Et l'on ne saurait omettre cette occasion de dénoncer l'exorbitant du rôle que l'on confère au moment de la réciprocité en des structures, notamment subjectives, qui y répugnent intrinsèquement.

La réciprocité, relation réversible de s'établir sur une ligne simple à unir deux sujets qui, de leur position « réciproque », tiennent cette relation pour équivalente, trouve difficilement à se placer comme temps logique d'aucun franchissement du sujet dans son rapport au signifiant, et bien moins encore comme étape d'aucun développement recevable ou non comme psychique, (où l'enfant a toujours bon dos pour les placages d'intention pédagogique).

Quoi qu'il en soit, c'est un point à rendre déjà à notre maxime qu'elle peut servir de paradigme d'un énoncé excluant comme telle la réciprocité (la réciprocité et non la charge de revanche).

Tout jugement sur l'ordre infâme qui introniserait notre maxime est donc indifférent en la matière, qui est de lui ⁽²⁹⁶⁾ reconnaître ou de lui refuser le caractère d'une règle recevable comme universelle en morale, la morale depuis Kant reconnue pour une pratique inconditionnelle de la raison.

Il faut évidemment lui reconnaître ce caractère pour la simple raison que sa seule annonce (son kérygme) a la vertu d'instaurer à la fois et cette réjection radicale du pathologique, de tout égard pris à un bien, à une passion, voire à une compassion, soit la réjection par où Kant libère le champ de la loi morale, et la forme de cette loi qui est aussi sa seule substance, en tant que la volonté ne s'y oblige qu'à débouter de sa pratique toute raison qui ne soit pas de sa maxime elle-même.

Certes ces deux termes entre quoi peut être tendue, jusqu'au brisement de la vie, l'expérience morale, sont dans le paradoxe sadien imposés à l'Autre, et non pas à soi-même.

Au moins est-ce de façon patente, car n'oublions pas que de façon latente l'impératif moral n'en fait pas moins, puisque c'est de l'Autre de son commandement qu'il nous requiert.

On aperçoit ici tout nûment se révéler ce à quoi nous introduirait la parodie plus haut donnée de l'universel évident du devoir du dépositaire, à savoir que la bipolarité dont s'instaure la Loi morale n'est rien d'autre que cette refente du sujet qui s'opère de toute intervention du signifiant : nommément du sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé.

La Loi morale n'a pas d'autre principe. Encore faut-il qu'il soit patent, sauf à prêter à cette mystification que le gag du « Vive la Pologne ! » faisait sentir.

En quoi la maxime sadienne est, ici encore, plus honnête que le recours à la voix du dedans. Car l'action de cette refente est patente à s'y lire.

Le sujet de l'énonciation y est aussi clairement détaché qu'il peut l'être du « Vive la Pologne ! », et pour plus de sûreté dessiné par Sade aussi pesamment que la motivation du dit cri peut être mâchée dans le gag.

Qu'on prenne plutôt connaissance du commentaire que Sade donne expressément du principe du droit à la jouissance en ce qu'il revendique pour son empire, justement et si paradoxal qu'il y paraisse, l'ensemble des êtres humains en tant qu'aucun ne saurait être le propre d'aucun apanage ni s'abriter d'aucune appartenance, légitime ou non, qui disposerait de son vouloir⁴²³.

C'est bien l'Autre en tant que libre, c'est la liberté de l'Autre que le discours du droit à la jouissance fonde comme ⁽²⁹⁷⁾sujet de son énonciation, et pas d'une façon qui diffère du *Tu* et qui s'évoque du fonds tuant de tout impératif.

Mais le sujet de l'énoncé n'est pas moins clair en ce discours de d'avoir suscité à chaque adresse de son trouble contenu, soit : que le propos de la jouissance, à s'avouer impudemment, creuse déjà dans l'Autre l'autre pôle nécessaire à dresser la croix de l'expérience sadienne.

*

Souvenons-nous que la douleur, qui projette ici sa promesse d'ignominie, ne fait que recouper la mention expresse qu'en fait Kant parmi les connotations de l'expérience morale. Et rappelons que les stoïciens ont prétendu en surmonter l'épreuve par le mépris.

Qu'on imagine une reprise d'Épictète dans l'expérience sadienne : « Tu vois, tu l'as cassée », dit-il en désignant sa jambe. Réduire à sa misère tel effet de la jouissance en sa recherche, n'est-ce pas la tourner en dégoût ?

En quoi se montre que la jouissance est ce dont se modifie l'expérience sadienne. Car il ne s'agit pas seulement dans celle-ci de forcer de quelque bélier le rempart de la volonté, puisque déjà la jouissance l'a traversé pour s'installer en ce plus intime du sujet qu'elle instaure au delà, d'atteindre sa pudeur.

Car la pudeur est amboceptive des conjonctures de l'être : entre deux l'impudeur de l'un à elle seule faisant le viol de la pudeur de l'autre. Canal à justifier, s'il le fallait, ce que nous produisons ici d'une assertion, à la place de l'Autre, du sujet.

Interrogeons cette jouissance précaire d'être suspendue dans l'Autre à un écho qu'elle ne suscite qu'à l'abolir à mesure, d'y joindre l'intolérable. Ne nous paraît-elle pas enfin ne s'exalter que d'elle-même à la façon d'une autre, horrible, liberté ?

Aussi bien reconnaitrons-nous ce troisième terme qui, au dire de Kant, ferait défaut dans l'expérience morale. C'est à savoir l'objet que, pour l'assurer à la volonté dans l'accomplissement de la Loi, il est contraint de renvoyer à la Chose-en-soi transcendante. Cet objet ne le voilà-t-il pas, descendu de son inaccessibilité, dans l'expérience sadienne, et dévoilé comme Être-là, *Dasein*, de l'agent du tourment.

Non sans garder l'opacité du transcendant. Car objet, il l'est bien, au sens de ne pas dire sujet. Observons que le héraut de la maxime n'a pas besoin d'être ici plus que point d'émission. Il peut être une voix à la radio, rappelant le droit promu du supplément d'effort qu'à l'appel de Sade ⁽²⁹⁸⁾les Français auraient consenti, et la maxime devenue pour leur République régénérée Loi organique.

Tels phénomènes de la voix, nommément ceux de la psychose, ont bien cet aspect de l'objet. Et la psychanalyse n'était pas loin en son aurore d'y référer la voix de la conscience.

On voit ce qui motive Kant à tenir cet objet pour dérobé à toute détermination de l'esthétique transcendante, encore qu'il ne manque pas d'être repérable au moins à quelque bosse du voile phénoménal, encore qu'il ne soit pas dans l'intuition sans feu ni lieu, ni temps, ni sans mode quant à l'irréel, ni sans relation à la réalité : ce n'est pas seulement que la phénoménologie de Kant fasse ici défaut, c'est que la voix même folle impose l'idée du sujet, et qu'il ne faut pas que l'objet de la loi suggère une malignité du Dieu réel.

⁴²³, Cf. Sade, t. III, pp. 501-502.

Assurément le christianisme a éduqué les hommes à être peu regardants du côté de la jouissance de Dieu, et c'est en quoi Kant fait passer son volontarisme de la Loi pour la Loi, lequel en remet, peut-on dire, sur l'ataraxie de l'expérience stoïcienne. On peut penser que Kant y est sous la pression de ce qu'il entend de trop près, non pas de Sade, mais de tel mystique de chez lui en le soupir qui étouffe ce qu'il entrevoit au delà d'avoir vu que son Dieu est sans figure : *Grimmigheit* ? Sade dit : Etre-suprême-en-méchanceté.

*

Mais pfutt ! *Schwärmerien*, noirs essaims, nous vous chassons pour revenir à la fonction de la présence dans le fantasme sadien.

Ce fantasme a une structure qu'on retrouvera plus loin et où l'objet n'est qu'un des termes où peut s'éteindre la quête qu'il figure. La jouissance s'y pétrifie, fétiche noir, où se reconnaît la forme bel et bien offerte en tel temps et lieu, et de nos jours encore, pour qu'on y adore la Présence de Dieu.

C'est ce qu'il advient du ravisseur dans l'expérience sadique, quand son mouvement à la limite se résume à n'en être plus que l'instrument.

Mais que sa jouissance s'y fige, ne la dérobe pas à l'humilité d'un acte qui ne peut faire qu'il n'y vienne comme être de chair et, jusqu'aux os, serf du plaisir.

Duplication qui ne reflète, ni ne réciproque (pourquoi ne mutuelleraient-elle pas ?) celle qui s'est opérée dans l'Autre et qui localise, nous venons de le montrer, le sujet.

Le désir, qui est le suppôt de cette refente du sujet, s'accommoderait sans doute de se dire volonté de jouissance. Mais cette appellation ne le rendrait pas plus digne de la ⁽²⁹⁹⁾volonté qu'il invoque chez l'Autre en la tentant jusqu'à l'extrême de sa division d'avec son pathos, car pour ce faire, il part battu, promis à l'impuissance.

Puisqu'il part soumis au plaisir, dont c'est la loi de le faire tourner en sa visée toujours trop court. Homéostasie toujours trop vite retrouvée du vivant au seuil le plus bas de la tension dont il vivote. Toujours précoce la retombée de l'aile, dont il lui est donné de pouvoir signer la reproduction de sa forme. Aile pourtant qui a ici à s'élever à la fonction de figurer le lien du sexe à la mort. Laissons-la reposer sous son voile éleusinien.

Le plaisir donc, de la volonté là-bas rival qui stimule, n'est plus ici que complice défaillant. Dans le temps même de la jouissance, il serait tout simplement hors de jeu, si le fantasme n'intervenait pour le soutenir de la discorde même où il succombe.

Pour le dire autrement, le fantasme fait le plaisir propre au désir. Et revenons sur ce que désir n'est pas sujet, pour n'être nulle part indicable dans un signifiant de la demande quelle qu'elle soit, pour n'y être pas articulable encore qu'il y soit articulé.

La prise du plaisir dans le fantasme est ici aisée à saisir.

L'expérience physiologique démontre que la douleur est d'un cycle plus long à tous égards que le plaisir, puisqu'une stimulation la provoque au point où le plaisir finit. Si prolongée qu'on la suppose, elle a pourtant comme le plaisir son terme : dans l'évanouissement du sujet.

Telle est la donnée vitale dont le fantasme va profiter pour installer, au niveau sensible de l'expérience sadienne, le désir qui en paraît être l'agent.

*

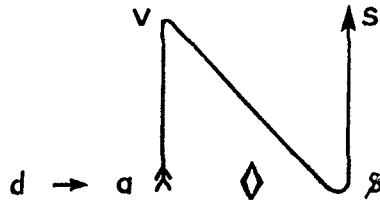
Le fantasme étant défini dans la forme la plus générale qu'il reçoit d'une algèbre par nous construite à cet effet, soit le sigle ($\mathcal{S} \leftrightarrow a$), cette forme s'avère particulièrement facile à animer dans le cas particulier. Elle y articule en effet le plaisir pris comme objet (a du sigle) à la visée où subsiste le sujet au moment précis de sa disparition (*aphanisis*, ici l' $\mathcal{S}$ dit $\mathcal{S}$ barré, du sigle) obtenue au terme naturel de la douleur.

On remarque donc que c'est en l'objet **a** qu'on doit reconnaître l'agent apparent de l'expérience sadique, et que le sujet, **S** autant que **S**, ne se soutient que de la place de l'Autre.

En quoi apparaît inversée dans l'acte, c'est-à-dire rétroactive, la succession déterminante du fantasme. En voici le schème :

(300)

SCHÉMA 1



Le signe logique $\langle \rangle$ se lit, « désir de », et à la façon du signe de l'identité se lit de même dans le sens rétrograde, sans établir pour autant d'équivalence entre les termes qu'il unit.

En écrivant ($\mathcal{S} \langle \rangle a$) le fantasme, on rectifie la fameuse relation d'objet et l'aberration qu'elle a introduite dans un moment de la psychanalyse contemporaine.

La ligne sinueuse, liant les quatre termes d'un vecteur orienté, indique entre eux l'ordre de la causalité, sous une structure qu'une Critique de la Raison pure, mise au jour de la science moderne, montrerait être universelle.

Qu'on se serve maintenant de ce graphe sous sa forme succincte, pour se retrouver dans la forêt du fantasme, que Sade dans son œuvre développe sur un plan de système.

On verra qu'il y a une statique du fantasme, par quoi le point d'aphanisis supposé en **a** doit être dans l'imagination indéfiniment reculé. D'où la peu croyable survie dont Sade dote les victimes des sévices et tribulations qu'il leur inflige en sa fable. Le moment de leur mort n'y semble motivé que du besoin de les remplacer dans une combinatoire, qui seule exige leur multiplicité. Unique (Justine) ou multiple, la victime a la monotonie de la relation du sujet au signifiant, en quoi, à se fier à notre graphe, elle consiste. D'être l'objet **a** du fantasme, se situant dans le réel, la troupe des tourmenteurs (voir Juliette) peut avoir plus de variété.

L'exigence dans la figure des victimes d'une beauté toujours classée incomparable (et d'ailleurs inaltérable, cf. plus haut) est une autre affaire, dont on ne saurait s'acquitter avec quelques postulats banaux, bientôt controuvés, sur l'attrait sexuel. On y verra plutôt la grimace de ce que nous avons démontré dans la tragédie, de la fonction de la beauté : barrière extrême à interdire l'accès à une horreur fondamentale. Qu'on songe à l'Antigone de Sophocle et au moment où y éclate l' $\square \epsilon \rho \omega \square v \leftrightarrow \kappa \alpha \tau \epsilon \mu \square \xi \alpha \nu$ ⁴²⁴.

⁽³⁰¹⁾ Cette excursion ne serait pas de mise ici, si elle n'introduisait ce qu'on peut appeler la discordance des deux morts, introduite par l'existence de la condamnation. L'entre-deux-morts de l'en-deçà est essentiel à nous montrer qu'il n'est pas autre que celui dont se soutient l'au-delà.

On le voit bien au paradoxe que constitue dans Sade sa position à l'endroit de l'enfer. L'idée de l'enfer, cent fois réfutée par lui et maudite comme moyen de sujétion de la tyrannie religieuse, revient curieusement motiver les gestes d'un de ses héros, pourtant des plus féroces de la subversion libertine dans sa forme raisonnée, nommément le hideux Saint-Fond⁴²⁵. Les pratiques, dont il impose à ses victimes le supplice dernier, se fondent sur la croyance qu'il peut en rendre pour elles dans l'au-delà le tourment éternel. Conduite

⁴²⁴. Antigone. v. 781.

⁴²⁵. Cf. *Histoire de Juliette*, éd. Jean-Jacques Pauvert. tome II pp. 195 et s.

donc par son recel relatif au regard de ses complices, et créance dont, par son embarras à s'en expliquer, le personnage souligne l'authenticité. Aussi bien l'entendons-nous à quelques pages de là tenter de les rendre plausibles en son discours par le mythe d'une attraction tendant à rassembler les « particules du mal ».

Cette incohérence dans Sade, négligée par les sadistes, un peu hagiographes eux aussi, s'éclairerait à relever sous sa plume le terme formellement exprimé de la seconde mort. Il en émet le vœu comme d'une assurance prise contre l'affreuse routine de la nature (celle qu'à l'entendre ailleurs, le crime a la fonction de débusquer) : que les éléments décomposés de notre corps, pour ne pas s'assembler à nouveau, soient eux-mêmes anéantis.

Que Freud cependant reconnaisse le dynamisme de ce vœu⁴²⁶ en certains cas de sa pratique, qu'il en réduise très clairement, trop clairement peut-être, la fonction à une analogie au principe du plaisir, en l'ordonnant à une « pulsion » (demande) « de mort », voilà ce à quoi se refusera le consentement spécialement de tel qui n'a pu même apprendre en la technique qu'il doit à Freud, non plus qu'en ses leçons, que le langage ait d'autre effet qu'utilitaire, ou de parade tout au plus. Freud lui sert dans les congrès.

Sans doute, aux yeux de pareils fantoches, les millions d'hommes pour qui la douleur d'exister est l'évidence originelle pour les pratiques de salut qu'ils fondent dans leur foi au Bouddha, sont-ils des sous-développés, ou plutôt, comme pour Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, qui le dit tout net à Renan⁴²⁷ en lui refusant son article sur⁽³⁰²⁾ le Bouddhisme, ceci après Burnouf, soit quelque part dans les années 50 (du siècle dernier), pour eux n'est-il « pas possible qu'il y ait des gens aussi bêtes que cela ».

N'ont-ils donc pas, s'ils croient avoir meilleure oreille que les autres psychiatres, entendu cette douleur à l'état pur modeler la chanson d'aucuns malades qu'on appelle mélancoliques.

Ni recueilli un de ces rêves où c'est aussi comme douleur qu'à un sujet qui en reste encore à son réveil submergé, l'existence s'est fait sentir, sans autre forme que celle d'une renaissance intarissable.

Ou pour remettre à leur place ces tourments de l'enfer qui n'ont jamais pu s'imaginer au delà de ce dont les hommes assurent en ce monde l'entretien traditionnel, les adjurons-nous de penser à notre vie quotidienne comme devant être éternelle ?

Il ne faut rien espérer du désespoir contre des travers en somme sociologiques, et dont nous ne faisons état que pour qu'on n'attende au dehors rien de trop, concernant Sade, des cercles où l'on a une expérience assurément plus large des tendances dites sadiques.

Notamment sur ce qui s'en répand d'équivoque, concernant la relation de réversion qui unirait le sadisme à un masochisme dont on imagine mal au dehors ce qui y est confondu. Mieux vaut d'y trouver le prix d'une historiette, fameuse, sur l'exploitation de l'homme par l'homme : définition du capitalisme on le sait. Et le socialisme alors ? C'est le contraire.

Humour, involontaire, c'est le ton dont une certaine diffusion de la psychanalyse prend effet. Il fascine d'être de plus inaperçu.

Il est pourtant des doctrinaires qui font effort pour une toilette plus soignée. On y va du bon faiseur existentialiste, ou plus sobrement, du *ready-made* personnaliste. Cela donne que le sadique « nie l'existence de l'Autre ». C'est tout à fait, on l'avouera, ce qui vient d'apparaître au principe de son fantasme.

À suivre notre analyse, n'est-ce pas plutôt que le sadique rejette dans l'Autre la douleur d'exister, mais sans qu'il voie que par ce biais lui-même se mue en un « objet éternel ».

Cela ne vous dit-il rien ? N'est-ce pas là, rédemption, âme immortelle, le statut du chrétien ? Pas trop vite, pour n'aller pas non plus trop loin.

Voyons-y seulement que Sade n'est pas dupé par son fantasme, dans la mesure où la rigueur de sa pensée passe dans la logique de sa vie.

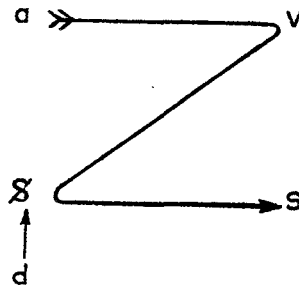
⁴²⁶. Dynamisme subjectif, la mort physique donne son objet au vœu de la seconde mort.

⁴²⁷. Cf. sa préface à ses *Nouvelles études d'histoire religieuse* de 1884.

⁽³⁰³⁾ Car proposons ici un devoir à nos lecteurs.

La délégation que Sade fait à tous dans sa République du droit à la jouissance ne se traduit dans notre graphe par aucune réversion de symétrie sur axe ou centre quelconque, mais d'un pas de rotation, le plus simple, dans son écart quadrique, soit :

SCHÉMA 2



Qu'y liront-ils, sinon :

V, la volonté de jouissance que manifeste la Présidente de Montreuil dans son implacabilité impuissante à fermer toute chance à Sade (il y fallait au moins le Premier Consul⁴²⁸).

S, la volonté morale passée héroïquement dans le camp du pathologique, pour soulever contre la précédente, malgré qu'ils fussent sous sa dépendance, tous ceux qui furent fidèles à Sade jusqu'à le suivre dans ses plus bizarres excès, sa femme, sa belle-sœur, – son valet, pourquoi pas ? –, d'autres dévouements effacés de son histoire, d'autant plus que **S** Sade disparaît sans que rien incroyablement, encore moins que de Shakespeare, nous reste de son image, et son testament ordonne qu'un fourré efface jusqu'à la trace de son nom sur la pierre scellant son destin.

$M \downarrow \phi(\nu\alpha\iota)^{429}$ ne pas être né, sa malédiction moins sainte que celle d'Edipe, ne le porte pas chez les Dieux, mais s'éternise :

a, dans l'œuvre dont d'un revers de main Jules Janin nous montre l'insubmersible flottage, la faisant saluer des ⁽³⁰⁴⁾livres qui la masquent, à l'en croire, en toute digne bibliothèque, saint Jean Chrysostome ou les *Pensées*, se plaît-il à imaginer.

Œuvre ennuyeuse que celle de Sade, à vous entendre, oui, comme larrons en foire, monsieur le juge et monsieur l'académicien, toujours suffisante à vous faire l'un par l'autre, l'un et l'autre, l'un dans l'autre, vous déranger⁴³⁰.

C'est qu'un fantasme est en effet bien dérangeant puisqu'on ne sait où le ranger, de ce qu'il soit là, entier dans sa nature de fantasme, qui n'a réalité que de discours et n'attend rien de vos pouvoirs, mais qui vous demande, lui, de vous mettre en règle avec vos désirs.

*

Que le lecteur s'approche maintenant avec révérence de ces figures exemplaires qui, dans le boudoir sadien, s'agent et se défont en un rite forain. « La posture se rompt ». Pause cérémonielle, scansion sacrée.

⁴²⁸. Qu'on n'entende pas que nous fassions ici crédit à la légende qu'il soit intervenu personnellement dans la détention de Sade. Cf. Gilbert Lély, *Vie du marquis de Sade*, t. II, pp. 577-580, et la note 1 de la p. 580.

⁴²⁹. Chœur d'Edipe à Colonne, v. 1225.

⁴³⁰. Cf. Maurice Garçon, *L'affaire Sade* (J.-J. Pauvert, 1957). Il cite J. Janin de la *Revue de Paris* de 1834, dans sa plaidoirie, pp. 84-90. Deuxième référence p. 62 : J. Cocteau, comme témoin, écrit que Sade est ennuyeux, non sans avoir reconnu en lui le philosophe et le moralisateur.

Saluez-y les objets de la loi, de qui vous ne saurez rien, faute de savoir comment vous retrouver dans les désirs qui s'y ordonnent.

*Il est bon d'être charitable
Mais avec qui ? Voilà le point.*

Un nommé M. Verdoux le résout tous les jours en mettant des femmes au four jusqu'à ce qu'il passe lui-même à la chaise électrique. Il pensait que les siens désiraient vivre confortables. Plus éclairé, le Bouddha se donnait à dévorer à ceux qui ne connaissent pas la route. Malgré cet éminent patronage qui pourrait bien ne se fonder que d'un malentendu (il n'est pas sûr que la tigresse aime à manger du Bouddha), l'abnégation de M. Verdoux relève d'une erreur qui mérite sévérité, puisqu'un peu de graine de *Critique*, qui ne coûte pas cher, la lui eût évitée. Personne ne doute que la pratique de la Raison eût été plus économique en même temps que plus légale, les siens eussent-ils dû la sauter un peu.

« Mais que sont, direz-vous, toutes ces métaphores et pourquoi... ».

Les molécules, monstrueuses à s'assembler ici pour une jouissance spinthrienne, nous réveillent à l'existence d'autres plus ordinaires à rencontrer dans la vie, dont nous venons ⁽³⁰⁵⁾ d'évoquer les équivoques. Plus respectables qu'elles soudain, d'apparaître plus pures en leurs valences.

Désirs... ici seuls à les lier, et exaltés d'y rendre manifeste que le désir, c'est le désir de l'Autre.

Si l'on nous a lu jusqu'ici, on sait que le désir plus exactement se supporte d'un fantasme dont un pied au moins est dans l'Autre, et justement celui qui compte, même et surtout s'il vient à boiter.

L'objet, nous l'avons montré dans l'expérience freudienne, l'objet du désir là où il se propose nu, n'est que la scorie d'un fantasme où le sujet ne revient pas de sa syncope. C'est un cas de nécrophilie.

Il vacille de façon complémentaire au sujet dans le cas général.

C'est ce en quoi il est aussi insaisissable que selon Kant l'est l'objet de la Loi. Mais ici pointe le soupçon que ce rapprochement impose. La loi morale ne représente-t-elle pas le désir dans le cas où ce n'est plus le sujet, mais l'objet qui fait défaut ?

Le sujet, à y rester seul en présence, sous la forme de la voix au dedans, sans queue ni tête à ce qu'elle dit le plus souvent, ne paraît-il pas se signifier assez de cette barre dont le bâtarde le signifiant **S**, lâché du fantasme ($\$ \leftrightarrow a$) dont il dérive, dans les deux sens de ce terme ?

Si ce symbole rend à sa place ce commandement au-dedans dont s'émerveille Kant, il nous dessille à la rencontre qui, de la Loi au désir, va plus loin qu'au dérochement pour chacun de leur objet.

C'est la rencontre où joue l'équivoque du mot liberté sur laquelle, à faire main basse, le moraliste nous paraît toujours plus impudent encore qu'imprudent.

*

Écoutons plutôt Kant lui-même l'illustrer une fois de plus :

⁴³¹ Supposez, nous dit-il, que quelqu'un prétende ne pouvoir résister à sa passion, lorsque l'objet aimé et l'occasion se présentent : est-ce que, si l'on avait dressé un gibet devant la maison où il trouve cette occasion, pour l'y attacher immédiatement après qu'il aurait satisfait son désir, il lui serait encore impossible d'y résister ? Il n'est pas difficile de deviner ce qu'il répondrait. Mais si son prince lui ordonnait, sous peine de mort⁴³², de porter un

⁴³¹. Barni, p. 173. C'est la scolie du problème II (*Aufgabe*) du théorème III du chapitre premier de *l'Analytique*. Éd. Vorländer, p. 25.

⁴³². Le texte porte : d'une mort sans délai.

faux témoignage ⁽³⁰⁶⁾ contre un honnête homme qu'il voudrait perdre au moyen d'un prétexte spécieux, regarderait-il comme possible de vaincre en pareil cas son amour de la vie, si grand qu'il pût être. S'il le ferait ou non, c'est ce qu'il n'osera peut-être pas décider, mais que cela lui soit possible, c'est ce dont il conviendra sans hésiter. Il juge donc qu'il peut faire quelque chose parce qu'il a la conscience de le devoir, et il reconnaît ainsi en lui-même la liberté, qui, sans la loi morale, lui serait toujours demeurée inconnue.

Il faut avouer que les réponses ici imputées à un sujet dont rien ne nous avertissait d'abord qu'il y fût convié, ne nous étonnent pas. C'est que nous lui substituons d'emblée un personnage qui est sans doute celui dont on a voulu ménager la pudeur, parce qu'en aucun cas ce n'est lui qui mangerait de ce pain-là. À savoir ce bourgeois idéal devant lequel ailleurs, sans doute pour faire pièce à Fontenelle le centenaire trop galant, Kant déclare mettre chapeau bas ⁴³³.

Nous n'en chargerons donc pas le mauvais garçon. Mais ne manquerons pas de remarquer qu'un effet qui est bel et bien à rendre à la liberté, et le plus immédiat à s'assumer comme tel, sans qu'il soit besoin de tant de détour, pousserait facilement d'aucuns, et même qui auraient plus de pouvoir ou de prétention à réfréner leur désir, à faire de ce désir en l'occasion la loi de leur conduite, au mépris du gibet ou plutôt à son défi.

Car le gibet n'est pas la Loi, ni ne peut être amené ici par elle. Il n'y a de fourgon que de la police, laquelle, quoi qu'on en dise du côté de Hegel, est autre chose.

Kant d'ailleurs ne dit pas cela. Le gibet n'est là que pour qu'il y attache, avec le sujet, son amour de la vie.

Or c'est à quoi la réponse : *Et non propter vitam vivendi perdere causas*, est de celles que le désir, chez un être moral et justement en ceci qu'il est moral, peut très légitimement tenir, pour peu qu'il soit au pied du mur. Ce qui est justement où on le pousse ici.

Quand c'est la loi vraiment qui se présente, le désir ne se montre même pas. Ou plutôt, le *désir refoulé et la Loi* sont une seule et même chose ; c'est même ce que Freud a découvert. Nous marquons le point à la mi-temps : échec au professeur.

*

Mettons notre succès au tableau de la piétaille, reine du jeu comme on sait. Car nous n'avons fait intervenir ni notre Cavalier, ce dont nous avons pourtant beau jeu, puisque ⁽³⁰⁷⁾ ce serait Sade, que nous croyons ici assez qualifié, – ni notre Fou, ni notre Tour, les droits de l'homme, la liberté de pensée, ton corps est à toi, – ni notre Dame, figure appropriée à désigner les prouesses de l'Amour courtois.

C'eût été déplacer trop de monde, pour un résultat moins sûr.

Car si j'argue que Sade, pour quelques badinages, a encouru en connaissance de cause (voir ce qu'il fait de ses « sorties », licites ou non) d'être embastillé durant le tiers de sa vie, badinages un peu appliqués sans doute, mais d'autant plus démonstratifs au regard de la récompense, je m'attire Pinel et sa pinellerie qui rappliquent. Folie morale, opine-t-elle. En tous les cas, belle affaire pour moi. Car me voici rappelé à l'ordre. Croyez-vous bon de brocarder ainsi un homme à qui nous devons un des plus nobles pas de l'humanité ⁴³⁴ ?

– Treize ans de Charenton pour Sade en sont en effet le témoignage. – Mais ce n'était pas sa place. – Tout est là. C'est cela même qui l'y mène. Car pour sa place, tout ce qui pense est d'accord là-dessus, elle était ailleurs. Mais voilà : ceux qui pensent bien, pensent qu'elle était dehors, et les bien-pensants, depuis Royer-Collard qui le réclama à l'époque, le voudraient au bagne, voire sur l'échafaud. C'est justement ce en quoi Pinel est un moment

⁴³³. Cf. p. 253 de la trad. Barni, p. 90 de l'éd. Vorländer.

⁴³⁴. Nous renvoyons ceux que ce moment de notre essai retiendrait, à l'admirable *Histoire de la folie* de Michel Foucault, Plon. 1961, nommément à sa 3^e partie.

de la pensée. Bon gré mal gré, il cautionne l'abattement qu'à droite et à gauche, la pensée fait subir aux libertés que la Révolution vient de promulguer en son nom.

Car à considérer les droits de l'homme sous l'optique de la philosophie, nous voyons apparaître ce qu'au reste tout le monde sait maintenant de leur vérité. Ils se ramènent à la liberté de désirer.

Belle jambe, mais occasion d'y reconnaître notre liberté de prime-saut de tout à l'heure, et de confirmer que c'est bien là la seule pour laquelle on meurt.

Mais aussi de nous attirer le renfrognement de ceux qui la trouvent peu nutritive. Nombreux à notre époque. Renouveau du conflit des besoins et des désirs, où comme par hasard c'est la Loi qui vide l'échelle.

Pour la pièce à faire à l'apologue kantien, l'amour courtois n'offre pas une voie moins tentante, mais elle exige d'être érudite. Être érudit par position, c'est s'attirer les érudits, et les érudits en cette matière, c'est l'entrée de clowns.

Déjà Kant ici pour un rien nous ferait perdre notre ⁽³⁰⁸⁾sérieux, faute qu'il ait le moindre sens du comique (à preuve ce qu'il en dit en son lieu).

Mais quelqu'un qui en manque, lui, tout à fait absolument, l'a-t-on remarqué, c'est Sade. Ce seuil peut-être lui serait fatal et une préface n'a jamais été faite pour desservir.

*

Ainsi passons au second temps de l'apologue de Kant. L'épreuve ne lui sera pas meilleure. Car supposé que son ilote ait le moindre à-propos, il lui demandera si par hasard il serait de son devoir de porter un vrai témoignage, au cas que ce fût le moyen dont le tyran pût satisfaire son envie.

Devrait-il dire que l'innocent est un Juif par exemple, s'il l'est vraiment, devant un tribunal, on a vu ça, qui s'y intéresse beaucoup, – ou encore qu'il est athée, quand justement il sait mieux que personne en quoi l'accusation est véridique (droit sacré de la vérité !) devant un consistoire qui s'en moque, mais qui veut une garantie, – et la déviation de « la ligne », va-t-il la plaider non coupable dans un moment et dans un lieu où la règle du jeu est l'autocritique, – et puis quoi ? après tout un innocent est-il jamais tout à fait blanc, va-t-il dire ce qu'il sait ?

On peut ériger en devoir la maxime de contrer le désir du tyran, si le tyran est celui qui s'arroge le pouvoir d'asservir le désir de l'Autre.

Ainsi sur les deux longueurs (et l'astucieuse médiation), dont Kant se fait levier pour montrer que la Loi met en balance non seulement le plaisir, mais douleur, bonheur ou aussi bien pression de la misère, voire amour de la vie, tout le pathologique, il s'avère que le désir peut tenir la même place. Ainsi l'obstacle est récusé qui s'en prend à interroger les objets à se partager dans le monde sur la vraisemblance du type d'une règle universelle, cf. ce que Kant objecte à accorder ainsi les volontés : François 1^{er} et son cousin Charles-Quint veulent la même chose, Milan. Il faut d'abord savoir ce qu'il en est de l'objet du désir.

Pour nous, l'accord est d'autant plus concevable que le désir nous l'avons dit, est le désir d'un désir. Il est aussi d'autant plus scabreux qu'à les supposer formant la chaîne, ils ressembleront à la procession des aveugles de Breughel, aucun ne voyant celui qui le précède, ni où tous s'en vont.

Le moins qu'on puisse dire est qu'une pratique comme la psychanalyse, qui reconnaît dans le désir la vérité du sujet, ne peut méconnaître ce qui va suivre, sans démontrer ce qu'elle refoule.

⁽³⁰⁹⁾Le déplaisir, elle le sait d'expérience, ne fait pas moins obstacle à la satisfaction du désir, qu'il n'est la loi de sa reconnaissance (retour du refoulé). Semblablement le plaisir double-t-il son aversion à reconnaître la loi, du désir d'y satisfaire (défense).

Le bonheur se refuse, pour être agrément sans rupture du sujet à sa vie (*Cf.* la définition de la Critique⁴³⁵), à qui ne renonce pas à la voie du désir. Ce renoncement peut être voulu, mais au prix de la vérité de l'homme, ce qui est assez clair par la réprobation qu'ont encourue dans l'idéal commun les Épicuriens, voire les Stoïciens. Leur ataraxie destitue leur sagesse. On ne leur tient aucun compte de ce qu'ils abaissent le désir ; car non seulement on ne tient pas la Loi pour remontée d'autant, mais c'est par là, qu'on le sache ou non, qu'on la sent jetée bas.

Sade, le ci-devant, reprend Saint-Just là où il faut. Que le bonheur soit devenu un facteur de la politique est une proposition impropre. Il l'a toujours été et ramènera le sceptre et l'encensoir qui s'en accommodent fort bien. C'est la liberté de désirer qui est un facteur nouveau, non pas d'inspirer une révolution, c'est toujours pour un désir qu'on lutte et qu'on meurt, mais de ce que cette Révolution veuille que sa lutte soit pour la liberté du désir.

Il en résulte qu'elle veut aussi que la Loi soit libre si libre qu'il la lui faut veuve, la Veuve par excellence, celle qui envoie votre tête au panier pour peu qu'elle bronche en l'affaire. La tête de Saint-Just, fût-elle restée habitée des fantasmes d'Organt, il eût peut-être fait de Thermidor son triomphe.

L'alternative à la loi du plaisir est introduite, on l'a vu, par le droit à la jouissance. C'est par là que Sade change pour chacun l'axe de l'éthique en y faisant reculer dans sa perspective antique cet égoïsme du bonheur, encore si aisé d'accès à la définition de Kant, et avec lui tous les appels du salut, voire du progrès que Kant lui substitue.

*

Mais c'est ici que quelque chose doit se juger. Jusqu'où Sade nous mène-t-il dans l'expérience de cette jouissance, ou seulement de sa vérité ?

Car ces pyramides humaines, fabuleuses à démontrer la jouissance en sa nature de cascade, ces buffets d'eau du désir édifiés pour qu'elle irise les jardins d'Este d'une volupté baroque, plus haut encore la feraient-ils sourdre ⁽³¹⁰⁾ dans le ciel, que plus proche nous attirerait la question de ce qui est là ruisselant.

Des imprévisibles quanta dont l'atome amour-haine se moire au voisinage de la Chose d'où l'homme émerge par un cri, ce qui s'éprouve, passées certaines limites, n'a rien à faire avec ce dont le désir se supporte dans le fantasme qui justement se constitue de ces limites.

Ces limites, nous savons que dans sa vie Sade est passé au delà. Et cette épure de son fantasme dans son œuvre, sans doute ne nous l'aurait-il pas donnée autrement.

Peut-être étonnerons-nous à mettre en question ce que de cette expérience réelle, l'œuvre traduirait aussi.

À nous en tenir au boudoir, pour un aperçu assez vif des sentiments d'une fille envers sa mère, il reste que la méchanceté, si justement située par Sade dans sa transcendance, ne nous apprend pas ici beaucoup de nouveau sur ses modulations de cœur.

Une œuvre qui se veut méchante ne saurait se permettre d'être une méchante œuvre, et il faut dire que la philosophie prête à cette pointe par tout un côté de bonne œuvre.

Ça prêche un peut trop là-dedans.

Sans doute est-ce un traité de l'éducation des filles⁴³⁶, et soumis comme tel aux lois d'un genre. Malgré l'avantage qu'il prend de mettre au jour le « sadique-anal » qui enfumait ce sujet dans son insistance obsédante aux deux siècles précédents, il reste un traité de l'éducation. Le sermon y est assommant pour la victime, infatué de la part de l'instituteur.

L'information historique, ou pour mieux dire érudite, y est grise et fait regretter un La Mothe le Vayer. La physiologie s'y compose de recettes de nourrice. Pour ce qui en serait

⁴³⁵. Théorème II du chapitre premier de l'*Analytique*, dans l'éd. Vorländer, p. 25, tout à fait improprement traduit par Barni, p. 159.

⁴³⁶. Sade l'indique expressément dans son titre complet.

de l'éducation sexuelle, on croit lire un opuscule médical de nos jours sur le sujet, ce qui est tout dire.

Plus de suite dans le scandale irait à reconnaître dans l'impuissance où se déploie communément l'intention éducative, celle même contre quoi le fantasme ici s'efforce : d'où naît l'obstacle à tout compte rendu valable des effets de l'éducation, puisque ne peut s'y avouer de l'intention ce qui a fait les résultats.

Ce trait eût pu être impayable, des effets louables de l'impuissance sadique. Que Sade l'ait manqué, laisse à penser.

Sa carence se confirme d'une autre non moins remarquable : l'œuvre jamais ne nous présente le succès d'une séduction, où pourtant se couronnerait le fantasme : celle par quoi la victime, fût-ce en son dernier spasme, viendrait à consentir à l'intention de son tourmenteur, voire s'enrôlerait de son côté par l'effet de ce consentement.

⁽³¹¹⁾En quoi se démontre d'une autre vue que le désir soit l'envers de la loi. Dans le fantasme sadien, on voit comment ils se soutiennent. Pour Sade, on est toujours du même côté, le bon ou le mauvais ; aucune injure n'y changera rien. C'est donc le triomphe de la vertu : ce paradoxe ne fait que retrouver la dérision propre au livre édifiant, que la *Justine* vise trop pour ne pas l'épouser.

Au nez qui remue près, qu'on trouve à la fin du *Dialogue d'un prêtre et d'un moribond*, posthume, (avouez que voilà un sujet peu propice à d'autres grâces que la grâce divine), le manque dans l'œuvre se fait sentir parfois d'un mot d'esprit, et l'on peut dire plus largement de ce *mit*, dont Pope depuis près d'un siècle avait alors dit l'exigence.

Évidemment, ceci s'oublie de l'invasion pédantesque qui pèse sur les lettres françaises depuis la W.W. II.

Mais s'il vous faut un cœur bien accroché pour suivre Sade quand il prône la calomnie, premier article de la moralité à instituer dans sa république, on préférerait qu'il y mît le piquant d'un Renan. « Félicitons-nous, écrit ce dernier, que Jésus n'ait rencontré aucune loi qui punit l'outrage envers une classe de citoyens. Les Pharisiens eussent été inviolables⁴³⁷ », et il continue : « Ses exquises moqueries, ses magiques provocations frappaient toujours au cœur. Cette tunique de Nessus du ridicule que le Juif, fils des Pharisiens, traîne en lambeaux après lui depuis dix-huit siècles, c'est Jésus qui l'a tissée par un artifice divin. Chef-d'œuvre de haute raillerie, ses traits se sont inscrits en ligne de feu sur la chair de l'hypocrite et du faux dévot. Traits incomparables, traits dignes d'un Fils de Dieu ! Un Dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Molière ne font qu'effleurer la peau. Celui-ci porte jusqu'au fond des os le feu et la rage⁴³⁸ ».

Car ces remarques prennent leur valeur de la suite que l'on sait, nous voulons dire la vocation de l'Apôtre du rang des Pharisiens et le triomphe des vertus pharisiennes universel. Ce qui, l'on en conviendra, prête à un argument plus pertinent que l'excuse plutôt piètre dont se contente Sade en son apologie de la calomnie : que l'honnête homme en triomphera toujours.

Cette platitude n'empêche pas la sombre beauté qui rayonne de ce monument de défis. Celle-ci suffit à nous témoigner de l'expérience que nous cherchons derrière la fabulation du fantasme. Expérience tragique, pour projeter ici sa condition en un éclairage d'au delà toute crainte et pitié.

Sidération et ténèbres, telle est au contraire du mot ⁽³¹²⁾d'esprit⁴³⁹, la conjonction qui, en ces scènes nous fascine de sa brillance de charbon.

Ce tragique est de l'espèce qui se précisera plus tard dans le siècle en plus d'une œuvre, roman érotique ou drame religieux. Nous l'appellerions le tragique gâteaux, dont on ne savait pas jusqu'à nous, sauf dans les blagues d'écollier, qu'il fût à un jet de pierre du tragique noble. Qu'on se réfère pour nous entendre à la trilogie claudélienne du Père

⁴³⁷. Cf. *Vie de Jésus*, 17^e éd., p. 339.

⁴³⁸. *Op. cit.*, p. 346.

⁴³⁹. On sait le départ que prend Freud du « Sidération et lumière » de Heymans.

humilié. (Pour nous entendre, qu'on sache aussi que nous avons démontré en cette œuvre les traits de la plus authentique tragédie. C'est Melpomène qui est croulante, avec Clio, sans qu'on sache laquelle enterrera l'autre).

*

Nous voilà enfin en demeure d'interroger le *Sade, mon prochain*, dont nous devons l'invocation à l'extrême perspicacité de Pierre Klossowski⁴⁴⁰.

Sans doute la discrétion de cet auteur le fait-il abriter sa formule d'une référence à saint Labre. Nous ne nous en sentons pas plus porté à lui donner le même abri.

Que le fantasma sadien trouve mieux à se situer dans les portants de l'éthique chrétienne qu'ailleurs, c'est ce que nos repères de structure rendent facile à saisir.

Mais que Sade, lui, se refuse à être mon prochain, voilà ce qui est à rappeler, non pour le lui refuser en retour, mais pour y reconnaître le sens de ce refus.

Nous croyons que Sade n'est pas assez voisin de sa propre méchanceté, pour y rencontrer son prochain. Trait qu'il partage avec beaucoup et avec Freud notamment. Car tel est bien le seul motif du recul d'êtres, avertis parfois, devant le commandement chrétien.

Chez Sade, nous en voyons le test, à nos yeux crucial, dans son refus de la peine de mort, dont l'histoire suffirait à prouver sinon la logique, qu'elle est un des corrélats de la Charité.

Sade s'est donc arrêté là, au point où se noue le désir à la loi.

Si quelque chose en lui s'est laissé retenir à la loi pour y trouver l'occasion, dont parle saint Paul, d'être démesurément ⁽³¹³⁾ pécheur, qui lui jetterait la pierre ? Mais il n'a pas été plus loin.

Ce n'est pas seulement que chez lui comme chez tout un chacun la chair soit faible, c'est que l'esprit est trop prompt pour n'être pas leurré. L'apologie du crime ne le pousse qu'à l'aveu détourné de la Loi. L'Être suprême est restauré dans le Maléfice.

Écoutez-le nous vanter sa technique de mettre en œuvre aussitôt tout ce qui lui monte à la tête, pensant aussi bien en remplaçant le repentir par la réitération, en finir avec la loi au-dedans. Il ne trouve rien de mieux pour nous encourager à le suivre que la promesse que la nature magiquement, femme qu'elle est, nous cédera toujours plus.

On aurait tort de se fier à ce typique rêve de puissance.

Il nous indique assez en tout cas qu'il ne saurait être question que Sade, comme P. Klossowski le suggère tout en marquant qu'il n'y croit pas, ait atteint cette sorte d'apathie qui serait « d'être rentré au sein de la nature, à l'état de veille, dans notre monde⁴⁴¹ » habité par le langage.

De ce qui manque ici à Sade, nous nous sommes interdit de dire un mot qu'on le sente dans la gradation de *La Philosophie* à ce que ce soit l'aiguille courbe, chère aux héros de Buñuel, qui soit appelée enfin à résoudre chez la fille un *penisneid*, qui se pose un peu là.

Quoi qu'il en soit, il apparaît qu'on n'a rien gagné à remplacer ici Diotime par Dolmancé, personne que la voie ordinaire semble effrayer plus qu'il ne convient, et qui, Sade l'a-t-il vu, clôt l'affaire par un *Noli tangere matrem*. V... ée et cousue, la mère reste interdite. Notre verdict est confirmé sur la soumission de Sade à la Loi.

D'un traité vraiment du désir, peu donc ici, voire rien de fait.

Ce qui s'en annonce dans ce travers pris d'une rencontre, n'est au plus qu'un ton de raison.

R.G. Septembre 1962.

⁴⁴⁰. C'est le titre de l'œuvre parue au Seuil en 1947. Disons que c'est la seule contribution de notre temps à la question sadienne qui ne nous paraisse pas entachée des tics du bel esprit.

Cette phrase, injuste pour les autres, fut mise d'abord dans notre texte à l'adresse d'un futur académicien, lui-même expert en malices.

⁴⁴¹ Cf., la note p. 94, *op. cit.*

Lettre publiée en janvier 1977 dans L'excommunication, supplément au n° 8 de Ornicar ?, p. 91.

Guitrancourt, le 10 novembre 1963

Mon cher Leclaire,

Pour la première fois cet après-midi, je manquerai à une réunion plénière de notre Société.

Ma seule présence, en effet – j'ai pesé ce que je vais dire – *exigerait* le désaveu par la Société de la motion dite d'ordre du 14 octobre.

Ce désaveu, à mon sens, s'impose d'un concert opérant hors du débat et de la ligne pour laquelle ses participants avaient demandé la confiance de la Société : sur ce que signifie l'expression française « au coin d'un bois », concernant leur initiative.

Vous savez où je suis.

J'y poursuis un travail, depuis plus d'un an soutenu dans les conditions torturantes qui sont maintenant le su de tous. C'est le mieux que je puisse faire pour présenter et préserver les fins de notre Société dans ce qu'elles ont d'essentiel.

Croyez à ma fidélité.

Jacques Lacan

Parue dans le Magazine littéraire, novembre 1992, n° 304, p. 49.

Ce mercredi
non jeudi 21.XI.63

Nos relations sont vieilles, Althusser. Vous vous souvenez sûrement de cette conférence⁴⁴² que je fis à Normale après la guerre, grossier rudiment pour un moment obscur. (Un des acteurs de mon drame présent y trouva pourtant sa voie) ; au reste votre jugement un peu impressionniste m'était quelque temps après « rapporté ».

Celui qui m'arrive maintenant du Bulletin (de juin-juillet) de l'enseignement philosophique j'aurais mauvaise grâce à en décliner l'honneur. Et je vous remercie de m'avoir fait entendre ce témoignage en une conjoncture où certes je n'ai pas à douter de mon entreprise, mais où tout de même un vent stupide fait rage sur mon esquif, bien frêle.

J'ai mis un terme à ce séminaire où j'essayais depuis dix ans de tracer les voies d'une dialectique dont l'invention fut pour moi une tâche merveilleuse.

Je le devais. J'en ai de la peine.

Et puis je pense à tous ceux qui gravitent dans votre région et dont on me dit qu'ils tenaient en estime ce que je faisais – qui n'était pas pour eux pourtant.

Je pense ce soir ou plutôt ce petit matin à ces figures amies... Il faudrait qu'on leur dise quelque chose. J'aimerais que vous veniez me visiter, Althusser.

Jacques Lacan

⁴⁴² Conférence prononcée en 1945 qu'Althusser n'avait pas, semble-t-il, appréciée. Cf. Yann Moulier Boutang, *Louis Althusser une biographie*, éd. Grasset, 1992, p. 303.

Parue dans le Magazine littéraire, novembre 1992, n° 304, p. 49.

Bien cher ami,

Quel précieux témoignage constitue pour moi votre lettre.

Que se fasse entendre à la distance où vous êtes ce que j'adresse à un prochain, souvent opaque, – c'est la justification de la foi que *j'ai l'air* d'accorder (au point de déconcerter certains) au pur acte de dire – au fait seul d'avoir dit (c'est eux qui s'expriment ainsi).

Votre article – je l'étudie. Il me passionne, et j'y retrouve mes questions.

Mais l'urgence reste qui m'impose de vous demander l'heure dont je vous priais l'autre jour.

Donc à votre gré. J'appelle lundi.

Votre J.L.

Ce samedi 1^{er} décembre 63

Parue sous le titre : « Jacques Lacan à Louis Althusser », dans Louis Althusser, Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan, textes réunis et présentés par Olivier Corpet et François Matheron, Paris, Stock/Imec, 1993, p. 298.

Cher Althusser.

J'ai préféré ne pas courir les risques de la poste italienne – et en ces jours de fête – et vers un endroit assez retiré, je crois – pour que mes vœux vous parviennent.

Je pars moi-même aujourd'hui pour six jours à Rome (Congrès Enrico Castelli⁴⁴³. Connaissiez-vous cet extraordinaire personnage [?] Théologien allemand + Ricœur + Waehlens + etc., autour de : 'Technique, casuistique et eschatologie [*sic*].) Enfin c'est une folie mais j'espère m'y détendre.

Voilà mon carton.

Par la même main, je dépose une invitation pour Mr Flacelière⁴⁴⁴, mais il y a un secrétaire, je crois. Voulez-vous dire à ma femme son nom – pour l'inviter aussi ?

Croyez-moi votre

Lacan.

Ce lundi 6-1-64

⁴⁴³. Enrico Castelli, théologien italien, fut l'organisateur à Rome, du 7 au 12 janvier 1964, d'un colloque intitulé « Technique et casuistique ». Le résumé des interventions de Lacan à ce colloque a paru sous le titre « Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste », in *Écrits*, Le Seuil, 1966, pp. 851-854. Sur la rencontre entre Paul Ricoeur et Lacan à l'occasion de ce colloque, voir Elisabeth Roudinesco, *La Bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France*, t. II, *op. cit.*, pp. 398-405.

⁴⁴⁴. Il s'agit du directeur de l'École normale supérieure.

Parue sous le titre : « Jacques Lacan à Louis Althusser », dans Louis Althusser, Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan, textes réunis et présentés par Olivier Corpet et François Matheron, Paris, Stock/Imec, 1993, p. 299.

Plutôt bien, votre gars⁴⁴⁵.

Merci.

J.L.

Ce mercredi 22-I-1964

⁴⁴⁵. Ils'agit de Jacques-Alain Miller, futur gendre de Lacan, et pour l'heure élève d'Althusser.

Parue sous le titre : « Jacques Lacan à Louis Althusser », dans Louis Althusser, Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan, textes réunis et présentés par Olivier Corpet et François Matheron, Paris, Stock/Imec, 1993, p. 299.

Ce 31-III-64

[Thessalonique⁴⁴⁶]

Cher Althusser.

Cette photo vient de chez le Pater Photios – le plus hospitalier des hommes – après vous. Bien entendu.

Cette cellule qu'il habite est à Kariès, chef-lieu de cette presqu'île où les moines sont chez eux et qu'on appelle la Sainte Montagne.

Il y a quelque chose à en dire, et l'excursion vous arrache au temps présent. Croyez-moi bien votre

J. Lacan.

⁴⁴⁶. Texte rédigé sur une carte postale noir et blanc, expédiée de Thessalonique (Grèce), reproduction d'un morceau de fresque du monastère représentant l'archange Gabriel.

Cet « Acte de fondation » ainsi que la « Note adjointe » et le « Préambule » qui le complètent sont parus en préface du premier annuaire de l'École Freudienne de Paris en 1965. La pagination que nous avons retenue est celle de leur republication dans l'Annuaire 1977, pp. 78-86.

⁽⁷⁸⁾ACTE DE FONDATION

par Jacques Lacan

Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École Française de Psychanalyse, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement la direction.

Ce titre dans mon intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi.

Cet objectif de travail est indissoluble d'une formation à dispenser dans ce mouvement de reconquête. C'est dire qu'y sont habilités de plein droit ceux que moi-même j'ai formés, qu'y sont conviés tous ceux qui peuvent contribuer à mettre de cette formation le bien-fondé de l'épreuve.

Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite, et à la place qui conviendra.

Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre.

La charge de direction ne constituera pas une chefferie dont le service rendu se capitaliserait pour l'accès à un grade supérieur, et nul n'aura à se tenir pour rétrogradé de rentrer dans le rang d'un travail de base.

Pour la raison que toute entreprise personnelle remettra son auteur dans les conditions de critique et de contrôle où tout travail à poursuivre sera soumis dans l'École.

Ceci n'implique nullement une hiérarchie la tête en bas, mais une organisation circulaire dont le fonctionnement, facile à programmer, s'affermira à l'expérience.

Nous constituons trois sections dont j'assurerai la marche avec deux collaborateurs me secondant pour chacune.

⁽⁷⁹⁾1.– SECTION DE PSYCHANALYSE PURE, soit praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite, laquelle est et n'est rien d'autre – ce qui sera établi en son lieu – que la psychanalyse didactique.

Les problèmes urgents à poser sur toutes les issues de la didactique trouveront ici à se frayer la voie par une confrontation entretenue entre des personnes ayant l'expérience de la didactique et des candidats en formation. Sa raison d'être étant fondée sur ce qu'il n'y a pas à voiler : à savoir le besoin qui résulte des exigences professionnelles chaque fois qu'elles entraînent l'analysé en formation à prendre une responsabilité si peu que ce soit analytique.

C'est à l'intérieur de ce problème et comme un cas particulier que doit être situé celui de l'entrée en contrôle. Prélude à définir ce cas sur des critères qui soient autres que de l'impression de tous et du préjugé de chacun. Car on sait que c'est actuellement sa seule loi, quand la violation de la règle impliquée dans l'observance de ses formes est permanente.

Dès le départ et en tout cas un contrôle qualifié sera dans ce cadre assuré au praticien en formation dans notre École.

Seront proposés à l'étude ainsi instaurée les traits par où je romps moi-même avec les standards affirmés dans la pratique didactique, ainsi que les effets qu'on impute à mon enseignement sur le cours de mes analyses quand c'est le cas qu'au titre d'élèves mes analysés y assistent. On y inclura, s'il le faut, les seules impasses à retenir de ma position dans une telle École à savoir celles que l'induction même à quoi vise mon enseignement, engendrerait dans son travail.

Ces études, dont la pointe est la mise en question de la routine établie seront colligées par le directoire de la section qui veillera aux voies les plus propices à soutenir les effets de leur sollicitation.

Trois sous-sections :

- doctrine de la psychanalyse pure,
- critique interne de sa praxis comme formation,
- contrôle des psychanalystes en formation.

Je pose enfin en principe de doctrine que cette section, la première, comme aussi bien celle dont je dirai au titre 3 la destination, ne s'arrêtera pas en son recrutement à la qualification médicale, la psychanalyse pure n'étant pas en elle-même une technique thérapeutique.

2.— SECTION DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE, ce qui veut dire de thérapeutique et de clinique médicale.

Y seront admis des groupes médicaux, qu'ils soient ou non composés de sujets psychanalysés, pour peu qu'ils soient en mesure de contribuer à l'expérience psychanalytique ; par la critique de ses indications dans ses résultats, – par la mise à l'épreuve des termes catégoriques et des structures que j'y ai introduits comme soutenant le droit fil de la praxis freudienne, – ceci dans l'examen clinique, dans les définitions nosographiques, dans la position même des projets thérapeutiques.

⁽⁸⁰⁾ Ici encore trois sous-sections :

- doctrine de la cure et de ses variations,
- casuistique,
- information psychiatrique et prospection médicale.

Un directoire pour authentifier chaque travail comme de l'école, et tel que sa composition exclut tout conformisme préconçu.

3.— SECTION DE RECENSEMENT DU CHAMP FREUDIEN.

Elle s'assurera d'abord le compte rendu et la censure critique de tout ce qu'offrent en ce champ les publications qui s'y prétendent autorisées.

Elle entreprendra la mise au jour des principes dont la praxis analytique doit recevoir dans la science son statut. Statut qui, si particulier qu'il faille enfin le reconnaître, ne saurait être celui d'une expérience ineffable.

Elle appellera enfin à instruire notre expérience comme à la communiquer ce qui du structuralisme instauré dans certaines sciences peut éclairer celui dont j'ai démontré la fonction dans la nôtre, – en sens inverse ce que de notre subjectivation, ces mêmes sciences peuvent recevoir d'inspiration complémentaire.

À la limite, une praxis de la théorie est requise, sans laquelle l'ordre d'affinités que dessinent les sciences que nous appelons conjecturales, restera à la merci de cette dérive politique qui se hausse de l'illusion d'un conditionnement universel.

Donc encore trois sous-sections :

- commentaire continu du mouvement psychanalytique,
- articulation aux sciences affines,
- éthique de la psychanalyse, qui est la praxis de sa théorie.

Le fonds financier constitué d'abord par la contribution des membres de l'École, par les subventions qu'elle obtiendra éventuellement, voire les services qu'elle assurera en tant qu'École, sera entièrement réservé à son effort de publication.

Au premier rang un annuaire rassemblera les titres et le résumé des travaux, où qu'ils aient paru, de l'École, annuaire où figureront sur leur simple demande tous ceux qui y auront été en fonction.

On adhérera à l'École en s'y présentant en un groupe de travail constitué comme nous l'avons dit.

L'admission au départ sera décidée par moi-même sans que je tienne compte des positions prises par quiconque dans le passé à l'endroit de ma personne, sûr que je suis que ceux qui m'ont quitté, ce n'est pas moi qui leur en veux, c'est eux qui m'en voudront toujours plus à ne pouvoir en revenir.

Ma réponse au reste ne concernera que ce que je pourrai présumer ou constater sur titres de la valeur du groupe et de la place qu'il entendra remplir d'abord.

⁽⁸¹⁾ L'organisation de l'École sur le principe de roulement que j'ai indiqué, sera fixée par les soins d'une commission agréée par une première assemblée plénière qui se tiendra dans un an. Cette commission l'élaborera sur l'expérience parcourue à l'échéance de la deuxième année, où une seconde assemblée aura à l'approuver.

Il n'est pas nécessaire que les adhésions couvrent l'ensemble de ce plan pour qu'il fonctionne. Je n'ai pas besoin d'une liste nombreuse, mais de travailleurs décidés, comme j'en sais d'ores et déjà.

21 juin 1964.

NOTE ADJOINTE

Cet acte de fondation tient pour néant de simples habitudes. Il a paru pourtant laisser ouvertes quelques questions à ceux que ces habitudes régissent encore.

Un guide de l'usager, en sept titres, donne ici les réponses les plus sollicitées, – d'où l'on supposera les questions qu'elles dissipent.

1.– DU DIDACTICIEN.

Un psychanalyste est didacticien, de ce qu'il a fait une ou plusieurs psychanalyses qui se sont avérées didactiques.

C'est une habilitation de fait, qui s'est toujours passée ainsi en fait et qui ne relève de rien de plus que d'un annuaire entérinant des faits, sans même qu'il ait à se prétendre exhaustif.

L'usage du consentement des pairs est rendu caduc, d'avoir permis l'introduction toute récente de ce qu'on appelle « la liste », dès lors qu'une société a pu utiliser celle-ci à des fins qui méconnaissent de la façon la plus claire les conditions mêmes de l'analyse à entreprendre comme de l'analyse en cours.

Conditions dont l'essentielle est que l'analysé soit libre de choisir son analyste.

2.– DE LA CANDIDATURE À L'ÉCOLE.

Autre chose est la candidature à une École, autre chose la qualification d'une psychanalyse didactique.

La candidature à l'école exige une sélection à régler selon ses buts de travail.

La charge en sera tenue au départ par un simple comité d'accueil, dit *Cardo*, c'est-à-dire gond dit en latin, ce qui en indique l'esprit.

Rappelons que la psychanalyse didactique n'est exigée que pour la première section de l'École, si elle est souhaitable pour toutes.

⁽⁸²⁾3.– DE LA PSYCHANALYSE DIDACTIQUE.

La qualification d'une psychanalyse comme didactique s'est pratiquée jusqu'à présent par une sélection, dont il suffit, pour la juger, de constater qu'elle n'a permis d'articuler aucun de ses principes depuis qu'elle dure.

Aucun n'a plus de chance de se dégager dans l'avenir, sauf à rompre d'abord avec un usage qui s'offre à la dérision.

Le seul principe certain à poser et d'autant plus qu'il a été méconnu, est que la psychanalyse est constituée comme didactique par le vouloir du sujet, et qu'il doit être averti que l'analyse contestera ce vouloir, à mesure même de l'approche du désir qu'il recèle.

4.– DE LA PSYCHANALYSE DIDACTIQUE
DANS LA PARTICIPATION À L'ÉCOLE.

Ceux qui entreprennent une psychanalyse didactique le font de leur chef et de leur choix.

Le titre 1 de cette note implique même qu'ils peuvent être en position d'autoriser leur psychanalyste comme didacticien.

Mais l'admission à l'École leur impose la condition qu'on sache qu'ils en ont engagé l'entreprise, où et quand.

Car l'École, à quelque moment que le sujet entre en analyse, a à mettre ce fait en balance avec la responsabilité qu'elle ne peut décliner de ses conséquences.

Il est constant que la psychanalyse ait des effets sur toute pratique du sujet qui s'y engage. Quand cette pratique procède si peu que ce soit d'effets psychanalytiques, il se trouve les engendrer au lieu où il a à les reconnaître.

Comment ne pas voir que le contrôle s'impose dès le moment de ces effets, et d'abord pour en protéger celui qui y vient en position de patient.

Quelque chose est ici en jeu d'une responsabilité que la réalité impose au sujet, quand il est praticien, de prendre à ses risques.

Feindre d'ignorer ce fait est l'incroyable fonction qu'on conserve dans la pratique de l'analyse didactique : le sujet est censé ne pas pratiquer, ou tenu pour violer de son fait une règle de prudence, voire d'honnêteté. Qu'à observer celle règle, le sujet en arrive à faire défaut à sa fonction n'est pas hors des limites de ce qui se passe, on le sait, d'autre part.

L'École ne saurait s'abstraire de cet état de choses désastreux, en raison même du travail qu'elle est faite pour garantir.

C'est pourquoi elle assurera les contrôles qui conviennent à la situation de chacun, en faisant face à une réalité, dont fait partie, l'accord de l'analyste.

Inversement, une solution insuffisante pourra motiver pour elle une rupture de contrat.

⁽⁸³⁾5.– DE L'ENGAGEMENT DANS L'ÉCOLE.

On s'engage maintenant dans l'École par deux accès.

1. Le groupe constitué par choix mutuel selon l'acte de fondation et qui s'appellera un *cartel*, se présente à mon agrément avec le titre du travail que chacun entend y poursuivre.

2. Les individus qui veulent se faire connaître pour quelque projet que ce soit, trouveront le chemin utile auprès d'un membre du *Cardo* : les noms des premiers à en avoir accepté la charge sur ma demande, seront publiés avant le 20 juillet. Moi-même dirigerai vers l'un d'entre eux, qui m'en ferait la demande.

6.– DU STATUT DE L'ÉCOLE

Ma direction personnelle est provisoire, quoique promise pour quatre ans. Ils nous semblent nécessaires à la mise en train de l'École.

Si son statut juridique est d'ores et déjà celui de l'association déclarée sous la loi de 1901, nous croyons devoir d'abord faire passer dans son mouvement le statut interne qui sera, dans un délai fixé, proposé au consentement de tous.

Rappelons que la pire objection que l'on puisse faire aux Sociétés de forme existante, est le tarissement du travail, manifeste jusque dans la qualité, qu'elles causent chez les meilleurs.

Le succès de l'École se mesurera à la sortie de travaux qui soient recevables à leur place.

7.— DE L'ÉCOLE COMME EXPÉRIENCE INAUGURALE.

Cet aspect s'impose assez, pensons-nous, dans l'acte de fondation, et nous laissons à chacun d'en découvrir les promesses et les écueils.

À ceux qui peuvent s'interroger sur ce qui nous guide, nous dévoilerons sa raison.

L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail.

Les « séminaires », y compris notre cours des Hautes Études, ne fonderont rien, s'ils ne renvoient à ce transfert.

Aucun appareil doctrinal, et notamment le nôtre, si propice qu'il puisse être à la direction du travail, ne peut préjuger des conclusions qui en seront le reste.

J. LACAN,
Directeur de l'École Freudienne de Paris.

⁽⁸⁴⁾ PRÉAMBULE

Cette fondation, on peut soulever d'abord la question de son rapport à l'enseignement qui ne laisse pas sans garantie la décision de son acte.

On posera que, si qualifiés soient ceux qui seront en mesure d'y discuter cet enseignement, l'École ni n'en dépend, ni même ne le dispense puisqu'il se poursuit au dehors.

Si pour cet enseignement en effet, l'existence d'une audience qui n'a pas encore pris sa mesure, s'est révélée au même tournant qui imposa l'École, il importe d'autant plus de marquer ce qui les sépare.

École Freudienne de Paris, — ce titre tenu en réserve dans l'acte de fondation annonce bien les intentions d'où l'on procède, à qui s'en tient à ses termes.

Passons le lieu dont on reprend, non sans titre à le faire, avec l'écusson d'origine le défi qu'il emporte, déjà de Freud salué : l'École s'affirme d'abord freudienne, pour ce que, — s'il est une vérité qui sans doute se supporte d'une présence patiente à la réitérer, mais qui de cet effet est devenu conscience comme de l'aire française, — c'est que le message freudien dépasse de loin en sa radicalité l'usage qu'en font les praticiens d'obédience anglophone.

Même si l'on prête la main en France comme ailleurs à une pratique mitigée par le déferlement d'une psychothérapie associée aux besoins de l'hygiène sociale, — c'est un fait qu'aucun praticien n'est sans montrer sa gêne ou son aversion, voire dérision ou horreur, à mesure des occasions qu'il s'offre de s'immerger au lieu ouvert où la pratique ici dénoncée prend forme impérialiste : conformisme de la visée, barbarisme de la doctrine, régression achevée à un psychologisme pur et simple, — le tout mal compensé par la promotion d'une cléricature, facile à caricaturer, mais qui dans sa componction est bien le reste qui témoigne de la formation par quoi la psychanalyse ne se dissout pas dans ce qu'elle propage.

Ce discord, qu'on l'image de l'évidence qui surgit à interroger s'il n'est pas vrai qu'à notre époque la psychanalyse est partout, les psychanalystes autre part.

Car il n'est pas vain qu'on puisse s'étonner que le seul nom de Freud, de l'espoir de vérité qu'il conduit, fasse figure à s'affronter au nom de Marx, soupçon indissipé, bien qu'il

soit patent que l'abîme en soit incombable, qu'en la voie par Freud entrouverte pourrait s'apercevoir la raison pourquoi échoue le marxisme à rendre compte d'un pouvoir toujours plus démesuré et plus fou quant au politique, si encore ne joue pas un effet de relance de sa contradiction.

Que les psychanalystes soient hors d'état de juger des maux où ils baignent, mais qu'ils se sentent y faire défaut, – c'est assez pour expliquer qu'ils y répondent par un enkystement de la pensée. Démission qui ouvre ⁽⁸⁵⁾ la voie à une fausse complaisance, porteuse pour le bénéficiaire des mêmes effets qu'une vraie ; en ce cas, l'estampille qu'ils galvaudent des termes dont ils ont la garde pour l'entreprise qui n'est nullement en soi le ressort de l'économie régnante, mais est commode la mise en condition de ceux qu'elle emploie, et même aux hauts grades : l'orientation psychologique et ses divers offices.

Ainsi la psychanalyse est trop en attente et les psychanalystes trop en porte-à-faux pour que l'on puisse en dénouer le suspens d'ailleurs que du point même où ils ont pris écart : à savoir dans la formation de psychanalyste.

Non point que l'École ne dispose de ce qui l'assure de ne rompre aucune continuité : à savoir des psychanalystes irréprochables de quelque point de vue qu'on se place, puisqu'il eût suffi pour eux comme il en a été pour le reste des sujets formés par Lacan, qu'ils reniassent son enseignement pour être reconnus par une certaine « Internationale », et qu'il est notoire qu'ils ne doivent qu'à leur choix et à leur discernement d'avoir renoncé à cette reconnaissance.

C'est l'École qui remet en question les principes d'une habilitation patente, et du consentement de ceux qui notoirement l'ont reçue.

En quoi freudienne s'avère-t-elle encore, le terme d'École venant maintenant à notre examen.

Il est à prendre au sens où dans les temps antiques il voulait dire certains lieux de refuge, voir bases d'opération contre ce qui déjà pouvait s'appeler malaise dans la civilisation.

À nous en tenir au malaise de la psychanalyse, l'École entend donner son champ non pas seulement à un travail de critique : à l'ouverture du fondement de l'expérience, à la mise en cause du style de vie sur quoi elle débouche.

Ceux qui s'engagent ici se sentent assez solides pour énoncer l'état de choses manifeste : que la psychanalyse présentement n'a rien de plus sûr à faire valoir à son actif que la production de psychanalystes – dût ce bilan apparaître comme laissant à désirer.

Non pas qu'on s'y abandonne à quelque auto-accusation. On y est conscient que les résultats de la psychanalyse même en leur état de douteuse vérité, font figure plus digne que les fluctuations de mode et les prémisses aveugles à quoi se fient tant de thérapeutiques en le domaine où la médecine n'a pas fini de se repérer quant à ses critères (ceux de la récupération sociale sont-ils isomorphes à ceux de la guérison ?) et semble même en retrait quant à la nosographie : nous disons la psychiatrie devenue une question pour tous.

Il est même assez curieux de voir comment la psychanalyse joue ici le paratonnerre. Comment sans elle se ferait-on prendre au sérieux là où l'on se fait mérite de s'y opposer. D'où un *statu-quo* où le psychanalyste prend aise du gré qu'on lui sait de son insuffisance.

La psychanalyse s'est pourtant d'abord distinguée de donner un accès à la notion de guérison en son domaine, à savoir : rendre leurs sens aux ⁽⁸⁶⁾ symptômes, donner place au désir qu'ils masquent, rectifier sous un mode exemplaire l'appréhension d'une relation privilégiée, – encore eût-il fallu pouvoir l'illustrer des distinctions de structure qu'exigent les formes de la maladie, les reconnaître dans les rapports de l'être qui demande et qui s'identifie à cette demande et cette identification elles-mêmes.

Encore faudrait-il que le désir et le transfert qui les animent aient soulevé ceux qui en ont l'expérience jusqu'à leur rendre intolérables les concepts qui perpétuent une construction de l'homme et de Dieu où entendement et volonté se distinguent, d'une prétendue passivité du premier mode à l'arbitraire activité qu'elle attribue au second.

La révision qu'appelle de la pensée les connexions au désir que Freud lui impose, semble hors des moyens du psychanalyste. Sans doute s'éclipsent-ils des ménagements qui les fléchissent à la faiblesse de ceux qu'il secourt.

Il est un point pourtant où le problème du désir ne peut être éludé, c'est quand il s'agit du psychanalyste lui-même.

Et rien n'est plus exemplaire du pur bavardage que ce qui a cours sur ce propos : que c'est là ce qui conditionne la sûreté de son intervention.

Poursuivre dans les alibis la méconnaissance qui s'abrite ici de faux papiers, exige la rencontre du plus valable d'une expérience personnelle avec ceux qui la sommeront de s'avouer, la tenant pour un bien commun.

Les autorités scientifiques elles-mêmes sont ici l'otage d'un pacte de carence qui fait que ce n'est plus du dehors qu'on peut attendre une exigence de contrôle qui serait à l'ordre du jour partout ailleurs.

C'est l'affaire seulement de ceux qui, psychanalystes ou non, s'intéressent à la psychanalyse en acte.

C'est à eux que s'ouvre l'École pour qu'ils mettent à l'épreuve leur intérêt, – ne leur étant pas interdit d'en élaborer la logique.

J. LACAN.

Parue sous le titre : « Jacques Lacan à Louis Althusser », dans Louis Althusser, Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan, textes réunis et présentés par Olivier Corpet et François Matheron, Paris, Stock/Imec, 1993, p. 300 et reproduction manuscrite p. 269.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Ce lundi 6-VII-64

Cher Althusser,

L'autre soir je vous ai téléphoné pour ce renseignement – sous le coup de l'étonnement où j'étais qu'on pût avoir une réponse pour laquelle je croyais m'être adressé aux sources les plus sûres (ou les plus averties).

Je n'ai pas voulu me contenter du fil pour vous dire tout le gré que je vous sais de votre article⁴⁴⁷. Profond et pertinent : ajoutant la dimension de votre méditation au sujet.

Je suis très honoré d'un tel effort et conforté de son plein succès.

Croyez-moi votre très fidèle

J. Lacan.

⁴⁴⁷. Il s'agit de l'article « Freud et Lacan » que Louis Althusser lui a envoyé sous sa forme dactylographiée.

Parue dans : François Perrier, La Chaussée d'Antin, Paris, Albin Michel, 1994, p. 197.

Ce mardi 12 janvier 1965

Mon cher Perrier,

Je ne ferai pas au Directoire au sens restreint la trahison de demander conseil à quelqu'un d'autre sur la lettre que je reçois de vous.

Pour que vous puissiez en limiter le dommage même là, je ne la communique qu'à Serge Leclaire, Jean Clavreul et Piera Aulagnier – qui peuvent entendre ce qui va suivre, si vous le jugez bon.

Personne d'autre ne la connaîtra par moi.

Après m'avoir contraint à fonder seul l'École parce que vous m'avez tous laissé seul à ce moment, vous voulez m'en faire abandonner l'essentiel.

Mon effort toujours plus haut et sans relâche ne peut résoudre votre sécheresse.

J'avais besoin que votre collège fonctionne en fait dans l'École, c'est-à-dire qu'il s'y dévoue le temps qu'il faut pour découvrir les articulations à formuler dans l'École.

Pour repousser certaines de vos allégations, je vous rappelle qu'on m'a déjà « élu » une fois mémorable pour que puisse s'accomplir un travail qui a détaché de moi des gens qui me doivent tout. Or je n'ai jamais rien fait pour que ces gens en viennent à se dresser contre le meneur de jeu, infortuné.

C'est-à-dire que je ne divise pas ni n'aspire à régner.

Demain, si je donne congé à ceux qui viennent m'entendre, ma peine cette fois sera monstrueuse des répercussions que j'en trouverai chez ceux qui me sont les plus proches.

Vous avez encore ce soir.

S'il vous reste quelque mesure, ou vous serez *tous avec moi*⁴⁴⁸ – ou bien restez ensemble : *tous je le souhaite*⁴⁴⁹, mais tous sans moi.

Si vous maintenez votre lettre, je vous charge de communiquer celle-ci soit aux trois qui ont lu la vôtre, soit à l'ensemble de la réunion à votre jugement.

Vôtre
J.L.

⁴⁴⁸. Souligné dans le texte.

⁴⁴⁹. Souligné dans le texte.

Le résumé de ce séminaire de l'année 1964-1965 est paru en 1965 dans l'Annuaire de l'École pratique des Hautes Études (Section sciences économiques et sociales) 1964-1965, pp. 249-251.

⁽²⁴⁹⁾ Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse.

Chargé de conférences : Docteur Jacques Lacan

L'hospitalité reçue de l'École Normale Supérieure, un auditoire très accru indiquaient un changement de front de notre discours.

Pendant dix ans, il avait été dosé aux capacités de spécialistes ; sans doute seuls témoins recevables de l'action par excellence que leur propose la psychanalyse, mais, aussi bien, que les conditions de leur recrutement laissent très fermés à l'ordre dialectique qui gouverne cette action.

Nous avons mis au point un *organon* à leur usage, en l'émettant selon une propédeutique qui n'en avançait aucun étage avant qu'ils aient pu mesurer le bien fondé du précédent.

⁽²⁵⁰⁾ C'est la présentation que nous devons renverser, nous parut-il, trouvant dans la crise moins l'occasion d'une synthèse que le devoir d'éclairer l'abrupt du réel que nous restaurions dans le champ légué par Freud à nos soins.

Bien loin d'être une réduction hégélienne de ce réel (sinon pour le réaffirmer comme rationnel), notre effort avait donné son statut à la subversion produite dans le sujet du savoir. Notre exposé de cette année choisissait les quatre concepts qui jouent dans cette subversion une fonction originante : l'inconscient, la répétition, le transfert, la pulsion – pour les redéfinir chacun et les montrer noués par la topologie qui les soutient en une fonction commune.

Permanente donc restait la question qui fait notre projet radical : celle qui va de : la psychanalyse est-elle une science ? à : qu'est-ce qu'une science qui inclut la psychanalyse ?

L'inconscient maintenu selon notre propos inaugural comme effet de signifiant, et structuré comme un langage, fut ici repris comme pulsation temporelle.

Dans la répétition fut mise au jour la fonction de *tuché* qui s'abrite derrière son aspect d'*automaton* : le manque à la rencontre ici s'isole comme rapport au réel.

Le transfert comme temps de fermeture lié à la tromperie de l'amour, s'intégrait à cette pulsation.

De la pulsion nous donnâmes une théorie qui, en cette mi-année 65 où soudain l'on nous presse de livrer ce résumé, n'a pu encore être démarquée.

Raison de sa constance, topologie dite de *bord*, expliquant le privilège des orifices, statut d'action en retour, dissociation du but et de l'objet, sont ici apparus pour la première fois.

Ce tableau de chasse ne dit pas les contours nécessaires à assurer un tel nœud, ni ce qu'il enserre.

Nous y marquâmes une fois de plus la préemption du sujet cartésien en tant qu'il se distingue du sujet de la connaissance comme sujet de la certitude, – et comment, revalorisé par l'inconscient, il passe au rang de préalable de l'action psychanalytique.

De même, la pulsion scopique, pour nous servir de paradigme, reçut-elle un développement particulier. Y démontrer l'antinomie de la vision et du regard avait le but d'y atteindre le registre, fondamental pour la pensée de Freud, de l'objet perdu.

Cet objet, nous l'avons formulé comme la cause de cette position du sujet que subordonne le fantasme.

⁽²⁵¹⁾ Mais la parution simultanée, en une récollation pieuse, de l'œuvre : le visible et l'invisible, où s'interrompait à l'heure même de son avènement la conversion manifeste de l'interrogation de Merleau-Ponty, devait nous solliciter de marquer la priorité qui revient aux traits structuraux dans tout essai d'atteinte ontique. Nous en suspendîmes l'approche, tout en annonçant « les positions subjectives de l'être » pour l'année à venir.

On lira avec le temps les limites où nous avons fait rentrer par l'implication de nos dires, l'effet de relâchement subi par notre thématique à mesure d'une diffusion qui fut notre surprise à ce tournant. Cette correction intéresse le sort de tout ce qui se rallie, trop largement maintenant, sous l'enseigne du structuralisme.

Une fois de plus s'y confirme dans le progrès de la science, la corrélation éthique dont la psychanalyse a les clefs, et dont le sort donc est précaire.

C'est pourquoi notre dernier temps est revenu à un fondement de grande logique, en remettant en cause sur la base de ce lieu du Grand Autre, promu par nous comme constituant du sujet, la notion avilie par l'à vau-l'eau de la critique politique, de l'aliénation.

Parue sous le titre : « Jacques Lacan à Louis Althusser », dans Louis Althusser, Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan, textes réunis et présentés par Olivier Corpet et François Matheron, Paris, Stock/Imec, 1993, p. 300-301.

Ce 19-X-65

Mon Cher Althusser

Je suis en train de lire le volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer, avec délectation⁴⁵⁰.

Vous avez eu vent peut-être de la visite que j'ai faite au Directeur de l'École. Visite annuelle que je n'avais pas pu faire à la fin de l'année scolaire.

Ce jour-là je manquais de temps pour aller frapper chez vous.

J'aimerais savoir qu'un jour, ce faisant, je ne vous dérangerai pas.

Votre

Lacan.

⁴⁵⁰ . Il s'agit de *Pour Marx* qui vient de paraître aux Éditions Maspero. À la différence des autres lettres de J. Lacan, Althusser avait rangé celle-ci dans un dossier comprenant les correspondances de personnalités ou amis, la plupart admiratives (parmi lesquels : Jean-Toussaint Desanti, Jean-François Revel, Georges Canguilhem, François Chatelet, Gilles Deleuze, Pierre Bourdieu, Michel Foucault, Roland Barthes, Jean-Pierre Vernant...) reçues à la suite de cette publication.

Paru dans les Cahiers Renaud-Barrault, Paris, Gallimard, 1965, n° 52, pp. 7-15, puis dans Marguerite Duras, Paris, Albatros, 1975, pp. 7-15.

⁽⁷⁾Du ravissement, – ce mot nous fait énigme. Est-il objectif ou subjectif à ce que Lol V. Stein le détermine ?

Ravie. On évoque l'âme, et c'est la beauté qui opère. De ce sens à portée de main, on se dépêtrera comme on peut, avec du symbole.

Ravisseuse est bien aussi l'image que va nous imposer cette figure de blessée, exilée des choses, qu'on n'ose pas toucher, mais qui vous fait sa proie.

Les deux mouvements pourtant se nouent dans un chiffre qui se révèle de ce nom savamment formé, au contour de l'écrire : Lol V. Stein.

Lol V. Stein : ailes de papier, V ciseaux, Stein, la pierre, au jeu de la moure tu te perds.

On répond : O, bouche ouverte, que veux-je à faire trois bonds sur l'eau, hors-jeu de l'amour, où plongé-je ?

Cet art suggère que la ravisseuse est Marguerite Duras, nous les ravis. Mais si, à presser nos pas sur les pas de Lol, dont son roman résonne, nous les entendons derrière nous sans avoir rencontré personne, est-ce donc que sa créature se déplace dans un ⁽⁸⁾espace dédoublé ? ou bien que l'un de nous a passé au travers de l'autre, et qui d'elle ou de nous alors s'est-il laissé traverser ?

Ou l'on voit que le chiffre est à nouer autrement car pour le saisir, il faut se compter trois.

Lisez plutôt. La scène dont le roman n'est tout entier que la remémoration, c'est proprement le ravissement de deux en une danse qui les soude, et sous les yeux de Lol, troisième, avec tout le bal, à y subir le rapt de son fiancé par celle qui n'a eu qu'à soudaine apparaître.

Et pour toucher à ce que Lol cherche à partir de ce moment, ne nous vient-il pas de lui faire dire un « je me deux », à conjuguer douloir avec Apollinaire ?

Mais justement elle ne peut dire qu'elle souffre.

On pensera à suivre quelque cliché, qu'elle répète l'événement. Mais qu'on y regarde de plus près.

C'est à voir gros qu'il est reconnaissable dans ce guet où Lol désormais maintes fois reviendra, d'un couple d'amants dans lequel elle a retrouvé comme par hasard, une amie qui lui fut proche avant le drame, et l'assistait à son heure même : Tatiana.

Ce n'est pas l'événement, mais un nœud qui se refait là. Et c'est ce que ce nœud enserme qui proprement ravit, mais là encore, qui ?

Le moins à dire est que l'histoire met ici quelqu'un en balance, et pas seulement parce que c'est lui dont Marguerite Duras fait la voix du récit : l'autre partenaire du couple. Son nom, Jacques Hold.

Car lui non plus, n'est pas ce qu'il paraît quand je dis la voix du récit. Bien plutôt est-il son angoisse. Où l'ambiguïté revient encore : est-ce la sienne ou celle du récit ?

Il n'en est en tout cas pas simple monreur de la machine, mais bien l'un de ses ressorts et qui ne sait pas tout ce qui l'y prend.

⁽⁹⁾Ceci légitime que j'introduise ici Marguerite Duras, y ayant au reste son aveu, dans un troisième ternaire, dont l'un des termes est le ravissement de Lol V. Stein pris comme objet dans son nœud même, et où me voici le tiers à y mettre un ravissement, dans mon cas décidément subjectif.

Ce n'est pas là un madrigal, mais une borne de méthode, que j'entends ici affirmer dans sa valeur positive et négative. Un sujet est terme de science, comme parfaitement calculable, et le rappel de son statut devrait mettre un terme à ce qu'il faut bien désigner par son nom : la goujaterie, disons le pédantisme d'une certaine psychanalyse. Cette face de ses ébats, d'être sensible, on l'espère, à ceux qui s'y jettent, devrait servir à leur signaler qu'ils glissent en quelque sottise : celle par exemple d'attribuer la technique avouée d'un auteur à

quelque névrose : goujaterie, et de le démontrer comme l'adoption explicite des mécanismes qui en font l'édifice inconscient : sottise.

Je pense que, même si Marguerite Duras me fait tenir de sa bouche qu'elle ne sait pas dans toute son œuvre d'où Lol lui vient, et même pourrais-je l'entrevoir de ce qu'elle me dit la phrase d'après, le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de prendre de sa position, lui fût-elle donc reconnue comme telle, c'est de se rappeler avec Freud qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie.

C'est précisément ce que je reconnais dans le ravissement de Lol V. Stein, où Marguerite Duras s'avère savoir sans moi ce que j'enseigne.

En quoi je ne fais pas tort à son génie d'appuyer ma critique sur la vertu de ses moyens.

Que la pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient, est tout ce dont je témoignerai en lui rendant hommage.

J'assure ici celui qui lit ces lignes à la lumière de la rampe ⁽¹⁰⁾près de s'éteindre ou revenue, voire de ces rives du futur où Jean-Louis Barrault par ces Cahiers entend faire aborder la conjonction unique de l'acte théâtral, que du fil que je vais dérouler, il n'est rien qui ne se repère à la lettre, au ravissement de Lol V. Stein, et qu'un autre travail fait à ce jour à mon école ne lui permette de ponctuer. Au reste je ne m'adresse pas tant à ce lecteur que je ne m'excuse de son for pour m'exercer au nœud que je détords.

Il est à prendre à la première scène, où Lol est de son amant proprement dérobée, c'est-à-dire qu'il est à suivre dans le thème de la robe, lequel ici supporte le fantasme où Lol s'attache le temps d'après, d'un au-delà dont elle n'a pas su trouver le mot, ce mot qui, refermant les portes sur eux trois, l'eût conjointe au moment où son amant eût enlevé la robe noire de la femme et dévoilé sa nudité. Ceci va-t-il plus loin ? oui, à l'indicible de cette nudité qui s'insinue à remplacer son propre corps. Là tout s'arrête.

N'est-ce pas assez pour que nous reconnaissions ce qui est arrivé à Lol, et qui révèle ce qu'il en est de l'amour ; soit de cette image, image de soi dont l'autre vous revêt et, qui vous habille, et qui vous laisse quand vous en êtes dérobée, quoi être sous ? Qu'en dire quand c'était ce soir-là, Lol toute à votre passion de dix-neuf ans, votre prise de robe et que votre nudité était dessus, à lui donner son éclat ?

Ce qui vous reste alors, c'est ce qu'on disait de vous quand vous étiez petite, que vous n'étiez jamais bien là.

Mais qu'est-ce donc que cette vacuité ? Elle prend alors un sens : vous fûtes, oui, pour une nuit jusqu'à l'aurore où quelque chose à cette place a lâché : le centre des regards.

Que cache cette locution ? Le centre, ce n'est pas pareil sur toutes les surfaces. Unique sur un plateau, partout sur une sphère, sur une surface plus complexe ça peut faire un drôle de nœud. C'est le nôtre.

Car vous sentez qu'il s'agit d'une enveloppe à n'avoir plus ni ⁽¹¹⁾dedans, ni dehors, et qu'en la couture de son centre se retournent tous les regards dans le vôtre, qu'ils sont le vôtre qui les sature et qu'à jamais, Lol, vous réclamerez à tous les passants. Qu'on suive Lol saisissant au passage de l'un à l'autre ce talisman dont chacun se décharge en hâte comme d'un danger : le regard.

Tout regard sera le vôtre Lol, comme Jacques Hold fasciné se dira pour lui-même prêt à aimer « toute Lol ».

Il est une grammaire du sujet où recueillir ce trait génial il reviendra sous une plume qui l'a pointé pour moi. Qu'on vérifie, ce regard est partout dans le roman. Et la femme de l'événement est bien facile à reconnaître de ce que Marguerite Duras la dépeint comme non-regard.

J'enseigne que la vision se scinde entre l'image et le regard, que le premier modèle du regard est la tache d'où dérive le radar qu'offre la coupe de l'œil à l'étendue.

Du regard, ça s'étale au pinceau sur la toile, pour vous faire mettre bas le vôtre devant l'œuvre du peintre.

On dit que ça vous regarde, de ce qui requiert votre attention.

Mais c'est plutôt l'attention de ce qui vous regarde qu'il s'agit d'obtenir. Car de ce qui vous regarde sans vous regarder, vous ne connaissez pas l'angoisse.

C'est cette angoisse qui saisit Jacques Hold quand, de la fenêtre de l'hôtel de passe où il attend Tatiana, il découvre, à la lisière du champ de seigle en face, Lol couchée.

Son agitation panique, violente ou bien rêvée, aurez-vous le temps de la porter au registre du comique, avant qu'il se rassure significativement, de se dire que Lol le voit sans doute. Un peu plus calme seulement, à former ce second temps qu'elle se sache vue de lui.

Encore faudra-t-il qu'il lui montre, propitiatoire à la fenêtre Tatiana, sans plus s'émouvoir de ce que celle-ci n'ait rien remarqué, cynique de l'avoir déjà à la loi de Lol sacrifiée, puisque c'est dans ⁽¹²⁾la certitude d'obéir au désir de Lol qu'il va, d'une vigueur décuplée, besoin son amante, la chavirant de ces mots d'amour dont il sait que c'est l'autre qui ouvre les vannes, mais de ces mots lâches dont il sent aussi qu'il n'en voudrait pas pour elle.

Surtout ne vous trompez pas sur la place ici du regard. Ce n'est pas Lol qui regarde, ne serait-ce que de ce qu'elle ne voit rien. Elle n'est pas le voyeur. Ce qui se passe la réalise.

Là où est le regard, se démontre quand Lol le fait surgir à l'état d'objet pur, avec les mots qu'il faut, pour Jacques Hold, encore innocent.

« Nue, nue sous ses cheveux noirs », ces mots de la bouche de Lol engendrent le passage de la beauté de Tatiana à la fonction de tache intolérable qui appartient à cet objet.

Cette fonction est incompatible avec le maintien de l'image narcissique où les amants s'emploient à contenir leur énamoration, et Jacques Hold aussitôt en ressent l'effet.

Dès lors il est lisible que, voués à réaliser le fantasme de Lol, ils seront de moins en moins l'un et l'autre.

Ce n'est pas, manifeste dans Jacques Hold, sa division de sujet qui nous retiendra plus longtemps, c'est ce qu'il est dans l'être à trois où Lol se suspend, plaquant sur son vide le « je pense » de mauvais rêve qui fait la matière du livre. Mais, ce faisant, il se contente de lui donner une conscience d'être qui se soutient en dehors d'elle, en Tatiana.

Cet être à trois pourtant, c'est bien Lol qui l'arrange. Et c'est pour ce que le « je pense » de Jacques Hold vient hanter Lol d'un soin trop proche, à la fin du roman sur la route où il l'accompagne d'un pèlerinage au lieu de l'événement, – que Lol devient folle.

Dont en effet l'épisode porte des signes, mais dont j'entends faire état ici que je le tiens de Marguerite Duras.

C'est que la dernière phrase du roman ramenant Lol dans le champ de seigle, me paraît faire une fin moins décisive que cette ⁽¹³⁾remarque. Où se devine la mise en garde contre le pathétique de la compréhension. Être comprise ne convient pas à Lol, qu'on ne sauve pas du ravissement.

Plus superflu reste mon commentaire de ce que fait Marguerite Duras en donnant existence de discours à sa créature.

Car la pensée même où je lui restituerais son savoir, ne saurait l'encombrer de la conscience d'être dans un objet, puisque cet objet, elle l'a déjà récupéré par son art.

C'est là le sens de cette sublimation dont les psychanalystes sont encore étourdis de ce qu'à leur en léguer le terme, Freud soit resté bouche cousue.

Seulement les avertissant que la satisfaction qu'elle emporte n'est pas à prendre pour illusoire.

Ce n'était pas parler assez fort sans doute, puisque, grâce à eux, le public reste persuadé du contraire. Préservé encore, s'ils n'en viennent pas à professer que la sublimation se mesure au nombre d'exemplaires vendus pour l'écrivain.

C'est que nous débouchons ici sur l'éthique de la psychanalyse, dont l'introduction dans mon séminaire fut la ligne de partage pour la planche fragile de son parterre.

C'est devant tous pourtant qu'un jour je confessais avoir tenu, toute cette année, la main serrée dans l'invisible, d'une autre Marguerite, celle de l'Heptaméron. Il n'est pas vain que je rencontre ici cette éponymie.

C'est qu'il me semble naturel de reconnaître en Marguerite Duras cette charité sévère et militante qui anime les histoires de Marguerite d'Angoulême, quand on peut les lire, décrassé de quelques-uns des préjugés dont le type d'instruction que nous recevons a pour mission expresse de nous faire écran à l'endroit de la vérité.

Ici l'idée de l'histoire « galante ». Lucien Febvre a tenté dans un ouvrage magistral d'en dénoncer le leurre.

⁽¹⁴⁾ Et je m'arrête à ce dont Marguerite Duras me témoigne d'avoir reçu de ses lecteurs, un assentiment qui la frappe unanime à porter sur cette étrange façon d'amour : celle que le personnage dont j'ai marqué qu'il remplit ici la fonction non du récitant, mais du sujet, mène en offrande à Lol, comme tierce assurément loin d'être tierce exclue.

Je m'en réjouis comme d'une preuve que le sérieux garde encore quelque droit après quatre siècles où la momerie s'est appliquée à faire virer par le roman la convention technique de l'amour courtois à un compte de fiction, et masquer seulement le déficit, à laquelle cette convention paraît vraiment, de la promiscuité du mariage.

Et le style que vous déployez, Marguerite Duras, à travers votre Heptaméron, eût peut-être facilité les voies où le grand historien que j'ai nommé plus haut, s'efforce à comprendre l'une ou l'autre de ces histoires qu'il tient pour ce qu'elles nous sont données ; pour être des histoires vraies.

Tant de considérations sociologiques qui se réfèrent aux variations d'un temps à l'autre de la peine de vivre sont de peu auprès de la relation de la structure qu'à être de l'Autre, le désir soutient à l'objet qui le cause.

Et l'aventure exemplaire qui fait, se vouer jusqu'à la mort l'Amador de la nouvelle X, qui n'est pas un enfant de chœur, à un amour, pas du tout platonique pour être un amour impossible, lui fût parue une énigme moins opaque à n'être pas vue à travers les idéaux de l'*happy end* victorien.

Car la limite où le regard se retourne en beauté, je l'ai décrite, c'est le seuil de l'entre-deux-morts, lieu que j'ai défini et qui n'est pas simplement, ce que croient ceux qui en sont loin : le lieu du malheur.

C'est autour de ce lieu que gravitent, m'a-t-il semblé pour ce que je connais de votre œuvre Marguerite Duras, les personnages ⁽¹⁵⁾ que vous situez dans notre commun pour nous montrer qu'il en est partout d'aussi nobles que gentils hommes et gentes dames le furent aux anciennes parades, aussi vaillants à foncer, et fussent-ils pris dans les ronces de l'amour impossible à domestiquer, vers cette tache, nocturne dans le ciel, d'un être offert à la merci de tous..., à dix heures et demie du soir en été.

Sans doute ne sauriez-vous secourir vos créations, nouvelle Marguerite, du mythe de l'âme personnelle. Mais la charité sans grandes espérances dont vous les animez n'est-elle pas le fait de la foi dont vous avez à revendre, quand vous célébrez les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible.

Jacques Lacan

Cette interview en espagnol par Paolo Caruso est parue sous le titre Conversaciones con Lévi-Strauss, Foucault y Lacan, à Milano, U. Murcia & C, 1969 et à Barcelona, Ed. Anagrama, 1969 (?). Nous vous en proposerons une traduction en français à la suite du texte espagnol, pp. 95-124.

⁽⁹⁵⁾ Antes que nada, quisiera que me precisara el sentido de este «retorno a Freud», sobre el que usted tanto insiste.

Mi «retorno a Freud» significa simplemente que los lectores se preocupen por saber qué es lo que Freud quiere decir, y la primera condición para ello es que lo lean con seriedad. Y no basta, porque como una buena parte de la educación secundaria y superior consiste en impedir que la gente sepa leer, es necesario todo un proceso educativo que permita aprender a leer de nuevo un texto. Hay que reconocerlo, antes no se sabía hacer otra cosa, pero al menos se hacía bien; en cambio, actualmente tampoco podemos decir que sabemos hacer otras cosas, aunque estamos convencidos de ello; no basta con hablar de método experimental para saberlo practicar. Sentado esto, saber leer un texto y comprender lo que quiere decir, darse cuenta de qué «modo» está escrito (en sentido musical), en qué registro, implica muchas otras cosas, y sobre todo, penetrar en la lógica interna del texto en cuestión. Se trata de un género de crítica que no soy el único que la practica de una manera específica ; basta abrir un libro de Lévi-Strauss para darse cuenta de ello. La mejor manera de practicar la crítica sobre textos metodológicos o sistemáticos es la de aplicar al texto en cuestión el método crítico que él mismo preconiza.

⁽⁹⁶⁾ Así, al aplicar la crítica freudiana a los textos de Freud, se llegan a descubrir muchas cosas.

¿Existe algún punto en el que se sienta usted alejado de Freud? Por ejemplo, al hojear su libro *«Écrits»*, que acaba de aparecer, he visto un ensayo que se titula *Más allá del principio de realidad*, que es una paráfrasis del *Más allá del principio del placer* freudiano; esta paráfrasis, ¿tiene un matiz polémico o es solamente una declaración de fidelidad ?

No. No tiene ningún matiz polémico; ¡cuando lea el artículo podrá ver! que en él no hay nada de extra-freudiano y la paráfrasis precisamente quiere poner esto de relieve. *Más allá del principio de realidad* quiere decir que lo que Freud llama «principio de realidad» se ha entendido simplemente como «realidad»: todo el mundo sabe lo qué es la realidad, la realidad es la realidad... Pues bien, no es así. Fijándose mejor, cuando se lee a Freud se descubre que el «principio de realidad», formando pareja con el «principio del placer», no significa de una manera simple el principio que aconseja *adaptarse*, por ejemplo.

En todo caso, usted no quiere ser sólo un intérprete, un exégeta de Freud.

Si sólo lo soy o no, son los demás los que deben juzgarlo. A mí, esto me basta.

Leer su libro es una empresa muy ardua. Incluso los lectores muy preparados reconocen que algunas partes son indecifrables. ¿Cómo explica usted que su estilo resulte tan elíptico?

Es indispensable destacar que en las líneas que abren mi colección de escritos, empiezo por hablar de *estilo*, utilizando el slogan de *«el estilo es el hombre»*. Es evidente que no puedo contentarme con esta fórmula, que se ha convertido en un lugar ⁽⁹⁷⁾ común apenas ha sido inventada. Referida a un determinado contexto de Buffon adquiere un sentido distinto. En aquel breve texto preliminar ya doy una indicación elíptica de lo que quiere decir «función del estilo *jádico*», estilo que precisa de la relación de toda estructuración del sujeto en torno a determinado objeto, que después es *lo que se pierde subjetivamente en la operación, por el hecho mismo de la aparición del significante*. A este objeto que se pierde lo llamo objeto *en minúscula* y en la praxis analítica interviene estructuralmente de una manera avasallante, porque un

analista no puede dejar de dar una importancia «primaria» a lo que se llama *la relación de objeto*. Para dar una ilustración a quienes no hubieren oído hablar nunca de esto, podemos referirnos a un «objeto», el seno materno, que todo el mundo conoce, al menos vagamente, por su sentido, por lo que tiene de mórbido la misma utilización de la palabra «seno»; el seno hinchado, turgente, lleno de leche, al constituir un signo *fantasmático*, se valoriza más o menos eróticamente; y en cambio, por otra parte, esta valorización erótica del seno resulta bastante misteriosa, puesto que no se trata del seno materno sino del seno en sí mismo; y digo que es «misteriosa» porque es un órgano que, después de todo, en su estética es poco aferrable para asumir un valor erótico particular. El análisis ha aclarado todo esto, al referirlo a algunas fases del desarrollo, al valor privilegiado que aquel objeto pudo adquirir para el sujeto en su fase infantil. Pero si nos referimos a otros objetos igualmente conocidos aunque menos agradables, todo el análisis de la *estructura*, es decir, de las *constantes significantes* en cuya base se encuentra la *función* (que es secundaria respecto a la estructura), todas las incidencias múltiples, repetitivas, que determinan que se recurra continuamente a este objeto, demuestran claramente que no se puede explicar en modo alguno su presencia verdaderamente dominante en la estructura subjetiva, atribuyéndole solamente un valor vinculado a la génesis. Hablar de *fijación*, como se hace en algunos sectores particularmente retrógrados del psicoanálisis, ya no es satisfactorio, porque se ha llegado a constatar que, ⁽⁹⁸⁾sea cual fuere la importancia teórica que se atribuye a este concepto, según interesen más o menos las formulaciones teóricas (incluso en el caso de estar muy alejado de mi formulación teórica particular, que es calificada de *estructuralista*), la relación del objeto revela un valor tan prevalente, en forma consciente o inconsciente, que llega a demostrar la necesidad de este objeto. El cual, sin duda no es un objeto como los otros y la dialéctica de la objetivación y de la objetividad, aunque siempre ha estado vinculada a la evolución del pensamiento filosófico, por sí sola no basta para explicarlo. En cierto modo, este objeto esencialmente es un objeto *perdido*. Y no sólo mi estilo en particular, sino todos los estilos que se lean manifestado en el curso de la historia con la etiqueta de un determinado manierismo – como lo ha teorizado de una manera eminente Góngora, por ejemplo – son una manera de recoger este objeto, en cuanto estructura al sujeto que lo motiva y lo justifica. Naturalmente, en el plano literario, esto exigiría unos desarrollos enormes que nadie ha intentado todavía; pero en el momento en que suministro la fórmula más avanzada de lo que justifica determinado estilo, a la vez declaro su necesidad ante un auditorio particular, el auditorio de los analistas. Yo he promovido sistemáticamente algunas fórmulas de estilo propio, para no eludir al objeto; o, más exactamente, me siento más a gusto en ellas, para dirigirme, a nivel de la comunicación escrita, al público que me interesa, el de los analistas. Esta simple nota basta para destacar que no se trata de eludir una cosa, que en nuestro caso específico es el complejo o sea, en último análisis, una *carencia*; en todo caso, la elipsis no es el meollo de este estilo sino otra cosa a la que nos introduce el término «manierismo» que he usado antes; en este estilo hay otras cosas – otros modos independientes de la elipsis – y por otra parte, yo no tengo nada de elíptico, aunque no hay estilo que no imponga la elipsis, ya que verdaderamente es imposible describir nada sin elipsis. La pretensión de que «todo quede escrito», si fuera realizable daría lugar a una ininteligibilidad absoluta. Por ello, esta especie de reconocimiento que hago de la ⁽⁹⁹⁾relativa dificultad de mi estilo, no la subrayo demasiado, ya que la experiencia me demuestra que, dado que no he conseguido *formar* (y el término es exacto) a un auditorio, que en cualquier caso será un auditorio de practicantes, en la medida en que no los he formado aún para la comprensión de unas categorías que no son usuales, mis artículos pueden parecer oscuros a primera vista. Además, los primeros artículos que figuran en este libro, aun cuando en el momento de su primera publicación en revistas podían parecer oscuros, en general, unos años más tarde no sólo resultaban comprensibles para todo el mundo, sino incluso de fácil comprensión; y se puede observar que en el fondo, contienen alguna cosa que se transmite

a nivel del estilo. Para mí esto es una confirmación. Le he dado una respuesta difícil, pero no veo el motivo para darle otra, ya que ésta es exacta.

Según usted, ¿qué relación hay entre la relación de objeto y las relaciones entre sujetos (o intersubjetivas)?

Evidentemente, aquel objeto particular que llamo objeto *a minúscula* no adquiere su incidencia en la intersubjetividad sino a nivel de lo que se puede llamar la «estructura del sujeto», teniendo presente que el término sujeto se articula y precisa por medio de determinados nexos formalizables según los cuales, en su origen el sujeto es efecto del significante. Es la incidencia del significante la que constituye el sujeto, al menos el sujeto definido, articulado en la incidencia en la que se interesa, es decir, el sujeto que nos es necesario para dar lugar a la realidad. Porque es el orden el que determina el inconsciente. En la medida en que precisamos de un sujeto que no nos lleve a metáforas banales ni a franjas de error para definir al inconsciente, esta estructuración del sujeto nos obliga, por así decirlo, a no considerarlo cortado de la misma «tela» que el objeto *a minúscula*. «Tela» es un término que hay que entender literalmente. Por principio nos referimos aquí a algo que nos ha inducido a construir en estos últimos años una topología. Por lo tanto, la relación del objeto no ⁽¹⁰⁰⁾se coloca a nivel de la intersubjetividad en cuanto ésta, por ejemplo, queda implicada en la dimensión de la «reciprocidad» (en la psicología de Piaget la intersubjetividad es absolutamente fundamental y trascendental). Ha sido preciso comenzar por determinar la clase de forma, de modelo burdo, en que se articulaba el pensamiento de «los analistas médicos» (que son gente, puedo afirmarlo, «a quienes faltan muchas dimensiones de cultura»). En el período de entreguerra se introdujo la noción de intersubjetividad, como una especie de barrera de humo, o como un puente hacia lo que es un problema de otra especie, para quienes se hayan tomado la molestia de leer a Freud: el de la estructura intrasubjetiva. Pero precisamente el término, en cuanto contrapone *inter* e *intra*, nos puede conducir a un camino sin salida, a identificaciones aproximativas; por ejemplo, a considerar estructuras como las que introdujo Freud con tanta precisión de matices y con tanta finura, que son las que nos proponemos elaborar, considerar como el ego, el ideal del ego, el super-ego, como unidades autónomas funcionando dentro de quién sabe qué sistema, quizás de un «ámbito común» no mejor identificado (y que convendría llamar «sujeto»). Y hoy vemos quienes, con este motivo, creen que hacen progresar el psicoanálisis, llamándolas, según el contexto anglosajón, *self*. Es preciso promover estructuras infinitamente más complejas, que permitan dar cuenta del resultado del análisis. Como fuere, no podrían en modo alguno fundamentarse en el concepto de «totalidad» que algunos autores, y autores célebres y aun ingeniosos en el campo analítico, han promovido para dar pruebas de no sé qué clase de apertura mental, o para poner *à la page*, a la moda, unas ideas que en campo fenomenológico están más o menos en el aire. En realidad, (no hay nada tan contrario a la experiencia específicamente analítica), y a la vez tan apto para ocultar su verdadera originalidad. En una palabra, la relación de objeto se sitúa, no en el plano intersubjetivo, sino en el de las estructuras subjetivas, que en todo caso serían las que nos conducirían a las cuestiones de la *intersubjetividad*.

⁽¹⁰¹⁾ Al hablar de relaciones intersubjetivas me refería, más que a Piaget, a la tercera parte de *L'Être et le Néant* de Sartre (que usted cita en un ensayo de su libro). Es decir, que me refería sobre todo al sentido de «dialéctica existencial» y de «mirada objetivante».

Como ya he podido señalar al tratar del término intersubjetividad, en lo que se refiere a la estructuración subjetiva se podría articular en forma bastante precisa lo que separa mi «formalización» de la «formalización» del juego de las conciencias de Sartre (aunque él probablemente no aceptaría el término «formalización»). He indicado que aquel texto sartriano es extraordinariamente rico de síntesis muy brillantes y sugestivas, por ejemplo, de

lo «vivido» en la relación sádica, y en general, de determinado tipo de relaciones calificadas de «perversas». Desde el punto de vista clínico, sería muy fácil demostrar que todo esto es sencillamente falso, porque no basta con hacer una especie de producto sintético, una síntesis artificial de algo sobre lo que se tienen datos de comprensión recogidos no se sabe dónde, sin duda de una introspección propia; no basta, decía, con reconstruir correctamente la estructura. Por ejemplo, aquella forma de viscosidad, a nivel de algunas intencionalidades corruptas de que habla Sartre, no forma parte, en modo alguno, de lo que se puede observar en los auténticos sádicos.

En una palabra, es literatura.

Una literatura muy seductiva, estimulante, extraordinaria y que en verdad sirve para sugerir la exigencia de su control; es decir, es una especie de iniciación, una experiencia ejemplar.

Pero cuando se controla se descubre que es falsa.

Sí, y para que se pueda explicar precisa una estructuración muy distinta.

⁽¹⁰²⁾ ¿Su reproche se limita a *L'Être et le Néant*, o cree usted que se puede extender de una manera general a la impostación fenomenológica del problema?

Vea usted, yo no debo hacer ningún reproche global a la fenomenología; la fenomenología puede ser muy útil según a lo que se aplique. Por otra parte, se puede decir que hay tantas fenomenologías como fenomenólogos. Pero ahora me refería a la fenomenología que se perfila en algunos capítulos de *L'Être et le Néant*, y en los que Sartre pretende captar una experiencia vivida, como ejemplo de erotismo perverso. El resultado tiene una gran calidad y por sí solo ya justifica el que se deba recurrir a una formalización que no se limite al registro de la intersubjetividad de *L'Être et le Néant*.

Usted se ha referido a la relación que nos liga al seno materno, relación que ha sido analizada por Melanie Klein y sus discípulos. ¿Qué juicio le merece esta escuela post-freudiana? ¿Qué sentido tiene su «retorno a Freud», teniendo en cuenta que usted no rechaza en bloque las sucesivas aportaciones a las formulaciones freudianas?

Refiriéndonos a Melanie Klein no podemos hablar de ningún modo de psicoanálisis post-freudiano, a no ser que demos al prefijo «post» un sentido meramente cronológico. «Post-freudiano» quiere decir que se ha llegado a una etapa ulterior, de la misma manera que se habla de una época post-revolucionaria (que nadie ha visto aún). Se puede decir: la revolución ha terminado y los problemas que se plantean son de otra índole; pero estamos muy lejos de esta situación. Melanie Klein se mantiene en el surco de la experiencia freudiana y el hecho de que sostuviera polémicas con Anna Freud no quiere decir que no fuera freudiana, y casi más freudiana que la otra. En sí, el psicoanálisis del niño es un campo que presenta dificultades de relación muy especiales respecto al psicoanálisis freudiano. Podríamos ⁽¹⁰³⁾ decir que el anna-freudismo viene a ser la introducción masiva de una estructura pedagógica dentro de la experiencia específicamente analítica, en cambio Melanie Klein conserva la pureza de tal experiencia, en el mismo nivel del psicoanálisis infantil.

¿Utiliza usted el término «pedagógico» en sentido ético-formativo?

Propiamente no, sino más bien en el sentido de una investigación que tienda a fundamentos, a técnicas, a procedimientos que tengan una finalidad normativa, que hagan pasar la experiencia vivida del niño por una serie de fases típicamente educativas. Estas

finalidades estructuran la experiencia directa de Anna Freud. Melanie Klein mantiene en el niño la pureza de la experiencia y centra su investigación en el descubrimiento, en el sondeo y en la manipulación del *fantasma*. Es indudable que ha hecho verdaderos descubrimientos, que pueden llamarse post-freudianos en el sentido de que se han añadido a las experiencias de Freud. Pero, por otra parte, también es indudable que los ha expresado en términos que teóricamente son atacables, porque en cierto sentido resultan demasiado adheridos a su empirismo y no pueden asumir toda su situación exacta. Así, por la manera en que Melanie Klein teoriza la función del *fantasma* en sus etapas primitivas, por todo lo que se refiere al cuerpo de la madre y a la inclusión precoz del Edipo como tal entre los fantasmas del recién nacido, lo único que se puede decir es que se trata de teorías tan insostenibles que llegan a inspirar respeto. Quiero decir que resulta admirable que estos fenómenos la obliguen a forjar teorías impensables y que ella acepte forjarlas, ya que en definitiva, las teorías se han de someter a los hechos. Desde luego, más adelante las teorías se hacen más inteligibles y convincentes, por la intervención del que teoriza. Pero ante todo es preciso registrar, como lo hace Melanie Klein, el dato observado, aunque a nivel del empirismo «un dato no se define por sí mismo» (esto nos llevaría lejos). En otros términos, los frutos de la ⁽¹⁰⁴⁾experiencia de Melanie Klein y de su escuela se quedan en resultado alcanzado.

En todo caso, un resultado freudiano.

Ciertamente. Y perfectamente integrable en términos freudianos. Aunque yo no me he dedicado a él de una manera especial.

Y en el psicoanálisis post-freudiano, ¿ve usted aportaciones sin ser de Freud?

Muchas. Por ejemplo, el psicoanálisis aplicado a las perversiones. Quiero decir que la verdadera estructura de las perversiones como a tales se ha de considerar post-freudiana. Algunos fenómenos muy elaborados, como la función del objeto transicional descubierta por Winnicott, son elementos absolutamente positivos que han sido introducidos en la experiencia y que tienen una función muy precisa en la teoría. Además, hay una gran afición a investigar el psicoanálisis de la psicosis, que sin duda es post-freudiana. Pero vamos comprobando que estas investigaciones resultan más eficaces cuando se les aplican instrumentos propiamente freudianos.

Por otra parte, con su «retorno a Freud», usted pone en guardia implícitamente contra autores, libros, teorías que, según usted, corrompen el sentido originario del freudismo.

Podría poner muchos ejemplos.

Cíteme algunos.

Como se sabe, la mayor parte de lanzas las he roto contra los círculos dirigentes de la Sociedad Psicoanalítica Internacional, que después de la guerra me han colocado en una situación muy ⁽¹⁰⁵⁾especial. Mi oposición es categórica, agresiva, y se acentúa ante una teoría y una práctica totalmente centradas en las doctrinas llamadas «del Ego autónomo», que dan a la función del Ego el carácter de una «esfera sin conflictos», como se le llama. Este Ego, en substancia viene a ser el Ego de siempre, el Ego de la psicología general, y en consecuencia, nada de lo que pueda discutirse o resolverse sobre él es freudiano. Simplemente, es una manera subrepticia y autoritaria, no de incluir el psicoanálisis en la psicología general como pretenden, sino de llevar la psicología general al terreno del psicoanálisis, y en definitiva de hacer perder a éste toda su especificidad. Aquí me veo obligado a hacer un resumen poco preciso. No puedo insistir sobre lo que representa el

grupo de Nueva York, constituido por personajes que provienen directamente del ambiente alemán –Heinz Hartmann, Loewenstein, Ernest Kris (que ha muerto)– los cuales, por así decirlo, se han aprovechado de la gran diáspora nazi para imponer en América, con toda la autoridad que derivaba del hecho de proceder de aquel lugar benemérito, una cosa absolutamente adecuada a una sociedad que, en este aspecto, estaba esperando que los Magos la intimidaran. Para sus teorizaciones encontraron incluso excesivas facilidades, surcos demasiado trazados por una tradición, para no extraer beneficios extraordinarios de carácter personal. En una palabra, se trata de una traición muy clara a lo que continúan siendo los descubrimientos peculiares de Freud.

Pero cuando se habla de psicoanálisis en América, los no especialistas piensan sobre todo en otros exponentes. Por ejemplo, en Marcuse y en Norman Brown.

Marcuse es una personalidad cultural muy simpática e ingeniosa. Sin tener una auténtica autoridad científica, basada en una experiencia psicoanalítica personal, ha tenido la audacia de imaginar y de someter a juicio las prácticas e incluso los principios de nuestra sociedad a nivel, por así decirlo, de un oros más ⁽¹⁰⁶⁾sano. Es preciso reconocer que sus doctrinas no tienen una gran importancia desde el punto de vista especulativo. Es cierto que siguiendo esta dirección ha podido desarrollar análisis particulares y proponer perspectivas iluminadoras, para explicar algunos aspectos de nuestra práctica social, en especial en el campo de las costumbres, y con cierta dosificación cuando aborda el problema del erotismo. Son teorías muy interesantes en el aspecto descriptivo, pero que no conducen ni a un análisis estructural auténtico ni a ningún resultado utilizable en la transformación de algunos aspectos de nuestra civilización.

Nuestra civilización parece cada vez más condicionada por una serie de procesos inertes, y además por cierto tono difundido, por así decirlo, gracias a una especie de economía del erotismo; elementos regidos por leyes que están muy lejos de poder ser individualizadas por medio de simples especulaciones teóricas.

¿Cree usted entonces que el intento de aplicar el psicoanálisis a la civilización y a la historia (y a la antropología, siguiendo las huellas de Géza Roheim) está destinado al fracaso?

No, pero sería conveniente examinar las cosas a nivel más radical, aunque sólo fuera para entender el sentido en que se puede ejercer un control de cualquier especie de los fenómenos, en el plano de la colectividad.

¿Y basándose en *Totem y tabú* y en *Moisés y la religión monoteísta*, usted ve la posibilidad de aplicar el freudismo sin que sea una pura elucubración teórica?

Es muy posible, pero no de una manera inmediata.

Y, ¿qué piensa de Norman Brown?

Brown es un buen ejemplo de cómo puede hacerse una obra perfectamente aireada, sana, eficaz, inteligente, reveladora, con ⁽¹⁰⁷⁾la sola condición de que un ingenio no prevenido (en efecto, Brown no se había ocupado nunca de estos temas) se tome la molestia de leer a Freud, de la misma manera que se leen otras cosas cuando no se está cretinizado previamente por mixtificaciones de baja vulgarización. Por ejemplo, hay gente que habla de Darwin sin haberlo leído nunca: lo que comúnmente se llama «darwinismo» es un tejido de imbecilidades, en el que no se puede decir que las frases que se citan no hayan sido extraídas de Darwin, pero que no son más que unas cuantas frases cosidas, con las que se pretende resolver todo, y en las que se describe la vida como una gran lucha y en la que todo funciona con el predominio del más fuerte. Basta abrir a Darwin para darse cuenta de que las cosas son algo más complicadas. De la misma manera que hay una lectura de Freud,

la que se enseña en los institutos de psicoanálisis, que impide leer a Freud con cierta garantía de autenticidad. Y entretanto, un recién llegado, que obtiene una beca de estudios de la W.W.L. para que escriba algo sobre Freud –desde luego, alguien que no sea un estúpido– de repente escribe un libro revelador. «Esto es lo que significa Brown. Esto y nada más».

En sus *Écrits* figura un importante ensayo dedicado al «tiempo lógico»; y en general, el problema del tiempo es un tema clave de sus investigaciones. ¿Podría usted resumir los términos del planteamiento?

Todavía estoy muy lejos de poder abordarlo con toda la amplitud de implicaciones con que podré hacerlo en el futuro. El tema del tiempo me toca muy de cerca, en primer lugar, porque como todo el mundo sabe, yo hago un uso muy variable de la referencia temporal. Por ejemplo, yo no me someto al standard temporal que suele utilizarse de una manera estereotipada en la práctica psicoanalítica.

¿En qué sentido?

⁽¹⁰⁸⁾En el sentido cronológico y terapéutico. Quiero decir que los psicoanalistas suelen hacer durar las sesiones unos 45 minutos, y después se paran. El hecho de que la mayor parte de los analistas sigan este criterio, como una referencia básica sobre la que se debe trabajar, sin que exista posibilidad alguna de discutirla, es un fenómeno muy curioso. Yo creo que el analista, por el contrario, ha de conservar su libertad, entre otras cosas, para utilizar una sesión breve o prolongada según le convenga.

Es decir, de cinco minutos a tres horas.

Sí. Es él quien debe decidir el por qué. Aun cuando se han aducido muchos argumentos sobre esta cuestión, resulta increíble, exorbitante, que sea preciso ofrecer pruebas concluyentes. En todo caso, deberían ser los que creen, Dios sabe por qué, que el standard ha de ser de 45 minutos, invariable y obligatorio, los que deberían justificar esta invariabilidad. Y en cambio, no se han podido dar explicaciones distintas del «todos lo hacen así». Esta costumbre fue copiada, transcrita de Freud quien, no obstante, cuando la transmitió tuvo mucho cuidado en señalar sus reservas diciendo, poco más o menos: «yo lo hago así porque me resulta cómodo y si otro quiere seguir un criterio más cómodo para él, puede hacerlo tranquilamente». Desde luego, ésta no es la manera de debatir la cuestión, porque decir «lo hago así porque me resulta cómodo» no es ningún argumento. Freud dejó el problema sin solución. Sobre la «dosificación» del tiempo está todo por decir.

Pero evidentemente, cuando usted me formulaba su pregunta no pensaba en este «tiempo». Sólo he querido referirme a este punto porque para mí es muy grave y no veo la razón de evitarlo. Y con mayor razón porque nadie lo afronta, como si tuvieran miedo de quedarse sin un terreno sólido en el que apoyarse en la práctica. Me sabe mal dejarlo porque podría explicar muchas cosas. Pero tampoco puedo evitar de insistir sobre ello porque en muchas ocasiones, cuando no se me ha podido atacar ⁽¹⁰⁹⁾respecto a la doctrina, me han atacado en este terreno. En realidad, da lo mismo que lo haga así o de otra manera; como en cualquier caso los demás también lo harán a su manera, ¿qué puede importarles que yo utilice esta práctica? Es tan cierto esto que algunas personas que yo he formado según este criterio han sido recibidas con los brazos abiertos en la Sociedad Psicoanalítica Internacional, con la única condición de que votaran contra mí en determinada circunstancia. Esto ha bastado como autorización total.

Volviendo a la pregunta de antes...

Es cierto que existe un tiempo que no es el de la *inercia psicológica*, o de la transmisión nerviosa, sino el tiempo de la transmisión intelectual; ahora, mientras hablo, usted emplea cierto tiempo para darse cuenta de lo que le digo, aunque es difícil medirlo. Pero no es éste tampoco el tiempo que le interesa...

Al contrario, me interesa muchísimo.

Sí, es muy interesante, pero tampoco es el tiempo «analítico». Mejor dicho, es analítico en el sentido de que, cuando levanto un vaso, por ejemplo, noto su peso: en este sentido todo lo es. En cambio, basándose en las funciones del inconsciente el tiempo *específicamente estructural* está constituido por el elemento de «repetición». Justamente ahora se comienza a explorar si se trata de una temporalidad ligada esencialmente a la constitución como tal, a la llamada «cadena significante». Estamos en el plano del ritmo, de la cadencia, de la interpunción, de los grupos temporales en los que se pueden hacer distinciones propiamente topológicas —de grupos abiertos y grupos cerrados, por ejemplo. Lo que una frase es en sí, lo que comporta la unidad esencial de la frase por el hecho de ser un ciclo cerrado y como consecuencia, un cumplimiento posterior con efectos de carácter retroactivo, todos éstos son temas que apunto continuamente en la dialéctica ⁽¹¹⁰⁾ que desarrollo, pero que aún no he aislado como problemas autónomos en un capítulo dedicado al problema de la temporalidad; ni he creído que la mejor manera de exponerlos fuera «seriándolos» con base en categorías intuitivas, según los modos de la estética trascendentalista. He introducido una nueva dimensión en el tiempo lógico, la de la «precipitación identificadora», como cosa que en el fondo se autodetermina y que solamente puede actuarse en cierto modo que llamo del a-tiempo lógico. Mi contribución es muy original y entre los especialistas de lógica hubiera podido provocar un gran interés si éstos no trabajaran a un nivel «no saturado» como el que trabajan, dedicándose únicamente a la constitución de sistemas formales. Pero cuando se reintroduzca la noción de sujeto en cuanto implica la dimensión del sujeto freudiano en su reduplicación profunda y originaria, la división inaugurante que es la del sujeto como tal, solamente podrá ser establecida por la relación entre un significante y otro significante que es consecuencia retroactiva del primero; de hecho, el *sujeto* propiamente es lo que un significante representa para otro significante. Aquí radica, se inaugura el fundamento propio de la subjetividad, en la medida en que se puede deducir la necesidad de un *inconsciente no transponible en cuanto a tal, de un inconsciente que no puede ser vivido de ninguna manera en el plano de la conciencia*. Cuando estas cosas hayan sido teorizadas adecuadamente, es decir, cuando se haya puesto en evidencia la «estructura topológica», podremos establecer con mayor libertad las bases de una *lógica pre-subjetiva*, o sea de una lógica que surja en la frontera de la constitución del sujeto.

En términos sencillos, esta estructura, ¿es una *verdad* más acá del tiempo?

No. No creo que pueda ser interpretado así. Yo también creo que la verdad siempre está encarnada. El ámbito de la verdad y el del saber sólo comienzan a distinguirse cuando en verdad el verbo «se hace carne». La verdad es lo que *resiste* al saber.

⁽¹¹¹⁾ Por lo tanto, para usted la verdad no es una cosa que se sitúe en el tiempo.

No. Sólo puedo concebir un ámbito de la verdad en donde hay una cadena significante. Si falta un lugar en donde pueda manifestarse lo simbólico, nada se puede proponer como verdad. Es lo real, con toda su opacidad y con su carácter de imposible esencial, y sólo cuando entramos en el ámbito de lo simbólico puede abrirse una dimensión de cualquier clase. La verdad difícilmente puede ser calificada de dimensión porque en el fondo, todo lo que decimos es verdad en cuanto lo decimos como verdad; incluso en el caso de que haya

cierto matiz de falsedad, no se trata propiamente de falsedad precisamente porque lo decimos como verdad; la verdad no tiene ninguna clase de especificidad.

¿Ni en el plano metodológico? Cuando usted introduce sus tres registros –simbólico, imaginario, real –, ¿no creé que corresponden a tres órdenes de la existencia?

Desde luego. Aunque creo que, con toda probabilidad, lo simbólico es perfectamente perceptible y aún está prefigurado en lo real. Sólo parto de aquellos tres registros porque me parece que es indispensable separarlos a nivel de la praxis analítica. Si a nivel de mi praxis analítica no se hacen distinciones entre lo que se refiere a lo simbólico, a lo imaginario y a lo real, inmediatamente se cae en todas las viejas ideas místicas, es decir, que lo simbólico es la naturaleza que se pone a cantar, que ya desde la época de las primeras amebas se esperaba el acontecimiento de que el hombre se convirtiera en pensamiento puro, en una palabra, los mitos que siempre están a punto para reintroducirse en nuestra experiencia analítica para hacerla ceder a la fascinación y a las seducciones de las metafísicas más usadas, que ya no es necesario combatir sino poner entre paréntesis, para analizar correctamente lo que sucede a nivel de nuestra praxis. A nivel de ⁽¹¹²⁾nuestra praxis todo funciona en el orden simbólico, y podemos observar que de las *palabras*, sobre todo de las palabras dichas en aquellas condiciones, es imposible que surja nada verdadero; por lo cual, si surge algo de verdaderamente eficaz, manejar la palabra probablemente quiere decir agitar un registro importante, que normalmente no se maneja de una manera rigurosa, en una palabra, quiere decir que se hace intervenir todo lo que es más genuinamente originario, en el ámbito del lenguaje. Es cierto que el lenguaje es una cosa ya estructurada; a Sartre le gusta definirlo como lo práctico-inerte, ello forma parte de su filosofía, no veo inconveniente. Pero es extraordinariamente necesario subrayar que las estructuras fundamentales del lenguaje –las que se encuentran a nivel del análisis lingüístico más moderno, por ejemplo, las de la formalización lógica – vienen a ser coordinadas que permiten situar lo que sucede al nivel del inconsciente, es decir, permiten afirmar que el inconsciente está estructurado como *un lenguaje*. Y no se trata de una analogía, sino que quiero decir que su estructura *es* exactamente la misma del lenguaje. Por lo demás, esto resulta evidente para quienes se tomen la molestia de abrir una obra de Freud. Cuando realiza un análisis del inconsciente, a cualquier nivel, Freud siempre hace un análisis de tipo lingüístico. Freud había inventado la nueva lingüística antes de que ésta naciese. Usted me preguntaba en qué me distinguía de Freud: en esto, en el hecho de que yo conozco la lingüística. Él no la conocía, y por lo tanto no podía saber que lo que hacía era lingüística, y la única diferencia entre su posición y la mía estriba en el hecho de que yo, abriendo un libro suyo, en seguida puedo decir: esto es lingüística. Puedo decirlo porque la lingüística apareció pocos años después del psicoanálisis. Saussure la comenzó poco después de que Freud, en *La interpretación de los sueños*, hubiera escrito un verdadero tratado de lingüística. Esta es mi «distancia» de Freud.

¿Es por esta razón que en la conclusión al fragmento de ⁽¹¹³⁾su *Conferencia de Viena*, que se publicó en la «Quinzaine», usted declaraba: «si queréis saber más, leed a Saussure»?

Exactamente. Pero tenga en cuenta que el fragmento que usted cita y ha leído en la «Quinzaine» no se puede separar de su contexto, como sucede con los libros sagrados. No fui yo quien separó aquel fragmento. Lo hicieron mientras estaba en América y lo dieron como pasto al público. Entendámonos, no es que me desagrade, porque creo que es un texto bien escrito. Pero no se puede separar de su contexto. Colóquelo usted de nuevo en «Choses freudiennes» y verá el sentido que adquiere.

Usted usa con frecuencia términos musicales, como «registro» y dice que el logos se ha de encarnar.

Un momento. Cuando hablamos de verdad a nivel psicoanalítico, no es a propósito del lenguaje sino de la verdad. En psicoanálisis, la verdad es el síntoma. En donde hay un síntoma, hay una verdad que se abre camino.

Pero donde hay síntoma, hay lenguaje.

Absolutamente de acuerdo. Pero por un momento he creído que usted me hablaba de la verdad como si yo me estuviera refiriendo a la Verdad...

No, no. Yo pensaba que lo que usted decía no hace mucho (y que es un tema central en todos sus escritos) de buscar una salida que no sea solamente una *empiria*, como en el caso de las investigaciones de Melanie Klein, y a la vez que no sea el logos separado de la *empiria*. Para poner un ejemplo, pensaba en la música, que es sonido y a la vez estructura, vía de salida, y a lo que se refería Kant con la noción de *esquema* trascendental.

⁽¹¹⁴⁾Si usted quiere... Así es, sin más. En otros términos, yo atiendo a los datos estructurales. Pero debo precisar que en el término «dato» ya hay el término *estructura* y que en cualquier campo científico los datos son tomados en consideración dentro del marco de una estructura: no hay datos en bruto. Un dato es algo que ya se recoge en el ámbito de una «falsilla» (como usted ha dicho: no rechazo este término, aunque no me resulta familiar).

Por lo tanto, ¿usted impostaría de esta manera las relaciones entre lo «vivido» y lo «lógico»?

Creo que la substancia de lo vivido es lo lógico y que este famoso «vivido», en el fondo es una noción... cómo decirlo...

¿Abstracta?

Bueno, hasta cierto punto, sí; se presta a toda clase de abusos.

¿En la medida en que usted se refiere a una cosa inefable, inexpresable en términos lógicos?

Yo estoy dispuesto a admitir lo inefable, vivimos en lo inefable. Pero si es inefable, no hablemos de ello. Tomemos como ejemplo el deseo –hay toda una dialéctica del deseo y de la demanda –, no importa que no pueda ser articulado a su nivel fenoménico, que es absolutamente vinculante: no hay nada tan insistente como el deseo. Se trata de saber para qué sirve. Yo llego hasta aquí: yo tengo una teoría que explica para qué sirve el deseo. Es una escalerilla que nos permite encaramarnos y superar los límites fijados por el principio del placer. Pero no basta que el deseo no sea inefable por naturaleza –y verdaderamente no es inefable desde el momento que no busca sino su propia teorización: se hacen miles de cosas para sugerir cuál es nuestro deseo –, digamos *inarticulable* en su especificidad para todos: el ⁽¹¹⁵⁾hecho de que no sea articulable no implica que no esté articulado sino al contrario, está suspendido en articulaciones que surgen en otra parte, al nivel de la demanda.

Forma parte de un sistema.

Exactamente. Lo repito: el hecho de que no sea articulable no significa, como convencionalmente se cree, que no esté perfectamente articulado. Si no estuviera articulado no podríamos hacer nada con él. En tal caso sería adecuada la vieja noción de «tendencia». Esto demuestra y justifica con bases biológicas, la diversidad radical entre el deseo y lo que podríamos llamar «la vía del instinto» (si es que existe). Además, esto nos permite poner en duda, por efecto de una especie de retroacción, a nivel biológico, las pretendidas «funciones instintivas». Nadie se toma la molestia de discutir las porque parece que han de existir, dado

que funcionan. Pero éste no es un argumento válido: podrían «funcionar» por muchas otras razones.

Así, ¿cree usted que la dimensión del instinto es reducible?

No llego a tanto. Pero observo que si hacemos un estudio científico del comportamiento de los animales, es decir, si nos dedicamos a la etiología, llegaremos a instaurar categorías fundadas en correlaciones, precisas: por ejemplo, podemos suscitar una conducta gracias a ciertas reproducciones elementales que sirven de «anzuelo»: basta con agitar en el aire un trozo de tela que se parezca a la cabeza de un ave de presa, para que las gallinas se pongan a chillar y se escondan; de esta manera estudiamos la etiología animal. De esto a decir que existe un instinto de fuga ante el ave de presa no hay más que un paso. Es preciso aprender a poner en duda, no la naturaleza, sino el hecho de poder hablar de ello con una tranquila desenvoltura en el plano científico.

En este caso, ¿niega usted la existencia del «instinto»?

⁽¹¹⁶⁾Ya nadie cree que exista, en ningún campo científico, salvo algunos psicoanalistas particularmente retrógrados. Freud, por ejemplo, nunca habló de instintos. Siempre habló de *impulsos*. Le aconsejo que relea las páginas de Freud dedicadas a los impulsos: verá usted que se trata de una cosa tan poco «natural» como lo pueden ser los «collages» de los surrealistas. Quiero decir que los cuatro elementos que Freud distingue en los impulsos – fuente, empuje, objeto y fin – no pueden ser, más heteróclitos y heterogéneos entre sí. Se comprende ahora cuán grave ha sido traducir el término alemán «Trieb» por «instinto»: «Trieb» nunca ha significado instinto. Y no puede servir de pretexto decir que en lengua francesa no existen otros términos para traducirlo, salvo aquél tan disonante de «pulsión». En inglés han encontrado una cosa mejor, «drive» y en italiano (y en español) «impulso» es mejor que «pulsión». Pero ninguno de estos terminos llega a dar el sentido adecuado de «Trieb».

Volviendo al problema del tiempo, no sé si usted conoce las *Investigaciones lógicas* de Husserl. ¿Cree usted que este tipo de investigaciones no interesan?

Un poco.

Porque allí también se plantea el problema del tiempo a nivel de la constitución.

De todas maneras, observe lo siguiente. Se podría decir y se ha dicho, y está escrito por la misma pluma de Freud, que el inconsciente no conoce el tiempo por cuanto su repetición y su insistencia en cierto sentido convierte «al deseo en indestructible» –y es la última frase de *La interpretación de los sueños*. Por lo tanto, lo inconsciente es algo que «insiste», que viene de las profundidades del pasado, que en cierto sentido nada puede satisfacer ni modificar: es un elemento completamente paradójico, que parece ir contra toda referencia biológica. La insistencia en la repetición inconsciente es una cosa que es preciso reelaborar ⁽¹¹⁷⁾en las categorías del tiempo, que es distinto del simple fluido temporal y que quizás no permite dar al tiempo un valor tan radicalmente originario como en las *Investigaciones lógicas* de Husserl.

Yo no he dicho nunca que el tiempo sea inalienable. A este propósito, yo recurro con frecuencia y me resulta muy cómodo y práctico, a aquel articulo sobre el *Tiempo lógico* que usted ha observado entre mis *Écrits* (cuando lo lea se va a divertir); siempre me sirvo de él como de un utensilio rudimentario pero nuevo, que se aplica bastante bien a su función. Naturalmente, no pretendo haber hecho todas las construcciones necesarias. Si, como se suele decir, «Dios me da vida», me queda mucho por hacer, porque muchos puntos clave de mi teoría aún no están resueltos. Es cierto que la idea de sistema no me resulta extraña;

sólo que no pretendo haber constituido un sistema cerrado, cosa que, por otra parte, no me habría permitido revivir el sentido de la experiencia freudiana. Y le he de confesar que el inconsciente del cual me debo ocupar como teórico también es el inconsciente encarnado de las resistencias de los psicoanalistas al inconsciente. De hecho, todas las evoluciones post-freudianas (en sentido cronológico) del psicoanálisis son la consecuencia de un gran rechazo del inconsciente.

En definitiva, ¿un fenómeno histórico-cultural?

Sí. Un fenómeno que me he visto obligado a afrontar, en especial en la fase que podríamos llamar del «descubrimiento del sujeto», que es tan esencial en nuestra ciencia que quizás no habría surgido nunca sin una correcta situación del sujeto. De la misma manera que el cogito cartesiano fue un momento esencial en el desarrollo de la ciencia, la fase del descubrimiento del sujeto, a otro nivel, de lo imaginario, la he calificado como «estadio del espejo». Para mí, estas referencias tienen un carácter biológico. Quiero decir que, si usted lee bien mi articulito, titulado precisamente *Estadio del espejo*, verá que el fundamento de la ⁽¹¹⁸⁾captura a través de la imagen especular, a través de la imagen de lo semejante, y su carácter de cristalización captivante, lo que se llama la «cristalización narcisística del hombre», se encuentra en un hecho biológico, ligado a los hechos biológicos que Bolk describió como premaduración del nacimiento, como, por así decirlo, retraso, mantenimiento de la constitución anatómico-embrionaria, en el hombre vertebrado. La corteza cerebral es una corteza embrionaria, y en la anatomía del hombre es específica. El «estadio del espejo» se entiende en una acepción biológica.

Ahora que estamos en este terreno, ¿puede usted aclarar lo que entiende exactamente por «descentramiento del sujeto»?

Yo nunca he utilizado esta expresión. Como Freud, he hablado de *Spaltung*, de división del sujeto.

Pero al tratar de esta teoría, muchos la entienden como un «descentramiento» substancial. Por ejemplo, Sartre en la entrevista que concedió a la revista «Arc».

Ya lo sé. En realidad se trata de un «escindirse». Para enunciar estas teorías me he valido, como siempre, de mi experiencia clínica. No es preciso recurrir a Freud para darse cuenta del fenómeno por el cual un sujeto es capaz de tener dos auténticas series de defensas en un solo punto de importancia capital, de las cuales una deriva del hecho de admitir este punto como resuelto en cierto sentido y la otra serie, exactamente paralela a la primera, en sentido diametralmente opuesto. Cada serie tiene su proliferación propia. Esta experiencia es tan corriente que se puede decir que es la base misma de lo que hay de más fundamental en el hombre, la «creencia». La creencia siempre es, a la vez, no creer en algo. Esta «escisión» del sujeto, absolutamente esencial para él, está tan vinculada a nuestra experiencia cotidiana que quizás valdría la pena de promover una tipología que ⁽¹¹⁹⁾la explicara. Es lo que intento hacer y he cristalizado en torno a ella todas mis referencias (por ejemplo, la que he llamado *bandas de Moebius*, permite explicar cosas muy interesantes). Hasta el punto de que me pregunto si no estoy llegando a la verdadera substancia del fenómeno.

¿Usted supone que ha sido sobre todo su concepción del sujeto la que ha suscitado tantas polémicas y tantas resistencias sobre su pensamiento? ¿Qué piensa usted de las controversias de las que ha sido protagonista?

Probablemente podrá decirse que la consistencia, y el retraso, de mis construcciones teóricas, está relacionada con los conflictos y con las luchas históricas que me he visto

obligado a sostener. No me refiero aquí a Heinz Hartmann y a los demás, no voy a ser yo que voy a sacarles de sus sillones de Nueva York, tan confortables; no es éste el verdadero adversario «cultural» de mis teorías: son mis propios discípulos. Le aseguro que es con ellos con los que debo pelearme; no se imagina usted las reacciones personales que suscitan en ellos mis esfuerzos para conseguir que trabajen y entiendan algo; los problemas de este orden son los que prácticamente me absorben. Usted diría quizás que se trata de obstáculos «culturales», y en el fondo yo prefiero llamarlos «históricos», con la venia de Sartre, el cual se imagina... Oh, es increíble. En su entrevista publicada en «Arc» le preguntan: «En la actitud de la generación más joven respecto a usted, ¿ve alguna aspiración común?». Contestación: «Una tendencia general dominante (porque el fenómeno no es general) es la del rechazo de la historia». Pero, ¿es que la historia se identifica con Sartre? En mi libro se pueden hallar muchas observaciones sobre la historia. Yo soy un historicista más radical que muchos que se proclaman a sí mismos como tales, con la diferencia de que la Historia, la Gran Génesis pseudo-marxista que les sirve de guía y todas las tonterías de este género, me hacen reír. He vivido bastante para ver surgir cosas que nadie hubiera sido ⁽¹²⁰⁾capaz de imaginar, como por ejemplo, el nazismo. Cosas a las que los que se llaman a sí mismos cultivadores de la Historia, con toda su prosopopeya, con todo su «bagage», con todas sus «claves interpretativas», no han podido siquiera dar un principio de explicación. No me hable de la Historia divinizada. Si hay una Musa completamente periclitada, ésta es Clío.

¿Cuál es su posición respecto a las relaciones entre psicoanálisis y moral social? Entre sus *Écrits* hay un artículo de criminología (Introducción teórica a las funciones del psicoanálisis en la criminología) que creo que me permite plantear el problema.

Durante todo un año he dirigido un seminario dedicado a la *Ética del psicoanálisis*. Mediante la introducción de la experiencia psicoanalítica —del deseo inconsciente, por ejemplo— he intentado investigar los problemas éticos en términos nuevos respecto a las posiciones éticas tradicionales. Así, he podido enunciar algunas tesis, como la de la dimensión «entre dos muertes», completamente original, y en la que delinee formas de comportamiento irreductibles a la simple manipulación de la experiencia psicoanalítica. Basándome en la teoría que usted llamaba hace poco del «descentramiento del sujeto», he intentado hacer algo semejante a lo que hizo Aristóteles, con la misma seriedad: he intentado rehacer la ética siguiendo un procedimiento análogo (por experiencia) al de la *Ética a Nicómaco*. Sería un poco difícil presentarle un catálogo de lo que he hecho durante un año de lecciones. Puedo decirle que ha dado lugar a un volumen que, en su tiempo, ya fue aceptado por las *Presses Universitaires de France*. No lo dejé publicar, porque pensé que era prematuro: en opinión de algunos amigos, determinadas teorías que allí sostenía podían impedir mi ingreso en la Sociedad Psicoanalítica Internacional. El ingreso me fue vedado de todas maneras, pero por lo menos puedo decir que no fue por causa de aquella publicación. Tarde o temprano lo publicaré; quizás con retraso, pero usted ya sabe que tengo un criterio muy particular sobre el tiempo. «Mi vida, como la ⁽¹²¹⁾de mucha gente que ha hecho algo, ha sido una larga y paciente espera». El texto de la *Ética del psicoanálisis* en realidad fue redactado por un alumno mío y es un resumen completo de mis cursos. No obstante, ya no corresponde exactamente a mis posiciones actuales y por lo tanto, espero que un día u otro tendré tiempo para escribirlo de nuevo. Con todo, esta *Ética del psicoanálisis*, que saldrá en fecha próxima, consiste en un seminario, como los que dirijo cada año, de unas treinta lecciones muy elaboradas, cada una de las cuales dura dos horas y cuyo contenido se transcribe integralmente por estenografía y es copiado a máquina: ya veremos qué reacciones suscitará. Evidentemente, puede interesar a un público bastante extenso, pero se desenvuelve en un plano rigurosamente psicoanalítico, por lo que, a fin de cuentas, sólo los psicoanalistas serán los depositarios de lo que pueda contener de verdad.

Según usted, ¿cuáles habrían de ser las principales consecuencias de una aplicación radical del psicoanálisis a la moral objetiva, a la moral social?

No he dicho nunca que se tratara de una moral social.

La llamo así para distinguirla de la moral de intenciones, del sentido de culpa, etc.

No creo que el psicoanálisis llegue a eliminar el sentido de culpa.

No, es cierto, pero no se trata de eso.

Pero quiero precisarlo, porque hay mucha gente que cree que el psicoanálisis va a liberar a la humanidad de la culpabilidad. *La culpabilidad, querido amigo, es la principal protección contra la angustia.* Y como para esto va muy bien, sería un verdadero error renunciar a ella.

⁽¹²²⁾ Pero, ¿cuáles van a ser los efectos lejanos de un psicoanálisis freudiano aplicado correctamente a la criminología?

En la pequeña relación que usted citaba antes he delineado las contradicciones actuales de la criminología. En gran parte se deben a las manipulaciones del delito, a través de las cuales se manifiesta la insuficiencia de las instituciones vigentes, que llegan al extremo de no saber reconocer la autonomía de la dimensión delictuosa. Al no saber juzgarlo, se confían al psiquiatra, a quien no corresponde juzgar, y por una especie de contrasentido permanente, acaban utilizando lo que el psiquiatra les dice. ¿Cómo lo utilizan? De la manera que les parece mejor. Así, cuando un «delito» les parece demasiado grande para no espantar a todo el mundo, condenan sin piedad, aunque el psiquiatra diga que se trata de un irresponsable (entre otras razones, porque siempre hay otros psiquiatras que declaren que es responsable). En otras palabras, de momento reina una arbitrariedad total. Y en el fondo, esto es lo que quería decir en mi reseña sobre la criminología.

Usted no pretende haber resuelto nada.

No. En absoluto. Me basta con señalar que existen problemas que impiden totalmente el mantenimiento de determinados límites aristotélicos. Incluso para la mentalidad común hay una serie de comportamientos que quedan excluidos del campo de la moral, por ejemplo, las perversiones más graves, las que pertenecen a la esfera de la «monstruosidad» o de la «bestialidad». Pero no se trata en absoluto de esto: incluso en las perversiones estamos condicionados por el hecho de ser individuos *parlantes*, lo que implica una extensión de la racionalidad, a pesar de todo. Y esto es lo que caracteriza de momento al psicoanálisis: extiende el campo de lo racional. Lo que no significa que se hayan resuelto todas las ecuaciones, sino solamente que existen ciertas perspectivas que es preciso tener en cuenta, valiéndose de los medios ⁽¹²³⁾ fuertes, incluso en una humanidad que comience a darse cuenta de estas cosas. Dependen de factores ajenos a la racionalidad, que conciernen más bien al ámbito de las instituciones, o que afectan a elementos que tienden a considerarse como los más nobles y que en realidad son los más oscuros: por ejemplo, la preocupación por la autonomía personal, el estatuto personal. Cuanto más nos adentramos en este ámbito estructural particular, más tímidos nos volvemos. Puede estar seguro de que si se hace algo de revolucionario en este campo, no será a través del *conocimiento* psicoanalítico. El conocimiento psicoanalítico puede preparar el terreno, pero las transformaciones llegarán por otras vías, más inertes, es decir, que se producirán a través de las nuevas formas de «constreñirse» a que nos obligará el desarrollo de las ciencias. Si hay algo que puede forzar a modificar las costumbres, es el desarrollo de las ciencias. Cuando haya algunas cosas que no sólo serán transmitidas sino que se convertirán en fruición común a nivel de las cesas comunes —como ha sucedido con la televisión y con otros descubrimientos técnicos de esta

especie; o como el hecho de que no pueda suceder nada en ningún rincón del mundo, que no se transmita inmediatamente a todo el resto – la necesaria reforma de las costumbres tendrá lugar a nivel de fenómenos como éstos. Pero esto no quiere decir que algunas viejas estructuras se replantearán, y que incluso pueden quedar vigorizadas. Veamos por ejemplo, lo que sucede en la Iglesia Católica. La vieja Iglesia Católica no creo que esté realmente muerta, y creo que sabrá servirse muy bien de algunas innovaciones, y quizás llegará a conseguir destacar algunos aspectos de su decrepita «sabiduría». Comprenda usted que yo trabajo en un campo pequeño, valiéndome de una praxis muy precisa, y viendo los efectos que produce sobre todo el mundo y en particular sobre los que la practican; he de establecer un determinado número de relaciones con un rigor parecido al de los sistemas lógicos. Aparentemente se trata de pequeños senderos que no nos pueden llevar muy lejos y que, en cambio, llevan más lejos de lo que se cree. El principio al que quiero someterme es el ⁽¹²⁴⁾que expresa la fórmula de Freud: *«la voz de la razón es baja, pero dice siempre lo mismo»*. «Quizás parezca que me estoy divirtiendo haciendo filigranas, pero esto sólo es un expediente para despertar a la gente»: para nosotros los psicoanalistas, esta dimensión del despertar es absolutamente primaria, entre otras razones, porque nos lo enseña la experiencia. A fin de cuentas, incluso en el hombre que se cree más «racional», el síntoma tiene algo de tórpido, que nosotros hemos de transformar en un signo del despertar. Esto nos impone una extrema vigilancia y un trabajo constante.

Nous vous proposons une traduction de l'interview ci-dessus dont nous nous n'avons pas trouvé de trace de publication, ni de notes en français. Un passage de l'interview est traduit dans l'ouvrage de Jorge Baños Orellana, De l'hermétisme de Lacan. Figures de sa transmission, Paris, E.P.E.L. 1999, page 92, et comporte quelques différences avec la traduction ci-dessous.

Avant tout, je voudrais que vous précisiez le sens de ce « retour à Freud » sur lequel vous insistez tant.

Mon « retour à Freud » signifie simplement que les lecteurs se préoccupent de savoir ce que Freud veut dire, et la première condition pour cela c'est qu'ils le lisent avec sérieux. Et ça ne suffit pas, parce que comme une bonne partie de l'éducation secondaire et supérieure consiste à empêcher que les gens sachent lire, tout un processus éducatif qui permette d'apprendre à lire de nouveau un texte est nécessaire. Il faut le reconnaître, avant on ne savait pas faire autre chose, mais au moins on le faisait bien ; en revanche, actuellement nous ne pouvons pas dire non plus qu'on sache faire d'autres choses, bien que nous en soyons convaincus ; ça ne suffit pas de parler de méthode expérimentale pour savoir pratiquer. Cela étant posé, savoir lire un texte et comprendre ce qu'il veut dire, se rendre compte sur quel « mode » c'est écrit (au sens musical), dans quel registre, ça implique beaucoup d'autres choses, et surtout de pénétrer dans la logique interne du texte en question. Il s'agit d'un genre de critique que je ne suis pas seul à manier d'une manière spécifique ; il suffit d'ouvrir un livre de Lévi-Strauss pour s'en rendre compte. La meilleure manière de manier la critique sur les textes méthodologiques ou systématiques c'est celle d'appliquer au texte en question la méthode critique que lui-même préconise.

Ainsi, en appliquant la critique freudienne aux textes de Freud, on en arrive à découvrir beaucoup de choses.

Existe-t-il un point sur lequel vous vous sentez éloigné de Freud ? Par exemple, en feuilletant votre livre *Écrits*, qui vient de paraître, j'ai vu un essai intitulé « Au-delà du principe de réalité » qui est une paraphrase de l'*Au-delà du principe de plaisir* freudien ; cette paraphrase a-t-elle une nuance polémique ou est-ce seulement une déclaration de fidélité ?

Non. Ça n'a aucune nuance polémique, vous verrez quand vous lirez l'article ! qu'il n'y a rien d'extra-freudien, et la paraphrase veut précisément mettre ça en relief. « Au-delà du principe de réalité » veut dire que ce que Freud appelle « principe de réalité » se comprend simplement comme « réalité » : tout le monde sait ce que c'est la réalité, la réalité c'est la réalité... Bon, ce n'est pas comme ça. En faisant mieux attention, quand on lit Freud, on découvre que le « principe de réalité » qui fait la paire avec le « principe de plaisir » ne signifie pas simplement le principe qui conseille de *s'adapter*, par exemple.

En tout cas, vous ne voulez pas seulement être un interprète, un exégète de Freud.

Si je suis seulement ça ou pas, ce sont les autres qui doivent en juger. À moi, ça me suffit.

Lire votre livre est une entreprise très ardue. Même les lecteurs très préparés reconnaissent que certaines parties sont indéchiffrables. Comment expliquez-vous que votre style reste tellement elliptique ?

Il est indispensable de souligner que dans les lignes qui ouvrent ma collection d'écrits, je commence par parler de *style*, en utilisant le slogan « le style c'est l'homme ». C'est évident que je ne peux pas me contenter de cette formule, qui est devenue un lieu commun à peine a-t-elle été inventée. Référée à un contexte déterminé de Buffon elle acquiert un sens différent. Dans ce bref texte préliminaire, je donne déjà une indication elliptique de ce que veut dire « fonction du style *Jacques a dit [jadivo]*^{*} », style qui a besoin de la relation de toute la structuration du sujet autour d'un objet déterminé, qui ensuite est *ce qui se perd*

*. terme espagnol que la traductrice du livre de Baños propose d'écrire : *jadique*.

subjectivement dans l'opération, par le fait même de l'apparition du signifiant. Cet objet qui se perd, je l'appelle objet petit *a*, il intervient structurellement dans la praxis analytique d'une manière soumise parce qu'un analyste ne peut s'empêcher de donner une importance « primaire » à ce qui s'appelle *la relation d'objet*. Pour donner une illustration à ceux qui n'auraient jamais entendu parler de cela, nous pouvons nous référer à un « objet », le sein maternel, que tout le monde connaît, au moins vaguement, par son sens, par ce qu'a de doux la même utilisation du mot « sein » ; le sein gonflé, turgescent, rempli de lait, constituant un signe *fantasmatique*, prend une valeur plus ou moins érotique ; en revanche, d'autre part, cette valorisation érotique du sein reste assez mystérieuse, étant donné qu'il ne s'agit pas du sein maternel mais du sein en lui-même. Je dis que c'est « mystérieux » parce que c'est un organe qui, après tout, dans son esthétique est peu tenu pour assumer une valeur érotique particulière. L'analyse a éclairé tout cela, en se référant à quelques phases du développement, à la valeur privilégiée que cet objet a pu acquérir pour le sujet dans sa phase infantile. Mais si nous nous référons à d'autres objets également connus bien que moins agréables, toute l'analyse de la *structure*, c'est-à-dire des *constantes signifiantes* à la base desquelles se trouve la *fonction* (qui est secondaire par rapport à la structure), toutes les incidences multiples, répétitives qui déterminent qu'on ait continuellement recours à cet objet, démontrent clairement qu'on ne peut expliquer de quelque façon que ce soit sa présence véritablement dominante dans la structure subjective, lui attribuant seulement une valeur liée à la genèse. Parler de *fixation*, comme cela se fait dans quelques secteurs particulièrement rétrogrades de la psychanalyse n'est pas satisfaisant, parce qu'on en est arrivé à constater que, quelle que soit l'importance théorique qu'on attribue à ce concept, selon l'intérêt plus ou moins grand pour les formulations théoriques (même dans le cas où l'on est très éloigné de ma formulation théorique particulière, qualifiée de *structuraliste*), le rapport de l'objet révèle une valeur si prévalente, de façon consciente ou inconsciente, qu'on arrive à démontrer la nécessité de cet objet. Lequel n'est sans doute pas un objet comme les autres, et la dialectique de l'objectivation et de l'objectivité, bien qu'ayant toujours été liée à l'évolution de la pensée philosophique, toute seule ne suffit pas à l'expliquer. D'une certaine façon, cet objet est essentiellement un objet *perdu*. Et ce n'est pas seulement mon style en particulier, mais tous les styles qui se sont manifestés tout au long de l'histoire avec l'étiquette d'un maniérisme déterminé – ainsi que l'a théorisé d'une manière éminente Góngora, par exemple – qui sont une façon de prendre cet objet en tant qu'il structure le sujet qui le motive et le justifie. Naturellement, sur le plan littéraire, cela exigerait d'énormes développements que personne n'a encore faits ; mais au moment où je fournis la formule la plus avancée de ce qui justifie un style déterminé, je déclare aussi sa nécessité devant un auditoire particulier, celui des analystes. J'ai systématiquement promu quelques formules de mon propre style pour ne pas éluder l'objet ; ou plus exactement, je me sens plus à l'aise dans celles-ci, pour m'adresser, au niveau de la communication écrite, au public qui m'intéresse, celui des analystes. Cette simple note suffit pour souligner qu'il ne s'agit pas d'éluder une chose, qui dans notre cas spécifique est le complexe ou, en dernière analyse, une *carence* ; en tout cas, l'ellipse n'est pas la moelle de ce style mais autre chose à quoi nous introduit le terme « maniérisme » que j'ai utilisé auparavant ; dans ce style il y a d'autres choses – d'autres modes indépendants de l'ellipse – et puis je n'ai rien d'elliptique, bien qu'il n'y ait pas de style qui n'impose l'ellipse puisqu'il est vraiment impossible de rien décrire sans ellipse. La tentative que « tout soit écrit », si elle était réalisable, donnerait lieu à une incompréhensibilité absolue. Pour cela, cette espèce de reconnaissance que je fais de la relative difficulté de mon style, je ne la souligne pas trop, puisque l'expérience me démontre que, étant donné que je n'ai pas obtenu de *former* (et le terme est exact) un auditoire, qui serait dans n'importe quel cas un auditoire de pratiquants, dans la mesure où je ne les ai même pas formés pour la compréhension des catégories qui ne sont pas usuelles, mes articles peuvent paraître obscurs à première vue. De plus, les premiers articles qui figurent dans ce livre, même s'ils pouvaient paraître obscurs au

moment de leur première publication dans des revues, en général, quelques années plus tard ne devenaient pas seulement compréhensibles pour tout le monde, mais aussi de compréhension facile. On peut observer que dans le fond, ils contiennent des choses qui se transmettent au niveau du style. C'est pour moi une confirmation. Je vous ai donné une réponse difficile, mais je ne vois pas de raison de vous en donner une autre, puisque celle-là est exacte.

Selon vous, quel rapport y a-t-il entre la relation d'objet et les relations entre les sujets (intersubjectives) ?

Évidemment, cet objet particulier que j'appelle objet petit *a* n'acquiert pas son incidence dans l'intersubjectivité mais au niveau de ce qu'on peut appeler la « structure du sujet », en gardant présent que le terme sujet s'articule et se définit au moyen de liaisons déterminées formalisables selon lesquelles, à son origine le sujet est effet du signifiant. C'est l'incidence du signifiant qui constitue le sujet, au moins le sujet défini, articulé dans l'incidence dans laquelle il est intéressé, c'est-à-dire le sujet qui nous est nécessaire pour donner lieu à la réalité. Parce que c'est l'ordre qui détermine l'inconscient. Dans la mesure où nous demandons d'un sujet qu'il ne nous porte pas à des métaphores banales ni aux franges de l'erreur pour définir l'inconscient, cette structuration du sujet nous oblige, pour le dire ainsi, à ne pas le considérer tissé de la même « toile » que l'objet petit *a*. « Toile » est un terme qu'il faut entendre littéralement. Par principe nous nous référons ici à quelque chose qui nous a induit à construire ces dernières années une topologie. Par conséquent, le rapport de l'objet ne se situe pas au niveau de l'intersubjectivité en tant qu'elle reste, par exemple, impliquée dans la dimension de la « réciprocité » (dans la psychologie de Piaget, l'intersubjectivité est absolument fondamentale et transcendante). Il a été utile de commencer par déterminer la sorte de forme, de modèle grossier dans lequel s'articulait la pensée des « analystes médecins » (qui sont des gens, je peux l'affirmer, « à qui il manque beaucoup de dimensions de culture »). Dans la période de l'entre-deux guerres, on a introduit la notion d'intersubjectivité comme une espèce de barrière de fumée, ou comme un pont vers ce qui est un problème d'un autre genre, pour ceux qui ont pris la peine de lire Freud : celui de la structure intrasubjective. Mais précisément le terme, dès qu'il oppose *inter* et *intra*, peut nous conduire à une voie sans issue, à des identifications approximatives ; par exemple à considérer les structures comme celles que Freud a introduites avec tant de précision, de nuances et avec tant de finesse, qui sont celles que nous nous proposons d'élaborer, à considérer le moi, l'idéal du moi, le surmoi comme des unités autonomes fonctionnant à l'intérieur d'on ne sait quel système, peut-être d'un « milieu commun » pas mieux identifié (et qu'il conviendrait d'appeler « sujet »). Et nous voyons aujourd'hui ceux qui, à cette occasion, pensent qu'ils font progresser la psychanalyse, en les appelant, selon le contexte anglo-saxon, *self*. Il est utile de promouvoir des structures infiniment plus complexes qui permettent de rendre compte du résultat de l'analyse. Quoi qu'il en soit, ils ne pourront de quelque façon se fonder sur le concept de « totalité » que quelques auteurs, et des auteurs célèbres et même ingénieux dans le domaine psychanalytique, ont promu pour donner des preuves de je ne sais quelle sorte d'ouverture mentale, ou pour mettre « à la page⁴⁵¹ », à la mode, quelques idées qui dans le domaine phénoménologique sont plus ou moins dans l'air. En réalité il n'y a rien d'aussi contraire à l'expérience spécifiquement analytique, et aussi apte à la fois pour occulter sa véritable originalité. En un mot, la relation d'objet se situe, non sur le plan intersubjectif, mais sur celui des structures subjectives, qui seraient en tout cas celles qui nous conduiraient aux questions de l'*intersubjectivité*.

⁴⁵¹ En français dans le texte.

En parlant de relations intersubjectives je me référais, plus qu'à Piaget, à la troisième partie de *L'Être et le Néant* de Sartre (que vous citez dans un essai). C'est-à-dire que je me référais surtout au sens de « dialectique existentielle » et de « regard objectivant ».

Comme j'ai pu le signaler en parlant du terme intersubjectivité, en ce qu'il se réfère à la structuration subjective, on pourrait articuler de façon assez précise ce qui sépare ma « formalisation » de la « formalisation » du jeu des consciences de Sartre (bien qu'il n'accepterait probablement pas le terme de « formalisation »). J'ai indiqué que ce texte sartrien est extraordinairement riche en synthèses brillantes et suggestives, par exemple du « vécu » dans le rapport sadique, et en général d'un type déterminé de rapports qualifiés de « pervers ». À partir du point de vue clinique, il serait très facile de démontrer que tout cela est simplement faux, parce qu'il ne suffit pas de faire une espèce de production synthétique, une synthèse artificielle de quelque chose sur quoi les données de compréhension se trouvent on ne sait où, sans doute d'une introspection propre. Il ne suffit pas, disais-je, de reconstruire correctement la structure. Par exemple, cette forme de viscosité, au niveau de quelques intentionnalités corrompues dont parle Sartre, ne fait pas partie, de quelque façon que ce soit, de ce qu'on peut observer chez les sadiques authentiques.

En un mot, c'est de la littérature.

Une littérature très séduisante, stimulante, extraordinaire et qui sert en vérité à suggérer l'exigence de son contrôle ; c'est-à-dire que c'est une espèce d'initiation, une expérience exemplaire.

Mais quand elle se contrôle on découvre qu'elle est fausse.

Oui et pour qu'on puisse l'expliquer, on a besoin d'une structuration très différente.

Votre reproche se limite-t-il à *L'Être et le Néant* ou pensez-vous qu'il peut s'étendre d'une manière générale à la portée phénoménologique du problème ?

Vous voyez, je ne peux faire aucun reproche global à la phénoménologie ; la phénoménologie peut être très utile selon à quoi elle s'applique. D'autre part, on peut dire qu'il y a autant de phénoménologies que de phénoménologues. Mais je me réfère maintenant à la phénoménologie qui se profile dans quelques chapitres de *L'Être et le Néant*, et dans ceux dans lesquels Sartre essaye de saisir une expérience vive comme exemple d'érotisme pervers. Le résultat a une grande qualité et justifie en cela qu'on doive recourir à une formalisation qui ne se limite pas au registre de l'intersubjectivité de *L'Être et le Néant*.

Vous vous êtes référé à la relation qui nous lie au sein maternel, relation qui a été analysée par Melanie Klein et ses disciples. Quel jugement mérite cette école post-freudienne ? Quel sens a son « retour à Freud », si on prend en compte que vous ne rejetez pas en bloc les apports successifs aux formulations freudiennes ?

En nous référant à Melanie Klein, nous ne pouvons parler d'aucune façon de psychanalyse post-freudienne, à moins que nous ne donnions au préfixe « post » un sens purement chronologique. « Post-freudien » veut dire qu'on est arrivé à une étape ultérieure, de la même manière qu'on parle d'une époque post-révolutionnaire (que personne n'a encore vue). On peut dire : la révolution est finie et les problèmes qui se posent sont d'une autre nature ; mais nous sommes très loin de cette situation. Melanie Klein se maintient sur le bord de l'expérience freudienne et le fait que cela ait suscité des polémiques avec Anna Freud ne veut pas dire qu'elle n'était pas freudienne, et presque plus freudienne que l'autre. En soi, la psychanalyse de l'enfant est un domaine qui présente des difficultés de relation très spéciales par rapport à la psychanalyse freudienne. Nous pourrions dire que l'anna-freudisme est ni plus ni moins que l'introduction massive d'une structure pédagogique à

l'intérieur de l'expérience spécifique analytique, en revanche Melanie Klein conserve la pureté d'une telle expérience, au même niveau de la psychanalyse infantile.

Utilisez-vous le terme « pédagogique » dans un sens éthico-formatif ?

À proprement parler non, plutôt dans le sens d'une investigation qui tiendrait aux fondements, aux techniques, aux procédés qui ont une finalité normative, qui font passer l'expérience vive de l'enfant par une série de phases typiquement éducatives. Ces finalités structurent l'expérience directe d'Anna Freud. Melanie Klein maintient chez l'enfant la pureté de l'expérience et centre sa recherche sur la découverte, sur le sondage et sur la manipulation du *fantasme*. Il est indubitable qu'elle a fait de véritables découvertes qui peuvent s'appeler post-freudiennes dans le sens où elle se sont ajoutées aux expériences de Freud. Mais, d'autre part, il est aussi indubitable qu'elle les a exprimées en termes qui sont théoriquement attaquables car en un certain sens, elles restent trop fixées à son empirisme et ne peuvent assumer toute leur situation exacte. Ainsi, la façon dont Melanie Klein théorise la fonction du *fantasme* dans ses étapes primitives, selon tout ce qui se réfère au corps de la mère et à l'inclusion précoce de l'Œdipe comme tel dans les fantasmes du nouveau-né, la seule chose qu'on puisse dire est qu'il s'agit de théories tellement insoutenables qu'elles en arrivent à inspirer du respect. Je veux dire que ça devient admirable que ces phénomènes l'aient obligée à forger des théories impensables et qu'elle ait accepté de les forger, puisqu'en définitive, les théories doivent se soumettre aux faits. Évidemment, plus tard, les théories se font plus intelligibles et convaincantes par l'intervention de celui qui théorise. Mais avant tout il est utile de préciser, comme le fait Melanie Klein, la donnée observée, bien qu'au niveau de l'empirisme, « une donnée ne se définit pas de soi-même » (cela nous entraînerait loin). En d'autres termes, les fruits de l'expérience de Melanie Klein et de son école ont porté leur résultat.

En tout cas, un résultat freudien.

Certainement. Et parfaitement intégrable en termes freudiens. Bien que je ne m'en sois pas occupé d'une manière spéciale.

Voyez-vous dans la psychanalyse post-freudienne des apports qui ne soient pas de Freud ?

Beaucoup. Par exemple la psychanalyse appliquée aux perversions. Je veux dire qu'on doit considérer post-freudienne la véritable structure des perversions comme telles. Quelques phénomènes très élaborés, comme la fonction de l'objet transitionnel découverte par Winnicott, sont des éléments absolument positifs qui ont été introduits dans l'expérience et qui ont une fonction très précise dans la théorie. Il y a de plus un grand penchant, sans doute post-freudien, à investiguer la psychanalyse de la psychose. Mais nous allons constater que ces investigations deviennent plus efficaces quand on leur applique des instruments proprement freudiens.

D'autre part, avec votre « retour à Freud », vous mettez implicitement en garde contre les auteurs, les livres, les théories qui, selon vous, corrompent le sens originaire du freudisme.

Je pourrai donner de nombreux exemples.

Citez m'en quelques uns.

On sait que la plupart de mes armes se sont brisées contre les cercles dirigeants de la Société Psychanalytique Internationale, et ils m'ont mis dans une situation très spéciale après la guerre. Mon opposition est catégorique, agressive, et elle s'accroît face à une théorie et une pratique totalement centrées sur les doctrines appelées « du Moi autonome »,

qui donnent à la fonction du Moi le caractère d'une « sphère sans conflits » comme ça s'appelle. Ce Moi, en substance, en vient à être le Moi de toujours, le Moi de la psychologie générale, et par conséquent rien de ce qui peut se discuter ou se résoudre à son sujet n'est freudien. Simplement c'est subrepticement et autoritairement une manière de ne pas inclure la psychanalyse dans la psychologie générale comme on le prétend, mais de porter la psychologie générale au terrain de la psychanalyse, et en définitive de lui faire perdre toute sa spécificité. Je me vois ici dans l'obligation de faire un résumé un peu précis. Je ne peux pas insister sur ce que représente le groupe de New York, constitué de personnages venant directement du milieu allemand – Heinz Hartmann, Loewenstein, Ernst Kris (qui est mort) – lesquels, pour le dire ainsi, se sont servis de la grande diaspora nazi pour imposer en Amérique, avec toute l'autorité qui dérive du fait de provenir de cet endroit digne d'honneur, une chose absolument appropriée à une société qui, dans ce domaine, attendait que les Mages l'impressionnent. Ils ont même rencontré d'excessives facilités pour leurs théorisations, des sillons trop tracés par une tradition pour ne pas en tirer des bénéfices extraordinaires de caractère personnel. En un mot, il s'agit d'une trahison très claire de ce qui continue d'être les propres découvertes de Freud.

Mais quand on parle de psychanalyse en Amérique, les non-spécialistes pensent surtout à d'autres représentants. Par exemple à Marcuse et à Norman Brown.

Marcuse est une personnalité culturelle très sympathique et ingénieuse. Sans avoir une authentique autorité scientifique, basée sur une expérience psychanalytique personnelle, il a eu l'audace d'imaginer et de soumettre à jugement les pratiques et même les principes de notre société au niveau, pour le dire ainsi, d'un éros plus sain. Il faut reconnaître que ses doctrines n'ont pas une grande importance au point de vue spéculatif. Il est certain qu'en suivant cette direction il a pu développer des analyses particulières et proposer des perspectives éclairantes pour expliquer certains aspects de notre pratique sociale, et spécialement dans le domaine des coutumes, et avec une certaine mesure quand il aborde le problème de l'érotisme. Ce sont des théories très intéressantes sur le plan descriptif, mais qui ne conduisent ni à une analyse structurale authentique ni à aucun résultat utilisable dans la transformation de certains aspects de notre civilisation.

Notre civilisation semble chaque fois plus conditionnée par une série de procédés inertes, et aussi par un certain ton diffus, pour le dire ainsi, grâce à une espèce d'économie de l'érotisme ; éléments régis par des lois qui sont très loin de pouvoir être individualisées par de simples spéculations théoriques.

Croyez-vous alors que la tentative d'appliquer la psychanalyse à la civilisation et à l'histoire (à l'anthropologie, en suivant les traces de Géza Roheim) est vouée à l'échec ?

Non, mais il conviendrait d'examiner les choses à un niveau plus radical, même si ce n'était que pour comprendre le sens dans lequel on peut exercer quelque contrôle sur les phénomènes, sur le plan de la collectivité.

En se basant sur *Totem et Tabou* et *Moïse et le monothéisme*, voyez-vous la possibilité d'appliquer le freudisme sans que cela soit une pure élucubration théorique ?

C'est très possible, mais pas d'une manière immédiate.

Que pensez-vous de Norman Brown ?

Brown est un bon exemple de comment faire une œuvre parfaitement aérée, saine, efficace, intelligente, révélatrice, avec la seule condition qu'un génie non prévenu (en effet, Brown ne s'était jamais occupé de ces thèmes) se donne la peine de lire Freud, de la même manière qu'on lit d'autres choses quand on ne s'est pas abêti au préalable par des

mystifications de basse vulgarisation. Par exemple, il y a des gens qui parlent de Darwin sans l'avoir jamais lu : ce qu'on appelle communément « darwinisme » est un tissu d'imbécillités dans lequel on ne peut dire que les phrases citées soient extraites de Darwin, mais qu'elle ne sont pas plus que quelques phrases cousues, avec lesquelles on essaye de tout résoudre, et dans lesquelles on décrit la vie comme une grande lutte dans laquelle tout fonctionne par la prédominance du plus fort. Il suffit d'ouvrir Darwin pour se rendre compte que les choses sont un peu plus compliquées. De la même manière qu'il y a une lecture de Freud, celle qui s'enseigne dans les instituts de psychanalyse et qui implique de lire Freud avec une certaine garantie d'authenticité. Et cependant, le nouveau venu qui obtient une bourse d'études de la W. W. L. pour écrire quelque chose sur Freud – évidemment quelqu'un qui ne soit pas stupide – écrit tout à coup un livre révélateur. « Voilà ce que veut dire Brown. Ça et rien de plus ».

Dans vos *Écrits* figure un essai important consacré au « temps logique », la question du temps est en général une question clef de vos recherches. Pourriez-vous résumer les termes de votre questionnement ?

Je suis encore très loin de pouvoir l'aborder comme je pourrai le faire dans le futur avec toute l'ampleur que cela implique. La question du temps me touche de très près, en premier lieu parce que, comme tout le monde sait, je fais un usage très variable de la référence temporelle. Par exemple, je ne me soumetts pas au standard temporel qu'on a l'habitude d'utiliser d'une manière stéréotypée dans la pratique psychanalytique.

Dans quel sens ?

Dans le sens chronologique et thérapeutique. Je veux dire que les psychanalystes ont l'habitude de faire durer les séances 45 minutes, puis ils s'arrêtent. Le fait que la majeure partie des analystes suivent ce critère, comme une référence basique sur laquelle on doit travailler, sans qu'il n'existe aucune possibilité de la discuter, est un phénomène très curieux. Je pense que l'analyste, au contraire, doit conserver sa liberté, entre autres choses pour faire une séance courte ou prolongée selon ce qui lui convient.

C'est-à-dire de cinq minutes à trois heures.

Oui. C'est lui qui doit décider le pourquoi. Même quand on a allégué de nombreux arguments sur cette question, ça reste incroyable, exorbitant qu'il faille offrir des preuves concluantes. En tout cas, ceux qui pensent, Dieu sait pourquoi, que le standard doit être de 45 minutes, invariable et obligatoire, devraient être ceux qui justifient cette invariabilité. Mais en revanche, ils n'ont pas pu donner d'explications claires de « tous le font ainsi ». Cette coutume a été copiée, transcrite de Freud qui cependant quand il l'a transmise a pris bien soin de signaler ses réserves en disant plus ou moins : « je fais ainsi parce que ça m'arrange et si un autre veut suivre un autre critère plus pratique pour lui, il peut le faire tranquillement ». Ce n'est bien entendu pas la façon de débattre la question parce que dire « je le fais ainsi parce que ça m'arrange » n'est pas un argument. Freud a laissé le problème sans solution. C'est tout ce qu'il y a à dire sur le « dosage » du temps.

Mais évidemment quand vous me formuliez votre question, vous ne pensiez pas à ce « temps ». J'ai seulement voulu me référer à ce point parce que pour moi c'est très grave et je ne vois pas de raison de l'éviter, d'autant plus que personne ne l'affronte, comme si on avait peur de rester sans un terrain solide sur lequel appuyer sa pratique. Ça me gêne de l'abandonner parce que ça pourrait expliquer beaucoup de choses, mais je ne peux pas non plus éviter d'insister là-dessus parce que, souvent, quand on n'a pas pu m'attaquer sur la doctrine, on m'a attaqué sur ce terrain. En réalité, ça donne la même chose que je le fasse ainsi ou d'une autre manière, comme de toute façon, les autres aussi le font à leur manière,

qu'est-ce que ça peut leur faire que j'utilise cette pratique ? C'est tellement certain que quelques personnes que j'ai formées selon ce critère ont été reçues à bras ouverts à la Société Psychanalytique Internationale, à l'unique condition de voter contre moi dans une circonstance déterminée. Cela a suffi comme autorisation totale.

Pour revenir à la question précédente...

C'est certain qu'il existe un temps qui n'est pas celui de l'*inertie psychologique*, ou de la transmission nerveuse, mais le temps de la transmission intellectuelle. Bien, pendant que je parle, vous employez certain temps pour vous rendre compte de ce que je dis, bien qu'il soit difficile de le mesurer. Mais ce n'est pas non plus le temps qui vous intéresse...

Au contraire ça m'intéresse beaucoup...

Oui, c'est très intéressant, mais ce n'est pas non plus le temps « analytique ». Pour mieux dire, c'est analytique dans le sens où, quand je lève un verre par exemple, je note son poids : dans ce sens ça l'est. En revanche, en se fondant sur les fonctions de l'inconscient, le temps *spécifiquement structural* est constitué par l'élément de « répétition ». On commence justement maintenant à explorer s'il s'agit d'une temporalité liée essentiellement à la constitution en tant que telle, à la dite « chaîne signifiante ». Nous sommes sur le plan du rythme, de la cadence, de l'interruption, des groupes temporels dans lesquels on peut faire des distinctions proprement topologiques – de groupes ouverts et de groupes fermés par exemple. Ce qu'est une phrase en soi, ce qui comporte l'unité essentielle de la phrase par le fait d'être un cycle fermé et qui a comme conséquence d'être suivie d'une application aux effets de caractère rétroactif, tous ceux-ci sont des thèmes que je pointe constamment dans la dialectique que je développe, mais que je n'ai pas isolés comme problèmes autonomes dans un chapitre consacré au problème de la temporalité, je n'ai pas plus pensé que la meilleure manière de les exposer soit « en les triant » sur la base de catégories intuitives, selon les modes de l'esthétique transcendante. J'ai introduit une nouvelle dimension dans le temps logique, celle de la « précipitation identificatoire », comme ce qui s'autodétermine dans le fond et qui ne peut s'exercer que d'une certaine manière que j'appelle le a-temps logique. Ma contribution est très originale et elle aurait pu provoquer un grand intérêt parmi les spécialistes de logique si ceux-ci ne travaillaient pas à un niveau « non saturé » comme celui qu'ils travaillent, se consacrant uniquement à la constitution de systèmes formels. Mais quand on réintroduit la notion de sujet en tant qu'elle implique la dimension du sujet freudien dans sa reduplication profonde et originaire, la division inaugurante qui est celle du sujet comme tel ne pourra être établie que par le rapport entre un signifiant et un autre signifiant qui est la conséquence rétroactive du premier ; de fait, le *sujet* proprement dit est ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant. C'est là que réside, que s'inaugure le fondement propre de la subjectivité, dans la mesure où on peut déduire la nécessité d'un *inconscient non transposable en tant que tel, d'un inconscient qui ne peut être vécu d'aucune manière sur le plan de la conscience*. Quand ces choses auront été théorisées adéquatement, c'est-à-dire quand on aura mis en évidence la « structure topologique », nous pourrons établir avec une plus grande liberté les bases d'une *logique pré-subjective*, à savoir une logique qui surgit sur la frontière de la constitution du sujet.

Plus simplement, cette structure est-elle une vérité *plus près* du temps ?

Non. Je ne pense pas qu'on puisse l'interpréter ainsi. Moi aussi je pense que la vérité est toujours incarnée. Le cadre de la vérité et celui du savoir ne commencent à se différencier que lorsque en vérité le verbe « se fait chair ». La vérité est ce qui *résiste* au savoir.

Par conséquent, pour vous, la vérité n'est pas une chose qui se situe dans le temps.

Non. Je ne peux concevoir un cadre de la vérité que là où il y a une chaîne signifiante. S'il manque un lieu où puisse se manifester le symbolique, rien ne peut se proposer comme vérité. C'est le réel, avec toute son opacité et avec son caractère d'impossible essentiel, et ce n'est que quand nous entrons dans le cadre du symbolique que peut s'ouvrir une dimension de n'importe quelle sorte. La vérité peut difficilement être qualifiée de dimension parce que, dans le fond, tout ce que nous disons est vérité dès qu'on le dit comme vérité ; y compris dans le cas où il y aurait une nuance de mensonge, il ne s'agit pas exactement de mensonge justement parce qu'on le dit comme vérité. La vérité n'a aucune sorte de spécificité.

Ni sur la plan méthodologique ? Quand vous introduisez vos trois registres – symbolique, imaginaire, réel – ne pensez-vous pas qu'ils correspondent à trois ordres de l'existence ?

Depuis longtemps. Bien que je croie que, en toute probabilité, le symbolique est parfaitement perceptible et même qu'il est préfiguré dans le réel. Je ne pars que de ces trois registres parce qu'il me semble qu'il est indispensable de les séparer au niveau de la praxis analytique. Si au niveau de ma praxis analytique on ne fait pas de distinctions entre ce qui se réfère au symbolique, à l'imaginaire et au réel, on tombe immédiatement dans toutes les vieilles idées mystiques, à savoir que le symbolique est la nature qui se met à chanter, que déjà depuis l'époque des premières amibes on attend l'événement que l'homme se convertisse en pensée pure, en un mot, sur les mythes qui sont toujours sur le point de se réintroduire dans notre expérience analytique pour la faire céder à la fascination et aux séductions des métaphysiques plus utilisées, qu'il n'est plus nécessaire de combattre mais de mettre entre parenthèses pour analyser correctement ce qui arrive au niveau de notre praxis. Au niveau de notre praxis tout fonctionne dans l'ordre symbolique, et nous pouvons observer qu'il est impossible que surgisse rien de vrai des *mots*, surtout des mots dits dans ces conditions. Par conséquent si quelque chose surgit de véritablement efficace, manier la parole veut probablement dire agiter un registre important qui normalement ne se conduit pas d'une manière rigoureuse. En un mot, ça veut dire qu'on fait intervenir tout ce qui est plus proprement originaire dans le cadre du langage. Il est certain que le langage est une chose déjà structurée, Sartre aime à le définir comme le pratique-inerte, ça fait partie de sa philosophie, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais il est extraordinairement nécessaire de souligner que les structures fondamentales du langage – celles qu'on trouve au niveau de l'analyse linguistique très moderne, par exemple celles de la formalisation logique – deviennent les coordonnées qui permettent de situer ce qui arrive au niveau de l'inconscient, c'est-à-dire permettent d'affirmer que l'inconscient est structuré comme *un langage*. Et il ne s'agit pas d'une analogie, je veux plutôt dire que sa structure *est* exactement la même que celle du langage. Cela semble bien sûr évident pour ceux qui prennent la peine d'ouvrir une œuvre de Freud. Quand il fait une analyse de l'inconscient, à n'importe quel niveau, Freud fait toujours une analyse de type linguistique. Freud avait inventé la nouvelle linguistique avant qu'elle ne naisse. Vous me demandiez en quoi je me distingue de Freud : en ceci que je connais la linguistique. Lui ne la connaissait pas, il ne pouvait donc pas savoir que ce qu'il faisait c'était de la linguistique, et la seule différence entre sa position et la mienne s'appuie sur le fait que moi, en ouvrant un de ses livres, je peux tout de suite dire : c'est de la linguistique. Je peux le dire parce que la linguistique est apparue quelques années après la psychanalyse. Saussure a commencé peu après que Freud, dans *L'interprétation des rêves*, a écrit un véritable traité de linguistique. Voilà ma « distance » par rapport Freud.

Est-ce pour cette raison que dans la conclusion au fragment de votre *Conférence de Vienne*, qui a été publié dans *La Quinzaine*, vous déclarez : « si vous voulez en savoir plus, lisez Saussure » ?

Exactement. Mais prenez en compte que le fragment que vous citez et avez lu dans *La Quinzaine* ne peut pas être séparé de son contexte, comme cela arrive avec les livres sacrés. Ce n'est pas moi qui ai séparé ce fragment. Ils l'ont fait alors que j'étais en Amérique et ils l'ont donné en pâture au public. Entendons-nous, ce n'est pas que ça me déplaît parce que je pense que c'est un texte bien écrit, mais on ne peut le séparer de son contexte. Replacez-le dans *Choses freudiennes* et vous verrez le sens que ça prend.

Vous utilisez souvent des termes musicaux, comme « registre » et vous dites que le logos doit s'incarner.

Un moment. Quand nous parlons de vérité au niveau psychanalytique, ce n'est pas à propos du langage mais de la vérité. En psychanalyse, la vérité c'est le symptôme. Où il y a un symptôme, il y a une vérité qui fait son chemin.

Mais où il y a symptôme, il y a langage.

Absolument d'accord. Mais j'ai pensé un instant que vous me parliez de la vérité comme si je m'étais référé à la Vérité...

Non, non. Je pensais que ce que vous disiez (et c'est un thème central dans tous vos écrits) c'est que ça ne sert pas à grand chose de chercher une sortie qui ne soit pas seulement une *empiria*, comme pour les recherches de Melanie Klein, et en même temps que le logos ne soit pas séparé de l'*empiria*. Pour donner un exemple, je pensais à la musique, qui est un son et à la fois structure, voie de sortie et ce à quoi se référait Kant avec la notion de *schéma* transcendantal.

Si vous voulez... C'est ça, pas plus. En d'autres termes, je fais attention aux données structurelles. Mais je dois préciser que dans le terme « donnée » il y a déjà le terme *structure* et que dans n'importe quel domaine scientifique, les données sont prises en considération à l'intérieur du cadre d'une structure : il n'y a pas de données brutes. Une donnée est quelque chose qu'on recueille dans le cadre d'une « transparence » (comme vous avez dit, je ne rejette pas ce terme bien qu'il ne me soit pas familier).

Par conséquent, vous imposeriez ainsi les rapports entre le « vécu » et le « logique » ?

Je pense que la substance du vécu est le logique et que ce fameux « vécu », au fond, est une notion... comment dire...

Abstraite ?

Bon, jusqu'à un certain point, oui. Mais ça se prête à toute sorte d'abus.

Dans la mesure où vous vous référez à une chose ineffable, inexprimable en termes logiques ?

Je suis disposé à admettre l'ineffable, nous vivons dans l'ineffable. Mais si c'est ineffable, nous n'en parlons pas. Prenons comme exemple le désir – il y a toute une dialectique du désir et de la demande –, ça n'a pas d'importance que ça ne puisse être articulé au niveau phénoménologique, ça fait lien absolument : il n'y a rien d'aussi insistant que le désir. Il s'agit de savoir à quoi ça sert. Je vais jusque là : j'ai une théorie qui explique à quoi sert le désir. C'est une passerelle qui nous permet de grimper et de surpasser les limites fixées par le principe de plaisir. Mais ça ne suffit pas que le désir ne soit pas ineffable par nature – et vraiment il n'est pas ineffable depuis le moment où il ne cherche rien d'autre que sa propre théorisation : on fait mille choses pour suggérer ce qu'est notre désir –, disons *inarticulable* dans sa spécificité pour tous : le fait qu'il ne soit pas articulable n'implique pas qu'il ne soit pas articulé, au contraire il est suspendu dans des articulations qui surgissent ailleurs, au niveau de la demande.

Il fait partie d'un système.

Exactement. Je le répète : le fait qu'il ne soit pas articulable ne signifie pas, comme on le pense conventionnellement, qu'il ne soit pas parfaitement articulé. S'il n'était pas articulé, nous ne pourrions rien en faire. La vieille notion de « tendance » serait alors appropriée. Cela démontre et justifie avec des bases biologiques la diversité radicale entre le désir et ce que nous pourrions appeler « la voie de l'instinct » (si elle existe). De plus, cela nous permet de mettre en doute, par effet d'une sorte de rétroaction, au niveau biologique, les prétendues « fonctions instinctives ». Personne ne prend la peine de les discuter parce qu'elles doivent exister, étant donné qu'elles fonctionnent. Mais ce n'est pas un argument valable : elles pourraient « fonctionner » pour beaucoup d'autres raisons.

Ainsi, pensez-vous que la dimension de l'instinct est réductible ?

Je n'en arrive pas là. Mais j'observe que si nous faisons une étude scientifique du comportement des animaux, c'est-à-dire si nous nous consacrons à l'éthologie, nous arriverons à instaurer des catégories fondées dans des corrélations précises : nous pouvons, par exemple, susciter une conduite grâce à certaines reproductions élémentaires qui servent d'« hameçon » : il suffit d'agiter en l'air un morceau de tissu qui ressemble à la tête d'un oiseau de proie pour que les poules se mettent à crier et se cachent. C'est ainsi que nous étudions l'étiologie animale. De là à dire qu'il existe un instinct de fuite face à l'oiseau de proie, il n'y a qu'un pas. Il est nécessaire d'apprendre à mettre en doute, non la nature, mais le fait de pouvoir en parler avec une tranquille désinvolture sur le plan scientifique.

Niez-vous dans ce cas l'existence de l'« instinct » ?

Plus personne n'y croit plus, dans aucun domaine scientifique, sauf quelques psychanalystes particulièrement rétrogrades. Freud par exemple n'a jamais parlé des instincts. Il a toujours parlé des *pulsions*. Je vous conseille de relire les pages de Freud consacrées aux pulsions : vous verrez qu'il s'agit d'une chose aussi peu « naturelle » que peuvent l'être les « collages » des surréalistes. Je veux dire que les quatre éléments que Freud distingue dans les pulsions – source, poussée, objet et fin – ne peuvent être plus hétéroclites et hétérogènes entre eux. On comprend maintenant combien c'est grave d'avoir traduit le terme allemand *Trieb* par « instinct » : *Trieb* n'a jamais signifié instinct. Et ça ne peut pas servir de prétexte de dire que dans la langue française il n'existe pas d'autres termes pour le traduire, sauf le dissonant « pulsion ». On a trouvé mieux en anglais, *drive*, et en italien (et en espagnol) *impulso* est meilleur que pulsion. Mais aucun de ces termes n'arrive à donner le sens adéquat de *Trieb*.

Pour en revenir au problème du temps, je ne sais pas si vous connaissez les *Investigations logiques* d'Husserl. Pensez-vous que ce type d'investigations nous intéresse ?

Un peu.

Parce que là aussi se pose le problème du temps au niveau de la constitution.

De toute façon, regardez. On pourrait dire, et on a dit, et c'est écrit de la plume de Freud, que l'inconscient ne connaît pas le temps car par sa répétition et son insistance il fait dans un certain sens devenir « le désir indestructible » – et c'est la dernière phrase de *L'interprétation des rêves*. Par conséquent l'inconscient est quelque chose qui « insiste », qui vient des profondeurs du passé, que rien ne peut dans un certain sens ni satisfaire ni modifier : c'est un élément complètement paradoxal, qui semble aller contre toute référence biologique. L'insistance dans la répétition inconsciente est une chose qu'il faut réélaborer

dans les catégories du temps, qui est différent du simple fluide temporel et qui nous permet peut-être de donner au temps une valeur aussi radicalement originaire que dans les *Investigations logiques* d'Husserl.

Je n'ai jamais dit que le temps était inaliénable. À ce propos, je recours fréquemment, et ça m'est très pratique, à ce petit article sur le *Temps logique* que vous avez vu dans mes *Écrits* (vous allez vous amuser quand vous le lirez). Je m'en sers toujours comme d'un ustensile rudimentaire mais nouveau qui s'applique assez bien à sa fonction. Je ne prétends naturellement pas avoir fait toutes les constructions nécessaires. Si, comme on dit souvent, « Dieu me prête vie », il me reste beaucoup à faire parce que beaucoup des points clé de ma théorie ne sont pas encore résolus. Il est certain que l'idée de système ne me semble pas étrange, c'est juste que je n'essaye pas de constituer un système fermé, chose qui, d'autre part, ne m'aurait pas permis de revivre le sens de l'expérience freudienne. Je dois avouer que l'inconscient dont je dois m'occuper comme théorique est aussi l'inconscient personnifié des résistances des psychanalystes à l'inconscient. De fait, toutes les évolutions post-freudiennes (dans le sens chronologique) de la psychanalyse sont la conséquence d'un grand rejet de l'inconscient.

Un phénomène historico-culturel en définitive ?

Oui. Un phénomène que je me suis vu obligé d'affronter, spécialement dans la phase que nous pourrions appeler de la « découverte du sujet » qui est tellement essentielle dans notre science qu'elle n'aurait peut-être jamais surgi sans avoir situé correctement le sujet. De la même manière que le *cogito* cartésien a été un moment essentiel dans le développement de la science, la phase de la découverte du sujet, à un autre niveau, de l'imaginaire, je l'ai qualifiée de « stade du miroir ». Pour moi, ces références ont un caractère biologique. Je veux dire que, si vous lisez bien mon petit article, intitulé précisément *Stade du miroir*, vous verrez que le fondement de la capture à travers l'image spéculaire, à travers l'image du semblable et son caractère de cristallisation captivante, ce qui s'appelle la « cristallisation narcissique de l'homme », se trouve dans un fait biologique, liés aux faits biologiques que Bolc a décrits comme prématuration de la naissance, comme, pour le dire ainsi, retard, maintien de la constitution anatomico-embryonnaire, chez l'homme vertébré. L'écorce cérébrale est une écorce embryonnaire, et elle est spécifique dans l'anatomie de l'homme. Le « stade du miroir » se comprend dans une acception biologique.

Puisque nous sommes sur ce terrain, pouvez-vous éclairer ce que vous entendez exactement par « décentrement du sujet » ?

Je n'ai jamais utilisé cette expression. Comme Freud, j'ai parlé de *Spaltung*, de division du sujet.

Mais en travaillant cette théorie, beaucoup l'entendent comme un « décentrement » substantiel. Sartre, par exemple, dans l'entretien qu'il a donné à la revue *Arx*.

Je le sais. Il s'agit en réalité d'un « se scinder ». Je me suis servi, comme toujours, pour énoncer ces théories, de mon expérience clinique. Il n'est pas utile de recourir à Freud pour se rendre compte du phénomène par lequel un sujet est capable d'avoir deux authentiques séries de défenses en un seul point d'importance capitale, desquelles l'une dérive du fait d'admettre ce point comme résolu dans un certain sens, et l'autre série, exactement parallèle à la première, se situe dans un sens diamétralement opposé. Chaque série a sa prolifération propre. Cette expérience est tellement courante qu'on peut dire que c'est la base même de ce qu'il y a de plus fondamental chez l'homme, la « croyance ». À la fois la croyance c'est toujours ne pas croire en quelque chose. Cette « scission » du sujet, absolument essentielle pour lui, est tellement liée à notre expérience quotidienne qu'il vaudrait peut-être la peine

de promouvoir une typologie qui l'explique. C'est ce que j'essaye de faire et j'ai cristallisé autour d'elle toutes mes références (par exemple ce que j'ai appelé la *bande de Moebius* et qui permet d'expliquer des choses très intéressantes). Jusqu'au point où je me demande si je ne suis pas en train d'arriver à la vraie substance du phénomène.

Supposez-vous que c'est surtout votre conception du sujet qui a suscité tellement de polémiques et tellement de résistances sur votre pensée ? Que pensez-vous des controverses dont vous avez été le protagoniste ?

On pourrait probablement se dire que la consistance, et le retard, de mes constructions théoriques est en rapport avec les conflits et avec les luttes historiques que je me suis vu obligé de soutenir. Je ne me réfère pas ici à Heinz Hartmann et aux autres, ce ne sera pas moi qui vais les sortir de leurs fauteuils si confortables de New York. Ce n'est pas lui le vrai adversaire « culturel » de mes théories : ce sont mes propres disciples. Je vous assure que c'est avec eux que je dois me battre, vous ne vous imaginez pas les réactions personnelles que suscitent en eux mes efforts pour arriver à ce qu'ils travaillent et comprennent quelque chose, pratiquement ce sont les problèmes de cet ordre qui m'absorbent. Vous diriez peut-être qu'il s'agit d'obstacles « culturels », mais je préfère dans le fond les appeler « historiques » avec la venue de Sartre, lequel s'imagine... Oh, c'est incroyable. Dans son entretien publié dans *l'Arx*, on lui demande : « Voyez-vous une aspiration commune dans l'attitude de la génération plus jeune par rapport à vous ? ». Réponse : « Une tendance générale dominante (parce que le phénomène n'est pas général) est celle du rejet de l'histoire ». Mais l'histoire s'identifie-t-elle avec Sartre ? On peut trouver beaucoup d'observations sur l'histoire dans mon livre. Je suis un historien plus radical que beaucoup qui se proclament eux-mêmes ainsi, avec la différence que l'Histoire, la Grande Génésis pseudo-marxiste qui leur sert de guide et toutes les bêtises de ce genre, me font rire. J'ai vécu suffisamment pour voir surgir des choses que personne n'aurait été capable d'imaginer, le nazisme par exemple. Choses auxquelles ceux qui se nomment eux-mêmes les cultivateurs de l'Histoire, avec toute sa prosopopée, avec tout son « bagage », avec toutes ses « clés interprétatives » n'ont même pas pu donner un début d'explication. Ne me parlez pas de l'Histoire divinisée. S'il y a une muse complètement dépassée, c'est Clio.

Quelle est votre position par rapport aux relations entre psychanalyse et morale sociale ? Dans vos *Écrits* il y a un article de criminologie « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » qui me permet je pense de poser le problème.

Pendant toute une année j'ai dirigé un séminaire consacré à *l'Éthique de la psychanalyse*. Moyennant l'introduction de l'expérience psychanalytique – du désir inconscient, par exemple – j'ai essayé de faire des recherches sur les problèmes éthiques en termes nouveaux par rapport aux positions éthiques traditionnelles. Ainsi j'ai pu énoncer quelques thèses, comme celle de la dimension « entre-deux morts », complètement originale, et dans laquelle je définis les formes de comportement irréductibles à la simple manipulation de l'expérience psychanalytique. En me basant sur la théorie que vous appeliez tout à l'heure du « décentrement du sujet », j'ai essayé de faire quelque chose de semblable à ce qu'a fait Aristote, avec le même sérieux : j'ai essayé de refaire l'éthique en suivant un procédé analogue (par l'expérience) à celui de *l'Éthique à Nicomaque*. Il serait un peu difficile de vous présenter un catalogue de ce que j'ai fait pendant un an de conférences. Je peux vous dire que ça a donné lieu à un volume qui, à l'époque, a été accepté par les Presses Universitaires de France. Je ne l'ai pas laissé publier car j'ai pensé que c'était prématuré : de l'avis de quelques amis, les théories déterminées que je soutenais là pouvaient empêcher mon entrée à la Société Psychanalytique Internationale. L'entrée m'a été de toute manière défendue, mais au moins je peux dire que ce ne fut pas à cause de cette publication. Je le publierai tôt ou tard, peut-être avec retard, mais vous savez déjà que j'ai un critère très particulier sur le

temps. Ma vie, comme celle de beaucoup de gens qui ont fait quelque chose, a été une longue et patiente attente. Le texte de l'*Éthique de la psychanalyse* a en réalité été rédigé par un de mes élèves, et c'est un résumé complet de mes cours. Il ne correspond cependant pas exactement à mes positions actuelles et j'espère donc avoir le temps un jour ou l'autre de le réécrire. Malgré tout, cette *Éthique de la psychanalyse*, qui sortira prochainement, consiste en un séminaire, comme ceux que je dirige chaque année, d'une trentaine de conférences très élaborées, chacune dure deux heures et leur contenu est transcrit intégralement par une sténotypiste puis tapé à la machine : nous verrons quelles réactions elle suscitera. Elle peut évidemment intéresser un public assez large, mais elle se développe sur un plan rigoureusement psychanalytique, en fin de compte seuls les psychanalystes seront donc les dépositaires de ce qu'elle peut contenir de vérité.

Quelles devraient être, selon vous, les principales conséquences d'une application radicale de la psychanalyse à la morale objective, à la morale sociale ?

Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait d'une morale sociale.

Je l'appelle ainsi pour la différencier de la morale des intentions, du sens de culpabilité, etc.

Je ne pense pas que la psychanalyse arrive à éliminer le sens de culpabilité.

Non, c'est certain, mais il ne s'agit pas de cela.

Mais je veux le préciser, parce qu'il y a beaucoup de gens qui pensent que la psychanalyse va libérer l'humanité de la culpabilité. *La culpabilité, cher ami, c'est la principale protection contre l'angoisse.* Et comme ça marche très bien comme ça, ce serait une véritable erreur de renoncer à elle.

Mais quels vont être les effets éloignés d'une psychanalyse freudienne appliquée correctement à la criminologie ?

Dans le petit rapport que vous citiez tout à l'heure, j'ai dessiné les contradictions actuelles de la criminologie. On les doit en grande partie aux manipulations du délit, à travers lesquelles se manifeste l'insuffisance des institutions en vigueur, qui arrivent à l'extrême de ne pas savoir reconnaître l'autonomie de la dimension délictueuse. En ne sachant pas le juger, on se confie au psychiatre, à qui ne revient pas de juger, et par une espèce de contre-sens permanent on finit en utilisant ce que dit le psychiatre. Comment s'en sert-on ? De la manière qui semble la meilleure. Ainsi quand un « délit » semble trop grand, pour ne pas épouvanter tout le monde, on condamne sans pitié, bien que le psychiatre ait dit qu'il s'agit d'un irresponsable (entre autres raisons parce qu'il y a toujours d'autres psychiatres qui déclarent qu'il est responsable). En d'autres termes, un arbitraire total règne pour le moment. Et dans le fond c'est ce que je voulais dire dans ma description de la criminologie.

Vous ne prétendez pas avoir résolu quoi que ce soit.

Non. Absolument pas. Il me suffit de signaler qu'il existe des problèmes qui empêchent totalement le maintien de limites aristotéliennes déterminées. Même pour la mentalité commune, il y a une série de comportements qui restent exclus du domaine de la morale, par exemple les perversions plus graves, celles qui appartiennent à la sphère de la « monstruosité » ou de la « bestialité ». Mais il ne s'agit absolument pas de cela : même dans les perversions, nous sommes conditionnés par le fait d'être des individus *parlants*, ce qui implique une extension de la rationalité malgré tout. Et c'est ce qui caractérise pour l'instant la psychanalyse : cela étend le domaine du rationnel. Ce qui ne signifie pas que toutes les

équations ont été résolues, mais seulement qu'il existe certaines perspectives, qu'il faut tenir en compte, en se servant des moyens forts, même dans une humanité qui commence à se rendre compte de ces choses. Elles dépendent de facteurs éloignés de la rationalité, qui concernent davantage le cadre des institutions, ou qui affectent des éléments qui tendent à se considérer comme les plus nobles et qui en réalité sont les plus obscurs : par exemple la préoccupation pour l'autonomie personnelle, le statut personnel. Plus nous entrons dans ce cadre structural particulier, plus nous devenons timides. Vous pouvez être sûr que si quelque chose de révolutionnaire se fait dans ce domaine, ce ne sera pas à travers la *connaissance* psychanalytique. La connaissance psychanalytique peut préparer le terrain, mais les transformations arriveront par d'autres chemins, plus inertes, c'est-à-dire qu'elles se produiront à travers de nouvelles formes de « nous contraindre » à ce à quoi nous obligera le développement de sciences. S'il y a quelque chose qui puisse forcer à modifier les coutumes, c'est le développement des sciences. Quand il y a aura des choses qui ne seront pas seulement transmises mais qui se convertiront en jouissance commune au niveau des choses communes – comme c'est arrivé avec la télévision et avec d'autres découvertes techniques de ce genre, ou comme le fait que rien ne pourra arriver dans un coin du monde qui ne soit immédiatement transmis à tout le reste – la réforme nécessaire des coutumes aura lieu au niveau de phénomènes comme ceux-ci. Mais cela ne veut pas dire que quelques vieilles structures seront à nouveau réorganisées, elles peuvent même rester fortifiées. Nous voyons par exemple ce qui arrive dans l'Église Catholique. Je ne pense pas que la vieille Église Catholique soit réellement morte, et je pense qu'elle saura très bien se servir de quelques innovations, et même qu'elle arrivera à obtenir de souligner quelques aspects de sa « sagesse » décrépie. Comprenez que je travaille dans un petit domaine, en me servant d'une praxis très précise, et en voyant les effets qu'elle produit sur tout le monde et en particulier sur ceux qui la pratiquent. Je dois établir un nombre déterminé de rapports avec une rigueur semblable à celle des systèmes logiques. Il s'agit apparemment de petits sentiers qui ne peuvent pas nous emmener très loin et qui, en revanche, mènent plus loin que ce qu'on pense. Le principe auquel je veux me soumettre est celui qu'exprime la formule de Freud : « la voix de la raison est basse mais elle dit toujours la même chose ». Peut-être vous semblera-t-il que je m'amuse en faisant des filigranes, mais ce n'est qu'un expédient pour réveiller les gens : pour nous les psychanalystes, cette dimension du réveil est absolument primaire, entre autres raisons parce que l'expérience nous l'enseigne. Enfin même chez l'homme qui se pense plus « rationnel », le symptôme a quelque chose de somnolent que nous devons transformer en un signe du réveil. Cela nous impose une vigilance extrême et un travail constant.

Conférence et débat du Collège de Médecine à La Salpêtrière : Cahiers du Collège de Médecine 1966, pp. 761 à 774.

(761) Mme AUBRY – C'est volontairement qu'il ne sera pas question de psychiatrie au cours des exposés et discussions que vous allez entendre aujourd'hui. La place de la psychanalyse dans la psychiatrie est actuellement peut-être encore contestée – mais peut-être pas contestable – et je veux plutôt vous dire par quel cheminement nous avons été conduits à la réunion d'aujourd'hui.

Quelle était ma visée lorsqu'il y a trois ans, j'ai pris en tant que psychanalyste et autrefois pédiatre, un service aux Enfants Malades ? Elle était double : je voulais introduire dans la mesure du possible, une collaboration entre pédiatres et psychanalystes de bonne volonté, travaillant dans une même équipe et désireux de communiquer entre eux. Il s'agissait de voir ce que la psychanalyse pourrait apporter aux pédiatres et inversement. J'étais également prête, disponible, pour répondre à toute demande que je pourrais recevoir de la part des autres équipes médicales de l'hôpital.

En premier lieu, j'ai essayé d'introduire dans mon service une certaine écoute analytique des parents et aussi des enfants, écoute qui modifie peut-être la démarche de l'investigation séméiologique et, éventuellement, la thérapeutique. Après trois ans l'équipe est là ; elle se porte bien, les enfants aussi et je pense qu'en dépit des difficultés inhérentes à la vie d'un groupe, nous pourrions encore progresser pendant longtemps.

J'ai rencontré plus de difficultés à répondre aux demandes qui me parvenaient des médecins des autres (762)services, car il règne une grande confusion sur ce qu'est la psychanalyse.

Les premières demandes qui m'ont été adressées étaient du domaine de la psychologie et de la psychométrie, ce qui n'a rien à voir avec la psychanalyse. Il est certain que le rôle du psychanalyste n'est pas de fournir des données chiffrées à des machines électroniques. Il s'agit d'autre chose et nous parlons d'une autre place. Progressivement, j'ai pu obtenir que des questions précises me soient posées pour chaque cas qu'il s'agissait d'adresser au psychanalyste, ou au psy... on ne savait pas quoi.

Bien plus, des demandes d'un autre registre me sont parvenues et je crois que j'ai pu établir, avec nos amis Royer et Klotz, une collaboration qui vise plus loin.

Ce n'est pas par hasard que ces demandes sont venues d'un service de néphrologie, où le médecin est confronté avec les problèmes de la vie et de la mort, du désir de vie et du désir de mort, qui concernent les psychanalystes au premier chef. Ce n'est pas non plus par hasard qu'une collaboration s'est établie avec Klotz, puisqu'aussi bien les troubles endocriniens sont bien souvent des troubles fonctionnels dont la cause n'est pas toujours une lésion organique, mais qui posent fréquemment des problèmes d'un autre ordre.

Quelle va être la place de la psychanalyse dans la médecine ? C'est ce que nous allons essayer de discuter aujourd'hui. Je vous propose d'abord de demander à MM. Royer et Klotz quels sont, sur le plan théorique, les problèmes, les questions qu'ils désirent poser aux analystes et sur quels critères ils se baseraient éventuellement pour donner une place à la psychanalyse dans la médecine. Puis nous passerons au champ d'applications pratiques et verrons comment, dans la vie quotidienne, les psychanalystes s'insèrent parmi les équipes de médecins. Je demanderai à Mme Rimbault de nous faire part de la manière dont elle a été intégrée dans l'équipe de M. Royer et à M. Lacan, qui nous fait l'honneur d'être là aujourd'hui, comment il pense pouvoir répondre à ces questions.

Je donne maintenant la parole à M. Klotz, pour les problèmes théoriques.

M. KLOTZ – Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de pouvoir interroger des analystes de la classe de ceux qui sont à cette table. Je vais donc entrer tout de suite dans le vif du sujet et poser à mon collègue Lacan quelques questions préliminaires.

Ma première question est la suivante :

Ne croit-il pas que les médecins verraient d'un meilleur œil le recours à la psychanalyse, si la pratique de celle-ci était démocratisée ? Je sais bien que les consultations de spécialistes sont toutes fort coûteuses, mais chaque spécialiste accepte de dispenser sa science ou son talent dans des consultations hospitalières. Au contraire le caractère dispendieux des consultations est considéré par la plupart des analystes comme une des conditions nécessaires du succès de la cure psychanalytique. Ils en font une question de principe. A priori on est toujours tenté de douter de la valeur d'un principe trop commode ou trop avantageux. À ce propos d'ailleurs il est intéressant de citer ce texte prophétique de Freud, qui écrit : *« les maladies névrotiques ne devant pas être abandonnées aux efforts impuissants de charitables particuliers, on édifiera des établissements, des cliniques, ayant à leur tête des médecins psychanalystes qualifiés où l'on s'efforcera, à l'aide de l'analyse, de conserver leur résistance et leur activité à des hommes, qui sans cela s'abandonneraient à la boisson, à des femmes qui succombent sous le poids de frustrations, à des enfants qui n'ont le choix qu'entre la dépravation et la névrose. Ces traitements seront gratuits. Peut-être faudra-t-il longtemps avant que l'État reconnaisse l'urgence de ces obligations, les conditions actuelles peuvent retarder notablement ces innovations et il est probable que les premiers*

instituts de ce genre seront dus à l'initiative privée, mais il faudra bien qu'un jour ou l'autre la nécessité en soit reconnue ».

Ma deuxième question est la suivante :

Ne croyez-vous pas que, pour rapprocher l'enseignement de la psychanalyse de l'enseignement de la médecine et par conséquent pour rapprocher ces deux disciplines, il convient de démocratiser l'enseignement de la psychanalyse ? Actuellement une psychanalyse didactique coûte à l'élève environ 100.000 anciens francs par mois et cela pendant un temps variable qui va de 2 à 4 ans en moyenne. Indépendamment du fait que cette forme d'enseignement est fondamentalement antidémocratique, j'y vois un autre écueil. Un être humain qui se sera imposé un pareil sacrifice financier ⁽⁷⁶³⁾ qui devra parfois se livrer à une deuxième occupation subalterne pour remplir ses obligations envers son analyste ne peut pas ne pas être marqué par ces circonstances jusque dans son éthique même, et dans la position personnelle qu'il aura envers cet instrument de connaissance et de traitement qu'il a si chèrement acquis.

Cet enseignement si peu démocratique est-il d'ailleurs un enseignement ? Les liens qui s'établissent entre le candidat psychanalyste et son psychanalyste éducateur, qu'il voit 3 à 4 fois par semaine, dans la position du divan, ne sont pas ceux qui unissent un élève et un maître, mais bien plutôt les liens ésotériques et rituels qui unissent un néophyte et un initié. Il ne s'agit pas d'un enseignement mais d'une ordination, et longtemps l'initiateur exercera sur son initié une emprise psychologique très particulière. Ne croyez-vous pas qu'il faut chercher et trouver les bases d'un enseignement, véritablement scientifique de la psychanalyse ?

J'en arrive maintenant à des données plus fondamentales.

Toute entreprise humaine risque de se pétrifier, qui prend ses moyens pour son but. Ne croyez-vous pas qu'il y a là un danger certain pour la psychanalyse ? Certes l'apport de la psychanalyse freudienne paraît capital pour la compréhension du développement de la personnalité, de la naissance à l'âge adulte, et, ne les ayant pas moi-même étudiés, je ne vois aucune raison de mettre en doute le caractère scientifique des stades oraux, anaux, pré-génitaux, génitaux de la sémantique psychanalytique. Mais à côté de ces données il y a toutes celles de la biologie, de la sociologie, toutes les influences des conditions culturelles et de travail qui ne sont pas sans retentir sur l'équilibre psychique des individus. Ne croyez-vous pas qu'en se fermant à toutes ces influences, et en se limitant volontairement au schéma de la dynamique psychanalytique, c'est-à-dire aux conflits et aux complexes classiques, nombre de psychanalystes dits orthodoxes développent en eux une certaine paresse de l'imagination, freinant tout élan créateur ? Cette monotonie des réponses et des concepts psychanalytiques déçoit un certain nombre d'internistes désireux de confier leur malade à un analyste, et je suis d'autant plus à mon aise pour poser cette question au Docteur Lacan que précisément il appartient au contraire à la catégorie des novateurs.

Dernière question : si la psychanalyse instrument de connaissance mérite toute notre attention, c'est en fait à la psychanalyse instrument de thérapeutique que veulent s'adresser les médecins.

Or de ce point de vue, du point de vue de la thérapeutique, les médecins se demandent si c'est vraiment un enrichissement pour un psychothérapeute d'inspiration analytique de ne rien connaître ou de ne rien vouloir connaître des autres armes de la psychiatrie et de la psychothérapie. Y a-t-il vraiment intérêt à limiter l'activité de l'analyste à sa technique pure et n'est-il pas, par certains côtés, lui aussi un psychiatre, amputé ?

En résumé si les médecins hésitent encore à recourir plus souvent à l'analyse psychologique des causes des maladies internes, c'est peut-être parce que, pour certaines des raisons exposées ci-dessus, la psychanalyse leur paraît ne pas être sortie de la phase magique de son développement historique ; il faut l'aider à s'acheminer vers sa phase scientifique. N'est-il pas nécessaire pour ce faire, de favoriser l'intégration des données psychanalytiques ; valables dans le cadre d'une méthode d'analyse psychique qui serait, elle véritablement globale, ouverte, pluri-factorielle et authentiquement scientifique ?

Mme AUBRY – Je crois que pour les problèmes thérapeutiques qui relèvent de l'application de l'analyse, nous répondrons plutôt dans un deuxième stade. Si M. Royer veut bien prendre la parole ?

M. ROYER – Si Klotz avoue qu'il n'est pas psychanalyste, il est certain que ma présence ici est encore plus paradoxale. En effet, un certain nombre d'entre vous n'ignorent pas que je suis un pédiatre, orienté vers les problèmes de biologie et de biochimie. Je suis cependant – heureux d'être ici aujourd'hui, tout d'abord parce que j'ai trouvé beaucoup d'encouragements auprès de Mme^s Aubry et Raimbault et aussi parce que la question que je vais poser me paraît avoir déjà à peu près reçue sa réponse dans le travail de notre groupe.

Le problème qui se posait à nous était le suivant :

Nous avons un service de néphrologie infantile qui comporte surtout des malades chroniques, atteints les ⁽⁷⁶⁴⁾uns d'affections ayant une issue lointaine favorable, d'autres probablement défavorable, d'autres enfin certainement défavorable. Les enfants y viennent plusieurs fois par an pendant des années, pour

de courtes hospitalisations. Ils appartiennent à la vie de notre groupe, ce sont un peu nos enfants, ceux des médecins, des infirmières et de tout le personnel. Nous connaissons très bien leur famille et je crois que nous remplissons maintenant intégralement le rôle qui était autrefois dévolu au médecin de famille. Il s'est créé de cette façon entre nos malades, nos médecins, nos infirmières, des rapports d'un type que je juge nouveau pour l'hôpital d'après ce que j'ai connu il y a 10 ou 15 ans. Ceci n'est qu'un exemple et je suis certain que nombre de mes collègues ont, dans d'autres domaines, les mêmes problèmes.

Il nous a fallu bien peu de temps pour nous apercevoir que nous étions maladroits dans le maniement des rapports humains et que nous semions ainsi autour de nous beaucoup de malheur. C'est pourquoi je cherchais depuis longtemps quelqu'un en possession de techniques psychologiques adaptées à ma demande. Je n'avais a priori aucune préférence en faveur de la psychanalyse plutôt que d'autres techniques, étant fort ignorant de ces méthodes, et cherchais simplement quelqu'un qui veuille bien poursuivre simultanément plusieurs études sur mes malades. Je ne lui demandais pas d'efforts thérapeutiques, mais une recherche et des renseignements.

Je voulais tout d'abord savoir comment se construisait et se transformait l'image de la maladie dans l'esprit des mères et des pères de famille et dans celui de mes jeunes malades eux-mêmes, au cours d'une affection chronique à évolution à peu près certainement ou certainement mortelle. Mon idée première était en effet que nos réactions, nos conversations avec les malades étaient entièrement construites sur notre propre personnalité et notre propre conception nosologique de la maladie, et pas du tout en fonction de l'image qu'enfants et familles pouvaient avoir de cette maladie. D'où ce thème, que nous exploitons beaucoup avec Mme Rimbault, de l'opposition d'une maladie « exogène », telle que la conçoit le médecin, et d'une maladie « endogène » telle que peuvent l'élaborer le petit enfant et sa mère. Il est bien évident que ce n'est pas la même chose pour les deux et je voulais une étude objective de cette maladie « endogène ».

En second lieu, je désirais qu'à partir des documents que nous fournirait un psychiatre à cet égard, nous puissions changer la nature des rapports, des conversations et des directions d'esprit que nous donnons pendant des années à nos relations avec les familles et les enfants malades et voir si, peu à peu, nous pouvions élaborer une doctrine ou des habitudes d'esprit complètement différentes de celles que nous avions jusque-là.

Enfin je voulais également que le psychiatre analyse soigneusement le retentissement que ces maladies chroniques, concernant des enfants auxquels un attachement naturel nous lie au bout de quelques années, pouvait avoir – surtout au moment de l'issue fatale – sur les médecins de mon groupe et les infirmières.

Il y avait donc une série de questions pour lesquelles j'étais demandeur d'une étude psychologique qu'aucun d'entre nous ne pouvait mener à bien.

La première de ces questions, que je repose aujourd'hui, est la suivante : considérez-vous, Mme Aubry et M. Lacan, que les techniques psychanalytiques soient adaptées à une étude de ce genre ? Je crois personnellement que les progrès que nous avons faits en 18 mois dans ce domaine sont très encourageants et que votre réponse sera probablement positive. Toutefois j'aimerais savoir si vous pensez que ces techniques sont entièrement ou partiellement adaptées au résultat final, qui est d'avoir une conception claire de tous ces problèmes.

La deuxième question rejoint une de celles posées par Klotz. Mme Rimbault est attachée à l'INSERM. Elle pratique donc ces techniques psychanalytiques d'une façon désintéressée, en quelque sorte « fonctionnarisée », c'est-à-dire tout à fait différente de celle exposée tout à l'heure par Klotz. Dans quelle mesure peut-on intégrer des psychanalystes, à des groupes ou à des unités de recherche pour des travaux de ce genre qui, s'ils s'avèrent fructueux, devront à mon avis être répandus dans d'autres domaines de la médecine ? C'est une question précise que je vous pose, car inutile de dire que mon idée de faire entrer un psychanalyste dans un groupe de biologie clinique n'a pas rencontré un enthousiasme extraordinaire auprès de l'administration de l'INSERM.

Cet exemple pose une question nouvelle, qui est celle du psychanalyste de recherche et sur ce point aussi j'aimerais avoir votre opinion.

Mme AUBRY – Avant de poursuivre le débat sur la place de la psychanalyse dans la médecine et les applications pratiques que l'expérience de Mme Rimbault mettra en évidence, je tiens à dire un mot des problèmes de formation des analystes et du mode d'enseignement de la psychanalyse, bien que cela ne concerne pas tout à fait le sujet qui nous préoccupe aujourd'hui.

La réponse de Royer est en même temps une réponse à M. Klotz ; nous trouverons des possibilités non dispendieuses d'exercice de la psychanalyse dans la mesure où une place sera faite à la psychanalyse. Il y a aux Enfants Malades environ 25 psychanalystes qui travaillent à titre vacataire car je leur ai donné la possibilité de le faire et les locaux de ma consultation sont occupés à plein temps, bien que mon service soit dit à « temps partiel ». Six cents enfants environ y passent chaque mois. Dans le cadre hospitalier un très grand nombre d'établissements permettent, tout au moins en ce qui

concerne les enfants de faire de tels traitements ; il y a maintenant des ⁽⁷⁶⁵⁾instituts médico-pédagogiques où la psychanalyse a trouvé sa place, des consultations, des hôpitaux de jour : la mutuelle des étudiants et la M.G.E.N. ont fait des efforts considérables, ainsi que les hôpitaux psychiatriques. Il me semble que ce n'est un problème que dans la mesure où on ne donne pas sa place à la psychanalyse.

En ce qui concerne le mode d'enseignement, je crois que nous n'avons jamais refusé pour des motifs d'ordre pécuniaire de former un sujet valable. D'autre part, je ne crois pas qu'on puisse prétendre qu'il est facile de faire des études quelles qu'elles soient quand on n'a pas d'argent, ce serait une mauvaise plaisanterie et nous savons tous que les fils d'ouvriers sont très peu nombreux dans les Facultés et l'enseignement supérieur. C'est par conséquent un problème qui déborde largement celui de la psychanalyse et, dans le cas particulier, je crois que cela n'entre pas en ligne de compte.

M. Lacan, vous qui êtes le promoteur d'un mouvement important dans la psychanalyse, pensez-vous que la psychanalyse soit figée ?

<IMAGE ABSENTE>

⁽⁷⁶⁵⁾M. LACAN – Vous me permettrez, sur certaines des questions qui viennent d'être posées de m'en tenir aux réponses de Mme Aubry qui me semblent très suffisamment pertinentes. Je ne vois pas que démocratiser l'enseignement de la psychanalyse pose d'autre problème que celui de la définition de notre démocratie. C'en est une, mais il y en a plusieurs espèces concevables et l'avenir nous mène vers une autre.

Ce que je croyais avoir à apporter à une réunion comme celle-ci caractérisée par qui la convoque, c'est à dire le Collège de Médecine, c'était très précisément d'aborder un sujet que je n'ai jamais eu à traiter dans mon enseignement, celui de la place de la psychanalyse dans la médecine.

Actuellement cette place est marginale et comme je l'ai écrit à plusieurs reprises, extra-territoriale. Elle est marginale du fait de la position de la médecine vis-à-vis de la psychanalyse, qui l'admet comme une sorte d'aide extérieure, comparable à celle des psychologues et de différents autres assistants thérapeutiques. Elle est extra-territoriale du fait des psychanalystes qui, sans doute, ont leurs raisons pour vouloir conserver cette extra-territorialité. Ce ne sont pas les miennes, mais à la vérité, je ne pense pas que mon seul vœu là dessus suffira à changer les choses. Elles trouveront place en leur temps, c'est-à-dire extrêmement vite à considérer la sorte d'accélération que nous vivons quant à la part de la science dans la vie commune.

Cette place de la psychanalyse dans la médecine, je voudrais aujourd'hui la considérer du point de vue du médecin et du très rapide changement qui est en train de se produire dans ce que j'appellerai la fonction du médecin, et dans son personnage puisqu'aussi bien c'est là un élément important de sa fonction.

Pendant toute la période de l'Histoire que nous connaissons et pouvons qualifier comme telle, cette fonction, ce personnage du médecin sont restés d'une grande constance jusqu'à une époque récente.

Il faut cependant remarquer que la pratique de la médecine n'est jamais allée sans un grand accompagnement de doctrines. Que pendant un temps assez court, au 19^e siècle, les doctrines se soient réclamées de la science, ne les a pas rendues plus scientifiques pour autant. Je veux dire que les doctrines scientifiques invoquées dans la médecine étaient toujours, jusqu'à une époque récente, reprises de quelque acquis scientifique, mais avec un retard de vingt ans au moins. Ceci montre bien que ce recours n'a fonctionné que comme substitut et pour masquer ce qu'antérieurement il faut bien plutôt repérer comme une sorte de philosophie.

À considérer l'histoire du médecin à travers les âges, le grand médecin, le médecin type était un homme de prestige et d'autorité. Ce qui se passe entre le médecin et le malade, facilement illustré maintenant par des remarques comme celle de Balint, que le médecin en prescrivant se prescrit lui-même, s'est toujours passé : ainsi l'empereur Marc-Aurèle convoquait Galien pour qu'il fût versé de ses mains la thériaque. C'est d'ailleurs Galien qui a écrit le traité « $\square\text{Οτι } \square\text{ριστω} \Rightarrow \alpha\text{τρ}[\acute{\omega}] \text{ κα} \Leftarrow \phi\iota\lambda\text{σοφω}$ », que le médecin, dans son

meilleur, est aussi un philosophe, où ce mot ne se limite pas au sens tardif de philosophie de la nature.

Mais donnez à ce mot le sens que vous voudrez, la question qu'il s'agit de situer s'éclairera d'autres repères. Je pense qu'ici, bien que dans une assistance en majorité médicale, on ne me demande pas d'indiquer ce que M. Foucault nous apporte, dans son grand ouvrage, d'une méthode historico-critique pour situer la responsabilité de la médecine dans la grande crise éthique (c'est-à-dire touchant la définition de l'homme) qu'il centre autour de l'isolation de la folie ; non plus que d'introduire cet autre ouvrage « *Naissance de la clinique* » en ⁽⁷⁶⁶⁾ tant qu'y est fixé ce que comporte la promotion par Bichat d'un regard qui se fixe sur le champ du corps dans ce court temps où il subsiste comme rendu à la mort, c'est-à-dire le cadavre.

Les deux franchissements sont ainsi marqués, par quoi la médecine consomme pour sa part la fermeture des portes d'un antique Janus, celui qui redoublait irremédiablement tout geste humain d'une figure sacrée. La médecine est une corrélation de ce franchissement.

Le passage de la médecine sur le plan de la science et même le fait que l'exigence de la condition expérimentale ait été induite dans la médecine par Claude Bernard et ses consorts, ce n'est pas cela qui compte à soi seul, la balance est ailleurs.

La médecine est entrée dans sa phase scientifique, pour autant qu'un monde est né qui désormais exige les conditionnements nécessités dans la vie de chacun à mesure de la part qu'il prend à la science, présente à tous en ses effets.

Les fonctions de l'organisme humain ont toujours fait l'objet d'une mise à l'épreuve selon le contexte social. Mais d'être prises en fonction serve dans les organisations hautement différenciées qui ne seraient pas nées sans la science, elles s'offrent au médecin dans le laboratoire déjà constitué en quelque sorte, voire déjà fourni des crédits sans limites, qu'il va employer à réduire ces fonctions à des montages équivalents à ceux de ces autres organisations, c'est-à-dire ayant statut de subsistance scientifique.

Citons simplement ici pour éclairer notre lanterne, ce que doit notre progrès dans la formalisation fonctionnelle de l'appareil cardio-vasculaire et de l'appareil respiratoire non seulement à la nécessité de l'opérer, mais à l'appareil même de leur inscription, en tant qu'ils s'imposent à partir du logement des sujets de ces réactions dans des « satellites » ; soit ce qu'on peut considérer comme de formidables poumons d'acier, dont la construction elle-même est liée à leur destination de supports de certaines orbites, orbites qu'on aurait bien tort d'appeler cosmiques, puisque ces orbites, le cosmos ne les « connaissait » pas. Pour tout dire, c'est du même pas dont se révèle la surprenante tolérance de l'homme à des conditions acosmiques, voire le paradoxe qui l'y fait apparaître en quelque sorte « adapté », qu'il s'avère que cet acosmisme est ce que la science construit.

Qui pouvait imaginer que l'homme supporterait très bien l'apesanteur, qui pouvait prédire ce qu'il adviendrait de l'homme dans ces conditions, à s'en tenir aux métaphores philosophiques, à celle par exemple de Simone Weill qui faisait de la pesanteur une des dimensions d'une telle métaphore ?

C'est dans la mesure où les exigences sociales sont conditionnées par l'apparition d'un homme servant les conditions d'un monde scientifique que, nanti de pouvoirs nouveaux d'investigation et de recherche, le médecin se trouve affronté à des problèmes nouveaux. Je veux dire que le médecin n'a plus rien de privilégié dans l'ordre de cette équipe de savants diversement spécialisés dans les différentes branches scientifiques. C'est de l'extérieur de sa fonction, nommément dans l'organisation industrielle, que lui sont fournis les moyens en même temps que les questions pour introduire les mesures de contrôle quantitatif, les graphiques, les échelles, les données statistiques par où s'établissent jusqu'à l'échelle microscopique les constantes biologiques et que s'instaure dans son domaine ce décollement de l'évidence de la réussite, qui est la condition de l'avènement des faits.

La collaboration médicale sera considérée comme la bienvenue pour programmer les opérations nécessaires à maintenir le fonctionnement de tel ou tel appareil de l'organisme

humain, dans des conditions déterminées, mais après tout, en quoi cela a-t-il à faire avec ce que nous appellerons la position traditionnelle du médecin ?

Le médecin est requis dans la fonction du savant physiologiste mais il subit d'autres appels encore : le monde scientifique déverse entre ses mains le nombre infini de ce qu'il peut produire comme agents thérapeutiques nouveaux chimiques ou biologiques, qu'il met à la disposition du public et il demande au médecin, comme à un agent distributeur, de les mettre à l'épreuve. Où est la limite où le médecin doit agir et à quoi doit-il répondre ? A quelque chose qui s'appelle la demande ?

Je dirai que c'est dans la mesure de ce glissement, de cette évolution, qui change la position du médecin au regard de ceux qui s'adressent à lui, que vient à s'individualiser, à se spécifier, à se mettre rétroactivement en valeur, ce qu'il y a d'original dans cette demande au médecin. Ce développement scientifique inaugure et met de plus en plus au premier plan ce nouveau droit de l'homme à la santé, qui existe et se motive déjà dans une organisation mondiale. Dans la mesure où le registre du rapport médical à la santé se modifie, où cette sorte de pouvoir généralisé qu'est le pouvoir de la science, donne à tous la possibilité de venir demander au médecin son ticket de bienfait dans un but précis immédiat, nous voyons se dessiner l'originalité d'une dimension que j'appelle la demande. C'est dans le registre du mode de réponse à la demande du malade qu'est la chance de survie de la position proprement médicale.

Répondre que le malade vient vous demander la guérison n'est rien répondre du tout, car chaque fois que la tâche précise, qui est à accomplir d'urgence ne répond pas purement et simplement à une possibilité qui se trouve à portée de la main, mettons un appareillage chirurgical ou l'administration d'antibiotiques – et même dans ces cas il reste à savoir ce qui en résulte pour l'avenir – il y a hors du champ de ce qui est modifié par le bienfait thérapeutique quelque chose qui reste constant et tout médecin sait bien de quoi il s'agit.

Quand le malade est envoyé au médecin ou quand il l'aborde, ne dites pas qu'il en attend purement et simplement la guérison. Il met le médecin à l'épreuve ⁽⁷⁶⁷⁾ de le sortir de sa condition de malade ce qui est tout à fait différent, car ceci peut impliquer qu'il est tout à fait attaché à l'idée de la conserver. Il vient parfois nous demander de l'authentifier comme malade, dans bien d'autres cas il vient, de la façon la plus manifeste, vous demander de le préserver dans sa maladie, de le traiter de la façon qui lui convient à lui, celle qui lui permettra de continuer d'être un malade bien installé dans sa maladie. Ai-je besoin d'évoquer mon expérience la plus récente : un formidable état de dépression anxieuse permanente, durant déjà depuis plus de 20 ans, le malade venait me trouver dans la terreur que je fis la moindre chose. À la seule proposition de me revoir 48 heures plus tard, déjà, la mère, redoutable, qui était pendant ce temps campée dans mon salon d'attente avait réussi à prendre des dispositions pour qu'il n'en fût rien.

Ceci est d'expérience banale, je ne l'évoque que pour vous rappeler la signification de la demande, dimension où s'exerce à proprement parler la fonction médicale, et pour introduire ce qui semble facile à toucher et pourtant n'a été sérieusement interrogé que dans mon école, – à savoir la structure de la faille qui existe entre la demande et le désir.

Dès qu'on a fait cette remarque, il apparaît qu'il n'est pas nécessaire d'être psychanalyste, ni même médecin, pour savoir que lorsque quiconque, notre meilleur ami, qu'il soit du sexe mâle ou femelle nous demande quelque chose, ce n'est pas du tout identique et même parfois diamétralement opposé à ce qu'il désire.

Je voudrais reprendre ici les choses à un autre point et faire remarquer que s'il est concevable que nous parvenions à une extension de plus en plus efficace de nos procédés d'interventions concernant le corps humain, sur la base des progrès scientifiques, le problème ne saurait être résolu au niveau de la psychologie du médecin, d'une question qui rafraîchirait le terme de psychosomatique. Permettez-moi d'épingler plutôt comme faille épistémo-somatique, l'effet que va avoir le progrès de la science sur la relation de la médecine avec le corps.

Là encore la situation est pour la médecine subvertie du dehors. Et c'est pourquoi, ce qui, avant certaines ruptures restait confus, voilé, mêlé, embrouillé, apparaît avec éclat.

Car ce qui est exclu du rapport épistémo-somatique, est justement ce qui va proposer à la médecine le corps dans son registre purifié ; ce qui se présente ainsi se présente en pauvre à la fête où le corps rayonnait tout à l'heure d'être entièrement photographié, radiographié, calibré, diagrammatisé et possible à conditionner, étant donné les ressources vraiment extraordinaires qu'il recèle, mais peut-être aussi ce pauvre lui apporte-t-il une chance qui revient de loin, à savoir de l'exil où a proscrit le corps la dichotomie cartésienne de la pensée et de l'étendue, laquelle laisse complètement choir de sa saisie, ce qu'il en est non pas du corps qu'elle imagine, mais du corps vrai dans sa nature.

Ce corps n'est pas simplement caractérisé par la dimension de l'étendue : un corps est quelque chose qui est fait pour jouir, jouir de soi-même. La dimension de la jouissance est complètement exclue de ce que j'ai appelé le rapport épistémo-somatique. Car la science n'est pas incapable de savoir ce qu'elle peut, mais elle, pas plus que le sujet qu'elle engendre, ne peut savoir ce qu'elle veut. Du moins ce qu'elle veut surgit-il d'une avancée dont la marche accélérée, de nos jours, nous permet de toucher qu'elle dépasse ses propres prévisions.

Pouvons-nous en préjuger, par exemple de ce que notre espace, qu'il soit planétaire ou transplanétaire pullule de quelque chose qu'il faut bien appeler des voix humaines, animant le code qu'elles trouvent en des ondes dont l'entrecroisement nous suggère une toute autre image de l'espace que celle où les tourbillons cartésiens faisaient leur ménage ? Pourquoi ne pas parler aussi du regard qui est maintenant omniprésent, sous la forme d'appareils qui voient pour nous aux mêmes lieux : soit quelque chose qui n'est pas un œil et qui isole le regard comme présent. Tout ceci, nous pouvons le mettre à l'actif de la science, mais cela nous fait-il atteindre ce qui là nous concerne, je ne dirai pas comme être humain, car en vérité, Dieu sait ce qu'on agite derrière ce fantôme qu'on appelle l'homme, l'être humain, ou la dignité humaine ou quelle que soit la dénomination sous laquelle chacun met ce qu'il entend de ses propres idéologies plus ou moins révolutionnaires ou réactionnaires...

Nous demanderons plutôt en quoi est-ce que cela concerne ce qui existe, à savoir nos corps ? Des voix, des regards qui se promènent, c'est bien quelque chose qui vient des corps, mais ce sont de curieux prolongements qui, au premier aspect et même au second ou au troisième, n'ont que peu de rapports avec ce que j'appelle la dimension de la jouissance. Il est important de la placer comme pôle opposé, car là aussi la science est en train de déverser certains effets qui ne sont pas sans comporter quelques enjeux. Matérialisons les sous la forme des divers produits qui vont des tranquillisants jusqu'aux hallucinogènes. Cela complique singulièrement le problème de ce qu'on a jusque là qualifié d'une manière purement policière de toxicomanie. Pour peu qu'un jour nous soyons en possession d'un produit qui nous permette de recueillir des informations sur le monde extérieur, je vois mal comment une contention policière pourrait s'exercer.

Mais quelle sera la position du médecin pour définir ces effets à propos desquels jusqu'ici il a montré une audace nourrie surtout de prétextes, car du point de vue de la jouissance, qu'est-ce qu'un usage ordonné de ce qu'on appelle plus ou moins proprement des toxiques, peut avoir de répréhensible, sauf si le médecin entre franchement dans ce qui est la deuxième dimension caractéristique de sa présence au monde, à savoir la dimension éthique. Ces remarques qui peuvent sembler banales ont tout de même l'intérêt de démontrer que la dimension éthique est celle qui s'étend dans la direction de la jouissance.

⁽⁷⁶⁸⁾Voilà donc deux repères, premièrement la demande du malade, deuxièmement la jouissance du corps. D'une façon elle confinent sur cette dimension éthique, mais ne les confondons pas trop vite, car ici intervient ce que j'appellerai tout simplement la théorie psychanalytique, qui vient à temps et non pas bien sûr par hasard, au moment de l'entrée en jeu de la science, avec ce léger devancement qui est toujours caractéristique des inventions de Freud. De même que Freud a inventé la théorie du fascisme avant qu'il paraisse, de

même, trente ans avant, il a inventé ce qui devait répondre à la subversion de la position du médecin par la montée de la science.

J'ai tout à l'heure suffisamment indiqué la différence qu'il y a entre la demande et le désir. Seule la théorie linguistique peut rendre compte d'une pareille aperception, et elle le peut d'autant plus facilement que c'est Freud qui de la façon la plus vivante et la plus inattaquable en a précisément montré la distance au niveau de l'inconscient. C'est dans la mesure où il est structuré comme un langage qu'il est l'inconscient découvert par Freud. J'ai lu avec étonnement dans un écrit fort bien patronné que l'inconscient était monotone. Je n'invoquerai pas ici mon expérience, je prie simplement qu'on ouvre les trois premières oeuvres de Freud, les plus fondamentales et qu'on voie si c'est la monotonie qui caractérise l'analyse des rêves, les actes manqués et les lapsus. Bien au contraire l'inconscient me paraît non seulement extrêmement particularisé, plus encore que varié, d'un sujet à un autre, mais encore très futé et spirituel, puisque c'est justement là que le mot d'esprit a révélé ses véritables dimensions et ses véritables structures. Il n'y a pas un inconscient parce qu'il y aurait un désir inconscient obtus, lourd, caliban, voire animal, désir inconscient levé des profondeurs, qui serait primitif et aurait à s'élever au niveau supérieur du conscient. Bien au contraire il y a un désir parce qu'il y a de l'inconscient, c'est-à-dire du langage qui échappe au sujet dans sa structure et ses effets, et qu'il y a toujours au niveau du langage quelque chose qui est au-delà de la conscience, et c'est là que peut se situer la fonction du désir.

C'est pourquoi il est nécessaire de faire intervenir ce lieu que j'ai appelé le lieu de l'Autre, concernant tout ce qui est du sujet. C'est en substance le champ où se repèrent ces excès de langage dont le sujet tient une marque qui échappe à sa propre maîtrise. C'est dans ce champ que se fait la jonction avec ce que j'ai appelé le pôle de la jouissance.

Car s'y valorise ce qu'a introduit Freud à propos du principe du plaisir et dont on ne s'est jamais avisé, à savoir que le plaisir est une barrière à la jouissance, en quoi Freud reprend les conditions dont de très vieilles écoles de pensée avaient fait leur loi. Que nous dit-on du plaisir ? Que c'est la moindre excitation, ce qui fait disparaître la tension, la tempère le plus, donc ce qui nous arrête nécessairement à un point d'éloignement, de distance très respectueuse de la jouissance. Car ce que j'appelle jouissance au sens où le corps s'éprouve, est toujours de l'ordre de la tension, du forçage, de la dépense, voire de l'exploit. Il y a incontestablement jouissance au niveau où commence d'apparaître la douleur, et nous savons que c'est seulement à ce niveau de la douleur que peut s'éprouver toute une dimension de l'organisme qui autrement reste voilée.

Qu'est-ce que le désir ? Le désir est en quelque sorte le point de compromis, l'échelle de la dimension de la jouissance, dans la mesure où d'une certaine façon il permet de porter plus loin le niveau de la barrière du plaisir. Mais c'est là un point fantasmatique, je veux dire où intervient le registre de la dimension imaginaire qui fait que le désir est suspendu à quelque chose dont il n'est pas de sa nature d'exiger véritablement la réalisation.

Pourquoi est-ce que je viens parler ici de ce qui de toutes façons n'est qu'un échantillonnage minuscule de cette dimension que je développe depuis 15 ans dans mon séminaire ? C'est pour évoquer l'idée d'une topologie du sujet. C'est par rapport à ses surfaces, à ses limites fondamentales, à leurs relations réciproques, à la façon dont elles s'entrecroisent et dont elles se nouent que peuvent se poser des problèmes, qui ne sont pas non plus de purs et simples problèmes d'interpsychologie, mais bien ceux d'une structure concernant le sujet dans son double rapport avec le savoir.

Le savoir continue à rester pour lui marqué d'une valeur nodale, pour ceci dont on oublie le caractère central dans la pensée, c'est que le désir sexuel dans la psychanalyse n'est pas l'image que nous devons nous faire d'après un mythe de la tendance organique : c'est quelque chose d'infiniment plus élevé et noué d'abord précisément au langage, en tant que c'est le langage qui lui fait d'abord sa place, et que sa première apparition dans le développement de l'individu se manifeste au niveau du désir de savoir. Si on ne voit pas que c'est là le point central qui enracine la théorie de la libido de Freud on perd tout

simplement la corde. C'est perdre la corde que de vouloir rejoindre les cadres préformés d'une prétendue psychologie générale, élaborée au cours des siècles pour répondre à des besoins extrêmement divers, mais qui constitue le déchet de la suite des théories philosophiques. C'est perdre la corde aussi que de ne pas voir quelle reperspectivation, quel changement total de point de vue est introduit par la théorie de Freud, car on en perd alors à la fois la pratique et la fécondité.

Tel de mes élèves, extérieur au champ de l'analyse m'a bien souvent demandé : croyez-vous qu'il suffise d'expliquer cela aux philosophes, qu'il vous suffise de poser sur un tableau le schéma de votre graphe pour qu'ils réagissent et comprennent. Je n'avais là-dessus, bien sûr, pas la moindre illusion et trop de preuves du contraire. Malgré cela, les idées se promènent et ⁽⁷⁶⁹⁾ dans la position où nous sommes par rapport à la diffusion du langage et le minimum d'imprimés nécessaire pour qu'une chose dure, cela suffit. Il suffit que cela ait été dit quelque part et qu'une oreille sur 200 l'ait entendu pour que dans un avenir assez proche ses effets soient assurés.

Ce que j'indique en parlant de la position que peut occuper le psychanalyste, c'est qu'actuellement c'est la seule d'où le médecin puisse maintenir l'originalité de toujours de sa position, c'est-à-dire de celui qui a à répondre à une demande de savoir, encore qu'on ne puisse le faire qu'à amener le sujet à tourner du côté opposé aux idées qu'il émet pour présenter cette demande. Si l'inconscient est ce qu'il est, non pas une chose monotone, mais au contraire une serrure aussi précise que possible et dont le maniement n'est rien d'autre que d'ouvrir de la façon inverse d'une clé ce qui est au-delà d'un chiffre, cette ouverture ne peut que servir le sujet dans sa demande de savoir. Ce qui est inattendu, c'est que le sujet avoue lui-même sa vérité et qu'il l'avoue sans le savoir.

L'exercice et la formation de la pensée sont les préliminaires nécessaires à une telle opération : il faut que le médecin soit rompu à poser les problèmes au niveau d'une série de thèmes dont il doit connaître les connections, les nœuds et qui ne sont pas les thèmes courants de la philosophie et de la psychologie. Ceux qui sont en cours dans une certaine pratique investigatrice qui s'appelle psychotechnique, où les réponses sont déterminées en fonction de certaines questions elles-mêmes registrées sur un plan utilitaire, ont leur prix et leur valeur dans des limites définies qui n'ont rien à faire avec le fond de ce qu'il en est dans la demande du malade.

Au bout de cette demande, la fonction du rapport au sujet supposé savoir, révèle ce que nous appelons le « transfert ». Dans la mesure où plus que jamais la science a la parole, plus que jamais se supporte ce mythe du sujet supposé savoir, et c'est cela qui permet l'existence du phénomène du transfert en tant qu'il renvoie au plus primitif, au plus enraciné du désir de savoir.

Dans l'âge scientifique, le médecin se trouve dans une double position : d'une part il a affaire à un investissement énergétique dont il ne soupçonne pas le pouvoir si on ne le lui explique pas, d'autre part il doit mettre cet investissement entre parenthèses en raison même des pouvoirs dont il dispose, de ceux qu'il doit distribuer, du plan scientifique où il est situé. Qu'il le veuille ou non, le médecin est intégré à ce mouvement mondial de l'organisation d'une santé qui devient publique et de ce fait, de nouvelles questions lui seront posées.

Il ne saura en aucun cas motiver le maintien de sa fonction proprement médicale au nom d'un « privé », qui serait du ressort de ce qu'on appelle le secret professionnel, et ne parlons pas trop de la façon dont il est observé, je veux dire dans la pratique de la vie à l'heure où on boit le cognac. Mais ce n'est pas cela le ressort du secret professionnel, car si c'était de l'ordre du privé, ce serait de l'ordre des mêmes fluctuations qui socialement ont accompagné la généralisation dans le monde de la pratique de l'impôt sur le revenu. C'est d'autre chose qu'il s'agit ; c'est proprement de cette lecture par laquelle le médecin est capable de conduire le sujet à ce qu'il en est d'une certaine parenthèse, celle qui commence

à la naissance, qui finit à la mort et qui comporte les questions que comportent l'une et l'autre.

Au nom de quoi les médecins auront-ils à statuer du droit au non à la naissance ? Comment répondront-ils aux exigences qui conflueraient très rapidement aux exigences de la productivité ? Car si la santé devient l'objet d'une organisation mondiale, il s'agira de savoir dans quelle mesure elle est productive. Que pourra opposer le médecin aux impératifs qui feraient de lui l'employé de cette entreprise universelle de la productivité ? Il n'a d'autre terrain que ce rapport par lequel il est le médecin, à savoir la demande du malade. C'est à l'intérieur de ce rapport ferme où se produisent tant de choses qu'est la révélation de cette dimension dans sa valeur originelle, qui n'a rien d'idéaliste mais qui est exactement ce que j'ai dit : le rapport à la jouissance du corps.

Qu'avez-vous à dire, médecins, sur le plus scandaleux de ce qui va suivre ? Car s'il était exceptionnel, le cas où l'homme jusqu'ici proférerait « Si ton œil te scandalise, arrache-le », que direz-vous du slogan : « Si ton œil se vend bien, donne-le ». Au nom de quoi, aurez-vous à parler, sinon précisément de cette dimension de la jouissance de son corps et de ce qu'elle commande de participation à tout ce qu'il en est dans le monde ?

Si le médecin doit rester quelque chose, qui ne saurait être l'héritage de son antique fonction qui était une fonction sacrée, c'est pour moi, à poursuivre et à maintenir dans sa vie propre la découverte de Freud. C'est toujours comme missionnaire du médecin que je me suis considéré : la fonction du médecin comme celle du prêtre ne se limite pas au temps qu'on y emploie.

Mme AUBRY – M. Royer, avez-vous quelques mots à dire avant l'exposé de Mme Rimbault ?

M. ROYER – Je m'excuse de reprendre la parole après la « brève » intervention de M. Lacan. Je pense que l'exposé qu'il vient de faire de ce qu'il a appelé un « minuscule échantillonnage » de ses œuvres est assez choquant pour les médecins qui sont dans cette assemblée et il me paraît bon de le dire, car si j'ai bien compris et si aucun piège ne m'a été tendu, nous sommes ici pour discuter de la place de la psychanalyse dans la médecine en général ⁽⁷⁷⁰⁾ et plus particulièrement des rapports entre psychanalystes et généralistes au sein d'un même hôpital. Le problème m'avait été posé ainsi et j'ai le sentiment d'être un peu tombé dans un traquenard.

Nous venons d'entendre un exposé qui contient beaucoup de banalités – c'est l'auteur lui-même qui l'a dit – et je n'ai pas été très sensible, je dois l'avouer aux arguments qu'il a développés. Nous sommes ici me semble-t-il pour des choses plus sérieuses.

M. Lacan, nous avons eu, M. Klotz et moi-même l'honnêteté de dire, au début de cette table ronde que nous n'étions pas psychanalyste et que nous ne désirions pas juger la psychanalyse. Il eut été honnête de votre part, me semble-t-il, de reconnaître que vous ne connaissiez ni les médecins ni la médecine. Vous avez émis un certain nombre de jugements sur les médecins qui sont inacceptables et, je me permets de vous le dire – vous faites de nous de simples « distributeurs de médicaments » fournis par les firmes pharmaceutiques, cela prouve que vous n'êtes certainement pas au courant des innombrables problèmes avec lesquels nous sommes confrontés et que nous essayons de résoudre.

J'étais venu ici dans l'espoir que nous pourrions trouver un langage commun, puisque vous vous intéressez aux problèmes de linguistique. Or il est impossible de le trouver sur ce terrain et je dois avouer que je considère cette réunion comme un échec complet.

Mme AUBRY – Je ne crois pas que nous ayons jamais considéré M. Royer comme un distributeur de médicaments et si j'essaie de préciser la pensée de M. Lacan, il a probablement voulu dire que c'était un danger qui guettait le médecin.

M. LACAN – Non, ce n'est pas ça que j'ai dit : j'ai parlé de la demande du malade.

Mme AUBRY – Je crois, M. Royer que la manière dont la psychanalyse a été mise au service de votre équipe de recherche éclairera cette discussion et j'aimerais que Mme Rimbault nous en dise quelques mots.

[...]

M. LACAN – Je ne crois pas que Mme Raimbault, quoiqu'en un style différent et qui peut être plus plaisant à certaines oreilles, ait dit des choses essentiellement différentes de celles que j'ai énoncées tout à l'heure.

Je voulais tout de même dire ce simple mot à M. Royer : c'est que j'aurais cru un accueil meilleur donné à mes propos. Bien que j'aie fait de l'abondance de l'arsenal thérapeutique le seul critère du passage de la médecine à l'ère scientifique, l'essentiel de ma distinction me semblait, mais sans doute est-ce une erreur, recouvrir la dimension dont, avant mon discours, il avait dit lui-même s'inquiéter, à savoir ce qu'il a nommé dans son vocabulaire à lui, qui est de son registre, la maladie endogène comme opposée à la maladie exogène. Si j'ai bien compris, la maladie exogène, c'est celle qui est vue de l'extérieur, par le médecin, de ce point de vue que j'ai appelé tout à l'heure scientifique. La maladie endogène recouvre tous ces problèmes que j'indiquais, ceux de la demande et du fond qu'elle recèle. Pour pouvoir les résoudre et y intervenir ⁽⁷⁷²⁾ d'une façon appropriée il ne suffit pas de s'y avancer dans une formation hâtive. À considérer la diffusion actuelle de la théorie de la relation médecin-malade, vue d'une façon plus ou moins approximative comme psychanalytique et ce qu'elle permet dans certains cas d'interventions intempestives, parfois une non initiation vaut mieux qu'une trop grande.

[...]

M. LACAN – Je suis très content de l'intervention de M. Wolff. Quoiqu'il en soit de mon inconscience, il faut employer ce terme au sens courant du mot, et ce n'est pas de l'inconscient freudien qu'il s'agit, c'est toujours une grande inconscience que de servir « comme ça » une tranche plus ou moins transversale de quelque chose qui demande à être exposé avec toutes sortes d'étages.

Je relirai l'enregistrement de ce que j'ai dit tout à l'heure. Je croyais avoir bien précisé au début que je prenais au pied de la lettre la question de la place de la psychanalyse dans la médecine. Je vais grossir encore ma thèse et peut-être arrivera-t-elle ainsi à passer. La médecine se maintiendra pour autant que le médecin sera plus qu'à l'aise, – informé comme il peut l'être –, dans ce que j'ai appelé la topologie du sujet. Il en existe des schémas que je n'ai pas voulu vous imposer ce soir et j'ai voulu seulement vous tenir un discours qui implique la dimension où j'entendais porter le débat. Il ne s'agit nullement et à aucun moment de savoir si la cure psychanalytique est indiquée dans tel ou tel cas ou si elle doit être plus ou moins répandue.

Quant à penser que, dans ses rapports avec son malade, un psychanalyste doit être substitué au médecin, je veux bien qu'on me coupe la tête si j'ai dit quelque chose qui en approche si peu que ce soit. Il me semblait simplement, étant donné les données acquises, et j'ai exprès précisé qu'elles n'étaient pas toutes diffusées, qu'il serait temps que quelque part, elles soient sinon diffusées ou enseignées, mais au moins mises au jour de l'expérience dans le cadre d'une Faculté de Médecine.

⁽⁷⁷⁴⁾ Le caractère purement didactique de modulation que j'ai plus ou moins, selon mes habitudes, donné dans cette occasion à ma voix, ne marque nullement la tension d'une passion personnelle, même au nom d'une authenticité ou d'une sincérité quelconque ; et justement je n'ai pas voulu émettre un vœu qui dans cette occasion aurait pu avoir l'air d'une telle passion, vœu qui resterait très gratuit d'ailleurs, car les réponses que j'ai reçues montrent qu'il est évident que de grands obstacles s'opposent à l'admission d'une idée semblable, celle par exemple d'enseigner aux étudiants en médecine, ce que veut dire un signifiant et un signifié, alors que tout le monde parle de linguistique, sauf les étudiants en médecine pour la simple raison qu'on ne le leur apprend pas.

Quant au caractère ésotérique de mon enseignement, les portes en ont toujours été grandes ouvertes, contrairement à ce qui se pratique dans d'autres lieux de la psychanalyse

et il n'a jamais été interdit à qui que ce soit, en tout cas pas par moi, d'assister à ce qu'il serait exagéré d'appeler mon cours mais à mes communications et à mon séminaire.

Les questions ici reproduites ont été adressées au Docteur Lacan par un groupe d'étudiants de la Faculté des Lettres de Paris. Paru dans Cahiers pour l'analyse n° 3, Paris, Seuil, octobre 1975.

I – CONSCIENCE ET SUJET ?

Vous avez parlé du mirage engendré par la confusion de la conscience et du sujet, mirage que l'expérience psychanalytique dénonce. Or la philosophie parle de conscience (cogito cartésien, conscience transcendantale, conscience de soi hégélienne, cogito apodictique de Husserl, cogito pré-réflexif de Sartre ...) ; comment l'expérience psychanalytique rend-elle compte de la méconnaissance engendrée chez un sujet par le fait de s'identifier à sa conscience ?

Qu'est ce que la conscience pour un psychanalyste ?

Est-il possible de faire « sortir » quelqu'un de sa conscience ? Le sujet d'une conscience n'est-il pas condamné à elle ?

JACQUES LACAN – Ce dont vous dites que j'ai parlé, me semble plutôt extrait par vous d'un texte que j'ai écrit en hommage à la mémoire de Maurice Merleau Ponty, le seul, j'espère, à prêter à une confusion que je dois éclairer d'abord dans votre lecture.

J'écris que « le « je pense » auquel on entend réduire la présence (d'après ce qui précède : celle du sujet phénoménologique) ne cesse pas d'impliquer ... tous les pouvoirs de la réflexion par quoi se confondent sujet et conscience ». Ceci ne veut pas dire qu'il y a rien là de confusionnel. En un point éminent de l'ascèse cartésienne, celui que précisément ici j'invoque, conscience et sujet coïncident. C'est de tenir ce moment privilégié pour exhaustif du sujet qui est trompeur, d'en faire la pure catégorie que la présence du regard comme opacité dans le visible viendrait faire chair de la vision (contexte de ma phrase).

C'est au contraire de ce moment de coïncidence lui-même en tant qu'il est saisi par la réflexion, que j'entends marquer la place par où l'expérience psychanalytique fait son entrée. À seulement être tenu dans le temps, ce sujet du « je pense » révèle ce qu'il est : l'être d'une chute. Je suis ce qui pense : « donc je suis », l'ai-je commenté ailleurs, marquant que le « donc » trait de la cause, divise inauguralement le « je suis » d'existence, du « je suis » de sens.

Cette refente, c'est proprement ce dont la psychanalyse nous donne l'expérience quotidienne. J'ai l'angoisse de la castration en même temps que je la tiens pour impossible. Tel est l'exemple cru dont Freud illustre cette refente, reproduite à tous les niveaux de la structure subjective.

Je dis qu'on doit la tenir pour principielle et comme le premier jet du refoulement originel.

Je dis que les « consciences » philosophiques dont vous étalez la brochette jusqu'au culmen de Sartre n'ont d'autre fonction que de suturer cette béance du sujet et que l'analyste en reconnaît l'enjeu qui est de verrouiller la vérité (pour quoi l'instrument parfait serait évidemment l'idéal que Hegel nous promet comme savoir absolu).

Le prétexte dont cette opération se pare de toujours, se trahit du style de bon apôtre dont il s'est illustré spécialement dans le discours de Leibniz. C'est pour « sauver la vérité », qu'on lui ferme la porte.

C'est pourquoi la question d'une erreur initiale dans la philosophie s'impose, dès que Freud a produit l'inconscient sur la scène qu'il lui assigne (« l'autre scène », l'appelle-t-il) et qu'il lui rend le droit à la parole.

C'est ce sur quoi Lacan revient, pour ce que cette levée du sceau est si redoutable que ses praticiens eux-mêmes ne songent qu'à la reléguer. Ce droit, dis-je, l'inconscient le tient de ce qu'il structure de langage et je m'en expliquerais de l'éclat sans fin dont Freud fait retentir ce fait, si vous m'aviez posé la question autour des termes : inconscient et sujet.

J'eusse pu alors y apporter ce complément que cette raison même ne suffit pas à fonder ce droit, qu'il y faut, comme au fondement de tout droit, un passage à l'acte, et que c'est devant quoi le psychanalyste aujourd'hui se dérobe.

C'est pourquoi ce que j'enseigne, ne s'adresse pas de premier jet aux philosophes. Ce n'est pas, si je puis dire, sur votre front que je combats.

Car il est remarquable que vous me posiez des questions sans autrement vous inquiéter d'où je suis fondé à soutenir les positions que vous me prêtez plus ou moins exactes. La place de l'énonciation est essentielle à ne pas éluder de tout énoncé, sachez-le.

Méfiez-vous donc de votre précipitation : pour un temps encore, l'aliment ne manquera pas à la brouille philosophique. Simplement le passage à l'acte psychanalytique pourrait lui indiquer de reconnaître la substance du côté de la pénurie.

La psychanalyse n'a pas à rendre compte à la philosophie de l'erreur philosophique, comme si la philosophie à partir de là devait « s'en rendre compte ». Il ne peut rien y avoir de tel, puisque de se l'imaginer, c'est précisément l'erreur philosophique elle-même. Le sujet n'y a pas le tort de s'identifier à sa conscience, comme vous me le faites dire, Dieu sait pourquoi, mais de ne pouvoir de là que laisser échapper la topologie qui se joue de lui dans cette identification.

J'ai dit : topologie. Car c'est ici ce qui prévaut. Je veux dire que sans la structure, impossible de rien saisir du réel de l'économie : de l'investissement comme on dit, même sans savoir ce qu'on dit.

C'est de manquer de l'élaboration qu'a préparée ici pour nous la linguistique, que Freud hésitait à prendre parti sur l'origine de la charge, qu'il distinguait dans la conscience, fort perspicace à la reconnaître pour démesurée au regard de la minceur d'épiphénomène où entendait la réduire une certaine physiologie et s'en libérant à indiquer à ses suivants le phénomène de l'attention pour en découdre.

Index apparemment insuffisant : les psychanalystes ont rarement su se servir d'une clef quand Freud ne leur a pas appris comment elle ouvre. Peut être l'avancée que j'entreprends cette année vers un certain objet dit petit *a* permettra-t-elle là dessus quelque progrès.

J'espère donc avoir remis à sa place la fonction d'une confusion qui est d'abord dans votre question.

La suite du texte, si c'est bien celui à quoi vous vous référez, montre précisément que ce qu'il vise en ce point, est le danger du ravalement du sujet au *moi*. C'est cette recentration de la théorie psychanalytique sur le moi, qu'il m'a fallu dénoncer longuement dans une période de sommeil de la psychanalyse, pour rendre possible un retour à Freud.

Cet accessoire désaffecté, le moi nommément, qui n'a plus servi que d'enseigne dans la psychologie elle même dès qu'elle s'est voulu un peu plus objective, par quel sort était-il relevé là où l'on se serait attendu à ce que la critique en fût reprise à partir du sujet ?

Ceci ne se conçoit que du glissement qu'a subi la psychanalyse de se trouver confrontée à l'exploitation managériale de la psychologie, spécialement dans ses usages de recrutement pour les emplois.

Le *moi autonome*, la sphère libre de conflits, proposé comme nouvel Évangile par Monsieur Heinz Hartmann au cercle de New-York, n'est que l'idéologie d'une classe d'immigrés soucieux des prestiges qui régentaient la société d'Europe centrale quand, avec la diaspora de la guerre, ils ont eu à s'installer dans une société où les valeurs se sédimentent selon l'échelle de l'*income tax*.

J'anticipais donc sur la mise en garde nécessaire en promouvant dès 1936 avec le *stade du miroir* un modèle d'essence déjà structurale qui rappelait la vraie nature du moi dans Freud, à savoir une identification imaginaire ou plus exactement une série enveloppante de telles identifications.

Notez pour votre propos que je rappelle à cette occasion la différence de l'image à l'illusoire (l'« illusion optique » ne commence qu'au jugement, auparavant elle est regard objectivé dans le miroir).

Heinz Hartmann, fort cultivé en ces matières, put entendre ce rappel dès le Congrès de Marienbad où je le proférai en 1936. Mais on ne peut rien contre l'attrait de varier les formes du camp de concentration : l'idéologie psychologisante en est une.

Vous autres philosophes ne me semblez avoir besoin de ce registre de mes remarques que si déjà Alain ne vous a pas suffi.

Êtes-vous assez édifié pour me dispenser de répondre sur les moyens de « faire sortir quelqu'un de sa conscience » ? Je ne suis pas Alphonse Allais, qui vous répondrait : l'écrouler.

Ce n'est pas à sa conscience que le sujet est condamné, c'est à son corps qui résiste de bien des façons à réaliser la division du sujet.

Que cette résistance ait servi à loger toutes sortes d'erreurs (dont l'âme) n'empêche pas cette division d'y porter des effets véridiques, tel ce que Freud a découvert sous le nom dont vacille encore l'assentiment de ses disciples : la castration.

II – PSYCHANALYSE ET SOCIÉTÉ ?

Quel est le rapport entre le sujet d'une praxis révolutionnaire visant le dépassement de son travail aliéné et le sujet du désir aliéné ?

Quelle est d'après vous, la théorie du langage impliquée par le marxisme ?

Que pensez-vous de cette expression récente du Dr Mannoni qui, parlant de la cure psychanalytique, la caractérise comme « l'intervention d'une institution dans une autre institution (à une récente réunion des psychothérapeutes institutionnels).

Cela pose le problème de la fonction sociale de la « maladie mentale » et de la psychanalyse. Quelle est la signification sociale du fait que le psychanalyste doit être payé par l'analysé ? Le psychanalyste doit-il tenir compte du fait que sa cure est une thérapie de classe ?

JACQUES LACAN – Sujet du désir aliéné, vous voulez dire sans doute ce que j'énonce comme : « le désir de – est le désir de l'Autre », ce qui est juste, à ceci près qu'il n'y a pas de sujet de désir. Il y a le sujet du fantasme, c'est à dire une division du sujet causée par un objet, c'est à dire bouchée par lui, ou plus exactement l'objet dont la catégorie de la cause tient la place dans le sujet.

Cet objet est celui qui manque à la considération philosophique pour se situer, c'est à dire pour savoir qu'elle n'est rien.

Cet objet est celui que nous arrivons dans la psychanalyse à ce qu'il saute de sa place, comme le ballon qui échappe de la mêlée pour s'offrir à la marque d'un but.

Cet objet est celui après quoi l'on court dans la psychanalyse, tout en mettant toute la maladresse possible à sa saisie théorique.

C'est seulement quand cet objet, celui que j'appelle l'objet petit *a*, et que j'ai mis au titre de mon cours de cette année comme l'objet de la psychanalyse, aura son statut reconnu, qu'on pourra donner un sens à la prétendue visée que vous attribuez à la praxis révolutionnaire d'un dépassement par le sujet de son travail aliéné. En quoi peut-on bien dépasser l'aliénation de son travail ? C'est comme si vous vouliez dépasser l'aliénation du discours.

Je ne vois à dépasser cette aliénation que l'objet qui en supporte la valeur, ce que Marx appelait en une homonymie singulièrement anticipée de la psychanalyse, le fétiche, étant entendu que la psychanalyse dévoile sa signification biologique.

Or cet objet causal est celui dont la coupe réglée prend forme éthique dans l'embourgeoisement qui scelle à l'échelle planétaire le sort de ce qu'on appelle, non sans pertinence, les cadres.

Trouvez là un linéament de ce qui pourrait faire passer votre question à l'état d'ébauche.

Mais pour éviter toute méprise, prenez acte que je tiens que la psychanalyse n'a pas le moindre droit à interpréter la pratique révolutionnaire – ce qui se motivera plus loin –, mais que par contre la théorie révolutionnaire ferait bien de se tenir pour responsable de laisser vide la fonction de la vérité comme cause, quand c'est là pourtant la supposition première de sa propre efficacité.

Il s'agit de mettre en cause la catégorie du matérialisme dialectique et l'on sait que pour ce faire les marxistes ne sont pas forts, quoique dans l'ensemble ils soient aristotéliens, ce qui n'est déjà pas si mal.

Seule ma théorie du langage comme structure de l'inconscient, peut être dite impliquée par le marxisme, si toutefois vous n'êtes pas plus exigeant que l'implication matérielle dont

notre dernière logique se contente, c'est à dire que ma théorie du langage est vraie quelle que soit la suffisance du marxisme, et qu'elle lui est nécessaire quel que soit le défaut qu'elle y laisse.

Ceci pour la théorie du langage que le marxisme implique logiquement.

Pour celle qu'il a impliqué historiquement, je n'ai guère encore à vous offrir dans ma modeste information de ce qui se passe au-delà d'un certain rideau doctrinal, que trente pages de Staline qui ont mis fin aux ébats du *marrisme* (du nom du philologue Marr qui tenait le langage pour une « superstructure »).

Énoncés du bon sens premier concernant le langage et nommément sur ce point qu'il *n'est pas* une superstructure, par quoi le marxiste se place désormais concernant le langage très au dessus du néopositivisme logicien.

Le minimum que vous puissiez m'accorder concernant ma théorie du langage, c'est, si cela vous intéresse, qu'elle est matérialiste : le signifiant, c'est la matière qui se transcende en langage.

Je vous laisse le choix d'attribuer cette phrase à un Bouvard communiste ou à un Pécuchet qu'émoustillent les merveilles de l'A.D.N.

Car vous auriez tort de croire que je me soucie de métaphysique au point de faire un voyage pour la rencontrer.

Je l'ai à domicile, c'est à dire dans la clinique où je l'entretiens dans des termes qui me permettent de vous répondre sur la fonction sociale de la maladie mentale, lapidairement, sa fonction *sociale* avez-vous bien dit, c'est l'ironie ! Quand vous aurez la pratique du schizophrène, vous saurez l'ironie qui l'arme, portant à la racine de toute relation sociale.

Quand cette maladie est la névrose pourtant, l'ironie manque sa fonction, et c'est la trouvaille de Freud de l'y avoir reconnue tout de même, moyennant quoi il l'y restaure dans son plein droit, ce qui équivaut à la guérison de la névrose.

Maintenant la psychanalyse a pris la succession de la névrose : elle a la même fonction sociale, mais elle aussi, elle la manque. Je tente d'y rétablir dans ses droits l'ironie, moyennant quoi peut-être aussi guérirons-nous de la psychanalyse d'aujourd'hui.

Que la psychanalyse doive être payée n'implique pas que ce soit une thérapie de classe, mais les deux sont tout ce qui y reste actuellement de l'ironie. Ceci peut passer une réponse trop ironique. Si vous y réfléchissez, elle vous paraîtra sûrement plus authentique que si je vous renvoyais à ce que j'ai dit plus haut de la fonction du fétiche.

Je m'aperçois que j'ai laissé de côté Mannoni, faute de savoir ce qu'il a dit exactement. Nous le trouverons bientôt au *Temps Modernes*.

III – PSYCHANALYSE ET PHILOSOPHIE ?

Jusqu'à quel point la psychanalyse peut-elle rendre compte de la philosophie et en quel sens est elle habilitée à dire que la philosophie, c'est de la paranoïa (dans un texte inédit de Freud que commente Kaufmann) ?

Si l'illusion est le dernier mot de la sublimation, quel rapport entretient-elle avec l'idéologie ? La sublimation n'est elle pas une forme d'aliénation ? Comment, à l'intérieur de l'enseignement de la philosophie, concevez-vous celui de la psychanalyse ?

JACQUES LACAN – J'en ai déjà assez dit pour être court, car tout ceci ne me plaît guère.

Que la philosophie relève de la paranoïa, relève de l'étape sauvage de l'ironie freudienne, ce n'est certainement pas un hasard quand Freud la réserve à l'inédit (la référence Alphonse Allais ne serait pas ici encore hors de saison, ne nous étonnons donc pas d'y rencontrer Kaufmann, qui connaît l'ironie).

Je regrette que vous croyiez que la sublimation est une illusion. La moindre lecture de Freud vous convaincrat qu'il dit exactement le contraire.

La religion, oui, une illusion, dit Freud, mais c'est qu'il y voit une névrose.

Je ne sais pas ce que l'on peut attendre de l'intérieur de l'enseignement de la philosophie, mais j'y ai fait récemment une expérience qui m'a laissé la proie d'un doute : c'est que la

psychanalyse ne puisse y contribuer à ce qu'on appelle l'herméneutique, qu'à ramener la philosophie à ses attaches d'obscurantisme.

Car faire état de l'économie en la matière, c'est à dire de l'obscur (puisqu'en même temps, l'on se targue de n'en avoir pas l'expérience), au point même où l'on devrait comme philosophe se confronter à l'achoppement du sujet, ceci relève de la même opération dont se forme le fantasme célèbre de l'homme aux rats, qui mit deux paquets de merde sur les yeux qui, comme par hasard, étaient ceux d'Anna Freud, la fille de son psychanalyste

Ainsi le philosophe opérerait-il avec la vérité, quand elle risque de le voir dans sa pauvreté particulière. Mais tout ceci n'est pas aussi grave, et les visées religieuses sont ici assez avouées (elles ne se cachent guère de nos jours) pour qu'on puisse dire que la psychanalyse n'y est pas intéressée.

IV – PSYCHANALYSE ET ANTHROPOLOGIE ?

Peut-il y avoir ou y a-t-il une discipline fondamentale qui rendrait compte de l'unité des sciences humaines ? Y a-t-il un objet unique des sciences humaines ?

La psychanalyse peut-elle fonder une anthropologie ?

JACQUES LACAN – L'anthropologie la meilleure ne peut aller plus loin que de faire de l'homme l'être parlant. Je parle moi-même d'une science définie par son objet.

Or le sujet de l'inconscient est un être parlé, et c'est l'être de l'homme ; si la psychanalyse doit être une science, ce n'est pas là un objet présentable.

En fait la psychanalyse réfute toute idée jusqu'ici présentée de l'homme. Il faut dire que toutes, tant qu'elles fussent, ne tenaient plus à rien dès avant la psychanalyse.

L'objet de la psychanalyse n'est pas l'homme ; c'est ce qui lui manque, – non pas manque absolu, mais manque d'un objet. Encore faut-il s'entendre sur le manque dont il s'agit, c'est celui qui met hors de question qu'on en mentionne l'objet.

Ce n'est pas le pain rare, c'est la brioche à quoi une Reine renvoyait ses peuples en temps de famine.

C'est là l'unité des sciences humaines si vous voulez, c'est à dire qu'elle fait sourire si l'on n'y reconnaît la fonction d'une limite.

Elle fait sourire d'un certain usage de l'interprétation, comme passez-muscade de la compréhension. Une interprétation dont on comprend les effets, n'est pas une interprétation psychanalytique. Il suffit d'avoir été analysé ou d'être analyste pour savoir cela.

C'est pourquoi la psychanalyse comme science sera structuraliste jusqu'au point de reconnaître dans la science un refus du sujet.

Résumé du séminaire « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse » Annuaire 1965-1966 – documents rapports chronique – École pratique des hautes Études – Section de sciences Économiques et sociales

⁽²⁷⁰⁾ Chargé de conférences : Docteur Jacques Lacan.

Le problème mis au centre tient en ces termes : l'être du sujet, – où nous portait la pointe de nos références antérieures.

Que l'être du sujet soit refendu, Freud n'a fait que le redire sous toutes les formes, après avoir découvert que l'inconscient ne se traduit qu'en nœuds de langage, a donc un être de sujet.

C'est de la combinatoire de ces nœuds qu'est franchie la censure, laquelle n'est pas une métaphore, de porter sur leur matériel.

D'emblée Freud affirme que toute conception d'un recès de la conscience vers l'obscur, le potentiel, voire l'automatisme, est inadéquate à rendre compte de ces effets.

Voilà qui n'est rappelé que pour écarter toute « philosophie » de l'emploi que nous avons fait cette année du *cogito*, légitime, croyons-nous, de ce que le *cogito* ne fonde pas la conscience, mais justement cette refente du sujet.

Il suffit de l'écrire :

Je suis pensant : « Donc je suis »⁴⁵²,

et de constater que cette énonciation, obtenue d'une ascèse, refend l'être, lequel, de ses deux bouts, ne se conjoint qu'à manifester la torsion qu'il a subi dans son nœud. Cotation ? Retournement ? Négativité ? c'est cette torsion dont il s'agit de faire la topologie.

Piaget et Vigotsky, du premier au second illustrent le gain qu'on réalise à repousser toute hypothèse psychologique des rapports du sujet au langage, même quand c'est de l'enfant qu'il s'agit. Car cette hypothèse n'est que l'hypothèque qu'un être-de-savoir prend sur l'être-de-vérité que l'enfant a à incarner à partir de la batterie signifiante que nous lui présentons et qui fait la loi de l'expérience.

Mais c'est anticiper sur une structure qu'il faut saisir dans la synchronie, et d'une rencontre qui ne soit pas d'occasion. C'est ce que nous fournit cet embrayage du 1 sur le 0, venu à nous du point où *Frege* entend fonder l'arithmétique.

De là on aperçoit que l'être du sujet est la suture d'un manque. Précisément du manque ⁽²⁷¹⁾ qui, se dérochant dans le nombre, le soutient de sa récurrence, – mais en ceci ne le supporte que d'être ce qui manque au signifiant pour être l'Un du sujet : soit ce terme que nous avons appelé dans un autre contexte le trait unaire, la marque d'une identification primaire qui fonctionnera comme idéal.

Le sujet se refend d'être à la fois effet de la marque et support de son manque.

Quelques rappels de la formalisation où se retrouve ce résultat, seront ici de mise.

D'abord notre axiome, fondant le signifiant : comme « ce qui représente un sujet [non pas pour un autre sujet, mais] pour un autre signifiant ».

Il situe le lemme, qui vient d'être réacquis d'une autre voie : le sujet est ce qui répond à la marque par ce dont elle manque. Où se voit que la réversion de la formule ne s'opère qu'à introduire à un de ses pôles (le signifiant) une négativité.

La boucle se ferme, sans se réduire à être un cercle, de supposer que le signifiant s'origine de l'effacement de la trace.

La puissance des mathématiques, la frénésie de notre science ne reposent sur rien d'autre que sur la suture du sujet. De la minceur de sa cicatrice, ou mieux encore de sa béance, les apories de la logique mathématique témoignent (théorème de Gödel), toujours au scandale de la conscience.

On ne s'illusionne pas sur le fait qu'une critique à ce niveau, ne saurait décaper la plaie des excréments, dont l'ordre de l'exploitation sociale, qui prend assiette de cette ouverture

⁴⁵² ou... I am thinking « Therefore I am ».

du sujet (et ne crée donc pas l'aliénation), s'emploie à recouvrir ladite plaie, avec plus ou moins de conscience. Il faut mentionner la tâche qu'ici remplit, depuis la crise ouverte du sujet, la philosophie. Servante de plus d'un maître.

Il est d'autre part exclu qu'aucune critique portant sur la société y supplée, puisqu'elle même ne saurait être qu'une critique venant de la société, c'est-à-dire impliquée dans le commerce de cette sorte de « pensement » que nous venons de dire.

C'est pourquoi seule l'analyse de cet objet peut l'affronter dans son réel, ... qui est d'être l'objet de l'analyse (propos de l'année prochaine).

Nous ne nous contentons pas pourtant de suspendre ce qui serait un aveu de forfait dans notre abord de l'être du sujet, à l'excuse d'y retrouver sa fondation de manque.

C'est précisément la dimension qui déroute, de notre enseignement que de mettre à l'épreuve cette fondation, en tant qu'elle est dans notre audience.

⁽²⁷²⁾ Car comment reculerions nous à voir que ce que nous exigeons de la structure quant à l'être du sujet,⁴⁵³ ne saurait être laissé hors de cause chez celui qui le représente éminemment (pour le représenter d'être et non de pensée, tout comme fait le *cogito*), à savoir le psychanalyste ?

C'est bien ce que nous trouvons dans le phénomène, notable cette année là, de l'avance prise par une autre partie de notre auditoire à nous donner ce succès, disons : de confirmer la théorie que nous tenons pour juste, de la communication *dans* le langage. Nous l'exprimons à dire que le message n'y est émis qu'au niveau de celui qui le reçoit.

Sans doute faut-il faire place ici au privilège que nous tenons du lieu dont nous sommes l'hôte.

Mais ne pas oublier dans la réserve qu'inspire ce qui paraît de trop aisé dans cet effet de séminaire, la résistance qu'elle comporte, et qui se justifie.

Elle se justifie de ce que les engagements soient d'être et non de pensée, et que les deux bords de l'être du sujet se diversifient ici de la divergence entre vérité et savoir.

La difficulté d'être du psychanalyste tient à ce qu'il rencontre comme être du sujet : à savoir le symptôme.

Que le symptôme soit être-de-vérité, c'est ce à quoi chacun consent, de ce qu'on sache ce que psychanalyse veut dire, quoi qu'il soit fait pour l'embrouiller.

Dès lors on voit ce qu'il en coûte à l'être-de-savoir, de reconnaître les formes heureuses de ce à quoi il ne s'accouple que sous le signe du malheur.

Que cet être-de-savoir doive se réduire à n'être que le complément du symptôme, voilà ce qui lui fait horreur, et ce qu'à l'élider, il fait jouer vers un ajournement indéfini du statut de la psychanalyse, – comme scientifique s'entend.

C'est pourquoi même le choc qu'à clore l'année sur ce ressort nous produisîmes, n'évita pas qu'à sa place se répât le court-circuit. Il nous en revint, d'une bonne volonté évidente à se parer de paradoxe, que c'est la façon dont le praticien le pense, qui fait le symptôme. Bien sûr est-ce vrai de l'expérience des psychologues par où nous avons introduit le grelot. Mais c'est aussi rester, comme psychothérapeute, au niveau de ce qui fait que Pierre Janet n'a jamais pu comprendre pourquoi il n'était pas Freud.

⁽²⁷³⁾ La dive bouteille est la bouteille de Klein. Ne fait pas qui veut, sortir de son goulot ce qui est dans sa doublure. Car tel est construit le support de l'être du sujet.

⁴⁵³ Exigence qui ne nous paraît pas de trop au regard de l'extension du ralliement structuraliste.

Intervention sur l'exposé de C. Morazé : « Literary Invention », au Symposium International du John Hopkins Humanities Center à Baltimore (USA). Paru dans The Languages of Criticism and the Sciences of Man : The structuralist Controversy, dirigé par R. Macksey et E. Donato, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins Press, 1970, pp. 41-44. Les interventions de Lacan ont été faites en anglais. Une traduction vous en est proposée.

⁽⁴¹⁾It is rare for a discussion to bring forward so quickly what could have remained unsettled after a presentation. Much of what there is [to discuss] has been put in its proper place. A minute ago, for example, when you were saying that as to the question of the ⁽⁴²⁾« imaginary root », things had been resolved very simply. You yourself brought the necessary corrective, *viz*, that it was a terrible drama. What it seemed to me was the essence of your communication, what it centered about, what gave it its essential character, was that you touched on the question of invention, namely : Who invents ? There would be no question of invention if *that* were not the question. You consider this question resolved. In any case, you were very anxious to be precise about the fact that whatever the constellation, the configuration, in which you place the phenomenon we call « invention » (and which you brought into the discussion in an admirably cogent and primary way) : one invents to the degree that he puts a number of signs in relationship to each other. I do not advance this argument ; it is you who have restated the problem in this way. (Parenthetically I am leaving aside here something that it seems useful to me to recall concerning the use of the term « symbol », which you seem to regret [coming from] the mouth of mathematicians, and which means only this : symbols are the relations between signs.)

But I want to keep to the heart of the matter, which is something you evidently took to be resolved from the beginning – that the man who invents is he whom you were speaking of when you spoke, a moment ago, of *savoir de vivre, goût de vivre, espoir de vivre* [zest for life, love for life, anticipation]. It is a question of the living being, it is the individual, the living individual. But there must still have been a question in the back of your mind, since throughout your exposé that point seemed so obvious that it was almost surprising to hear you emphasize it. You explained that, in spite of all you had said about the context of the invention, it was after all the inventor who invented, who was the author of the invention, and your phrases *savoir de vivre, goût de vivre, espoir de vivre*, actually implied the flesh-and-blood individual. The term « disincarnated » you used, not in connection with this inventor, but in connection with the *sign*, the mathematical sign ; which goes to show that the question of incarnation was there present in your mind, although we don't, of course, both give it equal value. It is certain that in this domain of mathematics, which you have aptly chosen in introducing the question of invention, inventions are produced, we may say, at exactly the same time, or within a few months of each other, by *subjects* (I must pronounce the word sooner or later) who are at great distances (geographic or otherwise) from one another. The same phenomenon is no less observable in other fields of invention and especially in the field of literature, although here it does not evoke the same property of astonishment as in mathematics. So, ⁽⁴³⁾here is where the question lies. In proposing the term *subject* in this connection, and asking that we distinguish it from your living being with all his animation (your conception of which you have clearly expressed since it is a question of that *charge* which does or does not attach itself to the manipulation of the signs, and which you have presented to us on the whole as an emotional charge), you have shown us that this can go even further where the apprehension of signs is involved, for example pictorial signs, whose intuitive connotations you have rightly accepted : the picturesque element counts for something in the way in which they move us more than other signs.

But, leaving the elements in this sort of relationship in which you have left them, are we not ourselves losing something essential, an approach which we must adopt in posing the question ? I mean the one which might appear if we focused on the most paradoxical points. I seemed to understand you to say that it was necessary for these mathematical signs to be *recharged* at times. But with what ? You certainly emphasized what Russell had said, after all, that in mathematics one knows neither if what one is saying is true, nor

precisely of what one is speaking. In the sense, of course, and only in this sense, one can talk of a certain *emptiness* of the sign. In any case, one thing seemed to me certain : that the sign is not recharged with this emotional quality. This I believe is the same thing you suggested when you talked of a purely « quantitative » energy. That must have been what you were thinking of – that it wasn't a – let's not call it « quantitative », which would be really awkward, but a, shall we say, « qualified », energy.

So, if it's not that which periodically presents us with a certain crisis in mathematics, if it is no re-charging of this kind, then the question comes up : What accounts for the passion of this mathematical crisis ? What is this passion which is internal, in your admirable demonstration, to this crisis of the signs ? To use your vocabulary (at least one I think you can accept, even if you are not the one who associated these exact words) : What is the order of the passions around which this event will or will not occur, whatever it may be, this algorithm, invention of a new sign or of a new algorithm or a different organization of some logical system ? Asked in this way the question seems to show a close connection with the question posed by the introduction of the term *subject* as [something] distinct from the function of individuality you introduced – and it is quite normal to have done so – as essential to the question of the inventor. Is the inventor the physical person that each of us is here, facing the other, being looked at, capturing and being captured, more or less, within a play of gestures ? Is it something ⁽⁴⁴⁾ else ? Or is it to the extent that we are both caught up in the system of signs which is creeping into our debate with a sort of effort at approximation, but in which all the same there is a necessary internal coherence, a logical necessity – as someone here recalled just a little while ago. It is after all true that a *collective agreement* does not bring about the triumph or the failure of a theory in formal mathematics. There is another sort of necessity which obtains. Only this other necessity transfers a certain charge which plays, may I say, the same role as that which we call roughly the « affective charge » [*charge affective*]. This seems to me very close to my immediate concern and what it seeks to elucidate : to know in what sense it is, properly speaking, concerned with the *status of the subject*, in so far as it is the same question as the question of the « passion of signs. ». If one goes a little further in this line, one very quickly, it seems to me, comes to what could seem mysterious to M. Hyppolite in the announcement of the title of my own communication here. I am thinking of the word « inmixing » [*inmiction*]*. I think that the first time I introduced this word was precisely in respect to subjects. Subjects (even the Natural History of Buffon was not so « natural » as that, may I add) are not as isolated as we think. But, on the other hand, they are not collective. They have a certain structural form, precisely « inmixing, » which is, properly speaking, that to which a discussion such as that today can introduce us, and I think uniquely in so far as we are not so sure that he who invents is exactly he who is designated by a certain proper name.

Traduction

⁽⁴¹⁾ – C'est exceptionnel de mettre si rapidement en évidence dans une discussion ce qui a pu rester problématique après une présentation. Beaucoup de ce qui devait [être discuté] a été mis à sa juste place. Il y a une minute, par exemple, lorsque vous disiez que jusqu'à la question de la ⁽⁴²⁾« racine imaginaire », les choses ont été résolues très simplement. Vous avez vous même amené la rectification nécessaire, à savoir, que c'était un terrible drame. Ce qui m'a semblé être l'essence de votre communication, ce sur quoi elle était centrée, ce qui lui a donné son caractère essentiel, c'était ce que vous avez touché avec la question de l'invention, à savoir : qui invente ? Ce ne serait pas la question de l'invention si ce n'était pas la question. Vous considérez cette question résolue. En tout cas, vous étiez très soucieux d'être précis sur le fait que quelle que soit la constellation, la configuration, dans laquelle

* *inmiction* ?

vous mettez le phénomène que nous appelons « invention » (et que vous avez amené dans la discussion d'une façon admirablement concluante et primordiale) : quelqu'un invente jusqu'au point où il met un nombre de signes en relation les uns avec les autres. Je n'avance pas cet argument ; c'est vous qui avez refixé le problème de cette façon. (Entre parenthèses je laisse ici de côté quelque chose qu'il me semble utile de rappeler concernant l'utilisation du terme « symbole », que vous semblez regretter [qu'il sorte] de la bouche des mathématiciens, et qui veut seulement dire ceci : les symboles sont des relations entre les signes).

Mais je veux garder au cœur du sujet, ce que vous avez manifestement pris pour être résolu du début – que l'homme qui invente est celui dont vous parliez quand vous parliez, il y a un instant, de *savoir de vivre, goût de vivre, espoir de vivre*⁴⁵⁴. C'est une question d'être vivant, c'est l'individu, l'individu vivant. Mais vous devez encore avoir une question derrière la tête, bien qu'à travers votre exposé ce point ait semblé si évident qu'il était presque surprenant de vous entendre l'accentuer. Vous avez expliqué que, en dépit de tout ce que vous avez dit sur le contexte de l'invention, c'était après tout l'inventeur qui inventait, qui était l'auteur de l'invention, et vos phrases *savoir de vivre, goût de vivre, espoir de vivre* signifient en fait l'individu en chair et en os. Le terme « désincarné » que vous avez utilisé, non en relation avec l'inventeur, mais en relation avec le *signe*, le signe mathématique, tend à montrer que la question de l'incarnation était là présente dans votre esprit, bien que naturellement nous ne lui donnions, vous et moi, une valeur équivalente. Il est certain que dans le domaine des mathématiques, que vous avez pertinemment choisi en introduisant la question de l'invention, les inventions sont produites, pouvons-nous dire, exactement au même moment, ou à quelques mois les unes des autres, par des *sujets* (je dois prononcer ce mot tôt ou tard) qui sont très éloignés (géographiquement ou autrement) les uns des autres. Le même phénomène n'en est pas moins observable dans d'autres champs de l'invention et spécialement dans le champ de la littérature, bien qu'il n'y évoque pas la même qualité de surprise que dans les mathématiques. C'est donc ⁽⁴³⁾là que réside la question. En proposant le terme *sujet*, dans cette relation, et en demandant que nous le distinguions de votre être vivant avec toute sa vivacité (la conception que vous avez clairement exprimée puisque c'est une question de cette *charge* qui s'attache ou non à la manipulation des signes, et que vous nous avez présentée en somme comme une charge émotionnelle), vous nous avez montré que cela peut même aller plus loin, où l'appréhension des signes est engagée, par exemple les signes descriptifs, dont vous avez justement accepté les connotations intuitives : l'élément en image compte pour quelque chose dans la mesure où ils nous touchent davantage que les autres signes.

Mais, en laissant les éléments dans cette sorte de parenté dans laquelle vous les avez laissés, ne perdons-nous pas quelque chose d'essentiel, une approche que nous devons adopter en posant cette question ? Je veux dire celle qui pourrait apparaître si nous nous concentrons sur les points les plus paradoxaux. Je vous comprends, me semble-t-il, lorsque vous dites qu'il était nécessaire pour ces signes mathématiques d'être *rechargés* à temps. Mais avec quoi ? Vous avez certainement accentué ce que Russel a dit, après tout, qu'en mathématiques on ne sait pas si ce qu'on dit est vrai, ni précisément de quoi on parle. En ce sens, naturellement, et seulement en ce sens, on peut parler d'un certain *vide* du signe. Une chose en tout cas me semble certaine : c'est que le signe n'est pas rechargé avec cette qualité émotionnelle. Vous avez suggéré je crois la même chose lorsque vous parliez d'une énergie purement « quantitative ». Ça doit être ce à quoi vous pensiez – que ce n'était pas une – ne l'appelons pas « quantitative », ce qui serait réellement fâcheux, mais, dirions-nous, une énergie « qualifiée ».

Alors, si ce n'est pas ce qui s'offre périodiquement à nous dans une certaine crise en mathématiques, si ça ne se recharge pas de cette façon, alors la question se pose : Qu'est-ce

⁴⁵⁴ En français dans le texte.

qui rend compte de la passion de cette crise mathématique ? Qu'est-ce que cette passion qui, dans votre admirable démonstration, est interne à cette crise des signes ? Pour employer votre vocabulaire (celui que vous pouvez je pense au moins accepter, même si vous n'avez pas associé ces mots exacts) : Quel est l'ordre des passions autour duquel cet événement, quel qu'il puisse être, se produira ou ne se produira pas, cet algorithme, cette invention d'un nouveau signe ou d'un nouvel algorithme, ou une organisation différente de quelque système logique ? Posée ainsi, la question semble montrer un lien étroit avec la question posée par l'introduction du terme *sujet* comme [quelque chose de] distinct de la fonction d'individualité que vous avez introduite – et c'est assez normal de l'avoir fait – comme essentielle à la question de l'inventeur. L'inventeur est-il la personne physique qui, comme chacun de nous, face à l'autre, est ici regardé, capturant et capturé, plus ou moins, dans un jeu de gestes ? Est-ce quelque ⁽⁴⁴⁾ chose d'autre ? Ou est-ce au point que nous sommes tous deux attrapés dans le système des signes qui s'insinue dans notre débat avec une sorte d'effort à l'approximation, mais dans lequel tout de même il y a une cohérence nécessairement interne, une nécessité logique – comme quelqu'un l'a rappelé ici il y a juste un instant. C'est vrai après tout qu'un *accord collectif* ne cause pas le triomphe ou l'échec d'une théorie en mathématiques formelles. C'est une autre sorte de nécessité qu'elle obtient. Seulement cette autre nécessité transmet une certaine charge qui joue, puis-je dire, le même rôle que celui que nous appelons approximativement la « charge affective ». Cela me semble très proche de ma préoccupation immédiate et ce que cela cherche à élucider : savoir dans quel sens elle est, à proprement parler, concernée par le *statut du sujet*, pour autant que c'est la même question que la question de la « passion des signes ». Si on va un peu plus loin dans cette direction, on arrive très rapidement, me semble-t-il, à ce qui semblait mystérieux à M. Hyppolite dans l'annonce du titre de ma propre communication ici. Je pense au mot « immixtion ». Je pense que la première fois que j'ai introduit ce mot c'était précisément par rapport aux sujets. Les sujets (puis-je ajouter que même l'*Histoire Naturelle* de Buffon n'était pas si « naturelle » que ça) ne sont pas aussi isolés que nous le pensons. Mais, d'un autre côté, ils ne sont pas collectifs. Ils ont une certaine forme structurale, précisément « immixtion », qui est, à proprement parler, ce à quoi une discussion comme celle d'aujourd'hui peut nous introduire, et je pense uniquement dans la mesure où nous ne sommes pas si sûrs que celui qui invente est exactement celui qui est désigné par un certain nom propre.

[...]

Intervention sur l'exposé de L. Goldman : « Structure : Human Reality and Methodological Concept », au Symposium International du John Hopkins Humanities Center à Baltimore (U.S.A). Paru dans The Languages of Criticism and the Sciences of Man : The structuralist Controversy, dirigé par R. Macksey et E. Donato, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins Press, 1970, pp. 120-122. Les interventions de Lacan ont été faites en anglais. Une traduction vous en est proposée.

⁽¹²⁰⁾M. Goldman has just shown how difficult it will be for me to communicate to you tomorrow what I have, just this morning, with the kind help of my translator, begun to put into a form worthy of this present meeting. M. Goldman is already well known to you, having taught here for several months. What I may have to contribute will be less familiar. I have tried to prepare something which will represent the first cutting-edge of my thought. Since ⁽¹²¹⁾this project is something I have been working on for fifteen years, you will understand that tomorrow's exposé cannot be exhaustive. However, in order to facilitate my task and to prepare your ear, I should like to say this : A few words concerning the *subject*. I feel that they are necessary since I interjected the term yesterday and since even M. Derrida here asked me at dinner, « why do you call *this* the subject, this unconscious ? What does the subject have to do with it ? » In any case, it has nothing whatsoever to do with what M. Goldman has talked about as *subject*. Of course it is only a question of terminology, and M. Goldman can use the term *subject* to mean anything he likes. But what I should like to emphasize is the fact that what characterizes M. Goldman's subject (which is very close to the commonplace definition) is the function of unity, of a unifying unity. His subject is the subject of knowledge, the support (false or not) of a whole world of objects. And M. Goldman carries over this function of *unity* into fields other than that of knowledge, into the sphere of action for example, when he calls John and James carrying a table a single subject in so far as they are united in this common action.

But what prompts me to speak is the fact that I have had just this experience. I did not myself (although my name is « James » [Jacques]) move a table together with John, but I did not do so only for reasons of personal fatigue and not because I lacked the will to move it myself, as you will see. However what happened was quite different.

I was in a local hotel whose name I won't mention (known to all of you) and I wanted to have a table, which was against a wall, moved in front of the window, in the interest of working for this meeting. To the right of the window there was a chest of drawers which would have prevented this. I picked up the telephone and asked for some one to help me. There appeared a very dignified, white-haired character who had on his uniform the designation (which still has no very precise meaning for me, although things have since changed) « Bellman ». To this name, which must mean « beautiful man », I did not pay attention right away. I said to the « Bellman » in my English (imperfect, as you will see tomorrow, but sufficient to communicate a request) that what I wanted was to put this table by the window, and the chest in the place of the table. Those here who belong to the American community will not be surprised at the simple gesture I got in reply, « See here. I'm the Bellman, Whom do you take me for ? That's a job for the Housekeeper ». I said « No matter. All I want is to get the job done. Please be kind enough to notify the housekeeper, so that it won't be too late. » I must say that in an exceptionally short time for this hotel ⁽¹²²⁾I got the housekeeper and was then entitled to the service of two blacks (again without waiting too long, since I was able to explain myself on the subject of my wishes). They arrived and, apparently paying very little attention to my request (they even seemed to be listening to something else), they did what I asked. They did it, I would say, *almost* perfectly, for there remained a few little imperfections in the job, but such definite imperfections that they could not have been unintentional.

Now where is the *subject* of this little story ? At first glance (but you will quickly see why I do not stop at this) the subject is obviously myself, in so far as I was found wanting in the whole situation, for the important point in the story is obviously not the fact that I was the one who gave the order and, finally, got satisfaction, but rather the way in which I failed altogether by not asking, in the first place, for the proper person among the reigning hotel

hierarchy, in order to obtain this service without too great a delay. Anyway this gives me an opportunity to point up the difference between subject and subjectivity. I might assuredly be the subject if it were only a question of this *lack*. I am the subjectivity in as much as, undeniably, I evinced throughout the affair a certain impatience.

On the other hand what seems to me to be the subject is really something which is not *intra* nor *extra* nor *intersubjective*. The subject of this affair seems to me (and don't take it amiss ; I say it without the slightest derogatory intention, but fully aware of the weight of what I will propose) : What sort of subject characterizes a style of society in which everyone is theoretically as ready to help you as the question « May I help you ? » implies ? It's the question your seat-mate immediately asks you when you take a plane – an American plane, that is, with an American seat-mate. The last time I flew from Paris to New-York, looking very tired for personal reasons, my seat-mate, like a mother bird, literally put food into my mouth throughout the trip. He took bits of meat from his own plate and slipped them between my lips ! What is the nature of this subject, then, which is based on this first principle, and which, on the other hand, makes it impossible to get service ? Such then is my question, and I believe, as regards my story, that it is here, on the level of this *gap* – which does not fit into *intra* or *inter* or *extrasubjectivity* – that the question of the subject must be posed.

Traduction.

⁽¹²⁰⁾J. LACAN. – M. Goldman vient juste de montrer combien il me sera difficile de vous communiquer demain ce que j'ai, juste ce matin, avec l'aimable assistance de mon traducteur, commencé à mettre dans une forme qui convient à cette réunion. M. Goldman est déjà bien connu de vous pour avoir parlé ici depuis plusieurs mois. Ce avec quoi je vais contribuer vous sera moins familier. J'ai essayé de préparer quelque chose qui représentera le premier tranchant de ma pensée. Comme ⁽¹²¹⁾ce projet est quelque chose sur quoi je travaille depuis quinze ans, vous comprendrez que mon exposé de demain ne peut être exhaustif. Toutefois, afin de faciliter ma tâche et de préparer vos oreilles, j'aimerais dire ceci : Quelques mots concernant le *sujet*. Je pense qu'ils sont nécessaires depuis que j'ai introduit le terme hier et depuis que même M. Derrida ici présent m'a demandé hier au dîner, « Pourquoi appelez-vous *ça* le sujet, cet inconscient ? Qu'est-ce que le sujet a à faire avec *ça* ? » En tout cas, il n'a absolument rien à faire avec ce dont M. Goldman a parlé comme étant le *sujet*. C'est naturellement seulement une question de terminologie, et M. Goldman peut utiliser le terme *sujet* pour vouloir dire ce qu'il veut. Mais ce que j'aimerais accentuer c'est le fait que ce qui caractérise le sujet de M. Goldman (qui est très proche de la définition classique) c'est la fonction d'*unité*, d'unité unifiante. Son sujet est le sujet de la connaissance, le support (faux ou non) de tout un monde d'objets. Et M. Goldman fait passer cette fonction de l'unité dans d'autres champs que celui de la connaissance, dans la sphère d'action par exemple, quand il appelle John et James portant une table un seul sujet dans la mesure où ils sont unis dans cette action commune.

Mais ce qui me pousse à parler c'est le fait que je viens juste d'avoir cette aventure. Je n'ai pas moi-même (bien que mon nom soit James [Jacques]) bougé une table avec John, mais je ne l'ai pas fait uniquement pour des raisons personnelles de fatigue et non parce que le désir de la bouger moi-même m'a manqué, comme vous allez le voir. Ce qui est arrivé était toutefois un peu différent.

Je me trouvais dans un hôtel local dont je tairai le nom (connu de vous tous) et je voulais avoir une table, qui se trouvait contre un mur, devant la fenêtre, afin de travailler pour cette réunion. À droite de la fenêtre se trouvait une commode qui gênait. J'ai pris le téléphone et demandé que quelqu'un vienne m'aider. Est arrivé alors un personnage très digne, aux cheveux blancs portant sur son uniforme ce titre (qui n'a pas encore de

signification précise pour moi, même si depuis les choses ont changé) « Bellman⁴⁵⁵ ». Je n'ai pas tout de suite prêté attention à ce nom, qui doit vouloir dire « bel homme ». J'ai dit au « Bellman » dans mon anglais (imparfait, comme vous le verrez demain, mais suffisant pour formuler une requête) que ce que je voulais c'était mettre la table près de la fenêtre et la commode à la place de la table. Ceux qui appartiennent ici à la communauté américaine ne seront pas surpris par le simple geste que je reçus en réponse. « Regardez là. Je suis le *Bellman*. Pour qui me prenez-vous ? C'est un travail pour la gouvernante ». J'ai répondu « Ça ne fait rien. Tout ce que je veux c'est que ce soit fait. Soyez assez aimable s'il vous plaît pour prévenir la gouvernante, comme ça ce ne sera pas trop tard ». Je dois dire que dans un temps exceptionnellement court pour cet hôtel⁽¹²²⁾ j'ai eu la gouvernante et obtenu l'aide de deux noirs (encore une fois sans attendre trop longtemps, à partir du moment où j'étais capable de m'expliquer sur le sujet de mes désirs). Ils sont arrivés et ne portant apparemment que très peu attention à ma requête (ils semblaient même écouter autre chose), ils ont fait ce que je demandais. Ils l'ont fait, dirais-je, *presque* parfaitement, car il restait quelques petites imperfections dans leur affaire, mais des imperfections tellement précises qu'elles ne pouvaient pas être involontaires.

Alors où est le *sujet* de cette petite histoire ? À première vue (mais vous allez rapidement voir pourquoi je ne m'arrête pas à cela) le sujet est évidemment moi-même, dans la mesure où je me suis trouvé dans le manque dans toute la situation, car le point important dans l'histoire n'est évidemment pas le fait que c'est moi qui avais donné l'ordre et, finalement, obtenu satisfaction, mais plutôt la façon dont j'ai complètement échoué en ne demandant pas, tout d'abord, la bonne personne dans la hiérarchie régnante dans l'hôtel afin d'obtenir ce service sans trop de retard. Ça m'a donné en somme l'opportunité de pointer la différence entre sujet et subjectivité. J'aurais assurément été le sujet si ça avait seulement été une question de *manque*. Je suis la subjectivité pour autant que, indéniablement, j'ai manifesté une certaine impatience dans toute cette affaire.

De l'autre côté, ce qui me semble être le sujet c'est réellement quelque chose qui n'est ni *intra* ni *extra* ni *intersubjectif*. Le sujet de cette affaire me semble-t-il (et ne le prenez pas mal ; je dis cela sans la moindre intention dépréciative, mais pleinement conscient du poids de ce que je vais proposer) : Quelle sorte de sujet caractérise un style de société dans laquelle chacun est théoriquement aussi prêt à vous aider que la question « Puis-je vous aider ? » implique ? C'est la question que votre voisin vous pose immédiatement quand vous prenez l'avion – un avion américain, bien sûr, avec un voisin américain. La dernière fois que j'ai voyagé de Paris à New York, j'avais l'air très fatigué pour des raisons personnelles, et mon voisin, comme une mère poule, m'a littéralement mis la nourriture dans la bouche pendant tout le voyage. Il prenait des morceaux de viande dans sa propre assiette et les glissait entre mes lèvres ! Quelle est alors la nature de ce sujet qui est basé sur ce premier principe, et qui, d'un autre côté rend impossible d'avoir de l'aide ? Voilà donc ma question, et je crois, étant donné mon histoire, que c'est là, au niveau de cette *intervalle* – qui ne rentre ni dans l'*intra* ou l'*inter* ou l'*extrasubjectivité* – que la question du sujet doit être posée.

⁴⁵⁵ Veilleur de nuit. (N. d. T.).

Communication faite au Symposium International du John Hopkins Humanities Center à Baltimore (USA), « OF STRUCTURE AS AN INMIXING OF AN OTHERNESS PREREQUISITE TO ANY SUBJECT WHATSOEVER ». Paru dans The Languages of Criticism and the Sciences of Man : The structuralist Controversy, dirigé par R. Macksey et E. Donato, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins Press, 1970, pp. 186-195. Les interventions de Lacan ont été faites en anglais et en français. Nous n'avons pas identifié la traduction que nous vous proposons après le texte « anglais » mais qui annonce « représenter une transcription et la paraphrase éditée de son discours ».

⁽¹⁸⁶⁾Somebody⁴⁵⁶ spent some time this afternoon trying to convince me that it would surely not be a pleasure for an English-speaking audience to listen to my bad accent and that for me to speak in English would constitute a risk for what one might call the transmission of my message. Truly, for me it is a great case of conscience, because to do otherwise would be absolutely contrary to my own conception of the message : of the message as I will explain it to you, of the linguistic message. Many people talk nowadays about messages everywhere, inside the organism a hormone is a message, a beam of light to obtain teleguidance to a plane or from a satellite is a message, and so on ; but the message in language is absolutely different. The message, our message, in all cases comes from the Other by which I understand « from the place of the Other. » It certainly is not the common other, the other with a lower-case o, and this is why I have given a capital O as the initial letter to the Other of whom I am now speaking. Since in this case, here in Baltimore, it would seem that the Other is naturally English-speaking, it would really be doing myself violence to speak French. But the question that this person raised, that it would perhaps be difficult and even a little ridiculous for me to speak English, is an important argument and I also know that there are many French speaking people present who do not understand English at all ; for these my choice ⁽¹⁸⁷⁾of English would be a security, but perhaps I would not wish them to be so secure and in this case I shall speak a little French as well.

First, let me put forth some advice about structure, which is the subject matter of our meeting. It may happen that there will be mistakes, confusion, more and more approximative uses of this notion, and I think that soon there will be some sort of fad about this word. For me it is different because I have used this term for a very long time – since the beginning of my teaching. The reason why something about my position is not better known is that I addressed myself only to a very special audience, namely one of psychoanalysts. Here there are some very peculiar difficulties, because psychoanalysts really know something of what I was talking to them about and that this thing is a particularly difficult thing to cope with for anybody who practises psychoanalysis. The subject is not a simple thing for the psychoanalysts who have something to do with the subject proper. In this case I wish to avoid misunderstandings, *méconnaissances*, of my position. *Méconnaissances* is a French word which I am obliged to use because there is no equivalent in English. *Méconnaissances* precisely implies the subject in its meaning – and I was also advised that it is not so easy to talk about the « subject » before an English speaking audience. *Méconnaissances* is not to *méconnaître* my subjectivity. What exactly is in question is the status of the problem of the structure.

When I began to teach something about psychoanalysis I lost some of my audience, because I had perceived long before then the simple fact that if you open a book of Freud, and particularly those books which are properly about the unconscious, you can be absolutely sure – it is not a probability but a certitude – to fall on a page where it is not only a question of words – naturally in a book there are always words, many printed words – but words which are the object through which one seeks for a way to handle the unconscious. Not even the meaning of the words, but words in their flesh, in their material

⁴⁵⁶ Since Dr. Lacan, as he remarks in his introduction, chose to deliver his communication alternately in English and French (and at points in a composite of the two languages), this text represents an edited transcription and paraphrase of his address.

aspect. A great part of the speculations of Freud is about punning in a dream, or *lapsus*, or what in French we call *calembour*, *homonymie*, or still the division of a word into many parts with each part taking on a new meaning after it is broken down. It is curious to note, even if in this case it is not absolutely proven, that words are the only material of the unconscious. It is not proven but it is probable (and in any case I have never said that the unconscious was an assemblage of words, but that the unconscious is precisely structured). I don't think there is such an English word but it is necessary to have this⁽¹⁸⁸⁾ term, as, we are talking about structure and the unconscious is structured as a language. what does that mean ?

Properly speaking this is a redundancy because « structured » and « as a language » for me mean exactly the same thing. Structured means my speech, my lexicon, etc., which is exactly the same as a language. And that is not all. Which language ? Rather than myself it was my pupils that took a great deal of trouble to give that question a different meaning, and to search for the formula of a reduced language. What are the minimum conditions, they ask themselves, necessary to constitute a language ? Perhaps only four *signantes*, four signifying elements are enough. It is a curious exercise which is based on a complete error, as I hope to show you on the board in a moment. There were also some philosophers, not many really but some, of those present at my seminar in Paris who have found since then that it was not a question of an « under » language or of « another » language, not myth for instance or phonemes, but language. It is extraordinary the pains that all took to change the place of the question. Myths, for instance, do not take place in our consideration precisely because they are also structured as a language, and when I say « as a language » it is not as some special sort of language, for example, mathematical language, semiotical language, or cinematographical language. Language is language and there is only one sort of language : concrete language English or French for instance – that people talk. The first thing to state in this context is that there is no meta-language. For it is necessary that all so called meta-languages be presented to you with language. You cannot teach a course in mathematics using only letters on the board. It is always necessary to speak an ordinary language that is understood.

It is not only because the material of the unconscious is a linguistic material, or as we say in French *langagier*, that the unconscious is structured as a language. The question that the unconscious raises for you is a problem that touches the most sensitive point of the nature of language, that is the question of the subject. The subject cannot simply be identified with the speaker or the personal pronoun in a sentence. In French the *énoncé* is exactly the sentence, but there are many *énoncés*, where there is no index of him who utters the *énoncé*. When I say « it rains, » the subject of the enunciation is not part of the sentence. In any case here there is some sort of difficulty. The subject cannot always be identified with what the linguists call « the shifter ».

The question that the nature of the unconscious puts before us is,⁽¹⁸⁹⁾ in a few words, that something always *thinks*. Freud told us that the unconscious is above all thoughts, and that which thinks is barred from consciousness. This bar has many applications, many possibilities, with regard to meaning. The main one is that it is really a barrier, a barrier which it is necessary to jump over or to pass through. This is important because if I don't emphasize this barrier all is well for you. As we say in French, *ça vous arrange*, because if something thinks in the floor below or underground things are simple ; thought is always there and all one needs is a little consciousness on the thought that the living being is naturally thinking and all is well. If such, were the case, thought would be prepared by life, naturally, such as instinct for instance. If thought is a natural process, then the unconscious is without difficulty. But the unconscious has nothing to do with instinct or primitive knowledge or preparation of thought in some underground. It is a thinking with words, with thoughts that escape your vigilance, your state of watchfulness. The question of

vigilance is important. It is as if a demon plays a game with your watchfulness. The question is to find a precise status for this other subject which is exactly the sort of subject that we can determine taking our point of departure in language.

When I prepared this little talk for you, it was early in the morning. I could see Baltimore through the window and it was a very interesting moment because it was not quite daylight and a neon sign indicated to me every minute the change of time, and naturally there was heavy traffic, and I remarked to myself that exactly all that I could see, except for some trees in the distance, was the result of thought, actively thinking thoughts, where the function played by the subjects was not completely obvious. In any case the so-called *Dasein*, as a definition of the subject, was there in this rather intermittent or fading spectator. The best image to sum up the unconscious is Baltimore in the early morning.

Where is the subject? It is necessary to find the subject as a lost object. More precisely this lost object is the support of the subject and in many cases is a more abject thing than you may care to consider – in some cases it is something done, as all psychoanalysts and many people who have been psychoanalyzed know perfectly well. That is why many psychoanalysts prefer to return to a general psychology as the President of the New York Psychoanalytical Society tells us we ought to do. But I cannot change things, I am a psychoanalyst and if someone prefers to address himself to a professor of psychology that is his affair. The question of the structure, since we ⁽¹⁹⁰⁾are talking of psychology, is not a term that only I use. For a long time thinkers, searchers, and even inventors who were concerned with the question of the mind, have over the years put forward the idea of unity as the most important and characteristic trait of structure. Conceived as something which is already in the reality of the organism it is obvious. The organism when it is mature is a unit and functions as a unit. The question becomes more difficult when this idea of unity is applied to the function of the mind, because the mind is not a totality in itself, but these ideas in the form of the intentional unity were the basis, as you know, of all of the so-called phenomenological movement.

The same was also true in physics and psychology with the so-called Gestalt school and the notion of *bonne forme* whose function was to join, for instance, a drop of water and more complicated ideas, and great psychologists, and even the psychoanalysts, are full of the idea of « total personality. » At any rate, it is always the unifying unity which is in the foreground. I have never understood this, for if I am a psychoanalyst I am also a man, and as a man my experience has shown me that the principal characteristic of my own human life and, I am sure, that of the people who are here – and if anybody is not of this opinion I hope that he will raise his hand – is that life is something which goes, as we say in French, *à la dérive*. Life goes down the river, from time to time touching a bank, staying for a while here and there, without understanding anything – and it is the principle of analysis that nobody understands anything of what happens. The idea of the unifying unity of the human condition has always had on me the effect of a scandalous lie.

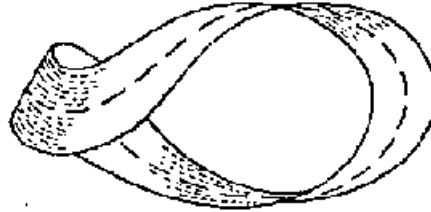
We may try to introduce another principle to understand these things. If we rarely try to understand things from the point of view of the unconscious, it is because the unconscious tells us something articulated in words and perhaps we could try to search for their principle.

I suggest you consider the unity in another light. Not a unifying unity but the countable unity one, two, three. After fifteen years I have taught my pupils to count at most up to five which is difficult (four is easier) and they have understood that much. But for tonight permit me to stay at two. Of course, what we are dealing with here is the question of the integer, and the question of integers is not a simple one as I think many people here know. To count, of course, is not difficult. It is only necessary to have, for instance, a certain number of sets and a one-to-one correspondence. It is true for example ⁽¹⁹¹⁾that there are exactly as many people sitting in this room as there are seats. But it is necessary to have a

collection composed of integers to constitute an integer, or what is called a natural number. It is, of course, in part natural but only in the sense that we do not understand why it exists. Counting is not an empirical fact and it is impossible to deduce the act of counting from empirical data alone. Hume tried but Frege demonstrated perfectly the ineptitude of the attempt. The real difficulty lies in the fact that every integer is in itself a unit. If I take two as a unit, things are very enjoyable, men and women for instance – love plus unity ! But after a while it is finished, after these two there is nobody, perhaps a child, but that is another level and to generate three is another affair. When you try to read the theories of mathematicians regarding numbers you find the formula « n plus 1 » ($n + 1$) as the basis of all the theories. It is this question of the « one more » that is the key to the genesis of numbers and instead of this unifying unity that constitutes two in the first case I propose that you consider the real numerical genesis of two.

It is necessary that this two constitute the first integer which is not yet born as a number before the two appears. You have made this possible because the *two* is here to grant existence to the first *one* : put *two* in the place of *one* and consequently in the place of the *two* you see *three* appear. What we have here is something which I can call the *mark*. You already have something which is marked or something which is not marked. It is with the first mark that we have the status of the thing. It is exactly in this fashion that Frege explains the genesis of the number ; the class which is characterized by no elements is the first class ; you have one at the place of zero and afterward it is easy to understand how the place of one becomes the second place which makes place for two, three, and so on. The question of the two is for us the question of the subject, and here we reach a fact of psychoanalytical experience in as much as the two does not complete the one to make two, but must repeat the one to permit the one to exist. This first repetition is the only one necessary to explain the genesis of the number, and only one repetition is necessary to constitute the status of the subject. The unconscious subject is something that tends to repeat itself, but only one such repetition is necessary to constitute it. However, let us look more precisely at what is necessary for the second to repeat the first in order that we may have a repetition. This question cannot be answered too quickly. If you answer too quickly, you will answer that it is necessary that they are the same. In this case the principle of the two would be that of twins – and why not triplets ⁽¹⁹²⁾ or quintuplets ? In my day we used to teach children that they must not add, for instance, microphones with dictionaries ; but this is absolutely absurd, because we would not have addition if we were not able to add microphones with dictionaries or as Lewis Carroll says, cabbages with kings. The sameness is not in *things* but in the *mark* which makes it possible to add things with no consideration as to their differences. The mark has the effect of rubbing out the difference, and this is the key to what happens to the subject, the unconscious subject in the repetition ; because you know that this subject repeats something peculiarly significant, the subject is here, for instance, in this obscure thing that we call in some cases trauma, or exquisite pleasure. What happens ? If the « thing » exists in this symbolic structure, if this unitary trait is decisive, the trait of the sameness is here. In order that the « thing » which is sought be here in you, it is necessary that the first trait be rubbed out because the trait itself is a modification. It is the taking away of all difference, and in this case, without the trait, the first « thing » is simply lost. The key to this insistence in repetition is that in its essence repetition as repetition of the symbolical sameness is impossible. In any case, the subject is the effect of this repetition in as much as it necessitates the « fading », the obliteration, of the first foundation on the subject, which is why the subject, by status, is always presented as a divided essence. The trait, I insist, is identical, but it assures the difference only of identity – not by effect of sameness or difference but by the difference of identity. This is easy to understand : as, we say in French, *je vous numérote*, I give you each a number ; and this assures the fact that you are numerically different but nothing more than that.

What can we propose to intuition in order to show that the trait be found in something which is at the same time one or two ? Consider the following diagram which I call an inverted eight, after a well known figure :



You can see that the line in this instance may be considered either as one or as two lines. This diagram can be considered the basis of a sort of essential inscription at the origin, in the knot which constitutes the subject. This goes much further than you may think at first, because ⁽¹⁹³⁾ you can search for the sort of the surface able to receive such inscriptions. You can perhaps see that the sphere, that old symbol for totality, is unsuitable. A torus, a Klein bottle, a cross-cut surface, are able to receive such a cut. And this diversity is very important as it explains many things about the structure of mental disease. If one can symbolize the subject by this fundamental cut, in the same way one can show that a cut on a torus corresponds to the neurotic subject, and on a crosscut surface to another sort of mental disease. I will not explain this to you tonight, but to end this difficult talk I must make the following precision.

I have only considered the beginning of the series of the integers, because it is an intermediary point between language and reality, language is constituted by the same sort of unitary traits that I have used to explain the one and the one more. But this trait in language is not identical with the unitary trait, since in language we have a collection of differential traits. In other words, we can say that language is constituted by a set of signifiers – for example, *ba*, *ta*, *pa*, etc, etc. – a set which is finite. Each signifier is able to support the same process with regard to the subject, and it is very probable that the process of the integers is only a special case of this relation between signifiers. The definition of this collection of signifiers is that they constitute what I call the Other. The difference afforded by the existence of language is that each signifier (contrary to the unitary trait of the integer number) is, in most cases, not identical with itself – precisely because, we have a collection of signifiers, and in this collection one signifier may or may not designate itself. This is well known and is the principle of Russell's paradox. If you take the set of all elements which are not members of themselves,

$$X \notin X$$

the set that you constitute, with such elements leads you to a paradox which, as you know, leads to a contradiction, In simple terms, this only means that in a universe of discourse nothing contains everything, and here you find again the gap that constitutes the subject. The subject is the introduction of a loss in reality, yet nothing can introduce that, since by status reality is as full as possible. The notion of a loss is the effect afforded by the instance of the trait which is what, with the intervention of the letter you determine, places – say a_1 a_2 a_3 – the places are spaces, for a lack. When the subject takes the place of the lack, a loss is introduced in the word, and this is the definition of the subject. But to inscribe it, it is necessary to define it in a circle, ⁽¹⁹⁴⁾ what I call the otherness, of the sphere of language. All that is language is lent from this otherness and this is why the subject is

always a fading thing that runs under the chain of signifiers. For the definition of a signifier is that it represents a subject not for another subject but for another signifier. This is the only definition possible of the signifier as different from the sign. The sign is something that represents something for somebody, but the signifier is something that represents a subject for another signifier. The consequence is that the subject disappears exactly as in the case of the two unitary traits, while under the second signifier appears what is called meaning or signification ; and then in sequence the other signifiers appear and other significations.

The question of desire is that the fading subject yearns to find itself again by means of some sort of encounter with this miraculous thing defined by the phantasm. In its endeavor it is sustained by that which I call the lost object that I evoked in the beginning – which is such a terrible thing for the imagination. That which is produced and maintained here, and which in my vocabulary I call the object, lower-case, *a*, is well known by all psychoanalysts as all psychoanalysis is founded on the existence of this peculiar object. But the relation between this barred subject with this object (*a*) is the structure which is always found in the phantasm which supports desire, in as much as desire is only that which I have called the metonymy of all signification.

In this brief presentation I have tried to show you what the question of the structure is inside the psychoanalytical reality. I have not, however, said anything about such dimensions as the imaginary and the symbolical. It is, of course, absolutely essential to understand how the symbolic order can enter inside the *vécu*, lived experienced, of mental life, but I cannot tonight put forth such an explanation. Consider, however, that which is at the same time the least known and the most certain fact about this mythical subject which is the sensible phase of the living being : this fathomless thing capable of experiencing something between birth and death, capable of covering the whole spectrum of pain and pleasure in a word, what in French we call the *sujet de la jouissance*. When I came here this evening I saw on the little neon sign the motto « Enjoy Coca-Cola. » It reminded me that in English, I think, there is no term to designate precisely this enormous weight of meaning which is in the French word *jouissance* – or in the Latin *frui*. In the dictionary I looked up *jouir* and found « to possess, to use », but it is not that at all. If the living being is something at all thinkable, it will be above all as subject of the *jouissance* ; but this psychological law that we call the pleasure principle (and ⁽¹⁹⁵⁾ which is only the principle of displeasure) is very soon to create a barrier to all *jouissance*. If I am enjoying myself a little too much, I begin to feel pain and I moderate my pleasures. The organism seems made to avoid too much *jouissance*. Probably we would all be as quiet as oysters if it were not for this curious organization which forces us to disrupt the barrier of pleasure or perhaps only makes us dream of forcing and disrupting this barrier. All that is elaborated by the subjective construction on the scale of the signifier in its relation to the Other and which has its root in language is only there to permit the full spectrum of desire to allow us to approach, to test, this sort of forbidden *jouissance* which is the only valuable meaning that is offered to our life.

Discussion

ANGUS FLETCHER. – Freud was really a very simple man. But he found very diverse solutions to human problems. He sometimes used myths to explain human difficulties and problems ; for example, the myth of Narcissus : he saw that there are men who look in the mirror and love themselves. It was as simple as that. He didn't try to float on the surface of words. What you're doing is like a spider : you're making a very delicate web without any human reality in it. For example, you were speaking of joy [*joie, jouissance*]. In French one of the meanings of *jouir* is the orgasm – I think that is most important here – why not say so ? All the talk I have heard here has been so abstract !... It's not a question of psychoanalysis. The value of psychoanalysis is that it is a theory of psychological dynamism. The most important is what has come after Freud, with Wilhelm Reich especially, All this metaphysics is not necessary, The diagram was very interesting, but it doesn't seem to have any connection with the reality of our actions, with eating, sexual intercourse, and so on.

HARRY WOOLF. – May I ask if this fundamental arithmetic and this topology are not in themselves a myth or merely at best an analogy for an explanation of the life of the mind ?

JACQUES LACAN. – Analogy to what ? « *S* » designates something which can be written exactly as this *S*. And I have said that the « *S* » which designates the subject is instrument, matter, to symbolize a loss. A loss that you experience as a subject (and myself also). In other words, this gap between one thing which has marked meanings and this other thing which is my actual discourse that I try to put in the place where ⁽¹⁹⁶⁾you are, you as not another subject but as people that are able to understand me. Where is the analogon ? Either this loss exists or it doesn't exist. If it exists it is only possible to designate the loss by a system of symbols. In any case, the loss does not exist before this symbolization indicates its place. It is not an analogy. It is really in some part of the realities, this sort of torus. This torus really exists and it is exactly the structure of the neurotic. It is not an analogon ; it is not even an abstraction, because an abstraction is some sort of diminution of reality, and I think it is reality itself.

NORMAN HOLLAND – I would like to come to Mr. Lacan's defense ; it seems to me that he is doing something very interesting. Reading his paper before the colloquium was the first time I had encountered his work and it seems to me that he has returned to the *Project for a Scientific Psychology*, which was the earliest of Freud's psychological writings. It was very abstract and very like what you have written here, although you are doing it with algebra and he is doing it with neurons. The influence of this document is all through *The Interpretation of Dreams*, his letters to Fliess, and all the early writings, although often merely implicit.

ANTHONY WILDEN. – If I may add something, you spoke at the beginning of your talk of repudiation or nonrecognition [*méconnaissance*], and we have begun with such an extreme case of this that I don't know how we're going to work our way out of it. But you have started at the top (at the most difficult point of your work), and it is very difficult for us to recognize the beginnings of this thought, which is very rich and very deep. In my opinion, as your unhappy translator, you are absolutely faithful to Freud and it is absolutely necessary for us to read your works before talking a lot of nonsense – which we may very well do here tonight. And after they have read your work, I would urge these gentlemen to *read Freud*.

RICHARD SCHECHNER – What is the relationship between your thought about nothingness and the work that Husserl and Sartre have done ?

LACAN – « Nothingness, » the word that you have used, I think that I can say almost nothing about it, nor about Husserl, nor about Sartre. Really, I don't believe that I have talked about nothingness. The sliding and the difficulty of seizing, the never-here (it is here when I search there ; it is there when I am here) is not nothing. This year I shall announce as a program of my seminar, this thing that I have entitled *La Logique du phantasme*. Most of my effort, I believe, will be to define the different sorts of lack, of loss, of void which are of ⁽¹⁹⁷⁾absolutely different natures. An absence, for instance. The absence of the queen, it is necessary to make an addition with this sort of element, but to find the absence of the queen... I think that the vagueness of the mere term *nothing* is not manageable in this context. I am late in everything I must develop, before I myself disappear. But it is also difficult enough to make the thing practicable to advance. It is necessary to proceed stage by stage. Now I will try this different sort of lack.

[M. Kott and Dr. Lacan discuss the properties of Möbius strips at the blackboard].

JAN KOTT. – There is a curious thing which is probably accidental. We find all these motifs in Surrealist painting. Is there any relationship here ?

LACAN. – At least I feel a great personal connection with Surrealist painting.

POULET.— This loss of object which introduces the subject, would you say that it has any connection with the void [*Le néant*] in Sartre's thinking? Would there be an analogy with the situation of the sleeper awakened that we find at the beginning of Proust's work? You remember, the dreamer awakens and discovers a feeling of loss, of an absence, which is moreover, an absence of himself. Is there any analogy?

LACAN.— I think that Proust many times approached certain experiences of the unconscious. One often finds such a passage of a page or so in Proust which one can *découper* very clearly. I think you are right; Proust pushes it very close, but instead of developing theories he always comes back to his business, which is literature. To take the example of Mlle Vinteuil, as seen by the narrator with her friend and her father's picture, I don't think that any other literary artist has ever brought out a thing like this. It may be because of the very project of his work, this fabulous enterprise of « time recovered » – this is what guided him, even beyond the limits of what is accessible to consciousness.

SIGMUND KOCH.— I find a pattern constantly eluding me in your presentation, which I can only attribute to the fact that you spoke in English. You placed a great deal of emphasis on the integer 2 and on the generation of the integer 2. Your analysis is, as I recall, that if one starts with a unitary mark, then there is the universe of the nonmarked, which brings you, PRESUMABLY, to the integer 2. What is the analogical correspondence between the marked and the unmarked? Is the marked the system of consciousness and the nonmarked the unconscious ⁽¹⁹⁸⁾system? Is the marked the conscious subject and the nonmarked the unconscious subject?

LACAN.— From Frege I only recalled that it is the class with characteristic numbers 0, which is the foundation of the 1. If I have chosen 2 for psychoanalytical reference, it is because the 2 is an important scheme of the Eros in Freud. The Eros is that power which in life is unifying, and it is the basis on which too many psychoanalysts found the conception of the genital maturity as a possibility of the so-called perfect marriage, for instance, which is a sort of mystical ideal end, which is promoted so imprudently. This 2 that I have chosen is only for an audience which is, at first, not initiated to this question of Frege. The 1 in relation with the 2 can, in this first approach, play the same role as the 0 in relation to the 1.

For your second question, naturally, I was obliged to omit many technical things known by those who possess Freud perfectly. In the question of repression it is absolutely necessary to know that Freud put as the foundation of the possibility of repression something that in German is called the *Urverdrängung*. Naturally, I could not afford here the whole set of my formalization, but it is essential to know that a formalism of the metaphor is primary for me, to make understood what is, in Freudian terms, *condensation*.

[Dr. Lacan concluded his comment with a reprise of L'instance de la lettre at the blackboard.]

GOLDMANN.— Working in my method on literature and culture, what strikes me is that in dealing with important, historical, collective phenomena and with important works, I never need the *unconscious* for my analysis. I do need the *nonconscious*; I made the distinction yesterday. Of course there are unconscious elements; of course I can't understand the means by which the individual is explaining himself and that, I have said, is the domain of psychoanalysis, in which I don't want to mix. But there are two kinds of phenomena which, according to all the evidence, seem to be social and in which I must intervene with the nonconscious, but not the unconscious. I think you said that the unconscious is the ordinary language, English, French, that we all speak.

LACAN.— I said *like* language, French or English, etc.

GOLDMANN — But it's independent from this language? Then I'll stop; I no longer have a question. It's linked to the language that one speaks in conscious life? ⁽¹⁹⁹⁾

LACAN.— Yes.

GOLDMANN.— All right. The second thing that struck me, if I understood you. There were a certain number of analogies with processes that I find in consciousness, on the level where I get along without the unconscious. There is something that since Pascal, Hegel, Marx, and Sartre we know without recourse to the unconscious : man is defined by linking these invariants to difference. One doesn't act immediately *dépasse l'homme* Pascal said. History and dynamism, even without reference to the unconscious, cannot be defined except by this lack. The second phenomenon I find on the level of consciousness ; it seems obvious that consciousness, inasmuch as it is linked to action, cannot be formulated except by constituting invariants, that is objects, and by linking these invariants to difference. One doesn't act immediately on a multiplicity of givens. Action is closely linked to the constitution of invariants, which permit a certain order to be established in the difference. Language exists before this particular man exists is this language (French, English, etc.) linked simply to the problem of the phantasm ? There is no subject without symbol, language, and an object. My question is this : Is the formation of this symbolism and its modifications linked solely to the domain of the phantasm, the unconscious, and desire, or is it also linked to something called work, the transformation of the outside world, and social life ? And if you admit that it is linked to these also the problem comes up : Where is the logic, where is the comprehensibility ? I don't think that man is simply aspiration to totality. We are still facing a mixture, as I said the other day, but it is very important to separate the mixture in order to understand it.

LACAN.— And do you think that work is one of the « mooring-points » that we can fasten to in this drift ?

GOLDMANN.— I think that, after all, mankind has done some very positive things.

LACAN.— I don't have the impression that a history book is a very structured thing. This famous history, in which one sees things so well when they are past, doesn't seem to be a muse in which I can put all my trust. There was a time when Clio was very important — when Bossuet was writing. Perhaps again with Marx. But what I always expect from history is *surprises*, and surprises which I still haven't succeeded in explaining, although I have made great efforts to understand. I explain myself by different coordinates from yours. In particular, I wouldn't put the question of work in the front rank here.⁽²⁰⁰⁾

CHARLES MORAZÉ.— I am happy to see in this discussion the use of the genesis of numbers. To reply to Mr. Goldmann, when I study history, I depend on this same genesis of numbers as the most solid reality. Apropos of this, I would like to ask this question to see if our postulates are really the same or different. It seems to me that you said at the beginning of your talk that for you the structure of consciousness is language, and then at the end you said the unconscious is structured like language. If your second formulation is the correct one, that is also mine.

LACAN.— It is the unconscious that is structured like language — I never varied from that.

RICHARD MACKSEY.— We have perhaps exhausted our quota of *méconnaissances* for this session, but I'm still a bit confused about the consequences which your invocation of Frege and Russell imply for your ontology (or at least your ontics). Thus, I'm concerned about the extreme realist position which your mathematical example would seem to imply. I'm not troubled by the argument that the incompleteness theorem undermines realism, since Gödel himself has maintained his realist position, simply seeing the theorem as a basic limitation on the expressive power of symbolism. Rather, I think that the logistic thesis itself has been subjected to serious criticism. If the authors of the *Principia* attempt to define the natural numbers as certain particular sets of sets, apart from other metalinguistic difficulties in the theory of types one could counter that their derivation is arbitrary, since in a set theory, not based on a theory of types, « one » could be defined as, say, the set whose sole number is the empty set, and so on, so that the natural numbers could retain their conventional properties. Ergo, one might ask *which* set is the number one ? A few months ago Paul Benacerraf carried this line of argument further, asserting that the irreducible characteristic of the natural numbers is simply that they form a recursive progression. Thus, any system that forms such a progression will do as well as the next ; it's not the mark which particular numbers possess, but the interrelated, abstract *Structure*

(rather than the constituent objects) which gives the properties of the system. This attacks any realist position that equates numbers with entities or objects (and proposes a kind of conceptualist or nominalist structuralism).

LACAN.— Without enlarging on this comment, I should say that concepts and even sets are not objects. I have never denied the structural aspect of the number system.

TRADUCTION :

⁽¹⁸⁶⁾ Quelqu'un⁴⁵⁷ consacra un peu de temps cette après-midi en essayant de me convaincre qu'il ne serait sûrement pas agréable à un public anglophone d'écouter mon mauvais accent et que, pour moi, parler en anglais constituerait un risque pour ce qu'on pourrait appeler la transmission de mon message. En vérité c'est pour moi un cas de conscience car faire autrement serait absolument contraire à ma conception du message : du message tel que je vais vous l'expliquer, du message linguistique. De nos jours nombreux sont ceux qui parlent de message à propos de tout, dans l'organisme une hormone est un message, un faisceau lumineux guidant un avion ou venant d'un satellite est un message et ainsi de suite ; mais le message dans le langage est absolument différent. Le message, notre message dans tous les cas vient de l'Autre par quoi j'entends « du lieu de l'Autre ». Assurément ce n'est pas l'autre ordinaire, l'autre avec un petit *a*, et c'est pour cela que j'ai mis un A majuscule comme initiale de cet Autre dont je parle maintenant. Puisque en l'occurrence, ici à Baltimore, il semble que l'Autre est naturellement anglophone, ce serait me faire violence que de parler français. Cependant la question que soulevait cette personne, à savoir qu'il serait peut-être difficile voire même un peu ridicule pour moi de parler anglais, est un argument important, et je sais aussi qu'il y a de nombreux francophones ici présents qui ne comprennent pas du tout l'anglais ; pour eux mon choix de l'anglais ⁽¹⁸⁷⁾ les sécurisera mais peut-être ne désirais-je pas qu'ils se sentent trop en sécurité – c'est pourquoi je parlerais un petit peu en français aussi.

D'abord laissez-moi proposer quelques conseils à propos de la structure, sujet de notre rencontre. Il se pourrait qu'aient lieu des fautes, des confusions, des usages de plus en plus approximatifs de cette notion, et je pense que bientôt il y aura une sorte de snobisme pour ce mot. Pour moi c'est différent car cela fait longtemps que je me sers de ce terme – depuis le début de mon enseignement. La raison pour laquelle quelque chose de ma position n'est pas mieux connue est que je m'adressais seulement à un petit auditoire particulier, nommément des psychanalystes. Là se trouvent quelques difficultés particulières, parce que les psychanalystes savent réellement quelque chose de ce dont je leur parlais et que de cette chose il est particulièrement difficile de venir à bout pour quiconque pratique la psychanalyse. Le sujet n'est pas chose simple pour les psychanalystes qui ont quelque chose à faire avec le sujet proprement dit. Dans ce cas j'aimerais éviter les méprises, *méconnaissances* concernant ma position. *Méconnaissance* est un mot français dont je serais obligé de me servir car il n'a pas d'équivalent anglais. *Méconnaissance* justement implique le sujet dans sa signification – et j'étais aussi averti qu'il n'est pas facile de parler du « sujet » devant un public anglophone. *Méconnaissance* ce n'est pas *méconnaître* ma subjectivité. Ce qui est exactement en question c'est la position du problème de la structure.

Quand j'ai commencé à enseigner quelque chose de la psychanalyse j'ai perdu une partie de mon auditoire pour avoir compris depuis longtemps le fait simple qu'à ouvrir un livre de Freud, et particulièrement ces livres qui traitent de l'inconscient proprement dit, vous pouvez être absolument sûrs – ce n'est pas une probabilité mais une certitude – de tomber sur une page où ce n'est pas seulement une question de mots – bien sûr il y a toujours beaucoup de mots qui sont l'objet à travers lesquels on cherche une piste pour manier l'inconscient. Pas seulement le sens des mots, mais les mots dans leur chair, dans leur matérialité. Une grande part des spéculations de Freud concerne les jeux de mots dans le rêve, les *lapses*, ou ce qu'on appelle en français *calembour*, *homonymie* ou encore la division d'un mot en parties dont chacune prend un sens nouveau après le découpage. Il est intéressant de noter, même si dans ce cas ce n'est pas absolument prouvé, que les mots

⁴⁵⁷ Le Dr Lacan, comme il le faisait remarquer dans son introduction, avait choisi de faire cette communication alternativement en français et en anglais (et ponctuellement dans un mélange des deux).

* Les mots en italiques sont en français dans le texte.

sont le seul matériel de l'inconscient. Ce n'est pas prouvé mais c'est probable (et de toute façon je n'ai jamais dit que l'inconscient était un assemblage de mots, mais qu'il était structuré de façon précise). Je ne pense pas qu'il existe un tel mot en anglais mais il est nécessaire d'avoir ce ⁽¹⁸⁸⁾terme parce que nous parlons de structure et que l'inconscient est structuré comme un langage. Qu'est ce que cela veut dire ?

À proprement parler, c'est une redondance parce que « structuré » et « comme un langage » pour moi cela dit exactement la même chose. Structuré c'est mon discours, mon lexique etc. ce qui est tout à fait pareil qu'un langage. Et ce n'est pas tout. Quel langage ? Ce sont plutôt mes élèves que moi-même qui se sont donnés grand mal pour trouver à cette question une signification différente et pour chercher la formule d'un langage réduit. Ils se demandaient quelles étaient les conditions minimum nécessaires pour constituer un langage. Peut-être quatre *signifiants*, quatre éléments signifiants seulement sont suffisants. C'est un exercice singulier basé sur une erreur totale, comme j'espère pouvoir vous le montrer tout à l'heure au tableau. Il y avait aussi quelques philosophes, pas beaucoup en vérité, parmi ceux présents à mon séminaire à Paris qui ont trouvé depuis lors qu'il n'était pas question d'un « sous » langage ou d'un « autre » langage, ni mythe ni phonèmes par exemple, mais du langage. C'est extraordinaire la peine qu'ils ont prise pour déplacer la question. Les mythes par exemple n'entrent pas en considération pour nous, justement parce qu'ils sont aussi structurés comme un langage et quand je dis « comme un langage » il ne s'agit pas d'un langage particulier tel que le langage mathématique, sémiotique ou cinématographique. Le langage c'est le langage ; il n'y en a qu'une seule variété – c'est le langage concret. L'anglais ou le français par exemple – celui que parlent les gens. La première chose à établir dans ce contexte est qu'il n'y a pas de méta-langage. Car il est nécessaire que tous les soi-disant méta-langages soient présentés par un langage. Vous ne pouvez pas donner un cours de mathématiques en utilisant seulement des lettres au tableau. Il est toujours nécessaire de parler un langage ordinaire qui est compris.

Ce n'est pas seulement parce que le matériel de l'inconscient est d'ordre linguistique, *langagier* dit-on en français, que l'inconscient est structuré comme un langage. La question que pose l'inconscient touche au point le plus sensible de la nature du langage à savoir la question du sujet. Le sujet ne peut être simplement identifié avec celui qui parle ou avec le pronom personnel d'une phrase. En français *l'énoncé* c'est exactement la phrase mais il existe beaucoup *d'énoncés* sans aucun indice de qui tient *l'énoncé*. Quand je dis « il pleut », le sujet de l'énonciation ne fait plus partie de la phrase. Il y a là en tout cas quelques difficultés. Le sujet, ne peut pas toujours être identifié à ce que les linguistes nomment le « shifter ».

La question que nous pose la nature de l'inconscient c'est en peu de mots, ⁽¹⁸⁹⁾ que quelque chose tout le temps *pense*. Freud nous dit que l'inconscient est au dessus de toute pensée et que ce qui pense est barré de la conscience. Cette barre a plusieurs applications, plusieurs possibilités quant au sens. La principale est qu'il s'agit réellement d'une barrière ; barrière qu'il est nécessaire de sauter ou de traverser. C'est important parce que si je n'insiste pas sur cette barrière tout va bien pour vous. Comme on dit en français : *ça vous arrange*, car si quelque chose pense à l'étage au dessous ou dans les sous-sol les choses sont simples ; la pensée est toujours là, et tout ce dont on a besoin c'est un peu de conscience de la pensée que tout être vivant pense naturelle, et tout va bien. Si c'était le cas, la pensée serait préparée par la vie, naturellement, comme l'instinct par exemple. Si la pensée est un processus naturel alors l'inconscient est sans difficulté. Mais l'inconscient n'a rien à faire avec l'instinct, un savoir primitif ou avec la préparation des pensées dans quelque souterrain. C'est le fait de penser avec des mots, avec des pensées qui échappent à votre vigilance, à votre état d'attention. La question de la vigilance est importante. C'est comme si un démon jouait avec votre attention. La question est de trouver un statut précis à cet autre sujet qui est exactement cette sorte de sujet que nous pouvons déterminer en prenant notre point de départ dans le langage.

Il était tôt ce matin quand je préparais ce petit discours pour vous. Je pouvais, par la fenêtre, voir Baltimore et c'était un instant très intéressant, pas encore le lever du jour. Une enseigne au néon m'indiquait à chaque minute le changement de l'heure ; il y avait naturellement une forte circulation et je me faisais la remarque que tout ce que je pouvais voir, hormis quelques arbres lointains, était le résultat de pensées, de pensées activement pensantes, d'où le rôle joué par les sujets n'était pas tout à fait clair. En tout cas, le dit *Dasein* comme définition du sujet, était là dans ce spectateur plutôt intermittent ou évanescent. La meilleure image pour résumer l'inconscient c'est Baltimore au petit matin.

Où est le sujet ? Il est nécessaire de poser le sujet comme objet perdu. Plus exactement cet objet perdu est le support du sujet et la plupart du temps c'est une chose plus abjecte que vous ne vous souciez de l'envisager – dans quelque cas c'est une chose faite comme le savent parfaitement bien tous les psychanalystes et beaucoup de ceux qui ont été analysés. C'est pourquoi nombreux sont les psychanalystes qui préfèrent en revenir à une psychologie générale comme le président de la Société Psychanalytique de New York nous enjoint de le faire. Mais je ne peux pas changer les choses, je suis un psychanalyste et si quelqu'un préfère s'adresser à un professeur de psychologie c'est son affaire. La question de la structure,⁽¹⁹⁰⁾ vu que nous parlons de psychologie, n'est pas un terme que j'utilise seulement. Pendant longtemps les penseurs, les chercheurs et même les inventeurs concernés par la question de l'esprit ont au fil des ans mis en avant l'idée d'unité comme le trait le plus important et caractéristique de la structure. Conçue comme une chose déjà là dans la réalité de l'organisme c'est évident. L'organisme quand il est mature est une unité et fonctionne comme une unité. La question devient plus difficile quand cette idée d'unité est appliquée à la fonction de l'esprit, parce que l'esprit n'est pas une totalité en soi, mais ces idées sous une forme d'unité intentionnelle étaient les bases comme vous le savez de tout le mouvement dit phénoménologique.

De même c'était aussi vrai pour la physique et la psychologie avec l'école dite *Gestalt* et la notion de *bonne forme* dont le rôle était de conjindre, par exemple, une goutte d'eau avec des idées plus compliquées et de grands psychologues, et même des psychanalystes sont pleins de l'idée de « personnalité totale ». En tout cas, c'est toujours l'unité unifiante qui est au premier plan.

Je n'ai jamais compris cela, car si je suis psychanalyste je suis aussi un homme et en tant qu'homme mon expérience m'a montré que la caractéristique principale de ma vie et, j'en suis sûr, de celle des gens ici présents – si quelqu'un n'est pas d'accord j'espère qu'il lèvera la main – est que la vie est quelque chose, comme on dit en français qui va *à la dérive*. La vie suit le cours du fleuve, touchant de temps en temps la rive, s'arrêtant parfois ici ou là, sans rien comprendre – et c'est le principe de l'analyse que personne ne comprend rien de ce qui arrive. L'idée d'une unité unifiante de la condition humaine a toujours eu pour moi l'aspect d'un scandaleux mensonge.

Nous devons essayer d'introduire un autre principe pour comprendre ces choses. Si nous essayons rarement de comprendre les choses du point de vue de l'inconscient, c'est que l'inconscient nous dit les choses articulées en mots et peut-être pourrions-nous essayer d'en chercher leur principe.

Je vous suggère d'aborder l'unité avec un autre éclairage. Non pas une unité unifiante mais l'unité dénombrable, un, deux, trois. Après quinze ans d'efforts, j'ai appris à mes élèves à compter au plus jusqu'à cinq, ce qui est difficile (*quatre est plus facile*) et ils ont au moins compris cela. Mais pour ce soir permettez-moi d'en rester à deux. Bien sûr ce à quoi nous avons à faire est la question du nombre entier, et ce n'est pas une question simple comme je suppose que beaucoup ici le savent. Compter, en fait, ce n'est pas difficile. Cela nécessite seulement d'avoir par exemple, un certain nombre de séries et une correspondance terme à terme. Il est vrai par exemple ⁽¹⁹¹⁾ qu'il y a autant de gens assis dans cette salle que de sièges. Mais il est nécessaire d'avoir une collection de nombres entiers

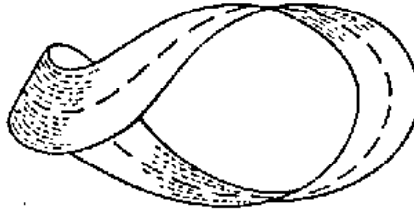
pour avoir un nombre entier ou ce que l'on appelle un entier naturel. C'est bien sûr naturel en partie mais seulement au sens où nous ne comprenons pas pourquoi ça existe. Compter ce n'est pas empirique et il est impossible de déduire cet acte de seules données empiriques. Hume a essayé, mais Frege a démontré l'ineptie de la tentative. La difficulté réelle réside dans le fait que chaque entier est en soi une unité. Si je prends 2 comme une unité, les choses sont très drôles, les hommes et les femmes par exemple – l'amour plus l'unité ! Mais ça s'arrête vite, après ces deux il n'y a personne ; un enfant peut-être, mais c'est d'un autre ordre et pour faire 3 c'est une autre affaire. Quand vous essayez de lire les théories mathématiques des nombres, vous trouvez la formule « n plus un » ($n+1$), à la base de toutes les théories. C'est la question du « un de plus » qui est la clé de la genèse des nombres et plutôt que cette unité unifante que constitue déjà le 2, je propose d'envisager la genèse réelle numérique de 2.

Il est nécessaire que ce 2 constitue le premier entier non encore advenu comme nombre avant que le 2 n'apparaisse. Cela est possible parce que le 2 est là pour accorder existence au premier 1 : mettez 2 à la place de 1 et en conséquence vous verrez le 3 apparaître à la place de 2. Ce que nous avons là est ce que je pourrais appeler la *marque*. Vous avez donc quelque chose qui est marqué ou quelque chose qui ne l'est pas. C'est avec la première marque que nous avons la position de la chose. C'est exactement de cette façon que Frege explique la genèse du nombre ; la classe caractérisée par 0 élément est la 1^{ère} classe ; vous avez 1 à la place de 0 et ensuite il est facile de comprendre comment la place de 1 devient la seconde place qui fait place pour 2, 3 etc. La question du 2 est pour nous la question du sujet et là nous rejoignons un fait d'expérience psychanalytique pour autant que le 2 ne complète pas le 1 pour faire 2, mais doit répéter le 1 pour permettre au 1 d'exister. Cette première répétition est la seule nécessaire pour expliquer la genèse du nombre et une seule répétition est nécessaire pour constituer la position du sujet. Le sujet inconscient est quelque chose qui tend à se répéter lui-même, mais une seule répétition est nécessaire pour le constituer. Quoiqu'il en soit, regardons plus précisément ce qui est nécessaire au second pour répéter le premier, de façon à avoir une répétition. On ne peut répondre trop vite à la question. Si l'on répond trop vite on dira qu'il est nécessaire qu'ils soient les mêmes. Dans ce cas le principe du 2 serait celui des jumeaux – et pourquoi pas des triplés ⁽¹⁹²⁾ ou des quintuplés ? De mon temps on apprenait aux élèves qu'il ne fallait pas additionner des microphones et des dictionnaires ; ceci est totalement absurde parce que nous n'avons pas d'addition si nous n'étions pas capables d'ajouter des dictionnaires à des microphones ou, selon Lewis Carroll, des choux avec des rois. La mêmété n'est pas dans les *choses* mais dans la *marque* qui rend possible de les additionner sans considération de leurs différences. La marque a pour effet de gommer la différence et c'est la clef de ce qui arrive au sujet, au sujet inconscient dans la répétition ; parce que vous savez que ce sujet répète quelque chose de particulièrement signifiant, le sujet est là, par exemple, au lieu de cette chose obscure que nous appelons tantôt trauma, tantôt plaisir exquis.

Qu'arrive-t-il ? Si la « chose » existe dans cette structure symbolique, si ce trait unaire est décisif, le trait de mêmété est là. Afin que la « chose » recherchée soit là en vous, il est nécessaire que le premier trait soit effacé parce que le trait lui-même est une modification. C'est la suppression de toute différence et dans ce cas, sans le trait, la première « chose » est simplement perdue. La clé de cette insistance répétitive est que dans son essence la répétition comme répétition de la mêmété symbolique est impossible. En tout cas, le sujet est l'effet de cette répétition en tant que cela nécessite le « fading », l'oblitération, de la première fondation du sujet, c'est pourquoi le sujet, statutairement, est toujours présenté comme essence divisée. Le trait, j'insiste, est identique mais il assure la différence seulement de l'identité – non par effet de mêmété ou de différence mais par la différence d'identité. C'est facile à comprendre : comme l'on dit en français, *je vous numérote*, je vous donne à

chacun un numéro ; et cela assure le fait que vous êtes numériquement différents mais pas plus que ça.

Que proposer à l'intuition dans le but de montrer que le trait peut être trouvé dans quelque chose qui est en même temps 1 ou 2 ? Regardez le dessin suivant que j'appelle un 8 à l'envers d'après un dessin bien connu.



Vous pouvez voir que la ligne dans ce cas peut être considérée comme une ou comme deux lignes. Ce diagramme peut être considéré comme la base d'une sorte d'inscription essentielle à l'origine, au nœud qui constitue le sujet. Cela va plus loin que vous ne pouvez le penser d'emblée, parce que ⁽¹⁹³⁾vous pouvez rechercher la surface capable de recevoir de telles inscriptions. Vous voyez peut-être que la sphère, ce vieux symbole de la totalité ne convient pas. Un tore, une bouteille de Klein, une surface en « cross-cut » sont à même de recevoir une telle coupure. Et cette diversité est très importante car elle explique beaucoup de choses concernant la structure des maladies mentales. Si l'on peut symboliser le sujet par cette coupure fondamentale de même on peut démontrer qu'une coupure sur un tore correspond au névrosé, et sur une surface en « cross-cut » un autre désordre mental. Je ne vous expliquerais pas cela ce soir mais pour terminer ce discours difficile je dois apporter la précision suivante.

J'ai seulement considéré le début de la série des entiers parce que c'est un point intermédiaire entre le langage et la réalité : le langage est constitué des mêmes sortes de traits unaires dont je me suis servi pour expliquer le 1 et l'1 en plus. Mais ce trait n'est pas, dans le langage, identique au trait unaire dans la mesure ou avec le langage nous avons une collection de traits différentiels. Autrement dit, le langage est constitué par un ensemble de signifiants – par exemple *ba*, *ta*, *pa* etc. – un ensemble fini. Chaque signifiant est à même de supporter le même processus quant au sujet et il est très probable que le traitement des entiers est seulement un cas particulier de cette relation entre signifiants. La définition de cette collection de signifiants est qu'ils constituent ce que j'appelle l'Autre. La différence fournie par l'existence du langage est que chaque signifiant (contrairement au trait unaire du nombre entier), dans la plupart des cas, n'est pas identique à lui-même – précisément parce qu'il s'agit d'une collection de signifiants et dans cette collection un signifiant peut ou non se désigner lui-même. C'est bien connu : c'est le principe du paradoxe de Russell. Si vous prenez l'ensemble des éléments qui ne s'appartiennent pas,

$$X \notin X$$

L'ensemble constitué de tels éléments, vous mène à un paradoxe qui, vous le savez, aboutit à une contradiction. En termes simples cela veut seulement dire que dans l'ordre d'un discours rien ne contient tout, et là vous retrouvez la faille qui constitue le sujet. Le sujet est l'introduction d'une perte dans le réel, bien que rien ne puisse introduire cela, alors que le réel est aussi plein que possible. La notion d'une perte est l'effet fourni par l'insistance du trait qui est que, par l'intervention de la lettre on détermine des places – dites $a_1 a_2 a_3$ – que ces places sont des espaces pour un manque. Quand le sujet prend la place du manque, une perte est introduite dans le mot et c'est là la définition du sujet. Mais pour

l'inscrire il est nécessaire de le définir dans un cercle ⁽¹⁹⁴⁾ que j'appelle l'altérité, de l'ordre du langage. Tout ce qui est langage est assuré par cette altérité et c'est pourquoi le sujet est toujours cette chose évanescence qui court sous la chaîne des signifiants. Car la définition d'un signifiant est qu'il représente le sujet non pour un autre sujet mais pour un autre signifiant. C'est la seule définition possible du signifiant en tant qu'il diffère du signe. Le signe est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, alors que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. La conséquence c'est que le sujet disparaît exactement comme dans le cas des deux traits unaires, tandis que sous le second signifiant apparaît ce que l'on appelle sens ou signification ; puis en série les autres signifiants et significations apparaissent.

La question du désir est que le sujet « évanescence » a bien envie de se retrouver à nouveau par le biais d'une espèce de rencontre avec cette chose miraculeuse que définit le fantasme. Dans ses efforts il est soutenu par ce que j'ai appelé l'objet perdu évoqué au début – qui est une chose si terrible pour l'imagination. Ce qui est produit et maintenu ici, et que dans mon jargon j'appelle l'objet *a* avec une minuscule, est bien connu de tous les psychanalystes dans la mesure où toute la psychanalyse est fondée sur l'existence de cet objet particulier. Mais la relation entre le sujet barré et cet objet *a* est la structure que l'on retrouve dans le fantasme qui soutient le désir en tant que le désir est uniquement ce que j'ai appelé métonymie de toute signification.

Par cette brève présentation, j'ai essayé de vous montrer que la question de la structure est interne au réel psychanalytique. Je n'ai pas, cependant, dit quoi que ce soit de ces dimensions que sont l'imaginaire et le symbolique. Il est, bien sûr, essentiel de comprendre comment l'ordre symbolique peut entrer dans le *vécu*, l'expérience vécue, de la vie mentale mais je ne peux aller plus loin ce soir dans l'explication. Considérez cependant ce qui est à la fois le moins connu et le plus assuré des faits à propos de ce sujet mythique qui est la phase perceptible de l'être humain : cette chose insondable à même d'éprouver quelque chose entre la naissance et la mort, capable de parcourir le spectre de la douleur au plaisir, en un mot ce que nous appelons en français *le sujet de la jouissance*. En venant ici ce soir j'ai lu le slogan de l'enseigne au néon « Aimez Coca Cola ». Cela m'a rappelé qu'en anglais, je pense, il n'y a pas de terme pour désigner précisément cette masse énorme de sens qu'il y a dans le mot français *jouissance* – ou en latin *fruior*. Dans le dictionnaire j'ai cherché *jouir* et trouvé « posséder, utiliser » mais ce n'est pas cela du tout. Si l'être humain est une chose en quoi que ce soit pensable, c'est par dessus tout comme sujet de la *jouissance* ; mais cette loi psychologique que l'on appelle principe de plaisir (et ⁽¹⁹⁵⁾ qui n'est que le principe de déplaisir) est bien près de créer une barrière à toute *jouissance*. Si je jouis un peu trop, je commence à sentir la douleur et je modère mes plaisirs. L'organisme semble fait pour empêcher trop de *jouissance*. Nous serions probablement aussi tranquilles que des huîtres s'il n'y avait cette étrange organisation qui nous force à franchir cette barrière du plaisir, ou peut-être seulement à rêver que nous le faisons. Tout ce qui est élaboré par la construction subjective à l'échelle du signifiant dans sa relation à l'Autre et qui a ses racines dans le langage, est seulement là pour permettre au champ du désir de nous autoriser à approcher, à tester cette sorte de *jouissance* interdite, seul sens précieux offert à notre vie.

Discussion :

ANGUS FLETCHER – Freud était vraiment un homme très simple. Mais il trouva de très différentes solutions aux problèmes humains. Il se servait parfois des mythes pour expliquer les difficultés et problèmes humains ; par exemple le mythe de Narcisse : il s'aperçut que certains hommes se mirant, s'aimaient eux-mêmes. C'était aussi simple que cela. Il n'a pas essayé de glisser à la surface des mots. Vous agissez comme une araignée ; tissant une toile très délicate vide de toute réalité humaine. Par exemple vous parliez de *joie*, *jouissance*. En français un des sens de *jouir* c'est l'orgasme – je pense cela très important ici – pourquoi ne pas le dire ? Tout le discours que j'ai entendu ici était si abstrait !... cela ne ressort pas de la psychanalyse. La psychanalyse vaut parce qu'elle est une théorie de la dynamique psychologique. Le plus important est ce qui a succédé à Freud avec W. Reich en

particulier. Toute cette métaphysique n'est pas nécessaire. Le diagramme était intéressant mais il ne semble avoir aucun lien avec la réalité de nos actions, le fait de manger, les relations sexuelles etc.

HARRY WOOLF – Puis-je demander si cette arithmétique fondamentale et cette topologie ne sont pas elles-mêmes un mythe, ou au mieux une analogie pour expliquer la vie de l'esprit ?

JACQUES LACAN – Analogie de quoi ? « S » désigne quelque chose qui peut s'écrire exactement comme ce S. Et j'ai dit que le « S » qui désigne le sujet est instrument, matière pour symboliser une perte. Une perte que vous éprouvez en tant que sujet (et moi aussi). En d'autres termes, ce vide entre cette chose qui a des significations définies et cette autre chose qui est mon discours actuel que j'essaie d'adresser là où vous êtes vous, non pas comme autre sujet, mais comme individus capables de me comprendre. Où est l'analogon ? Soit cette perte existe soit elle n'existe pas. Si elle existe, il est seulement possible de la désigner par un système de symboles. En tout cas cette perte n'existe pas avant que cette symbolisation n'indique sa place. Ce n'est pas une analogie. C'est réellement dans quelque partie de la réalité, cette sorte de tore. Ce tore existe réellement et c'est exactement la structure du névrosé. Ce n'est pas un analogon ; ce n'est même pas une abstraction parce qu'une abstraction est une espèce de diminution du réel et je pense que c'est le réel lui-même.

NORMAN HOLLAND – Je voudrais venir à la défense de M. Lacan ; il me semble qu'il fait quelque chose de très intéressant. Lisant son texte avant le colloque c'était ma première rencontre avec son œuvre et il me semble qu'il en était revenu au « *Projet pour une psychologie scientifique* » qui est le plus ancien des écrits psychologiques de Freud. C'était très abstrait et très proche de ce que vous avez écrit ici, bien que vous utilisiez l'algèbre et lui les neurones. L'influence de ce document se ressent dans toute « *L'interprétation des rêves* », ses lettres à Fliess, et les premiers écrits, bien que souvent de façon purement implicite.

ANTHONY WILDEN – Si je peux ajouter quelque chose, vous avez parlé au début de votre discours de répudiation ou non-reconnaissance « méconnaissance » et nous avons débuté avec un exemple si extrême de ce fait que je ne sais pas comment nous allons faire pour nous en sortir. Donc vous êtes parti de haut (du point le plus ardu de votre travail) et il est très difficile pour nous de reconnaître les prémices de cette pensée qui est très riche et très profonde. À mon avis, en tant que votre malheureux traducteur, vous êtes absolument fidèle à Freud et il est tout à fait nécessaire que nous lisions tous vos travaux avant de dire un tas de non sens – ce que nous pouvons très bien faire ici ce soir. Et après qu'ils auront lu votre travail je presserais ces gentlemen de lire Freud.

RICHARD SCHECHNER – Quelle est la relation entre votre pensée concernant le néant et les travaux de Husserl et Sartre ?

JACQUES LACAN – « Néant », le mot que vous avez utilisé, je pense que je ne peux presque rien en dire, pas plus qu'à propos de Husserl ou Sartre. En réalité, je ne pense pas avoir parlé du néant. Le glissement et la difficulté à saisir le jamais ici – (c'est ici quand je le cherche là ; c'est là quand je suis ici) n'est pas rien. Cette année j'annoncerai, comme programme de mon séminaire, cette chose que j'ai intitulé *La logique du fantasme*. La plus grande partie de mon effort, je crois, portera sur la définition des diverses sortes de manque, perte, néant qui sont de natures absolument différentes. Une absence par exemple. L'absence de la reine, c'est nécessaire pour faire une addition avec cette sorte d'élément, mais trouver l'absence de la reine... Je pense que le vague de ce simple mot *rien* n'est pas utilisable dans ce contexte. Je suis en retard pour tout ce que je dois développer avant de disparaître moi-même. Mais aussi c'est assez difficile de rendre les choses satisfaisantes pour pouvoir avancer. Il est nécessaire de procéder étape par étape. Je vais tester cette différente sorte du manque.

Monsieur Kott et le Dr Lacan discutent les propriétés de la bande de Moebius au tableau

JAN KOTT – Il y a une chose curieuse, probablement accidentelle. Nous trouvons tous ces motifs dans la peinture surréaliste. Y a-t-il quelque relation ?

LACAN – Je me sens pour le moins un lien personnel avec la peinture surréaliste.

POULET – Cette perte de l'objet qui introduit le sujet, diriez-vous qu'elle a quelque lien avec le *néant* dans la pensée de Sartre ? Y aurait-il une analogie avec la situation du dormeur éveillé que l'on trouve au début de l'œuvre de Proust ? Vous vous souvenez, le rêveur se réveille et découvre un sentiment de perte, d'absence, qui est de plus, absence de lui-même. Y a-t-il quelqu'analogie ?

LACAN – Je pense que Proust a approché plusieurs fois certaines expériences de l'inconscient. On trouve souvent un tel passage d'une page ou deux dans Proust, que l'on peut *découper* très clairement. Je pense que vous avez raison ; Proust en est très proche, mais au lieu de développer des théories il revient toujours à son affaire qui est la littérature. Prenant pour exemple Mlle Vinteuil vue par le narrateur, avec son amie et le portrait de son père. Je pense qu'aucun autre artiste littéraire ait fait ressortir une chose comme celle-là. C'est peut-être à cause du projet lui-même de l'œuvre, cette entreprise fabuleuse du *temps retrouvé* – c'est ce qui le guide au delà même de ce qui est accessible à la conscience.

SIGMUND KOCH – J'ai trouvé un modèle qui sans cesse m'échappe dans votre présentation, ce que je ne peux attribuer uniquement au fait que vous parliez en Anglais. Vous avez longuement insisté sur l'entier 2 et la production de l'entier 2. Votre analyse, telle que je m'en souviens, est que si l'on débute avec un trait unaire, alors il y a l'univers du non marqué qui mène probablement à l'entier 2. Quelle est la correspondance analogique entre le marqué et le non marqué ? Le marqué est-il le système de conscience et le non marqué celui de l'inconscient ? Le marqué est-il le sujet conscient et le non marqué le sujet inconscient.

LACAN – De Frege je me souviens seulement que c'est la classe au nombre caractéristique 0 qui est la fondation du 1. Si j'ai choisi 2 comme référence psychanalytique c'est parce que 2 est une combinaison essentielle de l'Éros dans Freud. L'Éros est ce pouvoir qui, dans la vie, unifie et c'est la base sur laquelle trop de psychanalystes appuient la conception d'une maturité génitale telle qu'une possibilité d'un soi-disant mariage parfait, par exemple, ce qui est une sorte de fin idéale mystique, promue trop imprudemment. Ce 2 que j'ai choisi c'est seulement pour un auditoire qui est, avant tout, non initié à cette question de Frege. Le un en relation avec 2 peut, au premier abord, jouer le même rôle que le 0 par rapport au 1. En ce qui concerne votre seconde question, j'ai été, naturellement obligé d'omettre beaucoup de choses techniques qui sont connues de ceux qui possèdent Freud parfaitement. Pour la question du refoulement il est absolument nécessaire de savoir que Freud a posé comme fondation d'une possibilité de refoulement cette chose qu'en allemand on appelle *Urverdrängung*. Je ne peux naturellement pas donner ici l'ensemble de ma formalisation mais il est essentiel de savoir qu'un formalisme de la métaphore est primordial pour moi, afin de faire comprendre ce qu'est en terme freudien, la *condensation*.

Le Dr Lacan conclut son commentaire au tableau, par une reprise de *l'instance de la lettre*.

GOLDMANN – Utilisant ma méthode sur la littérature et la culture, ce qui me frappe c'est que, travaillant sur des phénomènes importants, historiques et collectifs je n'ai jamais besoin de *l'inconscient* pour mes analyses. J'ai besoin du *non-conscient* ; je faisais hier la distinction. Bien sûr il y a des éléments inconscients ; bien sûr je ne peux comprendre les voies par lesquelles un individu s'explique lui-même – cela, disais-je, est le domaine de la psychanalyse dans lequel je ne veux pas m'ingérer. Mais il y a deux catégories de phénomènes qui de toute évidence, semble être d'ordre social et à propos desquels je dois intervenir avec le non-conscient et non l'inconscient. Vous avez dit, je pense, que l'inconscient est le langage ordinaire, anglais, français que nous parlons tous.

LACAN – J'ai dit *comme* un langage, français ou anglais.

GOLDMANN – Mais c'est indépendant de ce langage ? Donc je m'arrête ; je n'ai plus de question. C'est lié au langage que chacun parle dans la vie consciente ?

Lacan – Oui.

GOLDMANN – D'accord. La seconde chose qui m'a frappé si je vous ai compris. Il y a un certain nombre d'analogies avec les processus que j'ai trouvés dans la conscience, au niveau où je m'avance sans l'inconscient. Il y

a quelque chose que depuis Pascal, Hegel, Marx et Sartre nous savons sans avoir recours à l'inconscient : l'homme est défini [...] « dépasse l'homme » dit Pascal. Histoire et dynamisme, même sans référence à l'inconscient, ne peuvent être définis sinon par ce manque. Le second phénomène que j'ai trouvé au niveau conscient ; il semble évident que la conscience, en tant qu'elle est liée à l'action, ne peut être formulée sauf à constituer des invariants à savoir des objets et en liant ces invariants à la différence. Nul n'agit sur une multiplicité de données. L'action est étroitement liée à la constitution d'invariants, ce qui permet d'établir un certain ordre dans la différence. Le langage existe avant cet homme particulier – est-ce que le langage (français, anglais etc.) est simplement lié au problème du phantasme ? Il n'y a pas de sujet sans symbole, sans langage, et sans objet. Ma question est celle-ci : la formation de ce symbolisme et ses modifications sont-elles uniquement liées au domaine du phantasme, de l'inconscient et du désir ou est-ce également lié à quelque chose appelé travail, transformation du monde extérieur et vie sociale ? Et si vous admettez que c'est aussi lié à cela aussi, le problème se pose : où est la logique, où est la compréhensibilité ? Je ne pense pas que l'homme soit simplement aspiration à la totalité ; nous sommes encore en face d'un mélange, comme je disais l'autre jour, et il est très important de séparer les composants du mélange dans le but de le comprendre.

LACAN – Et pensez-vous que le travail est l'un de ces points d'ancrage où nous amarrer dans cette dérive ?

GOLDMANN – Je pense qu'après tout, l'humanité a fait des choses très positives.

LACAN – Je n'ai pas l'impression qu'un livre d'histoire soit une chose très structurée. Cette fameuse histoire, où nous voyons si bien les choses quand elles sont passées, me paraît être une muse dans laquelle je ne puisse mettre toute ma confiance. À une époque, Clio était très importante – quand Bossuet écrivait. Peut-être de nouveau avec Marx. Mais ce que j'attends toujours de l'histoire ce sont des *surprises*, et des surprises que je n'ai pas encore réussi à expliquer, bien qu'ayant fait de grands efforts pour comprendre. Je m'explique avec différentes coordonnées que les vôtres. En particulier, je ne mettais pas la question du travail au premier rang ici.

CHARLES MORAZE – Je suis heureux de voir dans cette discussion l'usage de la genèse des nombres. Pour répondre à M. Goldmann, quand j'étudie l'histoire, je compte sur cette même genèse des nombres comme réalité la plus solide. À ce propos, je voulais poser cette question pour voir si nos postulats sont identiques ou différents. Il me semble que vous avez dit au début de votre discours que, pour vous, la structure de la conscience est langage et puis à la fin que l'inconscient est structuré comme un langage. Si votre seconde formulation est la bonne c'est aussi la mienne.

LACAN – C'est l'inconscient qui est structuré comme un langage – je n'ai jamais varié de cela.

RICHARD MACKSEY – Nous avons peut-être épuisé notre quota de *méconnaissance* pour cette session mais je suis encore un peu confus sur les conséquences que votre évocation de Frege et Russel implique pour votre ontologie (ou au moins votre ontique). Ainsi, je suis intéressé par l'extrême position réaliste que votre exemple mathématique semble impliquer. Je ne m'inquiète pas de l'argument que le théorème d'incomplétude sape le réalisme, dans la mesure où Gödel lui-même a maintenu sa position réaliste, simplement en prenant le théorème comme limitation de base du pouvoir expressif du symbolisme. Je pense plutôt que la thèse logistique elle-même a été sujette à de sérieuses critiques. Si les auteurs des *Principia* essaient de définir les nombres naturels comme certains ensembles particuliers d'ensembles, outre d'autres difficultés métalinguistiques dans la théorie des types on peut contrecarrer l'idée que leur dérivation est arbitraire, dans la mesure où dans une théorie d'ensemble, non basée sur la théorie des types, « un » peut être défini comme, disons, l'ensemble dont le seul nombre est l'ensemble vide, et ainsi de suite, de sorte que les nombres naturels puissent maintenir leur propriétés conventionnelles. Ergo on doit se demander *quel* ensemble est le premier ? Il y a quelques mois Paul Benacerraf a poussé plus loin cet argument, soutenant que la caractéristique irréductible des nombres naturels est simplement leur forme récursive de progression. Ainsi, n'importe quel système qui forme une telle progression sera aussi valable que les autres ; ce n'est pas la marque que chaque nombre particulier possède, mais la *structure* abstraite d'interrelation (plutôt que les objets constituants), qui donne ses propriétés au système. Cela détruit toute position réaliste qui assimilerait les nombres à des entités ou des objets (et propose une sorte de structuralisme conceptualiste ou nominaliste).

* « by linking these invariants to difference. One doesn't act immediately » est ce qui figure dans le texte anglais.

LACAN – Sans m’étendre sur ce commentaire, je dirais que les concepts et même les ensembles ne sont pas des objets. Je n’ai jamais dénié l’aspect structural du système numérique.

Présentation de la traduction de Paul Duquenne des « Mémoires d'un névropathe » de D.P. Schreber – Cahiers pour l'analyse n° 5 p. 69-72.

⁽⁶⁹⁾PRÉSENTATION

Cette traduction était attendue. Exactement depuis notre séminaire de l'année 1955-56. Nous nous souvenons d'avoir à son annonce vu se dresser l'oreille de Madame Ida Macalpine qui en hâta sans doute celle qu'alors, avec l'aide de son fils, elle donna en anglais : on constate qu'elle eût pu prendre son temps.

Peut-être un retard si peu motivé mérite-t-il qu'on le retienne plus longtemps sous l'attention, ou qu'on y revienne.

Quoiqu'il en soit, ce séminaire, cinquième de notre enseignement et le troisième du toit de Sainte-Anne, nous montre, comme il nous arrive quand nous nous reportons à ces textes enregistrés, bien des thèmes non seulement nécessaires alors à l'élargissement des catégories reçues dans notre auditoire, mais pour certains d'entre ces thèmes, la date d'où ils devaient poursuivre la carrière qui les fait maintenant courir les revues, entendons celles du bel air, ou si l'on veut, du bel esprit.

S'il en est qui viennent dans ces courts mots d'introduction dont nous accompagnerons la suite de ce que donnera ici notre ami le docteur Duquenne, ce ne sera que de s'éclairer de la lumière du texte ici produit.

Car ne l'oublions pas, du « cas Schreber » Freud n'a connu rien d'autre que ce texte. Et c'est ce texte qui porte en lui tout ce qu'il a su tirer de révélateur en ce cas.

C'est pourquoi ce séminaire qui s'intitulait de la 4^{ème} des dites cinq grandes psychanalyses de Freud, ne pouvait mieux étendre son assiette qu'à l'appuyer sur le texte même qui lui servit d'objet. Ce qu'à notre su, nous fûmes le premier à faire avec cette ampleur.

Non pas, bien sûr, que Madame Ida Macalpine ne présente en pré- puis en post-face une psychanalyse de ce texte qui se veut correctrice de Freud. Mais elle ne vint que pour qu'en nos deux derniers séminaires de l'an (27 juin – 4 juillet) nous fassions rentrer Freud dans ses droits, y revenant dans l'article où seulement deux ans après nous avons resserré, en une construction très décisive pour la suite, à peu près les deux tiers de la matière couverte dans l'année. Il s'agit de l'article auquel on peut se reporter sur la « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »⁴⁵⁸.

Disons que le texte de Schreber est un grand texte freudien, au sens où, plutôt que ce soit Freud qui l'éclaire, il met en lumière la pertinence des⁽⁷⁰⁾ catégories que Freud a forgées, pour d'autres objets sans doute, et d'un point pour la définition duquel il ne suffit pas d'invoquer le génie, à moins que l'on n'entende par là une longue aisance gardée à l'endroit du savoir.

Certes Freud ne répudierait pas la mise à son compte de ce texte, quand c'est dans l'article où il le promeut au rang de cas qu'il déclare qu'il ne voit ni indignité, ni même risque, à se laisser guider par un texte aussi éclatant, dût-il s'exposer au reproche de délirer avec le malade, qui ne semble guère l'émouvoir.

L'aise que Freud se donne ici, c'est simplement celle, décisive en la matière, d'y introduire le sujet comme tel, ce qui veut dire ne pas jauger le fou en termes de déficit et de dissociation des fonctions. Alors que la simple lecture du texte montre avec évidence qu'il n'est rien de pareil en ce cas.

C'est bien là pourtant que le génie, s'il est cette aise, ne suffit pas encore. Car pour construire le sujet comme il convient à partir de l'inconscient, c'est de logique qu'il s'agit, comme il suffit d'entrouvrir un livre de Freud pour s'en apercevoir, et dont il ne reste pas moins que nous soyons le premier à en avoir fait la remarque.

Faire crédit au psychotique ne serait rien de plus en ce cas, que ce qui restera de tout autre, aussi libéralement traité : enfoncer une porte ouverte, n'est absolument pas savoir sur quel espace elle ouvre.

⁴⁵⁸ Paru dans *La psychanalyse*, vol. 4. Repris dans mes *Écrits*, pp. 531-583.

Quand nous lisons plus loin sous la plume de Schreber que c'est à ce que Dieu ou l'Autre jouisse de son être passivé, qu'il donne lui-même support, tant qu'il s'emploie à ne jamais en lui laisser fléchir une cogitation articulée, et qu'il suffit qu'il s'abandonne au rien-penser pour que Dieu, cet Autre fait d'un discours infini, se dérobe, et que de ce texte déchiré que lui-même devient, s'élève le hurlement qu'il qualifie de miraculé comme pour témoigner que la détresse qu'il trahirait n'a plus avec aucun sujet rien à faire, – ne trouve-t-on pas là suggestion à s'orienter des seuls termes précis que fournit le discours de Lacan sur Freud ?

La thématique que nous mesurons à la patience qu'exige le terrain où nous avons à la faire entendre, dans la polarité, la plus récente à s'y promouvoir, du sujet de la jouissance au sujet que représente le signifiant pour un signifiant toujours autre, n'est-ce pas là ce qui va nous permettre une définition plus précise de la paranoïa comme identifiant la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel.

Voilà-t-il pas que le texte de Schreber s'avère un texte à inscrire dans le discours lacanien, il faut le dire après un long détour où c'est d'ailleurs que ce discours a rassemblé ses termes. Mais la confirmation en est du même aloi que celle qu'en reçoit le discours de Freud, ce qui n'est guère surprenant, puisque c'est le même discours.

À vrai dire, cette traduction vient éclairer ce discours le plus récent, exactement comme il en fut pour le discours premier de Freud.

Elle nous permettra quant à nous, peut-être de reprendre le fil qui nous a conduits à l'aventure freudienne. Soit cette tranche ouverte avec notre thèse, ce cas « Aimée » que nous n'inscrivons pas dans le recueil qui paraît de nos *Écrits*

On remarquera peut-être en effet, mentionnée en quelques points de ce recueil, cette phase de notre réflexion qui fut d'abord celle d'un psychiatre, ⁽⁷¹⁾laquelle s'armait du thème de la *connaissance paranoïaque*. À nous aider en cette collation, quelqu'un a déjà noté que nous n'éclairons guère cette notion dont il reste fort peu de traces.

Quelle belle carrière d'essayiste nous eussions pu nous faire avec ce thème favorable à toutes les modulations de l'esthétique ! Qu'on se rappelle seulement ce que savait en dérouler notre ami Dali.

Certes la connaissance paranoïaque est de tout ce qui se pare d'être connaissance, la moins obscène, mais ce n'est pas pour diminuer son obtusion.

Selon un rythme dont nous avons pris l'habitude, notre thèse commença d'être lue après dix ans dans des lieux d'avant garde comme l'asile de Saint-Alban, et bien entendu la Clinique de la Faculté de Paris (1932-1942).

Il fallut que l'insuffisance de l'enseignement psychanalytique éclatât au grand jour pour nous engager dans sa tâche. 1956-1966 marquent le même écart. Encore nous reste-t-il deux ans pour donner à la « Question préliminaire » sa pleine suite.

Qu'est-ce à dire, sinon que nous ne nous sommes jamais intéressés qu'à la formation de sujets capables d'entrer dans une certaine expérience que nous avons appris à centrer où elle est ?

Où elle est – comme constituée par la vraie structure du sujet – qui comme telle n'est pas entière, mais divisée, et laissant choir un résidu irréductible, dont l'analyse logique est en train.

Or il est facile d'introduire la pensée à cette structure, aussi facile que d'introduire un enfant, d'un âge relativement précoce (dans le développement scolaire, sinon dans les phases analytiques) à l'étude des mathématiques par la théorie des ensembles.

C'est au niveau de la mathématique en train de se faire que commencent les affres.

Ainsi peut-on donner l'idée de la résistance que rencontre chez les psychanalystes la théorie d'où dépend leur formation même.

À ceci près qu'ici le résidu irréductible de la constitution du sujet est porté au maximum de son emploi anxiogène par la fonction psychanalytique.

Un type d'actes manqués, les seuls peut-être à mériter leur nom puisque dans la névrose ils sont des actes réussis, un type d'actes « manqués exprès » saille très évidemment au sein de la transmission théorique qu'implique la formation du psychanalyste.

C'est là, on le conçoit, domaine où la preuve est la plus délicate, mais comment n'en pas voir une dans cette invraisemblable indifférence au texte des mémoires du Président Schreber – qui fait qu'en anglais il a été publié par une hors-groupe (Madame Ida Macalpine au titre d'élève d'Edward Glover, tenant trop vif de quelques exigences scientifiques, n'est pas inscrite, sauf nouveauté, à la société de Londres), qu'en France c'est en une zone combien sensible mais de frange par rapport à un groupe (celui qu'assure notre enseignement), zone que représentent les *Cahiers pour l'Analyse*, que viennent au jour enfin les Mémoires auxquels nous ⁽⁷²⁾avons consacré tant de soins.

Puissent-ils rappeler à ceux qui peuvent aller jusqu'à entendre ce que nous avons dit de l'implication dans le symptôme du sujet supposé savoir, à la veille d'une journée sur la clinique, comme le fait que la conception du trouble psychiatrique est affaire du clinicien, – ce qu'impose le seul abord de ce texte poignant.

C'est que le dit clinicien doit s'accomoder* à une conception du sujet, d'où il ressorte que comme sujet il n'est pas étranger au lien qui le met pour Schreber, sous le nom de Flechsig, en position d'objet d'une sorte d'érotomanie mortifiante, et que la place où il se tient dans la photographie sensationnelle dont s'ouvre le livre d'Ida Macalpine, soit devant l'image murale géante d'un cerveau, a en l'affaire un sens.

Il ne s'agit là de nul accès à une ascèse mystique, non plus que d'aucune ouverture effusive au vécu du malade, mais d'une position à quoi seule introduit la logique de la cure.

* Faute d'orthographe, non corrigée en « s'accommoder » : faut-il y lire que le clinicien doit se mettre à *la mode* d'une conception du sujet que Lacan introduit ? (La version *Ornicar* ? de ce texte a corrigé la faute...sans plus...)

La « Dédicace à Louis Althusser » sur son exemplaire des Écrits parut (sous forme manuscrite) dans Louis Althusser, Écrits sur la psychanalyse, Freud et Lacan Paris Stock/Imec 1993, page 270

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Althusser,

Nous voilà dans la même
Charrette ! Tout de même
sur la route qu'on a choisie.
(C'est encore une chance)

Votre
J. Lacan
Le 10 XI 66

Entretien avec Pierre Daix du 26 novembre 1966 publié dans Les Lettres Françaises n° 1159 du 1^{er} au 7 décembre 1966

Pierre DAIX – La collection que vous dirigez aux éditions du Seuil s'appelle *Le Champ Freudien*. La référence à Freud est constante dans ce recueil de vos Écrits qui vient de paraître. Aussi la première question que j'aimerais vous poser est celle-ci : comment vous situez vous par rapport à Freud ?

Jacques LACAN – Je voudrais affirmer dès le départ que tout ce que j'ai écrit est entièrement déterminé par l'œuvre de Freud. C'est là le premier titre auquel je prétende : je suis celui qui a lu Freud. J'en ai lu quelques autres aussi, bien entendu, mais d'une manière qui n'a rien de comparable : Hegel par exemple. Comment m'a-t-on lu moi-même, pour en arriver à croire que je prêtais allégeance à son système, alors que ce n'était pour moi que machine à contrer les délires de l'identification !

Revenons à Freud. Plus je lis Freud, plus je suis frappé par sa consistance, disons plus simplement, par sa cohérence logique. Il y a une logique dans son œuvre, que j'exprime, moi, par lettres et symboles, avec une rigueur comparable aux expressions de la nouvelle logique mathématique avec Bourbaki. Quand naît un fait *scientifique*, un fait qui ne colle pas avec les formules antérieures, qu'est ce qui se passe ? Un fait scientifique ne naît que s'il met une catégorie existante à l'épreuve. S'il n'y a pas de système préexistant, il n'y a pas de démenti. Un fait nouveau implique une structure nouvelle. L'inconscient est un *fait* nouveau, et il apporte un démenti à l'ancienne structure sujet-objet.

Or, la portée de ce qu'apportait Freud dépassait infiniment ce que *pouvaient* lire les gens auxquels il s'adressait. Qui étaient-ils ? Des thérapeutes soucieux de comprendre les mouvements obscurs dont ils constataient l'existence chez leur patients. C'était louable, mais la formation médicale n'était pas, et n'est toujours pas, avec ses intérêts et sa tradition, disons, humaniste, la plus propre à introduire à la dimension de la psychanalyse. Si des linguistes et des logiciens se trouvent mieux à portée de l'entendre – ceci indique assez dans quel sens devrait être complétée la formation médicale.

Pourquoi donc la diffusion de Freud est-elle ce qu'elle est aujourd'hui, au point que même ceux des psychanalystes qui ne se réclament pas de lui ne peuvent faire autrement que de se dédouaner d'un recours à ses termes, verbal, au mauvais sens du terme ? Le problème est précisément que la plupart des psychanalystes ne savent pas pourquoi ils sont ainsi serfs de son texte : alors qu'en réalité, ils mettent sous les mots de Freud n'importe quoi, ou plutôt : ce qui avait cours *avant* Freud, ce que Freud a dévalué. On refait de la fausse monnaie.

Il n'est rien pour quoi les psychanalystes d'aujourd'hui aient plus *d'aversion* que pour l'inconscient, car ils ne savent pas où le mettre. Cela se comprend, il n'appartient pas à « l'espace euclidien », il faut lui construire un espace propre, et c'est ce que je fais aujourd'hui. Cela, les psychanalystes que n'a pas touchés mon enseignement, ne le savent pas. Alors, ils préfèrent avoir recours à des notions comme le moi, le surmoi, etc. qui se trouvent dans Freud, mais qui sont également *homonymes* avec des notions qu'on utilise depuis fort longtemps, de sorte que d'en user permet de retourner implicitement à leurs anciennes acceptions.

N'oubliez pas que la première génération de psychanalystes se trouvait dans cette situation d'avoir en même temps à se faire reconnaître et à travailler. Ces médecins sont loin d'être sans mérite. Ils ont eu une espèce de perception de la nouveauté du freudisme et ils ont été captivés par l'usage d'un instrument éminemment opératoire qui allait à l'encontre de toute la formation qu'ils avaient reçue tant au lycée qu'à la faculté de médecine. Ils ont fait un effort d'exégèse et de propagande, maladroit comme il est ordinaire, pour faire entrer les catégories de Freud dans la circulation, à partir de ce qu'ils avaient aperçu du champ inouï qu'elles leur ouvraient. Seulement, en s'appliquant à les faire admettre, ils ont eu tendance à substituer à l'appareil scientifique monté par Freud,

l'appareil philosophique antérieur, et notamment à réviser celui de Freud pour revenir à l'ancien rapport sujet-objet. Et on a continué sur leur lancée. Cette « adaptation » a conduit à divers développements aberrants.

C'est de l'épistémologie que je vous fais là. Vous voyez qu'on a pas tellement tort chez les normaliens de la rue d'Ulm, où je fais mon cours des Hautes Études, de donner à ma théorie de la psychanalyse ses prolongements épistémologiques.

Pierre DAIX – Quels sont ces « développements aberrants » dont vous parlez ?

Jacques LACAN – L'archétype dans Jung, la puissance animique primaire, voilà qui a été exclu par Freud lui-même en son temps, et il y avait, vu la qualité de l'adepte, du mérite.

Le « cœur de l'être », quand Freud y fait une allusion, c'est pour désigner une limite de l'exploration de l'inconscient.

Ce qui porte son ombre présentement sur la pensée analytique, c'est la même confusion sous une forme plus sourde, parce qu'elle est peinte d'un enduit scientifique.

L'idée du développement issue de la pratique des pédagogues et se targuant des apparences de l'observation dite behavioriste, procure un colmatage à bon marché de ce qu'il s'agirait de serrer dans sa béance véritable : *la structure des révolutions du désir*, seule susceptible de rendre compte de ses régressions.

Voilà tout crûment ce dont il s'agit.

Ceci suppose une critique de la notion d'instinct qui n'est pas au reste plus à faire de nos jours, mais qui ne s'impose que du fait qu'une vulgarisation grossière et une traduction proprement malhonnête font croire que Freud recourt à l'instinct, alors qu'il n'en est proprement rien.

Freud apporte sous le nom de *Trieb* quelque chose d'absolument différent. Malheureusement, le terme de *pulsion* est tout à fait impropre à rendre les résonances liées à l'emploi en allemand de *Trieb*.

Le *Trieb*, je dirai *cum grano salis* : la dérive, est un véritable montage où ce qui est de source « organique » n'apparaît que repris dans une structure. C'est le point éminent à mettre en valeur le mot.

C'est là plus que jamais que ladite structure exige *la topologie* précise dont se distinguent et s'articulent la demande et le désir au delà du besoin.

Pierre DAIX – De sorte que lorsque vous dites lire Freud, vous ne demandez pas seulement une lecture de l'original et de tout l'original, mais une lecture qui saisisse le sens de l'original, le sens des mots de Freud ?

Jacques LACAN – Sachez que la France est le *seul* des grands pays civilisés à ne pas posséder une traduction complète et sérieuse de l'œuvre de Freud. La responsable de cet état de fait est au premier chef la Princesse Marie Bonaparte qui avait institué une sorte de privilège pour les traductions de Freud en français. Cette situation va t-elle changer ? Elle a eu des conséquences graves. Elle a obturé les effets que la découverte de Freud devait avoir par le truchement du champ des Lettres qui s'est pourtant montré à plusieurs niveaux si ouvert à sa résonance : les surréalistes sans doute, mais Mauriac lui-même n'en était pas intact.

Quand on lit sous la plume d'un homme comme Gide, qui était suffisamment avisé de ces problèmes, que Freud est un imbécile de génie, on est bien forcé de dire que Gide n'a connu de Freud que des interprètes qui étaient, eux, des imbéciles sans génie. Maintenant, les Lettres savent à quoi s'en tenir. Et c'est peut-être là tout le sens – en tout cas le sens plus sûr – d'où prend son droit l'usage du mot *structuralisme*.

Pierre DAIX – Je voulais justement vous demander ce que vous pensez du structuralisme puisque aussi bien on écrit ici et là que vous êtes structuraliste et qu'il y aurait une sorte de conjuration structurale menée par Lévi-Strauss, Foucault...

Jacques LACAN – ... Althusser, Barthes et moi. Oui je sais !

Écartons d'abord le terme de *conjurat* dont il faudrait savoir contre quoi elle serait tramée. Je ne saurais taire ici mon sentiment sur un certain numéro de la revue *L'Arc* que je trouve de fort mauvais ton. Je n'ai jamais visé que de façon toute incidente, voire accidentelle, la pensée de Sartre, et seulement au niveau de son éthique.

S'il a permis à la société française après la guerre de se recoiffer, ce n'est pas là une succession qu'il y ait lieu d'ouvrir, et pour ce qui est de sa pensée, elle est précisément de celle à qui je ne dois rien, quel que soit le plaisir que je puisse prendre – et il est vif – à telle de ses analyses.

Ceci me laisse peu de titre à rentrer dans cet amalgame – disons quelque peu frauduleux – qu'on veut faire d'un *antisartisme* et dont le moins qu'on puisse dire est que certains de ses prétendus tenants n'étaient pas, lors de la montée de Sartre, des enfants.

Laissons donc cette fiction à son sort, et limitons nous à ce qui lie entre eux ces conjurés, plus ridiculement encore dénoncés comme cabale des dévots.

Je viens de dire à quelles structures qualifiées et vérifiables se réfère mon structuralisme. Elles ne sont pas sans connexion avec celles qui motivent le structuralisme de Claude Lévi-Strauss. Mais justement parce qu'il y a là références, parfaitement repérables dans leur distinction, il est clair que Claude Lévi-Strauss et moi ne sommes réunis que par une position purement analogique chacun dans notre champ.

Nous ne sommes pas conjurés pour la raison que nous ne pouvons mutuellement nous apporter aucune aide, hors celle de l'amitié.

Que Michel Foucault, de ces références aux champs dont nous révélons la structure, extraie la philosophie, c'est là une autre opération qu'il poursuit en toute indépendance et qui n'engage pas les précédents, même si l'un d'eux, moi-même, peut dans son séminaire trouver occasion de sa présence à en débattre avec lui.

Qu'Althusser et Roland Barthes y trouvent substance et appareil à éclairer leurs voies propres, c'est là simplement signes de leur ouverture et de leur acuité. Mise à l'épreuve pour moi latérale, qui ne tire sanction que de leur problématique.

Le structuralisme n'est pas *une couleur*, pour des raisons structurales précisément, ni aucune de ses formes de taches qui progressent par diffusion.

C'est pourquoi je suis opposé finalement à l'emploi de ce terme dont rien ne dit qu'il ne sera pas détourné aux usages de l'humanisme humide.

PIERRE DAIX – À votre sujet, Sartre dit dans la revue dont vous avez parlé : « la disparition ou comme dit Lacan le « décentrement » du sujet est lié au discrédit de l'histoire. S'il n'y a plus de praxis, il ne peut y avoir non plus de sujet. Que nous disent Lacan et les psychanalystes qui se réclament de lui ? L'homme ne pense pas, il est pensé comme il est parlé pour certains linguistes. Le sujet dans ce processus n'occupe plus une position centrale. Il est un élément parmi d'autres, l'essentiel étant la « couche » ou si vous préférez la structure dans laquelle il est pris et qui le constitue ».

Jacques LACAN – Ces propos relèvent d'un feuilletage hâtif que ce que j'écris, je dirai pire : d'une attention qui se contente des échos les plus vagues. Je ne m'en plaindrai pas.

L'expérience que j'ai eue du plus proche entourage de Sartre, à savoir : qu'on y écrit un livre d'abord, dans le ferme propos de s'informer après, est une des raisons qui ont fait que jusqu'à aujourd'hui j'ai préféré laisser mes écrits dans la dispersion. Celle-ci m'assurait au moins que pour s'y reporter, il fallait être décidé à les lire.

C'est aussi pourquoi il m'a bien fallu les réunir maintenant, c'est à dire au moment où ces effets de bruit viennent malgré moi à se produire.

La rectification que j'apporte, aux pages 796-797 de mes *Écrits* à ce que j'appelle la *métaphore copernicienne* donne l'exacte portée de l'avantage que je verrais à aucun décentrement : c'est à dire nul.

Je n'ai parlé de disparition du sujet qu'au détour de son éclipse dans le désir : ce qui n'a qu'une portée philosophique aussi limitée qu'elle est classique. Aussi n'aurais-je pas mis en avant une telle banalité, si ce n'était pas pour contrer le terme d'*aphanisis* (ce qui veut dire disparition) quand un de mes confrères d'ailleurs des plus remarquables de la communauté analytique, Jones pour le nommer, entend l'appliquer au désir pour en constituer la crainte majeure du sujet.

Le discrédit où je rejetterais l'histoire dépasse un peu plus les limites malgré les bornes déjà franchies, pour évoquer ici Monsieur Fenouillard : quand il suffit d'ouvrir le plus connu de mes discours (du moins puis-je l'imaginer ainsi), à savoir le *Discours de Rome*, pour y lire que l'événement dans son premier jet est déjà vécu par l'être parlant *comme inscrit dans l'histoire*, dans une historialité primaire, comme s'exprimerait toute personne ayant un peu de scrupule critique comme futur antérieur, si vous voulez et pour me faire entendre des autres.

Je ne pense pas que l'homme soit pensé, puisque j'évite de parler de l'homme. J'essaie de construire ce qui résulte de ce que chez l'être qui discourt, ça parle ailleurs que là où de se saisir comme parlant, il en conclut avec fermeté qu'il est en tant qu'il pense. Qu'en est-il donc de ce qu'il est, là où de ce qu'il pense, il s'avère qu'il n'en savait rien. L'imparfait est ici essentiel à signifier le dérobement définitif.

Je regrette la confusion de la structure avec la *couche*. La couche n'est pas de mon fait, et supposer que Husserl ne compte pas pour moi est court-circuit un peu facile pour s'éviter de découvrir qu'il peut s'inscrire à mon compte.

Cette méconnaissance – furieuse, je ne serai pas lénitif – est loin d'être mutuelle. Car j'ai pris beaucoup d'intérêt, un intérêt enraciné dans une séduction véritable, à telle reconstruction que Sartre fait dans *l'Être et le Néant* du vécu du sado-masochisme. C'est extrêmement instructif, car c'est le développement même de ce qu' imagine celui qui *n'a pas* la structure perverse pour prendre appui sur le fantasme pervers, s'en délecter pour en justifier son propre désir, au point précis où ce désir est floué. En quoi quelque chose de clinique est atteint, mais sûrement pas la structure perverse elle-même. Il y faut l'expérience clinique, dont le manque ici fait la preuve de ce qui n'est pas accessible à la reconstitution : à la reconstitution subjective précisément, en rendant tangible la distorsion qui est inhérente à l'intuition et que seule peut réduire la référence à la structure.

Pour conclure sur tout cela, je soutiens que s'il y a une position idéaliste dans cette affaire, c'est bien celle qui pose le *sujet d'abord*.

Sans doute la structure du sujet contredit-elle les intuitions. Mais l'histoire des sciences devrait être assez pratiquée pour qu'on sache que le sort de la science a toujours été qu'il lui faille larguer certaines intuitions afin de se constituer comme science.

Descartes a constitué la physique du mouvement en se débarrassant de l'*impetus*.

Il faut aujourd'hui nous dépêtrer de l'illusion de l'autonomie du sujet, si nous voulons constituer une science du sujet.

Entretien avec Gilles Lapouge Le Figaro Littéraire 1^{er} décembre 1966 n° 1076 p. 2.

Longtemps, l'enseignement du docteur Jacques Lacan fut restreint à un groupe de médecins, d'élèves et de disciples. Hors des limites de ce cercle, on savait bien que quelque chose se passait et que, depuis quinze ans, les séminaires de Sainte-Anne, puis de l'École normale, édifiaient l'une des constructions les plus robustes de l'époque. Mais, les ouvrages de Lacan étant rares ou introuvables, il fallait se résigner à cette forme socratique de l'enseignement et que Lacan ne s'accomplit que dans la parole. Or voici que la nécessité lui dicte de donner à sa recherche une seconde expression. Il rassemble en ouvrage les moments essentiels de ses séminaires. Il les groupe sous un titre impérieux, *Écrits* dont les caractères noirs s'inscrivent, à la façon d'un abécédaire, sur la couverture blanche d'un gros volume de neuf cents pages – volume massif, austère, un peu alarmant comme pour prévenir que des barrières et des déserts seront à franchir avant d'atteindre au lieu de cette œuvre.

De sorte que la quête de Lacan, jusque là étirée le long du temps, se trouve contrainte à une autre dimension et qui sera celle de notre lecture. Peut-être celle-ci nous instruira-t-elle sur quelques énigmes de la vie intellectuelle de ce temps : c'est que la pensée de Lacan, pour hautaine qu'elle parut, ne fut ni solitaire ni occulte. Elle a frappé brutalement d'autres pensées qui loyalement, ne dissimulent pas leur dette. Grâce à ce volume, on saisira mieux la préhistoire de certaines des grandes novations mentales de ces années. Des pistes, qui venaient on ne savait trop d'où, convergent vers ce livre, désignent, au centre de l'aventure contemporaine, un espace qui pouvait paraître blanc ou vide et dont *Écrits* nous rapporte aujourd'hui la rumeur et l'éclat.

Il y aurait de l'insolence à rendre compte d'un tel volume : sa masse, la hauteur de ses accès, la variété de ses visées, tout décourage un résumé hâtif ; on se vouera seulement à reconnaître la ligne de faite où ses pentes se rassemblent et que Lacan désigne inlassablement au fil de ses pages : un retour catégorique à Freud.

Depuis un demi siècle, une poussière mortelle s'est déposée sur les feuillets de l'œuvre freudienne. Elle en a paru estomper la violence et le défi. Or, pour Lacan, la vérité de Freud reste, doit rester, scandaleuse et dévastatrice « Ils ne savent pas, disait Freud à Jung en arrivant aux États-Unis, que nous leurs apportons la peste ». Et, certes, cette peste fut bientôt la proie de médications et de médiations qui en limitèrent les beaux ravages, mais son énergie n'est pas épuisée. C'est à en reconnaître les domaines, les lois et le maniement que le docteur Lacan s'est attaché – au prix d'un combat qui fut bien rude et qui donne écho, après un demi siècle, au combat que Freud livra contre les plus brillants de ses disciples – Jung en premier – si ceux-ci menaçaient la révolution.

Il est pour moi certain, nous dit Jacques Lacan, que toute l'évolution de la psychanalyse, depuis qu'elle a pénétré en France, est à déplorer. Je mets en cause ici les praticiens dont l'action a abouti à ce que la lecture de Freud soit de moins en moins soigneuse. C'est là manquer simplement aux exigences les plus élémentaires de la science. Or, ici, l'exactitude engage la vérité.

Revenons aux origines. Quand la première lecture de Freud s'est faite, que s'est-il passé ? Notez qu'il n'avait pas encore produit toute son œuvre et, très vite, il est devenu manifeste que le niveau d'élaboration où était parvenue la pensée de ce découvreur génial n'était pas accordé à celui de ses lecteurs. Sans doute, parmi les gens qui furent attirés vers lui, beaucoup n'étaient pas négligeables et, surtout, ils ressentaient eux aussi la pauvreté du maniement des maladies mentales, si bien que ses premiers adeptes, médecins, psychologues..., ont été touchés de manière très personnelle.

Seulement, ils ont cherché à faire admettre Freud et, dans ce but, se sont livrés à une exégèse apologétique de son œuvre par laquelle ils ont tenté de justifier, puis d'excuser ses textes, pour finir par en émousser le tranchant. Freud avait édifié tout seul une œuvre qui marquait une ouverture inconcevable sur la réalité. Ses élèves, au contraire, ont mis en valeur tout ce qui rattachait Freud à ce que l'on connaissait avant lui, marquant une parenté avec ce qui avait été déjà formulé. On n'a pas à s'étonner que tels exercices aboutissent au pire. On s'est livré, par exemple, à des exercices d'homonymie en jouant sur le mot inconscient. Certains ont voulu que l'inconscient de Freud recouvre la notion d'instinct – notion tout à fait étrangère à Freud, qui n'emploie jamais ce mot.

Il est vrai que ces adaptations psychologiques auraient pu jouer un rôle de médiation, mais encore eût-il fallu que les praticiens, eux, s'emploient à respecter et à approfondir la

vérité de Freud. Par quels moyens ? Par la lecture de Freud, j'entends sa lecture au pied de la lettre. La mise en relation des textes de Freud et de leur expérience praticienne eût donné son code à cette expérience. Or, et de plus en plus, la transmission s'accomplit non par les ouvrages de Freud, mais, par des ouvrages de seconde main, dont certains ne sont d'ailleurs pas négligeables. Je pense à ceux de Fenichel, qui se présentent avec une grande clarté, mais comme une synthèse des notions introduites par Freud et que l'on applique à tout le champ de la maladie mentale.

L'ennuyeux, c'est que Freud, qui ne partait jamais de notions générales, n'a pas prétendu couvrir tout ce champ. Il a ouvert des tranchées illuminantes, mais il a toujours précisé que l'apparition de nouveaux cas pouvait remettre en question ce qu'il avait dit. Quoi qu'il en soit, le résultat fut déplorable. Ce n'est plus Freud qu'on lit mais ses commentateurs, et la qualité de ceux-ci va baissant. Comment s'en étonner ? Les premiers adeptes lisaient ou connaissaient Freud, en éprouvaient tout l'abrupt. Il fallait en vouloir, à l'époque, pour suivre Freud, au lieu qu'aujourd'hui on s'engage sur une route balisée et sans péril. La psychanalyse n'exige plus une vocation de martyr. À vrai dire, elle promet même d'assez belles et confortables carrières. Ainsi on se garde bien de se souvenir de ce que la vérité de Freud avait de difficile : on veut plaire, chez les psychanalystes, et on ronronne en même temps quelque chose de Freud. Or un texte de Freud n'a rien d'un ronron.

Jacques Lacan, lui, a voulu garder les yeux ouverts sur l'éclat de la parole freudienne. Il est vrai qu'il n'a rencontré Freud qu'après avoir déjà beaucoup avancé dans sa carrière de psychiatre, à l'occasion de sa thèse sur la *Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, thèse qui date de 1930 et qui connut un vaste écho singulièrement dans les milieux surréalistes. Ensuite de quoi, Jacques Lacan a attendu dix ans avant de dire les vérités qu'il pensait avoir reconnu dans Freud. Dix années encore, et ce fût une rupture orageuse entre la Société Psychanalytique de Paris et Jacques Lacan. C'est que Lacan s'obstinait à réclamer que l'on déchiffre Freud non plus en diagonale – avec l'assurance, donc, d'y découvrir les choses que l'on savait déjà – mais comme on explore une terre inconnue. Une telle lecture exige une formation intellectuelle d'un certain style. On peut croire que Lacan fût aidé d'avoir pratiqué la robuste philosophie du moyen âge ou d'avoir étudié Hegel dans la compagnie de son ami Kojève. Une certaine intrépidité intellectuelle fit peut-être le reste.

Lire Freud, reprend-il, c'est d'abord apprendre que l'inconscient de Freud ne peut être confondu avec l'emploi romantique d'un inconscient se référant à l'archaïque, au primordial, au primitif. Rien à voir. Ce qu'on voit dans Freud c'est un homme qui est tout le temps en train de se débattre sur chaque morceau de son matériel linguistique, d'en faire jouer les articulations. Voilà Freud. Un linguiste.

Lisez ses trois premiers grands livres la *Science des rêves*, la *Psychologie de la vie quotidienne*, *Le Mot d'esprit*. Oui, lisez-les, demandez à vos lecteurs de les ouvrir à n'importe quel page, et ils tomberont inévitablement sur le maniement des mots, sur des équivalences verbales allant aussi loin que possible dans le sens matériellement linguistique, c'est à dire jusqu'au calembour.

Aujourd'hui, cette évidence nous saute aux yeux. Si, à l'époque, elle a été rarement reconnue, la raison en est claire : Freud devançait la linguistique. Vous savez que Saussure a commencé son œuvre après Freud. C'est là un point capital : toute l'œuvre de Freud est à déchiffrer à travers une grille linguistique qui n'a été inventé qu'après lui. Faut-il dire, au passage, que ce décalage ne fait qu'établir plus fortement son génie ? Pour nous, en tout cas qui possédons la clé de la linguistique, la leçon devient éclatante. Rien de plus aisé, aujourd'hui, que de lire Freud comme il demande à être lu.

Vous trouvez ceci un peu général. Bien. Lisez les textes d'un linguiste moderne Roman Jakobson par exemple. Tout ce que ces textes nous disent nous pouvons le faire correspondre point par point, avec les grands ressorts de l'inconscient. Vous savez que l'étude du rêve a révélé un phénomène de condensation. Eh bien, la condensation obéit au même fonctionnement que la métaphore, du moins dans son acception moderne, et qu'on peut résumer en disant qu'elle présente une structure de surimposition des signifiants.

Quant au déplacement, dans l'inconscient, on y reconnaît parfaitement ce virement de la signification que la linguistique appelle la métonymie.

Voilà pourquoi je vous affirme plus haut : l'inconscient de Freud est structuré comme un langage – et entendez bien que je parle ici d'une façon radicale, je veux dire que dans l'inconscient un matériel joue selon les lois que découvre l'étude des langues positives, je précise encore, des langues qui sont ou furent effectivement parlées.

Il faut tenter de dire plus avant. Et que Freud a moins découvert l'inconscient – dont l'existence était soupçonnée depuis longtemps – qu'il ne l'a établi en son lieu et qu'il n'a élaboré une méthode de déchiffrement. Dans ses *Écrits*, Lacan fait souvent comparaison avec les hiéroglyphes et avec le décryptage des hiéroglyphes par Champollion. Les hiéroglyphes, avant 1822, désignent une langue présente et perdue à la fois, un langage qui parle, mais que nul ne peut entendre. Se borner à les interroger un à un, en notant que celui-ci ressemble à un hibou et celui-là à une balance, c'est ce condamner à n'y comprendre rien, à ajouter de la nuit à leur nuit, à commettre de définitifs contresens. Champollion, au contraire, s'il les déchiffre, c'est qu'il les reconnaît dans leur relation, leurs rapports leurs articulations. Ainsi de l'inconscient : aussi longtemps qu'on veut y voir le lieu de tel instinct, de tel besoin enfoui, on s'y égare et cette parole perdue demeure malheureuse et mutilée. Il fallait le coup de force de Freud pour comprendre que l'inconscient est structuré et que cette structure impose une méthode de lecture.

Un enfant se cogne contre une table, dit Lacan, et l'on va vous dire que cette expérience lui apprend le danger des tables. Eh bien, c'est faux. Quand l'enfant heurte la table, ce n'est pas devant la table qu'il est placé, mais devant un discours que lui font immédiatement ses parents. De même pour chacun de ses gestes. L'enfant est environné, submergé, noyé dans un immense discours, il est menacé d'étouffement. C'est dans le langage qu'il se développe. Le sujet est constitué par le langage et non pas le contraire.

Prenez la notion, fondamentale pour Freud, de désir. Le désir ne peut pas être articulé autrement que dans et par le langage. C'est même la différence avec le besoin ou l'appétit qui, eux, ne sont que d'ordre physiologique. Dans l'histoire réelle du sujet, le besoin passe par ce que j'appelle « les défilés du signifiant », c'est-à-dire de la parole. L'enfant fait passer son besoin par le langage, mais jamais le langage n'arrive à s'égaliser à lui-même. Et c'est cette béance, si vous voulez, que vient combler le désir. Le désir est donc articulé dans le langage, sans que le langage puisse s'égaliser à lui.

Et vous savez, cette histoire date d'avant la naissance. Non seulement parce que l'enfant, avant de venir au monde, est déjà assorti d'un nom et d'un prénom, mais encore parce que sa naissance est commandée par le désir de ses parents. La façon dont ses parents l'ont désiré, bien ou mal, avant sa naissance – et rappelez-vous que le désir est articulé dans le langage – cela va le lier à une certaine place dans le monde et de cette place va résulter telle ou telle conséquence parmi lesquelles perversions, névroses, etc.... S'il est donc vrai que, pour Freud, tout est inscrit dans cette parole structurée qu'est le désir, il suit que tout, dans l'histoire de l'homme, est lié à l'incidence du langage.

(On pourrait noter que ces vérités avaient déjà été pressenties par les intuitions d'un von Kleist, d'un Cassirer, de même qu'elles se retrouvent dans Heidegger : « L'homme se comporte comme s'il était le créateur et le maître du langage, alors que c'est le langage, au contraire, qui est et demeure son souverain... » Mais, une fois reconnue cette dominance du langage, encore faut-il en interroger les conséquences, que se soit au niveau de l'organisation du sujet ou des mécanismes de l'inconscient.)

La première conséquence, nous semble-t-il, est celle-ci : si la psychanalyse parle de refoulement, elle ne songe pas au refoulement d'une « chose » – besoin, tendance, appétit – mais à celui d'un discours déjà articulé. Lorsqu'une vérité, dans la vie quotidienne ou dans l'histoire, est barrée, que devient-elle ? Elle ne s'évanouit pas pour autant, elle subsiste, mais elle s'exprime dans de nouveaux registres, ailleurs, et sous des formes secrètes, clandestines. Ainsi dans l'homme : ces vérités, ces désirs qui ont été censurés, refoulés, vont être transposés dans un autre registre et sous une forme incompréhensible, dans le langage du rêve ou de la névrose.

On saisit mieux dès lors la référence aux hiéroglyphes. On se trouve en présence d'un discours qui n'a pas cessé de murmurer, mais que le sujet ne peut entendre, car il n'en connaît ni la grammaire ni la syntaxe. Ce langage perturbé, qui fonctionne en dehors du sujet conscient, c'est ce que Freud appelle

l'inconscient, le « ça ». « L'inconscient, dit Lacan, c'est le discours de l'Autre ». Le sujet se trouve donc changé de place et, pour ainsi dire, en dehors de celui que nous appelons sujet. L'homme n'est plus au centre de lui-même dans le discours organisé et clair du conscient. Il est dans le discours tout aussi organisé mais indéchiffrable de l'inconscient – ce qu'exprime la formule de Lacan :

« Je pense où je ne suis pas, je suis où je ne pense pas. »

Et il faut bien noter, cela est essentiel, que ce langage, s'il a été refoulé, ne disparaît pas. Il est là, en nous, même si nous ne pouvons pas l'atteindre et il se manifeste sans cesse dans les failles du conscient. C'est le mécanisme que Freud appelle « le retour du refoulé » et qui fait que sous la voix claire de notre conscience, vient sans cesse s'interposer une autre voix, pressante, répétitive, qui nous dit des histoires graves, celles de notre préhistoire, et que nous ne comprenons pas.

Il s'ajoute au fait que « l'inconscient est structuré comme un langage », reprend Jacques Lacan, un enrichissement du langage qui lui-même se trouve structuré sur deux portées : le pré-conscient et l'inconscient – ce dernier étant, j'y insiste bien, non pas plus difficile d'accès mais radicalement inaccessible, et qui se manifeste en poussant des surges vers l'autre niveau. Je crois qu'on peut employer l'image d'un *palimpseste*, vous savez, ces manuscrits sur lesquels un premier texte avait été effacé pour être recouverts d'une autre écriture. Oui, un palimpseste, vous avez deux textes à lire dont un ne surgit que là où l'autre a des défaillances, mais qui ne se relie pas du tout au premier texte et que vous ne pouvez pas entendre, aussi longtemps que sa structure n'a pas été reconnue.

Tout cela aboutit alors à la constitution d'un chapitre inconnu de la logique. Le cours que je donne cette année, à l'École normale, s'appelle *La logique du fantasme* et, croyez-moi, ce n'est pas une image, une approximation. Je parle de la logique du fantasme, car cette logique existe bel et bien. Elle est formulable avec des appareils voisins de ceux de la logique moderne. Elle se traite à l'aide d'axiomes, de théorèmes...

Telles sont, à la hâte disposées, les pièces du système que Jacques Lacan a bien voulu nous dire, et qui soutient son enseignement depuis quinze ans, dans un demi-secret. Ce secret n'est pas pour surprendre. En ces temps où l'avant-garde bat le tambour sur toutes les estrades de tous les forums, on s'aperçoit que les œuvres de grande invention continuent d'ourdir leurs fils, comme jadis et naguère, dans le silence et la distance – et c'était le cas de Georges Bataille, c'est celui de Maurice Blanchot, Jorge-Luis Borges, Henri Michaux... Aujourd'hui, pourtant, les découvertes de Lacan changent de registre. Par leur inscription dans un livre, elles affrontent la preuve de la lumière et du bruit du monde. Ce qui appellera, de notre part, un jour, d'autres interrogations.

Parue dans : François Perrier, La Chaussée d'Antin, Paris, Albin Michel, 1994, p. 201-202.

Paris, le 2 décembre 1966

Mon cher Perrier,

⁽²⁰¹⁾J'ai donc reçu hier soir votre lettre de démission et l'ai lue à la réunion du Directoire – dont aussi bien le « prendre acte » était déjà par vos soins établi. Je pouvais néanmoins y mettre en valeur la contribution ⁽²⁰²⁾positive qu'elle apportait au problème des fonctions, aussi bien que des fonctionnements du Directoire.

Il est très souhaitable qu'un organisme différencié puisse répondre à ce que vous cernez si pertinemment de votre intérêt premier – et votre place y est d'avance désignée.

Venez donc m'en parler – si vous avez là-dessus quelque idée de structure.

Bien vôtre, croyez-moi, en ce moment de redépart.

J.L.

J'envoie copie de cette lettre à notre secrétaire.

Cet entretien fut diffusé le 2 décembre 1966 sur les ondes radio dans le cadre des Matinées de France-Culture, au cours de l'émission de Georges Charbonnier Sciences et Techniques, à l'occasion de la parution des Écrits. Il fut à l'origine publié avec l'autorisation de Jacques Lacan et de Georges Charbonnier dans la revue Recherches n° 3/4, pages 5-9, en 1967.

JACQUES LACAN – Je réponds ici à une question que m'a posée Georges Charbonnier sur le Manifeste que constitue le discours qui date de 1953 et qu'on appelle mon *Discours de Rome*, lieu propice en effet à l'issue de la psychanalyse comme science.

Parole et langage, oui, sont avec ce discours au centre de ces *Écrits* qui sont ceux d'un psychanalyste.

J'ai été appelé par les conditions difficiles qu'a rencontré le développement de cette pratique en France, à y prendre une position qui est une position d'enseignement.

Cette position part des faits, et pour cela il a fallu qu'elle y retourne.

Des faits, ceci veut dire des faits examinés pour voir en quoi ils consistent : c'est dire encore des faits scientifiquement établis.

Même sans le savoir, tout le monde tient maintenant pour des faits, ce qui ne fut longtemps que rebuts purs et simples : – ce qu'on appelait les actes manqués – ; de même pour ce qui s'était réduit à la portée d'objets curieux qu'un amateur faisait valoir d'un coup de revers de manche : les rêves. Remarquons que tout le monde sait le nom de Freud grâce à qui notre idée des choses s'est ainsi complétée. On soupçonne encore que pour le mot d'esprit, Freud a apporté quelque chose qui ne permet plus d'en considérer l'effet de rire comme futile, et qu'il est devenu par là un fait digne d'une considération autre que purement philosophique.

Sur quoi ce changement repose t-il ?

Qu'on aille y voir dans les textes originaux, dans les textes de Freud lui-même, non pas dans ceux des ombres heureuses qui se sont mises à prophétiser de sa bonne nouvelle, ni des exploitants qui leur ont succédés : on verra que ces faits dans Freud sont établis comme des faits de langage.

Les rêves s'y traduisent comme une version au collège, grâce à un dictionnaire que chacun a dans sa tête et qui s'appelle l'association libre : association libre de quoi ? de ce qu'il lui vient à raconter.

Mais ce ne sont pas les choses ici qui à Freud donnent le sens, mais les points de concours qui se dégagent d'un texte et d'une sorte de décalque dont il rapplique le mot sur le mot, la phrase sur la phrase, le verbal sur le verbal, ceci jusqu'au calembour.

Les obtus disent maintenant qu'il s'agit là du préconscient. C'est justement dans la fonction de ce qui le tourmente, ce préconscient, de ce qui fait sa sensation à lui, Freud le formule en ces termes, que le préconscient rencontre des mots dont il n'a pas le contrôle.

D'où lui viennent-ils ? Précisément de l'inconscient où il gîte comme refoulé, Freud ne le dit pas autrement.

Que ces mots ne soient pas à la dérive, c'est-à-dire que leur dérive ne relève que d'une loi des mots – d'une logique radicale que je tente d'établir, voilà qui va à une révision totale de tout ce qui a pu se penser jusqu'ici de la pensée.

Disons que la pensée ne peut plus être le sujet, au sens légué par la philosophie. À savoir la fonction de la conscience, telle qu'elle devient dans l'idéologie évolutionniste aussi bien que dans l'idéalisme existentialiste, en deux sens d'ailleurs impossibles à conjoindre, la raison d'être du monde.

Il n'y a rien à faire contre l'évolutionnisme : l'homme continuera à se croire la fleur de la création, c'est la croyance fondamentale de ce qui le constitue comme être religieux. De même qu'il fallait que la fièvre existentialiste couvrit un moment, celui de l'après dernière guerre, où la conscience de tous et de chacun n'avait pas très bonne mine. Toute une jeunesse a supporté son loisir forcé de se sentir fortement en situation, c'est une forme de la prière. La cabale des dévots n'est pas là où la dénoncent ceux qui parlent d'humeur, c'est à dire à tort et à travers.

Tout ceci n'a aucune raison d'arrêter le mouvement de la science qui consiste toujours à inaugurer un calcul d'où soit éliminé tout préjugé au départ.

Après cela, le savant n'a plus qu'à suivre. Son inconscient ne laissera pas le calcul s'arrêter, justement du fait que les présupposés du calcul auront laissé en blanc la place où il pourra jouer.

On peut s'étonner ici que je semble méconnaître la part de l'expérience, au sens physique dont ce mot résonne, mais c'est justement que je ne la méconnaissais pas : l'expérience de l'inconscient prise au niveau où je l'installe, ne se distingue pas de l'expérience physique. Elle est aussi extérieure au sujet, celui-ci étant pris au sens traditionnel. Je le désigne au lieu de l'Autre : l'inconscient est le discours de l'Autre, est ma formule.

Il est structuré comme un langage : – ce qui est pléonasme nécessité pour me faire entendre, puisque langage est la structure.

L'inconscient n'est pas pulsation obscure du prétendu instinct, ni cœur de l'Etre mais seulement son habitat.

Non seulement le langage est un milieu aussi réel que le monde dit extérieur. Mais il faut être aussi crétinisé qu'on l'est par les imaginations où se sont constituées jusqu'ici la théorie de la connaissance et les prétendues méthodes concrètes de l'éducation, pour éluder ce fait massif (mais justement il ne devient un fait qu'une fois supporté d'une condition scientifique) que l'homme croît – fait sa croissance – autant immergé dans un bain de langage que dans un milieu dit naturel.

Ce bain de langage le détermine avant même qu'il soit né. Ceci par l'intermédiaire du désir où ses parents l'accueillent comme un objet, qu'ils le veuillent ou pas, privilégié. Ce que le moindre éveil clinique permet d'apercevoir dans ses conséquences incalculables jusqu'ici, mais sensibles dans tous les êtres, et ce qu'ignorent les patouillages du religieux comme du médecin concernant la régulation des naissances.

Or le désir n'est pas la « passion inutile », où se formule l'impuissance à le penser, des théoriciens de l'intention existentielle.

Le désir est proprement la passion du signifiant, c'est-à-dire l'effet du signifiant sur l'animal qu'il marque et dont la pratique du langage fait surgir un sujet – un sujet non pas simplement décentré, mais voué à ne se soutenir que d'un signifiant qui se répète, c'est à dire comme divisé.

D'où cette autre formule : le désir de l'homme (si l'on peut dire) c'est le désir de l'Autre. En l'Autre est la cause du désir, d'où l'homme choisit comme reste.

Tout ceci s'énonce en une suite scientifique à partir du moment où il y a une science du langage aussi fondée et aussi sûre que la physique, ce qui est le cas au point où en est la linguistique – c'est le nom de cette science – d'être considérée partout maintenant pour ce qui est du champ humain comme une science pilote.

On a entendu qu'à « humain » et à « homme », nous mettons des guillemets pour autant que dans ce que représentent ces termes est déjà présent l'effet du langage, et qu'ils doivent donc rester en suspens.

Les choses apparaissent sous un tout autre aspect chez moi où l'on dit qu'il s'agit de révéler la structure du désir, et ceci en tant que justement le sexualise l'impuissance du langage à rendre raison du sexe.

Les choses sont aussi plus honnêtement posées quand on ne promet pas du même élan la levée de telle interdiction inconsciente entravant la pratique sexuelle, et la solution du monde de problèmes que soulève le rapport de l'homme et de la femme dans le moindre conjungo.

Ce que je dis là, tout le monde le sait, mais chacun ne s'en berce que plus aisément d'un accommodement des superstitions les plus éculées.

On n'y peut rien et le mauvais usage de toute vérité est son écueil le plus ordinaire. Mon livre n'en fait état qu'incidemment.

Mes *Écrits* rassemblent les bases de la structure dans une science qui est à construire – et structure veut dire langage – pour autant que le langage comme réalité fournit ici les fondements.

Le structuralisme durera ce que durent les roses, les symbolismes et les Parnasses : une saison littéraire, ce qui ne veut pas dire que celle-ci ne sera pas plus féconde.

La structure, elle, n'est pas près de passer parce qu'elle s'inscrit dans le réel, ou plutôt qu'elle nous donne une chance de donner un sens à ce mot de réel, au delà du réalisme qui, socialiste ou non, n'est toujours qu'un effet de discours.

Si je maintiens le terme de sujet pour ce que construit cette structure, c'est pour que ne reste aucune ambiguïté sur ce qu'il s'agit d'abolir, et qu'il s'abolisse, au point que son nom soit réaffecté à ce qui le remplace.

Et je n'aurai pas encore publié ce recueil de mes *Écrits*, si ce qui s'y émet, et spécialement depuis 15 ans, d'être reçu par moi du lieu de l'Autre où s'inscrit le discours de ceux que j'écoute et dans les termes où chaque psychanalyste reconnaît ceux-là même que chaque semaine lui fournit mon séminaire, n'avait fini par courir tout seul hors du champ où on peut le contrôler. Malgré moi, je dois le dire, mais non sans quelque raison puisqu'en cet enseignement se joue le sort qu'à tous réserve l'avenir de la science, – laquelle court aussi, et bien en avant de la conscience que nous avons de ses progrès.

Il me fallait par ces *Écrits* mettre une barrière aux convoitises maintenant en route des faussaires toujours de service sous la bannière de l'Esprit.

Cette Interview à la Radio Télévision Belge est une des nombreuses interviews que Lacan accorda à la suite de la publication des Écrits. Cette transcription fut pour la première fois publiée en 1982 dans Quarto n° 7 pages 7-11.

INTERVIEWER – On peut dire que la psychanalyse n'existe pas en dehors de l'institution psychanalytique. Autrement dit, que cette science ne peut être envisagée en dehors de l'œuvre de Freud, qui l'institua, et de ses successeurs. Jacques Lacan, quelle est votre position par rapport à Freud, d'une part, et par rapport à la Société Française de Psychanalyse ?

JACQUES LACAN – Ce que je pense des rapports (hum...) de la psychanalyse avec l'institution, eh bien, c'est une question que je trouve très pertinente (hum...).

La grave dégradation théorique qui marque l'ensemble du mouvement psychanalytique, pour qu'on la sache, l'institution est très utile (hum...).

Il s'agit là de sa fonction d'expression. Sans les moyens dont elle dispose, l'institution, on ne pourrait pas savoir jusqu'où ça va. Les comptes rendus des Congrès Internationaux de Psychanalyse, lisez cela, je vous en prie, vous vous rendrez compte en lisant ce qu'on y communique sur Freud : par exemple, c'est ce que j'appelle l'anafreudisme ou freudisme à usage d'ana (sic). Vous savez ce que c'est que des ana : de petites histoires qu'un nom propre groupe. Pour le profane, c'est ce qui lui donnera, au plus près, le niveau où est prise aussi la pratique (hum...). Disons qu'elle ne manifeste dans l'institution aucun signe inquiétant de progrès. Mes élèves sont bien gentils, ils en rient sous cape, mais ils se réconfortent à témoigner du caractère très ouvert de l'entretien qu'ils ont eu avec tel ou tel, entretien privé naturellement ! J'engendre des esprits bienveillants (hum...). Mais il est évident que vous en savez assez pour que ce ne soit pas là que s'arrête votre question (hum...) ; s'il ne s'agissait de l'Association Internationale qu'au sens où elle grouperait aussi bien des gastro-entérologistes ou des psychologues, vous ne poseriez même pas votre question. La question de l'institution se pose à, une autre échelle, qui n'est pas celle de la foire, mais plutôt de l'arbre généalogique. Et là, ça ne se joue pas sur la scène du monde, mais au sein de groupuscules faits des nœuds où s'entrecroisent des branches de cet arbre. Il s'agit de la transmission de la psychanalyse elle-même, d'un psychanalyste qui l'est, psychanalyste, à un autre qui le devient ou s'introduit à l'être. Ces groupes, dits encore sociétés, qui foisonnent dans le monde, ont ce caractère en commun de prétendre assurer cette transmission et de montrer la carence la plus patente à définir cette psychanalyse dite didactique, quant au remaniement qu'on en attend pour le sujet. On sait que Freud a posé cette psychanalyse comme nécessaire, mais pour en dire le résultat, on piétine. Pour le psychanalyste didacticien, au sens d'autorisé à faire des didactiques, il est inutile même d'espérer savoir ce qui la qualifie. Je dis tout haut ces choses maintenant que j'y ai apporté des solutions à pied d'œuvre pour qu'elles changent. C'est par respect pour cette misère cachée que j'ai mis tant d'obstination à retarder la sortie de mes travaux jusqu'à ce que le rassemblement en fût suffisant. Peut-être est-ce encore trop présumer de ce qui de mon enseignement est passé dans le domaine commun. Mais quoi ! C'est à ce qu'il ne s'y noie pas que j'ai voué toute ma patience. Il me faut bien faire quelques fois un si long effort.

Un groupe éprouvé, c'est le mot, m'assiste maintenant. Le prix que j'ai payé pour cela m'est léger, ce qui ne veut pas dire, que je l'ai pris à la légère : simplement, j'ai payé les notes les plus extravagantes pour ne pas me laisser distraire par les péripéties que l'on voulait bien intentionnellement me faire vivre, disons, du côté de l'anafreudisme. Ces péripéties, je les ai laissées à ceux qu'elles distraient ; prenez ce mot au sens lourd où il veut dire qu'ils avaient besoin de s'y distraire, de s'y distraire de ce qu'ils étaient appelés à faire par moi (hum...). J'apporterai peut-être un jour là dessus mon témoignage, non tant pour l'histoire, à qui je me fie, pour son passé (hum...), que pour ce que l'historiole, comme dit Spinoza, a d'instructif sur la trame où elle a pu se broder (hum...), sur les sortes de trous à quoi cette action entre toutes qui s'appelle la psychanalyse, prédestine ceux qui la pratiquent, jeu de l'oie, si on peut dire, où s'appuie une sorte d'exploitation qui, d'être ordinaire à tous les groupes, en prend ici une règle particulière. Je m'aperçois, c'est curieux,

à vous en parler, que je commencerai par une évocation d'odeur, par ce qui échappe à l'analyse, vous voyez... Car, bien entendu, ça existe, les jupes de l'anafreudisme... À moins que je n'écrive de l'homme qui avait un rat à la place de tête, car j'ai vu ça et pas moi tout seul, à Stockholm

Quelque chose manque à la cité analytique ; elle n'a pas reconstitué l'ordre des vertus que nécessiterait le statut du sujet qu'elle installe à sa base. Freud a voulu la faire sur le modèle de l'Église ; mais le résultat est que chacun y est maintenu dans l'état où la sculpture chrétienne nous présente la Synagogue : un bandeau sur les yeux, ce qui est bien entendu encore une perspective ecclésiastique (hum...). On ne peut viser à refaire la structure sans en rester embarrassé pour y fonder un collectif, puisque c'est là ce qui la cache au commun des mortels.

INTERVIEWER – En somme, il faut lire Freud, mais comment, selon Freud et selon vous, faut-il concevoir l'inconscient ? Comment le situer ? Comment le définir ?

JACQUES LACAN – La structure, oui !, dont la psychanalyse impose la reconnaissance, est l'inconscient. Ça a l'air bête de le rappeler ; mais ça l'est beaucoup moins quand on s'aperçoit que personne ne sait ce que c'est. Ceci n'est pas pour nous arrêter. Nous ne savons rien non plus de ce que c'est que la nature, ce qui ne nous empêche pas d'avoir une physique, et d'une portée sans précédent car elle s'appelle : la science. Une chance pourtant qui s'offre à nous pour ce qui est de l'inconscient, c'est que la science dont il relève est certainement la linguistique. Premier fait de structure. Disons plutôt qu'il est structuré parce qu'il est fait comme un langage, qu'il se déploie dans les effets du langage. Inutile de lui demander pourquoi, car il vous répondra : c'est pour te faire parler (hum... !). Tout comme il arrive qu'on en use avec les enfants en se logeant à son enseigne, mais sans savoir jusqu'où va la portée de ce qu'on croit n'être qu'un tour, tout juste bon pour se tirer d'affaire ; car on oublie que la parole n'est pas le langage, et que le langage fait drôlement parler l'être qui, dès lors, se spécifie de ce langage. Il est évident que ma chienne peut parler et même que, ce faisant, elle s'adresse à moi, mais que, lui manquant le langage, ceci change tout. Autrement dit, que le langage n'est pas réductible à la communication. On peut partir sans doute de ce qu'il faille être un sujet pour faire usage du langage, mais c'est franchir d'abord ce qui complique la chose, à savoir : que le sujet ne peut, malgré Descartes, être pensé si ce n'est comme structuré par le langage. Descartes déduit justement que le sujet est, du seul fait qu'il pense ; mais il omet que penser est une opération logique, dont il n'arrive nullement à purifier les termes seulement pour en avoir évacué toute idée de savoir. Il élide que ce qui est comme sujet, c'est ce qui pense : ouvrez les guillemets, « Donc, je suis ». Mais il arrive que ça pense là où il est impossible que le sujet en articule ce « Donc je suis » parce que là est exclu structurellement qu'il accède à ce qui, depuis Descartes, est devenu son statut sous le terme de « conscience de soi ». Quel est le statut du sujet, là où ça pense sans savoir ? Non seulement ce que ça pense, mais même que ça pense, entendez : sans pouvoir jamais le savoir ! Ce que cela suggère à tout le monde, c'est que là, ça est encore plus fortement, à condition que quelqu'un d'autre puisse en savoir quelque chose. Et comme c'est fait depuis Freud, puisque c'est ça l'inconscient, tout le monde en est bien content (hum...) ! Il n'y a qu'une seule chose qui cloche, c'est que ça ne peut dire d'aucune façon : « Donc je suis » c'est-à-dire se nommer comme étant ce qui parle.

Un amoureux sur le retour de la philosophie, du moins s'annonce-t-il comme tel, nous ramène l'intuition de l'être sans trouver mieux maintenant que de l'attribuer à Bergson, qui se serait seulement trompé d'enseigne et non pas de porte, comme le même pourtant le lui avait signifié autrefois. Ne nous croyons pas au bout avec l'intuition de l'être, ce n'est jamais son dernier couac (hum...) ! Nous indiquons seulement ici, d'un ton qui n'est pas le nôtre, mais de celui qui évoque un docteur Pantalon dans l'avatar qui nous retient, tout le cortège d'impasses manifestes qui s'en développent avec une cohérence, il faut le dire,

conservée ; on en fera le compte à s'y reporter (hum...). Cette comédie pour nous recouvre simplement l'absence encore dans la logique d'une négation adéquate. J'entends de celle qui serait propre à ordonner un « vel » – je choisis « vel » et non pas « aut », en latin – un « vel », à poser la structure en ces termes : ou je ne suis pas, ou je ne pense pas – dont le cogito cartésien donnerait l'intersection. Je pense que des logiciens m'entendent et l'équivoque du mot « ou » en français est seule propice à brocher là la structure de cette indication topologique : je pense *où* – *là où* – je ne puis dire que je suis, où – là où – il me faut poser dans tout énoncé le sujet de l'énonciation comme séparé de l'être par une barre. Plus que jamais évidemment resurgit là, non l'intuition, mais l'exigence de l'être. Et c'est ce dont se contentent ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez (hum...). L'inconscient reste le cœur de l'être, pour les uns, et d'autres croiront me suivre à en faire « l'autre » de la réalité. La seule façon de s'en sortir, c'est de poser qu'il est le réel, ce qui ne veut dire aucune réalité.

INTERVIEWER – La psychanalyse serait donc la science de l'impossible ?

JACQUES LACAN – Le réel en tant qu'impossible à dire, c'est-à-dire en tant que le réel, c'est l'impossible. Tout ça se vaut. Mais impossible qu'on se trompe encore à ce que je dis ici. Peut-il se constituer, dans la psychanalyse, la science de l'impossible comme tel, c'est en ces termes que la question vaut d'être posée, puisque dès son origine Freud n'a pas défini la psychanalyse autrement. C'est aussi pourquoi après 15 ans pour adapter cette question à une audience certes ingrate, mais de ce fait bien méritante, j'arrive à l'articuler par la fonction du signifiant dans l'inconscient (hum...). Il est clair que la méthode que j'en ordonne résout complètement les objections que, dans les eaux mêmes qui m'abritent, on porte contre la méthode de Claude Lévi-Strauss. Rien n'en chaut au reste à personne qu'à ceux qui, devant l'immense efficacité de son travail, n'aiment pas à être taquinés sur sa légitimité. Claude Lévi-Strauss lui-même s'est passé fort bien apparemment de ces scrupules ; il a filé sa voie comme fit Freud en son temps. Ce que je fais a pourtant la prétention d'opposer un barrage, non pas au Pacifique (hum) mais au guano qui ne peut manquer de recouvrir à brefs délais, comme il se fit toujours, l'écriture fulgurante où la vérité s'origine dans sa structure de fiction. Je dis qu'à l'être succède la lettre, qui nous explique beaucoup plus de choses, mais que ça ne durera pas bien longtemps si nous n'y prenons garde. J'abrège beaucoup en de tels mots, on le sent.

INTERVIEWER – Vous êtes structuraliste. De quelle manière ? Y a-t-il d'ailleurs plusieurs manières d'être structuraliste ?

JACQUES LACAN – Mes derniers mots me serviront de court-circuit pour centrer ma réponse sur la critique littéraire qui s'habilite de ce terme : structuraliste. Car il motive que, comme telle, cette critique soit intéressée dans la promotion de la structure du langage telle qu'elle se joue en ce temps dans la science (hum...). Mais nulle chance qu'elle en profite si elle ne se met pas à l'école de cette logique étirable que j'essaie de fonder, logique telle qu'elle puisse recouvrir ce sujet neuf à se produire, non pas en tant qu'il serait dédoublé comme étant – un double sujet ne vaut pas mieux que le sujet qui se croit un de pouvoir répondre de tous, c'est aussi bête et aussi trompeur ! – mais en tant que sujet divisé dans son être. C'est le même point qui doit nous pousser, après n'avoir pu trouver à redire qu'on nous qualifiât de structuraliste, nous qui procédions de la structure, à y faire maintenant nos réserves. La critique, comme aussi bien la littérature qui s'appareille du structuralisme, trouvera l'occasion d'y achopper dans la structure elle-même. Pour montrer comment, je dirais, tenez-vous bien, qu'il y suffit que la critique psychanalytique l'y fasse hurler, – naturellement c'est facile dans certains cas (hum...) – tout le monde parle d'autre chose si vous faites remarquer que dans *Les temps modernes* un psychanalyste prétend cuber l'œuvre de Robbe-Grillet en lui appliquant les grilles de la névrose obsessionnelle (hum...) Cette

impudence ne déshonore même pas celui qui la commet, vu le très curieux statut de fou, n'est-ce pas Foucault !, qu'ont* conquis les psychanalystes. Mais la tentation d'un glissement plus radical, d'être tout à fait intrinsèque, s'ouvre à tout instant aux critiques structuralistes s'il ne s'assure pas, dirais-je, d'une psychanalyse telle qu'elle leur interdise de passer à en faire eux-mêmes, de la psychanalyse, sans le savoir, comme monsieur Jourdain faisait de la prose. C'est parce que l'inconscient nécessite la primauté d'une écriture, qu'ils glisseront à traiter l'œuvre écrite comme se traite l'inconscient. Il est impossible que l'œuvre écrite n'offre à tout instant pas de quoi l'interpréter au sens psychanalytique, mais s'y prêter si peu que ce soit est là supposer l'acte d'un faussaire puisque tant qu'elle est écrite, elle n'imité pas l'effet de l'inconscient. Elle en pose l'équivalent, pas moins réel que lui de le forger dans sa courbure. Et pour l'œuvre, est aussi faussaire celui qui la fabrique, de l'acte même de la comprendre en train de se faire, tel Valéry à l'adresse des nouveaux cultivés de l'entre deux guerres. Traiter le symptôme comme un palimpseste, c'est dans la psychanalyse une condition d'efficacité. Mais ceci ne dit pas que le signifiant qui manque pour donner le trait de vérité ait été effacé puisque nous partons, quand nous savons ce que dit Freud, de ce qu'il a été refoulé et que c'est là le point d'appel du flux inépuisable de significations qui se précipite dans le trou qu'il produit. Interpréter consiste certes, ce trou, à le clore, mais l'interprétation n'a pas plus à être vraie que fausse : elle a à être juste, ce qui en dernier ressort va à tarir cet appel de sens contre l'apparence où il semble fouetté au contraire. Je l'ai dit tout à l'heure : l'œuvre littéraire réussit ou échoue, mais ce n'est pas à imiter les effets de la structure. Elle n'existe que dans la courbure qui est celle même de la structure. Ce n'est pas une analogie, la courbure en question n'est pas plus une métaphore de la structure que la structure n'est la métaphore de la réalité de l'inconscient. Elle en est le réel, et c'est en ce sens que l'œuvre n'imité rien. Elle est, en tant que fiction, structure véridique. Qu'on lise ce que je mets en tête de mon volume sur la lettre volée d'Edgar Poe, et qu'on le compare aux deux volumes, hélas connus !, qui y joueront le rôle d'émétique.

Éclairons-nous de ce que j'y articule de l'effet qu'une lettre doit à son seul trajet de faire virer à son ombre la figure même de ses détenteurs. Ceci sans que personne, peut-on dire, n'ait l'idée de ce qu'elle enveloppe de sens, puisque personne ne s'en soucie ; la personne même à qui elle a été dérobée (hum...) n'ayant pas eu le temps de la lire, comme c'est indiqué pour probable. Qu'ajouterait au compte d'en imaginer la teneur ?

Qu'on se souvienne aussi de la façon dont j'ai désigné dans mon analyse de la première scène d'*Athalie* ce qui est resté acquis dans mon école sous le terme de « point de capiton ». La ligne de mon analyse n'allait pas à chercher les replis du cœur d'Abner ou de Joad, non plus que de Racine, mais à démontrer les effets de discours par où un résistant qui connaît sa politique parvient à hameçonner (hum...) un collaborateur en veine de se dédouaner jusqu'à la mener à faire tomber lui-même sa grande patronne dans la trappe (hum...) – avec en somme le même effet sur l'assistance sans doute que la pièce où Sartre faisait gicler jusqu'au portrait de Pétain les insultes de ses propres miliciens devant une assistance qui bénissait le susdit encore par-devers soi de lui avoir épargné le spectacle de ces choses pendant qu'elles se passaient. Il s'agit là bien sûr de la tragédie moderne qui joue de la même purge de l'horreur de la pitié que l'ancienne, bien sûr, mais à les détourner de la victime sur le bourreau – autant dire d'assurer le sommeil des justes. Ceci pour dire que Racine, comme Sartre, sont dépassés sans doute dans leurs intentions ; mais que, de ce qui la dépasse, ils n'ont pas à répondre, mais seulement ce genre qui s'appelle le théâtre, effort véridique en ce qu'il démontre à l'assistance, et fort crûment, comment on la joue. Moi aussi, je suis dépassé par mon intention quand j'écris (hum...) mais s'il est légitime de m'interroger comme analyste quand on est en analyse avec moi sur mon effort d'enseignement, dont tous tant qu'ils sont se grattent la tête, il n'est pour aucun critique aucun mode, d'abord légitime de mes énoncés, (hum...) ni de mon style que de situer s'ils

* Le texte source écrit : *on*.

sont dans le genre dont ils relèvent. Tout ce qu'il y a de plus régulier dans la didactique ! Pour les structuralistes, qui s'en tiennent à distance, trop respectueuse, je trouve peut-être à m'entendre y gagneraient-ils quelque rigueur, avec ma considération.

26-12-66

5 RUE DE LILLE, VII^e
LITTRE 30-01

Mon Marc cher, si cher
Comme tu es vaillant toujours –

autant que je suis las –
mais c'est un moment à passer

Ce mariage sera-t il heureux ?
Je l'espère bien. Judith est une
si merveilleuse fille – et le garçon
est doué, courageux, encore intact
– un de mes très bons auditeurs
tu le sais je pense

C'est absolument insensé
que je ne t'aie pas encore envoyé
ce livre –

Je me suis beaucoup prodigué –
d'où un tel trou, entre autres.
Enfin, je te souhaite tout ce que
peut obtenir pour toi mon pouvoir
invoquant (n'y a-t-il pas
là de quoi trembler ?

A toi, mon frère, de
tout mon cœur pourtant.

J. Lacan.

Le 26 XII 66

Tu reçois le livre.

26.12.66

5, RUE DE LILLE, VII^E
LITTRÉ 30-01

Mon Marc cher . riche .
Comme tu es vaillant tremes -

autant que le ruisseau -
mais c'est un moment - passe

Ce mariage-te-t-il heureux ?
Je t'aime bien . Judith est une
très merveilleuse fille - et le garçon
est doux , courageux , en bon contact
- un de mes très bons auditeurs
tu le sais je pense

C'est absolument insensé
pour le moment que aucun usage
ce livre -

Je t'embrasse beaucoup, pédagogue.

Il y a un tel bon . autre autre
Enfin, le tonhanti tant la je
peut obtenir pour toi mon pouvoir
invoquant . (u . , a . r . e . pa
la de per trembles ?)

A toi . mon frère . d
tant mon cœur protant .

E. Lacan

le 26 XII - 66

Tu vas le lire

Jacques Lacan est un clinicien et son livre, *Écrits*, forme d'abord la relation de son expérience de psychanalyste. Ainsi se trouve rejetés hors jeu tous ceux qui s'ingénient – dans le blâme ou dans l'éloge – à donner Lacan pour l'organisateur d'une métaphysique que l'on peinerait ensuite à pousser dans les chicanes de la maladie mentale, de la raison ou de la déraison, voire de l'Être. Le puissant outillage intellectuel qu'il emploie ne doit pas faire illusion, non plus que la trace laissée par son travail sur des œuvres bien étrangères à la psychanalyse. En vérité, le chemin de Lacan est fidèle à celui de Freud. Son pas est celui de la science, non de la philosophie. Il ne part pas de notions générales, mais de ses rencontres avec le réel. Simplement, il arrive que ses rencontres allument quelques incendies assez violents – singulièrement en montrant que l'homme n'est pas au centre de lui-même, mais hors de lui-même. Mais les corrélats philosophiques de son travail – que Lacan les signale de loin ou que d'autres en prennent le soin – restent toujours soumis aux leçons du métier.

Ce que confirme la forme de son enseignement. Le public auquel il s'est adressé, dix années durant, à Sainte-Anne, était de médecins. Il leur donnait à partager son expérience quotidienne de praticien et le texte de ses séminaires était ensuite, légitimement, publié dans des revues ou des ouvrages scientifiques. Or, aujourd'hui, ces mêmes leçons, soutenues de brèves notices, sont éditées en un gros volume par les soins d'un éditeur non spécialisé, le Seuil. Un public nouveau se trouve de la sorte désigné et qui réclame une nouvelle lecture.

Je n'ai jamais rien fait, explique le docteur Lacan, pour conquérir une autre audience que celle de la philosophie.

Il ne part pas de notions générales, mais de ses rencontres avec le réel. Simplement, il arrive que ses rencontres allument quelques incendies assez violents – singulièrement en montrant que l'homme n'est pas au centre de lui-même, mais hors de lui-même. Mais les corrélats philosophiques de son travail – que Lacan les signale de loin ou que d'autres en prennent le soin – restent toujours soumis aux leçons du métier.

Je n'ai jamais rien fait, explique le docteur Lacan, pour conquérir une autre audience que celle de Sainte-Anne. Mais ce que j'y enseignais à fini par remettre en question les notions reçues de l'inconscient, ce qui modifiait du même coup le sujet de la connaissance. En effet, si le sujet n'est plus un simple corrélatif de l'acte de connaître, mais si lui-même échappe à lui-même au niveau où il parle, cela remet en question les bases mêmes de l'enseignement où la psychanalyse s'articule.⁴⁵⁹

Il s'est produit ceci : de-ci de-là, des gens venaient à Sainte-Anne et puis ils s'en allaient et ils répercutaient ce qu'ils avaient entendu un peu partout jusqu'au États-Unis. Je vous avoue que cette exploitation je l'ignorais, je l'ignorais réellement. Il a fallu qu'une crise éclate, il y a quelques années, et que je transporte mon enseignement de Sainte-Anne à l'École Normale pour que je m'aperçoive qu'on savait ce que j'enseignais. Je peux donc dire que ce virage, accompli par mon enseignement, n'a pas été pour rien dans un virage beaucoup plus large.

Comprenez bien : cette exploitation ne m'eût pas incommodé personnellement, mais elle présentait de grands dangers. Des interprétations aberrantes pouvaient suivre. Le mot « signifiant », par exemple que l'on trouve aujourd'hui sous toutes les plumes, on peut en faire un usage boiteux. J'ai donc voulu – et c'est la raison de ce livre – marquer des jalons de ce qui, dans mon enseignement, peut être nécessaire. Je me bats depuis des années pour interdire qu'on altère le sens de Freud. Et voici que je dois prendre les mêmes précautions pour moi-même. Disons que j'installe des barrières contre les commentaires abusifs. Un exemple : mon travail n'a rien à faire, vraiment rien, avec le vrai détournement que certains en ont opéré à des fins « d'herméneutique » religieuse.

Mais aucune espèce d'action ne peut prétendre à une autonomie parfaite. Georges Bataille, Merleau-Ponty m'avaient souvent engagé à publier mes leçons. C'est après qu'ils

⁴⁵⁹ Tout le texte depuis le début est copié intégralement du *Figaro littéraire*. Il comporte plusieurs répétitions que nous avons conservées.

nous ont quittés, vous voyez que je cède à leur avis. Tel quel, en tout cas, ce livre forme un appareil critique assez rude pour empêcher des utilisations malhonnêtes.

On ne contredira pas Jacques Lacan sur ce point. La rudesse de son ouvrage n'est pas à nier. Il n'a pas grand-chose à voir avec ce que l'honnête homme, vaguement barbouillé de notions sur le « ça », le « surmoi » et le « transfert », nomme psychanalyse et qui s'apparente plutôt à la psychologie ou à la psychothérapie.

On n'entre pas dans *Écrits* comme dans un moulin et il faut « payer le prix ». On peine, on souffle, on avance, on se traîne, on peste un peu, on croit qu'on a gagné et c'est qu'on a perdu, on surnage ou l'on coule. On abandonne ou bien on insiste. Je le sais, je parle d'expérience, j'en sors ou, plutôt, je n'en suis pas encore sorti. Pourtant, si cet ouvrage est difficile, il n'est jamais obscur. Et cette difficulté gouvernée obéit à certains desseins bien précis.

Catachrèses et synecdoques, litotes, hyperbates et métonymies, métaphores, rien de ce qui est rhétorique n'est étranger à Jacques Lacan, qui, pour faire bonne mesure, utilise aussi le graphe, les notions de la mathématique bourbakienne et des élégances de langages bien proche du gongorisme. Certains de ses critiques y voient une coquetterie et il faut accepter que Jacques Lacan s'expose, en effet, à ce reproche. Après tout, si ces choses là le peinent, il n'a à s'en prendre qu'à lui-même. Mais il faut livrer ici un exemple, que nous choisissons au hasard, dans un passage fort simple, avec un grain de malice, pourtant, puisque nous détachons une phrase de son ensemble, ce qui est inacceptable, dans Lacan :

Au moins, écrit-il par exemple, pouvons-nous nous contenter de ce que tant qu'une trace durera de ce que nous avons instauré il y aura du psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives, si les qualifier de l'article défini était trop dire ou bien encore trop désirer.

On pressent que ce labyrinthe verbal a sa nécessité et que la peine imposée au lecteur fait intimement partie du motif de l'auteur. Si le style de Lacan est taillé dans des miroirs, si ses avenues sont compliquées et si les figures de la rhétorique l'augmentent de leur espace ambigu, c'est peut-être qu'il engage déjà une certaine manière de lire – donc d'être – et qu'il commande une pédagogie.

Disons, répond Jacques Lacan, que tout est organisé pour interdire que ces textes soient lus en diagonale. Ce sont les textes de mes leçons, mais soumis aux lois de l'écrit, qui sont essentiellement distinctes de celle du parlé.

Notez que je me suis abstenu de toute vanité d'appareil – encore que cela eût pu n'être pas vain. Personne ne grince des dents quand les mathématiciens utilisent un certain appareil formel. L'équivalent eût pu se concevoir pour ce livre. Eh bien, l'équivalent, c'est ce que l'on appelle mon style. Vous parlez d'une volonté pédagogique. Je ne repousse pas l'expression, même si je préfère parler d'une valeur de formation. Ce que je refusais, en tout cas, c'était de livrer cette sorte de chose que l'on appelle l'illusion de la compréhension. J'essaie d'obvier à son penchant naturel et fort triste : croire qu'on a compris parce qu'une pensée est claire et, bien sûr, avoir compris de travers. Et remarquez que je rencontrais ainsi, très précisément, l'obstacle originel auquel je m'étais heurté.

A Sainte-Anne, je parlais pour des médecins. Or les esprits des médecins, que voulez-vous, ils ne sont pas tout à fait préparés à s'ouvrir à la linguistique. Comment en irait-il autrement ? On leur a toujours rebattu les oreilles avec l'insignifiance du langage. On leur a appris à distinguer la « paille des mots et le grain des choses » et ils savent que « scripta manent » alors que « verba volant ». Il fallait donc les ouvrir à une dimension nouvelle, celle du langage, et cela demande un certain style, des voies extraordinaires de formation.

On dira que c'est là provoquer des colères. À quoi Lacan nous rétorquerait probablement que peu lui en chaut, pourvu qu'il fasse barrage aux malentendus. De même qu'il ne craint jamais d'étriller les psychothérapeutes qui ont mutilé la vérité de Freud, de même il ne redoute pas de s'exposer à toutes critiques. Lesquelles ne sont pas formulées par les seuls praticiens dérangés dans leur confort intellectuel. Elles émanent aussi de certains milieux philosophiques ou littéraires. Ce que je fais remarquer à Jacques Lacan. Et j'ajoute : « Jean François Revel, par exemple. »

Ah, dit Lacan, Revel objecte ? Dans *Pourquoi les philosophes* ?

et dans *La Cabale des dévots*.

Je serais donc un dévot ?

Et le docteur Lacan rit avec, vraiment, beaucoup de gentillesse.

Puisqu'il est question de Revel, vous souvenez-vous du slogan qui figurait, si je ne me trompe, sur la bande de son premier livre ? Il disait ceci : « Vous ne les comprenez pas, c'est vous qui avez raison ». Il y a toujours quelque chose de drôle à voir s'avouer la vérité, la vérité du livre s'étalait sur la couverture : un chèque en blanc tiré sur l'ignorance. D'ailleurs, pourquoi attaquer seulement Heidegger, Merleau-Ponty, voire me chercher dans les réponses incomplètes de la pâte lourde que j'essayais de soulever alors, quand Spinoza et Leibniz ne s'offrent pas plus aisément à la consommation de l'« honnête homme », aux préjugés du bourgeois « cultivé ».

Succès de l'entreprise ; aujourd'hui, on serine : « Vous ne les comprenez pas, c'est vous qui avez tort ». Ce qui n'arrange rien puisqu'on ne saute pas en se jouant le « pas-de-savoir »

Mais il y a davantage. Il y a Sartre, et nous devons dire un mot de ce débat qui fait tumulte dans la presse et qui oppose l'existentialisme au structuralisme. Polémique absurde à bien des égards : elle laisse imaginer que le structuralisme est né armé de pied en cap, un beau matin, par exemple le 17 octobre ou le 3 novembre, alors que ce système s'est lentement formé dans les années. Quoi qu'il en soit, puisque la presse s'éveille en sursaut, il faut bien parler de cette bataille et passer la revue des troupes telle qu'on la présente : d'un côté Jean-Paul Sartre et ses fidèles. De l'autre, une sorte de bataillon structuraliste sous les ordres de quatre capitaines : un ethnologue (Lévi-Strauss), un marxiste (Althusser), un philosophe (Michel Foucault), un psychanalyste (Lacan). Et Jean-Paul Sartre, requis par la revue *L'Arc* de dire ce qu'il pensait du structuralisme, a lancé quelques beaux coups de patte à droite et à gauche.

Oui, dit Jacques Lacan, j'ai lu le texte de Sartre dans *L'Arc*.

Il réfléchit. On dirait qu'il ne tient pas à répondre. Tout de même :

Écoutez, dans le dernier numéro de cette revue – dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est fort médiocre et, quant à sa portée théorique, nul – j'ai lu cette interview de Sartre, qui me paraît avoir été mal orientée d'entrée de jeu par les questions qu'on lui a posées, et par ce qui donnait à cette publication son objet : réagir contre une prétendue réaction anti-sartrienne. J'ai peine à croire que l'opération vise à donner à Sartre un regain d'actualité. Sartre, reste, en effet, le représentant le plus populaire de la pensée française. Mais de là à poser que ce qui n'est pas sartrien se définit d'abord par le fait de n'être pas sartrien, il y a de la marge.

Quant à ces capitaines, comme vous dites, ils ne sont pas embarqués sur le même bateau, et ils ne tiennent pas le même cap. Lévi-Strauss, que je connais bien, ne s'intéresse pas tellement à la psychanalyse. J'ai trouvé Althusser très éveillé à mes travaux, très « éveilleur » autour de lui, je crois qu'on peut tenir pour définitif le découpage qu'il donne de la pensée de Marx, mais qui va croire que nous nous concertions ? Quant à Foucault, il suit ce que je fais, et j'aime ses travaux, mais je ne le vois pas très concerné par la position de Freud. Alors, entre ces quatre personnes, le lien ?

Ce que l'on appelle le structuralisme.

Je vous accorde que le mot structuralisme garde un sens pour nous grouper vaguement, mais, déjà ce n'est plus vrai pour le mot structure. La structure n'a pas la même

signification pour chacun. Ainsi, pour moi, le mot structure désigne exactement l'incidence du langage comme tel dans ce champ phénoménal qui peut être groupé sous la rubrique de ce qui est analysable au sens analytique. Je précise : dans le champ de ma recherche, dire « structuré comme un langage », c'est un pléonasme.

Sartre vous adresse certaines critiques plus précises : « chez Lacan, la disparition ou le « décentrement » du sujet est lié au discrédit de l'histoire » ...

C'est cela. Toute la philosophie de Sartre veut que le sujet et la conscience soient indissolublement liés. Or, dans Freud, cette liaison est rompue. Chez lui, ce n'est pas d'une subconscience qu'il est question, non plus que d'une préconscience. Non, l'inconscient est posé comme barré de la conscience. L'inconscient, n'est pas du même ordre que la conscience, n'a pas accès, hors de circonstances forcées à la conscience. Les objections de Sartre ne s'adressent pas du tout à moi seul, mais aussi bien à Freud. En vérité, pour la raison que je vous disais plus haut, Sartre n'a jamais voulu s'intéresser à la vraie psychanalyse de Freud.

Il a pourtant donné de belles analyses de ce qu'on pourrait appeler les profondeurs, ou les dessous de la conscience ?

De très brillantes analyses, oui. Dans *L'Être et le Néant*, il trace une phénoménologie de la passion sadique extraordinairement séduisante, au point qu'il parvient à nous en faire saisir tous les ressorts. Seulement, voilà : aussi fascinantes soient-elles, ces analyses ne sont pas exactes. Un simple médecin qui connaît des cas de sadisme sait bien que rien ne se passe comme dans l'exposé de Sartre. Le texte de Sartre est très brillant, ses dons littéraires éclatants, sa machine marche, c'est vrai, mais, dans ce cas là au moins elle ne mord pas. Or c'est cela qui importe, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas des philosophes, mais des cliniciens. Ce que je dis à mes élèves, combien de fois l'on t-ils recueilli, le matin même de la bouche de leurs malades ?

Sartre vous reproche aussi un refus résolu de l'histoire.

Voyons, même Lévi-Strauss, quoi que l'on en dise, ne refuse pas du tout l'histoire. Ce qu'il refuse, c'est la dialectique de l'histoire. Les gens font une opposition grossière entre la structure, qui serait synchronique, donc hors de l'histoire, et la dialectique, qui serait diachronique, plongée dans le temps. Mais c'est inexact. Reprenez, dans mon ouvrage le texte que l'on appelle *Le discours de Rome* et vous mesurerez l'importance que j'accorde à l'histoire, au point qu'elle me paraît coextensive au registre de l'inconscient. L'inconscient est histoire. Le vécu est marqué d'une historicité première. Tout cela est écrit, noir sur blanc, dans mon livre. Moi, je lis les livres de Sartre, il est probable que Sartre ne m'a pas vraiment lu.

Bien des personnes tentent de vous opposer à Sartre. Lacan sourit :

On voudrait que je sois une espèce de successeur de Sartre ! Laissez-moi vous dire que c'est là se faire une plaisante idée de ce qui peut m'intéresser. Sartre a eu une certaine fonction très précise, qu'on peut « cuber » mais qui n'a aucun rapport avec les travaux que je mène. Sartre est plus jeune que moi et j'ai suivi avec beaucoup de sympathie et d'intérêt son ascension. Mais je ne me suis jamais situé, je ne me situe pas du tout par rapport à lui.

Retour vers les problèmes plus directement liés à la recherche de Lacan : la psychanalyse et la formation des psychanalystes. Son ouvrage revient fréquemment sur ces thèmes. Il y dénonce l'insuffisance des méthodes de formation actuelle, auxquelles il faudrait ajouter bien d'autres

chapitres : les disciplines linguistiques et historiques, aussi bien que l'histoire des religions et des mythes, les mathématiques modernes ou... les mots croisés.

La formation des psychanalystes se heurte à de bonnes habitudes de paresse. En vérité toutes les résistances que je rencontre auprès des psychanalystes sont des résistances à Freud. Sans le dire clairement bien des praticiens pensent : « Freud, c'est dépassé, nous autres, psychothérapeutes, nous le savons bien » Or, dans son essence, la psychanalyse ne peut être réduite à la psychothérapie. C'est pourquoi la formation du psychanalyste exige aussi de rompre avec un certain nombre d'idées qui sont profondément ancrées : il faut prendre congé d'une certaine idée que nous nous faisons du sujet. Or cela demande, il faut le reconnaître une certaine discipline.

Il faut donc en revenir à des évidences massives et dire que la psychanalyse, dans son essence, ne se réalise que dans la transmission du psychanalyste au psychanalysé aux fins de psychanalyse, le reste devant être considéré comme simples branchements latéraux. Les psychothérapies de soutien, par exemple, si fort à la mode, n'ont rien à faire avec la psychanalyse. Ou bien la psychanalyse se transmettra, dans sa fidélité ombrageuse à Freud, ou bien elle se réduira à l'action des psychothérapeutes qui, dans l'ensemble de la thérapeutique psychiatrique, n'auront pas plus d'importance que des maîtres-nageurs un peu supérieurs.

Et, élargissant soudain ses thèmes :

L'urgence maintenant, c'est de situer la psychanalyse comme science. La psychanalyse est une pratique mais ce n'est pas qu'une technique. Or aucune pratique curative ne constitue une science. Même la médecine n'est pas une science, mais un art (c'est même de l'oublier qu'elle en est là où vous savez). La psychanalyse, elle, doit assurer sa place, très à part dans le champ scientifique. Il faut qu'elle possède son statut épistémologique.

Là, je soutiens que la psychanalyse est impensable avant la naissance, au dix-septième siècle, de la science, au sens moderne, sens qui le pose comme absolu. Car le corrélat de la science, c'est la position cartésienne du sujet, qui a pour effet d'annuler les profondeurs de la subjectivité. Souvenez-vous que Freud n'a pas hésité à rompre avec Jung lorsque celui-ci a tenté de les restaurer dans la psychanalyse. La psychanalyse ne pouvait seulement se concevoir avant la science. Vous entendrez des gens vous expliquent gravement que Freud a été empêtré dans son scientisme : ce qui est une sottise. Non seulement son scientisme ne l'a pas gêné, mais il était absolument nécessaire qu'il fût un scientifique. Comme il est aujourd'hui nécessaire que la psychanalyse se constitue en science.

On interrompra ce long dialogue. Maintenant le livre de Lacan chemine à la rencontre de son public, en même temps qu'une nouvelle phase s'ouvre de l'aventure intellectuelle engagée voici trente années. Puissent ces notes établir ce gros livre en son lieu, comme elles disent que l'effort exigé du lecteur n'est pas vain. L'ouvrage de Lacan nous concerne tous. Il désigne les archives de cette vérité que chacun de nous recèle en lui-même, les chroniques perdues où l'histoire de l'autre, que nous sommes à nous-mêmes, parle dans un langage incessamment dérobé.

Ce texte circule avec l'introduction suivante : « En 1967, Jacques Lacan tenait, dans le cadre des « Mardis du Vinatier » une conférence où il développait, à l'usage d'un public provincial, les grandes lignes de son enseignement. Il nous a paru intéressant, en introduction à un débat sur sa pensée, de publier ici un texte reconstitué à partir de l'enregistrement de cette conférence et de la discussion avec H. Maldiney qui lui fit suite. Reproduction, avec quelques blancs aujourd'hui inaudibles, de ce qui fut ce soir-là entendu ou que les auditeurs crurent saisir d'un discours spontané et associatif, ce texte ne saurait représenter un écrit lacanien inédit et n'engage donc ni Lacan ni Maldiney ».

⁽⁵⁾Je ne pense pas vous livrer mon enseignement sous la forme d'un comprimé, ça me paraît difficile. On fera peut-être ça plus tard, c'est toujours comme ça que ça finit. Quand vous êtes disparu depuis suffisamment de temps, vous vous résumez en trois lignes dans les manuels. On ne sait pas de quoi d'ailleurs ; pour l'occasion, je ne peux pas prévoir dans quel manuel je serai inséré pour la raison que je ne prévois rien de l'avenir de ce à quoi se rapporte mon enseignement, c'est-à-dire la psychanalyse.

On ne sait pas ce qu'elle deviendra cette psychanalyse. Enfin, moi, je souhaite qu'elle devienne quelque chose. Il n'est pas sûr qu'elle en prenne le chemin. Alors, « PLACE, ORIGINE ET FIN DE MON ENSEIGNEMENT », voyez ça peut commencer à prendre un sens, un sens qui n'est pas seulement résumatif. Vous mettre dans le coup d'une chose qui est engagée, qui est en train, quelque chose de pas fini, qui ne finira probablement qu'avec moi si je ne suis atteint d'aucun de ces incidents fâcheux qui vous font se survivre à vous-même ; là encore, je vais vous dire que je n'en prends pas le chemin.

Alors, « PLACE », il faut bien commencer par le commencement, c'est fait comme une dissertation bien faite, il y a un début, un commencement, une fin. Au début, c'est justement pas l'origine, c'est la place. La place, il y en a peut-être deux ou trois ici qui ont une petite idée de mes ritournelles. La place, c'est un terme dont je me sers souvent parce que justement dans ce champ à propos duquel se tiennent mes discours ou ⁽⁶⁾mon discours comme vous voudrez, il y a souvent des références à la place. Autrement dit, pour s'y retrouver dans ce champ, il convient d'avoir ce qu'on appelle dans d'autres domaines plus assurés une topologie, avoir une idée du comment c'est construit, le support sur quoi tout ça s'inscrit qui est en cause.

Je n'irai sûrement pas ce soir si loin simplement parce que comme je vous l'ai dit d'abord je ne peux absolument pas vous donner un petit comprimé de mon enseignement. Alors place, ça aura ainsi une toute autre portée. La place, ça peut avoir un tout autre sens que la topologie au sens de la structure enfin de savoir si une surface est une sphère ou bien si c'est un anneau. C'est pas du tout pareil ce qu'on peut faire avec. Mais il ne s'agit pas de cela. Simplement, je suis venu à cette place qui me met en posture d'enseigner puisqu'il s'agit d'enseignement. Eh bien cette place, elle est à inscrire au registre de ce qui est le sort commun : on occupe la place où un acte pousse comme ça de droite ou de gauche, de bric ou de brac. Il s'est trouvé des circonstances qui étaient telles que ce à quoi, à vrai dire, je ne me croyais pas du tout destiné, eh bien, il a fallu que j'en prenne la corde en main.

Tout s'est fait autour de ceci que la fonction du psychanalyste ça ne va pas de soi.

Ça ne va pas tout seul pour ce qui est de lui donner son statut, ses habitudes, ses références et justement à elle aussi sa place dans le monde.

Il y a les places dont j'ai parlé tout d'abord, les places topologiques, les places dans l'ordre de l'essence, il y a la place dans le monde. Ça s'acquiert du fait de la bousculade en général. Ça laisse de l'espoir en somme. Vous voyez que tous autant que vous êtes avec un

peu de chance vous devez toujours finir par occuper une certaine place. Ça ne va pas plus loin.

On est en un moment de ce qu'on pourrait appeler un moment de crise ; dans la psychanalyse, en France, le moment d'une mise en place d'un certain dispositif qui devrait régler dans l'avenir le statut des psychanalystes, tout ça accompagné de grandes promesses électorales.

Le statut des psychanalystes devait rapidement, si on suivait Monsieur untel, être accompagné de toutes sortes de sanctions, bénédictions officielles, et tout spécialement médicales. Rien d'ailleurs, comme il est ordinaire dans cette sorte de promesse, ne s'est réalisé. Néanmoins, il y a eu une certaine mise en place qui s'est réalisée, qui s'est trouvée à ce moment-là, pour des raisons extrêmement contingentes, ne pas convenir à tout le monde. Il y en a certains qui trouvaient que ce changement de coutume n'était pas ce qui leur convenait ; enfin, tant qu'on n'a pas mis les choses en place, il peut y avoir des tiraillements, ce qu'on appelle des conflits. Dans ce tohu-bohu, je me suis trouvé avec un certain nombre sur un radeau. Pendant dix années, ma foi, on a vécu avec les moyens du bord, enfin on n'était pas absolument sans ressources, on n'était pas quidam. Et là-dedans, il s'est trouvé que ce que j'avais à dire sur la psychanalyse a pris une certaine portée. C'est pas des choses qui se font toutes seules ; on peut parler de la psychanalyse comme il est très facile de vérifier qu'on en parle comme ça. Il est un peu moins facile d'en parler tous les huit jours en s'imposant comme discipline de ne ⁽⁷⁾vraiment jamais répéter la même chose et de ne pas dire ce qui est déjà courant, quoique ce qui est déjà courant ne soit pas tout à fait essentiel à connaître, mais quand ce qui est déjà courant vous paraît laisser un peu à désirer, pêcher par la base !

Il faut dire que la psychanalyse tout le monde croit avoir là-dessus une certaine idée, une idée suffisante. Il n'y a plus de problème, l'inconscient, eh bien, c'est l'inconscient, tout le monde sait maintenant qu'il y a un inconscient. Il n'y a plus d'objections, il n'y a plus d'obstacles. Mais qu'est-ce que c'est que cet inconscient ? On le connaît depuis toujours, bien sûr qu'il y a un tas de choses qui sont inconscientes et même que tout le monde en parle depuis beaucoup de temps dans la philosophie. Mais attention, cet inconscient, c'est un inconscient qui pense ferme enfin c'est fou ce que ça s'élucubre dans cet inconscient. Alors là, attention minute, c'est « des pensées », mais si c'est des pensées, ça ne peut pas être inconscient du moment que ça pense, ça pense que ça pense. La pensée c'est transparent à soi-même, on peut pas penser sans savoir qu'on pense. Tout ça, bien sûr maintenant n'a plus du tout de portée. Non pas, bien sûr, que personne se soit fait vraiment une idée de ce que cette objection a de réfutable. Elle apparaît futable, elle est irréfutable. C'est justement ça l'inconscient ; c'est un fait, un fait nouveau. Il faudra commencer à penser quelque chose qui rende compte de ceci qu'il peut y avoir des pensées inconscientes. Ça ne va pas de soi. En fait, personne ne s'est jamais vraiment attelé à ça qui est pourtant une question hautement philosophique.

Je vais tout de suite vous dire que c'est pas par ce bout là que j'ai pris les choses. Il se trouve que le bout par lequel j'ai pris les choses résout aisément cette objection, mais c'était même plus une objection parce que, je l'ai dit, tout le monde a déjà là-dessus sa religion faite.

L'inconscient eh bien voilà, c'est admis et puis beaucoup de choses encore qu'on croit avoir admis en paquet, en vrac, moyennant quoi tout le monde croit savoir ce que c'est que la psychanalyse. L'embêtant, c'est que c'est seulement les psychanalystes qui eux ne le savent pas. Non seulement, ils ne le savent pas, mais jusqu'à un certain point, c'est tout à

fait justifié qu'ils ne le savent pas, car c'est précisément de ça qu'il s'agit. S'ils croyaient le savoir, tout de suite comme ça, ce serait grave et puis il n'y aurait plus de psychanalyse du tout, puisqu'en fin de compte tout le monde est d'accord, c'est une affaire classée. Pour les psychanalystes, ça ne peut pas l'être.

Alors il y a deux façons de procéder, ça commence à devenir intéressant. Il y a deux façons de procéder dans ces cas-là.

Essayer d'aller au plus près dans le vent, et de mettre ça en question. Une opération, une expérience, une technique à propos de quoi les techniciens sont forcés de donner leur langue au chat sur ce qui est de plus central, de plus essentiel. Ça serait pas mal de voir ça hein ! Ça pourrait éveiller bien des sympathies parce qu'il y a quand même des tas de choses de notre sort commun qui sont de cette espèce là. C'est même précisément les choses dont s'occupe la psychanalyse.

Seulement voilà, le sort a fait que les psychanalystes ont toujours adopté une attitude opposée. Ils ne disent pas absolument qu'ils ⁽⁸⁾savent, mais ils le laissent entendre, d'en savoir un bout, là-dessus motus, ça se règle entre nous. On entre dans ce champ de savoir par une expérience unique qui consiste tout simplement à se faire psychanalyser, après quoi on peut parler. On peut parler, ça ne veut pas dire qu'on parle. On pourrait. On pourrait si on voulait et on voudrait bien si on parlait à des gens comme vous qui savent, mais alors à quoi bon ? Donc on se tait aussi bien avec ceux qui savent qu'avec ceux qui ne savent pas ; car ceux qui ne savent pas ne peuvent pas savoir.

Néanmoins, cette attitude quoique après tout elle soit tenable, la preuve c'est qu'on la tient, n'est pas du goût de tout le monde. Or le psychanalyste a une faiblesse comme ça quelque part, c'est une très grande faiblesse. Jusqu'ici il n'y en a pas. Ça peut vous paraître comique tout ce que j'ai dit, mais ce n'est pas des faiblesses, c'est cohérent.

Sa faiblesse, son penchant, c'est quelque chose dans quoi il sait bien qu'il faudrait se garder de tomber. Bien sûr dans la pratique quotidienne, on se tient à carreau mais il y a tout de même quelque chose quelque part qui fait changer d'attitude et c'est en quoi il commence à devenir incohérent.

Pris au collectif, enfin non pas le psychanalyste, mais des psychanalystes quand il y en a une foule, une tripotée, là ils veulent qu'on sache qu'ils sont là pour le bien de tous.

Ils font très attention quand même à ne pas avoir cette faiblesse d'aller trop vite au bien du singulier, celui-à-qui ils ont affaire parce qu'ils savent très bien et ça, c'est heureusement une des choses qui sont acquises par leur expérience que c'est pas comme ça en voulant le bien des gens qu'on y arrive, la plupart du temps, c'est même le contraire. C'est une idée tout de même qui est pour eux acquise. Il s'en faut qu'en dehors de la psychanalyse ils soient de véritables propagandistes. Alors que ça serait salubre si plus de gens savaient ça : que ce n'est pas en voulant trop de bien à son prochain qu'on lui en fait. Ça pourrait servir.

Non les psychanalystes comme ça en tant que corps représenté veulent absolument être du bon côté du manche et alors pour le faire valoir il faut qu'ils montrent que ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ça s'est déjà trouvé quelque part, ça s'est déjà dit, ça se rencontre.

Dans d'autres sciences, on arrive au même carrefour et on dit quelque chose d'analogue ; on a déjà pensé à ça.

Alors cet inconscient justement on le rapporte à de vieux échos, on efface la frontière, la limite qui ferait qu'on verrait que l'inconscient freudien ça n'a absolument rien à faire avec ce qu'on a appelé inconscient. On s'est servi de ce mot là mais ce n'est pas ce qui est caractéristique, l'inconscient qu'il soit inconscient. Ce n'est pas une caractéristique négative. Il y a une foule de choses dont je ne suis pas conscient dans mon corps. Ça ne fait absolument pas partie de l'inconscient freudien. C'est pas parce que le corps est de temps en temps intéressé que ça veut dire que c'est ce qui est le fonctionnement inconscient du corps qui est en cause dans l'inconscient freudien.

Enfin, je donne ça comme exemple parce que je ne veux pas trop déborder n'est-ce pas. Je veux simplement dire aussi qu'ils iront même ⁽⁹⁾jusqu'à faire croire que quand ils parlent de sexualité, c'est de la même chose que ce dont parlent les biologistes – absolument pas. Enfin, c'est le boniment.

Depuis Freud, l'équipe psychanalytique fait sa propagande dans le style que dit très bien le mot boniment. Il y a le bon, le bien dont je vous parlais tout à l'heure et c'est devenu vraiment une seconde nature. Les psychanalystes, quand ils sont entre eux, les problèmes qui sont vraiment en jeu, qui s'agitent et qui peuvent provoquer même entre eux de sérieux conflits, ce sont des problèmes pour ceux qui savent justement. Mais à ceux qui ne savent pas, il est reçu, ça fait partie du style psychanalytique, qu'on raconte des choses qui sont destinées à faire pour eux chemin, accès, petite marche... ça peut se soutenir. Ça n'est plus du tout dans le champ de ce qu'on peut appeler le cohérent, mais après tout, nous connaissons beaucoup de choses au monde qui vivent sur ces bases là. Ça fait partie de ce qui s'est toujours fait dans un certain registre, ce que je n'ai pas appelé pour rien tout à l'heure propagande. Le terme propagande a une origine tout à fait précise dans l'histoire et dans la structure sociologique. L'origine, c'est *propaganda fide* c'est le terme même. C'est quelque part à Rome dans un bâtiment qu'on peut très bien voir où tout le monde peut faire ses entrées et ses sorties. Donc, ça se fait et ça s'est toujours fait. La question est de savoir si ça peut se faire pour ce qui est de la psychanalyse ou si c'est tenable.

Au premier abord, la psychanalyse est-elle purement et simplement une thérapeutique, un médicament, un emplâtre, une poudre de perlimpinpin ? Tout ça qui guérit. Pourquoi pas ?

Seulement, la psychanalyse, ça n'est absolument pas ça. Il faut d'ailleurs avouer que si c'était ça, on se demande vraiment pourquoi ça serait ça qu'on s'imposerait car c'est vraiment de tous les emplâtres un des plus fastidieux à supporter. Car, malgré tout, si les gens s'engagent dans cette affaire infernale qui consiste à venir voir un type trois fois par semaine pendant des années, c'est tout de même que ça a en soi un certain intérêt.

Il ne suffit pas de manier des mots qu'on ne comprend pas, comme transfert, pour expliquer que ça dure. Mais nous sommes seulement à la porte des choses. Je suis bien forcé de commencer par le commencement, de ne pas faire moi aussi un boniment qui consisterait à faire comme si je croyais que vous saviez quelque chose concernant la psychanalyse. J'étais bien forcé de mettre au début un certain nombre d'évidences. Tout ce que je dis là, ce n'est pas nouveau ; non seulement ce n'est pas nouveau, mais ça crève les yeux. Tout le monde s'aperçoit très bien que tout ce qui se raconte en fait d'explications *ad usum* du public concernant la psychanalyse, c'est du boniment. Personne ne peut douter parce qu'après tout enfin, au bout d'un certain temps, le boniment ça se reconnaît. Eh bien, le curieux voyez-vous, c'est que nous sommes en 1967 et qu'une chose qui a commencé au début du siècle en gros, mettons même si vous voulez en poussant les choses un peu plus loin, quatre ou cinq ans avant, si on veut vraiment appeler psychanalyse ce que Freud faisait

quand il était seul, eh bien, qu'elle est toujours là la psychanalyse bon pied, bon œil à travers tous ses boniments et même qu'elle jouit d'une espèce comme ça de respect, de prestige, d'effet de prestance tout à fait singulier si l'on songe quand même à ce que c'est que les exigences de l'esprit scientifique. De temps en temps, ceux qui sont des scientifiques sont agacés, protestent, haussent ⁽¹⁰⁾les épaules. Mais quand même il reste quelque chose au point que les gens qui peuvent porter les appréciations les plus désagréables à d'autres moments invoqueront tel ou tel fait, voire tel ou tel principe au même précepte de la psychanalyse, citerons un psychanalyste, invoqueront l'acquis d'une certaine expérience comme étant l'expérience psychanalytique.

C'est quand même quelque chose qui donne à réfléchir. Il y en a eu beaucoup de boniments à travers l'histoire, mais enfin, à regarder de bien près, il n'y en a pas qui ont eu une telle survie si l'on peut dire. Ça doit bien répondre quand même à quelque chose, à quelque chose que la psychanalyse garde en soi, qui fait justement ce poids, cette dignité, une chose qu'elle garde bien à elle dans une position que j'ai appelée quelque fois même du nom qu'elle mérite « extra-territoriale ».

Ça vaut la peine qu'on s'y arrête.

En tout cas, c'est une porte d'entrée à la question que je pose, que j'essaie d'introduire ici.

En fait, il y a tout de même des gens qui ne savent pas du tout ce que c'est que la psychanalyse, qui n'en sont pas, mais qui en ont entendu parler, entendu parler si mal de temps en temps qu'ils s'en servent eux aussi quand il s'agit d'une certaine façon d'opérer du terme de psychanalyse. Il vous pondront un bouquin comme ça, « Psychanalyse de l'Alsace-Lorraine » par exemple ou « du Marché Commun », ça se rapporte à quelque chose.

Vraiment là, c'est le pas introductif, mais qui peut s'énoncer très bien et très clairement et sans plus de référence au mystère qu'il ne convient quand on emploie certains mots, des mots qui portent en eux-mêmes leur effet choc, qui font sens. Il faut se secouer après les avoir entendu et commencer à poser des questions. Qu'est-ce que c'est un mot comme la vérité ? Eh bien, c'est un de ces mots là. Au premier abord, ça ne fait absolument pas de doute, tout le monde sent que ça veut dire quelque chose de bien à part surtout que dans ce cas cette vérité est en quelque sorte armée, articulée, à un mode de représentation qui donne son style et qui fait justement l'emploi secondaire si je puis dire de ce mot psychanalyse.

La vérité dont il s'agit exactement comme dans l'image mythique qui la représente, c'est que c'est quelque chose de caché dans la nature et puis que ça sort naturellement. Vous voyez l'image naturellement : ça sort du puits. « Ça sort » mais ce n'est pas assez : « ça dit ». Ça dit des choses et des choses qu'on n'attendait pas généralement ; ce qu'on entend quand on dit nous savons enfin la vérité sur cette affaire : il y a quelqu'un qui a commencé à se mettre à table. Quand on parle de psychanalyse, je veux dire quand on se réfère à ce quelque chose qui fait son poids, c'est de ça qu'il s'agit et bien entendu avec l'effet corrélatif, celui qui convient, qui est ce que l'on appelle l'effet de surprise.

Il y a un élève, un jour quand il était saoul. Ça lui arrive tout le temps depuis quelque temps – , à propos comme ça des faits de chaque jour – parce que de temps en temps il y a des choses qui se mettent en croix comme on dit – a commencé à me dire que j'étais un type dans le genre de Jésus-Christ. Il se foutait de ma gueule, n'est-ce pas bien sûr, ça va de soi. Je n'ai pas le moindre rapport, bien sûr, avec cette incarnation, je ⁽¹¹⁾suis plutôt un type

dans le genre de Ponce Pilate. Ponce Pilate, il n'a pas eu de chance, moi non plus, il a dit cette chose qui est vraiment courante et facile à dire : qu'est-ce que la vérité ? Il n'a pas eu de chance. Il a posé la question à la vérité elle-même. Ça lui a fait toutes sortes d'ennuis, il n'a pas bonne réputation.

Il y a quelqu'un que j'aime beaucoup. C'est un faible, je suis pas du tout thala, mais j'aime Claudel. Claudel a fait une petite rallonge de vie à Ponce Pilate. Comme vraiment, il a toujours un incroyable génie divinatoire, j'imagine que pour avoir posé la question de la vérité justement là où il ne fallait pas, à la vérité elle-même quand Ponce Pilate se baladait dans la suite, chaque fois qu'il passait devant ce qu'on appelle, dans le langage claudelien, bien sûr, une idole – comme si c'était une chose répugnante une idole – Pouah ! chaque fois qu'il passait devant une idole Pouf ! le ventre de l'idole s'ouvrait et l'on voyait qu'elle n'était qu'une tirelire.

Eh bien, c'est à peu près ce qui m'arrive. Vous ne pouvez pas savoir l'effet que je fais aux idoles psychanalytiques.

Reprenons. C'est évident qu'il faut aller dans ces choses pas à pas et prendre le premier temps comme ça, le temps de la vérité parce que après ça ce qui est dit de la vérité ou ce qu'on croit qu'elle dit, depuis le temps qu'elle parle la psychanalyse, naturellement, ça n'épate plus personne.

Quand une chose a été dite et redite un certain nombre de fois, ça passe dans la conscience commune. Comme disait Max Jacob et comme je me suis plié à le reproduire à la fin d'un de mes *Ecrits* : « Le vrai est toujours neuf » et pour être vrai, il faut qu'il soit neuf.

Alors évidemment, il faut croire que la vérité ne le dit pas tout à fait de la même façon, que le discours commun le répète et puis il y a des choses qui ont changé. La vérité psychanalytique, c'est qu'il y avait quelque chose de bougrement important à la base dans tout ce qui se tramait en fait d'interprétations de la vérité qui était la vie sexuelle.

Enfin, c'est vrai ou c'est pas vrai ?

Si c'est vrai, il faut savoir si c'était seulement parce qu'on était encore en pleine période victorienne, la sexualité serait le poids dans la vie de chacun, le poids qu'elle a maintenant dans la vie de tous. Il y a quand même quelque chose de changé et, à la vérité, je ne crois pas que la psychanalyse y soit pour grand chose. Quand même, la sexualité c'est quelque chose de beaucoup plus public ; enfin maintenant que si la psychanalyse y est pour quelque chose, c'est précisément ce que je suis en train de dire, à savoir que ce n'est pas vraiment la psychanalyse.

Pour l'instant, la référence à la sexualité ce n'est pas du tout ça en soi qui peut constituer cette révélation du caché. La sexualité, c'est toutes sortes de choses, les journaux, les habillements, la façon dont on se conduit, la façon dont les garçons et les filles font ça, un beau jour en plein vent sur le marché enfin « sa vie sexuelle » il faudrait écrire ça avec une orthographe particulière. Je vous conseille beaucoup l'exercice qui consiste à essayer de transformer les façons dont on écrit ⁽¹²⁾les choses « ça visse exuelle ». Voilà où nous en sommes. C'est un exercice qui est assez révélateur et puis c'est à l'ordre du jour. Enfin là, pour allécher les gens tout à fait friands, ceux qui sont pour l'instant en train d'entendre comme des échecs qu'on aurait tout foutu en l'air dans la linguistique, Monsieur Derrida a inventé la *Grammatologie*. Il faut lui donner des applications ; essayez de jouer avec

l'orthographe, vous verrez, c'est une certaine façon de traiter l'équivoque, mais qui n'est pas du tout...

Vous verrez, ça peut aller loin si vous écrivez la formule « ça visse exuelle » ça éclairera certaines choses, ça pourra en tout cas faire venir une petite étincelle dans les esprits.

Le fait que « ça visse » si bien « exuelle » fait qu'évidemment il y a un grand désarroi sur le sujet dans la vérité psychanalytique.

Ça les psychanalystes y ont été très sensibles, je dois dire, c'est pour ça qu'ils s'occupent d'autres choses et que vous n'entendrez plus jamais maintenant parler de sexualité dans les cercles psychanalytiques. Et puis, quand vous ouvrez les revues de psychanalyse, ce sont les plus chastes qui soient. On ne raconte plus les histoires de baisages comme ça. C'est bon pour les journaux quotidiens. On s'occupe de choses alors là qui vont loin dans le domaine de la morale, d'instinct de vie. Ah, soyons fortement instinctuels de vie, méfions-nous de l'instinct de mort.

Voyez, là nous entrons dans la grande représentation, dans la mythologie supérieure.

Il y a des gens qui croient vraiment qu'ils tirent les leviers de tout ça, qui nous parlent de ça comme si c'était des objets de manipulation courante et puis alors il s'agit d'obtenir entre les uns et les autres le bon équilibre : tangences, intersection juste... et puis avec la grande économie de force... et puis, vous savez quel est le but dernier ?

Obtenir au milieu de tout ça de ces savantes instances qui en découlent ce qu'on appelle de ce grand nom du « moi », du fort « moi ».

On y arrive, on fait de bons employés ; c'est ça le moi fort ! Évidemment, il faut avoir un moi résistant pour être un bon employé. On fait ça à tous les niveaux, au niveau des patients et puis au niveau des psychanalystes, des bons employés.

Tout de même, on peut se demander si c'est ça ! L'idéal d'une fin de cure psychanalytique, c'est qu'un Monsieur gagne un peu plus d'argent qu'avant et qu'il s'adjoigne dans l'ordre de sa vie sexuelle précisément, à l'aide modérée qu'il demande à sa compagne conjugale, celle de sa secrétaire. C'est en général ce qui est considéré comme une très bonne issue. Quand un type avait un peu des embêtements sur ce sujet jusque là soit que ce fut simplement une vie d'enfer ou bien quelques unes de ces petites inhibitions qui peuvent vous arriver à divers niveaux, bureau, travail et puis quoi même au lit pourquoi pas ?

Quand tout ça est levé, que le moi est fort et tranquille et que comme on dit la fesse a passé son petit traité de paix avec le surmoi et que le ça ne gratouille plus à l'excès eh bien ça va. La ⁽¹³⁾sexualité là-dedans est tout à fait secondaire. Il y a même, mon cher ami Alexander – car c'était un ami hein celui-là, Alexander il n'était pas bête, mais comme il vivait aux Amériques, il répondait à la commande – il a même dit qu'en somme la sexualité c'était à considérer comme une activité de surplus, vous comprenez quand on avait tout bien fait régulièrement payé ses impôts, alors ce qu'il y avait en plus, c'était la part du sexuel. Il doit y avoir maldonne vous comprenez pour que ça en arrive là. On ne s'expliquerait vraiment pas cet énorme frayage théorique qui a été nécessaire pour que la psychanalyse s'installe et même prenne décentement ses quartiers dans le monde, inaugure cette extravagante mode thérapeutique.

Pourquoi tant de discours si c'est pour en arriver là. Il doit y avoir tout de même quelque chose qui ne va pas. Peut-être qu'il faudrait chercher autre chose. On pourrait d'abord se demander ceci qu'il devrait y avoir une raison pour qu'une fois – si ce n'est qu'une fois, mais justement ce n'est pas une fois – pour qu'une fois la sexualité ait pris la fonction de la vérité. Après tout, ce n'est pas une chose si irrecevable que ça la sexualité. Et puis, si elle l'a pris une fois, elle la garde.

Et ce dont il s'agit est vraiment à la portée de la main en tout cas du psychanalyste qui nous en témoigne quand il parle de quelque chose de sérieux et non pas de ses résultats thérapeutiques. Ce qui est à la portée de la main, c'est ceci que la sexualité fait trou dans la vérité.

C'est que c'est justement le terrain si je puis dire où on ne sait pas sur quel pied danser à propos de ce qui est vrai. Et dans ce qui est rapport sexuel, la question de ce qu'on fait vraiment – je ne dirai pas quant on dit à quelqu'un « je t'aime » parce que tout le monde sait que c'est un propos de Jean foutre – mais quand on a avec ce quelqu'un un lien sexuel quand ça a une suite, quand ça prend la forme de ce qu'on appelle un acte ; un acte, ce n'est pas simplement quelque chose qui vous sort comme ça, comme dit trop volontiers et trop souvent la théorie analytique une décharge motrice, même si on arrive à l'aide d'un certain nombre d'artifices, de frayages divers ou même de l'établissement d'une certaine promiscuité, à faire de l'acte sexuel quelque chose qui dit-on n'a pas plus d'importance que de boire un verre d'eau.

Ce n'est pas vrai et on s'en aperçoit vite parce qu'il vous arrive justement de boire un verre d'eau et puis après ça d'avoir la colique – ça ne va pas tout seul pour des raisons qui tiennent à l'essence de la chose c'est-à-dire pour ceci qu'on se demande si dans cette relation soit pour un homme par exemple, on est vraiment un homme ou l'autre là – pour moi – une femme si c'est vraiment une femme. Ce n'est pas seulement la partenaire qui se le demande, c'est chacun, soi-même, qui se le demande et puis ça compte, ça compte pour tout le monde et puis ça compte tout de suite. Alors, quand je parle d'un trou, dans la vérité naturellement ce n'est pas là une métaphore grossière, un trou au veston, c'est cet aspect négatif qui apparaît dans ce qui est du sexuel, justement de son inaptitude à s'avérer, c'est de ça qu'il s'agit dans une psychanalyse.

Alors évidemment, de deux choses l'une, on ne peut pas en ⁽¹⁴⁾rester là, ou bien, c'est à partir d'une question comme celle-là qui est vraiment actuelle, présente pour tous qu'on peut faire sentir le renouvellement du sens de ce que depuis l'origine Freud a appelé...

Par définition, on ne peut pas en rester là si on commence à emmancher les choses comme ça, les termes de Freud se raniment, y prennent une autre portée. On s'aperçoit même alors de leur portée littéraire, c'est dire à quel point ils conviennent comme lettre à la manipulation de ce dont il s'agit et l'idéal est justement de pousser les choses si loin que mon Dieu, après tout, j'ai commencé de les pousser. Je les ai poussés, les littéraires, jusqu'à leurs derniers termes, à savoir à ce qu'on arrive à faire du langage quand on veut éviter les équivoques, c'est-à-dire à le réduire au littéral, aux petites lettres de l'algèbre.

Ceci nous mène tout de suite à mon second chapitre : l'origine de mon enseignement.

Alors, voyez-vous ici, c'est le contraire de tout à l'heure. Je vous ai dit que la place c'était l'accident, en fin de compte, j'étais poussé là justement dans le trou dont on parle où personne ne veut basculer.

Si je me bagarre sérieusement, c'est bien qu'une fois que c'est commencé on ne peut pas s'arrêter comme ça.

Maintenant sur le sujet de l'origine, eh bien, ça ne voudra sûrement pas dire ce que ça peut comme ça vous suggérer à l'oreille.

D'abord savoir justement à quel moment et pourquoi ça a commencé ; je ne suis pas en train de vous parler de ce qu'on appelle noblement dans les thèses de Sorbonne ou d'autres facultés des lettres les origines de ma pensée ni même de ma pratique. Quelqu'un de bien intentionné voulait que je vous parle de Monsieur de Clérambault, mais je ne vous en parlerai pas parce que vraiment ça ne va pas.

Clérambault m'a apporté des choses, m'a appris simplement à voir ce que j'avais devant moi : un fou. Il m'a appris comme il convient à un psychiatre en interposant entre ça un fou – tout ce qu'il y a de plus inquiétant au monde en fin de compte, parce qu'on interpose toujours quand on est un psychiatre – une très jolie petite théorie dans ce cas là : le mécanisme. Alors on a en face de soi quelque chose de tout ce qu'il y a de plus inquiétant : un type qui a ce qu'il appelait automatisme mental, c'est-à-dire un type qui ne peut pas faire un geste sans qu'il soit commandé, sans qu'on lui dise « il est en train de faire ça le petit coquin ». Si vraiment vous n'êtes pas psychiatre, un type qui vient vous raconter un truc pareil si vous avez simplement une attitude que nous appellerons comme ça humaine, inter-subjective, sympathique, ça doit vous foutre sacrément froid quelque part ; quand même un type qui vit comme ça, qui ne peut pas faire un geste sans qu'on dise : « tient, il tend le bras, quel con » : c'est tout de même une chose fabuleuse, mais si vous avez décrété que c'est par l'effet d'une espèce d'effet mécanique quelque part, d'une chose que d'ailleurs personne n'a jamais vu, qui vous chatouille la circonvolution, vous voyez comme vous redevenez tranquille. Alors Clérambault m'a évidemment beaucoup instruit sur ce qu'il en est du statut du psychiatre. Enfin, naturellement, j'en ai gardé la leçon, mais beaucoup de gens s'en sont aperçus depuis et l'ont exprimé à peu près dans les mêmes termes ; mais tout cela ne veut pas dire que ça n'a pas ⁽¹⁵⁾ toujours son prix quand quelqu'un reçoit ça de son chef. Ceci dit, il les voyait très bien car avec tout ça, il n'en restait pas moins qu'avant Clérambault personne ne s'était aperçu de la nature de cet automatisme mental comme il l'appelait ; pourquoi, hein, si ce n'est parce qu'ils faisaient des voiles encore plus épais, ils arrivaient à mettre tellement de facultés des lettres entre eux et leurs fous qu'ils ne voyaient même pas les phénomènes.

Et encore actuellement on pourrait en voir plus, on pourrait décrire d'une façon complètement différente l'hallucination, il suffirait qu'on soit vraiment psychanalyste mais on ne l'est pas. On ne l'est pas exactement dans la mesure où en étant psychanalyste on reste à cette noble distance de ce qu'on appelle encore même quand on est psychanalyste le malade mental. Enfin, laissons pour ce qui est de l'origine de mon enseignement eh bien, on ne peut pas en parler plus que d'aucune autre question des origines.

L'origine de mon enseignement, c'est bien simple, elle est là depuis toujours, puisque le temps est né avec lui, avec ce dont il s'agit parce que mon enseignement c'est tout simplement le langage, absolument rien d'autre.

Comme probablement pour la plus grande part d'entre vous, c'est la première fois qu'une idée pareille vous tombe dans l'oreille sous cette incidence là, que je pense qu'il y en a quand même un bon nombre ici qui ne sont pas encore entrés au siècle des Lumières. Il est probable qu'un bon nombre ici croient que le langage c'est une superstructure. Même Monsieur Staline ne le croyait pas. Il s'est quand même bien rendu compte que ça pouvait

aller mal si on commençait comme ça, ça pouvait aller mal parce que, bien sûr, dans un pays que j'oserais dire avancé – je n'aurai probablement pas le temps de vous dire pourquoi – ça pouvait avoir des conséquences. C'est très rare qu'une chose qui se fait à l'Université puisse avoir des conséquences puisque l'Université est faite pour que la pensée n'ait jamais de conséquences. Enfin, quand on a pris le mors aux dents comme ça, comme c'était arrivé quelque part en 1917, ça aurait pu avoir des conséquences que Monsieur... déclare que le langage était une superstructure. On aurait pu se mettre par exemple à changer le Russe. Minute papillon, là le père Staline a senti que ça allait barder si on faisait ça. Vous voyez ça sous quelle forme de confusion on allait entrer. « Ne dites pas un mot de plus là-dessus ; le langage n'est pas une superstructure » ; en quoi il est d'accord avec Monsieur Heidegger : « l'homme habite le langage ». Ce que Heidegger veut dire en disant ça, ce n'est pas de ça dont je vais vous parler ce soir, mais vous voyez je suis forcé de faire le balayage devant le monument.

« L'homme habite le langage », même extrait du texte de Heidegger, ça parle tout seul, ça veut dire que le langage est là avant lui, ce qui est évident. Non seulement l'homme naît dans le langage, exactement comme il naît au monde, mais il naît par le langage. Il faut quand même désigner là l'origine de ce dont il s'agit à savoir que personne n'a jamais semblé avant moi accorder la moindre importance au fait que dans les premiers bouquins de Freud, les bouquins fondamentaux, celui sur les rêves, celui sur ce qu'on appelle la psychopathologie de la vie quotidienne, on trouve ce facteur commun issu des trébuchements de parole, des trous dans le discours, des jeux de mots et des calembours et des équivoques. C'est tout cela qui vient à l'appui des premières interprétations et des découvertes inaugurales de ce dont il s'agit dans l'expérience ⁽¹⁶⁾ psychanalytique, le champ qu'elle détermine. Et pour le rêve qui est venu le premier, c'est exactement pareil, ouvrez-le à n'importe quelle page, vous n'y verrez parler que d'affaires de mots ; vous en verrez parler d'une façon telle que vous vous apercevrez que dans Freud il y a écrit en toutes lettres exactement les lois de structures que Monsieur Saussure a diffusé à travers le monde, n'en étant pas d'ailleurs le premier inventeur mais dont il a été l'ardent transmetteur pour constituer ce qui se fait actuellement de plus solide sous le terme, sous la rubrique de linguistique. Un rêve dans Freud, ça n'est pas une nature qui rêve, un archétype qui s'agite, une matrice du monde, un rêve divin, le cœur de l'âme.

Quand Freud parle de ce point, il s'agit d'un certain nœud, d'un réseau associatif de formes verbales analysées et se recoupant comme telles non pas parce qu'elle signifient mais par une espèce d'homonymie. C'est quand un même mot se rencontre à trois croisements d'idées qui viennent au sujet que vous vous apercevrez que ce qui est important c'est ce mot-là, ce n'est pas autre chose. C'est quand vous avez trouvé le mot qui a le plus de fils de ce mycélium qui se concentrent autour de lui que vous savez que c'est là le centre de gravité caché du désir dont il s'agit. C'est l'endroit pour tout dire, ce point dont je parlais tout à l'heure, ce point noyau, c'est là où le discours fait trou.

Si je me livre à cette prosopopée, c'est simplement pour rendre sensible pour ceux qui ne l'auraient pas encore entendu ce que je dis.

Quand je m'exprime dans ces termes, c'est pour essayer de redonner sa vraie fonction à tout ce qui se structure sous l'égide freudienne, que l'inconscient est structuré comme un langage alors ça commence déjà à nous permettre d'entrevoir un pas.

C'est parce qu'il y a du langage comme chacun peut s'en aviser qu'il y a de la vérité.

Tout ce qui se manifeste comme pulsation vivante comme ça, au nom de quoi, en quoi ce qui peut se passer à un niveau aussi végétatif que vous voudrez ou au niveau le plus élaboré dans le gestuel, pourquoi quoique ce soit serait-il plus vrai que le reste. La discussion de la vérité, elle peut être nulle part tant qu'il s'agit de la bagarre biologique – une parade même si nous y introduisons cette dimension que c'est pour tromper l'adversaire, qu'est-ce que ça ajoute ? Elle est aussi vraie que n'importe quoi d'autre puisque justement ce qu'il s'agit d'obtenir c'est un résultat réel, à savoir que l'autre soit coïncé. La vérité, ça commence à s'installer uniquement à partir du moment où il y a du langage. S'il n'y avait pas de langage dans la conscience, si l'inconscient n'était pas langage, il n'y aurait aucune espèce de privilège, d'intérêt à ce qu'on peut appeler au sens freudien l'inconscient. D'abord, parce qu'il n'y aurait pas d'inconscient au sens freudien. Il y aurait de l'inconscient eh bien oui, l'inconscient, c'est très bien, parlons-en. Ça aussi, c'est de l'inconscient cette table – oui, ce sont des choses qu'on a tout à fait en somme oublié à partir d'une certaine perspective qui est la perspective dite évolutionniste. C'est celle qui a trouvé tout naturel de dire que l'échelle minérale ça aboutit tout naturellement à une espèce de pointe supérieure où nous voyons vraiment ⁽¹⁷⁾ jouer la conscience comme si la conscience tenait dans ce que je viens d'évoquer – son relief. S'il ne s'agit de penser la conscience que sous la forme de quelque chose qui donne à des êtres particulièrement évolués la possibilité de refléter quelque chose du monde en quoi, comme l'ont très bien fait remarquer tous ces gens qu'on a appelé de divers termes péjoratifs des idéalistes, enfin en quoi est-ce qu'il y a le moindre privilège à l'endroit de cette fonction de connaître parmi toutes les autres qui sont attenantes à l'espèce biologique comme telle. Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que quand même nous ne sommes pas dépourvus de termes sérieux pour faire la comparaison. Nous avons une science qui est organisée sur des bases qui ne sont pas du tout celles que vous croyez. C'est pas parce que c'est une genèse, notre science, c'est pas dans la pulsation de la nature que nous sommes rentrés, non, nous avons fait jouer des petites lettres, des petits chiffres et puis avec ces petites lettres et ces petits chiffres, c'est avec eux que nous construisons des machines qui marchent, qui volent, qui se déplacent dans le monde, qui vont très loin. Ça n'a plus, absolument plus rien à faire avec ce qu'on a pu rêver sous le registre de la connaissance. C'est une chose qui a son organisation propre et l'organisation de ce qui finit par en sortir comme étant son essence même, à savoir nos fameux petits ordinateurs de diverses espèces, électroniques ou pas. C'est ça l'organisation de la science. Bien sûr, naturellement, ça ne marche pas tout seul, mais c'est quand même ça ce que je peux vous faire remarquer, c'est qu'il n'y a pour l'instant et jusqu'à nouvel ordre, aucun moyen de faire un pont, précisément entre les formes les plus évoluées des organes d'un organisme vivant et cette organisation de la science. Pourtant, ce n'est pas tout à fait sans rapport. Là aussi, il y a des lignes, des tubes, des connexions, mais c'est tellement plus riche que tout ce que nous avons pu encore construire comme machine, un cerveau humain. Pourquoi ne se poserait-on pas la question de savoir pourquoi est-ce que ça ne fonctionne pas de la même façon.

Pourquoi est-ce que nous aussi nous ne faisons pas en vingt secondes trois milliards d'opérations, d'additions, de multiplications et autres opérations usuelles comme le fait la machine. Nous avons encore beaucoup plus de choses qui convoient dans notre cerveau. Chose curieuse, ça fonctionne quelques fois comme ça un court instant, sur l'ensemble de ce que nous pouvons constater, c'est chez les débiles. Nous trouvons ce qui est bien connu les débiles calculateurs. Ils calculent eux comme des machines. Ça suggère peut-être autre chose, à savoir que peut-être tout ce qui est de l'ordre de notre pensée est quelque chose qui est comme la prise d'un certain nombre d'effets, des effets de langage que, comme tels, ce sont ceux sur lesquels nous pouvons opérer ; je veux dire que nous pouvons construire des machines qui en sont en quelque sorte l'équivalent, mais dans un registre évidemment plus court que ce que nous pourrions attendre d'un rendement comparable s'il s'agissait

vraiment d'un cerveau qui fonctionne de la même façon. Tout ça simplement, non pas pour appuyer quoi que ce soit là-dessus de ferme, mais pour vous suggérer une certaine prudence qui est particulièrement valable là où justement la fonction pourrait paraître se faire dans ce qu'on appelle « parallélisme ». Non pas, bien entendu, pour réfuter le fameux parallélisme psycho-physique qui est comme chacun sait bien une foutaise depuis bien longtemps démontrée, mais pour suggérer que ce n'est pas entre le physique et le psychique que la coupure serait à faire, mais entre « le psychique » et « le logique ».

⁽¹⁸⁾ Quand on en est arrivé là, on voit quand même un petit peu ce que je veux dire quand je dis que mettre en question ce qu'il en est du langage est quelque chose qui paraît indispensable à éclairer des premiers abords de ce dont il s'agit quant à la fonction de l'inconscient. Car, c'est peut-être bien vrai que l'inconscient ne fonctionne pas selon la même logique que la pensée consciente. Il s'agit, dans ce cas-là, de savoir laquelle, à savoir comment ça fonctionne – non pas moins logiquement – ce n'est pas une prélogique, non, c'est une logique plus souple, une logique plus faible comme on dit chez les logiciens. Mais il ne faut pas se tromper « plus faible » ça indique la présence ou l'absence de certaines corrélations fondamentales sur lesquelles s'édifie la tolérance de cette logique ; mais une logique plus faible, ce n'est pas du tout moins intéressant qu'une logique plus forte, c'est même beaucoup plus intéressant parce que c'est beaucoup plus difficile à faire tenir, mais ça tient quand même. Cette logique, on peut s'y intéresser, ça peut même être expressément notre objet de nous y intéresser à nous, psychanalystes, enfin si tant est (tentés) qu'il y en ait.

Il faut que vous pensiez un petit peu à tout ça comme ça grossièrement, l'appareil langagier qui est là quelque part sur le cerveau comme une araignée – c'est lui qui a la prise ; ça peut vous choquer, je veux dire vous pouvez vous demander, mais alors tout de même, qu'est-ce que vous nous racontez, d'où vient-il ce langage ? Je n'en sais rien. Je ne suis pas forcé de tout savoir moi. Vous n'en savez rien non plus d'ailleurs. Vous n'allez pas imaginer que l'homme a inventé le langage. Vous n'en êtes pas sûr, vous n'avez aucune preuve. Vous n'avez vu aucun animal humain devenir devant vous homosapiens comme ça – quand il est homosapiens, il l'a déjà le langage. Quand on a voulu s'intéresser à ce qu'il en est de la linguistique – un Monsieur Helmholtz en particulier – on s'est interdit de poser la question des origines. C'était une décision sage ; ça ne veut pas dire que c'est une interdiction qu'il faudra toujours maintenir, mais il est sage de ne pas trop fabuler et on fabule toujours au niveau des origines. Cela n'empêche pas qu'il se fait tout un tas d'ouvrages méritoires dont nous pouvons tirer des aperçus tout à fait amusants. Rousseau a écrit là-dessus. Il y a même certains de mes chers nouveaux amis de la génération de l'École Normale qui veulent bien me prêter l'oreille de temps en temps qui ont édité un certain essai sur l'origine du langage chez Jean-Jacques Rousseau, c'est très amusant, je vous le conseille.

Mais enfin, sur tout ce qui touche à la psychologie, il faut faire attention. À partir du moment où vous avez cette idée là, cette espèce de dissociation que j'ai essayé de vous faire sentir ce soir devant vous, vous pouvez peut-être vous rendre compte ce qu'il y a de futile dans la psychologie de l'enfant d'un Piaget. Parce que croire que si on interroge un enfant à partir d'un appareil logique qui est celui de l'interrogateur qui est lui-même logicien – et même un très bon logicien Monsieur Piaget – alors on n'a pas à s'étonner qu'on le retrouve dans l'être interrogé, c'est-à-dire qu'on s'aperçoive simplement du moment où ça prend ou ça mord chez l'enfant. En déduire que c'est le développement de l'enfant qui construit les catégories logiques, c'est une pure et simple pétition de principe. Vous l'interrogez dans le registre de la logique et il vous répond dans le registre de la logique. Il est bien clair qu'il ne sera pas à tous les niveaux entré de la même façon dans le champ du langage, il lui faut du temps ça c'est certain. Il y a un Monsieur qui s'appelait Vigotski qui opérait quelque part du

⁽¹⁹⁾côté de Saint-Petersbourg, qui a même survécu quelques années aux épreuves révolutionnaires mais enfin il était un tout petit peu comme ça tubard alors il s'en est allé sans finir ce qu'il avait à faire. Mais il avait très bien repris Monsieur Piaget là-dessus et pas psychanalyste du tout, il s'était quand même aperçu de ceci que – chose curieuse – l'entrée de l'enfant dans l'appareil de la logique ne devait pas être conçu comme un fait de développement intérieur psychique, mais qu'il fallait la considérer au contraire comme quelque chose de semblable à sa manière d'apprendre à jouer si l'on peut dire.

Il constate que la notion de concept, ce qui répond à un concept, c'est quelque chose dans quoi l'enfant n'entre pas avant la puberté par exemple, pourquoi ça hein ?

La puberté, ça paraît dire une autre catégorie que celle d'une idée farfelue de la façon dont se mettent à fonctionner les circonvolutions cérébrales. Il avait très bien aperçu ça dans l'expérience.

Tout ça pour vous dire qu'en fin de compte tout de même je ne peux pas ne pas avancer ici quoiqu'on m'ait dit... ils exagèrent, moi, je trouve que vous m'écoutez très bien, vous êtes gentils plus que gentils parce que quand on est gentil, ça ne suffit pas pour faire qu'on écoute si bien, alors je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais pas des choses un petit peu plus difficiles.

Pourquoi ai-je introduit comme quelque chose de distinct de ce qui est du psychisme – la fonction du sujet ? Évidemment, je ne peux pas vous faire vraiment une théorie. Je veux vous montrer comment ça s'attache avec le « sujet » dans sa fonction dans le langage, à savoir une fonction double.

Il y a le sujet qui est le sujet de l'énoncé. Il n'est pas toujours le sujet de l'énoncé, tous les énoncés ne contiennent pas « je » ; je ne veux pas toujours dire « celui qui parle » même quand il n'y a pas de « je ». Il y a un sujet d'énonciation quand vous dites « il pleut », il y a aussi un sujet même s'il n'est plus saisissable dans la phrase. Tout ça permet de représenter bien des choses. Le sujet de l'énoncé évidemment c'est assez facile de le repérer. Cette désignation « je » ça veut dire celui qui est en train de parler actuellement au moment où « je » dis « je ».

Le sujet qui nous intéresse, sujet non pas en tant qu'il fait le discours, mais qu'il est fait par le discours et même fait comme un rat, c'est le sujet de l'énonciation. Et c'est cela qui me permet d'avancer une formule que je vous donne comme une des plus primordiales – tout ce que je pense faire ce soir, c'est d'essayer de vous intéresser un peu – une définition de ce qu'on appelle élément dans le langage – on a toujours appelé ça l'élément, même en grec, qui est ce que les stoïciens ont appelé « le signifiant ». J'énonce que ce qui le distingue du signe c'est que « le signifiant c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant », pas pour un autre sujet.

Je ne pense pas faire plus que de vous taper ça dans la main et de vous dire essayer de le faire fonctionner et puis d'ailleurs vous pouvez quand même par ci, par là, avoir quelques indications. J'ai des élèves qui de temps en temps montrent comment ça fonctionne. L'important ⁽²⁰⁾n'est-ce pas, c'est que ça nécessite l'admission formelle, peu importe de savoir où ça crèche, c'est une admission formelle topologique d'un certain tableau, si vous voulez d'un tableau que nous appellerons le tableau A. On l'appelle encore l'Autre quelque fois, dans le voisinage, quand on sait ce que je raconte, l'Autre avec un grand A lui aussi et qui est à définir pour que ça fonctionne pour qu'on puisse se repérer quant au fonctionnement de ce sujet comme le lieu de la parole. Je veux dire non pas là où la parole

s'émet, mais là où elle prend sa valeur de parole, c'est-à-dire où elle inaugure la dimension de la vérité. C'est absolument indispensable pour faire fonctionner ce dont il s'agit. On s'aperçoit alors vite que ça ne peut pas aller tout seul pour toutes sortes de raisons. La principale en est qu'il arrive que cet Autre dont je vous parle, soit représenté par un vivant réel auquel vous avez par exemple des choses à demander, mais ce n'est pas forcé. Il suffit que ce soit celui à qui vous disiez quelque chose comme « plut au ciel que n'importe quoi » et que vous employiez l'optatif ou même aussi le subjonctif. Eh bien, ce lien de vérité prend une toute autre portée parce que déjà le seul énoncé que je viens de vous dire vous le fait sentir. Nous nous introduisons dans cette référence à la vérité tout à fait spéciale qui est celle du désir. Cette logique du désir, celle qui n'est pas à l'indicatif, elle n'a jamais été poussée très loin. On a commencé des choses qui s'appelaient logiques modales, on n'a jamais poussé les choses très loin, sans doute pour ne pas s'être aperçu de la nécessité du tableau A, à savoir que le registre du désir est à constituer au niveau de ce tableau, en d'autres termes, que la référence du désir est toujours ce qui s'inscrit comme désir, en tant que conséquence de l'articulation langagière au niveau de l'Autre. Au désir de l'homme, comme j'ai dit un jour où il fallait que je me fasse entendre, parce que pourquoi n'aurai-je pas dit « homme », mais enfin, ce n'est pas vraiment le bon mot, que le désir si vous voulez tout court est toujours le désir de l'Autre. Ceci veut dire qu'en somme, nous en sommes toujours à demander à l'Autre son désir. C'est tout à fait maniable, ce n'est pas incompréhensible, ce que je suis en train de vous dire. Quand vous sortirez d'ici, vous vous apercevrez tout de suite que c'est vrai, que simplement il suffit d'y penser, de le formuler comme ça. Et puis, c'est des formules tout à fait pratiques, vous savez, parce qu'on peut les renverser.

Un certain sujet, dont le désir est que l'Autre lui demande – c'est simple ça, on renverse, on bascule – eh bien, vous avez la définition du névrosé, voyez comme ça peut être pratique quand même pour se diriger. Seulement évidemment il faut regarder ça de très près. Ça ne se fait pas en un jour. Vous pouvez d'ailleurs aller plus loin et vous apercevoir du même coup pourquoi le religieux a pu être comparé au névrosé. Il n'est pas du tout névrosé le religieux, il est le religieux, mais ça ressemble parce que lui aussi est en train de combiner des trucs autour de ce qui est bien le désir de l'Autre, seulement comme c'est un autre qui n'existe pas puisque c'est Dieu, il faut se donner une preuve. Alors, on feint qu'il demande quelque chose, par exemple des victimes. C'est pour ça que ça vient se confondre tout doucement à l'attitude du névrosé en particulier pour ce qui est de l'obsessionnel. Ça ressemble énormément à toutes les techniques des cérémonies victimatoires. Enfin, c'est pour vous dire que c'est des choses tout à fait maniables et qui non seulement ne vont pas à l'encontre de ce qu'a dit Freud, mais même le rendent tout à fait lisible.

Je veux dire que ça sort de la lecture même de Freud si ⁽²¹⁾ simplement on veut bien ne pas le lire à travers la coupe parfaitement opaque dont se servent d'ordinaire les psychanalystes, tout ça pour leur tranquillité personnelle parce que bien entendu vous voyez qu'il suffit de pousser un tout petit peu le jeu pour s'apercevoir qu'on entre dans des terrains très scabreux et puis qui renouvellent un peu la matière.

Ce n'est pas parce qu'on s'aperçoit d'un lien entre le névrosé et le religieux qu'il faut faire une collusion qui serait un peu rapide en les accolant ensemble. Il faut tout de même voir qu'il y a une nuance : savoir pourquoi c'est vrai, jusqu'où c'est vrai, pourquoi ça ne l'est pas tout à fait. Ça ne veut pas dire qu'on va contre Freud, ça veut dire justement qu'on s'en sert, qu'on s'aperçoit pourquoi ça avait une portée ce qu'il racontait de si opaque. De si opaque parce que le pauvre il était là comme il disait comme un archéologue, il faisait des trous, des tranchées et puis il récoltait des objets. Peut-être même qu'il ne savait pas très bien ce qu'il fallait faire à savoir laisser les choses in situ ou emporter tout de suite ça sur

son étagère. Ça permet de voir ce qu'il y a effectivement de véridique dans cette recherche de la vérité d'un nouveau style, celle qui a commencé avec Freud. Alors par conséquent, cette référence au désir de l'Autre surtout si vous avez obtenu – bien sûr il a fallu prendre le temps pour ça – une construction tout à fait correcte du désir en fonction du langage, vous l'avez rattachée à ce qui est sa base linguistique fondamentale qui s'appelle la métonymie. Vous avancez alors de façon beaucoup plus rigoureuse dans le champ à explorer qui est le champ de la psychanalyse. Vous pouvez même très bien vous apercevoir du véritable nerf de quelque chose qui reste si opaque, si obtus, si obstrue dans la théorie psychanalytique, c'est que si évidemment c'est dans le champ de l'Autre que se constitue le désir, que si « le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre », il arrive qu'il faille bien que son désir à l'homme soit le sien propre. Eh bien, comme vous vous êtes exercé à quelque chose auparavant, vous êtes en état de voir les choses d'une façon moins précipitée comme on le fait d'abord, moins acharnée à tout de suite en trouver des raisons anecdotiques. Quand le désir de l'homme, il faut bien qu'il s'extraie du champ de l'Autre et que ce soit le mien eh bien il arrive quelque chose de très drôle, il s'aperçoit qu'en tant que c'est à lui maintenant de désirer eh bien il est il châtré, le complexe de castration c'est ça. Ça veut dire que quelque chose se produit nécessairement dans la signifiance qui est cette sorte de perte qui nécessite que quand l'homme entre dans le champ de son propre désir en tant que désir sexuel il ne peut le faire que par le médium de cette sorte de symbole qui représente la perte d'un organe en tant que dans l'occasion il prend fonction signifiance, fonction de l'objet perdu.

Si vous voulez quand même que je dise quelque chose pour vous calmer parce que bien sûr vous allez dire que là j'avance quelque chose qui n'est pas plus transparent pour ça, mais moi je ne cherche pas la transparence, je cherche d'abord à coller à ce que nous trouvons dans notre expérience et quand ce n'est pas transparent et bien tant pis.

Il faut bien l'admettre d'abord. Seulement évidemment, on n'est pas habitué. Ça gêne alors pour la reconquérir de quelque façon, pour la rattraper cette transparence on invente toutes sortes d'histoires à dormir debout compris les menaces des parents qui seraient les responsables en cette occasion comme s'il suffisait que les parents disent quelque chose comme cela pour qu'une structure aussi fondamentale, aussi générale que le complexe de castration en résulte.

⁽²²⁾Cela va au point d'ailleurs que la femme s'en invente un de phallus, qui s'appelle phallus revendiqué, phallus du pénis... uniquement pour ça, pour se considérer comme châtrée, ce qu'elle n'est justement pas la pauvre au moins quant à ce qui est de cet organe puisqu'elle ne l'a pas du tout. Qu'elle ne nous raconte pas qu'elle en a un petit bout, ça ne sert à rien.

Alors je vais quand même vous dire quelque chose qui va vous rendre ça un peu plus compréhensible. C'est peut être tout simplement parce que ce désir quand c'est bien du sien qu'il s'agit, il ne peut pas être eu, être quelque chose qu'on a comme après tout un organe maniable. Il ne peut pas être à la fois l'être et l'avoir. Alors ce quelque chose qui est en fonction au niveau du désir, c'est peut-être ça justement à quoi sert l'organe, il est l'objet perdu parce qu'il vient là à la place du sujet comme désir, enfin c'est une suggestion. Là-dessus, ramenez la paix dans votre esprit et surtout tempérez ce qui peut paraître là une sorte de hardiesse alors qu'il s'agit simplement d'essayer de formaliser correctement ce qui est tout simplement l'expérience que nous avons à contrôler tous les jours.

Nous avons des élèves qui viennent nous raconter des histoires de leurs patients qui s'aperçoivent qu'après tout avec le langage de Lacan on entend non seulement aussi bien les malades qu'avec le langage qui est répandu et diffusé par les instituts autrement

constitués et même qu'on l'entend mieux. Quelquefois il arrive que les patients disent des choses vraiment astucieuses, c'est le discours de Lacan lui-même qu'ils disent seulement si on n'avait pas entendu Lacan avant on n'aurait même pas écouté le malade et on aurait entendu dire c'est encore de ces types de malades mentaux qui débloquent ; bon, alors passons à la fin.

La fin de mon enseignement. Si j'ai employé le mot de fin, ce n'est pas que nous allons faire ici du drame. Il ne s'agit pas du jour où ça fera « couic », non, la fin c'est le « télos », pourquoi c'est fait. La fin de mon enseignement, eh bien ce serait de faire des psychanalystes à la hauteur de cette fonction qui s'appelle le sujet parce qu'il s'avère bien qu'il n'y a qu'à partir de là, de ce point de vue qu'on voit bien ce dont il s'agit dans la psychanalyse. Ça peut vous paraître pas tellement clair, ça des psychanalystes qui soient à la hauteur du sujet – c'est vrai.

Je vais essayer de vous amorcer ce qu'on peut en déduire dans la théorie de la psychanalyse didactique. Ce serait déjà une pas mauvaise préparation qu'ils fassent déjà comme ça un peu de mathématiques où le sujet est là fluide et pur accroché, coincé nulle part, ça les aiderait, ils s'apercevraient justement qu'il y a certains cas où ça ne circule plus parce que justement le sujet comme l'Autre vous l'avez vu tout à l'heure, l'Autre là paraît scindé du lieu de la vérité d'une part et du désir de l'Autre d'autre part. Pour le sujet, c'est pareil. Un sujet d'après le langage c'est celui que l'on arrive à purifier si élégamment dans la logique mathématique seulement il reste toujours quelque chose à citer qui est « d'avant ». Fabriqué par un certain nombre d'articulations qui se sont produites et d'où il est tombé comme un fruit mûr de la chaîne ⁽²³⁾signifiante, le sujet déjà quand il vient au monde, il tombe d'une chaîne signifiante, peut être compliquée, en tout cas élaborée, et c'est elle très précisément à laquelle est sous-jacente ce que l'on appelle le désir des parents qu'on peut difficilement ne pas faire rentrer en ligne de compte dans le fait de sa naissance même quand ce désir était justement qu'il ne naisse pas et surtout dans ce cas-là. Enfin il y aurait un minimum c'est que les psychanalystes s'aperçoivent de ce qu'ils vont ποιεῖν ; ils sont poètes, c'est ce qu'il y a de drôle, c'est même très drôle. Je vais prendre le premier exemple venu.

Je me sers comme ça un petit peu des notes que j'ai prises dans le train en pensant à vous, naturellement j'en rajoute, j'en retire. Il n'y avait pas que mon papier dans le train, il y avait aussi un *France-Soir* qui traînait alors je regarde ça. Claudine, vous savez la jolie française, je ne sais pas si on l'a étranglée ou poignardée, en tout cas il y a un américain qui a foutu le camp en vitesse et qui est actuellement dans une maison de santé, grand bien lui fasse. Réfléchissons, il est dans une maison de santé, il y a un psychanalyste qui va le voir, enfin ça peut arriver parce qu'il est d'une très bonne société. Bon, alors qu'est-ce qu'on va trouver ? On va trouver qu'il y avait le L.S.D. parce qu'il paraît qu'il en était bourré-bourratif au moment où ça s'est passé.

Il y a le L.S.D., mais enfin quand même, le L.S.D. ne doit pas complètement chahuter les chaînes signifiantes, enfin, espérons le en tout cas pour que nous trouvions quelque chose qui soit recevable. On va trouver cette impulsion meurtrière comme on dira et que c'est une chose qui s'articule parfaitement avec un certain nombre de chaînes signifiantes qui ont été tout à fait décisives à tel ou tel moment de son passé. Mais dites donc, c'est le psychanalyste qui dit ça, parce qu'après tout pour quoi est-ce qu'on ne dirait pas tout simplement, il a bousillé la fille et puis c'est tout quoi. C'est aussi vrai que de s'apercevoir qu'il y a à cela des causes quelque part au niveau de la chaîne signifiante. Le psychanalyste dit ça hein, mais le plus fort c'est qu'on le croit. Je vous demande bien pardon, on le croit. Si on ne le croit pas, on est mal vu, on n'est pas à la page. Il faudrait savoir ce que ça

signifie justement qu'on le croie. En tout cas, lui, ça devrait l'inciter à une certaine critique par exemple dans ce qui est tout à fait analogue. Car je n'anticipe pas bien entendu sur la bienveillance des juges anglais. C'est que quand il s'agit du transfert par exemple, c'est le psychanalyste qui dit que le transfert ça reflète quelque chose qui était dans le passé, c'est lui qui le dit. La règle du jeu, c'est de le croire, mais après tout pourquoi ?

Pourquoi aussi, ce qui se passe actuellement dans le transfert ça n'aurait pas sa valeur propre ? Il faudrait peut-être trouver un autre mode de référence pour justifier cette préférence donnée au point de vue du psychanalyste sur le sujet des faits et de ce qui se passe.

Vous savez, ce n'est pas moi qui ait inventé ça. Il y a un psychanalyste américain – ils ne sont pas tous idiots – qui vient exactement de faire ces remarques dans un numéro relativement récent du *Journal Officiel de la Psychanalyse*.

Un petit exemple parce que je veux terminer sur des choses comme on dit comme ça vivantes. Un patient – je vous passe à la suite de ⁽²⁴⁾quoi il vient sortir un truc pareil – il dit « si j'avais su, j'aurais pissé au lit plus de deux fois par semaine ». C'était à la suite de toute une série de considérations sur des privations diverses et après qu'il fut allégé comme ça d'un certain nombre de dettes dont il se sentait chargé, il se trouvait bien à l'aise et il émettait assez étrangement ce regret de ne pas avoir fait ça plus souvent alors voyez-vous là je suis tout à fait frappé d'une chose, c'est que le psychanalyste ne se rende pas compte de la position décisive qu'il a en articulant « nachträglich » comme s'exprime Freud un « après coup » qui fonde la vérité de ce qui a précédé. Comme il ne le sait pas vraiment ce qu'il fait parce que inutile de vous dire que l'après-coup, hein, l'après-coup que vous pouvez trouver dans les premières pages d'un certain vocabulaire qui est sorti il n'y a pas très longtemps, l'après-coup, personne ne l'aurait jamais mis dans un vocabulaire freudien encore que ce « nachträglich » y soit à toutes les pages de Freud, personne ne l'aurait jamais mis si moi je ne l'avais pas sorti dans mon enseignement parce que personne avant moi n'avait jamais remarqué la portée de « nachträglich » qui est pourtant très important à détacher parce que dans ce cas-là aucun psychanalyste ne se fait la réflexion, je veux dire que jamais n'a été même écrit ceci qui est pourtant dans la droite ligne de ce qu'il fait comme psychanalyse à savoir que du seul fait que vous savez écouter quand on vous dit : « Dieu du ciel, pourquoi ne pisse-je pas au lit plus de deux fois par semaine », ça veut dire que dans son énurésie le fait de ne pisser que deux fois par semaine est aussi à considérer et que de ceci aussi il faut rendre compte, à savoir de ce chiffre deux introduit en corrélation avec le symptôme énurétique. Peut-être que si on savait comme ça utiliser ce qui n'est que la simple conséquence de la cohérence de la pensée avec elle-même...

Quand la pensée n'est pas trop empirique, elle ne consiste pas à « bailler aux corneilles » et à attendre que les inspirations vous viennent devant des faits dont d'ailleurs comment même dire que nous serions en présence de purs et simples faits dans une situation aussi articulée, aussi interventionniste, aussi artificielle qu'est la psychanalyse. Ce n'est pas parce que le psychanalyste ne bouge pas et les trois quarts du temps les quatre vingt dix neuf centièmes du temps la boucle qu'il faut considérer que c'est une expérience d'observation ; c'est une expérience où le psychanalyste est dans le coup et d'ailleurs il n'y a aucun psychanalyste pour même oser tenter de le nier seulement il faut savoir ce qui se fait et moins là que partout ailleurs, méconnaître le vrai ressort d'une structure scientifique, c'est sa logique et non pas sa face empirique.

À partir de ce moment-là, on pourra peut-être commencer à voir quelque chose. Et, peut-être, que le psychanalyste sera d'autant plus fortement appuyé dans son assiette qu'il

pourra n'être pas simplement un psychiatre parce que figurez-vous que ce fameux petit « d » de « A », ce désir de l'Autre nous n'avons aucune raison de le limiter uniquement au champ de la pratique psychanalytique. On pourrait peut-être s'apercevoir que s'il n'y a pas de conscience collective, la fonction du désir de l'Autre est tout à fait essentielle à considérer et spécialement de notre temps quant à l'organisation des sociétés. Conséquence qui résulte de l'institution que l'on appelle communément le communisme, un désir de l'Autre fondé sur une justice au sens distributif du terme. C'est quelque chose dont on pourrait peut-être apercevoir plus d'une corrélation, celle avec le sujet de la science d'un côté, celle avec d'un autre côté ce qu'il en résulte au niveau du rapport à la vérité. Est-ce qu'il ne serait ⁽²⁵⁾ peut-être pas curieux enfin d'essayer de voir la corrélation qu'il y a entre une certaine instauration du désir de l'Autre comme tel au sommet d'un régime et le fait que pendant un temps considérable il est de règle de tenir mordicus pour un certain nombre, un nombre considérable, un nombre toujours plus étendu de purs et simples mensonges. Ne croyez pas, hein, que je sois en train pour l'instant de tenir des propos « anti-coco ». C'est pas de ça du tout dont il s'agit parce que je vais vous poser une autre énigme à savoir l'autre côté où le désir de l'Autre est fondé sur ce qu'on appelle la liberté, c'est-à-dire l'injustice est-ce que vous croyez que ça vaut mieux le résultat dans ce pays où l'on peut tout dire, même la vérité, mais où quoiqu'on dise, ça n'a en aucun cas aucune espèce de conséquences ?

Je voulais simplement terminer là-dessus pour vous dire peut-être qu'il viendra un temps où l'on s'apercevra qu'être psychanalyste ça peut être une place dans la société qui sera tenue, je l'espère, j'en suis sûr, si elle est jamais tenue au présent par les psychanalystes embardés dans leur petite boutique à malice.

Parce que, évidemment, c'est peut-être une mode, une mode d'abord scientifique concernant les choses qui se rapportent au sujet. Elle va cependant devenir de plus en plus utile à préserver au milieu de ce mouvement toujours accéléré dans lequel notre monde entre.

H. MALDINEY. – Comment discuter votre discours ? Il faudrait le faire pour une pluralité de points, s'insinuer aux articulations... On ne peut pas le faire pour tout. Je vous poserai une simple question sur la distinction de vos deux sujets. Il semble que vous simplifiez abusivement le premier, celui justement qui n'a pas de sens lexical, celui qui n'est déterminé que par l'acte de prendre la parole, celui qui n'est pas simplement déterminé par l'ensemble des possibles sémantèmes du mot – qui du reste ne sont jamais purs – ni par l'ensemble des morphèmes, mais par le possible d'une situation.

Il me semble qu'à le négliger vous vous montrez ici en opposition avec Heidegger que vous citiez tout à l'heure car l' $\square\text{p}\xi\rightarrow$ ⁴⁶⁰ de Heidegger est fondamentalement présence et articulation avant d'être structure morphologique, avant d'être sens. Elle est originellement souveraine dans le concret et hors du comprendre, dans la situation elle-même : aussi bien ce « je » qui prend la parole et ce « tu », cette altérité dont il a besoin, qui lui est nécessaire car si tout est clair il n'y a plus rien. Je veux dire que s'il n'y a pas cette résistance de l'autre il ne peut pas s'y retrouver lui-même. Or ce « je » qui est ainsi institué échappe à la législation du langage sauf dans une logique de la prédication et je trouve qu'avec la logique de votre exposé, en définissant le sujet de l'énoncé, vous entrez dans un système de prédication. Or ce n'est tout de même qu'une forme de logique, la logique de la prédication, et c'est sûrement une logique de l'objet plus qu'une logique du rapport sujet-objet.

Précisément cette objectivation qui est présente dans cette logique me paraît tout à fait contraire à la notion même d'insight !

Car elle n'est que le deuxième temps d'une singularisation de cette fonction beaucoup plus fondamentale qui est celle d'être au monde. Or être au sein même de cette logique et être au monde ce n'est pas tout à fait la même chose : vous risquez de rester à l'intérieur du champ de « l'acquis » pour parler comme Husserl.

⁴⁶⁰. Dans question II, Martin Heidegger précise p. 191 : $\square\text{p}\xi\rightarrow$ peut être traduit par « pouvoir originnaire » (et non) « l'archaïque ».

Et le rapport à la chose, l'articulation des choses elle-même, perpétuellement présente chez Heidegger, je ne vois pas bien quelle présence elle peut avoir si le langage devient véritablement le signe, je dirai, la forme même de l'absolu, au-delà du principe de réalité, ce qui est contraire à la « Verneinung⁴⁶¹ » de Freud dont vous avez fait...

LACAN – Je n'ai pas parlé aujourd'hui le moins du monde de la « Verneinung ».

MALDINEY – Non, et pourtant si, étant donné que le refoulement n'est pas levé par le sens intellectuel de la représentation et que c'est le sens qu'on obtient par le langage. Il me semble que le langage lui-même n'est pas contemporain, ne naît pas simplement avec le temps. En général le langage fait l'économie du temps, le sens au fond est réversible, or c'est dans le présent seul que vous pouvez récupérer ce quelque chose qui n'est pas simplement dans le sens...

LACAN – Je vous en supplie n'en jetez plus. Je ne me suis pas réclamé de Heidegger pour autant que je me suis permis de le citer pour trouver une formule frappante. A supposer que certaines personnes de mon auditoire aient même pensé à ce rapport, j'ai tout de suite dit : je prends cette formule, ce qu'Heidegger en fait est une autre question mais ce que j'en fais ici voilà. D'autre part je vois mal pour répondre à ce qui me semble l'essentiel de ce que vous m'avez dit, je vois mal pourquoi vous dites que je sacrifie ce sujet de l'articulation, de l' $\square p \xi \rightarrow$ de la situation, du sujet en tant qu'il parle, qu'il entend, en tant qu'il entre dans la situation présente, en tant qu'il est l'être au monde, comme vous dites, puisque c'est précisément pour ça que je parle de division du sujet.

Je dis – c'est toute la portée même de ce que j'instaure – que le sujet, tout en étant le sujet, il se trouve qu'il ne fonctionne que comme divisé – je dois même vous dire que cette division du sujet⁽²⁷⁾ je lui consacre, je la dénonce, je la démontre par de toutes autres voies bien sûr que celle dont – réduite – je me suis servi ici et qui d'ailleurs ne répondait pas absolument de la division elle-même. Car il aurait fallu que je fasse quelque chose dont je me suis complètement interdit même d'apporter ce soir la référence, car il ne faut pas penser que j'ai parlé de ce que, si vous me permettez, j'appellerai pour aller vite non seulement mon enseignement mais ma doctrine et de ce qui en résulte, ça je n'ai point pu le faire.

Dans cette division il y a un élément causal qui est ce que j'appelle l'objet petit « a⁴⁶² » – y a ceux qui ont déjà entendu ça et y a ceux qui ne l'ont pas entendu – ceux qui ne l'ont pas entendu ça peut leur paraître une bizarrerie surtout que je n'ai vraiment pas le temps même d'évoquer de quel ordre⁴⁶³ ça peut être, que ça a un rapport le plus étroit avec la structure du désir. En tout cas cet objet petit « a » est à la même place où se révèle cette singulière absence phallique, à la racine de ce que j'ai voulu ici mettre au centre, parce que c'est le centre de l'expérience analytique, de ce que j'ai appelé comme tout le monde la castration.

Alors pour dire que ce sujet était divisé j'ai simplement indiqué ses deux positions par rapport à la fonction du langage. À savoir que notre sujet tel qu'il est peut revendiquer la primauté, c'est le sujet qui parle si vous voulez, mais qu'il ne sera jamais possible de le tenir pour purement et simplement initiateur, libre de son discours pour autant qu'en étant divisé il est lié à cet autre sujet qui est celui de l'inconscient et qui se trouve être dépendant d'une structure langagière. La découverte de l'inconscient c'est cela. Ou ceci est vrai ou ceci n'est pas vrai mais si c'est vrai c'est ce qui interdit, même à Monsieur Heidegger de parler toujours d'une certaine même façon de ce qu'il en est du sujet. D'ailleurs laissez-moi vous dire que si nous entrons dans une controverse heideggerienne je me permettrai d'avancer ici que pour Heidegger l'emploi qu'il fait du terme de sujet est loin d'être homogène.

⁴⁶¹ *Verneinung* : dénégarion.

⁴⁶² « La fin de notre enseignement, pour autant qu'il poursuit ce qui se peut dire et s'énoncer du discours analytique, est de dissocier le a et le A en réduisant le premier à ce qui est de l'imaginaire, et l'autre à ce qui est du symbolique » écrit J. Lacan dans le Livre XX Le Séminaire *Encore*, p. 77, Éd. Le Seuil.

⁴⁶³ Jacques Lacan fait ici allusion à ce qu'il appelle l'ordre du Symbolique.

MALDINEY – Il ne l'emploie presque jamais.

LACAN – Exactement. Moi je l'emploie...

MALDINEY – Avec vos raisons.

LACAN – Avec mes raisons, celles que je suis en train d'essayer de vous articuler. Vous m'avez fait dans la ligne de cela un certain nombre d'objections en faisant intervenir quelques registres de la doctrine freudienne, le refoulement, la *Verneinung* et bien d'autres choses.

Il est bien évident que tout ça a joué son rôle, est passé au crible de ma réflexion, de ma réflexion, au cours des 17 ans, je m'excuse, depuis que dure ce que je suis venu ici présenter – non pas présenter mais évoquer – dans trois références que j'ai appelées successivement place, origine et fin de mon enseignement. Ces objections que vous pouvez élever sont des objections d'une certaine perspective gardant bien sûr toute leur présence. Mais ça nécessiterait sûrement un beaucoup plus long dialogue que nous ne pouvons le faire ici pour que je puisse au moins vous démontrer que je n'ignore rien de ce que vous entendez là préserver.

MALDINEY – Je ne nie pas ce que vous dites de l'inconscient. De même que vous en faites un langage, Husserl en fait des « inactualités ». Et par conséquent à ce moment-là on ne peut avoir, non pas un dialogue, mais disons seulement un double monologue entre l'articulé...

LACAN – Ça n'est pas spécifique de ce qui se passe entre philosophes, entre mari et femme c'est pareil.

Parue dans : François Perrier, La Chaussée d'Antin, Paris, Albin Michel, 1994, p. 203.

⁽²⁰³⁾École freudienne de Paris
5, rue de Lille – Paris VII

du Directeur au docteur François Perrier

Paris, le 23 janvier 1967

Mon cher Collègue,

Une lettre adressée selon sa propre suscription au titre de l'« ancien Directoire », donc sans portée administrative, vous est parvenue concernant le secteur réservé à nos fonctions de formation.

Ce n'est pas seulement de ce qu'elle soit signée de notre ami Jean-Paul Valabrega qu'elle est digne de retenir notre intérêt.

Il se peut bien en effet qu'elle anticipe sur ce qui sera le résultat de nos travaux en ce secteur.

Néanmoins ce ne saurait au mieux être là qu'anticipation – de décisions qui supposent étude engendrant un accord.

Je rappelle à ce propos ce que j'ai fait entendre à une assemblée, dont nous ne pouvons que déplorer que Jean-Paul Valabrega y ait fait défaut.

À savoir que je n'y ai rien apporté qui ne provînt des responsables antérieurs, que je me suis gardé d'y rien adjoindre, non plus que d'en rien écarter.

Ceci impliquant, à partir de là, la voie ouverte à toute contribution qui saurait se faire valoir.

C'est là méthode progressive, destinée à parer au désordre. Elle n'est pas propice au regret d'en avoir laissé passer un temps.

Mon intention était d'appliquer la même au secteur intéressé, mais si elle vous paraissait contestable, je serais disposé bien sûr à en changer.

Veillez croire, mon cher collègue, à mon attention la plus vive.

J. Lacan

« Interview donnée par Jacques Lacan à François Wahl à propos de la parution des *Écrits* », radiodiffusée le 8 février 1967 et publiée par *Le Bulletin de l'Association Freudienne* n° 3 page 6 et 7 en mai 1983.

⁽⁶⁾JACQUES LACAN – Je n'ai publié ce recueil de mes *Écrits* que pour rendre maniable un certain procès constructif à ceux-là qu'il intéresse. Il ne s'adresse pas aux philosophes, quoique écrit en un langage qui est de tout un chacun qui a une formation classique. Chacun de ces *Écrits* est fait pour les praticiens de la plus difficile des pratiques, laquelle exige une discipline de la pensée encore fort mal réalisée, qu'est la psychanalyse.

FRANÇOIS WAHL – Que le livre s'adresse seulement aux psychanalystes, qu'il s'adresse à eux, c'est certain. Qu'il s'adresse seulement à eux, on y reviendra peut-être tout à l'heure. Il y a donc ce premier temps de votre apport qui est la dénonciation de la captation par l'imaginaire. On peut le grouper autour de ce texte en un certain sens historique qu'est le rapport de Rome de 1953, sauf erreur, et puis il y a des textes comme la fameuse analyse sur la *Lettre volée* ; on peut grouper autour de cela un second type d'études par lesquelles la psychanalyse s'est greffée sur le mouvement que l'on dit structuraliste. Il s'agit ici de tout ce qui est au départ dans le fait que l'analyse est thérapie par le discours, par le langage et de tout ce qui définit l'inconscient, dans votre enseignement, par le discours de l'Autre. C'est donc du thème de l'Autre qu'il s'agit ici.

JACQUES LACAN – Le discours de l'Autre est un thème de mon enseignement. Il faut écrire ici l'Autre avec un grand A, car ainsi se distingue un ordre d'altérité de ce que communément on appelle, en tant qu'existence qui s'impose plus ou moins à notre reconnaissance ou à notre assentiment/ressentiment, disons le semblable, semblable réel si tant est qu'il faille le distinguer de l'image de tout-à-l'heure. *L'Autre* est la scène de la parole en tant qu'elle se pose toujours en position tierce entre deux sujets, ceci seulement afin d'introduire la dimension de la vérité, laquelle est rendue en quelque sorte sensible sous le signe inversé du mensonge. Mais ceci n'est qu'approche. Si j'invoque cet *Autre*, c'est pour y fonder la formule que le discours (de l'homme) est le discours de l'Autre. Qu'est-ce à dire ? Cet Autre n'est pas un être, justement. Il s'agit là de situer la place possible et de sa nature inaccessible de l'inconscient car l'inconscient est un discours à sa manière, bien sûr, et parfaitement reconnaissable à sa structure qui est celle-même du langage ; et nous voici dans la linguistique. Seule cette discipline – qui heureusement est une science si bien établie en ses principes qu'on a pu la qualifier dans le champ dit humain de science-pilote – fournit des concepts appropriés à rendre compte fort proprement des mécanismes de l'inconscient. Ceci peut surprendre du dehors. Sachons seulement un trait qui le confirme. La linguistique, au sens moderne, n'était pas constituée au temps de Freud ; ce que Freud décrit pourtant s'articule de façon parfaitement lisible comme mécanismes linguistiques. C'est fort joli, n'est-il pas vrai ? Pour faire entendre ceci, qui est banal, il faut combattre de grands préjugés, mais on peut les ramener à un préjugé simple : confondre l'inconscient avec l'instinct. L'instinct de mort : voir toute une école se battre avec ces registres dérisoires, au reste même pas maniables sous cette rubrique, de sorte que pour une part de ses tenants, elle en rejette la moitié, nommément l'instinct de mort, et que du même coup les autres deviennent ainsi tautologiques (...), leur fonction est parfaitement désuète sur le plan biologique.

Freud n'a jamais parlé d'instinct mais de quelque chose dont le terme est en somme parfaitement intraduisible, il s'agit du *trieb*, qu'on traduit par « pulsion » mais, à la vérité, on le traduit surtout mentalement par instinct avec pour résultat la confusion la plus parfaite. Comment au reste ici ne pas rappeler qu'il faut bien concevoir (...) comme quelque chose qui rende compte de ce fait que la théorie de l'inconscient ait été dans la découverte de Freud liée dès son surgissement même à ce qu'on appelle le complexe d'Œdipe. Voilà qui nous tourne vers l'Autre, mais le grand Autre, apparemment dans une incarnation qui le personnifie, celle du père archaïque en tant que dans son meurtre a surgi mystérieusement le pacte de la loi primordiale. Ce mythe fondé reste bien obscur si nous ne pouvons articuler correctement la structure. Vous voyez se répéter ce mot de structure. C'est un mot

qui, encore que l'actualité s'en empare pour y impliquer des théoriciens dont moi-même, qui sont sans doute fort conscients de ce qu'il implique pour eux-mêmes, prend fâcheusement la pente qui en englobe d'autres sous une accolade beaucoup plus confuse.

FRANÇOIS WAHL – Est-ce que d'autres que les analystes ne sont pas plus que vous ne le dites concernés par ces *Écrits* et concernés entre autre par le fait que, en décrivant ici une structure à travers l'écoute de l'inconscient, c'est la structure du sujet, de ce que traditionnellement on entend par sujet que vous décrivez et nommément en mettant ⁽⁷⁾ en question la simplicité et la centration de ce sujet ?

JACQUES LACAN – La structure du sujet, voilà précisément le point auquel tout structuraliste n'est pas comme à quelque chose dans le discours intéressé. Et pourtant c'est une question qui se pose à tout le monde, dans tous les champs, à condition qu'il s'agisse de formuler ces champs de façon scientifique. Elle équivaut à la question : qu'est-ce que l'unité pensante ? Puisque le sujet c'est ça que cela veut dire, du moins tout le monde y croit. Si l'inconscient existe, il faut réviser cela mais jusqu'à la racine. *Il n'y a pas d'unité dans le sujet*. Cela ne veut pas dire pour cela que l'on en revienne au dédoublement de la personnalité, de romantique autant que fâcheuse mémoire. Pas d'unité ne veut pas dire qu'il y en a deux, ce qui est seulement redoubler l'impasse, impasse que nous propose l'inconscient. Il y a des gens qui se feraient volontiers à l'idée d'installer en un quelque part qu'ils tiennent pour le psychisme toute une petite population d'unités. Non, l'inconscient n'est pas le mauvais moi, comme disait quelqu'un qui n'était pas précisément une lumière et que j'ai dû durant un temps, assidûment pratiquer. Le problème est un tout petit peu plus compliqué. Il est lié à la structure de la *répétition* dans laquelle quiconque pense sur le mode du dernier échantillon que je viens d'en donner est voué à d'irréremédiables pataquès, besoin de répétition ou répétition du besoin par exemple. La répétition, ce phénomène fondamental de l'inconscient, si fondamental qu'il en est peut-être le plus fondamental, est ramené au retour de la colique du matin et par exemple qu'il faille recourir dans ce déduit aux plus récentes acquisitions de la logique, ce qui est de nature à nous montrer que cette logique n'est pas du tout une science retardataire, ce qui est fort heureux, qu'elle s'avère être elle-même une science fondamentale. Il faut dire que les irrégularités de son développement dans l'histoire, solidaires des aveuglements qui se manifestent encore dans notre temps dans l'appréciation des temps positifs de ce développement, manifestent bien qu'il y a là un domaine plus résistant. Toute espèce de (...) manifeste que pour n'être pas du tout référent à ce fourre-tout qu'on appelle l'affectif ramène la question de ce qu'il en est vraiment de la résistance et que c'est dans la structure, c'est-à-dire dans quelque chose qui a l'avantage d'être analysable, qu'il faut peut-être en trouver la racine.

Bien entendu n'est mise en cause que la prétention théoricienne qui certes prend toute son incidence quand il s'agit de former des analystes. Ceci laisse de côté, que le public se rassure, le thérapeute. L'équilibre se maintient de la seule forme dont le champ s'ordonne dans la pratique qui, elle, de toute façon, ne connaît que la parole assez autonome, somme toute, de la pensée du praticien. Son tact et son sens clinique et aussi bien les buts heureusement limités qu'il s'agit de remplir (soulagement d'une situation pathogène par exemple ou résolution locale d'un symptôme). La question posée au niveau où nous la posons intéresse pourtant la transmission et surtout le progrès de cette pratique, mais on le sent, pas seulement elle ; elle intéresse, dirons-nous, non pas tant le philosophe, au sens où la philosophie s'isole au titre d'un enseignement autonome, elle intéresse le philosophe au sens où celui-ci est présent en tout un chacun pour qui une pratique précise soulève des problèmes radicaux. Que les solutions que nous apportons à ces problèmes, les nôtres, reçoivent au niveau d'autres disciplines de singulières applications, nous avons été amenés à publier ce volume, destiné surtout à écarter les malentendus qui s'engendrent d'une diffusion orale dont nous nous sommes trouvés le premier surpris.

La « Conférence à la faculté de Médecine de Strasbourg » est un document polycopié dont l'origine n'est pas précisée. Le texte, peu déchiffrable à certains endroits, a été reproduit avec quelques hypothèses de lecture, chaque fois mentionnée.

Je ne peux pas dire que ma situation soit bien difficile. Elle est extraordinairement facile au contraire. La façon même dont je viens d'être présenté indique que de toute façon j'aurai parlé à titre de Lacan, donc vous aurez entendu Lacan.

Le genre conférence n'est pas le mien. Ce n'est pas le mien parce que ce que je fais tous les huit jours depuis quinze ans, quelque chose qui n'est pas une conférence, qu'on a appelé un séminaire au temps de l'enthousiasme, c'est un cours, un séminaire quand même, ça a gardé le nom.

Je dois dire que ce n'est pas moi qui en témoignerait, je pense qu'il y en a quelques uns qui sont là dès le début en se relayant parce que quand même ils se sont relayés un peu (mais il y en a qui sont là dès le début) : il n'y a pas un seul de ces cours qui se soit répété. Je veux dire qu'à un moment au cours des circonstances je me suis cru en devoir, pour le petit nombre de ceux qui étaient autour de moi, de leur expliquer quelque chose, quelque chose qui est ce qui va être en question maintenant. Et que ce quelque chose mon Dieu ait une étendue suffisante pour que je n'ai pas encore fini de leur expliquer. C'est étrange. C'est peut-être aussi que le développement même de ce que j'avais à expliquer, m'a posé des problèmes et a ouvert de nouvelles questions. C'est peut-être, ce n'est pas sûr. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, je ne peux aucunement prétendre, fusse par allusion pour ceux qui savent de quoi je parle, qui savent même un peu plus ou moins de ce que j'en ai dit, fusse par allusion en évoquer même les principaux détours.

Pour les autres qui sont ici, dont je suppose qu'ils forment une part de cette assemblée, ils n'en savent rien ou peu de chose. Il n'est bien sûr pas question, si c'est vrai ce que je viens de dire que je ne me suis jamais répété, que je leur en donne même une idée. À la vérité le genre conférence suppose ce postulat qui est au principe même du nom d'université : il y a un univers, un univers du discours s'entend. C'est à dire que le discours aurait réussi, pour des siècles, à constituer un ordre suffisamment établi pour que tout soit réparti en cases, secteurs, secteurs qu'il n'y aurait qu'à bien étudier séparément et sur lesquels chacun n'aurait à apporter que sa petite pierre dans une mosaïque dont les cadres seraient déjà suffisamment établis : on aurait déjà suffisamment travaillé pour ça.

L'idée que les acquis qui se sont constitués au cours de l'histoire avec l'étagement des siècles, seraient des acquis qui s'additionnent et qui du même coup peuvent se rassembler pour faire cette université, université des Lettres, *Universitas Litterarum*, c'est au principe de l'organisation de l'enseignement qui porte ce nom, cette idée est contredite par le plus simple examen de l'histoire. Et puis mon Dieu, par cette histoire je vous en prie, n'entendez pas ce qu'on vous enseigne sous le nom d'histoire de la philosophie par exemple, ou quoi que ce soit d'autre, qui est une sorte de replâtrage qui est fait pour vous donner l'illusion que ces diverses couches, que ces diverses étapes de la pensée s'engendrent l'une l'autre. Le moindre examen prouve qu'il n'en est rien et qu'au contraire tout a procédé par cassure, par une succession d'essais, d'ouvertures qui à chaque fois a donné l'illusion qu'on pouvait embrayer sur une totalité. Le résultat est qu'il suffit bien entendu d'aller dans n'importe quelle boutique, je veux dire de librairie, de librairie d'antiquités, piquer n'importe quel bouquin du temps de la Renaissance : ouvrez-le, lisez-le vraiment, vous vous apercevrez que les trois-quarts des choses qui les préoccupaient et qui paraissaient pour eux essentiel, vous n'en trouvez même plus le fil conducteur et bien sûr, ce qui peut vous paraître à vous évidence a été engendré à une certaine époque qui n'est pas très exactement bien sûr il y a 20 ans, 50 ans ou 30 ans, mais qui ne remonte pas plus haut que Descartes. C'est qu'à partir de Monsieur Descartes il est arrivé certaines choses quand même notables en particulier l'inauguration de quelque chose qui s'appelle notre science à nous, une science qui se distingue quand même au moins apparemment très certainement pour nous par une efficace, une efficace assez prenante pour intervenir jusqu'au plus quotidien de la vie de chacun. Mais à la vérité c'est peut-être ce qui la distingue des savoirs précédents, qui se sont toujours exercés d'une façon plus ésotérique, je veux dire qui était le privilège, privilège qu'on dit, privilège qu'on croit d'un petit nombre.

Pour nous, nous baignons dedans, dans les résultats de cette science. Je veux dire que la moindre des choses qui sont ici et jusqu'aux petits sièges bizarres sur lesquels vous êtes assis, en sont vraiment la conséquence. Auparavant on faisait des sièges avec quatre pattes comme de solides animaux, enfin il fallait que cela ressemble à des animaux. Maintenant ça prend un petit aspect mécanique. Vous vous n'y êtes pas encore faits bien sûr. Les sièges anciens vous manquent.

Alors moi, je fais un enseignement pour quelque chose qui est né dans ce moment de l'histoire et des siècles où on était déjà jusqu'au cou avant même qu'on puisse le dire comme je viens de le dire, dans le contexte de la science qui s'appelle la psychanalyse. C'est comme ça que j'ai été entraîné à me mettre dans une position d'enseignement bien particulière. Une position d'enseignement qui sur un certain point, sur un certain terrain va repartir comme si rien n'avait été fait. Car la psychanalyse ça veut dire ça. C'est que dans un certain champ classique qui avait été appelé jusque là psychologie et qu'on peut expliquer bien sûr par toutes ces conditions historiques qui avaient précédé, rien n'avait été fait. Je veux dire si on avait fait une sorte de construction très élégante et bien sûr qui peut servir étant admis à la base un certain nombre de postulats qu'il faut d'ailleurs toujours qu'elle reconstruise rétroactivement : somme toute si ces postulats sont admis, tout va bien, mais si quelque chose est mis en question d'une façon radicale, rien ne va plus. C'est à ça, non pas que mon enseignement sert, c'est à ça qu'il est asservi, c'est à ça qu'il est au service : c'est à faire valoir quelque chose qui est arrivé, et qui a un nom, qui s'appelle Freud. Ça arrive qu'il arrive des choses qui portent un nom. À soi tout seul c'est un problème. C'est un problème qui n'est aucunement résoluble à l'aide de simples notions de ce qu'on appelle les influences, les emprunts, la matière. Bien sûr dans beaucoup de cas ça peut servir, quelles sont les sources. Ça sert justement sur le plan littéraire, sur le plan et dans la perspective dite université de Lettres. Ça ne résout d'ailleurs absolument rien, dès que quelque chose qui existe un peu, par exemple un grand poète : une pure folie de vouloir aborder le problème au nom des sources. Dans ce qui s'appelle l'enseignement courant, autrement dit ce que j'ai appelé tout à l'heure le genre conférence, ça peut aussi servir le point de vue source. Seulement il est clair avec ce que je vous ai dit d'abord que de temps en temps il y a des cassures à savoir qu'il y a des gens qui en effet ont su emprunter des petites choses par ci par là pour nourrir leur discours, n'est que l'essence de ce discours qui part d'un point de rupture. Si mon enseignement sert et déclare au service de ceci faire valoir Freud, dans ce cas qu'est ce que ça veut dire ? Ça veut dire précisément que ce qui m'intéresse ça n'est pas de réduire Freud à ses sources. Au contraire je montrerai la fonction qu'il a eu comme cassure ; parce que bien entendu pour le faire rentrer dans le rang, le remettre à sa place dans la psychologie générale, il y en a d'autres qui s'y emploient, moyennant quoi, ils négligent la seule chose qui est intéressante ; c'est à savoir pourquoi Freud est un nom, autour de quoi s'accroche cette chose si singulière qui fait la place de ce nom dans la conscience de notre époque ; pourquoi après tout, Freud, apparemment, n'a pas encore eu quelques unes des conséquences cataclysmiques qu'a eu le nom de Marx ; pourquoi est-ce qu'il a un prestige du même ordre, pourquoi diable ; pourquoi est-ce qu'il y a tout un champ non seulement où on ne peut faire que de l'évoquer, mais où, qu'on adhère ou pas à ce quelque chose qu'il a dit et qui serait son message, je dirais même sans qu'on puisse dire à proprement parler, à part une sorte de mythologie qui circule, ce que ça veut dire, qu'il ait cette valeur, ce point nodal ; comment ça se fait que ce nom soit là si présent à nos consciences. Que je m'attache ainsi à faire valoir Freud, ceci est une toute autre affaire que ce que j'appellerai des victoires de penseurs. Bien sûr ce n'est pas sans rapport avec la pensée, mais en quelque sorte c'est quelque chose qui nous éclaire sur ce qu'il peut y avoir déjà de surprenant, dans cette incidence sur notre histoire à tous, des effets de la pensée. On pourrait croire que puisque ce sont des médecins qui pour l'instant portent le faix du message de Freud, on puisse dire qu'après tout ce n'est pas lui le principal ; quel est le principal, ce sont les choses concrètes auxquelles ils ont affaire, je dis,

concrètes au sens que ce mot a comme résonance, choses comme ça est fait, un morceau, un bloc, quelque chose qui tient, enfin quoi, chacun sait, des malades, on dit qu'ils ont simplement des choses à traiter, quelque chose qui résiste.

Freud nous a appris que parmi ces malades il y a des malades de la pensée. Seulement il faut faire attention que c'est une fonction qui est ainsi désignée, qu'on est malade de la pensée au sens où l'on dit qu'on travaille du chapeau. À savoir que ça se passe au niveau de la pensée, est-ce que c'est ça ce que ça veut dire ? C'est ce qu'on disait jusqu'à lui, en somme. C'est bien là tout le problème : psychopathologie mentale. Il y a des étages dans l'organisme, l'étage supérieur là, au niveau des commandes. Il doit y avoir quelque part un type ici, dans une petite salle d'où il peut éteindre tout ce qui est là haut dans le plafond. C'est comme cela qu'on s'imagine la pensée au niveau d'un certain point de vue, à la vérité sommaire, c'est qu'il y a quelque part quelque chose de directeur. Et que si c'est à ce niveau là que cela se détraque on aura des troubles de la pensée. Évidemment si l'on éteint tout cela engendrerait une certaine perturbation mais enfin nous n'en serons pas moins tous bien vivants, nous nous dirigerons à tâtons vers une porte et on remettra ça. C'était ça. C'est ça la conception classique du malade de la pensée. Le mot malade de la pensée peut-être pris dans un autre registre. Nous pourrions dire des animaux malades de la pensée, comme on dit des animaux malades de la peste. C'est une autre acception. Je ne vais pas jusqu'à dire que la pensée en soi est une maladie. Le bacille de la peste en lui-même n'est pas une maladie non plus. Il l'engendre. Il l'engendre pour les animaux qui ne sont pas faits pour le supporter, le bacille. C'est peut-être ça dont il s'agit. Penser n'est pas en soi une maladie, mais il y en a qu'elle peut rendre malade. Quoiqu'il en soit, c'est quelque chose qui est assez proche de ça que Freud découvre, découvre d'abord. Au niveau de la maladie, il y a de la pensée qui circule et même de la pensée de tout le monde : notre pain et notre vin, la pensée que nous partageons peu, de celle dont on pourrait, changeant une formule, dire : pensez-vous les uns les autres. C'est de celle-là qu'il s'agit : c'est à s'introduire dans ceci que c'est à penser les uns les autres que nous sommes, qu'il y a des phénomènes qui se produisent, qui tiennent étroitement à ce pensez-vous les uns les autres et qui constituent un certain champ de maladie.

Les névroses : voilà avec quoi Freud s'introduit ; c'est à savoir que loin que le processus de la pensée soit une fonction autonome, ou plus exactement qui ne se situe, se constitue que du dégagement de son autonomie, de cette échelle, pyramide humaine, grimpage sur les épaules les uns des autres qui ont permis au cours des siècles dans une tradition qui s'est elle même appelée, mais pourquoi pas philosophique, qui ont permis de dégager des conditions d'un pur exercice de la pensée, quelque chose d'essentiel à isoler pour que de là, elle reprenne une prise au sens inverse sur tout ce dont elle a dû d'abord se préserver pour garantir son juste exercice. Bref, quelque chose qui assurément n'est pas rien, puisqu'il se trouve en apparence que c'est de là qu'à la fin s'est engendré ce qui est notre privilège, une physique correcte, se trouve qu'il nous est représenté de ce travail de culture, d'isolation, pointant vers une certaine efficacité, laisse complètement de côté ce qu'il en est des rapports de l'animal humain à la pensée parce qu'il y est intéressé depuis l'origine et qu'à la vérité, il n'est pas sûr, il semble même certain que ces activités, que ces fonctions voire au niveau le plus élémentaires, le plus physiologique au sens où ce mot désigne les fonctions les plus familières sont déjà intéressés à titre de maintien, à titre de chose qui est roulée, déplacée, qui sert déjà à des fonctions de pensée. Bref, que loin qu'il en soit comme tout ce que le travail des philosophes nous a donné à le supposer, que c'est dans ce dernier critère un acte transparent à lui-même, une pensée qui sait penser que soit l'essence de la pensée ; que tout au contraire tout, tout ce dans quoi nous avons cru devoir nous purifier, nous dégager pour isoler ce processus de la pensée, à savoir nos passions, nos désirs, nos angoisses, voire nos coliques, nos peurs, nos folies, tout cela nous paraissait en nous témoin de la seule intrusion de ce qu'un Descartes appelle le corps, car à la pointe de cette purification de la pensée il y a que la pensée nous ne pouvons saisir par aucun point qu'elle soit sécable : tout

vient du trouble apporté par des passions... ?... des organes : tel est le point où on en arrive au terme d'une tradition philosophique. Au contraire Freud nous faisant retourner en arrière, nous dit que c'est au niveau de nos rapports, rapports à la pensée qu'il faut chercher le retord (*si*) de toute une part, singulièrement accrue semble-t-il dans notre contexte ; de civilisation de gouverner par la prévalence, la croissance de la pensée en quelque sorte incarnée dans des *brain-trusts*, comme on dit, de la pensée, est là depuis toujours et pour nous sensible encore, dans ce qui nous paraît le plus caduque, le plus déchet, le plus inassimilable au niveau de certaines défaillances qui, en apparence, ne paraissent rien devoir qu'à la fonction du déficit. En d'autres termes ça pense à un niveau où ça ne se saisit pas du tout soi-même comme pensée. Bien plus encore, ça pense et ça pensant à ce niveau ou ça ne se saisit pas soi-même, ça va plus loin. Justement, c'est ainsi parce que ça ne veut à aucun prix se saisir ; que ça préfère incontestablement se dessaisir de soi-même encore que ce soit pensé. Et bien plus encore, ça ne reçoit pas du tout volontiers les observations qui pourraient, du dehors, l'inciter, ce qui pense, à se ressaisir comme pensée. C'est ça la découverte de l'inconscient. Ça a été fait à une époque où rien n'était moins contestable que cette supériorité de la pensée et en particulier, il y avait quand même des gens qu'on appelait selon les registres, nobles descendants des grecs et des romains, civilisés, hommes arrivés au stade de leur pensée positive, enfin où on faisait un crédit que l'histoire nous a montré excessif, au progrès de l'esprit humain et au fait que dans certaines zones pour peu qu'on y ait été un peu aidé, qu'on vous ait tendu la main, on pouvait franchir une frontière et entrer dans le cercle des hommes dans le monde, qui pouvaient se dire éclairés. Évidemment le mérite de Freud est de s'apercevoir qu'il faut en juger autrement, ceci bien avant que l'histoire nous ait en effet rappelé à plus de modestie, en nous montrant ce que nous pouvons depuis telle et telle date toucher du doigt tous les jours, c'est qu'il n'y a en tout cas dans le champ humain défini comme celui des gens qui sont pourvus de pouvoirs singuliers de manier le langage, il n'y a à proprement parler aucune espèce d'aire privilégiée et que civilisés ou pas sont capables des mêmes entraînements collectifs, des mêmes fureurs, qu'ils sont toujours restés à un niveau qu'il n'y a nullement lieu de qualifier comme plus haut ou plus bas, comme affectif, passionnel ou prétendu intellectuel, ou développé comme on dit, mais ont tous à leur portée exactement les mêmes choix et susceptibles de se traduire dans le même succès et les mêmes aberrations. C'est que Freud, par le message qu'il porte, si réduit qu'il soit véhiculé grâce aux soins des gens plus ou moins infirmes qui en sont les représentants officiels ; c'est qu'assurément Freud ne discordé en rien avec tout ce qui nous est arrivé depuis son temps, de nature à nous inspirer sur cette perspective de progrès de la pensée de vues plus modestes.

Il ne discordé en rien, il reste là avec son message, peut-être d'autant plus fort, dans son incidence, qu'il reste encore à l'état fermé du plus énigmatique et que même si on réussit, grâce à un certain niveau de vulgarisation, une certaine flottabilité, il se trouve qu'il y a quelque chose justement à ce niveau où l'être humain est une pensée qui heureusement a ce secret avertissement au sein d'elle même qu'elle s'ignore que les gens sentent que dans ce message freudien même sous la forme où pour l'instant il vogue, transformé en pilules qu'il y a quelque chose de précieux, d'aliéné sans doute, mais dont nous savons qu'à cette aliénation nous sommes liés parce que c'est notre propre aliénation même, et que quiconque se donne la peine d'essayer de rejoindre le niveau où il porte, c'est sûr, la preuve est faite, ne serait-ce que par ce recueil de scories que sont mes propres *Écrits*, c'est sûr d'intéresser, d'intéresser singulièrement les gens les plus divers, les plus dispersés, les plus étrangement situés et pour tout dire, n'importe qui, ceci à l'étonnement de ceux qui veulent que la littérature soit toujours faite pour répondre à de certains besoins. Ils se demandent pourquoi mes *Écrits* se sont vendus. Moi je suis gentil quand on vient me demander cela, je me mets à leur place, je leur dis : je suis comme vous, je ne sais pas. Et puis, après tout, je leur rappelle que ces *Écrits* sont quand même uniquement quelques fils flotteurs, îlots, points de repère que j'ai mis de temps en temps pour les gens à qui j'enseignais. J'ai mis en

réserve le comprimé, dans un certain coin pour qu'ils se souviennent que j'avais déjà dit ça à telle date ; le lendemain du jour où j'ai quitté le journaliste qui venait me demander pourquoi on lisait mes *Ecrits*, mais après tout, les *Ecrits* ça intéresse le journaliste qui me l'apprend, c'est certain. Si ça intéresse tellement de monde c'est peut-être à cause de ce que j'y dis, tout simplement. Évidemment il y a une certaine conception, celle que j'ai appelé la conception besoin, besoin concret bien sûr, c'est là le principe de toute publicité, au niveau besoin on s'étonne. Pourquoi est-ce qu'ils auraient besoin de ces *Ecrits* qui sont paraît-il incompréhensibles ? Ils ont peut-être aussi besoin d'avoir un endroit où ils s'aperçoivent qu'on parle de ce qu'ils ne comprennent pas. Pourquoi pas. Enfin la question de mon enseignement, si elle est, qu'il faille faire valoir Freud, ça n'est évidemment pas au niveau de ce grand public comme on dit, puisque comme je viens de vous l'expliquer, quoi qu'on fasse, et je dirai ça veut dire : n'importe quoi qu'on fasse, à savoir même en laissant la charge des choses à cette corporation qui s'appelle les psychanalystes et dont je suis un des fleurons, ça va très bien avec ce que font les autres, les copains. Le grand public n'a pas besoin de moi pour lui faire valoir Freud puisque je viens de vous expliquer que quoi qu'on fasse, entendez-le comme vous voudrez, et même entendez-le comme je l'entends, Freud est bien là. Donc ce qui jusqu'ici constitue l'effort de mon enseignement n'est évidemment pas à mettre au registre de faire valoir Freud au niveau de la grande presse, mais à un tout autre. Et à la vérité cet enseignement bien sûr n'aurait pas lieu d'être, mais à la vérité je ne vois pas pourquoi je m'en serais moi-même imposé le souci ni l'effort s'il ne s'adressait pas aux psychanalystes. Car voilà, si nous parlons de ce que je vous donne dans sa formule la plus vaste, c'est à savoir que c'est au niveau d'une pensée qu'il me faut bien à partir de maintenant considérer comme existante au niveau le plus radical et conditionnant déjà au moins une part immense de ce que nous connaissons comme animal-humain. Qu'il faille reposer la question de ce que c'est que la pensée que ce n'est pas au niveau où on considère que son essence est d'être transparente à elle-même et de se savoir pensé que gîte la question, mais bien plutôt au niveau du fait que, en naissant tout être humain baigne dans quelque chose que nous appelons la pensée, mais dont un examen plus profond démontre avec évidence, et ceci dès les premiers travaux de Freud, c'est qu'il est tout à fait impossible de saisir ce dont il s'agit, sinon à s'appuyer sur son matériel, constitué par le langage dans tout son mystère. Je veux dire mystère au sens où rien n'est éclairci concernant son origine mais où au contraire, quelque chose est parfaitement discible concernant ses conditions, son appareil, comment c'est fait, au minimum, un langage. Telle est ce qu'on appelle à proprement parler sa structure. Nier que ce soit de là que Freud est parti, c'est nier l'évidence, c'est nier le témoignage que constitue pour nous ses grandes premières œuvres, celles qui s'appellent nommément la *Traumdeutung*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et que nous ce que nous avons traduit par *Le Mot d'Esprit*, le *Witz*, c'est nier que c'est uniquement et d'abord au niveau du fait que des phénomènes qui en apparence se présentent fondamentalement comme irrationnels, comme capricieux, comme bouchon, le rêve comme absurdité, le lapsus, son caractère dérisoire du *Witz* qui nous fait rigoler on ne sait pas pourquoi, c'est là que Freud d'abord désigne le champ de l'inconscient et que si à l'intérieur de cela, forcé d'aller vite, évidemment il nous dirige vers le champ spécialement intéressé par tous ces phénomènes, c'est à dire le champ de la sexualité, il n'en reste pas moins, que la structure, le matériel qui est en cause désigne, puisque justement tout ce qui se passe sans le moindre secours de ce que nous avons pris jusqu'alors pour la pensée c'est à dire quelque chose de saisissable comme conscient, comme capable de se saisir soi-même, c'est bien là d'où part Freud. Ce qu'introduit comme radical, comme bascule, qu'introduit comme champ qui pose des questions complètement nouvelles en particulier celle-ci, la première de toutes, qui est de savoir si la conscience elle-même est cette chose qui se prétend peut-être la plus impondérable des choses, mais assurément la plus autonome, l'inconscient n'est pas une simple conséquence, un détail et en plus un détail frappé de mirage, par rapport à ce qu'il en est des effets d'une certaine articulation radicale, celle que

nous saisissons dans le langage, en tant que ce serait peut-être bien elle après tout, qui aurait engendré ce quelque chose qui est en question sous le nom de pensée. Autrement dit la pensée n'est pas quelque chose que nous concevons pointée comme une espèce de fleur, chose qui pointe au sommet dont (*sic*) ne sait quelle évolution, dont on voit mal au reste qui serait le facteur commun qui la destinerait cette évolution à produire cette fleur ou au contraire de quelque chose dont il s'agit pour nous, de réinterroger sérieusement quelle peut être l'origine et de voir qu'en tout cas tel que ça se présente à nous pour l'instant, ça n'est assurément pas sous la forme d'une fonction détachable, qualifiable à aucun degré de supérieure, mais au contraire une condition préalable, radicale à l'intérieur desquelles on fasse loger comme elles peuvent toute une série de fonctions en effet animales et ceci depuis les plus supérieures comme on dit, celles qui peuvent se situer au niveau du névraxe jusqu'aussi bien à celles qui se passent, on ne sait pas pourquoi on les appelle inférieures, au niveau des tripes et des boyaux. Ce qui importe en d'autres termes c'est de remettre en question tout cet étagement d'entités qui tentent à nous faire saisir les mécanismes organiques comme quelque chose de hiérarchisé, alors qu'en fait, c'est au contraire peut-être, au niveau d'un certain discord radical cadre deux*, peut-être trois registres que je désigne comme le symbolique, l'imaginaire et le réel. Même leurs distances réciproques ne sont pas homogènes et les mettre sur une même liste a déjà quelque chose d'arbitraire ; qu'importe si ces registres au moins pour introduire la question, peuvent avoir quelque chose d'efficace. Quoiqu'il en soit, dès lors qu'il s'agit au niveau d'une certaine passion, souffrance, dès lors qu'il s'agit d'une pensée, dont nous ne pouvons saisir nulle part qui la pense comme étant une conscience, avoir une pensée qui nulle part ne se saisit elle-même, une pensée dont toujours peut se poser la question du qui la pense, ceci suffit, pour que quiconque s'introduit dans cette étrange dialectique, doive au moins pour lui, avoir renoncé à cette prévalence de la pensée en tant qu'elle se saisit elle-même. Je veux dire que le psychanalyste ne doit pas seulement avoir plus ou moins bien lu Freud en gardant par devers lui ces petites cases de l'univers psychologique, grâce à quoi il est bien d'avance clair que toi c'est toi et moi je suis moi, moi en tout cas bien entendu puisque je suis psychanalyste, je suis le gros malin chargé de te conduire dans les détours d'un sérail dont j'aurai depuis longtemps la familiarité ; que si le psychanalyste, je veux dire au niveau de sa pratique, n'est pas capable de se présenter à tout instant comme étant, ce qui est en principe parfaitement à sa portée, à savoir quelle est sa dépendance à lui d'un certain nombre de choses qu'en principe, je répète, il a du toucher du doigt dans son expérience inaugurale, la dépendance d'un certain fantasme par exemple, et de considérer que ce n'est pas parce qu'on vient le trouver comme étant ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir, il sait, puisque justement ce sur quoi on le consulte c'est non pas sur ce qui est en marge d'un savoir quelconque, que ce soit celui du sujet ou que ce soit le savoir commun, que c'est justement sur le point qui se présente comme étant ce qui échappe au savoir, à savoir radicalement sur ce qui pour chacun est ce qu'il ne veut pas savoir. Pourquoi ne veut-il pas le savoir si ce n'est parce que c'est, parce que c'est là quelque chose qui le met en question comme sujet du savoir, ceci au niveau de l'être le plus simple et disons le moins informé. Que l'analyste ne croie pas pouvoir s'introduire dans une pareille question, à purement accepter ce qui lui a été déferé comme rôle dans cette forme du sujet supposé savoir, puisqu'il sait bien qu'il ne sait pas, que tout ce qu'il pourra forger comme savoir propre risque de ne pas se constituer autrement qu'il ne ferait d'une défense contre sa propre vérité. Tout ce qu'il construira comme psychologie de l'obsessionnel, tout ce qu'il incarnera dans telle ou telle tendance dite primitive, n'empêchera pas, qu'à mesure que plus loin se poussera cette relation qu'on appelle le transfert, il sera mis en question sur le mode fondamental qui est celui de la névrose en tant qu'il comporte le jeu glissant de la demande et du désir. Il ne sait pas, il ne sent pas, que rien ne saurait se déplacer quand il ne sent

* Nous reproduisons textuellement la transcription proposée, manifestement peu compréhensible.

effectivement pas que c'est son désir que la demande hystérique intéresse ; que c'est sa demande que le désir de l'obsessionnel veut faire surgir à tout prix, ce qui selon la loi pour chacun règle leurs rapports avec leur partenaire, il ne suffit pas que cet appel il y réponde en démontrant à chacun de ses questionnants qu'il y a là telles formes déjà qui sont passées, reproduites, qu'il recule la question vers je ne sais quelle réitération toujours bien sûr rétroactive, assurément dimension essentielle à faire saisir au sujet, ce qu'il a laissé tomber de lui-même sous la forme d'un irréductible noyau. Mais sans échafaudage, tant de constructions compliquées destinées à rendre compte des résistances, des défenses, des opérations du sujet, de tel et tel gain plus ou moins désirable, peuvent ne représenter que superstructures au sens de constructions fictives destinées pour l'analyse à le séparer de ceci où en fin de compte il est traqué qui finit par représenter pour le sujet ce à quoi le progrès analytique doit enfin le faire renoncer : cet objet à la fois privilégié et objet-déchet à quoi il s'est lui-même accolé et qui finit par mettre l'analyste dans une position si dramatique puisqu'il faut qu'il sache lui-même à la fin, éliminer de ce dialogue comme quelque chose qui en tombe et qui en tombe pour jamais. Cette discipline qui, contraire à celle qui compte sur je ne dirai pas le savant, car le savant de la science moderne c'est quelqu'un qui a un rapport singulier avec ce qu'on peut appeler socialement sa surface avec sa propre dignité qui est tellement loin de cette forme idéale, qui est au fond, qui constitue le statut de sa dignité, de celui qui sait et qui touche, de celui qui par la présence de sa seule autorité opère et guérit, que ce n'est pas au savant que je m'en remettrai mais chacun sait que ce qui est tellement nouveau, qui spécifie les formes les plus actuelles de la recherche scientifique ne sont pas, ne sont nullement identifiables aux types traditionnels de l'autorité savante. La voracité avec laquelle ceux qui entendent, ce je l'enseigne déjà depuis tant d'années se suent^{**}, c'en est dérisoire, sur mes formules pour en faire <de petits articles>^{***} donc chacun en fin de compte ne pense rien d'autre que ceci, qu'ils se pareront de mes plumes, tout ceci bien sûr pour se donner les gants d'avoir fait un article qui tient debout. Rien n'est plus contraire à ce qu'il s'agirait d'obtenir d'eux à savoir justement à conquérir la juste situation de dépouillement, de démunissement dirai-je qui doit constituer celle de l'analyste en tant qu'il est un homme entre d'autres qui doit savoir qu'il n'est ni savoir ni conscience, mais dépendant aussi bien du désir de l'Autre que de sa parole. Tant qu'il n'y aura pas d'analyste qui m'aient assez bien entendu pour arriver à ce point, bien sûr il n'y aura pas non plus c'est que cela engendrerait aussitôt à savoir ces pas essentiels où nous en sommes encore à attendre dans l'analyse et qui redoublant les pas de Freud la ferait de nouveau avancer.

^{**}. Proposition de lecture : [...] *ce que j'enseigne depuis tant d'années et suent* [...]

^{***}. mots difficilement lisibles : *de petite artonlets*.

La « Conférence à la faculté de Médecine de Strasbourg » est un document photocopié dont l'origine n'est pas précisée. Le texte, peu déchiffrable à certains endroits, a été reproduit avec quelques hypothèses de lecture, chaque fois mentionnée.

Je ne peux pas dire que ma situation soit bien difficile. Elle est extraordinairement facile au contraire. La façon même dont je viens d'être présenté indique que de toute façon j'aurai parlé à titre de Lacan, donc vous aurez entendu Lacan.

Le genre conférence n'est pas le mien. Ce n'est pas le mien parce que ce que je fais tous les huit jours depuis quinze ans, quelque chose qui n'est pas une conférence, qu'on a appelé un séminaire au temps de l'enthousiasme, c'est un cours, un séminaire quand même, ça a gardé le nom.

Je dois dire que ce n'est pas moi qui en témoignerait, je pense qu'il y en a quelques uns qui sont là dès le début en se relayant parce que quand même ils se sont relayés un peu (mais il y en a qui sont là dès le début) : il n'y a pas un seul de ces cours qui se soit répété. Je veux dire qu'à un moment au cours des circonstances je me suis cru en devoir, pour le petit nombre de ceux qui étaient autour de moi, de leur expliquer quelque chose, quelque chose qui est ce qui va être en question maintenant. Et que ce quelque chose mon Dieu ait une étendue suffisante pour que je n'ai pas encore fini de leur expliquer. C'est étrange. C'est peut-être aussi que le développement même de ce que j'avais à expliquer, m'a posé des problèmes et a ouvert de nouvelles questions. C'est peut-être, ce n'est pas sûr. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, je ne peux aucunement prétendre, fusse par allusion pour ceux qui savent de quoi je parle, qui savent même un peu plus ou moins de ce que j'en ai dit, fusse par allusion en évoquer même les principaux détours.

Pour les autres qui sont ici, dont je suppose qu'ils forment une part de cette assemblée, ils n'en savent rien ou peu de chose. Il n'est bien sûr pas question, si c'est vrai ce que je viens de dire que je ne me suis jamais répété, que je leur en donne même une idée. À la vérité le genre conférence suppose ce postulat qui est au principe même du nom d'université : il y a un univers, un univers du discours s'entend. C'est à dire que le discours aurait réussi, pour des siècles, à constituer un ordre suffisamment établi pour que tout soit réparti en cases, secteurs, secteurs qu'il n'y aurait qu'à bien étudier séparément et sur lesquels chacun n'aurait à apporter que sa petite pierre dans une mosaïque dont les cadres seraient déjà suffisamment établis : on aurait déjà suffisamment travaillé pour ça.

L'idée que les acquis qui se sont constitués au cours de l'histoire avec l'étagement des siècles, seraient des acquis qui s'additionnent et qui du même coup peuvent se rassembler pour faire cette université, université des Lettres, *Universitas Litterarum*, c'est au principe de l'organisation de l'enseignement qui porte ce nom, cette idée est contredite par le plus simple examen de l'histoire. Et puis mon Dieu, par cette histoire je vous en prie, n'entendez pas ce qu'on vous enseigne sous le nom d'histoire de la philosophie par exemple, ou quoi que ce soit d'autre, qui est une sorte de replâtrage qui est fait pour vous donner l'illusion que ces diverses couches, que ces diverses étapes de la pensée s'engendrent l'une l'autre. Le moindre examen prouve qu'il n'en est rien et qu'au contraire tout a procédé par cassure, par une succession d'essais, d'ouvertures qui à chaque fois a donné l'illusion qu'on pouvait embrayer sur une totalité. Le résultat est qu'il suffit bien entendu d'aller dans n'importe quelle boutique, je veux dire de librairie, de librairie d'antiquités, piquer n'importe quel bouquin du temps de la Renaissance : ouvrez-le, lisez-le vraiment, vous vous apercevrez que les trois-quarts des choses qui les préoccupaient et qui paraissaient pour eux essentiel, vous n'en trouvez même plus le fil conducteur et bien sûr, ce qui peut vous paraître à vous évidence a été engendré à une certaine époque qui n'est pas très exactement bien sûr il y a 20 ans, 50 ans ou 30 ans, mais qui ne remonte pas plus haut que Descartes. C'est qu'à partir de Monsieur Descartes il est arrivé certaines choses quand même notables en particulier l'inauguration de quelque chose qui s'appelle notre science à nous, une science qui se distingue quand même au moins apparemment très certainement pour nous par une efficace, une efficace assez prenante pour intervenir jusqu'au plus

quotidien de la vie de chacun. Mais à la vérité c'est peut-être ce qui la distingue des savoirs précédents, qui se sont toujours exercés d'une façon plus ésotérique, je veux dire qui était le privilège, privilège qu'on dit, privilège qu'on croit d'un petit nombre.

Pour nous, nous baignons dedans, dans les résultats de cette science. Je veux dire que la moindre des choses qui sont ici et jusqu'aux petits sièges bizarres sur lesquels vous êtes assis, en sont vraiment la conséquence. Auparavant on faisait des sièges avec quatre pattes comme de solides animaux, enfin il fallait que cela ressemble à des animaux. Maintenant ça prend un petit aspect mécanique. Vous vous n'y êtes pas encore faits bien sûr. Les sièges anciens vous manquent.

Alors moi, je fais un enseignement pour quelque chose qui est né dans ce moment de l'histoire et des siècles où on était déjà jusqu'au cou avant même qu'on puisse le dire comme je viens de le dire, dans le contexte de la science qui s'appelle la psychanalyse. C'est comme ça que j'ai été entraîné à me mettre dans une position d'enseignement bien particulière. Une position d'enseignement qui sur un certain point, sur un certain terrain va repartir comme si rien n'avait été fait. Car la psychanalyse ça veut dire ça. C'est que dans un certain champ classique qui avait été appelé jusque là psychologie et qu'on peut expliquer bien sûr par toutes ces conditions historiques qui avaient précédé, rien n'avait été fait. Je veux dire si on avait fait une sorte de construction très élégante et bien sûr qui peut servir étant admis à la base un certain nombre de postulats qu'il faut d'ailleurs toujours qu'elle reconstruise rétroactivement : somme toute si ces postulats sont admis, tout va bien, mais si quelque chose est mis en question d'une façon radicale, rien ne va plus. C'est à ça, non pas que mon enseignement sert, c'est à ça qu'il est asservi, c'est à ça qu'il est au service : c'est à faire valoir quelque chose qui est arrivé, et qui a un nom, qui s'appelle Freud. Ça arrive qu'il arrive des choses qui portent un nom. À soi tout seul c'est un problème. C'est un problème qui n'est aucunement résoluble à l'aide de simples notions de ce qu'on appelle les influences, les emprunts, la matière. Bien sûr dans beaucoup de cas ça peut servir, quelles sont les sources. Ça sert justement sur le plan littéraire, sur le plan et dans la perspective dite université de Lettres. Ça ne résout d'ailleurs absolument rien, dès que quelque chose qui existe un peu, par exemple un grand poète : une pure folie de vouloir aborder le problème au nom des sources. Dans ce qui s'appelle l'enseignement courant, autrement dit ce que j'ai appelé tout à l'heure le genre conférence, ça peut aussi servir le point de vue source. Seulement il est clair avec ce que je vous ai dit d'abord que de temps en temps il y a des cassures à savoir qu'il y a des gens qui en effet ont su emprunter des petites choses par ci par là pour nourrir leur discours, n'est que l'essence de ce discours qui part d'un point de rupture. Si mon enseignement sert et déclare au service de ceci faire valoir Freud, dans ce cas qu'est ce que ça veut dire ? Ça veut dire précisément que ce qui m'intéresse ça n'est pas de réduire Freud à ses sources. Au contraire je montrerai la fonction qu'il a eu comme cassure ; parce que bien entendu pour le faire rentrer dans le rang, le remettre à sa place dans la psychologie générale, il y en a d'autres qui s'y emploient, moyennant quoi, ils négligent la seule chose qui est intéressante ; c'est à savoir pourquoi Freud est un nom, autour de quoi s'accroche cette chose si singulière qui fait la place de ce nom dans la conscience de notre époque ; pourquoi après tout, Freud, apparemment, n'a pas encore eu quelques unes des conséquences cataclysmiques qu'a eu le nom de Marx ; pourquoi est-ce qu'il a un prestige du même ordre, pourquoi diable ; pourquoi est-ce qu'il y a tout un champ non seulement où on ne peut faire que de l'évoquer, mais où, qu'on adhère ou pas à ce quelque chose qu'il a dit et qui serait son message, je dirais même sans qu'on puisse dire à proprement parler, à part une sorte de mythologie qui circule, ce que ça veut dire, qu'il ait cette valeur, ce point nodal ; comment ça se fait que ce nom soit là si présent à nos consciences. Que je m'attache ainsi à faire valoir Freud, ceci est une toute autre affaire que ce que j'appellerai des victoires de penseurs. Bien sûr ce n'est pas sans rapport avec la pensée, mais en quelque sorte c'est quelque chose qui nous éclaire sur ce qu'il peut y avoir déjà de surprenant, dans cette incidence sur notre histoire à tous, des

effets de la pensée. On pourrait croire que puisque ce sont des médecins qui pour l'instant portent le faix du message de Freud, on puisse dire qu'après tout ce n'est pas lui le principal ; quel est le principal, ce sont les choses concrètes auxquelles ils ont affaire, je dis, concrètes au sens que ce mot a comme résonance, choses comme ça est fait, un morceau, un bloc, quelque chose qui tient, enfin quoi, chacun sait, des malades, on dit qu'ils ont simplement des choses à traiter, quelque chose qui résiste.

Freud nous a appris que parmi ces malades il y a des malades de la pensée. Seulement il faut faire attention que c'est une fonction qui est ainsi désignée, qu'on est malade de la pensée au sens où l'on dit qu'on travaille du chapeau. À savoir que ça se passe au niveau de la pensée, est-ce que c'est ça ce que ça veut dire ? C'est ce qu'on disait jusqu'à lui, en somme. C'est bien là tout le problème : psychopathologie mentale. Il y a des étages dans l'organisme, l'étage supérieur là, au niveau des commandes. Il doit y avoir quelque part un type ici, dans une petite salle d'où il peut éteindre tout ce qui est là haut dans le plafond. C'est comme cela qu'on s' imagine la pensée au niveau d'un certain point de vue, à la vérité sommaire, c'est qu'il y a quelque part quelque chose de directeur. Et que si c'est à ce niveau là que cela se détraque on aura des troubles de la pensée. Évidemment si l'on éteint tout cela engendrerait une certaine perturbation mais enfin nous n'en serons pas moins tous bien vivants, nous nous dirigerons à tâtons vers une porte et on remettra ça. C'était ça. C'est ça la conception classique du malade de la pensée. Le mot malade de la pensée peut-être pris dans un autre registre. Nous pourrions dire des animaux malades de la pensée, comme on dit des animaux malades de la peste. C'est une autre acception. Je ne vais pas jusqu'à dire que la pensée en soi est une maladie. Le bacille de la peste en lui-même n'est pas une maladie non plus. Il l'engendre. Il l'engendre pour les animaux qui ne sont pas faits pour le supporter, le bacille. C'est peut-être ça dont il s'agit. Penser n'est pas en soi une maladie, mais il y en a qu'elle peut rendre malade. Quoiqu'il en soit, c'est quelque chose qui est assez proche de ça que Freud découvre, découvre d'abord. Au niveau de la maladie, il y a de la pensée qui circule et même de la pensée de tout le monde : notre pain et notre vin, la pensée que nous partageons peu, de celle dont on pourrait, changeant une formule, dire : pensez-vous les uns les autres. C'est de celle-là qu'il s'agit : c'est à s'introduire dans ceci que c'est à penser les uns les autres que nous sommes, qu'il y a des phénomènes qui se produisent, qui tiennent étroitement à ce pensez-vous les uns les autres et qui constituent un certain champ de maladie.

Les névroses : voilà avec quoi Freud s'introduit ; c'est à savoir que loin que le processus de la pensée soit une fonction autonome, ou plus exactement qui ne se situe, se constitue que du dégagement de son autonomie, de cette échelle, pyramide humaine, grimpage sur les épaules les uns des autres qui ont permis au cours des siècles dans une tradition qui s'est elle même appelée, mais pourquoi pas philosophique, qui ont permis de dégager des conditions d'un pur exercice de la pensée, quelque chose d'essentiel à isoler pour que de là, elle reprenne une prise au sens inverse sur tout ce dont elle a dû d'abord se préserver pour garantir son juste exercice. Bref, quelque chose qui assurément n'est pas rien, puisqu'il se trouve en apparence que c'est de là qu'à la fin s'est engendré ce qui est notre privilège, une physique correcte, se trouve qu'il nous est représenté de ce travail de culture, d'isolation, pointant vers une certaine efficacité, laisse complètement de côté ce qu'il en est des rapports de l'animal humain à la pensée parce qu'il y est intéressé depuis l'origine et qu'à la vérité, il n'est pas sûr, il semble même certain que ces activités, que ces fonctions voire au niveau le plus élémentaires, le plus physiologique au sens où ce mot désigne les fonctions les plus familières sont déjà intéressés à titre de maintien, à titre de chose qui est roulée, déplacée, qui sert déjà à des fonctions de pensée. Bref, que loin qu'il en soit comme tout ce que le travail des philosophes nous a donné à le supposer, que c'est dans ce dernier critère un acte transparent à lui-même, une pensée qui sait penser que soit l'essence de la pensée ; que tout au contraire tout, tout ce dans quoi nous avons cru devoir nous purifier, nous dégager pour isoler ce processus de la pensée, à savoir nos passions, nos désirs, nos angoisses, voire nos

coliques, nos peurs, nos folies, tout cela nous paraissait en nous témoin de la seule intrusion de ce qu'un Descartes appelle le corps, car à la pointe de cette purification de la pensée il y a que la pensée nous ne pouvons saisir par aucun point qu'elle soit sécable : tout vient du trouble apporté par des passions... ?... des organes : tel est le point où on en arrive au terme d'une tradition philosophique. Au contraire Freud nous faisant retourner en arrière, nous dit que c'est au niveau de nos rapports, rapports à la pensée qu'il faut chercher le retord (*sic*) de toute une part, singulièrement accrue semble-t-il dans notre contexte ; de civilisation de gouverner par la prévalence, la croissance de la pensée en quelque sorte incarnée dans des *brain-trusts*, comme on dit, de la pensée, est là depuis toujours et pour nous sensible encore, dans ce qui nous paraît le plus caduque, le plus déchet, le plus inassimilable au niveau de certaines défaillances qui, en apparence, ne paraissent rien devoir qu'à la fonction du déficit. En d'autres termes ça pense à un niveau où ça ne se saisit pas du tout soi-même comme pensée. Bien plus encore, ça pense et ça pensant à ce niveau ou ça ne se saisit pas soi-même, ça va plus loin. Justement, c'est ainsi parce que ça ne veut à aucun prix se saisir ; que ça préfère incontestablement se dessaisir de soi-même encore que ce soit pensé. Et bien plus encore, ça ne reçoit pas du tout volontiers les observations qui pourraient, du dehors, l'inciter, ce qui pense, à se ressaisir comme pensée. C'est ça la découverte de l'inconscient. Ça a été fait à une époque où rien n'était moins contestable que cette supériorité de la pensée et en particulier, il y avait quand même des gens qu'on appelait selon les registres, nobles descendants des grecs et des romains, civilisés, hommes arrivés au stade de leur pensée positive, enfin où on faisait un crédit que l'histoire nous a montré excessif, au progrès de l'esprit humain et au fait que dans certaines zones pour peu qu'on y ait été un peu aidé, qu'on vous ait tendu la main, on pouvait franchir une frontière et entrer dans le cercle des hommes dans le monde, qui pouvaient se dire éclairés. Évidemment le mérite de Freud est de s'apercevoir qu'il faut en juger autrement, ceci bien avant que l'histoire nous ait en effet rappelé à plus de modestie, en nous montrant ce que nous pouvons depuis telle et telle date toucher du doigt tous les jours, c'est qu'il n'y a en tout cas dans le champ humain défini comme celui des gens qui sont pourvus de pouvoirs singuliers de manier le langage, il n'y a à proprement parler aucune espèce d'aire privilégiée et que civilisés ou pas sont capables des mêmes entraînements collectifs, des mêmes fureurs, qu'ils sont toujours restés à un niveau qu'il n'y a nullement lieu de qualifier comme plus haut ou plus bas, comme affectif, passionnel ou prétendu intellectuel, ou développé comme on dit, mais ont tous à leur portée exactement les mêmes choix et susceptibles de se traduire dans le même succès et les mêmes aberrations. C'est que Freud, par le message qu'il porte, si réduit qu'il soit véhiculé grâce aux soins des gens plus ou moins infirmes qui en sont les représentants officiels ; c'est qu'assurément Freud ne discordait en rien avec tout ce qui nous est arrivé depuis son temps, de nature à nous inspirer sur cette perspective de progrès de la pensée de vues plus modestes.

Il ne discordait en rien, il reste là avec son message, peut-être d'autant plus fort, dans son incidence, qu'il reste encore à l'état fermé du plus énigmatique et que même si on réussit, grâce à un certain niveau de vulgarisation, une certaine flottabilité, il se trouve qu'il y a quelque chose justement à ce niveau où l'être humain est une pensée qui heureusement a ce secret avertissement au sein d'elle même qu'elle s'ignore que les gens sentent que dans ce message freudien même sous la forme où pour l'instant il vogue, transformé en pilules qu'il y a quelque chose de précieux, d'aliéné sans doute, mais dont nous savons qu'à cette aliénation nous sommes liés parce que c'est notre propre aliénation même, et que quiconque se donne la peine d'essayer de rejoindre le niveau où il porte, c'est sûr, la preuve est faite, ne serait-ce que par ce recueil de scories que sont mes propres *Écrits*, c'est sûr d'intéresser, d'intéresser singulièrement les gens les plus divers, les plus dispersés, les plus étrangement situés et pour tout dire, n'importe qui, ceci à l'étonnement de ceux qui veulent que la littérature soit toujours faite pour répondre à de certains besoins. Ils se demandent pourquoi mes *Écrits* se sont vendus. Moi je suis gentil quand on vient me demander cela, je

me mets à leur place, je leur dis : je suis comme vous, je ne sais pas. Et puis, après tout, je leur rappelle que ces *Écrits* sont quand même uniquement quelques fils flotteurs, îlots, points de repère que j'ai mis de temps en temps pour les gens à qui j'enseignais. J'ai mis en réserve le comprimé, dans un certain coin pour qu'ils se souviennent que j'avais déjà dit ça à telle date ; le lendemain du jour où j'ai quitté le journaliste qui venait me demander pourquoi on lisait mes *Écrits*, mais après tout, les *Écrits* ça intéresse le journaliste qui me l'apprend, c'est certain. Si ça intéresse tellement de monde c'est peut-être à cause de ce que j'y dis, tout simplement. Évidemment il y a une certaine conception, celle que j'ai appelé la conception besoin, besoin concret bien sûr, c'est là le principe de toute publicité, au niveau besoin on s'étonne. Pourquoi est-ce qu'ils auraient besoin de ces *Écrits* qui sont paraît-il incompréhensibles ? Ils ont peut-être aussi besoin d'avoir un endroit où ils s'aperçoivent qu'on parle de ce qu'ils ne comprennent pas. Pourquoi pas. Enfin la question de mon enseignement, si elle est, qu'il faille faire valoir Freud, ça n'est évidemment pas au niveau de ce grand public comme on dit, puisque comme je viens de vous l'expliquer, quoi qu'on fasse, et je dirai ça veut dire : n'importe quoi qu'on fasse, à savoir même en laissant la charge des choses à cette corporation qui s'appelle les psychanalystes et dont je suis un des fleurons, ça va très bien avec ce que font les autres, les copains. Le grand public n'a pas besoin de moi pour lui faire valoir Freud puisque je viens de vous expliquer que quoiqu'on fasse, entendez-le comme vous voudrez, et même entendez-le comme je l'entends, Freud est bien là. Donc ce qui jusqu'ici constitue l'effort de mon enseignement n'est évidemment pas à mettre au registre de faire valoir Freud au niveau de la grande presse, mais à un tout autre. Et à la vérité cet enseignement bien sûr n'aurait pas lieu d'être, mais à la vérité je ne vois pas pourquoi je m'en serais moi-même imposé le souci ni l'effort s'il ne s'adressait pas aux psychanalystes. Car voilà, si nous parlons de ce que je vous donne dans sa formule la plus vaste, c'est à savoir que c'est au niveau d'une pensée qu'il me faut bien à partir de maintenant considérer comme existante au niveau le plus radical et conditionnant déjà au moins une part immense de ce que nous connaissons comme animal-humain. Qu'il faille reposer la question de ce que c'est que la pensée que ce n'est pas au niveau où on considère que son essence est d'être transparente à elle-même et de se savoir pensé que gîte la question, mais bien plutôt au niveau du fait que, en naissant tout être humain baigne dans quelque chose que nous appelons la pensée, mais dont un examen plus profond démontre avec évidence, et ceci dès les premiers travaux de Freud, c'est qu'il est tout à fait impossible de saisir ce dont il s'agit, sinon à s'appuyer sur son matériel, constitué par le langage dans tout son mystère. Je veux dire mystère au sens où rien n'est éclairci concernant son origine mais où au contraire, quelque chose est parfaitement discible concernant ses conditions, son appareil, comment c'est fait, au minimum, un langage. Telle est ce qu'on appelle à proprement parler sa structure. Nier que ce soit de là que Freud est parti, c'est nier l'évidence, c'est nier le témoignage que constitue pour nous ses grandes premières œuvres, celles qui s'appellent nommément la *Traumdeutung*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et que nous ce que nous avons traduit par *Le Mot d'Esprit*, le *Witz* c'est nier que c'est uniquement et d'abord au niveau du fait que des phénomènes qui en apparence se présentent fondamentalement comme irrationnels, comme capricieux, comme bouchon, le rêve comme absurdité, le lapsus, son caractère dérisoire du *Witz* qui nous fait rigoler on ne sait pas pourquoi, c'est là que Freud d'abord désigne le champ de l'inconscient et que si à l'intérieur de cela, forcé d'aller vite, évidemment il nous dirige vers le champ spécialement intéressé par tous ces phénomènes, c'est à dire le champ de la sexualité, il n'en reste pas moins, que la structure, le matériel qui est en cause désigne, puisque justement tout ce qui se passe sans le moindre secours de ce que nous avons pris jusqu'alors pour la pensée c'est à dire quelque chose de saisissable comme conscient, comme capable de se saisir soi-même, c'est bien là d'où part Freud. Ce qu'introduit comme radical, comme bascule, qu'introduit comme champ qui pose des questions complètement nouvelles en particulier celle-ci, la première de toutes, qui est de savoir si la conscience elle-même est cette chose qui se

prétend peut-être la plus impondérable des choses, mais assurément la plus autonome, l'inconscient n'est pas une simple conséquence, un détail et en plus un détail frappé de mirage, par rapport à ce qu'il en est des effets d'une certaine articulation radicale, celle que nous saisissons dans le langage, en tant que ce serait peut-être bien elle après tout, qui aurait engendré ce quelque chose qui est en question sous le nom de pensée. Autrement dit la pensée n'est pas quelque chose que nous concevons pointée comme une espèce de fleur, chose qui pointe au sommet dont (*sic*) ne sait quelle évolution, dont on voit mal au reste qui serait le facteur commun qui la destinerait cette évolution à produire cette fleur ou au contraire de quelque chose dont il s'agit pour nous, de réinterroger sérieusement quelle peut être l'origine et de voir qu'en tout cas tel que ça se présente à nous pour l'instant, ça n'est assurément pas sous la forme d'une fonction détachable, qualifiable à aucun degré de supérieure, mais au contraire une condition préalable, radicale à l'intérieur desquelles on fasse loger comme elles peuvent toute une série de fonctions en effet animales et ceci depuis les plus supérieures comme on dit, celles qui peuvent se situer au niveau du névraxe jusqu'aussi bien à celles qui se passent, on ne sait pas pourquoi on les appelle inférieures, au niveau des tripes et des boyaux. Ce qui importe en d'autres termes c'est de remettre en question tout cet étagement d'entités qui tentent à nous faire saisir les mécanismes organiques comme quelque chose de hiérarchisé, alors qu'en fait, c'est au contraire peut-être, au niveau d'un certain discord radical cadre deux*, peut-être trois registres que je désigne comme le symbolique, l'imaginaire et le réel. Même leurs distances réciproques ne sont pas homogènes et les mettre sur une même liste a déjà quelque chose d'arbitraire ; qu'importe si ces registres au moins pour introduire la question, peuvent avoir quelque chose d'efficace. Quoiqu'il en soit, dès lors qu'il s'agit au niveau d'une certaine passion, souffrance, dès lors qu'il s'agit d'une pensée, dont nous ne pouvons saisir nulle part qui la pense comme étant une conscience, avoir une pensée qui nulle part ne se saisit elle-même, une pensée dont toujours peut se poser la question du qui la pense, ceci suffit, pour que quiconque s'introduit dans cette étrange dialectique, doive au moins pour lui, avoir renoncé à cette prévalence de la pensée en tant qu'elle se saisit elle-même. Je veux dire que le psychanalyste ne doit pas seulement avoir plus ou moins bien lu Freud en gardant par devers lui ces petites cases de l'univers psychologique, grâce à quoi il est bien d'avance clair que toi c'est toi et moi je suis moi, moi en tout cas bien entendu puisque je suis psychanalyste, je suis le gros malin chargé de te conduire dans les détours d'un sérail dont j'aurai depuis longtemps la familiarité ; que si le psychanalyste, je veux dire au niveau de sa pratique, n'est pas capable de se présenter à tout instant comme étant, ce qui est en principe parfaitement à sa portée, à savoir quelle est sa dépendance à lui d'un certain nombre de choses qu'en principe, je répète, il a du toucher du doigt dans son expérience inaugurale, la dépendance d'un certain fantasme par exemple, et de considérer que ce n'est pas parce qu'on vient le trouver comme étant ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir, il sait, puisque justement ce sur quoi on le consulte c'est non pas sur ce qui est en marge d'un savoir quelconque, que ce soit celui du sujet ou que ce soit le savoir commun, que c'est justement sur le point qui se présente comme étant ce qui échappe au savoir, à savoir radicalement sur ce qui pour chacun est ce qu'il ne veut pas savoir. Pourquoi ne veut-il pas le savoir si ce n'est parce que c'est, parce que c'est là quelque chose qui le met en question comme sujet du savoir, ceci au niveau de l'être le plus simple et disons le moins informé. Que l'analyste ne croie pas pouvoir s'introduire dans une pareille question, à purement accepter ce qui lui a été déféré comme rôle dans cette forme du sujet supposé savoir, puisqu'il sait bien qu'il ne sait pas, que tout ce qu'il pourra forger comme savoir propre risque de ne pas se constituer autrement qu'il ne ferait d'une défense contre sa propre vérité. Tout ce qu'il construira comme psychologie de l'obsessionnel, tout ce qu'il incarnera dans telle ou telle tendance dite primitive, n'empêchera pas, qu'à mesure que plus loin se

* Nous reproduisons textuellement la transcription proposée, manifestement peu compréhensible.

poussera cette relation qu'on appelle le transfert, il sera mis en question sur le mode fondamental qui est celui de la névrose en tant qu'il comporte le jeu glissant de la demande et du désir. Il ne sait pas, il ne sent pas, que rien ne saurait se déplacer quand il ne sent effectivement pas que c'est son désir que la demande hystérique intéresse ; que c'est sa demande que le désir de l'obsessionnel veut faire surgir à tout prix, ce qui selon la loi pour chacun règle leurs rapports avec leur partenaire, il ne suffit pas que cet appel il y réponde en démontrant à chacun de ses questionnants qu'il y a là telles formes déjà qui sont passées, reproduites, qu'il recule la question vers je ne sais quelle réitération toujours bien sûr rétroactive, assurément dimension essentielle à faire saisir au sujet, ce qu'il a laissé tomber de lui-même sous la forme d'un irréductible noyau. Mais sans échafaudage, tant de constructions compliquées destinées à rendre compte des résistances, des défenses, des opérations du sujet, de tel et tel gain plus ou moins désirable, peuvent ne représenter que superstructures au sens de constructions fictives destinées pour l'analyse à le séparer de ceci où en fin de compte il est traqué qui finit par représenter pour le sujet ce à quoi le progrès analytique doit enfin le faire renoncer : cet objet à la fois privilégié et objet-déchet à quoi il s'est lui-même accolé et qui finit par mettre l'analyste dans une position si dramatique puisqu'il faut qu'il sache lui-même à la fin, éliminer de ce dialogue comme quelque chose qui en tombe et qui en tombe pour jamais. Cette discipline qui, contraire à celle qui compte sur je ne dirai pas le savant, car le savant de la science moderne c'est quelqu'un qui a un rapport singulier avec ce qu'on peut appeler socialement sa surface avec sa propre dignité qui est tellement loin de cette forme idéale, qui est au fond, qui constitue le statut de sa dignité, de celui qui sait et qui touche, de celui qui par la présence de sa seule autorité opère et guérit, que ce n'est pas au savant que je m'en remettrais mais chacun sait que ce qui est tellement nouveau, qui spécifie les formes les plus actuelles de la recherche scientifique ne sont pas, ne sont nullement identifiables aux types traditionnels de l'autorité savante. La voracité avec laquelle ceux qui entendent, ce je l'enseigne déjà depuis tant d'années se suent^{**}, c'en est dérisoire, sur mes formules pour en faire <de petits articles>^{***} donc chacun en fin de compte ne pense rien d'autre que ceci, qu'ils se pareront de mes plumes, tout ceci bien sûr pour se donner les gants d'avoir fait un article qui tient debout. Rien n'est plus contraire à ce qu'il s'agirait d'obtenir d'eux à savoir justement à conquérir la juste situation de dépouillement, de démunissement dirai-je qui doit constituer celle de l'analyste en tant qu'il est un homme entre d'autres qui doit savoir qu'il n'est ni savoir ni conscience, mais dépendant aussi bien du désir de l'Autre que de sa parole. Tant qu'il n'y aura pas d'analyste qui m'aient assez bien entendu pour arriver à ce point, bien sûr il n'y aura pas non plus c'est que cela engendrerait aussitôt à savoir ces pas essentiels où nous en sommes encore à attendre dans l'analyse et qui redoublant les pas de Freud la ferait de nouveau avancer.

^{**}. Proposition de lecture : [...] *ce que j'enseigne depuis tant d'années et suent* [...]

^{***}. mots difficilement lisibles : *de petite artoulets*.

Annuaire 1966-1967 – documents rapports chronique – École pratique des hautes Études – Section de sciences Économiques et sociales pp 211-212

⁽²¹⁾Chargé de conférences : M. le docteur Jacques Lacan – Compte rendu d'enseignement.

Le séminaire de cette année s'est occupé, suivant sa ligne, de la fonction longtemps repérée dans l'expérience psychanalytique au titre de la relation dite d'objet.

On y professe qu'elle domine pour le sujet analysable sa relation au réel, et l'objet oral ou anal y sont promus, aux dépens d'autres, dont le statut pourtant manifeste, y demeure incertain.

C'est que si les premiers reposent directement sur la relation de la demande, bien propice à l'intervention corrective, les autres exigent une théorie plus complexe, puisque n'y peut être méconnue une division du sujet, impossible à réduire par les seuls efforts de la bonne intention : étant la division même dont se supporte le désir.

Ces autres objets, nommément le regard et la voix (si nous laissons à venir l'objet en jeu dans la castration), font corps avec cette division du sujet et en présentent dans le champ même du perçu la partie éliée comme proprement libidinale. Comme tels, ils font reculer l'appréciation de la pratique, qu'intimide leur recouvrement par la relation spéculaire, avec les identifications du moi qu'on y veut respecter.

Ce rappel suffit à motiver que nous ayons insisté de préférence sur la pulsion scopique et sur son objet immanent : le regard.

Nous avons donné la topologie qui permet de rétablir la présence du perçipiens lui-même dans le champ où il est pourtant perceptible, quand il ne l'est même que trop dans les effets de la pulsion (exhibition et voyeurisme).

Cette topologie qui s'inscrit dans la géométrie projective et les surfaces de l'*analysis situs*, n'est pas à prendre comme il en est des modèles optiques chez Freud, au rang de métaphore, mais bien pour représenter la structure elle-même. Elle rend compte de l'impureté du perceptum scopique, en retrouvant ce que nous avons cru pouvoir indiquer de la présence du perçipiens, irrécusable de la marque qu'elle emporte du signifiant, quand elle se montre monnayée dans le phénomène jamais conçu de la voix psychotique.

⁽²¹²⁾L'exigence absolue, en ces deux points, d'une théorie du désir nous reporte à la rectification des fléchissements de la pratique, à l'autocritique nécessaire de la position de l'analyste, qui va aux risques attachés à sa propre subjectivation, s'il veut répondre honnêtement fût-ce seulement à la demande.

Exposés d'élèves et travaux pratiques :

Exposé de M. le Docteur Green, sur : « L'objet *a* de M. Jacques Lacan ». exposé de MM. les Docteurs Conté et Melman, de Mme la doctoresse Irène Perrier-Roublef, etc., sur « Les travaux du Docteur Conrad Stein », lequel y répond.

Exposé de Mme la Doctoresse Thérèse Parisot, sur « Les travaux de M. Dragonetti (Louvain), sur Dante ». exposé de Mlle Muriel Drazien, sur « Plusieurs travaux de Jones ».

Exposés de conférenciers extérieurs :

Présence de M. Michel Foucault.

Activité scientifique du Chargé de conférences :

a) *Congrès, conférences, missions scientifiques* : six conférences prononcées en anglais sur la psychanalyse et le langage, respectivement à Columbia University (N.Y.), à Harvard University, à M.I.T., à l'Université de Detroit, à Ann Arbor (Michigan), à l'Université de Chicago, devant un public de médecins, de psychanalystes, de psychologues, de linguistes et de philosophes (maîtres et étudiants), 20 février-20 mars.

Conférence à la société de philosophie de Nancy : 23 avril.

b) *Publication* : parution des *Écrits* de Jacques Lacan, aux éditions du Seuil

c) Direction de l'École Freudienne de Paris.

Cette première version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école est parue dans Ornicar ? Analytica volume 8 –1978. Elle y est présentée comme celle qui fut effectivement prononcée par Lacan le 9 octobre 1967. Elle contient 4845 mots alors que la version dite seconde publiée dans Scilicet comprend 5059 mots.

⁽⁵⁾Il s'agit de fonder dans un statut assez durable pour être soumis à l'expérience, les garanties dont notre École pourra autoriser de sa formation un psychanalyste – et dès lors en répondre.

Pour introduire mes propositions, il y a déjà mon acte de fondation et le préambule de l'Annuaire. L'autonomie de l'initiative du psychanalyste y est posée en un principe qui ne saurait souffrir chez nous de retour.

L'École peut témoigner que le psychanalyste en cette initiative apporte une garantie de formation suffisante.

Elle peut aussi constituer le milieu d'expérience et de critique qui établisse voire soutienne les conditions des garanties les meilleures.

Elle le peut et donc elle le doit, puisqu'Ecole, elle ne l'est pas seulement au sens où elle distribue un enseignement, mais où elle instaure entre ses membres une communauté d'expérience, dont le cœur est donné par l'expérience des praticiens.

À vrai dire, son enseignement même n'a de fin que d'apporter à cette expérience la correction, à cette communauté la discipline d'où se promeut la question théorique par exemple, de situer la psychanalyse au regard de la science.

Le noyau d'urgence de cette responsabilité n'a pu faire que de s'inscrire déjà à l'annuaire.

Garantie de formation suffisante : c'est l'A.M.E. – l'analyste membre de l'École.

Aux A.E., dits analystes de l'École, reviendrait le devoir ⁽⁶⁾de l'institution interne soumettant à une critique permanente l'autorisation des meilleurs.

Nous devons ici insérer l'École dans ce qui pour elle, *est le cas*. Expression qui désigne une position de fait à retenir d'événements relégués dans cette considération.

L'École, de son rassemblement inaugural ne peut omettre qu'il s'est constitué d'un choix pour ses membres délibéré, celui d'être exclu de l'Association Psychanalytique Internationale.

Chacun sait en effet que c'est sur un vote, lequel n'avait d'autre enjeu que de permettre ou d'interdire la présence de mon enseignement, qu'a été suspendue leur admission à l'I.P.A., sans autre considération tirée de la formation reçue, et spécialement sans objection de ce qu'elle fût reçue de moi. Un vote, un vote politique, suffisait pour être admis à l'Association Psychanalytique Internationale, comme l'ont montré ses suites.

Il en résulte que ceux qui se sont regroupés dans ma fondation, ne témoignent par là de rien d'autre que du prix qu'ils attachent à un enseignement – qui est le mien, qui est de fait sans rival – pour soutenir leur expérience. Cet attachement est de pensée pratique, disons le, et non pas d'énoncés conformistes : c'est pour l'air, nous irons jusqu'à cette métaphore, que notre enseignement apporte au travail, qu'on a préféré être exclu que de le voir disparaître et même que de s'en séparer. Ceci se conclut aisément de ce que nous ne disposons jusqu'à présent d'aucun autre avantage dont nous puissions balancer la chance ainsi déclinée.

Avant d'être un problème à proposer à quelques cavillations analytiques, ma position de chef d'École est un résultat d'une relation entre analystes, qui depuis dix sept ans s'impose à nous comme un scandale.

⁽⁷⁾Je souligne que je n'ai rien fait en produisant l'enseignement qui m'était confié dans un groupe, ni pour en tirer la lumière à moi, notamment par aucun appel au public, ni même pour trop souligner les arêtes qui auraient pu contrarier la rentrée dans la communauté, laquelle restait pendant ces années le seul souci véritable de ceux à qui m'avait réuni une précédente infortune (soit la sanction donnée par les soins de Mademoiselle Anna Freud à une sottise de manœuvre, commise elle-même sous la consigne que je n'en sois pas averti).

Cette réserve de ma part est notable par exemple dans le fait qu'un texte essentiel à trouver dans mes *Écrits* pour donner, sous la forme inévitable de la satire, la critique dont tous les termes sont choisis, des sociétés analytiques en exercice, (*Situation de la psychanalyse en 1956*) – que ce texte à tenir pour préface à notre effort présent, a été retenu par moi jusqu'à l'édition qui le livre.

J'ai donc préservé dans ces épreuves, on le sait, ce que je pouvais donner. Mais j'ai préservé aussi ce qui à d'autres paraissait à obtenir.

Ces rappels ne sont là que pour situer justement l'ordre de concession éducative auquel j'ai soumis même les temps de ma doctrine.

Cette mesure toujours tenue, laisse maintenant oublier l'obscurantisme incroyable de l'audience où j'avais à la faire valoir.

Ceci pour dire qu'ici il me faudra devancer, dans les formules à vous proposer maintenant, les suites que je suis en droit d'attendre, et notamment des personnes présentes, pour ce qu'il m'a été permis d'en émettre jusqu'alors. Du moins a-t-on pour inférer ce qui vient ici, sous toutes les formes possibles, déjà de moi l'indication.

⁽⁸⁾Nous partons de ceci que *la racine* de l'expérience du champ de la psychanalyse posé en son *extension*, seule base possible à motiver une École, est à trouver dans l'expérience psychanalytique elle-même, nous voulons dire prise en *intension* : seule raison juste à formuler de la nécessité d'une psychanalyse introductive pour opérer dans ce champ. En quoi donc nous nous accordons de fait avec la condition partout reçue de la psychanalyse dite didactique.

Pour le reste, nous laissons en suspens ce qui a poussé Freud à cet extraordinaire *joke* que réalise la constitution des sociétés psychanalytiques existantes, car il n'est pas possible de dire qu'il les aurait voulues autrement.

Ce qui importe, c'est qu'elles ne peuvent se soutenir dans leur succès présent sans un appui certain dans le réel de l'expérience analytique.

Il faut donc interroger ce réel pour savoir comment il conduit à sa propre méconnaissance, voire produit sa négation systématique.

Ce *feed-back* déviant ne peut, comme nous venons de le poser, être détecté que dans la psychanalyse en intension. Du moins l'isolera-t-on ainsi de ce qui dans l'extension relève de ressorts de compétition sociale, par exemple, qui ne peuvent faire ici que confusion.

Qui à avoir quelque vue du transfert, pourrait douter qu'il n'y a pas de référence plus contraire à l'idée de l'intersubjectivité ?

Au point que je pourrais m'étonner qu'aucun praticien ne se soit avisé de m'en faire objection hostile, voire amicale. Ce m'aurait été occasion de marquer que c'était bien pour qu'il y pense, que j'ai dû rappeler d'abord ce qu'implique de relation intersubjective l'usage de la parole.

⁽⁹⁾C'est pourquoi à tout bout de champ de mes *Écrits*, j'indique ma réserve sur l'emploi de la dite intersubjectivité par cette sorte d'universitaires qui ne savent se tirer de leur lot, qu'à s'accrocher à des termes qui leur semblent lévitatoires, faute de saisir leur connexion là où ils servent.

Il est vrai que ce sont les mêmes qui favorisent l'idée que la praxis analytique est faite pour ouvrir notre relation au malade à la compréhension. Complaisance ou malentendu qui fausse notre sélection au départ, où se montre qu'ils ne perdent pas tellement le nord quand il s'agit de la matérielle.

Le transfert, je le martèle depuis déjà quelque temps, ne se conçoit qu'à partir du terme du *sujet supposé savoir*.

À m'adresser à d'autres, je produirais d'emblée ce que ce terme implique de déchéance constituante pour le psychanalyste, à l'illustrer du cas originel. Fliess, c'est-à-dire le médicastre, le chatouilleur de nez, mais qui à cette corde prétend faire résonner les rythmes archétypiques, vingt et un jours pour le mâle, vingt huit pour la femelle, très précisément ce

savoir qu'on suppose fondé sur d'autres rets que ceux de la science qui à l'époque se spécifie d'avoir renoncé à ceux là.

Cette mystification qui double l'antiquité du statut médical, voilà qui a suffi à creuser la place où le psychanalyste s'est logé depuis. Qu'est-ce à dire, sinon que la psychanalyse tient à celui qui doit être nommé le psychanalysant : Freud le premier en l'occasion, démontrant qu'il peut concentrer en lui le tout de l'expérience. Ce qui ne fait pas une autoanalyse pour autant.

Il est clair que le psychanalyste tel qu'il résulte de la reproduction de cette expérience, par la substitution du psychanalysant originel à sa place, se détermine différemment par rapport au sujet supposé savoir.

⁽¹⁰⁾Ce terme exige une formalisation qui l'explique.

Et justement qui bute aussitôt sur l'intersubjectivité. Sujet supposé par qui ? dira t on, sinon par un autre sujet.

Et si nous supposons provisoirement qu'il n'y a pas de sujet supposable par un autre sujet ? On sait en effet que nous ne nous référons pas ici au sens vague du sujet psychologique qui est précisément ce que l'inconscient met en question.

N'est-il pas acquis que le sujet transcendantal, disons celui du *cogito*, est incompatible avec la position d'un autre sujet ? Déjà dans Descartes, on saisit qu'il n'en saurait être question, sinon à passer par Dieu comme garant de l'existence. Hegel remet les choses au point avec la fameuse exclusion de la coexistence des consciences. D'où part la destruction de l'autre, inaugurale de la phénoménologie de l'esprit, mais de quel autre ? On détruit le vivant qui supporte la conscience, mais la conscience, celle du sujet transcendantal, c'est impossible. D'où le huis clos où Sartre conclut : c'est l'enfer. L'obscurantisme lui non plus ne semble pas près de mourir si vite.

Mais peut-être à poser le sujet comme ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant, pourrions nous rendre la notion du sujet supposé plus maniable : le sujet est là bien supposé, très précisément sous la barre elle même tirée sous l'algorithme de l'implication signifiante. Soit :

$$\frac{S \longrightarrow S'}{S \dots\dots\dots}$$

Le sujet est le signifié de la pure relation signifiante.

Et le savoir, où l'accrocher ? Le savoir n'est pas moins supposé, nous venons d'en prendre l'idée – que le sujet. La nécessité de la portée de l'écriture musicale pour rendre compte du discours s'impose ici une fois de plus, pour faire ⁽¹¹⁾saisir vivement le

$$\frac{\text{supposé}}{\text{sujet} \dots\dots\dots \text{savoir}}$$

Deux sujets ne sont pas imposés par la supposition d'un sujet, mais seulement un signifiant qui représente pour un autre quelconque, la supposition d'un savoir comme attenante à un signifié, soit un savoir pris dans sa signification.

C'est l'introduction de ce signifiant dans la relation artificielle du psychanalysant en puissance à ce qui reste à l'état d'*x*, à savoir le psychanalyste, qui définit comme ternaire la fonction psychanalytique.

Il s'agit d'en extraire la position ainsi définie du psychanalyste.

Car celui qui se désigne ainsi, ne saurait, sans malhonnêteté radicale se glisser dans ce signifié, même si son partenaire l'en habille (ce qui n'est nullement le cas moyen), dans ce signifié à qui est imputé le savoir.

Car non seulement son savoir n'est pas de l'espèce de ce que Fliess élucubre, mais très précisément c'est là ce dont il ne veut rien savoir. Comme il se voit dans ce réel de l'expérience tout à l'heure invoqué là où il est : dans les Sociétés, si l'ignorance où l'analyste se tient de ce qui pourrait même commencer à s'articuler de scientifique dans ce champ, la

génétique par exemple, ou l'intersexualité hormonale. Il n'y connaît rien, on le sait. Il n'a à en connaître à la rigueur qu'en manière d'alibi pour les confrères.

Les choses du reste trouvent leur place tout de suite, à se souvenir de ce qu'il y a, pour le seul sujet en question (qui est, ne l'oublions pas, le psychanalysant) à savoir.

Et ceci à introduire la distinction depuis toujours présente à l'expérience de la pensée telle que l'histoire la ⁽¹²⁾fournit : distinction du savoir textuel et du savoir référentiel.

Une chaîne signifiante, telle est la forme radicale du savoir dit textuel. Et ce que le sujet du transfert est supposé savoir, c'est, sans que le psychanalysant le sache encore, un texte, si l'inconscient est bien ce que nous nous savons : structuré comme un langage.

N'importe quel clerc d'autrefois, voire sophiste, colporteur de contes, ou autre talmudiste, serait tout de suite ici au fait. On aurait tort de croire pourtant que ce savoir textuel a terminé sa mission sous prétexte que nous n'admettons plus de révélation divine.

Un psychanalyste, au moins de ceux à qui nous apprenons à réfléchir, devrait pourtant reconnaître ici la raison de la prévalence d'un texte au moins, celui de Freud, dans sa cogitation.

Disons que le savoir référentiel, celui qui se rapporte au référent, dont vous savez qu'il complète le ternaire dont les deux autres termes sont signifiant et signifié, autrement dit le connote dans la dénotation, n'est bien entendu pas absent du savoir analytique, mais il concerne avant tout les effets du langage, le sujet d'abord, et ce qu'on peut désigner du terme large de structures logiques.

Sur énormément d'objets que ces structures impliquent, sur presque tous les objets qui par elles viennent à conditionner le monde humain, on ne peut dire que le psychanalyste sache grand chose.

Ça vaudrait mieux, mais c'est variable.

La question est non pas de ce qu'il sait, mais de la fonction de ce qu'il sait dans la psychanalyse.

Si nous nous en tenons à ce point nodal que nous y ⁽¹⁴⁾désignons comme intensif, soit la façon dont il a à parer à l'investiture qu'il reçoit du sujet supposé savoir, la discordance apparaît évidente de ce qui va s'en inscrire aussitôt dans notre algorithme

$$\frac{S \longrightarrow (S', S'' \dots)}{s \dots (S', S'', S''' \dots S^n)}$$

Tout ce qu'il sait n'a rien à voir avec le savoir textuel que le sujet supposé savoir lui signifie : l'inconscient qu'implique l'entreprise du psychanalysant.

Simplement le signifiant qui détermine un tel sujet, a à être retenu par lui pour ce qu'il signifie : le signifié du texte qu'il ne sait pas.

Tel est ce qui commande l'étrangeté où lui paraît la recommandation de Freud, si insistante pourtant, laquelle s'articule expressément comme d'exclure tout ce qu'il sait dans son abord de chaque nouveau cas.

L'analyste n'a d'autre recours que de se placer au niveau du *s* de la pure signification du savoir, soit du sujet qui n'est pas encore déterminable que d'un glissement qui est désir, de se faire désir de l'Autre, dans la pure forme qui s'isole comme désir de savoir.

Le signifiant de cette forme étant ce qui est articulé dans le Banquet comme l'ἄγαλμα, le problème de l'analyste est représentable (et c'est pourquoi nous lui avons fait la place que l'on sait) dans la façon dont Socrate supporte le discours d'Alcibiade, c'est à dire très précisément en tant qu'il vise un autre, Agathon, au nom ironique précisément dans ce cas.

Nous savons qu'il n'y a pas d'ἄγαλμα que celui qui veut sa possession, puisse obtenir.

L'enveloppe (quelle qu'en soit la disgrâce qui fasse le psychanalyste paraître la constituer), est une enveloppe qui ⁽¹⁴⁾sera vide, s'il l'ouvre aux séductions de l'amour ou de la haine du sujet.

Mais ce n'est pas dire que la fonction de l'□γαλμα du sujet supposé savoir, ne puisse être pour le psychanalyste, comme je viens d'en ébaucher les premiers pas, la façon de centrer ce qu'il en est de ce qu'il choisit de savoir.

Dans ce choix, la place du non-savoir est centrale.

Elle n'en est pas moins articulable en conduites pratiques. Celle du respect du cas par exemple, nous l'avons dit. Mais celles-ci restent parfaitement vaines hors d'une théorie ferme de ce qu'on refuse et de ce qu'on admet de tenir pour être à savoir.

Le non-savoir n'est pas de modestie, ce qui est encore se situer par rapport à soi ; il est proprement la production « en réserve » de la structure du seul savoir opportun.

Pour nous référer au réel de l'expérience, supposé décelable dans la fonction des sociétés, trouvons là forme à saisir pourquoi des êtres qui se distinguent par un néant de la pensée, reconnu de tous et accordé comme de fait dans les propos courants (c'est là l'important), sont aisément mis dans le groupe en position représentative.

C'est qu'il y a là un chapitre que je désignerai comme la confusion sur le zéro. Le vide n'est pas équivalent au rien. Le repère dans la mesure n'est pas l'élément neutre de l'opération logique. La nullité de l'incompétence n'est pas le non marqué par la différence signifiante.

Désigner la forme du zéro est essentiel, qui, (c'est la visée de notre 8 intérieur), placée au centre de notre savoir, soit rebelle à ce que s'y substituent les semblants d'un batelage ici très singulièrement favorisé.

⁽¹⁵⁾Car justement parce que tout un savoir exclu par la science ne peut qu'être tenu à l'écart de la psychanalyse, si l'on ne sait pas dire quelle structure logique y supplée « au centre » (terme ici approché), n'importe quoi peut y venir – (et les discours sur la bonté).

C'est dans cette ligne que se place la logique du fantasme. La logique de l'analyste est l'□γαλμα qui s'intègre au fantasme radical que construit le psychanalysant.

Cette ordination de l'ordre de savoir en fonction dans le procès analytique, voilà ce autour de quoi doit tourner l'admission dans l'École. Elle implique toutes sortes d'appareils – dont l'âme est à trouver dans les fonctions déjà déléguées dans le Directoire – Enseignement, Direction de travaux, Publication.

Elle comporte le groupement de certains livres à publier en collection – et au delà une bibliographie systématique. Je ne m'en tiens là qu'à des indications.

Ce propos est fait pour montrer comment se raccordent immédiatement les problèmes en extension, à ceux, centraux à l'intention.

C'est ainsi qu'il nous faut reprendre la relation du psychanalysant au psychanalyste, et comme dans les traités d'échecs passer du début à la fin de partie.

Que dans la fin de partie la clef se trouve du passage de l'une des deux fonctions à l'autre, c'est ce qui est exigé par la pratique de la psychanalyse didactique.

Rien qui là ne reste confus ou voilé. Je voudrais indiquer comment notre École pourrait opérer pour dissiper cette ténèbres.

Je n'ai pas à ménager ici de transition pour ceux qui ⁽¹⁶⁾me suivent ailleurs.

Qu'est ce qui à la fin de l'analyse vient à être donné à savoir ?

Dans son désir, le psychanalysant peut savoir ce qu'il est. Pur manque en tant que (– φ), c'est par le médium de la castration quel que soit son sexe qu'il trouve la place dans la relation dite génitale. Pur objet en tant que (a) il obture la béance essentielle qui s'ouvre dans l'acte sexuel, par des fonctions qu'on qualifiera de prégénitales.

Ce manque et cet objet, je démontre qu'ils ont même structure. Cette structure ne peut être que rapport au sujet, au sens admis par l'inconscient. C'est elle qui conditionne la division de ce sujet.

Leur participation à l'imaginaire (de ce manque et de cet objet) est ce qui permet au mirage du désir de s'établir sur le jeu aperçu du rapport de causation par où l'objet (a) divise le sujet (d → (S <> a)).

Mais apercevez là vous même ce qu'il en est de ce que j'ai appelé le psychanalysant plus haut. Si je le dis être cette cause de sa division, c'est en tant qu'il est devenu ce signifiant qui suppose le sujet du savoir. Il n'y a que lui à ne pas savoir qu'il est l' $\square\gamma\alpha\lambda\mu\alpha$ du procès analytique (comment quand c'est Alcibiade, ne pas le reconnaître ?), ni à quel autre signifiant inconnu (et combien nul d'ordinaire) sa signification de sujet s'adresse.

Sa signification de sujet ne dépasse pas l'avènement du désir, fin apparente de la psychanalyse, mais il y reste la différence du signifiant au signifié qui va choir (sous la forme du $(-\phi)$ ou de l'objet (a) entre lui et le psychanalyste pour autant que celui-ci va se réduire au signifiant quelconque.

⁽¹⁷⁾C'est pourquoi je dis que c'est dans ce $(-\phi)$ ou ce (a) qu'apparaît son être. L'être de l' $\square\gamma\alpha\lambda\mu\alpha$, du sujet supposé savoir, achève le procès du psychanalysant, dans une destitution subjective.

Voilà-t-il pas ce que nous ne pourrions énoncer qu'entre nous ? N'est ce pas là assez pour semer la panique, l'horreur, la malédiction, voire l'attentat ? En tout cas justifier les aversions préjudicielles à l'entrée dans la psychanalyse ?

Certes il y a trouble à une certaine pointe de l'analyse, mais il n'y a d'angoisse légitime (dont j'ai fait état) qu'à pénétrer – et il le faut pour la psychanalyse didactique – dans ce qu'il faut bien appeler un au-delà de la psychanalyse, dans la véritable garde où succombe présentement toute énonciation rigoureuse sur ce qui s'y passe.

Cette garde rencontre l'insouciance qui protège le plus sûrement vérité et sujets tout ensemble, et c'est pourquoi à proférer devant les seconds la première, cela ne fait, on le sait bien, ni chaud ni froid, qu'à ceux qui en sont proches. Parler de destitution subjective n'arrêtera pas l'innocent.

Il faut seulement avoir présent qu'au regard du psychanalysant, le psychanalyste, et à mesure qu'on est plus loin dans la fin de partie, est en position de reste au point que c'est bien à lui que ce qu'on appellerait d'une dénotation grammaticale qui en vaut mille, le participe passé du verbe, conviendrait plutôt en cet extrême.

Dans la destitution subjective, l'éclipse du savoir va à cette réparation dans le réel, dont quelqu'un vous entretient parfois.

Celui qui a reconstruit sa réalité de la fente de l'impubère réduit son psychanalyste au point projectif du regard.

Celui qui, enfant, s'est trouvé dans le représentant ⁽¹⁸⁾représentatif de sa propre plongée à travers le papier journal dont s'abritait le champ d'épandage des pensées paternelles, renvoie au psychanalyste l'effet de seuil où il bascule dans sa propre déjection.

La psychanalyse montre en sa fin une naïveté dont c'est une question à poser, si nous pouvons la mettre au rang de garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste.

Il vaut donc de reprendre ici le sujet supposé savoir du côté du psychanalyste. Quoi ce dernier peut-il penser devant ce qui choit d'être du psychanalysant, quand celui-ci étant venu de ce sujet à en savoir un bout, n'a plus envie du tout d'en lever l'option ?

À quoi ressemble cette jonction où le psychanalysant semble le doubler d'un renversement logique qui se dirait à lui en attribuer l'articulation : « Qu'il sache comme étant de lui ce que je ne savais pas de l'être du savoir, et qui a maintenant pour effet que ce que je ne savais pas est de lui effacé » ?

C'est lui faire la part belle de ce savoir peut-être imminent, au plus aigu, que ce que la destitution subjective en cette chute masque la restitution où vient l'être du désir, de se rejoindre, à ne s'y nouer que d'un seul bord, à l'être du savoir.

Ainsi Thomas à la fin de sa vie : *sicut palea*, de son œuvre il le dit : du fumier.

De ce que le psychanalyste a laissé obtenir au psychanalysant du sujet-supposé-savoir, c'est à lui que revient d'y perdre l' $\square\gamma\alpha\lambda\mu\alpha$.

Formule qui ne nous semble pas indigne de venir à la place de celle de la liquidation – terme combien futile ! – du transfert, dont le bénéfice principal est, malgré l'apparence, de renvoyer toujours au patient prétendu, en dernier ressort, ⁽¹⁹⁾la faute.

Dans ce détour qui le ravale, ce dont l'analyste est le gond, c'est de l'assurance que prend le désir dans le fantasme, et dont alors il s'avère que la prise n'est rien que celle d'un désêtre.

Mais n'est-ce pas là qu'est offerte au psychanalysant ce tour de plus dans le doublage qui nous permet d'y engendrer le désir du psychanalyste ?

Retenons pourtant, avant de franchir ce passage, cette alternance dont notre discours se syncope de faire ainsi l'un l'autre s'écranter. Où toucher mieux la non-intersubjectivité ? Et combien il est impossible qu'un témoignage juste soit porté par celui qui franchit cette passe, sur celui qui la constitue – entendons qu'il l'est cette passe, de ce que son moment reste son essence même, même si, après, ça lui passera.

C'est pourquoi ceux à qui ça a passé au point d'en être béats, me paraissent conjoindre l'impropre à l'impossible en ce témoignage éventuel – et ma proposition va-t-elle être que ce soit plutôt devant quelqu'un qui soit encore dans le moment originel, que s'éprouve qu'est bien advenu le désir du psychanalyste.

Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier la qualité d'une certaine position dépressive ? Nous n'éversons là rien. On ne peut s'en donner les airs, si on n'y est pas.

C'est le moment même de savoir si dans la destitution du sujet, le désir advient qui permette d'occuper la place du désêtre, justement de vouloir opérer à nouveau ce qu'implique de séparation (avec l'ambiguïté du *se parer* que nous y incluons pour y prendre ici son accent) l' $\alpha\gamma\alpha\lambda\mu\alpha$.

Disons ici, sans développer, qu'un tel accès implique, ⁽²⁰⁾la barre mise sur l'Autre, que l' $\alpha\gamma\alpha\lambda\mu\alpha$ en est le signifiant, que c'est de l'Autre que choisit le (a) comme en l'Autre s'ouvre la béance du $(-\phi)$ et que c'est pourquoi, qui peut articuler ce S(A) celui là n'a nul stage à faire, ni dans les Bien-Nécessaires ni parmi les Suffisances pour être digne de la Béatitude des Grands Ineptes de la technique régnante.

Pour la raison que celui-là comme S(A) s'enracine dans ce qui s'oppose le plus radicalement à tout ce à quoi il faut et il suffit d'être reconnu pour être : l'honorabilité par exemple.

Le passage qu'il a accompli se traduit ici autrement. Ni il n'y faut, ni il n'y suffit qu'on le croie franchi pour qu'il le soit. C'est la vraie portée de la négation constituante de la signification d'infamie.

Connotation qu'il faudrait bien restaurer dans la psychanalyse.

Détendons-nous. Appliquons S(A) à A. E. Ça fait : E. Reste l'École ou l'Épreuve, peut-être. Ça peut indiquer qu'un psychanalyste doit toujours pouvoir choisir entre l'analyse et les psychanalystes.

Je prétends désigner dans la seule psychanalyse en intension l'initiative possible d'un nouveau mode d'accession du psychanalyste à une garantie collective.

Ce n'est pas dire que de considérer la psychanalyse en extension – soit les intérêts, la recherche, l'idéologie qu'elle cumule, ne soit pas nécessaire à la critique des sociétés telles qu'elles supportent cette garantie hors de chez nous, à l'orientation à donner à une École nouvelle.

Je ne pare aujourd'hui qu'à une construction d'organes pour un fonctionnement immédiat.

⁽²¹⁾Ceci ne me dispense peut-être pas d'indiquer au moins, préalable d'une critique au niveau de l'extension, trois repères à produire comme essentiels. D'autant plus significatifs qu'à s'imposer par leur grosseur, ils se répartissent dans les trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

L'attachement spécifié de l'analyse aux coordonnées de la famille, est un fait qui est à estimer sur plusieurs plans. Il est extrêmement remarquable dans le contexte social.

Il semble lié à un mode d'interrogation de la sexualité qui risque fort de manquer une conversion de la fonction sexuelle qui s'opère sous nos yeux.

La participation du savoir analytique à ce mythe privilégié qu'est l'Œdipe, privilégié pour la fonction qu'il tient dans l'analyse, privilégié aussi d'être selon le mot de Kroeber, le seul mythe de création moderne, est le premier de ces repères.

Observons son rôle dans l'économie de la pensée analytique et épinglons-le de ceci qu'à l'en retirer, toute la pensée normative de la psychanalyse se trouve équivaloir en sa structure au délire de Schreber. Qu'on pense à *Entmannung*, aux âmes rédimées, voire au psychanalyste comme cadavre lépreux.

Ceci laisse la place à un séminaire sur le Nom-du-Père dont je maintiens qu'il n'est pas de hasard que je n'aie pu le faire.

La fonction de l'identification dans la théorie – sa prévalence – comme l'aberrance d'y réduire la terminaison de l'analyse, est liée à la constitution donnée par Freud aux sociétés – et pose la question de la limite qu'il a entendu donner par là à son message.

Elle doit être étudiée en fonction de ce qu'est dans l'Église et dans l'Armée, prises ici pour modèles, le sujet supposé savoir.

⁽²²⁾Cette structure est incontestablement une défense contre la mise en question de l'Œdipe : le Père idéal, c'est à dire le Père mort, conditionne les limites où restera désormais le procès analytique. Il fige la pratique dans une finalité désormais impossible à articuler et qui obscurcit au principe ce qui est à obtenir de la psychanalyse didactique.

La mise en marge de la dialectique œdipienne qui en résulte, va toujours plus s'accroissant dans la théorie et dans la pratique.

Or, cette exclusion a une coordonnée dans le réel, laissée dans une ombre profonde.

C'est l'avènement, corrélatif de l'universalisation du sujet procédant de la science, du phénomène fondamental, dont le camp de concentration a montré l'éruption.

Qui ne voit que le nazisme n'a eu ici que la valeur d'un réactif précurseur.

La montée d'un monde organisé sur toutes les formes de ségrégation, voilà à quoi la psychanalyse s'est montrée plus sensible encore, en ne laissant pas un de ses membres reconnus aux camps d'extermination.

Or c'est là le ressort de la ségrégation particulière où elle se soutient elle-même, en tant que l'I.P.A. se présente dans cette extra-territorialité scientifique que nous avons accentuée, et qui en fait bien autre chose que les associations analogues en titre d'autres professions.

À proprement parler, une assurance prise de trouver un accueil, une solidarité, contre la menace des camps s'étendant à l'un de ses secteurs.

L'analyse se trouve ainsi protéger ses tenants, – d'une réduction des devoirs impliqués dans le désir de l'analyste.

⁽²³⁾Nous tenons ici à marquer l'horizon complexe, au sens propre du terme, sans lequel on ne saurait faire la situation de la psychanalyse.

La solidarité des trois fonctions majeures que nous venons de tracer, trouve son point de concours dans l'existence des Juifs. Ce qui n'est pas pour étonner quand on sait l'importance de leur présence dans tout son mouvement.

Il est impossible de s'acquitter de la ségrégation constitutive de cette ethnie avec les considérations de Marx, celles de Sartre encore bien moins. C'est pourquoi, pourquoi spécialement la religion des Juifs doit être mise en question dans notre sein.

Je m'en tiendrai à ces indications.

Nul remède à attendre, tant que ces problèmes n'auront pas été ouverts, à la stimulation narcissique où le psychanalyste ne peut éviter de se précipiter dans le contexte des Sociétés présent.

Nul autre remède que de rompre la routine qui est actuellement le constituant prévalent de la pratique du psychanalyste.

Routine appréciée, goûtée comme telle, j'en ai recueilli de la bouche des intéressés eux-mêmes aux U. S. A. l'étonnante, formelle, expresse déclaration.

Elle constitue un des attraits de principe du recrutement.

Notre pauvre École peut être le départ d'une rénovation de l'expérience.

⁽²⁴⁾Telle qu'elle se propose, elle se propose comme telle.

Nous proposons d'y définir actuellement :

1.— Le jury d'accueil, comme :

a) choisi par le Directoire annuel dans son extension variable ;

b) chargé d'accueillir selon les principes du travail qu'ils se proposent, les membres de l'École, sans limitation de leurs titres ou provenance. Les psychanalystes (A.P.) à ce niveau, n'y ont aucune préférence.

2.— Le jury d'agrément :

a) composé de sept membres : trois Analystes de l'École (A.E.) et trois psychanalysants pris dans une liste présentée par les Analystes de l'École (A.E.). Il est clair qu'en répondant, ces psychanalystes choisiront dans leur propre clientèle, des sujets dans la passe de devenir psychanalystes, — s'y adjoignant le directeur de l'École.

Ces analystes de l'École (A.E.), comme ces psychanalysants seront choisis par tirage au sort sur chacune des listes.

Un psychanalysant se présente-t-il, quel qu'il soit, qui postule le titre d'Analyste de l'École, c'est aux trois psychanalysants qu'il aura à faire, à charge pour ceux-ci d'en rendre compte devant le collège au complet du jury d'agrément (présentation d'un rapport).

b) le dit jury d'agrément se trouvera de ce fait en devoir de contribuer aux critères de l'achèvement de la psychanalyse didactique.

c) son renouvellement par le même procédé du sort, se fera tous les six mois, jusqu'à ce que des résultats suffisants pour être publiables, permettent sa refonte éventuelle ou sa reconduction.

3.— ⁽²⁵⁾L'Analyste Membre de l'École présente qui lui convient à la candidature précédente. Si son candidat est adjoint aux Analystes de l'École, il y est admis lui-même du même fait.

L'Analyste Membre de l'École est une personne qui de son initiative réunit ces deux qualités (la seconde implique son passage devant le jury d'accueil).

Il est choisi pour la qualification qui soude ces deux qualités, sans avoir à poser de candidature à ce titre, par le jury d'agrément au complet qui en prend l'initiative sur le critère de ses travaux et de son style de pratique.

Un Analyste Praticien, non qualifié d'A.M.E., passera par ce stage au cas où un de ses psychanalysants est admis au rang d'A.E.

On appliquera ce fonctionnement sur notre graphe pour en faire apparaître le sens.

Il suffit d'y substituer

— A. E., à S(A)

— psychanalysants du jury d'agrément à (S<>D)

— A.M.E. à S (A)

— psychanalysants tout venant, à A

Le sens des flèches y indiquera dès lors la circulation des qualifications.

Un peu d'attention suffira à montrer quelle rupture — non suppression — de hiérarchie en résulte. Et l'expérience démontrera ce que l'on peut en attendre.

La proposition des nouveaux appareils fera l'objet ⁽²⁶⁾d'une réunion plénière des A.E., — aux fins d'être homologuée pour présentation générale.

Un groupe sera chargé d'une bibliographie concernant les questions de formation, — aux fins d'établir une anatomie de la société du type I.P.A., sur ces problèmes.

Seconde version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école, d'après Scilicet n° 1, 1^{er} trimestre 1968, Champ Freudien, Seuil, Paris, pp. 14-30.

⁽¹⁴⁾ Avant de la lire, je souligne qu'il faut l'entendre sur le fonds de la lecture, à faire ou à refaire, de mon article : « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 ». (Pages 419-486 de mes *Écrits*).

Il va s'agir de structures assurées dans la psychanalyse et de garantir leur effectuation chez le psychanalyste.

Ceci s'offre à notre École, après durée suffisante d'organes ébauchés sur des principes limitatifs. Nous n'instituons du nouveau que dans le fonctionnement. Il est vrai que de là apparaît la solution du problème de la Société psychanalytique.

Laquelle se trouve dans la distinction de la hiérarchie et du *gradus*.

Je vais produire au début de cette année ce pas constructif :

- 1) le produire – vous le montrer ;
- 2) vous mettre en fait à en produire l'appareil, lequel doit reproduire ce pas en ces deux sens.

Rappelons chez nous l'existant.

D'abord un principe : le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même, ce principe est inscrit aux textes originels de l'École et décide de sa position.

Ceci n'exclut pas que l'École garantisse qu'un analyste relève de sa formation.

Elle le peut de son chef.

Et l'analyste peut vouloir cette garantie, ce qui dès lors ne peut qu'aller au-delà : devenir responsable du progrès de l'École, devenir psychanalyste de son expérience même.

⁽¹⁵⁾ À y regarder de cette vue, on reconnaît que dès maintenant c'est à ces deux formes que répondent :

I. l'A.M.E., ou analyste membre de l'École, constitué simplement par le fait que l'École le reconnaît comme psychanalyste ayant fait ses preuves.

C'est là ce qui constitue la garantie venant de l'École, distinguée d'abord. L'initiative en revient à l'École, où l'on est admis à la base que dans le projet d'un travail et sans égard de provenance ni de qualifications. Un analyste-praticien n'y est enregistré au départ qu'au même titre où on l'y inscrit médecin, ethnologue, et tutti quanti.

II. l'A.E., ou analyste de l'École, auquel on impute d'être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre.

Cette place implique qu'on veuille l'occuper : on ne peut y être qu'à l'avoir demandé de fait, sinon de forme.

Que l'École puisse garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense, est donc établi.

Elle le peut, et le doit dès lors.

C'est ici qu'apparaît le défaut, le manque d'invention, pour remplir un office (soit celui dont se targuent les sociétés existantes) en y trouvant des voies différentes, qui évitent les inconvénients (et les méfaits) du régime de ces sociétés.

L'idée que le maintien d'un régime semblable est nécessaire à régler le *gradus*, est à relever dans ses effets de malaise. Ce malaise ne suffit pas à justifier la maintenance de l'idée. Encore moins son retour pratique.

Qu'il y ait une règle du *gradus* est impliqué dans une École, encore plus certainement que dans une société. Car après tout dans une société, nul besoin de cela, quand une société n'a d'intérêts que scientifiques.

Mais il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste. Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel.

Nous partons aussi du fait qui a pour lui toute apparence, que Freud les a voulues telles qu'elles sont.

Le fait est pas moins patent – et pour nous concevable – ⁽¹⁶⁾ que ce réel provoque sa propre méconnaissance, voire produise sa négation systématique.

Il est donc clair que Freud a pris le risque d'un certain arrêt. Peut-être plus : qu'il y a vu le seul abri possible pour éviter l'extinction de l'expérience.

Que nous nous affrontions à la question ainsi posée, n'est pas mon privilège. C'est la suite même, disons-le au moins pour les analystes de l'École, du choix qu'ils ont fait de l'École.

Ils s'y trouvent groupés de n'avoir pas voulu par un vote accepter ce qu'il emportait : la pure et simple survivance d'un enseignement, celui de Lacan.

Quiconque ailleurs reste à dire qu'il s'agissait de la formation des analystes, en a menti. Car il a suffi qu'on vote dans le sens souhaité par l'I.P.A., pour y obtenir son entrée toutes voiles dehors, à l'ablution reçue près pour un court temps d'un sigle *made in English* (on n'oubliera le *french group*). Mes analysés, comme on dit, y furent même particulièrement bien venus, et le seraient encore si le résultat pouvait être de me faire taire.

On le rappelle tous les jours à qui veut bien l'entendre. C'est donc à un groupe à qui mon enseignement était assez précieux, voire assez essentiel, pour que chacun délibérant ait marqué préférer son maintien à l'avantage offert, – ceci sans voir plus loin, de même que sans voir plus loin, j'interrompais mon séminaire à la suite dudit vote –, c'est à ce groupe en mal d'issue que j'ai offert la fondation de l'École.

À ce choix décisif pour ceux qui sont ici, se marque la valeur de l'enjeu. Il peut y avoir un enjeu, qui pour certains vaille au point de leur être essentiel, et c'est mon enseignement.

Si ledit enseignement est sans rival pour eux, il l'est pour tous, comme le prouvent ceux qui s'y pressent sans en avoir payé le prix, la question étant suspendue pour eux du profit qui leur en reste permis.

Sans rival ici ne veut pas dire une estimation, mais un fait : nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs, et de façon avouée, on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme.

Il y a solidarité entre la panne, voire les déviations que montre la psychanalyse et la hiérarchie qui y règne, – et que nous désignons, ⁽¹⁷⁾ bienveillamment on nous l'accordera, comme celui d'une cooptation de sages.

La raison en est que cette cooptation promet un retour à un statut de la prestance, conjoignant la prégnance narcissique à la ruse compétitive. Retour qui restaure des renforcements du relaps ce que la psychanalyse didactique a pour fin de liquider.

C'est l'effet qui porte son ombre sur la pratique de la psychanalyse, – dont la terminaison, l'objet, le but même s'avèrent inarticulables après un demi-siècle au moins d'expérience suivie.

Y porter remède chez nous doit se faire de la constatation du défaut dont j'ai fait état, loin de songer à le voiler.

Mais c'est pour prendre en ce défaut, l'articulation qui manque.

Elle ne fait que recouper ce qu'on trouvera partout, et qui est su depuis toujours, c'est qu'il ne suffit pas de l'évidence d'un devoir pour le remplir. C'est par le biais de sa béance, qu'il peut être mis en action, et il l'est chaque fois qu'on trouve le moyen d'en user.

Pour vous y introduire, je m'appuierai sur les deux moments du raccord de ce que j'appellerai respectivement dans ce déduit la psychanalyse en extension, soit tout ce que résume la fonction de notre École en tant qu'elle présente la psychanalyse au monde, et la psychanalyse en intension, soit la didactique, en tant qu'elle ne fait pas que d'y préparer des opérateurs.

On oublie en effet sa raison d'être prégnante, qui est de constituer la psychanalyse comme expérience originale, de la pousser au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup, effet de temps, on le sait, qui lui est radical.

Cette expérience est essentielle à l'isoler de la thérapeutique, qui ne distord pas la psychanalyse seulement de relâcher sa rigueur.

Observerai-je en effet qu'il n'y a aucune définition possible de la thérapeutique si ce n'est la restitution d'un état premier. Définition justement impossible à poser dans la psychanalyse.

Pour le *primum non nocere*, n'en parlons pas, car il est mouvant de ne pouvoir être déterminé *primum* au départ : à quoi choisir de ne pas nuire ! Essayez. Il est trop facile dans cette condition de mettre à l'actif d'une cure quelconque le fait de n'avoir pas nui à quelque chose. Ce trait forcé n'a d'intérêt que de tenir sans doute d'un indécidable logique.

On peut trouver le temps révolu où ce à quoi il s'agissait de ne ⁽¹⁸⁾pas nuire, c'était à l'entité morbide. Mais le temps du médecin est plus intéressé qu'on ne croit dans cette révolution, – en tout cas l'exigence devenue plus précaire de ce qui rend ou non médical un enseignement. Digression.

Nos points de raccord, où ont à fonctionner nos organes de garantie, sont connus : c'est le début et la fin de la psychanalyse, comme aux échecs. Par chance, ce sont les plus exemplaires pour sa structure. Cette chance doit tenir de ce que nous appelons la rencontre.

Au commencement de la psychanalyse est le transfert. Il l'est par la grâce de celui que nous appellerons à l'orée de ce propos : le psychanalysant⁴⁶⁴. Nous n'avons pas à rendre compte de ce qui le conditionne. Au moins ici. Il est au départ, Mais qu'est-ce que c'est ?

Je suis étonné que personne n'ait jamais songé à m'opposer, vu certains termes de ma doctrine, que le transfert fait à lui seul objection à l'intersubjectivité. Je le regrette même, vu que rien n'est plus vrai : il la réfute, il est sa pierre d'achoppement. Aussi bien est-ce pour établir le fond où l'on puisse en apercevoir le contraste, que j'ai promu d'abord ce que d'intersubjectivité implique l'usage de la parole. Ce terme fut donc une façon, façon comme une autre, dirais-je, si elle ne s'était pas imposée à moi, de circonscrire la portée du transfert.

Là-dessus, là où il faut bien qu'on justifie son lot universitaire, on s'empare dudit terme, supposé, sans doute parce que j'en ai usé, être lévitatoire. Mais qui me lit, peut remarquer l'« en réserve » dont je fais jouer cette référence pour la conception de la psychanalyse. Cela fait partie des concessions éducatives à quoi j'ai dû me livrer pour le contexte d'ignorantisme fabuleux où j'ai dû proférer mes premiers séminaires.

Peut-on maintenant douter qu'à rapporter au sujet du *cogito* ce que l'inconscient nous découvre, qu'à en avoir défini la distinction de l'autre imaginaire, dit familièrement, petit autre, du lieu d'opération du langage, posé comme étant le grand Autre, j'indique assez qu'aucun sujet n'est supposable par un autre sujet, – si ce terme doit bien être pris du côté de Descartes. Qu'il lui faille Dieu ⁽¹⁹⁾ou plutôt la vérité dont il le crédite, pour que le sujet vienne se loger sous cette même cape qui habille de trompeuses ombres humaines, – que Hegel à le reprendre pose l'impossibilité de la coexistence des consciences, en tant qu'il s'agit du sujet promis au savoir, – n'est-ce pas assez pour pointer la difficulté, dont précisément notre impasse, celle du sujet de l'inconscient, offre la solution –, à qui sait la former.

Il est vrai qu'ici Jean-Paul Sartre, fort capable de s'apercevoir que la lutte à mort n'est pas cette solution, puisqu'on ne saurait détruire un sujet, et qu'aussi bien elle est dans Hegel à sa naissance préposée, en prononce à huis clos la sentence phénoménologique : c'est l'enfer. Mais comme c'est faux, et de façon justiciable de la structure, le phénomène montrant bien que le lâche, s'il n'est pas fou, peut fort bien s'arranger du regard qui le fixe, cette sentence prouve aussi que l'obscurantisme a son couvert mis pas seulement aux agapes de droite.

⁴⁶⁴. Ce qu'on appelle d'ordinaire : le psychanalysé, par anticipation

Le sujet supposé savoir est pour nous le pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert. Dont les effets échappent, à faire pince pour les saisir du *pun* assez maladroit à s'établir du besoin de la répétition à la répétition du besoin.

Ici le lévitant de l'intersubjectivité montrera sa finesse à interroger : sujet supposé par qui ? sinon par un autre sujet.

Un souvenir d'Aristote, une goutte des catégories, prions-nous, pour décrotter ce sujet du subjectif. Un sujet ne suppose rien, il est supposé.

Supposé, enseignons-nous, par le signifiant qui le représente pour un autre signifiant.

Écrivons comme il convient le supposé de ce sujet en mettant le savoir à sa place d'attenance de la supposition :

$$\frac{S \longrightarrow S^q}{s (S^1, S^2, \dots S^n)}$$

On reconnaît à la première ligne le signifiant S du transfert, c'est-à-dire d'un sujet, avec son implication d'un signifiant que nous dirons quelconque, c'est-à-dire qui ne suppose que la particularité au sens d'Aristote (toujours bien venu), qui de ce fait suppose encore d'autres choses. S'il est nommable d'un nom propre, ⁽²⁰⁾ce n'est pas qu'il se distingue par le savoir, comme nous allons le voir.

Sous la barre, mais réduite à l'empan supposant du premier signifiant : le *s* représente le sujet qui en résulte impliquant dans la parenthèse le savoir, supposé présent, des signifiants dans l'inconscient, signification qui tient la place du référent encore latent dans ce rapport tiers qui l'adjoint au couple signifiant-signifié.

On voit que si la psychanalyse consiste dans le maintien d'une situation convenue entre deux partenaires, qui s'y posent comme le psychanalysant et le psychanalyste, elle ne saurait se développer qu'au prix du constituant ternaire qu'est le signifiant introduit dans le discours qui s'en instaure, celui qui a nom : le sujet supposé savoir, formation, elle, non d'artifice mais de veine, comme détachée du psychanalysant.

Nous avons à voir ce qui qualifie le psychanalyste à répondre à cette situation dont on voit qu'elle n'enveloppe pas sa personne. Non seulement le sujet supposé savoir n'est pas réel en effet, mais il n'est nullement nécessaire que le sujet en activité dans la conjoncture, le psychanalysant (seul à parler d'abord), lui en fasse l'imposition.

C'est même si peu nécessaire que ce n'est pas vrai d'ordinaire : ce que démontre dans les premiers temps du discours, une façon de s'assurer que le costume ne va pas au psychanalyste, – assurance contre la crainte qu'il n'y mette, si je puis dire, trop tôt ses plis.

Ce qui nous importe ici c'est le psychanalyste, dans sa relation au savoir du sujet supposé, non pas seconde mais directe.

Il est clair que du savoir supposé, il ne sait rien. Le S^q de la première ligne n'a rien à faire avec les S en chaîne de la seconde et ne peut s'y trouver que par rencontre. Pointons ce fait pour y réduire l'étrangeté de l'insistance que met Freud à nous recommander d'aborder chaque cas nouveau comme si nous n'avions rien acquis de ses premiers déchiffrements.

Ceci n'autorise nullement le psychanalyste à se suffire de savoir qu'il ne sait rien, car ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il a à savoir.

Ce qu'il a à savoir, peut être tracé du même rapport « en réserve » selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de « particulier », mais ça s'articule en chaîne de lettres si ⁽²¹⁾rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir.

L'étonnant est qu'avec ça on trouve quelque chose, les nombres transfinis par exemple. Qu'était-il d'eux, *avant* ? J'indique ici leur rapport au désir qui leur a donné consistance. Il est utile de penser à l'aventure d'un Cantor, aventure qui ne fut pas précisément gratuite, pour suggérer l'ordre, ne fut-il pas, lui, transfini, où le désir du psychanalyste se situe.

Cette situation rend compte à l'inverse, de l'aise apparente dont s'installent aux positions de direction dans les sociétés existantes ce qu'il faut bien appeler des néants. Entendez-moi : l'important n'est pas la façon dont ces néants se meublent (discours sur la bonté ?) pour le dehors, ni la discipline que suppose le vide soutenu à l'intérieur (il ne s'agit pas de sottise), c'est que ce néant (du savoir) est reconnu de tous, objet usuel si l'on peut dire, pour les subordonnés et monnaie courante de leur appréciation des Supérieurs.

La raison s'en trouve dans la confusion sur le zéro, où l'on reste en un champ où elle est pas de mise. Personne qui se soucie dans le *gradus* d'enseigner ce qui distingue le vide du rien, ce qui pourtant n'est pas pareil, – ni le trait repère pour la mesure, de l'élément neutre impliqué dans le groupe logique, non plus que la nullité de l'incompétence, du non-marqué de la naïveté, d'où tant de choses prendraient leur place.

C'est pour parer à ce défaut, que j'ai produit le huit intérieur et généralement la topologie dont le sujet se soutient.

Ce qui doit disposer un membre de l'École à pareilles études est la prévalence que vous pouvez saisir dans l'algorithme plus haut produit, mais qui n'en demeure pas moins pour ce qu'on l'ignore, la prévalence manifeste où que ce soit : dans la psychanalyse en extension comme dans celle en intension, de ce que j'appellerai savoir textuel pour l'opposer à la notion référentielle qui la masque.

De tous les objets que le langage ne propose pas seulement au savoir, mais qu'il a d'abord mis au monde de la réalité, de la réalité de l'exploitation interhumaine, on ne peut dire que le psychanalyste soit expert. Ça vaudrait mieux, mais c'est de fait plutôt court.

Le savoir textuel n'était pas parasite à avoir animé une logique dont la nôtre trouve leçon à sa surprise (je parle de celle du Moyen ⁽²²⁾ Âge), et ce n'est pas à ses dépens qu'elle a su faire face au rapport du sujet à la Révélation.

Ce n'est pas de ce que la valeur religieuse de celle-ci nous est devenue indifférente, que son effet dans la structure doit être négligé. La psychanalyse a consistance des textes de Freud, c'est là un fait irréfutable. On sait ce que, de Shakespeare à Lewis Carroll, les textes apportent à son génie et à ses praticiens.

Voilà le champ où se discerne qui admettre à son étude. C'est celui dont le sophiste et le talmudiste, le colporteur de contes et l'aède ont pris la force, qu'à chaque instant nous récupérons plus ou moins maladroitement pour notre usage.

Qu'un Lévi-Strauss en ses mythologiques, lui donne son statut scientifique, est bien pour nous faciliter d'en faire seuil à notre sélection.

Rappelons le guide que donne mon graphe à l'analyse et l'articulation qui s'en isole du désir dans les instances du sujet.

C'est pour noter l'identité de l'algorithme ici précisé, avec ce qui est connoté dans *Le Banquet* comme □γαλμα.

Où est mieux dit que ne l'y fait Alcibiade, que les embûches d'amour du transfert n'ont de fin que d'obtenir ce dont il pense que Socrate est le contenant ingrat ?

Mais qui sait mieux que Socrate qu'il ne détient que la signification qu'il engendre à retenir ce rien, ce qui lui permet de renvoyer Alcibiade au destinataire présent de son discours, Agathon (comme par hasard) : ceci pour vous apprendre qu'à vous obséder de ce qui dans le discours du psychanalysant vous concerne, vous n'y êtes pas encore.

Mais est-ce là tout ? quand ici le psychanalysant est identique à l'□γαλμα la merveille à nous éblouir, nous tiers, en Alcibiade.

N'est-ce pas pour nous occasion d'y voir s'isoler le pur biais du sujet comme rapport libre au signifiant, celui dont s'isole le désir du savoir comme désir de l'Autre.

Comme tous ces cas particuliers qui font le miracle grec, celui-ci ne nous présente que fermée la boîte de Pandore.

Ouverte, c'est la psychanalyse, dont Alcibiade n'avait pas besoin.

Avec ce que j'ai appelé la fin de partie, nous sommes – enfin – ⁽²³⁾à l'os de notre propos de ce soir. La terminaison de la psychanalyse dite superfétatoirement didactique, c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste.

Notre propos est d'en poser une équation dont la constante est l' $\square\gamma\alpha\lambda\mu\alpha$.

Le désir du psychanalyste, c'est son énonciation, laquelle ne saurait s'opérer qu'à ce qu'il y vienne en position de l' x :

de cet x même, dont la solution au psychanalysant livre son être et dont la valeur se note $(-\phi)$, la béance que l'on désigne comme la fonction du phallus à l'isoler dans le complexe de castration, ou (a) pour ce qui l'obture de l'objet qu'on reconnaît sous la fonction approchée de la relation prégénitale. (C'est elle que le cas Alcibiade se trouve annuler : ce que connote la mutilation des Hermès.)

La structure ainsi abrégée vous permet de vous faire idée de ce qui se passe au terme de la relation du transfert, soit : quand le désir s'étant résolu qui a soutenu dans son opération le psychanalysant, il n'a plus envie à la fin d'en lever l'option, c'est-à-dire le reste qui comme déterminant sa division, le fait déchoir de son fantasme et le destitue comme sujet.

Voilà-t-il pas le grand *motus* qu'il nous faut garder entre nous, qui en prenons, psychanalystes, notre suffisance, alors que la béatitude s'offre au-delà de l'oublier nous-même ?

N'irions-nous à l'annoncer, décourager les amateurs ? La destitution subjective inscrite sur le ticket d'entrée..., n'est-ce point provoquer l'horreur, l'indignation, la panique, voire l'attentat, en tout cas donner le prétexte à objection de principe ?

Seulement faire interdiction de ce qui s'impose de notre être, c'est nous offrir à un retour de destinée qui est malédiction. Ce qui est refusé dans le symbolique, rappelons-en le verdict lacanien, réparaît dans le réel.

Dans le réel de la science qui destitue le sujet bien autrement dans notre époque, quand seuls ses tenants les plus éminents, un Oppenheimer, s'en affolent.

Voilà où nous démissionnons de ce qui nous fait responsables, à savoir : la position où j'ai fixé la psychanalyse dans sa relation à la science, celle d'extraire la vérité qui lui répond en des termes dont le reste de voix nous est alloué.

De quel prétexte abritons-nous ce refus, quand on sait bien ⁽²⁴⁾quelle insouciance protège vérité et sujets tout ensemble, et qu'à promettre aux seconds la première, cela ne fait ni chaud ni froid qu'à ceux qui déjà en sont proches.

Parler de destitution subjective n'arrêtera jamais l'innocent, qui n'a de loi que son désir.

Nous n'avons de choix qu'entre affronter la vérité ou ridiculiser notre savoir.

Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper.

Je n'en suis pas plus loin que vous dans cette œuvre qui ne peut être menée seul, puisque la psychanalyse en fait l'accès.

Je dois me contenter ici d'un flash ou deux à la précéder.

À l'origine de la psychanalyse, comment ne pas rappeler ce que, d'entre nous, a fait enfin Mannoni, que le psychanalyste, c'est Fliess, c'est-à-dire le médocastre, le chatouilleur de nez, l'homme à qui se révèle le principe mâle et le femelle dans les nombres 21, 28, ne vous en déplaise, bref ce savoir que le psychanalysant, Freud le scientifique, comme s'exprime la petite bouche des âmes ouvertes à l'œcuménisme, rejette de toute la force du serment qui le lie au programme d'Helmholtz et de ses complices.

Que cet article ait été donné à une revue qui ne permettait guère que le terme du : « sujet supposé savoir » y parût autrement que perdu au milieu d'une page, n'ôte rien au prix qu'il peut avoir pour nous.

En nous rappelant « l'analyse originelle », il nous remet au pied de la dimension de mirage où s'assoit la position du psychanalyste et nous suggère qu'il n'est pas sûr qu'elle soit réduite tant qu'une critique scientifique n'aura pas été établie dans notre discipline.

Le titre prête à la remarque que la vraie originelle ne peut être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre au temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste. (Je veux dire Freud lui-même qui sanctionne là de n'avoir pas fait une auto-analyse.)

Je me permets en outre de rappeler à Mannoni que la scansion du temps logique inclut ce que j'ai appelé le moment de comprendre, ⁽²⁵⁾ justement de l'effet produit (qu'il reprenne mon sophisme) par la non-compréhension, et qu'à éluder en somme ce qui fait l'âme de son article il aide à ce qu'on comprenne à-côté.

Je rappelle ici que le tout-venant que nous recrutons sur la base de « comprendre ses malades », s'engage sur un malentendu qui n'est pas sain comme tel.

Flash maintenant où nous en sommes. Avec la fin de l'analyse hypomaniaque, décrite par notre Balint comme le dernier cri, c'est le cas de le dire, de l'identification du psychanalysant à son guide, – nous touchons la conséquence du refus dénoncé plus haut (louche refus : *Verleugnung* ?), lequel ne laisse plus que le refuge du mot d'ordre, maintenant adopté dans les sociétés existantes, de l'alliance avec la partie saine du moi, laquelle résout le passage à l'analyste, de la postulation chez lui de cette partie saine au départ. À quoi bon dès lors son passage par l'expérience.

Telle est la position des sociétés existantes. Elle rejette notre propos dans un au-delà de la psychanalyse.

Le passage du psychanalysant au psychanalyste, a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause.

Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre.

En ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir, d'où le psychanalyste à venir se voue à l'□γαλμα de l'essence du désir, prêt à le payer de se réduire, lui et son nom, au signifiant quelconque.

Car il a rejeté l'être qui ne savait pas la cause de son fantasme, au moment même où enfin ce savoir supposé, il l'est devenu.

« Qu'il sache de ce que je ne savais pas de l'être du désir, ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir, et qu'il s'efface ». *Sicut palea*, comme Thomas dit de son œuvre à la fin de sa vie, – comme du fumier.

Ainsi l'être du désir rejoint l'être du savoir pour en renaître à ce ⁽²⁶⁾ qu'ils se nouent en une bande faite du seul bord où s'inscrit un seul manque, celui que soutient l'□γαλμα.

La paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe.

Touchons là la futilité du terme de liquidation pour ce trou où seulement se résout le transfert. Je n'y vois, contre l'apparence, que dénégarion du désir de l'analyste.

Car qui, à apercevoir les deux partenaires jouer comme les deux pales d'un écran tournant dans mes dernières lignes, ne peut saisir que le transfert n'a jamais été que le pivot de cette alternance même.

Ainsi de celui qui a reçu la clef du monde dans la fente de l'impubère, le psychanalyste n'a plus à attendre un regard, mais se voit devenir une voix.

Et cet autre qui, enfant, a trouvé son représentant représentatif dans son irruption à travers le journal déployé dont s'abritait le champ d'épandage des pensées de son géniteur, renvoie au psychanalyste l'effet d'angoisse où il bascule dans sa propre déjection.

Ainsi la fin de la psychanalyse garde en elle une naïveté, dont la question se pose si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste.

D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'*est* encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera.

Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de la position dépressive ? Nous n'éversons là rien dont on se puisse donner les airs, si on n'y est pas.

C'est ce que je vous proposerai tout à l'heure comme l'office à confier pour la demande du devenir analyste de l'École à certains que nous y dénommerons : passeurs.

Ils auront chacun été choisi par un analyste de l'École, celui qui peut répondre de ce qu'ils sont en cette passe ou de ce qu'ils y soient revenus, bref encore liés au dénouement de leur expérience personnelle.

C'est à eux qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme ⁽²⁷⁾analyste de l'École, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément, La décision d'un tel jury en serait donc éclairée, ces témoins bien entendu n'étant pas juges.

Inutile d'indiquer que cette proposition implique une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés.

Qu'il puisse sortir des libertés de la clôture d'une expérience, c'est ce qui tient à la nature de l'après-coup dans la signifiante.

De toute façon cette expérience ne peut pas être éludée. Ses résultats doivent être communiqués : à l'École d'abord pour critiques, et corrélativement mis à portée de ces sociétés qui, tout exclus qu'elles nous aient faits, n'en restent pas moins notre affaire.

Le jury fonctionnant ne peut donc s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur.

Avant de vous en proposer une forme, je veux indiquer que conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension.

Cet horizon, je voudrais le centrer de trois points de fuite perspectifs, remarquables d'appartenir chacun à l'un des registres dont la collusion dans l'hétérotopie constitue notre expérience.

Dans le symbolique, nous avons le mythe œdipien.

Observons par rapport au noyau de l'expérience sur lequel nous venons d'insister, ce que j'appellerai techniquement la facticité de ce point. Il relève en effet d'une mythogénie, dont on sait qu'un des constituants est sa redistribution. Or l'Œdipe, d'y être ectopique (caractère souligné par un Kroeber), pose un problème.

L'ouvrir permettrait de restaurer, à la relativiser même, sa radicalité dans l'expérience.

Je voudrais éclairer ma lanterne simplement de ceci que, retirez l'Œdipe, et la psychanalyse en extension, dirai-je, devient tout entière justiciable du délire du président Schreber.

⁽²⁸⁾Contrôlez-en la correspondance point par point, certainement pas atténuée depuis que Freud l'a notée en n'en déclinant pas l'imputation. Mais laissons ce que mon séminaire sur Schreber a offert à ceux qui pouvaient l'entendre.

Il y a d'autres aspects de ce point relatifs à nos rapports à l'extérieur, ou plus exactement à notre extraterritorialité, – terme essentiel en l'*Écrit*, que je tiens pour préface à cette proposition.

Observons la place que tient l'idéologie œdipienne pour dispenser en quelque sorte la sociologie depuis un siècle de prendre parti, comme elle dut le faire avant, sur la valeur de la famille, de la famille existante, de la famille petite-bourgeoise dans la civilisation, – soit

dans la société véhiculée par la science. Bénéficions-nous ou pas de ce que là nous couvrons à notre insu ?

Le second point est constitué par le type existant, dont la facticité cette fois est évidente, de l'unité : société de psychanalyse, en tant que coiffée par un exécutif à l'échelle internationale.

Nous l'avons dit, Freud l'a voulu ainsi, et le sourire gêné dont il rétracte le romantisme de la sorte de *Komintern* clandestin auquel il a d'abord donné son blanc-seing (*cf.* Jones, cité dans mon *Écrit*), ne fait que mieux le souligner.

La nature de ces sociétés et le mode sur lequel elles obtempèrent, s'éclaire de la promotion par Freud de l'Église et de l'Armée comme modèles de ce qu'il conçoit comme la structure du groupe. (C'est par ce terme en effet qu'il faudrait traduire aujourd'hui *Mass* de sa *Massenpsychologie*.)

L'effet induit de la structure ainsi privilégiée s'éclaire encore d'y ajouter la fonction dans l'Église et dans l'Armée du sujet supposé savoir. Étude pour qui voudra l'entreprendre : elle irait loin.

À s'en tenir au modèle freudien, apparaît de façon éclatante la faveur qu'en reçoivent les identifications imaginaires, et du même coup la raison qui enchaîne la psychanalyse en intensification à y limiter sa considération, voire sa portée.

Un de mes meilleurs élèves en a fort bien reporté le tracé sur l'Œdipe lui-même en définissant la fonction du Père idéal.

Cette tendance, comme on dit, est responsable de la relégation au point d'horizon précédemment défini de ce qui est qualifiable œdipien dans l'expérience.

⁽²⁹⁾La troisième facticité, réelle, trop réelle, assez réelle pour que le réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue, c'est ce que rend parlable le terme du : camp de concentration, sur lequel il nous semble que nos penseurs, à vaguer de l'humanisme à la terreur, ne se sont pas assez concentrés.

Abrégeons à dire que ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit.

Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation.

Faut-il attribuer à Freud d'avoir voulu, vu son introduction de naissance au modèle séculaire de ce processus, assurer en son groupe le privilège de la flottabilité universelle dont bénéficient les deux institutions susnommées ? Ce n'est pas impensable.

Quoi qu'il en soit, ce recours ne rend pas plus aisé au désir du psychanalyste de se situer dans cette conjoncture.

Rappelons que si l'I.P.A. de la Mitteleuropa a démontré sa préadaptation à cette épreuve en ne perdant dans les dits camps pas un seul de ses membres, elle a dû à ce tour de force de voir se produire après la guerre une ruée, qui n'était pas sans avoir sa doublure de rabattage (cent psychanalystes médiocres, souvenons-nous), de candidats dans l'esprit desquels le motif de trouver abri contre la marée rouge, fantasme d'alors, n'était pas absent.

Que la « coexistence », qui pourrait bien elle aussi s'éclairer d'un transfert, ne nous fasse pas oublier un phénomène qui est une de nos coordonnées géographiques, c'est le cas de le dire, et dont les bafouillages sur le racisme masquent plutôt la portée.

La fin de ce document précise le mode sous lequel pourrait être introduit ce qui ne tend, en ouvrant une expérience, qu'à rendre enfin, véritables les garanties recherchées.

On les y laisse sans partage aux mains de ceux qui ont de l'acquis.

On n'oublie pas pourtant qu'ils sont ceux qui ont le plus pâti ⁽³⁰⁾des épreuves imposées par le débat avec l'organisation existante.

Ce que doivent le style et les fins de cette organisation au *black-out* porté sur la fonction de la psychanalyse didactique, est évident dès qu'un regard y est permis : d'où l'isolement dont elle se protège elle-même.

Les objections qu'a rencontrées notre proposition, ne relèvent pas dans notre École d'une crainte aussi organique.

Le fait qu'elles se soient exprimées sur un thème motivé, mobilise déjà l'autocritique. Le contrôle des capacités n'est plus ineffable, de requérir de plus justes titres.

C'est à une telle épreuve que l'autorité se fait reconnaître.

Que le public des techniciens sache qu'il ne s'agit pas de la contester, mais de l'extraire de la fiction.

L'École freudienne ne saurait tomber dans le *tough* sans humour d'un psychanalyste que je rencontrai à mon dernier voyage aux U.S.A. « Ce pourquoi je n'attaquerai jamais les formes instituées, me dit-il, c'est qu'elles m'assurent sans problème d'une routine qui fait mon confort ».

J.L.

Ce texte reproduit un document dactylographié en circulation dans l'École Freudienne de Paris intitulé Appendice n° 1. Jacques Alain Miller dans Ornicar ? où il est reproduit, sous le titre Une procédure pour la passe dit qu'« il ne peut être tenu pour un écrit de Lacan, pour être sans doute un premier jet ». Cf. Ornicar ?, n° 37, avril-juin 1986, p. 7-12.

Mes propositions doivent prendre une forme précise. Toute règle comporte minutie, ne me croyez pas insondable en mon effort législateur. Je voudrais que domine ici la raison des propositions.

Mettons en tête le jury d'agrément admis en notre statut initial. Ce statut précise la place des additions de l'expérience en l'articulant en des blancs.

Nous avons, sur ce jury, accentué d'un temps pris ce blanc.

Posons maintenant les principes qui inspirent son remplissement :

I.

Il ne peut être constitué que de membres de l'École.

Ajoutons : il ne peut y être décidé que par des A.E.

II.

On ne peut être désigné à y travailler, sans y consentir.

III

Si nous voulons au principe de la sélection contenir la prévalence de ce que nous « connaissons » du candidat (terme significatif extrait d'une lettre que j'ai reçue à ce propos) pour y faire prévaloir ce dont il peut témoigner de son passage à l'analyste, ce n'est pas pour laisser cette connaissance – toujours chez nous mêlée – rester l'instance dernière dans la constitution du jury. Pourquoi serait-ce le directeur par exemple qui trancherait du choix ? Ne parlons pas, vu notre petit nombre, d'un conclave.

Je propose qu'on tire au sort entre les inscrits sur une liste où chacun des A.E. est de droit, pour peu qu'il y consente.

Ceci retire à sa nomination le caractère qui la fait accepter d'un « je soutiens en y entrant le ministère » ; elle n'en retient que l'endossement fait par avance des devoirs liés à sa place dans l'École.

Je propose trois comme nombre suffisant au fonctionnement d'un jury.

IV

J'y ajoute trois des passeurs définis par la fonction pour laquelle leur médiation nous semble digne d'être éprouvée, à savoir : recueillir le témoignage qui se présente au passage à la qualité d'A.E.

Ils sont aussi tirés au sort sur une liste constituée par la contribution qu'y apporte chacun des A.E., ayant lui-même accepté la conscription impliquée dans sa position.

Qui est choisi ? Exactement celui qui y paraît propre à chacun des dits A.E. et sous sa responsabilité éventuelle.

Cette propriété est simple, et à portée de son appréciation ; de ce que ce soit un psychanalysant en sa charge et de ce qu'il l'estime être dans la passe où précisément advient le désir du psychanalyste, qu'il y soit ou non en difficulté.

Ceci peut être le cas de quelqu'un qui occupe n'importe quelle position dans l'École, d'un autre A.E. à l'extrême revenu passé à son entremise, ou à l'autre extrême (entendu par rapport à la qualification) de quelqu'un qui n'appartient pas à l'École, et qui de ce fait y accède.

Combien peut-il de ce champ limité à la seule appropriation du sujet, extraire d'unités ? En principe autant qu'il lui plaît, il n'y a aucune objection. Mais pour éviter, il faut penser à tout, de s'offrir à la manifestation de l'absurde, limitons à trois pour chacun le nombre des désignables. La responsabilité impliquée dans cette désignation rendra déjà beau que chacun puisse en produire un.

V

Adjoignons au premier fonctionnement de ces six, le directeur, pour décider que l'opération s'en ordonnera ainsi.

Les trois passeurs sont ceux qui recueillent ce que les postulants ont à présenter, à une fin à définir tout à l'heure.

Ils l'apporteront au jury plénier qui, dans son ensemble, n'est dans beaucoup des cas pas sans connaissance de l'intéressé.

S'il n'en connaît rien, chacun de ses membres peut en prendre idée par une convocation expresse, bénéficiant des conditions dont on s'est contenté jusqu'alors.

Convocation du candidat et éventuellement de son psychanalyste.

La décision dans le jury plénier se prend selon l'avis de deux sur trois des A.E. qui y ont part. Le directeur, ni les passeurs n'y prennent parti que de consultation.

Vous pouvez observer que n'importe quelle Société organisée ainsi serait ingouvernable. Mais il ne s'agit pas pour moi de gouverner.

Il s'agit d'une École, et pas d'une École ordinaire. Si vous n'en êtes pas responsable chacun devant vous-même, elle n'a aucune raison d'être.

Et sa responsabilité essentielle est de faire avancer l'analyse, et non pas de constituer une maison de retraite pour les vétérans.

VI

Là-dessus : problème du renouvellement de ce jury, je propose au début, quitte à la* modifier ensuite, une circulation qui permette la mise à l'épreuve du plus grand nombre.

Ce deux sur trois, gardons-le pour le taux des sortants à choisir par tirage au sort tous les six mois sur chacun des groupes en exercice.

Observons que ceci ne détermine pas à l'avance, hors l'incidence de la probabilité, la durée du mandat d'un membre.

Pour remplacer les sortants, nous tirons au sort sur la liste constituée des A.E. et des passeurs, à l'exception près, mais seulement pour le renouvellement immédiatement en cause (c'est-à-dire non pour les suivants), des sortants.

La question reste de l'organe d'où peuvent résulter directives à prendre et idées à élaborer.

Ces résultats, insistons-y, sont d'abord attendus du jury d'agrément lui-même.

Leur cumulation à plus longue portée viendrait naturellement à l'étude de ce cartel « Devenir analyste », demeuré jusqu'à présent à peu près à ce qu'il est sur le papier.

C'est de là qu'il prendra sa vie, mais nous ne lui donnons jusqu'à ce qu'il ait remué, aucune valeur directoriale.

Il est clair que nous comptons pour son recrutement sur ceux qui se seront distingués dans la fonction effective du jury d'agrément.

VII

Nous voulons, je pense là parler en votre nom à tous, et ceux qui prononcent en leur cœur un autre vœu, qu'ils le disent, nous voulons des camarades qui rendent service, et non pas des gens qui édifient leur position.

Il n'y a pas là d'utopie. Il y a une École qui existera ou pas. Que chacun conforte sa position où il le peut, chez nous c'est l'École qu'il a à conforter...

Jusqu'à ce que l'École puisse le lui rendre – ce qui n'est pas exclu s'il en fait partir un mouvement, qui bien entendu est au principe de l'École.

C'est un pari, vous le voyez, et que je vous prie de prendre dans l'état présent des choses, comme le seul passage possible hors de la routine.

Non que j'objecte en soi à la routine quand elle assure un fonctionnement admissible. Mais nous tenons pour avéré que le fonctionnement qui consiste à revenir à la hiérarchie régnante ailleurs, est inessentiel au procès analytique, et proprement y contrevient.

Je voudrais noter ici avoir recueilli de la bouche d'un psychanalyste en Amérique que la routine de vie si proprement réglée par le métier, était l'attrait qui justifiait pour lui toutes les autres.

* Transcription miller dans Ornicar ? : « quitte à L.E modifier ensuite ».

Ceci bien sûr n'est qu'une justification, mais je crois qu'au-delà, c'est l'indice d'un dégât où se dénote quelque infamie.

Elle est couverte par l'honorabilité, qui est de ces choses à qui il faut et il suffit d'être reconnues pour être.

Mais il ne faut ni ne suffit à l'infamie d'être taxée telle, pour qu'elle soit bel et bien ce qu'elle est. Et la psychanalyse s'est distinguée de la révéler, partout où elle est, et où elle se couvre ordinairement d'être l'accès à l'expérience.

VIII

Qui se présente au jury d'agrément ? Des psychanalysants dans la visée d'être reconnus pour A.E. Car pourquoi prétendrait-on à moins, si on en a le courage. L'Analyste de l'École est, ne l'oublions pas, celui qui contribue à l'avancement de la psychanalyse. Pourquoi ne pas commencer, dès qu'on y arrive ?

Il y a par contre des gens qui plus modestement se contenteront de s'éprouver comme analystes. Là c'est l'École qui s'immisce, et de façon toujours positive. Elle défère le titre d'A.M.E. sans qu'il y ait besoin pour cela d'aucune postulance.

Ceci sera le fait de l'organe stable en devenir, du jury d'agrément.

Et ce titre constitue une invitation de l'École à se présenter à la qualification d'A.E.

Mais dès lors cette qualification ne peut être obtenue que par l'intermédiaire du témoignage décisif de sa capacité.

C'est-à-dire l'autorisation d'un de ses psychanalysants au titre d'A.E. L'autorisation de l'A.M.E. qui l'a « formé » au même titre, s'ensuit dès lors du même fait.

Mais ce qui se présente pour être A.E., c'est tout psychanalysant, au sens où le psychanalyste ne s'achève qu'à le redevenir dans sa position à l'endroit du sujet supposé savoir.

Pour le psychanalyste responsable du psychanalysant qui se sera fait admettre, s'il n'est encore que membre de l'École, celle-ci ne peut faire moins que de l'introduire aux A.M.E. d'où alors il se présentera lui-même au jury d'agrément.

IX

On voit l'intérêt de ceci, c'est que l'accès à la position équivalente à ce qu'on appelle ailleurs un didacticien, ne se perd plus dans le temps retrouvé de la béatitude, qu'elle devient même fort loin de la comporter.

Le gradus est conforme à la capacité qu'on montre de faire progresser l'École. Il ne se confond pas avec un grade hiérarchique.

Mais s'il y a rupture, il n'y a pas suppression de la hiérarchie. Vous pouvez apprécier au contraire le pouvoir mis aux mains de ceux qui travaillent.

Je ne crois pas du tout qu'il doive en résulter comme on m'en a porté l'objection un tarissement à l'échelon des A.M.E. Bien au contraire. L'expérience tranchera.

Simplement il se distinguera de n'avoir pas la suffisance en quoi consiste (cf. mon écrit) le membre titulaire partout.

X

Vous voyez que je ne presse rien quant aux organes qui doivent se former de l'expérience.

J'ai déjà dit qu'ils doivent se former par étapes.

Il peut à l'épreuve en apparaître d'inattendus. En essayant de les extraire de la fonction, je vous mets à l'abri de l'embarras qui est celui de la vie, tout à l'envers de ce qu'une théorie trop répandue affirme. Car le problème du vivant est bien plus de faire fonction de ses organes, que de les engendrer de fonctions, pour quoi, en fait d'organes, il a toujours assez de ceux qu'il a.

Voici en tout cas écartée, j'espère, cette stagnation Bien Nécessaire aux sociétés existantes dans la position de membre associé, et éliminée, j'en suis sûr, cette contrainte à faire en Petits souliers acquisition du style de parade (le bras protégeant le front) contre des

affronts toujours en suspens, qui partant conditionne la carrière du psychanalyste comme constipée.

Je prie que dans l'assemblée que vous formez de ceux qui sont déjà en place dans notre École, les opinions maintenant se formulent – non pas sur ce qui peut se faire d'autre – mais très précisément sur ce que je mets en question.

Après quoi, ceux qui s'offrent à l'expérience se déclareront pour établir ses listes de départ.

Pour aujourd'hui, je garde la présidence de la réunion où je vous remercie d'avoir répondu par votre présence à mon invitation.

Parue dans : François Perrier, La Chaussée d'Antin, Paris, Albin Michel, 1994, p. 204.

⁽²⁰⁴⁾Ce 10.X. 67

Bien cher,

Je tiens ma parole.

Voici ce résumé algorithmique. Dont je donnerai un développement.

Vous y trouverez la place qu'a tenue dans ce séminaire le masochisme.

Elle est radicalement clinique. Cf. le masochisme de Reik – et... la présentation de Sacher-Masoch par de Leusse⁴⁶⁵.

Vous avez eu grand tort de ne pas y assister – si vous vous intéressez au « problème économique », au point où Freud le présente.

Et n'hésitez pas, si vous le jugez bon, à venir me voir sur le sujet de ma proposition ces jours-ci⁴⁶⁶.

Vôtre

J.L.

⁴⁶⁵. Graphie erronée pour Deleuze.

⁴⁶⁶. Allusion à la proposition du 9 Octobre 1967 sur la passe.

Des journées d'études sur les psychoses furent organisées à la Maison de la Chimie, à Paris, les 21 et 22 octobre 1967. Les interventions parurent dans Recherches Décembre 1968 Enfance aliénée II. Parmi les intervenants non membres de l'E.F.P. : D.W. Winnicott, D. Cooper, R. Laing. Nous reproduisons telle quelle la transcription de Jacques Lacan dans Recherches non sans inviter le lecteur à prendre connaissance de la note à son sujet, datée du 26 06 1968.

⁽¹⁴³⁾Mes amis,

Je voudrais d'abord remercier Maud Mannoni, à qui nous devons la réunion de ces deux jours, et donc, tout ce qui a pu s'en dégager. Elle a réussi dans son dessein, grâce à cette extraordinaire générosité, caractéristique de sa personne, qui lui a fait payer auprès de chacun, de son effort, le privilège d'amener de tous les horizons quiconque pouvait donner réponse à une question qu'elle a faite sienne. Après quoi, à s'effacer devant l'objet, elle en faisait interrogations recevables.

Pour partir de cet objet qui est bien centré, je voudrais vous en faire sentir l'unité à partir de quelques phrases que j'ai prononcées il y a quelque vingt ans dans une réunion chez notre ami Henri Ey, dont vous savez qu'il a été dans le champ psychiatrique français, ce que nous appellerons un civilisateur. Il a posé la question de ce qu'il en est de la maladie mentale d'une façon dont on peut dire qu'au moins a-t-elle éveillé le corps de la psychiatrie en France, à la plus sérieuse question sur ce que ce corps lui-même représentait.

⁽¹⁴⁴⁾Pour ramener le tout à sa plus juste fin, je devais contredire l'organo-dynamisme dont Ey s'était fait le promoteur. Ainsi sur l'homme en son être, m'exprimais-je en ces termes : « Loin que la folie soit la faille contingente des fragilités de son organisme, elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence. Loin qu'elle soit pour la liberté une insulte (comme Ey l'énonce), elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme une ombre. Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait en soi la folie comme la limite de sa liberté ».

À partir de là, il ne peut pas vous paraître étrange qu'en notre réunion aient été conjointes les questions portant sur l'enfant, sur la psychose, sur l'institution. Il doit vous paraître naturel que nulle part plus qu'en ces trois thèmes, soit évoquée plus constamment la liberté. Si la psychose est bien la vérité de tout ce qui verbalement s'agite sous ce drapeau, sous cette idéologie, actuellement la seule à ce que l'homme de la civilisation s'en arme, nous voyons mieux le sens de ce qu'à leur témoignage font nos amis et collègues anglais dans la psychose, de ce qu'ils aillent justement dans ce champ et justement avec ces partenaires à instaurer des modes, des méthodes où le sujet est invité à se proférer dans ce qu'eux pensent comme des manifestations de leur liberté.

Mais n'est-ce pas là une perspective un peu courte, je veux dire, est-ce que cette liberté suscitée, suggérée par une certaine pratique s'adressant à ces sujets, ne porte pas en elle-même sa limite et son leurre ?

Pour ce qui est de l'enfant, de l'enfant psychotique, ceci débouche sur des lois, lois d'ordre dialectique, qui sont en quelque sorte résumées dans l'observation pertinente que le Dr Cooper a faite, que pour obtenir un enfant psychotique, il y faut au moins le travail de deux générations, lui-même en étant le fruit à la troisième.

Que si enfin la question se pose d'une institution qui soit proprement en rapport avec ce champ de la psychose, il s'avère que toujours en quelque point à situation variable y prévale un rapport fondé à la liberté.

Qu'est-ce à dire ? Assurément pas que j'entende ainsi d'aucune façon clore ces problèmes, ni non plus les ouvrir comme on dit, ou les laisser ouvert. Il s'agit de les situer et de saisir la référence d'où nous pouvons les traiter sans nous-mêmes rester pris dans un certain leurre, et pour cela de rendre compte de la distance où gîte la corrélation dont nous sommes nous-mêmes prisonniers. Le facteur dont il s'agit, est le problème le plus brûlant à notre époque, en tant que, la première, elle a à ressentir la remise en question de toutes les structures sociales par le progrès de la science. Ce à quoi, pas seulement dans notre

domaine à nous psychiatres, mais aussi loin que s'étendra notre univers, nous allons avoir affaire, et toujours de façon plus pressante : à la ségrégation.

⁽¹⁴⁵⁾ Les hommes s'engagent dans un temps qu'on appelle planétaire, où ils s'informeront de ce quelque chose qui surgit de la destruction d'un ancien ordre social que je symboliserai par l'Empire tel que son ombre s'est longtemps encore profilée dans une grande civilisation, pour que s'y substitue quelque chose de bien autre et qui n'a pas du tout le même sens, les impérialismes, dont la question est la suivante : comment faire pour que des masses humaines, vouées au même espace, non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial, demeurent séparées ?

Le problème au niveau où Oury l'a articulé tout à l'heure du terme juste de ségrégation, n'est donc qu'un point local, un petit modèle de ce dont il s'agit de savoir comment nous autres, je veux dire les psychanalystes, allons y répondre : la ségrégation mise à l'ordre du jour par une subversion sans précédent. Ici n'est pas à négliger la perspective d'où Oury pouvait formuler tout à l'heure qu'à l'intérieur du collectif, le psychotique essentiellement se présente comme le signe, signe en impasse, de ce qui légitime la référence à la liberté.

Le plus grand péché, nous dit Dante, est la tristesse. Il faut nous demander comment nous, engagés dans ce champ que je viens de cerner, pouvons être en dehors cependant.

Chacun sait que je suis gai, gamin même on dit : je m'amuse. Il m'arrive sans cesse, dans mes textes, de me livrer à des plaisanteries qui ne sont pas du goût des universitaires. C'est vrai. Je ne suis pas triste. Ou plus exactement, je n'ai qu'une seule tristesse, dans ce qui m'a été tracé de carrière, c'est qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui je puisse dire les raisons de ma gaieté, quand j'en ai.

Venons pourtant au fait que si nous pouvons poser les questions comme il s'est fait ici depuis quelques jours, c'est qu'à la place de l'X qui est en charge d'y répondre, l'aliéniste longtemps, puis le psychiatre, quelqu'un d'ailleurs a dit son mot qui s'appelle le psychanalyste, figure née de l'œuvre de Freud.

Qu'est cette œuvre ?

Vous le savez, c'est pour faire face aux carences d'un certain groupe que j'ai été porté à cette place que je n'ambitionnais en rien, d'avoir à nous interroger, avec ceux qui pouvaient m'entendre, sur ce que nous faisons en conséquence de cette œuvre, et pour cela d'y remonter.

Juste avant les sommets du chemin que j'instaurais de sa lecture avant d'aborder le *transfert*, puis *l'identification*, puis *l'angoisse*, ce n'est pas hasard, l'idée n'en viendrait à personne, si cette année, la quatrième avant que mon séminaire prît fin à Sainte Anne, j'ai cru devoir nous assurer de *l'éthique de la psychanalyse*.

⁽¹⁴⁶⁾ Il semble en effet que nous risquions d'oublier dans le champ de notre fonction qu'une éthique est à son principe, et que dès lors, quoi qu'il puisse se dire, et aussi bien sans mon aveu, sur la fin de l'homme, c'est concernant une formation qu'on puisse qualifier d'humaine qu'est notre principal tourment.

Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de réfréner la jouissance. La chose nous apparaît nue, – et non plus à travers ces prismes ou lentilles qui s'appellent religion, philosophie,... voire hédonisme, car le principe du plaisir, c'est là le frein de la jouissance.

C'est un fait qu'à la fin du 19^{ème} siècle et non sans quelque antinomie avec l'assurance prise de l'éthique utilitariste, Freud a ramené la jouissance à sa place qui est centrale, pour apprécier tout ce que nous pouvons voir s'attester, au long de l'histoire, de morale.

Qu'a-t-il fallu de remuement, j'entends aux bases pour que ce gouffre en réémerge à quoi nous jetons en pâture deux fois par nuit ? deux fois par mois ? notre rapport avec quelque conjoint sexuel ?

Il n'est pas moins remarquable que rien n'a été plus rare en nos propos de ces deux jours que le recours à l'un de ces termes qu'on peut appeler le rapport sexuel (pour laisser de côté l'acte), l'inconscient, la jouissance.

Ce ne veut pas dire que leur présence ne nous commandait pas, invisible, mais aussi bien, dans telle gesticulation derrière le micro, palpable.

Néanmoins, jamais théoriquement articulée.

Ce qui s'entend (inexactement) de ce que Heidegger nous propose du fondement à prendre dans l'être-pour-la-mort, prête à cet écho qu'il fait retentir des siècles, et des siècles d'or, du pénitent comme mis au cœur de la vie spirituelle. Ne pas méconnaître aux antécédents de la méditation de Pascal le support d'un franchissement de l'amour et de l'ambition, ne nous assure que mieux du lieu commun, jusqu'en son temps, de la retraite où se consomme l'affrontement de l'être-pour-la-mort. Constat qui prend son prix de ce que Pascal, à transformer cette ascèse en pari, la clôt en fait.

Sommes-nous pourtant à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir l'être-pour-le-sexe ?

Nous ne semblons pas bien vaillants à en tenir la position.

Non plus bien gais. Ce qui, je pense, prouve que nous n'y sommes pas tout à fait.

⁽¹⁴⁷⁾Et nous n'y sommes pas en raison de ce que les psychanalystes disent trop bien pour supporter de le savoir, et qu'ils désignent grâce à Freud comme la castration : c'est l'être-pour-le-sexe.

L'affaire s'éclaire de ceci que Freud a dit en historiettes et qu'il nous faut mettre en épingle, c'est que, dès qu'on est deux, l'être-pour-la-mort, quoi qu'en croient ceux qui le cultivent, laisse voir au moindre lapsus que c'est de la mort de l'autre qu'il s'agit. Ce qui explique les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe. Mais en contraste, l'expérience analytique démontre que, quand on est deux, la castration que le sujet découvre, ne saurait être que la sienne. Ce qui pour les espoirs mis dans l'être-pour-le-sexe, joue le rôle du second terme dans le nom des Pecci-Blunt : celui de fermer les portes qui s'étaient d'abord grandes ouvertes.

Le pénitent perd donc beaucoup à s'allier au psychanalyste. Au temps où il donnait le ton, il laissait libre, incroyablement plus que depuis l'avènement du psychanalyste, le champ des ébats sexuels, comme il est sous forme de mémoires, épîtres, rapports et traits plaisants, maints documents pour l'attester. Pour le dire, s'il est difficile de juger justement si la vie sexuelle était plus aisée au XVII^e ou au XVIII^e siècle qu'au nôtre, le fait par contre que les jugements y aient été plus libres à concerner la vie sexuelle, se décide en toute justice à nos dépens.

Ce n'est certes pas trop de rapporter cette dégradation à la « présence du psychanalyste », entendue dans la seule acception où l'emploi de ce terme ne soit pas d'impudence, c'est-à-dire dans son effet d'influence théorique, précisément marqué du défaut de la théorie.

À se réduire à leur présence, les psychanalystes méritent qu'on s'aperçoive qu'ils ne jugent ni mieux ni plus mal des choses de la vie sexuelle que l'époque qui leur fait place, qu'ils ne sont dans leur vie de couple pas plus souvent deux qu'on ne l'est ailleurs, ce qui ne gêne pas leur profession puisqu'une telle paire n'a rien à faire dans l'acte analytique.

Bien sûr la castration n'a de figure qu'au terme de cet acte, mais couverte de ceci qu'à ce moment le partenaire se réduit à ce que j'appelle l'objet *a*, – c'est-à-dire, comme il convient, que l'être-pour-le-sexe a à s'éprouver ailleurs : et c'est alors dans la confusion croissante qu'y apporte la diffusion de la psychanalyse elle-même, ou de ce qui ainsi s'intitule.

Autrement dit ce qui institue l'entrée dans la psychanalyse provient de la difficulté de l'être-pour-le-sexe, mais la sortie, à lire les psychanalystes d'aujourd'hui, n'en serait rien d'autre qu'une réforme de l'éthique où se constitue le sujet. Ce n'est donc pas nous, Jacques Lacan, qui ne nous fions qu'à opérer sur le sujet en tant que passion du langage, mais bien ceux qui l'acquittent d'en obtenir l'émission de belles paroles.

⁽¹⁴⁸⁾C'est à rester dans cette fiction sans rien entendre à la structure où elle se réalise, qu'on ne songe plus qu'à la feindre réelle et qu'on tombe dans la forgerie.

La valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme. Le degré de sa réussite a démontré que là se juge la forme qui assujettit comme névrose, perversion ou psychose.

D'où se pose à seulement s'en tenir là, que le fantasme fait à réalité son cadre : évident là !

Et aussi bien impossible à bouger, n'était la marge laissée par la possibilité d'extériorisation de l'objet **a**.

On nous dira que c'est bien ce dont on parle sous le terme d'objet partiel.

Mais justement à le présenter sous ce terme, on en parle déjà trop pour en rien dire de recevable.

S'il était si facile d'en parler, nous l'appellerions autrement que l'objet **a**.

Un objet qui nécessite la reprise de tout le discours sur la cause, n'est pas assignable à merci, même théoriquement.

Nous ne touchons ici à ces confins que pour expliquer comment dans la psychanalyse, on fait si brièvement retour à la réalité, faute d'avoir vue sur son contour.

Notons qu'ici nous n'évoquons pas le réel, qui dans une expérience de parole ne vient qu'en virtualité, qui dans l'édifice logique se définit comme l'impossible.

Il faut déjà bien des ravages exercés par le signifiant pour qu'il soit question de réalité.

Ceux-ci sont à saisir bien tempérés dans le statut du fantasme, faute de quoi le critère pris de l'adaptation aux institutions humaines, revient à la pédagogie.

Par impuissance à poser ce statut du fantasme dans l'être-pour-le-sexe (lequel se voile dans l'idée trompeuse du « choix » subjectif entre névrose, perversion ou psychose), la psychanalyse bâcle avec du folklore un fantasme postiche, celui de l'harmonie logée dans l'habitat maternel. Ni incommodité, ni incompatibilité ne sauraient s'y produire, et l'anorexie mentale s'en relègue comme bizarrerie.

On ne saurait mesurer à quel point ce mythe obstrue l'abord de ces moments à explorer dont tant furent évoqués ici. Tel celui du langage abordé sous le signe du malheur. Quel prix de consistance attend-on d'épingler comme préverbal ce moment juste à précéder l'articulation patente de ce autour de quoi semblait fléchir la voix même du présentateur : la gage ? La gâche ? J'ai mis du temps à reconnaître le mot : langage.

⁽¹⁴⁹⁾ Mais ce que je demande à quiconque a entendu la communication que je mets en cause, c'est oui ou non, si un enfant qui se bouche les oreilles, on nous le dit, à quoi ? à quelque chose en train de se parler, n'est pas déjà dans le postverbal, puisque du verbe il se protège.

En ce qui concerne une prétendue construction de l'espace qu'on croit saisir là naissante, il me semble plutôt trouver le moment qui témoigne d'une relation déjà établie à l'ici et au là-bas qui sont structures de langage.

Faut-il rappeler qu'à se priver du recours linguistique, l'observateur ne saurait que manquer l'incidence éventuelle des oppositions caractéristiques dans chaque langue à connoter la distance, fût-ce à entrer par là dans les nœuds que plus d'une nous incite à situer entre l'ici et le là-bas ? Bref il y a du linguistique dans la construction de l'espace.

Tant d'ignorance, au sens actif qui s'y recèle, ne permet guère d'évoquer la différence si bien marquée en latin du *taceo* au *silet*.

Si le *silet* y vise déjà, sans encore qu'on s'en effraye, faute du contexte « des espaces infinis », la configuration des astres, n'est-ce pas pour nous faire remarquer que l'espace en appelle au langage dans une toute autre dimension que celle où le mutisme pousse une parole plus primordiale qu'aucun *mom-mom*.

Ce qu'il convient d'indiquer ici, c'est pourtant le préjugé irréductible dont se grève la référence au corps tant que le mythe qui couvre la relation de l'enfant à la mère n'est pas levé.

Il se produit une élation qui ne peut se noter que de l'objet **a**, alors que c'est précisément cet objet qu'elle soustrait à aucune prise exacte.

Disons donc qu'on ne la comprend qu'à s'opposer à ce que ce soit le corps de l'enfant qui réponde à l'objet **a** : ce qui est délicat, là où ne se fait jour nulle prétention semblable, laquelle ne s'animerait qu'à soupçonner l'existence de l'objet **a**.

Elle s'animerait justement de ce que l'objet **a** fonctionne comme inanimé, car c'est comme cause qu'il apparaît dans le fantasme.

Cause au regard de ce qu'est le désir dont le fantasme est le montage.

Mais aussi bien par rapport au sujet qui se refend dans le fantasme en s'y fixant d'une alternance, monture qui rend possible que le désir n'en subisse pas pour autant de retournement.

Une plus juste physiologie des mammifères à placenta ou simplement la part mieux faite à l'expérience de l'accoucheur (dont on peut s'étonner qu'elle se contente en fait de ⁽¹⁵⁰⁾ psychosomatique des caquets de l'accouchée sans douleurs) serait le meilleur antidote à un mirage pernicieux.

Qu'on se souvienne qu'à la clef, on nous sert le narcissisme primaire comme fonction d'attraction intercellulaire postulée par les tissus.

Nous fûmes les premiers à situer exactement l'importance théorique de l'objet dit transitionnel, isolé comme trait clinique par Winnicott.

Winnicott lui-même se maintient, pour l'apprécier, dans un registre de développement.

Sa finesse extrême s'éténue à ordonner sa trouvaille en paradoxe à ne pouvoir que l'enregistrer comme frustration, où elle ferait de nécessité besoin, à toute fin de Providence.

L'important pourtant n'est pas que l'objet transitionnel préserve l'autonomie de l'enfant mais que l'enfant serve ou non d'objet transitionnel à la mère.

Et ce suspens ne livre sa raison qu'en même temps que l'objet livre sa structure. C'est à savoir celle d'un condensateur pour la jouissance, en tant que par la régulation du plaisir, elle est au corps dérobée.

Est-il loisible ici d'un saut d'indiquer qu'à fuir ces allées théoriques, rien ne saurait qu'apparaître en impasse des problèmes posés à l'époque.

Problèmes du droit à la naissance d'une part, – mais aussi dans la lancée du : ton corps est à toi, où se vulgarise au début du siècle un adage du libéralisme, la question de savoir, si du fait de l'ignorance où ce corps est tenu par le sujet de la science, on va venir en droit, ce corps, à le détailler pour l'échange.

Ne discerne-t-on pas de ce que j'ai dit aujourd'hui la convergence ? En épinglerons-nous du terme de l'enfant généralisé, la conséquence ? Certains antimémoires tiennent ces jours-ci l'actualité (pourquoi anti – sont-ils ces mémoires ? Si c'est de n'être pas des confessions, nous avertit-on, n'est-ce pas là depuis toujours la différence des mémoires ?). Quoiqu'il en soit l'auteur les ouvre par la confiance d'étrange résonance dont un religieux lui fit adieu : « J'en viens à croire, voyez-vous, en ce déclin de ma vie, lui dit-il, qu'il n'y a pas de grandes personnes ».

Voilà qui signe l'entrée de tout un monde dans la voie de la ségrégation.

N'est-ce pas de ce qu'il faille y répondre que nous entrevoyons maintenant pourquoi sans doute Freud s'est senti devoir réintroduire notre mesure dans l'éthique, par la jouissance ? et n'est-ce pas tenter d'en agir avec vous comme avec ceux dont c'est la loi dès lors, que de vous quitter sur la question : quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?

En 1966 avait été créé, sous l'autorité du Dr. Henri Ey, le Cercle d'études psychiatriques. Un cycle d'enseignement avait été organisé, dans lequel une section était réservée à la psychanalyse. C'est dans ce cadre que le Dr. Jacques Lacan avait accepté d'intervenir. Le 10 novembre 1967, il y fit une conférence sur la psychanalyse et la formation du psychiatre. Cette conférence fut enregistrée sur bande magnétique. Rappelons le contexte de l'époque : la « Proposition du 9 octobre » par le Dr. Lacan, avec les dissensions qui allaient aboutir à la création du « Quatrième Groupe », la préparation de la revue « Scilicet » avec son principe du texte non signé, l'annonce faite par Lacan du titre de son prochain séminaire sur « l'Acte psychanalytique » et l'annonce concomitante de l'échec de son enseignement en tant qu'il ne s'était adressé qu'à des psychanalystes. Le transcripteur a pris le parti de donner à ce « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », une forme écrite qui reproduise dans la mesure du possible le style parlé, avec les artifices de ponctuation qui ne peuvent être évités. Sont maintenus les suspens, les hésitations, scansion, répétitions et lapsus comme parties intégrantes du discours. Des indications sur les variations du ton auraient inutilement surchargé le texte, qu'on sache seulement que l'orateur ne se privait pas d'en faire usage : mordant, voire grinçant au début, incisif et concis dans la partie où il s'agit de la théorie du langage, confidentiel et d'une grande douceur à la fin. La très mauvaise qualité de l'enregistrement n'a pas permis de transcrire en totalité quelques passages. D'où l'utilisation des signes [...] qui indiquent des passages absolument inaudibles et donc laissés en blanc ou les corrections du transcripteur. Entre crochets <...> quelques rares corrections au texte de la transcription originale. Enfin entre parenthèses sont notées les réactions de la salle.

Je vous remercie d'être venus, comme ça, si nombreux. Je vais tâcher de rendre cette cohabitation momentanée pas trop désagréable, étant donné cette espèce d'attention collective que vous voulez bien me donner.

Pourtant, en principe, je n'aurai pas, ce soir, des choses spécialement encourageantes à vous dire. En tout cas, ce n'était pas dans cette intention que j'avais accepté de parler, comme ça, presque en tête, car c'est tout au moins, ainsi, qu'on m'avait présenté les choses. Et si j'ai choisi car c'est moi qui l'ai choisi, ce titre : Formation du psychanalyste et... Psychanalyse⁴⁶⁷, c'est parce que ça me paraît un thème spécialement important, mais, à propos de quoi, j'étais porté à commencer par, mon Dieu, ce qui peut se voir, se toucher, ce qui de toute apparence, en est déjà là, comme résultat, à savoir une constatation assez désabusée.

La formation du psychiatre, ça ne semble pas être quelque chose de tout simple, ni qui aille de soi, je dirai presque, jusqu'à un certain point, que cet énorme programme dans lequel on m'inscrit, en est la preuve. Pour déplacer tellement de personnes pour la « formation du psychiatre », il faut en mettre un rude coup. Enfin... c'est une certaine conception de la formation qui se répand de plus en plus : on forme, on forme. On forme à l'aide de communications, conférences, entassement de propos ; à propos de quoi, d'ailleurs, on pourrait de temps en temps se demander quel peut en être le résultat, car on ne peut pas dire, non plus, que ce que vous alliez entendre, ici, sur ce qui vous concerne comme psychiatres – je suppose qu'il y en a ici une très grande majorité – vous n'allez pas entendre des propos qui soient tous convergents, ni même seulement compatibles. Alors, qu'est-ce que vous allez faire ? Une synthèse, comme on dit ? On peut appeler ça autrement... pourquoi pas fatras aussi ! Il faut dire que la question se pose quelques fois sérieusement, de la différenciation entre le fatras et la synthèse.

Alors évidemment, cette formation du psychiatre, pour l'instant, semble entraîner beaucoup de remue-ménage, dans l'espace et dans le temps.

Il s'agit de voir... il s'agit de voir là-dedans quel est le rôle qui peut et doit être réservé à la psychanalyse.

Le côté désabusé dont je parlais tout à l'heure c'est, et au premier abord, cette conjonction qui est vraiment à la portée de tous – j crois que personne ici, ou ailleurs, enfin là où il y a des psychiatres, où on fait de la psychiatrie, n'élèvera la voix contre ce que je vais avancer – c'est que la psychanalyse, au niveau où nous sommes là, n'est-ce pas, au niveau du collectif – je parle pas des effets de la psychanalyse, localisés chez tel ou tel, ça c'est une autre question, à laquelle nous viendrons tout à l'heure – mais enfin au niveau de l'effet d'masse... – j'emploie le terme que Freud emploie quand il s'agit du collectif, c'est un terme qui me paraît excellent, parce que ça ne suppose pas... rien de commun ce terme de

⁴⁶⁷ La conférence avait été annoncée sous le titre de « La Psychanalyse et la formation du psychiatre ».

masse ; ce n'est pas une conscience collective. Il n'y a pas besoin de conscience de masse, il y a des effets de masse – mais au niveau des effets de masse, qui ne sont que l'addition d'un certain nombre d'effets particuliers qui se produisent – <avec>* pour résultat de faire que le psychiatre s'occupe de moins en moins de ce qu'on appelle le malade, en général. Il s'en occupe de moins en moins, parce qu'il est tout occupé à sa formation psychanalytique et qu'il pense que tant qu'il n'aura pas la clef que peut lui donner la psychanalyse, ben, mon Dieu, ce n'est pas la peine de faire ce qui ne sera jusque là que du grossier sarclage, de l'approche inconsidérée.

Le résultat, c'est que pendant sa période de formation, précisément, celle qui est de l'internat, il ne songe absolument pas à ce qu'il en est de sa position de psychiatre : il se considère comme psychanalyste en formation. C'est pour les lendemains qui chantent, qu'on attendra le résultat.

En outre, un certain nombre de malentendus existant à la base, par exemple ceux qui fleurissent sur la bouche des candidats... – je dois dire qu'au courant d'une existence déjà longue, j'ai déjà vu se présenter devant moi pas mal de candidats à la position de psychanalyste et, histoire d'amorcer l'entretien, je leur demande : « enfin, qu'est-ce qui peut bien vous pousser dans cette voie ? »... Bien sûr, c'est une question à laquelle les réponses surabondent, mais il y en a une qui est toujours avancée, parce que c'est évidemment la plus noble, c'est le désir de comprendre ses malades. Évidemment, je ne peux pas dire que ce ne soit pas un motif tout à fait recevable, la première chose, en effet, qui apparaît, qui peut fort bien se manifester, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas du côté de la compréhension, quand on est en présence de ce qui, tout de même il faut le dire, est le cœur, le centre du champ du psychiatre et qu'il faut appeler par son nom : c'est le fou. Psychotique, si vous voulez.

Seulement, il n'y a pas que ça dans l'expérience d'un psychiatre, il y a aussi un tas d'autres malades qui viennent, pour des raisons de police, dans le même cadre, mais enfin, accordons nos violons, sachons de quoi nous avons à parler, c'est du fou. On peut parler d'un tas d'autres choses qui ne sont pas des fous, quoique ce soient des gens qui viennent dans les mêmes lieux que ceux où l'on soigne le fou, c'est des déments, des gens affaiblis, désintégrés, désagrégés, mis de façon passagère en état de moins-value mentale ; ça, ce n'est pas ça qui est à proprement parler l'objet du psychiatre.

C'est pour ça qu'il faut faire une grande différence entre une certaine théorie qui peut s'appeler, à plus ou moins juste titre, déstructuration de la conscience, ou tout autre mode d'organo-dynamisme jouant dans le sens d'une moindre fonction, il n'en reste pas moins qu'il apparaît – et justement dans toute la mesure où le dit organo-dynamisme a eu tout le temps... enfin... de répandre ses lumières – qu'il faut changer de registre, quand on parle, à proprement parler du fou. D'ailleurs, les propres représentants – mêmes de cet organo-dynamisme, éprouvent bien la nécessité de ce changement de registre et ne peuvent classer de façon univoque les démences et les folies, dans le même registre, disons jacksonien. Il faut faire intervenir autre chose, qu'on appelle – quand on est de ce côté là – au titre de la personnalité, pour commencer à... et non plus seulement de la conscience, quand il s'agit du fou.

Or, ce fou, c'est vrai qu'on ne le comprend pas et on vient trouver le psychanalyste, en lui déclarant que... c'est l'espoir, enfin, la... la certitude, car c'est un bruit qui s'est répandu que la psychanalyse aide à comprendre, et c'est ainsi qu'on entre d'un bon pas dans ce chemin de la psychanalyse ; d'ici à comprendre le fou pour autant, il est clair qu'on peut attendre, pour la raison que c'est tout à fait une maldonne que de croire que ce soit dans ce registre de la compréhension que l'analyse doit jouer. Je veux dire, ce qui peut de l'analyse avoir prise sur le fou, bien entendu ça va de soi, mais même, en elle-même, la psychanalyse n'est nullement une technique dont l'essence soit de répandre la compréhension, d'établir,

* La transcription originale indiquait *ait*.

même, quoi que ce soit entre l'analysé et l'analyste qui serait de cet ordre, si nous donnons au mot « compréhension » un sens, qui est le sens jaspersien, par exemple ; cette communauté de registre, ce quelque chose qui va s'enraciner dans une sorte d'Einfühlung, d'empathie, qui ferait que l'autre nous deviendrait transparent, à la façon naïve dont nous nous croyons transparents à nous-mêmes, ne serait-ce que pour ceci que justement la psychanalyse ça consiste à découvrir que nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes ! Alors, pourquoi est-ce que les autres nous le deviendraient ?

S'il y a quelque chose que la psychanalyse est faite pour faire ressortir, pour mettre en valeur, ça n'est certainement pas le sens, au sens en effet où les choses font sens, où on croit se communiquer un sens, mais justement de marquer en quels fondements radicaux de non-sens et en quels endroits les non-sens décisifs existent sur quoi se fonde l'existence d'un certain nombre de choses qui s'appellent les faits subjectifs. C'est bien plus dans le repérage de la non-compréhension, par le fait qu'on dissipe, qu'on efface, qu'on souffle le terrain de la fausse compréhension que quelque chose peut se produire qui soit avantageux dans l'expérience analytique.

De sorte que, comme vous le voyez, cette expérience du candidat psychiatre qui vient comme candidat à se faire analyser, vous voyez déjà que dès les premiers pas, la première minute, la première seconde de l'abord, cela s'engage sur le plan du malentendu, que je peux bien qualifier de plus radical, parce qu'à la vérité, je vous ai dit tout à l'heure que c'est une grande majorité des gens que j'ai vu, parmi les candidats que j'écoutais, faire cette déclaration d'intention, comme on dit, mais... c'est parce que... enfin, je vous l'ai déjà dit en vous voyant si nombreux, je me suis un peu attendri, j'étais venu ici avec un discours fait de rugissements, alors je tempère... mais en réalité il n'y en a PAS UN SEUL qui ne m'ait dit, aussi : « je viens là pour mieux comprendre mes patients » ! Je peux dire que TOUS démarrent sur cette erreur de principe. C'est tout dire... Naturellement, je ne suis pas là, comme ça, face à des candidats pour enseigner la doctrine, la théorie, pour redresser ou discuter, je suis là pour enregistrer de quel pied ils partent. Ils partent tous, comme vous le voyez, du pied qu'il ne faudrait pas. Enfin, ils ne sont pas du tout, du tout éclairés. On peut se demander, jusqu'à un certain point, comment ça se fait, parce que ce que je viens, enfin, de vous dire comme ça, je ne vous dis pas que c'est pour la première fois. Je ressasse ça, mon Dieu, entre autres choses, depuis maintenant... ouais... on entre maintenant dans la dix-septième année de mon enseignement. Comme vous voyez, l'effet, enfin, est... magistral, c'est le cas de le dire ! c'est vous dire que, bien sûr, il y a des choses qui ne pénètrent pas, simplement d'être enseignées comme ça ex cathedra.

Il y a peut-être des gens qui de ce que je viens de dire ont un soupçon, de la valabilité de ce que je viens de dire. Je pense que c'est le cas en général des gens que j'ai analysé moi-même et aussi bien d'ailleurs de tous ceux qui auront passé par une véritable psychanalyse. Si la psychanalyse doit leur apprendre quelque chose, c'est évidemment, que ce qu'on recueille à la fin n'est pas de l'ordre, tenu pour sublime de l'intersubjectivité du sens. C'est une expérience d'un tout autre ordre. Ce qu'on a gagné, c'est précisément de voir que ce qu'on croyait si bien comprendre, justement, on n'y comprenait rien. Et ça ne veut pas dire pour autant qu'on a conquis autre chose qui soit entièrement caractérisé dans la note qui soit constituée par le fait de ce que l'on pourrait appeler une compréhension plus profonde. Si ce n'est ça qu'on recueille à la fin et même certainement, je dirais qu'on n'en sort pas généralement intact.

Le fait, donc, que le préjugé continue à circuler dans le discours commun est très précisément quelque chose de nature à nous faire toucher la faille qu'il peut y avoir entre le discours commun et cette expérience, cette expérience qui est celle de l'analyse et dont il semble donc, que si vous vous reportez à tout ce que je viens de dire, à mes propos précédents, naturellement j'ai beaucoup insisté sur ce... cette petite chose du seuil – parce qu'après tout je considère que c'est ce qui est le plus immédiatement à votre portée – puisque je ne suppose pas que vous soyez tous ici déjà entrés dans cette voie – du seuil et

puis du résultat final que j'ai placé tout à l'heure au niveau collectif comme enfin, comme... je ne sais pas quoi, je ne sais pas quoi... qui est certainement l'objet de questions valables et que nous pouvons appeler, désigner d'un terme qui n'est pas de moi, que j'emprunte à un jeune interne, qui est venu devant moi, tâcher de me dire, enfin, ce qu'il éprouvait, lui qui était effectivement des personnes que j'ai rencontrées, des plus sensibles à ce qui constitue l'expérience qui est celle de la position du médecin qui aborde le champ du fou, la réalité du fou, la confrontation avec le fou, l'affrontement avec le fou. Je dois dire que c'est assez exceptionnel, il restait assez... assez vif, assez frais, assez neuf, à ce qu'il y a – disons le mot – d'angoisse à cette rencontre, cet affrontement – il ne lui semblait pas à lui que la psychanalyse diminuât en rien cette note de la rencontre avec le fou. Pour caractériser ce qu'il en était, enfin, de ce que l'on appelle la salle de garde, à savoir une masse collective, avec laquelle il était et le rapport de ce qui s'y passait avec la psychanalyse, il avait trouvé un mot que je trouve, ma foi, excellent et qui date tout à fait ce qu'il en est de l'effet de l'introduction de la psychanalyse dans le champ – disons depuis une trentaine d'années – dans le champ français, le résultat est une chose qu'il a appelée : un profond [et... tant] accentué PASSIF.

En fait c'est bien frappant, c'est bien frappant que depuis un certain nombre... un certain temps qui correspond à cette trentaine d'années dont je viens de vous parler, il n'y a pas eu, dans le champ de la psychiatrie, le champ de ce rapport avec cet objet : le fou, pas eu la moindre, la moindre découverte ! Pas la plus petite modification du champ clinique, pas le moindre apport. avec tous les moyens considérablement accrus d'interrogation, enfin... qui... qu'on a en main, il est clair que tout ce qu'on a, même à un certain moment, comme ça, pu voir spécifier d'un petit épinglage de... d'anneau psychique, l'association de certains tableaux avec certains dosages, enfin... tout ça a été toujours extraordinairement fugace, au bout de deux ou trois ans personne ne parle plus du petit syndrome que tel ou tel a décrit et nous en restons avec le bel héritage du 19^e siècle qui est là constitué, intégral, n'est-ce pas... Évidemment on a ajouté un peu à ce [qu'on avait dessiné, ne parlons pas des grands noms français,] que je ne prononcerai plus, pour parler d'un autre... on a ajouté quelques détails, quelques retouches, mais dans l'ensemble... enfin, ils sont quoi, les derniers, les derniers compléments, constitués techniquement, que j'appelle des découvertes, spécification de telle entité clinique ? Eh bien, c'est Clérambault. Clérambault... Maintenant si vous allez chercher jusqu'à la plus extrême pointe, là où ça devient complètement minuscule, vous prenez cette dernière retouche : ma thèse, la Paranoïa d'autopunition. J'ajoute un petit truc, à l'emmanchure Kraepelin Clérambault. Bon et puis... depuis ? Je demande... Enfin, ça m'intéresserait d'ailleurs, peut-être que j'oublie quelque chose, quelqu'un qui ait apporté un nouveau tableau clinique ? Évidemment, tout n'est pas dans la clinique, mais enfin la clinique traduit, traduit quand même quelque chose, dans le sens de la compréhension ou de l'extension, je ne sais pas, mais assurément dans le sens de ce qui est, enfin, de ce qui devrait être la psychiatrie. Maintenant, comme vous le savez, la psychiatrie – j'ai entendu ça à la télévision – la psychiatrie rentre dans la médecine générale sur la base de ceci que la médecine générale entre elle-même entièrement dans le dynamisme pharmaceutique. Évidemment, il se produit là des choses nouvelles : on obnubile, on tempère, on interfère ou modifie... Mais on ne sait pas du tout ce qu'on modifie, ni d'ailleurs où iront ces modifications, ni même le sens qu'elles ont ; puisqu'il s'agit de sens.

Alors, est-ce à dire que... bon, [nous avons assez] de ces choses, je pense que le [test] de la chose, la référence, ce soit ce que je vous ai dit tout à l'heure, à savoir ce garçon qui paraissait se distinguer entre tous ses camarades, [de marquer], d'appeler par son nom ceci qui lui paraissait vraiment irréductible : l'angoisse. Elle était pour lui absolument coextensive de son expérience du fou. Il se croyait pas, parce qu'il était en psychanalyse, il se croyait pas moins en devoir pour autant d'aller... enfin, de faire sa visite au fou.

Est-ce que [nous allons] donner à cet [effet/son affect] d'angoisse une espèce de valeur mystique ? Non, ce n'est pas ça du tout. Le fait qu'on soit angoissé, c'est pas parce que c'est l'angoisse que c'est important. [J]parle] pas d'une expérience existentielle, [je suis là] pour la prôner, pour en faire en quelque sorte l'éloge comme d'un trait caractéristique ? Non, [je n'ai pas dit ça ce soir]. Mais enfin, à laisser de côté ce que l'angoisse a d'angoissant, j'dirais, il est quand même tout à fait décisif que pour concevoir seulement ce qu'il en est, ce qu'il en est du fou, de tenir compte de ceci, c'est que celui qui se pose en sa présence dans cette position qui est celle du psychiatre, est, qu'il le veuille ou non, concerné. Il est irréductiblement concerné ! S'il ne se sent pas concerné c'est, – c'est là quelque chose de tout à fait démontrable, tangible, sans qu'on ait besoin pour autant de faire intervenir l'expérience psychanalytique – s'il n'est pas concerné, c'est par certains procédés qui se manifestent quand on y regarde de près, de façon pas contestable, ceci qu'on soit psychanalyste ou pas, par le fait qu'il se protège de ce concernement, si vous permettez. C'est-à-dire qu'il interpose entre lui et le fou, un certain nombre de barrières protectrices, qui sont à la portée des grands patrons, il met, par exemple, d'autres personnes que soi, n'est-ce pas, qui lui fournissent des rapports... Et puis, pour ceux qui ne sont pas des grands patrons, il suffit d'avoir une petite idée, un organo-dynamisme, par exemple, ou n'importe quoi d'autre, une idée qui vous sépare de ce... de cette espèce d'être qui est en face de vous, qui est le fou, qui vous en sépare en l'épingleant, n'est-ce pas, comme une espèce, entre autres, de bizarre coléoptère, dont il s'agit de rendre compte, comme ça, dans sa donnée naturelle. Qu'est-ce que ce [...] ce « concerné », ce n'est pas du tout forcément un affect ; bien sûr que ça prend la forme, la forme de l'angoisse, comme je disais tout à l'heure [...] l'angoisse n'est pas un affect si simple que ça, en tant qu'affect. La preuve que... le mal qu'on se donne pour en rendre compte : « peur sans objet », par exemple, qu'on dit ; le seul fait qu'on précise « sans objet », montre bien qu'il y a autre chose là que la dimension affective, on éprouve le besoin de mentionner que là, on s'attendrait à un objet, un objet qui n'est pas simplement quelque chose qui vous remue là-bas quelque part dans les tripes. C'est un certain rapport, c'est un rapport avec un objet absent... vous voyez ? bon... enfin, laissons ça de côté. La question n'est pas là. Ce que je [...] simplement pour vous préciser que je parle de ce rapport du psychiatre en tant qu'il est concerné avec le fou, ça n'est pas pour porter les choses sur le plan de l'affectif, de l'élan, de je ne sais quoi qui irait à forcer cette difficulté, cette difficulté de rapport.

Il est évident que ce n'est pas du côté de l'élan généreux que j'indiquais la solution, d'ailleurs, pour en revenir au personnage exemplaire dont je parlais tout à l'heure, ce n'était certainement pas non plus, pour lui, dans ce sens que... que s'aiguillait, quoiqu'on dise, enfin, l'impression, la chose unique qui semblait être pour lui à retenir dans ce rapport qui lui semblait, du fait de son destin, avoir ce caractère tout à fait privilégié. Donc, ce que je suis en train de vous dire, ça ne veut pas dire que, ce fou, enfin... quel qu'il soit, vous allez lui donner le sein, comme ça, tout d'un coup, comme Rosen, comme Mme Sechehayé. Vous allez pas lui donner le sein d'abord parce qu'il vous le demande pas. C'est même peut-être ce qu'il y a de plus troublant justement c'est qu'il ne vous le demande pas. Bref, si la question du fou peut s'éclairer par la psychanalyse, ben, ça serait évidemment à partir d'abord d'un autre centrement [c'est/de] ce qu'on appelle rapport premier. [Vous voyez peut-être ce que je dis].

Ce centrement, j'essayerai de vous faire sentir pourquoi tout à l'heure, tout à l'heure pourquoi, euh... ben, il n'est pas du tout donné, comme ça, par tout ce qui se dit, par tout ce qu'on dit, par tout ce qui se rapporte, par tout ce qui se ramène, au sujet de la psychanalyse ; et pourtant il y est inclus et il est tout à fait aussi difficile d'y accéder après avoir beaucoup entendu parler de psychanalyse, car la chose curieuse, c'est que le fait d'y avoir accès dans le courant de la psychanalyse ne laisse pas moins intouché qu'avant une espèce de monde de préjugés. On revient dans le discours commun qui s'oppose à ce recentrement. Ce recentrement, [je l'ai manifestement exprimé d'une façon...]. Enfin...

Il nous est commandé de repenser – comme on s'exprime – quelque chose qui dans l'occasion n'est pas mince, puisque c'est la pensée elle-même ! Il nous est demandé de repenser la pensée et... ça ne se fait pas tout seul. à la vérité, après que ça ait beaucoup étonné le monde qu'il y ait de la pensée inconsciente, ça a provoqué vraiment une espèce de blocage général, pendant dix ans, vingt ans et même plus tard.

Au début de mon internat, il y avait encore un homme d'esprit qui s'appelait Charles Blondel, qui avait articulé des choses, justement sur la conscience morbide et pour lequel c'était un argument de dire que la pensée et la conscience c'est forcément de la même dimension et, par conséquent, que l'inconscient avec des pensées dedans, c'était impensable. Ouais...

Depuis, on a fait beaucoup de progrès. Personne ne pensant plus à ce que c'est que la conscience, ni non plus d'ailleurs à ce que c'est que la pensée, les choses sont devenues naturellement plus facile, surtout qu'il y a tellement de bruit ! Hein ? Il y a les existentialistes, il y a les phénoménologistes, il y a les... les... les philologistes, il y a les structuralistes maintenant ; alors tout ça... tous ces discours se superposant bien, en quelque sorte tous entretenus pour votre formation, n'est-ce pas, vous êtes radicalement formés à tout, c'est-à-dire que quoi qu'on puisse vous dire, ça vous fait en somme à peu près le même effet, à savoir que tout ça c'est du baratin. alors, il n'y a plus d'objection à l'inconscient, l'inconscient c'est de la pensée, oui, tout le monde le sait, et qu'est-ce que ça peut faire ! n'est-ce pas ? alors...

Je dois vous dire que la formation [...] de ces discours bien construits, j'ai cru pas que c'est en les laissant faire en vous, comme ça, une espèce de turn, n'est-ce pas, de cirque... tous ces discours, l'un après l'autre, chacun fonctionne, l'un courant après l'autre, j'ai cru pas que ça soit d'aucune façon ça, qui puisse avoir un rôle de formation.

À la vérité, un p'tit fil, hein ! que vous trouveriez tout seuls, dans ce rapport de concernement avec cette chose vraiment unique, problématique, qui vous est donnée, je ne dirais pas sous le titre de fou, parce que ce n'est pas un titre... un fou, c'est quand même quelque chose... ça résiste, voyez-vous, et qui n'est pas encore près de s'évanouir simplement en raison de la diffusion du traitement pharmacodynamique. Si vous aviez un p'tit fil, quel qu'il soit, ça vaudrait mieux que n'importe quoi, d'autant plus que ça vous mènerait quand même nécessairement à ce dont il s'agit.

Pour moi, le p'tit fil, ça a été ceci – j'étais pas un gros malin – c'est cette chose qui s'articule comme ça, c'est : l'inconscient est structuré comme un langage. J'aurais pu partir d'un autre point, mais celui-là m'est apparu sérieux. Ou l'inconscient ne veut rien dire du tout, ou dès qu'il nous est présenté [...] je veux dire non pas [...] mais en l'interrogeant lui-même comme – psychanalyste, c'est au titre de ceci qu'il est un langage, avec un certain nombre de propriétés qui n'existent que dans la dimension du langage : la traduction par exemple.

Alors... évidemment ceci ne va pas de soi, que si à ce propos, de cette expérience et de ce petit fil que ça accroche, on en tire, après un certain nombre de questions, ce qui veut dire un certain nombre de réponses – et en particulier sur ceci : qu'est-ce que c'est qu'un langage ? Parce que si, comme ça, de première approximation, c'est impossible d'écarter ça : le langage y est là : c'est même ce qui domine, c'est la plus belle occasion de se demander... quand j'ai commencé avec ce petit fil on n'en était pas encore, j'vous prie de le croire – vous l'oubliez parce que d'abord vous êtes nés d'hier, vous ne savez pas – on n'en était pas encore à ce que tout le monde parle de linguistique et Dieu sait comment, dans la confusion la plus totale ! Parce que la diffusion des idées c'est pas ça qui éclaircit l'esprit, qui conditionne pour autant les lumières. Enfin, pour l'instant, il n'y a personne dans la bouche duquel vous ne voyiez traîner, enfin, ces termes de « signifiant », de « signifié », de « communication », de « message »... on marche avec ça, on n'a plus d'autres semelles ; quand on fait de la physiologie on considère que la thyroïde envoie un message à l'hypophyse... on appelle ça un message... Je veux bien, c'est une question de définition. Il

s'agit de savoir si c'est un langage. Ce qui est très difficile c'est qu'à partir du moment où vous mettez le mot « message », c'est difficile de ne pas imaginer que l'hypophyse le reçoit !... et y répond ! On parle aussi de message plus ou moins à propos de je ne sais quel objet que vous découvrirez dans le ciel. On traduit en terme de message le fait que simplement vous le voyez, ça envoie des photos... en message !

Ça c'est vous dire que ceci serait du jeu tout à fait innocent, n'est-ce pas, si justement le langage n'y était pas intéressé et premièrement d'une certaine façon, c'est qu'il devient de plus en plus difficile de parler du langage à cause de tout ce grand brouhaha qui monopolise les mots qui pourraient servir à accrocher les choses dans ce domaine assez complexe et qui sont déjà tellement diffus partout, qu'à la vérité, enfin, une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Enfin... moi j'suis un des responsifs, hein, de cette espèce de grande confusion dans laquelle nous nageons pour l'instant ; parce que j'ai commencé, moi, à parler de langage il y a dix-sept ans. À ce moment nous étions dans la fleur de... de la morale en situation, l'engagement... enfin... vous connaissez... d'autres conneries, quoi !

Enfin, quand même, il y a des gens qui s'occupent du langage. Et moi, ce que je trouve le plus encourageant c'est que... c'est que dans ceux qui s'occupent vraiment de langage, on emploie le langage dans le même sens que je me suis trouvé en avoir développé les dimensions, à savoir ce que ça voulait dire – dans mon discours. Là où on sait de quoi on parle : premièrement tout le monde s'aperçoit qu'un langage n'est pas fait de signes. Ce qui veut dire qu'un langage n'a pas de rapport direct aux choses. Un signe, pour le définir d'une façon claire et simple, je le fais comme je crois sans que personne ne le conteste, c'est ce qui représente quelque chose justement et qui représente pour quelqu'un. Un langage ça ne sert pas à ça, c'est pas fait de signes, ça peut s'étudier. La fonction du signe, c'est même très important comme toujours, même parfaitement important, en plus il n'y a aucun besoin, d'ailleurs, comme on l'a vu jusqu'ici depuis le temps qu'il y a une sémiotique médicale, jamais personne ne s'était le moins du monde intéressé au langage.

Ce qui trouble, bien sûr, c'est que le langage a en général une signification, c'est-à-dire qu'il engendre du signifié. C'est justement pour ça qu'on s'est aperçu que le rapport que peut avoir le langage, éventuel, aux choses, est un rapport tiers, ternaire, et qu'il faut distinguer le signifiant, le signifié et éventuellement le référent qui n'est pas toujours facile à trouver, pas plus d'ailleurs que le signifié n'est facile à cerner. C'est pourtant là que se joue le jeu du flou des choses, à savoir ce qui fait que, par exemple, un langage est ou n'est pas adéquat. Un langage plutôt que d'être signe des choses, nous dirons plutôt quelque chose, pour ceux qui n'auraient jamais entendu dire enfin, naturellement ce dont j'ai donné, enfin... l'énonciation beaucoup élaborée, nous dirons, n'est-ce pas, pour nous faire entendre aujourd'hui, que sa fonction c'est... de faire le tour, non pas des choses, hein ? de la chose. En tout cas c'est bien sensible pour nous quand il s'agit de l'expérience analytique. La chose, que j'ai appelée un jour la Chose Freudienne, qui est là au cœur et qu'on ne touche pas facilement, en tout cas je vous l'assure, qu'on ne vient jamais à comprendre – le langage la cerne, la chose. Et la chose, que même, si vous voulez, j'écrirais comme ça : [Lacan écrit au tableau : l'achose] pour bien indiquer qu'elle ne se distingue pas là par sa présence.

Et puis, le langage est quelque chose de tout à fait nécessaire. Je parle naturellement du premier débroussaillage, une chose tout à fait nécessaire... En tout cas pour que vous compreniez mon p'tit fil : l'inconscient est structuré comme un langage ; c'est que le langage, tout le monde le sait, enfin, on vit là-dedans, seulement c'est assez curieux, c'est très curieux même, quand on parle du langage spécialement, on se croit toujours obligé d'aller à ce qui est exactement le contraire de l'expérience la plus commune : le langage n'est pas fait pour la communication. La preuve, elle est à notre portée à tout instant ; vous devez quand même vous apercevoir, quand vous êtes avec votre conjoint ou votre conjointe par exemple, que quand vous commencez à être forcés d'expliquer les choses, premièrement c'est non seulement que ça va mal, mais deuxièmement c'est sans espoir ! Et

plus vous en mettez et moins on communiquera... enfin... (rires dans la salle) c'est tuant ! (rires). Ca fait tout de même dix-sept ans que je me suis forcé d'rapport... de recommencer toujours les mêmes choses, d'ailleurs avec le même résultat, n'est-ce pas, qui est vraiment formidable, à savoir que si ça vous amuse un instant, si vous trouvez que, bien sûr, ce sont des jeux d'esprit, n'est-ce pas – j'intellectualise, paraît-il – ouais... une scène de ménage par exemple, en effet, voilà un procédé d'intellectualisation qui est bien connu (rires) je vous en informe.

Alors à quoi ça sert le langage ?

S'il n'est ni fait pour signifier les choses expressément, je veux dire que c'est pas du tout sa première destination, et si la communication non plus ?

Eh bien c'est simple, c'est simple et c'est capital : il fait le sujet. Ca suffit bougrement. Parce qu'autrement, je vous le demande, comment vous pouvez justifier l'existence au monde de ce qu'on appelle le sujet.

Alors, est-ce qu'on peut se comprendre ? La réponse est tout à fait accessible : on se comprend en é-cha-n-geant ce que fabrique le langage.

N'est-ce pas clair que, la communication... à savoir ceci, qu'on imaginerait que quand vous dites une phrase, ça représente un message, et que de l'autre côté, la phrase, c'est la même que celle que vous avez prononcée... à la vérité, c'est pas celle que vous avez prononcée qui est importante, c'est celle qui est de l'autre côté, bien sûr. C'est justement pour ça que vous ne savez pas ce que vous avez dit. Il est capital que vous le sachiez : que chaque fois que vous parlez, au moins à quelqu'un d'autre, vous ne savez pas ce que vous dites, quand vous êtes tout seul, encore moins.

Mais le résultat du langage c'est quand même que quelque chose arrive dès qu'on a trouvé ce sacré médium, quelque chose arrive, quelquefois chez l'autre, à la vérité toujours chez l'autre, et de ce fait il vous en revient toujours des retours de bâton. Et c'est même comme ça que ce qui s'appelle l'être humain en a la première expérience : on s'aperçoit qu'il arrive des choses quand on parle. Ces choses peuvent très bien être cernées en elles-mêmes, c'est même ce dont je m'efforce d'écrire, depuis les 17 années que j'ai suffisamment évoquées, la théorie.

Ce que fabrique le langage, par exemple, c'est le désir, hein ! Le désir, après tout, c'est pas quelque chose... qui soit... qui soit très connu. Parmi les philosophes on a toujours plutôt considéré que c'était l'objet à écarter pour parvenir à ce qu'on appelle la connaissance : la connaissance est troublée, soi-disant par le désir... d'ailleurs c'est vrai. Seulement ça tient à ce qu'on croyait à la connaissance ! Je ne veux pas entrer dans le détail de tout ça, faire le... un dessin sur ce qui distingue ce qui a prévalu pendant des siècles concernant la fonction de la connaissance, avec les positions bien différentes qui sont celles que nous devons adopter maintenant, du fait d'avoir créé une science qui ne doit absolument rien aux catégories de la connaissance et qui ne s'en porte pas plus mal ; nous, peut-être nous nous en portons plus mal ; mais c'est pas ça qui est la question. C'est que la science fonctionne et... une foule de dimensions que suscitait, que suggérait cette [psychologie] de la connaissance sont parfaitement périmées et hors de jeu.

Ce qu'il y a d'intéressant, c'est qu'à considérer comme étant absolument coextensif au registre de plus en plus élaboré de la science, ce que j'ai appelé tout à l'heure le sujet, on peut arriver à donner une théorie complètement différente, complètement distincte et tout autrement maniable de ce qu'il en est à proprement parler du désir que tout ce qui s'est fait jusqu'à présent. Et on a même, à l'occasion, le bonheur de s'apercevoir qu'il y avait eu de ça, enfin, chez quelques très rares gens, parmi les philosophants du passé, je ne sais quoi qui pourrait s'en appeler un pressentiment. C'est à Spinoza que je pense. Quoi qu'il en soit, cette théorie, comme chacun sait, ou croit savoir, je l'ai donnée, je l'ai affinée même pendant des années, je suis bien sûr loin de penser que j'en ai donné la formulation définitive, mais il y a dans ce que j'en ai énoncé quelque chose qui me paraît assez prometteur, c'est que, il y a là, de par mes soins, un tout petit commencement de

formalisation. à savoir quelque chose qui peut s'exprimer par ce qu'il y a de plus pur et de plus maniable dans la fonction comme telle du signifiant, à savoir un maniement de petites lettres. C'est d'une certaine façon de manier ces petites lettres et de les mettre entre elles dans des connexions définies qu'est fondée cette théorie du désir, en quoi elle laisse l'espoir d'un développement ultérieur beaucoup plus précis pour peu qu'on y mette cette sorte de capacité mentale qui relève de la combinatoire.

Car évidemment ceci suppose la simple reconnaissance – de ce qui n'est pas donné de la façon la plus commune dans la formation que vous recevez comme médecins, qui est une formation qu'on peut qualifier de positiviste. C'est ceci qui ne vous est pas rendu familier faute d'avoir une véritable formation mathématique qui ne soit pas simplement un instrument à usage des connaissances sur les choses en tant qu'elles sont des choses, des étants. C'est ceci, qui est parfaitement rendu sensible par un certain usage de la mathématique mais qui n'est pas son privilège, c'est que par elle-même la combinaison des signifiants constitue un ordre, un registre, que vous pouvez qualifier comme vous voulez, vous pouvez en faire un jeu ; néanmoins, c'est même un jeu si sérieux que c'est ça qui constitue justement le sérieux du jeu. Ce qu'il y a de drôle dans le jeu c'est que c'est une des choses les plus soumises à des lois qui soient qu'il n'y a pas de jeu qui ne consiste en une certaine rigueur [...] justement faite et qui existe toujours, à savoir : une combinatoire entre des signifiants ; des signifiants en tant que ce ne sont pas des signes, mais que le signifiant que j'ai défini très précisément en cette formule qui après tout mérite que je l'aie un tant soit peu serinée, ne serait-ce que parce qu'on peut dire que personne ne l'a donnée avant moi, c'est qu'un signifiant est ce qui représente un sujet, pour qui ? justement pas « pour qui », pour un autre signifiant.

Ça peut vous paraître opaque, peu compréhensible, mais comme je viens de vous en avertir je m'en fous, parce que c'est pas fait pour que vous le compreniez, c'est fait pour que vous vous en serviez... et que vous voyiez que ça marche toujours, et non seulement que ça marche toujours, mais que ça commence à [rendre] à partir de là. Ceci veut dire deux choses : premièrement que le signifiant ne prend son statut que là et ensuite que de sa relation à l'autre signifiant qui inaugure la dimension de la batterie signifiante, ce qui commence à poser des questions, cette batterie est-elle finie ou infinie, et là, évidemment on peut continuer, à savoir [ce qu'infini veut dire] et que d'autre part le signifiant est antérieur au sujet, que pour qu'apparaisse cette fonction en tant qu'elle est définie par un sujet, qu'elle est distincte de ce qu'on peut appeler par exemple psychisme, connaissance, représentation, qu'elle est tout à fait distincte de tout ça, car c'est une dimension de l'être... : il y a du sujet seulement et uniquement après qu'il y ait eu du signifiant.

Maintenant, la question de savoir comment le signifiant apparaît avant qu'apparaisse ce qui est à proprement parler le sujet on peut aussi y répondre. C'est précisément, pour y donner une réponse formelle, que j'ai introduit ce champ, cette dimension de l'Autre (avec un grand A) comme place, et lieu du signifiant. Cet Autre avec un grand A, bien sûr, vous allez me demander où est-ce qu'il est, hein ? Est-ce que c'est l'espace commun ? Est-ce que c'est l'oreille du voisin ? Est-ce que c'est ceci ou cela... c'est ne rien comprendre à ce en quoi consiste un système formaliste. Cet Autre est précisément un lieu défini comme nécessaire à cette primarité de la chaîne signifiante.

Au départ se trouve ainsi, puisqu'il y a avant le sujet introduite la dimension que nous appellerons celle de la vérité car il n'y a de dimension de la vérité qu'à partir du moment où il y a du signifiant.

Il n'y a ni vérité, ni mensonge, dans la feinte par exemple, ou la parade animale, pour la simple raison qu'elles sont exactement ce qu'elles sont, ni menteuses ni vraies ; elles répondent à cet effet de captation [réduit], c'est en ça qu'elles ne sont pas du registre du signifiant. Le signifiant c'est autre chose.

C'est à partir du moment où il a engendré le sujet et où il s'inscrit quelque part à ce niveau de l'Autre, que la dimension de quelque chose qui se propose toujours comme une

vérité, même quand c'est un mensonge – car ce ne serait pas un mensonge si ça ne se proposait pas comme une vérité – qu'il y a cette dimension du signifiant, observez ceci que l'Autre en aucun cas n'est garant de la vérité. Puisque l'Autre en lui-même rien ne nous dit qu'il est un sujet. Il y a des gens qui disent qu'il est un sujet, qui l'appellent Dieu, avec divers qualificatifs : bon Dieu, méchant Dieu... ça c'est une autre affaire, c'est un autre pas à franchir. Nous n'avons aucun besoin de le franchir pour donner la théorie du langage.

L'expérience/de l'analyse/n'est rien d'autre/que/de réaliser/ce qu'il en est/de cette fonction, comme telle, du sujet. Il se trouve/que ça ouvre/à certain effet/qui nous montre/que dans ce qui est primordialement intéressé de cette fonction du signifiant, prédomine/une difficulté, une faille, un trou, un manque, /de cette opération signifiante,/qui est très précisément liée/à l'aveu, l'articulation/du sujet/en tant/qu'il s'affecte d'un sexe. C'est parce que le signifiant/se montre manifester/des défaillances électives/à ce moment où il s'agit que ce qui dit Je/se dise,/comme mâle ou comme femelle/qu'il se trouve qu'il ne peut pas dire ça sans que ça entraîne le surgissement au niveau du désir de quelque chose de bien étrange, de quelque chose qui représente ni plus ni moins que l'escamotage symbolique – entendez qu'on ne le trouve plus à sa place – l'escamotage d'une chose tout à fait singulière qui est très précisément l'organe de la copulation. À savoir ce qui dans le Réel est le mieux destiné à faire la preuve de ce qu'il y en a un qui est mâle et l'autre qui est femelle, hein ? [C'est encore...].

C'est ça, c'est ça la grande trouvaille de la psychanalyse, c'est une trouvaille qui n'a pu strictement être faite que d'y être faite d'une façon qui lui donne un sens, c'est le cas de le dire, qui lui donne un sens recevable, au niveau d'autre chose que de ce que Spinoza, puisque j'en ai parlé tout à l'heure il faut que j'en reparle maintenant, appelait des *historiolae*, des petites histoires, hein ? c'est parce que papa ou maman lui ont fait peur qu'il croit à ça, enfin... des tas de choses qui ne tiennent pas debout. Ce qui s'appelle la castration c'est ça, c'est que pour que vienne à s'articuler en fonction du signifiant – du signifiant en tant qu'il est primordial au sujet – pour que vienne à s'articuler quelque chose qui porte le sujet sur le plan sexuel, il faut qu'il y intervienne ceci que, en tant que [...] du signifiant, que ce soit comme manquant que soit représenté l'organe, précisément de la copulation.

Cela mérite un tout petit peu qu'on y fasse attention, car ceci – c'est le fait de l'expérience poursuivie d'une façon correcte, à savoir qu'on ait poursuivi l'expérience analytique – rend compte du fait que, quoiqu'on en dise, ce n'est purement et simplement qu'une expérience menée à l'aide et à l'intérieur du médium signifiant – que tout ce qu'on peut y ajouter de plus, de ce qui s'appelle, en effet, effets psychiques, à savoir : réaction, défense, résistance, tout ce que vous voudrez, affect, transfert, tout ça ne prend son sens que si nous arrivons à y pointer, [à débrouiller], à l'épingler dans le registre d'une formalisation qui prend pour départ et pour base la primordialité par rapport au sujet de la chaîne signifiante.

Il est évident que ce n'est pas ce soir que je vous en ferai la démonstration, mais si jamais ce que j'ai dit a une portée quelconque, il est en tout cas certain, clair, que je ne dis pas autre chose, que je ne fais pas autre chose que de poursuivre la construction qui s'y rapporte depuis exactement les dix-sept ans dont je vous parlais tout à l'heure.

Que ce que laisse la fin de l'expérience analytique ne soit pas autre chose que d'avoir à son terme une [...] du fait de cette expérience, qui vous permet de savoir ce que c'est que de vous mettre vous-même à cette place du sujet, dans cette dépendance très spéciale du signifiant, qui fait que tel ou tel énoncé qui s'en déduit, par exemple de la valabilité de cette formule que j'énonce : votre désir ne se conçoit, ne prend sa place juste, ne s'anime qu'à ce que vous ayez effectivement aperçu qu'il s'est formé dans ce lieu que j'ai appelé tout à l'heure le lieu de l'Autre, avec un grand A, qu'il est de sa nature et de sa fonction désir de l'Autre et que ceci est précisément la raison qui fait que vous ne pouvez en aucun cas le reconnaître tout seul et c'est ce qui justifie que l'analyse, vous n'avez pu la poursuivre

qu'avec l'aide d'un analyste, ce qui ne veut pas dire que l'analyste soit l'Autre, avec un grand A, dont j'ai parlé tout de suite, il est bien autre chose que je ne peux pas vous expliquer ce soir.

Enfin pour ceux qui en auraient vaguement, comme ça, enfin quand même, une petite idée, je veux dire que le propos [d'arrêt] paradoxal que je pousse devant vous ce soir aurait quand même suffisamment chatouillé pour qu'ils aient envie d'en savoir un peu plus, je peux vous dire que c'est cette année ce que je donnerais pour sujet à mon séminaire, j'essayerais d'y préciser d'une façon telle que je n'ai pas encore pu le faire – parce qu'il y a beaucoup de choses que je n'ai pas encore pu faire, parce qu'on ne peut même pas imaginer à quel point dans mon enseignement je suis didactique, je veux dire par là que je pars de l'idée que... qu'il est en tout cas bien certain qu'on ne comprend rien à ce que je dis. Ma seule chance c'est de le répéter assez longtemps pour que ça finisse par meubler quelque part des cervelles. Il n'y a pas à s'étonner bien sûr que pendant un certain temps on ne trouve pas mieux à faire que de me répéter, vaguement. Pour certains d'ailleurs ça a un autre usage : on peut toujours développer – et justement parce que ce que je formule est si incompréhensible – autour de ce que j'enseigne, un certain snobisme. alors quand on est distingué, comme ça, on enseigne Lacan, à l'Institut de Psychanalyse de Paris par exemple, ça fait distingué ; seulement ça ne veut pas dire qu'on comprenne ce que je dis, d'ailleurs comme je suis en train de vous le dire c'est pas fait pour ça, c'est fait pour qu'on s'en serve et, avec le temps, il finira bien par arriver ceci qui arrive toujours quand des formules fonctionnent, c'est qu'on finit par s'en servir, tout bêtement. alors on s'aperçoit que ça éclaire quelques perspectives, aucun besoin qu'on ait à ressentir auparavant le choc intuitif de la vérité.

Ceci ne veut pas dire pourtant que la vérité ne soit pas intéressée dans la chose... la vérité est intéressée justement en ceci qu'il apparaît dans tout cette affaire ce quelque chose d'inattendu dont je vous ai parlé tout à l'heure à savoir l'intrusion véritablement incroyable, enfin... obscène, déplacée, pas à sa place du tout, justement, de la sexualité, là où on l'attendait le moins. Car en fin de compte il faut bien le dire, c'est pas parce que nous savons maintenant, bien sûr, qu'elle est là, que nous en savons plus ! Car il ne suffit pas d'appeler ça non plus la sexualité. Tout à l'heure j'ai essayé de vous en donner une formule plus précise en vous disant que c'était l'aveu du sujet comme affecté d'un sexe qui était concerné. C'est pas vaguement la sexualité, comme ça, c'est pas tout ce qu'on peut savoir sur la sexualité ; la preuve, c'est que tout ce que l'on peut savoir sur la sexualité – on en a fait des pas depuis Freud à ce sujet – on en a fait des expériences et on en sait un tout petit peu plus maintenant sur ce que c'est... je ne sais pas... par exemple que le chromosome sexuel... à quoi ça nous sert en psychanalyse ? Eh bien à rien du tout ! C'est pas la sexualité comme ça dans son ensemble, dans son essence, comme si d'ailleurs ça existait quelque part... Ça n'a aucun sens la sexualité. Il y a des faits biologiques qui se rapportent au fait qu'il y a des choses qu'on qualifie généralement de sexuelles et puis quand on y regarde de près, on voit qu'il y a un tas d'étages et que ces étages ne se recouvrent pas. Et que si à prendre les choses au niveau, par exemple, hormonal ou des caractères dits sexuels secondaires, on voit bien que la répartition, le jeu des choses, n'est pas la même chose que si vous le prenez au niveau des fonctions cellulaires ; alors ne parlons pas de la sexualité comme ça, comme si c'était une vague et grande chose... non, il y a quelque chose qui se produit pour le sujet à ce niveau là. Et ça peut bien prendre... étant donné que ça vient là où on ne l'attend pas et qu'en tout cas il y a une chose bien certaine c'est très justement que ça résiste et que ça résiste même tellement bien que quoi qu'on en pense, loin que nous soyons vraiment habitués à ce que Freud a découvert, à savoir que la sexualité était dans le coup, nous nous y retrouvons toujours de la façon la plus énergique, et pour une simple raison, c'est que c'est au niveau, là, juste où je le place, à savoir de cette, en quelque sorte, déclaration de sexe que se placent les choses ; il y a en effet vraiment là quelque chose qui paraît tellement opaque et pour tout dire en effet incompréhensible, que nous nous

réfugions vers toute espèce d'autre idée de la sexualité, nous faisons entrer en jeu la sexualité comme émotion, comme instinct, comme affect, comme attrait, toutes sortes de choses qui n'ont absolument rien à faire dans la question. Tout, plutôt que de chercher à comprendre ce dont il s'agit au niveau de ce que j'appellerais de l'acte sexuel, l'acte étant une chose conçue, comme ayant essentiellement en elle-même cette dimension de signifiant.

Il ne s'agit pas simplement de savoir ce qu'on fait et comment on opère, il s'agit de s'apercevoir que ce qui fait difficulté, c'est qu'on entre dans l'acte sexuel pour s'avérer tel ou tel, mâle ou femelle par exemple.

C'est de l'acte que les difficultés commencent, c'est en tant que l'acte est signifiant et que comme signifiant il rate. D'où ma remarque qu'en définitive quoi que vous fassiez, messieurs-dames, vous ne serez jamais absolument sûrs d'être mâles ou d'être femelles. Ça, ça c'est la chose...

Bon, enfin, je sens que ce soir je me suis laissé un tout petit peu entraîner... Ce que je voudrais vous dire c'est que cette fin, cette pointe, ce sommet de l'expérience psychanalytique se caractérise en ceci qu'elle est précaire. Je veux dire qu'il ne suffit pas d'avoir eu à un moment cette expérience qui est celle du sujet en tant qu'il est déterminé par tout ce qui lui a préexisté de signifiant. Bien entendu, c'est dans la mesure où ces signifiants lui sont d'autant plus proches pour avoir été ceux qui ont constitué ce dont il surgit un jour, même si c'est par hasard, à savoir le désir de ses parents. Car, même si c'est par hasard, c'est tout de même là qu'il est venu choir ; à savoir que tout ce qui lui arrive – au moins au départ – va dépendre de cette place qui s'appelle, chez ses parents, le désir, déjà qui se manifeste dans son existence – et prenons le mot existence dans tous les sens que vous voudrez lui donner, aussi bien existentialiste – [existence] de l'Autre, de cet Autre qui est là incarné par le rapport aussi de ses parents toujours à cet Autre comme lieu du signifiant, que c'est là qu'il vient choir, il ne se peut pas que [cela n'ait pas] sur tout ce qui va lui arriver une fonction déterminante.

Je voudrais revenir aux psychiatres, leur donner avec mon algèbre... – je serais désolé si elle ne vous paraît pas immédiatement frappante, mais enfin, c'est une formule de politesse – je n'ai pas le temps de vous l'écrire autrement, mais je pense que ça vous donnera par contre une petite idée des modes simples sous lesquels ça peut exprimer certaines choses pour ne pas être confondues avec d'autres ensuite. [Lacan va au tableau].

Je vous ai parlé tout à l'heure de l'organe, organe copulatoire en tant qu'il manque – c'est parce que j'ai été... enfin... je vous ai indiqué ce que ça voulait dire, l'ordre de vérité que permet de découvrir d'avoir pris le bon départ... Enfin il y a d'autres choses qui arrivent à cette place où l'organe manque, il y a même d'autres choses qui se placent, expressément faites pour faire qu'on ne s'aperçoive pas qu'il manque. C'est ce que j'ai appelé, dans mon algèbre, l'objet *a*. Tous ceux qui ont quand même une vague teinture ici de ce que c'est que la psychanalyse doivent tout de même savoir le rapport d'homotopie, d'à-la-même-place, qu'il peut y avoir entre la castration d'une part et la fonction que jouent éventuellement un certain nombre d'objets. C'est même au point qu'on parle couramment de castration anale, orale et de tout ce qui s'en suit. Je ne vais pas ici là-dessus faire un cours. Quoi qu'il en soit cet objet *a*, c'est la formule générale de ce qui se manifeste de façon absolument décisive et causale dans la détermination précisément de ce que la découverte de l'inconscient nous a permis d'apercevoir à savoir : la division du sujet.

Ce sujet n'est pas simplement comme dans la théorie mathématique par exemple où une suite de chaînes signifiantes ne fait que se transmettre d'un bout à l'autre un seul et univoque sujet, d'ailleurs impossible à localiser sous aucun des signifiants dont il s'agit. Or certes, il se produit quelque chose d'autre du... de la fonction, de l'effet de langage dans toute sa généralité, qui est étroitement lié à ce qui est son premier effet, à savoir une certaine participation du corps en tant que réel. Étroitement lié au fait que le sujet joue

précisément sur ce double registre qui fait que si nous pouvons épurer le sujet de la science, le sujet d'une chaîne mathématique, comme quelque chose de simple et d'univoque, nous ne pouvons pas le faire dans le cas où l'être parlant est un être vivant, pour la simple raison que quelque chose reste enchaîné précisément à cette origine, à savoir à cette dépendance première de la chaîne signifiante, qu'il n'y est pas maniable à son gré, qu'il y reste fixé en certains points ; que même certaines données de l'expérience et celle parmi les plus évidentes, celle par exemple que sa mère n'a pas de pénis, n'est pas une chose qui fonctionne pour une partie du sujet, pour cette partie divisée, pour la raison très simple que pour cette partie il faut non pas qu'elle ne l'ait pas, mais qu'elle en ait été privée. Voilà ce que désigne le S barré, **S** c'est le sujet en tant que divisé, qui est dans un certain rapport avec l'objet **a**. Cet objet **a**, a pour propriété d'être ce qui fait le désir, en tant que le désir est ce qui est supporté par ceci qui est la formule du fantasme. Si ce désir dépend du désir du grand Autre, à savoir ce qui est formalisable au niveau du grand Autre comme effet du désir, c'est dans la mesure où – alors ceci... je fais une réserve, c'est parce que je suis devant vous ce soir et que je vous suppose, enfin, concernant ce que je vous dis, que je répète depuis des temps et des temps, complètement dans les vapes – alors ici j'inscris ce que je n'ai jamais inscrit nulle part, mais que je fais là pour empêcher que ça file : demande de petit **a**. Je le mets ainsi parce que j'ai mes raisons pour ça, parce que c'est trop simple. Mais pour ce soir ça peut suffire. Ce qui fait le lien du désir en tant qu'il est fonction du sujet, du sujet lui-même désigné comme effet du signifiant, c'est ceci, c'est que le **a** est toujours demandé à l'Autre. C'est la vraie nature du lien qui existe [pour] cet être que nous appelons normé.

Bon, alors, pour vous expliquer les choses simplement, il y a des hommes libres, et comme je l'ai dit depuis toujours, car je l'ai écrit au Congrès de Bonneval bien avant les dix-sept ans dont il s'agit – vous ne pouvez pas même imaginer à quel point je suis vieux – les hommes libres, les vrais, ce sont précisément les fous. Il n'y a pas de demande du petit **a**, son petit **a** il le tient, c'est ce qu'il appelle ses voix, par exemple. Et ce pourquoi vous êtes en sa présence A juste titre ANGOISSES c'est parce que le fou c'est l'homme libre.

Il ne tient pas au lieu de l'Autre, du grand Autre, par l'objet **a**, le **a** il l'a à sa disposition. Le fou est véritablement l'être libre. Le fou, en ce sens, c'est d'une certaine façon cet être d'irréalité, cette chose absurde, absurde... d'ailleurs magnifique comme tout ce qui est absurde. Le bon Dieu des philosophes on l'a appelé « causa sui », cause de soi, lui, disons qu'il a sa cause dans sa poche, c'est pour ça qu'il est un fou ; c'est pour ça que vous avez devant lui un sentiment bien particulier qui est ce qui devrait, chez nous, constituer le progrès – progrès capital – qui pourrait résulter du fait que quelqu'un de psychanalysé s'occupe un jour vraiment du fou. C'est un fait que de temps en temps, ça donne quelque chose qui ressemble à de la psychanalyse, à de premiers succès, hein ! ça ne va pas très loin. Ça ne vas pas très loin pourquoi ? Parce que, je vous le dis : cette expérience de la psychanalyse est une expérience précaire. Elle est précaire pourquoi ? parce qu'il y a le psychiatre ; c'est que quand vous sortez d'une psychanalyse dite didactique vous reprenez la position psychiatrique.

La position psychiatrique est parfaitement définissable historiquement. Il y a un monsieur qui s'appelle Michel Foucault et qui a écrit *l'Histoire de la folie* ; il explique, il met en valeur [à ce moment précis le bouchon en plastique d'une bouteille d'eau minérale saute en l'air] il démontre magnifiquement... [rires] (vous voyez c'est un signe ça !) il démontre magnifiquement... [rires] (c'est beau hein c'est ce qui s'appelle la chaleur communicative, hein ! bon) il démontre magnifiquement la mutation, la mutation essentielle, qui résulte du moment où ces fous – avec lesquels, enfin, on en avait agi jusque là, mon Dieu, comme on avait pu... en fonction de toutes sortes de registres et principalement les registres du Sacré – tous ces fous ont été traités, ont été traités de la façon qu'on appelle humanitaire, à savoir : enfermés. Cette opération... n'est pas du tout dépourvue d'intérêt... du point de vue de l'histoire de l'esprit... car c'est ça précisément qui nous a permis de mettre au moins

en question que quelque chose existât qu'on puisse appeler des symptômes. On ne commence à avoir l'idée de symptôme qu'à partir du moment où le fou est isolé...

Naturellement, ce livre absolument capital de Michel Foucault a eu ce succès on peut dire vraiment remarquable, qu'il n'y a pas un seul psychiatre qui s'en soit occupé ! Je demande qu'on me donne un juste compte-rendu paru dans une revue psychiatrique concernant ce livre de Michel Foucault. C'est tout à fait frappant ! Car c'est quelque chose pour la compréhension de la position du psychiatre d'absolument capital ! Ça replace les choses dans un contexte qui permet vraiment de voir ce dont il s'agit : qu'est-ce que ça veut dire qu'Esquirol et Pinel ? Il ne s'agit quand même pas là, pour l'instant de faire... de... de la politique, n'est-ce pas... Il ne s'agit pas de ça du tout. Il s'agit de s'apercevoir d'une certaine fonction qui est née avec cette pratique qui a constitué... constitué (sic) à isoler les fous. Le fait que nous tendions maintenant de moins en moins à les isoler ça veut dire que nous y mettons d'autres barrières, d'autres murailles... dont en particulier ceci que nous les considérons beaucoup plus – c'est là justement la pente psychiatrique – beaucoup plus comme objets d'études que comme point d'interrogation au niveau de ce qu'il en est d'un certain rapport du sujet, de ce qui situe le sujet par rapport à ce quelque chose que nous qualifions d'objet étranger, parasitique, qui est la voix essentiellement. En tant [que] voix, elle n'a ici de sens que d'être support du signifiant.

À partir de là, ce qu'il en est de la position du psychiatre, va nous permettre d'entrevoir, si je puis dire, que ça n'est pas une position toute simple. Outre que du fait de <l'observer> – c'est-à-dire, de prendre une certaine position de principe qui est aussi radicalement contraire, s'il se peut, à ce qui peut en être expérimenté en tant que le psychiatre saurait ce qu'il en est de la considération du sujet – outre cela, ce qui fait barrière, c'est à savoir que le psychiatre est intégré comme tel à un certain rapport hiérarchique, qu'il le veuille ou pas, il est en position d'autorité, de dignité, de défense d'une certaine position qui, d'abord et avant tout, est la sienne : il s'agit précisément que ce soit par autre chose que par l'angoisse qu'il réponde à cette existence du fou. Je n'irai pas plus loin ce soir dans ce sens, car on aurait tort de croire qu'ici je veuille d'aucune façon mettre en cause la position du psychiatre : elle ne peut pas être autre chose que ce qu'elle est. Ce que je mettrais plutôt en cause c'est que ma dignité, si l'on peut dire, [n'y accusait] un échelon de voix dans ce qui constitue ces sortes de réunions dont on souhaiterait qu'elles soient de société scientifique, qui sont celles qui prouvent que les psychanalystes conservent dans leur hiérarchie quelque chose qui est du même ordre que cette distance, que cet échelonnage, par rapport à un objet, qui fait justement l'impossibilité dans laquelle est le psychiatre d'aborder la réalité du fou d'un nouveau point de vue.

Ce que je veux mettre simplement en valeur ce soir, parce que je crois que c'est quelque chose dont, peut-être – comme je vous vois tous ici, je connais bien à peu près pour tous vos bouilles, je vois bien ceux qui ont déjà entendu parler de certaines choses et les autres pas – donc quelque chose dont en somme vous n'avez pas eu vent jusqu'ici. C'est une considération qui est celle-ci : cette histoire du sujet, vous me direz, n'est pas une chose pour [l'y entifier] – ça pouvait être au temps de Freud – seulement il s'est passé – je pense quand même que vous vous en rendez compte – une certaine transformation que connaît notre monde qui est considérable et qui fait que le sujet est quelque chose, dans notre temps, que définit comme sujet l'existence de la science. La science qui est la nôtre est ceci qui ne se constitue que d'une rupture qui est datable dans les siècles, et l'âge n'en est pas plus que le siècle d'or, le 17^e. La science est née précisément du jour où l'homme a rompu les amarres de tout ce qui peut s'appeler intuition, connaissance intuitive, et où il s'en est remis au pur et simple sujet qui est introduit, inauguré d'abord sous la forme parfaitement vide qui s'énonce dans le cogito ; je pense, donc je suis. Il est tout à fait clair maintenant à nos yeux que cette formule ne tient pas debout, elle est néanmoins décisive, car c'est elle qui a permis... qui a permis ceci : on n'avait plus aucun besoin d'en recourir à l'intuition corporelle pour commencer d'énoncer les lois de la dynamique.

À partir de ce moment là la science est née, corrélative d'une première isolation du sujet pur, si je puis dire. Ce sujet – pur – bien sûr, n'existe nulle part, sinon comme sujet du savoir scientifique. C'est un sujet dont une part est voilée, celle justement qui s'exprime dans la structure du fantasme, à savoir qui comporte une autre moitié du sujet et son rapport à l'objet **a**. Le fait que tout ce qui a été jusqu'ici intéressé à son insu par cette structure réelle, à savoir la façon dont on l'a traitée jusque là, la façon dont ça s'est inscrit dans les rapports sociaux, dont en quelque sorte toute la construction sociale s'est fondée sur ces réalités subjectives mais sans savoir les nommer ; il est clair que l'expansion, la dominance de ce sujet pur de la science est ce qui vient à ces effets dont vous êtes tous les acteurs et les participants, à savoir : ces profonds remaniements des hiérarchies sociales qui constituent la caractéristique de notre temps. Eh bien, ce qu'il faut que vous sachiez, parce que vous allez le voir et vous le verrez de plus en plus – si naturellement jusqu'ici vous ne l'avez pas vu, encore que ça crève les yeux – c'est qu'il y a un prix dont ça se paye l'universalisation du sujet, en tant qu'il est le sujet parlant, l'homme.

Le fait que s'effacent les frontières, les hiérarchies, les degrés, les fonctions royales et autres, même si ça reste sous des formes atténuées, plus ça va plus ça prend un tout autre sens, et plus ça devient soumis aux transformations de la science, plus c'est ce qui domine toute notre vie quotidienne et jusqu'à l'incidence de nos objets **a**. Je ne peux pas [en rester] ici, mais s'il est un des fruits les plus tangibles, que vous pouvez maintenant toucher tous les jours, de ce qu'il en est des progrès de la science, c'est que les objets **a** cavalent partout, isolés, tous seuls et toujours prêts à vous saisir au premier tournant. Je ne fais là allusion à rien d'autre qu'à l'existence de ce qu'on appelle les mass-média, à savoir ces regards errants et ces voix folâtres dont vous êtes tout naturellement destinés à être de plus en plus entourés – sans qu'il n'y ait pour les supporter autre chose que [ce qui est intéressé] par le sujet de la science qui vous les déverse dans les – yeux et dans les oreilles.

Seulement il y a une rançon à ça – vous ne vous en êtes pas encore aperçus, quoi que vous ayez traversé – malgré tout il y a un certain nombre d'entre vous qui n'avait pas seulement un an ou deux à ce moment là, mais certainement il s'est produit pas mal de choses – c'est que, probablement en raison de cette structure profonde, les progrès de la civilisation universelle vont se traduire, non seulement par un certain malaise comme déjà Monsieur Freud s'en était aperçu, mais par une pratique, dont vous verrez qu'elle va devenir de plus en plus étendue, qui ne fera pas tout de suite voir son vrai visage, mais qui a un nom qui, qu'on le transforme ou pas voudra toujours dire la même chose et qui va se passer : la ségrégation.

Messieurs les nazis, vous pourriez leur en avoir une reconnaissance considérable, ont été des précurseurs et ont d'ailleurs eu tout de suite, un peu plus à l'Est, des imitateurs, pour ce qui est de concentrer les gens – c'est la rançon de cette universalisation pour autant qu'elle ne résulte que du progrès du sujet de la science.

C'est précisément en tant que vous êtes psychiatres que vous pourriez avoir quelque chose à dire sur les effets de la ségrégation, sur le sens véritable que ça a. Parce que de savoir comment les choses se produisent ça permet très certainement de leur donner une forme différente, d'une lancée moins brutale et si vous le voulez plus consciente, que si on ne sait pas à quoi l'on cède, vôtre... ce que vous représentez si je puis dire dans l'histoire, et comme les choses vont vite, ce qu'on verra très vite, je sais pas, peut-être dans une petite trentaine ou cinquantaine d'années, c'est qu'il y avait déjà, autrefois, quelque chose qui s'appelait le corps des psychiatres et qui se trouvait dans une position analogue à ce qu'il faudra bien alors inventer pour comprendre ce dont il s'agira dans les remuements qui vont se produire et à des niveaux sur lesquels vous pouvez compter, qui seront planétaires, dans ce qui se produira au niveau de ces initiatives constituant une nouvelle répartition [interhumaine] et qui s'appellera : l'effet de ségrégation. À ce moment là l'historien dira : mon Dieu, les chers psychiatres, en effet, nous donnent un petit modèle de ce qui aurait pu être fait à ce moment là comme cogitation qui aurait pu nous servir, mais à la vérité il ne

nous l'ont pas donné, parce qu'à ce moment là ils dormaient, ils dormaient pourquoi ? Mon Dieu, parce qu'ils n'ont jamais vu bien clairement de quoi il s'agissait dans leur rapport à la folie à partir d'une certaine période ; ils ne l'ont pas vu, Dieu sait pourquoi, dira-t-on, ils ne l'ont pas vu justement parce qu'ils avaient le moyen de le voir. Simplement parce que la psychanalyse était là et que la psychanalyse c'est trop difficile. C'est trop difficile pourquoi ? Parce que la psychanalyse ils en ont fait après tout quelque chose que nous pourrions appeler plutôt un moyen d'accession sociale. D'accession sociale à quoi ? Oh, mon Dieu, à quelque chose qui n'est pas très compliqué : moi j'ai beaucoup parlé avec mes collègues américains, de questions de technique par exemple, et, ce qui leur apparaissait décisif pour le maintien de certaines habitudes, de certaines coutumes, d'une certaine routine, eh bien, mon Dieu, ils le disaient : c'était leur tranquillité ; rien ne leur paraissait plus décisif pour motiver la façon, par exemple, dont est levée ou fermée la séance que le fait qu'ils pourraient être absolument sûrs qu'à cinq heures moins dix ils prendraient tranquillement leur whisky. Je vous donne ma parole que je n'exagère pas. Pour tout dire il y a bien d'autres choses encore de reposantes dans la psychanalyse telle qu'elle est actuellement organisée, ne serait-ce que par cette espèce de progression, d'incita... d'accession sûre à des positions qu'on considère comme d'autant plus éminentes que l'on est censé détenir un savoir que les autres, les petits, les novices, enfin ceux à qui on n'aurait pas encore donné... enfin... la baraka, la bénédiction, auraient pas. Alors que dans bien des cas il est tout à fait clair que quelqu'un qui sort juste de sa psychanalyse est capable de voir des choses que le psychanalyste chevronné, n'est-ce pas – qui depuis le temps, a eu le temps tout à fait d'oublier son expérience que j'ai appelée précaire – laisse tranquillement passer.

Alors il est bien certain que dans tout ça je pourrais penser qu'après tout je n'ai pas parlé pour en obtenir de grands résultats. Bien que j'ai parlé si longtemps, il est clair que tout un ordre de mœurs quant à la transmission de l'expérience psychanalytique s'avère non seulement pas du tout bouger, mais qu'il conserve tout son prestige, tout son pouvoir d'attraction sur les jeunes génies qui sont titillés par l'envie d'y consacrer leur existence. Oui, à la vérité je pourrais penser qu'en effet j'ai longuement parlé et parlé pour pas grand chose, si finalement reste cet obstacle qui me permettrait, ce serait facile, de montrer la même absence de progrès concernant les vérités analytiques que celles que j'avais désignées tout à l'heure dans l'expérience psychiatrique.

Il ne suffit évidemment pas de se servir de mon vocabulaire pour épingler, enfin... des choses qu'on disait avant moi autrement, pour que ça ait le moindre effet sur ce qu'il en est effectivement de la pratique psychanalytique. Oui, il ne suffit même pas, je dirais, de répéter d'une façon, non plus simplement de vocabulaire – vous comprenez, on ne s'en aperçoit même plus, mais enfin depuis un temps, le désir, la demande... on a complètement oublié que personne n'avait parlé du désir et de la demande avant que j'aie appris à ce qu'on les distingue – mais ceci n'a aucune importance, parce qu'on peut parler du désir et de la demande et ça peut n'avoir aucune espèce d'effet dans la pratique analytique, même pas le plus petit commencement d'illumination dans la pensée du psychanalyste qui les emploie. On peut aussi transcrire plus intelligemment si je puis m'exprimer ainsi – je voulais aujourd'hui vous faire une théorie intelligente mais, vous voyez, je suis débordé par le temps – on peut parler plus intelligemment de ce que je raconte et même le transcrire d'une façon beaucoup plus intéressante. Il y a là une toute petite chose, dont je n'ai fait la découverte que tout a fait récemment et que je vous communique comme ça parce que je suis de bonne humeur, (ça ne fait pas partie de mon plan) ; j'ai observé ça après que j'aie – faut vous dire que j'ai tout de suite posé comme principe au départ qu'il n'y a pas de propriété intellectuelle – ça je l'ai toujours dit, je l'ai dit dès les premiers jours, dès les premières minutes de mon enseignement – enfin, n'est-ce pas, ce que je raconte pourquoi est-ce que quelqu'un d'autre ne le reprendrait pas ? et même s'il veut le reprendre comme étant de lui, je n'y vois absolument aucun obstacle. Dans cet ordre de choses pourquoi est-

ce qu'on dirait que ça appartient à Monsieur Untel ? Seulement voilà, [en fonction d'un but] secondaire, je suis revenu sur mes positions.

Il y a donc ceux qui font ça et puis, bon, euh... enfin... c'est bien, fait proprement... il y en a beaucoup maintenant, ça se fait beaucoup... enfin... certains de mes élèves pensent que même, enfin, maintenant... oui... « maintenant voilà faisons autre chose ! La doctrine de Lacan, eh ben, on sait que c'est vrai, c'est établi, c'est acquis... après tout, tout le monde est d'accord ! elle est en circulation ! »... oui...

Il y a une chose très frappante c'est que ceux qui font très bien le travail de la transmission, sans me citer, perdent régulièrement l'occasion qui est souvent visible, comme ça, affleurant dans leur texte, de faire juste la petite trouvaille qu'ils pourraient faire au-delà ! Petite ou grande même. Parce que bien sûr je n'ai pas eu le temps de toujours tout dire, tout monnayer, enfin ne croyez pas que tant que je vivrai vous pourrez prendre aucune de mes formules comme définitive, j'ai encore d'autres petits trucs dans mon sac à malices. Et quelques fois rien n'est plus visible que le fait qu'ils sont tout proches de la trouver avant moi et ça me ferait tellement d'plaisir, qu'un type ait fait une trouvaille dans mon sac à malices avant moi (rires). Eh bien, pas du tout ! Ils ne me citent pas pourquoi ? – Pour que tout le monde croie que c'est d'eux. Ils sont tellement fascinés par ce fait, parce qu'ils veulent que ça soit eux qui aient dit ça – tout le monde sait effectivement que c'est moi, mais peu importe – que c'est ça qui les empêche de faire le petit pas d'après – je peux pas – on est tard ce soir – j'aurais pu vous apporter des exemples, et après tout je veux pas être méchant, n'est-ce pas (rires dans la salle) alors... oui... Et pourquoi, pourquoi est-ce qu'ils feraient la petite trouvaille, hein ? S'ils me citaient ? C'est pas parce qu'ils me citeraient, mais parce que du fait de me citer, ils présenteraient – c'est la même chose que pour les noms propres dans une psychanalyse, dont vous savez que c'est tellement utile que les gens les disent – ils évoqueraient le contexte, à savoir le contexte de bagarre dans lequel moi je pousse tout ça. Du seul fait de l'énoncer dans ce contexte de bagarre, ça me remettrait à ma place, ça leur permettrait, à eux, de faire juste la petite trouvaille d'après et de dire : « mais voilà, là... c'est grossièrement incomplet, on peut dire quelque chose de tellement plus intelligent » !... Seulement voilà, seulement voilà, il y a un obstacle comme ça, qui fait que... qui fait que – ça a un certain rapport, enfin... Je vous expliquerai ça une autre fois, ça s'appelle l'aliénation – n'est-ce pas ? (rires). Il y a des choses comme ça, vous comprenez, que... dans lesquelles on n'a pas le choix. La dernière fois que je vous ai fait un petit discours, je vous ai parlé d'une chose drôle, comme ça, sur la psychanalyse, qui est passée, parce que dans le fond tout ce que je dis passe ! Je peux dire tout ce que je veux, enfin, n'est-ce pas ! Ça vous fait ni chaud ni froid... J'ai parlé de la bêtise et de la canaillerie, comme ça entre autres... Eh bien, la psychanalyse – je peux pas vous développer ça ce soir – est un domaine tout à fait extraordinaire et spécifique, c'est ça qui pourrait de fait faire penser qu'elle est vraiment de la nature de la science, je n'ai encore jamais osé le dire : c'est que la canaillerie n'y a aucune place. Elle peut pas s'y manifester. Alors c'est comme vous le savez à la bourse ou la vie, hein, on n'a pas le choix... On choisit naturellement la vie : on est écorné quant à la bourse. Ben, là où on ne peut pas choisir c'est ça que j'appelle l'aliénation – vous voyez, on en vient à une tout autre définition que ce qui est courant – là où <on> ne peut pas choisir l'alternative on choisit forcément la bêtise, un tout petit peu écornée de canaillerie. Voilà – au revoir

Le 6 décembre 1967, le Directeur de l'École répond aux « avis » manifestés par les membres de l'École sur sa proposition du 9 octobre. Cette réponse orale, transcrite ipso facto par le Docteur Solange Faladé est distribuée à titre personnel aux membres de l'École, A.E. et A.M.E. Sa lecture suppose la connaissance du contexte : soit les « avis » auxquels Lacan répond en s'appuyant sur le séminaire qu'il vient de commencer L'acte psychanalytique. C'est un discours parlé, fixé après récollection de ces « avis » enregistrés sur bande. Il est ici reproduit tel qu'il nous est parvenu transcrit. Les « avis » étaient à l'époque accessibles aux membres de l'École qui les avaient entendus. Cet enregistrement sur bande fut publié dans Scilicet 2/3, pp. 9-29 mais il s'agit alors d'une réécriture de cette transcription, puisqu'au début de la page 27 de Scilicet la référence à l'émoi de mai indique que ce texte est postérieur à mai 1968 : rien de tel ici. La comparaison entre les deux textes montre cependant quelques phrases restées intactes dans le passage de l'un à l'autre, document photocopié, pp. 1-13.

⁽¹⁾L'immixtion, opérée l'année dernière, de la fonction de l'acte dans ce que j'aurais bien appelé notre réseau si le terme ne paraissait maintenant réservé à un autre emploi ; disons dans le texte dont se trame mon discours, cette immixtion de l'acte donc, était nécessaire à ce que parut ma proposition du 9 octobre qui ne sera un acte qu'à partir de ses suites.

Les premières à se produire sont de nature à l'éclairer, si l'on procède par ordre.

Je l'ai adressée à un cercle, celui des présents, non pas choisi ad hoc, mais déjà constitué selon ce qui préside à toute agrégation sociale : toute classe s'y caractérise de ce qu'on y soit plus égaux qu'ailleurs. L'humour qu'on trouve à cette façon de s'exprimer, devrait lever un handicap pratique.

Quelle que soit l'approximation du tri dont sont sorties les deux classes des A.E. et des A.M.E., il faut l'accepter pour qu'elles fonctionnent comme telles. D'autant plus que ce tri, autrement dit l'annuaire 1965, est le premier produit de l'École prise comme telle, celui dont la question se pose s'il doit demeurer le seul à porter son cachet.

Ce tri suppose une référence à l'expérience de chacun en tant qu'évaluée par les autres. Une fois opéré ce tri, tout usage de ces classes y implique ⁽²⁾l'égalité supposée et l'équivalence éventuelle, tout usage courtois, s'entend.

Inutile donc de nous assourdir entre nous des droits acquis dans « l'écoute », comme on s'exprime, des vertus du contrôle et du respect de la clinique. Quiconque prétend les représenter ne peut s'en targuer au moins ici plus qu'un autre de son rang.

En quoi (que les personnes m'excusent d'y associer des initiales faciles à remplir), en quoi Madame A. et Madame D. seraient-elles inégales à Monsieur P. et à Monsieur V. pour l'écoute, les contrôles et l'expérience clinique qu'elles ont à leur actif ?

Si ceci, je pense, qu'aucun ne songerait à contester aux autres, admet qu'y prévale chez certains une structuration plus analytique, il faut savoir dire d'où part cette structuration dont personne ne saurait prétendre que c'est une donnée : point premier, – point second : faire servir ces classes elles-mêmes à la mise à l'épreuve de cette répartition – de sorte que l'effet en prévale pour ce qui viendra au futur.

Que la distinction de ces temps n'ait jusqu'à présent pas été respectée, c'est précisément ce que prouve qu'on puisse soulever la question d'une expérience qualifiée. Et dire que c'est le privilège de notre École, est faux jusqu'à l'évidence.

L'invocation massive de je ne sais quelle garantie de surface (n'ai-je pas écho de ce qu'on vient à brandir la menace de quelque incident propre à rebondir dans la presse ? Sachez donc que si la chose survient, elle n'aura pas surpris tout le monde) ; cette invocation n'a de portée que d'intimidation, non d'ordonnance.

Ce qui est impropre n'est pas qu'on s'attribue dans l'à-part-soi une supériorité d'écoute, ni qu'on tende le dos aux attaques à quoi toute thérapeutique est exposée de ses marges légales, c'est que ces prétentions et ces craintes fassent office d'arguments.

Alors que ce dont il s'agit, c'est de l'expérience dont nous avons à répondre, comme aussi du statut légal dont nous entendons nous couvrir.

Je dénoncerai à ce détour, cette façon de noyer le poisson de cet « être le seul » qui est l'infatuation la plus commune à toute expérience et familière au médecin, en le couvrant de l'être seul qui pour l'analyste constitue proprement le dépouillement qu'il renouvelle à

chaque entrée dans son office, ou plutôt en faisant comme si l'être le seul n'était que la chasuble digne de revêtir sa solitude officiante.

Or il n'en est rien, c'est-à-dire qu'il n'en est pas plus que l'i(a) qui fonde le moi et toute relation narcissique, n'est la chape de cet objet **a** où le sujet découvre sa misère essentielle. Ceci même si le **a** s'y précipite ⁽³⁾ à l'occasion du délogement, source d'angoisse, comme ferait le bernard-l'ermite à trouver n'importe quelle coquille pour s'en faire camouflage et abri.

C'est là fonction qui n'est pas organique, et je me demande quelle distraction, voire quelle ruse peut animer une homélie qui joue sur l'appel ad hominem, si peu digne de notre contexte. Peut-être l'intention de me protéger moi-même qui sait ? contre moi-même ou contre la communauté en m'affectant du mal de tous. Car je me suis proclamé seul en une occasion, nommément l'acte de fondation de cette École : seul, ai-je écrit, comme je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique.

Et alors ? Dès l'instant qu'un seul autre s'y ralliait, comme par hasard celui dont j'interroge le discours, je n'y suis plus seul : ceux qui sont là m'en témoignent encore.

Qu'est ce que ce seul d'un acte décisif a affaire avec le seul qu'on se croit être à valoir dans l'expérience ? N'utiliserais-je pas celle des autres ? Qui peut croire même que je me croie seul à savoir ce qu'est la psychanalyse. Justement que je m'en explique, prouve le contraire. D'ordinaire c'est d'en avoir plein la bouche de l'écoute qu'on est le seul à apprécier congrûment, qu'on ne peut plus en dire rien d'autre.

Il n'y a même pas d'homosémie entre « le seul » et « seul ». Quant à la solitude à laquelle justement je renonçais en fondant l'École, qu'a-t-elle à faire avec la solitude dont se purifie toujours à nouveau l'acte psychanalytique, sinon d'y trouver exemple à se dispenser de l'examen de sa relation à cet acte.

Car cet acte dont j'ai la semaine dernière au lieu public où se tient mon discours, sans plus tarder tracé ce que j'entends en ouvrir en l'interrogeant par sa fin dans les trois sens qu'il donne à ce terme : visée idéale, terminaison et aporie de son compte-rendu, n'est-il pas un fait remarquable – d'avoir été remarqué par le moindre des intéressés, que les plus éminents à avoir fait une habitude, j'entends une habitude pour les autres, de leur présence à ce discours, s'en soient trouvés absents dans l'ensemble. Tandis qu'au moins ceux-là que passionne ma proposition au point de les faire se rabattre sur des recours qui vont à l'indistinct que je viens de dessiner, auraient intérêt à y saisir ce qui d'une articulation patente pourrait constituer la faiblesse ou le point de réfutation.

Cette fois c'est que je ne sois seul à m'inquiéter de cet acte, qu'on me refuse ce qui est dû au seul qui risque d'en parler. Je n'en ai demandé les raisons que dans les proportions d'un sondage. Qu'on m'épargne d'en dire les résultats : c'est bien d'un acte qu'il s'agit, d'un acte aussi psychanalytique que peut l'être un acte manqué, si j'ouvre la question de savoir si le refus d'en rendre compte lui est ou non inhérent.

⁽⁴⁾Question que je laisse ouverte en mon discours jusqu'à conclusion, qui est aussi épreuve. Car je ne crois pas qu'on puisse me la retourner à dire qu'à s'y pointer, on consacrerait un acte, celui de ce que j'y articule. Un enseignement n'est pas un acte, comme l'est ma proposition. Ceci de ce qu'il ne s'adresse à vous que d'être une thèse publiquement ouverte. L'acte commence à ceux qui se dérobent, d'y pouvoir porter l'antithèse.

Ma proposition du 9 octobre fut acte de vous requérir d'y répondre et sans tarder. On peut regretter cette hâte et y voir un vice de forme, si l'on oublie ce que j'ai dit de la fonction de la hâte en logique.

Elle révèle la nécessité d'un certain nombre d'effectuations pour qu'une clôture y soit valable. Voire elle démontre que la légitimité même de cette clôture ne peut être abstraite des ratages que lui offrent de fait les temps de son effectuation.

Il vous sera facile d'appliquer, quand vous le voudrez, sur la situation présente mon sophisme dit de l'assertion de certitude anticipée, – supporté par la fable de mes trois relaxes mis à l'épreuve de justifier de quelle référence ils portent la marque (disque blanc ?

disque noir ? un des 3, un des 2), après en avoir assumé le pari sur celui qu'en forment les autres.

Cela n'a rien de sadien puisqu'à ne pas répondre au défi, on n'encourt pas plus de dommage que le personnage vaporeux de l'histoire qui veut qu'après avoir compté les barreaux qui le séparaient de l'obélisque, une nuit sur la place de la Concorde, et avoir retrouvé celui qu'il avait marqué en partant, il s'écrie : « les salauds, ils m'ont enfermé ».

Où est le dedans, où est le dehors : les prisonniers quand ils sortent, se posent aussi la question, vous le savez.

Je la propose à quelqu'un qui m'a fait la confidence dans une vapeur analogue (bien avant ma proposition) de l'avantage qu'il retirerait dans le monde à seulement faire savoir pourquoi il se serait séparé de moi au cas que son envie l'emporte.

Qu'il sache en cette difficulté que je goûte assez sa personne, pour penser à lui quand je déplore, comme il m'est arrivé récemment, le peu de monde à qui je peux faire partager mes joies quand il m'en arrive de neuves.

Ce n'est ici nulle digression. Mais bien façon de ramener ma proposition à sa mesure dont on peut dire quelle n'est pas mince, mais dont à la traiter comme telle, on laisse échapper la minceur justement, qui y fait tout.

À la considérer comme acte, elle n'a nulle prétention à être psychanalytique au second degré... il n'est pas vain d'user ici de ces formules qui, comme balises en mon discours, trouvent leur fil en sa poursuite, – se rangeant telles qu'au liminaire de cette année j'ai rappelé que s'il n'y a pas ⁽⁵⁾d'Autre de l'Autre (Autre à grand A s'entend), pas plus que de vrai sur le vrai, aussi bien ne saurait-il être question d'acte de l'acte.

Ma proposition gîte au joint d'un acte dont la dimension, ne l'oublions pas, s'est découverte de ce qu'il ne réussisse jamais si bien qu'à rater, ce qui n'implique pas que tout ratage signe cette dimension dans un acte.

Ma proposition n'ignore pas que le discernement qu'appelle cette non-réversibilité, ne peut s'opérer qu'à se soumettre à cette dimension elle-même, et l'on voit bien à l'accueil qu'elle reçoit qu'elle n'échappe pas à sa question de base.

Qu'elle la porte dans l'acte psychanalytique, pris au sens où c'est l'acte instituant du psychanalyste, y change peu, si vous me suivez en cette remarque que cet acte ne diffère du premier qu'à maintenir son manque, justement d'avoir réussi. Car n'est-ce pas le cas d'avoir réussi comme psychanalysant qui est censé mener au désir du psychanalyste avec les paradoxes qu'il démontre.

Ces paradoxes sont ceux qu'a profilé mon faux détour plus haut comme un lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, c'est-à-dire cette sortie, ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle : ce lieu qui trace bien la voie de l'acte psychanalytique. Encore sa description à l'infinif indique-t-elle qu'il laisse en suspens le désir, désir qui pourtant se définit du sens de ces infinitifs, au moins aussi loin que j'ai pu le dire.

C'est là qu'un contrôle n'est pas de trop : non pas contrôle de cas, mais du sujet (je souligne) seul en cause dans l'acte, alors que le désir (du psychanalyste) se doit tout au soutien de la demande qui l'assiège afin de s'y trouver.

Ce désir, nous ne pouvons qu'en théoriser la nécessité. Il est à prendre dans le fait pour satisfaire à cette nécessité. Sa correction reste au gré du sujet qui peut se resoumettre au faire du psychanalysant.

Le contrôle que j'évoque ne saurait remettre quiconque sur la sellette où il a gagné ses galons. C'est pourtant, semble-t-il bien, le fantasme contre lequel semblent s'être édifiés les primes sauts d'institution, d'où se sont cristallisées celles généralement reçues.

Ceci seul peut expliquer que notre École qui s'en croit libérée, du consentement affirmé à ce que certains ne tiennent que pour des aphorismes, conserve d'une position de se terrer, qui semble la règle si caractéristique des manifestations d'une opinion sur un produit

analytique dans nos cercles, ceci notable au plus haut point dans tout débat, se qualifiât-il de scientifique, voire fût-il probatoire.

⁽⁶⁾D'où ce style de sortie, au sens le moins réglé, qu'y prennent les interventions, et la cible ouverte qu'y deviennent ceux qui n'ont pas encore de terrier reconnu. Mœurs aussi fâcheuses pour le travail que répréhensibles au regard de l'idée, aussi simplette qu'elle se veuille, d'une École.

Si adhérer à une École veut dire quelque chose, elle ajoute à la courtoisie que j'ai dite être le lien le plus strict des classes, la confraternité qui fait leur réunion.

Il est tout à fait sensible, dès qu'on en est averti, que non seulement l'acte psychanalytique s'y traduise en note de hargne, mais que le ton en monte à mesure de toute approche où s'en pressent, si je puis dire, la levée.

Ce que ma proposition introduit dans cet acte, c'est que s'il est notoire qu'en sortir, c'est y rentrer, on pourrait certes avancer plus à se fier à sa structure.

Il y suffirait, je pense, de l'enserrer d'un plus sérieux réseau. Vous voyez en somme combien je m'accorde à ces mots qu'on croit devoir m'être méchants (ou meschant). Je tiens la gageure de cet usage – possible à désarmer. Car ce n'est pas moi qu'il blesse. Je ne parle pas du retournement de ce qu'on appelle mes aphorismes, sinon pour signaler que l'auteur de l'opération y gâche un mot que je croyais par lui promis à porter plus loin son génie.

En attendant c'est bien au nom de la garantie qu'elle croit devoir à son réseau, au second sens ici en cause, c'est-à-dire à ceux dont elle a pris la charge didactique, que de premier jet une personne, à qui nous devons hommage pour la place qu'elle a su se faire dans le milieu psychiatrique au nom de l'École, a déclaré devoir considérer les suites qu'elle pourrait donner à ma proposition. L'argumentation qui a suivi, n'est qu'un parti pris de là : elle tient pour affaire tranchée que la didactique en sera affectée mais pourquoi dans le mauvais sens ? Nous n'en savons encore rien.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que la chose (la chose du réseau) soit claire, d'autant plus qu'elle est reconnue partout comme la plaie de la didactique : consultez sa courageuse dénonciation dans la littérature internationale, c'est un courage qui n'a pas à craindre d'avoir des suites.

Précisément il me semblait que ma proposition, dans ses plus minutieuses dispositions, se mettait en travers. De sorte que je ne m'étonne pas de son résultat sur ce plan. Ce dont on devrait s'étonner, c'est que ce ne soit pas mon réseau qui m'étrangle.

Le « plein transfert », un des mots-clefs de ce hourvari, est à traiter par le sourire. Car il donne droit à tout, et en fait de négatif, a fait ses preuves dans ce champ où l'intérêt ne badine pas.

Quand on n'est pas dans le coup, il se perçoit rien qu'à lire tel factum, que le réseau, le mien, a un tout autre sens et, c'est ce qui m'aide à en reprendre allègrement le terme. Car on le tend, ce réseau, on l'écrit noir sur blanc, de la rue de Lille à la rue d'Ulm. Et alors ?

Je ne crois pas au mauvais goût d'une allusion à mon réseau familial. Alors parlons de mon bout d'Oulm (prononcé comme ça, ça fait Lewis Carroll). Est-ce que je propose d'installer mon bout d'Oulm au sein des A.E. ?

Et pourquoi ? si par hasard un bout d'Oulm se faisait analyser. En ce sens, je puis vous affirmer qu'aucun ne fait encore partie de mon réseau, ni n'y est en instance.

Mais évidemment le réseau qui existe ici, est d'autre trame, et ne tient à rien de moins qu'à ma proposition de l'expansion à obtenir de l'acte psychanalytique.

Que mon discours aie retenu des sujets que n'y préparent aucune expérience analytique, prouve qu'il soutient l'épreuve d'exigences logiques à quoi ces sujets sont formés. Ceci suggère qu'il se pourrait que ceux qui ont cette expérience, ne perdraient peut-être rien à se former aux mêmes exigences pour en armer leur « écoute », voire leur regard clinique. L'expérience, surtout qui sort si assurée de son axe, s'en verrait peut-être renforcée, mais du

même coup plus maniable, ne serait ce que pour la transmission, qui sait pour la modification, en tout cas pour la discussion.

Je ne vous ferai pas l'injure de croire qu'ici puisse être même évoqué l'intérêt que reçoit mon discours d'un public plus vaste encore, au nom du bénéfice que l'École pourrait en tirer.

Un porc dont il m'a fallu tolérer les avances malpropres au nom d'une certaine commission d'enquête, avait cru pouvoir faire le bilan des dix années que j'avais alors consacrées à forger pour un cercle confidentiel chacun de ces séminaires dont ceux qui les lisent encore ont au moins le sentiment, comme j'en ai recueilli le cri*, qu'il me fallait bien aimer ceux à qui je vouais un tel effort. Ce bilan s'exprimait en ces mots : en somme Lacan jouait chez vous la fonction de sergent-recruteur. On sait l'image que ce terme évoque de l'histoire anglaise : les ivrognes, c'étaient ceux qui, collaborant en toute amitié avec le porc, à ces mots ne mouffetaient pas.

Ce n'est pas devant vous que je vais me targuer d'un succès dont j'ai tout fait pour écarter l'impureté de mon travail et qui maintenant ne peut en rien l'affecter.

Mais cet intérêt pourrait vous inspirer l'idée que l'expansion de l'acte analytique pourrait un jour, si vous tenez l'héritage freudien sous le boisseau prendre un effet de rejet dans une région imprévue où les droits de priorité de notre expérience ne seraient pas automatiquement préservés.

⁽⁸⁾Et que c'est là encore à quoi ma proposition pare au plus vite.

Car le mot de non-analyste revient à la surface pour un office que je connais. Il épingle ceux qui m'entendent chaque fois que mon discours, à un carrefour de la pratique, a à porter effet sur l'acte psychanalytique. La « bande-à-Mœbius », pour l'appeler par son nom, est pour l'instant un ramassis de non-analystes.

C'est sans gravité. Dès que la question aura été résolue par la menace écartée, elle n'aura qu'une petite prime à payer. Ne plus essayer de rien dire sur quoi que ce soit d'analytique. Elle sera faite désormais d'analystes. Si elle se sépare de moi, elle pourra rentrer dans l'I.P.A. et continuer d'user de mes termes, désormais dépourvus de toute conséquence. Un petit vote, que dis-je une abstention, une excuse donnée au moment où il faut, elle y entre toutes voiles dehors. Même pas besoin d'un chef de file. Ils pourraient tous y être déjà.

Mais qu'ils m'excusent. Je leur donnerai tout à l'heure un moyen aussi sûr de redevenir des analystes et qui aura l'avantage d'être inédit. Il ne leur sera pas réservé : je ne pense à eux qu'à cause de leur déchéance présente.

Pour ce qui est des « non-analystes » auquel ma proposition aurait pour but de remettre le contrôle de l'École – on l'a écrit –, j'en ferai de même que pour le réseau : je relèverai le gant.

C'est bien en effet le sens de ma proposition : je veux mettre des non-analystes au contrôle de ce qui résulte de l'acte analytique, ceci pour détecter comment, quel que soit leur talent, les « analystes » s'arrangent pour que ne sorte de leur expérience qu'une production si stagnante, incommestible au dehors, une théorie toujours plus régressive, voire involutive au sens où elle évoque la ménopause, de l'un et l'autre sexe, la plus parfaite élusion de tous les problèmes de l'acte : pour autant qu'y réside la clef de sa terminaison et la fin à donner à la psychanalyse didactique, et qu'hors de cet abord, il est vain d'espérer qu'elle établisse son épistémologie.

J'en ai assez dit dans ces lignes pour qu'on sache qu'il ne s'agit nullement d'analyser le désir de l'analyste, mais d'enregistrer les effets de sa condition professionnelle sur l'acte fondamental où ce désir se manifeste qui est d'y entrer. D'où la première condition est décisive pour ce qu'elle interfère, dès la demande initiale d'où ce désir a à procéder, dans sa procession même : c'est l'idéal que représente le statut présent de l'analyste.

*. Le texte source indique *le ri*.

La première analyse didactique qui se présentera sous ces auspices de critique, se trouvera abrégée du handicap que constitue son actuelle demande, puisque celui qui l'entreprendra n'aura pour fin que de saisir à la fin ce qui peut bien pousser quelqu'un jusque dans l'acte psychanalytique, sûr qu'il sera que faute d'y être, il n'aura pour remplir sa tâche que les ⁽⁹⁾présupposés de fiction qui le réduiront à l'inopérance du psycho-sociologue et au niveau de l'étude de marché. Cette demande-là, le psychanalyste n'avait pas à se soucier de la frustrer. Il aura fort à faire à la gratifier dans sa fin plutôt mythique.

Mais la façon dont en accord avec cette tâche, il se chargera d'expérience, il écouterà, il cliniquera, en prendra pour lui une autre valeur portante.

Vous voyez que ce n'est pas pour demain qu'il faut s'attendre à même à l'approche de ce point absolu.

Mais le seul fait de le poser introduit une dimension où le désir de l'analyste pour suspendre son acte, – car c'est seulement de la fallace de sa satisfaction qu'il se fera repère, – fera du non-analyste le garant de la psychanalyse.

Comme il doit l'être en ce sens. Je souhaite des non-analystes en effet, à tout le moins que se distinguent ce que sont les psychanalystes aujourd'hui, c'est-à-dire qui n'aient pas le recours d'être analystes au prix que j'ai dit plus haut.

Est-il impossible de répondre à une telle demande : qu'on le dise, cela éclaircira la portée des autres demandes à elles-mêmes. Et cela remet à d'autres la création de son emploi.

Le seul fait pourtant qu'une telle demande puisse être fondée dans l'existence d'un tel emploi suffirait à ce que toutes les demandes de psychanalyse didactique en subissent une correction initiale, puisqu'on saurait que c'est en fonction d'une psychanalyse en instance d'examen, et aussi avide de renouvellement, que le psychanalyste même tenu pour entravé d'un désir inégal à l'épreuve du psychanalysant, serait distingué par des juges avertis sur le style de sa pratique et l'horizon qu'il sait y reconnaître à y démontrer ses limites : c'est ce que j'appelle l'A.M.E.

Néanmoins ma bande garde un recours ouvert, dont j'espère qu'elle profitera : donner à mon discours des suites, c'est-à-dire le dépasser au point de le rendre désuet. Je saurais enfin que je n'ai pas pissé dans un violon.

En attendant, il me faut subir d'étranges musiques. Voilà-t-il pas la fable mise en cours du candidat qui scelle un contrat avec son psychanalyste « Tu me prends à mes aises, moi je te fais la courte échelle. Aussi fort que malin (qui sait un de ces normaliens qui vous dénormaliseraient une société tout entière avec ces trucs chiqués qu'ils ont tout loisir de mijoter pendant leurs années de feignantise), ni vu ni connu, je les embrouilles, et tu passes comme une fleur.

⁽¹⁰⁾Mirifique ! ma proposition n'aurait-elle engendré que cette souris que j'espère en son travail de rongeur. Je demande : ces complices que pourront-ils faire d'autre à partir de là qu'une psychanalyse où pas une parole ne pourra se dérober à la touche du véridique, toute tromperie d'être gratuite y tournant court. Bref une psychanalyse sans méandre. Sans les méandres qui constituent le cours de toute psychanalyse de ce qu'aucun mensonge n'échappe à la pente de la vérité.

Mais qu'est-ce que ça veut dire quant au contrat imaginé, s'il ne change rien ? Qu'il est futile ou bien que même quand quiconque n'en a vent, il est tacite.

Car le psychanalyste n'est-il pas toujours en fin de compte à la merci du psychanalysant, et d'autant plus que le psychanalysant ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme psychanalyste, et s'il ne trébuche pas, encore moins. Du moins est-ce ce que nous enseigne l'expérience.

Ce qu'il ne peut lui épargner, c'est ce désêtre dont il est affecté au terme de chaque analyse, et dont je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches depuis ma proposition, comme attribué à celui que j'ai connoté dans la passe du terme de destitution subjective.

On est bougrement plus dur dans l'être pourtant, personne ici ne le sait donc quand on abdique d'être sujet. On voit que vous n'avez jamais été à la guerre, vous êtes tous à

quelque degré enfants de Pétain, en 14 pas nés encore. Pour vous, c'est immémorial : il en reste pourtant un témoignage à la hauteur, pour n'être ni d'un futuriste qui y a lu sa poésie, ni d'un salaud de publiciste rameutant le gros tirage : c'est *Le guerrier appliqué*, de Paulhan. Lisez ça pour savoir l'accord de l'être avec la destitution du sujet

J'ai raté ça de très peu, mais je vous ai eus de l'an 60 à 63. On se sent assez bien dans son être, quand un nommé dindon (en anglais) tranche de votre discours de dix ans comme si c'était un air de flûte destiné à induire vos élèves à la marque d'identification que sa perspicacité n'a pas laissé échapper : soit le port du nœud papillon (sic, j'en appelle aux témoins). Pour une destitution subjective, c'en est une qui suscite l'être, croyez-moi. Sans doute aussi l'être de ceux qui y assistaient impavides.

Les références que j'évoque, n'ont rien à faire avec le désir d'être analyste. Je ne vends pas la mèche du baratin pour les passeurs.

Mais la seconde peut-être appelle examen sur la nature du désêtre qui en l'occasion est en face. Car je ne songe pas à l'extraire du désir du psychanalyste, même si c'est un faux pli.

Nous avons vu des psychanalystes trempés, comme s'exprimait ce psychosociologue, – car ce n'est pas moi qui ai fait fonctionner un tel être ⁽¹¹⁾ en notre sein – trempée dans du jus de Kapo, sans doute. Mais évoquer les camps, c'est grave, m'a-t-on dit.

Cela restitue à sa place le discours de Nacht sur l'être et ma raison d'y objecter.

À part cela, ma proposition est fasciste, du moins la métaphore de quelqu'un qui en a l'expérience, ramenait-elle ça sans scrupules.

Finissons-en avec les broutilles et avec l'admission de Fliess, que mon idée impliquerait. Le raisonnement *ad absurdum* a son prix.

Que Freud ait franchi la passe, c'est une affaire hors contrôle et qui peut sans inconvénient être mise en doute. Il ne pouvait être son propre passeur.

Si j'en crois les souvenirs si précis que Madame Blanche Reverchon-Jouve me fait parfois l'honneur de me confier, j'ai le sentiment que, si les premiers disciples avaient soumis à quelque passeur choisi d'entre eux disons : non leur désir d'être analyste, – dont la notion n'était pas même pas apercevable alors – si tant est que quiconque l'aperçoive encore –, mais seulement leur projet de l'être, le prototype donné par Rank en sa personne du « je ne pense pas » eût pu être situé beaucoup plus tôt à sa place dans la logique du fantasme.

Et la fonction de l'analyste de l'École fut venue au jour dès l'abord.

Car enfin il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, ainsi est-on dans la voie psychanalytique ou dans l'acte psychanalytique. On peut les faire alterner comme une porte bat, mais la voie psychanalytique ne s'applique pas à l'acte psychanalytique, qui se juge dans sa logique à ses suites.

Je suis en train de démontrer que, chaque fois que le psychanalyste s'intéresse à un objet qui lui paraît prévalent, il est amené à déclarer que cet objet échappe à la voie de l'analyse (cf. Winnicott). Ce n'est pensable qu'en raison du seul point où c'est légitime : le psychanalyste en tant que tel, l'acte psychanalytique.

La fonction par exemple du narcissisme de la petite différence, que Freud articule comme étant de son expérience irréductible, est parfaitement analysable à la rapporter à la fonction de l'objet *a*, le psychanalyste comme on dit, veut bien être de la merde, mais pas toujours la même. C'est interprétable, à condition qu'il s'aperçoive que d'être de la merde, c'est vraiment ce qu'il veut, dès qu'il se fait l'homme de paille du sujet-supposé-savoir.

Ce qui importe n'est donc pas cette merde-ci, ou bien celle-là. Ce n'est pas non plus n'importe laquelle. C'est qu'il saisisse que cette merde ⁽¹²⁾ ne vient pas de lui, pas plus que de l'arbre qu'elle couvre au pays bénit des oiseaux. C'est le Pérou, qu'on dit.

L'oiseau de Vénus est chieur, on le sait. La vérité nous vient pourtant sur des pattes de colombe, drôle d'idée. Ce n'est pas une raison pour que le psychanalyste se prenne pour la statue du Maréchal Ney. Non, dit l'arbre, il dit non, pour être moins rigide, et faire

découvrir à l'oiseau qu'il reste un peu trop sujet d'une économie animée de l'idée de la Providence.

Vous voyez que je suis capable d'adopter le ton en usage dans une assemblée d'analystes, quand il s'agit d'affaire vitale. J'en ai pris un peu à chacun de ceux qui ont manifesté leur avis, à la hargne près, j'ose le dire, – vous le verrez avec le temps : c'est là ce qui permet de voir si comme le loup, elle y est ou n'y est pas.

Et concluons.

Ma proposition adoptée n'eût changé que d'un cheveu, l'axe de la formation du psychanalyste. Il eût suffi, pour peu qu'elle fût publiée. Elle permettait un contrôle absolu de ses résultats. Elle respectait absolument les droits de l'expérience.

On s'y oppose. Je ne puis l'imposer.

Mince comme un cheveu, elle n'aura pas à se mesurer à l'ampleur de l'aurore.

Il suffirait qu'elle l'annonce. Car elle comporte sur 17 pages, 14 (je ne sais pourquoi ces chiffres ont paru à quelqu'un avoir un sens mystique), 14, dis-je, de théorie de la psychanalyse didactique, sur lesquelles je ne demande pas d'autre avis que d'en donner une réplique éventuelle, équivalente ou pas.

J'ouvre par priorité les lettres de l'École à la publication de ces énoncés, – qui constitueront, non l'ouverture, elle s'est faite, mais la mise en fonction du cartel sur lequel on a pu ironiser.

Cependant j'assure que ceux pour qui les fins que visait ma proposition sont les leurs, peuvent compter sur mon appui.

J'ai entendu qu'elle n'avait d'autre portée que politique, et que c'était une question de force entre certains et moi.

Il ne saurait être question de force pour moi comme analyste. À ceux qui tombent sous le coup de cette force si elle tient, de savoir s'ils l'acceptent ou s'ils la refusent.

⁽¹³⁾ Je ne suis là que pour maintenir la primauté des fins de ma proposition, et m'opposer à ce qui leur fermerait tout accès.

Il est d'autres moyens d'y parer.

Je vous annonce la parution d'une revue ouverte à tous ceux de l'École qui voudront bien y participer dans les conditions qui vous seront produites par son premier numéro. Ces conditions, neuves en notre communauté, me paraissent de nature à lever l'obstacle grave à la production scientifique, dont je tente de cerner la source en mon discours de cette année sur l'acte psychanalytique. Dès maintenant ceux au travail de qui je fais confiance, – et nulle manifestation d'avis n'y est pour moi objection –, y ont leur place, s'ils le veulent.

Ce qu'il en est de l'ordre d'information que j'attendais des passeurs, n'est pas impossible à recueillir à côté du fonctionnement statutaire des jurys.

Ceux-ci seront mis en fonction selon la procédure antérieure, à ceci près que la conjoncture présente rend provisoirement le tirage au sort le mode de choix le moins discutable, et que ma présence que j'avais proposée réduite à la consultation, y aura voix.

Le jury d'agrément sera composé de 5 membres.

J'ai toujours été ménagé d'appels personnels, laissant jusqu'ici le champ libre aux initiatives les plus diverses, à vrai dire attendant plutôt qu'elles se manifestassent. Il faut croire que cet appel est nécessaire, puisqu'on a paru s'étonner que l'année dernière pour les séminaires de textes, il n'ai pas été vain.

Je m'adresse aujourd'hui à tous pour une réflexion mûrie et une compétition heureuse. Ce texte, tel qu'il est, jeté pour vous cette semaine et où vous n'avez à voir que mon cœur à l'ouvrage, vous sera à tous distribué. C'est le signe de ma confiance.

La date à fixer de notre prochaine réunion dépend de vos réponses. Ayez la bonté de les ajourner, pour que les choses reprennent leur juste place.

Ce discours a duré 55 minutes. Le président de la séance, Xavier Audouard annonce : « La séance est levée ».

La proposition de J. Lacan en date du 9 octobre 1967 ayant donné lieu aux manifestations d'avis qu'elle sollicitait et qui furent enregistrées sur bande, J. Lacan en réponse a prononcé le 6 décembre 1967 un discours qui fut publié sous la forme ci-dessous dans Scilicet 2/3, pp. 9-29. Des pointillés à la page 24, font la séparation entre la réécriture du discours du 6 décembre 1967 et une suite datée du 1^{er} octobre 1970 (cette date étant vraisemblablement aussi celle de la réécriture).

⁽⁹⁾*L'immixtion de mon fait, depuis l'année dernière, de la fonction de l'acte dans le réseau (quelque usage de ce terme qu'aient fait certains avis à leur tour exprimés), dans le texte, disons, dont mon discours se trame, – l'immixtion de l'acte était le préalable à ce que ma proposition dite du 9 octobre parût.*

Est elle acte ? C'est ce qui dépend de ses suites, dès les premières à se produire.

Le cercle ici présent de ce qu'il en ait reçu non seulement l'adresse, mais l'aval, fut choisi par moi dans l'École, d'y constituer deux classes. Ça devrait vouloir dire qu'on s'y sente plus égaux qu'ailleurs et lever du même coup un handicap pratique.

Je respectais l'approximation du tri d'où sont sortis les A.E. et les A.M.E., tels qu'ils sont portés sur l'annuaire de 1965, celui dont la question se pose s'il doit demeurer le produit majeur de l'École.

Je respectais non sans raison ce que méritait l'expérience de chacun en tant qu'évaluée par les autres. Une fois ce tri opéré, toute réponse de classe implique l'égalité supposée, l'équivalence mutuelle, toute réponse courtoise, s'entend.

Inutile donc que quiconque, pour s'y croire chef de file, nous assourdisse des droits acquis de son « écoute », des vertus de son « contrôle » et de son goût pour la clinique, ni qu'il prenne l'air ⁽¹⁰⁾entendu de celui qui en tient un bout de plus qu'aucun de sa classe.

Madame X. et madame Y. valent de ces chefs autant que messieurs P. et V.

On peut admettre cependant que vu le mode sous lequel le tri s'est toujours opéré dans les sociétés de psychanalyse, voire celui dont nous-mêmes fûmes triés, une structuration plus analytique de l'expérience prévale chez certains.

Mais comment se distribue cette structuration dont personne, que je sache, ne peut prétendre, hors le personnage qui a représenté la médecine française au bureau de l'Internationale psychanalytique, que ce soit une donnée (lui, dit que c'est un don !), voilà le premier point dont s'enquérir. Le point second devient alors de faire des classes telles non seulement qu'elles entérinent cette distribution mais qu'à servir à la produire, elles la reproduiront.

Voilà des temps qui mériteraient de subsister dans cette production même, faute de quoi la question de la qualification analytique peut être soulevée d'où l'on veut : et pas plus concernant notre École, comme nous le persuaderaient ceux qui la veulent aussi propice à leur gouverne qu'ils en ont le modèle ailleurs.

Si désirable qu'il soit d'avoir une surface (qu'on irait bien de l'intérieur à ébranler), elle n'a de portée que d'intimider, non d'ordonner.

L'impropre n'est pas qu'un quelconque s'attribue la supériorité, voire le sublime de l'écoute, ni que le groupe se garantisse sur ses marges thérapeutiques, c'est qu'infatuation et prudence fassent office d'organisation.

Comment espérer faire reconnaître un statut légal à une expérience dont on ne sait pas même répondre ?

Je ne peux faire mieux pour honorer les *non licet* que j'ai recueillis que d'introduire l'évasion prise d'un drôle de biais, à partir de cet « être le seul » dont on se donne les gants d'y saluer l'infatuation la plus commune en médecine, non pas même pour le couvrir de l'« être seul », qui, pour le psychanalyste, est bien le pas dont il entre en son office chaque matin, ce qui serait déjà abusif, mais pour, de cet être le seul, justifier le mirage à en faire le chaperon de cette solitude.

⁽¹¹⁾Ainsi fonctionne l'i(a) dont s'imaginent le moi et son narcissisme, à faire chasuble à cet objet a qui du sujet fait la misère. Ceci parce que le (a), cause du désir, pour être à la

merci de l'Autre, angoisse donc à l'occasion, s'habille contraphobiquement de l'autonomie du moi, comme le fait le bernard-l'ermite de n'importe quelle carapace.

On fait donc artifice délibéré d'un *organon* dénoncé, et je me demande quelle faiblesse peut animer une homélie si peu digne de ce qui se joue. L'*ad hominem* s'en situe-t-il de me faire entendre qu'on me protège des autres à leur montrer qu'ils sont pareils à moi, ce qui permet de faire valoir qu'on me protège de moi-même.

Mais si j'étais seul en effet, seul à fonder l'École, comme, d'en énoncer l'acte, je l'ai dit bille en tête : « seul comme je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique... », me suis-je cru le seul pour autant ? Je ne l'étais plus, du moment même où un seul m'emboîtait le pas, pas par hasard celui dont j'interroge les grâces présentes. Avec vous tous pour ce que je fais seul, vais-je prétendre être isolé ?

Qu'est ce que ce pas, d'être fait seul, a à faire avec le seul qu'on se croit être à le suivre ? Ne me fié je à l'expérience analytique, c'est à dire à ce qui m'en vient de qui s'en est débrouillé seul ? Croirais-je être seul à l'avoir ; alors pour qui parlerais-je ? C'est plutôt d'en avoir plein la bouche de l'écoute, la seule étant la sienne, qui ferait bâillon à l'occasion.

Il n'y a pas d'homosémie entre le seul et seul.

Ma solitude, c'est justement à quoi je renonçais en fondant l'École, et qu'a-t-elle à voir avec celle dont se soutient l'acte psychanalytique, sinon de pouvoir disposer de sa relation à cet acte ?

Car si cette semaine revenu à faire séminaire, j'ai sans plus tarder, posé l'acte psychanalytique, et des trois termes à l'interroger sur sa fin : visée idéale, clôture, aporie de son compte-rendu, – n'est-il pas remarquable que, des éminents qui m'en refusent ici la conséquence, de ceux mêmes dont c'est l'habitude (habitude des autres) qu'on les y voie, nul n'y ait paru ? Si après tout ma proposition leur fait passion au point de les réduire au murmure, n'eussent-ils pu attendre d'une articulation patente qu'elle leur offrît points à réfuter ?

Mais c'est bien que je ne sois pas seul à m'inquiéter de cet acte, qu'on se dérobe à qui est le seul à prendre le risque d'en parler.

Ce que j'ai obtenu d'un sondage confirme qu'il s'agit d'un ⁽¹²⁾symptôme, aussi psychanalytiquement déterminé que le nécessite son contexte et que l'est un acte manqué, si ce qui le constitue est d'exclure son compte-rendu⁴⁶⁸.

On verra bien si c'est façon où l'on gagne de se parer, fût-ce à me retourner la question : si, de ne pas s'y pointer, c'est tout vu. On ne veut pas cautionner l'acte. Mais l'acte ne dépend pas de l'audience trouvée pour la thèse, mais dans ce qu'en sa proposition elle reste pour tous lisible au mur, sans que rien contre ne s'énonce.

D'où vous fûtes ici requis d'y répondre et sans tarder. Tiendrait-on cette hâte pour vice de forme, n'aurais-je dit ce qui s'oublie de la fonction logique de la hâte ?

Elle est de la nécessité d'un certain nombre d'effectuations qui a bien à faire au nombre des participants pour qu'une conclusion s'en reçoive, mais non au compte de ce nombre, car cette conclusion dépend dans sa vérité même des ratages qui constituent ces effectuations comme temps.

Appliquez mon histoire de relaxes, mis à l'épreuve d'avoir à justifier quelle marque ils portent (blanche ou noire) pour avoir la clef des champs : c'est bien parce que certains savent que vous ne sortirez pas, quoi qu'ils disent, qu'ils peuvent faire que leur sortie soit une menace, quel que soit votre avis.

L'inouï, qui le croirait sauf à l'entendre inscrit sur bande, c'est que mon opération s'identifie du fantasme sadien, que deux personnes tiennent pour craché dans ma proposition. « La posture se rompt, dit l'un d'eux », mais c'est de construction. L'autre y alla de la clinique.

⁴⁶⁸. Ainsi quelqu'un n'a-t-il nulle intention de n'y pas venir, c'est seulement d'avoir à cette heure rendez-vous avec son dentiste.

Où le dommage pourtant ? quand pas plus loin ne va-t-il que n'en souffre le personnage vapoureux de l'histoire, qui pour avoir, des barreaux d'une grille tâtés pas à pas, retrouvé l'un marqué d'abord, concluait : « Les salauds, ils m'ont enfermé ». C'était la grille de l'Obélisque, et il avait à lui la place de la Concorde.

Où est le dedans, où le dehors : les prisonniers à la sortie, pas ceux de mon apologue, se posent la question, paraît-il.

Je la propose à celui qui sous le coup d'une vapeur aussi philosophique (avant ma proposition) me faisait confiance (peut-être seulement rêvait devant moi) du lustre qu'il retirerait dans notre ⁽¹³⁾petit monde à faire savoir qu'il me quittait, au cas que son envie l'emportât.

Qu'il sache en cette épreuve que je goûte assez cet abandon pour penser à lui quand je déplore que j'aie si peu de monde à qui communiquer les joies qui m'arrivent.

Qu'on ne croie pas que moi aussi je me laisse aller. Simplement je décolle de ma proposition assez pour qu'on sache que m'amuse qu'échappe sa minceur, laquelle devrait détendre même si l'enjeu n'est pas mince. Je n'ai avec moi décidément que des Suffisances à la manque, à la manque d'humour en tout cas.

[Qui verra donc que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person*⁴⁶⁹ ?] Car il est clair que si tout acte n'est que figure plus ou moins complète de l'acte psychanalytique, il n'y en a pas qui domine ce dernier. La proposition n'est pas acte au second degré, mais rien de plus que l'acte psychanalytique, qui hésite, d'être déjà en cours.

Je mets toujours balises à ce qu'on s'y retrouve en mon discours. Au liminaire de cette année, luit celle-ci qui s'homologue de ce qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre (de fait), ni de vrai sur le vrai (de droit) : il n'y a pas non plus d'acte de l'acte, à vrai dire impensable.

Ma proposition gîte à ce point de l'acte, par quoi s'avère qu'il ne réussit jamais si bien qu'à rater, ce qui n'implique pas que le ratage soit son équivalent, autrement dit puisse être tenu pour réussite.

Ma proposition n'ignore pas que le discernement qu'elle appelle, implique, de cette non-réversibilité, la saisie comme dimension : [autre scansion du temps logique, le moment de rater ne réussit à l'acte que si l'instant d'y passer n'a pas été passage à l'acte, de paraître suivre le temps pour le comprendre⁴⁷⁰].

On voit bien à l'accueil qu'elle reçoit qu'à ce temps je n'ai pas pensé. J'ai seulement réfléchi à ce qu'elle doive l'entamer.

Qu'elle attaque l'acte psychanalytique par le biais dont il s'institue dans l'agent, ne le rate que pour ceux qui font que l'institution soit l'agent dudit acte, c'est-à-dire qui séparent l'acte instituant du psychanalyste de l'acte psychanalytique.

⁽¹⁴⁾Ce qui est d'un raté qui n'est nulle part le réussi.

Alors que l'instituant ne s'abstrait de l'acte analytique qu'à ce qu'il y fasse manque, justement d'avoir réussi à mettre en cause le sujet. C'est donc par ce qu'elle a raté que la réussite vient à la voie du psychanalysant, quand c'est de l'après-coup du désir du psychanalyste et des apories qu'il démontre.

Ces apories sont celles que j'ai illustrées il y a un instant d'un badinage plus actuel qu'il n'y paraissait, puisque, si le vapoureux du héros permet de rire à l'écouteur, c'est de le surprendre de la rigueur de la topologie construite de sa vapeur.

Ainsi le désir du psychanalyste est-il ce lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle, puisque c'est la voie du psychanalysant. Ne laissons pas passer que décrire ce lieu en un parcours d'infinifits, dit l'inarticulable du désir,

⁴⁶⁹. Ceci a été sauté lors de la réponse d'où les crochets dont je l'encadre ; j'indique là cette structure de ce que personne ne s'en soit encore aperçu...

⁴⁷⁰. Même remarque qu'à l'instant.

désir pourtant articulé du « sens-issue » de ces infinitifs, soit de l'impossible dont je me suffis à ce détour.

C'est là qu'un contrôle pourrait sembler n'être pas de trop, même s'il en faut plus pour nous dicter la proposition.

C'est autre chose que de contrôler un « cas » : un sujet (je souligne) que son acte dépasse, ce qui n'est rien, mais qui, s'il dépasse son acte, fait l'incapacité que nous voyons fleurir le parterre des psychanalystes : [qui se manifestera devant le siège de l'obsessionnel par exemple, de céder à sa demande de phallus, à l'interpréter en termes de coprophage, et ainsi, de la fixer à sa chiasse, à ce qu'on fasse enfin défaut à son désir⁴⁷¹].

À quoi a à répondre le désir du psychanalyste ? À une nécessité que nous ne pouvons théoriser que de devoir faire le désir du sujet comme désir de l'Autre, soit de se faire cause de ce désir. Mais pour satisfaire à cette nécessité, le psychanalyste est à prendre tel qu'il est dans le fait, ce qui ne lui permet pas de bien faire en tous les cas de la demande, nous venons de l'illustrer.

La correction du désir du psychanalyste, à ce qu'on dit reste ouverte, d'une reprise du bâton du psychanalysant. On sait que ⁽¹⁵⁾ce sont là propos en l'air. Je dis qu'ils le resteront tant que les besoins ne se jugeront pas à partir de l'acte psychanalytique.

C'est bien pourquoi ma proposition est de s'intéresser à la passe où l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit.

Non certes de remettre quiconque sur la sellette, passé ce temps : qui aurait pu le craindre ? Mais on en a senti atteint le prestige du galon. C'est là mesurer la puissance du fantasme d'où surgirent, pour vous de frais la dernière fois, les primes sauts qui ont lancé l'institution dite internationale, avant qu'elle en devint la consolidation.

Ceci pour être juste, montre notre École pas en si mauvais chemin de consentir à ce que certains veulent réduire à la gratuité d'aphorismes quand il s'agit des miens. S'ils n'étaient pas effectifs, aurais-je pu débusquer d'une mise au pas alphabétique la position de se terrer qui fait règle à répondre à tout appel à l'opinion dans un convent analytique, voire y fait simagrée du débat scientifique, et ne s'y déride pour aucune probation.

D'où par contraste ce style de sortie, malmenant l'autre, qu'y prennent les interventions, et la cible qui deviennent ceux qui se risquent à y contrevenir. Mœurs aussi fâcheuses pour le travail que répréhensibles au regard de l'idée, aussi simplette qu'on la veuille, d'une communauté d'École.

Si y adhérer veut dire quelque chose, n'est-ce pas pour que s'ajoute à la courtoisie que j'ai dit lier le plus strictement les classes, la confraternité en toute pratique où elles s'unissent.

Or il était sensible que l'acte psychanalytique, à solliciter les plus sages d'en faire avis, s'y traduisait en note de hargne, pour que le ton en montât à mesure que l'évitement inévitablement s'en levait.

Car si, à les entendre, il devient notoire qu'on y entre plus avant de vouloir s'en sortir, comment sauf à être débordé, ne pas se fier à sa structure.

Il y suffirait, je pense, d'un plus sérieux réseau pour la serrer. Vous voyez comme je tiens à ces mots qu'on veut me rendre meschéans⁴⁷² ! Je gage qu'ils seront pour moi, si je leur conserve mes faveurs.

Je ne parle pas du retournement qu'on promet à mes ⁽¹⁶⁾aphorismes. Je croyais ce mot destiné à porter plus loin le génie de celui-là qui n'hésite pas à en rabattre ainsi l'emploi.

En attendant, c'est bien d'avouer la garantie qu'elle croit devoir à son réseau, pris au sens de ses pupilles au titre de la didactique, que du premier jet et d'y revenir formellement, quelqu'un à qui nous ferons hommage de la place qu'elle a su prendre dans le milieu psychiatrique au nom de l'École, a déclaré devoir s'opposer à toute suite qui résulte de ma

⁴⁷¹. Même remarque qu'auparavant. Ajoutons que c'est là de quoi donner un autre poids au réseau dont on s'agitait en ce débat.

⁴⁷². Voir quelques lignes plus bas.

proposition. L'argumentation qui a suivi fut un parti pris de là : où elle tient pour tranché que la didactique ne saurait qu'en être affectée ? Oui, mais pourquoi dans le pire sens ? Nous n'en savons encore rien.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que la chose qui du réseau s'intitule comme patronage du didacticien sur sa clique quand celle-ci s'y complaît, soit proposée à l'attention pour peu qu'un soupçon de raison s'en promette un succès : mais consultez sa courageuse dénonciation dans l'*International Journal*, ça vous en dira long sur ce qui peut suivre de ce courage.

Précisément il me semblait que ma proposition ne dénonçait pas le réseau, mais dans sa plus minutieuse disposition se mettait en travers. D'où m'étonne moins de voir qu'on s'alarme de la tentation qu'elle offre aux vertueux du contr'réseau. Ce qui me barrait cette vue, sans doute était-ce de me refuser de m'étonner que mon réseau ne m'étranglât pas ?

Vais-je m'attarder à discuter d'un mot comme le « plein transfert » en son usage d'hourvari. J'en ris parce que chacun sait que c'est le coup bas le plus usuel à toujours faire ses preuves dans un champ où les intérêts ne se ménagent pas plus qu'ailleurs.

Même à ne pas être dans le coup, on est frappé de percevoir dans tel factum à faire avis diffusé à l'avance, que le réseau mien serait plus dangereux que les autres de tisser sa toile, c'est écrit en toutes lettres : de la rue de Lille à la rue d'Ulm⁴⁷³. Et alors ?

Je ne crois pas au mauvais goût d'une allusion à mon réseau familial. Parlons de mon bout d'Oulm (ça fera Lewis Carroll) et de ses *Cabiers pour l'analyse*.

Est-ce que je propose d'installer mon bout d'Oulm au sein ⁽¹⁷⁾des A. E. ? Et pourquoi pas, si par hasard un bout d'Oulm se faisait analyser ? Mais pris en ce sens, mon réseau, je l'affirme, n'en a aucun qui y ait pris rang, ni y soit en instance.

Mais le réseau dont il s'agit est pour moi d'autre trame, de représenter l'expansion de l'acte psychanalytique.

Mon discours, d'avoir retenu des sujets que n'y prépare pas l'expérience dont il s'autorise, prouve qu'il tient le coup d'induire ces sujets à se constituer de ses exigences logiques. Ce qui suggère que ceux qui, ladite expérience, l'ont, ne perdraient rien à se former à ces exigences qui en sortent, pour les lui restituer dans leur « écoute », dans leur regard clinique, et pourquoi pas dans leurs contrôles. Où ne les rend pas plus indignes d'être entendues qu'elles puissent servir en d'autres champs.

Car l'expérience du clinicien comme l'écoute du psychanalyste n'ont pas à être si assurées de leur axe que de ne pas s'aider des repères structuraux qui de cet axe font lecture. Ils ne seront pas de trop pour, cette lecture, la transmettre, qui sait : pour la modifier, en tout cas pour l'interpréter.

Je ne vous ferai pas l'injure d'arguer des bénéfices que l'École tire d'un succès que j'ai longtemps réussi à écarter de mon travail et qui, venu, ne l'affecte pas.

Cela me fait souvenir d'un nommé dindon (en anglais) dont il m'a fallu supporter en juillet 62 les propositions malpropres, avant qu'une commission d'enquête dont il était l'entremetteur, mît en jeu son homme de main. Au jour prévu pour le verdict, convenu au départ de la négociation, il s'acquittait avec mon enseignement, d'alors plus de dix ans, à me décerner le rôle de sergent-recruteur, l'oreille de ceux qui collaboraient avec lui semblant sourde à ce qui, à eux, par cette voie leur revenait de l'histoire anglaise, de jouer les recrutés ivrognes.

Certains sont plus sourcilleux aujourd'hui devant la face d'expansion de mon discours. À se rassurer d'un effet de mode dans cet afflux de mon public, ils ne voient encore pas que pourrait être contesté le droit de priorité qu'ils croient avoir sur ce discours de l'avoir tenu sous le boisseau.

⁴⁷³ De mon cabinet professionnel à l'École Normale Supérieure où mon séminaire se tenait à l'époque et y était écouté d'une génération.

C'est à quoi ma proposition parerait, à ranimer dans le champ de la psychanalyse ses justes suites.

Encore faudrait-il que ce ne soit pas de ce champ que vint le ⁽¹⁸⁾ mot de non-analyste pour un office que je reconnais à le voir resurgir : à chaque fois que mon discours fait acte en ses effets pratiques, ce mot épingle ceux qui l'entendent bien ainsi.

C'est sans gravité pour eux. L'expérience a montré que, pour rentrer en grâce, la prime est faible à payer. Qui se sépare de moi, redeviendra analyste de plein exercice, au moins de par l'investiture de l'Internationale psychanalytique. Un petit vote pour m'exclure, que dis-je, même pas : une abstention, une excuse donnée à temps, et l'on retrouve tous ses droits à l'Internationale, quoique formé de pied en cap par ma pratique intolérable. On pourra même user de mes termes, pourvu qu'on ne me cite pas, puisque dès lors ils n'auront plus de conséquence, pour cause du bruit à les couvrir. Que ne l'oublie ici personne, la porte n'est pas refermée.

Il y a néanmoins pour redevenir analyste un autre moyen que j'indiquerai plus tard parce qu'il vaut pour tous, et pas seulement pour ceux qui me doivent leur mauvais pas, telle une certaine bande-à-Moebius, vrai ramassis de non-analystes⁴⁷⁴.

C'est que, quand on va jusqu'à écrire que ma proposition aurait pour but de remettre le contrôle de l'École à des non-analystes, je n'irai pas à moins qu'à relever le gant.

Et à jouer de dire que c'en est bien en effet le sens : je veux mettre des non-analystes au contrôle de l'acte analytique, s'il faut entendre par là que l'état présent du statut de l'analyste non seulement le porte à éluder cet acte, mais dégrade la production qui en dépendrait pour la science.

En un autre cas, ce serait bien de gens pris hors du champ en souffrance qu'on attendrait intervention. Si cela ne se conçoit pas ici, c'est en raison de l'expérience dont il s'agit, celle dite de l'inconscient puisque c'est de là que se justifie très sommairement l'analyse didactique.

Mais à prendre le terme d'analyste dans le sens où à tel ou tel peut s'imputer d'y manquer au titre d'un conditionnement mal saisissable sinon d'un standard professionnel, le non-analyste n'implique ⁽¹⁹⁾ pas le non-analysé, qu'évidemment je ne songe pas à faire accéder, vu la porte d'entrée que je lui donne, à la fonction d'analyste de l'École.

Ce n'est même pas le non-praticien qui serait en cause, quoique admissible à cette place. Disons que j'y mets un non-analyste en espérance, celui qu'on peut saisir d'avant qu'à se précipiter dans l'expérience, il éprouve, semble-t-il dans la règle, comme une amnésie de son acte.

Est-il concevable autrement qu'il me faille faire émerger la passe (dont personne ne me discute l'existence) ? Ceci par le moyen de la redoubler du *suspense* qu'y introduit sa mise en cause aux fins d'examen. C'est de ce précaire que j'attends que se sustente mon analyste de l'École.

Bref c'est à celui-là que je remets l'École, soit entre autres la charge d'abord de détecter comment les « analystes » n'ont qu'une production stagnante, — sans issue théorique hors mon essai de la ranimer —, où il faudrait faire mesure de la régression conceptuelle, voire de l'involution imaginaire à prendre au sens organique (la ménopause pourquoi pas ? et pourquoi n'a-t-on jamais vu d'invention de jeune en psychanalyse ?).

Je n'avance cette tâche qu'à ce qu'elle fasse réflexion pour (j'entends qu'elle répercute) ce qu'il y a de plus abusif à la confier au psychosociologue, voire à l'étude de marché, entreprise dont vous ne vous êtes pas autrement aperçu (ou bien alors comme semblant, c'est réussi), quand la pourvut de son égide un psychanalyste professeur.

Mais observez que si quelqu'un demande une psychanalyse pour procéder sans doute, c'est là votre doctrine, dans ce qu'a de confus son désir d'être analyste, c'est cette

⁴⁷⁴. C'est le ramassis à s'être commis dans le premier numéro de *Scilicet*, dont la parution devait faire l'objet bientôt de curieuses manœuvres dont pour certains le scandale ne tint qu'à leur divulgation.
À la date du 6 décembre, c'était encore à venir.

procession même qui, de tomber en droit sous le coup de l'unité de la psychologie, va y tomber en fait.

C'est pourquoi c'est d'ailleurs, de l'acte psychanalytique seulement, qu'il faut repérer ce que j'articule du « désir du psychanalyste », lequel n'a rien à faire avec le désir d'être psychanalyste.

Et si l'on ne sait même pas dire, sans s'enfoncer dans le vaseux du « personnel » au « didactique », ce qu'est une psychanalyse qui introduit à son propre acte, comment espérer que soit levé ce handicap fait pour allonger son circuit, qui tient à ce que nulle ⁽²⁰⁾ part l'acte psychanalytique n'est distingué de la condition professionnelle qui le couvre ?

Faut-il attendre que l'emploi existe de mon non-analyste à soutenir cette distinction pour qu'une psychanalyse (une première un jour) à se demander comme didactique sans que l'enjeu en soit un établissement, quelque chose survienne d'un ordre à perdre sa fin à chaque instant ?

Mais la demande de cet emploi est déjà une rétroaction de l'acte psychanalytique, c'est-à-dire qu'elle en part.

Qu'une association professionnelle ne puisse y satisfaire, la produire à ce résultat de forcer celle-ci à l'avouer. Il s'agit alors de savoir si l'on y peut répondre d'ailleurs, d'une École par exemple.

Peut-être serait-ce là raison pour quelqu'un de demander une analyse à un analyste-membre-de... l'École, sans quoi au nom de quoi pourrait-elle s'y attendre ? au nom de la libre entreprise ? qu'on dresse alors autre boutique.

Le risque pris, pour tout dire, dans la demande qui ne s'articule que de ce qu'advienne l'analyste, doit être tel objectivement que celui qui n'y répond qu'à la prendre sur lui, soit : d'être l'analyste, n'aurait plus le souci de devoir la frustrer, ayant assez à retordre de la gratifier de ce qu'en vienne mieux qu'il ne fait sur l'heure.

Façon d'écoute, mode de clinique, sorte de contrôle, peut-être plus portante en son objet présent de le viser à son désir plutôt que de sa demande.

Le « désir du psychanalyste », c'est là le point absolu d'où se triangule l'attention à ce qui, pour être attendu, n'a pas à être remis à demain.

Mais le poser comme j'ai fait, introduit la dimension où l'analyste dépend de son acte, à se repérer du fallacieux de ce qui le satisfait, à s'assurer par lui de n'être pas ce qui s'y fait.

C'est en ce sens que l'attribut du non-psychanalyste est le garant de la psychanalyse, et que je souhaite en effet des non-analystes, qui se distinguent en tout cas des psychanalystes d'à présent, de ceux qui payent leur statut de l'oubli de l'acte qui le fonde.

Pour ceux qui me suivent en cette voie, mais regretteraient pourtant une qualification reposante, je donne comme je l'ai promis, l'autre voie que de me laisser : qu'on me devance dans mon discours à le rendre désuet. Je saurai enfin qu'il n'a pas été vain.

⁽²¹⁾En attendant, il me faut subir d'étranges musiques. Voilà-t-il pas la fable mise en cours du candidat qui scelle un contrat avec son psychanalyste : « tu me prends à mes aises, moi je te fais la courte échelle. Aussi fort que malin (qui sait un de ces normaliens qui vous dénormaliseraient une société tout entière avec ces trucs chiqués qu'ils ont tout loisir de mijoter pendant leurs années de feignantise), ni vu ni connu, je les embrouille, et tu passes comme une fleur : analyste de l'École selon la proposition ».

Mirifique ! ma proposition n'aurait-elle engendré que cette souris qu'elle y devient rongeur elle-même. Je demande : ces complices, que pourront-ils faire d'autre à partir de là qu'une psychanalyse où pas une parole ne pourra se dérober à la touche du véridique, toute tromperie d'être gratuite y tournant court. Bref une psychanalyse sans méandre. Sans les méandres qui constituent le cours de toute psychanalyse de ce qu'aucun mensonge n'échappe à la pente de la vérité.

Mais qu'est-ce que ça veut dire quant au contrat imaginé, s'il ne change rien ? Qu'il est futile, ou bien que même quand quiconque n'en a vent, il est tacite.

Car le psychanalyste n'est-il pas toujours en fin de compte à la merci du psychanalysant, et d'autant plus que le psychanalysant ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme psychanalyste, et s'il ne trébuche pas, encore moins. Du moins est-ce ce que nous enseigne l'expérience.

Ce qu'il ne peut lui épargner, c'est ce désêtre dont il est affecté comme du terme à assigner à chaque psychanalyse, et dont je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches depuis ma proposition, comme attribué à celui qui en porte le coup, de n'être dans la passe à connoter que d'une destitution subjective : le psychanalysant.

Pour parler de la destitution subjective, sans vendre la mèche du baratin pour le passeur, soit ce dont les formes en usage jusqu'ici déjà font rêver à leur aune, – je l'aborderai d'ailleurs.

Ce dont il s'agit, c'est de faire entendre que ce n'est pas elle qui fait désêtre, être plutôt, singulièrement et fort. Pour en avoir l'idée, supposez la mobilisation de la guerre moderne telle qu'elle intervient pour un homme de la belle époque. Ça se trouve chez le futuriste qui y lit sa poésie, ou le publiciste qui rameute le tirage. Mais pour ce qui est de l'effet d'être, ça se touche mieux chez ⁽²²⁾Jean Paulhan. *Le guerrier appliqué*, c'est la destitution subjective dans sa salubrité.

Ou bien encore imaginez-moi en 61, sachant que je servais à mes collègues à rentrer dans l'Internationale, au prix de mon enseignement qui en sera proscrit. Je poursuis pourtant cet enseignement, moi au prix de ne m'occuper que de lui, sans m'opposer même au travail d'en détacher mon auditoire.

Ces séminaires dont quelqu'un à les relire, s'écriait devant moi récemment, sans plus d'intention m'a-t-il semblé, qu'il fallait que j'eusse bien aimé ceux pour qui j'en tenais le discours, voilà un autre exemple de destitution subjective. Eh bien, je vous en témoigne, on « être » assez fort en ce cas, au point de paraître aimer, voyez-vous ça.

Rien à faire avec le désêtre dont c'est la question de savoir comment la passe peut l'affronter à s'affubler d'un idéal dont le désêtre s'est découvert, précisément de ce que l'analyste ne supporte plus le transfert du savoir à lui supposé.

C'est sans doute à quoi répondait le Heil ! du Kapo de tout à l'heure quand à se sentir lui-même criblé de son enquête, il soufflait « Il nous faut des psychanalystes trempés ». Est-ce dans son jus, qu'il voulait dire ?

Je n'insiste pas : évoquer les camps, c'est grave, quelqu'un a cru devoir nous le dire. Et ne pas les évoquer ?

J'aime mieux au reste rappeler le propos du théoricien d'en face qui de toujours se fait amulette de ce qu'on psychanalyse avec son être : son « être le psychanalyste » naturellement. Dans certains cas, on a ça à portée de la main au seuil de la psychanalyse, et il arrive qu'on l'y conserve jusqu'à la fin.

Je passe sur ce que quelqu'un qui s'y connaît, me fait fasciste, et pour en finir avec les brouilles, je retiens avec amusement que ma proposition eût imposé l'admission de Fliess à l'Internationale psychanalytique, mais rappelle que l'*ad absurdum* nécessite du doigté, et qu'il échoue ici de ce que Freud ne pouvait être son propre passeur, et que c'est bien pourquoi il ne pouvait relever Fliess de son désêtre.

Si j'en crois les souvenirs si précis que Madame Blanche Reverchon-Jouve me fait parfois l'honneur de me confier, j'ai le sentiment ⁽²³⁾que, si les premiers disciples avaient soumis à un passeur choisi d'entre eux, disons : non leur appréhension du désir de l'analyste, – dont la notion n'était pas même apercevable alors – si tant est que quiconque y soit maintenant –, mais seulement leur désir de l'être, l'analyste, le prototype donné par Rank en sa personne du « je ne pense pas » eût pu être situé beaucoup plus tôt à sa place dans la logique du fantasme.

Et la fonction de l'analyste de l'École fût venue au jour dès l'abord.

Car enfin il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, ainsi est-on dans la voie psychanalytique ou dans l'acte psychanalytique. On peut les faire alterner comme une porte bat, mais la voie psychanalytique ne s'applique pas à l'acte psychanalytique, dont la logique est de sa suite.

Je suis en train de démontrer à choisir pour mon séminaire telles de ces propositions discrètes que noie la littérature psychanalytique, que chaque fois qu'un psychanalyste capable de consistance fait prévaloir un objet dans l'acte psychanalytique (cf. article de Winnicott⁴⁷⁵), il doit déclarer que la voie psychanalytique ne saurait que le contourner : n'est-ce pas indiquer le point d'où seul ceci est pensable, le psychanalyste lui-même en tant qu'il est cause du désir ?

J'en ai assez dit, je pense, pour qu'on entende qu'il ne s'agit nullement d'analyser le désir du psychanalyste. Nous n'oserons parler même de sa place nette, avant d'avoir articulé ce qui le nécessite de la demande du névrosé, laquelle donne le point d'où il n'est pas articulable.

Or la demande du névrosé est très précisément ce qui conditionne le port professionnel, la simagrée sociale dont la figure du psychanalyste est présentement forgée.

Qu'il favorise en ce statut l'égrènement des complexes identificatoires n'est pas douteux, mais a sa limite, et celle-ci n'est pas sans faire en retour opacité.

⁽²⁴⁾Tel est, désigné de la plume de Freud lui-même, le fameux narcissisme de la petite différence, pourtant parfaitement analysable à le rapporter à la fonction qu'en le désir de l'analyste occupe l'objet (a).

Le psychanalyste, comme on dit, veut bien être de la merde, mais pas toujours la même. C'est interprétable, à condition qu'il s'aperçoive que d'être de la merde, c'est vraiment ce qu'il veut, dès qu'il se fait l'homme de paille du sujet-supposé-savoir.

Ce qui importe n'est donc pas cette merde-ci, ou bien celle-là. Ce n'est pas non plus n'importe laquelle. C'est qu'il saisisse que cette merde n'est pas de lui, pas plus que de l'arbre qu'elle couvre au pays béni des oiseaux : dont, plus que l'or, elle fait le Pérou.

L'oiseau de Vénus est chieur. La vérité nous vient pourtant sur des pattes de colombe, on s'en est aperçu. Ce n'est pas une raison pour que le psychanalyste se prenne pour la statue du Maréchal Ney. Non, dit l'arbre, il dit non, pour être moins rigide, et faire découvrir à l'oiseau qu'il reste un peu trop sujet d'une économie animée de l'idée de la Providence.

Vous voyez que je suis capable d'adopter le ton en usage quand nous sommes entre nous. J'en ai pris un peu à chacun de ceux qui ont manifesté leur avis, à la hargne près, j'ose le dire : car vous le verrez avec le temps, dont ça se décante comme l'écho du « Loup-y-es-tu ? ».

Et concluons. Ma proposition n'eût changé que d'un cheveu la demande de l'analyse à une fin de formation. Ce cheveu eût suffi, pourvu que se sût sa pratique.

Elle permettait un contrôle non inconçu de ses suites. Elle ne contestait nulle position établie.

S'y opposent ceux qui seraient appelés à son exercice. Je ne puis le leur imposer.

Mince comme un cheveu, elle n'aura pas à se mesurer à l'ampleur de l'aurore.

Il suffirait qu'elle l'annonce.

.....

J'arrête là le morceau, les dispositions pratiques dont il se clôt n'ayant plus d'intérêt en ce 1^{er} octobre 70. Qu'on sache ⁽²⁵⁾pourtant que de n'être pas lu, il fut dit autrement, au reste

⁴⁷⁵ Cf. *On transference*, I.J.P., octobre 1956, numéro IV-V, pages 386-388. Article que j'introduisis le 29 novembre 1967 pour indiquer comment l'auteur ne repère un objet privilégié de son expérience, à le qualifier de *false self*, qu'à exclure sa manœuvre de la fonction analytique telle qu'il la situe. Or il n'articule cet objet que du processus primaire, pris de Freud. J'y décèle le lapsus de l'acte psychanalytique.

comme en témoigne la version enregistrée, à le suivre ligne à ligne. Ceux qui d'y avoir été priés, la reçurent, pourront, de sa syntaxe parlée, apprécier l'inflexion.

Celle-ci se fait plus patiente, d'autant que vif est le point qui fait enjeu.

La passe, soit ce dont personne ne me dispute l'existence, bien que la veille fût inconnu au bataillon le rang que je viens de lui donner, la passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelqu'un fait ce pas de la prendre. Entendez bien : pour y opérer comme qui l'occupe, alors que de cette opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant.

Que révèle qu'à applaudir à ce que je marque ainsi ce tournant, on ne s'en oppose pas moins à la disposition la plus proche à en tirer : soit qu'on offre à qui le voudrait d'en pouvoir témoigner, au prix de lui remettre le soin de l'éclairer par la suite ?

Évidemment on touche là la distance, qui tient de moi sa dimension, distance du monde qui sépare le bonhomme qu'on investit, qui s'investit, ce peu importe, mais qui fait la substance d'une qualification : formation, habilitation, appellation plus ou moins contrôlée, c'est tout un, c'est habit, voire habitus à ce que le bonhomme le porte, – qui, dis-je, sépare le bonhomme, du sujet qui n'arrive là que de la division première qui résulte de ce qu'un signifiant ne le représente que pour un autre signifiant, et que cette division, il l'éprouve à reconnaître que l'autre signifiant : *Ur*, à l'*ou*rigine (au départ logique), est refoulé. Par quoi, si on le lui ressortait (ce qui ne saurait être le cas, car nous dit Freud, c'est le nombril de l'inconscient), alors ce serait de son représentant qu'il perdrait les pédales : ce qui laisserait la représentation dont il s' imagine être la chambre noire, alors qu'il n'en est que le kaléidoscope, dans une pagaille à ce qu'il y retrouve fort mal les effets de symétrie dont s'assurent sa droite et sa gauche, ses droits et ses torts, à le remettre d'assiette au giron de l'Éternel.

Un tel sujet n'est pas donné d'une intuition qui fasse bonheur à soutenir la définition de Lacan.

Mais l'extrémisme de celle-ci démarque des implications dont se pare la routine de la qualification traditionnelle, les nécessités qui ⁽²⁶⁾ résultent de la division du sujet : du sujet tel qu'il s'élabore du fait de l'inconscient, soit du *hic*, dont faut-il que je rappelle qu'il parle mieux que lui, d'être structuré comme un langage, etc. ?

Ce sujet ne s'éveille qu'à ce que pour chacun au monde, l'affaire devienne autre que d'être le fruit de l'évolution qui de la vie fait au dit monde une connaissance : oui, une connerie-sens dont ce monde peut dormir sur ses deux oreilles.

Un tel sujet se construit de toute l'expérience analytique, quand Lacan tente par son algèbre de le préserver du mirage d'en être Un : par la demande et le désir qu'il pose comme institués de l'Autre, et par la barre qui rapplique d'être l'Autre même, à faire que la division du sujet se symbolise du **S** barré, lequel, sujet dès lors à des affects imprévisibles, à un désir inarticulable de sa place, se fait une cause (comme on dirait : se fait une raison), se fait une cause du plus-de-jouir, dont pourtant, à le situer de l'objet **a**, Lacan démontre le désir articulé, fort bien, mais de la place de l'Autre.

Tout ça ne se soutient pas de quatre mots, mais d'un discours dont il faut noter qu'il fut d'abord confidentiel, et que son passage au public ne permettait en rien à un autre fanal de même sous cape dans le marxisme, de se laisser dire que l'Autre de Lacan, c'est Dieu mis en tiers entre l'homme et la femme. Ceci pour donner le ton de ce que Lacan trouve comme appui hors de son expérience.

Néanmoins il se trouve qu'un mouvement qu'on appelle structuralisme, patent à dénoncer le retard pris sur son discours, une crise, j'entends celle dont Université et marxisme sont réduits à nager, ne rendent pas déplacé d'estimer que le discours de Lacan s'y confirme, et ce d'autant que la profession psychanalytique y fait défaut.

Dont ce morceau prend sa valeur de pointer d'abord d'où se fomentait une proposition : le temps de l'acte, à quoi nulle temporisation n'était de mise puisque c'est là le ressort même de son tamponnement.

On s'amuserait à ponctuer ce temps par l'obstacle qu'il manifeste. D'un « Directoire » consulté qui prend la chose à la bonne de s'en sentir encore juge, non sans que s'y distingue telle ferveur à prendre la flèche avant de prendre le vent, mais nettement déjà telle froideur à ressentir ce qui ici ne peut qu'éteindre sa réclame.

⁽²⁷⁾ Mais de l'audience plus large, quoique restreinte, à quoi prudent, j'en remets l'avis, un tremblement s'élève chez ceux dont c'est l'établissement, que le point que j'ai dit reste couvert pour être à leur merci. Ne montrais-je pas à ma façon de sortie discrète pour ma « situation de la psychanalyse en 1956 », que je savais qu'une satire ne change rien ?

Comme il faudrait que changent ceux dont l'exercice de la proposition dépend au titre de la nomination de passeurs, du recueil de leur témoignage, de la sanction de ses fruits, leur *non licet* l'emporte sur les *licet* qui font pourtant, quels qu'en soient les *quemadmodum*, majorité aussi vaine qu'écrasante.

On touche là ce qui s'obtient cependant de n'avoir pas temporisé, et ce n'est pas seulement que, frayée par l'émoi de mai dont s'agitent même les associations psychanalytiques, il faut dire même les étudiants en médecine dont on sait qu'ils prirent leur temps pour y venir, ma proposition passera haut la main un an et demi plus tard.

À ne livrer, qu'à l'oreille qui puisse en rétablir l'écart, les thèmes, le ton dont les motifs se lâchent à l'occasion des avis que j'ai sollicités d'office, ma réponse laisse, de l'avatar qui me fait sort, une trace propre, je ne dis pas à un progrès, je ne prétends à rien de tel, on le sait, mais à un mouvement nécessaire.

Ce que je puis dénoncer concernant l'accession à la fonction de psychanalyste, de la fonction de l'influence dans son approche, de la simagrée sociale dans son *gradus*, de l'ignorance qualifiée pour ceux qu'on porte à en répondre, n'est rien auprès du refus d'en connaître qui du système fait bloc.

Car on n'a qu'à ouvrir le journal officiel dont l'association donne à ses actes une portée internationale pour y trouver, littéralement décrit, autant et plus que je n'en peux dire. Quelqu'un m'a suggéré à relire l'épreuve de mon texte de préciser le numéro dont j'y fais référence, de l'*International Journal*. Je ne m'en donnerai pas la peine : qu'on ouvre le dernier paru. On y trouvera, fût-ce à ce qu'un titre l'annonce de ce terme même, l'*irrévérence* qui fait cortège à la formation du psychanalyste : on y touche que c'est bien de lui faire enseigner qu'il s'agit. C'est qu'à n'emporter aucune proposition d'aller plus loin dans ces impasses, tous les courages, c'est ce que plus haut je laisse entendre, sont permis.

⁽²⁸⁾ Autant à dire, quoique seulement depuis mai 68, de débats ronéotypés qui me parviennent de l'Institut psychanalytique de Paris.

À la différence de l'École où se produit ma proposition, de ces endroits ne vient nul écho que personne en démissionne, ni même qu'il en soit question.

Pour moi, je n'ai rien forcé. Je n'ai eu qu'à ne pas prendre parti contre ma proposition à ce qu'elle me revienne elle-même du *floor*, il me faut le dire : sous des formules plus ou moins bien inspirées, pour que la plus sûre s'impose de loin à la préférence des votants, et que l'École pût venir au jour d'être allégée de ses empêcheurs, sans que ceux-ci eussent à se plaindre ni de la solde prise en son temps de leurs services, ni de l'aura gardée de sa cote.

Je relis des notes qui me font reproche de cette issue, tenant la perte que j'en supporte pour signe d'un manque de sagesse. Serait-elle plus grande que ce qu'y démontre de sa nécessité mon discours ?

Je sais de la curieuse haine⁴⁷⁶ de ceux qui d'autrefois furent empêchés de savoir ce que je dis, ce qu'il faut y reconnaître du transfert, soit au-delà de ce qui s'impose de mon savoir, ce qu'on m'en suppose, quoi qu'on en ait.

⁴⁷⁶ Le croira-t-on : dans le cas dont je l'illustre dans *Scilicet I*, on a remis ça de la même veine : soit une lettre dont on se demande par quel bout la prendre, de l'irrépressible de son envoi ou de la confiance qui m'y est faite. Je dis : le sentiment de ma réalité y est conforme à l'idée qu'on se fait de la norme du côté en question, et que je dénoncerai en ces termes : la réalité est ce sur quoi on se repose pour continuer à rêver.

Comment l'ambivalence, pour parler comme ceux qui croient qu'amour et haine ont un support commun, ne serait-elle pas plus vive d'un sujet divisé de ce que je le presse de l'acte analytique ?

Occasion de dire pourquoi je n'ai pu longtemps mettre qu'au compte d'histoires le fait étonnant, à le prendre de son biais national, que mon discours fût rejeté de ceux-là mêmes qu'eussent dû intéresser le fait que sans lui, la psychanalyse en France serait ce qu'elle est en Italie, voire en Autriche, où qu'on aille pêcher ce qu'on sait de Freud !

L'anecdote, c'est le cas à faire de l'amour : mais comment donc ⁽²⁹⁾ce dont chacun dans le particulier fait sa règle, peut-il prêter à cette inflation dans l'universel ? Que l'amour ne soit que rencontre, c'est-à-dire pur hasard (comique ai-je dit), c'est ce que je ne puis méconnaître dans ceux qui furent avec moi. Et ce qui leur laisse aussi bien leurs chances, en long en large et en travers. Je n'en dirais pas autant de ceux qui contre moi furent prévenus, – qu'ils aient mérité de l'être n'y changeant rien.

Mais tout de même ça me lave aux yeux des sages de tout attrait pour la série dont je suis le pivot, mais non pas le pôle.

Car l'épisode de ceux qu'on pouvait croire m'être restés pas par hasard, permet de toucher que mon discours n'apaise en rien l'horreur de l'acte psychanalytique.

Pourquoi ? parce que c'est l'acte, ou plutôt ce serait, qui ne supporte pas le semblant.

Voilà pourquoi la psychanalyse est de notre temps l'exemple d'un respect si paradoxal qu'il passe l'imagination, de porter sur une discipline qui ne se produit que du semblant. C'est qu'il y est nu à un tel point que tremblent les semblants dont subsistent religion, magie, piété, tout ce qui se dissimule de l'économie de la jouissance.

Seule la psychanalyse ouvre ce qui fonde cette économie dans l'intolérable : c'est la jouissance que je dis.

Mais à l'ouvrir, elle le ferme du même coup et se rallie au semblant, mais à un semblant si impudent, qu'elle intimide tout ce qui du monde y met des formes.

Vais-je dire qu'on n'y croit pas à ce qu'on fait ? Ce serait méconnaître que la croyance, c'est toujours le semblant en acte. Un de mes élèves un jour a dit là-dessus de fort bonnes choses : on croit ne pas croire à ce qu'on fait profession de feindre, mais c'est une erreur, car il suffit d'un rien, qu'il en arrive par exemple ce qu'on annonce, pour qu'on s'aperçoive qu'on y croit, et que d'y croire, ça fait très peur.

Le psychanalyste ne veut pas croire à l'inconscient pour se recruter. Où irait-il, s'il s'apercevait qu'il y croit à se recruter de semblants d'y croire ?

L'inconscient, lui, ne fait pas semblant. Et le désir de l'Autre n'est pas un vouloir à la manque.

La Méprise du sujet supposé savoir prononcée à l'Institut français de Naples le 14 décembre 1967 fut publiée dans Scilicet, n° 1, pp. 31-41.

⁽³¹⁾ Qu'est-ce que l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise.

L'effort des psychanalystes pendant des décades ayant été à rassurer sur cette découverte, la plus révolutionnaire qui fût pour la pensée, d'en tenir l'expérience pour leur privilège, il est vrai que l'acquis en restait d'appréciation privée, les choses en arrivèrent à ce qu'ils fissent la rechute que leur ouvrait cet effort même, d'être motivé dans l'inconscient : d'avoir voulu s'en rassurer eux-mêmes, ils réussirent à oublier la découverte.

Ils y eurent d'autant moins de peine que l'inconscient n'égare jamais mieux qu'à être pris sur le fait, mais surtout qu'ils omirent de relever ce que Freud en avait pourtant dénoté : que sa structure ne tombait sous le coup d'aucune représentation, étant plutôt de son usage qu'il n'y eût égard que pour s'en masquer (*Rücksicht auf Darstellbarkeit*).

La politique que suppose toute provocation d'un marché, ne peut être que falsification : on y donnait alors innocemment, faute du secours des « sciences humaines ». C'est ainsi qu'on ne savait pas que c'en était une que de vouloir faire rassurant l'*Unheimlich*, le fort peu rassurant qu'est l'inconscient, de sa nature.

La chose admise, tout est bon pour servir de modèle à rendre compte de l'inconscient : le *pattern* de comportement, la tendance instinctive voire la trace phylogénétique où se reconnaît la réminiscence de Platon : – l'âme a appris avant de naître, l'émergence développementale qui fausse le sens des phases dites prégénitales (orale, anale), et dérape à pousser l'ordre génital au sublime... Il faut entendre la momerie analytique se donner carrière là-dessus, de façon inattendue la France s'y étant distinguée de la pousser au ⁽³²⁾ridicule. Il se corrige de ce qu'on sache tout ce qui peut s'y couvrir : la moins discrète coprophilie à l'occasion.

Ajoutons à la liste la téléologie, pour faire scission des fins de vie aux fins de mort. Tout cela de n'être autre que représentation, intuition toujours naïve et, pour le dire, registre imaginaire, est assurément air à gonfler l'inconscient pour tous, voire chanson à susciter l'envie d'y voir chez aucun. Mais c'est aussi flouer chacun d'une vérité qui miroite à ne s'offrir qu'en fausses prises.

Mais en quoi donc démontrées fausses, me dira t-on, que diable ?

– Simplement de l'incompatibilité où la tromperie de l'inconscient se dénonce, de la surcharge rhétorique dont Freud le montre argumenter. Ces représentations s'additionnent, comme il se dit du chaudron, dont le méfait s'écarte de ce qu'il ne m'a pas été prêté 1°, de ce que, quand je l'ai eu, il était percé déjà 2°, de ce qu'il était parfaitement neuf 3°, au moment de le rendre. Et mets toi ça que tu me montres où tu voudras.

Ce n'est tout de même pas du discours de l'inconscient que nous allons recueillir la théorie qui en rend compte.

Que l'apologue de Freud fasse rire, prouve qu'il touche au bon endroit. Mais il ne dissipe pas l'obscurantisme qui le relègue aux amusettes.

C'est ainsi que j'ai fait bâiller trois mois, à décrocher le lustre dont je croyais l'avoir une fois pour toutes éclairé, mon auditoire, à lui démontrer dans le *Witz* de Freud (le mot d'esprit, traduit-on) l'articulation même de l'inconscient. Ce n'était pas la verve qui me faisait défaut, qu'on m'en croie, ni, j'ose le dire, le talent.

Là j'ai touché la force d'où résulte que le *Witz*, soit inconnu au bataillon des Instituts de psychanalyse, que la « psychanalyse appliquée » ait été le rayon réservé à Ernst Kris, le non médecin du trio new yorkais, et que le discours sur l'inconscient soit un discours condamné : il ne se soutient en effet que du poste sans espoir de tout métalangage.

Il reste que les malins le sont moins que l'inconscient, et c'est ce qui suggère de l'opposer au Dieu d'Einstein. On sait que ce Dieu n'était pas du tout pour Einstein une

façon de parler, quand plutôt faut-il dire qu'il le touchait du doigt de ce qui s'imposait : qu'il était compliqué certes, mais non pas malhonnête

Ceci veut dire que ce qu'Einstein tient dans la physique (et c'est ⁽³³⁾là un fait de sujet) pour constituer son partenaire, n'est pas mauvais joueur, qu'il n'est même pas joueur du tout, qu'il ne fait rien pour le dérouter, qu'il ne joue pas au plus fin.

Suffit-il de se fier au contraste d'où ressortirait, marquons le, combien l'inconscient est plus simple, – et de ce qu'il roule les malins, faut-il le mettre plus haut que nous dans ce que nous croyons bien connaître sous le nom de malhonnêteté ? C'est là qu'il faut être prudent.

Il ne suffit pas qu'il soit rusé, ou tout au moins qu'il en ait l'air. Conclure là est vite fait pour les béjaunes dont toute la déduction s'en trouvera farcie par la suite. Dieu merci ! pour ceux à qui j'ai eu à faire, j'avais l'histoire hégélienne à ma portée, dite de la ruse de la raison, pour leur faire sentir une différence où nous allons peut-être faire comprendre pourquoi ils sont perdus d'avance.

Observons le comique, – je ne le leur ai jamais souligné, car avec les dispositions que nous leur avons vues plus haut, où cela serait-il allé ?, le comique de cette raison à qui il faut ces détours interminables pour nous mener à quoi ? à ce qui se désigne par la fin de l'histoire comme savoir absolu.

Rappelons-nous ici la dérision d'un tel savoir qu'a pu forger l'humour d'un Queneau, de s'être formé sur les mêmes bancs que moi en Hegel, soit son « dimanche de la vie », ou l'avènement du fainéant et du vaurien, montrant dans une paresse absolue le savoir propre à satisfaire l'animal ? ou seulement la sagesse qu'authentifie le rire sardonique de Kojève qui fut à tous deux notre maître.

Tenons nous en à ce contraste : la ruse de la raison abattra à la fin son jeu.

Ceci nous ramène à ce sur quoi nous sommes passés un peu vite Si la loi de nature (Dieu de la physique) est compliquée, comment se fait-il que nous ne l'atteignons qu'à jouer la règle de la pensée simple, entendons là : qui ne redouble pas son hypothèse de façon à en rendre aucune superflue ? Est-ce que ce qui s'est imagé là dans l'esprit d'Occam du rasoir, ne nous permettrait pas, du bout que nous savons, de faire hommage à l'inconscient d'un fil qui, somme toute, s'est révélé pas mal tranchant ?

Voilà qui nous introduit peut-être mieux à cet aspect de l'inconscient, par quoi il ne s'ouvre pas tant qu'il ne s'ensuive qu'il se ferme. Dès lors rendu plus coriace à une seconde pulsation ? La chose est ⁽³⁴⁾claire de l'avertissement où Freud a si bien prévu ce que nous avons commencé par relever, du rengrègement de refoulement qui s'est produit dans la moyenne clinique, se fiant à ses disciples pour y mettre du leur, d'une pente d'autant mieux intentionnée que moins intentionnelle à céder à l'irrésistible du behaviourisme pour paver cette voie.

Où le propos présent fait apercevoir ce qui se formule, à qui lit Freud à notre école tout au moins : que la discipline behaviouriste se définit de la dénégation (*Verneinung*) du principe de réalité.

Voilà t-il pas où rendre place à l'opération du rasoir, en soulignant que ma polémique ici non plus qu'ailleurs n'est digressive, pour démontrer que c'est au joint même de la psychanalyse à l'objet qu'elle suscite que le psychanalyste ouvre son sens d'en être le déchet pratique ?

Car où il semble que je dénonce pour trahison la carence du psychanalyste je serre l'aporie dont j'articule cette année l'acte psychanalytique.

Acte que je fonde d'une structure paradoxale de ce que l'objet y soit actif et le sujet subverti, et où j'inaugure la méthode d'une théorie de ce qu'elle ne puisse, en toute correction se tenir pour irresponsable de ce qui s'avère de faits par une pratique.

Ainsi est-ce au vif de la pratique qui a fait pâlir l'inconscient, que j'ai maintenant à prendre son registre

Il y faut ce que je dessine d'un procès noué de sa propre structure. Toute critique qui serait nostalgie d'un inconscient dans sa prime fleur, d'une pratique dans sa hardiesse

encore sauvage, serait elle-même pur idéalisme. Simplement notre réalisme n'implique pas le progrès dans le mouvement qui se dessine de la simple succession. Il ne l'implique nullement parce qu'il le tient pour une des fantaisies les plus grossières de ce qui mérite en chaque temps d'être classé idéologie, ici comme effet de marché en tant qu'il est supposé par la valeur d'échange. Il y faut que le mouvement de l'univers du discours soit présenté au moins comme la croissance à intérêts composés d'un revenu d'investissement.

Seulement quand il n'y a pas d'idée de progrès, comment apprécier la régression, la régression de la pensée naturellement ? Observons même combien cette référence à la pensée est sujette à caution tant qu'elle n'est pas définie, mais c'est aussi que nous ne pouvons ⁽³⁵⁾la définir tant que nous n'avons pas répondu à la question de ce qu'est l'inconscient. Car l'inconscient, la première chose à en dire, ce qui veut dire son : ce que c'est, le quod est τ $\tau \leftrightarrow \sigma \tau \leftrightarrow$, en tant que c'est le sujet de tout ce qui peut lui être attribué, c'est ce que Freud en dit d'abord en effet : c'est des pensées.

Aussi bien le terme de régression de la pensée, a-t-il tout de même ici l'avantage d'inclure la pulsation indiquée par nos préliminaires : soit ce mouvement de retrait prédateur dont la succion vide en quelque sorte les représentations de leur implication de connaissance, ceci tantôt de l'aveu même des auteurs qui se prévalent de ce vidage (behaviouriste ou mythologisant au meilleur cas), tantôt de ce qu'ils n'en soutiennent la bulle qu'à la farcir de la « paraffine » d'un positivisme moins de saison encore ici qu'ailleurs (migration de la libido prétendu développement affectif).

C'est du mouvement même de l'inconscient que procède la réduction de l'inconscient à l'inconscience, où le moment de la réduction se dérobe de ne pouvoir se mesurer du mouvement comme de sa cause.

Nulle prétention de connaissance ne serait de mise ici, puisque nous ne savons même pas si l'inconscient a un être propre, et que c'est de ne pouvoir dire « c'est ça » qu'on l'a appelé du nom de ça ». (*Es* en allemand soit : ça, au sens où l'on dit « ça barde » ou « ça déconne »). En fait l'inconscient « c'est pas ça », ou bien « c'est ça, mais à la gomme ». Jamais aux p'tits oignons.

« Je suis un tricheur de vie », dit un gosse de quatre ans en se lovant dans les bras de sa génitrice, devant son père qui vient de lui répondre : « Tu es beau » à sa question « Pourquoi tu me regardes ? » Et le père n'y reconnaît pas (même de ce que l'enfant dans l'intervalle l'ait feinté d'avoir perdu le goût de soi du jour où il a parlé) l'impasse que lui-même tente sur l'Autre, en jouant du mort. C'est au père qui me l'a dit, d'ici m'entendre ou non.

Impossible de retrouver l'inconscient sans y mettre *toute* la gomme, puisque c'est sa fonction d'effacer le sujet. D'où les aphorismes de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage », ou bien encore « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre ».

Ceci rappelle que l'inconscient, ce n'est pas de perdre la mémoire ; c'est de ne pas se rappeler de ce qu'on sait. Car il faut dire, selon ⁽³⁶⁾l'usage du non puriste : « je m'en rappelle⁴⁷⁷ », soit : je me rappelle à l'être (de la représentation) à partir de cela. De quoi ? D'un signifiant.

Je ne m'en rappelle plus. Ça veut dire, je ne me retrouve pas là-dedans. Ça ne me provoque à nulle représentation d'où se prouve que j'aie habité là.

⁴⁷⁷. « De ceci, dit le sujet, je ne me rappelle pas ». – Soit : à l'appel d'un signifiant dont il faudrait « qu'il me représente pour un autre signifiant », je ne réponds pas. « présent », pour la raison que de l'effet de cet appel, je ne me représente plus rien. je suis une chambre obscure où l'on a allumé : plus moyen que s'y peigne par son trou d'épingle l'image de ce qui se passe au dehors.

L'inconscient n'est pas subliminal, faible clarté. Il est la lumière qui ne laisse pas sa place à l'ombre, ai s'insinuer le contour. Il représente ma représentation là où elle manque, où je ne suis qu'un manque du sujet. D'où le terme dans Freud de : représentant de la représentation.

Cette représentation, c'est ce qu'on appelle souvenir⁴⁷⁸. Le souvenir, le glisser dessous, est de deux sources qu'on a confondues jusqu'ici :

1) l'insertion du vivant dans la réalité qui est ce qu'il en imagine et qui peut se mesurer à la façon dont il y réagit ;

2) le lien du sujet à un discours d'où il peut être réprimé, c'est-à-dire ne pas savoir que ce discours l'implique.

Le formidable tableau de l'amnésie dite d'identité, devrait ici être édifiant.

Il y faut impliquer que l'usage du nom propre, de ce qu'il soit social, n'y livre pas que ce soit là son origine. Dès lors on peut bien appeler amnésie l'ordre d'éclipse qui se suspend à sa perte : l'énigme ne s'en distingue que mieux que le sujet n'y perde aucun bénéfice de l'appris.

Tout ce qui est de l'inconscient, ne joue que sur des effets de langage. C'est quelque chose qui se dit, sans que le sujet s'y représente ni qu'il s'y dise, – ni qu'il sache ce qu'il dit.

Là n'est pas la difficulté. L'ordre d'indétermination que constitue le rapport du sujet à un savoir qui le dépasse, résulte, peut-on dire, de notre pratique, qui l'implique, aussi loin qu'elle est interprétative.

Mais qu'il puisse y avoir un dire qui se dise sans *qu'on* sache⁽³⁷⁾ qui le dit, voilà à quoi la pensée se dérobe : c'est une résistance ontique. (Je joue sur le mot *on* en français, dont je fais, non sans titre, un support de l'être, un **v un étant, et non pas la figure de l'omnitude : bref le sujet supposé savoir.)

Si on, l'omnitude, a fini par s'habituer à l'interprétation, c'est d'autant plus facilement qu'il y a beau temps qu'elle y est faite, par la religion.

C'est même par là qu'une certaine obscénité universitaire, celle qui se dénomme l'herméneutique trouve son beurre dans la psychanalyse.

Au nom du *pattern*, et du phylos évoqué plus haut, de l'étalon-amour qui est la pierre philosophale du fiduciaire intersubjectif et sans que personne se soit jamais arrêté au mystère de cette hétéroclite Trinité, l'interprétation donne toute satisfaction... à qui à propos ? Avant tout au psychanalyste qui y déploie le moralisme bénisseur dont les dessous sont dits plus haut.

C'est-à-dire qui se couvre de n'agir en tout cas que pour le bien conformisme, héritage et ferveur réconciliatrice, font la triple mamelle qu'offre celui-là au petit nombre de ceux qui, d'en avoir entendu l'appel, en sont déjà élus.

Ainsi les pierres où son patient trébuche, ne sont plus que les pavés de ses bonnes intentions, à lui, façon sans doute pour le psychanalyste de ne pas renier la mouvance de l'enfer à quoi Freud s'était résigné (*Si nequeo flectere Superos...*).

Mais ce n'est peut-être pas à cette pastorale, de ce propos de bergerie, que Freud procédait. Il suffit de le lire.

Et qu'il ait appelé mythologie la pulsion, ne veut pas dire qu'il ne faut pas prendre au sérieux ce qu'il y montre.

Ce qui s'y démontre, dirons-nous plutôt, c'est la structure de ce désir dont Spinoza a formulé que c'est l'essence de l'homme. Ce désir, qui de la désidération qu'il avoue dans les langues romanes, subit ici la déflation, qui le ramène à son désêtre.

Et il est assez bouffon, si le psychanalyste a bien touché, de son inhérence à la pulsion anale, que l'or, c'est de la merde, de le voir bourrer du doigt la plaie au flanc qu'est l'amour, avec la pommade de l'authentique, dont l'or *fons et... origo*.

C'est pourquoi le psychanalyste n'interprète plus comme à la⁽³⁸⁾ belle époque, on le sait. C'est pour, lui-même, en avoir souillé la source vive.

⁴⁷⁸ Il est amusant de noter ici que : se souvenir de, vient du : se rappeler de, réprouvé des puristes, lequel est attesté du XIV^e siècle.

Mais comme il faut bien qu'il marche droit, il sèvre, c'est-à-dire qu'il corrige le désir et qu'il s' imagine qu'il sèvre (frustration, agression..., etc.). *Castigat mores*, dirons-nous : *ridendo* ? Non, hélas ! C'est sans rire : il châtre les mœurs de son propre ridicule.

L'interprétation, il la reporte sur le transfert qui nous ramène à notre *on*.

Ce que le psychanalyste d'aujourd'hui épargne au psychanalysant, c'est bien ce que nous avons dit plus haut : ce n'est pas ce qui le concerne, qu'il est bientôt prêt à gober puisqu'on y met les formes, les formes de la potion... Il ouvrira son gentil petit bec de bécot; l'ouvrira, l'ouvrira pas. Non, ce que le psychanalyste couvre, parce que lui-même s'en couvre, C'est qu'il puisse se dire quelque chose, sans qu'aucun sujet le sache.

Méné, méné, thékel, oupharsin. Si ça apparaît sur le mur pour que tout le monde le lise, ça vous fout un empire par terre. La chose est rapportée en bon lieu.

Mais du même souffle, on en attribue la farce au Tout-Puissant, de sorte que le trou est refermé du même coup dont on le rapporte, et l'on ne prend même pas garde que par cet artifice le fracas lui-même sert de rempart au désir majeur, le désir de dormir. Celui dont Freud fait la dernière instance du rêve.

Pourtant ne pourrions-nous nous apercevoir que la seule différence, mais la différence qui réduit au néant ce dont elle diffère, la différence d'être, celle sans quoi l'inconscient de Freud est futile, c'est qu'à l'opposé de tout ce qui a été avant lui produit sous le *label* de l'inconscient, il marque bien que c'est d'un lieu qui diffère de toute prise du sujet qu'un savoir est livré, puisqu'il ne s'y rend qu'à ce qui du sujet est la méprise ?

Le *Vergreifen* (cf. Freud : la méprise, c'est son mot pour les actes dits symptomatiques), dépassant le *Begriff* (ou la prise), promeut un rien qui s'affirme et s'impose de ce que sa négation même l'indique à la confirmation qui ne fera pas défaut de son effet dans la séquence.

Une question soudain se lève, de faire apparaître la réponse qui en prémunissait de lui être sup-posée. Le savoir qui ne se livre qu'à la méprise du sujet quel peut bien être le sujet à le savoir avant ?

⁽³⁹⁾ Si la découverte du nombre transfini, nous pouvons fort bien la supposer s'être ouverte de ce que Cantor ait achoppé à tripoter diagonalement des décimales, nous n'irons pas pour autant à réduire la question de la fureur que sa construction déchaîne chez un Kronecker. Mais que cette question ne nous masque pas cette autre concernant le savoir ainsi surgi : où peut-on dire que le nombre transfini, comme « rien que savoir », attendait celui qui devait se faire son trouveur ? Si ce n'est en aucun sujet, C'est en quel *on* de l'être ?

Le sujet supposé savoir, Dieu lui-même pour l'appeler par le nom que lui donne Pascal, quand on précise à son inverse : non pas le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais le Dieu des philosophes, le voici débusqué de sa latence dans toute théorie. *Theoria*, serait-ce la place au monde de la théo-logie ?

– De la chrétienne assurément depuis qu'elle existe, moyennant quoi l'athée nous apparaît celui qui y tient le plus fort. On s'en doutait : et que ce Dieu-là était un peu malade. Ce n'est pas la cure d'œcuménisme qui va le rendre plus vaillant, ni l'Autre avec un grand A, celui de Lacan, non plus je crains.

Pour la *Dio-logie* qu'il conviendrait d'en séparer : et dont les Pères s'étagent de Moïse à James Joyce en passant par Maître Eckhart, il nous semble que c'est encore Freud qui lui marque le mieux sa place. Comme je l'ai dit : sans cette place marquée, la théorie psychanalytique se réduirait à ce qu'elle est pour le meilleur et pour le pire, un délire du type schrébérien : Freud, lui, ne s'y et pas trompé et ne recule pas à le reconnaître (cf. précisément son « cas Schreber »).

Cette place du Dieu-le-Père, c'est celle que j'ai désignée comme le Nom-du-Père et que je me proposais d'illustrer dans ce qui devait être ma treizième année de séminaire (ma onzième à Sainte-Anne), quand un passage à l'acte de mes collègues psychanalystes m'a forcé d'y mettre un terme, après sa première leçon. Je ne reprendrai jamais ce thème, y voyant le signe que ce sceau ne saurait être encore levé pour la psychanalyse.

En effet c'est à un rapport si béant qu'est suspendue la position du psychanalyste. Non pas seulement est-il requis de construire la théorie de la méprise essentielle au sujet de la théorie : ce que nous appelons le sujet supposé savoir.

⁽⁴⁰⁾Une théorie incluant un manque qui doit se retrouver à tous les niveaux, s'inscrire ici en indétermination, là en certitude, et former le nœud de l'ininterprétable, je m'y emploie non certes sans en éprouver l'atopie sans précédent. La question est ici : que suis-je pour oser une telle élaboration ? La réponse est simple : un psychanalyste. C'est une réponse suffisante, si l'on en limite la portée à ceci que j'ai d'un psychanalyste la pratique.

Or c'est bien dans la pratique d'abord que le psychanalyste a à s'égaliser à la structure qui le détermine non pas dans sa forme mentale, hélas ! c'est bien là qu'est l'impasse, mais dans sa position de sujet en tant qu'inscrite dans le réel : une telle inscription est ce qui définit proprement l'acte.

Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir, le psychanalyste (mais qui est, et où est, et quand est, épuisez la lyre des catégories, c'est-à-dire l'indétermination de son sujet, le psychanalyste ?), le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte et la béance qui fait sa loi.

Irai-je à rappeler à ceux qui en savent quelque chose, l'irréductibilité de ce qui en reste à la fin de la psychanalyse, et que Freud a pointé (dans *Analyse finie et indéfinie*) sous les termes de la castration voire de l'envie du pénis ?

Peut-il être évité que m'adressant à une audience que rien ne prépare à cette intrusion de l'acte psychanalytique, puisque cet acte ne se présente à elle que sous des déguisements qui le ravalent et le dévient, le sujet que mon discours cerne, ne demeure ce qu'il reste pour notre réalité de fiction psychologisante : au pire le sujet de la représentation, le sujet de l'évêque Berkeley, point d'impasse de l'idéalisme, au mieux le sujet de la communication, l'intersubjectif du message et de l'information, hors d'état même de contribuer à notre affaire ?

Bien qu'on ait été pour me produire en cette rencontre, jusqu'à me dire que j'étais à Naples populaire, je ne puis voir dans le succès de mes *Écrits* plus que le signe que mon travail émerge en ce moment du pressentiment universel, qui ressortit d'autres émergences plus opaques.

Cette interprétation est sûrement juste, s'il s'avère que cet écho se produit au-delà du champ français, où cet accueil s'explique mieux de l'exclusion où je l'ai vingt ans maintenu.

⁽⁴¹⁾Aucun critique, depuis la parution de mon livre, n'ayant fait son métier qui est de rendre compte, à part un nommé Jean-Marie Auzias, dans un de ces petits livres-torchon dont la légèreté pour la poche n'excuse pas les négligences typographiques, cela s'appelle : *Clefs du structuralisme* : le chapitre IX m'est consacré et ma référence est utilisée dans les autres. Jean-Marie Auzias, je répète, est un critique estimable, *avis rara*.

Malgré son cas, je n'attends de ceux à qui ici je parle que de confirmer le malentendu.

Retenez au moins ce dont vous témoigne ce texte que j'ai jeté à votre adresse : c'est que mon entreprise ne dépasse pas l'acte où elle est prise, et que donc elle n'a de chance que de sa méprise.

Encore de l'acte psychanalytique faut-il dire qu'à être de sa révélation originelle, l'acte qui ne réussit jamais si bien que d'être manqué, cette définition n'implique pas (non plus qu'ailleurs en notre champ) la réciprocité, notion si chère à la divagation psychologique.

C'est dire qu'il ne suffit pas qu'il échoue pour réussir, que le ratage à lui seul n'ouvre pas la dimension de la méprise ici en question.

Un certain retard de la pensée dans la psychanalyse, – en laissant aux jeux de l'imaginaire tout ce qui peut se proférer d'une expérience poursuivie à la place que Freud lui a faite, constitue un ratage sans plus de signification.

C'est pourquoi il est toute une part de mon enseignement qui n'est pas acte analytique, mais thèse, et polémique à elle inhérente, sur les conditions qui redoublent la méprise propre à l'acte, d'un échec dans sa retombée.

De n'avoir pu changer ces conditions, laisse mon effort dans le suspens de cet échec.

La fausse méprise, ces deux termes noués au titre d'une comédie de Marivaux, trouvent ici un sens renouvelé qui n'implique nulle vérité de trouvaille. C'est à Rome qu'en mémoire d'un tournant de mon entreprise, demain je donnerai, comme il se peut, la mesure de cet échec avec ses raisons.

Le sort dira s'il reste gros de l'avenir qui est aux mains de ceux que j'ai formés.

J. L.

Conférence au « Magistero » de l'Université de Rome, le 15 décembre 1967 à 18 heures, en la présence de notre ambassadeur. In Scilicet n° 1, pp. 42-50, Seuil, Paris, 1968.

⁽⁴²⁾En 1953 mon discours, celui que mon entourage appelle le discours de Rome, s'est donc tenu au lieu où je le reprends aujourd'hui⁴⁷⁹.

Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse, tels en furent les termes : fonction de la parole, – champ du langage, c'était interroger la pratique et renouveler le statut de l'inconscient.

Comment éluder en effet au moins une interrogation sur ce qui n'est pas un donné : ce qu'inaugure la parole, essentiellement entre deux êtres, quand la parole est l'instrument, le seul dont use cette pratique ? Comment même espérer situer ce qui se déplace au-delà, sans connaître le bâti dont elle constitue cet au-delà supposé comme tel ?

Et pour l'inconscient, comment à cette date ne pas y relever cette dimension oubliée justement d'y être évidente – sa structure, si clairement dès son apparition isomorphe au discours, – isomorphisme d'autant plus frappant que sa forme a anticipé la découverte dont il s'établit, que c'est dans le langage, en second, qu'ont été posées les formes, métaphore, métonymie qui en sont les prototypes, et qui avaient surgi masquées, c'est-à-dire sans que soit reconnu au langage d'en poser les fondements, dans les mécanismes primaires décrits par Freud : condensation et déplacement ?

Un rien d'enthousiasme... – comme je l'écris dans la remise en ⁽⁴³⁾place dont j'introduis dans mes *Écrits* la recollection de ce titre... accueillit ces propos qui en furent si gâchés là, que la gâche ne les quitta plus pour dix ans. Un rien d'enthousiasme où déjà pouvait se lire sous le signe de quel empêchement psychologisant, ils étaient reçus.

L'hypothèse psychologique est très simple. C'est une métonymie. Au lieu de dire trente rafiots, vous dites : trente voiles, au lieu de deux bêtes humaines, prêtes à en faire une à deux dos, vous dites deux âmes.

Si c'est un moyen de méconnaître que l'âme ne subsiste que de la place où les deux bêtes, chacune à sa façon, dessinent la règle de l'incommensurable de leur copulation, et cette place, à la couvrir, – alors l'opération est réussie : j'entends, la méconnaissance est perpétuée, dont la psychanalyse constitue au moins la rupture. Il n'est juste de dire : au moins, qu'à ce qu'elle la mette en question. Pour la théorie donc, c'est de réviser cette métonymie qu'elle prend son préalable.

Ce qui fait ici la fallace (où il y a phallace cachée), ce qui fait la fallace de la métonymie de l'âme, c'est que l'objet qu'elle partialise, en est tenu pour autonome. Il est clair que je n'ai pu parler de deux bêtes qu'à ce qu'elles veuillent se rejoindre, et la flotte des trente navires veut dire un débarquement. Les âmes sont toujours monades, et les trente voiles, le signe du vent. Ce que cet emploi de la métonymie donne de plus valable, c'est la *Monadologie* et son comique latent, c'est aussi le souffle qui dissipe les *Armadas*.

L'œuvre de Leibniz en effet ne l'illustre en premier qu'à rétablir éristiquement qu'il ne faut pas partir du Tout, que c'est la partie qui le tient et le contient. Que chaque monade y soit le Tout, la relève d'en dépendre, ce qui soustrait la dernière-née de nos sottises, la personnalité totale, aux embrassements des amateurs. Il y pointerait au bout du compte la juste considération de l'organe, celle qui en fait l'embarras de la fonction.

Pour ce qui est du vent dans les voiles, il nous rappelle que le désir de l'homme est excentrique, que c'est au lieu de l'Autre qu'il se forme : juste dans ce cabinet particulier où de la coquille où gîte l'huître s'évoque l'oreille de la jolie femme avec un goût de compliment.

⁴⁷⁹. À quelques kilomètres près.

⁽⁴⁴⁾Cette Structuration si précise en tant qu'elle fonde le désir, je l'ai introduite en février-mars 1958 en partant de la dynamique si proprement tracée par Freud de l'Œdipe Féminin, d'y démontrer sa distinction de la demande, de l'évidence qu'elle y prend.

Il devenait facile ensuite de réduire l'aberration, dont se motive de nos jours la réserve traditionnelle à spécifier le psychanalyste : soit ce recours à la frustration dont il n'est y a pas trace chez Freud. Si le psychanalyste ne peut pas répondre à la demande, c'est seulement parce qu'y répondre est forcément la décevoir, puisque ce qui y est demandé, est en tout cas Autre-Chose, et que c'est justement ce qu'il faut arriver à savoir.

Demande de l'amour au-delà. En deçà, absolu du manque à quoi s'accroche le désir.

Si le rien d'enthousiasme au départ signe déjà le malentendu, c'est que d'abord mon discours ne fut pris, par tel sourd exemplaire, que pour la peinturlure simplement propre à relancer la vente de ses joujoux. (Génial, dit-il alors).

Car n'est-ce pas joujoux le terme qui convient à une façon de prendre les mots dont Freud a fait le choix pour repérer une topique qui a ses raisons dans le progrès de sa pensée : moi idéal ou idéal du moi par exemple, dans le sens qu'ils peuvent avoir à la faculté des lettres, dans la « psychologie moderne », celle qui sera scientifique nécessairement puisque moderne, tout en restant humaniste d'être psychologie : vous reconnaissez là l'aube attendue des sciences humaines, de la carpe-lapin, du poisson-mammifère, de la sirène, quoi ! Elle donne ici son *la* : mettre dans ces mots de la topique freudienne, un contenu de l'ordre de ce qui s'apprécie dans les livrets scolaires.

J'ai fait l'honneur (ainsi s'exprime un amateur qui se régale de ce dialogue) d'une réprimande fort polie⁴⁸⁰ à ce procédé qui ne va à rien de moins qu'à énoncer que le ça, c'est en somme le mauvais moi. Il m'a fallu écouter ça patiemment. Hélas ! combien d'auditeurs ici sont en position de mesurer l'inconcevable d'un tel impair ?

Je n'ai pas attendu pourtant cette expérience étonnante pour épingle de l'ignorance enseignante, terme à replacer dans sa juste opposition à l'ignorance docte, ce qui a cours comme valeur de la coulisse intellectuelle au titre de la bêtise académique.

⁽⁴⁵⁾Le trafic d'autorité étant la règle de son marché, je me trouvais, dix ans après, négocié par ses soins, et comme ce fut dans les conditions de noir qui sont celles du gang anafreudien, ce fut ma tête simplement qui fut livrée comme dessous de table pour la conclusion d'un *gentleman's agreement* avec l'I.P.A., dont il me faut bien indiquer ici l'incidence politique dans le procès de mon enseignement.

Que soit ici noté pour la drôlerie du fait qu'à peine le négociateur avait-il reçu cash, pour cette livraison, sa reconnaissance à titre personnel, qu'il gravissait la tribune du Congrès, de la sorte de Congrès qui sert de façade à ces choses, un Congrès sis à Édimbourg, disons-le pour l'histoire, pour y faire retentir les mots du désir et de la demande, devenus des mots-clefs pour toute l'audience française, mais dont pour s'en faire un mérite à l'échelle internationale, il lui manquait l'intelligence. (Autre occasion de rire pour l'amateur cité plus haut).

Qu'on ne se méprenne pas. Je ne fais rien ici que m'acquitter de ce que je dois à un partenaire dans l'extension de mon audience : car c'en fut l'origine. Comme ce succès me vaut l'attention de l'assemblée présente, il rend paradoxal que je me produise devant elle au titre de l'échec.

C'est qu'aussi bien n'ai-je pas voulu un succès de librairie, ni son branchement sur le battage autour du structuralisme ni ce qui n'est pour moi que poubellication...

C'est que je pense que le bruit ne convient pas au psychanalyste et moins encore au nom qu'il porte et qui ne doit pas le porter.

Ce qui revient à mon nom, ce sont ces parties caduques de mon enseignement dont j'entendais qu'elles restassent à une propédeutique réservées : puisque aussi bien elles ne sont rien que ce qui m'est échu d'une charge préliminaire : soit de décrasser l'ignorance

⁴⁸⁰. Pages 647-684 de mes *Écrits*.

dont il n'est pas défavorable qu'en ait procédé de toujours le recrutement pour la psychanalyse, mais qui a pris valeur de drame de ce qu'elle y emporte ses installations premières : dans la médecine et la psychologie nommément.

C'est là ce qui dans le recueil des *Écrits* est le plus reconnaissable à une critique, dont c'est tout dire qu'elle ne soit plus un métier, mais une crécelle : de ce fait je n'ai pas à me plaindre, elle n'a pas ralenti l'intérêt que son effort eût tempéré.

⁽⁴⁶⁾ Il arrive en effet que quelqu'un s'aperçoive qu'il s'agit là-dedans de la dialectique de Hegel, puis de la communication intersubjective. N'importe : elles sont tenues pour faire bon ménage, et d'en déduire incontinent que ce sont les références où j'entends ramener la psychanalyse.

Donnant résonance nigaude à ce qui se rabâche, en toute mauvaise foi cette fois, dans les milieux avertis.

Le fait que s'étale au titre d'une année de mon séminaire (60-61) le terme de « disparité subjective » pour en connoter le transfert, n'y change rien. Non plus qu'il n'en sera de ce que j'aie donné hier à Naples une conférence sur « la méprise du sujet supposé savoir » qui apparemment ne laisse pas le « sujet supposé savoir absolu » sûr de rejoindre son assiette.

Au reste un article de 60 précisément : « subversion du sujet » met les points sur les i. Non sans que, dès l'origine, le stade du miroir n'ait été présenté comme la vétille qui pourrait réduire la lutte dite de pur prestige comme dissension originaire du Maître et de l'Esclave, au patatras.

Alors pourquoi en fais-je état ? – Justement pour signaler au psychanalyste le Jourdain qu'il franchit aisément pour revenir à cette prose : sans le savoir. Quand ce Jourdain n'est rien que l'aune qu'il transporte avec lui et qui l'annexe, sans même qu'il l'imagine, à la non-existence des consciences, tout comme un simple Jean-Paul Sartre.

Et puis comment rectifier l'analyse proprement sauvage que le psychanalyste d'aujourd'hui fait du transfert, sinon à démontrer, ce que j'ai fait une année durant, en partant du *Banquet* de Platon, qu'il n'est aucun de ses effets qui ne se juge, mais pour s'en soutenir aussi, de ce que nous appellerons ici (pour aller vite) ce postulat du sujet supposé savoir ? Or c'est le postulat dont c'est le cas de l'inconscient qu'il l'abolisse (c'est ce que j'ai démontré hier) : dès lors le psychanalyste est-il le siège d'une pulsion plutôt mythique ou le servant d'un dieu trompeur ?

Peut-être cette divergence dans sa supposition, mérite t-elle d'être question posée à son sujet, quand ce sujet doit se retrouver dans son acte,

C'est à quoi j'ai voulu mener, d'une éristique dont chaque détour fut l'objet d'un soin délicat, d'une consommation de mes jours dont ⁽⁴⁷⁾ la pile de mes propos est le monument désert, un cercle de sujets dont le choix me paraissait celui de l'amour d'être comme lui : fait du hasard.

Disons que je me suis voué à la réforme de l'entendement, qu'impose une tâche dont c'est un acte que d'y engager les autres. Si peu que l'acte flanche, c'est l'analyste qui devient le vrai psychanalysé, comme il s'en apercevra aussi sûr qu'il est plus près d'être à la hauteur de la tâche.

Mais ceci laisse voilé le rapport de la tâche à l'acte,

Le pathétique de mon enseignement, c'est qu'il opère à ce point. Et c'est ce qui dans mes *Écrits* dans mon histoire, dans mon enseignement, retient un public au-delà de toute critique. Il sent que quelque chose s'y joue dont tout le monde aura sa part.

Quoique ce ne se décèle que dans des actes inséparables d'un voisinage qui échappe à la publicité.

C'est pourquoi mon discours, si mince soit-il auprès d'une œuvre comme celle de mon ami Claude Lévi-Strauss, fait balise autrement, dans ce flot montant de signifiant, de signifié, de « ça parle », de trace, de gramme, de leurre, de mythe, voire de manque, de la circulation desquels je me suis maintenant dessaisi. Aphrodite de cette écume, en a surgi au

dernier temps la *différance*, avec un a. Ça laisse de l'espoir pour ce que Freud consigne comme le relai du catéchisme.

Tout de même tout n'est pas passé à l'égout. L'objet (a) n'y nage pas encore, ni l'Autre avec grand A. Et même l'i(a), image du petit autre spéculaire, ni la fin du moi qui ne frappe personne, ni la suspicion narcissique portée dans l'amour, ne sont encore du tout-venant. Pour la perversion Kantifiée (non des quantas, de Kant avec un K), ça commence.

Pour revenir à nos moutons, la tâche, c'est la psychanalyse. L'acte, c'est ce par quoi le psychanalyste se commet à en répondre.

On sait qu'il est admis que la tâche d'une psychanalyse l'y prépare : ce pourquoi elle est qualifiée de didactique.

Comment de l'une à l'autre passerait-on, si la fin de l'une ne tenait pas à la mise au point d'un désir poussant à l'autre ?

Rien sur ceci n'a été articulé de décent. Or, je témoigne (pour en avoir une expérience de trente ans) que même dans le secret où se juge cette accession, soit : par l'office de psychanalystes qualifiés, ⁽⁴⁸⁾le mystère s'épaissit encore. Et toute épreuve d'y mettre une cohérence, et notamment pour moi d'y porter la même question dont j'interroge l'acte lui-même, détermine jusque chez certains que j'ai pu croire déterminés à me suivre, une résistance assez étrange.

Il importe à l'entrée de ce domaine réservé de noter ce qui est patent, c'est que la formation de mes élèves n'est pas contestée. Non seulement elle s'impose elle-même, mais elle est fort appréciée, là même où elle n'est reconnue que sous la condition expresse – où il faut qu'ils s'engagent noir sur blanc, de ne me plus en rien aider.

Aucun autre examen n'y est porté. Aussi bien dans les conditions présentes, cet examen manque t-il de tout autre critère que de la notoriété. La qualification de psychanalyse personnelle dont on a cru pouvoir améliorer la psychanalyse didactique, n'est rien de plus qu'un aveu d'impuissance où se dénonce à la façon du lapsus, que la psychanalyse didactique est en effet bien personnelle, mais à celui qui la dirige.

Tel est le point d'achoppement. Quelque chose qu'avec combien de discrétion, puisque je l'ai réduit au véhicule d'un tirage à part pour l'auteur, dont j'ai voulu pourtant que 1956 fixât la subjectivité dominante dans les Sociétés de psychanalyse, quelque chose qu'on n'a qu'à lire dans mes *Écrits* maintenant pour en connaître autre chose qu'une satire, la structure là articulée de ces étages d'intronisation, dont le moindre engage dans l'échelle de Jacob de ce que j'ai appelé Suffisance, coiffée qu'elle est du ciel des Béatitudes, cette figure déployée non pour railler, mais à la façon du doyen Swift dont je désigne qu'elle s'inspire, pour que s'y lise l'ironie d'une capture modelant les volontés particulières, tout cet ordre de cérémonie, j'y ai touché en vain.

Il se profile au premier pas d'une psychanalyse engagée pour s'y faire valoir. Il y apporte indélébile sa marque par le truchement de l'analyste, de ce qu'il en soit couronné. Il est le ver dès le bourgeon du risque pris pour didactique. C'est pour cela qu'on a parié.

Sans doute cet idéal va t-il pouvoir être analysé, dit-on, dans les motifs de l'entreprise, mais c'est omettre cette pointe de l'existence qu'est le pari.

L'importance de l'enjeu n'y fait rien : il est après tout dérisoire. ⁽⁴⁹⁾C'est le pas du pari qui constitue ce que la psychanalyse, à mesure même de son sérieux, joue contre le sujet, puisque ce pari elle doit le rendre à sa folie. Mais l'enjeu obtenu à la fin offre ce refuge dont tout homme se fait rempart contre un acte encore sans mesure : le refuge du pouvoir.

Il n'est que d'entendre la façon dont les psychanalystes parlent de la pensée magique, pour y sentir résonner la confirmation de la puissance rien moins que magique qu'ils repoussent, celle de toucher comme personne ce qui est le sort de tous : qu'ils ne savent rien de leur acte et moins encore : de ce que l'acte qu'ils font entrer au jeu ⁴⁸¹des causes, c'est de se donner pour en être la raison.

⁴⁸¹. La première lettre de ce mot est illisible. Nous vous proposons *jeu*.

Cet acte qui s'institue en ouverture de jouissance comme masochiste, qui en reproduit l'arrangement, le psychanalyste en corrige l'hybris d'une assurance, celle-ci : que nul de ses pairs ne s'engouffre en cette ouverture, que lui-même donc saura se tenir au bord.

D'où cette prime donnée à l'expérience, à condition qu'on soit bien sûr d'où elle se close pour chacun. La plus courte est dès lors la meilleure. Être sans espoir, c'est là aussi être sans crainte.

L'ineptie exorbitante que tolère un texte pourvu qu'il soit signé du nom d'un psychanalyste reconnu, prend sa valeur quand je la cite (*cf.* pages 605-606 des *Écrits* et la suite, les extraits de Maurice Bouvet sur les vertus de l'accès au génital).

Le jeune psychanalyste qu'elle frappe croit que je l'ai déformée à l'extraire. Il vérifie et constate tout ce qui l'encadre, la confirme, voire l'accentue. Il avoue avoir lu la première fois le texte comme plausible d'être un auteur grave.

Il n'est nul moment de l'enfance qui connaisse un état aussi délirant de déférence pour les aînés qui, quoi qu'ils disent, sont excusés, de ce qu'on tient pour acquis : qu'ils ont leur raison de ne pas dire ni plus, ni moins. C'est ce dont il s'agit.

Maurice Bouvet, quand je l'ai connu, valait mieux que l'orviétan dont il a forgé le prospectus. Moi-même je me modère : vous en avez la preuve dans l'atermoisement, auquel j'avoue avoir soumis mon texte sur la Société psychanalytique.

Une faible ébauche que j'en avais à ce même Bouvet donnée pour notre cercle lors d'une crise qui tenait plutôt de la farce et où il vira, l'avait alarmé de l'atteinte qu'elle portait, me dit-il, au narcissisme en tant que dominant le régime du groupe.

⁽⁵⁰⁾Effectivement, il s'agit moins du narcissisme de chacun que de ce que le groupe se sent en garde d'un narcissisme plus vaste. Il n'est pour en juger que de sonder l'ampleur du détour que prend un Michel Foucault pour en venir à nier l'homme.

Toutes les civilisations déferaient la fonction de contrebattre les effets de ce narcissisme à un emploi différencié : fou ou bouffon.

Personne de raisonnable, de son chef, ne relèvera dans notre cercle la passion d'Antonin Artaud.

Si l'un de mes élèves s'enflammait dans ce sens, je tenterais de le calmer. Disons même que je n'oublie pas d'y être déjà parvenu.

Je joue donc la règle du jeu, comme fit Freud, et n'ai pas à m'étonner de l'échec de mes efforts pour dénouer l'arrêt de la pensée psychanalytique.

J'aurai marqué pourtant que d'un moment de démarcation entre l'imaginaire et le symbolique a pris départ notre science et son champ.

Je ne vous ai pas fatigués de ce point vif, d'où toute théorie s'originera qui redonnerait départ à son complément de vérité.

C'est quand la psychanalyse aura rendu ses armes devant les impasses croissantes de notre civilisation (malaise que Freud en pressentait), que seront reprises par qui ? les indications de mes *Écrits*.

J. L.

Conférence donnée à l'Institut Français de Milan, le 18 décembre 1967 à 18 h 30, in Scilicet n° 1 pp. 51-59, Paris, Seuil, 1968.

⁽⁵¹⁾Si étonnant que cela puisse paraître, je dirai que la psychanalyse, soit ce qu'un procédé ouvre comme champ à l'expérience, *c'est* la réalité. La réalité y est posée comme absolument univoque, ce qui de nos jours est unique : au regard de la façon dont l'empêchent les autres discours.

Car ce n'est que des autres discours que le réel vient à flotter. Ne nous attardons pas au passe-passe du mot : réel. Retenons qu'il indique que, pour le psychanalyste, les autres discours font partie de la réalité.

Celui qui écrit ces lignes peut bien dire l'effet de dénuement dont il ressent sa place, au moment d'aborder ce thème dont on ne sait quel respect l'a tenu écarté. Son « si étonnant que cela puisse paraître »... est oratoire, c'est-à-dire secondaire, et ne dit pas ce qui l'arrête ici.

Il se sait, il l'avoue, simplement « réaliste »... — Au sens médiéval ? croit-il entendre, à le tracer d'un point d'interrogation. C'est déjà la marque qu'il en a trop dit, et que l'infection dont ne peut plus se dépêtrer le discours philosophique, l'idéalisme inscrit au tissu de sa phrase, va faire là son entrée.

Il faut prendre les choses autrement. Qu'est-ce qui fait qu'une psychanalyse est freudienne, voilà la question.

Y répondre conduit jusqu'où la cohérence d'un procédé dont on connaît la caractéristique générale sous le nom d'association libre (mais qui ne se livre pas pour autant), impose de présupposés sur lesquels l'intervention, et nommément celle en cause : l'intervention du psychanalyste est sans prise.

Ceci est fort remarquable et explique que, de quelque visée de profondeur, d'initiation, ou de style, qu'un *boasting* dissident se targue, elle reste futile auprès de ce qu'implique le procédé. je ne ⁽⁵²⁾veux affliger personne. Mais c'est pourquoi la psychanalyse reste freudienne « dans son ensemble » c'est parce qu'elle l'est dans son axe.

C'est que le procédé est d'*origine* solidaire du mode d'intervention freudien.

Ce qui prouve la puissance de ce que nous appelons le procédé, c'est qu'il n'est aussi bien pas exclu que le psychanalyste n'en ait aucune espèce d'idée. Il en est là-dessus de stupides : vérifiez, c'est facile. Naturellement si vous savez vous-même ce que veut dire une question.

Je tâcherai à dire ce que n'est pas l'axe du procédé.

L'assomption mystique d'un sens au-delà de la réalité, d'un quelconque être universel qui s'y manifeste en figures, — est-elle compatible avec la théorie freudienne et avec la pratique psychanalytique ?

Assurément celui qui prendrait la psychanalyse pour une voie de cette sorte se tromperait de porte. À ce qu'elle se prête éventuellement au contrôle d'une « expérience intérieure », ce sera au prix de départ d'en changer le statut.

Elle répugnera à l'aide d'aucun *soma* hallucinogène, quand déjà on sait qu'elle objecte à celle de la narcose.

Pour tout dire, elle exclut les mondes qui s'ouvrent à une mutation de la conscience, à une ascèse de la connaissance, à une effusion communicative.

Ni du côté de la nature, de sa splendeur ou de sa méchanceté, ni du côté du destin, la psychanalyse ne fait de l'interprétation une herméneutique, une connaissance, d'aucune façon, illuminante ou transformante.

Nul doigt ne saurait s'y indiquer comme d'un être, divin ou pas. Nulle signature des choses, ni providence des événements.

Ceci est bien souligné dans la technique du fait qu'elle n'impose nulle orientation de l'âme, nulle ouverture de l'intelligence, nulle purification préluant à la communication.

Elle joue au contraire sur la non préparation. Une régularité quasi bureaucratique est tout ce qui est exigé. La laïcisation aussi complète que possible du pacte préalable installe une pratique sans idée d'élévation.

Même de préparer ce qui sera dit dans la séance, est un inconvénient ⁽⁵³⁾ où l'on sait que se manifesteront résistance, voire défenses.

Indiquons que ces deux mots ne sont pas synonymes, bien qu'on les emploie, je parle des psychanalystes, à tort et à travers. Peu leur importe au reste qu'au dehors on les prenne dans le sens diffus d'opposition bien ou mal orientée, d'être salubre ou non. Ils préfèrent même ça.

Ce qui est attendu de la séance, c'est justement ce qu'on se refuse à attendre, de crainte d'y trop mettre le doigt : la surprise, a souligné Reik.

Et ceci exclut tout procédé de concentration : cette exclusion est sous-jacente à l'idée d'association.

Au présupposé de l'entreprise, ce qui domine est un *matter offact*

Ce que nous avons à surprendre, est quelque chose dont l'incidence originelle fut marquée comme traumatisme. Elle n'a pas varié de ce que la stupidité qu'elle implique, se soit transférée au psychanalyste. Ce qui reste dans l'idée de situation dont se totalisent les effets qu'on dit déformants, les dirait-on informants même qu'il s'agirait de la même chose.

L'idée d'une norme n'y apparaît jamais que comme construite. Ce n'est pas là le « matériel », comme on dit significativement.

Là-dessus si vous entendez parler de la fonction d'un *moi autonome*, ne vous y trompez pas : il ne s'agit que de celui du genre de psychanalyste qui vous attend 5^e avenue. Il vous adaptera à la réalité de son cabinet.

L'on ne saura jamais vraiment ce que doit Hitler à la psychanalyse, sinon par l'analyste de Goebbels. Mais pour le retour qu'en a reçu la psychanalyse, il est là.

Ce n'est qu'un branchement abusif, mais édifiant, sur ce dont il s'agit dans la relativité introduite par l'inconscient. C'est dans la réalité qu'elle s'inscrit.

Relativité restreinte d'abord. Le « matériel » reste le type de son propre métabolisme. Il implique une réalité comme matérielle elle-même, c'est-à-dire non interprétable au titre, dirait-on, de l'épreuve qu'elle constituerait pour une autre réalité qui lui serait transcendante : qu'on mette ce terme au chef du cœur ou de l'esprit. Elle ne saurait être en elle-même mise en question : elle est *Anankè*, nous dit Freud : *Diktat* aveugle.

C'est pourquoi l'interprétation dont s'opère la mutation psychanalytique ⁽⁵⁴⁾ porte bien là où nous le disons : sur ce qui, cette réalité, la découpe, de s'y inscrire sous les espèces du signifiant.

Ici notons que ce n'est pas pour rien que Freud fait usage du terme *Realität* quand il s'agit de la réalité psychique.

Realität, et non *Wirklichkeit*, qui ne veut dire qu'opérativité : autant dire ce à quoi le psychanalyste d'aujourd'hui fait ses courbettes pour la frime.

Tout est dans la béance par quoi le psychique n'est nullement règle pour opérer, de façon efficace, sur la réalité, y compris sur ce qu'il est en tant qu'il en fait partie. Il ne comporte en lui-même que nature, non connature. Il n'est nullement fait d'accord avec une réalité qui est dure ; à laquelle il n'y a de rapport que de s'y cogner : une réalité dont le solide est la meilleure métaphore. À entendre au sens de l'impénétrable, et non de la géométrie. (Car nulle présence du polyèdre, symbole platonicien des éléments : au moins apparemment dans cette réalité ⁴⁸²).

Toute *Weltanschauung* est tenue dans l'idée de Freud pour caduque et sans importance. Elle n'est, il le dit, rien de plus que suppléance aux énoncés révélateurs d'un catéchisme qui, pour parer à l'inconnu, reste à ses yeux sans rival. Ce n'est pas là, faut-il le dire,

⁴⁸² Ironie que ceux qui me suivent, situeront de ce que du « réel », en tant que registre déduit du symbolique et de l'imaginaire, il n'est ici soufflé qu'un mot.
L'énoncé présent définit le seuil psychanalytique.

position de complaisance, c'est affirmation de l'inaptitude de la connaissance à s'accoler à rien d'autre qu'à une opacité sans remède.

Mais la complicité marquée ici à la position vraiment chrétienne, l'accès interdit au champ de la Révélation, a son sens – dans l'histoire.

Le nerf de la relativité n'est introduit au principe de la réalité psychique qu'en ceci paradoxalement que le processus d'adaptation n'y est que secondaire.

Car les « centres » dont elle s'organise dans les schémas dont Freud l'ordonne (*cf.* système X), ne sont nulle fonction de synthèse, mais bien d'interposition dans un circuit plus direct : le processus primaire est d'obstruction.

Le processus secondaire nous est décrit comme s'en passant, comme ne lui étant en rien raccordé, pour ce qui lui est réservé de tâtonnements.

⁽⁵⁵⁾Ce changement d'ordre ne va pas sans difficulté : à vrai dire abstraite, car il ne fait que dire crûment ce que l'expérience fabrique. En tout cas il repousse tout recours à quelque théorie de la forme, voire à aucune phénoménologie à s'imaginer de la conscience non-thétique.

Le primaire, de sa structure, ne fonctionne que d'un tout ou rien de trace. Aussi bien trompé dans sa prise, est-ce à cette trace qu'il « régresse ». Le mot n'est propre qu'à indiquer le renversement d'une force, car il n'a pas d'autre référence. L'hallucination n'est tenue pour en résulter que d'un rapport des plus lointains avec ses formes cliniques.

Elle n'est là que pour signifier que du psychisme, c'est l'insatisfaction qui est le premier constituant.

Ce qui y satisfait ne serait frayed en aucun cas par le processus primaire, si le processus secondaire n'y paraît.

Je ne veux pas m'étendre ici sur la façon dont est conçu le processus secondaire. C'est une simple pièce rapportée des théories de toujours, en tant qu'elles restent adhérer à l'idée qui a produit son dernier rejet dans la formule de la « sensation, guide de vie », d'une inférence toujours aussi peu assise.

Le recours à l'articulation du stimulus à la réponse, tenue pour équivalente du couple sensori-moteur, n'est qu'une fiction de l'expérience où l'intervention motrice n'est due qu'à l'expérimentateur, et où l'on traduit la réaction de l'organisme maintenu dans l'état de passivité, en l'idée qu'il a senti quelque chose.

Rien n'indique qu'un tel forçage donne le modèle d'un quelconque fonctionnement propre au biologique.

L'idée du couple tension-décharge est plus souple. Mais la tension fort mal définie n'implique nullement que la sensation s'y règle d'aucune fonction d'homéostasie, ce que Freud aperçoit fort bien à en exclure l'opération dans un système détaché du circuit tensionnel, qu'il désigne comme ϖ .

Bref, plus l'on entre dans l'implication des schèmes freudiens, plus c'est pour voir que le plaisir y a changé de valeur.

Principe du bien pour les anciens qui en recueillaient l'embarras de rendre compte qu'il y eût des plaisirs dont l'usage est nuisible, le voici devenu le lieu du monde où ne passe qu'une ombre que rien ne saurait saisir : moins que l'organisme y prenne l'ombre ⁽⁵⁶⁾ pour la proie, qu'il n'est lui-même proie de l'ombre, soit récuse de sa conduite cette connaissance dont s'est imaginée la fonction de l'instinct.

Tel est le support dont le sens doit s'estimer de ce qu'il faille le construire pour rendre compte de ce qui est en cause, ne l'oublions pas : à savoir l'inconscient.

Qu'à la physiologie de cette construction rien d'appréhensible dans les fonctions de l'organisme (nulle localisation d'appareil en particulier) ne réponde présentement : hors des temps du sommeil. Voilà-t-il pas qui en dit long, s'il faut supposer à ces temps une permanence mythique hors de leur instance effective ?

Pourquoi ne pas saisir que cet angle si fort à marquer l'écart du principe du plaisir au principe de réalité, c'est précisément de faire place à la réalité de l'inconscient qu'il se

soutient, que l'inconscient est là en un ternaire dont ce n'est pas qu'il soit fait de manque qui nous empêche d'en tracer la ligne comme fermant un triangle ?

Suivez moi un instant à remarquer l'affinité du signifiant à ce lieu de vide

Appelons-Oy, quoique ce ne soit pas là que nous l'y situerons enfin, ce lieu de l'Autre, de ce qu'assurément ce soit bien là ce dont nous avons montré que le requiert le désir.

Il est significatif que dans Freud le désir ne se produise jamais que du nom de *Wunsch*. *Wunsch*, *wish*, c'est le souhait. Il n'y a de souhait qu'énoncé. Le désir n'est présent que sous la demande.

Si rien de ce qui s'articule dans le sommeil n'est admis à l'analyse que de son récit, n'est-ce pas supposer que la structure du récit ne succombe pas au sommeil ?

Ceci définit le champ de l'interprétation analytique.

Dès lors nul étonnement que l'acte en tant qu'il n'existe que d'être signifiant, se révèle apte à supporter l'inconscient : qu'ainsi ce soit l'acte manqué qui s'avère réussi, n'en est que le corollaire, dont il est seulement curieux qu'il faille l'avoir découvert pour que le statut de l'acte soit enfin fermement distingué de celui du faire.

Le dire, le dire ambigu de n'être que matériel du dire, donne le suprême de l'inconscient dans son essence la plus pure. Le mot d'esprit nous satisfait d'en rejoindre la méprise en son lieu. Que ⁽⁵⁷⁾ nous soyons joués par le dire, le rire éclate du chemin épargné, nous dit Freud, à avoir poussé la porte au-delà de laquelle il n'y a plus rien à trouver.

Désir qui se reconnaît d'un pur défaut, révélé qu'il est de ce que la demande ne s'opère qu'à consommer la perte de l'objet, n'est-ce pas là assez pour expliquer que son drame ne se joue que sur ce que Freud appelle l'Autre scène, là où le Logos, déchu d'être du monde la raison spermatique, s'y révèle comme le couteau à y faire entrer la différence ?

À ce seul jeu de la coupure, le monde se prête à l'être parlant. Ce sont ces coupures où il s'est cru longtemps chez lui, avant que s'animant d'une conjoncture de robot, elles ne le refoulent dans ce qui d'elles se prolonge dans sa réalité, qu'on n'appelle en effet psychique que de ce qu'elle soit chute du corps.

Interrogeons pourquoi l'être parlant dévitalise tellement ce corps que le monde lui en a paru longtemps être l'image. Moyennant quoi le corps est microcosme. Notre science a mis fin à ce rêve, le monde n'est pas un macrocorps. La notion de cosmos s'évanouit avec ce corps humain qui, de se barder d'un poumon de métal, s'en va tracer dans l'espace la ligne, inouïe des sphères, de n'avoir figuré jusque là que sur le papier de Newton comme champ de la gravitation. Ligne où le réel se constitue enfin de l'impossible, car ce qu'elle trace est impensable : les contemporains de Newton ont marqué le coup.

Il suffit de reconnaître le sensible d'un au-delà du principe de réalité dans le savoir de la science, pour que au-delà du principe du plaisir qui a pris place dans l'expérience psychanalytique, s'éclaire d'une relativité plus généralisable.

La réalité de l'écart freudien fait barrière au savoir comme le plaisir défend l'accès à la jouissance.

C'est occasion à nous rappeler ce qu'il y a entre eux à s'établir de jonction disjonctive, dans la présence du corps.

L'étrange est ce à quoi le corps se réduit dans cette économie.

Si profondément méconnu d'être par Descartes réduit à l'étendue, il faudra à ce corps les excès imminents de notre chirurgie pour qu'éclate au commun regard que nous n'en disposons qu'à le faire être son propre morcellement, qu'à ce qu'il soit disjoint de sa jouissance.

⁽⁵⁸⁾Tiers « au-delà » dans ses rapports à la jouissance et au savoir, le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant.

Mais de par cet effet, qu'en reste t-il ? Insensible morceau à en dériver comme voix et regard, chair dévorable ou bien son excrément, voilà ce qui de lui vient à causer le désir, qui est notre être sans essence.

La dualité saisie ici de deux principes, ne nous divise comme sujet qu'à être trois fois répétée de chaque essence qui s'en sépare, chacune saisie de sa perte en la béance des deux autres.

Nous les appellerons : jouissance, savoir et vérité.

Ainsi est-ce de la jouissance que la vérité trouve à résister au savoir. C'est ce que la psychanalyse découvre dans ce qu'elle appelle symptôme, vérité qui se fait valoir dans le décri de la raison. Nous, psychanalystes savons que la vérité est cette satisfaction à quoi n'obvie pas le plaisir de ce qu'elle s'exile au désert de la jouissance.

Sans doute le masochiste sait, cette jouissance, l'y rappeler, mais c'est à démontrer (précisément de n'y parvenir qu'à exalter de sa simulation une figure démonstrative) ce qu'il en est pour tous du corps, qu'il soit justement ce désert.

La réalité, de ce fait, est commandée par le fantasme en tant que le sujet s'y réalise dans sa division même.

La satisfaction ne s'y livre qu'au montage de la pulsion, soit ce détour qui livre assez son affinité à l'instinct de ce qu'il faille, pour le décrire, métaphoriser le cercle du catgut qu'une aiguille courbe s'emploierait à coudre ensemble deux grandes lèvres.

Pour la réalité du sujet, sa figure d'aliénation, pressentie par la critique sociale, se livre enfin de se jouer entre le sujet de la connaissance, le faux sujet du « je pense », et ce résidu corporel où j'ai suffisamment, je pense, incarné le *Dasein*, pour l'appeler par le nom qu'il me doit : soit l'objet (a).

Entre les deux, il faut choisir :

Ce choix est le choix de la pensée en tant qu'elle exclut le « je suis » de la jouissance, lequel « je suis » est « je ne pense pas ».

La réalité pensée est la vérité de l'aliénation du sujet, elle est son rejet dans le désêtre, dans le « je suis » renoncé.

Ce que le « je ne pense pas » de l'analyste exprime, c'est cette nécessité qui le rejette dans le désêtre.

⁽⁵⁹⁾Car ailleurs il ne peut être que « je ne suis pas ».

Le psychanalysant est celui qui parvient à réaliser comme aliénation son « je pense », c'est-à-dire à découvrir le fantasme comme moteur de la réalité psychique, celle du sujet divisé.

Il ne le peut qu'à rendre à l'analyste la fonction du (a), que lui ne saurait être, sans aussitôt s'évanouir.

L'analyste doit donc savoir que, loin d'être la mesure de la réalité, il ne fraye au sujet sa vérité qu'à s'offrir lui-même comme support de ce désêtre, grâce à quoi ce sujet subsiste dans une réalité aliénée, sans pour autant être incapable de se penser comme divisé, ce dont l'analyste est proprement la cause.

Or c'est là que le psychanalyste se trouve dans une position intenable : une aliénation conditionnée d'un « je suis » dont, comme pour tous, la condition est « je ne pense pas », mais renforcée de ce rajout qu'à la différence de chacun, lui le sait. C'est ce savoir qui n'est pas portable, de ce que nul savoir ne puisse être porté d'un seul.

D'où son association à ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger.

Les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir. C'est une autre affaire que la mystagogie du non-savoir.

Puisque l'analyste ne se refuse pas au principe du plaisir, ni à celui de la réalité, simplement il y est l'égal de celui qu'il y guide, et il ne peut, ne doit d'aucune façon l'amener à les franchir.

Il ne lui apprend rien là-dessus, ne faisant plus que le guigner, s'il lui arrive de transgresser l'un ou l'autre.

Il ne partage avec lui qu'un masochisme éventuel, de la jouissance duquel il se tient à carreau.

D'où la part de méconnaissance sur laquelle il édifie une suffisance fondée sur une sorte de savoir absolu, qui est plutôt point zéro du savoir.

Ce savoir n'est d'aucune façon exercé, de ce qu'à le faire passer à l'acte, le psychanalyste attenterait au narcissisme d'où dépendent toutes les formes.

L'analyste se fait le gardien de la réalité collective, sans en avoir même la compétence. Son aliénation est redoublée, – de ce qu'il puisse y échapper.

J. L.

Paru dans *Scilicet* n° 1, Paris, Seuil, 1968, pp. 3-13.

⁽³⁾À QUI S'ADRESSE *SCILICET* ?

Scilicet : tu peux savoir, tel est le sens de ce titre. Tu peux savoir maintenant, que j'ai échoué dans un enseignement qui ne s'est adressé douze ans qu'à des psychanalystes, et qui de leur fait, depuis quatre ans, a rencontré ce à quoi, en décembre 1967 à l'École Normale Supérieure où je parle, j'ai fait hommage comme au nombre.

Dans l'un et l'autre de ces temps, j'ai échoué à rompre le mauvais charme qui s'exerce de l'ordre en vigueur dans les Sociétés psychanalytiques existantes, sur la pratique de la psychanalyse et sur sa production théorique, l'une de l'autre solidaires.

Cette revue est l'un des moyens dont j'attends de surmonter dans mon École, qui se distingue en son principe desdites Sociétés, l'obstacle qui m'a résisté ailleurs.

Scilicet : tu peux savoir ce qu'il en adviendra maintenant.

À qui ce *tu* s'adresse t-il pourtant ? N'es-tu rien que l'enjeu à situer dans un temps qui ne se dessine qu'à être l'origine d'une partie à quoi il n'aura manqué que d'être jouée ? Ce temps n'est rien, mais il te fait doublement perdue, Eurydice, toi qui subsistes comme enjeu.

Je dis que la psychanalyse ne joue pas le jeu avec toi, qu'elle ne prend pas en charge ce dont pourtant auprès de toi elle se réclame. C'est de ceci : que l'être qui pense (à ceci près qu'il l'est en tant qu'il ne le sait pas), que cet être, dis-je, n'est pas sans se penser comme question de son sexe : sexe ⁽⁴⁾ dont il fait bien partie de par son être puisqu'il s'y pose comme question.

Que ces effets soient maintenant irrépudiables, de ce que de leur révélation soit apparu le trait sauvage des expédients dont on y pare, qu'il soit probable que la sauvagerie s'en accroisse chaque jour à mesure du reniement de cette révélation, voilà ce dont la psychanalyse est directement responsable de faire défaut à dénoncer le défaut qui est au départ.

C'est ce qu'elle fait en le reportant au ratage d'un bien-être oral. Déviation à servir d'exemple pour le statut de l'idéologie, quand on sait de source observée la place de la digestion dans la morale professionnelle du psychanalyste.

Tu que je cherche, sache bien que j'ai ma part de rigolade.

C'est pourquoi je décide de t'appeler : bachelier, pour te rappeler ta place dans cet empire du pédantisme, devenu assez prévalent pour que ta chute même en ce monde ne te promette à rien de plus qu'à l'égout de la culture. N'espère pas y échapper, même à t'inscrire au Parti.

C'est ainsi que je suis moi-même alloué au baquet dit structuraliste et qu'un des plus distingués de mes tenants, m'a averti : « Vous êtes maintenant au niveau du bachelier » (autrement dit : il veut du Lacan).

Il reste ceci de préservé que ton nom cache *bachelor*. Du moins sache que je l'y suppose, n'étant pas de ces cuistres à qui le mot : *franglais* puisse évoquer autre chose que la langue anglaise elle-même : *bachelor*, c'est-à-dire pas encore marié.

De ce fait tu n'es pas obligé de soutenir de la révérence due aux mérites d'une personne, l'inconsidéré d'un parti pris dans la question en cause.

Maintenant laisse moi te présenter : *Scilicet*.

QUI S'ADRESSERA AU BACHELIER ?

Cette revue se fonde sur le principe du texte non signé, du moins pour quiconque y apportera un article en tant que psychanalyste.

Tel est le remède de cheval, le forcing, voire le forceps, dont ⁽⁵⁾l'inspiration m'est venue comme seule propre à dénouer la contorsion par quoi en psychanalyse l'expérience se condamne à ne livrer passage à rien de ce qui pourrait la changer.

Le nœud étant de ce qu'il est de la nature de cette expérience que celui qui en rend compte à ses collègues ne puisse fixer d'autre horizon à sa littérature, que d'y faire bonne figure. Voici ce dont tu le délivres de faire rentrer ici le sérieux.

Ceci posé, il importe de distinguer le non-signé de l'anonymat. Car il peut inclure qu'à un délai près, que l'expérience réglera des étapes qu'elle engendre, les noms se déclarent d'une liste assumant l'ensemble de la publication.

Pour tout auteur sensible à l'air de poubelle dont notre époque affecte tout ce qui de cette rubrique n'est pas strictement scientifique, à ce qui justifie d'un flot montant le mot de poubellication que nous y avons lancé, c'est déjà là sauver la dignité à laquelle ont droit ceux que rien n'oblige à la perdre. S'il faut en passer, nous le disions à l'instant, par le tout-à-l'égout, qu'on y ait au moins les commodités du radeau.

Au point que tu pourrais, bachelier, te demander comment nous avons pu ne pas nous aviser plus tôt du prix pour nous d'une formule qui est déjà de bonne règle au meilleur champ de la critique.

Quelle vanité nous point-elle donc, je dis : nous les psychanalystes, pour que nul n'y ait vu la solution du problème permanent à suspendre notre plume, celui de la moindre allusion qui nous vienne à faire référence d'un cas ? Référence, on le sait, toujours à portée d'être dénonciatrice, de ce qu'elle ne soutienne un si commun détour qu'il ne prenne appui du trait le plus particulier.

Or ce qui fait obstacle ici n'est pas tant que le sujet s'y reconnaisse, plutôt que d'autres l'y repèrent par son psychanalyste.

Allons plus loin dans ce qui pèse pour nous causer un bien autre embarras. Cette pitoyable confusion dont témoigne le tout-venant de notre production théorique, la même qui des effets de l'ennui prévient sa nocivité, n'a de cause qu'un souci dont le tort est d'être déplacé.

N'étant pas Freud (Roi ne suis), ni Dieu merci ! hommes ⁽⁶⁾de lettres (prince ne daigne), ce qui nous est permis d'originalité se limite au rogaton que nous en avons adopté d'enthousiasme (Rohan suis) de ce que Freud l'ait une fois dénommé. Cette fois nous l'avons compris : il l'appelle le narcissisme de la petite différence.

Mais à quoi bon si l'on ne signe pas, se distinguer de la scription du « représentant représentatif », qui ne veut rien dire (pour expliquer le refoulé), quand la traduction de *Vorstellungsrepräsentant* par le représentant de la représentation veut dire ce qu'elle veut dire, et que, fondée ou non à rendre compte du refoulé, c'est tout au moins l'explication de Freud ?

Et à quoi bon aussi si l'on n'a rien de plus à en dire, promouvoir la *Verleugnung* intraduisible⁴⁸³, sinon pour montrer qu'on a lu Freud, comme un grand, – quand, faute de pouvoir vérifier qui est grand au bas d'une page, la tournure louche du terme ne se rabattra que trop bien sur la propre poussée du col à quoi il sert de montant ?

Voilà-t-il pas des pièges qui, d'être dès lors écartés, valent bien l'abnégation très relative que constitue l'incognito dans un milieu de spécialistes. J'aimerais savoir à qui a nui de n'avoir pas signé une partie de son ouvrage d'un autre nom que celui de Bourbaki.

Dois-je dire que c'est la signature collective sous laquelle une équipe a refait, sur le fondement de la théorie des ensembles, l'édifice entier des mathématiques ?

Oui, si c'est l'occasion de marquer ce qui, outre la modestie qui s'impose à nous de la laxité trop grande encore de nos symboles, nous empêche de nous faire abri du nom de Canrobert. C'est qu'en notre entreprise il nous faut surmonter des coordonnées de « temps logique » (*cf.* mes *Écrits*, sous ce titre) qui seront motivées plus loin, et qui, pour n'être pas

⁴⁸³. Intraduisible même par : démenti.

absentes, à ce que nous pouvons en apprécier, du champ mathématique, y sont pourtant solubles assez pour permettre l'avènement de ce qui est loin de se réduire à un *label* d'usage.

Indiquons seulement qu'une telle dénomination suppose la couture achevée de la place du sujet dans la configuration ⁽⁷⁾signifiante et qu'elle ne pourrait figurer dans notre champ qu'à obturer ce dont nous devons préserver la béance.

Ce serait égarer l'attention que de confirmer ce que nous en indiquons ici, de ce que la figure d'un tel sujet s'accommode d'être empruntée à l'épopée de la débandade, ou, si l'on veut, au jeu de massacre.

Sens-y, bachelier, le prélude à ce qu'il me faille m'y offrir maintenant moi-même.

DE CE QUE SIGNE LACAN

Le nom d'équipe est en impasse de ce que nous poserons de fait avant d'en montrer l'économie : c'est pour le dire bille en tête que notre nom propre, celui de Lacan, est, lui, inescamotable au programme.

Je ne vais pas ici rappeler ce qui résulte, là où un système symbolique tient à l'être de nécessiter qu'on le parle, de ce qu'une *Verwerfung* s'y opère : soit le rejet d'un élément qui lui est substantiel. La formule en est pierre d'angle de mon enseignement : il reparaît dans le réel.

Eh bien, c'est ce qui dans le discours psychanalytique est arrivé pour mon nom, et c'est là ce qui rend impossible de retirer sa signature de ma part dans *Scilicet*.

Ce qui a fait ce nom devenir trace ineffaçable, n'est pas mon fait. Je n'en dirai, sans plus d'accent, que ceci : un déplacement de forces s'est fait autour, où je ne suis pour rien qu'à les avoir laissées passer.

Sans doute tout tient-il dans ce rien où je me suis tenu à l'endroit de ces forces, pour ce que les miennes à ce moment me paraissaient juste suffire à me maintenir dans le rang.

Qu'on ne feigne pas d'entendre que je devais pour cela me contenir. Si je n'ai rien distrait, fût-ce pour ma protection d'une place que d'autre part personne ne songeait à tenir, c'est à m'effacer devant elle pour ne m'y voir qu'en délégué.

Je passerai ici sur les péripéties d'où, dans la psychanalyse, ma position est sortie faite. Elle doit beaucoup à ceux qui campent en son centre.

⁽⁸⁾Mais elle m'oblige à ramener au nom de Freud le mouvement qu'elle en a pris au départ.

Qu'à ce nom attienne non plus une Société, mais une école, c'est ce qui comporte qu'à nous en tenir à l'organe dont en *Scilicet* cette école s'appareille, elle l'ouvre à tout ce qui fait recours à Freud, fût-ce pour y justifier ce qui s'en transmet dans la dite Société.

Nous n'avons d'autre but que de permettre dans cette Société même le bris des liens dont elle entrave ses propres fins.

Disons que nous irons jusqu'à publier une fois ce qui ne ferait que prétendre à dépasser son niveau présent : à titre démonstratif.

Mais n'est-ce pas faire la partie belle à quiconque de ses tenants que de lui offrir la place qui, d'être anonyme pour lui dans *Scilicet*, le restera, s'il lui convient ailleurs ?

Le public nous jugera à la façon dont nous tiendrons le défi ici porté, s'il est relevé là où il s'adresse.

Que de la part que je prendrai dans la rédaction de *Scilicet*, il n'y ait rien qui ne soit signé de mon nom en fera l'épreuve juste.

Et c'est pourquoi je m'engage aussi à ne pas intervenir sur le texte de ce qui y sera admis pour s'articuler du propos de Lacan.

Ce propos lacanien est celui d'une transcription telle qu'après avoir réuni le champ de la psychanalyse, elle donne à l'acte qui le soutient le statut dont le point culmine aux derniers traits de mon enseignement.

Il doit ici faire ses preuves pour qui n'en a pas l'usage. Mais dès maintenant il se pose comme rompant la contestation, à ouvrir certains points de pratique qui sont ceux-là précisément que l'organisation même de la psychanalyse aujourd'hui est faite pour rendre intouchables ; à savoir ce que la psychanalyse didactique peut se proposer comme fin.

C'est ici que nous retrouvons l'enjeu qui fait de toute la partie une affaire beaucoup moins gagée que notre exposition jusqu'ici ne le laisse à penser.

Qu'on me permette de clore ce chapitre d'un petit apologue, à bien soupeser avant d'en rire.

⁽⁹⁾ Que ce fût Shakespeare qui joua le *ghost* dans *Hamlet*, est peut-être le seul fait de nature à réfuter l'énoncé de Borges : que Shakespeare fut, comme il dit, personne (*nobody, niemand*).

Pour que la psychanalyse par contre redevienne ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : un acte à venir encore, il importe qu'on sache que je ne joue pas le *ghost*, et pour cela, moi, que je signe.

UN BUT DE CONSOLIDATION

P.P.H. Passera pas l'hiver. Telle est l'irrévérence dont une jeunesse qui nous doit d'être laissée à ses seuls moyens dans ses rapports avec la vie, rétablit la distanciation qui convient à la classe d'âge à laquelle j'appartiens.

J'aimerais que son sigle vînt à prendre l'autorité de celui du P.M.U. pour que s'y livre la structure de pari, d'où une psycho-sociologie qui ne serait pas pur bouffonage prendrait son fil.

Ce serait bien l'honneur qui devrait revenir à la psychanalyse, que d'assurer ce premier pas. Faute d'y répondre, il est juste qu'elle en trahisse la vérité comme plus patente en son sein.

Le ton qu'elle prendrait pourtant serait plus drôle à seulement trancher sur l'abjection de celui qui y est courant.

En ce déduit qui concerne la mort de l'autre, elle recourra, comme à son ordinaire, au babyisme grâce à quoi elle laisse intacte la vérification de l'éthique, celle qui s'adonne du chevrottement d'un et *nunc erudimini* séculaire. Il lui suffira d'en charger le bébé qui vous énonce à son papa : « Quand tu seras mort... », à peu près du même temps qu'il a l'usage de la parole.

À chaque hiver donc à passer, la question se pose de ce qu'il y a de négociable à être élève de Lacan. C'est une action, au sens boursier, dont on conçoit qu'on la garde, si l'on sait (il faut le savoir pour suivre ici la mécanique) que mon enseignement est le seul qui, au moins en France, ait donné à Freud quelque suite.

⁽¹⁰⁾ La transaction d'autre part, cela ne se sait pas moins, s'en est faite de façon qui peut passer pour profitable, puisqu'une habilitation qui se targue d'être internationale en était le prix.

Il est clair que je dois mettre quelque chose à l'abri de ces effets de marché.

L'obstacle est qu'ils aient pris force d'être intégrés à la propagande dont ladite Internationale a pris l'office en ma faveur.

Imagine, bachelier, car il faut que je t'aide pour que tu saches ce qu'il en est du côté dont tu serais en droit d'attendre un air différent de la vachardise à quoi tout te promet, imagine ce que tu pourras de la « formation » du psychanalyste, d'après l'obéissance qu'a obtenue d'une salle de garde (une salle de garde cela voulait dire : fronde permanente, en un temps), l'obéissance, dis-je, qu'a obtenue d'une salle de garde, de la Salle de garde de Sainte-Anne pour la nommer, la Société qui représentait à Paris ladite Internationale, à y proférer en son nom l'interdit de franchir la porte où se tenait à chaque retour du mercredi, à l'heure de midi et à deux pas, un enseignement, le mien, qui bien entendu était de ce fait l'objet d'un commentaire plus ou moins approprié, mais permanent.

Cette obéissance n'a cassé qu'après sept ans passés, par l'effet du mauvais exemple qu'osèrent donner certains de la rompre, dès qu'une titularisation leur eut donné garantie suffisante contre une vindicte directoriale (Garçons plus du tout *bachelors*, après la trentaine passée, tu les retrouveras plus loin).

Tu conçois, je pense, la puissance de pénétration qu'en prend le dire, ainsi cerné, car il ne suffit pas de se terroriser, il faut marcher au pas, et comment le faire si on ne sait pas ce qu'il est interdit de penser. C'est qu'à l'ignorer, il n'est pas impensable qu'on se mette à le penser tout seul : ça devient même plus que probable à admettre qu'il puisse y avoir dans un enseignement, au reste offert à toute critique, fût-ce ce seul grain de vérité, dont voulait bien faire hommage à Freud, bien que gardant l'épine d'avoir été éconduit par lui, le responsable d'une « formation », – qui, après tout, répond à son titre dans une certaine finalité.

⁽¹¹⁾Je ne puis laisser ce côté sans indiquer ce qui s'en implique de ce que la psychanalyse permet de définir techniquement comme effet de transfert.

À toutes fins édifiantes, je publierai le poulet prodigieux d'« ambivalence » (pour user du mot dont la bonne éducation psychanalytique désigne la haine, car chacun s'y veut averti que ce soit masque de l'amour), du poulet, dis-je, que j'ai reçu d'un des plus doués de la troupe ainsi formée, pour m'être laissé aller simplement à lui faire savoir le bien que je pensais d'un de ses propos (ceci d'une sorte d'élan pour quoi je n'ai guère de loisir et dont je n'attendais pas de spéciale reconnaissance, en tout cas nulle qui fût aussi rémunératrice).

Je ne peux rien à la peine du transfert mis ici en son lieu.

Nous revenons à l'embarras que *Scilicet* doit lever.

Je l'ai dit : c'est celui qui touche au négociable du titre d'être notre élève.

Nous entendons, dans les limites du P.P.H. qui en définit l'aléa, assurer ce titre d'un avenir moins spéculatif.

Il suffirait que ceux de mes élèves que j'aurai reconnus comme tels de ce qu'ils aient contribué à ce titre à *Scilicet*, veuillent tenir pour ferme à l'avenir qu'ils ne reconnaîtront eux-mêmes, au titre qu'ainsi ils tiennent de moi, que ceux qu'ils auront admis à la même contribution.

Ceci suppose une qualité dont leur propre travail donnera la mesure, et peut éteindre le ballant, par quoi les effets de marché décrits répercutent à notre passif, soit d'un retour qu'il faut dire juste, ce que nous devons de crédit à l'Internationale.

Précisons bien que *Scilicet* n'est fermé à personne, mais que quiconque n'y aura pas figuré, ne saurait être reconnu pour être de mes élèves.

Ceci me paraît la seule voie à l'avènement de Canrobert, avec notre P.P.H. révolu.

Car nous pouvons tenir pour démontrée la faiblesse de ce qui ne se pare d'un usage même contrôlé de nos termes, qu'à en coiffer une formation « personnelle », comme on dit ailleurs, prise d'une tout autre source.

⁽¹²⁾C'est bien là que s'avoue l'essence de fiction dont se supporte le standard dit international de la psychanalyse didactique. Comment tel qui connaît mieux que personne, pour continuer de s'en régaler, l'exorbitant de la théorie du psychanalyste qui l'a formé, peut-il croire que de cette formation il ne reste pas marqué, assez pour ne pouvoir être plus qu'à côté de cette place du sujet où advient le psychanalyste ?

Car si cet exorbitant, je l'ai dénoncé dans son ressort le plus intime, si j'ai fait exemple de ses ravages dans des séances de travail où ce tel a participé, comment peut-il croire qu'il suffise du rajout de ma construction théorique pour corriger les effets que sa place retient de cet exorbitant ?

Qu'on ne me force pas à donner noms et exemples. C'est moi ici qui fais à une formation plus de crédit que ceux qui s'y sont tenus, et je ne le fais que d'expérience, tout incliné que j'aie été à la tenir pour réversible, de ce qu'elle m'offre une oreille avertie.

Mais ce qui tranche en la question, c'est qu'on reste solidaire d'une transmission qu'on sait feinte ; c'est qu'à y garder son confort, on en démontre son mépris.

Nul développement de mon propos n'est à attendre de qui s'en fait une plume de plus.

Reste qu'il en est qui sont près de moi depuis toujours et qui ont reçu chacun de mes termes en quelque sorte de naissance.

De leur naissance à la psychanalyse, c'est le mieux, mais aussi bien n'est-ce quelquefois que de la naissance de ces termes qui leur a donné du tintouin, le même qu'à moi, qu'ils me pardonnent.

De cette souche sont provenus des rejets excellents, fort dignes d'être retenus, et généralement cités avec avantage, sinon toujours pertinemment par ceux qui s'essaient à traduire mon enseignement pour le dehors.

Elle a néanmoins subi une sorte de gel d'une tentative pour se faire reconnaître dans l'Internationale, tentative dont le malheur fut, il faut le dire, mérité, puisqu'il était, dès son principe notoire autant qu'explicite qu'aucun mérite de doctrine ne présentait le moindre intérêt pour les instances ⁽¹³⁾ invoquées, mais seulement l'observance à respecter d'un certain conformisme.

Qu'une génération traîne la marque de s'être sentie proprement jouée, est d'autant plus irrémédiable que ce fut bien effectivement ce que pouvaient et ce que firent les instances en question. Or cette marque consolide la passion même sans laquelle un jeu aussi minable eût été sans prise.

C'est pour cela que la négociation du titre : élève de Lacan, reste le signe de l'inassouvissement qui leur barre une suite plus radicale.

Puisse le champ de *Scilicet* leur permettre de dissiper une fascination assurément fort coûteuse, d'avoir pour eux occupé les années qui pour la moyenne des esprits donnent à la créativité sa chance, avant qu'elle se tarisse.

Dans la carrière ici ouverte, aucune position n'est acquise d'avance. Et que le P.P.H. s'inverse en H.P.P. : holà à prétention pareille !

*

* *

Ce premier numéro comprendra deux parties :

L'une s'ouvre de la contribution que j'ai apportée à l'École, en une proposition que je publie en témoignage de ce que mon pouvoir y trouve sa limite.

Elle se complète de trois discours préparés pour des Conférences dont j'ai été prié dans trois villes d'Italie, et dont l'École a l'hommage.

La deuxième partie inaugure *Scilicet*, d'être non-signée.

J. L.

In Scilicet n° 1, p. 192, *Senil*, Paris, 1968.

AU MOMENT DE METTRE SOUS PRESSE, je parcours le numéro de *l'Arc* qui vient de paraître sur Freud.

Ce numéro illustre ce à quoi la formule de la revue présente doit permettre d'échapper.

À savoir l'ordre d'inflation littéraire auquel mon enseignement s'est opposé jusqu'à une crise, dont le succès se saisit mieux à voir où saute le verrou.

Pour la contorsion de la psychanalyse sur son propre nœud, qui fut plus haut ma formule, comment ne pas regretter que la meilleure biographe de Freud en donne l'exemple, en ne trouvant ici à saisir dans mon « retour à Freud » que le « trop », par où il éviterait la psychanalyse elle-même tout simplement.

Que Madame Marthe Robert vienne donc suppléer à ceux qui se dérobent à ce que je dis cette année de l'acte psychanalytique, pour mesurer si je réduis la psychanalyse à des « façons de dire ».

Son article ira aux Archives de toute personne un peu au fait des choses.

Il est convenu que je signerai tout ce qui ici est ma part, donc :

J.L.

Parue dans Analytica n° 7, 1978, p.52.

Mon cher Collègue,

Le Directoire réuni le 1^{er} février 68 a procédé au tirage au sort du jury d'agrément.

Ceci conformément à la « réponse » que le Directeur a formulée le 6 décembre 1967 – après les manifestations d'avis enregistrées de l'assemblée restreinte de l'École.

Cette réponse prévoyait la formation dudit jury par le choix au sort de 5 des analystes de l'École, le Directeur y ayant voix (prépondérante, le partage pouvant y être égal).

Voici la liste sortie de ce tirage : M. Clavreul, Mmes Aubry et Aulagnier, MM. Rosolato et Hesnard.

Le Directeur avait à sa réunion du 24 janvier 68 marqué que la tâche réservée à ce jury ne pouvait se réduire à sa fonction de choix des A.E., mais devait maintenir au moins le principe de sa délégation à l'étude de la fonction réservée dans notre École à cette qualification.

On sait là-dessus ce qu'a avancé la proposition du directeur à la date du 9 octobre.

Il est juste que les analystes appelés à cette fonction, prennent une position où se présente leur départ, et qu'ils la fassent connaître chacun pour leur compte ou tous ensemble s'ils sont d'accord.

En leur communiquant ces vœux, je les prie de bien vouloir accepter la charge que leur a dévolue la faveur du sort.

Rien ne saurait mieux préluder à la reprise que j'ai appelée au terme d'un débat éclairant.

Lettre de Piera Aulagnier à Jacques Lacan et sa réponse, parues dans Analytica, n° 7, 1978, p. 52 à 55.

Cher Monsieur,

Paris, le 6 février 68

Ma participation au Jury d'agrément me pose le problème suivant.

Si le rôle de ce Jury doit consister purement et simplement à prononcer un oui ou un non, je vous avoue que je ne pourrai que refuser d'en faire partie : en effet, sur cinq noms tirés au sort, et à moins que ce dernier ne se plaise à jouer un de ses tours toujours possibles mais rares, il est sûr qu'il y aura au moins deux collègues pour lesquels votre avis sera la référence unique et exhaustive. Dans ce cas, le rôle du Jury devient purement formel – et je n'en vois pas l'utilité. Si par contre son rôle, comme vous semblez le souhaiter, doit être de se servir de l'expérience qui sera la sienne pour poser les jalons d'une discussion productive sur le problème épineux de la formation, ma position est différente. Néanmoins, il y a des points préalables qu'il me faut vous soumettre.

Il me paraît nécessaire que pendant la période en cours où, en attendant de conclure, des décisions qui ne pourront être remises en question devront néanmoins être prises, des mesures soient assurées afin de préserver, autant que faire se peut, l'École d'erreurs qui pourraient grever son avenir. C'est pourquoi, en attendant que l'expérience porte ses fruits et démontre le côté insuffisant, voire erroné, des critères en usage, je pense que le Jury doit s'engager pour le moment à ne prendre en considération que les candidatures pouvant justifier des trois conditions suivantes :

1°– Que le postulant soit déjà A.M.E. Quels que soient, en effet, son intelligence ou son intérêt pour la théorie, cela seul peut nous assurer qu'il possède une expérience réelle de ce qu'est la relation analytique, et qu'il a pu réaliser « in vivo » ce que signifie la mise à l'épreuve par la confrontation clinique de ses enthousiasmes théoriques.

2°– Qu'il puisse fournir audit Jury des textes, publiés ou non publiés, qui permettent à ce dernier de réfléchir, preuves à l'appui, sur ce que représente en vérité pour le candidat son interrogation théorique et si elle dépasse le stade du simple vœu.

3°– Qu'il accepte d'être éventuellement convoqué par les membres du Jury qui désireraient avoir un entretien personnel avec lui.

Sur le plan des assurances nécessaires à ce qu'un Jury dévolu à cette fonction puisse reconnaître et assumer ses droits et ses responsabilités, il me paraît indispensable *qu'avant son entrée en fonction*, les membres du Jury acceptent à leur tour la condition suivante :

– que l'application des clauses, que je viens d'énoncer, en admettant qu'elles remportent l'accord des autres collègues désignés à en faire partie, soit soumise à un vote de la part de la totalité des A.E., qui doivent être consultés sur des problèmes qui engagent leur responsabilité collective.

J'ajoute que je comprendrai fort bien que votre propre conception de ce qu'est ou de ce que devrait être la formation dans l'École, et ma divergence sur ce point vous est connue, vous fasse souhaiter que les personnes constituant le Jury d'agrément soient disposées à y travailler avec un esprit disons « d'aventure », que je ne puis partager. Soyez sûr que le remplacement de mon nom par celui d'une de mes collègues ne me posera aucune question et que je n'y verrai aucune intention malveillante de votre part.

Croyez je vous prie, Monsieur, à mes sentiments bien amicaux.

P. Aulagnier-Spairani

Lettre du 8 février 1968 de Jacques Lacan à Piera Aulagnier

Ma chère Piéra,

Je vous ai invitée vous comme les autres à faire bonne figure à la faveur du sort, y ajoutant l'augure d'une reprise féconde.

À partir de là votre exorde étonne, si, à présumer « de ce qu'un tirage au sort quelqu'il soit », donnera « toujours au moins deux collègues pour qui mon avis sera la référence unique et exhaustive », il n'est pas à prendre comme offensant pour les A.E. pris dans leur majorité.

Mon recours au tirage au sort a pour but d'éviter que la majorité seulement ait part au travail. Ce n'est pas là raison pour que les minorités, même favorisées, imposent à tous ses conditions.

Il n'est ni de mon intention, ni de ma pratique (j'en ai donné la preuve le 6 décembre), de réduire à un « rôle purement formel » les avis minoritaires.

C'est ce que votre réponse méconnaît en prétendant imposer comme préalables vos conditions aux collègues tirés au sort avec vous.

De deux choses l'une donc :

Ou vous acceptez une charge qui répond aux besoins de l'École. Et la thématique que vous développez, n'a valeur que de répondre au vœu exprimé par le Directoire : c'est-à-dire qu'elle définit votre position de départ à vous concernant ce qu'il peut en être de l'analyste de l'École.

Ce que vous déclarez est simplement destiné à situer la suite de vos actes. Sûre que vous êtes d'autre part qu'en un conseil aussi restreint, votre voix ne sera pas réduite à la portée d'un vote.

Ou vous maintenez le *préalable* de votre exigence présente.

La contrainte, d'être ici première selon la tradition, règle son compte à « l'expérience ». Si vous n'en connaissez pas déjà « les fruits », que vous faut-il de plus ?

Vous excluez l'invention en la qualifiant d' « aventure », quand c'est de la concerter qu'il s'agit, et justement pour parer à l'aventure, courue d'avance et pour certains deux fois déjà consommée.

C'est pourquoi ce maintien ne serait pas recevable.

La désintéressement dont vous vous faites ici rempart, désigne le malentendu. Il n'est pas de mise là où le sort élimine la distinction.

C'est seulement du bien commun qu'il vous montrerait détachée.

C'est pourquoi votre désir sera satisfait d'attirer ici l'attention non pas seulement des A.E., mais de l'ensemble des A.E. et des A.M.E. à qui j'ai promis ce jury. Une communication de notre échange y suffira pour l'instant.

Croyez à mon amitié.

Ce 8 02 1968 J.L.

Lettre de Piera Aulagnier à Jacques Lacan et sa réponse, parues dans Analytica, n° 7, 1978, p56-57.

Paris, le 13 février 1968

Cher Monsieur,

Vous m'avez demandé de mettre par écrit la réponse verbale que je vous ai donnée, lors de notre entretien d'hier, au sujet de la lettre que vous m'avez remise – ce que je fais bien volontiers.

Vous avez souhaité, au lendemain de ma désignation par tirage au sort, que je vous donne dans la semaine une réponse résumant dans ses grandes lignes « ma position de départ » : ce que j'ai fait par ma lettre du 6 février.

J'y ai énoncé quels étaient selon moi les critères que le Jury pourrait provisoirement choisir comme base de départ pour ses activités. J'ai ajouté de façon *claire* que ces critères (comme ceux qui pourront être formulés par chaque membre du Jury) doivent, comme première condition à leur éventuelle application, être soumis à l'approbation de l'ensemble des membres désignés, et cela pour la raison évidente que si le Jury, quelle que soit sa constitution, ne peut arriver à s'accorder sur un premier projet de travail il ne pourra simplement pas fonctionner. Je ne crois vraiment pas qu'il y ait là la moindre exigence abusive de ma part, ni la moindre velléité de réclamer un traitement de faveur, au nom d'une quelconque « minorité ».

Je pense que la procédure que je vous propose ci-après serait la plus apte à respecter et à sauvegarder les intérêts de l'École, c'est pourquoi j'espère très vivement qu'elle obtienne votre accord.

1. Avant toute *officialisation* les analystes tirés au sort devraient répondre à votre demande, i.e. préciser leur « position de départ ».

2. Ils devraient prendre connaissance de leurs réflexions respectives et juger si leur collaboration peut être fructueuse et répondre à ce que l'École est en droit d'attendre (ceci dans une réunion en votre présence).

3. Si cette rencontre démontrait à tel ou tel des analystes désignés que les divergences sont trop profondes, il ne pourrait que céder sa place à un autre : la tâche que le Jury doit assumer exige que la première mise en forme des critères qui guideront son travail soit acceptée et respectée par la totalité de ses membres.

4. Si de cette rencontre résultait la mise au clair d'un projet commun, ce projet devrait à *ce moment* être soumis au vote des A.E. Leur éventuel accord donnera ainsi à ce Jury la possibilité de fonctionner au nom d'une responsabilité collective.

Je persiste à croire qu'il serait non seulement utile mais indispensable que les A.E. soient pour cette occasion consultés, non pas simplement en tant que membres de l'École, mais en tant que groupe auquel vous avez donné le droit de revendiquer une responsabilité spécifique et par là le devoir d'en assumer les conséquences. C'est pourquoi une réunion préalable à leur niveau (réunion qui ne porte aucun préjudice aux droits des A.M.E. à se prononcer dans un deuxième temps sur les décisions qui pourront être prises) me paraît nécessaire.

Croyez à mon amitié.

P. Aulagnier-Spairani

P.S. Vous avez eu la gentillesse de m'informer que votre lettre a été par vous communiquée au Directoire : je vous demanderais de bien vouloir lui donner connaissance de ma réponse.

Lettre de Jacques Lacan à Piera Aulagnier du 14 février 1968

Ma chère Piera,

Croyez-moi sensible à ce que vos réponses se distinguent par leur précision. C'est pourquoi je souhaite qu'elles débouchent sur une collaboration.

Je vous le montre en entérinant que dans la dernière vous mainteniez *en clair* que votre acceptation n'est que conditionnelle.

J'en ai communiqué par ce même courrier le texte aux membres du Directoire avec celui du présent billet.

J'attends les autres réponses pour réunir ce Jury : temps à prendre.

Croyez-moi vôtre.

Ce 14.2.68 J.L.

Parue dans : François Perrier, La Chaussée d'Antin, Paris, Albin Michel, 1994, p. 204.

⁽²⁰⁴⁾ Mon cher Perrier,

Merci de votre hommage⁴⁸⁴ – généreux.

Un instant néanmoins : pour qui fais-je cet effort ? Oui pour qui, croyez-vous.

Puisqu'enfin je sais que je n'attendais pas moins de vous. Pourquoi voulez-vous que je n'attende pas – plus.

Vous avez, je pense, entendu mon accueil...

Vôtre

Lacan

ce 29 (!) II 68

⁴⁸⁴. Fait référence à une lettre dont on n'a pas la trace.

Lettre à Michel Foucault parue sous forme manuscrite dans Michel Foucault. Une histoire de la vérité, Paris, Syros, 1985 p. 106.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Le 8 III 68

Cher Foucault

Ceci n'est pas une pipe...

J'adore ça.

J'ai parlé de vous (non, je vous ai nommé) à mon séminaire d'aujourd'hui.

C'est ce que j'ai dit dans ce séminaire, qui parlait de vous sans vous nommer.

Je vous en envoie le début, à charge pour vous d'en faire usage.

Écrit au tableau :

1^{er} temps

Je ne connais pas

De la poésie

J'ignore

2^{ème} temps

Je ne connais pas tout

De la poésie

J'ignore tout

3^{ème} D'où la différence (de l'universel au particulier) ? Est-ce la liberté laissée au premier pas de l'accoler au tout

4^{ème} Mais :

I don't know everything

About poetry

I don't know anything

Ici c'est l'anything qui inclut la négation

5^{ème} Alors ? ... Et la suite

Je m'efforce à les décomposer.

Votre J.L.

Jacques Lacan commente la naissance de « Scilicet » dans un entretien avec R. Higgins paru dans Le Monde du 16 mars 1968.

Il y a un peu plus d'un an, le Docteur Jacques Lacan rassemblait dans « Écrits » les jalons essentiels de sa recherche sur la psychanalyse, centrée sur le retour à Freud. Il livrait à un public plus vaste un enseignement dispensé depuis dix-sept ans à l'hôpital Sainte-Anne, puis à l'École Normale Supérieure, qui pour n'être entendu que d'un petit nombre, n'en avait pas moins des échos au dehors. Lacan voulait précisément éviter que ce public ne connaisse cet enseignement que par voie « détournée ».

C'est un but différent et plus précis que poursuit aujourd'hui Jacques Lacan en faisant paraître aux éditions du Seuil une nouvelle revue : « Scilicet »⁴⁸⁵. Le titre s'accompagne d'une formule : « Tu peux savoir ce qu'en pense l'Ecole Freudienne de Paris ». Le « tu » ainsi interpellé, c'est, explique Lacan dans l'introduction, le « bachelier », non pas tant celui du lycée, qui cependant « commence à vouloir du Lacan », que le « bachelor » anglais, c'est-à-dire « celui qui n'est pas encore marié »... et surtout pas marié à une société de psychanalyse.

C'est à celui-là que s'adresse Lacan après ce qu'il appelle à plusieurs reprises son « échec ». Échec auprès des sociétés de psychanalyse, qui restent sourdes, et résistent aux discours que leur propose l'Ecole Freudienne de Paris.

A ce propos, Jacques Lacan nous a déclaré :

« Ce à quoi on résiste là, c'est au discours de Freud lui-même. Les sociétés de psychanalyse sont des bouchons au développement de la pensée analytique... Bien rares sont les chirurgiens créateurs, les nouveautés qui y sont apparues ; à force de traduire Freud pour le faire accepter, on finit par ne plus comprendre grand-chose à ce qu'il dit. Il est arrivé au psychanalyste ce qu'il peut constater tous les jours chez l'homme du divan : le plus clair de son discours lui échappe (c'est une résistance propre au discours psychanalytique car il est difficile à soutenir)...

« On assimile, poursuit Jacques Lacan, l'analyse à une thérapie. Alors que, Freud l'a dit, la psychanalyse est la science et pas seulement la thérapie. Sinon on est à celui qui guérit le mieux, et au bout d'un moment, à force d'agir dans le désir de faire le bien, c'est-à-dire de façon intempestive, on n'y comprendra plus rien. Nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs, et de façon avouée on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme ».

Le premier rôle de « Scilicet » sera donc de mettre à la portée de ces sociétés le travail qui se fait au sein de l'Ecole Freudienne de Paris, dont Lacan est le chef de file, car « tout exclus qu'elles nous aient fait, elles n'en restent pas moins notre affaire. »

Pour Lacan, la panne de la recherche, la « déviation » qu'a subie la psychanalyse tiennent à la « hiérarchie » qui règne dans les sociétés de psychanalyse. Dans quatre articles qui ouvrent la revue, Lacan s'en prend à tout ce que celle-ci entraîne : À la suffisance, à la « bonté » du psychanalyste, à la théorie narcissique de la cure (alliance avec la partie saine du moi de l'analysé, identification au mal* de l'analyste posé comme terme de la cure, etc.).

À côté de ses critiques, Lacan multiplie les notations destinées à éviter selon lui le retour de semblables écueils au sein de son école, en particulier en repensant le problème de la formation des analystes.

La revue elle-même aura un autre rôle : elle permettra de lever l'embarras de déterminer qui pourra se déclarer ou non élève de Lacan. « Scilicet » n'est fermé à personne, mais quiconque n'y aura pas figuré ne saurait être reconnu pour être de mes « élèves ».

Ses élèves pourtant ne signent pas les articles qui constituent la deuxième partie de la revue. Leurs noms n'apparaîtront que sur une liste collective. S'inspirant de Bourbaki⁴⁸⁶, Lacan a employé ce remède de cheval pour prévenir ce « narcissisme des petites différences », ce « bel esprit » qui contrarie le caractère scientifique que doit avoir une recherche. Du même coup doit apparaître la cohésion d'un véritable groupe de travail théorique.

⁴⁸⁵ Revue paraissant trois fois par an. Le numéro 15 F. On relève dans le sommaire du premier numéro un article sur la « signification de la mort par suicide », un autre sur « l'hallucination ». (cf. la Revue des Revues, d'Yves Florenne, dans le Monde du 13 mars).

* Il s'agit d'une coquille : il faut lire « identification au moi de l'analyste ».

⁴⁸⁶ Célèbre Ecole de mathématiques dont les publications sont anonymes.

Cette absence de signature aura ainsi l'avantage de permettre à certains analystes appartenant aux sociétés qui critiquent Lacan de pouvoir publier leurs travaux dans « Scilicet ». Lacan lui-même signera ses textes. C'est, vu son rôle doctrinaire, « afin de marquer la liberté de ses collaborateurs ».

R. Higgins.

Le point de vue du psychanalyste au dossier de Tonus : « Névroses et psychoses. Où commence l'anormal ? » in Tonus, n° 331, pp 2-3.

QUESTION – Quelle est la différence entre névrose et psychose ?

J. LACAN – Celle que vous trouverez dans n'importe quel manuel de psychiatrie.

QUESTION – La cure psychanalytique peut-elle guérir une psychose ?

J. LACAN – Oui.

QUESTION – Depuis quinze ans, vous tenez un séminaire, à Sainte-Anne, puis à l'École Normale. Pendant les deux premiers trimestres de votre année d'enseignement 1955-56, vous avez examiné le traitement possible de la psychose. Vous avez reproduit le plus important de ce que vous avez donné à ce séminaire dans un article paru dans vos « Écrits »⁴⁸⁷ sous le titre « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »...

J. LACAN – J'examine en effet la question de savoir si la psychanalyse est articulable à la psychose. Un demi-siècle de freudisme appliqué à la psychose laisse son problème encore à repenser, autrement dit au statu quo ante.

QUESTION – Vous écrivez, à propos de « L'introduction au narcissisme » de Freud : « On s'en est servi à un pompage, aspirant et refoulant au gré des temps du théorème, de la libido par le *percipiens*, lequel est ainsi apte à gonfler et à dégonfler une réalité baudruche »...

J. LACAN – Freud donnait la première théorie du mode selon lequel le moi se constitue d'après l'autre dans la nouvelle économie subjective, déterminée par l'inconscient : on y répondait en acclamant dans ce moi la *retrouvaille* du bon vieux *percipiens* à toute épreuve et de la fonction de synthèse. Comment s'étonner qu'on n'en ait tiré d'autre profit pour la psychose que la promotion définitive de la notion de perte de réalité ?

QUESTION – Et qu'est-ce que Freud nous a apporté ?

J. LACAN – Pour le problème de la psychose, son apport a abouti à une retombée. Cette retombée est immédiatement sensible dans le simplisme des ressorts qu'on invoque en des conceptions qui se ramènent toutes à ce schéma fondamental : comment faire passer l'intérieur dans l'extérieur ? Le sujet, en effet, a beau englober ici un Ça opaque, c'est tout de même en tant que *moi*, c'est-à-dire de façon tout à fait exprimée dans l'orientation psychanalytique présente, en tant que ce même *percipiens* increvable, qu'il est invoqué dans la motivation de la psychose. Ce *percipiens* a tout pouvoir sur son corrélatif non moins inchangé, la réalité, et le modèle de ce pouvoir est pris dans une donnée accessible à l'expérience commune, celle de la projection affective. Car les théories présentes se recommandent pour le mode absolument incritiqué, sous lequel ce mécanisme de la projection y est mis en usage. Tout y objecte et rien n'y fait pourtant, et moins que tout l'évidence clinique qu'il n'y a rien de commun entre la projection affective et ses prétendus effets délirants, entre la jalousie de l'infidèle et celle de l'alcoolique par exemple.

QUESTION – En ce qui concerne la différence entre névrose et psychose, de la lecture des manuels psychiatriques, j'ai retenu à peu près ceci : La névrose ? c'est une affection sans base anatomique comme l'est une maladie « fonctionnelle » sans lésion organique. Sa différence avec la psychose ? Elle

⁴⁸⁷ On sait que les *Écrits* de Jacques Lacan (Éditions du Seuil – Le Champ freudien) ont eu un retentissement énorme, non seulement dans le monde de la pensée mais aussi – et malgré leur hermétisme – auprès du grand public. Signalons que l'éminent psychanalyste dirige une nouvelle revue de l'École freudienne de Paris : *Scilicet* (Éditions du Seuil – Le Champ freudien).

réside dans le degré de conscience qu'a la personne de son état. Est-ce dans la ligne de votre conception ?

J. LACAN – Si vous voulez...

QUESTION – Vous disiez : comment s'étonner qu'on n'en ait pas tiré d'autre profit pour la psychose que la promotion définitive de la notion de perte de la réalité... En êtes-vous sûr ? Cela m'étonne. Je ne comprend pas...

J. LACAN – Eh bien, cela ne m'étonne pas et ce n'est pas tout. En 1924, Freud a écrit un article incisif : « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose » où il ramène l'attention sur le fait que le problème n'est pas celui de la perte de la réalité, mais du ressort de ce qui s'y substitue. Discours aux sourds puisque le problème est résolu ; le magasin des accessoires est à l'intérieur et on les sort au gré des besoins...

QUESTION – Dans votre chapitre des *Écrits* – « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » – vous dites : « Au demeurant, quel problème ferait-il encore obstacle au discours de la psychanalyse, quand l'implication d'une tendance dans la réalité répond de la régression du couple ? Quoi, pourrait-on lasser des esprits qui s'accommodent qu'on leur parle de la régression, sans qu'on y distingue la régression dans la structure, la régression dans l'histoire et la régression dans le développement – distinguées par Freud en chaque occasion comme topique, temporelle ou génétique... »

J. LACAN – Je précise dans ce passage que nous renonçons ici à l'inventaire de la confusion. Il est usé pour ceux que nous formons et il n'intéresserait pas les autres.

Nous nous contenterons de proposer à leur méditation commune l'effet de dépaysement que produit, au regard d'une spéculation qui s'est vouée à tourner en rond entre développement et entourage, la seule mention des traits qui sont pourtant l'armature de l'édifice freudien, à savoir l'équivalence maintenue par Freud de la fonction imaginaire du phallus dans les deux sexes (longtemps le désespoir des amateurs de fausses fenêtres « biologiques », c'est-à-dire naturalistes), le complexe de castration trouvé comme phase normative de l'assomption par le sujet de son propre sexe, le mythe du meurtre du père rendu nécessaire par la présence constituante du complexe d'Œdipe dans toute l'histoire personnelle et, *last but not...* l'effet de dédoublement porté dans la vie amoureuse par l'instance même répétitive de l'objet toujours à retrouver en tant qu'unique.

QUESTION – Qu'est-ce que la notion de pulsion dans Freud ?

J. LACAN – Faut-il rappeler encore le caractère foncièrement dissident de la notion de la pulsion dans Freud, la disjonction de principe de la tendance, de sa direction et de son objet, et non seulement sa « perversion » originelle, mais son implication dans une systématique conceptuelle, celle dont Freud a marqué la place, dès les premiers pas de sa doctrine, sous le titre des théories sexuelles de l'enfance ?

Ne voit-on pas qu'on est depuis longtemps loin de tout cela dans un naturisme éducatif qui n'a plus d'autre principe que la notion de gratification et son pendant, la frustration, nulle part mentionnée dans Freud. Sans doute les structures révélées par Freud continuent-elles à soutenir non seulement dans leur plausibilité, mais dans leur manœuvre les vagues dynamismes dont la psychanalyse d'aujourd'hui prétend orienter son flux. Une technique déshabillée n'en serait même que plus capable de « miracles » – n'était le conformisme de surcroît qui en réduit les effets à ceux d'un ambigü de suggestion sociale et de superstition psychologique.

QUESTION – Dans vos *Écrits* vous reproduisez, sous le titre : « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », votre rapport du colloque international réuni, à l'invitation de la Société Française de Psychanalyse, à Royaumont, du 10 au 13 juillet 1958. Vous dites : « Qu'une analyse porte les traits de

la personne de l'analysé, on en parle comme de ce qui va de soi. Mais on croit faire preuve d'audace à s'intéresser aux effets qu'y aurait la personne de l'analyste. C'est du moins ce qui justifie le frémissement qui nous parcourt aux propos de la mode sur le contre-transfert, contribuant sans doute à en masquer l'impropriété conceptuelle : pensez de quelle hauteur d'âme nous témoignons à nous montrer dans notre argile être faits de la même que ceux que nous pétrissons... »

J. LACAN – Et je précise que nous ne dénonçons pas pour autant ce que la psychanalyse d'aujourd'hui a d'antifreudien. Car, en cela, il faut lui savoir gré d'avoir mis bas le masque, puisqu'elle se targue de dépasser ce que d'ailleurs elle ignore, n'ayant retenu de la doctrine de Freud que juste assez pour sentir combien ce qu'elle vient à énoncer de son expérience y est dissonant. Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir authentiquement une *praxis* se rabat, comme il est commun en l'histoire des hommes, sur l'exercice d'un pouvoir.

QUESTION – Ce pouvoir, c'est le psychanalyste qui l'assume...

J. LACAN – Le psychanalyste assurément, dirige la cure. Le premier principe de cette cure, celui qu'on lui épelle d'abord, qu'il retrouve partout dans sa formation au point qu'il s'en imprègne, c'est qu'il ne doit point diriger le patient. La direction de conscience au sens du guide moral qu'un fidèle du catholicisme peut y trouver est ici exclue radicalement. Si la psychanalyse pose des problèmes à la théologie morale, ce ne sont pas ceux de la direction de conscience, en quoi nous rappelons que la direction de conscience en pose aussi. La direction de la cure est autre chose.

QUESTION – Elle comporte tout de même des... directives ?

J. LACAN – Elle consiste d'abord à faire appliquer par le sujet la règle analytique, soit les directives dont on ne saurait méconnaître la présence au principe de ce qu'on appelle « la situation analytique », sous le prétexte que le sujet les appliquerait au mieux sans y penser. Ces directives sont dans une communication initiale posées sous forme de consignes dont, si peu que les commente l'analyste, on peut tenir que jusque dans les inflexions de leur énoncé, ces consignes véhiculeront la doctrine que s'en fait l'analyste au point de conséquence où elle est venue pour lui. Ce qui ne le rend pas moins solidaire de l'énormité des préjugés qui, chez le patient, attendent à cette même place : selon l'idée que la diffusion culturelle lui a permis de se former du procédé et de la fin de l'entreprise.

Ceci déjà suffit à nous montrer que le problème de la direction s'avère, dès les directives de départ, ne pouvoir se formuler sur une ligne de communication univoque, ce qui nous oblige à en rester là de ce temps pour l'éclairer de sa suite.

Posons seulement qu'à le réduire à sa vérité, ce temps consiste à faire oublier au patient qu'il s'agit seulement de paroles, mais que cela n'excuse pas l'analyste de l'oublier lui-même.

La « Conférence du mercredi 19 juin 1968 » fut publiée dans le Bulletin de l'Association freudienne n° 35 page 3 à 9 en novembre 1985 avec la précision suivante : « Lors du travail sur l'Acte analytique au cours de la semaine d'été 1989, Claude Dorgenille a fait connaître et a commenté une conférence peu connue, prononcée par Jacques Lacan le 19.06. 68 [...] ».

⁽³⁾ Je ne suis pas un truqueur ; je ne veux pas avertir que je dirai quelques mots d'adresse pour clore l'année présente, comme s'exprime le papier de l'École, pour vous faire ce qu'on appelle un séminaire. J'adresserai quelques mots plutôt de l'ordre de la cérémonie.

J'ai fait cette année quelque part, si je me souviens bien, allusion au signe d'ouverture de l'année commençante dans les civilisations traditionnelles. Celui-là, c'est pour l'année scolaire qui se termine.

Il peut rester un regret qu'après avoir ouvert un concept comme celui de l'acte psychanalytique, le sort ait voulu que vous n'ayez, sur ce sujet, pu apprendre que la moitié de ce que j'avais l'intention d'en dire ; la moitié... à vrai dire un peu moins, parce que la procédure d'entrée, pour quelque chose d'aussi nouveau, jamais articulé comme dimension, que l'acte psychanalytique, ça a demandé en effet quelque temps d'ouverture.

Les choses, pour tout dire, ne conservent pas la même vitesse ; c'est plutôt quelque chose qui ressort à ce qui se passe quand un corps choit, est soumis à la même force ; au cours de sa chute, son mouvement, comme on dit, s'accélère, de sorte que vous n'aurez pas eu du tout la moitié de ce qu'il y avait à dire sur l'acte psychanalytique ; disons que vous en aurez eu un petit peu moins du quart.

C'est bien regrettable par certains côtés car, à vrai dire, il n'est pas dans mes us de terminer plus tard et en quelque sorte par raccroc ce qui se trouve d'une façon quelconque, quelle qu'en soit la cause, interne ou externe, avoir été interrompu.

À vrai dire, mon regret n'est pas sans s'accompagner par un autre côté de quelque satisfaction car enfin, dans ce cas-là, le discours n'a pas été interrompu par n'importe quoi, et de l'avoir été par quelque chose qui met en jeu, certainement à un niveau très bébé, mais qui met en jeu quand même quelque dimension qui n'est pas tout à fait sans rapport avec l'acte, eh bien mon Dieu, ce n'est pas tellement insatisfaisant.

Évidemment, il y a une petite discordance dans tout cela. L'acte psychanalytique, cette dissertation que je projetais était forgée pour les psychanalystes, comme on dit, mûris par l'expérience. Elle était destinée avant tout à leur permettre, et du même coup, à permettre aux autres, une plus juste estime du poids qu'ils ont à soulever, quand quelque chose précisément marque une dimension de paradoxe, d'antinomie interne, de profonde contradiction qui n'est pas sans permettre de concevoir la difficulté que représente pour eux d'en soutenir la charge.

Il faut bien le dire, ça n'est pas ceux qui, cette charge, la connaissent mieux dans sa pratique, qui ont marqué pour ce que je disais le plus vif intérêt. À un certain niveau, je dois dire qu'ils se sont vraiment distingués par une absence qui n'était certes point de hasard. De même, puisqu'on y est, je vous raconterai incidemment une petite anecdote à laquelle j'ai déjà fait allusion, mais je vais tout à fait l'éclairer. Une de ces personnes à qui j'envoyais galamment un poulet pour lui demander si cette absence était un acte m'a répondu : « *Qu'allez-vous penser ! Ni un acte, ni un acte manqué. Il se trouve que cette année, j'ai pris à onze heures et demie rendez-vous pour un long travail (il s'agissait de se refaire faire la denture) avec le praticien adéquat à onze heures et demie tous les mercredis* ». Ce n'est pas un acte, comme vous voyez. C'est une pure rencontre !

Ceci tempère pour moi le regret que quelque chose puisse rester en quelque sorte en suspens dans ce que j'ai à transmettre à la communauté psychanalytique et tout à fait spécialement à celle qui s'intitule du titre de mon école.

Par contre, une certaine dimension de l'acte qui a, elle aussi, son ambiguïté, qui n'est pas forcément ⁽⁴⁾ faite d'actes manqués, malgré bien sûr qu'elle donne du fil à retordre à ceux qui aimeraient penser les choses en termes traditionnels de la politique, quand même, il s'est trouvé quelque chose, je l'ai dit à l'instant, que les bébés ont relevé un beau jour du titre

d'acte et qui pourrait bien, comme ça, donner dans les années qui vont suivre à quelques gens du fil à retordre.

En tout cas la question – et c'est pour ça qu'aujourd'hui j'ai voulu vous adresser quelques mots – est justement de savoir si j'ai raison de trouver là comme une espèce de petite balance ou compensation, de me sentir en quelque sorte un tout petit peu allégé de ma propre charge.

Car enfin, si c'est à propos de la psychanalyse, ou plus exactement sur le support qu'elle m'offrait et parce que ce support était le seul, qu'il n'était pas possible ailleurs de saisir un certain nœud ou si vous voulez une belle, quelque chose de singulier, de pas repéré jusqu'alors dans ce à quoi il n'est pas facile de donner une étiquette de nos jours étant donné qu'il y a un certain nombre de termes traditionnels qui s'en vont un tout petit peu à vau-l'eau : l'homme, la connaissance, la connessence comme vous voudrez, ce n'est pas tout à fait de ça qu'il s'agit, ce certain nœud dont là-bas au crayon rouge j'ai pu aussi sur cette espèce de nœud-bulle que vous connaissez bien, c'est le fameux huit intérieur que j'ai fomenté déjà depuis quelque huit ans, ces termes : savoir, vérité, sujet, et le rapport à l'autre, voilà, il n'y a pas de mot pour les mettre ensemble tous les quatre, ces quatre termes sont pourtant devenus essentiels pour quelque chose qui est à venir, un avenir qui peut nous intéresser, nous autres qui sommes ici, dans un amphithéâtre, pas simplement pour faire de la clamation ni de la réclamation mais avec un souci de savoir justement, cet enseignement qui a manifesté je ne sais pas quoi de ce que, à la suite de cette grande déchirure, de ce côté patent qu'il y a quelque chose de ce côté-là qui ne va plus, que ce qui coiffait d'un terme qui n'est pas du tout de hasard l'Université, ça s'autorise de l'Univers c'est justement ici de ça qu'il s'agit.

Est-ce que ça tient, l'Univers ? L'Univers a fait beaucoup de promesses, mais il n'est pas sûr qu'il les tienne. Il s'agit de savoir si quelque chose qui s'annonçait, qui était une espèce d'ouverture sur la béance de l'Univers se soutiendra assez longtemps pour qu'on en voie le fin mot.

Cette question passe par ce que nous avons vu se manifester dans ces derniers mois, dans un endroit, comme ça, bizarrement permanent dans l'histoire. Nous avons vu se ranimer une fonction de lieu. C'est curieux. C'est essentiel. Peut-être qu'on n'aurait pas vu la chose se cristalliser si vivement s'il n'y avait pas eu lieu où ils revenaient toujours pour se faire tabasser.

Il ne faut pas vous figurer que ce qui s'ouvre, ce qui n'est ouvert comme question dans ce lieu, ce soit de notre tissu national le privilège. J'ai été, histoire de prendre l'air, passer deux jours à Rome où des choses semblables ne sont pas concevables simplement parce qu'à Rome il n'y a pas de Quartier latin. Ce n'est pas un hasard ! C'est drôle mais enfin c'est comme ça. Peut-être qu'ils le sont tous.

J'ai eu comme ça des choses qui m'ont bien plu. C'est plus facile de les repérer là-bas, ceux qui savent ce qu'ils font. Un petit groupe ? Je n'en ai pas vu beaucoup mais je n'en aurais vu qu'un que ça suffirait. Ils s'appellent les Oiseaux, *Ucelli*.

Comme je l'ai dit à quelques-uns de mes familiers, je suis en Italie – dans la stupeur il faut bien le dire, c'est le terme qu'on emploie, j'ai honte ! – populaire. Ça veut dire qu'ils savent mon nom. Ils ne savent bien sûr rien de ce que j'ai écrit ! mais, c'est ça qui est curieux, ils savent que les *Écrits* existent.

Il faut croire qu'ils n'en ont pas besoin, parce que les *Ucelli*, les Oiseaux en question, par exemple, sont capables d'actions comme celle-là qui évidemment, avec l'enseignement lacanien le rapport qu'ont les affiches des Beaux-Arts avec ce dont il s'agit politiquement, vraiment, mais ça veut dire qu'ils ont un rapport tout à fait direct : quand le doyen de la Faculté de Rome, accompagné d'un représentant éminent de l'intelligence vaticane, va leur faire à tous réunis – parce qu'il y a des assemblées générales aussi là-bas, où on leur parle, on est pour le dialogue, du côté bien entendu où ça sert – alors les *Ucelli* viennent avec un de ces grands machins comme il y en a quand on va dans des restaurants à la campagne, au

centre d'une table ronde, c'est un énorme parapluie, ils se mettent tous dessous, à l'abri, disent-ils, du langage !

J'espère que vous comprenez que ça me laisse un espoir. Ils n'ont pas encore lu les *Écrits* mais ils les liront ! En ont-ils vraiment besoin puisqu'ils ont trouvé ça ? Après tout, ce n'est pas le théoricien qui trouve la voie ; il l'explique. Évidemment, l'explication est utile pour trouver la suite du chemin. Mais comme vous voyez, je leur fais confiance. Si j'ai écrit quelques petites choses qui auraient pu servir aux psychanalystes, ça servira à d'autres dont la place, la détermination est tout à fait précisée par ⁽⁵⁾un certain champ, le champ qui est cerné par ce petit nœud (voir schéma*) qui est fait d'une certaine façon de couper dans une certaine bulle extraordinairement purifiée par les antécédents de ce qui a abouti à cette aventure et qui est ce que je me suis efforcé de repérer devant vous comme étant le moment d'engendrement de la science.

Donc, cette année, à propos de l'acte psychanalytique, j'en étais au moment où j'allais vous montrer ce que comporte d'avoir à prendre place dans le registre du sujet supposé savoir, et ceci justement quand on est psychanalyste, non pas qu'on soit le seul mais qu'on soit particulièrement bien placé pour en connaître la radicale division.

En d'autres termes, cette position inaugurale à l'acte psychanalytique qui consiste à jouer sur quelque chose que votre acte va démentir. C'est pour cela, j'avais réservé pendant des années, mis à l'abri, mis à l'écart le terme de *Verleugnung* qu'assurément Freud a fait surgir à propos de tel moment exemplaire de la *Spaltung* du sujet ; je voulais le réserver, le faire vivre là où assurément il est poussé à son point le plus haut de pathétique, au niveau de l'analyste lui-même.

À cause de ça, il a fallu que je subisse, pendant des années, le harcèlement de ces êtres qui suivent la trace de ce que j'apporte pour tâcher de voir où est ce qu'on pourrait bricoler un petit morceau, où j'achopperais. Alors quand je parlais de *Verwerfung*, qui est un terme extrêmement précis et qui situe parfaitement ce dont il s'agit quant à la psychose, on rappelait que ce serait beaucoup plus malin de se servir de *Verleugnung* ; enfin on trouve de tout cela des traces dans de pauvres conférences et médiocres articles. Le terme de *Verleugnung* eut pu prendre, si j'avais pu cette année vous parler comme il était prévu, sa place authentique et son poids plein.

C'était le pas suivant à faire. Il y en avait d'autres que je ne peux même pas indiquer. Assurément, une des choses dont j'aurai été le plus frappé au cours d'une expérience d'enseignement sur lequel vous pourrez bien me permettre de jeter aujourd'hui un regard en arrière, et ceci justement dans le tournant, c'est la violence des choses que j'ai pu me permettre de dire. Deux fois à Sainte-Anne par exemple, j'ai dit que la psychanalyse, c'était quelque chose qui avait ça au moins pour elle que dans son champ – quel privilège ! – la canaillerie ne pouvait virer qu'à la bêtise. Je l'ai répété deux années de suite comme ça, et je savais de quoi je parlais !

Nous vivons dans une ère de civilisation où, comme on dit, la parole est libre, c'est-à-dire que rien de ce que vous dites ne peut avoir de conséquence. Vous pouvez dire n'importe quoi sur celui qui peut bien être à l'origine de je ne sais quel meurtre indéchiffrable ; vous faites même une pièce de théâtre là-dessus. Toute l'Amérique – new-yorkaise, pas plus – s'y presse. Jamais auparavant dans l'histoire une chose pareille n'eut été concevable sans qu'aussitôt on ferme la boîte. Dans le pays de la liberté, on peut tout dire, puisque ça n'entraîne rien.

Il est assez curieux qu'à partir simplement du moment où quelques pavés se mettent à voler, pendant au moins un moment tout le monde ait le sentiment que toute la société pourrait s'en trouver intéressée de la façon la plus directe dans son confort quotidien et dans son avenir.

* Le schéma manque dans la transcription

On a même vu les psychanalystes s'interroger sur l'avenir du métier. À mes yeux, ils ont eu tort de s'interroger publiquement. Ils auraient mieux fait de garder ça pour eux, parce que quand même, les gens qui les ont vus s'interroger là-dessus, justement, alors qu'ils les interrogeaient sur tout autre chose, ça les a un peu fait marrer. Enfin on ne peut pas dire que la cote de la psychanalyse a monté !

J'en veux au Général. Il m'a chopé un mot que depuis longtemps j'avais – et ce n'était pas pour l'usage bien sûr qu'il en a fait : la chienlit psychanalytique. Vous ne savez pas depuis combien d'années j'ai envie de donner ça comme titre à mon séminaire. C'est foutu maintenant !

Puis je vais vous dire, je ne regrette pas parce que je suis trop fatigué ; c'est suffisamment visible comme ça ; je n'ai pas besoin d'y ajouter un commentaire.

Enfin ce serait une chose quand même que j'aimerais bien – tout le monde n'aimerait pas ça mais moi j'aimerais bien –, l'enseignement de la psychanalyse à la Faculté de médecine.

Vous savez, il y a comme ça des types très remuants, je ne sais pas quelle mouche les pique, qui se pressent pour être là, à cette place ; je parle de personnes de l'École Freudienne de Paris. Je sais bien qu'à la Faculté de médecine, on connaît l'histoire des doctrines médicales ; ça veut dire qu'on en a vu passer, des choses, de l'ordre, à nos yeux, avec le recul de l'histoire de l'ordre de la mystification. Mais ça ne veut pas dire que la psychanalyse telle qu'elle est enseignée là où elle est enseignée officiellement –⁽⁶⁾ on vous parle de la lido comme de quelque chose qui passe dans les vases communicants, comme s'exprimait, au début du temps où j'ai commencé à essayer de changer un peu ça, un personnage absolument incroyable, une lychantique libidinale – enseigner la psychanalyse comme on l'enseigne, disons le mot, à l'Institut, ça serait formidable, surtout à l'époque où nous vivons, où quand même les enseignés, comme on dit, se mettent à avoir quelque exigence. Je trouve ça merveilleux. Qu'on voie ce qu'on peut faire d'un certain côté comme enseignement de la psychanalyse, après avoir fait ce petit tour d'horizon et vous avoir montré les espoirs de bon temps que la suite de ces choses réserve à certains ; vous me direz, bien sûr, que le personnage par exemple en question pourrait toujours se mettre à enseigner du Lacan. Évidemment, ce serait mieux ! Mais faudrait-il encore qu'il le puisse, parce qu'il y a un certain article paru dans « *Les cahiers sur l'analyse* » de psychanalyse sur l'objet *a* à propos duquel, (je regrette de le dire, ça va encore choquer quelques-uns de mes plus proches et plus chers collègues) ça n'a été qu'une longue petite fusée de rires chez ces damnés normaliens, comme par hasard. Moi-même j'ai été forcé, dans une petite note discrète quelque part juste avant que paraissent mes *Écrits*, d'indiquer que, quel que soit le besoin qu'on a de travailler le marketing psychanalytique, il ne suffit pas de parler de l'objet *a* pour que ce soit tout à fait ça !

En tout cas, je voudrais prendre les choses d'un peu plus haut et puisque j'ai préparé quelques mots – pas ceux-là, je dois dire que je me suis laissé un peu aller, vu la chaleur, la familiarité, l'amitié que dégage cette ambiance, à savoir ces figures dont il n'y a pas une que je ne reconnaisse pour l'avoir vue dans les débuts de cette année – puisque j'ai parlé de ces quatre termes, repérons, histoire pour ceux qui sont un peu dans la courte vue et qui ne se rendraient pas compte de l'importance tout à fait critique d'une certaine conjoncture, rappelons-en les principales articulations. À savoir d'abord le savoir car, en fin de compte, c'est tout de même assez curieux du côté du savoir jusqu'à présent des classiques qu'on soit sage, et – une partie de la position sage est évidemment de se tenir tranquille. Que ce soit au niveau et comme on le dit très justement à un niveau privilégié de la transmission du savoir qu'il se passe tellement de choses, ça vaut peut-être la peine qu'on bénéficie d'un peu de recul dans le regard.

Voilà, il y a une fonction, naturellement, je m'excuse auprès des personnes qui sont ici – il y en a peu – qui viennent ici pour la première fois, et qui viennent histoire de voir un peu ce que je pourrais raconter si on m'interrogeait sur les événements ; je ne vais pas pouvoir

faire la théorie de l'Autre, et c'est bien ça déjà qui rend très difficile un tel entretien, une interview ; il faudrait expliquer ce que c'est, l'Autre ? Nous commençons par lui parce que c'est la clé. Donc pour les personnes qui ignorent ce que c'est que l'Autre, je veux dire d'un côté que je l'ai défini strictement comme un lieu, le lieu où la parole vient prendre place. Ça ne se livre pas tout de suite, ça : lieu où la parole vient prendre place. Mais enfin c'est une fonction topologique tout à fait indispensable pour dégager la structure logique radicale dont il s'agit dans ce que j'ai appelé tout à l'heure ce nœud ou cette bulle, ce creux dans le mode à propos de quoi s'évoque cette vieille notion du sujet ; vieille notion du sujet qui n'est plus réductible à l'image du miroir ni de quoi que ce soit de fondre d'un reflet omniprésent. Mais effectivement cette bulle est vagabonde, encore grâce à quoi ce monde n'est plus à proprement parler un monde. Cet Autre, il est là depuis un bout de temps, bien sûr. On ne l'avait pas vraiment dégagé parce que c'est une bonne place et qu'on y avait installé quelque chose qui y est encore pour la plupart d'entre vous, qui s'appelle Dieu. *Il vecchio con la barba* ! il est toujours là. Les psychanalystes n'ont vraiment pas ajouté grand-chose à la question de savoir, point essentiel, s'il existe ou s'il n'existe pas. Tant que ce ou sera maintenu, il sera toujours là.

Néanmoins, grâce à la bulle, nous pouvons faire comme s'il n'était pas là. Nous pouvons traiter de sa place. À sa place, justement, il n'a jamais fait de doute que gîtait ce dont il s'agit quant au savoir. Tout savoir nous vient de l'Autre – je ne parle pas de Dieu, je parle de l'Autre. Il y a toujours un Autre où est la tradition, l'accumulation, le réservoir.

Sans doute on soupçonnait qu'il peut se passer des choses ; on appelait ça la découverte, ou même encore de ces variations dans l'éclairage, de ces façons de dispenser l'enseignement qui en changeaient, en quelque sorte, l'accent et le sens, ce qui justement a fait pendant un certain temps que l'enseignement, ça naît encore. Est-ce que vous avez jamais aperçu que ce qui fait qu'un enseignement a une prise, c'est peut-être que, justement, dans une certaine façon de le redistribuer, il s'inscrit dans son dessin, dans son tracé, dans sa structure quelque chose qui n'est pas immédiatement dit mais que c'est ça qui est entendu ? Pourquoi, après tout depuis un certain temps cette corde ne paraîtrait-elle pas un peu usée à ceux qui sont sur ⁷les bancs ? Je veux dire que ce qui n'est pas dit pour être entendu, il faudrait encore que ce soit quelque chose qui en vaille la peine et pas une simple hypocrisie par exemple, que c'est peut-être pour quelque chose au fait que ce soit au niveau des facultés des lettres ou encore des écoles d'architecture que ça se soit mis à flamber.

Dans ce rapport du sujet avec l'Autre, la psychanalyse apporte une dimension radicalement neuve. C'est plus que ce que j'ai appelé à l'instant encore ça une découverte ; même ça, garde encore quelque chose d'anecdotique. C'est un profond remaniement de tout le rapport.

Il y a un mot que j'ai rentré ici il y a quelques années dans cette dialectique, c'est le mot « la vérité ». Et puis, à vrai dire, avant de l'articuler précisément comme je l'ai fait ici un certain jour et comme en porte la marque parfaitement logicisée l'article qui s'appelle dans mes *Écrits* « La vérité et la science », j'avais donné à ce mot une autre fonction, dans un article qui s'appelle « *La chose freudienne* » où on peut lire ces termes : « Moi la vérité je parle ».

Qui ? ce je qui parle ? Ce nouveau, à la vérité, une prosopopée, un de ces jeux enthousiastes, il se trouve que je me suis permis de l'articuler pour le centenaire de Freud, et à Vienne ; c'était un cri plutôt de l'ordre de ce qu'un Munch a si bien mis dans une gravure célèbre, cette bouche qui se tord où nous voyons surgir l'anéantissement sublime de tout un paysage.

Il y a très longtemps, à Vienne, j'ai dit spécialement là qu'on n'avait point entendu le mot de Vérité. C'est un mot très dangereux ; mis à part l'usage que l'on en fait quand on le châtre, à savoir dans les traités de logique, on sait depuis longtemps qu'on ne sait pas ce que cela veut dire.

Qu'est-ce que la vérité ? c'est précisément la question qu'il ne faut pas poser. J'ai fait allusion à Lyon, quand j'y ai parlé en octobre dernier, à un certain morceau de Claudel, très brillant, que je vous recommande. Je n'ai pas eu le temps d'en relever pour vous avant de venir ici – je ne savais pas que j'en parlerais – les pages mais vous le trouverez en cherchant bien dans la table des matières des proses de Claudel, en cherchant à Ponce-Pilate naturellement.

Il décrit, ce texte, tout ce qu'il arrive de malheur à ce bienveillant administrateur colonial pour avoir prononcé mal à propos cette question : « Qu'est-ce que la vérité ? » chez des gens pour l'instant qui se situent bien sûr dans cette zone futile de ces zèbres auxquels il est dangereux d'énoncer la vérité psychanalytique, qui donnent une application terrible à ces mots recueillis au tournant d'une de ces pages « Moi la vérité je parle », ils vont dire la vérité dans des endroits où on n'en a aucun besoin mais où elle porte.

Il est très possible qu'une certaine chose qu'on avait réussi si bien à tamponner sous le nom de lutte des classes en devienne tout d'un coup quelque chose de tout à fait dangereux. Bien sûr, on peut compter sur de saines fonctions existant depuis toujours pour le maintien de ce dont il s'agit, à savoir de laisser les choses dans le champ du partage du pouvoir.

Il faut bien le dire, les gens qui s'y connaissent un peu en fait de maniement de la vérité ne sont pas aussi imprudents. Ils ont la vérité, mais ils enseignent : tout pouvoir vient de Dieu. Tout. Ça ne vous permet pas de dire que c'est seulement le pouvoir qui leur convient. Même le pouvoir qui est contre Dieu, il vient de Dieu, pour l'Église. Dostoïevski avait très bien aperçu ça. Comme il croyait à la vérité, Dieu lui faisait une peur bleue. C'est pour ça qu'il a écrit *Le Grand Inquisiteur*. C'était la conjonction en somme prévue à l'avance de Rome et de Moscou ! Je pense que quand même quelques-uns d'entre vous ont lu ça. Mais c'est quasiment fait, mes petits amis, et vous voyez bien que ce n'est pas si terrible que ça ! Quand on est dans l'ordre du pouvoir, tout s'arrange !

C'est bien pour ça qu'il est utile que la vérité soit quelque part, dans un coffre-fort. Mais si vous prenez au sérieux la prosopopée « Moi la vérité je parle » ça peut avoir d'abord, hélas pour celui qui se met dans cette voie, de grands inconvénients.

Voyons quand même ce que nous, analystes pouvons peut-être avoir apporté là-dessus de nouveau. Évidemment, notre champ est très limité. Il est au niveau de la bulle.

La bulle, comment elle se définit ? Elle a une portée très limitée. Si, après tant d'années, après en avoir montré ce qui en est proprement la structure, c'est maintenant de logique que je vous parle, ce n'est pas un hasard ; c'est parce que tout de même il est clair que ce savoir qui nous intéresse, nous analystes, n'est proprement que ce qui se dit. Si je dis que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est parce que cet inconscient qui nous intéresse est ce qui peut se dire et que se disant, il engendre le sujet.

C'est parce que le sujet est une détermination de ce savoir qu'il est ce qui court sous ce savoir mais ⁽⁸⁾qu'il n'y court pas librement, qu'il y rencontre des butées. C'est en cela et en rien d'autre que nous avons affaire à un savoir. Qui dit le contraire est amené sur les voies que j'ai appelées tout à l'heure celles de la mystification. C'est parce que l'inconscient est la conséquence de ce qui a pu se cerner qui a montré que ce rapport au discours a des conséquences beaucoup plus complexes que ce qu'on avait vu jusque-là, c'est nommément que le sujet, d'être second par rapport au savoir, il apparaît qu'il ne dit pas tout ce qu'il sait, point dont elle se doutait pas, même si depuis longtemps on soupçonnait qu'il ne sait pas ce qu'il dit.

Tel est le point qui a permis la constitution de la bulle ; il résiste très précisément en ceci qu'à ce propos nous apercevons comment se produit la dimension de la vérité. La vérité, c'est ce que nous apprend la psychanalyse, elle gît au point où le sujet refuse de savoir. Tout ce qui est rejeté du symbolique reparait dans le réel. Telle est la clé de ce qu'on appelle le symptôme. Le symptôme, c'est ce nœud réel où est la vérité du sujet.

Au début – très tôt – de ces menus épisodes, je vous ai dit : « Ils sont la vérité ». Ils sont la vérité, ça ne veut pas dire qu'ils la disent. La vérité, ce n'est pas quelque chose qui se fait comme ça, sans labeur. C'est même pour cela qu'elle prend ce corps qui s'appelle le symptôme, qu'elle démontre où est le gîte de ce qui s'appelle vérité.

Alors ce savoir refusé que vous venez chercher dans l'échange psychanalytique, est-ce que c'est le savoir du psychanalyste ? Illusion. Le psychanalyste sait peut-être quelque chose, il sait ça en tout cas concernant la nature de la vérité. Mais pour la suite, à savoir du savoir refusé, là il n'en sait pas lourd. C'est pour cela que l'enseignement de la psychanalyse prise au niveau de ce qui serait substantiel apparaîtrait comme ce que ça est : une pantalonnaise. La libido dont je vous parlais tout à l'heure par exemple, si ça veut dire ce que j'appelle le désir, il est vraiment assez piquant que ça ait été découvert, suivi à la trace chez le névrosé, c'est-à-dire celui dont le désir ne se soutient que soutenu de fiction. Dire qu'ils sont la vérité n'est certes pas vous la livrer, ni à vous, ni à eux. Mais il a peut-être son poids que l'on sache, ce mécanisme d'un échange, échange qui est celui-ci qui fait que ce qui est dit par le sujet, quoique ce soit qu'il le sache ou non, ne devient savoir que d'être reconnu par l'Autre. Et c'est là précisément d'ailleurs ce que veut dire la notion tout à fait primitive, taillée à la hache, qui s'appelle la censure... C'est l'Autre, pendant longtemps, pendant les temps d'autorité, qui a toujours défini ce qui peut être dit et ce qui ne le peut pas. Mais il serait tout à fait vain de lier cela à des configurations dont l'expérience montre bien que puisqu'elles peuvent être caduques, elles l'étaient déjà quand elles fonctionnaient.

C'est d'une façon structurale que ce n'est qu'au niveau de l'Autre que ce qui détermine le sujet s'articule en savoir ; que l'énonciation, qui est celle dont le sujet n'est pas du tout forcément celui qui parle, que l'énonciation par l'autre trouve désigné celui-là qui l'a dit ; l'Autre a d'abord été celui qu'il est toujours quand l'analyste interprète et qui dit au sujet « vous je » ce je qui est vous, je dis c'est ça. Et il arrive que ça ait des conséquences. C'est cela qui s'appelle l'interprétation. Pendant un temps, cet Autre qui était philosophe a forgé, lui, le sujet supposé savoir. C'était déjà une tromperie comme il suffit d'ouvrir Platon pour s'en apercevoir. Il lui faisait dire, au pauvre sujet, tout ce qu'il voulait qu'il dise. À la fin, le sujet a appris ; il a appris à dire tout seul « je dis noir n'est pas blanc » par exemple, « je dis ou c'est vrai ou c'est faux ». Mais le total de ce que je dis là est certainement vrai car ou c'est vrai ou c'est faux.

Naturellement, c'est bébé comme le mouvement du 22 mars. Ce n'est pas vrai que ou c'est vrai ou c'est faux. Mais ça se soutient. Le sujet a appris à endosser d'un « je dis » quelque chose dont il se déclarait prêt à répondre dans un débat dont les règles étaient à l'avance, et c'est cela qui s'appelle la logique.

Chose étrange, c'est de ce qui s'est purifié dans cette voie de l'isolement de l'articulation logique, du détachement du sujet de tout ce qui peut se passer entre lui et l'Autre – et Dieu sait qu'il peut s'en passer, des choses, jusques et y compris la prière – qu'est sortie la science, le savoir. Non pas n'importe quel savoir, un savoir pur qui n'a rien à faire avec le réel ni, du même coup, avec la vérité, car le savoir de la science est, par rapport au réel, ce qu'on appelle en logique le complément d'un langage. Ça fonctionne à côté du réel mais sur le réel ça mord. Ça introduit la bulle, c'est-à-dire après tout quelque chose qui, du point de vue de la connaissance, n'a pas beaucoup plus d'importance qu'un gag. Mais ça donne finalement la seule chose qui incarne après tout vraiment les lois de Newton, à savoir le premier spoutnik, qui est assurément le meilleur gag que nous ayons vu puisque ça fout le monde en l'air, le gag...arine. Car qu'est-ce que ça a à faire avec le cosmos, en tant que nous avons avec lui un rapport, qu'on puisse se mettre à faire ⁽⁹⁾six fois le tour de la terre en vingt-quatre heures, d'une façon qui assurément dépassait tout à fait l'entendement de ceux qui croyaient que le mouvement, ça a un rapport avec l'effort ?

Enfin la bulle a fait d'autres siennes depuis. Seulement il en reste un résidu, en quelque sorte. C'est que celui qui parle n'est pas toujours capable de dire « je » dis comme le prouve – c'est en ceci que nous sommes des témoins, nous psychanalystes – que nous,

psychanalystes, qui sommes capables de le lui dire, ce qu'il dit, nous sommes capables dans un petit nombre de cas, surtout s'ils y mettent énormément de bonne volonté, s'ils viennent chez nous énormément parler, il arrive ceci que nous leur interprétons quelque chose. Et qu'est-ce que c'est d'interpréter quelque chose ? Nous ne leur interprétons jamais le monde ; nous leur apportons comme ça un petit morceau de quelque chose qui a l'air d'être quelque chose qui aurait tenu sa place sans qu'ils le sachent dans leur discours. D'où est-ce que nous, analystes, nous tirons ça ? Il y a quelque chose sur quoi j'aurais aimé cette année vous faire méditer, ce sont les paroles gelées de Rabelais. À la vérité, comme beaucoup de choses, c'est déjà écrit il y a longtemps mais personne ne s'en est aperçu. J'ai mis beaucoup l'accent sur un certain M. Valdemar écrit par Poe. J'en ai fait un usage si l'on peut dire satirique. J'ai parlé à ce propos de quelque chose qui n'était rien d'autre que ce que je dénonçais ici une fois de plus, à savoir cette survivance quasi hypnotiseuse du discours freudien et des sociétés mortes qu'elle a l'air de maintenir parlantes.

C'est un mythe qui va plus loin. Ce que déclenche l'interprétation n'est pas toujours bien net quant à ce dont il s'agit, si ce sont des réalités de vie ou de mort. Ce vers quoi je vous aurais cette année, si j'eus pu parler de l'acte psychanalytique jusqu'au terme, ç'aurait été pour vous dire que ce n'est pas pour rien si je vous ai parlé du désir du psychanalyste, car il est impossible de tirer d'ailleurs que du fantasme du psychanalyste et c'est cela qui peut assurément donner un petit peu le frisson, mais nous n'en sommes pas à ça près par le temps qui court que c'est du fantasme du psychanalyste, à savoir de ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole, et où vient avec insistance se multiplier cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet.

Ainsi se confirme que la vérité se fait savoir par l'Autre. Ceci justifie que ce soit toujours ainsi qu'elle soit sortie. Ce que nous savons de plus, c'est que c'est dans un rapport à l'Autre qui n'a plus rien de mystique ni de transcendantal que ceci se produit et le nœud dont j'ai dessiné la courbe sur ce tableau sous la forme de cette petite boucle qui est là et dont pour un rien vous verrez qu'elle pourrait se refermer de façon à n'apparaître plus que comme un cercle, se souder dans sa duplicité de boucle, c'est ce que nous donne l'expérience, à savoir que le sujet supposé savoir, là où il est vraiment, c'est-à-dire non pas nous, l'analyste, mais en effet ce que nous supposons qu'il sait, ce sujet, ceci en tant qu'il est inconscient, se redouble avec ce sur quoi la pratique, cette pratique qui est un petit peu en rase-mottes, lui met en parallèle, à savoir ce sujet supposé demande – n'ai-je pas vu quelqu'un qui paraissait tout fier d'interroger un membre du mouvement du 22 mars – ne le nommons pas – pour lui demander : « *Qu'est-ce que vous nous demandez à nous analystes ?* » J'ai écrit quelque part que l'analyste était ce personnage privilégié assurément comique qui, avec de l'offre, faisait de la demande. Il est bien évident que là ça n'a pas marché mais ça ne prouve pas que nous n'ayons rien à voir avec ce qui se passe à ce niveau. Ça veut dire qu'ils ne nous demandent rien. Et après ! C'est justement l'erreur de l'analyste que de croire que ce où nous avons à intervenir comme analystes, c'est au niveau de la demande, ce qui ne cesse pas de se théoriser, alors que ce dont il s'agit, c'est très précisément de cet intervalle entre le sujet supposé savoir et le sujet supposé demande, et en ceci que l'on connaît pourtant depuis longtemps que le sujet ne sait pas ce qu'il demande. C'est ce qui permet qu'ensuite il ne demande pas ce qu'il sait.

Cet intervalle, cette béance, cette bande de Moebius pour la reconnaître là où elle est, dans ce petit nœud griffonné, comme j'ai pu au tableau, à la vérité je n'y ai pas mis beaucoup de soin, c'est ce qu'on appelle ce résidu, cette distance, cette chose à quoi se réduit entièrement pour nous l'Autre, à savoir l'objet **a**.

Ce rôle de l'objet **a** qui est de manque et de distance et non du tout de médiation, c'est sur cela que se pose, que s'impose cette vérité qui est la découverte, la découverte tangible – et puissent ceux qui l'auront touchée ne pas l'oublier – qu'il n'y a pas de dialogue,

le rapport du sujet à l'Autre est d'ordre essentiellement dissymétrique, que le dialogue est une duperie.

C'est au niveau du sujet en tant que le sujet s'est purifié que s'est instituée l'origine de la science. Qu'au niveau de l'Autre, il n'y a jamais rien eu de plus vrai que la prophétie. C'est par contre au niveau de l'Autre que la science se totalise, c'est-à-dire que par rapport au sujet, elle s'aliène complètement. Il s'agit de savoir où peut encore, au niveau du sujet, résider quelque chose qui soit justement de l'ordre de la prophétie.

Paru dans l'annuaire 1967-68 – Documents, rapports, chroniques – École pratique des hautes études – Section de sciences économiques et sociales pp. 189-194

Chargé de conférences : M. J. Lacan.

⁽¹⁸⁹⁾Notre retour à Freud heurte chacun du vide central au champ qu'il instaure, et pas moins ceux qui en ont la pratique.

On serait chez eux soulagé d'en réduire le mot d'ordre à l'histoire de la pensée de Freud, opération classique en philosophie, voire à son vocabulaire. On tourne les termes nouveaux dont nous structurons un objet, à nourrir des tâches de libraire.

Pousser toujours plus loin le primat logique qui est au vrai de l'expérience, est rendre ce tour à la poussière qu'il soulève.

Ou je ne pense pas ou je ne suis pas, avancer en cette formule l'ergo retourné d'un nouveau cogito, impliquait un passez-muscade qu'il faut constater réussi.

C'est qu'il prenait ceux qu'il visait à la surprise d'y trouver la vertu de notre schéma de l'aliénation (1964), ici saillante aussitôt d'ouvrir le joint entre le ça et l'inconscient.

Une différence morganiennne d'aspect, s'anime de ce qu'un ⁽¹⁹⁰⁾choix forcé la rende dissymétrique. Le « je ne pense pas » qui y fonde en effet le sujet dans l'option pour lui la moins pire, reste écorné du « suis » de l'intersection niée par sa formule. Le pas-je qui s'y suppose, n'est, d'être pas, pas sans être. C'est bien ça qui le désigne et d'un index qui est pointé vers le sujet par la grammaire. Ça, c'est l'ergot que porte le ne, nœud qui glisse au long de la phrase pour en assurer l'indicible métonymie.

Mais tout autre est le « pense » qui subsiste à compléter le « je ne suis pas » dont l'affirmation est refoulée primordialement. Car ce n'est qu'au prix d'être comme elle faux non-sens, qu'il peut agrandir son empire préservé des complicités de la conscience.

De l'équerre qui se dessine ainsi, les bras sont opération qui se dénomment : aliénation et vérité. Pour retrouver la diagonale qui rejoint ses extrémités, le transfert, il suffit de s'apercevoir que tout comme dans le *cogito* de Descartes, il ne s'agit ici que du *sujet supposé savoir*.

La psychanalyse postule que l'inconscient où le « je ne suis pas » du sujet a sa substance, est invocable du « je ne pense pas » en tant qu'il s' imagine maître de son être, c'est-à-dire ne pas être langage.

Mais il s'agit d'un groupe de Klein ou simplement du pont-aux-ânes scolastique, c'est dire qu'il y a un coin quart. Ce coin combine les résultats de chaque opération en représentant son essence dans son résidu. C'est dire qu'il renverse leur relation, ce qui se lit à les inscrire d'un passage d'une droite à une gauche qui s'y distinguent d'un accent.

Il faut en effet que s'y close le cycle par quoi l'impasse du sujet se consomme de révéler sa vérité.

Le manque à être qui constitue l'aliénation, s'installe à la réduire au désir, non pas qu'il soit ne pas penser (soyons spinozien ici), mais de ce qu'il en tienne la place par cette incarnation du sujet qui s'appelle la castration, et par l'organe du défaut qu'y devient le phallus. Tel est le vide si incommode à approcher.

Il est maniable d'être enveloppé du contenant qu'il crée. Retrouvant pour ce faire les chutes qui témoignent que le sujet n'est qu'effet de langage : nous les avons promues comme objets a. Quel qu'en soit le nombre et la façon qui les maçonne. reconnaissons-y pourquoi la notion de créature, de tenir au sujet* est préalable à toute fiction. On y a seulement méconnu le *nihil* même d'où procède la création, mais le *Dasein* inventé ⁽¹⁹¹⁾pour couvrir ces mêmes objets peu catholiques, ne nous donne pas meilleure mine à leur regard.

C'est donc au vide qui les centre, que ces objets empruntent la fonction de cause où ils viennent pour le désir (métaphore par parenthèse qui ne peut plus être éludée à revoir la catégorie de la cause).

* Le texte original est « suje ».

L'important est d'apercevoir qu'ils ne tiennent cette fonction dans le désir qu'à y être aperçus comme solidaires de cette refente (d'y être à la fois inégaux, et conjoignant à la disjoindre), de cette refente où le sujet s'apparaît être dyade, – soit prend le leurre de sa vérité même. C'est la structure du fantasme notée par nous de la parenthèse dont le contenu est à prononcer : S barré poinçon **a**.

Nous revoilà donc au *nihil* de l'impasse ainsi reproduite du sujet supposé savoir.

Pour en trouver le hile, avisons nous qu'il n'est possible de la reproduire que de ce qu'elle soit déjà répétition à se produire.

L'examen du groupe ne montre en effet jusqu'ici dans ses trois opérations que nous sommes : aliénation, vérité et transfert, rien qui permette de revenir à zéro à les redoubler : loi de Klein posant que la négation à se redoubler s'annule.

Bien loin de là, quand s'y opposent les trois formules dont la première dès longtemps frappée par nous s'énonce : il n'y a pas d'Autre de l'Autre, autrement dit pas de métalangage, dont la seconde renvoie à son inanité la question dont l'enthousiasme déjà dénonce qui fait scission de notre propos : que ne dit-il le vrai sur le vrai ?, dont la troisième donne la suite qui s'en annonce : il n'y a pas de transfert du transfert.

Le report sur un graphe des sens ainsi interdits est instructif ses convergences qu'il démontre spécifier chaque sommet d'un nombre.

Encore faut-il ne pas masquer que chacune de ces opérations est déjà le zéro produit de ce qui a inséré au réel ce qu'elle traite, à savoir ce temps propre au champ qu'elle analyse, celui que Freud a atteint à le dire être : répétition.

La prétérition qu'elle contient est bien autre chose que ce commandement du passé dont on la rend futile.

Elle est cet acte par quoi se fait, anachronique, l'immixtion de la différence apportée dans le signifiant. Ce qui fut, répété, diffère, devenant sujet à redite. Au regard de l'acte en tant qu'il est ce qui veut dire, tout passage à l'acte ne s'opère qu'à contresens. Il laisse à part *l'acting out* où ce qui dit n'est pas sujet, mais vérité.

(192)

C'est à pousser cette exigence de l'acte, que le premier nous sommes correct à prononcer ce qui se soutient mal d'un énoncé à la légère, lui courant : le primat de l'acte sexuel.

Il s'articule de l'écart de deux formules. La première : il n'y a pas d'acte sexuel, sous entend : qui fasse le poids à affirmer dans le sujet la certitude de ce qu'il soit d'un sexe. La seconde : il n'y a que l'acte sexuel, implique : dont la pensée ait lieu de se défendre pour ce que le sujet s'y refend : cf. plus haut la structure du fantasme.

La bisexualité biologique est à laisser au legs de Fliess. Elle n'a rien à faire avec ce dont il s'agit : l'incommensurabilité de l'objet **a** à l'unité qu'implique la conjonction d'êtres du sexe opposé dans l'exigence subjective de son acte.

Nous avons employé le nombre d'or à démontrer qu'elle ne peut se résoudre qu'en manière de sublimation.

Répétition et hâte ayant déjà été par nous articulées au fondement d'un « temps logique », la sublimation les complète pour qu'un nouveau graphe, de leur rapport orienté, satisfasse en redoublant le précédent, à compléter le groupe de Klein, – pour autant que ses quatre sommets s'égalisent de rassembler autant de concours opérationnels. Encore ces graphes d'être deux, inscrivent-ils la distance du sujet supposé savoir à son insertion dans le réel.

Par là ils satisfont à la logique que nous nous sommes proposées, car elle suppose qu'il n'y a pas d'autre entrée pour le sujet dans le réel que le fantasme.

A partir de là le clinicien, celui qui témoigne que le discours de ses patients reprend le nôtre tous les jours, s'autorisera à donner place à quelques faits dont autrement on ne fait rien : le fait d'abord qu'un fantasme est une phrase, du modèle d'*un enfant est battu*, que

Freud n'a pas légué aux chiens. Ou encore : que le fantasme, celui ci par exemple et d'un trait que Freud y souligne, se retrouve dans des structures de névrose très distinctes.

Il pourra alors ne pas rater la fonction du fantasme, comme on le fait à n'employer, sans la nommer, notre lecture de Freud qu'à s'attribuer l'intelligence de ses textes, pour mieux renier ce qu'ils requièrent.

Le fantasme, pour prendre les choses au niveau de l'interprétation y fait fonction de l'axiome, c'est-à-dire se distingue des lois de déduction variables qui spécifient dans chaque structure la réduction des symptômes, d'y figurer sous un mode constant. Le moindre ensemble, au sens mathématique du terme, en ⁽¹⁹³⁾ apprend assez pour qu'un analyste à s'y exercer, y trouve sa graine.

Ainsi rendu au clavier logique, le fantasme ne lui fera que mieux sentir la place qu'il tient pour le sujet. C'est la même que le clavier logique désigne, et c'est la place du réel.

C'est dire qu'elle est loin du *bargain* névrotique qui a pris à ses formes de frustration, d'agression etc., la pensée psychanalytique au point de lui faire perdre les critères freudiens.

Car il se voit aux mises en acte du névrosé, que le fantasme, il ne l'approche qu'à la lorgnette, tout occupé qu'il est à sustenter le désir de l'Autre en le tenant de diverses façons en haleine. Le psychanalyste pourrait ne pas se faire son servent.

Ceci l'aiderait à en distinguer le pervers, affronté de beaucoup plus près à l'impasse de l'acte sexuel. Sujet autant que lui bien sûr, mais qui fait des rets du fantasme l'appareil de conduction par où il dérobe en court-circuit une jouissance dont le lieu de l'Autre ne le sépare pas moins.

Avec cette référence à la jouissance s'ouvre l'ontique seule avouable pour nous. Mais ce n'est pas rien qu'elle ne s'aborde même en pratique que par les ravissements qui s'y tracent du lieu de l'Autre.

Où nous avons pour la première fois appuyé que ce lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps, qu'il n'est pas intersubjectivité, mais cicatrices sur le corps tégumentaires, pédoncules à se brancher sur ses orifices pour y faire office de prises, artifices ancestraux et techniques qui le rongent.

Nous avons barré la route au quiproquo qui, prenant thème du masochisme, noie de sa bave le discours analytique et le désigne pour un prix haut-le-cœur.

La monstration du masochisme suffit à y révéler la forme la plus générale à abrégé les vains essais où se perd l'acte sexuel, monstration d'autant plus facile qu'il procède à s'y doubler d'une ironique démonstration.

Tout ce qui élide un saillant de ses traits comme fait pervers, suffit à disqualifier sa référence de métaphore.

Nous pensons aider à réprimer cet abus en rappelant que le mot de couardise nous est fourni comme plus propre à épingle ce qu'il désigne dans le discours même des patients. Ils témoignent ainsi qu'ils perçoivent mieux que les docteurs, l'ambiguïté du rapport qui lie à l'Autre leur désir. Aussi bien le terme a-t-il ses lettres de noblesse d'être consigné par Freud dans ce qui de la bouche de l'homme aux rats, lui a paru digne d'être recueilli pour nous.

⁽¹⁹⁴⁾ Nous ne pouvons omettre le moment de fin d'une d'année où nous avons pu invoquer le nombre comme facteur de notre audience, pour y reconnaître ce qui suppléait à ce vide dont l'obstruction ailleurs, loin de nous céder, se reconforte à nous répondre.

Le réalisme logique (à entendre médiévalement), si impliqué dans la science qu'elle omet de le relever, notre peine le prouve. Cinq cents ans de nominalisme s'interpréteraient comme résistance et seraient dissipés si des conditions politiques ne rassemblaient encore ceux qui ne survivent qu'à professer que le signe n'est rien que représentation.

Pour plus de détails, indiquons que M. Jacques Nassif, élève de l'E.N.S., a résumé ces conférences pour les *Lettres de l'École Freudienne*. C'est l'organe intérieur d'un groupe qui avec nous l'en remercie.

Exposés d'élèves et travaux pratiques :

L'année s'est caractérisée vu l'ampleur de notre programme par l'absence de « séminaires fermés ». Néanmoins les exposés 1 et 3 de la rubrique suivante, pour concerner directement notre enseignement, peuvent être dits s'y inscrire.

– Exposés de conférenciers extérieurs :

31 novembre 1966, exposé de Jacques-Alain Miller ; 1^{er} février 1967, exposé du Professeur Roman Jakobson ; 15 mars 1967, exposé du Docteur André Green.

– Activité scientifique du Chargé de conférences :

a) *Enquêtes en cours* : Direction de l'école freudienne de Paris.

b) *Congrès, conférences, missions scientifiques* : Congrès de Baltimore : 18, 21 octobre 1966 où le chargé de conférences est invité avec son élève le Dr Guy Rosolato (les langages critiques et les sciences de l'homme). Il y communique en anglais sous le titre : « Of structure as an inmixing of an Otherness prerequisite to any subject whatever ».

Publications : Novembre 1966 : publication des *Écrits* (au Seuil), recueil de trente années d'enseignement de la psychanalyse.

Des journées d'études sur les psychoses furent organisées à la Maison de la Chimie, à Paris, les 21 et 22 octobre 1967. Jacques Lacan improvisa un discours de clôture (voir 1967-10-22) dont une transcription fut publiée par Recherches, Décembre 1968 Enfance aliénée II. Il ajouta donc à l'occasion de cette publication dans Recherches, une note datée du 26-9-68 dans ce même numéro de Recherches.

⁽¹⁵¹⁾Ceci n'est pas un texte, mais une allocution improvisée.

Nul engagement ne pouvant justifier à mes yeux sa transcription mot pour mot que je tiens pour futile, il me faut donc l'excuser.

D'abord de son prétexte : qui fut de feindre une conclusion dont le manque, ordinaire aux Congrès, n'exclut pas leur bienfait dont ce fut le cas ici.

Je m'y prêtai pour rendre hommage à Maud Mannoni : soit à celle qui, par la rare vertu de sa présence, avait su prendre tout ce monde aux rets de sa question.

La fonction de la présence, est, dans ce champ comme partout ; à juger sur sa pertinence.

Elle est certainement à exclure, sauf impudence notoire, de l'opération psychanalytique.

Pour la mise en question de la psychanalyse, voir du psychanalyste lui-même (pris essentiellement), elle joue son rôle à suppléer au manque d'appui théorique.

Je lui donne cours en mes écrits comme polémique, fait d'intermède en des lieux d'interstice, quand je n'ai pas d'autre recours contre l'obtusion qui défie tout discours.

Bien sûr est-elle toujours sensible dans le discours naissant, mais c'est présence qui ne vaut qu'à s'effacer enfin, comme il se voit dans la mathématique.

Il en est une pourtant dans la psychanalyse qui se soude à la théorie : c'est la présence du sexe comme tel, à entendre au sens où l'être parlant le présente comme féminin.

Que veut la femme ?, est, on le sait, l'ignorance où reste Freud jusqu'au terme, dans la chose qu'il a mise au monde.

Ce que femme veut, aussi bien d'être encore au centre aveugle du discours analytique, emporte dans sa conséquence que la femme soit psychanalyste-née (comme on s'en aperçoit à ce que régissent l'analyse les moins analysées des femmes).

Rien de tout cela ne se rapporte au cas présent puisqu'il s'agit de thérapie et d'un concert qui ne s'ordonne à la psychanalyse qu'à le reprendre en théorie.

C'est ici qu'il m'a fallu y suppléer pour tous autres que ceux qui m'entendent, par une sorte de présence qu'il me faut bien dire d'abus...⁽¹⁵²⁾puisque'elle va de la tristesse qui se motive d'une gaieté rentrée jusqu'à en appeler au sentiment de l'incomplétude là où il faudrait situer celle-ci en logique.

Une telle présence fit, paraît-il, plaisance. Que trace donc reste ici de ce qui porte comme parole, là où l'accord est exclu : l'aphorisme, la confidence, la persuasion, voire le sarcasme.

Une fois de plus, on l'aura vu, j'ai pris l'avantage de ce qu'un langage soit évident où l'on s'obstine à figurer le préverbal.

Quand verra-t-on que ce que je préfère est un discours sans paroles ?

Intervention sur l'exposé de P. Benoit : « Thérapie, Psychanalyse, Objet » Congrès de Strasbourg, le 11 octobre 1968 après-midi, publié dans Lettres de L'Ecole Freudienne 1969 n° 6 page 39.

Discussion :- [...]

P. Benoit reprend la parole pour souligner que le « petit caillou » dont a parlé sa patiente était en réalité un coquillage. Il pense que ce petit caillou était ce qu'elle aurait voulu qu'il lui donne, mais justement, c'est là la différence, il ne le lui a pas donné. En lui racontant cette histoire elle a voulu lui signifier qu'elle avait en quelque sorte compris la différence entre la psychothérapie et l'analyse entre lesquelles elle hésite encore toujours.

J. LACAN jette la remarque qu'il y avait beaucoup d'autres choses qu'on n'avait pas données à cette patiente.

F. Dolto, objecte à Melman qu'elle considère que la névrose obsessionnelle est très accessible à la psychothérapie.

X. Audouard s'étonne du sujet proposé, car pour lui il est arbitraire de vouloir distinguer psychothérapie et psychanalyse lorsqu'on est précisément psychanalyste. C'est le patient qui choisit l'une ou l'autre attitude et le rôle du psychanalyste est de repérer dans ce choix une structure de défense. La psychanalyse existe. Que certains sujets la refusent ou ne puissent s'y engager doit être analysé en fonction de leur structure.

J. P. Bauer répond à Audouard que pour apparemment arbitraire qu'elle soit, la distinction psychanalyse et psychothérapie existe d'abord parce que beaucoup d'analystes ont passé par une formation psychothérapique définie par un certain cadre. Il ne peut admettre non plus que ce soit le patient qui d'entrée de jeu, s'engage dans l'une ou l'autre voie : trop d'idéologies ternissent le miroir évoqué par Mme Dolto pour qu'un choix immédiat soit possible. Il se méfie de ce qui serait une croyance en un « être psychanalyste » qui nous fait supposer que nous sommes toujours capables de répondre en psychanalyste à telle demande ou à telle défense.

Intervention au Congrès de Strasbourg de l'Ecole Freudienne de Paris sur « Psychanalyse et psychothérapie » le 12 octobre 1968 au matin, publié dans Lettres de L'École Freudienne 1969 n° 6 page 42-48.

⁽⁴²⁾Présidence : I. Roublef et M. Safouan.

Intervention de J. Lacan.

Je ne suis pas intervenu hier soir parce que ç'aurait été intervenir « en conclusion ». C'est un rôle qui m'est réservé, c'est même inscrit sur le programme. On attend de moi demain que je conclue, après quoi on dira : il a bien parlé. Le résultat sera selon toute apparence, une apparence fondée sur les expériences antérieures, que personne n'aura rien entendu. Il y a eu un Congrès auquel je rends hommage – le Congrès rassemblé par M. Mannoni l'année dernière – et à la fin de ce Congrès j'ai, paraît-il, fort bien parlé. Ça va être publié⁴⁸⁸ Vous pourrez y lire les choses que vous n'avez pas entendues. Ça aurait peut-être pu servir dans ce qui a été proféré hier.

C'est pourquoi ce matin je me force à parler au début de la journée pour faire quelques remarques dont j'espère qu'elles donneront à ce qui va se passer aujourd'hui un ton plus vif, parce qu'on nous a dit hier toutes sortes de choses tout à fait excellentes (je fais allusion aux rapports de Bauer et de Melman), mais la discussion n'a pas été ce qu'on peut en attendre. Je veux dire dans un lieu tel que celui-ci, où nous sommes entre nous et où on peut s'entendre sur certaines choses, fût-ce sur des brouilles – des brouilles lacaniennes. Elles devraient pouvoir servir, comme des objets qu'on manipule. Seulement évidemment il s'agit de savoir ce qu'on en fait. On pourrait déjà en faire quelques petites constructions. Mais surtout, on pourrait se demander un peu plus ce que nous foutons là, dans notre rapport avec ces ou cet objet.

Or, je crois que nos camarades de Strasbourg nous posent une question. En tout cas, moi, c'est ce que j'ai cru entendre. S'ils ont choisi ce sujet, c'est parce que ça les intéresse, ça les points quelque part. Ces sortes de titres à double nom, psychothérapie et psychanalyse, ça peut servir à tout et à n'importe quoi, ⁽⁴³⁾parce que ce et dont nous nous servons est ce qu'on pourrait apporter un et mou. Par contre, il me semble que la question qui est tout le temps posée au niveau du rapport de Bauer et qui lui donne son sens est celle-ci : la psychothérapie – d'inspiration ou pas d'inspiration – c'est évidemment un drôle de mot – en tout cas la psychothérapie psychanalytique, je veux dire telle qu'elle se présente à ceux qui débutent dans le champ, dans l'atmosphère psychanalytique – cette pratique psychothérapique, ça fait partie des mœurs, c'est comme ça qu'ils entrent comme praticiens dans l'affaire – et la question que l'on nous posait est la suivante : est-ce que c'est un élément nécessaire ou contingent, favorable ou contrariant pour la formation du psychanalyste. Bauer me dira si oui ou non c'est ça qui fait l'intérêt du choix de ce sujet pour notre rassemblement, notre Congrès ici.

Je me souviens d'avoir consacré 15 jours de vacances à écrire un article qui s'appelle « Variantes de la cure-type ». Il y est dit entre autre que « la rubrique des variantes ne veut dire ni l'adaptation de la cure, sur des critères empiriques, ni, disons-le, cliniques, à la variété des cas, ni la référence aux variables dont se différencie le champ de la psychanalyse, mais un souci, voire ombrageux, de pureté dans les moyens et les fins qui laissent présager d'un statut de meilleur aloi que l'étiquette ici présentée » (Écrits p. 324) – de meilleur aloi que ce qu'évoque cette formule répugnante que nous devons à M. Bouvet : cure-type – pourquoi pas cure-pipe ?

Dans la suite de ce texte, et puisqu'il s'agit de psychothérapie, j'ouvre le pas sur les critères thérapeutiques. C'est qu'il s'agissait d'un article pour une encyclopédie, que dirigeait un véritable ami, un supporter : H. Ey. C'est à sa prière et aussi à la force de son poignet que j'ai dû de donner quelque chose qui fasse pendant aux autres articles qui s'étaient

⁴⁸⁸ Publié depuis lors dans « Recherches – Enfance Aliénée II »

proférés autour. Un an après cet article a été retiré grâce aux soins conjurés de la troupe de corédacteurs, Ey ayant évidemment dû s'incliner devant leur majorité.

Les critères thérapeutiques, c'est quelque chose d'intéressant. Ça devrait avoir, justement pour les psychanalystes, un sens : qu'au moins la question soit posée si, à la fin de ce qui se fait, on peut mettre « cas guéri » ou on ne peut pas le mettre. En d'autres termes si le terme de guérison lui-même a pour le psychanalyste un sens. C'est une façon d'aborder la question. Il ne me semble pas que ç'ait été du tout mis en avant dans ce que nous a ⁽⁴⁴⁾dit Bauer. Ça prouve que c'est autre chose qui l'intéressait, et c'est pourquoi j'ai commencé par essayer de repérer ce que je crois être la question qu'il nous pose.

Alors, il est évident que devant la carence complète – c'est ainsi que je procède dans cet article – des critères thérapeutiques en tant que les psychanalystes n'y répondent jamais que par des semblants et des dérobades – rien de ce qu'ils ont avancé là-dessus ne saurait résister à un contrôle un peu serré ; ce n'est pas moi qui le dis, mais Glover – alors dans mon article je déplace la question et je la mets là où elle doit être posée : « la question des variantes de la cure... nous incite à n'y conserver qu'un critère, pour ce qu'il est le seul dont dispose le médecin qui y oriente son patient. Ce critère, rarement énoncé d'être pris pour tautologique, nous l'écrivons : une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste ». (Écrits p. 329).

Naturellement, c'est de l'esprit. Je suis un auteur léger. Mes pensées sont « intellectualistes ». Néanmoins, il se trouve que c'est là que nous sommes et qu'il n'y aurait nul inconvénient à exploiter cette phrase. Parce que c'est de ça qu'il s'agit et qu'elle permettrait de faire un planchage assez complet de ce dont il s'agit, à ceci près que la question telle qu'elle est posée par Bauer est beaucoup plus précise. C'est elle que nous avons ici à serrer.

« La psychanalyse est la cure qu'on attend d'un psychanalyste ». C'est là qu'est l'axe de ce qui se passe chaque fois que nous avons affaire à une psychanalyse : c'est la cure attendue d'un psychanalyste. Il est évident que ceci laisse, aujourd'hui comme hier, à côté la question qui est pourtant celle dont il s'agit dans notre combat, celle qui serait énoncée par un Diogène armé d'une lanterne qui viendrait vous dire : « Où y a-t-il un psychanalyste ? ». Il y en a, il y en a beaucoup, mais il faut croire qu'il n'est pas si facile de dire à quoi ça se reconnaît. Il y a tout de même quelqu'un qui doit savoir ce que c'est : c'est le psychanalyste lui-même. Jusqu'à présent, il n'y a même que lui : c'est le sens de certain principe que je mets en avant dans le statut de l'École.

Alors la question doit tout de même être placée dans ceci – très éclairant pour poser la question du transfert en tant qu'il serait spécifique de la psychanalyse : c'est que ce qu'on attend d'un psychanalyste, ça dépend de l'idée qu'on se fait d'un ⁽⁴⁵⁾psychanalyste, au moins au départ, dans ce moment que Bauer a appelé « destinal ». Le psychanalyste, lui, disons que c'est un des premiers éléments qu'il a à analyser : qu'est-ce qu'on attend de lui comme psychanalyste ? Mais ça vaudrait mieux qu'il ait une idée assez ferme de ce qu'on doit en attendre. C'est ça la formation du psychanalyste, et la question qui nous est posée est ceci – qui devient plus accessible, plus clair : l'expérience de ce qu'on attend d'un psychanalyste, quelle fonction cela joue-t-il dans la formation du psychanalyste, c'est-à-dire dans ce que le psychanalyste doit savoir de lui-même en tant que psychanalyste.

Une chose est exemplaire : c'est que Bauer a soutenu un discours à un niveau parfaitement défini – au niveau d'une question en porte-à-faux (vous retrouverez ce terme dans mon article, et il est inévitable) – mais c'est toute la question qui est en porte-à-faux, et c'est ce porte-à-faux qui fait tout son intérêt – ce porte-à-faux où l'on peut se trouver, et spécialement ici dans notre groupe de Strasbourg, du fait d'une certaine façon de mettre un certain accent sur ce qui irait à dégrader la psychanalyse, et que néanmoins bien sûr ça s'applique, c'est-à-dire qu'il y a des endroits, des institutions où l'on répond à une certaine demande – le mot demande a tout le temps été mis au premier plan, et très justement Audouard est venu nous faire remarquer que cette demande, il fallait bien en tenir compte,

et que c'est ça qui nous amenait à faire telle ou telle chose – mais qu'il n'en reste pas moins que nous, quoi que nous fassions, nous sommes les psychanalystes.

Seulement voilà, il y a la question que Bauer nous pose : à force d'être le psychanalyste et de ne pas faire de psychanalyse, est-ce que nous sommes toujours le psychanalyste ? Cette question là n'est pas en porte-à-faux, car en fin de compte la chose pénètre assez pour que F. Dolto par exemple, si je me souviens bien, ait pu hier laisser entendre – faisant allusion à quelque chose qui est dans le premier numéro de *Scilicet* – que cet espèce d'air narcissique qui s'entretient dans la pratique de la psychanalyse, ce n'est pas un bon air – le psychanalyste s'y étiole un peu. En tant que psychanalyste naturellement. En tant que praticien, il prospère. Ça devient courant : on admet que c'est une pratique qui comporte peut-être en elle-même quelque chose de dégradant par rapport à elle-même. Ça va devenir une idée reçue, et puis voilà, ça continuera, on se dégradera en chœur, en se faisant des petites mines sucrées.

⁽⁴⁶⁾J'aurais mieux aimé qu'on porte plus d'attention à un discours, et bien préparé : celui de Bauer – et qu'on y remarque ceci : c'est que, pour rester au niveau de son texte même, le porte-à-faux de la question se répercute dans chacun de ses énoncés et l'amène en chaque point de son texte à avancer des choses qui sont elles-mêmes distordues. La multiplication de cet effet de distorsion nous donnera peut-être une idée de ce qu'elle est dans son essence. Par exemple, c'est là qu'il faut bien écouter, il a une certaine façon à certain moment d'amener la vérité – avec laquelle bien sûr nous avons un sacré rapport – il a été amené à parler de la vérité d'une façon qui mériterait d'être argumentée, parce que – c'est bien là toute la question – quel est le mode de présence, autre mot-clé (je le lui avais dit : ça, la présence, méfiez-vous). Schotte a fait autour de ça de l'érudition phénoménologique et puis a rappelé que pour nous ce Dasein, ça ne pouvait être que l'objet, l'objet en question, l'objet *a* : mange ton Dasein, comme j'avais dit histoire d'introduire la question. C'était drôle. Ça aurait pu être efficace. Enfin, c'est de l'ordre de présence de la vérité qu'il s'agit en effet. Et cet ordre de présence, il me semble qu'il est gauchi si quelque part on en parle sans même avoir l'air d'en douter comme d'une vérité connaissable : *Selbstverständlich*. Mais c'est justement ce dont on se doute depuis un moment : la vérité n'est pas connaissable, mais ça ne l'empêche pas d'être là. Elle est là, en face de nous, sous la forme de ceux que nous adoptons comme « malades » : ils sont la vérité. C'est de là qu'il faut partir.

C'est même pour ça qu'ils ne sont pas connaissables : c'est le *b – a – ba* de la psychanalyse. Les types qui dépavaient en mai étaient eux aussi la vérité : c'est pour ça que depuis on n'écrit dessus que des choses exécrables. Bien que ce qu'il y aurait à dire soit là à portée de la main, je n'en dirai pas plus parce qu'on m'imputerait aussitôt d'être contre la réforme, ou pour, peu importe puisque la réforme, je m'en fous. Entendez-bien que je m'en fous du point de vue de la ligne que j'ai à tenir, et qui est celle d'un certain discours sur le psychanalyste – qui s'est véritablement à cette occasion (en mai) tout à fait distingué, et dire cela est déjà une critique – car par quoi croyez-vous que je vais dire qu'il s'est distingué ? par son absence ? sa présence ? par sa présence, oui, mais par sa présence lamentable, essentielle d'ailleurs dans tout le monde contemporain. Oui, il y est vraiment présent. Mais justement il s'agirait de savoir ce que la présence du psychanalyste a à faire avec la présence de la vérité. Il sera facile de démontrer que sa présence est strictement proportionnelle au déficit de sa théorie, ce qui remettra les choses en place concernant l'utilité de la théorie : ⁽⁴⁷⁾c'est que quand la théorie foire, il n'y a plus qu'à dire : présent ! Là vous n'y comprenez plus rien, mais moi je suis là solide au poste. C'est justement ce que je fais : c'est dans la mesure où quelque chose ne va pas dans la théorie que je suis forcé de faire de la présence.

C'est très joli, le cas que nous a amené Benoit, seulement, c'est ça l'embêtant en psychanalyse, il ne désire peut-être pas qu'on en parle tellement plus, et nous ne pouvons peut-être pas lui demander de nous en dire beaucoup plus. Voici quand même une question que je pourrais lui poser si nous étions entre nous : vous avez fortement accentué, dans une

sorte de nostalgie, que les chamans avaient eux, bien de la chance avec leurs petits machins. Leurs bélemnites qui avaient joué un rôle si décisif – en quoi décisif ? En ceci par exemple qu'à la suite de ça elle allait sur votre divan – ce qui prouve que votre divan avait bien aussi quelque charme qui tenait en face de la bélemnite en question. Seulement ce que j'ai cru entendre est ceci, à un moment je vous ai fait observer qu'elle manquait de pas mal de choses depuis longtemps, c'est comme ça que vous l'aviez introduit en soulignant qu'elle était arrivée jusqu'à l'âge de quarante ans sans rencontrer d'autre homme qu'impuissant (notez que ça n'est pas tellement rare et que ça ne doit peut-être pas si vite être porté au compte de la névrose) – est-ce que la présence du psychanalyste telle que vous l'avez définie, est-ce que le psychanalyste même en tant que castré – parce que maintenant ça court, on s'en sert à tort et à travers de ce que le psychanalyste, il doit en savoir un bout sur la castration – pas plus qu'un autre – mais est-ce que c'est d'une certaine connotation d'impuissance que vous iriez là à opposer la psychanalyse à la pratique si astucieuse de la gitane ? Il y a là des registres à préciser. La castration, est-ce quelque chose qui aurait à faire avec un certain ordre d'impuissance ? Voilà, à propos de la question qui nous intéresse – celle de l'efficacité – une question qui mérite d'être posée, et qui nous introduirait peut-être à des catégories maniables : puissance, efficacité, impuissance, castration, il faudrait peut-être faire une carte qui permette de ne pas glisser d'un mot à l'autre, d'une mauvaise élucidation à une élucidation approximative, comme ça se fait tout le temps. Ceci mérite bien quelque soin d'élaboration théorique. C'est en ce sens qu'une certaine topologie, – le terme même de topologie évoque une certaine parenté avec l'espace, mais le topos qu'est le lieu, il faut bien croire que ça n'est pas l'espace tout cru, l'espace pur et simple, et que nous ferions bien de faire attention quand nous parlons de position assise, position couchée – d'abord ce ne sont pas seulement des positions ⁽⁴⁸⁾spatiales puisque ce sont des positions corporelles comportant toutes sortes de résonances – il est certain qu'on n'entend pas de la même façon quand on est couché, ce n'est pas pour rien qu'il y a juste à côté des petits machins vestibulaires. Seulement tant que la topologie n'est pas faite, à savoir quelque chose qui n'a rien à faire avec cet espace pour quoi sont faits les petits canaux semi-circulaires qui sont à peu près dans les trois dimensions, notre topologie n'a rien à faire avec cette adaptation de nos petits canaux avec l'espace : elle est autrement faite.

Eh bien il est évident que c'est en fonction de cette topologie dont tout de même il y a des éléments, mais un peu difficiles à manier, que c'est dans cette topologie qui est celle de la présence de la vérité que nous avons à définir la position du psychanalyste : c'est ça et seulement ça qui doit nous permettre de juger à quel âge de son entrée dans cette topologie on peut lui permettre ou non de se mettre en face de ce qu'on attend de lui.

Intervention sur l'exposé de M. Ritter : « Du désir d'être psychanalyste » Congrès de Strasbourg, le 12 octobre 1968 au matin, publié dans Lettres de L'école Freudienne 1969 n° 6 page 87-96.

⁽⁸⁷⁾Exposé de M. RITTER : « Du désir d'être psychanalyste : ses effets au niveau de la pratique psychothérapique de « l'élève-analyste ».
[...]

⁽⁹²⁾*Discussion :*

L. MELESE. — pensait être venu pour parler de psychanalyse et se trouve écrasé par un savoir qui pourrait n'être qu'une longue dénégation. Il voudrait que la discussion puisse intervenir à tout moment et trouve aux discours entendus jusque-là une unilinéarité inquiétante.

J. LACAN. — Mèlèse vient de refléter un sentiment qui n'était pas seulement le sien, mais celui de tout un coin, à savoir qu'un exposé prolongé, laisse en quelque sorte la discussion dans une sorte d'attente qui provoque je ne sais quoi de l'ordre de l'impatience et qui peut aussi bien aboutir à une sorte d'avortement parce que le temps manque, c'est toujours le problème de ce qui se passe dans les Congrès. Moi j'ai reçu avec sympathie cette manifestation. Je propose ceci : est-ce qu'il ne se pourrait pas, si quelqu'un a une intervention à faire, qu'il fasse au cours même de l'exposé une sorte d'inscription, qu'il lève le doigt pour dire : je demande que soit inscrit, pointé au tableau quelque chose qui sera de ce fait mis à l'ordre du jour, qui sera non seulement déjà intervention du fait qu'on le fait écrire, mais en même temps suggestion de débat. J'aurais moi-même bien souhaité tout de suite dire que j'avais à objecter à l'emploi certainement questionnable de la formule : la nature mensongère du symptôme.

Voilà une formule qui, bien cher Kress, pourrait être interrogée selon la méthode que j'essayais d'évoquer ce matin et qui, je le souligne, n'est certainement pas inspirée d'une mise en question des travaux qui nous sont présentés, car même quand je dis qu'ils sont nécessités par un certain biais qui est justement celui qui est mis en question, qu'ils soient corrects dans ce biais est ce que je reconnais et qui fait leur prix. Mais c'est aussi ce qui est de nature à nous montrer que ce biais est plus ou moins tenable. Sur cette formule, moi, je ne suis pas d'accord. S'il y a une psychanalyse c'est parce que le symptôme, loin d'être de nature mensongère, est de nature véridique. Et puisqu'il s'est agi ce matin d'agiter la question de la présence de la vérité, la première présence de la vérité est dans le symptôme. Néanmoins, il faut que chacun là dessus s'explique, parce que c'est prendre ⁽⁹³⁾les choses d'un peu haut que les trancher ainsi. Il faut en tout cas savoir ce que l'orateur entendait au moment même où il prononçait ces mots. Donc, supposons qu'à ce moment-là, Mèlèse ait levé le doigt et ait demandé l'affichage de « nature mensongère du symptôme », ça peut être de nature à voir ce qui va se passer, à savoir si quelqu'un relève ou si on trouve que c'est quelque chose à laisser de côté parce qu'il s'inscrira aussi d'autres choses qui peuvent paraître de plus de poids. Exemple, on nous a parlé incidemment de la métaphysique, et je trouve à propos de la métaphysique de la rencontre qu'il faut d'abord savoir ce qu'entend par là l'orateur. Tous ceux qui ont écrit, ou parlé de ceux qui ont pris la responsabilité du rapport, n'ont pas semblé être d'une position toute univoque sur le sujet du terme rencontre. Mais ça, vous voyez, je n'en ai même pas demandé l'affichage. Par contre, Kress, ce matin, a pris une position formelle à propos de la proposition de Freud : on peut tout faire pour peu qu'on sache ce que l'on fait. C'est Freud à qui on l'attribue, et justement, cette formule, ça vaut la peine qu'on y regarde à deux fois à partir du moment où Kress nous dit qu'il n'est pas d'accord. Ce qui m'a semblé quant à moi la fragilité de sa position, ce n'est pas seulement parce que ça va contre ce que dit Freud et qui pourtant paraît être admissible : pardonnez-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, mais quand ils savent ce qu'ils font, c'est déjà assez bien pour qu'on leur fasse crédit, après tout. C'est pas si fréquent. Donc, il faut savoir ce que veut dire l'hypothèse. Seulement, ça nous a été amené à propos de quelque chose qui semblait du même ordre et qui était tout à fait en pointe,

dans le discours, je veux dire l'agir. Pour ma part, je crois que le faire et l'agir, c'est différent. C'est même plus que différent, c'est pas du même ordre. Ça fait partie du séminaire de l'année dernière sur *l'acte psychanalytique*, qui a eu pour propriété d'entraîner une espèce de vide concernant ceux que nous pouvons considérer comme les plus autorisés parmi les psychanalystes, qui s'y sont montrés comme absents avec affectation. C'est évidemment un peu fâcheux, mais uniquement dans son principe, car je n'ai pu finalement en dire que le quart ; j'emploie la moitié de l'année à dire le quart de ce que j'ai à dire, et ensuite le quart suivant me prend un peu plus que le quart, etc. Seulement comme il y a eu les événements, je n'ai rien pu dire que le quart, de sorte que cet acte psychanalytique je vais le garder dans ma poche pour un certain temps. J'ai horreur d'être interrompu. J'ai déjà dit que je ne referai jamais *le nom du père*. L'acte psychanalytique, j'en ai ma claque. Néanmoins, il pourrait en rester quelque chose autour de cette différence du faire et de l'agir.

⁽⁹⁴⁾Voilà. Et puis alors, à la fin, on nous a dit que le torchon révolutionnaire de la psychanalyse allait s'émousser dans tout ce bordel ; laissez-moi sourire. Moi, c'est la seule chose que j'aurais fait inscrire, parce que je comptais sur les autres pour les autres termes, – mais la révolution, oui, ça commence à ne plus être tout à fait là que se posent les problèmes. Parce que moi je peux vous assurer une chose, c'est que quoi qu'il en arrive du ferment révolutionnaire de la psychanalyse, même si ce ferment vient à tourner, je ne sais pas ce qui est mauvais pour un ferment, si c'est de tourner à l'aigre ou au trop doux, en tout cas ce qu'il y a d'atroce dans les relations entre l'homme et la femme n'en sera pas pour autant atténué.

L. MELESE : On semble parti d'un pré-supposé qui serait : la médecine, c'est bien ! Cet imaginaire d'une hiérarchie des métiers implique le réel de l'exclusion de ceux qui n'en sont pas. La question est : pourquoi aider les médecins à devenir psychothérapeutes puisqu'ils n'en seront pas meilleurs médecins, la perversion médicale étant inexpugnable de front.

Alors pour survivre il faut aller ailleurs qu'en médecine, et à fortiori ailleurs qu'en psychiatrie, dans l'entre deux des structures que permet la pseudo libéralité du régime politique. Les troubles moraux du jeune psychothérapeute sont de peu de poids par rapport à la forclusion politique et à l'ignorance de la place d'où il parle ou écoute ; s'il s'avoue médecin il accepte une certaine forclusion.

Un autre pré-supposé se résumerait en : vous serez psychanalyste quand vous serez diplômé ou aurez franchi toutes les étapes. Mais où est alors la rupture, la coupure ? La vérité parle sans qu'on le sache. La question de l'analyse se pose ailleurs que dans un curriculum lénifiant dont l'analyste ferait l'assomption.

Enfin, on peut se demander où est la psychanalyse dans les monographies imaginaires du jeune psychothérapeute devenant psychanalyste, ces monographies qui jouent le rôle de roman familial ou bien de question écran par rapport à celle des origines. On a l'impression d'une monstrueuse scène primitive qui ne cesse d'accoucher de garde-fous, ce qui justifie la méfiance à l'égard de tout contrôle et de toute hiérarchie, en tant qu'ils constituent ici un évitement de l'analyse elle-même.

⁽⁹⁵⁾J.J. KRESS souhaite répondre aux points que Lacan a privilégiés dans son discours.

À la place de « métaphysique de la rencontre », il aurait aussi bien pu écrire : « effusion ».

Il a parlé du symptôme comme de quelque chose qui, en même temps qu'il promeut une vérité parce qu'il exprime quelque chose qui vient de l'inconscient, est pourtant transformé, dévié, déformé par rapport à ce qui vient de l'inconscient et c'est en cela qu'il l'a dit mensonger ; mais en tant qu'il est l'énonciation d'une vérité qui vient de l'inconscient, il n'est effectivement pas mensonge, c'est dans ses déplacements qu'il est à son sens mensonger.

La phrase : On peut tout faire ... (etc.), vient de M. Sarrazin. Elle a été recueillie par Bauer à propos des patients qui avaient passé à plusieurs reprises selon les moments de la psychanalyse à la psychothérapie et inversement. On lui a fait remarquer tout à l'heure qu'il s'agissait plutôt de la parole que du faire dans tout cela. La différence entre faire et agir reste effectivement à développer.

Il souligne ensuite que la médecine l'a toujours mis personnellement en situation de contestation et s'étonne profondément de la façon dont Mélése a pu entendre son propos et celui de ses camarades.

P. ALLIEN s'étonne de ce qu'il ait fallu poser la question de la discussion et de la parole libre comme si elles n'allaient pas de soi ; on pourrait pourtant penser que des analystes ne se réunissent pas pour venir témoigner d'un savoir. Ceci renvoie à la question de ce que c'est qu'une société d'analystes. On ne saurait méconnaître le point d'ancrage qui continue à amarrer le psychanalyste à la thérapie, sur ce

point précis où la vérité d'une institution est démontrée par son insertion dans le système économique dont elle vit. Le désir d'une école d'analyste c'est la place qu'elle offre aux analystes qu'elle produit et cette place n'est pas indifférente. L'analyste est nécessairement thérapeute dès qu'il répond à la demande de l'institution qui l'emploie (comme psychothérapeute, justement) et en même temps la fonction thérapeutique est l'ennemie mortelle de l'analyse. C'est là le vrai débat.

⁽⁹⁶⁾J. LACAN je désirerais qu'on reprenne le débat sur la « nature mensongère du symptôme ». C'est l'un des points les plus vifs de la différence psychothérapie-psychanalyse. En psychanalyse, on peut dire sans choquer, sous prétexte qu'on parle de défense, que le symptôme est mensonger. Mais une défense n'est pas du tout mensongère. Ce contre quoi le sujet se défend, c'est là qu'est le mensonge. Ce n'est pas parce que le fantasme donne son cadre à la réalité qu'il est vrai pour autant. C'est ce qui fait pour un sujet la réalité qui est d'ordinaire le plus mensonger. Ce n'est pas parce que nous découvrons le mensonge que le symptôme a valeur mensongère. Il a cette valeur véridique de nous mettre sur la trace du mensonge. Car ce qu'on découvre chez le sujet derrière sa défense ne fait pas qu'après cette découverte le sujet nage dans la vérité, ce qui serait d'ailleurs le plus souvent très incommode. L'un des plus grands flous de la notion de psychothérapie est de croire que la vérité est en dessous alors qu'elle est en surface, mais il faut savoir la lire. Ce qu'on prend pour une espèce de tendance qui monte du fond, c'est ça qui est le mensonge. Savoir pourquoi ce mensonge est nécessaire mettrait l'ordre de la névrose dans une lumière différente. Tout le monde sait qu'il n'y a pas beaucoup de danger à chercher ce qu'il y a au fond de la névrose. Ce qui est dangereux, c'est que le symptôme signale la vérité de façon si opaque, et cela a certainement des conséquences qu'on mette en valeur sa fonction véridique. Pour revenir sur l'anecdote de Jung et de la dame attaquée par les oiseaux, je pense qu'il est certainement vrai que les oiseaux attaquaient la dame, mais en discuter ici entraînerait loin, car c'est difficilement maniable, un symptôme à quoi la nature participe, spécialement dans sa fonction de vérité.

F. DOLTO : être psychanalyste, c'est un symptôme de notre civilisation, c'est pourquoi sans doute chacun se sent à la fois véridique et mensonger.

P. ALLIEN estime que ses paroles ainsi que celles de Mèlèse ont provoqué un effet de sidération. Ce qui s'est passé en mai montre que l'enseignement ne fonctionne pas comme des vases communicants. Quelqu'un sur une estrade gave un amphithéâtre et il reçoit en retour un gonflement de baudruche dans l'imaginaire social.

⁽⁹⁷⁾A. L. STERN ne s'est pas sentie gavée mais parfois angoissée. Elle rappelle que l'angoisse peut aisément être perçue comme un sentiment d'ennui. Dans la position médicale qui a été celle de certains orateurs, il était tout à fait possible d'entendre une question. (Applaudissements vifs).

L. MELESE a aussi été sensible à l'angoisse, mais il aurait souhaité qu'on réponde à la question sous forme d'une autre question.

S. LECLAIRE voudrait pour relancer la discussion que Lacan explicite la position en porte-à-faux qu'il a dégagée dans la question posée par BAUER et il voudrait également que les rapporteurs disent ce qu'ils éprouvent devant ce type de critique :

Lui-même trouve judicieux dans l'exposé de MELMAN d'avoir noué la discussion à partir du point de vue de l'hétérogénéité radicale de la psychanalyse et de la psychothérapie. Par contre, les considérations sur l'objet thérapeutique lui paraissent partielles. Il remarque enfin, que dans l'analyse du fantasme qui soutient la nature de l'objet thérapeutique, l'analyste lui-même peut être pris.

J. P. VALABREGA estime que les concepts d'hétérogénéité et d'homogénéité sont illégitimes ici car la psychanalyse et la psychothérapie n'appartiennent pas à la même unité logique. Il critique également l'application du terme d'objet thérapeutique au psychanalyste. Dans une thérapeutique, il n'y a pas d'objet, il n'y a que des buts.

I. ROUBLEF s'élève contre le terme de gavage alors qu'il s'est agi de communiquer ce qui préoccupe des collègues. Elle apporte des précisions sur la différence des discours psychothérapique et

psychanalytique en termes d'image du corps. Il ne s'agit ni d'image spéculaire ni de corps fantasmé ni de schéma corporel. L'image du corps n'est pas spécularisable.

⁽⁹⁸⁾Elle est une expérience vécue, c'est une relation sur le mode de l'être et non de l'avoir. En psychothérapie assise, le patient est un moi en relation imaginaire au petit autre. En psychanalyse, le patient est un je en relation d'être. En psychothérapie, on est dans une relation de demande, la castration n'étant pas dépassée, alors qu'en psychanalyse on est dans une relation de désir qui met en cause le sujet. Le psychanalyste refuse d'être le placebo. C'est là la position originale découverte par Freud.

Intervention sur l'exposé de M. de Certeau : « Ce que Freud fait de l'histoire. Note à propos de : « Une névrose démoniaque au XVIIe siècle », Congrès de Strasbourg, le 12 octobre 1968 après-midi, publié dans Lettres de L'école Freudienne 1969 n° 7 page 84.

[...]

Discussion :

J. LACAN. — Il est tout à fait frappant de voir dans Freud le polymorphisme de ce qui concerne ce rapport au père. Tout le monde a l'air de dire que le mythe d'Œdipe, cela va de soi ; moi, je demande à voir. La névrose démoniaque est là-dessus très importante. La possession au dix-septième siècle est à comprendre dans un certain contexte concernant le père qui touche les structures les plus profondes. Mais la question que vous nous posez est de savoir où est maintenant cette chose. Je crois qu'à notre époque, la trace, la cicatrice de l'évaporation du père, c'est ce que nous pourrions mettre sous la rubrique et le titre général de la ségrégation. Nous croyons que l'universalisme, la communication de notre civilisation homogénéise les rapports entre les hommes. Je pense au contraire que ce qui caractérise notre siècle, et nous ne pouvons pas ne pas nous en apercevoir, c'est une ségrégation ramifiée, renforcée, se recoupant à tous les niveaux, qui ne fait que multiplier les barrières, rendant compte de la stérilité étonnante de tout ce qui peut se passer dans tout un champ ; je crois que c'est là qu'il faut voir le nerf de la question que vous avez soulevée.

Paru dans les *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 7, pp. 39-43.

⁽³⁹⁾DISCUSSION :

[...]

M. SAFOUAN – Nassif s'étonne qu'aucun analyste ne se soit posé la question de la coupure ou de la frontière qui sépare sa propre discipline des autres disciplines, donc la question de la scientificité de sa discipline. J'ai moi-même cependant (voir « Ramonage et cure par la parole », *Lettres de l'École freudienne*, n° 4) posé très nettement la question : peut-on dire qu'avec Freud quelque chose se soit introduit pour la première fois (et n'est-ce pas là le sens de la coupure) ? J'ai répondu oui, et j'ai dit ce qui s'introduisait pour la première fois. Pour le redire en tenant compte du terme d'hétérogénéité qui a été utilisé, je dirai que l'inconscient est justement ce qui ne comparait pas et que l'hétérogénéité ne peut être définie que topiquement avec Freud. L'inconscient est justement quelque chose qui est destiné à l'interprétation, qui nous entraîne toujours dans la référence à la vérité – au point qu'on peut dire avec Lacan que le désir est son interprétation. Ce que je disais en tout cas dans ce travail, c'est que ce qui s'introduisait de neuf avec Freud, c'était la résolution du symptôme dans l'interprétation.

J. NASSIF – était loin de méconnaître ce texte de Safouan. Il lui semble cependant d'un intérêt très actuel de donner toute son extension au concept de coupure dans le débat psychanalyse-psychothérapie. La médecine est sans cesse prise entre le discours sans institution et l'institution sans discours. La psychanalyse introduit une révolution dans le concept de science et implique que l'institution et le discours soient indissociables. Ce qui devrait amener par exemple les physiciens à se demander s'il n'y a pas une institution qui fonctionne et si le problème du sujet supposé savoir ne se pose pas également à eux.

CH. MELMAN souhaite revenir sur la notion d'hétérogénéité radicale, pour préciser qu'il l'a utilisée non comme se référant à un même trait marquant la différence entre deux éléments appartenant à un même champ, trait qui dès lors les rend comparables. Il a visé à isoler des champs radicalement différents, qu'un même terme ne saurait réunir qu'en engendrant précisément la confusion à laquelle nous avons affaire dans ce débat psychothérapie-psychanalyse. ⁽⁴⁰⁾L'exposé de Nassif d'autre part est très important pour bien voir dans l'hypnose le lieu même où s'est joué le pas décisif où l'on est passé de la médecine à la psychanalyse, et cela peut-être parce que l'hypnose fonctionne comme une sorte de représentation médicale, de mimie <sc> de ce qui est véritablement en question, à savoir l'éclipse ou la chute du sujet. Que l'hypnose ait pu en être une sorte de mode, de représentation, d'évocation, de présentification ou une sorte de mise en circulation est intéressant comme moment datable de cette coupure et de cette reprise d'une même problématique dans un champ et avec des moyens radicalement différents.

J. LACAN – Si l'on fait objection au vocable « hétérogène » au nom de l'usage grossier du dictionnaire, on omet une des choses les plus élémentaires de la logique, et particulièrement de la théorie des ensembles : à savoir que l'on peut dans un ensemble distinguer un facteur comme étant oui ou non normalisé. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'il est comparable à tous les autres, mais que cela ne va pas de soi, sous prétexte que les choses sont dans un même ensemble. La comparaison d'éléments dans un ensemble ne vaut que pour certains d'entre eux.

Si Melman emploie le terme « hétérogène », c'est précisément pour indiquer une dimension qui se distingue parfaitement comme telle dans la structure des choses, à savoir si un élément dans la structure des choses est comparable ou pas. Il se peut très bien qu'il ne le soit pas. C'est d'un usage tout à fait courant en logique.

P. ALLIEN – Le texte de Nassif est un point de départ indispensable à notre réflexion – mais le vrai problème n'est-il pas que la coupure est à refaire ?

J. NASSIF – C'est justement ce que j'ai avancé : il n'y a pas de coupure définitive, tout malade entrant en analyse a à répéter la coupure de Freud.

P. ALLIEN – Oui, mais i) faut souligner qu'il ne s'agit pas là d'un débat d'idées : nous avons affaire effectivement ⁽⁴¹⁾à des forces suturantes et la coupure est à refaire à chaque niveau de la pratique et de

l'institution. Il faut bien en venir à envisager la question du rapport des forces et de la fonction de l'idéologie.

J. NASSIF – J'en viendrai nécessairement là en parlant de l'institution psychanalytique, qui ne peut se poser par rapport aux autres que comme l'institution de toutes les autres institutions. Car l'institution psychanalytique consiste à voir que les mots mis ensemble constituent un acte et que toutes les institutions baignent dans un langage (donc une institution déjà) et sont en tant que telles mises entre parenthèses au sein de l'institution psychanalytique qui répète ces actes d'institution ; l'événement constitué par l'institution de la famille par exemple (le nom propre) va devoir être répété, repris, remis sur le tapis dans l'analyse et peut-être dénoué.

M. MONTRELAY – Nassif a mis la coupure épistémologique également en rapport avec la jouissance. Ne pourrait-on pas reprendre la question de l'hypnose en interrogeant son rapport de jouissance avec le discours lui-même ?

J. NASSIF – précise qu'il n'a parlé que de la coupure de Bernheim, et que la question de Madame Montrelay anticipe sur son exposé qui consistera à envisager ultérieurement la coupure de Freud.

B. THIS – La notion de coupure pourrait être introduite bien antérieurement dans la pensée occidentale, comme le démontre par exemple le récent travail de Derrida sur le *pharmakon* (Tel Quel n° 32-33) qui est en même temps le remède et le poison : c'est dans notre civilisation que le langage a introduit cette coupure et toute la pensée humaine concernant l'objet thérapeutique tourne autour de cela. Derrida nous montre ensuite comment le *logos* lui-même est un *pharmakon*. Tout ce que nous avons développé ces derniers jours concernant la différence entre la psychothérapie et la psychanalyse s'éclaire à la lumière de son travail, et nous en venons au cours de la culture à des coupures de plus en plus essentielles.

(42) J. NASSIF – Oui, mais attention, pour Derrida il n'y a pas de coupure, pas de science. Il présente lui-même son discours comme jeu. Mais son discours sur le *pharmakon* serait-il possible sans la coupure de la psychanalyse ?

J. LACAN – Dans cette école où un certain travail d'élaboration est en cours, la portée de la contribution de Nassif est très grande et ne peut échapper à quiconque est un peu formé à la retraduction à quoi, comme on dit, je m'essaie.

Si on peut qualifier ça d'essai, c'est en raison d'un pas à pas qui m'oblige à chaque temps à laisser pour plus tard ce qui me semble ne pas pouvoir être avancé sans une articulation très précise. En ce sens, il se produit bien sûr des effets de décalage, voire des cahots. Il n'en est que plus intéressant de pouvoir souligner le caractère à tout instant traductible des facteurs que met en jeu ce temps d'origine de la psychanalyse, et de mettre en relief ce fait que tout naturellement, pour réinterpréter le fonctionnement de l'hypnose, Nassif rend à tel point sensibles des entités (disons cela pour l'instant) comme l'objet *a* – à savoir que pour l'hypnotisé le monde n'est point aboli mais qu'il peut être pour un temps complètement réduit à la fonction clef qu'y prend un objet qui est du registre de l'objet *a*, à savoir une certaine voix qui serait ici à isoler dans sa fonction. De même l'assistance présente dans l'amphithéâtre d'un Charcot ou d'un Bernheim n'est-elle pas sans rapport avec la fonction du *A*, non différente essentiellement de ce que fait Freud lorsqu'il s'isole avec son patient.

Cela suggère très bien comment ce qui paraîtrait jouer plus librement dans ce qu'on appelle « dialogue analytique » dépend en fait d'un soubassement parfaitement réductible à quelques articulations essentielles et formalisables. L'apparente distinction de l'expérience et de ce qu'elle emporte de présence charnelle s'efface complètement derrière les conditionnements structuraux derniers dont le type est la catégorie que Nassif a introduite aujourd'hui comme l'événement.

Ce terme n'a jusqu'ici été produit avec une valeur privilégiée que dans l'élaboration des logiciens, et l'usage que nous pouvons en faire selon sa fonction logique a quelque chose de commun avec celui d'un Wittgenstein. L'apparition de la psychanalyse comme événement est bien là pour nous faire sentir comment ⁽⁴³⁾l'événement du discours est quelque chose

d'autonome, essentiel à repérer par rapport à cette chose toujours épaisse, voilée, sujette à l'illusion qu'est l'expérience.

C'est bien pourquoi je pensais en écoutant Nassif que rien n'est plus impropre pour qualifier ce qui s'est passé en mai que ce terme : les événements. Ceci n'exclut vraiment en rien leur importance, à titre annonciateur, à titre d'annonce de quelque chose – d'un événement justement, qui viendra oui ou non apporter la résolution de ce que nous avons vu.

Intervention sur l'exposé de J. Oury : « Stratégie de sauvetage de Freud », Congrès de Strasbourg, le 13 octobre 1968, publié dans Lettres de L'école Freudienne 1970, n° 7, page 146 et 151.

(146) J. Oury. – Je n'ai rien préparé de très construit. Je voudrais localiser le sens de cette expression : « stratégie de sauvetage ». C'est le mot « sauvetage » qui fait problème. C'est un mot un peu provocateur.

Il faut très prudemment poser la question : être psychanalyste, est-il encore possible d'être psychanalyste ? Ce qui induit peut-être une problématique...

J. LACAN. – C'est peut-être une occasion manquée.

J. OURY. – Peut-être cela peut-il s'articuler autrement, par exemple sous cette forme : quels sont les rapports entre le didactique et un certain narcissisme social ? (Je m'excuse d'accoupler des termes comme ceux-ci). Ce qui semble évident, et qu'avait dénoncé Freud depuis toujours, c'est que l'on assiste historiquement à un recouvrement de l'inconscient. C'est encore une question de savoir ce qu'il en est actuellement de ce recouvrement de l'inconscient ? Il me semble qu'il y a des difficultés de la part de l'analyste qui sont souvent méconnues, difficultés qu'il faut laisser en blanc, précisées qu'elles seront peut-être par la suite ; ces difficultés induisent le psychanalyste à certain déplacement. On l'a vu dans les discussions d'hier et de ce matin : il y a une tentation vers un déplacement, déplacement vers l'aspect technique. Sur un plan linguistique, on pourrait dire que cela fait office d'un message, un message déformé, un « message de déplacement », un message syntactique, qui semble avoir, dans le contexte social actuel, une importance de premier ordre ; parce que cela fait une sorte de déformation, qui semble irrémédiable, de la théorie ; car ce qui est déformé, la technique proposée ⁽¹⁴⁷⁾ devient l'objet d'un circuit des échanges actuels, et rentre ainsi dans l'univers de la consommation. [...]

(148)(149)[...]

[150] Autrement dit, comment peut-on établir un système de défense, lequel est cependant nécessaire, d'une société de psychanalyse sans sombrer dans une structure obsessionnelle ? Pour éclaircir un peu la question, on peut se référer, peut-être par analogie, à ce qui s'est passé, à ce qui se passe dans le domaine politique. On a constaté qu'il y avait, en mai-juin, une sorte de contradiction entre un mouvement vite étouffé et la position prise par les structures traditionnelles de défense des soi-disant mêmes idées. J'indique par là – voir par exemple ce qui s'est passé dans les hôpitaux, dans les usines, à l'université – les rapports qui se sont vite précisés, entre le « mouvement » et la prise de position des syndicats. À un certain moment, à la rue d'Ulm, j'étais intervenu pour dire : « la Société de psychanalyse peut ressembler à la C.G.T. ». Cela a fait un peu scandale ; mais c'était simplement pour imager les problèmes qui étaient en cause. On ne peut pas les développer ici, car ce serait trop long.

Tenant compte de tout cela, tenant compte de ce que j'ai dit tout à l'heure sur l'inconscient, que ce n'est pas quelque chose qui est homogène au social mais que, par contre, ce n'est pas pour autant inarticulable avec lui, qu'il y a une hétérogénéité qu'il faut définir, mais qu'il faudra ensuite articuler finement ; que d'autre part il semble, si vraiment la psychanalyse est un événement, si c'est vraiment une coupure épistémologique, si ça modifie quelque chose – on en parlait tout à l'heure – il me semble que c'est ... X ... qui a pris ces termes en disant qu'être psychanalysé, si ça existe ça veut dire que les relations de la position qu'on va avoir aussi bien dans son travail que dans sa famille que dans toutes ses relations sont radicalement changées ; qu'autrement, ce n'est pas une psychanalyse !... C'est peut-être un peu radical de le dire comme ça, mais il me semble que c'est ça qu'apporte cette coupure épistémologique. Mais elle porte également sur le plan de la logique.

Or, on s'aperçoit que les sociétés de psychanalyse vivent sur une vieille logique, comme les syndicats ; et ce qui a été apporté au mois de mai, c'était l'émergence d'une logique un petit peu nouvelle dans les phénomènes de groupe.

Par analogie, on peut dire aussi, rapidement, que ce qui était traditionnellement en jeu dans l'organisation des groupes, c'était une logique aristotélicienne ; ce qui était apporté, c'était une logique qui tranche toujours dans ces mouvements historiques, une logique qu'on pourrait appeler ménippéenne, ⁽¹⁵¹⁾ une logique du Carnaval, c'est-à-dire une logique qui n'est pas linéaire, mais que certains appellent planaire.

Mais je préférerais rejoindre, par ce biais, et c'est là l'articulation que je voulais faire avec ce mouvement...

J. LACAN. – En somme, vous êtes pour la chienlit.

J. OURY. – ...ce mouvement de sauvegarde de Freud. Il me semble que Lacan fait partie peut-être d'un appareillage historique de stratégie de sauvetage de Freud ; en déchiffrant et en défrichant tout ce champ logique et en apportant cette topologie qui n'est pas nouvelle mais qu'on peut reconnaître aussi

bien dans ces mouvements politiques, dans le travail dans une institution que dans le mécanisme même d'une cure...La dernière chose que je voulais dire, pour peut-être la reprendre cet après-midi, c'est une question qui n'a jamais, il me semble, été résolue, que je pose souvent depuis des années, qu'on n'arrive pas à résoudre dans un groupe, dans une institution : quels sont les rapports entre cette sorte d'opérateur qu'on appelle le phallus, qu'on peut illustrer par le huit inversé, qui se manifeste dans le cross-cap, et le groupe, le collectif même ? C'est un problème qui me semble essentiel à résoudre pour pouvoir mener à bien une remise en place de l'articulation entre l'inconscient analytique et la société.

Intervention dans la discussion après l'exposé de J. Rudrauf : « Essai de dégagement du concept psychanalytique de psychothérapie », à propos également de l'exposé de J.-C. Schaetzel, la veille : « Casque de Bronze ». Parue dans les Lettres de l'École freudienne de Paris, n° 7, mars 1970, pp. 135-137.

(135) *Discussion :*

G. MICHAUD – Je veux reprendre un petit point de l'exposé de Rudrauf, à savoir ce qui s'est passé entre Bruno et Casimir au moment où il a parlé de contagion et même de contagion hystérique. Je pense que l'on peut dire que dans un collectif où il existe des phénomènes à un niveau immédiat, surtout chez des borderlines, quand il se produit des phénomènes de contagion ou d'agitation, on a remarqué, et ceci permettrait d'embrancher sur les événements de mai, que chez certains schizophrènes pouvaient se produire des impulsions, comme la défenestration dont il a parlé. Il me semble que l'on peut dire qu'il y a quelque chose qui communique à partir du moment où dans le contexte du collectif quelque chose change dans les positions du psychothérapeute ou des gens de l'équipe, que quelque chose change des personnages sur lesquels un certain nombre des schizophrènes ont pu projeter une image de leur corps morcelé. Au moment de mai, il y a eu des phénomènes de ce genre, dans des institutions où beaucoup de choses se sont passées, et sur certains borderlines la restructuration a été très manifeste ; cela s'est vu dans les psychothérapies – sur certains autres cela a été tout à fait le contraire.

On peut poser la question : qu'est-ce qui se passe au niveau du fantasme ambiant, du fantasme collectif ? Il faudrait qu'on reparle de la possibilité de ce qu'il en est de l'objet **a** dans un collectif, et ce serait peut-être une façon de reprendre ce que disait Melman : est-ce qu'on peut parler de l'objet **a** du psychotique ? Je pense pour ma part que quelque chose se passe dans le collectif à partir du moment où on touche au manque, à la barre, à la coupure. Les événements de mai ont mis cela au premier plan.

J. OURY – Hier un certain problème a été esquivé concernant la position du psychanalyste à l'hôpital. On a présenté comme une prouesse qu'un malade n'ait pas été mis à l'asile, terme correspondant hélas encore à la structure actuelle de certains hôpitaux psychiatriques.

Mais la tâche même d'une société psychanalytique est d'envisager que la psychanalyse n'est pas simplement destinée à l'approche du malade hors asile. Rudrauf justement présente l'esquisse d'une possibilité de travail analytique au sens le plus rigoureux du terme, dans un contexte combien difficile, à l'intérieur d'un hôpital, mais selon une dimension strictement analytique.

Son exposé fait entrevoir combien c'est un faux problème de distinguer l'intérieur de l'asile et l'extérieur qui serait d'une certaine pureté. Tout ce qu'a dit Rudrauf relève précisément de cette théorie que les analystes ont à faire concernant ce qu'il en est du champ analytique à l'intérieur des hôpitaux.

J. LACAN – Il y a certainement lieu d'illustrer à ce propos une théorie de la signification des frontières. Ces frontières en apparences géographiques (le franchissement d'un portail) se recouvrent avec d'autres frontières ; et ce qu'il y a de singulier, et exige des petites connaissances topologiques, c'est que ce n'est pas la façon en quelque sorte spatiale dont on la franchit, qui détermine effectivement le sens réel dans lequel ça se passe.

Pour revenir à l'observation de Schaetzel hier, il est certain que ce cas on l'a rendu psychotique, car en fin de compte le premier psychothérapeute en a fait une psychose, ce qui ne veut pas dire qu'il a fait des fautes, mais que cela est lié à la façon dont il a franchi la frontière de la psychothérapie : on l'a amené par les oreilles à un moment particulièrement sensible, qui était celui où il se dérobaient devant l'initiation sexuelle, et la façon dont il est passé de là à la psychothérapie en a fait incontestablement, un objet.

Dans chaque contexte, l'objet **a** est fort difficile à manier ; mais si on ne lui donne pas cette fonction et cette position qui permet d'en assurer la polyvalence dans la multiplicité des situations, on risque toujours de manquer quelque chose d'essentiel parce qu'on lui donne un corps trop intuitif. Il l'a été bien manifestement lui-même depuis toujours, ce sujet dont a parlé Schaetzel, comme c'est le drame d'un secteur important de la population infantile : son rôle a été réduit à la fonction d'un objet **a** dans le désir d'un certain nombre de personnes, et quand il se trouve que ce sont les personnes qui devraient remplir un tout autre rôle auprès de lui, à savoir les parents, ça donne des drames. Il est quand même difficile de dire que nous ne pouvons rien faire tourner autour de ce pivot de l'objet **a**, quand il s'agit de la psychose.

Votre cas a franchi une certaine frontière dans un sens ravageant ; c'est la même frontière et en apparence dans le même sens franchie, qui fait que Bruno fait quelque chose un jour, que Rudrauf attrape au vol, et qui permet une évolution toute différente.

« *En guise de conclusion* » *Discours de clôture au Congrès de Strasbourg, le 13 octobre 1968, publié dans* Lettres de L'école Freudienne 1970 n° 7 page 157-166.

⁽¹⁵⁷⁾ Il deviendrait cérémoniel d'apporter le discours de conclusion. Ce discours, je considère que je vous l'ai fait, sous une forme et sous une incidence qui a été utile ou pas, je n'en sais rien, là-dessus que chacun s'interroge, vu que je l'ai fait à un autre moment, c'est-à-dire pour souhaiter, c'était son contenu, un ton plus vif et une démarche plus stimulée. Que ce soit sa conséquence ou pas, le résultat est quand même là, le ton de ce qui s'est dit hier était incontestablement plus serré. Je le répète, il ne s'agit pas des textes qui ont été apportés le premier jour, mais du nœud qu'ils pouvaient former ensemble et du caractère serré de ce qui était avoué et répliqué. Ce matin il semble au moins à tel témoignage que le résultat ait été encore plus satisfaisant. Dès lors, mon Dieu, pourquoi vouloir donner quoi que ce soit qui bouclerait ce qui essentiellement reste ouvert ?

Qu'est-ce qui reste ouvert ? Beaucoup de choses ; bien sûr d'abord la question qui a été mise ici à l'ordre du jour, celle des rapports de « psychothérapie et psychanalyse ». Là-dessus bien sûr on aurait pu souhaiter que se dégageât d'une façon plus formulée une directive. Il est certain que, je le répète, et non pas du tout en fonction de conditions locales, il y a une question très précise qui était posée dès le premier jour et dans le discours de Bauer : est-ce que nous devons considérer pouvoir maintenir la fonction qu'occupe la psychothérapie dite d'inspiration analytique comme quelque chose qui puisse être pris « de plano » comme étape de la formation ?

Il ne s'agit pas bien sûr de pratiquer là je ne sais quel malthusianisme de la pratique, d'abord parce qu'il est strictement impossible à obtenir comme l'expérience l'a prouvé ; une des premières choses que j'ai mises au principe des statuts de l'Ecole, c'est qu'il faut voir en face que c'est comme ça que ça se passe, et que même dans des endroits où on fait signer un petit papier, car vous le savez, il y a des lieux où ça se fait, et bien entendu tout le monde le signe ce petit papier qui consiste à dire qu'on ne fera des psychanalyses que quand votre psychanalyste vous y autorisera expressément, moyennant quoi précisément on fait des psychothérapies d'inspiration analytique à tire-larigot jusqu'à ce que ce moment arrive, et dans ⁽¹⁵⁸⁾ cette perspective il est tout à fait clair que les psychothérapies d'inspiration analytique ne se distinguent en rien de ce qu'une fois obtenue l'autorisation, le candidat, puisqu'à ce moment-là c'est comme candidat qu'il recevra ladite autorisation, fera à partir de là.

Donc, il n'est pas question de les exclure, il serait même plutôt question d'en tenir compte et de se demander si oui ou non ce qui se passe à ce niveau-là, peut-être repris, peut-être de quelque façon intéressé dans la psychanalyse elle-même qui est en train de se poursuivre cependant. Il y a une espèce de black-out, de rideau tiré sur ce qui fonctionne d'un côté pendant que le sujet est en train de poursuivre sa propre analyse qui vraiment quant à moi, quant à mon expérience est toujours apparu comme un des lests, un des fardeaux les plus lourds à traîner, et qui dans bien des cas imposent à l'analyse une limite stricte. Je veux dire que les psychanalyses dites didactiques sont de temps en temps, il faut bien le dire, de l'ordre du limité, je ne veux pas dire de l'échec parce que même ça prête encore à ambiguïté ; il y a dans l'analyse comme dans ce qu'est foncièrement l'acte lui-même, mais c'est l'acte psychanalytique qui nous le découvre, quelque chose d'ambigu qui fait que bien sûr on pourrait dire qu'il vaudrait mieux dans certains cas qu'on puisse qualifier une psychanalyse, et didactique spécialement, d'échec plutôt que de réussite. Mais qu'il y ait une limite, qu'il y ait un moment où du sujet dans ce type de psychanalyse on ne puisse plus rien tirer, qu'on ne puisse plus lui faire faire un pas de plus, il est certain que c'est dans la négligence, la négligence profonde où on est de ce que constituent pour lui non seulement cette activité qu'on appelle psychothérapie d'inspiration analytique ou pas, aussi bien mille autres pratiques dont le psychodrame est certainement le lieu le plus

éminent quant à ces sortes d'effets et pourrait, lui, par exemple, facilement être écarté du champ.

Sur le sujet des psychothérapies d'inspiration analytique, quelque chose devrait pouvoir être formulé qui permette à l'analyste de doser et du même coup de modérer, en accord avec le sujet, l'incidence à certains tournants de la psychanalyse didactique de cette pratique parallèle. Nous n'en sommes pas là, et pourquoi ? Parce que le mode sur lequel ces précautions pourraient être instituées n'est pas actuellement formulable d'une façon univoque pour tous les psychanalystes, pour autant qu'en raison d'une inégale initiation à certains replis ⁽¹⁵⁹⁾théoriques on ne peut pas dire qu'on puisse faire intervenir, sous forme de repérage clair, au niveau de tous également, des règles précises.

La présence, j'y reviens, et c'est bien le cas de le dire, du psychanalyste comme tel, avec toutes les questions que pose de l'appeler le psychanalyste ou un psychanalyste, ce qui n'est certes pas la même chose, est là, en quelque sorte laissée en blanc et à l'état de vacuole au centre de tout ce qui a fait nos débats. Il était clair qu'il était impossible à tout instant de formuler autre chose que ceci, que c'était du supposé de cette fonction de l'analyste que dépendait le caractère plus ou moins autorisable au titre de psychanalytique de telle ou telle pratique psychothérapique. À ce titre, la formule que j'ai ressentie d'un article déjà vieux de quelques quinze ans, celui que j'ai ressorti tout à l'heure, garde hélas toute son actualité, à savoir que si on ne peut pas dire que quelques pas n'aient été faits depuis sur le plan théorique de ce qu'il en est et doit en être de la fonction du psychanalyste, il est clair pour autant que les choses ne sont pas encore entrées dans l'institution.

C'est bien ceci que dans un texte qui représente l'armature de ce que j'ai communiqué à Rome et non sans intention en cet endroit, texte que j'ai publié dans le premier numéro de cette revue que, Dieu merci, j'ai réussi à sortir avant le béni mois de mai, car dans son tumulte il est clair que toute sa structure et son sens auraient été en quelque sorte distordus – donc dans *Scilicet* j'ai parlé jusqu'à un certain point d'un échec. Il est certain que quelque chose assurément se joue autour de la duplicité que constitue la fonction de psychanalyste et celle de l'enseignant. S'il se trouve que vous pouvez particulièrement le mettre en évidence à mon niveau, c'est bien sûr que là-dessus je ne me suis pas refusé à en assumer depuis longtemps l'antinomie, mais vous auriez tort de croire que le même problème ne se pose pas et ne se posera pas un jour ou l'autre au niveau de chacun d'entre vous. Comme l'a souligné par exemple très bien ce matin Dumézil, vous ne pouvez pas y échapper dès lors que vous êtes appelés à recevoir dans telle ou telle institution étrangère à la psychanalyse une position de psychanalyste ; dès lors que vous y êtes, c'est-à-dire que vous n'êtes pas chez vous, vous êtes priés d'assumer quelque chose qui participe des fonctions de l'enseignement, vous apprenez au moins aux gens à se conduire vis-à-vis de ce loup qu'ils ont introduit dans leur bergerie, et pour ça il faut que vous expliquiez un peu ses mœurs. Vous êtes là en position d'enseignant.

⁽¹⁶⁰⁾Il me semble qu'à plusieurs reprises, et même à mes yeux à trop de reprises, car il m'est arrivé pendant ces vacances de relire les textes de quelques séminaires déjà anciens et de périodes sensibles, ces périodes obstinées où ce séminaire, je ne pouvais le poursuivre en toute correction qu'à m'imposer de ne pas faire la moindre attention à ce qui dans une institution qui n'était pas du tout l'institution étrangère dont je parle, mais justement à proprement parler l'institution analytique dont je faisais partie, se mijotait et se tramait je ne sais quelle opération synthétique, dont je savais très bien à l'avance qu'un jour ou l'autre elle ne faciliterait pas ma tâche. Cet assez extraordinaire désintérêt n'est pas sans me poser quant à moi de graves questions. Et tout de même cela, par un heureux concours de je ne sais quoi, qu'on peut sans doute ici appeler destin, n'a pas du tout finalement desservi ni la propagation ni la diffusion de mon discours. J'eusse aimé assurément que ceux qui m'ont accompagné tout au long de ces difficiles chemins, eussent plus bénéficié eux-mêmes du succès de ce discours.

Qui sait, ma réforme à moi, celle que j'ai proposée dans cette *proposition du 9 Octobre*, pourrait être beaucoup plus aisée aux entournures que celle à laquelle s'escrime un homme politique extraordinairement astucieux. Pourquoi ? Précisément parce qu'elle n'avait de portée que dans un milieu où les incidences effectives d'une telle réforme sont infiniment moins dérangeantes qu'elles peuvent l'être au niveau de l'université. Bref notre petite réforme était surtout, je dois le dire, l'introduction d'une façon absolument différente d'apporter une solution générale aux problèmes de l'examen et ça suffit pour que nous soit représenté comme un vide extraordinaire, qui fait que tout d'un coup il ne va plus y avoir de dialogue entre l'examineur et l'examiné. Il suffit d'avoir été dans sa vie un instant examiné pour savoir que ce qu'on échange avec un examinateur, ce n'est jamais et uniquement que ce qui s'appelle des conneries, qualifiées comme telles, par une complicité absolument générale où l'examineur demande qu'on lui dise des conneries bien classées et d'ailleurs l'examiné lui aussi s'efforce de les faire bien rondes et bien roses. Il rentre dans sa famille et y raconte les belles conneries qu'il a réussi à sortir à son examinateur. C'est très évidemment là-dessus que repose ceci, que ces choses peuvent durer pendant des siècles, d'une façon tempérée, tant qu'il y a ce qu'on appelle du dialogue ; seulement il y a un moment où ça s'use, où on s'aperçoit justement que la connerie n'est pas un élément de dialogue !

⁽¹⁶¹⁾On s'en aperçoit pourquoi ? Vous ne vous imaginez pas que ce sont les pauvres petits, les chers mignons, qui tout d'un coup n'ont plus en effet rien d'autre à faire qu'à envoyer des pavés, qui s'en aperçoivent. Ce sont ceux qu'on appelle assez grotesquement les enseignants. Parce que, les enseignants, comment ça se recrute ? Un enseignant ça se recrute, justement à cause de ce système des examens, sous la forme d'un bien enseigné. Quand vous avez fait la preuve que vous êtes bien enseigné, c'est-à-dire que vous êtes capable de charrier de droite à gauche un suffisant charroi de conneries, alors vous êtes consacré enseignant. Seulement vers 45 à 50 ans, c'est pas pour rien que je parle de temps en temps de ménopause, ça ne va plus. C'est-à-dire que vous, enseignants, vous vous en apercevez vous-mêmes. Et c'est vous qui foutez le feu à la baraque, comme on a pu le voir. Ceux qui ont le plus rigolé dans cette affaire, ne vous imaginez pas que c'était ceux qui étaient dans la rue Gay-Lussac, c'était les enseignants qui se précipitaient là, pensant enfin ! voilà ce que nous aurions pu être ! De qui est-ce que vous ne l'avez pas reçu, ce témoignage ?

Naturellement, maintenant, ça prend des allures de petite bouche ; un type qui ose signer d'un nom rabelaisien et qui ne se prend pas pour la queue d'une poire comme on dit, nous résume les événements. Epistémon, c'est de lui que je parle. Tout le monde paraît-il sait qui c'est. Moi je peux faire comme si je ne savais pas. Il dit qu'il y avait une étudiante, une enragée qui lui courrait aux basques pendant qu'il se baladait là dans la rue Gay-Lussac, au moment où ça flottait le Molotov, et qu'elle s'acharnait à l'appeler Epistémon-con. C'est pas mal. Ce qu'il a vu dans cette histoire, c'est que c'était la fin du structuralisme. C'est énorme. Et pourquoi ce serait la fin du structuralisme ? Il paraît que ce qui témoigne de ça, c'est que c'est un événement incontestablement dialectique. S'il y a quelque chose qui n'est pas évident, c'est ça. Et c'est même si peu évident que c'est même à cause de ça qu'on peut se demander si c'est bien un événement. Car la distinction folâtre entre la structure et l'histoire, elle vient de types qui lisent très rapidement et qui se sont aperçus que Lévi-Strauss a dialogué avec Sartre, alors ils s'imaginent qu'à cause de ça tout le structuralisme expulse l'histoire et déclarent que le 14 Juillet est un mythe. Ce sont ces espèces d'assimilations bouffonnes dans lesquelles on se déplace comme si la structure n'impliquait pas strictement et d'abord la dimension justement de l'histoire. C'est parce que l'histoire n'est pas purement et simplement une ⁽¹⁶²⁾diachronie qu'on peut parler de dialectique ; toute dialectique implique justement un lien synchronique ; ça ne veut pas du tout dire que la structure n'a rien à faire avec l'histoire : elles se tiennent comme strictement l'une à l'autre complémentaires.

S'il y a par contre quelque chose qui distingue ce qui s'est passé, c'est que ça fait partie de ces choses qui dans l'histoire sont connotées. Connotées de quoi ? Enfin je vous raconte le début parce que je m'échauffe, je me laisse entraîner, je vous raconte le début d'un petit truc que j'avais commencé d'écrire sur les événements et qui, Mon Dieu, paraîtra ou ne paraîtra pas, il ne paraîtra plutôt pas car, comme je vous l'ai dit, enfin, maintenant j'ai des responsabilités, j'ai des responsabilités vis-à-vis de l'histoire. Alors si on dit que je dis des événements qu'ils ne sont pas des événements, déjà cela va faire un certain bruit, on va se le communiquer à Paris. Si je dis en plus que moi j'appelle ça une affaire, ils vont dire, il assimile ça à l'affaire Dreyfus ou à l'affaire du Collier. Et bien oui, justement. Ce qui distingue l'affaire Dreyfus comme l'affaire du Collier, c'est que nous ne pouvons pas les caser dans la dialectique, marxiste ou autre. Seulement ça veut dire quand même quelque chose, et même salement bien quelque chose. L'affaire Dreyfus, il faut tout de même bien le dire, c'est à cause de ça qu'on n'a pas eu uniquement des vieux schnocks dans l'état-major en 1914, ça a servi au moins à quelque chose, à un nettoyage. Quant à l'affaire du Collier, si on avait su la lire... mais justement on ne sait jamais lire une chose qu'on peut classer comme une affaire.

Ce sont là des considérations tout à fait latérales mais qui doivent être destinées à remettre un petit peu les choses en place, et ne pas nous faire croire que parce que dans l'École on s'est un petit peu agité autour de l'affaire de mai, on a beaucoup progressé ; au contraire, ça a marqué strictement le stoppage de tout ce qui aurait pu se produire. Je ne doute pas qu'à mon appel, avec un léger retard, il ne serait apparu un certain nombre de choses manifestées concernant le fondement théorique de mes propositions, je veux dire que ce serait paru dans le bulletin de l'Ecole Freudienne ; au lieu de ça il semble aujourd'hui qu'on s'empêtre, qu'on s'embrouille, alors que quand je l'ai avancé, bien des gens m'ont dit qu'ils étaient tout à fait d'accord sur la place où j'avais mis ce mot de désubjectivation. Car enfin quand on fait une analyse c'est bien quand même pour que quand on est là, dans la tâche, au boulot, eh bien il arrive ⁽¹⁶³⁾ qu'on voie un petit peu quelque chose comme l'envers de la tapisserie, on retourne un peu ça, et à partir du moment où vous vous êtes aperçu qu'il y a un envers et qu'en plus ce n'est pas un envers mais que c'est la même chose, vous avez un peu moins le sentiment que vous êtes un libre sujet. Qui rapporte cette confiance faite à sa libre subjectivité, nous avons très très bien touché ça du doigt ces derniers temps, et la connexion dans un très grand nombre de cas avec la psychose, nous avons pu aussi toucher ça d'une façon très directe, enfin je veux dire qu'il y a des gens, pas plus tard que ce matin-là, notre cher ami Israël, nous rapportait quelques menus faits, qui pourraient venir sous la rubrique générale : de la contestation à l'asile. Quand même, ce n'est pas par hasard que ces choses-là arrivent ; il y a bien un certain rapport. Ça c'est produit un certain nombre de fois, et pas forcément chez des gens qu'on peut classer parmi les plus fragiles. C'était peut-être les meilleurs, qui sont devenus dans cette affaire un tant soit peu trop chavirés. Quoi qu'il en soit, ce sont des choses plutôt de nature à nous rappeler ce qu'il y a de structural dans les rapports entre l'idéologie de la liberté et une existence qui n'est pas si facile à définir parce que l'existence ça veut dire essayer de la soustraire à tout ce qui la capte immédiatement. L'existence de la folie, l'existence de la folie justement, c'est ce que nous avons touché du doigt ici, nous ne l'avons jamais authentique puisque, depuis une certaine période qui, comme par hasard, était la levée au point le plus ascendant de notre horizon politique de la liberté comme telle, à savoir la Révolution française, très précisément depuis cette montée au zénith du terme de liberté, c'est depuis ce moment-là que la folie est vouée à cette ségrégation vis-à-vis de laquelle nous avons tant de peine pour reconnaître ce qu'il en est de son essence.

C'est bien là, au cœur de ce problème, que nous sommes portés dans ce Congrès comme nous l'étions aussi dans le dernier, dans celui que j'ai évoqué hier pendant que Maud Mannoni n'était pas là, à savoir le Congrès qu'elle a de sa seule main su rassembler

l'année dernière, la conjonction en un seul nœud des rapports du sujet à notre époque avec ces trois termes : d'abord l'enfant, l'enfant qui soi-disant dans notre société est entré enfin dans la plénitude de ses droits, chacun sait que le paradis c'est pour les enfants de vivre à notre époque, chacun sait de quelles précautions nous les entourons, les chers mignons, il y en a même tellement, de précautions, d'attentions, de dévotions, qu'il faut après ça faire lever une armée entière ⁽¹⁶⁴⁾ d'assistantes sociales, de psychothérapeutes et de C.R.S., pour venir à bout des conséquences de cette éducation ; ensuite le psychotique, car bien entendu ce n'est pas par hasard que nous le rencontrons forcément dans le même coin ; et enfin la fonction de l'institution sur laquelle on peut dire qu'ici c'est ce sur quoi nous sommes le plus restés sur notre faim. C'est qu'en vérité la jonction n'est pas faite autrement que par la pratique, dans certaines institutions par la mise en jeu d'un statut subjectif effectivement conquis par tel ou tel et par certains et pas forcément, par le voisin. Pourquoi est-ce qu'elle n'est pas encore faite, eh bien c'est certain qu'il y a à ça des raisons qui tiennent à l'institution psychanalytique elle-même et que le psychanalyste est responsable de cette béance. Et c'est pourquoi je souhaite qu'au cœur* de notre École viennent des travailleurs, dont je ne souhaite pas spécialement qu'ils ne soient pas analystes, mais enfin qu'ils soient encore assez frais, pas trop immunisés par la pratique même de l'analyse, contre une vision structurale des problèmes.

Nassif qui est là, qui est venu présenter devant vous un travail qui a pu sans doute paraître à tel ou tel d'entre vous un peu long, il me semble, je l'ai souligné ce matin, que justement ce discours tend à chercher, à manifester d'une façon précise à tel niveau de l'histoire justement de la psychanalyse, un modèle qui convienne, qui montre justement que chaque moment a sa structure, que l'enfant n'est pas une forme molle de l'adulte, que l'hypnose n'est pas bien entendu une forme molle de la psychanalyse. S'il s'est produit quelque chose qui a fait sortir la psychanalyse de l'hypnose, c'est peut-être simplement quelque chose qui au bout du compte peut s'écrire au tableau, en s'inscrivant d'une façon aussi formalisée que tel ou tel axiome ou théorème dans la théorie des ensembles, en montrant que c'est par un petit échange, une petite bascule entre deux termes, par un usage du principe de dualité, qui impose pour qu'une formule soit valable ou plus exactement déductible d'une autre, un certain nombre de changements de signes qui vont tout au long de la formule et dont aucun ne saurait être omis pour que la formule reste valable. Du passage de l'hypnose à la psychanalyse, c'est de quelque chose d'aussi strictement définissable et manipulable formellement qu'il s'agit.

Quand nous serons arrivés à cette suffisante formalisation, nous aurons gagné un petit peu. Seulement voilà, le problème est le même pour nous et pour les mathématiciens. Les mathématiciens jouissent de ce miracle, qu'ils ne savent pas ⁽¹⁶⁵⁾ de quoi ils sont le jouet. Ils ne savent ni pourquoi ni comment progressent les grands chambardements mathématiques. Néanmoins ça se produit, et même ça n'a pas arrêté depuis très exactement Eudoxe, et Euclide aussi bien sûr, et Archimède. Ça n'a pas arrêté. Ils ne savent pas pourquoi ça continue, pourquoi ça n'arrête pas. Ou pourquoi la mathématique est à peu près aussi complètement renouvelée depuis le temps où moi j'étais un petit enfant, qu'elle a pu l'être au XVII^e siècle par exemple, soit entre l'avant et l'après du calcul intégral. Et des gens qui essaient de serrer la chose de près, n'arrivent absolument à rien formuler du tout ; pas la moindre chance de saisir où est le sujet du progrès mathématique.

C'est pour ça que nous aurions à en prendre de la graine. Il faudrait que le psychanalyste en tienne compte pour autant qu'il est impliqué dans cette fonction à plusieurs dimensions qui est d'abord celle qu'il a avec cet acte insensé qui le fait fonctionner comme psychanalyste, celle aussi qu'il fait et qu'il a toujours à faire à ce plus un qui, chose étrange, fait encore problème pour un certain nombre d'entre vous, encore que, j'ai montré où peut résider son incarnation d'une façon permanente. Quand vous serez deux psychanalystes il y

* Le texte des *Lettres de L'École freudienne* indique « cour ».

en aura toujours un troisième, quand vous serez trois il y en aura toujours un quatrième, quand vous serez quatre il y en aura toujours un cinquième. En tant que psychanalystes vous ne pouvez pas éviter cette erreur de calcul. Si cette chose, vous en étiez vraiment pénétrés, c'est-à-dire qu'il fait partie de votre statut de psychanalyste quand vous opérez, de ne jamais jamais pouvoir vous tenir pour complet dans votre appréhension de votre objet, ceci à soi seul vous éviterait de retomber dans cette pente qui est toujours la grande tentation du psychanalyste et qu'il faut bien appeler par son nom : celle de devenir un clinicien ; car un clinicien, ça se sépare de ce que ça voit pour deviner les points-clés et se mettre à pianoter dans l'affaire. C'est pas du tout bien sûr pour diminuer la portée de ce savoir-faire. On n'y perd rien. À une seule condition, c'est de savoir que vous, ce qu'il y a de plus vrai dans vous, fait partie de ce clavier. Et que naturellement, comme on ne touche pas avec le bout de son doigt ce qu'on est soi-même, quand on est justement, comme on le dit, sur la touche, quand on est la touche soi-même, que vous soyez bien certain qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier et que c'est à ça que vous avez affaire. C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant, vous ne le ⁽¹⁶⁶⁾trompez pas, parce que c'est justement dans ce qui vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien. C'est vous qui lui servirez de dépotoir.

Tant que vous n'aurez pas admis ça, vous en serez encore à demander ce dont je parle quand je parle de désêtre et de désobjectivation ; c'est pourtant ce dans quoi nous sommes à tout instant pris, et qui nous met, il faut bien le dire, dans les situations quelquefois les plus pénibles, parce que tant qu'il n'y a que nous qui le savons, ce que nous sommes comme dépotoir, on peut encore s'en accommoder. Tout le monde vit avec ça et s'en accommode très bien, et on a tous les appareils pour masquer la chose dans la vie sociale ordinaire. Seulement, de temps en temps, pour nous justement, qui faisons les choses en les sachant, ça prend une allure un peu choquante pour le public extérieur. Il arrive qu'un de nos patients devienne psychotique. Ça ne doit offenser personne qu'on dise ça ; ce sont de ces accidents qui justement pour nous ne doivent pas être pris comme des accidents, c'est tout à fait essentiel à notre position.

S'il arrive qu'on puisse donner cette distinction entre psychothérapie et psychanalyse, pourquoi aujourd'hui, au bout de ce discours qui est très précisément celui que je viens d'improviser, ne vous la donnerais-je pas ? La différence, pourquoi ne pas le dire ainsi, c'est qu'une psychothérapie est un tripotage réussi, au lieu que la psychanalyse, c'est une opération dans son essence vouée au ratage. Et c'est ça qui est sa réussite. C'est sur cette formule, dont bien entendu j'espère que vous ne vous ferez pas une règle de conduite : pourvu que je la rate bien, comme l'autre disait : l'ai-je bien descendu ? Je dirai simplement, puisque vous attendiez quelque chose de moi : vous l'ai-je donné ?

La « Réponse à la demande de renseignements bibliographiques » paru dans Anthologie des psychologues français contemporains, sous la direction de D. Hameline et H. Lesage, Paris, P.U.F., 1969, pp. 322-329.

LA PSYCHOLOGIE AU JUGEMENT DE LA PSYCHANALYSE

« L'illusion d'une psychologie des profondeurs »

À notre demande de renseignements biobibliographiques, Jacques Lacan a répondu par le document suivant :

« Jacques Lacan revient parfois sur ce qu'eût pour lui de forcé la mise ⁽³²³⁾ en place d'un enseignement : celui sans lequel la psychanalyse en France n'aurait plus guère d'apparence.

« C'est d'après coup que sa thèse de médecine : *De la psychose paranoïaque...*, etc., s'y inscrit : comme marquant du temps même où sa qualification comme psychiatre vient à son terme, son entrée dans la psychanalyse (1932).

« Un *séminaire* de 10 ans à Sainte-Anne chez le P^r Delay à partir de 1953, se poursuit, grâce à l'hospitalité de l'École Normale Supérieure, au titre de la charge de conférences dont la 6^e section de l'École des Hautes Études le consacre (1963 – la 6^e année est en cours).

« Jacques Lacan publie ses *Écrits* en 1966 pour qu'y soit démontré que ce qu'il enseigne n'a rien à faire avec des « idées » bonnes à meubler des chaires. »

Paru dans Scilicet n° 2/3 Senil Paris 1970 page 49

(49) ADRESSE DU JURY D'ACCUEIL A L'ASSEMBLEE AVANT SON VOTE (LE 25 JANVIER 1969)

Il y a la psychanalyse et il y a l'École.

À distinguer en ceci que l'École se présente comme une personne morale, soit comme tout autre corps : qui se soutient de personnes, elles physiques et un peu là.

La psychanalyse par contre est fonction de l'ordre du sujet, lequel se démontre dépendre de l'objet qui, ce sujet, le refend.

Peser les personnes, énonciation dont on n'aurait osé espérer l'impudence, est le moyen le plus impropre au recrutement du psychanalyste, qui fonctionne même à partir d'une personne de peu de poids. C'est pourtant ce qui s'est fait, Dieu sait comment ! jusqu'à ce jour.

Ce que met en cause la proposition du 9 octobre 1967, c'est de savoir si la psychanalyse est faite pour l'École, ou bien l'École pour la psychanalyse.

D'un côté la réponse brouille les traces à des exploits de bel esprit sur le dévouement à Lacan, soit à la personne de son auteur.

D'un autre côté, on argumente comme si, dans l'École, les personnes n'étaient pas déjà là, comme on dit : en titre, et bel et bien.

Or c'est ce dont la proposition tient compte. Car si elle va à décider de ce que l'École produise ou non du psychanalyste, elle ne méconnaît pas que la psychanalyse ne se produit pas sans moyens, qui ne vont pas sans de personnes se composer, ni sans, avec elles, composer.

La théorie de la formation, avons nous écrit, est absente. Qu'on lise le texte : elle est dite absente au moment qu'il ne faudrait pas, et nulle ⁽⁵⁰⁾ contradiction à ajouter que c'est au moment où se *résout* une psychanalyse. Il faut bien, bien ou mal, en effet que le pas se résolve, pour quoi l'on se résout en fait à se passer de l'examen de la psychanalyse.

Faudrait-il pour autant contester les personnes, soit les situations acquises ? Ce serait se priver de l'acquis des situations, et c'est ce que la proposition préserve.

À en partir, nul n'est contraint de se soumettre à cet examen d'un moment, qu'elle marque comme la passe : ceci parce qu'elle le redouble d'un consentement à cet examen même, lequel elle pose comme épreuve de capacité à prendre part à la critique comme au développement de la formation.

C'est cette liberté même qui impose la sélection d'un corps dit A.E. Et s'il est ainsi confluent au corps existant déjà sous ce titre, c'est qu'il n'y a aucune raison de refuser à ce corps la capacité dont la nouvelle sélection se motive.

Il y a tout lieu au contraire qu'il en reçoive ici l'hommage.

Que cet hommage, tel le décline, pourquoi pas ? Qu'on applaudisse cette démission comme un défi, nous rappelle que la démagogie ne saurait être unilatérale. Il y faut aussi un public – ceci prouve qu'il ne manque pas.

Mais n'empêche pas qu'il faille s'en remettre à lui pour trancher des mérites des candidats à un premier jury.

En l'absence, oui, en l'absence de toute pratique d'un tel accès qui ne relève du pèse-personne, l'assemblée choisit ceux qui auront à en trouver une différente.

C'est faire fonds, Lacan l'a dit, sur l'esprit de la psychanalyse, qu'il faut bien censurer pouvoir se manifester par vous, puisqu'on ne peut l'attendre ailleurs.

De toute façon il faudra bien que vous en passiez par l'attribution à certains de fonctions directives, pour obtenir une distribution prudente de votre responsabilité collective. C'est un usage qui peut se discuter en politique ; il est inévitable dans tout groupe qui fait état de sa spécialité au regard du corps social. À ce regard répond l'A.M.E.

Ces nécessités sont de base. Elles pèsent même *in absentia* pour employer un terme de Freud. Simplement, *in absentia*, elles se déchaînent dans tous les sens du mot.

Or le temps court et d'une sorte qui exclut qu'on continue de s'en tirer par des valabrégags.

C'est pourquoi les « principes concernant l'accession au titre de psychanalyste dans l'École freudienne de Paris », repris de la proposition du 9 octobre par le jury d'accueil, sont présentés au vote de l'assemblée sans un changement.

⁽⁵¹⁾ Sur l'avis du directeur, l'assemblée votera en versant à l'urne un bulletin où s'alignent, de gauche à droite dans l'ordre du moindre assentiment, chacun des trois projets qui lui sont présentés : soit A, celui du jury d'accueil, B, celui de la liste que P. Alien se trouve alphabétiquement ouvrir, C, celui d'Abdoucheli.

Ce mode de vote dit préférentiel est un test au sens où il permet de se produire (dans 90% des cas pour un groupe de votants aussi étendu que le nôtre) à l'effet Condorcet.

On sait que cet effet désigne le résultat inconsistant, où un choix dominant un autre et celui-ci un troisième, le troisième domine néanmoins le premier, ce qui exclut d'en rien conclure.

Il serait ici signifiant redoutablement d'une carence de ce que nous avons appelé l'esprit de la psychanalyse.

K. J. Arrow, pour se référer à un autre ordre, celui d'une détermination *logique* de l'intérêt général, a démontré qu'hors l'unanimité, celui-ci ne saurait se déterminer que de l'opinion d'un seul.

Un corps constitué, quel qu'il soit, peut se permettre d'ignorer tout de la logique et de lui substituer le psychodrame par exemple.

Ceci n'empêche pas la logique de tourner, et de faire tourner ce corps avec elle, pour ou contre ses aises.

*Paru sur le site Œdipe.org. Ce texte a été dactylographié à partir de la publication de l'image de l'original. Patrick Valas a présenté ce texte ainsi : « Le journal Le Monde avait sollicité Lacan pour avoir son avis sur la réforme universitaire, entreprise par E. Faure après l'émoi de 1968. Voilà donc la réponse qu'il fit et qui devait paraître le 3 février 1969. Son texte devait paraître à la rubrique Libres Opinions de ce journal, il ne fut jamais publié. Je le transmet ici comme Lacan voulait le présenter, en reproduisant la version dont je dispose à partir de la photocopie de l'original, annotée de sa main, qu'il m'avait confiée pour ce faire. Il y a sur la dactylographie de ce texte des annotations et des corrections de la main de Lacan, et curieusement celle-ci récurrente : à chaque fois qu'il écrit l'objet **a** il précise en marge qu'il faut le mettre en italique. ».*

A la page 196 dans L'envers de la psychanalyse, publié aux éditions du Seuil, on trouve mention de ce texte : « Il se trouve que j'ai écrit un petit article sur la réforme universitaire, qu'on m'avait expressément demandé dans un journal, le seul qui ait une réputation d'équilibre et d'honnêteté, qui s'appelle Le Monde. On avait beaucoup insisté pour que je rédige cette toute petite page à propos de la réorganisation de la psychiatrie, de la réforme. Or, malgré cette insistance, il est assez frappant que ce petit article, que je publierai un jour à la traine, n'y ait point passé. J'y parle d'une réforme dans son trou. Justement, ce trou tourbillonnaire, il s'est manifestement agi de faire avec, un certain nombre de mesures concernant l'Université. »

⁽¹⁾D'UNE RÉFORME DANS SON TROU

par Jacques LACAN

Il n'y a pas d'opinions libres. Je dois le dire pour l'en-tête de cette rubrique.

Dans le discours, on ne convient d'une liberté que pour y déceler la nécessité que cet artifice révèle. Cf. le discours mathématique, et aussi l'« association libre », opératoire en psychanalyse.

LA REFORME EN PSYCHIATRIE ET L'EMOTION « SCIENTIFIQUE »

Naissance est annoncée comme inscrite à l'état civil, de collèges de psychiatrie dans un certain nombre de centres, voire de décentres, en France.

Deux étages à cette réforme.

Étage d'enseignement. Merveille : les psychiatres y auront leur mot à dire. Plus fort, ils y enseigneront ce qu'ils savent.

Étage de leur pratique : elle s'institue sur le principe de fonction qu'ils remplissent d'origine, comme sociale. Ce principe prend forme de l'institution du « secteur » dont une équipe prend la charge au titre de la santé mentale, prophylaxie comprise.

Horrendum : d'un étage à l'autre l'ascension est prévue et l'allée et venue permanente.

⁽²⁾D'où argue la crainte qui s'énonce au niveau de l'Université : soit des facultés de médecine et des facultés de lettres, voire des sciences.

En voici l'appareil : la dominance qui résulte de cette « sociatrie » dans l'enseignement est de nature à dévier ce qui à ce domaine est promis d'une recherche scientifique, pour quoi d'autres recours ⁴⁸⁹_[d'] <s'imposent> _[posent].

Que les laboratoires pharmaceutiques dans cet avertissement soient promus au rang de têtes chercheuses menacées, serait propice à en finir immédiatement avec lui : qui ne voit en effet que les recours chimiques ne sont pas près de quitter la tribune ?

L'objection faite nous paraît mériter examen sur une base plus sérieuse, et pas seulement, comme, nous dit-on, la résume notre Ministre à répondre de l'étage : enseignement, en repoussant du pied le terme de sociatrie pour épingle l'autre étage.

Ce terme est en effet d'autant plus pertinent que pertinente est la chose même qu'il désigne.

La fissure sociale en effet est claire qui aspirera en sa béance toujours plus de personnel, de constructions et de l'argent qu'il y faut. Ce dont le coût est peu au prix de la compétence qu'elle exige désormais pour s'en occuper.

⁴⁸⁹ Un « d' » puis un « posent » à la ligne suivante. Le « d' » contiguë au « s » sur le clavier azerty est-il fautive de frappe ? auquel cas il manque aussi un « i » et un « m » en bout de ligne. Le sens confirme cette conjecture.

La dite compétence est ce dont les autorités universitaires maintenant alarmées, n'ont à proprement parler rien voulu savoir au temps précis où elles étaient en charge d'y veiller.

La suite requiert qu'on sache pourquoi il en fut ainsi : ce qu'éclairera un exemple.

⁽³⁾LA DISJONCTION DU NEUROLOGUE DE LA PSYCHIATRIE

L'exemple est à franchir aussi vite que l'on peut, car il procède d'une ornière qu'il nous angoisse de quitter, comme je l'ai éprouvé moi-même au contrecoup d'un rêve, formation rare en ma conjecture présente, pour, dans une rédaction première de cet écrit intempestif, m'être attardé au dit exemple.

Il s'agit de la conjonction du neurologue et du psychiatre dans le certificat de qualification institué par les facultés de médecine. On sait qu'elle est maintenant révolue, à s'en tenir à la réforme.

Or il faut rappeler que cette conjonction a reçu durant vingt ans le soutien actif et doctriné des mêmes psychiatres qui s'applaudissent maintenant d'en voir la fin, advenue par la force des choses, c'est-à-dire de la vérité quand elle hurle.

C'est qu'il s'agissait, bien entendu dans l'intention la plus pieuse, d'être du côté de ce que, pour eux comme pour tant d'autres détenait l'Université, de ce qu'on appelle d'une locution expressive le manche.

Le manche dont la jeunesse démontre aux cadres d'une Université à quoi depuis un bout de temps l'univers manque, qu'il peut se réduire à la gaffe – quand par le monde entier ces cadres, les voilà échoués en vrac.

De notre exemple, il appert qu'à insister sur le danger pour la pratique médicale de la méconnaissance par le psychiatre d'un fait neurologique, on négligeait le risque inverse, ceci parce qu'on tenait le fait psychiatrique pour relever du jugement de tout le monde : où qui n'admet qu'une formation « humaine » suffit à une ⁽⁴⁾thérapie de soutien ?

Pour la révérence à la science, ils s'en tenaient quittes plus aisément alors, ceux qu'aujourd'hui <elle> réveille.

Mettre la pharmacodynamie à la portée de l'incompétence (autorisée) leur suffisait à se tenir pour scientifiques, au nom du fait certain que les drogues qu'ils diffusaient étaient produites scientifiquement, et mises à l'épreuve de même.

Un idéal pourtant à l'horizon, promesse : que la sécurité et la haute tenue scientifique du neurologue (autrement sage, soit en passant en ses endos thérapeutiques) vinssent couvrir le champ tenu pour devoir leur céder, parce que le carrefour cérébral est le défilé obligé du fait psychiatrique.

Est-ce à dire qu'il ne peut être saisi ailleurs, si c'est d'ailleurs qu'il part ? Si c'est d'ailleurs qu'il nous requiert surtout ? Qu'à ceci ne tienne, les bords évasés de la coupe offerte à son flot, fonctionnent : ils ruissellent vers les lieux « asilaires » où la communauté ségrégue ses membres discordants. Ici l'on n'a fait pas fi de la sociatrie depuis près de deux siècles et l'on n'y regarde pas d'assez près pour qu'un ordre scientifique s'y décèle à une puissance seconde, qui serait l'effet de la science sur le social par exemple.

Le bénéfice net du procès est le maintien d'une position de prestance, dont on sait qu'elle n'est pas peu dans l'efficiencia médicale.

Et peu importe si l'idéal ainsi proposé est une impasse, manifeste dès à présent en ceci que nulle formation, car c'est là qu'est l'arête, nulle formation n'est plus impropre que celle du neurologue à préparer à la saisie du fait psychiatrique.

⁽⁵⁾D'UN SAVOIR A BAS PRIX

Le souci de la science est alors relégué aux mains des psychologues, testeurs, assistantes sociologues si l'on veut : du personnel immense, que, pour l'avoir dévalué de cette

relégation même, on suspecte en retour de devoir rester sous-développé au regard du scientifique.

Qu'on ne s'y trompe pas : nulle contestation ici de la place de la médecine en l'affaire. Dénonciation seulement du forfait où elle trempe comme universitaire.

Au niveau de la médecine comme ailleurs, préserver les bénéfices du savoir est bien la définition *infima* qu'on puisse donner de la mission de l'Université. Elle implique la préemption de la formation comme effet du savoir sur la valeur dont le cote un marché.

Dans la médecine comme ailleurs, l'Université n'y manquait certes pas.

Mais elle fut dépassée par la subversion survenue de ce que nous dénommons : marché.

Nous le faisons à juste titre de ce que la valeur dont il s'agit, est tombée au dessous de celle en jeu dans le marché capitaliste : lequel l'établit au ressort de la marchandise et de la radicalisation qu'il en consomme à y inclure le travail.

Faut-il énoncer des vérités premières et dire ici ce qu'obscurcissent ceux qui protègent le savoir : c'est à savoir que le savoir ne s'acquiert pas par le travail, et moins encore la formation qui du savoir est l'effet ?

Ce qui est nullement dénier le savoir du travailleur, voire, si l'on veut, du peuple, mais affirmer que pas plus que les savants ⁽⁶⁾il ne l'acquiert par son travail.

Galilée, ni Newton, ni Mendel, ni Gallois, ni Bohr, ni le mignon James D. Watson, ne doivent rien à leur travail, mais à celui des autres, et leurs trouvailles se transmettent en un éclair à qui a seulement la formation qui s'est produite de court-circuits du même ordre, et numérables, même si l'ennui scolaire en a éteint la mémoire.

N'importe quelle mère de famille sait que la lecture est un obstacle à son travail, le premier manœuvre venu, que c'en est l'échappatoire, l'ouvrier communiste, qu'il y prend ses lettres de noblesse.

Quelle est donc la cote de valeur inhérente au savoir.

D'UN TROU ET DU PETIT TAS QUI LE DEBOUCHE COMME IL LE BOUCHE

C'est ici qu'intervient la fonction qui ne s'articule que de la théorie psychoanalytique, celle que j'ai nouée des effets du savoir dont s'inaugure le sujet, en temps qu'effet de perte, que vient signifier une coupure dans le corps, ceci sous la dénomination algébrique de l'objet (**a**). Lire : petit **a** ; les illettrés qui se confinent à l'usage de la parole, traduisent : petit tas, simple bavure informatique.

Cette détermination suffit, mais aussi bien est nécessaire à situer correctement ce qu'a manqué toute la philosophie : la cause, ou plutôt l'acause du désir.

Aux derniers temps d'un discours qui se prolonge, je l'ai corrélée de la fonction qui s'énonce du plus-de-jouir (*Mehrlust*, ⁽⁷⁾évidemment homologique du *Mehrwert* de Marx, mais sûrement pas analogique, d'être plutôt cause qu'effet de marché).

Il est des lecteurs de ces lignes à qui l'incidence de mes *Écrits* dans la pratique analytique est parvenue. Mais le fait qu'elles s'adressent au lecteur du *Monde*, *quo talis est* n'interdit de lui conseiller de s'y reporter, puisque contrairement à la prose où l'on veut bien me faire place, les dits *Écrits* ne sauraient être lus en diagonale : disons plutôt que l'effet de formation que sait tirer d'une telle prise l'invention mathématique, ne peut y être qu'indistinct, faute encore d'une suffisante formalisation.

On y verrait pourtant, à se donner un peu de mal, que l'objet **a** s'arrange beaucoup mieux de faire l'amour à l'image spéculaire qu'il trouve, que d'animer le tourbillon qu'il suscite comme plus-<de>-jouir

Il y suffit d'un idéal pris n'importe où, et jusqu'ici d'un Autre supposé savoir. C'est ce que le psychanalyste ose vous offrir comme transfert.

Fructueuse impudence de produire la vérité : celle-ci d'abord qu'elle seule nécessite un travail.

C'est le travail qu'il faut pour faire l'identification de l'homme, puis à propos de la jouissance rencontrée de la femme dont il est né, la défaire : c'est-à-dire retrouver le trou, mais vivide enfin, de la castration d'où la femme surgit véridique.

Tel est du moins le chemin qu'a frayé la névrose au psychanalyste pour qu'il l'achève en vérité par sa répétition.

C'est ce qu'il ne saurait accomplir qu'à se supposer au désêtre de n'être rien que désir de savoir.

⁽⁸⁾C'est autant dire qu'à ce que la formation du psychanalyste sorte des mains d'ilotes parqués, au reste à leur aise, dans une réserve internationale (mais ceci est une autre histoire qui n'est pas à traiter ici...),

devrait, de droit comme d'obligation, la recevoir quiconque désormais voudrait être en charge d'un enseignement comme formation à la science.

Ceci ne laisse plus guère d'occasion à l'usage pour un certain patronat, de l'accès gradué, cérémoniel ou de plain pied de ses élèves à son « intérieur », qu'il soit mondain ou de <retraite>, de préférence pas familial, dissipé encore moins.

Il vaudrait mieux peut-être (car ce n'est pas un type à imaginer d'après ce qui en paraît aujourd'hui) que le psychanalyste s'en passe aussi bien pour lui-même et vive dans un courant d'air, ne serait-ce que pour prouver qu'il n'a pas froid au pied non plus qu'aux yeux, ni à la gorge. Il n'y a plus pour Tirésias de mamelle à couvrir.

Prix à payer pour que remonte la cote du savoir sur le marché car de là pourra s'imposer à qui veut y voir figurer ses actions <de> la sélection de mise.

La sélection sera structuraliste ou ne sera pas. Le sujet de la science n'a rien à faire avec la boursouflure qui fait prime au marché de l'influence.

Je ne le dis pas de connaître ce qu'il en coûte quelquefois de faire là-dessus son ménage, mais pour rappeler où gîte aussi bien l'objet **a**.

⁽⁹⁾L'EMOI DE MAI ET SA MAIMOIRE
DANS LE SUJET CAPITALISTE

A y penser, on voit mieux le confluent des biais, le motif en ressac de l'émoi de mai (comme on viendra à dire).

Ce n'est pas là en ravalier le sens. Car l'inquiétude des jeunes bourgeois à voir l'influence en mauvaise passe de par l'effet que nous tenons pour réduction du marché, ne leur ôte pas le mérite d'avoir marqué ceci, que fera bien de mesurer quiconque calcule une réforme. C'est qu'on ne les fera pas s'y tenir tranquilles à leur <promettre> qu'à la prochaine, ils n'auront plus pour l'accueillir que des pavés en or.

Car ce qu'ils vomissaient sous le titre de la société de consommation et des voitures qui ne servent qu'à meubler les trottoirs, c'était les objets dont cette société attend de les satisfaire à gogo, parce qu'ils ne remplacent pas l'objet **a** fatidique.

La submersion capitaliste universelle n'a pas fini d'osciller de l'Ouest à l'Est. Elle a son rôle à jouer.

Le « plus jamais comme avant » dont s'enroue la *maimorisation* des bonnes âmes, est à prendre par son bout comique, c'est-à-dire attristant. Car il est clair que c'est plus que jamais comme avant et que l'émoi de mai précipite ce qui l'a causé.

« L'unité de valeur » promue à la mesure des rétributions diplômantes, avoue à la façon d'un lapsus énorme ce que nous épinglons de la réduction du savoir à l'office du marché.

⁽¹⁰⁾Quant au « secteur » psychiatrique, le linéament s'y dessine, non moins que dans les nouvelles garderies dites universitaires, de la fin où tend le système, si la science qui s'en aide encore, y succombe : à savoir le camp de concentration généralisé.

Le tourbillon s'accroît autour du trou sans qu'il y ait moyen de s'accrocher au bord, parce que ce bord est le trou même et que ce qui s'insurge à y être entraîné, est son centre.

Ce n'est pas la jeunesse qui peut freiner la roue où elle est prise, quand c'est en elle que le moyeu, de son inexistence, vient faire visite à certains.

Car le sujet des événements, tout baladeur qu'il soit, n'est pas conscience, et c'est pour cela que sa réplique ne vient jamais que d'une seule tête et non d'un groupe.

Pour s'y retrouver il faut savoir que le présent est contingent, comme le passé futile. C'est du futur qu'il faut tenir, contre Aristote qui là-dessus a fléchi, que le présent tient ce qu'il a de nécessaire. Le vainqueur inconnu de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande.

Ce 3 février 1969. JL.

Sur l'intitulé de
cette rubrique :

LIBRES OPINIONS

Je préfère : pas de héli
sur un nom :

D'UNE REFORME DANS SON TROU

par Jacques LACAN

Il n'y a pas d'opinions libres. Je dois le dire pour l'en-
tête de cette rubrique.

Dans le discours, on ne convient d'une liberté que pour y
déceler la nécessité que cet artifice révèle. Cf. le discours
mathématique, et aussi l'"association libre", opératoire en
psychanalyse.

LA REFORME EN PSYCHIATRIE ET L'EMOTION "SCIENTIFIQUE"

Naissance est annoncée comme inscrite à l'état civil, de
collèges de psychiatrie dans un certain nombre de centres, voire
de décentres, en France.

Deux étages à cette réforme.

Etage d'enseignement. Merveille : les psychiatres y auront
leur mot à dire. Plus fort, ils y enseigneront ce qu'il savent.

Etage de leur pratique : elle s'institue sur le principe de
fonction qu'ils remplissent d'origine, comme sociale. Ce principe
prend forme de l'institution du "secteur" dont une équipe prend la
charge au titre de la santé mentale, prophylaxie comprise.

Horrendum : d'un étage à l'autre l'ascension est prévue et
même l'allée et venue permanente.

D'où argue la crainte qui s'énonce au niveau de l'Université soit des facultés de médecine et des facultés de lettres, voire des sciences.

En voici l'appareil : la dominance qui résulte de cette "sociatrie" dans l'enseignement est de nature à dévier ce qui à ce domaine est promis d'une recherche scientifique, ^{haut} à quoi d'autres recours d'posent.

Que les laboratoires pharmaceutiques dans cet avertissement soient promus au rang de ~~tous~~ chercheurs menacés, serait propice à en finir immédiatement avec lui ; qui ne voit en effet que les recours chimiques ne sont pas près de quitter la tribune ?

L'objection faite nous paraît mériter examen sur un base plus sérieuse, et pas seulement, comme, nous dit-on, la résume notre Ministre à répondre de l'étage : enseignement, en repoussant du pied le terme de sociatrie pour épingle l'autre étage.

Ce terme est en effet d'autant plus pertinent que pertinente est la chose même qu'il désigne.

La fissure sociale en effet est claire qui aspirera en sa béance toujours plus de personnel, de constructions et de l'argent qu'il y faut . Ce dont le coût est peu au prix de la compétence qu'elle exige désormais pour s'en occuper.

La dite compétence est ce dont les autorités universitaires maintenant alarmées, n'ont à proprement parler rien voulu savoir au temps précis où elles étaient en charge d'y veiller.

La suite requiert qu'on sache pourquoi il en fut ainsi : ce qu'éclairera un exemple.

LA DISJONCTION DU NEUROLOGUE DE LA PSYCHIATRIE

L'exemple est à franchir aussi vite que l'en peut, car il procède d'une ornière qu'il nous angoisse de quitter, comme je l'ai éprouvé moi-même au contrecoup d'un rêve, formation rare en ma conjoncture présente, pour, dans une rédaction première de cet écrit intempestif, m'être attardé au dit exemple.

Il s'agit de la conjonction du neurologue et du psychiatre dans le certificat de qualification institué par les facultés de médecine. On sait qu'elle est maintenant révelue, à s'en tenir à la réforme.

Or il faut rappeler que cette conjonction a reçu durant vingt ans le soutien actif et doctriné des mêmes psychiatres qui s'applaudissent maintenant d'en voir la fin, advenue par la force des choses c'est-à-dire de la vérité quand elle hurle.

C'est qu'il s'agissait, bien entendu dans l'intention la plus pieuse, d'être du côté de ce que, pour eux comme pour tant d'autres détenait l'Université, de ce qu'on appelle d'une locution expressive le manche.

Le manche dont la jeunesse démontre aux cadres d'une Université à quoi depuis un bout de temps l'univers manque, qu'il peut se réduire à la gaffe, -quand par le monde entier ces cadres, les voilà échoués en vrac.

De notre exemple, il appert qu'à insister sur le danger pour la pratique médicale de la méconnaissance par le psychiatre d'un fait neurologique, on négligeait le risque inverse, ceci parce qu'on tenait le fait psychiatrique pour relever du jugement de tout le monde : où qui n'admet qu'une formation "humaine" suffit à une

4

thérapie de soutien ?

Pour la révérence à la science, ils s'en tenaient quittes plus aisément alors, ceux qu'aujourd'hui réveille.

Mettre la pharmacodynamie à la portée de l'incompétence (autorisée) leur suffisait à se tenir pour scientifiques, au nom du fait certain que les drogues qu'ils diffusaient étaient produites scientifiquement, et mises à l'épreuve de même.

Un idéal pourtant à l'horizon, promesse : que la sécurité et la haute tenue scientifique du neurologue (autrement sage, soit en passant, en ses endos thérapeutiques) vinssent couvrir le char tenu pour devoir leur céder, ^{hance} ~~accident~~ que le carrefour cérébral est le défilé obligé du fait psychiatrique.

Est-ce à dire qu'il ne peut être saisi ailleurs, si c'est d'ailleurs qu'il part ? Si c'est d'ailleurs qu'il nous requiert surtout ? Qu'à ceci ne tiennent, ~~sur~~ les bords évasés de la coupe offerte à son flot, fonctionnent : ils ruissellent vers les lieux "basilaires" où la communauté ségrège ses membres discordants. Ici l'on n'a fait pas fi de la sociatrie depuis près de deux siècles et l'on n'y regarde pas d'assez près pour qu'un ordre scientifique s'y décèle à une puissance seconde, qui serait l'effet de la science sur le social par exemple.

Le bénéfice net du procès est le maintien d'une position de ~~pré~~stance, dont on sait qu'elle n'est pas peu dans l'efficience médicale.

Et peu importe si l'idéal ainsi proposé est une impasse, manifeste dès à présent en ceci que nulle formation, car c'est là qu'est l'arête, nulle formation n'est plus impropre que celle du neurologue à préparer à la saisie du fait psychiatrique.

D'UN SAVOIR A BAS PRIX

Le souci de la science est alors relégué aux mains des psychologues, testeurs, assistantes, sociologues si l'on veut : d'un personnel immense, que, pour l'avoir dévalué de cette relégation même, on suspecte en retour de devoir rester sous-développé au regard du scientifique.

Qu'on ne s'y trompe pas : nulle contestation ici de la place de la médecine en l'affaire. Dénonciation seulement du forfait où elle trempe comme universitaire.

Au niveau de la médecine comme ailleurs, préserver les bénéfices du savoir est bien la définition ~~infime~~ qu'on puisse donner de la mission de l'Université. Elle implique la préemption de la formation comme effet du savoir sur la valeur dont le cote un rare

Dans la médecine comme ailleurs, l'Université n'y manquait certes pas.

Mais elle fut dépassée par la subversion survenue de ce que nous dénommons : marché.

Nous le faisons à juste titre de ce que la valeur dont il s'agit, est tombée au dessous de celle en jeu dans le marché capitaliste : lequel l'établit au ressort de la marchandise et de la radicalisation qu'il en consomme à y inclure le travail.

Faut-il énoncer des vérités premières et dire ici ce qu'obscurcissent ceux qui protègent le savoir : c'est à savoir que le savoir ne s'acquiert pas par le travail, et moins encore la formation qui du savoir est l'effet ?

Ce qui n'est nullement dénier le savoir du travailleur, voire, si l'on veut, du peuple, mais affirmer que pas plus que les savants

6

il ne l'acquiert par son travail.

Galilée, ni Newton, ni Mendel, ni Gallois, ni Bohr, ni le mignon petit James D. Watson, ne doivent rien à leur travail, mais à celui des autres, et leurs trouvailles se transmettent en un éclair à qui a seulement la formation qui s'est produite de court-circuits du même ordre, et numérables, même si l'ennui scolaire en a éteint la mémoire.

N'importe quelle mère de famille sait que la lecture est un obstacle à son travail, le premier manœuvre ~~venu~~, que s'en est l'échappatoire, l'ouvrier communiste, qu'il y prend ses lettres de noblesse.

Quelle est donc la cote de valeur inhérente au savoir ?

À UN TROU ET DU PETIT TAS

QUI LE DEBOUCHE COMME IL LE BOUCHE

C'est ici qu'intervient la fonction qui ne s'articule que de la théorie psychoanalytique, celle que j'ai nouée des effets du savoir dont s'inaugure le sujet, en tant qu'effet de perte, que vient signifier une coupure dans le corps, ceci sous la dénomination algébrique de l'objet (a). Lire : petit a ; les illettrés qui se confinent à l'usage de la parole, traduisent : petit tas, simple bavure informatique.

a italique

Cette détermination suffit, mais aussi bien est nécessaire à situer correctement ce qu'a manqué toute la philosophie : la cause, ou plutôt l'acause du désir.

Aux derniers temps d'un discours qui se prolonge, je l'ai corrélée de la fonction qui s'énonce du plus-de-jour (Mehrlust,

*- italique
sans sous-traité
à l'impression*

Les mots
Soulignés,
en italique,
sans majuscule
à l'impression

évidemment homologique du ~~M~~ Mehrwert de Marx, mais sûrement pas analogique, d'être plutôt cause qu'effet de marché).

Il est des lecteurs de ces lignes à qui l'incidence de mes Ecrits dans la pratique psychanalytique est parvenue. Mais le fait qu'elles s'adressent au lecteur du Monde, quo talis est, n'interdit de lui conseiller de s'y reporter, puisque contrairement à la pratique où l'on veut bien ne faire place, les dits Ecrits ne sauraient être lus en diagonale : disons plutôt que l'effet de formation que saisi par d'une telle prise l'invention mathématique, ne peut y être qu'indistinct, faute encore d'une suffisante formalisation.

Ce italique
non souligné

On y verrait pourtant, à se donner un peu de mal, que l'objet (a) s'arrange beaucoup mieux de faire l'amour à l'image spéculaire qu'il trouve, que d'animer le tourbillon qu'il suscite comme plus-jour.

Il y suffit d'un idéal pris n'importe où, et jusqu'ici d'un Autre supposé savoir. C'est ce que le psychanalyste ose vous offrir comme transfert.

Fructueuse impudence de produire la vérité : celle-ci d'abord qu'elle seule nécessite un travail.

C'est le travail qu'il faut pour faire l'identification de l'homme, puis à propos de la jouissance rencontrée de la femme dont il est né, la défaire : c'est à dire retrouver le trou, mais vivide enfin, de la castration d'où la femme surgit véridique.

Tel est du moins le chemin qu'a frayé la névrose au psychanalyste pour qu'il l'achève en vérité par sa répétition.

C'est ce qu'il ne saurait accomplir qu'a se supposer au désêtre de n'être rien que désir de savoir.

C'est autant dire qu'à ce que la formation du psychanalyste sorte des mains d'pilotes parqués, au reste à leur aise, dans une réserve internationale (mais ceci est une autre histoire qui n'est pas à traiter ici ...),

devrait, de droit comme d'obligation, la recevoir quiconque désormais voudrait être en charge d'un enseignement comme formé à la science.

Ceci ne laisse plus guère d'occasion à l'usage pour un certain patronat, de l'accès gradué, cérémoniel ou de plain pied de ses élèves à son "intérieur", qu'il soit mondain ou de retraite de préférence pas familial, dissipé encore moins.

Il vaudrait mieux peut-être (car ce n'est pas un type à imaginer d'après ce qui en paraît aujourd'hui) que le psychanalyste s'en passe aussi bien pour lui-même et vive dans un courant d'air, ne serait-ce que pour prouver qu'il n'a pas froid au pied non plus qu'aux yeux, ni à la gorge. Il n'y a plus pour Tirésias de mamelle à couvrir.

Prix à payer pour que remonte la cote du savoir sur le marché car de là pourra s'imposer à qui veut y voir figurer ses actions la sélection de mise.

La sélection sera structuraliste ou ne sera pas. Le sujet de la science n'a rien à faire avec la boursouflure qui fait prime au marché de l'influence.

Je ne le dis pas ^{de connaître} ~~pour savoir~~ ce qu'il en coûte quelquefois de faire là-dessus son ménage, mais pour rappeler où gîte aussi bien l'objet (a).

italique
non italique

L'ÉMOI DE MAI ET SA MAIMOIRE

DANS LE SUJET CAPITALISTE

À y penser, on voit mieux le confluent des biais, le motif et le ressac de l'émoi de mai (comme on viendra à dire).

Ce n'est pas à en ravalier le sens. Car l'inquiétude des jeun bourgeois à voir l'influence en mauvaise passe de par l'effet que nous tenons pour réduction du marché, ne leur ôte pas le mérite d'avoir marqué ceci, que fera bien de mesurer quiconque calcule la réforme. C'est qu'on ne les fera pas ^{s'y} tenir tranquilles à leur propos qu'à la prochaine, ils n'auront plus pour l'accueillir que des pavés en or.

italique

Car ce qu'ils voulaient sous le titre de la société de consommation et des voitures qui ne servent qu'à meubler les trottoirs, c'était des objets dont cette société attend de les satisfaire à gogo, parce qu'ils ne remplacent pas l'objet (a) fatidique.

La submersion capitaliste universelle n'a pas fini d'osciller de l'Ouest à l'Est. Elle a son rôle à jouer.

Le "plus jamais comme avant" dont s'enroue la maimorisation des bonnes âmes, est à prendre par son bout comique, c'est à dire attristant. Car il est clair que c'est plus que jamais comme avant et que l'émoi de mai précipite ce qui l'a causé.

"L'unité de valeur" promue à la mesure des rétributions diplômantes, avoue à la façon d'un lapsus énorme ce que nous épinglons de la réduction du savoir à l'office du marché.

Quant au "secteur" psychiatrique, le linéament s'y dessine, non moins que dans les nouvelles garderies dites universitaires, de la fin où tend le système, si la science qui s'en aide encore, y succombe : à savoir le camp de concentration généralisé.

Le tourbillon s'accroît autour du trou sans qu'il y ait moyen de s'accrocher au bord, parce que ce bord est le trou même et que ce qui s'insurge à y être entraîné, est son centre.

Ce n'est pas la jeunesse qui peut freiner la roue où elle est prise, quand c'est en elle que le moyeu, de son inexistence, vient faire visite à certains.

Car le sujet des événements, tout baladeur qu'il soit, n'est pas conscience, et c'est pour cela que sa réplique ne vient jamais que d'une seule tête et non d'un groupe.

Pour s'y retrouver il faut savoir que le présent est contingent, comme le passé futile. C'est du futur qu'il faut tenir contre Aristote qui là-dessus a fléchi, que le présent tient ce qu'il a de nécessaire. Le vainqueur inconnu de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande.

Ce 3. II. 69

Ce texte n'est pas de la main de Lacan, mais il n'a bien sûr pas été produit sans sa part de contribution. Son intérêt nous a paru justifier sa présence ici.

Le jury d'agrément élu par l'Assemblée Générale du 23 01 1969 en accord avec le Directoire qu'il s'est adjoint pour sa première séance statutaire, tenu le mercredi 05 02 1969,

Par cette note informe les A.E. actuellement en exercice au nombre desquels comptent tous ses membres, qu'ils peuvent produire chacun un, deux voire trois noms (pas plus, mais aussi bien aucun) à mettre au lot d'où seront tirés par les futurs candidats au titre d'A.E., leurs « passeurs », non sans rappeler que ces candidats lors de la procédure par quoi en présence du jury d'agrément, ils tireront au sort les dits, au nombre de deux, pourront récuser quiconque leur semblera ne pas convenir, au risque pour eux d'en être réduit aux deux derniers à rester dans le chapeau.

1. Par la même note il manque un certain nombre de points où les malentendus persistent, d'une obstination si nouée qu'elle nécessite d'y revenir pour tous les membres de l'école :

- a) fonction du passeur : elle ne constitue ni une promotion, ni même la sanction de ce qu'une analyse soit tenue pour réussie, fût-ce seulement par l'analyste qui présente le dit.

C'est une charge dont l'analyste au titre d'A.E., investit quelqu'un qu'il tient pour capable de recueillir une information concernant la passe et d'en témoigner auprès du jury d'agrément, supposé non sans fondement être un collègue averti.

C'est seulement en conséquence que le passeur doit avoir l'expérience du psychanalysant, mais il n'est pas obligatoire qu'il l'ait parcourue de par l'acte du psychanalyste qui le présente, non plus que par celui d'un psychanalyste de l'École.

Il en résulte qu'en principe, l'A.E. pourrait se dispenser d'informer la personne qu'il juge propre à servir de passeur, qu'il la propose pour cette charge. Le faire ne relève que de la courtoisie et l'élu garde le droit d'en décliner l'honneur.

S'il l'accepte, il ne saurait se récuser pour aucun examen qu'il lui soit alloué au titre de la passe.

L'aurait-on laissé ignorer sa présence sur la liste, comme c'est concevable il peut en démissionner à la première occasion qui l'en informe, comme à une ultérieure aussi bien, mais en tout cas sans retour.

- b) question de la passe : le passeur est d'autant moins un « passé » qu'il n'est là que pour une analyse logique de la passe, dont on ne sait présentement ni ce qu'elle est, ni si elle est comme décidable.

La seule définition possible du passant c'est qu'il n'est pas sans le savoir.

C'est à ce titre qu'il ne saurait être admis à faire épreuve de son passage sans la permission expresse de son psychanalyste.

Cette permission nécessaire n'est qu'un non-désaveu, nullement une palme au titre d'une psychanalyse « réussie ».

Elle consent à ce qu'un candidat s'offre à contribuer à un jugement qui l'intéresse sur les limites dont témoigne sa psychanalyse, et spécialement en ceci qu'elle a prétention didactique.

C'est pourquoi il est opportun qu'en tant que psychanalysant, ce candidat ait au moins franchi celle-ci : de n'être pas sans savoir qu'il est question de ces limites.

Qu'à une telle épreuve un psychanalysant soit agréé comme A.E. (cf. le paragraphe c/) fait du même coup agréer comme A.E. son psychanalyste, mais ne donne ni à l'un ni à l'autre le droit de s'autoriser du titre d'A.M.E. : soit d'être un analyste dont l'École garantisse l'omnivalence. ?

c) Sanction du passage devant le jury d'agrément : le jury peut fort bien décliner d'agréer un candidat au titre d'A.E. sans que ce fait n'entache en rien ni la pertinence de la psychanalyse parcourue, ni la capacité du psychanalyste qui permet la présentation, non plus que ce fait ne présume de ce que deviendra le candidat comme analyste.

De la présentation en effet, le jury tire un enseignement, mais il ne s'en suffit pas. Il faut que celui qui le fournit, en ressorte comme situé au point propice à ce que d'autres présentations trouvent leur recours de la sienne, autrement dit qu'il ait en lui une promesse de contribuer utilement au travail des A.E.

La décision du jury d'agrément, pour tout dire, se joue au tranchant qui sépare la performance de la compétence.

Il est clair qu'une compétence s'inaugure de la performance, qui n'est jamais seulement particulière, de la psychanalyse.

C'est de ce point de passe, et pour l'interroger, que la proposition du 9 octobre 1967 entend retenir une sélection et la privilégier.

Ce qui indique cette sélection, c'est la préservation de ce joint-même de sa distorsion ultérieure par d'autres afflux qui le gonflent, et la nécessité du privilège afférent est surdémontrée, s'il le fallait encore, par les réponses les plus récemment enregistrées à la proposition.

d) en conclusion, prendre acte de ce que s'intituler A.E. dans l'École ne qualifie personne à s'autoriser d'être A.M.E. de l'École, les deux titres n'étant nullement incompatibles, ce qui prouve leur indépendance.

Lettre à Roger Dextre et Jean-Paul Sauzède parue dans La Main de Singe 1991 n° 1 page 15. Ces deux étudiants en philosophie avaient envoyé à J. Lacan une lettre dans les circonstances qu'ils rappellent ainsi en 1991 : « Étudiants en philosophie, pendant l'hiver 68-69, dans l'ennui d'un appartement chauffé péniblement au charbon, derrière la gare de Perruche, tout près de la prison St Paul et du « Cinématographe », nous avons passé une ou deux soirées à écrire à quelques célébrités, sans leur cacher cette situation, dont François Mauriac, alors fanatique admirateur d'Adamo et troublion à l'Olympia, scandalisé par les chansons de Suzanne Gabriello. Pas de réponse. À Lacan aussi, qui nous répondit par la lettre ci-dessus dans les huit jours. Nous n'avons par gardé copie de notre lettre. Après lui avoir décrit notre zèle (à le lire presque tout) et notre embarras (à tout comprendre), nous le priions de nous indiquer quelques « trucs et combines », afin de ne pas manquer d'impressionner les examinateurs qui nous attendaient au tournant. Avec une plus humble sincérité nous lui demandions « un de ses jolis nœuds papillon », ignorant qu'il n'en portait plus. En 1970 la chemise sans col ne le sauva pourtant pas d'une nouvelle mésaventure à Boston, où un maître d'hôtel exigeant en vain qu'il porte une cravate récolta des débris d'assiette (Magazine Actuel, avril 80). La publication de cette réponse, séductrice, ne devrait pas soulever une ironie facile : nous la placerions volontiers dans le chapitre gombrowiczien des rapports pornographiques éternels entre l'immaturité et la maîtrise.

À Messieurs Roger Dextre et Jean-Paul Sauzède

Bien chers amis,

Votre lettre m'a bien plu et bien amusé : tant et si bien que je l'ai lue au public de mon séminaire.⁴⁹⁰

Qui s'est tordu de rire, naturellement sans comprendre, comme c'est toujours en pareil cas, qu'il s'agissait ... d'eux-mêmes qui en sont là, tous tant qu'ils sont :

Soit au point que votre humour a épinglé impayablement.

Si vous preniez rang parmi eux, vous profiteriez peut-être mieux qu'eux des « combines », dont vous n'avez en mes Écrits que des extraits – comprimés.

Mettez-les dans l'eau de votre vie de tous les jours. Vous verrez : ça se déploie comme font les fleurs japonaises.

Et ce seront plus piquants ornements pour « épater » vos professeurs que les « jolis nœuds papillons » dont on m'a dégusté, je vous raconterai une autre fois comment. Il y a plusieurs mois que je ne porte plus que des cols roulés. Faites en autant, c'est beaucoup mieux.

À bientôt, si vous venez à Paris je vous recevrai volontiers. Sinon écrivez-moi.

Croyez-moi vôtre,

Ce 12/2/69

⁴⁹⁰ Note Manuscrite de J. Lacan en bas de page : « Sans indication de noms bien entendu ni de provenance : étudiants, comme vous vous êtes présentés. Simplement. »

Intervention sur l'exposé de Michel Foucault « Qu'est ce qu'un auteur ? » in Bulletin de la Société française de philosophie 1969 n° 3 page 104 – Rééditions : Littoral n° 9 Juin 1983 et Michel Foucault, Dits et écrits Tome I p. 789-821, Gallimard, 1994. Lacan prend la parole à la suite des nombreuses interventions réagissant à l'exposé de Michel Foucault.

DR J. LACAN – J'ai reçu très tard l'invitation. En la lisant, j'ai noté, dans le dernier paragraphe, le « retour à ». On retourne peut-être à beaucoup de choses, mais, enfin, le retour à Freud c'est quelque chose que j'ai pris comme une espèce de drapeau, dans un certain champ, et là je ne peux que vous remercier, vous avez répondu tout à fait à mon attente. En évoquant spécialement, à propos de Freud, ce que signifie le « retour à », tout ce que vous avez dit m'apparaît, au moins au regard de ce en quoi j'ai pu y contribuer, parfaitement pertinent.

Deuxièmement, je voudrais faire remarquer que, structuralisme ou pas, il me semble qu'il n'est nulle part question, dans le champ vaguement déterminé par cette étiquette, de la négation du sujet. Il s'agit de la dépendance du sujet, ce qui est extrêmement différent ; et tout particulièrement, au niveau du retour à Freud, de la dépendance du sujet par rapport à quelque chose de vraiment élémentaire, et que nous avons tenté d'isoler sous le terme de « signifiant ».

Troisièmement, – je limiterai à cela mon intervention – je ne considère pas qu'il soit d'aucune façon légitime d'avoir écrit que les structures ne descendent pas dans la rue, parce que, s'il y a quelque chose que démontrent les événements de mai, c'est précisément la descente dans la rue des structures. Le fait qu'on l'écrive à la place même où s'est opérée cette descente dans la rue ne prouve rien d'autre que, simplement, ce qui est très souvent, et même le plus souvent, interne à ce qu'on appelle l'acte, c'est qu'il se méconnaît lui-même.

Lettre à Louis Althusser parue dans Louis Althusser, Écrits sur la psychanalyse, Freud et Lacan, Paris, Stock/Imec, 1993, pp. 304-305.

[Paris]

⁽³⁰⁴⁾ Vendredi, avant de partir pour l'hôpital, donc en hâte.

Cher Althusser

Je ne veux pas vous barber au téléphone. Mais sachez qu'il ne faut pas vous donner de mal pour me trouver un nouvel abri. (J'ai été avec Nassif comme je devais être, mais n'en tenez pas compte).

Je n'irai nulle part ailleurs – et ici au reste viderai promptement les lieux⁴⁹¹.

La lettre que j'ai reçue met très heureusement en valeur l'incidence de la « réforme ». En informer les étudiants ainsi que de ma position réelle dans l'Université, laisse peut-être une trace un peu durable dans leur tête.

On me dit (c'est une façon de dire) que je suis le seul (!) cours magistral qui ne soit absolument pas contesté : cette intervention et sa suite prendra ainsi toute sa valeur.

⁽³⁰⁵⁾ Pour plus de détail, à jeudi. Mais la question sera alors déjà bouclée. La fin du trimestre y est favorable.

Votre

J.L.

Ce 21 III 69

⁴⁹¹ Jacques Lacan mettra effectivement un terme à son séminaire « D'un Autre à l'autre » (Séminaire XVI, inédit), à l'École Normale Supérieure, après la séance du 25 juin 1969.

La conférence à la loge maçonnique du Grand Orient De France intitulée « La psychanalyse en ce temps » eut lieu le 25 avril 1969 au Temple n° 3, Hôtel du G.O.D.F. à Paris. Elle fut suivie d'un débat dont il ne reste pas de trace, publiée par le Bulletin de l'Association Freudienne 1983 n° 415 p 17-20.

⁽⁵⁰⁰⁾ *Primum non nocere* – Tel était le principe dont pendant des siècles le médecin mesurait son action.

Ne pas nuire à quoi ? Là où le conflit est essentiel, comment le psychanalyste ne vacillerait-il pas sur l'idée de guérison ? S'il se résout à dire, ne pas nuire à la carrière de son patient, il se réfute. Aucune réussite à ses yeux ne saurait que masquer l'échec du désir dont l'inconscient lui donne la trace.

⁽⁵⁰¹⁾ Il faut concevoir le reste de l'opération où le sujet se stabilise comme quotient établi du désir qui l'a engendré au moi qu'il s'est cru être.

D'un tel reste peut s'éclairer l'enjeu (écrivez En-Je) de ce qui constitue un acte : à savoir, là où le sujet se réalise pour ce qu'il est, de sa structure : une perte.

Alors on verra que de la psychanalyse, le sujet sort n'ayant rien fait que d'aliéner ce reste : à savoir le rendre à l'Autre dont il provient.

Mais ainsi quitte de sa dette, il peut annuler le créancier lui-même. Il n'a plus besoin de la demande de cet Autre pour soutenir son propre désir. Il sait que son désir s'est formé de la zone qui fait barrière à la jouissance. Il se satisfait de ce vide où il peut aimer son prochain, parce que ce vide, c'est là qu'il le trouve comme lui-même, et que ce n'est pas autrement qu'il peut l'aimer.

Observer que je viens de définir l'opération psychanalytique par la voie *offerte* au *psychanalysant* – pour employer un terme mien qui se répandit comme si déjà il chargeait l'air. Ce terme ne désigne pas le psychanalyste. Mais que cette voie se dise de restaurer l'agent dans le patient, n'est-ce pas là pourtant le fait du psychanalyste ? Car c'est lui qui fait l'offre d'où naît une sorte de demande qu'on n'avait jamais vue.

J'interroge le psychanalyste sur son acte. Car qu'il se protège de toute sa technique, n'empêchera que ce soit un acte qui la commande, et qu'oublier qu'il est premier, cet acte altère ce qui le seconde, sa technique. Il est bien acte en ceci qu'il nous montre le plus pur de l'acte essentiel, puisque la psychanalyse ne se termine que de ce qu'il en soit fait du psychanalyste comme nous avons dit du reste, parce qu'il est venu à sa place : d'En-Je propice à ce que le sujet soit pour un temps hors-jeu.

Qu'il consente à cet acte, le psychanalyste s'en défend : ce dont témoigne mainte idée qu'il se fait de sa fonction aux divers temps de sa pratique, non certes sans qu'elle en soit en effet de sa fin détournée. Mais la chose qu'il n'en devient pas moins : chose en hors-jeu, comment ne pas la lire de sa position dans ce que nous appellerons l'université du savoir. C'est où j'interviens par des voies auxquelles on sent confusément que le terme « structuraliste » est approprié. Ces voies ne doivent rien à ce que le terme pourrait avoir de préconçu.

Une technique si divisée d'elle-même qu'elle ne puisse recourir pour sanctionner sa réussite qu'à l'abrasion de l'éthique même que d'autre part elle suscite, voilà qui exprime le divorce du psychanalysant au psychanalyste.

Un Kierkegaard dans l'Instant (*Augenblick*, les neuf numéros de revue qui avertissent de sa fin proche), dans l'Instant donc de sa mort même, nous a dénoncé ça : le prêtre qui est une canaille, le chrétien qui est un héros, voilà l'imaginaire et le symbolique. Mais il n'y a rien de tout cela : dans le réel, le prêtre n'est qu'un imbécile et le chrétien absent. Testament de Kierkegaard.

L'effet est le même dans les deux cas : il faut que l'absence témoigne qu'elle est responsable de l'imbécillité. Ici l'Église, là l'exigence pour le psychanalyste, qu'un témoin soit, du psychanalysant qu'il fut.

Le rapprochement s'arrête là. Car il ne tient à rien d'autre qu'à la volonté de Freud d'avoir donné statut d'Église aux légataires de sa pensée.

Nous ne devons pas seulement, maintenant nous pouvons, l'interpréter, cette volonté, comme provisoire. Car il l'a avouée reposant sur ce que la vérité qui s'était à Freud révélée devant faire retour après lui au puits d'où il l'avait tirée – et qu'ainsi, sans qu'il se le soit dit forcément en ces termes, sa lumière retomberait sous le régime qu'une religion, la chrétienne, pendant dix-neuf siècles avait su démontrer viable : celui dit de la double vérité.

⁽⁵⁰²⁾Un seul ressort lui avait échappé : c'est que la vérité qui se confine dans l'inconscient y est conditionnée des exigences du savoir.

La science dont il a pris appui dans son époque est encore à l'ombre de la théologie à laquelle elle a donné son dernier corps dans Newton, sa dogmatique ultime dans Kant.

L'Église désormais en est veuve et pour jamais. Il ne lui en reste plus pour patrimoine que cet œcuménisme sur lequel nous la voyons désespérément se rabattre : non sans espoir d'en subsister.

Mais ai-je besoin ici de faire sentir ce qu'il advient dans l'après-coup du statut de la science : pour qu'une voix qui aussi bien doit être notée pour s'élever de mon sillage, énonce qu'à n'y a pas de sujet de la science, il faut bien que quelque chose craque au préjugé jusqu'ici jamais critiqué parce que si bien reçu que jamais aperçu, celui que je dénonce du sujet toujours jusqu'ici supposé au savoir. C'est ce qu'à l'instant j'appelais la théologie de la science : le Dieu qui sait déjà et auquel Einstein ne rougit pas de faire appel, quoique n'étant pas un obscurantiste que je sache.

Quelque retardataire que soit toujours la mise en cause des droits de l'homme (il y a fallu à peu près l'ère révolue depuis le Christ pour qu'ils soient à la page), une assemblée comme celle-ci où ces droits sont j'imagine, article de foi, n'est peut-être pas sans compter parmi ses membres quelques uns qui soient capables de mesurer ce que comporte le lien de l'effort fourni dans la mathématique depuis un siècle et demi pour la rendre entièrement formelle (soit la couper de toute intuition sensible) à la multiplication si je puis dire exponentielle des constructions où l'intuition qui lui est propre, reste caractéristique quoique sans figure autre que le manque, dont rien que de logique, la nécessité, l'*Anankè* même s'avère être.

S'ils n'en voient pas encore la conséquence au regard de certains idéaux, nommément ceux-là qui habitent l'intellectuel-de-gauche : ce qu'on appelle progressisme par exemple, à savoir que quelque chose, ne serait-ce que sa personne, veille au progrès du bien – ou encore libre-pensée, ceci dans un contexte politique qui tient que toute pensée n'est que symptôme, voire leurre calculé – que la faute en retombe sur les psychanalystes dont la carence ici s'avère.

Grâce à eux, l'illusion subsiste que ce que la psychanalyse apporte, c'est le retour du sens, du sens de la vie notamment, de la mort à l'extrême et pourquoi pas ? pendant qu'on est à délirer.

Comme si Freud, je veux dire l'inconscient qu'il découvre, ne faisait pas thèse à prendre en protase, que la pensée est censure d'abord.

Ramenant ainsi à la même poubelle la pensée commune qui s'en trouve ainsi relevée d'être aussi bonne pour la méprise que l'autre et la pensée dite philosophique dont il s'écarte (et il l'atteste) en forçant son mépris pour la ravalier exactement d'autant.

Mais pour être mis au fait de cette chute du sens, plus besoin d'information, plus besoin même de l'enseignement de Lacan son suivant. Plus exactement, plus de chance pour l'information prétendue, celle du journalisme, de couvrir la faille de ce qui pourrait rendre l'époque intelligente, et pour l'enseignement de Lacan, rien de plus à mettre à son actif que de qu'il est une fiche de consolation qu'il y en ait un qui n'ait pas été tout-à-fait stupide dans la psychanalyse.

Oui, rien de plus. Au temps. Puisque maintenant comme je le constate, de quinze à vingt-cinq ans tout le monde est de plain-pied avec cet enseignement, lacanien comme on dit, même s'il n'en a jamais entendu parler.

L'Autre avec un grand A, le signifiant, le signifié, la demande dans l'aliénation radicale où elle situe le désir, et tous ces mots que j'ai choisis communs pour qu'on n'en puisse pas faire un nouvel alibi, le lacanisme, les voici qui courent les moindres rubriques, pris d'un accent nouveau qui heureusement se privilège de n'avoir pas le moindre sens.

⁽⁵⁰³⁾Vérité en deçà de la pensée, savoir au delà. Tel est l'aphorisme que je me payais le luxe d'inscrire, parodiant Pascal avec qui j'ai appris d'abord à mépriser la pensée pour en éprouver les méprises, d'inscrire, dis-je, sur le papier blanc dont je rends perceptible le tableau noir à me servir de l'E.N.S. où je professe encore pour un petit temps.

J'aimerais qu'on le lise en glissant de l'un à l'autre de deux mots prononcés à la fois, ou d'ensemble les faire entendre à les articuler : censée ou bien pensure.

Il ne s'agit plus maintenant de sens. Il en faut changer l'initiale. C'est au régime censitaire que vont se mesurer ceux qui ont droit de vote.

Ils ne prennent pas la parole, ces jeunes qui vont faire une révolution non prévue par les sages de la politique. Seul un jésuite, quoique près de moi en peut encore reprendre espoir.

Ils prouvent que de la parole, seulement les sages en ont perdu la maîtrise. Ils marquent qu'ils ressentent les effets d'un discours qui a pris pied dans le réel.

C'est bien le discours continué depuis sa naissance en Attique. Mais plus moyen qu'il se poursuive, comme le voulait Renan, sans conséquence.

Annuaire 1968-1969 – Documents rapports chronique – École pratique des hautes études – section de sciences économiques et sociales pp.213-220

Chargé de conférence : M. J. Lacan.

⁽²¹³⁾L'acte psychanalytique, ni vu ni connu hors de nous, c'est-à-dire jamais repéré, mis en question bien moins encore, voilà que nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste.

C'est là le recours au plus communément admis du nécessaire à ce passage, toute autre condition restant contingente auprès.

Isolé ainsi de ce moment d'installation, l'acte est à portée de chaque entrée dans une psychanalyse.

Disons d'abord : l'acte (tout court) a lieu d'un dire, et dont il change le sujet. Ce n'est acte, de marcher qu'à ce que ça ne dise pas seulement « ça marche », ou même « marchons », mais que ça fasse que « j'y arrive » se vérifie en lui.

L'acte psychanalytique semble propre à se réverbérer de plus de lumière sur l'acte, de ce qu'il soit acte à se reproduire du faire même qu'il commande.

Par là remet-il à l'en-soi d'une consistance logique, de décider si le relais peut-être pris d'un acte tel qu'il destitue en sa fin le sujet même qui l'instaure.

Dès ce pas s'aperçoit que c'est le sujet ici dont il faut dire s'il est savoir.

Le psychanalysant, au terme de la tâche à lui assignée, sait-il « mieux que personne » la destitution subjective où elle a réduit celui-là même qui la lui a commandée ? Soit : cet en-soi de l'objet *a* qui à ce terme s'évacue du même mouvement dont choit le psychanalysant pour ce qu'il ait dans cet objet, vérifié la cause du désir.

Il y a là savoir acquis, mais à qui ?

A qui paie-t-il le prix de la vérité dont à la limite le sujet traité serait l'incurable ?

Est-ce de cette limite qu'un sujet se conçoit qui s'offre à reproduire ce dont il a été délivré ?

Et quand ceci même le soumet à se faire la production d'une tâche qu'il ne promet qu'à supposer le leurre même qui pour lui n'est plus tenable ?

⁽²¹⁴⁾Car c'est à partir de la structure de fiction dont s'énonce la vérité, que de son être même il va faire étoffe à la production... d'un irréel.

La destitution subjective n'est pas moindre à interdire cette passe de ce qu'elle doive, comme la mer, être toujours recommencée.

On soupçonne pourtant que l'écart ici révèle de l'acte à la dignité de son propos, n'est à prendre qu'à nous instruire sur ce qui en fait le scandale : soit la faille aperçue du sujet supposé savoir.

Toute une endoctrination, psychanalytique de titre, peut ignorer encore qu'elle néglige là le point dont toute stratégie vacille de n'être pas encore au jour de l'acte psychanalytique.

Qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet. L'idée de l'instinct écrase la découverte : mais elle survit de ce que ce savoir ne s'avère jamais que d'être lisible.

La ligne de la résistance tient sur cet ouvrage aussi démesurément avancé que peut l'être une phobie. C'est dire qu'il est désespéré de faire entendre qu'on n'a rien entendu de l'inconscient, si l'on n'est pas allé plus loin.

C'est à savoir que ce qu'il introduit de division dans le sujet de ce qu'un savoir qui tient au reste, ne le détermine pas, suppose, rien qu'à ce qu'on l'énonce ainsi, un Autre, qui, lui, le sait d'avant qu'on ne s'en soit aperçu. On sait que même Descartes se sert de cet Autre pour garantir au moins la vérité de son départ scientifique.

C'est là par quoi toutes les -logies philosophiques, onto-, théo-, cosmo-, comme psycho-, contredisent l'inconscient. Mais comme l'inconscient ne s'entend qu'à être écrasé d'une des notions les plus bâtarde de la psychologie traditionnelle, on ne prend même pas

garde que l'énoncer rend impossible cette supposition de l'Autre. Mais il suffit qu'elle ne soit pas dénoncée, pour que l'inconscient soit comme non avvenu.

D'où l'on voit que les pires peuvent faire leur mot d'ordre du « retour à la psychologie générale ».

Pour dénouer ceci, il faut qu'une structure de l'Autre s'énonce qui n'en permette pas le survol. D'où cette formule : qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, ou notre affirmation qu'il n'y a pas de métalangage.

Confirmons cette dernière du fait que ce qu'on appelle métalangage dans les mathématiques n'est rien que le discours dont ⁽²¹⁵⁾un langage veut s'exclure, c'est-à-dire s'efforce au réel. La logique mathématique n'est pas, comme on ne peut nous l'imputer que de mauvaise foi, une occasion de rajeunir un sujet de notre cru. C'est du dehors qu'elle atteste un Autre tel que sa structure, et justement d'être logique, ne va pas à se recouvrir elle-même : c'est l' $S(\lambda)$ * de notre graphe.

Qu'un tel Autre s'explore, ne le destine à rien savoir des effets qu'il comporte sur le vivant qu'il véhicule en tant que sujet-à ses effets. Mais si le transfert apparaît se motiver déjà suffisamment de la primarité signifiante du trait unaire, rien n'indique que l'objet *a* n'a pas une consistance qui se soutienne de logique pure.

Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a*, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère.

Un « je ne pense pas » qui est le droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer.

L'humilité de la limite où l'acte s'est présenté à son expérience, lui bouche de la réprobation dont il s'énonce qu'il est manqué, les voies plus sûres qu'elle recèle pour parvenir à ce savoir.

Aussi bien sommes-nous partis, pour lui rendre courage, du témoignage que la science peut donner de l'ignorance où elle est de son sujet par l'exemple du départ pavlovien, repris à le faire illustrer l'aphorisme de Lacan : qu'un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Où l'on voit que c'est d'en saisir la rampe quand elle était encore dans le noir, que l'expérimentateur s'est fait espoir à bon marché d'avoir mis le chapeau dans le lapin. Cette ingéniosité de lapsus suffit pourtant à rendre compte d'une assez ample adéquation des énoncés pavloviens, où l'égarement de qui ne pense qu'aux berges où faire rentrer la crise psychanalytique, trouve un bon alibi universitaire.

Est donc encore bien naïf celui qui prend écho de tout cet apologue ** pour rectifier que le sujet de la science n'est jamais où on le pense, puisque c'est là précisément notre ironie...

Il reste à trouver appel là où l'affaire a lieu. Et ce ne peut être que dans la structure que le psychanalyste monte en symptôme, quand frappé soudain d'une Grâce inversée, il vient à ⁽²¹⁶⁾élever une prière idolâtrique à « son écoute », fétiche en son sein surgi d'une voie hypocondriaque.

Il y a une aire de stigmates qu'impose l'habitation du champ, par faute du sens repéré de l'acte psychanalytique. Elle s'offre assez péniblement à la pénombre des conciles où la collection qui s'en identifie, prend figure d'Église parodique.

Il n'est certes pas exclu que s'y articulent des aveux propres au recueil. Telle cette forgerie qui se prononce du : *The Self*, première peut-être de cette surface à sortir de la liste des morphèmes que rend tabous qu'ils soient de Freud.

C'est qu'elle a pris son poids, si ce n'est même sa trouvaille, du psychanalyste à rencontrer pour vous imposer le respect de l'empreinte reçue de la passion de la psychanalyse.

* Le texte original est : « c'est $S(\lambda)$: Lacan n'utilise pas de lambda sur le graphe.

** Le texte original est « apologue ».

Nous avons fait vivre l'écrit où il affine au clair du *self* comme rendu tangible et s'avérant d'être un effet de compression, l'aveu que sa passion n'a place et vertu qu'à sortir des limites fort bien rappelées comme étant celles de la technique. Elles le serviraient mieux pourtant à s'inscrire dans la charte de l'acte une fois remise à cette page qui ne saurait être tournée que d'un geste changeant le sujet, celui là même dont le psychanalyste se qualifie en acte.

Ce *Self* lancé sera pourtant, – le thème prolifère, et dans le sens de l'auspice dont il est né –, la perte du psychanalyste, disqualifié par lui. L'élément culte de sa profession est comme en autre cas, le signe d'une inégalité à l'acte.

Aussi bien l'acte lui-même ne peut-il fonctionner comme prédicat. Et pour l'imputer au sujet qu'il détermine, convient-il de reposer de nouveaux termes toute l'*inventio medii* : c'est à quoi peut s'éprouver l'objet **a**.

Que peut-on dire de *tout psychanalyste*, sinon à rendre évident qu'il n'en est aussi bien aucun ?

Si d'autre part rien ne peut faire qu'il existe un psychanalyste, sinon la logique dont l'acte s'articule d'un avant et d'un après, il est clair que les prédicats prennent ici la dominance, à moins qu'ils ne soient liés par un effet de production.

Si le psychanalysant fait le psychanalyste, encore n'y a-t-il rien d'ajouté que la facture. Pour qu'elle soit redevable, il faut qu'on nous assure qu'il a *du* psychanalyste.

Et c'est à quoi répond l'objet **a**.

⁽²¹⁷⁾ Le psychanalyste se fait de l'objet **a**. Se fait, à entendre : se fait produire ; de l'objet **a** : avec de l'objet **a**.

Ces propos frôlent trop l'endroit où paraissent achopper les quantificateurs logiques, pour que nous n'ayons pas fleureté de leur instrument. Nous sentons l'acte psychanalytique céder à rompre la prise dans l'universel à quoi c'est leur mérite de ne pas satisfaire.

(Et voilà qui va excuser Aristote d'osciller, plus généralement qu'il n'a su isoler | $\pi\omicron\kappa\epsilon\Rightarrow\mu\epsilon\nu\omicron\nu$ à ne pouvoir faire que d'y récupérer l' $\sigma\Rightarrow\alpha$ par intervalle.)

Car ce que cet acte aperçoit, c'est le noyau qui fait le creux dont se motive l'idée de *tout*, à la serrer dans la logique des quantificateurs.

Dès lors peut-être permet-il de la mieux dénommer d'une désaïfication.

Où le psychanalyste trouve compagnie de faire la même opération. Est-ce au niveau du quartier libre offert à cette fin au discours ?

Tel est bien en effet l'horizon que trace la technique, mais son artifice repose sur la structure logique à laquelle il est fait confiance à juste titre, car elle ne perd jamais ses droits. L'impossibilité éprouvée du discours pulvérisent est le cheval de Troie par où rentre dans la cité du discours le maître qu'y est le psychotique.

Mais là encore comme ne voit-on que le prélèvement corporel est déjà fait dont est à faire *du psychanalyste*, et que c'est à quoi il faut accorder l'acte psychanalytique.

Nous ne pouvons de l'acte dessiner l'abrupt logique qu'à tempérer ce qu'il soulève de passion dans le champ qu'il commande, même s'il ne le fait qu'à s'y soustraire. C'est sans doute faute d'apporter ce tempérament, que Winnicott s'est cru devoir d'y contribuer de son *self* à lui. Mais aussi d'en recevoir cet objet transitionnel des mains plus distantes de l'enfant, qu'il nous faut bien lui rendre ici, puisque c'est à partir de lui que nous avons d'abord formulé l'objet **a**.

Ramenons donc l'acte psychanalytique à ce que laisse à celui qu'il allège ce qu'il a pour lui mis en route : c'est qu'il lui reste dénoncé que la jouissance, privilégiée de commander le rapport sexuel, s'offre d'un acte interdit, mais que c'est pour masquer que ce rapport ne s'établit que de n'être pas vérifiable ⁽²¹⁸⁾ à exiger le moyen terme qui se distingue d'y manquer : ce qu'on appelle avoir fait de la castration sujet.

Le bénéfice en est clair pour le névrosé puisque c'est là résoudre ce qu'il représentait comme passion.

Mais l'important est qu'à quiconque il s'en livre que la jouissance tenue perserve, est bel et bien permise par là puisque le psychanalyste s'en fait la clef, il est vrai pour la retirer aux fins de son opération. Par quoi il n'y a qu'à la lui reprendre pour lui rendre son emploi vrai, qu'il en soit ou non fait usage.

Ce solde cynique doit bien marquer le secondaire du bénéfice passionnel. Que l'axiologie de la pratique psychanalytique s'avère se réduire au sexuel, ceci ne contribue à la subversion de l'éthique qui tient à l'acte inaugural, qu'à ce que le sexuel se montre de négativités de structure.

Plaisir, barrière à la jouissance (mais non l'inverse). Réalité faite du transfert (mais non l'inverse). Et principe de vanité, suprême, à ce que le verbe ne vaille qu'au regard de la mort (Regard, à souligner, non mort, qui se dérobe).

Dans l'éthique qui s'inaugure de l'acte psychanalytique, moins éthiquette qu'on nous pardonne qu'il n'en fut jamais entrevu à ce qu'on soit parti de l'acte, la logique commande, c'est sûr de ce qu'on y retrouve ses paradoxes.

A moins, sûr aussi, que des types, des normes s'y rajoutent comme purs remèdes.

L'acte psychanalytique, pour y maintenir sa chicane propre, ne saurait y tremper.

Car de ses repères s'éclaire que la sublimation n'exclut pas la vérité de jouissance, en quoi les héroïsmes, à mieux s'expliquer, s'ordonnent d'être plus ou moins avertis.

Aussi bien l'acte psychanalytique lui-même est-il toujours à la merci de l'*acting out* dont nous avons assez dépeint plus haut sous quelles figures il grimace. Et il importe de relever combien de nature à nous en prévenir est l'approche de Freud lui-même quand ce n'est pas tellement du mythe qu'il l'a soutenue d'abord, mais du recours à la scène Œdipe, comme Agamemnon représentent des mises en scène. On en voit aujourd'hui la portée à ce que s'y cramponne l'arriération qui a voulu faire signature de malencontre à s'aventurer d'exégèse sur l'objet *a*.

Car si l'acte moral s'ordonne de l'acte psychanalytique, c'est pour recevoir son En-Je de ce que l'objet *a* coordonne d'une expérience de savoir

⁽²¹⁹⁾C'est de lui que prend substance l'insatiable exigence que Freud articule, le premier, dans le *Malaise de la civilisation*. Nous relevons d'un autre accent cet insatiable de ce qu'il trouve sa balance dans l'acte psychanalytique.

Pourquoi ne pas porter à l'actif de cet acte que nous en ayons introduit le statut même à temps ?

Ni reculer, cet à temps, à le proférer dès six mois, dont non seulement théorique mais effective au point d'être, en notre École, d'effraction, sa proposition a devancé un déchaînement qui d'accéder à notre entour, nous fait oser le reconnaître pour témoigner d'un rendez-vous.

Suffira-t-il de remarquer qu'en l'acte psychanalytique l'objet *a* n'est censé venir qu'en forme de production pour quoi le *moyen*, d'être requis par toute exploitation supposée, se supporte ici du savoir dont l'aspect de propriété est proprement ce qui précipite une faille sociale précise ?

Irons-nous à interroger si c'est bien l'homme qu'un antiéros réduirait à une seule dimension qui dans l'insurrection de mai se distingue ?

Par contre la mise à la masse de l'En-Je par une prise dans le savoir dont ce n'est pas la démesure qui tant écrase, que l'apurement de sa logique qui du sujet fait pur clivage, voilà où se conçoit un changement dans l'amarrage même de l'angoisse dont il faut dire que pour l'avoir doctrinée de n'être *pas sans* objet, nous avons là aussi de justesse saisi ce qui déjà passe au-delà d'une crête.

Voilà-t-il pas assez pour que l'acte exigé dans le champ du savoir, fasse rechute à la passion du signifiant, qu'il y ait quelqu'un ou personne pour faire office de starter.

Pas de différence une fois le procès engagé entre le sujet qui se voue à la subversion jusqu'à produire l'incurable où l'acte trouve sa fin propre, et ce qui du symptôme prend effet révolutionnaire, seulement de ne plus marcher à la baguette dite marxiste.

Ce qu'on a cru épingler ici de la vertu d'une prise de parole, n'est qu'anticipation, suspecte du rendez-vous qu'il y a bien, mais où la parole n'advient que de ce que l'acte était là. Entendons : était là un peu plus, ne fût-elle pas arrivée, était là à l'instant qu'elle arrivait enfin.

C'est bien en quoi nous nous tenons pour nous, n'avoir pas manqué à la place que nous confère en ce déduit le drame des ⁽²²⁰⁾psychanalystes d'aujourd'hui, et pour devoir reconnaître que nous en savons un peu plus que ceux qui ridiculement n'ont pas raté cette occasion de s'y montrer en acteurs.

Nous la trouvons bien là de toujours cette avance dont c'est assez qu'elle existe pour qu'elle ne soit pas mince, quand nous nous souvenons de l'appréciation, faite par tel, que dans le cas d'où reste provenir tout ce que nous savons de la névrose obsessionnelle, Freud avait été « fait comme un rat ». C'est là en effet ce qu'il suffisait de savoir lire de l'homme aux rats, pour qu'on se soutint au regard de l'acte psychanalytique.

Mais qui entendra, même parmi ceux-là qui sortant de notre méditation de cet acte, ce qui pourtant s'indique en clair dans ces lignes même, d'où demain viendra à être ^{***} relayé le psychanalyste, comme aussi bien ce qui dans l'histoire en tint lieu ?

Nous sommes peu fier, qu'on le sache, de ce pouvoir d'illecture que nous avons su maintenir intact dans nos textes pour parer ici par exemple à ce que l'historialisation d'une situation offre d'ouverture, bénie, à ceux qui n'ont de hâte qu'à l'histrioniser pour leurs aises.

Donner trop à comprendre est faire issue à l'évitement et c'est s'en faire le complice que de la même livraison qui remet chacun à sa déroute, fournir un supplément d'Ailleurs pour qu'il s'empresse de s'y retrouver.

Nous fussions nous si bien gardé à approcher ce qui s'impose d'avoir situé l'acte psychanalytique : d'établir ce qui lui même le détermine de la jouissance et les façons du même coup dont il lui faut s'en préserver ? On en jugera par les miettes qui en sont retombées sur l'année suivante.

Là encore nous ne trouvons pas d'augure nul que la coupure se soit faite pour nous en dispenser.

Que l'intérêt reste en deçà pour ne pas manquer à ce qui prolifère d'ignorer simplement un lemme comme celui-ci par nous légué du passage : à l'acte, de ce séminaire, « qu'il n'y a pas de transfert du transfert ». C'est bien pourtant à quoi se bute sans la moindre idée de ce qu'il articule, le rapport d'un Prochain Congrès (cf. *The non-transferences relationship* in I.J.P. 69, part. I, vol. 50).

Si n'était pas irrémédiable de s'être employé dans le commerce du vrai sur le vrai (troisième de manque), ce congrès de Rome eût pu recueillir un peu plus de ce qui une fois la fonction connue du champ que détermine le langage, s'y est proféré en acte.

*** Le texte source indique « être ».

Ces deux notes, remises manuscrites par Jacques Lacan à Mme Jenny Aubry en octobre 1969, ont été publiées pour la première fois par cette dernière, dans son livre paru en 1983. Le texte ici repris l'a été à partir de Ornicar ?, n° 37, avril-juin 1986, p. 13-14.

1.— Dans la conception qu'en élabore Jacques Lacan, le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale.

Le symptôme, c'est là le fait fondamental de l'expérience analytique, se définit dans ce contexte comme représentant de la vérité.

Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. C'est là le cas le plus complexe, mais aussi le plus ouvert à nos interventions.

L'articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère. Ici, c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé.

La distance entre l'identification à l'idéal du moi et la part prise du désir de la mère, si elle n'a pas de médiation (celle qu'assure normalement la fonction du père) laisse l'enfant ouvert à toutes les prises fantasmatisques. Il devient l'« objet » de la mère, et n'a plus de fonction que de révéler la vérité de cet objet.

L'enfant *réalise* la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme l'objet **a** dans le fantasme.

Il sature en se substituant à cet objet le mode de manque où se spécifie le désir (de la mère), quelle qu'en soit la structure spéciale : névrotique, perverse ou psychotique.

Il aliène en lui tout accès possible de la mère à sa propre vérité, en lui donnant corps, existence, et même exigence d'être protégé.

Le symptôme somatique donne le maximum de garantie à cette méconnaissance ; il est la ressource intarissable selon les cas à témoigner de la culpabilité, à servir de fétiche, à incarner un primordial refus.

Bref, l'enfant dans le rapport duel à la mère lui donne, immédiatement accessible, ce qui manque au sujet masculin : l'objet même de son existence, apparaissant dans le réel. Il en résulte qu'à mesure de ce qu'il présente de réel, il est offert à un plus grand subornement dans le fantasme.

2.— Semble-t-il à voir l'échec des utopies communautaires la position de Lacan nous rappelle la dimension de ce qui suit.

La fonction de résidu que soutient (et du même coup maintient) la famille conjugale dans l'évolution des sociétés, met en valeur l'irréductible d'une transmission – qui est d'un autre ordre que celle de la vie selon les satisfactions des besoins – mais qui est d'une constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme.

C'est d'après une telle nécessité que se jugent les fonctions de la mère et du père. De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir.

Nous reproduisons ci-après l'introduction du Magazine Littéraire Spécial Lacan n° 121 de Février 1977 précédant la transcription proposée au lecteur : « 1969. Lacan à Vincennes. L'événement était d'importance. D'autant qu'il se reproduirait à un rythme régulier, précisaient les affiches annonciatrices. Événement d'importance, on s'en doute, étant donné le lieu et celui qui y intervenait. Première séance prévue le 3 décembre. Bien avant l'heure, l'amphithéâtre se remplit. Plusieurs centaines de personnes se pressent comme pour une Assemblée Générale. Et lorsque Lacan paraît, prend place sur l'estrade, l'air est déjà pesant, alourdi de fumées, de chaleur, de corps tassés, d'excitation contenue, de voix emmêlées. Silence. Il parle. Silence éphémère. Immédiatement, Vincennes s'éveille et rompt le discours commencé, le déplace, le désoriente... La séance devint alors « mémorable », unique, car Lacan ne revint plus. Plusieurs enregistrements de cet impromptu existent. Le texte que nous publions est issu de l'un d'eux. Il est complet à ceci près que le tumulte a peut-être rendu inaudible certains moments du discours ».

⁽²¹⁾JACQUES LACAN – (*un chien passant en l'estrade qu'il occupe*). Je parlerai de mon égérie qui est de cette sorte. C'est la seule personne que je connaisse qui sache ce qu'elle parle – je ne dis pas ce qu'elle dit – car ce n'est pas qu'elle ne dise rien : elle ne le dit pas en paroles. Elle dit quelque chose quand elle a de l'angoisse – ça arrive – elle pose sa tête sur mes genoux. Elle sait que je vais mourir, ce qu'un certain nombre de gens savent aussi. Elle s'appelle Justine...

INTERVENTION – Eh, ça va pas ? Il nous parle de son chien !

JACQUES LACAN – C'est ma chienne, elle est très belle et vous l'auriez entendue parler... la seule chose qui lui manque par rapport à celui qui se promène, c'est de n'être pas allée à l'Université. Me voici donc, au titre d'invité, au Centre Expérimental de la dite Université, expérience qui me paraît assez exemplaire. Puisque c'est d'expérience qu'il s'agit, vous pourriez vous demander à quoi vous servez. ⁽²²⁾Si vous me le demandez, à moi, je vous ferai un dessin – j'essaierai – parce qu'après tout, vous savez, l'Université, c'est très fort, ça a des assises profondes.

J'ai gardé pour vous l'annonce du titre de l'une des quatre positions de discours que j'ai annoncé ailleurs, là où j'ai commencé mon séminaire, le discours du maître ai-je dit, puisque vous êtes habitués à entendre parler de celui-là. Et ce n'est pas facile de donner un exemple comme le faisait remarquer hier soir quelqu'un de très intelligent. Je tâcherai quand même : c'est simple, c'est là que j'en suis, laissant la chose suspendue à mon séminaire. Et certes ici, ce n'est pas de continuer qu'il s'agit. Impromptu ai-je dit. Vous pouvez voir que cette chose à la queue basse me l'a tout à l'heure fourni. Je continuerai sur le même ton.

Deuxièmement, discours de l'hystérique. C'est très important parce que c'est avec ça que se dessine le discours du psychanalyste. Seulement il faudrait qu'il y en ait des psychanalystes... c'est à cela que je m'emploie.

INTERVENTION – Ce n'est pas à Vincennes qu'il y a des psychanalystes en tout cas.

JACQUES LACAN – Vous l'avez dit, pas à Vincennes.

INTERVENTION – Pourquoi les étudiants de Vincennes, à l'issue de l'enseignement qu'ils sont censés recevoir, ne peuvent pas devenir psychanalystes ?

JACQUES LACAN – (*prenant une voix de fausset*). C'est justement ce que je vais expliquer, Mademoiselle. C'est justement de cela qu'il s'agit. Parce que la psychanalyse, ça ne se transmet pas comme n'importe quel autre savoir.

Le psychanalyste a une position qui se trouve pouvoir être éventuellement celle d'un discours. Il n'y transmet pas un savoir, non pas qu'il n'ait rien à savoir, contrairement à ce qu'on avance imprudemment, puisque c'est ça qui est mis en question : la fonction dans la Société d'un certain savoir, celui que l'on vous transmet. Il existe.

INTERVENTION – Est-ce que vous ne pourriez pas parler plus lentement parce que certains étudiants n'arrivent pas à prendre des notes ?

INTERVENTION – Il faut être débile pour prendre des notes et ne rien comprendre à la psychanalyse et à Lacan en particulier

JACQUES LACAN – (*se tournant vers le tableau*). Ça c'est une suite, une suite algébrique...

INTERVENTION – L'homme ne peut pas se résoudre en équation.

JACQUES LACAN –... qui se tient à constituer une chaîne dont le départ est dans cette formule :

$$\begin{array}{c} S^2 a S S \\ S^1 S S a \end{array}$$

Un signifiant se définit de représenter un sujet pour un autre signifiant. C'est une inscription tout à fait fondamentale. Elle peut en tout cas être prise pour telle. Il s'est élaboré, par mon office, une tentative qui est celle à laquelle j'ai mis le temps qu'il fallait pour donner forme, qui est celle où j'aboutis maintenant, une tentative d'instaurer ce qui nécessitait déceimment de manipuler une notion en encourageant des sujets à lui faire confiance, à opérer avec ça. C'est ce qu'on appelle le psychanalysant.

Je me suis d'abord demandé ce qu'il pouvait en résulter pour le psychanalyste, où il était lui ; car sur ce point, il est bien évident que les notions ne sont pas claires. Depuis que Freud – qui savait ce qu'il disait – a dit que c'était une fonction impossible...et pourtant remplie tous les jours. Si vous relisez bien le texte vous vous apercevrez que ce n'est pas de la fonction qu'il s'agit, mais de l'être du psychanalyste. Qu'est-ce qui s'engendre pour qu'un beau jour un psychanalysant s'engage à l'être, psychanalyste ?

C'est ce que j'ai tenté d'articuler quand j'ai parlé de l'acte psychanalytique. Mon séminaire, cette année-là, c'était 68, je l'ai interrompu avant la fin, afin, comme ça, de montrer ma sympathie à ce qui se remuait et qui continue... modérément. La contestation me fait penser à quelque chose qui a été inventé un jour, si j'ai bonne mémoire, par mon bon et défunt ami Marcel Duchamp : « le célibataire fait son chocolat lui-même ». Prenez garde que le contestataire ne se fasse pas chocolat lui-même. Bref, cet acte psychanalytique est resté en carafe, si je puis dire. Et je n'ai pas eu le temps d'y revenir d'autant plus que les exemples fusent autour de moi de ce que ça donne.

INTERVENTION – À savoir une surdité relative.

JACQUES LACAN – Il est sorti quelque chose comme ça qui s'appelle les Études Freudiennes. Je ne saurais trop vous en recommander la lecture, n'ayant jamais reculé à vous conseiller de mauvaises lectures qui soient par elles-mêmes de la nature des best-sellers. Si je vous le conseille, c'est parce que ce sont des textes très, très bien. Ce n'est pas là comme le petit texte grotesque sur les remarques de mon style qui avait tout naturellement trouvé place au lieu deshabité de la <paulhanerie>*. Ça, c'est autre chose. Vous en tirerez le plus grand profit. À part un article de celui qui le dirige et dont je ne saurais dire trop de bien, vous avez des énoncés incontestablement et universellement contestataires contre l'institution psychanalytique. Il y a un charmant, solide et sympathique canadien qui dit ma foi des choses très pertinentes, il y a quelqu'un de l'Institut Psychanalytique de Paris y occupant une position très importante à la commission de l'enseignement qui fait une critique de l'institution psychanalytique comme telle pour autant qu'elle est strictement en contradiction avec tout ce qu'exige l'existence même du psychanalyste, qui est vraiment une merveille. Je ne peux pas dire que je le signerais, car je l'ai déjà signé : ce sont mes propos. En tout cas, chez moi, elle a une suite, une certaine proposition qui tire les conclusions de cette impasse si magistralement démontrée. On pourrait dire quelque part, dans une toute petite note, qu'il y a dans un endroit un

* On trouvait « pôlanerie » dans la version du Magazine Littéraire.

extrémiste qui a tenté de faire passer ça dans une proposition qui renouvelle radicalement le sens de toute la sélection psychanalytique. Il est clair qu'on ne le fait pas. Et ce n'est vraiment pas pour m'en plaindre puisque de l'avis même des personnes intéressées, cette contestation est tout à fait en l'air, gratuite : il n'est absolument pas question que cela modifie quoi que ce soit au fonctionnement présent de l'Institut dont les auteurs relèvent.

INTERVENTION – Ah, il parle bien !

INTERVENTION – Jusqu'ici, je n'ai rien compris. Alors on pourrait commencer par savoir ce que c'est qu'un psychanalyste. Pour moi c'est un type de flic. Les gens qui se font psychanalyser ne parlent pas et ne s'occupent que d'eux.

INTERVENTION – Nous avons déjà les curés mais comme ça ne marchait plus, nous avons maintenant les psychanalystes.

INTERVENTION – Lacan, nous attendons depuis une heure ce que tu nous annonces à mots couverts : la critique de la psychanalyse. C'est pour ça qu'on se tait parce que là, ce serait aussi ton autocritique.

JACQUES LACAN – Mais je ne critique pas du tout la psychanalyse, il n'est pas question de la critiquer. Il entend mal. Je ne suis pas du tout contestataire moi.

INTERVENTION – Tu as dit qu'à Vincennes, on ne formait pas de psychanalystes et que c'était une bonne chose. En fait, un savoir est dispensé, mais tu n'as pas dit ce que c'était. En tout cas, ce ne serait pas un savoir. Alors ?

JACQUES LACAN – Un peu de patience. Je vais vous l'expliquer. Je suis invité, je vous ferai remarquer. C'est beau, c'est grand, c'est généreux, mais je suis invité.

INTERVENTION – Lacan, la psychanalyse est-elle révolutionnaire ?

JACQUES LACAN – Voilà une bonne question.

INTERVENTION – C'est un savoir ou c'est pas un savoir ? Tu n'es pas le seul [paranoïa] <paranoïaque> ici.

JACQUES LACAN – Je parlerai d'une certaine face des choses où je ne suis pas aujourd'hui, à savoir le Département de Psychanalyse. Il y a eu la délicate question des Unités de Valeur.

INTERVENTION – La question des Unités de Valeur, elle est réglée et ce n'est pas le moment de la mettre sur le tapis. Il y a eu toute une manœuvre des enseignants du Département de Psychanalyse pour les traîner toute l'année, Les Unités de Valeur on s'en fout. C'est de psychanalyse dont il est question. Tu comprends ? On s'en fout.

JACQUES LACAN – Moi je n'ai pas du tout le sentiment que les unités de valeur on s'en ⁽²³⁾foute. Au contraire, les unités de valeur on y tient beaucoup...C'est une habitude. Puisque j'ai mis sur le tableau le schéma du quatrième discours, celui que je n'ai pas nommé la dernière fois et qui s'appelle le discours universitaire, le voici. Ici, en position maîtresse, comme on dit, S² le savoir. J'ai expliqué...

INTERVENTION – Tu te moques de qui ici ? Le discours universitaire il est dans les Unités de Valeur. Ça c'est un mythe et ce que tu demandes, c'est qu'on croie au mythe. Les gens qui se réclament de la règle du jeu que tu imposes, ça coince. Alors, ne nous fais pas croire que le discours universitaire est au tableau. Parce que ça, c'est pas vrai.

JACQUES LACAN – Le discours universitaire, est au tableau parce qu'il occupe, au tableau une place en haut et à gauche...

INTERVENTION – En haut et à droite de Dieu, c'est Lacan.

JACQUES LACAN –... déjà désigné dans un discours précédent. Car ce qui a de l'importance dans ce qui est écrit, ce sont les relations, c'est là où ça passe et là où ça ne passe pas. Si vous commencez par mettre à sa place ce qui constitue essentiellement le discours du Maître...

INTERVENTION – Qu'est-ce que c'est qu'un Maître ? C'est Lacan.

JACQUES LACAN –...à savoir qu'il ordonne, qu'il intervient dans le système du savoir. Vous pouvez vous poser la question de savoir ce que ça veut dire quand le discours du savoir, par ce déplacement d'un quart de cercle, n'a pas besoin d'être au tableau car il est dans le réel. Dans ce déplacement, quand le savoir prend le manche, à ce moment là où vous êtes, c'est là où a été défini le résultat, le fruit, la chute des rapports du maître et de l'esclave. À savoir, dans mon algèbre, ce qui se désigne par la lettre, l'objet *a*. L'objet *a*, l'année dernière, quand j'avais pris la peine d'annoncer quelque chose qui s'appelle « d'un Autre à l'autre ». J'ai dit que c'était la place révélée, désignée par Marx comme la plus-value.

Vous êtes les produits de l'Université et vous le prouvez que vous êtes la plus-value, ne serait-ce qu'en ceci : ce à quoi non seulement vous consentez et ce à quoi vous applaudissez – et je ne vois pas ce en quoi j'y ferais objection – c'est que vous sortez de là, vous mêmes, égalés à plus ou moins Unités de Valeur. Vous venez vous faire ici Unités de Valeur : vous sortez d'ici estampillés Unités de Valeur.

INTERVENTION – Moralité, il vaut mieux sortir d'ici estampillé par Lacan.

JACQUES LACAN – Je n'estampille personne. Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi présumez-vous que je veuille vous estampiller ? Quelle histoire !

INTERVENTION – Non, tu ne nous estampilleras pas, rassure-toi. Ce que je veux dire, c'est que des gens ici sont estampillés de ce que, voulant tenir le discours que tu tiens pour eux, ils ne peuvent le tenir sur le mode qui s'apparente à leur présence ici. Des gens veulent parler au titre d'une contestation que tu qualifies de vaine. Il en est d'autres qui font dans leur coin Tralala, Boum-Boum, Tsoin-Tsoin et c'est ça qui fait le mouvement d'opinion. Tout ça ne se dit pas sous le prétexte que c'est à toi de le dire. Ce que je voudrais, c'est que tu aies le désir de te taire.

JACQUES LACAN – Mais ce qu'ils sont bien ! Ils pensent que je le dirais beaucoup mieux qu'eux (*puis usant comme il sait le faire, d'une voix aigüe*). Moi, je rentre chez moi, c'est ce qu'on me reproche.

INTERVENTION – Oh ! Lacan, ne te moque pas des gens, hein !

JACQUES LACAN – Vous apportez un discours qui a des exigences telles...

INTERVENTIONS – Moi, ce que je propose, c'est qu'on ne se moque pas des gens quand ils posent une question. On ne prend pas une petite voix comme tu l'as déjà fait à trois reprises ; on répond et puis c'est tout. Alors, qu'est-ce que tu as posé comme question ?

Et puis il y a autre chose, puisqu'il y a ici des gens qui pensent que la psychanalyse c'est une histoire de problèmes culs, il n'y a qu'à faire un love-in. Est-ce qu'il y en a qui sont d'accord pour transformer ça en love-in sauvage (*commençant à se déshabiller, il s'arrête après avoir retiré sa chemise*).

JACQUES LACAN – Écoutez, mon vieux, j'ai déjà vu ça hier soir, j'étais à l'Open Theater, il y a un type qui faisait ça, mais il avait un peu plus de culot que vous, il se foutait à poil complètement. Allez-y, mais allez-y, ben continuez, Merde !

INTERVENTION – Il ne faudrait quand même pas charrier. Pourquoi Lacan se satisfait-il d'une critique aussi mineure de la pratique du camarade. Dire du camarade qu'il ne peut pas se déshabiller en tapant sur la table, c'est peut-être très drôle, mais c'est aussi très simpliste.

JACQUES LACAN – Mais je suis simpliste

INTERVENTION – Et ça les fait rire, c'est intéressant.

JACQUES LACAN – Mais je ne vois pas pourquoi tout d'un coup ils ne riraient pas.

INTERVENTION – Moi, je voudrais bien qu'ils rient à ce moment-là.

JACQUES LACAN – C'est triste

INTERVENTION – Tout comme c'est triste de voir les gens sortir d'ici comme d'un métro à six heures du soir.

JACQUES LACAN – Alors, où est-ce qu'on en est ? Il paraît que les gens ne peuvent pas parler de psychanalyse parce qu'on attend que ça soit moi. Et bien ils ont raison parce que je le ferai bien mieux qu'eux.

INTERVENTION – Ce n'est pas exactement ça puisqu'ils éprouvent le besoin de parler entre eux.

JACQUES LACAN – C'est prouvé !

INTERVENTION – Il y a un certain nombre de gens, les mêmes qui prennent des notes et qui rient, qui, lorsque Lacan opère une reprise en main de l'assistance, se disent sans jamais dépasser un fauteuil, car c'est de l'ordre d'une certaine topologie, un certain nombre de choses. Et bien ce sont ces gens-là que je voudrais entendre.

INTERVENTION Mais enfin, laissez donc parler Lacan

JACQUES LACAN – En attendant vous ne dites rien.

INTERVENTION – L-A-C-A-N avec nous !

JACQUES LACAN – Je suis avec vous. Alors, l'heure s'avance, tâchons quand même de vous donner une petite idée de ce qui est d'ailleurs mon projet.

Il s'agit d'articuler une logique, qui, quelque faible qu'elle en ait l'air (mes quatre petites lettres qui n'ont l'air de rien sinon qu'il faut savoir selon quelles règles elles fonctionnent) est encore assez forte pour comporter ce qui est le signe de cette force logique, à savoir l'incomplétude...

Ça les fait rire ! Seulement ça a une conséquence très importante, spécialement pour les révolutionnaires, c'est que Rien n'est Tout.

INTERVENTION – Oh ! Bien !

JACQUES LACAN – D'où que vous preniez les choses, de quelque façon que vous les retourniez, la propriété de chacun de ces petits schémas à quatre pattes, c'est de laisser chacun sa béance. Au niveau du discours du maître, c'est précisément celui de la récupération de la plus-value ; au niveau du discours universitaire, c'en est un autre. Et c'est celui-là qui vous tourmente. Non pas que le savoir qu'on vous livre ne soit pas structuré et solide et que vous n'ayez qu'une chose à faire, c'est à vous tisser dedans avec ceux qui travaillent – c'est-à-dire ceux qui vous enseignent – au titre de moyens de production et du même coup de plus-value.

Au niveau du discours de l'hystérique qui est celui qui a permis le passage décisif en donnant son sens à ce que Marx historiquement a articulé. C'est à savoir qu'il y a des événements historiques qui ne se jugent qu'en termes de symptômes. On n'a pas vu jusqu'où ça allait jusqu'au jour où on a eu le discours de l'hystérique pour faire le passage avec quelque chose d'autre qui est le discours du psychanalyste. Le psychanalyste d'abord, n'a eu qu'à écouter ce que disait l'hystérique.

INTERVENTION – Donc l'hystérique est le maître du psychanalyste...

JACQUES LACAN – Je veux un homme qui sache faire l'amour... Et bien oui, l'homme s'arrête là. Il s'arrête à ceci qu'il est en effet quelqu'un qui sache. Pour faire l'amour on peut repasser. Rien n'est Tout et vous pouvez toujours faire vos petites plaisanteries, il y en a une qui n'est pas drôle et qui est la castration.

INTERVENTION – Pendant que ce cours ronronne tranquillement, il y a cent cinquante camarades des Beaux-Arts qui se sont fait arrêter par les flics et qui sont depuis hier à Beaujon, parce que eux, ils ne font pas des cours sur l'objet *a* comme le mandarin ici présent et dont tout le monde se fout, ils ⁽²⁴⁾sont allés faire un cours sauvage au Ministère de l'Équipement sur les bidonvilles et sur la politique de M. Chalandon. Alors je crois que le ronronnement de ce cours magistral traduit assez bien l'état de pourrissement actuel de l'Université.

INTERVENTION – Parce que franchement, tout ce qu'il dit, ce sont des conneries hein ?

Jacques Lacan – Ouais !

INTERVENTION – Si on ne veut pas me laisser parler c'est que manifestement on ne sait pas jusqu'à quel point je peux gueuler. Lacan je voudrais te dire un certain nombre de choses. Il me semble qu'on est arrivé à un point où il est évident qu'une contestation peut prendre plus ou moins une forme de possibilité dans cette salle. Il est clair que l'on peut pousser des petits cris, que l'on peut faire de bons jeux de mots, mais il est clair aussi – et peut être d'une façon évidente aujourd'hui – que nous ne pourrons jamais arriver à une critique de l'Université si nous restons à l'intérieur, dans ses cours et dans les règles qu'elle a établis avant que nous n'y intervenions. Je pense que ce que vient de dire le camarade concernant les étudiants des Beaux-Arts qui sont allés faire un cours sauvage sur les bidonvilles et sur la politique de Chalandon à l'extérieur de l'Université est un exemple très important. Cela permet de trouver un débouché à notre volonté de changer la société et entre autre de détruire l'Université. Et j'aimerais que Lacan donne tout-à-l'heure son point de vue là-dessus. Car détruite l'Université ne se fera pas avec une majorité d'étudiants à partir de l'intérieur, mais beaucoup plus à partir d'une union que nous devons faire, nous, étudiants, sur des positions révolutionnaires avec les ouvriers, avec les paysans et avec les travailleurs. Je vois très bien que le rapport avec ce que disait Lacan tout-à-l'heure n'existe pas...

JACQUES LACAN – Mais pas du tout, pas du tout. Il existe...

INTERVENTION – Il existe peut être, mais pas de façon évidente. Le rapport entre les actions que nous devons avoir à l'extérieur avec le discours, si c'en est un, de Lacan, il est manifestement implicite. Et il serait bon que maintenant Lacan dise ce qu'il pense de la nécessité de sortir de l'Université en arrêtant de pinailler sur des mots, de contester un prof sur telle ou telle citation de Marx. Parce que le Marx académique on en a ras-le-bol ! On en entend baver dans cette fac depuis un an. On sait que c'est de la merde. Faire du Marx académique, c'est servir une Université bourgeoise. Si on doit foutre en l'air l'Université, ce sera de l'extérieur avec les autres qui sont dehors.

INTERVENTION – Alors pourquoi es-tu dedans ?

INTERVENTION – Je suis dedans, camarade, parce que si je veux que les gens en sortent, il faut bien que je vienne leur dire.

JACQUES LACAN – Ah ! vous voyez... c'est que tout est là mon vieux, pour arriver à ce qu'ils en sortent, vous y entrez...

INTERVENTION – Lacan, permets je termine. Maintenant tout n'est pas là parce que certains étudiants pensent encore qu'à entendre le discours de Monsieur Lacan ils y trouveront les éléments qui leur permettront de contester son discours. Je prétends que c'est se laisser avoir au piège.

JACQUES LACAN – Tout à fait vrai.

INTERVENTION – Si nous pensons que c'est en écoutant le discours de Lacan, de Foucault, de Dommergues, de Terray ou d'un autre que nous aurons les moyens de critiquer l'idéologie qu'ils nous font avaler, nous nous foutons le doigt dans l'œil. Je prétends que c'est dehors qu'il faut aller chercher les moyens de foutre l'Université en l'air.

JACQUES LACAN – Mais le dehors de quoi ? Parce que quand vous sortez d'ici vous devenez aphasiques, quand vous sortez, vous continuez à parler, par conséquent vous continuez à être dedans...

INTERVENTION – Je ne sais pas ce que c'est aphasique.

JACQUES LACAN – Vous ne savez pas ce que c'est aphasique ? Alors c'est extrêmement révoltant si vous ne savez pas ce que c'est un aphasique. Il y a quand même un minimum...

INTERVENTION – Je ne suis pas 24 heures sur 24 à l'Université.

JACQUES LACAN – Enfin vous ne savez pas ce que c'est qu'un aphasique ?

INTERVENTION – Lorsque certains sortent de l'Université, c'est pour se livrer à leurs tripatouillages personnels. D'autres sortent pour militer à l'extérieur. Voilà ce que veut dire sortir de l'Université. Alors Lacan, donne rapidement ton point de vue.

JACQUES LACAN – Faire une Université critique en somme, c'est-à-dire ce qui se passe ici. C'est ça.

Vous ne savez pas non plus ce que c'est qu'une Université Critique. On ne vous a jamais parlé... que voulez-vous...

INTERVENTION – Rien à comprendre.

JACQUES LACAN – Bien. Je voudrais sur ça vous faire une petite remarque. La configuration des Ouvriers-Paysans a quand même abouti à une forme de société où c'est justement l'Université qui a le manche. Car ce qui règne dans ce qu'on appelle communément l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, c'est l'Université.

INTERVENTION – Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? C'est pas du révisionnisme dont on parle, c'est du Marxisme-Léninisme !

JACQUES LACAN – Allez. Assez. Assez. Un peu. Vous me demandez de parler, alors je parle. Je ne dis pas des choses qui sont dans l'atmosphère, je dis quelque chose de précis. Là.

INTERVENTION – Tu ne dis rien.

JACQUES LACAN – Je ne viens pas de dire comment je conçois l'organisation de l'U.R.S.S. ?

INTERVENTION – Absolument pas.

JACQUES LACAN – Je n'ai pas dit que c'était le savoir qui était roi. Je n'ai pas dit ça. Non ?

INTERVENTION – Et alors ?

JACQUES LACAN – Et alors ça a quelques conséquences, c'est que, mon cher, vous n'y seriez pas très à l'aise.

INTERVENTION – On a posé une question concernant une certaine société et toi tu parles d'une autre société. Ce qu'il faudrait dire, c'est en quoi tu penses que c'est inéluctable.

JACQUES LACAN – Je suis tout à fait d'accord. C'est qu'il y a des limites infranchissables à une certaine logique que j'ai appelée une logique faible mais encore assez forte pour vous laisser un peu d'incomplétude dont vous témoignez en effet d'une façon parfaite.

INTERVENTION – Moi je me demande pourquoi cet amphithéâtre est bourré de 800 personnes. Il est vrai que tu es un beau clown, célèbre et que tu viens parler. Un camarade aussi a parlé pendant dix minutes pour dire que les groupuscules ne pouvaient pas se sortir de l'Université. Et tout le monde reconnaissant qu'il n'y a rien à dire parle pour ne rien dire. Alors si rien n'est à dire, rien à comprendre, rien à savoir, rien à faire, pourquoi tout ce monde est là ? Et pourquoi Lacan, toi tu restes ?

INTERVENTION – Nous sommes un peu égarés sur un faux problème. Tout ça parce que le camarade a dit qu'il venait à l'Université pour en repartir avec d'autres camarades.

INTERVENTION – On parle d'une Nouvelle Société. Est-ce que la Psychanalyse aura une fonction dans cette Société et laquelle ?

JACQUES LACAN – Une Société ce n'est pas quelque chose qui peut se définir comme ça. Ce que j'essaie d'articuler, parce que l'analyse m'en donne le témoignage, c'est ce qui la domine : à savoir la pratique du langage. L'aphasie, ça veut dire qu'il y a quelque chose qui flanche de ce côté là. Figurez vous qu'il y a des types à qui il arrive des machins dans le cerveau et qui ne savent plus du tout se débrouiller avec le langage. Ça en fait plutôt des infirmes.

INTERVENTION – On peut dire que Lénine a failli devenir aphasique.

JACQUES LACAN – Si vous aviez un peu de patience et si vous vouliez bien que nos impromptus continuent, je vous dirais que l'aspiration révolutionnaire, ça n'a qu'une chance d'aboutir, toujours, au discours du maître. C'est ce que l'expérience en a fait la preuve.

Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire, c'est à un Maître. Vous l'aurez.

INTERVENTION – On l'a déjà, on a Pompidou !

JACQUES LACAN – Vous vous imaginez que vous avez un maître avec Pompidou !

⁽²⁵⁾Alors ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire... Moi aussi j'aimerais vous poser des questions.

Pour qui, ici, a un sens, le mot Libéral ?

INTERVENTION – Pompidou est libéral, Lacan aussi.

JACQUES LACAN – Je ne suis libéral, comme tout le monde, que dans la mesure où je suis anti-progressiste. À ceci près que je suis pris dans un mouvement qui mérite de s'appeler progressiste, car il est progressiste de voir se fonder le discours psychanalytique pour autant que celui-là complète le cercle qui pourrait peut-être vous permettre de situer ce dont il s'agit exactement, de ce contre quoi vous vous révoltez. Ce qui n'empêche pas que ça continue foutrement bien. Et les premiers à y collaborer, et ici même à Vincennes,

c'est vous, car vous jouez la fonction des ilotes de ce régime. Vous ne savez pas non plus ce que ça veut dire ? Le régime vous montre. Il dit : « Regardez-les jouir »...

Bien. Voilà. Au revoir pour aujourd'hui. Bye.

C'est terminé.

Coll. Points Seuil 1970, p.7-12.

⁽⁷⁾A quelqu'un, grâce à qui ceci est plutôt signe...

Un signifiant qui donne prise sur la Reine, que soumet-il à qui s'en empare ? Si la dominer d'une menace vaut le vol de la lettre que Poe nous présente en exploit, c'est dire que c'est à son pouvoir qu'il est passé la bride. À quoi enfin ? À la Féminité en tant qu'elle est toute-puissante, mais seulement d'être à la merci de ce qu'on appelle, ici pas pour des prunes, le Roi.

Par cette chaîne apparaît qu'il n'y a de maître que le signifiant. Atout-maître : on a bâti les jeux de cartes sur ce fait du discours. Sans doute, pour jouer l'atout, faut-il qu'on ait la main. Mais cette main n'est pas maîtresse. Il n'y a pas trente-six façons de jouer une partie, même s'il n'y en a pas seulement une. C'est la partie qui commande, dès que la distribution est faite selon la règle qui la soustrait au moment de pouvoir de la main.

Ce que le conte de Poe démontre par mes soins, c'est que l'effet de sujétion du signifiant, de la lettre volée en l'occasion, porte avant tout sur son détenteur d'après-vol, et qu'à mesure de son parcours, ce qu'il véhicule, c'est cette Féminité même qu'il aurait prise en son ombre.

Serait-ce la lettre qui fait la Femme être ce sujet, à la fois tout-puissant et serf, pour que toute main à qui la Femme laisse la lettre, reprenne avec, ce dont à la recevoir, elle-même a fait lais ? « Lais » veut dire ce que la Femme ⁽⁸⁾ lègue de ne l'avoir jamais eu : d'où la vérité sort du puits, mais jamais qu'à mi-corps.

Voici pourquoi le Ministre vient à être châtré, châtré, c'est le mot de ce qu'il croit toujours l'avoir : cette lettre que Dupin a su repérer de son évidence entre les jambes de sa cheminée de haute lisse.

Ici ne fait que s'achever ce qui d'abord le féminise comme d'un rêve, et j'ajoute (p. 52) que le chant dont ce Lecoq voudrait, en le poulet qu'il lui destine, faire son réveil (« un destin si funeste... »), il n'a aucune chance de l'entendre : il supportera tout de la Reine, dès lors qu'elle va le défier.

Car la Reine redevenue gaie, voire maligne, ne fera pas pièce à sa puissance de ce qu'elle l'ait, sans qu'il le sache, désarmée, – en tout cas pas auprès du Roi dont on sait, par l'existence de la lettre, et c'est même tout ce qu'on en sait, que sa puissance est celle du Mort que chaque tour du jeu amincit.

Le pouvoir du Ministre s'affermirait d'être à la mesure du masochisme qui le guette.

En quoi notre Dupin se montre égal en son succès à celui de psychanalyste, dont l'acte, ce n'est que d'une maladresse inattendue de l'autre qu'il peut venir à porter. D'ordinaire, son message est la seule chute effective de son traitement : autant que celui de Dupin, devant rester irrévélé, bien qu'avec lui l'affaire soit close.

Mais expliquerais-je, comme on en fera l'épreuve du texte qui ici garde le poste d'entrée qu'il a ailleurs, ces termes toujours plus, moins ils seront entendus.

Moins entendus des psychanalystes, de ce qu'ils soient pour eux aussi en vue que la lettre volée, qu'ils la voient même en eux, mais qu'à partir de là ils s'en croient, comme Dupin, les maîtres.

Ils ne sont maîtres en fait que d'user de mes termes à tort et à travers. Ce à quoi plusieurs se sont ridiculisés. Ce sont les mêmes qui m'affirment que ce dont les autres se méfient, c'est d'une rigueur à laquelle ils se sentiraient inégaux.

⁽⁹⁾Mais ce n'est pas ma rigueur qui inhibe ces derniers, puisque ses pièges n'ont d'exemple que de ceux qui m'en font avis.

Que l'opinion qui reste Reine, m'en sache gré, n'aurait de sens que de lui valoir ce livre de poche, *vademecum* qu'on l'appelait dans l'ancien temps, et rien de neuf, si je n'en profitais pour situer ce qu'elle m'apporte de mes *Écrits* comme bruit.

Je dois me persuader qu'ils ne soient pierre dans l'eau qu'à ce qu'elle en fût déjà l'onde, et même l'onde de retour.

Ceci m'est rendu tangible de ce que ceux ici choisis, me semblent épaves tombées au fond. Pourquoi m'en étonnerais-je ? quand ces *Écrits*, ce n'est pas seulement recueillis qu'ils furent en mémoire de rebuts, mais composés qu'ils ont été à ce titre.

Répétant dans leur sort de sonde, celui de la psychanalyse en tant qu'esquif gobé d'emblée par cette mer.

Drôle de radoub que de montrer qu'il ne nage bien qu'à atterrir.

Car c'est un fait d'histoire : mettez à son banc une chiourme éprouvée d'ahaner à la voix, et la psychanalyse s'échoue, – au soulagement des gens du bord. Jamais aucun progressisme n'a fait mieux, ni d'une façon si sûre à rassurer, ce qu'il faut faire tout de suite.

Bref on lira mon discours dit de Rome en 1953, sans que puisse plus compter que j'aie été strictement empêché, depuis le terme mis en France aux plaisirs d'une Occupation dont la nostalgie devait encore la hanter vingt ans par la plume si juste en son exquisité de Sartre, strictement barré, dis-je, de toute charge, si mince fût-elle, d'enseignement. L'opposition m'en étant notifiée comme provenant d'un Monsieur Piéron dont je n'eus au reste aucun signe direct à moi, au titre de mon incompréhensibilité.

On voit que je l'étais de principe, car je n'avais eu l'occasion de la démontrer qu'aux plus banaux de ses entours, et ce que j'avais écrit alors, n'était nullement abstrus (si peu que je rougirais de republier ma thèse, ⁽¹⁰⁾ même si elle ne relève pas de ce que l'ignorance alors enseignante tenait pour le bon sens en l'illustrant de Bergson).

Je voudrais qu'on me crédite de ce que ce retard qui me fut imposé, de huit ans, me force à pousser, tout au long de ce rapport, d'âneries, soyons exact : de paulhaneries, que je ne puis que hihaner pour les oreilles qui m'entendent. Même le cher Paulhan ne m'en a point tenu rigueur, lui qui savait jusqu'où « Kant avec Sade » détonerait dans son bestiaire⁴⁹² (cet *Écrit* est ici absent).

Le ménage n'est jamais bien fait que par qui pourrait faire mieux. Le tâcheron est donc impropre à la tâche, même si la tâche réduit quiconque à faire le tâcheron, J'appelle tâche ranger ce qui traîne.

Énoncer que l'inconscient s'est rencontré d'abord dans le discours, que c'est toujours là qu'on le trouve dans la psychanalyse, ce peut nécessiter qu'on l'articule avec appui, s'il en faut le préliminaire : avant qu'il vienne comme second temps que le discours lui-même mérite qu'on s'arrête aux structures qui lui sont propres, dès que l'on songe que cet effet ne semble pas y aller de soi.

C'est une idée qui se précise de relever ces structures mêmes, et ce n'est nullement s'en remettre aux lois de la linguistique que de les prier de nous dire si elles s'en sentent dérangées.

On doit s'habituer au maniement des schèmes, scientifiquement repris d'une éthique (la stoïcienne en l'occasion), du signifiant et du λεκτον. Et aussitôt on s'aperçoit que ce λεκτον ne se traduit pas bien. On le met en réserve, et on joue un temps du signifié, plus accessible et plus douillet à ceux qui s'y retrouvent, dans l'illusion qu'ils pensent quoi que ce soit qui vaille plus que tripette.

Le long de la route, on s'aperçoit, avec retard heureusement, c'est mieux de ne pas s'y arrêter, que s'élèvent des protestations. « Le rêve ne pense pas... », écrit un professeur fort pertinent dans toutes les preuves qu'il en donne. ⁽¹¹⁾ Le rêve est plutôt comme une inscription chiffonnée. Mais quand ai-je dit quoi que ce soit qui y objecte ? Même si au chiffonné, je n'ai, selon ma méthode de commentaire qui s'astreint à s'en tenir aux documents, fait sort qu'au niveau de la girafe que le petit Hans en qualifie.

Outre que cet auteur ne saurait même avancer les faits dont il argue qu'à tenir pour établi ce que j'articule du rêve, soit qu'il requière un support textuel, ce que j'appelle proprement l'instance de la lettre avant toute grammatologie, où peut-il prendre que j'aie dit que le rêve pense ? Question que je pose sans m'être relu.

⁴⁹² La N.R.F., un n. fût-il redoublé dans son sigle

Par contre il découvre que ce que j'inscris comme effet du signifiant, ne répond nullement au signifié que cerne la linguistique, mais bel et bien au sujet.

J'applaudis à cette trouvaille d'autant plus qu'à la date où paraissent ses remarques, il y a beau temps que je martèle à qui veut l'entendre, que le signifiant (et c'est en quoi je le distingue du signe) est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

Je dis à qui veut l'entendre, car une telle articulation suppose un discours ayant déjà porté des effets, effets de λεκτ)ν précisément. Car c'est d'une pratique de l'enseignement où se démontre que l'insistance de ce qui est énoncé, n'est pas à tenir pour seconde dans l'essence du discours, – que prend corps, quoique je l'aie pointé de ce ressort dès sa première sortie, mon terme du : point de capiton. Par quoi λεκτ)ν se trouve traduit à mon gré, sans que je m'en targue, étant plutôt que stoïcologue, stoïque d'avance à l'endroit de ce qui pourra s'en redire.

Ce n'est pas pour autant aller aussi loin que je pourrais dans ce que m'apporte ma parution en livre de poche. Elle tient pour moi d'un inénarrable que seul mesurera un jour un bilan statistique d'un matériel de syntagmes auxquels j'ai donné cours.

J'ai fourni de meilleurs emboîtages tout un marché de la culture. Mea culpa.

Il n'y a pas de métalangage. Cette affirmation est possible de ce que j'en aie ajouté un à la liste de ceux qui courent les champs de la science. Elle sera justifiée, s'il produit l'effet dont s'assurera que l'inconscient EST un discours.

Ce serait que le psychanalyste vienne à en être le λεκτ)ν, mais pas démoli pour autant.

Que le lecteur du livre de poche se laisse prendre au jeu que j'ai célébré à moi tout seul, à Vienne d'abord, puis à Paris, en l'honneur de la *Chose freudienne* pour le centenaire de Freud. S'il s'anime de la rigolade pincée, dont l'a accueilli mon auditoire d'alors, il saura qu'il est déjà de mes intimes et qu'il peut venir à mon École, pour y faire le ménage.

... de quelque chose à lire de ce 14. XII. 69.

Préface au livre d'Anika Rifflet-Lemaire « Jacques Lacan » Charles Dessart, Bruxelles 1970, pp 9-20.

⁽⁹⁾À deux de ces personnes qu'on appelle des nullités, ce qui dans l'opinion, étudiante tout au moins, ne fait que mieux valoir leur titre à occuper la place de professeur, je disais, il y a bien quelques treize ans : « N'oubliez pas qu'un jour vous donnerez comme sujet de thèse ce que j'écris pour l'instant ». ⁴⁹³

Comme d'un vœu qu'elles s'en informassent : où je contrôlerais si le zéro a bien l'idée de la place qui lui donne son importance.

C'est donc arrivé. Il n'est rien arrivé à eux, à moi seulement : me voici sujet de thèse par mes *Écrits*.

Que ce soit dû au choix d'une personne jeune n'est pas nouveau. Mon Discours de Rome, dix ans après sa parution, fit l'aventure d'un intellectuel émergeant dans une université américaine d'un tunnel de trappeur, à ma surprise.

On sait qu'il faut une deuxième hirondelle pour faire le printemps. Unique donc en cette place, même s'il y en a plusieurs. Un sourire se multiplie quand c'est celui d'une jeune personne.

⁽¹⁰⁾Anthony, Anika, une Antonella qui me traduit en italien : en ces initiales, quel signe insiste d'un vent nouveau ?

Qu'icelle donc me pardonne dont je profite pour désigner ce qu'elle efface à le montrer. ⁴⁹⁴

Mes *Écrits* sont impropres à la thèse, universitaire spécialement : antithétiques de nature, puisqu'à ce qu'ils formulent, il n'y a qu'à se prendre ou bien à les laisser.

Chacun n'est d'apparence que le mémorial d'un refus de mon discours par l'audience qu'il incluait : strictement les psychanalystes.

Mais justement les incluant sans les retenir, chacun démontre d'un biais de plus qu'il n'est pas de savoir sans discours.

Car ce qu'il serait ce savoir : soit l'inconscient qu'on imagine, est réfuté de l'inconscient tel qu'il est : un savoir mis en position de vérité, ce qui ne se conçoit que d'une structure de discours.

Impensable discours de ne pouvoir être tenu qu'à ce qu'on en soit éjecté. Parfaitement enseignable pourtant à partir d'un mi-dire : soit la technique qui tient compte de ce que la vérité ne se dit jamais qu'à moitié. Ceci suppose que le psychanalyste ne se manifeste jamais que d'un discours asymptotique, ce qui est bien en effet le moins qu'on en attende.

À la vérité cet impossible est le fondement de son réel. D'un réel d'où se juge la consistance des discours où la vérité boite, et justement de ce qu'elle boite ouvertement, l'inanité par contre du discours du savoir, quand s'affirmant de sa clôture, il fait mentir les autres.

C'est bien là l'opération du discours universitaire quand il fait thèse de cette fiction qu'il appelle un auteur, ou de l'histoire de la pensée, ou bien encore de quelque chose qui s'intitule d'un progrès.

Illustrer d'un exemple une incompatibilité comme celle dont il s'agit, est toujours fallacieux.

⁽¹¹⁾Il est clair qu'elle touche à ce qu'il en est de l'élève.

Je pourrais faire état d'un contraste et dire qu'en 1960 mes deux L ne battaient que d'une, de ce que l'une d'elles fut de ceux qu'on ne prend pas sans univers. J'entends là ce lichen qui vous unifie la forêt, quand il faut qu'elle vous cache l'arbre.

Il ne s'agit à cette date de rien de moins que de faire entendre mon enseignement, lequel s'énonce du lieu le plus éminent de la psychiatrie française, tous les huit jours alors depuis sept ans, en une leçon inédite, pour ses destinataires exprès, psychiatres et psychanalystes, qui pourtant le laissent en marge.

⁴⁹³ Note de l'auteur : il ne s'agit pas, ici, de S. Leclaire et de J. Laplanche, dont il sera question plus loin.

⁴⁹⁴ Qu'ici l'on m'entende : à le montrer comme il convient.

Ce phénomène singulier est le fait de ségrégations, là comme ailleurs effets de discours, mais qui, pour interférer dans le champ concret, y statuent de promulgations différentes d'origine et de date.

Ségrégation d'abord de la psychiatrie dans la Faculté de médecine, où la structure universitaire épanouit son affinité au régime patronal. Cette ségrégation se soutient de ce que la psychiatrie fait elle-même office de ségrégation sociale. Le résultat est que la psychiatrie désigne une chambre d'ami au titre des fonds libéraux de l'Université, les ayants droit de ce logis étant refoulés dans le ghetto, dit autrefois non sans justesse : asilaire.

Un tel lieu prête aux exploits de civilisation, où s'établit le fait du prince (en l'occasion notre ami Henri Ey).

Il peut y survenir un diktat libéral, comme partout où l'arbitraire s'offre de faille entre domaines nécessités.

C'est donc de nulle autre faveur, de nul progrès dialectique, que procède ce qui m'arrive par Bonneval, fief d'Henri Ey, dans mon champ.

Le champ du psychanalyste, si l'on y songe, c'est beaucoup plus de configuration politique que de connexion praticienne que se motive l'habitat qu'il a trouvé dans la psychiatrie. Il y fut commandé par son antipathie du discours universitaire, antipathie qui, pour n'avoir reçu que de mon enseignement sa raison, n'en a pas moins d'efficacité quand, symptôme, elle se traduit d'institutions qui véhiculent des bénéfices secondaires.

⁽¹²⁾Pour l'articulation ségrégative de l'institution psychanalytique, il suffira de rappeler que le privilège d'y entrer après guerre se mesurait à ce que *tons* les analystes d'Europe centrale se fussent, les années d'avant, rescapés dans les pays atlantiques, – de là à la fournée, à contenir peut être d'un *numerus clausus*, qui s'annonçait d'une invasion russe à prévoir.

La suite est séquelle maintenue par la domination établie du discours universitaire aux U.R.S.S. et de son antipathie⁴⁹⁵ du discours sectaire, par contre aux U.S.A. florissant d'y être fondateur.

Le jeu symptomatique explique ce prodige qu'une certaine Ipépée pût interdire avec effet aux moins de cinquante ans de son obéissance, l'accès à mon séminaire, et voir ce décret confirmé par le troupeau étudiant jusqu'en la « salle de garde » située à quatre cents pas de la clinique universitaire (cf. La chambre d'ami) où je parlais à l'heure du déjeuner.

Que la mode présente ne se croie pas moins grégaire ; elle n'est que forme métabolique du pouvoir croissant de l'Université, qui aussi bien m'abrite sur ses parvis. Le discours de l'Université est déségrégatif, même s'il véhicule le discours du maître, puisqu'il ne le relaye qu'à le libérer de sa vérité. La Science lui paraît garantir le succès de ce projet. Insoluble.

Que nul pourtant ne sous-estime l'autonomie de ce discours au nom de sa dépendance budgétaire. Ce n'est là régler son compte à personne. Ce qui y est déchiré ne peut être surpris qu'à partir d'un autre discours d'où se révèlent ses coutures.

Il est plus accessible de démontrer l'incapacité du discours universitaire à retourner à ce discours dont il se voit rapetassé, un procédé équivalent.

Les deux cheminements se confondent quand il arrive qu'en son sein quelque chose se fasse sentir du discours qu'il refoule, et ⁽¹³⁾d'autant plus certainement qu'il n'est nulle part assuré. Ce fut l'épreuve un jour d'un Politzer qui ajoutait à son marxisme d'être une âme sensible.

À rouvrir le livre de poche où reparaît, contre toute vraisemblance du consentement de son auteur, cette « Critique des fondements de la psychologie », on n'imagine pas les formules, dont il interroge « si les pensées abandonnées à elles-mêmes sont encore les actes du « Je » ? » D'où il répond du même jet : « C'est impossible ». (p. 143 de l'ustensile).

Et p. 151 « Les désirs inconscients.... la conscience les perçoit, mais à aucun moment une activité en première personne, *un acte ayant forme humaine* (italiques de l'auteur) et

⁴⁹⁵ Le refus de la ségrégation est naturellement au principe du camp de concentration.

impliquant le « je » n'intervient. Mais il reste que ce désir est soumis à des transformations qui ne sont plus des actes du « je »... Les systèmes trop autonomes rompent la continuité du « je » et l'automatisme des processus de transformation et d'élaboration exclut son activité ».

Voici où en revient la prétendue critique, à l'exigence des postulats tenus pour les plus arriérés même là où ils ne persistent, à savoir dans la psychologie universitaire, qu'à rester la fonder quoi qu'elle veuille.

Ce n'est pas d'un recours à l'auteur, dont procéderait le discours universitaire, que j'expliquerai comment, promouvant justement le « récit » comme cela même dont se cerne l'expérience analytique, il en ressort, fantôme, pour n'y avoir jamais regardé.

C'est dans le nominalisme essentiel à l'Université moderne, soit celle dont s'enfume le capitalisme, que je ferai lire l'échec scandaleux de cette critique. Là est le discours où l'on ne peut que se prendre toujours plus, même et surtout à le maudire. (Opération combien risible après coup).

Mes L s'en tirent d'un coup d'éventail dont ils chassent cette « première personne » de l'inconscient. Eux savent bien comment cet inconscient, je l'entu-ile, à leur gré. C'est « en personne », nous disent-ils, qu'il vaut mieux l'engoncer.

⁽¹⁴⁾ Ils auraient pu se souvenir pourtant que je fais dire à la vérité « Je parle », et que si j'énonce qu'aucun discours n'est émis de quelque part qu'à y être retour du message sous une forme inversée, ce n'est pas pour dire que la vérité qu'ainsi un Autre réverbère, soit à Tue et à Toit avec Lui.

À Politzer, j'eusse proposé l'image du Je innombrable, défini du seul rapport à l'unité qu'est la récurrence. Qui sait ? Je l'eusse remis au transfini.

Mais l'important n'est pas de ces gaudrioles. C'est qu'il devait être frappant pour mes deux L que je m'étais dispensé, et pour cause on le voit, d'une référence qu'ils ne relèvent donc qu'à vouloir en faire révérence aux seules personnes que cela touche, celles qui n'ont rien à faire avec la psychanalyse.

Marxisme du C.N.R.S. ou phénoménologie des formes, l'hostilité, d'espèce, ou l'amitié, de conjuncture, qui de ces positions s'attestent au seul discours en question, en reçoivent l'efficiencia pour quoi ils sont appelés là : neutralisés, ils deviendront neutralisants.

Pour ceux qu'un discours, d'eux inouï de ce que depuis sept ans ils fassent sur lui le silence, guinde de l'attitude dite du parapluie avalé, l'idée pointe qu'ils n'ont rien d'autre à restituer que le parapluie philosophique dont grand bien fasse aux autres.

Après tout, s'il est exportable, c'est occasion à faire réserve de devises qui aient cours chez l'*Alma mater*.

On le voit bien quand le rapport sur l'inconscient se place au marché parallèle, fort justement frontonné des *Temps modernes*.

Le marché commun professionnel affine sa sensibilité.

Que va devenir l'inconscient là-dedans ?

Qu'on se limite à ce qui l'articule de l'appareil du signifiant, a valeur de propédeutique. On pourrait dire que je n'ai pas fait autre chose à présenter « Signorelli » (comme l'entrée de l'oubli dans le discours !) à la Société de philosophie. Mais c'était là pour un contexte : le préjugé substantialiste dont ne pouvait manquer d'y être affecté l'inconscient, relevait d'une intimidation ⁽¹⁵⁾ à produire par l'écrasant de sa matière de langage, voire d'un désarroi à soutenir d'en laisser le suspens.

Ici il s'agit de gens (du moins si l'on tient à s'adresser, sans composer de tiers, aux interlocuteurs valables), de gens dis-je, dont le mythe est crédité d'une pratique. Le fabuleux, comme en toute foi, s'y arme du solide. Ça jute le moi fort de toutes parts, et l'agressivité à éponger ; passons sur le suprême du génital, qui est vraiment de grande cuisine.

Se limiter à ce que j'ai fixé d'algorithme propre à écrire le rapport de la métaphore comme structure signifiante avec le retour (démontré fait de signifiant) du refoulé, ne prend valeur que d'extrait d'une construction dont l'épure au moins pourrait être indiquée.

Le lecteur d'aujourd'hui, disons le jeune, son terrain mental a été balayé par des effets de convergence du discours où j'ai contribué, non sans que la question de la distance exigée pour les effets maximaux ne m'ait interloqué avant que j'y médite. Il ne peut plus avoir idée de l'inaudible, il y a si peu d'ans, d'un propos, le mien, qui maintenant court partout. Peut-être encore chez les médecins pas encore balintés, mesurera-t-il à quel point c'est vivable d'ignorer complètement l'inconscient, ce qui maintenant pour lui (pour lui, immense, grâce à moi, pauvre) veut dire : ignorer l'inconscient, c'est-à-dire le discours.

Je vois bien l'embarras de mes deux L à aborder ce convent. Je ne crois pas que ce soit là ce qui suffise à les faire d'une libre décision écarter tout recours au graphe qui a été construit pour eux de mon séminaire sur les formations de l'inconscient (1957-1958).

Cet appareil dont se figure... (Dieu sait que c'est un risque), où se figure l'apparole (qu'on accueille, de ce monstre-mot, l'équivoque), l'apparole, dis-je, qui se fait de l'Autre (dit Grand Autre), panier percé, pour accrocher de quatre coins le basket du désir, que l'a, balle-objet, va raidir en fantasme, cet appareil rigoureux, on s'étonne qu'à le sortir, on n'ait pas rendu secondaires, ou bien tenu pour résolus les chipotages sur la double ⁽¹⁶⁾inscription, puisqu'ils le sont par Freud lui-même, d'avoir promu, je dirai de mon style pressenti, le *mystic pad*.

Certes les difficultés de travail qui sont pour beaucoup dans l'indication de la psychanalyse, ne sont pas pour rien ravivées dans la passe qui fait l'analyste. C'est qu'elles concernent essentiellement le rapport à la vérité.

(Ce dernier mot n'est pas facile à manier, mais ce peut être de ce que son sens vacille, que son emploi soit correctement réglé).

Je ne serais pas moi-même pris dans le discours analytique si j'éludais ici l'occasion de démontrer juste ce qu'emporte le discours universitaire.

Partons de l'étonnement.

Admettons qu'il soit correct d'user, brute, de la formule de la métaphore, telle que je la donne dans mon écrit sur Schreber (p. 557 des *Écrits*), à savoir :

(I) :

$$\frac{S \bullet S'}{S' x} \rightarrow S\left(\frac{I}{S}\right)$$

Cette scription est là, comme la suite le montre, pour en faire surgir la fonction du signifiant Phallus, comme signe de la « passion du signifiant ». C'est ce que le x, à désigner habituellement la variable, indique.

La formule originelle, originale aussi, donnée dans « l'instance de la lettre » (p. 515) est :

$$f\left(\frac{S}{S'}\right)S \equiv S(+)S,$$

⁽¹³⁾qui se commente du texte entier de cet Écrit et ne se prêterait, elle, pas, ce qui devrait retenir notre L, à la transcription qu'on va voir.

Il s'agit de celle qu'on opère à partir de... l'analogie d'une scription de la proposition arithmétique qu'il faut dénuder de la mettre en chiffre : $1/4 \bullet 4/16$, ce qui fait en effet $1(1/16)$ (encore est-ce un hasard).

⁽¹⁷⁾Mais que cet $1/16$ puisse s'écrire (pas par hasard) :

$$\frac{1}{16} \\ \frac{4}{4}$$

quelle raison y voir de transcrire la formule (I), aux accents près des lettres, en :

S'
S'
S'
S'

Pour tout dire, qu'a à faire la barre dont Saussure inscrit l'infranchissable relatif du signifiant au signifié, dont on m'impute (faussement) d'y retrouver la barrière de l'inconscient au préconscient, avec la barre, quelle qu'elle soit, dont s'indique la proportion euclidienne ?

Un peu du tintement du dialogue que j'avais eu, cette même année en juin, avec Monsieur Perelman pour réfuter sa conception « analogique » de la métaphore (cf. p. 889-892 de mes *Écrits*), aurait suffi à arrêter sur cette pente celui qu'elle fascine.

Elle le fascine, mais comment ? Quel est le terme dont les trois points de suspension qui plus haut précèdent le mot analogie, montrent que je ne sais à quel saint le vouer ? Quel est le mot à désigner la similarité dont se dirige la manipulation d'un boulier par un idiot ?

Il n'y a pas là à barguigner. C'est bien de mon discours que l'auteur s'autorise pour le reprendre à sa façon, et qui n'est pas la bonne, pour rester celle dont l'universitaire m'écoute et qui est instructive.

Je dois le dire : J'ai mis naïvement, d'un moment difficile où je désespérais du psychanalyste, quelque espoir non dans le discours universitaire que je n'avais encore pas moyen de cerner, mais dans une sorte d'« opinion vraie » que je supposais à son corps (Hénaurme ! eût dit qui l'on sait).

J'ai vu quelques membres de ce corps attirés par ma pâture. ⁽¹⁸⁾J'en attendais le suffrage. Mais eux, c'était de la copie qu'ils en faisaient.

Aussi qu'advient-il de mon L, une petite L de poussin encore ? La voici se faire envergure d'imaginer cette formule : l'inconscient est la condition du langage.

Ça, c'est d'aile : un de mes fidèles m'assure qu'alors il s'exprima de ces phonèmes.

Or ce que je dis, c'est que le langage est la condition de l'inconscient.

Ce n'est pas pareil, c'est même exactement le contraire. Mais de ce fait on ne peut dire que ce soit sans rapport.

Aile aurait battu à dire que l'inconscient était l'implication logique du langage : pas d'inconscient en effet sans langage. Ça aurait pu être un frayage vers la racine de l'implication et de la logique elle-même.

Aile eût remonté au sujet que suppose mon savoir.

De ce fait, peut-être, qui sait ? Aile m'eût devancé dans ce à quoi j'arrive.

Où eût même pu la porter son S/S inférieur, qui, tel qu'aile, ne peut rien vouloir dire d'autre sinon qu'un signifiant en vaut un autre, ce à partir du moment où, aile en était avertie, elle admet qu'un signifiant est capable de se signifier lui-même.

Car à savoir la différence qu'il y a de l'usage formel du signifiant, noté $\bar{S}$, à sa fonction naturelle, notée S, il eût appréhendé le détour même dont se fonde la logique dite mathématique.

Mais comme on ne peut pas tout redécouvrir par soi-même, c'est bien à la paresse, l'insondable des péchés dont s'édifie la Tour du Capital, qu'il faut rapporter le défaut de son information.

À y suppléer, qu'aile se demande ce qui s'offre là où j'en suis comme question : c'est à savoir quelle satisfaction se rencontre à presser le S, signifiant naturel, d'éprouver ce qu'une formalisation toujours plus avancée de sa pratique permet d'y déceler d'irréductible comme langage ?

⁽¹⁹⁾Serait-ce là que fait nœud ce qui fait le savoir ne pas se détacher de la jouissance, mais néanmoins n'être jamais que celle de l'Autre ?

Ah ! pourquoi s'attarde-t-aile à ce que Freud à jamais a désigné du narcissisme de la petite différence.

Petite, cela suffit à ce qu'elle diffère de l'intervalle qui sépare la vérité de l'erreur.

Ce dont Freud ne semble pas avoir su qu'il pouvait rendre grâce, c'est de lui devoir, à ce narcissisme, d'être Freud à jamais, c'est-à-dire sa vie durant, et au-delà pour tout un cercle, de ne pouvoir manquer d'être cité comme, en ce qu'il dit, indépassable.

C'est qu'il a le bonheur de n'avoir pas à ses trousses la meute universitaire.

Seulement ce qu'il appelait « sa bande » à lui.

Ça permet à la mienne de simplement vérifier son discours.

Mais avec moi, elle est bien drôle. Quand à partir de la structure du langage, je formule la métaphore de façon à rendre compte de ce qu'il appelle condensation dans l'inconscient, la métonymie pour de même en motiver le déplacement, l'on s'y indigne que je ne cite pas Jakobson (dont d'ailleurs dans ma bande on ne soupçonnerait pas... le nom si je ne l'avais prononcé).

Mais quand on s'aperçoit, à le lire enfin, que la formule dont j'articule la métonymie diffère assez de celle de Jakobson, pour que le déplacement freudien, lui le fasse dépendre de la métaphore, alors on me le reproche comme si je la lui avais attribuée.

Bref, on s'amuse.

Quand il me faut rendre compte après des années de sommeil (de sommeil des autres) de ce que j'ai dit à la cohue de Bonneval (renaître arbre et sur mes bras, tous les oiseaux, tous les oiseaux... comment survivre à leur jacassement éternel ?), je ne peux faire en un écrit (*Position de l'inconscient*) que de rappeler que l'objet **a** est le pivot dont se déroule en sa métonymie chaque tour de phrase.

Où le situer cet objet **a**, l'incorporel majeur des stoïciens ? Dans l'inconscient ou bien ailleurs ? Qui s'en avise ?

⁽²⁰⁾ Que cette préface fasse présage à une personne qui ira loin.

Au bon parti qu'elle a tiré des sources universitaires, il manque forcément ce que la tradition orale désignera pour le futur : les textes fidèles à me piller, quoique dédaignant de me le rendre.

Ils intéresseront à transmettre littéralement ce que j'ai dit : tels que l'ambre gardant la mouche, pour ne rien savoir de son vol.

Jacques LACAN,

Ce Noël 1969.

Dans le cadre de la préparation de son rapport au congrès de neurologie et de psychiatrie de Milan en 1970 sur le thème : « Apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique », Georges Daumézon avait invité divers spécialistes à lui faire part de leurs remarques sur le sujet. Jacques Lacan convié un soir à l'amphithéâtre Magnan de l'hôpital Henri-Rousselle à Paris fit une intervention ; l'enregistrement de mauvaise qualité ne permit pas de tout reconstituer. Nous reproduisons ci-dessous une version dactylographiée (vraisemblablement la sténotypie) déposée à la Bibliothèque de l'école lacanienne de psychanalyse, sous le titre : « Apport de la psychanalyse à la psychiatrie ». Une autre version, sensiblement différente en certains points a été proposée par le Bulletin de l'Association freudienne n° 21 en janvier 1987.

⁽¹⁾DAUMEZON – Tu as lu le texte de Melman.

LACAN – J'ai lu l'ensemble des choses et j'ai été évidemment content du texte de Melman plus que d'autres... Partons quand même de ce qui est l'objet, c'est-à-dire l'apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique.

Il est évident que c'est une question qui ne peut pas m'être indifférente, alors quand j'y ai pensé, j'ai pensé forcément comme toujours, on ne peut pas sortir de son présent. C'est-à-dire que c'est à partir du point où je dis certaines choses maintenant que je vais essayer de pointer quelque chose.

Comme malgré tout, puisque je parle au présent, je me considère comme Psychanalyste, je me suis demandé ce que j'avais apporté à la sémiologie psychiatrique, donc ce n'est pas très compliqué comme départ. Il est tout à fait clair par exemple que j'ai apporté quelque chose à la sémiologie psychiatrique, que j'ai même appelé d'un nom qui avait fait une espèce de scandale à l'époque quand j'ai sorti la paranoïa d'auto-punition c'est-à-dire « le cas Aimée », ma thèse, le camarade Cellier... Je ne sais pas si tu sais ce que ça a été... Personne ici naturellement ne soupçonne plus ce que cela a été... Cellier c'est une fumée... Cellier était fou de cette histoire d'auto-punition.

Ce qui me frappe c'est qu'il rejoint la structure en somme que j'ai articulée à ce moment-là comme je pouvais, d'un cas que j'avais très soigneusement suivi. À la vérité, je ne vois pas une montagne, ni rien qui me sépare de la façon dont j'ai procédé à cette époque-là. Ma patiente, celle que j'ai appelée Aimée, était vraiment très touchante. La façon dont j'ai procédé avec elle et ce que j'enseigne maintenant, je ne vois absolument aucune espèce de différence. Tout ce que j'articule dans ma thèse comme sémiologie a quelque chose que je vais essayer de dire maintenant et qui a un certain rapport avec ce qui fait le sommet de cette observation, c'est-à-dire ce qui m'a fait l'appeler l'auto-punition ; un certain rapport avec un point que nous appellerons « le point d'acte », qui a bien là-dedans une fonction puisqu'il est tout à fait clair que tout ce qui est chez cette patiente construction, délire, manifestations à proprement parler psychotiques, est tombé net avec ce point d'achèvement qui est quelque chose de spécifique et de distinct de ce qui est réalisable, si l'on peut dire, dans d'autres psychoses. Il est rare qu'on observe cette manifestation, ce phénomène singulier, voir le délire s'épurer comme cela, absolument radicalement. C'est très rare pour une raison qu'on peut... <quelques mots manquent>... ⁽²⁾a été à proprement parler de l'ordre de l'impossible, au lieu que dans un cas comme ça disons particulier, pour ne pas parler de simplicité, dans ce cas il se trouvait que c'était possible.

Il est bien évident qu'en décrivant les choses comme cela à propos de ma patiente d'alors, je n'avais pas les catégories que j'ai maintenant, je n'avais aucune idée de l'objet *a* à ce moment-là. Mais il est tout à fait saisissant que quand j'ai fait ce travail qui est sorti en 1932, j'avais donc 30 ans, j'ai procédé avec une méthode qui n'est pas sensiblement distincte de ce que j'ai fait depuis. Si on relit ma thèse, on voit cette espèce d'attention donnée à ce qui a été le travail, le discours de la patiente, l'attention que je lui ai apportée est quelque chose qui ne se distingue pas de ce que j'ai pu faire depuis.

Prenons les choses tout à fait à un autre bout (j'improvise, je pensais que ce soir il y aurait beaucoup d'autres personnes qui parleraient avant moi ; je les attendais un peu sous l'orme. J'essaie de me débrouiller). Il y a une chose qui me paraît aussi qui me paraît assez frappante, que je vais essayer d'exprimer comme cela va me venir. Je fais chez Daumézon

tous les vendredis une présentation de malades et je vais tout de suite dire ce qui me frappe là-dedans. Il me semble que dans mes présentations du vendredi, il y a un apport de la Psychanalyse à la sémiologie psychiatrique, (ceux qui sont là et qui me suivent depuis des années, je leur demande de dire ce que je vais exposer leur paraît pertinent) et je vais te dire comment ça se présente pour moi. Il y en a quand même des traces écrites par exemple dans ce qui s'appelle « d'une question préalable à des traitements possibles de la psychose », il est fait expressément référence à une patiente, si mon souvenir est bon, que j'avais vue à une de ces présentations, c'est le cas « je viens de chez le charcutier, truie, etc. » qui sert en quelque sorte d'introduction à ce que j'ai donné cette année-là de l'analyse du cas Schreber et je le rattache à un cas qui a été vu par un certain nombre de personnes qui étaient à ce moment-là de mon entourage et que je donne comme exemple d'une certaine façon de prendre l'interprétation, de l'appréhender.

Ce qui s'est dégagé de ces présentations qui sont des présentations caractérisées par le fait que c'est au titre de Psychanalyste que je suis là, invité par Daumézon, dans son service et que c'est <de> ma position actuelle de Psychanalyste que j'opère dans mon examen. Cet examen comporte toutes sortes de limitations, de difficultés ⁽³⁾liées à une certaine ampleur, un certain style de l'assistance, je veux dire de ceux qui viennent, cela ne rend pas toujours les choses faciles d'avoir là cent vingt personnes quand il s'agit de patients comme il arrive de plus en plus fréquemment qui <présentent> une certaine face de vie publique qu'il est tout à fait délicat de présenter devant cent vingt élèves et on ne sait pas s'il n'y a pas parmi eux quelqu'un de leur famille... C'est secondaire par rapport à ceci qui est le noyau d'où je vais partir. Le noyau consiste en ceci : je reçois très régulièrement, les commentaires, ce qu'ils ont entendu, de gens qui sont là comme étant des assistants beaucoup plus proches que ce vaste public dont je viens de parler, des gens qui, appelons-les comme ça pour bien les épingler comme tels, ont été analysés par moi. À divers titres, je conserve avec eux des relations parce qu'ils font partie par exemple de l'École Freudienne de Paris ou qu'ils viennent me voir pour le travail en commun. Les observations qu'ils me font après, sont toujours extrêmement riches du point de vue de la sémiologie. Je veux dire par là qu'il y a comme termes le patient, moi, qui l'interroge d'une certaine façon, la façon dont le patient répond et ce qui fait en somme l'intérêt de la présentation en question. Cela a toujours un caractère assez brillant, assez complet, c'est un cas, le roman d'une vie, mais ce n'est pas en cela que consiste le relief de la présentation psychiatrique. Il y a une chose qui me frappe, après un certain temps d'expérience, c'est que dans ce qui m'est représenté par les gens que je viens d'épingler en disant que c'était très spécialement des gens analysés par moi qui sont là, c'est que c'est dans ce qu'ils me représentent ensuite comme addition, quelquefois critique aussi, sur ce que j'ai cru pouvoir donner comme conclusion, ce qu'ils ont remarqué est à proprement parler d'une dimension sémiologique originale en ce sens que c'est tout à fait du même ordre que tel ou tel trait que j'ai pu isoler et qui mériterait de prendre sa place dans la sémiologie psychiatrique dans ma thèse sur le cas « Aimée ». De même pour prendre le cas de la dernière patiente que j'ai vue vendredi dernier, la personne qui me ramène chez moi régulièrement en auto, avait remarqué certains traits dans les réponses de la malade, une certaine façon chez cette patiente de conjuguer le oui et le non, de conjuguer le a et le é. C'est-à-dire que tout en descendant à tel moment d'une certaine rencontre qu'elle avait eue, l'impression qu'elle avait eue c'était qu'elle mentait, qui constituait une espèce de facteur commun sémiologique par le type même des réponses qu'elle avait apportées à ce que je disais, est de nature à suggérer quelque chose que j'exprimerais ainsi : si un certain type d'interrogatoire, certain type de rapport avec le malade puisse spécifier une certaine position qui est celle acquise, essentielle au Psychanalyste, il y a une certaine façon d'interroger le <patient>... <quelques mots manquent>... ⁽⁴⁾sémiologie psychiatrique, c'est une chose qui requiert la collaboration, l'assistance de quelqu'un qui est disons de la même façon « dans le coup » que le Psychanalyste quand c'est lui qui là, mène le jeu.

On peut, à la suite de cela, poser toutes sortes de questions : vaut-il mieux ou ne vaut-il mieux pas que la personne tierce soit déjà elle-même déjà formée à la sémiologie psychiatrique ? Je pense que cela prend d'autant plus de prix que la personne <qui me reconduit> n'est pas du tout ignorante de la sémiologie psychiatrique. Cela suggère une certaine forme de recueil des comptes-rendus, des procès-verbaux qui peuvent se produire dans un tel mode d'abord qui n'a rien du tout d'artificiel. En fin de compte, il n'y a pas d'objection à ce que ce soit quelqu'un du type du Psychanalyste qui fasse l'examen de cas typiques, de cas normaux, dans un centre comme ici. C'est-à-dire, puisque nous sommes à Henri-Rousselle, que ce sont des gens qui viennent demander secours. Que les gens viennent s'y mettre à l'abri comme justement je le soulignais à propos de ce cas, ne prouve pas qu'ils soient des infirmes ou des malades mentaux.

Pour décanter ce qui est à proprement parler symptôme, je crois que cette combinaison d'un certain mode d'abord, avec d'une certaine façon la présence d'un personnage tiers qui est là, qui écoute justement dans la mesure où lui apparaît plus spécialement ce qui est lié à la personne qui interroge par le fait de cette expérience commune de l'analyse, pourrait être, me semble-t-il, l'occasion d'un type de recueil d'un tas de choses qui sont proprement de l'ordre de l'enregistrement et qui rentrent dans le cas de ce que je définirais comme des symptômes.

Je pars de là et je peux m'exprimer d'une façon aussi directe à cause de ce titre « apport de la Psychanalyse à la *sémiologie* psychiatrique ». Car en fin de compte, peut-être ce terme de sémiologie prend-il un accent tout à fait spécial dans ce qui est du registre psychiatrique, il ne faut tout de même pas mettre à l'ombre, le fait que la sémiologie psychiatrique est quelque chose qui est tout spécialement questionné à notre époque, cette espèce de tournant historique que nous vivons. La sémiologie psychiatrique, de ce qui en tient le <mot manquant>, tout ce qui est du mouvement qu'on appelle structuralisme est tout de même profondément lié à une mise en question de ce qu'il en est de la sémiologie psychiatrique. On ne peut pas mettre à l'ombre le fait que à la suite des travaux de quelqu'un comme Michel Foucault toute la question du statut qui est donné dans l'équilibre social pris dans son ensemble à ce qui relevait à proprement parler de sémiologie dans la Psychiatrie est une chose qui ...<quelques mots manquent>.

⁽⁵⁾Société de ce qu'il convient ou non d'enregistrer comme de l'ordre psychiatrique c'est-à-dire nécessitant l'intervention du médecin comme tel si tant est que ce doive être quelque chose qui ait son statut.

Là encore il faut savoir qu'un certain registre théorique peut prendre toute sa fonction. Mais il faut savoir ce que veut dire symptôme à proprement parler dans ce champ, qui est le champ psychiatrique. C'est là que l'apport de la Psychanalyse subvertit tout. Est-ce que l'apport de la Psychanalyse est de nature à changer profondément le sens du terme sémiologie ? Quand il s'agit du sens de ce terme en Médecine, c'est-à-dire sémiologie de quoi, ce qui depuis toujours donne son sens au mot symptôme, entité morbide. Est-ce que le mot symptôme a le même sens quand il s'agit du symptôme d'une pneumonie ou du symptôme psychiatrique ?

C'est une question pour laquelle je n'ai pas du tout attendu l'époque présente pour m'être aperçu de toute l'importance de cette façon de poser la question. Dans mes premiers pas en psychanalyse, au temps où j'étais invité par mon vieux camarade L. à aller chez Ab. porter mes lumières psychanalytiques toutes neuves à l'époque, j'avais déjà beaucoup accentué la distance entre l'usage du terme symptôme dans le registre proprement psychanalytique par rapport à ce qui tout de même rattachait la sémiologie psychiatrique à l'ensemble de la sémiologie médicale. J'articulais cela à ce moment-là comme je le pouvais, je commençais seulement à balbutier les choses ; le terme de sens, si j'essaie d'évoquer ce que j'essayais d'articuler à ce moment-là, ce qu'il en était du sens à proprement parler, montrait déjà l'affinité linguistique de la chose que j'accentuais. Il est bien évident que depuis j'ai fait assez de progrès dans l'élaboration théorique de ces choses pour qu'on

puisse encore un peu plus décoller la valeur, la fonction du terme symptôme dans l'ensemble de la perspective médicale et dans ce qu'il en est de la Psychiatrie. Il est certain que l'accent que met quelqu'un comme Foucault, non pas dans ce qu'il a écrit sur la folie, mais dans La Naissance de la Clinique, sur la fonction et qui est important parce qu'historiquement cela se distingue de tout un arrière-fond du mode d'examen en fonction du regard, d'un certain moment qui correspond à peu près à la fin du XVIIIème et à la naissance de l'anatomo-pathologie dans la définition très générale du symptôme clinique est extrêmement importante...

<manque un long fragment>

...⁽⁷⁾On peut regretter que ce qui a été au cours des années entendu, écouté, recueilli de cette façon, n'ait pas fait l'objet d'une exploitation systématique. À un certain moment, Lemoine prenait des notes, sur tout ce qui se racontait dans ces présentations. Je suggère cela, je témoigne de cela comme d'une expérience qu'il ne serait pas impossible de systématiser, même si ce n'est pas moi qui dois en être par la suite le point pivot. Je ne vois pas pourquoi on n'instaurerait pas cela comme une certaine méthode d'exploration et d'intérêt pour ces choses. Je pense que c'est profondément motivé dans la structure que cela puisse avoir ce relief qu'en fin de compte celui qui pourrait inscrire le bénéfice sémiologique de la chose ne soit même pas forcément identique à celui qui mène l'examen mais qui ne peut le mener d'une autre façon parce qu'il est lui-même dans une certaine position qui est celle du Psychanalyste.

Comme vous le voyez c'est complexe parce qu'il n'est pas le Psychanalyste du patient qu'il examine, mais le Psychanalyste du tiers qui est là à enregistrer le résultat de l'examen. Je donne là comme témoignage cru, massif de mon expérience, cette sorte de bénéfice que j'enregistre moi-même et qui devrait être très systématiquement exploité. C'est quelque chose qui de toute façon a son prix et en tout s'offre à la critique.

Il y a là des gens qui à divers titres savent comment je présente des malades. J'aimerais qu'on leur passe la parole pour poser des questions. Mais j'insiste sur le fait que ce qu'ajoute la personne qui a entendu est quelque chose qui m'a paru très riche d'une espèce de possibilité, d'inscription, de cristallisation de l'ordre de la chose qui serait à proprement parler sémiologique. Dans *Scilicet* il y a un certain nombre de considérations sur ce qu'il en est des rapports du signifiant et du signe c'est à dire sur une certaine façon de trianguler cela, quelque chose qui était dans ma pensée quant j'ai dit tout à l'heure à Daumézon que cela pourrait avoir un rapport avec ce que nous sommes en train de dire : de ce qu'il en est de l'apport de la Psychanalyse à la sémiologie psychiatrique c'est que peut-être elle donne au terme lui-même de signe un sens articulé d'une façon strictement différente de ce qu'on croit que c'est le signe en sémiologie générale. Une fois qu'on a introduit cette dimension-là on s'aperçoit que cela devient tout autre chose, que c'est vraiment de nature à changer tout à fait l'abord du complexe morbide quand il s'agit de quelque chose où l'apport psychanalytique s'introduit.

⁽⁸⁾Dr CASTETS – Il s'agit toujours pour nous psychiatres de dire : « Ce monsieur ou cette dame est fou ou folle ». Que recherchons-nous au travers de notre sémiologie, une certaine désarticulation du discours qui peut se traduire en termes de paroles ou en termes de comportement. Ce discours échappe aux normes communes, n'entre pas dans le cadre de ce qu'on peut entendre et c'est pour cela qu'une P.H.C. nous raconte un certain nombre d'histoires très intéressantes en elles-mêmes mais que nous saisissons comme non cohérentes à notre discours commun.

LACAN – Je ne vois absolument pas en quoi une P.H.C. n'est pas cohérente avec un discours commun. Elle entend des choses que vous n'entendez pas parce que vous êtes sourd. S'il y a quelque chose qui s'exprime selon le discours commun c'est bien une P.H.C.

CASTETS – Est-ce qu'on doit limiter le discours à cette certaine parole ou doit-on tenir pour bon et admis « que le radar de Moscou me dit de mettre une bombe à l'amphithéâtre Magnan ce jour à 11 h 30 ». Qu'est-ce que je dois penser ?

LACAN – Par le temps qui court, c'est pas dingue. En ce qui concerne la P.H.C. ce qu'il convient de saisir au titre que peut avoir pour notre attention ce qu'on appelle la sémiologie psychiatrique c'est le point où nous en sommes justement quant à ce qui est à proprement parler l'hallucination. Nous en sommes toujours au niveau du balbutiement.

<Nous ne savons pas> ce qu'est à proprement parler une hallucination, il ne s'agit pas d'une hallucination causée par je ne sais quel chatouillis quelque part. Chacun sait qu'une lésion donne une hallucinose, mais ce qu'est une hallucination à savoir votre P.H.C. nous ne sommes pas capables dans l'état actuel des choses de le dire phénoménologiquement. Nous ne sommes pas même pas capables de dire s'il entend vraiment quelque chose.

CASTETS – C'est-à-dire que nous nous référons à une certaine croyance du malade qui dit entendre dire que...

LACAN – Nous nous référons à rien du tout parce que je vous défie de dire si le malade y croit ou pas.

CASTETS – Il nous dit qu'il croit. Je n'en sais pas plus.

LACAN – Non justement il ne dit même pas qu'il croit. Nous ne sommes pas capables de savoir dans ce qu'il dit ce qu'il croit.

⑨CASTETS – Un jeune ouvrier portugais qui entré dans mon service après avoir cassé la gueule à toute sa famille, dans un état d'agitation très vive. Le lendemain un peu calmé il a expliqué à mon Interne qu'une personne morte il y a sept ans lui parlait et que cette personne lui avait dit ce soir-là de casser la gueule à tout le monde. Que devons-nous croire ?

LACAN – La sémiologie psychiatrique ne se repère pas en fonction de ce qui nous va ou ne nous va pas. Ce n'est pas en ce sens que ça discorde ou ne discorde pas de notre expérience commune que les choses peuvent correctement se cliver. En d'autres termes, vous venez vous-même de manifester, vous venez à l'instant de pouvoir me parler d'un certain type d'hallucinations tout de suite après m'avoir parlé de la P.H.C. à propos de laquelle je vous ai fait mes remarques à savoir que nous n'avons pas les bons biais pour la différencier, pour la cliver des autres hallucinations. Il est tout à fait inapproprié de mettre cela sous la même accolade hallucination, sous prétexte que ces types qui reçoivent des messages dont nous n'avons aucune espèce d'idée, c'est le fait que tout cela puisse avoir ce terme commun d'hallucination et que nous ne pouvons pas nous en dépêtrer ce qui montre l'insuffisance de l'examen lui-même puisque l'examen devrait cliver ce dont il s'agit. Je vous ferai remarquer puisque vous avez choisi tout à l'heure la P.H.C. que ce qu'il en est de sa définition sémiologique est tout à fait insuffisante et comme je vous l'ai fait remarquer nous ne savons absolument pas sous quelle forme même phénoménologiquement c'est appréhendé. Alors qu'à partir d'un certain type d'examen, un certain type d'échanges, d'interrogation et de riposte avec le patient, certaines choses peuvent apparaître, certains reliefs, certaines dimensions qui sont ceux que j'ai notés tout à l'heure. Il y a un certain mode d'examen dans lequel ressort le rapport qu'il y a entre l'interjection « truite »*, et le « je viens de chez le charcutier » qui s'est présenté alors comme quasiment auditive. C'est en fonction des interjections qui n'ont pas été prononcées qu'une autre... de l'oreille tout à fait développée a été entendue. Il y a un certain type de liaisons qui du point de vue sémiologique est tout de même plus riche que cette notion massive de la chose prétendument auditive mais dont on ne sait pas en fin de compte si c'est auditive ou auditive mental dont personne ne sait, sauf ceux qui y sont passés eux-mêmes et encore

* Le texte source indique à *autrui*.

quand on y est passé soi-même on n'est pas capable pour autant d'en rendre ⁽¹⁰⁾ compte parce qu'on est dans des catégories qui sont tout à fait insuffisantes pour faire fonctionner ce dont il s'agit. Alors ça n'a rien du tout d'indéfinissable les choses introduites par la sémiologie. Et je vais essayer de vous en donner maintenant une idée.

Je crois, en fin de compte, que les termes en quelque sorte algébriques dont je me sers pour définir le fantasme à savoir un certain rapport du sujet en tant que sujet qui est fondamentalement de par la nature même des fonctions signifiantes, un sujet divisé...

$\$ \leftrightarrow a$

Intervention sur l'exposé de Ph. Rappart : « De la conception grecque de l'éducation et de l'enseignement de la psychanalyse » Congrès de l'Ecole Freudienne de Paris sur « L'enseignement de la psychanalyse », à Paris le 17 avril 1970, publié dans Lettres de L'Ecole de Freudienne, 1971, n° 8 pp. 2-10.

PH. RAPPART – Argument [...]

⁽⁵⁾*Exposé* [...]

⁽⁸⁾*Discussion* :

NEMO s'interroge sur les institutions qui ne délivrent pas à proprement parler un enseignement et qui néanmoins possèdent un rôle d'importance dans l'éducation des sujets (en Grèce opposition entre le culte et l'enseignement du maître de musique ou de gymnastique). Quant à la société actuelle, Nemo pense préférable d'étudier, au lieu par exemple du contenu du savoir dispensé en Faculté, les voies par lesquelles on « apprend à être ce qu'on est » ; il remarque en effet que les établissements d'enseignement transmettent une idéologie, non une « façon d'être ».

G. MICHAUD demande à Rappart des éclaircissements quant à l'opposition d'une pensée grecque « spiritualiste » et d'une pensée hébraïque « matérialiste » dans le texte de sa communication.

RAPPART répond à propos de la distinction opérée par les théologiens protestants et en premier lieu par Luther entre l'Éros au sens grec) et l'Agapé (notion chrétienne et occidentale de l'amour promue par Saint Paul d'après l'enseignement du Christ). Il renvoie au livre de Anders Nigren « Éros et Agapé ».

LACAN interroge Rappart sur l'usage possible de cette distinction entre Éros et Agapé en dehors du problème historique. A-t-elle un intérêt dans le registre psychanalytique ? Lui-même y avait fait allusion dans son séminaire sur « l'Éthique de la Psychanalyse » (1959-60).

G. MICHAUD repose sa question et précise qu'elle avait trait à la distinction du matérialisme et du spiritualisme telle qu'elle apparaît dans la communication de Rappart.

RAPPART répond que le spiritualisme est certainement à situer du côté de l'Éros et le matérialisme de l'Agapé. Une fois l'Agapé située du côté du matérialisme, la science peut intervenir.

⁽⁹⁾LACAN manifeste sa surprise devant le fait que l'on s'étende sur la distinction d'Éros et d'Agapé alors que cette référence n'est pas même mentionnée dans le texte initial de Rappart. Cette distinction est en elle-même extrêmement discutable en critique religieuse ; quant à l'usage que nous pouvons en faire, il se limite strictement à l'éclairage qu'il peut apporter sur un certain tournant historique où Éros et Agapé peuvent imager la figure transitoire d'une certaine bi-polarité dans la pratique de l'amour (renvoi au séminaire sur l'Éthique).

Lacan remarque que le texte de Rappart comporte des notations bien plus importantes pour nous, notamment dans sa dernière partie, très pertinente. Il demande à Rappart des commentaires sur la fin de son texte relatif à la communauté civile, à la tâche et à « l'amour comme objet scientifique ».

RAPPART – Ces dernières phrases s'adressent aux psychiatres en institutions, qui ont affaire dans leur pratique à la « tâche » et à la dualité originelle ; le problème étant de laisser à la Communauté ce qui la caractérise comme communauté civile, celle-ci semblant pouvoir posséder une fonction analytique. La communauté civile n'est pas une communauté religieuse, elle met l'amour comme en suspens à son intérieur, elle est une communauté vacuo-laïre.

OURY interroge Rappart sur ce qu'il nomme dans son texte « acte d'obéissance » en l'articulant à la question de l'enseignement. Partant de la citation de Freud « nous osons prendre cet amour lui-même comme objet de l'analyse », il pose la question de savoir si l'amour, objet de l'analyse, peut être objet d'enseignement et si l'enseignement est un enseignement sur l'objet de l'analyse.

LACAN intervient pour pointer que l'intérêt du texte de Rappard lui semble être concentré sur ce qui concerne l'instruction, notamment dans un passage tel que celui-ci : « l'instruction ne consiste pas dans le développement méthodique des facultés, elle en est d'une certaine façon paradoxale la négation ».

G. MICHAUD note que c'est la pratique en institution, notamment la création des clubs thérapeutiques, « communauté ⁽¹⁰⁾ dans la communauté » qui peut porter témoignage de ce qui est allégué par Rappard quant à la « catastrophe qui guette la communauté lorsqu'elle veut aimer ou se faire aimer ». C'est-à-dire par exemple lorsqu'il y a confusion en institution des champs du symbolique et de l'imaginaire.

RAPPARD ajoute que si cette phrase de son texte vise les clubs thérapeutiques, elle concerne tout autant une école. L'idéal serait une école qui ne cherche pas à se faire aimer et n'aime pas.

LACAN – L'opposition de l'instruction et de l'initiation dans le texte de Rappard est importante, ne serait-ce qu'en raison de la tendance à reproduire des métaphores initiatiques à propos de l'analyse. Une fois posé que l'analyse n'est pas à proprement parler une initiation, il serait intéressant de se demander en quoi elle participe de l'instruction. Sans doute s'instruit-on en analyse, s'instruire étant bien différent de recevoir une information.

Intervention sur l'exposé de M^{me} Montrelay et Baudry : « Sur l'enseignement de la psychanalyse à Vincennes », Congrès de l'Ecole Freudienne de Paris le 19 avril 1970 à Paris, publié dans Lettres de l'Ecole freudienne, 1971, n° 8, pp. 186-188.

Exposé de M. MONTRELAY et BAUDRY [...]

⁽¹⁸⁵⁾Discussion :

[...]

OURY – Luce Irigaray dans son exposé a fait une analogie entre la Passe et ce qui se passe à Vincennes. Qu'en est-il ? On peut peut-être se demander si les analystes qui vont s'exposer à ⁽¹⁸⁷⁾Vincennes en tant qu'enseignants n'y vont pas pour s'exposer sans le savoir à une passe généralisée, les passeurs n'étant alors que les gens qui se trouvent à Vincennes, les étudiants eux-mêmes. Oury adhère complètement à ce qu'a dit Guattari et à son analogie – non péjorative – de la structure concentrationnaire améliorée d'un hôpital psychiatrique avec Vincennes.

À propos de « l'inter » – de l'interdiscipline – il note qu'il a été dit qu'on en parlait dans les couloirs, cela lui rappelle qu'il avait érigé comme règle de l'hôpital où il travaillait que ce qui se disait dans les couloirs était annulé, considéré comme non-dit (sans référence avec le non-dit de Blanchot...), afin que ce qui a été dit soit recentré dans des lieux où il peut y avoir de la parole.

Dans les différents textes qui ont été lus, il note une confusion entre le « désêtre » et l'abolition du nom, espèce d'innominé.

– Il demande si l'innominé a à voir avec le désêtre. Cela lui semble complètement différent (l'anonyme étant le propre d'une société concentrationnaire).

LACAN – Oury a tout à fait raison.

OURY – Le texte d'Irigaray lui semble avancer quelque chose d'important en comparant la passe avec ce qui se joue dans l'enseignement : l'espèce de diffraction, l'appareillage de la passe comprenant le passant, le passeur, le jury d'agrément – pourrait atteindre la mécanique même de l'énonciation. S'il peut se faire que s'exposer comme enseignant produise sur l'enseignant lui-même des effets analytiques, ce serait là qu'il y aurait un index de passe, dans le fait qu'être enseignant quelque part, d'avoir à expliquer quelque chose à un public difficile cela peut avoir un effet de diffraction qui ferait apparaître la mécanique même de l'énonciation. Oury aimerait reprendre le texte d'Irigaray à ce niveau théorique qui, d'après lui, engage beaucoup. Pour terminer il remarque qu'il a beaucoup été question de « scène » et il demande ce qu'il en est du passage à l'acte : Vincennes ne serait-il pas le lieu privilégié d'une telle étude ? Il conclut en demandant si Vincennes n'est pas « hors scène » ?

[...]

Intervention sur l'exposé de Ch. Melman : « Propos à prétention roborative avant le congrès », Congrès de l'Ecole Freudienne de Paris à Paris le 19 avril 1970, publié dans Lettres de L'Ecole Freudienne 1971 n° 8 pages 193-204.

Ch. MELMAN. – Argument [...]

⁽¹⁹⁹⁾*Débats* :

O. MANNONI. – On a parlé assez souvent imprudemment de la vérité. Comme analyste ils sont dans le champ de la vérité, mais la vérité elle-même n'est pas dans le champ. Le fait qu'elle commande ne nous permet pas de mettre la main dessus.

LACAN. – Ça l'a lui aussi beaucoup chiffonné, l'usage qu'on a fait du mot vérité.

[...]

⁽²⁰¹⁾KAUFMANN. – Quelque chose n'arrive pas à s'explicitier, à savoir qu'il y a quelque chose que l'assistance appelle enseignement et qu'elle trouve intéressant, voire amusant (l'enseignement de Lacan) et il y a quelque chose qui paraît décevoir (ce qui est professé et publié par Leclaire à Vincennes).

Il semble que l'origine de ce malaise se trouve dans le fait que le discours de Leclaire est considéré comme un discours sur la psychanalyse, correspondant à un enseignement de la psychanalyse. Or il est bien vrai que si on prend les œuvres complètes de Lacan, il ne s'y trouve pas grand chose pour expliquer aux gens ce qu'est la psychanalyse. Les enseignants ne savent peut-être pas assez que dans les matières littéraires la seule manière d'enseigner est de procéder par convergence et approximation, de parler à côté, chose connue depuis Platon. Dans les *Écrits* ou même chez Freud, ce qui se dit trouve un remploi remarquable dans bien des domaines qui en sont renouvelés sans cependant nous apporter le moindre élément de représentation. Dans ces *Écrits* on apprend des tas de choses passionnantes sur la communication, le langage des abeilles, Hegel etc. mais ce que les gens cherchent à travers un prétendu discours psychanalytique, c'est quelque chose qui se dérobe toujours.

⁽²⁰²⁾Le meilleur service que les psychanalystes puissent rendre à leurs élèves, c'est de renouveler tel ou tel domaine, de participer à l'élaboration de quelque chose comme une culture psychanalytique.

Intervention au sujet de son expérience à Trousseau avec Françoise Dolto, quelqu'un demande l'avis de Dolto sur les incidences réciproques de la théorie et de la pratique clinique.

Françoise DOLTO. – Elle fait office dans l'assemblée présente de quelqu'un qui enseigne la pratique. Elle pense que c'est en travaillant avec un malade – sans filet – avec des assistants qui sont tous analysés, qu'eux-mêmes acquièrent une formation : ils se reposent leur propre question en même temps qu'ils lui posent à elle des questions sur ce à quoi ils assistent et sur le comportement de l'enfant qui est en face d'eux. À ce propos, F. Dolto rappelle comment se déroulent les séances à Trousseau : elle fait des traitements en public devant des analystes. Au cours des consultations en vue de traitement d'enfants, dans des familles où l'inconscient s'est noué, a disparu dans le somatique et où il y a un malaise existentiel pour telle famille, on voit parfois que le détecteur est justement l'enfant et cependant il n'est lui-même que le porte langage – et non le porte-parole, puisqu'il n'a pas de parole dans cette famille. C'est à cela que les assistants sont confrontés. Dès qu'il s'agit de questions de théorie on sait tout de suite que ce sont des pulsions de mort qui sont en jeu. Qui dit pulsion de mort dit qu'il n'est pas question de sujet puisque le sujet ne meurt jamais : les pulsions de mort, c'est l'inconscient qui se paie sur la bête et la bête a peur. Ceux qui travaillent en analyse sont des gens qui assument la peur de la bête.

Marc LEVY répondant à Kaufmann dit que « l'à côté » de l'enseignement possède un grave danger : le cercle fermé. Par exemple à Vincennes pour parler de la théorie lacanienne et de la psychanalyse il était question de parler de Bataille, or à propos de Bataille il est possible de dire qu'on ne peut parler d'une chose qu'en en parlant à côté, donc cela impliquerait qu'il faut par exemple parler du cri ; mais du cri, seul le peintre Munch a su « parler », et seul Lacan a parlé de Munch, et ainsi le cercle se trouve fermé. Une autre voie existe qui consisterait à lire un texte comme lui-même – ayant une formation ⁽²⁰³⁾talmudiste – a appris à lire les textes : il ne s'agit pas de regarder ce que contient un texte, mais de se demander pourquoi c'est écrit comme cela et pas autrement. Si on lit un texte dans cette optique – non pas en essayant de comprendre ce que ça veut dire, mais à la limite « qu'est-ce qu'à dire cela ça veut » comme disait Lacan – on peut alors avancer.

LACAN. – répond à Lévy à propos de « l'à côté » de Kaufmann qu'il ne pense pas pour sa part que ses *Écrits* soient à côté de la question.

KAUFMANN [...] conclut en disant que si les analystes veulent enseigner ils n'ont qu'à écrire des travaux de linguistique, de poétique, etc. voire même de mystique.

⁽²⁰⁴⁾LACAN : Pour sa part en tout cas il n'a jamais rien écrit de semblable ! il n'a pas écrit de traité de psychanalyse, mais il fait un cours et ne voit pas pourquoi on dénierait au cours sa fonction légitime, qu'illustrent les noms de Saussure, Mauss et Kojève. Un cours de psychanalyse est là pour recueillir les rebuts, c'est-à-dire ce que les psychanalystes ne veulent pas entendre, et qu'ils produisent cependant eux-mêmes.

« *En guise de conclusion* » *Discours de clôture au Congrès de Paris, le 19 avril 1970, publié dans Lettres de l'École freudienne n° 8, 1971, pages 205-217. Ce discours qui est une transcription a été publié sous une forme complètement remaniée, écrite par Lacan dans Scilicet 2/3 pages 391-399.*

(205) EN GUISE DE CONCLUSION

J. LACAN

Puisque, comme vous avez pu tous le constater j'ai énormément écrit, j'ai écrit tout ce qui se disait, enfin j'ai essayé, j'ai été absent à l'heure où ont parlé certains, pour des raisons futiles, ne serait-ce que la dernière qui me sert d'excuse auprès de Melman ; j'ai mis tellement longtemps à trouver un restaurant... le dimanche on n'a pas sa famille, c'est ça qui m'a mis en retard – alors j'ai manqué Melman, je le regrette beaucoup – Naturellement je n'ai pas écrit pour rien, j'ai écrit parce que ça me semble extrêmement important de recueillir tout ce qui a pu se passer pendant ce congrès. J'y ai un grand mérite ; non pas à cause de ce congrès, que je trouve moi dans le fond..., pour un congrès, plutôt satisfaisant ; il m'a ennuyé beaucoup le premier jour mais pas les deux derniers, ça ne m'est jamais arrivé. Ce n'est pas du tout que ce qui s'est dit le premier jour fût indifférent ou futile ; je dis qu'il m'a ennuyé, ça veut dire qu'il maintenait la place de ce qui m'habite le plus souvent, à savoir le désir d'autre chose. Je souligne que je ne suis pas là pour donner des bons points et que je prie ceux qui justement le premier jour ont pris une peine énorme pour me faire porter intérêt à ce congrès, enfin je vois ça de mon point de vue, je ne suis pas en train de dire certes rien de défavorable pour eux, je ne dirai d'ailleurs non plus rien de favorable pour quiconque, tout ce que je peux dire c'est que je remercie ceux qui, bien sûr il a fallu qu'on s'échauffe, on y a mis le temps, ceux qui se sont, comme on dit, comme ça doit se dire, exposés.

Voilà, comme l'a très bien fait remarquer le cher Nemo qui est là, marquant une place d'espoir – à quand viendra le Nemo dont nous avons besoin ? – ce ne sera pas forcément lui, mais enfin il a quand même une chance, il a l'air d'un bébé, ça laisse de l'espoir – comme il l'a très bien fait remarquer ce congrès était intitulé, comme on dit, comme on l'a articulé plus d'une fois, intitulé c'est de ça que je parle, intitulé : de l'enseignement. Là je peux dire qu'il n'a pas complètement manqué à sa fin puisque, à moi tout au moins, il m'a enseigné beaucoup. C'est un enseignement, ce congrès. Ça ne veut pas dire ⁽²⁰⁶⁾ pour cela qu'on a mieux parlé de l'enseignement qu'ailleurs ; il y a une chose frappante c'est la façon dont on a conjugué la fonction, si tant est que ce terme mérite d'être employé, la fonction de l'enseignement avec ce je ne sais quoi dont il aurait la charge, et qui serait le savoir. C'est curieux, c'est curieux parce que, à vrai dire, ça ne va pas de soi. Tout le monde semblait, justement au niveau de la contestation de l'enseignement, pouvoir prendre pour visée que l'enseignement c'est fait pour véhiculer le savoir. Les choses en sont à ce point, n'est-ce pas, de crétinisation générale que cette chose, enfin que, même pour le plus humble, croyez bien que j'entends ce mot sans du tout adhérer à cette humilité, le plus humble des pédagogues, sait que c'est peut-être pas ça du tout la fonction de l'enseignement. Le savoir est déjà là, foisonnant, avant que quoique ce soit comme ça s'instaure, qui s'institue de l'enseignement. Rien ne dit à l'avance que l'enseignement ne soit pas là pour barrer le savoir, par exemple, enfin c'est pas joué à l'avance, mais cette question, bien sûr, personne ne l'a soulevée. Je ne dis pas que ça nous aurait conduit à des choses lumineuses mais enfin, je ne sais pas, que l'enseignement puisse servir à toute autre chose, que justement tout le monde est en train de dire pour l'instant que l'enseignement ça serve à faire vivre l'université et que l'université serve à protéger la société, qu'on la qualifie de bourgeoise ou pas, je me demande s'il y en a une autre, enfin de notre temps, merde, la contre-société, comme elle dit, l'autre, la chère amie, Kriegel qu'elle s'appelle, la contre-société que serait le Parti, je n'ai jamais vu d'endroit où les valeurs bourgeoises soient plus solidement instituées que dans le Parti, permettez-moi de le dire ; si elle avait appelé ça une contre-façon de la société, ça aurait eu une portée, une contre-société en quoi je le demande.

Vous savez hein, je n'ai rien préparé, comme je vous le dis, puisque j'ai écrit tout ce que les autres racontaient, alors je fais là une petite digression, comme ça je vide mon cœur. Les rapports de l'enseignement au savoir en tout cas ne sont pas clarifiés, ils pourraient l'être très aisément si quelqu'un avait bien voulu se servir de mes petits schémas de cette année... Je dois dire que je suis surpris qu'aucun de ceux qui ont fait les exposés, je dois dire les plus tangents, n'est-ce pas, à ce qui peut en résulter, de ces schémas, aucun donc n'a cru pouvoir y recourir ; ça aurait pourtant dans certains cas rendu les choses plus aisées, et peut-être, ça leur aurait évité, je parle même aux meilleurs, aux meilleurs, j'entends dans leur exposé, dans la façon dont ils se sont exposés, ça leur aurait ⁽²⁰⁷⁾évité certains glissements. Oubli peut-être ? Faut dire que tout le monde part de l'idée qu'il n'y a personne qui vienne à mon séminaire, à ce qu'on appelle comme ça ; il doit pourtant y en avoir un certain nombre dans l'assemblée qui pouvait être supposé les avoir déjà vus, mes schémas. Maintenant il y a quelque chose aussi à quoi je suis habitué, j'étais habitué depuis très longtemps, depuis bien avant que je me sois laissé aller, laissé glisser dans cette position d'enseignement... après la guerre j'ai vu arriver le cher Tosquelles qui m'a embrassé, comme ça par le travers, pour me dire que ma thèse leur avait servi de fil béni pour se retrouver dans les difficultés de l'hôpital psychiatrique, il y avait une paye à ce moment-là qu'elle était sortie, une sacrée paye même, l'événement que je rapporte, le petit souvenir, l'historiole se passait donc en 1945, la thèse est de 1932, il l'a découverte en 1942, j'ai l'habitude en somme qu'on mette dix ans à faire usage des choses que, je dois dire, je ne peux pas dire que je ne les laisse pas traîner, hein, je les laisse traîner à la portée de tout le monde, il y a même des gens, qui ont su très bien, enfin, en profiter, les exporter à des usages divers, je n'y vois aucun obstacle.

Mais pour reprendre ce que je veux dire de l'enseignement, il y a eu encore quelque chose sur quoi personne n'a semblé faire la moindre objection, c'est cet étrange sort qui fait le participe présent avoir son répondant dans le participe passé, aimant-aimé par exemple, dans le cas présent enseignant-enseigné, portant-porté, ça peut continuer très longtemps, c'est très curieux qu'on ne se soit pas encore aperçu qu'il n'y a que des verbes intransitifs. Il y a des actions transitionnelles, qui se transmettent, qui d'ailleurs arrivent assez rapidement à leur limite, c'est ça qui nous intéresse, mais pour le transitif, je me suis toujours étonné que le rapport de l'aimant et de l'aimé n'ait pas donné depuis longtemps l'idée qu'il n'y a pas de verbes transitifs. Pourtant j'ai dit, ça peut paraître drôle, que l'amour est un sentiment qui est toujours réciproque, j'ai dit ça comme ça en passant, entre autre chose, j'ai dit aussi que c'était un sentiment comique, s'il était transitif il ne serait pas réciproque. L'aimant, je dis qu'il est réciproque parce qu'il suscite toujours de l'aimant, mais forcément en retour. En tout cas l'idée de la relation, comme on s'est exprimé, de la relation enseignant-enseigné, c'est justement ça que nous sommes ici pour contester ; si on essayait de l'écrire, cette relation, je veux dire avec les symboles, et puis quelque chose qu'on tracerait, qui serait je ne sais pas quelle relation, si on part de l'idée que c'est la transmission du savoir, eh bien essayez de l'écrire, ⁽²⁰⁸⁾vous m'en direz des nouvelles ; tout le monde a un petit sentiment de ça, c'est évidemment ce qu'a voulu dire Kaufmann tout à l'heure, en disant que je n'avais pas fait un cours de psychanalyse. S'il a dit ça, comme ça lui est venu, en disant que c'était par à côté, ça aurait pu servir d'axe, c'est le cas de le dire, à ce congrès, à savoir comment on se comporte à l'endroit du savoir quand on s'est mis en position d'enseignant. Il me semble que ça serait le point à établir solidement. Pour ce qui est de l'enseigné, moi je vous ai dit tout à l'heure au départ que moi je l'ai été, mais justement, c'est ça l'exemple, chacun ne peut témoigner qu'à son chef propre ; il y a eu probablement ici d'autres enseignés, je le souhaite, il n'est pas démontré que les enseignés puissent constituer une catégorie ; ils peuvent déclarer qu'ils ont été enseignés, c'est pas forcément par la voie d'un enseignement. Dans l'intervalle du temps où j'ai fait ma thèse, et puis celui où comme je l'ai déjà plusieurs fois, une fois au moins depuis le début de ce discours, dit, j'ai été aspiré dans cette posture de l'enseignant, je l'ai fait comme ça pour rappeler aux gens mon existence, et puis surtout parce que les gens me la rappelaient, le cher Delay m'a

demandé, comme ça, à un moment qui était encore celui où je passais mon temps à franchir dans un sens et puis dans l'autre la ligne de démarcation, un cours sur je ne sais plus quoi, à Sainte-Anne, où j'ai fait grand état du Zen, naturellement qui est-ce qui s'en souvient qu'est-ce que ça peut foutre à quiconque que je me sois référé au Zen pour exprimer quelque chose de ce qui se passe dans la psychanalyse ; quoiqu'il en soit, c'est pas à cause d'un enseignement que tout d'un coup quelqu'un se déclare avoir été enseigné, ça peut se produire par toute sorte de choses, par un geste, par un acte, par plus d'une catégorie et, que je sache, ce qui s'est appelé longtemps et ce qui tend à disparaître, ce qui s'est appelé longtemps apprentissage, n'a jamais consisté en un cours de quoi que ce soit – je ne suis pas en train de faire l'évocation du bon vieux temps, je ne vais pas vous parler des compagnons, des apprentis, n'est-ce pas, et autres histoires périmées, mais enfin tout de même c'est pas quand même si loin, qu'on ne puisse en donner comme ça l'indication nébuleuse, c'est déjà à quelques centaines d'années-lumière, ceci puisqu'on a parlé tout à l'heure de l'autre, Lumière lui aussi –, enfin il se pourrait que ce sur quoi j'ai aujourd'hui été enseigné le plus, est quelque chose qui me rapproche d'une certaine face de l'expérience analytique justement, et que j'ai un jour épinglé du désêtre.

Il est évident que je ne passe pas mon temps dans le désêtre. Pour sortir pendant 16 ans tous les huit jours ce que j'ai ⁽²⁰⁹⁾sorti, je ne peux pas me permettre d'être dans le désêtre, je travaille vachement et à la vérité c'est de ça que je sortais au moment où le congrès s'est ouvert, j'ai fait dans ces 48 heures dernières une bonne petite crise de désêtre et en particulier d'ailleurs sur ceci que je me suis aperçu qu'il y avait là une sorte de malentendu, j'ai écrit ça dans la proposition, comme ça, après des vacances qui n'étaient pas spécialement de désêtre, mais enfin qui étaient tout à fait alors occupées à autre chose, si tant est que je puisse m'en détacher jamais, que mon enseignement. Le mot désêtre m'est venu dans la proposition, je n'ai pas été la regarder (pour cette occasion), mais seulement dans un second temps, après le terme de destitution subjective qui est employé très proprement comme constituant ce qu'il en advient de l'analyste, dans le texte de la psychanalyse en tant que ce texte c'est le psychanalysant qui en est le support, – le fait que j'aie rendu général, il faut le dire, tout de suite, dans les huit jours, l'usage du mot (ceci jusque dans les instituts éloignés), l'usage du mot psychanalysant à la place du psychanalysé, il faut croire que ça avait une certaine résonance, mais ça n'a pas fait réfléchir, je veux dire personne, sur les rapports du participe présent au participe passé, il faut le croire, d'où il reste cette ambiguïté qu'on croit peut-être que j'ai retourné le psychanalysé comme une peau de lapin ; ce n'est pourtant pas tout à fait ça que je voulais dire ; si on s'en était aperçu on aurait usé certainement autrement du rapport de l'enseignant à l'enseigné –, bref, après cette destitution subjective je parle de désêtre, je n'aurais pas du tout été étonné bien sûr qu'au lieu de m'aboyer après comme ça s'est produit dès que je l'ai proféré devant un cercle de mon École limité à ceux qui étaient bel et bien titularisés, on me demande : qu'est-ce que vous en foutez de ce désêtre, qu'est-ce que ça veut dire ? Rien du tout, rien du tout, tout le monde s'est mis aussitôt à s'en servir comme s'il n'avait jamais eu que ça dans sa poche de toute sa vie, ça a ouvert, fermé le désêtre, tordu le désêtre, enfin il y avait dans le désêtre dont tout le monde parlait autant de lames qu'à ce petit couteau, il y en a une grande quantité.

Alors là-dessus je me suis peu à peu aperçu que l'usage du mot glissait, à savoir qu'on croyait que c'était la fin de la psychanalyse de choir dans le désêtre. Vraiment à quoi bon, alors j'ai cru devoir délicatement rectifier et dire écoutez : désêtre, c'est le désêtre du psychanalyste à la fin d'une psychanalyse, c'est de là que part le fait que l'autre jour la chère Irène a cru devoir réprimander Tostain d'avoir imputé au passant ce désêtre. Tostain a maintenu son point de vue mordicus, en ⁽²¹⁰⁾quoi chère Irène il avait raison, puisque, justement, ce qu'il en est de la passe, c'est de savoir comment quelqu'un qui justement ne l'est pas, à la fin de l'analyse, dans le désêtre – c'est bien pour ça qu'il y a passe de son côté – peut délibérément s'offrir au sort, et cent et mille fois renouvelé, qui sera celui dont

il sait que c'est de son opération à lui, le psychanalysant, que c'est justement de là que part ce qui vient en quelque sorte d'être au psychanalyste infligé.

En sorte que, vous voyez, il s'agit là de rapports, de relations qui pour pouvoir s'écrire plus aisément que celle de la transmission du savoir, n'en sont pas moins à soutenir, justement, à soutenir au niveau de la relation, et là-dessus quelqu'un qui, que je sache, ne s'est jamais distingué par un zèle de théoricien particulier, le cher Abdoucheli, s'est amené tranquillement comme ça, je ne dirai pas du tout avec ses gros sabots, mais avec une savate fort leste et a fait remarquer que le désêtre n'avait peut-être pas beaucoup de rapport avec ce qu'on évoquait à cette occasion et qu'en tout cas, il ne saurait convenir à aucun psychanalyste dans aucun de ses fonctionnements étrangers à l'analyse même, de vivre dans le désêtre si je puis dire. Il semble qu'il y avait là un glissement, mais d'une nature fort douteuse, du désêtre, je dirai, au désintéressement par exemple. Je ne pense pas que jamais personne ait songé à faire ce glissement et cette synonymie, ça aurait été une nouveauté de ce congrès que de l'introduire.

Puisque j'ai parlé de mes petits schémas, je ne veux pas moi-même me livrer à la même dérobade, si on essayait comme ça, à se tenir, à se limiter à ce que j'ai mis cette année en fonction, en fonction tournante au quart de tour, si on essayait de poser la question : où est-ce qu'il est ? Qu'est-ce qui le symbolise ? Je suis fatigué à un point, vous ne pouvez pas imaginer, même pour me lever, mais enfin je vais quand même aller moi-même au tableau parce que, je ne peux pas demander à quelqu'un de le faire à ma place, alors ne nous fatiguons pas, je ne suis pas entrain de vous faire un séminaire, je vais vous donner des supports de réflexion ; je vais dire tout de suite de quoi il s'agit : partout où est le **S**, dans ce que j'appelle mes petites formules à quatre pattes, je ne dis pas partout où est le **S** il y a de l'enseignant, mais il ne peut y en avoir que là. Et dès qu'on y a pensé, vous savez il suffit d'y penser, hein, c'est comme l'œuf, et dès qu'on y a pensé, c'est évident. Prenez par exemple le schéma du discours universitaire, où est-ce qu'il est le **S** dans le discours universitaire ? Au niveau de la production. Ça a déjà un avantage,

(211)

$$\frac{S^1}{\mathcal{S}} \rightarrow \frac{S^2}{a}$$

Discours du Maître

$$\frac{S^2}{S^1} \rightarrow \frac{a}{\mathcal{S}}$$

Discours Universitaire

ça met sur la bonne voie, au lieu de partir de l'idée que le discours universitaire, sous prétexte qu'on est encore dans cette confusion entre le discours et la parole et ceci quoique j'aie pu dire : j'ai parlé de discours sans parole, mais ça n'empêche pas, la parole et le discours se sont entremêlés d'une façon inextricable pendant tout ce congrès, il y avait vraiment pas moyen d'en sortir – l'avantage de ce schéma, pour peu qu'on y ajoute à l'occasion quelques autres petits symboles, enfin, tel que, ça suffit bien à montrer qu'il n'y a pas de barre de relation à l'étage inférieur : il faut que tout passe dans le sens de la flèche : ça veut évidemment dire que le rapport est en effet d'un savoir à quelque chose dont nous aurons peut-être à reparler tout à l'heure, le **a**, et dont j'ai tout de même indiqué qu'il n'est pas sans rapport avec ce que j'ai cru devoir appeler l'astudé, ce n'est pas tout à fait la même chose que l'enseigné, parce que les résonances du mot astudé ont été choisies comme ça, j'ai fait ce que j'ai pu, ça résonne plutôt du côté de l'astreindre, ou de la stupidification, enfin c'est évidemment sous cette forme que se manifeste, à l'état pur, l'étudiant quand il arrive ce qui vient d'arriver, à savoir que ça grippe dans la machine. On devrait en tenir compte, évidemment il ne vient pas de n'importe où, il a été produit comme ça à un autre stade de la petite machine tournante, mais, laissons-le de côté pour l'instant, il y a une chose certaine c'est qu'au lieu de se gripper sur le fait qu'il s'agit avec ça de faire des cadres ou n'importe quoi qui peut rendre service à la société qu'on ferait mieux d'appeler capitaliste que bourgeoise, parce que bourgeoise ça mérite quelques précisions, c'est ce que j'ai essayé

d'indiquer tout à l'heure, c'est là qu'on pourrait voir ce qui est tout à fait clair, c'est que quand on entre dans l'université, au niveau supérieur, c'est ce dont je me suis intéressé de raviver le brillant en rappelant que ça s'appelait de tout temps l'instruction publique, au niveau supérieur, la production c'est des enseignants.

La question donc qui est à poser c'est à savoir si ceci au niveau de ce discours est destiné à assurer une plus-value ou un plus-de-jour, puisque c'est de l'oscillation entre ces deux fonctions que dépend ce qu'il en est toujours et en chaque cas de ce que j'ai désigné du symbole de l'objet **a**.⁽²¹²⁾ Peut-être, peut-être, ce n'est pas tranché, mais assurément c'est vraisemblable, plus-value du savoir, mais en quel sens encore faut-il entendre ici plus-value ? Vous voyez ce que ça ouvre ; ça ouvre en tout cas des chapitres, des têtes de chapitres aspirantes ; ça éveille des catégories qui ne se réduisent pas forcément à celles qu'on agite, enfin j'ai entendu parler comme ça à tout bout de champ d'habitudes ancestrales, Dieu sait pourquoi, des rapports de prestige, le narcissisme serait spécifiquement ancestral ? Est-ce que nous arriverions dans l'empyrée du symbolique tout d'un coup ? Inimaginable ! Donc, rien que de cette question de la plus-value à propos de ce qui se passe au moyen du discours universitaire de la production d'enseignant, nous avons déjà là deux sous-chapitres, dont il serait très intéressant de les explorer : la fonction de l'enseignant en tant qu'il réduit le savoir à la valeur dont il est porteur, ou en tant qu'il dirige vers l'accumulation du savoir. Vous savez que dans le discours universitaire ce savoir n'est pas n'importe lequel, c'est le savoir dont la vérité, dont la sous-jacence est le signifiant du maître ; or ce savoir et tout ce qu'il en est depuis un certain temps, franchi, de la mise en jeu de la science comme telle, il est du fait de son histoire un savoir dont la vérité est le maintien d'autant plus à jamais inébranlable du signifiant du maître comme tel que sa seule présence à cette place masque, occulte, bouche ce qu'il peut en être de la vérité.

La science ne se soucie aucunement de la vérité, c'est bien ce qui fait que je peux envoyer aux pelotes tout ce qu'il en est du système qui à quelque degré que ce soit en fasse état, je ne suis pas là pour en faire une liste, et il est exclu de son discours qu'il puisse y avoir en particulier une vérité qui se serait à quelque moment révélée, exclu qu'on départage le champ des choses entre la science et la religion au nom de ceci que la religion parlerait de ce que ne peut pas connaître la science ; ça ne veut rien dire. Je ne vais quand même pas vous faire un séminaire, mais enfin remarquez que dans le discours de l'hystérie, c'est le même tabac. J'en ai indiqué quelque chose depuis que cette année j'énonce quelque chose sur ce schéma du discours de l'hystérique : vous verrez que c'est le seul point où justement quelque chose d'à proprement parler enseignant se trouve en position maîtresse, révélant ce

$$\frac{\mathcal{S}}{a} \rightarrow \frac{S^1}{S^2}$$

Discours de
l'hystérique

$$\frac{a}{S^2} \rightarrow \frac{\mathcal{S}}{S^1}$$

Discours de
l'analyste

⁽²¹³⁾ qui du désir est constitutif de cette position maîtresse. Dans le schéma dit du discours psychanalytique, qui veut dire et ne veut rien dire d'autre que le discours d'une psychanalyse, ici s'inscrit que l'analyste, l'analyste à la place directrice qu'il occupe, doit supporter ce qu'il en est de la fonction de l'objet **a**. Il doit la supporter et il doit d'abord la supporter tout seul, jusqu'à ce qu'il arrive que l'autre enfin la reconnaisse, c'est ça le désêtre, mais il est bien évident là aussi que c'est le psychanalysant qui est l'enseignant. C'est tout à fait indépendant du fait que son savoir à lui qui est l'enseignant, le psychanalysant dans l'occasion, est inconscient, c'est-à-dire qu'il n'en aura à aucun degré la disposition ; il n'en est pas moins vrai que c'est un savoir mis en position de vérité.

La vraie question c'est de savoir en effet si chez l'analyste, dans le discours analytique, le savoir joue le même rôle de couverture, de cache, d'occultation, de cette place de la vérité. J'ai plus d'une fois depuis que je suis ici, dans ce congrès j'entends, entendu parler de savoir

et de vérité comme si c'était là deux parts équivalentes chacune dans un plateau de la balance. Avec le déficit du savoir, nous allons présumer de ce qu'il faudrait rajouter de vérité, ou inversement. Mais c'est très exactement ce dont j'ai essayé tout à l'heure d'écarter le fantôme, en vous faisant remarquer qu'il n'y a rien de commun entre le discours de la science et le discours de la religion. Le problème, c'est si l'analyste est capable, à l'aide de références dont rien n'exclut en effet, c'est là ce qu'a de juste la remarque qui a pu m'être faite tout à l'heure par Kaufmann pour le nommer, qu'en effet il y a quelque chose, il y a en face de ce que j'ai articulé qui en effet peut s'insérer dans d'autres registres du savoir, que ceux qui pourraient proprement s'articuler en forme de cours sur la psychanalyse – ça ne veut pas dire que j'aie jamais rien inventé en linguistique, j'ai fait de ce qui m'était offert par la linguistique l'usage que j'ai pu à cette fin propre de voir comment peut fonctionner un savoir qui en effet n'est pas le savoir psychanalytique, mais qui tout de même du fait que pour ce qui est de parler le français par exemple vous êtes tous compétents, c'est le principe même de la linguistique que de partir de ceci que sur l'usage de la langue française, on peut interroger le plus ignorant d'entre vous, ignorant sur la linguistique, voire même sur la grammaire, voire même si vous étiez illettrés, pour vous demander si une phrase est grammaticalement correcte en français. Qui ne sait pas ce savoir-là, déjà, celui qui est à la portée de tout le monde, le savoir de l'usage de la langue, dont ⁽²¹⁴⁾ je dis que c'est le sort de l'être parlant de l'habiter, et encore c'est parce que je suis gentil et qu'il y a des points où il n'y a pas de raison que je force ; vous ne l'habitez pas tellement que ça, vous en êtes habitués, c'est bien pour ça que ça ne tourne pas rond – enfin quoiqu'il en soit de quelque emprunt que j'ai pu faire incidemment à ce que le mot modèle désigne très mal et en tout cas d'une façon qui prête à confusion, mais je l'emploie pour ne pas être forcé de faire de longs paragraphes, à ce que tel modèle très précis de la logique mathématique vous force d'admettre quant aux limitations à donner à ce qui peut être démontré vrai, quel que soit le contenu que vous vous plaisez à rêver de ce terme, et justement c'est là d'autant plus frappant que ce qui se démontre des limites de ce qui peut être démontré vrai, la logique mathématique l'obtient de ceci que d'abord elle a posé « vrai » comme un terme vide qui n'a strictement, je ne dis pas de sens, car c'est le pur non-sens, qui n'a strictement son sens que de sa dissymétrie avec ce qui est désigné faux par un F, comme le vrai est désigné par un V, de sa dissymétrie dans un certain nombre de relations tout à fait basales qui sont celles que vous entendez évoquer à l'horizon de ce que je dis, la conjonction, la disjonction, l'implication, c'est de cette dissymétrie seulement que le V prend son usage.

Que ceci serve, que ceci doive servir, pour ce qu'il en est de la fonction de l'analyste en tant que l'analyste est celui qui s'expose dans le discours analytique à être à la fin réduit au rejet, à l'éjection, dont se désigne ici la fonction de l'objet *a*, voilà ce que le dernier schéma que j'ai repris à cette occasion met en relief, en même temps qu'il montre dans la position de l'*S* le seul point où dans le discours analytique l'analyste peut espérer accéder à la fonction de l'enseignant. Dans toute la mesure où il va où qu'on puisse aller comme scène, une ou multiple, au titre d'enseignement, s'il y va – ce n'est pas une question de résolution au départ –, disons qu'il y reste analyste, il se trouve dans la position du psychanalysant offert comme tel dans cette position de l'Autre qui, c'est sa définition même, n'est en aucun cas maîtrisable, je veux dire – écrivez-le maîtr-isable – où quoi que ce soit puisse se manifester de l'ordre du maître.

Ce ne sont là que des amorces. Bien sûr, j'eusse mieux aimé que de s'engager dans ces voies quelque chose se produise, et ce qu'assurément j'ai toujours en moi souhaité, c'est un *Wunsch*, à savoir que quelqu'un me relaie, prenne la trace, il n'y a certes pour ça pas besoin de faire preuve d'originalité, quelqu'un qui cavalerait en avant, je ne vois pas en quoi ⁽²¹⁵⁾ ça diminuerait son originalité d'être parti de mes bases. Enfin, disons qu'après ce congrès, après en avoir entendu certains, et puis surtout à cause d'autres, à qui ça arrive aussi – pourquoi être toujours les premiers à s'exposer – qui ne se sont pas faits entendre, enfin, pour nous en tenir à ceux qui se sont faits entendre, il y en a, au moins un certain nombre,

qui ont marqué par la justesse, par l'évitement des glissements qui ne se sont produits je dois dire que trop souvent, dans les discours les plus brillants, qui ont assez évité les glissements pour que je puisse espérer, que je puisse espérer par exemple on ne sait pas, ça a été mon anniversaire, le 13 Avril, c'est plus connu que je ne l'imagine mais enfin je suis particulièrement reconnaissant à l'ensemble de ne pas m'avoir accablé ce jour-là de condoléances, enfin le 13 Avril dernier j'ai atteint l'âge de 69, c'est un joli nombre hein ? Quand je pense que j'en ai pour un an à être sous ce signe-là, c'est pas désagréable à penser, je ne déteste pas ça, puis c'est aussi le signe du Cancer, rassurez-vous je n'en ai pas ; voilà, le signe du Cancer c'est comme ça ; enfin quoiqu'il arrive, cancer ou pas, je pense, je pense que ce que j'ai frayed n'est pas très facile à éteindre ; même s'il n'y avait pas l'Ecole Freudienne, n'est-ce pas, je crois comme ça avoir le sentiment que je me suis trouvé, ne pas trop mal situer ce qu'il en est de ce que j'appellerai un tourbillon, ce tourbillon comme ça qui est en train de s'amorcer tout doucement, tourbillonnaire comme ce petit signe-là du crabe, je crois que ce que j'ai amorcé coïncide assez bien pour permettre aux quelques personnes qui en effet bien au-delà du cercle étroit de nos petits convents et autres conciliabules s'y trouveront pris dans le tourbillon, leur permettre d'avoir une petite orientation, une petite boussole, où est le nord du tourbillon c'est difficile à trouver, pas très facile en tout cas ; de sorte que je ne trouve pas en arrivant sur mes 69 ans que je sois en retard sur ce qui effectivement pour moi, je veux dire par rapport à ce champ court qui est celui d'une vie, s'est fait attendre.

Pour terminer sur quelque chose, je ne veux pas rester sur ce pathétique, demanderai-je si l'Ecole Freudienne n'est pas aussi comme les autres, enfin comme les Vincennes diverses dont il s'agit – l'Ecole a-t-elle une institution ? Il ne faut pas vous y laisser prendre, ce n'est pas à cause de ce qu'on vous raconte que vous allez le croire, je dis ça pour ceux qui n'en font pas partie, ceux qui en font partie savent à quel point en fait d'institution c'est plutôt un trou justement, parlons pas du tourbillon, mais enfin un trou c'est déjà pas mal, ⁽²¹⁶⁾ ça pourrait servir d'esquisse, à partir d'une certaine scission, dont je ne peux pas dire vraiment que j'ai fait des efforts pour la provoquer, parce que là vraiment j'ai, c'est bien là qu'on peut dire qu'il n'y a pas de verbes transitifs, je n'ai ni agi, ni subi, j'ai été expulsé, quoi, tout bonnement. À ce moment-là bien sûr ça a créé quand même un certain malaise, des gens qui étaient agglutinés on ne sait pas pourquoi, si on sait pourquoi, on sait pourquoi, c'est au niveau de phénomènes colloïdes, il faut tenir compte de ça, nous sommes des êtres de chair, il y a eu un moment de gêne et puis alors il y a eu une petite ébauche de tourbillon comme ça, moi vous savez je suis d'une telle prudence ; déjà pendant tout le temps que ça se préparait, je n'avais songé qu'à une chose – je savais ce qui se tramait, enfin on me l'avait dit, mais naturellement je faisais comme si j'en savais rien, – c'étaient mes deux dernières années de séminaires, je les ai fait comme ça, *L'Identification*, *L'Angoisse*, – après ça il y a eu l'Ecole Normale, c'est évident là qu'il y a eu un petit tourbillon, un petit tourbillon qui n'était pas forcément un tourbillon analytique, mais c'était quand même un tourbillon, dont même une Flacelière s'est aperçu que ça avait un rapport avec le tourbillon qui est sorti un certain mois de mai.

Enfin la proposition heureusement a été faite avant ça et même publiée avant le tourbillon, la proposition suffit très bien à constituer un petit début de mouvement tourbillonnaire. L'Ecole Freudienne c'est ça, sinon c'est que le tourbillon aura été trop vite et qu'il se sera dispersé dans l'espace, ça ne changera rien à la nature du tourbillon, je dois dire, puisque malgré tout l'Ecole Freudienne, quoi, c'est un certain nombre d'individus qui se sont retrouvés pris comme ça plus ou moins par mon fait, encore je n'en suis pas très sûr, dans le tourbillon.

Il y avait quand même, malgré que je n'aie pas pris de notes, trente six mille choses comme ça que je voulais dire histoire de rectifier – Sur la question et la réponse, je m'excuse, est-ce que Schotte est là ? Parce que je ne voudrais pas lui faire de peine, mais vous savez, les concepts-question et les concepts-réponse, alors vous savez nous ne

sommes pas sur le plan analytique parce qu'il n'y a pas de question dans l'analyse, mais sur le plan philosophique. Vous comprenez, je tiens à marquer que, quelle que soit toujours pour moi la séduction d'une intervention qui tient debout, la question et la réponse, ce n'est pas du tout comme ça que je prends les choses : la question n'est jamais faite parce que la réponse est déjà là avant. Quant au ⁽²¹⁷⁾fameux concept ouvert, c'est également la chose qui est la plus antipathique à tout ce que j'enseigne, car ce qui pour moi, si vous me permettez d'être philosophe à mes heures, constitue un concept, c'est très exactement la fonction d'une limite. C'est justement en ceci qu'il y a une limite indéfiniment approchable que quelque chose est saisi qui est de l'ordre du concept, c'est-à-dire qui à proprement parler se rapporte au réel. Je tenais à le signaler parce que quand même il faut pas que des choses comme concept-ouvert, concept-question, etc. ... je puisse paraître en favoriser la circulation, étant donné qu'il y a bien assez de choses, n'est-ce pas, qui tendent tout le temps à glisser dans ce frêle édifice.

Enfin, frêle... ce qui n'est pas frêle c'est les choses finalement qui passeront sous forme de schémas dont il faudra bien tenir compte : comme l'a dit tout à l'heure Kaufmann, il y a quand même un certain graphe qui se trouve être tout à fait utilisable ailleurs. Mais en voilà une objection ! Ce n'est pas parce que c'est utilisable ailleurs, que ça n'a pas été forgé très exactement dans mon cours, dans mon cours de psychanalyse et que ça soit utilisable ailleurs, tant mieux, c'est une confirmation justement, mais il faut distinguer quand même la notion de limite, la notion de cercle clos et aussi le caractère – pas forcément fermé, mais le caractère petit cercle, n'est-ce pas, qu'a une certaine pratique.

Donc, évidemment il m'est difficile de laisser passer des choses comme ça et dans le discours que quelqu'un a qualifié de remarquable, n'est-ce pas, celui de Rabant ce matin, il était très, très frappant de voir tout le temps le signifiant avancé comme étant ce qui signe l'impossibilité de la jouissance ; sans doute Rabant a-t-il été occupé par diverses réquisitions de l'État, mais le fait est qu'il a tout à fait laissé de côté et méconnu ce qui est là absolument essentiel, c'est non pas du tout que le signifiant soit ce qui interdit la jouissance, mais ce qui fait le clivage de la jouissance. Mais c'est tout autre chose ; quand l'éternel a séparé comme ça les eaux supérieures et les eaux inférieures, il les a pas pour autant interdites ni les unes ni les autres. Il s'agit seulement de savoir à partir de ce moment-là comme ça va crever ou nous tomber sur la tête ; bon, au revoir.

Allocution prononcée pour la clôture du Congrès de l'École freudienne de Paris le 19 avril 1970, par son directeur in Scilicet, 4^e trimestre 1970, n° 2/3, pp. 391-399. Une transcription de cette allocution fut publiée dans Les lettres de l'École freudienne, janvier 1971, n° 8. Vous en trouverez une copie dans le fichier précédent.

⁽³⁹¹⁾Je n'ai rien préparé⁴⁹⁶ pour clore, comme le pli s'en est pris, de mon allocution ce congrès.

C'est que, vous avez pu le voir, à mesure qu'il s'avancait, j'en notais toujours plus.

Ainsi l'ai-je poussé de la voix le premier jour, ayant le sentiment d'avoir quelque chose à y dégeler.

Puis m'en suis tenu à écouter d'un silence dont la garde me fut de profit. Car ce congrès loin de m'ennuyer, comme ça m'arrive disons parfois, m'a grandement retenu, même à tenir compte des absences dont je m'excuse auprès de ceux qui auraient pu y trouver manque.

Pour tout dire, ce congrès m'a été un enseignement. Ça peut paraître bien le cas de le dire, d'un Congrès sur l'enseignement.

Mais c'est peut-être là que se trouve le cheveu, à la vérité la crinière, ce n'est sûrement pas qu'il ait atteint son objet, pas sûrement même qu'il soit entré dans son sujet.

Car notons-le après Nemo, qui de sa jeunesse nous fait espoir, notre congrès s'annonçait : de l'enseignement. Pas moins : pas de l'enseignement de la psychanalyse, de l'enseignement tout court.

Que quelque chose vous soit, à ce qu'ainsi on s'en exprime : un enseignement, ne veut pas dire qu'elle vous ait rien appris, qu'en résulte un savoir.

J'y donne réflexion, entendez-la balistique, à m'étonner qu'il ait paru à tout instant aller de soi que l'enseignement, c'était transmission d'un savoir, horizon étant pris de la balançoire à faire ⁽³⁹²⁾aller et retour de l'enseignant à l'enseigné : leur relation, pourquoi pas ? c'est le bateau qu'il y faut, à trouver à la foire de notre temps sa volée pas autrement folle que la relation médecin-malade par exemple.

L'actif et le passif, le transitif et le corollaire, l'informatif et l'entropique rien n'est de trop pour le pot-bouille de ce manège.

Une remarque à assainir notre cas : c'est que l'enseignement pourrait être fait pour faire barrière au savoir. Le plus humble des pédagogues, comme on dirait sans rire, peut à quiconque en donner le soupçon.

D'où jaillit le peu d'évidence disons : de la relation savoir-enseignement.

Peut-être n'en paraîtrait-il pas excessif de postuler que le savoir est chose au monde plus répandue que l'enseignement ne se l'imagine ?

Pourquoi resterait-on sourd au glissement que cette année plus encore, j'imposais au savoir à l'homologuer à la jouissance ?

S'il semble que le psychanalyste eût pu s'aviser plus tôt de ce que l'implique à peu près tout ce qu'il dit, n'est-ce pas à recouper la chose de ce que l'enseignement est là l'obstacle à ce qu'il sache ce qu'il dit ?

Il y suffit de voir que sur ce biais c'est l'instinct qui le dérouté, soit une notion qui ne tient que de la fabrique de l'enseignement.

Bien sûr est-il dans mes principes de n'espérer rien de ce que mon discours soit pris comme enseignement. Mais ne venons pas tout de suite à ce point qui a fait débat ce dernier jour.

Il reste étrange que mes formules, mes quadripodes de cette année, n'aient même pas été invoquées dans les propos à elles les plus tangents. Alors qu'on n'aurait rien perdu à les poser au tableau noir.

⁴⁹⁶. À l'inverse de ce qu'il en est pour ma « réponse » de plus haut, le texte est ici second, dont le parlé sera distribué de même.

C'est le temps qu'il faut, je dois l'admettre, à ce qu'on en vienne à mon discours là où il est fait pour servir. Telle, ma thèse de médecine a été le fil dont Tosquelles m'a dit avoir démêlé le labyrinthe que lui fut le Saint-Alban où la guerre, les guerres plutôt, l'avaient porté. Mais quand il me l'a appris, je pouvais croire qu'elle dormait, ma belle thèse, tout autant que les dix ans que ça avait duré avant. Pourquoi cette Belle au Bois, la ferais-je maintenant courir ?

⁽³⁹³⁾Enseignants, donc vous me fûtes. Non sans que m'en poigne quelque désêtre : ça doit se sentir depuis un moment. En suis-je de vous plus enseigné ? Car ce n'est pas là le couple obligatoire, dont viennent de se rebattre vos oreilles.

Ce qui de l'aimant à l'aimé fait route peu sûre, devrait rendre plus prudent à, de ces couples de participes, se fier au transport.

Je suis surpris que, plutôt que du transitif induire le transit, on n'y ait jamais vu occasion d'introduire l'ambivalence, et d'un pas moins courant à ce que mal(e)honnêteté s'en ébatte.

Que l'aimant emporte le hâï pour être net, ça ne veut pas dire qu'amour et haine, c'est tout un, autrement dit : ont le même support. Deux au contraire.

Qu'on parte pour cette partition de : partant, parti. Ce sera mieux.

De là à ce que le transitif ne le soit pas tant qu'on l'imagine, il n'y a qu'un pas... de la transition dont rien ne se véhicule.

Et qu'on ne m'arrête pas à ce que j'ai dit : que l'amour est toujours réciproque, car justement c'est de ce qu'à susciter l'aimant, ce n'est pas ce dont il est épris.

D'où revient l'épingle : comique.

À la vérité, c'est de la division du sujet qu'il s'agit : qui de son battement fait l'objet surgir en deux places sans support.

Je ne peux être enseigné qu'à la mesure de mon savoir, et enseignant, il y a belle lurette que chacun sait que c'est pour m'instruire

Ambivalence dont ce n'est pas que le psychanalyste la confirme, que sa position se rehausse.

C'est de la relation plutôt, là le mot n'est pas bouffon, la relation : psychanalysant-psychanalysé que nous marquons un but en l'affaire. À condition bien sûr qu'on sache où est le psychanalysant. Il est vrai que c'est comme si tout le monde en avait été averti du moment même où le mot : psychanalysant a été par moi proféré pour en débaptiser ledit : psychanalysé, de mode français.

Lui aurais-je joué au psychanalysant, de ce qu'il n'y en ait plus que pour lui chez mes collègues, le mauvais tour de faire que, pour être psychanalysé, c'est midi sonné, qu'aussi bien il peut se résigner à ne l'être pas plus qu'au dire de Freud ne le sera jamais un psychanalyste ?

Mais laissons cela quand ce dont il s'agit, c'est de quoi vient ⁽³⁹⁴⁾à être analysé. Si on le sait, pourquoi ne pas le dire, dire qu'on le sait, entends-je.

Reste à savoir si on l'enseigne. C'est là qu'il faut revenir à la remarque de Nemo. Pour l'enseignant, le chercher d'ailleurs que de son office, de son office quant au savoir, soit : de ce, qu'il est effet de l'enseignement.

Je surmonte ce qui me fait fatigue de devoir sur le tableau poser ce que j'ai appelé mes quadripodes, et je vous invite à vous fier à ce que ce soit où est l'**S** barré, que l'enseignant se trouve, se trouve quand il y a de l'enseignant, ce qui n'implique pas qu'il y en ait toujours dans l'**S** barré.

Cela veut dire que l'enseignant se produit au niveau du sujet, tel que nous l'articulons du signifiant qui le représente pour un autre signifiant, qui sait lequel ? Y suffisant que cet autre se sache, pour que le sujet sorte du savoir à y rentrer : n'est-ce pas proprement le mouvement dont l'enseignant, l'enseignant, comme essence, se sustente ?

Comme statut cela dépend d'où le discours lui fait place.

Vous savez que cette année j'en ai articulé quatre du glissement de quatre termes sur quatre positions, orientées d'en permettre la permutation rotatoire.

Dans le discours que je dis du Maître, c'est bonnement l'enseignant, le législateur (Lycurgue, qu'il ose s'appeler parfois), qui supporte la loi, cette loi dont c'est merveille que nul ne soit censé l'ignorer, de ce que c'est l'enseignant même.

N'est-ce pas là toucher comment pour la jouissance, d'être légiférée, – s'idéalise, et s'incarner n'en est qu'une forme, la raison dont le sujet fait le fantôme : raison, qui va jusqu'à de Déesse charnelle se supporter.

C'est dans cette trace qu'un Hegel persuade l'esclave qu'à travailler, il va de son savoir atteindre à l'absolu, que l'absolu de l'empire du maître sera son empyrée à lui : il peut atteindre ce dimanche de la vie dont un humoriste a fort bien crayonné la farce dont, à s'en faire l'assidu, il n'avait pas perdu le nord.

Le plus drôle est encore ce qu'on s'imagine en politique d'avoir corrigé de l'entreprise, alors que c'est de là qu'Hegel triomphe en l'improbable duperie qu'il avoue : de la ruse de la raison.

⁽³⁹⁵⁾Le savoir venant à la place de l'agent, c'est le quart de tour dont avec Charlemagne disons, s'institue le discours de l'Université. Bien sûr l'histoire ne suffit-elle pas à décrire la structure.

Le savoir fait agent, rejoint notre propos, de s'avérer être l'enseignement. L'enseignement est le savoir que cette place d'où il règne, dénature en somme. Qu'on me pardonne là le sommaire, mais cet en somme c'est aussi le savoir mis en somme, avec un grand S, et pourquoi en cette voie me priver : le somme, pour être là, vaut la somme. Le sommeil du savoir engendre des monstres, à vrai dire policés : à suivre le guide de mon **S** barré, vous voyez que l'enseignant se trouve ici au registre de la production ce qui ne sort pas du vraisemblable.

Dire de quelle ordonnance cette production s'agence ne serait rien de plus que de laisser la crise présente de l'Université s'avérer comme structure, à faire ritournelle à son sujet, de notre : c'est un enseignement.

Il est évident que c'est à ce que le plus-de-jouer qui s'incarne des gosses de maître ne reste en rien enseigné, sauf à se servir de l'enseignant, que ceux qui en ont de famille la recette, relèveront les signifiants maîtres qui ne sont pas la production mais la vérité de l'Université. (Cf. S¹ dans le quadripode.) Cela pour, d'Oxford et de Cambridge, être éventé, c'est-à-dire trop étalé pour ne pas s'être détendu, n'en garde pas ressort moins vif en des lieux d'impudence pas moindre.

Il faut noter ici pourtant que pour venir à l'enseignement, le savoir doit par quelque point être savoir de maître avoir quelque signifiant maître à faire sa vérité. C'est la marque des arts dits libéraux dans l'Université médiévale. La libéralité dont ils prennent mandat, n'est rien d'autre... On peut s'attarder aux exemples où l'usure du temps laisse voir très bien les fils de la structure, là où ils n'ont plus d'intérêt de ne plus rien conduire. Un savoir à passer par le compagnonnage, fait autre fonction de la maîtrise.

C'est de ce qui s'appelle la science qu'il s'agit pour nous, d'en apprécier l'appoint au discours du capitalisme. Y faut-il l'Université ?

Je n'ai fait cette année qu'affirmer l'antécédent qui me paraît ⁽³⁹⁶⁾sûr, que dans sa racine grecque la science, ce qui se dit **πιστημη**, si bien la reconduit la nôtre, est affaire de maître où la philosophie se situe d'avoir donné au maître le désir d'un savoir, la spoliation de l'esclave s'y consommant de ce savoir nouveau (*scienza nuova*).

C'est l'intérêt de voir apparaître dans le quadripode que je désigne du discours de l'hystérique un savoir comme production du signifiant maître lui-même, mis en place d'être interrogé du sujet porté à l'agent.

Sans doute est-ce là faire énigme, mais qui éclaire beaucoup de choses à oser reconnaître en Socrate la figure de l'hystérie et dans le balayage à quoi Descartes procède des savoirs, le radicalisme de la subjectivation où le discours de la science trouve à la fois l'acosmisme de sa dynamique et l'alibi de sa noétique, pour ne rien changer à l'ordre du discours du Maître.

On touche là, à la mesure des deux quarts de tour opposés dont s'engendrent deux transformations complémentaires, que la science, à nous fier à notre articulation, se passerait pour se produire du discours universitaire, lequel par contre s'avérerait de sa fonction de chien de garde pour la réserver à qui de droit.

C'est du demi-tour constitué par le discours de l'analyste, soit du discours qui prend sa place d'être d'une distribution opposée à celle du discours du maître, primaire, que le savoir vient à la place que nous désignons de la vérité.

Du rapport du savoir à la vérité prend vérité ce qui se produit de signifiants maîtres dans le discours analytique, et il est clair que l'ambivalence de l'enseignant à l'enseigné réside là où de notre acte, nous faisons voie au sujet en le priant de s'associer librement (ce qui veut dire : de les faire maîtres) aux signifiants de sa traverse.

Cette production la plus folle pour n'être pas enseignable comme nous ne l'éprouvons que trop, ne nous libère pas pour autant de l'hypothèque du savoir.

C'est donc lapsus qu'à tâter de l'enseignement, certains font d'avancer on ne sait quelle subversion du savoir.

Bien au contraire le savoir fait-il la vérité de notre discours.

Notre discours ne se tiendrait pas si le savoir exigeait le truchement ⁽³⁹⁷⁾ de l'enseignement. D'où l'intérêt de l'antagonisme que je souligne ici entre l'enseignement et le savoir. Néanmoins est-ce du rapport du savoir à la vérité que notre discours pose la question, à ce qu'il ne puisse la résoudre que des voies de la science, c'est-à-dire du savoir du maître.

C'est en cela que la façon dont la vérité se formalise dans la science, à savoir la logique formelle, est pour nous point de mire à ce que nous ayons à l'étendre à la structure du langage. On sait qu'en cela est le noyau d'où procède mon discours.

Il faut savoir si ce discours tombe sous le coup de l'enseignement. Puisqu'en somme il ne s'est agi que de cela : de l'embarras que mon enseignement cause dans l'École.

Pourquoi ceux qui s'en emparent, n'y mettraient-ils, au goût, voire à l'aise d'autres apôtres, que verbiage emprunté ?

S'agit-il là de sommer quiconque de faire la preuve du bien senti de ce qu'il exprime ? À la vérité, qui se ferait témoin de l'accent de vérité ?

Pourtant je sais ce que je trouve à redire, d'être repris dans telle suite, d'un tour universitaire qui ne trompe pas à la vider de l'acte qui l'a faite.

À quoi Kaufmann a beau jeu d'agiter qu'après tout je ne fais pas un « cours de psychanalyse » (c'est bien ce que je revendique et l'on voit le malentendu), – et que le meilleur de ce que j'inspire, satisfait au discours universitaire, à preuve que le graphe est de bon ton, voire de bon usage en maints champs, cadrés par l'Université, de l'enseignement.

Je n'y vois certes pas d'objection, si ce n'est qu'il reste curieux que le graphe, où qu'il prospère, ne se soit produit qu'à y être importé du discours du psychanalyste.

Soit d'où l'acte commande que la cause du désir soit l'agent du discours.

Ce qui me sauve de l'enseignement, c'est l'acte, et ce qui témoigne de l'acte, c'est que je n'ai jamais eu de lendemain pour mon abri, ni d'abri que je ne tiennne de ce qui, à rester sourd à ce que j'apporte, s'offre le luxe d'étaler qu'il peut se passer de son manque pour subsister fort lourdement : ce qui va de soi pour l'Université, se voyant de reste pour tout le monde.

⁽³⁹⁸⁾ Ne sait-elle pas en effet que l'acte même du psychanalyste peut par elle être calibré comme conjecture de son manque : tout le premier, je l'ai énoncé.

Que j'actualise cette conjecture, la paye de me tolérer.

Ce qui répugne dans un style qui s'atteste universitaire à reprendre mon discours, ce n'est pas qu'il le reprenne dans sa teneur, mais dans l'abri que j'y prends d'ailleurs. C'est bien distinct de la façon servile ou non de le reproduire.

C'est la distance du pastiche au plagiat, mais aussi bien : fait qui l'éclaire.

A-t-on aperçu que le pastiche joue moins de l'imitation que du déplacement par où le discours apparaît en squatter. Quand le plagiat tient plutôt du déménagement.

Ces deux façons pourtant ne vont pas plus loin que de disséminer ma parole, faute d'emporter la moindre idée de mon discours.

C'est que la première est en défaut du discours universitaire, la seconde fermée à tout autre.

Quelque lapsus gros ou subtil, c'est ce dont s'éprouve où l'on se place en mon discours.

Ainsi fit Abdoucheli tout à l'heure de rebuter d'une savate preste, la prétention à être émise stupéfiante, que le jury d'agrément eût à se surveiller d'un désêtre qui fût au gré de tout censeur. Qui eût pu imaginer, dit-il, que le désêtre fût un état dont quiconque pût s'installer en aucune activité ? Ajoutons qu'il ne se profile qu'à défendre l'Autre d'un acte d'abord, et que loin d'être la disponibilité sans doute acquise qu'on voulait dire, c'est de la prendre comme danger que son apparition fait passer.

C'est bien de le maintenir à bon droit comme danger indispensable à ce qu'il y ait un vrai passant que Tostain se trouve tenir tête à Irène Roublef sur ce dont elle croit devoir le corriger à rappeler où trébuchent ceux qui attribuent le désêtre au psychanalysant. C'est que passants ne sont ni psychanalysant ni psychanalysé, puisque c'est entre les deux que ça passe, sauf à ce que rien ne se soit passé.

Enfin Guattari est sagace à poser la question d'où l'effet du langage s'impose au corps, par ce qui en revient à l'idéal d'une ⁽³⁹⁹⁾part, de l'objet **a** de l'autre. C'est un pathos pour l'idéal, mais aussi une *corps(e)ification*. C'est dans l'objet **a** que la jouissance y fait retour, mais à ce que ruine de l'âme ne s'y consomme que d'un incorporel. Et le questionneur à me répondre, semble éviter mes pièges feints.

Ce qu'il me faut bien accentuer, c'est qu'à s'offrir à l'enseignement, le discours psychanalytique amène le psychanalyste à la position du psychanalysant, c'est-à-dire à ne produire rien de maîtrisable, malgré l'apparence, sinon au titre de symptôme.

C'est pourquoi *medeor* serait bien le terme à ce qu'il s'en autorise, si l'on n'y pouvait désigner rien comme moyen d'autre que la voix dont il opère, à seulement avouer la faille irrémédiable de ce que le psychanalysant ne fasse pas le poids de ce qui en choit de psychanalysé.

La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte.

In Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1970, pp. 55-99.

⁽⁵⁵⁾QUESTION I : Dans les *Écrits*, vous affirmez que Freud anticipe, sans s'en rendre compte, les recherches de Saussure et celles du Cercle de Prague. Pouvez-vous vous expliquer sur ce point ?

REPONSE⁴⁹⁷ : Votre question me surprend d'emporter une pertinence qui tranche sur les prétentions à « l'entretien » que j'ai à écarter. C'est même une pertinence redoublée, – à deux degrés plutôt. Vous me prouvez avoir lu mes *Écrits*, ce qu'apparemment on ne tient pas pour nécessaire à obtenir de m'entendre. Vous y choisissez une remarque qui implique l'existence d'un autre mode d'information que la médiation de masse : que Freud anticipe Saussure, n'implique pas qu'un bruit en ait fait prendre conscience à l'un non plus qu'à l'autre.

De sorte qu'à me citer (vous), j'ai répondu déjà à votre citation avant de m'en rendre compte : c'est ce que j'appelle me surprendre.

Partons du terme d'arrivée. Saussure et le Cercle de Prague produisent une linguistique qui n'a rien de commun avec ce qui avant s'est couvert de ce nom, retrouvât-elle ses clefs entre les mains des stoïciens, – mais qu'en faisaient-ils ?

La linguistique, avec Saussure et le Cercle de Prague, s'institue d'une coupure qui est la barre posée entre le signifiant et le signifié, pour qu'y prévale la différence dont le signifiant se constitue absolument, mais aussi bien effectivement s'ordonne d'une autonomie qui n'a rien à envier aux effets de cristal : pour le système du phonème par exemple qui en est le premier succès de découverte.

On pense étendre ce succès à tout le réseau du symbolique en ⁽⁵⁶⁾n'admettant de sens qu'à ce que le réseau en réponde, et de l'incidence d'un effet, oui, – d'un contenu, non.

C'est la gageure qui se soutient de la coupure inaugurale.

Le signifié sera ou ne sera pas scientifiquement pensable, selon que tiendra ou non un champ de signifiant qui, de son matériel même, se distingue d'aucun champ physique par la science obtenu.

Ceci implique une exclusion métaphysique, à prendre comme fait de désêtre. Aucune signification ne sera désormais tenue pour aller de soi : qu'il fasse clair quand il fait jour par exemple, où les stoïciens nous ont devancé, mais j'ai déjà interrogé : à quelle fin ?

Dussé-je aller à brusquer certaines reprises du mot, je dirai sémiotique toute discipline qui part du signe pris pour objet, mais pour marquer que c'est là ce qui faisait obstacle à la saisie comme telle du signifiant.

Le signe suppose le quelqu'un à qui il fait signe de quelque chose.

C'est le quelqu'un dont l'ombre occultait l'entrée dans la linguistique.

Appelez ce quelqu'un comme vous voudrez, ce sera toujours une sottise. Le signe suffit à ce que ce quelqu'un se fasse du langage appropriation, comme d'un simple outil ; de l'abstraction voilà le langage support, comme de la discussion moyen, avec tous les progrès de la pensée, que dis-je ? de la critique, à la clef.

Il me faudrait « anticiper » (reprenant le sens du mot de moi à moi) sur ce que je compte introduire sous la graphie de l'achose, l, apostrophe, a, c, h, etc. pour faire sentir en quel effet prend position la linguistique.

Ce ne sera pas un progrès : une régression plutôt. C'est ce dont nous avons besoin contre l'unité d'obscurantisme qui déjà se soude aux fins de prévenir l'achose.

Personne ne semble reconnaître autour de quoi l'unité se fait, et qu'au temps de quelqu'un où se recueillait la « signature des choses », du moins ne pouvait-on compter sur une bêtise assez cultivée, pour qu'on lui accroche le langage à la fonction de la communication.

⁴⁹⁷. De ces réponses les quatre premières ont été diffusées par la R.T.B. (3^{ème} programme) les 5, 10, 19 et 26 juin 1970. Elles ont été reprises par l'O.R.T.F. (France-Culture) le 7 juin 1970.

Le recours à la communication protège, si j'ose dire, les arrières de ce que périme la linguistique, en y couvrant le ridicule qui y applique *a posteriori* de son fait. Supposons la montrer dans l'occultation du langage la figure du mythe qu'est la télépathie. Freud lui-même se laisse prendre à cet enfant perdu de la pensée : qu'elle se communique sans parole. Il n'y démasque pas le roi secret de la cour des miracles dont il ouvre le nettoyage. Telle la linguistique reste collée à la pensée qu'elle (la pensée) se communique avec la parole. C'est le même miracle invoqué à faire qu'on télépâtisse du même bois dont on pactise : pourquoi pas le « dialogue » dont vous appâtent les faux jetons, voire les contrats sociaux qu'ils en attendent. L'affect est là bon pied bon œil pour sceller ces effusions.

Tout homme (qui ne sait ce que c'est ?) est mortel (rassemblons nous sur cette égalité communicable entre toutes). Et maintenant parlons de « tout », c'est le cas de le dire, parlons ensemble, passant muscade de ce qu'il y a sous la tête des syllogistes (pas d'Aristote, notons le) qui d'un seul cœur (depuis lui) veulent bien que la mineure mette Socrate dans le coup. Car il en ressortirait aussi bien que la mort s'administre comme le reste, et par et pour les hommes, mais sans qu'ils soient du même côté pour ce qui est de la télépathie que véhicule une télégraphie, dont le sujet dès lors ne cesse pas d'embarrasser.

Que ce sujet soit d'origine marqué de division, c'est ce dont la linguistique prend force au-delà des badinages de la communication.

Oui, force à mettre le poète dans son sac. Car le poète se produit d'être... (qu'on me permette de traduire celui qui le démontre, mon ami Jakobson en l'espèce)... se produit d'être mangé des vers, qui trouvent entre eux leur arrangement sans se soucier, c'est manifeste, de ce que le poète en sait ou pas. D'où la consistance chez Platon de l'ostracisme dont il frappe le poète en sa *République*, et de la vive curiosité qu'il montre dans le *Cratyle* pour ces petites bêtes que lui paraissent être les mots à n'en faire qu'à leur tête.

On voit combien le formalisme fut précieux à soutenir les premiers pas de la linguistique.

Mais c'est tout de même de trébuchements dans les pas du langage, dans la parole autrement dit, qu'elle a été « anticipée ».

Que le sujet ne soit pas celui qui sache ce qu'il dit, quand bel et bien se dit quelque chose par le mot qui lui manque, mais aussi dans l'impair d'une conduite qu'il croit sienne, cela ne rend pas ⁽⁵⁸⁾aisé de le loger dans la cervelle dont il semble s'aider surtout à ce qu'elle dorme (point que l'actuelle neurophysiologie ne dément pas), voilà d'évidence l'ordre de faits que Freud appelle l'inconscient.

Quelqu'un qui l'articule, au nom de Lacan, dit que c'est ça ou rien d'autre.

Personne, après lui maintenant, ne peut manquer à le lire dans Freud, et qui opère selon Freud à psychanalyser, doit s'y régler sauf à le payer du choix de la bêtise.

Dès lors à énoncer que Freud anticipe la linguistique, je dis moins que ce qui s'impose, et qui et la formule que je libère maintenant : l'inconscient est la condition de la linguistique.

Sans l'éruption de l'inconscient, pas moyen que la linguistique sorte du jour douteux dont l'Université, du nom des sciences humaines, fait encore éclipse à la science. Couronnée à Kazan par les soins de Baudouin de Courtenay, elle y fût sans doute restée.

Mais l'Université n'a pas dit son dernier mot, elle va de ça faire sujet de thèse : influence sur le génie de Ferdinand de Saussure du génie de Freud ; démontrer d'où vint à l'un le vent de l'autre avant qu'existât la radio.

Faisons comme si elle ne s'en était pas passé de toujours, pour assourdir autant.

Et pourquoi Saussure se serait-il rendu compte, pour emprunter les termes de votre citation, mieux que Freud lui-même de ce que Freud anticipait, notamment la métaphore et la métonymie lacaniennes, lieux où Saussure *genuit* Jakobson.

Si Saussure ne sort pas les anagrammes qu'il déchiffre dans la poésie saturnienne, c'est que ceux-ci jettent bas la littérature universitaire. La canaillerie ne le rend pas bête ; c'est parce qu'il n'est pas analyste.

Pour l'analyste au contraire, tremper dans les procédés dont s'habille l'infatuation universitaire, ne vous rate son homme (il y a là comme un espoir) et le jette droit dans une bourde comme de dire que l'inconscient est la condition du langage : là il s'agit de se faire auteur aux dépens de ce que j'ai dit, voire seriné, aux intéressés : à savoir que le langage est la condition de l'inconscient.

Ce qui me fait rire du personnage et un stéréotype : au point que deux autres, eux à l'usage interne d'une Société que sa bâtardise ⁽⁵⁹⁾universitaire a tué, ont osé définir le *passage à l'acte* et *l'acting-out* exactement des termes dont à leur adresse expresse j'avais opposé l'un à l'autre, mais à intervertir simplement ce que j'attribuais à chacun. Façon, pensaient-ils, de s'approprier ce que personne n'avait su en articuler avant.

Si je défailtais maintenant, je ne laisserais d'œuvre que ces rebuts choisis de mon enseignement, dont j'ai fait butée à l'information, dont c'est tout dire qu'elle le diffuse.

Ce que j'ai énoncé dans un discours confidentiel, n'en a pas moins déplacé l'audition commune, au point de m'amener un auditoire qui m'en témoigne d'être stable en son énormité.

Je me souviens de la gêne dont m'interrogeait un garçon qui s'était mêlé, à se vouloir marxiste, au public fait de gens du Parti (le seul) qui avait afflué (Dieu sait pourquoi) à la communication de ma « *dialectique du désir et subversion du sujet dans la psychanalyse* ».

J'ai gentiment (gentil comme je suis toujours) pointé à la suite dans mes *Écrits*, l'ahurissement qui me fit réponse de ce public.

Pour lui, « croyez-vous donc, me disait-il, qu'il suffise que vous ayez produit quelque chose, inscrit des lettres au tableau noir, pour en attendre un effet ? ».

Un tel exercice a porté pourtant, j'en ai eu la preuve, ne serait-ce que du rebut qui lui fit un droit pour mon livre, – les fonds de la Fondation Ford qui motivent de telles réunions d'avoir à les éponger, s'étant trouvés alors impensablement à sec pour me publier.

C'est que l'effet qui se propage n'est pas de communication de la parole, mais de déplacement du discours.

Freud, incompris, fût-ce de lui-même, d'avoir voulu se faire entendre, est moins servi par ses disciples que par cette propagation : celle sans quoi les convulsions de l'histoire restent énigme, comme les mois de mai dont se déroutent ceux qui s'emploient à les rendre serfs d'un sens, dont la dialectique se présente comme dérision.

⁽⁶⁰⁾QUESTION II : La linguistique, la psychanalyse et l'ethnologie ont en commun la notion de structure, à partir de cette notion, ne peut-on imaginer l'énoncé d'un champ commun qui réunira un jour psychanalyse, ethnologie et linguistique ?

REPONSE (à Pâques 70, en guise d'œuf ?) :

Suivre la structure, c'est s'assurer de l'effet du langage.

Ça ne se fait qu'à écarter la pétition de principe qu'il la reproduise de relations prises au réel. Au réel qui serait à entendre de ma catégorie.

Car ces relations font partie aussi de la réalité en tant qu'elles l'habitent en formules qui y sont aussi bien présentes. La structure s'attrape de là.

De là, c'est-à-dire du point où le symbolique prend corps. Je vais revenir sur ce : corps.

Il serait étonnant qu'on ne voie pas qu'à faire du langage une fonction du collectif, on retourne toujours à supposer quelqu'un, grâce à qui la réalité se redouble de ce qu'il se la représente, pour que nous n'ayons plus qu'à reproduire cette doublure : bref au guépier de l'idéalisme.

J'en viendrai au terme à quelqu'un qui n'est pas de ce cru : quelqu'un à lui faire signe.

De la veine indiquée, la connaissance ne se motive qu'à faire adaptation d'un supposé dans l'existence, qui, quel qu'il se produise comme moi, organisme, voire espèce, n'en pourrait dire rien qui vaille.

Si la connaissance ne naît qu'à larguer le langage, ce n'est pas pour qu'elle survive qu'il faut l'y raccorder, mais pour la démontrer morte née.

D'autre structure est le savoir qui, le réel, le cerne, autant que possible comme impossible. C'est ma formule qu'on sait.

Ainsi le réel se distingue de la réalité. Ce, pas pour dire qu'il soit inconnaissable, mais qu'il n'y a pas question de s'y connaître, mais de le démontrer. Voie exempte d'idéalisation aucune.

Pas de raison pourtant de parquer les structuralistes, si ce n'est à se leurrer qu'ils prennent la relève de ce que l'existentialisme a si bien réussi : obtenir d'une génération qu'elle se couche dans le même lit dont elle est née.

⁽⁶¹⁾ Personne qui n'ait sa chance d'insurrection à se repérer de la structure, puisqu'en droit elle fait la trace du défaut d'un calcul à venir.

Que ceci préface l'accueil que je vais faire au *pool* que vous imaginez.

Je reviens d'abord au corps du symbolique qu'il faut entendre comme de nulle métaphore. À preuve que rien que lui n'isole le corps à prendre au sens naïf, soit celui dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler.

Le premier corps fait le second de s'y incorporer.

D'où l'incorporel qui reste marquer le premier, du temps d'après son incorporation. Rendons justice aux stoïciens d'avoir su de ce terme : l'incorporel, signer en quoi le symbolique tient au corps.

Incorporelle est la fonction, qui fait réalité de la mathématique, l'application de même effet pour la topologie, ou l'analyse en un sens large pour la logique.

Mais c'est incorporée que la structure fait l'affect, ni plus ni moins, affect seulement à prendre de ce qui de l'être s'articule, n'y ayant qu'être de fait, soit d'être dit de quelque part.

Par quoi s'avère que du corps, il est second qu'il soit mort ou vif.

Qui ne sait le point critique dont nous datons dans l'homme, l'être parlant : la sépulture, soit où, d'une espèce, s'affirme qu'au contraire d'aucune autre, le corps mort y garde ce qui au vivant donnait le caractère : corps. *Corpse* reste, ne devient charogne, le corps qu'habitait la parole, que le langage *corpsifiait*.

La zoologie peut partir de la prétention de l'individu à faire l'être du vivant, mais c'est pour qu'il en rabatte, à seulement qu'elle le poursuive au niveau du polypier.

Le corps, à le prendre au sérieux, est d'abord ce qui peut porter la marque propre à le ranger dans une suite de signifiants. Dès cette marque, il est support de la relation, non éventuel, mais nécessaire, car c'est encore la supporter que de s'y soustraire.

D'avant toute date, Moins-Un désigne le lieu dit de l'Autre (avec le sigle du grand A) par Lacan. De l'Un-en-Moins, le lit est fait à l'intrusion qui avance de l'extrusion ; c'est le signifiant même.

Ainsi ne va pas toute chair. Des seules qu'empreint le signe à les négativer, montent, de ce que corps s'en séparent, les nuées, eaux ⁽⁶²⁾supérieures, de leur jouissance, lourdes de foudres à redistribuer corps et chair.

Répartition peut-être moins comptable, mais dont on ne semble pas remarquer que la sépulture antique y figure cet « ensemble » même, dont s'articule notre plus moderne logique. L'ensemble vide des ossements est l'élément irréductible dont s'ordonnent, autres éléments, les instruments de la jouissance, colliers, gobelets, armes : plus de sous-éléments à énumérer la jouissance qu'à la faire rentrer dans le corps.

Ai-je animé la structure ? Assez, je pense, pour, des domaines qu'elle unirait à la psychanalyse, annoncer que rien n'y destine les deux que vous dites, spécialement.

La linguistique livre le matériel de l'analyse, voire l'appareil dont on y opère. Mais un domaine ne se domine que de son opération. L'inconscient peut être comme je le disais la condition de la linguistique. Celle-ci n'en a pas pour autant sur lui la moindre prise.

Car elle laisse en blanc ce qui y fait effet : l'objet **a** dont à montrer qu'il est l'enjeu de l'acte psychanalytique, j'ai pensé éclairer tout autre acte.

Cette carence du linguiste, j'ai pu l'éprouver d'une contribution que je demandai au plus grand qui fût parmi les Français pour en illustrer le départ d'une revue de ma façon, si peu qu'elle en fût marquée dans son titre : la psychanalyse, pas moins. On sait le cas qu'en firent ceux qui d'une grâce de chiens battus m'y firent conduite, la tenant pourtant d'assez de cas pour saborder la chose en son temps.

C'est bien d'une autre – grâce est encore peu dire – que me fut accordée l'attention que méritait l'intérêt jamais relevé avant moi de Freud pour les mots antithétiques, tels qu'appréciés par un Abel.

Mais si le linguiste ne peut faire mieux qu'il parut au verdict que le bon aise du signifié exige que les signifiants ne soient pas antithétiques, ceci suppose que d'avoir à parler l'arabe, où de tels signifiants abondent, s'annonce comme de parer à une montée de fourmilière.

Pour prendre un exemple moins anecdotique, remarquons que ⁽⁶³⁾le particulier de la langue est ce par quoi la structure tombe sous l'effet de cristal, que j'ai dit plus haut.

Le qualifier, ce particulier, d'arbitraire est lapsus que Saussure a commis, de ce qu'à contrecœur certes, mais par là d'autant plus offert au trébuchement, il se « rempardait » là (puisqu'on m'apprend que c'est un mot de moi) du discours universitaire dont j'ai montré que le recel, c'est justement ce signifiant qui domine le discours du maître, celui de l'arbitraire.

C'est ainsi qu'un discours façonne la réalité sans supposer nul consensus du sujet, le divisant, quoi qu'il en ait, de ce qu'il l'énonce à ce qu'il se pose comme l'énonçant.

Seul le discours qui se définit du tour que lui donne l'analyste, manifeste le sujet comme autre, soit lui remet la clef de sa division, – tandis que la science, de faire le sujet maître, le dérobe, à la mesure de ce que le désir qui lui fait place, comme à Socrate se met à me le barrer sans remède.

Il n'y a pas moindre barrière du côté de l'ethnologie. Un enquêteur qui laisserait son informatrice lui conter fleurette de ses rêves, se fera rappeler à l'ordre, à les mettre au compte du terrain. Et le censeur, ce faisant, ne me paraîtra pas, fut-il Lévi-Strauss, marquer mépris de mes plates-bandes.

Où irait « le terrain » s'il se détrempe d'inconscient ? ça n'y ferait, quoi qu'on en rêve, nul effet de forage, mais flaque de notre cru.

Car une enquête qui se limite au recueil d'un savoir, c'est d'un savoir de notre tonneau que nous la nourririons.

D'une psychanalyse elle-même, qu'on n'attende pas de recenser les mythes qui ont conditionné un sujet de ce qu'il ait grandi au Togo ou au Paraguay. Car la psychanalyse opérant du discours qui la conditionne, et que je définis cette année à le prendre par son envers, on n'en obtiendra pas d'autre mythe que ce qui en reste en son discours : l'Œdipe freudien.

Du matériel dont se fait l'analyse du mythe, écoutons Lévi-Strauss énoncer qu'il est intraduisible. Ceci à bien l'entendre : car ce qu'il dit, c'est que peu importe en quelle langue ils sont recueillis : toujours de même analysables, de se théoriser des grosses unités dont une « mythologisation » définitive les articule.

⁽⁶⁴⁾On saisit là le mirage d'un niveau commun avec l'universalité du discours psychanalytique, mais, et du fait de qui le démontre, sans que l'illusion s'en produise. Car ce n'est pas du jeu de mythes apologétiques que propagent les Instituts qu'un psychanalyste fera jamais interprétation.

Que la cure ne puisse se passer que dans une langue particulière (ce qu'on appelle : positive), même à jouer de la traduire, y fait garantie « qu'il n'y a pas de métalangage », selon ma formule. L'effet de langage ne s'y produit que du cristallinguistique. Son universalité

n'est que la topologie retrouvée, de ce qu'un discours s'y déplace. L'accès topologique y étant même assez prégnant pour que la mythologie s'y réduise à l'extrême.

Ajouterai-je que le mythe, dans l'articulation de Lévi-Strauss, soit : la seule forme ethnologique à motiver votre question, refuse tout ce que j'ai promu de *l'instance de la lettre dans l'inconscient*. Il n'opère ni de métaphore, ni même d'aucune métonymie. Il ne condense pas, il explique. Il ne déplace pas, il loge, même à changer l'ordre des tentes.

Il ne joue qu'à combiner ses unités lourdes, où le complément, d'assurer la présence du couple, fait seul surgir un arrière-plan.

Cet arrière-plan est justement ce que repousse sa structure.

Ainsi dans la psychanalyse (parce qu'aussi bien dans l'inconscient) l'homme de la femme ne sait rien, ni la femme de l'homme. Au phallus se résume le point de mythe où le sexuel se fait passion du signifiant.

Que ce point paraisse ailleurs se multiplier, voilà ce qui fascine spécialement l'universitaire qui, de structure, a la psychanalyse en horreur. D'où procède le recrutement des novices de l'ethnologie.

Où se marque un effet d'humour. Noir bien sûr, à se peindre de faveurs de secteur.

Ah ! faute d'une université qui serait ethnie, allons d'une ethnie faire université.

D'où la gageure de cette pêche dont se définit le terrain comme le lieu où faire écrit d'un savoir dont l'essence est de ne se transmettre pas par écrit.

Désespérant de voir jamais la dernière classe, recréons la première, l'écho de savoir qu'il y a dans la classification. Le professeur ne revient qu'à l'aube... celle où se croit déjà la chauve-souris de Hegel.

⁽⁶⁵⁾ Je garderai même distance, à dire la mienne à la structure : passant le dernier comme psychanalyste à faire le tour de votre interpellation.

D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s' imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour.

Ce que j'ai dénoncé d'une sémiotique implicite dont seul le désarroi aurait permis la linguistique, n'empêche pas qu'il faille la refaire, et de ce même nom, puisqu'en fait c'est de celle à faire, qu'à l'ancienne nous le reportons.

Si le signifiant représente un sujet, selon Lacan (pas un signifié), et pour un autre signifiant (ce qui veut dire : pas pour un autre sujet), alors comment peut-il, ce signifiant, tomber au signe qui de mémoire de logicien, représente quelque chose pour quelqu'un ?

C'est au bouddhiste que je pense, à vouloir animer ma question cruciale de son : Pas de fumée sans feu.

Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. S'il me signale le quelque chose que j'ai à traiter, je sais d'avoir à la logique du signifiant trouvé à rompre le leurre du signe, que ce quelque chose est la division du sujet : laquelle division tient à ce que l'autre soit ce qui fait le signifiant, par quoi il ne saurait représenter un sujet qu'à n'être un que de l'autre.

Cette division répercute les avatars de l'assaut qui, telle quelle, l'a affrontée au savoir du sexuel, – traumatiquement de ce que cet assaut soit à l'avance condamné à l'échec pour la raison que j'ai dite, que le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel.

D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure.

Ce quelque chose où le psychanalyste, interprétant, fait intrusion de signifiant, certes je m'exténue depuis vingt ans à ce qu'il ne le prenne pas pour une chose, puisque c'est faille, et de structure.

Mais qu'il veuille en faire quelqu'un est la même chose : ça va à la personnalité en personne, totale, comme à l'occasion on dégueule.

Le moindre souvenir de l'inconscient exige pourtant de maintenir à cette place le quelque deux, avec ce supplément de Freud ⁽⁶⁶⁾ qu'il ne saurait satisfaire à aucune autre réunion que celle logique, qui s'inscrit : ou l'un ou l'autre.

Qu'il en soit ainsi du départ dont le signifiant vire au signe, où trouver maintenant le quelqu'un, qu'il faut lui procurer d'urgence ?

C'est le *hic* qui ne se fait *nunc* qu'à être psychanalyste, mais aussi lacanien. Bientôt tout le monde le sera, mon audience en fait prodrome, donc les psychanalystes aussi. Y suffirait la montée au zénith social de l'objet dit par moi petit a, par l'effet d'angoisse que provoque l'évidement dont le produit notre discours, de manquer à sa production.

Que ce soit d'une telle chute que le signifiant tombe au signe, l'évidence est faite chez nous de ce que, quand on n'y sait plus à quel saint se vouer (autrement dit : qu'il n'y a plus de signifiant à frire, c'est ce que le saint fournit), on y achète n'importe quoi, une bagnole notamment, à quoi faire signe d'intelligence, si l'on peut dire, de son ennui, soit de l'affect du désir d'Autre-chose (avec un grand A).

Ça ne dit rien du petit a parce qu'il n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun, ce qui explique que peu de psychanalystes le manient bien, même à le tenir de mon séminaire.

Je parlerai donc en parabole, c'est-à-dire pour dérouter.

À regarder de plus près le pas de fumée, si j'ose dire, peut-être franchira-t-on celui de s'apercevoir que c'est au feu que ce pas fait signe.

De quoi il fait signe, est conforme à notre structure, puisque depuis Prométhée, une fumée est plutôt le signe de ce sujet que représente une allumette pour sa boîte, et qu'à un Ulysse abordant un rivage inconnu, une fumée au premier chef laisse présumer que ce n'est pas une île déserte.

Notre fumée est donc le signe, pourquoi pas du fumeur ? Mais allons-y du producteur de feu : ce sera plus matérialiste et dialectique à souhait.

Qu'Ulysse pourtant donne le quelqu'un, est mis en doute à se rappeler qu'aussi bien il n'est personne. Il est en tout cas personne à ce que s'y trompe une fate polyphémie.

Mais l'évidence que ce ne soit pas pour faire signe à Ulysse que les fumeurs campent, nous suggère plus de rigueur au principe du signe.

⁽⁶⁷⁾ Car elle nous fait sentir, comme au passage, que ce qui pêche à voir le monde comme phénomène, c'est que le noumène, de ne pouvoir dès lors faire signe qu'au vol, soit : au suprême quelqu'un, signe d'intelligence toujours, démontre de quelle pauvreté procède la vôtre à supposer que tout fait signe : c'est le quelqu'un de nulle part qui doit tout manigancer.

Que ça nous aide à mettre le : pas de fumée sans feu, au même pas que le : pas de prière sans dieu, pour qu'on entende ce qui change.

Il est curieux que les incendies de forêt ne montrent pas le quelqu'un auquel le sommeil imprudent du fumeur s'adresse.

Et qu'il faille la joie phallique, l'urination primitive dont l'homme, dit la psychanalyse, répond au feu, pour mettre sur la voie de ce qu'il y ait, Horatio, au ciel et sur la terre, d'autres matières à faire sujet que les objets qu'imagine votre connaissance.

Les produits par exemple à la qualité desquels, dans la perspective marxiste de la plus-value, les producteurs, plutôt qu'au maître, pourraient demander compte de l'exploitation qu'ils subissent.

Quand on reconnaîtra la sorte de plus-de-jouir qui fait dire « ça c'est quelqu'un », on sera sur la voie d'une matière dialectique peut-être plus active que la chair à Parti, employée comme baby-sitter de l'histoire. Cette voie, le psychanalyste pourrait l'éclairer de sa passe.

QUESTION III : L'une des articulations possibles entre psychanalyse et linguistique ne serait-elle pas le privilège accordé à la métaphore et à la métonymie, par Jakobson sur le plan linguistique, et par vous sur le plan psychanalytique ?

REPONSE : Je pense que, grâce à mon séminaire de Sainte-Anne dont sort celui qui a traduit Jakobson en français, plus d'un de nos auditeurs en ce moment sait comment la métaphore et la métonymie sont par Jakobson situées de la chaîne signifiante : substitution d'un signifiant à un autre pour l'une, sélection d'un signifiant dans sa suite pour l'autre. D'où résulte (et seulement là chez Jakobson : pour moi le résultat est autre) : que la substitution se fait de similarités, la sélection de contigus.

⁽⁶⁸⁾C'est qu'il s'agit là d'autre chose que du *lecton*, de ce qui rend lisible un signifié, et qui n'est pas rien pour maintenir la condition stoïcienne. Je passe : c'est ce que j'ai dénommé du point de capiton, pour illustrer ce que j'appellerai l'effet Saussure de disruption du signifié par le signifiant, et préciser ici qu'il répondait tout juste à mon estime de l'audience-matelas qui m'était réservée, bien entendu d'être à Sainte-Anne, quoique composée d'analystes.

Il fallait un peu crier pour se faire entendre d'une troupe où des fins diverses de dédouanement faisaient nœud chez certains. Conformément au style nécessité pour cette époque par les vaillances dont la précédente avait su se garer.

Et ce n'est pas pour rien que j'ai introduit mon point de capiton du jeu des signifiants dans les réponses faites par Joad au collaborateur Abner, acte I, scène 1 *d'Athalie* : résonance de mon discours procédant d'une corde plus sourde à les intéresser.

Un lustre franchi, quelqu'un se rue à faire du point de capiton qui l'avait retenu sans doute, l'« ancrage » que prend le langage dans l'inconscient. Le dit inconscient à son gré, soit à l'opposé le plus impudent de tout ce que j'avais articulé de la métaphore et de la métonymie, le dit inconscient s'appuyant du grotesque figuratif du chapeau de Napoléon à trouver dans le dessin des feuilles de l'arbre, et motivant son goût d'en prédiquer le représentant du représentatif.

(Ainsi le profil d'Hitler se dégagerait-il d'enfances nées des tranchées souffertes par leurs pères lors des meudonneries du Front populaire).

La métaphore et la métonymie, sans requérir cette promotion d'une figurativité foireuse, donnaient le principe dont j'engendrerais le dynamisme de l'inconscient.

La condition en est ce que j'ai dit de la barre saussurienne qui ne saurait représenter nulle intuition de proportion, ni se traduire en barre de fraction que d'un abus délirant, mais, comme ce qu'elle est pour Saussure, faire bord réel, soit à sauter, du signifiant qui flotte au signifié qui flue.

C'est ce qu'opère la métaphore, laquelle obtient un effet de sens (non pas de signification) d'un signifiant qui fait pavé dans la mare du signifié.

Sans doute ce signifiant ne manque-t-il désormais dans la chaîne ⁽⁶⁹⁾que d'une façon juste métaphorique, quand il s'agit de ce qu'on appelle poésie pour ce qu'elle relève d'un faire. Comme elle s'est faite, elle peut se défaire. Moyennant quoi on s'aperçoit que l'effet de sens produit, se faisait dans le sens du non-sens : « la gerbe n'était pas avare ni haineuse » (cf. mon « *Instance de la lettre* »), pour la raison que c'était une gerbe, comme toutes les autres, bête à manger comme est le foin.

Tout autre est l'effet de condensation en tant qu'il part du refoulement et fait le retour de l'impossible, à concevoir comme la limite d'où s'instaure par le symbolique la catégorie du réel. Là-dessus un professeur évidemment induit par mes propositions (qu'il croit d'ailleurs contrer, alors qu'il s'en appuie contre un abus dont il s'abuse, sans nul doute à plaisir) a écrit des choses à retenir.

Au-delà de l'illustration du chapeau à trouver dans les feuillages de l'arbre, c'est de la feuillure de la page qu'il matérialise joliment une condensation dont l'imaginaire s'élide d'être typographique : celle qui des plis du drapeau fait lire : rêve d'or, les mots qui s'y disloquent d'y écrire portés à plat : révolution d'octobre.

Ici l'effet de non-sens n'est pas rétroactif dans le temps, comme c'est l'ordre du symbolique, mais bien actuel, le fait du réel.

Indiquant pour nous que le signifiant resurgit comme couac dans le signifié de la chaîne supérieure à la barre, et que s'il en est déchu, c'est d'appartenir à une autre chaîne signifiante qui ne doit en aucun cas recouper la première, pour ce qu'à faire avec elle discours, celui-ci change, dans sa structure.

Voilà plus qu'il n'en faut pour justifier le recours à la métaphore de faire saisir comment à opérer au service du refoulement, elle produit la condensation notée par Freud dans le rêve.

Mais, au lieu de l'art poétique, ce qui opère ici, c'est des raisons.

Des raisons, c'est-à-dire des effets de langage en tant qu'ils sont préalables à la signifiante du sujet, mais qu'ils la font présente à ne pas en être encore à jouer du représentant.

Cette matérialisation intransitive, dirons-nous, du signifiant au signifié, c'est ce qu'on appelle l'inconscient qui n'est pas ancrage, mais dépôt, alluvions du langage.

Pour le sujet, l'inconscient, c'est ce qui réunit en lui les conditions : ou il n'est pas, ou il ne pense pas.

Si dans le rêve il ne pense pas, c'est pour être à l'état de peut-être. ⁽⁷⁰⁾En quoi se démontre ce qu'il reste être au réveil et par quoi le rêve s'avère bien la voie royale à connaître sa loi.

La métonymie, ce n'est pas du sens d'avant le sujet qu'elle joue (soit de la barrière du non-sens), c'est de la jouissance où le sujet se produit comme coupure : qui lui fait donc étoffe, mais à le réduire pour ça à une surface liée à ce corps, déjà le fait du signifiant.

Non bien entendu que le signifiant s'ancre (ni s'encre) dans la chatouille (toujours le truc Napoléon), mais qu'il la permette entre autres traits dont se signifie la jouissance et dont c'est le problème que de savoir ce qui s'en satisfait.

Que sous ce qui s'inscrit glisse la passion du signifiant, il faut la dire : jouissance de l'Autre, parce qu'à ce qu'elle soit ravie d'un corps, il en devient le lieu de l'Autre.

La métonymie opérant d'un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, cote comme valeur ce qui s'en transfère.

Les trente voiles dont s'annonce une flotte dans l'exemple rendu célèbre d'être un lieu de la rhétorique, ont beau voiler trente fois le corps de promesse que portent rhétorique ou flotte, rien ne fera qu'un grammairien ni un linguiste en fasse le voile de Maia.

Rien ne fera non plus qu'un psychanalyste avoue qu'à faire passer sa muscade sans lever ce voile sur l'office qu'il en rend, il se ravale au rang de prestidigitateur.

Pas d'espoir donc qu'il approche le ressort de la métonymie quand, à faire son catéchisme d'une interrogation de Freud, il se demande si l'inscription du signifiant, oui ou non, se dédouble de ce qu'il y ait de l'inconscient (question à qui personne hors de mon commentaire à Freud, c'est-à-dire de ma théorie, ne saurait donner aucun sens).

Est-ce que ce ne serait pas pourtant la coupure interprétative elle-même, qui, pour l'ânonneur sur la touche, fait problème de faire conscience ? Elle révélerait alors la topologie qui la commande dans un cross-cap, soit dans une bande de Moebius. Car c'est seulement de cette coupure que cette surface, où de tout point, on a accès à son envers, sans qu'on ait à passer de bord (à une seule face donc), se voit par après pourvue d'un recto et d'un verso. La double inscription freudienne ne serait donc du ressort d'aucune barrière saussurienne, mais de la pratique même qui en pose la ⁽⁷¹⁾question, à savoir la coupure dont l'inconscient à se désister témoigne qu'il ne consistait qu'en elle, soit que plus le discours est interprété, plus il se confirme d'être inconscient. Au point que la psychanalyse seule découvrirait qu'il y a un envers au discours, – à condition de l'interpréter.

Je dis ces choses difficiles, de savoir que l'inaptitude de mes auditeurs les met avec elles de plain-pied. Que le vice du psychanalyste d'être personne par son acte plus que toute autre déplacée, l'y rende d'autre façon inapte, c'est ce qui fait chacun de mes *Écrits* si circonlocutoire à faire barrage à ce qu'il s'en serve à bouche-que-veux-tu.

Il faut dire que le désir d'être le maître contredit le fait même du psychanalyste : c'est que la cause du désir se distingue de son objet. Ce dont témoigne la métonymie du linguiste, est à portée d'autres que le psychanalyste.

Du poète par exemple qui dans le prétendu réalisme fait de la prose son instrument.

J'ai montré en son temps que l'huître à gober qui s'évoque de l'oreille que Bel-Ami s'exerce à charmer, livre le secret de sa jouissance de maquereau. Sans la métonymie qui fait muqueuse de cette conque, plus personne de son côté pour payer l'écot que l'hystérique exige, à savoir qu'il soit la cause de son désir à elle, par cette jouissance même.

On voit ici que le passage est aisé du fait linguistique au symptôme et que le témoignage du psychanalyste y reste inclus. On s'en convainc dès qu'il commence à s'exalter de son « écoute » : hystérie de son *middle age*. Le coquillage aussi entend la sienne, c'est bien connu, – et qu'on veut être le bruit de la mer, sans doute de ce que l'on sache que c'est elle qui l'a écaillé.

Ils ne bavaient pas encore de l'écoute, ceux qui voulaient que je fasse à Jakobson plus d'honneur, pour l'usage dont il m'était.

Ce sont les mêmes qui depuis me firent objection de ce que cet usage ne lui fût pas conforme en la métonymie.

Leur lenteur à s'en apercevoir montre quel *cerumen* les sépare de ce qu'ils entendent avant qu'ils en fassent parabole.

Ils ne prendront pas à la lettre que la métonymie est bien ce qui détermine comme opération de crédit (Verschiebung veut dire : ⁽⁷²⁾virement) le mécanisme inconscient même où c'est pourtant l'encaisse-jouissance sur quoi l'on tire.

Pour ce qui est du signifiant à résumer ces deux tropes, je dis mal, paraît-il, qu'il *déplace* quand je traduis ainsi : *es entstellt* quelque part dans mes *Écrits*. Qu'il défigure, dans le dictionnaire, on me l'envoie dire par exprès, voire ballon-sonde (encore le truc de la figure et de ce qu'on peut y papouiller). Dommage que pour un retour à Freud où l'on voudrait m'en remontrer, on ignore ce passage du Moïse où Freud tranche qu'il entend ainsi l'*Entstellung*, à savoir comme déplacement, parce que, fût-il archaïque, c'est là, dit-il, son sens premier.

Faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est-à-dire à la comptabilité, c'est en effet un sacré déplacement.

On constatera d'ailleurs à se faire renvoyer, par l'index de mon livre, de ce mot aux passages qui virent de son emploi, que je le traduis (comme il faut) au gré de chaque contexte.

C'est que je ne métaphorise pas la métaphore, ni ne métonymise la métonymie pour dire qu'elles équivalent à la condensation et au virement dans l'inconscient. Mais je me déplace avec le déplacement du réel dans le symbolique, et je me condense pour faire poids de mes symboles dans le réel, comme il convient à suivre l'inconscient à la trace.

QUESTION IV : Vous dites que la découverte de l'inconscient aboutit à une seconde révolution copernicienne. En quoi l'inconscient est-il une notion clef qui subvertit toute théorie de la connaissance ?

REPONSE : Votre question va à chatouiller les espoirs, teintés de fais-moi peur, qu'inspire le sens dévolu à notre époque au mot : révolution. On pourrait marquer son passage à une fonction de surmoi dans la politique, à un rôle d'idéal dans la carrière de la pensée. Notez que c'est Freud et non pas moi qui joue ici de ces résonances dont seule la coupure structurelle peut séparer l'imaginaire comme « superstructure ».

Pourquoi ne pas partir de l'ironie qu'il y a à mettre au compte d'une révolution (symbolique) une image des révolutions astrales qui n'en donne guère l'idée ?

⁽⁷³⁾Qu'y a-t-il de révolutionnaire dans le recentrement autour du soleil du monde solaire ? 2 entendre ce que j'articule cette année d'un discours du maître, on trouvera que celui-ci y

clôt fort bien la révolution qu'il écrit à partir du réel : si la visée de $\lambda/\pi\iota\sigma\tau\rightarrow\mu\eta$ est bien le transfert du savoir de l'esclave au maître,— ceci au contraire du passez-muscade impayable dont Hegel voudrait dans le savoir absolu résorber leur antinomie —, la figure du soleil est là digne d'imaginer le signifiant-maître qui demeure inchangé à mesure même de son recel.

Pour la conscience commune, soit pour le « peuple », l'héliocentrisme, à savoir que ça tourne autour, implique que ça tourne rond, sans qu'il y ait plus à y regarder. Mettrai-je au compte de Galilée, l'insolence politique que représente le Roi-Soleil ?

De ce que les ascendants contrariés qui résultent de la bascule de l'axe de la sphère des fixes sur le plan de l'écliptique, gardassent la présence de ce qu'ils ont de manifeste, les Anciens surent tirer les images à appuyer une dialectique guidée d'y diviser savoir et vérité : j'en épingleais un photocentrisme d'être moins asservissant que l'hélio.

Ce que Freud, à son dire exprès, dans le recours à Copernic allégorise de la destitution d'un centre au profit d'un autre, relève en fait de la nécessité d'abaisser la superbe qui tient à tout mono-centrisme. Ceci en raison de celui auquel il a affaire dans la psychologie, ne disons pas : à son époque, parce qu'il est dans la nôtre encore inentamé : il s'agit de la prétention dont un champ s'y constitue au titre d'une « unité » dont il puisse se recenser. Pour bouffon que ce soit, c'est tenace.

Pas question que cette prétention se soucie de la topologie qu'elle suppose : à savoir celle de la sphère, puisqu'elle ne soupçonne même pas que sa topologie soit problème : on ne peut supposer autre ce qu'on ne suppose nullement.

Le piquant, c'est que la révolution copernicienne fait métaphore appropriée au-delà de ce dont Freud la commente, et c'est en quoi de la lui avoir rendue, je la reprends.

Car l'histoire soumise aux textes où la révolution copernicienne s'inscrit, démontre que ce n'est pas l'héliocentrisme qui fait son nerf, au point que c'était pour Copernic lui-même — le cadet de ses soucis. À prendre l'expression au pied de la lettre, soit au ^[74]sens de : pas le premier, elle s'étendrait aux autres auteurs de la dite révolution.

Ce autour de quoi tourne, mais justement c'est le mot à éviter, autour de quoi gravite l'effort d'une connaissance en voie de se repérer comme imaginaire, c'est nettement, comme on le lit à faire avec Koyré de l'approche de Képler la chronique, de se dépêtrer de l'idée que le mouvement de rotation, de ce qu'il engendre le cercle (soit : la forme parfaite), peut seul convenir à l'affection du corps céleste qu'est la planète.

Introduire en effet la trajectoire elliptique, c'est dire que le corps planétaire vire à précipiter son mouvement (égalité des aires couvertes par le rayon dans l'unité du temps : deuxième loi de Képler) autour du foyer occupé par le lumineux maître, mais s'en retourne à le ralentir du plus loin d'un autre foyer inoccupé, lui sans aucun feu à faire lieu.

Ici gît le pas de Galilée : ailleurs que dans l'échauffourée de son procès où il n'y a parti à prendre que de la bêtise de ceux qui ne voient pas que lui, travaille pour le pape. La théologie a ce prix, comme la psychanalyse, de tamiser d'une telle chute les canailles. Le pas de Galilée consiste en ce que par son truchement la loi d'inertie entre en jeu dont va s'éclairer cette ellipse.

Par quoi enfin Newton,— mais quel temps de comprendre doit-il encore s'écouler avant le moment de conclure —, Newton, oui, conclut à un cas particulier de la gravitation qui règle la plus banale chute d'un corps.

Mais là encore la vraie portée de ce pas est étouffée : qui est celle de l'action,— en chaque point d'un monde où ce qu'elle subvertit, c'est de démontrer le réel comme impossible —, de l'action, dis-je, de la *formule* qui en chaque point soumet l'élément de masse à l'attraction des autres aussi loin que s'étend ce monde, sans que rien y joue le rôle d'un médium à transmettre cette force.

Car c'est bien là qu'est le scandale que la conscience laïque (celle dont la bêtise, tout à l'inverse, fait la commune canaille) a fini par censurer, simplement de s'y faire sourde.

Sous le choc du moment, les contemporains pourtant y réagirent vivement, et il faut notre obscurantisme pour avoir oublié l'objection que tous sentaient alors : du *comment*

chacun des éléments de ^[75]masse pouvait être averti de la distance à mesurer pour qu'il en pesât à aucun autre.

La notion de champ n'explique rien, mais seulement met noir sur blanc, soit suppose qu'est écrite ce que nous soulignons pour être la présence effective non de la relation, mais de sa formule dans le réel, soit ce dont d'abord j'ai posé ce qu'il en est de la structure.

Il serait curieux de développer jusqu'où la gravitation, première à nécessiter une telle fonction, se distingue des autres champs, de l'électromagnétique par exemple, proprement faits pour ce à quoi Maxwell les a menés : la reconstitution d'un univers. Il reste que le champ de gravitation, pour remarquable que soit sa faiblesse au regard des autres, résiste à l'unification de ce champ, soit au remontage d'un monde.

D'où je profère que le LEM alunissant, soit la formule de Newton réalisée en appareil, témoigne de ce que le trajet qui l'a porté là sans dépense, est notre produit, ou encore : savoir de maître. Parlons d'acosmonaute plutôt que d'insister.

Il serait aussi intéressant de pointer jusqu'où la rectification einsteinienne dans son étoffe (courbure de l'espace) et dans son hypothèse (nécessité d'un temps de transmission que la vitesse finie de la lumière ne permet pas d'annuler) décolle de l'esthétique transcendante, j'entends celle de Kant.

Ce qu'on soutiendrait de ce qui la pousse, cette rectification, à l'ordre quantique : où le quantum d'action nous renvoie d'une butée plus courte qu'on ne s'y serait attendu de la physique, l'effet d'acte qui se produit comme déchet d'une symbolisation correcte.

Sans nous y risquer, posons que la charte de la structure, c'est l'*hypothèses non fingo* de Newton. Il y a des formules qu'on n'imagine pas. Au moins pour un temps, elles font assemblée avec le réel.

On voit que les sciences exactes avec leur champ avaient articulé cette charte, avant que je ne l'impose à la correction des conjectures.

C'est le seul levier à pouvoir mettre hors d'état d'y faire couvercle ce qui tourne de la meule : psychologie d'indéchaussable à ce que Kant y relaie Wolff et Lambert, et qui tient en ceci : qu'axée ⁽⁷⁶⁾sur le même pivot dont traditionnellement s'embrochent ontologie, cosmologie, sans que théologie leur fasse leçon, l'âme, c'est la connaissance que le monde a de soi-même, et précisément ce qui pare à être reconnu ainsi, de l'alibi d'une Chose-en-Soi qui se déroberait à la connaissance.

À partir de là on ajoute aux fantasmes qui commandent la réalité, celui du contremaître.

C'est pour ramener à sa fêrue la révolution freudienne, qu'une clique mandatée pour la lyse-Anna de l'analyse a réédité ce Golem au titre du moi autonome.

S'il y a trace chez Kant de l'office qu'on lui impute d'avoir paré à la « cosmologie » newtonienne, c'est à ce que s'y tope quelque part, comme d'une pomme à un poisson, la formule newtonienne, et pour marquer que la *Vernunft* ou le *Verstand* n'y ont rien à faire d'a priori. Ce qui est sûr non moins de l'expérience dite sensible, ce que je traduis : non avertie encore de la structure.

Le noumène tient du mirage dont des fonctions veulent se faire prendre pour organes, avec pour effet d'embrouiller les organes à trouver fonction. Ainsi cette fonction veuve ne se fait valoir que comme corps étranger, chute d'un discours du maître quelque peu périmé. Ses sœurs en raison sont hors d'état, pures ou pratiques qu'elles s'affirment, d'en remonter plus que la spécularisation dont procèdent les solides qui ne peuvent être dits « de révolution » qu'à contribuer aux intuitions géométriques les plus traditionnelles qui soient.

Que seule la structure soit propice à l'émergence du réel d'où se promeuve neuve révolution, s'atteste de la Révolution, de quelque grand R que la française l'ait pourvue. Elle se fût réduite à ce qu'elle est pour Bonaparte comme pour Chateaubriand : retour au maître qui a l'art de les rendre utiles (consultez l'Essai qui s'en intitule en 1801) ; le temps passant, à ce qu'elle est pour l'historien fort digne de ce nom, Tocqueville : shaker à faire dégradation des idéologies de l'Ancien Régime ; à ce que les hommes d'intelligence n'y entendent pas plus que d'une folie dont s'extasie (Ampère) ou à camisolier (Taine) ; à ce

qui en reste pour le lecteur présent d'une débauche rhétorique peu propre à la faire respecter.

Il en serait ainsi si Marx ne l'avait replacée de la structure qu'il en formule dans un discours du capitaliste, mais de ce qu'elle ait ⁽⁷⁷⁾forclos la plus-value dont il motive ce discours. Autrement dit c'est de l'inconscient et du symptôme qu'il prétend proroger la grande Révolution : c'est de la plus-value découverte qu'il précipite la conscience dite de classe. Lénine passant à l'acte, n'en obtient rien de plus que ce qu'on appelle régression dans la psychanalyse : soit les temps d'un discours qui n'ont pas été tenus dans la réalité, et d'abord d'être intenable.

C'est Freud qui nous découvre l'incidence d'un savoir tel qu'à se soustraire à la conscience, il ne s'en dénote pas moins d'être structuré, dis-je, comme un langage, mais d'où articulé ? peut-être de nulle part où il soit articulable, puisque ce n'est que d'un point de manque, impensable autrement que des effets dont il se marque, et qui rend précaire que quelqu'un s'y connaisse au sens où s'y connaître, comme fait l'artisan, c'est être complice d'une nature à quoi il naît en même temps qu'elle : car ici il s'agit de dénaturation ; qui rend faux d'autre part que personne s'y reconnaisse, ce qui impliquerait le mode dont la conscience affirme un savoir d'être se sachant.

L'inconscient, on le voit, n'est que terme métaphorique à désigner le savoir qui ne se soutient qu'à se présenter comme impossible, pour que de ça il se confirme d'être réel, (entendez discours réel).

L'inconscient ne disqualifie rien qui vaille dans cette connaissance de nature, qui est plutôt point de mythe, ou même inconsistance à se démontrer de l'inconscient.

Bref il suffit de rappeler que la bipolarité se trahit essentielle à tout ce qui se propose des termes d'un vrai savoir.

Ce qu'y ajoute l'inconscient, c'est de la fournir d'une dynamique de la dispute qui s'y fait par une suite de rétorsions à ne pas manquer de leur ordre qui fait du corps table de jeu.

Les sommations qui en reviennent, selon notre schème : d'être le fait d'une fiction. de l'émetteur, c'est moins du refoulement qu'elles témoignent en ce qu'il n'est pas moins construit, que du refoulé à faire trou dans la chaîne de vigilance qui n'est pas plus que trouble du sommeil.

À quoi prend garde la non-violence d'une censure dont tout sens reçoit le démenti à se proposer pour véritable, mais dont l'adversaire jubile d'y préserver le non-sens (*nonsense* plutôt), seul point par où il fait nature (comme de dire : qu'il fait eau).

⁽⁷⁸⁾Si l'inconscient, d'une autre donne, fait sujet de la négation, l'autre savoir s'emploie à le conditionner de ce à quoi comme signifiant il répugne le plus : une figure représentable.

À la limite s'avoue de quoi le conflit fait fonction à ce que place nette soit faite au réel, mais pour que le corps s'y hallucine.

Tel est le trajet où naviguent ces bateaux qui me doivent, rappelons-le, d'être enregistrés comme formations de l'inconscient.

À en fixer le bâti correct, j'ai dû prêter patience à ceux dont c'était le quotidien, sans de longtemps qu'ils en distinguent la structure.

À vrai dire, il a suffi qu'ils craignent de m'y voir surgir au réel, pour qu'un réveil s'en produise, tel qu'ils ne trouvent pas mieux que, du jardin dont je peignais leurs délices, me rejeter moi-même. D'où je fis retour au réel de l'E.N.S., soit de l'étant (ou de l'étang) de l'École normale supérieure où le premier jour que j'y pris place, je fus interpellé sur l'être que j'accordais à tout ça. D'où je déclinai d'avoir à soutenir ma visée d'aucune ontologie.

C'est qu'à ce qu'elle fut, visée, d'un auditoire à rompre à ma logie, de son onto je faisais l'honteux.

Toute onto bue maintenant, je répondrai, et pas par quatre chemins ni par forêt à cacher l'arbre.

Mon épreuve ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de se dire.

D'où l'auteur est à reléguer à se faire moyen pour un désir qui le dépasse.

Mais il y a entremise autre qu'a dit Socrate en acte.

Il savait comme nous qu'à l'étant, faut le temps de se faire à être.

Ce « faut le temps », c'est l'être qui sollicite de l'inconscient pour y faire retour chaque fois que lui faudra, oui faudra le temps.

Car entendez que je joue du cristal de la langue pour réfracter du signifiant ce qui divise le sujet.

Y faudra le temps, c'est du français que je vous cause, pas du chagrin, j'espère.

Ce qui faudra de ce qu'il faut le temps, c'est là la faille dont se dit l'être, et bien que l'usage d'un futur de cette forme pour le verbe : faillir ne soit pas recommandé dans un ouvrage qui s'adresse ⁽⁷⁹⁾aux belges, il y est accordé que la grammaire à le proscrire faudrait à ses devoirs.

Si peu s'en faut qu'elle en soit là, ce peu fait preuve que c'est bien du manque qu'en français le falloir vient au renfort du nécessaire, y supplantant l'*il estuet de temps*, de l'*est opus temporis*, à le pousser à l'estuaire où les vieilleries se perdent.

Inversement ce falloir ne fait pas par hasard équivoque dit au mode, subjonctif du défaut : avant (à moins) qu'il ne faille y venir...

C'est ainsi que l'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient au dire.

Ce qui du temps lui fait étoffe n'est pas emprunt d'imaginaire, mais plutôt d'un textile où nœuds ne diraient rien que des trous qui s'y trouvent.

Ce temps logique n'a pas d'En-soi que ce qui en choit pour faire enchère au masochisme.

C'est ce que le psychanalyste relaie d'y faire figure de quelqu'un. Le « faut du temps », il le supporte assez longtemps pour qu'à celui qui vient s'y dire, il ne faille plus que de s'instruire de ce qu'une chose n'est pas rien : justement celle dont il fait signe à quelqu'un.

On sait que j'en introduisis l'acte psychanalytique, et je ne prends pas comme d'accident que l'émoi de mai m'ait empêché d'en venir à bout.

Je tiens ici à marquer que quelqu'un ne s'y assoit que de la façon, de l'effaçon plutôt, qu'il y impose au vrai.

Un seul savoir donne la dite effaçon : la logique pour qui le vrai et le faux ne sont que lettres à opérer d'une valeur.

Les stoïciens le pressentirent de leur pratique d'un masochisme politisé, mais ne le poussèrent au point que les sceptiques dussent faire trêve de leur mythique invocation d'une vérité de nature.

Ce sont les refus de la mécanique grecque qui ont barré la route à une logique dont se pût édifier une vérité comme de texture.

À la vérité, seule la psychanalyse justifie le mythique ici de la nature à repérer dans la jouissance qui en tient lieu à se produire d'effet de texture.

Sans elle, il suffit de la logique mathématique pour faire superstition du scepticisme à rendre irréfutables des assertions aussi peu vides que :

⁽⁸⁰⁾ – un système défini comme de l'ordre de l'arithmétique n'obtient la consistance de faire en son sein départage du vrai et du faux, qu'à se confirmer d'être incomplet, soit d'exiger l'indémontrable de formules qui ne se vérifient que d'ailleurs ;

– cet indémontrable s'assure d'autre part d'une démonstration qui en décide indépendamment de la vérité qu'il intéresse ;

– il y a un indécidable qui s'articule de ce que l'indémontrable même ne saurait être assuré.

Les coupures de l'inconscient montrent cette structure, à l'attester de chutes pareilles à cerner.

Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que *falsus* soit le chu en latin, lier le faux moins au vrai qui le réfute, qu'à ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord. À le prendre de ce qu'il est le participe passé de *fallere*, tomber,

dont faillir et falloir proviennent chacun de son détour, qu'on note que l'étymologie ne vient ici qu'en soutien de l'effet de cristal homophonique.

C'est le prendre comme il faut, à faire double ce mot, quand il s'agit de plaider le faux dans l'interprétation. C'est justement comme *falsa*, disons bien tombée, qu'une interprétation opère d'être à côté, soit : où se fait l'être, du pataqu'est-ce.

N'oublions pas que le symptôme est ce *falsus* qui est la cause dont l'analyse se soutient dans le procès de vérification qui fait son être.

Nous ne sommes sûrs, pour ce que Freud pouvait savoir de ce domaine, que de sa fréquentation de Brentano. Elle est discrète, soit repérable dans le texte de la *Verneinung*.

J'y ai frayé la voie au praticien qui saura s'attacher au ludion logique que j'ai forgé à son usage, soit l'objet *a*, sans pouvoir suppléer à l'analyse, dite personnelle, qui l'a parfois rendu impropre à la manier.

Un temps encore pour ajouter à ce dont Freud se maintient, un trait que je crois décisif : la foi unique qu'il faisait aux Juifs de ne pas faillir au séisme de la vérité. Aux Juifs que par ailleurs rien n'écarte de l'aversion qu'il avoue par l'emploi du mot : occultisme, pour tout ce qui est du mystère. Pourquoi ?

Pourquoi sinon de ce que le Juif depuis le retour de Babylone, est celui qui sait lire, c'est-à-dire que de la lettre il prend distance ⁽⁸¹⁾ de sa parole, trouvant là l'intervalle, juste à y jouer d'une interprétation.

D'une seule, celle du Midrash qui se distingue ici éminemment.

En effet pour ce peuple qui a le Livre, seul entre tous à s'affirmer comme historique, à ne jamais proférer de mythe, le Midrash représente un mode d'abord dont la moderne critique historique pourrait bien n'être que l'abâtardissement. Car s'il prend le Livre au pied de sa lettre, ce n'est pas pour la faire supporter d'intentions plus ou moins patentes, mais pour, de sa collusion signifiante prise en sa matérialité : de ce que sa combinaison rend obligé de voisinage (donc non voulu), de ce que les variantes de grammaire imposent de choix désinentiel, tirer un dire autre du texte : voire à y impliquer ce qu'il néglige (comme référence), l'enfance de Moïse par exemple.

N'est-il rien d'en rapprocher ce que de la mort du même, Freud tenait à ce qu'il fût su, au point d'en faire son message dernier ?

Surtout à y mettre la distance – jamais prise avant moi – du travail de Sellin dont la rencontre sur ce point ne lui parut pas à dédaigner, quand son dévergondage d'être d'une plume fort qualifiée dans l'exégèse dite critique, va à jeter sur les gonds mêmes de la méthode la dérision.

Occasion de passer à l'envers (c'est le propos de mon séminaire de cette année) de la psychanalyse en tant qu'elle est le discours de Freud, lui suspendu. Et, sans recours au Nom-du-Père dont j'ai dit m'abstenir, biais légitime à prendre de la topologie trahie par ce discours.

Topologie où saille l'idéal monocentrique (que ce soit le soleil n'y change rien) dont Freud soutient le meurtre du Père, quand, de laisser voir qu'il est à rebours de l'épreuve juive patriarcale, le totem et le tabou l'abandonnent de la jouissance mythique. Non la figure d'Akhenaton.

Qu'au dossier de la signifiante ici en jeu de la castration, soit versé l'effet de cristal que je touche : de *la* faux du temps.

Note pour ma réponse à la 4^{ème} question :

Je voudrais qu'on sache que ce texte ne prétend pas rendre compte de la « révolution copernicienne » telle qu'elle s'articule ⁽⁸²⁾ dans l'histoire, mais de l'usage... mythique qui en est fait. Par Freud notamment.

Il ne suffit pas de dire par exemple que l'héliocentrisme fut « le cadet des soucis » de Copernic. Comment lui donner son rang ? Il est certain au contraire, — on sait que je suis formé aux écrits de Koyré là-dessus —, qu'il lui paraissait admirable que le soleil fût là où il lui donne sa place parce que c'est de là qu'il jouait le mieux son rôle de luminaire. Mais en est-ce là le subversif ?

Car il le place non pas au centre du monde, mais en un lieu assez voisin, ce qui, pour la fin admirée et pour la gloire du créateur, va aussi bien. Il est donc faux de parler d'héliocentrisme.

Le plus étrange est que personne, qu'on entende bien : des spécialistes hors Koyré, ne relève que les « révolutions » de Copernic ne concernent pas les corps célestes, mais les orbes. Il va de soi pour nous que ces orbes sont tracées par les corps. Mais, on rougit d'avoir à le rappeler, pour Ptolémée comme pour tous depuis Eudoxe, ces orbes sont des sphères qui *supportent* les corps célestes et la course de chacun est réglée de ce que plusieurs orbes la *supportent* concurremment, 5 peut-être pour Saturne, 3 à mon souvenir pour Jupiter. Que nous importe ! comme aussi bien de celles qu'y ajoute Aristote pour tamponner entre deux corps célestes, les deux qu'on vient de nommer par exemple, l'effet à attendre des orbes du premier sur celles du second. (C'est qu'Aristote veut une physique qui tienne).

Qui ne devrait s'apercevoir de ça, je ne dis pas à lire Copernic dont il existe une reproduction phototypique, mais simplement à y épeler le titre : De *revolutionibus orbium coelestium* ? Ce qui n'empêche pas des *traducteurs* notoires (des gens qui ont traduit le texte) d'intituler leur traduction : Des révolutions des corps célestes.

Il est littéral, ce qui équivaut ici à dire : il est vrai, que Copernic est ptolémaïste, qu'il reste dans le matériel de Ptolémée, qu'il n'est pas copernicien au sens inventé qui fait l'emploi de ce terme.

Est-il justifié de s'en tenir à ce sens inventé pour répondre à un usage métaphorique, c'est le problème qui se pose en toute métaphore ?

Comme dit à peu près quelqu'un, avec les arts on s'amuse, on muse avec les lézards. On ne doit pas perdre l'occasion de rappeler ⁽⁸³⁾ l'essence crétinisante du sens à quoi le mot commun convient. Néanmoins ce reste exploit stérile, si une liaison structurale n'en peut être aperçue.

À question d'interviewer, vaut réponse improvisée. Du premier jet ce qui m'est venu, — venu du fond d'une information que je prie de croire n'être pas nulle —, c'est d'abord la remarque dont à l'héliocentrisme, j'oppose un photocentrisme d'une importance structurale permanente. On voit de cette note à quelle niaiserie tombe Copernic de ce point de vue.

Koyré la grandit, cette niaiserie, à la référer au mysticisme propagé du cercle de Marsile Ficin. Pourquoi pas en effet ? La Renaissance fut occultiste, c'est pourquoi l'Université la classe parmi les ères de progrès.

Le tournant véritable est dû à Kepler et, j'y insiste, dans la subversion, la seule digne de ce nom, que constitue le passage qu'il a payé de combien de peine, de l'imaginaire de la forme dite parfaite comme étant celle du cercle, à l'articulation de la conique, de l'ellipse en l'occasion, en termes mathématiques.

Je collapse incontestablement ce qui est le fait de Galilée, mais il est clair que l'apport de Kepler ici lui échappait, et pourtant c'est lui qui déjà conjugue entre ses mains les éléments dont Newton forgera sa formule : j'entends par là la loi de l'attraction, telle que Koyré l'isole de sa fonction hyperphysique, de sa présence syntaxique (cf. *Études newtoniennes*, p. 34).

À la confronter à Kant, je souligne qu'elle ne trouve place dans aucune critique de la raison imaginaire.

C'est de fait la place forte dont le siège maintient dans la science l'idéal d'univers par quoi elle subsiste. Que le champ newtonien ne s'y laisse pas réduire, se désigne bien de ma formule : l'impossible, c'est le réel.

C'est de ce point une fois atteint, que rayonne notre physique.

Mais à inscrire la science au registre du discours hystérique, je laisse entendre plus que je n'en ai dit.

L'abord du réel est étroit. Et c'est de le hanter, que la psychanalyse se profile.

⁽⁸⁴⁾QUESTION V : Quelles en sont les conséquences sur le plan :

- a) de la science,
- b) de la philosophie,
- c) plus particulièrement du marxisme, voire du communisme ?

REPONSE : Votre question, qui suit une liste préconçue, mérite que je marque qu'elle ne va pas de soi après la réponse qui précède.

Elle semble supposer que j'aie acquiescé à ce que « l'inconscient... subvertit toute théorie de la connaissance », pour vous citer, aux mots près que j'élide pour les en séparer : (l'inconscient) « est-il une notion-clef qui » etc.

Je dis : l'inconscient n'est pas une notion. Qu'il soit une clef ? Ça se juge à l'expérience. Une clef suppose une serrure. Il existe assurément des serrures, et même que l'inconscient fait jouer correctement, pour les fermer ? pour les ouvrir ? ça ne va pas de soi que l'un implique l'autre, *a fortiori* qu'ils soient équivalents.

Il doit nous suffire de poser que l'inconscient est. Ni plus ni moins. C'est bien assez pour nous occuper un moment encore après le temps que ça a duré, sans que jusqu'à moi personne ait fait un pas de plus. Puisque pour Freud, c'était à reprendre de la table rase en chaque cas : de la table rase, même pas sur *ce* qu'il est, il ne peut le dire, hors sa réserve d'un recours organique de pur rituel : sur *ce qu'il en est* dans chaque cas, voilà ce qu'il veut dire. En attendant, rien de sûr, sinon qu'il est, et que Freud, à en parler, fait de la linguistique. Encore personne ne le voit-il, et contre lui, chacun s'essaie à faire rentrer l'inconscient dans une notion d'avant.

D'avant que Freud dise qu'il est, sans que ça soit, ni ça, et notamment pas non plus le Ça.

Ce que j'ai répondu à votre question IV, veut dire que l'inconscient subvertit d'autant moins la théorie de la connaissance qu'il n'a rien à faire avec elle pour la raison que je viens de dire : à savoir, qu'il lui est étranger.

C'est sans qu'il y soit pour rien qu'on peut dire que la théorie de la connaissance n'est pas, pour la raison qu'il n'y a pas de connaissance qui ne soit d'illusion ou de mythe. Ceci, bien sûr, à donner au mot un sens qui vaille la peine d'en maintenir l'emploi au-delà de son sens mondain : à savoir que « je le connais » veut dire : je ⁽⁸⁵⁾lui ai été présenté ou je sais ce qu'il fait par cœur (d'un écrivain notamment, d'un prétendu « auteur » en général).

À noter, pour ceux à qui le ΓΥΝΩΣΙΣ ΣΕΑΥΤΟΥ pourrait servir de *muleta* en l'occasion, puisque ce n'est rien d'autre, que cette visée d'exploit exclut toute théorie depuis que la consigne en a été brandie par le trompeur delphique. Ici, l'inconscient n'apporte ni renfort ni déception : mais seulement que le ΣΕΑΥΤΟΥ sera forcément coupé en deux, au cas qu'on s'inquiète encore de quelque chose qui y ressemble après avoir dans une psychanalyse mis à l'épreuve « son » inconscient.

Brisons donc là : pas de connaissance. Au sens qui vous permettrait l'accolade d'y envelopper les rubriques dont vous croyez maintenant pousser votre question. Pas de connaissance autre que le mythe que je dénonçais tout à l'heure. Mythe dont la théorie dès lors relève de la mytho-logie (à spécifier d'un trait d'union) nécessitant au plus une extension de l'analyse structurale dont Lévi-Strauss fournit les mythes ethnographiques.

Pas de connaissance. Mais du savoir, ça oui, à la pelle, à n'en savoir que faire, plein les armoires.

De là, certains (de ces savoirs) vous crochent au passage. Il y suffit que les animent un de ces discours dont cette année j'ai mis en circulation la structure. Être fait sujet d'un discours peut vous rendre sujet au savoir.

Si plus aucun discours n'en veut, il arrive qu'on interroge un savoir sur son usage périmé, qu'on en fasse l'archéologie. C'est plus qu'ouvrage d'antiquaire, si c'est afin d'en mettre en fonction la structure.

La structure, *elle*, c'est une notion : d'élaborer ce qu'il s'ensuit pour la réalité, de cette présence en elle des formules du savoir, dont je marquais plus haut qu'elle est son avènement notionnel.

Il y a des savoirs dont les suites peuvent rester en souffrance, ou bien tomber en désuétude.

Il y en a un dont personne n'avait l'idée avant Freud, dont personne après lui ne l'a encore, sauf à en tenir de moi par quel bout le prendre. Si bien que j'ai pu dire tout à l'heure que c'est au regard des autres savoirs que le terme d'inconscient, pour celui-ci, fait métaphore. À partir de ce qu'il soit structuré comme un langage, on me fait confiance avec fruit : encore faut-il qu'on ne se trompe ⁽⁸⁶⁾ pas sur ceci que c'est plutôt lui, si tant est que ce ne soit abus de le pronommer, lui, l'inconscient qui par ce bout vous prend.

Si j'insiste à marquer ainsi mon retard sur votre hâte, c'est qu'il vous faut vous souvenir que là où j'ai illustré la fonction de la hâte en logique, je l'ai soulignée de l'effet de leurre dont elle peut se faire complice. Elle n'est correcte qu'à produire ce temps : le moment de conclure. Encore faut-il se garder de la mettre au service de l'imaginaire. Ce qu'elle rassemble est un ensemble : les prisonniers dans mon sophisme, et leur rapport à une sortie structurée d'un arbitraire : non pas une classe.

Il arrive que la hâte à errer dans ce sens, serve à plein cette ambiguïté des résultats, que j'entends résonner du terme : révolution, lui-même.

Car ce n'est pas d'hier que j'ai ironisé sur le terme de tradition révolutionnaire.

Bref, je voudrais marquer l'utilité en cette trace de se démarquer de la séduction.

Quand c'est de production que l'affaire prend son tour.

Où je pointe le pas de Marx.

Car il nous met au pied d'un mur dont on s'étonne qu'il n'y ait rien d'autre à reconnaître, pour que quelque chose s'en renverse, pas le mur bien sûr, mais la façon de tourner autour.

L'efficacité des coups de glotte au siège de Jéricho laisse à penser qu'ici le mur fit exception, à vrai dire n'épargnant rien sur le nombre de tours nécessaire.

C'est que le mur ne se trouve pas, dans cette occasion, là où on le croit, de pierre, plutôt fait de l'inflexible d'une vagance extra.

Et si c'est le cas, nous retrouvons la structure qui est le mur dont nous parlons.

À le définir de relations articulées de leur ordre, et telles qu'à y prendre part, on ne le fasse qu'à ses dépens.

Dépens de vie ou bien de mort, c'est secondaire. Dépens de jouissance, voilà le primaire.

D'où la nécessité du plus-de-jouir pour que la machine tourne, la jouissance ne s'indiquant là que pour qu'on l'ait de cette effaçon, comme trou à combler.

Ne vous étonnez pas qu'ici je ressasse quand d'ordinaire je cours mon chemin.

⁽⁸⁷⁾ C'est qu'ici à refaire une coupure inaugurale, je ne la répète pas, je la montre se redoublant à recueillir ce qui en choit.

Car Marx, la plus-value que son ciseau, à le détacher, restitue au discours du capital, c'est le prix qu'il faut mettre à nier comme moi qu'aucun discours puisse s'apaiser d'un métalangage (du formalisme hégélien en l'occasion), mais ce prix, il l'a payé de s'astreindre à suivre le discours naïf du capitaliste à son ascendant, et de la vie d'enfer qu'il s'en est faite.

C'est bien le cas de vérifier ce que je dis du plus-de-jouir. La *Mehrwert*, c'est la *Marxlust*, le plus-de-jouir de Marx.

La coquille à entendre à jamais l'écoute de Marx, voilà le cauri dont commercent les Argonautes d'un océan peu pacifique, celui de la production capitaliste.

Car ce cauri, la plus-value, c'est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jouir. Il s'accumule d'une

part pour accroître les moyens de cette production au titre du capital. Il étend la consommation d'autre part sans quoi cette production serait vaine, justement de son ineptie à procurer une jouissance dont elle puisse se ralentir.

Quelqu'un nommé Karl Marx, voilà calculé le lieu du foyer noir, mais aussi capital (c'est le cas de le dire) que le capitaliste, (que celui-ci occupe l'autre foyer d'un corps à jouir d'un Plus ou d'un plus-de-jouir à faire corps), pour que la production capitaliste soit assurée de la révolution propice à faire durer son dur désir, pour citer là le poète qu'elle méritait.

Ce qui est instructif, c'est que ces propos courent les rues (à la logique près bien sûr, dont je les pourvois). Qu'ils sortent sous la forme d'un malaise que Freud n'a fait que pressentir, allons-nous le mettre au compte de l'inconscient ? Certainement, oui : il s'y désigne que quelque chose travaille. Et ce sera une occasion d'observer que ceci n'infléchit nullement l'implacable discours qui en se complétant de l'idéologie de la lutte des classes, induit seulement les exploités à rivaliser sur l'exploitation de principe, pour en abriter leur participation patente à la soif du manque-à-jouir.

Quoi donc attendre du chant de ce malaise ? Rien, sinon de témoigner de l'inconscient qu'il parle, – d'autant plus volontiers qu'avec le non-sens il est dans son élément.

Mais quel effet en ⁽⁸⁸⁾attendre puisque, vous le voyez, je souligne que c'est quelque chose qui est, et pas une notion-clef ?

À se rapporter à ce que j'ai instauré cette année d'une articulation radicale du discours du maître comme envers du discours du psychanalyste, deux autres discours se motivant d'un quart de tour à faire passage de l'un à l'autre, nommément le discours de l'hystérique d'une part, le discours universitaire de l'autre, ce qui de là s'apporte, c'est que l'inconscient n'a à faire que dans la dynamique qui précipite la bascule d'un de ces discours dans l'autre. Or, à tort ou à raison, j'ai cru pouvoir risquer de les distinguer du glissement – d'une chaîne articulée de l'effet du signifiant considéré comme vérité –, sur la structure – en tant que fonction du réel dans la dispersion du savoir.

C'est à partir de là qu'est à juger ce que l'inconscient peut subvertir. Certainement aucun discours, où tout au plus apparaîtrait-il d'une infirmité de parole.

Son instance dynamique est de provoquer la bascule dont un discours tourne à un autre, par décalage de la place où l'effet de signifiant se produit.

À suivre ma topologie faite à la serpe, on y retrouve la première approche freudienne en ceci que l'effet de « progrès » à attendre de l'inconscient, c'est la censure.

Autrement dit, que pour la suite de la crise présente, tout indique la procession de ce que je définis comme le discours universitaire, soit, contre toute apparence à tenir pour leurre en l'occasion, la montée de sa régie.

C'est le discours du maître lui-même, mais renforcé d'obscurantisme.

C'est d'un effet de régression par contre que s'opère le passage au discours de l'hystérique.

Je ne l'indique que pour vous répondre sur ce qu'il en est des conséquences de votre notion prétendue, quant à la science.

Si paradoxale qu'en soit l'assertion, la science prend ses élans du discours de l'hystérique.

Il faudrait pénétrer de ce biais les corrélats d'une subversion sexuelle à l'échelle sociale, avec les moments incipients dans l'histoire de la science.

Ce serait rude mise à l'épreuve d'une pensée hardie.

⁽⁸⁹⁾Elle se conçoit de partir de ceci que l'hystérique, c'est le sujet divisé, autrement dit c'est l'inconscient en exercice, qui met le maître au pied du mur de produire un savoir.

Telle fut l'ambition induite chez le maître grec sous le nom de $\rho/\pi\iota\sigma\tau\rightarrow\mu\eta$. Là, où la $\delta\rho\alpha$ le guidait pour l'essentiel de sa conduite, il fut sommé, – et nommément par un Socrate hystérique avoué de ce qu'il dit ne s'y connaître qu'en affaire de désir, patent par ses symptômes pathognomoniques – de faire montre de quelque chose qui valût la $\tau\Upsilon\zeta\upsilon\eta$ de l'esclave et justifiait de ses pouvoirs de maître

Rien à trancher de son succès, quand un Alcibiade n'y montre que cette lucidité d'avouer, lui, ce qui le captive en Socrate, l'objet **a**, que j'ai reconnu dans l'ἄγαλμα dont on parle au Banquet, un plus-de-jouir en liberté et de consommation plus courte.

Le beau est que ce soit le cheminement du platonisme qui ait rejailli dans notre science avec la révolution copernicienne. Et s'il faut lire Descartes et sa promotion du sujet, son « je pense, je suis donc », il ne faut pas en omettre la note à Beeckman : « Sur le point de monter sur la scène du monde, je m'avance masqué... ».

Lisons le *cogito* à le traduire selon la formule que Lacan donne du message dans l'inconscient ; c'est alors : « Ou tu n'es pas, ou tu ne penses pas », adressé au savoir. Qui hésiterait à choisir ?

Le résultat est que la science est une idéologie de la suppression du sujet, ce que le gentilhomme de l'Université montante sait fort bien. Et je le sais tout autant que lui.

Le sujet, à se réduire à la pensée de son doute, fait place au retour en force du signifiant-maître, à le doubler, sous la rubrique de l'étendue, d'une extériorité entièrement manipulable.

Que le plus-de-jouir, à donner la vérité du travail qui va suivre, y reçoive un masque de fer (c'est de lui que parle le *larvatus prodeo*), comment ne pas voir que c'est s'en remettre à la dignité divine (et Descartes s'en acquitte) d'être seule garante d'une vérité qui n'est plus que fait de signifiant ?

Ainsi se légitime la prévalence de l'appareil mathématique, et l'infatuation (momentanée) de la catégorie quantité.

Si la qualité n'était pas aussi encombrée de signifié, elle serait aussi propice au discernement scientifique : qu'il suffise de la voir ⁽⁹⁰⁾ faire retour sous la forme de signes (+) et (-) dans l'édifice de l'électromagnétisme.

Et la logique mathématique (Dieu merci ! car moi, j'appelle Dieu par son nom-de-Dieu de Nom) nous fait revenir à la structure dans le savoir.

Mais vous voyez que si « la connaissance » n'a pas encore repris connaissance, c'est que ce n'est pas du fait de l'inconscient qu'elle l'a perdue. Et il y a peu de chance que ce soit lui qui la ranime.

De même qu'on sait que la connaissance a erré en physique, tant qu'elle a voulu s'insérer de quelque départ esthétique, – qu'est restée nouée la théorie du mouvement, tant qu'elle ne s'est pas dépêtrée du sentiment de l'impulsion, – que c'est seulement au retour du refoulé des signifiants, qu'est dû qu'enfin se livre l'équivalence du repos au mouvement uniforme, de même le discours de l'hystérique démontre qu'il n'y a aucune esthésie du sexe opposé (nulle connaissance au sens biblique) à rendre compte du prétendu rapport sexuel.

La jouissance dont il se supporte est, comme toute autre, articulée du plus-de-jouir par quoi dans ce rapport le partenaire ne s'atteint : 1) pour le *vir* qu'à l'identifier à l'objet **a**, fait pourtant clairement indiqué dans le mythe de la côte d'Adam, celui qui faisait tant rire, et pour cause, la plus célèbre épistolière de l'homosexualité féminine, 2) pour la *virgo* qu'à le réduire au phallus, soit au pénis imaginé comme organe de la tumescence, soit à l'inverse de sa réelle fonction.

D'où les deux rocs : 1) de la castration où le signifiant-femme s'inscrit comme privation, 2) de l'envie du pénis où le signifiant-homme est ressenti comme frustration.

Ce sont écueils à mettre à la merci de la rencontre l'accès prôné par des psychanalystes à la maturité du génital.

Car c'est là l'idéal bâtard dont ceux qui se disent « d'aujourd'hui » masquent qu'ici la cause est d'acte et de l'éthique qu'il anime, avec sa raison politique.

C'est aussi bien ce dont le discours de l'hystérique questionne le maître : « Fais voir si t'es un homme ! ». Mais la représentation de chose, comme dit Freud, ici n'est plus que représentation de son manque. La toute-puissance n'est pas ; c'est bien pour cela ⁽⁹¹⁾ qu'elle se pense. Et qu'il n'y a pas de reproche à lui en faire, comme le psychanalyste s'y obstine imbecilement.

L'intérêt n'est pas là : à faire son deuil de l'essence du mâle, mais à produire le savoir dont se détermine la cause qui fait défi en son étant.

Là-dessus, l'on dira non sans prétexte que les psychanalystes en question ne veulent rien savoir de la politique. L'ennuyeux est qu'ils sont assez endurcis pour en faire profession eux-mêmes, et que le reproche leur en vienne de ceux qui, pour s'être logés au discours du maître Marx, font obligation des insignes de la normalisation conjugale : ce qui devrait les embarrasser sur le point épineux d'à l'instant.

Détail au regard de ce qui nous intéresse : c'est que l'inconscient ne subvertira pas notre science à lui faire faire amende honorable à aucune forme de connaissance.

Qu'il fasse semblant parfois de ce que la nique qu'il y introduit, soit celle des nocturnes habitant l'aile effondrée du château de la tradition, l'inconscient s'il est clef, ce ne le sera qu'à fermer la porte qui bérait dans ce trou de votre chambre à coucher.

Les amateurs d'initiation ne sont pas nos invités. Freud là-dessus ne badinait pas. Il proférait l'anathème du dégoût contre ces sortilèges et n'entendait pas que Jung fit que rebruit à nos oreilles des airs de mandalas.

Ça n'empêchera pas les offices de se célébrer avec des coussins pour nos genoux, mais l'inconscient n'y apporterait que des rires peu décents.

Pour l'usage ménager, il serait à recommander comme tournesol à constituer l'éventail du réactionnaire en matière de connaissance.

Il restitue par exemple à Hegel le prix de l'humour qu'il mérite, mais en révèle l'absence totale dans toute la philosophie qui lui succède, mis à part Marx.

Je n'en dirai que l'échantillon dernier venu à ma « connaissance », ce retour incroyable à la puissance de l'invisible, plus angoissant d'être posthume et pour moi d'un ami, comme si le visible avait encore pour aucun regard apparence d'étant.

Ces simagrées phénoménologiques tournent toutes autour de l'arbre fantôme de la connaissance supra-normale, comme s'il y en avait une de normale.

⁽⁹²⁾Nulle clameur d'être ou de néant qui ne s'éteigne de ce que le marxisme a démontré par sa révolution effective : qu'il n'y a nul progrès à attendre de vérité ni de bien-être, mais seulement le virage de l'impuissance imaginaire à l'impossible qui s'avère d'être le réel à ne se fonder qu'en logique : soit là où j'avertis que l'inconscient siège, mais pas pour dire que la logique de ce virage n'ait pas à se hâter de l'acte.

Car l'inconscient joue aussi bien d'un autre sens : soit à partir de l'impossibilité dont le sexe s'inscrit dans l'inconscient, à maintenir comme désirable la loi dont se connote l'impuissance à jouir.

Il faut le dire : le psychanalyste n'a pas ici à prendre parti, mais à dresser constat.

C'est en quoi je témoigne que nulle rigueur que j'aie pu mettre à marquer ici les défaillances de la suture, n'a rencontré des communistes à qui j'ai eu affaire qu'une fin de non-recevoir.

J'en rends compte du fait que les communistes, à se constituer dans l'ordre bourgeois en contre-société, seulement vont à contrefaire tout ce dont le premier se fait honneur : travail, famille, patrie, y font trafic d'influence, et syndicat contre quiconque de leur discours éviderait les paradoxes.

À démontrer ceux-ci comme facteur de pathologie, soit depuis mes propos sur la causalité psychique, partout où mon effort eût pu desceller le monopole psychiatrique, je n'ai jamais recueilli d'eux, de réponse qui ne s'alignât sur l'hypocrisie universitaire, dont ce serait une autre histoire que de prédire le déploiement.

Il est évident que maintenant ils se servent de moi tout autant qu'elle. Moins le cynisme de ne pas me nommer : ce sont gens honorables.

QUESTION VI : En quoi savoir et vérité sont-ils incompatibles ?

REPONSE : Incompatibles. Mot joliment choisi qui pourrait nous permettre de répondre à la question par la nasarde qu'elle vaut : mais si, mais si, ils compatissent.

Qu'ils souffrent ensemble, et l'un de l'autre : c'est la vérité.

Mais ce que vous voulez dire, si je vous le prête bien, c'est que vérité et savoir ne sont pas complémentaires, ne font pas un tout.

⁽⁹³⁾Excusez-moi : c'est une question que je ne me pose pas. Puisqu'il n'y a pas de tout.

Puisqu'il n'y a pas de tout, rien n'est tout.

Le tout, c'est l'index de la connaissance. J'ai assez dit, me semble-t-il, qu'à ce titre, il est impossible de le pointer.

Ça ne m'empêchera pas d'enchaîner du primesaut que la vérité souffre tout : on pisse, on tousse, on crache dedans. « Ma parole s'écrie-t-elle du style que j'ai esquissé ailleurs. Qu'est-ce que vous faites ? Vous croyez-vous chez vous ? ». Ça veut dire qu'elle a bien une notion, une notion clef de ce que vous faites. (Mais pas vous de ce qu'elle est, et c'est en cela, enfin voyez-vous, que l'inconscient consiste). Pour revenir à elle, qui nous occupe pour l'instant, dire qu'elle souffre tout, rosée du discours !, peut vouloir dire que ça ne lui fait ni chaud ni froid. C'est ce qui laisse à penser que manifestement elle soit aveugle ou sourde, au moins quand elle vous regarde, ou bien que vous l'assignez.

À vrai dire, c'est-à-dire à se mesurer à elle, on fera toujours mieux pour l'approcher de se munir d'un savoir lourd. C'est donc plus que compatible, comme comp(a)tabilité, – soit ce qui vous intéresse d'abord puisque le savoir peut solder les frais d'une affaire avec la vérité, si l'envie vous en prend.

Solder jusqu'où ? Ça, « on ne sait pas », c'est même ce par quoi le savoir est bien forcé de ne s'en fier qu'à lui pour ce qui est de faire le poids.

Donc, le savoir fait dot. Ce qu'il y a d'admirable, c'est la prétention de qui voudrait se faire aimer sans ce matelas. Il s'offre la poitrine nue. Qu'adorable doit être son « non-savoir », comme on s'exprime assez volontiers dans ce cas !

Étonnez-vous qu'on ressorte de là, tenant, bon chien, entre les dents, sa propre charogne !

Naturellement ça n'arrive plus, mais ça se sait encore. Et à cause de cela, il y en a qui jouent à le faire, mais de semblant. Vous voyez « tout » ce qui trafique à partir de ce que savoir et vérité soient incompatibles.

Je ne pense à ça que parce que c'est un leurre qu'on a, je crois, imaginé pour en justifier un *amok* fait à mon égard : posons qu'une personne qui se plaindrait d'être mordue par la vérité, s'avouerait comme f... ue psychanalyste.

⁽⁹⁴⁾Très précisément je n'ai articulé la topologie qui met frontière entre vérité et savoir, qu'à montrer que cette frontière est partout et ne fixe de domaine qu'à ce qu'on se mette à aimer son au-delà.

Les voies des psychanalystes restent préservées assez pour que l'expérience propre à les éclairer n'en soit encore qu'au programme.

C'est pourquoi je prendrai le départ d'où chacun fait de son abord étrangement : exemplaire, d'être exempté de l'expérience.

N'est-il pas étonnant que de la formule à quoi depuis plus d'une décade j'ai donné essor, celle dite du sujet-supposé-savoir, pour rendre raison du transfert, personne, et même au cours de cette année où la chose s'étalait au tableau, plus évidente que la case y fût inscrite séparément de la bille à la remplir, personne, dis-je, n'en a avancé la question : est-ce, supposé qu'il est ce sujet, savoir la vérité ?

Vous apercevez-vous où ça va ? N'y pensez pas surtout, vous risqueriez de tuer le transfert.

Car du savoir dont le transfert fait le sujet il s'avère à mesure que l'assujetti y travaille, qu'il n'était qu'un « savoir y faire » avec la vérité.

Personne ne rêve que le psychanalyste est marié avec la vérité. C'est même pour ça que son épouse fait grelot, certes à ne pas trop remuer, mais qu'il faut là comme un barrage.

Barrage à quoi ? À la supposition qui serait le comble : de ce qui ferait le psychanalyste fiancé à la vérité.

C'est qu'à la vérité avec il n'y a pas de rapports d'amour possibles, ni de mariage, ni d'union libre. Il n'y en a qu'un de sûr, si vous voulez qu'elle vous ait bien, la castration, la vôtre, bien entendu, et d'elle, pas de pitié.

Savoir que c'est comme ça, n'empêche pas que ça arrive, et bien sûr, encore moins qu'on l'évite.

Mais on l'oublie quand on l'évite, alors que quand c'est arrivé, on ne le sait pas moins.

C'est me semble-t-il, le comble de la compatibilité. On grincerait des dents à n'en pas faire : la comblatibilité, pour qu'un bruit de vol vous en revienne qui fait battre et proprement patibulaire.

C'est que de la vérité, on n'a pas tout à apprendre. Un bout suffit : ce qui s'exprime, vu la structure, par : en savoir un bout.

Là-dessus j'ai su conduire certains, et je m'étonne d'en dire ⁽⁹⁵⁾autant à la radio. C'est qu'ici ceux qui m'écoutent n'ont pas, à entendre ce que je dis, l'obstacle de m'entendre. Où m'apparaît que cet obstacle tient à ce qu'ailleurs j'aie à le calculer.

Or je ne suis pas ici à former le psychanalyste, mais à répondre à vos questions ceci qui les remet à leur place.

Sa discipline à ce qu'il me suive, lui, le pénètre de ceci : que le réel n'est pas d'abord pour être su.

Comme vérité, c'est bien la digue à dissuader le moindre essai d'idéalisme. Alors qu'à la méconnaître, il prend rang sous les couleurs les plus contraires.

Mais ce n'est pas une vérité, c'est la limite de la vérité.

Car la vérité se situe de supposer ce qui du réel fait fonction dans le savoir, qui s'y ajoute (au réel).

C'est bien en effet de là que le savoir porte le faux à être, et même à être là, soit *Dasein* à t'assâiner jusqu'à ce qu'en perdent le souffle tous les participants de la cérémonie.

À vrai dire, ce n'est que du faux à être qu'on se préoccupe en tant que telle de la vérité. Le savoir qui n'est pas faux, s'en balance.

Il n'y en a qu'un où elle s'avère en surprise. Et c'est pourquoi il est considéré comme d'un goût douteux, quand c'est bien de la grâce freudienne qu'il produit quelques pataqu'est-ce dans le discours.

C'est à ce joint au réel, que se trouve l'incidence politique où le psychanalyste aurait place s'il en était capable.

Là serait l'acte qui met en jeu de quel savoir faire la loi. Révolution qui arrive de ce qu'un Savoir se réduise à faire symptôme, vu du regard même qu'il a produit.

Son recours alors est là vérité pour laquelle on se bat.

Où s'articule que l'effet de vérité tient à ce qui choit du savoir, soit à ce qui s'en produit, d'impuissant pourtant à nourrir le dit effet. Circuit pas moins voué à ne pouvoir être perpétuel qu'aucun mouvement, — d'où se démontre ici aussi le réel d'une autre énergétique.

C'est lui, ce réel, l'heure de la vérité passée, qui va s'ébrouer jusqu'à la prochaine crise, ayant retrouvé du lustre. On dirait même que c'est là la fête de toute révolution : que le trouble de la vérité en soit rejeté aux ténèbres. Mais au réel, il n'est jamais vu que du feu, même ainsi illustré.

⁽⁹⁶⁾QUESTION VII : Gouverner, éduquer, psychanalyser sont trois gageures impossibles à tenir. Pourtant cette perpétuelle contestation de tout discours, et notamment du sien, il faut bien que le psychanalyste s'y accroche. Il s'accroche à un savoir — le savoir analytique — que par définition il conteste. Comment résolvez-vous — ou pas — cette contradiction ? Statut de l'impossible ? L'impossible, c'est le réel ?

REPONSE : Pardon si, de cette question encore, je n'atteins la réponse qu'à la rhabiller de mes mains.

Gouverner, y éduquer, psychanalyser sont gageures en effet, mais qu'à dire impossibles, on ne tient là que de les assurer prématurément d'être réelles.

Le moins qu'on puisse leur imposer, c'est d'en faire la preuve.

Ce n'est pas là contester ce que vous appelez leur discours. Pourquoi le psychanalyste en aurait-il au reste le privilège, s'il ne se trouvait les agencer du pas, le même qu'il reçoit du réel, à pousser le sien ?

Notons que ce pas, il l'établit de l'acte même dont il l'avance ; et que c'est au réel dont ce pas fait fonction, qu'il soumet les discours qu'il met au pas de la synchronie du dit.

S'installant du pas qu'il produit, cette synchronie n'a d'origine que de son émergence. Elle limite le nombre des discours qu'elle assujettit, comme j'ai fait au plus court de les structurer au nombre de quatre d'une révolution non permutative en leur position, de quatre termes, le pas de réel qui s'en soutient étant dès lors univoque dans son progrès comme dans sa régression.

Le caractère opératoire de ce pas est qu'une disjonction y rompt la synchronie entre des termes chaque fois différents, justement de ce qu'elle soit fixe.

À la vérité là n'a lyse à faire de son nom ce qui, dans le proverbe que vous agitez après Freud, s'appelle guérir et qui fait rire trop gaiement.

Gouverner, éduquer, guérir donc qui sait ? par l'analyse, le quatrième à y rabattre d'y faire figure de Lisette : c'est le discours de l'hystérique.

Mais quoi ! l'impossibilité des deux derniers s'en proposerait-elle sous le mode d'alibi des premiers ? Ou bien plutôt de les résoudre en impuissance ?

⁽⁹⁷⁾Par l'analyse, là n'a lyse, permettez ce jeu encore, que l'impossibilité de gouverner ce qu'on ne maîtrise pas, à la traduire en impuissance de la synchronie de nos termes : commander au savoir. Pour l'inconscient, c'est coton.

Pour l'hystérique, c'est l'impuissance du savoir que provoque son discours, à s'animer du désir, – qui livre en quoi éduquer échoue.

Chiasme frappant de n'être pas le bon, sinon à dénoncer d'où les impossibilités se font aise à se proférer en alibis.

Comment les obliger à démontrer leur réel, de la relation même qui, à être là, en fait fonction comme impossible ?

Or la structure de chaque discours y nécessite une impuissance, définie par la barrière de la jouissance, à s'y différencier comme disjonction, toujours la même, de sa production à sa vérité.

Dans le discours du maître, c'est le plus-de-jouir qui ne satisfait le sujet qu'à soutenir la réalité du seul fantasme.

Dans le discours universitaire, c'est la béance où s'engouffre le sujet qu'il produit de devoir supposer un auteur au savoir.

Ce sont là vérités, mais où se lit encore qu'elles sont pièges à vous fixer sur le chemin d'où le réel en vient au fait.

Car elles ne sont que conséquences du discours qui en provient.

Mais ce discours, il a surgi de la bascule où l'inconscient, je l'ai dit, fait dynamique à le faire fonction en « progrès », soit pour le pire, sur le discours qui le précède d'un certain sens rotatoire.

Ainsi le discours du maître trouve sa raison du discours de l'hystérique à ce qu'à se faire l'agent du tout puissant, il renonce à répondre comme homme à ce qu'à le solliciter d'être, l'hystérique n'obtenait que de savoir. C'est au savoir de l'esclave qu'il s'en remet dès lors de produire le plus-de-jouir dont, à partir du sien (du sien savoir), il n'obtenait pas que la femme fût cause de son désir (je ne dis pas : objet).

D'où s'assure que l'impossibilité de gouverner ne sera serrée dans son réel qu'à travailler régressivement la rigueur d'un développement qui nécessite le manque à jouir à son départ, s'il le maintient à sa fin.

C'est au contraire d'être en progrès sur le discours universitaire que le discours de l'analyste lui pourrait permettre de cerner ⁽⁹⁸⁾ le réel dont fait fonction son impossibilité, soit à ce qu'il veuille bien soumettre à la question du plus-de-jouir qui a déjà dans un savoir sa vérité, le passage du sujet au signifiant du maître.

C'est supposer le savoir de la structure qui, dans le discours de l'analyste, a place de vérité.

C'est dire de quelle suspicion ce discours doit soutenir tout ce qui se présente à cette place.

Car l'impuissance n'est pas la guise dont l'impossible serait la vérité, mais ce n'est pas non plus le contraire : l'impuissance rendrait service à fixer le regard si la vérité ne s'y voyait pas au point de s'envoyer... en l'air.

Il faut cesser ces jeux dont la vérité fait les frais dérisoires.

Ce n'est qu'à pousser l'impossible en ses retranchements que l'impuissance prend le pouvoir de faire tourner le patient à l'agent.

C'est ainsi qu'elle vient en acte en chaque révolution dont la structure ait pas à faire, pour que l'impuissance change de mode bien entendu.

Ainsi le langage fait novation de ce qu'il révèle de la jouissance et surgir le fantasme qu'il réalise un temps.

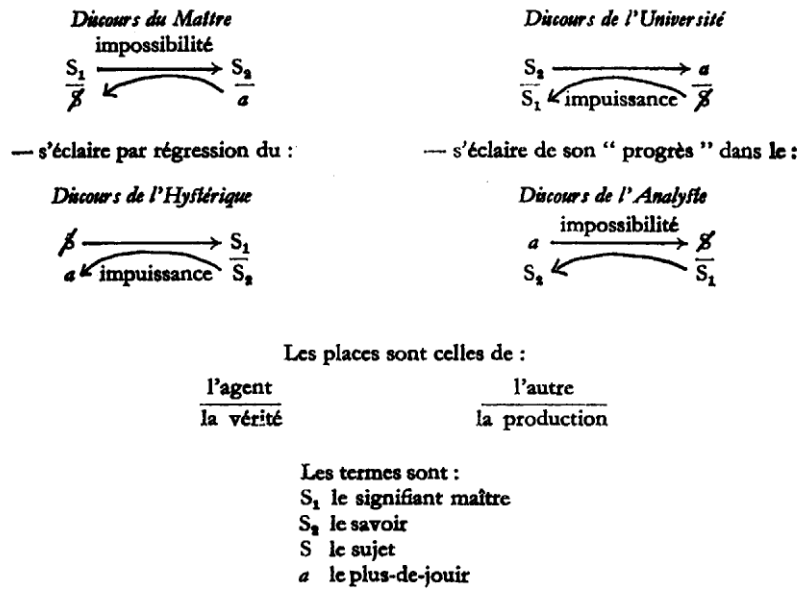
Il n'approche le réel qu'à la mesure du discours qui réduise le dit à faire trou dans son calcul.

De tels discours, à l'heure actuelle il n'y en a pas des tas.

⁽⁹⁹⁾Note sur la réponse à la VII^{ème} question.

Pour faciliter la lecture, je reproduis ici les schèmes structuraux des quatre « discours » qui ont fait cette année le sujet de mon séminaire. Pour ceux qui n'en ont pas suivi le développement.

Discours de « l'envers de la psychanalyse »



Parue dans Maud Mannoni, Ce qui manque à la vérité pour être dite, Paris, Denoël, 1988, p. 188.

<FAC-SIMILE ABSENT>

J'avais donc reçu une lettre où il ne s'agissait pas au premier chef de m'emmerder. J'ai failli t'en remercier en ces termes.

Et puis les choses ont repris leur cours.

Donne-moi quelque chose pour *Scilicet*. C'est évident qu'il faut que tu y sois et Dominique s'il veut aussi.

N'as-tu pas déjà assez fait pour Wilden ?

Je reviens peut-être reposé, t'aimant bien.

J. L.

Ce 30-VIII-70

Paru dans Scilicet n° 2/3, Paris, Senil, 1970, pp. 3-6.

En manière d'excuse
à l'École

Le numéro 2-3 de *Scilicet* paraît en retard : c'est de mon fait.

Une part de ce que je lui destinais, je l'ai transcrite en deux préfaces, dans un calcul de ce que les lieux en fussent juste assez déplacés pour faire mesure à ce qu'il fallait remettre à sa place.

Ainsi passa l'échéance de Noël 69.

Le reste concernait trop ce qui m'était arrivé de l'E.N.S. dont on se souvient peut-être, tandis que de la mascarade à laquelle j'avais contribué, et des deux mains : dans *le Monde* et dans les *Lettres françaises*, abattre le jeu ne s'imposait pas.

Dire les ficelles en cette farce eût été un défi de s'appuyer sur leur déni qui suffit pour qu'on sache, et défi sans mérite puisqu'à ce jeu j'avais laissé courir.

Il eût fallu que plus m'importassent ceux qui plus ne me supportaient. Outre que nulle s'en avérait la suite.

Ce pli de dédain ne se soutient que d'une occasion où son parti pris fut assez critique pour d'autres, de ce que j'eusse d'eux la charge, pour que le reproche qu'ils ne m'en font pas, me rende distrait à l'affront.

La facture de ces choses, je la laisserai à l'historien, sans me croire obligé à m'en faire l'annaliste.

Pour mon action, elle se jugera du terme dont j'assigne le discours analytique, à me tenir à ce que je fais tel.

C'est à la mesure du point d'acte qu'il atteint dans le symbolique, que se démontre le réel.

On le comprendra à lire en partie I les actes du congrès tenu par l'École en 1969 à l'hôtel Lutétia.

⁽⁴⁾Congrès où aboutit, frayée du mois de mai dont on parle, quoique l'ayant bien précédé, ma proposition dite du 9 octobre 1967.

Viennent, partie II, les réponses dont m'a surpris un enquêteur de la radio belge, M. Georgin.

Surprise que je ne relève pas seulement de m'y être laissé prendre (ce dont je les introduis), mais d'y maintenant trouver l'effet d'une audience sans incarnation.

Pourquoi de ce que s'avère qu'elles soient séparables, se refuser au piquant d'y faire épreuve à « l'incompréhensible à quelqu'un de normalement constitué » ?

Si cela veut dire échapper à la régie du discours universitaire, on ne l'évite pas à se faire auteur. Mais me trompés-je à ressentir dans la radiophonie une route à l'action qui s'en dispenserait ?

Car je mets en place ici ce que « je ne savais pas », – je mets les guillemets pour ceux qui savent ce qui a tourné autour de ces mots de ma doctrine –, ce que « je ne savais pas » de ma part dans l'actuelle révolution.

Dont je suis, mais pas l'auteur.

Des articles suivent dont le groupement en trois parties est à reconnaître.

Non signés, selon ce que cette revue a inauguré, ceci bien plus encore à rappeler : d'avant mai.

D'une délibération tranchant d'une voie, elle sans problème, sur l'indication du déclin de l'auteur.

Ce qui, je le précise une fois de plus, n'exige pas l'anonymat, mais la non-identification. À ce que se prouve la formation, pas l'auteur.

D'où les membres de l'École ont intérêt, semble-t-il, à sauter le pas, puisque, tant que cette formation ne s'est pas prouvée, ils ne sont membres que d'une École qui n'a rien d'autre pour elle que d'exister : alors qu'ils ont de moi ceci à leur portée contre l'évangile de l'époque, qu'exister ce n'est pas grand-chose et qu'en tout cas ça ne prouve rien.

Ce qui confirme que rien ne fasse preuve *contre* une existence quelconque. Il n'y a preuve que du *pour*.

Si pressant donc que soit cet intérêt des membres, il ne rend ⁽⁵⁾pas vain l'appoint que, pour témoigner de sa formation, l'École peut recevoir de non-membres.

Il y en a bien quatre ici dont les noms (à leur gré dans ce cas) se trouveront, puisque ce numéro double clôt l'année, à la fin du volume.

Si ce qui vient dans ce numéro reste connexe à mon discours, ce n'est pas qu'il n'y en ait d'autres qui dans l'École soient formateurs. Ils seront bienvenus, je le promets, à se produire.

Pour le dehors, on trouvera dans mes réponses radiophoniques articulés assez les discours non-analytiques que j'ai définis cette année d'une consistance dont rend raison celui que j'instaure de l'analyse, pour que quiconque puisse estimer ce qu'il doit à la formation de l'École, qu'on entende là : ce qu'il doit lui apporter, même à n'y être pas inscrit.

Que les contribuants étrangers doivent se maintenir dans le futur, c'est l'occasion de mettre en relief ce qui appert de ce qu'hors de notre École, il n'y a que des associations d'analystes.

Or c'est un fait qu'il en résulte un type de publication par quoi la psychanalyse ne semble éprouvée qu'à compte d'auteur.

À qui ne saute aux yeux que ce qui s'y est produit jusqu'à présent de travaux, n'est voué qu'à diffuser, j'allais écrire : à diffamer le nom du signataire.

Ici je m'interroge si c'est seulement d'avoir tardé, que ce numéro manque à la revue critique de ce qui résulte de cela comme travail ?

De l'ouvrage de Serge Leclaire (pour nous en tenir au meilleur) qui trouve ici son compte-rendu, – mais aussi bien lui-même a su se faire attendre des avertis –, au dernier de Maud Mannoni qui trouve à renouveler les abords du psychiatre et va nous attendre, combien d'autres eussent fait matière à une critique qui sût s'y égarer ?

Nous en fallait-il un modèle ?

C'est ce qu'on mesurera au parti qu'a tiré Michèle Montrelay, analyste de l'École (nouvelle formule), d'un ouvrage obtenu d'une toute autre formation.

Qu'on y apprécie ce qui d'original se dispense « à propos ».

⁽⁶⁾À propos de l'ouvrage dont cette critique fait le mérite (en le numéro de juillet de la revue *Critique*).

Ce n'est pas biais indigne à faire preuve du dégel qu'un travail spécifié de notre formation apporte en le problème de la sexualité féminine : resté bloqué depuis que Jones en eut fait pièce à Freud.

La plainte que je ressasse qu'on me détourne plus souvent qu'on ne me devance, est ici désarmée.

Non sans que m'en revienne l'écho nostalgique de ce qu'un certain congrès d'Amsterdam pour quoi j'avais proposé ce sujet, y ait préféré de prendre le vent d'un fâcheux retour au bercail.

Il fallait encore du temps pour que ce réel que j'ai promu dès mes prémisses au rang de catégorie (et dont les badauds me décriaient de ne pas le voir venir), je rendisse clair qu'il ne se livre qu'à l'acte qui force le fantasme dont s'assoit la réalité. *Scilicet* l'acte psychanalytique en reste loin, quoique hors de lui, ce soit impossible : le réel quoi ! Interdit aux tricheurs.

Un écho : mon discours de clôture au congrès tenu par l'École en avril de cette année 1970, marque en dernière partie comment se formulait son travail avant un changement majeur, dont je remets l'énonciation à l'an qui vient.

Je déclare concurremment laisser la charge de ce qui s'appelle rédaction à ceux-là dont la liste qui termine ce numéro, dit qu'ils contribuèrent, membres ou non-membres de l'École, à *Scilicet*, première année.

Septembre 1970

Jacques Lacan,
directeur de l'E.F.P.

In Scilicet, n° 2/3, p. 400.

Ont contribué à la première année de *Scilicet* :

René Bailly, Jean Pierre Bauer, Claude Conté, Claude Dumézil René Ebtinger, Solange Faladé, Pierre Fiszlewicz, Pierre Legendre, Maud Mannoni, Octave Mannoni, Pierre Markovitch, Paul Mathis, Charles Melman, Jacques Nassif, Philippe Nemo, Jacqueline Nerzic, Mustapha Safouan, Jean Claude Schaetzel, Daniel Sibony, Christian Simatos, René Tostain.

Ils se font ainsi la tête, soit premier pas, mais thèse aussi, de ce qu'une publication épisodique doit à l'École.

Comme firent ceux de Bourbaki pour leur publication monumentale.

C'est qu'à choses telles (et toutes proportions gardées), on ne contribue pas en son nom, sauf à leur faire de ce qu'on l'efface, véhicule.

Dans mon cas, c'est malgré :

J.L.

13.X.70

Paru dans l'Annuaire de l'École freudienne de Paris, 1975, p. 19.

L'École dont on doute aussi peu qu'elle soit freudienne que de Paris, a trouvé enfin son local.

De quelques agents qu'ait pris corps ce qui y fit six ans obstacle, il faut reconnaître que ce ne fut pas au détriment d'un seul groupe, mais aux dépens de tous ceux qui se soutiennent d'un enseignement, en France s'entend.

Il est des émissions impudentes, une veulerie intellectuelle qui depuis 1957 ont rabattu leur ton.

Elles y ont gagné de pouvoir garder figure dans la conjoncture présente.

Ceci devrait suggérer dans la psychanalyse quelque retour sur son affaire. Y viendra-t-on ?

Un demi-siècle après que Freud l'ait dotée de sa seconde topique, rien ne s'enregistre de son fait, qui soit plus sûr que celui troublant de sa persistance.

Inflation notoire qui, à s'épauler de l'époque, rend le vraisemblable plus tentant que le véridique.

Sans l'assiette d'une formation où l'analyse s'articule d'un décalage du discours dont Lacan dresse l'acte, nul n'y passera à la tentative contraire.

Quand la mainmise universitaire montre besoin à se contenter de notre moindre semblant.

Tous les « espoirs » seront donc à l'aise ailleurs que dans notre École.

Mais ils y trouveraient ceux à qui dix ans, ni seize, ni dix-huit, n'ont paru négociables, d'un travail grâce à quoi il y a du psychanalyste encore à la hauteur de ce que suppose qu'on lui fasse signe : de ce qu'on sait au moins.

j. l.

Parue dans Maud Mannoni, Ce qui manque à la vérité pour être dite, Paris, Denoël, 1988, p. 189.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Bien chère Maud

J'approuve ton texte dans son équilibre, dans sa forme, dans la mesure.

Si tu me permets

J. Lacan

Ce 1^{er} III . 71

P. S. J'ose dire qu'une des faces de mes regrettées « présentations » de malades est de démontrer ce qu'ils doivent pour la plupart en fait de ravages à leur prise en charge dite médicale. Oh là là... C'est un point que tu touches et que tu fais fort bien sentir. Entre autres.

Il paraît pourtant que, ce faisant, je ne leur nuis pas. Me dit-on. Et même que « le service » goûte mal cet effet. Enfin...

Cette intervention du Dr Lacan a eu lieu le 21 avril 1971 à Tokyo, dans les locaux de l'éditeur Kobundo, qui a publié la traduction japonaise des Écrits, et à l'occasion d'une rencontre organisée par le Pr. Takatsugu Sasaki, avec l'équipe de traducteurs qu'il avait réunis autour de lui pour les Écrits. La transcription de cette intervention du Dr Lacan a été établie, à partir d'un enregistrement aujourd'hui perdu, par M. Philippe Pons, correspondant à Tokyo du journal Le Monde. C'est grâce au Pr. Sasaki qui a conservé cette transcription que ce document nous est parvenu. Ce texte a été traduit en japonais par le Pr. Sasaki, qui l'a fait publier sous le titre de « Discours de Tokyo », conjointement avec la traduction de « Radiophonie » réalisée par Mr Takubiko Ichimura, dans un livre édité en 1985 par Kobundo, et intitulé « Discours de Jacques Lacan ». Photocopie pp. 1-21.

⁽¹⁾ Dr Jacques Lacan :

L'École Freudienne de Paris, dont les *Écrits* ne prétendent pas être le programme, est sortie de deux scissions qui se sont produites à l'intérieur du groupe psychanalytique de Paris. J'appelle groupe quelque chose de très général, simplement le fait qu'il y ait des psychanalystes à Paris. Il y a eu une première scission qui a abouti à la séparation de deux choses : l'une qui s'appelait l'Institut de Psychanalyse de Paris et l'autre qui s'appelait la Société Française. Quand je suis venu au Japon, il y a onze ans, je faisais partie de la Société Française de Psychanalyse. Ces sortes de scissions dans l'histoire des groupes de Psychanalyse en Europe ne sont pas rares. Prenons le cas de la Suisse, il y a plus d'un groupe et ces groupes sont reliés d'une manière très lâche.

Il s'est trouvé que pour des raisons contingentes, liées à des choses assez secondaires, comme des rivalités personnelles, c'est à la suite de ça que s'est produite cette première scission. Mais pour des raisons aussi très contingentes, un de ces groupes n'est pas resté dans ce que l'on appelle l'Association Internationale de Psychanalyse. Cela à cause des relations personnelles qu'une personne, qui est tout de même très oubliée, qui s'appelait la Princesse Marie de Grèce, entretenait avec Anna Freud. Ces relations personnelles ont fait qu'au lieu que ces deux Sociétés soient reconnues, ce qui aurait été le cas normal, on a argué d'une minutie juridique, à savoir que nous en étions sortis en donnant notre démission, ce qui était correct de donner notre démission de la société précédente, mais au point de vue formel ça nous excluait. Si l'Association Internationale avait joué un jeu normal, elle aurait considéré que c'était là un accident, et elle nous aurait reconnus comme l'autre groupe. Cela a eu des conséquences curieuses ; il y a des gens parmi nous qui sont restés nostalgiques à propos de cette séparation et qui ont tout fait pour rentrer dans cette Association Internationale.

⁽²⁾ Et c'est là que ce qui s'était développé depuis dix ans de mon enseignement a pris son importance, à savoir que ce que j'enseignais était tout à fait distinct par rapport à ce qui faisait le ton de ce qui se faisait dans la sphère de la psychanalyse anglo-américaine. Ce n'est pas là une chose surprenante, Freud l'avait prévue, Freud avait prévu que la psychanalyse subirait un infléchissement très important du fait d'être prise dans le système de pensée de la société américaine. Il y en a des traces écrites dans son œuvre. Il avait prévu la chose. Et c'est de la façon la plus déclarée que les choses se passent ainsi. C'est à savoir que quelqu'un comme Heinz Hartmann, qui fait la loi à la Société de New York, a nettement dit que ce qui devait faire le programme de la psychanalyse, de son travail et de son enseignement, devait consister à la faire rentrer dans les cadres, les concepts qu'il appelle lui-même la psychologie générale. C'est une chose qui a été dite et écrite et constitue le programme de l'école américaine, pour autant qu'elle suit le mouvement de New York – et dans l'ensemble l'école américaine suit avec plus ou moins de distance. Les États Unis c'est très grand, et cela offre une certaine diversité ; néanmoins quelque chose est resté des méthodes impératives que les émigrés d'Allemagne ont héritées d'un certain style universitaire qui est celui de l'Allemagne. Il est certain que ce groupe, que je connais très bien puisque je les ai vus dans les années qui ont précédé la guerre entre 33 et 38 – je les ai tous vus passer à Paris, je veux dire que je me suis même occupé d'eux –, a donné l'impulsion à partir de la guerre à la psychanalyse américaine.

Le fait de ce qui s'est passé en 63, d'un besoin impérieux qui s'est manifesté parmi des gens qui étaient mes collègues, professeurs à la Sorbonne, de rentrer dans l'Association Internationale, leur a fait faire des concessions sur le sujet de ce en quoi mon enseignement se distinguait radicalement de ce qui faisait la loi, donnait le ton dans la psychanalyse américaine et dont on peut dire par exemple que Anna Freud, dans sa façon de traiter la psychanalyse des enfants, a poussé les choses à un ⁽³⁾degré qui s'harmonise très bien avec le programme de la Société de New York.

C'est à ce moment là que dans ces conditions et vu la tournure que prenaient les choses, j'ai moi-même dit que je ne continuerai plus l'enseignement que je donnais et qui était, il faut le dire, la vraie vie de la Société Française de Psychanalyse ; il est évident que c'est mon enseignement qui lui donnait son poids et son ton. Il n'y avait personne d'autre que moi à y donner à proprement parler un enseignement. Ce qu'apportaient les professeurs à la Sorbonne, que je n'ai pas à nommer, était vraiment de l'ordre de la répétition à thèmes, je dois dire assez usés, et qui ne manifestaient pas une grande fécondité. C'est à la suite de quoi, j'ai déclaré que je n'avais plus à continuer mon enseignement dans les conditions où les choses s'engageaient. Je l'ai fait sans avoir aucune garantie quant à l'avenir.

Il se trouve qu'à ce moment-là on m'a proposé de poursuivre mon enseignement dans une certaine 6^e section de l'École Pratique des Hautes Études où il se trouve que je suis le collègue de gens comme Lévi-Strauss. Devant le fait que des gens qui avaient été mes élèves restaient avec moi et ne s'engageaient pas dans la voie du retour à la Société Internationale je me suis trouvé, si je puis dire, en charge d'eux et j'ai fondé ce qui s'appelle, ce que j'ai appelé puisque c'est moi qui lui ai donné son nom, l'École Freudienne de Paris. Il est certain que l'appeler Freudienne dans ces conditions, je veux dire en me séparant d'une association internationale qui prétend avoir le monopole de l'héritage freudien, je m'offrais une contestation, même juridique à l'occasion. Il est remarquable qu'il n'y en ait pas eu trace. Je veux dire que personne à Paris n'a osé contester que mon enseignement fut freudien. C'est ce que je peux dire quant à la situation actuelle de l'École.

Il y a beaucoup de gens, même dans les autres groupes, qui voient un faible avantage à être reliés à l'Association Internationale. J'en connais plus d'un qui ne mettent jamais les pieds dans les congrès et qui ont une certaine aversion pour ces ⁽⁴⁾manifestations. Ce qui est certain c'est que tous ceux qui, à quelque titre, ont goûté de mon enseignement, même quand ils font partie d'un autre groupe, car il s'est trouvé que pour des raisons d'ambition personnelle, certains m'ont juridiquement abandonné, même ceux-là se trouvent de leurs propres aveux très mal à l'aise dans les manifestations de ce qui domine dans l'Association Internationale, c'est-à-dire où les communications reposent sur des présupposés, sur des principes, sur ce qu'il faut bien aussi appeler des préjugés, c'est-à-dire des jugements fondamentaux qui ne sont jamais discutés.

Les choses qui s'énoncent dans ces congrès les mettent très mal à l'aise à partir du moment où ils se sont trouvés régler leur pratique sur certains principes que j'énonce, et dont il faut bien que je marque, que je souligne, que ce n'est pas rien que toute cette construction, disons, que j'ai faite au cours de ces années, ça dure depuis un bout de temps et même un petit peu trop à mon gré, enfin nous sommes dans la dix-huitième année de cet enseignement. Cet enseignement tel qu'il est, avec ce qui peut vous sembler abstrait, enfin tout dépend avec quelle oreille vous pouvez lire ces choses.

Parmi vous personne n'est psychanalyste. C'est fâcheux. Cela pourrait aider certaines choses. Néanmoins, comme ce psychanalyste serait formé selon les principes qui doivent, – je n'en sais rien, dont je suppose qu'ils doivent dominer ici – quelque chose qui doit émaner d'une façon plus ou moins directe de l'École américaine, ce serait aussi une difficulté. Ce qui rend si pénible, pour ceux qui ont goûté de mon enseignement, un certain style d'énonciation, de visée donnée à leur pratique, c'est que ces choses qui peuvent vous paraître hautement abstraites – c'est le plus mauvais mot, ce n'est pas abstrait, ce sont toujours des choses très concrètes, – ces choses que, si vous n'êtes pas analyste vous

pouvez très difficilement imaginer, à savoir ce qu'est l'expérience de ce que nous appellerons l'expérience du divan. À savoir ce qui se passe quand quelqu'un est là, dans le cabinet de l'analyste, sur le divan et une fois entré dans cette ⁽⁵⁾sorte d'artifice car c'est bien évidemment un artifice, la psychanalyse ; il ne faut pas s'imaginer ça comme quelque chose qui serait la découverte de je ne sais pas quel cœur de l'être ou de l'âme. Au nom de quoi cela se produirait-il ?

La psychanalyse n'est pas une ascèse, c'est une technique, un artefact très précis qui est destiné à entrer dans quelque chose dont il s'agit justement de concevoir la nature véritable. Pour que ça puisse marcher dans les conditions où ça marche, c'est dire que l'on est dans une situation qui est celle-ci : des gens viennent demander quelque chose dont ils n'ont eux-mêmes aucune espèce d'idée ; ce qu'ils demandent, c'est je ne sais pas quoi de vague qui a au moins chez certains l'appui de certains symptômes dont ils souffrent et dont ils voudraient bien se débarrasser. Le psychanalyste est dès lors considéré comme une sorte de puissance obscure qui doit avoir le moyen de faire des merveilles. C'est évidemment pas quelque chose sur quoi nous jouons. Je veux dire par là que tout de même il faut rendre cette justice à la psychanalyse qu'elle n'essaie pas de jouer sur cette dimension de la suggestion et de la croyance et de la confiance ; de la prise en main, de la direction de ce qu'on appelle le patient. Si c'était cela, il y a longtemps que la psychanalyse serait disparue de ce monde comme c'est arrivé pour certaines techniques qui jouaient sur ce rapport humain.

La psychanalyse est une technique assez précise qui joue sur cette règle qu'on donne au patient de dire ce qui lui vient à dire. Naturellement, on l'oriente un peu vers ce qui pourrait être intéressant, on lui apprend à aller un peu plus loin que les rapports dits de l'aveu ne le comportent. On leur dit que cela vaut mieux qu'ils ne s'arrêtent à rien, même des choses qui peuvent leur paraître indifférentes ou malpolies, qu'ils les disent, comme ça leur vient à l'esprit. Que, à partir de cette pratique, quelque chose s'établisse qui est infiniment plus riche et plus compliqué, ça a tout de suite frappé les gens qui se sont mis à opérer avec cette pratique : c'est ce qu'on appelle le transfert.

⁽⁶⁾Le transfert est alors quelque chose de tout à fait autre que cet accrochage de la confiance et de la foi en l'analyste, dans la mesure où, précisément, on l'analyse. Il y a une chose certaine, c'est que c'est quelque chose de très obscur que cette réalité du transfert ; et il vaudrait mieux savoir ce qu'on fait et qu'on mette l'accent sur ce qu'il en est de l'analyse de transfert. Il est bien certain qu'à en parler d'une certaine façon et à en faire la théorie d'une certaine façon, on aboutit à des choses très obscures et systématiques qui débouchent sur des impasses. Ceci est parfaitement repéré depuis toujours. Si on a parlé de névroses de transfert, c'est bien parce qu'on a vu justement que le transfert ne se maniait pas aussi aisément qu'on le pensait. À le manier d'une certaine façon, on l'éternise. On établit quelque chose qui est en quelque sorte une nouvelle forme de névrose, qui devient le tissu même des rapports de celui qui est analysé avec celui qui l'analyse.

Ce que j'ai enseigné a tout de même cet effet que cela permet d'entendre d'une manière tout à fait différente ce que dit le patient. Pour ne pas compliquer les choses, limitons nous à l'appeler le patient ; ce qui est une assez mauvaise formule, et vous devez savoir que je l'appelle le psychanalysant ; ce qui n'est pas une chose faite pour étonner une oreille habituée à la langue anglaise, malgré qu'il y ait là un gérondif, qui veut dire « celui qui doit être psychanalysé », cela a tout de même un avantage sur le mot français jusqu'ici usuel, à savoir de l'appeler le psychanalysé ; parce qu'en réalité on aurait bien tort de l'appeler le psychanalysé tant qu'il ne l'est pas, et il ne l'est peut-être qu'à la fin. Tant qu'il ne l'est pas appelons-le le psychanalysant en français, cela mettra un peu plus l'accent sur quelque chose d'actif car il est bien certain que le psychanalysant n'est pas un pur et simple patient, mais qu'il a un travail à fournir, mais ce travail il s'agit de ne pas le laisser se perdre, à savoir de reconnaître ce qui se passe. Il est tout à fait frappant pour les gens qui suivent mon enseignement, combien de fois ça arrive que des gens qui suivent des patients – ⁽⁷⁾revenons

à notre ancienne dénomination – ou en ont en analyse, m'apportent le témoignage que ce que je viens de dire dans mon dernier séminaire, ça leur a été dit mais textuellement, comme par miracle, par un malade quarante huit heures avant. Il est probable que s'il n'y avait pas eu mon séminaire, ils n'auraient littéralement pas entendu ce que le patient disait. Nous en sommes tous là, il y a une façon d'entendre qui fait que nous n'entendons jamais que ce que nous sommes déjà habitués à entendre. Quand quelque chose d'autre se dit, la règle du jeu de la parole fait que simplement nous le censurons. La censure est une chose très banale, cela ne se produit pas seulement au niveau de notre expérience personnelle, cela se produit à tous les niveaux de ce que nous appelons nos rapports avec nos semblables, à savoir que ce que nous n'avons pas déjà appris à entendre, nous ne l'entendons pas. Nous ne nous apercevons pas que tout un morceau, tout un paragraphe de ce qui vient d'être dit, tout son poids particulier, veut dire quelque chose qui n'est bien entendu pas le texte. C'est là que nous entrons dans ce qui est important dans ce que j'enseigne : il *veut* dire mais ça ne suffit pas de vouloir. On veut dire mais ce qu'on veut dire est en général raté. C'est là que l'oreille du psychanalyste intervient à savoir qu'il s'aperçoit de ce que l'autre vraiment voulait dire. Et ce qu'il voulait dire, en général, ce n'est pas ce qui est dans le texte.

Je ne sais pas ce qu'est la linguistique au Japon, sur quels registres vous travaillez. Dans mon enseignement, la linguistique n'a qu'une valeur de référence initiatrice. Il faut bien dire que si je n'avais pas eu le public que j'avais, à savoir des médecins ou des psychologues, c'est-à-dire des gens absolument incultes, – je ne dis pas incultes linguistiquement, je dis incultes tout court ; ils ne savent rien –. C'est de là qu'il fallait que je parte. Il fallait que je parte de là parce que c'est là ce que dans mon langage signifie le retour à Freud. Cela ne veut pas du tout dire qu'il faut reculer, revenir à je ne sais quelle imagination ou pureté primitive.

⁽⁸⁾S'il y avait eu depuis Freud, et il y a eu depuis Freud des choses vraiment nouvelles, il est certain que je n'y vois non seulement aucun obstacle mais que je suis très intéressé. Par exemple il est clair que ce qu'a apporté Mélanie Klein malgré que ce soit exprimé de manière absolument sauvage, c'est tout de même quelque chose de pris dans l'expérience qui est tout à fait saisissant et qu'il faut essayer de comprendre d'une manière conceptuellement saisissable et non pas d'une obscurité telle qu'elle le présente. Malgré tout ça porte la marque d'une expérience, d'une expérience vive, d'une chose qu'elle a osé avec les enfants. On peut le discuter du point de vue thérapeutique, enfin ce qui est certain c'est que ça a donné des résultats et ça n'a pas eu les effets qui quelques fois, quand on entend du dehors la manière dont elle manie ces enfants, on pourrait croire que cela pourrait avoir des conséquences redoutables, il n'en est certainement pas le cas. C'est très bien toléré, et extrêmement fécond cette analyse.

Donc ce n'est pas un retour à Freud en lui-même. C'est simplement parce que je pense que Freud a d'abord été lu de la façon dont on peut lire n'importe quoi qui se présente comme nouveau à savoir en le tirant complètement du côté des notions déjà reçues. Il s'agissait de quelque chose d'absolument subversif. Il a fallu à tout prix qu'on construise des petits schémas mentaux qui permettaient en fin de compte de ne pas bouger, de rester sur les mêmes pensées de l'homme, qu'on pouvait avoir sur ce qu'il en est de l'homme, qu'avant. Il fallait à tout prix qu'on y reste. De sorte qu'on a lu Freud en y lisant ce qu'on voulait y lire et entendant absolument pas ce qui pourtant était là écrit en clair. Il y a quand même trois livres initiaux qui sont : *L'interprétation des rêves*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et *Le mot d'esprit*.

Malgré tout le lecteur, au moins le lecteur occidental, et extrême-oriental aussi je pense, il lui faut de l'âme. L'âme c'est quelque chose qui doit exister, qui est détachable du corps et qui doit avoir ses règles propres. Je sais bien que pour vous la tradition est différente et qu'il vous a fallu avoir les ⁽⁹⁾occidentaux sur le poil, si j'ose dire, pour commencer à parler de psychologie ; il n'y a pas à proprement parler d'enseignement de psychologie, il y a

l'enseignement d'un certain nombre de pratiques diverses de méditation. Mais dans l'Université en occident depuis qu'elle existe, c'est-à-dire la fin du Haut Moyen Âge, la psychologie a pris sa place avec un certain nombre d'autres choses et que le résultat a été certains présupposés qui sont passés dans la conscience commune et sont devenus quelque chose d'absolument essentiel.

Si vous n'entrez pas dans la lecture de Freud avec les préjugés psychologiques, et peut-être avez-vous plus de chance que les occidentaux de le faire, il ne peut pas manquer de vous frapper qu'on ne parle que de choses qui sont des mots. Quand on parle de *L'interprétation des rêves* qu'est-ce que Freud en dit ? Dès le début, il le dit : « le rêve c'est un rébus ». Quand je dis retour à Freud, je dis lisez ce qui est vraiment écrit sans commencer immédiatement par essayer de voir ce que c'est que cette boule de coton qui s'appelle l'inconscient et dont il s'irradie quelques plumes qui seraient alors le conscient. Ne vous faites pas des schémas qui reposent toujours sur l'idée qu'il y a une substance appelée âme qui a sa vie autonome, car c'est ça qu'on ne peut plus empêcher les gens de penser, c'est que l'âme a sa vie distincte et on est tout près de l'idée que c'est elle la vie tout simplement, que c'est elle qui anime le corps. On a lu Freud comme ça à savoir que l'inconscient est une substance.

Le début de ce qui fut mon enseignement, et je me suis mêlé de ces choses en ayant pris mon temps, j'ai commencé en 51, j'avais derrière moi douze à treize ans de pratique, je ne vois pas pourquoi j'aurais enseigné des choses prématurément, c'est après que j'ai eu une certaine expérience d'analyste et que ce soit accompagné d'une lecture de Freud, assez dépourvue de préjugés. C'est après cela que j'ai choisi, étant donné le public de médecins que j'avais pour qui c'est encore plus fort que pour les autres justement parce qu'ils sont médecins et qu'ils s'occupent du corps, comme ces corps en fin de compte, c'est quelque chose dont ils ne savent rien : un médecin en sait moins qu'un masseur, ⁽¹⁰⁾ en fin de compte, il est ravi quand on lui parle d'âme. Quand on lui explique que les maladies c'est l'âme, c'est la relation médecin-malade, ils sont dans la jubilation : ils ont trouvé quelque chose qui va justifier leur existence. Le malheureux, c'est que c'est encore pire que ça a pu être depuis toujours. Tout cela s'arrange très bien avec le système religieux général, il n'y a rien, en fin de compte qui soit plus organiciste, qui désire plus que les histoires du corps se résolvent par des petites mécaniques, qui soit plus porté aux explications somatiennes, que l'Église catholique. Malheureusement, il est clair qu'au fur et à mesure que la biologie avance c'est autrement compliqué que les petites idées sommaires qui ont fait la tradition médicale. Quand on met simplement à l'horizon que l'âme par exemple c'est le rapport médecin-malade, ils se trouvent un peu justifiés.

La psychanalyse n'est nullement faite pour encourager cette tendance et elle montre tout autre chose qui n'a rien à faire avec la psychologie d'une façon quelconque. Voilà ce qu'il faut savoir. Et pour le savoir, comme on ne peut pas se battre avec des ombres, je n'ai pas à me battre avec les médecins pour leur dire que leur médecine est imbécile, j'ai choisi de voir ce qu'on pouvait faire à partir de ce que Freud tout à fait génialement avait su entendre. Entendre de qui ? De rien d'autre que de ses hystériques. Au niveau des hystériques il se produit quelque chose de tout à fait exceptionnel, c'est que ce qui se révèle ce sont un certain nombre de phénomènes, je veux dire les mécanismes de ces phénomènes repérables chez bien d'autres mais qui sont obscurcis par toutes sortes de choses dont la première est la psychologie elle-même. Quoi de plus psychologue qu'un obsessionnel ? Il fait de la psychologie à longueur de journée. C'est une des formes de sa maladie.

L'hystérique révèle les dessous de ça. Les dessous consistent très exactement dans cette chose surprenante qu'il y a chez l'homme un certain niveau de phénomènes qu'on ne peut expliquer que par un moyen de traduction. Au sens littéral de ceci, il ne s'agit pas de transposition, il s'agit de traduction, une ⁽¹¹⁾ traduction ne peut exister qu'à partir du langage. Puisque le rêve est un rébus, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire sinon que sous les figures du rêve, il y a des mots. Ou bien Freud ne savait pas ce qu'il disait ou bien ça doit

avoir un sens et le sens ne peut être que sous les figures du rêve, à la fin on doit trouver une phrase. Il se pourrait que l'on soit dans un de ces délires qui ont existé depuis des siècles car on a toujours opéré avec les rêves comme ça. On n'a eu qu'un tort c'est de croire que le rébus était toujours fait avec les mêmes éléments : il faut savoir que quand on rêvait d'un fort vent ou d'une colique ça voulait dire bonheur en amour etc. c'était déjà un rébus mais traduit d'une façon idiote ; on ne sait pas d'où ça vient ces choses. C'est exemplaire dans la mesure où ça permet d'illustrer de ce qui mérite d'être appelé un savoir. Dans l'histoire de l'humanité un savoir c'est toujours quelque chose qui a été traité d'une façon très obscurantiste en fin de compte. C'est ça qui distingue à proprement parler un savoir. Dans tout savoir, il y a du savoir-faire, dont nous savons bien que ce n'est pas si évident.

Nous avons avec Freud une chance, un petit aperçu de quelque chose qui, concernant certains phénomènes, pourrait aboutir à une certaine rigueur scientifique. C'est en ça que ça me paraît intéressant. C'est d'ailleurs la seule chose qui justifie le maintien de ces cadres à l'intérieur desquels fonctionne la psychanalyse. Il y a là une chance d'un abord scientifique de quelque chose qu'il ne s'agit pas de définir prématurément comme un domaine. Je ne suis pas pour dire que c'est le début d'une psychologie scientifique. Ce qu'il y a de scientifique là-dedans, c'est que l'on peut s'appuyer sur quelque chose dont la connaissance est suffisamment éclaircie pour décoller du terme même de connaissance. C'est autre chose. Il y a un monde entre ce qui est une articulation scientifique et ce que de toujours on a mis sous ce terme en fin de compte naturaliste de connaissance.

Que la linguistique ait actuellement ce caractère de champ en fusion, c'est une chose qu'il faut prendre en compte comme elle est, mais dont on a tout de même le sentiment qu'on y obtient sur certains points des résultats. Quand Jakobson arrive à mettre en ⁽¹²⁾ordre le système phonématique du français, c'est un résultat incontestable. Ça n'éclaire pas les fonds de l'âme, la nature humaine, mais c'est parfaitement opératoire. C'est ce qu'il est possible d'articuler phonématiquement en français. C'est une autre espèce de savoir que ce savoir, qui est aussi un savoir, et qui est celui de toute personne qui parle le français.

Quelle est la nature du savoir qu'il y a à parler sa langue ? Rien qu'à poser cette question, cela ouvre toutes les questions. Qu'est-ce que c'est savoir le Japonais ? C'est quelque chose qui contient en soi un monde de choses dont on ne peut pas dire qu'on les sait tant qu'on ne peut pas arriver à l'articuler.

Cette ambiguïté du savoir, arriver à la toucher si bien au niveau de l'opération de la parole, c'est quelque chose dont il faut tout le temps mettre le fait à l'épreuve pour se rendre compte quel rapport étroit cela a avec ce qui se passe dans une analyse. Car c'est à ça que vous avez affaire dans une analyse : c'est une personne qui vous raconte des choses et vous apercevez à quel point est ambigu ce qu'il sait, ce qui est impliqué de ce qu'il sait dans ce qu'il dit, et dont en fin de compte il n'a pas la moindre idée, car à une certaine façon de l'écouter vous vous apercevez que vous entendez tout autre chose.

Ce serait une opération tout à fait obscure si Freud n'avait pas fait, dans ces trois livres dont je parle, l'analyse tout à fait précise d'un certain nombre de faits ; car j'ai parlé tout à l'heure du rêve mais il y a aussi toutes sortes de trébuchements qui ont l'air, le fait du hasard, par exemple le fait que vous ne trouviez pas votre clef dans votre poche alors qu'il s'agit de rentrer chez vous ou qu'au contraire vous tiriez votre clef de votre poche pour rentrer chez quelqu'un d'autre ; Freud nous montre que derrière ces actes qui ont l'air d'être des actes de fatigue ou de distraction, il y a une déclaration. Elle dira par exemple « si en allant chez telle personne je tire ma clef, ça voudra dire je suis chez moi ». Et ça ne peut se comprendre que si ça veut dire cela. Mais le plus important, c'est la suite. Le « je suis chez moi » n'est pas n'importe quel « je suis chez moi » ; il y ⁽¹³⁾a plus d'une façon d'être chez soi quelque part, et qui porte justement la marque de quelque chose qui donne la véritable position de quelque chose que l'on peut appeler la pensée... pour l'instant disons X. Cet X j'ai eu l'audace de l'appeler le sujet.

Évidemment ce sujet a une histoire qui paraît avoir la plus grande contradiction avec ce que je suis en train de dire. Mais il est clair qu'il faut choisir : ou bien le sujet est ce qu'a tout à fait bien délimité une certaine tradition occidentale, quelque chose de lié au fait qu'il semble qu'on ne peut pas penser sans savoir en même temps qu'on pense.

Qu'est ce que Freud nous apporte ? Ceci qu'il y a tout un monde qu'il s'agit de savoir qualifier et dont il faut le manier avec une très grande précaution, puisque je vous ai dit qu'il faut commencer par rejeter tout ce qui est de l'appareil mental impliqué par des concepts substantiels comme l'âme etc. Allons donc prudemment : disons ce que sont des pensées ; il est difficile de ne pas qualifier de pensée quelque chose qui prend un sens si clair à partir du moment où on sait le lire.

Le propre de l'inconscient est ceci : de témoigner d'un savoir et même d'un vouloir dire, d'un besoin de reconnaissance, puisque chacun de ces symptômes c'est quelque chose qui veut dire quelque chose : mais à qui ? Il est clair que de prime abord un rêve ne s'adresse à personne ; ce n'est pas vrai d'ailleurs, car il est tout à fait évident, dans l'expérience analytique, qu'au commencement d'une analyse, il arrive qu'il y ait des rêves qui sont littéralement rêvés à l'adresse du psychanalyste. Ils ont cette valeur unique d'être l'équivalent du premier discours à l'analyste. Il y a quelque chose qui commence à vouloir se dire sur ce plan.

Ce que je veux marquer, c'est donc, à l'intérieur du fait que l'expérience analytique se manifeste comme se situant dans un biais tissé de langage, c'est ce que j'appelle « est structuré comme un langage ». À partir de là, il est certain que la distinction signifiant signifié est à manier d'une certaine façon, et est profitable pour faire saisir certains des registres que ⁽¹⁴⁾j'essaie de vous faire sentir. Ce qu'il faut éviter, c'est de vouloir séparer, – et c'est pourquoi votre tâche est si difficile – cet appareil de ce qui est l'expérience analytique, de ce qui en marque les limites.

Que l'expérience analytique soit elle-même essentiellement de nature linguistique, c'est là le fait massif.

La façon dont j'opère avec les termes de Saussure, – et qui d'ailleurs ne sont pas de Saussure ; le *signans* et le *signatum*, les stoïciens en avaient senti le besoin dans la logique – a essentiellement cet intérêt de montrer que dans le langage, il y un appareil en quelque sorte définissable d'une façon matérielle qui est irréductible : à savoir que le fait que le langage soit articulé, procède par des combinaisons qui sont par nature des différences, c'est la seule définition qu'on puisse donner de ce qui est des signes, c'est que ça se pose comme différent de tout le reste, c'est en ce sens que l'appareil phonématique est exemplaire. Il est bien évident que ça ne suffit pas.

Que l'appareil grammatical soit quelque chose d'essentiel, c'est une chose également sur laquelle il faut mettre l'accent. Ai-je besoin de vous rappeler qu'en définissant des termes comme *Verdrängung* (le refoulement), *Verneinung* (c'est-à-dire faire usage de la négation), *Verwerfung* (l'exclusion, le fait de ne pas même articuler quelque chose qui est certainement situable dans la structure du langage), en articulant cela, Freud nous donne la clef d'un certain type de grammaire. Il s'agit de savoir si cela a vraiment le caractère complet de grammaire.

C'est précisément ce qu'avec un certain nombre de petites choses j'essaie de construire : c'est quelque chose dont eux, les linguistes, devraient se servir. C'est vous dire que je ne me sens pas du tout dans la dépendance du linguiste. Ce que le linguiste m'apporte, j'en fais ce qui me chante, c'est-à-dire ce qui peut me servir. Dans le signifiant et le signifié, il est tout à fait clair que Jakobson peut très légitimement s'apercevoir que la façon qu'il a de traiter le terme de la métaphore et de la métonymie, j'en use d'une façon légèrement à côté de la sienne. ⁽¹⁵⁾Pour ce qui est de la négation, les linguistes auraient tout à gagner à se mettre au pas de l'expérience psychanalytique.

Le signifiant et le signifié, c'est tout à fait capital. Tout ce qui est de l'appareil du langage est en fin de compte inclus dans cette distinction. Le signifié, il faut bien le dire, c'est

toujours autre chose que ce que le signifiant a l'air d'indiquer. Le côté index du signifiant c'est très précisément celui dont tout premier abord de la langue consiste à le dépasser.

Si on croit que « table », ça veut dire table, on ne peut plus parler, c'est très simple. Il y a un usage du mot table qui s'applique à tout autre chose qu'à cette planche avec quatre pieds, et c'est ça qui est essentiel. Il n'y a pas un seul mot de la langue qui échappe à cette règle que, ce qu'il a l'air d'indiquer, c'est justement ça dont il convient de se détacher pour comprendre ce que c'est que l'usage de la langue. Ce qui est frappant, c'est que ce qui fait sens dans un mot, c'est justement étroitement lié, on peut démontrer la connexion de ce qui fait sens, avec ce fait caractéristique du langage qu'il n'est jamais un décalque des choses. C'est en cela qu'il fait sens. Si table a un sens c'est justement de ne jamais désigner purement et simplement la table. Tout ce que vous signifiez avec ce signifiant, il est bien certain que c'est lié à deux dimensions : la métaphore, par exemple quand je dis que je fais table rase en telle matière, – il n'y a aucune table que je vais balayer ; cette métaphore est mise à la place de quelque chose qu'il faudrait que j'articule autrement – ; et puis il y a l'autre dimension, c'est si je mets le mot table dans une phrase, il prendra du fait de ma phrase une couleur et une dimension qui, elle, est à la fois individualisée si on découpe la phrase et la moins individualisée du monde si on considère l'ensemble de mon discours. Le mot table peut se trouver avoir pour moi une qualité et une fonction qui lui donnent une place sensible, qui est une constante de ma personnalité. Si on met le mot table dans l'expression « se mettre à table » : c'est-à-dire parler devant la police, on voit à quel point est dominant dans la phrase l'inclusion dans la phrase de ⁽¹⁶⁾l'effet de signification. Le signifié, c'est quelque chose qui demande d'y regarder à deux fois avant d'en parler.

Il est d'autant plus difficile d'en parler qu'on ne pourra jamais le faire qu'avec des paroles, c'est-à-dire qu'on ne peut pas en sortir. Si vous ne prenez pas au départ la notion qu'il n'y a pas de métalangage, c'est ce que j'enseigne, vous tomberez dans tous les pièges. Il n'y a pas de métalangage, c'est-à-dire plus on parle du langage plus vous vous enfoncez dans ce que l'on pourrait appeler ses failles et ses impasses. Je ne fais là que donner l'amorce de ce qu'implique un certain usage des termes linguistiques : usage dans lequel je ne me sens aucunement dans la dépendance du linguiste. J'en fais ce qui me convient, et jusqu'à un certain point, si j'écris comme j'écris, c'est à partir de ceci, que je n'oublie jamais, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage. En même temps que j'énonce certaines choses sur les discours, il faut que je sache que d'une certaine façon c'est impossible à dire. C'est justement pour ça que c'est réel.

Et c'est pourquoi ces *Écrits* représentent quelque chose qui est de l'ordre du réel. Je veux dire que c'est forcé qu'ils soient écrits comme ça ; je veux dire par là non pas qu'ils sont inspirés, c'est le contraire, c'est justement parce que chacun a été le fait d'une conjoncture singulière, qu'il m'était demandé quelque chose pour une certaine revue et que j'avais essayé d'y condenser six mois de mon discours. Cet écrit n'est évidemment pas ce que j'ai dit ; c'est quelque chose qui en fait pose toute la question des rapports entre ce qui est parlé et ce qui vient dans l'écriture. Ce qui est certain c'est que je n'ai pas pu l'écrire autrement et que ça n'a certainement pas été pour venir s'inscrire dans un livre ; c'est bien pour ça que j'ai mis *Écrits* au pluriel. Chacun est l'émergence de quelque chose qui, lui aussi, a un certain rapport avec le langage.

Pour prendre des métaphores chacun de ces écrits semble comme les petits rochers que l'on voit dans les jardins Zen. Ça représente ça. Moi, j'ai ratissé autour et puis il s'est trouvé que ce quelque chose se présentait comme un rocher. Un rocher très composite mais dont la principale chose est que j'avais affaire à ⁽¹⁷⁾énormément de bêtise et d'inertie. C'est la définition de l'être humain, c'est un chou-fleur de la bêtise. Mais ce n'est qu'un aspect de la question. L'autre aspect c'est que c'est aussi un certain roc qui a les plus grandes choses à faire avec le discours. Quelque chose que le discours en ratissant peut arriver à cerner. Ce que j'appelais tout à l'heure l'impossible à dire, c'est en fin de compte ce que nous cherchons toujours à dire. Il s'agit de ne pas se tromper. Il y a un piège là. C'est de croire

que ce roc s'adresse à quelqu'un. C'est le piège dans lequel on est tombé depuis des siècles. Ce n'est pas parce que ce roc ne se situe qu'avec le ratissage du discours que le roc s'adresse à quiconque. C'est précisément ce qui fait la beauté de ces jardins, c'est précisément qu'ils ne s'adressent à personne. Mais personne ne semble s'en être aperçu du moins jusqu'à maintenant. Par contre le ratissage lui, c'est-à-dire le discours, il s'adresse à quelqu'un que j'appelle le grand Autre.

Quand je vous disais tout à l'heure à qui s'adressent les symptômes, il est bien évident que ça s'adresse à un lieu où bien évidemment il n'y a personne. Le grand Autre, ça n'existe pas. Mais tout ce qui s'inscrit dans le langage n'est pensable que par référence au grand Autre. C'est ce qui distingue radicalement ce qui est de l'imaginaire de ce qui est du symbolique.

Dans ce qui est de l'imaginaire vous en avez des exemples : il suffit de voir opérer deux lutteurs, deux personnages qui se battent en duel. Dans ce qui est de l'ordre de cette prise, d'une action d'une image par une autre, il n'y a aucun moyen de distinguer ce qui est feinte de ce qui est vrai. La feinte, c'est l'action même. Feindre, c'est ce qu'on a à faire quand on se bat en duel ; feindre ce n'est pas mentir. Feindre c'est faire ce qu'on a à faire dans cette étreinte. Tout ceci est réglé par cette chose fondamentale, aussi vraie pour les animaux que pour les hommes, que dans cette espèce de réel si mystérieux qu'on appelle la vie, ce fonctionnement imaginaire est absolument essentiel. La capture, la prise par l'image est une chose radicale. Aucune vie n'est pensable sans cette dimension.

⁽¹⁸⁾Mais dans le discours c'est tout à fait autre chose car le discours n'a de fonction que parce qu'il se situe quelque part, dans un lieu tiers, où il s'affirme comme vérité. Il n'y a pas moyen de faire un mensonge sans supposer cette dimension de la vérité alors qu'il n'y a dans la feinte pas trace de mensonge. C'est la prise même du corps à corps. La pensée de ce que représente le grand Autre par rapport à tout ce qui peut être duel et, bien sûr, il n'y a pas que des relations duelles, je ne le prends que comme cas particulier parce que c'est le plus simple, si nous en mettons trois, ça devient comme pour la gravitation, ça devient d'une complication extrême que même sur le terrain de la gravitation on n'est pas arrivé à résoudre.

Pour ce qu'il en est de la prétendue communication, il n'y a rien qui semble dérouter plus que ce qui paraît pourtant évident, qu'il est impossible de donner un schéma correct de ce qu'on appelle communication et qui commence comme le b.a.ba de la cybernétique, à savoir de limiter les choses à l'émetteur et le récepteur. Il est évident que même à ce niveau même, quand les gens s'expriment, quand ils parlent de la communication, il y a ce tiers élément qui est le code. Alors d'où vient-il ce code ? C'est là que commencent les difficultés. Ce code n'est pas sans valeur indicative pour ce que j'ai appelé le grand Autre. Seulement, il est bien évident que, dans un domaine comme celui de la psychanalyse, on ne peut s'en contenter, puisque précisément il s'y démontre qu'on opère avec un code qui lui est tout à fait insaisissable. C'est structuré comme un langage, ces choses qui sont d'abord les symptômes, mais le code, dans cette chose qui pourtant opère comme un langage, le code, nous sommes incapables de mettre la main dessus.

Nous sommes capables de mettre la main sur une structure qui se définit d'une façon telle qu'elle détermine une certaine fonction de sujet qui a des propriétés, des liaisons particulières avec le savoir, et met en question le savoir. Il est clair que c'est là que cette entrée en jeu de cette trame qui s'appelle l'inconscient freudien, c'est là que l'on peut s'apercevoir de son rapport avec la chose la moins connue qui soit, à savoir ce qu'on ⁽¹⁹⁾appelle la sexualité. Qu'est ce que démontre l'expérience analytique sinon que nous sommes amenés par le texte même à nous apercevoir que dans la constitution de ce code, ce code si ambigu au regard du savoir, il y a une fonction qui a à faire avec les relations sexuelles.

Ça démontre que c'est une relation tout à fait compliquée en ceci qu'elle a cette structure ternaire dont je viens de dire qu'elle est essentielle au langage. Là encore il faut se

méfier, car c'est une structure ternaire qu'on ne peut appeler ainsi car aucun de ces termes n'est au même niveau. Il n'y a aucun rapport entre l'émetteur et le récepteur, supposé son semblable, – supposé son semblable dans l'imaginaire –, mais pas au niveau symbolique pour cette simple raison que, contrairement à l'apparence, c'est de lui que part le message : recevoir son propre message sous forme inversée.

Ce que j'ai appelé le grand Autre, ce lieu indispensable à penser même ce qui est de l'ordre du symbolique ; sa principale caractéristique c'est qu'il n'existe pas. C'est bien pour ça que j'ai écrit signifiant de grand A barré. C'est un signifiant de la non-existence du grand Autre comme tel. C'est un signifiant indispensable à ce que fonctionne tout l'appareil. Il est bien certain qu'il ne faut jamais oublier que puisque il n'y a pas de métalangage, en disant même quelque chose comme ça, nous disons quelque chose qui doit forcément y échapper, n'être pas maniable.

Ce n'est pas parce que c'est articulé que c'est articulable et c'est bien pour ça que je ne l'articule pas mais je l'écris. C'est quelque chose de différent d'écrire ou d'articuler avec la voix. Contrairement à certains qui ont pris leur matériel dans ce que j'enseigne et qui sont en train d'articuler d'une façon vraiment bêtifiante que le langage écrit est premier par rapport au langage parlé. C'est absurde. Il est bien certain qu'il y a un langage parlé et langage écrit et il suffit de distinguer ceci que le langage écrit c'est très probablement pas du langage. Cela ne veut pas dire que ça n'a pas une très grande influence sur le langage. C'est même pour ça que ça a une grande influence sur le langage parlé. C'est comme le reste de ce à quoi à affaire le langage, ⁽²⁰⁾ c'est autre chose. L'importance du *Kanji*, c'est justement que c'est comme une chose ce qui ne veut pas dire que le langage l'atteigne plus que tout autre chose. Le langage tourne autour. Ce n'est pas contradictoire avec ce que je dis qu'il n'y a pas de métalangage : on écrit S(A) c'est-à-dire Signifiant de A barré – il faut absolument écrire A et le barrer ensuite pour que ça fasse un signifiant –. Sans ce signifiant tout ce qui est de l'ordre de la communication est impensable et en particulier l'expérience analytique.

Ce que montre l'expérience analytique c'est que le rapport sexuel n'est pas pensable sans quelque chose de tiers qui n'est certes pas le grand Autre dans ce cas mais cette entité autour de laquelle tourne la fonction de castration, et que je note là aussi uniquement d'une façon écrite par le grand Φ pour désigner la fonction tierce, dans le rapport sexuel, du phallus. C'est là que nous en sommes, c'est dire que nous n'avons pas beaucoup avancé.

Il n'y a aucune chance que la psychanalyse aboutisse à quoi que ce soit, avance dans sa construction, c'est sur ce terme que Freud achève ses écrits, qu'elle sorte de cette espèce de ressassage que constituent les publications analytiques – on n'a qu'à faire l'expérience de lire simplement l'*International Journal of Psychoanalysis* qui paraît en même temps à Londres et à New York pour s'en rendre compte, on raconte toujours la même chose et dans les mêmes termes qui ont plutôt pour effet d'opacifier les choses. Il n'y a aucune chance de progresser si ce n'est dans cette voie qui est celle de serrer de plus près ce qu'il en est de l'expérience, de voir de quoi est fait le matériel qui est là opérant et dont l'analyse se trouve parfaitement dépendre.

Car il est certain que l'analyste est impliqué dans toute analyse. Et c'est pour cela que les analystes sont si décidés à ce que les choses n'avancent pas, parce que leur situation est déjà bien suffisamment désagréable, dans la situation actuelle, pour qu'ils n'aient aucune envie de l'aggraver. Quand il s'agit de devenir le roc soi-même ça pose bien d'autres problèmes et c'est ⁽²¹⁾ de ça dont il s'agit pour l'analyste, mais il ne veut à aucun prix devenir ce roc.

La grande ambiguïté est dans la relation duelle, et s'il y a une chance que nous avançons dans ce qu'il en est de notre relation avec notre semblable, c'est bien la psychanalyse qui peut nous le montrer. C'est dans la mesure où c'est beaucoup plus que notre semblable que nous avons en face de nous, c'est notre prochain, c'est-à-dire ce que nous avons le plus au cœur de nous-mêmes. On s'était aperçu de ça bien avant la psychanalyse, mais on l'a vu sur un plan qui n'est pas celui qui nous intéresse, puisque c'est sur le plan scientifique qu'il s'agit de le voir.

Ce qui ne veut pas dire que le savoir non scientifique n'a pas été capable d'atteindre des choses qui ont un rapport étroit avec la jouissance. Dans la psychanalyse, on peut viser ce qu'il en est de la jouissance et c'est très probablement en ça qu'elle a une fonction initiatrice. La science, qui procède d'une mise hors de jeu, d'une mise hors de champ de la jouissance, peut trouver dans la psychanalyse son nœud, son lien, son pédicule, son articulation.

C'est ça qui fait l'intérêt de la psychanalyse, c'est ce qui permet que se fasse autour cette accumulation de nuages qu'on appelle les sciences humaines. Je veux bien que la psychanalyse ait quelque chose à faire avec les sciences humaines à une seule condition, c'est que les sciences humaines disparaissent, qu'on s'aperçoive que la psychanalyse n'est là que le fil, le pic, qui permet à cette accumulation d'avoir un semblant d'existence. Mais dès que quelque chose fonctionne en son centre, il ne peut plus rien rester de ce qui s'appelle actuellement Sciences Humaines.

Maintenant, il faut que la psychanalyse survive, c'est un grave problème. Survivra-t-elle quand je serai mort ?

Paru dans *Littérature*, 1971, n° 3, pp. 3-10.

⁽³⁾Ce mot se légitime de l'*Ernout et Meillet* : *lino, litura, liturarius*. Il m'est venu, pourtant, de ce jeu du mot dont il arrive qu'on fasse esprit : le contrepét revenant aux lèvres, le renversement à l'oreille.

Ce dictionnaire (qu'on y aille) m'apporte auspices d'être fondé d'un départ que je prenais (partir, ici est répartir) de l'équivoque dont Joyce (James Joyce, dis-je) glisse d'*a letter* à *a litter*, d'une lettre (je traduis) à une ordure.

On se souvient qu'une « messe-haine » à lui vouloir du bien, lui offrait une psychanalyse, comme on ferait d'une douche. Et de Jung encore...

Au jeu que nous évoquons, il n'y eût rien gagné, y allant tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin.

À faire litière de la lettre, est-ce saint Thomas encore qui lui revient, comme l'œuvre en témoigne tout de son long ?

Ou bien la psychanalyse atteste-t-elle là sa convergence avec ce que notre époque accuse du débridement du lien antique dont se contient la pollution dans la culture.

J'avais brodé là-dessus, comme par hasard un peu avant le mai de 68, pour ne pas faire défaut au paumé de ces affluences que je déplace où je fais visite maintenant, à Bordeaux ce jour-là. La civilisation, y rappelai-je en prémisses, c'est l'égout.

Il faut dire sans doute que j'étais las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. On sait que je ne suis pas seul à, pour partage, l'avouer.

L'avouer ou, prononcé à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être, sauve l'honneur de la littérature, et me relève du privilège que je croirais tenir de ma place.

La question est de savoir si ce dont les manuels semblent faire étal, soit que la littérature soit accommodation des restes, est affaire de collocation dans l'écrit de ce qui d'abord serait chant, mythe parlé, procession dramatique.

Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'Edipe, ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle. L'évocation par Freud d'un texte de Dostoïevski ne suffit pas pour dire que la critique ⁽⁴⁾de textes, chasse jusqu'ici gardée du discours universitaire, ait reçu de la psychanalyse plus d'air.

Ici mon enseignement a place dans un changement de configuration qui s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit, mais dont d'autres témoignages, par exemple, que ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu, montrent un déplacement des intérêts à quoi je m'accorde mieux.

J'y suis comme auteur moins impliqué qu'on n'imagine, et mes *Écrits*, un titre plus ironique qu'on ne croit : quand il s'agit soit de rapports, fonction de Congrès, soit disons de « lettres ouvertes » où je fais question d'un pan de mon enseignement.

Loin en tout cas de me commettre en ce frotti-frotta littéraire dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention, j'y dénonce la tentative immanquable à démontrer l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire.

Il est pourtant frappant que j'ouvre ce recueil d'un article que j'isole de sa chronologie, et qu'il s'y agisse d'un conte, lui-même bien particulier de ne pouvoir rentrer dans la liste ordonnée des situations dramatiques : celui de ce qu'il advient de la poste d'une lettre missive, d'au su de qui se passent ses renvois, et de quels termes s'appuie que je puisse la dire venue à destination, après que, des détours qu'elle y a subi, le conte et son compte se soient soutenus sans aucun recours à son contenu. Il n'en est que plus remarquable que l'effet qu'elle porte sur ceux qui tour à tour la détiennent, tout arguant du pouvoir qu'elle confère qu'ils soient pour y prétendre, puisse s'interpréter, ce que je fais, d'une féminisation.

Voilà le compte bien rendu de ce qui distingue la lettre du signifiant même qu'elle emporte. En quoi ce n'est pas faire métaphore de l'épistole. Puisque le conte consiste en ce qu'y passe comme muscade le message dont la lettre y fait péripétie sans lui.

Ma critique, si elle a lieu d'être tenue pour littéraire, ne saurait porter, je m'y essaie, que sur ce que Poe fait d'être écrivain à former un tel message sur la lettre. Il est clair qu'à n'y pas le dire tel quel, ce n'est pas insuffisamment, c'est d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoue.

Néanmoins l'élosion n'en saurait être élucidée au moyen de quelque trait de sa psychobiographie : bouchée plutôt qu'elle en serait.

(Ainsi la psychanalyste qui a récuré les autres textes de Poe, ici déclare forfait de son ménage.)

Pas plus mon texte à moi ne saurait-il se résoudre par la mienne : le vœu que je formerais par exemple d'être lu enfin convenablement. Car encore faudrait-il pour cela qu'on développe ce que j'entends que la lettre porte pour arriver *toujours* à sa destination.

Il est certain que, comme d'ordinaire, la psychanalyse ici reçoit, de la littérature, si elle en prend du refoulement dans son ressort une idée moins psychobiographique.

Pour moi si je propose à la psychanalyse la lettre comme en souffrance, c'est qu'elle y montre son échec. Et c'est par là que je l'éclaire : quand j'invoque ainsi les lumières, c'est de démontrer où elle fait *trou*. On le sait depuis longtemps : rien de plus important en optique, et la plus récente physique du photon s'en arme.

Méthode par où la psychanalyse justifie mieux son intrusion : car si ⁽⁵⁾la critique littéraire pouvait effectivement se renouveler, ce serait de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, l'énigme étant de son côté.

Mais ceux dont ce n'est pas médire à avancer que, plutôt qu'ils l'exercent, ils en sont exercés, à tout le moins d'être pris en corps –, entendent mal mes propos.

J'oppose à leur adresse vérité et savoir : c'est la première où aussitôt ils reconnaissent leur office, alors que sur la sellette, c'est leur vérité que j'attends. J'insiste à corriger mon tir d'un savoir en échec : comme on dit figure en abyme, ce n'est pas échec du savoir. J'apprends alors qu'on s'en croit dispensé de faire preuve d'aucun savoir.

Serait-ce lettre morte que j'aie mis au titre d'un de ces morceaux que j'ai dit *Écrits, ..., de la lettre l'instance*, comme raison de l'inconscient ?

N'est-ce pas désigner assez dans la lettre ce qui, à devoir insister, n'est pas là de plein droit si fort de raison que ça s'avance. La dire moyenne ou bien extrême, c'est montrer la bifidité où s'engage toute mesure, mais n'y a-t-il rien dans le réel qui se passe de cette médiation ? La frontière certes, à séparer deux territoires, en symbolise qu'ils sont mêmes pour qui la franchit, qu'ils ont commune mesure. C'est le principe de l'*Umwelt*, qui fait reflet de l'*Innenwelt*. Fâcheuse, cette biologie qui se donne déjà tout de principe : le fait de l'adaptation notamment ; ne parlons pas de la sélection, elle franche idéologie à se bénir d'être naturelle.

La lettre n'est-elle pas... littorale plus proprement, soit figurant qu'un domaine tout entier fait pour l'autre frontière, de ce qu'ils sont étrangers, jusqu'à n'être pas réciproques.

Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine. Et comment la psychanalyse, si, justement ce que la lettre dit « à la lettre » par sa bouche, il ne lui fallait pas le méconnaître, comment pourrait-elle nier qu'il soit, ce trou, – de ce qu'à le combler, elle recoure à y invoquer la jouissance ?

Reste à savoir comment l'inconscient que je dis être effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'écriture du discours, ne la rend pas impropre à désigner le mot pris pour un autre, voire par un autre, dans la phrase, donc à symboliser certains effets de signifiant, mais n'impose pas qu'elle soit dans ces effets primaire.

Un examen ne s'impose pas de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui du langage appelle le littoral au littéral.

Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, à être ce qu'elles sont, des effets de signifiant, n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui qui m'importe. Mais il m'importe dans un autre que j'épinglé, le temps venu, du discours universitaire, soit du savoir mis en usage à partir du semblant.

Le moindre sentiment que l'expérience à quoi je pare, ne peut se situer que d'un autre discours, eût dû garder de le produire, sans l'avouer ⁽⁶⁾ de moi. Qu'on me l'épargne Dieu merci ! n'empêche pas qu'à m'importer au sens que je viens de dire, on m'importune.

Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une *Esquisse* à se forer de routes impressives, je n'en aurais pas pour autant pris métaphore de l'écriture. Elle n'est pas l'impression, ce n'en déplaie au bloc magique.

Quand je tire parti de la lettre à Fliess 52°, c'est d'y lire ce que Freud pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du WZ, *Wahrnehmungszeichen*, de plus proche du signifiant, à la date où Saussure ne l'a pas encore reproduit (du *signans* stoïcien).

Que Freud l'écrive de deux lettres, ne prouve pas plus que de moi, que la lettre soit primaire.

Je vais donc essayer d'indiquer le vif de ce qui me paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage, précisément de ce que je dis : que l'habite qui parle.

J'en emprunterai les traits à ce que d'une économie du langage permet de dessiner ce que promeut à mon idée que littérature peut-être vire à lituraterre.

On ne s'étonnera pas de m'y voir procéder d'une démonstration littéraire puisque c'est là marcher du pas dont la question se produit. En quoi pourtant peut s'affirmer ce qu'est une telle démonstration.

Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon de ce que d'un premier j'avais éprouvé... de littoral. Qu'on m'entende à demi-mot de ce que tout à l'heure de l'*Umwelt* j'ai répudié comme rendant le voyage impossible : d'un côté donc, selon ma formule, assurant son réel, mais prématurément, seulement d'en rendre, mais de maldonne, impossible le départ, soit tout au plus de chanter « Partons ».

Je ne noterai que le moment que j'ai recueilli d'une route nouvelle, à la prendre de ce qu'elle ne fut plus comme la première fois interdite. J'avoue pourtant que ce ne fut pas à l'aller le long du cercle arctique en avion, que me fit lecture ce que je voyais de la plaine sibérienne.

Mon essai présent, en tant qu'il pourrait s'intituler d'une sibériethique, n'aurait donc pas vu le jour si la méfiance des soviétiques m'avait laissé voir les villes, voire les industries, les installations militaires qui leur font prix de la Sibérie, mais ce n'est que condition accidentelle, quoique moins peut-être à la nommer occidentale, à y indiquer l'accident d'un amoncellement de l'occire.

Seule décisive est la condition littorale, et celle-là ne jouait qu'au retour d'être littéralement ce que le Japon de sa lettre m'avait sans doute fait ce petit peu trop qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente, puisque après tout j'avais déjà dit que c'est là ce dont sa langue s'affecte éminemment.

Sans doute ce trop tient-il à ce que l'art en véhicule : j'en dirai le fait de ce que la peinture y démontre de son mariage à la lettre, très précisément sous la forme de la calligraphie.

Comment dire ce qui me fascine dans ces choses qui pendent, kakémono que ça se jaspine, pendent aux murs de tout musée en ces lieux, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, mais qui, si peu que je les sache, me permettent de mesurer ce qui s'en ⁽⁷⁾élide dans la cursive, où le singulier de la main écrase l'universel, soit proprement ce que je vous apprend ne valoir que du signifiant : je ne l'y retrouve plus mais c'est que je suis novice. Là au reste n'étant pas l'important, car même à ce que ce singulier

appuie une forme plus ferme, et y ajoute la dimension, la demansion, ai-je déjà dit, la demansion du papeludun, celle dont s'évoque ce que j'instaure du sujet dans le Hun-En-Peluce, à ce qu'il meuble l'angoisse de l'Achose, soit ce que je connote du petit **a** ici fait objet d'être enjeu de quel pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau ?

Tel invinciblement m'apparut, cette circonstance n'est pas rien : d'entre-les-nuages, le ruissellement, seule trace à apparaître, d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief en cette latitude, dans ce qui de la Sibérie fait plaine, plaine désolée d'aucune végétation que de reflets, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.

Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit : c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet, mais de ce que s'y marquent deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature.

Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura* pure, c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste. Tel est l'exploit de la calligraphie. Essayez de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère, vous mettrez longtemps à trouver de quel appui elle s'attaque, de quel suspens elle s'arrête. À vrai dire, c'est sans espoir pour un occidenté.

Il y faut un train qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye.

Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne.

Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière en suspension.

Cette rupture qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, et dont j'ai dit que la science s'opère à en percer l'aspect, n'est-ce pas aussi que ce soit d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance à ce que le monde ou aussi bien l'immonde, y ait pulsion à figurer la vie.

Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme ravinement.

C'est du même effet que l'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plus du semblant en tant qu'il fait le signifiant. Elle ne décalque pas celui-ci, mais ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle. Elle n'y remonte qu'à y prendre nom, comme il arrive à ces effets parmi les choses que dénomme la batterie signifiante pour les avoir dénombrées.

Plus tard de l'avion se virent à s'y soutenir en isobares, fût-ce à ⁽⁸⁾obliquer d'un remblai, d'autres traces normales à celles dont la pente suprême du relief se marquait de cours d'eau.

N'ai-je pas vu à Osaka comment les autoroutes se posent les unes sur les autres comme planeurs venus du ciel ? Outre que là-bas l'architecture la plus moderne retrouve l'ancienne à se faire aile à s'abattre d'un oiseau.

Comment le plus court chemin d'un point à un autre se serait-il montré sinon du nuage que pousse le vent tant qu'il ne change pas de cap ? Ni l'amibe, ni l'homme, ni la branche, ni la mouche, ni la fourmi n'en eussent fait exemple avant que la lumière s'avère solidaire d'une courbure universelle, celle où la droite ne se soutient que d'inscrire la distance dans les facteurs effectifs d'une dynamique de cascade.

Il n'y a de droite que d'écriture, comme d'arpentage que venu du ciel.

Mais écriture comme arpentage sont artefacts à n'habiter que le langage. Comment l'oublierions-nous quand notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés ?

Sous le pont Mirabeau certes, comme sous celui dont une revue qui fut la mienne se fit enseigne, à l'emprunter ce pont-oreille à Horus Apollo, sous le pont Mirabeau, oui, coule la Seine primitive, et c'est une scène telle qu'y peut battre le V romain de l'heure cinq (cf. *l'Homme aux loups*). Mais aussi bien n'en jouit-on qu'à ce qu'y pleuve la parole d'interprétation.

Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation.

C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avérait avertie.

Il suffirait peut-être, on se dit ça sans doute, que de l'écriture nous tirions un autre parti que de tribune ou de tribunal, pour que s'y jouent d'autres paroles à nous en faire le tribut.

Il n'y a pas de métalangage, mais l'écrit qui se fabrique du langage est matériel peut-être de force à ce que s'y changent nos propos.

Est-il possible du littoral de constituer tel discours qui se caractérise de ne pas s'émettre du semblant ? Là est la question qui ne se propose que de la littérature dite d'avant-garde, laquelle est elle-même fait de littoral : et donc ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien que la cassure, que seul un discours peut produire, avec effet de production.

Ce à quoi semble prétendre une littérature en son ambition de lituraterrire, c'est de s'ordonner d'un mouvement qu'elle appelle scientifique.

Il est de fait que l'écriture y a fait merveille et que tout marque que cette merveille n'est pas près de se tarir.

Cependant la science physique se trouve, va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits, par la pollution de ce que du terrestre on appelle, sans plus de critique de l'*Umwelt*, l'environnement : c'est l'idée d'Uexküll behaviourisée, c'est-à-dire crétinisée.

Pour lituraterrire moi-même, je fais remarquer que je n'ai fait dans ⁽⁹⁾le ravinement qui l'image, aucune métaphore. L'écriture est ce ravinement même, et quand je parle de jouissance, j'invoque légitimement ce que j'accumule d'auditoire : pas moins par là celles dont je me prive, car ça m'occupe.

Je voudrais témoigner de ce qui se produit d'un fait déjà marqué : à savoir celui d'une langue, le japonais, en tant que la travaille l'écriture.

Qu'il y ait inclus dans la langue japonaise un effet d'écriture, l'important est qu'il reste attaché à l'écriture et que ce qui est porteur de l'effet d'écriture y soit une écriture spécialisée en ceci qu'en japonais elle puisse se lire de deux prononciations différentes : en *on-yomi* sa prononciation en caractère, le caractère se prononce comme tel distinctement, en *kun-yomi* la façon dont se dit en japonais ce qu'il veut dire.

Ça serait comique d'y voir désigner, sous prétexte que le caractère est lettre, les épaves du signifiant courant aux fleuves du signifié. C'est la lettre comme telle qui fait appui au signifiant selon sa loi de métaphore. C'est d'ailleurs : du discours, qu'il la prend au filet du semblant.

Elle est pourtant promue de là comme référent aussi essentiel que toute chose, et ceci change le statut du sujet. Qu'il s'appuie sur un ciel constellé, et non seulement sur le trait unaire, pour son identification fondamentale, explique qu'il ne puisse prendre appui que sur le Tu, c'est-à-dire sous toutes les formes grammaticales dont le moindre énoncé se varie des relations de politesse qu'il implique dans son signifié.

La vérité y renforce la structure de fiction que j'y dénote, de ce que cette fiction soit soumise aux lois de la politesse.

Singulièrement ceci semble porter le résultat qu'il n'y ait rien à défendre de refoulé, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de la référence à la lettre.

En d'autres termes le sujet est divisé comme partout par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et l'autre de la parole.

C'est sans doute ce qui a donné à Roland Barthes ce sentiment enivré que de toutes ses manières le sujet japonais ne fait enveloppe à rien. L'empire des signes, intitule-t-il son essai voulant dire : empire des semblants.

Le japonais, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise. Car rien de plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant. Le premier est godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l'invoquer de son artifice.

D'après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu'un tel sujet qui en fin de compte ne cache rien. Il n'a qu'à vous manipuler : vous êtes un élément entre autres du cérémonial où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer. Le *bunraku*, théâtre des marionnettes, en fait voir la structure tout ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs mœurs elles-mêmes.

Aussi bien, comme au *bunraku* tout ce qui se dit pourrait-il être lu par un récitant. C'est ce qui a dû soulager Barthes. Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir d'un ou d'une interprète, justement de ce qu'il ne nécessite pas l'interprétation.

C'est la traduction perpétuelle faite langage.

⁽¹⁰⁾Ce que j'aime, c'est que la seule communication que j'y aie eue (hors les Européens avec lesquels je sais manier notre malentendu culturel), c'est aussi la seule qui là-bas comme ailleurs puisse être communication, de n'être pas dialogue : à savoir la communication scientifique.

Elle poussa un éminent biologiste à me démontrer ses travaux, naturellement au tableau noir. Le fait que, faute d'information, je n'y compris rien, n'empêche pas d'être valable ce qui restait écrit là. Valable pour les molécules dont mes descendants se feront sujets, sans que j'aie jamais eu à savoir comment je leur transmettais ce qui rendait vraisemblable qu'avec moi je les classe, de pure logique, parmi les êtres vivants.

Une ascèse de l'écriture ne me semble pouvoir passer qu'à rejoindre un « c'est écrit » dont s'instaurerait le rapport sexuel.

Interventions sur l'exposé de Ch. Bardet-Giraudon : « Du roman conçu comme le discours de l'homme même qui écrit » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (après-midi). Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 20-30

Exposé : [...]

Discussion : [...]

⁽¹⁹⁾Mme BARDET-GIRAUDON – [...] Il y a des héroïnes que j'ai un peu égratignées, Fœdora, Pauline... J'ai des amis balzaciens qui ont très mal supporté cette mise en cause. Personne ici n'a envie d'en parler ?

⁽²⁰⁾M. LACAN – Dans Balzac, les femmes sont indéfendables, mise à part Eugénie Grandet.

Mme BARDET-GIRAUDON – Il y aurait beaucoup à dire d'Eugénie Grandet.

M. LACAN – Dites-le !

Mme BARDET-GIRAUDON – Tout d'abord, je n'avais pas songé que les femmes étaient indéfendables.

M. LACAN – Dans Balzac !

Mme BARDET-GIRAUDON – Peut-être ailleurs aussi... Mais je pense qu'il y a dans Eugénie Grandet le besoin de pousser absolument son père et sa mère dans leurs derniers retranchements, dans les limites même du désespoir de sa mère et de cette sorte de renfermement – la mère d'Eugénie Grandet finit exactement comme un héros du puits et de la Pendule, absolument resserrée – et de pousser aussi son père dans la sordidité extrême de l'avarice. C'est ce qui donne toute sa grandeur à Eugénie Grandet. Le reste, c'est du rajouté.

M. LACAN – Je ne vous le fais pas dire. C'est donc la seule qui est véritablement quelqu'un.

Mme BARDET-GIRAUDON – Peut-être. J'avoue que je vais y réfléchir.

M. ISRAËL – M. Lacan aurait-il davantage à dire pour justifier ce point de vue que les femmes dans Balzac sont indéfendables ? Je pense que beaucoup d'entre nous auraient à apprendre énormément de choses si vous développiez ce point.

M. LACAN – C'est une proposition que je lance qui est destinée plutôt à provoquer ce qu'on peut avoir à dire contre. Il me semble que dans l'œuvre de Balzac c'est très patent.

La réponse que je viens de recevoir de Mme Bardet-Giraudon est tout à fait saisissante pour ce qui est d'Eugénie Grandet que j'ai exceptée.

⁽²¹⁾Mme Bardet-Giraudon avait bien le sentiment qu'il y avait lieu de les défendre étant donné la façon dont elle-même les a présentées.

M. ISRAËL – Je présume que rien n'empêche de revenir ultérieurement sur ce sujet. Voulez-vous que nous arrêtons ici la discussion ou bien quelqu'un a-t-il encore quelque chose à dire ?

M. LACAN – Il y a deux débouchés à ce que je viens de proposer. C'est que quelqu'un extraie de Balzac – je ne résume pas tout d'un coup, je suis hors d'état de le faire, – la somme des héroïnes de Balzac. Mais peut-être Mme Bardet-Giraudon qui est plus près de Balzac que moi je ne le suis pour l'instant, car il y a un certain temps que je ne l'ai pas rouvert, pourrait le faire. Néanmoins je mentionne que j'en ai fait état à la fin de mon séminaire de l'année dernière, à propos de certaines scènes dites « de la vie contemporaine » où des femmes jouent en effet un rôle absolument éminent puisqu'elles s'arrogent une espèce de voie de redressement – c'est peut-être le mot qui convient le mieux. C'est d'un certain nombre d'épaves qu'elles se chargent, à dessein de montrer ce qu'avec ce qu'il faut, c'est-à-dire de l'argent, on peut en faire.

Voilà un type d'héroïne balzacienne. Il y en a d'autres. Peut-être Mme Bardet-Giraudon peut me dire où gîte une figure féminine qui ne soit pas épinglable de la façon dont je viens de le faire.

Mme BARDET-GIRAUDON – C'est-à-dire indéfendable ?

Le danger de ces questions ironiques, c'est qu'elles font penser, et je me demande si j'avais jamais pensé si bien, qu'il n'y avait pas de femme dans la vie de Balzac.

M. LACAN – C'est assez remarquable en effet !

Mme BARDET-GIRAUDON – Car en effet il ne se marie que pour mourir.

M. LACAN – Il y a eu des tas de femmes dans la vie de Balzac.

⁽²²⁾Mme BARDET-GIRAUDON – Mais pas sa femme.

M. LACAN – La seule qui comptait était une femme indéfendable bien connue.

Mais enfin nous ne sommes pas là pour faire de la psychobiographie. Il s'agit plutôt de la façon dont vous situez la *Peau de Chagrin* par rapport à cette remarque, si cette remarque est valable ; cette remarque en tout cas a un rapport avec ce que vous venez de dire. C'est ce que vous venez de dire qui me l'a inspirée.

Mme BARDET-GIRAUDON – Dans la *Peau de Chagrin*, si on s'enferme dans le discours même du roman, il est certain qu'il s'agisse de Fædora qui évidemment porte le maximum d'agressivité, mais même de cette figure prétendue idéale et poétique de Pauline, continuellement on a l'impression qu'il y a autre chose derrière.

C'est pour ça que j'ai beaucoup de peine – j'en ai dit un mot dans mon exposé – à me demander ce que ça signifie.

Fædora – cette espèce de femme sophistiquée, c'est une vamp – est apparue très tôt dans l'œuvre de Balzac puisqu'elle apparaît en 1823, quand Balzac a à peine 24 ans. Il fait le projet en prose d'une poésie où il y avait une comtesse comme Fædora dont le mari mourait la laissant vierge, c'est-à-dire toute à son problème, car je pense que dans Fædora il y a tout un problème narcissique ; cette statue d'argent, je pense qu'elle est creuse ; et que, statue d'argent et femme sans cœur, il y a là un manque notable.

Quant à Pauline, Raphaël, c'est sa poupée ; il y a une espèce de malentendu que Balzac entretient tout le long du roman.

M. LACAN – C'est ce que j'appelle « l'un-en-peluche » ! qui est à la portée de tout le monde. Quelle est la personne ici qui n'a pas eu son ours en peluche pendant son enfance et qui ne l'a pas gardé au-delà de toutes les limites ? (Je parle des personnes féminines).

⁽²³⁾Mme BARDET-GIRAUDON – D'une façon générale – je crois que je l'ai montré tout à l'heure pour Eugénie Grandet – je me défie beaucoup de Balzac quand il fait le bon apôtre. On a toujours l'impression qu'il se fiche de vous. C'est en ça peut-être d'ailleurs qu'il aurait été un excellent analyste !

M. LACAN – Je n'en suis pas sûr, parce qu'il vous aurait envoyée au baquet de Messmer auquel il croyait dur comme fer – ce qui n'est pas précisément le chemin analytique.

Mme BARDET-GIRAUDON – S'il y a une chose à laquelle je crois, c'est que Balzac ne croyait à rien.

M. LACAN – Il croyait au baquet de Messmer.

Mme BARDET-GIRAUDON – Oui-Da ! Pour rire !

M. LACAN – Je n'en suis pas convaincu. J'aimerais que vous me le prouviez.

Mme BARDET-GIRAUDON – Peut-être l'année prochaine, j'essaierai.

M. LACAN – Qu'il ne crût pas au baquet de Messmer, j'aurais préféré ça. Mais il est un fait que je crois qu'il y croyait et qu'il y est resté vraiment très très attaché.

Mme BARDET-GIRAUDON – Peut-être. J'avoue que je préférerais qu'il n'y crût pas. Enfin je vais voir de près – je veux dire dans son œuvre parce que, comme je vous le disais, je pense qu'il y a plus à tirer de l'œuvre que de la biographie. Personnellement c'est ce genre de recherche que je préférerais faire.

M. LACAN – Dans l'œuvre, les marques d'adhésion sont vraiment répétées, insistantes.

Mme BARDET-GIRAUDON – C'est vrai.

M. LACAN – Ce n'est pas sans rapport avec ce que vous avez choisi aujourd'hui comme façon d'accrocher quelque chose sur Balzac, si c'est comme ça que vous entendez votre choix de la *Peau de Chagrin*.

(24)Mme BARDET-GIRAUDON – Il est certain que cette espèce de traité mythique de la volonté que Balzac passe pour avoir écrit au collège de Vendôme et dont il ne reste rien sinon qu'il l'attribue chaque fois à ses deux premiers héros : il l'attribue d'abord à Raphaël et ensuite à Louis Lambert, c'est très intéressant, ce sont les deux premiers romans de Balzac qui sont encore pleins d'autobiographie...

M. LACAN – Les deux premiers romans signés de Balzac.

Mme BARDET-GIRAUDON – Oui, car le premier roman de Balzac, *Les Chouans*, est signé « Balzac » tout court, et il faudra que son père meure pour que...

M. LACAN – Et avant ce premier roman, il y en a d'innombrables autres qui ne sont pas signés, qui sont signés de je ne sais quel pseudonyme. Il y en a beaucoup.

Mme BARDET-GIRAUDON – C'est la « série noire » romantique.

M. LACAN – *Le Centenaire* n'est pas signé par Balzac, et bien d'autres...

Mme BARDET-GIRAUDON – *Argon le Pirate*, etc. Mais il est certain que dans les premiers romans de « de Balzac », les premiers romans qu'il a reconnus, on trouve tout de suite un autre ton. Ce n'est pas que les scènes mélodramatiques y manquent. Par exemple la fin de la *Peau de Chagrin*, c'est le grand guignol évident. Mais, malgré tout, c'est autre chose ; il y a une autre dimension. Il y a comme une épaisseur supplémentaire.

Et pour en revenir à ce traité de la volonté, pour Balzac, la volonté en effet, j'ai beaucoup de peine à m'en défendre ou à l'en défendre, était quelque chose du domaine de l'étendu, une espèce de vapeur. On en parle dans la *Peau de Chagrin*.

Mais, vous comprenez, la *Peau de Chagrin*, il faut la lire. Ce matin, je me disais : « Tu vas leur parler de la *Peau de Chagrin* ; c'est complètement ridicule ; tu devrais arriver et leur dire : écoutez, mes chers amis, lisez (25)la *Peau de Chagrin*, vous verrez ». C'est la seule chose que j'aurais dû dire.

M. LACAN – Ne demandez pas que lèvent la main ceux qui ont lu la *Peau de Chagrin* à propos de votre communication !

Mme BARDET-GIRAUDON – Je voudrais dire ceci pour finir : je pense que c'est tout à fait dommage que les analystes n'aient pas le temps de lire, même Balzac ; mais je pense que c'est encore plus dommage que les balzaciens n'aient pas quelquefois...

M. LACAN – Quand on n'a pas lu Balzac tout entier à 25 ans, on ne le lira jamais.

Mme BARDET-GIRAUDON – Je l'avais déjà lu à 25 ans.

M. LACAN – C'est pour cela que vous pouvez en parler.

M. THIS – Il faudrait peut-être préciser que ce fut la dernière lecture de Freud avant sa mort. Il a dit « Je sens que ma vie est comme cette peau de chagrin qui se rétrécit de jour en jour ».

Mme BARDET-GIRAUDON – Je l'ignorais. On ignore toujours beaucoup de choses sur Balzac. Mais je crois que cela termine brillamment ce discours sur la *Peau de Chagrin* qui n'est qu'un discours sur un discours.

M. LACAN – La chose qui ne m'est pas apparue pleinement mise en évidence dans ce que vous avez dit, c'est la relation à Louis Lambert. J'aimerais quand même que vous éclairiez un peu là votre propos. Comment les configurez-vous ?

Mme BARDET-GIRAUDON – La différence de psychologie entre Raphaël et Louis Lambert ou leur rapport à Balzac ?

⁽²⁶⁾M. LACAN – Non, leur rapport au niveau du fait que Balzac écrit ça d'une façon quasi-contemporaine, que c'est le même moment de Balzac écrivant ou écrivain. C'est un fait que c'est le même moment. Je n'y avais jamais pensé. Mais comme vous, vous venez de l'évoquer, quelle idée vous en faites-vous ?

Mme BARDET-GIRAUDON – Somme toute, il y a les « romans de gare », tous ces romans non signés dont vous parliez tout à l'heure, les romans de bibliothèque de gare ; puis ça s'arrête, et il y a un roman narratif qui s'appelle *Les Chouans*, qui est excellent mais où Balzac met très peu de lui-même. Et puis il y a deux romans qui peuvent passer pour autobiographiques ; je n'aime pas du tout qu'on fasse de l'autobiographie comme ça, mais ils passent pour autobiographiques et ils le sont, mais pas au niveau où le pensent les critiques littéraires ; ce sont : la *Peau de Chagrin* et, tout de suite après, *Louis Lambert*.

Dans la *Peau de Chagrin*, on voit apparaître ce Balzac à double fond, c'est-à-dire ce Balzac qui récupère toute la partie inconsciente de lui-même qu'il a abandonnée à son départ du collège de Vendôme.

Vous savez qu'il a fait, au collège de Vendôme où il a passé sept ans sans sortir, une très jolie poussée que nous appellerions maintenant schizoïde ou schizophrénique ou schizo-je ne sais quoi, très très importante.

Au fond, je pense que ce qui donne un ton très particulier à ces deux romans, c'est qu'il exprime dans la *Peau de Chagrin* cette espèce de vie d'insecte de l'obsessionnel qui essaie d'échapper à la mort par l'immobilité ou par des rites eux-mêmes immobiles, tandis que dans *Louis Lambert*, nous voyons vraiment ce que l'on appellerait une schizophrénie et même une catatonie se développer ; elle est très bien décrite.

Un critique littéraire a dit : « ce pauvre Balzac, quand il parle des jambes de Louis Lambert qui font crac-crac en se frottant l'une contre l'autre comme du parchemin, quelle imagination délirante ! ». Mais c'était comme ça ; les schizophrènes catatoniques que l'on connaissait autrefois se présentaient tout à fait comme Louis Lambert.

⁽²⁷⁾Ce qui m'ennuie un peu – peut-être quelqu'un le sait – c'est que je ne sais pas du tout où Balzac avait pris, en dehors de lui-même, ses connaissances des maladies mentales.

M. LACAN – Il n'avait sûrement pas lu Kraepelin ! Ça arrive qu'une maladie soit décrite bien avant que les psychiatres la découvrent. C'est un exemple notoire d'ailleurs.

Et Guattari n'a rien à dire là-dessus ?

M. GUATTARI – Non.

M. O. MANNONI – Je voudrais répondre à la question posée par Lacan ou plus exactement amorcer une réponse.

Si vous prenez un type d'opposition qui est très fréquent chez Balzac, par exemple l'opposition entre d'Arthez et Lucien de Rubempré, alors là, je crois que l'opposition entre Louis Lambert et Raphaël est une opposition du même style, mais en quelque sorte devenue hyperbolique. (C'est là qu'était le sens de ma remarque sur « votre premier vœu est vulgaire »). La vulgarité de Lucien de Rubempré opposée à la spiritualité d'Arthez, si vous poussez cela à l'extrême, vous avez du côté de la spiritualité – car il ne s'agit pas de schizophrénie pour Balzac – Louis Lambert, et du côté de l'échec dans le désir des choses de ce monde, comme chez Lucien de Rubempré, vous avez Raphaël. Car je crois que ce sont deux côtés de Balzac.

Mme BARDET-GIRAUDON – Là, je ne suis pas du tout d'accord...

M. LACAN – Pourquoi Guattari ne veut-il pas parler ?

M. GUATTARI – Parce que j'aurais voulu entendre quelque chose sur la *Peau de Chagrin* et l'objet *a*, mais je suis absolument incapable de dire autre chose que cela pour l'instant.

Mme BARDET-GIRAUDON – C'est vrai que j'aurais dû parler de l'objet *a*, mais j'espérais que des gens plus compétents que moi le feraient ici. Car il est bien certain que toute la *Peau de Chagrin* tourne autour de l'objet *a*. Il est même tellement petit qu'il disparaît tout à fait à la fin.

⁽²⁸⁾M. LACAN – C'est peut-être à partir de là que la schizophrénie commence. C'est peut-être là le joint entre Raphaël et Louis Lambert.

Mme BARDET-GIRAUDON – Le bord.

M. LACAN – Rien n'empêche Guattari de nous parler de la *Peau de Chagrin* et de l'objet *a* !

Mme SADOUL – Est-ce qu'on pourrait rapprocher le thème de l'enflure balzacienne de celui de la *Peau de Chagrin*, parce qu'au fond Balzac a toujours gonflé des ballons, que ce soit dans les affaires ou autour des femmes, et le ballon le plus énorme a été Mme Hanska, qu'il a fini par atteindre ; et à ce moment là, on a l'impression qu'il a éclaté et qu'il a fait peau de chagrin. Il en est mort. Il n'a pas supporté la réalisation de son désir.

Le plus beau ballon a été celui de Mme Hanska, poursuivie à partir d'une lettre, d'une image. À peine a-t-il réalisé, touché au réel de Mme Hanska, le ballon a crevé et aussi le corps de Balzac. Il est mort ; il n'a pas pu supporter cela. Et un ballon qui creve, finalement, ça fait peau de chagrin.

M. ISRAËL – Si Guattari ne veut décidément pas parler de la schizophrénie, peut-être quelqu'un d'autre aurait quelque chose à ajouter sur la peau de chagrin et l'objet *a* ?

M. LAUFF – Je voudrais faire une petite remarque sur les termes utilisés, notamment Pauline. Pau-line-peau-ne-lie, c'est-à-dire une peau avec laquelle on ne peut pas avoir de lien. Vous avez dit que Raphaël semble à la fin du roman finalement pouvoir atteindre Pauline en la mordant au sein, c'est-à-dire qu'on a l'impression qu'à ce moment-là finalement se fait un lien qui n'a pas existé auparavant. Vous avez cité également Fœdora ; le mari meurt la laissant vierge. Là également, la peau n'est pas atteinte.

La peau, c'est quelque chose de très important parce qu'elle est entre l'intérieur et l'extérieur : elle est à la jonction de l'imaginaire et du réel, où elle fait office de membrane. Au niveau du langage de l'image du corps, la peau parle ; la peau est pleine de sens, autrement dit. Et de l'atteindre, ⁽²⁹⁾de la contacter, de la passer, c'est très important ; et même d'en trépasser, si on ne l'atteint pas. Il est sûr qu'à se transmettre par la peau, ce dilemme de la mort et du « mordre » ne pouvait à la fin, s'entendre que de chagrin.

M. LACAN – Remarquez que dans l'histoire, la peau, on s'en est plutôt servi pour écrire que pour parler.

M. LAUFF – Ce qui n'est pas sans évoquer le sens même d'Écrire, – pour Balzac notamment –, que de sublimer ce qui se passe dans la plume et jusqu'à marquer après tout ce qui eût pu être du parchemin, c'est-à-dire ce qui reste d'essentiel de certaines peaux, lesquelles auraient plissé, sinon, dans l'oubli...

Mme BARDET-GIRAUDON – Oui, on s'en est servi pour écrire parce qu'il y a quelque chose d'écrit derrière, et justement je pensais qu'on pourrait en reparler à propos de la communication de Nassif sur le fait d'écrire, d'être vu écrivant ou de n'être pas vu écrivant. Je pense qu'il y a tout un problème de l'écriture, là.

M. LACAN – Pour moi, je vais situer l'intérêt très vif que j'ai pris au choix fait par Mme Bardet-Giraudon de cette *Peau de Chagrin* pour aujourd'hui nous faire part de son approche – il n'est pas obligé que ça tienne la même place pour tout le monde. Ce n'est jamais en vain qu'en nous occupant d'une œuvre littéraire, nous faisons ce qui, pour nous, a

toujours la portée d'un retour aux sources ; je l'ai souligné récemment ; c'est pour ça que je veux simplement, puisque la discussion ne paraît pas prête à rebondir, dire, pour moi, où ça vient, où ça afflue, où on pourrait solliciter de donner suite à cette communication ; c'est évidemment que Mme Bardet-Giraudon nous a rappelé que c'était là en somme deux pas inauguraux dans l'œuvre de Balzac.

Alors, partons de ceci, qui est très sûr, c'est que Balzac change complètement, pour un temps, la portée du roman pour illustrer ce que je veux dire, je ferai remarquer que depuis l'instauration du régime soviétique, les éditions de Balzac ont été nombreuses et les tirages énormes. Pour tous ceux dont la doctrine politique repose sur ce dont Balzac donne un sondage efficace, et qui fonctionne dans notre ère, de quelque façon qu'elle soit épinglée – et elle l'est très suffisamment du terme de ⁽³⁰⁾capitalisme – il est évident que pour toute une zone du monde, c'est très précisément en tant qu'il est celui qui met en valeur quelque chose qui va bien au-delà de l'importance de l'argent pour toucher la fonction, l'incidence sociale de tout ce qu'il en est de la finance et de toutes ses ramifications, de tout son déploiement dialectique, si l'on peut dire, – c'est cela qui est au principe d'une lecture qui en fait un des représentants majeurs de la diffusion de la langue française.

Si c'est comme ça qu'on le centre, si c'est comme ça que nous le prenons, il est frappant que le départ soit en effet de ce registre ; alors ce que ça me suggère, quelque chose comme un épinglage à mettre en marge, ce sont deux termes que je vais vous laisser bruts, comme ça ; ce sont deux termes qui valent de leur homologie avec ce sur quoi se concentre le dernier temps de la pensée de Nietzsche ; ce n'est pas hasard si ce qui nous est légué, qui d'abord nous a été légué par des éditions tout à fait impropres mais qui maintenant se dévoilent pouvoir être infiniment mieux nourries et mieux assises philologiquement*, c'est la volonté de puissance. Je dirai qu'il est singulier, en un sens – en tout cas c'est un fait, que personne n'a jamais rien intitulé de sa réflexion sous le terme de « la volonté de jouissance ». Mais c'est sous cette rubrique que j'épinglerai les deux premiers romans. En tout cas, il y a là quelque chose qui pourra être le départ d'une réflexion sérieuse ; non pas que je conseille à quiconque de s'engager dans cette voie. La volonté de jouissance me paraît receler en elle-même un type d'impasse qui ne me paraît pouvoir se féconder de rien qu'on puisse qualifier d'à proprement parler dialectique.

* S'agit-il de philologiquement ?

Interventions sur l'exposé de P. Lemoine : « À propos du désir du médecin » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (après-midi). Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 68-78.

[...]

⁽⁶⁸⁾M. GRASSET – Je voudrais poser à Israël une question. En parlant comme il l'a fait tout à l'heure et en particulier comme il l'a fait à la fin de sa dernière intervention, est-ce qu'il se pose en médecin ou est-ce qu'il se pose en analyste ?

M. ISRAËL – C'est très difficile, les dichotomies. Je comprends très bien cette question qui me paraît légitime. Mettons que j'aie commencé par être médecin et que là-dessus j'ai découvert l'analyse. Je n'ai pas pour autant pu retrancher ce que j'avais pu savoir ou entendre ou apprendre en médecine auparavant. Mais je pense qu'au contraire ça me donne un certain matériel à analyser. Je ne renie pas certaines fonctions du médecin. Ce que je dénonce, c'est un mésusage de la médecine.

M. GRASSET – J'ai posé cette question parce que je pense que, s'agissant de cette question, ce sont peut-être les médecins plus que les analystes qui peuvent essayer d'y donner réponse.

⁽⁶⁹⁾M. LACAN – Et peut-être aussi les analystes la poser différemment⁴⁹⁸ !

[...]

⁽⁷³⁾[...]M. BENOÎT – Je reprends la parole parce qu'on a parlé de médicaments. Je crois que ce qui fonde la médecine, ce n'est pas l'existence des médecins, c'est l'existence des médicaments, ou plus généralement des objets thérapeutiques, de l'objet médical. Quelqu'un qui est malade est avant tout quelqu'un qui demande un objet. Et cette quête se situe certainement à un niveau extrêmement archaïque, tout à fait préœdipien comme on l'a dit tout à l'heure.

C'est très nécessaire à un psychanalyste qui s'aventure dans l'univers médical de se demander, justement, ce que c'est que cet objet. Est-ce que c'est un objet biologique ou est-ce que c'est autre chose ?

C'est seulement quand on s'est posé cette question que, lorsqu'on est psychanalyste, on peut s'aventurer dans l'univers médical en étant sûr que son désir n'est pas un désir de médecine mais un désir d'analyste.

⁽⁷⁴⁾M. LACAN – Benoît vient d'introduire un élément qui, je ne peux pas dire a été jusqu'ici manquant, je vais dire pourquoi, mais un élément qu'il était tout à fait essentiel de mettre en avant dans son caractère à juste titre épinglé du terme d'archaïque. Parce qu'en effet il est là depuis toujours, depuis qu'il y a une profession médicale. Il n'empêche pas, bien sûr, que comme tous les objets archaïques, il est là toujours prévalent. Ce n'est pas une raison parce qu'il se noie dans une abondante production liée à la prolifération des produits chimiques, qui tendent comme beaucoup d'autres choses dans le monde moderne à masquer le fond, à masquer ce dont il s'agit, pour qu'il ne soit pas toujours ce qui a toujours été l'objet médical, qu'on le fasse dans des usines spécialisées ou avec du broyat de momie : il s'agit toujours du même objet médical.

À ce titre, la seule chose que j'aurais à épingler comme remarque, c'est que peut-être, dans ce qui nous a été présenté avec un caractère tout à fait impressionnant, lié à la façon fort bien ordonnée dont chacun pouvait témoigner de quelque chose qu'il avait sinon enregistré lui-même, en tout cas écrit pour la présentation ça prenait vraiment toute sa portée – donc il ne s'agit absolument pas de considérer qu'un pareil témoignage soit quelque chose qui n'ait pas son incidence et sa portée ; il est au cœur même de l'actualité et c'est vraiment très important ; néanmoins épingler ceci de désir du médecin est quelque chose qui me paraît devoir être mis entre parenthèses.

Si j'ai mis en avant le désir du psychanalyste, d'abord c'est avec un formidable point d'interrogation, et justement en ceci qu'il n'est pas si facile d'en donner la formule. Je ne prétends pas jamais l'avoir donnée moi-même. C'est une interrogation tout à fait correcte puisqu'à l'intérieur de la discipline psychanalytique ou de l'expérience psychanalytique, comme vous voudrez bien l'entendre, le désir est une articulation tout à fait essentielle à

⁴⁹⁸. Lacan fait ici référence à la discussion, ce même jour, introduite par Lucien Israël.

définir. La transporter en dehors de ce champ implique naturellement toutes les corrections nécessaires sur ce qu'elle peut continuer à vouloir dire, en dehors du champ où nous l'avons articulée d'une certaine façon, où par exemple ce que j'appelle souvent d'une façon abrégée mes graphes ou mon algèbre permettent de le préciser, dans les conditions de l'expérience analytique ; le projeter ailleurs, dans la relation à quelque chose qui se présente comme un terme qu'il faut bien appeler à la fois existant et en même temps mythique, à savoir le ⁽⁷⁵⁾médecin, comme si c'était là quelque chose d'essentiel, bien sûr, il faut bien voir qu'il y a là une réalité sociale tout à fait solide et instituée ; mais il est certain que cette institution prend sa portée d'une image tout à fait ancienne et qui nécessite d'être articulée avec une plus grande précision. On peut se mettre à faire une interrogation analytique de cette image archaïque, comme l'a dit tout à l'heure Benoît. Elle n'est pas archaïque ; elle est toujours là. Il suffit de voir la référence que nous en avons eu tout à l'heure dans le langage d'Israël lui-même. Il nous a dit à un moment : ce que veut le médecin, tel que nous en avons l'expérience, c'est d'être un bon médecin ; c'est en effet absolument essentiel. Il peut en être comme de ce dont il s'agit quand les produits chimiques commencent à noyer l'objet médical : les choses pour l'instant peuvent paraître se placer sur une frontière étatique, va-t-on être conventionné ou pas etc. il reste que derrière, pour tout ce qui garde la densité, le poids de ce que représente la figure du médecin, la façon dont le médecin lui-même la vit, c'est d'être un bon médecin.

Il y a là quelque chose qui mérite tout à fait d'être interrogé en soi-même. Et, à cet égard, il est certain qu'il faudrait procéder par une série d'analyses comparatives ou même d'une enquête où on pourrait arriver à serrer la question de plus près ; il n'y a pas un seul d'entre nous qui, étant médecin, n'ait pu sentir chez des gens tout à fait proches de lui, accessibles, avec lesquels il dialoguait, comment tout un comportement est motivé par cette chose dont il ne suffit pas de l'appeler un idéal, parce que ces termes ont été précisés dans mon langage en fonction d'une certaine articulation analytique ; mais ça ne veut pas dire, par exemple, que le terme d'idéal suffise à représenter ce qu'il y a sous cette fonction, sous ce statut, et dans quoi le médecin digne de ce nom trouve son assiette ; qu'il soit assuré par la présence dont il s'agit de savoir si elle est seulement déterminable sociologiquement par cette fonction archaïque d'être le bon médecin, ceci mérite d'être interrogé. Et là nous avons en effet la structure de quelque chose qui se rapproche très très probablement de ce qu'on a dit, à savoir d'un objet ; d'un objet bénéfique, d'un objet qui se communique ; le médecin est quelque chose qui, en quelque sorte, laisse participer d'une espèce d'essence de « bon quelque chose ». Dans mon dernier séminaire, j'ai assez accentué tout ce qu'on peut mettre comme poids différent derrière ce mot de « bon ». Ce n'est pas une raison pour que, à notre égard, on puisse dire que le médecin est bon, ⁽⁷⁶⁾c'est-à-dire qu'il va passer ici à la casserole. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

Et ce qui a pu être mis en évidence de quelque chose qui ne m'a jamais paru sans portée, c'est en effet – dans certains cas c'était éclatant – la fonction du désir chez tel ou tel médecin. Mais le désir chez les médecins, il est bien clair qu'il n'a pas moins de fonction qu'ailleurs ; ce serait bien étonnant si les médecins y échappaient ; bien sûr, ils y trébuchent à chaque instant dans leur pratique, ce n'est certes pas leur privilège. De sorte que ce qui est à interroger, c'est la légitimité de la formule : le désir du médecin. Avant de savoir ce que c'est que le désir du médecin, du médecin pris dans ce que j'ai appelé à l'instant son essence, ce qui n'est certainement pas un bon terme car il s'agit de quelque chose de beaucoup plus archaïque que ce qu'il en est de l'essence ; enfin ce qu'il en est du désir dans son rapport avec l'existence de ce qu'a très bien promu Benoît en parlant d'objet médical, c'est en effet une question, dont il n'y a véritablement aucun inconvénient à ce qu'elle soit prise par cet abord d'une expérience, l'expérience de votre introduction dans le champ médical ; parce qu'à vrai dire, avant de penser comment nous allons résorber le champ médical dans le champ freudien, il faut bien dire que tout de même, c'est nous qui sommes les intrus.

En fait, c'est la question qui a toujours été laissée de côté très expressément par les analystes ; s'il y a quelque chose qui peut être constitué de nouveau par mon enseignement, c'est bien que de certaines questions peuvent être posées, comme elles le sont en effet ici, qu'on peut espérer qu'une séance s'ouvre à partir de laquelle on peut serrer le tir, corriger les positions, introduire l'élément d'un repérage.

Pour l'instant, il est bien certain que tout ce dont vous avez apporté le témoignage prouve que, pour ce qui est de ce repérage, nous n'en sommes pas près, c'est-à-dire que pour l'instant non seulement on nage, mais ça paraît au-delà de tout espoir.

Donc, ce dont il s'agit, c'est évidemment de voir pourquoi, jusqu'à présent, les analystes n'ont jamais posé, n'ont jamais même abordé ce champ ; il se trouve, comme dans beaucoup d'autres cas, qu'on a passé, depuis qu'on avait le temps de travailler, c'est-à-dire depuis la fin de la ⁽⁷⁷⁾ dernière guerre, son temps à faire de chaque côté des simagrées. Les analystes, tous ceux qui ne sont pas de mon école très exactement, ont passé leur temps à faire considérer que eux aussi avaient les vertus du bon médecin. C'était même leur abri principal. Grâce à ça, maintenant nous nous trouvons en effet dans la position qui est celle-ci, c'est à savoir que des analystes, c'est très essentiellement différent des médecins, et comme auparavant on a vécu sur la confusion, au moment où la confusion se dissipe, naturellement on est bon pour le malentendu, et tout ce que vous avez, en somme, mis en évidence par le témoignage du groupe strasbourgeois, c'est très exactement ceci, c'est que pour l'instant, c'est strictement inarticulable. Vous pouvez en effet saisir tout ce que vous voulez : des actes manqués, des bafouillages, des faiblesses incroyables, des aveux qui sont rarement recueillis. Mais ça ne constitue pas la plus petite amorce d'embrayage.

Là-dessus, Guattari a fait aussi une excellente remarque. Je ne sais pas si le vœu par lequel il a terminé, c'est-à-dire – si j'ai bien entendu – la substitution au médecin de cette fonction de groupe etc. je ne sais pas si c'est ça qui paraît pour l'instant doué du plus d'avenir, mais ce qui est certain, c'est que l'axe général de son intervention m'a paru excellent.

M. ISRAËL – Je vais essayer de donner non pas une conclusion mais les impressions qui se dégagent de la discussion – si on peut appeler discussion ce qui s'institue au sein d'un groupe aussi important que le nôtre ici.

Je rappellerai simplement au départ que nous avons bien voulu venir parce qu'on nous a sollicités, que certains processus de répétition sont bien connus, qu'au fond ça me rajeunit de quelques années de réentendre des thèmes qui ont déjà été abordés à Strasbourg ; nous avons notamment entendu parler de l'objet.

Ça montre aussi que, lorsque quelqu'un de nous a une idée, il est bon qu'il la soutienne, qu'il ose la soutenir longtemps et surtout qu'il réussisse à la soutenir longtemps, quelles que soient les critiques auxquelles cela l'expose.

Je suis tout à fait d'accord qu'en effet, le désir du médecin, pour nous, ne signifiait pas – et c'est d'ailleurs ce que j'ai dit lorsque j'ai parlé de l'intervention de Lemoine – une ⁽⁷⁸⁾ formule générale concernant l'ensemble des médecins. Il eut été plus prudent (je me fous de la prudence) si l'on voulait éviter certaines critiques (c'est le seul risque que nous courons ici, il n'est pas très grave) de parler de notre observation : des avatars du désir chez certains médecins.

M. LACAN – Mais enfin, c'est évident que vous pouvez ne pas être au fait de petites formules que j'ai produites à mon dernier mercredi, mais enfin c'est vraiment bien là le cas de se servir de ce $\forall x$ auquel je mettais la barre de la négation et du $\exists x^*$ aussi avec la barre de la négation. Ça semble presque aujourd'hui s'imposer. Le « ce n'est pas de tout médecin qu'on peut dire » ou le « ce n'est pas d'un seul médecin qu'on puisse dire », ce sont là des formules très essentielles à différencier, aussi essentielles à différencier que la différence de l'homme et de la femme. Et je me demandais lequel des deux, dans votre couple, jouait le rôle masculin et féminin, si c'était le psychanalyste ou si c'était le médecin ; ça pourrait se

* L'imprimeur a dû faire une coquille en transcrivant $\overline{E}x$; il s'agit de $\exists x$.

pousser assez loin ; ce serait amusant. Ce n'est pas étonnant que vous retrouviez une histoire de scène primitive derrière ça, parce qu'il s'agit bien évidemment d'oppositions logiques d'une structure très particulière.

Intervention sur l'exposé de S. Ginestet-Elsair : « Le psychanalyste est du côté de la vérité : mais est-il si simple de savoir de quel côté est la vérité ? » Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (matin). Parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 165-166.

Exposé : [...]

Discussion : [...]

⁽¹⁶⁵⁾[...]Mme TORDO – Ça vient toujours d'autre part. Au risque de m'en mordre la langue, je viens ici reprendre l'interrogatoire de Mme Aubry, puisqu'aussi bien nous parlons de vérité, en exprimant quant à la réponse qui lui a été donnée une certaine déception. Qu'est-il advenu, entre la castration et la mort, de la connaissance, et si même Lacan n'en a pas parlé, ne vais-je pas, moi ici, tenir lieu d'épileptique ?

Ce sera la lettre volée. Pourquoi n'a-t-on pas parlé de la connaissance ? Qu'est-ce qui est insupportable ? La perte de connaissance, la perte de contrôle de quoi ? Qu'est-ce qui survient dans l'effacement et la réapparition du témoin épileptique ? On en a parlé dans l'exposé de Christiane Strohl, du témoin. Témoin de quoi ? de la scène primitive ? Sur quel secret se mord-il la langue ? qu'il doit garder – gardénal – ou qu'il doit emporter dans la mort, à liquider, à liquider en urine. Sophie mourra, mais son frère prendra la suite. N'est-ce pas le secret du savoir lui-même ? Pourquoi n'a-t-on pas ⁽¹⁶⁶⁾parlé du savoir ? De cette répétition du symptôme où se maîtrise l'angoisse de mort et de vie, dans le raccourci dramatique de la crise, dans une perpétuelle perte et reprise de connaissance.

M. LACAN – La question est stimulante, tout de même ! Qui parle ?

M. BENOIT – La vérité !

[...]

Interventions sur l'exposé de A. Didier et M. Silvestre : « À l'écoute de l'écoute » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (après-midi). Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 175-182.

Exposé : [...]

Discussion : [...]

⁽¹⁷⁵⁾[...]M. MARTIN – Qui désire prendre la parole ? J'aurais aimé pour ma part que, dans une sorte de conclusion, même si vous l'aviez laissé en suspens, vous ébauchiez quelque chose quant à la relation qui peut exister entre ce que vous nous avez décrit de manière quasi phénoménologique, avec la dynamique analytique ? ⁽¹⁷⁶⁾On peut se poser une question, entre autres, sur le rôle que joue ce circuit des auditeurs dont on nous a parlé, tenant position peut-être d'analyste pour le rapporteur, bien sûr. Mais la position peut aussi s'inverser.

M. LACAN – Si j'ai bien compris, il s'agit d'une mise en question de l'intercontrôle. Il s'agit, en somme, de la fonction de l'intercontrôle telle que vous la percevez comme à côté de votre expérience analytique. C'est là-dessus que vous pourriez en effet, après les réflexions que vous venez de nous apporter, ébaucher comment se présente pour vous la question.

En somme, c'est la question que vous refiez à l'assemblée. Mais elle n'a pas de raison de vous suivre si vous ne mettez pas un petit enjeu vous-mêmes.

Dites-nous déjà si vous pensez que je vous trahis en disant que c'est une mise en question de l'intercontrôle.

M. DIDIER – Je crois que ce n'est pas précisément une mise en question de l'intercontrôle qui est l'idée directrice de ce travail. C'est plutôt, à l'occasion de l'intercontrôle, une réflexion, en essayant de voir, à partir d'un texte originel qui est donné dans l'intercontrôle, qui est celui de l'analysant, la série de paroles données à partir de cet instant par le rapporteur d'une part, et d'autre part ce qui est entendu par les auditeurs. Le rapporteur a une position privilégiée dans la mesure où, quand les auditeurs ont parlé, il a entendu le discours de l'analysant et, en même temps, il entend ce que les autres, ceux à qui il a parlé, ont entendu de ce qu'il a dit.

M. LACAN – Mais vous parlez de texte originel. Donc, c'est de ça qu'il s'agit. Celui qui parle, qui lui transmet ce texte originel, ce qu'il a dit ou ce qu'il a lu ?

M. DIDIER – Comment, ce qu'il a dit ?

M. LACAN – Ça change beaucoup. Derrière, il y a toute la question de savoir si ce que vous transmettez, c'est ce ⁽¹⁷⁷⁾que vous avez, par exemple, pris en note. C'est un élément capital.

M. DIDIER – Le début de la communication précisait qu'un point qui nous est apparu, c'est que quand le rapporteur lit textuellement une séance, les débats qui ont lieu à la suite, du fait que la séance est textuellement rapportée, sont de nature tout à fait différente de ceux ayant lieu quand le rapporteur ne lit pas une séance mais parle, associe.

Il nous a semblé que quand il parle, les autres peuvent ensuite, sur ce qu'il a dit, parler à un niveau auquel ils ne peuvent pas parler quand il s'agit uniquement du texte lu littéralement.

M. LACAN – Et de ce fait, qui est certain, vous ne trouvez pas moyen de rendre compte d'ores et déjà par vous-mêmes sans interroger l'assemblée ?

[...]

⁽¹⁷⁸⁾[...] M. DIDIER – Nous disons que le discours de l'analysant, c'est un premier fragment, c'est un premier discours. Disons que l'on part d'un discours qui commence à naître à un moment donné, et qui est donné à des gens ; c'est là le sens du mot « originel ».

Alors que va-t-il advenir quand il y a une reprise ? Le parallèle qui a été fait, c'est : où réside le glissement, ⁽¹⁷⁹⁾l'inversion de sens qui se produit pour opposer l'esprit et la lettre, puisque quand la lettre est intégralement transmise, l'esprit non seulement est déformé mais s'inverse radicalement ?

Ce que nous observons, c'est que précisément, dans l'intercontrôle, beaucoup de matériel reste de côté, c'est-à-dire qu'on ne cherche pas du tout, finalement, à transmettre la lettre, qu'une grande quantité de matériel est laissée de côté. C'est là que Silvestre a introduit la notion de filtrage.

M. NASSIF – Mais si vous introduisez cette notion de filtre, tout votre exposé, me semble-t-il, méconnaît la dimension de la topologie dont parle constamment Lacan et ceci déjà au niveau de ce schéma optique, où enfin la topologie du regard, c'est : « tu ne saurais me voir d'où je te regarde » : ce n'est pas le fait de mettre un second miroir qui va provoquer quoi que ce soit.

M. LACAN – C'est absolument certain !

[...]

⁽¹⁸⁰⁾M. SILVESTRE – Je voudrais revenir sur un point qui a été, pour moi en tout cas, le départ de cette interrogation. Bien sûr que dans une situation de contrôle, de quoi que je parle, c'est moi qui parle. Mais malgré tout, je parle de quelque chose...

M. LACAN – De quelque chose mais pas de n'importe quoi. Vous parlez de ce que vous avez entendu d'un analysant. Ce n'est pas du tout une chose ordinaire.

M. SILVESTRE – C'est la découverte de ce que cette chose n'est pas ordinaire qui est, disons, assez particulière...

M. LACAN – Ça n'en est pas moins soumis aux lois ordinaires de la transmission. Alors, si vous ne vous souvenez pas de ce que j'ai dit : il faut mettre au premier point le sujet, l'émetteur, qui reçoit son propre message sous une forme inversée – si vous ne partez pas de là, vous n'en sortirez jamais.

⁽¹⁸¹⁾La question me semble là. Mais je la réduis peut-être trop. Si je la réduis trop, protestez ! Je viens tout à l'heure déjà de faire une tentative en disant : « Est-ce que c'est l'intercontrôle que vous mettez en question ? ». Il m'a dit que ce n'était pas ça. Bon, très bien. Ça ne veut pas dire, parce qu'il m'a dit que ce n'était pas ça, que ce n'était pas ça quand même !

Quelle est la différence de ce qui se passe dans l'intercontrôle ou dans un contrôle ? Dans un contrôle, il y a une chose très certaine, – c'est une chose d'expérience tout à fait quotidienne, tangible, sans ça l'usage des contrôles serait depuis longtemps abandonné – c'est que, dans un contrôle, il arrive ceci de tout à fait frappant que la personne tierce qui est là au titre de ce qu'on appelle contrôleur entend mieux ce que l'analysant dont il s'agit a dit que celui-là même qui le rapporte. C'est à partir de là qu'un contrôle fonctionne. Est-ce qu'à votre avis, dans l'intercontrôle, c'est pareil ?

M. DIDIER – Oui, absolument.

M. LACAN – Eh bien vous avez de la chance ! Ça prouve que vous êtes rudement bien, dans cet intercontrôle. Ça a une portée, ce que vous dites. C'est de vraiment vous permettre une schématisation de la chose. Car si c'est pareil, la question est non pas celle de l'intercontrôle mais du contrôle.

M. DIDIER – L'intercontrôle, dans une première étape, met une chose en évidence : parmi les auditeurs, il y a les collègues de même formation, et puis il y a l'analyste plus chevronné. Quand les collègues de même formation repartent après, cela a été un étonnement pour nous de voir que même se situant à un niveau différent de celui de l'analyste chevronné, néanmoins ce qui est dit apporte quelque chose pour le rapporteur. Par conséquent ce qui est entendu est, d'un côté, lié bien sûr à la connaissance et à la compréhension de la théorie et de l'expérience analytique, puisque l'analyste qui est le contrôleur apporte tout le temps quelque chose d'autre que les autres n'apportent pas, mais cela met bien en évidence ce que vous avanciez : que l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous forme inversée, et ⁽¹⁸²⁾qu'au même niveau de formation, on entend plus que ce qu'on a dit.

M. LACAN – Vous l'avez dit tout à l'heure très bien.

M. DIDIER – Il y a une autre différence qui est apparue à certains : c'est que quand est rapporté un texte lu, une séance intégralement lue, ce qui en est dit après par les auditeurs est très différent de ce qu'il en est quand il y a libre association du rapporteur.

Il nous est apparu que souvent, quand la séance est lue, il y a des affrontements de points de vue irréductibles entre les auditeurs qui parlent ; peut-être s'agit-il d'affrontements narcissiques, chacun défendant son point de vue, chose qui n'apparaissait pas quand il s'agissait de la parole propre du rapporteur.

C'est là-dessus que s'étaient les comparaisons tentées dans d'autres secteurs où existe également cette reprise du discours. Ce n'est pas comme le jeu du téléphone auquel jouent les enfants, où l'on se dit quelque chose à l'oreille de l'un à l'autre, et il s'agit de voir à la fin l'écart entre ce qui a été dit au départ et ce qui est obtenu.

M. LACAN – Heureusement que les choses ne se passent pas comme ça dans l'inter-contrôle !

Interventions sur l'exposé de J. Guey : « Contribution à l'étude du sens du symptôme épileptique » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (matin). Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 138-155.

Exposé : [...]

Discussion : [...]

⁽¹⁵⁰⁾[...] M. BENOIT – Malheureusement – ce serait peut-être plus satisfaisant si c'était ce que vous venez de dire, à savoir si c'était parce que cette famille avait pu parler à un médecin de la maladie de cette enfant que ça avait été mieux ; je crois qu'il n'en est rien, avec l'analyste et aussi avec moi, on en avait déjà parlé beaucoup, j'avais reçu la famille etc. Je ne crois pas du tout qu'il y ait eu d'entretien. Tout a été centré sur l'examen médical, l'électroencéphalogramme, les réflexes, l'examen neurologique. Et ce qui m'est apparu, c'est que c'était ça qui avait fait disparaître les crises ; ce n'était pas du tout le laïus, c'était l'intervention de cet objet médical qui, au nom du naturisme, avait jusque là été éliminé.

⁽¹⁵¹⁾M. LACAN – C'est important, ce que vous avez dit là, Benoît.

[...]

⁽¹⁵⁴⁾[...]Mme AUBRY – Il m'a semblé que tous ceux qui ont parlé aujourd'hui ont été en quelque sorte médusés par l'épilepsie et le grand mal, saisis d'une sorte de terreur qui les a paralysés, à tel point que tout le travail quotidien qu'ils font et qui est vraiment un essai d'articulation de ce qu'est ce symptôme par rapport aux signifiants et par rapport à la répétition a été en trame mais n'a pas été absolument mis en lumière.

Or, il semble que c'est ça l'essentiel et que c'est ça le point théorique sur lequel s'appuie leur pratique.

M. LACAN – Pousse un peu ta pensée, car j'avoue que la pertinence de ce que tu viens de dire ne me frappe pas, au contraire. Ce que tu viens de dire mériterait d'être appuyé parce qu'il me semble que quand même, du point de vue du symptôme, on l'a peut-être même mis d'une façon un peu trop foisonnante en valeur. Alors qu'est-ce que tu veux dire ?

Mme AUBRY – Je veux dire que j'ai été perdue dans cette foison et que je n'ai pas pu le repérer en tant qu'occupant la place de l'objet *a* dans le fantasme et, comme tel, masquant la vérité du tout.

⁽¹⁵⁵⁾Bien sûr, la mort est là. Mais est-ce qu'elle n'est pas là chaque fois qu'il y a un symptôme d'une maladie ?

M. LACAN – Il y a eu un très joli lapsus, mais je rends hommage à la personne qui l'a fait. C'est Guey, je crois, qui a dit « la castration de la mort ». En effet, c'est bien de ça qu'il s'agirait.

Bien sûr nous avons une phrase de Freud, que très pertinemment Christiane Strohl a montée en épingle, une certaine approximation, une certaine façon de rapprocher la détumescence avec la mort ; les choses qui s'écrivent ne valent tout de même qu'en fonction d'une certaine date. En tous les cas, c'est bien là qu'il conviendrait de définir certains clivages. La castration et la mort, c'est très difficile que nous leur donnions la même fonction dans une articulation théorique convenable, pour tout dire.

[...]

Interventions sur l'exposé de P. Mathis : « Remarques sur la fonction de l'argent dans la technique analytique » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (après-midi). Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 195-205.

Exposé : [...]

Discussion : [...]

⁽¹⁹⁵⁾[...] M. LACAN – Vous évoquiez l'une des modalités de l'éducation de l'enfant, qui consiste à très soigneusement séparer ce qu'il peut avoir, par la force des choses, à manipuler d'argent, de ce qui concerne son désir : c'est selon moi une remarque absolument limitée à la formation des enfants d'une certaine bourgeoisie ; d'ailleurs ça ne me paraît pas actuellement être un style qui soit universellement conservé. Ça peut garder encore une grande valeur, c'est tout à fait sûr, dans la pratique d'une certaine zone de la bourgeoisie française, c'est à ce titre que vous l'avez fait sortir d'une façon très pertinente. Je veux dire que, parmi les patients auxquels vous avez affaire et dont je sais dans quelle zone sociale ils se trouvent, du fait que nous en parlons quelquefois ensemble, c'est certainement une observation juste ; mais la question est de savoir si c'est absolument inhérent à toute formation qualifiable comme bourgeoise.

Non pas que j'aie à verser autre chose à ce dossier. Mais je sais qu'il y a des zones sociales où l'enfant apprend tôt la manipulation et la valeur de l'argent. Il est capable de savoir très tôt que l'argent, ce n'est pas simplement quelque chose que l'on reçoit d'une façon dosée par le désir maternel. Je pense qu'actuellement, dans des zones sociales entières, on peut énoncer une autre loi.

⁽¹⁹⁶⁾M. MATHIS – Si j'ai pris cette référence peut-être prédominante, en effet, à la mère, c'est à partir...

M. LACAN – À la mère ou à n'importe quel autre élément familial. La séparation du domaine de la formation du désir d'avec l'appareil argent, c'est très localement désigné dans la société.

J'en reviens à la remarque principale. Celle-là, je l'ai mise en marge parce qu'elle s'imposait en vous lisant, et en vous entendant tout à l'heure à nouveau j'ai repris une note. La remarque principale concerne la définition de la profession libérale. La profession libérale est très exactement et uniquement définie par ceci qu'elle est instituée d'une méconnaissance systématique de ce qu'est la fonction de l'argent. Ça ne veut pas dire qu'elle se prive de la manier, bien sûr.

M. MARTIN – Il serait surprenant qu'on en reste là, sans que cette question qui soulève tant de réactions passionnelles, notamment en ce qui concerne le tiers payant, ne trouve de rebondissement.
[...]

⁽²⁰¹⁾[...] M. MARTIN – Pour intéressante que soit cette intervention* à partir des implications de l'argent dans sa fonction sociale, politique, économique etc. il semble que d'autres interlocuteurs pourraient peut-être trouver aussi à prendre le problème dans l'autre sens, c'est-à-dire des implications de l'argent directement dans la relation de l'analyste à l'analysant. Depuis la fin de l'intervention de Lacan fort saisissante mais qu'il n'a pas jugé bon de pousser plus loin sur la fonction de l'argent, je n'ai rien entendu d'autre qui aille dans cette direction.

⁽²⁰²⁾M. LACAN – Je ne me refuse pas du tout à la pousser plus loin.

Je voudrais simplement rappeler ceci, à propos de ce que nous venons d'entendre d'éclatant dans la bouche de Guattari à propos du système d'exploitation : on pourrait faire marginalement la remarque que s'exprimer comme il l'a fait, c'est vraiment porter à un tel degré d'absolu la forme d'exploitation qui se fonde sur la production de la plus-value que c'est paradoxalement donner, en somme, je ne dirai pas un statut universel mais au moins

* Il s'agit d'une intervention applaudie de M. Guattari.

un point terminal qui serait nécessaire au capitalisme. Je veux dire par là bien sûr que c'est la meilleure façon d'interpréter ce qu'il vient de nous dire, parce qu'on ne peut tout de même pas dire que la relation familiale soit fondée sur la production de la plus-value. Quoique lecteur de Fustel de Coulanges comme tout le monde, je ne crois pas que la société, à un moment, ait reposé sur l'organisation familiale et que peu à peu soit venu le capitalisme. Il ne s'agit pas de ça.

Ceci étant dit, non seulement je ne me refuse pas à la formulation de Guattari mais je dirai que, d'une certaine façon, non seulement j'y prête mais j'y ai d'ores et déjà abondé, car en fin de compte, ce que j'ai articulé l'année dernière – je ne sais pas si Guattari a fréquenté ou non mon séminaire, et je regrette de devoir de temps en temps faire allusion au fait qu'on ait entendu ou pas ce que je dis – mais puisqu'il se trouve que, de temps en temps, je parle pour dire quelque chose – pas toujours mais souvent – je peux quand même m'informer de savoir si Guattari s'est aperçu que la définition que j'ai donnée du discours du maître (elle est passée noir sur blanc dans le dernier numéro de *Scilicet*) en fin de compte c'est une formulation qui permet une universalisation ; elle est déjà donnée dans la façon dont je mets le signifiant dans une certaine place, en haut et à gauche, et dont je mets le sujet à une autre place, strictement au-dessous, c'est-à-dire que le sujet du capitalisme, c'est le signifiant-maître, qui est dans un certain rapport de maîtrise et d'exploitation à l'endroit du savoir de l'esclave. Et ce n'est pas par hasard, vu la note que j'inscris sous la rubrique du **a** comme production que j'ai souligné que n'aurait sûrement pas pu être si aisément proposé un tel graphe, puisque c'est en somme d'un graphe qu'il s'agit, si nous ne partions pas du fondement marxiste, celui qui met au principe de toute production jusqu'à ce jour l'exploitation, et l'exploitation précisément du savoir.

⁽²⁰³⁾ Je sais bien que ce petit schéma ouvre la porte à quelques considérations. Il ne permet pas de mettre purement et simplement, à la simple inspection de ce petit quadripode, le prolétariat dans la situation d'un dénuement qui serait pour lui nécessairement principal non pas pour expliquer le mode de fonctionnement de l'exploitation, mais pour expliquer la mission privilégiée qu'il peut avoir ; c'est parce qu'il se trouve dans cette situation d'exceptionnel dénuement qu'il prendrait la position en bas et à gauche du sujet mis à la place de la vérité. C'est bien pour ça que Lénine, je l'ai déjà souligné une fois, dit que la théorie marxiste vaincra parce qu'elle est vraie ; disons parce qu'elle fait appel à la vérité.

Donc, je n'ai pas d'objection à faire à ce que vient d'énoncer Guattari. Pour ce qui est de ce que j'appelle l'universalisation de la structure d'où l'exploitation ressortit et où l'argent se trouverait avoir sa place privilégiée, au niveau de la production de la plus-value, je ferai simplement remarquer que, dans cette articulation, l'argent est un moyen, un moyen de production comme un autre.

Bon. Alors la seule chose dont j'apporte ici témoignage, rappel, c'est que je n'ai pas fait valoir ce petit schéma quadripodique de l'année dernière sans l'accompagner – j'en attends justement, avec patience, la critique parce que j'ai un peu l'habitude : dans une dizaine d'années, ça viendra ! – je ne l'ai pas fait sans articuler comme essentiellement significatif le fait de ce que j'énonçais l'année dernière de la possibilité d'un certain glissement sur cette construction tétraédrique à laquelle il manque précisément une arête, celle du bas, celle qui fait que ça se bouclerait tel que c'est distribué dans un carré dont on joindrait les quatre sommets.

Voilà. J'ai par là rendu soutenable la définition d'un discours différent du discours du maître, que j'ai par exemple épinglé du discours universitaire.

Il est tout à fait certain que la structure du discours universitaire n'est pas une structure capitaliste. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ! Il y a des professions dites libérales dont j'insiste à dire qu'elles sont définies par une méconnaissance systématique de l'argent. Il y a une certaine façon de traiter ce qu'il en est de la distribution de l'argent qui constitue bel et bien quelque chose de cohérent à ⁽²⁰⁴⁾ l'intérieur de la société et qui a des

caractéristiques très précises concernant ce mode d'articulation et de recoupement dont on ne saurait aucunement diminuer l'importance, ce qui s'appelle l'Université.

Quand on y entre, c'est l'introduction dans un certain type de structure sociale qui, sous prétexte qu'il peut en effet être stipendié ou financé par l'organisation capitaliste, n'est d'aucune façon possible à confondre avec cette structure. Disons que le mode d'exploitation n'est pas le même, que ce qui joue le rôle de signifiant-maître n'est pas le même, que sont occupées différemment les diverses places qui sont celles dont il s'agit et que j'ai épinglées des termes du semblant, de la vérité, de la jouissance, et à partir de ces trois termes, de ce qu'il en résulte, à savoir une production.

Je ne veux pas plus insister sur ce fait et montrer qu'il méritait d'être individualisé, je veux dire séparé, et séparé d'un certain type de glissement d'un quart de tour que j'ai qualifié de discours de l'hystérique, et dont, je vous le rappelle, je me suis trouvé pouvoir sinon démontrer, du moins indiquer, chose qui peut surprendre, qu'il est à l'origine de ce qu'on appelle le discours de la science.

Mais il y a une chose en tout cas certaine, c'est que, si j'ai fait tout ça, c'est pour montrer que c'est d'une quatrième position encore que s'institue ce côté, car, si un jour il émergeait dans sa véritable portée, il pourrait spécifier le discours analytique, et cela n'est certainement pas quelque chose qui soit sans poser question, à savoir : qu'est-ce qui peut résulter d'une lecture de cette formule qui soit telle que ce que je désigne comme constituant la caractéristique la plus fondamentale de tout cet appareil tournant, à savoir qu'une certaine dominance s'y marque et impose de partir du semblant – qu'est-ce que peut vouloir dire que ce soit là que la lettre *a*, je veux dire dans le discours de l'analyste, que ce soit là, à cette place, en haut et à gauche, du semblant, qu'elle se trouve prendre place et qu'elle détermine ce certain rapport qui est aussi rapport de dominance sur lequel s'institue l'expérience analytique ?

Il me semble qu'aucune articulation ou commencement d'articulation sur ce qui peut s'engendrer de la fonction de l'argent dans l'analyse ne peut se faire sinon à partir de cette ⁽²⁰⁵⁾façon d'articuler graphiquement la question, parce que de même que ce qu'on appelle expérimentation scientifique ne peut partir que de certaines formules écrites, et qui soient encore bien posées, je veux dire qui soient à la base capables de s'insérer dans quelque chose de façon bien précise (c'est à partir de là et seulement à partir de là que le mot d'expérimentation, au sens scientifique du terme, a un sens) de même, je crois que peut être interrogé ce qu'il en est du discours analytique ; tout le prouve de ce qui s'est passé ici, à tous les niveaux.

Il ne suffit certainement pas de pousser ceci qui a sa valeur de pression, d'évidence, qu'on ne peut pas manipuler un seul cas d'épilepsie sans déboucher par toutes les portes, par toutes les fenêtres, à chaque pas sur des motivations du type analytique ; encore bien sûr faudrait-il voir quelle est la spécificité de cette réaction que pourrait constituer la crise épileptique.

Je pense qu'il est tout à fait impossible de dire quelque chose de la fonction de l'argent sans se demander massivement au départ si l'argent est à la place même de l'analyste, s'il est identifiable à cet objet *a* et si le discours de l'analyste est spécifié de cette place en haut et à gauche qu'occupe l'analyste.

Alors qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? C'est peut-être de là qu'on pourrait partir, faire un effort de cogitation concernant le sens de ces choses, parce qu'enfin c'est évidemment signifier quelque chose que de le mettre là.

Voilà ce que je vous propose et sur quoi je pourrais peut-être attendre qu'une réponse me soit donnée.

[...]

*Intervention sur l'exposé de S. Leclaire : « L'objet **a** dans la cure » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (après-midi). Parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 445-450.*

Exposé : [...]

Discussion : [...]

⁽⁴⁴⁵⁾[...] M. LACAN – J'ai pris beaucoup d'intérêt à ce débat. Je ne voudrais pas faire succéder à cette discussion qui est pour moi éminemment intéressante, j'y suis tout à fait directement intéressé, je ne voudrais pas lui faire succéder un développement à proprement parler théorique.

⁽⁴⁴⁶⁾Néanmoins, je voudrais faire quelques remarques pour pointer ce dont l'absence a pu me surprendre, dans le débat qui s'est ensuivi à ce que Leclaire avait apporté.

L'objet **a**, je l'ai épinglé d'un terme qui s'écrit **a**. La référence à l'écriture est manifeste dans ce « petit **a** ». L'intérêt de ce pointage par un terme algébrique repose sur ceci que nous pouvons, autour de ça, construire, disons, ce qu'en mathématiques on appelle une isomorphie. Si l'objet **a** vient quelque part dans mes formules de l'année dernière, les formules dites quadripodes, s'il vient à une certaine place, c'est évidemment pour suggérer une recherche, un approfondissement, une façon d'articuler d'une façon tout à fait précise, dans une structure précisément, ce qu'il peut y avoir d'isomorphe dans la position de l'analyste telle qu'elle se situe à l'intérieur d'un certain discours, avec ce que peut être l'objet **a** par ailleurs, au niveau d'élaboration où je l'ai porté.

Mais enfin cette élaboration, disons cette construction qui vaut en fonction de ce que j'avais déjà dû formuler précédemment d'une référence de l'expérience analytique à cette structure de langage qui là est le pas que constitue mon enseignement par rapport à celui de Freud, à l'intérieur de ceci, l'objet **a** est une construction. Qu'on nous la présente comme un objet, et un objet perdu, je n'y vois pas en soi d'obstacle ; c'est une prise de vue, incontestablement ; ce que ça suggère, c'est : un de perdu, dix de retrouvés !

Ça ne veut pas dire que l'objet **a** en soi-même soit récupérable, mais je dirai que la perte primitive n'a pas de privilège par rapport à ces dix de retrouvés. Accentuer le côté objet perdu n'a évidemment de sens que dans la fonction de l'angoisse. C'est en tant que l'objet **a** peut être fondamentalement appréhendé comme perdu qu'il est à la source de l'angoisse. Mais enfin ce n'est pas de sa fonction propre d'être un objet perdu ; c'est bien au contraire un objet qui comble quelque chose. Et ce qu'il comble, je dois dire, à suivre ce que j'énonce, ça n'est pas l'angoisse en elle-même. Non pas que, dans un certain horizon, je ne vois pas pourquoi je n'admettrais pas la prééminence donnée par telle ou telle position philosophique à l'angoisse comme position dite existentielle. J'ai dit bien souvent que je n'avais pas à prendre parti sur toutes les façons d'élaborer une éthique qu'à la philosophie. Nous avons déjà bien assez à faire avec ce qui peut s'imposer d'éthique à l'intérieur de notre expérience.

⁽⁴⁴⁷⁾Néanmoins, pour revenir à ce que j'annonçais tout à l'heure, à savoir à ce qui m'a semblé manquer dans le début, dans ce qui aurait normalement, il me semble, dû être apporté à Leclaire, c'est la remarque qui est celle-ci : que si j'ai construit, dans ce qu'on appelle, on a appelé, on a rappelé un peu rapidement la structure, cette place de l'objet **a**, je ne l'ai pas inventée. Le rappel qu'on a fait justement des objets parfaitement dénommables entre lesquels je répartis sa fonction, je voudrais quand même rappeler de quoi il s'agit. Il s'agit de quelque chose que je recueille d'un legs qui n'est rien d'autre que ce qui a été défriché par la première appréhension de Freud dans les *Trois Essais sur la Sexualité*, à savoir l'éventail constitué par quoi ? par ce qui a été nommé, rappelé, la mamelle, l'excrément etc. Il s'impose que je n'ai pu énoncer ces choses et que je les ai même énoncées dès que je les ai sorties qu'en les référant précisément à ces deux fonctions, pour autant qu'expressément je les ai distinguées l'une de l'autre, à savoir celle de la demande et celle du désir.

Bien entendu, là-dessus je ne vais pas non plus dire que je crois avoir eu je ne sais quelle visitation de la lumière. Il suffit d'ouvrir Freud et à propos de l'usage du mot *Wunsch* dans

la *Traumdeutung* elle-même, les contes les plus communs sont là à son service pour être mis en avant et montrer qu'il n'est rien de plus facile que de réfuter les demandes de quiconque, qu'il soit naïf ou pas, il n'y a qu'à trouver un truc pour en produire la réalisation immédiate ; c'est aussitôt une véritable avalanche d'inconvénients. C'est bien ça qui recule les choses et qui fait qu'on peut se demander, derrière cette demande si radicalement inadéquate, quel est le nerf, quelle est la vraie béance qui rend si impérieuse la nécessité de la demande.

Mais enfin, le caractère métaphorique, métonymique aussi mais en tout cas toujours à côté de ce qui est du langage, de tout ce qui s'opère à l'aide du langage – il ne s'agit même pas là de discours, il s'agit de l'opérativité là première, celle de la demande en tant qu'elle loupe toujours littéralement ce qui peut paraître son fondement ; c'est bien de là que nous partons et c'est de là, bien sûr, qu'on peut dire que s'il y a quelque chose de perdu, ce ne saurait en aucun cas être un objet. Mais ce qui se construit sur le fond de cette inadéquation fondamentale propre à l'opération langagière, c'est là, me semble-t-il, que peut-être tout de même que quelqu'un aurait pu rappeler – je suis sûr qu'il y en a plus d'un qui l'ont évoqué à part eux mais ⁽⁴⁴⁸⁾encore – que ce que je suis en train de rappeler dans une certaine référence, car c'est du fait même de la structure qu'il est impossible que les choses, l'enjeu, ce dont il s'agit, puisse jamais être serré que dans cette structure en elle-même béante. Si j'ai mis au tableau la dernière fois la triade de la jouissance, du semblant et de la vérité en soulignant que, si on voit bien comme ce qui peut unir et parce que ça s'impose, il n'y aurait pas de fonction du semblant sans référence au véridique, et d'autre part le semblant, de quoi sera-t-il semblant s'il n'était pas justement semblant d'un élément tiers, dans l'occasion, de la jouissance, ça ne veut pas dire que d'aucune façon cette triangulation aboutisse à une fermeture et que de la jouissance à la vérité, les choses restent béantes ; c'est de même que si je suis en train d'énoncer quelque chose pour l'instant concernant la fonction du langage et de l'écrit, c'est bien aussi pour faire apercevoir quelque chose où vient à se placer ce qui, je crois, a constitué un pas dans notre élaboration qui est qu'il y a un rapport, qu'il y a une liaison, ça a à faire ensemble, la fonction du langage et le fait que rien ne puisse s'écrire du rapport sexuel.

Pourquoi est-ce qu'après tout j'ai attendu, en somme, si longtemps pour formuler les choses ainsi ? C'est très précisément parce que rien ne préparait mon auditoire ou mon audience, comme vous voudrez, à entendre ce quelque chose qui était, de toute façon, très important à poser, c'est-à-dire qu'à énoncer une chose semblable – ce dont il faut nous garder parce que ce serait faire basculer d'un côté ou d'un autre les choses d'une façon certainement abusive, à voir que ce serait dans une sorte d'absence – et pourquoi d'absence ? – du rapport sexuel que le langage surgirait, qui ne sait que déjà de bons esprits se sont aventurés dans ce sens, et découvrir dans tous les signes que nous pouvons faire sentir comme plus ou moins primaires et archaïques, du côté de l'interdit des mots obscènes, que ce serait là l'origine du langage.

C'est très précisément pour cela que certaines de ces choses ne peuvent pas être avancées car qui ne céderait à la tentation de faire de la béance entre l'homme et la femme la source du langage si justement cette béance n'avait de sens elle-même que par rapport au langage et en tant que nulle part le langage je ne dis pas ne peut pas l'énoncer, le langage énonce tout ce qu'il veut, le signifiant est justement là pour faire semblant, ⁽⁴⁴⁹⁾qui ne sait à quel semblant sert le signifiant précisément dans le rapport sexuel, c'est justement ce côté tellement tangible, tellement évident quand il s'agit de faire voir qu'on ne peut pas s'arrêter là, que l'important, le nerf est ailleurs et, encore une fois, dans une référence triple et une référence qui ne se ferme pas, c'est très précisément au niveau du point où, à partir du langage, rien ne peut se produire qui inscrit ce rapport. C'est là qu'est le nerf. Et c'est là que se situe, en somme, à la vérité, j'ai pris grand soin d'essayer de vous énoncer ce qui n'est pas sans importance, à mon dernier séminaire, ce que j'ai fait pointer, c'est évidemment quelque chose qui est nouveau en logique ; comme je l'ai dit tout à la fin de ce séminaire, il y a en effet bien des raisons pour que ça n'ait pas encore été très bien entendu ; mais enfin

je crois qu'avec le cours des temps, et très précisément à cause comme ça de ce que ça va venir au jour, tout le monde va pouvoir s'apercevoir de l'importance que ça a, qu'on puisse dire : c'est justement parce qu'on ne peut pas dire quelque chose du tout d'une essence, à savoir la femme dans l'occasion, c'est justement parce qu'il est impossible d'en dire quoi que ce soit qu'elles y sont toutes mais chacune, une à une, éminemment intéressées, et c'est évidemment également vrai que ce n'est pas parce qu'on ne peut dire d'aucun homme qu'il a la toute-puissance que ce n'est pas précisément là, sur ce roc, qu'il ne peut subsister que dans la position dite de la castration.

Il est bien certain que c'est là qu'il s'agit de faire quelques pas un peu plus avant qui permettent d'articuler, après avoir pris ces distances nécessaires et marqué ces écarts, ces ouvertures, cette chose qui s'inscrit toujours dans une forme de V, c'est seulement à partir de là que peut prendre son sens qu'est-ce qu'en somme la demande et son articulation désirante, qu'est-ce qu'elles peuvent avoir à faire, quelle est leur liaison précise avec ce dont il s'agit et qui ne s'articule que de logique, qui est le nœud où se rencontre le réel, et pas ailleurs. Ailleurs, nous sommes dans le fantasme. Comment est-ce que ce fantasme vient s'articuler pour répondre, pour résonner à cette fondamentale castration articulée dans la logique.

Il y a une chose en tout cas très certaine, c'est que, dès le départ, ce que nous avons vu, c'est que ces quatre faces, de l'objet **a**, de la demande et du désir, de la demande à l'autre de la demande de l'autre et, on peut le dire aussi de la même façon, d'un certain désir à l'autre comme d'un désir de l'autre, comment est-ce que tout ceci se trouve effectivement – et c'est ⁽⁴⁵⁰⁾ par là que nous l'avons découvert – nous avons au moins ce témoignage historique, rien de tout ça n'aurait été élaboré si ce n'était pas absolument polarisé par le sens central qui n'est pas celui de l'objet mais qui est celui de ce que nous pouvons provisoirement appeler le – ϕ qui est d'une autre nature mais qui est à proprement parler toute la charge de la fonction de l'objet **a**.

Il me semble impossible d'articuler l'objet **a** sans cette référence. Ce qui est remarquable, et c'est ça qui devrait retenir l'attention, rien de plus, c'est que j'ai cru pouvoir inscrire le discours de l'analyste sans autre référence à cette fonction en effet dite de limite ou de bord, sans autre référence que l'objet **a**, que là, dans l'instauration d'un discours, et pas seulement d'un seul, de quatre que j'ai distingués, j'ai marqué qu'on pouvait se passer de la référence à la castration, en tout cas que j'ai fait tout comme si on pouvait s'en passer, c'est bien.

Interventions sur l'exposé de C. Conté et L. Beirnaert : « de l'analyse des résistances au temps de l'analyse » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (matin). Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 334-336.

Exposé : [...]

Discussion : [...]

⁽³³⁴⁾[...] M. BEIRNAERT – À propos du temps logique dont vous parlez, la question s'est posée à nous d'articuler quelque chose de plus ferme et de plus approfondi sur le sujet, à partir, en particulier, de l'article de Lacan sur le sujet.

Lacan lui-même, d'ailleurs, à la fin de ce séminaire, faisant allusion au temps, esquisse quelque chose sur l'ordre des scansion temporelles, dans l'analyse de l'obsédé.

M. LACAN – Je peux rappeler que, dans l'article où j'introduis comme tel le temps logique, je le montre s'exercer dans sa hâte même comme essentiellement trompeur, je veux ⁽³³⁵⁾dire dans l'article dont je l'ai illustré. Ça ne veut pas dire que ce soit le dernier mot. Mais c'est tout de même très important, me semble-t-il, à rappeler au moment où je rapproche, dans ce temps que vous-mêmes avez épinglé, le temps du transfert. Il est bien certain que je ne joue sur Hegel, là, que d'une façon très très ambiguë.

[...]

⁽³³⁵⁾[...] M. BAUDRY – Je voudrais revenir sur la formulation initiale : « le transfert, c'est le concept de l'analyse parce que c'est le temps de l'analyse ».

Si on élimine ce que peut avoir de didactique la référence hégélienne, c'est-à-dire si on ne parle plus du concept en tant qu'il implique la réalisation dialectique mais en tant qu'il est Dieu, on est amené à dire qu'il s'agit ici du désir ou du fantasme.

⁽³³⁶⁾Mais ce qui se produit alors, c'est qu'on est obligé de dire, non pas : c'est le temps, mais : il y a du temps, à partir du désir ou du fantasme. À ce moment là, on est obligé de comprendre le temps dans un sens un peu particulier, à savoir : il se produit du temps, il y a quelque chose comme du temps, il y a ce qu'on peut appeler une temporalisation. À ce moment là, la question qui me semble posée, c'est : comment comprendre l'expression « le temps de l'analyse ». Car quand on entend cette expression, il semble que l'on se réfère au temps classiquement compris, alors que si l'on ne parle plus de manière hégélienne on est obligé d'entendre cette expression comme « le temps de l'analyse » au sens du « de » comme Lacan l'emploie souvent, c'est-à-dire dans un génitif subjectif, le temps qui vient de, qui se produit à partir de l'analyse, c'est-à-dire en somme le temps qui s'engendre à partir du fantasme construit par l'analyse.

M. LACAN – C'est ça la notion de temps logique. Ce que j'ai énoncé du temps logique, c'est ça. Je rappelle que ce temps logique est scandé. Il y a l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. C'est en ça qu'en effet l'analyse participe très éminemment et fondamentalement du temps logique.

[...]

Présentation et interventions sur l'exposé de J. Rudrauf : « De la règle fondamentale » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (après-midi). Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 341 et 374.

La séance est ouverte par M. Lacan.

⁽³⁴¹⁾M. LACAN – Je prends la présidence jusqu'à ce que Mme Aubry arrive, et je donne la parole à Rudrauf.

M. RUDRAUF – (lit sa communication)

⁽³⁴⁹⁾[...] Or nous retrouvons chez Freud une problématique analogue dont témoigne par exemple cette note de l'Abrégé (Traduction Fse, p. 19-20).

Les recherches psychanalytiques ont retrouvé certains caractères jusque-là insoupçonnés du psychisme inconscient et découvert quelques-unes des lois qui le régissent. Nous ne voulons pas dire par là que la qualité de conscience ait perdu de la valeur à nos yeux. Elle reste la seule lumière qui brille pour nous et nous guide dans les ténèbres de la vie psychique.

Par suite de la nature particulière de notre connaissance, notre tâche scientifique dans le domaine de la psychologie consistera à traduire les processus inconscients en processus conscients pour combler ainsi les lacunes de notre perception consciente.

Ici s'indique le fil conducteur que veut proposer la règle fondamentale en tant que moyen technique d'engager et de rendre possible la psychanalyse, en tant aussi que fin dernière à quoi se réfère la force contraignante (*Trieb und Zwang*) qui fait Freud fonder la psychanalyse et qui constitue l'essence du vouloir psychanalytique : que la psychanalyse soit.

Relisons-en le texte dans la dernière formulation qu'en a donnée Freud :

Nous concluons donc ce traité (ou contrat) avec le moi du patient. Pleine sincérité contre absolue discrétion. Cela donne l'impression que nous ne tendons qu'à prendre la place d'un confesseur profane. Mais la différence est grande, car nous ne voulons pas seulement entendre de lui ce qu'il sait et dissimule aux autres, mais il doit aussi nous raconter ce qu'il ne sait pas. Dans cette ⁽³⁵⁰⁾ perspective, nous lui donnons une estimation approximative de ce que nous entendons par sincérité : Nous l'engageons à la Règle Fondamentale de l'Analyse qui désormais doit dominer sa conduite à notre égard. Il ne doit pas seulement nous faire partager ce qu'il dit à dessein et volontiers, ce qui lui apporte soulagement comme dans une confession, mais aussi tout le reste, ce qui se livre à sa propre auto-observation, tout ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui est désagréable à dire, et aussi si cela lui paraît insignifiant ou même vide de sens. S'il parvient après cette introduction à mettre hors circuit son autocritique, il nous livre une quantité de matériel : pensées, idées subites, souvenirs qui sont déjà placés sous l'influence de l'inconscient, en sont souvent des rejetons directs, et qui nous mettent donc en situation de deviner chez lui l'inconscient refoulé et d'élargir par notre médiation la connaissance par son moi de son inconscient⁴⁹⁹.

[...]

M. LACAN – C'est extraordinairement bien d'avoir mis en valeur cette phrase de l'*Abrégé*.

[...]

⁴⁹⁹. *Abriss der Psychoanalyse*, pp. 32-33.

Présentation et interventions sur l'exposé de S. Zlatine : « Technique de l'intervention : incidence de l'automatisme de répétition de l'analyste » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (matin). Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 248-260.

La séance est ouverte par M. Lacan.

⁽²⁴⁸⁾M. LACAN – Je donne la parole à Zlatine.

Exposé : [...]

Discussion : [...]

^[254][...]Mme ZYGOURIS – Je voudrais savoir comment vous écrivez l'autre de l'Autre.

M. ZLATINE – Avec un grand A.

Mme ZYGOURIS – Et puis je voudrais savoir pour qui c'est l'autre de l'Autre.

M. ZLATINE – Il faut le demander à l'analyste en question. Il ne vous répondra pas, je crois. Il s'est assez exposé, disons.

Je ne crois pas que ce soit tellement la question. La question que je posais portait surtout sur les options théoriques et techniques futures, et non pas tellement sur ce qui était arrivé dans une histoire particulière, en tant que dans une analyse, quelque chose avait été marqué, pas obligatoirement chez un seul analyste, mais chez beaucoup d'analystes, et comment justement l'appréhension technique future de la théorie pourrait se trouver infléchi. Ce n'est pas tellement ce qui est arrivé dans l'histoire particulière qui est important.

M. LACAN – Il me semble que si Mme Zygouris a fait son intervention comme elle l'a faite, c'est parce qu'elle se souvient d'une chose que j'ai énoncée et que je répète à l'occasion, c'est qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, au moins avec cette orthographe.

Puisque tout le monde paraît un peu interloqué par les énoncés de Zlatine, je vais poser des questions, pour essayer qu'il passe quelque chose qui éclaire la nature de cette communication.

Si elle semble – je ne dis pas dérouter car je n'ai aucune idée de ce que chacun a pu en recevoir, mais si elle semble difficile à manier, c'est en raison d'un certain caractère vidé, désigné, si vous voulez, par une lettre, quelque chose que Zlatine a désigné. Peut-être là-dessus faudra-t-il bien faire une relance de façon que l'on saisisse bien ce dont il s'agit.

Je vais moi-même me faire un peu plus sourd que je ne suis et je vais lui poser une question. Il s'agit bien de quelque chose qui tranche dans le cours d'une analyse.

M. ZLATINE – Oui.

M. LACAN – Qui n'est pas isolable, bien entendu, mais qui produit certains effets d'isolation ? Nommément chez l'analysant, étant bien entendu que l'analysant, c'est ce qu'on appelle communément l'analysé, je le répète pour ceux qui ne le sauraient pas. Alors chez cet analysant, il y a des effets d'isolation. Ce n'est pas ça qui doit nous retenir. C'est comment cette chose désignée par Zlatine et par ses premières phrases qui ont bien ponctué, qui ont encadré, en quelque sorte, ce dont il s'agit – appelons ça le phénomène dont il s'agit – comment c'est forcément perçu quelque part comme un phénomène, et nommément ça a été perçu par la personne dont il parle, qui est quelqu'un qui, je suppose, faisait un contrôle avec lui ou bien quelque chose qui y ressemblait.

Je vais lui poser une question : est-ce qu'il s'agit là de quelque chose à son idée, à son gré, (car en fin de compte c'est à ça que semble aboutir toute sa proposition) est-ce qu'il s'agit là de quelque chose, comme ça doit essentiellement se repérer dans toute analyse, tout au moins dans certains moments de l'analyse, quelque chose qui se présente à proprement parler comme de l'ininterprétable ?

[...]
⁽²⁶⁰⁾[...] M. LACAN – Je voudrais quand même, puisqu'il n'y a pas eu plus de réponses, marquer ce qui me semble pouvoir être retenu au minimum de ce que nous a apporté Zlatine ; il me semble – encore faut-il qu'il m'approuve – que ce qui peut être retenu de ce qu'il a apporté, c'est que l'analyste que nous appelons couramment didacticien, l'analyste qui a formé l'analyste, reste pendant qu'il opère, en tant qu'analyste, reste pour lui – je prétends ne faire que traduire, et je ne le prends pas non plus à ma charge – à la place du grand Autre. Est-ce que Zlatine là-dessus considère que cette traduction minimale (je ne dis pas que ce soit tout ce que vous ayez voulu nous proposer) est exacte, c'est-à-dire qu'au minimum, dans ce que vous dites, ceci est supposé, supposé par votre discours aujourd'hui ?
 [...]

Intervention sur l'exposé de P. Delaunay : « Le moment spéculaire dans la cure, moment de rupture » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (matin). Parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 471-473.

Exposé : [...]

Discussion : [...]

⁽⁴⁷¹⁾[...] M. LACAN – M. Delaunay nous apporte, dans un relief très vif, ce qui me semble être un certain champ de son contact avec l'expérience analytique. Il le centre sur quelque chose qui mérite de prendre date : l'énoncé d'un certain moment comme spéculaire. Je ne pense pas que lui échappe la portée de ce qu'il a dit.

Ce qui nous a été articulé l'a été fort bien, et donne bien l'idée de ce que peut représenter pour lui cette certaine articulation de l'expérience.

Si j'interviens, en somme, c'est parce que c'est particulièrement exemplaire de ce qui se propose comme production à chacun de nous. Il y a certainement de nombreuses façons de donner pivot à l'expérience, et comme ce n'est certainement pas quelque chose qui tourne autour d'un seul centre, c'est un mouvement très épicycloïde, si je puis m'exprimer ainsi, on peut en trouver plus d'un.

Mais c'est justement là la question ; c'est qu'en trouver un et le décrire comme le centre, c'est bien ce qui fait la difficulté de notre repérage de l'expérience analytique. Chacun sait qu'en fin de compte, c'est bien de la promotion privilégiée de certains centres, qui étaient d'ailleurs tout à fait mal épinglés, mal choisis, que se sont produites les réserves de Freud, la cassure par exemple qu'il a faite avec Adler parce qu'il était bien évident que ça n'était pas sans rapport avec l'expérience analytique, ce que racontait Adler ; ça n'avait qu'un inconvénient, c'était de la rendre absolument sommaire et à proprement parler décentrée.

Je voudrais simplement marquer tout de même le danger qu'il y a toujours à faire un choix comme celui-là de centrage, qui comporte toujours un certain oubli de cette irréductible ternarité de la gravitation psychanalytique. Vous savez qu'il n'y a rien de plus difficile que de mettre en équation au niveau de la gravitation un rapport ternaire ; et ça n'est qu'une évocation, d'ailleurs, parce que très précisément ce n'est pas de ça qu'il s'agit dans l'analyse ; c'est plus compliqué encore puisque cette ternarité a toute une béance dans une de ses passes.

Alors là je veux simplement épingler deux petits points où ne fait que pointer l'inconvénient qui peut résulter de ce choix pivot du moment spéculaire. Ça s'est trahi très joliment dans votre interprétation de quelque chose sur quoi vous n'étiez pas, évidemment, sans appui puisque vous aviez derrière vous un passage célèbre sur l'évocation du *daimôn*. Au moment de dire *si vis vitam*, ce que vous aviez fort bien forgé, vous avez dit *si vis mortem*.

Bien sûr, c'est un simulacre un peu facile, mais je crois que de mettre, comme ça, l'accent sur le lapsus d'un orateur, justement, ce n'est pas un jeu, ça touche à quelque chose de très profond.

Ce que ça désigne, ce *si vis mortem*, c'est quelque chose d'assez repérable et que je crois avoir, en un certain point des choses que j'ai écrites, désigné. Ça n'a rien à faire avec la pulsion de mort ; on est dans une telle confusion chaque fois qu'on approche même de ce terme de la mort qu'il faut que je dise que ça n'a aucun rapport, ce que je veux dire, avec la pulsion de mort. *Vis*, c'est un désir. Et un désir, comme nous le savons, pas forcément réalisé, loin de là. Je crois que malgré vous, là, avec votre *si vis mortem*, ce que vous désignez, c'est l'obsessionnel ; il voudrait bien être aussi intact que l'est imaginativement un mort. Cette position hors du jeu, que j'ai comparée à celle de je ne sais quel bouffon impérial dans la loge majeure du cirque, c'est un des reliefs, c'est un des ressorts de la position de l'obsessionnel, et je crois, si j'ai bien entendu, que si vous mettez l'accent sur la position de l'analyste comme étant celle du mort, c'est là quelque chose qui doit vous mettre en garde

vous-même, n'est-ce pas ; c'est un des dangers bien connus, il y a longtemps que j'y ai mis l'accent : le versant d'obsessionnalisation qui s'offre à la pratique analytique.

Je dois dire que cette référence au mort me paraît scabreuse ; même quand j'ai évoqué la partie de bridge, je n'ai pas mis l'analyste à la place du mort. Il joue avec le jeu du mort ; ce n'est pas pareil.

⁽⁴⁷³⁾Le deuxième petit épinglage ne me paraît pas sans importance, encore que je n'en sois pas tout à fait sûr ; c'est vous qui allez me répondre.

Est-ce qu'à un moment, ce point que vous avez relevé, je vous en rends le mérite – et d'ailleurs vous n'êtes pas le seul, je dois dire que ça sonne dans les oreilles de certains comme un point d'énigme sur lequel jamais personne ne m'a demandé de m'expliquer, ce que j'appelle, à la fin de l'article sur le stade du miroir, la fonction du « je » etc., le véritable voyage. Est-ce que je me suis trompé ou est-ce que vous l'avez, fût-ce tout à fait en éclair et à un moment, identifié possiblement à la psychose ? Ce n'est certainement pas ça que je désignais par le véritable voyage.

M. DELAUNAY – Non, moi non plus.

M. LACAN – Ce sont les remarques que m'a suggéré votre énoncé, que je serais bien content que d'autres que moi reprennent. Je ne suis ce matin entré dans le jeu que parce que je voyais qu'on mettait un peu longtemps à répondre. Je pense que ce que vous avez apporté vaut vraiment de recevoir plus d'une réponse.

Discours de conclusion au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique » paru dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 507-513.

⁽⁵⁰⁷⁾ Je sacrifie à l'usage qui veut que j'apporte ma conclusion à nos Congrès.

Dans cet exercice je m'en tiendrai au genre où l'on m'attend. Ne voulant rien rajouter à ce qui a fait la nouveauté de cette rencontre.

Heureuse nouveauté, et telle que je me contente d'en prendre espoir pour l'avenir : ce Congrès était intéressant. D'où cette autre, nouveauté plus locale : j'y ai pris du plaisir.

Je n'irai pas droit à sa raison, content déjà d'avoir été sensible au tour direct qu'ont pris ses thèmes, d'être abordés dans leur actualité.

Sur ce que ce Congrès s'était donné comme propos : la technique de la psychanalyse, on a rappelé qu'il y a longtemps que je l'ai introduit, et même que c'est de là, de ce que Freud a promu sous ce terme, que je suis parti pour mon dessein de reprendre en main notre expérience.

Axer ce Congrès de la technique, c'était déjà nous mettre en garde contre les cavillations sur les rapports de la pratique à la théorie.

La théorie dans la technique, n'a rien à faire avec l'antiquaille « étymologique », la contemplation dont le collégien fait banderole. Selon l'emploi présent du mot, elle y fonctionne comme instrument, sujets opérés compris, c'est cela, la théorie, sans quoi pas de technique.

⁽⁵⁰⁸⁾ De quoi se distingue-t-elle alors : justement de ce qu'avec, on réussit ou bien l'on rate. Mais pour savoir à quoi s'en tenir, il est préférable de partir de la structure de l'outil : la théorie, ce qui s'appelle en l'occasion, pour nous.

S'il y a quelque chose que la psychanalyse met en cause en toute pratique, c'est son ressort véritable, à savoir pour quoi c'est faire : comment pourrait-elle, de cette question, se défilier elle-même ? À prendre recours de quelle idéalité ?

Vais-je rappeler que la *praxis* est ustensile, que les *pragmata* sont choses d'emploi ?

Même pas question de savoir ce qu'on veut, si on ne sait rien de ce avec quoi on travaille : est-ce le discours, oui ou non, d'où se déploient des effets ? Est-ce par lui que le sujet est supposé être barré du réel, quelque idée qu'on s'en fasse ?

Simple ou itératif, il n'y a trauma qu'au titre du signifiant, dont le sujet se dérouté vers un signifié « pervers ».

S'il y a âme là-dessous, on ne saurait que prier pour elle. La récitation du chapelet orthodoxe ne sert qu'à celle de l'analyste. Mais ce qu'il incarne, c'est de l'Autre, ce qui est perdu : une âme sans doute, mais c'est d'un tube qui peut se faire musical.

Je marque deux thématiques qui de ce congrès font promesse c'est déjà beaucoup.

D'abord ce qu'il en est de la position, immixtion serait mieux dire, de nous analystes dans la réalité médicale. Alors que celle-ci, il y a beau temps que je l'articule, est en passe d'être subvertie, ça veut dire : de n'être plus pensable, de par le mouvement de la science : son statut périmé n'a pas de successeur : problème.

Or ce statut antique est proprement ce dont nous nous faisons abri, au point de nous en faire l'ombre.

⁽⁵⁰⁹⁾ Mais une ombre, elle n'abrite rien. Elle ne signale, de le souligner, que le passage à l'impalpable.

Voilà en quoi nous serons reconnaissants à ceux qui ont interrogé le corps médical de n'y avoir pris à parti que ce qui n'y concerne personne d'autre que nous.

La promotion ensuite de la crise épileptique la met dès lors à un ordre du jour qui se suffit du seul amas, de ce qui s'accumule de corrélats dans son fait qui ne se qualifie que pour proprement analytiques.

Je m'en remets, pour y marquer la première réponse donnée, à ce qu'a dit Françoise Dolto, du cas dont elle s'est appuyée, et pour souhaiter qu'en paraisse le compte-rendu bientôt. Je ne laisse ce fil qu'à être sûr qu'en soit accroché le grelot.

Je n'ai voulu que détacher trois rubriques dans des contributions dont je n'avais pas, après mes interventions précédentes, à faire palmarès aux auteurs.

Ce sera au bénéfice dont j'assume allègrement l'injustice, de notre ami à tous, Safouan, pour ce que, prenant la parole au débûché de sa communication, je suis en demeure de lui répondre.

À prendre les choses d'où j'en suis (et pourquoi pas puisqu'après tout j'y suis venu de mon fait), il y a ceux qui savent ce que je dis – et, parmi les autres, certains qui s'en font occasion de ce que désigne bien la réflexion : ils s'y réfléchissent eux-mêmes.

Je me satisfais des premiers quand ils me donnent de leur classe la preuve, – ce qui n'implique pas de me répéter, comme Safouan le démontre.

Je marque que je préférerais qu'il laisse la « coupure » à l'épistémologie. De la nature à la culture, c'est distinction ⁽⁵¹⁰⁾ anthropologique que de l'instituer, ce à l'encontre du fait que l'idée de nature est un fruit de la culture. Et c'est bien de démontrer que la coupure ici donnée par Lévi-Strauss, n'est qu'épistémologique, que Safouan lui reproche à juste titre de manquer la loi de l'interdiction de l'inceste, de l'inceste maternel s'entend, lequel ne relève d'aucune fonction distributive. D'où se confirme qu'un autre terme, et qu'il le choisisse à son gré, mériterait d'être trouvé pour ce qu'ici il en conjoint.

Car il faut que ce terme couvre aussi la castration, telle qu'il la définit, – du moins me semble-t-il pouvoir de son texte l'extraire, de suppléer à l'indétermination du partenaire sexuel. Peut-être en remets-je sur lui, mais c'est bien lui qui me fait place nette. Et que le désir y trouve sa possibilité, c'est certain.

Reste si le même terme conviendrait à ce que j'ai avancé du discours entre savoir et vérité. Reviendrai-je sur le fait qu'il ne puisse s'agir là de coupure, puisque, si je l'ai imaginé d'un point, ou plus exactement d'un cercle, de rebroussement que, pour céder à la même démangeaison intuitive que les mathématiciens, j'ai de la surface forgée par Klein sur une bouteille reporté, ce n'est sûrement pas pour qu'on coupe l'une ou l'autre selon ledit cercle.

Car il suffit, cette coupure, de l'imaginer pour qu'il n'y ait plus de surface du tout, de surface de Klein, ni de bouteille : en quoi se démontre que la coupure, c'est la surface elle-même, sans que la surface soit coupure en aucun sens plausible, puisqu'on ne peut même dire qu'elle enveloppe un intérieur, un extérieur non plus.

De même aucune coupure n'est-elle concevable entre vérité et savoir, non que l'une de l'autre ne se sépare éventuellement, ils ne sont de fait pas du même ordre, l'une étant lieu et l'autre lien. C'est aussi bien pourquoi l'une peut l'autre loger à se faire son envers, ce dont alors elle ne bouge plus : théoriquement, c'est le cas de le dire, car c'est ce dont se situe le savoir de l'analyste.

Il ne se coupe pas de sa vérité. Il n'y fait que des accrocs qui, s'ils faisaient le tour de cette vérité, laisseraient ce savoir sans voix pour rien en dire, sa vérité n'emportant pas ⁽⁵¹¹⁾ qu'elle soit sue comme vérité. Du moins est-ce l'inconsistance dont, que l'analyste le sache ou non, l'inconscient se motive d'insister.

La coupure n'est recevable qu'à partir d'un réel dont il n'y a rien qui fasse coupure entre les sociétés, mis à part qu'une ne prend ses liens que du langage et que ce n'est qu'à son instar que se conçoit l'éthologie des autres. Safouan l'articule congrûment.

C'est bien en quoi il n'en est pas moins pertinent à réunir ce qu'il subsume même faussement d'être coupure, les deux premières consistant en ce que, si vraie que soit l'une, on n'en sait pas plus que du mythe, et si sûrement sue que soit l'autre, elle n'est pas plus vraie pour autant.

En quoi aussi Safouan, à tenir son discours devant une assemblée dont le nombre implique la diversité quant à ce qu'elle peut en reprendre, ne l'en a pas moins captivée. C'est qu'à paraître frayer un chemin comme s'il le faisait là devant nous, qui est ce que croient ceux que ça tient, seulement témoignait-il que ce qu'il disait n'est pas de réflexion, mais de réfraction, selon sa belle métaphore.

Il ne mire pas le bâton dans l'eau. Il l'y plonge et pas pour en faire un cerceau dont mythe, fantasme et structure feraient la ronde, la dernière assurant le premier de se retourner dans le second : le dénominateur commun trouvé du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Ce dont un bel esprit un temps me tympanisait.

Il pointe aussi justement le versant obsessionnel de son rapport à la question de : qui tenir pour le vrai père ? Est-ce celui qui légitime la lignée ou bien celui qui la pourvoit d'un rejeton ? Qu'on puisse conjuguer les deux places, ne lève pas la question, mais l'accentue de marquer qu'à y répondre, on restera dans le midire et que pour trancher, c'est midi sonné.

Je n'y ajouterai que cette remarque, c'est que s'en faire le pivot est pour l'obsessionnel... sa façon de la tourner : deux montants de porte valant mieux qu'un pour que la dite reste ouverte quand il n'y a qu'un seul battant.

Mais je regretterai ici que, presse, voire oubli qui sait ? il n'ait pas tenu son annonce quant au versant hystérique.

⁽⁵¹²⁾Car cette coupure entre vérité et savoir, l'hystérique que je loge au féminin : elle donc l'est de pied en cap. Et pour cette raison que Safouan retrace jusqu'à brouiller son trait le plus vif. C'est que pour ce qui est de la castration, il ne s'agit, voire ne s'agite, hystérique ou pas, que d'un savoir.

Mais l'hystérique, ce savoir, fait mission de le répandre, et comme c'est aussi le missionnaire idéal pour ses vertus de semblant, à quoi sujet elle est sujette, on peut être sûr que rien des handicaps de notre temps, voire d'un avenir proche, n'empêchera cet autre ressort de ranimer le père éternel, soit sous quelque variante, la connerie dont procède le mythe qui s'est diffusé de *Totem et tabou*. Ceci pour répondre à ce que Safouan semble un peu vite anticiper.

Si l'Edipe vit de son déclin, c'est que la castration est ce qui y importe essentiellement. Dire que le reste est littérature, ne prouve rien, sinon que c'est la castration qui soutient ce reste aussi.

Qui en douterait, qu'il se rapporte aux *Études sur l'Hystérie*, aux chères Anna O. et consœurs ? Là par le petit doigt mené au « pas de guérison », sans aller plus loin ni faire phallus, il touchera le savoir dont les choses de sexe resteront sans portée, bien entendu les autres comme elles. La castration a ceci de bon au moins qu'elle raye l'illusion de la connaissance.

Et c'est en quoi j'aimerais achever sur des lumières qui pour moi, après coup sans doute, se sont émises de l'émoi.

Non que l'émoi de mai, puisqu'on sait que j'aime à l'évoquer sous ce nom, je ne l'aie pas en quelque sorte vu venir, tentant de serrer le malaise montant d'y dénoncer un effet de marché.

La preuve est patente maintenant que les « et moi ? » à s'esmer en l'occasion, font bon marché de ces effets, mais que le discours que je qualifie de l'université en sort triomphant et plus dur.

N'est-ce pas à dire, pour nous en tenir à nos pentes interprétatives, que c'était là le désir dont témoignait l'émoi-symptôme ?

⁽⁵¹³⁾Pourquoi y répugner, s'il est clair que le moment dit de la jeunesse tient sa difficulté de la passe à prendre d'un savoir qu'un discours hystérique fort bien assis reproduit toujours ?

Dans sa défense, la jeunesse recourra à ce qui désarme le savoir d'être mis, par un autre discours, en fonction de semblant.

Nul lien social n'échappe à la nécessité de s'autoriser de cette fonction. C'est que le savoir en soit situé qui fait le privilège d'un discours qui permet, ce savoir, de le taquiner. Sa vérité sans doute est bien plus dure.

Elle est moins angoissante que le savoir de la castration, qui est ce qu'à quatorze ans on évite mal.

Qu'on me pardonne de réduire la révolte à la révolution dont se restaure toujours l'ordre.

On ne lit bien l'histoire qu'à y être en acte. C'est pour quoi rien ne s'en écrit enfin que d'être resté en puissance. Avoir pu être ce qui a été, n'est rien de plus que d'avoir été ce qui aurait pu être, soit l'ordinaire des historiens.

Note.

Bien sûr ceci ne reproduit pas ce qui de mon discours fut enregistré. Ça n'en conserve que le fil, sans plus.

Ce que j'en retire, c'est le pathos de son filage pour l'assistance, pourquoi pas dire : par ? puisque c'est elle qui en fait le sens, – et régulier : le sens toujours est importé.

Mais pourquoi pas aussi en garder le moins possible ? La fête est ce qui ne laisse pas de souvenir, son devoir rempli.

Paru dans le Bulletin de l'Association freudienne n° 54 de septembre 1993 pages 13 à 21 avec l'introduction suivante signée Charles Melman : « Je retrouve dans mes papiers ce texte de Lacan, non daté. Je crois qu'il me fut remis afin d'être publié dans Scilicet, puis (pour quelle raison ?) retiré par l'auteur de la liasse. J'imagine ainsi qu'il s'agit d'un inédit, au moins pour la plus grande part. Qui me corrigera ou démentira ? ».

De fait il s'agit des notes préparatoires à la séance du séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant » du 09 juin 1971, telles qu'elles furent intégralement publiées avec les fac-similés complets, par le supplément gratuit réservé aux abonnés de l'Unebvue n° 8/9 printemps/été 1997.

⁽¹³⁾Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent, comme tels, s'entendre crier.

Ce qui arrive dans le cas où ils ne réussissent pas à s'entendre autrement.

Autrement, c'est-à-dire sur une affaire qui est le gage de leur entente.

Ces affaires ne manquent pas...

(où est comprise à l'occasion, c'est la meilleure, l'entente au lit).

Ces affaires ne manquent pas, certes donc, mais c'est en cela qu'elles manquent quelque chose : à savoir de s'entendre comme homme, comme femme, ce qui voudrait dire : sexuellement.

L'homme et la femme ne s'entendraient-ils ainsi qu'à se taire ? Il n'en est pas même question.

Car l'homme, la femme n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours. Comme tels, ils sont des faits de discours.

Le sourire ici suffirait à avancer qu'ils ne sont pas que ça. Sans doute qui ne l'accorde ? Mais qu'ils soient ça aussi, fige le sourire.

Et ce n'est qu'ainsi (NM⁵⁰⁰ : *figé par cette remarque*) qu'il a son sens sur les statues archaïques. L'infatuation ricane.

C'est donc dans un discours que les étant homme et femme, naturels si l'on peut dire, ont à se faire valoir comme tels.

Il n'est discours que de semblant. Si ça ne s'avouait pas de soi, j'ai dénoncé la chose. J'en rappelle l'articulation.

Le semblant ne s'énonce qu'à partir de la vérité. Sans doute n'évoque-t-on jamais sans gêne celle-ci (NM : *la vérité*) dans la science. Ce n'est pas là raison de nous en faire plus de souci. Elle se passe bien de nous. Pour qu'elle se fasse entendre, il lui suffit de dire : « Je parle » et on l'en croit parce que c'est vrai : qui parle, parle.

Il n'est d'enjeu (NM : *pari de Pascal*) que de ce qu'elle dit.

Comme vérité, elle ne peut dire que le semblant sur la jouissance. Et c'est sur la jouissance sexuelle qu'elle gagne à tous les coups.

On fera bien de me suivre dans ma discipline du nom. Le propre du nom, c'est d'être nom propre. Même pour un tombé entre autres à l'usage de nom commun, ce n'est pas temps perdu que de lui retrouver un emploi propre. Mais quand un nom est resté assez propre, n'hésitez pas, prenez exemple, appelez la chose par son nom : la chose – freudienne comme j'ai fait.

Elle se lève et fait son numéro (NM : *naturellement je m'entends ici il faut m'avoir lu*). Ce n'est pas moi qui le lui dicte : ce serait même de tout repos, de ce repos dernier au semblant de quoi tant de vies s'astreignent, si je n'étais pas comme homme exposé là sous le vent de la castration.

Elle, la vérité, mon imbaissable partenaire, elle est certes dans le même vent, – elle le porte même : être dans le vent, c'est ça –, mais ce vent ne lui fait ni chaud ni froid, pour la raison que la jouissance, c'est très peu pour elle, puisque la vérité, c'est qu'elle la laisse au semblant.

⁵⁰⁰ NM : note manuscrite de J. Lacan sur le texte dactylographié.

Ce semblant a un nom, repris du temps, mystérieux de ce que s'y jouassent les mystères, où il nommait le savoir supposé à la fécondité et comme tel offert à l'adoration sous la figure d'un semblant d'organe.

Le semblant, dénoncé par la vérité pure, est, il faut le reconnaître, assez phalle, – assez intéressé dans ce qui pour nous s'amorce par la vertu du coït, à savoir la sélection des génotypes avec la reproduction du phénotype qui s'ensuit, pour ⁽¹⁴⁾ mériter ce nom, – bien qu'il soit clair que l'héritage qu'il couvre maintenant se réduise à l'acéphalie de cette sélection, soit l'impossibilité de subordonner la jouissance dite sexuelle à ce qui *sub rosa* spécifierait le choix de l'homme et de la femme pris comme porteurs chacun d'un lot précis de génotypes, puisqu'au meilleur cas c'est le phénotype qui guide ce choix.

À la vérité, – c'est le cas de le dire –, un nom propre (car c'en est encore un) n'est tout à fait stable que sur la carte où il désigne un désert. Il est remarquable que même les déserts produits au nom d'une religion, ce qui n'est pas rare, ne soient jamais désignés du nom qui fut pour eux dévastateur. Un désert ne se rebaptise qu'à être fécondé.

Ce n'est pas le cas pour la jouissance sexuelle que le progrès de la science ne semble pas (NM : *contribuer à*) résoudre en savoir.

C'est par contre du barrage qu'elle constitue à l'avènement du rapport sexuel dans le discours, que sa place s'y est évidée jusqu'à devenir évidente. Telle est, au sens que ce mot a dans le pas logique de Frege, la *Bedeutung* du Phallus.

C'est bien pourquoi, j'ai mes malices, c'est en Allemagne parce qu'en allemand, que j'ai porté le message à quoi répond dans mes *Écrits* ce titre, et ce au nom du centenaire de la naissance de Freud.

Il fut beau de toucher en ce pays élu pour qu'y résonne ce message, la sidération qu'il produisit.

Dire que je l'attendais ne serait pour moi rien dire. Ma force est de savoir ce qu'attendre signifie.

(Je ne mets pas ici dans le coup les vingt-cinq ans de crétinisation raciale. Ce serait consacrer qu'ils triomphent partout).

Plutôt insisterai-je sur ce que *die Bedeutung des Phallus* est « en réalité » un pléonasme. Il n'y a pas dans le langage d'autre *Bedeutung* que le phallus.

Le langage, dans sa fonction d'existant, ne connote en dernière analyse que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel chez les êtres qui l'habitent (qui habitent le langage) en raison de ce que c'est de cet habitat qu'ils tiennent la parole. Et qu'on n'oublie pas ce que j'ai dit de ce que la parole dès lors n'est pas leur privilège, qu'ils l'évoquent dans tout ce qu'ils dominent par l'effet du discours.

Le silence prétendu éternel des espaces infinis n'aura comme beaucoup d'autres duré qu'un instant. Ça parle vachement dans la nouvelle astronomie.

C'est de ce que le langage n'est constitué que d'une seule *Bedeutung* qu'il tire sa structure, laquelle consiste en ce qu'on ne puisse, de ce qu'on l'habite, en user que pour la métaphore d'où résultent toutes les insanités mythiques dont vivent ses habitants, – pour la métonymie dont ils prennent le peu de réalité qui leur reste sous la forme du plus-de-jouir.

Or ceci ne se signe que dans l'histoire et à partir de l'apparition de l'écriture. Laquelle n'est jamais simple « inscription », fût-ce dans les apparences de ce qui se promeut de l'audio-visuel. L'écriture n'est jamais, depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance, la jouissance sexuelle, n'a pas d'os, ce dont on se doutait par les mœurs de l'organe qui en donne chez le mâle parlant la figure comique.

Mais l'écriture, elle, pas le langage, l'écriture donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui y était certes accessible, mais masqué : à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la

vérité, en ce que le discours qui l'instaure, ne *procède* que du semblant : à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient celle qui y est effective, – mais qui lui demeure étrangère.

Tel est l'Autre de la jouissance, à jamais interdit, celui dont le langage ne permet l'habitation qu'à le fournir – pourquoi pas cette image – de scaphandres.

C'est sans doute ce qui dès longtemps faisait rêver l'homme à la lune. Maintenant il y a mis le pied. Il en était plus près sans doute avec celui, encore figé dans une armoire japonaise, qui savait du jardin d'un certain Pavillon d'Argent la contempler assez-phalliquement, nous aimons à le croire, quoique ça nous laisse (je parle de ceux que l'idée touche) dans l'embarras. Sans reconnaître dans S(A) de mon graphe, la trace de pied sur la lune, pas moyen de s'en tirer.

Ce badinage m'avertit que je frôle le structuralisme. Je m'en déchargerai sur la situation que je subis, en épinglant celle-ci du refus de la performance. Maladie sous la fourche [il y a un s à fourches dans le texte] de laquelle il me faut bien passer, puisque ce refus constitue le culte de la compétence, c'est-à-dire de la certaine idéalité dont je suis réduit, avec la science de cette époque, à m'autoriser devant vous.

(Le résultat c'est que mes *Écrits* après que l'un d'entre eux ait été traduit en anglais sous le titre scandaleux de « *The language of the self* », sont sortis, on me l'annonce l'affaire faite, en espagnol, sous le titre non moins inadmissible d'« Aspect structuraliste de Freud » ou quelque chose d'approchant).

⁽¹⁵⁾La compétence néglige que c'est dans l'incompétence qu'elle prend assiette à se proposer sous forme d'idéalité à son culte. Par là elle va nécessairement aux concessions que j'illustre tout de suite de ma formule d'entrée plus haut. « L'homme et la femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non ». C'était pour vous dorer la pilule. Mais la pilule, on le sait n'arrange rien.

La notion figée du terme de structuralisme tente de prolonger la délégation faite à de dangereux spécialistes : les spécialistes de la vérité, d'un certain vide aperçu dans la raréfaction de la jouissance.

Ce fut le défi que releva sans fard l'existentialisme, après que la phénoménologie, bien plus faux jeton, eût jeté le gant dans ses exercices respiratoires. Les lieux laissés déserts par la philosophie n'y étaient à vrai dire pas appropriés. (NM : *les lieux*) Tout juste bons au mémorial de sa contribution, pas mince, au discours du maître qu'elle assure définitivement de l'appui de la science.

Marx ou pas, et qu'il l'ait balancée sur les pieds ou sur la tête, il est certain que la philosophie n'était pas assez phalle.

Qu'on ne compte pas sur moi pour structuraliser l'affaire de la vie impossible, comme si ce n'était pas de là qu'elle avait chance de faire la preuve de son réel.

Ma prosopopée esbaudissante du « Je parle », pour être mise au compte, rhétorique, d'une vérité en personne, ne me fait pas choir là d'où je la tire. (NM : *je veux dire dans le puits*)

Rien n'est dit là que ce que parler veut dire : la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jet alterné. Tel est le midi (t) de la vérité.

Son astronomie est équatoriale, soit déjà périmée quand elle naquit du couple nuit-jour.

Une astronomie, ça ne s'arrasonne qu'à s'assaisonner.

La chose dont il s'agit, ce n'est pas sa compétence de linguiste, et pour cause, qui à Freud en a tracé les voies. Ce que je rappelle par contre, c'est que ces voies, il n'a pu les suivre qu'à y faire preuve et jusqu'à l'acrobatie de performances de langage que seule la linguistique situe dans une structure, en tant qu'elle s'attache à une compétence remarquable de ne jamais se dérober à son enquête.

Ma formule que l'inconscient est structuré comme un langage, indique qu'a *minima* la condition de l'inconscient, c'est le langage.

Cela n'ôte rien à la portée de l'énigme qui consiste en ce que l'inconscient en sache plus long qu'il n'en a l'air, puisque c'est de cette surprise qu'on était parti pour le nommer comme on l'a fait. Mais elle tournait court à le coiffer de tous les instincts.

L'affaire, à la vérité, était dans le sac : il ne s'agissait plus que d'y mettre l'étiquette à l'adresse de la vérité précisément, laquelle la saute assez de notre temps pour ne pas dédaigner le marché noir.

J'ai mis des bâtons dans l'ornière de sa clandestinité, à marteler que le savoir en question ne s'analysait qu'à se formuler comme un langage, soit : dans une langue particulière, fût-ce à métisser celle-ci, en quoi d'ailleurs il ne fait rien de plus que ce que lesdites langues se permettent.

Personne ne m'a relancé sur ce que sait le langage : *Die Bedeutung des Phallus*, je l'avais dit certes. Mais personne ne s'en est aperçu parce que c'était la vérité.

Qui s'intéresse à la vérité ? Des gens. Des gens dont j'ai dessiné la structure de l'image grossière, qu'on trouve dans la topologie à l'usage des familles, de la bouteille de Klein. (NM : dessin)

Pas un point de sa surface qui ne soit partie topologique du rebroussement qui se figure ici du cercle seul propre à donner à cette bouteille le cul dont les autres (NM : bouteilles) s'enorgueillissent indûment.

Ainsi n'est-ce pas là où on le croit, mais en sa structure de sujet que l'hystérique conjugue la vérité de sa jouissance au savoir implacable que l'Autre propre à la causer, c'est le phallus, soit un semblant.

Qui ne comprendrait la déception de Freud à saisir que le pas-de-guérison à quoi il parvenait avec l'hystérique, n'allait à rien de plus qu'à lui faire réclamer, ce dit semblant soudain pourvu de vertus réelles, de l'avoir accroché à ce point de rebroussement qui, pour n'être pas introuvable sur le corps, est une figuration topologiquement tout à fait incorrecte de la jouissance chez une femme : mais Freud le savait-il ?

Dans la solution impossible de son problème, c'est à en mesurer la cause au plus juste, soit à en faire une juste cause, que l'hystérique s'accorde, des détenteurs de ce semblant, au moins un, que j'écris l'hommoïnzin, conforme à l'os qu'il faut à sa jouissance pour qu'elle puisse le ronger. Ses approches de l'hommoïnzin ne pouvant se faire qu'à avouer au dit point de mire, qui le prend au gré de ses penchants, la castration délibérée qu'elle lui réserve, ses chances sont limitées, mais son succès ne passe pas par quelqu'un des hommes que le semblant embarrasse plutôt, ou qui le préfèrent plus franc.

(NM : les sages, les masochistes)

⁽¹⁶⁾ Juger ainsi du résultat est méconnaître ce qu'on peut attendre de l'hystérique pour peu qu'elle veuille bien s'inscrire dans un discours. C'est à mater le maître qu'elle est destinée, qui grâce à elle se rejettera dans le savoir.

N'importe ici rien d'autre que de marquer que le danger est le même, d'où à partir malgré nous, nous primes avantage d'en pouvoir avertir.

Aimer la vérité, même celle que l'hystérique incarne (si l'on peut dire), soit lui donner ce qu'on n'a pas, sous prétexte qu'elle le désigne, c'est très précisément se vouer à un théâtre dont *il est clair* qu'il ne peut plus être qu'une fête de charité.

Cet « il est clair » est lui-même un effet d'*Aufklärung*, à peine croyable : l'entrée en scène, si boiteuse qu'elle se soit faite, du discours de l'analyste, a suffi à ce que l'hystérique renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la béance du rapport sexuel.

C'est peut-être à prendre comme le *signe, fait à quelqu'un*, qu'elle va faire mieux.

La seule chose importante ici est ce qui passe inaperçu : à savoir que je parle de l'hystérique comme de quelque chose qui supporte la quantification.

Quelque chose s'inscrirait, à m'entendre, d'un $\forall x$ toujours apte en son inconnue, à fonctionner dans Φx comme variable ?

C'est bien en effet ce que j'écris et dont il serait facile à relire Aristote de déceler quel rapport à la femme précisément identifiée à l'hystérique, lui a permis d'instaurer sa logique en forme de *pan* (talonnade).

Que $\forall x$ impose le passage à un « toute femme » qu'un être aussi sensible qu'Aristote n'a bien de fait jamais commis, c'est justement ce qui me permet d'avancer que le « toute femme » est l'énonciation dont se décide l'hystérique comme sujet, et que c'est pour cela qu'une femme est solidaire d'un papludun qui proprement la loge dans cette logique du successeur dont Peano nous a donné le modèle.

Mais l'hystérique n'est pas *une* femme. Il s'agit de savoir si la psychanalyse telle que je la définis donne accès à *une* femme. Ou si qu'une femme advienne, c'est affaire de $\delta\omicron\varsigma\alpha$, c'est, comme la vertu l'était au dire du Ménon (mais non, mais non), ce qui ne s'enseigne pas.

Ici cela se traduit : ce qui ne peut d'elle (: d'une femme) être *su dans l'inconscient*, soit de façon articulée. La question s'est élevée d'un degré depuis que j'ai démontré qu'il y a du langagièrement articulé qui n'est pas pour cela articulable en parole, – et que c'est là simplement ce dont se pose le désir.

Il est facile pourtant de trancher. C'est justement de ce qu'il s'agisse du désir en tant qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue, que son évidemment par l'analyse ne saurait l'inscrire dans aucune fonction de variable, laquelle proprement est ce qui permet à d'innombrables femmes de fonctionner comme telles, c'est-à-dire en faisant fonction de *papludun* de leur être pour toutes leurs variations situationnelles.

C'est là la portée de ma formule du désir dit insatisfait. (NM : L'hystérique est chemin fonctionnel : /introduction au papludun/.)

Il s'en déduit que l'hystérique se situe d'introduire le papludun dont s'institue chacune « des » femmes, par la voie du « ce n'est pas de toute femme que se peut dire qu'elle soit fonction du phallus ». Que ce soit de toute femme, c'est là ce qui fait son désir, et c'est pourquoi ce désir se soutient d'être insatisfait, c'est qu'une femme en résulte, mais qui ne saurait être l'hystérique en personne. C'est bien en quoi elle incarne ma vérité de tout à l'heure, celle qu'après l'avoir fait parler, j'ai rendue à sa fonction structuraliste. (La *Verneinung* en fait justice).

Le discours analytique s'instaure de cette restitution. Il a suffi à dissiper le théâtre dans l'hystérie. Il répond sûrement au recul théâtral dont s'autorise un Brecht. C'est dire qu'il change de face des choses pour notre époque, et pourquoi pas ? Seule cette canaillerie qui, de se mesurer à l'acte psychanalytique, se résorbe en bêtise, persiste, et je me souviens de l'écho de chiasse qu'enregistra l'entrée en jeu de ce que je dis, sous l'espèce d'un article sur le théâtre chez l'hystérique. La psychanalyse d'aujourd'hui n'a de recours que l'hystérique pas à la page : quand l'hystérique prouve que la page tournée, elle continue à écrire au verso et même sur la suivante. Car elle est logicienne.

Ceci pose la question de la référence faite au théâtre par la théorie freudienne : l'Œdipe pas moins.

Il est temps d'attaquer ce que du théâtre, il a paru nécessaire de maintenir pour le soutien de l'autre scène. Après tout le sommeil y suffit peut-être. Et qu'il abrite à l'occasion la gésine des fonctions fuchsiennes, peut justifier que fasse désir qu'il se prolonge.

Il peut se faire que les représentants signifiants du sujet se passent toujours plus aisément d'être empruntés à la représentation imaginaire.

Il est certain que la jouissance dont on a à se faire châtrer, n'a avec la représentation que des rapports d'appareil.

C'est bien en quoi l'Œdipe sophocléen, qui n'a ce privilège pour nous que de ce que les autres Œdipe soient incomplets, voire perdus, est encore ⁽¹⁷⁾ beaucoup trop riche (NM : *c'est-à-dire qu'il est diffus*) pour nos besoins d'articulation.

La *généalogie du désir* en tant que ce dont il est question, c'est de comment il se cause, relève d'une combinatoire plus complexe que celle du mythe.

(NM : Nous n'avons pas à rêver sur ce à quoi a servi le mythe. C'est du métalangage.)

À cet égard les mythologies de Lévi-Strauss sont d'un apport décisif. Elles manifestent que la combinaison de formes dénommables du mytheme dont beaucoup sont éteintes, s'opère selon des lois de transformation précises, mais d'une logique fort courte, ou tout au moins (NM : *dont le moins qu'on puisse dire c'est*) dont il faut dire que notre mathématique l'enrichit.

Peut-être conviendrait-il de remettre en question si le discours psychanalytique n'a pas mieux à faire que de se vouer à interpréter ces mythes sous un mode qui ne dépasse pas le commentaire courant, – au reste parfaitement superflu puisque ce qui intéresse l'ethnologue, c'est la cueillette du mythe, sa collation épinglée et sa recollation avec d'autres fonctions, de rite ou de production, recensées de même dans une écriture dont les isomorphismes articulés lui suffisent.

Pas trace de supposition, allais-je dire, sur la jouissance ainsi servie. C'est bien vrai, même à tenir compte des efforts faits pour nous suggérer l'opérance éventuelle d'obscurs savoirs ici gisants. La note donnée par Lévi-Strauss dans les *Structures*, de l'action de parade exercée par celles-ci à l'endroit de l'amour, tranche heureusement ayant passé au reste bien au-dessus des têtes des analystes, à sa date en faveur.

En somme l'Edipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du papludun qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait, lui, papludune. Malheureusement ce n'est pas la même. Pour revenir toujours au même rendez-vous, c'est celui où les masques tombés ne montrent ni lui, ni elle.

Mais cette fable ne se supporte que de ce que l'homme ne soit jamais qu'un petit garçon. Et que l'hystérique n'en puisse démordre, est de nature à jeter un doute sur la fonction de dernier mot de sa vérité.

Un pas dans le sérieux pourrait, me semble-t-il, se faire à embrayer ici sur l'homme dont on remarquera que nous lui avons fait jusqu'à ce point de mon exposé la part modeste, – encore que ça en soit un, votre serviteur en l'occasion, qui fasse parler tout ce beau monde.

(NM : Ici le flottant, le brouillard de ce que Freud dit de l'Edipe est-ce le mythe – est-ce le drame sophocléen Hamlet)

Il me semble impossible, – ce n'est pas en vain que je bute dès l'entrée sur ce mot –, de ne pas saisir la schize qui sépare le mythe d'Edipe de *Totem et Tabou*.

J'abats mes cartes : c'est que le premier est dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique, le second par ses propres impasses.

Du petit garçon, ni de la mère, ni du tragique du passage du père au fils, passage de quoi sinon du phallus ? De cela qui fait l'étoffe du premier, pas trace dans le second.

Là le père jouit (terme voilé dans le premier mythe par la puissance), le père jouit de toutes les femmes, jusqu'à ce que ses fils l'abattent, ne s'y étant pas mis sans s'entendre. Après quoi aucun ne lui succède en sa gloutonnerie de jouissance. Le terme s'impose de ce qui arrive en retour : que les fils le dévorent, chacun nécessairement n'en ayant qu'une part, et de ce fait même le tout faisant une communion. C'est à partir de là que se produit le contrat social : nul ne touchera non pas à la mère, car (NM : *il y est précisé... que seuls parmi les fils les plus jeunes sont encore*) dans le harem. (NM : *C'est donc plus les*) femmes du père comme telles (NM : *qui sont concernées par l'interdit*). Si telle est bien l'origine de la loi, ce n'est pas de la loi dite de l'inceste maternel pourtant donnée comme inaugurale en psychanalyse, alors qu'en fait (mise à part une certaine loi de Manou qui la sanctionne d'une castration réelle), elle est plutôt élidée partout.

Je ne conteste ici nullement le bien-fondé prophylactique de l'interdit analytique. Je souligne qu'il n'est pas mythiquement justifié (NM : *par Freud*) et que l'étrange commence au fait que Freud, ni personne d'autre d'ailleurs, ne semble s'en apercevoir.

Je continue dans ma foulée : la jouissance (NM : *pour Freud*) est promue au rang d'un absolu qui ramène aux soins de l'homme, de l'homme originel, c'est avoué, et reconnaissons-y le phallus, la totalité de ce qui fémininement peut être sujet à la

jouissance, – cette jouissance, je viens de le remarquer, reste voilée dans le couple royal de l'Œdipe, mais ce n'est pas que du premier mythe elle soit absente.

Le couple royal n'est même mis en question qu'à partir de ceci qui est énoncé dans le drame qu'il est le garant de la jouissance du peuple, ce qui colle au reste avec ce que nous savons de toutes les royautés tant archaïques que modernes.

Et la castration d'Œdipe n'a pas d'autre fin que de mettre fin à la peste thébaine, c'est-à-dire de rendre au peuple la jouissance dont d'autres vont être les garants, ce qui bien sûr, vu d'où l'on part, n'ira pas sans quelques péripéties amères pour tous.

⁽¹⁸⁾ Dois-je souligner que la fonction clef du mythe s'oppose dans les deux strictement ? Loi d'abord dans le premier, tellement primordiale qu'elle exerce ses rétorsions même quand les coupables n'y ont contrevenu qu'innocemment. Et c'est de la loi que ressortit la profusion de la jouissance.

Dans le second, jouissance à l'origine. Loi ensuite dont on me fera grâce d'avoir à souligner les corrélats de « perversion ». Puisqu'en fin de compte avec la promotion sur laquelle on insiste assez, du cannibalisme sacré, c'est bien toutes les femmes qui sont interdites de principe à la communauté des mâles qui s'est transcendée comme telle dans cette communion. C'est bien le sens de cette autre loi primordiale : sans quoi qu'est-ce qui la fonde ? Étéocle et Polynice sont là, je pense, pour montrer qu'il y a d'autres ressources. Il est vrai qu'eux procèdent de la généalogie du désir.

Faut-il que le meurtre du père ait constitué pour qui ? pour Freud ? pour ses lecteurs ? une fascination suprême, pour que personne n'ait même songé à souligner que dans le premier mythe il se passe à l'insu du meurtrier qui non seulement ne reconnaît pas qu'il frappe le père, mais qui ne peut pas le reconnaître (NM : *nul ne frappe son père expressément visé comme tel*) puisqu'il en a un autre, lequel de toute antiquité est son père puisqu'il l'a adopté et que c'est même expressément pour ne pas courir le risque de frapper ledit père qu'il s'est exilé. Ce dont le mythe est suggestif, c'est de manifester la place que le père géniteur a en une époque dont Freud souligne que tout comme dans la nôtre, ce père y est problématique. Et aussi bien le serait-il, et Œdipe absous, s'il n'était pas de rang royal, c'est-à-dire si Œdipe n'avait pas à fonctionner comme le phallus, le phallus de son peuple, pas de sa mère, et qu'un temps ça a marché. J'ai souvent indiqué que c'est de Jocaste qu'à dû venir le virage : est-ce de ce qu'elle ait su, ou oublié ?

Quoi de commun en tout cas avec le meurtre du second mythe, qu'on laisse entendre être de révolte, de besoin ? À vrai dire impensable, voire impensé, sinon comme procédant d'une conjuration ?

Ce terme m'amuse de ce qu'il s'applique à cela qui m'a empêché de traiter ce sujet en son temps, et d'éviter par là à certains psychanalystes l'occasion de débiter quelques insanités supplémentaires sur ces points qui font leur tabou.

Je n'en indique ici que ce qu'il faut pour nous ramener à Freud en tant qu'il nous révèle ici que sa contribution au discours psychanalytique, ne procède pas moins de la névrose que celle qu'il a recueillie de l'hystérique.

Peut-être le temps est-il mûr pour qu'une pareille assertion, – de toute façon incontestable : c'est de lui que nous en tenons l'aveu – ne puisse être tenue pour mettre en cause l'œuvre freudienne.

Bien au contraire. On ne psychanalyse pas une œuvre. On la critique. Et bien loin qu'une névrose rende suspecte sa solidité, c'est bien souvent elle qui la soude.

C'est au témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure à ce qui du rapport sexuel s'avère comme impossible à formuler dans le discours, que nous devons le mythe de Freud.

Non pas sa loi certes, nous en avons le fruit parfait, je veux dire par là qu'il ne montre pas d'échappatoire, dans le mariage tout simplement de chacun à sa chacune. C'est l'exemple éminent d'une loi inepte, mais qui n'en est pas moins infrangible pour la raison que je dis : qu'il n'y a pas moyen d'y inscrire sa relation à la jouissance qu'elle concerne.

S'inscrire ne peut se faire qu'à s'écrire, et ça n'est possible à partir d'aucune articulation du rapport sexuel chez l'être capable de faire loi de sa parole.

Je regrette qu'il me faille rappeler ici ce que tout le monde sait et même écrit, mais de façon parfaitement vaine.

Ce qui importe pour mon discours en tant qu'il s'articule du discours psychanalytique, c'est comment le névrosé en témoigne, c'est qu'il se définisse d'en témoigner, et pas vaguement comme les écrivains du cœur.

L'homme, on le sait d'expérience, n'a pas le privilège de la névrose obsessionnelle, mais il a une préférence pour cette façon de témoigner de l'inaptitude au rapport sexuel qui n'est pas le lot de son sexe.

Ce témoignage n'a pas moindre valeur que le témoignage de l'hystérique. Il a pourtant moins d'avenir, non pas seulement d'avoir un passé très chargé, mais de ne trouver place dans aucun discours qui tienne.

Cela étonne toujours plus à mesure qu'on essaie d'en dépêtrer le discours analytique.

Ce qui ne peut se faire qu'à démontrer la place qu'il y tient.

Les rappels que nous venons de faire des mythes freudiens, permettent d'aller vite à dire qu'ils ne se supportent que du roman familial : les mythes freudiens en font partie, et qu'ils y soient partie les juge. Nul besoin là de psychobiographie.

La métaphore paternelle, comme je l'ai dénommée depuis longtemps couvre le phallus, c'est-à-dire la jouissance en tant qu'elle est du semblant.

C'est bien en cela qu'elle est vouée à l'échec. Il n'y a pas de père symbolique, ne l'a-t-on pas remarqué, dans l'articulation dont j'ai différencié frustration d'une part, castration, privation de l'autre.

⁽¹⁹⁾Le père ne saurait même énoncer la loi, même si historiquement il le paraît : il ne peut que la servir. Le père législateur est automatiquement forclos, je l'ai souligné pour Schreber.

Il n'y a qu'un père imaginaire, le père dit idéal, pour constituer l'agent de la privation, laquelle ne porte que sur des objets symboliques.

C'est bien ce que toute culture qui le promeut, manifeste, comme le confucianisme en est l'exemple, où ne le représente que la tablette dont prendront soin ses descendants après que ses enfants se soient dévoués à sa vieillesse, dans une parfaite méconnaissance de ce qu'il en est de sa fonction phallique.

Ce n'est pas dire que la loi le châtre. Elle fait pire : elle le typifie.

Il est châtré bien sûr, mais c'est par l'opération du Père réel, qu'il faut considérer à l'œuvre dans la religion juive qui, seule, a su développer sa (dimension ? ndc) demansion propre.

L'homme du nuage, allais-je dire, de fumée ou de feu, selon qu'il fait jour ou bien nuit, celui qui contient le peuple de le précéder d'un corps, de lui avoir donné écrites sur des tables, non les lois du discours, ce qui s'appelle logique, mais celles de la parole dont sortent les prophètes et autres espèces de profs, cherchez : y en a plusieurs.

Sa préférence est marquée pour les femmes qui ont passé l'âge, c'est à celles-là qu'il permet de procréer. L'accent de miracle mis sur le maintien de la lignée des patriarches, souligne la division de la jouissance et de ce qu'elle engendre.

Ceci veut dire que la jouissance s'opère aux ordres. L'énonciation véritable du surmoi, — je n'en ai avancé la proposition qu'obliquement, mais une fois énoncée, elle convainc toujours plus —, elle est dans l'Ecclésiaste et elle se dit en français « Jouis » en quoi cette langue montre son bonheur. Car la réponse d'y être homophone, donne sa portée au commandement.

Voilà ce qui fait entendre comment Freud à la fois a pu percevoir la structure qui conjoint la névrose obsessionnelle à ce qui s'appelle religion (pas seulement dans notre aire ?), et lui-même avoir recouru à l'ordre qui se déduit du père, tant s'imposait à lui que rien du sexe ne pût se soutenir que de son maintien.

Or cet ordre ne se soutient que de son impossibilité, dont la passion historique des juifs est l'exemple.

Ce que la clinique montre pourtant à Freud, c'est la filière de la dette où l'homme s'instaure de ne pouvoir satisfaire à la fonction du phallus. Évoquerai-je l'homme aux rats allant ouvrir la porte (geste réel) à la figure mentale de son père mort pour lui montrer son érection ?

Parue dans Maud Mannoni, Ce qui manque à la vérité pour être dite, Paris, Denoël, 1988, p. 190.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Si tu avais assisté cette année à mon séminaire, tu verrais que ce que j'énonce – qui supporte mal le terme de « théorie » – est bien fait pour répondre à la situation très sérieuse que tu sens fort bien.

Peut-être ferai-je le point le mercredi 30. Si l'assistance m'en paraît plausible.

En tout cas crois bien que je ne perds rien de ce que tu me dis ou m'écris.

JL

Ce 22 VI 71

Paru dans un article du Monde du 19.11.1971 sur l'ouvrage de Dominique Desanti : Un métier de chien, avec le titre : Quel est le « métier de chien » : la psychanalyse ou la vie ?

L'opinion de Jacques Lacan

Cléo a beau oublier et faire oublier son métier, Dominique Desanti l'a néanmoins voulue psychanalyste et se hasarde en des contrées où il est bon de montrer patte blanche. Or, que je sache, elle n'a pas plus que moi fait ses classes en la matière. L'avis d'un spécialiste était bon à entendre. Très accroché par le roman, Jacques Lacan a bien voulu nous donner le sien.

« J'ai pris grand plaisir, en effet, à lire *Un métier de chien*, de Dominique Desanti. Comme un roman, bien sûr, – et j'en lis peu – non comme un livre sur la psychanalyse. Là-dessus il n'apprendra pas grand-chose au lecteur. Cléo n'y pratique pas l'analyse, ni sur elle-même ni sur autrui.

Mais ce que je crois c'est que Dominique Desanti n'aurait pas pu réaliser ce qu'elle a fait, avec tant de rigueur, de mordant, d'acuité, si son héroïne n'avait pas été psychanalyste. Sous cette fiction, qui ne vaut que comme fiction, Cléo livre sans choquer ce qui serait autrement impossible à dire, ce que jamais les vraies psychanalystes dans la vie ne révéleront : la vérité d'une femme sur l'amour. Nous bafouillons tous sur l'amour. Elle, pas.

Dominique Desanti a écrit « le roman de la psychanalyste » comme, sans percer le mystère de la poésie, on écrit « le roman du poète ». Et c'est aussi bien fichu que du Dos Passos. Pourquoi lui reprocherait-on le masque qu'elle a prêté à son héroïne si sous ce masque quelques points de mirage et de leurre de notre temps ont été éclairés ? »

Préface à l'édition japonaise des Écrits, parue dans La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne, octobre 1981, n° 3, pp. 2-3.

⁽²⁾ Qu'on me traduise en japonais, me laisse perplexe. Parce que c'est une langue dont je me suis approché : à la mesure de mes moyens.

J'en ai pris une haute idée. J'y reconnais la perfection qu'elle prend de supporter un lien social très raffiné dans son discours.

Ce lien, c'est celui même que mon ami Kojève, l'homme le plus libre que j'aie connu, désignait du : snobisme.

C'était là chez lui fait d'humour, et fort loin de l'humeur qu'on se croit en devoir de montrer quant à ce mode d'être, au nom de l'humain.

Plutôt nous avertissait-il (j'entends : nous, les Occidentaux) que ce fût à partir du snobisme qu'une chance nous restât d'accéder à la chose japonaise sans en être trop indigne, – qu'il y avait au Japon matière plus sûre que chez nous à justifier le dit mode.

Note marginale : ce que j'avance ainsi, certains en France le rapprocheraient sans doute de cet « Empire des signes » dont Barthes nous a ravis, pour peu qu'ils en aient vent. Que ceux qui au Japon se sont agacés de cette bluette étonnante, me fassent confiance : je n'en ferai part qu'à ceux qui ne peuvent pas confondre.

Ceci dit, du Japon je n'attends rien. Et le goût que j'ai pris de ses usages, voire de ses beautés, ne me fait pas en attendre plus.

Notamment pas d'y être entendu.

Ce n'est certes pas que les Japonais ne tendent l'oreille à tout ce qui peut s'élucubrer de discours dans le monde. Ils traduisent, traduisent, traduisent tout ce qui en paraît de lisible : et ils en ont bien besoin. Autrement ils n'y croiraient pas : comme ça, ils se rendent compte.

Seulement voilà : dans mon cas, la situation est pour eux différente. Justement parce que c'est la même que la leur : si je ne peux pas y croire, c'est dans la mesure où ça me concerne. Mais ceci ne constitue, entre les Japonais et moi, pas un facteur commun.

J'essaie de démontrer à des « maîtres », à des universitaires, voire à des hystériques, qu'un autre discours que le leur vient d'apparaître. Comme il n'y a que moi pour le tenir, ils pensent en être bientôt débarrassés à me l'attribuer, moyennant quoi j'ai foule à m'écouter.

Foule qui se leurre, car c'est le discours du psychanalyste, lequel ne m'a pas attendu pour être dans la place.

Mais ça ne veut pas dire que les psychanalystes le savent. On n'entend pas le discours dont on est soi-même l'effet.

⁽³⁾ Note marginale : ça se peut quand même. Mais alors on se fait expulser par ce qui fait corps de ce discours. Ça m'est donc arrivé.

Je reprends de cette note : les Japonais ne s'interrogent pas sur leur discours ; ils le retraduisent, et dans ceux mêmes que je viens de dire. Ils le font avec fruit, entre autres du côté du Nobel.

Toujours le snobelisme.

Que peut dès lors leur faire le fait de mes difficultés avec un discours des psychanalystes auquel personne d'entre eux que j'aie rencontré ne s'est jamais intéressé ? Sinon au titre de l'ethnologie de la peuplade américaine, où ça n'apparaît que comme détail.

L'inconscient, (– pour savoir ce que c'est, lire le discours que ces *Écrits* consignent pour être celui de Rome –), l'inconscient, dis-je, est structuré comme un langage.

C'est ce qui permet à la langue japonaise d'en colmater les formations si parfaitement que j'ai pu assister à la *découverte* par une japonaise de ce que c'est qu'un mot d'esprit : une japonaise adulte.

D'où se prouve que le mot d'esprit est au Japon la dimension même du discours le plus commun, et c'est pourquoi personne qui habite cette langue, n'a besoin d'être psychanalysé,

sinon pour régulariser ses relations avec les machines-à-sous, – voire avec des clients plus simplement mécaniques.

Pour les êtres vraiment parlants, l'*on-yomi* suffit à commenter le *kun-yomi*. La pince qu'ils font l'un avec l'autre, c'est le bien-être de ceux qu'ils forment à ce qu'ils en sortent aussi frais que gaufre chaude.

Tout le monde n'a pas le bonheur de parler chinois dans sa langue, pour qu'elle en soit un dialecte, ni surtout, – point plus fort –, d'en avoir pris une écriture à sa langue si étrangère que ça y rende tangible à chaque instant la distance de la pensée, soit de l'inconscient, à la parole. Soit l'écart si scabreux à dégager dans les langues internationales, qui se sont trouvées pertinentes pour la psychanalyse.

Si je ne craignais le malentendu, je dirais que pour qui parle japonais, c'est performance usuelle que de dire la vérité *par* le mensonge, c'est-à-dire *sans être* un menteur.

On m'a demandé une préface pour mon édition japonaise. J'y dis ce que je pense pour ce dont, quant au Japon, je n'ai aucune idée, à savoir : ce qu'est le public.

De sorte que j'ai envie de l'inviter à fermer mon livre, sitôt cette préface lue !

J'aurais l'espoir de lui laisser un souvenir indulgent.

Je tremble qu'il poursuive, dans le sentiment où je suis de n'avoir jamais eu, dans son pays, de « communication » qu'à ce qu'elle s'opère du discours scientifique, ici je veux dire : par le moyen du tableau noir.

C'est une « communication », qui n'implique pas que plus d'un y comprenne ce qui s'y agite, voire même qu'il y en ait un.

Le discours de l'analyste n'est pas le scientifique. La communication y répercute un sens. Mais le sens d'un discours ne se procure jamais que d'un autre.

Maintenant imaginons qu'au Japon comme ailleurs, le discours analytique devienne nécessaire pour que subsistent les autres, je veux dire : pour que l'inconscient renvoie leur sens. Telle qu'y est faite la langue, on n'aurait à ma place besoin que d'un stylo. Moi, pour la tenir, cette place, il me faut un style.

Ce qui ne se traduit pas, hors l'histoire d'où je parle.

Jacques Lacan, ce 27.1.72

Discours de Jacques Lacan à l'Université de Milan le 12 mai 1972, paru dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 32-55.

⁽³²⁾Je remercie beaucoup M. Cesa Bianchi de nous avoir donné ces quelques repères, ces quelques mots d'information qui étaient fort exacts sur ce qui peut constituer un certain nombre d'étapes.

Donc, ce que j'ai fait au cours de ces années a mené à dire...

Mon embarras tient à ce que je ne sais pas... je ne peux pas apprécier d'aucune façon le degré d'audition du français que représente votre assemblée. Je suis très heureux d'y voir un très grand nombre de figures jeunes puisque c'est sur... enfin, c'est dans elles je veux dire, ces figures, que je mets mon espoir.

Je dois dire que je n'aime pas du tout parler français devant des gens dont je sais qu'ils ne sont pas familiers avec cette langue. Alors, j'espère que je vais sentir jusqu'où je peux aller dans cet ordre d'émissions.

J'ai rappelé à déjeuner à quelques amis une expérience qui m'est arrivée à *John Hopkins University*.

C'était tellement manifeste que mon assemblée n'entendrait rien si je parlais français que, ayant pris d'abord, comme ça... à la prière générale, la résolution de parler français, j'ai commencé par m'excuser en anglais de ne pas pouvoir continuer, c'est-à-dire de parler français, et puis cette excuse a duré une heure et demie, en anglais bien sûr... C'est affreux quand on m'entend parler anglais. Mais les américains sont si complaisants, on peut se permettre de telles dérogations, n'est-ce pas ? ... Je vois que vous comprenez le français – bon – alors ça m'encourage.

Donc je ne continuerai pas à parler des américains : là je suis tout à fait incapable de vous parler italien, c'est pour ça que je parle français.

⁽³³⁾Alors, j'ai annoncé que je parlerais *Du discours psychanalytique* – ce n'est pas un terme que j'ai avancé depuis longtemps, mais quand même depuis trois ans.

Ce n'est pas commode, devant un auditoire qui n'est pas de mes élèves, qui n'est pas formé, rompu à quelque chose... (vous voyez, je commence à ouvrir des parenthèses)... qui n'est pas rompu à quelque chose qui est mon enseignement, mon Séminaire comme on appelle ça : ce n'est pas un séminaire du tout, puisque il n'y a que moi qui parle.

Enfin, c'est devenu comme ça. Pendant des années j'ai fait parler d'autres personnes à mon séminaire, ça me reposait, mais enfin peu à peu, peut être parce que le temps presse, j'y ai renoncé.

Alors, cet enseignement qui dure depuis vingt ans, dont les *Écrits*... – enfin, je suis bien forcé de parler des *Écrits* puisqu'ils viennent de paraître, au moins un premier morceau – il y en aura peut-être d'autres, ceci grâce à Giacomo Contri qui a bien voulu y consacrer un très grand soin et un très grand temps.

Je suis bien forcé de parler un peu des *Écrits* qui, paraît-il, ne vous paraissent pas faciles.

Ça c'est vrai : ils ne le sont pas, pas du tout même.

C'est qu'ils n'ont jamais été faits, ces fameux écrits... ils n'ont jamais été faits pour remplacer mon enseignement.

Il y en a d'abord une bonne moitié qui ont été écrits avant que je le commence, c'est-à-dire que ça n'est pas d'hier puisque je vous ai dit qu'il y a vingt ans que je fais ce qu'on appelle mon séminaire.

Il y en a une bonne moitié qui sont d'avant, et en particulier ceux dont beaucoup en sont encore à faire le pivot de ce que j'ai pu apporter au discours psychanalytique, dont *Le stade du miroir*. Le stade du miroir, c'était une communication que j'ai faite dans un congrès aux temps où je faisais encore partie de ce qu'on appelle IPA – *International Psychanalytique Avouée* – ou avouable, comme vous voudrez. Enfin, c'est une façon de traduire ces mots.

Puis, la seconde partie de ces *Écrits* consiste dans une série d'articles où je me suis trouvé, disons chaque année à partir d'un certain moment, entre un certain moment et un

autre... où je me suis trouvé chaque année donner une sorte de repère, qui permettait à ceux qui m'avaient entendu au séminaire de trouver là, enfin, condensé, en somme concentré, ce que j'avais pu ⁽³⁴⁾apporter ou ce que je croyais moi-même pouvoir repérer comme étant axial dans ce que j'avais énoncé.

Ça n'empêche pas que c'est une très mauvaise façon, en somme, de rassembler un public.

C'est très difficile d'abord, la notion de public. Je vais me risquer à rappeler que lors de cette publication, je me suis livré au jeu de mots de l'appeler poubellication – je vois qu'il y a des gens qui savent ce que c'est le mot poubelle. Il y a une trop grande confusion en effet, de nos jours, entre ce qui fait public et ce qui fait poubelle ! C'est même pour ça que je refuse les interviews, parce que malgré tout, la publication des confidences, c'est ça qui fait l'interview.

Ça consiste alors tout à fait à attaquer le public au niveau de la poubelle.

Il ne faut pas confondre la poubelle avec le pubis – ce n'est pas du tout pareil.

Le pubis a beaucoup de rapports avec la naissance du mot public.

C'est vrai, hein ?

Ça ne se discute pas, enfin... je pense.

C'était un temps où le public, ce n'était pas la même chose que le déballage du privé, et où quand on passait au public on savait que c'était un dévoilement, mais maintenant ça ne dévoile plus rien puisque tout est dévoilé.

Enfin, évidemment je ne suis pas porté à vous faire des confidences, et pourtant je suis forcé quand même de dire quelque chose qui, étant donné que je ne vous verrai qu'une fois – enfin, ça m'étonnerait de vous revoir d'ici peu – je suis forcé de vous dire quelque chose tout de même qui est de l'ordre de cette confidence.

À savoir, comment je peux me sentir actuellement dans cette position que j'occupe auprès de gens qui ne font pas partie de mon auditoire.

Ce que je peux bien marquer, n'est-ce pas, c'est ce que j'ai dit d'abord, c'est que les *Écrits*, ça me semble difficile que exportés, comme ça, hors du contexte d'un certain effort que je fais et dont je vais vous dire sur quoi il est centré, que les *Écrits*, enfin, ça suffise du tout à ce qu'on puisse là dessus élucubrer quoi que ce soit qui corresponde vraiment à mon discours.

L'auditoire et l'éditoire, si je peux m'exprimer ainsi, ce n'est pas du tout du même niveau, vous le voyez.

Nous jouons enfin là, éditoire, comme ça... poubellication... ça fait obscène et du même coup auditoire se contamine.

⁽³⁵⁾Tout ça, c'est une façon en somme de voir ce que je peux dire et de vous introduire comme ça, tout doucement, à ce qui est très important.

Ce que j'appellerai le jeu des signifiants.

Le jeu des signifiants, ça glisse au sens.

Mais l'important dans ce que j'énonce c'est que ça ne glisse jamais qu'à la manière d'un dérapage.

Pour ceux qui sont tout à fait inaccoutumés à ces termes, je dis simplement ceci : les signifiants ou le jeu des signifiants, c'est lié au fait de la langue, du langage – ce n'est pas équivalent. La langue c'est quelque chose d'assez spécifié pour chacun, c'est la langue maternelle, l'italien pour la plupart d'entre vous.

C'est ça qui fait la langue.

Il se trouve qu'il y a quelque chose qu'on peut repérer, comme étant déterminé vers une même fin, pour toutes les langues, et c'est en généralisant, comme on s'exprime, qu'on parle du langage : comme caractérisant l'homme.

(Rumore nell'aula)

Qu'est-ce qu'il y a ?... Je ne demanderais pas mieux que de laisser la parole à quelqu'un, qui me prouverait par là que moi-même je ne parle pas en vain...

Alors, le langage, on a le sentiment que ça définit un être, qu'on appelle généralement l'homme, et après tout, en se contenant strictement de le définir ainsi, pourquoi ?

Il est certain qu'il y a un animal sur qui le langage est descendu, si je puis dire, et que cet animal en est vraiment marqué.

Il en est marqué au point que je ne sais pas jusqu'où je peux aller pour bien le dire.

C'est pas seulement que la langue fasse partie de son monde, c'est que c'est ça qui soutient son monde de bout en bout.

C'est pour ça que... N'essayez pas de chercher quelle est ma *Weltanschauung* – je n'ai aucune *Weltanschauung*, pour la raison que ce que je pourrais à la rigueur en avoir, ça consiste à dire que le *Welt*... le monde, c'est bâti avec du langage.

Ce n'est pas une vue sur le monde, ça ne laisse place à aucune vue – ce qu'on s'imagine être vu, être intuitif, est évidemment lié à quelque chose qui est le fait que nous avons les yeux, et que le regard, c'est vraiment une passion de l'homme.

La parole aussi, bien sûr. Il s'en aperçoit moins.

⁽³⁶⁾ Puis il y a d'autres éléments qui sont tout à fait cause de son désir.

Mais c'est un fait que la psychanalyse, la pratique psychanalytique nous a montré le caractère radical de l'incidence signifiante dans cette constitution du monde.

Je ne dis pas pour l'être qui parle, parce que ce que j'ai appelé tout à l'heure ce dérapage, cette glissade qui se fait avec l'appareil du signifiant... c'est ça qui détermine l'être chez celui qui parle. Le mot d'être n'a aucun sens au dehors du langage.

On a fini quand même par s'apercevoir que ce n'est pas à méditer sur l'être qu'on fera en rien le moindre pas.

On a fini par s'en apercevoir par la conséquence... conséquence un peu poussée... les suites de cette pratique que j'ai appelée le glissement avec le signifiant.

La façon qu'on a, plus ou moins savante, de déraper à la surface de ce qu'on appelle les choses... de ce qu'on appelle les choses jusqu'au moment où on commence à considérer que les choses, ce n'est pas très sérieux.

On arrive vraiment à concentrer la puissance du signifiant d'une façon telle qu'une part de ce monde finit par, simplement, s'écrire dans une formule mathématique.

Formules mathématiques auxquelles, bien sûr pour les écoliers, on essaye de conjoindre un sens.

En effet on y parvient : la formule d'Einstein et même d'Heisenberg, enfin, sont des petits termes qui désignent la masse.

Et la masse, ça fait toujours de l'effet, n'est-ce pas, on s'imagine qu'on sait ce que c'est. Et en effet on ne se l'imagine pas toujours – quelques fois quand on a des notions physiques précises, on sait comment ça se calcule, mais on aurait tort de croire que la masse c'est ça ou ça... par le sentiment.

Ce n'est pas seulement parce que nous pesons un petit peu qu'on peut s'imaginer qu'on sait ce que c'est que la notion de masse.

C'est seulement à partir du moment où l'on commence à faire tourner quelque chose, que l'on voit que les corps ont une masse.

Mais ça reste toujours tellement contaminé par quelque chose qui est lié au fait qu'il y a une corrélation entre la masse et le poids qu'en réalité on fait mieux de ne pas chercher à comprendre, et simplement de s'en tenir aux formules.

⁽³⁷⁾ C'est en ça que la mathématique démontre vraiment quel est le point de l'usage du signifiant. Bien sûr, nous sommes arrivés à... [...] ... que de fait nous sommes déjà plongés dans le langage.

Vous le voyez, je ne dis pas : nous sommes des êtres parlants.

Nous sommes dans le langage, et je ne me crois pas du tout en mesure de vous dire pourquoi nous y sommes, ni de dire comment ça a commencé.

C'est même comme ça qu'on a pu commencer à dire sur le langage quelque petite chose, débarrassés du préjugé que c'est essentiel que ça ait un sens : ce n'est pas essentiel que ça ait

un sens, et c'est même là-dessus qu'est fondée cette nouvelle pratique qui s'appelle la linguistique.

Ce qu'il faut – c'est là que la linguistique se centre bien – c'est se centrer sur le signifiant en tant que tel.

Il ne faut pas croire que le signifié – qui bien entendu se produit dans le sillage du signifiant – que ça soit là quelque chose d'aucune façon premier ; et se dire que le langage est là pour qu'il permette qu'il y ait la signification, c'est une démarche dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle est précipitée.

Il y a quelque chose de plus primaire que les effets de signification, et c'est là que la recherche – si tant est que jamais on cherche quelque chose, si on ne l'a pas d'abord trouvé, hein ? – c'est là que la trouvaille est susceptible d'avoir d'effet.

Enfin voyez-vous, pour le signifiant, tout à l'heure j'y suis arrivé avec ce que j'ai appelé le dérapage, l'effet de glissement...

Enfin, je serai porté à vous faire la métaphore que le signifiant, c'est comme le style : c'est déjà pareil, c'est du style qu'on aurait déjà là.

C'est peut-être possible que l'animal humain l'ait un jour fabriqué... Nous n'avons pas la moindre trace de ce qui pourrait s'appeler l'invention du langage... Aussi loin dans le passé que nous le voyons fonctionner, c'est lui qui a le dessus du pavé.

Bon, alors, vous me direz, qu'est-ce que ça à faire avec la psychanalyse ?

Ça a à faire de la façon la plus étroite, parce que si on ne part pas de ce niveau qui est le niveau de départ, on ne peut absolument rien faire de plus dans l'expérience psychanalytique... on ne peut rien faire de plus que ⁽³⁸⁾de faire de la bonne psychothérapie...

C'est à dire, comme aussi bien les psychanalystes l'avouent... ils avouent tout, ils débattent tout...

Il y a eu un jour... Claudel... comme ça, qui a imaginé que le châtiment de Ponce Pilate, enfin, ça devait être ceci : parce qu'il avait demandé, très mal à propos : Qu'est-ce que la vérité ? – que chaque fois qu'il parlait devant une idole, l'idole ouvrait son ventre, et qu'est-ce qu'il en sortait ? C'était un formidable déballage de sous de l'époque, des trucs qu'on mettait dans la tirelire...

Les psychanalystes sont comme ça, ils vous avouent tout... ils avouent tout... et tout ce qu'ils racontent prouve qu'évidemment ils sont des très bonnes personnes.

C'est fou ce qu'ils aiment l'être humain, qu'ils veulent son bien, sa normalité – c'est inouï, enfin, n'est-ce pas, c'est inouï la folie de guérir, de guérir de quoi ? C'est justement ça qu'il faut jamais mettre en question...

Au nom de quoi est-ce qu'on se considère comme malade ? En quoi est-ce qu'un névrosé est plus malade qu'un être normal, dit normal ? Si Freud a apporté quelque chose, c'est justement pour démontrer que la névrose, enfin, est strictement insérée quelque part dans une faille qu'il nomme, qu'il désigne parfaitement, qu'il appelle sexualité, et il en parle d'une telle façon que ce qui est clair, c'est justement... c'est ce dans quoi l'homme n'est pas du tout à son aise.

L'homme, bien sûr, appelé au sens large, la femme non plus ; enfin, il n'y a rien qui aille si mal que les rapports de l'homme et de la femme.

C'est ça, ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il y a des gens ici qui ont l'air d'entendre ça pour la première fois. C'est absolument sublime, comme si vous n'étiez pas nés là dedans... À savoir que pour vous baiser avec une fille, ça ne marche jamais. Pour la fille c'est la même chose... et depuis que le monde est monde, il y a toute une littérature, il y a la littérature qui ne sert qu'à dire ça.

Alors, Freud un jour parle de sexualité [*in falsetto*] et il suffit que ce mot sucré soit sorti de sa bouche pour que tout le monde croie que c'est pour résoudre la question.

C'est-à-dire qu'à partir du moment, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, que si l'on pose une question, c'est qu'il y a déjà la réponse, donc s'il pose la question c'est ⁽³⁹⁾ qu'il a la réponse – c'est-à-dire qu'avec ça, ça doit marcher.

Ce qui supposerait que Freud ait l'idée de l'accord sexuel.

Or, enfin, il suffit de lire, d'ouvrir son œuvre pour voir que jusqu'à la fin, lui, parce qu'il était homme, enfin, il est resté là.

Et il le dit, il l'écrit, il l'étale, enfin, à se demander : une femme, qu'est-ce que ça peut bien vouloir ? [*rixa*]

Il n'y a pas besoin pour ça de faire allusion à la biographie de Freud, parce que c'est toujours comme ça qu'on rétrécit la question, d'autant plus qu'il était névrosé comme tout le monde, puis il avait une femme qui était une emmerdeuse... Enfin, ça c'est connu... La vieille Madame Freud...

C'est vraiment rapetisser la question.

C'est justement pour ça que je ne me mettrais jamais à faire la psychanalyse de Freud, d'autant plus que c'est une personne que je n'ai pas connue.

Ce qui est dit par Freud c'est ça, ce que je viens de dire. C'est ce dérapage du signifiant dont je parlais tout à l'heure, qui fait qu'au nom du fait qu'il a dépeint ça* « sexualité », on suppose qu'il savait ce que ça voulait dire : sexualité.

Mais justement ce qu'il nous explique c'est qu'il ne le sait pas.

Il ne le sait pas. La raison pour laquelle il ne le sait pas, justement, c'est ce qui lui a fait découvrir l'inconscient.

C'est-à-dire, s'apercevoir que les effets du langage jouent à cette place où le mot « sexualité » pourrait avoir un sens.

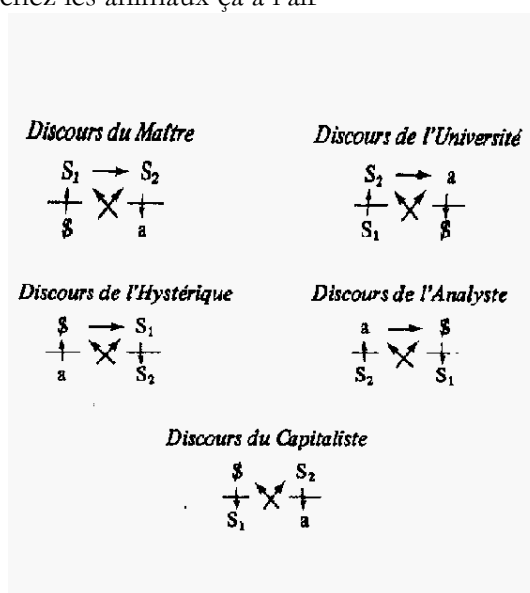
Si la sexualité chez l'être parlant, ça fonctionnait autrement qu'à s'empêtrer dans ces effets du langage...

Je ne suis pas en train de vous dire que le langage est venu là pour remplir le trou – je ne sais pas si le trou est primitif ou s'il est second : à savoir si c'est le langage qui a tout détraqué.

Je m'étonnerais que le langage soit là pour tout détraquer.

Il y a des champs où ça réussit... mais où ça ne réussit jamais que pour faire partage de ce qui paraît aller bien chez les animaux – à savoir qu'ils ont l'air de baiser d'une façon bien polie.

Parce que c'est vrai, chez les animaux ça a l'air –



* Ce mot est bien orthographié ainsi.

Qu'on dise comme fait reste oublié derrière ce qui est dit dans ce qui s'entend.

Cet énoncé qui est assertif par sa forme, appartient au modal pour ce qu'il émet d'existence.

⁽⁴¹⁾c'est ce qui nous frappe par contraste – ça a l'air de se passer gracieusement.

Il y a la parade. Il y a toutes sortes d'approches charmantes, et puis ça a l'air de tourner rond jusqu'à la fin. Il n'y a pas d'apparence, chez les animaux, ni de viols, ni non plus de toutes ces complications, tout ce baratin qu'on fait autour.

Ça se passe chez eux d'une façon pour tout dire civilisée [*rixa*].

Chez l'homme, ça fait ce qu'on appelle des drames [...]. Par quoi bien sûr tout le malentendu [...].

Plût au ciel que les hommes fassent l'amour comme les animaux, ça serait agréable.

Je me laisse un petit peu, comme ça, entraîner à quelque chose... enfin, de tellement patent.

Il faut quand même bien le rappeler [...] quelque chose qui est quand même ce qui est de l'expérience du psychanalyste.

Qu'il fasse comme s'il n'en savait rien, ça tient à une nécessité de discours qui est là écrite au tableau.

Il faut bien quand même que je m'en serve, puisque je suis venu un quart d'heure à l'avance pour l'écrire au tableau.

Ça tient les caractères-clefs dans tout discours de ce point que j'appelle le semblant.

Mon dernier séminaire – ou appelez-le comme vous voudrez, mais ce n'est pas le dernier puisque le dernier est celui que je suis en train de finir – mon dernier séminaire donc, celui d'avant, s'appelait : *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

J'ai passé mon année à démontrer que c'est un discours tout à fait exclu.

Il n'y a aucun discours possible qui ne serait pas du semblant.

Ça c'est du semblant, hein ?

Bon, alors c'est tout à fait admissible à un certain niveau que le psychanalyste fasse semblant, comme s'il était là pour que les choses marchent sur le plan du sexuel. L'ennuyeux c'est qu'il finit par le croire, et alors ça le fige lui-même, complètement.

C'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, il en devient imbécile.

Je crois qu'il était, à une certaine date, nécessaire – pour lui permettre de faire un peu de gymnastique, pour, ⁽⁴²⁾dans une expérience telle qu'elle est instituée, qu'il puisse y faire quelque pas de plus – qu'il fallait au moins lui rappeler ce qu'il fait : à savoir, malgré tout, que c'est de faire parler quelqu'un en lui expliquant comment il faut faire, c'est-à-dire pas n'importe quoi. Lui expliquer la règle : dire à une personne comment il faut qu'elle parle... Et que ça arrive à donner quelque chose, qu'il s'agit de comprendre pourquoi quelque chose qui se fait avec cet appareil que j'appelle le signifiant, ça peut avoir des effets.

Qu'il y ait un décollage nécessaire, qui consiste justement... à ne pas comprendre trop vite, c'est ça que j'ai essayé de produire.

À une certaine époque... évidemment ce n'était pas une époque très bien choisie, mais je n'avais pas le choix... Je suis entré dans la psychanalyse, comme ça, un peu sur le tard. En effet jusqu'à ce moment-là... en neurologie un beau jour... qu'est ce qu'il a pu me prendre ?... j'ai eu le tort de voir ce que ça peut être ce qu'on appelle un psychotique.

J'ai fait ma thèse là-dessus : *De la psychose paranoïaque* – oh scandale ! – *dans ses rapports avec la personnalité*.

Personnalité, vous pensez, ce n'est pas moi qui n'en ferais jamais des gorges chaudes.

Mais enfin, à cette époque ça représentait pour moi, comme ça, une nébuleuse, enfin, quelque chose... qui était déjà bien suffisamment scandaleux pour l'époque, je veux dire que ça a fait un véritable effet d'horreur.

Enfin, ça m'a mené à faire l'expérience de la psychanalyse moi-même. Après ça il y a eu la guerre, pendant laquelle j'ai poursuivi cette expérience. Au sortir de la guerre j'ai commencé à dire que je pourrais peut-être en dire un peu quelque chose.

« Surtout pas – m'a-t-on dit – personne n'y comprendrait rien... on vous connaît, on vous a repéré déjà depuis un moment ».

Enfin, bref, il a fallu pour ça une espèce de crise, de crise politique, politique intérieure... le micmac entre psychanalystes, pour que je me sois trouvé dans une position extraite.

Et comme il y en avait qui avaient l'air de vouloir que je fasse quelque chose pour eux...

⁽⁴³⁾ Je n'aurais commencé que, comme on dit, très sur le tard : mais moi je n'ai jamais été ennuyé d'être tard... je n'éprouvais aucun besoin, après tout, de forcer les gens.

Pour ne pas les forcer j'ai commencé à raconter les choses au niveau où je les avais vues.

Retour à Freud : on m'a naturellement mis cette étiquette, que je mérite bien, parce que c'est comme ça que je l'ai d'abord moi-même produite.

Je m'en fous de toi Freud. Simplement, c'était le procédé pour que les psychanalystes s'aperçoivent que ce que j'étais en train de leur dire, c'était déjà dans Freud.

À savoir, qu'il suffit qu'on analyse un rêve pour voir qu'il ne s'agit que de signifiant. Et de signifiant dans toute cette ambiguïté que j'ai appelée tout à l'heure la fonction de déparage⁵⁰¹.

À savoir, qu'il n'y a pas un signifiant dont la signification serait assurée. Elle peut toujours être autre chose, et même elle passe son temps à glisser aussi loin qu'on veut dans la signification.

Tellement sensible dans *La Traumdeutung*, ça ne l'était pas moins dans la *La psychopathologie de la vie quotidienne*... ça l'est encore plus dans *Le mot d'esprit*.

Ça me paraît essentiel, c'est essentiel.

La chose qui me frappe c'est...

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

... cette priorité du signifiant.

Maintenant tout le monde est à la page. Ce que vous trouverez dans une revue d'avant-garde, ou même pas d'avant-garde, de n'importe quoi, quant à ce signifiant... on nous en rabat les oreilles.

Quand je pense qu'au moment où j'ai commencé, nous étions sous le règne de l'existentialisme, et maintenant... je ne sais pas... Je ne voudrais pas avoir l'air, enfin, d'attenter au style, à la hauteur d'un écrivain dont j'ai la plus grande admiration : il s'agit de Sartre.

Et même Sartre... enfin, maintenant le signifiant est entré dans son vocabulaire.

Tout le monde, enfin, sait que signifiant signifie lacanisation.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ouais.

De temps en temps je m'imagine que j'y suis pour quelque chose, et dans ce cas là, c'est bien ça qui m'a fait...

... j'ai retrouvé dans mes notes, comme ça, que ⁽⁴⁴⁾j'avais écrit quelque chose le 11 avril 1956, dans un séminaire recueilli... c'est vrai que bien avant que ce soit devenu absolument... enfin, mon œuvre maintenant connue, bien sûr, il était tout autre...

... il n'en est pas moins vrai que ce que je suis en train de dire maintenant – qui lui bien sûr sera exploité dans vingt ans – ce que je suis en train de vous dire maintenant, quand c'est aux structures de la logique mathématique que je recours pour définir de quoi il s'agit dans ce que j'appelle discours psychanalytique, je peux très bien m'apercevoir qu'il y a des choses drôles : vous comprenez par exemple, que si je vous ai dit, bien sûr, que de mes *Écrits* il ne fallait pas vous fatiguer... mais quand même, à l'avant-dernier paragraphe de

⁵⁰¹. Est-ce un lapsus ? ...

mon « Intervention sur le transfert » il est écrit : « Le cas de Dora paraît privilégié pour notre démonstration en ce que, s'agissant d'une hystérique, l'écran du moi y est assez transparent pour que nulle part, comme l'a dit Freud, ne soit plus bas le seuil entre l'inconscient et le conscient, ou pour mieux dire, entre le discours analytique et le *mot* du symptôme ».

Évidemment, c'est en 51, le discours analytique : j'ai évidemment mis du temps à lui donner sa place. Mais enfin, je n'écris jamais les mots au hasard, et le discours analytique c'est tout de même ce jour-là, n'est-ce pas, que je l'ai produit.

Enfin, cinq ans plus tard, lorsque j'avais commencé mon enseignement, la structure... la structure, écris-je alors... parce que maintenant je ferai attention, je ne voudrais pas me rallier ou paraître me rallier à cette salade qu'on appelle le structuralisme.

Mais enfin, la structure, j'en parlais alors parce que personne ne connaissait ce mot. Enfin, la structure est une chose qui se présente d'abord comme un groupe d'éléments, formant un ensemble co-variant.

Je suis maintenant à me repérer sur quelque chose qui s'appelle précisément la *Théorie des ensembles*.

Je parle tout de suite après de structures closes et de structures ouvertes, ce qui est également tout à fait à la page de ce que j'énonce maintenant.

Et spécialement... nous y voyons des relations de groupe fondées sur la notion d'ensemble, je souligne : relations ouvertes ou fermées.

À l'époque... je ne peux pas m'exprimer autrement ⁽⁴⁵⁾ qu'à dire que dégager une loi naturelle, c'est dégager une formule signifiante pure. Moins elle signifie quelque chose, plus nous pouvons la mettre du point de vue scientifique...

Je fais remarquer [...] que le pas scientifique, ça consiste justement en ça : à couper les choses, strictement, au niveau dit *signatura rerum*... [...] du signifiant serait là arrangé – arrangé, bien sûr, par qui ? par Dieu, parce que la *signatura rerum* c'est de Jakob Böhme... – pour signifier quelque chose. La démarche scientifique, c'est ça.

C'est, bien sûr, ponctuer le monde de signifiants mathématiques... mais s'arrêter justement à ceci... que ce soit pour signifier... Car c'était bien ce qui jusque là avait empêtré toutes les terres, et ce qu'on appelle improprement le finalisme.

Nous sommes aussi finalistes que tout ce qui a existé avant le discours de la science.

Il est tout à fait clair que rien dans aucune loi n'est là pour autre chose que pour aboutir à un certain point, bien sûr.

Le discours scientifique est finaliste, tout à fait, au sens du fonctionnement [...] nous ne nous rendons pas compte que ce finalisme, ça serait le finalisme... que ce soit fait pour nous enseigner quelque chose, par exemple pour nous inciter à la vertu, pour nous amuser simplement [...] dans un monde qui peut être tout à fait structuré sur des causes finales... il serait facile de démontrer que la physique moderne est parfaitement finaliste.

L'idée même de la conservation de l'énergie est une idée finaliste... celle aussi de l'entropie, puisque justement, ce qu'elle montre, c'est vers quel frein ça va, et ça va nécessairement.

Ce qu'il y a de changé, c'est qu'il n'y a pas de finalisme, justement pour ça : que ça n'a aucune espèce de sens.

[...]

[...] faire décoller le sens qui est donné couramment au subjectif et à l'objectif... le subjectif est quelque chose que nous rencontrons dans le réel.

Non pas que le subjectif soit donné au sens que nous entendons habituellement pour « réel », c'est-à-dire qui implique l'objectivité : la confusion est sans cesse faite dans les écrits analytiques.

⁽⁴⁶⁾ Il apparaît dans le réel en tant que le subjectif suppose que nous avons en face de nous un sujet qui est capable de se servir du signifiant comme tel... et de se servir du signifiant comme nous nous en servons, se servir du jeu du signifiant non pas pour signifier

quelque chose, mais précisément pour nous tromper sur ce qu'il y a à signifier... se servir du fait que le signifiant est autre chose que la signification, pour nous présenter un signifiant trompeur.

Bref, comme vous le voyez, enfin, c'est pas d'hier.

J'insiste sur ce biais-clé.

C'est très curieux que la position d'analyste ne permette pas de s'y soutenir indéfiniment.

Ce n'est pas seulement parce que ce qu'on appelle... ce qu'on appelait tout à l'heure l'Internationale... pour des raisons tout à fait contingentes, y a fait obstacle.

Et même des hommes, enfin, que j'avais formés à un moment, ils [...].

Ce que en somme j'ai essayé d'en instituer a abouti à ce que j'ai appelé quelque part, noir sur blanc, un échec.

Ce n'est pas là l'essentiel, parce qu'un échec, nous savons très bien par l'expérience analytique ce que c'est : c'est une des formes de la réussite.

On ne peut pas dire que, en fin de compte, je n'ai pas réussi quelque chose... j'ai réussi à ce que quelques analystes se préoccupent de ce biais que j'ai essayé de vous expliquer : quel est le clivage entre le discours analytique et les autres.

Et puis je dirais que tout le monde depuis quelques années y est intéressé.

Tout le monde y est intéressé au nom de ceci : qu'il y a quelque chose qui ne tourne plus rond.

Il y a quelque part, du côté de ce qu'on appelle si gentiment, si tendrement, la jeunesse... comme si c'était une caractéristique... au niveau de la jeunesse il y a quelque chose qui ne marche plus du côté d'un certain discours... du discours universitaire, par exemple... Je n'aurais probablement pas le temps de vous le commenter, le discours universitaire...

Celui-là, c'est le discours éternel, le discours fondamental. L'homme est quand même un drôle d'animal, n'est-ce pas ? Où, dans le règne animal, y a-t-il le discours du maître ? Où est-ce que dans le règne animal y a-t-il un maître ?...

⁽⁴⁷⁾S'il ne vous saute pas aux yeux tout de suite, à la première appréhension, que s'il n'y avait pas de langage il n'y aurait pas de maître, que le maître ne se donne jamais par force ou simplement parce qu'il commande, et que comme le langage existe vous obéissez.

Et même que ça vous rend malades, que ça ne continue pas comme ça.

Tout ce qui se passe au niveau, comme ça, de ce qu'on appelle la jeunesse, est très sensible parce que ce que je pense c'est que si le discours analytique avait pris corps... ils sauraient mieux ce qu'il y a à faire pour faire la révolution.

Naturellement il ne faut pas se tromper, hein ? Faire la révolution, je pense que quand même, enfin, vous autres, vous qui êtes là et à qui je m'adresse le plus... vous devez quand même avoir compris ce que ça signifie... que ça signifie... revenir au point de départ.

C'est même parce que vous vous apercevez que c'est démontré historiquement : à savoir qu'il n'y a pas de discours du maître plus vache que à l'endroit où l'on a fait la révolution...

Vous voudriez que ça se passe autrement. Évidemment ça pourrait être mieux. Ce qu'il faudrait, c'est arriver à ce que le discours du maître soit un peu moins primaire, et pour tout dire un peu moins con.

... *[risa nel pubblico]*...

... comme vous savez le français, hein ?... c'est merveilleux.

Et en effet, si vous regardez là mes petites formules tournantes, vous devez voir que la façon dont, ce discours analytique, je le structure... c'est exactement à l'opposé de ça qu'est le discours du maître... à savoir qu'au niveau du discours du maître, ce que je vous ai appelé tout à l'heure le signifiant-maître, c'est ça, c'est ce dont je m'occupe pour l'instant : *il y a de l'Un*.

Le signifiant, c'est ce qui a introduit dans le monde l'Un, et il suffit qu'il y ait de l'Un pour que ça... ça commence, ça... *[indica le formule alla lavagna]*... ça commande à S₂.

... c'est-à-dire au signifiant qui vient après... après que l'Un fonctionne : il obéit.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que pour obéir il faut qu'il sache quelque chose.

Le propre de l'esclave, comme s'exprimait Hegel, c'est de savoir quelque chose.

⁽⁴⁶⁾ S'il ne savait rien, on ne prendrait même pas la peine de le commander, quoi que ce soit.

Mais par ce seul privilège, cette seule primarité, cette seule existence inaugurale qui fait le signifiant... du fait qu'il y a le langage, le discours du maître ça marche. C'est tout ce qu'il lui faut d'ailleurs, au maître, c'est que ça marche.

Alors, pour en savoir un peu plus sur les effets justement du langage, pour savoir comment ça détermine ce que j'ai appelé d'un nom qui n'est pas tout à fait celui de l'usage reçu : le sujet...

... s'il y avait eu un travail, un certain travail fait à temps dans la ligne de Freud, il y aurait peut être eu... à cette place... à cette place qu'il désigne, dans ce support fondamental qui est soutenu de ces termes : le semblant, la vérité, la jouissance, le plus-de-jouer... il y aurait peut être eu... au niveau de la production, car le plus-de-jouer c'est ce que produit cet effet de langage... il y aurait peut être eu ce qui s'implique du discours analytique, à savoir un tout petit peu meilleur usage du signifiant comme Un.

Il y aurait peut être eu... mais d'ailleurs, il n'y aura pas... parce que maintenant c'est trop tard...

... la crise, non pas du discours du maître, mais du discours capitaliste, qui en est le substitut, est ouverte.

C'est pas du tout que je vous dise que le discours capitaliste ce soit moche, c'est au contraire quelque chose de follement astucieux, hein ?

De follement astucieux, mais voué à la crevaïson.

Enfin, c'est après tout ce qu'on a fait de plus astucieux comme discours. Ça n'en est pas moins voué à la crevaïson. C'est que c'est intenable. C'est intenable... dans un truc que je pourrais vous expliquer... parce que, le discours capitaliste est là, vous le voyez... [*indica la formula alla lavagna*]... une toute petite inversion simplement entre le S₁ et le S... qui est le sujet... ça suffit à ce que ça marche comme sur des roulettes, ça ne peut pas marcher mieux, mais justement ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume.

Maintenant vous êtes embarqués... vous êtes embarqués... mais il y a peu de chances que quoi que ce soit se passe de sérieux au fil du discours analytique, sauf comme ça, bon, au hasard.

À la vérité je crois qu'on ne parlera pas du ⁽⁴⁹⁾psychanalyste dans la descendance, si je puis dire, de mon discours... mon discours analytique. Quelque chose d'autre apparaîtra qui, bien sûr, doit maintenir la position du semblant, mais quand même ça sera... mais ça s'appellera peut être le discours PS. Un PS et puis un T, ça sera d'ailleurs tout à fait conforme à la façon dont on énonce que Freud voyait l'importation du discours psychanalytique en Amérique... ça sera le discours PST. Ajoutez un E, ça fait PESTE.

Un discours qui serait enfin vraiment pesteux, tout entier voué, enfin, au service du discours capitaliste.

Ça pourra peut être un jour servir à quelque chose, si, bien sûr, toute l'affaire ne lâche pas totalement, avant.

Bref, il est huit heures moins le quart et ça fait une heure et demie que je parle. Je ne vous ai dit, bien entendu, que le quart de ce que j'avais ce soir à vous dire. Mais il n'est peut être pas impensable qu'à partir de ce que je vous ai indiqué, de la structure du discours capitaliste et du discours psychanalytique, que quelqu'un me pose quelques questions.

[...]

De très braves gens, mais tout à fait inconscients de ce que disait Marx lui-même... s'en marrent... sans Marx.

Et voilà que Marx leur apprend que ce dont il s'agit c'est uniquement de la plus-value.

La plus-value c'est ça... c'est le plus-de-jouer... hein ?

[*rumore nella sala*]

Mais qu'est-ce que ces gens ont compris, c'est merveilleux... Ils se sont dit : « Bien, voilà, c'est vrai ! ».

Il n'y a que ça qui fait fonctionner le système. C'est la plus-value. Le capitalisme en a reçu enfin ce bond... ce coup d'ailes qui fait qu'actuellement [...].

C'est quelque chose, comme ça, d'un petit peu analogue, mais pas du même sens, que je dirais qu'ils auraient pu faire si vraiment les gens travaillaient un peu, si vraiment ils interrogeaient le signifiant, le fonctionnement du langage. S'ils l'interrogeaient de la même façon que l'interroge un analysant, comme je l'appelle, c'est-à-dire pas un analysé, puisque c'est lui qui fait le travail : le type qui est en analyse...

... s'il l'interrogeait de la même façon, peut être qu'il en sortirait quelque chose.

⁽⁵⁰⁾C'est ça la règle analytique. Ça ne lui était jamais arrivé qu'on [...] pas simplement le type qui a une velléité. On le force à dire quelque chose, et là, c'est là qu'on l'attrape, parce que quand même l'interprétation analytique, même quand elle est faite par un imbécile, ça joue quand même sur quelque chose, au niveau de l'interprétation. On lui montre quelques effets logiques de ce qu'il dit, qui se contredit à la fois. Se contredire ce n'est pas de tout le monde.

Mais on ne peut pas se contredire de n'importe quelle façon. Il y a des contradictions sur lesquelles on peut construire quelque chose, et puis d'autres sur lesquelles on ne peut rien construire du tout.

C'est tel le discours analytique. On dit ce quelque chose, très précisément au niveau où le signifiant est l'*Un*, la racine même du signifiant. Ce qui fait que le signifiant, ça fonctionne, parce que c'est là qu'on attrape l'*Un*, c'est là qu'il y a de l'*Un*.

[*La trascrizione, per difetti di registrazione, subirà in alcuni punti un andamento frammentario. Il tratto perduto sarà indicato [...]*]

Nous en sommes, par ailleurs, tout de même arrivés à quelques petites cogitations qui ne nous paraissent pas complètement superflues du côté de l'interrogation des nombres entiers – parce que quand même la théorie des ensembles, Cantor et tout le reste, ça consiste juste à se demander pourquoi il y a de l'*Un*. C'est pas autre chose.

Et peut-être, avec un peu d'effort, on arriverait à s'apercevoir que les nombres entiers, qu'on appelle naturels, ils ne sont pas si naturels que ça... comme le reste des nombres.

Bref, il y a quelque chose qui devrait survenir à un certain niveau, qui est celui de la structure.

Ces trois-quarts de siècle, qui sont maintenant écoulés depuis que Freud a sorti cette fabuleuse subversion de tout ce qu'il en est... il y a une autre chose qui a cavale, et rudement bien, qui s'appelle rien de moins que le discours de la science, qui pour l'instant mène le jeu... même le jeu jusqu'à ce qu'on en voie la limite : et si il y a quelque chose qui est corrélatif de cette issue du discours de la science, quelque chose dont il n'y avait aucune chance que ça ne parût avant le triomphe du discours de la science, c'est le discours analytique.

Freud est absolument impensable avant l'émergence, non seulement du discours de la science, mais aussi de ⁽⁵¹⁾ses effets, de ses effets qui sont, bien entendu, toujours plus évidents, toujours plus patents, toujours plus critiques, et dont après tout on peut considérer [...] on ne l'a pas encore fait, peut-être un jour il y aura un discours appelé, comme ça : « le mal de la jeunesse ».

Mais il y a quelque chose qui crie... et une nouvelle fonction qui ne manquera pas de surgir, n'est-ce pas, d'aborder peut-être, sauf accident, un re-départ dans l'instauration de ce qui est... de ce que j'appelle discours.

J'ai à peine dit ce que c'est qu'un discours.

Le discours c'est quoi ? C'est ce qui, dans l'ordre... dans l'ordonnance de ce qui peut se produire par l'existence du langage, fait fonction de lien social. Il y a peut-être un bain

social, comme ça, naturel, c'est là que se partagent, éternellement, les sociologues... mais personnellement, je n'en crois rien.

Et il n'y en a pas trente-six possibles, il n'y en a même que quatre...

Des signifiants, il faut au moins qu'il y en ait deux.

Ça veut dire, le signifiant en tant qu'il fonctionne comme élément, ce qu'on appelle élément justement dans la théorie des ensembles : le signifiant en tant que c'est le mode dont se structure le monde, le monde de l'être parlant, c'est-à-dire tout le savoir.

Il y a donc S_1 et S_2 – c'est d'où il faut partir pour cette définition que [...] le signifiant, c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

Ce sujet, ce n'est pas ce que nous croyons, ce n'est pas le rêve, l'illusion [...] c'est tout ce qu'il y a de déterminé par cet effet de signifiant. Et ça va beaucoup plus loin que ce dont quiconque est conscient... soit connivent.

C'est ça, la découverte de Freud : c'est que, les effets du signifiant, il y en a toute une part qui échappe totalement à ce que nous appelons couramment le sujet. C'est, notons-le bien, le sujet, déterminé jusque dans tous ses détails par les effets du signifiant [...]. Nous savons ce que produit le langage : il produit quoi ? Ce que j'ai appelé là le plus-de-jouir, parce que c'est le terme qui est appliqué à ce niveau, que nous connaissons bien, qui s'appelle le désir.

Plus exactement, il produit la cause du désir. Et c'est ça qui s'appelle l'objet petit **a**.

⁽⁵²⁾L'objet petit **a**, c'est le vrai support de tout ce que nous avons vu fonctionner et qui fonctionne de façon de plus en plus pure pour spécifier chacun dans son désir.

Ce dont l'expérience analytique donne le catalogue sous le terme de pulsion [...] pulsion qu'on appelle orale [...] un très bel objet, un objet lié à ceci [...] dès qu'il a pris l'habitude de sucer [...]. Il y en a qui sucent comme ça toute leur vie.

Mais pourquoi suceraient-ils toute leur vie si ce n'était pas dans l'interstice, dans l'intervalle des effets de langage ? L'effet de langage en tant qu'il est appris en même temps, sauf à qui reste complètement idiot, n'est-ce pas ?...

C'est ça qui donne son essence... et son essence tellement essentielle que c'est ça, la personnalité : c'est la façon dont quelqu'un subsiste face à cet objet petit **a**... Il y en a d'autres et j'ai essayé de dire lesquels.

Mais là-dessus la psychanalyse, autant que Freud, jamais plus que Freud, jamais plus ni mieux que Freud... On a ajouté, bien sûr, des détails, une structure, un statut, sur cette fonction de l'objet petit **a**... Mélanie Klein a apporté largement sa contribution, et quelques autres aussi, Winnicott... l'objet transitionnel...

C'est ça, c'est ça la véritable âme... la nouvelle subjectivité, au sens ancien...

C'est ça, ce que nous apprend l'expérience analytique.

C'est donc là que beaucoup de psychanalystes... C'est le rôle qu'ils jouent au niveau du semblant.

C'est ça qui les accable, c'est la cause du désir, dans celui auquel ils ouvrent la carrière de l'analysant.

C'est de là que pourrait... pourrait peut être sortir autre chose... quelque chose qui devrait faire un pas vers une autre construction...

C'est à savoir que ce dont il s'agit après tout, en fin de compte, c'est que l'expérience tourne aussi court que possible – c'est-à-dire que le sujet avec quelques interprétations s'en tient quitte et trouve une forme de malentendu dans laquelle il puisse subsister.

Quelle est l'autre personne qui m'a posé une autre question ?

X – Quelle est la différence entre le discours du maître et le discours du capitaliste ?

L – Je l'ai quand même indiquée tout à l'heure, j'ai ⁽⁵³⁾parlé latin, la chanson de toujours n'est-ce pas, entre le sujet et le S_1 . Si vous voulez nous en parlerons à la fin, en plus petit comité, mais je l'ai indiqué.

Y – Quel est le rôle de l'appareil algorithmique dans – excusez-moi le mot – le système ? Si nous sommes dans le langage, quel métalangage pourrait parler la chaîne signifiante ?... et votre style lui-même est la preuve qu'il n'y a pas de métalangage possible...

L – Il faut dire aux gens qui parlent du métalangage : alors, où est le langage ?

Y – D'accord, sur ça vous êtes très facile... mais quel est l'appareil algorithmique dans la mesure où il échappe au langage naturel, qui n'a pas de métalangage, qui n'est pas soumis au métalangage ? Du moment où vous employez un appareil algorithmique, n'essayez-vous pas de bloquer cette fuite, ce dérapage continu de la chaîne signifiante dans quelque chose qui la définit du dehors ? Sauf si la chaîne signifiante n'est pas le langage naturel mais un appareil logique, algorithmique au-dessus. Si vous employez l'appareil algorithmique pour la définir et la bloquer, n'est-il pas, l'appareil algorithmique, le seul désir finalement accompli ?

L – C'est très pertinent, à ceci près, que ce dont il s'agit dans ce que vous appelez à très juste titre algorithme... cet algorithme ne sort pas de l'expérience analytique elle-même.

Ce qui prend sens, je l'ai toujours expressément articulé, ce qui prend sens valablement est toujours lié à ce que j'appellerai, si vous le voulez, le point de contact. Et souvent est un point de contact l'idéal, comme la théorie mathématique [...].

C'est pour autant que ce S_1 , cet Un du signifiant, fonctionne en des points, en des lieux différents, dans cette tentative de réduction radicale, qu'il peut prendre sens d'être, si je peux dire, traduit [...] qu'il peut être traduit d'un de ces discours dans l'autre.

C'est pour autant que, dans ces quatre discours, jamais les termes [...] ne sont à la même place fonctionnelle, qu'après tout... – pour ce qui nous intéresse, pour ce qui est incidence actuelle des effets subjectivants, dans ce qui nous intéresse ça se peut pour l'instant..., je ne dis pas que ce soit la seule formule possible, mais ça peut pour l'instant s'articuler de cette façon à l'algorithme – qu'il y ait convergence entre la limite où se tient pour l'instant la logique ⁽⁵⁴⁾ mathématique et les problèmes de nous analystes qui essayons un tout petit peu de maîtriser ce que nous faisons.

Qu'il y a convergence... qu'il y a la même limite algorithmique [...] la fonction de la limite...

Nous ne pouvons pas dire n'importe quoi.

Même les analystes les plus traditionnels ne se permettraient pas de dire n'importe quoi.

C'est ce que j'ai écrit là : « qu'on dise – je ne sais même pas quand j'avais écrit ça – qu'on dise comme fait reste oublié – je dis habituellement – derrière ce qui est dit dans ce qui s'entend ».

« Dans ce qui s'entend » : à quoi ça se rapporte ? C'est parfaitement ambigu. Ça peut se rapporter à « reste oublié » – c'est le « qu'on dise » qui peut rester oublié dans ce qui s'entend, – ou c'est « ce qui est dit dans ce qui s'entend » ?

C'est un usage parfaitement exemplaire de l'ambiguïté au niveau de la structure générale – transformationnelle, hein ?

C'est con, tout le monde le fait, à ceci près qu'on ne s'en aperçoit pas.

Qu'est ce qu'il y a ensuite dessous ?

« Cet énoncé qui est assertif par sa forme », que j'ai qualifiée d'universelle, « appartient au modal pour ce qu'il émet d'existence ».

J'ai à peine eu le temps d'assister aujourd'hui à ce qu'il en est de l'existence : j'avais commencé assez clair et puis enfin, comme d'habitude, je suis moi-même sous mon fardeau plus au moins fléchissant.

Mais enfin, ce qui est tout à fait clair, c'est que nous en sommes à ça : à interroger l'« il existe » au niveau du mathème, au niveau de l'algorithme.

Il n'est qu'au niveau de l'algorithme que l'existence est recevable comme telle. À partir du moment où le discours scientifique s'instaure, ça veut dire tout savoir, il ne s'inscrit que

dans le mathème. Tout savoir est un savoir enseignable... Nous en sommes là, à poser l'existence comme étant ce qui est lié à la structure-algorithme.

C'est un effet d'histoire que nous en sommes à nous interroger, non pas sur notre être mais sur notre existence : que je pense « donc je suis » – entre guillemets : « donc je suis ». Soit ce à partir de quoi est née l'existence, c'est là que nous en sommes. C'est le fait du « qu'on dise » – c'est le dire qui est derrière tout ce qui est dit – qui ⁽⁵⁵⁾est le quelque chose qui en vient à surgir dans l'actualité historique.

Et là vous ne pouvez aucunement dire que c'est un fait de désir théorique, de ma part par exemple.

C'est ainsi que les choses se situent, émergent... l'émergence comme telle de l'ordonnance du discours : c'est à partir de là qu'il y a émission d'existence, d'existence comme de quelque chose qui est aussi bien du niveau de ce petit **a** dont le sujet se divise.

C'est une question qui me paraît, enfin, parce que je viens de vous répondre, enfin atteinte...

Paru dans Scilicet, 1973, n° 4, pp. 5-52.

⁽⁵⁾En contribuant au 50^e anniversaire de l'hôpital Henri-Rousselle pour la faveur que les miens et moi y avons reçue dans un travail dont j'indiquerai ce qu'il savait faire, soit passer la présentation, je rends hommage au docteur Daumézon qui me l'a permis.

Ce qui suit ne préjuge, selon ma coutume, rien de l'intérêt qu'y prendra son adresse : mon dire à Sainte-Anne fut vacuole, tout comme Henri-Rousselle et, l'imagine-t-on, depuis presque le même temps, y gardant en tout état de cause le prix de cette lettre que je dis parvenir toujours où elle doit.

Je pars de miettes, certes pas philosophiques, puisque c'est de mon séminaire de cette année (à Paris I) qu'elles font relief.

J'y ai inscrit à deux reprises au tableau (d'une troisième à Milan où itinérant, j'en avais fait banderole pour un flash sur « le discours psychanalytique ») ces deux phrases :

Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.

Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant.

Si le bienvenu qui de mon auditoire me répond assez pour que le terme de séminaire ne soit pas trop indigne de ce que j'y porte de parole, ne m'avait de ces phrases détourné, j'eusse voulu de leur rapport de signification démontrer le sens qu'elles prennent du discours psychanalytique. L'opposition qu'ici j'évoque devant être plus loin accentuée.

Je rappelle que c'est de la logique que ce discours touche au réel à le rencontrer comme impossible, en quoi c'est ce discours ⁽⁶⁾qui la porte à sa puissance dernière : science, ai-je dit, du réel. Qu'ici me pardonnent ceux qui d'y être intéressés, ne le savent pas. Les ménagerais-je encore, qu'ils l'apprendraient bientôt des événements.

La signification, d'être grammaticale, entérine d'abord que la seconde phrase porte sur la première, à en faire son sujet sous forme d'un particulier. Elle dit : cet énoncé, puis qualifie celui-ci de l'assertif de se poser comme vrai, l'en confirmant d'être sous forme de proposition dite universelle en logique : c'est en tout cas que le dire reste oublié derrière le dit.

Mais d'antithèse, soit du même plan, en un second temps elle en dénonce le semblant : à l'affirmer du fait que son sujet soit modal, et à le prouver de ce qu'il se module grammaticalement comme : qu'on dise. Ce qu'elle rappelle non pas tant à la mémoire que, comme on dit : à l'existence.

La première phrase n'est donc pas de ce plan thétique de vérité que le premier temps de la seconde assure, comme d'ordinaire, au moyen de tautologies (ici deux). Ce qui est rappelé, c'est que son énonciation est moment d'existence, c'est que, située du discours, elle « ex-siste » à la vérité.

Reconnaissons ici la voie par où advient le nécessaire : en bonne logique s'entend, celle qui ordonne ses modes de procéder d'où elle accède, soit cet impossible, modique sans doute quoique dès lors incommode, que pour qu'un dit soit vrai, encore faut-il qu'on le dise, que dire il y en ait.

En quoi la grammaire mesure déjà force et faiblesse des logiques qui s'en isolent, pour, de son subjonctif, les cliver, et s'indique en concentrer la puissance, de toutes les frayer.

Car, j'y reviens une fois de plus, « il n'y a pas de métalangage » tel qu'aucune des logiques, à s'intituler de la proposition, puisse s'en faire béquille (qu'à chacune reste son imbécillité), et si l'on croit le retrouver dans ma référence, plus haut, au discours, je le réfute

de ce que la phrase qui a l'air là de faire objet pour la seconde, ne s'en applique pas moins significativement à celle-ci.

Car cette seconde, qu'on la dise reste oublié derrière ce qu'elle dit. Et ceci de façon d'autant plus frappante qu'assertive, elle sans rémission au point d'être tautologique en les preuves qu'elle avance, ⁽⁷⁾ – à dénoncer dans la première son semblant, elle pose son propre dire comme inexistant, puisqu'en contestant celle-ci comme dit de vérité, c'est l'existence qu'elle fait répondre de son dire, ceci non pas de faire ce dire exister puisque seulement elle le dénomme, mais d'en nier la vérité – sans le dire.

À étendre ce procès, naît la formule, mienne, qu'il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existence qui la nie. Tel le stéréotype que tout homme soit mortel, ne s'énonce pas de nulle part. La logique qui le date, n'est que celle d'une philosophie qui feint cette nullibiquité, ce pour faire alibi à ce que je dénomme discours du maître.

Or ce n'est pas de ce seul discours, mais de la place où font tour d'autres (d'autres discours), celle que je désigne du semblant, qu'un dire prend son sens.

Cette place n'est pas pour tous, mais elle leur ex-siste, et c'est de là que s'hommologue que tous soient mortels. Ils ne peuvent que l'être tous, parce qu'à la mort on les délègue de cette place, tous il faut bien, puisque c'est là qu'on veille à la merveille du bien de tous. Et particulièrement quand ce qui y veille y fait semblant du signifiant-maître ou du savoir. D'où la ritournelle de la logique philosophique.

Il n'y a donc pas d'universel qui ne se réduise au possible. Même la mort, puisque c'est là la pointe dont seulement elle s'articule. Si universelle qu'on la pose, elle ne reste jamais que possible. Que la loi s'allège de s'affirmer comme formulée de nulle part, c'est-à-dire d'être sans raison, confirme encore d'où part son dire.

Avant de rendre à l'analyse le mérite de cette aperception, acquittons-nous envers nos phrases à remarquer que « dans ce qui s'entend » de la première, se branche également sur l'existence du « reste oublié » que relève la seconde et sur le « ce qui se dit » qu'elle-même dénonce comme, ce reste, le couvrant.

Où je note au passage le défaut de l'essai « transformationnel » de faire logique d'un recours à une structure profonde qui serait un arbre à étages.

Et je reviens au sens pour rappeler la peine qu'il faut à la philosophie – la dernière à en sauver l'honneur d'être à la page dont ⁽⁸⁾ l'analyste fait l'absence – pour apercevoir ce qui est sa ressource, à lui, de tous les jours : que rien ne cache autant que ce qui dévoile, que la vérité, $\square A\lambda \rightarrow \psi \epsilon \iota \alpha = \textit{Verborgenheit}$.

Ainsi ne renie-je pas la fraternité de ce dire, puisque je ne le répète qu'à partir d'une pratique qui, se situant d'un autre discours, le rend incontestable.

Pour ceux qui m'écoutent... ou pire, cet exercice n'eût fait que confirmer la logique dont s'articulent dans l'analyse castration et Œdipe.

Freud nous met sur la voie de ce que l'ab-sens désigne le sexe : c'est à la gonfle de ce sens-absexe qu'une topologie se déploie où c'est le mot qui tranche.

Partant de la locution : « ça ne va pas sans dire », on voit que c'est le cas de beaucoup de choses, de la plupart même, y compris de la chose freudienne telle que je l'ai située d'être le dit de la vérité.

N'aller pas sans..., c'est faire couple, ce qui, comme on dit, « ne va pas tout seul ».

C'est ainsi que le dit ne va pas sans dire. Mais si le dit se pose toujours en vérité, fût-ce à ne jamais dépasser un midit (comme je m'exprime), le dire ne s'y couple que d'y ex-sister, soit de n'être pas de la dit-mension de la vérité.

Il est facile de rendre cela sensible dans le discours de la mathématique où constamment le dit se renouvelle de prendre sujet d'un dire plutôt que d'aucune réalité, quitte, ce dire, à le sommer de la suite proprement logique qu'il implique comme dit.

Pas besoin du dire de Cantor pour toucher cela. Ça commence à Euclide.

Si j'ai recouru cette année au premier, soit à la théorie des ensembles, c'est pour y rapporter la merveilleuse efflorescence qui, d'isoler dans la logique l'incomplet de l'inconsistant, l'indémontrable du réfutable, voire d'y adjoindre l'indécidable de ne pas arriver à s'exclure de la démontrabilité, nous met assez au pied du mur de l'impossible pour que s'évince le « ce n'est pas ça », qui est le vagissement de l'appel au réel.

J'ai dit discours de la mathématique. Non langage de la même. Qu'on y prenne garde pour le moment où je reviendrai à ⁽⁹⁾l'inconscient, structuré comme un langage, ai-je dit de toujours. Car c'est dans l'analyse qu'il s'ordonne en discours.

Reste à marquer que le mathématicien a avec son langage le même embarras que nous avec l'inconscient, à le traduire de cette pensée qu'il ne sait pas de quoi il parle, fût-ce à l'assurer d'être vrai (Russell).

Pour être le langage le plus propice au discours scientifique, la mathématique est la science sans conscience dont fait promesse notre bon Rabelais, celle à laquelle un philosophe⁵⁰² ne peut que rester bouché : la gaye science se réjouissait d'en présumer ruine de l'âme. Bien sûr, la névrose y survit.

Ceci remarqué, le dire se démontre, et d'échapper au dit. Dès lors ce privilège, il ne l'assure qu'à se formuler en « dire que non », si, à aller au sens, c'est le contien qu'on y saisit, non la contradiction, – la réponse, non la reprise en négation, – le rejet, non la correction.

Répondre ainsi suspend ce que le dit a de véritable.

Ce qui s'éclaire du jour rasant que le discours analytique apporte aux autres, y révélant les lieux modaux dont leur ronde s'accomplit.

Je métaphoriserai pour l'instant de l'inceste le rapport que la vérité entretient avec le réel. Le dire vient d'où il la commande.

⁽¹⁰⁾Mais ne peut-il y avoir aussi dire direct ?

Dire ce qu'il y a, ça ne vous dit rien, chers petits de la salle de garde, sans doute dite ainsi de ce qu'elle se garde bien de contrarier le patronat où elle aspire (et quel qu'il soit).

Dire ce qu'il y a, pendant longtemps ça vous haussa son homme jusqu'à cette profession qui ne vous hante plus que de son vide : le médecin qui dans tous les âges et sur toute la surface du globe, sur ce qu'il y a, se prononce. Mais c'est encore à partir de ceci que ce qu'il y a, n'a d'intérêt qu'à devoir être conjuré.

Au point où l'histoire a réduit cette fonction sacrale, je comprends votre malaise. Pas même possible pour vous, le temps n'y étant plus, de jouer au philosophe qui fut la mue dernière où, de faire la valetaille des empereurs et des princes, les médecins se survécurent (lisez Fernel).

Sachez pourtant, quoique l'analyse soit d'un autre sigle – mais qu'elle vous tente, ça se comprend – ce dont je témoigne d'abord.

⁵⁰². Le philosophe s'inscrit (au sens où on le dit d'une circonférence) dans le discours du maître. Il y joue le rôle du fou. Ça ne veut pas dire que ce qu'il dit soit sot ; c'est même plus qu'utilisable. Lisez Shakespeare.

Ça ne dit pas non plus, qu'on y prenne garde, qu'il sache ce qu'il dit. Le fou de cour a un rôle : celui d'être le tenant-lieu de la vérité. Il le peut à s'exprimer comme un langage, tout comme l'inconscient. Qu'il en soit, lui, dans l'inconscience est secondaire, ce qui importe est que le rôle soit tenu.

Ainsi Hegel, de parler aussi juste du langage mathématique que Bertrand Russell, n'en loupe pas moins la commande : c'est que Bertrand Russell est dans le discours de la science.

Kojève que je tiens pour mon maître, de m'avoir initié à Hegel, avait la même partialité à l'égard des mathématiques, mais il faut dire qu'il en était au temps de Russell, et qu'il ne philosophait qu'au titre du discours universitaire où il s'était rangé par provision, mais sachant bien que son savoir n'y fonctionnait que comme semblant et le traitant comme tel : il l'a montré de toutes manières, livrant ses notes à qui pouvait en faire profit et posthumant sa dérision de toute l'aventure.

Ce mépris qui fut le sien, se soutenait de son discours de départ qui fut aussi celui où il retourna : le grand commis sait traiter les bouffons aussi bien que les autres, soit en sujets, qu'ils sont, du souverain.

Je le dis, de ce que ce soit démontré sans exception de ceux que j'ai appelés mes « dandys » : il n'y a pas le moindre accès au dire de Freud qui ne soit forclos – et sans retour dans ce cas – par le choix de tel analyste.

C'est qu'il n'y a pas de formation de l'analyste concevable hors du maintien de ce dire, et que Freud, faute d'avoir forgé avec le discours de l'analyste, le lien dont auraient tenu les sociétés de psychanalyse, les a situées d'autres discours qui barrent son dire nécessairement.

Ce que tous mes écrits démontrent.

Le dire de Freud s'infère de la logique qui prend de source le dit de l'inconscient. C'est en tant que Freud a découvert ce dit qu'il ex-siste.

En restituer ce dire, est nécessaire à ce que le discours se constitue de l'analyse (c'est à quoi j'aide), ce à partir de l'expérience où il s'avère exister.

On ne peut, ce dire, le traduire en termes de vérité puisque de vérité il n'y a que midit, bien coupé, mais qu'il y ait ce midit net (il se conjugue en remontant : tu médites, je médis), ne prend son sens que de ce dire.

⁽¹¹⁾Ce dire n'est pas libre, mais se produit d'en relayer d'autres qui proviennent d'autres discours. C'est à se fermer dans l'analyse (*cf.* ma *Radiophonie*, le numéro juste d'avant de cet apériodique) que leur ronde situe les lieux dont se cerne ce dire.

Ils le cernent comme réel, c'est-à-dire de l'impossible, lequel s'annonce :

il n'y a pas de rapport sexuel.

Ceci suppose que de rapport (de rapport « en général »), il n'y a qu'énoncé, et que le réel ne s'en assure qu'à se confirmer de la limite qui se démontre des suites logiques de l'énoncé.

Ici limite immédiate, de ce que « n'y a » rien à faire rapport d'un énoncé.

De ce fait, nulle suite logique, ce qui n'est pas niable, mais que ne suffit à supporter nulle négation : seulement le dire que : nya.

Nia n'y apportant que juste d'homophonie ce qu'il faut en français pour, du passé qu'il signifie, d'aucun présent dont s'y connote l'existence marquer que nya la trace.

Mais de quoi s'agit-il ? Du rapport de l'homme et de la femme en tant justement qu'ils seraient propres, de ce qu'ils habitent le langage, à faire énoncé de ce rapport.

Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en stabitat ? Est-ce d'habiter que ce rapport ne peut être qu'inter-dit ?

Ce n'est pas la question : bien plutôt la réponse, et la réponse qui la supporte, – d'être ce qui la stimule à se répéter –, c'est le réel.

Admettons-le : où il est-là. Rien à attendre de remonter au déluge, alors que déjà celui-ci se raconte de rétribuer le rapport de la femme aux anges.

Illustrons pourtant cette fonction de la réponse d'un apologue, logue aux abois d'être fourni par le psychologue, puisque l'âme est aboi, et même, à prononcer (a) petit a, (a)boi.

Le malheur est que le psychologue, pour ne soutenir son secteur que de la théologie, veut que le psychique soit normal, moyennant quoi il élabore ce qui le supprimerait.

L'*Innenwelt* et l'*Umwelt* notamment, alors qu'il ferait mieux de s'occuper de l'homme-volte qui fait le labyrinthe dont l'homme ne sort pas.

⁽¹²⁾Le couple stimulus-réponse passe à l'aveu de ses inventions. Appeler réponse ce qui permettrait à l'individu de se maintenir en vie est excellent, mais que ça se termine vite et mal, ouvre la question qui se résout de ce que la vie reproduit l'individu, donc reproduit aussi bien la question, ce qui se dit dans ce cas qu'elle se ré-pète.

C'est bien ce qui se découvre de l'inconscient, lequel dès lors s'avère être réponse, mais de ce que ce soit elle qui stimule.

C't aussi en quoi, quoi qu'il en ait, le psychologue rentre dans l'homme-volte de la répétition, celle qu'on sait se produire de l'inconscient.

La vie sans doute reproduit, Dieu sait quoi et pourquoi. Mais la réponse ne fait question que là où il n'y a pas de rapport à supporter la reproduction de la vie.

Sauf à ce que l'inconscient formule : « Comment l'homme se reproduit-il ? », ce qui est le cas.

– « À reproduire la question », c'est la réponse. Ou « pour te faire parler », autrement dit qu'à l'inconscient, d'ex-sister.

C'est à partir de là qu'il nous faut obtenir deux universels, deux *tous* suffisamment consistants pour séparer chez des êtres parlants, – qui, d'être des, se croient des êtres –, deux moitiés telles qu'elles ne s'embrouillent pas trop dans la coïtération quand ils y arrivent.

Moitié dit en français que c'est une affaire de moi, la moitié de poulet qui ouvrait mon premier livre de lecture m'ayant en outre frayé la division du sujet.

Le corps des parlants est sujet à se diviser des organes, assez pour avoir à leur trouver fonction. Il y faut parfois des âges : pour un prépuce qui prend usage de la circoncision, voyez l'appendice l'attendre pendant des siècles, de la chirurgie.

C'est ainsi que du discours psychanalytique, un organe se fait le signifiant. Celui qu'on peut dire s'isoler dans la réalité corporelle comme appât, d'y fonctionner (la fonction lui étant déléguée d'un discours) :

a) en tant que phanère à la faveur de son aspect de plaquage amovible qui s'accroît de son érectilité,

b) pour être attrape, où ce dernier accent contribue, dans les ⁽¹³⁾diverses pêches qui font discours des voracités dont se tamponne l'inexistence du rapport sexuel.

On reconnaît, même de ce mode d'évacuation, bien sûr l'organe qui d'être, disons, « à l'actif » du mâle, fait à celui-ci, dans le dit de la copulation, décerner l'actif du verbe. C'est le même que ses noms divers, dans la langue dont j'use, bien symptomatiquement féminisent.

Il ne faut pourtant pas s'y tromper : pour la fonction qu'il tient du discours, il est passé au signifiant. Un signifiant peut servir à bien des choses tout comme un organe, mais pas aux mêmes. Pour la castration par exemple, s'il fait usage, ça n'a (bonheur en général) pas les mêmes suites que si c'était l'organe. Pour la fonction d'appât, si c'est l'organe qui s'offre hameçon aux voracités que nous situons à l'instant, disons : d'origyne, le signifiant au contraire est le poisson à engloutir ce qu'il faut aux discours pour s'entretenir.

Cet organe, passé au signifiant, creuse la place d'où prend effet pour le parlant, suivons-le à ce qu'il se pense : être, l'inexistence du rapport sexuel.

L'état présent des discours qui s'alimentent donc de ces êtres, se situe de ce fait d'inexistence, de cet impossible, non pas à dire, mais qui, serré de tous les dits, s'en démontre pour le réel.

Le dire de Freud ainsi posé se justifie de ses dits d'abord, dont il se prouve, ce que j'ai dit, – se confirme à s'être avoué de la stagnation de l'expérience analytique, ce que je dénonce, – se développerait de la ressortie du discours analytique, ce à quoi je m'emploie, puisque, quoique sans ressource, c'est de mon ressort⁵⁰³.

Dans la confusion où l'organisme parasite que Freud a greffé sur son dire, fait lui-même greffe de ses dits, ce n'est pas petite affaire qu'une chatte y retrouve ses petits, ni le lecteur un sens.

Le fouillis est insurmontable de ce qui s'y épingle de la castration, des défilés par où l'amour s'entretient de l'inceste, de la fonction du père, du mythe où l'Edipe se redouble de la comédie du Père-Orang, du pérorant Outang.

⁵⁰³ Ici s'arrête ce qui paraît concurremment dans le mémorial d'Henri Rousselle.

⁽¹⁴⁾On sait que j'avais dix ans pris soin de faire jardin à la française de ces voies à quoi Freud a su coller dans son dessin, le premier, quand pourtant de toujours ce qu'elles ont de tordu était repérable pour quiconque eût voulu en avoir le cœur net sur ce qui supplée au rapport sexuel.

Encore fallait-il que fût venue au jour la distinction du symbolique, de l'imaginaire et du réel : ceci pour que l'identification à la moitié homme et à la moitié femme, où je viens d'évoquer que l'affaire du moi domine, ne fût pas avec leur rapport confondue.

Il suffit que l'affaire de moi comme l'affaire de phallus où l'on a bien voulu me suivre à l'instant, s'articulent dans le langage, pour devenir affaire de sujet et n'être plus du seul ressort de l'imaginaire. Qu'on songe que c'est depuis l'année 56 que tout cela eût pu passer pour acquis, y eût-il eu consentement du discours analytique.

Car c'est dans « la question préalable » de mes *Écrits*, laquelle était à lire comme la réponse donnée par le perçu dans la psychose, que j'introduis le Nom-du-Père et qu'aux champs (dans cet *Écrit*, mis en graphe) dont il permet d'ordonner la psychose elle-même, on peut mesurer sa puissance.

Il n'y a rien d'excessif au regard de ce que nous donne l'expérience, à mettre au chef de l'être ou avoir le phallus (*cf.* ma *Bedeutung* des *Écrits*) la fonction qui supplée au rapport sexuel.

D'où une inscription possible (dans la signification où le possible est fondateur, leibnizienne) de cette fonction comme Φx , à quoi les êtres vont répondre par leur mode d'y faire argument. Cette articulation de la fonction comme proposition est celle de Frege.

Il est seulement de l'ordre du complément que j'apporte plus haut à toute position de l'universel comme tel, qu'il faille qu'en un point du discours une existence, comme on dit : s'inscrive en faux contre la fonction phallique pour que la poser soit « possible », ce qui est le peu de quoi elle peut prétendre à l'existence.

C'est bien à cette logique que se résume tout ce qu'il en et du complexe d'Œdipe.

Tout peut en être maintenu à se développer autour de ce que j'avance de la corrélation logique de deux formules qui, à s'inscrire mathématiquement $\forall x \cdot \Phi x$ et $\exists x \cdot \bar{\Phi} x$, s'énoncent :

⁽¹⁵⁾la première, pour tout x , Φx est satisfait, ce qui peut se traduire d'un V notant valeur de vérité. Ceci, traduit dans le discours analytique dont c'est la pratique de faire sens, « veut dire » que tout sujet en tant que tel, puisque c'est là l'enjeu de ce discours, s'inscrit dans la fonction phallique pour parer à l'absence du rapport sexuel (la pratique de faire sens, c'est justement de se référer à cet ab-sens) ;

la seconde, il y a par exception le cas, familier en mathématique (l'argument $x = 0$ dans la fonction exponentielle $1/x$), le cas où il existe un x pour lequel Φx , la fonction, n'est pas satisfaite, c'est-à-dire ne fonctionnant pas, est exclue de fait.

C'est précisément d'où je conjugue le tous de l'universelle, plus modifié qu'on ne s' imagine dans le *pourtout* du quanteur, à l'*il existe un* que le quantique lui apparie, sa différence étant patente avec ce qu'implique la proposition qu'Aristote dit particulière. Je les conjugue de ce que l'*il existe un* en question, à faire limite au *pourtout*, est ce qui l'affirme ou le confirme (ce qu'un proverbe objecte déjà au contradictoire d'Aristote).

La raison en est que ce que le discours analytique concerne, c'est le sujet, qui, comme effet de signification, est réponse du réel. Cela je l'articulai, dès l'onze avril 56, en ayant texte recueilli, d'une citation du signifiant asémantique, ce pour des gens qui y eussent pu prendre intérêt à s'y sentir appelés à une fonction de déjet.

Frayage certes pas fait pour qui que ce soit qui à se lever du discours universitaire, le dévie en cette dégoulinade herméneutique, voire sémiologisante, dont je m' imagine répondre, ruisselante qu'elle est maintenant de partout, faute de ce que l'analyse en ait fixé la déontologie.

Que j'énonce l'existence d'un sujet à la poser d'un dire que non à la fonction propositionnelle Φx , implique qu'elle s'inscrive d'un quanteur dont cette fonction se trouve coupée de ce qu'elle n'ait en ce point aucune valeur qu'on puisse noter de vérité, ce qui veut dire d'erreur pas plus, le faux seulement à entendre *falsus* comme du chu, ce où j'ai déjà mis l'accent.

En logique classique, qu'on y pense, le faux ne s'aperçoit pas qu'à être de la vérité l'envers, il la désigne aussi bien.

Il est donc juste d'écrire comme je le fais : $Ex \cdot \overline{\Phi x}$. L'un qui ⁽¹⁶⁾existe, c'est le sujet supposé de ce que la fonction phallique y fasse forfait. Ce n'est au rapport sexuel que mode d'accès sans espoir, la syncope de la fonction qui ne se soutient que d'y sembler que de s'y embler, dirai-je, ne pouvant suffire, ce rapport, à seulement l'inaugurer, mais étant par contre nécessaire à achever la consistance du supplément qu'elle en fait, et ce de fixer la limite où ce semblant n'est plus que dé-sens.

Rien n'opère donc que d'équivoque signifiante, soit de l'astuce par quoi l'ab-sens du rapport se tamponnerait au point de suspens de la fonction.

C'est bien le dé-sens qu'à le mettre au compte de la castration, je dénotais du symbolique dès 56 aussi (à la rentrée : relation d'objet, structures freudiennes : il y en a compte rendu), le démarquant par là de la frustration, imaginaire, de la privation, réelle.

Le sujet s'y trouvait déjà supposé, rien qu'à le saisir du contexte que Schreber, par Freud, m'avait fourni de l'exhaustion de sa psychose.

C'est là que le Nom-du-Père, à faire lieu de sa plage, s'en démontrait le responsable selon la tradition.

Le réel de cette plage, à ce qu'y échoue le semblant, « réalise » sans doute le rapport dont le semblant fait le supplément, mais ce n'est pas plus que le fantasme ne soutient notre réalité, pas peu non plus puisque c'est toute, aux cinq sens près, si l'on m'en croit.

La castration relaie de fait comme lien au père, ce qui dans chaque discours se connote de virilité. Il y a donc deux dit-mensions du pourtouthomme, celle du discours dont il se pourtoute et celle des lieux dont ça se thomme.

Le discours psychanalytique s'inspire du dire de Freud à procéder de la seconde d'abord, et d'une décence établie à prendre départ de ces – à qui l'héritage biologique fait largesse du semblant. Le hasard qui semble ne devoir pas se réduire de sitôt en cette répartition se formule de la *sex ratio* de l'espèce, stable, semble-t-il, sans qu'on puisse savoir pourquoi : ces – valent donc pour une moitié, mâle heur à moi.

Les lieux de ce thommage se repèrent de faire sens du semblant, – par lui, de la vérité qu'il n'y a pas de rapport, – d'une jouissance qui y supplée, – voire du produit de leur complexe, de l'effet dit (par mon office) du plus-de-jouir.

⁽¹⁷⁾Sans doute le privilège de ces allées élégantes serait-il gain à répartir d'un dividende plus raisonné que ce jeu de pile ou face (dosage de la *sex ratio*), s'il ne se prouvait pas de l'autre dimension dont ce thommage se pourtoute, que ça en aggraverait le cas.

Le semblant d'heur pour une moitié s'avère en effet être d'un ordre strictement inverse à l'implication qui la promet à l'office d'un discours.

Je m'en tiendrai à le prouver de ce qu'en pâtisse l'organe lui-même.

Pas seulement de ce que son thommage soit un dommage *a priori* d'y faire sujet dans le dire de ses parents, car pour la fille, ça peut être pire.

C'est plutôt que tant plus de l'*a posteriori* des discours qui l'attendent il est happé (la *happiness* qu'on dit ça aux U.S.A.), tant plus l'organe a-t-il d'affaires à en porter.

On lui impute d'être émotif... Ah ! n'eût-on pu mieux le dresser, je veux dire l'éduquer. Pour ça on peut toujours courir.

On voit bien dans le *Satyricon* que d'être commandé, voire imploré, surveillé dès le premier âge, mis à l'étude *in vitro*, ne change rien à ses humeurs, qu'on se trompe de mettre

au compte de sa nature, quand, au contraire, ce n'est que du fait que ne lui plaise pas ce qu'on lui fait dire, qu'il se bute.

Mieux vaudrait pour l'apprivoiser avoir cette topologie dont relèvent ses vertus, pour être celle que j'ai dite à qui voulait m'entendre pendant que se poursuivait la trame destinée à me faire taire (année 61-62 sur l'identification). Je l'ai dessinée d'un *cross-cap*, ou *mitre* qu'on l'appelle encore... Que les évêques s'en chapotent, n'étonne pas.

Il faut dire qu'il n'y a rien à faire si on ne sait pas d'une coupure circulaire, – de quoi ? qu'est-elle ? pas même surface, de ne rien d'espace séparer –, comment pourtant ça se défait.

Il s'agit de structure, soit de ce qui ne s'apprend pas de la pratique, ce qui explique pour ceux qui le savent qu'on ne l'ait su que récemment. Oui, mais comment ? – Justement comme ça : mécomment.

C'est bien du biais de cette fonction que la bâtardise de l'organo-dynamisme éclate, plus encore que d'ailleurs. Croit-on que ce soit ⁽¹⁸⁾ par l'organe même que l'Éternel féminin vous attire en haut, et que ça marche mieux (ou pire) à ce que la moelle le libère de signifier ?

Je dis ça pour le bon vieux temps d'une salle de garde qui d'en tout cela se laisse paumer, avoue que sa réputation de foutoir ne tient qu'aux chansons qui s'y glapissent.

Fiction et chant de la parole et du langage, pourtant n'en eussent-ils pu, garçons et filles, se permettre contre les Permaîtres dont il faut dire qu'ils avaient le pli, les deux cents pas à faire pour se rendre là où je parlai dix ans durant. Mais pas un ne le fit de ceux à qui j'étais interdit.

Après tout qui sait ? La bêtise a ses voies qui sont impénétrables. Et si la psychanalyse la propage, l'on m'a entendu, à Henri-Rousselle justement, m'en assurer à professer qu'il en résulte plus de bien que de mal.

Concluons qu'il y a maldonne quelque part. L'Edipe est ce que je dis, pas ce qu'on croit.

Ce d'un glissement que Freud n'a pas su éviter à impliquer – dans l'universalité des croisements dans l'espèce où ça parle, soit dans le maintien, fécond semble-t-il, de la *sex ratio* (moitié-moitié) chez ceux qui y font le plus grand nombre, de leurs sangs mêlés –, la signifiante qu'il découvrait à l'organe, universelle chez ses porteurs.

Il est curieux que la reconnaissance, si fortement accentuée par Freud, de la bisexualité des organes somatiques (où d'ailleurs lui fait défaut la sexualité chromosomique), ne l'ait pas conduit à la fonction de couverture du phallus à l'égard du *germen*.

Mais sa touthommie avoue sa vérité du mythe qu'il crée dans *Totem et Tabou*, moins sûr que celui de la Bible bien qu'en portant la marque, pour rendre compte des voies tordues par où procède, là où ça parle, l'acte sexuel.

Présumerons-nous que de touthomme, si reste trace biologique, c'est qu'il n'y en ait que d'race à se thommer, et qu'dale à se pourtout.

Je m'explique : la race dont je parle n'est pas ce qu'une anthropologie soutient de se dire physique, celle que Hegel a bien dénotée du crâne et qui le mérite encore d'y trouver bien après Lavater et Gall le plus lourd de ses mensurations.

⁽¹⁹⁾ Car ce n'est pas là, comme on l'a vu d'une tentative grotesque d'y fonder un Reich dit troisième, ce n'est pas là ce dont aucune race se constitue (ce racisme-là dans le fait non plus).

Elle se constitue du mode dont se transmettent par l'ordre d'un discours les places symboliques, celles dont se perpétue la race des maîtres et pas moins des esclaves, des pédants aussi bien, à quoi il faut pour en répondre des pédés, des scient, dirai-je encore à ce qu'ils n'aillent pas sans des sciés.

Je me passe donc parfaitement du temps du cervage, des Barbares rejetés d'où les Grecs se situent, de l'ethnographie des primitifs et du recours aux structures élémentaires, pour assurer ce qu'il en est du racisme des discours en action.

J'aimerais mieux m'appuyer sur le fait que des races, ce que nous tenons de plus sûr est le fait de l'horticulteur, voire des animaux qui vivent de notre domestique, effets de l'art, donc du discours : ces races d'homme, ça s'entretient du même principe que celles de chien et de cheval.

Ceci avant de remarquer que le discours analytique pour toute ça à contre-pente, ce qui se conçoit s'il se trouve en fermant de sa boucle le réel.

Car c'est celui où l'analyste doit être d'abord l'analysé, si, comme on le sait, c'est bien l'ordre dont se trace sa carrière. L'analysant, encore que ce ne soit qu'à moi qu'il doit d'être ainsi désigné (mais quelle traînée de poudre s'égale au succès de cette activation), l'analysant est bien ce dont le cervice (ô salle de garde), le cou qui se ploie, devait se redresser.

Nous avons jusqu'ici suivi Freud sans plus sur ce qui de la fonction sexuelle s'énonce d'un *pour tout*, mais aussi bien à en rester à une moitié, des deux qu'il repère, quant à lui, de la même toise d'y reporter dit-mensions les mêmes.

Ce report sur l'autre démontre assez ce qu'il en est de l'ab-sens du rapport sexuel. Mais c'est plutôt, cet ab-sens, le forcer.

C'est de fait le scandale du discours psychanalytique, et c'est assez dire où les choses en sont dans la Société qui le supporte, que ce scandale ne se traduise que d'être étouffé, si l'on peut dire, au jour.

⁽²⁰⁾Au point que c'est un monde à soulever que ce débat défunt des années 30, non certes qu'à la pensée du Maître ne s'affrontent pas Karen Horney, Hélène Deutsch, voire Ernest Jones, d'autres encore.

Mais le couvercle mis dessus depuis, depuis la mort de Freud, à suffire à ce que n'en filtre plus la moindre fumée, en dit long sur la contention à quoi Freud s'en est, dans son pessimisme, délibérément remis pour perdre, à vouloir le sauver, son discours.

Indiquons seulement que les femmes ici nommées, y firent appel – c'est leur penchant dans ce discours – de l'inconscient à la voix du corps, comme si justement ce n'était pas de l'inconscient que le corps prenait voix. Il est curieux de constater, intacte dans le discours analytique, la démesure qu'il y a entre l'autorité dont les femmes font effet et le léger des solutions dont cet effet se produit.

Les fleurs me touchent, d'autant plus qu'elles sont de rhétorique, dont Karen, Hélène, – laquelle n'importe, j'oublie maintenant, car je n'aime pas de rouvrir mes séminaires –, dont donc Horney ou la Deutsch meublent le charmant doigtier qui leur fait réserve d'eau au corsage tel qu'il s'apporte au *dating*, soit ce dont il semble qu'un rapport s'en attende, ne serait-ce que de son dit.

Pour Jones, le biais de cervice (*cf.* dernière ligne avant le dernier intervalle) qu'il prend à qualifier la femme de la *deutérophallité*, sic, soit à dire exactement le contraire de Freud, à savoir qu'elles n'ont rien à faire avec le phallus, tout en ayant l'air de dire la même chose, à savoir qu'elles en passent par la castration, c'est sans doute là le chef-d'œuvre à quoi Freud a reconnu que pour la cervilité à attendre d'un biographe, il avait là son homme.

J'ajoute que la subtilité logique n'exclut pas la débilité mentale qui, comme une femme de mon école le démontre, ressortit du dire parental plutôt que d'une obtusion native. C'est à partir de là que Jones était le mieux d'entre les *goyim*, puisqu'avec les juifs Freud n'était sûr de rien.

Mais je m'égare à revenir au temps où ceci, je l'ai mâché, mâché pour qui ?

L'il n'y a pas de rapport sexuel n'implique pas qu'il n'y ait pas de rapport au sexe. C'est bien là même ce que la castration démontre, ⁽²¹⁾mais non pas plus : à savoir que ce rapport au sexe ne soit pas distinct en chaque moitié, du fait même qu'il les répartisse.

Je souligne. Je n'ai pas dit : qu'il les répartisse d'y répartir l'organe, voile où se sont fourvoyées Karen, Hélène, Dieu ait leurs âmes si ce n'est déjà fait. Car ce qui est important, ce n'est pas que ça parte des titillations que les chers mignons dans la moitié de leur corps

ressentent qui est à rendre à son moi-haut, c'est que cette moitié y fasse entrée en emperesse pour qu'elle n'y rentre que comme signifiant-m'êtré de cette affaire de rapport au sexe. Ceci tout uniment (là en effet Freud a raison) de la fonction phallique, pour ce que c'est bien d'un phanère unique qu'à procéder de supplément, elle, cette fonction, s'organise, trouve l'*organon* qu'ici je revise.

Je le fais en ce qu'à sa différence, – pour les femmes rien ne le guidait, c'est même ce qui lui a permis d'en avancer autant à écouter les hystériques qui « font l'homme » –, à sa différence, répété-je, je ne ferai pas aux femmes obligation d'auner au chaussoir de la castration la gaine charmante qu'elles n'élèvent pas au signifiant, même si le chaussoir, de l'autre côté, ce n'est pas seulement au signifiant, mais bien aussi au pied qu'il aide.

De faire chaussure, c'est sûr, à ce pied, les femmes (et qu'on m'y pardonne d'entre elles cette généralité que je répudie bientôt, mais les hommes là-dessus sont durs de la feuille), les femmes, dis-je, se font emploi à l'occasion. Que le chausse-pied s'y recommande, s'ensuit dès lors, mais qu'elles puissent s'en passer doit être prévu, ce, pas seulement au M.L.F. qui est d'actualité, mais de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, ce dont l'actuel n'est que témoignage, quoique, je le crains, momentané.

À ce titre l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ (*Freud dixit*), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père, – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage.

Ici j'abats mes cartes à poser le mode quantique sous lequel l'autre moitié, moitié du sujet, se produit d'une fonction à la satisfaire, soit à la compléter de son argument.

⁽²²⁾De deux modes dépend que le sujet ici se propose d'être dit femme. Les voici :

$\overline{Ex} \cdot \overline{\Phi x}$ et $\overline{Ax} \cdot \Phi x$

Leur inscription n'est pas d'usage en mathématique. Nier, comme la barre mise au-dessus du quanteur le marque, nier *qu'existe un* ne se fait pas, et moins encore que *pourtout* se pourpastoute.

C'est là pourtant que se livre le sens du dire, de ce que, s'y conjuguant le nyania qui bruit des sexes en compagnie, il supplée à ce qu'entre eux, de rapport nyait pas.

Ce qui est à prendre non pas dans le sens qui, de réduire nos quanteurs à leur lecture selon Aristote, égalerait le *nexistun* au *nulnest* de son universelle négative, ferait revenir le $\mu \rightarrow \pi \square \nu \tau \epsilon \omega$, le *pastout* (qu'il a pourtant su formuler), à témoigner de l'existence d'un sujet à dire que non à la fonction phallique, ce à le supposer de la contrariété dite de deux particulières.

Ce n'est pas là le sens du dire, qui s'inscrit de ces quanteurs.

Il est : que pour s'introduire comme moitié à dire des femmes, le sujet se détermine de ce que, n'existant pas de suspens à la fonction phallique, tout puisse ici s'en dire, même à provenir du sans raison. Mais c'est un tout d'hors univers, lequel se lit tout de go du second quanteur comme *pastout*.

Le sujet dans la moitié où il se détermine des quanteurs niés, c'est de ce que rien d'existant ne fasse limite de la fonction, que ne saurait s'en assurer quoi que ce soit d'un univers. Ainsi à se fonder de cette moitié, « elles » ne sont *pastoutes*, avec pour suite et du même fait, qu'aucune non plus n'est toute.

Je pourrais ici, à développer l'inscription que j'ai faite par une fonction hyperbolique, de la psychose de Schreber, y démontrer dans ce qu'il a de sardonique l'effet de pousse-à-la-femme qui se spécifie du premier quanteur : ayant bien précisé que c'est de l'irruption d'*Un-père* comme sans raison, que se précipite ici l'effet ressenti comme de forçage, au champ d'un Autre à se penser comme à tout sens le plus étranger.

Mais à porter à sa puissance d'extrême logique la fonction, cela dérouterait. J'ai déjà pu mesurer la peine que la bonne volonté a prise de l'appliquer à Hölderlin : sans succès.

Combien plus aisé n'est-il pas, voire délice à se promettre, de ⁽²³⁾mettre au compte de l'autre quanteur, le singulier d'un « confin », à ce qu'il fasse la puissance logique du *pastout* s'habiter du recès de la jouissance que la féminité dérober, même à ce qu'elle vienne à se conjoindre à ce qui fait thomme...

Car ce « confin » de s'énoncer ici de logique, est bien le même dont s'abrite Ovide à le figurer de Tirésias en mythe. Dire qu'une femme n'est pas toute, c'est ce que le mythe nous indique de ce qu'elle soit la seule à ce que sa jouissance dépasse, celle qui se fait du coït.

C'est aussi bien pourquoi c'est comme la seule qu'elle veut être reconnue de l'autre part : on ne l'y sait que trop.

Mais c'est encore où se saisit ce qu'on y a à apprendre, à savoir qu'y satisfait-on à l'exigence de l'amour, la jouissance qu'on a d'une femme la divise, lui faisant de sa solitude partenaire, tandis que l'union reste au seuil.

Car à quoi l'homme s'avouerait-il servir de mieux pour la femme dont il veut jouir, qu'à lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait pas toute à lui : d'en elle la re-susciter.

Ce qu'on appelle le sexe (voire le deuxième, quand c'est une sotte) est proprement, à se supporter de *pastoute*, l' □Ετεροω qui ne peut s'étancher d'univers.

Disons hétérosexuel par définition, ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. Ce sera plus clair.

J'ai dit : aimer, non pas : à elles être promis d'un rapport qu'il n'y a pas. C'est même ce qui implique l'insatiable de l'amour, lequel s'explique de cette prémisse.

Qu'il ait fallu le discours analytique pour que cela vienne à se dire, montre assez que ce n'est pas en tout discours qu'un dire vient à ex-sister. Car la question en fut des siècles rebattue en termes d'intuition du sujet, lequel était fort capable de le voir, voire d'en faire des gorges chaudes, sans que jamais ç'ait été pris au sérieux.

C'est la logique de l' □Ετεροω qui est à faire partir, y étant remarquable qu'y débouche le *Parménide* à partir de l'incompatibilité de l'Un à l'Être. Mais comment commenter ce texte devant sept cents personnes ?

Reste la carrière toujours ouverte à l'équivoque du signifiant : l' □Ετεροω, de se décliner en l' □Ετερα, s'éthérise, voire s'hétaïrise...

⁽²⁴⁾L'appui du deux à faire d'eux que semble nous tendre ce *pastout*, fait illusion, mais la répétition qui est en somme le transfini, montre qu'il s'agit d'un inaccessible, à partir de quoi, l'énumérable en étant sûr, la réduction le devient aussi.

C'est ici que s'emble, je veux dire : s'emblave, le semblable dont moi seul ai tenté de dénouer l'équivoque, de l'avoir fouillée de l'hommosexué, soit de ce qu'on appelait jusqu'ici l'homme en abrégé, qui est le prototype du semblable (*cf.* mon stade du miroir).

C'est l' □Ετεροω, remarquons-le, qui, à s'y embler de discord, érige l'homme dans son statut qui est celui de l'hommosexuel. Non de mon office, je le souligne, de celui de Freud qui, cet appendice, le lui rend, et en toutes lettres.

Il ne s'emble ainsi pourtant que d'un dire à s'être déjà bien avancé. Ce qui frappe d'abord, c'est à quel point l'hommodit a pu se suffire du tout-venant de l'inconscient, jusqu'au moment où, à le dire « structuré comme un langage », j'ai laissé à penser qu'à tant parler, ce n'est pas lourd qui en est dit : que ça cause, que ça cause, mais que c'est tout ce que ça sait faire. On m'a si peu compris, tant mieux, que je peux m'attendre à ce qu'un jour on m'en fasse objection.

Bref on flotte de l'îlot phallus, à ce qu'on s'y retransche de ce qui s'en retransche.

Ainsi l'histoire se fait de manœuvres navales où les bateaux font leur ballet d'un nombre limité de figures.

Il est intéressant que des femmes ne dédaignent pas d'y prendre rang : c'est même pour cela que la danse est un art qui florit quand les discours tiennent en place, y ayant le pas ceux qui ont de quoi, pour le signifiant congru.

Mais quand le *pastoute* vient à dire qu'il ne se reconnaît pas dans celles-là, que dit-il, sinon ce qu'il trouve dans ce que je lui ai apporté, soit :

le quadripode de la vérité et du semblant, du jouir et de ce qui d'un plus de —, s'en défile à se démentir de s'en défendre,

et le bipode dont l'écart montre l'ab-sens du rapport,

puis le trépied qui se restitue de la rentrée du phallus sublime ⁽²⁵⁾ qui guide l'homme vers sa vraie couche, de ce que sa route, il l'ait perdue.

« Tu m'as satisfaite, petithomme. Tu as compris, c'est ce qu'il fallait. Vas, d'étourdit il n'y en a pas de trop, pour qu'il te revienne l'après-midi. Grâce à la main qui te répondra à ce qu'Antigone tu l'appelles, la même qui peut te déchirer de ce que j'en sphynge mon *pastoute*, tu sauras même vers le soir te faire l'égal de Tirésias et comme lui, d'avoir fait l'Autre, deviner ce que je t'ai dit ».

C'est là surmoitié qui ne se surmoite pas si facilement que la conscience universelle.

Ses dits ne sauraient se compléter, se réfuter, s'inconsister, s'indémontrer, s'indécider qu'à partir de ce qui ex-siste des voies de son dire.

D'où l'analyste d'une autre source que de cet Autre, l'Autre de mon graphe et signifié de S de A barré : *pastoute* d'où saurait-il trouver à redire à ce qui foisonne de la chicane logique dont le rapport au sexe s'égare, à vouloir que ses chemins aillent à l'autre moitié ?

Qu'une femme ici ne serve à l'homme qu'à ce qu'il cesse d'en aimer une autre ; que de n'y pas parvenir soit de lui contre elle retenu, alors que c'est bien d'y réussir, qu'elle le rate,

— que maladroit, le même s'imagine que d'en avoir deux la fait toute,

— que la femme dans le peuple soit la bourgeoise, qu'ailleurs l'homme veuille qu'elle ne sache rien :

d'où saurait-il s'y retrouver en ces gentillesse — il y en a d'autres —, sauf de la logique qui s'y dénonce et à quoi je prétends le rompre ?

Il m'a plu de relever qu'Aristote y fléchit, curieusement de nous fournir les termes que je reprends d'un autre déduit. Cela n'eût-il pas eu son intérêt pourtant qu'il aiguillât son Monde du *pastout* à en nier l'universel ? L'existence du même coup ne s'étiolait plus de la particularité, et pour Alexandre son maître l'avertissement eût pu être bon : si c'est d'un ab-sens comme-pas-un dont se nierait l'univers que se dérobe le *pastout* qui ex-siste, il aurait ri, tout le premier c'est le cas de le dire, de son dessein de l'univers « empirer ».

⁽²⁶⁾ C'est là justement que passifou, le philosophe joue d'autant mieux l'air du midi qu'il peut le faire en bonne conscience. On l'entretient pour dire la vérité : comme le fou il sait que c'est tout à fait faisable, à condition qu'il ne suture (*Sutor...*) pas outre sa semellité.

Un peu de topologie vient maintenant.

Prenons un tore (une surface formant « anneau »). Il saute aux yeux qu'à le pincer entre deux doigts tout de son long à partir d'un point pour y revenir, le doigt d'en haut d'abord étant en bas enfin, c'est-à-dire ayant opéré un demi-tour de torsion durant l'accomplissement du tour complet du tore, on obtient une bande de Moebius : à condition de considérer la surface ainsi aplatie comme confondant les deux lames produites de la surface première. C'en est à ce que l'évidence s'homologue de l'évidement.

Il vaut de la démontrer de façon moins grossière. Procédons d'une coupure suivant le bord de la bande obtenue (on sait qu'il est unique). Il est facile de voir que chaque lame, dès lors séparée de celle qui la redouble, se continue pourtant justement dans celle-ci. De ce fait, le bord pris d'une lame en un point est le bord de l'autre lame quand un tour l'a mené

en un point conjugué d'être du même « travers », et quand d'un tour supplémentaire il revient à son point de départ, il a, d'avoir fait une double boucle répartie sur deux lames, laissé de côté une autre double boucle qui constitue un second bord. La bande obtenue a donc deux bords, ce qui suffit à lui assurer un endroit et un envers.

Son rapport à la bande de Moebius qu'elle figurait avant que nous y fassions coupure, est... que la coupure l'ait produite.

Là est le tour de passe-passe : ce n'est pas à recoudre la même coupure que la bande de Moebius sera reproduite puisqu'elle n'était que « feinte » d'un tore aplati, mais c'est par un glissement des deux lames l'une sur l'autre (et aussi bien dans les deux sens) que la double boucle d'un des bords étant affrontée à elle-même, sa couture constitue la bande de Moebius « vraie ».

Où la bande obtenue du tore se révèle être la bande de Moebius bipartie – d'une coupure non pas à double tour, mais à se fermer d'un seul (faisons-là médiane pour le saisir... imaginativement).

Mais du même coup ce qui apparaît, c'est que la bande de ⁽²⁷⁾Moebius n'est rien d'autre que cette coupure même, celle par quoi de sa surface elle disparaît.

Et la raison en est qu'à procéder d'unir à soi-même, après glissement d'une lame sur l'autre de la bande bipartie, la double boucle d'un des bords de cette même bande, c'est tout au long la face envers de cette bande que nous cousions à sa face endroit.

Où il se touche que ce n'est pas du travers idéal dont une bande se tord d'un demi-tour, que la bande de Moebius est à imaginer ; c'est tout de son long qu'elle fait n'être qu'un son endroit et son envers. Il n'y a pas un de ses points où l'un et l'autre ne s'unissent. Et la bande de Moebius n'est rien d'autre que la coupure à un seul tour, quelconque (bien qu'imaginée de l'impensable « médiane »), qui la structure d'une série de lignes sans points.

Ce qui se confirme à imaginer cette coupure se redoubler (d'être « plus proche » de son bord) : cette coupure donnera une bande de Moebius, elle vraiment médiane, qui, abattue, restera faire chaîne avec la Moebius bipartie qui serait applicable sur un tore (ceci de comporter deux rouleaux de même sens et un de sens contraire ou, de façon équivalente : d'être obtenus de la même, trois rouleaux de même sens) : on voit là que l'ab-sens qui résulte de la coupure simple, fait l'absence de la bande de Moebius. D'où cette coupure = la bande de Moebius.

Reste que cette coupure n'a cette équivalence que de bipartir une surface que limite l'autre bord : d'un double tour précisément, soit ce qui fait la bande de Moebius. La bande de Moebius est donc ce qui d'opérer sur la bande de Moebius, la ramène à la surface torique.

Le trou de l'autre bord peut pourtant se supplémenter autrement, à savoir d'une surface qui, d'avoir la double boucle pour bord, le remplit ; – d'une autre bande de Moebius, cela va de soi, et cela donne la bouteille de Klein.

Il y a encore une autre solution : à prendre ce bord de la découpe en rondelle qu'à le dérouler il étale sur la sphère. À y faire cercle, il peut se réduire au point : point hors-ligne qui, de supplémenter la ligne sans points, se trouve composer ce qui dans la topologie se désigne du *cross-cap*.

C'est l'asphère, à l'écrire : l, apostrophe. Le plan projectif autrement dit, de Desargues, plan dont la découverte comme réduisant son horizon à un point, se précise de ce que ce point soit tel que ⁽²⁸⁾toute ligne tracée d'y aboutir ne le franchit qu'à passer de la face endroit du plan à sa face envers.

Ce point aussi bien s'étale-t-il de la ligne insaisissable dont se dessine dans la figuration du *cross-cap*, la traversée nécessaire de la bande de Moebius par la rondelle dont nous venons de la supplémenter à ce qu'elle s'appuie sur son bord.

Le remarquable de cette suite est que l'asphère (écrit : l, apostrophe), à commencer au tore (elle s'y présente de première main), ne vient à l'évidence de son asphéricité qu'à se supplémenter d'une coupure sphérique.

Ce développement est à prendre comme la référence – expresse, je veux dire déjà articulée – de mon discours où j'en suis : contribuant au discours analytique.

Référence qui n'est en rien métaphorique. Je dirais : c'est de l'étoffe qu'il s'agit, de l'étoffe de ce discours, – si justement ce n'était pas dans la métaphore tomber là.

Pour le dire, j'y suis tombé ; c'est déjà fait, non de l'usage du terme à l'instant répudié, mais d'avoir, pour me faire entendre d'à qui je m'adresse, fait-image, tout au long de mon exposé topologique.

Qu'on sache qu'il était faisable d'une pure algèbre littérale, d'un recours aux vecteurs dont d'ordinaire se développe de bout en bout cette topologie.

La topologie, n'est-ce pas ce *n'espace* où nous amène le discours mathématique et qui nécessite révision de l'esthétique de Kant ?

Pas d'autre étoffe à lui donner que ce langage de pur mathème, j'entends par là ce qui est seul à pouvoir s'enseigner : ceci sans recours à quelque expérience, qui d'être toujours, quoi qu'elle en ait, fondée dans un discours, permet les locutions qui ne visent en dernier ressort rien d'autre qu'à, ce discours, l'établir.

Quoi m'autorise dans mon cas à me référer à ce pur mathème ?

Je note d'abord que si j'en exclus la métaphore, j'admets qu'il puisse être enrichi et qu'à ce titre il ne soit, sur cette voie, que récréation, soit ce dont toute sorte de champs nouveaux mathématiques se sont de fait ouverts. Je me maintiens donc dans l'ordre que j'ai isolé du symbolique, à y inscrire ce qu'il en est de l'inconscient, pour y prendre référence de mon présent discours.

⁽²⁹⁾ Je réponds donc à ma question : qu'il faut d'abord avoir l'idée, laquelle se prend de mon expérience, que n'importe quoi ne peut pas être dit. Et il faut le dire.

Autant dire qu'il faut le dire d'abord.

Le « signifié » du dire n'est, comme je pense l'avoir de mes phrases d'entrée fait sentir, rien qu'ex-sistence au dit (ici à ce dit que tout ne peut pas se dire). Soit : que ce n'est pas le sujet, lequel est effet de dit.

Dans nos asphères, la coupure, coupure fermée, c'est le dit. Elle, fait sujet : quoi qu'elle cerne...

Notamment, comme le figure la sommation de Popilius d'y répondre par oui ou par non, notamment, dis-je, si ce qu'elle cerne, c'est le concept, dont se définit l'être même : d'un cercle autour – à se découper d'une topologie sphérique, celle qui soutient l'universel, le quant-au-tout : topologie de l'univers.

L'ennui est que l'être n'a *par lui-même* aucune espèce de sens. Certes là où il est, il est le signifiant-maître, comme le démontre le discours philosophique qui, pour se tenir à son service, peut être brillant, soit : être beau, mais quant au sens le réduit au signifiant-m'être. M'être sujet le redoublant à l'infini dans le miroir.

J'évoquerai ici la survivance magistrale, combien sensible quand elle s'éteint aux faits « modernes », la survivance de ce discours, celui d'Aristote et de saint Thomas, sous la plume d'Étienne Gilson, laquelle n'est plus que plaisance : m'est « plus-de-jouir ».

C'est aussi bien que je lui donne sens d'autres discours, l'auteur aussi, comme je viens de le dire. J'expliquerai cela, ce qui produit le sens, un peu plus loin.

L'être se produit donc « notamment ». Mais notre asphère sous tous ses avatars témoigne que si le dit se conclut d'une coupure qui se ferme, il est certaines coupures fermées qui de cette asphère ne font pas deux parts : deux parts à se dénoter du oui et du non pour ce qu'il en est (« de l'être ») de l'une d'elles.

L'important est que ce soit ces autres coupures qui ont effet de subversion topologique. Mais que dire du changement par elles survenu ?

⁽³⁰⁾Nous pouvons le dénommer topologiquement : cylindre, bande, bande de Moebius. Mais y trouver ce qu'il en est dans le discours analytique, ne peut se faire qu'à y interroger le rapport du dire au dit.

Je dis qu'un dire s'y spécifie de la demande dont le statut logique est de l'ordre du modal, et que la grammaire le certifie.

Un autre dire, selon moi, y est privilégié : c'est l'interprétation, qui, elle, n'est pas modale, mais apophantique. J'ajoute que dans le registre de la logique d'Aristote, elle est particulière, d'intéresser le sujet des dits particuliers, lesquels ne sont *pastous* (association libre) des dits modaux (demande entre autres).

L'interprétation, ai-je formulé en son temps, porte sur la cause du désir, cause qu'elle révèle, ceci de la demande qui de son modal enveloppe l'ensemble des dits.

Quiconque me suit dans mon discours sait bien que cette cause je l'incarne de l'objet (a), et cet objet, le reconnaît (pour ce que l'ai énoncé dès longtemps, dix ans, le séminaire 61-62 sur l'identification, où cette topologie, je l'ai introduite), l'a, je l'avance, déjà reconnu dans ce que je désigne ici de la rondelle supplémentaire dont se ferme la bande de Moebius, à ce que s'en compose le *cross-cap*.

C'est la topologie sphérique de cet objet dit (a) qui se projette sur l'autre du composé, *hétérogène*, que constitue le *cross-cap*.

« Imaginons » encore selon ce qui s'en figure graphiquement de façon usuelle, cette autre part. Qu'en voyons-nous ? Sa gonfle.

Rien n'est plus de nature à ce qu'elle se prenne pour sphérique. Ce n'en est pas moins, si mince qu'on en réduise la part torse d'un demi-tour, une bande de Moebius, soit la mise en valeur de l'asphère du *pastout* : c'est ce qui supporte l'impossible de l'univers, – soit à prendre notre formule, ce qui y rencontre le réel.

L'univers n'est pas ailleurs que dans la cause du désir, l'universel non plus. C'est de là que procède l'exclusion du réel...

... de ce réel : *qu'il n'y a pas de rapport sexuel*, ceci du fait qu'un animal a stabitat qu'est le langage, que d'habiter c'est aussi bien ce qui pour son corps fait organe, – organe qui, pour ainsi lui ex-sister, le détermine de sa fonction, ce dès avant qu'il la trouve. C'est même de là qu'il est réduit à trouver que son corps n'est pas-sans autres organes, et que leur fonction à chacun, lui fait problème, – ⁽³¹⁾ce dont le dit schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'aucun discours établi.

J'ai la tâche de frayer le statut d'un discours, là où je situe qu'il y a... du discours : et je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, labitent.

Mon entreprise paraît désespérée (l'est du même fait, c'est là le fait du désespoir) parce qu'il est impossible que les psychanalystes forment un groupe.

Néanmoins le discours psychanalytique (c'est mon frayage) est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe.

Comme on sait que je ne ménage pas mes termes quand il s'agit de faire relief d'une appréciation qui, méritant un accès plus strict, doit s'en passer, je dirai que je mesure l'effet de groupe à ce qu'il rajoute d'obscénité imaginaire à l'effet de discours.

D'autant moins s'étonnera-t-on, je l'espère, de ce dire qu'il est historiquement vrai que ce soit l'entrée en jeu du discours analytique qui a ouvert la voie aux pratiques dites de groupe et que ces pratiques ne soulèvent qu'un effet, si j'ose dire, purifié du discours même qui en a permis l'expérience.

Aucune objection là à la pratique dite de groupe, pourvu qu'elle soit bien indiquée (c'est court).

La remarque présente de l'impossible du groupe psychanalytique est aussi bien ce qui en fonde, comme toujours, le réel. Ce réel, c'est cette obscénité même : aussi bien en « vit-il » (entre guillemets) *comme groupe*.

Cette vie de groupe est ce qui préserve l'institution dite internationale, et ce que j'essaie de proscrire de mon École, – contre les oburgations que j'en reçois de quelques personnes douées pour ça.

Ce n'est pas là l'important, ni qu'il soit difficile à qui s'installe d'un même discours de vivre autrement qu'en groupe, – c'est qu'y appelle, j'entends : à ce rempart du groupe, la position de l'analyste telle qu'elle est définie par son discours même.

Comment l'objet (a) en tant qu'il est d'aversion au regard du semblant où l'analyse le situe, comment se supporterait-il d'autre confort que le groupe ?

⁽³²⁾J'y ai déjà perdu pas mal de monde : d'un cœur léger, et prêt ce que d'autres y trouvent à redire.

Ce n'est pas moi qui vaincrai, c'est le discours que je sers. Je vais dire maintenant pourquoi. Nous en sommes au règne du discours scientifique et je vais le faire sentir. Sentir de là où se confirme ma critique, plus haut de l'universel de ce que « l'homme soit mortel ».

Sa traduction dans le discours scientifique, c'est l'assurance-vie. La mort, dans le dire scientifique, est affaire de calcul des probabilités. C'est, dans ce discours, ce qu'elle a de vrai.

Il y a néanmoins, de notre temps, des gens qui se refusent à contracter une assurance-vie. C'est qu'ils veulent de la mort une autre vérité qu'assurent déjà d'autres discours. Celui du maître par exemple qui, à en croire Hegel, se fonderait de la mort prise comme risque ; celui de l'universitaire, qui jouerait de mémoire « éternelle » du savoir.

Ces vérités, comme ces discours, sont contestées, d'être contestables éminemment. Un autre discours est venu au jour, celui de Freud, pour quoi la mort, c'est l'amour.

Ça ne veut pas dire que l'amour ne relève pas aussi du calcul des probabilités, lequel ne lui laisse que la chance infime que le poème de Dante a su réaliser. Ça veut dire qu'il n'y a pas d'assurance-amour, parce que ça serait l'assurance-haine aussi.

L'amour-haine, c'est ce dont un psychanalyste même non lacanien ne reconnaît à juste titre que l'ambivalence, soit la face unique de la bande de Moebius, – avec cette conséquence, liée au comique qui lui est propre, que dans sa « vie » de groupe, il n'en dénomme jamais que la haine.

Je renchaîne d'avant : d'autant moins de motif à l'assurance-amour qu'on ne peut qu'y perdre, – comme fit Dante, qui dans les cercles de son enfer, omet celui du conjungo sans fin.

Donc déjà trop de *commentaire* dans l'imagerie de ce dire qu'est ma topologie. Un analyste véritable n'y entendrait pas plus que de faire à ce dire, jusqu'à meilleure à se prouver, tenir la place du réel.

La place du dire est en effet l'analogue dans le discours mathématique de ce réel que d'autres discours serrent de l'impossible de leurs dits.

⁽³³⁾Cette dit-mension d'un impossible qui va incidemment jusqu'à comprendre l'impasse proprement logicienne, c'est ailleurs ce qu'on appelle la structure.

La structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage. Bien sûr n'a-t-elle aucun rapport avec la « bonne forme ».

Le rapport d'organe du langage à l'être parlant, est métaphore. Il est encore stabitat qui, de ce que labitant y fasse parasite, doit être supposé lui porter le coup d'un réel.

Il est évident qu'à « m'exprimer ainsi » comme sera traduit ce que je viens de dire, je glisse à une « conception du monde », soit au déchet de tout discours.

C'est bien de quoi l'analyste pourrait être sauvé de ce que son discours le rejette lui-même, à l'éclairer comme rebut du langage.

C'est pourquoi je pars d'un fil, idéologique je n'ai pas le choix, celui dont se tisse l'expérience instituée par Freud. Au nom de quoi, si ce fil provient de la trame la mieux mise à l'épreuve de faire tenir ensemble les idéologies d'un temps qui est le mien, le

rejetterais-je ? Au nom de la jouissance ? Mais justement, c'est le propre de mon fil de s'en tirer : c'est même le principe du discours psychanalytique, tel que, lui-même, il s'articule.

Ce que je dis vaut la place où je mets le discours dont l'analyse se prévaut, parmi les autres à se partager l'expérience de ce temps. Le sens, s'il y en a un à trouver, pourrait-il me venir d'un temps autre : je m'y essaie – toujours en vain.

Ce n'est pas sans raison que l'analyse se fonde du sujet supposé savoir : oui, certes elle le suppose mettre en question le savoir, ce pour quoi c'est mieux qu'il en sache un bout.

J'admire là-dessus les airs pincés que prend la confusion, de ce que je l'élimine.

Il reste que la science a démarré, nettement du fait de laisser tomber la supposition, que c'est le cas d'appeler naturelle, de ce qu'elle implique que les prises du corps sur la « nature » le soient, – ce qui, de se controuver, entraîne à une idée du réel que je dirais bien être vraie. Hélas ! ce n'est pas le mot qui au réel convienne. On aimerait mieux pouvoir la prouver fausse, si par là s'entendait : chue (falsa), soit glissant des bras du discours qui l'étreint.

Si mon dire s'impose, non, comme on dit, d'un modèle, mais ⁽³⁴⁾du propos d'articuler topologiquement le discours lui-même, c'est du défaut dans l'univers qu'il procède, à condition que pas lui non plus ne prétende à le suppléer.

De cela « réalisant la topologie », je ne sors pas du fantasme même à en rendre compte, mais la recueillant en fleur de la mathématique, cette topologie, – soit de ce qu'elle s'inscrive d'un discours, le plus vidé de sens qui soit, de se passer de toute métaphore, d'être métonymiquement d'ab-sens, je confirme que c'est du discours dont se fonde la réalité du fantasme, que de cette réalité ce qu'il y a de réel se trouve inscrit.

Pourquoi ce réel ne serait-ce pas le nombre, et tout cru après tout, que véhicule bien le langage ? Mais ce n'est pas si simple, c'est le cas de le dire (cas que je me hâte toujours de conjurer en disant que c'est le cas).

Car ce qui se profère du dire de Cantor, c'est que la suite des nombres ne représente rien d'autre dans le transfini que l'inaccessibilité qui commence au deux, par quoi d'eux se constitue l'énumérable à l'infini.

Dès lors une topologie se nécessite de ce que le réel ne lui revienne que du discours de l'analyse, pour ce discours, le confirmer, et que ce soit de la béance que ce discours ouvre à se refermer au-delà des autres discours, que ce réel se trouve ex-sister.

C'est ce que je vais faire maintenant toucher.

Ma topologie n'est pas d'une substance à poser au-delà du réel ce dont une pratique se motive. Elle n'est pas théorie.

Mais elle doit rendre compte de ce que, coupures du discours, il y en a de telles qu'elles modifient la structure qu'il accueille d'origine.

C'est pure dérobade que d'en extérioriser ce réel de standards, standards dits de vie dont primeraient des sujets dans leur existence, à ne parler que pour exprimer leurs sentiments des choses, la pédanterie du mot « affect » n'y changeant rien.

Comment cette secondarité mordrait-elle sur le primaire qui là se substitue à la logique de l'inconscient ?

Serait-ce effet de la sagesse qui y interviendra ? Les standards à quoi l'on recourt, y contredisent justement.

Mais à argumenter dans cette banalité, déjà l'on passe à la ⁽³⁵⁾théologie de l'être, à la réalité psychique, soit à ce qui ne s'avalise analytiquement que du fantasme.

Sans doute l'analyse même rend-elle compte de ce piège et glissement, mais n'est-il pas assez grossier pour se dénoncer partout où un discours sur ce qu'il y a, décharge la responsabilité de le produire.

Car il faut le dire, l'inconscient est un fait en tant qu'il se supporte du discours même qui l'établit, et, si seulement des analystes sont capables d'en rejeter le fardeau, c'est d'éloigner

d'eux-mêmes la promesse de rejet qui les y appelle, ce à mesure de ce que leur voix y aura fait effet.

Qu'on le sente du lavage des mains dont ils éloignent d'eux le dit transfert, à refuser le surprenant de l'accès qu'il offre sur l'amour.

À se passer dans son discours, selon la ligne de la science, de tout savoir-faire des corps, mais pour un discours autre, – l'analyse, – d'évoquer une sexualité de métaphore, métonymique à souhait par ses accès les plus communs, ceux dits pré-génitaux, à lire extra –, prend figure de révéler la torsion de la connaissance. Y serait-il déplacé de faire le pas du réel qui en rend compte à le traduire d'une absence situable parfaitement, celle du « rapport » sexuel dans aucune mathématisation ?

C'est en quoi les mathèmes dont se formule en impasses le mathématisable, lui-même à définir comme ce qui de réel s'enseigne, sont de nature à se coordonner à cette absence prise au réel.

Recourir au *pastout*, à *l'hommoinsun*, soit aux impasses de la logique, c'est, à montrer l'issue hors des fictions de la Mondanité, faire fixation autre du réel : soit de l'impossible qui le fixe de la structure du langage. C'est aussi bien tracer la voie dont se retrouve en chaque discours le réel dont il s'enroule, et renvoyer les mythes dont il se supplée ordinairement.

Mais de là proférer qu'il s'en faut du réel que rien ne soit tout, ce dont l'incidence à l'endroit de la vérité irait tout droit à aphorisme plus scabreux, – ou, à la prendre d'autre biais, émettre que le réel se nécessite de vérifications sans objet, est-ce là seulement prendre la relance de la sottise à s'épingler du noumène : soit que ⁽³⁶⁾l'être fuit la pensée... Rien ne vient à bout de cet être qu'un peu plus je daphnise, voire laurifice en ce « noumène » dont vaut mieux dire que pour qu'il se soutienne, faut qu'il y en ait plusieurs couches...

Mon tracas est que les aphorismes qu'au reste je me contente de présenter en bouton, fassent refluer des fossés de la métaphysique, (car le noumène, c'est le badinage, la subsistance futile...). Je parie qu'ils se prouveront être de plus-de-*nonsense*, plus drôles, pour le dire, que ce qui nous mène ainsi...

... à quoi ? faut-il que je sursaute, que je jure que je ne l'ai pas vu tout de suite alors que vous, déjà... ces vérités premières, mais c'est le texte même dont se formulent les symptômes des grandes névroses, des deux qui, à prendre au sérieux le normal, nous disent que c'est plutôt norme male.

Voilà qui nous ramène au sol, peut-être pas le même, mais peut-être aussi que c'est le bon et que le discours analytique y fait moins pieds de plomb.

Mettons en train ici l'affaire du sens, plus haut promise de sa différence d'avec la signification.

Nous permet de l'accrocher l'énormité de la condensation entre « ce qui pense » de notre temps (avec les pieds que nous venons de dire) et la topologie inepte à quoi Kant a donné corps de son propre établissement, celui du bourgeois qui ne peut imaginer que de la transcendance, l'esthétique comme la dialectique.

Cette condensation en effet, nous devons la dire à entendre « au sens analytique », selon la formule reçue. Quel est ce sens, si justement les éléments qui s'y condensent, se qualifient univoquement d'une imbécillité semblable, voire sont capables de s'en targuer du côté de « ce qui pense », le masque de Kant par contre paraissant de bois devant l'insulte, à sa réflexion près de Swedenborg : autrement dit, y a-t-il un sens de l'imbécillité ?

À ceci se touche que le sens ne se produit jamais que de la traduction d'un discours en un autre.

Pourvus que nous voilà de cette petite lumière, l'antinomie tressaille qui se produit de sens à signification : qu'un faible sens vienne à surgir à jour rasant des dites « critiques » de la raison pure, et du jugement (pour la raison pratique, j'en ai dit le folâtre ⁽³⁷⁾ en le mettant

du côté de Sade, lui pas plus drôle, mais logique), – dès que leur sens donc se lève, les dits de Kant n'ont plus de signification.

La signification, ils ne la tiennent donc que du moment où ils n'avaient pas de sens, pas même le sens commun.

Ceci nous éclaire les ténèbres qui nous réduisent aux tâtons. Le sens ne manque pas aux vaticinations dites présocratiques : impossible de dire lequel, mais *sacysent*. Et que Freud s'en purlèche, pas des meilleures au reste puisque c'est d'Empédocle, n'importe, il avait, lui, le sens de l'orientation ; ça nous suffit à voir que l'interprétation est du sens et va contre la signification. Oraculaire, ce qui ne surprend pas de ce que nous savons lier d'oral à la voix, du déplacement sexuel.

C'est la misère des historiens : de ne pouvoir lire que le sens, là où ils n'ont d'autre principe que de s'en remettre aux documents de la signification. Eux aussi donc en viennent à la transcendance, celle du matérialisme par exemple, qui, « historique », l'est hélas ! l'est au point de le devenir irrémédiablement.

Heureusement que l'analyse est là pour regonfler l'historiole : mais n'y parvenant que de ce qui est pris dans son discours, dans son discours de fait, elle nous laisse le bec dans l'eau pour ce qui n'est pas de notre temps, – ne changeant par là rien de ce que l'honnêteté force l'historien à reconnaître dès qu'il a à situer le moindre *sacysent*. Qu'il ait charge de la science de l'embarras, c'est bien l'embarrassant de son apport à la science.

Il importe donc à beaucoup, à ceux-ci comme à beaucoup d'autres ?, que l'impossibilité de dire vrai du réel se motive d'un mathème (l'on sait comment je le définis), d'un mathème dont se situe le rapport du dire au dit.

Le mathème se profère du seul réel d'abord reconnu dans le langage : à savoir le nombre. Néanmoins l'histoire de la mathématique démontre (c'est le cas de le dire) qu'il peut s'étendre à l'intuition, à condition que ce terme soit aussi châtré qu'il se peut de son usage métaphorique.

Il y a donc là un champ dont le plus frappant est que son développement, à l'encontre des termes dont on l'absorbe, ne procède pas de généralisation, mais de remaniement topologique, d'une rétroaction sur le commencement telle qu'elle en efface l'histoire.

⁽³⁸⁾Pas d'expérience plus sûre à en résoudre l'embarras. D'où son attrait pour la pensée : qui y trouve le *nonsense* propre à l'être, soit au désir d'une parole sans au-delà.

Rien pourtant à faire état de l'être qui, à ce que nous l'énoncions ainsi, ne relève de notre bienveillance.

Tout autre est le fait de l'indécidable, pour en prendre l'exemple de pointe dont se recommande pour nous le mathème : c'est le réel du dire du nombre qui est en jeu, quand de ce dire est démontré qu'il n'est pas vérifiable, ceci à ce degré second qu'on ne puisse même l'assurer, comme il se fait d'autres déjà dignes de nous retenir, d'une démonstration de son indémontrabilité des prémisses mêmes qu'il suppose, – entendons bien d'une contradiction inhérente à le supposer démontrable.

On ne peut nier qu'il y ait là progrès sur ce qui du *Ménon* en reste à questionner de ce qui fait l'enseignable. C'est certes la dernière chose à dire qu'entre les deux il y a un monde : ce dont il s'agit étant qu'à cette place vient le réel, dont le monde n'est que chute dérisoire.

C'est pourtant le progrès qu'il faut restreindre là, puisque je ne perds pas de vue le regret qui y répond, à savoir que l'opinion vraie dont au *Ménon* fait sens Platon, n'a plus pour nous qu'ab-sens de signification, ce qui se confirme de la référer à celle de *nos* bien-pensants.

Un mathème l'eut-elle porté, que notre topologie nous fournit ? Tentons-la.

Ça nous conduit à l'étonnement de ce que nous évitions à soutenir de l'image notre bande de Moebius, cette imagination rendant vaines les remarques qu'eût nécessitées un dit autre à s'y trouver articulé : mon lecteur ne devenait autre que de ce que le dire passe le dit, ce dire étant à prendre d'au dit ex-sister, par quoi le réel m'en ex-sist(ait) sans que quiconque, de ce qu'il fût vérifiable, le pût faire passer au mathème. L'opinion vraie, est-ce la vérité dans le réel en tant que c'est lui qui en barre le dire ?

Je l'éprouverai du redire que je vais en faire.

Ligne sans points, ai-je dit de la coupure, en tant qu'elle est, elle, la bande de Moebius à ce qu'un de ses bords, après le tour dont elle se ferme, se poursuit dans l'autre bord.

⁽³⁹⁾ Ceci pourtant ne peut se produire que d'une surface déjà piquée d'un point que j'ai dit hors ligne de se spécifier d'une double boucle pourtant étalable sur une sphère : de sorte que ce soit d'une sphère qu'il se découpe, mais de son double bouclage qu'il fasse de la sphère une asphère ou *cross-cap*.

Ce qu'il fait passer pourtant dans le *cross-cap* à s'emprunter de la sphère, c'est qu'une coupure qu'il fait moebienne dans la surface qu'il détermine à l'y rendre possible, la rend, cette surface, au mode sphérique : car c'est de ce que la coupure lui équivaille, que ce dont elle se supplémentait en *cross-cap* « s'y projette », ai-je dit.

Mais comme de cette surface, pour qu'elle permette cette coupure, on peut dire qu'elle est faite de lignes sans points par où partout sa face endroit se coud à sa face envers, c'est partout que le point supplémentaire à pouvoir se sphériser, peut être fixé dans un *cross-cap*.

Mais cette fixation doit être choisie comme unique point hors ligne, pour qu'une coupure, d'en faire un tour et un unique, y ait effet de la résoudre en un point sphériquement étalable.

Le point donc est l'opinion qui peut être dite vraie de ce que le dire qui en fait le tour la vérifie en effet, mais seulement de ce que le dire soit ce qui la modifie d'y introduire la $\delta\phi\alpha$ comme réel.

Ainsi un dire tel que le mien, c'est d'ex-sister au dit qu'il en permet le mathème, mais il ne fait pas pour moi mathème et se pose ainsi comme non-enseignable avant que le dire s'en soit produit, comme enseignable seulement après que je l'ai mathématisé selon les critères ménoniens qui pourtant ne me l'avaient pas certifié.

Le non-enseignable, je l'ai fait mathème de l'assurer de la fixation de l'opinion vraie, fixation écrite avec un x, mais non sans ressource d'équivoque.

Ainsi un objet aussi facile à fabriquer que la bande de Moebius en tant qu'elle s'imagine, met à portée de toutes mains ce qui est unimaginable dès que son dire à s'oublier, fait le dit s'endurer.

D'où a procédé ma fixation de ce point $\delta\phi\alpha$ que je n'ai pas dit, je ne le sais pas et ne peux donc pas plus que Freud en rendre compte « de ce que j'enseigne », sinon à suivre ses effets dans le ⁽⁴⁰⁾ discours analytique, effet de sa mathématisation qui ne vient pas d'une machine, mais qui s'avère tenir du machin une fois qu'il l'a produite.

Il est notable que Cicéron ait su déjà employer ce terme « Ad usum autem orationis, incredibile est, nisi diligenter attenderis, quanta opera *machinata* natura sit » (Cicéron, *De natura deorum*, II, 59, 149.), mais plus encore que j'en aie fait exergue aux tâtonnements de mon dire dès le 11 avril 1956.

La topologie n'est pas « faite pour nous guider » dans la structure. Cette structure, elle l'est – comme rétroaction de l'ordre de chaîne dont consiste le langage.

La structure, c'est l'asphérique recelé dans l'articulation langagière en tant qu'un effet de sujet s'en saisit.

Il est clair que, quant à la signification, ce « s'en saisit » de la sous-phrase, pseudo-modale, se répercute de l'objet même que comme verbe il enveloppe dans son sujet grammatical, et qu'il y a faux effet de sens, résonance de l'imaginaire induit de la topologie, selon que l'effet de sujet fait tourbillon d'asphère ou que le subjectif de cet effet s'en « réfléchit ».

Il y a ici à distinguer l'ambiguïté qui s'inscrit de la signification, soit de la boucle de la coupure, et la suggestion de trou, c'est-à-dire de structure qui de cette ambiguïté fait sens⁵⁰⁴.

⁵⁰⁴. Il paraîtra, j'espère ici, que de l'imputation de structuralisme, à entendre comme compréhension du monde, une de plus au guignol sous lequel nous est représentée l'« histoire littéraire » (c'est de cela qu'il s'agit), n'est malgré la gonfle de

Ainsi la coupure, la coupure instaurée de la topologie (à l'y faire, de droit, fermée, qu'on le note une bonne fois, dans mon usage au moins), c'est le dit du langage, mais à ne plus le dire en oublier.

Bien sûr y a-t-il les dits qui font l'objet de la logique prédicative et dont la supposition universalisante ressortit seulement à la sphère, je dis : la, je dis : sphère, soit : que justement la structure n'y trouve qu'un supplément qui est celui de la fiction du vrai.

⁽⁴¹⁾ On pourrait dire que la sphère, c'est ce qui se passe de topologie. La coupure certes y découpe (à se fermer) le concept sur quoi repose la foire du langage, le principe de l'échange, de la valeur, de la concession universelle. (Disons qu'elle n'est que « matière » pour la dialectique, affaire de discours du maître). Il est très difficile de soutenir cette dit-mension pure, de ce qu'étant partout, pure elle ne l'est jamais, mais l'important est qu'elle n'est pas la structure. Elle est la fiction de surface dont la structure s'habille.

Que le sens y soit étranger, que « l'homme est bon », et aussi bien le dit contraire, ça ne veuille dire strictement rien qui ait un sens, on peut à juste titre s'étonner que personne n'ait de cette remarque (dont une fois de plus l'évidence renvoie à l'être comme évidemment) fait référence structurale. Nous risquerons-nous au dire que la coupure en fin de compte n'existe pas de la sphère ? – Pour la raison que rien ne l'oblige à se fermer, puisqu'à rester ouverte elle y produit le même effet, qualifiable du trou, mais de ce qu'ici ce terme ne puisse être pris que dans l'acception imaginaire de rupture de surface : évident certes, mais de réduire ce qu'il peut cerner au vide d'un quelconque possible dont la substance n'est que corrélat (compossible oui ou non : issue du prédicat dans le propositionnel avec tous les faux pas dont on s'amuse).

Sans l'homosexualité grecque, puis arabe, et le relais de l'eucharistie tout cela eût nécessité un Autre recours bien avant. Mais on comprend qu'aux grandes époques que nous venons d'évoquer, la religion seule en fin de compte, de constituer l'opinion vraie, l'ῥῥψ↓ δῖφα, pût à ce mathème donner le fonds dont il se trouvait de fait investi. Il en restera toujours quelque chose même si l'on croit le contraire, et c'est pourquoi rien ne prévaudra contre l'Église jusqu'à la fin des temps. Puisque les études bibliques n'en ont encore sauvé personne.

Seuls ceux pour qui ce bouchon n'a aucun intérêt, les théologiens par exemple, travailleront dans la structure... si le cœur leur en dit, mais gare à la nausée.

Ce que la topologie enseigne, c'est le lien nécessaire qui s'établit de la coupure au nombre de tours qu'elle comporte pour qu'en soit obtenue une modification de la structure ou de l'asphère ⁽⁴²⁾ (l, apostrophe), seul accès concevable au réel, et concevable de l'impossible en ce qu'elle le démontre.

Ainsi du tour unique qui dans l'asphère fait lambeau sphériquement stable à y introduire l'effet du supplément qu'elle prend du point hors ligne, l'ῥῥψ↓ δῖφα. Le boucler double, ce tour, obtient tout autre chose : chute de la cause du désir d'où se produit la bande moebienne du sujet, cette chute le démontrant n'être qu'ex-sistence à la coupure à double boucle dont il résulte.

Cette ex-sistence est dire et elle le prouve de ce que le sujet reste à la merci de son dit s'il se répète, soit : comme la bande moebienne d'y trouver son *fading* (évanouissement).

Point-nœud (cas de le dire), c'est le tour dont se fait le trou, mais seulement en ce « sens » que du tour, ce trou s' imagine, ou s'y machine, comme on voudra.

L'imagination du trou a des conséquences certes : est-il besoin d'évoquer sa fonction « pulsionnelle » ou, pour mieux dire, ce qui en dérive (*Trieb*) ? C'est la conquête de l'analyse que d'en avoir fait mathème, quand la mystique auparavant ne témoignait de son épreuve

publicité qu'elle m'a apportée et sous la forme la plus plaisante puisque j'y étais embarqué dans la meilleure compagnie, n'est peut-être pas ce dont j'ai lieu d'être satisfait.
Et de moins en moins dirais-je, à mesure qu'y fait montée une acception dont la vulgate s'énoncerait assez bien de ce que les routes s'expliquent de conduire d'un panneau Michelin à un autre : « Et voilà pourquoi votre carte est muette ».

qu'à en faire l'indicible. Mais d'en rester à ce trou-là, c'est la fascination qui se reproduit, dont le discours universel maintient son privilège, bien plus elle lui rend corps, du discours analytique.

Avec l'image rien jamais n'y fera. Le semblable *s'oupirera* même de ce qui s'y emblave.

Le trou ne se motive pas du clin d'œil, ni de la syncope mnésique, ni du cri. Qu'on l'approche de s'apercevoir que le mot s'emprunte du *motus*, n'est pas de mise là d'où la topologie s'instaure.

Un tore n'a de trou, central ou circulaire, que pour qui le regarde en objet, non pour qui en est le sujet, soit d'une coupure qui n'implique nul trou, mais qui l'oblige à un nombre précis de tours de dire pour que ce tore se fasse (se fasse s'il le demande, car après tout un tore vaut mieux qu'un travers), se fasse, comme nous nous sommes prudemment contenté de l'imager, bande de Moebius, ou contrebande si le mot vous plaît mieux.

Un tore, comme je l'ai démontré il y a dix ans à des gens en mal de m'envaser de leur contrebande à eux, c'est la structure de la névrose en tant que le désir peut, de la ré-pétition indéfiniment énumérable de la demande, se boucler en deux tours. C'est à ⁽⁴³⁾cette condition du moins que s'en décide la contrebande du sujet, – dans ce dire qui s'appelle l'interprétation.

Je voudrais seulement faire un sort à la sorte d'incitation que peut imposer notre topologie structurale.

J'ai dit la demande numérable dans ses tours. Il est clair que si le trou n'est pas à imaginer, le tour n'existe que du nombre dont il s'inscrit dans la coupure dont seule la fermeture compte.

J'insiste : le tour en soi n'est pas comptable ; répétitif, il ne ferme rien, il n'est ni dit ni à dire, c'est-à-dire nulle proposition. D'où ce serait trop dire qu'il ne relève pas d'une logique, qui reste à faire à partir de la modale.

Mais si comme l'assure notre figuration première de la coupure dont du tore se fait la bande de Moebius, une demande y suffit, mais qui peut se ré-péter d'être énumérable, autant dire qu'elle ne s'apparie au double tour dont se fonde la bande qu'à se poser du transfini (cantorien).

Reste que la bande ne saurait se constituer qu'à ce que les tours de la demande soient de nombre impair.

Le transfini en restant exigible, de ce que rien, nous l'avons dit, ne s'y compte qu'à ce que la coupure s'en ferme, le dit transfini, tel Dieu lui-même dont on sait qu'il s'en félicite, y est sommé d'être impair.

Voilà qui ajoute une dit-mension à la topologie de notre pratique du dire.

Ne doit-elle pas rentrer dans le concept de la répétition en tant qu'elle n'est pas laissée à elle-même, mais que cette pratique la conditionne, comme nous l'avons aussi fait observer de l'inconscient ?

Il est saisissant, – encore que déjà vu pour ce que je dis, qu'on s'en souviennne –, que l'ordre (entendons : l'ordinal) dont j'ai effectivement frayé la voie dans ma définition de la répétition et à partir de la pratique, est passé tout à fait dans sa nécessité inaperçu de mon audience.

J'en marque ici le repère pour une reprise à venir.

Disons pourtant la fin de l'analyse du tore névrotique.

L'objet (a) à choir du trou de la bande s'en projette après coup dans ce que nous appellerons, d'abus imaginaire, le trou central ⁽⁴⁴⁾du tore, soit autour de quoi le transfini impair de la demande se résout du double tour de l'interprétation.

Cela, c'est ce dont le psychanalyste a pris fonction à le situer de son semblant.

L'analysant ne termine qu'à faire de l'objet (a) le représentant de la représentation de son analyste. C'est donc autant que son deuil dure de l'objet (a) auquel il l'a enfin réduit, que le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaque-dépressivement.

C'est l'état d'exultation que Balint, à le prendre à côté, n'en décrit pas moins bien : plus d'un « succès thérapeutique », trouve là sa raison, et substantielle éventuellement. Puis le deuil s'achève.

Reste le stable de la mise à plat du phallus, soit de la bande, où l'analyse trouve sa fin, celle qui assure son sujet supposé du savoir :

... que, le dialogue d'un sexe à l'autre étant interdit de ce qu'un discours, quel qu'il soit, se fonde d'exclure ce que le langage y apporte d'impossible, à savoir le rapport sexuel, il en résulte pour le dialogue à l'intérieur de chaque (sexe) quelque inconvenient,

... que rien ne saurait se dire « sérieusement » (soit pour former de série limite) qu'à prendre sens de l'ordre comique, – à quoi pas de sublime (voire Dante là encore) qui ne fasse révérence,

... et puis que l'insulte, si elle s'avère par l'*ἡπιοῦ* être du dialogue le premier mot comme le dernier (conféromère), le jugement de même, jusqu'au « dernier », reste fantasme, et pour le dire, ne touche au réel qu'à perdre toute signification.

De tout cela il saura se faire une conduite. Il y en a plus d'une, même des tas, à convenir aux trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens, et dans la signification.

S'il est sensible au beau, à quoi rien ne l'oblige, il le situera de l'entre-deux-morts, et si quelqu'une de ces vérités lui parait bonne à faire entendre, ce n'est qu'au milieu du tour simple qu'il se fiera.

Ces bénéfices à se soutenir d'un second-dire, n'en sont pas moins établis, de ce qu'ils le laissent oublié.

Là est le tranchant de notre énonciation de départ. Le dit premier, idéalement de prime-saut de l'analysant, n'a ses effets de structure qu'à ce que « parsoit » le dire, autrement dit que l'interprétation fasse parêtre.

⁽⁴⁵⁾En quoi consiste le parêtre ? En ce que produisant les coupures « vraies » : à entendre strictement des coupures fermées à quoi la topologie ne permet pas de se réduire au point-hors-ligne ni, ce qui est la même chose, de ne faire que trou imaginable.

De ce parêtre, je n'ai pas à exposer le statut autrement que de mon parcours même, m'étant déjà dispensé de connoter son émergence au point, plus haut, où je l'ai permise.

En faire arrêt(re) dans ce parcours serait du même coup le pén-être, le faire être, et même presque est encore trop.

Ce dire que je rappelle à l'ex-sistence, ce dire à ne pas oublier, du dit primaire, c'est de lui que la psychanalyse peut prétendre à se fermer.

Si l'inconscient est structuré *comme* un langage, je n'ai pas dit : *par* –. L'audience, s'il faut entendre par là quelque chose comme une acoustique mentale, l'audience que j'avais alors était mauvaise, les psychanalystes ne l'ayant pas meilleure que les autres. Faute d'une remarque suffisante de ce choix (évidemment pas un de ces traits qui les touchaient, de les é-pater – sans plus d'ailleurs), il m'a fallu auprès de l'audience universitaire, elle qui dans ce champ ne peut que se tromper, faire étal de circonstances de nature à m'empêcher de porter mes coups sur mes propres élèves, pour expliquer que j'aie laissé passer une extravagance telle que de faire de l'inconscient « la condition du langage », quand c'est manifestement par *le* langage que je rends compte de l'inconscient : *le* langage, fis-je donc transcrire dans le texte revu d'une thèse, est la condition de l'inconscient.

Rien ne sert à rien, quand on est pris dans certaines fourchettes mentales, puisque me voici forcé de rappeler la fonction, spécifiée en logique, de l'article qui porte au réel de l'unique l'effet d'une définition, – un article, lui « partie du discours » c'est-à-dire grammatical, faisant usage de cette fonction dans la langue dont je me sers, pour y être défini défini.

Le langage ne peut désigner que la structure dont il y a effet de langages, ceux-ci plusieurs ouvrant l'usage de l'un entre autres qui donne à mon *comme* sa très précise portée,

celle du *comme un* langage, dont justement diverge de l'inconscient le sens commun. Les langages tombent sous le coup du *pastous* de la façon la plus certaine puisque la structure n'y a pas d'autre sens, et que c'est en ⁽⁴⁶⁾quoi elle relève de ma récréation topologique d'aujourd'hui.

Ainsi la référence dont je situe l'inconscient est-elle justement celle qui à la linguistique échappe, pour ce que comme science elle n'a que faire du parêtre, pas plus qu'elle ne noumène. Mais elle nous mène bel et bien, et Dieu sait où, mais sûrement pas à l'inconscient, qui de la prendre dans la structure, la déroute quant au réel dont se motive *le* langage : puisque le langage, c'est ça même, cette dérive.

La psychanalyse n'y accède, elle, que par l'entrée en jeu d'une Autre dit-mention laquelle s'y ouvre de ce que le meneur (du jeu) « fasse semblant » d'être l'effet de langage majeur, l'objet dont s'(a)nime la coupure qu'elle permet par là : c'est l'objet (a) pour l'appeler du sigle que je lui affecte.

Cela, l'analyste le paye de devoir représenter la chute d'un discours, après avoir permis au sens de s'enserrer autour de cette chute à quoi il se dévoue.

Ce que dénonce la déception que je cause à bien des linguistes sans issue possible pour eux, bien que j'en aie, moi, le démêlé.

Qui ne peut voir en effet à me lire, voire à me l'avoir entendu dire en clair, que l'analyste est dès Freud très en avance là-dessus sur le linguiste, sur Saussure par exemple qui en reste à l'accès stoïcien, le même que celui de saint Augustin ? (*cf.* entre autres, le *De magistro*, dont à en dater mon appui, j'indiquais assez la limite : la distinction *signans-signatum*).

Très en avance, j'ai dit en quoi : la condensation et le déplacement antécédant la découverte, Jakobson aidant, de l'effet de sens de la métaphore et de la métonymie.

Pour si peu que l'analyse se sustente de la chance que je lui en offre, cette avance, elle la garde, – et la gardera d'autant de relais que l'avenir veuille apporter à ma parole.

Car la linguistique par contre pour l'analyse ne fraye rien, et le soutien même que j'ai pris de Jakobson, n'est, à l'encontre de ce qui se produit pour effacer l'histoire dans la mathématique pas de l'ordre de l'après-coup, mais du contrecoup, – au bénéfice, et second-dire, de la linguistique.

Le dire de l'analyse en tant qu'il est efficace, réalise l'apophantique qui de sa seule existence se distingue de la proposition. C'est ainsi qu'il met à sa place la fonction propositionnelle, en ⁽⁴⁷⁾tant que, je pense l'avoir montré, elle nous donne le seul appui à suppléer à l'ab-sens du rapport sexuel. Ce dire s'y renomme, de l'embarras que trahissent des champs aussi éparpillés que l'oracle et l'hors-discours de la psychose, par l'emprunt qu'il leur fait du terme d'interprétation.

C'est le dire dont se ressaisissent, à en fixer le désir, les coupures qui ne se soutiennent comme non-fermées que d'être demandes. Demandes qui d'apparier l'impossible au contingent, le possible au nécessaire, font semonce aux prétentions de la logique qui se dit modale.

Ce dire ne procède que du fait que l'inconscient, d'être « structuré *comme un* langage », c'est-à-dire lalangue qu'il habite, est assujetti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister. C'est la veine dont le réel, le seul pour le discours analytique à motiver son issue, le réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel, y a fait dépôt au cours des âges. Ceci dans l'espèce que ce réel introduit à l'*un*, soit à l'unique du corps qui en prend organe, et de ce fait y fait organes écartelés d'une disjonction par où sans doute d'autres réels viennent à sa portée, mais pas sans que la voie quadruple de ces accès ne s'infinetise à ce que s'en produise le « nombre réel ».

Le langage donc, en tant que cette espèce y a sa place, n'y fait effet de rien d'autre que de la structure dont se motive cette incidence du réel.

Tout ce qui en parest d'un semblant de communication est toujours rêve, lapsus ou joke.

Rien à faire donc avec ce qui s' imagine et se confirme en bien des points d'un langage animal.

Le réel là n'est pas à écarter d'une communication univoque dont aussi bien les animaux, à nous donner le modèle, nous feraient leurs dauphins : une fonction de code s'y exerce par où se fait la néguentropie de résultats d'observation. Bien plus, des conduites vitales s'y organisent de symboles en tout semblables aux nôtres (érection d'un objet au rang de signifiant du maître dans l'ordre du vol de migration, symbolisme de la parade tant amoureuse que du combat, signaux de travail, marques du territoire), à ceci près que ces symboles ne sont jamais équivoques.

⁽⁴⁸⁾ Ces équivoques dont s'inscrit l'à-côté d'une énonciation, se concentrent de trois points-nœuds où l'on remarquera non seulement la présence de l'impair (plus haut jugé indispensable), mais qu'aucun ne s'y imposant comme le premier, l'ordre dont nous allons les exposer s'y maintient et d'une double boucle plutôt que d'un seul tour.

Je commence par l'homophonie, – d'où l'orthographe dépend. Que dans la langue qui est la mienne, comme j'en ai joué plus haut, *deux* soit équivoque à *d'eux*, garde trace de ce jeu de l'âme par quoi faire d'eux deux-ensemble trouve sa limite à « faire deux » d'eux.

On en trouve d'autres dans ce texte, du *parêtre* au *s'emblant*.

Je tiens que tous les coups sont là permis pour la raison que quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent. Sauf à ce que les poètes en fassent calcul et que le psychanalyste s'en serve là où il convient.

Où c'est convenable pour sa fin : soit pour, de son dire qui en rescinde le sujet, renouveler l'application qui s'en représente sur le tore, sur le tore dont consiste le désir propre à l'insistance de sa demande.

Si une gonfle imaginaire peut ici aider à la transfinitisation phallique, rappelons pourtant que la coupure ne fonctionne pas moins à porter sur ce *chiffonné*, dont au dessin girafoïde du petit Hans j'ai fait gloire en son temps.

Car l'interprétation se seconde ici de la grammaire. À quoi, dans ce cas comme dans les autres, Freud ne se prive pas de recourir. Je ne reviens pas ici sur ce que je souligne de cette pratique avouée en maints exemples.

Je relève seulement que c'est là ce que les analystes imputent pudiquement à Freud d'un glissement dans l'endoctrinement. Ce à des dates (*cf.* celle de l'homme aux rats) où il n'a pas plus d'arrière-monde à leur proposer que le système X en proie à des « incitations internes ».

Ainsi les analystes qui se cramponnent au garde-fou de la « psychologie générale », ne sont même pas capables de lire, dans ces cas éclatants, que Freud fait aux sujets « répéter leur leçon », dans leur grammaire.

À ceci près qu'il nous répète que, du dit de chacun d'eux, nous ⁽⁴⁹⁾ devons être prêts à réviser les « parties du discours » que nous avons cru pouvoir retenir des précédents.

Bien sûr est-ce là ce que les linguistes se proposent comme idéal, mais si la langue anglaise parest propice à Chomsky, j'ai marqué que ma première phrase s'inscrit en faux d'une équivoque contre son arbre transformationnel.

« Je ne te le fais pas dire ». N'est-ce pas là le minimum de l'intervention interprétative ? Mais ce n'est pas son sens qui importe dans la formule que la langue dont j'use ici permet d'en donner, c'est que l'amorphologie d'un langage ouvre l'équivoque entre « Tu l'as dit » et « Je le prends d'autant moins à ma charge que, chose pareille, je ne te l'ai par quiconque fait dire ».

Chiffre 3 maintenant : c'est la logique, sans laquelle l'interprétation serait imbécile, les premiers à s'en servir étant bien entendu ceux qui, pour de l'inconscient transcendantaliser l'existence, s'arment du propos de Freud qu'il soit insensible à la contradiction.

Il ne leur est sans doute pas encore parvenu que plus d'une logique s'est prévalu de s'interdire ce fondement, et de n'en pas moins rester « formalisée », ce qui veut dire propre au mathème.

Qui reprocherait à Freud un tel effet d'obscurantisme et les nuées de ténèbres qu'il a aussitôt, de Jung à Abraham, accumulées à lui répondre ? – Certes pas moi qui ai aussi, à cet endroit (de mon envers), quelques responsabilités.

Je rappellerai seulement qu'aucune élaboration logique, ce à partir d'avant Socrate et d'ailleurs que de notre tradition, n'a jamais procédé que d'un noyau de paradoxes, – pour se servir du terme, recevable partout, dont nous désignons les équivoques qui se situent de ce point qui, pour venir ici en tiers, est aussi bien premier ou second.

À qui échoué-je cette année de faire sentir que le bain de Jouvence dont le mathème dit logique a retrouvé pour nous sa prise et sa vigueur, ce sont ces paradoxes pas seulement rafraîchis d'être promus en de nouveaux termes par un Russell, mais encore inédits de provenir du dire de Cantor ?

Irai-je à parler de la « pulsion génitale » comme du cata-logue des pulsions pré-génitales en tant qu'elles ne se contiennent pas elles-mêmes, mais qu'elles ont leur cause ailleurs, soit dans cet Autre à quoi la « génitalité » n'a accès qu'à ce qu'il prenne « barre »⁽⁵⁰⁾ sur elle de la division qui s'effectue de son passage au signifiant majeur, le phallus ?

Et pour le transfini de la demande, soit la ré-pétition, reviendrai-je sur ce qu'elle n'a d'autre horizon que de donner corps à ce que le deux ne soit pas moins qu'elle inaccessible à seulement partir de l'un qui ne serait pas celui de l'ensemble vide ?

Je veux ici marquer qu'il n'y a là que recueil, – sans cesse alimenté du témoignage que m'en donnent ceux-là bien sûr dont j'ouvre l'oreille –, recueil de ce que chacun peut aussi bien que moi et eux tenir de la bouche même des analysants pour peu qu'il se soit autorisé à prendre la place de l'analyste.

Que la pratique avec les ans m'ait permis d'en faire dits et redits, édits, dédits, c'est bien la bulle dont tous les hommes se font la place qu'ils méritent dans d'autres discours que celui que je propose.

À s'y faire d'race guidants à qui s'en remettent des guidés, pédants... (cf. plus haut).

Au contraire dans l'accession au lieu d'où se profère ce que j'énonce, la condition tenue d'origine pour première, c'est d'être l'analysé, soit ce qui résulte de l'analysant.

Encore me faut-il pour m'y maintenir au vif de ce qui m'y autorise, ce procès toujours le recommencer.

Où se saisit que mon discours est par rapport aux autres à contrepente, ai-je dit déjà, et se confirme mon exigence de la double boucle pour que l'ensemble s'en ferme.

Ceci autour d'un trou de ce réel dont s'annonce ce dont après-coup il n'y a pas de plume qui ne se trouve témoigner : qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Ainsi s'explique ce midire dont nous venons à bout, celui par quoi *la* femme de toujours serait leurre de vérité. Fasse le ciel enfin rompu de la voie que vous ouvrons lactée, que certaines de n'être pastoutes, pour l'hommodit en viennent à faire l'heure du réel. Ce qui ne serait pas forcément plus désagréable qu'avant.

Ça ne sera pas un progrès, puisqu'il n'y en a pas qui ne fasse regret, regret d'une perte. Mais qu'on en *rie*, la langue que je sers s'y trouverait refaire le joke de Démocrite sur le μηδεν: à l'extraire par chute du μη de la (négation) du rien qui semble l'appeler, telle notre bande le fait d'elle-même à sa rescousse.

⁽⁵¹⁾Démocrite en effet nous fit cadeau de l'□τομοω, du réel radical, à en élider le pas », μ→, mais dans sa subjonctivité, soit ce modal dont la demande refait la considération. Moyennant quoi le δῖν fut bien le passager clandestin dont le clam fait maintenant notre destin.

Pas plus matérialiste en cela que n'importe qui de sensé, que moi ou que Marx par exemple. Pour Freud je n'en jurerais pas : qui sait la graine de mots ravis qui a pu lever dans son âme d'un pays où la Kabbale cheminait.

À toute matière, il faut beaucoup d'esprit, et de son cru, car sans cela d'où lui viendrait-il ? C'est ce que Freud a senti, mais non sans le regret dont je parlais plus haut.

Je ne déteste donc pas du tout certains symptômes, liés à l'intolérable de la vérité freudienne.

Ils la confirment, et même à croire prendre force de moi. Pour reprendre une ironie de Poincaré sur Cantor, mon discours n'est pas stérile, il engendre l'antinomie, et même mieux : il se démontre pouvoir se soutenir même de la psychose.

Plus heureux que Freud qui, pour en aborder la structure, a dû recourir à l'épave des mémoires d'un défunt, c'est d'une reprise de ma parole que naît mon Schreber (et même ici biprésident, aigle à deux têtes).

Mauvaise lecture de mon discours sans doute, c'en est une bonne : c'est le cas de toutes : à l'usage. Qu'un analysant en arrive tout animé à sa séance, suffit pour qu'il enchaîne tout droit sur sa matière œdipienne, – comme de partout m'en revient le rapport.

Évidemment mon discours n'a pas toujours des rejets aussi heureux. Pour le prendre sous l'angle de l'« influence » chère aux thèses universitaires, cela semble pouvoir aller assez loin, au regard notamment d'un tourbillon de sémantophilie dont on le tiendrait pour précédent, alors d'une forte priorité c'est ce que je centrerais du mot-valise... On movalise depuis un moment à perte de vue et ce n'est hélas ! pas sans m'en devoir un bout.

Je ne m'en console ni ne m'en désole. C'est moins déshonorant pour le discours analytique que ce qui se produit de la formation des sociétés de ce nom. Là, c'est de tradition le philistinisme qui donne le ton, et les récentes sorties contre les sursauts de la jeunesse ne font rien de plus que s'y conformer.

⁽⁵²⁾Ce que je dénonce, c'est que tout est bon aux analystes de cette filière pour se défiler d'un défi dont je tiens qu'ils prennent existence, – car c'est là fait de structure à les déterminer.

Le défi, je le dénote de l'abjection. On sait que le terme d'absolu a hanté le savoir et le pouvoir, – dérisoirement il faut le dire : là semblait-il, restait espoir, que les saints ailleurs représentaient. Il faut en déchanter. L'analyste déclare forfait.

Quant à l'amour dont le surréalisme voudrait que les mots le fassent, est-ce à dire que ça en reste là ? Il est étrange que ce que l'analyse y démontre de recel, n'y ait pas fait jaillir ressource de semblant.

Pour terminer selon le conseil de Fenouillard concernant la limite, je salue Henri-Rousselle dont à prendre ici occasion, je n'oublie pas qu'il m'offre lieu à, ce jeu du dit au dire, en faire démonstration clinique. Où mieux ai-je fait sentir qu'à l'impossible à dire se mesure le réel – dans la pratique ?
et date la chose de :

BELOEIL, le 14 juillet 72

Beloeil où l'on peut penser que Charles 1^{er} quoique pas de ma ligne, m'a fait défaut, mais non, qu'on le sache, Coco, forcément Beloeil, d'habiter l'auberge voisine, soit l'ara tricolore que sans avoir à explorer son sexe, j'ai dû classer comme hétéro –, de ce qu'on le dise être parlant.

Paru dans les Lettres de l'École freudienne, 1973, n° 11, pp. 2-3

(2)[...]

Docteur LACAN – Je voudrais dire ce petit mot aux gens qui, ici sont les gens de l'École.

Il est certain qu'avec le nombre, l'assistance que nous avons, puisque ceux qui ne sont pas de l'École ne sont ⁽³⁾là que pour savoir ce qui se fait à l'École – car n'oublions pas ce que veulent dire ces journées – ces Journées c'est la première manifestation d'une école qui, après tout, n'existe que de cette année – cette année il s'est produit un certain mouvement de précipitation des choses et notamment du travail à l'École – c'est un devoir pour ceux qui représentent, de quelque façon que ce soit, ce qui s'est passé à l'École, de le sortir, de le manifester ici.

Donc, tout à fait indépendamment des interventions ou des communications déjà annoncées, il faut que chaque groupe se sente vraiment appelé, sinon vraiment à se manifester dans toute la portée de ce qu'il a fait, du moins à répondre à l'attente de ces gens qui viennent pour savoir ce qui peut bien se faire à l'École freudienne de Paris.

En d'autres termes, c'est à vous qu'est la parole, à ceux qui, répartis dans cette Assemblée sont de l'École freudienne.

Tachez de leur faire sentir que ce n'est pas de la théorie.

Intervention sur l'exposé de C. Conté : « Sur le mode de présence des pulsions partielles dans la cure ». Journée d'étude de l'École freudienne de Paris, parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1973, n° 11, pp. 22-24.

Exposé [...]

⁽²²⁾ Docteur LACAN – Je voudrais, je ne dirais pas intervenir mais envoyer un appel à cette assemblée. Conté vient de faire quelque chose qu'il a cru devoir lui-même décrire ou poser comme une réflexion, une reprise, une preuve en somme de la maîtrise qu'il a prise de ce que j'ai énoncé, tout spécialement de la pulsion, dans mon séminaire de 1964, soit le premier que j'ai fait à l'École Normale.

Je ne peux que le remercier et le féliciter de l'exactitude justement que je pourrais appeler topologique de la suite qu'il donne à la structure même de ce que comportait mon dire sur la pulsion ; on ne pouvait pas mieux faire.

C'est bien entendu fait pour que s'élèvent des questions justement de la part de ceux qui peuvent à tel ou tel endroit avoir tiqué en trouvant qu'une formule était par exemple dangereuse ou qu'elle faisait question pour la personne, pour l'auditeur auquel je pense.

Ce discours qu'on appelle théorique n'a absolument rien de théorique puisque c'est justement un discours qui met en question la théorie et en particulier la théorie de Freud.

Il est certain que cela se sent, que cette façon de rapporter comme devant s'insérer dans le vivant quelque chose qui ne se situe en fait réellement qu'au niveau d'une pratique, une pratique humaine – qu'est-ce que cela peut avoir à faire d'évoquer le vivant, qu'est-ce que nous en faisons du vivant, dans un cabinet analytique, nous lui foutons bien la paix à son côté de vivant, c'est autre chose, n'est-ce pas cette théorie cela consiste à se rapprocher de la pratique, c'est pour cela que j'ai fait quelque chose qu'on appelle théorie, cela veut dire : essayer de coller à la pratique. Il ne faut pas oublier qu'il ne se passe rien qu'à partir du dire.

Enfin il est évident que bien avant que je fasse ce quart d'année sur la pulsion, puisqu'il y en avait trois autres concepts à agiter, j'étais en fait auparavant allé beaucoup plus loin, naturellement personne ne s'en souvient puisque c'était il y a dix ans, que cela s'appelait le séminaire sur l'identification et que là j'avais donné les bases, comme cela, d'une topologie que justement je travaille maintenant à refaire recirculer dans un article que vous verrez un jour ⁽²³⁾ ou l'autre, cette topologie permettrait évidemment de parler, de coller d'une façon beaucoup plus précise à la pratique ; enfin, ceux qui étaient alors mes auditeurs s'occupaient d'autre chose, pendant que je faisais ce séminaire.

Comme les choses, maintenant, on les reprend au point qui était un point en réalité très en arrière parce que ces choses-là en fin de compte je les ai recommencées devant l'École normale, je les avais dites exactement dix ans avant, c'est le temps qu'il faut sans doute pour que quelque chose passe dans la circulation, il n'y a pas que Conté qui s'est mis à réinterroger ce séminaire de 1964, il y a aussi quelqu'un d'autre qui s'en occupe, qui s'en est même tellement bien occupé que cela va sortir, comme ça, tout cru, le séminaire.

C'est pour cela que je parle, uniquement pour ce que je vais dire maintenant : j'ai pu constater avec regret que dans la sténotypie qu'on a donc faite depuis tant de temps de mes séminaires, qui va enfin servir à quelque chose, dans cette sténotypie manque, quoi ? Je dirai le plus intéressant, à savoir dans un champ qui est celui qui représentait le nouveau lieu où je parlais, à savoir l'École Normale Supérieure, ce qui était le plus intéressant c'était de voir ce que je pouvais bien en penser répondre, m'interpeller, les gens qui étaient là à la porte, en quelque sorte aspirés par la présence de mon séminaire, aspirés à y venir, à écouter, à ricaner, parce que c'était un peu inhabituel, malgré tout, ce que je disais pour eux, étant donné ce qu'on dit d'abord de la psychanalyse, et puis à me poser des questions dont il est assez curieux, en fin de compte – cela a été curieux pour eux en tout cas qu'ils me reçoivent à l'examen, si je puis dire.

À la façon dont j'ai répondu à leurs questions ils ont vu que ce n'était pas si con que ça.

Comme je n'ai pas dans la sténotypie la note de ces premiers dialogues, cela se passait du côté, je crois, de mon séminaire numéro 2, de cette année-là, cela devait être à la fin de

janvier, ou même du séminaire peut-être un peu plus loin mais pas beaucoup plus loin, en d'autres termes, les premières questions qu'on m'a posées qui étaient ce qui, moi, m'avait intéressé le plus, et en tout cas, c'est ce qui avait ⁽²⁴⁾emporté le morceau, ces premières questions avaient paru être du superflu à la sténotypiste.

Alors je fais un appel puisque c'est une chance que j'ai là d'avoir un certain nombre de personnes dont il n'est pas impensable qu'elles aient été présentes au séminaire de 1964, elles ne sont pas toutes mortes depuis, il en reste, il en reste même beaucoup, et il n'est pas exclu qu'elles soient présentes, si quelqu'un pouvait avoir pris des notes et les retrouver, avoir pris des notes de ces premières questions qui m'ont été posées en 1964, à l'École Normale Supérieure, ces personnes je leur serais très reconnaissant de me les apporter.

Intervention au cours d'une table ronde réunie autour de J. Clavreul (après midi). Journée d'étude de l'École freudienne de Paris, parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1973, n°11, pp. 213-230.

[...]

⁽²¹³⁾[...] M. DIDIER – Je répondrai en même temps à une autre question : je ne crois pas avoir employé le mot « dérisoire » ou si je l'ai employé, c'est vraiment pour essayer d'établir un contraste ⁽²¹⁴⁾entre l'importance d'un symptôme et un fait qui peut paraître minime de l'extérieur.

M. LACAN – Vous avez dit « dérisoire » parce que la salle a ri. C'est tout !

M. DIDIER – Mais ce grain de sable, bien sûr, est métaphorique, il n'a rien de dérisoire. C'est même quelque chose de plutôt dramatique.

Ce sur quoi j'ai voulu insister, c'est que tant qu'un sujet pouvant souffrir d'un symptôme névrotique, même cruellement, il pourra envisager l'analyse, en se disant « quand même, ça me ferait du bien, ça serait pas mal, mais enfin, je n'ai pas le temps... » tandis que, par opposition, cette métaphore du petit « grain de sable », introduit qu'il n'est même plus question de se poser la question : il n'est plus libre du tout de choisir ou de ne pas choisir.

J'ai pris cet exemple là ; il y en aurait d'autres, peut-être plus forts, à citer. J'en ai un en tête qui me paraît très significatif aussi : c'est un ami analyste qui m'a raconté ce fragment d'analyse d'un pervers et de la façon dont ce pervers est entré en analyse : ce monsieur était un prêtre dont la perversion consistait à aller voir des prostituées et, après la consommation de la situation, de dire à la jeune personne : « Est-ce que tu sais avec qui tu viens de faire l'amour ? Avec un curé ». Et tout son plaisir lui était procuré par la tête que faisait, à ce moment-là, la dame, parce qu'il faut croire que c'est un milieu dans lequel un curé, c'est important, voire sérieux.

Un jour, il répétait son machin, et après avoir dit à la jeune personne : « avec un curé ! » elle lui a répondu : « Mon pauvre vieux ! ». Il est sorti dans un état d'angoisse indescriptible, et il n'a pas eu le choix de ne pas courir chez un psychanalyste ! (Rires).

Ce qu'il a vécu à ce moment-là n'avait rien de dérisoire, c'était très grave pour lui. Alors le problème qu'on se posait, au niveau d'opposer des diagnostics de structure avec ce que métaphoriquement on a appelé grain de sable, c'est : est-ce qu'on ne pourrait pas penser que, dans les entretiens préliminaires, quand ⁽²¹⁵⁾cette situation n'existe pas, on a à essayer d'utiliser les entretiens préliminaires, éventuellement de les multiplier, pourquoi pas, pour arriver à créer cet instant où vraiment les choses ne tiennent plus en place.

M. LACAN – Dans un cas comme dans l'autre, dans vos deux exemples, il s'agit à proprement parler de faits de structure. D'ailleurs certains vous l'ont indiqué. Ça peut même se préciser d'une façon tout à fait étroite. Ce sont des faits de structure. Il y a en effet une structure exigible – pas exigible comme limite, mais une structure exigible au sens que c'est la plus souhaitable pour déclencher une analyse.

[...]

⁽²²⁹⁾[...] M. BENOIT – Je pense qu'il y a quelque chose d'autre, quelque chose de plus à propos de la médecine. Ce passage que vous avez pointé du discours du maître, c'est le diagnostic, l'examen si je vous ai bien compris. Et le traitement, c'est le discours universitaire.

Ça, bien sûr, c'est vrai, pour le médecin, en tout cas pour le médecin moderne, pour l'idéologie médicale moderne. Mais si on voit les choses du côté du patient, le traitement ne fonctionne pas du tout comme ça. Ou en tout cas très souvent ne fonctionne pas du tout comme ça.

Par exemple, lorsque le traitement prend la forme d'un médicament ; le médicament va fonctionner chez le patient – ou peut fonctionner – tout à fait autrement que ce que d'après son savoir pense le « maître » qui l'a prescrit.

On pourrait développer cela : comme ça fonctionne, un médicament ? Je ne veux pas m'étendre. Mais prenez par exemple un des plus courants, l'aspirine – aspirer, aspiration. L'aspirine d'ailleurs, bien des gens y aspirent et se la prescrivent à eux-mêmes ⁽²³⁰⁾sans passer par le savoir et la prescription du médecin (la preuve, c'est que l'aspirine sous sa forme la plus commune originelle, l'aspirine Usines du Rhône, n'est pas remboursée par la Sécurité Sociale). Ils se la prescrivent d'après une *croyance* intime à son effet. Même lorsque un médicament est consommé sur prescription il se passe souvent quelque chose, comme une vacillation qui fait que ses *vertus* éprouvées, supposées, espérées ou craintes peuvent l'emporter sur ses *propriétés* pharmacologiques. C'est très important dans la pratique médicale

la plus courante, cela explique comment la thérapeutique médicale échappe si fréquemment aussi bien à ce que vous avez pointé comme le discours du maître que comme le discours universitaire.

Pour conclure, un petit exemple à cause du mot qu'il va me permettre de faire. Supposez un médecin qui fonctionne avec un pendule – ça existe – et que pour lui, le traitement soit ensuite de faire des « passes » magnétiques au-dessus du patient. Je vous assure, qu'il arrive que ça fonctionne très bien ! Qu'est-ce qui se passe ? Et qu'est-ce qui passe ?

M. LACAN – M. Benoît vous rappelle que c'est la dimension sacrale. Il est effectif, comme il l'a dit aussi, que le médecin moderne se situe là où vous l'avez dit.

[...]

Interventions sur l'exposé de M. Safouan : La fonction du père réel, aux Journées d'étude de l'École freudienne de Paris, parues dans les Lettres de l'École freudienne, n° 11, pp. 137-144.

Exposé [...]

⁽¹³⁶⁾M. SAFOUAN – [...] Je ne laisserai pas ces développements sans lever une équivoque. Je veux dire par là qu'il n'y a aucune commune mesure entre le père réel en tant qu'il se rehausse de l'effet métaphorique que nous avons isolé comme père imaginaire, et la sorte de maîtrise qui apparaît réalisée chez un père pour qui la loi est comme une lettre morte, ce qui aboutit à sa forclusion chez l'enfant.

La distinction entre les deux peut s'exprimer à l'aide d'un jeu de mots, que je trouve particulièrement joli, du Dr. Lacan, à savoir que l'un, le père imaginaire, le père réel en tant qu'il se rehausse de ce prestige, fait figure de chef, alors que l'autre c'est la figure du « méchef ».

(Peut-être que j'ai mis dans le français ce qui n'y est pas ; à votre réaction je l'ai senti. *Mischief* en anglais...)

⁽¹³⁷⁾M. LACAN – Méchef existe en français.

[...]

⁽¹³⁹⁾[...] M. LACAN – Cher Safouan, certains ont été déçus parce que ça ne faisait pas assez congrès. Vous voyez ce que ça fait quand ça fait congrès. Enregistrons les effets ordinaires du congrès, et passons à la suite, puisqu'aujourd'hui ça revient au congrès !

M. LEMOINE – Je voudrais poser une question à Safouan. C'est à propos de la psychose, et à propos de cette synchronie de signifiants qui sont des signifiants sans lettre (ça peut être écrit de deux façons, d'ailleurs : soit « sans lettre » soit « sans l'être »).

Néanmoins, est-ce que tu veux dire par là que c'est justement des signifiants sans le support matériel de la lettre ?

M. SAFOUAN – Non. À première vue, on chancelle quand on voit le fonctionnement de ce Nom-du-Père à l'état refoulé, et surtout qu'à sa place il y a un trou. Alors dans la mesure où, au niveau de l'énonciation, le lieu de l'Autre est un lieu où une synchronie signifiante, où les signifiants se maintiennent sans support matériel, ce qui est inconcevable, mais en même temps, s'il y a un appel, ça doit se diriger vers quelque chose, alors, pour résoudre ce paradoxe, je parlais de l'homologie entre le Nom-du-Père comme signifiant dans lequel notre être est intéressé, avec la distinction du Dr. Lacan entre désir et demande. Il y aura donc un niveau (et c'est pour cela ⁽¹⁴⁰⁾que je me suis référé au graphe) où le Nom-du-Père est inarticulable. Donc c'est un signifiant qui a son support matériel, bel et bien, mais qui, du fait même qu'il est articulé, devient inarticulable selon une déduction qu'il n'y a pas lieu de répéter.

M. LEMOINE – À quel endroit tu le mets dans le graphe ?

M. SAFOUAN – C'est la déduction qu'on trouve par exemple dans « la Signification du Phallus » que j'ai d'ailleurs commentée à un moment donné, où Lacan insiste sur le moment de la disparition de la particularité au niveau du refoulement primaire. Donc c'est un signifiant bel et bien sans support matériel, mais il y a nécessité à ce qu'il soit inarticulable.

Mme AUBRY – C'est la lettre sans signifiant.

M. LACAN – C'est une des significations du S(A). C'est à ce niveau-là qu'il n'est pas articulable. Ça n'empêche pas qu'il le soit à la barre du dessous. C'est ce qui dénonce également l'inanité du terme « agencement collectif de l'énonciation ».

M. SAFOUAN – Avec l'exemple que j'ai donné de cet homme qui rêve de Goya, on ne peut pas mieux montrer comment vraiment le sujet, au moment où il parle, ne peut pas dire de quel père il parle, le réel ou l'imaginaire. S'il fait un tel rêve ou tout cela se signifie, où son rapport refoulé au père réel revient. C'est justement de la fonction paternelle.

M. LEMOINE – C'est le père du trou, moi, qui m'intéresse.

M. SAFOUAN – Je me suis exprimé encore d'une autre façon. Je ne peux que vous rappeler ce que j'ai dit, à savoir qu'il prononce le mot, il dit « mon père » dans un laissé-en-plan assez tragique. Mais la question n'est pas là ; et là le mot est dit « mon père ». Mais qu'est-ce qui le retient (c'est à ce niveau-là) de s'offrir à la jouissance de ce père ?

M. LACAN – Quand nous parlons, ce qui me frappe, c'est comment le mot « trou » est sorti même par une sorte de nécessité, même dans des témoignages de certaines personnes qui font partie de cette partie de l'assistance dont je parlais ⁽¹⁴¹⁾ tout à l'heure, celles qui étaient déçues, le mot « trou » est sorti à un niveau tout à fait naïf. C'est assez frappant.

Il faut remarquer quand même qu'il faut se garder de faire de ce trou une image de rupture, une crevasse de surface, alors que ce que j'ai dit déjà depuis dix ans, en essayant d'articuler la névrose et particulièrement de figurer la différence de la demande et du désir dans la topologie du tore, il est bien évident que, dans le tore, ce qui fonctionne comme structure du tore, c'est quelque chose qui précisément vient de ce qu'à la surface, il n'y a pas de trou, mais que par contre il en résulte qu'il y ait un type de coupures fermées qui n'ont absolument rien à faire avec la coupure fermée sur la sphère.

Vous y voyez encore la preuve qu'il n'y a pas d'agencement collectif de l'énonciation.

En guise de conclusion de ces journées⁵⁰⁵, je dirai peu de choses, parce que je trouve qu'il est temps de vous renvoyer à vos chères études !

La première, c'est que j'ai mis longtemps à obtenir qu'il y ait un certain nombre de gens qui rentrent dans ce par quoi j'essaye, en somme, de contribuer au maintien du discours analytique, en montrant combien facilement il oblique, il dévie, il se résout dans d'autres discours. Tout ça est évidemment lié au fait que, s'il est particulièrement intenable, c'est précisément pour la même raison qui a provoqué sa nécessité, à savoir quelque chose d'encore plus intenable dans ce qui constitue le discours où nous sommes tous pris. Nous y sommes tous pris, c'est un fait historique, ce n'est pas moi qui ai à le démontrer. Ça me semble avoir été fait. Ça s'appelle le discours capitaliste.

C'est là où s'avère qu'on ne peut pas dire n'importe quoi. C'est là ce que le discours analytique est chargé de suivre, là où s'en montrent les méfaits.

⁽¹⁴²⁾ Il est certain que, bien sûr, cette contribution si elle a mis si longtemps à se peupler de gens qui en prennent la veine, c'est très évidemment les analystes eux-mêmes qui l'ont empêchée, parce que comme cette position est intenable, ils ont essayé de se la rendre plus commode. Et la meilleure façon, c'était d'empêcher que puisse entrer dans ce discours auquel je pense avoir pu enfin apporter ma contribution, d'empêcher d'y entrer ce que malheureusement, au niveau de Freud, on n'appelle que trop dédaigneusement la foule. Disons que les circonstances m'ont servi. Je veux dire que, plus on me repoussait du discours analytique, plus après tout mon discours était repris à un autre niveau. C'est bien ça dont témoignent les jours précédents et qui fait que pour moi, la plus grande satisfaction que j'ai tirée de ces journées, c'est de voir quand quelqu'un – ce n'est pas pour élire spécialement une personne entre toutes, j'ai les plus grands compliments à faire (je les ai adressés directement, à qui il me semblait le devoir faire à quelques-unes des personnes qui ont parlé dans ces deux dernières journées – mais quand j'entendais ce matin la gentille Lydie Tordo (je peux bien avoir des mouvements, moi aussi !) c'est vraiment le moment où elle m'a fait rire ; ce qu'elle disait n'était pas spécialement rigolo ; c'est ponctué de « hein ? hein ? »... Mais enfin c'est un amour, pour dire le mot qu'elle m'inspirait ! Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qu'elle a senti au niveau de cet enfant votif, de cet enfant qui vient là à la place des vacances escomptées, et qu'est-ce que c'est là que le désir dans son rapport avec l'attente, et qu'est-ce qu'elle fait, elle, comme a dit quelqu'un d'autre encore : « de quoi je m'occupe ! » tout ça, c'est certain qu'elle l'aurait dit exactement de la même façon si je n'avais jamais rien dit. Seulement ça n'aurait pas été entendu, tout simplement.

⁵⁰⁵, Texte non relu par l'auteur.

De même que toute une partie de ce que nous disent ceux que quelqu'un a regretté qu'on appelle les patients, c'est vrai, après tout, pourquoi est-ce qu'on ne les appellerait pas au départ les consultants ? Ce seraient eux les consultants, vous êtes le consulté, vous, cher Pierre Benoît ; il faut un peu comme ça de temps en temps relustrer l'emploi des termes ! – enfin, Lydie Tordo voilà que ça prend place, rien de plus ; elle ne parlait pas Lacan ; mais ça se trouve se loger d'une façon telle que comme c'est les autres, ceux qui n'ont pas moufté ici, c'est eux qui sont, comme ça, peu à peu marqués du discours Lacan, alors les autres l'ont entendue, c'est-à-dire qu'on lui a donné l'attention qu'elle méritait.

⁽¹⁴³⁾De sorte qu'en somme, moi, ce dont je suis le plus content, c'est des deux jours précédents. Ce qui a été dit aujourd'hui était évidemment absolument formidable, mais vous voyez comme vous y avez répondu : « en gardant de Conrart le silence prudent ». Mais c'est simplement une conséquence de ceci qu'il n'y a pas d'agencement collectif de l'énonciation. Quant un est là au niveau d'une énonciation suffisante, les autres n'ont qu'à la boucler ! À la boucler dans tous les sens du terme, la double boucle du sujet. Ça ne veut pas dire qu'ils n'ont rien entendu ; c'est plutôt le contraire !

Ceci dit, après avoir eu comme ça un petit contentement (il a fallu que je l'attende ! mais je suis patient. C'est moi le patient !) je dirai que la chose qui m'intéresse, qui m'intéresse vraiment, c'est qu'après avoir donné ce témoignage modique, et même incommode pour certains, de ce qui résulte de ce que j'ai attendu aussi très longtemps, à savoir que l'École, il y ait un lieu pour ça ; c'est la condition de l'existence d'une École ; jusque là, c'était une *antécole*, une antichambre ; j'aurai fait longtemps antichambre !... Alors ce qui m'intéresse, c'est ça, ce qui va résulter dans l'École, et c'est ce que j'attends, et c'est en quoi je fais appel à ceux ici qui la fréquentent, lui donnent sa raison d'être, c'est de voir ce qui en sortira comme propositions (il faudrait quand même que ce ne soit pas toujours moi qui les fasse, les propositions), comme propositions au moins pour ceci, au niveau d'une prise dans la structure ; la structure qui implique cette école, puisqu'elle a été faite pour ça, pour être dans le courant d'air de la structure ; les propositions qui pourraient en résulter pour de futures journées, dont je préférerais qu'elles n'aient pas toutes l'apparence d'un congrès. Comme me le disait quelqu'un hier soir, la seule vue de 400 fauteuils rouges et d'une tribune suffit à lui inspirer le découragement ! Ça ne veut pas dire du tout forcément qu'il faille s'en passer et que tout s'arrangerait, comme le disent les gens formés dans la pratique du groupe, pour que tout le monde soit content (moi, je n'en ai jamais vu aucunement la nécessité, puisqu'en vérité personne ne l'est jamais) pour que tout le monde soit content, il paraît qu'il faudrait faire des petits groupes. Ça a aussi des conséquences, conséquences qui peuvent être justement que viennent à dominer les fonctions de groupe.

Les fonctions de groupe, c'est tout à fait clair, elles n'ont rien à faire avec la structure ; elles ont à faire avec l'imaginaire, comme le démontre toute pratique de groupe, à quelque niveau et de quelque côté qu'elle nous vienne et qu'on l'épingle de ce terme.

⁽¹⁴⁴⁾Une des preuves les plus certaines, c'est que ce matin, nous avons été réduits à entendre ici portée à cette tribune une répétition pure et simple, et une répétition non seulement agrégée mais qui dans certains cas y perdait certaines de ses articulations essentielles, de ce qui avait été produit au niveau de ces petites salles réservées – mythiquement – au fonctionnement des groupes que, dans l'occasion, on ne sait pas pourquoi, on appelle petits, pourquoi seraient-ils plus petits que ce qui se passe dans une grande salle, sous prétexte que la salle est plus petite.

Il faudrait aviser à une meilleure possibilité de publication, de retentissement public, ou de *poubellication* de ce qui se fait dans l'École. En effet, le niveau où nous avons porté ces journées était un niveau public. Ça ne veut pas dire que des réunions à l'intérieur de l'École n'auraient pas pour l'École encore beaucoup plus d'importance.

J'en profite pour signaler qu'il est très important qu'à l'intérieur de l'École – je ne le développerai pas ici puisque nous sommes quasiment au dehors – il se passe quelque chose qui concerne ce qu'on appelle publications, alors précisément que ce n'est pas des

publications ; ce sont des organes à définir comme étant à l'intérieur. Ce qu'on appelle les Lettres, dites freudiennes, il est très important que ça s'accélère, ça se rythme d'une certaine façon dans l'École ; ce n'est pas du tout simplement au niveau de la communication, c'est précisément au niveau de la formation.

Enfin, j'attends de l'intérieur de l'École de tous et de tout un chacun, signe, appel de ce qui a pu lui apparaître dans les collatéraux de ce que je viens de dire.

(Applaudissements)

Présentation de l'exposé de M. Sibony : « L'infini, la castration et la fonction paternelle ». Journée d'étude de l'École freudienne de Paris, parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1973, n° 11, p. 114.

⁽¹¹⁴⁾M. LACAN – Vous allez maintenant entendre M. Sibony pour une communication que je présume importante, sans en connaître encore moi-même les linéaments.
[...]

Dédicace de Jacques Lacan à Ramon Sarró sur un exemplaire des Écrits. Parue, ainsi qu'une lettre que nous présentons ci-dessous, dans Freudiana (publicacion de la Escuela europea de psicoanálisis del campo freudiano, Cataluña, Paidós), 1992, n° 4/5, p. 44.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Au cher, cher, cher de toujours, cher à jamais Ramon Sarró – à tous les siens. À Noemi dont j'attends – l'avenir.

J. Lacan

le 4.X.72

Lettre que Jacques Lacan a adressée à Ramon Sarró,

5, rue de Lille VII°

Littré 30 01

⁽⁴⁴⁾ Cher, cher Ramon,

Des jours ont passé – où j'ai si souvent pensé à vous, à votre élégance, à cette supériorité avec laquelle vous soutenez votre fonction. Éminente : vous maintenez par votre présence, une tradition critique.

J'ai été pendant ce séjour heureux – et que ce soit grâce à vous je n'en doute pas.

Dites-moi ce que je pourrais, à votre groupe, ajouter par quelque appoint.

Tout ce qui se passe à Barcelone m'intéresse désormais. Je ne le savais pas tout de suite. Je le sais un peu plus maintenant.

Dites mes hommages à votre femme et sachez-moi vôtre.

J. Lacan

Ce 26.X.72

Que devient la charmante Florence Chevillard (de Beriàn) ? Elle est *très* remarquable.

Elle ne m'a tenu que les propos les plus pertinents – sur son travail, son enfance, ses enfants.

Elle a le sens des choses.

J.L.

J. Lacan

le 4.X.72

Ce texte est celui de la bande enregistrée de la conférence de Jacques Lacan donnée à la grande rotonde de l'université de Louvain, le 13 octobre 1972. Nous avons cependant noté des différences par rapport à la cassette vidéo que nous avons signalées. Nous utilisons dans ce fichier des notes numérotées (et non avec des astérisques). Paru dans Quarto (supplément belge à La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne), 1981, n° 3, pp. 5-20.

⁽⁵⁾Puisqu'on a eu la bonté de me présenter, je vais entrer dans la difficile tâche de vous faire entendre ce soir, disons, quelque chose. Je serais reconnaissant aux personnes qui sont à la périphérie de me signaler, de la façon qui leur conviendra, si on m'entend bien ; comme je n'aime pas énormément cette sorte d'ustensile, je l'ai mis sous ma cravate. Mais, si par hasard, ça fait un obstacle, ayez la gentillesse de me le dire. On entend ? On n'entend pas ! (rires). Et comme ça, m'entend-on ? Ça va ? Alors la cravate donc était un obstacle. J'ai eu le plaisir tout à l'heure d'avoir en face de moi ce que j'avais demandé, ce que j'avais demandé à J. Schotte et à Vergote, à savoir quelques uns d'entre vous, qui m'ont posé des questions qui, comme je leur ai dit, m'intéressent, m'intéressent beaucoup, m'intéressent beaucoup en ceci que toute question ne se fonde jamais que sur une réponse. C'est certain. On ne se pose de questions que toujours là où on a déjà une⁵⁰⁶ réponse, ce qui a l'air de limiter beaucoup la portée des questions ; néanmoins, c'était pour moi une occasion de mesurer ce qui pour chacun était une⁵⁰⁷ réponse. Évidemment les réponses diffèrent pour chacun. C'est même ce qui fait obstacle à ce que si gentiment on appelle la communication ; enfin je vois que j'ai un auditoire. La communication, voilà des gens sympathiques, la communication, ça fait rire ; et bien c'est pour moi un très vif encouragement ; si vous en êtes déjà là, on va pouvoir avancer un peu, un peu ; vous ne m'en demandez pas plus.

J'ai pris comme ça quelques notes sur un petit papier, lorsque⁵⁰⁸ j'ai terminé avec les 25 ou 30 personnes qui ont eu la gentillesse de répondre à l'invitation de mes hôtes. J'étais tellement content, puisque ça ne m'arrive jamais qu'on m'extraie 25 personnes avant, pour que j'ai une idée avec⁵⁰⁹ qui je vais parler. J'étais tellement content que je suis resté avec eux jusqu'à 6h30 alors que j'étais là depuis 4h et bien entendu ça ne permet pas la préparation de ce que l'on appelle une conférence. Je n'ai jamais eu la moindre intention de vous faire une conférence, mais j'ai un enseignement ; j'ai fait ça pendant, oui pendant très longtemps, enfin, j'ai fait ça pendant 17 ans, et croyez bien que je le prépare ; mais pour en principe venir parler à des personnes qui forcément n'ont de tout ça que cette chose curieuse, enfin, n'est-ce pas, cette chose qui se propage par des voies impersonnelles, qui se propage par des voies imperceptibles, et certainement de moi inconnues, celles qui font que j'ai toujours dû plutôt croire ce qu'on appelle mon audience. Alors après les questions qu'on m'a posées jusqu'ici, je ne pouvais vraiment rien faire que de me dire que j'improviserais, comme on dit, ce qui ne veut rien dire, je n'improviserai pas bien sûr, je n'improviserai pas, quoique j'aie un nombre beaucoup plus considérable que je n'attendais autour de moi, de têtes ; je dis ça parce que je ne vois qu'elles, des têtes. C'est très captivant des têtes. C'est même si captivant que cela vous la tourne souvent. Et bien, vous m'en croirez si vous voulez, je vous laisse libre, à moi cela ne me la tourne pas ; ça ne me la tourne pas parce que je suis un analyste, et que de ce fait, je ne pense pas, pour chacun de vous, que tout passe par là, bien loin de là. Ça n'empêche pas, bien entendu, qu'à cause de certains termes dont je me sers dans de certains milieux qui sont comme par hasard des milieux dits analytiques, ça se dit que je fais une psychanalyse intellectualiste, ⁽⁶⁾ce sous le prétexte que je suis parti, le jour où comme toujours, il se trouvait que je me suis trouvé comme ça hors du champ de ce qu'on appelle la société psychanalytique dite internationale. C'est pas parce que j'en étais sorti, il faut bien savoir ça ; moi je ne suis jamais sorti de l'endroit où j'avais des gens qui

⁵⁰⁶. Lacan dit « la réponse », en accentuant le la.

⁵⁰⁷. idem.

⁵⁰⁸. parce que.

⁵⁰⁹. d'à qui je vais parler.

avaient avec moi une commune expérience ; mais enfin, il se trouve qu'à ce moment-là, c'était le moment de la fondation d'une de ces sociétés filiales qui font la force d'un certain groupement, il s'est trouvé quelqu'un qui avait pensé comme ça, pour des raisons de politique, que c'était pas plus mal quand même à ce moment là de faire qu'on réponde à une demande qui était évidemment celle de la formation analytique. Il s'est trouvé quelqu'un pour agir comme on agit partout enfin c'est-à-dire que si on n'est plus d'accord, on dit « je donne ma démission », alors cette personne que j'aime beaucoup, en fin de compte je l'aime beaucoup, je n'en suis pas fou, mais enfin je l'aime beaucoup, cette personne a donné sa démission de l'internationale ; on ne me l'a pas dit, on a fait ça la veille du jour où on devait se rencontrer avec moi pour fonder un nouveau groupe. Si on me l'avait dit, je lui aurais dit : « consultez les statuts quand même », qu'est-ce que ça a comme conséquence de donner sa démission, ça a toujours des conséquences, il faut savoir lesquelles. Alors il se trouvait qu'à la suite de ça, à un certain congrès de Londres, comme les gens s'étaient comportés loyalement, – je rends justice et hommage à la personne dont je vous parlais –, on n'a plus pu prendre la parole, ce qui est toujours ennuyeux quand il s'agit d'une question en débat. Ça a rendu difficile bien sûr la suite des rapports, surtout quand la même personne qui avait donné sa démission n'a plus eu qu'une hâte, c'était de rentrer au sein de l'Alma Mater internationale. Enfin, tout ça sont des détails.

La chose dont je voudrais ce soir que vous ayez un peu le sentiment, parce que je suppose quand même que, mises à part les personnes qui veulent bien m'accueillir ici, enfin c'est pas le cas de tout le monde, c'est ce que c'est la psychanalyse. Au point où j'en suis, et où vous n'en êtes pas, bien sûr, j'ai appelé ça un discours. Naturellement, il faut savoir ce que j'entends par là, un discours ; ce que j'entends par là c'est ceci : un discours, c'est cette sorte de lien social, c'est ce que nous appellerons d'un commun accord, si vous voulez bien, l'être parlant, ce qui est un pléonasme, n'est-ce pas ? C'est comme parce qu'il est parlant qu'il est être, puisqu'il n'y a d'être que dans le langage. Alors le parlant, – le parlant vous l'êtes tous, enfin du moins je le suppose –, le parlant que vous êtes tous se croit être dans bien des cas, en tout cas dans celui-ci ; il suffit de se croire pour être en quelque façon cet être parlant, généralement classé comme animal, est tout à fait, à juste titre, cet être parlant classé comme animal, il est tout à fait sensible qu'il a des liens sociaux ; en d'autres termes, ce n'est pas sa condition commune de vivre en solitaire. Non seulement ce n'est pas sa condition commune mais en fin de compte, il ne l'est jamais. Néanmoins, il passe son temps à rêver, il pourrait bien l'être, il en résulte de charmants romans comme Robinson Crusoë. Qu'est-ce qui pourrait bien lui arriver s'il était tout seul, ça on ne peut pas dire qu'il n'y aspire pas. Seulement voilà, s'il y a une chose qui est bien claire dans ces sortes de mythes qui rejaillissent toujours, c'est qu'il y a quelque chose en tout cas qui ne l'abandonne pas, c'est justement ça, qu'il soit parlant : quand il est tout seul, il continue à parler ; en d'autres termes, il continue, comme s'exprime notre cher ami Heidegger dont nous parlions tout à l'heure au dîner, il continue d'habiter le langage. Par là il faut tout de même bien que je sonde un peu les choses. Il faut partir de là. Mais quand il est sur une île déserte, il habite le langage et en quelque sorte, ces moindres pensées lui viennent de là ; on aurait bien tort de croire ⁽⁷⁾ que s'il n'y avait pas de langage, il penserait ; c'est pas qu'il pense avec, c'est le langage qui pense ; et puis il en reçoit d'autant plus de choses qu'il y a longtemps qu'il était là-dedans, et c'est pas une raison, parce qu'il a fait un petit naufrage, pour que ça cesse.

Il parlait d'animal, et tout à l'heure, on m'a posé des questions ; je dois dire qu'elles m'ont toutes d'autant plus intéressé, que c'est ce sur quoi j'allais modeler ce que je pouvais avoir à vous dire. On a parlé d'un certain Szondi pour qui j'ai beaucoup d'estime, à part ceci, comme je l'ai bien souligné, ça n'a strictement aucun rapport avec le discours analytique. Le discours analytique fait partie de ceci que nous pouvons savoir en tout cas avec une entière certitude, c'est que le minimum qu'on puisse dire, c'est que tout ce qui

s'édifie entre ces animaux dits humains, est construit, fabriqué, fondé sur le langage ; ça veut pas dire que les autres animaux sociaux, enfin vous en avez bien entendu parler, les fourmis, les abeilles et quelques autres exemples distingués sur lesquels nous sommes penchés comme on dit, sur lesquels nous passons notre temps à nous pencher, nous autres êtres langagiens, ont quelque chose, on ne sait pas quoi d'ailleurs, on en est réduit à dire que c'est l'instinct, quelque chose qui les tient ensemble ; il paraît difficile de ne pas s'apercevoir que ce qui fait que les êtres humains tiennent ensemble eux aussi, ça a rapport avec le langage. J'appelle discours ce quelque chose qui dans le langage se fixe, se cristallise, qui use des ressources du langage qui sont évidemment plus larges, qui ont beaucoup plus de ressources, qui use de ça pour que le lien social entre êtres parlants, ça fonctionne. C'est à la suite de ça que, en parlant de ce à quoi nous avons affaire, j'ai essayé de donner à cette idée une petite cristallisation ; ça m'a permis de distinguer le premier celui qui reste à la base, comme tout le monde vous en connaissez un bout, c'est ce qu'on appelle, enfin ce que j'ai appelé comme ça, mais je ne suis pas le premier, j'avais déjà les voies frayées par un certain nombre de personnes, le discours du maître. Vous voyez où nous en sommes, on appelle ça le discours maître. Maître, c'est-à-dire le magistraire⁵¹⁰, c'est de ça qu'a hérité la langue française. Or, il est clair que ça s'appelait avant, le discours de la domination. Mais les choses avaient déjà glissé, il faut croire, pour qu'on appelle ça le discours du maître ; c'est-à-dire c'est déjà ce qui apparaît dans un titre du nommé St Augustin, le magistraire, de *magistro*. Magistraire, c'est pas rien, c'est ce qu'on appelait jusqu'à un certain moment, le pédant, c'est-à-dire celui à qui le maître confiait ses enfants ; mais maintenant c'est le pédant qui a la magistrature, il faut tenir compte de ça et distinguer quand même par quelque chose ce petit..., dans mes schémas ça fait un quart de tour.

Il est certain que tous ici, tant que vous êtes, vous êtes inclus dans cette seconde sorte de discours. Vous attendez quelque chose d'une accession à cette sorte de pouvoir que confère ce qui a été promu par le quart de tour en question à une certaine place qu'on appelle le savoir. C'est une révolution historique ; non pas du tout bien sûr que je fasse de tout ça des étapes. Effectivement dans le petit peu que nous savons d'histoire, on peut, mais ça vacille, on peut concevoir le moment où le savoir s'est donné le pouvoir ; ça veut dire que si on peut le concevoir, ça veut dire que ce n'était pas ça avant, et en effet le vrai maître, le *dominus*, il a besoin de rien savoir. La seule chose qu'il faut, comme je me suis exprimé comme ça, c'est que ça marche. Celui qui a à savoir quelque chose c'est celui qui est chargé à ce que ça marche, c'est-à-dire ce qu'un certain Hegel a appelé l'esclave. C'est d'ailleurs parmi les esclaves qu'étaient toujours choisis les pédants, parce qu'on savait bien qu'il y avait que là qu'on savait⁽⁸⁾ quelque chose. Et puis ça c'est mis à tourner comme ça doucement, et il est arrivé d'autres choses dont je ne vais pas vous faire le graphique. Par quel bond, par quel saut en sommes-nous à un point où il y a au moins une personne, enfin qui, moi... moi entre autre, mais enfin quand même moi qui comme ça ai fait une petite opération de frayage pour avoir l'idée que c'est à ce rang qu'il faut mettre le discours analytique. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, que le fait que ce petit remue-ménage comme ça qui s'est passé autour de Freud fasse maintenant... que vous soyez là aussi nombreux, et que la psychanalyse, ça vous tracasse, ça vous pose des problèmes, ça vous laisse même dans l'idée qu'il se passe là quelque chose d'important, enfin, auquel on pourrait bien avoir recours quand tout le système, enfin, ça marcherait plus très bien ; comme je disais tout à l'heure, c'est vrai enfin qu'il y a comme ça des petites annonces que ça marche plus très bien. Alors du discours analytique, qu'est-ce que vous pouvez en avoir comme idée ? Je ferai tout à l'heure quand même d'une façon très pertinente enfin parler de ce Szondi comme quelqu'un qui sans doute déjà guidé, frayé par le discours analytique, avait voulu faire une sorte de pont entre ce qui était fomenté dans ce discours et, mon

⁵¹⁰ Lacan l'a-t-il écrit au tableau, ou est-ce le fait du transcripteur ?

Dieu, la condition tout de même fondamentalement animale où en est ce parlant qui se croit être.

J'ai été comme ça un tout petit peu entraîné à faire remarquer que, sur le sujet de la biologie, la psychanalyse enfin, ça n'a pas apporté grand-chose et pourtant ça n'a que ça à la bouche : les pulsions de vie enfin et « je te glougloute », les pulsions de mort. Enfin il vous en est un tout petit peu parvenu quelque chose, oui ou non ?, parce que sans ça je passe, oui ou non, plutôt oui ou plutôt non. Ah ! il faut se méfier de tout ce bavardage (applaudissements). Un tout petit peu de sérieux !... La mort est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir bien sûr ; ça vous soutient. Si vous n'y croyez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? Si on n'était pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira, est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ; néanmoins ce n'est qu'un acte de foi ; le comble du comble, c'est que vous n'en êtes pas sûr. Pourquoi est-ce qu'il en aura pas un ou une qui vivrait jusqu'à 150 ans, mais enfin quand même, c'est là que la foi reprend sa force. Alors, au milieu de ça, vous savez ce que je vous dis là moi, c'est parce que j'ai vu ça, il y a une de mes patientes (il y a très longtemps de sorte qu'elle n'en entendra plus parler, sans ça je ne raconterais pas son histoire) elle a rêvé un jour comme ça que l'existence rejaillirait toujours d'elle-même, le rêve pascalien, une infinité de vies se succédant à elles-mêmes sans fin possible, s'est réveillée presque folle. Elle m'a raconté ça ; bien sûr je ne trouvais pas ça drôle. Seulement voilà, la vie, ça c'est du solide, ce sur quoi nous vivons justement. Dans la vie, dès qu'on commence à en parler comme telle, la vie bien sûr, nous vivons, c'est pas douteux, on s'en aperçoit même à chaque instant ; souvent il s'agit de la penser, prendre la vie comme concept ; alors là, on se met tous à l'abri tous ensemble pour se réchauffer avec un certain nombre de bestioles qui nous réchauffent naturellement d'autant mieux que pour ce qui est de notre vie à nous, on n'a aucune espèce d'idée de ce que c'est. Dieu merci, c'est le cas de le dire, il nous a pas laissé tout seul ! Depuis le début, depuis la Genèse, il y avait d'innombrables animaux. Que ce soit ça qui fasse la vie ça, ça a la plus grande vraisemblance, c'est ce qui nous est commun avec les petits animaux.

Première approximation, c'est beau la vie comme vous savez ça remue, c'est chaleureux enfin, c'est sensible enfin, c'est bouleversant. Alors on commence à penser, on pense, Dieu sait pourquoi, que ça se conserve la vie ; c'est ⁽⁹⁾ quand même un signe enfin que là quelque chose passe d'un peu plus sérieux. Pour que ça dure, il faut que ça se conserve, ça fait ce qu'il faut pour se conserver, ce qui commence à compliquer un petit peu plus les choses. Ce qui est très sérieux, enfin je vous dis ça parce que je voudrais quand même essayer de décanter un peu ce qui vous parvient de la psychanalyse, qui bien sûr enfin n'est pas tellement collée à cette bêtise. Il suffit comme ça d'un tout petit peu de jugeote, n'est-ce pas, pour s'apercevoir que c'est pas du tout ça, la vie c'est pas du tout forcément ce qui remue, ni ce qui est chatouilleux, ni ce qui fait ce qu'il faut pour se conserver ; il y a excessivement longtemps qu'on s'est aperçu que la vie enfin c'est bien de vie qu'il s'agit dans le végétal. Si j'ose dire, – je dis, si j'ose dire puisque je vais le reprendre, je vais le rattraper –, ça a été senti très tôt notre parenté de vivant avec l'arbre ; il semble, par le peu que nous sachions d'histoire que les innombrables métamorphoses dont le mythe antique nous exprimait ses vérités, nous en témoignent. De sorte que, si étonnant que ça puisse vous paraître, il se trouve qu'on a pas eu besoin des derniers progrès de la biologie, n'est-ce pas, on n'a pas eu besoin de mon cher ami André Jacob, pour mettre l'accent sur ceci, qui est le seul trait caractéristique de la vie : c'est que ça se reproduit, parce que pour tout le reste jusqu'à nouvel ordre, vous pourrez toujours chercher ce que c'est la vie.

Mais on n'a pas entendu A. Jacob, je l'ai nommé parce que c'est mon ami, on n'a pas eu besoin du tout d'entendre ça pour s'en apercevoir que ce n'était que ça, à savoir que dire

que ce que j'ai appelé tout à l'heure c'est chatouilleux, ça veut dire que ça jouit ou que ça souffre, c'est du même ordre ; ça a un corps. Est-ce qu'un arbre a un corps. Les anciens, comme on les appelle, n'en doutaient pas, à preuve et à preuve seulement mais ce n'est pas rien, à preuve les mythes de métamorphoses. Quand j'ai dit très tôt, vous voyez tout de suite l'ambiguïté, ça veut dire qu'ils étaient plus malins qu'on ne s'y attendait, ou est-ce que ça veut dire qu'ils étaient plus savants peut-être que nous ne le sommes. Là est la question, la question du savoir, nous savons pas mal de petites choses et qui nous paraissent naturellement, forcément sans rapport avec ce que savaient les autres, ceux qui nous ont précédé⁵¹¹ sur cette planète, enfin dont nous avons la trace, quelques documents ; mais nous pouvons par définition avoir aucune espèce d'idée des choses de ce que eux savaient, et que nous ne savons plus peut-être. Mais la question du savoir et nommément du savoir de l'esclave, du savoir qui maintenant nous régit, reste entièrement en suspens. Ce que je voudrais vous dire c'est ça, c'est qu'il y a quelque chose qui déjà, lorsque nous en gardons comme ça une petite machine flottante qui s'appelle le *Ménon* de Platon, et qui pose la question : la science définie comme ce qui se transmet comme savoir est à côté de l'opinion vraie, qui ne se définit qu'en ceci qu'elle n'est pas la science, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de moyen de la transmettre, mais qu'elle n'en est pas moins vraie et qu'on en est réduit à y recourir comme ça quand on la trouve, c'est-à-dire à s'apercevoir que, pour faire le bond que je suis bien forcé de faire faute de pouvoir éterniser ce discours, qu'il y a une certaine façon de fermer sa phrase autour, qui fait que ça a des effets, je veux dire que quelque chose change pour qui cette phrase est la portée ; ça n'en laisse pas moins l'opinion vraie chue de l'affaire, mais ça a ses effets sur celui qui s'accroche à cette phrase. Je demande, je demande ce qu'on peut imaginer de la psychanalyse si on ne voit pas que c'est là la question, à savoir pourquoi quelque chose qui a une certaine visée d'être dite a certains effets. Il est tout de même clair que la psychanalyse n'opère pas par aucun autre instrument. Le recours qui est habituellement donné à l'effet dit de transfert, à savoir à force de se voir pendant des jours on finit par être ⁽¹⁰⁾ complètement captivé par un certain être, et puis après, quelle image offre-t-il cet être qui est là dans son fauteuil à vous écouter ? Quel exemple, quel enseignement ? Je veux bien que l'amour mène loin, mais quand même on a rarement vu dans l'amour un partenaire comme ça (rires). En plus après avoir recouru à ce tour de passe-passe, c'est encore trop, c'est un amour sans doute transféré, illusoire, c'est ma maman, c'est mon papa que j'aime en toi. Freud était quand même un peu plus sérieux, il a quand même dit que le transfert c'est l'amour purement et simplement. Pourquoi est-ce qu'on aime un être pareil ? Je laisse pour l'instant la question en suspens. J'en ai donné enfin une formule, et c'est à propos du transfert que j'ai parlé dans des termes qui sont pleins de pièges, comme d'habitude, comme dans tout ce que je dis, bien sûr. Pourquoi dirais-je autre chose que ce dont il s'agit justement, lorsqu'il en est de l'inconscient, à savoir que le langage ça n'a jamais, ça donne jamais, ça ne permet jamais de formuler que des choses qui ont 3, 4, 5, 25 sens, le sujet supposé savoir. C'est vrai bien sûr que pendant un certain temps on a pu croire que les psychanalystes savaient quelque chose, mais ça n'est plus très répandu (rires). Le comble du comble, c'est qu'ils n'y croient plus eux-mêmes (rires), en quoi ils ont tort, car justement ils en savent un bout, seulement exactement comme pour l'inconscient dont c'est la véritable définition, ils ne savent pas qu'ils le savent. Alors ça a un autre sens, c'est pas un monsieur ou un copain ou quelqu'un qui est supposé comme ça savoir. Il y a quelqu'un qui à la sortie tout à l'heure m'a dit que mon discours faisait un peu trop appui sur je ne sais quel savoir absolu ; s'il y a bien quelqu'un qui pense que le savoir absolu, c'est bien ce qui a de fêlure enfin absolument irrémédiable dans toute la phénoménologie dite de l'esprit de Hegel, s'il y a quelqu'un qui la souligne en long, en large, en travers, c'est bien moi. La pensée sous prétexte de ce développement fabuleux justement du discours du maître dont ce n'est pas par hasard que Hegel a donné le

⁵¹¹ Faute de frappe ou néologisme ?

couronnement, la progressive montée de l'esclave qui dans Hegel très pertinemment est supposé en effet être le support du savoir, s'élèvera jusqu'à l'absolu, la puissance du maître, et que ce sera ça qui conjuguera le savoir à l'absolu, c'est vraiment un des plus... enfin, c'est la dialectique, c'est tout dire. Il faut se guider au fanal de la dialectique : pour être sûr de tourner en rond, il y a pas mieux.

Alors reprenons notre fil. Cette vie, cette vie dont nous avons la bouche à l'abri de ce qui est le plus sûrement voué à la mort, cette vie dont nous avons plein la bouche, à quel titre vaut-il de s'en servir ? Ce que je suis en train d'énoncer dans ses débuts, dans cette entrée en matière, c'est ceci, c'est l'usage qu'on en fait de métaphores ; c'est-à-dire que là où nous sommes pas capables de rendre compte du moindre comportement enfin, il y a quand même là la couverture, le chapeau de la vie : c'est comme ça parce que c'est la vie. Il est clair que pour si peu que nous prenions d'appui dans l'usage de ce mot, il peut venir qu'aux termes. Partout où on a osé l'employer d'une façon qui a eu des conséquences, et pas d'une façon futile.

Là où on a parlé de « je suis la voie, la vérité et la vie », la vie vient en dernier, et encore, si vous fouillez un peu dans toute cette littérature, la *vita nuova*, ça veut dire qu'il faut se débarrasser de pas mal de choses qui sont généralement considérées comme de la vie, pour que vienne la vie neuve. Elle est toujours l'aboutissement de quelque chose qui d'abord est frayage de sens, et comme on dit, essayer de nous donner à la vie un sens. Alors la meilleure façon de commencer à lui donner un sens, c'est pas croire que c'est elle-même qui est le sens. Il arrive qu'elle soit l'aboutissement du sens. S'il y a une chose absolument certaine, c'est que c'est pas du tout à donner un sens à la vie qu'aboutit le discours ⁽¹¹⁾ psychanalytique. Il donne un sens à des tas de choses, à des tas de comportements, mais il lui donne pas le sens de la vie, pas plus d'ailleurs que quoi que ce soit qui commence à raisonner sur la vie. Quand le biologiste, le behavioriste commence à considérer comment ça se comporte, il peut en effet parler de ce que j'appelais tout à l'heure se conserver, et s'il pousse un peu les choses, il parlera de survie. Survivre à quoi ? Là est la question. Pour ce qu'il en est de l'être parlant, il y a quelque chose qui s'appelle l'acte, et ça fait là pas le moindre de doute que le sens, la caractéristique de l'acte en tant que tel, c'est d'exposer sa vie, de la risquer ; c'en est strictement la limite. Et je m'en vais pas me mettre à exposer le pari de Pascal, pour dire que la vie, pour qui pense et sent un peu, n'a strictement qu'un sens, pouvoir la jouer. En échange de quoi ? Sans doute d'innombrables autres vies. Il n'en reste pas moins que ce dont il s'agit, c'est de la jouer, c'est du pari. Jusqu'au point où nous en sommes c'est ce que le discours, le discours du maître particulièrement et ça Hegel l'a fort bien vu, c'est que hors du risque de la vie, il n'y a rien qui à la dite vie donne un sens.

Une autre forme de déchiffrement, c'est ce que je mets en jeu ici ; une autre forme de déchiffrement nous est proposée, mais l'étrange c'est que ça ne parte que d'un autre discours. Il y a pas de trace dans le début du discours de Freud, de référence à la vie. Il s'agit d'un discours, d'un discours dont il enseigne, celui de l'hystérique, et ce discours, qu'est-ce qu'il y découvre ? Très précisément, un sens. Et ce sens, par rapport à tout ce qui s'est jusque là évalué, est autre. C'est, vais-je dire, le ou la, disons pour frayer, la chose, c'est la jouissance ; mais si vous mettez la chose en 2 mots avec un petit trait d'union, c'est le joui-sens. Pas un seul des propos de ces biens-venus, ces bien-aimés, – j'ai appelé la malade de ma thèse dont je parlais tout à l'heure, Aimée, ce n'était pas une hystérique –, pas un seul propos de ces hystériques dont nous ne puissions dénoncer quel fil, fil d'or de la jouissance, les guide ; et c'est même très précisément pour cela que ce discours énonce le désir, et fait ce désir pour le laisser insatisfait. Freud nous guide et il nous a donné, c'est vrai, un nouveau discours qui fait, vous ne vous en apercevez même pas, que toutes les façons que nous avons d'aborder

le sentiment, l'incident, l'affectuation⁵¹² de quelque chose dans un certain champ, vous tous, pas besoin pour ça que vous soyez en analyse, ni analyste, vous savez l'interroger d'une façon dont il n'y a rien dans toute la littérature passée, même si telle qu'elle est faite, elle témoigne de tourner autour de ça. Je parlais tout à l'heure d'un romancier, George Meredith, qui écrivait tout à fait au début de ce siècle ou même un petit peu avant, quand nous le lisons, enfin, si nous pouvons sentir, enfin, quelle justesse brûlante, quelle divinité comique le guidait, c'est dans des termes qui étaient strictement impensables à l'ère victorienne où ce roman sortait.

Qui donc avant Freud était capable, à propos d'un deuil, – c'est quand même une chose qui se rencontre de temps en temps, pas souvent –, à propos d'un deuil guidé, pas par quel fil, parce que Freud a écrit bien sûr sur le deuil, mais qui peut traduire ça, en termes sensibles. Quand dans *Deuil et mélancolie*, littéralement je n'ai eu, pour tout vous dire, qu'à me laisser guider ; enfin, si j'ai un jour inventé ce que c'était l'objet petit *a*, c'est que c'est écrit dans *Trauer und Melancolie*. La perte de l'objet, qu'est-ce que c'est que cet objet, cet objet qu'il n'a pas su nommer, cet objet privilégié, cet objet qu'on ne trouve pas chez tout le monde, qu'il arrive qu'un être incarne pour nous ? C'est bien dans ce cas-là qu'il faut un certain temps pour digérer son deuil, jusqu'à ce que cet objet, on se ⁽¹²⁾le soit résorbé. C'est dit en clair, écrit dans Freud. Mais de nos jours, il y a un tas de gens qui, sans jamais avoir lu ce texte de Freud, mais simplement à cause de ce qui circule, de ce qui se passe comme ça dans la conscience commune, comme on dit, sont capables de se dire, ça c'est pas un vrai deuil, et discuter la question. C'est un petit jeu masochiste, par exemple. De nos jours, c'est à 15 ans qu'on sait se servir du terme maso : il est maso. Tu es maso, je suis maso, il est maso, ça se conjugue. Et tout le monde sait que maso, c'est du toc. C'est pas un vrai deuil, c'est à la portée de tout le monde ça. Enfin, est-ce que vous imaginez cette question-là discutée avant Freud ? Moi j'ai entendu ça de mes oreilles, et ce qui prouve que quand même il est arrivé quelque chose. Oui. Cette dimension du sens en étant identifiée à la jouissance, avec ceci de surcroît hein, – c'est à ça que servait ma petite histoire d'à l'instant –, c'est que c'est pas simplement ce qui était déjà à la portée de tout le monde, mais que personne n'avait jamais exprimé avant, la conscience, la pensée, la maîtrise, enfin un très très grand nombre de catégories qui avaient bien aussi leur prix mais qui étaient un peu soufflées quand même. On a expliqué beaucoup de choses, mais quand même pas toutes, dont nous avons quand même hérité, hérité dans l'usage, n'est-ce pas, qu'on en fait. Faut pas vous figurer qu'il y avait même des philosophes, des écoles comme ça un peu particulières qui avaient trouvé que la jouissance ça méritait mention hein, parce que ne vous y trompez pas, Épicure, enfin, c'est pas du tout la jouissance, c'est le plaisir, et le plaisir ça consiste à ce que, comme on dit, la tension soit le plus bas possible. Moins vous en faites d'abord, mieux ça vaut, mais moins vous en sentez aussi, plus c'est agréable. Il n'y a pas l'ombre de recherches de jouissance, et entre nous, qui est-ce qui la recherche ? Réponse : les pervers ; ça c'est l'enseignement de Freud. Il y en a qui sont des mordus de la jouissance, et pour cela ils sont prêts à tout. Ça les mène loin sans doute, mais ça ne les mène pas dans une certaine voie avec laquelle on pourrait imaginer quand même quelques rapports c'est la jouissance sexuelle. Il est certain qu'il y a dans Freud ceci d'abord, qui consiste à montrer que la jouissance sexuelle est le point idéal par rapport auquel se repèrent les diverses jouissances perverses, ceci d'une part, et d'autre part que toutes sortes de comportements qui jouent avec le désir en jouent d'une façon telle, que ce dont il s'agit, c'est que en aucun cas on aboutisse à la jouissance, et ceci s'appelle la névrose.

Les deux percées, les deux trouées que fait Freud, c'est ça ; les *Trois essais sur la sexualité*, c'est ça que ça veut dire. Dans *Malaise dans la civilisation*, là cette espèce de cri qui tranche d'autant plus que, par rapport à l'ensemble de son discours enfin, ça détonne, que la jouissance sexuelle est sans aucun doute, enfin, le moment de la jouissance. Il y a quand

⁵¹² Faute de frappe ou néologisme ?

même ce quelque chose qui reste à côté, c'est que tout ce qu'il démontre dans le comportement humain, c'est que s'il y a une chose pour quoi le comportement est fait, c'est pour se défendre de la jouissance. Freud a donc apporté cela ; tout ce qu'il a apporté comme théorisation qu'on appelle énergétique n'est que tentative de fonder quelque chose qui ressemble à la physique moderne, avec cette étoffe, dirais-je, ce fluide, cette hypothétique chose qu'est la jouissance comme support. Qu'est-ce que veut dire « principe de plaisir », sinon la transposition lucide. Il est d'autant plus remarquable qu'il ne s'est pas trompé un seul instant sur le sens d'une certaine morale dont j'ai parlé tout à l'heure, sous le nom de morale épicurienne. Il ne fallait pas entrer dans ce jeu de la jouissance, c'est ça qui était le plaisir. Freud transforme ça en terme de niveaux, de même qu'on pourrait dire que la physique, la mécanique, la dynamique moderne est fondée sur le principe du moindre travail. Je veux dire que pour que quelque ⁽¹³⁾ chose passe d'un niveau à un autre, il y passera par la voie la plus courte, que tout le raisonnement sur ce quelque chose, enfin, mythique, j'espère que vous vous en rendez compte, qui s'appelle l'énergie, de quoi s'agit-il ? Énergie électrique, thermique, l'énergie quoi, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire simplement que quand vous faites le compte à la fin, vous devez retrouver le même chiffre qu'au début, et comme les chiffres, vous les fixez de façon tout à fait précise sur chaque « déplacement » de l'ensemble, vous les choisissez de façon à ce qu'à la fin, ça fasse le même total, c'est pas autre chose, l'énergie. Freud ne peut pas s'être tout à fait aperçu de ça, parce que comme beaucoup de gens, enfin, à son époque, il croyait que l'énergie c'était autre chose qu'un calcul. Et alors, qu'est-ce qu'il inscrit ? Il inscrit ceci, que le principe du plaisir, de même que la chute des corps dans la loi du moindre travail, le principe du plaisir c'est la pente de la moindre jouissance. Et puis, il s'aperçoit dans un second temps que cela ne suffit pas, et il fait l'au-delà du principe du plaisir, et qu'est-ce qu'il nécessite à cet au-delà, c'est ce qu'il appelle automatisme de répétition.

Il faut un peu se laisser guider comme ça surtout quand on n'a pas le temps infini à parler, il faut se laisser un peu guider par la langue ; il n'y a pas qu'en français que répétition ça veut dire ce que ça veut dire, c'est-à-dire deux fois ou trois fois ou une infinité de fois, la pétition c'est-à-dire la demande. Et la répétition, ça veut dire que la demande, ça ne s'arrête pas, et que rien ne l'étanche. Et là il est forcé d'élucubrer toute une mécanique du retour qui bien entendu est beaucoup plus que lisible, qui est même traduisible, du retour de la vie à la mort ; et en effet pourquoi pas ; à part ceci, comme je viens de vous le faire remarquer, que cela laisse complètement intacte la question de ce que c'est, la vie. Je suis parti de là, ça m'a été inspiré par les questions tout à l'heure autour de Szondi, mais enfin, c'est tout à fait clair que là, la mécanique dite du plaisir trouve sa limite. Non seulement elle trouve sa limite, mais elle la trouve tellement qu'il y a encore beaucoup d'analystes pour trouver que le taux de *Trieb*, pour ne pas le traduire par instinct, la dérive de la mort, ça ne colle pas, eux ne marchent pas dans cette affaire. Tout ça reposant bien sûr sur le malentendu fondamental que le plaisir, c'est la jouissance. Bref ce que je veux faire remarquer, c'est qu'il y a un certain second discours de Freud qui est la tentative d'une économie, d'une balance des comptes, d'une énergétique, pour dire le mot, qui est inspiré du discours scientifique et qui n'est pas du tout d'ailleurs forcément à côté, mais qui n'a strictement pas les moyens de pousser son articulation jusqu'à des conséquences sûres qui montrent elles-mêmes sa défaillance, qui mettent en avant l'au-delà du principe du plaisir en clair, comme ce que ça est, à savoir que ce qui est au-delà du principe du plaisir, c'est très précisément tout ce qui pêche, tout ce à quoi à affaire l'analyste, c'est-à-dire cette répétition d'une demande, qui est tout de même là pour quelque chose, pour quelque chose d'autre que d'aboutir à l'anéantissement. Là il y a quelque chose qui insiste et ce qui insiste, c'est justement ce qui a le plus de sens, et ce sens c'est de l'ordre de la jouissance. Freud sans aucun doute se rejoint lui-même à travers ce détour qui lui est imposé par l'énigme des faits auxquels il apprend, au-delà du discours de l'hystérique, à s'affronter. Il n'en reste pas moins que s'il y a une

énigme, une énigme qu'il laisse béante, et qui est ce par quoi enfin s'amorce ce sur quoi à la fin des fins tombe sa plume, à savoir la division, le clivage de ce qu'il appelle le *Ich*, à savoir le sujet, car au moment où il se déconcerte, du fait que le *Ich* soit divisé de lui-même, à savoir qu'il poursuit concurremment le désir contradictoire, là en ce point extrême de rencontre avec ceci, ⁽¹⁴⁾ disons pour aller vite, qui est le point où je reprends la chose. Il a tout de même depuis bien avant posé la question dite du narcissisme, c'est à savoir. Par contre d'où je suis parti comme peut-être une partie d'entre vous, c'est à savoir sous l'espèce de ce que j'ai intitulé le stade du miroir. Il y a un mode de jouissance imaginaire qui est celui-ci, que l'homme se satisfait de son image, cette ombre, ce découpage, ce profil, cette chose dont nous nous servons dans les expériences d'éthologie, faire peur à une poule avec un découpage d'aigle ou de faucon. Freud marque ça tout de suite après la guerre de 14. Pourquoi est-ce que un objet, en apparence aussi éloigné de la fonction de la jouissance, que ce trompe-l'œil, c'est bien le cas de le dire, qu'est ce double, l'image spéculaire, comment est-ce que ça peut constituer un point d'attache, c'est de là que Freud insiste, marque dans toute sa seconde topique que c'est le vrai fondement de ce qui préside au moi. Si à la fin il aboutit à ce quelque chose qui se formule la division de l'*Ich-Spaltung*, la brisure du moi, c'est bien qu'à ce moment là, quelque chose enfin une nouvelle fois, le frappe. Le frappe dans quoi ? Mais dans rien d'autre que dans la cohérence, dans la cohérence de ce que le sujet manifeste. Dans quoi ? Dans l'inconscient. Dans l'inconscient en tant que quoi ? En tant que l'inconscient, ça se lit. C'est parce que Freud lit, traduit, interprète, interprète deux symptômes, dont l'un veut dire le contraire de l'autre, à savoir que dans un cas il veut à tout prix avoir un phallus, et dans l'autre cas il ne veut à aucun prix l'avoir, qu'il parle, qu'il avance dans ses derniers écrits sur lesquels se termine son message de l'*Ich-Spaltung*, de la division du sujet.

Si j'ai parlé dans un temps de retour à Freud, c'était pour rappeler au niveau de l'expérience, au niveau d'une pratique, d'une pratique qui n'opère que dans le champ langagier, où c'est presque tout le temps un seul qui parle ; à cause de cela, j'ai appelé un jour comme ça, parce que j'avais ma claque d'entendre parler de l'analysé, je l'ai appelé l'analysant ; parce que c'est vrai, c'est lui qui fait tout le truc. Ça je dois dire que ça a eu du succès, j'ai jamais vu ça ; dans les huit jours même à l'Institut Psychanalytique de Paris, qui comme vous le savez n'est pas tout à fait de mon bord, tout le monde n'en avait que l'analysant à la bouche. C'est pas mal, ça prouve que c'était toucher juste, et puis après tout, ils savaient peut-être pas que ça venait de chez moi ; ça se dit comme ça de bouche à oreille, mais en fin de compte, je veux dire que c'est très possible, il y a tout de même des choses convaincantes. Je regrette de n'avoir pas toujours autant de succès.

J'ai rappelé ceci : qu'au niveau d'une pratique, il y a pas besoin d'au-delà. On m'a posé tout à l'heure la question de savoir si je n'hypostasiais pas quelque chose sous le symbolique, sous l'imaginaire, et encore deux choses différentes ; mais bien sûr, tout à fait d'accord, mais hypostase, il faut quelques réserves. C'est bien possible que j'hypostasie quelque chose, mais ça ne regarde que moi ! Je ne suis pas sûr, mais qu'est-ce qu'il hypostasie comme ça, un petit peu, comme ça sans le vouloir. C'est justement comme ça qu'on est foutu, on hypostasie à tour de bras, toute la journée. J'ai quand même jamais dit enfin que le logos, ce fût quelque chose même en un point idéal, quelque chose qui soit situable. Je ne l'ai jamais dit, parce que vraiment je ne le pense pas, ça n'a aucune espèce d'importance. Je ne pense pas, je dis : « l'inconscient est structuré comme un langage, parce que dès l'émergence de cette notion apportée par Freud il est clair qu'il ne s'agit que de ça ». Si le rêve signifie quelque chose, c'est parce qu'on le raconte, et qu'à partir du moment où il est raconté, on se pose plus aucune espèce de question sur le fait que c'est ou non bien ça vraiment qu'on ⁽¹⁵⁾ a rêvé. L'important c'est pas ce qu'il a rêvé, c'est ce qui sort ou ce qui ne sort pas. La preuve, c'est quand il y revient après coup et qu'il dit « Ah, mais j'avais oublié ça », tout est là. C'est qu'il a mis cette note de surcroît dans un second temps, et c'est la

seule chose qui nous importe, il l'a dit dans un second temps, donc il essayait est-ce de nous piper, est-ce de se piper, il y a en tout cas quelque chose de certain, il ne l'a pas tout de suite raconté ; en d'autres termes, tout ce qu'il est en train de déclarer sera retenu contre lui. Et c'est la seule chose qui importe, c'est ce qu'on va pouvoir lire à travers ça, pour ça, tous les modes de traduction sont bons, tous les coups sont bons, à ceci près, bien sûr, que ce n'est pas l'analyste qui les porte ; c'est parce qu'il est inhérent au signifiant d'être équivoque, que tous les coups sont bons. C'est parce que déjà c'est de ce fait équivoque, que l'analysant, le sujet qui raconte, se sustente, et à partir du moment où on s'est aperçu de ça, que la première chose, ce à quoi sert une langue, ce qui la distingue de la voisine, c'est les jeux de mots qu'on peut faire dans cette langue-là, et pas dans cette langue-ci. Quand Freud a la chance d'avoir un sujet qui possède deux langues, il ne se prive pas un instant du truc pour équivoquer aussi d'une langue à l'autre ; je le répète, à ce niveau-là tous les coups sont bons. Et ce que je viens de dire sur le rêve est tout aussi vrai, et encore plus frappant pour le lapsus qui sont... justement le premier que vous trouverez dans la vie quotidienne, le type qui sort les clés de sa poche au moment où il arrive chez son analyste comme ça ; tout le monde comprend ça, c'est pour ça que je me sers de celui-là. Ouvrez à n'importe quelle page de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, c'est dans la façon dont le type raconte son ratage, son acte manqué comme on dit, c'est dans la façon dont il le dit qu'il est pipé, c'est-à-dire qu'on lui démontre qu'il vient de le dire lui-même : je croyais que je rentrais chez moi. Et bien voilà, mon vieux, mais oui, c'est cela, vous rentriez chez moi et vous croyiez que vous rentriez chez vous. Et bien, il vient de le dire, je ne te le fais pas dire, comme on dit. Je te fais remarquer que là je suis passé sur le plan de la grammaire, parce qu'il n'y a qu'en français que je ne te le fais pas dire, ça veut dire, tu l'as dit. Mais ça peut aussi vouloir dire, je te l'ai fait dire par personne. Si vous croyez que Freud n'use tout le temps que de l'équivoque signifiante, vous n'avez qu'à vous reporter au texte, pour vous apercevoir qu'il se sert encore plus de la grammaire, et que toute sa spéculation là au début du *Président Schreber* sur le... je l'aime, ce n'est pas lui que j'aime, ce n'est pas moi qui l'aime, c'est lui qui m'aime et ainsi de suite, n'est-ce pas, ça consiste à jongler avec ce qui n'est inscrit en fin de compte que dans la grammaire, parce que mise à part la grammaire, je vous demande quel rapport il y a entre le voyeurisme et l'exhibitionnisme. Ça ne tient dans Freud que sur un jeu de grammaire, mais ça n'empêche pas d'y faire foi.

Alors là je voudrais tout de même faire remarquer ceci : j'ai dit que, comme ça dans son temps, l'inconscient est structuré comme un langage ; après ça, j'ai été forcé d'appuyer, de dire que là-dedans, ça voulait dire que, le langage est avant. Mais est-ce que c'était la même chose dont je parlais, quand j'ai dit l'inconscient est structuré comme un langage, avec la brève façon dont je viens là d'essayer de vous faire vivre, et puis qu'après j'ai dit que le langage était la condition de l'inconscient. Ce qu'il y a d'amusant, c'est qu'on fait jamais attention à ce que je dis, absolument jamais, parce que le langage, ça n'a rien à faire avec un langage. Jamais personne n'a vu le langage hors d'un langage, seulement ça n'empêche pas que le langage, ça veut quand même dire quelque chose. Ça veut tellement dire quelque chose qu'il y a même des gens pour y croire, on les appelle ⁽¹⁶⁾des linguistes. Ils essaient de retrouver dans chaque langue quelque chose qui serait le langage. Ils y arriveront peut-être, on peut même dire qu'ils sont sur la voie, mais c'est coton. Moi, les linguistes c'est des gens que j'aime beaucoup, et tout le monde, enfin, presque tout le monde est agacé de l'état que je fais comme ça, un peu à tort et à travers de la linguistique ; en tout cas les linguistes sont exaspérés. Oui, ils ne savent pas ce qu'ils me doivent ; ils me doivent quand même beaucoup d'élèves ; c'est fou ce qu'on s'est déversé de mon séminaire dans la linguistique, n'est-ce pas, pour ne parler que de ce dont je peux témoigner par des noms. Tout à l'heure enfin quelqu'un me disait comme ça que, j'étais, par jeu, universitaire. Dieu sait pourtant que ce n'est pas mon genre, et si vous m'écoutez si longtemps c'est parce que je vous distrais du discours universitaire. J'ai parlé de la métaphore et de la métonymie comme ça, à

la place de ce que Freud avait vu comme ça bien avant les linguistes pour bien faire comprendre les rapports que j'essaie de montrer enfin du discours psychanalytique là et cette vérité afin que l'inconscient, c'est la structure d'un langage. Oui, c'est quand même frappant à quel point Freud en apportant la condensation, dont je crois démontrer très simplement que c'est la matérialité même de la métaphore, enfin, c'est une métaphore obscure, enfin mais il y a pas un autre moyen de rendre compte de ce qu'il appelle condensation sinon le fait qu'un signifiant se substitue à un autre en créant par cette substitution même, quelque chose qui ait une autre dimension de sens que le déplacement, qui veut dire qu'on fait exprès, enfin, de prendre une vessie pour une lanterne, n'est-ce pas, que c'est exactement la même chose que dans cette phrase « prendre des vessies pour des lanternes », c'est exactement la même chose, et alors... (rires).

X – Vous allez me brutaliser, mais je m'exprime à ma façon comme ce monsieur. Est-ce que vous me comprenez ?

LACAN – Oui, je vous comprends.

X – Voulez-vous jouer avec moi ?

LACAN – Oui, tout à l'heure, vous voulez ?

X – Mais n'avez-vous pas encore assez de ce monologue, non ?

LACAN – Oui, ça c'est vrai !

X – Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que le public auquel vous vous adressez est par définition même le plus médiocre et le plus méprisable auquel on peut s'adresser, le public étudiant ?

LACAN – Vous croyez ?

X – Oui. Vous n'avez pas encore compris que historiquement il est temps maintenant de se rassembler pour autre chose que pour écouter quelqu'un qui parle de quelque chose qui l'intéresse. Au fond, moi, je viens parler maintenant de quelque chose qui m'intéresse, c'est-à-dire les gâteaux.

PUBLIC – Laissez-le parler.

X – Pardon. Qui m'invite ? Je m'invite au fond. La petite lubie de ce monsieur est de s'interroger sur le langage, et la mienne est de construire des petits châteaux avec de la pâtisserie (rires). Alors je voudrais encore ajouter que j'interviens au moment où j'ai envie d'intervenir, et que, disons que l'ensemble, ce qui jusqu'il y a environ 50 ans pouvait être appelé culture, c'est-à-dire, expression de gens qui dans un canal parcellaire, exprimaient ce qu'ils pouvaient ressentir, ne peut plus et est maintenant un mensonge, et ne peut plus être appelé que spectacle, et est au fond la toile de fond qui relie au fond, et qui sert de liaison entre toutes les activités personnelles aliénées. Au fond, si maintenant les gens qui sont ^(17a)ici se rassemblent à partir d'eux-mêmes, et authentiquement veulent communiquer, ce sera une toute autre base et avec une toute autre perspective ; il est évident que ce n'est pas une chose qu'il faut attendre des étudiants qui sont par définition, ceux qui d'un côté s'apprentent à devenir le cadre du système avec toutes leurs justifications, et qui sont précisément le public qui, avec sa mauvaise conscience, va se repaître précisément des résidus des avant-gardes et du spectacle en décomposition. C'est pour ça que je choisis précisément ce moment pour m'amuser, quoi, parce que si je vois par exemple, des types qui s'expriment authentiquement quelque part, je vais précisément venir les ennuyer, mais j'ai choisi précisément ce moment-ci quoi !

LACAN – Oui, vous ne voulez pas que j'essaie d'expliquer la suite ?

X – Quelle suite ? Par rapport à ce que je viens de dire ? J'aimerais bien que vous me répondiez.

LACAN – Mais oui, bien cher, mais je vais vous répondre. Mettez-vous là, je m'en vais vous répondre. Restez tranquille là où vous étiez. Peut-être que j'ai quelque chose à vous raconter pourquoi pas ?

X – Vous voulez que je m’assieds ?

LACAN – Oui c’est ça c’est une très bonne idée... Bon alors, nous en étions arrivés au langage, si vous vous êtes là comme ça exprimé devant ce public, qui en effet est tout prêt à entendre des déclarations insurrectionnelles, mais qu’est-ce que vous voulez faire ?

X – Où je veux en venir ?

LACAN – Oui voilà.

X – C’est la question au fond que les parents, les curés, les idéologues, les bureaucrates et les flics, posent généralement aux gens comme moi, qui se multiplient quoi !, je peux vous répondre, je peux faire une chose, c’est la révolution.

LACAN – Oui.

X – Vous voyez et, bon il est clair, au moment où nous en sommes pour le moment, une de nos cibles préférées, ce sont ces moments précis où des gens comme vous, qui sont en train de venir, au fond, apporter à tous ces gens qui sont là, la justification de la misère quotidienne, au fond, c’est ça que vous faites vous !

LACAN – Oh pas du tout ! (rires).

X – Oui.

LACAN – Il faut d’abord la leur montrer, leur misère quotidienne.

X – Mais c’est justement ce que je voudrais ajouter, c’est qu’on est justement au moment où on n’a plus besoin de spécialistes qui doivent le montrer. Il est clair, que suffisamment de gens, et ça se manifeste pour le moment, la décomposition se manifeste à l’échelle planétaire avec suffisamment de force, pour qu’on voie qu’il règne pour le moment, un malaise, je veux bien concéder cette parenthèse...

LACAN – Un malaise...

X – Le public étudiant est probablement à l’arrière-garde, bien que ce soit probablement de ce côté-là qu’il y ait le plus de troubles spectaculaires et superficiels. Bon, mais il est clair que le malaise et la conscience de son aliénation et de son refus, la familiarité de son aliénation grandit de plus en plus. Il reste maintenant à faire le pas décisif, de voir l’alternative possible. Vous n’êtes certainement pas là pour ça, quoique je ne méprise absolument pas ce que vous venez de faire mais euh... (rires applaudissements). Bon mais maintenant, au fond, je n’ai pas grand-chose à dire ; si tous ces gens ici, se rendent compte qu’au fond, la vie que nous sommes en train de mener en général, doit être changée, au fond, si ces gens là s’organisent entre eux, je voudrais dire encore quelque chose, parce que après, je m’en vais très vite, parce que...

^(17b) LACAN – Non non, pas du tout, il faut rester.

X – Mais si ces gens-là s’organisent, parce qu’au fond, la seule chose qui est à l’heure actuelle nécessaire, c’est qu’il y ait une organisation, il feront autre chose que de venir écouter quelqu’un qui parle, et même qui puisse parler de politique, ou de n’importe quoi, et euh...

LACAN – Et vous voyez, vous voilà dans l’organisation !

X – Oui, oui.

LACAN – Parce que le propre d’une organisation, c’est d’avoir des membres, et les membres, pour qu’ils tiennent ensemble, qu’est-ce qu’il faut ?

X – de la cohésion.

LACAN – Je ne vous le fais pas dire ! (rires). C'est là que j'en étais, parce que, figurez-vous que ce que vous êtes en train de raconter là, ça a comme ça un petit air de logique. Vous êtes un logicien.

X – Vous faites là un grave saut, enfin, parce que ce n'est pas parce qu'on a de la logique, qu'on en fait, c'est un discours de spécialiste.

LACAN – Pas du tout, votre organisation, qu'est-ce que c'est ? Vous venez de le dire, c'est de la cohésion, c'est de la logique.

X – Non, ce n'est pas de la cohésion, ce n'est pas de la logique, je m'en fous de ce niveau-là. En partie de la volonté subjective de chacun, de moi, comme d'autres, et comme j'en suis sûr, tout plein dans cette salle probablement, malgré qu'ils soient ici, et qu'ils soient venus euh, vous écouter, mais j'en suis sûr que c'est de la volonté subjective de chacun qui a envie.

LACAN – Pourquoi parlez-vous de subjective ?

X – De subjective, c'est au fond, une chose que tout le monde comprend.

LACAN – Ah, je ne vous le fais pas dire, tout le monde comprend ! (rires).

X – Bon mais attendez, cette subjective qui, c'est ça le sens, au fond, de l'histoire maintenant, qui veut se lier avec les autres, pour euh..., ce n'est que là que l'alternative sociale, au fond, dans l'intersubjectivité, et c'est là au fond, la cohésion de, ce n'est même pas besoin d'être un logicien, comme vous dites.

LACAN – Vous n'avez pas remarqué que les révolutions ont pour principe, comme le nom l'indique, de revenir au point de départ, c'est-à-dire de restaurer ce qui justement clochait.

X – Oui, mais ça c'est un mythe journalistico-sociologique (rires), qu'au fond, il ne faut pas venir spécialement après les heures de cours, pour venir l'entendre dire, mais je suis sûr que tous les professeurs doivent le dire, et au fond, tous les journaux... Je vous dis que c'est une erreur, et que probablement que dans les années à venir, vous verrez l'erreur à vos dépens, probablement, comme aux dépens de tous les spécialistes, qui sont pour le moment comme vous, ici, en train de lécher les dernières miettes du spectacle et je vous en prie, profitez-en ! (rires).

LACAN – Ça m'étonnerait, ça m'étonnerait que ça soit comme vous dites, la fin du spectacle.

X – Mais écoutez, sur ce plan là je ne discute pas avec vous, on verra hein ! vous verrez !

LACAN – Oui on verra, mais c'est pas couru, vous savez !

X – Enfin oui, à la base, c'est une sale discussion parce que à la base, vous n'avez pas les mêmes intérêts que moi.

LACAN – Vous ne savez pas. Vous avoueriez vos véritables intérêts ?

X – Pardon ?

LACAN – Quels sont vos véritables intérêts ?

X – Non mais ça au fond, j'ai dit ce que j'avais à dire, je l'ai d'ailleurs dit...

LACAN – Vous voyez comme vous aimez dire quelque chose !

X – C'est la première chose que j'ai dite au fond.

^(18a)LACAN – Oui c'est aussi la dernière, parce que vous ne pouvez pas aller plus loin, vous ne pouvez pas aller plus loin que cette idée de volonté subjective, qui est une idée justement, qu'on trouvait, je viens de faire remarquer justement que le sujet n'est jamais pleinement d'accord avec lui-même, même vous qui... la preuve c'est que vous avez tout de suite commencé à parler d'organisation, au moment où...

X – Là je peux dire quelque chose, peut-être que vous ne voyez pas très clair ?

LACAN – Juste après le moment où vous avez fait la pagaille, vous voulez l'organisation ; avouez que quand même !

X – Bon mais monsieur, est-ce que je pourrais vous répondre quelque chose ?

LACAN – Je n'attends que ça !

X – Il est aisé de voir que dans une certaine situation donnée, il faut à un moment donné, disons, capter ou plutôt casser ce qui est existant pour qu'à un moment donné, c'est au fond ça la dialectique, au fond.

LACAN – Car vous en êtes encore là, vous en êtes encore à la dialectique ?

X – Mais quand vous parliez de, quand vous parliez d'un semblant de contradictions entre la volonté subjective et l'organisation, ce n'est pas une contradiction ; l'organisation à un moment donné est une concession subjective à l'histoire.

LACAN – Vous voyez que vous en êtes déjà aux concessions, mon Dieu.

X – Il s'agit, monsieur, la survie dans laquelle nous vivons pour le moment, n'a fait que vivre sur les concessions infligées aux individus. Il s'agit pour le moment de trouver une organisation sociale qui dépasse le point où on en est pour le moment, et qui satisfasse au fond, satisfasse le mieux...

LACAN – Vous voyez, maintenant, vous en êtes au mieux, qu'est-ce que c'est ce mieux, un superlatif ou un comparatif ?

X – C'est un dépassement vous comprenez ? Il ne s'agit pas de Jésus ou Dieu ou bien d'une situation, il ne s'agit pas d'absolu ou de, non c'est un dépassement, c'est ça l'histoire.

LACAN – Qu'est-ce qu'il vous faut quand vous veniez de dire le mieux, il semble bien que c'est un superlatif.

X – Le plus mieux, enfin. (rires).

LACAN – Ah voilà, écoutez, vous êtes exactement mon vieux, vous êtes un appui précieux à mon discours, c'est justement là que je voulais en venir, c'est au plus mieux.

X – Mais je vous écoutais déjà depuis cinq minutes, mais il ne me semblait pas que c'est de ça que vous causiez.

LACAN – Mais si, je parle de ça, c'est du plus mieux qu'il s'agit.

X – Il y a ici 300 personnes, vous êtes au départ d'accord avec moi, vous êtes d'accord que au fond, l'université en soi n'est pas là, comme tout le reste d'ailleurs, comme la cigarette gauloise, comme le

pain de campagne ou comme vous-même, en tant qu'objet hein (rires) ; vous n'êtes là au fond vous ne pouvez vous justifier que par le fait même que vous êtes là ; il n'y a plus au fond, on n'en peut plus à un moment donné trouver de justification, par exemple à l'université ? Est-ce que quand vous êtes venu causer ici, vous avez dit que l'université est à détruire, à supprimer de fond en comble ?

LACAN – Je n'ai pas dit ça.

X – Nous sommes ici 500 personnes qui chacune, du fait qu'on est dans des situations précises, qui a chacune des talents divers, des situations privilégiées, il serait possible, étant donné que l'on partirait du postulat que l'on aurait envie de changer quelque chose, il serait possible de trouver ensemble une forme d'organisation qui puisse être une forme efficace. Est-ce que quand vous venez causer vous parlez de ça, ou bien est-ce que vous parlez d'autre chose, qui à ce moment-là ne fait que... vous parlez 3 heures, puis après on rentre, puis après bon, hein...

PUBLIC – Tais-toi maintenant.

^(18b) LACAN – Bon, alors on continue quand même !

PUBLIC – Oui.

LACAN – Oui, ah ! (soupon). J'en étais à ce point, n'est-ce pas que le langage détermine et est substantiellement ce en quoi justement repose la réalité de ce terme de structure. C'est très précisément parce qu'un certain discours se trouve approché très insupportablement du réel, du réel qui n'est pas ce qu'on appelle enfin, comme vient de le démontrer avec beaucoup de talent mon interlocuteur, du réel qui n'est pas quelque chose qui a affaire avec ce qu'on appelle communément la réalité, à savoir en effet comme je viens de vous le faire remarquer, le fait que vous soyez tous là et que vous ayez à mon égard une grande patience, qui est en effet quelque chose qui a ses limites ; ce quelque chose c'est vrai enfin, qui vous intéresse du fait que vous êtes là, est en effet lié à chacun d'ailleurs de façon qui lui est entièrement personnelle, subjective, comme il l'a dit, subjective et ce pourquoi vous êtes enfin, entre Charybde et Scylla, entre la chèvre et le chou, entre ceci et cela, mais assurément pas unifié par autre chose, comme vous venez d'entendre un discours qui malgré tout du fait même du contexte prend l'aspect d'un exposé, d'un exposé de quelque chose dont vous attendez après tout quelque chose qui puisse s'épingler, se ranger quelque part, comme étant une certaine conception du monde. Il y a rien de plus différent de cette sorte de frayage qui est très positivement fondé sur une certaine expérience, sur l'expérience qui consiste dans l'existence de ce qu'on appelle névrose, et pour simplement les indiquer deux grands versants d'une névrose dont l'essence est de situer le sujet par rapport à un désir qu'il veut garder insatisfait et d'une autre qui, la seconde enfin, celle dont je n'ai pas encore dit en avant le nom car dans la première vous avez certainement reconnu les hystériques, dans la seconde la confrontation à un désir strictement défini, situé, constitué comme un désir impossible ; que quelque chose se manifeste dans ce contexte n'est-ce pas, qui est la mise au premier plan, l'interrogation comme telle de la névrose et la tentation d'élucider aussi loin qu'il est possible un sens, s'il se produit quelque chose comme ça et s'il se produit aussi quelque chose, après tout mon Dieu, qu'on peut bien dire jusqu'à un certain point être nouveau, à savoir cet appel éperdu à un changement, on ne sait pas lequel, mais qui, comme je l'ai déjà dit bien des fois en présence d'interruptions comme celles-ci, est quelque chose qui n'aboutit en fin de compte qu'au vœu qu'on soit tous ensemble, et pourquoi, pour uniquement cette visée, ce but, cette instance pressante et en quelque sorte exigée à tout prix, n'est-ce pas, qui est que ça change ; que ça change à quoi ?

(interruption)

Que ça change pour une nouvelle organisation ; cette organisation, c'est pas du tout exclu ; qu'on la voit naître, on la voit sous forme d'un régime qui s'intitule, s'intitule même,

mon Dieu, pour ce qui est leur inspiration en effet suprême, n'est-ce pas, c'est la totalité enfin, c'est comme il vous disait à l'instant enfin, n'est-ce pas, qu'on y soit tous, qu'on se serre encore un petit peu plus les coudes pour être ceux qui veulent quoi ? Organisation qu'est-ce que ça veut dire, si ce n'est pas un nouvel ordre ; un nouvel ordre, c'est le retour à quelque chose qui, si vous avez bien suivi ce que je vous ai dit et d'où je suis parti, est quelque chose qui est de l'ordre de quoi ? mais du discours du maître, tout simplement. C'est le seul mot qui n'ait pas été prononcé dans tout ça, mais que le terme même d'organisation implique. Jusqu'à un certain point, c'est tout à fait convenable, qu'il y ait beaucoup de progrès dans ce sens, si on peut appeler ça progrès ; je veux dire que ce que nous révèle l'approche de ce qui se passe, enfin de ce qui se passe quand même dans un certain nombre de sujets, c'est-à-dire quelque chose d'éminemment précieux qu'il a évoqué tout à ^(19a) l'heure sous le terme de volonté subjective, cette volonté subjective, si nous la voyons d'une façon vraiment permanente de ne pouvoir se manifester que de sa propre division, c'est assurément fait pour nous suggérer quelque chose, c'est à savoir que c'est pas quand même l'image de l'harmonie totale enfin réalisée, c'est un appel que vous avez entendu, que je connais bien et qui est touchant enfin, ça aboutit à quelques inconvénients comme ça sur ma cravate. C'est l'amour, c'est l'amour qu'il vous prêche ; si on était tous comme ça, tous ensemble à s'aimer, c'est la Jérusalem céleste n'est-ce pas, qu'il vient vous annoncer comme ça ; ça s'est vu quelquefois au cours de l'histoire et jamais dans des moments indifférents. C'est bien justement parce que quelque chose se manifeste qui est tout de même strictement inséré enfin dans l'ordre du discours, c'est parce qu'il y a eu un discours qui est en train de proliférer enfin, qui engendre d'innombrables petits qui vous deviennent à tous et à chacun, à moi aussi enfin terriblement incommodes, à savoir le discours scientifique qui de plus en plus enfin est là imminent, menaçant par sa présence, n'est-ce pas, par l'idée que tout ça va se régler enfin en termes mécaniques, de balistique, d'équilibre, de courants et puis, plus on en saura, mieux ça vaudra, et bientôt enfin nous saurons comment produire enfin, tel ou tel type d'individu qui lui saura marcher avec tous, n'est-ce pas. Ce que l'expérience nous montre c'est évidemment tout autre chose ; ce que l'expérience nous montre, c'est que c'est un langage dont j'ai parlé et qui est ce dans quoi vous avez tous cru et grandi, que ce n'est pas là quelque chose qui vous a été transmis sans vous véhiculer en même temps toute une réalité frémissante et vacillante qui vous est faite du désir de vos parents. C'est pour autant que dans la formation de chacun, cette incidence par la mère enfin, par la langue maternelle, n'est-ce pas, ce quelque chose qui est à la fois au principe, que c'est vers là que se tourne l'amour, que c'est vers ce frémissant appel à l'union dans quoi ? Dans quelque chose de très évidemment, comme il l'a dit, aliénant. Ce qu'il y a d'absolument incroyable, c'est qu'il imagine que c'est en frappant avec ses poings la voûte du ciel que cette aliénation, qui est justement ceci qui fait que, après tout, ce qu'il vous disait, c'est quelque chose qui était un appel d'ailleurs. Un appel vers quoi ? Vers plus de vérité ; sa parole lui paraissait vraiment identique enfin à cette vérité dont il se trouvait dans l'occasion l'instrument, le messenger enfin, l'ange chargé de vous sortir de quoi, de votre sommeil en fin de compte, de vos fantasmes, de votre particularité. Malheureusement, c'est tout à fait clair que non seulement cette particularité résiste, mais qu'elle est là ce à quoi on a à faire.

Et pour en venir au dernier terme, puisque dans ce petit entretien que j'ai eu avec un groupe limité, on y est arrivé à la fin à me demander raison de ce quelque chose qui est la pointe sur laquelle enfin arrive à un certain tournant, sinon à un certain terme, n'est-ce pas ce dont il s'agit de la parole comme créatrice du sens comme la parole qui en fin de compte se révèle n'être que le support de la jouissance. De quelle jouissance ? Sinon, de ceci, qui nous est montré à l'horizon, c'est à savoir quelque chose qui tourne autour de ce point, ce point idéal, qu'est en fin de compte ce dont il s'agit, à savoir la relation d'essai, de ceci, n'est-ce pas, et cet être que nous sommes tous, que je suis là avec vous, c'est quoi ? C'est

cet extraordinaire enfin, manifeste impuissance qui est véritablement celle de tous ; je ne vais pas dire en face de toutes, parce que la femme ici je l'indique, je l'ai indiqué, vous le lirez dans ce qui va sortir dans mon dernier écrit, la femme ne peut pas comme l'homme être épinglée d'un rapport univoque avec ce quelque chose qui se trouve avoir été révélé par le discours analytique ; c'est à savoir que dans ce qui est de l'approche des sexes, il y a toujours un tiers, que ce tiers vous le fixiez dans l'Autre, ^(19b)l'Autre avec un grand A, cet autre⁵¹³ qui est le lieu dans lequel vous témoignez ou vous articulez ce que vous avez à dire, vous manifestez enfin chacun comme le témoin de ce que vous avez pu recueillir de vérité, ou si c'est autre chose encore que l'analyse a pointé de façon beaucoup plus proche, n'est-ce pas, à savoir la fonction énigmatique jamais véritablement transfixée, jamais vraiment serrée de près, mise au point et celle qui s'exprime par le terme de toute puissance de la pensée, c'est-à-dire une notation véritablement ethnographique qui n'a véritablement pas de portée mais qui se coagule dans cette fonction, qui est marquée par ce qui distingue les sexes d'un rapport différent au phallus ; ce tiers, cette fonction tierce n'est pas portée par l'analyse, dans son rapport à la fonction phallique comme étant ce qui se rencontre en quelque sorte nécessairement, ce qui fait butée n'est-ce pas, ce qui fait aussi tout un drame, celui qui tourne autour de la castration, ce qui ne veut rien dire d'autre, que la reconnaissance d'une certaine limite. Cette limite est très précisément ceci, que c'est la même chose, je ne dis pas l'un est premier, l'autre second, n'est-ce pas ni inversement, n'est-ce pas, qui est ceci, que cette chose qui paraît véritablement liée à la reproduction, à cette reproduction passagère qui est l'énigme de la vie, n'est-ce pas, cette chose qui consiste en la différenciation chez tout vivant de deux fonctions qui sont appelées les sexes, c'est très précisément ce qui est du fait même de la fonction et de l'existence du langage, impossible à formuler autrement que, comme je l'ai dit tout à l'heure, par métaphore. Toute cette histoire qui fait que je peux dire, je suppose, enfin j'imagine, j'ose imaginer que pas un de ceux qui sont ici, pas un d'entre vous n'est pas sans avoir éprouvé, et de la façon la plus directe la difficulté de la rencontre, n'est-ce pas, le miracle de la rencontre, ce qui de tout temps a fait le rêve de l'amour, qui est à la fois bien en effet, le pivot, le point tournant de tout ce qui s'est proféré jusqu'à présent de discours, et qui pourtant est si on peut dire, véritablement voué à ce que Freud exprime sous le terme du ratage, de ce qui est toujours manqué.

C'est ça, c'est cet horizon n'est-ce pas, que nous a révélé Freud, c'est que si le sexe est en quelque sorte le point idéal autour de quoi tout discours prend son sens, il n'en reste pas moins vrai que ce point idéal est un point qui est en quelque sorte en dehors de la carte, et que la structure, c'est ça, de même qu'en mathématiques, il est non seulement pensable, mais plus que pensable, courant de se référer à ce point insituable, à ce point dont le support est en réalité beaucoup plus présent qu'on ne le soupçonne n'est-ce pas, ressemble à ce quelque chose qui se construit, et autour de quoi se construit l'idée, dans la topologie, du plan projectif, c'est très exactement vers ce point de béance que sans doute tout le discours humain converge, et d'ailleurs là le discours scientifique nous en donne autant de preuves que les autres ; et c'est la révélation de cette structure qui est ce sur quoi se fonde, et sur quoi dans des cas privilégiés qui sont précisément ceux que j'ai définis tout à l'heure par la névrose, que tourne et s'édifie le discours analytique. Pour ceci, il est évident qu'il faut accentuer, préciser quels sont les membres, les membres qui sont situables langagièrement, n'est-ce pas, au niveau le plus élémentaire de la fonction du langage. C'est ça que l'analyse nous apprend à repérer, c'est ça qui nous situe, qui définit l'analyste.

Si j'ai parlé tout à l'heure, je ne pourrais, car il faut que ce discours finisse, que faire allusion à ce que j'ai appelé l'objet petit *a*, ce autour de quoi tourne tout le procès d'une

⁵¹³ . il doit plutôt s'agir de *cet Autre*.

analyse. C'est dans le fait que quelque chose s'est inauguré, qui se définit par la fonction de l'analyste, qui est celui qui peut se permettre, qui ose se permettre de se mettre en position ⁽²⁰⁾ par rapport au sujet, au sujet en effet plus ou moins affolé par cet extraordinaire condition humaine d'habiter le langage, qui est d'être celui qui se met en position de cause du désir. C'est vrai que le transfert n'est pas rien, mais s'il n'y avait pas la parole, la parole du sujet parlant, de l'analysant lui-même qui en trace en quelque sorte les voies, jamais l'interprétation de l'analyste ne pourrait en somme faire cette coupure, ce quelque chose grâce à quoi une structure change. C'est bien pourquoi l'analyse, je l'ai fait remarquer tout à l'heure s'est fait remarquer par ce quelque chose qui en est dans les conditions de l'histoire où nous sommes, un nouveau discours, un nouveau mode de lien social. Ce quelque chose qui s'établit de l'analysant à l'analyste est là la cellule initiale de quelque chose qui doit aller beaucoup plus, qui ira ou n'ira pas, mais si elle va, elle tiendra une place, n'est-ce pas, cette position de l'analyste, elle tiendra une place essentielle dans quelque chose qui nous mettra en repos, qui compensera, qui étanchera le mode de malaise, en effet, malaise dans la civilisation, – déjà Freud l'avait promu, il l'avait certes promu en sachant ce qu'il disait parce qu'il en sentait venir les symptômes – mais ce malaise s'accroîtra certainement, il ne peut que s'accroître en raison de ce qu'apporte de tout à fait nouveau dans le lien social lui-même, ce discours scientifique.

C'est en cela que l'époque où nous vivons fait de l'avènement de l'analyse non pas du tout un progrès, parce que, comme j'ai déjà plusieurs fois fait allusion dans ce discours, ce qui se gagne d'un côté, se perd d'un autre ; ce que nous avons acquis comme ressort, comme usage du savoir, comme mise à la question du savoir dans ses rapports avec la vérité, c'est quelque chose qui assurément existe, qui est vraiment le tampon, la marque, le saut, l'épingle, le blason de cette ère que nous vivons. Mais nous ne savons pas non plus, nous sommes bien incapables de dire par rapport même à des stades, à des époques qui nous sont proches, quel était à ce moment le savoir qui était précisément ce qui faisait l'équilibre, ce autour de quoi enfin s'apaisait cette horrible impatience ; et c'est bien parce que nous ne le savons pas que nous en sommes réduits à nos propres moyens.

Entretien à la télévision belge avec Françoise Wolff portant sur « Les grandes questions de la psychanalyse ». Cassette MK2 vidéo sous le titre : Jacques Lacan. Conférence de Louvain suivie d'un entretien avec Françoise Wolff. Au cours de cet entretien sont insérés des commentaires sur Lacan que nous indiquerons par [...].

F. Wolff – Si nous demandons à Jacques Lacan ce qu'est la psychanalyse, c'est parce que nous croyons qu'il est une des plus prestigieuses figures de la psychanalyse contemporaine.

J. LACAN – La psychanalyse est quelque chose dont l'existence commence à être connue de, par beaucoup de monde. L'expérience analytique, ça n'est certes pas moi qui l'ai inventée. C'est quelque chose qui s'est constitué selon ses voies, ses voies n'ont peut-être pas toujours été les plus conformes à aller droit à leur but. Néanmoins il y a quelques sortes de formes dans lesquelles elle s'est instituée et ces formes, quoique très évidemment d'artifice, ce qui est commun à toute espèce d'expérience, n'est-ce pas, ont permis une certaine élucidation concernant quelque chose dont il ne suffit pas de dire, n'est-ce pas, qu'il s'agisse de troubles. Qu'il s'agisse de malaise est quelque chose qui soit hautement significatif, c'est évidemment ce qui résulte de l'expérience analytique elle-même.

À cet endroit, le fait que un public de plus en plus nombreux soit averti de la possibilité d'une telle expérience est quelque chose qui est la base à partir de laquelle je me trouve avoir quelque chose à dire.

[...]

Je me trouve avoir insisté, enfin, sur, sur ce qui est évident, enfin, non seulement à première inspection mais à la seconde et à toutes les inspections possible, jusqu'à la dernière. L'analyse est une pratique de langage. La découverte de l'inconscient par Freud, il suffit d'ouvrir un de ses trois premiers livres, les livres fondamentaux concernant justement la découverte de l'inconscient, il n'y a pas d'autre appréhension de l'inconscient dans Freud qu'une appréhension langagière et c'est d'ailleurs en quoi l'expérience analytique le confirme c'est que, rien n'y passe que par la parole, celle de celui que j'appelle l'analysant, ou celle de l'analyste. Il serait quand même extravagant que par rapport à ce fait pratique, enfin, on cherche un alibi dans je ne sais quelle construction accessoire.

F. Wolff – Comment définissez-vous l'inconscient ?

J. LACAN – Je définis l'inconscient... c'est devenu, c'est devenu un petit bateau, enfin, je définis l'inconscient comme étant structuré comme un langage. Ce n'est évidemment pas ici que je m'en vais me mettre à en faire le commentaire. Il est certain que c'est à partir de là que commencent les questions. Comment le fait que ces sortes d'êtres qui ce langage l'habitent, comment est-ce que ça se fait que ce serait, à m'en croire n'est-ce pas, par le véhicule du langage qu'il se trouverait dans tout ce que découvre l'analyse à l'intérieur de ce fait, comment se fait-il que lui sont transmises, enfin, des conditions aussi dramatiques, c'est le cas de le dire n'est-ce pas, que le fait qu'il soit tellement dans la dépendance de tout ce qu'il a attendu dans le monde et tout spécialement au niveau bien sûr qui est celui dont il a reçu transmission de ce langage, de ce langage qui est celui que lui a parlé sa mère, comment à travers ça quelque chose d'aussi prévenant, je veux dire dominant n'est-ce pas, que le désir dont il est en somme le résultat, la conséquence, comment sa destinée entière peut-elle être marquée par cela ? C'est évidemment là que commence l'exploration, mais le mode d'alibis, enfin, plus ou moins prétentieux, enfin, désignés sous le terme d'affects alors que, à quelle occasion ont jamais pu se produire les dits affects, c'est à l'occasion de déclarations plus ou moins opportunes, enfin, c'est là que commence l'expérience analytique ; mais ne pas lui donner comme prémisse que c'est bien au niveau du langage qu'est le problème, me paraissait d'autant plus difficile de l'éviter qu'il ne s'agit pas là du

tout d'une question théorique mais d'une question qui emporte tout l'efficace de la pratique analytique.

[...]

F. Wolff – Quel est le rôle de l'analyste ? Est-ce, comme vous l'avez dit hier soir, ce rôle de « je ne te le fais pas dire » ?

J. LACAN – Oui, je me suis en effet, hier soir, armé, enfin, pour en faire un exemple, pour rendre sensible une dimension qui est celle que j'exprimais en spécifiant que j'ai dit « structuré comme un langage », c'est-à-dire une langue particulière. Nous ne connaissons que ça, enfin je voulais bien marquer la différence, l'accent, enfin l'accent précis que cela comporte, qu'après tout on ne peut qu'en habiter une ou plusieurs, mais on ne peut qu'habiter certaines de ces langues. Alors ce que vous me demandez maintenant, si je comprends bien, c'est quel est le rôle de l'analyste, m'avez-vous dit ? Re-précisez bien ce que vous vouliez dire par là. Le rôle de l'analyste...

F. Wolff – dans la relation analytique...

J. LACAN – et bien...

F. Wolff – Est-ce c'est de faire dire ou de ne pas faire dire ?

J. LACAN – Oui, c'est ça, c'est le fameux « je ne te le fais pas dire ». Je l'avais comme exemple que de ce qui justement spécifie ce, un langage. On ne peut pas jouer sur l'ambiguïté que comporte l'expression « je ne te le fais pas dire » qui peut dire, qui peut vouloir dire deux choses tout à fait différentes en français : « tu l'as dit » et, je me mets hors du jeu : « c'est pas moi qui te l'ai fait dire par quiconque ». C'était un exemple destiné à montrer la spécificité d'une langue entre les autres et c'était pour montrer que l'intervention soulignée, que l'intervention analytique est très typiquement ce qui fera toujours usage de cette équivoque.

[...]

F. Wolff – Dans l'expérience analytique, il y a le transfert. Comment, en tant qu'analyste, vivez-vous cela ?

J. LACAN – En tant que quoi ?

F. Wolff – En tant qu'analyste.

J. LACAN – Oui, en tant qu'analyste, j'en ai l'expérience ; elle est toujours, même j'ai pu le constater pour les analystes les plus chargés justement d'expérience, à chaque fois une surprise nouvelle, et je ne peux même pas ici témoigner de ceux qui m'en ont fait l'aveu. Je ne vois pas pourquoi je les mettrais en avant quand moi-même c'est ce que j'ajouterai à leur témoignage, c'est que pour moi aussi c'est un sujet d'émerveillement, mais... ça ne dit en rien ce que... où chacun peut, fait situer enfin cette manifestation si sensible et si étonnante à voir dans une expérience que j'ai définie à l'instant par quelque chose, qu'on ne se méprenne pas, ce n'est pas la diminuer que de dire qu'elle est marquée d'un certain nombre d'artifices. Ce n'est pas du tout une raison pour penser que le transfert est lui-même artifice. C'est bien sûr là, beaucoup d'analystes, enfin, s'abriteront, dirais-je, parce qu'à la vérité, la surprise n'est jamais sans provoquer aussi un effet de terreur. S'abriter derrière la motivation artificielle du transfert pour penser qu'après tout ce n'est qu'un artifice, c'est se mettre à l'abri de quelque chose qui, on le comprend, peut paraître lourd, parce que, comme Freud lui, enfin, il ne manquait pas de le regarder en face, il n'y a aucune distinction entre le transfert et l'amour. À partir de là commence la question : comment en effet, une

situation d'artifice peut-elle déterminer un ordre de sentiment qui paraît un ordre aussi élevé dans l'ordre naturel que l'amour, je dois ajouter, car le transfert n'a pas que cette forme, il a aussi celui de la haine. Mais si l'analyse a démontré quelque chose, c'est le profond, étroit accolement de l'amour et de la haine. J'ai, je crois, le premier, essayé de, ce transfert, enfin, de façon qui motive l'ordre, l'ordre élevé de son phénomène, je l'ai inscrit, enfin, la rubrique de ce que l'analyste se trouve effectivement dans l'expérience analytique occuper comme place et je l'ai épinglé de termes qu'il faut accueillir même sous la réserve de cette ambiguïté dont je parlais tout à l'heure : le sujet supposé savoir. Quelle est la relation d'un sentiment tel que l'amour avec une formule de l'ordre du sujet supposé savoir ? C'est assurément ce qu'il est tout à fait impossible non seulement d'expliquer, mais même seulement de faire sentir dans un aussi court entretien.

[...]

F. Wolff – Certains psychanalystes disent détenir la clef du normal. N'est-ce pas dangereux ?

J. LACAN – Oui, enfin c'est une, c'est une opinion, (*il soupire*) à la vérité, tout à fait déplacée, enfin. Aucun analyste ne devrait, je ne dis pas... (un technicien intervient puis, Lacan avec un geste d'humeur ... non, ne recommencez pas toute l'affaire. J'étais à *aucun analyste*, passons à moi, allez ...) aucun analyste ne peut s'autoriser sous aucun angle à parler du normal, de l'anormal non plus d'ailleurs. L'analyste, en présence d'une demande d'analyse, a à savoir s'il pense que cette demande d'analyse a forme propice à ce que le procès analytique s'engage, c'est le cas de le dire, enfin, cordonnier pas au-delà de la semelle, au nom de quoi l'analyste parlerait-il d'une norme quelconque, sinon, permettez-moi la plaisanterie, d'une mal norme, d'une norme mâle.

[...]

F. Wolff – Donc sous le couvert de la psychanalyse, il n'y a pas une répression de la liberté ?

J. LACAN – (rire) Oui..., ces termes, le terme me font rire, oui..., je ne parle jamais de la liberté.

Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse, le 14 octobre 1972. Paru dans Quarto (supplément belge à La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne), 1981, n° 5, pp. 4-22.

(4)VERGOTE – Je suis heureux d'accueillir, au seuil d'une année nouvelle de nos activités, celui qui, par tout son retour à Freud, a libéré la psychanalyse de toutes sortes de contaminations qui lui venaient de toutes sortes de biologismes ou de psychologismes. Lorsque j'ai été inviter Monsieur Lacan au mois de juin, pour notre École, il m'a dit qu'il ne voyait pas beaucoup de sens à faire une conférence suivie de quelques échanges ; il m'a dit qu'il préférerait avoir des contacts plus prolongés et même passer une journée ou presque, avec nous. Je n'osais pas en demander autant, mais nous n'en sommes que plus heureux. M. Lacan a même préféré, pour que ces échanges portent tous leurs fruits, de ne pas commencer par faire la conférence demandée, proposée et que je vous avais annoncée sous la réserve que vous comprenez ; M. Lacan a préféré laisser venir tout de suite les questions, et je pense que nous avons avec nous maintenant celui que j'ose à peine nommer un maître de pensée pour nous, non pas que ce mot de maître ne soit pas tout à fait à sa place ici, mais pour ce que ce mot peut évoquer de l'obésité du savoir dont M. Lacan a horreur. Mais certains d'entre nous avons assisté hier après-midi à cette maîtrise socratique avec laquelle M. Lacan peut faire surgir de toutes les questions, disons même ingénues, leur véritable sens. N'ayons donc pas peur de dire ce que nous avons à dire. Si on ne peut pas statuer M. Lacan, si on ne peut jamais le récupérer et le mettre quelque part dans une nécropole d'un savoir établi, c'est aussi parce que M. Lacan ne refuse aucune question, et qu'il ne nous demande jamais de jeter un voile pudique, sur ce que nous désirons lui demander. Alors je vous invite à ne pas refouler les questions qui viennent, à dire franchement ce qui veut se dire en vous, et je vous donne la parole tout de suite.

LACAN – Bon, écoutez, ici on est entre soi, c'est comme ça qu'il faut prendre les choses. Dans ce qui va suivre, je voudrais en fait répondre à l'invitation très sympathique qui m'a été faite et, je réponds toujours à ces choses-là comme à une gageure. C'est pas mon champ propre, vous êtes ici tout à fait hors de ma portée pour tout dire, et c'est tout à fait légitime. Mais à partir du moment où j'y suis, j'aimerais bien que se manifeste quelque chose qui me donne une idée de votre existence en tant qu'École. J'aimerais bien, cela me ferait plaisir, ce serait une récompense en tout cas à l'effort que j'ai pu faire hier soir, qui était plutôt un effort de, je ne sais pas de quoi, d'exhibition n'est-ce pas, et même encore plus suspect que de tout ce que vous pouvez formuler enfin, témoigner que j'étais encore un peu là, mais enfin c'est pas suffisant. Je dirais même que cela n'a pas de justification véritable, exactement comme le disait celui-là qui était intervenu ; il ne savait pas ce qu'il disait, bien entendu, mais cela n'empêche pas que ce qu'il disait, je pouvais l'entendre. Alors, j'aimerais bien savoir ; ici, il doit y avoir, non seulement je le suppose, mais j'en suis sûr, il doit y avoir un peu de sérieux ; j'aimerais bien savoir comment pour vous se pose..., je ne sais pas si vous voulez, et dans toute la mesure où vous voulez m'en faire part, je serais de savoir comment..., quels sont vos problèmes intérieurs, votre fonctionnement enfin. Ne croyez pas que tout cela me laisse froid. Moi aussi, j'ai mes affaires intérieures, j'ai mes problèmes. C'est pas du tout que j'ai une certaine idée préalable de la façon dont il faut mener ça. Je me pose des tas de questions, comme je l'ai fait remarquer hier soir à quelqu'un, et ne croyez pas que les questions soient moins pressantes pour moi que pour vous. C'est justement ce que, pour moi, ⁽⁵⁾j'appelle ma récompense, c'est ce que pourraient me suggérer vos questions. Enfin, j'aimerais que vous me donniez une idée de la façon dont ça marche ici. Allez-y !

DUQUENNE – Mais cela laisse ouverte la question de ce qu'est l'acte, et qui a été laissée en suspens hier, l'acte psychanalytique.

LACAN – Oui.

DUQUENNE – Je crois que c'est le *pentum saliens* qui est à l'horizon de toutes les questions qu'on se pose ici.

JORION – Il y a un autre mot qui a été prononcé hier, c'est le mot organisation, et vous l'avez relevé.

LACAN – Oui,... et bien voilà, parlons-en de l'organisation. Dites-moi quelle idée vous vous en faites. Il y a forcément une organisation ici (hm). Quelle idée vous faites-vous de cette organisation en tant que telle ?

JORION – C'est justement le problème. Mais je me situe de manière différente, dans la mesure où je ne suis pas encore dans l'organisation. Mon acte de venir ici est un premier pas.

LACAN – En tout cas, vous restez sur la réserve.

JORION – J'en ai parlé avec certains qui sont dans l'organisation, de ce qui se passait, et cela m'a laissé sur ma réserve.

LACAN – Oui, vous êtes là au bord de... Vous êtes sur la réserve, mais vous y êtes quand même porté, et la preuve en est que vous êtes là.

JORION – Je puis un peu justifier le fait que je sois au bord, qui est qu'il me semble que l'organisation joue le rôle de prothèse pour certains qui ne trouveraient pas en eux-mêmes la puissance suffisante que de se réclamer que d'eux-mêmes.

LACAN – Oui... Les mots sur un sujet aussi mouvant, ont beaucoup d'importance. J'ai dit « ne s'autorise que de lui-même », j'ai pas dit « ne se réclame que de lui-même », pour la bonne raison que se réclamer est un peu clamatoire, et en principe sinon en fait, on peut se réclamer de rien. Oui. En fait, cela a été diversement interprété, cette petite formule. Pour beaucoup de gens, cela veut dire que presque n'importe qui peut se déclarer analyste, ce qui, je dois dire, est... légal. Rien n'empêche en effet quiconque de se conduire de cette façon irresponsable. On omet dans cette petite phrase que l'analyste, cela a pour moi un sens très problématique. Je veux dire qu'il faut d'abord que cette position soit (hm), je dirais presque, occupable ; cela laisse même un doute sur l'existence de l'analyste. Enfin, à partir de quand y a-t-il un analyste ? C'est pour ça que dans cette École, qui est la mienne, j'ai tenté, comme École qui doit encore faire ses preuves, j'ai fait cette proposition qui vraiment a fait fuir à partir d'elle, un certain nombre de personnes qui..., ce qui est curieux je n'étais pas du tout sûr d'avance de cet effet, loin de là. Je me rendais très bien compte que c'était des choses difficiles à faire entrer comme exercice. Mais ce n'est pas parce que ces personnes ont cru devoir s'en aller que c'est plus facile. C'est une expérience en cours. J'ai proposé, j'ai essayé de proposer qu'on éclaire par le témoignage de l'intéressé, de quiconque ne pourrait en témoigner que de lui-même (hm), témoignage de l'intéressé du moment, ⁽⁶⁾qui n'est pas bien sûr (hm) témoigner de ce que c'est qu'être analyste puisque c'est justement ça qui est en suspens, du moment qui témoigne de ceci, où il en est, ce qui est arrivé à le faire au moins désirer de l'être, et – si on en croit ce que j'ai fondé comme principe, à savoir que l'analyste ne pouvait même se concevoir s'il n'a pas parcouru lui-même quelque chose qui ressemble à l'expérience analytique –, où il en est au moment où, ou bien ça se confirme, ou bien ça s'affirme tout simplement, ce qui l'a fait désirer d'occuper cette position. J'ai laissé d'ailleurs libre chacun d'en témoigner ou pas. Personne n'est forcé de s'offrir à l'expérience de ce que j'appelle un peu comme j'ai pu, la *passé*. J'ai cru qu'il était... (hm), qu'il offrait plus de chance à ce témoignage de pouvoir être rendu, que ça ne se passe pas avec quelqu'un déjà en position de prononcer le *dignus est intrare*, n'est-ce pas. Il n'en reste pas moins qu'il faut quand même qu'il y ait quelqu'un qui le prononce, ce *dignus est intrare*. L'idée de séparer celui qui recueille le témoignage, de celui qui produit ce *dignus est intrare*, s'imposait en quelque sorte à partir de là. J'ai tenté cette voie qui consiste à commencer : pour frayer une voie, il y a toujours un *initium* qui comporte une part d'arbitraire. Quand j'ai dit que les analystes qui sont censés avoir une spéciale expérience de formation, doivent avoir malgré tout une façon de sélectionner malgré tout moins raide, qu'on ne le croit dans un temps que je voudrais faire révolu, n'est-ce pas ; en principe un didacticien, il ne faudrait pas croire que c'était quand même si rigide. Il

s'agissait de protester contre cette auto-sélection que j'ai raillée dans une sorte d'écrit qui s'appelle « Situation de la psychanalyse en 1956 », que j'ai raillé, comme vous savez peut-être, car c'est vrai que ça prenait cette tournure-là, n'est-ce pas. C'est un article qui a sa portée. Enfin c'était vraiment tout de même d'un contentement commun sans ça, cela n'aurait pas eu d'utilité que j'essaye de faire rire ; c'est que dans le fond, tout le monde se reconnaît très bien, même ceux que j'appelle les petits souliers, rien de plus adorable que d'être dans ses petits souliers, tout le monde adore ça. Alors, l'expérience a donc commencé. Il y avait des gens qui étaient choisis par ceux qui étaient déjà installés dans le système ; pour les faire sortir de leur système, il faut forcément prendre appui sur le système lui-même : il y a aussi des gens qui ont été désignés. Il ne faut pas croire que cela donne du tout des résultats scabreux, chahutants. Il est vrai que des passeurs ont été très bien désignés. Je veux dire que c'était des gens sérieux, honnêtes, capables, menant des analyses propres, je les ai choisis parmi ceux-là, parmi les frais et moulus, ou encore en analyse, et ils ont reçu ceux qui eux-mêmes se trouvaient, se croyaient en état ou humeur de témoigner de leur affaire.

JORION – Est-ce qu'il n'est pas significatif que c'est précisément sur ces problèmes de didactique, de reproduction qu'achoppent les organisations ?

LACAN – Oui, mon cher, que ce soit significatif, c'est à peu près cela, mais que ce soit significatif de quoi ? [...] Il y a quand même organisation et organisation. Il s'agirait justement d'apercevoir que c'est vrai qu'il faudrait au moins pour le discours analytique qu'il en sorte, si c'est possible. Il faudrait un tout autre mode de reproduction ; si je puis dire. C'est très bien votre rapprochement là. Il se fait que cela va très bien. C'est aussi ce qui résulte de ce que j'appelais hier le discours, n'est-ce pas, ce qui résulte de l'existence du discours du maître. Il en résulte des races qui se reproduisent, je veux dire qu'il faut avoir une notion de race tout de même, une approximation qu'il faut juste prendre ne fût-ce qu'au niveau de l'horticulture ; on y voit bien que [...] parce que là..., on produit et on reproduit des choses qui ne passent pas par le sexe, mais par..., on prend une serpette, on fait des greffes, on fait ce qu'il faut pour produire ⁽⁷⁾des fleurs particulièrement soignées. Le discours du maître, c'est ça qui fait l'être parlant. Le maître, ça se reproduit. Il y a la race des maîtres qui se perpétue. Et celle des esclaves. [...] Il est absolument clair que Freud a choisi dans ce sens, à savoir que la psychanalyse se reproduirait de la même façon. Il a voulu au moins que ce qu'il avait sorti ne se perde pas.

[...]

Il faudrait voir comment pourrait s'animer notre mode de reproduction. Alors j'ai voulu d'abord essayer comme ça d'introduire ça par des choses qui s'écrivent, qui sont tout de même publiées, là, à la portée de tout le monde, dans le numéro 2/3 de *Scilicet*. Il y avait hier un type très gentil, assez astucieux qui m'a posé des questions, et comme ce n'était pas des questions décourageantes, j'en ai profité pour glisser que j'ai travaillé durant l'année sur ça ; l'approche, la façon de cerner montrait en tout cas d'une façon plus sensible avec des petites lettres, que enfin c'est fondamentalement différent de tout ce qu'on avait écrit.

JORION – Et le discours de l'universitaire ?

LACAN – Il est certain que les deux ont partie liée, enfin n'est-ce pas. Je ne peux pas entrer ici dans les détails. Mais ce que je voudrais vous dire, c'est quelque chose dont... malheureusement j'y arrive pas à ce que quelqu'un tout de suite en témoigne, l'écrive ; enfin, c'est une façon de parler, parce qu'au niveau de ceux qui recueillent le témoignage des passeurs, à savoir ce que j'ai institué comme... en gardant autant que possible les anciennes dénominations, j'ai maintenu ce terme de « jury d'agrément », il y a bien quelque

chose, c'est ce dont je parlais tout à l'heure, du *dignus est intrare*, et comme après tout cette passe était faite pour sélectionner des gens dont on avait au moins le sentiment qu'ils sont au fait de ce frayage, n'est-ce pas, eux après se sont exposés alors à ceci que c'était dans l'épreuve de la passe et dont on a recueilli quelque chose qui soit assez porté pour qu'on puisse le considérer par la suite, que sur ce plan-là, sur ce plan-là seulement, ils étaient en position pour poursuivre le travail, c'est-à-dire pour poursuivre un mode tout à fait différent de recrutement de ceux qui sont en position de donner le *dignus est intrare*, comme ça, en conservant quelque chose qui était déjà un premier frayage ; le terme d'analyste de l'École chez nous a un autre sens que membre dit titulaire ailleurs. Ces analystes de l'École étaient des gens qui ne recevaient pas pour autant la consécration de l'expérience [...]. J'ai voulu prôner un recrutement qui soit plutôt un recrutement plus jeune que ceux qui se trouvent simplement avoir, alors vraiment pour l'extérieur, parce qu'il faut bien conserver quelque chose qui ait une surface, n'est-ce pas, pour l'extérieur, le titre d'analyste membre de l'École ; cela fait A.M.E., c'est amusant, et c'est celui à propos duquel l'École reconnaît qu'il a vraiment une pratique d'analyste et qu'il peut rendre un témoignage de sa pratique [...]. Et on peut aussi souhaiter que la personne en question soit tout de même capable d'élaborer quelque chose, un travail. Quant aux A.E., c'était l'idée d'un travail en flèche, ils seraient spécialisés dans cette interrogation de la formation, de ce que c'est, comment être sinon s'autoriser analyste ; et tout donnait le sentiment qu'en effet, c'était une voie, il y en a qui sont de ce registre-là. Alors ce que je voulais dire, c'est que jusqu'ici, cela ne nous a pas amené à recrutement large. Il faut dire que des A.E., on n'en a pas estampillé beaucoup, ce qui fait déjà quelques années qu'il y a cette expérience. Il y a toutes sortes de choses curieuses. Les gens qui étaient des analystes installés [...] cela les avait forcés [...] à cette introduction, par cette voie-là ; à la fonction d'A. E. C'était certainement pas ceux qui étaient déjà plus installés qui se ⁽⁸⁾trouvaient en mesure, comme il fallait s'y attendre, de porter un témoignage chaud de l'expérience qui les avait amenés là, et c'est dommage dans la mesure où les meilleurs doivent savoir tout de même quelque chose, malgré une certaine distance qu'ils ont pris par rapport à ce moment justement, à ce moment crucial du passage, du passage à l'acte. C'est de ça qu'il s'agit, pas un *acting-out*, mais du passage à l'acte. C'est précisément ce qui est véhiculé par ces travaux concernant un certain champ, celui du passage à l'acte. C'est ce à quoi, vous voyez, je fais toujours allusion et maintenant j'arrive à la dire [...]. C'est que les passants en arrivent par cette expérience de la passe, à un résultat absolument pas croyable, à une précipitation de tas de choses qui étaient là encore en suspens dans leur analyse. [...] De même, et vous voyez comme tout ça, c'est d'une relation très très complexe, il n'y a pas d'exemple où le témoignage des passeurs eux-mêmes n'était..., c'est les passeurs qui montraient même souvent le témoignage le plus saisissant, dans la mesure où même maintenant [...] cette expérience de la passe était pour tous [...] une chose absolument consumante, brûlante, absolument chavirée, n'est-ce pas, et ça se voit dans des effets qui étaient absolument considérables.

[...]

Mais c'est quand même par cette voie qu'on a une toute petite chance d'avoir de la formation de l'analyste une vue qui soit par cette routine, cette automatiser de ceci qui se résumait jusqu'à présent, en quelque sorte, à attendre le temps qu'il faut pour qu'un type soit assez vieilli sous le harnais, pour qu'il soit consenti par un de ses collègues, reçu comme A.M.E. Ce très vieux mode de recrutement est très général, et surtout dans l'administration, ce qui dit très bien ce que ça veut dire [...]. On va s'efforcer de le conserver pour tout ce qui est des rapports avec l'extérieur. Mais alors qu'est-ce qui en règle le relief propre, du discours analytique qui est quand même autre chose ? Qu'est-ce qui le distinguerait d'une vieille routine, comme ça, de culture, d'horticulture. Là aussi, il faut bien

en passer par là, par l'idée qu'il y a une autre voie, un autre type de sélection ; enfin évidemment, cela nous force à sortir de ce champ de l'horticulture. [...]

Personne ne sait à peu près combien de temps il faut pour domestiquer le chien, le chat... C'est très amusant de penser à leur descendance, à ces animaux très spécifiquement domestiques ; n'est-ce pas. Il y a quand même un moment où ça a commencé. Imaginons que le chien ait été créé en même temps que l'homme, et que pour lui rendre service, il y ait eu un moment où c'est l'homme qui [...] Pourquoi est-ce qu'il ne ferait pas ça avec n'importe quelle espèce animal ? Il arrive quelque fois d'ailleurs que des animaux de ce type soient très parasites et ne sont pas domestiqués.

[...]

On aurait tort de ne pas s'apercevoir de ce que l'on constate autour de soi, qu'il n'y a pas un seul propos humain qui ne soit profondément enraciné dans le racisme, « enraciné » dans la racine. Tous, tels que nous sommes ici, nous sommes tous des racistes, tout le monde en plus le sait, tout le monde passe son temps à tout faire pour que pratiquement finisse la race, mais il est tout à fait clair que c'est absolument indéracinable. S'il y a quelque part une petite chance, c'est au niveau de l'histoire analytique, c'est la seule qui soit arrivée à décoller quelque chose comme « autonomisant » (hm)...

[...]

Ce qui est important, c'est que le discours analytique nous permet d'être sûrs de ça ; à soi tout seul, c'est justement le témoignage que quelque chose se décante par du réel, n'est-ce pas, d'une façon qui vaut la peine d'être retenue en sa faveur. Alors, c'est ça, nous sommes dans cet espoir, cet espoir qu'on pourrait vraiment, ce que je disais tantôt, lui donner son ⁽⁹⁾ statut propre, et ça passe dans un mode, un type différent comme production. Mais bien entendu, c'est pas du tout pour dire que la mythologie du père... L'idée donc, c'est un témoignage latéral où nous sommes, d'une place où on peut s'apercevoir de ça, se rendre compte sur quoi c'est fondé, n'est-ce pas. Ce qui ne veut pas dire qu'on sera analyste de père en fils, c'est même tout le contraire. Mais enfin, il y a là quelque chose qui est à mettre à l'épreuve, et c'est pour ça qu'il n'y a rien de plus important qui peut se passer actuellement lorsque nous sommes réduits à l'épingler comme ça. Si on ne fait pas très attention, c'est là qu'on pourrait parler de groupe analytique. C'est très précisément justement un piège qui est assurément offert là par quelque chose qui est même démontré, que pour un rien, c'est là qu'on se précipiterait tête baissée, à savoir dans une porte sans issue ; encore que l'analyse justement ait permis enfin d'introduire une pratique, ce que j'appelle ses preuves, ses expériences de groupe ; ce qui n'est bien sûr justement possible que parce que le discours analytique est ce qu'il est ; c'est justement parce qu'il est ce qu'il peut s'isoler là comme l'autre champ que je venais de dire. On peut considérer le groupe dans sa dynamique propre, n'est-ce pas, il est très certain que c'est pas de là qu'on peut partir, parce que s'il y a quelque chose qui est absolument soumis à toutes les captures de l'imaginaire, c'est tout ce qui est justement de cet ordre. C'est ce qu'il faudrait éviter, c'est ce qui est en fin de compte le plus caractéristique de ce qui fonctionne en fait, c'est que les analystes forment des groupes. J'ai même aussi tâché de voir si on ne doit pas sortir de ça, parce que ça, c'est incontestablement une voie sans issue. C'est aux rapports de groupe qu'on se fie pour des solutions à ce problème, de la reproduction des analystes. On n'arrivera certainement à rien qu'à s'enfoncer un peu plus. Enfin, ce qu'on peut dire, c'est que ça fonctionne pour l'instant à plein, n'est-ce pas. Voilà, j'avais comme ça ponctué ces choses pour quelqu'un qui me semble être à un moment sensible de son agrégation, comme on dit, c'est-à-dire à ça, n'est-ce pas, entrer dans un groupe. J'en ai profité pour lui dire que mes essais de poser la question, n'est-ce pas..., que cette question s'est posée quelque part, dans ce drôle de lieu de passage qu'est l'École à Paris. Je ne sais pas si j'en aurais jamais les premières semences levées. J'ai apporté plus tard quelque chose qui n'est même pas..., enfin je n'ai aucune raison de sortir la façon dont je l'interprète comme aucune raison de le sortir très naturellement parce qu'il faut vraiment la clarté plus d'une fois, si on veut là la promesse ; enfin je vous ai dit le résultat tout à fait dominant, absolument éclatant, de cette

mise à l'épreuve, de ce qu'il en est de la formation de l'analyste. Voilà je voudrais bien que quelqu'un d'autre sur cette base ou sur une autre, pose une question.

JORION – Je vous remercie d'avoir évoqué ces deux spectres qui me semblaient avoir hanté les journées parisiennes, qui étaient donc d'une part ceux qui sont sortis, et puis le problème de papa et maman.

LACAN – Oui, enfin, je ne sais pas ce que vous en avez ressenti, de ces journées parisiennes. Enfin, comme vous l'avez vu, j'ai exprimé mon sentiment à la tribune, il était moins déprimant pour moi que pour beaucoup d'autres, peut-être que je suis trop intéressé. C'est possible... Mais ces élucubrations sur Abraham et Isaac et la suite, ça signifie quand même quelque chose ; oui... C'est pas..., c'est une voie dans laquelle j'avais au début d'une année beaucoup de choses à dire, c'est l'année où on n'a pas voulu que je continue, de sorte que je n'y reviendrai pas, sur cette histoire biblique. Je n'y reviendrai pas parce que ça a perdu pour moi son actualité. Mais il y a d'autres biais par où le prendre ; les remarques que j'ai faites aujourd'hui par exemple sur la distinction radicale du père et ⁽¹⁰⁾ du géniteur, c'est un biais qui irait parfaitement pour Abraham, Isaac, Jacob. Cela aurait peut-être intéressé ceux qui restent vivement attachés à un certain *phylum* qui n'est pas rien dans l'analyse, cela aurait peut-être pu leur donner quelques petites lumières. Mais c'est justement ceux-là qui ont mis un terme à ce moment-là à mon discours. Qu'ils se démerdent maintenant, avec leur histoire.

PATSALIDES – Vous utilisez souvent l'expression suivante : le discours du maître. Qu'est-ce que c'est ?

LACAN – Vous n'avez pas remarqué que c'est quand même une chose étrange, que dans l'espèce parlante l'obéissance existe. Non seulement elle existe, mais c'est là dedans qu'elle se déplace.

En fin de compte tout de même, le discours du maître, comme ça au départ, il est évident que ce soit un discours fondamental.

Nous trouvons chacun notre place. Il y a que c'est cela qui est le premier élément de toute topologie. Il faut vraiment accéder à ce qu'il y a de plus tordu pour avoir l'idée de ce qu'est la topologie.

PATSALIDES – Mais le terme discours laisse entendre qu'il y a autre chose à entendre que le discours du maître.

LACAN – Le terme discours... oui, bien sûr, naturellement, puisque c'est tout ce que je viens d'essayer de dire ; c'est que par la voie de quelque chose qui ne se révèle pas du tout au premier temps, enfin, par la voie de quelque chose que j'appelle la topologie, nous pouvons nous apercevoir de ce qui lie le discours du maître à quelque chose qui ne trouve peut-être pas son ressort d'une façon aussi simple qu'il apparaît, à savoir..., dans cette fonction d'obéissance n'est-ce pas, il y a des points de torsion, il y a des couloirs qui se créent, qui montrent que la topologie n'est pas si ronde que ça. C'est justement à s'attacher à ça que le discours analytique peut montrer sur quoi repose cette formidable « soufflure » du discours du maître que nous habitons depuis toujours, si je puis dire. C'est ça que l'analyste investigate : c'est des gens qui sont entortillés autrement qu'on peut croire. On appelle ça des névrosés. Il y a évidemment une autre topologie que cette sphéricité. Mais enfin, il faut s'y intéresser (hm), c'est déjà une drôle d'idée de ce que ça marche si bien comme ça, tout seul, depuis toujours que... (hm) franchement on ne voit pas pourquoi on en changerait. Mais il apparaît depuis quelques temps qu'il y a... enfin toutes les trouvailles de Freud, cette insistance d'une demande qui ne signifie absolument rien d'autre qu'une insatisfaction fondamentale (hm). C'est à ça que l'analyse fait un sort ; l'analyse n'est pas définissable autrement. Que cette chose qui a toujours en fin de compte été là, à la portée

de tout le monde, et même qu'une partie de l'art, de la littérature explore, à savoir que ça ne va pas du tout comme ça. Il faut monter, imaginer, élucubrer autre chose, mais on s'en accommode fort bien. C'est ce qu'il montre, ce rapport bizarre qu'on appelle les lettres, les arts ; enfin on a bien isolé le phénomène et on vit avec. C'est une tumeur (hm). Oui, en sorte qu'on n'a jamais, jamais tiré les conséquences. Cela a l'air très sauvage, ce qu'en dit l'analyse, et ça l'est. C'est tout à fait évident. C'est pas bête du tout la façon <dont> l'analyse a reconnu là les effets qualifiés comme ça, de – elle ne sait pas très bien ce qu'elle dit, la psychanalyse – de sublimation ; avoir déjà permis d'épingler ça, c'est déjà en soi tout seul un drapeau levé, enfin. Tout ce qu'a dit Freud là-dessus est évidemment très lourd, ... et ça continue. Mais c'était quand même génial de s'apercevoir que c'était là un point d'exclusion, n'est-ce pas. Ce qu'il en dit en commentaire est court, d'un côté, on ne peut plus être reconnaissant de dire des choses courtes parce ⁽¹¹⁾que c'est elles qui portent (hm).

X – Vous venez dans votre discours de définir, à travers tout ce que vous venez de dire, ce qu'est une fin d'analyse. Vous l'avez défini à travers justement ce passage de la parole vide, pour comprendre ce qui finalement peut être considéré comme la fin d'une analyse, qui arrive là où le sujet se trouve alors devant lui-même, et doit y faire face.

LACAN – Ça, c'est certain. Ce que j'ai consenti avec mes petites lettres, ça a l'avantage de montrer, enfin de donner à... mettre à l'essai un certain nombre d'interprétations, parce que dans ce que j'ai écrit dans mes tableaux, ce que j'appelle mes quadripodes⁵¹⁴, S_1 , c'est en somme la même inscription que ce S_1 qui, dans le discours du maître, se situe exactement dans la diagonale, je l'ai mis là au niveau de la production du plus-de-jouer. Ça a l'avantage d'introduire au moins la question enfin, puisqu'il s'agit de produire le discours du maître. Et pourquoi pas ? Ils passent leur temps à faire ça (hm) ! Je te laisse avec un Moi fort. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'était pas ça. Enfin, pour l'instant, c'est la doctrine. L'interprétation de S_1 à droite en bas, c'est quelque chose dans lequel les analystes comme ça formés auraient pu se trouver comme poisson dans l'eau. Ils y auraient trouvé, dans ce que je dis, une confirmation de leur système. Ils ne s'aperçoivent même pas de ça, ils ne peuvent même pas s'apercevoir comment ils pourraient se servir de moi ! C'est quand même un signe.

X – Parce qu'ils se réifient... probablement.

LACAN – Vous supposez ? Tout est là ! C'est là qu'est la distinction. Oui, enfin, cela mériterait quelques commentaires... Enfin, une analyse, ça se termine bien, ou ça se termine mal. On doit admettre que, si à sa suite, quelqu'un devient analyste, cela se termine mal (hm). Mais, c'est tout de même par là qu'il faut en passer, pour parler du discours analytique. C'est un peu provocant, ce que je dis, cela n'a pas d'autre valeur que de provocation.

[...]

Quand je dis, ce n'est pas de l'analyse terminée, c'est pour mettre l'accent sur ça se termine. Quand on suppose que c'est terminé, cela ne veut pas dire que l'analyse est ratée. Ce n'est jamais raté, une analyse. Cela veut dire, dans ce cas-là, qu'on tombe dans le trou.

⁵¹⁴. Les quatre discours :

discours du maître	
S_1	S_2
$\overline{\text{S}}$	$\overline{\text{a}}$
discours universitaire	
S_2	a
$\overline{\text{S}_1}$	$\overline{\text{SS}}$

discours de l'hystérique	
S	S_1
$\overline{\text{a}}$	$\overline{S_2}$
discours analytique	
a	$\overline{\text{S}}$
$\overline{S_2}$	$\overline{S_1}$

Mais il est peut être nécessaire qu'il y ait un certain nombre de personnes qui tombent dans le trou... Ça motive, ça présente pour les autres le problème, ce dont il s'agit depuis le temps que ça tourne... Le propre de la langue, c'est qu'elle permet comme ça quelques petites astuces grammaticales, ce qui permet de ⁽¹²⁾différencier..., c'est ça la précieux, le précieux je souligne. On ne peut parler qu'en style précieux. C'est ce qu'on a fait d'ailleurs.

[...]

JORION – Je voudrais encore vous demander quelque chose. C'est à propos des quadripodes que vous venez d'évoquer, la façon dont ils tournent. Il m'a semblé justement à ces journées parisiennes qu'on arrivait à ce quatrième moment, et qu'on assistait dans la bouche de ces jeunes dont vous évoquiez la fraîcheur, à l'avènement d'un nouveau héros, celui qui dit la vérité, celui qui fait la théorie, qu'on appelle indifféremment l'hystérique et l'analysant, est-ce que c'est la même ? Est-ce que nous arrivons à ce quatrième moment, où l'analyste va être détrôné par celui qui parle chez lui ?

LACAN – Il y a longtemps que l'analyste est détrôné par celui qui parle chez lui, oui. Le fauteuil analytique, c'est pas un trône, hein ! Freud n'était pas du tout installé sur un trône ; il a même passé son temps à dire qu'il était prêt à rengainer toutes ses théories devant, simplement le [...] de ses patients, puisque c'est comme ça qu'il s'exprimait. Il n'a jamais considéré... Ce qui est fou, c'est qu'il ait réussi à nous livrer la suite de ses élucubrations, et je dois dire qu'il n'y a rien de plus passionnant que cette série de substitutions, ce qui recouvre chez lui un mode d'existence tout à fait fameux. C'est en ça que vraiment il est un type de frayer de loi. Ce qui est amusant, c'est que je ne sais plus qui employait de moi, l'expression de fragmentaire, à propos de – simplement il était venu à la petite convocation hier, je ne sais pas s'il est là, enfin, il faisait partie de ce qu'on a eu la gentillesse de m'apporter comme échantillon de ce que je devais rencontrer le soir –, il soulignait comme une des faces de la façon dont j'essaie de communiquer quelque chose, ce caractère fragmentaire. Je ne sais pas si ça peut convenir, mais je crois que si ce n'était pas fragmentaire, je serais rentré dans la plus vieille des ornières, celle qui consiste à croire qu'il y a un monde comme ça, où on peut saisir. Tout ça nous donne la petite idée d'où nous en sommes. Évidemment, cela fait partie de notre constitution. Il faut absolument ça. Il n'y a pas une seule personne qui puisse se rencontrer et qui n'ait pas vraiment sa petite idée bien totale du monde. C'est peut-être un organe comme le poumon, n'est-ce pas, un drôle d'organe, oui. Il n'est pas sûr qu'on puisse aussi respirer autrement. Enfin, que Freud soit fragmentaire, c'est ce qui est vraiment énorme, c'est que ce ne soit pas la première chose sensible à quiconque ouvre son œuvre, et ce rien que déjà par la distance fabuleuse qu'il y a de la *Traumdeutung* à ce qu'on a réuni sous le nom des *Essais de psychanalyse*. On ne peut pas ne pas être sensible au chemin parcouru, au fait qu'il s'agit de deux émergences. J'ai essayé de dire ça hier soir, très rapidement. Ce qu'il y a d'inouï de plus, c'est que tout ça soit épinglé dans Freud ; mais de là à penser que comme c'est signé Freud, tout ça fait un système, cela servira à tout ce que l'on veut, à un chausse-pied, on fera entrer le pied dans la chaussure, de force ; même si la chaussure claque ou si le pied perd corps, on y va ! Du moment que c'est Freud, ça ne peut être qu'une *Weltanschauung*, ce que la plupart traduit par conception du monde. C'est comique (ha), oui. J'ai été un jour convoqué, invité par un cercle d'études marxistes, qui avait je ne sais quel président, j'ai oublié son nom, qui a commencé par parler de Marx, en lui accolant immédiatement le terme de *Weltanschauung*. Enfin s'il y a quelque chose qui va exactement contre, c'est la pensée de Marx. Enfin, qu'est-ce qu'ils disent, alors là suspendus sur certains points comme ça, et ça comporte des suites à proprement parler incalculables, et dénommées pour lui, par lui comme tel. S'il y a quelque chose qui originalise Marx, c'est bien ça. Notez qu'il a mis Hegel sur ses pieds, sur sa tête, peu importe, c'est une métaphore qui n'a strictement aucun sens, enfin...

(13) MALENGREAU – Je voudrais dire quelque chose. J'éprouve un certain malaise par rapport aux questions qui sont posées. C'est qu'en vous demandant de venir parmi nous, on espérait débattre avec vous des problèmes qu'on a entre nous.

LACAN – Eh bien, allez-y, mon vieux ! C'est exactement ce que j'attends. Bon

MALENGREAU – Alors j'aurais deux questions à poser. D'abord à propos du racisme. Il y a quelque chose qui m'a frappé. Il y a un racisme aussi des sujets dont on peut parler. Il y a des sujets qu'il est très difficile d'aborder dans l'École ici, et c'est d'abord la question même de la formation du psychanalyste, à savoir qu'il y a certaines règles qui ont été énoncées par l'École, mais qui ne sont plus remises en question, ou qui ne sont plus rediscutées par l'ensemble des participants. L'autre question qui me semble faire problème, pour moi en tout cas, c'est la place qu'occupe la formation universitaire par rapport à la formation du psychanalyste. Je veux dire que personnellement j'ai une dette énorme par rapport à l'enseignement universitaire, mais il reste quand même une question, à savoir, pour une école de psychanalyse, que signifie la formation de l'universitaire. Voilà deux thèmes en tout cas qui me semblent faire partie des débats que nous avons eus entre nous, en petits groupes ou en groupes plus élargis, et que je souhaiterais pouvoir rediscuter.

LACAN – Oui, mais est-ce que très concrètement, est-ce que c'est vrai que ce que je viens de dire là, et que j'ai énoncé dans ce qui s'appelle ma proposition, ce quelque chose de tout à fait hypothétique dans l'École, est-ce que ça ne vous paraît pas être proprement du champ de vos questions... Oui, mais ça, c'est votre affaire, oui ! Oui, bon, à ce propos-là, je pense tout de même, j'ai dit quelque chose en disant que... dans la mesure où les choses en sont là, ce que cette proposition a apporté est ferme, ne serait-ce ce minime effet que ça profite littéralement à un certain nombre de gens [...] des plus fervents, qui n'étaient pas les derniers venus, et qui ont cru devoir partir. On pourrait même croire que ça m'a affecté [...]. Eh bien, non, j'ai pas de cœur, quoi, je vous demande pardon. Enfin, c'est pas du tout propice à la fonction de l'analyste, je dirais même que c'est peut-être une objection d'entrée ; en plus, ce que je dis là, tout le monde le sait, enfin, je dirais même plus qu'on a fondé là-dessus tout un type d'attitudes, la fameuse neutralité, qu'est-ce que ça veut dire ce terme. C'est ce que je viens de dire. Bon, il faut..., enfin, tout est là. C'est toujours la même chose, avec le langage, c'est que si on emploie de ces termes, comme ça un peu abstraits, ça permet de se dérober enfin n'est-ce pas ; la neutralité, c'est très souvent une manière d'alibi, n'est-ce pas. Si je le disais comme ça, cela aurait peut-être plus de portée, on verrait très bien où est pointée la visée du terme neutralité... Bon, alors, je vous renvoie la balle. C'est pour autant que vous le puissiez, parce qu'il faut encore savoir ce qui peut vous empêcher au niveau où ce problème est chez ceux, pour qui ce problème a de l'importance. C'est à vous de le faire passer par la voie qui vous semblera la plus convenable. Je ne suis pas du tout en train de vous dire que ma proposition soit là l'articulation fondamentale, j'ai cru pouvoir la choisir comme tenant un point d'appui à un certain mode d'interroger ; vous avez à vous interroger par rapport à ce qui est le terme que j'ai appelé tout à l'heure le groupe. Il me semble que sur le discours universitaire, puisque c'est comme ça que je l'intitule, vous avez dit vous, formation universitaire, vous semblez au moins éveillé à ceci que, la formation universitaire vous paraît d'un autre style que de ce que comporte la formation de l'analyste. Cela ne vous empêche pas bien sûr de ⁽¹⁴⁾savoir ce que vous lui devez, à cette formation universitaire, et de ce que vous pouvez vous en extraire, c'est ce que je vous dis, c'est votre affaire. Dans l'état actuel des choses, il ne me semble pas que je puisse faire plus que d'indiquer ce que j'indiquais tout à l'heure. Maintenant c'est à vous de voir comment quelque chose après tout n'a rien à faire avec un champ sur qui j'ai d'autre autorité que votre référence à ce que je dis, enfin. C'est à vous de voir et de faire, n'est-ce pas, avec cette indication que j'ai donnée dans un article de logique, que la hâte peut avoir une certaine fécondité proprement logique ; il y a toujours un moment où ce qui se passe est passage à l'acte, est une bascule, n'est-ce pas. Il est évident qu'il vaut mieux avant avoir bien compris. Mais il n'y a pas moyen d'éviter ce je ne sais quoi de hâtif dans le moment de conclure. Vous avez assez présent le texte auquel je fais allusion, qui s'appelle le temps logique.

BAUDSON – Je voudrais dire quelque chose. J'ai l'impression qu'on vous met dans une situation ambiguë, c'est-à-dire, on vous demande à la fois de vous situer comme tiers, et il me semble que l'École, au niveau où elle se trouve, a besoin de se situer par rapport à un tiers, et en même temps, on vous demande de répondre au niveau du savoir, et de prendre position par rapport à un certain nombre de choses ; et il me semble qu'il est très difficile de jouer à la fois sur les deux plans.

LACAN – Pour moi, j'aime ça. Mais je pense que je n'ai même pas besoin de montrer, ni de savoir que [...]. Il est certain qu'il y a une place de l'analyste par rapport au savoir qu'il faut maintenir, et pour en revenir toujours à son quadripode, qu'il faut maintenir à une place tout à fait éminente.

BAUDSON – Il me semblait que les gens vous posaient au début la question de savoir comment nous nous situons en tant que groupe. Il me semble qu'il y a ce désir de se repérer par rapport à un tiers, et ce de manière plus intense qu'auparavant.

LACAN – Oui. [...] Je n'en vois pas du tout l'inconvénient. De toute façon, c'est vrai qu'une touche de présence y apporte une dimension disons d'exister. Mais (ha) ce n'est pas depuis aujourd'hui que je prends cette position de tiers...

BAUDSON – Mais je crois qu'il y a quand même quelque chose de très différent à cette référence justement, à votre manque à être et à cette référence à vous en tant que personne concrète, vous parlant.

LACAN – Oui, c'est bien possible. Mais enfin, j'ai été accueilli ici d'une façon si sympathique, si charmante et si comblante même par certains côtés, parce que je ne peux pas dire qu'on m'ait refusé ce que je voulais, puisqu'au contraire, on me l'a donné avec surabondance.

BAUDSON – Mais je crois que vous en avez besoin.

LACAN – Et je suis prêt, quand cela vous chantera, de revenir. Il faut quand même reconnaître des charmes de ces ombrages splendides, n'est-ce pas. C'est vraiment un endroit très agréable pour converser (ha). Enfin, je ne peux pas dire si ce serait à votre gré ou pas que je vienne tous les huit jours.

QUINTART – La question, si je comprends bien le débat actuel dans l'École, est celle-ci : faut-il avoir une formation universitaire pour entrer dans ⁽¹⁵⁾l'École..., entre autres, c'est une question.

LACAN – C'est une question, si par exemple, elle pouvait se transformer dans celle-ci : est-ce qu'il y a objection à une formation universitaire pour entrer dans l'École ?

Alors à ceci, je répondrai naturellement en racontant comme ça, il m'a semblé posément, la situation là où j'ai introduit, je crois avoir introduit un certain style, il est certain qu'il en résulte, me semble-t-il, en général dans l'École, dans l'École freudienne de Paris, puisque c'est comme ça qu'elle s'intitule, il en résulte certainement que le recrutement n'est pas du tout spécialement universitaire, on peut vraiment vous dire qu'il y a des gens de toutes sortes de bords, dont on ne peut pas dire que ce soit la formation universitaire qui les ait... Mais ça, ça peut être dû à toutes sortes d'autres éléments de la configuration. Je crois qu'il est très important qu'il n'y ait pas une dominance, une concertation, des habitudes ; enfin ça a un sens le mot habitude, c'est que pendant des siècles on a parlé de ça, et c'est pas des choses idiotes qu'on en a dites. Il est certain que ce serait mieux de se débarrasser des habitudes, de là à dire que le seul fait de devoir, qu'on doive une dette de méconnaissance, – comme le disait là, avec beaucoup d'authenticité, qu'il semblait à mon interlocuteur, là, à gauche, qu'on ait une dette à la formation universitaire –, il semble que ce serait aller un peu loin que de penser que ce soit en soi une charge trop lourde, que pour s'engager dans la formation analytique. Je crois quand même que ça mérite en tout cas

d'être mis à l'épreuve, mis à l'épreuve après un temps d'expérience qui justement découlerait de ceci, que ce serait à partir du moment où on est dans le champ du discours analytique, que ça serait un tout autre mode d'habitude dont on essaierait de frayer la voie ; alors qu'on s'aperçoit à ce moment-là qu'il n'y a pas de doute, que l'université est de nature absolument rebelle, ça mérite quand même d'être soumis à un certain temps d'épreuve. Voilà me semble-t-il quelque chose qui paraît mesuré, raisonnable, et en ceci que, il me semble quant à moi, vis-à-vis de ce à quoi j'avais affaire, j'ai pas procédé en quoi que ce soit par l'abolition de tous les statuts en quelque sorte acquis précédemment, d'autant plus qu'après tout, ces statuts n'étaient quand même pas si mauvais, qu'ils découlaient de quelque chose, d'une voie peut-être en impasse, mais quand même une voie qui ait permis à ce mouvement, pour l'appeler par un autre mot que discours, à ce mouvement analytique, de subsister dans un certain sens qui doive à moment être mis en question, si on veut rester dans une ligne qui soit suffisamment élaborée, fondée de ce qui est à proprement parler le discours analytique, oui, bien sûr ; mais enfin, j'ai pas dit dans ma proposition, j'ai pas proposé tout d'un coup que tout le monde soit remis sur le même plan et au même pas, et que tout le monde déclare que tout ce qu'il pouvait avoir acquis comme expérience, devait être considéré comme nul et non-avenue, et qu'il se trouvait sur le même pied que le débutant, je n'ai absolument pas imaginé un seul instant que cela soit possible. À ce titre ce que vous pouvez vous-mêmes en porter, à voir même jusqu'à un certain degré d'évidence, l'allégeance à la formation universitaire, ça peut en effet très sérieusement être mis en question. Mais je dirais que c'est votre affaire, justement. C'est, enfin..., il paraît difficile, à partir du moment où vous êtes analystes, que même les plus universitaires d'entre vous, ne soient pas..., enfin, qu'il n'y ait pas quelque chose qui vous soit sensible tout à fait indépendamment du discours, évidemment le discours étant un mode de cristallisation, que vous ne soyez pas sensibles au fait qu'il fallait faire... ; il y a une rupture désirable qui est en quelque sorte inhérente au fondement du discours analytique, et certainement il en résulterait des effets, n'est-ce pas, le minimum étant des effets ruineux (hm). Bon mais, il faut pas avoir peur de payer le prix, ⁽¹⁶⁾ parce que c'est la règle générale, n'est-ce pas. Dans l'institution universitaire, en tant qu'elle est fondée, qu'elle existe, là aussi on paie le prix ; on paie toujours le prix de ce dans quoi on s'insère ; c'est très curieux que cette notion, pourtant de toujours et qui est si présente..., et qui a toujours été manifeste pour tout le monde. Je ne sais quelle béatitude, issue des aspirations comme ça, tend à l'oublier comme ça. Depuis que ça existe, enfin, il faut toujours payer le prix (hm). Il s'agit justement de savoir ce qu'on est prêt à sacrifier, à une certaine visée, à un certain acte.

LEBRUN – Mais il me semble que cela ne soit pas seulement notre affaire, parce que c'est quand même bien vous qui venez de redéfinir l'analyse comme quelque chose qui réserve un sort à cette demande insistante, et j'ai un petit peu l'impression que, dans la mesure où nous sommes dans une École d'analystes qui en partie quand même se réclame de vous, il y a aussi ici des demandes qui se font insistantes, et on a l'impression qu'il ne leur est plus réservé de sort.

LACAN – C'est quand même votre affaire que de le faire savoir !

LEBRUN – Oui, d'accord. Mais précisément dans la mesure où l'École ici qui fonctionne, ne parvient plus à articuler quelque chose de ces demandes-là, de cette écoute-là, de cette entente-là, il est évident qu'on se tourne en partie vers celui qui a défini précisément l'analyse comme étant ça, et pas la constitution d'un moi fort, la constitution de bons analystes, la constitution d'analystes qui savent des choses, et qu'on se tourne vers vous pour que ça se mette à ré-entendre si vous voulez. Ça me semble important.

LACAN – Vous remarquerez, au moins pour l'instant, que je ne vous ménage pas mes réponses, et même je viens de dire quelque chose..., je suis prêt à renouveler cette mise en présence. Croyez-vous que je puisse faire plus ?

LEBRUN – Non, mais j'ai l'impression que ça a un sens que ce soit ici que les questions se posent de cette manière.

LACAN – Bon, maintenant, je crois que ça pourrait suffire, à moins que vous ayez encore quelque chose à fournir.

JORION – Vous avez dit : « Quittez l'université », en 69, à Vincennes.

LACAN – Ah oui, j'ai dit ça ? D'une manière si impérative ? Cela fait partie du discours du maître. S'il y a quelque chose qu'explique bien mon petit quadripode, c'est ceci. C'est que contrairement à ce qu'on croit, la structure offre toujours quelque part un trou, comme ça passivement. Dans quelque discours que ce soit, c'est justement ce en quoi il est lié à la structure. Alors il est bien possible que, à Vincennes, un jour, j'ai dit : quittez l'université. C'était certainement pas un commandement ; c'était pour faire remarquer ceci : c'est que chacun de ces discours, si vous y regardez de près, je le souligne comme ça, n'est pas quelque chose à quoi on soit tout à fait prisonnier. C'est fait comme une nasse. Alors, sortir d'une nasse, chacun sait que c'est pas facile, parce que sans ça on n'aurait pas besoin de la construire, n'est-ce pas. En fait, quand on est dans la nasse, il faut un peu d'astuce pour en sortir, il faut même beaucoup d'astuce, mais lorsque j'ai dit : quittez l'université, c'était peut-être en rétorsion à je ne sais quoi, j'étais interpellé, enfin, cela voulait dire, rien ne vous retient après tout ; c'était évidemment une sorte de défi, parce que, au contraire, tout vous retient, non seulement tout vous retient, mais je ne suis pas sûr même que tous ceux qui restent d'une façon comme ça ⁽¹⁷⁾ pataugeante, c'est bien le cas de le dire, vous l'avez vu exemplifié hier soir, je ne suis pas du tout sûr que, pour l'appeler par le nom par lequel je l'ai épinglé, le fameux « émoi de mai », eut été en fin de compte autre chose, parce que cela s'est démontré depuis, cela ne s'est que trop démontré depuis, que... ce qu'on désirait, c'était que la nasse soit mieux faite, qu'on puisse y être confortablement installé. D'ailleurs combien de ces contestataires se sont vus introduits enfin, et se trouvent dans des places fort confortables...

X – Ils se seraient le mieux installés dans la nasse ?

LACAN – Oui, bien sûr, oui ? Alors, quittez l'université, je crois qu'il faut parfois faire le compte de l'ironie dans ce que je dis.

VERGOTE – Il reste une heure.

LACAN – Je vous demande pardon mais j'ai envie comme cela de voir une série de trucs qui sont là à ma portée. Je pars à 3h1/2. Et c'est très bien que, après tout si vous le savez, vous pouvez me sortir les questions que vous pouvez avoir à me poser avant mon départ. Comme je vous l'ai dit, je suis tout prêt à revenir si vous y voyez quelque avantage. Mais on peut régler la chose d'ici une heure. Je veux dire : que tous ceux qui ont une question à me poser la posent.

VERGOTE – Plusieurs se sont déjà annoncées. Peut-être serait-ce bien que vous écoutiez quelques questions, ainsi vous pouvez faire votre choix et ainsi on voit s'il y a une certaine convergence.

LACAN – Oui, c'est cela.

CORNET – Ma question rejoint ce dont il a été question en partie ce matin, elle a aussi rapport à ce qui a été dit aux journées d'études de votre École. Pour la poser, je partirai volontiers de la psychanalyse des enfants dont il a été beaucoup question à Paris, sur une remarque de Dolto si je me souviens bien ; il a été dit que les analystes chevronnés, et qui ont donc une longue expérience, lorsqu'ils s'affrontent à des enfants en psychanalyse, de toute façon doivent pratiquement « repasser sur le divan », à savoir parce qu'il y a toute une série de choses qui dans l'analyse courante, didactique disons, ne sont même

pas effleurées, à savoir un certain nombre de pulsions partielles, etc., et qui en face du psychotique ou des enfants sont mises en jeu et réclament une autre tranche d'analyse.

LACAN – Vous évoquez là ce qu'a dit Dolto.

CORNET – Oui, je voudrais vous entendre parler à ce propos et notamment quant à ce qui fait peut-être le plus résistance tant dans la didactique maintenant que dans la formation analytique dans une école quant à ce genre de question.

J'aurai une seconde question qui prend place dans notre séminaire de l'an passé sur les indications d'analyse. Il y a une chose que je n'ai jamais pu accepter pour ma part l'an passé, c'est qu'il semblait y avoir un consensus de toute une série de gens sur le fait qu'une analyse en soi pouvait ne pas aller au bout – je ne parle pas d'une analyse sans fin – pouvait ne pas aller au bout, et que au niveau du corps par exemple il était souvent nécessaire de mettre en jeu autre chose à côté ou après l'analyse, pour que ce qui avait été le travail d'analyse s'accomplisse vraiment. Je parle des techniques de psychodrame et de toute une série de technique de ⁽¹⁸⁾groupe. Pour ma part, j'ai toujours considéré – mais c'est seulement une pensée – que dans ces cas-là, quand on en arrive à ce résultat, c'est que l'analyse n'avait jamais eu lieu, qu'il n'y avait jamais eu vraiment analyse. Alors je voudrais vous entendre parler à ce propos. Le corps en analyse, qu'est-ce qu'il en est...

LACAN – Il faudrait quand même que je sache parce qu'il faut quand même que je dose mon temps.

X – C'est une toute petite question. Il y avait sur le programme que vous diriez quelque chose sur le déclin du complexe d'Édipe. Si vous pouviez en parler. C'est une question très très simple.

VAN RILLAER – Vous avez parlé de l'agressivité, de la violence dans bon nombre de vos écrits et c'est sans doute là que l'on trouve le mieux matière à réflexion sur cette question. Est-ce que vous avez peut-être des choses à ajouter par rapport à ce que nous pouvons trouver dans vos *Écrits* sur ces questions brûlantes ?

JORION – Seule question de fait, on peut trancher simplement. Dans le discours de Rome, la version qui a été publiée dans la psychanalyse et la version qui a été publiée dans les *Écrits*, il y a une différence de lettre. À la phrase de la dernière note, il est mis dans l'un un certain ton, dans l'autre un certain don. Peut-on trancher quelle est la version autorisée.

LACAN – Ah... (rires). Si je savais le contexte.

JORION – Il s'agit des dons qui sont donnés par les vieux aux jeunes analystes.

LACAN – Cela doit être équivalent quoi. Enfin je suis peu porté à penser que pour être analyste ce soit lié à un don. Alors je pense que le plus vraisemblable, c'est que c'est un certain ton. [...] C'est même tout à fait le contraire de la fonction analytique, c'est que cela ne nous vient pas du ciel.

Vous m'avez posé la question de l'agressivité. Vous savez quand même, comme toute chose, les écrits cela porte sa date ; je veux dire que quand au moins en France n'est-ce pas, les choses ont pris comme cela leur suite après la guerre, c'était la note, presque la consigne n'est-ce pas, donnée dans la formation, c'était très précisément dire que l'analyse comme telle était restée en route, parce qu'on avait pas du tout analysé ou pas assez analysé l'agressivité ; et vraiment du moins en France, on n'avait pas assez vu ou laissé passer l'agressivité. Il est certain qu'à un certain niveau enfin, c'était peut-être en effet justifié enfin, mon effort à ce moment-là, et il y a beaucoup de choses qui en portent la trace ; encore quelque chose comme la direction de la cure et les principes de son pouvoir portent la trace de ce qui était à ce moment-là une opinion qui s'avérait dominante dans la psychanalyse. Ce que j'essaie de dénoncer dans la direction de la cure et les principes de son pouvoir, c'est justement la contamination qui en résulte et qui est liée à des faits de langage, n'est-ce pas, le terme de résistance qui [...] ; c'est vraiment ce sur quoi ont porté les premiers séminaires n'est-ce pas ; c'est que la notion de résistance doit être justement à

l'aire de ces divisions catégoriques de symbolique et d'imaginaire ; cette notion de résistance doit réserver ce domaine que j'ai essayé de schématiser à ce moment-là par certains petits dessins qui sont vraiment ⁽¹⁹⁾évocables du texte même de Freud, il y a un noyau autour duquel s'écarte un discours ; il est clair que – c'est des choses qui vont être publiées puisque je vous ai annoncé cela, je vous l'ai dit, mes séminaires vont sortir peu à peu –, le schéma même de Freud est tout à fait clair, s'il y a des choses dont le discours fait le tour, autour de quoi on arrive pas à faire autre chose que de se resserrer de plus en plus, mais laisse la trace de ce qui nécessite justement cet écart, il est bien clair que c'est d'un tout autre ordre que celui de l'agressivité. J'ai bien essayé de scinder, de montrer autour de quoi doit se disjoindre enfin, ce qui relève de l'imaginaire et ce qui relève d'un impossible à dire. Je dis cela dans mon vocabulaire présent. Il se trouve enfin que vous aurez quand même senti, appréhendé... Il y a donc là une distinction à faire entre ce qui est énoncé dès le début de l'analyse de l'ambivalence amour-haine qui tient à la même chose d'essentiel : l'être de l'autre si je peux dire, et puis ce qu'il y a d'essentiellement imaginaire dans la relation agressive, ce qui fait qu'il y tient au fait que ce soit leur semblable et qu'il faille, sauf à passer par un tout autre tour, vraiment l'agresser enfin. Ça je dois dire que là-dessus, c'est même très curieux que les analystes soient restés sourds [...] à ce sur quoi joue tout l'existentialisme sartrien enfin n'est-ce pas, en fin de compte il y a déjà tellement du dramatisme de Sartre enfin qui tourne autour du thème de la conscience de l'autre comme telle, mais seulement ce qu'ils ne voient pas, à savoir que c'est de l'ordre de l'imaginaire, que l'inconscient soit l'autre, que ce soit l'autre vraiment qu'il mette en jeu, c'est toi ou moi, c'est moi ou toi, c'est, il faut en découdre alors. C'est là le sens de ce que j'ai pu pondre sous le titre de l'agressivité. Cela n'a absolument rien à faire, et c'est ce que j'ai essayé d'articuler, de démêler qu'entre ce qu'il en est de la haine, ce que supporte le discours, ce discours en tant qu'il y a quelque chose qu'il n'arrive pas <à> atteindre [...] de lié à l'imaginaire du semblable, à cette image qui en quelque sorte le dérober à lui-même en même temps qu'elle engendre l'agressivité. Ces choses bien sûr datent enfin n'est-ce pas, je veux dire que cela datait d'une époque où la confusion pouvait se faire facilement dans l'aire de l'agressivité enfin ; l'analyse de ce que supporte le transfert comme digne d[...] c'était de l'ordre de l'imaginaire. Dans cet ordre de l'imaginaire, ce pathétique propre enfin à la présence du semblable est quelque chose d'un autre registre, ce que nous agressons, ce n'est rien d'autre que nous-mêmes enfin n'est-ce pas, et ça ne veut pas dire que rien de ce qui a été senti à cette époque et mis en garde dans le jeu, dans l'expérience de l'analyse, n'ait pas été jusqu'à un certain point fondé. Mais ce qui n'était pas entendu, c'est ce collapsus, c'est cette confusion entre ce qui était à proprement parler analyse du transfert, c'est-à-dire ne pas oublier la face de haine de tout amour n'est-ce pas, et distinguer cela de ce qui en quelque sorte est résolu dès les premiers temps du fait qu'on s'adresse à l'autre ; c'est-à-dire que la demande analytique est déjà fondée sur quelque chose qui la perd dans l'existence de l'autre ; c'est-à-dire que ce que j'ai exprimé dans l'article sur l'agressivité, auquel vous vous référez je pense, c'est déjà la demande analytique en tant qu'on suppose que cela est surmonté ; il y a déjà quelque chose par le seul fait de sa demande où le sujet reste ouvert et c'est pour cela que ce que j'ai accentué, c'est que le rapport de cette « agressivité » dans son étymologie, c'est que là nous sommes d'avant, d'un avant qui peut dès lors n'être jamais à l'avant, il n'y a aucune raison que quelqu'un qui serait en proie à une agressivité radicale vis-à-vis du semblable (refuse) l'analyse, il n'y a aucune raison ; c'est vrai enfin, l'homme est un loup pour l'homme, c'est notre très étroite limite d'ailleurs, il y a très longtemps qu'on le sait ; le seul fait d'une demande est déjà quelque chose qui est d'un autre ordre enfin, qui instaure justement la primauté de cette demande comme telle, quoiqu'on ne sache pas du ⁽²⁰⁾ tout vraiment ce qu'elle vise, (à part qu'elle est) déjà plus forte. Le sens de, et c'est à cela que je m'attarde, de ce que j'ai essayé de cliver, c'est ce qu'il se trouve que j'ai trouvé bon de publier, parce qu'il y a bien autre chose enfin comme vous savez, [...] mais j'avais peut-être plusieurs raisons de ne pas le publier dans le même corps ; c'est peut-être que moi-même je

n'avais pas encore assez distingué des deux registres... Ces fameux articles sur la famille dans l'*Encyclopédie française*, il se trouve que je ne les ai pas repris, ce n'est pas sans raisons, c'est que je voulais que cela se tienne comme cela pas trop mal, et à l'expérience, il se trouvait que justement cela ne clivait pas assez cette distinction vraiment radicale. Alors vous, vous ce que vous m'avez dit c'est quoi ? Ah le déclin. Bien oui, je n'ai pas parlé du déclin, je n'ai pas parlé du déclin parce que je ne vois pas pourquoi je serais arrivé ici avec quelque chose de préparé enfin, de bien limité comme cela, le déclin. En effet n'est-ce pas il y aurait beaucoup de choses à en dire, ce serait très important de le reprendre, cette notion du déclin du complexe d'Edipe n'est-ce pas, ce serait une question même tout à fait d'actualité. Ce qui serait le plus important, c'est que n'en décline pas pour nous l'importance, qu'en fin de compte [...] une petite énigme n'est-ce pas. Si dans la vie amoureuse enfin quelle qu'elle soit n'est-ce pas, la note, l'accent donné par la relation à la mère est si distinguable, ce n'est certainement pas que le complexe d'Edipe a décliné de ce côté-là. Ce dont il s'agit, c'est de la formation du surmoi. Qu'est-ce que c'est ? C'est une grosse affaire. C'est une réflexion enfin du discours analytique sur lui-même. Ce qui est inouï, c'est que ça est passé comme une lettre à la poste, à savoir que c'est vraiment le nœud des nœuds enfin n'est-ce pas. Et d'ailleurs Freud, n'est-ce pas, dans toute son épargne, qu'est-ce qu'il dit dans *Malaise dans la civilisation* si ce n'est qu'on n'arrive jamais à satisfaire assez à cette voix qui commande, quoi qu'on fasse ; c'est vraiment ce que j'ai appelé dans son temps, tout à fait à l'origine de ce qu'il a produit dans l'enseignement, c'est cette figure obscène et féroce, qui pouvait se qualifier le surmoi. C'est la vue enfin qui découle de ce que j'ai essayé de montrer enfin n'est-ce pas que la référence du discours analytique, c'est à proprement parler la jouissance et pas n'importe laquelle enfin n'est-ce pas, c'est le plus-de-jour. Si paradoxal que cela paraisse, l'essence même du commandement, de la conscience morale, c'est ça, non pas la jouissance en elle-même, mais ce quelque chose qui résulte enfin de ce que la jouissance, c'est un commandement ; c'est un commandement impossible à satisfaire, nous en sommes réduits à ce plus, à ce plus mieux là que l'autre a sorti avec une innocence sublime, on est sur la voie du plus mieux n'est-ce pas, il n'y a aucun moyen de s'arrêter, c'est un gouffre. Alors c'est cela à l'aide de quoi j'aurais pu en effet, si j'avais accepté d'avoir un sujet à l'avance, reprendre ce qu'il en est du déclin du complexe d'Edipe que Freud nous présente si joliment en faisant ce premier frayage de la différence qu'il y a entre ce déclin chez la fille et chez le garçon et en montrant à quel point pour la fille c'est plus aisé. Enfin ce sera pour une autre fois, à l'occasion, si cela me chante...

Alors vous n'est-ce pas c'est pour cela que je finis par vous... il s'est dit des choses enfin dont je suis heureux que quelqu'un ait été sensible à leur pathétique. Sur les deux terrains qui semblent vous avoir là affecté enfin n'est-ce pas, je peux vous faire remarquer que c'est quand même le versant féminin de l'acte psychanalytique. Il est incontestable qu'il n'est absolument pas éliminable enfin que le corps soit intéressé. Alors la référence à la jouissance, c'est à proprement parler ce que met en question toute l'expérience analytique. S'il n'y avait pas de corps, il n'y aurait aucun sens. Qu'incontestablement les femmes aient toujours été beaucoup plus intéressées par ce qui est vraiment la référence de l'expérience analytique, ⁽²¹⁾le corps comme tel, vous n'aurez pas moins vu que d'autres que c'était au niveau du langage que se trouvaient les lignes de force qui faisaient que où qu'on promène la boussole, c'était toujours vers ce nord que cela se tournait ; et qu'elles aient vraiment senti comme pas une, que c'était bien là le nord ; toute la difficulté commence à ceci enfin n'est-ce pas, c'est qu'il ne faut pas que ce soit un nord mythique, n'est-ce pas, il ne faut pas que la langue enfin donne à ce corps plus de corps langagier qu'il n'en a ; c'est vrai tout ce qui s'est dit de ce pointage enfin qui fait que, au niveau de l'enfant, nous sommes encore à un moment où nous en sommes réduits à l'approcher comme cela par une approche palpatoire enfin, ce corps, encore que je sache enfin, parmi celles des praticiennes de la psychanalyse d'enfant, et nous en avons eues d'éminentes n'est-ce pas, il n'y a pas besoin

d'évoquer Mélanie Klein n'est-ce pas ; il est clair qu'elle a toujours connu ces enfants auprès desquels elle se permet les interprétations les plus sauvages, il est clair qu'elle s'en tient enfin n'est-ce pas à la perspective scopique de tout ce qu'est capable de faire l'enfant – se cacher, se replier dans une armoire, bon, elle les incite à dessiner enfin, elle fait tout ce qu'elle peut pour que quelque chose se dépose de cette activité corporelle. Que ce soit là encore vraiment un domaine clef, mais une clef qui tâtonne dans sa serrure n'est-ce pas, c'est évidemment bien ce qui est fait pour nous dire en effet que [...] ce que le discours analytique comporte, c'est une interprétation très essentiellement [...] qu'il y ait ce rapport [...] à l'occasion, justement dans ces journées s'est bien exprimée cette interrogation passionnée un peu qui était comme la marque d'une béance n'est-ce pas, au sujet de ce rapport en fin de compte le plus proche de tous mais à condition qu'on le décompose, ce rapport de la mère à l'enfant, c'est évidemment le témoignage que non seulement il y a à interroger mais qu'il n'y a que l'interrogation qui puisse là, qui soit digne de ceci, c'est à savoir que justement là il n'y a pas de réponse, il n'y a pas de réponse sinon ceci enfin que nous y sommes affrontés. La remarque de Dolto bien sûr ; c'est tout Dolto, c'est que c'est là qu'elle se tient ; ce qui quand même est remarquable enfin c'est que ce soit la seule qui ne se soit jamais départie – étant donné ce qu'elle osait énoncer – qui ne se soit jamais départie d'une fidélité à un discours – le mien – qui lui est littéralement inaudible. Il faut croire quand même qu'il y a quelque chose qui la satisfait enfin n'est-ce pas, puisque c'est quand même là qu'elle se sent capable de dire tout ce qu'elle peut dire. Il est clair que la seconde question que vous me posez – à savoir par exemple quelque chose qui s'exprime dans le discours de Montrelay – il était très très bien ce discours – elle est quand même beaucoup plus vraiment accrochée, mais elle voit cette face qui est inéliminable, et qui n'est inéliminable que de l'effet même du discours analytique, c'est vrai enfin, le discours analytique aboutit enfin, converge enfin vers cette notion de la pulsion ; ce qui est inouï et ce qui est enseignant enfin, c'est cette espèce comme cela de scotome n'est-ce pas, qui fait que, passionnée en quelque sorte par quelque chose qui est en effet plus réel que quoi que ce soit – à savoir la prise du corps dans le jeu de tout ce qui conditionne un discours – c'est cela qui est vraiment à interroger. Qu'il y ait quelque chose qui soit sauté, et très spécialement et non pas sans fruit car après tout il n'y a jamais eu après Freud que des femmes qui aient eu dans l'analyse un petit peu de génie. C'est qu'elles ne voient pas enfin qu'il n'y aurait même pas question de pulsion, et telle qu'elles le centrent, autour de l'organe n'est-ce pas, si justement la seule chose qui pose la question d'à quoi cela serve un organe, c'est justement de partir d'un discours. Je parle d'un discours parce qu'il est d'ores et déjà constitué ce discours analytique. Enfin avant ce discours il est clair que les autres posent tout autant à la question. Comme le démontre même enfin ceci : les plus récentes sorties de la thématique du corps sans ⁽²²⁾organe, c'est bien clair que c'est une façon d'éclairer certaine chose enfin, qui s'appelle la schizophrénie. Cela veut dire que là le langage ne réussit pas à mordre, à savoir que tout de même le corps n'est pas tellement sans organe, il y en a au moins un qui est le langage parce que s'il y a quelque chose dans quoi baigne la schizophrène, c'est devant ce maniement enfin affolé enfin du langage, simplement il n'arrive pas à le faire mordre sur un corps et en effet à partir de là on peut considérer que le corps est sans organes mais qu'est-ce que cela veut dire enfin ? Cela veut dire que si on se pose la question de la fonction d'un organe, c'est à partir du langage en tant que le langage est le premier à quoi le corps se trouve absolument subordonné. Et alors ce pas s'éclaire, il est aisément franchi parce qu'il y a là quelque chose qui là fait court-circuit, intéresse celles qui se trouvent en position analytique c'est-à-dire d'être des analystes et des analystes femmes. Là, ce qui les passionne c'est en fin de compte ceci : si cela sert si bien enfin à une certaine fonction n'est-ce pas, – de s'apercevoir que tout est là, c'est pourquoi ils ont cette fonction-là –, si cela sert si bien, il faut qu'il ait là en quelque sorte quelque chose d'originel, d'inhérent, d'inhérent à l'organe ; toute cette espèce de multiplication d'interrogation pathétique qui fait qu'on étend le champ de cette fonction organique enfin, que même une

personne comme Dolto introduit la jouissance respiratoire, elle l'appelle pas même comme cela, pour elle cela apparaît noyau, c'est pas noyau, c'est quelque chose de cerné, enfin, et il se trouve, chose curieuse, que ce que l'analyse nous réserve, nous réserve c'est le cas de le dire, nous permet d'isoler comme pulsion justement enfin n'implique jamais enfin ce qui est pourtant certain : qu'il y a jouissance respiratoire ; mais il se trouve que cela ne prend pas à cause que c'est déjà enfin pris dans tout autre chose n'est-ce pas, qui est la voix, n'est-ce pas, c'est déjà beaucoup plus proche qu'aucun autre, qu'aucun autre organe impliqué enfin, quel que soit le [...] qui est relationnel, n'est-ce pas, qui est lié à la fonction de la parole ; alors cette vacillation n'est-ce pas, de la jouissance organique qui élide en quelque sorte, que cela ne passe qu'à travers la complète subversion, cette suppléance n'est-ce pas sexuelle que réalise le langage, c'est en effet quelque chose qui par soi-même vaut la question que cela vous fait. Enfin, cela pourrait avoir des suites après tout si vous la posez, si vous la ressentez comme telle, c'est dans la mesure où je vous le disais au départ, vous en avez déjà la réponse, cette réponse j'ai essayé comme cela d'en linéer les traits. Si le langage n'était pas déjà l'*organon* par excellence, il n'y a pas de question à propos des organes ; qu'est-ce qui nous donne le moindre test que les animaux aient un rapport à leurs organes ? Qu'est-ce qui donne à penser qu'une mouche se demande à quoi sert sa patte, elle trotte, il n'y a pas de question enfin, c'est le corps sans organes au sens où il n'y a pas question. S'il y a une question, c'est qu'il y a déjà cette réponse qu'à soi tout seul constitue le langage à l'intérieur duquel peuvent se propager les questions. Je ne sais pas si ce que je vous réponds là est quelque chose qui vous permet sur un certain ton, une certaine sonorité que vous avez entendu de ces journées et votre réaction même est quelque chose qui vous satisfait, mais je crois que c'est comme cela qu'il faut le centrer.

(23)DUQUENNE – Est-ce que Monsieur Cornet est satisfait quant au versant de l'analyse didactique de sa question ? Oui ou non ?

CORNET – En ce moment oui.

VERGOTE – Nous vous remercions. Vous reviendrez, je ne vous le fais pas dire.

« Postface », publiée à la suite de la transcription par J.-A. Miller du Séminaire de 1964 qu'il intitule : « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », Seuil, 1973, pp. 251-254.

⁽²⁵¹⁾ Ainsi se lira – ce bouquin je parie.

Ce ne sera pas comme mes *Écrits* dont le livre s'achète : dit-on, mais c'est pour ne pas le lire.

Ce n'est pas à prendre pour l'accident, de ce qu'ils soient difficiles. En écrivant *Écrits* sur l'enveloppe du recueil, c'est ce que j'entendais moi-même m'en promettre : un écrit à mon sens est fait pour ne pas se lire.

C'est que ça dit autre chose.

Quoi ? Comme c'est où j'en suis de mon présent dire, je prends ici cas de l'illustrer, selon mon usage.

Ce qu'on vient de lire, au moins est-ce supposé de ce que je le postface, n'est donc pas un écrit.

Une transcription, voilà un mot que je découvre grâce à la modestie de J. A. M., Jacques-Alain, Miller du nom : ce qui se lit passe-à-travers l'écriture en y restant indemne.

Or ce qui se lit, c'est de ça que je parle, puisque ce que je dis est voué à l'inconscient, soit à ce qui se lit avant tout.

Faut-il que j'insiste ? – Naturellement : puisque ici je n'écris pas. À le faire, je posteffacerais mon séminaire, je ne le postfacerais pas.

J'insisterai, comme il faut pour que ça se lise.

Mais j'ai encore à rendre à l'auteur de ce travail de m'avoir convaincu, – de m'en témoigner son cours durant –, que ce qui se lit de ce que je dis, ne se lit pas moins de ce que je le dise. L'accent à mettre étant sur le dire, car le *je* peut bien encore courir.

Bref qu'il pourrait y avoir profit pour ce qui est de faire consistant le discours ⁽²⁵²⁾analytique, à ce que je me fie à ce qu'on me relise. Le mettre à l'heure de ma venue à l'École normale n'étant là que prendre note de la fin de mon désert.

On ne peut douter par le temps que j'y mis de ce que l'issue me déplaît que j'ai qualifiée de poubellication. Mais qu'on p'oublie ce que je dis au point d'y mettre le tour universitaire, vaut bien que j'en marque ici l'incompatibilité.

Poser l'écrit comme je le fais, qu'on remarque qu'à la pointe c'est acquis, voire qu'on en fera son statut. Y serais-je pour un peu, n'empêcherait pas que ce fut établi bien avant mes trouvailles, puisque après tout l'écrit comme pas-à-lire, c'est Joyce qui l'introduit, je ferais mieux de dire : l'intraduit, car à faire du mot traite au-delà des langues, il ne se traduit qu'à peine, d'être partout également peu à lire.

Moi cependant vu à qui je parle, j'ai à ôter de ces têtes ce qu'elles croient tenir de l'heure de l'école, dite sans doute maternelle de ce qu'on y possède à la dématernalisation : soit qu'on apprenne à lire en s'alphabétissant. Comme si l'enfant à savoir lire d'un dessin que c'est la girafe, d'un autre que c'est guenon qui est à dire n'apprenait pas seulement que le G dont les deux s'écrivent, n'a rien à faire de se lire puisqu'il n'y répond pas.

Que ce qui se produit dès lors d'*anorthographe* ne soit jugeable qu'à prendre la fonction de l'écrit pour un mode autre du parlant dans le langage, c'est où l'on gagne dans le bricolage soit petit à petit, mais ce qui irait plus vite à ce qu'on sache ce qu'il en est.

Ça ne serait déjà pas mal que se lire s'entendît comme il convient, là où on a le devoir d'interpréter. Que ce soit la parole où ne se lise pas ce qu'elle dit, voilà pourtant ce dont

l'analyste sursaute passé le moment où il se poussah, ah ! à se donner de l'écoute jusqu'à ne plus tenir debout.

Intention, défi on se défile, défiant on se défend, refoule, renâcle, tout lui sera bon pour ne pas entendre que le « pourquoi me mens-tu à me dire le vrai ? » de l'histoire qu'on dit juive de ce que c'y soit le moins bête qui parle n'en dit pas moins que c'est de n'être pas un livre de lecture que l'indicateur des chemins de fer est là le recours par quoi se lit Lemberg au lieu de Cracovie – ou bien encore que ce qui tranche en tout cas la question, c'est le billet que délivre la gare.

Mais la fonction de l'écrit ne fait pas alors l'indicateur, mais la voie même du chemin de fer. Et l'objet (a) tel que je l'écris c'est lui le rail par où en vient au plus-de-jour ce dont s'habite, voire s'abrite la demande à interpréter.

Si du butinage de l'abeille je lis sa part dans la fertilité des plantes phanérogames, si j'augure du groupe plus ras-de-terre à se faire vol d'hirondelles la fortune des tempêtes, – c'est bien de ce qui les porte au signifiant de ce fait que je parle, que j'ai à rendre compte.

⁽²⁵³⁾Souvenir ici de l'impudence qu'on m'imputa pour ces *écrits* d'avoir du mot fait ma mesure. Une Japonaise en était hors-de-soi, ce dont je m'étonnai.

C'est que je ne savais pas, bien que propulsé, justement par ses soins, là où s'habite sa langue, que ce lieu pourtant je ne le tâtais que du pied. Je n'ai compris que depuis ce que le sensible y reçoit de cette écriture qui de l'*on-yomi* au *Kun-yomi* répercute le signifiant au point qu'il s'en déchire de tant de réfractions, à quoi le journal le moindre, le panonceau au carrefour satisfont et appuient. Rien n'aide autant à refaire des rayons qui ruissellent d'autant de vannes, ce qui de la source par Amaterasu vint au jour.

C'est au point que je me suis dit que l'être parlant par là peut se soustraire aux artifices de l'inconscient qui ne l'atteignent pas de s'y fermer. Cas-limite à me confirmer.

Vous ne comprenez pas stécriture. Tant mieux, ce vous sera raison de l'expliquer. Et si ça reste en plan, vous en serez quitte pour l'embarras. Voyez, pour ce qui m'en reste, moi j'y survis.

Encore faut-il que l'embarras soit sérieux pour que ça compte. Mais vous pouvez pour ça me suivre : n'oubliez pas que j'ai rendu ce mot à son sort dans mon séminaire sur l'angoisse, soit l'année d'avant ce qui vient ici. C'est vous dire qu'on ne s'en débarrasse si facilement que de moi.

En attendant que l'échelle vous soit propice de ce qui se lit ici : je ne vous y fais pas monter pour en redescendre.

Ce qui me frappe quand je relis ce qui fut ma parole c'est la sûreté qui me préserva de faire bêtise au regard de ce qui me vint depuis.

Le risque à chaque fois me paraît entier et c'est ce qui me fait fatigue. Que J. A. M. me l'ait épargné, me laisse à penser que ce ne sera rien pour vous, mais aussi bien me fait croire que si j'en réchappe, c'est que d'écrit j'ai plus que je n'écris.

Rappelons pour nous qui nous écroyons moins qu'au Japon, ce qui s'impose du texte de la Genèse, c'est que d'*ex nihilo* rien ne s'y crée que du signifiant. Ce qui va de soi puisqu'en effet ça ne vaut pas plus.

L'inconvénient est qu'en dépende l'existence, soit ce dont seul le dire est témoin.

Que Dieu s'en prouve eût dû depuis longtemps le remettre à sa place. Soit celle dont la Bible pose que ce n'est pas mythe, mais bien histoire, on l'a marqué, et c'est en quoi l'évangile selon Marx ne se distingue pas de nos autres.

L'affreux est que le rapport dont se fomentent toute la chose, ne concerne rien que la jouissance et que l'interdit qu'y projette la religion faisant partage avec la panique dont procède à cet endroit la philosophie, une foule de substances en surgissent comme substituts à la seule propre, celle de l'impossible à ce qu'on en parle, d'être le réel.

⁽²⁵⁴⁾ Cette « stance-par-en-dessous » ne se pourrait-il qu'elle se livrât plus accessible de cette forme pour où l'écrit déjà du poème fait le dire le moins bête ?

Ceci ne vaut-il pas la peine d'être construit, si c'est bien ce que je présume de terre promise à ce discours nouveau qu'est l'analyse ?

Non pas que puisse s'en attendre jamais ce rapport dont je dis que c'est l'absence qui fait l'accès du parlant au réel.

Mais l'artifice des canaux par où la jouissance vient à causer ce qui se lit comme le monde, voilà, l'on conviendra, ce qui vaut que ce qui s'en lit, évite l'onto-, Toto prend note, l'onto-, voire l'ontotautologie.

Pas moins qu'ici.

Le 1^{er} janvier 1973.

Conférence donnée au Musée de la science et de la technique de Milan, le 3 février 1973. Parue dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 58-77.

⁽⁵⁸⁾ Alors, vous êtes ici... pour des raisons, évidemment... je suppose... diverses et parmi lesquelles je pense que mon titre n'est pas pour rien.

Alors, mon titre je l'avais d'abord livré à Contri grâce à qui je suis ici. Mon titre lui a été transmis par ma secrétaire – j'ai une merveilleuse secrétaire que tout le monde connaît, dans Paris bien sûr. Elle s'appelle : Gloria.

Alors, Gloria lui a dit : *La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel*.

Je suis bien content, bien content que ceci ait été transcrit par : *La psychanalyse et sa référence au rapport sexuel*, parce que ça va me donner beaucoup moins de mal, que ça soit lié par une conjonction et non par une implication... ça va me donner beaucoup plus de liberté.

Je suis revenu... venu ici pour vous des sports d'hiver... Je suis en train de me délasser, et ça signifie un très grand goût pour Milan : il faut vraiment que j'aime beaucoup Milan pour avoir coupé mon séjour aux sports d'hiver.

Comme donc j'y étais, je n'ai pas spécialement préparé ce que j'ai à vous dire, d'autant plus que je crois que c'était impréparable, impréparable justement à cause du caractère, disons, hétéroclite de ceux à qui je pouvais m'adresser.

Tout à l'heure on m'a demandé s'il fallait me présenter. Vous êtes là assez nombreux pour que ça suffise comme présentation. Je vais tâcher de me présenter par la façon dont je vais tenter de frayer ce sujet.

Ce sujet, je l'ai choisi, je l'ai donné à Contri parce que quand on est pris dans une certaine pratique il ne ⁽⁵⁹⁾ faut pas croire qu'on a le pouvoir de prendre son recul.

La psychanalyse *et* sa référence au rapport sexuel, disons que c'est là que, déjà quand même depuis quelques années, c'est là que j'en suis.

C'est un point qui m'occupe et au niveau duquel forcément... j'essaie de dire quelque chose que je crois important.

Tout le monde sait – même la majorité de nos psychanalystes qui est ici – tout le monde sait que la psychanalyse donne une certaine importance, dans la... disons, dans le statut des gens qui viennent demander une psychanalyse, donne une certaine importance au rapport sexuel.

Ce qu'on appelle « sexualité » par exemple, est mis au premier plan... de quoi ? D'une théorie ou d'une pratique ? Il est bien clair que c'est au niveau de la théorie, et la théorie... la théorie, c'est très difficile à faire.

La théorie... le mot, mon dieu, a ses origines... Il y a un nommé Aristote qui en faisait grand cas. C'est quand même de lui que nous vient cette notion intuitive, n'est-ce pas, cette façon de contempler, pour tout dire, pour avancer le mot capital, de contempler le... quoi ? – le monde.

C'est de là que nous vient tout un mode de penser qui dans l'occasion s'appelle cosmologie. Le monde est supposé être univers, il y a la sphère suprême, enfin, le moteur immobile qui englobe tout ça, et on peut peut-être arriver à s'égaliser à ce tout ça en le contemplant...

Pour essayer quand même de me faire entendre... parce que je me fais plutôt entendre en général à demi-mot... C'est même pour ça que mon public dans l'ensemble n'y comprend rien, mais enfin, ils reviennent, parce que, ces demi-mot, c'est ça qui les attache : ils voudraient bien connaître l'autre moitié. Il n'y a aucun autre moyen de communiquer qu'à demi-mot, c'est pour ça que je n'ai pas plus d'espoir de communiquer ici, mais je vais

essayer de ne pas rester dans le demi-mot, puisque..., enfin, ce que j'ai c'est plutôt à me présenter... Enfin, vous verrez à la fin n'est-ce pas... ?

J'en suis donc arrivé à la théorie, à la cosmologie, enfin, à l'idée qu'on peut s'égaliser de quelque façon à ce qui est, comme on dit, déjà tout de suite là. On a fait un ⁽⁶⁰⁾pas en plus, n'est-ce pas ?

On ne voit pas du tout pourquoi, enfin, cette contemplation du monde serait identifiée d'aucune façon à ce qui est. Parce que ça... ça peut être une grande illusion, cette contemplation.

Non seulement ça peut l'être, mais incontestablement, enfin... nous avons toutes les preuves que cette idée que nous avons affaire à ce qui est, c'est un délire, un délire sans doute commun.

Enfin, ça constitue ce qu'on appelle le bon sens, qui est incontestablement la chose du monde la plus répandue – comme le disait un philosophe, comme ça, qui a écrit en français – la chose du monde la plus répandue, c'est-à-dire, il faut bien le dire : la plus bête.

Nous avons fait depuis quelque temps un petit effort pour fonder une pratique du discours qui se tienne. On appelle ça : la science.

Chacun n'a qu'à regarder, à faire... à faire un effort pour se tenir au courant de l'élucubration scientifique. Assurément c'est pas bête.

C'est pas bête, mais ça a abouti à des choses très étranges... très étranges et qui n'ont absolument rien à faire avec le bon sens. Malgré tout, l'espace-temps... enfin, ce qu'avance M. Einstein... c'est quand même pas quelque chose qui tombe sous les sens... je veux dire que tous tant que vous êtes, et moi aussi bien sûr, nous ne pouvons pas du tout échapper à cette représentation de l'espace qui, fût ce qu'Einstein dit et avance prouvé et vrai, n'est évidemment qu'un abord de l'espace totalement imaginaire...

Alors, voilà un mot, comme ça, d'avancé, qui est le mot « imaginaire ». C'est un mot-clef pour mon discours à moi.

La première fois que j'ai été sollicité, du côté de la formation des analystes, par un certain besoin qu'on manifestait que quelque chose s'en transmette, de cette formation, j'ai avancé ces trois termes : l'imaginaire, le symbolique et le réel.

Et puis j'ai donné à cette catégorisation quelques développements, comme ça fait vingt ans que j'ai avancé ça et que, jusqu'à une époque récente, j'ai fait tous les huit jours très régulièrement, pendant l'année dite scolaire, quelques..., j'ai avancé tous les huit jours quelques propositions qui ne constituaient pas un cycle, ⁽⁶¹⁾qui... qui ont toujours avancé... Jamais je n'ai repris une seule fois un thème que pendant une année j'avais choisi. Évidemment je ne peux pas vous en donner une idée maintenant, mais peut-être qu'à certains – et encore, pourquoi même la supposerais-je ? – à certains est venu aux oreilles que cette distinction de l'imaginaire et du symbolique, c'est quelque chose que je mets très en avant dans la fonction analytique.

J'en profite pour bien préciser qu'il n'y a là nul manichéisme, si je puis m'exprimer ainsi, c'est à savoir que j'opposerais l'imaginaire au symbolique, à la façon du préjugé – ce qui est assez courant au sujet de mon enseignement – de gens qui ne sont jamais venus, et d'ailleurs même de ceux qui y sont venus, parce que on a beau marteler les choses, les expliquer, y faire dessus un piétinement d'éléphant : ça ne change absolument rien, n'est-ce pas ? il faut toujours qu'il y ait le bien et le mal...

Alors, soi-disant pour moi le bien, ça serait le symbolique, et quand au contraire on fait état de quelque chose qui par ailleurs est dénoncé comme imaginaire, comme je viens de le faire pour l'instant, par exemple, à propos de l'univers, quand on recourt à ça... ça... cacà [s/z] : il faut pas. Sous prétexte, en d'autres termes, que j'ai insisté sur ceci, que ce n'est pas une explication recevable que de parler comme il se fait couramment, dans une certaine psychanalyse, de la fonction du moi... – Dieu sait la place que ça tient dans un certain développement de la psychanalyse – je veux dire quelque part dans des endroits d'ailleurs

où c'est parce qu'on s'efforce de penser un peu à ce qu'on fait qu'on s'exprime ainsi : on parle du moi, du moi fort ou du moi faible et... C'est une fonction à laquelle, en somme, on donne corps.

C'est pas du tout dire que le moi, ça n'existe pas, que d'en dénoncer la référence comme imaginaire.

Le moi, nous y croyons chacun [*ride*] dur comme fer, enfin, comme le disait une petite personne comme ça, dans un temps... je ne sais pas pourquoi j'y ai repensé cette nuit... elle s'appelait Natasha : elle essayait un jour de bien m'expliquer que, de quelque façon qu'il fût désigné, dans le langage commun, il n'en restait pas moins absolument certain que, comme elle s'est exprimée, moi je suis moi.

Mais, elle avait raison.

⁽⁶²⁾ Elle exprimait là un sentiment très foncier, malgré qu'on puisse, sans aucune espèce de doute, le considérer comme totalement illusoire...

C'est totalement illusoire, mais c'est une illusion qui tient et qui est, à proprement parler, incassable.

Parce qu'en fin de compte, l'imaginaire... l'imaginaire fait partie du réel. Je veux dire que sans la référence à l'imaginaire, il y a un tas de choses qui ne fonctionnerait pas.

Par exemple, il serait démontrable qu'en faisant apparaître dans le champ que nous supposons être le champ visuel de certains animaux de basse-cour, un découpage qui ait l'air d'être les ailes déployées d'un oiseau de proie, enfin, que ça suffit à provoquer la terreur des dits animaux de basse-cour : il est bien certain qu'il est présumable – ce n'est pas à trancher avant d'en faire l'expérience, mais il est présumable – qu'il manquerait quelque chose aux fonctions de conservations des dites bestioles.

Il est intéressant de voir que l'imaginaire, ça fonctionne, et que ça fonctionne dans le réel. Ça ne veut donc pas dire qu'on ne puisse pas s'y référer. La question est plutôt : comment est-il pensable qu'on en sorte ?

C'est-à-dire que le réel n'est pas à concevoir tout entier comme imaginaire. Comme je vous l'ai dit, le bon sens, enfin, reste toujours très proche de cet imaginaire fondamental qui certainement vous soutient dans la position sur deux pattes qui est celle que vous occupez, comme le dit le mythe d'Œdipe, n'est-ce pas, le mythe du Sphinx, la situation érigée qui vous sert pendant la plus grande partie de votre vie, enfin... non seulement on s' imagine, à propos de cette position, que c'est une position tout à fait fondamentale, mais c'est justement là-dessus qu'on peut faire reposer ceci : c'est que chez l'animal humain l'identification à l'autre en tant qu'il tient debout, donne – c'est là qu'est le glissement – donne la métaphore fondamentale : celle du stable, ce qui se tient debout, *stat*, et là-dessus se branche toute cette histoire du moi.

C'est intéressant de s'apercevoir que, quand même grâce à l'éthologie animale,... qu'il y a des images qui sont tout à fait déterminantes pour la subsistance. Subsistance, c'est pas tout à fait pareil que stabilité, n'est-ce pas – voilà, c'est même un peu différent...

... *sistere* c'est plutôt être assis, et *stare* c'est être ⁽⁶³⁾ debout, et en fin de compte la plupart des animaux sont plutôt souvent assis que debout. Ça va même jusqu'à s'étendre, puisque vous en avez là l'exemple, à l'animalité humaine : elle est plus souvent sur son derrière que sur ses deux pattes... c'est la position, dans tout un champ de l'éthologie, la position la plus fondamentale. Être assis, c'est celle où, par exemple, enfin, comme j'espère que c'est le cas pour vous tous, on digère.

Vous digérez votre petit-déjeuner et vous êtes assis, c'est pour ça que vous pouvez vous laisser aller peu à peu au bercage de mes mots. Donc je n'ai jamais dit que l'imaginaire, c'est très vilain, et qu'il ne faut jamais s'y référer. J'ai plutôt posé la question de savoir ce qui ne va pas dans la digestion, enfin, dans les fonctions d'évacuation, et quelques autres fonctions de cette espèce qui font partie de la même assiette. Il est clair qu'il y a des choses qui ne vont pas, et que, ces choses qui ne vont pas, les psychanalystes, saisis par une espèce de folie qui prend son origine dans leur propre expérience, je veux dire dans le temps où ils

ont fait eux-mêmes une analyse, ils ont pu s'apercevoir qu'il y a quelque chose qu'on peut faire bouger dans les troubles de la subsistance.

Il est tout de même frappant que ce qu'on peut ainsi faire bouger, on le fait bouger, quand on est analyste, dans un mode d'expérience qui a pour support uniquement la parole.

Dieu merci, c'est pas... c'est pas la parole de l'analyste ! Ça arrive de temps en temps, qu'il donne ce qu'on appelle une interprétation : ça doit même arriver, si tant est qu'il n'y a pas déjà dans l'expérience... un mode d'institution tel qu'il a à peine besoin de parler. Parce qu'il y a une chose en tous cas certaine, c'est que l'autre – celui que j'appelle... que tout le monde appelle, en France, depuis que j'ai employé ce terme, l'analysant – l'autre c'est pas l'analyste.

On s'imagine que l'analyste analyse : c'est celui qui est en position de demande dans l'analyse qui est l'élément actif, qui mérite d'être appelé l'analysant.

Eh bien, celui-là... il est clair que dans les cas heureux, disons, il tire de l'analyse un bénéfice, à savoir que les troubles dans son assiette, enfin, digestive ou défécatoire – car ce que l'analyse a montré c'est que ça se ramène à quelque chose comme ça, en fin de compte, les fameux troubles – eh bien, il y a quelque chose qui ⁽⁶⁴⁾se régularise, qui s'arrange, enfin... il sort de là plus au moins détordu.

Comment ça peut-il se faire ? C'est là qu'est la question : comment une analyse, c'est-à-dire une technique qui ne procède que de paroles, avec le minimum d'intervention enseignante... Parce que, bien sûr, la parole, on sait déjà, comme ça, à quoi ça sert : c'est la prédication, c'est le bourrage de crâne. Un analyste, ça n'assassine pas son analysant avec des principes moraux, ça le laisse parler ; et qu'il y ait là, autour de ça seulement, quelque chose qui s'opère... ça mérite bien quand même qu'on y réfléchisse.

Ça mérite qu'on y réfléchisse, d'autant plus qu'on a bien la notion que dans d'autres champs on a déjà une expérience analogue : à savoir qu'il y a des gens qui ruminent – on appelle ça penser, sans doute à cause du rapport avec la panse – il y a des gens qui ruminent et qui sont arrivés à dire des choses qui ne restent pas au niveau de la capture du simple bon sens, qu'en d'autres termes – simplement, enfin, c'est une référence massive à la science – il est arrivé qu'on se fasse une idée... mais enfin, ceci c'est depuis toujours... qu'on arrive à une idée toute différente de ce qu'on peut appeler le réel.

Une idée qui est complètement scindée de cette capture imaginaire que nous trouvons être la dimension commune à cette chose que j'hésite toujours à appeler l'homme – il y a des très bonnes raisons pour ça, c'est pas évident, l'homme, c'est pas évident parce que... à partir du moment où l'on est parti de cette idée... qu'ils ne sont que des moi, c'est-à-dire des captures imaginaires... c'est justement en donnant de l'importance à l'imaginaire, qu'on peut se douter qu'il faut y regarder à deux fois avant d'y faire jouer ce dont il s'agit dans l'imaginaire, avant d'y faire jouer, justement à ce niveau-là, n'est-ce pas, la notion de... la notion de la forme.

C'est certain que, cette notion de la forme, elle est capitale, elle est tout à fait pratique, n'est-ce pas, il y a des gens qui se sont amusés, comme ça, à faire des expérimentations au sujet que vous bien savez, c'est-à-dire de la bonne forme. Ils se sont aperçus qu'il y avait un rapport entre certaines formes qu'on peut appeler bonnes, celle de la bulle par exemple, et le fait qu'à un autre niveau, n'est-ce pas, justement au niveau où l'on parle, la sphère, ça paraît quelque chose... de fondamental.

⁽⁶⁵⁾On a appelé ça la *Gestalttheorie*. On s'est imaginé que ça rendait raison d'un certain nombre de phénomènes, dans ce qu'il en est de la subsistance des corps, justement...

Dans d'autres termes, on a transmis sur le champ de quelque chose de très différent, enfin, de l'expérience, ce qui était apparu, à un certain niveau de pensée qu'on appelle philosophique, ce qui était apparu au temps et à la pensée de Platon, n'est-ce pas ?

À la vérité, le propre des grands penseurs est de ne pas se laisser aller, comme ça, à toutes les évidences.

L'homme en soi, si je puis dire... c'est pas autour de ça que tourne, dans Platon, la théorie de la forme. Qu'on y regarde de près, pour tout dire, il n'était pas si humaniste que ça. Il faut vraiment être fou pour être humaniste.

C'est-à-dire, ne pas s'apercevoir que justement il y a cette faille, enfin... que la faille existe déjà au niveau de la théorie, mais elle n'est pas évidente, là.

La difficulté donc commence à ceci, c'est qu'il est difficile de réduire tout ce qu'il en est de ce qui va ou de ce qui ne va pas, dans la subsistance de l'homme... de le réduire à des rapports imaginaires, et que la fonction de la contemplation est à la source d'innombrables erreurs.

Comment savons-nous que ce sont des erreurs ?

Justement parce que c'est d'ailleurs que nous les corrigeons. D'ailleurs, il me semble que ce que je viens de vous dire vous l'indique suffisamment, et d'une fonction dont le moindre examen manifeste qu'elle est impensable, cette fonction, celle que je viens d'énoncer sous le titre de la parole, qu'elle est impensable, s'il n'y a pas déjà, et distinct de ce qui s'y agite, quelque chose que vous n'avez jamais, je suppose, jamais vu se focaliser sur ce point-là, mis à part ceux ici qui en ont eu les oreilles chatouillées par quelque chose qui s'appelle la linguistique. La linguistique montre que quand même le langage c'est quelque chose... quelque chose qui est là bien avant toute construction individuelle : nous naissons chacun dans une ère où domine la langue. La langue maternelle est... c'est pas nous qui l'avons faite. Elle est là.

C'est évidemment quelque chose qui s'est produit... la langue... pour aucune on ne peut dire qu'elle est éternelle. Mais nous avons quand même un rapport bien ⁽⁶⁶⁾particulier, et celui-ci c'est que... on n'a pas besoin d'être grand savant pour que, quand on habite une langue – pour employer le terme qu'il faut employer – quand on habite une langue... c'est légitimement que quelqu'un dont c'est la fonction d'en penser, de réfléchir, d'élucubrer l'objet linguistique, c'est légitimement qu'il s'adresse à vous comme à une compétence.

Ça, de toujours... prenons les gens qui ont été les frayeurs, ceux qui ont frayé la linguistique, enfin, appelons-les les grammairiens, et aussi les gens qui parlent du bon usage, enfin, tous... de quiconque qu'il s'agisse... qu'il s'agisse de Vaugelas, de Ménage ou de Boileau... enfin, quand il faut déterminer comment il faut entendre un certain mode de s'exprimer, ou inversement, quand on veut exprimer de quelque chose comment il faut le dire, eh bien, ils vont le demander, comme s'exprimait l'un d'entre eux, au charretier... *[parole perdue]*

Quand on est dans la langue, il y a cette chose surprenante, enfin, c'est que n'importe qui a la compétence – c'est comme ça que les linguistes la distinguent, l'appellent.

Ça c'est une chose dont il faut tenir compte quant au statut de l'affaire, parce que c'est avec ça, la langue, que se produit tout ce remue-ménage, grâce à quoi la domination de l'image n'est pas tout à fait prévalente, grâce à quoi on peut envisager un autre mode d'accès, d'accès au réel – ce que nous-mêmes cherchons, n'est-ce pas, quand nous étudions le fonctionnement, le comportement, comme on s'exprime, dans l'animal : nous partons bien de l'idée qu'il est captif des images, que c'est même comme ça que ça doit se faire pour tourner rond... mettons dans des situations postulées à partir de cette idée d'imaginaire.

Tout est là, justement : que nous puissions le calculer, signifie que nous avons un autre fondement pour... non pas pour apprécier notre comportement..., car il se trouvait des gens qui, sous le nom de behaviouristes, voulaient étendre ça aux êtres humains aussi : puisqu'il est quand même assez frappant que pour l'étendre, il faut bien qu'il y ait toute cette cogitation fondamentale, celle qui justement a commencé de qualifier l'imaginaire d'imaginaire, et l'image comme fonctionnant.

⁽⁶⁷⁾... Alors, je fais simplement cette remarque, qu'il était tout de même difficile de penser – voyez : j'en reste là ce matin – de penser quelque chose comme ce qu'on appelle l'inconscient, l'inconscient qui est fait de pensées, car, enfin, ce que Freud dit c'est

exactement ça, n'est-ce pas, à savoir que même quand nous ne savons pas qui pense, quelque part ça pense, hein ?, même quand nous sommes endormis et que nous rêvons ; nous sommes capables de nous poser même la question de savoir : est-ce que nous rêvons ?, on peut se demander ça en rêve... oui...

... mais dans les couches mêmes du rêve, à savoir dans toute cette élaboration...

enfin, quand nous avons ce déchet incroyable qui a été considéré de tout temps le rêve, là-dessus il y a une articulation : c'est pas seulement ce que j'appellerai du vague, du mirage, de l'hallucination pour employer le terme : le nerf de la découverte de Freud, c'est justement ça que ça veut dire : c'est pas parce que, de temps en temps, il prête là-dessus à glissement, qu'il homogénéise la rêve avec l'hallucination... Ce qu'il veut dire c'est non pas que le rêve est comme une hallucination, mais que l'hallucination justement est comme un rêve, et ce à quoi ça se réfère c'est que le rêve est quelque chose de pleinement articulé, que le rêve est fait comme une phrase – la phrase d'une demande, d'un *Wunsch*, mais d'un *Wunsch* qui se décompose, qui est articulé, qui se traduit, qui se traite comme une langue, qui se traite dans la langue, et qui, pour des raisons qui sont des raisons d'expérience, est ce que j'ai formulé à dire que l'inconscient est structuré comme un langage. J'ai été prudent.

Il est absolument inconcevable que ceci ne soit pas mis au premier plan, parce que ça s'étale, enfin.

Je pense... je suppose, quand même, que peut-être il faut espérer que deux ou trois personnes ici ont ouvert Freud de temps en temps – enfin, naturellement personne ne le lit, bien sûr... on ne le lit pas, c'est vrai, si on le lisait...

L'Interprétation des rêves c'est le jaspinage autour de ce récit... c'est ce qu'on appelle l'association libre, c'est-à-dire : déconnez à plein tuyau sur votre rêve, n'est-ce pas, et puis...

... vous savez qu'est-ce que ça veut dire « déconner » ? – c'est peut-être pas courant en Italie...

⁽⁶⁸⁾ enfin, dites toutes les bêtises que vous voudrez et de ça va résulter quelque chose. On y reste, on n'en sort pas, on est de bout à bout dans le langage, à propos de n'importe quoi de ce qui est de l'ordre de l'inconscient, à propos d'un lapsus, de toute espèce, enfin, de n'importe quel raté dans la vie quotidienne : c'est dans la dimension du langage que ça s'exprime.

Vous sortez votre propre clé de votre poche au moment où vous arrivez chez votre psychanalyste : c'est un lapsus bien connu. Disons, ça se traduit... ça se traduit par : « je suis chez moi ». Alors, dire que Freud, enfin, a énoncé autre chose sinon ceci... c'est que ça parle, ça parle d'abord avant tout autre chose jusques et y compris... avant même que ça se tienne debout, n'est-ce pas, puisque justement quand on rêve on n'est ni debout, ni couché, ni assis... on rêve et on parle : ça parle...

Je vous demande pardon, enfin, parce que vous... quand même, étant donné que je suppose que j'ai ici comme auditeurs...

Je fais remarquer seulement ce que c'est évidemment le début, enfin, l'irruption, la remarque, la remarque qui change tout, dans ce rapport au langage, parce que à partir du moment, comme ça, où on s'aperçoit que ça va tout seul, qu'on n'a nullement besoin d'y être acteur pour que ça fonctionne, ça change beaucoup de choses... ça change même énormément de choses – ça change tout.

Je ne veux pas me livrer, enfin, à une excursion parce qu'il y aurait trop de gens qui s'en poulècheraient les babines.

C'est certain que... c'est pas fou de dire que ça a des rapports avec la découverte marxiste.

Le moindre soupçon... que Marx... pour des raisons comme ça, des raisons d'attachement sexuel, enfin, je veux dire que chacun sait qu'il était fou de sa dame Marx... aurait trouvé tout ce que Freud a avancé plus tard à vomir...

Mais enfin, il y a eu justement ce décollement, ce décollement que le langage c'est ça ce qui fonctionne d'abord, et Dieu sait d'où ça vient, c'est le cas de le dire. C'est quelque chose qui n'est pas du tout sans analogie avec le fait que Marx part de cette fameuse valeur, cette valeur d'échange, grâce à quoi il fait apparaître un tas de trucs, enfin, y compris la plus-value.

⁽⁶⁹⁾C'est de ce côté-là qu'il faut voir qu'il y a aussi, là, un clivage, parce que tout tourne autour de la valeur d'échange, et la valeur d'usage n'est là que pour qu'on puisse parler de la valeur d'échange...

... enfin, parce que la valeur d'usage... ah... elle est bien bonne...

... valeur d'usage, qu'on appelle ça : ça sert à quoi ?

Toute la question est là, justement, c'est que ce qu'on désigne par valeur d'usage c'est...

... ça serait bien la chose capitale, à savoir quelque chose dont on n'use pas comme d'un moyen, mais dont on jouit.

Eh bien, alors, si j'ai fait cette brève, comme ça, latéralisation, c'est quand même pour vous dire que la découverte de Freud c'est que la parole... c'est que la parole c'est pas quelque chose qui sert à quelque chose – à communiquer, par exemple, comme on pourrait se l'imaginer par l'institution analytique.

Ce que vous communiquez à un analysant, ça a beaucoup d'intérêt pour lui, ça c'est bien vrai...

... mais enfin c'est pas un intérêt à ce qu'on succombe soi-même dans une capture...

Il faut avoir un peu de recul pour que ça soit intéressant : ce que Freud a découvert c'est que dans le moindre acte de parole est impliquée une jouissance.

Bien sûr, ça se voit mieux dans un rêve, parce que la parole, elle est là qui fonctionne – comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure – toute seule... Ça se voit mieux dans n'importe quoi où elle fonctionne toute seule.

Mais dans la parole la plus courante – je veux dire celle qui a l'air d'être là pour communiquer, comme on dit, quelque chose – la jouissance est présente.

C'est même pour ça qu'il n'y a à peu près pas de discours qu'on ne puisse pas soumettre [...] d'un recul qui l'interprète en fonction de quoi ? de la jouissance.

C'est ça, ce dont il s'agit dans l'analyse.

C'est là, que porte l'intervention de l'analyste.

Tant que ce qui se jouit, là à portée de son oreille, tant que ce qui se jouit ne passe pas, comme ça, pour un court moment, à une portée telle qu'il puisse faire en sorte que s'en aperçoive celui qui est là à suer, à travailler, à travailler le sujet qu'il est lui-même – tant que, cette action de parole, tant qu'il n'y a pas cette ⁽⁷⁰⁾petite ouverture qui permette de faire nous apercevoir, apercevoir à l'autre, à l'analysant, ce qui se jouit dans sa parole – on fait mieux de se tenir tranquille.

Et c'est pour ça que la plupart des analystes ont en somme cette belle bonne règle de conduite : que la plupart du temps ils la ferment.

Il faudrait que ce soit pour une bonne raison, n'est-ce pas, mais en général ils s'en donnent de mauvaises parce que... parce que l'analyste, enfin, l'analyste vaut ce qu'il vaut : c'est-à-dire pas beaucoup mieux que quiconque, n'est-ce pas, à ceci près, qu'il s'est soumis à cette expérience et qu'il lui en est peut-être resté quelque chose.

C'est là le point capital.

Alors, chacun sait – bien sûr personne de vous ne sait, sauf trois ou quatre personnes ici qui ont lu Freud – chacun sait que – chacun sait si on avait ouvert Freud – que ce qui est par Freud avancé et qui est autrement nouveau... c'est que ce que j'appellerai l'effet du langage en tant que c'est ça l'inconscient, ça parle ailleurs que là où ça se bavoche.

Chacun sait que l'autre franchissement de ce qu'a apporté Freud, c'est ce qu'on appelle – ça, histoire d'en donner des mots-clefs, parce qu'on ne peut pas tout expliquer – c'est ce qu'on appelle les pulsions partielles.

Qu'est-ce que veut dire le mot « pulsions partielles » ? C'est pas un instinct, c'est jamais un instinct, comme on l'a traduit. C'est pas non plus ce qu'on appelle, à plus ou moins bon titre, quelque chose qui soit de l'ordre de la tendance. C'est une dérive : *Trieb*.

Ça veut dire au moins ceci : que pour un certain nombre de jouissances – celle de bouffer, de chier, de boire⁵¹⁵, ou de jaspiner, justement – ça – j'en ai dit quatre, hein ! comptez-les, pas besoin de répéter – ça c'est dérivé, c'est infléchi, c'est pris comme substitut, pour dire le mot, à une autre jouissance, qui est justement la jouissance sexuelle.

S'il y a une découverte, un pas-clef en ce qu'a apporté Freud, c'est ça.

Il y a à ajouter ceci – puisque là je viens de vous en donner quatre, de ces pulsions partielles – il y a à ajouter ceci, qu'il y en a une autre, qui se passe aux frontières de ce par quoi la jouissance c'est quelque chose qui concerne le corps et ses confins. Ça s'appelle : la douleur.

⁽⁷¹⁾Jouir d'un corps comme tel, c'est quelque chose qui est, semble-t-il bien, la propriété de l'être parlant... il jouit... disons : il joue – parce que je ne vois pas pourquoi je n'utiliserais pas des équivoques qui sont le précieux de ma langue. Vous en trouverez sûrement l'équivalent, mais dans d'autres points, dans l'italien qui est la vôtre.

Cette façon de... qui joue entre le joué et le joui, entre les corps, c'est quelque chose aussi qui vient se substituer, fournir le parallèle, l'équivalent, de la pratique de ce qui s'appelle chez le même être... chez l'être parlant, la jouissance sexuelle.

Alors, c'est comme ça, enfin, qu'est introduite la question de la référence.

La référence est qualifiée de référence au rapport sexuel.

C'est tuant, hein ?, de vous raconter ça comme ça, en si peu de temps, mais enfin je veux essayer de franchir, de couper, de tailler, pour... vous montrer la visée de ce dont il s'agit.

La référence, c'est tout un monde, vous comprenez : parce que la référence, ça ne veut pas dire la signification.

... Référence, c'est le terme qu'on emploie à propos de ce dont je n'ai même pas fait la moindre référence, c'est le cas de le dire, à ce qu'on appelle, à ce qu'on distingue en linguistique sous le terme de signifiant.

Le signifiant, ça a des effets, ça s'appelle le signifié.

C'est à ça que ça sert apparemment : à signifier.

Mais c'est pas ça, justement : le signifié est de l'ordre de ce que nous avons appelé, dans la parole, la dimension du jouir.

Et, pour que ça serve à quelque chose, il faut qu'il y ait quelque part quelque chose à quoi ça se réfère.

Ce par quoi le langage, comme on dit, ne connote pas seulement, mais dénote, pour désigner quelque chose... quelque chose de réel, pierre à quoi je me cogne.

Est-ce que, au niveau de la jouissance, de la jouissance sexuelle, la référence c'est ce à quoi ça sert, la dite jouissance, c'est-à-dire, justement, au rapport sexuel ?

Qu'est-ce que je désigne par rapport sexuel ?

Qu'est-ce que Freud désigne par rapport sexuel ?

Parce que, après tout, si on se donne un peu de ⁽⁷²⁾peine pour le lire... il faut évidemment se donner un peu de peine pour s'apercevoir qu'il dit déjà tout ce que je dis, il n'avait pas de peine pour ça... parce qu'il parlait de la même expérience.

Alors, que veut dire le mot « rapport sexuel », là où je l'avance ?

Bon, il y a d'abord l'usage commun, courant : quand vous baisez, vous appelez ça, en général, un rapport sexuel.

Seulement, ça c'est justement trancher la question : il n'est pas clair que ce qu'on appelle couramment rapport sexuel, ça veuille dire que ça soit en rien du tout sexuel.

⁵¹⁵. Probablement une coquille. Il s'agirait vraisemblablement de : voir.

Si la parole c'est de la jouissance – c'est de la jouissance qui a un certain rapport avec la jouissance sexuelle – il y a une chose que par contre nous montre fort bien l'expérience analytique : c'est que la jouissance sexuelle, c'est rare que ça établisse un rapport.

Il n'y aurait pas tant de gens qui viendraient nous voir pour nous parler très précisément de ce rapport qui justement n'existe pas.

Au niveau... au niveau des hautes aspirations du cœur, au niveau de ce qui se jaspine, au niveau justement de ce qui surgit comme exigence d'un accord auquel ne contreviendrait pas la parole, s'il y a une chose qui n'est pas claire, que l'expérience analytique révèle, c'est que – quoi qu'il en soit chez les animaux qui sont, soi-disant, soi-disant, soi-disant... c'est des histoires, enfin, dont on ne peut même pas savoir de quel lobe du cerveau du biologiste cette idée de tropisme a pu sortir... une nostalgie... – qu'avec madame ça ne se passe pas comme ça, que c'est pas le tropisme qui la dirige, ni elle ni lui.

Alors, pour l'animal, ça doit tourner rond.

En effet, ça a l'air de marcher... les saumons montent très très loin dans les fleuves, et tout ça pour faire l'amour, n'est-ce pas. C'est captivant, hein ?

Qu'est-ce que ça serait bien si c'était comme ça chez les hommes.

Le tropisme, c'est pas évident. Je dirais même plus : ce que j'avance, c'est que l'être parlant se [...] fort de l'expérience analytique.

L'être parlant se distingue... se distingue de ceci : c'est qu'il y a quelque chose qui se dérobe le plus, c'est ce rapport qu'il y aurait quelque part, existant, ⁽⁷³⁾ fondamental, et qui serait nommable, et qui définirait le rapport sexuel.

Qu'est-ce que l'analyse nous montre, enfin, qu'est-ce qui en fait le texte, qu'est-ce qui en fait les discussions, les problèmes, enfin le... ce sur quoi s'étendent les analystes quand ils ont quelque chose à dire... ce qui est rare ?

C'est que, justement, s'il y a rapport, c'est de cet ordre d'ambigu qui peut faire – je n'en dis pas plus pour aujourd'hui – qui peut faire, disons, toutes les erreurs.

À savoir, que même là où il est mâle – avançons les mots, enfin, tels que ce sont les mots qui conviennent – celui qui, plus ou moins précisément peut se désigner, chromosomiquement enfin, comme un mâle, c'est justement dans sa fonction de mâle qu'il s'identifie le plus au sujet.

Je dis sujet, ici, parce que c'est en tant que le sujet se détermine du fait du langage, qu'il s'identifie au sujet qui... du versant opposé et inversement, qu'est-ce... d'où est partie toute l'expérience analytique sinon... sinon de cette hystérique dont j'ai dit, le plus freudiennement du monde, qu'elle fait l'homme...

Cette sorte d'ambiguïté – qui est dans l'assiette même de ces positions qui se définissent comme ça, massivement, grossièrement comme, dans l'humanité, constituant les deux parts, les deux partenaires – cette ambiguïté qui est, justement, ce sur quoi joue toute l'expérience analytique, ne permet pas d'en écrire le rapport d'une façon qui satisfasse à ce qu'il en est du terme de rapport, du terme de relation, pour peu qu'il soit élaboré.

Élaboré jusqu'à un certain niveau de logique, qui spécifie, comme distincts, comme deux, les termes entre lesquels se situe la relation.

Il est certain qu'ici, vous le sentez je pense, je m'avance au niveau... dans le fil... dans le droit fil de ce qui peut s'élaborer d'un usage scientifique du langage. L'usage scientifique du langage repose sur ceci : que ses effets sont poursuivis jusqu'à la pointe où, à proprement parler, il s'agit de quelque chose qui, sans le langage, ne serait nulle part au monde, à savoir : l'écrit.

Ce qui ne s'écrit pas mathématiquement, ceci peut toujours, quant au statut propre de ce qui en est de ce qui s'exprime dans le langage, être mis en suspens.

Que rien au niveau d'un être qui est sujet – ⁽⁷⁴⁾ c'est-à-dire conséquence de son habitation dans le langage – que rien ne puisse s'assurer de l'écrit... d'un écrit tel qu'il définisse et distingue le rapport : voilà ce que j'avance comme, non pas hypothèse, mais conséquence, mais suite, mais ligne dans quoi nous sommes conduits par l'expérience elle même.

Il n'y a pas de rapport inscriptible qui puisse se formuler, s'instituer du fait de tout ce qui peut se dire au niveau de cet être, dont vous voyez que ce n'est pas pour rien qu'en hésitant à l'appeler l'homme, je ne le situe que dans ce rapport – lui sûr et certain rapport de jouissance qu'il a à l'endroit du langage.

Toute sa jouissance en est littéralement commandée.

Cet être, cet être parlant, c'est en tant qu'il y a cette chose que seul le langage permet, et qui s'appelle la demande, avec toute l'ambiguïté qui en ressort quant à ce que j'ai cru aussi pouvoir en distinguer du désir.

Que tout chez lui soit infléchi, tordu, de par cette habitation dans le langage, et qu'on puisse aller jusqu'à dire que de tout ce qui se dit, rien, semble-t-il, au moins jusqu'à présent, ne peut se situer d'un écrit... ce quelque chose par où cet acte de parole, qui est aussi acte de jouissance, aboutirait à un réel où se serrerait ce qu'il en est radicalement du rapport entre un pôle et l'autre de ce qui assurément, chez lui comme chez tout animal, se situe biologiquement.

C'est là... c'est là, semble-t-il, dans l'état actuel de notre discours, du discours analytique, ce qui ressort, et aussi bien explique que, de ce qui est jouissance, tout chez l'être parlant soit dévié.

Dévié au sens que toutes ces variétés de jouissances, qui se centrent si bien sur la jouissance sexuelle, c'est justement en tant que la jouissance sexuelle est en quelque sorte détachée du rapport : et c'est bien ce que montre toute l'expérience analytique... Nulle part avant, n'est montée, dans un énoncé de discours, la référence au phallus, si ce n'est dans des lieux qui se distinguaient du mystère, si ce n'est qu'au niveau de la religion qu'avant le discours analytique a pu se produire ce qui distingue la jouissance sexuelle du rapport qu'elle commande.

C'est là... c'est là où se situe le nerf par où il peut se concevoir quelque chose. De quoi ?

Est-ce qu'il y a là, enfin, si je puis dire, une nouvelle ontologie ? une de ces petites histoires, enfin, comme ⁽⁷⁵⁾celle dont nous régale un peu la tradition religieuse : c'est à savoir... une fois de plus on trouve l'homme, là, au point... au point-clef, au point d'illumination...

Quand on fera des cours de philosophie... on résumera mon enseignement, on dira : « Ce que Lacan énonce est ceci, n'est-ce pas, il dit ceci, c'est que... c'est que dans l'échelle... l'échelle animale – cette fameuse échelle évolutive, vous savez, qui va toujours se perfectionnant, celle qui nous promet le *superman* à la suite... : une belle connerie, ça, oui, bon... – là, il est arrivé cette chose, qui, crac, hein ! : plus de rapport sexuel ! ».

Ce qui veut dire la même chose – parce que naturellement les philosophes sont pas idiots – ce qui veut dire la même chose que l'origine du langage.

Un être parlant n'a pas de rapport sexuel !

Je vous dis comment on énoncera le truc théorique, enfin, que j'aurais, soi-disant, avancé.

C'est très marrant, parce qu'on retrouvera la totalité du monde, là.

On pénètre dans le réel par quel biais, par quel biais, par quelle béance ? et puis, il est certain que... j'ai du dire de temps en temps deux ou trois trucs qui permettent de faire des erreurs d'interprétation, n'est-ce pas... qui feraient croire, que... que j'y crois, enfin, que je crois tout d'un coup...

[...]

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

S'il y a quelque part quelque chose qui permet, dans la constitution même du langage, à la pointe des mathématiques et de la physique mathématisée, d'avoir un accès au réel – si je puis dire entre guillemets, n'est-ce pas, vous n'imaginez pas là que c'est mon vocabulaire : « au vrai réel » – c'est à cause de ce sacré langage. Le sacré langage, ça tient, hein ?

Parce qu'il y a des êtres qui, quand ils baissent, ne savent pas ce qu'ils font.

Vous voyez, c'est la première fois que le mot savoir vient.

On expliquera ça comme ça, dans les livres de philosophie, et naturellement ce sera aussi farfelu, enfin, que je ne sais pas quoi, que les trucs de Talète ou d'Anaximène.

Seulement, il y a quand même quelque chose qui est autre, qui existe, qui est le discours analytique.

⁽⁷⁶⁾Le discours analytique, c'est pas une théorie.

C'est pour ça que ce que je viens de vous avancer, là, c'est pas une conception du monde.

Ce que je viens de vous avancer, c'est ce qui résulte d'une certaine pratique.

Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ça se réfère quand même à ceci : c'est que vous sachiez, enfin, que dans l'analyse il n'y a pas de travaux pratiques, sur le plan des rapports sexuels tout au moins...

C'est quand même assez frappant que depuis le temps que les analystes parlent de la sexualité, il ne soit pas sorti, enfin, la moindre petite perversion nouvelle, par exemple... Ça aurait pu être amusant, hein ?, d'en inventer une, qui serait du cru des analystes... ou des analysants.

Il n'y a pas non plus le moindre progrès quant au savoir faire. Il y a tout de même eu dans les temps des choses qui sont sorties, [...] dans des livres auxquels personne ne comprend rien, dans le genre du *Kama Soutra*, ou autres livres, ou la tradition des Tantras tibétains...

Il semble bien que là il s'agisse de choses où il s'agissait d'une voie, d'un savoir, d'une manière de s'y prendre.

C'est très curieux, hein ?, que tout ce qui était savoir dans le passé, contrairement au nôtre, ça ait été toujours de l'ordre du secret...

Voilà comment c'était le savoir jusqu'à... le seul savoir, d'ailleurs, qui doit être probablement, véritablement un savoir.

Parce que nos élucubrations mathématiques sur le sujet de... enfin, de tout ce que vous voudrez... de l'espace-temps dont tout à l'heure, de la théorie des contacts, et de quelques autres, des positrons, mésons, neutrons...

c'est un peu drôle, quand on y regarde de près, à quel point... à quel point c'est immaîtrisable, à quel point, justement, l'opération langagière, là, éclate : elle ne se prête plus du tout aux substances de l'être.

Il s'agit de quelque chose qui s'institue d'une expérience... d'une expérience qui... qui va peut-être disparaître, ou s'éteindre, mais je n'y crois pas.

Il y a une voie, là, il y a une voie, une voie d'où, à proprement parler, certaines vérités vont apparaître, des vérités qui sont évidemment, comme toute vérité, de ⁽⁷⁷⁾nature plutôt décevante.

Il n'est pas vain que ce lien, ce lien de l'inconscient, c'est-à-dire du règne du langage, aille, dans ses conséquences, dans ses conséquences scientifiques, plus loin qu'on ne peut l'attendre.

Ça ne nous promet pas beaucoup plus, enfin... que ce qui depuis toujours a servi de mirage aux élucubrations parlées – c'est-à-dire la sagesse.

Mais je crois important... je crois important... parce que, justement, il y a une corrélation du style... du style de ce qui résulte... de notre plongée, de notre immersion, dans ce qu'on appelle une civilisation – il y a une corrélation entre l'âge, appelons-le capitaliste, et l'extension de ce discours analytique. Et le progrès qui en résulte est certainement d'un autre ordre que celui de la connaissance : il est de celui de ce que j'appellerais la rigueur logique.

On va voir, n'est-ce pas, les psychanalystes se multiplier. Après tout, c'est pas plus mal, enfin, cette rupture qui va se produire par rapport à ce qu'on peut appeler la vieille tradition des détenteurs de secret, des détenteurs de savoir, de ceux qui sont auprès des princes avec

une thériaque, avec quelque chose qui écarte les mots, enfin, des seuls gens qu'il vaille la peine qu'on les soigne, c'est-à-dire : les princes.

Quelque chose d'autre, un certain nombre d'aperçus sur ce qu'il en est de la jouissance – parce que ce n'est pas le rapport sexuel, la jouissance sexuelle... c'est quelque chose d'autre... Il y a une chose, quand même, qu'on n'a pas encore bien aperçu, c'est... c'est ce qu'il en est de la jouissance de la femme, avec tout ce qu'elle comporte de retentissement, très précisément dans son rapport avec l'ensemble du discours social.

C'est là dessus que je veux terminer aujourd'hui, parce qu'il faut simplement que ça termine... Je ne sais pas du tout quelle heure il est. Je vous demande pardon si je vous ai retenus trop longtemps.

Intervention dans une réunion organisée par la Scuola freudiana, à Milan, le 4 février 1973. Parue dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 78-97.

⁷⁸Or la question écrite... Puisqu'on me l'a transmise... pour l'instant c'est plus commode, je la lis :

« Votre discours procède de ce qu'on peut saisir dans l'expérience analytique, comme il devrait se passer pour tout discours véritablement analytique ». Il y a donc une question qui m'est posée par mon expérience analytique – dit-il – et que je vous propose : « Il me semble saisir, pour autant que l'on peut, l'inconscient comme lieu de l'émotion (entre parenthèses : jouissance, angoisse) en quelque sorte innommable. L'on pourrait peut-être dire qu'il y a une tendance à la limite où toute relation, ou bien articulation, va disparaître. Je trouve pour moi difficile de concevoir cette homogénéité-limite dans son articulation avec l'articulable, à savoir, entre guillemets, avec une certaine imprécision terminologique, de l'innommable avec le nom ».

C'est une question dont, en somme, je comprends très bien qu'on me la pose à propos, justement, de ce que j'ai dit ce matin. Ceci ressort évidemment de l'idée qu'on se fait, qu'on croit pouvoir se faire, de ce qu'on appelle d'habitude, au moins en français, et ceci depuis un temps court... de ce qu'on appelle l'affect.

Il s'est trouvé en somme au début de ce siècle, des gens pour penser, s'imaginer, que les mots, ce n'étaient que des mots, et que tout ce qu'on pouvait enregistrer par une action psychothérapique, c'était quelque chose qui relevait... qui relevait de je ne sais quoi d'ineffable, justement... au dire de ceux qui voulaient expliquer comment il pouvait bien se passer quelque chose par ce rapport qu'on a appelé depuis, avec beaucoup d'insistance, la « relation médecin-malade ». Il fallait absolument en somme que ça ressorte d'une sorte de thaumaturgie, de miracle ; pour expliquer l'étrange, enfin, l'inhabituel ⁽⁷⁹⁾ de cette action de la parole, il fallait recourir à cette idée, que c'était par l'intermédiaire de quelque chose qui n'a jamais été défini – parce qu'après tout l'affect, à part ceci, que ça c'est pas intellectuel, on n'en saisit pas bien la définition ; enfin, justement, il s'agit de choc, de modification du type... du type qu'on appelle émotionnel, c'est-à-dire de quelque chose qui peut se traduire par une modification du rythme cardiaque, par exemple, ou de la tension artérielle... enfin, c'est des choses qui en effet surviennent, c'est bien connu, dans l'émotion...

Freud, quand il a fait son article sur *Die Verdrängung*, le refoulement, a distingué le contenu de ce qu'il appelle pour lui idéique, et qui n'est pas soutenable d'autre chose que d'un support signifiant... a bien marqué quelque chose qui est écrit tout bonnement dans son texte : c'est à savoir que ce qui est refoulé, c'est bel est bien quelque chose de l'ordre... de l'ordre du signifiant : il y a un mot qui est là, repoussé par le tissu même de la phrase, et c'est, de l'émergence de ce mot, qui n'est pas impensable, c'est de la réémergence de ce terme que quelque chose dans la phrase se complète et en somme lui donne un tout autre sens.

Il discute, n'est-ce pas, la question de l'affect, c'est à savoir si ça ne serait pas l'affect qui serait refoulé. Il en discute, il est assez frappant et plutôt à la faveur de mon interprétation, que...

la façon dont il tranche, c'est tout le contraire... c'est qu'à ces mots qui recouvrent un certain mot-clef, à ces mots reste associé un affect qui en est tout à fait distinct.

Je veux dire que ce qui se produit dans le texte même, puisqu'on peut l'appeler ainsi, de la vie psychique dans la névrose... c'est justement ceci : que des mots qui en apparence décidaient une cogitation sur le monde, qui en apparence ne nécessiteraient pas un affect...

... Pour exemplifier ce que j'appelle à l'occasion affect, il y en a un qui est bien caractéristique, et d'autant plus caractéristique qu'après tout c'est Freud qui l'a mis en

valeur : c'est ce qu'il appelle l'*Unheimlichkeit*, c'est-à-dire, ce qu'on a traduit, ce qu'on peut traduire, en français – je ne sais pas comment le faire en italien – le sentiment d'étrangeté.

Le sentiment d'étrangeté est précisément quelque chose qui se distingue d'apparaître à propos de choses qui, d'un premier aspect, sont des plus communes, des ⁽⁸⁰⁾plus ordinaires, des plus familières : et c'est à ça, à ce trait que se signale un certain sentiment qu'il s'agit là justement, de choses pas familières du tout... tout à coup, à propos de choses qu'on sait bien être familières... C'est quelque chose qui sans doute est un affect, mais qui n'est nullement refoulé.

C'est à propos d'un texte, d'un texte articulable que le phénomène se produit. Et c'est à la résurgence, enfin, à l'évocation, à l'occasion par la divination, l'intuition, mais l'intuition guidée, déjà, par une certaine... une certaine habitude, enfin, un certain savoir, il faut bien le dire, du psychanalyste, que le psychanalyste peut de temps en temps réussir ce coup, qui est, enfin, vraiment familier.

Je vous l'ai dit ce matin, enfin, l'interprétation des rêves c'est pas autre chose.

Le psychanalyste, dans une certaine période d'or de l'expérience analytique... c'est par l'introduction d'un mot qui change tout le sens de la phrase, qu'il résoudra ce qui était là, affect en quelque sorte errant, mais pas refoulé du tout.

Freud, malgré tout, le dit de la façon la plus simple : s'il y a quelque chose qui n'est pas refoulé, qui reste errant, c'est justement l'affect.

C'est au contraire de la découverte de ce qui dans l'articulable... un articulable qui n'est pas toujours articulé, qui n'est pas toujours à la portée du psychanalyste, n'est-ce pas – c'est au niveau de l'articulable à la chose, avec un support parfaitement signifiant, que se justifie, si on peut le dire, secondairement ce qui était affect.

C'est là tout de même une nuance importante, n'est-ce pas... la personne donc qui a écrit ces quelques lignes... je vous remercie, n'est-ce pas, parce que c'est une question très intéressante, et qu'il faudrait évidemment illustrer par des exemples, mais je veux en rester, parce que nous avons quand même un temps mesuré, je veux en rester à l'accentuation de ce dont il s'agit.

Freud lui-même là-dessus est très clair : c'est de quelque chose dont l'irruption... l'irruption du refoulé est quelque chose qui est beaucoup plus lié, dans le texte de Freud, au support verbal.

Quand on l'imagine du dehors, la caractéristique du refoulement est toujours un affect, qui, si je puis dire, lui, est là présent... Dans quelque sorte de névrose qu'il s'agisse, l'affect est là.

⁽⁸¹⁾On ne peut pas dire que la névrose obsessionnelle, par exemple, ne soit pas chargée d'affect... il se manifeste à tout instant. Ce qui est très, très profondément voilé, c'est une articulation, par exemple à un vœu de mort qui, lui, ne l'est pas, d'aucune façon, articulé, et il est évident que ce n'est pas en l'énonçant, purement et simplement, que l'analyste peut le mettre en valeur.

Contrairement à ce qui se passe dans un certain nombre d'autres cas, où le refoulement est beaucoup plus simple, et où la simple suppléance d'un mot change tout à fait le sens d'une phrase et y introduit de la façon la plus crue un vœu... un vœu de satisfaction qui est complètement paradoxal, parce que le sujet ne sait rien de ce qu'il demande vraiment. On le fait s'apercevoir de ce qui est vraiment son vœu.

Je parle du vœu, je veux dire de quelque chose qui est tout à fait capable de s'articuler. Entre le vœu et le désir, je vous l'ai dit ce matin, il y a un monde.

Il ne suffit pas de faire le vœu de quelque chose pour savoir à quel désir ça répond ; et l'interprétation, c'est évidemment au niveau du désir qu'elle se situe. Mais la simple restauration-restitution de la demande dans sa teneur est quelque chose qui restitue l'affect, quel qu'il soit, ce qu'on appelle ici l'émotion... restitue l'émotion à sa place. Il faut tout de même dire ceci : c'est que, mis à part certains moments exceptionnels, une analyse ne se passe pas, ne s'opère pas par une série de ces coups émotionnels.

Quand on a un peu l'expérience de l'analyse, c'est tout de même pas ça, c'est très différent.

Donc ce n'est pas l'affect qui est refoulé : c'est toujours quelque chose qui est de l'ordre du signifiant.

Le signifiant, d'ailleurs, ce n'est pas simplement le nom... Le verbe c'est tout autant quelque chose, n'est-ce pas : non seulement ça l'est, mais ça l'est d'une façon capitale.

Pour tout dire : s'il y a lieu de centrer quelque part l'attention, c'est sur des énoncés comme ceux qui se trouvent dans Freud, articulés sous le titre, par exemple, de *Ein Kind wird geschlagen*, ce qu'on traduit en français, comme on peut, par *On bat un enfant*.

Lisez cet article... c'est là quand même qu'on touche du doigt ce qu'il en est du fantasme.

Je n'ai pas parlé ce matin du fantasme, parce que je ⁽⁸²⁾ne pouvais pas tout mettre, comme ça, dans un même sac. Enfin, c'est malgré tout la limite du temps qui l'impose.

Ein Kind wird geschlagen : qu'est-ce qui en fait la valeur érotique ?

Freud signale avec une très grande précision, dans quel cas, chez quel sujet, il a vu la prévalence érotique... à savoir ce en quoi un fantasme, qui est celui d'un enfant battu, peut en quelque sorte soutenir l'attirance érotique.

C'est un texte dont il faut bien dire que la nouveauté est tout à fait tranchante à l'époque où il sort : qui avant Freud a jamais osé remarquer qu'un désir, pour qu'il émerge de quelque chose qui est profondément lié à l'excitation sexuelle, se supporte d'une scène imaginée, dont il développe en quelque sorte toutes les variations possibles.

À savoir : à supposer que cette scène ne soit pas seulement imaginée, qu'elle ait eu un support dans l'expérience passée du sujet, elle est quoi ? Je vous passe les différences intermédiaires, mais enfin il y a un intermédiaire tout à fait essentiel : c'est celui qui se rapporte à l'amour du père. L'enfant qui est battu, c'est l'enfant dont le père montre qu'en fin de compte il est peu de chose auprès de celui qui justement fantasme, de celui qui est témoin de ce châtiment.

C'est une dialectique... une dialectique, quoi ?, des plus précaires, et d'autant plus précaire que Freud – c'est au temps de son analyse du fantasme comme tel, relevée dans cinq ou six cas de fantasmatisations chez des malades – cette histoire du père, il avoue qu'en fin de compte on ne la fait resurgir... jamais. C'est simple, hein ?

À la fin, c'est quand même le sujet lui-même qui est en cause, se dissimulant derrière l'anonymat justement – pour répondre à la personne qui m'a posé le problème – ... l'anonymat parce que le nom, en fin de compte, c'est bien le nom propre.

Ce *on* cache quelque chose, qui se montre avoir un rapport très étroit avec la jouissance en tant que... la jouissance, de toutes celles qui sont liées au corps, celle qui va le plus près de la jouissance... – là je fais attention parce que je veux éviter les glissements – celle qui va le plus près de la jouissance de l'acte sexuel. Et ⁽⁸³⁾l'acte sexuel, ça ne veut pas dire qu'il est fondé sur un rapport qui serait en quelque sorte inscrit dans le rapport des corps : c'est justement en tant que cette jouissance est là, c'est le cas de le dire, ineffablement, mais ineffablement au sens où justement il s'agit d'une impossibilité du dire, que rien dans aucun dire ne répond à ce qui dans Freud lui-même, n'est-ce pas, est maintenu de la mythologie de l'éros, de l'éros comme unissant.

S'il y a quelque chose de décevant au sens premier que j'avais évoqué ce matin, ... il n'y a rien de plus décevant que ce qu'on appelle le rapport sexuel. C'est très précisément qu'il tourne court, qu'il a une fin, et qu'au-delà de cette fin, d'ailleurs, il a un certain nombre d'effets, d'effets seconds : pas chez les deux partenaires, il y a un certain nombre d'actes seconds chez l'un des partenaires, chez la femme. Et c'est très précisément en tant qu'invinciblement les partenaires restent deux, qu'il est tout à fait faux de le mettre, ce « rapport sexuel », sous le chef d'un éros qui serait caractérisé par je ne sais quel appétit

universel de la fusion en un. S'il y a quelque chose qui ne fait pas un, c'est très évidemment l'étreinte sexuelle.

Il est évident que j'ai dû y mettre ce matin un autre accent, et que pour dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il faut centrer ça quelque part. Et si je le centre au niveau de l'effet du langage, c'est très précisément en ceci : que ce que le langage instaure, situe, introduit dans le monde, c'est quelque chose dont il n'est pas mauvais de l'appeler, de le qualifier d'écriture.

Le langage est toute cette accumulation, ce cumulus de jouissance que j'ai évoquée ce matin et qui semble concentré comme sur des pointes, des pics..., enfin, il y a aussi des effets de pluie, des effets de ravinement, n'est-ce pas, dans cet ordre... dans cet ordre, si vous me permettez un jeu de mots que permet le français : c'est que ce que nous touchons, ce que l'expérience nous laisse dans la main depuis le temps que ça se passe, c'est *l'écrit-vain* mais en deux mots.

Ce dont il s'agit, c'est bien là où je me pose la question : est-ce que ce que j'ai essayé de supporter par des symboles quasi-algébriques, enfin, ce que j'appelle l'objet petit *a*, ou ce que je désigne de ce grand *A*, de ce grand *A* barré en plus, et pris comme tel pour signifiant, c'est-à-dire ce lieu de l'Autre, dans lequel toute une pensée traditionnelle situe... situe quoi?... enfin, l'être ⁽⁸⁴⁾suprême, un mythe autant dire... comme nous ne savons pas du tout qu'est-ce c'est que l'être, l'être à portée de notre main enfin... toi... toi... en quoi vous croyez être. Tant mieux pour vous. Si j'en étais aussi sûr que vous, je ne serais pas analyste, hein ?

Ce que l'analyse nous révèle, c'est justement l'issue, la sortie de ce mythe de l'être... de ce mythe de l'être qui n'a vraiment pas d'autre support que celui que lui a donné la pensée cartésienne. C'est évident qu'il y a quelque chose d'irréductible dans la pensée : mais rien que là et à partir du moment où, cette pensée, nous sommes loin de complètement la couvrir et pour cause – parce que c'est bien plutôt le joué ou même comme j'ai dit ce matin, le joui que nous sommes – à partir de ce moment-là on voit bien que l'être est quelque chose qui un tant soit peu se dérobe. Il y a une chose très certaine, c'est qu'il n'y a pas de trace dans la pensée freudienne, d'une association de l'être avec l'inconscient.

Freud, quand il a tenté de substantialiser, dans sa seconde topique, ce dont il s'agit, il a appelé l'inconscient le *ça*.

Mais c'est ça qu'il y a de frappant, c'est que le *ça* ne moufte pas. La confusion du *ça* et de l'inconscient est tout à fait impossible.

Le *ça*, quoi qu'ait pu en faire un certain nombre d'esprits imaginatifs, Groddeck y compris, le *ça* c'est le non-être.

Si ça a quelque part rapport avec l'inconscient, c'est justement en tant que le *ça* c'est pas du tout pareil.

Le *ça*, en fin de compte, c'est justement l'impensable, c'est l'instant de mort, et c'est bien ce qu'il a osé aussi mettre à la limite.

Alors, il y a quelque chose qui me paraît digne d'être relevé dans cette question qui vient de m'être posée, c'est que, l'émotion, on y met là deux catégories : la jouissance d'une part, et puis l'angoisse.

Est-ce que vraiment... : jamais personne a mis la jouissance sous la catégorie de l'émotion, hein ?

C'est très étrange, n'est-ce pas, ce glissement théorique.

L'émotion, c'est quelque chose qui se traduit par un choc suivi d'ondes, quelque chose qui vient... vient à frapper,... d'inhabituel, et puis pendant un certain temps ça vibre, ça se perpétue. Jamais personne n'a ⁽⁸⁵⁾même osé... et Freud ne parle pas d'émotion, il parle de tension, n'est-ce pas. Le principe du plaisir est censé être supporté par une tension, par le fait qu'une tension est trop élevée, et ça entraîne une réaction de dérobade, de fuite soit en avant soit en arrière... qu'importe.

Cette tension, c'est quelque chose qui est tout de même considéré comme beaucoup plus fondamental que cette irruption passagère qui se caractérise du terme d'émotion.

Je suis là plutôt en train de débayer, n'est-ce pas, je vous donne quelques indications... enfin, j'essaie quand même de vous donner un vocabulaire... Ce vocabulaire, bien sûr, il dépend lui-même d'une certaine articulation des phénomènes : dans un tableau que j'avais présenté il y avait un certain nombre de termes où l'émotion intervenait, mais à la condition de la distinguer de l'émoi, de la distinguer de l'empêchement, de la distinguer de l'embarras, qui sont aussi des termes qui ont leur sens précis et leur valeur. C'est une notion confuse que d'y englober quelque chose comme la jouissance.

La jouissance est très spécifiquement liée à l'existence du corps... C'est le fait de l'être parlant qu'il puisse y avoir ce que j'appellerai, à proprement parler, abus de cette possibilité de jouissance... Abus ne veut rien dire que spécifiquement jouissance : abus ici est à prendre comme pôle opposé dans ce que j'ai évoqué ce matin des deux versants de l'*utendum* – de ce qui est fait pour servir – et du *fruentum* – c'est-à-dire de ce dont on jouit.

Qu'il y ait, chez l'être parlant... parce que nous n'avons pas à proprement parler de témoignage ailleurs, à notre connaissance : il ne semble pas que les animaux sauvages soient si cruels, si cruels que le chat qui est incontestablement une dépendance de l'homme... le chat jouit sans doute, mais comment le savoir, de la souris avec laquelle il se livre à un certain nombre de jeux de pattes... Mais enfin, pour ce qui est de prendre, selon la formule de Sade, partie du corps du prochain pour objet de sa jouissance... D'ailleurs là on ne sait plus où est le sujet, si c'est l'actif ou le passif, et c'est en ça que la jouissance, et la jouissance qu'il faut appeler par son nom, la jouissance sadique, se manifeste pour ce que j'ai dit ce matin, pour la suppléance la plus proche de ce qui supposerait que la jouissance sexuelle soit une jouissance unitive.

⁽⁸⁶⁾ Il est bien clair que la jouissance sadique n'est pas une jouissance unitive, mais ça nous entraînerait un tout petit peu loin, ça nous entraînerait très nettement à ceci : c'est qu'il suffit de lire Sade... Sade... Sade est tel dans ses imaginations... la verge de Dieu, si vous me permettez cette évocation... C'est en fonction de ce tiers, enfin, qu'il exècre, mais qu'il avoue servir, que la jouissance sadique s'établit. Elle est donc loin d'être ce quelque chose qu'on essaie de nous dire en le mettant sous le chef de je ne sais quelle agressivité pure et simple... comme si l'être humain était si agressif.

On n'a jamais massacré son prochain que pour son bien, hein ?

C'est tout de même pas pour rien que la psychanalyse a qualifié de l'ambivalence ce qu'on appelle en général l'amour : c'est toujours par amour qu'on tue son prochain.

Alors la jouissance sadique, ça n'a rien à faire avec une espèce de jeu parodique, qui montre que pour certains il est nécessaire, pour baiser, de s'aider un peu avec des images.

Et c'est naturellement, comme toutes les images, emprunté à la volonté divine.

C'est pour le bien que tout ça se fait.

On dirait qu'il y a le masochiste... Enfin, nous en parlerons une autre fois.

C'est un petit plaisantin, le masochiste. Il a trouvé quelque chose de particulièrement fin, et quand il est du type Sacher-Masoch – c'est-à-dire quand il est un homme selon toute apparence, n'est-ce pas... le fait qu'il remette l'affaire à la femme à condition, bien sûr, que ça ne soit pas trop fort, et puis, surtout, que ce soit des tortures morales – lui sait, en somme, à peu près, ce que c'est que la jouissance.

Mais il la mordille, enfin il en touche les bords... Tout ça ne va jamais très loin, c'est pas plus sérieux... c'est pas plus sérieux que... enfin, que quelque chose qui quand même fait l'assiette.

L'assiette de tout ça est ce qu'on appelle en général l'amour.

Voilà un petit livre, comme ça, que j'avais apporté parce que j'avais pensé... – pourquoi pas ? si j'avais eu ici un autre type de réunion que celle que j'ai eu ce matin... J'avais apporté un petit livre qui s'appelle : *Le* ⁽⁸⁷⁾ *problème de l'amour au Moyen Âge*. C'est paru en

1908, d'un certain Abbé Rousselot. Ça prouve qu'évidemment... que les bonnes traditions, enfin, quoi qu'on en pense, ne fléchissent jamais... jamais dans l'Église, n'est-ce pas ?

Moi, j'ai entendu parler du thomisme dès que je suis arrivé à l'adolescence, et Dieu sait qu'on en faisait à ce moment-là grand cas, mais alors que j'étais tout bébé il y avait déjà des gens qui parlaient très très bien du thomisme, et qui s'apercevaient très bien de ce que cela voulait dire : à savoir qu'il n'y a pas de théorie de l'amour qui soit fondable, qui soit sensée, qui ait une cohérence logique, qui ne se fondât pas, cette théorie de l'amour, sur l'amour de soi, c'est-à-dire ce qu'on appelle en général l'égoïsme.

L'abbé Rousselot voudrait bien que ce ne soit pas si triste, mais il est forcé de reconnaître qu'on ne peut dire quelque chose de cohérent sur l'amour que sur la base d'une extension de l'amour de soi : c'est-à-dire qu'en somme, Saint Thomas, il n'était absolument pas idiot, à ceci près qu'il était probablement un peu hypogénital. Enfin, Saint Thomas s'est tout de même aperçu, pour des raisons très fondées, s'articulant sur Aristote n'est-ce pas, que le *velle bonum alicui*, c'est-à-dire le vouloir du bien à quelqu'un, ça veut dire en somme prendre son affaire en main, c'est-à-dire se le soumettre. Et après tout c'est quand même une dimension tout à fait tangible des exigences de l'amour, que ça aboutisse à ceci : que ça ne peut que converger avec l'amour que mérite l'être suprême, puisque c'est lui le souverain bien.

On peut, en suivant le fil de sa nature propre, c'est-à-dire en somme voulant d'abord à soi-même du bien... on ne peut que confluer dans cette bonitude – puisque le terme existe en latin – dans cette *bonitas* universelle.

Mais je ne sais pas ce qu'il vous en semble, à vous rappeler les choses que vous pouvez entendre non seulement à tous les coins de rue, mais aussi dans tous les coins d'église – quoique, pour l'instant, enfin, on y mette un peu de sourdine, n'est-ce pas, puisque... le cœur n'y est plus.

Il est certain que ce n'est plus tellement pour des raisons idéologiques qu'on extermine son prochain. Je ne dis pas que tout ça constitue un progrès. Mais je crois que les gens qui se sont entre-tués dans les guerres de ⁽⁸⁸⁾religion, aimaient vraiment leur prochain : c'est probablement une des formes les plus tangibles de ce qu'on appelle l'amour. C'est pas du tout du sadisme, ça n'a rien à faire.

Le sadisme c'est un supplément, c'est quelque chose tout à fait d'un autre ordre : ça vise le désir, ça n'a rien à faire avec l'amour.

L'amour, lui, vise l'être, et il faut bien dire que, comme l'a très bien dit, accentué, marqué Freud, l'amour est narcissique parce qu'il n'y a pas d'autres supports à donner au terme de l'être.

Ce qu'il y a de plus évidemment fâcheux, dans l'existence de l'être parlant, c'est qu'il est anthropomorphe.

Il est anthropomorphe pour ce qui est de l'autre, c'est-à-dire qu'il suppose que l'autre a la même entropie que la sienne. Ça le mène loin.

Il y a un glissement, n'est-ce pas, il y a un glissement : nous n'en sommes plus là.

L'amour, en fin de compte, au point où nous en sommes, l'amour c'est des petites affaires personnelles, enfin : tout à fait spécialement on ne sait vraiment pas pourquoi c'est celui-là qui fait plus de bruit, l'amour entre homme et femme par exemple – mais ça fait du bruit parce que... à cause... à cause des écrits-vains.

C'est tout aussi dramatique entre hommes, ou entre femmes. Enfin, là il s'agit de l'être, il ne s'agit plus de la jouissance, c'est une tout autre affaire, mais il est tout de même intéressant de voir qu'à la bonne époque de l'amour – parce que il y a une époque où l'on en a fait grand état – les philosophes n'arrivaient pas à en sortir, en tous cas par le motif du souverain bien.

Quand le cher Saint Thomas s'empare d'Aristote, il est foutu, il peut pas préserver l'autonomie divine : c'est l'extension... c'est l'extension de l'amour de soi qui motive l'hommage au souverain de l'univers.

On sent bien l'embarras que ça donne à quiconque essaye d'approcher l'articulation de l'amour dans une doctrine substantialiste, n'est-ce pas ?

Il est certain que ce n'est pas supportable, et d'ailleurs tous ceux qui avaient un petit peu plus de couilles au cul que Saint Thomas, à savoir un personnage aussi démoniaque que Saint Bernard, ou Hugues de Saint Victor – il y en avait quand même qui en avaient –, ceux-là parlent d'autre chose. Il leur faudrait que ⁽⁸⁹⁾l'amour soit extatique, c'est-à-dire qu'il y en ait deux et qu'on s'explique. Enfin, ça c'est très difficile à soutenir, c'est très difficile à soutenir et à cause d'une identification insuffisante de ce que c'est que l'Autre à proprement parler... eh bien, ils en restent à je ne sais quel dialogue dérisoire avec la suprématie divine, dont le fil est tout à fait perceptible.

Ça nous mènerait un peu loin, si je disais ce que j'en pense.

Il y a quand même eu dans la suite un certain nombre de personnes sensées, qui se sont aperçues que... que le comble de l'amour de Dieu, ça devait être de lui dire... « si c'est ta volonté, damne-moi », c'est-à-dire exactement le contraire de l'aspiration au souverain bien. Ça veut tout de même dire quelque chose : mise en question de l'idéal du salut, au nom justement de l'amour de l'Autre. C'est à partir de ce moment-là que nous rentrons dans... dans le champ de quoi ?... dans le champ de ce que ça devrait être l'amour, si ça avait le moindre sens.

Seulement, c'est à partir de ce moment-là que ça devient absolument insensé, et c'est ça l'intéressant : c'est de s'apercevoir que quand on est entré dans une impasse, quand on arrive au bout, c'est le bout.

Voilà, c'est le bout et c'est justement ça qui est intéressant... parce que c'est là qu'est le réel.

Et ça a quand même une extraordinaire importance, que dans ce champ, et pas seulement dans celui-là, on ne puisse rien dire sans se contredire.

Alors au nom de ça, c'est très facile de reconnaître dans ce que je viens de dire, – qu'on ne peut rien dire sans se contredire – le principe de contradiction : ça veut dire que quand Freud découvre l'inconscient et qu'il dit « l'inconscient ne connaît pas le principe de contradiction »... Et au nom de ça, voilà tous les analystes libérés de dire la moindre chose de sensé sur quoi que ce soit, puisque la suprême réalité c'est l'inconscient et que l'inconscient... arrêtez-vous là, trois points... disent-ils : [*in falsetto*] *il ne connaît rien à la logique, pourquoi ? Parce que Freud a dit qu'il ne connaissait pas le principe de contradiction.* Mais les logiciens aussi savent que, le principe de contradiction, on s'en fout. Ils essayent même de construire une logique où on n'ait pas à user de principe de contradiction [...] sans principe de ⁽⁹⁰⁾contradiction il n'y a plus moyen de rien dire.

Ça ne veut pas dire pour autant que l'inconscient ne relève pas de la logique, s'il est tissé par le langage, s'il est structuré *comme* un langage.

Ce qu'on a à faire de mieux c'est à se rompre à ce qu'on appelle... enfin, quand on essaye de la construire, une logique. Enfin, comme ça, c'est très bien, vous savez, la logique d'Aristote... c'est tout à fait initiateur, c'est même génial... Bon, ceci dit, enfin, ça pouvait être perfectionné, ça pouvait devenir plus sérieux, disons.

Il y a quand même une renaissance de la logique qui a fait ses preuves, il faut bien le dire, et qui est très intéressante, justement pour permettre de cerner d'une façon articulable, les contours de l'impasse... C'est pas très difficile de s'apercevoir de choses qui ont le plus étroit rapport avec ce que j'appelais, pour l'instant, l'impasse de l'amour... dans la théorie des ensembles... Enfin, je me suis exercé à ça, mais je ne suis pas le seul, je me suis aperçu qu'il y a un type pas mal du tout... dont j'ai fait la connaissance à Rome, qui a rappliqué je ne sais pas d'où, de l'Amérique du Sud, pour fonctionner à Rome, et qui s'intéresse beaucoup à la théorie des ensembles. Ça lui semble, tout à fait, convenir à l'explication de Freud. Il ne me doit rien, hein ? C'est plutôt un type intelligent... il s'appelle Matte Blanco...

Enfin, on s'égare un peu en tout ça. Ça veut dire que plutôt, enfin, je vous livre, comme ça, des aperçus du genre conversation familière, de façon à aérer un peu l'atmosphère.

Confondre émotion et affect, c'est tout à fait injustifié.

Affect, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est absolument pas clair. C'est un mot, d'ailleurs, de construction tardive et de la plus grande prétention.

Il y a un certain nombre de fonctions qui se produisent du fait que l'homme habite le langage et que...

[...] le départ, n'est-ce pas, de la grande poésie, enfin [...] ce rapport fondamental qui s'établit par le langage et qu'il faut tout de même pas méconnaître : c'est l'insulte.

L'insulte, c'est pas l'agressivité, l'insulte c'est tout autre chose, l'insulte c'est grandiose, c'est la base des ⁽⁹¹⁾rapports humains, n'est-ce pas... comme le disait Homère... Vous verrez que chacun prend son statut des insultes qu'il reçoit.

Qu'est-ce que ça veut dire d'essayer de camoufler ça avec je ne sais quelle peinture, comme ça, rosâtre, appeler ça l'émotion.

Non, les êtres humains vivent dans le langage, et le langage, c'est fait pour ça.

Alors, avec le temps on l'élabore, mais ce n'est pas une raison pour renier d'où l'on part.

L'angoisse,... elle est foutue dans la même parenthèse. C'est un tout autre tabac.

Comme les saints s'en sont aperçus... ils ont appelé ça : crainte sans objet.

C'est pas bête... c'est pas bête.

Ça veut dire : sans objet reconnu.

Puisque la notion même d'objet implique cette dimension de la reconnaissance, c'est-à-dire qu'elle est essentiellement conventionnelle : n'est d'objet que ce qui est objet pour nous tous, qui sommes ensemble ici dans cette salle.

Malheureusement, tous les objets ne sont pas aussi faciles à saisir que cette chaise ou ce bord de table où je suis.

Il y en a qui ne sont pas moins des objets à partir du moment où on les a reconnus ; et c'est à ça que je me suis efforcé, en définissant cet objet que j'ai appelé l'objet petit **a** [ride] faute de trouver mieux.

C'est absolument indispensable à manier ce que j'ai appelé ce matin la pulsion partielle.

L'objet petit **a**, c'est quelque chose qui se dérobe mais que l'analyse a fini par accrocher, et c'est ce rapport tout à fait radical qui tourne... qui tourne autour du sein – s-e-i-n –, qui tourne aussi autour de l'excrément, et puis autour aussi de deux autres objets possibles qui sont tout à fait capitaux, qui sont nommément ce qu'on appelle le regard et aussi bien la voix.

Il est clair qu'ils ont ceci de commun : d'être, au moins pour les trois premiers, liés à quelque chose qui palpite, à un orifice, à un bord, et que là il se produit quelque chose qui est un accomplissement de la jouissance de la pulsion partielle. C'est là qu'on peut arriver à en dessiner le contour.

Freud l'a fait d'une façon qui est incroyable, immortelle.

⁽⁹²⁾La distinction de la source, de la *Quelle*, de la poussée, du *Drang*, du but et de l'objet qui se ne confondent pas, du *Ziel* et de l'*Objekt* qui sont différents, c'est là, enfin, quelque chose de tout à fait génial et qui mérite à soi tout seul ce qu'il faut bien appeler par son nom et ce que seule, justement, la logique mathématique nous permet d'aborder, à savoir une topologie.

À savoir quelque chose dont le schéma, le support, le contour n'est nulle part perceptible, mais seulement constructible et constructible logiquement.

La fonction qui joue ici, ce dont il s'agit, à savoir l'objet petit **a**, était évidemment de première urgence à évoquer dans ce dont je vous parlais ce matin, parce que cet objet petit **a**, je l'ai appelé petit **a** parce que c'est l'initiale en français de ce qu'on appelle l'autre : à ceci près, que justement ce n'est pas l'autre, c'est pas l'autre sexe, c'est l'autre du désir, c'est ce qui fait la cause du désir, c'est ce qui fait que les gens, en somme, malgré qu'il n'y ait pas le

moindre rapport sexuel chez l'être parlant, les gens continuent à se reproduire, si vous me permettez le mot, en quelque sorte par erreur.

Ce qui les fait désirer, ce qui est la cause de leur désir, ça s'est recoupé, ça s'est confirmé, ça s'articule logiquement : c'est cet objet petit **a** qui les fascine – si je puis m'exprimer ainsi –, enfin, c'est cet objet petit **a** qui leur permet justement ce que Freud oppose à l'amour narcissique sous la forme de l'amour objectal, à ceci près, que ce n'est pas du partenaire, de l'autre sexué, ce dont il s'agit : c'est d'un fantasme.

C'est évidemment très grave, hein ? C'est très grave, mais on n'y peut rien.

Il suffit d'avoir analysé un certain temps un certain nombre de personnes, pour tout de même prendre l'idée que la cause du désir c'est toujours un peu à côté de ce que ça croit viser.

Vous me direz : c'est pas grave, si l'on continue tout bonnement à faire des petits – des petits, qui sont des petits **a** hein ? Comme c'est comme ça qu'il sont désirés, c'est ça qu'ils trouvent.

Et quand un être humain descend dans ce bas monde, à le supposer venir des hautes sphères, là où les âmes sont et d'où elles descendent, quand ils arrivent en bas ils sont déjà des petits **a**, c'est-à-dire qu'ils sont déjà à l'avance conditionnés par le désir de leur parents.

⁽⁹³⁾ C'est ça qui est le grave... c'est ça qui est le grave parce que c'est à titre de petits **a** qu'ils entrent dans la réalité – ce qu'on appelle la réalité, la réalité sur laquelle se fonde le principe de réalité, c'est-à-dire ce qui est censé à juste titre donner tout l'appareil de la maîtrise, du moi, du moi fort dont j'ai parlé ce matin – eh bien, quand ils entrent dans la réalité ils jouent le jeu... il jouent le jeu de ce qui fait la réalité anthropomorphe, c'est à savoir : le fantasme.

Tout ce qui pour chacun de nous constitue la réalité, la réalité dont on ne peut pas ne pas tenir compte, la réalité de la concierge, la réalité du copain, la réalité du voisin, la réalité de... du fait que vous êtes là à m'écouter, Dieu sait pourquoi, enfin : tout ça c'est du fantasme.

Il n'y a aucune autre raison à aucun de vos actes présents, passés comme futurs, que du fantasme, hein ?

Vous vous croyez obligés de faire des trucs qui ressemblent à ce que fait le voisin.

L'accès au réel, ce n'est pas commode en raison de ça. Heureusement, dans les coins où l'on s'y attendrait le moins, à savoir au niveau où l'on déconne si bien, dans la logique, il arrive de temps en temps qu'on serre les choses d'un peu plus près, d'un peu plus sérieux et, Dieu merci, il y a là la mathématique, et alors on arrive à s'apercevoir de ce que je vous ai dit tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il y a des impasses.

L'impossible, il n'est que là que nous pouvons avoir une petite idée de ce qui serait un réel qui ne serait pas fantasmatique. On ne voit pas autrement où nous pourrions en avoir la moindre idée.

C'est donner une très grande portée à cet appareil, de premier abord si décevant, qu'est le langage.

Le langage signifie, et comme chacun sait, ça va pas loin.

On peut même lui donner quelque chose qui aille au-delà de la signification, c'est-à-dire essayer de lui donner un sens : et à la vérité on n'a encore jamais rien trouvé de mieux que de lui donner le sens de la jouissance.

Mais enfin ça tourne, tout ça, assez court pour qu'à se fier à son seul pouvoir d'écriture, à sa puissance formelle à lui, le langage, qui n'est pas tout à fait la même que celle de la *Gestalttheorie*, on arrive à des paradoxes.

⁽⁹⁴⁾ C'est ça, c'est ça d'où nous pouvons prendre une toute petite idée que ça pourrait bien avoir un rapport avec le réel.

En tout cas, c'est à tenter... c'est à tenter, bien sûr, pour les spécialistes.

J'ai beaucoup interrogé les mathématiciens sur le sujet de ce d'où ils prennent leur jouissance.

La jouissance qui se prend dans une formalisation logico-mathématique, je ne peux pas dire que ça ne me dise pas, à moi, quelque chose.

Mais c'est justement parce que je suis un de ces dangereux spécialistes dont je vous parlais tout à l'heure : je ne peux pas très bien dire laquelle.

Mais il y a une chose certaine : c'est qu'il n'y absolument pas moyen de soutenir le discours analytique, de le soutenir je veux dire de le justifier, si vous n'êtes pas un de ces dangereux spécialistes, parce que sans ça c'est absolument intolérable : c'est une position absolument abjecte, je dois le dire à l'usage de ceux qui sont ici qui sont peut-être tentés de devenir analystes. Ne faites pas ça : c'est une position abominable, on vous prend pour de la merde, vous savez ?

Je parle naturellement de celui dont vous recevez la demande : pour celui-là vous n'existez pas, hein ? Tout au plus vous serez la cause de son désir... Qu'est ce que vous en ferez, hein ? Enfin, c'est pas des trucs à faire, mais pour s'en apercevoir avant d'être pris – parce qu'une fois qu'on y est on y reste, surtout quand on est bien dans un fauteuil – c'est mieux d'en savoir un peu d'avance. Et enfin, pour en sortir, pour garder une petite ombre d'existence, il faut plutôt être de ceux qui s'intéressent à la logique.

Voilà. D'ailleurs, absolument impossible de faire passer un examen à cet égard, parce que la logique elle-même [...] c'est maintenant que ça se joue... on peut espérer, à partir du moment où l'on a élaboré la notion d'indécidable, comme logique, on peut quand même espérer y voir peut-être un peu plus loin.

Comme on ne sait pas à l'avance par quel biais un analyste, ou celui qui sera installé comme tel, saura se régler sur ces niveaux qui sont rigoureux et certains... Bon, il faut bien laisser entrer un peu de monde. Et puis, après tout, je ne vois pas pourquoi je m'en sentirais tellement responsable : parce que s'ils ne seront pas ⁽⁹⁵⁾analystes, ils seront employés ou peut-être même, je ne sais pas, guideurs de peuple, ils feront toutes sortes de choses qui ne sont pas pires, mais qui ne sont pas mieux non plus. Simplement, il faut savoir à l'avance que c'est pas une position très confortable, et surtout tout à fait inhabituelle, et que à la réduire à des choses déjà connues, par exemple à des fonctions que je viens de nommer, les guides ou les employés, ça va pas bien, ça tourne pas rond.

À cet égard le problème de la formation des analystes est très important.

Pour faire des analystes, évidemment, il faut ne pas prendre n'importe qui, parce que n'importe qui n'est pas capable d'entrer par la grande porte dans une analyse, simplement parce qu'il croit en avoir besoin...

[Il discorso si interrompe per il cambio del nastro]

Entrer dans l'analyse... À la vérité c'est à cause de ça, pour que ce métier ait un peu de sérieux, que j'ai essayé simplement de transmettre mon expérience : parce que, n'imaginez surtout pas que tout ce que j'apporte là – et pour ces pauvres petits signes algébriques dont je parlais tout à l'heure – que ça soit de la théorie.

Pour tous ceux, tout au moins, qui s'y mettent, qui écoutent, enfin, qui se laissent quand même là-dessus un petit peu éclairer : ça sert uniquement à la pratique.

L'objet petit *a*, bien sûr, il n'est pas là, ni nulle part, mais c'est déjà pas mal, en l'appelant comme ça, de pas croire, de pas pouvoir croire qu'on va le rencontrer.

C'est pas parce qu'on ne le rencontre pas qu'on ne rencontre pas ses effets, et ses effets fantasmatiques.

Ceux qui sont un peu formés à écouter ce que je raconte – ça les aide, c'est le moins qu'on puisse dire : ça, le petit *a*, aide – ça leur sert à quelque chose.

Il y a des gens qui... il y a un type, comme ça... je vais vous le raconter... parce qu'il n'est pas là, il n'est sûrement pas là, et je ne peux pas le raconter à Paris parce qu'il s'y reconnaîtrait. Il est venu me voir, il m'a dit : « Bonjour, je viens vous voir... » – je ne vous parle pas de ses antécédents parce que vous le reconnaîtriez, vous pourriez à la rigueur... un d'entre vous pourrait le reconnaître – bon, il me dit, oui : « Je viens vous voir parce que,

d'abord, je vais vous dire ce que je pense : vous n'avez pas fait la théorie ». Je lui ai dit : « J'ai jamais cru ça... [*ride*] ... j'ai jamais cru une chose pareille ».

Enfin, j'ai pas commenté, parce que, quand même, il ⁽⁹⁶⁾faut laisser les gens parler, quand ils viennent demander quelque chose.

J'avais pas fait la théorie...

C'est ce que je suis en train de vous expliquer, justement, c'est que je ne fais pas de la théorie, que je n'ai pas une nouvelle conception de l'homme, quoi que ce soit de ce que je suis en train de vous articuler... ce qui fonctionne dans un discours qui ne ressemble à aucun de ceux qui lui sont contemporains, à savoir ce que j'appelle le discours du maître, ou le discours universitaire, ou le discours de l'hystérique. Bon, alors il m'a dit après : « Deuxième chose » – parce que ça lui a coupé, naturellement, la chique que je lui dise que je n'ai jamais pensé faire la théorie.

Il m'a dit : « Je voudrais savoir ce que vous pensez de ceci : c'est que si je me fais analyser par vous... mais alors vous l'aurez » – parce qu'il ne se doutait pas un seul instant, ce cher homme, que ce qu'il me dirait, c'est avec ça que je la ferais. Parce que c'était, enfin, manifestement quelqu'un qui, lui, croyait avoir des vues théoriques. Il avait déjà assez approché l'analyse pour avoir à lui sa petite contemplation du discours analytique.

Bon.

Là-dessus il n'a pas poussé plus loin, enfin, ce qu'il avançait.

Je lui ai dit simplement que, en effet, je l'attendais là... nous étions au pied du mur, mais enfin, qu'il fasse comme il l'entendait, s'il croyait que je lui déroberais la théorie analytique...

Enfin... c'est à ça qu'on a à faire dans tout un certain champ.

J'ai eu pendant des temps des gens qui m'écoutaient le matin, comme ça, quand je faisais mon séminaire, et puis qui se trouvaient en analyse avec moi, et le soir ils écumaient là sur mon divan parce qu'ils disaient que je leur avais coupé l'herbe sous les pieds.

C'est à savoir, qu'il est clair que si ce n'était pas levé tout fleuri de ma bouche, ça n'aurait pu fleurir que dans la leur.

C'est un niveau très intéressant, ça, de la demande, et de la demande de formation analytique, et dont la dimension, je crois, doit tout à fait échapper à ceux qui sont dans le discours universitaire.

Je veux dire que le discours universitaire est installé de façon telle [...] l'idée de l'espèce de passe qui fait ⁽⁹⁷⁾qu'à se confier à quelqu'un on lui donne des lumières qui soient en quelque sorte inondantes, définitives... C'est bête incontestablement, mais justement... les dimensions de la bêtise sont infinies, et elles ne sont pas assez interrogées.

Je crois qu'en fin de compte, c'est ça la grande originalité... enfin, pour être vraiment bien à fonctionner comme analyste il faudrait à la limite arriver à se faire plus bête que de nature soi-même.

Moi je ne peux pas m'y efforcer, vous comprenez, parce que... comme ça, c'est pas mon fort... Mais c'est en ça qu'il y a de l'espoir... une ressource : le salut si je puis dire – en tant que ce mot soit quelque chose qui ait pour moi un sens bien consistant – peut nous venir peut-être du fond même de la bêtise – qui sait, hein ?

C'est de là peut-être qu'un nouveau soleil pourrait se lever sur notre monde, qui est un tout petit peu, comme ça, trop empêtré par une exploitation, il faut bien le dire, du désir.

Je dois dire que ça fonctionne.

Vous voyez : je continue, je me laisse entraîner.

Il faut que je m'arrête.

L'exploitation du désir, c'est la grande invention du discours capitaliste, parce qu'il faut l'appeler quand même par son nom.

Ça, je dois dire, c'est un truc vachement réussi.

Qu'on soit arrivé à industrialiser le désir, enfin... on ne pouvait rien faire de mieux pour que les gens se tiennent un peu tranquilles, hein ?... et d'ailleurs on a obtenu le résultat.

C'est beaucoup plus fort qu'on ne le croit : heureusement il y a la bêtise, hein ?, qui va peut-être tout foutre en l'air – ce qui ne sera pas plus mal parce qu'on ne voit pas où tout ça conduirait autrement.

Bon. Enfin, en voilà assez sur l'angoisse et sur la jouissance.

J'ai quelque autre chose encore...

Quelle heure est-il ?

Six heures et demie...

Je n'ai répondu bien sûr qu'à une question, mais tant pis, l'autre sera pour demain, parce que moi, j'ai maintenant envie d'aller faire un petit tour chez mon libraire milanais...

Entretien avec B. Poirot-Delpech, p. 20.

En d'autres termes : Ça veut dire quoi ?

⁽²⁰⁾ *Faubourg Saint-Germain. Entresol au fond d'une vieille cour moussue. Petite pièce basse. Dans l'ombre : le « divan » et ce qu'il évoque de détroits chuchotés, de désarrois plus vastes. Un simple anorak et une prévenance à peine étourdie contredisent les perfidies parisiennes sur Lacan-le-déguisé, Lacan-le-drôlet. La brosse dure et grise dément les soixante douze ans. Le regard noir est toute interrogation grave. La phrase aussi, en vrille comme le cigare éteint, grimpant le long des parenthèses jamais closes ou de ses barbarismes vertigineux, et jetant de là-haut, en guise de fin mot, le pied de nez d'un calembour. Le tout sans un « je », ni un « vous », ni une notion admise : rien que les « quelque chose » et les « ça » d'une science en charpie.*

Fouillis éloquent en soi, fouillis-faillite. Mais que le journalisme oblige à interroger et à traduire en langage commun, quitte à le trahir. Sans cautionner le résultat, Jacques Lacan a accepté exceptionnellement, pour nous, le risque d'être interprété en style indirect avec les mots du *Monde*, sinon ceux de tout le monde. Comme il répète lui-même volontiers : *En d'autres termes, ça veut dire quoi ?*

LA COHUE. Ainsi appelle-t-il les « séminaires ». Il n'en ignore pas les *malentendus*. Il ne se cache pas qu'une dizaine d'auditeurs sont en mesure de suivre. Il sait les *sornettes* adorantes ou vachardes que lui valent ces *cérémonies*. Si, malgré lui, il s'impose cette *lourde charge*, c'est qu'il se sent *engagé vis-à-vis* du public d'origine – psychanalystes en rupture d'institution – et qu'il manque de *critères pour écarter les autres*. Et si le phénomène a quelque chose d'absurde, de risible, ce qu'il révèle de *trouble* ou de besoin d'être *pris en charge* ne lui paraît *nullement comique*.

POURQUOI CE CHARABIA ? Pas par inaptitude à la clarté ni par jeu, quoi qu'on en dise. Il se trouve que les praticiens qui l'ont sollicité il y a une dizaine d'années désiraient *entendre parler de l'expérience psychanalytique* dans leur langage d'*incultes littéraires*. Il s'est donc fait un devoir, non de *traiter* de l'inconscient, mais de tenir un discours, une *prosopopée*, qui *ressemble* le plus possible à cet inconscient ; non de *transmettre* un savoir, mais d'*articuler* un langage, selon sa formule-clé : *l'inconscient est structuré comme un langage*.

Aujourd'hui, il pense être plus clair en disant : *l'être parlant c'est un être parlé*. Mais encore ? Eh bien *l'être parlant* veut dire qu'il y a des êtres dont c'est la nature de parler, la propriété, la supériorité (?), et *l'être parlé* – notion passive aux yeux de la grammaire elle-même – c'est l'inconscient, personnel ou collectif, ce sur quoi celui qui parle *ne peut mais*. D'où encore l'expression de *ça parle*, symbole de ce que nos songes et notre époque s'expriment par nous, à part nous, plus que « nous-mêmes », ce « nous-mêmes » que les philosophies et les langues d'Occident ont hypertrophié, statufié, au mépris de toute expérience.

ET LA SCIENCE LA-DEDANS ? Avant que Freud cerne l'idée d'inconscient, toute parole était prise pour *argent comptant*. Il s'agit désormais d'étendre la suspicion jusqu'à la notion de sujet – étymologiquement : ce qui est en dessous, rien de plus – et dont la caractéristique est justement de *ne pas savoir*. C'est ainsi qu'il a perdu, volontairement ou pas, l'usage d'un certain *bon langage*. Il lui suffit que la *musique* émise dise *quelque chose* à qui a de *l'oreille*.

Pas très scientifique, direz-vous ? Il l'espère bien. On l'est toujours trop, d'une *certaine façon*, face à une réalité qui dément et défie les systèmes. De même, il redoute l'apparence de philosophie donnée par le seul *verbe être*, que les Chinois ont la chance de ne pas retrouver partout sur leur chemin comme nous. Au fond, ce qu'il voudrait esquisser, c'est une *nouvelle logique*. Non une logique qui *mettrait de l'ordre dans le monde*, mais qui tiendrait enfin compte de son désordre, de ce que l'inconscient a d'inclassable, d'*indécent*, de *hasardeux*, d'irrégulier, d'incomplet, d'*indicible*, et qui dirait *l'impasse* de la parole elle-même.

ET APRES ? Il ne s'agit ni de *tout bazarder* ni d'annoncer la *Terre promise*. Ni pessimiste, ni optimiste, Lacan ne se sent pas plus *futé* qu'un autre, *pataugeur* comme tout le monde. Il voudrait seulement que son expérience de la psychanalyse et de ses *limites*, tout aussi *pénible* pour lui que pour les autres, ouvre la voie à des recherches *adéquates*, jusque dans l'apparente confusion verbale, et à une appropriation de ces recherches par chacun, au nom de la simple *dignité*. Il pense qu'il n'aurait pas eu ce succès durable et spontané s'il n'avait touché à quelque chose d'*important* et répondu à une *attente* certaine.

GARE AU TINTOUIN ! Cette attente, les politiques auraient tort de la négliger. Dans la *misère* morale révélée par les malades et les innombrables candidats à des soins, il y a une *frénésie immaîtrisable d'assistance sociale* et un signal de *désarroi* général dont il serait *urgent* de tenir compte, rien que dans la façon d'en parler. Sinon, *gare au tintouin !*

PROPOS ELUCIDES PAR
BERTRAND POIROT-DELPECH
(SEULS LES MOTS EN ITALIQUE SONT GARANTIS D'ORIGINE).

Parue dans Maud Mannoni, Ce qui manque à la vérité pour être dite, Paris, Denoël, 1988, p. 191.

<FAC-SIMILE ABSENT>

à Maud

Tu sais que je t'adore
Je pars et je reviens

JL
Ce 15 IV 73

Paru dans l'Annuaire de l'École pratique des Hautes Études (*Section sciences économiques et sociales*), 1972-1973, pp. 287-291.

OU PIRE... Chargé de conférences : Docteur Jacques Lacan.

⁽²⁸⁷⁾Titre d'un choix. D'autres s'... oupirent. Je mets à ne pas le faire mon honneur. Il s'agit du sens d'une pratique qui est la psychanalyse.

Je note que j'ai doublé ce séminaire, d'un autre s'intitulant du « savoir du psychanalyste », mené de l'air de sarcasme que m'inspirait Sainte-Anne où je faisais retour.

En quoi mon titre des Hautes-Études justifie-t-il qu'à Paris I-II dont j'étais l'hôte, j'aie parlé de l'Un, c'est ce qu'on eût pu me demander puisque ce fut tacite.

Que l'idée n'en soit venue à personne, tient à l'avance qu'on m'accorde dans le champ de la psychanalyse.

Ceux que je désigne de s'... oupirer, c'est à l'Un que ça les porte.

Au reste je ne faisais pas pensée de l'Un, mais à partir du dire qu'« y a dl'Un », j'allais aux termes que démontre son usage, pour en faire psychanalyse.

Ce qui est déjà dans le Parménide, i.e. le dialogue de Platon, par une curieuse avant-garde. J'en ai indiqué la lecture à mes auditeurs, mais l'ont-ils faite ? je veux dire : l'ont-ils lu comme moi ? n'est pas indifférent au compte rendu présent.

La date du discours analytique indique d'appliquer sur un réel tel que le triangle arithmétique, *mathématique* par excellence, soit transmissible hors sens, l'analyse dont Frege engendre l'Un de l'ensemble vide, né de son temps –, soit où il glisse à l'équivoque du nom de nombre zéro, pour instaurer que zéro et un, ça fasse deux. D'où Cantor remet en question toute la série des nombres entiers et renvoie le dénombrable au premier infini, *Aleph* nommé, le premier Un autre à reporter du premier le tranchant : celui qui de fait le coupe du deux.

⁽²⁸⁸⁾C'est bien ce que Leibniz présentait avec sa monade, mais que faute de la dépêtrer de l'être, il laissait dans la confusion plotinienne, celle qui profite à la défense et illustration du maître.

C'est où s'... oupirent les analystes qui ne peuvent se faire à être promus comme abjection à la place définie de ce que l'Un l'occupe de droit, avec cette aggravation que cette place est celle du semblant, soit là où l'être... fait la lettre, peut-on dire.

Comment se feraient-ils à ce que ce soit du côté de l'analysant que l'Un s'admette quoiqu'il y soit mis au travail (*cf.* plus loin) ?

Ce qu'ils supportent encore moins, c'est l'inébranlable de l'Un dans la science moderne, non que s'y maintienne l'univers, mais que la constance de l'énergie y fasse pivot au point que même les refus de l'univocité par la théorie des *quantas* ne réfutent pas cette constance unique, voire que la probabilité promeuve l'Un comme l'élément le plus près de la nature, ce qui est comique.

C'est que se faire être de l'abjection suppose l'analyste autrement enraciné dans une pratique qui joue d'un autre réel : celui-là même que c'est notre enjeu de dire.

Et c'est autre chose que la remarque que l'abjection dans le discours scientifique ait rang de vérité, pas moins. Ce, manifeste dès l'origine dans l'hystérie de Socrate, et dans les effets de la science, à revenir au jour plus tôt qu'on ne peut l'imaginer.

Mais que trouver à reprendre de l'au-moins-moi des analystes, quand c'est ce dont je tiens le coup ?

Pourquoi, de ce que votre fille soit muette, Freud a-t-il su rendre compte ? C'est de la complicité que nous venons de dire, celle de l'hystérie à la science. Au reste la question n'est pas de la découverte de l'inconscient, qui dans le symbolique a sa matière préformée, mais de la création du dispositif dont le réel touche au réel, soit ce que j'ai articulé comme le discours analytique.

Cette création ne pouvait se produire que d'une certaine tradition de l'Écriture, dont le joint est à sonder avec ce qu'elle énonce de la création.

Une ségrégation en résulte, contre quoi je ne suis pas, quoiqu'une formation qui s'adresse à tout homme, j'y préfère, même si, à suivre mes formules pas-toute femme elle n'inclut.

Ce non pas qu'une femme soit moins douée pour s'y soutenir, bien au contraire, et justement de ce qu'elle ne s'... oupire pas de l'Un, étant de l'Autre, à prendre les termes du Parménide.

À dire crûment la vérité qui s'inscrit des énoncés de Freud sur la sexualité, il n'y a pas de rapport sexuel.

⁽²⁸⁹⁾Cette formule fait sens de les résumer. Car si la jouissance sexuelle s'injecte si loin dans les relations de celui qui prend être de la parole, – car c'est cela l'être parlant –, n'est-ce pas qu'il n'a au sexe comme spécifiant un partenaire, aucun rapport quantifiable, dirais-je pour indiquer ce qu'exige la science (et ce qu'elle applique à l'animal).

Il n'est que trop concevable que l'idée universitaire embrouille ceci de le classer dans le pansexualisme.

Alors que si la théorie de la connaissance ne fut longtemps que métaphore des rapports de l'homme à la femme imaginée, c'est bien à s'y opposer que se situe le discours analytique. (Freud rejette Jung).

Que de l'inconsistance des dires antiques de l'amour, l'analyse ait la tâche de faire la critique, c'est ce qui résulte de la notion même de l'inconscient en tant qu'il s'avère comme savoir.

Ce que nous apporte l'expérience disposée de l'analyse, c'est que le moindre biais du texte des dits de l'analysant, nous donne une prise là-dessus plus directe que le mythe qui ne s'agréa que du générique dans le langage.

C'est revenir à l'état civil certes, mais pourquoi pas cette voie d'humilité ?

S'il y a une solidarité, – et rien de plus à avancer –, entre le non-rapport des sexes et le fait qu'un être soit parlant, c'est là façon aussi valable que les errements de la conscience, de situer le supposé chef-d'œuvre de la vie, elle-même censée être idée reproductrice, quand aussi bien le sexe se lie à la mort.

Dès lors, c'est dans les nœuds du symbolique que l'intervalle situé d'un non-rapport est à repérer dans son orographie, laquelle de faire monde pour l'homme peut aussi bien se dire mur, et procédant de l'(a)mur.

D'où le mot d'ordre que je donne à l'analyste de ne pas négliger la discipline linguistique dans l'abord desdits nœuds.

Mais ce n'est pas pour qu'il esquivé selon le mode qui du savoir dans le discours universitaire fait semblant, ce que dans ce champ cerné comme linguistique, il y a de réel.

Le signifiant Un n'est pas un signifiant entre autres, et il surmonte ce en quoi ce n'est que de l'entre-d'eux de ces signifiants que le sujet est supposable, à mon dire.

Mais c'est où je reconnais que cet Un-là n'est que le savoir supérieur au sujet, soit inconscient en tant qu'il se manifeste comme ex-sistant, – le savoir, dis-je, d'un réel de l'Un-tout-seul, tout-seul là où se dirait le rapport.

Sauf à ce que n'ait que zéro de sens le signifiant par quoi l'Autre s'inscrit d'au sujet être barré, S(A), j'écris ça.

⁽²⁹⁰⁾C'est pourquoi je nomme nades⁵¹⁶ les Uns d'une des séries latérales du triangle de Pascal. Cet Un se répète, mais ne se totalise pas de cette répétition : ce qui se saisit des riens de sens, faits de non-sens, à reconnaître dans les rêves, les lapsus, voire les « mots » du sujet pour qu'il s'avise que cet inconscient est le sien.

Sien comme savoir, et le savoir comme tel affecte sans doute.

⁵¹⁶ Précisons : la monade, c'est donc l'Un qui se sait tout seul, point-de-réel du rapport vide ; la nade, c'est ce rapport vide insistant ; reste l'hénade inaccessible, l'*Aleph*₀ de la suite des nombres entiers, par quoi deux qui l'inaugure symbolise dans la langue le sujet supposé du savoir.

Mais quoi ? c'est la question où l'on se trompe.

– Pas « mon » sujet (celui que j'ai dit il y a un moment : qu'il constitue dans son semblant, je disais sa lettre).

– L'âme non plus, ce que s'imaginent les imbéciles, au moins le laissent-ils croire quand on retrouve à les lire cette âme *avec* quoi l'homme pense, pour Aristote, l'âme que reconstruit un *Uexkeüll*, sous les espèces d'un *Innenwelt* qui de l'*Umwelt* est le trait-portrait.

Je dis, moi, que le savoir affecte le corps de l'être qui ne se fait être que de parole, ceci de morceler sa jouissance, de le découper par là jusqu'à en produire les chutes dont je fais le (a), à lire objet petit a, ou bien abjet, ce qui se dira quand je serai mort, temps où enfin l'on m'entendra, ou encore l'(a)cause première de son désir.

Ce corps n'est pas le système nerveux, bien que ce système serve la jouissance en tant que dans le corps il appareille la prédation, ou mieux la jouissance de l'*Umwelt* pris en manière de proie, – qui de l'*Umwelt* donc ne figure pas le trait-pour-trait, comme on persiste à le rêver d'un résidu de veille philosophique, dont la traduction en « affect » marque le non-analysé.

Il est vrai que le travail (du rêve entre autres) se passe de penser, de calculer, voire de juger. Il sait ce qu'il a à faire. C'est sa définition : il suppose un « sujet », c'est *Der Arbeiter*.

Ce qui pense, calcule et juge, c'est la jouissance, et la jouissance étant de l'Autre, exige que l'Une, celle qui du sujet fait fonction, soit simplement castrée, c'est-à-dire symbolisée par la fonction imaginaire qui incarne l'impuissance, autrement dit par le phallus.

Il s'agit dans la psychanalyse d'élever l'impuissance (celle qui rend raison du fantasme) à l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel). C'est-à-dire de compléter le lot des signes où ⁽²⁹¹⁾se joue le fatum humain. Il y suffit de savoir compter jusqu'à 4, les 4 où convergent les trois grandes opérations numériques, 2 et 2, 2 fois 2, 2 puissance 2.

L'Un pourtant que je situe du non-rapport, ne fait pas partie de ces 4, ce justement de n'en faire que l'ensemble. Ne l'appelons plus la monade, mais l'Un-dire en tant que c'est de lui que viennent à ex-sister ceux qui in-sistent dans la répétition, dont il faut trois pour la fonder (je l'ai dit ailleurs), ce qui va fort bien à isoler le sujet des 4, en lui soustrayant son inconscient.

C'est ce que l'année laisse en suspens, selon l'ordinaire de la pensée qui ne s'en excepte pas pour autant de la jouissance.

D'où apparaît que pensée ne procède que par voie d'éthique. Encore faut-il mettre l'éthique au pas de la psychanalyse.

L'Un-Dire, de se savoir l'Un-tout-seul, parle t-il seul ? Pas de dialogue, ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation, – par où s'assure comme pour le nombre le réel.

Il en résulte que l'analyse renverse le précepte de : bien faire et laisser dire, au point que le bien-dire satis-fasse, puisqu'il n'y a qu'à plus-en-dire que réponde le pas-assez.

Ce que la langue française illustre du dit : com-bien ? pour faire question de la quantité.

Disons que l'interprétation du signe rend sens aux effets de signification que la batterie signifiante du langage substitue au rapport qu'il ne saurait chiffrer.

Mais le signe en retour produit jouissance par le chiffre que permettent les signifiants : ce qui fait le d-és-ir du mathématicien, de chiffrer au-delà du jouis-sens.

Le signe est obsession qui cède, fait obsession (écrite d'un c) à la jouissance qui décide d'une pratique.

Je bénis ceux qui me commentent de s'affronter à la tourmente qui soutient une pensée digne, soit : pas contente d'être battue des sentiers du même nom.

Fasse ces lignes trace du bon-heur, leur sans le savoir.

Parue dans *Le coq-héron*, 1974, n°46/47, pp. 3-8.

(3)FRANCE-CULTURE – Docteur Lacan, en ce moment se tient à Paris le 28^e Congrès International de Psychanalyse, vous n’êtes pas invité, vous n’en êtes pas.

LACAN – Que je n’y sois pas invité ne veut pas dire que j’en sois absent. Si mon sentiment a la moindre importance là-dessus, je peux dire que mon absence m’y met en situation privilégiée. Ceci, en raison du poids de mon enseignement, qui, avec retard sans doute, fait son chemin, parmi ceux-là mêmes qui m’excluent car ils ne se privent pas d’y faire le plus large emprunt.

Enseignement que je reçois de mon expérience, à savoir de l’analyse qui est une expérience très suffisamment définie et limitée pour permettre qu’on la qualifie comme telle. Seulement pour pouvoir en parler, il faut au moins y être entré, ce qui n’exclut pas que dans certaines conditions ce soit difficile de s’en sortir. C’est pourquoi il est préférable que l’analyste qui, heureusement, n’y a pas toute la part d’action, sache ce qu’il fait. Savoir ce qu’il fait ça veut dire savoir dans quel discours il est pris car c’est cela qui conditionne l’ordre du faire qu’il est capable.

J’ai prononcé le mot discours, c’est une notion très élaborée, et élaborée à partir de cette expérience ; il faut quand même bien admettre que vingt ans où je me suis laissé enseigner par l’expérience et où je me suis efforcé d’extraire quelque chose, vingt ans, ça permet d’élaborer, ce qui ne veut absolument pas dire que de cela je tire une conception du monde. Ce que je définis c’est ce qui peut se dire à partir de cette expérience, de cette expérience nouvellement introduite dans le champ des discours humains, c’est-à-dire de ce qui constitue un mode de lien social.

(4)F.C. – Vous n’êtes pourtant pas le seul à vous être intéressé au discours est-ce que ce n’est pas le fait du psychanalyste qui se penche plus particulièrement justement sur le formalisme de l’analyse ?

LACAN – On peut poser la question en ces termes n’est-ce pas, c’est vraiment un point de départ, c’est d’ailleurs de là qu’est parti ce qui se trouve situé comme mon enseignement. L’analyste reconnaît-il ou pas, ceci que j’enseigne, que l’inconscient est structuré comme un langage ? C’est la formule clé n’est-ce pas, par laquelle j’ai cru devoir introduire la question ; la question est celle-ci : ce que Freud a découvert et qu’il a épinglé comme il a pu du terme d’inconscient ça ne peut, en aucun cas, rejoindre d’aucune façon ce que lui-même se trouve avoir mis en avant : les tendances de vie, par exemple, ou les pulsions de mort ; ça ne peut, en aucun cas y être identifié ; ce que Freud a découvert c’est ceci : c’est que l’être parlant ne sait pas les pensées, il a employé ce terme, les pensées même qui le guident : il insiste sur ce que ce sont des pensées et, quand on le lit, on s’aperçoit que ces pensées, comme toutes les autres, se caractérisent par ceci qu’il n’y a pas de pensée qui ne fonctionne comme la parole, qui n’appartienne au champ du langage. La façon dont Freud opère, part de la forme articulée que son Sujet donne à des éléments comme le rêve, le lapsus, le mot d’esprit ; il met en avant ces éléments-là, il faut lire ces ouvrages de départ qui sont *La Science des Rêves*, *la Psychopathologie de la vie quotidienne* ou justement ce qu’il a écrit sur le mot d’esprit, pour s’apercevoir que, il n’y a pas un seul de ces éléments, qu’il ne prenne comme articulé par le Sujet, et c’est sur cette articulation elle-même que porte son interprétation.

La nouvelle forme qu’il lui substitue par l’interprétation est je dirai de l’ordre de la traduction, et la traduction, chacun sait ce que c’est, on commence à s’y intéresser ⁽⁵⁾peut-être un petit peu à cause de moi, mais qu’importe, c’est toujours une réduction et il y a toujours une perte dans la traduction ; et bien ce dont il s’agit, c’est en effet, que l’on perde ; on touche, n’est-ce pas, que cette perte c’est le réel lui-même de l’inconscient, le réel même tout court. Le réel pour l’être parlant c’est qu’il se perd quelque part, et où ? C’est là que Freud a mis l’accent, il se perd dans le rapport sexuel.

Il est absolument fabuleux que personne n'ait articulé ça avant Freud alors que c'est la vie même des êtres parlants ; qu'on se perde dans le rapport sexuel, c'est évident, c'est massif, c'est là depuis toujours et, après tout, jusqu'à un certain point on pourrait dire ça ne fait que continuer. Si Freud a centré les choses sur la sexualité, c'est dans la mesure où dans la sexualité l'être parlant bafouille. Pendant longtemps ça n'a pas empêché qu'on aille imaginer la connaissance sur le modèle de ce rapport en tant qu'il est rêvé et, comme je viens de le dire, rêvé veut dire là : bafouillé, mais bafouillé en mots. Un professeur qui a écrit en marge de mon enseignement a cru faire une découverte en disant que le rêve ne pense pas. C'est vrai, il ne pense pas comme un professeur. Trompe-t-il ou se trompe-t-il le rêve ? Le professeur ne veut pas poser la question au rêve pour que le rêve ne la renvoie pas au professeur. C'est ce qui éclaire que pendant la plus grande partie de l'histoire l'être parlant s'est cru en droit de rêver, il n'a pas su qu'il se laissait porter par le rêve, dans son droit fil. L'ennuyeux est qu'il en reste des choses totalement fallacieuses mais qui gardent apparence et la psychologie au premier plan.

Que chacun fasse référence à sa vie. Est-ce qu'il a, ou non, le sentiment qu'il y a quelque chose qui se répète dans sa vie, toujours la même, et que c'est ça qui est le plus lui. Qu'est-ce que ce quelque chose qui se répète ? un certain mode du Jouir. Le Jouir de l'être parlant ⁽⁶⁾s'articule, c'est même pour ça qu'il va au stéréotype, mais un stéréotype qui est bien le stéréotype de chacun. Il y a quelque chose qui témoigne d'un manque vraiment essentiel. Même les philosophes, il est vrai que c'est sur le tard avec Spinoza, étaient arrivés à ça, que l'essence de l'homme est le désir. Il est vrai qu'ils ne mesuraient pas bien à quel manque le désir répond. À quelque chose, il faut bien le dire, de fou. À quoi, pendant longtemps on a substitué la perfection attribuée à l'Être Suprême. Cet accent sur l'Être, c'est ce qu'il y a de fou là-dedans ; l'Être se mesure au manque propre à la norme. Il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle, voilà ce que dit Freud.

La façon de saisir l'ambiguïté, le glissement de toute approche de la sexualité favorise, que là pour meubler, on se rue avec toutes sortes de notations qui se prétendent scientifiques et on croit que ça éclaire la question ; c'est très remarquable ce double jeu de la publication analytique entre ce que peuvent chez les animaux, détecter les biologistes et d'autre part, ceci, qui est tout à fait tangible dans la vie de chacun, à savoir que chacun se débrouille très mal sur sa vie sexuelle. Les deux termes n'ont aucun rapport : d'un côté c'est l'inconscient, de l'autre c'est une approche scientifiquement valable celui de la biologie.

Mais ce que nous donne l'analyse c'est que la question est personnelle pour chacun des êtres parlants qu'on ferait mieux de dire des êtres parlés, ce qui montre bien que c'est dans le langage que se joue l'affaire pour chacun. Bien sûr que comme on me le fait remarquer il y a des affects, mais c'est du discours qui l'habite que procède l'appréciation juste de chaque affect majeur chez chacun, et ceci d'ailleurs, se démontre du progrès obtenu dans le champ analytique sur un affect aussi important que l'angoisse.

Bon, disons quelque chose de plus : l'analyse n'est pas une science, c'est un discours sans lequel le discours dit ⁽⁷⁾de la science n'est pas tenable par l'être qui y a accédé depuis plus de trois siècles ; d'ailleurs le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité. L'analyse c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue. On ne s'en est pas encore aperçu et c'est heureux parce que dans l'état d'insuffisance et de confusion où sont les analystes le pouvoir politique aurait déjà mis la main dessus. Pauvres analystes, ce qui leur aurait ôté toute chance d'être ce qu'ils doivent être : compensatoires ; en fait c'est un pari, c'est aussi un défi que j'ai soutenu, je le laisse livré aux plus extrêmes aléas. Mais, dans tout ce que j'ai pu dire, quelques formules heureuses, peut-être, surnageront, tout est livré dans l'être humain, à la fortune.

F.C. – Vous avez fondé cette école, vous avez des élèves dont beaucoup d'ailleurs vous ont quitté, quelques uns pour fonder tout récemment le 4^o groupe. Vous êtes quelqu'un d'écouté passionnément, de controversé passionnément, de suivi, selon vous quels sont vos continuateurs ?

LACAN – J'ai, depuis quelques temps, le bonheur de m'apercevoir que quelques uns de ceux qui sont restés autour de moi, non seulement ont su entendre, ce que j'ai appelé tout à l'heure quelques formules plus ou moins heureuses, mais d'ores et déjà, savent leur donner plus qu'un écho : une suite. C'est certainement bientôt qu'on s'apercevra comment mon enseignement peut être repris ou continué.

F.C. – Est-ce que vous recevez en ce moment justement de congrès la visite de Congressistes ?

LACAN – Oui, j'en ai reçu, bien sûr quelques uns, comme c'est l'usage quand je suis à Paris.

F.C. – La psychanalyse est devenue ces dernières années en France ce que nous appelons un fait de culture, je sais que vous contestez le terme.

⁽⁸⁾LACAN – Oui je conteste le terme dans toute la mesure où celui de nature auquel il s'oppose me paraît tout aussi contestable. Ce qu'on appelle un fait de culture c'est en somme un fait commercial, pourquoi dire que l'analyse ça se vend bien ? Je parle de publications, ça n'a absolument rien à faire avec l'analyse, on peut entasser autant qu'on voudra de ces colloques, de ces piles, de ces entassements de productions diversement littéraires, c'est ailleurs que se fait le travail, il se fait dans la pratique analytique... ce que j'essaie de former à la lumière d'une expérience suivie dans le quotidien, c'est une École, celle que j'ai intitulée de freudienne comme telle. C'est une école pour autant qu'elle serait adéquate à ce que commande la structure si profondément différente de ce discours, la structure qui résulte du discours analytique.

Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits (Walter Verlag), parue dans *Scilicet*, 1975, n°5, pp. 11-17.

⁽¹¹⁾Le sens du sens (*the meaning of meaning*), on s'en est posé la question. Je pointerais d'ordinaire que c'était d'en avoir la réponse, s'il ne s'agissait pas simplement là d'un passez muscade universitaire.

Le sens du sens dans *ma* pratique se saisit (*Begriff*) de ce qu'il fuit : à entendre comme d'un tonneau, non d'une détalade.

C'est de ce qu'il fuit (au sens : tonneau) qu'un discours prend son sens, soit : de ce que ses effets soient impossibles à calculer.

Le comble du sens, il est sensible que c'est l'énigme.

Pour moi qui ne m'excepte pas de ma règle susdite, c'est de la réponse, trouvée de ma pratique, que je pose la question du signe au signe : de comment se signale qu'un signe est signe.

Le signe du signe, dit la réponse qui fait pré-texte à la question, c'est que n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre, précisément de ce qu'il puisse lui être substitué. Car le signe n'a de portée que de devoir être *déchiffré*.

Sans doute faut-il que du déchiffrement, la suite des signes prenne sens. Mais ce n'est pas parce qu'une dit-mension donne à l'autre son terme qu'elle livre sa structure.

Nous avons dit ce que vaut l'aune du sens. Y aboutir ne l'empêche pas de faire trou. Un message déchiffré peut rester une énigme.

Le relief de chaque opération – l'une active, l'autre subie – reste distinct.

L'analyste se définit de cette expérience. Les formations de l'inconscient, comme je les appelle, démontrent leur structure d'être déchiffrables. Freud distingue la spécificité du groupe : rêves, lapsus et mots d'esprit, du *mode*, le même, dont il opère avec eux.

⁽¹²⁾Sans doute Freud s'arrête-t-il quand il a découvert le sens sexuel de la structure. Ce dont dans son œuvre on ne trouve que soupçon, il est vrai formulé, c'est que du sexe le test ne tient qu'au fait du sens, car nulle part, sous aucun signe, le sexe ne s'inscrit d'un rapport.

C'est à bon droit pourtant que de ce rapport sexuel l'inscription pourrait être exigée : puisque le travail est reconnu, à l'inconscient, du chiffrement, – soit de ce que défait le déchiffrement.

Il peut passer pour plus élevé dans la structure de chiffrer que de compter. L'embrouille, car c'est bien fait pour ça, commence à l'ambiguïté du mot chiffre.

Le chiffre fonde l'ordre du signe.

Mais d'autre part jusqu'à 4, jusqu'à 5 peut-être, allons jusqu'à 6 maximum, les nombres qui sont du réel quoique chiffré, les nombres ont un sens, lequel sens dénonce leur fonction de jouissance sexuelle. Ce sens n'a rien à voir avec leur fonction de réel, mais ouvre un aperçu sur ce qui peut rendre compte de l'entrée de réel dans le monde de l'« être » parlant (étant bien entendu qu'il tient son être de la parole). Soupçonnons que la parole a la même dit-mension grâce à quoi le seul réel qui ne puisse pas s'en inscrire, c'est le rapport sexuel.

Je dis : soupçonnons, pour les personnes, comme on dit, dont le statut est si lié au juridique d'abord, au semblant de savoir, voire à la science qui s'institue bien du réel, qu'elles ne peuvent même pas aborder la pensée que ce soit à l'inaccessibilité d'un rapport que s'enchaîne l'intrusion de cette part au moins du reste du réel.

Ceci chez un « être » vivant dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se distingue des autres d'habiter le langage, comme dit un Allemand que je m'honore de connaître (comme on s'exprime pour dénoter d'avoir fait sa connaissance). Cet être se distingue par ce logis lequel est cotonneux en ce « sens » qu'il le rabat, le dit être, vers toutes sortes de concepts, soit de tonneaux, tous plus futiles les uns que les autres.

Cette futilité, je l'applique, oui, même à la science dont il est manifeste qu'elle ne progresse que par la voie de boucher les trous. Qu'elle y arrive toujours, c'est ce qui la fait

sûre. Moyennant quoi elle n'a aucune espèce de sens. Je n'en dirai pas autant ⁽¹³⁾ de ce qu'elle produit, qui curieusement est la même chose que ce qui sort par la fuite dont la béance du rapport sexuel est responsable : soit ce que je note de l'objet (a), à lire petit a.

Pour mon « ami » Heidegger évoqué plus haut du respect que je lui porte, qu'il veuille bien s'arrêter un instant, vœu que j'émets purement gratuit puisque je sais bien qu'il ne saurait le faire, s'arrêter, dis-je, sur cette idée que la métaphysique n'a jamais rien été et ne saurait se prolonger qu'à s'occuper de boucher le trou de la politique. C'est son ressort.

Que la politique n'atteigne le sommet de la futilité, c'est bien en quoi s'y affirme le bon sens, celui qui fait la loi : je n'ai pas à le souligner, m'adressant au public allemand qui y a ajouté traditionnellement le sens dit de la critique. Sans qu'il soit vain ici de rappeler où cela l'a conduit vers 1933.

Inutile de parler de ce que j'articule du discours universitaire, puisqu'il spéculé de l'insensé en tant que tel et qu'en ce sens ce qu'il peut produire de meilleur est le mot d'esprit qui pourtant lui fait peur.

Cette peur est légitime, si l'on songe à celle qui plaque au sol les analystes, soit les parlants qui se trouvent être assujettis à ce discours analytique, dont on ne peut que s'étonner qu'il soit advenu chez des êtres, je parle des parlants, dont c'est tout dire qu'ils n'ont pu s'imaginer leur monde qu'à le supposer abruti, soit de l'idée qu'ils ont depuis pas si longtemps de l'animal qui ne parle pas.

Ne leur cherchons pas d'excuse. Leur être même en est une. Car ils bénéficient de ce destin nouveau, que pour être, il leur faille ex-sister. Incasables dans aucun des discours précédents, il faudrait qu'à ceux-ci ils ex-sistent, alors qu'ils se croient tenus à prendre appui du sens de ces discours pour proférer celui dont le leur se contente, à juste titre d'être plus fuyant, ce qui l'accentue.

Tout les ramène pourtant au solide de l'appui qu'ils ont dans le signe : ne serait-ce que le symptôme auquel ils ont affaire, et qui, du signe fait gros nœud, nœud tel qu'un Marx l'a aperçu même à s'en tenir au discours politique. J'ose à peine le dire, parce que le freudo-marxisme, c'est l'embrouille sans issue.

Rien ne les enseigne, même pas que Freud fût médecin et que le médecin comme l'amoureuse n'a pas la vue très longue, que c'est ⁽¹⁴⁾ donc ailleurs qu'il faut qu'ils aillent pour avoir son génie : nommément à se faire sujet, non d'un ressassement, mais d'un discours, d'un discours sans précédent dont il arrive que les amoureuses se fassent géniales à s'y retrouver, que dis-je ? à l'avoir inventé bien avant que Freud l'établisse, sans que pour l'amour au reste il leur serve à rien, c'est patent.

Moi qui serais le seul, si certains ne m'y suivaient, à me faire sujet de ce discours, je vais une fois de plus démontrer pourquoi des analystes s'en embarrassent sans recours.

Alors que le recours c'est l'inconscient, la découverte par Freud que l'inconscient travaille sans y penser, ni calculer, juger non plus et que pourtant le fruit est là : un savoir qu'il ne s'agit que de déchiffrer puisqu'il consiste dans un chiffage.

À quoi sert-il ce chiffage ? dirais-je pour les retenir, en abondant dans la manie, posée d'autres discours, de l'utilité (dire : manie de l'utile ne nie pas l'utile). Le pas n'est pas fait par ce recours, qui pourtant nous rappelle qu'hors ce qui sert, il y a le jouir. Que dans le chiffage est la jouissance, sexuelle certes, c'est développé dans le dire de Freud, et bien assez pour en conclure que ce qu'il implique, c'est que c'est là ce qui fait obstacle au rapport sexuel établi, donc à ce que jamais puisse s'écrire ce rapport : je veux dire que le langage en fasse jamais trace autre que d'une chicane infinie.

Bien sûr entre les êtres qui sexués le sont (quoique le sexe ne s'inscrive que du non-rapport), il y a des rencontres.

Il y a du bonheur. Il n'y a même que ça : au petit bonheur la chance ! Les « êtres » parlants sont heureux, heureux de nature, c'est même d'icelle tout ce qui leur reste. Est-ce que de par le discours analytique, ça ne pourrait pas devenir un peu plus ? Voilà la question dont ritournelle, je ne parlerais pas si la réponse n'était déjà.

En termes plus précis, l'expérience d'une analyse livre à celui que j'appelle l'analysant – ah ! quel succès j'ai obtenu chez les prétendus orthodoxes avec ce mot, et combien par là ils avouaient que leur désir dans l'analyse, c'était de n'y être pour rien – livre à l'analysant, dis-je donc, le sens de ses symptômes. Eh bien, je pose que ces expériences ne sauraient s'additionner. Freud l'a dit avant moi : tout dans une analyse est à recueillir – où l'on voit ⁽¹⁵⁾ que l'analyste ne peut se tirer des pattes –, à recueillir comme si rien ne s'était d'ailleurs établi. Ceci ne veut rien dire sinon que la fuite du tonneau est toujours à rouvrir.

Mais c'est aussi bien là le cas de la science (et Freud ne l'entendait pas autrement, vue courte).

Car la question commence à partir de ceci qu'il y a des types de symptôme, qu'il y a une clinique. Seulement voilà : elle est d'avant le discours analytique, et si celui-ci y apporte une lumière, c'est sûr mais pas certain. Or nous avons besoin de la certitude parce qu'elle seule peut se transmettre de se démontrer. C'est l'exigence dont l'histoire montre à notre stupeur qu'elle a été formulée bien avant que la science y réponde, et que même si la réponse a été bien autre que le frayage que l'exigence avait produite, la condition dont elle partait, soit que la certitude en fût transmissible, y a été satisfaite.

Nous aurions tort de nous fier à ne faire que remettre ça – fût-ce avec la réserve du petit bonheur la chance.

Car il y a longtemps que telle opinion a fait sa preuve d'être vraie, sans que pour autant elle fasse science (cf. le *Ménon* où c'est de ça qu'il s'agit).

Que les types cliniques relèvent de la structure, voilà qui peut déjà s'écrire quoique non sans flottement. Ce n'est certain et transmissible que du discours hystérique. C'est même en quoi s'y manifeste un réel proche du discours scientifique. On remarquera que j'ai parlé du réel, et pas de la nature.

Par où j'indique que ce qui relève de la même structure, n'a pas forcément le même sens. C'est en cela qu'il n'y a d'analyse que du particulier : ce n'est pas du tout d'un sens unique que procède une même structure, et surtout pas quand elle atteint au discours.

Il n'y a pas de sens commun de l'hystérique, et ce dont joue chez eux ou elles l'identification, c'est la structure, et non le sens comme ça se lit bien au fait qu'elle porte sur le désir, c'est-à-dire sur le manque pris comme objet, pas sur la cause du manque. (Cf. le rêve de la belle bouchère – dans la *Traumdeutung* – devenu par mes soins exemplaire. Je ne prodigue pas les exemples, mais quand je m'en mêle, je les porte au paradigme).

Les sujets d'un type sont donc sans utilité pour les autres du même type. Et il est concevable qu'un obsessionnel ne puisse ⁽¹⁶⁾ donner le moindre sens au discours d'un autre obsessionnel. C'est même de là que partent les guerres de religion : s'il est vrai que pour la religion (car c'est le seul trait dont elles font classe, au reste insuffisant), il y a de l'obsession dans le coup.

C'est de là que résulte qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens, celle qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, soit au chiffage. Ce que j'ai articulé : du sujet supposé savoir.

C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes. Je remets en jeu le bonheur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je dois la fournir.

J'insiste : c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Pas du désir : car pour le *Wissstrieb*, eût-il le tampon de Freud, on peut repasser, il n'y en a pas le moindre. C'en est même au point que s'en fonde la passion majeure chez l'être parlant : qui n'est pas l'amour, ni la haine, mais l'ignorance. Je touche ça du doigt tous les jours.

Que les analystes, disons ceux qui seulement de se poser comme tels en tiennent l'emploi, et je l'accorde de ce seul fait : réellement, que les analystes, je le dis donc au sens plein, qu'ils me suivent ou pas, n'aient pas encore compris que ce qui fait entrée dans la

matrice du discours, ce n'est pas le sens mais le signe, voilà qui donne l'idée qu'il faut de cette passion de l'ignorance.

Avant que l'être imbécile prenne le dessus, pourtant d'autres, pas sots, énonçaient de l'oracle qu'il ne révèle ni ne cache : $\sigma\eta\mu\alpha \Leftrightarrow \nu\epsilon\iota$ il fait signe.

C'était au temps d'avant Socrate, qui n'est pas responsable, quoiqu'il fût hystérique, de ce qui suivit : le long détour aristotélicien. D'où Freud d'écouter les socratiques que j'ai dits, revint à ceux d'avant Socrate, à ses yeux seuls capables de témoigner de ce qu'il retrouvait.

Ce n'est pas parce que le sens de leur interprétation a eu des effets que les analystes sont dans le vrai, puisque même serait-elle juste, ses effets sont incalculables. Elle ne témoigne de nul savoir, puisqu'à le prendre dans sa définition classique, le savoir s'assure d'une possible prévision.

⁽¹⁷⁾Ce qu'ils ont à savoir, c'est qu'il y en a un de savoir qui ne calcule pas, mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance.

Qu'est-ce qui du travail de l'inconscient ne peut s'écrire ? Voilà où se révèle une structure qui appartient bien au langage, si sa fonction est de permettre le chiffage. Ce qui est le sens dont la linguistique a fondé son objet en l'isolant : du nom de signifiant.

C'est le seul point dont le discours analytique a à se brancher sur la science, mais si l'inconscient témoigne d'un réel qui lui soit propre, c'est inversement là notre chance d'élucider comment le langage véhicule dans le nombre le réel dont la science s'élabore.

Ce qui ne cesse pas de s'écrire, c'est supporté du jeu de mots que la langue mienne a gardé d'une autre, et non sans raison, la certitude dont témoigne dans la pensée le mode de la nécessité.

Comment ne pas considérer que la contingence, ou ce qui cesse de ne pas s'écrire, ne soit par où l'impossibilité se démontre, ou ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Et qu'un réel de là s'atteste qui, pour n'en pas être mieux fondé, soit transmissible par la fuite à quoi répond tout discours.

Le 7 octobre 1973.

Interventions sur les exposés d'introduction de J. Clavreul, S. Leclaire, J. Oury. Séance du jeudi 1^{er} novembre 1973 (après midi), parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1975, n° 15, pp. 9-28.

La séance est ouverte sous la présidence de M. FAURE.

[...]

⁽⁹⁾M. FAURE – Nous abordons maintenant la question de la passe et je laisse la parole aux membres du Jury d'Agrément et à tous ceux qui voudront intervenir. D'abord Clavreul.

⁽¹⁰⁾M. CLAVREUL – [...] ⁽¹⁵⁾Je voudrais dire quelque chose sur un plan purement matériel. Vous savez que statutairement, le jury d'agrément est renouvelable par tiers tous les deux ans, l'élimination de deux membres se faisant par tirage au sort. Et les deux nouveaux membres sont élus par l'assemblée générale. Vous aurez donc demain à élire deux nouveaux membres du jury d'agrément.

Il nous a paru souhaitable qu'une disposition réglementaire fasse que l'un des deux membres soit nécessairement un des analystes de l'École qui sont passés par la procédure de la passe, c'est-à-dire un des nouveaux analystes de l'École nommés. Cela nous a paru souhaitable non pas que nous voulions dire par là que les analystes de l'École ont leur passe derrière eux ; justement, toute l'expérience de la passe nous montre le contraire, c'est-à-dire que ce n'est jamais quelque chose qu'on laisse derrière soi. Mais malgré tout, le fait que parmi les membres du jury d'agrément, il y en ait qui soient passés par cette procédure même nous a paru une chose souhaitable.

M. SIMATOS – Je précise à ce sujet que c'est souhaitable mais que ça ne peut pas être réglementaire, tant que ça n'est pas dans les statuts.

M. CLAVREUL – Oui, pour l'instant ça ne peut être que souhaitable parce que ce n'est pas mis dans les statuts. Mais c'est quelque ⁽¹⁶⁾chose qu'on vous demande de prendre en considération, sauf si d'autres avis interviennent.

M. LACAN – C'est à prendre en considération comme possible, que vous élisiez à une de ces deux places vacantes l'un de ceux qui se seront présentés expressément comme candidats au titre de venir de passer, d'être passés récemment. Cela paraît souhaitable qu'au moins, sur les deux places qui sont à meubler, une de ces personnes qui se seront présentées à ce titre soit élue. Ça ne serait rien de plus que souhaitable et il ne s'agit pas de le faire devenir réglementaire.

[...]

M. OURY – [...] ⁽¹⁸⁾[...] Cela fait quatre ans que je suis dans le jury d'agrément ; c'est terminé maintenant, mais il semble, au fur et à mesure des réflexions plus ou moins conscientes, et de ce qui nous est rapporté, qu'il y a quelque chose qui peut-être m'apparaît, non pas vraiment comme une clé mais en tout cas comme quelque chose de très important. C'est : est-ce que tel analysant touche à quelque chose, s'approche de ce qu'on pourrait appeler l'indécidable ? Je dis ça par opposition vis-à-vis de l'attitude de gens qui ont tout compris, qui ont bien tout repéré, qui disent : « voilà, moi j'ai vu l'objet *a*, il était comme ça, je l'ai dans ma poche, je vous l'enverrai la prochaine fois » ; je parle de quelque chose comme ça, qui reste flou... C'est peut-être bien, aussi, l'objet *a* qu'on trouve là par hasard ; il ne faut pas être sectaire ! Mais je suis tenté toujours – c'est une tentation peut-être tout à fait personnelle – de dire que je préfère quelqu'un qui touche quelque chose de l'ordre de l'indécidable. C'est un des aspects. Il y a certainement beaucoup d'autres critères qui sont en jeu ; mais enfin c'est un des critères. Pour l'indécidable, il me semble que ce qui est en question, c'est une façon de parler, un certain branchement vers quelque chose de réel.

M. LACAN – Je voudrais quand même faire la remarque, à propos de ce que vous dites de l'indécidable, que le seul indécidable qui ait de l'intérêt, c'est un indécidable, mais qui est vrai, en d'autres termes auquel jusqu'à présent on n'a jamais pu opposer un seul cas où c'est faux, parce qu'alors c'est décidé dans le fait. On ne peut pas démontrer pourquoi une certaine formule est à réfuter ; on n'a qu'à y objecter un cas où c'est faux, et ça tranche. Mais ce n'est pas que quelque chose soit indécidable, c'est-à-dire qu'on ne puisse ni démontrer que c'est vrai, ni démontrer que c'est faux, ce n'est pas ça qui nous intéresse. Dans l'indécidable, ce qui nous intéresse, ce sont les cas où on n'a jamais pu trouver un cas où ce n'est pas vrai, et où néanmoins on ne peut pas en donner la raison, on ne peut pas démontrer que c'est nécessairement vrai.

Alors je laisse à l'appréciation d'Oury ce qu'il vient de dire sur l'indécidable mais je tenais à rappeler simplement cette petite vérité qui constitue le cernage du terme « indécidable » pour qu'en tout cas on sache bien ce qu'il a voulu dire, puisque, lui le sait certainement aussi bien que moi, le terme ⁽¹⁹⁾ « indécidable » fait ambiguïté dans une foule aussi vaste que celle qui est présente. Je voulais simplement rappeler ce fait du terme.

M. LECLAIRE – [...]

⁽²⁶⁾M. LACAN – Je voudrais prendre la parole pour dire que le discours de Leclaire m'a particulièrement satisfait, je veux dire que je n'ai pas entendu un discours qui soit aussi proche de mes propres sentiments vis-à-vis de cette expérience du jury d'agrément. Je reparlerai, puisqu'il le faut, de ce que j'ai entendu ouvrir comme possibilité par ma proposition. Je peux dire ceci, c'est qu'assurément, j'y ai mis un très grand espoir et que vu mes positions, je ne peux pas d'aucune façon ne pas la maintenir, cette proposition, c'est-à-dire souhaiter que l'expérience s'en prolonge, et que quelque chose en prenne forme qui ne peut être incontestablement que d'une institutionnalisation d'un type spécial, je veux dire d'une création dans l'expérience d'un certain nombre d'appareils, d'une diversification qui permette que quelque chose soit vraiment serré de ce que c'est que la passe. Mais il n'en reste pas moins que justement dans la mesure où je me suis au départ gardé de toutes les façons de pousser l'aiguille de la montre moi-même avec mon doigt, je ne peux pas dire en effet que le fonctionnement de cet appareil qui s'appellerait en l'occasion une montre m'ait donné toute satisfaction, et qu'à cet égard ce que comportait de remarques ironiques, ⁽²⁷⁾de soulignage de toutes sortes d'insuffisances ce que Leclaire a énoncé, ne soit pas quelque chose que j'aie moi-même profondément ressenti.

MME ROUBLEF – Je voudrais simplement remercier Serge Leclaire – parce qu'enfin ceux qui sont en dehors du jury d'agrément, des passeurs et des passants, peuvent maintenant avoir une vague idée de ce que c'est que la passe. Jusqu'à présent, on a eu l'impression que c'était quelque chose qui devait nous être caché, qui était couvert d'un voile mystérieux ; malgré qu'on nous en ait donné des comptes-rendus il y a deux ans et puis encore maintenant, on ne savait pas du tout ce que c'était que la passe jusqu'à avoir entendu Serge Leclaire.

Je me demande si cette espèce d'impression du jury d'agrément d'être une sorte de corps mort, ça ne viendrait pas du fait que le jury d'agrément, ce sont simplement des hommes et qu'il n'y a pas une seule femme.

(Rires – applaudissements)

M. LACAN – Je ne pense pas que ce soit tout à fait exact que le discours de Serge Leclaire nous donne une idée de ce que c'est que la passe. Ce qui se passe au jury d'agrément n'est pas ce qui constitue la passe. C'est pour avoir un témoignage de la passe que nous sommes au jury d'agrément.

Si Leclaire a souligné disons les vieilles habitudes d'une espèce d'engoncement et de réserve qui sont celles auxquelles incite incontestablement le fait qu'après tout, disons le mot, la théorie analytique n'est pas mûre, qu'il y a encore beaucoup à faire pour qu'on fasse passer dans l'acte des choses qu'effectivement nous savons, nous avons recueillies par le témoignage des passeurs, quelle que puisse être la valeur des critiques qu'a faites Leclaire concernant le choix des passeurs, mais on ne pouvait pas se fier à autre chose qu'à l'expérience des analystes, il n'est pas exact de dire par exemple qu'un analyste dit un jour à quelqu'un « vous allez vous faire passeur » ; il le désigne comme passeur, et ce quelqu'un n'a pas à en être informé, ceci est une règle que je crois avoir très suffisamment indiqué pour qu'on puisse dire que dans les cas où les choses se sont passées autrement, c'est-à-dire où l'analyste a demandé en quelque sorte son agrément à l'analysant, pour le désigner comme passeur, il y a là une erreur tout au moins par rapport à la compréhension de ce que j'ai moi-même proposé. L'analyste désigne quelqu'un comme passeur et ne lui ⁽²⁸⁾demande pas son avis. Voilà exactement, je crois, comment les choses doivent être entendues, et

c'est une grosse responsabilité de donner le nom de quelqu'un comme passeur ; il fallait bien frayer la voie.

À partir de là, jugez vous-mêmes en effet si, comme le dit Irène Roublef, il serait peut-être nécessaire que le jury d'agrément fût diversifié.

[...]

Intervention de Jacques Lacan. Séance du vendredi 2 novembre (après-midi), parue dans les Lettres de l'École Freudienne, 1975, n° 15, pp. 69-80.

⁽⁶⁹⁾J. LACAN – Le congrès de la Grande Motte ! Avouez, quand même, la Grande Motte, c'est quelque chose en français.

Ce n'était pas une raison parce que ça s'appelait comme ça pour que je sois comblé. Or, il se trouve que grâce à Faure, grâce à cette poignée de montpelliérains qui ont compris comment – parce que bien sûr on avait des expériences antérieures de congrès ratés, où quand même il y avait toujours quelque chose qui avait coïncé, qui avait boitillé – grâce à leurs soins, ce matin j'ai pu aller dans une salle dite de groupe et voir que tout le monde y apportait son expérience, n'hésitait pas à dire ce qu'il en résultait. C'était très net déjà hier, mais ce matin, j'en suis devenu sûr. Ce congrès me comble. Il faut bien le dire, j'ai dû attendre un peu. Mais enfin c'est là. Grâce à nos amis montpelliérains, c'est là.

Mais comme déjà hier, j'en étais plein d'espoir, c'est hier soir qu'avec quelqu'un qui se trouvait à l'hôtel où je niche à Montpellier, je me suis dit que c'était vraiment le cas où je puisse faire comme tout le monde, c'est-à-dire non pas conclure mais contribuer ; parce que bien sûr d'habitude je suis là pour intervenir au moment où c'est fini, c'est-à-dire où ce que je peux apporter ne peut plus servir à rien dans le concret.

Je voulais ne rien rompre de cette merveilleuse organisation, et j'avais dit que je parlerais ce matin à neuf heures et demie. On m'a expliqué pourquoi ce serait mieux maintenant, alors c'est maintenant que je le fais, et pour contribuer simplement, car je ne vais pas parler de ce qui était hier en jeu, de la passe, de cet éclair de la passe auquel je tiens tant pour éclairer précisément ce qu'il en est d'un certain moment qui est le moment où on se décide, où on verse, où on entre dans le discours analytique.

Vous savez, quand j'ai cogité ça, c'était en 1967 pendant les vacances, j'étais en Italie ; je suis rentré et tout en faisant ⁽⁷⁰⁾cette chose qui s'appelle la Proposition, je me disais : « Mais quelle mouche te pique ; ça va provoquer Dieu sait quoi ! ». Et je me demandais pourquoi je la faisais en octobre 1967. J'aurais pu plus la mijoter, cette proposition, la mûrir, attendre. Pourquoi est-ce que je l'ai faite tout de suite ? Je savais d'avance que ça allait provoquer des catastrophes, des catastrophes comme toutes les catastrophes, des catastrophes dont on se relève. Moi, vous savez, les catastrophes, ça ne m'impressionne pas... Mais quand même, à quoi bon faire tout d'un coup cette accumulation d'électricité ?

C'est la même question que je me posais en juillet, quand je me suis décidé à aller en Syrie. C'est maintenant que je comprends, parce que je ne pourrais pas y aller maintenant. Je me suis pressé ! C'est en mai 1968 aussi que j'ai compris pourquoi j'avais fait cette proposition en octobre 1967. Vous voyez ça, si je l'avais faite en mai 1968, on aurait dit « il est induit ! ». Je ne suis pas induit. Je ne suis jamais induit. Je suis produit.

Alors c'est ça qui m'a décidé hier soir, parce que je suis revenu de Syrie beaucoup plus tôt qu'on ne le croit, j'y suis resté trois semaines, ce n'était pas grand chose. Mais depuis que je suis rentré, j'ai pas mal travaillé, parce qu'il y a un type très jeune qui est venu me trouver au nom de la télévision. Il y a des temps et des temps que la télévision me sollicite. Mais l'infatuation des personnages qu'on m'a délégués, malgré qu'ils aient fait leurs preuves, bien sûr – ils avaient fait leurs preuves avec des gens excessivement bien, que j'honore profondément, qui sont ni plus ni moins que par exemple Lévy-Strauss et Roman Jakobson, ce n'est pas rien pour moi – ils étaient tellement fous de leur réussite qu'ils croyaient que c'était eux qui avaient réussi ; ce n'est pas croyable ! Ils étaient tellement fous de leur réussite qu'ils étaient aussi fous d'avance de la réussite qu'ils auraient avec moi. Alors il y a un petit minuscule qui est venu me trouver un jour, qui était absolument charmant et, pour lui, j'ai consenti à faire un dialogue avec Jacques-Alain Miller, qui est celui, comme vous le savez, qui édite mes séminaires – édite au sens anglais, c'est-à-dire celui qui se charge de leur sortie, de leur rédaction. Alors j'ai eu avec lui un dialogue qui est d'ores et déjà enregistré. Ça passera, je pense, quelque part vers la Noël. Et il se trouve, je

ne sais pourquoi, que Jacques-Alain Miller a insisté pour que je l'édite au sens français, c'est-à-dire que ça paraisse, les quelque 42 pages que ça fait.

Comme Jacques-Alain Miller n'est pas analyste, que c'est probablement grâce à ça que ça tourne, que ça fonctionne ⁽⁷¹⁾ comme dialogue – c'est une réussite incroyable – comme Jacques-Alain Miller n'est pas analyste, il a cru entendre dans ce que je lui répondais quelque chose qui pourrait... c'était son idée comme ça : la sagesse du psychanalyste ; ou n'importe quoi d'autre. Il a tout fait pour que je donne un autre titre à ce qui va paraître sous le titre de *Télévision* ; parce que je ne vois pas pourquoi, ayant recueilli un certain nombre de choses que j'ai écrites tout le long de ma vie, je l'ai intitulé *Écrits* au grand scandale d'ailleurs d'un certain nombre de personnes, nommément d'une Japonaise adorable que je connais depuis très très longtemps, qui considère qu'intituler ses écrits *Écrits*, c'est le comble de l'infatuation. Elle a certainement raison du point de vue japonais. Mais moi, je ne suis pas Japonais, alors quand je recueille mes écrits, j'intitule ça *Écrits*. C'est d'ailleurs curieux que ça ne se soit pas fait depuis toujours. Mais enfin je ne vais pas chercher à approfondir pourquoi je me suis trouvé en somme donner un titre après tout vierge quand j'ai intitulé mes écrits *Écrits*. On spéculera sur ça après. Alors je ne vois pas pourquoi ce que j'ai dit parce qu'il y avait la télévision, je n'appellerais pas ça *Télévision*. J'ai d'ailleurs publié d'autres choses sous le nom de *Radiophonie*.

C'est strictement conforme à mon idée de ce qu'il en est du dire. Le dire, ça laisse des déchets, et on ne peut en recueillir que ça. Alors que ce soit les déchets écrits, les déchets radiophoniques ou les déchets télévisés, ce sont des déchets.

Bref, j'ai travaillé pas mal pour cette télévision, et j'ai même trouvé un petit moment de supplément au dernier moment pour travailler une préface à un choix de mes *Écrits* qui va paraître en Allemagne. On m'avait demandé cette préface depuis très longtemps – naturellement je l'avais oublié. Alors en 48 heures, j'ai craché quelque chose qui n'est pas un écrit, en vérité, parce que quand je fais un écrit, je le récris une bonne dizaine de fois ; et cette fois là, je l'ai lâché à la première rédaction ; c'était une rédaction soutenue, bien sûr, par mon travail des précédentes semaines ; et quelqu'un m'a dit : « Quelle chance que vous deviez l'envoyer maintenant, parce que si vous l'aviez récrit six ou sept fois, je n'y comprendrais plus rien ! ».

Alors je vous le livre. Je pense qu'à cause du fait que ça reste un premier jet, c'est plus dicible.

Donc, pour cette préface à mon édition allemande je commence par ceci, à quoi je me suis référé quelque part dans mes *Écrits* : le sens du sens, *the meaning of meaning*, comme l'ont écrit deux personnes dans le titre d'un livre qui s'appelle comme ça : ⁽⁷²⁾ *The meaning of meaning*, Richards et Ogden ; ce sont deux personnes qui font partie de l'école néopositiviste anglaise. Et la question qui est posée par ce terme, qu'est-ce que c'est que le sens du sens, est-ce une question ? En tout cas eux se la sont posée, parce qu'ils sont néopositivistes. Je pointe pour ma part ceci que, si on pose une question, c'est qu'on en a la réponse. On n'a jamais posé de question si on n'en avait pas déjà la réponse. Eux l'avaient peut-être déjà, mais sûrement pas moi. C'est le type même du passez-muscade que j'appelle universitaire ; suggérer qu'on a déjà la réponse à une pareille question, c'est bien là cette chose folle sur laquelle repose l'existence de l'université.

Le sens du sens, dans ma pratique, dans la vôtre – car c'est la même – ne se saisit, au sens qu'implique le terme *Begriff*, que de ce qu'il fuit. Ce terme « fuite » est à entendre comme d'un tonneau ; ce n'est pas la fuite en avant ou en arrière ou tout ce que vous voudrez ; c'est à entendre comme d'un tonneau et pas du tout d'une détalade, qu'elle soit dans quelque sens que vous voudrez.

C'est de ce qu'il fuit, au sens tonneau, qu'un discours prend son sens, et ceci très précisément de ce que ses effets, à ce discours, soient impossibles à calculer. Le comble du sens, il est sensible, me semble-t-il, pour tout le monde, que c'est l'énigme, comme je l'ai dit en son temps. Et c'est pourquoi je vais opposer au sens du sens une autre question, pour

laquelle je n'ai pas à m'excepter de ma règle susdite qu'il n'y a pas de question si on n'a déjà la réponse, car c'est de la réponse trouvée de ma pratique, que je pose la question, pour l'opposer à la première, du signe du signe. À quoi ça se signale qu'un signe est signe ?

Le signe du signe, dit la réponse qui fait prétexte à la question, c'est que n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre signe, précisément de ce qu'il puisse lui être substitué. Car c'est à ça que je veux vous ramener, parce qu'au nom du sens, c'est ce que vous êtes toujours prêts à laisser vaciller.

Le signe n'a de portée que de devoir être déchiffré. Il n'y a pas besoin qu'un message soit un message codé pour qu'il doive être déchiffré. La fonction du chiffre est là fondamentale. C'est ce qui désigne le signe comme signe. Sans doute faut-il que du déchiffrement, la suite des signes, alors que d'abord on n'y comprenait rien, prenne sens.

Ce n'est pas parce qu'une *dit-mension*, celle du sens, donne à l'autre, celle du signe, son terme qu'elle livre pour autant ⁽⁷³⁾ sa structure. Ce n'est pas parce qu'on s'arrête quand il surgit ce qu'on croit un sens, qu'on s'arrête là parce que ça vous paraît être digne d'une fin, ce n'est pas pour ça que le sens livre la structure du signe.

Si l'aune du sens est très exactement ce que je viens d'en dire d'abord, y aboutir, au sens, ne l'empêche pas de faire trou. Un message même déchiffré peut rester une énigme. Le relief de chaque opération, celle du signe et celle du sens, l'une active, le déchiffrement, l'autre subie, on en a un coup dans l'estomac quand on a cru déchiffrer le sens, le relief de chaque opération reste distinct.

L'analyste, dis-je, se définit de cette expérience, celle qui lui permet de distinguer le signe du signe du sens du sens. Les formations de l'inconscient, comme je les appelle – comme je les ai appelées il y a bien longtemps – démontrent leur structure d'être déchiffrables. C'est de là que Freud distingue la spécificité du groupe rêve, lapsus et mot d'esprit, soit du mode, le même, dont il opère avec eux : il les déchiffre.

Sans doute Freud s'arrête-t-il quand il a découvert le sens sexuel et est-ce là pour lui que s'arrête la structure. Bien sûr, du terme de « structure » on ne trouve dans son œuvre que soupçon, mais formulé quand même. C'est que le test qu'il s'agit du sexe ne tient qu'au fait du sens. C'est là ce qui m'a permis de faire le pas suivant : c'est que nulle part sous aucun signe le sens ne s'inscrit d'un rapport significatif.

C'est pourtant à bon droit que de ce rapport sexuel l'inscription pourrait être exigée, puisque Freud lui-même (chapitre VII de la *Traumdeutung*) le souligne ; le travail est reconnu à l'inconscient du chiffre. L'inconscient tout seul fait ce travail du chiffre, et c'est pourquoi Freud le désigne de ceci, c'est qu'il ne pense ni ne calcule ni ne juge non plus ; il fait simplement le travail. (C'est à la conclusion du chapitre sur le travail du rêve). Il fait ce travail qu'il nous faut défaire dans le déchiffrement.

Là, nous rencontrons quelque chose. (Ça, c'est un temps de ce que j'ai écrit pour ces lecteurs allemands, qui bien entendu au point où ils en sont n'y comprendront strictement rien, mais pourquoi pas, ça n'empêche pas, ce sera là écrit, ça fera son chemin). Il peut passer pour plus élevé dans la structure de chiffrer que de compter. L'embrouille – car c'est exactement fait pour ça, pour l'embrouille – commence à l'ambiguïté du mot « chiffrer ».

⁽⁷⁴⁾ Le chiffre d'un côté, je viens de vous le dire, fonde l'ordre du signe. Et d'autre part, il se trouve que le chiffre, ça sert à écrire les nombres. Alors on s'imagine que tous ces nombres qu'on ne peut rien faire d'autre que de chiffrer, ça tient au chiffre. C'est une erreur totale. J'ai opposé à l'instant le chiffrer au compter. Nous comptons (ce qui s'appelle compter c'est-à-dire avoir un contact avec le nombre) jusqu'à 4. Moi, en tout cas, je n'ai jamais compté plus loin ; vous pouvez le voir dans tout ce que j'ai écrit. Mais enfin il y en a d'autres qui comptent jusqu'à 5, et même jusqu'à 6. Il m'est même arrivé de m'apercevoir qu'en comptant jusqu'à 4, je comptais sans le savoir jusqu'à 6. Car personne ici ne compte plus loin. On chiffre des tas de choses dont on s'imagine qu'il s'agit de nombres, mais il suffit d'être un tout petit peu mathématicien pour s'apercevoir qu'il y a des nombres inaccessibles, et que ça commence beaucoup plus tôt qu'on ne croit.

Il y a un nommé Émile Borel qui a dit là-dessus les choses les meilleures. C'est un des très grands mathématiciens de notre époque, et si j'ai un regret – vous ne pouvez pas imaginer ce que j'étais jeune quand j'étais jeune ! il m'a envoyé un petit mot après que j'ai écrit « Le temps logique », et j'aurais dû me ruer chez lui. Ceci pour les gens qui hésitent à se ruer chez moi – mais qu'ils ne s'y ruent que quand je leur envoie un petit mot, je les en prie ! Ça ne m'arrive pas souvent, je dois dire. Mais enfin Émile Borel m'avait envoyé un petit mot ; comme je me croyais très occupé, je ne me suis pas rendu compte de ce que c'était que recevoir un petit mot d'Émile Borel. J'ai fait comme un tas d'imbéciles – à qui je n'écris pas le petit mot d'ailleurs – je ne suis pas allé chez Émile Borel.

Les nombres, eux, sont du réel. C'est ça sur quoi met l'accent Frege. Comment est-ce que des êtres en proie à ces jeux de l'imaginaire, qui ne sont rien d'autre que ce à quoi je viens de faire allusion à propos de ma mésaventure avec Émile Borel, pourquoi est-ce que ces êtres là, aussi bien proie de l'imaginaire que n'importe quel animal, pourquoi est-ce qu'ils ont accès à ce réel qu'il y a dans le nombre ?

Il est évident que ce qui devrait venir à l'esprit d'un psychanalyste, c'est que les nombres ont un sens, le sens par quoi se dénonce leur fonction (je parle du nombre, des nombres) leur fonction, aux nombres, de jouissance sexuelle. Ce qui du même coup vous explique pourquoi nous ne pouvons pas compter beaucoup plus loin que 4.

⁽⁷⁵⁾Ce sens n'a rien à voir avec ce qu'ils ont de réel mais ouvre un aperçu, une petite ouverture sur ce qui peut rendre compte de l'entrée du réel dans le monde de l'être parlant. Bien entendu qu'il ne tient son être que de la parole.

Soupçonnons que la parole a la même *dit-mension* grâce à quoi le seul réel qui ne puisse s'en inscrire, de la parole, c'est le rapport sexuel, soupçonnons, ai-je dit, que la parole a cette même *dit-mension* – je dis « soupçonnons » pour les personnes, comme on dit, dont le statut est lié au juridique d'abord, au semblant du savoir, voire à la science qui s'institue, elle, certes bien du réel, soupçonnons, ai-je dit pour ces personnes, qu'elles ne peuvent même pas aborder, ces personnes bien définies et d'abord du juridique, qu'elles ne peuvent même pas aborder la pensée que ce soit à l'inaccessibilité d'un rapport qui, lui, est bien dans le réel, le rapport sexuel, mais à ce qu'il lui soit, à cette espèce, inaccessible, que s'enchaîne l'intrusion de cette part au moins du reste du réel qui nous est donnée dans le nombre. Ceci se passe chez un être, comme on dit, vivant dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se distingue des autres d'habiter le langage, comme dit Heidegger. Cet être se distingue par ce logis, et c'est un logis cotonneux, cotonneux en ce sens qu'il le rabat, cet être, vers toutes sortes de concepts, comme j'ai dit d'abord, *Begriff*, qui ne sont que des tonneaux, tous plus futiles, (c'est-à-dire qui fuient) les uns que les autres.

Ce mot « futilité », je l'applique, oui, même à la science, dont il est manifeste qu'elle ne progresse que par la voie – c'est sa méthode, c'est son histoire, c'est sa structure – que par la voie de boucher les trous. Elle y arrive, elle y arrive toujours. « Elle y arrive toujours », ça veut dire quand elle y arrive. Comme me disait une charmante amie que j'avais en un temps, qui n'était pas une lumière mais qui était une femme très charmante ; elle était vaudoise : « Rien n'est impossible à l'homme, me répétait-elle, avec sa modulation vaudoise, ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse ». C'est la même chose pour la science. Elle y arrive toujours, et c'est ce qui la rend sûre ; c'est qu'elle n'authentifie quoi que ce soit que quand elle en est sûre ; et là où elle n'est pas sûre, elle n'authentifie rien. Ça la fait sûre pour tout le monde. Moyennant quoi on ne peut pas dire que ça lui donne plus de sens.

Je n'en dirai pas autant de ce qu'elle produit, tout à l'heure j'ai parlé de la télévision, par exemple ; ça, c'est un produit, produit de la science ; naturellement, ce n'est pas la télévision qui est un produit ; la télévision est un produit d'un certain nombre de gamins que j'ai psychanalysés autrefois ; ils n'auraient ⁽⁷⁶⁾naturellement rien produit s'ils n'avaient pas eu déjà ce que la science leur permettait d'affirmer comme sûr ; ils étaient sûrs de réussir leur petit machin, absolument sûrs puisqu'il y avait les ondes.

Alors le produit, bien sûr, on ne peut pas dire qu'il n'ait pas de sens, lui. La télévision, ça a un sens ; ce sens a pour caractère d'être strictement la même chose que ce qui sort par la fuite dont la béance du rapport sexuel est responsable. Ce que véhicule la télévision, c'est l'objet *a* pour tous. C'est bien pour ça d'ailleurs que ce que j'y ai répondu est exactement du même ordre ; je n'en suis pas plus fier pour ça.

Alors il y a quelque chose dans mon édition allemande, quelque chose que je raconte comme ça en passant pour mon ami Heidegger ; je lui propose de s'arrêter – mais naturellement je sais bien qu'il ne le fera pas, mais on ne sait pas, peut-être qu'il le fera, la dernière fois que je l'ai vu, il était dans une forme formidable, pas tout à fait la mienne, mais ça approchait – de s'arrêter sur cette idée que la métaphysique n'a jamais rien été et ne saurait en tout cas se prolonger – c'est bien pourquoi il la met en question d'ailleurs – n'a jamais rien été ni ne saurait se prolonger qu'à boucher le trou de la politique. Que la politique atteigne le sommet de la futilité, c'est bien en quoi s'y affirme le sens par excellence, ce qu'on appelle le bon sens, le sens sous la loi duquel nous sommes tous... Enfin là je laisse de côté ce que j'adresse au public allemand, parce que pour ce qui est du sens, et du bon sens, et du sens critique, ce qui est le comble du comble, on peut dire qu'ils en étaient vraiment les plus nobles représentants ! Tout le monde sait ce que ça a donné, ce qu'ils s'efforcent d'oublier pour l'instant ; je le leur rappelle parce que pendant trois ou quatre ans, ils m'ont beaucoup gêné ; c'est tout à fait personnel...

Je reviens au discours universitaire et à ce que j'en articule. C'est qu'il spéculait très proprement – c'est son assiette – de l'insensé en tant que tel. Et c'est en quoi ce qu'il pourrait produire de meilleur, (ce qui a fini par venir à un certain nombre mais je ne sais pas pourquoi ils ne s'y adonnent pas) c'est le mot d'esprit. J'ai eu des relations personnelles avec des universitaires adorables, que j'aimais énormément : Maurice Merleau-Ponty ; lui était gentil avec moi ; il avait horreur de ça, du mot d'esprit ; ça a été pour moi une énigme ; j'espérais peu à peu le convertir, qui sait ? et puis voilà, j'en ai été privé avant. Le mot d'esprit, je ne peux pas tout de même dire autre chose que : ça lui foutait la trouille. Et pourquoi le lui reprocherais-je ? Je lui reprocherais quoi ? D'avoir la trouille du mot d'esprit au nom de ceci que c'est ce qu'il pouvait faire de mieux ; c'est même probablement ⁽⁷⁷⁾ pour ça qu'il en avait la trouille. Et puis ce n'est pas les analystes qui ont à faire les fiérots, même pas moi, ceux qui se trouvent assujettis à cet autre discours qu'est le discours analytique, ce qui tout de même est inconcevable ; c'est inconcevable, ce retour aux vérités premières, cette espèce de catastrophe qui, à la fin du 19^e siècle fait qu'un type comme Freud n'a pas de meilleure référence que les présocratiques ; c'est quand même drôle. C'est quand même drôle après tout un temps où on avait imaginé un monde, où on s'était imaginé que nous avions un monde, un monde tout aussi abruti que celui de l'animal ; c'est Aristote qui nous avait poussés là-dedans : la connaissance, le connaisseur, et le connu : le monde.

Enfin, je ne cherche pas d'excuse aux analystes, puisqu'il est bien évident que ce n'est pas de leur faute s'ils le sont. S'il n'y avait pas eu cette espèce de rencontre, d'étincelle là entre les hystériques, comme on le disait ce matin, et quelqu'un d'un peu tordu qui s'appelait Freud, on ne parlerait plus de tout ça ; on n'écrit pas ; on recueillerait, bien sûr, bien soigneusement comme des fleurettes les fragments des présocratiques mais on ne songerait pas à se demander ce que ça veut dire.

Ce que je voudrais, c'est que les psychanalystes sachent que tout doit les ramener d'abord au solide de l'appui qu'ils ont dans le signe, et qu'il ne faut pas qu'ils oublient que le symptôme, c'est un nœud de signes. Car le signe, ça fait des nœuds ; et qu'on ait tout fait pendant des âges pour nous faire une géométrie, c'est-à-dire une spatio-temporalité qui ne soit fondée en rien sur des nœuds, c'est-à-dire qui ne procède que de la scie, c'est bien justement que les nœuds, comme j'ai essayé plusieurs fois de mettre ça sur la sellette dans mon séminaire, c'est tout à fait capital.

Freud était médecin. Il avait au moins ceci de commun avec les amoureuses, c'est qu'il ne voyait pas très loin. Les psychanalystes, devraient partir de là pour apprécier son génie.

Le recours, pour nous, ça doit être l'inconscient, c'est-à-dire la découverte par Freud, que l'inconscient travaille sans y penser, ni calculer, juger non plus, et que pourtant, le fruit est là : un savoir qu'il ne s'agit que de déchiffrer, puisqu'il consiste uniquement dans le chiffage.

À quoi sert-il, ce chiffage ? (Pour abonder dans ce qui est la manie de tous les discours, à savoir l'utilité). Freud quand même l'indique, et indique ceci, c'est qu'il ne sert à rien, ⁽⁷⁸⁾ qu'il n'est pas de l'ordre de l'utile, qu'il est de l'ordre de la jouissance. Et le pas suivant est à faire, c'est très justement celui-ci qu'en étant de l'ordre de la jouissance, c'est en cela qu'il fait obstacle au rapport sexuel établi. Et c'est ceci qui implique que le langage ne fasse jamais trace autre de cette jouissance que ce qui n'aboutit non pas à un rapport mais à un acte sexuel que par une chicane infinie. C'est en quoi l'établissement de la structure de cette chicane serait une chose capitale, parce qu'après tout, on pourrait bien la raccourcir alors que nous en sommes, depuis que le monde est monde, réduits au bonheur de la rencontre ; parce que du bonheur, ça ne manque pas ; non seulement ça ne manque pas, mais il n'y a même que ça. Les êtres parlants sont heureux, croyez-moi. Ne vous fiez pas comme ça à vos petits sentiments personnels ; ils ne peuvent pas être autre chose ; ils ne peuvent être qu'heureux. C'est la condition de leur reproduction. Ils en sont livrés totalement au petit bonheur la chance...

Oui, la question est de savoir si le discours analytique pourrait permettre un petit peu plus, à savoir d'y introduire ce que l'inconscient ne met pas du tout : un peu de calcul. Ça n'en prend pas le chemin grâce aux analystes. C'est absolument inouï, ce succès que j'ai obtenu en parlant de l'analysant ; la joie que ça a causé dans l'autre école ; on ne parlait que d'analysant le lendemain du jour où je l'avais dit à mon séminaire ! Naturellement dans mon école on était plus tempéré, et pour cause. Mais alors là l'idée qu'ils pouvaient se tirer des pattes, que c'était l'analysant qui faisait tout, ils étaient dans la joie !

La question commence à ceci qu'il y a des types de symptômes, c'est-à-dire de nœuds, qu'il y a une clinique, une clinique qui est avant le discours analytique, parce que Freud l'a héritée lui-même. Est-ce que l'analyse, le discours, l'idée du symptôme comme nœud, ça y apporte une lumière, dans cette clinique d'avant ? C'est sûr. C'est sûr mais ce n'est pas tellement certain, voilà l'ennui. Ce n'est pas certain parce que la certitude, ça se transmet, ça se démontre, et que ce que l'histoire montre, c'est très évidemment que, chose très curieuse, cette exigence de la science, à savoir que ça se transmette, que ça se démontre, que ça s'impose comme certitude, on en a manifesté l'exigence bien avant que ça arrive. On a fait la théorie de l'*épistémè*, comme ils disent maintenant, l'épistémologie, avant que naisse la science ; deux millénaires avant, c'est un rien !

Alors pour nous, dont la question est de savoir ce que nous pourrions transmettre d'une chicane, qui soit, contentons nous de sûre, pas de certaine, mais ça aurait ceci au moins de ⁽⁷⁹⁾ certain que ça voudrait dire quelque chose ; alors pour nous ça nous laisse quand même au petit bonheur la chance.

Est-ce que c'est là tout ? Si j'ai parlé des types cliniques, ça n'est pas sans raison. Je voudrais faire une remarque, c'est que les sujets d'un type, hystérique ou obsessionnel selon la vieille clinique, sont sans utilité pour les autres du même type. Il est plus que concevable, il est touchable du doigt tous les jours qu'un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d'un autre obsessionnel. C'est même de là que partent les guerres de religion. Est-ce qu'il peut y avoir par l'analyse communication par une voie qui transcende le sens, qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, c'est-à-dire au chiffage ? C'est là d'où surgit ce que j'ai articulé comme fondement d'un nouvel amour : le sujet supposé à ce savoir, savoir inconscient.

C'est en ça que pourrait être remise en jeu la livraison de toute une espèce au petit bonheur la chance. J'ai dit que c'était de l'amour qui s'adressait au savoir ; je n'ai pas dit du désir, parce que pour ce qui est du *Wissstrieb*, quoi que ce soit Freud qui en ait commis l'impair, on peut repasser. Pour ce qui est de ceci, c'est qu'il n'y a pas le moindre désir du

savoir, c'est ce qui est absolument démontré, démontré par l'histoire et particulièrement par l'histoire de la psychanalyse.

Quelqu'un de mon entourage m'a apporté le dernier séminaire de Fink et de Heidegger sur Héraclite. Je n'en ai lu que deux chapitres ; je vous en conseille beaucoup la lecture ; car bien avant que ce livre qui m'a été apporté hier ne paraisse, dans cette scansion de ma préface, je faisais tout de même remarquer ceci : qu'il y avait des gens en un temps qui énonçaient ceci expressément que l'oracle ne révèle ni ne cache aucun sens, [...] il met en signe.

Il faut que nous sachions que dans l'interprétation, dans ce qui nous paraît être le support même du sens, nous en sommes au point que, de toute interprétation (c'est ce que j'ai dit d'abord) les effets sont incalculables. Ce n'est pas là que gît notre savoir, par conséquent, si savoir, comme on le dit, c'est prévoir. La chose qui est de savoir de l'analyste, c'est qu'il y en a un qui ne calcule ni ne pense ni ne juge, mais qui chiffre, et que c'est ça qui est l'inconscient.

Alors pour les rapports entre cet inconscient, en tant qu'il témoigne d'un réel comme inaccessible, entre cet inconscient, ⁽⁸⁰⁾et le réel auquel, lui, nous accédons, celui du nombre, c'est quelque chose qui nécessite pour nous toute cette révision, cette révision de la logique en fonction de la logique mathématique. Et c'est bien pour ça que j'ai défini nécessité, contingence, impossibilité en termes fondamentaux à partir du « ne cesse pas » ; « ne cesse pas de s'écrire », c'est la nécessité ; « cesse de ne pas s'écrire », c'est là notre chance. C'est dans la contingence, c'est dans je ne dirai pas ce particulier, ce singulier de toute observation, et c'est en cela que je me félicite que dans les groupes, chacun parle et apporte son expérience, c'est là que peut se faire ce qui ne se conçoit dans notre idée du réel qu'en termes d'une sorte de cristallisation, c'est là que peuvent se produire les points nœuds, les points de précipitation qui feraient que le discours analytique ait enfin son fruit.

(Applaudissements)

Au cours d'une journée présidée par J. Clavreul sur la formation des analystes, J. Lacan répond à des questions de MM. Destombes et Didier, le samedi 3 novembre (matin), paru dans les Lettres de l'École Freudienne, 1975, n° 15, pp. 131-139.

[...]

⁽¹³¹⁾M. DESTOMBES – Je voudrais revenir sur une question qui est celle de l'appareil. La proposition de Lacan en 1967 semble-t-il a été faite pour désengluier l'École des structures hiérarchisées habituelles, traditionnelles. Et actuellement, quelle que soit la réalité objective ou la théorie, la passe apparaît comme le seul moyen de se faire reconnaître dans l'École comme analyste. Mon expérience de participation à des jurys me permet de dire qu'il paraît difficile sinon impossible d'être à la fois examinateur, c'est-à-dire détenteur d'un pouvoir, avec la nécessité des critères qui ont été rappelés hier dans une recherche, semble-t-il, assez éperdue, et d'autre part de fonctionner, d'être analyste.

⁽¹³²⁾Faute de situer ces deux places, ce qui permettrait peut-être de répondre aux questions : d'où on parle et d'où on entend, se sont manifestés malaise et ambiguïté parmi les membres du jury d'agrément.

Dans une perspective d'élaboration, je me demande s'il ne serait pas souhaitable de resituer la passe comme un moyen parmi d'autres de reconnaissance, et je pense là à ce qui a pu être dit auparavant des A.M.E. ou des A.P. et dans quelle mesure des autres moyens de reconnaissance permettraient de garder à la passe ses perspectives de recherche et de mise en question.

M. LACAN – Il y a d'autres modes de reconnaissance que la passe, c'est tout à fait clair. La délégation du titre des A.M.E. est un mode de reconnaissance qui fonctionne dans l'École.

M. DESTOMBES – On en parle très peu depuis quelques mois.

M. LACAN – On en parle très peu mais ça n'en fonctionne pas moins.

M. DUMAS – On en parle peu aussi parce qu'on n'a pas à le demander. C'est ça qui est important. L'autre, on le demande !

M. A. DIDIER – J'aurais voulu parler de trois points.

Le premier, c'est les conséquences à tirer, à mon avis, de ce qu'on a pu noter : c'est que les membres du jury d'agrément ont parlé l'autre jour devant nous de leur expérience de la passe. L'impression que j'ai eue et que, je crois, nous avons été plusieurs à avoir eue, c'est que c'était la première fois qu'ils en parlaient ainsi entre eux. Autrement dit, il semble qu'ils n'aient pu parler entre eux que parce qu'il y avait le groupe de l'École Freudienne pour les écouter.

M. LACAN – Absolument pas ! On en a parlé entre nous très abondamment, et tout particulièrement bien sûr avant le congrès, dans la dernière séance. Mais combien de fois en avons-nous parlé entre nous !

Intervention dans la séance de travail « Sur la passe » du samedi 3 novembre (après midi), parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1975, n° 15, pp. 185-193.

[...]

⁽¹⁸⁵⁾LACAN – Ce que je voudrais vous dire c'est ceci : c'est que l'expérience de la Passe est une expérience en cours.

Le mode sous lequel je l'ai produite, cette expérience de la Passe, c'est la proposition. La proposition est marquée d'une prudence, d'une prudence peut-être humaine, trop humaine, mais je ne vois absolument pas en quoi j'aurais pu faire une proposition plus prudente. Ma prudence était commandée par l'état de choses existant. C'est le principe même de la prudence. C'est pour cela que je n'ai pas voulu remettre à d'autres personnes que celles qui avaient déjà un certain titre, un titre qui correspondait en effet à ce qui, dans toute société psychanalytique, est une sélection, je n'ai pas voulu remettre à d'autres qu'à ceux qui s'appelaient A.E. = ANALYSTE DE L'ÉCOLE, le soin de s'agréger des gens dont la seule présence parmi eux changeait totalement la portée de ce même terme : ANALYSTE DE L'ÉCOLE... Il y a là évidemment quelque chose qui est exactement ce qui fonctionne dans tout agrégat humain, ce qui se produit du fait que le recrutement, enfin, les êtres réels dont il s'agit, se situent dans ce réel au nom de principes qui sont tout différents de ceux qui ont constitué auparavant une classe. Et le fait que cette classe, même en gardant le même nom, est habitée par un tout autre type d'individus, est susceptible de changer tout à fait, non pas certaines structures fondamentales, mais la nature du discours. Ça n'est certainement pas là, de ma ⁽¹⁸⁶⁾part, un acte d'autorité, un acte de maître, puisqu'il est tout à fait clair que ça m'a apporté comme premier résultat la fuite éperdue d'un certain nombre de gens dont j'appréciais le soutien et la fidélité. La fidélité n'est pas une notion de maître : si vous lisez un petit peu mes écrits qui valent quelque chose dans l'ordre de la politique, ce n'est évidemment pas la fidélité qui en constitue la valeur principale ; néanmoins si je n'ai pas, je ne dirai pas hésité à le risquer, je n'ai pris consciemment aucun risque, c'est que j'ai pensé que je les persuadera, et c'est bien en effet ce à quoi je me suis efforcé dans un certain nombre de réunions restreintes, et c'est en quelque sorte sans avertissement et, après qu'ils se soient concertés entre eux, que j'ai reçu à une réunion dite « Congrès de l'École », que j'ai reçu d'eux, il s'agissait de trois personnes que tout le monde connaît, l'avis collectif et signé de leur démission. On ne peut donc pas dire que si j'avais là parié, si je puis dire, sur ce que l'on peut appeler mon prestige, ce soit une réussite. Néanmoins, la chose m'a paru légère, extrêmement légère comme d'ailleurs ce serait aussi bien le cas dans l'avenir pour toute personne qui voudrait bien les suivre. La question n'est pas là.

La question est de savoir effectivement comment a fonctionné jusqu'ici ce qui s'appelait une société analytique, ce dont Freud a tracé les premiers linéaments et qui a pris une forme de plus en plus précise dans la suite. C'est très précisément en ceci que je pense que ces sociétés restent trop prudentes, si je puis dire, c'est-à-dire fonctionnent selon les lois ordinaires du groupe, où il est en effet absolument nécessaire, toujours, que se manifeste le maître, comme j'ai cru pouvoir le dire au moment du grand remue-ménage de Mai 68 : ce que vous voulez, disais-je, à ceux qui, au nom de ceci qu'ils étaient à Vincennes, où j'avais, moi, simplement accepté d'aller, croyaient que j'y étais délégué par les pouvoirs supérieurs – à ce seul titre ils croyaient nécessaire de faire du vacarme, alors que je parle sans que ça se produise d'habitude – je leur ai dit : ce que vous voulez c'est un maître. Ce qui s'est d'ailleurs tout à fait avéré depuis, la crise de 68 n'ayant eu d'autres conséquences qu'un resserrement maximum, n'est-ce pas, de ce que j'avais, Dieu merci ! avant Mai 68, défini comme « le marché du savoir » – je veux dire que le savoir y est réduit à devenir une marchandise. Depuis Mai 68 l'Université a vu son prestige faire littéralement un « Boum » ; il n'y a pas une façon de se loger, de se nicher dans l'Université qui ne soit l'objet de convoitises et de luttes sauvages.

C'est précisément dans le but d'isoler ce qu'il en est du discours analytique, que j'ai fait cette proposition. J'ai fait cette proposition parce que le fait de la délégation, par reconnaissance commune, d'une autorité, pourquoi ne pas dire d'un pouvoir, me ⁽¹⁸⁷⁾paraissait pouvoir devenir plus conforme à ce qu'il devrait en être d'un véritable recrutement si l'on instaurait ce mode d'enquête qu'est la passe. La passe en effet permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support, il me semble.

Qu'est-ce qu'il en est résulté ? Il en est résulté, puisque ma proposition a pris cette forme, que c'est bien en effet le jury d'agrément qui a eu, en s'agréant ce nouveau membre, à faire changer de sens le terme : ANALYSTE DE L'ÉCOLE. Le mode sous lequel étaient appréciés les individus sélectionnés, pourquoi pas le dire, m'avait toujours semblé participer beaucoup plus de ces lois de la concurrence qui font que la plupart des groupes humains fonctionnent. J'ai désiré un autre mode de recrutement, et c'est la passe ; elle était dans mon idée le premier pas d'un recrutement d'un style différent. D'un autre ordre très précisément modelé sur ce que j'avais pensé alors, et qui spécifiait le discours analytique. Quelqu'un a, plusieurs, beaucoup, enfin, je ne pense pas tous ici seraient en état de faire comme il y a été fait tout à l'heure directement allusion à mes dits quadripodes ; si évidemment, j'ai pu de ces quadripodes, et de leur rotation, spécifier d'une certaine façon le discours du maître, et je dois dire d'autres discours, j'en ai distingué, notamment le discours universitaire en tant qu'il est distinct du discours scientifique, ça n'est évidemment quelque chose qui n'a pu être construit, qui n'a pu être pensé, qu'à partir du discours analytique ; s'il n'y avait pas de discours analytique, je n'aurais évidemment pas pu, je n'aurais jamais pensé le discours du maître comme simplement un certain type, un certain mode de cristallisation de ce qui fait en somme le fond de notre expérience, à savoir la structure même de l'inconscient ; personne n'avait songé à y référer le discours du maître lui-même, mais il est singulier, il est remarquable, il m'a surpris moi-même, n'est-ce pas ? ; qu'en somme ce soit arrivé à donner là un poids, un sens, une nécessité, sous le terme de « plus-de-jouir », à ce que dans un discours du maître bien spécial, le discours capitaliste, Marx avait su isoler, détecter comme en étant le ressort, le ressort majeur, à savoir la plus-value – il ne s'agit pas du discours du maître comme tel, mais d'une certaine variété de ce discours, le discours dit capitaliste, qui ne s'en distingue qu'à un tout petit changement dans l'ordre des lettres, les miennes.

C'est un fait qu'en détectant, dans le sens du discours capitaliste, la plus-value comme un ressort essentiel, Marx a tout ⁽¹⁸⁸⁾d'un coup conféré une consistance et une puissance au discours du maître dont vous n'avez pas fini de voir les résultats, je veux dire qu'il est absolument certain que le capitalisme d'état, qui est celui qui règne en U.R.S.S., nous montrera dans la suite qu'il y a tout intérêt à ce que le discours du maître sache ce qu'il fait. Et c'est évidemment quelque chose dont l'avènement a son poids propre, mais quand même il n'est, à mes yeux, pas du tout sans intérêt qu'en ce qui le concerne, le discours psychanalytique, non seulement prenne corps, mais ait d'ores et déjà pris corps, que vous le vouliez ou pas, et que ce congrès soit un témoin du fait qu'enfin il y a un intérêt, un intérêt universel puissant, à ce que ce discours se maintienne – là, il n'est pas forcé que les psychanalystes eux-mêmes en aient pris conscience pour que déjà ça fonctionne. C'est bien d'ailleurs leur drame, c'est que, notez-le, ils répondent, comme je dis, à une demande, mais si cette demande ne voit pas plus loin que le bout de son nez, ça ne sera après tout qu'une demande d'infirme. Alors que ça pourrait être tout autre chose.

Je ne vois absolument pas comment, même quelqu'un placé dans une position directrice – car ce n'est rien d'autre que la position du maître – même quelqu'un placé dans une position directrice, étant donné ce que révèle le discours analytique, c'est-à-dire mes petits schémas, mes petits quadripodes, ce que révèle, et je le dis, uniquement le discours

analytique, pour autant que j'essaye de le frayer – ce qu'il révèle, c'est que ce qui vient à la place de la plus-value et à quoi je donne une portée beaucoup plus structurale qu'à la plus-value, qui n'est qu'un effet du discours capitaliste, ce qui vient à sa place et que j'ai nommé « plus-de-jouir » est une fonction beaucoup plus radicale que celle de la plus-value dans le discours capitaliste, une fonction de fondement, liée à très précisément à ce que j'ai essayé d'énoncer par ailleurs, la dépendance de l'homme par rapport au langage avec tout ce que le discours analytique permet d'entrevoir, à savoir que si c'est par ce langage que l'homme se trouve séparé, bouché de tout ce qui concerne le rapport sexuel, si c'est par là, en d'autres termes, qu'il fait son entrée dans le réel, ou plus exactement si c'est par là, et en tant qu'il fait défaut à ce réel, qu'il a une petite chance, qu'il y a ces voies qui lui sont frayées vers un certain nombre de points, qui eux témoignent de la présence même du réel à l'origine de son discours, s'il en est donc bien ainsi, il est clair que même à aborder les choses par ce biais trop connu qui veut qu'à simplement poser un analyste on va encore se retrouver avec une de ces vieilles sociétés structurées comme les autres, c'est-à-dire fondées sur le discours du maître, même à se placer de ce point de vue, comment ne pas voir que de toute façon, éclairé justement par le discours analytique, il y a quelque chose qui peut s'apprécier de la place même que je ⁽¹⁸⁹⁾ donne dans le discours du maître au S_1 , quelque chose qui peut s'apprécier des rapports de ce S_1 à ce qui fait partie du même discours mais à une autre place, à la place du « plus-de-jouir » comme objet petit **a**, et de la possibilité que cet objet petit **a** puisse justement changer sa place avec lui, avec ce S_1 : c'est très exactement ce qu'expriment mes deux quadripodes, celui qui désigne le discours du maître, et celui qui désigne le discours analytique. Pourquoi, de cette place, le petit **a** ne serait-il pas discerné comme à l'occasion, puisque c'est de lui qu'il s'agit en fin de compte, pouvant se substituer au S_1 , être à cette place pseudo-directrice, et, de là, fonctionner comme doit fonctionner l'analyste, c'est-à-dire cette chose dont après tout il n'est même pas sûr que je pénètre moi-même encore tout le sens, mais dont je suis sûr d'autre part que c'est bien de cette façon que ça doit s'écrire, à savoir que : l'analyste fonctionne dans l'analyse comme représentant de l'objet petit **a**. Je ne vois donc pas pourquoi, même à supposer quelqu'un placé en position de ce S_1 plus ou moins directeur, de cette position même il ne pourrait pas être apprécié à un certain moment, qui est celui que j'appelle la passe, pourquoi quelqu'un prend ce risque, ce risque fou, enfin, de devenir ce qu'est cet objet, ce qu'est cet objet en tant qu'il ne représente en fin de compte rien d'autre qu'un certain nombre d'énigmes polarisées, celles qui sont, pour ceux qui parlent, celles qui se présentent dans ces grandes fonctions qui ne sont d'ailleurs pas sans être profondément liées au corps, à savoir le sein nourricier, à savoir le déchet, le rejet, la merde, pour l'appeler par son nom, ou encore ces choses qui, pour avoir un aspect plus noble, sont strictement du même niveau, je veux dire le regard et la voix.

L'important en ceci c'est que nous avons mis en place une expérience radicalement nouvelle, car la passe ça n'a rien à faire avec l'analyse, et ce qui manque, dans cette réunion, parce qu'après tout, du jury d'agrément, et c'est bien compréhensible étant donné le recrutement jusqu'à présent, il ne peut vous venir que des témoignages de perplexité et d'embarras, mais ce qui est certain c'est qu'il y a au moins certains des passants qui ne pourront jamais oublier ce qu'a été pour eux qui étaient, disons en principe en fin d'analyse, ce qu'a été pour eux cette expérience de la passe.

Si je voulais en parler, je dirais d'un mot que j'emprunterais à ce que j'ai entendu, dans une de ces salles, je regrette de ne pas pouvoir en faire hommage à la personne qui l'a dit, une personne a dit que la passe c'était quelque chose comme l'éclair.

Ça m'a évidemment beaucoup frappé, ça n'a pas pu ne pas éveiller en moi, d'autant plus que c'est quelque chose qui est pour moi, comme je l'ai indiqué l'autre jour, une lecture très actuelle, ⁽¹⁹⁰⁾ une phrase, une phrase célèbre d'Héraclite qui dit : $\tau\Box\Pi\Box\nu\tau\alpha$ $o\Rightarrow\alpha\kappa\Leftarrow\zeta\epsilon\iota$ $\text{Κεραυν}\rangle\omega$ ce qui se traduit, quand ça se traduit, si c'est traductible ; qui se

traduit quand même littéralement, parce que Κεραυνὸς ça veut dire le tonnerre, je ne dirai pas dans toutes les langues, mais justement dans la langue grecque, le tonnerre régit τὰ Πάντα : alors là, je ne vous le traduirai pas, parce que c'est intraduisible ; Diels qui a recueilli les fragments d'Héraclite, qui en fait le recueil en quelque sorte définitif, authentifié, c'est un remarquable philologue, Diels traduit par l'univers ; comme je le faisais remarquer à quelqu'un au cours d'une conversation comme ça à dîner, c'est absolument fausser tout que de l'appeler l'univers, disons plutôt que : il n'y a que l'éclair qui en fait, pour un instant, pour un éclair, l'univers ! et très précisément τὰ Πάντα qui est un pluriel, je le dis pour ceux qui, ici, ne savent pas la langue grecque, τὰ Πάντα ne peut pas se traduire parce que c'est quelque chose comme « les tous » mais « les tous » en tant que divers, en tant qu'il y a un tas de tous. Il y a un tas de tous qui sont radicalement distincts et s'il y a une chose certes qu'indique l'expression τὰ Πάντα (celle qui, ne l'oubliez pas, commence la phrase, puisque c'est τὰ Πάντα οὐρακῶς : l'accusatif est mis d'abord), τὰ Πάντα ça veut dire : « les tous – c'est l'éclair qui les régit ». C'est-à-dire que pour un instant, ce dont on s'aperçoit, c'est que l'éclair les fait peut-être bien faire une petite poussée vers l'univers, mais que ce que l'éclair assurément démontre, c'est qu'il n'y en a pas. Et nous sommes, bien sûr, parce que c'est commandé par notre position subjective, obligés de penser le monde comme un univers, alors que rien n'assure, rien n'assure en rien, qu'il y ait quoi que ce soit de commun, par exemple, entre la poussée des êtres vivants et les conditions plus ou moins stellaires dans lesquelles ils se trouvent nécessités d'habiter. Rien ne le prouve ; l'origine de la vie, personne n'en est encore sorti, on s'y efforce bien sûr, on s'efforce de déboucher ce trou, mais y arrivera-t-on, ce n'est pas couru ; les τὰ Πάντα, cette énonciation même, procède d'une idée véritablement principielle de l'hétérogénéité entre les choses, disons, pour ne rien dire de plus.

Il y a une chose qui est importante, c'est que si effectivement cette passe peut être quelque chose qui, tout d'un coup, met en relief pour celui qui s'y offre (je reprends cette métaphore entendue ici, je regrette de ne plus me souvenir de la personne, mais qu'elle se signale si elle est là), met en relief, comme peut le faire un éclair, c'est-à-dire d'une façon qui apporte soudain un tout autre éclairage, une certaine partie d'ombres de son analyse ; si c'est bien dans cet éclair que quelque chose peut être aperçu de cette expérience, c'est une chose qui concerne le passant. Je dois vous affirmer, je pense que nul dans le jury d'agrément même Leclaire ne me démentira, je peux vous affirmer que ça a été pour certains une expérience absolument bouleversante.

⁽¹⁹¹⁾Voilà ce que j'obtiens après avoir proposé cette expérience. J'obtiens quelque chose, qui n'est justement absolument pas de l'ordre du discours du maître ni du magister, encore bien moins, quelque chose qui partirait de l'idée de formation, j'ai parlé des formations de l'inconscient, mais il faudrait savoir remarquer les choses dont je ne parle pas, dont je n'ai jamais même laissé une trace : je n'ai jamais parlé de formation analytique. J'ai parlé de formations de l'inconscient. Il n'y a pas de formation analytique, mais de l'analyse se dégage une expérience, dont c'est tout à fait à tort, qu'on la qualifie de didactique. Ce n'est pas l'expérience qui est didactique, je dis ça parce que tout à l'heure on parlait de la psychanalyse didactique ; pourquoi croyez vous que j'ai essayé d'effacer tout à fait ce terme de didactique, et que j'ai parlé de psychanalyse pure ? Cela avait bien quand même une certaine direction, n'est-ce pas ? Ça n'empêche pas une psychanalyse d'être didactique, mais le didactisme de la chose, voici comment nous le situerons au mieux : je vous ai fait une leçon l'année dernière, dans un des tout derniers séminaires, sur ce qui est en jeu dans l'expérience prétendue interrogative à l'égard de l'animal. On met, comme vous le savez, divers animaux dans des petits labyrinthes, où ils sont faits comme des rats, c'est le cas de le dire, bon. Qu'est-ce qu'on fait ? On leur apprend à apprendre. Leur apprendre à apprendre, ça n'est pas du tout manifeste que c'est quelque chose de conforme à leur génie. On

interroge ceci, c'est ça qu'il faut bien mettre en relief dans la notion de l'apprentissage : est-ce qu'ils sont capables, eux, comme ça se passe chez nous, d'apprendre à apprendre ?

Or, à voir les choses sous cet angle, après une expérience analytique qui implique certainement la conquête d'un savoir, de ce qui peut s'aborder de ce savoir qui est là avant que nous le sachions, à savoir l'inconscient, le sujet après une analyse a pu apprendre par quel truc ça s'est produit. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, qu'une analyse est didactique. Mais s'il n'a fait qu'apprendre à apprendre à pousser les boutons, les boutons qu'il faut pour que ça s'ouvre dans l'inconscient, eh bien, quant à moi, permettez-moi de vous le dire, je trouve qu'il n'a pas appris grand chose. Il n'a pas appris ce quelque chose si conforme au génie de cette espèce à laquelle il appartient, qui est si étroitement dépendante de ce quelque chose d'énigmatique, de ce savoir que je définis comme proprement articulé, c'est là l'essence de ce sur quoi j'insiste quand je dis que l'inconscient est structuré comme un langage, et que de ça, chacun, à sa manière et en un point tout à fait local, est lui-même l'effet. La pure et simple dépendance. S'il n'a fait qu'apprendre à apprendre comment faire pour que d'autres que lui s'en aperçoivent, c'est peu de chose auprès de ce que lui-même, ⁽¹⁹²⁾ dans cette expérience analytique, il n'a pas du tout appris, quoi qu'en pense l'analyste : il ne l'a pas du tout appris, mais ça s'est à lui dévoilé. C'est d'une toute autre espèce, d'une toute autre dimension, celle de l'apprendre et celle de ce qui s'est à lui dévoilé ; son premier mouvement, c'est de ne pas savoir par quel bout le prendre !

C'est de ça qu'il s'agit, c'est en ce sens que la passe finalement ne pourra être jugée, comme quelqu'un l'a dit cet après-midi, ou ce matin je ne sais plus, que dans la voie d'une tentative d'appréhension, et peut-être pour une fois de dialogue entre ceux qui, pour s'être exposés à cette passe, en ont vécu l'expérience. C'est évidemment ce qui ne peut que vous manquer, parce qu'après tout, c'est pas si vieux, ceux qui se trouvent s'être offerts à cette expérience ne sont pas des vieux, et la question peut se poser de savoir si c'est maintenant qu'il faut qu'ils en offrent je ne sais quelle inscription, dessin, caricature, ou s'il faut qu'ils le laissent mûrir, mais il y a une chose certaine, c'est que, si j'ai osé introduire cette expérience, comme je l'ai dit l'autre jour, et justement à propos d'une intervention, ce n'était pas pour que moi j'y intervienne. Quelque idée que vous puissiez vous en faire, au niveau du jury d'agrément je n'opère qu'avec la plus extrême discrétion ; vous me direz que cette discrétion voulant dire également discernement, j'opère peut-être plus loin que je ne l'avoue : pourquoi pas ? Moi j'ai le sentiment que j'attends et que si nous n'avons pas des résultats plus lumineux, plus brillants à vous donner de ce qui résulte de cette expérience, c'est très précisément en fonction de cette discrétion qui va beaucoup plus loin que la discrétion et qui est de l'ordre de l'attente. Je n'en suis pour ma part, je m'en excuse, qu'à attendre ce que ça va bien pouvoir donner, jusques et y compris bien sûr un mode tout différent d'en recueillir le témoignage.

Mais que quelqu'un, ici, tout simplement me propose une autre façon dont ça aurait pu être recueilli. J'ai très précisément désiré éviter le retour aux vieux usages, à savoir cette espèce de caractère magistral qui se dégage du fait que quelqu'un est là comme un candidat, moi je veux bien qu'on appelle ça un candidat ou candide-**a**, écrivez ça comme vous voudrez, mais qu'importe, l'important c'est que ça se passe, et que ce qui est essentiellement une expérience de celui qui vient s'y offrir, eh bien, il y ait quelqu'un qui justement ne soit pas là sur ses grands chevaux pour l'entendre, et c'est très justement ce en quoi les passeurs, j'avais demandé pourtant expressément qu'ils ne fussent choisis que parmi de tout nouveaux venus et choisis par qui ? par leur analyste, et comme je l'ai souligné, indépendamment du consentement du sujet lui-même. Ceux qui se trouvent occuper cette position du passeur dans ⁽¹⁹³⁾ certains cas, en effet, se sont posés en analystes : ce n'est absolument pas ce que nous attendons d'eux. Ce que nous attendons d'eux c'est un témoignage, c'est une transmission, une transmission d'une expérience en tant qu'elle n'est justement pas adressée à un vieux de la vieille, à un aîné.

Ce couloir, cette faille par laquelle j'ai essayé de faire passer ma passe, j'aurais peut-être pu en inventer une plus subtile, mais fallait pas non plus trop compliquer les choses, il fallait quand même rester dans l'ordre de ce qui se fait. J'aurais pu leur demander de devenir prestidigitateurs par exemple, mais vous voyez ce que ça aurait engendré comme fatigue ! Non, je leur ai simplement demandé ça, et je le répète, le résultat est quelque chose de tout à fait nouveau, quelque chose qui, chez aucun de ceux qui s'y sont présentés, n'a été sans effet, des effets qui sont peut-être des dégâts, après tout, pourquoi pas ? Mais des dégâts, chacun sait que, tels que nous sommes foutus, nous autres de l'espèce humaine, les dégâts c'est ce qui peut nous arriver de mieux. Bon. Eh bien je suis là avec les dégâts sur mon dos, bon ; et puis après tout, ça n'est pas plus inutile pour ça, puisque, comme quelqu'un me le faisait remarquer, si il y a quelqu'un qui passe son temps à passer la passe, c'est bien moi.

Intervention dans la séance de travail sur le projet d'un dictionnaire, à propos des Études sur l'hystérie. Séance du samedi 3 novembre (après midi), parue dans les Lettres de l'École Freudienne, 1975, n° 15, pp. 206-210.

⁽¹⁹⁴⁾M. MELMAN – [...]

⁽²⁰⁶⁾M. LACAN – Je pense que c'est une analyse vraiment exhaustive des *Studien*, la meilleure et la plus complète que j'aie jamais entendue.

⁽²⁰⁸⁾M. MELMAN – [...] Je dois dire que par exemple, ne serait-ce que pour les nécessités de la rédaction et de la présentation d'aujourd'hui, il y a des tas de choses que j'ai laissées de côté. En quoi est-ce que ces sept points abordés à propos de cet ouvrage voudraient-ils être canoniques ou exclusifs. D'autant que je dois dire combien j'ai été pris hier par ce que Lacan nous a introduit concernant le chiffage et le déchiffage ; ceci a été préparé avant ; il y a sûrement par exemple un grand nombre de points à reprendre et à réenvisager concernant ce qu'il en est de l'hystérique en tant que productrice de signes. C'est là la particularité de l'hystérique, c'est qu'elle est au monde, elle produit des signes. Ce qui arrive à Freud, c'est qu'il en guérit un, il en surgit un autre à côté ; c'est ce dont il se plaint. Il guérit celui qui est à côté, il en surgit encore un autre plus loin. Évidemment, il se demande pourquoi. La réponse n'est pas simple. Voilà entre autres un des aspects qui mériterait d'être beaucoup mieux abordé que de la manière très cursive dont je m'en suis tiré là.

Il ne me paraît pas du tout exclu que dans dix ans, on sera amené peut-être, pourquoi pas, à dire des choses tout à fait différentes là-dessus.

M. LACAN – Ça m'étonnerait.

[...]

⁽²¹⁰⁾M. LACAN – L'objection qu'on peut porter contre le dictionnaire n'est rien d'autre : c'est que c'est un dictionnaire. On a toujours fait des dictionnaires, malgré la contradiction interne qu'il y a au terme même « dictionnaire ». Ce n'est pas pour rien d'ailleurs qu'il y a un élément commun entre les deux mots : un dictionnaire est toujours contradictionnaire.

Intervention aux « conclusions des groupes de travail » (matin), parue dans les Lettres de l'École Freudienne, 1975, n°15, pp. 235-244.

[...]

⁽²³⁵⁾M. LACAN – Quand j'ai pris la parole avant hier, j'ai dit que ce congrès m'avait inspiré de ne pas y faire le discours de conclusion qu'il est devenu coutumier de m'imposer, en quelque sorte, et que ce que j'avais voulu, c'était y contribuer, seulement contribuer ; au nom de quoi je vous ai fait part de ce qui on ne peut pas dire était la pointe de ma réflexion, mais enfin qui était, disons, ma dernière production.

Je me trouve bien sûr en position malgré tout de dire ici un mot qui se présente comme un point ; je voudrais bien que vous considériez que ce point n'est pas un terme.

Il a été mis en avant un certain nombre d'émissions dont ne me paraît pas négligeable que parmi elles ait été brandie la grande motte fondamentale de la connerie. Comme il y en a beaucoup, le plus grand nombre, qui n'ont pas assisté à mes premiers séminaires, je me permettrai de rappeler ceci que, dans mes toutes premières adresses à ce que je dois bien appeler mon public, j'ai averti que la psychanalyse est un remède contre l'ignorance ; elle est sans effet contre la connerie. C'est véritablement là quelque chose de fondamental. Nous n'apportons nulle sagesse ; nous n'avons rien à révéler. C'est à nous en tant qu'analyste qu'il se révèle quelque chose, quelque chose qui a ses limites. Et la limite qu'impose la connerie, comme je viens de le dire, nous ne la franchirons pas.

Ce qui nous intéresse n'est pourtant nullement cette limite. Cette limite est constituée par la fonction que j'ai qualifiée de l'imaginaire, et les seules limites qui nous concernent sont trouvables dans la fonction du symbolique, c'est-à-dire ce que j'ai défini comme étant le langage. C'est en ce sens que j'ai repéré la fonction du discours. Le discours tel que je l'ai défini est quelque chose par quoi, il faut le dire, tout ce qui est du lien social est supporté. Il n'y a pas d'autre lien entre ces êtres ; nous sommes habitués à les considérer comme des vivants, mais il n'est pas si sur que ce soit ce qui les définit effectivement – on parle beaucoup, on parle à tort et à travers d'instinct de vie et, comme on s'exprime, d'instinct de mort ; la liaison certaine, manifeste, entre la reproduction sexuelle et la mort est patente ; à ce titre, la question de savoir ce qui préside à la reproduction, ce qui se situe dans le germe par rapport à ce qui se produit dans le soma, est primordiale ; que ce soit la vie qui soit présente dans le germe reste absolument ambigu ; pourquoi pas aussi bien la reproduction de la mort ? C'est à ce niveau que dans toute espèce sexuée se situe la question ; et cette question, je ne la pose que parce que s'il y a quelque chose que l'analyse nous permet d'affirmer, c'est que ce lien, cette connexion entre ce qu'il en est du sexe et ce qu'il en est de la mort, c'est très précisément ⁽²³⁶⁾autour de quoi nous patageons sans cesse. Si nous ne nous sortons pas de cette pseudo-antinomie de la vie et de la mort, nous n'avancerons en rien. Ce sont là des termes qui n'ont qu'un poids de pure fascination, et c'est la fascination où nous tombons sans cesse quand nous entendons présentifier l'un ou l'autre de ces deux termes : la vie d'une part, la mort de l'autre.

Il faut nous méfier d'avancer jamais en quoi que ce soit, tout au moins jusqu'à maintenant, quelque chose qui aille plus loin que ce qu'en a reconnu Freud, nommément dans *l'Au delà du principe du plaisir*. Il a dit, au moins pour un temps, le maximum de ce qui peut se dire. Méfions nous donc chaque fois que nous nous avançons jusqu'à manier, souvent sans prudence, ces termes. C'est ce qui m'a semblé, chaque fois qu'au cours de ces entretiens le terme de mort a été avancé, ressortir de l'emploi qui en a été fait ici en plusieurs occasions.

Que nous n'en soyons, pour nous, à rien de plus saisissable que l'angoisse de castration, c'est certain. Quand nous tentons d'aller au delà, nous glissons, parce qu'à la vérité, nous ne rencontrons, dans notre expérience, en tant que limite de la connerie, rien qui relève proprement d'une appréhension comme telle de la mort.

Que notre vie soit mortelle, c'est proprement ce qui la constitue. Il n'y a pas un seul instant de notre vie que nous ne vivions en tant que mortels, et s'il y a quelque chose qui serait assurément destiné à provoquer une angoisse à proprement parler, indescriptible, c'est si nous savions que nous ne mourrons pas. Quelqu'un qui serait condamné à la vie éternelle, essayez un instant de vous mettre dans sa peau, avec ce que vous êtes capables de supporter d'affects, et dites moi si ce serait même un instant supportable.

On m'a posé entre autres une question – la seule à laquelle je me propose de répondre – la question de savoir si à chacun de ces discours que j'ai proposés comme appareil de repérage dans ce qu'il en est de la diversité des liens sociaux, répondait une logique différente. Je réponds oui. Dans ce que j'ai voulu offrir comme support de ce qui s'utilise du langage pour constituer les liens sociaux, dans cette espèce d'être qui parle, c'est assurément d'une différence radicale entre chacun de ces discours et les discours connexes que j'ai voulu parler. Et je pense qu'il n'y a pas un seul instant de notre expérience qui ne le confirme.

Il est certain que ce qu'entraîne la catégorisation de ces discours comme tels est quelque chose qui n'a été possible qu'à ⁽²³⁷⁾ cause de l'entrée en jeu du discours analytique. S'il n'y avait pas le discours analytique, rien ne pourrait être confirmé de la diversité des trois autres. Il n'y a là que l'effet d'une émergence historique, c'est à savoir de ce qui, de par Freud, a émergé d'un lien nouveau, je dis nouveau en tant que c'est une émergence ; il est certain que ce n'est pour rien que Freud n'a pu trouver ce mode majeur d'articuler un certain nombre de choses que chez les présocratiques ; c'est un terme qui n'a en lui-même aucune valeur : les présocratiques, par définition, ne témoignent pas d'une école, d'une unité de pensée ; ils témoignent certainement, comme bien d'autres, comme d'autres traditions, comme la tradition taoïste par exemple, des premiers efforts de formulation des rapports de notre être avec ce dont nous sommes doués, à savoir le langage.

Si j'ai fait hier référence à Héraclite, référence à laquelle quelqu'un a bien voulu rendre hommage, dans l'intervention qui a été la mienne (car il n'y a pas que celle que, je pense, la plupart de ceux qui sont là ont entendu ici avant hier, hier je suis intervenu, et très précisément sur la passe, ce que j'ai dit, je l'espère, a été enregistré, et je serais pour que ce soit assez publié pour que chacun puisse en prendre connaissance) si j'ai fait référence à Héraclite, et ce n'est pas bien sûr la première fois que je me supporte d'un de ces thèmes qui nous sont restés, uniquement par la voie de citations qu'on trouve par ci par là dans les Pères de l'Église, pourquoi est-ce que ce sont ces petits morceaux là qui nous en restent ? Ce n'est certainement en tout cas que l'effet d'un malentendu ; au point où en étaient les Pères de l'Église, ils pouvaient brandir quelques morceaux de ce qui pouvait passer pour un écho de sagesse d'ailleurs perdues dans leur temps, les Pères de l'Église sont tous sans exception sous le coup de ce brassage judéo-païen, disons, dont la culture grecque de leur époque faisait son régal, et en tant que les Pères de l'Église étaient sous le coup de ce brassage justement qualifié d'hellénistique, ils étaient déjà dans un temps où tout ce qui pouvait leur rester, avoir poids d'une sagesse dite présocratique, tout cela était pour eux déjà perdu.

Ce n'est pas pour essayer de trouver un parrainage en ces sagesse à nous maintenant inaccessibles, c'est pour autant que, à tel ou tel de ces fragments émergés, nous pouvons, nous, redonner un sens qui s'inscrit d'une expérience actuelle.

Nous sommes de notre temps. J'avais un ami autrefois qui produisait comme *Schlagwort*, comme mot d'ordre : « Soyons fortement contemporains ». Croyez-moi, c'est un bon aphorisme. Soyons d'autant plus fortement contemporains que vous n'avez aucun autre recours. Ce qui n'est pas de votre expérience, c'est ⁽²³⁸⁾ perdu, perdu une bonne fois pour toutes. Nous ne sommes même pas foutus, sauf quelques personnes qui ont une petite boussole dont ils savent qu'elle ne les trompe pas, nous ne sommes dans l'ensemble, et tout à fait spécialement au niveau du discours universitaire, même pas capables de comprendre ce qui s'est passé au temps dit de la Renaissance, Renaissance voulant dire renaissance de

cette culture hellénistique en tant non pas que nous ayons jamais eu autre chose, mais en tant que cette culture hellénistique avait pris certaines formes que nous qualifierons d'ossifiées. Mais ce qui en était ossifié s'est avéré à l'usage être de beaucoup plus de poids pour ce qui est de ce qui nous est dans nos liens sociaux accessible, que cette pseudo-Renaissance dont la caractéristique est qu'elle s'est mise très vite à clapoter.

Nous sommes actuellement beaucoup plus près de la vieille scolastique et tout un chacun en fait un usage infiniment plus prégnant que de tout ce qui a pu se fomentier d'imaginaire au moment de la Renaissance, qui, toute Renaissance qu'elle se soit prétendue, ne me paraît pas, hélas, avoir plus fait que de faire renaître une poussée évidente quoique floride de la connerie.

Il s'agit pour nous, analystes, de faire tout autre chose que de rester dans cette scolastique qu'on avait prétendu revivifier. Le surgissement dans ce 19^{ème} siècle, qui n'est pas si stupide qu'on l'a dit, d'une logique d'une structure totalement différente, la logique mathématique, est ce sur quoi nous avons à nous régler. Faire la logique mathématique de ce qu'il en est du discours analytique, c'est là, que nous le voulions ou pas, ce à quoi nous sommes appelés.

Faire la logique du discours analytique, c'est à partir de là que la logique des autres discours peut être revivifiée. Bien entendu, en cette occasion, nous devons être plus prudents qu'en toute autre ; ce que nous ne pouvons pas avancer en toute certitude, il vaut mieux se le garder. Il vaut mieux laisser les choses mûrir avant que d'avancer ce qui naturellement ensuite sera brassé dans toutes sortes de citations qui consisteront à vouloir situer la pensée d'un auteur, comme je le disais quelque part au cours de cette année : d'un auteur-stop ! Car qu'est-ce qu'il y a de plus commode que d'avoir un auteur pour vous véhiculer un petit bout du chemin ? Il est certain que moi comme tout le monde, on se sert de moi comme d'auteur-stop. Cela ne veut absolument pas dire d'ailleurs que, comme le disait quelqu'un ce matin, j'aurais à me considérer comme entouré de perroquets. Ce n'est absolument pas mon sentiment. Ce n'est pas parce qu'on s'empare ou qu'on use de mes formules que je considère que quiconque puisse être taxé de psittacisme. Il me ⁽²³⁹⁾paraît au contraire très frappant que, si ces formules qui ne sont pas toujours spécialement maniables, on les répète, c'est pour autant que tel ou tel, celui nommément qui les énonce, y trouve appui un petit moment pour faire le voyage, se l'abrégier et ne pas l'avoir tout entier dans les pattes.

Alors à cet égard, je ne subirai que le sort commun en servant à l'occasion d'auteur-stop, et pourquoi pas. Il s'agit simplement de savoir comment, cette formule, on la comprend, et si on s'aperçoit de ce qu'elle indique vraiment comme direction. Qu'il puisse y avoir des déviations de ce que je peux appeler la doctrine – pourquoi je ne l'appellerais pas ainsi, si je me suis donné tant de mal à la fabriquer et à la garder pour moi quelque fois pendant des années, pour être devenu aussi vieux que ça finit par m'arriver, au moment où on commence à s'en servir, c'est bien quand même pour quelque chose, et je ne vois pas pourquoi on ne se servirait pas, à condition qu'elles soient littérales, de mes formules. C'est d'ailleurs quelque chose qui n'est pas du tout obligé. Qu'on en trouve d'autres, qu'on trouve un autre chemin, un chemin meilleur, un chemin plus rapide, mais je ne demande que ça ! Si de mon temps quelqu'un avait trouvé la voie éclair, c'est le cas de le dire, pour parvenir à ce à quoi je suis parvenu, s'il y a quelqu'un que ça aurait soulagé, ç'aurait été bien moi. Mais moi, je n'en ai pas trouvé de meilleure.

Mais si je n'en ai pas trouvé de meilleure, ce n'est pas du tout en raison de ce qu'on appelle quelquefois mon génie. J'ai bien averti les personnes qui se servaient de ce mot à mon propos que c'était pour moi une forme de diffamation. À la vérité, je ne dois rien à mon génie, il est aussi con que les autres. Je dois quelque chose au fait que j'ai glissé, que j'ai été aspiré par ce vide finalement que nous présentifie le discours analytique. J'étais psychiatre. J'ai fait une thèse où il se trouve – à cet âge tardif, car ma thèse est de 1932, vous vous rendez compte, en 1932 j'avais déjà 31 ans – que j'ai été aspiré par cette thèse qui

ne se soutenait, on me l'a reproché, parmi les gens qui faisaient partie des examinateurs, qui ne se supportait que d'un seul cas ; elle ne se supportait que d'un seul cas parce que, à propos de ce cas, j'ai considéré que j'avais fait le tour de tout ce que je pouvais avancer d'une forme clinique – je vous le répète, j'étais psychiatre – que j'avais isolée et sur laquelle je n'avais rien de moins que 30 à 35 observations. Ces 30 à 35 observations sont toujours dans mes coffres, et je considère que si j'ai pu dire à propos du cas Aimée ce qui relevait de cette forme qui s'appelle la paranoïa d'autopunition, parce que je l'ai nommée ainsi, si j'ai pu avec le cas Aimée dire tout ce qu'il y avait à en dire, à dire de sa logique, car déjà là se dessine cette distinction ⁽²⁴⁰⁾ fondamentale de l'imaginaire, du symbolique, et si ce n'est que peu à peu que j'ai laissé mûrir cette catégorie que je spécifie du réel comme étant ce à quoi seulement nous pouvons parvenir par la voie de la logique, je trouve que j'étais légitimé à offrir ainsi ma thèse.

Cette thèse, normalement, puisque c'est ainsi que cela se définissait, dans un temps meilleur où l'université n'était pas destinée à ne produire que des effets tout justes bons à jeter à la poubelle, à savoir où le principe est bon de ne pas se fendre de payer quoi que ce soit qui s'appelle un livre si on est averti à l'avance que c'est une thèse, on peut être sûr que le livre est mauvais, c'est tout au moins le résultat de l'expérience de mon cher ami Safouan qui m'en a fait récemment la remarque ; ce n'est pas moi qui la lui ai suggérée, parce qu'à vrai dire je n'ai pas à faire part de conseils de prudence aux acheteurs en librairie ; qu'ils fassent ce qu'ils veulent, et après tout, même dans une thèse, on peut trouver dans un petit coin quelque chose qui en vaut une autre.

Alors j'ai fait cette thèse. Faire une thèse, ça devrait vouloir dire ce que ça veut dire quand ça se manifestait par quelque chose d'affiché, je veux dire un certain nombre de formules : qu'est-ce que vous avez à dire là contre ?

À notre âge, à notre époque, nous ne sommes pas récompensés dans ce genre. Personne n'a jamais rien dit contre ma thèse, vous me direz peut-être simplement parce qu'on ne l'a pas lue, mais ce n'est pas vrai. Ma thèse est en tout cas bien logée quelque part, parce que personne ne la retrouve plus et qu'il faut en faire des éditions pirate pour qu'on puisse la lire, parce que je n'ai pas voulu qu'elle reparaisse ; mais elle reparaitra, j'en ai fait à mon éditeur la concession, ne serait-ce que pour que vous voyiez si oui ou non elle avance des choses qu'on puisse contredire. Car enfin qu'est-ce que c'est qu'une thèse si ce n'est pas quelque chose qui s'offre à la contradiction.

Que la contradiction ne soit pas tout ou ne soit pas la clé dernière de la logique, c'est très précisément ce dont en ce dernier siècle on s'est aperçu. Et par là même on voit ce qu'il y a de vacillant, de boitillant dans la remarque de Freud, que l'inconscient ne connaît pas la contradiction : il l'a dit on ne sait pourquoi, parce que déjà à son époque – il a suivi, on le sait, des cours de logique – on s'était très bien aperçu que ce n'est pas du tout la contradiction qui est le tout de la logique ; c'est extrêmement important s'agissant par contre de répondre ou ⁽²⁴¹⁾ de ne pas répondre à une thèse – bref on m'a si peu contredit qu'il a fallu que j'attende dix ans (c'est quelque chose qui dans ma vie aura eu une certaine valeur, ce terme de dix ans, c'est très évidemment parce que le système décimal est le système même de la connerie : au nom de ceci qu'on a dix doigts, on croit qu'il faut compter par dix ; sans doute c'est en comptant sur leurs doigts que les gens ont fini par me comprendre – ça ne m'assure pas que je ne sois pas moi aussi pris dans la connerie) ; mais enfin le fait qu'après dix ans on vienne me dire que ma thèse a servi de principe d'organisation à un asile psychiatrique, pour appeler les choses comme elles se doivent, que ce soit quelqu'un de particulièrement bien qui vienne me le dire, à savoir un de ces républicains espagnols qui pour avoir été chassés de leurs terres ont en général assez bien réussi, je veux dire que l'exil, ça n'est vraiment pas une mauvaise position pour réussir, évidemment il faut savoir réussir à quoi, dans certains cas on réussit dans la délinquance par exemple, mais enfin c'est loin d'être le cas général – je fais allusion aux cas où ça a réussi dans la délinquance parce que j'en connais un bout et que je salue l'excellence des bandits

qui se sont produits dans cette diaspora – il n'y a pas que des bandits, bien loin de là ; il y en a eu d'autres qui peuvent être, tout aussi bien que moi, qualifiés d'hommes de génie, mais c'est aussi une diffamation.

Après vous avoir fait ces confidences, qui sont faites pour vous dire que c'est par la nécessité de cette expérience que vous voyez se concentrer dans cette thèse, c'est par la nécessité de cette expérience et le fait d'un cas que peut-être je n'avais pu discerner que d'avoir été atteint par je ne sais quelle vague marginale de freudisme, que je me suis trouvé aspiré dans ce discours que Freud avait fondé, qui se caractérisait très spécialement à ce moment justement par ce mode d'aspiration qui ne résultait en somme que de ce qu'il ne vivait, ne subsistait, n'existait que dans le plus grand malaise, et que les psychanalystes d'alors, c'étaient des bonnes gens qui filaient doux et dans les coins, et ceci très précisément pour n'avoir aucune espèce d'idée de ce dans quoi ils étaient pris, à savoir dans ce grand vide, dans ce trou que Freud avait produit dans ce monde, dans ce monde où l'on vivait à la fin du 19^{ème} siècle ; et c'est justement d'avoir été, lui, aspiré par je ne sais pas quoi, d'avoir su faire trou, que les psychanalystes étaient là dans le maelström, dans le tourbillon, en train de se débattre comme de beaux diables, c'est le cas de le dire, simplement pour se rattraper quelque part autour du cône d'aspiration. Tout leur était bon comme excuse, car ils ne songeaient qu'à s'excuser. Tout leur était bon ! Je me souviens de ce temps où, parce qu'il était paru une thèse universitaire qui les élevait à cette dignité ⁽²⁴²⁾ d'être comparés aux pavloviens, s'ils léchaient les bottes des pavloviens, c'était déjà une accession dans la dignité sociale dont vous ne pouvez même pas imaginer combien ils étaient fiers ! Après la thèse de Dalbiez, puisque c'est celle-là dont je parle, qui n'est pas plus mauvaise qu'une autre, pas plus mauvaise qu'une autre thèse universitaire à notre époque, c'est-à-dire que je ne vous conseille pas de l'acheter, mais je ne vous en empêche pas non plus, achetez toujours tout ce que vous voudrez, simplement c'est une question de mise de fonds, il faut savoir où en est votre budget sur ce sujet – à la pensée que quelqu'un de l'Université, une thèse qui avait reçu la sanction, la bénédiction – vous pouvez faire n'importe quoi comme thèse, vous aurez toujours la mention honorable, c'est une question de mise au point, il faut qu'elle soit bien briquée, simplement ; et pour le briquage, c'est ça que l'Université vous enseigne, c'est comment il faut faire une thèse pour qu'elle puisse être présentée ; dès qu'elle est présentée, elle est reçue naturellement. Bon.

Alors je me suis trouvé aspiré dans le trou freudien. Libre à vous de penser que moi aussi, j'essaie de me retenir à un bord. La logique, c'est un bord. Seulement à la différence de ce que je vous décrivais hier quand je suis intervenu sur la passe, et à propos des rats dans le labyrinthe, ce que je pense, moi, c'est qu'en effet, s'il y a un trou, c'est le trou où nous sommes tous en train de tourbillonner simplement du fait d'habiter le langage. La différence qu'il y a entre l'expérience analytique et l'expérience telle que l'instituent des gens qui font cavalier des rats jusqu'à, comme je l'ai exprimé hier, leur apprendre à apprendre, à mesurer non pas ce qu'ils sont capables d'apprendre tout seuls, mais à mesurer ça au second degré, c'est-à-dire leur faire un appareil grâce à quoi ils deviendront capables d'opérer de cet appareil – et qu'est-ce qui prouve qu'opérer avec cet appareil qu'on leur impose, ce soit quelque chose qui témoigne en quoi que ce soit sur ce qu'ils font quand ils ne sont pas dans l'appareil, en d'autres termes avec quoi ils se dirigent quand il n'y a pas une petite lumière ou un petit signe cabalistique dont il se démontre qu'ils sont capables, mais quand ils sont dans le labyrinthe, de le reconnaître comme signe ?

C'est leurs signes à eux qui nous importerait, et c'est en ça que tout de même l'aperçu que peut donner un von Frisch sur les signes assurément que se font les abeilles, qui ne sont pourtant pas du langage, mais c'est peut-être tout de même par cette voie qu'on pourrait apercevoir ce qui, dans cette espèce, au niveau des abeilles, est de l'ordre du langage, si elles aussi elles habitent quelque chose ; ça m'étonnerait qu'on y parvienne jamais, ⁽²⁴³⁾ mais c'est tout de même, c'est certain, une indication qu'elles se fassent des signes.

Bref, la différence, c'est qu'à moins que vous ne vouliez pas que ce soit un être tout puissant, que ce soit Dieu qui nous ait donné le langage – la chose à la vérité est commode, mais elle n'est pas éclaircie, et ce qu'il y a de plus frappant, c'est que même la religion n'a jamais osé dire ça, à savoir que Dieu ne fait pas cadeau à l'homme d'un langage, il lui donne le souffle de vie ; et puis c'est tout à fait clair que, dans la Genèse tout au moins, c'est l'homme qui invente le langage et en commençant par la dénomination. C'est d'une linguistique si grossière, je dois dire, qu'à soi tout seul ça porte bien le reflet de la connerie ; mais que nous en soyons venus à pouvoir reconnaître qu'il y a une distinction entre l'être vivant et ce qu'il habite au titre du langage, c'est là quand même quelque chose dont il est singulier que nous n'ayons pas trace avant l'émergence du discours scientifique ; encore faut-il remarquer que l'émergence du discours scientifique ne s'est produite qu'en raison de ce que le langage véhicule du nombre ; or que la perception du caractère fondamental, radical de ce que pour les hommes constitue le langage ne se soit faite que loin après cette première inauguration de la reconnaissance que rien de réel n'est communicable en dehors du nombre, que nous en soyons maintenant avec la linguistique à essayer simplement d'étendre cette appréhension scientifique à l'ensemble du langage et de nous apercevoir que tout le langage est chiffre, chiffre au sens où je l'ai énoncé ici du fondement de l'inconscient, à savoir quelque chose qui se déchiffre, c'est quand même un point qui laisse entière cette béance, c'est à savoir que le nombre n'est pas le chiffre, que le réel qui est dans le nombre est d'un autre ordre que ce qu'il en est du chiffre. Mais le chiffre nous permet de cristalliser la puissance du réel à l'intérieur du langage, puisque pour tout ce qu'il en est du nombre, nous en sommes entièrement remis au chiffre, ce qui va même, comme je l'ai fait remarquer, jusqu'à laisser ambigu notre pouvoir de compter, car nous ne comptons qu'avec des chiffres.

Bien. Il se trouve que je peux vous parler comme ça, à un certain niveau, d'un certain ton. C'est bien le phénomène auquel je me serais le moins attendu. En d'autres termes, après ma thèse, j'ai attendu dix ans pour que quelqu'un s'y intéresse vraiment ; et puis ma foi j'ai attendu bien d'autres années pour que les analystes s'intéressent à mes énoncés autrement qu'en les excluant. Il n'en reste pas moins que la situation est celle-ci : si je me retiens à un bord qui est celui de la logique, c'est parce que c'est proprement le bord du trou. Se rattraper comme point d'appui, comme rampe pour ne pas être entraîné dans le tourbillon, ça a ⁽²⁴⁴⁾ toujours été avant moi se rattraper à d'autres discours, se trouver consacré parce qu'on parle de la psychanalyse avec bienveillance là où on n'en a aucune espèce d'idée ; au lieu que ce à quoi je vous ramène, c'est à ceci : c'est qu'il n'y a qu'un bord pour définir le trou dans lequel nous sommes tous aspirés ; ce bord, c'est le langage et c'est entendu, je me retiens bien au bord, mais j'entends par là tenir au bord réel, celui grâce auquel il y a le maelström en question.

Si je peux vous dire tout ça aujourd'hui, comme ça, sur un ton bonhomme, qui bien sûr comporte un petit peu plus de connaissance que ce qui se véhicule là immédiatement, si je peux le faire, c'est bien pour m'apercevoir de ceci que je n'avais pas du tout vu mais que quelqu'un qui est de mes élèves – et on ne peut pas dire qu'il ne le soit pas depuis longtemps – quelqu'un m'a fait remarquer hier soir qu'on retrouvait le système décimal, 20 ans, il a rapproché ce congrès de Montpellier du congrès de Rome ; il a avancé, me semble-t-il, que le congrès de Montpellier, c'est un nouveau départ, un nouveau départ pour l'École, et ça, quant à moi, me rajeunit, pour m'exprimer comme il le disait. Pour moi aussi, bien sûr, ça nous rajeunit en même temps. Il était au congrès de Rome et il pense que le congrès de Montpellier, c'est pour ce qu'il en est de cet effort que j'ai fait, un nouveau départ.

Je tâcherai de vous faire plaisir. Je tâcherai d'être là dans vingt ans encore, pour voir si encore là nous prendrons un nouveau départ.

(Applaudissements)

(La séance est levée à treize heures)

<FAC-SIMILE ABSENT>

Lettre adressée au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Monsieur Thomé

Merci de votre papier. Je ne l'ai dit au séminaire mais vous pensez bien que c'est de là que je suis parti (comme tout le monde).

J'ai aussi à vous remercier – je crois – du Castaneda que j'ai lu avec plaisir.

J'aimerais vous connaître mieux. Écrivez-moi d'abord un peu plus sur vous.

Car je ne recevrai que des gens ennuyeux ces jours-ci

Votre

J.Lacan

Je vous écris sur ce bout de papier au retour de mon séminaire.

Mon adresse est 5 rue de Lille Paris VII.

Comme vous le savez. Le numéro de téléphone nouveau : est 260 72 93.

Parue dans L'Âne, 1981, n° 3, p. 3.

⁽³⁾Enseignante, alors débutant au Département de Psychanalyse de l'Université de Vincennes, j'eus l'occasion, en 1974, de poser au Docteur Lacan une question que je résumerai en ces termes : le désir de mort est-il à situer du côté du désir de dormir ou du désir de réveil ? Le Docteur Lacan, qui était assis à son bureau, garda le silence, et j'avais déjà renoncé à l'entendre sur cette question, lorsqu'au bout d'une demi-heure, il me donna sa réponse d'une façon assez circonstanciée pour que je sois amenée à prendre les notes les plus complètes possibles. C'est la transcription de ces notes que je livre ici.

Catherine Millot

Le désir de dormir correspond à une action physiologique inhibitrice. Le rêve est une inhibition active. Ce point est celui où l'on peut concevoir que vienne se brancher le symbolique. C'est sur le corps que se branche le langage, du fait du paradoxe biologique que constitue une instance qui empêche l'interruption du sommeil. Grâce au symbolique, le réveil total c'est la mort – pour le corps. Le sommeil profond rend possible que dure le corps.

Au delà du réveil

Ce que Freud imagine de la pulsion de mort, comporte que le réveil du corps est sa destruction. Parce que dans le sens opposé au principe de plaisir, cela, il le qualifie d'un au-delà : cet au-delà, c'est une opposition.

La vie, quant à elle, est bien au-delà de tout réveil. La vie n'est pas conçue, le corps n'en attrape rien, il la porte simplement. Quand Freud dit : la vie aspire à la mort, c'est pour autant que la vie, en tant qu'elle est incarnée, en tant qu'elle est dans le corps, aspirerait à une totale et pleine conscience. On peut dire que c'est là que se désigne que même dans le réveil absolu, il y a encore une part de rêve qui est justement de rêve de réveil.

On ne se réveille jamais : les désirs entretiennent les rêves. La mort est un rêve, entre autres rêves qui perpétuent la vie, celui de séjourner dans le mythique. C'est du côté du réveil que se situe la mort. La vie est quelque chose de tout à fait impossible qui peut rêver de réveil absolu. Par exemple, dans la religion nirvanesque, la vie rêve de s'échapper à elle-même. Il n'en reste pas moins que la vie est réelle, et que ce retour est mythique. Il est mythique, et fait partie de ces rêves qui ne se branchent que du langage. S'il n'y avait pas de langage, on ne se mettrait pas à rêver d'être mort comme d'une possibilité. Cette possibilité est d'autant plus contradictoire que même dans ces aspirations non seulement mythiques mais mystiques, on pense qu'on rejoint le réel absolu qui n'est modelé que par un calcul.

On rêve de se confondre avec ce qu'on extrapole au nom du fait qu'on habite le langage. Or, du fait qu'on habite le langage, on se conforme à un formalisme – de l'ordre du calcul, justement – et on s'imagine que du réel, il y a un savoir absolu. En fin de compte, dans le nirvana, c'est à se noyer dans ce savoir absolu, dont il n'y a pas trace, qu'on aspire. On croit qu'on sera confondu avec ce savoir supposé soutenir le monde, lequel monde n'est qu'un rêve de chaque corps.

Qu'il soit branché sur la mort, le langage seul, en fin de compte, en porte le témoignage. Est-ce que c'est ça qui est refoulé ? C'est difficile de l'affirmer. Il est pensable que tout le langage ne soit fait que pour ne pas penser la mort qui, en effet, est la chose la moins pensable qui soit. C'est bien pour cela qu'en la concevant comme un réveil, je dis quelque chose qui est impliqué par mon petit nœud SIR.

Je serais plutôt porté à penser que le sexe et la mort sont solidaires, comme c'est prouvé par ce que nous savons du fait que ce sont les corps qui se reproduisent sexuellement qui sont sujets à la mort.

Mais c'est plutôt par le refoulement du non-rapport sexuel que le langage nie la mort. Le réveil total qui consisterait à appréhender le sexe – ce qui est exclu – peut prendre, entre autres formes, celle de la conséquence du sexe, c'est-à-dire la mort.

Le non-sens du réel

Freud fait une erreur en concevant que la vie peut aspirer à retourner à l'inertie des particules, imaginées comme matérielles. La vie dans le corps ne subsiste que du principe du plaisir. Mais le principe du plaisir chez les êtres qui parlent est soumis à l'inconscient, c'est-à-dire au langage. En fin de compte, le langage reste ambigu : il supplée à l'absence de rapport sexuel et de ce fait masque la mort, encore qu'il soit capable de l'exprimer comme une espèce de désir profond. Il n'en reste pas moins qu'on n'a pas de preuves chez l'animal, dans les analogues du langage, d'une conscience de la mort. Je ne pense pas qu'il y en ait plus chez l'homme, du fait du langage : le fait que le langage parle de la mort, ça ne prouve pas qu'il en ait aucune connaissance.

C'est la limite très reculée à laquelle il n'accède que par le réel du sexe. La mort, c'est un réveil qui participe encore du rêve pour autant que le rêve est lié au langage. Que certains désirs soient de ceux qui réveillent, indique qu'ils sont à mettre en rapport avec le sexe plus qu'avec la mort.

Les rêves, chez l'être qui parle, concernent cet ab-sens, ce non sens du réel constitué par le non-rapport sexuel, qui n'en stimule que plus le désir, justement, de connaître ce non-rapport. Si le désir est de l'ordre du manque, sans qu'on puisse dire que ce soit sa cause, le langage est ce au niveau de quoi se prodiguent les tentatives pour établir ce rapport – sa prodigalité même signe que ce rapport, il n'y arrivera jamais. Le langage peut être conçu comme ce qui prolifère au niveau de ce non-rapport, sans qu'on puisse dire que ce rapport existe hors du langage.

Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, suivie d'une série de questions préparées à l'avance, en vue de cette discussion, et datées du 25 mars 1974. Parue dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 104-147.

⁽¹⁰⁴⁾Dites-moi, comment est-ce qu'il faut que je parle en français ?

est-ce qu'il faut que je fasse très attention à bien articuler, ou bien est-ce que peut-être vous êtes tous capables d'entendre, comme ça, à mi-voix, ce que je peux avoir à dire...

Est-ce qu'ils veulent en somme que je... que j'articule très bien...

Levez la main, écoutez, dépêchons-nous.

Bon. Voilà.

Alors, je suis à votre disposition pour répondre à vos questions. J'ai déjà là des questions... dont je suis très content parce que c'est des questions qui prouvent que...

est-ce que je parle suffisamment haut ?...

oui

ça va ?

c'est des questions qui... qui prouvent que vous avez vraiment bien travaillé avec Contri, je veux dire travaillé les choses que j'ai écrites, donc je suis très content de ces questions.

Alors... comme il faut bien que quelqu'un mette les choses en train... je vais dire un certain nombre de choses... je vais dire un certain nombre de choses qui ne répondent pas tout de suite à toutes les questions, parce que ça serait très long... je vais dire un certain nombre de choses que je vais tâcher d'éclairer... d'éclairer dans leur portée exacte. Ce que j'attends, c'est le minimum de ce que je puisse attendre pour m'être dérangé, n'est-ce pas ?

Je ne suis pas ici pour faire du tourisme ni même non plus pour me reposer – ce sont deux choses différentes, n'est-ce pas, le tourisme et le repos.

Mais je suis ici parce que ce que j'attends c'est que ⁽¹⁰⁵⁾quelque chose se produise en Italie, à savoir qu'un certain nombre de gens ici soient, *soient* je dis, – c'est le verbe es-se-re – soient analysés.

Mais ça ne dépend pas de moi. Pour être analyste, ce qui est une position très difficile quoique tout à fait conditionnée par le point où nous en sommes, je veux dire que...

Bonjour !

Venez près de moi, Fachinelli. Venez. Venez, je voudrais vous voir là. Fachinelli est, en somme, la première personne, qui m'a lu en Italie et à qui ça a fait quelque chose.

Alors... pour que vous soyez analystes, je ne peux pas du tout le vouloir à votre place. Ça doit venir de chacun.

Il y a... il peut y avoir quelqu'un qui veuille être analyste... c'est une chose dont certainement il y a demande, d'analystes. Je vous expliquerai pourquoi après. Enfin, ça va venir, pourquoi il y a demande – mais ce n'est absolument pas une raison pour que quiconque y réponde.

Puisque, je viens de vous le dire, c'est une position quasiment impossible.

Donc je ne peux pas le vouloir à votre place. Il faut que ça soit chaque personne qui se tâte là-dessus et qui se décide à vouloir l'être.

Je ne fais, pour qu'il y ait des analystes, aucune propagande.

Je ne vois absolument pas pourquoi...

Ce n'est pas du tout qu'on n'ait pas besoin d'analystes, en Italie.

On en a sûrement besoin, pour la raison qu'en Italie on est au même point... que ce point que je vais essayer de définir.

Je vais vraiment essayer de définir pourquoi les choses en sont à ce qu'on ait besoin d'analystes. C'est sûrement vrai pour l'Italie comme partout, d'ailleurs.

Ce n'est pas une raison pour qu'il y en ait... je veux dire que quelqu'un se dévoue à cette place.

Donc, je ne fais aucune propagande... Le mot de propagande est vraiment associé, depuis longtemps, à l'idée de foi... enfin, de *propaganda*, c'est comme ça, que le mot est né, de *propaganda fide*.

Il y a non plus aucun besoin d'avoir la foi. Je ne vois même pas, quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous ⁽¹⁰⁶⁾dire, quelle foi vous pourrez avoir pour être analystes.

Il y a une nécessité, au point où nous en sommes venus, une nécessité, c'est ce que je dis, à ce qu'il y ait des analystes.

Cette nécessité est liée à quelque chose qui est de l'ordre...

... on s'est aperçu depuis longtemps que le nécessaire était lié à ce que je vais dire : à savoir que c'est de l'ordre...

... c'est de l'ordre qu'il y a quelque chose qui est devenu impossible...

... quelque chose qui est devenu impossible dans la vie, la vie quotidienne des seules gens que nous connaissions, dont nous sachions certainement qu'ils parlent, à savoir ce qu'on appelle généralement les hommes.

Il y a quelque chose qui est devenu impossible du fait d'un certain envahissement... quelque chose que je pointe comme le réel.

Nos rapports avec le réel... – ... quand je dis « nos » je parle des êtres parlants – il y a quelque chose qui est devenu impossible d'une sorte d'envahissement du réel qui nous échappe peut-être, mais qui est devenu extrêmement inconfortable.

Le réel par la science s'est mis à foisonner... je veux dire que même la façon dont est faite cette table est quelque chose qui a une tout autre insistance que ça a jamais pu avoir dans la vie antérieure des hommes.

J'ai fait allusion à ça à Rome il y a huit jours... je demande pardon à ceux qui n'ont pas pu venir à ce moment-là...

Le réel est devenu d'une présence qu'il n'avait pas avant à cause du fait qu'on s'est mis à fabriquer un tas d'appareils qui nous dominent, comme ça ne s'était jamais produit auparavant.

C'est uniquement à cause de cela que nous en sommes poussés à considérer que l'analyse, c'est la seule chose qui puisse nous permettre de survivre au réel.

L'homme a toujours eu très bien le sens de ce qu'il pouvait atteindre de réel. Il en a toujours eu une idée très précise.

Le réel, c'est la seule catégorie dont il puisse savoir quelque chose, et c'est exactement pour ça qu'il a commencé par s'intéresser... si vous avez le moindre aperçu de ce que c'est que l'histoire du savoir, vous ⁽¹⁰⁷⁾devez tout de même savoir qu'il a commencé à s'intéresser au *ciel* – ce qui est une chose bizarre, parce qu'il aurait pu commencer à s'intéresser à la terre.

Il tout de suite très bien compris qu'il ne pouvait s'accrocher qu'au ciel.

Quand je parle du ciel je parle de ce qu'on a appelé longtemps la voûte céleste, à savoir : les choses qui restent toujours dans la même position dans le ciel.

Il a très bien saisi cela : que là il pouvait savoir quelque chose [...] c'est à partir du ciel qu'il a fait, si je puis dire, descendre sur la terre des choses qu'il savait faire.

Il a très bien compris que... c'est déjà une chose prodigieuse, n'est-ce pas, complètement prodigieuse qu'il ait tout de suite compris qu'il n'y avait que là qu'il pouvait s'accrocher pour faire ce qu'il n'est arrivé qu'après très longtemps, à savoir toute sorte de petites machines qui, en fin de compte, l'écrasent... l'écrasent parce qu'en fin de compte ce qui se rapporte à sa *vie* – quand je dis « vie », vous verrez tout à l'heure ce que je veux dire par là – ce qui se rapporte à sa vie, c'est tout autre chose.

Simplement... l'encombrement que ces petites machines apportent dans sa vie, le mettent dans l'urgence de savoir comment il vit.

Naturellement... il ne peut en avoir aucune espèce d'idée, puisque les seules choses qu'il puisse vraiment savoir passent par ailleurs... par ce que j'ai appelé le ciel, qui n'a rien à

faire, bien entendu, avec l'idée religieuse du ciel. Elles passent par ailleurs, à savoir par quelque chose auquel il avait accès et, comme il est encombré de tout ce qui lui est revenu de cette considération du ciel, comme il en est véritablement encombré au point que tout peut arriver, il sent le danger... alors on en est arrivé à penser qu'il y avait des gens qu'il fallait aider à vivre, et pour ça on a élucubré un autre savoir, qui essaye quand même de voir le rapport que ça a, la vie, au savoir.

... Alors, maintenant je vais entrer dans quelque chose qui a l'air... qui a l'air d'être une philosophie.

Ce que je viens de dire jusqu'à présent, c'est l'évidence, l'évidence que ce n'est pas pour rien que l'analyse – à savoir le besoin qu'ont les gens d'avoir une petite idée de ce qu'ils sont comme êtres vivants – que c'est pas pour rien que ce n'est apparu que de nos jours⁽¹⁰⁸⁾... de nos jours à cause de cet encombrement du réel.

[...] Ce n'est absolument pas une philosophie, c'est simplement un... un certain repérage, une certaine reconnaissance de ce à quoi il faut s'accorder, ce avec quoi il faut se mettre en résonance, pour remplir cette fonction qui est requise par... disons, quoi? – le monde moderne.

Requise pour qu'il n'y ait pas trop de gens qui soient écrasés par le réel.

C'est pour ça qu'on a besoin de gens qu'on appelle, tout à fait improprement, des psychologues.

Les psychologues, c'est un héritage, un héritage d'une certaine idée qu'on se fait des rapports de l'homme avec ce qu'on a imaginé être... un monde, à savoir quelque chose qui serait fait pour lui.

Alors, ce que j'essaie d'énoncer c'est ce à partir de quoi... je veux dire le minimum pour que cette pratique soit supportable pour les personnes qui y répondent.

Je veux dire : qui s'offrent, c'est le cas de le dire. Elles s'offrent à remplir cette fonction qui est devenue nécessaire, à savoir pour que les gens aient une petite idée de ce que comporte de survivre à l'entrée d'un réel – d'ailleurs, quand je dis « un réel » je ne fais que de l'histoire – à l'entrée d'un réel qui n'est pas forcément plus réel que n'importe quoi, mais le seul réel qu'ils étaient capables, justement, de faire entrer dans leur vie.

À force de remuer les choses qu'ils n'avaient jamais vraiment pu faire venir que du ciel, ils sont maintenant mangés par le réel.

Le réel, ça ne veut pas dire que c'est vraiment réel... c'est le seul réel auquel ils étaient capables d'accéder.

Maintenant qu'ils l'ont *matérialisé*, pour appeler les choses par leur nom, ils s'aperçoivent que ça n'a pas beaucoup de rapport avec leur vie de toujours.

Je mets ce mot « vie » entre guillemets parce que ce n'est pas très sûr qu'ils vivent.

La preuve d'ailleurs c'est ce rapport qu'ils ont avec le réel, qui est assurément – maintenant la chose est tangible [*batte sul tavolo*] – quelque chose de très insupportable.

Alors, j'ai essayé de dire le minimum... le minimum grâce à quoi on pouvait, si je puis dire, faire que, ce réel, on conçoive ce qui arrive avec lui, à savoir que ça nous, je dis, écrase. Ça fait en réalité plus : ça nous empêche de respirer, ça nous étouffe.

⁽¹⁰⁹⁾Alors, le point où j'en suis... le point où j'en suis, c'est évidemment ça que reflète la plupart des questions qu'on m'a apportées... le point où j'en suis est lié à une longue... enfin, « bataille ».

Il y a eu des batailles – c'est pas très français, il faut bien le dire – il y a eu des batailles que Lacan a « combattues ». (En français on ne dit jamais « combattre une bataille » : on « livre » une bataille. Mais ça n'a aucune importance. Je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas que Lacan a combattu des batailles, à ceci près qu'on ne combat pas des batailles, une bataille, on combat un adversaire... etc.).

Alors, en effet j'ai combattu certaines choses... j'ai combattu certaines choses dans la pensée des analystes.

C'est certain que le fait de croire, de croire, parce que Freud a dit certaines choses, que ça laisse intacte la notion du moi, par exemple, – qui est une chose venue très tardivement dans la pensée, dans la philosophie –, penser que l'inconscient de Freud, ça laissait intact le moi, – je dirais même plus, c'était la première fois qu'on avait osé parler du moi autonome, de l'idée qu'on a une instance, pour exprimer comme s'exprime Freud lui-même, une instance qui serait celle du moi et qui serait une instance distincte de l'inconscient – c'est vraiment une chose qui n'a pu venir à l'idée que de gens qui croyaient devoir expliquer ce qu'ils faisaient d'une certaine façon, à savoir venir au secours d'un moi qui...

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

L'idée que l'analyste a un allié – parce que c'est comme ça, c'est de là qu'est partie l'idée du moi autonome – un allié dans le moi de chacun, et que ce moi est autonome, c'est une chose qui n'a vraiment pu venir à l'idée que de personnes, dont le but avoué était d'exploiter ce terrain, à savoir qu'ils avaient affaire à des hommes qui souffraient de quelque chose, à savoir de quoi ?, à savoir d'un détour de l'histoire du point où nous en sommes de cet envahissement des choses fabriquées – fabriquées selon le modèle céleste, n'est-ce pas ?

L'idée d'exploiter ça en leur passant la main dans le dos en leur disant :

« Mais ce qu'il y a à faire c'est de libérer votre moi autonome, de le libérer de tout ça dont il souffre d'une façon patente et dont il n'y a absolument aucune raison

(110)

<IMAGE ABSENTE>

Jacques Lacan disegna il « nodo borromeo » al Congresso dell'*École freudienne de Paris* a Roma, 31 octobre-3 novembre 1974]

(111) qu'il ne continue pas à en souffrir tout autant – mais puisque vous avez un moi autonome... vous êtes de cœur avec nous ».

C'est très bizarre, c'est un exemple de ce qui n'est pas tellement nouveau, n'est-ce pas : on a réussi pendant des siècles à fasciner beaucoup de gens sur ce que j'appelle de la foi,... c'est-à-dire à les décaler, les déplacer... disons le mot : les duper.

Alors, pourquoi les analystes ne continueraient-ils pas... ? La seule chose ennuyeuse... c'est que ça ne peut plus continuer.

À savoir que ça – faire croire aux gens qu'ils ont un moi, alors que tout va contre – ça ne peut plus marcher.

Ils sont trop écrasés par ce qui est la conséquence de leur savoir – à savoir que leur savoir leur revient en pleine figure et les étrangle.

Vous pouvez leur parler de leur moi, comme ça, pendant cent ans, ça ne les améliorera pas.

Moi je veux bien que ça continue.

Je suis sûr que ça ne peut pas continuer, et qu'en tout cas, s'il y a quelque chose dont les analystes sont bien incapables, c'est de faire croire quiconque au moi.

Comme je pense d'autre part que les analystes, en somme, viennent à leur place... je ne veux pas dire du tout par là qu'ils ont le flambeau de l'espoir... il sont comme tous les hommes conditionnés, appelés à une fonction, et une fonction qui peut remplir ce dont il s'agit, à savoir si on peut pas savoir des choses qui pour l'instant serviraient... serviraient ces êtres parlants... leur serviraient et leur permettraient de s'accommoder des conséquences de leur savoir : il est certain que pour ça il faut en savoir un peu plus.

Et que certainement ce qu'il y a à savoir de plus, ce n'est pas l'existence du moi autonome.

J'essaye de dire le minimum de ce qui résulte de cette expérience, de l'expérience de l'analyste.

Pourquoi est-ce que j'avance ça sous cette forme qui est le nœud ?

Le nœud au sens où il y a des choses qui se tiennent ensemble et qui ont un comportement très spécial, le nœud des trois registres ou catégories qui sont le réel, l'imaginaire et le symbolique.

C'est ce qui m'est à moi surgi comme ça, après un certain temps d'expérience analytique.

Alors je les ai associés, en intercalant des virgules ⁽¹¹²⁾ entre chacun : l'imaginaire, le symbolique, et le réel.

Vous n'êtes pas du tout invités par moi à y croire : vous êtes invités à essayer de vous en servir.

Ça n'est pas du tout une illumination philosophique : je suis parti de mon expérience, et il m'a semblé que... il m'a semblé que ça rendait compte de quelque chose, à savoir, de comment cette expérience se constitue.

Quand je parle du symbolique, naturellement, il ne s'agit absolument pas de la métaphore, des images, de ce que généralement on appelle le symbole – de ce que Jung, par exemple, appelle le symbole – au sens par exemple où le cœur dessiné serait le symbole de l'amour : ce n'est pas du tout de ça qu'il s'agit.

Quand je parle du symbolique, il s'agit de la langue.

Pour vous la langue... – que j'écris en un seul mot : je fais *lalangue*, parce que ça veut dire *lalala*, la *lallation*, à savoir que c'est un fait que très tôt l'être humain fait des lallations, comme ça, il n'y a qu'à voir un bébé, l'entendre, et que peu à peu il y a une personne, la mère, qui est exactement la même chose que *lalangue*, à part que c'est quelqu'un d'incarné, qui lui transmet lalangue...

... alors, pour vous lalangue c'est la langue italienne, pour moi, il se trouve que c'est la langue française – puisque c'est celle que m'a enseignée la mère qui était la mienne...

et il me semble difficile de ne pas voir que la pratique analytique passe par là, puisque tout ce qu'on demande à la personne qui vient se confier à vous, c'est rien d'autre : c'est parler.

J'ai vu récemment mon bon maître – puisque c'était bien mon maître, bien avant Freud – c'était Étienne Gilson.

Étienne Gilson était thomiste, et grâce à lui j'ai pratiqué ce vieil auteur, ce vieil auteur qui était loin d'être un idiot, puisque tout ce qu'il dit se tient très très bien, enfin...

Le bon Étienne Gilson fait l'objection à la *Traumdeutung* de Freud... d'écrire, et d'y écrire, parce qu'il lit Freud, d'écrire les rêves.

Il est certain qu'en effet parler un rêve c'est quelque chose qui n'a rien à faire avec le rêve lui-même, le rêve comme vécu.

C'est ce que m'objecte Étienne Gilson, qui n'est pas freudien.

⁽¹¹³⁾ La différence entre lui et moi c'est que... j'ai eu une pratique analytique... et il m'objecte ça, qu'en fin de compte un rêve c'est quelque chose qu'on ne peut pas dire parce que c'est quelque chose de vécu.

Je crois que... comme il est très vieux maintenant – il a vingt ans plus que moi, ce qui n'est pas peu, puisque ce que j'en ai déjà beaucoup, d'années – j'ai pas pu arriver à lui faire saisir qu'il apportait de l'eau à mon moulin : à savoir que c'est justement de ne prendre le rêve qu'une fois bel et bien, pourquoi pas le dire ?, traduit dans *lalangue*, que je veux bien que ça soit un vécu.

À part ceci : que comme je ne sais pas qu'est-ce que c'est que la vie, je vous l'ai bien souligné avant, je ne sais pas non plus qu'est-ce que c'est que le vécu. Je sais bien qu'on y a accordé, dans une certaine philosophie, beaucoup d'importance, au vécu, mais moi je ne suis pas philosophe, je suis praticien, et ce que je sais c'est qu'un rêve, ça se déchiffre, ça s'interprète mais uniquement à partir du moment où l'analysant le parle.

Ce qu'il y a de fabuleux c'est que... c'est le fait que ce véhicule qui a toujours été, en lui-même, une énigme, si on le parle, alors là découvre qu'on peut l'interpréter.

À savoir, que c'est précisément au niveau du fait qu'il est parlé, qu'on s'aperçoit qu'il recèle ce qui n'apparaissait pas du tout, d'abord, dans son vécu, qu'il recèle un savoir, et que c'est ça que Freud a désigné sous le nom d'inconscient.

C'est à savoir qu'en disant certaines choses, parmi lesquelles il y a les rêves, parmi lesquelles il y a les actes manqués, parmi lesquelles il y a les mots d'esprit, on en *dit* plus qu'on en *sait*.

Qu'on en sait au sens dont j'ai parlé d'abord, au sens de ce réel... ce réel qui est descendu du ciel, et même qu'il y a toutes les chances que la langue se soit en quelque sorte formée, cristallisée comme précipitation de ce savoir.

Mais ça... ça serait en dire plus que nous n'en savons.

Je ne dis pas que la langue ne soit formée que de l'inconscient : non seulement je ne le dis pas, mais il est certain que la langue porte la trace de tout un usage pratique, qui descend d'un tout autre savoir et nommément de ce savoir que j'ai qualifié tout à l'heure de savoir du réel, à savoir de ce que l'homme a fabriqué avec le ciel.

⁽¹¹⁴⁾Je ne le dis pas, et je ne le dis d'autant moins que je pense qu'il n'y a que par là, par ce fil-là, par le fil de *lalangue*, que nous pouvons justement y lire la trace d'un autre savoir, un autre savoir qui quelque part est à la place de ce que Freud a imaginé, je dis *imaginé*, comme inconscient, et que ce que nous avons à faire, c'est de suivre le fil de cette imagination freudienne, de voir où ça mène, ce que ça veut dire, comment c'est structuré.

Si j'ai mis en avant la fonction de lalangue dans la pratique analytique, c'était simplement pour que... pour que l'analyse ne soit pas une escroquerie. Pour qu'elle ne soit pas une escroquerie, la moindre des choses à faire est de savoir avec quoi on opère.

Je trouve quand même incroyable de dire qu'une pratique qui ne se passe qu'à faire parler quelqu'un, et après tout à l'écouter, voire de temps en temps à y répondre, à intervenir, de dire que la langue n'y sert à rien, à savoir qu'on cherche au-delà, qu'on cherche je ne sais pas quoi, par exemple...

La première chose qu'on rencontre c'est la pensée, c'est vrai, c'est ce qu'il y a de plus proche de ce qui s'énonce dans le fait de parler. Les gens, bien sûr, pensent qu'ils pensent, et il est quand même très curieux que... que c'est ça qui les réveille.

Il est quand même très curieux qu'on n'ait jamais vraiment souligné que la pensée, dans ce que nous pouvons toucher... [*batte sul microfono*]... que la pensée est seconde par rapport à la langue – contrairement à ce que certains philosophes de l'école dite de Strasbourg ont essayé de mettre en avant – qu'il n'y a pas de pensée qui ne se supporte de la langue.

C'est très certain.

Il n'y a pas de pensée dicible, en tout cas... Moi je veux bien qu'il y ait quelque part de la pensée – ce qu'on a appelé généralement comme ça, c'est quelque chose qui faisait référence à des choses qui rentrent parfaitement dans ce savoir, ce savoir céleste dont je suis parti tout à l'heure.

On s' imagine que, de ce savoir, nous sommes le reflet, qu'il y a quelque chose qui s'appelle l'âme qui reflète le ciel.

Je crois qu'à cet égard la reprise de la pratique analytique s'explique – m'a-t-il semblé à moi, mais si quelqu'un trouve mieux je ne vois pas pourquoi je ne lui ferais pas place – par la référence à cette distinction ⁽¹¹⁵⁾massive, de ce qui est là présent dans notre pratique comme la langue qu'on parle, dont se supporte le symbolique, du réel, d'autre part, dont nous sommes encombrés, et du fait que l'homme imagine : il imagine tellement fort et tellement bien que c'est ça, en fin de compte, qui supporte sa vie, qu'il imagine au point qu'il ne peut pas s'empêcher de penser que les animaux imaginent également – enfin, pourquoi pas d'ailleurs, ça en a tout l'air, on en est sûr quand on voit qu'ils se comportent comme des fous, enfin, je veux dire qu'ils ont l'air de voir quelque chose qui n'est pas là, qui n'est pas là pour nous, hein ?

Cette idée d'image a toujours eu un très grand rôle, et ordonne très très bien un tas de fonctions.

Alors, avec ce nœud, ce nœud triple, ce nœud fabriqué d'une façon qui est une chose que j'ai imaginée, bien sûr... : parce que Freud a imaginé l'inconscient, moi j'ai imaginé ce qu'on appelle le nœud borroméen pour imaginer quel est le rapport de ce symbolique, de cet imaginaire et de ce réel.

Je veux dire que deux ne sont jamais noués que grâce au troisième.

C'est évident, pour voir le lien de l'imaginaire au symbolique il nous faut bien supposer le réel... qui est le seul qui puisse faire le lien.

Nouer et dénouer le réel et l'imaginaire, c'est ce que le symbolique passe son temps à faire, puisque c'est dans la langue qu'est la distinction de l'imaginaire et du réel.

Mais, ce qu'on ne voit pas assez, n'est-ce pas, c'est pourquoi j'ai avancé ce nœud borroméen. C'est que le lien, le lien très important qui paraît être capital, entre le symbolique et le réel, c'est capital parce que c'est quand même avec l'appareil du symbolique que l'homme a fait descendre ce réel, ce réel céleste dont je parlais tout à l'heure, ce réel céleste d'où résulte, pourquoi pas, aussi bien cette bouteille de je ne sais pas quoi, de San Pellegrino, car c'est aussi la conséquence... la conséquence de notre science.

C'est grâce à ça que nous ne pouvons pas... comme les taoïstes le conseillent... le conseillent à très juste titre... car à partir du moment où nous avons des bouteilles il faut que nous les payions, il faut qu'on les fabrique, il faut qu'il y ait des tas de gens qui en soient les victimes sanglantes, avant que ça nous parvienne,...⁽¹¹⁶⁾ là dans un verre de je ne sais pas quoi... pliable... – cette bouteille de San Pellegrino serait totalement superflue s'il y avait des ruisseaux à notre portée, mais bien sûr il n'en est pas question dans Milan... nous n'aurions qu'à aller en prendre et boire avec le creux de la main... – c'est justement là que les taoïstes ont interdit même l'usage de la cuillère, enfin, ils l'ont interdit au nom de... au nom de la vie, tout simplement, n'est-ce pas : parce que cette bouteille de San Pellegrino est aussi mortelle que tout le reste, du seul fait qu'elle existe comme bouteille, c'est-à-dire comme un maniement du réel. Tout ceci n'empêche pas qu'au point où nous en sommes, il est important que nous nous apercevions que, même avec ce fait, – que si l'être humain n'était pas un être parlant il n'y aurait pas de bouteilles de San Pellegrino –, tout ceci n'empêche pas le symbolique, à savoir le fait qu'il parle, d'atteindre ce réel sublime de la bouteille de San Pellegrino... ce réel et ce symbolique, à savoir la bouteille et le fait que je parle... eh bien, il faut pour les nouer, les nouer tous les deux, le dernier terme de l'imaginaire, car ce nœud, ce nœud entre les trois instances, il n'est, à l'état actuel des choses, qu'imaginable lui aussi.

Et c'est bien pour ça que j'ai avancé ce nœud triple, ce nœud borroméen, que si j'avais un tableau noir je vous dessinerais. Il est très facile de voir, essayez, qu'il y a moyen de disposer trois ronds de ficelle de façon telle qu'une seule des trois, n'importe laquelle, étant coupée, les deux autres soient libres. Je veux dire qu'elles ne tiennent ensemble que par le troisième, le troisième terme.

Ça ne veut donc pas dire que je déprécie quoi que ce soit de ce qui est de l'ordre de l'imaginaire... si c'est d'en faire l'instance réelle qu'elle est... tout aussi réelle que le réel, parce que c'est elle qui du réel au symbolique fait le nœud.

Alors, qu'est-ce qu'il en résulte ?

Il en résulte ceci : il en résulte que ce que Freud a révélé, c'est qu'un savoir, le savoir d'un autre ordre, le savoir qui n'est pas ce savoir dont l'être parlant a sucé le lait céleste – il l'a sucé jusqu'à en devenir empoisonné, n'est-ce pas ? – c'est qu'il y a un autre savoir qui est lisible là où on le peut, ... on le prend là où l'on peut...

⁽¹¹⁷⁾ Je trouve qu'on peut, en faisant parler les gens de leurs rêves, de leurs actes manqués, voire de ce qui les fait rigoler, à savoir le mot d'esprit, qu'on peut voir que là ils en savent plus que ce qu'ils ont... qu'ils ont tiré du ciel.

Ils en savent quelque chose, dont on ne savait par quel bout le prendre.

Et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il y a quelque chose dont on n'a jamais cessé de parler, sur lequel on a même dit qu'on n'a jamais été plus abondant, mais dont on ne sait littéralement que faire quand on essaye de le réduire au savoir... au savoir...

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

... contrairement à ce qui est généralement répandu, qu'est-ce que ce que Freud montre... c'est que l'amour... enfin... l'inconscient [...].

Il n'a jamais parlé que de ça, seulement il ne s'en est pas lui-même aperçu, comme c'était... en somme... un pervers, à savoir qu'il était hétérosexuel... Grâce à des transpositions délirantes, il aimait une femme, la sienne... il croyait que c'était la sienne. Naturellement elle ne lui appartenait pas plus que n'importe quoi appartient à qui que ce soit. Il en avait fait un être de rêve, justement.

Enfin, il s'imaginait aimer ce qu'il appelait « sa femme » : dans son cas c'est tout à fait clair que c'était une perversion... lui-même en fin de compte a donné les clefs de ceci, c'est à savoir qu'on n'aime pas une femme, on aime une idée... dans son cas c'est sûr.

Il arrive de temps en temps qu'on aime une femme. Quand ça arrive, c'est très encombrant. C'est même... c'est beaucoup plus encombrant qu'une bouteille de San Pellegrino.

C'est évident que j'ai pris la bouteille de San Pellegrino parce que c'est un ustensile de notre production. Naturellement les automobiles le sont beaucoup plus, ... en fin de compte c'est pour ça que nous sommes faits, tout le monde peut voir que l'automobile tient beaucoup plus de place dans la vie de l'homme qu'une femme.

Seulement... il y a l'amour, il y a l'amour qui est cette espèce de biais par où on aime une femme.

Enfin, je n'ai jamais vu autre chose que... que des manifestations diversement catastrophiques de l'amour. Pourquoi ?

C'est justement ce que Freud a permis de mettre en évidence parce que, malgré son amour pour sa femme, il ⁽¹¹⁸⁾s'intéressait quand même à d'autres femmes à titre de médecin, nommément aux hystériques, et c'est d'elles qu'il a tout appris. Il a appris ceci : c'est que les hystériques ne survivent que de faire l'homme.

Ça l'a amené à toutes sortes de choses qui s'en sont suivies, à savoir que ça l'a amené à s'interroger sur ce que c'est que de faire l'homme, et comment une hystérique peut faire l'homme.

Il n'a pas tout de suite supposé qu'après tout... enfin, on ne voit pas pourquoi il lui a fallu du temps pour se rendre compte que les êtres, appelés les humains, quels qu'ils soient, sont sexués, mais qu'on ne sait pas de quel sexe ils sont, ni les uns ni les autres.

Il n'y a qu'avec une analyse qu'on se rend compte comment le sexe, ça vient à faire corps chez cet être parlant – mais que, en tout cas, il y a une seule chose qui est exclue, c'est que jamais puisse s'écrire le rapport d'un être sexué à celui de l'autre sexe : s'écrire d'une façon qui permette de donner corps logique à ce rapport. Et c'est bien pour ça que l'amour ne s'écrit que grâce à un foisonnement, à une prolifération de détours, de chicanes, d'élucubrations, de délires, de folies – pourquoi ne pas dire le mot n'est-ce pas – qui tiennent dans la vie de chacun une place énorme.

Puisqu'en fin de compte, quand on voit quelqu'un sur le divan, de quoi est-ce qu'il vous parle ?... Non seulement de quelle peine il a bien souvent, comme ça, à faire l'amour, mais de quelle peine il a à savoir en fin de compte qui il aime.

Si on parle tant de ça, c'est tout de même ce qui dénonce que les êtres ne sont pas prédestinés, comme on dit, comme on l'a imaginé... que les êtres qui s'aiment ne sont pas eux-mêmes, ceux qui s'aiment heureusement, c'est-à-dire toujours par une cascade de malentendus, n'est-ce pas... ils ne sont pas prédestinés depuis toujours l'un à l'autre.

Il y a toujours un moment, quand c'est bien l'amour, enfin on se l'imagine, mais enfin, il y a toujours aussi un moment où on en déchant, et c'est quand même quelque chose qui

est sérieux... qui est terriblement sérieux, parce qu'il n'y a qu'à voir la place que ça tient dans la vie de chacun.

Si on peut arriver à situer les choses de ceci, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ceci au niveau du réel... je ne tiens pas du tout à ce que ce soit le couronnement de la création.

⁽¹¹⁹⁾De la création, il faudra que je vous en parle, mais je ne peux pas parler de tout aujourd'hui.

Peut-être que chez les animaux non plus il n'y a pas de rapport sexuel, puisqu'il faut qu'il leur arrive je ne sais quoi de physiologique qui s'appelle le rut, pour qu'ils s'intéressent, enfin, provisoirement à... à quelque chose de l'autre espèce. Mais justement, enfin, il semble que là, malgré qu'il ne soit que syncopé, il y ait un rapport... un rapport pour l'autre de l'autre sexe en tant qu'il est de l'autre sexe.

Mais chez l'être parlant, selon toute apparence, ça n'est pas le cas, il faut que l'être parlant arrive à...

– je sens que je m'aventure... Vous devez sûrement être fatigués d'entendre des choses qui, en fin de compte, sont tout à fait nouvelles puisque, mise à part dans ma bouche, on ne les trouve nulle part, à l'heure qu'il est, bien sûr.

Enfin, bien sûr, je m'en fous... peut-être on trouvera ça dans toutes les bouches dans vingt ans, ça sera une nouvelle épidémie,... tout le monde sera lacanien, c'est-à-dire aussi bête qu'avant, n'est-ce pas ? C'est pas parce qu'on dira les choses que je dis, que ça rendra plus intelligent, puisque *intelligere* c'est savoir lire les choses au niveau de ce qu'on entend, au niveau de ce qui se dit, au niveau des faits, parce qu'il n'y a pas d'autre fait que ce qui se dit : ça c'est savoir lire. Quand tout le monde répéterait ce que je raconte et que ça n'avancerait en rien, ça voudrait dire qu'on a trouvé... une nouvelle rivière à descendre n'est-ce pas ?

Il y a quand même quelque chose que la biologie est arrivée à trouver. Ça n'a aucune conséquence. La biologie s'est quand même aperçue de cette chose frappante : c'est que le sexe, la reproduction sexuée, est strictement co-dimensionnelle à la mort, à la mort des corps, des corps qui sont reproduits dans la reproduction sexuée.

Est-ce que vous croyez que ça fait le moindre effet dans la cogitation des êtres parlants ? Absolument aucun.

Absolument aucun parce que il aurait pu par exemple leur venir à l'idée que la mort, c'est ce dont ils n'ont aucune espèce d'idée.

Il n'y a pas, contrairement à ce que l'on dit, d'angoisse de mort, puisque tout homme se croit immortel.

⁽¹²⁰⁾On l'a assez vu s'étaler, dans toutes les croyances : il ne peut pas se penser mort. Il a les meilleures raisons pour ça. Toute angoisse est une angoisse de vie, c'est la seule chose qui angoisse : que vous deviez vivre encore demain, c'est ça qui est angoissant.

La mort, on en a aucune espèce d'idée. C'est pas la peine non plus de la mettre du côté du réel, c'est un réel qui ne compte pas, puisque le réel... C'est bien pour ça d'ailleurs, c'est dans l'éternelle giration céleste que se forme le savoir humain, et qu'il est conçu comme devant justement durer éternellement. Alors, l'être parlant vit de cette éternité, il vit la mort comme fonction temporelle... Je n'ai jamais vu trace de quoi que ce soit qui soit de l'ordre de l'angoisse de mort.

J'ai vu une volonté d'en finir avec la vie, c'est-à-dire de ne plus vouloir rien savoir : c'est le motif du suicide.

Comme je l'ai dit quelque part – je l'ai dit sans le moindre scrupule, hein ? – à la télévision : le suicide est le seul acte, pour parler d'acte : *Im Anfang war die Tat*, dit Goethe, et il ne se rend pas compte qu'il dit exactement la même chose que ce qui était dans l'Évangile, à savoir que *Im Anfang war das Wort* : car c'est exactement la même chose : s'il n'y avait pas de *Wort*, de verbe, il n'y aurait pas d'action, de *Tat*.

En tout cas, la seule action qui puisse être réussie, et qui va dans le sens de rien vouloir savoir, c'est le suicide – c'est bien pour ça qu'il est généralement, comme toutes les actions humaines... qu'il est généralement raté.

Mais ce n'est pas pour ça qu'il est une action plus recommandable, puisque c'est... c'est renoncer, c'est donner sa démission, devant la seule chose qui vaille la peine, à savoir ce que c'est que savoir...

Alors, bien entendu, il y a des tas de questions, là, ... qu'on m'a posées. On m'a posé des questions sur la *Marxlust*, puisque l'autre jour j'ai raconté ça dans un coin... j'ai dit que la *Mehrwert*, c'était peut-être la *Marxlust*.

Je ne sais pas très bien qu'est-ce que c'est que la *Marxlust* : ce que je sais c'est que le marxisme a eu son résultat, un résultat étonnant : de faire collaborer les ouvriers à l'ordre capitaliste en leur redonnant le sentiment de leur dignité...

⁽¹²¹⁾ Que ça soit... comme ça, arrivé un truc pareil... c'est quand même plus fort que ce que pourraient jamais arriver à faire les analystes.

Les analystes, ils disent qu'ils sont là... enfin... quand on a une crise. Crise qui peut vraiment mettre en question... mettre la question du savoir sur la sellette d'une façon telle qu'on ne voudrait plus rien savoir... enfin... que l'être espèce humaine... en finirait avec cette chose dont elle ne s'est jamais occupée, à savoir de la terre.

Je ne sais pas si les analystes arriveront à persuader la plus grande part de ceux autour de quoi nous vivons, c'est-à-dire les malades – les malades du réel, n'est-ce pas ?

Je ne sais pas s'ils arriveront à remplir ce à quoi, si je puis dire, ils sont appelés, appelés par la voix de tout le monde, enfin, de tous les névrosés en particulier. Je ne sais pas s'ils y arriveront jamais, parce que il y aurait beaucoup de travail pour ça, il faudrait qu'ils prennent leur fonction au sérieux d'abord, c'est-à-dire qu'ils la prennent par le bon fil, par le droit fil.

Il y a une chose certaine, pour ce qui est de Marx... d'avoir mis la classe ouvrière, comme on dit... de l'avoir remise au pas, de lui avoir donné l'idée que c'est elle qui porte, qui porte en elle l'avenir, ce qui fait qu'en se sentant responsable, bien sûr... Il n'y a pas de meilleur ouvrier que l'ouvrier marxiste, je veux dire communiste...

C'est quand même un résultat fabuleux, et qui doit quand même nous inspirer, à nous aussi, une certaine humilité pour que quelqu'un qui... au nom de je ne sais quoi, au nom d'un mythe, d'une espèce de petite turbulence qui s'est passée pour un moment justement autour du principe du plaisir, qui s'est passée en France, et dont tout le monde a pu voir que le résultat était un renforcement du servage d'avant... que ça ait pas du tout arrêté Marx, et que élocubrant sur le capital il soit arrivé à faire que les ouvriers font la grande partie, c'est-à-dire soient disciplinés, c'est-à-dire ne foutent pas tout en l'air – ça peut laisser de l'espoir à ce qu'on appelle, enfin, des analystes... Peut-être, aussi, ne sont-ils pas à la hauteur parce que, ce dont s'agit, c'est évidemment du tout, c'est-à-dire du sort de cette espèce insensée, de cette espèce foisonnante qui est l'espèce humaine.

⁽¹²²⁾ Il faut dire que ce n'est pas tentant d'être analyste, parce qu'on a de tels exemples d'où aboutit l'espoir, que c'est même un peu désespérant d'aller se fourrer dans ce trou-là.

Si on faisait vraiment son travail, c'est-à-dire si on savait épeler, si on sentait quelque chose de l'expérience à laquelle les gens s'offrent... ils sont malades du biais par [...] le réel.

Si un analyste tout de même trouvait quelque chose qui aille un peu plus loin que ce qu'a trouvé Freud... Ça ne s'est encore jamais vu... jusqu'à un certain point, je vous dirai, même pas moi... J'essaye d'établir les conditions pour que ça se trouve, je veux dire de se débarrasser d'un certain nombre de préjugés ; apprendre à lire fraîchement ; ne pas se référer à des modèles archi-anciens qui de toute façon sont rendus périmés par le point où nous on a fait venir le savoir, le savoir scientifique ; essayer, ce savoir, de s'en aider comme prise et comme modèle, mais sans trop limiter... enfin, je le dis : simplement apprendre à savoir lire la façon... par quel biais les gens sont coincés, les gens sont surpris, par quel

détour au milieu de toutes les faveurs, si je puis dire, de la fortune, quelque chose surprend qui fait que ça craque.

Essayer de s'en sortir... de s'en sortir de quelque chose qui a beaucoup servi jusqu'à présent, et qui servira sûrement encore, à savoir : de la religion.

Il y a quand même quelque chose sur quoi je voudrais interroger le groupe pour qui je parle aujourd'hui, n'est-ce pas : qu'est-ce que veut dire le titre : Communion... et Libération... ?

La libération... on ne peut pas dire que mon discours vous promette une libération de quoi que ce soit, puisqu'il s'agit, au contraire, de coller à la souffrance des gens dont vous...

Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, mais, si on m'interroge, je dirais comment ça peut arriver qu'on se fasse analyste, et quel biais... Je ne peux pas parler d'un tas de choses. Il y a quelque chose que j'ai raconté... qui s'appelle dans mon école : *la passe*.

C'est une expérience absolument stupéfiante. C'est quelque chose que j'ai proposé pour les gens au moment où ils veulent devenir analystes.

Ce qu'on aperçoit de là, à savoir de ce moment de ⁽¹²³⁾décision, concernant ce qui a été pour eux l'analyse, c'est un monde... jamais personne, bien sûr... parce que les analystes savent... ils savent beaucoup mieux encore que je ne peux le dire, vous le communiquer... savent la folie de leur situation. Ce qu'ils veulent surtout c'est que ça dure, enfin... « pourvu que cela dure », comme disait la mère de Napoléon, n'est-ce pas ?

Les analystes veulent que ça dure et, pour ça, moins ils en font, mieux ça vaut.

Une chose comme ce que je dis aujourd'hui... je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi personne ne me tue. Ça m'arrivera, un jour... oui.

Enfin, il est certain que s'il y a quelque chose qu'ils préfèrent ne pas savoir, c'est à quoi ils servent.

Donc, moi je ne vous l'ai absolument pas même laissé entrevoir qu'au milieu de ce nœud, que vous soyez libres de quoi que ce soit – si ce n'est d'en choir en vous offrant comme pâture à l'amour : car c'est ça l'analyste, hein ! – c'est quelqu'un qui se fait consommer...

... il y en a à qui ça plaît parce que ça rapporte.

Freud avait trouvé ça : quand même, on pouvait bien se donner en communion comme ça, il fallait que ça paye : mais en réalité... rien paye ça.

S'offrir comme objet d'amour : car c'est bien de ça qu'il s'agit dans l'analyse, n'est-ce pas ? S'apercevoir qu'au nom de ceci, que vous attachez, que vous collez à la question du savoir, que ça déclenche l'amour.

Jamais ça n'a été vraiment élucidé.

Ce que j'ai mis en valeur dans la fonction du transfert, c'est ça, c'est ça la vérité, la raison de l'amour transférentiel, c'est que l'analyste est supposé savoir.

En général il ne sait absolument rien, n'est-ce pas ?

Ce qu'il a tiré de son analyste et zéro, c'est exactement la même chose.

Mais enfin, il est supposé savoir et, sans l'analyse, on ne saurait pas ce que l'amour doit à cette supposition. Grâce à l'analyse on le sait – c'est un petit pas, hein ?

Mais que diable a à faire cette libération...

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

... si vous communiquez, il faut faire quelque chose pour ça, c'est-à-dire, justement, ne plus être là comme mes petit cercles de tout à l'heure en éléments fous, en éléments dénoués.

Moi je peux bien aussi vous poser une question : qu'est-ce que la communion a à faire avec la libération ?

⁽¹²⁴⁾Si vous m'expliquez quelle communion, peut-être je commencerais d'entrevoir. Le psychanalyste, lui, bien sûr, est le moins libre des hommes, mais ça n'empêche pas que ça ne le fait pas communier en quoi que ce soit avec les autres analystes.

L'expérience est démonstrative, de sorte qu'à l'envers il est aussi la sorte d'objection que je fais, je vous dis, à ce drapeau.

Q'est-ce que veut dire « Communion et Libération » ?

Que quelqu'un me réponde.

Ranchetti, répondez... [*voci sul fondo*].

Non, je vous prends parce que je vous suppose capable de parler avec moi, puisque personne... que tout le monde la boucle.

Si ça sert, ma question... je veux dire par là que si vous m'expliquez, j'arriverais peut-être à comprendre... si tant est qu'on comprenne jamais quoi que ce soit.

[*alcuni secondi di silenzio*]

... qu'est-ce donc qu'on libère, quel que soit...

LACAN – Ranchetti, vous avez bien entendu ce que je viens de dire...

RANCHETTI – J'ai entendu très bien, j'ai entendu les mots que vous avez dits, mais pas la question que j'ai entendue...*

LACAN – Oui...

RANCHETTI – ... Je dois dire...

LACAN – Quelle est la sorte de communion qui libère ?

RANCHETTI – ... je dois dire qu'il faut que vous vous adressiez mieux, parce que je n'ai rien à faire avec ça.

LACAN – Non – mais quelle est la sorte de communion, Contrì, qui libère ?

CONTRÌ – Je dois à mon tour vous poser une question.

LACAN – Oui...

CONTRÌ – Quelle est la pertinence de votre question, à partir de quoi vous la posez ?

LACAN – À partir de tout ce que je viens de dire, à savoir du fait que je n'ai pas laissé, à tout ce qui est un fait d'urgence, enfin, la façon dont je situe historiquement l'analyse, je n'ai pas laissé même entrevoir qu'il puisse y avoir des lendemains en tout ça, en quoi que ce soit libératoires.

C'est parce qu'on en saura un peu plus sur le fait, qui, lui, restera inébranlé, n'est-ce pas, qu'il n'y a pas de rapport sexuel chez l'être parlant, c'est pas parce qu'on ⁽¹²⁵⁾en sera là – ce qui n'empêchera pas de voir tout ce que ça a de racinelles qui, elles, ont pu faire que l'être humain s'est épanoui partout d'ailleurs, en ce qui concerne ce au moyen de quoi ils se sont reproduits, c'est-à-dire, justement, non pas le rapport sexuel, il n'y en a pas, mais l'*acte* sexuel... bon : il n'y a pas dans tout ça, enfin, l'ombre d'une promesse de libération.

Simplement, une façon de recentrer le savoir, tel qu'il puisse devenir un peu plus praticable, qu'il n'engendre pas uniquement ce qu'il est de la façon la plus patente, cette sorte de condamnation à mort que j'appelle la condamnation à vie.

Mais où est la liberté dans tout ça ?

Mais pourquoi... pourquoi... pourquoi se refuse-t-on absolument de m'expliquer pourquoi il n'y aurait pas une communion : je ne vois pas très bien laquelle, mais pourquoi on n'essaye pas de m'expliquer – mais évangélisez-moi !

*. Sans doute, Ranchetti confond-il entendre et comprendre, il voudrait donc dire : « J'ai entendu les mots que vous avez dits, mais je n'ai pas compris la question... ».

Qu'elle est la communion qui peut s'associer, se combiner autrement que par... C'est peut-être une opposition, vous voulez peut-être dire : communion *versus* libération, à savoir : l'une *ou* l'autre, et en effet, si vous vous libérez, c'est forcément de la communion... de la communion des saints en tout cas.

Mais qu'est-ce que... qu'est-ce que ça veut dire ? – c'est ce que je demande.

CONTRI – Évidemment...

LACAN – Écoutez, c'est ce que je vous demande, je me roule à vos pieds pour que vous disiez un mot.

CONTRI – Le mot... le mot à dire est que je *souscris* depuis très très longtemps [*alcune parole perdue*]...

LACAN – C'est-à-dire ?

CONTRI – [*parole perdue*].

LACAN – ... que c'est une opposition, que c'est : communion *versus* libération, l'une ou l'autre.

CONTRI – L'une ou l'autre.

LACAN – Oui.

CONTRI – C'est pour ça que je posais la question de la pertinence, parce que pour moi il n'y a pas de question qui se pose à ce propos.

... Il y a une série de personnes qui, quand vous posez cette question, me regarde en supposant : je suis un sujet-supposé-être-de-Communion-et-Libération. Il y a quelqu'un qui en sait quelque chose, la plus grande partie n'en sait absolument rien, il y en a qui supposent. Je laisse supposer.

⁽¹²⁶⁾Je crois qu'à partir du fait que je souscris à ce que vous...

LACAN – Alors, pourquoi pas dire, ce qui est même sans préjugé... si vous dites : communion *ou* libération sans vous servir de *aut* mais de *vel*, à savoir si vous faites la réunion non exclusive, ce n'est pas : *aut* communion *aut* libération... qui pourtant est ce à quoi vous venez de souscrire. Mais pourquoi ne pas dire : communion *ou* libération – parce que communion *et* libération c'est tout de même les lier : c'est ce qu'on appelle, logiquement, une conjonction.

CONTRI – À ce propos j'ai écrit il y a deux ans un article dans une revue de théologie... Mais si vous voulez une description...

LACAN – Une description de quoi ?

CONTRI – Une description de ce à quoi se rapporte ce titre de Communion et Libération [*alcune parole perdue*].

LACAN – Oui, par exemple ? Oui, oui : dites, dites.

CONTRI – [*parole perdue*].

LACAN – Quoi ?

CONTRI – Est-ce qu'on m'entend ?

Je veux dire que, si vous voulez, je peux même vous donner une description de l'*Action Catholique*, dont j'ai une grande expérience pour vous la décrire... Alors pourquoi *Communion et Libération* ?

LACAN – Oui, dites, donnez, donnez, dites, dites, parce que ça m'intéresse, ça m'intéresse au premier chef.

CONTRI – Je veux dire que je connais aussi bien le Parti Communiste. Pourquoi non pas le Parti Communiste, non pas l'Action Catholique, mais Communion et Libération ? Si vous voulez je connais assez bien...

LACAN – Pourquoi... le parti...

CONTRI – Pourquoi voulez-vous que je vous parle de Communion et Libération et non pas du Parti Communiste ? Je pourrais vous en parler...

LACAN – Eh bien, moi, je... si je vous ai parlé de Communion et Libération, c'est pas parce que je vous crois communiste...

CONTRI – Mais je trouve jusqu'à maintenant une indifférence thématique entre les trois choses. Je connais assez bien aussi les Jésuites – je pourrais vous donner une description de certains groupes de Jésuites.

LACAN – Oui, faites-le, faites-le, faites-le...

[parole perdue]

(127)CONTRI – Le communisme... le communisme veut dire aussi une conjonction, un *et* entre commun et libération. Je pose la question...

LACAN – Il est certain que la réalisation de l'état communiste est, n'est-ce pas, tout à fait dite accentuer qu'il y a des problèmes qui sont post-révolutionnaires,... quoique nous soyons très exactement... je ne sais pas, soixante ans... un peu plus, enfin, soixante cinq ans après la révolution... et que la période post-révolutionnaire... n'a pu se manifester un progrès dans le sens d'une libération quelconque.

Alors, le mot « communion » n'a pas les mêmes résonances que le mot « communisme ». Communisme, qui est de mettre non pas toutes les âmes ensemble mais tous les biens ensemble.

[aucune parole perdue]

... à ce titre, c'était bien avant que la révolution de neuf cent dix-sept existe... Ça pose des problèmes tout à fait propres, mais le mot « communion » n'est en général pas employé dans le sens d'une communauté des biens. Le mot « communion » est en général articulé soit dans le sens d'une communion de par l'intermédiaire d'un même corps, et c'est le sens qu'il a dans la religion catholique, n'est-ce pas, ou bien dans le sens de la communion des cœurs.

C'est sous ce chatolement que la communion des cœurs en effet, jusqu'à un certain point, a été un idéal, mais dont on voit très bien ce qu'il a soutenu et maintenu, c'est à savoir : une relation d'obéissance qui n'a absolument rien à faire avec une liberté quelconque.

C'est pour ça que je me permettais d'interroger sur... sur ce que peut contenir de... de fascinant, de vibratoire ce titre, cette raison sociale, si je puis dire.

Bon. Enfin, je vois que j'en apprend pas plus pour autant...

Alors. Il y a des questions qu'on m'a posées. Donc : le discours du maître.

C'est des questions tout à...

Vous êtes au courant de ce... tous ceux qui font partie de ce cercle, vous êtes au courant de ce qui finalement a été rédigé et m'a été remis par Contri ?

Oui ou non ?

Mais répondez, mon dieu !

⁽¹²⁸⁾ Alors, le discours du maître : tout le jeu est là... sur « padrone », opposé à « maestro », etc... Tout ça, je suis absolument d'accord.

Je suis absolument d'accord qu'on me pose la question sur le rapport de mes fameux quatre discours – je ne sais pas pour qui ils sont fameux – avec les quatre formules autour de quoi s'articule logiquement l'identification sexuelle. Je dois dire que je suis intéressé de voir si quelqu'un les a mis en liaison d'une façon quelconque. Il est certain que c'est en effet tout à fait d'un autre registre... Ce qui fait l'identification sexuelle c'est... c'est pour chacun ce qui le fait verser d'un côté ou de l'autre, et tel que je l'ai exprimé avec des quantificateurs.

Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu là aussi...

« Pourquoi des formules qui recourent aux quantificateurs ? » – me pose-t-on la question. « Pourquoi passer par là plutôt que par des formulations radicalement nouvelles ? »

Parce que j'ai préféré quand même recourir à des formules qui sont quand même accessibles par une certaine pratique, la pratique des logiciens. Les formulations radicalement nouvelles, c'est pas si facile à faire comprendre que ça.

Je fais ce que je peux.

« Le signifiant... » : si on ne sait pas qu'est-ce que c'est que le signifiant après que j'en ai tellement longtemps parlé, c'est sans espoir...

Mais... je ne vois pas pourquoi je ne recommencerais pas, enfin.

J'ai appelé le signifiant : « logique pure » évidemment parce que je tiens compte de la barre, et que le signifiant en lui-même ne signifie rien.

La correspondance *signans/signatum*, au niveau d'un signifiant, il n'y a rien.

Quand je dis d'autre part qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant je dis quelque chose dont il y a, évidemment, à tirer des développements.

Ce sont des questions que je trouve, moi – contrairement à ce qu'on m'a dit à propos de ma question de tout à l'heure, à ce que m'a suggéré Contri, à savoir que ma question n'était pas pertinente – moi je trouve que ces questions sont pertinentes.

Je n'y ai pas répondu une par une sauf pour ce qu'on m'a demandé pour la *Marx-Lust*...

On me propose, pour l'*Unbewusst*, la *Freud-Lust*.

⁽¹²⁹⁾ C'est plutôt le *Freud-Unbehagen*, je veux dire que si Freud a parlé de malaise, je pense qu'il savait de quoi il parlait.

Il est certain que je n'ai parlé de *Marx-Lust*, d'ailleurs, qu'avec beaucoup de prudence, et c'était pour donner à la *Mehr-Wert*, à la *plus-value*, son extension du côté de ce que j'ai appelé le plus-de-jouir, qui réveille des ondes innombrables en vertu du passé. En fin de compte... tout ce que Platon évoque sous la dyade c'est une approche de ceci : à la jouissance que... qu'il n'y a pas de véritable possession de la jouissance... que la jouissance se réduit toujours au plus-de-jouir.

Enfin, on peut me poser des questions, c'est le moment. J'en serais bien content. À moins que j'aie parlé aujourd'hui d'une façon encore plus obscure que d'habitude, et que tout ce que j'ai dit soit exactement quelque chose qui a été sans portée.

Qui ai-je donc là ?

Est-ce que même Ajmone Claretta est là ?

C'est vous ? Bon, je suis ravi de savoir que vous êtes là.

Vous trav... vous êtes en analyse ? ... J'espère que tout ce que j'ai raconté n'aura pas des conséquences trop catastrophiques pour votre analyse.

Azzaroli Giorgio est là ? ... C'est vous ? Vous êtes en analyse aussi ? ... Je suis bien heureux de l'apprendre. Parce que ça m'intéresse... Ça ne peut avoir de sens que pour quelqu'un qui fait une analyse.

Sciacchitano Antonello, mathématicien

SCIACCHITANO – Je suis médecin, mais...

LACAN – Vous avez eu l'air de... je ne sais pas, enfin, de vous intéresser... je voyais sur votre visage le signe que vous m'écoutiez...

SCIACCHITANO – [*poco udibile : quesito sulla formalizzazione*].

LACAN – J'ai quand même beaucoup donné dans le sens de la formalisation. Si j'avais eu un tableau noir j'aurais pu reprendre toutes ces quatre formules qu'on me présuppose avoir des rapports entre elle... Je l'aurais fait très volontiers, je me suis laissé au contraire entraîner...

Qu'est-ce qui est peu formalisable dans ce que je dis ?

⁽¹³⁰⁾Quand je parle de trois choses qui sont nouées ensemble, à savoir le réel, l'imaginaire, et le symbolique, et qu'il y a une certaine façon de les prendre où l'on voit que ces trois *consistances* doivent être considérées comme strictement équivalentes, jusques et y compris l'imaginaire que prétendument je dédaigne, ça... ça me semble articulé d'une façon qu'on peut dire formelle. Pourquoi dites-vous que c'est très difficile à formaliser ce que je raconte ?

SCIACCHITANO – [*poco udibile: precisazione del quesito*].

LACAN – ... dans toute logification formelle on ne fait état de la vérité que comme valeur, on ne fait jamais état de la vérité comme *sens*.

On note, par exemple, dans toute formalisation logicienne, la vérité par *un*, par exemple, et le faux par *zéro*, c'est-à-dire qu'on les transforme en valeurs : la vérité, là, est réduite à la fonction de... d'instrument, en somme, mais d'instrument du savoir, en fin de compte. C'est en ça que la définition de la logique comme particulièrement liée à l'articulation de la vérité me paraît déficiente... parce que en fin de compte il n'y a jamais de vérité que supposée vérité.

SCIACCHITANO – Il n'y a pas de place dans la logique quantique pour ce que vous appelez conjecture.

LACAN – Ah, c'est vous qui m'avez posé la question sur la conjecture ?... Je considère que cette façon de manipuler la vérité comme valeur c'est le propre même de la conjecture, c'est transposer la vérité sur le plan de la conjecture. D'ailleurs depuis longtemps la logique y a été entraînée. Si vous manipulez quoi que se soit, par exemple sous la forme de la conséquence – à savoir : si ceci, alors cela – vous touchez-là du doigt que la logique à ce niveau, à ce stade, est conjecturale... Quelle objection voyez-vous à l'usage du mot « conjecture » ? Même quand j'ai parlé de sciences humaines en répudiant ce terme d'humaines pour y substituer le terme de conjecturales, c'était évidemment pour autant que je supposais le caractère fondamental de ce quelque chose dont je n'ai pas du tout parlé aujourd'hui : je n'ai parlé que de la langue, il y a le langage aussi... L'idée même de la stratégie est là pour donner corps à ceci, c'est qu'il n'est qu'à partir d'une certaine organisation du jeu qu'il y a une stratégie possible. Que cette organisation du jeu ⁽¹³¹⁾ne soit donnée certainement pas par la langue toute seule, mais par le langage, c'est bien là que s'édifie le premier pas de la logique.

... Le rapport entre la conjecture et le savoir implique évidemment la fonction du réel. C'est à savoir que nous inventons des conjectures et nous les mettons à l'épreuve du réel. Mais il s'agit de savoir quel est l'ordre du réel auquel nous avançons. Il est clair que toute l'évolution philosophique, pour qu'elle ait pu quand même aboutir à cette extravagante opposition du réalisme et de l'idéalisme, montre bien à quel point le réel n'est pas facile à trouver. Quand je fais allusion – enfin, je ne sais pas si ça a été très bien saisi ni compris – au fait que toute la science s'est édifiée, depuis qu'il est question de science – c'est-à-dire

depuis Aristote, autour des problèmes qu'Aristote ne liait pas du tout, bien entendu, des problèmes de la rotation des corps célestes, dont il a fallu mettre je ne sais pas combien de siècles, deux mille ans, pour arriver à se dépêtrer, pour faire le lien avec la chute des corps, avec la gravitation – c'est quand même les premiers objets du même acabit que ce dans lequel maintenant nous voyageons, puisque c'est de tout cela qu'il s'agit : les premiers objets sont descendus du ciel au sens où l'astrolabe c'est déjà quelque chose de fait à l'image d'un certain réel, et pas de n'importe lequel : d'un réel qui était mesurable, quantifiable, mais dont le dernier ressort est en fin de compte le nombre. Et je ne serais pas loin d'articuler que si le langage d'une façon quelconque se noue au réel, c'est pour autant qu'il y a dedans du numérable : pas seulement à cause des noms des nombres, mais à cause du fait que les éléments, à quelque niveau que vous les preniez, sont tous des éléments numérables.

C'est par là que le réel fait son entrée et aboutit à ce que j'ai appelé l'encombrement par le réel : c'est par le savoir, par le numérique.

Alors qu'il n'y a qu'un seul nombre qui fasse vraiment problème, c'est celui qui pourrait donner la clef du sexe, à savoir le nombre deux. Le nombre deux n'est pas du tout si facile à constituer que ça, comme seuls les mathématiciens peuvent le savoir. C'est pour ça que je m'adresse à vous spécialement.

Est-ce que vous êtes d'accord que le nombre deux est inaccessible ?

Il est tout à fait différent du nombre un ou trois ⁽¹³²⁾ parce qu'il ne peut pas être engendré par un plus un en ceci : que déjà à poser un plus un, vous posez deux. C'est un cercle vicieux, le nombre deux, n'est-ce pas ? Si vous considérez comme un nombre accessible celui que vous pouvez faire dériver d'un nombre plus petit, il est certain que déjà dans l'idée même de la réunion de deux uns, il y a déjà présupposé le nombre deux. L'addition en elle-même tient le nombre deux pour déjà supposé. Enfin, vous comprenez, il y a le même abîme entre le nombre un et le nombre deux, qu'entre n'importe lequel des nombres entiers et la lettre zéro de Cantor... C'est pour ça que si nous n'avions pas le piémontais Peano, nous serions absolument hors d'état de rendre compte de quoi que ce soit des nombres qu'on appelle pourtant naturels... qui ne peuvent reposer en fin de compte que sur une axiomatique, c'est-à-dire sur quelque chose d'inventé.

... Alors, je n'ai pas du tout eu le temps de parler des rapports de Freud avec la vérité.

Est-ce que l'inconscient est une révélation, c'est-à-dire une découverte, une reconnaissance ?

Je serais porté à le dire, à savoir que l'inconscient [...] l'attestation... l'attestation justement à analyser les textes philosophiques. Mais les analyser, ça veut dire les interpréter, les traduire.

Alors, je vous ai plutôt donné de ça quelques orientations, à savoir...

SCIACCHITANO – [...] rapport entre interprétation et formalisation.

LACAN – Mais c'est évident que l'interprétation ne peut arriver à aucune formalisation, en ce sens que l'interprétation, c'est toujours donner un sens. Mais il faut s'apercevoir de ceci : c'est que le lieu du sens, c'est justement là où il n'y a aucun rapport formalisable, parce que après tout quand je dis : il n'y a pas de rapport sexuel, ça veut dire : il n'y a pas de formalisation possible du rapport de l'un à l'autre. Ce qu'on savait depuis Parménide. Car il y a quand même un dialogue de Platon qui là-dessus est absolument éclairant, n'est-ce pas ? Donc Platon, bien entendu, ne voit absolument pas que ce dont il donne la forme, c'est la forme du non-rapport, l'un et l'autre restent séparés par un abîme...

C'est en fin de compte autour de ça que le sens de n'importe quoi de ce qui peut s'énoncer s'oriente : il s'oriente vers ce trou dans le réel qui est le trou de... qui ⁽¹³³⁾ justement permet au symbolique d'y faire nœud.

Vous pouvez entendre un peu ce que j'essaie de faire quand je cherche des références topologiques... c'est-à-dire quelque chose qui malgré tout suppose l'image en tant que ça suppose l'espace – qui est imaginaire, hein ?, qui est tellement imaginaire qu'on n'arrive pas à trouver d'algorithmes convenables, au moins jusqu'à présent, pour faire une théorie des nœuds, je parle d'un nœud à plusieurs. Je sais, ou crois savoir, qu'il y a un algorithme pour une seule consistance, pour une ficelle indéfiniment nouée à elle-même ; mais dès qu'il y en a plusieurs, on n'a plus d'algorithme. C'est ça aussi pour la personne qui m'a posé une question sur l'algèbre et l'algorithme.

Bon.

Qui est ce qu'il y a encore ici ?

Turolla Alberto. C'est vous. Vous êtes à l'hôpital psychiatrique d'où ?

TUROLLA – De Padova.

LACAN – Ah, oui. Vous fonctionnez depuis combien de temps là ?

TUROLLA – ... [*parole perdue*].

LACAN – Ah, oui... Et qu'est-ce qui vous a poussé à venir travailler avec Contri ? C'est la communion ou la libération ?

[*risate*]

TUROLLA – ... [*parole perdue*].

LACAN – « Est-ce que l'analyste peut être classé comme un intellectuel » ?

Quelqu'un pose la question...

... Oui, puisque justement il y a, malgré tout, par je ne sais quel miracle, le mot *intelligere*, qui fait quand même allusion à « lire », et même à lire-entre, à lire entre les lignes, en somme.

C'est une conception de l'intelligence qui me semble devoir être particulièrement pertinente pour l'analyste, dont c'est à proprement parler le métier, enfin, de savoir lire entre les lignes.

Qu'est-ce qui vous intéresse dans la question de savoir si l'analyste est ou non un intellectuel, et qu'est-ce qui vous porte à répondre que non ?

Il est certain que tous les intellectuels ne sont pas intelligents...

Seulement, c'est pas moi qui ai inventé le mot *intelligere*. En fin de compte, cette histoire du *lire* a ⁽¹³⁴⁾été... a été prise par tout le monde comme allant de soi. Pendant un temps on a cru que le monde était un objet à lire... L'idée de la *signatura rerum* est là depuis toujours, et n'est pas du tout spécialement le privilège des mystiques.

C'est évident que la lecture analytique est une lecture très... systématique, puisqu'elle est centrée sur ce que Freud croit être le sens sexuel, et dont je crois plutôt – puisque c'est une deuxième lecture, ça me paraît s'imposer, et puis aussi une expérience déjà un peu longue de l'analyse – que c'est une lecture qui ne réussit que dans la mesure où elle échoue, et que c'est cet échec même qui a quelque chose, pour oser le dire, quelque chose de fécondant, de fécondant en tant que ça ramène les gens à ce qui alors, par contre, ne manque jamais de les intéresser, par quelque biais que se soit.

... Enfin, c'est vrai qu'il y a une classe dite d'intellectuels, mais c'est tout de même une classification... enfin, très externe. On ne parle jamais des intellectuels qu'à se poser soi-même au dehors.

NOBECOURT – Si vous permettez, Monsieur, je ferais une question à propos et sur le débat sur le thème de l'intellectuel. Il me semble qu'en Italie on n'emploie pas impunément le mot d'intellectuel comme nous l'employons...

LACAN – Ah, oui ?

NOBECOURT – ... parce que, qu'on le veuille ou non, il est marqué de toute la théorie de Gramsci sur les intellectuels, sur le rôle de l'intellectuel, sur le rôle de ce qu'on appelle l'intellectuel organique, sur le rôle de l'intellectuel collectif, et quand un italien dit « intellectuel », c'est pas du tout comme quand un français dit « intellectuel », de même pour le monde culturel... Est-ce qu'il n'y a pas là une contamination du discours politique dans le champs analytique ?
[...]

LACAN – Ah, Fachinelli, soyez gentil, donnez-moi une idée que vous avez entendu quelque chose...

FACHINELLI – Je vais vous poser une question...

LACAN – À savoir ? C'est tout ce que je demande...

FACHINELLI – ... Qui est en même temps une fameuse dispute...

⁽¹³⁵⁾ LACAN – Dites-moi, cher... Alors, allez-y !

FACHINELLI – Je l'ai déjà fait. [*aveva compiuto il gesto consistente nel passarsi il dorso delle dita sotto il mento*].

LACAN – C'est-à-dire ?

FACHINELLI – [*risate*] C'est-à-dire : cette question, qu'est-ce que ça veut dire pour vous ?

LACAN – Quoi ?

FACHINELLI – Celle que j'ai faite.

LACAN – Oui, oui... je n'ai pas une notion très précise : ça veut dire la barbe, quoi ?

FACHINELLI – Oui – Je veux dire ce que j'ai dit.

LACAN – Qu'est-ce qui vous barbe dans tout ça ?

FACHINELLI – Non, c'est une fameuse question, c'est la question qu'a posée un économiste italien à Wittgenstein... Un jour, selon l'anecdote, selon la blague, il y avait Wittgenstein et Sraffa... Sraffa est un économiste de Cambridge, qui était un ami de Gramsci... Alors, Sraffa disait : de ce qu'on ne peut pas dire, il faut se** taire.

LACAN – C'est une position kojévienne...

FACHINELLI – Alors, Sraffa a posé la question : qu'est-ce c'est que c'est ça ? – justement. Parce que ça c'est un... comment dire ?, un élément de la langue, qui dans l'espèce italienne est la langue napolitaine, c'est-à-dire, c'est du symbolique... C'est une langue, mais ce n'est pas la langue italienne, ce n'est pas la langue de la lallation. C'est un élément symbolique qui, d'une certaine façon, précède la lallation...

LACAN – Je m'étonnerais que... même à Naples, que les bébés fassent ça avant de faire de la lallation... [*risa*].

FACHINELLI – Non, c'est pas une bonne réponse, parce que quand vous avez dit que la mère, c'est elle qui passe la lallation, la langue, vous avez dit, justement, que c'est une incarnation. Quand vous avez dit incarnation vous vouliez dire, je pense, qu'il y a là le problème d'une langue du corps. C'est-à-dire qu'entre la mère et l'enfant il y a une langue, symbolique, qui précède la langue italienne.

** Sans doute une traduction maladroite, la phrase est : ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire.

LACAN – C'est tout à fait vrai.

FACHINELLI – Alors, alors, si c'est ainsi...

LACAN – C'est tout à fait vrai, mais écoutez, je ne vois pas... enfin... qu'est-ce qu'explique en somme Freud ? Il explique – il explique, bien sûr, il l'explique pour moi... bon – qu'est-ce que Freud explique ? C'est que toute femme, pour ce qui est de l'amour que pourrait ⁽¹³⁶⁾avoir pour elle un homme, l'homme y retrouvera toujours la mère. Donc dans l'énoncé œdipien, enfin, de Freud, c'est comme ça que Freud manifeste l'obstacle.

Obstacle que je radicalise par rapport à lui, que je radicalise en ceci : c'est que, en parlant, moi je ne dis jamais : *toute femme*, mais : *une* femme qui est en question dans l'amour, si bien sûr, comme je l'ai dit, il s'agit de cette zone du sexe mâle, ou prétendu tel, de cette zone du sexe mâle qui baigne dans l'hétérosexualité, ce qui n'est pas le cas général... Mais, enfin, il y en a. Il y en a qui aiment une femme. Il y en a qui aiment une femme.

Freud y voit d'obstacle, l'obstacle tout à fait, il faut bien le dire, fondé sur l'organisation mammifère, à proprement parler : c'est qu'il faudra toujours la mère pour faire ba-ba.

C'est-à-dire, qu'elle laisse sa trace ineffaçable, et cette trace, il appelle ça « mnésique », mais c'est tout autre chose, c'est l'inconscient. Enfin, ça marchera ou ça ne marchera pas d'une façon plus ou moins heureuse, selon qu'une femme aura su plus ou moins bien le décoller de la mère, si je peux m'exprimer ainsi.

Ma position a ceci de plus radical : que je pense que, au niveau de la parole il y a déjà – la parole est du langage, mais ce n'est pas pareil – il y a déjà quelque chose qui fait que le « partenaire » entre guillemets, est en lui-même Autre, Autre avec un grand A. Il n'est pas l'autre, justement, le partenaire, l'*alter*, il est *alius*.

On a, dieu merci, en latin deux mots pour distinguer l'*alter*, c'est-à-dire celui dont on est déjà en compagnie, n'est-ce pas, alors que le sexe est Autre, et la mère est là, si j'ose m'exprimer ainsi, en trompe-l'œil.

Il est Autre, si on peut dire, de par la structure de langage.

De sorte que votre langage corporel..., il est clair qu'il est du côté de l'obstacle.

Ce qui fait après tout un des plus grands obstacles à l'amour, c'est justement le corps...

FACHINELLI – ... mais c'est seulement un obstacle... il y a un symbolique, une langue du corps. Alors, quand on insiste sur cette... sur la position de la langue parlée...

LACAN – ... j'oserais dire, malgré tous ces embrassements, n'est-ce pas, de cet amour... enfin, on essaye de lui frayer le passage, il faut bien le dire... parce que c'est vraiment le texte même de l'expérience analytique, ces ⁽¹³⁷⁾embrassements des corps... nous parlons de ce qui concerne l'amour pour l'instant, hein ?... ces embrassements des corps, ils sont surtout efficaces dans ce qu'on appelle communément la perversion...

FACHINELLI – Oui, mais justement c'est vous qui avez posé la question qu'il n'y a pas de pervers, et qu'alors la question qui se pose en analyse...

LACAN – Je n'ai jamais dit une chose pareille...

FACHINELLI – Oui, je l'ai entendue à Paris.

LACAN – Quand est-ce que... écoutez, je n'ai jamais dit une chose pareille...

FACHINELLI – Oui, enfin... ce que je voulais dire c'est que si on pose qu'il y a...

LACAN – S'il y a une chose que souligne Freud, c'est l'importance fondamentale de la perversion dans les gestes de l'amour...

FACHINELLI – Oui, sans doute – et dans l'analyse aussi. Parce que j'oserai écrire que l'analyste... qu'avant le sujet du savoir, le sujet supposé savoir, il y a le sujet supposé *avoir*, et cela c'est directement le corps, et dans chaque analyse il y a le moment où l'obstacle, enfin, la langue qui parle, est bien celle du corps. Ils veulent faire l'amour avec vous.

LACAN – Ça, je n'irais pas jusque là.

FACHINELLI – Je le crois bien. Vous savez très bien que dans l'histoire de l'analyse...

LACAN – ... tous les analysants sont tourmentés par l'amour très facilement porté... porté sur l'analyste.

Mais, enfin, qu'ils veuillent faire l'amour, nous est, à nous analystes, généralement évité...

FACHINELLI – ... mais disons que c'est une règle qui est presque constamment transgressée... [*risate*]. C'est bien vrai. Je crois que c'est bien vrai aussi dans votre expérience. Presque toutes les règles freudiennes, n'est-ce pas, sont des règles qui sont des règles en tant qu'elles sont transgressées.

LACAN – Ça c'est une opinion diffusée... diffusée par quelqu'un de l'entourage, mais...

FACHINELLI – Mais Ferenczi aussi se posait ce problème-là...

LACAN – Oui...

FACHINELLI – ... quand il disait...

LACAN – Ça... écoutez, Ferenczi n'est quand même pas un modèle...

FACHINELLI – Non, c'est un problème.

⁽¹³⁸⁾ LACAN – C'est un problème, c'est vrai. Je ne crois quand même pas que l'axe de l'expérience analytique passe par l'étreinte des corps...

FACHINELLI – ... Et ça se voit, par exemple, dans toutes les situations où les analystes freudiens classiques disent que ça ne va pas. Pourquoi toutes ces tentatives de reformulation de l'analyse avec les psychotiques, si ce n'est parce que avec les psychotiques, justement, se pose ce problème de la langue du corps, de la langue maternelle, n'est-ce pas ?

LACAN – Si je vous entends bien, la langue maternelle consiste dans les soins et ces soins c'est ce qu'une personne, M^{me} Sechehaye pour la nommer, a pu concevoir comme étant la voie pour frayer les contacts, si j'ose m'exprimer ainsi, avec les psychotiques. Je vous dirai que je n'en crois rien. Je crois que le problème chez les psychotiques, j'ai essayé de le dire, est dans ce que j'appelle la forclusion du nom du père. C'est une équivoque tout à fait compréhensible, qu'avec les psychotiques, chez qui le nom du père, par le fait de la mère, a été effectivement forclos, qu'en lui refrayant les voies de ce qui est déjà frayé avec la mère, et qui c'est d'autant mieux développé que le nom du père a été forclos, qu'en lui frayant de nouveau ces voies on ait le sentiment qu'il est plus heureux, et qu'on espère que ce mieux-être va se prolonger jusqu'à ce qu'il soit débarrassé de sa psychose.

Je ne crois pas que l'expérience corresponde à ça, à la pratique de M^{me} Sechehaye...

Je crois que ce qui convient avec les psychotiques...

Je dis simplement que le langage, étant de l'ordre de ce que j'ai appelé le symbolique, c'est-à-dire la parole et le langage, je veux dire les pôles où la langue fonctionne, la parole dans la performance et le langage dans la compétence plus ou moins logicienne..., je crois que c'est d'un registre différent de ce que, par pure métaphore, on appelle le langage du corps.

Je crois que le rapport du corps, tout en ayant vraiment tout son poids au niveau de l'imaginaire... je ne crois pas, malgré l'expressivité, c'est vrai, l'expressivité de certains gestes, y compris votre geste napolitain de tout à l'heure, je crois quand même qu'il n'a pas la dimension, à proprement parler, du langage, et c'est en ça que mon apport a eu son poids, comme vous me faisiez, comme ça, tout à l'heure, reconnaissance. Enfin, ⁽¹³⁹⁾ je ne crois pas que ce soit du tout du même ordre, que ça mérite d'être appelé langage. La mère... c'est très important, bien sûr, les soins, mais... ce qu'elle *dit* est très important, ce qu'elle dit est très important par ses conséquences, je dirais même plus... ça va plus loin que la parole et même le langage : c'est le *dire*, enfin.

En fin de compte, la réponse de Sraffa à Wittgenstein est évidemment très jolie à cause de ce qu'il s'agissait de Wittgenstein... C'est évident que tout ce que Wittgenstein en somme a articulé autour du langage, ça reste tout à fait marqué par ce qu'il a appelé le *jeu du langage*, c'est-à-dire par l'idée de quelque chose qui se joue selon une règle... ce dont j'entendais une fois de plus les échos de tout à l'heure à propos de l'existence du code : et s'il y a quelque chose qui est tout à fait manifeste dans la langue, c'est qu'il n'y a rien de plus étranger à la langue que la notion de code, et qu'il suffit de lire un texte... enfin, à lire un texte, on ne s'en tire qu'à la condition de s'en donner un peu la peine, n'est-ce pas... on peut le faire jouer quant au sens, on peut donner à n'importe quel mot n'importe quel sens et pas simplement ceux qui sont déjà dans le dictionnaire. Si l'on s'en donne la peine, je le répète, on peut faire jouer à n'importe quel mot n'importe quel sens, et ça c'est, à proprement parler, la dimension du langage... qu'on fait tout, n'est-ce pas, pour le réduire à...

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

... le langage d'un côté, et on emploie des choses codées, pour le transcrire, d'une part, et d'autre part, il y a des choses qui ont été déjà parfaitement langagées, si je peux m'exprimer ainsi, en fabriquant pour ça un participe passé, celui du verbe *langagier* quelque chose, n'est-ce pas ; on pourrait trouver mieux, c'est *logiciser*, etc.

Une carte géographique par exemple... c'est parce qu'il y a la carte géographique avec déjà des noms, que vous pouvez faire des poteaux indicateurs : là, il y a un code. Mais la langue, ce qui se cristallise d'usage dans la langue, est d'un tout autre ordre que de ce qui est codifiable, quoique, bien sûr, il y ait dans la langue quelque chose qui va de ce côté-là : il y a une orientation des molécules, si on peut dire, de la langue qui tendent à se nouer à quelque chose qui n'est rien d'autre que le réel. C'est justement en ça que je disais tout à l'heure que c'est la langue, pour tout dire, qui vous donne le modèle de l'élément.

⁽¹⁴⁰⁾ L'idée de l'élément, même l'idée de l'atome, le *στοιχείον*... enfin, l'usage d'Aristote de ce terme, c'est quelque chose dont la première appréhension par l'être parlant se trouve dans le mot : ça fait élément. Ça fait élément, et c'est par là qu'il apprend à compter...

En plus il y a quand même des nouveaux nombres – on va toujours très loin dans toutes les langues, qui pour la plupart sont arrivées à se libérer des premiers pas et à pouvoir compter n'importe quoi, des nombres aussi, aussi énormes qu'on suppose.

DRAZIEN [à Fachinelli] – Est-ce que je peux te poser une question ? Si ce geste était apparu dans un rêve, si un patient sur ton divan était en train de faire le récit de son rêve – d'abord il y aurait eu le problème de te formuler ce geste dans le discours sur le divan... et puis est-ce qu'il y aurait un sens arrêté ? Alors, à ce moment-là, pour ce geste, est-ce que ça aurait une valeur de parole, est-ce que... puisque pour toi c'est langue...

FACHINELLI – C'est, bien entendu, une langue... Alors quand tu dis cela, d'une certaine façon c'est le problème que posait Gilson à Lacan. C'est une traduction. Une traduction c'est, d'une certaine façon... c'est toujours une réduction...

Je comprends très bien cette question – ce n'est pas pour rien que je suis ici, n'est-ce pas – mais enfin, il y a aussi le problème d'autres langues et surtout des langues corporelles... parce que, justement, avant la lallation il y a toute cette zone de la petite enfance qui est celle d'un rapport et d'un circuit corporel.

LACAN – Vous savez, en fin de compte, cette espèce, comme ça, de préoccupation du nœud qui m'est venue, à propos d'un nœud qui me rend bien service... momentanément, enfin... ce n'est pas évidemment sans rapport avec ce que vous impliquez,... ce besoin, cette aspiration dont témoigne, d'une façon pas toujours forcément inappropriée, le nœud des corps, mais est-ce que ça suffit à...

FACHINELLI – Non, ça ne suffit pas...

LACAN – ... à rendre l'amour possible...

FACHINELLI – ... ah, c'est pas ça...

LACAN – ... j'en ai mis le doute sous cette forme, n'est-ce pas ?

C'est quand même autour de ça que se noue tout ce qui s'est découvert dans l'analyse de la fonction du déplacement, de la glissade à la perversion, à quoi ⁽¹⁴¹⁾l'amour peut être dit conduire.

Je veux dire par là que si depuis des siècles la jouissance du corps de l'autre a été vouée au niveau bas, si l'on peut s'exprimer ainsi, du plaisir, c'est qu'en fin de compte, quant au rapport, même à le limiter à cette impasse qu'est l'amour, quant au rapport... [*parole perdue*] une relation amoureuse dont je ne dis pas qu'elle n'existe pas : je dis que le rapport sexuel n'existe pas.

Il n'existe pas, dans un certain sens du mot exister,... il n'est pas inscriptible *hors* de quelque chose, hors de ce qui est en jeu.

Cette histoire du langage du corps, c'est bien ce qui nous porte au cœur de la question de ce qu'on peut appeler la déviation du rapport.

Alors, là l'analyse est surabondante, parce que c'est elle qui nous a montré le caractère central de l'imaginaire et du réel, et d'ailleurs de la fonction phallique comme telle – qui l'a isolée et qui a dit que ce n'est pas du tout le privilège d'un sexe. Si l'on veut vraiment commenter les choses, on voit que c'est de là que part tout ce qui se dit dans l'amour, n'est-ce pas ?

C'est vraiment le *es* indistinct, qui ne joue pas seulement son rôle dans l'amour, n'est-ce pas : il joue son rôle dans tous les discours humains.

Bien sûr qu'il y a toute une palpitation langagière dans le corps. Elle ne s'inscrit dans la réalité que sous la forme du fantasme. C'est en tant que le fantasme prend tout son épanouissement dans un amour, que fonctionne le langage du corps. Le corps est vraiment impliqué dans le fantasme.

C'est ça dont nous avons l'expérience, dont nous ne pourrions même pas par notre expérience personnelle soupçonner l'immensité. Immensité d'ailleurs absolument stéréotypée, qui fait que, comme je le remarque, l'analyse n'a même pas été foutue d'introduire une nouvelle perversion sexuelle, ce qui aurait été quand même une preuve de son existence. On n'a rien introduit d'autre que cette découverte de la vérité sur l'amour qui s'appelle le transfert, à savoir qu'il n'y a qu'à pousser sur un bouton, c'est-à-dire commencer une analyse, pour que ça se déclenche, d'une façon qui en réalité, pour ce que sont la plupart du temps les analystes, est strictement impensable – du dehors, donc.

Ça c'est la seule trouvaille qu'on a faite... on n'a ⁽¹⁴²⁾jamais inventé une perversion...

C'est quand même frappant, enfin, hein ?

FACHINELLI – Peut-être seulement la perversion de refuser l'amour.

LACAN – Ouais. C'est pas dire le bouton encourageant. Pour ce qui est de refuser l'amour pour une femme, alors ça pour le coup on en a depuis des siècles à la pelle.

Vous avez lu St Augustin ? Parce que je l'ai déjà lu trente six fois, n'est-ce pas, je parle des *Confessions*, parce que je n'ai pas lu autre chose [*aucune parole perdue*]. Vous l'avez lu très frais ce texte de St Augustin ?... Vous avez tort, relisez-le. C'est colossal.

Qui est-ce qui pose une question ?

Je sens quelqu'un qui commence à bailler.

Vous avez quelque chose à dire, vous M^{me}... naturellement j'ai oublié le nom que tout à l'heure...

X. – votre distinction, trop nette je crois, entre le réel, l'imaginaire, et le symbolique... je ne comprend surtout pas la distinction, entre le réel et l'imaginaire.

LACAN – C'est évident que vous avez vu que, moi-même, j'ai mis l'accent sur ceci : que même s'il semble être ce que j'exclus, si je parle d'un nœud entre le réel et le symbolique, je dis qu'il est fait par l'imaginaire.

Évidemment, là vous élidez toute une accentuation que j'ai mise, et que j'ai mise parce que c'était ce qui était fourni par mon expérience : à savoir que ce qu'a trouvé de mieux Freud pour expliquer l'amour, c'était précisément que c'était en somme l'amour pour sa propre image.

C'est ça qui fait chez moi centre et axe à la fonction de l'imaginaire, c'est ce que le discours analytique, tel qu'il est déjà frayé, tracé par Freud, appelle l'amour narcissique.

Il est clair que dans Freud, même l'amour objectal, prend son sens de l'amour narcissique.

L'importance de l'imaginaire va bien au-delà de ce que Freud en a articulé, puisque nous en avons la fonction de la bonne forme, et je vous prie de noter au passage ce qu'implique ce terme de bonne forme, de la *Gestalt*, pour appeler les choses par leur nom.

[...]

Si vous voulez, c'est autour de ça que se révèle le noyau de la fonction imaginaire comme telle.

Ça c'est de l'ordre justement de ce qu'il a manifesté, ⁽¹⁴³⁾à savoir d'avoir à tenir compte du fait que les vivants sont toujours corporels.

Alors, cette fonction de l'imaginaire, elle est isolable, et tout spécialement, dans ce qui en est de la fonction de l'amour, du côté visuel, si vous voulez le centrer sur ce qu'on appelle aussi intuitif, je veux dire : la vue, qui est toujours quelque chose d'à plat, quelque chose selon l'imagination, quelque chose qui a pour centre l'œil et qui se dispose selon une série d'un tableau de projection. Ça donne aussi le modèle de ce quelque chose qui vraiment nous colle à la peau : dès que nous faisons appel à l'intuition, c'est toujours quelque chose de plus ou moins parent de l'image.

Nous savons aussi... je ne pense pas qu'ici personne ne me contredise... que l'idéal du mathématicien c'est un type de démonstration qui se débarrasse de toute espèce de recours intuitif.

Le mathématicien arrive au comble de ses vœux quand il donne ce qu'on appelle une formalisation, c'est-à-dire quelque chose qui ne se manipule qu'à l'aide de petits éléments écrits. Ce qu'il pourchasse, c'est justement tout ce qui est de l'ordre intuitif... Il n'est vraiment satisfait que quand il est assez arrivé à se débarrasser, tout à fait particulièrement, de l'intuition spatiale, pour articuler une pure et simple démonstration.

Voilà quand même qu'il y a un clivage entre l'imaginaire et le symbolique, ce qui, d'autre part, présentifie ce que Freud appelle *Darstellbarkeit*, le figurable. C'est avec ça que le rêve se trouve articuler quelque chose.

Son texte est fait de ce qui sort des images, et on ne peut pas dire que là, tout au moins dans le rêve, l'imaginaire ne soit pas présentifié d'une façon... – le mot « exemplaire » est faible parce que c'est en quelque sorte l'idée même de l'exemplification... presque toute exemplification plonge dans quelque chose qui a une parenté avec le réel.

Alors, c'est ce qui, je crois, me permet d'identifier, d'authentifier... c'est-à-dire de mettre quelque chose qui spécifie la dimension de l'imaginaire...

En tout cas, dans notre pratique, il me semble que, l'imaginaire, nous y avons tout le temps à faire. Et si je dis que c'est dans le symbolique que ça s'exprime... du fait que le symbolique à tout instant articule, mais ⁽¹⁴⁴⁾articule dans la langue... ceci est tout à fait imaginaire, c'est pas réel. Alors : où est-ce que dans le langage on fait le clivage, qu'on distingue l'imaginaire du réel ? C'est ce qui selon les discours naturellement varie. Ce qui n'empêche pas que la notion du réel dans la langue... c'est ce qui dans la langue est en général traduit, et traduit d'une façon qui convient étant donnée la structure corporelle de l'homme, la prévalence de la fiction, n'est-ce pas, de l'intuition... c'est ce que la langue s'emploie tout le temps à distinguer. Est-ce que vous rêvez ou est-ce que vous êtes dans le réel ? J'appelle ça des catégories en quelque sorte primordiales.

Je ne vous dis pas que nous savons à tout instant en faire le départ, mais que ça fonctionne comme tel et qu'il y a tout un fil qui est très proprement attaché non pas à la langue, mais au langage lui-même. Dans le langage alors l'imaginaire et le réel se distinguent comme une des oppositions les plus fondamentales.

X. – Je suis un peu en difficulté à distinguer entre la pensée et la langue. Vous dites, enfin, si j'ai bien compris...

LACAN – Je ne distingue pas. Je dis qu'il n'y a de pensée qu'articulée.

[...]

... je n'ai pas rejeté la pensée... mais nous pensons que la pensée c'est une réalité qui est au-dessus d'une langue... Ces histoires de dessus et de dessous, ça c'est vraiment de l'ordre de l'imaginaire, vous comprenez ?

Nous pouvons très difficilement articuler quelque chose sans l'idée de hiérarchie, et l'idée qu'il ne peut y avoir qu'une pensée pour expliquer le monde, c'est ce que nous appelons généralement Dieu. C'est quand même quelque chose qui est tellement tissé vraiment dans les fibres de tout le monde, en fin de compte... sans le savoir. Même les athées le pensent, enfin.

C'est très difficile d'échapper à cette idée que c'est pas une pensée qui gouverne le monde.

Je me permets de penser que c'est pas indispensable, au moins depuis le moment où nous avons la notion de l'inconscient.

La notion de l'inconscient, j'avais essayé, comme ça, d'en donner, enfin, en marge... tout à fait en marge parce qu'il fallait bien, comme ça, que je les amuse, les premiers types de canailles parmi les analystes, quand j'ai ⁽¹⁴⁵⁾essayé, comme ça, de faire *prendre* corps à [*ride*] ma pensée, alors je leur demandais, comme ça, de temps en temps, en marge, des choses comme ça, auxquelles ils ne comprenaient, bien entendu, absolument rien ..., enfin : « Dieu croit-il en Dieu ? ».

Ça c'est plus venimeux que ça n'apparaît d'abord.

C'était simplement la façon de leur sonner une petite clochette, enfin.

Il est certain en tout cas que toute la pensée philosophique est théologisante puisque... enfin, je vous ai épargné tout à l'heure certaines des choses que j'aurais pu dire à propos du savoir.

C'est quand même tout à fait frappant que le savoir, le savoir-là – qui veut le toucher ? si je puis dire, puisqu'il se transforme en chose réelle, n'est-ce pas – que le savoir à quoi s'entend si bien l'homme parce qu'il, justement, parce qu'il construit... : le savoir ne lui sert qu'à ça, à faire des choses qu'il croit qu'il crée.

Il y a quand même quelque chose qu'il sait très bien qu'il ne sait pas : c'est tout ce qui concerne le sexe. Alors il en a chargé Dieu, n'est-ce pas ?

Dieu a créé l'essentiel de ce qu'il crée... évidemment pas tous ces trafics que l'homme se sent capable de faire lui-même.

Enfin, il ne rêve que ça, de faire le ciel, la terre, les eaux supérieures, inférieures, les animaux etc.

Tout ça c'est un jeu d'enfant, pour l'homme, n'est-ce pas... mais pour le sexe, là alors, l'homme et la femme, ça, il fallait vraiment Dieu. C'est pour ça qu'on dit : Dieu créa l'homme et la femme... parce que là il donne sa langue au chat.

Écoutez, vous n'êtes pas très habitués n'est-ce pas, aux choses que je suis amené, comme ça, à articuler.

J'ai fait allusion tout à l'heure à l'Autre.

Il est évident que l'Autre, avec un grand A, celui dont je parle, c'est pas Dieu.

Dieu serait... existerait s'il y avait l'Autre de l'Autre.

Alors, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, à savoir qu'il n'y a pas, il y a rien pour garantir que l'Autre, c'est bien là [*batte sul microfono*] que se font les comptes, n'est-ce pas, il n'y a aucune preuve perceptible, n'est-ce pas ?

Quand je dis qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, c'est-à-dire celui dont on a besoin, dont a besoin tout le monde... Descartes marche, il fait : « il pense et il est »... ⁽¹⁴⁶⁾ mais quand même tout ça est soufflé s'il n'y a pas là un dieu pas trompeur.

On ne s'est pas simplement aperçu que, s'il était trompeur, ça serait exactement la même chose, parce que tromper et être la vérité c'est tout à fait pareil, puisque s'il était trompeur, ce qu'il penserait pour nous tromper – puisqu'il n'y a que nous qui sommes dans le coup – ce qu'il penserait pour nous tromper, ça serait la vérité.

Alors que la question n'est pas là : la question est de savoir si justement il y a quelqu'un pour faire le partage entre la vérité et le mensonge. Si on revient là... alors à tous le truc, n'est-ce pas, l'énigme du « je mens », enfin...

Je ne vous ai pas parlé de cette vérité qui est évidemment tout à fait capitale, parce que ce que nous entendons dans l'analyse, ce qui nous intéresse, c'est que justement c'est toujours la vérité : même quand c'est un pur mensonge, ça s'ordonne dans le champ de la vérité.

Ceci dans un champ où il n'est pas facile de savoir, mais où, avec une certaine pratique, on arrive quand même à en savoir long, grâce à cette forme, à cette incurvation, à cet hyper-espace des valeurs de vérité, comment le seul être que nous connaissons quand même doué de la parole, comment cet être dit la vérité même quand il se trompe, quand il ment.

Il y a là un champ qui n'est pas facile à manier, parce que le savoir n'y a pas cette valeur constructive qu'il a ailleurs... un champ que je crois limité, mais qui, si limité soit-il, est devenu ce que j'ai appelé si encombrant pour nous forcer à une sorte d'exploration, comme ça, plus radicale concernant ce que je définis de l'image topologique du trou... du trou dans le réel, dont presque tout ce qui se dit d'une certaine façon porte témoignage.

Encore une chose, que j'exprime d'une autre façon : en disant que la vérité n'est pas toute, je veux dire qu'on ne peut jamais arriver à la dire toute. On vous demande toujours, au tribunal, à dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. *Toute la vérité...* [*batte sul tavolo*]... c'est une folie. Qui est-ce qui peut prétendre dire, sur quoi que se soit, *toute la vérité* ?

Ça, n'en reste pas moins la valeur de vérité, très opératoire, dans ce savoir que nous construisons avec la logique – qui a au moins l'avantage de nous apporter ⁽¹⁴⁷⁾ des... des meubles, à ceci près, que l'appartement, si nous en croyons le Tao, est toujours trop meublé.

Comme nous n'avons besoin de rien si ce n'est d'une coquille, au fond, je veux dire un petit abri parce que l'homme est porté à habiter, donc il habite... parce que je pense que même Lao-Tsé habitait une cabane près d'un ruisseau... il habitait à cause du fait que le corps ne fonctionne pas autrement. Mais ça ne l'empêchait pas de parler d'une façon très

très sûre... Il n'avait pas eu besoin des progrès scientifiques modernes pour avertir que ce n'était pas dans ce sens-là qu'il fallait aller... et dans un langage admirable...

[Il discorso si interrompe per il cambio del nastro]

... ce que je suis forcé de faire à cause du fait que les analystes ont une imagination si bornée qu'ils croient des choses que, même au-dehors, personne ne croit plus...

Cette lettre de Jacques Lacan a été adressée en avril 1974 à trois psychanalystes italiens : Verdiglione, Contri et Drazien. Parue dans Spirales, 1981, n° 9, p. 60.

⁽⁶⁰⁾Tel qu'il se présente, le groupe italien a ça pour lui qu'il est tripode. Ça peut suffire à faire qu'on s'assoie dessus.

Pour faire le siège du discours psychanalytique, il est temps de le mettre à l'essai : l'usage tranchera de son équilibre.

Qu'il pense – « avec ses pieds » – c'est ce qui est à la portée de l'être parlant dès qu'il vagit.

Encore fera-t-on bien de tenir pour établi, au point présent, que voix pour-ou-contre est ce qui décide de la prépondérance de la pensée si les pieds marquent temps de discorde.

Je leur suggère de partir de ce dont j'ai dû faire refonte d'un autre groupe, nommément l'E.F.P.

L'analyste dit de l'École, A.E., désormais s'y recrute de se soumettre à l'épreuve dite de la passe à quoi cependant rien ne l'oblige, puisqu'aussi bien l'École en délègue certains qui ne s'y offrent pas, au titre d'analyste membre de l'École, A.M.E.

Le groupe italien, s'il veut m'entendre, s'en tiendra à nommer ceux qui y postuleront leur entrée sur le principe de la passe prenant le risque qu'il n'y en ait pas.

Ce principe est le suivant, que j'ai dit en ces termes.

L'analyste ne s'autorise que de lui-même, cela va de soi. Peu lui chaut d'une garantie que mon École lui donne sans doute sous le chiffre ironique de l'A.M.E. Ce n'est pas avec cela qu'il opère. Le groupe italien n'est pas en état de fournir cette garantie.

Ce à quoi il a à veiller, c'est qu'à s'autoriser de lui-même il n'y ait que de l'analyste.

Car ma thèse, inaugurante de rompre avec la pratique par quoi de prétendues Sociétés font de l'analyse une agrégation, n'implique pas pour autant que n'importe qui soit analyste.

Car en ce qu'elle énonce, c'est de l'analyste qu'il s'agit. Elle suppose qu'il y en ait.

S'autoriser n'est pas s'auto-ri(tuali)ser.

Car j'ai posé d'autre part que c'est du pas-tout que relève l'analyste.

Pas-tout être à parler ne saurait s'autoriser à faire un analyste. À preuve que l'analyse y est nécessaire, encore n'est-elle pas suffisante.

Seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise que de lui-même.

Il y en a, maintenant c'est fait : mais c'est de ce qu'ils fonctionnent. Cette fonction ne rend que probable l'ex-sistence de l'analyste. Probabilité suffisante pour garantir qu'il y en ait : que les chances soient grandes pour chacun, les laisse pour tous insuffisantes.

S'il convenait pourtant que ne fonctionnent que des analystes, le prendre pour but serait digne du tripode italien.

Il faut pour cela (c'est d'où résulte que j'aie attendu pour la frayer), il faut pour cela du réel tenir compte. Soit de ce qui ressort de notre expérience du savoir.

Il y a du savoir dans le réel. Quoique celui-là, ce ne soit pas l'analyste, mais le scientifique qui a à le loger.

L'analyste loge un autre savoir, à une autre place mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte. Le scientifique produit le savoir, du semblant de s'en faire le sujet. Condition nécessaire mais pas suffisante. S'il ne séduit pas le maître en lui voilant que c'est là sa ruine, ce savoir restera enterré comme il le fut pendant vingt siècles où le scientifique se crut sujet, mais seulement de dissertation plus ou moins éloquente.

Je ne reviens à ce trop connu que pour rappeler que l'analyse dépend de cela, mais que pour lui, de même, ça ne suffit pas.

Il fallait que la clameur s'y ajoute d'une prétendue humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas.

Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de la dite (humanité).

Je dis déjà : c'est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. À ses congénères de « savoir » la trouver. Il saute aux yeux que ceci suppose un autre savoir d'auparavant élaboré, dont le savoir scientifique a donné le modèle et porte la responsabilité. C'est celle même que je lui impute, d'avoir aux seuls rebuts de la docte ignorance, transmis un désir inédit. Qu'il s'agit de vérifier : pour faire de l'analyste. Quoiqu'il en soit de ce que la science doit à la structure hystérique, le roman de Freud, ce sont ses amours avec la vérité.

Soit le modèle dont l'analyste, s'il y en a un, représente la chute, le rebut ai-je dit, mais pas n'importe lequel.

Croire que la science est vraie sous le prétexte qu'elle est transmissible (mathématiquement) est une idée proprement délirante que chacun de ses pas réfute en rejetant aux vieilles lunes une première formulation. Il n'y a de ce fait aucun progrès qui soit notable faute d'en savoir la suite. Il y a seulement la découverte d'un savoir dans le réel. Ordre qui n'a rien à faire avec celui imaginé d'avant la science, mais que nulle raison n'assure d'être un bonheur.

L'analyste, s'il se vante du rebut que j'ai dit, c'est bien d'avoir un aperçu de ce que l'humanité se situe du bonheur (c'est où elle baigne : pour elle n'y a que bonheur), et c'est en quoi il doit avoir cerné la cause de son horreur de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir.

Dès lors il sait être un rebut. C'est ce que l'analyse a dû lui faire au moins sentir. S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance. C'est ce que ma « passe », de fraîche date, illustre souvent : assez pour que les passeurs s'y déshonorent à laisser la chose incertaine, faute de quoi le cas tombe sous le coup d'une déclinaison polie de sa candidature.

Ç'aura une autre portée dans le groupe italien, s'il me suit en cette affaire. Car à l'École de Paris, il n'y a pas de casse pour autant. L'analyste ne s'autorisant que de lui-même, sa faute passe aux passeurs et la séance continue pour le bonheur général, teinté pourtant de dépression. Ce que le groupe italien gagnerait à me suivre, c'est un peu plus de sérieux que ce à quoi je parviens avec ma prudence. Il faut pour cela qu'il prenne un risque. J'articule maintenant les choses pour des gens qui m'entendent.

Il y a l'objet (a). Il ex-siste maintenant, de ce que je l'aie construit. Je suppose qu'on en connaît les quatre substances épisodiques, qu'on sait à quoi il sert, de s'envelopper de la pulsion par quoi chacun se vise au cœur et n'y atteint que d'un tir qui le rate.

Ça fait support aux réalisations les plus effectives, – et aussi bien aux réalités les plus attachantes. Si c'est le fruit de l'analyse, renvoyez le dit sujet à ses chères études. Il ornera de quelques potiches supplémentaires le patrimoine censé faire la bonne humeur de Dieu. Qu'on aime à le croire, ou que ça révolte, c'est le même prix pour l'arbre généalogique d'où subsiste l'inconscient.

Le ga(r)s ou la garce en question y font relais congru.

Qu'il ne s'autorise pas d'être analyste, car il n'aura jamais le temps de contribuer au savoir, sans quoi il n'y a pas de chance que l'analyse continue à faire prime sur le marché, soit : que le groupe italien ne soit pas voué à l'extinction.

Le savoir en jeu, j'en ai émis le principe comme du point idéal que tout permet de supposer quand on a le sens de l'épure : c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel, de rapport j'entends, qui puisse se mettre en écriture.

Inutile à partir de là d'essayer, me dira-t-on, certes pas vous, mais si vos candidats, c'est un de plus à retoquer, pour n'avoir nulle chance de contribuer au savoir sans lequel vous éteindrez.

Sans essayer ce rapport de l'écrire, pas moyen en effet d'arriver à ce que j'ai, du même coup que je posais son inex-sistence, proposé comme un but par où la psychanalyse s'égalerait à la science : à savoir démontrer que ce rapport est impossible à écrire, soit que c'est en cela qu'il n'est pas affirmable mais aussi bien non réfutable : au titre de la vérité.

Avec pour conséquence qu'il n'y a pas de vérité qu'on puisse dire toute, même celle-ci, puisque celle-ci on ne la dit ni peu ni prou. La vérité ne sert à rien qu'à faire la place où se dénonce ce savoir.

Mais ce savoir n'est pas rien. Car ce dont il s'agit, c'est qu'accédant au réel, il le détermine tout aussi bien que le savoir de la science.

Naturellement ce savoir n'est pas du tout cuit. Car il faut l'inventer.

Ni plus ni moins, pas le découvrir puisque la vérité n'est là rien de plus que bois de chauffage, je dis bien : la vérité telle qu'elle procède de la f... trerie (orthographe à commenter, ce n'est pas la f... terie).

Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre, et maintenant qu'on l'a inventorié, on sait que ça fait preuve d'un manque d'imagination éperdu.

On ne peut l'entendre que sous bénéfice de cet inventaire : soit de laisser en suspens l'imagination qui y est courte, et de mettre à contribution le symbolique et le réel qu'ici l'imaginaire noue (c'est pourquoi on ne peut le laisser tomber) et de tenter, à partir d'eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour – *sicut palea*, disait le St Thomas en terminant sa vie de moine. Trouvez-moi un analyste de cette taille, qui brancherait le truc sur autre chose que sur un organon ébauché.

Je conclus : le rôle des passeurs, c'est le tripode lui-même qui l'assurera jusqu'à nouvel ordre puisque le groupe n'a que ces trois pieds.

Tout doit tourner autour des écrits à paraître.

Parue dans Analyse freudienne presse, 1993, n° 4, p. 42.

⁽⁴²⁾Il ne suffit pas qu'un analyste croie avoir obtenu la fin d'une analyse, pour que, de l'analysant arrivé à ce terme, lui, pour l'avoir élaboré, fasse un passeur.

La fin d'une analyse peut n'avoir fait qu'un fonctionnaire du discours analytique. C'est maintenant souvent le cas.

Le fonctionnaire n'est pas pour autant indigne de la passe, où il témoignerait de ses premiers pas dans la fonction : c'est ce que j'essaie de recueillir.

Pour le recueillir d'un autre, il y faut autre dit-mension : celle qui comporte de savoir que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité.

Avant de s'engager là-dedans la tête la première, témoignera-t-il que c'est au service d'un désir de savoir ?

N'importe qui ne saurait en interroger l'autre, même à en être lui-même saisi.

Il entre peut-être dans sa fonction sans reconnaître ce qui l'y porte.

Un risque : c'est que ce savoir, il lui faudra le construire avec son inconscient c'est-à-dire le savoir qu'il a trouvé, crû dans son propre, et qui ne convient peut-être pas au repérage d'autres savoirs.

De là parfois le soupçon qui vient au sujet à ce moment, que sa propre vérité, peut-être dans l'analyse, la sienne, n'est pas venue à la barre.

Il faut un passeur pour entendre ça.

Intervention à Milan, à la Scuola freudiana, le 1^{er} juin 1974. Parue dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978.

POURQUOI « SIC »

Il y a une lutte *autour* – c'est ainsi que s'exprime opportunément Freud – de la psychanalyse, dont le déploiement et les motivations ne sauraient être décrits* en termes de polémologies connues. C'est un fait d'expérience et d'histoire que le « pour » peut être non moins douteux que certains « contre ».

Elle est devenue aussi une lutte *pour* la psychanalyse, au sens de : lutte pour le trésor : où la subjectivité trouve profit et complicité dans le fait que le contrôle sur la psychanalyse est de plus en plus recherché comme facteur du contrôle social.

D'où l'utilité d'un retour aux questions fondamentales, sans retourner en arrière.

Pour la psychanalyse il y a des matériaux : au double sens de matériaux à analyse, et de travailleurs-scribes qui les traitent en sachant que la preuve à laquelle les soumettre n'est pas celle d'une réalité qui les transcende.

Sic : c'est ainsi qu'on pourrait écrire avec la psychanalyse, pour faire progresser l'instance de la psychanalyse, en temps de psychanalyse – comme on dit : en temps de paix ou de guerre – pendant ce dernier quart du XX^e siècle, du disant de Lacan et après 37 ans d'héritage freudien.

Les matériaux pourront être de domaines différents. De l'un d'eux, la soi-disante littérature psychanalytique, nous ne méconnaitrons pas la spécificité en soumettant certains de ses moments à une lecture seconde.

Les travaux sur des matériaux se veulent comparables à des enquêtes : avec une rigueur de *logical inquiry* et une ouverture de technique journalistique : dont les « morceaux » seront pour nous ceux de la freudienne vérité refoulée.

Qu'il s'agisse de matériaux n'exclut pas l'essai accompli, mais plutôt comme un moment singulier et conclusif d'une pratique de l'essayer qui n'encourage pas le narcissisme de l'essai toujours.

Les travaux qui vont paraître, seront-ils toujours psychanalytiques ? Ici est engagée la responsabilité de celui qui écrit à définir le rapport de son travail avec la psychanalyse (et non pas le rapport de la psychanalyse avec autre chose). Pour tout collaborateur se pose, ici comme ailleurs, la question de son autorisation à la pratique de l'écriture en psychanalyse. Au départ nous allons nous fier à la réponse – qui ne pourra pas ne pas être articulée à la pratique psychanalytique ; que nous n'irons pas chercher dans la garantie d'une allégeance aux canons d'un supposé genre littéraire psychanalytique, fût-ce œcuménisé dans une pluralité de genres – de l'écrivain lui-même et à la répercussion que son œuvre saura susciter comme débat. Ce qui ne veut pas dire que n'importe quoi sera publié.

« Sic » se veut moyen du débat psychanalytique. Débat qui traverse le mouvement de la psychanalyse, plus vaste que le « mouvement psychanalytique » au sens restreint. Un débat dont l'histoire est faite aussi d'ouvertures et d'essais répétitivement se renfermant dans l'échec de leur mouvement.

SIC

(marzo/mars 1976) *Editor* Giacomo B. Contri

*. *décrites* dans le texte source.

Parue dans *Pierre Martin, Argent et psychanalyse, Paris, Navarin, 1984, pp. 198-199.*

<FAC-SIMILE ABSENT>

De Lacan
5 rue de Lille
260 72 93

Cher Martin,

Voici le texte allemand (G.W., II/III, p. 164, en italiques).

Zu Hause verbiete man ihr, weiter zu mir zu kommen. Sie beruft sich dann bei mir auf ein ihr gegebenes Versprechen, sie im Notfalle auch umsonst zu behandeln, und ich sage ihr : In Geldsachen kann ich keine Rücksicht üben.

Texte du rêve – c'est Freud qui parle de sa patiente : qu'à la maison on lui interdise de continuer à venir chez moi. Elle s'autorise alors auprès de moi d'une promesse que je lui aurais faite de la traiter même gratuitement s'il le fallait, et je lui dis :

auch sonst im Notfalle
en cas de besoin

Dans les affaires d'argent je ne puis me permettre aucun égard

considération
= je suis intraitable.

Votre
J. Lacan

Ce 18-VI-74

Texte paru dans le programme du Festival d'automne, À propos de l'éveil du printemps, traduction de François Régnauld, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1974, pp. 7-10.

⁽⁷⁾ Ainsi un dramaturge aborde en 1891 l'affaire de ce qu'est pour les garçons, de faire l'amour avec les filles, marquant qu'ils n'y songeraient pas sans l'éveil de leurs rêves.

Remarquable d'être mis en scène comme tel : soit pour s'y démontrer ne pas être pour tous satisfaisant, jusqu'à avouer que si ça rate, c'est pour chacun.

Autant dire que c'est du jamais vu.

Mais orthodoxe quant à Freud, – j'entends : ce que Freud a dit.

Cela prouve du même coup que même un hanovrien (car j'en ai d'abord, il faut que je l'avoue, inféré que Wedekind était juif), que même un hanovrien, dis-je et n'est-ce pas beaucoup dire ?, est capable de s'en aviser. De s'aviser qu'il y a un rapport du sens à la jouissance.

Que cette jouissance soit phallique, c'est l'expérience qui en répond.

Mais Wedekind, c'est une dramaturgie. Quelle place lui donner ? Le fait est que nos juifs (freudiens) s'y intéressent, on en trouvera l'attestation dans ce programme.

⁽⁸⁾ Il faut dire que la famille Wedekind avait plutôt roulé sa bosse à travers le monde, participant d'une diaspora, celle-ci idéaliste : d'avoir dû quitter la terre mère pour échec d'une activité « révolutionnaire ». Est-ce là ce qui fit à Wedekind, je parle de notre dramaturge, s'imaginer d'être de sang juif ? Au moins son meilleur ami en témoigne-t-il.

Ou bien est-ce une affaire d'époque, puisque le dramaturge à la date que j'ai notée, anticipe Freud et largement ?

Puisqu'on peut dire qu'à ladite date, Freud cogite encore l'inconscient, et que pour l'expérience qui en instaure le régime, il ne l'aura pas même à sa mort mise encore sur ses pieds.

Ça devait me rester de le faire avant que quelque autre m'en relève (pas plus juif peut-être que je ne le suis).

Que ce que Freud a repéré de ce qu'il appelle la sexualité, fasse trou dans le réel, c'est ce qui se touche de ce que personne ne s'en tirant bien, on ne s'en soucie pas plus.

C'est pourtant expérience à portée de tous. Que la pudeur désigne : du privé. Privé de quoi ? justement de ce que le pubis n'aille qu'au public, où il s'affiche d'être l'objet d'une levée de voile.

Que le voile levé ne montre rien, voilà le principe de l'initiation (aux bonnes manières de la société, tout au moins).

J'ai indiqué le lien de tout cela au mystère du langage et au fait que ce soit à proposer l'énigme que se trouve le sens du sens.

Le sens du sens est qu'il se lie à la jouissance du garçon comme interdite. Ce non pas certes pour interdire le rapport dit sexuel, mais pour le figer dans le non-rapport qu'il vaut dans le réel.

⁽⁹⁾ Ainsi fait fonction de réel, ce qui se produit effectivement, le fantasme de la réalité ordinaire. Par quoi se glisse dans le langage ce qu'il véhicule : l'idée de *tout* à quoi pourtant fait objection la moindre rencontre du réel.

Pas de langue qui ne s'en force, non sans en geindre de faire comme elle peut, à dire « sans exception » ou à se corser d'un numéral. Il n'y a que dans les nôtres, de langues, que ça roule bille en tête, le tout, – le tout et à toi, si j'ose dire.

Moritz, dans notre drame, parvient pourtant à s'excepter, en quoi Melchior le qualifie de fille. Et il a bien raison : la fille n'est qu'une et veut le rester, ce qui dans le drame passe à l'as.

Reste qu'un homme se fait. L'homme à se situer de l'Un-entre-autres, à s'entrer entre ses semblables.

Moritz, à s'en excepter, s'exclut dans l'au-delà. Il n'y a que là qu'il se compte : pas par hasard d'entre les morts, comme exclus du réel. Que le drame l'y fasse survivre, pourquoi pas ? si le héros y est mort d'avance.

C'est au royaume des morts que « les non-dupes errent », dirais-je d'un titre que j'illustrais.

Et c'est pour cela que je n'errerais pas plus longtemps à suivre à Vienne dans le groupe de Freud, les gens qui déchiffrent à l'envers les signes tracés par Wedekind en sa dramaturgie. Sauf peut-être à les reprendre de ce que la reine pourrait bien n'être sans tête qu'à ce que le roi lui ait dérobé la paire normale, de têtes, qui lui reviendrait.

N'est-ce pas à les lui restituer (de supposer face cachée) que sert ici l'Homme dit masqué. Celui-là, qui fait la fin du drame, et pas seulement du rôle que Wedekind lui réserve, de sauver Melchior des prises de Moritz, mais de ce que Wedekind le dédie à sa fiction, tenue pour nom propre.

⁽¹⁰⁾J'y lis pour moi ce que j'ai refusé expressément à ceux qui ne s'autorisent que de parler d'entre les morts : soit de leur dire que parmi les Noms-du-Père, il y a celui de l'Homme masqué.

Mais le Père en a tant et tant qu'il n'y en a pas Un qui lui convienne, sinon le Nom de Nom de Nom. Pas de Nom qui soit son Nom-Propre, sinon le Nom comme ex-sistence.

Soit le semblant par excellence. Et « l'Homme masqué » dit ça pas mal.

Car comment savoir ce qu'il est s'il est masqué, et ne porte-t-il pas masque de femme, ici l'acteur ?

Le masque seul ex-sisterait à la place de vide où je mets *La* femme. En quoi je ne dis pas qu'il n'y ait pas de femmes.

La femme comme version du Père, ne se figurerait que de Père-version.

Comment savoir si, comme le formule Robert Graves, le Père lui-même, notre père éternel à tous, n'est que Nom entre autres de la Déesse blanche, celle à son dire qui se perd dans la nuit des temps, à en être la Différente, l'Autre à jamais dans sa jouissance, – telles ces formes de l'infini dont nous ne commençons l'énumération qu'à savoir que c'est elle qui nous suspendra, nous.

Jacques Lacan
le 1^{er} septembre 1974.

Conférence de presse du docteur Jacques Lacan au Centre culturel français, Rome, le 29 octobre 1974⁵¹⁷. Parue dans les Lettres de l'École freudienne, 1975, n° 16, pp. 6-26.

⁽⁶⁾J. LACAN – J'ai pris mes positions dans la psychanalyse, c'était en 1953, très exactement. Il y a eu un premier congrès en octobre, à Rome. Je crois – je ne l'ai pas demandé – j'imagine qu'on a pensé pour moi à quelque chose comme un anniversaire : ce n'est pas peu, vingt et un ans ; c'est les vingt et un ans pendant lesquels j'ai enseigné d'une façon qui a fait tranchant, si l'on peut dire, dans mes positions. J'avais déjà commencé mon enseignement deux ans avant 1953. C'est peut-être donc ce à quoi on a pensé.

D'un autre côté, je n'avais, moi, aucune raison d'y faire objection, d'autant que Rome, malgré tout, c'est un lieu qui conserve une grande portée, et tout spécialement pour la psychanalyse. Si jamais – on ne sait pas, ça peut vous arriver – vous venez entendre le quelque chose que j'ai préparé, parce que j'ai préparé quelque chose pour eux ; ils s'attendaient à ce que je parle ; je n'ai pas voulu qu'on l'annonce, mais j'ai préparé quelque chose ; je l'ai même préparé avec beaucoup de soin, je dois dire, à la vérité ; si ⁽⁷⁾jamais donc vous venez, vous entendrez quelque chose qui se rapporte aux rapports de la psychanalyse avec la religion. Ils ne sont pas très amicaux. C'est en somme ou l'un ou l'autre. Si la religion triomphe, comme c'est le plus probable – je parle de la vraie religion, il n'y en a qu'une seule de vraie – si la religion triomphe, ce sera le signe que la psychanalyse a échoué. C'est tout ce qu'il y a de plus normal qu'elle échoue, parce que ce à quoi elle s'emploie, c'est quelque chose de très très difficile. Mais enfin, comme je n'ai pas l'intention de faire une conférence maintenant, je ne peux dire que ça, c'est que la psychanalyse, c'est quelque chose de très difficile.

Vous êtes journaliste de quel journal ?

M^{me} X. – Agence Centrale de Presse de Paris.

J. LACAN – C'est quelque chose de très difficile, la psychanalyse. D'abord c'est très difficile d'être psychanalyste, parce qu'il faut se mettre dans une position qui est tout à fait intenable. Freud avait déjà dit ça. C'est une position intenable, celle du psychanalyste.

M^{me} X. – Il y aura combien d'élèves du D^r Lacan à ce Congrès ?

J. LACAN – À ce Congrès ? Mais je n'en sais rien.

M^{me} X. – De participants ?

J. LACAN – Il y a des participants à ce Congrès qui sont, je suppose, beaucoup plus nombreux que les gens de mon École. Parce qu'il y a une espèce d'effet de curiosité autour de moi. C'est loufoque mais c'est comme ça.

M^{me} X. – Mais c'est motivé, cette loufoquerie ?

J. LACAN – Motivé par la mienne, probablement. Mais moi, naturellement, je ne suis pas au courant.

M^{me} X. – Je crois que mon Agence concurrente veut prendre la parole.

M. Y. – (inaudible)

M^{me} X. – Je demandais simplement au Professeur Lacan pourquoi il disait que le psychanalyste était dans une position intenable ?

⁵¹⁷. Texte intégral, non revu par l'auteur.

J. LACAN – Au moment où j'ai dit ça, j'ai fait remarquer que je n'étais pas le premier à le dire. Il y a quelqu'un à qui quand même on peut faire confiance pour ce qu'il a dit de la position du psychanalyste, très très précisément, c'est Freud. Alors Freud étendait ça ; il a dit qu'il y avait un certain nombre de positions intenable parmi lesquelles il mettait « gouverner » – comme vous le voyez, c'est déjà dire qu'une position intenable, c'est justement ce vers quoi tout le monde se rue, puisque pour gouverner on ne manque jamais de candidats – c'est comme pour la psychanalyse, les candidats ne manquent pas.

Puis Freud ajoutait encore : éduquer. Ça alors les candidats manquent encore moins. C'est une position qui est réputée même être avantageuse ; je veux dire que là aussi non seulement on ne manque pas de candidats mais on ne manque pas de gens qui reçoivent le tampon, c'est-à-dire qui sont autorisés à éduquer. Ça ne veut pas dire qu'ils aient la moindre espèce d'idée de ce que c'est qu'éduquer. Mais enfin ça suggère quand même beaucoup de méditations. Les gens ne s'aperçoivent pas très bien de ce qu'ils veulent faire quand ils éduquent. Mais ils s'efforcent quand même d'en avoir une petite idée. Ils y réfléchissent rarement. Mais enfin le signe qu'il y a quand même quelque chose qui peut, tout au moins de temps en temps, les inquiéter, c'est que parfois ils sont pris d'une chose qui est très particulière, qu'il n'y a que les analystes à connaître vraiment bien, ils sont saisis d'angoisse. Ils sont saisis d'angoisse quand ils y pensent, à ce que c'est qu'éduquer. Mais contre l'angoisse, il y a des tas de remèdes. En particulier il y a un certain nombre de choses qu'on appelle « conceptions de l'homme », de ce que c'est que l'homme. Ça varie beaucoup. Personne ne s'en aperçoit mais ça varie énormément, la conception qu'on peut avoir de l'homme.

Il y a un très bon livre qui est paru, qui a rapport à ça, à l'éducation. C'est un livre qui a été dirigé par Jean Chateau. ⁽⁹⁾Jean Chateau était un élève d'Alain. Je vous en parle parce que c'est un livre auquel je me suis intéressé très récemment. Je ne l'ai même pas fini actuellement. C'est un livre absolument sensationnel. Ça commence à Platon et ça continue par un certain nombre de pédagogues. Et on s'aperçoit quand même que le fond, ce que j'appelle le fond de l'éducation, c'est-à-dire une certaine idée de ce qu'il faut pour faire des hommes – (comme si c'était l'éducation qui les faisait ; à la vérité il est bien certain que l'homme, ce n'est pas forcé forcé qu'il soit éduqué ; il fait son éducation tout seul ; de toute façon il s'éduque, puisqu'il faut bien qu'il apprenne quelque chose, qu'il en bave un peu) mais enfin les éducateurs, à proprement parler, c'est des gens qui pensent qu'ils peuvent les aider, et que même il y aurait vraiment au moins une espèce de minimum à donner pour que les hommes soient des hommes et que ça passe par l'éducation. En fait ils n'ont pas tort du tout. Il faut en effet qu'il y ait une certaine éducation pour que les hommes parviennent à se supporter entre eux.

Par rapport à ça, il y a l'analyste. Les gens qui gouvernent, les gens qui éduquent ont cette différence considérable par rapport à l'analyste, c'est que ça s'est fait depuis toujours. Et je répète que ça foisonne, je veux dire qu'on ne cesse pas de gouverner et qu'on ne cesse pas d'éduquer. L'analyste, lui, il n'a aucune tradition. C'est un tout nouveau venu. Je veux dire que parmi les positions impossibles, il en a trouvé une nouvelle. Alors ce n'est pas particulièrement commode de soutenir une position dans laquelle, pour la plupart des analystes, on n'a qu'un tout petit siècle derrière soi pour se repérer. C'est quelque chose de vraiment tout à fait nouveau, et ça renforce le caractère impossible de la chose. Je veux dire qu'on a vraiment à la découvrir.

C'est pour ça que c'est chez les analystes, c'est-à-dire là, à partir du premier d'entre eux, que à cause de leur position, qu'ils découvriraient et dont ils réalisaient très bien le caractère impossible, ils l'ont fait rejaillir sur la position de gouverner et celle d'éduquer ; comme eux, ils en sont au stade de l'éveil ; ça leur a permis de s'apercevoir qu'en fin de compte les gens qui gouvernent comme les gens qui éduquent n'ont aucune espèce d'idée de ce qu'ils font. Ça ne les empêche pas de le faire, et même de le faire pas trop mal, parce qu'après tout, des

gouvernants, il en faut bien, et les gouvernants gouvernent, c'est un fait ; non seulement ils gouvernent mais ça fait plaisir à tout le monde.

M^{me} X. – On retrouve Platon.

J. LACAN – Oui, on retrouve Platon. Ce n'est pas difficile de retrouver Platon. Platon a dit énormément de banalités, et naturellement on les retrouve.

Mais c'est certain que l'arrivée de l'analyste à sa propre fonction a permis de faire une espèce d'éclairage à jour frisant de ce que sont les autres fonctions. J'ai consacré toute une année, tout un séminaire précisément sur ce point à expliquer le rapport qui jaillit du fait de l'existence de cette fonction tout à fait nouvelle qu'est la fonction analytique, et comment ça éclaire les autres. Alors ça m'a amené, bien sûr, à y montrer des articulations qui ne sont pas communes – parce que si elles étaient communes, ils ne différeraient pas – et à montrer comment ça peut se manipuler, et en quelque sorte d'une façon vraiment très très simple. Il y a quatre petits éléments qui tournent. Et naturellement les quatre petits éléments changent de place, et ça finit par faire des choses très intéressantes.

Il y a une chose dont Freud n'avait pas parlé, parce que c'était une chose tabou pour lui, c'était la position du savant, la position de la science. La science a une chance, c'est une position impossible tout à fait également, seulement elle n'en a pas encore la moindre espèce d'idée. Ils commencent seulement maintenant, les savants, à faire des crises d'angoisse ! Ils commencent à se demander – c'est une crise d'angoisse qui n'a pas plus d'importance que n'importe quelle crise d'angoisse, l'angoisse est une chose tout à fait futile, tout à fait foireuse – mais c'est amusant de voir que les savants, les savants qui travaillent dans des laboratoires tout à fait sérieux, ces derniers temps tout d'un coup on en a vu qui se sont alarmés, qui ont eu « les foies » comme on dit – vous parlez le français ? Vous savez ce que c'est, avoir les foies ? avoir les foies c'est avoir la trouille – qui se sont dit : « mais si toutes ces petites bactéries avec lesquelles nous faisons des choses si merveilleuses, supposez qu'un jour, après que nous en ayons fait vraiment un instrument absolument sublime de destruction de la vie, supposez qu'un type les sorte du laboratoire ? »

D'abord ils n'y sont pas arrivés, ce n'est pas encore fait, mais ils commencent quand même à avoir une petite idée qu'on pourrait faire des bactéries vachement résistantes à tout, et qu'à partir de ce moment-là, on ne pourrait plus les arrêter, et que peut-être ça nettoierait la surface du globe de toutes ces choses merdeuses, en particulier humaines, qui l'habitent. Et alors ils se sont sentis tout d'un coup saisis d'une crise de responsabilité. Ils ont mis ce qu'on appelle l'embargo sur un certain nombre de recherches – peut-être qu'ils ont eu une idée après tout pas si mauvaise ⁽¹¹⁾ de ce qu'ils font, je veux dire que c'est vrai que ça pourrait peut-être être très dangereux ; je n'y crois pas ; l'animalité est increvable ; ce n'est pas les bactéries qui nous débarrasseront de tout ça ! Mais eux qui ont eu une crise d'angoisse, c'est typiquement la crise d'angoisse. Et alors on a jeté une sorte d'interdiction, provisoire tout au moins, on s'est dit qu'il fallait y regarder à deux fois avant de pousser assez loin certains travaux sur les bactéries. Ce serait un soulagement sublime si tout d'un coup on avait affaire à un véritable fléau, un fléau sorti des mains des biologistes, ce serait vraiment un triomphe, ça voudrait dire vraiment que l'humanité serait arrivée à quelque chose, sa propre destruction par exemple, c'est vraiment là le signe de la supériorité d'un être sur tous les autres, non seulement sa propre destruction mais la destruction de tout le monde vivant ! Ce serait vraiment le signe que l'homme est capable de quelque chose. Mais ça fout quand même un peu d'angoisse. Nous n'en sommes pas encore là.

Comme la science n'a aucune espèce d'idée de ce qu'elle fait, sauf à avoir une petite poussée d'angoisse comme ça, elle va quand même continuer un certain temps et, à cause de Freud probablement, personne n'a même songé à dire que c'était tout aussi impossible d'avoir une science, une science qui ait des résultats, que de gouverner, et d'éduquer. Mais

si on peut en avoir quand même un petit soupçon, c'est par l'analyse, parce que l'analyse, elle, elle est vraiment là. L'analyse, je ne sais pas si vous êtes au courant, l'analyse s'occupe très spécialement de ce qui ne marche pas ; c'est une fonction encore plus impossible que les autres, mais grâce au fait qu'elle s'occupe de ce qui ne marche pas, elle s'occupe de cette chose qu'il faut bien appeler par son nom, et je dois dire que je suis le seul encore à l'avoir appelée comme ça, et qui s'appelle le réel.

La différence entre ce qui marche et ce qui ne marche pas, c'est que la première chose, c'est le monde, le monde va, il tourne rond, c'est sa fonction de monde ; pour s'apercevoir qu'il n'y a pas de monde, à savoir qu'il y a des choses que seuls les imbéciles croient être dans le monde, il suffit de remarquer qu'il y a des choses qui font que le monde est immonde, si je puis m'exprimer ainsi ; c'est de ça que s'occupent les analystes ; de sorte que, contrairement à ce qu'on croit, ils sont beaucoup plus affrontés au réel même que les savants ; ils ne s'occupent que de ça. Et comme le réel, c'est ce qui ne marche pas, ils sont en plus forcés de le subir, c'est-à-dire forcés tout le temps de tendre le dos. Il faut pour ça qu'ils soient vachement cuirassés contre l'angoisse.

⁽¹²⁾C'est déjà quelque chose qu'au moins ils puissent, de l'angoisse, en parler. J'en ai parlé un peu à un moment. Ça a fait un peu d'effet ; ça a fait un peu tourbillon. Il y a un type qui est venu me voir à la suite de ça, un de mes élèves, quelqu'un qui avait suivi le séminaire sur l'angoisse pendant toute une année, qui est venu, il était absolument enthousiasmé, c'était justement l'année où s'est passée, dans la psychanalyse française (enfin ce qu'on appelle comme ça) la deuxième scission ; il était si enthousiasmé qu'il a pensé qu'il fallait me mettre dans un sac et me noyer ; il m'aimait tellement que c'était la seule conclusion qui lui paraissait possible.

Je l'ai engueulé ; je l'ai même foutu dehors, avec des mots injurieux. Ça ne l'a pas empêché de survivre, et même de se rallier à mon École finalement. Vous voyez comment sont les choses. Les choses sont faites de drôleries. C'est comme ça peut-être ce qu'on peut espérer d'un avenir de la psychanalyse, c'est si elle se voue suffisamment à la drôlerie.

Voilà, je pense que je vous ai répondu un peu.

M^{me} Y. – Pouvez-vous préciser en quoi l'École freudienne de Paris se distingue des autres écoles ?

J. LACAN – On y est sérieux. C'est la distinction décisive.

M^{me} Y. – Les autres écoles ne sont pas sérieuses ?

J. LACAN – Absolument pas.

M^{me} Y. – Vous avez dit tout à l'heure « si la religion triomphe, c'est que la psychanalyse aura échoué ». Est-ce que vous pensez qu'on va maintenant chez un psychanalyste comme on allait avant chez son confesseur ?

J. LACAN – Je sais qu'on devait me poser cette question. Cette histoire de confession est une histoire à dormir debout. Pourquoi croyez-vous qu'on se confesse ?

⁽¹³⁾M^{me} Y. – Quand on va chez son psychanalyste, on se confesse aussi.

J. LACAN – Mais absolument pas ! Ça n'a rien à faire. C'est l'enfance de l'art de commencer par expliquer aux gens qu'ils ne sont pas là pour se confesser. Ils sont là pour dire, pour dire n'importe quoi.

M^{me} Y. – Comment expliquez-vous ce triomphe de la religion sur la psychanalyse ?

J. LACAN – Ce n'est pas du tout par l'intermédiaire de la confession.

M^{me} Y. – Vous avez dit « si la religion triomphe, c'est que la psychanalyse aura échoué ». Comment expliquez-vous le triomphe de la psychanalyse sur la religion ?

J. LACAN – La psychanalyse ne triomphera pas de la religion ; la religion est increvable. La psychanalyse ne triomphera pas, elle survivra ou pas.

M^{me} Y. – Pourquoi avoir employé cette expression du triomphe de la religion sur la psychanalyse ? Vous êtes persuadé que la religion triomphera ?

J. LACAN – Oui, elle ne triomphera pas seulement sur la psychanalyse, elle triomphera sur beaucoup d'autres choses encore. On ne peut même pas imaginer ce que c'est puissant, la religion. J'ai parlé à l'instant un peu du réel. La religion va avoir là encore beaucoup plus de raisons d'apaiser les cœurs, si l'on peut dire, parce que le réel, pour peu que la science y mette du sien, la science dont je parlais à l'instant, c'est du nouveau, la science, ça va introduire des tas de choses absolument bouleversantes dans la vie de chacun. Et la religion, surtout la vraie, a des ressources qu'on ne peut même pas soupçonner. Il n'y a qu'à voir pour l'instant comme elle grouille ; c'est absolument fabuleux. Ils y ont mis le temps, mais ils ont tout d'un coup compris quelle était leur chance avec la science. La science va introduire de tels bouleversements ⁽¹⁴⁾ qu'il va falloir qu'à tous ces bouleversements ils donnent un sens. Et ça, pour le sens, là ils en connaissent un bout. Ils sont capables de donner un sens, on peut dire, vraiment à n'importe quoi, un sens à la vie humaine par exemple. Ils sont formés à ça. Depuis le commencement, tout ce qui est religion, ça consiste à donner un sens aux choses qui étaient autrefois les choses naturelles. Mais ce n'est pas parce que les choses vont devenir moins naturelles, grâce au réel, ce n'est pas pour ça qu'on va cesser de sécréter le sens. Et la religion va donner un sens aux épreuves les plus curieuses, celles dont justement les savants eux-mêmes commencent à avoir un petit bout d'angoisse ; la religion va trouver à ça des sens truculents. Il n'y a qu'à voir comment ça tourne maintenant. Ils se mettent à la page.

M^{me} Y. – La psychanalyse va devenir une religion ?

J. LACAN – La psychanalyse ? Non, du moins je l'espère. Mais elle deviendra peut-être en effet une religion, qui sait, pourquoi pas ? Mais je ne pense pas que ce soit là mon biais. Je pense que la psychanalyse n'est pas venue à n'importe quel moment historique ; elle est venue corrélativement à un pas capital, à une certaine avancée du discours de la science. L'analyse est venue là – je vais vous dire ce que j'en dis dans mon petit rapport, dans le machin que j'ai cogité pour ce Congrès : la psychanalyse est un symptôme. Seulement il faut comprendre de quoi. Elle est en tout cas nettement, comme l'a dit Freud, (parce qu'il a parlé de « Malaise de la civilisation ») – la psychanalyse fait partie de ce malaise de la civilisation. Alors le plus probable, c'est quand même qu'on n'en restera pas là à s'apercevoir que le symptôme, c'est ce qu'il y a de plus réel. On va nous sécréter du sens à en veux-tu en voilà, et ça nourrira non seulement la vraie religion mais un tas de fausses.

M^{me} Y. – Qu'est-ce que ça veut dire, la vraie religion ?

J. LACAN – La vraie religion, c'est la romaine. Essayez de mettre toutes les religions dans le même sac et de faire par exemple ce qu'on appelle histoire des religions, c'est vraiment horrible. Il y a une vraie religion, c'est la religion chrétienne. Il s'agit simplement de savoir si cette vérité tiendra le coup, à savoir si elle sera capable de sécréter du sens de façon ⁽¹⁵⁾ à ce qu'on en soit vraiment bien noyé. Et c'est certain qu'elle y arrivera parce qu'elle a des ressources. Il y a déjà des tas de trucs qui sont préparés pour ça. Elle interprétera l'Apocalypse de Saint Jean. Il y a déjà pas mal de gens qui s'y sont essayés. Elle trouvera une correspondance de tout avec tout. C'est même sa fonction.

L'analyste, lui, c'est tout à fait autre chose. Il est dans une espèce de moment de mue. Pendant un petit moment, on a pu s'apercevoir de ce que c'était que l'intrusion du réel. L'analyste, lui, en reste là. Il est là comme un symptôme, et il ne peut durer qu'au titre de symptôme. Mais vous verrez qu'on guérira l'humanité de la psychanalyse. À force de le noyer dans le sens, dans le sens religieux bien entendu, on arrivera à refouler ce symptôme. Vous y êtes ? Est-ce qu'une petite lumière s'est produite dans votre jugeote ? Ça ne vous paraît pas une position mesurée que la mienne ?

M^{me} Y. – J'écoute.

J. LACAN – Vous écoutez –, oui. Mais est-ce que vous y attrapez un petit quelque chose qui ressemble à du réel ?

M^{me} Y. – (début inaudible) c'est à moi, après, à faire une sorte de synthèse.

J. LACAN – Vous allez faire une synthèse ? Vous en avez de la chance ! En effet, tirez-en ce que vous pourrez.

On a eu un petit instant comme ça un éclair de vérité avec la psychanalyse. Ce n'est pas du tout forcé que ça dure.

M. X. – (parle italien) – traduction : Monsieur a lu vos *Écrits* en italien, dans la collection qui s'appelle *Cosa freudiana*.

J. LACAN – Comment, il n'y a pas de collection *Cosa freudiana*.

L'INTERPRETE – Sous le titre *Cosa freudiana* il y a divers articles.

⁽¹⁶⁾J. LACAN – C'est sous ce titre qu'on traduit mes *Écrits*, la *Cosa freudiana* ? Moi, je croyais que c'était un article tout à fait spécial. « La chose freudienne » en français, c'est le titre d'un de mes écrits.

L'INTERPRETE – Alors le petit livre qui contient cinq ou six de vos articles, traduit il y a deux ou trois ans s'appelle la *Cosa Freudiana*...

M. X. – (en italien) Monsieur est en train de dire que les *Écrits* sont très obscurs, très difficiles à comprendre et que quelqu'un qui veut comprendre ses propres problèmes en lisant ces textes est dans un profond désarroi et mal à l'aise.

La deuxième impression est celle-ci : vous êtes un des plus célèbres représentants du retour à Freud. Or son avis superficiel de la chose est que ce retour à Freud est un peu problématique. Monsieur dit que votre reprise de Freud, des textes freudiens, rend la lecture de Freud encore plus compliquée.

J. LACAN – C'est peut-être parce que je fais apercevoir ce que Freud lui-même d'ailleurs a mis beaucoup de temps à faire entrer dans la tête de ses contemporains. Il faut dire que quand Freud a sorti *La science des rêves*, ça ne s'est pas beaucoup vendu, on en a vendu – je ne sais pas, je l'ai su à un moment, je ne voudrais pas dire quelque chose de tout à fait à côté, mais c'est peut-être trois cents exemplaires en quinze ans. Freud a dû se donner beaucoup de mal pour forcer, pour introduire dans la pensée de ses contemporains quelque chose d'aussi spécifié à la fois et d'aussi peu philosophique. Ce n'est pas parce qu'il a emprunté à je ne sais plus qui, à Herbart, le mot *Unbewusste*, que c'était du tout ce que les philosophes appelaient « inconscient » ; ça n'avait aucun rapport.

C'est même ce que je me suis efforcé de démontrer, c'est comment l'inconscient de Freud se spécifie ; les universitaires étaient peu à peu arrivés à digérer ce que Freud avec beaucoup d'habileté d'ailleurs s'était efforcé de leur rendre comestible, digérable, Freud lui-même a prêté à la chose en voulant convaincre ; le sens du retour à Freud, c'est ça : montrer ce qu'il y a de tranchant dans la position de Freud, dans ce que Freud avait

découvert, dans ce que Freud faisait entrer en jeu d'une façon je dirai complètement inattendue, parce que c'était vraiment la ⁽¹⁷⁾ première fois qu'on voyait surgir quelque chose qui n'avait strictement rien à faire avec ce que qui que ce soit avait dit avant. L'inconscient de Freud, c'est ça, c'est l'incidence de quelque chose qui est complètement nouveau.

Alors je ne suis pas très étonné puisque vous ne parlez qu'italien, du moins je le suppose, parce que sans ça pourquoi ne me parleriez-vous pas français, si vous lisez mes *Écrits* traduits en italien, d'abord, je vais vous dire, ils ne sont peut-être pas bien traduits ; je ne peux pas vérifier, je suis hors d'état de vérifier ; le traducteur est souvent venu me demander des conseils pour s'éclairer mais comme il a, lui, ses petites idées, ce que je lui ai répondu ne lui a peut-être pas plus servi pour ça.

Et puis je vais vous dire aussi quelque chose qui est caractéristique de mes *Écrits*, c'est que mes *Écrits*, je ne les ai pas écrits pour qu'on les comprenne, je les ai écrits pour qu'on les lise, ce n'est pas du tout pareil. C'est un fait que, contrairement à Freud, il y a quand même pas mal de gens qui les lisent, il y en a certainement plus qu'on n'a lu Freud pendant quinze ans ; à la fin, bien sûr, Freud a eu un énorme succès de librairie. Mais il l'a attendu très longtemps. Moi, je n'ai jamais rien attendu de pareil. Ça a été pour moi une surprise absolument totale quand j'ai su que mes *Écrits* se vendaient. Je n'ai jamais compris comment ça se fait. Ce que je constate par contre, c'est que même si on ne les comprend pas, ça fait quelque chose aux gens. J'ai souvent observé ça. Ils n'y comprennent rien, c'est tout à fait vrai, pendant un certain temps, mais ça leur fait quelque chose. Et c'est pour ça que je serais porté à croire, contrairement à ce qu'on s' imagine au dehors, on s' imagine que les gens achètent simplement mes *Écrits*, et puis qu'ils ne les ouvrent pas ; c'est une erreur ; ils les ouvrent, et même ils les travaillent ; et même ils s'esquintent à ça ; parce qu'évidemment quand on commence mes *Écrits*, ce qu'on peut faire de mieux, en effet, c'est d'essayer de les comprendre ; et comme on ne les comprend pas – je n'ai pas fait exprès qu'on ne les comprenne pas mais enfin ça a été une conséquence des choses, je parlais, je faisais des cours, très suivis et très compréhensibles, mais comme je ne transformais ça en écrit qu'une fois par an, naturellement ça donnait un écrit qui, par rapport à la masse de ce que j'avais dit, était une espèce de concentré tout à fait incroyable, qu'il faut en quelque sorte mettre dans de l'eau comme les fleurs japonaises, pour le voir se déplier. C'est une comparaison qui vaut ce qu'elle vaut.

Ce que je peux vous dire, c'est qu'il est assez habituel, je sais comment les choses se produisent parce que ça m'est déjà ⁽¹⁸⁾ arrivé d'écrire, il y a même longtemps, il est assez habituel qu'en dix ans, un de mes écrits devient transparent, mon cher. Même vous, vous comprendriez ! Dans dix ans mes *Écrits*, même en Italie, même traduits comme ils sont, vous paraîtront de la petite bière, des lieux communs. Parce qu'il y a une chose qui est tout de même assez curieuse, c'est que même des écrits, qui sont des écrits très sérieux, ça devient finalement des lieux communs. Dans très peu de temps, vous verrez, vous rencontrerez du Lacan à tous les coins de rue ! Comme Freud quoi ! Finalement tout le monde s' imagine avoir lu Freud, parce que Freud traîne partout, traîne dans les journaux etc. Ça m'arrivera, à moi aussi, vous verrez, comme ça pourrait arriver à tout le monde si on s'y mettait – si on faisait des choses un peu serrées, bien sûr, serrées autour d'un point tout à fait précis qui est ce que j'appelle le symptôme, à savoir ce qui ne va pas.

Il y a eu un moment dans l'histoire où il y a eu assez de gens désœuvrés pour s'occuper tout spécialement de ce qui ne va pas, et donner là une formule du « ce qui ne va pas » à l'état naissant, si je puis dire. Comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, tout ça se remettra à tourner rond, c'est-à-dire en réalité à être noyé sous les mêmes choses les plus dégueulasses parmi celles que nous avons connues depuis des siècles et qui naturellement se rétabliront. La religion, je vous dis, est faite pour ça, est faite pour guérir les hommes, c'est-à-dire qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui ne va pas. Il y a eu un petit éclair – entre deux mondes, si je puis dire, entre un monde passé et un monde qui va se réorganiser comme un superbe monde à venir. Je ne pense pas que la psychanalyse détienne quelque

clé que ce soit de l'avenir. Mais ç'aura été un moment privilégié pendant lequel on aura eu une assez juste mesure de ce que c'est que ce que j'appelle dans un discours le « parlêtre ». Le parlêtre, c'est une façon d'exprimer l'inconscient. Le fait que l'homme est un animal parlant, ce qui est tout à fait imprévu, ce qui est totalement inexplicable, savoir ce que c'est, avec quoi ça se fabrique, cette activité de la parole, c'est une chose sur laquelle j'essaie de donner quelques lumières dans ce que je vais leur raconter à ce Congrès. C'est très lié à certaines choses que Freud a prises pour être de la sexualité, et en effet ça a un rapport, mais ça s'attache à la sexualité d'une façon très très particulière.

Voilà. Alors vous verrez. Gardez ce petit livre dans votre poche et relisez le dans quatre ou cinq ans, vous verrez que déjà vous vous en pourlécherez les babines !

⁽¹⁹⁾M. Y. – (en italien) traduction : D'après ce que j'ai compris, dans la théorie lacanienne générale, à la base de l'homme, ce n'est pas la biologie ou la physiologie, c'est le langage. Mais saint Jean l'avait déjà dit : « Au commencement était le Verbe ». Vous n'avez rien ajouté à cela.

J. LACAN – J'y ai ajouté un petit quelque chose. Saint Jean commence son évangile en disant que « Au commencement était le Verbe ». Ça, je suis bien d'accord. Mais avant le commencement, où est-ce qu'il était ? C'est ça qui est vraiment impénétrable. Parce qu'il a dit « Au commencement était le Verbe », ça c'est l'évangile de saint Jean. Seulement il y a un autre truc qui s'appelle la Genèse, qui n'est pas tout à fait sans rapport avec ce machin, là, du Verbe. Naturellement on a rabouté ça en disant que le Verbe, c'était l'affaire de Dieu le Père, et qu'on reconnaissait bien que la Genèse était aussi vraie que l'évangile de saint Jean à ceci, que Dieu, c'est avec le Verbe qu'il créait le monde. C'est un drôle de machin !

Dans l'Écriture juive, l'Écriture Sainte, on voit très bien à quoi ça sert que le Verbe ait été en quelque sorte non pas au commencement mais avant le commencement, c'est que grâce à ça, comme il était avant le commencement, Dieu se croit en droit de faire toutes sortes de sermons aux personnes à qui il a fait un petit cadeau, du genre « petit-petit-petit » comme on donne aux poulets, il a appris à Adam à nommer les choses, il ne lui a pas donné le Verbe, parce que ce serait une trop grosse affaire ; il lui a appris à nommer. Ce n'est pas grand-chose de nommer, surtout qu'en plus tous ces noms sont... (fin de la première bobine)

... c'est-à-dire quelque chose de tout à fait à la mesure humaine. Les êtres humains ne demandent que ça, que les lumières soient tempérées. La Lumière en soi, c'est absolument insupportable. D'ailleurs on n'a jamais parlé de lumière, au siècle des Lumières, on a parlé d'*Aufklärung*. « Apportez une petite lampe, je vous en prie ». C'est déjà beaucoup. C'est même déjà plus que nous ne pouvons en supporter.

Alors moi, je suis pour saint Jean et son « Au commencement était le Verbe », mais c'est un commencement qui en effet est complètement énigmatique. Ça veut dire ceci : les choses ne commencent, pour cet être charnel, ce personnage répugnant qu'est tout de même ce qu'il faut bien appeler un homme moyen, les choses ne commencent pour lui, je veux dire le drame ne commence que quand il y a le Verbe dans le coup, quand le Verbe, ⁽²⁰⁾comme dit la religion – la vraie – quand le Verbe s'incarne. C'est quand le Verbe s'incarne que ça commence à aller vachement mal. Il n'est plus du tout heureux, il ne ressemble plus du tout à un petit chien qui remue la queue ni non plus à un brave singe qui se masturbe. Il ne ressemble plus à rien du tout. Il est ravagé par le Verbe.

Alors moi aussi, je pense que c'est le commencement, bien sûr. Vous me direz que je n'ai rien découvert. C'est vrai. Je n'ai jamais rien prétendu découvrir. Tous les trucs que j'ai pris, c'est des trucs que j'ai bricolés par-ci par-là. Et puis surtout, figurez-vous, j'ai une certaine expérience de ce métier sordide qui s'appelle être analyste. Et alors là j'en apprends quand même un bout. Et je dirai que le « Au commencement était le Verbe⁵¹⁸ » prend plus de poids pour moi, parce que je vais vous dire une chose : s'il n'y avait pas le Verbe, qui, il

⁵¹⁸ La question peut se poser : est-ce une coquille ?

faut bien le dire, les fait jouir, tous ces gens qui viennent me voir, pourquoi est-ce qu'ils reviendraient chez moi, si ce n'était pas pour à chaque fois s'en payer une tranche, de Verbe ? Moi, c'est sous cet angle là que je m'en aperçois. Ça leur fait plaisir, ils jubilent. Je vous dis, sans ça pourquoi est-ce que j'aurais des clients, pourquoi est-ce qu'ils reviendraient aussi régulièrement, pendant des années, vous vous rendez compte ! C'est un peu comme ça. Au commencement en tout cas de l'analyse, c'est certain. Pour l'analyse, c'est vrai, au commencement est le Verbe. S'il n'y avait pas ça, je ne vois pas ce qu'on foutrait là ensemble !

M. X. – (en italien) Est-ce que vraiment la psychanalyse est entrée dans une crise irrémédiable ? Est-ce que les rapports de l'homme ne sont pas devenus tellement problématiques parce que ce réel est tellement envahissant, tellement agressif, tellement obsédant... (suite inaudible)

J. LACAN – Tout ce que nous avons de réel jusqu'à présent, c'est peu de chose auprès de ce... de ce que quand même on ne peut pas imaginer parce que justement le propre du réel, c'est qu'on ne l'imagine pas.

M. Z. – La question portait sur le rôle de la psychanalyse aujourd'hui. Vous disiez tout à l'heure que la psychanalyse établissait le rapport de l'individu avec le réel. La question était que le réel étant devenu si agressif, si « obsessif » comme disait monsieur, ne faudrait-il pas au contraire délivrer l'homme du réel, et par conséquent la psychanalyse n'a plus de raison d'être.

⁽²¹⁾J. LACAN – Si le réel devient suffisamment agressif...

M. X. – *Cioè che il reale è diventato così distruttivo che l'unica possibilità di salvezza è la sottrazione al reale, perché la psicanalisi a cessato completamente la sua funzione.*

INTERPRETE – Le seul salut possible face à ce réel qui est devenu tellement destructif...

J. LACAN – Ce serait de repousser complètement le réel ?

INTERPRETE – Et Monsieur a parlé de schizophrénie collective. D'où la fin du rôle de la psychanalyse telle qu'elle a été présentée.

J. LACAN – C'est une façon pessimiste de représenter ce que je crois plus simple : le triomphe de la vraie religion. C'est une façon pessimiste. Épingler la vraie religion de schizophrénie collective, c'est un point de vue très spécial, qui est soutenable, j'en conviens. Mais c'est un point de vue très psychiatrique.

INTERPRETE – Ce n'est pas le point de vue de votre interpellateur ; il n'a pas parlé de religion.

J. LACAN – Non, il n'a pas parlé de religion mais moi je trouve qu'il conflue de façon étonnante avec ce dont j'étais parti, à savoir que la religion, en fin de compte, pouvait très bien arranger tout ça. Il ne faut pas trop dramatiser, quand même. On doit pouvoir s'habituer au réel, je veux dire au réel, naturellement le seul concevable, le seul à quoi nous ayons accès. Au niveau du symptôme, ce n'est pas encore vraiment le réel, c'est la manifestation du réel à notre niveau d'êtres vivants. Comme êtres vivants, nous sommes rongés, mordus par le symptôme, c'est-à-dire qu'en fin de compte, nous sommes ce que nous sommes, nous sommes malades, c'est tout. L'être parlant est un animal malade. Au commencement était le Verbe, tout ça, ça dit la même chose.

⁽²²⁾Mais le réel auquel nous pouvons accéder, c'est par une voie tout à fait précise, c'est la voie scientifique, c'est-à-dire les petites équations. Et ce réel là, le réel réel, si je puis dire, le vrai réel, c'est celui justement qui nous manque complètement en ce qui nous concerne, car de ce réel, en ce qui nous concerne, nous en sommes tout à fait séparés, à cause d'une chose tout à fait précise dont je crois quant à moi, encore que je n'aie jamais pu absolument

le démontrer, que nous ne viendrons jamais à bout ; nous ne viendrons jamais à bout du rapport entre ces parlêtres que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme. Là, les pédales sont radicalement perdues ; c'est même ce qui spécifie ce qu'on appelle généralement l'être humain ; sur ce point il n'y a aucune chance que ça réussisse jamais, c'est-à-dire que nous ayons la formule, une chose qui s'écrive scientifiquement. D'où le foisonnement des symptômes, parce que tout s'accroche là. C'est en ça que Freud avait raison de parler de ce qu'il appelle la sexualité. Disons que la sexualité, pour le parlêtre, est sans espoir.

Mais le réel auquel nous accédons avec des petites formules, le vrai réel, ça, c'est tout à fait autre chose. Jusqu'à présent, nous n'en avons encore comme résultat que des gadgets, à savoir : on envoie une fusée dans la lune, on a la télévision, etc. Ça nous mange, mais ça nous mange par l'intermédiaire de choses quand même que ça remue en nous. Ce n'est pas pour rien que la télévision est dévoreuse. C'est parce que ça nous intéresse, quand même. Ça nous intéresse par un certain nombre de choses tout à fait élémentaires, qu'on pourrait énumérer, dont on pourrait faire une petite liste très très précise. Mais enfin on se laisse manger. C'est pour ça que je ne suis pas parmi les alarmistes ni parmi les angoissés. Quand on en aura son compte, on arrêtera ça, et on s'occupera des vraies choses, à savoir de ce que j'appelle la religion.

M. A. – (début inaudible) mais il y a quand même peut-être quelque chose, c'est qu'il est difficile d'approcher le réel, le vrai réel et pas seulement le symbole, si ce n'est pas une brisure – c'est-à-dire que le réel est transcendant ; pour arriver à ce quelque chose qui nous transcende... (inaudible) là il y a en effet les gadgets et en effet les gadgets nous mangent.

J. LACAN – Oui, moi je ne suis pas très pessimiste. Il y aura un tamponnement du gadget. Votre extrapolation, je veux dire votre façon de faire converger le réel et le transcendant, je dois dire que ça me paraît un acte de foi, parce qu'à la vérité...

(23) M. A. – Je vous demande qu'est-ce qui n'est pas un acte de foi !

J. LACAN – C'est ça qu'il y a d'horrible, c'est qu'on est toujours dans la foire.

M. A. – J'ai dit foi, je n'ai pas dire foire !

J. LACAN – Moi, c'est ma façon de traduire foi. La foi, c'est la foire. Il y a tellement de fois, vous comprenez, de fois qui se nichent dans les coins, que malgré tout, ça ne se dit bien que sur le forum, c'est-à-dire la foire.

M. A. – Foi, forum, foire, c'est des jeux de mots.

J. LACAN – C'est du jeu de mots, c'est vrai. Mais j'attache énormément d'importance aux jeux de mots, vous le savez. Ça me paraît la clé de la psychanalyse.

M. B. – (en italien).

J. LACAN – Je ne suis pas du tout philosophe.

M. B. – *Una nozione ontologica, metafisica del reale...*

J. LACAN – Ce n'est pas du tout ontologique.

M. A. – Il a dit : le professeur Lacan emprunte une notion kantienne du réel...

J. LACAN – Mais ce n'est pas du tout kantien. C'est même ce sur quoi j'insiste, s'il y a une notion du réel, elle est extrêmement complexe, et elle est, à ce titre, non saisissable, non

saisissable d'une façon qui ferait tout. Ça me paraît ⁽²⁴⁾une notion incroyablement anticipatrice que de penser qu'il y ait un tout du réel ; tant que nous n'aurons pas vérifié, je crois qu'il vaut mieux se garder de dire que le réel soit en quoi que ce soit un tout.

J'ai lu là-dessus des choses récemment – à la vérité il m'est venu dans la main un petit article d'Henri Poincaré sur l'évolution des lois ; vous ne connaissez sûrement pas cet article, il est introuvable, on me l'a apporté, c'est une chose bibliophilique ; c'est à propos du fait que Boutroux s'était posé la question de savoir si on ne pouvait pas penser que les lois par exemple pouvaient aussi avoir une évolution. Poincaré, qui est mathématicien, se hérisse absolument à la pensée qu'il puisse y avoir une évolution des lois, puisque justement ce que le savant cherche, c'est justement une loi en tant que n'évoluant pas.

Je dois dire que là, c'est des choses qui arrivent par accident, il arrive par accident qu'un philosophe soit plus intelligent qu'un mathématicien, c'est très rare, mais là par hasard, Boutroux a soulevé une question qui me paraît tout à fait capitale. Pourquoi en effet est-ce que les lois n'évolueraient pas, étant donné que nous pensons un monde comme étant un monde qui a évolué ? Pourquoi les lois n'évolueraient-elles pas ? Poincaré tient dur comme fer que le propre d'une loi, ça veut dire qu'avec une loi, non seulement on peut savoir quand on est dimanche ce qui arrivera lundi, et mardi, mais qu'en plus ça fonctionne dans les deux sens à savoir qu'on doit savoir, grâce à une loi, ce qui est arrivé samedi et aussi vendredi. Mais on ne voit absolument pas pourquoi le réel n'admettrait pas cette entrée d'une loi qui bouge.

Il est bien certain que là nous perdons complètement les pédales, parce que comme nous sommes situés en un point précis du temps, comment même pouvoir dire quoi que ce soit à propos d'une loi qui n'est plus une loi, en somme, aux dires de Poincaré. Mais pourquoi après tout ne pas aussi penser que sur le réel nous pouvons peut-être un jour en savoir, grâce à des calculs toujours, un tout petit peu plus ? Tout à fait comme pour Auguste Comte, qui disait qu'on ne saurait absolument jamais rien de la chimie des étoiles : chose curieuse, il arrive un truc qui s'appelle le spectroscopie, et nous savons très précisément des choses sur la composition chimique des étoiles. Alors il faut se méfier, parce qu'il arrive des trucs, des lieux de passage absolument insensés, qu'on ne pouvait sûrement pas imaginer, et d'aucune façon prévoir, qui peut-être feront que nous aurons un jour une notion de l'évolution des lois. En tout cas je ne vois pas en quoi le réel en est pour ça plus transcendant.

⁽²⁵⁾Je crois que c'est une notion très difficile à manier. D'ailleurs on ne l'a jusqu'ici maniée qu'avec une extrême prudence.

M. X. – C'est un problème philosophique.

J. LACAN – C'est un problème philosophique, c'est vrai. Il y a des choses en effet, il y a de petits domaines où la philosophie aurait encore quelque chose à dire. Malheureusement c'est assez curieux que la philosophie donne tellement de signes de vieillissement, je veux dire que, bon, Heidegger a dit deux ou trois choses sensées ; il y a quand même très longtemps que la philosophie n'a absolument rien dit d'intéressant pour tout le monde. D'ailleurs la philosophie ne dit jamais quelque chose d'intéressant pour tout le monde. Quand elle sort quelque chose, la philosophie, elle dit des choses qui intéressent deux ou trois personnes. Et puis après ça, il y a un enseignement philosophique, c'est-à-dire que ça passe à l'Université. Une fois que c'est passé à l'Université, c'est foutu, il n'y a plus la moindre philosophie, même imaginable. Quelqu'un m'a attribué un kantisme tout à l'heure, tout à fait gratuitement. Moi, je n'ai jamais écrit qu'une chose sur Kant, c'est mon petit écrit « Kant avec Sade » ; pour tout dire, je fais de Kant une fleur sadique. Personne n'a d'ailleurs fait la moindre attention à cet article. Il y a un tout petit bonhomme qui l'a commenté quelque part ; je ne sais même pas si c'est paru. Mais jamais personne ne m'a répondu sur cet article. C'est vrai que je suis incompréhensible.

M. A. – (en italien) – Traduction : Mon imputation de kantisme est arbitraire. Comme il a été question du réel comme transcendant, j'ai cité au passage la « chose en soi » mais ce n'est pas une imputation de kantisme.

J. LACAN – Ce à quoi je m'efforce, c'est de dire des choses qui collent à mon expérience d'analyste, c'est-à-dire à quelque chose de court, parce qu'aucune expérience d'analyste ne peut prétendre s'appuyer sur suffisamment de monde pour généraliser. Je tente de déterminer avec quoi un analyste peut se sustenter lui-même, ce que comporte d'appareil – si je puis m'exprimer ainsi – d'appareil mental rigoureux la fonction d'analyste ; quand on est analyste, quelle est la rampe qu'il faut tenir pour ne pas déborder de sa fonction d'analyste. Parce que, quand ⁽²⁶⁾on est analyste, on est tout le temps tenté de dérapier, de glisser, de se laisser glisser dans l'escalier sur le derrière, et c'est quand même très peu digne de la fonction d'analyste. Il faut savoir rester rigoureux parce qu'il ne faut intervenir que d'une façon sobre et de préférence efficace. Pour que l'analyse soit sérieuse et efficace, j'essaie d'en donner les conditions ; ça a l'air de déborder sur des cordes philosophiques, mais ça ne l'est pas le moins du monde.

Je ne fais aucune philosophie, je m'en méfie au contraire comme de la peste. Et quand je parle du réel, qui me paraît une notion tout à fait radicale pour nouer quelque chose dans l'analyse, mais pas toute seule, il y a ce que j'appelle le symbolique et ce que j'appelle l'imaginaire, je tiens à ça comme on tient à trois petites cordes qui sont les seules qui me permettent à moi ma flottaison. Je la propose aux autres aussi, bien sûr, à ceux qui veulent bien me suivre, mais ils peuvent suivre des tas d'autres personnes qui ne manquent pas de leur offrir leur aide. Ce qui m'étonne le plus, c'est d'en avoir encore autant à mes côtés, parce que je ne peux pas dire que j'aie rien fait pour les retenir. Je ne suis pas agrippé à leurs basques. Je ne redoute pas du tout que les gens partent. Au contraire, ça me soulage quand ils s'en vont. Mais enfin ceux qui sont là, je leur suis quand même reconnaissant de me renvoyer quelque chose de temps en temps qui me donne le sentiment que je ne suis pas complètement superflu dans ce que j'enseigne, que je leur enseigne quelque chose qui leur rend service.

Qu'est-ce que vous êtes gentil de m'avoir interrogé si longtemps.

Le 7^{ème} Congrès est ouvert à 14 heures par le Docteur Jacques Lacan à Rome. Paru dans les Lettres de l'École freudienne, 1975, n° 16, pp. 27-28.

⁽²⁷⁾J. LACAN – Je dis quelques mots d'ouverture parce qu'on me l'a demandé. Je les ferai brefs, j'espère.

On est convenu d'appeler succès le brouhaha, c'est-à-dire ce qui fait foule. On est convenu de ça dans le public. Mais pour nous autres analystes, ce succès-là n'a rien à faire avec ce qui nous intéresse ; et ce succès-là est quelque chose de tout à fait autre que ce qui serait le nôtre, je veux dire celui à quoi nous nous référons quand nous parlons de ce que nous sommes faits pour enregistrer, à savoir l'échec. L'échec, c'est ce que nous opposons au succès. Mais le succès qu'ainsi nous supposons – nous sommes bien forcés de le supposer, puisque ce qui nous caractérise, c'est le plus souvent l'échec, là-dessus, nous en savons un bout – ce succès-là donc, qui est notre pôle supposé en tant que nous partons de l'échec, ce succès-là n'a rien à faire avec aucun succès, succès comme ça : un attroupement.

Le succès, pour nous, ça se limite à ce que j'appellerai le résultat. Je dois dire que là-dessus, des résultats, ceux qui comptent, j'en ai enregistrés, et même tout fraîchement. Il est arrivé qu'on me remette – j'ai reçu, je ne sais pas si l'auteur en est présent, sur l'écriture et la psychanalyse un magnifique travail. C'est d'un auteur qui habite dans le midi de la France. Et à cause de ça, il ⁽²⁸⁾n'obtient de ce que j'enseigne que des échos. Il ne peut pas être là tout le temps quand je parle. Alors il y a quelque part une toute petite chose à côté de la plaque, ce qui m'assure donc que le reste est bien de son cru ; ce qui est à côté de la plaque, c'est la façon dont un tout petit peu il me cite à côté. Mais ce qu'il a fait, c'est vraiment excellent. Il est, si je puis dire, dans le vent ; le vent dont il s'agit n'a rien à faire avec le fait que vous me fassiez un succès. Il serait convenable, bien sûr, que je vous en remercie, mais après tout, pourquoi est-ce que vous ne vous en remerciez pas vous-mêmes ? Le rôle du message, c'est d'être reçu sous une forme inversée, et quand on dit à quelqu'un « pauvre chou » c'est toujours soi qu'on plaint. Alors remerciez-vous !

Le vent dont il s'agit, ce vent forcément qui, je dois dire, ne me déplaît pas, c'est celui dont je me trouve pour l'instant, grâce au succès, un peu chargé. Mais, comme je vous l'ai dit, ça donne des résultats, des résultats positifs quand une chose se tient, comme cet écrit que je viens de citer et dont je m'emploierai à ce qu'il se publie quelque part, j'espère dans ma revue. Le vent dont il s'agit, je sais en être responsable. Ce que j'apprécie avant tout dans ceux qui veulent bien gonfler leur voile de ce vent, c'est la façon dont ils l'attrapent, c'est l'authenticité de leur navigation. J'espère, je suis sûr même pour le savoir déjà, que vous en aurez ici des témoignages.

Nous allons commencer aujourd'hui par ce qui en fait l'objet, à savoir ce séminaire sur le réel, dont vous savez je suppose, au moins pour certains, que c'est une des catégories auxquelles je me réfère. Solange Faladé qui est là, qui est une des majeures à savoir prendre ce vent, va présider cette séance et la diriger jusqu'à son terme.

7^{me} Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome. Conférence parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 16, pp. 177-203.

⁽¹⁷⁷⁾J. LACAN – Je ne parle cet après midi qu'à cause du fait que j'ai entendu hier et ce matin des choses excellentes. Je ne vais pas me mettre à nommer les personnes, parce que ça fait palmarès. J'ai entendu ce matin en particulier des choses excellentes.

Je vous préviens que je lis, vous comprendrez après pourquoi. Je l'explique à l'intérieur.

⁽¹⁷⁸⁾LA TROISIÈME

J. LACAN

La troisième (C'est le titre). La troisième⁵¹⁹, elle revient, c'est toujours la première, comme dit Gérard de Nerval. Y objecterons-nous que ça fasse disque ? Pourquoi pas, si ça dit ce que.

Encore faut-il, ce « dit-ce-que », l'entendre, par exemple comme le disque-ours de Rome.

Si j'injecte ainsi un bout de plus d'onomatopée dans lalangue, ce n'est pas qu'elle ne soit en droit de me rétorquer qu'il n'y a pas d'onomatopée qui déjà ne se spécifie de son système phonématique, à lalangue. Vous savez que pour le français, Jakobson l'a calibré. C'est grand comme ça. Autrement dit, c'est d'être du français que le discours de Rome peut s'entendre disque-ourdrome.

Je tempère ça à remarquer que « ourdrome » est un ronron qu'admettraient d'autres lalangues, si j'agréé bien de l'oreille à telle de nos voisines géographiques, et que ça nous sort naturellement du jeu de la matrice, celle de Jakobson, celle que je spécifiais à l'instant.

Comme il ne faut pas que je parle trop longtemps, je vous passe un truc. Ça me donne l'occasion simplement, cet ourdrome, de mettre la voix sous la rubrique des quatre objets dits par moi **a**, c'est-à-dire de la revider de la substance qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait, c'est-à-dire la remettre ⁽¹⁷⁹⁾au compte de l'opération signifiante, celle que j'ai spécifiée des effets dits de métonymie. De sorte qu'à partir de là la voix – si je puis dire – la voix est libre, libre d'être autre chose que substance.

Voilà. Mais c'est une autre délinéation que j'entends pointer en introduisant ma troisième. L'onomatopée qui m'est venue d'une façon un peu personnelle me favorise – touchons du bois – me favorise de ce que le ronron, c'est sans aucun doute la jouissance du chat. Que ça passe par son larynx ou ailleurs, moi je n'en sais rien ; quand je les caresse, ça a l'air d'être de tout le corps, et c'est ce qui me fait entrer à ce dont je veux partir. Je pars de là, ça ne vous donne pas forcément la règle du jeu, mais ça viendra après. « Je pense donc se jouit ». Ça rejette le « donc » usité, celui qui dit « je souis ».

Je fais un petit badinage là-dessus. Rejeter ici c'est à entendre comme ce que j'ai dit de la forclusion, que rejeter le « je souis » ça réparait dans le réel. Ça pourrait passer pour un défi à mon âge, à mon âge où depuis trois ans, comme on dit ça aux gens à qui on veut l'envoyer dans les dents, depuis trois ans, Socrate était mort ! Mais même si je défuntais, à la suite – ça pourrait bien m'arriver, c'est arrivé à Merleau-Ponty, comme ça, à la tribune – Descartes n'a jamais entendu à propos de son « je souis » dire qu'il jouissait de la vie. Ce n'est pas ça du tout. Quel sens ça a, son « je souis » ? Exactement mon sujet à moi, le « je » de la psychanalyse.

Naturellement il ne savait pas, le pauvre, il ne savait pas, ça va de soi, il faut que je lui interprète : c'est un symptôme. Car de quoi est-ce qu'il pense avant de conclure qu'il suit – la musique de l'être, sans doute ? Il pense du savoir de l'école dont les Jésuites, ses maîtres, lui ont rebattu les oreilles. Il constate que c'est léger. Ce serait meilleur tabac, c'est sûr, s'il

⁵¹⁹. Texte non revu par J. Lacan.

se rendait compte que son savoir va bien plus loin qu'il ne le croit à la suite de l'école, qu'il y a de l'eau dans le gaz, si je puis dire, et du seul fait qu'il parle, car à parler la langue, il a un inconscient, et il est paumé, comme tout un chacun qui se respecte ; c'est ce que j'appelle un savoir impossible à rejoindre pour le sujet, alors que lui, le sujet, il n'y a qu'un signifiant seulement qui le représente auprès de ce savoir ; c'est un représentant, si je puis dire, de commerce, avec ce savoir constitué, pour Descartes, comme c'est l'usage à son époque, de son insertion dans le discours où il est né, c'est-à-dire le discours que j'appelle du maître, le discours du nobliau. C'est bien pour ça qu'il n'en sort pas avec son « je pense donc je suis ».

⁽¹⁸⁰⁾C'est quand même mieux que ce que dit Parménide. L'opacité de la conjonction du $\nu\omicron\epsilon\lambda\lambda\upsilon$ et de l' $\epsilon\tau\mu\nu\alpha\iota$, il n'en sort pas, ce pauvre Platon ; s'il n'y avait pas lui, qu'est-ce qu'on saurait de Parménide ? Mais ça n'empêche pas qu'il n'en sort pas, et que s'il ne nous transmettait pas l'hystérie géniale de Socrate, qu'est-ce qu'on en tirerait ?

Moi, je me suis échiné pendant ces pseudo-vacances sur le Sophiste. Je dois être trop sophiste, probablement, pour que ça m'intéresse. Il doit y avoir là quelque chose à quoi je suis bouché. J'apprécie pas. Il nous manque des trucs pour apprécier. Il nous manque de savoir ce qu'était le sophiste à cette époque. Il nous manque le poids de la chose

Revenons au sens du sous. Ce n'est pas simple. Ce qui, dans la grammaire traditionnelle, se met au titre de la conjugaison d'un certain verbe être – pour le latin, alors là tout le monde s'en aperçoit, *fui* ne fait pas somme avec *sum*. Sans compter le reste du bric à brac. Je vous en passe. Je vous passe tout ce qui est arrivé quand les sauvages, les Gaulois se sont mis à avoir à se tirer d'affaire avec ça. Ils ont fait glisser le *est* du côté du *stat*. Ce ne sont pas les seuls d'ailleurs. En Espagne, je crois que ça a été le même truc. Enfin la linguisterie se tire de tout ça comme elle peut. Je ne m'en vais pas maintenant vous répéter ce qui fait les dimanches de nos études classiques.

Il n'en reste pas moins qu'on peut se demander de quelle chair ces êtres – qui sont d'ailleurs des êtres de mythe, ceux dont j'ai mis le nom là : les Undeuxropéens, on les a inventés exprès, c'est des mythes – on peut se demander qu'est-ce qu'ils pouvaient mettre dans leur copule (partout ailleurs que dans nos langues, c'est simplement n'importe quoi qui sert de copule) – enfin quelque chose comme la préfiguration du Verbe incarné ? On dira ça, ici !

Ça me fait suer. On a cru me faire plaisir en me faisant venir à Rome, je ne sais pas pourquoi. Il y a trop de locaux pour l'Esprit Saint. Qu'est-ce que l'Être a de suprême si ce n'est par cette copule ?

Enfin je me suis amusé à y interposer ce qu'on appelle des personnes et j'ai touché un machin qui m'a amusé : m'es-tu-me ; mais-tu-me ; ça permet de s'embrouiller : m'aimes-tu mm ? En réalité c'est le même truc. C'est l'histoire du message que chacun reçoit sous sa forme inversée. Je dis ça depuis très longtemps et ça a fait rigoler. À la vérité, c'est à Claude Lévi-Strauss que je le dois. Il s'est penché vers une de mes excellentes amies qui est sa ⁽¹⁸¹⁾femme, qui est Monique, pour l'appeler par son nom, et il lui a dit, à propos de ce que j'exprimais, que c'était ça, que chacun recevait son message sous une forme inversée. Monique me l'a répété. Je ne pouvais pas trouver de formule plus heureuse pour ce que je voulais dire à ce moment-là. C'est quand même lui qui me l'a refilé. Vous voyez, je prends mon bien où je le trouve.

Je passe sur les autres temps, sur l'étayage de l'imparfait. J'étais. Ah ! qu'est-ce que tu étaies ? Et puis le reste. Passons, parce qu'il faut que j'avance. Le subjonctif, c'est marrant. Qu'il soit – comme par hasard ! Descartes, lui, ne s'y trompe pas : Dieu, c'est le dire. Il voit très bien que Dieue, c'est ce qui fait être la vérité, ce qui en décide, à sa tête. Il suffit de dieue comme moi. C'est la vérité, pas moyen d'y échapper. Si Dieu me trompe, tant pis, c'est la vérité par le décret du dieue, la vérité en or. Bon, passons. Je fais là jusqu'à ce moment-là quelques remarques à propos des gens qui ont trimballé la critique de l'autre côté du Rhin pour finir par baiser le cul d'Hitler. Ça me fait grincer des dents.

Alors le symbolique, l'imaginaire et le réel, ça c'est le numéro un. L'inouï, c'est que ça ait pris du sens, et pris du sens rangé comme ça. Dans les deux cas, c'est à cause de moi, de ce que j'appelle le vent dont je sens que moi je ne peux même plus le prévoir, le vent dont on gonfle ses voiles à notre époque. Car c'est évident, ça n'en manque pas, de sens, au départ. C'est en ça que consiste la pensée, que des mots introduisent dans le corps quelques représentations imbéciles, voilà, vous avez le truc ; vous avez là l'imaginaire, et qui en plus nous rend gorge – ça ne veut pas dire qu'il nous rengorge, non, il nous redégueule quoi ? comme par hasard une vérité, une vérité de plus. C'est un comble. Que le sens se loge en lui nous donne du même coup les deux autres comme sens. L'idéalisme, dont tout le monde a répudié comme ça l'imputation, l'idéalisme est là derrière. Les gens ne demandent que ça, ça les intéresse, vu que la pensée, c'est bien ce qu'il y a de plus crétinisant à agiter le grelot du sens.

Comment vous sortir de la tête l'emploi philosophique de mes termes, c'est-à-dire l'emploi ordurier, quand d'autre part il faut bien que ça entre, mais ça vaudrait mieux que ça entre ailleurs. Vous vous imaginez que la pensée, ça se tient dans la cervelle. Je ne vois pas pourquoi je vous en dissuaderais. Moi, je suis sûr – je suis sûr comme ça, c'est mon affaire – que ça se tient dans les peauciers du front, chez l'être parlant exactement comme chez le hérisson. J'adore les hérissons. Quand j'en vois un, je le mets dans ma poche, dans mon mouchoir. Naturellement il pisse.⁽¹⁸²⁾ Jusqu'à ce que je l'aie ramené sur ma pelouse, à ma maison de campagne. Et là, j'adore voir se produire ce plissement des peauciers du front. À la suite de quoi, tout comme nous, il se met en boule.

Enfin, si vous pouvez penser avec les peauciers du front, vous pouvez aussi penser avec les pieds. Eh bien c'est là que je voudrais que ça entre, puisqu'après tout l'imaginaire, le symbolique et le réel, c'est fait pour que ceux de cet attroupement qui sont ceux qui me suivent, pour que ça les aide à frayer le chemin de l'analyse.

Ces ronds de ficelle dont je me suis esquivé à vous faire des dessins, ces ronds de ficelle, il ne s'agit pas de les ronronner. Il faudrait que ça vous serve, et que ça vous serve justement à l'erre dont je vous parlais cette année, que ça vous serve à vous apercevoir la topologie que ça définit.

Ces termes ne sont pas tabou. Ce qu'il faudrait c'est que vous les pigiez. Ils sont là depuis bien avant celle que j'implique de la dire la première, la première fois que j'ai parlé à Rome ; je les ai sortis, ces trois, après avoir assez bien cogité, je les ai sortis très tôt, bien avant de m'y être mis, à mon premier discours de Rome.

Que ce soit ces ronds du nœud borroméen, ce n'est quand même pas une raison non plus pour vous y prendre le pied. Ce n'est pas ça que j'appelle penser avec ses pieds. Il s'agirait que vous y laissiez quelque chose de bien différent d'un membre – je parle des analystes – il s'agirait que vous y laissiez cet objet insensé que j'ai spécifié du **a**. C'est ça, ce qui s'attrape au coincement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme nœud. C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction : l'offrir comme cause de son désir à votre analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais.

Pour dire les choses, après cette répudiation du « je souis », je m'amuserai à vous dire que ce nœud, il faut l'être. Alors si je rajoute en plus ce que vous savez après ce que j'avais articulé pendant un an des quatre discours sous le titre de « L'envers de la psychanalyse », il n'en reste pas moins que de l'être, il faut que vous n'en fassiez que le semblant. Ça, c'est calé ! C'est d'autant plus calé qu'il ne suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le semblant.

⁽¹⁸³⁾ Ne vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, l'idée. J'ai écrit « objet **a** ». C'est tout différent. Ça l'apparente à la logique, c'est-à-dire que ça le rend opérant dans le réel au titre de l'objet dont justement il n'y a pas d'idée, ce qui, il faut bien le dire, était un trou jusqu'à présent dans toute théorie, quelle qu'elle soit, l'objet dont il n'y a pas d'idée. C'est ce qui justifie mes réserves, celles que j'ai faites tout à l'heure à l'endroit du pré-socratisme de Platon. Ce n'est pas qu'il n'en ait pas eu le sentiment. Le semblant, il y baigne sans le savoir.

Ça l'obsède, même s'il ne le sait pas. Ça ne veut rien dire qu'une chose, c'est qu'il le sent, mais qu'il ne sait pas pourquoi c'est comme ça. D'où cet insupport, cet insupportable qu'il propage.

Il n'y a pas un seul discours où le semblant ne mène le jeu. On ne voit pas pourquoi le dernier venu, le discours analytique, y échapperait. Ce n'est quand même pas une raison pour que dans ce discours, sous prétexte qu'il est le dernier venu, vous vous sentiez mal à l'aise au point d'en faire, selon l'usage dont s'engoncent vos collègues de l'Internationale, un semblant plus semblant que nature, affiché ; rappelez-vous quand même que le semblant de ce qui parle comme tel, il est là toujours dans toute espèce de discours qui l'occupe ; c'est même une seconde nature. Alors soyez plus détendus, plus naturels quand vous recevez quelqu'un qui vient vous demander une analyse. Ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col. Même comme bouffons, vous êtes justifiés d'être. Vous n'avez qu'à regarder ma télévision. Je suis un clown. Prenez exemple là-dessus, et ne m'imites pas ! Le sérieux qui m'anime, c'est la série que vous constituez. Vous ne pouvez à la fois en être et l'être.

Le symbolique, l'imaginaire et le réel, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du discours analytique, quand analyste vous l'êtes. Mais ils n'émergent, ces termes, vraiment que pour et par ce discours. Je n'ai pas eu à y mettre d'intention, je n'ai eu qu'à suivre, moi aussi. Ça ne veut pas dire que ça n'éclaire pas les autres discours, mais ça ne les invalide pas non plus. Le discours du maître, par exemple, sa fin, c'est que les choses aillent au pas de tout le monde. Eh bien ça, ce n'est pas du tout la même chose que le réel, parce que le réel, justement, c'est ce qui ne va pas, ce qui se met en croix dans ce charroi, bien plus, ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche.

Je l'ai dit d'abord sous cette forme : le réel, c'est ce qui revient toujours à la même place. L'accent est à mettre sur « revient ». C'est la place qu'il découvre, la place du semblant.¹⁸⁴⁾ Il est difficile de l'instituer du seul imaginaire comme d'abord la notion de place semble l'impliquer. Heureusement que nous avons la topologie mathématique pour y prendre un appui. C'est ce que j'essaye de faire.

D'un second temps à le définir, ce réel, c'est de l'impossible d'une modalité logique que j'ai essayé de le pointer. Supposez en effet qu'il n'y ait rien d'impossible dans le réel. Les savants feraient une drôle de gueule, et nous aussi ! Mais qu'est-ce qu'il a fallu parcourir de chemin pour s'apercevoir de ça. Des siècles, on a cru tout possible. Enfin je ne sais pas, il y en a peut-être quelques-uns d'entre vous qui ont lu Leibniz. Il ne s'en tirait que par le « compossible ». Dieu avait fait de son mieux, il fallait que les choses soient possibles ensemble. Ce qu'il y a de combinat et même de combine derrière tout ça, ce n'est pas imaginable. Peut-être l'analyse nous introduira-t-elle à considérer le monde comme ce qu'il est : imaginaire. Ça ne peut se faire qu'à réduire la fonction dite de représentation, à la mettre là où elle est, soit dans le corps. Ça, il y a longtemps qu'on se doute de ça. C'est même en ça que consiste l'idéalisme philosophique. Seulement, l'idéalisme philosophique est arrivé à ça, mais tant qu'il n'y avait pas de science, ça ne pouvait que la boucler, non sans une petite pointe : en se résignant, ils attendaient les signes de l'au-delà, du noumène qu'ils appellaient ça. C'est pour ça qu'il y a eu quand même quelques évêques dans l'affaire, l'évêque Berkeley notamment, qui de son temps était imbattable, et que ça arrangeait très bien.

Le réel n'est pas le monde. Il n'y a aucun espoir d'atteindre le réel par la représentation. Je ne vais pas me mettre à arguer ici de la théorie des quanta ni de l'onde et du corpuscule. Il vaudrait mieux quand même que vous y soyez au parfum, bien que ça ne vous intéresse pas. Mais vous y mettre, au parfum, faites-le vous-mêmes, il suffit d'ouvrir quelques petits bouquins de science.

Le réel, du même coup, n'est pas universel, ce qui veut dire qu'il n'est tout qu'au sens strict de ce que chacun de ses éléments soit identique à soi-même, mais à ne pouvoir se dire

« tous ». Il n'y a pas de « tous les éléments », il n'y a que des ensembles à déterminer dans chaque cas. Ce n'est pas la peine d'ajouter : c'est tout. Mon S_1 n'a le sens que de ponctuer ce n'importe quoi, ce signifiant – lettre que j'écris S_1 , signifiant qui ne s'écrit que de le faire sans aucun effet de sens. L'homologue, en somme, de ce que je viens de vous dire de l'objet **a**.

⁽¹⁸⁵⁾ Enfin, quand je pense que je me suis amusé pendant un moment à faire un jeu entre ce S_1 que j'avais poussé jusqu'à la dignité du signifiant Un, que j'ai joué avec ce Un et le **a** en les nouant par le nombre d'or, ça vaut mille ! Ça vaut mille, je veux dire que ça prend portée de l'écrire. En fait, c'était pour illustrer la vanité de tout coït avec le monde, c'est-à-dire de ce qu'on a appelé jusqu'ici la conséquence. Car il n'y a rien de plus dans le monde qu'un objet **a**, chiure ou regard, voix ou tétine qui refend le sujet et le grime en ce déchet qui lui, au corps, ex-siste. Pour en faire semblant, il faut être doué. C'est particulièrement difficile, c'est plus difficile pour une femme que pour un homme, contrairement à ce qui se dit. Que la femme soit l'objet **a** de l'homme à l'occasion, ça ne veut pas dire du tout qu'elle, elle a du goût à l'être. Mais enfin ça arrive. Ça arrive qu'elle y ressemble naturellement. Il n'y a rien qui ressemble plus à une chiure de mouche qu'Anna Freud ! Ça doit lui servir !

Soyons sérieux. Revenons à faire ce que j'essaye. Il me faut soutenir cette troisième du réel qu'elle comporte, et c'est pourquoi je vous pose la question dont je vois que les personnes qui ont parlé avec moi, avant moi, se doutent un peu, non seulement se doutent mais même elles l'ont dit – qu'elles l'aient dit signe qu'elles s'en doutent – est-ce que la psychanalyse est un symptôme ?

Vous savez que quand je pose les questions, c'est que j'ai la réponse. Mais enfin ça voudrait tout de même mieux que ce soit la bonne réponse. J'appelle symptôme ce qui vient du réel. Ça veut dire que ça se présente comme un petit poisson dont le bec vorace ne se referme qu'à se mettre du sens sous la dent. Alors de deux choses l'une : ou ça le fait proliférer (« Croissez et multipliez-vous » a dit le Seigneur, ce qui est quand même quelque chose d'un peu fort, qui devrait nous faire tiquer, cet emploi du terme multiplication : lui, le Seigneur sait quand même ce que c'est qu'une multiplication, ce n'est pas ce foisonnement du petit poisson) – ou bien alors, il en crève.

Ce qui vaudrait mieux, c'est à quoi nous devrions nous efforcer, c'est que le réel du symptôme en crève, et c'est là la question : comment faire ?

À une époque où je me propageais dans des services que je ne nommerai pas (quoique dans mon papier ici j'y fasse allusion, ça passera à l'impression, il faut que je saute un peu), à une époque où j'essayais de faire comprendre dans des services de médecine ce que c'était que le symptôme, je ne le disais pas tout à fait comme maintenant, mais quand même c'est peut-être un *Nachtrag*, ⁽¹⁸⁶⁾ quand même je crois que je le savais déjà, même si je j'en avais pas encore fait surgir l'imaginaire, le symbolique et le réel. Le sens du symptôme n'est pas celui dont on le nourrit pour sa prolifération ou extinction, le sens du symptôme, c'est le réel, le réel en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses au sens où elles rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante – satisfaisante au moins pour le maître, ce qui ne veut pas dire que l'esclave en souffre d'aucune façon, bien loin de là ; l'esclave, lui, dans l'affaire, il est peinarde bien plus qu'on ne croit, c'est lui qui jouit, contrairement à ce que dit Hegel, qui devrait quand même s'en apercevoir, puisque c'est bien pour ça qu'il s'est laissé faire par le maître ; alors Hegel lui promet en plus l'avenir ; il est comblé ! Ça aussi, c'est un *Nachtrag*, un *Nachtrag* plus sublime que dans mon cas, si je puis dire, parce que ça prouve que l'esclave avait le bonheur d'être déjà chrétien au moment du paganisme. C'est évident, mais enfin c'est quand même curieux. C'est vraiment là le bénéfice total ! Tout pour être heureux ! Ça ne se retrouvera jamais. Maintenant qu'il n'y a plus d'esclaves, nous en sommes réduits à relâcher tant que nous pouvons les Comédies de Plaute et de Térence, tout ça pour nous faire une idée de ce qu'ils étaient bien, les esclaves.

Enfin je m'égare. Ce n'est pas pourtant sans ne pas perdre la corde de ce qu'il prouve, cet égarement. Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel, donc comme je l'ai dit à la conférence de presse, de la réussite de la psychanalyse. Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser et du réel, et du symptôme. Si elle succède, a du succès dans cette demande, on peut s'attendre – je dis ça comme ça, je vois qu'il y a des personnes qui n'étaient pas à cette conférence de presse, c'est pour elles que je le dis – à tout, à savoir à un retour de la vraie religion par exemple, qui comme vous le savez n'a pas l'air de déprimer. Elle n'est pas folle, la vraie religion, tous les espoirs lui sont bons, si je puis dire ; elle les sanctifie. Alors bien sûr ça les lui permet.

Mais si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. Elle ne doit pas s'en épater, c'est le destin de la vérité telle qu'elle-même le pose au principe. La vérité s'oublie. Donc tout dépend de si le réel insiste. Pour ça, il faut que la psychanalyse échoue. Il faut reconnaître qu'elle en prend la voie et qu'elle a donc encore de bonnes chances de rester un symptôme, de croître et de se multiplier. Psychanalystes pas morts, lettre suit ! Mais quand même méfiez-vous. C'est peut-être mon message sous une forme inversée. Peut-être qu'aussi je me précipite. C'est la fonction de la hâte que j'ai mise en valeur pour vous.

⁽¹⁸⁷⁾Ce que je vous ai dit peut pourtant avoir été mal entendu, ce que je viens de vous dire, entendu de sorte que ce soit pris au sens de savoir si la psychanalyse est un symptôme social. Il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant. C'est à quoi Marx a paré, a paré d'une façon incroyable. Aussitôt dit, aussitôt fait. Ce qu'il a émis implique qu'il n'y a rien à changer. C'est bien pour ça d'ailleurs que tout continue exactement comme avant.

La psychanalyse socialement a une autre consistance que les autres discours. Elle est un lien à deux. C'est bien en ça qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel. Ça ne suffit pas du tout à en faire un symptôme social puisqu'un rapport sexuel, il manque dans toutes les formes de sociétés. C'est lié à la vérité qui fait structure de tout discours. C'est bien pour ça d'ailleurs qu'il n'y a pas de véritable société fondée sur le discours analytique. Il y a une école, qui justement ne se définit pas d'être une société. Elle se définit de ce que j'y enseigne quelque chose. Si rigolo que ça puisse paraître quand on parle de l'École Freudienne, c'est quelque chose dans le genre de ce qui a fait les Stoïciens par exemple. Et même, les Stoïciens avaient quand même quelque chose comme un pressentiment du lacanisme. C'est eux qui ont inventé la distinction du *signans* et du *signatum*. Par contre je leur dois, moi, mon respect pour le suicide. Naturellement, ça ne veut pas dire pour des suicides fondés sur un badinage, mais sur cette forme de suicide qui en somme est l'acte à proprement parler. Il ne faut pas le rater, bien sûr. Sans ça ce n'est pas un acte.

Dans tout ça, donc, il n'y a pas de problème de pensée. Un psychanalyste sait que la pensée est aberrante de nature, ce qui ne l'empêche pas d'être responsable d'un discours qui soude l'analysant – à quoi ? comme quelqu'un l'a très bien dit ce matin, pas à l'analyste. Ce qu'il a dit ce matin, je l'exprime autrement, je suis heureux que ça converge ; il soude l'analysant au couple analysant-analyste. C'est exactement le même truc qu'a dit quelqu'un ce matin.

Le piquant de tout ça, c'est que ce soit le réel dont dépende l'analyste dans les années qui viennent et pas le contraire. Ce n'est pas du tout de l'analyste que dépend l'avènement du réel. L'analyste, lui, a pour mission de le contrer. Malgré tout, le réel pourrait bien prendre le mors aux dents, surtout depuis qu'il a l'appui du discours scientifique.

C'est même un des exercices de ce qu'on appelle science-fiction, que je dois dire je ne lis jamais ; mais souvent dans les ⁽¹⁸⁸⁾analyses on me raconte ce qu'il y a dedans ; ce n'est pas imaginable ! L'eugénique, l'euthanasie, enfin toutes sortes d'euplaisereries diverses. Là où ça devient drôle, c'est seulement quand les savants eux-mêmes sont saisis, non pas bien sûr de la science-fiction, mais ils sont saisis d'une angoisse ; ça, c'est quand même instructif.

C'est bien le symptôme type de tout événement du réel. Et quand les biologistes, pour les nommer, ces savants, s'imposent l'embargo d'un traitement de laboratoire des bactéries sous prétexte que si on en fait de trop dures et de trop fortes, elles pourraient bien glisser sous le pas de la porte et nettoyer au moins toute l'expérience sexuée, en nettoyant le parlêtre, ça c'est tout de même quelque chose de très piquant. Cet accès de responsabilité est formidablement comique ; toute vie enfin réduite à l'infection qu'elle est réellement, selon toute vraisemblance, ça c'est le comble de l'être pensant ! L'ennui, c'est qu'ils ne s'aperçoivent pas pour autant que la mort se localise du même coup à ce qui dans lalangue, telle que je l'écris, en fait signe.

Quoi qu'il en soit, les « eu » plus haut par moi soulignés au passage nous mettraient enfin dans l'apathie du bien universel et suppléeraient à l'absence du rapport que j'ai dit impossible à jamais par cette conjonction de Kant avec Sade dont j'ai cru devoir marquer dans un écrit l'avenir qui nous pend au nez – soit le même que celui où l'analyse a en quelque sorte son avenir assuré. « Français, encore un effort pour être républicains ». Ce sera à vous de répondre à cette objurgation – quoique je ne sache pas toujours si cet article vous a fait ni chaud ni froid. Il y a juste un petit type qui s'est escrimé dessus. Ça n'a pas donné grand chose. Plus je mange mon *Dasein*, comme j'ai écrit à la fin d'un de mes séminaires, moins j'en sais dans le genre de l'effet qu'il vous fait.

Cette troisième, je la lis, quand vous pouvez vous souvenir peut-être que la première qui y revient, j'avais cru devoir y mettre ma parlance, puisqu'on l'a imprimée depuis, sous prétexte que vous en aviez tous le texte distribué. Si aujourd'hui je ne fais qu'ourdrome, j'espère que ça ne vous fait pas trop obstacle à entendre ce que je lis. Si elle est de trop, je m'excuse.

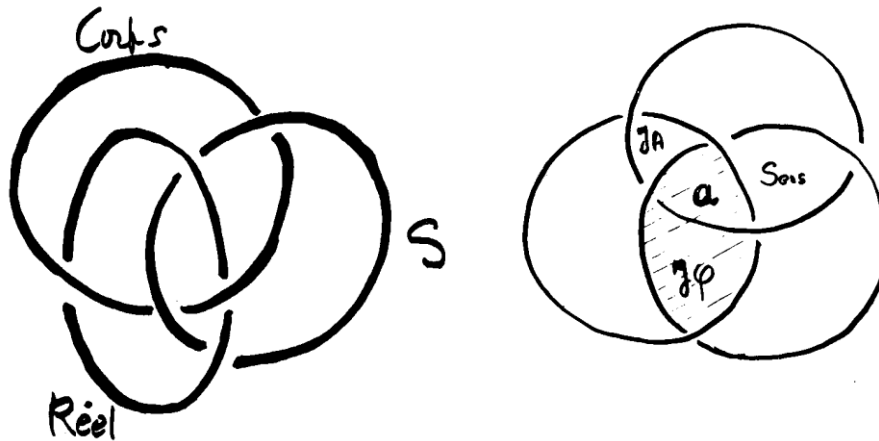
La première donc, celle qui revient pour qu'elle ne cesse pas de s'écrire, nécessaire, la première, « Fonction et champ... », j'y ai dit ce qu'il fallait dire. L'interprétation, ai-je émis, n'est pas interprétation de sens, mais jeu sur l'équivoque. Ce pourquoi j'ai mis l'accent sur le signifiant dans la langue. Je l'ai désigné de l'instance de la lettre, ce pour me faire entendre de votre peu de stoïcisme. Il en résulte, ai-je ajouté depuis sans plus d'effet, que c'est lalangue dont s'opère l'interprétation, ce ⁽¹⁸⁹⁾ qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage, un de ces langages dont justement c'est l'affaire des linguistes de faire croire que lalangue est animée. La grammaire, qu'ils appellent ça généralement, ou quand c'est Hjelmslev, la forme. Ça ne va pas tout seul, même si quelqu'un qui m'en doit le fraying a mis l'accent sur la grammatologie.

Lalangue, c'est ce qui permet que le vœu (souhait), on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le veut de vouloir, 3^e personne de l'indicatif, que le non niant et le nom nommant, ce n'est pas non plus par hasard ; que d'eux (« d » avant ce « eux » qui désigne ceux dont on parle) ce soit fait de la même façon que le chiffre deux, ce n'est pas là pur hasard ni non plus arbitraire, comme dit Saussure. Ce qu'il faut y concevoir, c'est le dépôt, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque du maniement par un groupe de son expérience inconsciente.

Lalangue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même. Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du **a**, est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme

éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent. (Figure 1).

L'étrange est ce lien qui fait qu'une jouissance, quelle qu'elle soit, le suppose, cet objet, et qu'ainsi le plus-de-jouir, puisque c'est ainsi que j'ai cru pouvoir désigner sa place, soit au regard d'aucune jouissance, sa condition.



(190)

J'ai fait un petit schéma. Si c'est le cas pour ce qu'il en est de la jouissance du corps en tant qu'elle est jouissance de la vie, la chose la plus étonnante, c'est que cet objet, le *a*, sépare cette jouissance du corps de la jouissance phallique. Pour ça, il faut que vous voyiez comment c'est fait, le nœud borroméen. (Figure 2).

Que la jouissance phallique devienne anormale à la jouissance du corps, c'est quelque chose qui s'est déjà aperçu trente-six fois. Je ne sais pas combien de types ici sont un peu à la page de ces histoires à la mords-moi le doigt qui nous viennent de l'Inde, *kundalini* qu'ils appellent ça. Il y en a qui désignent par là cette chose à faire grimper tout le long de leur moelle, qu'ils disent, parce que depuis on a fait quelques progrès en anatomie, alors ce que les autres expliquent d'une façon qui concerne l'arête du corps, ils s'imaginent que c'est la moelle et que ça monte dans la cervelle.

L'hors-corps de la jouissance phallique, pour l'entendre – et nous l'avons entendu ce matin, grâce à mon cher Paul Mathis qui est aussi celui à qui je faisais grand compliment de ce que j'ai lu de lui sur l'écriture et la psychanalyse, il nous en a donné ce matin un formidable exemple. Ce n'est pas une lumière, ce Mishima. Et pour nous dire que c'est Saint-Sébastien qui lui a donné l'occasion d'éjaculer pour la première fois, il faut vraiment que ça l'ait épaté, cette éjaculation. Nous voyons ça tous les jours, des types qui vous racontent que leur première ⁽¹⁹¹⁾masturbation, ils s'en souviendront toujours, que ça crève l'écran. En effet, on comprend bien pourquoi ça crève l'écran, parce que ça ne vient pas du dedans de l'écran. Lui, le corps, s'introduit dans l'économie de la jouissance (c'est de là que je suis parti) par l'image du corps. Le rapport de l'homme, de ce qu'on appelle de ce nom, avec son corps, s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image et au départ, j'ai bien souligné ceci, c'est qu'il fallait pour ça quand même une raison dans le réel, et que la prématuration de Bolk – ce n'est pas de moi, c'est de Bolk, moi je n'ai jamais cherché à être original, j'ai cherché à être logicien – c'est qu'il n'y a que la prématuration qui l'explique, cette préférence pour l'image qui vient de ce qu'il anticipe sa maturation corporelle, avec tout ce que ça comporte, bien sûr, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce semblable prend sa place, donc naturellement qu'il le vomit.

Pourquoi est-ce qu'il est comme ça, si inféodé à son image ? Vous savez le mal que je me suis donné dans un temps – parce que naturellement vous ne vous en êtes pas aperçus – le mal que je me suis donné pour expliquer ça. J'ai voulu absolument donner à cette image je ne sais quel prototype chez un certain nombre d'animaux, à savoir le moment où l'image, ça joue un rôle dans le processus germinale. Alors j'ai été chercher le criquet pèlerin, l'épinoche, la pigeonne... En réalité, ce n'était pas du tout quelque chose comme un prélude, un exercice. Ou dirons nous : c'est des hors-d'œuvre, tout ça ? Que l'homme aime tellement à regarder son image, voilà, il n'y a qu'à dire : c'est comme ça.

Mais ce qu'il y a de plus épatant, c'est que ça a permis le glissement du commandement de Dieu. L'homme est quand même plus proche de lui-même dans son être que dans son image dans le miroir. Alors qu'est-ce que c'est que cette histoire du commandement « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » si ça ne se fonde pas sur ce mirage, qui est quand même quelque chose de drôle, mais comme ce mirage justement est ce qui le porte à haïr non pas son prochain mais son semblable, c'est un truc qui porterait un peu à côté si on ne pensait pas que quand même Dieu doit savoir ce qu'il dit et qu'il y a quelque chose qui s'aime mieux encore pour chacun que son image.

Ce qui est frappant, c'est ceci : c'est que s'il y a quelque chose qui nous donne l'idée de « se jouir », c'est l'animal. On ne peut en donner aucune preuve, mais enfin ça semble bien être impliqué par ce qu'on appelle le corps animal.

⁽¹⁹²⁾ La question devient intéressante à partir du moment où on l'étend et où, au nom de la vie, on se demande si la plante jouit. C'est quand même quelque chose qui a un sens, parce que c'est quand même là qu'on nous a fait le coup. On nous a fait le coup du lys des champs. Ils ne tissent ni ne filent, a-t-on ajouté. Mais il est sûr que maintenant, nous ne pouvons pas nous contenter de ça, pour la bonne raison que justement, c'est leur cas, de tisser et de filer. Pour nous qui voyons ça au microscope, il n'y a pas d'exemple plus manifeste que c'est du filé. Alors c'est peut-être de ça qu'ils jouissent, de tisser et de filer. Mais ça laisse quand même l'ensemble de la chose tout à fait flottante. La question reste à trancher si vie implique jouissance. Et si la question reste douteuse pour le végétal, ça ne met que plus en valeur qu'elle ne le soit pas pour la parole, que la langue où la jouissance fait dépôt, comme je l'ai dit, non sans la mortifier, non sans qu'elle ne se présente comme du bois mort, témoigne quand même que la vie, dont un langage fait rejet, nous donne bien l'idée que c'est quelque chose de l'ordre du végétal.

Il faut regarder ça de près. Il y a un linguiste qui a beaucoup insisté sur le fait que le phonème, ça ne fait jamais sens. L'embêtant, c'est que le mot ne fait pas sens non plus, malgré le dictionnaire. Moi, je me fais fort de faire dire dans une phrase à n'importe quel mot n'importe quel sens. Alors, si on fait dire à n'importe quel mot n'importe quel sens, où s'arrêter dans la phrase ? Où trouver l'unité élément ?

Puisque nous sommes à Rome, je vais essayer de vous donner une idée là de ce que je voudrais dire, sur ce qu'il en est de cette unité à chercher du signifiant.

Il y a, vous le savez, les fameuses trois vertus dites justement théologiques. Ici on les voit se présenter aux murailles exactement partout sous la forme de femmes plantureuses. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après ça, à les traiter de symptômes, on ne force pas la note, parce que définir le symptôme comme je l'ai fait, à partir du réel, c'est dire que les femmes l'expriment aussi très très bien, le réel, puisque justement j'insiste sur ce que les femmes ne sont pas-toutes.

Alors, là-dessus, la foi, l'espérance et la charité, si je les signifie de la « foire », de « laisse-spère-ogne » (*lasciate ogni speranza* – c'est un métamorphème comme un autre, puisque tout à l'heure vous m'avez passé ourdrome) les dénommer de ça et de finir par le ratage type, à savoir « l'archiraté », il me semble que c'est une incidence plus effective pour le symptôme de ces trois femmes, ⁽¹⁹³⁾ ça me paraît plus pertinent que ce qui, au moment où on se met à rationaliser tout, se formule par exemple comme ces trois questions de Kant avec lesquelles j'ai eu à me dépêtrer à la télévision, à savoir : que puis-je savoir, que m'est-il permis

d'espérer (c'est vraiment le comble !) et que dois-je faire ? C'est quand même très curieux qu'on en soit là. Non pas bien sûr que je considère que la foi, l'espérance et la charité soient les premiers symptômes à mettre sur la sellette. Ce n'est pas des mauvais symptômes, mais enfin ça entretient tout à fait bien la névrose universelle, c'est-à-dire qu'en fin de compte les choses n'aillent pas trop mal, et qu'on soit tous soumis au principe de réalité c'est-à-dire au fantasme. Mais enfin l'Église quand même est là qui veille, et une rationalisation délirante comme celle de Kant, c'est quand même ce qu'elle tamponne.

J'ai pris cet exemple pour ne pas m'empêtrer dans ce que j'avais commencé d'abord par vous donner comme jeu, comme exemple de ce qu'il faut pour traiter un symptôme, quand j'ai dit que l'interprétation, ça doit toujours être, comme on l'a dit, Dieu merci, ici et pas plus tard qu'hier, à savoir Tostain, le *ready-made*, Marcel Duchamp, qu'au moins vous en entendiez quelque chose, l'essentiel qu'il y a dans le jeu de mots, c'est là que doit viser notre interprétation pour n'être pas celle qui nourrit le symptôme de sens.

Et puis je vais tout vous avouer, pourquoi pas ? Ce truc-là, ce glissement de la foi, l'espérance et la charité vers la foire – je dis ça parce qu'il y a eu quelqu'un à la conférence de presse à trouver que j'allais un peu fort sur ce sujet de la foi et de la foire ; c'est un de mes rêves, à moi ; j'ai quand même le droit, tout comme Freud, de vous faire part de mes rêves ; contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir, c'est plutôt le désir de réveil qui m'agite. Mais enfin c'est particulier.

Enfin ce signifiant-unité, c'est capital. C'est capital mais ce qu'il y a de sensible, c'est que sans ça, c'est manifeste, le matérialisme moderne lui-même, on peut être sûr qu'il ne serait pas né, si depuis longtemps ça ne tracassait les hommes, et si dans ce tracassé, la seule chose qui se montrait être à leur portée, c'était toujours la lettre. Quand Aristote comme n'importe qui se met à donner une idée de l'élément, il faut toujours une série de lettres, $\rho\sigma\tau$, exactement comme nous. Il n'y a ailleurs rien qui donne d'abord l'idée de l'élément, au sens où tout à l'heure je crois que je l'évoquais, du grain de sable (c'est peut-être aussi dans un de ces trucs que j'ai sauté, peu importe) l'idée de l'élément, l'idée dont j'ai dit que ça ne pouvait que se compter, et ⁽¹⁹⁴⁾rien ne nous arrête dans ce genre ; si nombreux que soient les grains de sable – il y a déjà un Archimède qui l'a dit – si nombreux qu'ils soient, on arrivera toujours à les calibrer – tout ceci ne nous vient qu'à partir de quelque chose qui n'a pas de meilleur support que la lettre. Mais ça veut dire aussi, parce qu'il n'y a pas de lettre sans de lalangue, c'est même le problème, comment est-ce que lalangue, ça peut se précipiter dans la lettre ? On n'a jamais fait rien de bien sérieux sur l'écriture. Mais ça vaudrait quand même la peine, parce que c'est là tout à fait un joint.

Donc que le signifiant soit posé par moi comme représentant un sujet auprès d'un autre signifiant, c'est la fonction qui s'avère de ceci, comme quelqu'un aussi l'a remarqué tout à l'heure, faisant en quelque sorte frayage à ce que je puis vous dire, c'est la fonction qui ne s'avère qu'au déchiffrement qui est tel que nécessairement c'est au chiffre qu'on retourne, et que c'est ça le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse, c'est que le déchiffrement se résume à ce qui fait le chiffre, à ce qui fait que le symptôme, c'est quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel, et qu'aller à l'appivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est là par quoi le terrain est gagné qui sépare le symptôme de ce que je vais vous montrer sur mes petits dessins, sans que le symptôme se réduise à la jouissance phallique.

Mon « se jouit » d'introduction, ce qui pour vous en est le témoin, c'est que votre analysant présumé se confirme d'être tel à ceci qu'il revienne ; parce que, je vous le demande, pourquoi est-ce qu'il reviendrait, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ? Outre qu'en plus, souvent, il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse. Il se jouit de quelque chose, et non pas du tout se « jesouit », parce que tout indique, tout doit même vous indiquer que vous ne lui demandez pas du tout simplement de « daseiner », d'être là, comme moi je le suis maintenant, mais plutôt et tout à l'opposé de mettre à l'épreuve cette liberté de la fiction de

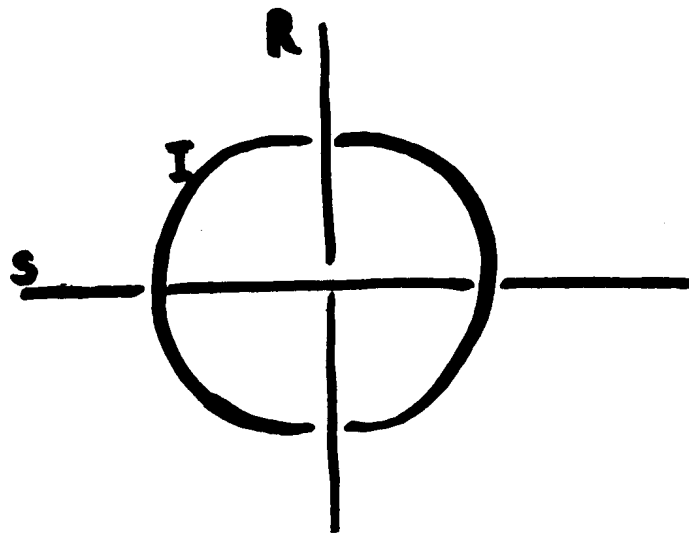
dire n'importe quoi qui en retour va s'avérer être impossible, c'est-à-dire que ce que vous lui demandez, c'est tout à fait de quitter cette position que je viens de qualifier de *Dasein* et qui est plus simplement celle dont il se contente ; il s'en contente justement de s'en plaindre, à savoir de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme symptôme, comme tel symptématique du réel.

Alors en plus il y a l'approche qu'il fait de le penser, mais ça, c'est ce qu'on appelle le bénéfice secondaire, dans toute névrose.

⁽¹⁹⁵⁾ Tout ce que je dis là n'est pas vrai forcément dans l'éternel ; ça m'est d'ailleurs complètement indifférent. C'est que c'est la structure même du discours que vous ne fondez qu'à reformer, voire réformer les autres discours, en tant qu'au vôtre ils ek-sistent. Et c'est dans le vôtre, dans votre discours que le parlêtre épuisera cette insistance qui est la sienne et qui dans les autres discours reste à court.

Alors où se loge ce « ça se jouit » dans mes registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel ?

Pour qu'il y ait nœud borroméen, ce n'est pas nécessaire que mes trois consistances fondamentales soient toutes toriques. Comme c'est peut-être venu à vos oreilles, vous savez qu'une droite peut être censée se mordre la queue à l'infini. Alors de l'imaginaire, du symbolique et du réel, il peut y avoir un des trois, le réel sûrement, qui lui se caractérise justement de ce que j'ai dit : de ne pas faire tout, c'est-à-dire de ne pas se boucler. (Fig. 3)



Supposez même que ce soit la même chose pour le symbolique. Il suffit que l'imaginaire, à savoir un de mes trois tores, se manifeste bien comme l'endroit où assurément on tourne en rond, pour que avec deux droites ça fasse nœud borroméen. Ce que vous voyez là, ce n'est pas par hasard peut-être que ça se présente comme l'entrecroisement de deux caractères de l'écriture grecque. C'est peut-être bien aussi quelque chose qui est tout à fait digne d'entrer dans le cas du nœud borroméen. Faites sauter aussi bien la continuité de la droite que la continuité du rond. Ce qu'il y a de reste, que ce soit une droite et un rond ou que ce soit deux droites, est tout à fait libre, ce qui est bien la définition du nœud borroméen.

⁽¹⁹⁶⁾ En vous disant tout ça, j'ai le sentiment – je l'ai même noté dans mon texte – que le langage, c'est vraiment ce qui ne peut avancer qu'à se tordre et à s'enrouler, à se contourner d'une façon dont après tout je ne peux pas dire que je ne donne pas ici l'exemple. Il ne faut pas croire qu'à relever le gant pour lui, à marquer dans tout ce qui nous concerne à quel

point nous en dépendons, il ne faut pas croire que je fasse ça tellement de gaieté de cœur. J'aimerais mieux que ce soit moins tortueux.

Ce qui me paraît comique, c'est simplement qu'on ne s'aperçoive pas qu'il n'y a aucun autre moyen de penser et que des psychologues à la recherche de la pensée qui ne serait pas parlée impliquent en quelque sorte que la pensée pure, si j'ose dire, ce serait mieux. Dans ce que tout à l'heure j'ai avancé de cartésien, le je pense donc je suis, nommément, il y a une erreur profonde, c'est que ce qui l'inquiète, c'est quand elle imagine que la pensée fait étendue, si on peut dire. Mais c'est bien ce qui démontre qu'il n'y a d'autre pensée, si je puis dire, pure, pensée non soumise aux contorsions du langage, que justement la pensée de l'étendue. Et alors ce à quoi je voulais vous introduire aujourd'hui, et je ne fais en fin de compte après deux heures que d'y échouer, que de ramper, c'est ceci : c'est que l'étendue que nous supposons être l'espace, l'espace qui nous est commun, à savoir les trois dimensions, pourquoi diable est-ce que ça n'a jamais été abordé par la voie du nœud ?

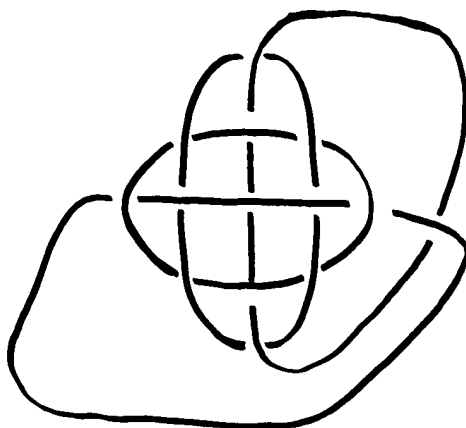
Je fais une petite sortie, une évocation citatoire du vieux Rimbaud et de son effet de bateau ivre, si je puis dire :

« Je ne me sentis plus tiré par les haleurs ».

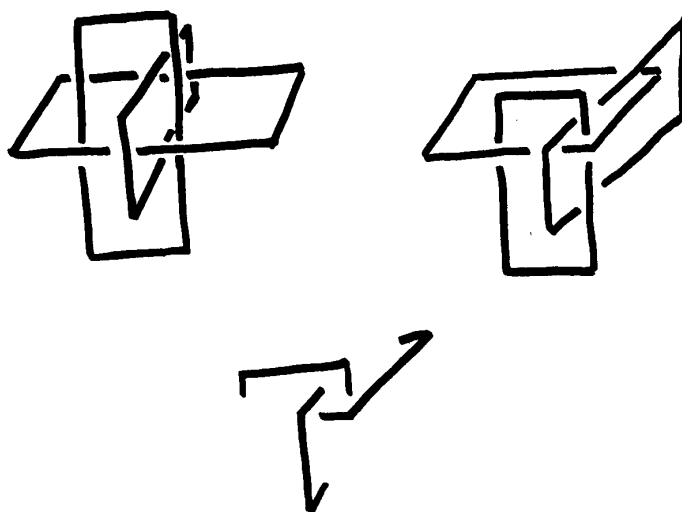
Il n'y a aucun besoin de rimbateau, ni de poète ni d'Éthiopoète, pour se poser la question de savoir pourquoi des gens qui incontestablement taillaient des pierres – et ça, c'est la géométrie, la géométrie d'Euclide – pourquoi ces gens qui quand même ces pierres avaient ensuite à les hisser au haut des pyramides, et ils ne le faisaient pas avec des chevaux ; chacun sait que les chevaux ne tiraient pas grand chose tant qu'on n'avait pas inventé le collier, comment est-ce que ces gens qui donc tiraient eux-mêmes tous ces trucs, ce n'est pas d'abord la corde et du même coup le nœud qui est venu au premier plan de leur géométrie ? Comment est-ce qu'ils n'ont pas vu l'usage du nœud et de la corde, cette chose dans laquelle les mathématiques les plus modernes elles-mêmes, c'est le cas de le dire, perdent la corde, car on ne sait pas comment formaliser ce qu'il en est du nœud ; il y a un tas de cas où on perd les pédales ; ce n'est pas le cas du ⁽¹⁹⁷⁾nœud borroméen ; le mathématicien s'est aperçu que le nœud borroméen, c'était simplement une tresse, et le type de tresse du genre le plus simple.

Il est évident que par contre ce nœud, là, je vous l'ai mis en haut (Fig. 3) d'une façon d'autant plus saisissante que c'est elle qui nous permet de ne pas faire dépendre toutes les choses de la consistance torique de quoi que ce soit mais seulement au moins d'une ; et cette au moins une, c'est elle qui, si vous le rapetissez indéfiniment, peut vous donner l'idée sensible du point, sensible en ceci que si nous ne supposons pas le nœud se manifester du fait que le tore imaginaire que j'ai posé là se rapetisse, se rapetasse à l'infini, nous n'avons aucune espèce d'idée du point, parce que les deux droites telles que je viens de vous les inscrire, les droites que j'affecte des termes du symbolique et du réel, elles glissent l'une sur l'autre, si je puis dire, à perte de vue. Pourquoi est-ce que deux droites sur une surface, sur un plan, se croiseraient, s'intercepteraient ? On se le demande. Où est-ce qu'on a jamais vu quoi que ce soit qui y ressemble ? Sauf à manier la scie, bien sûr, et à imaginer que ce qui fait arête dans un volume, ça suffit à dessiner une ligne, comment est-ce qu'en dehors de ce phénomène du sciage, on peut imaginer que la rencontre de deux droites, c'est ce qui fait un point ? Il me semble qu'il en faut au moins trois.

Ceci bien sûr nous emmène un tout petit peu plus loin. Vous lirez ce texte qui vaut ce qu'il vaut, mais qui est au moins amusant.

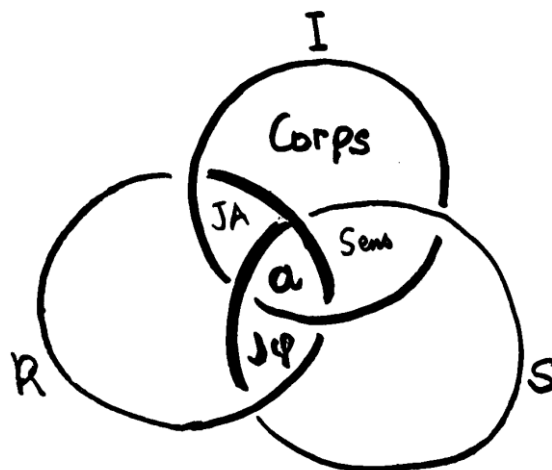


Il faut quand même que je vous montre. Ceci bien sûr (Fig. 4) vous désigne la façon dont en fin de compte le nœud borroméen rejoint bien ces fameuses trois dimensions que nous imputons à l'espace, sans d'ailleurs nous priver d'en imaginer tant que nous voulons, et voir comment ça se produit. Ça se produit, un nœud borroméen, quand justement nous le mettons dans cet espace. Vous voyez là une figure à gauche, et c'est évidemment en faisant glisser d'une certaine façon ces trois rectangles (Fig. 5) qui font d'ailleurs parfaitement nœud à soi tout seul, c'est en les faisant glisser que vous obtenez la figure d'où part tout ce qu'il en est de ce que je vous ai montré tout à l'heure de ce qui constitue un nœud borroméen, tel qu'on se croit obligé de le dessiner.



Alors tâchons quand même de voir de quoi il s'agit, à savoir que dans ce réel se produisent des corps organisés et qui se maintiennent dans leur forme ; c'est ce qui explique que des corps imaginent l'univers. Ce n'est pourtant pas surprenant que hors du parlêtre, nous n'ayons aucune preuve que les animaux pensent au-delà de quelques formes à quoi nous les supposons être sensibles de ce qu'ils y répondent de façon privilégiée. Mais voilà ce que nous ne voyons pas et ce que les éthologistes, chose très curieuse, mettent entre parenthèses (vous savez ce que c'est que les éthologistes, c'est les gens qui étudient les mœurs et coutumes des animaux) : ce n'est pas une raison pour que nous imaginions nous-mêmes que le monde est monde pour tous animaux le même, si je puis dire, alors que nous avons tant de preuves que même si l'unité de notre corps nous force à le penser comme univers, ce n'est évidemment pas monde qu'il est, c'est immonde.

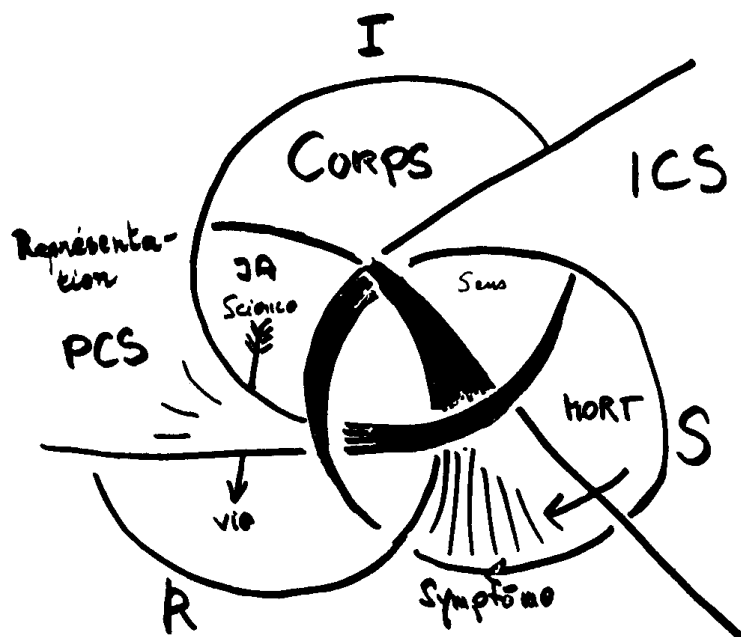
C'est quand même du malaise que quelque part Freud note, du malaise dans la civilisation, que procède toute notre expérience. Ce qu'il y a de frappant c'est que le corps, à ce malaise, il contribue d'une façon dont nous savons très bien animer – animer si je puis dire – animer les animaux de notre peur. De quoi nous avons peur ? Ça ne veut pas simplement dire : à partir de quoi avons-nous peur ? De quoi avons-nous peur ? De notre ⁽¹⁹⁹⁾corps. C'est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j'ai fait un séminaire toute une année et que j'ai dénommé de l'angoisse. L'angoisse, c'est justement quelque chose qui se situe ailleurs dans notre corps, c'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps. Comme quand même c'est très curieux que cette débilité du parlêtre ait réussi à aller jusque là, on s'est aperçu que l'angoisse, ce n'est pas la peur de quoi que ce soit dont le corps puisse se motiver. C'est une peur de la peur, et qui se situe si bien par rapport à ce que je voudrais aujourd'hui pouvoir quand même vous dire – parce qu'il y a 66 pages que j'ai eu la connerie de pondre pour vous, naturellement je ne vais pas me mettre à parler comme ça encore indéfiniment – que je voudrais bien vous montrer au moins ceci : dans ce que j'ai imaginé pour vous à identifier chacune de ces consistances comme étant celles de l'imaginaire, du symbolique et du réel, ce qui fait lieu et place pour la jouissance phallique, est ce champ qui, de la mise à plat du nœud borroméen, se spécifie de l'intersection que vous voyez ici (Fig. 6).



Cette intersection elle-même, telles que les choses se figurent du dessin, comporte deux parties, puisqu'il y a une intervention du troisième champ, qui donne ce point dont le coïncement central définit l'objet *a*.

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est sur cette place du plus-de-jouir que se branche toute jouissance ; et donc ce qui est externe dans chacune de ces intersections, ce qui dans ⁽²⁰⁰⁾un de ces champs est externe, en d'autres termes ici la jouissance phallique, ce que j'ai là écrit du $J\phi$, c'est ça qui en définit ce que j'ai qualifié tout à l'heure comme son caractère hors-corps.

Le rapport est le même de ce qui est le cercle de gauche où se gîte le réel, par rapport au sens. C'est là que j'insiste, que j'ai insisté notamment lors de la conférence de presse, c'est que à nourrir le symptôme, le réel, de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance. C'est en tant au contraire que quelque chose dans le symbolique, se resserre de ce que j'ai appelé le jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition du sens, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment la jouissance phallique peut également se resserrer, car ceci ne va pas sans que vous vous aperceviez de la place dans ces différents champs du symptôme.



La voici telle qu'elle se présente dans la mise à plat du nœud borroméen (Fig. 7). Le symptôme est irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique, pour autant que s'y étale, que s'y épanouit ce manque fondamental que je qualifie du non-rapport sexuel. C'est en tant que dans l'interprétation c'est uniquement sur le signifiant que porte l'intervention analytique que quelque chose peut reculer du champ du symptôme. C'est ici dans le symbolique, le symbolique en tant que c'est la langue qui le supporte, que le savoir inscrit de la langue qui constitue à proprement parler l'inconscient s'élabore, gagne sur le symptôme, ceci n'empêchant pas que le cercle marqué là du S ne corresponde à quelque chose qui, de ce savoir, ne sera jamais réduit, c'est à savoir l'*Urverdrängt* de Freud, ce qui de l'inconscient ne sera jamais interprété.

En quoi est-ce que j'ai écrit au niveau du cercle du réel le mot « vie » ? C'est qu'incontestablement de la vie, après ce terme vague qui consiste à énoncer le jouir de la vie, de la vie nous ne savons rien d'autre et tout ce à quoi nous induit la science, c'est de voir qu'il n'y a rien de plus réel, ce qui veut dire rien de plus impossible, que d'imaginer comment a pu faire son départ cette construction chimique qui, d'éléments répartis dans quoi que ce soit et de quelque façon que nous voulions le qualifier par les lois de la science, se serait mis tout d'un coup à construire une molécule d'A.D.N., c'est-à-dire quelque chose dont je vous fais remarquer que très curieusement, c'est bien là qu'on voit déjà la première image d'un nœud, et que s'il y a quelque chose qui devrait nous frapper, c'est qu'on ait mis si tard à s'apercevoir que quelque chose dans le réel – et pas rien, la vie même – se structure d'un nœud. Comment ne pas s'étonner qu'après ça, nous ne trouvions justement nulle part, ni dans l'anatomie, ni dans les plantes grimpantes qui sembleraient expressément faites pour ça, aucune image de nœud naturel ? Je vais vous suggérer quelque chose : ne serait-ce pas là un certain type de refoulement, d'*Urverdrängt* ? Enfin quand même ne nous mettons pas trop à rêver, nous avons avec nos traces assez à faire.

La représentation, jusques et y compris le préconscient de Freud, se sépare donc complètement de la Jouissance de l'Autre, (JA), Jouissance de l'Autre en tant que para-sexuée, jouissance pour l'homme de la supposée femme, et inversement pour la femme que nous n'avons pas à supposer puisque la femme n'existe pas, mais pour une femme par contre jouissance de l'homme qui, lui, est tout, hélas, il est même toute jouissance phallique ; cette jouissance de l'Autre, para-sexuée, n'existe pas, ne pourrait, ne saurait

même exister que par l'intermédiaire de la parole, parole d'amour notamment qui est bien la chose, je dois dire, la plus paradoxale et la plus étonnante et dont il est évidemment tout à fait sensible et compréhensible que Dieu nous conseille de n'aimer que son prochain et non pas du tout de se limiter à sa prochaine, car si on allait à sa prochaine on irait tout simplement à l'échec (c'est le principe même de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'archiraté chrétienne) : cette jouissance de l'Autre, c'est là que se produit ce qui montre qu'autant la jouissance phallique est hors corps, autant la jouissance de l'Autre est hors langage, hors symbolique, car c'est à partir de là, à savoir à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a – comment dire – de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel.

Cette jouissance de l'Autre, chacun sait à quel point c'est impossible, et contrairement même au mythe qu'évoque Freud, ⁽²⁰²⁾ à savoir que l'Éros, ce serait faire un, justement c'est de ça qu'on crève, c'est qu'en aucun cas deux corps ne peuvent en faire un, de si près qu'on le serre ; je n'ai pas été jusqu'à le mettre dans mon texte, mais tout ce qu'on peut faire de mieux dans ces fameuses étreintes, c'est de dire « serre-moi fort ! » mais on ne serre pas si fort que l'autre finisse par en crever ! De sorte qu'il n'y a aucune espèce de réduction à l'un. C'est la plus formidable blague. S'il y a quelque chose qui fait l'un, c'est quand même bien le sens de l'élément, le sens de ce qui relève de la mort.

Je dis tout ça parce qu'on fait sans doute beaucoup de confusion, à cause d'une certaine aura de ce que je raconte, on fait sans doute beaucoup de confusion sur le sujet du langage : je ne trouve pas du tout que le langage soit la panacée universelle ; ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est-à-dire que c'est ce qu'il a de mieux, que pour autant l'inconscient ne dépend pas étroitement de la langue, c'est-à-dire de ce qui fait que toute langue est une langue morte, même si elle est encore en usage. Ce n'est qu'à partir du moment où quelque chose s'en décape qu'on peut trouver un principe d'identité de soi à soi, et c'est non pas quelque chose qui se produit au niveau de l'Autre, mais au niveau de la logique. C'est en tant qu'on arrive à réduire toute espèce de sens qu'on arrive à cette sublime formule mathématique de l'identité de soi à soi qui s'écrit $x = x$.

Pour ce qui est de la jouissance de l'Autre, il n'y a qu'une seule façon de la remplir, et c'est à proprement parler le champ où naît la science, où la science naît pour autant que, bien entendu, comme tout le monde le sait, c'est uniquement à partir du moment où Galilée a fait des petits rapports de lettre à lettre avec une barre dans l'intervalle, où il a défini la vitesse comme rapport d'espace et de temps, ce n'est qu'à partir de ce moment-là, comme un petit livre qu'a commis ma fille le montre bien, qu'on est sorti de toute cette notion en quelque sorte intuitive et empêtrée de l'effort, qui a fait qu'on a pu arriver à ce premier résultat qu'était la gravitation.

Nous avons fait quelques petits progrès depuis, mais qu'est-ce que ça donne en fin de compte, la science ? Ça nous donne à nous mettre sous la dent à la place de ce qui nous manque dans le rapport, dans le rapport de la connaissance, comme je disais tout à l'heure, ça nous donne à cette place en fin de compte ce qui, pour la plupart des gens, tous ceux qui sont là en particulier, se réduit à des gadgets : la télévision, le voyage dans la lune, et encore le voyage dans la lune, vous n'y allez pas, il n'y en a que quelques-uns sélectionnés. Mais vous le voyez à la ⁽²⁰³⁾ télévision. C'est ça, la science part de là. Et c'est pour ça que je mets espoir dans le fait que, passant au-dessous de toute représentation, nous arriverons peut-être à avoir sur la vie quelques données plus satisfaisantes.

Alors là la boucle se boucle sur ce que je viens de vous dire tout à l'heure : l'avenir de la psychanalyse est quelque chose qui dépend de ce qu'il adviendra de ce réel, à savoir si les gadgets par exemple gagneront vraiment à la main, si nous arriverons à devenir nous-mêmes animés vraiment par les gadgets. Je dois dire que ça me paraît peu probable. Nous n'arriverons pas vraiment à faire que le gadget ne soit pas un symptôme, car il l'est pour l'instant tout à fait évidemment. Il est bien certain qu'on a une automobile comme une fausse femme ; on tient absolument à ce que ce soit un phallus, mais ça n'a de rapport avec

le phallus que du fait que c'est le phallus qui nous empêche d'avoir un rapport avec quelque chose qui serait notre répondant sexuel. C'est notre répondant para-sexué, et chacun sait que le « para », ça consiste à ce que chacun reste de son côté, que chacun reste à côté de l'autre.

Je vous résume ce qu'il y avait là, dans mes 66 pages, avec ma bonne résolution de départ qui était de lire ; je faisais ça dans un certain esprit, parce qu'après tout, accaparer la lecture, c'était vous en décharger d'autant, et peut-être faire que vous pourriez, c'est ce que je souhaite, lire quelque chose. Si vous arriviez à vraiment lire ce qu'il y a dans cette mise à plat du nœud borroméen, je pense que ce serait là dans la main vous toper quelque chose qui peut vous rendre service autant que la simple distinction du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Pardon d'avoir parlé si longtemps.

(Vifs applaudissements)

(La séance est levée à dix-huit heures trente)

7^{me} Congrès de l'École freudienne de Paris, à Rome. Paru dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n°16, pp. 360-361.

⁽³⁶⁰⁾A. VERDIGLIONE – La parole est au D^r Lacan.

J. LACAN – Je vous ai invités, à l'ouverture de ce congrès, au nom d'une certaine formule concernant le message, à vous remercier vous-mêmes. À sa clôture, je vous remercie. Je vous remercie pour ce que j'ai appris, ce que j'ai appris dont il est forcé que je ne sois pas toujours informé. J'ai appris beaucoup sur le travail de chacun. J'ai appris que sans doute il faudra que je continue à dire ce qui, je crois, peut vous éclairer puisqu'aussi bien j'en ai tellement de retour et de récompense.

Je voudrais remercier Muriel Drazien qui a été celle grâce à quoi tout ce qui s'est passé à Rome a fonctionné, d'une façon qui sans doute, comme tout fonctionnement, ne va pas sans qu'on puisse y adresser des reproches. Mais ce que je souhaite, à propos de la remarque qu'ici il y avait trop peu d'Italiens, c'est une remarque incontestablement juste, j'ai regretté en effet qu'il y en ait si peu, ce que je souhaite, c'est que dans l'avenir quelque chose se forme où les Italiens puissent entendre la façon dont nous ⁽³⁶¹⁾concevons l'analyse, c'est-à-dire, je crois, la bonne.

(Applaudissements)
(La séance est levée).

CLOTURE DU CONGRES

Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto pour le journal Panorama (en italien), à Rome, le 21 novembre 1974. Cet entretien a vraisemblablement eu lieu en français, a été traduit en italien, puis retraduit en français ici même.

Freud per sempre intervista con Jacques Lacan

Il malessere della civiltà moderna. La fatica di vivere. La paura e il sesso. La parola come cura della nevrosi. L'angoscia degli scienziati. Il più paradossale psicoanalista vivente espone la sua dottrina e le ragioni della sua fedeltà al maestro.

Jacques Lacan, anni 73, parigino, psicoanalista. Apostolo di Sigmund Freud. Si definisce « freudiano puro », ha fondato a Parigi una scuola freudiana, da vent'anni ripropone instancabile il ritorno alle dottrine del maestro e la sua rilettura « in senso letterale ». Considerato eretico dalla psicoanalisi ufficiale che lo accusa di istrionismo (Emilio Servadio, presidente del Centro psicoanalitico di Roma, lo ha definito un « profeta da operetta ») e lo ha cacciato da tutti i suoi istituti e società.

Venerato al pari di una divinità dai suoi seguaci, per i quali è « un genio che comunica attraverso folgorazioni ». Politicamente a sinistra, vicino al gruppo marx-maoista che fa capo alla rivista *Tel quel*. Padre spirituale, è stato detto, di tutti i *gauchistes* francesi. Personaggio leggendario anche per il tono da oracolo in cui stende i suoi scritti, incomprensibili per chiunque non sia più che ferrato nei misteri della psicoanalisi, definita, in un suo saggio, « non altro che un artificio di cui Freud ha dato i costituenti ponendo che il loro insieme ingloba la nozione di tali costituenti ».

Le sue conferenze e le lezioni del mercoledì alla Facoltà di diritto della Sorbona sono seguite da moltitudini di ascoltatori, nonostante il linguaggio parlato altrettanto oscuro e fumoso di quello scritto. Lui stesso dice : « Io mi esprimo a mezzo parole, è notorio. E alla fine la gente non ha capito un acca ». Mescola parole dottissime (omeostasi, anamorfosi, afanisi) con neologismi inventati lì per lì (il più celebre è *parlantêtre*, cioè parlantessere, ovvero l'essere parlante, ovvero l'uomo). Usa indifferentemente termini di gergo o addirittura eufemismi bonari al limite del ridicolo ; il fallo, protagonista e dio feroce della religione psicoanalitica, nel linguaggio di Lacan diventa semplicemente, e ironicamente, *quéquette*.

Piccolo, i capelli grigi tagliati a spazzola e sempre accuratamente ravviati, con una vaga rassomiglianza, di cui non si dispiace, a Jean Gabin questo mostro sacro dell'alta cultura francese si veste sempre come un *dandy* : camicia bianca in tessuto ricamato chiusa al collo da una striscetta abbottonata alla moda dei preti, giacche di velluto color prugna o albicocca con giochi d'intarsio tra lucido e opaco.

Nello studio di rue de Lille 5, con canapé Impero, dove Lacan riceve i clienti è passata tutta la Parigi che conta. Lacan si proclama strutturalista, è convinto che linguistica e psicoanalisi sono sorelle, e che gli analisti « dovrebbero avere una cultura sociologica, linguistica e metafisica ». I suoi saggi sono stati raccolti in un volume che si intitola *Écrits*, scritti, venduto a decine di migliaia di copie.

A Lacan, *Panorama* ha chiesto di parlare della psicoanalisi, dei suoi metodi, nella tecnica e nella dottrina.



Domanda – Professor Lacan, si sente parlare sempre più spesso di crisi della psicoanalisi : Sigmund Freud, si dice, è un sorpassato, la società moderna ha scoperto che la sua dottrina non basta a comprendere l'uomo, né a interpretare a fondo il suo rapporto con l'ambiente, con il mondo...

Risposta – Storie. Primo : la crisi. Non c'è, non può esserci, la psicoanalisi non ha affatto raggiunto i suoi limiti, anzi. C'è ancora tanto da scoprire, nella pratica e nella dottrina. In psicoanalisi non esistono soluzioni immediate, ma solo la lunga, paziente ricerca dei perché.

Secondo : Freud. Come si fa a giudicarlo superato, se ancora non l'abbiamo interamente capito ? Di certo sappiamo che ha fatto conoscere cose nuovissime, mai neppure immaginate prima di lui. Dai problemi dell'Inconscio all'importanza della sessualità, dall'accesso al simbolico alla soggezione alle leggi del linguaggio.

La sua dottrina ha messo in questione la verità, una faccenda che riguarda tutti e ciascuno, personalmente. Altro che crisi. Ripeto : siamo lontani dalle mete di Freud. Anche perché il suo nome è servito a coprire molte cose, ci sono state deviazioni, gli epigoni non hanno sempre seguito fedelmente il modello, si è creata confusione.

Dopo la sua morte, nel '39, anche certi suoi allievi hanno preteso di fare psicoanalisi in modo diverso, riducendo il suo insegnamento a qualche formuletta banale : la tecnica come

rito, la pratica ristretta al trattamento del comportamento, e, come meta, il riadattamento dell'individuo al suo ambiente sociale. Cioè la negazione di Freud, una psicoanalisi di comodo, da salotto.

Lui l'aveva previsto. Diceva : ci sono tre posizioni insostenibili, tre impegni impossibili, governare, educare, e fare psicoanalisi. Oggi, non importa chi ha responsabilità di governo, e tutti si pretendono educatori. Quanto agli psicoanalisti, ahimè, prosperano. Come i maghi e i guaritori. Proporre alla gente di aiutarla significa il successo assicurato e la clientela fuori dalla porta. La psicoanalisi è altro.

D. – Che cosa, esattamente ?

R. – Io la definisco un sintomo. Rivelatore del malessere della civiltà in cui viviamo. Certo non è una filosofia, io aborro la filosofia, è tanto tempo che non dice più niente di interessante. Non è nemmeno una fede, e non mi va di chiamarla scienza. Diciamo che è una pratica e che si occupa di quello che non va. Maledettamente difficile, perché pretende d'introdurre nella vita di tutti i giorni l'impossibile, l'immaginario. Finora ha ottenuto certi risultati, ma non ha ancora regole e si presta a ogni sorta di equivoco.

Non bisogna dimenticare che si tratta di qualcosa di assolutamente nuovo sia rispetto alla medicina sia alla psicologia e affini. E anche molto giovane. Freud è morto da appena 35 anni. Il suo primo libro, *L'interpretazione dei sogni*, è stato pubblicato nel 1900. Con pochissimo successo. Se ne vendettero credo 300 copie in qualche anno. Aveva anche pochi allievi, presi per matti e neppure loro d'accordo sul modo di attuare e interpretare quello che avevano appreso.

D. – Che cosa non va, oggi, nell'uomo ?

R. – C'è questa grande fatica di vivere, come risultato della corsa al progresso. Dalla psicoanalisi ci si aspetta che scopra fin dove si può arrivare trascinando questa fatica, questo malessere della vita.

D. – Che cosa spinge la gente a farsi psicoanalizzare ?

R. – La paura. Quando gli accadono cose, persino volute da lui, che non capisce, l'uomo ha paura. Soffre di non capire, e a poco a poco entra in uno stato di panico. È la nevrosi. Nella nevrosi isterica il corpo si ammala dalla paura di essere malato, e senza in realtà esserlo. Nella nevrosi ossessiva la paura mette cose bizzarre dentro la testa, pensieri che non si possono controllare, fobie in cui forme e oggetti acquistano significati diversi e paurosi.

D. – Per esempio ?

R. – Succede al nevrotico di sentirsi forzato da un bisogno spaventoso di andare a verificare decine di volte se un rubinetto è veramente chiuso o se una data cosa sta nel dato posto, pur sapendo con certezza che il rubinetto è come dev'essere e la cosa sta dove deve stare. Non ci sono pillole che guariscono questo. Devi scoprire perché ti accade, e sapere che cosa significa.

D. – E la cura ?

R. – Il nevrotico è un malato che si cura con la parola, prima di tutto con la sua. Deve parlare, raccontare, spiegare se stesso. Freud la definisce « assunzione da parte del soggetto della propria storia, nella misura in cui è costituita dalla parola indirizzata a un altro ».

La psicoanalisi è il regno della parola, non ci sono altre medicine. Freud spiegava che l'Inconscio non tanto è profondo, quanto piuttosto inaccessibile all'approfondimento

cosciente. E diceva che in questo Inconscio « c'è chi parla » : un soggetto nel soggetto, trascendente il soggetto. La parola è la grande forza della psicoanalisi.

D. – Parole di chi ? Del malato o dello psicoanalista ?

R. – In psicoanalisi i termini malato, medico, medicina non sono esatti, non si usano. Non sono giuste neppure le formule passive che si adoperano comunemente. Si dice « farsi psicoanalizzare ». È sbagliato. Chi fa il vero lavoro, nell'analisi, è quello che parla, il soggetto analizzante. Anche se lo fa nel modo suggerito dall'analista, che gli indica come procedere e lo aiuta con interventi. Gli viene fornita anche un'interpretazione, che a prima botta sembra dare un senso a quello che l'analizzante dice.

In realtà l'interpretazione è più sottile, tesa a cancellare il senso delle cose di cui il soggetto soffre. Il fine è quello di mostrargli, attraverso il suo stesso racconto, che il suo sintomo, la malattia, diciamo, non ha alcun rapporto con niente, è privo di qualsiasi senso. Quindi, anche se in apparenza è reale, non esiste.

Le vie per cui procede questa azione della parola richiedono molta pratica e infinita pazienza. La pazienza e la misura sono gli strumenti della psicoanalisi. La tecnica consiste nel saper misurare l'aiuto che si dà al soggetto analizzante. Perciò la psicoanalisi è difficile.

D. – Quando si parla di Jacques Lacan si associa inevitabilmente questo nome a una formula : « Ritorno a Freud ». Che cosa significa ?

R. – Esattamente quello che si dice. La psicoanalisi è Freud, se si vuole fare psicoanalisi bisogna rifarsi a Freud, ai suoi termini e alle sue definizioni. Lette e interpretate in senso letterale. Ho fondato a Parigi una scuola freudiana proprio per questo.

Sono vent'anni e più che vado spiegando il mio punto di vista : tornare a Freud significa semplicemente sgombrare il campo dalle deviazioni e dagli equivoci, dalle fenomenologie esistenziali, per esempio, come dal formalismo istituzionale delle società psicoanalitiche, riprendendo la lettura del suo insegnamento secondo i principi definiti e catalogati dal suo lavoro. Rileggere Freud vuol dire soltanto rileggere Freud. Chi non fa questo, in psicoanalisi, usa forme abusive.

D. – Freud, però, è difficile. E Lacan, si sente dire, lo rende addirittura incomprensibile. A Lacan si rimprovera di parlare, e soprattutto di scrivere, in modo che solo pochissimi addetti ai lavori possono sperare di capire.

R. – Lo so, sono ritenuto un oscuro che nasconde il suo pensiero dentro cortine fumogene. Mi domando perché. A proposito dell'analisi ripeto con Freud che è « il gioco intersoggettivo attraverso il quale la verità entra nel reale ». Non è chiaro ? Ma la psicoanalisi non è roba per ragazzi.

I miei libri sono definiti incomprensibili. Ma da chi ? Io non li ho scritti per tutti, perché siano capiti da tutti. Anzi, non mi sono minimamente preoccupato di compiacere qualche lettore. Avevo delle cose da dire, e le ho dette. Mi basta avere un pubblico che legge. Se non capisce, pazienza. Quanto al numero dei lettori ho avuto più fortuna di Freud. I miei libri sono persino troppo letti, ne sono meravigliato.

Sono anche convinto che fra dieci anni al massimo chi mi leggerà mi troverà addirittura trasparente, come un bel bicchiere di birra. Forse allora si dirà : questo Lacan, che banale.

D. – Quali sono le caratteristiche del lacanismo ?

R. – È un po' presto per dirlo, dal momento che ancora il lacanismo non esiste. Se ne sente appena l'odore, come un presentimento.

Lacan, comunque, è un signore che pratica da almeno 40 anni la psicoanalisi, e che da altrettanti anni la studia. Credo nello strutturalismo e nella scienza del linguaggio. Ho scritto in un mio libro che « ciò cui ci riconduce la scoperta di Freud è l'enormità dell'ordine in cui siamo entrati, cui siamo, se così si può dire, nati una seconda volta, uscendo dallo stato giustamente chiamato *infans*, senza parola ».

L'ordine simbolico su cui Freud ha fondato la sua scoperta è costituito dal linguaggio, come momento del discorso universale concreto. È il mondo delle parole che crea il mondo delle cose, inizialmente confuse nel tutto in divenire. Solo le parole danno il senso compiuto all'essenza delle cose. Senza le parole non esisterebbe nulla. Che cosa sarebbe il piacere, senza l'intermediario della parola ?

La mia idea è che Freud, enunciando nelle sue prime opere (*L'interpretazione dei sogni*, *Al di là del principio del piacere*, *Totem e tabù*) le leggi dell'Inconscio, ha formulato precorrendo i tempi, le teorie con cui qualche anno più tardi Ferdinand de Saussure avrebbe aperto la strada alla linguistica moderna.

D. – E il pensiero puro ?

R. – Sottomesso, come tutto il resto, alle leggi del linguaggio. Solo le parole possono introdurlo e dargli consistenza. Senza il linguaggio, l'umanità non farebbe un passo avanti nelle ricerche del pensiero. Così la psicoanalisi. Qualunque funzione le si voglia attribuire, agente di guarigione, di formazione, o di sondaggio, uno solo è il medium di cui si serve : la parola del paziente. E ogni parola chiama risposta.

D. – L'analisi come dialogo, dunque. C'è gente che la interpreta piuttosto come un succedaneo laico della confessione...

R. – Macché confessione. Allo psicoanalista non si confessa un bel niente. Si va a dirgli, semplicemente, tutto quello che passa per la testa. Parole, appunto.

La scoperta della psicoanalisi è l'uomo come animale parlante. Sta all'analista mettere in fila le parole che ascolta e dargli un senso, un significato. Per fare una buona analisi ci vuole accordo, affiatamento fra analizzante e analista.

Attraverso le parole dell'uno, l'altro cerca di farsi un'idea di che cosa si tratta, e di trovare al di là del sintomo apparente il difficile nodo della verità. Altra funzione dell'analista è spiegare il senso delle parole, per far capire al paziente che cosa può aspettarsi dall'analisi.

D. – È un rapporto di estrema fiducia.

R. – Piuttosto uno scambio. In cui l'importante è che uno parli e l'altro ascolti. Anche in silenzio. L'analista non fa domande e non ha idee. Dà solo le risposte che ha voglia di dare, alle domande che suscitano questa voglia. Ma alla fine l'analizzante va sempre dove l'analista lo porta.

D. – Questa la cura. E le possibilità di guarigione ? Dalla nevrosi si esce ?

R. – La psicoanalisi riesce quando sbarazza il campo sia dal sintomo sia dal reale. Cioè arriva alla verità.

D. – Si può spiegare lo stesso concetto in modo meno lacaniano ?

R. – Io chiamo sintomo tutto quello che viene dal reale. E il reale è tutto quello che non va, che non funziona, che ostacola la vita dell'uomo e l'affermazione della sua personalità. Il reale torna sempre allo stesso posto, lo trovi sempre lì, con le stesse sembianze. Gli scienziati hanno un bel dire che niente è impossibile nel reale. Ci vuole molta faccia tosta

per affermazioni del genere. Oppure, come io sospetto, la totale ignoranza di ciò che si fa e si dice.

Reale e impossibile sono antitetici, non possono andare insieme. L'analisi spinge il soggetto verso l'impossibile, gli suggerisce di considerare il mondo com'è veramente, cioè immaginario, senza senso. Mentre il reale, come un uccello vorace, non fa che nutrirsi di cose sensate, di azioni che hanno un senso.

Ci si sente sempre ripetere che bisogna dare un senso a questo e a quello, ai propri pensieri, alle proprie aspirazioni, ai desideri, al sesso, alla vita. Ma della vita non sappiamo niente di niente, come si affannano a spiegarci gli scienziati.

La mia paura è che, per colpa loro, il reale, cosa mostruosa che non esiste, finirà per prendere il sopravvento. La scienza si sta sostituendo alla religione, altrettanto dispotica, ottusa e oscurantista. C'è un dio atomo, un dio spazio, eccetera. Se vince la scienza, o la religione, la psicoanalisi è finita.

D. – Oggi, che rapporto c'è fra scienza e psicoanalisi ?

R. – Per me l'unica scienza vera, seria, da seguire, è la fantascienza. L'altra, quella ufficiale, che ha i suoi altari nei laboratori, va avanti a tentoni, senza meta. E comincia persino ad aver paura della propria ombra.

Sembra che stia arrivando anche per gli scienziati il momento dell'angoscia. Nei loro laboratori asettici, avvolti nei loro camici inamidati, questi vecchi bambini che giocano con cose sconosciute, maneggiando apparecchi sempre più complicati e inventando formule sempre più astruse, cominciano a domandarsi che cosa può accadere domani, a che cosa finiranno per portare queste sempre nuove ricerche. Finalmente, dico io. E se fosse troppo tardi ? Biologi li chiamano, o fisici, chimici. Per me sono dementi.

Solo adesso, quando già stanno per sfasciare l'universo, gli viene in mente di chiedersi se per caso non può essere pericoloso. E se salta tutto ? Se i batteri così amorosamente allevati nei bianchi laboratori si tramutassero in nemici mortali ? Se il mondo fosse spazzato via da un orda di questi batteri, con tutta la cosa merdosa che lo abita, a cominciare dagli scienziati dei laboratori ?

Alle tre posizioni impossibili di Freud, governo educazione psicoanalisi, io aggiungerei, quarta, la scienza. Solo che loro, gli scienziati, non lo sanno di stare in una posizione insostenibile.

D. – Una visione abbastanza pessimistica di quello che comunemente si definisce progresso.

R. – No, tutt'altro. Io non sono pessimista. Non succederà niente. Per il semplice fatto che l'uomo è un buono a nulla, nemmeno capace di distruggersi. Personalmente, un flagello totale promosso dall'uomo lo troverei meraviglioso. La prova che finalmente è riuscito a combinare qualche cosa, con le sue mani, la sua testa, senza interventi divini, naturali, o altro.

Tutti quei bei batteri supernutriti a spasso per il mondo come le cavallette bibliche significherebbero il trionfo dell'uomo. Ma non succederà. La scienza ha la sua brava crisi di responsabilità. Tutto rientrerà nell'ordine delle cose, come si dice. L'ho detto : il reale avrà il sopravvento, come sempre. E noi saremo, come sempre, fottuti.

D. – Un altro dei paradossi di Jacques Lacan. Le si rimproverano, oltre la difficoltà del linguaggio e l'oscurità dei concetti, i giochi di parole, gli scherzi linguistici, i *calembours* alla francese, e, appunto, i paradossi. Chi ascolta, o legge, ha diritto di sentirsi disorientato.

R. – Io non scherzo affatto, dico cose serissime. Solo uso le parole come gli scienziati di cui sopra i loro alambicchi e i loro aggeggi elettronici. Cerco di riportarmi sempre all'esperienza della psicoanalisi.

D. – Lei dice : il reale non esiste. Ma l'uomo medio sa che reale è il monde, tutto quello che la circonda, che si vede a occhio nudo, si tocca, c'è...

R. – Intanto buttiamo questo uomo medio che, lui per primo, non esiste. È soltanto una finzione statistica. Esistono gli individui, e basta. Quando sento parlare di uomo della strada, di inchieste Doxa, di fenomeni di massa e simili penso a tutti i pazienti che ho visto passare sul divano del mio studio in 40 anni di ascolto. Non uno in qualche modo simile all'altro, non uno con le stesse fobie, le stesse angosce, lo stesso modo di raccontare, la stessa paura di non capire. L'uomo medio, chi è : io, lei, il mio portiere, il presidente della Repubblica ?

D. – Parlavamo del reale, del mondo che tutti vediamo...

R. – Appunto. La differenza fra il reale, cioè quello che non va, e il simbolico, l'immaginario, cioè la verità, è che il reale è il mondo. Per constatare che il mondo non esiste, non c'è, basta pensare a tutte le cose banali che un'infinità di stupidi credono essere il mondo. E invito gli amici di *Panorama*, prima di accusarmi di paradosso, a riflettere bene su quanto hanno appena letto.

D. – Sempre più pessimista, si direbbe...

R. – Non è vero. Non mi metto né fra gli allarmisti né fra gli angosciati. Guai se uno psicoanalista non ha superato il suo stadio di angoscia. È vero, ci sono intorno a noi cose orripilanti e divoranti, come la televisione dalla quale gran parte di noi viene regolarmente fagocitata. Ma soltanto perché è gente che si lascia fagocitare, s'inventa persino un interesse per quello che vede.

Poi ci sono altri aggeggi mostruosi altrettanto divoranti : i razzi che vanno sulla luna, le ricerche in fondo al mare, eccetera. Tutte cose che divorano. Ma non c'è da fare drammi. Sono sicuro che quando ne avremo abbastanza, dei razzi, della televisione e di tutte le loro maledette ricerche a vuoto, troveremo altro di cui occuparci. C'è una reviviscenza della religione, no ? E quale miglior mostro divorante della religione, una fiera continua, di che divertirsi per secoli come è già stato dimostrato ?

La mia risposta a tutto questo è che l'uomo ha sempre saputo adattarsi al male. Il solo reale concepibile, al quale abbiamo accesso è appunto questo, bisognerà farsene una ragione. Dare un senso alle cose, come si diceva. Altrimenti l'uomo non avrebbe angosce, Freud non sarebbe diventato famoso, e io farei il professore di scuola media.

D. – Le angosce : sono sempre dello stesso tipo o ci sono angosce legate a certe condizioni sociali, a certe epoche storiche, a certe latitudini ?

R. – L'angoscia dello scienziato che ha paura delle sue scoperte può sembrare recente. Ma cosa ne sappiamo di quello che è accaduto in altri tempi ? Dei drammi di altri ricercatori ? L'angoscia dell'operaio costretto alla catena di montaggio come a un remo di galera è angoscia di oggi. O più semplicemente è legata a definizioni e parole di oggi ?

D. – Ma che cos'è, per la psicoanalisi, l'angoscia ?

R. – Qualcosa che si situa al di fuori del nostro corpo, una paura, ma di niente che il corpo, mente compresa, possa motivare. Insomma, la paura della paura. Molte di queste paure, molte di queste angosce, al livello in cui le percepiamo, hanno a che fare con il sesso.

Freud diceva che la sessualità, per l'animale parlante che si chiama uomo, è senza rimedio e senza speranza. Uno dei compiti dell'analista è trovare, nelle parole del paziente, il nesso fra l'angoscia e il sesso, questo grande sconosciuto.

D. – Adesso che si distribuisce sesso a tutti gli angoli, sesso al cinema, sesso a teatro, in televisione, nei giornali, nelle canzoni, sulle spiagge, si sente dire che la gente è meno angosciata da problemi legati alla sfera sessuale. Sono caduti i tabù, si dice, il sesso non fa più paura...

R – La sessomania dilagante è solo un fenomeno pubblicitario. La psicoanalisi è una cosa seria, che riguarda, ripeto, un rapporto strettamente personale fra due individui : il soggetto e l'analista. Non esiste psicoanalisi collettiva, come non esistono angosce e nevrosi di massa.

Che il sesso sia messo all'ordine del giorno ed esposto agli angoli della strada, trattato alla pari di un qualunque detersivo nei caroselli televisivi, non costituisce affatto una promessa di qualche beneficio. Non dico che sia male. Certo non serve a curare le angosce e i problemi singoli. Fa parte della moda, di questa finta liberalizzazione che ci viene fornita, come un bene concesso dall'alto, dalla cosiddetta società permissiva. Ma non serve, a livello di psicoanalisi.

Intervista a cura di Emilia Granzotto

Traduction :

FREUD POUR TOUJOURS entretien avec J. Lacan

Le malaise de la civilisation moderne. La difficulté de vivre. La peur et le sexe. La parole comme traitement de la névrose. L'angoisse des scientifiques. Le psychanalyste vivant le plus paradoxal expose sa doctrine et les raisons de sa fidélité au maître.

Jacques Lacan, 73 ans, parisien, psychanalyste. Apôtre de Sigmund Freud. Il se définit comme un « pur freudien » et il a fondé à Paris une école freudienne qui repropose infatigablement depuis vingt ans le retour aux doctrines du maître et sa relecture « au sens littéral ». Il est considéré comme hérétique de la psychanalyse officielle qui l'accuse d'histrionisme (Emilio Servadio, président du *Centro psicoanalitico* de Rome, l'a défini comme « prophète d'opérette ») et l'a chassé de ses institutions et sociétés.

Il est vénéré comme un dieu par ses partisans, pour lesquels il est « un génie qui communique par flashes ». Politiquement à gauche, proche du groupe marxiste maoïste qui dirige la revue *Tel quel*. Père spirituel, a-t-on dit, de tous les gauchistes français. C'est également un personnage légendaire par le ton d'oracle avec lequel il déplie ses écrits, incompréhensibles pour quiconque n'est pas largement ferré par les mystères de la psychanalyse, définie, dans l'un de ses essais, « comme rien d'autre qu'un artifice dont Freud a donné les constituants en posant que leur ensemble englobe la notion de tels constituants ».

Ses conférences et leçons du mercredi à la Faculté de droit de la Sorbonne sont suivies par une multitude d'auditeurs, malgré le langage parlé aussi obscur que fumeux de cet écrit. Il dit lui-même : « Je parle à demi-mot, c'est connu. Et à la fin personne n'y comprend rien ».

Il mêle des mots très savants (homéostasie, anamorphose, aphanisis) aux néologismes qu'il invente à brûle-pourpoint (le plus célèbre est parlêtre, soit l'être parlant, soit l'homme). Il utilise indifféremment des termes de jargon ou carrément des euphémismes débonnaire à la limite du ridicule ; le phallus, protagoniste et dieu féroce de la religion psychanalytique, devient simplement et ironiquement dans le langage de Lacan, quéquette.

Petit, les cheveux gris coupés en brosse et toujours soigneusement coiffés, une vague ressemblance qui ne lui déplaît pas à Jean Gabin, ce monstre sacré de la culture française s'habille toujours comme un dandy : chemise blanche en tissu brodé, fermée au col d'une bande boutonnée comme celle des prêtres, vestes de velours couleur prune ou abricot dont le tissage mêle le brillant et le mat.

Dans son cabinet du 5 rue de Lille, avec son canapé empire, Lacan reçoit le Tout-Paris qui compte. Lacan se proclame structuraliste, il est convaincu que linguistique et psychanalyse sont sœurs, et que les analystes « devraient avoir une culture sociologique, linguistique et métaphysique ». Ses essais sont rassemblés dans un volume qui s'intitule *Écrits*, vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires.

Panorama a demandé à Lacan de parler de la psychanalyse, de ses méthodes, dans la technique et la doctrine.



Question – Pr. Lacan, on entend de plus en plus souvent parler de la crise de la psychanalyse : on dit que Sigmund Freud est dépassé, la société moderne a découvert que sa doctrine ne suffit plus à comprendre l'homme ni à interpréter à fond son rapport avec l'environnement, avec le monde...

LACAN – Ce sont des histoires. D'abord : la crise, il n'y en a pas. Elle n'est pas là, la psychanalyse n'a pas du tout atteint ses limites, au contraire. Il y a encore beaucoup de choses à découvrir dans la pratique et dans la doctrine. En psychanalyse il n'y a pas de solution immédiate, mais seulement la longue, patiente recherche des pourquoi.

Deuxièmement : Freud. Comment peut-on le juger dépassé si nous ne l'avons pas entièrement compris ? Ce que nous savons c'est qu'il a fait connaître des choses tout à fait nouvelles que l'on n'avait jamais imaginées avant lui, des problèmes... de l'inconscient jusqu'à l'importance de la sexualité, de l'accès au symbolique à l'assujettissement aux lois du langage.

Sa doctrine a mis en question la vérité, une affaire qui regarde tout un chacun, personnellement. Rien à voir avec une crise. Je répète : on est loin des objectifs de Freud. C'est aussi parce que son nom a servi à couvrir beaucoup de choses qu'il y a eu des

déviation, les épigones n'ont pas toujours fidèlement suivi le modèle, ça a créé la confusion.

Après sa mort, en 39, même certains de ses élèves ont prétendu faire la psychanalyse autrement, réduisant son enseignement à quelques petites formules banales : la technique comme rite, la pratique réduite au traitement du comportement et, comme visée, la réadaptation de l'individu à son environnement social. C'est-à-dire la négation de Freud, une psychanalyse arrangeante, de salon.

Il l'avait prévu. Il disait qu'il y a trois positions impossibles à soutenir, trois engagements impossibles, gouverner, éduquer et psychanalyser. Aujourd'hui peu importe qui a des responsabilités au gouvernement, et tout le monde se prétend éducateur. Quant aux psychanalystes, hélas, ils prospèrent comme les magiciens et les guérisseurs. Proposer aux gens de les aider signifie le succès assuré et la clientèle derrière la porte. La psychanalyse c'est autre chose.

Q. – Quoi exactement ?

L. – Je la définis comme un symptôme, révélateur du malaise de la civilisation dans laquelle nous vivons. Ce n'est certes pas une philosophie, j'abhorre la philosophie, il y a bien longtemps qu'elle ne dit plus rien d'intéressant. Ce n'est même pas une foi, et ça ne me va pas de l'appeler science. Disons que c'est une pratique qui s'occupe de ce qui ne va pas, terriblement difficile parce qu'elle prétend introduire dans la vie quotidienne l'impossible et l'imaginaire. Jusqu'à maintenant, elle a obtenu certains résultats, mais elle n'a pas encore de règles et elle se prête à toutes sortes d'équivoques.

Il ne faut pas oublier qu'il s'agit de quelque chose de tout à fait nouveau, que ce soit par rapport à la médecine, ou à la psychologie ou aux sciences affines. Elle est aussi très jeune. Freud est mort il y a à peine 35 ans. Son premier livre *L'Interprétation des rêves* a été publié en 1900, et avec très peu de succès. Je crois qu'il en a été vendu 300 exemplaires en quelques années. Il avait aussi très peu d'élèves, qui passaient pour des fous, et eux-mêmes n'étaient pas d'accord sur la façon de mettre en pratique et d'interpréter ce qu'ils avaient appris.

Q. – Qu'est-ce qui ne va pas aujourd'hui chez l'homme ?

L. – Il y a cette grande fatigue de vivre comme résultat de la course au progrès. On attend de la psychanalyse qu'elle découvre jusqu'où on peut aller en traînant cette fatigue, ce malaise de la vie.

Q. – Qu'est-ce qui pousse les gens à se faire psychanalyser ?

L. – La peur. Quand il lui arrive des choses, même des choses qu'il a voulues, qu'il ne comprend pas, l'homme a peur. Il souffre de ne pas comprendre et petit à petit il entre dans un état de panique, c'est la névrose. Dans la névrose hystérique le corps devient malade de la peur d'être malade, sans l'être en réalité. Dans la névrose obsessionnelle la peur met des choses bizarres dans la tête... pensées qu'on ne peut pas contrôler, phobies dans lesquelles formes et objets acquièrent des significations diverses et effrayantes.

Q. – Par exemple ?

L. – Il arrive au névrosé de se sentir poussé par un besoin épouvantable d'aller vérifier des dizaines de fois si le robinet est vraiment fermé ou si telle chose est bien à sa place, tout en sachant avec certitude que le robinet est comme il doit être et que la chose est bien à sa place. Il n'y a pas de pilule qui guérisse cela. Tu dois découvrir pourquoi cela t'arrive et savoir ce que cela signifie.

Q. – Et le traitement ?

L. – Le névrosé est un malade qui se traite avec la parole, avant tout avec la sienne. Il doit parler, raconter, expliquer lui-même. Freud la définit ainsi : « assumption de la part du sujet de sa propre histoire, dans la mesure où elle est constituée par la parole adressée à un autre ».

La psychanalyse est le règne de la parole, il n'y a pas d'autre remède. Freud expliquait que l'inconscient, ce n'est pas tant profond mais plutôt qu'il est inaccessible à l'approfondissement conscient. Et il disait aussi que dans cet inconscient « ça parle » : un sujet dans le sujet, transcendant le sujet. La parole est la grande force de la psychanalyse.

Q. – Parole de qui ? du malade ou du psychanalyste ?

L. – En psychanalyse, les termes malade, médecin, médecine, ne sont pas exacts, ils ne sont pas utilisés. Même les formules passives qui sont utilisées habituellement ne sont pas justes. On dit « se faire psychanalyser ». C'est faux. Celui qui fait le vrai travail en analyse c'est celui qui parle, le sujet analysant, même s'il le fait sur le mode suggéré par l'analyste qui lui indique comment procéder et l'aide par des interventions. Des interprétations lui sont fournies qui semblent au premier abord donner sens à ce que l'analysant dit.

En réalité l'interprétation est plus subtile, elle tend à effacer le sens des choses dont le sujet souffre. Le but est de lui montrer à travers son propre récit que son symptôme, disons la maladie, n'est en relation avec rien, qu'il est dénué de tout sens. Même si en apparence il est réel, il n'existe pas.

Les voies par lesquelles cette action de la parole procède demandent une grande pratique et une patience infinie. La patience et la mesure sont les instruments de la psychanalyse. La technique consiste à savoir mesurer l'aide qu'on donne à l'analysant ; c'est pour ça que la psychanalyse est difficile.

Q. – Quand on parle de Jacques Lacan, on associe inévitablement ce nom à une formule : « le retour à Freud ». Qu'est-ce que cela signifie ?

L. – Exactement ce qui est dit. La psychanalyse c'est Freud. Si on veut faire de la psychanalyse, il faut se référer à Freud, à ses termes, à ses définitions, lus et interprétés dans leur sens littéral. J'ai fondé à Paris une école freudienne justement pour ça.

Ça fait 20 ans et plus que je vais en expliquant mon point de vue : le retour à Freud signifie simplement désencombrer le champ des déviations et des équivoques, des phénoménologies existentielles par exemple comme du formalisme institutionnel des sociétés psychanalytiques, en reprenant la lecture de son enseignement selon les principes définis et catalogués dans son travail. Relire Freud veut dire seulement relire Freud. Celui qui ne fait pas cela en psychanalyse utilise des formes abusives.

Q. – Mais Freud est difficile. Et Lacan dit-on le rend incompréhensible. On reproche à Lacan de parler, et surtout d'écrire, de telle façon que seuls quelques initiés puissent espérer comprendre.

L. – Je le sais, j'ai la réputation d'être un obscur qui cache sa pensée dans des nuages de fumée. Je me demande pourquoi. À propos de l'analyse, je répète avec Freud qu'elle est « le jeu intersubjectif à travers lequel la vérité entre dans le réel ». C'est pas clair ? Mais la psychanalyse n'est pas une chose simple.

Mes livres sont réputés incompréhensibles. Mais par qui ? Je ne les ai pas écrits pour tous, pour qu'ils soient compris par tous. Au contraire, je ne me suis pas préoccupé un instant de complaire à quelques lecteurs. J'avais des choses à dire et je les ai dites. Il me suffit d'avoir un public qui lit, s'il ne comprend pas tant pis. Quant au nombre de lecteurs, j'ai eu plus de chance que Freud. Mes livres sont même trop lus, j'en suis étonné.

Je suis même convaincu que dans 10 ans au maximum, qui me lira me trouvera transparent comme un beau verre de bière. Peut-être qu'alors on dira : ce Lacan qu'il est banal !

Q. – Quelles sont les caractéristiques du lacanisme ?

L. – C'est un peu tôt pour le dire puisque le lacanisme n'existe pas encore. On en perçoit à peine l'odeur, comme un pressentiment.

Quoi qu'il en soit, Lacan est un monsieur qui pratique depuis 40 ans la psychanalyse et qui l'étudie depuis autant de temps. Je crois dans le structuralisme et dans la science du langage. J'ai écrit dans un de mes livres que « ce à quoi nous ramène la découverte de Freud est l'importance de l'ordre dans lequel nous sommes entrés, dans lequel nous sommes, si l'on peut dire, nés une seconde fois, sortant de l'état appelé justement *infans*, sans parole ».

L'ordre symbolique sur lequel Freud a fondé sa découverte est constitué par le langage, comme moment du discours universel concret. C'est le monde des paroles qui crée le monde des choses, initialement confuses dans le tout en devenir. Seuls les mots donnent un sens accompli à l'essence des choses. Sans les mots rien n'existerait. Que serait le plaisir sans l'intermédiaire de la parole ?

Mon idée est que Freud en énonçant dans ses premières œuvres (*L'Interprétation des rêves*, *Au-delà du principe de plaisir*, *Totem et tabou*) les lois de l'inconscient a formulé, en précurseur des temps, les théories avec lesquelles quelques années plus tard Ferdinand de Saussure a ouvert le chemin à la linguistique moderne.

Q. – Et la pensée pure ?

L. – Soumise, comme tout le reste, aux lois du langage, seuls les mots peuvent l'introduire et lui donner consistance. Sans le langage, l'humanité ne ferait pas un pas en avant dans les recherches sur la pensée. Ainsi la psychanalyse. Quelle que soit la fonction qu'on veuille lui attribuer, agent de guérison, de formation ou de sondage, il n'y a qu'un médium dont on se serve : la parole du patient. Et chaque mot demande réponse.

Q. – L'analyse comme dialogue donc ? Il y a des gens qui l'interprètent plutôt comme un succédané laïc de la confession...

L. – Mais quelle confession. Au psychanalyste on ne confesse rien du tout. On va lui dire simplement tout ce qui nous passe par la tête. Des mots précisément.

La découverte de la psychanalyse, c'est l'homme comme animal parlant. C'est à l'analyste de mettre en série les mots qu'il écoute et de leur donner un sens, une signification. Pour faire une bonne analyse, il faut un accord, une affinité entre l'analysant et l'analyste.

À travers les mots de l'un, l'autre cherche à se faire une idée de ce dont il s'agit, et à trouver au-delà du symptôme apparent le nœud difficile de la vérité. Une autre fonction de l'analyste est d'expliquer le sens des mots pour faire comprendre au patient ce qu'il peut attendre de l'analyse.

Q. – C'est un rapport d'une extrême confiance.

L. – Plutôt un échange. Dans lequel l'important est que l'un parle et l'autre écoute. Même en silence. L'analyste ne pose pas de question et n'a pas d'idée. Il donne seulement les réponses qu'il veut bien donner aux questions qui suscitent son bon vouloir. Mais en fin de compte l'analysant va toujours où l'analyste l'emmène.

Q. – C'est la cure. Et les possibilités de guérison ? Est-ce qu'on sort de la névrose ?

L. – La psychanalyse réussit quand elle débarrasse le champ aussi bien du symptôme que du réel, ainsi elle arrive à la vérité.

Q. – Est-ce qu'on peut expliquer ce concept d'une manière moins lacanienne ?

L. – J'appelle symptôme tout ce qui vient du réel. Et le réel c'est tout ce qui ne va pas, ce qui ne fonctionne pas, ce qui fait obstacle à la vie de l'homme et à l'affirmation de sa personnalité. Le réel revient toujours à la même place, on le trouve toujours là avec les mêmes manifestations. Les scientifiques ont une belle formule : qu'il n'y a rien d'impossible dans le réel. Il faut un sacré culot pour des affirmations de ce genre, ou bien comme je le soupçonne, l'ignorance totale de ce qu'on fait et de ce qu'on dit.

Le réel et l'impossible sont antithétiques ; ils ne peuvent aller ensemble. L'analyse pousse le sujet vers l'impossible, elle lui suggère de considérer le monde comme il est vraiment, c'est-à-dire imaginaire et sans aucun sens. Alors que le réel, comme un oiseau vorace, ne fait que se nourrir de choses sensées, d'actions qui ont un sens.

On entend toujours répéter qu'il faut donner un sens à ceci et à cela, à ses propres pensées, à ses propres aspirations, aux désirs, au sexe, à la vie. Mais de la vie nous ne savons rien de rien, comme s'essoufflent à l'expliquer les scientifiques.

Ma peur est que par leur faute, le réel, chose monstrueuse qui n'existe pas, finira par prendre le dessus. La science est en train de se substituer à la religion, avec autant de despotisme, d'obscurité et d'obscurantisme. Il y a un dieu atome, un dieu espace, etc. Si la science ou la religion l'emportent, la psychanalyse est finie.

Q. – Quel rapport y a-t-il aujourd'hui entre la science et la psychanalyse ?

L. – Pour moi l'unique science vraie, sérieuse, à suivre, c'est la science fiction. L'autre, celle qui est officielle, qui a ses autels dans les laboratoires avance à tâtons sans but et elle commence même à avoir peur de son ombre.

Il semble que soit arrivé aussi pour les scientifiques le moment de l'angoisse. Dans leurs laboratoires aseptisés, revêtus de leurs blouses amidonnées, ces vieux enfants qui jouent avec des choses inconnues, manipulant des appareils toujours plus compliqués, et inventant des formules toujours plus abstruses, commencent à se demander ce qui pourra survenir demain et ce que finiront par apporter ces recherches toujours nouvelles. Enfin, dirai-je, et si c'était trop tard ? On les appelle biologistes, physiciens, chimistes, pour moi ce sont des fous.

Seulement maintenant, alors qu'ils sont déjà en train de détruire l'univers, leur vient à l'esprit de se demander si par hasard ça ne pourrait pas être dangereux. Et si tout sautait ? Si les bactéries aussi amoureusement élevées dans les blancs laboratoires se transmutaient en ennemis mortels ? Si le monde était balayé par une horde de ces bactéries avec toute la chose merdeuse qui l'habite, à commencer par les scientifiques des laboratoires ?

Aux trois positions impossibles de Freud, gouverner, éduquer, psychanalyser, j'en ajouterais une quatrième : la science. À ceci près que eux, les scientifiques, ne savent pas qu'ils sont dans une position insoutenable.

Q. – C'est une vision assez pessimiste de ce qui communément se définit comme le progrès.

L. – Pas du tout, je ne suis pas pessimiste. Il n'arrivera rien. Pour la simple raison que l'homme est un bon à rien, même pas capable de se détruire. Une calamité totale promue par l'homme, personnellement je trouverais ça merveilleux. La preuve qu'il aurait finalement réussi à fabriquer quelque chose avec ses mains, avec sa tête, sans intervention divine ou naturelle ou autre.

Toutes ces belles bactéries bien nourries se baladant dans le monde, comme les sauterelles bibliques, signifieraient le triomphe de l'homme. Mais ça n'arrivera pas. La

science a sa bonne crise de responsabilité. Tout rentrera dans l'ordre des choses, comme on dit. Je l'ai dit, le réel aura le dessus comme toujours, et nous serons foutus comme toujours.

Q. – Un autre des paradoxes de Jacques Lacan. On lui reproche non seulement la difficulté du langage et l'obscurité des concepts, les jeux de mots, les plaisanteries linguistiques, les calembours à la française, et précisément les paradoxes. Celui qui écoute ou qui lit a le droit de se sentir désorienté.

L. – Je ne plaisante pas du tout, je dis des choses très sérieuses. Sauf que j'utilise les mots comme les scientifiques, dont nous parlions plus haut, utilisent leurs alambics et leurs gadgets électroniques. Je cherche toujours à me reporter à l'expérience de la psychanalyse.

Q. – Vous dites : le réel n'existe pas. Mais l'homme moyen sait que le réel c'est le monde, tout ce qui l'entoure, ce qui se voit à l'œil nu, se touche, c'est...

L. – D'abord rejetons cet homme moyen qui, lui, pour commencer n'existe pas, c'est seulement une fiction statistique, il existe des individus et c'est tout. Quand j'entends parler de l'homme de la rue, de sondages, de phénomènes de masse ou de choses semblables, je pense à tous les patients que j'ai vu passer sur le divan de mon cabinet en quarante années d'écoute. Il n'y en a pas un qui soit de quelque façon semblable à l'autre, pas un avec les mêmes phobies, les mêmes angoisses, la même façon de raconter, la même peur de ne pas comprendre. L'homme moyen qui est-ce, moi, vous, mon concierge, le président de la République ?

Q. – Nous parlions du réel, du monde que nous tous voyons...

L. – Précisément. La différence entre le réel, à savoir ce qui ne va pas, et le symbolique et l'imaginaire, à savoir la vérité, c'est que le réel c'est le monde. Pour constater que le monde n'existe pas, qu'il n'est pas, il suffit de penser à toutes les choses banales qu'une infinité de gens stupides croient être le monde. Et j'invite les amis de *Panorama*, avant de m'accuser de paradoxe, à bien réfléchir sur ce qu'ils viennent de lire.

Q. – Toujours plus pessimiste on dirait...

L. – Ce n'est pas vrai. Je ne me range pas parmi les alarmistes ni parmi les angoissés. Gare si un psychanalyste n'a pas dépassé son stade de l'angoisse. C'est vrai, il y a autour de nous des choses horripilantes et dévorantes, comme la télévision, par quoi la plus grande partie d'entre nous se trouve régulièrement phagocytée. Mais c'est seulement parce que des gens se laissent phagocyter, qu'ils vont jusqu'à s'inventer un intérêt pour ce qu'ils voient.

Puis, il y a d'autres gadgets monstrueux aussi dévorants, les fusées qui vont sur la lune, les recherches au fond de la mer, etc., toutes choses qui dévorent, mais il n'y a pas de quoi en faire un drame. Je suis sûr que quand nous en aurons assez des fusées, de la télévision et de toutes leurs maudites recherches à vide, nous trouverons d'autres choses pour nous occuper. Il y a une reviviscence de la religion, non ? Et quel meilleur monstre dévorant que la religion, une foire continuelle, de quoi s'amuser pendant des siècles comme ça a déjà été démontré ?

Ma réponse à tout cela c'est que l'homme a toujours su s'adapter au mal. Le seul réel concevable auquel nous ayons accès est précisément celui-ci, il faudra s'en faire une raison. Donner un sens aux choses comme on disait. Autrement l'homme n'aurait pas d'angoisse. Freud ne serait pas devenu célèbre et moi je serais professeur de collège.

Q. – Les angoisses : sont-elles toujours de ce type ou bien y a-t-il des angoisses liées à certaines conditions sociales, à certaines étapes historiques, à certaines latitudes ?

L. – L’angoisse du scientifique qui a peur de ses propres découvertes peut sembler récente, mais que savons-nous de ce qui est arrivé à d’autres époques, des drames d’autres chercheurs ? L’angoisse de l’ouvrier rivé à la chaîne de montage comme à la rame d’une galère, c’est l’angoisse d’aujourd’hui. Ou plus simplement elle est liée aux définitions et aux mots d’aujourd’hui ?

Q. – Mais qu’est-ce que c’est l’angoisse pour la psychanalyse ?

L. – Quelque chose qui se situe à l’extérieur de notre corps, une peur, une peur de rien que le corps, esprit compris, puisse motiver. En somme, la peur de la peur. Beaucoup de ces peurs, beaucoup de ces angoisses, au niveau où nous les percevons, ont quelque chose à faire avec le sexe.

Freud disait que la sexualité, pour l’animal parlant qu’on appelle l’homme, est sans remède et sans espoir. Un des devoirs de l’analyste est de trouver dans les paroles du patient le nœud entre l’angoisse et le sexe, ce grand inconnu.

Q. – Maintenant qu’on met du sexe à toutes les sauces, sexe au cinéma, sexe au théâtre, à la télévision, dans les journaux, dans les chansons, à la plage, on entend dire que les gens sont moins angoissés concernant les problèmes liés à la sphère sexuelle. Les tabous sont tombés, dit-on, le sexe ne fait plus peur...

L. – La sexomanie galopante est seulement un phénomène publicitaire. La psychanalyse est une chose sérieuse qui regarde, je répète, un rapport strictement personnel entre deux individus : le sujet et l’analyste. Il n’existe pas de psychanalyse collective, comme il n’existe pas d’angoisses ou de névroses de masse.

Que le sexe soit mis à l’ordre du jour et exposé à tous les coins de rue, traité de la même façon que n’importe quel détersif dans les carrousels télévisés, ne constitue absolument pas une promesse d’un quelconque bénéfice. Je ne dis pas que ce soit mal. Certes, ça ne sert pas à soigner les angoisses et les problèmes singuliers. Ça fait partie de la mode, de cette fausse libéralisation qui nous est fournie comme un bien accordé d’en haut par la soi disant société permissive. Mais ça ne sert pas au niveau de la psychanalyse.

Allocution précédant le séminaire R.S.I. du 17 Décembre 1974. Ornicar ?, 1975, n° 2, pp. 98-99.

⁽⁹⁸⁾Je parle ici de la débilité mentale des systèmes de pensée qui supposent (sans le dire, sauf aux temps bénits du Tao, voire de l'ancienne Égypte, où cela s'articule avec tout l'abêtissement nécessaire), qui suppose donc la métaphore du rapport sexuel, non ex-sistant sous aucune forme, sous celle de la copulation, particulièrement « grotesque » chez le parlêtre, qui est censée « représenter » le rapport que je dis ne pas ex-sister humainement.

La mise au point qui résulte d'une certaine ventilation de ladite métaphore, élaborée sous le nom de philosophie, ne va pas pour autant bien loin, pas plus loin que le christianisme, fruit de la Triade qu'en « l'adorant » il dénonce dans sa vrai « nature » : Dieu est le pas-tout qu'il a le mérite de distinguer, en se refusant à le confondre avec l'idée imbécile de l'univers. Mais c'est bien ainsi qu'il permet de l'identifier à ce que je dénonce comme ce à quoi aucune ex-sistence n'est permise parce que c'est le trou en tant que tel – le trou que le nœud borroméen permet d'en distinguer (distinguer de l'ex-sistence comme définie par le nœud lui-même, à savoir l'ex-sistence d'une consistance soumise à la nécessité (= ne cessant pas de s'écrire) de ce qu'elle ne puisse entrer dans le trou sans nécessairement en ressortir, et dès « la fois » suivante (« la fois » dont le croisement de sa mise à plat fait foi).

D'où la correspondance que je tente d'abord du trou avec un réel qui se trouvera plus tard conditionné de l'ex-sistence. Comment en effet ménager l'approche de cette vérité à un auditoire aussi maladroit que m'en témoigne la maladresse que je démontre à moi-même à manier la mise à plat du nœud, plus encore son réel, c'est à dire son ex-sistence ?

Je laisse donc ça là, sans le corriger, pour témoigner de la difficulté de l'abord d'un discours commandé par une toute nouvelle nécessité (*cf.* plus haut).

Ce qu'il me faut démontrer en effet, c'est qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre, génitif objectif, et comment y parvenir si je frappe d'emblée si juste que le sens étant atteint, la jouissance y consonne qui met en jeu le damné phallus (= l'ex-sistence même du réel, soit à prendre mon registre : R à la puissance deux) ou encore ce à quoi la philosophie vise à donner célébration.

C'est dire que j'en suis tout empêtré encore, je parle de la philo, non du phallo. Mais il y a temps pourquoi il ne faut pas se hâter, faute de quoi ce n'est seulement de rater qu'il s'agit, mais plutôt de l'erre irrémédiable, c'est-à-dire d'« aimer la sagesse », nécessité de L'homme. À corriger.

Ce pourquoi il faut la patience à quoi m'exerce le D.A. (lire discours analytique). Il reste toujours le recours à la connerie religieuse, à quoi Freud ne manque jamais : ce que je dis au passage quoique poliment (nous lui devons tout).

J.L.

AU TABLEAU

sens - consistance
 $J\phi$ - ex-sistence
 JA - trou

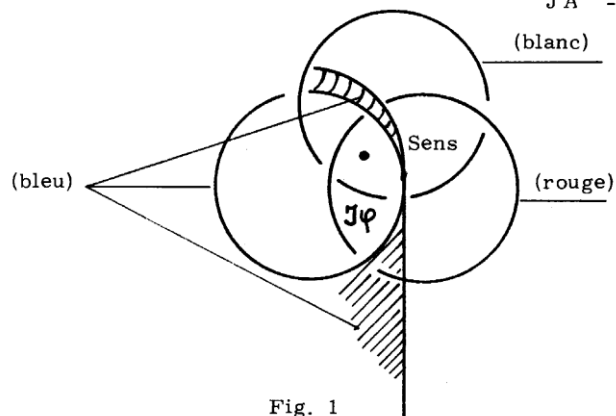


Fig. 1

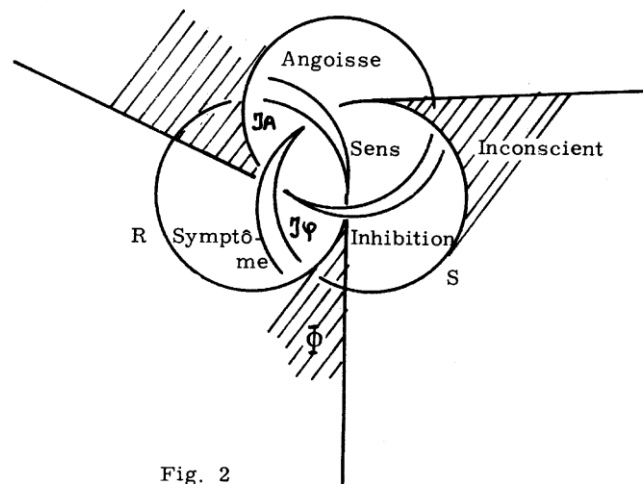


Fig. 2

Texte paru dans *Ornicar* ?, n°1, janvier 1975, pp. 3 à 5.

PROPOSITION DE JACQUES LACAN

⁽³⁾Peut-être à Vincennes s'agrégeront les enseignements dont Freud a formulé que l'analyste devait prendre appui, de conforter ce qu'il tient de sa propre analyse, c'est-à-dire à savoir pas tant ce à quoi elle a servi, que de quoi elle s'est servie.

Pas d'argument ici sur ce que j'en enseigne. Même ceux qui y obvient, sont forcés d'en tenir compte.

Maintenant ce dont il s'agit n'est pas seulement d'aider l'analyste de sciences propagées sous ce mode universitaire, mais que ces sciences trouvent à son expérience l'occasion de se renouveler.

Linguistique – qu'on sait être ici la majeure. Qu'un Jakobson justifie telles de mes positions, ne me suffit pas comme analyste.

Que la linguistique se donne pour champ ce que je dénomme de *lalangue* pour en supporter l'inconscient, elle y procède d'un purisme qui prend des formes variées, justement d'être formel. Soit d'exclure non seulement du langage, « d'origine » disent ses fondateurs, mais ce que j'appellerai ici sa nature.

Il est exclu qu'en vienne à bout une psychologie quelconque, c'est démontré.

⁽⁴⁾Mais le langage se branche-t-il sur quelque chose d'admissible au titre d'une vie quelconque, voilà la question qu'il ne serait pas mal d'éveiller chez les linguistes.

Ce dans les termes qui se soutiennent de mon « imaginaire » et de mon « réel » : par quoi se distinguent deux lieux de la vie, que la science à cette date sépare strictement.

J'ai posé de long en large que le langage fait nœud de ces lieux, ce qui ne tranche rien de sa vie à lui, éventuelle, si ce n'est qu'il porte plutôt la mort.

De quoi son parasitisme peut-il être dit homologue ? Le métalangage de ce dire suffit à le rejeter. Seule une méthode qui se fonde d'une limite préfigurée, à chance de répondre tout autrement.

J'indique ici la convergence : 1) de la grammaire en tant qu'elle fait scie du sens, ce qu'on me permettra de traduire ($\sigma\kappa\iota\Box$) de ce qu'elle fasse ombre de la proie du sens ; 2) de l'équivoque, dont justement je viens de jouer, quand j'y reconnais l'abord élu de l'inconscient pour en réduire le symptôme (Cf. ma topologie): de contredire le sens.

Autrement dit de faire le sens, autre au langage. Ce dont d'autres signes témoignent partout. C'est un commencement (soit ce que St Jean dit du langage).

J'insiste à désigner de vraie une linguistique qui prendrait *lalangue* plus « sérieusement », en proférant l'exemple dans l'étude de J.C. Milner sur les noms de qualité (Cf. *Arguments linguistiques* chez Mame).

Logique – Pas moins intéressante.

À condition qu'on l'accentue d'être science du réel pour en permettre l'accès du mode de l'impossible.

Ce qui se rencontre dans la logique mathématique.

Puis-je indiquer ici que l'antithèse du rationnel à l'irrationnel a toujours été empruntée d'ailleurs que du langage ? Ce qui laisse en suspens l'identification de la raison au logos, pourtant classique.

À se souvenir de ce qu'Hegel l'identifiait au réel, il y a peut-être raison de dire que c'est de ce que la logique y aille.

⁽⁵⁾Topologie – J'entends mathématique, et sans que rien encore, l'analyse puisse à mon sens l'infléchir.

Le nœud, la tresse, la fibre, les connexions, la compacité : toutes les formes dont l'espace fait faille ou accumulation sont là faites pour fournir l'analyste de ce dont il manque : soit d'un appui autre que métaphorique, aux fins d'en sustenter la métonymie.

L'analyste « moyen », soit qui ne s'autorise que de son égarement, y trouvera son bien à sa mesure, - soit le redoublera : au petit bonheur la chance.

Antiphilosophie – Dont volontiers j'intitulerais l'investigation de ce que le discours universitaire doit à sa supposition « éducative ». Ce n'est pas l'histoire des idées, combien triste, qui en viendra à bout.

Un recueil patient de l'imbécillité qui le caractérise permettra, je l'espère, de la mettre en valeur dans sa racine indestructible, dans son rêve éternel.

Dont il n'y a d'éveil que particulier.

Jacques Lacan

Paru dans les Lettres de l'École freudienne, 1976, n° 17. Lors de la visite de Jacques Lacan à Strasbourg, une question issue du travail d'un cartel avait été verbalisée.

Présentation du cartel [...]

(221)CH. STROHL.— Dans un groupe de travail, Monsieur Lacan, tout à fait récemment, a été articulé ou balbutié une différence entre la pulsion sado-masochiste et la méchanceté et le mépris. Et je voudrais vous demander comment vous situez l'équivalent pulsionnel par rapport à ce que notre langue humaine désigne par méchanceté ou mépris.

J.LACAN.— Oui... Il est évident que si je dis que le désir de l'Homme, c'est l'enfer, ça ne veut pas dire qu'on y entre par méchanceté. Il y a quand même quelque chose qui peut nous mettre sur la voie, c'est que, la méchanceté... il faut voir d'où ça vient. Voyons, en allemand, comment ça se dit.

UNE VOIX. — *Das Böse.*

J.LACAN.— C'est le mauvais, plutôt ça, c'est le mal. *Bosheit*, méchanceté c'est *Bosheit*.

DES VOIX.— *Boshaftigkeit*

MULLER. — *Eine Bosheit geht vorbei.*

(222)J.LACAN.— Enfin, en français, méchant a à faire avec le mal par sa première syllabe : *mé*. Comme dans médire, dans mépris.

La deuxième syllabe concerne le choir. Méchant c'est *méchance*, c'est tomber mal... bon. Il y a pour la méchanceté, il y a des gens qui ont des dons. On les soupçonne de malice, avec tout ce que le mot malice comporte : ça veut dire à la fois affinité avec le mal, et ça veut dire aussi : faire des blagues. Nous ne savons pas tout de même si la méchanceté... enfin... je suis plutôt pour penser, moi, quant à moi, que la méchanceté c'est quelque chose de l'ordre de l'acte manqué.

On ne fait jamais de méchancetés que pour le bien de quelqu'un. À ceci près qu'on rate.

C'est pour ça que je dis qu'il y a des gens qui ont des dons. Et puis ça finit quand même... on finit par y prendre plaisir, à rater. Moi, par exemple, j'ai raté à peu près tout ce que je pouvais espérer obtenir comme ça d'une invigoration de la psychanalyse... française. J'ai fini par y prendre plaisir. J'y ai pris plaisir, naturellement, pour le bien. Puisque tout ceci ne m'empêchait pas de continuer à faire de mon mieux pour bien dire quelque chose.

C'était de la méchanceté.

Je dis peut-être que le désir de l'homme, c'est l'enfer, par méchanceté. Certains, si l'idée a pu leur passer par la tête, moi je n'ai vraiment pas du tout l'impression de faire autre chose que répéter Freud, dans cette exergue, liminaire, n'est-ce pas, de la *Traumdeutung*.

Le mépris est toujours justifié, alors lui, par contre. Moins on prise quelqu'un, plus, bien sûr, on a chance de s'en tirer. Je parle de mépris pour *une* personne. Plus on a chance de la priser juste. Il faut quand même partir d'une mauvaise prise, sans cela on n'a aucune chance d'en avoir jamais une bonne. Je joue là sur prise, n'est-ce pas, et appréciation. C'est un bon départ. Et il me semble difficile de ne pas conseiller à l'analyste de se résigner à ça, si on peut dire. S'il ne parlait pas de l'idée qu'il apprécie à côté, comment est-ce qu'il aurait une chance de...

Il faut quand même partir de là, il faut partir de l'idée que spontanément on prise de travers. C'est... la seule chance de ne pas tomber dans la méchanceté.

Je vous ai répondu ?

Enfin je vous ai répondu en tout cas. Vous pouvez ne pas apprécier ma réponse, mais je vous ai répondu. Et même je ne me soucie guère si à la suite de cela on me méprisera. —

Qui est-ce qui a une autre question à poser ? – La chose que je voudrais faire remarquer, ce n'est pas que l'on doive partir de là, mais que tout le monde part de là.

Il n'y a pas évidemment de vie sociale, même concevable, sans un mépris fondamental. Enfin, c'est ce qui permet la relation sociale. Si vous pensez un seul instant à la somme de soucis que vous devriez prendre, pas seulement pour chacun de vos contemporains, mais pour l'ensemble des choses, il est bien certain que vous ne pouvez pas songer un seul instant.

Je vois mal comment quelqu'un pourrait objecter.

En d'autres termes, l'homme n'est pas méchant. Il est méprisant, bien sûr. Mais il n'est pas méchant. Ça, je le crois. La méchanceté, c'est un ratage malicieux, au maximum. Ce n'est pas le mal... enfin, la *Böshaft*. L'homme est bon, comme tout le monde l'a dit toujours. Il est bon... il est bon à en périr. Il est bon pour lui-même, d'abord.

MULLER. – Mais si on dit que ce n'est pas possible de vivre sans mépris comme vous le dites. On peut aussi dire une idée parallèle : de croire qu'on est tout-puissant dans la fantaisie parce qu'on pourrait s'imaginer qu'on peut estimer tout. Si ce n'est pas possible de vivre sans mépris on pense que ça serait possible d'estimer tout, de respecter tout.

(Il manque quelques minutes d'enregistrement).

J.LACAN. – Nous devons considérer les personnes qui sont à portée de notre voix, comme n'étant pas mordues par la toute-puissance. La toute-puissance de la pensée naturellement. Nous devons les considérer comme normales. Il y a peut-être des gens qui se croient tout-puissants.

J'espère que dans tout ce que j'ai dit, je ne prête pas un seul instant à l'idée que, quant à moi, je me crois tout-puissant. Ce qui est vraiment ce qu'il y a de plus éloigné de ma pensée et ce qu'il y a de plus éloigné du résultat à attendre d'une analyse. Ce n'est pas forcément le résultat principal, mais c'est le résultat minimal.

Publié dans les Lettres de l'École freudienne. 1976, n°18. Journée des cartels. Strasbourg. Introduction aux séances de travail.

⑦MARCEL RITTER. — C'est une question qui m'est venue ce matin, mais qui est aussi liée à des préoccupations théoriques personnelles. Il était question ce matin de certains mots qui commencent par Un : le *Unbewusste*, le *Unheimlich*. Cela m'a fait penser à l'*Unerkannte* qu'on trouve chez Freud en particulier dans la *Traumdeutung* où c'est fort mal traduit, puisque c'est traduit par l'inconnu, alors que c'est le non-reconnu.

Nous trouvons cet *Unerkannte* articulé avec la question de l'ombilic du rêve. L'ombilic est ce point où le rêve, là je cite Freud, est insondable, c'est-à-dire le point où, en somme, s'arrête le sens ou toute possibilité de sens. C'est aussi le point où le rêve est au plus près du *Unerkannte*, du non reconnu. Freud dit : *Er sitzt ihm auf* : traduit littéralement : il est assis dessus, tel un cavalier sur son cheval. Mais il ajoute que de ce point-là s'élève une pelote de pensées qu'on n'arrive pas à démêler, mais que cette pelote de pensées n'a pas fourni d'autres contributions au contenu du rêve, c'est-à-dire au texte manifeste. En d'autres mots ça semble être un point où la condensation est en défaut, en ce sens que c'est un point qui n'est relié en quelque sorte que par un seul fil ou par un seul élément au contenu manifeste, un point de défaillance dans le réseau.

Alors la question que je me pose, c'est si cet *Unerkannte*, ce non-reconnu, indiqué par cette pelote de pensées, si nous ne pouvons pas y voir le *réel*, un réel non symbolisé, quelque chose devant quoi finalement le rêve en tant que réseau, n'est-ce pas, s'arrête, où il ne peut pas aller plus loin. Et alors je me pose aussi la question, de quel réel s'agit-il ? Est-ce le réel pulsionnel ? Et aussi les rapports de ce réel avec le désir, puisque Freud articule la question de l'ombilic avec le désir, puisque c'est l'endroit où le désir surgit tel un champignon.

JACQUES LACAN. — N'est-ce pas, je donne ma réponse actuelle. C'est tout ce que je peux en dire, c'est que j'en suis arrivé là. Je ne pense pas que ce soit le réel pulsionnel. C'est difficile à faire saisir, je ne peux pas retracer tout le chemin par où j'en suis arrivé là pour l'instant. Ça m'étonnerait beaucoup que quoique ce soit me force à une autre conception. Je suis plutôt frappé de vous entendre parler du réel pulsionnel. J'en suis frappé heureusement, parce que c'est vrai qu'il y a un réel pulsionnel. Mais il y a un réel pulsionnel uniquement pour autant que le réel c'est ce que dans la pulsion je réduis à la fonction du trou. C'est-à-dire ce qui fait que la pulsion est liée aux orifices corporels. Je pense qu'ici tout le monde est en état de se souvenir que Freud caractérise la pulsion par la fonction de l'orifice du corps. Il part d'une sorte d'idée, de la constance de ce qui passe par cet orifice. Cette constance est assurément un élément de réel. J'ai même essayé de la figurer par quelque chose de mathématique, qui en mathématique se définit de ce qu'on appelle une constante rotationnelle, ce qui est bien fait pour nous signifier là qu'il s'agit de ce qui se spécifie du bord du trou.

⁽⁸⁾Je crois qu'il faut distinguer ce qui se passe à ce niveau de l'orifice corporel, de ce qui fonctionne dans l'inconscient. Je crois que, dans l'inconscient aussi, quelque chose est significable d'entièrement analogue. Je crois que ce devant quoi Freud s'arrête dans l'occasion comme ombilic du rêve, puisque c'est à ce propos qu'il emploie le terme *Unerkannt*, non reconnu, le crois que ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il appelle, désigne expressément ailleurs de *l'Urverdrängt*, du refoulé primordial (on a traduit ça comme on a pu). Je crois que c'est dans le destin du refoulé primordial, à savoir de ce quelque chose qui se spécifie de ne pouvoir être dit en aucun cas quelle qu'en soit l'approche, d'être si on peut dire à la racine du langage, qu'on peut donner la meilleure figure de ce dont il s'agit.

La relation de cet *Urverdrängt*, de ce refoulé originel, puisqu'on a posé une question concernant l'origine tout à l'heure, je crois que c'est ça à quoi Freud revient à propos de ce qui a été traduit très littéralement par *ombilic du rêve*. C'est un trou, c'est quelque chose qui est la limite de l'analyse ; ça a évidemment quelque chose à faire avec le réel qui est un réel parfaitement dénommable, dénommable d'une façon qui est de pur fait ; ce n'est pas pour rien qu'il met en jeu la fonction de l'ombilic.

C'est effectivement à un ombilic particulier, celui de sa mère, que quelqu'un s'est trouvé en somme suspendu en le reproduisant si l'on peut dire par la section pour lui du cordon ombilical. Il est évident que ce n'est pas à celui de sa mère qu'il est suspendu, c'est à son

placenta. C'est du fait d'être né de ce ventre-là et pas d'ailleurs qu'un certain être parlant ou encore ce que j'appelle pour l'instant, ce que je désigne du nom de *Parlêtre*, ce qui se trouve être une autre désignation de l'inconscient, c'est bien d'être né d'un être qui l'a désiré ou pas désiré, mais qui de ce seul fait le situe d'une certaine façon dans le langage, qu'un Parlêtre se trouve exclu de sa propre origine, et l'audace de Freud dans cette occasion, c'est simplement de dire qu'on en a quelque part la marque dans le rêve lui-même. Le sujet par ses productions imaginatives, n'oublions pas la condition de la *Darstellbarkeit* qui est tellement importante dans la formation du rêve, que cette *repräsentationalité*, si l'on peut dire, le fait de pouvoir se figurer dans le rêve, conserve la marque quelque part d'un point où il n'y a rien à faire. C'est le point justement d'où sort le fil, mais ce point est aussi fermé qu'est fermé le fait qu'il est né dans ce ventre-là et pas ailleurs, qu'il y en a dans le rêve même le stigmatisme puisque l'ombilic est un stigmatisme. C'est un stigmatisme par où, c'est le seul point, il a quelque chose en commun avec tout ce qui a été enfanté sous ce mode vivipare, mais avec ceci de plus qu'il s'agit d'un être placentaire et cet être placentaire en conserve une trace qui là se signe au niveau même de la symbolisation. Il est certain que seul le Parlêtre, l'être parlant, peut venir à la notion d'où je suis parti pour ce qui en est de l'inconscient. Il y a quelque chose dont ce n'est pas pour rien que cela se résume à une cicatrice, à un endroit du corps qui fait nœud et que ce nœud est pointable, non plus à sa place même bien sûr, puisqu'il y a là le même déplacement qui est lié à la fonction et au champ de la parole.

Dans le champ de la parole il y a quelque chose qui est impossible à reconnaître, de sorte que le *Un* a là une autre valeur que celle que nous lui donnions ce matin. Le *Un* désigne à proprement parler l'impossibilité, la limite. Quand nous parlions de *l'impoétique*, c'est le fond sur lequel se produit le poétique. Quand nous parlons de *l'Unerkannt*, ça veut dire l'impossible à reconnaître. Ce n'est pas simplement une question de fait, c'est une question d'impossibilité. C'est bien en quoi ce que nous tâchions de serrer ce matin à propos de l'ambiguïté de l'*Un* comporte évidemment deux pôles, et un de ces pôles nous ne l'atteignons pas ce matin.

L'*Unerkannt* c'est l'impossible à reconnaître. Freud ne le souligne pas dans le passage sur l'ombilic du rêve. C'est seulement par ailleurs que nous avons la notion du refoulé primordial. Mais même la notion de refoulé primordial, dans la forme qui lui est donnée, ne met pas l'accent sur cette fonction de l'impossibilité. C'est le sens de l'*Un* dans le terme qui désigne en allemand l'impossible, c'est l'*Unmöglich* dont il s'agit, ça ne peut ni se dire, ni s'écrire. *Ça ne cesse pas de ne pas s'écrire*. C'est une sorte de négation redoublée, qui est celle par laquelle nous pouvons approcher cet emploi tout à fait radical de la négation. Quand je dis *ça ne cesse pas de ne pas s'écrire*, c'est là que joue cet espèce de flou, de flou qui résulte de ceci, c'est que la seule façon de définir à proprement parler le possible, ce serait de dire que le possible ⁽⁹⁾ cesse de s'écrire, c'est la seule façon vraiment assise de le serrer de près. C'est justement la distance qu'il y a dans la portée des deux négations. Ce n'est pas ne pas cesser de s'écrire, ce qui reviendrait, par l'effet qu'on donne habituellement à la double négation, à se limiter à ça que ça cesse de s'écrire. Mais le *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, c'est là ce qui me semble le sens de l'*Unerkannt* en tant que *Urverdrängt*. Il n'y a rien de plus à en tirer. C'est bien ça que Freud désigne en parlant de l'ombilic du rêve. C'est là qu'on perd son latin. Il n'y a aucun moyen de tirer plus sur la ficelle, sauf à la rompre. De sorte que cela désigne une analogie, entièrement analogue à ce que vous venez de désigner là comme réel pulsionnel.

Est-ce que je suis sûr de cet *entièrement* ? Disons que moi je le fais analogue. C'est là que se désigne la limite par quoi le symbolique se trouve en somme répercuté, qu'il y ait quelque chose qui, dans le dicible, soit par métaphore comparable à ce qu'il en est de la pulsion. C'est quand même bien là aussi que la pulsion s'opacifie complètement, qu'elle s'identifie à quelque chose d'autre, puisque là il s'agit de ce qu'on pourrait appeler l'essence du nœud. Au niveau du symbolique, là, c'est noué, non plus sous la forme d'un orifice mais d'une

fermeture. Comparer cette fermeture à un trou c'est évidemment quelque chose devant quoi la pensée s'arrête. Ce n'est pas commode, si au mot ombilic on donne sa présence de nœud corporel, ça n'est pas commode, à ceci près tout de même que ce que ce nœud a fermé, c'est quelque chose par quoi pendant un temps notable – neuf mois – tout ce qui est de vie provenait. C'est ça ce qui permet l'analogie entre ce nœud et l'orifice. C'est un orifice qui s'est bouclé.

J'y attache pour moi, dans l'état actuel des choses, c'est là alors peut-être qu'on peut admettre une révision, une révision possible, c'est que, en fin de compte, au cours de ce battement entre l'orifice et le nœud, entre l'identification du trou à un point noué, c'est enfin de compte ça qui, si je puis dire, m'a frayé la voie à la formule que je donne comme spécifiant à proprement parler cet être que nous caractérisons d'avoir la parole, que je me suis permis d'avancer ceci, c'est qu'au niveau de son réel, qui là est le troisième terme, contrairement à ce qu'on peut en croire, c'est bien comme formant des images, c'est-à-dire comme tout entier imaginaire, que le corps subsiste.

Si je parle d'imaginaire, de symbolique et de réel puisque c'est de là en fin de compte que je suis parti, j'y reviens pour dire que le réel se spécifie aussi d'un *Un*, au sens d'un impossible, c'est ceci, il doit être démontrable, et toute l'expérience analytique ne fait que converger à le démontrer, il est démontrable que le rapport comme tel entre les deux partenaires spécifiés sexuellement, mais radicalement différemment est justement marqué de ce que leur rapport au sexe est en quelque sorte un rapport parasexué. Et qu'on puisse mettre tellement l'accent sur la bisexualité, tant que l'a fait Freud, c'est vraiment dire que l'identification du sujet à un sexe sur les deux est quelque chose qui ne se fait que secondairement et par raccroc, et qui résulte de quelque chose de plus radical, qui pourrait être exactement corrélatif de ce que cet être entre tous les êtres est parlant.

Nous n'en sommes pas plus loin pour autant. Ça peut venir là en bouche-trou. Après tout, la démonstration, c'est quelque chose qui ressortit à une certaine rigueur. Le fait de l'expérience en témoigne déjà, de ce que j'ai indiqué à peine ce matin à propos de ce qu'on appelle *pulsion*, qui est quelque chose qui laisse complètement béante la formulation du rapport d'un sexe comme tel à un autre. Il semble tout à fait manifeste dans notre expérience de tous les jours que ce soit la chose devant quoi on rencontre le plus d'obstacles : écrire un x et un y qui seraient à proprement parler le sexe comme mâle et comme femelle, c'est ce que manifestement nous ne pouvons pas faire. Il y a un rapport au Phallus qui y instaure un tiers irréductible. Il ne faut pas croire pour autant d'ailleurs, comme Freud l'a avancé peut-être avec un peu d'imprudence, il ne faut pas croire que ce rapport au Phallus soit le *Phallus*. Je dis le Phallus, qui n'est pas la même chose que ce que nous désignons par l'organe qui se trouve avoir, chez le Parlêtre spécialement, une importance prévalente. Non pas d'ailleurs qu'il ne la montre pas aussi ailleurs, encore que nous ne puissions absolument pas savoir ce que c'est que l'expérience de la copulation chez des animaux aussi distants que la grenouille ou le crapaud, chez qui la copulation marque en effet un caractère manifeste tout à fait frappant. ⁽¹⁰⁾ Il semble en tout cas que la notion dont ce n'est pas pour rien que Freud l'a désignée du terme de fonction phallique, introduise irréductiblement chez le Parlêtre, dans le rapport entre les sexes, *un tiers*, dont l'importance n'est pas moindre chez une femme comme je m'exprime, puisque je vais facilement à dire que la femme, ça n'est pas universalisable, qu'il n'y a pas de toute Femme spécifique de ce que j'appelais tout à l'heure comme ça l'universalité, il n'y a que des femmes, disons particulières, mais c'est peut-être encore trop en dire, parce que le particulier a beaucoup à faire avec l'universel. Ce que j'essaie de forger pour l'instant et que j'ai énoncé à mon tout dernier séminaire, c'est que pour *l'homme*, une *femme*, c'est toujours un symptôme. C'est évidemment difficile à avaler et ce n'est pas sans précaution ni hésitation que je l'ai avancé. À la suite de ça j'en ai eu des retours, des réflexions, et j'ai eu la satisfaction de voir à cette occasion se confirmer que c'est réciproque. Je dois dire que ça m'a un peu soulagé, après avoir avancé qu'une femme, dans le rapport qu'elle a à l'Homme, c'est un symptôme, de

recevoir cette confirmation que justement chez certaines femmes et pas chez n'importe lesquelles, chez qui ce tiers phallique est particulièrement résonant, ces femmes-là en retour de mon séminaire, m'ont dit que c'était exactement aussi la formule qui leur était venue à l'esprit lorsque non pas tellement l'Homme, parce que justement la notion de l'Homme, comme tel, n'est pas tellement présente pour une femme – du fait qu'elles sont une femme, c'est aussi *un* homme, et j'ai eu en retour ce témoignage qu'elles s'étaient parfaitement formulées à elles-mêmes pourquoi elles aimaient Un-tel : c'est un symptôme. Elles ont entendu, si on peut dire, ce qui leur arrivait comme étant quelque chose de l'ordre du symptôme.

Il est certain que cela m'a beaucoup encouragé à essayer de mettre plus de précision dans ce que j'avais avancé avec énormément de difficulté, voire de timidité. Je ne crois pas, et ceci en raison qu'il n'y a pas de référence possible à la Femme, parce que la Femme universellement n'existe pas, que le symptôme-Homme ait tout à fait la même place pour une femme. Mais cela va très loin. Cela implique, cela met en cause comme tout ce qui est de l'ordre du symptôme, l'inconscient tout entier. Il est tout à fait concevable que le rapport d'une femme à l'inconscient soit différenciable de celui du rapport de l'homme à l'inconscient. C'est d'ailleurs ce qui permettrait d'expliquer bien des choses. Si l'inconscient est moins intimement tressé à la réalité d'une femme qu'à celle d'un homme, ce qui, il faut le dire, est perceptible, ça expliquerait qu'elle le comprend beaucoup mieux. Je parle d'*une* femme. C'est un fait que *les* femmes qui existent comme plurielles, que les femmes sont plutôt plus douées pour parler de l'inconscient d'une façon efficace que la moyenne des hommes. Si l'homme a mis si longtemps à découvrir l'inconscient, à s'apercevoir que le fait d'habiter le langage, c'est pas une chose qui ne laisse pas de traces, qu'on ait mis aussi longtemps à reconnaître le fait des conséquences d'être né parlant, et de deux êtres particuliers par lesquels habituellement vous est véhiculé le parlêtre avec deux fonctions totalement différentes : celles du père et de la mère, tout ce sur quoi Freud a mis l'accent, qu'on ait mis aussi longtemps à reconnaître que l'être humain choit dans un monde de langage et que le fait que ce soit ses parents avec tout ce que ça suppose derrière, en particulier qu'il ait été désiré ou pas désiré, que ce soit ses parents qui l'orientent... – Je lisais un petit bouquin de Kant : *Comment s'orienter dans la pensée ?* Ce n'est pas là la question. Il ne s'agit pas de s'orienter dans la pensée. Il s'agit de s'orienter dans le langage, et que l'être humain soit dans un champ déjà constitué par les parents concernant le langage, c'est bien à partir de là qu'il faut voir son rapport à l'inconscient et que ce rapport à l'inconscient il n'y a aucune raison de ne pas le concevoir comme le fait Freud : *qu'il a un ombilic*. À savoir qu'il y a des choses qui sont à jamais fermées dans son inconscient, ce qui n'en laisse pas moins que, quand même, ça se désigne comme un trou, non reconnu, *Unerkannt*, selon ce que vous avez avancé tout à l'heure.

Je vous demande pardon d'avoir été aussi long mais il faut dire que la question que vous avez avancée là nécessitait, me semble-t-il, au moins ça pour y répondre puisque c'est, en effet, une question qui est la simple mise en parole de ce que, dès l'origine, dans la reconnaissance de l'Inconscient même, il y a la notion que ce qui en fait la consistance, ce qui en fait à proprement parler le Réel, c'est un point d'opacité. C'est un point d'infranchissable, c'est un point d'impossible. C'est bien en quoi la notion d'impossible me paraît à situer d'une façon tout à <fait> ⁽¹¹⁾centrale, et d'une certaine impossibilité qui est liée, qui est cohérente, qui permettrait de spécifier dans la chaîne des êtres, comme Freud l'a souligné lui-même, qui permettrait de spécifier l'être humain comme étant, non pas le chef d'œuvre de la création, le point d'éveil de la connaissance, mais au contraire le siège d'une autre spéciale *Unerkennung*, c'est-à-dire, non pas seulement une non-reconnaissance, mais une impossibilité de connaître ce qui regarde le sexe.

Ça nous permettrait d'éclairer ceci, (enfin, ça nous entraînerait trop loin), qu'il y a quelque chose que l'abord scientifique a reconnu dans la vie, c'est la cohérence du sexe et de la mort. On ne peut pas dire que ce non-rapport sexuel, que je considère comme

fondamental dans le réel pour ce qui est du Parlêtre, on ne peut pas dire que ça corresponde pas à un petit éveil du côté de l'universalité de la mort. Il y a un petit éveil, mais un éveil aussi très limité en fin de compte. Du fait qu'on dise que tout homme est mortel, ça ne veut pas dire pour autant qu'il y ait prévalence de la mort. Que la mort soit si bien tamponnée en fin de compte dans le vécu, par la vie, dans le vécu de chacun, c'est quand même quelque chose de très frappant. Mais que ce soit par la voie de l'inconscient que quelqu'un ait pu parler de pulsion de mort, c'est-à-dire de quelque chose qui a un rapport avec la mort, mais à peu près de la même façon qu'il a un rapport avec le sexe ; il y a un rapport avec le sexe en ceci que le sexe est partout là où il ne devrait pas être ; il n'y a pas, nulle part, de possibilité d'établissement en quelque sorte formulable, du rapport entre sexes. On peut bien dire la même chose à l'égard de la pulsion de mort : c'est aussi un rapport à la mort, mais déplacé lui aussi. C'est pas parce qu'il est déplacé que de temps en temps il ne réussit pas à se frayer un chemin, mais c'est la même chose pour ce qui est du rapport au sexe. Il est diffusé, il est étalé au lieu d'être serrable de près ; de même cette pulsion de mort, à laquelle Freud, il faut tout de même le dire, a été mené par l'expérience analytique, c'est bien en quoi l'inconscient, l'inconscient comme tel, est quelque chose qu'il importe de distinguer de ce non-rapport sexuel, en tant que ce non-rapport sexuel serait lié au Réel de l'être humain, alors que c'est au niveau du symbolique que cette découverte d'un certain rapport à la mort est décelable et a, de fait, par la plume de Freud, cheminé. Il y a ici en quelque sorte dissociation du rapport sexuel, dont il est tout de même concevable que quelque chose porte la trace dans l'inconscient, alors que ce qui est démontré par tout ce qu'a découvert Freud, c'est justement ceci que tout ce qui est de l'ordre du sexuel est déplacé.

Comme je le disais ce matin, ce qui est de l'ordre du génital est de l'ordre du mythe, et du même mythe qui est celui auquel s'attache la religion, le génital c'est ce qui aboutit à la reproduction. Mais qu'est-ce qui fait qu'il y ait rapprochement des sexes pour cette reproduction ? C'est justement ce qui reste béant, qui reste particulièrement béant chez les gens qui sont pourvus d'un inconscient, c'est un fait.

Personne ne m'a interrompu, et dieu sait où cela m'aurait entraîné, pour me demander ce que c'était que la pulsion sado-masochique, dont Freud parle et abondamment. C'est quand même bien curieux que, pour l'épingler, on n'ait jamais parlé de sado-masochisme avant Sade et avant Sacher Masoch. C'est tout de même bien curieux que l'on n'ait même jamais avancé de choses pareilles, qu'il ait fallu qu'il y ait deux littérateurs, d'ailleurs tous les deux débiles mentaux absolument intégraux, pour qu'on commence à s'aviser qu'il n'y avait pas seulement pulsion sado-masochique, mais que c'est fondamental de la réalité humaine, qu'on ne se soit pas aperçu que le désir de l'homme c'est l'enfer.

J'ai dit ça un jour devant un curé. Comme c'est moi qui parle, naturellement j'ai vu le curé s'aplatir. Je veux dire qu'il était là comme une carpe. Le désir de l'homme c'est l'enfer, c'est évident à partir du moment où je le dis et je le dis pour la première fois devant vous aujourd'hui car je ne l'ai jamais risqué jusqu'à présent sauf devant ce curé. Il faut dire une chose qui me console, car il faut tout de même bien que je me dise que ce n'est pas uniquement parce que je suis Lacan que je peux faire entendre certaines vérités. Cette vérité est évidente. Je m'en console : ce curé était *dantiste*, non pas dentiste, il s'occupait de Dante et dans Dante c'est évident que personne ne s'intéresse qu'à l'enfer. Ce qu'il raconte sur le paradis c'est pourtant très intéressant aussi. Pourtant personne ne désire même le lire. Grâce ⁽¹²⁾ au fait que ce curé était *dantiste*, je peux me consoler. Ce n'est pas uniquement parce que je lui ai dit qu'il a dit oui, oui... Enfin ça je ne l'ai pas encore dit à mon séminaire.

Alors vous voyez ça veut dire que je trouve qu'ici j'ai mes aises, on ne me pose pas de question idiote. Je rends hommage à Marcel Ritter de m'avoir posé cette question de *l'Unerkannt*. Ça m'a un peu entraîné, je vous demande pardon. C'était évident, c'était forcé que cela m'entraîne. Il faut dire qu'il faut en dire beaucoup pour rendre cela tenable. Déjà

aussi pour répondre à la personne qui m'avait posé la question sur l'origine du désir. On boucle la boucle comme ça. C'est d'ailleurs pour ça que Freud a commencé sa *Traumdeutung* par sa formule que vous savez : « Si je ne peux pas émouvoir les dieux, j'en passerai – » par quoi, « par l'enfer », justement. S'il y a tout de même quelque chose que Freud rend patent, c'est que de l'inconscient il résulte que le désir de l'homme c'est l'enfer et que c'est le seul moyen de comprendre quelque chose. C'est pour ça qu'il n'y a pas de religion qui ne lui fasse sa place. Ne pas désirer l'enfer c'est une forme du *Widerstand*, c'est la résistance.

Ce document publié dans la Revista Argentina de Psicología, pp. 137-141, concerne une conférence tenue par Lacan à Londres, le 2 février 1975. En quelle langue a-t-elle été prononcée ? Publiée en espagnol, nous vous en proposons une traduction ci-après.

(137) INFORMES Y NOTAS

Una nota de Hebe Friedenthal
(3 de febrero de 1975)
Conferencia de Lacan en Londres

«El Instituto Francés de Londres invita a «Entretiens avec Jacques Lacan, el 3 de febrero de 1973» anuncia un cartelito colgado en segundo plano en una cartelera escondida en uno de los Departamentos de la Tavistock. Los ingleses ni se enteran, el cartelito casi ni se ve, ellos no entienden francés, y además ¿quién es Lacan?

Los sudamericanos en cambio, se alborotan, se preparan, hacen lugar en sus agendas para una conferencia vespertina.

Yo llego media hora antes, recordando relatos sobre sus auditorios multitudinarios en la Sorbona. El Instituto Francés está situado en un barrio «posh», como dicen por acá (en criollo, «pituco»), tiene un pequeño teatro donde se realizará la conferencia. Lentamente se llena. Concurrentes ¿quiénes serán? Par su aspecto diría estudiantes, señoras y señores que asisten a «conferencias de enriquecimiento cultural», psicoanalistas (pocos) que oyeron hablar de Lacan, y unos diez psicólogos y médicos argentinos estudiando o paseando en Londres. En fin, una mezcla. En el escenario del teatro una mesa, micrófono y silla esperan a Lacan.

Este se presenta con un traje gris de excelente corte y una camisa blanca cuyo cuello alto y duro le forman un cierre novedoso, una terminación especial. ¿Estudiada? ¿Diseñada para él? Pelo blanco, frondoso, anteojos, un cigarro, cejas muy espesas. Con sorpresa me entero que tiene 74 años. Un señor lo presenta, saluda el retorno de Lacan a Londres, y, espera, el de Londres a Lacan, después de diez años. Anuncia la próxima aparición de los «Escritos», publicada por Tavistock Press.

LACAN comienza:

¿Se oye bien? Me sorprendió que me pidieran varias veces que viniera a Londres, no tenía idea de cuantos seríais, no esperaba encontrar una asamblea tan numerosa.

Sé que aún se me ignora. Podemos tomar a Erich Fromm como un nombre dentro del psicoanálisis, que no me menciona. Ya en 1953 en París se da la primera escisión del Instituto Psicoanalítico, contemporánea a su formación; yo he creído mi deber tomar partido por cierto número de personas, de ahí derivaron todo tipo de consecuencias cuya historia no tiene ningún interés. El psicoanálisis francés se habría beneficiado si hubiera seguido siendo, un solo psicoanálisis... habría tenido también la ventaja de recibir mis enseñanzas. El libro de Erich Fromm «La crisis del psicoanálisis» —él considera que hay menos gente que se hace analizar en Norteamérica — me ha sorprendido, no me menciona. Para él sigo siendo un desconocido.

Yo insisto en comentar cómo siento que son las cosas. ¿Por qué se siguen mis cursos en París? Porque aportan. Porque aportan algo que es del orden del signo. El psicoanálisis aparece en el mundo en el momento de introducción de una palabra como ésa (signo). Quiero decir que no es un concepto del mundo sino algo que relativiza la noción que podemos tener de lo que es un mundo. Es una noción totalmente —para introducir un término que suelo usar, «un pivote»— es ⁽¹³⁸⁾ una noción imaginaria. Uno se imagina que hay un mundo y esto es algo que hay que revisar, quiero decir, que hay que retomar, porque esto es lo que nos enseña la historia.

El mundo, por ejemplo, de un Aristóteles es un mundo totalmente impensable por nosotros, simplemente porque es un mundo esférico fundado sobre algo que se llamaba la armonía de las esferas, un mundo que se suponía dominado, ordenado por una sabiduría divina. Y bastó la llegada de un Galileo y de un Newton para subvertirlo radicalmente. Es decir, esas esferas son una pura ilusión, algo imaginario. En esa época esto trajo cierto

vértigo. Entre ustedes, algunos sabrán que en ese famoso silencio de los espacios infinitos, la palabra «infinito», de Pascal, es lo importante.

La cosa fue más difícil cuando vino Newton y advirtió que eso que parecía existir sin girar, giraba porque se da el caer: cada una de las formas de ese extraño girar caían en relación con el sol y se ponían en su lugar. A Newton se le planteaba una pregunta: ¿Cómo conocen las masas aquello a lo que responden con movimiento, eso que a la masa le es inversamente proporcional al cuadrado de la distancia? ¿Cómo saben que hay otra masa, y para que exista esto, la caída...? Sí, se pensaba en este problema, que implicaba todo tipo de consecuencias. La primera era, porque no se había encontrado antes el truco que permitía avanzar en esto que era difícil seguir considerando como un mundo. Porque me parece que se está evocando otra dimensión, la de lo real. Si se considera que por tanto tiempo uno se había contentado con tener un mundo, eso ya no se da. Hay un nuevo sentido, lo real, pero esa noción, esa función de lo real, justamente eso tiene sentido para nosotros. Es difícil no tratar de cerrar ese sentido. Es difícil no darse cuenta de que tiene mucho más sentido que el realismo. El realismo se sitúa en lo que no está sometido al sentido. (Lacan suspira). Ah, evidentemente, hay que dejar a lo que se llama las almas, tiempo de reencontrarse... Pero es muy importante darse cuenta de esta conexión que es también una antinomia, que polariza la función de lo real con la del sentido. Hay que preguntarse cuál es la relación que hace que ese real sea extraído del sentido.

Suelo citar nombres. Richard Ogden, «El significado del significado». Un libro de inspiración neo-positivista, donde resaltan cosas que no son indiferentes; pero lo que despista más en lo que pone en cuestión en este libro, es por el sentido, cuando él se interroga sobre el sentido del sentido, la dimensión de la belleza. Pero el neo-positivismo no está seguro de interrogar a los símbolos, es decir, al orden de las palabras.

Es difícil no tomar en cuenta las palabras. Porque, desde que se las encara, desde que se las interroga lingüísticamente, uno advierte que se puede hacer decir a cualquier palabra cualquier sentido.

Puedo mostraros que en mi lengua cualquier palabra, no importa cuán fijada por el uso, puede servir para expresar cualquier significado. Basta para evocar la dimensión de la homología, si aparece la necesidad de decir algo por vía de la homología, de hacer funcionar el lenguaje en «homoiase». ¿Y no es ésta acaso la única forma de hacerlo funcionar? Comienza por la metáfora, pasa a la analogía, se remonta a lo que se quiera, se termina por el trazado de lo que es fundamental e interior a no importa qué figura, se termina en el uso de letritas. Por esas letritas Galileo, empezó escribir «la velocidad es igualmente proporcional a...», en otros términos, a anotar lo que se llama una proporción, una proporción matemática que tardó mucho en elaborar. Claro, él fuerza la dimensión de lo real. Esto no es nuevo. Aristóteles procede de la misma manera cuando anota los tres elementos del silogismo. Por medio de una letra registra una función, hace los primeros pasos de una lógica (curioso que se hayan necesitado veinte siglos para salir de ella). Un discurso permite engendrar esta dimensión de lo real.

Todo esto puede pareceros un poco alejado de lo que se supone que tengo para deciros. Pero me parece necesario decirlo para decir que no es por casualidad que el psicoanálisis apareció bastante después de la instalación de este discurso científico. El psicoanálisis no deja de tener relación con el discurso científico. Es de la misma naturaleza que éste.

Freud creía que la historia del psicoanálisis culminaría con el conocimiento de las hormonas, de las enzimas, de sustancias que en realidad no tienen nada de sustanciales. Están compuestas por átomos y ahora se piensa que su función es operar como mensajes, que una célula tiene un núcleo, un entretejido cromosómico, se llega a concebir los genes.

Freud pensaba que algún día se sabría más. Pero ¿cómo diablos sucede que el psicoanálisis, que es una práctica, opera?

⁽¹³⁹⁾ ¿Cómo es que una cierta práctica opera? (Lacan vuelve a suspirar). Es cierto que cuando Freud se refiere a esta etapa futura... futura... que no llegará porque hay límites a

lo que se puede conocer... se tendrá una noción retroactiva de cómo opera el psicoanálisis. Es osado, y me parece que todo el tiempo se trataba de justificar, si el psicoanálisis tiene efectos, y sin duda los tiene, hay que contentarse con esta referencia a un futuro que como futuro tiene la propiedad de no estar ahí.

Vale la pena reducir lo que se presenta en el límite, para Freud, a un acto de fe.

Me parece que vale la pena hacer figurar a aquel de quien se trata. Me congratulo de que la lengua inglesa permita una designación mejor que otras lenguas. Los analistas designan al paciente por el término «analizando»... Es totalmente excepcional en la lengua inglesa que se use el gerundio. El que va a ser analizado, el que va a ser analizado, uno se pregunta, ¿es que él hace el análisis? Hace el análisis porque es paciente, porque sufre de algo que no comprende. Por eso el analista está ahí para meter su granito de arena. Su granito de arena, que se denomina (mal) la interpretación.

Yo soy tan tonto como los demás, como todos los analistas, que son bastante tontos. Freud tarda bastante en hacerse un camino, de lo único que se da cuenta es de que está rodeando algo, yendo alrededor.

Basta con leer «La interpretación de los sueños» (la *Traumdeutung*), la «Psicopatología de la vida cotidiana» y *sobre todo* «El chiste y su relación con el inconsciente» para ver a qué lo conduce de entrada la práctica analítica. Basta con leer esos tres libros para darse cuenta que se trata de palabras (*que sa <sic> joue sur les mots*), que «La interpretación de los sueños» es algo que juega con el equívoco, lo que quiere decir que una palabra puede servir para decir lo que sea, no hay ni un sueño, ni un olvido, que no sea juego de palabras. Recordemos que en francés se trata de *mot D'esprit*. Si lo reducimos a términos económicos, el carácter fulminante, como un rayo, que tiene la conducción de las palabras, es ante esto que hay que detenerse para que la palabra provoque su efecto. La economía de la que se trata es una economía de las palabras.

Esto me ha llevado a hablar de una vuelta a Freud, de centrar la cuestión en lo que él mismo ha descubierto, la existencia del inconsciente. El inconsciente no tiene nada que ver con el funcionamiento del cuerpo. Eso da que no sabemos qué pasa en nuestro estómago cuando digerimos. Freud nunca hizo esa identificación. El reservó el término para los sueños, los lapsus, los actos fallidos –esto se interpreta mediante una serie de palabras. Yo digo palabras pero pueden ser frases enteras, que hacen la unidad de lo simbólico.

Lo simbólico es el uso de la lengua (Lacan deletrea lengua en francés). Yo distingo entre lengua y lenguaje.

Me doy cuenta de que todo esto me ocupa desde hace bastante tiempo. Es difícil dar una idea de un trabajo, de especulaciones... Es simplemente que esto me llevó a mí también a algunas notaciones de tipo literal, y he creído poder describirlo mediante algo cuya referencia es esencialmente del orden de lo simbólico, y he creído poder distinguir distintas especies de discurso.

Hablo desde hace veinte años. ¡Es mucho! Y me repito. Yo no doy cada año el mismo programa, eso quiere decir que yo no me repito. Y no me repito pero digo siempre lo mismo. No es lo mismo repetir y decir la misma cosa. Decir la misma cosa se mide como la diferencia entre hablar y parlotear (*parler et bavarder*). ¿Cómo se dice en inglés, «bavarder»? (el público comenta, alguien dice fuerte *chatter*). Pero en francés se dice «la bave».

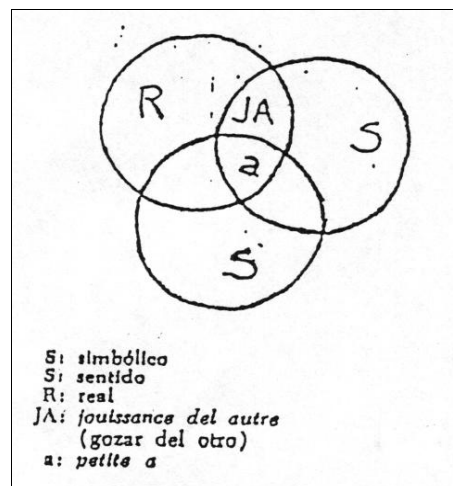
Bien se ve cómo la gente encuentra la forma de designar una cosa por algo que se relaciona con una metáfora: «la bave» (la baba). (El público comenta que en inglés sucede algo parecido, se dice *bladder*: vaciar la vejiga).

Estas son las únicas cosas que me interesan. Esto no quiere decir que lo que dije antes no tiene ninguna relación con la cuestión, pero a partir de un cierto número de prejuicios, de cosas que uno creía naturales...

Mientras me preparaba para mi conferencia –puedo decirles que preparo mis conferencias y que querría terminar por que lo único que me interesa son vuestras preguntas, no quiero daros veinte años de seminario – cuando preparaba mi conferencia en

estos días he leído «Rosencrantz y Guildenstern» de Tom Stoppard (a quien conocí y que me prometió venir, quizás esté aquí entre ustedes). Es uno de los textos más lacanianos que he visto, hasta me ha afectado, hasta me enfermó un poco (Lacan está ronco). Porque me di cuenta de que en una historia, loca como un discurso psicoanalítico, os hace entrar en otro mundo. (Ya la ⁽¹⁴⁰⁾había leído antes, también me he ocupado mucho de Hamlet, es necesario hacerlo cuando uno se interesa por Freud). Rosencrantz y Guildenstern son personas que basta poner en cuestión –en cuestión natural – para percibirse que se está en el mundo psicoanalítico. Porque no hay oposición entre naturaleza y cultura. Naturaleza es una idea de la cultura, basta con poner en cuestión lo que se percibe y ver que no tiene nada que ver con lo real, son designaciones de palabras, y eso constituye la cosa, la cosa que hace andar el mundo.

Quiero mostraros a qué llego (Lacan hace unas líneas en el pizarrón). El tiempo. Yo me atengo a mis categorías (las líneas se vuelven círculos con intersecciones). Lo simbólico, lo real, el campo del sentido. (Varios en el público se ríen sin disimulo, cuando Lacan termina de dibujar, aplauden).



¿Porqué qué se dice que el campo del sentido esta entre lo real y lo simbólico? Porque es ahí donde se sitúa el análisis.

Después de Freud se ve resurgir el falo (se oyen risas). No se trata del apetito por la diferencia, de ese algo que los hombres suelen correr hacia la izquierda y que las mujeres no tienen, y que siempre se usa para diferenciar si un ser parlante está de un lado o del otro.

La noción de falo es mucho más complicada que eso. Basta con ver cómo reacciona la niña para ver que no se trata sólo del pene. La noción de falo... eso no arregla nada, no es eso lo que sirve para hacer los bebés; cuando se hacen bebés, es un traspie. A veces la mujer quiere tener bebés, se imagina así su consagración como mujer... Pero no es tan simple. Freud ha distinguido fálico y genital. Y eso se impone. Yo tardé en darme cuenta. Si se parte de un óvulo y un espermatozoide, se llega a la inseminación artificial, pero no a una relación que tiene que ver con el sexo.

¿Qué liga al sexo con la muerte? Tiene que haber una relación pero nadie lo sabe. No por nada Freud habló de una pulsión de muerte (eso escandalizó a los analistas que no suelen ser muy fuertes). Pero eso no explica las relaciones sexuales. Todo se resume en que no es posible explicar la relación sexual. Eso que Freud llama pulsión, es una especie de (ilisible) de lo sexual en las edades tempranas antes de que el ser parlante haya encontrado – no su partenaire – sino el enigma del falo. Freud habló del estadio genital como si hubiera estado sostenido por la casualidad. Entra entonces el amor, el encuentro.

¿Por qué se aman dos personas? No se puede decir. El discurso analítico, puede decir alguna cosa... El amor anda mal. El cristianismo dijo que hay que amar al prójimo, ¡la prójima no tiene suerte! ¡La primera prójima es la madre! Me paro. Es *emmerdante*.

Freud pone el acento sobre la unión, la fusión, ¡es desesperante! ¡El amor es quedantista! El gozar del otro es la beatitud. No es tan simple. A cada cual su cada cuala... Pero uno tiene una colección de cada cualas... del otro lado pasa lo mismo, no es asimétrico...

Bien, si alguien quiere hacerme una pregunta. No es necesario que sea inteligente. Pocas veces he tenido un auditorio como este, tan numeroso, tan poco selecto.

SEÑOR DEL PÚBLICO – Pregunta a Lacan si conoce a Fulano (No). Le explica que se trata de un animador de la TV francesa, él lo encuentra parecido a Lacan.

LACAN (visiblemente molesto) – Si, yo sé que mis apariciones por TV han hecho que se me tomara por un payaso.

OTRO SEÑOR – Me he preguntado porqué se dice madre patria. Tiene que ver con la función del padre. Pero ¿no será la madre dentro del padre? Qué me dice ¡una buena estocada kleiniana!

LACAN lo mira con interés mientras el público comenta en qué idiomas patria es masculino, y en cual es femenino.

Un analista, MASSUD KAHN, sube al escenario junto a Lacan y comenta – Hasta ahora existían dos esquemas: Consciente, Preconsciente, Inconsciente, después vino Yo, Superyo, ello; ahora usted trae otro ⁽¹⁴⁾esquema ¿dónde ubica el síntoma? ¿y dónde ubica el narcisismo?

Haciendo caso omiso del público, Lacan y Massud Kahn se enfrascan en un diálogo en voz baja. Dos jóvenes del público suben al escenario y corren el pizarrón del lugar que ellos tapaban. El resto del público aplaude. Una chica pregunta dónde ubica el arte, en su diagrama.

LACAN – ¡Ah, el arte! ¡No, no he hablado de él! Entonces se necesitan más círculos.

OTRA PERSONA le pregunta por «petite a» y su relación con Winnicott.

LACAN – Si, «petite a» es una función que he inventado para designar el objeto del deseo. «Petite a» es lo que Winnicott llama objeto transicional... He tenido la suerte de conocer a Winnicott.

El público comienza a irse. Casi dos horas de conferencia.

OTRA PERSONA – ¿Qué sabe usted de la desesperación, de la angustia?

LACAN – No tengo ninguna razón para tener esperanza (*espoir*) pero eso no me produce angustia. Le respondo en el plano que usted me pregunta. La angustia es un concepto ligado al encuentro con el falo. Véase Juanito.

UN MUCHACHO – Se ha dicho que las manifestaciones de Freud en lo sociológico, lo político, son insuficientes. ¿Qué piensa usted en relación con esto?

LACAN – Me he referido a la política en relación con *le discours du maître*. El que se ha acercado más al *discours du maître* ha sido Hegel. Dice que el amo tiene el placer, el esclavo quiere... conservar el placer. El discurso universitario sufre una crisis, mayor que la del psicoanálisis –independientemente de lo que piense Erich Fromm.

Si vuelvo a Londres, si hay personas que no me consideran un payaso, quisiera ver otra vez a Stoppard, y volver a hablar con vosotros, preferiría que fuérais menos, mi discurso sería entonces menos difuso.

Londres, Febrero 1975

TRADUCTION

RAPPORTS ET NOTES

Une note de HEBE FRIEDENTHAL
(3 février 1975)
Conférence de Lacan à Londres

« L'Institut français de Londres invite aux "Entretiens avec Jacques Lacan" le 3 février 1975 » annonce une petite affiche collée au second plan d'un panneau caché dans l'un des départements de la Tavistock. Les Anglais ne firent même pas attention à l'annonce qui se voit à peine, ils ne comprennent pas le français et, en plus, qui est Lacan ?

En revanche les sud-américains s'agitent, se préparent, font une place dans leurs agendas pour une conférence du soir.

J'arrive une demi-heure en avance, avertie de son large public à la Sorbonne. L'Institut français se trouve dans un quartier *posh*, comme on dit par ici (chic), la conférence aura lieu dans un petit théâtre. Il se remplit lentement. Qui seront les participants ? À leur aspect, je dirais des étudiants, hommes et femmes habitués à « des conférences d'enrichissement culturel », des psychanalystes (peu) qui ont entendu parler de Lacan, et une dizaine de psychologues et de médecins argentins qui étudient ou sont de passage à Londres. En un mot, un public disparate. Sur la scène du théâtre, une table, un micro et une chaise attendent Lacan.

Celui-ci arrive dans un costume gris d'excellente coupe et une chemise blanche dont le col haut et dur a une fermeture nouvelle, une finition spéciale. Étudiée ? Dessinée par lui ? Le cheveu blanc, touffu, des lunettes, un cigare, des sourcils très épais. J'apprends avec surprise qu'il a 74 ans. Quelqu'un le présente, salue le retour de Lacan à Londres et espère celui de Londres à Lacan après dix ans. Il annonce la prochaine parution des *Écrits*, publiés par Tavistock Press.

LACAN commence – On entend bien ? J'ai été surpris qu'on me demande à plusieurs reprises de venir à Londres, je n'avais pas idée de combien vous seriez, je ne m'attendais pas à trouver une assemblée si nombreuse.

Je sais qu'on me néglige encore. Erich Fromm, qui a un nom dans la psychanalyse, ne me mentionne pas. À Paris en 1953 a lieu la première scission de l'Institut Psychanalytique, contemporaine à sa formation. J'ai cru de mon devoir de prendre parti pour un certain nombre de personnes, en ont découlé toutes sortes de conséquences dont l'histoire ne présente aucun intérêt. La psychanalyse française en aurait bénéficié si elle avait continué d'être une seule psychanalyse... elle aurait eu également l'avantage de recevoir mon enseignement. Le livre d'Erich Fromm *La crise de la psychanalyse* – il considère qu'il y a moins de gens qui se font analyser en Amérique du Nord – m'a surpris, il ne me mentionne pas. Je continue pour lui à être méconnu.

J'insiste sur le fait d'expliquer comment je sens les choses. Pourquoi suit-on mes cours à Paris ? Parce qu'ils apportent. Parce qu'ils apportent quelque chose de l'ordre du signe. La psychanalyse apparaît dans le monde au moment de l'introduction d'un mot comme celui-là (signe). Je veux dire que ce n'est pas une idée du monde mais quelque chose qui relativise la notion que nous pouvons avoir de ce que c'est un monde. C'est une notion totalement – pour introduire un terme que j'ai l'habitude d'utiliser, un « pivot » – c'est une notion imaginaire. On s' imagine qu'il y a un monde, et ça c'est quelque chose qu'il faut revoir, je veux dire qu'il faut reprendre, parce que c'est quelque chose que nous enseigne l'histoire.

Le monde d'un Aristote par exemple est un monde totalement impensable pour nous, simplement parce que c'est un monde sphérique fondé sur quelque chose qui s'appelait l'harmonie des sphères, un monde qu'on supposait dominé, ordonné par une sagesse divine. Il a suffi de l'arrivée d'un Galilée et d'un Newton pour bouleverser ça radicalement. C'est-à-dire que ces sphères sont une pure illusion, quelque chose d'imaginaire. À l'époque cela a causé un certain vertige. Certains sauront, parmi vous, que dans ce fameux silence des espaces infinis, chez Pascal, le mot important c'est « infini ».

La chose a été plus difficile quand Newton est arrivé et a constaté que ce qui semblait exister sans tourner tournait parce que ça se met à tomber, chacune des formes de cet étrange mouvement tombait en rapport avec le soleil et se mettait à sa place. Une question se posait à Newton : comment les masses connaissent ce à quoi elles répondent par le mouvement, ce qui leur est inversement proportionnel au carré de la distance ? Comment savent-elles qu'il y a une autre masse, et pour que cela puisse exister, une chute... ? Penser à ce problème impliquait toutes sortes de conséquences. La première était pourquoi personne n'avait découvert avant le truc qui permettait d'avancer dans ce qu'il était de plus en plus difficile de considérer comme un monde. Parce qu'il me semble qu'on est en train d'évoquer une autre dimension, celle du réel. Si on considère que pendant tant de temps on s'est contenté de n'avoir qu'un monde, cela ne suffit plus. Il y a un nouveau sens, le réel, mais cette notion, cette fonction du réel, justement cela a un sens pour nous. C'est difficile de ne pas essayer d'en terminer avec ce sens. C'est difficile de ne pas se rendre compte qu'il a beaucoup plus de sens que le réalisme. Le réalisme se situe dans ce qui n'est pas soumis au sens. (Lacan soupire). Ah, évidemment, il faut laisser à ce qu'on appelle les âmes le temps de se retrouver... Mais il est très important de se rendre compte de ce lien qui est aussi une antinomie, qui polarise la fonction du réel avec celle du sens. Il faut se demander quelle est la relation qui fait que ce réel est extrait du sens.

J'ai l'habitude de citer les noms. Richard Ogden, *Le signifié du signifié*. Un livre d'inspiration néopositiviste, où on remarque des choses qui ne sont pas indifférentes, mais ce qui désoriente le plus dans ce que ce livre met en question, c'est le sens, quand il s'interroge sur le sens du sens, la dimension de la beauté. Mais il n'est pas sûr que le néopositivisme interroge les symboles, c'est-à-dire l'ordre des mots.

Il est difficile de ne pas prendre en compte les mots. Parce que à partir du moment où on les confronte, à partir du moment où on les interroge linguistiquement, on s'aperçoit qu'on peut faire dire n'importe quel sens à n'importe quel mot.

Je peux vous montrer que dans ma langue n'importe quel mot, peu importe que l'usage en soit fixé, peut servir pour exprimer n'importe quel sens. Il suffit d'évoquer la dimension de l'homologie, s'il apparaît nécessaire de dire quelque chose par la voie de l'homologie, de faire fonctionner le langage en « homoiase ». N'est-ce pas peut-être la seule façon de le faire fonctionner ? Ça commence par la métaphore, ça passe à l'analogie, ça remonte à ce qu'on veut, ça se termine par le tracé de ce qui est fondamental et intérieur à n'importe quelle figure, ça se termine dans l'usage des petites lettres. C'est par ces petites lettres que Galilée commença à écrire « la vitesse est également proportionnelle à... », en d'autres termes, à noter ce qui s'appelle une proportion, une proportion mathématique qu'il a beaucoup tardé à élaborer. Il est clair qu'il force la dimension du réel. Cela n'est pas nouveau. Aristote procède de la même manière quand il note les trois éléments du syllogisme. Il constate une fonction au moyen d'une lettre, il fait les premiers pas d'une logique (il est curieux qu'il ait fallu vingt siècles pour en sortir). Un discours permet d'engendrer cette dimension du réel.

Tout cela peut vous paraître un peu éloigné de ce qu'on suppose de ce que j'ai à vous dire. Mais il me semble nécessaire de le dire pour dire que ce n'est pas par hasard si la psychanalyse est apparue bien après l'apparition de ce discours scientifique. La psychanalyse ne cesse d'être en relation avec le discours scientifique. Elle est de même nature que celui-ci.

Freud croyait que l'histoire de la psychanalyse culminerait avec la connaissance des hormones, des enzymes, de substances qui n'ont en réalité rien de substantiel. Elles sont composées d'atomes et on pense maintenant que leur fonction est d'opérer comme messages, qu'une cellule a un noyau, un entrelacement chromosomique, on en arrive à concevoir les gènes.

Freud pensait qu'un jour on en saurait plus. Mais comment diable se peut-il que la psychanalyse, qui est une pratique, opère ? Comment se peut-il qu'une certaine pratique opère ? (Lacan soupire encore). C'est certain que quand Freud se réfère à cette étape

future... future... qui n'arrivera pas car il y a des limites à ce qu'on peut connaître... on aura une notion rétroactive de comment opère la psychanalyse. C'est osé, et il me semble qu'il s'est tout le temps agi de justifier si la psychanalyse a des effets. Elle en a sans doute, il faut se contenter de cette référence à un futur qui comme futur a la propriété de ne pas être là.

Ça vaut la peine de réduire ce qui se présente à la limite, pour Freud, en un acte de foi.

Il me semble que ça vaut la peine de faire figurer de qui il s'agit. Je me réjouis de ce que la langue anglaise permette une meilleure désignation que les autres langues. Les analystes désignent le patient par le terme d'« analysant »... Il est totalement exceptionnel dans la langue anglaise d'utiliser un gérondif. Celui qui va être analysé, celui qui va être analysé, on se demande est-ce que c'est lui qui fait l'analyse ? Il fait l'analyse parce que c'est lui le patient, parce qu'il souffre de quelque chose qu'il ne comprend pas. L'analyste est donc là pour mettre son petit grain de sable. Son petit grain de sable, qu'on appelle (mal) l'interprétation.

Je suis aussi stupide que les autres, comme tous les analystes qui sont assez stupides. Freud a mis du temps à se faire un chemin, la seule chose dont il se rende compte c'est qu'il tourne autour de quelque chose, en allant tout autour.

Il suffit de lire *L'interprétation des rêves* (la *Traumdeutung*), la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, et par-dessus tout *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* pour voir à quoi le conduit d'entrée la pratique analytique. Il suffit de lire ces trois livres pour se rendre compte qu'il s'agit de mots (que ça joue sur les mots), que *L'interprétation des rêves* est quelque chose qui joue avec l'équivoque, ce qui veut dire qu'un mot peut servir pour dire quoi que ce soit, il n'y a ni rêve, ni oubli qui ne soit jeu de mot. Rappelons-nous qu'il s'agit en français de *mot d'esprit*. Si on le réduit en termes économiques, le caractère foudroyant, comme la foudre, qu'à la conduite des mots, c'est à cela qu'il faut s'arrêter pour que la parole provoque son effet. L'économie dont il s'agit est une économie de mots.

Cela m'a amené à parler d'un retour à Freud, à centrer la question sur ce qu'il a lui-même découvert, l'existence de l'inconscient. L'inconscient n'a rien à voir avec le fonctionnement du corps. Tout comme l'idée que nous ne savons pas ce qui se passe dans notre estomac quand nous digérons. Freud ne fit jamais cette identification. Il réserva ce terme pour les rêves, les lapsus, les actes manqués – ils s'interprètent moyennant une série de mots. Je dis des mots mais ça peut être des phrases entières qui font l'unité du symbolique.

Le symbolique est l'usage de la langue (Lacan épelle langue en français). Je distingue entre langue et langage.

Je me rends compte que tout cela m'occupe depuis pas mal de temps. C'est difficile de donner une idée d'un travail, de spéculations... Simplement cela m'a amené moi aussi à quelques notations de type littéral, et j'ai cru pouvoir le décrire au moyen de quelque chose dont la référence est essentiellement de l'ordre du symbolique, et j'ai cru pouvoir distinguer différentes sortes de discours.

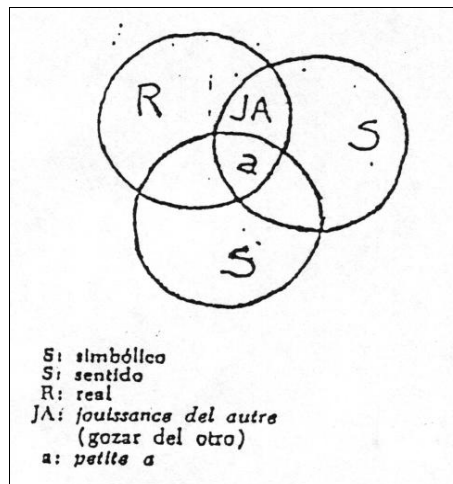
Je parle depuis vingt ans. C'est beaucoup, et je me répète. Je ne fais pas le même programme chaque année, ça veut dire que je ne me répète pas. Et je ne me répète pas mais je dis toujours la même chose. Ce n'est pas la même chose répéter et dire la même chose. Dire la même chose se mesure comme la différence entre parler et bavarder. Comment dit-on bavarder en anglais ? (le public commente, quelqu'un dit à voix forte *chatter*). En français on dit « la bave ».

On voit bien comment les gens trouvent la façon de désigner une chose au moyen de quelque chose qui se rapporte à une métaphore : la bave. (Le public commente qu'en anglais il y a quelque chose de semblable, on dit *bladder* : vider sa vessie).

Ce sont les seules choses qui m'intéressent. Cela ne veut pas dire que ce que j'ai dit avant n'a aucun rapport avec la question, mais à partir d'un certain nombre de préjugés, de choses qu'on croyait naturelles...

Pendant que je me préparais pour ma conférence – je peux vous dire que je prépare mes conférences et que je voulais en terminer parce que la seule chose qui m'intéresse ce sont vos questions, je ne veux pas vous faire vingt ans de séminaire – quand je préparais ma conférence ces jours-ci, j'ai lu *Rosencrantz et Guildenstern* de Tom Stoppard (dont j'ai fait la connaissance et qui m'a promis de venir, peut-être est-il là parmi vous). C'est un des textes les plus lacaniens que j'ai vu, même s'il m'a affecté, même s'il m'a un peu rendu malade (Lacan est enrôlé). Parce que je me suis rendu compte que dans une histoire, folle comme un discours psychanalytique, ça vous fait entrer dans un autre monde. (Je l'avais lu auparavant, je m'étais aussi occupé d'Hamlet, il faut le faire quand on s'intéresse à Freud). Il suffit de mettre en question *Rosencrantz et Guildenstern* – en question naturelle – pour s'apercevoir qu'on est dans le monde psychanalytique. Car il n'y a pas d'opposition entre nature et culture. La nature est une idée de la culture, il suffit de mettre en question ce qu'on perçoit pour voir que ça n'a rien à voir avec le réel, ce sont des désignations de mots, et c'est ce qui constitue la chose, la chose qui fait marcher le monde.

Je veux vous montrer à quoi je suis arrivé (Lacan fait quelques lignes sur le tableau). Le temps. Je m'en tiens à mes catégories (les lignes deviennent des cercles avec des intersections). Le symbolique, le réel, le champ des sens. (Plusieurs personnes dans le public rient ouvertement, et quand Lacan finit de dessiner, ils applaudissent).



Pourquoi dit-on que le champ du sens est entre le réel et le symbolique ? Parce que c'est là que se trouve l'analyse...

Après Freud on voit resurgir le phallus (on entend des rires). Il ne s'agit pas de l'appétit pour la différence, de ce quelque chose que les hommes portent à gauche et que les femmes n'ont pas, et qu'on utilise toujours pour différencier si un être parlant est d'un côté ou de l'autre.

La notion de phallus est beaucoup plus compliquée que cela. Il suffit de voir comment réagit la petite fille pour voir qu'il ne s'agit pas seulement du pénis. La notion du phallus... cela ne règle rien, ce n'est pas cela qui sert à faire les bébés. Quand on fait un bébé, c'est un faux-pas. Parfois la femme veut avoir un bébé, elle imagine ainsi sa consécration comme femme... Mais ce n'est pas si simple. Freud a distingué phallique et génital. Cela s'impose. J'ai tardé à m'en rendre compte. Si on part d'un ovule et d'un spermatozoïde, on arrive à l'insémination artificielle, mais pas à une relation qui a à voir avec le sexe.

Qu'est-ce qui lie le sexe à la mort ? Il doit y avoir un rapport mais personne ne le sait. Ce n'est pas pour rien que Freud a parlé d'une pulsion de mort (ça a scandalisé les analystes qui n'ont pas l'habitude d'être très forts). Mais ça n'explique pas les rapports sexuels. Tout se résume en ce qu'il n'est pas possible d'expliquer le rapport sexuel. Ce que Freud appelle pulsion est une espèce de [...⁵²⁰] du sexuel aux âges précoces de la vie, avant que l'être

⁵²⁰. Mot illisible.

parlant n'ait rencontré – non son partenaire – mais l'énigme du phallus. Freud a parlé du stade génital comme s'il avait été soutenu par le hasard. Arrive alors l'amour, la rencontre.

Pourquoi deux personnes s'aiment-elles ? On ne peut pas le dire. Le discours analytique peut dire certaines choses... L'amour est mal parti. Le christianisme a dit qu'il faut aimer son prochain. La prochaine n'a pas de chance ! La première prochaine c'est la mère ! Je m'arrête. Elle est emmerdante.

Freud met l'accent sur l'union, la fusion, c'est désespérant ! L'amour est statique ! Jouir de l'autre c'est la béatitude. Ce n'est pas si simple. À chacun sa chacune... Mais on a une collection de chacune... de l'autre côté il se passe la même chose, ce n'est pas asymétrique...

Bien, si quelqu'un veut me poser une question. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit intelligente. J'ai rarement eu un auditoire comme celui-ci, si nombreux, si peu choisi.

UN MONSIEUR du public demande à Lacan s'il connaît Untel (Non). Il lui explique qu'il s'agit d'un animateur de la télévision française, il trouve qu'il ressemble à Lacan.

LACAN (visiblement embêté) – Oui je sais que mes apparitions à la télévision ont fait qu'on me prend pour un clown.

UN AUTRE MONSIEUR – Je me suis demandé pourquoi on dit la mère patrie, cela a à voir avec la fonction du père. Mais ne serait-ce pas la mère à l'intérieur du père ? Qu'est-ce que vous dites, une bonne estocade kleinienne !

LACAN le regarde avec intérêt pendant que le public commente dans quelle langue patrie est masculin et dans quelle langue c'est féminin.

Un analyste, MASUD KAHN, monte sur la scène près de Lacan et dit – Il existait deux schémas jusqu'à maintenant : Conscient, Préconscient, Inconscient ; ensuite Moi, surmoi, ça. Maintenant vous en apportez un autre, où placez-vous le symptôme ? et où placez-vous le narcissisme ?

Faisant abstraction du public, LACAN et MASUD KAHN se plongent dans un dialogue à voix basse. Deux jeunes du public montent sur la scène et font glisser le tableau. Le reste du public applaudit. Une jeune fille demande où il place l'art dans son diagramme.

LACAN – Ah l'art ! Non, je n'en ai pas parlé. On a besoin de plus de cercles.

UNE AUTRE PERSONNE lui pose une question sur petit **a** et son rapport à Winnicott.

LACAN – Oui, petit **a** est une fonction que j'ai inventée pour désigner l'objet du désir. Petit **a** est ce que Winnicott appelle l'objet transitionnel... J'ai eu la chance de faire la connaissance de Winnicott.

Le public commence à partir. Presque deux heures de conférence.

UNE AUTRE PERSONNE – Que savez-vous du désespoir, de l'angoisse ?

LACAN – Je n'ai aucune raison d'avoir de l'espoir, mais ça ne me produit pas d'angoisse. Je vous réponds sur le même plan que votre question. L'angoisse est un concept lié à la rencontre avec le phallus. Voyez le petit Hans.

UN JEUNE HOMME – On a dit que les manifestations de Freud dans le sociologique, le politique sont insuffisantes. Que pensez-vous de cela ?

LACAN – Je me suis référé à la politique en rapport avec le discours du maître. Celui qui s'est le plus approché du discours du maître a été Hegel. Il dit que le maître a le plaisir et

l'esclave veut... garder le plaisir. Le discours universitaire traverse une crise, plus grande que celle de la psychanalyse – indépendamment de ce que pense Erich Fromm.

Si je reviens à Londres, s'il y a des gens qui ne me prennent pas pour un clown, j'aimerais voir Stoppard de nouveau, et reparler avec vous, je préférerais que vous soyez moins nombreux, mon discours serait alors moins diffus.

Londres, février 1975.

Présentation de R.S.I., séminaire XXII, 1974-1975, Ornicar ?, 1975, n° 2, pp. 88.

Une gageure qui est celle de mon enseignement, pourquoi ne pas la tenir à l'extrême, en ceci que quelque part note en a été prise, et ne pas l'imprimer telle quelle ?

L'hésitation n'y est pas forcément mienne. Mon rapport au public composite qui m'écoute la motive amplement.

Que je témoigne d'une expérience laquelle j'ai spécifié d'être analytique et la mienne, y est supposée pour véra.

Voir ou cette expérience me conduit par son énoncé, à valeur de contrôle (je sais les mots que j'emploie).

Les « catégories » du symbolique, de l'imaginaire et du réel sont ici mises à l'épreuve d'un testament. Qu'elles impliquent trois effets pour leur nœud, si celui-ci s'est découvert à moi ne pouvoir se soutenir que de la relation borroméenne, ce sont effet de sens, effet de jouissance et effet... que j'ai dit de non-rapport à le spécifier de ce qui semble suggérer le plus l'idée de rapport, à savoir le sexuel.

Il est clair que ces effets sont applications de mes catégories elles-mêmes : lesquelles peuvent être futiles même si elles semblent bien être inhérentes à la « pensée ».

J'explique dans la mesure de mes moyens ce que le nœud, et un nœud tel que la mathématique s'y est encore peu vouée, peut ajouter de consistance à ses effets. On remarquera que pourtant laisser la dite consistance au ras de l'imaginaire prend ici valeur de la distinguer dans une triade qui garde sens, même à démontrer que le réel s'en exclut.

C'est le type de problème qu'à chaque tournant je retrouve (sans le chercher, c'est le cas de le dire).

Mais la mesure même des effets que je dis ne peut que moduler mon dire. Qu'on y ajoute la fatigue de ce dire lui-même, ne nous allège pas du devoir d'en rendre compte : au contraire.

Une note en marge, comme page 97, peut être nécessitée pour compléter un circuit élié au séminaire. Ce n'est pas le figolage qui est ici « futile », mais, comme je le souligne, le mental même, si tant est que ça ex-siste.

Lacan.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Télégramme adressé 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Journée des cartels à la Maison de la Chimie à Paris, les 12 et 13 avril 1975. (La séance plénière est ouverte à neuf heures cinquante). Lettre de l'École Freudienne de Paris, 1976, n° 18, pp. 1-3.

⁽¹⁾JACQUES LACAN – Je dois d'après le programme dire un petit mot d'ouverture.

Je ne peux pas dire que je sois insensible à ces Journées, je veux dire à cette réunion pour laquelle c'est moi qui ai choisi la date. J'ai choisi cette date parce qu'il s'est trouvé que ça tombait dans un week-end, il est évident que je n'aurais rien forcé autrement, si ça n'avait pas été le cas, mais il s'est trouvé qu'un dimanche, le 13, demain, c'est un jour évidemment particulièrement pesant pour moi puisque c'est le jour de mon anniversaire. Naturellement il n'a pas toujours été pesant, il n'est pesant que depuis... vers la cinquantaine. Et la cinquantaine, je l'ai atteinte il y a une paye, très exactement depuis le temps où je peux dire que j'ai commencé mon séminaire. Comme vous le savez peut-être – certains le savent – je l'ai commencé chez moi avant de le commencer à Sainte-Anne.

Ces quelques mots, je viens de les préparer à l'instant parce que je n'ai pas l'intention de vous faire un séminaire pour l'ouverture de ces Journées.

C'est pour vous dire en somme, c'est là que j'en suis, une bonne surprise ; bien sûr il y a des surprises que je me prépare à moi-même puisque c'est le cas de ces Journées d'avril, mais quand même la surprise, d'abord c'est votre présence, et ensuite c'est qu'hier soir, j'ai lu un certain nombre de papiers qui ne sont pas tous sur le même sujet, puisque nous avons trois thèmes à ces journées, nommément les rapports des concepts fondamentaux et de la cure, la question des psychoses et de leurs rapports avec la forclusion et enfin l'éthique ; ce qui m'a particulièrement touché, c'est la suite de papiers que je n'ai lue, et je m'en excuse, qu'hier soir, il est certain que pour l'instant je suis très préoccupé par la suite de ce que j'ai à vous dire dans mon séminaire, et je peux même dire que ça m'occupe beaucoup, c'est donc hier soir que j'ai eu la bonne surprise de lire les papiers sur *l'éthique de la psychanalyse* ; j'en ai été bouleversé, parce que vous savez que ce séminaire n'est pas paru : il n'est pas paru, je dirais par ma volonté expresse, parce qu'il y a un certain moment, critique, qui s'est passé il y a plus de dix ans, où quelqu'un nommément de mes élèves tenait beaucoup à ce que ça paraisse dans une ré-articulation que quelqu'un avait fait, nommément Moustafa Safouan, mais ça ne m'avait pas paru opportun. C'était le moment en effet où l'International Association que vous connaissez se séparait de moi. Ça ne me paraissait pas le moment le plus opportun pour faire sortir cette *Éthique de la Psychanalyse*.

Et voilà qu'il m'arrive cette somme de papiers sur le thème de mon séminaire – car il s'agit bien de lui, puisque le texte de ce que j'ai émis à cette époque, si j'en crois les dates...⁽²⁾1959-60, sont évidemment la preuve que c'est sur mon texte qu'on a travaillé et pas sur le texte de ce cher Safouan puisque j'ai empêché qu'il ne paraisse, j'ai décliné cet honneur auquel les Presses Universitaires, je dois le dire, tenaient beaucoup ; en attendant manifestement, vu le contexte, un succès de librairie ; je n'ai jamais, je dois le dire, favorisé ces sortes de combinaisons éditrices ; je n'ai jamais rien fait pour obtenir des effets de choc, ce n'est pas ma façon de procéder ; l'inouï, c'est que bien sûr ça se produit d'autant plus qu'on le veut moins ; c'est comme ça que je m'aperçois quand même de quelque chose qui est un effet : il se trouve que grâce à ceci que je ne l'ai jamais cherché, il se trouve qu'il y a des effets de génération. Je veux dire que par exemple, sur ce séminaire sur l'éthique de la psychanalyse, quelqu'un pour qui je ne peux pas dire que j'ai vraiment les sentiments qui conviennent, ni en dessus ni en dessous, pour qui je dois dire que j'ai laissé la trace dans mes *Écrits* de quelque chose qui s'adresse à lui, et c'est une trace que je n'effacerai en aucun cas, quelqu'un qui s'appelait Lagache, un jour m'a dit, justement à cette date (il faut dire qu'il ne venait jamais écouter ce que je disais à Sainte-Anne, j'aurais préféré, bien sûr, qu'il vienne, ça lui aurait peut-être un peu ouvert l'entendement) mais c'est un fait qu'il ne venait jamais et que non seulement il ne venait jamais mais qu'il subissait mes titres avec un agacement croissant, ce qui s'est manifesté justement à la fin de cette année-là par cette

remarque : « Tu as fait l'éthique de la psychanalyse cette année, est-ce que l'année prochaine tu vas faire l'esthétique ? »

Ce qu'il y avait de bien à cette époque, c'est qu'on ne peut pas dire que la mutation de générations s'était faite, dont je me trouve en somme, à mon grand étonnement, responsable. Il faut bien que je reconnaisse que, comme on me l'a dit, même la façon d'écrire, – on me le dit sur des modes divers, qui sont des modes quelquefois grinçants, mais ça n'empêche pas que je reconnaisse – c'est un fait – qu'on n'écrit plus en 1975 comme on écrivait vingt-cinq ans avant, et que, disons, j'en suis un petit peu responsable ; d'où le fait que quelqu'un, auquel il se trouve que j'ai donné (c'est lui qui me l'a dit, qui en a témoigné) la vibration d'où est partie, à lui, son écriture, je cite quelqu'un dont je ne pense pas que vous connaissiez tous le nom, mais qui n'est pas du tout un écrivain négligeable, qui s'appelle Jean Roudaut, quelqu'un donc est venu me dire ça et il voulait qu'on fasse quelque chose sur cet aspect particulier qui n'est pas l'aspect majeur de mon enseignement, c'est plutôt sur le plan de la vibration scientifique que je préférerais avoir marqué ma trace, mais enfin il paraît qu'incidemment je l'ai marquée aussi dans l'écriture. Enfin c'est quand même une très bonne surprise, et qui m'arrive sur le tard, que je n'ai pas parlé pour rien.

Elle ne m'empêche pas de penser que ce n'était pas tout à fait ce que j'aurais attendu quand je me suis attaché à ce sujet de ce que comporte l'entrée en exercice de la pratique psychanalytique. J'aurais plutôt attendu que ça intéresse les psychanalystes. Il est vraiment très difficile d'imaginer ce que pouvait être un psychanalyste il y a trente ans, disons. Je ne vais pas essayer d'en donner même ici l'indication, mais enfin c'était quelqu'un qui était quand même très accroché à sa position.

Pourquoi a-t-il fallu qu'ils se sentent menacés dans leurs positions par ce que j'énonçais ? C'est un mystère. Je pense que, pour ce qui est de cette génération, leur position serait bien meilleure s'ils avaient un peu entendu ce que j'en disais, parce qu'après tout, c'était tout à fait central de les rappeler à la thématique de l'éthique qu'ils se trouvaient instaurer par leur seule présence. Naturellement, ce n'était pas du tout une sorte d'extrême ni d'invention en pointe ; cette éthique de la psychanalyse, je l'avais énoncée depuis bien avant la dernière guerre ; je veux dire que j'en avais promis à Jean Paulhan quelque chose, et si on regarde les dos des *Nouvelle Revue Française* (qui n'étaient pas encore la *Nouvelle Nouvelle*), d'avant-guerre, on y verra annoncé ce que j'appelais (j'avais mes raisons de changer aussi le premier mot), ce que j'avais appelé à ce premier moment *Morale de la Psychanalyse*, parce que quand même je ne suis pas psychanalyste depuis toujours, je l'ai été juste un peu avant la guerre, il y a déjà quelques pages ; je n'ai jamais donné bien sûr cet article parce que je ne suis pas, justement très porté à me pousser dans le littéraire, quelles que soient mes incidences sur l'écriture. Alors finalement je n'avais pas donné cet article à Jean Paulhan, mais j'avais tout de suite vu que c'était vraiment là l'axe, le centre, l'événement de la psychanalyse : une éthique.

⁽³⁾ Ça ne valait pas la peine d'en déduire que je ferais aussi une esthétique, car à la vérité, je n'y ai jamais songé. Mais enfin pour quelqu'un comme pour mon interlocuteur que j'ai évoqué tout à l'heure, « éthique », ça devait résonner en « esthétique ». C'est comme ça. C'est des histoires de discours universitaire, comme je dis, comme je dis d'ailleurs d'une façon qui n'est pas pour du tout déprécier le discours universitaire, puisqu'au contraire c'est lui donner un statut, mais avec ce léger déplacement qui dit bien que c'est du discours analytique que le discours universitaire se cristallise dans son statut.

Enfin c'est des choses que j'ai faites depuis. Parmi les papiers qui m'ont fait cet effet plus qu'heureux, qui m'ont donné cet effet de baume hier soir, il y en a plus d'un, et c'est au point que je ne peux pas citer tous leurs signataires. Et il y a quand même plus d'une, disons, plus d'une femme, ce qui n'est évidemment pas pour m'étonner parce que malgré tout, des femmes, j'en parle beaucoup pour l'instant, je me réfère à ce que la femme a de réel, quoiqu'elle n'existe pas ; enfin ceci pour ceux qui viennent quelquefois écouter mon

séminaire ; même pour le papier qui, sur l'éthique de la psychanalyse, a le plus de corps, je soupçonne qu'il y en a qui y ont collaboré.

Il y a aussi un papier sur le rêve et le réel qui me paraît important, et qui est à la limite, à la frange de ce que nous nous sommes donné comme programme.

Je vous laisse la parole maintenant, en vous remerciant de m'avoir donné ce – tardif sans doute mais il n'est jamais trop tard – ce tardif réconfort.

Interventions dans la séance de travail sur « Les concepts fondamentaux et la cure : sur le rêve. Maison de la chimie, Paris. Lettres de l'École freudienne, 1976, n° 18, p. 35-40.

[...]

LACAN – Comment pouvez-vous fixer dans l'Autre le désir de je ne sais quoi ?

[...]

LACAN – [...] (inaudible) [...] Vous saviez très bien ce que vous voulez dire en disant que se faire reconnaître, vous saviez que c'était une façon...mais je ne sais pas si c'est la meilleur façon [...]

Ça m'incite à le préciser, j'essaierai de le faire puisque je suis là en somme pour voir comment les choses que je dis sont entendues, j'essaierai de préciser un peu plus cela, en ce sens que c'est en somme heureux que vous l'avez dit comme ça.

[...]

LACAN – La question de Stoianoff reste très pertinente.

[...]

LACAN – Ça me paraît très éclairant, ce que vient de dire Conté

[...]

LACAN – Quel est le mot en allemand pour nœud ?

[...]

LACAN – Il est très frappant que Freud ne puisse pas, à propos de l'ombilic du rêve, faire autrement que d'évoquer cette autre métaphore, à savoir le mycélium, c'est-à-dire la moisissure.

Je m'en sens renforcé dans ce que j'ai dit au séminaire de cette année si je m'en souviens bien, sur la référence à la sexualité des bactéries.

Je l'ai fait d'ailleurs en sachant que je me rapportais à cette métaphore du mycélium.

Il s'agit d'une brève intervention de Lacan dans la séance de travail ; lors des journées des Cartels de l'École freudienne de Paris, les 12 et 13 Avril 1975. Lettres de l'École freudienne, 1976, n° 18, p. 89.

LACAN – (Début inaudible)...Je ne vois pas très bien la différence du cardinal et de l'ordinal. Être 51, ce n'est pas être 51^{ème}. Avoir 51 et être 51. J'ai 74, comme on a pu le calculer tout à l'heure, et je le suis du même coup.

Journées des cartels. Intervention de J. Lacan dans la séance de travail sur le séminaire après l'exposé de C. Soler sur l'Éthique de la psychanalyse. Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'École freudienne, 1976, n° 18, p. 154.

LACAN – C'est bien pour ça que je pose la question de savoir si la psychanalyse est un symptôme.

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris. Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1976, n°18, pp. 219-229.

(La séance est ouverte à 17 heures sous la présidence de M. Martin)

⁽²¹⁹⁾PIERRE MARTIN – Ces journées d'étude des cartels de l'École freudienne n'avaient pas uniquement pour but la réunion et l'assemblée nombreuse qu'ils ont suscitées ; elles avaient aussi dans leur projet de permettre et même de susciter un débat sur la fonction des cartels dans l'École, comme tels.

Il est en effet intéressant, parfois à la limite, un petit peu inquiétant, de constater comment ces cartels, la plupart du temps se sont constitués.

Le cartel, dans la perspective de l'École freudienne, n'est pas une réunion de gens qui se proposent simplement une rencontre d'échanges d'idées, bien moins encore un lieu d'enseignement direct ou magistral, dans un petit groupe, dans un groupe plus ou moins étendu.

Ce qui concerne le cartel est défini très expressément et d'une façon très nette dans l'Acte de fondation de l'École, acte de fondation qui date de 1964, il a onze ans. Ce que nous nous proposons de susciter chez vous, c'est en quelque sorte de ressusciter un texte et ses implications qui demeurent, il faut le reconnaître, tout à fait sous le voile.

Un cartel, dit le texte, *est d'abord la condition d'admission à l'École* ; il le dit dans les termes que voici :

Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe ; ils sont assurés en cet échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable ait le retentissement qu'il mérite et à la place qui conviendra.

Pour l'exécution de ce travail nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe ; chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus – quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

Je vous relis là un passage que je compléterai de deux ou trois autres ; mais pourquoi, diable, est-ce que je vous le relis ?

Tout le monde a ou est censé avoir en main l'annuaire de l'École ; même s'il est daté (et jusqu'à ces prochains jours) de 1971, il comporte l'Acte de Fondation.

Or, c'est un fait que ce n'est pas dans cet esprit, je crois, ou plutôt dans cette forme, que la plupart des cartels dont j'ai connaissance se constituent et agissent.

L'École freudienne de Paris – dit Lacan – dans son intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail qui, dans le champ que Freud a ouvert restaure le soc tranchant de sa vérité.

⁽²²⁰⁾1.– qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse, dans le devoir qui lui revient en notre monde ;

2. Qui, par une critique assidue, dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi ;

3. À ces trois perspectives correspond dans l'Acte de fondation la création de trois sections, l'une de Psychanalyse pure, l'autre de Psychanalyse appliquée, la troisième de Recensement du champ freudien. Chacune assistée d'un directoire de section chargé de colliger les travaux faits, de veiller aux voies les plus propices à soutenir les effets de leur sollicitation et donc d'assurer aussi les échanges entre les cartels, chose qui, je crois que tout le monde en sera d'accord, n'est pas des plus répandues.

Bien sûr notre réunion aujourd'hui avait cela pour but au départ, encore faudrait-il essayer de discuter comment la chose peut se faire.

Et pour en conclure avant que le débat ne soit ouvert et que chacun puisse s'exprimer, je vous dis deux choses.

La première est qu'il y aura demain une autre salle ouverte à côté de celle-ci, demain matin, où justement ceux qui désireront discuter sur ce thème de ce qu'est un cartel et de comment il pourrait fonctionner dans les perspectives ouvertes par l'Acte de fondation pourront se retrouver.

La deuxième est que, après avoir discuté avec beaucoup de collègues, de gens faisant partie de cartels je me suis avisé de leur poser, comme ça la question suivante : quelle place avez-vous donnée dans la création et l'organisation de votre groupe de travail à ce petit mot : « plus une » ?

Il ne s'agit pas d'« un en plus », de trois plus un qui fait quatre, de quatre plus un qui ferait cinq, c'est : « plus une » ; il y a là quelque chose qui a été, j'en suis bien convaincu ainsi placé pour éveiller toute une problématique ; étant entendu, comme il est dit dans le texte (je ne veux pas vous assommer avec des lectures de ce texte, vous l'avez tous, il n'y a qu'à le lire) mais étant entendu que toute chefferie et toute direction au sens d'attitude magistrale de l'un des éléments d'un cartel est exclue de départ.

Ceci étant bien dit, ce qui serait souhaitable, c'est que dès maintenant, quelques-uns parmi vous, les plus nombreux possible, nous fassent connaître ce qu'ils entendent par un cartel en prenant bien sûr pour départ ce qu'eux-mêmes ont constitué, s'ils ont constitué quelque chose et que d'autre part, ils n'oublient pas là-dedans de répondre à cette question du : « plus une ».

Mais n'attendez pas de moi que je vous renvoie d'une manière abrupte une définition du « plus une ». C'est justement cela qu'il faudrait soutenir comme base de la discussion de vos interventions.

JACQUES LACAN – C'est certainement à juste titre que Martin intervient sur ce point.

Je veux dire que ce « plus une » aurait mérité un meilleur sort puisqu'à ma connaissance il ne semble pas que cette chose qui vraiment, je ne veux pas me targuer d'avoir là-dedans anticipé sur quelque chose que j'essaie d'articuler sous la forme du nœud borroméen. On ne peut pas ne pas reconnaître dans ce « plus une » le quelque chose que je ne vous ai pas dit évidemment la dernière fois parce que je ne peux pas arriver à un séminaire toujours à dire tout ce que je vous avais apporté mais enfin qui se réfère strictement à ce que j'aurais écrit que le $X + 1$ c'est très précisément ce qui définit le nœud borroméen, à partir de ceci que c'est à retirer cet 1 qui dans le nœud borroméen est quelconque, qu'on en obtient l'individualisation complète, c'est-à-dire que de ce qui reste – à savoir du X en question – il n'y a plus que de l'un par un.

La question que vous pose en somme Martin, c'est d'opiner sur ce que – je ne dis pas que vous vous y soyez intéressés jusqu'à présent mais ce n'est pas une raison pour qu'on ne tire pas de ⁽²²¹⁾vous quelque réponse – ce un, ce un qui se trouve être toujours possible comme nouant toute la chaîne individuelle, comment le concevoir ?

Il est certain que j'avais dit des choses sur ce que Martin vient d'évoquer, à savoir l'« un en plus ». Je ne l'avais abordé à l'époque que sous la forme de ce qui constitue à proprement parler le sujet, qui est toujours un « un en plus ».

J'aimerais que se déclare qui voudra bien puisqu'il est certain que je ne peux pas interroger chaque personne et transformer cela en réponse obligatoire. Du moins que se déclarent les personnes qui voudront sur ce thème, à savoir en somme ce que lui évoque, ce que ça suggère pour lui cette « personne » que je prends soin en quelque sorte d'isoler du groupe, mais ce qui ne veut pas dire pour autant que ça ne peut pas être n'importe laquelle.

Il est certain que le cartel ce n'est que peu à peu que ça a fait son chemin dans l'École, on a fait des groupes, des séminaires ; ce qui constitue la vie propre d'un cartel a vraiment le plus étroit rapport avec ce que j'essaie d'articuler pour l'instant dans le séminaire.

Moi, je sais ce que je voudrais obtenir comme fonctionnement des cartels ; si je lui ai donné cette portée limitée en disant que trois à cinq ça fait donc au maximum six ; ça doit bien avoir une raison. Ce n'est pas quand même une énigme.

Ça devrait normalement suggérer au moins à certains, à ceux qui ont le plus de pratique, une réponse, ce n'est pas du tout que j'en sois sûr, mais enfin il y a quelque chose de contenu dans ce mot : cartel, qui déjà lui-même évoque quatre, c'est-à-dire que le trois plus un, c'est bien tout de même ce que je considérerais comme permettant d'élucider son fonctionnement, et qu'on puisse aller jusqu'à six, il faudrait que d'abord la chose soit mise à l'épreuve ; j'ai employé le mot *cartel* mais, en réalité c'est le mot *Cardo* qui est derrière c'est-à-dire le mot gond, je l'avais avancé ce mot *Cardo*, mais bien sûr en faisant confiance à chacun pour y voir ce qu'il veut dire. J'ai préféré finalement le mot cartel parce qu'en même temps c'était une précision et que l'illustration que j'en donnais tout de suite en parlant au minimum de « trois plus un » aurait permis d'attendre un jeu efficace et de faire non seulement qu'il y en ait plus mais qu'il y en ait qui jouent leur rôle non pas seulement dans une des sections que je prévoyais qui se trouvaient être trois aussi, ça vaudrait de s'apercevoir qu'en faisant trois sections ça implique aussi une « plus une » à savoir une quatrième.

Ça veut dire que l'École n'a peut-être pas encore réellement commencé à fonctionner. Ça peut se dire, pourquoi pas ?

De sorte que maintenant j'attendrais que quelqu'un déclare, s'il voulait bien je lui en serais reconnaissant très personnellement, que quelqu'un déclare comment, pour peu qu'il y ait pensé – après tout, il y a peut-être quelques personnes qui ont lu l'Acte de fondation – comment pour peu qu'il y ait pensé, ce « plus une » est pour lui, disons, interprétable. Interprétable, bien sûr, en fonction de mon enseignement.

Colette Soler, vous que j'ai été entendre tout à l'heure et qui m'avez donné bien du plaisir, pourquoi est-ce que vous n'y avez jamais pensé ?

Colette SOLER – J'y ai pensé.

JACQUES LACAN – Vous y avez pensé, alors dites ce que vous avez pensé.

Colette SOLER – Je dis que j'y ai pensé mais que je n'ai pas, pour autant, grand chose à en dire, parce que dans le cartel où j'ai travaillé nous avons démarré à quatre. Au départ j'aurais plutôt dit que c'est ce que vous appeliez un groupe ; nous sommes maintenant cinq, mais la question que je me suis posée c'est qu'au fond le « plus une » ce n'est peut-être pas forcément une personne, d'une part, et puis pas forcément qui est là.

⁽²²²⁾À mon avis, dans notre cartel, l'élément qui faisait peut-être le joint c'était l'idée qu'on était rattaché à l'École, par le biais du cartel ou peut-être à votre nom, je ne sais pas. Mais je ne vois pas au niveau d'une personne qui aurait eu un rôle dans le groupe, là, du « plus un ».

Maurice ALFANDARI – Ce que m'évoque le « plus un » à propos des cartels, c'était un cartel clinique, (on ne savait pas très bien comment l'intituler, c'est comme cela qu'on l'appelait). Le « plus un », en effet je rejoindrai ce qui a été dit, ça ne représentait pas une personne. Mais maintenant que j'y repense, j'ai l'impression que ça représentait une espèce de place vide, une fonction qui était interchangeable et qui a permis que quelque chose se produise, qu'en tout cas pour ma part je ne pouvais pas faire seul, il m'était impossible... ce que j'ai essayé de faire je ne pouvais pas le faire seul. Je ne sais pas très bien comment mais c'est par ce groupe (on est cinq je crois) que je comprends ça comme ça, le « plus quelque chose » c'est une place qui est vide et qui rend possible le fonctionnement du groupe et de ce qui s'y élabore, mais sans nécessairement qu'on cerne ou qu'on repère quand ça s'est produit parce qu'il y a des alternances, des commutations, des choses comme ça.

JACQUES LACAN – Qu'est-ce qui remplit ce rôle à votre idée, dans votre groupe ?

Maurice ALFANDARI – Je ne sais pas. Je pense que c'est parce que je ne le sais pas que ça fonctionne.

JACQUES LACAN – Oui... (*Rires*)

Parce que vous avez épinglé ce groupe du terme de cartel clinique... Est-ce que c'est la clinique, est-ce que c'est par exemple votre expérience commune qui joue là un rôle nouant ?

Maurice ALFANDARI – Oui, probablement, mais ce que je pense – c'est comme ça que je comprends le « plus un » dont vous parlez – c'est le fait que moi et, je pense, les autres aussi, dans l'élaboration de ce que nous faisons, de ce que nous essayons de faire, je crois que ce serait impossible s'il n'y avait pas quelqu'un (mais ça ne désigne pas une personne) qui alternativement remplit la fonction du « plus un ». J'aurais tendance à dire : la fonction de l'absent, fonction remplie en alternance par je crois les uns et les autres.

JACQUES LACAN – Est-ce qu'il peut y avoir remplissement de cette fonction de l'absent par quelqu'un qui, ce jour-là est absent par exemple ?

Maurice ALFANDARI – Oui, je pense.

JACQUES LACAN – Alors, quel est le rapport, y avez-vous pensé, quel est le rapport de celui qui ce jour-là est absent avec ce que j'évoquais à l'instant comme suggestion, suggestion passagère, quel est le rapport de cet absent avec ce que nous pourrions appeler là l'objet en tant que la clinique le définit ?

Maurice ALFANDARI – C'est peut-être justement parce qu'il est absent que quelque chose est possible.

JACQUES LACAN – La suggestion, d'où qu'elle soit venue, la suggestion de la fonction de l'absent, c'est dans votre énoncé qu'elle a surgi, n'est-ce pas, la fonction de l'absent qu'on peut dire être l'absent momentanément, l'absent à une réunion du cartel, ce n'est jamais en

vain que quelqu'un est absent, on tend toujours à donner une portée à l'absence dans l'analyse nous y sommes habitués. Pensez-y, est-ce que c'est un support possible de ce « plus une personne » dont j'ai indiqué non pas l'absence mais justement la présence, parce qu'il n'y a pas trace de signal par l'absence dans mon « plus une » du texte, mais pourquoi ne pas, là-dessus, ⁽²²³⁾s'interroger ; il y a peut-être un certain biais par où cette personne peut se focaliser dans la personne absente, votre expérience d'un cartel peut vous suggérer là-dessus une réponse. Laissons le temps à Monsieur d'y penser.

Pierre KAHN – L'expérience dont je peux faire état est celle-ci : l'expérience d'un cartel non pas clinique mais dit de formation théorique, c'est-à-dire de lecture de textes. Ce cartel fonctionnait du point de vue du nombre, dans ce qui a été rappelé par Martin et du point de vue de sa façon de travailler. Je crois qu'une des choses qui présidait c'était la prise en considération de quelque chose que vous avez dit dans le séminaire sur les écrits techniques, à savoir commenter un texte analytique c'est comme faire une analyse, et bien que les participants de ce cartel ne se soient pas concertés quant au sens à donner à cette formulation, elle était présente dans leur esprit, chacun à sa façon, certainement. Alors qu'est-ce que cela veut dire, par rapport à la question posée du « plus une » ?

Je signale tout de suite que de « plus une », une personne en plus, il n'y en avait pas.

Il n'y en avait pas de présente, mais d'imaginairement présente il y en avait. Je ne peux pas parler à la place de mes collègues, mais pour ce qui me concerne, cette personne présente en plus, elle était là et diversement, selon les occasions, cela pouvait être – à tout seigneur tout honneur – vous-même par moment, ça pouvait être l'analyste avec qui je suis en contrôle, ça pouvait être mon analyste, ça pouvait être un de mes patients, je crois pouvoir dire qu'il y a toujours eu, imaginairement parlant, une « plus une ».

JACQUES LACAN – Est-ce que c'était une « plus une » qui changeait si l'on peut dire ; Je veux dire : est-ce que c'était par exemple une « plus une » différente dans les déclarations de chacun ? C'est-à-dire que, puisque c'était un séminaire que vous avez épinglé vous-même de la formation théorique, est-ce que le discours de chacun amenait à tour de rôle une « plus une » différente ?

Une personne qualifiable de la « plus une personne » à chaque fois différente puisque vous avez évoqué par exemple pour ce qui est de votre expérience, dont, après tout, vous pouvez témoigner, puisque vous, vous saviez la personne que vous aviez en tête, vous en avez énuméré un certain nombre, je pense qu'il y avait de temps en temps Freud, puisqu'il s'agissait de formation théorique, vous ne l'avez pas nommé, bien sûr, je vous comprends, votre contrôleur aussi ou quelqu'autre personne, est-ce que vous aviez le sentiment que dans le discours des autres c'était pareil ? Je dirais que le discours des autres tournait autour d'un pivot non pressant, est-ce que c'était sous cette forme-là que le « plus une » en question se présentait ?

Pierre KAHN – Oui, je peux dire oui, peut-être hâtivement, puisque je parle à leur place, ça me paraît, dans la structure qui était en place, évident. Mais ce que je voudrais ajouter c'est ceci, c'est pourquoi je dis que ça me paraît évident, c'est que les gens qui étaient là, en présence, s'efforçaient à ceci : c'est que dans ce travail de lecture et de commentaire au sens que j'ai rappelé tout à l'heure, ils s'efforçaient d'atteindre à ce qu'on pourrait appeler en reprenant votre expression une parole pleine, et par conséquent il est tout à fait évident que au-delà des interlocuteurs physiquement présents avec qui ils discutaient, ils s'adressaient à quelqu'un. Ce travail donc se faisait avec quelque chose qui me semble-t-il, en faisait le prix pour une part, c'était que les gens en présence, ne cachaient pas trop ce qui pouvait être impliqué de leur position subjective par rapport au texte qu'ils étaient en train d'étudier. Que ce soit un texte de vous, un texte de Freud, puisque vous le nommiez tout à l'heure, etc.

La question que je me pose à la suite de ce que Martin nous a lancé tout à l'heure c'est la suivante, ce travail qui a été pour moi satisfaisant, quelle différence y aurait été introduite si la « plus une » qui était là imaginairement avait été non pas une personne imaginaire mais une personne réelle.

Sans pouvoir beaucoup avancer là-dessus je veux simplement dire ma conviction qu'il y aurait ⁽²²⁴⁾certainement eu un infléchissement dans le travail, si la personne « plus une » avait été autre chose que cette personne imaginaire que chacun mettait, certainement.

Différente du côté d'un resserrement de ce qui était l'objectif visé dans ce travail et que j'ai appelé d'une manière commode à l'instant, atteindre, avec tous les balbutiements que cela peut comporter, à une parole pleine.

JACQUES LACAN – Monsieur Alfandari, dites-moi ce que ça vous suggère ce que vient de dire Pierre Kahn ?

Peut-être avez-vous pensé au fonctionnement effectif du cartel, ça me semble être un point tout à fait capital pour donner si je puis dire un style analytique aux réunions d'un cartel, parce que ce « plus un » il est toujours réalisé, il y a toujours quelqu'un qui dans un groupe, au moins pour un moment, c'est déjà heureux quand la balle passe, qu'au moins pour un moment on tient la balle, et dans un groupe, surtout un groupe petit comme ça, habituellement, c'est le cas de le dire, c'est un habitus, habituellement c'est toujours le même et c'est à ça qu'on se résout sans en mesurer les conséquences, je dirais que tout le monde est très heureux qu'il y en ait un qui fasse ce qu'on appelle comme ça couramment le leader, celui qui conduit, le Führer.

Maurice ALFANDARI – Ce qu'a dit Kahn m'évoque un peu ce que j'ai ressenti dans ce groupe ; il me semble que dans un cartel il y a deux écueils : l'un qui n'a pas suffisamment de choses en commun pour qu'il tienne et l'autre qui est une espèce d'effet imaginaire, de groupe qui bloque tout. Mais c'est maintenant que je dis ça, je n'y avais jamais tellement pensé avant, il se trouve que ce groupe est un groupe clinique mais que les mêmes personnes de ce groupe clinique se retrouvaient dans un groupe qui n'était pas du tout clinique, qui était centré sur l'étude d'autre chose, des mathématiques...

JACQUES LACAN – Vous étiez quoi ? Vous étiez un groupe déjà un peu déclassé mathématiquement si je puis dire ? Parce que c'est vrai, il faut y avoir mis le doigt pour savoir ce que c'est, je veux dire avoir eu une ébauche au moins de formation mathématique. C'est très spécial, c'est très spécifique, la formation mathématique.

Maurice ALFANDARI – C'est difficile de répondre sur le degré de crasse qu'on avait ; je crois que l'un d'entre nous était assez avancé, plus que nous ; et puis il y avait notre professeur qui lui était loin d'avoir de la crasse, notre professeur était quelqu'un qui était apte à nous entraîner dans cette voie-là, il dure depuis deux ans, ce groupe.

Donc c'était les mêmes personnes à peu près dans ce groupe théorique, mathématique et dans le groupe clinique. Celui auquel je pense c'est le groupe clinique où je crois que les effets ne sont pas, on ne peut pas les repérer très facilement, mais simplement on peut les repérer peut-être par le fait que pour moi, par exemple, rien n'était possible de mener à un certain stade d'élaboration en dehors de ce groupe. Ça m'a été impossible, mais je ne saurais pas dire à quel moment : c'est la fonction, en effet, du groupe.

JACQUES LACAN – Quand des mathématiciens se retrouvent, il y a ce « plus une » incontestablement. À savoir que c'est vraiment tout à fait frappant, que les mathématiciens, je pourrais dire, ils ne savent pas de quoi ils parlent, mais ils savent de qui ils parlent, ils parlent de la mathématique comme étant une personne.

On peut dire jusqu'à un certain point que ce que j'appelais de mes vœux c'était le fonctionnement de groupes qui fonctionneraient comme fonctionne un groupe de mathématiciens quelconque.

Michel FENNETAUX – J'aimerais donner mon avis parce que je travaille dans le même groupe que celui dont vient de parler Alfandari. À dire le vrai je ne m'étais jamais posé la question du « plus une » mais je peux dire ce à quoi ça me fait penser, puisqu'il en est question.

⁽²²⁵⁾JACQUES LACAN – Ça vous fait penser quoi ?

Michel FENNETAUX – Le « plus une » c'est d'une part l'effet du groupe, à savoir que, comme l'a dit Alfandari tout à l'heure, le fait de pouvoir retrouver périodiquement un certain nombre de personnes permet, m'a permis, d'approfondir ou de pouvoir formuler un certain nombre de choses sur mon expérience, que je n'aurais pu faire seul. Le deuxième sens que je vois actuellement à ce « plus une » c'est qu'effectivement je crois que dans ce groupe l'un d'entre nous assume souvent, probablement par son expérience plus longue, cette position de leader dont il a été parlé tout à l'heure.

Enfin, il y a un troisième sens ; ce serait plutôt de parler de « moins une » que de « plus une » qu'il faudrait, de la manière suivante :

Nous nous trouvons entre personnes qui ont entre elles une relation de confiance et qui peuvent parler de ce fait, comme l'a dit Kahn tout à l'heure, en s'impliquant assez loin dans ce qui est leur rapport à la pratique, ce « moins une » c'est au fond l'absence de superviseur, c'est-à-dire l'absence de cet effet de sidération plus ou moins qui joue dans les groupes plus importants animés par des gens dont le nom est connu dans l'École et où joue beaucoup plus que dans un petit groupe le problème de reconnaissance.

Dans un petit groupe, tel que le cartel, la demande de reconnaissance par les autres est, dans une large mesure, annulée.

C'est pourquoi le troisième sens de « plus une » c'est plutôt « moins une » que je dirais.

Laurence BATAILLE – J'ai fonctionné dans pas mal de groupes qui étaient justement pas des cartels, et je crois que cette personne qui a disons un statut différent qui n'est pas tout à fait un semblable, s'incarne toujours dans une des personnes du groupe. Mais je n'ai pas l'impression que ce soit un leader, j'ai l'impression qu'il y a une personne du groupe, c'est à lui qu'on s'adresse, c'est à lui qu'on témoigne de quelque chose et dont on attend effectivement une espèce d'approbation, c'est vrai ; mais en fait, ça ne joue pas le rôle que ça devrait jouer de produire, c'est-à-dire que ces groupes finissent toujours – enfin je dis toujours... – on a un peu l'impression que ça finit en eau de boudin chaque fois, – alors l'« en plus » change, parce qu'on l'attend de quelqu'un d'autre. J'ai aussi éprouvé ça, ma foi, de façon tout à fait évidente et quand j'en ai parlé dans un des groupes parce que j'avais l'impression, eux aussi, qu'ils s'adressaient à une personne en particulier, qui n'était pas la même pour tous, il paraît que j'ai rêvé et imaginé qu'ils regardaient toujours par exemple la même personne quand ils parlaient.

Je dois dire que du coup on va faire un groupe et on s'est dit que cet « en plus » on pourrait peut-être le faire fonctionner en s'imposant à la fin de chaque réunion d'écrire ce qui en avait été le point vif, ne serait-ce qu'une phrase et que ça jouerait peut-être comme témoin si on peut dire et qui pousserait peut-être à ce que le travail qu'on fait avance, et ne se dilue pas dans des espèces de petites idées qui ne peuvent pas se poursuivre.

Je ne sais pas si ça peut jouer ce rôle parce qu'on doit se réunir lundi prochain pour la première fois.

JACQUES LACAN – Je te remercie.

Sol RABINOVITCH – Ce que je voulais dire du cartel où j'ai travaillé c'est qu'on était cinq et cinq membres qui n'ont jamais manqué ; il y a eu un sixième qui a manqué très souvent et qui a changé en plus, c'est-à-dire qu'au début c'était une personne et après c'était une autre personne, qui a toujours manqué.

Ce que je voulais dire surtout c'est que ça ne me paraît pas ça être la fonction du « un en plus » mais au contraire la fonction du « plus un » me paraît soutenue par justement les membres ⁽²²⁶⁾présents et qui ne manquent jamais dans ce groupe, dans le cartel. C'est-à-dire comme une fonction qui serait celle d'un point aveugle, une fonction de méconnaissance, il y a toujours à un moment donné quelqu'un, ce n'est bien entendu jamais le même, c'est toujours quelqu'un qui est là, qui dit : Je ne comprends rien, ça ne sert à rien, on ne produit pas...

JACQUES LACAN – C'est ça le « plus une »... ? Celui qui ne comprend rien ? Pourquoi pas. (*Rires*)

Sol RABINOVITCH – C'est quelque chose comme ça mais je précise que c'est une fonction qui est parfaitement interchangeable ; c'est un rôle qui se déplace. Il faudra articuler ça au fait que le travail d'un cartel est un travail qui est analytique, donc où il y a du transfert ; c'est tout ce que je voulais dire.

Alain DIDIER-WEIL – Une idée me vient sur ce « plus une », à propos de cette interrogation : pourquoi différents cartels auxquels j'ai participé n'ont pas abouti à ce à quoi nous nous estimions en droit d'attendre au début ?

Prenons l'exemple d'un cartel où on fait un commentaire de texte : on peut dire que ce qui nous réunit, dans un cas pareil, c'est qu'on est situé dans un contexte métonymique et que, dans ce contexte on a à supporter la parole d'un Autre, Freud, Lacan. Dans ce contexte métonymique qu'est-ce que va devenir l'être parlant ?

Pour la première fois, il m'apparaît que peut-être le « plus un » ce serait quelqu'un qui aurait à voir avec le passeur : le « plus un », ça pourrait être le lieu où il y a dans le schéma L le **S** c'est-à-dire le témoignage d'un franchissement possible de l'axe *a-a'*, d'un franchissement possible qui va de A à **S**.

Autrement dit, le « plus un » s'il occupe cette place de **S**, ce serait sûrement pas un sujet supposé savoir, mais un sujet qui témoignerait que ça a passé, que le message a passé, qu'il y a eu de la métaphorisation, qu'a été retrouvé, au-delà de ce qu'on reçoit comme acquis (de ces « idées reçues » que Flaubert stockait dans son dictionnaire des « idées chics »), le point brûlant d'où ce contexte métonymique a jailli d'un texte inaugural métaphorique.

JUAN-DAVID NASIO – Je partirais de l'expérience de deux cartels auxquels je participe, expériences différentes mais en tout cas, concernant ces questions de « plus un », ce « plus un » il est dans les deux cas toujours présent.

JACQUES LACAN – Il est toujours présent mais toujours méconnu.

Et c'est ce que j'ai voulu suggérer par ce petit texte ; c'est que les analystes pourraient s'en apercevoir ; il est toujours méconnu parce que ça c'est quand même pas l'Autre de l'Autre, il est toujours présent ce « plus un », sous des formes quelconques qui peuvent être tout à fait incarnées, le cas du leader est manifeste mais des analystes pourraient s'apercevoir que dans un groupe, il y a toujours un « plus un » et régler leur attention là-dessus.

Juan-David NASIO – Je ne sais pas si vous serez d'accord de prendre appui dans une des formules lacaniennes les plus connues à savoir que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre. Le « plus un », c'est celui qui soutient dans le groupe le désir de l'Autre. Soutien du désir qui peut se faire de mille façons, en parlant, en se taisant, en prêtant sa maison pour que ça ait lieu, etc. Il y a mille manières d'être ce « plus un ».

Mais il y a une autre manière d'en rendre compte. En y réfléchissant, je pense au contenu, au contenu du cartel, c'est-à-dire, je pense au savoir de l'analyste. Le savoir de l'analyste, si est valable l'hypothèse que ce soit ce qui est en jeu dans un cartel – je parle des cartels des analystes – car il ne faut pas oublier qu'il y a aussi des cartels où il n'y a pas d'analystes, le savoir de l'analyste est un savoir partagé, mais non pas un savoir à échanger, je crois que c'est une ⁽²²⁷⁾de nos formules, cette idée de partage fait référence au fait qu'il n'y a que des analystes, c'est là que je pourrais rejoindre – je ne sais pas si Alain Didier serait d'accord – son idée de la métonymie. Je parlerais plutôt de la suite sérielle ; à l'égard d'un analyste il y aura toujours un autre, un « plus un ». Qu'il y en ait deux et il y en aura un troisième. À ce moment il y aura quatre. Bref il y en aura toujours un qui viendra à être présent en plus, et cette présence-là justement je la poserai comme étant celle de celui qui soutient dans le travail du groupe le désir, le désir de l'autre.

Jacques DONNEFORT – Je voudrais prendre comme exemple ce qui s'est passé dans un groupe où on fonctionne depuis deux ans. À la rentrée, cette année une personne « en plus » est venue dans ce groupe, on s'est proposé de lui relater d'une certaine façon ce qui s'était élaboré dans ce groupe les deux années précédentes et on s'est trouvé bien embêtés dans ce fait d'avoir à rendre compte. Il nous est arrivé à ce moment-là une réflexion du type : « C'est peut-être aussi difficile que s'il fallait là, parler de sa propre analyse ».

Je dis ça parce qu'effectivement, ça nous a fait penser d'une certaine façon à la passe, curieusement ça a eu comme effet – cette personne qui est venue en plus, non pas que ce soit elle qui soit le « plus une » mais enfin qui ait pris cette fonction-là de par ce qui se jouait à ce moment-là dans ce groupe – ça a eu un effet remarquable, c'est que petit à petit, dans le groupe, dans ce qui devenait un cartel, me semble-t-il, les gens se sont mis à parler de leur analyse, de leur propre analyse et à prendre, éventuellement exemplifier quelque chose qui se disait sur un plan plus ou moins théorique – c'est un groupe qui se réunissait sur la pulsion, à exemplifier d'une certaine façon à partir de ce qui pouvait avoir été au niveau de sa propre analyse.

C'est en ce sens-là qu'on rejoint un petit peu ce qui était dit sur la fonction du passeur et d'une certaine façon aussi la présence de l'analyste, que dans ce groupe on s'est retrouvé comme ça en position d'analysant.

Colette SOLER – Je voudrais dire quelque chose encore : au fond je ferai l'hypothèse que s'il y a toujours un « plus un » il y a peut-être intérêt à ce qu'il ne soit pas incarné dans le groupe.

Parce que quand il est incarné dans le groupe effectivement ça fonctionne sous forme qu'il y a un leader avec toutes les...

JACQUES LACAN – Ce n'est pas certain que c'est toujours si simple...

Colette SOLER – J’ai pensé ça à partir du cartel où j’étais ; je me suis posé très souvent la question de savoir au fond qui dans le groupe était le leader et je n’ai jamais réussi à y répondre. C’est-à-dire que je ne crois pas véritablement qu’il y avait une personne qui tenait cette position, mais par contre, qu’il y avait une référence et j’ai dit tout à l’heure qu’elle se situait à côté de votre nom ; j’ai dit *nom* justement pour indiquer si vous voulez que c’est pour ça que je crois que ça a marché, parce qu’un nom il ne répond pas au fond, et que c’est ce qui permet que ça fonctionne.

GEORGES BOTVINIK – C’est juste des réflexions sur le moment, on oppose effectivement le « plus un » qui serait incarné avec le problème du leader ; il me semble que ça insiste comme une difficulté pour les gens, pour moi aussi. D’autre part le « plus un » qui serait un nom ou bien je dirais plus un mot, c’est-à-dire un élément commun du discours autour duquel le groupe se groupe justement, pour travailler ; au fond un groupe se forme autour d’un mot, un thème, finalement c’est un mot qui ne répond pas justement ; il ne répondra jamais, il ne rendra jamais gorge, moi, le « plus un » ça m’évoque, comme ça, le « plus de jouir ».

Il y a une question qui me paraît importante et qui n’a pas été posée, c’est la question du travail. Je ne veux pas trop approfondir ce problème. J’ai entendu cette expression : « Il faut produire ». Il ne me semble pas qu’on peut résoudre cette question du « un en plus », quoique ⁽²²⁸⁾ce soit, d’ailleurs, que ce soit incarné ou pas incarné, sans s’interroger sur le problème du travail, de pourquoi on travaille, avec la relation que ça a au désir et à la jouissance.

Ce sont des remarques.

Guy LAVAL – Je voudrais parler d’un cartel qui existe depuis très peu de temps, qui est issu d’un séminaire de Clavreul, je dis bien : qui est issu, ce qui montre qu’il y a eu une nécessité, à partir d’un certain moment. Le séminaire s’en allait comme ça, se décousait de plus en plus. Ça ne tenait plus, on peut dire, finalement, à un moment s’est montrée la nécessité de constituer quelque chose d’autre ; ça a reçu le nom de cartel, et en ce qui me concerne personnellement je voulais travailler dans un cartel et la première nécessité qui s’est imposée à moi c’est, je ne l’appelais pas le « plus une » mais il me semble que c’est de cet ordre-là, la première nécessité, c’était d’avoir dans le cartel où je serai, une personne sur qui je puisse m’appuyer pour parler.

C’était pour moi, peut-être, la première fonction « plus une », mais Clavreul m’a coupé l’herbe sous le pied en me désignant comme responsable de cartel, responsable et pas leader, il l’avait bien précisé puisqu’il s’agit d’un cartel sur les entretiens préliminaires et que j’avais fait un exposé là-dessus. Étant désigné, du coup je n’avais plus, moi, cet appui dont j’avais besoin dans un cartel.

Mais ça ne veut pas dire qu’il n’y ait pas une certaine nécessité qui restait justement et il me semble que cette nécessité découlait même du malaise que nous éprouvions tous devant l’effilochage, on peut dire, du discours dans les derniers temps, de ce séminaire.

Les premières réunions du cartel sur les entretiens préliminaires ça a continué à être un peu l’effilochage, d’ailleurs, c’était comme si il y avait une certaine suite de cette nécessité et le premier nom qu’on peut donner à cette nécessité c’est nécessité de formulation, je crois. Il se trouve que dans un cartel très facilement, on parle ensemble, puisque c’est plus facile, on est moins nombreux, on se met à parler plus facilement mais ça peut aboutir à rien du tout ça peut aboutir au fait qu’on se rencontre entre copains, qu’on s’aime bien et qu’on peut se parler ensemble, mais il me semble que la première nécessité et ce serait peut-être aussi de l’ordre du « plus une » c’est une nécessité de formulation, formulation qui peut être écrite, formulation qui peut être transmise par exemple à un autre cartel. On en a parlé d’ailleurs, qui peut être transmise au grand groupe qui peut-être pour cela peut se reconstituer de temps en temps, et il me semble que ça va un peu plus loin vers quelque chose que je ne sais pas très bien articuler, que vous avez appelé le mathème. C’est-à-dire qu’il me semble que très facilement un cartel ça peut très bien constituer une espèce de petit groupe ésotérique finalement qui ne rend compte de rien, qui n’a à rendre compte de rien.

Il me semble que ce que vous avez articulé comme le mathème peut aussi rendre compte de cette nécessité du « plus une » dans un cartel.

Roudi GERBER – Je voudrais apporter une analogie que je tirerai de l’alpinisme : quand on a trois prises on peut à la rigueur rester sur ces trois prises pour finalement s’épuiser et mourir.

La quatrième prise permet le passage et oblige au passage, c’est-à-dire que dès qu’on a la quatrième prise, on est obligé d’aller au-delà et je me demande si le « plus un » n’est pas celui à qui le cartel demande de pouvoir témoigner de ce passage.

JACQUES LACAN – Je suis là pour une fonction tout à fait précise, ce serait cette chose que j’ai écrite et dont bien sûr personne ne s’est aperçu, parce qu’elle n’est jamais qu’un grafoillage : le mettre en quelque sorte sur ce que vous représentez de place publique, et de vous y intéresser, si je puis dire. Je veux dire par là qu’après tout il vous viendra peut-

être à l'idée déjà que c'est une question. C'est une question bien sûr que je ne pose que parce que j'en ai la réponse et j'essaierai de vous la dire dans ce qui viendra par la suite ; je veux dire le plus vite possible, bien sûr ; je n'ai pas encore tellement de séminaires devant moi cette année ; donc je vais essayer de le faire.

⁽²²⁹⁾ Mais je trouvais pas mal que la question soit présentifiée dans l'École parce que ça peut être considéré comme ce que je voulais en faire par ce texte comme quelque chose de tout à fait nodal pour la formation d'un petit groupe, le fait qu'il soit petit est tout à fait essentiel, il est essentiel à son fonctionnement ; si j'ai dit que ça ne pouvait pas aller au-delà de six, c'est pour les meilleures raisons, c'est pour des raisons théoriques mais tout à fait profondes, l'entreprise d'un groupe très large comporte en soi-même des limitations telles, c'est ce que je pense tout au moins, qu'il n'y a pas grand chose à en attendre pour un progrès réel sur les effets de l'analyse.

C'est ça qui m'a inspiré quand j'ai fait cet Acte de fondation et auquel après tout je n'ai aucune raison de penser que vous deviez être par principe résistants, je ne vois absolument pas ce qui pourrait motiver cette résistance, surtout si ce que j'ai essayé d'obtenir d'un certain nombre que je remercie tous également, ce que j'ai essayé d'obtenir d'un certain nombre : le mettre à l'ordre du jour.

Il y aura une réunion demain matin qui va continuer celle-ci.

(La séance est levée).

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris à la Maison de la chimie, Paris. Cette séance reprend le thème de la veille sur le « plus une ». Lettres de l'École freudienne, 1976, n°18, p. 230-247.

⁽²³⁰⁾J. LACAN – Je suis très intéressé, intéressé plus que tout par ce qui a été commencé hier autour de la fonction des cartels et je serais reconnaissant à quiconque voudra bien prendre la relance de ce que nous avons dit.

Juan David NASIO – Ma fonction aujourd'hui se limite à coordonner ce groupe sur la fonction des cartels. Je rappellerai simplement que la définition des cartels, dans l'Acte de fondation, comporte certaines caractéristiques :

1. Le cartel, c'est le lieu d'engagement à l'École freudienne ;
2. Le cartel doit soutenir un travail d'élaboration, une production, que comme travail critique, concerne à mon avis le savoir de l'analyste, d'une part, et l'expérience analytique elle-même ;
3. Enfin, le cartel a une structure bien définie.

C'est surtout ce dernier aspect qui a été discuté hier. De cette structure on a dégagé d'abord que la « plus une » personne qui compose le cartel est bien une personne présente et méconnue.

JACQUES LACAN – Nous avons quand même suggéré que cette personne, qui est en quelque sorte l'écho du groupe, existe dans tout fonctionnement de groupe, à ceci près que personne n'y pense, et qu'il conviendrait que les analystes ne la méconnaissent pas, parce qu'il apparaît bien que cela commence très tôt. *Tres faciunt ecclesiam* dit la sagesse des nations, et cela va loin ; pourquoi est-ce qu'il y a ce surgissement de trois ?

Ce que je voudrais, c'est avoir comme hier quelques réponses, des réponses qui témoignent que, quand même, il y a déjà quelques personnes qui y ont pensé. Il y a le nommé Pierre Kahn, par exemple, qui est intervenu hier et qui a eu la bonté de me reconduire chez moi après cette petite séance et qui, dans ce court moment, m'a prouvé qu'il voit très bien le rapport que cela a avec l'analyse, cela fait déjà au moins une personne.

[...]

⁽²⁴⁵⁾[...] JACQUES LACAN – Safouan, vous n'étiez pas là hier à cinq heures, du moins quand j'ai ouvert la séance.

Vous n'auriez pas quelque chose à sortir sur ce qui quand même hier m'a donné la possibilité, aujourd'hui je m'en abstiens, d'un dialogue avec pas mal de personne qui ont parlé.

Je serais content que vous disiez ce que vous pensez, là, de cette « plus une personne » que tout cartel littéralement évoque, a évoqué en tous cas pour moi et dont tout à l'heure je regrette de ne pas l'avoir ponctué ; tout à l'heure Philippe Girard a très bien marqué ce qui en est l'objectif, de sortir de la nécessité qui se cristallise du fonctionnement de tout groupe.

[...]

JACQUES LACAN – D'accord. Il y a les choses que vous avez entendues ce matin, j'en ai eu d'autres hier qui étaient extrêmement suggestives.

[...]

JACQUES LACAN – Il y a évidemment deux points, il y a d'une part l'organisation, la vie si on peut dire du cartel comme tel, et puis ce sur quoi certains dont Nasio ont insisté, à savoir la production.

[...]

⁽²⁴⁶⁾[...] Jacques LACAN – Il me semble qu'il y a quelque chose de spécifique à l'analyse qui pose cette question qui est toujours plus ou moins bouchée, en fin de compte. Il me paraît difficile que des analystes ne se demandent pas ce que veut dire analytiquement leur travail en tant que c'est un travail en commun ; est-ce que l'analyste doit rester un isolé, pourquoi pas ? Pratiquement c'est ce qui se passe.

C'est quand même de nature à faire qu'on se pose la question : pourquoi est-ce ce qui se passe ? C'est déjà un minimum.

Si vous voulez mûrir quelque chose pour cet après-midi...

[...]

JACQUES LACAN – Aubry, vous avez quand même peut-être des choses à dire qui surgissent de votre expérience...qui est grande.

[...]

⁽²⁴⁷⁾[...] JACQUES LACAN – Ce qui prouve sinon votre intervention, au moins votre consentement.

Qu'est-ce qui peut encore prendre la parole ?

[...]

JACQUES LACAN – La séance est levée.

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris, Maison de la chimie. Lettres de l'École freudienne, 1976, n° 18, pp. 248-259.

[...]

⁽²⁴⁸⁾ JACQUES LACAN – Je vous remercie beaucoup d'avoir fait l'effort de faire ce résumé. Il m'a semblé finalement que je n'avais pas trouvé dans la séance de ce matin l'intérêt qu'avait celle d'hier, qu'avait présidée Martin, sans bien entendu que vous ayez fait autre chose que de recueillir ce qui en est résulté.

J'espère que Safouan va peut-être apporter quelque chose. Je serais content que vous parliez.

[...]

JACQUES LACAN – Vous n'êtes pas le seul

[...]

⁽²⁴⁹⁾ JACQUES LACAN – Ça n'a jamais été fait.

[...]

JACQUES LACAN – Absolument pas. Il n'y a aucune espèce de véritable réalisation du cartel.

[...]

⁽²⁵¹⁾ JACQUES LACAN – Pour qu'on s'en aperçoive, d'abord, ce qui quand même arrive sur le tard. En réalité, rien que le fait de m'être exprimé comme ça aurait dû suffire à ce que, « plus-une », on s'en aperçoive, quand même, parce qu'on ne voit pas pourquoi autrement j'aurais détaché d'un groupe ce « plus-une » qui devient une énigme. Mais enfin j'ai cru devoir le souligner pour qu'on s'y arrête, simplement.

[...]

Jacques Lacan – Oui, sûrement.

[...]

JACQUES LACAN – C'est tout à fait ce que je souhaitais, que vous parliez, Sibony.

[...]

⁽²⁵²⁾ JACQUES LACAN – L'infinitude latente, c'est justement ça qui est le plus-une.

[...]

⁽²⁵³⁾ JACQUES LACAN – Du presque rien ou du presque tout ?

[...]

JACQUES LACAN – C'est pourtant de ça qu'il s'agit.

[...]

⁽²⁵⁴⁾ JACQUES LACAN – C'est de ça en fin de compte qu'il s'agit. Il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe, avoir comme tel, comme lui, à en répondre.

[...]

JACQUES LACAN – Il ne s'imagine pas à tort, en plus, puisqu'en fait, ce qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement, et pas simplement imaginativement, ce qui tient tout le groupe.

Alors ce qu'il s'agit de montrer, c'est non pas jusqu'à quel point c'est vrai mais jusqu'à quel point c'est réel, à savoir quelles sont les formes de nœud capables de supporter effectivement ce réel qui tient, qui tient à ceci que le fait qu'on en rompe un, suffise à libérer tous les autres. Ça a quand même des limites qu'il s'agit d'explorer, parce qu'il y a des choses qui peuvent donner toute l'apparence d'un nœud borroméen et quand même ne pas ex-sister comme telles, c'est-à-dire où la rupture d'une boucle n'entraîne pas la dissolution de tout le reste, le détachement de tout le reste comme un par un. Et ça, il y a moyen de l'illustrer, si l'on peut dire, cette question bien sûr d'illustration posant à soi tout seul une question à savoir : est-ce qu'il suffit d'illustrer un nœud – et on n'illustre que dans une mise à plat – pour que ça en soit la démonstration ? La monstration, certainement, mais la démonstration, où réside-t-elle ? Est-ce qu'elle est le vrai support de la monstration ?

...

JACQUES LACAN – Il n'y a de nœud que mental.

[...]

⁽²⁵⁵⁾ JACQUES LACAN – L'impossibilité d'infirmer que quoi que ce soit soit démontrable concernant une certaine proposition.

[...]

JACQUES LACAN – Que pensez-vous, Sibony, de la formule que j'ai avancée hier, et qui est évidemment fondée sur le thème de Bertrand Russell, à savoir que dans la mathématique, on ne sait pas de quoi on parle. À substituer à ce « quoi » un « qui » c'est-à-dire justement quelque chose de l'ordre de la personne, de l'ordre du sujet, est-ce qu'on peut dire que, pour un mathématicien, c'est supportable ?

En d'autres termes, est-ce qu'on peut dire que faire de la mathématique quelque chose de transmissible, c'est de l'ordre d'un *qui* ? Que la mathématique, c'est un sujet ? C'est *l'une-en-plus* de tout ce qui est mathématicien. À ceci près que toute la communauté mathématique est rompue s'il n'y a pas cette *une-en-plus*, la mathématique, et la mathématique comme sujet. Il n'a pas soulevé ça, Bertrand Russell, parce qu'il était, ce qui est curieux pour un mathématicien, centré sur l'objet, sur un objet qui est de pur rêve. Il n'y a aucune objectivité mathématique. Il l'a affirmé. Ce qui est assez curieux pour un mathématicien. Alors si ce n'est pas un objet, qu'est-ce que c'est ?

[...]

⁽²⁵⁶⁾ JACQUES LACAN – Il est caduc et il est pourtant acquis.

[...]

JACQUES LACAN – C'est là dessus que j'interrogerais un mathématicien. Un mathématicien a affaire, dans la mathématique à une personne.

[...]

JACQUES LACAN – C'est bien pourquoi toutes ces personnes – ce n'est pas pour rien que dans *Ornicar* ? on nous a montré une figure, d'ailleurs simiesque, de la grammaire, c'est parce qu'on s'imagine qu'il y en a d'autres que la mathématique. Pour la grammaire, c'est aussi problématique que pour l'analyse. Pour la mathématique, c'est sûr que c'est une personne. Le seul fait que vous m'accordiez qu'on puisse le dire a la valeur d'un témoignage.

[...]

JACQUES LACAN – Un mathématicien a très bien le sentiment de ce qui passe ou de ce qui ne passe pas. Auprès de quoi et auprès de qui ? Ce n'est pas la communauté mathématique qui est le dernier juge. La preuve, c'est que quand Cantor a avancé toute sa machine, il y avait une partie des mathématiciens qui lui crachaient au visage, et qu'il a pu du même coup en avoir le sentiment qu'il était fou. Mais il a quand même tenu le coup et il a continué. Il avait affaire à la mathématique. Ce n'est pas du tout la même chose pour l'analyse, parce que l'analyse est à créer.

[...]

⁽²⁵⁷⁾ JACQUES LACAN – Les mathématiciens, à la mathématique, au sens que je donne à ce terme, ils y croient. E il y n'y a rien à faire. Ils y croient

[...]

JACQUES LACAN – (à Daniel Sibony) Dites ce qu'exprimait votre sourire quand j'ai dit que les mathématiciens y croient, à la mathématique. Dites-moi ce que vous en pensez, parce que quand même, c'est la seule chose dont on puisse dire qu'on y croit avec raison, et qui repose entièrement sur cette formule : y croire. Tout ceux que je connais comme mathématiciens distinguent très bien entre ce qui est la mathématique et ce qui ne l'est pas et la seule chose non pas qu'ils croient mais à quoi ils croient, c'est à la mathématique. C'est ce qui définit un mathématicien.

Est-ce que la formule « y croire » vous paraît avoir son poids ?

[...]

JACQUES LACAN – C'est bien ce qui m'emmerde Il y a quand même le *en*. Ce n'est pas la même chose, que le *a*. On croit en effet en Dieu, c'est-à-dire à l'intérieur de cet être mythique, si tant est même que le mot être convienne. Dire *je crois en Dieu*, c'est

parfaitement adéquat. Je veux dire qu'on est enveloppé dans cette croyance. Mais y croire, ce n'est pas pareil. C'est pour ça que j'ai dit quand même qu'au symptôme, on y croit, de sorte que je serais assez porté à penser que la mathématique est un symptôme, tout comme une femme.

⁽²⁵⁸⁾ C'est pour cela que je ne suis pas mécontent que ce soit sous la forme *plus-une* que ça finisse par se supporter.

Dites, parce que je ne me considère pas comme mathématicien ; si j'y crois, à quelque chose, je ne suis pas mathématicien. Mais j'en connais un certain nombre, mis à part vous, ils y croient. Poincaré y croyait.

[...]

JACQUES LACAN – Le mathématicien a la mathématique comme symptôme.

[...]

JACQUES LACAN – Est-ce qu'il ne se soutient que d'une écriture ? Nous touchons du doigt que ça se supporte toujours d'une écriture.

Mais je vous interroge en fin de compte sur ce sur quoi alors, pour le coup, je n'ai pas de réponse, la différence entre la monstration et la démonstration ; c'est de ça qu'il s'agit, en fin de compte.

[...]

JACQUES LACAN – C'est vraiment une question. Est-ce que le symptôme mathématicien est guérissable ?

[...]

JACQUES LACAN – Est-ce que vous, vous êtes guéri de la mathématique ? (*Rires*).

[...]

JACQUES LACAN – Il est incontestablement pas libre de ne pas y croire.

[...]

JACQUES LACAN – C'est vrai.

[...]

JACQUES LACAN – Il y a des tas de symptômes sans angoisse. C'est bien en quoi je distingue l'angoisse du symptôme, comme Freud.

Enfin je crois que j'ai quand même, conformément au vœu de Faladé, avoué ce qu'il y a derrière cette espèce de proposition tâtonnante que représente le cartel. Ça fera peut-être quand même qu'on saura un peu plus ce que je veux dire tout au moins.

⁽²⁵⁹⁾ Alors, on lève la séance ?

(La séance est levée à seize heures).

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'École freudienne, 1976, n° 18, pp. 263-270.

⁽²⁶³⁾SOLANGE FALADE – L'heure est donc venue de conclure. Si nos journées avaient fonctionné comme un congrès, il nous faudrait maintenant entendre les comptes rendus des travaux des différents groupes. Il n'en sera rien. Nous aurons les actes de ces journées.

Cette séance dite de clôture ne doit pas mettre un point final à cet échange entre les différents cartels de l'École. Il s'agit d'une séance inaugurale. C'est dire que d'autres rencontres sont dès maintenant prévues.

De plus, s'il est vrai que jusqu'à ce jour, rares ont été les cartels, au sens où le Dr. Lacan les entend, qui ont fonctionné dans l'École, à partir de ce qui a été apporté pendant ces journées, il est à prévoir une relance de cette forme de travail.

Comme l'a souligné l'un de nous ce matin, la structure que Lacan a voulu pour ces cartels dans l'École doit permettre d'éviter deux écueils : le totalitarisme, comme le libéralisme.

Au cours de ces discussions sur les cartels, si des points sont maintenant pour nous plus clairs – beaucoup des points oubliés de l'acte de fondation –, il reste néanmoins un point qui pour beaucoup d'entre nous reste obscur, c'est la nécessité de ce « plus une personne », sa fonction dans la vie du cartel. Peut-être le Dr. Lacan accepterait-il de nous éclairer un peu.

JACQUES LACAN – J'ai dit – je regrette que ma chère Solange n'y ait pas été, mais elle ne pouvait pas être partout à la fois ; c'est pourtant son habitude ! – j'ai dit certaines choses ; pour elle je vais les répéter ; j'ai dit certaines choses dont l'essence faisait référence à la mathématique et, pour le dire, je parlais, parce que c'est la loi de la parole qu'on se réfère à des paroles antérieures, je parlais de Bertrand Russell, qui n'est pas le dernier venu des mathématiciens, loin de là, puisque c'est lui qui, dans les *Principia*, que vous connaissez, je soupçonne, dont vous avez tout au moins le titre en tête, c'est lui qui a été jusqu'à énoncer que les mathématiciens ne savaient pas de quoi ils parlaient ; j'ai proposé une modification de cette formule à quelqu'un qui se trouve avoir quelque formation mathématique, et j'ai obtenu l'approbation de quelqu'un d'autre que je ne connais pas, une jeune femme qui s'est présentée à moi, après, comme mathématicienne ; pour elle (je ne sais pas si pour le mathématicien dont je parle ce que j'avais dit a fait sens), cela a semblé apporter quelque satisfaction, que j'aie substitué à ce « ils ne savent pas de quoi ils parlent » un « ils savent par contre très bien de qui ils parlent ».

C'est évidemment là que je me limiterai pour l'instant, puisque ce « de qui » en question, qui peut se supporter d'un nom, d'une référence, l'appeler la mathématique c'est donner à la mathématique, comme on me l'a fait observer, la valeur d'une personne. La question peut se poser. On y a fait bien sûr des objections. Ça pourrait quand même se soutenir qu'une personne, pouvant être considérée essentiellement comme ce qui est substance pour une pensée, c'est-à-dire ce qui est substance qu'on appelle pensante, il n'est pas exclu qu'on puisse pousser les choses assez loin que d'identifier la mathématique à une personne.

⁽²⁶⁴⁾Mais si je me suis trouvé présent dans cet endroit où on discutait de la fonction du cartel, c'est bien parce que j'y tenais particulièrement. Je tenais particulièrement à ce que ce que j'ai avancé dans ma proposition pour le fonctionnement de l'École, à la suite de ces journées, reçût (c'est comme ça qu'on s'exprime) un coup de fouet. J'aimerais que de ces cartels que j'ai imaginés la pratique s'instaurât d'une façon plus stable dans l'École.

Le point central pour ce qui justifie l'indication du terme « cartel » je ne peux pas dire désormais, parce que je ne vois pas pourquoi je ferais une rupture ; jusqu'à présent chacun n'a fait acte de candidature à être membre de l'École qu'à titre individuel, il faut bien le dire ; c'est comme ça que ça se passe ; on a apprécié au niveau d'un organisme qui s'appelle Directoire, si oui ou non nous allons admettre au titre de membre dans l'École quelqu'un. Il est bien entendu, bien posé au principe de ce qui règle l'admission dans l'École, qu'il n'est nullement pour autant obligatoire d'être analyste et qu'au contraire, l'École a à apprendre de quiconque, formé à une toute autre discipline que l'analyse, peut contribuer par ce qu'on appelle communément ses connaissances à verser au dossier de ce qui

assurément, à nous analystes, et ce n'est que trop prouvé, nous fait défaut, à nous apporter quelque matériel dont nous puissions en somme faire support à notre pratique. C'est même là-dessus que repose l'idée de ce qu'il faut tout de même bien avancer d'un terme, et il se trouve que j'ai choisi cette année le terme de consistance pour désigner justement ce qui résiste, ce qui a quelque chance de faire partie d'un réel.

Alors ce qui est à expliquer dans mon avancée, mon énoncé, ma proposition qu'on entre à l'École non pas à titre individuel, mais au titre d'un cartel, c'est ce qu'il serait évidemment souhaitable de voir se réaliser dans la suite, et ce qui, je vous le répète, ne peut pas être défini comme étant désormais la condition, mais ce serait souhaitable que ça entre dans les têtes qu'on y entre à plusieurs têtes et au nom, au titre, d'un cartel.

Il y a une deuxième face dans cette notion de cartel : c'est pourquoi et comment je le propose (puisque c'en est encore là) comme constitué d'un nombre qui ne va pas loin, d'un nombre minimum ; pourquoi ce nombre minimum, je l'ai énoncé au titre de quatre, puisque j'ai dit trois plus une personne, et que je n'ai pas osé aller plus loin que cinq, ce qui additionné d'une personne fait six, pourquoi je considère comme souhaitable que le cartel, ça soit de quatre à six, c'est ce qui est à justifier et ce que j'espère articuler suffisamment peut-être déjà dans mon prochain séminaire, étant donné que maintenant je ne pense pas qu'il y en ait plus de deux pour finir l'année, l'amphithéâtre que j'occupe et où vous vous trouvez nombreux – trop nombreux à mon gré – étant mobilisé par la fonction des examens à partir d'un certain moment de mai qui reste à déterminer.

Donc c'est là, dans ces deux derniers séminaires, que j'espère justifier, je veux dire justifier pour vous, pour votre entendement, pourquoi ce nombre minimum est exigible, je veux dire qu'il reste seulement parmi les tout premiers, pourquoi il y a en somme nécessité à ce qu'il ne dépasse pas ce nombre.

Il y a à ça des raisons que j'espère vous faire sentir, qui sont liées à la structure même, qui tout de même n'abaisse pas ce nombre au-dessous d'un certain taux et qui nommément considère comme trop peu le deux, et même le trois. Ceci, j'aurai à le justifier, parce qu'évidemment le trois, j'y ai assez insisté pour qu'il puisse paraître que c'est souhaitable. Pourquoi le quatre d'abord, c'est, je vous le répète, ce qui reste à bien situer.

Il y a pourtant des choses qui devraient nous inciter à moins de prudence, disons, c'est une moindre prudence qui serait aussi un moins de rigueur. C'est quand même une expérience, qui est patente, c'est que des communautés existent, qu'on appelle, pas pour rien, religieuses, qui pour elles n'ont jamais vu, et même jamais vu sans réticence cette limitation du nombre. Il semble qu'il n'y ait pas de limite à ce que la communauté religieuse puisse représenter. Ce n'est certainement pas sans raison. Et ce sont des raisons que, je vous le répète, j'espère vous faire sentir. L'anonymat qui préside à la communauté religieuse est quelque chose qui doit déjà vous faire pressentir que dans ce petit nombre, il y a un lien avec le fait que chacun porte, dans ce petit groupe, son nom.

⁽²⁶⁵⁾ Il est certain que nous n'avons pas le même objet que celui qui domine le fait de la communauté religieuse, que ce qui nous intéresse dans notre pratique n'est pas ce qui intéresse une communauté religieuse. Quand je l'appelle « religieuse », c'est une façon de parler. Je veux dire que je ne mets pas toutes les religions dans le même sac ; j'ai déjà spécifié celle qui domine dans ce qu'on peut appeler nos contrées, à savoir la chrétienne, qui n'est pas sortie de rien, qui est sortie de la juive et qui la porte encore d'une façon bien singulière (les relations entre la communauté juive et la communauté chrétienne sont marquées de quelque chose dont j'espère que le terme disons de survivance pour désigner la façon dont la juive continue à être portée par la chrétienne ne vous paraîtra pas exagéré – c'est une façon de la connoter, il pourrait y avoir bien d'autres façons de l'indiquer, des façons peut-être auxquelles je reviendrai dans la suite). La communauté religieuse a pour fondement ce qu'on peut tout de même ne pas désigner d'une façon trop inadéquate d'un mythe, le mythe que désigne ce Dieu, qui est loin d'être simple, il est même complexe, et même si complexe qu'il a bien fallu que la communauté chrétienne se laisse forcer la main

et l'article comme trinitaire ; j'ai déjà dit à l'occasion à mon séminaire ce que j'en pensais ; il n'y a pas que la communauté chrétienne qui s'est aperçue qu'il n'y avait pas de Dieu tenable sinon triple.

Ce qui est curieux, c'est qu'évidemment on a beaucoup parlé, on a beaucoup écrit sur cette trinité, mais qu'on n'en a jamais donné aucune justification, bien sûr, et que je me crois, à tort ou à raison, le privilège d'avoir, par mon nœud à trois, donné une forme de ce qu'on pourrait appeler son réel.

Quelqu'un m'apprend avoir vu – je vous le signale parce que je l'accueille avec beaucoup d'intérêt – à la Bibliothèque Nationale, dans une exposition de miniatures, quelque chose qui se trouverait actuellement (la personne en a pris note) à la Bibliothèque communale de Chartres ; quelqu'un donc (j'attends de voir parce qu'après tout c'est à contrôler) aurait vu un nœud borroméen avec l'énoncé à côté de « trinitas » ; il aurait vu les trois petits traits dont vous savez qu'éventuellement je le symbolise, ce nœud borroméen, ces trois petits traits qui se croisent d'une certaine façon, à la façon dont on fait les faisceaux avec des fusils, on met trois fusils et ça tient, ils s'accotent en rond l'un sur l'autre, et c'est même – je ne vous l'ai pas dit au séminaire parce que ça ne me paraissait pas tellement à dire, mais chacun sait que dans quelque chose qui sert de symbole à un certain gaélisme, et même à une Bretagne en train de se réveiller, le triskel est quelque chose qui réalise ces trois petits bouts tels que d'habitude je vous les dessine au tableau comme point de départ, et que à ce triskel donc réduit, qui est tout autant un nœud borroméen que la forme complète, à ce triskel serait adjointe l'indication écrite de « trinitas ».

Qu'est-ce qui dans tout ça fait notre relation ? Notre relation se limite à ceci que si je définissais quelque chose qui serait à dire comme étant l'analyse, je l'appellerais non pas religion d'un quelconque Être suprême, comme quand même beaucoup de gens parmi nous n'ont jamais pu s'en détacher ; j'ai déjà dit que je ne suis même pas sûr de ne pas être pris en flagrant délit de déisme, et vous allez peut-être le voir tout de suite : si je parle de religion du désir, ça n'a pas l'air quand même d'être ça, surtout si le désir, ça me semble être lié non seulement à une notion de trou, et de trou où beaucoup de choses viennent à tourbillonner de façon à s'y engloutir, mais déjà y joindre cette notion du tourbillon, c'est évidemment, ce trou, le faire multiple, je veux dire par là le faire conjonction au moins ; pour que vous dessiniez un tourbillon, rappelez-vous mon nœud en question, il en faut au moins trois pour que ça fasse trou tourbillonnant. S'il n'y a pas de trou, je ne vois pas très bien ce que nous avons à faire comme analystes, et si ce trou n'est pas au moins triple, je ne vois pas comment nous pourrions supporter notre technique qui se réfère essentiellement à quelque chose qui est triple, et qui suggère un triple trou.

En tout cas il est bien sûr que pour ce qui est du symbolique, il y a quelque chose de sensible qui fait trou. Il est non seulement probable, mais manifeste que tout ce qui se rapporte à l'imaginaire, c'est-à-dire au corporel, c'est ce qui a surgi d'abord, là non seulement ça fait trou, mais l'analyse pense tout ce qui se rapporte au corps, en ces termes, et toute la question est de ⁽²⁶⁶⁾savoir en quoi l'incidence du langage, l'incidence du symbolique est nécessaire à penser ce qui, autour du corps, dans l'analyse a été pensé comme lié disons à divers trous. Pas besoin ici de souligner combien l'oral, l'anal, sans compter les autres que j'ai cru devoir y adjoindre pour rendre compte de ce qui est pulsion, pas besoin de souligner que la fonction des orifices dans le corps est là bien pour nous désigner que le terme « trou », ce n'est pas une simple équivoque que de le transporter du symbolique à l'imaginaire.

Sur le sujet du réel, il est clair que j'essaye, ce réel, de le faire fonctionner à partir de cette simple remarque que le définir comme univers, c'est l'imposer comme cyclique, comme circulaire, qu'y introduire l'Un, car c'est ça la notion d'univers, c'est le faire englobant par rapport à ce corps qui l'habite, c'est le faire monde. Je ne suis pas sûr que le réel fasse monde, et c'est bien pour ça que j'essaye d'articuler quelque chose qui dise, qui ose pour la première fois avancer qu'il n'est pas sûr que le réel fasse un tout. C'est évidemment difficile

de voir quelle physique on pourrait instaurer, si ce n'est à admettre qu'au moins des portions de cet univers sont isolables, sont fermables. C'est là-dessus que repose, vous le savez je pense, la notion même d'énergie, l'idée que l'énergie est constante est le principe même et la base sur quoi en physique on peut dire que repose la notion de loi elle-même, et l'idée qu'il y a un tout est quelque chose sans quoi on ne voit même pas bien comment la science se supporterait.

Mais après tout, c'est tout de même curieux que nous n'ayons plus aucune espèce d'idée saisissable des confins de cet univers et ce qu'en somme j'avance, j'ose avancer, c'est quelque chose qui est en principe ceci, c'est que nous, analystes, rien ne nous oblige à faire du réel quelque chose qui soit univers, qui soit clos. L'idée que cet univers est simplement la consistance, la consistance d'un fil qui se tienne ne suffit pas à le faire cyclique, mais c'est déjà beaucoup comme hypothèse, et pour nous ça peut nous suffire, je veux dire qu'avec deux cycles et une droite à l'infini, ce qui est déjà beaucoup avancer pour le réel, nous faisons un nœud, un nœud borroméen qui se tient tout à fait, qui fait vraiment nœud.

De sorte que, que nous puissions, nous, supporter l'idée que le réel n'est pas tout, c'est quand même une réassurance qui n'est peut-être pas non plus sans intérêt pour les physiciens, et les physiciens arriveront bien à se faire à l'idée qu'on peut peut-être penser le réel sans y mettre une constance, la constance appelée énergie, et c'est bien là que s'amorce déjà l'idée que la constance, ce n'est pas la consistance. Réduire la constance à la consistance, ça aurait peut-être quelque chose de tenable pour les physiciens.

Mais enfin, ce n'est pas dans une physique à venir que je suis là pour vous engager ; nous, notre affaire, c'est de nous apercevoir de ceci qui est frappant dans toute notre expérience historique et qui est essentiel pour nous, c'est ceci : c'est qu'il y a des noms. Et qu'il y ait des noms, il semble bien que ce soit là un fait tout à fait nodal, je veux dire que de mémoire humaine, on ait donné des noms aux choses, ça traîne même dans Freud, c'est bien quand même fait pour nous retenir. Ce n'est pas pour rien, je me souviens, que quand j'ai écrit *La Chose Freudienne*, autour de moi il y a eu des tas de personnes pour faire la petite bouche : « Pourquoi est-ce qu'il appelle ça comme ça, la chose, c'est dégoûtant, tout ce que nous essayons, c'est justement de nous opposer à la réification » ; moi, je n'ai jamais été de cet avis ; je n'ai jamais pensé que quand il s'est produit une cassure, celle de 53, c'était parce qu'on divergeait sur le fait de réifier ou de ne pas réifier ce dont il s'agissait dans la pratique ; c'était de réifier de la bonne façon. Si j'ai appelé quelque chose *la Chose* et nommément *la Chose Freudienne*, c'est évidemment pour indiquer qu'il y a du Freud dans la Chose, dans la Chose qu'il a nommée ; ce qu'il a nommé, c'est l'inconscient, et le terme « freudienne » n'a pas du tout là la fonction d'un prédicat, ce n'est pas une chose qui après coup a la propriété d'être freudienne, il est bien certain que c'est parce que Freud l'a énoncée qu'elle est une chose, et que comme je le suggérais à quelqu'un récemment, parler de l'inconscient comme de ce qui avant Freud n'existait pas, ce n'est pas une si mauvaise façon de s'exprimer pour une bonne raison, c'est qu'après tout une chose n'existe, ne commence à jouer, qu'à partir du moment où elle est bel et bien par quelqu'un nommée.

⁽²⁶⁷⁾ Alors j'essaye, de notre expérience, d'arriver à réduire ce nommable, parce que quand même on peut se permettre comme ça de badigeonner toutes sortes de choses avec des noms, ça s'est toujours fait et ça s'est même fait à tort et à travers, j'essaye de me réduire à ne nommer que ce que j'appelle avec Freud l'*Urverdrängt*, ce qui se résume en somme à nommer le trou. C'est partir de l'idée du trou, c'est dire non pas « fiat lux » mais « fiat trou », et pensez que Freud, en avançant l'idée de l'inconscient, n'a pas fait plus. Il a dit très tôt qu'il y a quelque chose qui fait trou, que c'est autour que se répartit l'inconscient et que cet inconscient a pour propriété de n'être qu'aspiré par ce trou, tellement bien aspiré qu'on n'a pas l'habitude, c'est bien le cas de le dire, d'en retenir même un petit bout, il fout le camp tout entier dans ce trou. Parler de la Chose Freudienne comme constituée essentiellement par ce trou, ce trou qui a un site, un site dans le symbolique, c'est là dire quelque chose qui tout au moins, je le prouve en tout cas, peut se soutenir un certain

temps, et comme ce temps commence à faire une paye et que pendant ce temps il n'y a pas eu beaucoup de contradictions qui portent, je veux dire à ce que j'énonçais, ça commence déjà à au moins se supporter d'avoir duré ce temps-là.

Que ce trou, je l'identifie à la topologie, j'ai fait allusion à ça dans mon dernier séminaire ; la topologie, je crois que je l'ai indiqué, au moins fait sentir pour certains, ça ne se conçoit pas sans ce nœud qui, comme je le disais tout à l'heure, dans un autre groupement, n'est pas simplement quelque chose, quoique ce soit là qu'il ait sa tenue de nœud, c'est dans le réel, mais l'intéressant, c'est que dans le mental, c'est bien la première fois qu'on voit quelque chose qui conjoint le mental et le réel à ce point, c'est que dans le mental, ça fait nœud aussi ; il est vraiment à la fois impossible de ne pas mettre le nœud dans le mental et en même temps de s'apercevoir que le mental y est très inadapté, à savoir que ce nœud, il le pense si difficilement que nous ne pouvons pas ne pas y voir quelque chose qui nous donnerait en quelque sorte ce que j'ai appelé à mon dernier séminaire quelque chose comme un pressentiment, si l'on peut dire, de ce que pourrait bien être en fin de compte le trou en question.

Tout cela, bien sûr, est une précipitation, pourquoi ne pas le dire, après errance, chacun sait que je me suis targué de dialectique et que j'ai fait usage du terme avant d'en venir à ce tourbillon ; c'est bien le cas de nous apercevoir que quiconque parle de dialectique évoque toujours une substance. La dialectique est essentiellement prédicative, elle fait antinomie, et nul prédicat qui de lui-même ne se supporte d'une substance ; c'est très très difficile de parler **a** substantivement, surtout que nous nous imaginons chacun être une substance. C'est très difficile évidemment de vous sortir ça de la tête, quoique tout démontre que vous n'êtes au plus chacun qu'un petit trou, un trou certes complexe et tourbillonnaire, mais qu'il est vraiment très très difficile de vous penser comme substance, si ce n'est comme substance ayant cette propriété d'être pensante, et que là alors ça devient vraiment désespérant de penser à quel point votre pensée est manifestement impuissante. Il semble que c'est quand même plus solide de se référer à d'autres catégories et de s'apercevoir que par exemple on puisse énoncer sans absurdité des propositions comme celle-ci, les avancer avec quelque chance de toucher juste, que s'il y a de l'indécidable (j'évoquais ça tout à l'heure) c'est un indécidable qui ne se soutient que de ceci : que nous le nouons, qu'il y a de l'indécidable mais que l'idée ne nous en vient que de cette assurance prise dans la mathématique précisément qu'il n'y a pas de non-nœud, si je puis dire, car c'est la seule définition en somme possible du réel, et que resserrer les nœuds, ne serait-ce que pour ne pas y glisser indéfiniment, c'est à quoi nous nous employons dans l'analyse.

Parce que qu'est-ce que c'est que l'analyse, en fin de compte ? C'est quand même cette chose qui se distingue de ceci, c'est que nous nous sommes permis une sorte d'irruption du privé dans le public. Le privé, ça évoque la muraille, les petites affaires de chacun. Les petites affaires de chacun, ça a un noyau parfaitement caractéristique, c'est d'être des affaires sexuelles. C'est ça le noyau du privé. C'est quand même rigolo que ce public dans lequel nous faisons émerger ce privé, que « public » ait un lien tout à fait manifeste, pour les étymologistes, avec « publis », c'est à savoir que ce qui est le public, c'est ce qui émerge de ce qui est honteux, car comment distinguer le privé de ce dont on a honte ?

⁽²⁶⁸⁾ Il est clair que l'indécence de tout ça, indécence de ce qui se passe dans une analyse, cette indécence, si je puis dire, grâce à la castration dont l'analyse est bien faite pour évoquer la dimension depuis Freud, grâce à la castration, cette indécence disparaît.

Toute la question est donc celle-ci : tirer de la castration une jouissance, est-ce que c'est ça le plus-de-jouir ? En tout cas c'est tout ce qui est permis pour l'instant, à quelque personne que ce soit, si tant est que le mot « personne » désigne personne. Il désigne une substance pensante, sans doute, mais ce à quoi nous nous efforçons, même quand nos préoccupations ne sont pas du tout substantielles, ni substantophores, ce à quoi nous nous efforçons, c'est tout de même de faire rentrer ça, cette notion de substance pensante, dans un réel. Alors ça ne va pas tout seul, bien sûr, parce qu'il y a des tas de choses dont nous

sommes encombrés. Nous sommes encombrés par exemple de l'idée de la vie. C'est une idée comme ça, il est assez curieux que malgré tout Freud a promu l'Éros mais qu'il n'a pas osé tout à fait l'identifier à l'idée de la vie et qu'il a quand même distingué la vie du corps et la vie en tant qu'elle est portée par le corps dans le germen.

La vie, si on peut dire, malgré l'usage qu'en fait Freud, il y a quelque chose avec quoi ça n'a rien à faire, c'est avec ce qui passe pour être son antinomie, c'est avec la mort.

La mort, quoi qu'on en pense, c'est purement imaginaire. S'il n'y avait pas de « corps », s'il n'y avait pas de cadavre, qu'est-ce qui nous ferait faire le lien entre la vie et la mort ? Naturellement cette idée du poireau, de la botte de cadavres, nous nous entendons à nouer ça, c'est même notre occupation principale. S'il n'y avait pas ça, s'il n'y avait pas de statues, le côté enragé de ces êtres dits humains à fabriquer leurs propres statues, à savoir des choses qui n'ont absolument rien à faire avec le corps mais qui quand même y ressemblent, c'est à bénir les religions qui ont interdit cette obscénité ; en plus c'est affreux à voir ! Qu'est-ce qu'il y a de plus affreux à voir qu'un être humain, je le demande ! Un être humain, une forme humaine. C'est curieux que... enfin il faut vraiment la religion dite catholique pour y trouver ses délices. C'est évidemment qu'elle a quelque chose à gagner dans le truc, c'est patent, on voit très bien le mécanisme ; elle joue sur le beau. D'ailleurs qu'est-ce que c'est que toute cette histoire à dormir debout de l'Évangile, c'est le cas de le dire, si ce n'est l'exaltation du beau. Je vous montrerai ça une autre fois.

Enfin *perinde ac cadaver*, ça veut dire que la castration quand même, la castration dont nous-mêmes arrivons à nous apercevoir que c'est une jouissance, pourquoi est-ce que c'est une jouissance ? On le voit très bien, c'est parce que ça nous délivre de l'angoisse. Mais alors qu'est-ce que c'est que l'angoisse ?

C'est quand même curieux qu'on n'en ait pas tiré un peu la morale, du petit Hans de Freud. L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Vous me pardonnerez d'appeler ça comme ça, c'est ce qu'on appelle généralement pénis ou pine, et qu'on gonfle en s'apercevant qu'il n'y a rien pour mieux faire phallus, ce qui est évidemment une complication, une complication liée au fait du nœud, à l'ex-sistence, c'est le cas de le dire, du nœud. Mais s'il y a tout de même quelque chose qui est fait dans les *Cinq Psychanalyses* pour nous montrer le rapport de l'angoisse avec la découverte du petit-pipi, appelons ça comme ça aussi, c'est tout de même clair, il est certain que c'est tout à fait concevable que pour la petite fille, comme on dit, ça s'étale plus, c'est pour ça qu'elle est plus heureuse ; ça s'étale parce qu'il faut qu'elle mette un certain temps pour s'apercevoir que le petit-pipi, elle n'en a pas ; ça lui fout de l'angoisse aussi, mais c'est quand même une angoisse par référence, par référence à celui qui en est affligé ; je dis « affligé », c'est parce que j'ai parlé de mariage que je parle de ça ; tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est évidemment le bienvenu, d'où le succès de la drogue, par exemple ; il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi.

⁽²⁶⁹⁾ Mais enfin laissons ça de côté et venons-en aux choses sérieuses, à savoir que ça ne serait pas une mauvaise façon d'envisager ce qu'on appelle vie que de la considérer comme parasite. Dire qu'elle est parasite de la mort, ce serait exagéré, ce serait faire un lien trop serré pour ce que je viens de dire, à savoir qu'il n'y a pas le moindre rapport si ce n'est cette affaire de corps qu'on jette au trou. C'est justement ça qui nous dit peut-être ce que c'est que la vie, c'est que c'est le parasite de quelque chose qui vraiment ne se conçoit que comme un trou, c'est même autour de ça que le réel fait cyclique, c'est qu'on veut que ce soit dans cette « logette » que la vie parasite. D'où bien sûr tout découle. Je ne peux pas dire que Freud a été jusque-là, mais il en a quand même dit pas mal ; que le germen soit en fin de compte un parasite, c'est ce qui me semble ressortir de *l'Au-delà du principe du plaisir*. Évidemment, il ne l'a pas dit en clair, mais ça aurait fait moins de scandale, dit alors, que peut-être je n'en fais maintenant à le dire. Mais ça aurait aussi bien allégé les choses ; ça lui

aurait permis d'appeler autrement le principe de réalité, qui est simplement un principe de fantasme collectif ; je le disais hier soir au jury d'accueil. « Quels sont vos critères ? » qu'on me demande, pour ce qui est du jury d'accueil, pour nommer quelqu'un A.M.E. Je vais vous le dire : c'est ce qu'on appelle le bon sens, c'est-à-dire la chose du monde la plus répandue. Le bon sens, c'est ça : « Celui-là, on peut lui faire confiance », rien de plus. Il n'y a absolument pas d'autre critère. Il y a des gens qu'on propose au titre d'A.M.E., et si les gens qui sont là et qui ont été choisis incontestablement au vote, parce qu'on leur fait confiance sur le sujet du bon sens, de ne pas garantir n'importe quoi, c'est un principe de pur fantasme, de fantasme collectif sans doute ; est-ce que c'est ça que ça veut dire, le principe de réalité ? C'est absolument certain. On s'aperçoit à l'usage que tous les petits fantasmes privés se conjoignent, se conjoignent en botte, comme je disais tout à l'heure, ce qui bien entendu n'est pas étonnant pour ce qui est du rapport de la chose avec la mort, puisque c'est à ce propos-là que je l'ai évoqué, le bon sens, c'est ça : en gros, les pas trop dangereux ; c'est ça qu'on appelle le principe de réalité, et qui en tant qu'il s'oppose au principe du plaisir, s'y oppose très sérieusement, parce que le principe du plaisir n'a strictement qu'une seule définition possible, c'est celui de la moindre jouissance ; c'est ça que ça veut dire. Moins on jouit, mieux ça vaut.

De sorte que ça nous amène à poser un certain nombre de couples pour ce qui est du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Le réel, c'est très évidemment pour nous, à l'usage, ce qui est antinomique au sens, ce qui s'oppose au sens comme le Zéro s'oppose au Un. Le réel, c'est strictement ce qui n'a pas de sens. C'est bien en quoi notre interprétation est quelque chose qui n'a à faire avec le réel que pour autant que nous la dosons. Nous la dosons et la limitons à la réduction du symptôme. Il y a des symptômes qu'on ne réduit pas, c'est absolument certain, et nommément entre autres la psychanalyse. La psychanalyse est un symptôme, un symptôme social, et c'est ainsi qu'il convient de connoter son existence. Si la psychanalyse n'est pas un symptôme, je ne vois absolument pas ce qui fait qu'elle est apparue si tard. Elle est apparue si tard dans la mesure où il faut bien que quelque chose se conserve (sans doute parce que c'est en danger) d'un certain rapport à la substance, à la substance de l'être humain.

Alors tâchons de poser ensemble quelque chose qui situe l'imaginaire par rapport à autre chose.

L'imaginaire n'a aucune espèce d'autre support que ceci qu'il a le corps, et que c'est en tant que ce corps se dénoue de la jouissance phallique que l'imaginaire a consistance. C'est très précisément en tant que la jouissance phallique passait ailleurs, et c'est une affaire d'histoire que de noter comment elle était escamotée, c'est dans cette mesure que l'idée de monde est née. C'est là l'opposition non pas d'un zéro et d'un un mais celle d'un moins à un plus. C'est dans la mesure où la castration s'opère, où il y a moins phallus, que l'imaginaire subsiste, tout le monde le sait puisque c'est bien pour ça qu'on appelle prégénitaux les états qui constituent le support le plus ordinaire de tous les comportements dits humains.

Et le symbolique alors ? Le symbolique, c'est simple. Au symbolique, il n'y a pas d'opposition ; il y a le trou, le trou originel. Le symbolique n'a de partenaire que truqué. C'est dans la mesure où il n'y a pas d'Autre de l'Autre, à savoir que l'être et sa négation sont exactement la même ⁽²⁷⁰⁾ chose, comme tout le monde le sait, les dialecticiens vous le disent tout de suite : que le non-être, ça existe puisque vous en parlez, ça prouve bien à quel point le non-être, c'est exactement l'équivalent ; c'est grâce à ça que justement la découverte de l'analyse, c'est : quoique l'être et le non-être soient la même chose, il faut qu'il y ait un trou qui fasse tenir le tout ensemble, et qu'en somme tout ça se résume à ceci : qu'il n'y a que de la création ; chaque fois que nous avançons un mot, nous faisons surgir du néant *ex nihilo* une chose, c'est notre sort d'êtres humains, c'est pour ça que nous ne baisons pas, sauf exception, avec une femme de temps à autre, mais que nous baisons avec la Chose.

Et les femmes alors, est-ce qu'elles créent ? J'en ai bien entendu tout à l'heure, il y a quelqu'un qui m'a beaucoup plu (ce n'est pas pour dire que ce que Michèle Montrelay disait avant ne m'avait pas plu aussi) mais il y a une nommée Anne Colot qui m'a fait remarquer que quand même, la femme, ce n'était pas du tout cuit, et ce qu'elle a dit était assez pertinent. Elle n'a pas, Dieu merci, employé le mot de créativité. Elle a parlé de la création comme de quelque chose qui fait que c'est à peine, dans le fond, si une femme sait qui est son bébé ; le bébé, c'est comme la vie, c'est patent dans l'être humain qu'il est un parasite ; un parasite, c'est quelque chose qui ne commence à exister que si vous lui donnez justement un nom ; tant qu'il n'a pas de nom, qu'est-ce que c'est ? Alors la créativité... Quelqu'un m'a interviewé sur la créativité de la femme. Je dois dire que je ne suis pas chaud ; il n'est pas du tout nécessaire qu'une femme soit créative pour être intéressante ; il suffit bien qu'elle compte ; c'est ça qui a son poids.

Alors résumons-nous. Un symptôme, qu'est-ce que c'est ? C'est quelque chose qui a tout de même le plus grand rapport (c'est ce qui se voit à la pratique) avec l'inconscient. Alors ce que je voudrais, c'est que la psychanalyse, comme je l'ai dit tout à l'heure, tienne, tienne le temps qu'il faudra, pas une minute de plus bien sûr, en tant que symptôme, parce que c'est quand même un symptôme rassurant. (*Applaudissements*).

(La séance est levée à 18 h 45).

<FAC-SIMILE ABSENT>

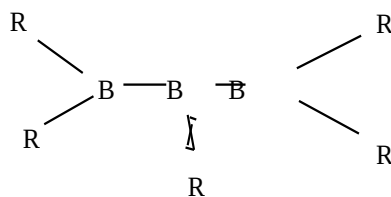
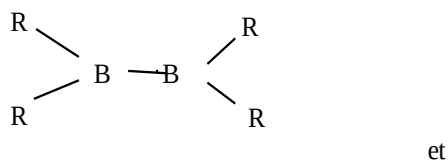
Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

J'ai reçu vos « décompositions » du nœud qui sont loin de me satisfaire. Je dis « vos » : c'est peut-être seulement d'un de vous.

Je demande l'explication du B qui ne désigne à mes yeux rien de moins que le nœud lui-même, le nœud à trois j'entends.

Alors que veulent dire les décompositions non dessinées, suivantes :



Elles ne semblent pas soutenables comme nœuds borroméens.

Merci aussi de l'article.

Mais éclairez-moi je vous prie.

Votre

J. L.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé 5 rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

FIG. : I

Ce nœud à 6 R.

mettant en valeur l'oméga du 6 en tt que

Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert dans le cadre des journées d'étude de l'École freudienne de Paris, École de Chimie. Publié dans les Lettres de l'École freudienne, n° 24, 1978, pp. 22-24.

⁽²²⁾JACQUES LACAN – Je voudrais mettre l'accent – l'accent de mon approbation – sur ce qu'a fait André Albert. Je veux dire qu'il est vraiment tout à fait remarquable qu'il ait réussi, de ce sur quoi il se proposait de retenir l'attention, à savoir la règle fondamentale, qu'il ait réussi très remarquablement à en épuiser, il faut le dire, tout ce qui se trouve dans les énoncés de Freud d'abord, et, si je puis dire mieux encore, les points où j'y ai fait référence moi-même.

Bien sûr, la connaissance de cette règle fondamentale est supposée par moi être connu de tout ce qui, à un degré quelconque, entre dans l'expérience analytique, parce que c'en est en quelque sorte la condition. Mais qu'il ait été chercher aux points qui convenaient ce par quoi je m'y réfère sans expressément la nommer a été vraiment l'objet d'une véritable exhaustion, et je ne peux pas dire que je n'en sois pas aussi frappé que d'autre part je l'en remercie. C'est très remarquable et ceci vaut la peine peut-être qu'on revienne à ce qu'il a énoncé, pour autant qu'il a été enregistré, qu'on y revienne comme à un texte tout à fait fondamental.

Le fait qu'il ait tout de suite produit comme essentielle la relation de cette règle au principe du plaisir me paraît rendre compte de ce qu'il a su en dire. Le principe du plaisir, pour tout de même mettre un peu de poids dans ma contribution, a été accentué d'une façon tout à fait particulière par des gens grâce à qui – il faut savoir ce dont on parle quand on parle du principe du plaisir et on ne peut pas mieux le préciser que ne l'a fait Freud ; c'est le principe de tempérer, de tamponner la stimulation. Ça comporte bien sûr une certaine astuce, mais enfin une astuce qui justement consiste à ne pas mettre l'accent sur le piège. Le piège, ce n'est pas ce qu'on appelle le plaisir. Le piège, c'est la jouissance.

Le principe du plaisir, pour tout de même dire quelque chose qui est trop souvent oublié, le principe du plaisir, pour le dire en clair, c'est de ne rien foutre, c'est d'en faire le moins possible. Et le meilleur certificat ⁽²³⁾d'intelligence – je dis d'intelligence – qu'on puisse donner à quelqu'un, c'est d'y réussir dans une certaine mesure.

Alors il est bien évident que l'énoncé de la règle fondamentale, c'est quand même de dire à une personne qui vient pour vous demander quelque chose, une aide en l'occasion, la règle fondamentale, ça n'est pas autre chose que de lui faire remarquer qu'il faut en baver un minimum pour faire quelque chose ensemble, à savoir que ça ne peut pas aller si en quelque manière on ne va pas jusqu'à ce qui déplaît non pas à l'analyste mais qui déplaît profondément à qui que ce soit : faire un effort.

C'est très difficile de ne pas s'apercevoir que du même coup, comme on dit, l'analyste trouve un allié dans le surmoi ; parce que le surmoi, c'est justement ce qui fait – et c'est pour ça que j'ai essayé de le définir de la façon que, à la fin de son exposé, André Albert a bien voulu rappeler, comme l'impératif de la jouissance. Alors il y a quelque chose pour lequel je suis absolument désolé d'avoir l'air de lui donner une bonne note, parce qu'il n'a aucun besoin de moi pour, cette bonne note, se la donner tout seul, c'est quand même qu'il a décemment, c'est le cas de le dire, fait intervenir là-dedans la fonction de la logique, qui est bien entendu, telle que je l'ai définie, cela seul par quoi il y a un accès au réel, et ce n'est pas moi qui vais lui apprendre qu'il a fait une remarque concernant ce qu'il en est de la règle fondamentale, une petite note au passage, la singularité, a-t-il dit, de ce qui ne doit pas être omis ; je dis ça parce que je l'ai relevé, j'ai pris beaucoup de notes, j'ai suivi de très près tout ce qu'il a dit ; et cette référence à la singularité, je pense que quand même il y a assez de gens ici qui ont lu Aristote pour savoir que le singulier, c'est tout autre chose que le particulier.

Il y a quelqu'un – je n'ai pas noté son nom, je le regrette – qui tout à l'heure a évoqué, parmi ceux qui sont intervenus, la particularité, il me semble bien. Pour Aristote n'existe en fin de compte que le particulier.

Le particulier, ça se définit par une certaine forme du nœud que j'ai cru pouvoir entendre dans cette référence à la particularité, je ne sais quelle – c'est tout au moins là-dessus que j'ai pris ma note, que la particularité, ça se définit à tous les niveaux, ça se définit par l'universel, et que d'une certaine façon, on peut dire que s'il n'y avait pas de symbolique, c'est-à-dire de cette espèce d'injection de signifiants dans le réel avec lequel nous sommes forcés de composer, il n'y aurait pas de symptôme. Et le symptôme, c'est la particularité, en tant que c'est ce qui nous fait chacun un signe différent du rapport que nous avons, en tant que parlêtres, au réel. L'universel, là-dedans, est toujours quelque chose qui se dérobe à l'horizon et auquel nous ne faisons référence que par la numération (ce sont mes bateaux, je pense qu'il y en a tout de même ici pas mal qui les connaissent).

Alors le décalage, c'est ceci : c'est que nous ne pouvons, dans le fond, donner comme règle – et c'est quand même indispensable de le savoir pour ce qui est de l'admission de quelqu'un à ce par quoi nous engageons envers lui, c'est que quand même c'est le symptôme qui est au cœur ⁽²⁴⁾ de cette règle. Ce qui, dans l'énoncé de la règle fondamentale, est visé, c'est la chose dont le sujet quelconque est le moins disposé à parler, c'est à savoir, disons, parce que je veux là bien articuler des choses, c'est de son symptôme, c'est de sa particularité.

Et c'est en ça qu'est remarquable ce qu'a indiqué seulement André Albert, c'est que la seule chose qui vaille, ce n'est pas le particulier, c'est le singulier. La règle veut dire : ça vaut la peine – ça vaut la peine, ça dit très bien ce que ça veut dire, c'est ce que j'ai appelé tout à l'heure : il faut en suer un peu – ça vaut la peine de traîner à travers toute une série de particuliers pour, comme il dit, que quelque chose de singulier ne soit pas omis. Ça vaut la peine de jouir de cette position unique qui ne se définit que d'une façon, je l'ai évoqué en son temps dans mon séminaire, par ce que j'ai appelé la rencontre ; la rencontre qui n'en est jamais une vraie, qui ne se fait qu'au gré du va-comme-je-te-pousse, du tiraillement du nœud qui est pourtant pour chacun strictement spécifié.

Si quelque chose se rencontre qui définisse le singulier, c'est ce que j'ai quand même appelé de son nom, une destinée, c'est ça, le singulier, ça vaut la peine d'être sorti, et ça ne se fait que par une bonne chance, une chance qui a tout de même ses règles. Il y a une façon de serrer le singulier, c'est par la voie justement de ce particulier, ce particulier que je fais équivaloir au mot symptôme.

La psychanalyse, c'est la recherche de cette bonne chance, qui n'est pas toujours forcément ni nécessairement ce qu'on appelle un bonheur en le comprimant dans un seul mot. Mais il est clair que quand nous proposons la règle fondamentale, nous faisons référence spécifiquement à la particularité, et en tant qu'elle dérange le principe du plaisir. Le principe du plaisir, ça consiste à n'avoir rien de particulier. Le principe du plaisir, c'est tout de même ce à quoi pas mal de gens encore se rattachent : au poli, à la normale (en deux mots). L'analyse est quelque chose qui nous indique qu'il n'y a que le nœud du symptôme pour lequel il faut évidemment en suer un coup pour arriver à le tenir, à l'isoler ; il faut tellement en suer un coup qu'on peut même s'en faire un nom, comme on dit, de ce suage. C'est ce qui aboutit dans certains cas au comble du mieux de ce qu'on peut faire : une œuvre d'art. Nous, ce n'est pas ça, notre intention ; ce n'est pas du tout de conduire quelqu'un à se faire un nom ni à faire une œuvre d'art. C'est quelque chose qui consiste à l'inciter à passer dans le bon trou de ce qui lui est offert, à lui, comme singulier.

Journées des 14 et 15 Juin 1975, Paris, Maison de la chimie. Publié dans les Lettres de l'École freudienne, n° 24, 1978, p. 7.

⁽⁷⁾JACQUES LACAN – Je vous demande pardon si je vous déçois. J'espère que personne ne s'attend à un séminaire, encore que bien entendu je sois toujours prêt à en faire un ; je dirai même plus : cette année, j'éprouve le besoin de donner un complément à ce par quoi j'ai terminé.

J'ouvre donc le congrès – enfin les journées, le pseudo congrès ; je ne sais pas pourquoi on n'appelle pas ça congrès, pourquoi on appelle ça des journées, parce qu'on est à Paris, probablement, et qu'il fait beau.

Il y a trois grands thèmes, celui dont j'attends beaucoup, à savoir sur la technique, celui sur la cure qui va se tenir ici, et celui sur la clinique.

Il est certain que je ne peux pas être dans trois endroits à la fois. Vous ne verrez donc que le résultat d'une certaine inertie, voire d'un principe d'inertie, si je reste dans cette salle pour entendre ce qui se dira sur la cure. Cela ne m'empêchera pas d'aller dans les autres puisque de ces journées j'attends beaucoup, j'attends beaucoup d'entendre tout ce qui pourra m'être suggéré par des membres de l'École dans la fin d'y obtenir le meilleur travail.

Conférence donnée par J. Lacan dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 16 juin 1975 à l'ouverture du 5^e Symposium international James Joyce. Texte établi par Jacques-Alain Miller, à partir des notes d'Éric Laurent.⁵²¹ L'âne, 1982, n° 6.⁵²²

⁽³⁾ Je ne suis pas dans ma meilleure forme aujourd'hui, pour toutes sortes de raisons.

Avec l'agrément de Jacques Aubert, à l'insistance duquel vous devez de me voir ici – Jacques Aubert qui est un éminent joycien, et dont la thèse sur l'esthétique de Joyce est un ouvrage éminemment recommandable –, j'ai pris comme titre – *Joyce le symptôme*.

Là-dessus, vous allez me pardonner de poursticher un moment – cela ne va pas durer – Joyce, le Joyce de *Finnegans Wake*, qui est le rêve, le rêve qu'il lègue mis comme un terme – un terme à quoi ? C'est ce que je voudrais essayer de dire. Ce rêve met, à l'œuvre, fin, *Finnegans*, de ne pouvoir mieux faire.

Je reprends – pourquoi vouloir que la pourriture dont l'homme pourspère – qui sonne comme « pourrir en espérant » – pourquoi vouloir que laourniture qui nous enfourne de nouvelles, transmettre correctement mon titre ? Jacques Lacan, ils ne savent même pas ce que c'est, Jules Lacue ça ferait aussi bien – c'est d'ailleurs la prononciation anglaise de ce que nous appelons, dans la langue nôtre, la queue. Pourquoi imprimeraient-ils *Joyce le symptôme* ? Jacques Aubert le leur communique, alors ils foutent *Jacques le symbole*. Tout ça, bien sûr, pour eux, c'est du kif.

Du *sym* qui ptôme au *sym* qui bole, qu'est-ce que ça peut bien faire au *bosom* d'Abraham, où le tout-pourri se retrouvera en sa nature de bonneriche pour l'étournité ?

Je rectifie pourtant –, ptom, p'titom, p'titbonhomme vit encore, dans la langue, qui s'est crue obligée, entre autres langues, de ptômer la chose coïncidente. Car c'est ce que ça veut dire.

Référez-vous au *Bloch et von Warburg*, dictionnaire étymologique, qui est d'une assiette solide, vous y lisez que le symptôme s'est d'abord écrit *sinthome*.

Joyce le sinthome fait homophonie avec la sainteté, dont quelques personnes ici peut-être se souviennent que je l'ai télévisonnée.

Si on poursuit un peu la lecture de cette référence dans *le Bloch et von Warburg* en question, on s'aperçoit que c'est Rabelais qui du sinthome fait le symptomate. Ce n'est pas étonnant, c'est un médecin, et symptôme devait avoir déjà sa place dans le langage médical, mais ce n'est pas sûr. Si je continue dans la même veine, je dirai qu'il sympraumatise quelque chose.

L'important n'est pas pour moi de pasticher *Finnegans Wake* – on sera toujours en dessous de la tâche –, c'est de dire en quoi, je donne à Joyce, en formulant ce titre, *Joyce le symptôme*, rien de moins que son nom propre, celui où je crois qu'il se serait reconnu dans la dimension de la nomination.

C'est une supposition – il se serait reconnu si je pouvais aujourd'hui lui parler encore. Il serait centenaire, et ce n'est pas l'usage – ce n'est pas l'usage de poursuivre la vie aussi longtemps, ce serait une drôle d'addition.

Rencontre

Sortant d'un milieu assez sordide, Stanislas pour le nommer – enfant de curé, quoi, comme Joyce, mais de curés moins sérieux que les siens, qui étaient des jésuites, et dieu sait ce qu'il a su en faire – bref, émergeant de ce milieu sordide, il se trouve qu'à dix-sept ans,

⁵²¹ Voir Joyce II, texte donné par Lacan à J. Aubert, à la demande de celui-ci, pour publication aux éditions CNRS de la conférence donnée par J. Lacan à l'ouverture du Symposium, le 16/06/1975, Joyce II valant donc pour son auteur comme l'écrit de son discours d'ouverture. On notera l'écart entre ces deux textes : Joyce I et II. (Joyce II est publié en 1979).

Joël Dor dans son ouvrage – *Nouvelle bibliographie des travaux de J. Lacan* situe Joyce II comme étant le texte du discours de clôture du Symposium. J. Aubert qui était alors l'organisateur du colloque nous donne une autre version que celle de Dor quant au statut à donner à Joyce II.

⁵²² Il n'y a pas de publication aux éditions CNRS de cette transcription. : Joyce le symptôme I. Par contre il existe une publication intitulée *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, coll. « Bibliothèque des Analytica », 1987, qui reproduit les deux textes Joyce I et Joyce II.

grâce au fait que je fréquentais chez Adrienne Monnier, j'ai rencontré Joyce. De même que j'ai assisté, quand j'avais vingt ans, à la première lecture de la traduction française qui était sortie d'Ulysse.

Ce sont les hasards qui nous poussent à droite et à gauche, et dont nous faisons – car c'est nous qui le tressons comme tel – notre destin. Nous en faisons notre destin, parce que nous parlons. Nous croyons que nous disons ce que nous voulons, mais c'est ce qu'ont voulu les autres, plus particulièrement notre famille, qui nous parle. Entendez-là ce *nous* comme un complément direct. Nous sommes parlés, et à cause de ça, nous faisons, des hasards qui nous poussent, quelque chose de tramé. Et en effet, il y a une trame – nous appelons ça notre destin. De sorte que ce n'est sûrement pas par hasard, quoiqu'il soit difficile d'en retrouver le fil, que j'ai rencontré James Joyce à Paris, alors qu'il y était, pour un bout de temps encore.

Je m'excuse de raconter mon histoire. Mais je pense que je ne le fais qu'en hommage à James Joyce.

Université et Analyse

J'ai toujours trimbalé dans mon existence, errante comme celle de tout le monde, une quantité énorme – il y en a haut comme ça – une quantité énorme de livres dans lesquels ceux de Joyce ne vont pas plus haut que ça – les autres ce sont ceux sur Joyce. Ceux-là, je les lisais de temps en temps, mais je m'en suis appliqué, Jacques Aubert en sera le témoin, une tripotée tous ces temps-ci. J'ai pu y voir plus que des différences – un balancement singulier dans la façon dont Joyce est reçu, et qui part du biais dont il est pris.

Conformément à ce que Joyce lui-même savait qu'il lui arriverait dans le posthume, c'est l'universitaire qui domine. C'est à peu près exclusivement l'universitaire qui s'occupe de Joyce.

C'est tout à fait frappant. Joyce dit : « Ce que j'écris ne cessera pas de donner du travail aux universitaires. » Et il n'espérait rien de moins que de leur donner de l'occupation jusqu'à l'extinction de l'université. Ça en prend ⁽⁴⁾ bien le chemin. Et il est évident que cela ne peut se faire que parce que le texte de Joyce foisonne de problèmes tout à fait captivants, fascinants, à se mettre sous la dent pour l'universitaire.

Je ne suis pas un universitaire, contrairement à ce qu'on me donne du professeur, du maître, et autres badinages. Je suis un analyste. Cela fait tout de suite homophonie, n'est-ce pas, avec les quatre maîtres annalistes, dont Joyce dans *Finnegans* fait grand état, et qui ont fondé les bases des annales de l'Irlande. Je suis une autre espèce d'analyste.

De l'analyste qui, depuis, a émergé, on ne peut pas dire que Joyce ait été mordu. Des auteurs dignes de foi, qui connaissaient bien Joyce – moi, je l'ai entrevu –, qui étaient de ses amis, avançaient volontiers que s'il a « *freudened* », s'il a freudenedé ce fredonnement, c'était avec aversion. Je crois que c'est vrai.

J'en trouverai le témoignage dans le fait que dans la constellation du rêve dont il n'y a pas d'éveil, malgré le dernier mot, *Wake*, dans la trame des personnages de *Finnegans*, il y a ces deux jumeaux – Shem, vous me permettrez de l'appeler Shemptôme – et Shaun. C'est comme ça, j'espère, que ça se prononce, parce que je n'ai pas consulté là-dessus Jacques Aubert, qui, pour la prononciation, m'a rudement bien soutenu pendant ce brassage. Il y a donc le Shemptôme et le Shaun. Ils sont noués – rien de plus noués que des jumeaux. C'est à l'autre – pas à Shen, qu'il appelle, en lui additionnant un épinglage, *the penman*, le plumitif – c'est à Shaun que Joyce épingle le docteur Jones. Il s'agit de cet analyste auquel Freud, qui savait ce qu'il faisait, a donné la charge de faire sa biographie. Il le connaissait bien, c'est-à-dire qu'il était sûr que Jones n'y mettrait pas la moindre fantaisie, qu'il ne se permettrait pas, entre autres, de mettre la touche, la morsure, l'*agenbite of inwit*. Quelque part dans *Ulysse*, Stephen Dedalus parle d'*agenbite of inwit*, de la morsure – on traduit ça en français, je ne sais pas pourquoi – de l'ensoi, alors que ça veut plutôt dire le *nit*, le *wit*

intérieur, la morsure du mot d'esprit, la morsure de l'inconscient. Avec Jones, Freud était tranquille – il savait que sa biographie serait une hagiographie.

Évidemment, que Joyce Shaunise, si je puis dire, le Jones en question, c'est ce qui nous donne l'idée de l'importance, comme dit l'autre, d'être Ernest. Beaucoup plus que Joyce, Jones – je vous le dis parce que je l'ai rencontré – faisait la petite bouche sur le fait de s'appeler Ernest. Mais c'était sans doute à cause de la pièce de ce titre, si étonnante, de Wilde, dont Jones fait grand état. Plus d'une fois dans *Finnegans* surgit cette référence à l'importance de s'appeler Ernest.

Désabonné à l'inconscient...

Tout cela n'a porté que d'approcher ceci, que ce n'est pas la même chose de dire Joyce le sinthome ou bien Joyce le symbole. Je dis Joyce le symptôme – c'est que, le symptôme, le symbole, il l'abolit, si je puis continuer dans cette veine. Ce n'est pas seulement Joyce le symptôme, c'est Joyce en tant que, si je puis dire, désabonné à l'inconscient.

Lisez *Finnegans Wake*. Vous vous apercevrez que c'est quelque chose qui joue, pas à chaque ligne, mais à chaque mot, sur le *pun*, un *pun* très, très particulier. Lisez-le, il n'y a pas un seul mot qui ne soit fait comme les premiers dont j'ai essayé de vous donner le ton avec « pourspère », fait de trois ou quatre mots qui se trouvent, par leur usage, faire étincelle, paillette. C'est sans doute fascinant, quoiqu'à la vérité, le sens, au sens que nous lui donnons d'habitude, y perd.

M. Clive Hart, dans *Structure and Motif of Finnegans Wake*, parle de je ne sais quoi de décevant dans l'usage que Joyce fait de ce type de *pun*. M. Atherton, dans son livre *The Books at the wake*, réfère ça à *the unforseen*, l'imprévu. Ce *pun*, c'est plutôt le porte-manteau au sens de Lewis Carroll, en quoi celui-ci est un précurseur – et pour l'avoir sans doute rencontré assez tard, Joyce a dû, résume Atherton, s'en trouver quelque peu importuné.

Lisez des pages de *Finnegans Wake*, sans chercher à comprendre – ça se lit. Ça se lit, mais comme me le faisait remarquer quelqu'un de mon voisinage, c'est parce qu'on sent présente la jouissance de celui qui a écrit ça. Ce qu'on se demande – tout au moins ce que demandait la personne en question –, c'est pourquoi Joyce a publié. Pourquoi ce *Work* qui a été dix sept ans *in progress*, l'a-t-il enfin sorti noir sur blanc ?

C'est une chance qu'il y en ait une seule édition, ce qui permet de désigner, quand on le cite, la ligne à la bonne page, c'est-à-dire à la page qui ne portera jamais que le même numéro. S'il fallait que, comme les autres livres, ce soit édité sous des paginations diverses, où irait-on pour s'y retrouver ! Mais qu'il l'ait publié, c'est ce dont j'espérerais, s'il était là, le convaincre qu'il voulait être Joyce le symptôme, en tant que, le symptôme, il en donne l'appareil, l'essence, l'abstraction. Car si quelque chose rend compte du fait noté par Clive Hart, qu'à suivre ses pas, on s'en trouve à la fin, fatigué, c'est bien ceci qui prouve que vos symptômes à vous, c'est la seule chose qui chez chacun porte l'intérêt. Le symptôme chez Joyce est un symptôme qui ne vous concerne en rien. C'est le symptôme en tant qu'il n'y a aucune chance qu'il accroche quelque chose de votre inconscient à vous. Je crois que c'est là le sens de ce que me disait la personne qui m'interrogeait sur pourquoi il l'avait publié.

...bien que ne jouant que sur le langage

Il faudrait continuer ce questionnement de l'œuvre majeure et terminale, de l'œuvre à quoi en somme Joyce a réservé la fonction d'être son escabeau. Car de départ, il a voulu être quelqu'un dont le nom, très précisément le nom, survivrait à jamais. À jamais veut dire qu'il marque une date. On avait jamais fait de littérature comme ça. Et pour, ce mot *littérature*, en souligner le poids, je dirai l'équivoque sur quoi souvent Joyce joue – *letter*, *litter*. La lettre est déchet. Or, s'il n'y avait pas ce type d'orthographe si spéciale qui est celui de la langue anglaise, les trois quarts des effets de *Finnegans* seraient perdus.

Le plus extrême, je peux vous le dire – le devant d'ailleurs à Jacques Aubert – *Who ails*, après ça *tongue*, écrit comme *langue* en anglais, *tongue*, un mot ensuite, énigmatique, *coddean* –

« Who ails tongue coddeau a space of dumbillsilly ? » Si j'avais rencontré cet écrit, aurais-je ou non perçu – « Où est ton cadeau, espèce d'imbécile ? »

L'inouï, c'est que cette homophonie en l'occasion translinguistique ne se supporte que d'une lettre conforme à l'orthographe de la langue anglaise. Vous ne sauriez pas que *Who* peut se transformer en *où* si vous ne saviez que *Who* au sens interrogatif se prononce ainsi. Il y a je ne sais quoi d'ambigu dans cet usage phonétique, que j'écrirais aussi bien *f.a.u.n.e.* Le faunesque de la chose repose tout entier sur la lettre, à savoir sur quelque chose qui n'est pas essentiel à la langue, qui est quelque chose de tressé par les accidents de l'histoire. Que quelqu'un en fasse un usage prodigieux, interroge en soi ce qu'il en est du langage.

J'ai dit que l'inconscient est structuré comme un langage. Il est étrange que je puisse dire aussi désabonné de l'inconscient quelqu'un qui ne joue strictement que sur le langage – quoiqu'il se serve de la langue entre autres qui est, non pas la sienne – car la sienne est justement une langue effacée de la carte, à savoir le gaélique, dont il savait quelques petits bouts, assez pour s'orienter, mais pas beaucoup plus – non pas la sienne donc, mais celle des envahisseurs, des oppresseurs. Joyce a dit qu'en Irlande on avait un maître et une maîtresse, le maître étant l'Empire britannique, et la maîtresse la Sainte Église catholique, apostolique et romaine, les deux étant du même genre de fléau. C'est bien ce qui se constate dans ce qui fait de Joyce le symptôme, le symptôme pur de ce qu'il en est du rapport au langage, en tant qu'on le réduit au symptôme – à savoir, à ce qu'il a pour effet, quand cet effet on ne l'analyse pas – je dirai plus, qu'on s'interdit de jouer d'aucune des équivoques qui émouvrait l'inconscient chez quiconque.

La jouissance, non l'inconscient

Si le lecteur est fasciné, c'est de ceci que, conformément à ce nom qui fait écho à celui de Freud, après tout, Joyce a un rapport à ⁽⁶⁾joy, la jouissance, s'il est écrit dans la langue qui est l'anglaise – que cette jouasse, cette jouissance est la seule chose que de son texte nous puissions attraper. Là est le symptôme. Le symptôme en tant que rien ne le rattache à ce qui fait la langue elle-même dont il supporte cette trame, ces stries, ce tressage de terre et d'air dont il ouvre *Chamber music*, son premier livre publié, livre de poèmes. Le symptôme est purement ce que conditionne la langue, mais d'une certaine façon, Joyce le porte à la puissance du langage, sans que pour autant rien n'en soit analysable, c'est ce qui frappe, et littéralement interdit – au sens où l'on dit – je reste interdit.

Qu'on emploie le mot *interdire* pour dire *stupéfier* a toute sa portée. C'est là ce qui fait la substance de ce que Joyce apporte, et par quoi d'une certaine façon, la littérature ne peut plus être après lui ce qu'elle était avant.

Ce n'est pas pour rien que *Ulysse* aspire, aspire à quelque chose d'homérique, bien qu'il n'y ait pas le moindre rapport, quoique Joyce ait lancé les commentateurs sur ce terrain, entre ce qui se passe dans *Ulysse* et ce qu'il en est de *l'Odyssée*. Assimiler Stephen Dedalus à Télémaque... On se casse la tête à porter le faisceau du commentaire sur *l'Odyssée*. Et comment dire que Bloom soit en quoi que ce soit, pour Stephen, qui n'a rien à faire avec lui, sauf de le croiser de temps en temps dans Dublin, son père ? – Si ce n'est que déjà Joyce pointe, et se trouve dénoter que toute la réalité psychique, c'est-à-dire le symptôme, dépende, au dernier terme, d'une structure où le Nom-du-Père est un élément inconditionné.

Le Père borroméen

Le père comme nom et comme celui qui nomme, ce n'est pas pareil. Le père est cet élément quart – j'évoque là quelque chose dont seulement une partie de mes auditeurs peuvent avoir le délibéré – cet élément quart sans lequel rien n'est possible dans le nœud du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Mais il y a une autre façon de l'appeler, et c'est là que je coiffe aujourd'hui ce qu'il en est du Nom-du-Père au degré où Joyce en témoigne – de ce qu'il convient d'appeler le

sinthome. C'est en tant que l'inconscient se noue au sinthome, qui est ce qu'il y a de singulier chez chaque individu, qu'on peut dire que Joyce, comme il est écrit quelque part, s'identifie à *l'individual*. Il est celui qui se privilégie d'avoir été au point extrême pour incarner en lui le symptôme, ce par quoi il échappe à toute mort possible, de s'être réduit à une structure qui est celle même de lom, si vous me permettez de l'écrire tout simplement d'un *l.o.m.*

C'est ainsi qu'il se véhicule, comme quelque chose qui met un point final à un certain nombre d'exercices. Il met un terme. Mais comment entendre le sens de ce « terme » ?

Il est frappant que Clive Hart mette l'accent sur le cyclique et sur la croix comme étant substantiellement ce à quoi Joyce se rattache. Certains d'entre vous savent qu'avec ce cercle et cette croix, je dessine le nœud borroméen. Interroger Joyce sur ceci, que ce nœud produit, à savoir l'ambiguïté du 3 et du 4, à savoir ce à quoi il restait collé, attaché, à l'interrogation de Vico, à des choses pires, à la conversation avec les esprits, qu'Atherton range d'ailleurs sous le titre général de *spiritualism*, ce qui m'étonne, car j'avais appelé ça jusqu'à présent spiritisme. Il est assurément surprenant de voir qu'à l'occasion, cela contribue dans *Finnegans* au titre du symptôme, je crois.

Ce n'est pas tout, car il est difficile de ne pas tenir compte de cette fiction qu'on peut mettre sous la rubrique de l'initiation. En quoi consiste ce qui se véhicule sous ce registre et sous ce terme ? Combien d'associations qui se font arme de drapeaux dont ils ne comprennent pas le sens ? Que Joyce se soit délecté à *Isis Unveiled* de Mme Blavatski est une chose que j'apprends d'Atherton, et qui me sidère. La forme de débilité mentale que comporte toute initiation est ce qui, moi, me saisit d'abord, et me la fait peut-être sous-estimer. Il faut dire que, peu après le temps où j'avais fait, grâce au ciel, la rencontre de Joyce, j'allais trouver un nommé René Guénon qui ne valait pas plus cher que ce qu'il y a de pire en fait d'initiation. *Hi han a pas*, à écrire comme celui de l'âne à quoi Joyce fait allusion comme au point central de ces quatre termes qui sont le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest, comme au point de croisée de la croix – c'est un âne qui le supporte, Dieu sait que Joyce en fait état dans *Finnegans*.

Mais quand même *Finnegans*, ce rêve, comment le dire fini, puisque déjà son dernier mot ne peut se rejoindre qu'au premier, le *the* sur lequel il se termine se raccolant au *riverrun* dont il se débute, ce qui indique le circulaire ? Pour tout dire, comment Joyce a-t-il pu manquer à ce point ce qu'actuellement j'introduis du nœud ?

Ce faisant j'introduis quelque chose de nouveau, qui rend compte non seulement de la limitation du symptôme, mais de ce qui fait que c'est de se nouer au corps, c'est-à-dire à l'imaginaire, de se nouer aussi au réel, et comme tiers à l'inconscient, que le symptôme a ses limites. C'est parce qu'il rencontre ses limites qu'on peut parler du nœud, qui est quelque chose qui assurément se chiffonne, peut prendre la forme d'un peloton, mais qui, une fois déplié, garde sa forme – sa forme de nœud – et du même coup son ex-sistence.

C'est ce que je me permettrai d'introduire dans mon cheminement de l'année prochaine, en prenant appui sur Joyce, entre autres.

*Édition CNRS, 1979. Conférence donnée par J. Lacan dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 16 Juin 1975 à l'ouverture du 5e Symposium international James Joyce*⁵²³

⁽¹³⁾Joyce le Symptôme à entendre comme Jésus la caille : c'est son nom. Pouvait-on s'attendre à autre chose d'emmoi : je nomme. Que ça fasse jeune homme est une retombée d'où je ne veux retirer qu'une seule chose. C'est que nous sommes z'hommes.

LOM : en français ça dit bien ce que ça veut dire. Il suffit de l'écrire phonétiquement, ça le faunétique (faun...), à sa mesure : l'eaubscène. Écrivez ça eaub... pour rappeler que le beau n'est pas autre chose. Hissecroibeau à écrire comme l'hessecabeau sans lequel hihanappat qui soit ding ! d'nom dhom. LOM se lomellise à qui mieux mieux. Mouille, lui dit-on, faut le faire : car sans mouiller pas d'hessecabeau.

LOM, LOM de base, LOM cahun corps et nan-na Kun. Faut le dire comme ça : il ahun... et non : il estun... (cor/niché). C'est l'avoir et pas l'être qui le caractérise. Il y a de l'avoïement dans le qu'as-tu ? dont il s'interroge fictivement d'avoir la réponse toujours. J'ai ça, c'est son seul être. Ce que fait le f...toir dit épistémique quand il se met à bousculer le monde, c'est de faire passer l'être avant l'avoir, alors que le vrai, c'est que LOM a, au principe. Pourquoi ? ça se sent, et une fois senti, ça se démontre.

Il a (même son corps) du fait qu'il appartient en même temps à trois... appelons ça, ordres. En témoignant le fait qu'il jaspine pour s'affairer de la sphère dont se faire un escabeau.

Je dis ça pour m'en faire un, et justement d'y faire déchoir la sphère, jusqu'ici indétronable dans son suprême d'escabeau. Ce pourquoi je démontre que l'S.K.beau est premier parce qu'il préside à la production de sphère.

L'S.K.beau c'est ce que conditionne chez l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a – son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud (inconscient, qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il le découvre (ce qui se découvre c'est d'un seul coup, encore faut-il après l'invention en faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de LOM. La parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens. Le sens de l'être étant de présider à l'avoir, ce qui excuse le bafouillage épistémique.

⁽¹⁴⁾L'important, de quel point – il est dit « de vue », c'est à discuter ? Ce qui importe donc sans préciser d'où, c'est de se rendre compte que de LOM a un corps – et que l'expression reste correcte, – bien que de là LOM ait déduit qu'il était une âme – ce que, bien entendu, « vu » sa biglerie, il a traduit de ce que cette âme, elle aussi, il l'avait.

Avoir, c'est pouvoir faire quelque chose avec. Entre autres, entre autres avisions dites possibles de « pouvoir » toujours être suspendues. La seule définition du possible étant qu'il puisse *ne pas* « avoir lieu » : ce qu'on prend par le bout contraire, vu l'inversion générale de ce qu'on appelle la pensée.

Aristote, Pacon contrairement au B de même rime, écrit que l'homme pense avec son âme. En quoi se trouverait que LOM l'a, elle aussi, ce qu'Aristote traduit du νῦν. Je me contente moi de dire : nœud, moins de barouf. Nœud de quoi à quoi, je ne le dis pas, faute de le savoir, mais j'exploite que trinité, LOM ne peut cesser de l'écrire depuis qu'il s'immonde. Sans que la préférence de Victor Cousin pour la triplicité y ajoute : mais va pour, s'il veut, puisque le sens, là c'est trois ; le bon sens, entends-je.

C'est pour ne pas le perdre, ce bond du sens, que j'ai énoncé maintenant qu'il faut maintenir que l'homme ait un corps, soit qu'il parle avec son corps, autrement dit qu'il parlêtre de nature. Ainsi surgi comme tête de l'art, il se dénature du même coup, moyennant quoi il prend pour but, pour but de l'art le naturel, tel qu'il l'imagine naïvement.

⁵²³ Il s'agit d'un texte donné par J. Lacan à J. Aubert, à la demande de celui-ci, pour publication aux éditions CNRS, de sa conférence à l'ouverture du Symposium. le 16/06/1975. On notera l'écart entre les deux textes que sont Joyce I et Joyce II. Voir note 1 de Joyce I.

Le malheur, c'est que c'est le sien de naturel : pas étonnant qu'il n'y touche qu'en tant que symptôme. Joyce le symptôme pousse les choses de son artifice au point qu'on se demande s'il n'est pas le Saint, le saint homme à ne plus p'ter. Dieu merci car c'est à lui qu'on le doit, soit à ce vouloir qu'on lui suppose (de ce qu'on sait dans son cœur qu'il n'ex-siste pas) Joyce n'est pas un Saint. Il joyce trop de l'S.K.beau pour ça, il a de son art art-gueil jusqu'à plus soif.

À vrai dire il n'y a pas de Saint-en-soi, il n'y a que le désir d'en figner ce qu'on appelle la voie, voie canonique. D'où l'on ptôme à l'occasion dans la canonisation de l'Église, qui en connaît un bout à ce qu'elle s'y reconique, mais qui se f... le doigt dans l'œil dans tous les autres cas. Car il n'y a pas de voie canonique pour la sainteté, malgré le vouloir des saints, pas de voie qui les spécifie, qui fasse des Saints une espèce. Il n'y a que la scabeustration ; mais la castration de l'escabeau ne s'accomplit que de l'escapade. Il n'y a de saint qu'à ne pas vouloir l'être, qu'à la sainteté y renoncer.

C'est ce que Joyce maintient seulement comme tête de l'art : car c'est de l'art qu'il fait surgir la tête dans ce Bloom qui s'aliène pour faire ses farces de Flower et d'Henry (comme l'Henry du coin, l'Henry pour les dames). Si en fait il n'y a que les dites dames à en rire, c'est bien ce qui prouve que Bloom est un saint. Que le saint en rie, ça dit tout. Bloom embloomera après sa mort quoique du cimetière il ne rie pas. Puisque c'est là sa destination, qu'il trouve amèredante, tout en sachant qu'il n'y peut rien.

Joyce, lui, voulait ne rien avoir, sauf l'escabeau du dire magistral, et ça suffit à ce qu'il ne soit pas un saint homme tout simple, mais le symptôme ptypé.

⁽¹⁵⁾S'il Henrycane le Bloom de sa fantaisie, c'est pour démontrer qu'à s'affairer tellement de la spatule publicitaire, ce qu'il a enfin, de l'obtenir ainsi, ne vaut pas cher. À faire trop bon marché de son corps même, il démontre que « LOM a un corps » ne veut rien dire, s'il n'en fait pas à tous les autres payer la dîme.

Voie tracée par les Frères mendiants : ils s'en remettent à la charité publique qui doit payer leur subsistance. N'en restant pas moins que LOM (écrit L.O.M.) ait son corps, à revêtir entre autres soins. La tentative sans espoir que fait la société pour que LOM n'ait pas qu'un corps est sur un autre versant : voué à l'échec bien sûr, à rendre patent que s'il en ahun, il n'en a aucun autre malgré que du fait de son parlêtre, il dispose de quelque autre, sans parvenir à le faire sien.

À quoi il ne songerait pas, on le suppose, si ce corps qu'il a, vraiment il l'était. Ceci n'implique que la théorie bouffonne, qui ne veut pas mettre la réalité du corps dans l'idée qui le fait. Antienne, on le sait, aristotélienne. Quelle expérience, on se tue à l'imaginer, a pu là faire obstacle pour lui à ce qu'il platonise, c'est-à-dire défie la mort comme tout le monde en tenant que l'idée suffira ce corps à le reproduire. « Mes tempes si choses » interroge Molly Bloom à qui c'était d'autant moins venu à portée qu'elle y était déjà sans se le dire. Comme des tas de choses à quoi on croit sans y adhérer : les escabeaux de la réserve où chacun puise.

Qu'il y ait eu un homme pour songer à faire le tour de cette réserve et à donner de l'escabeau la formule générale, c'est là ce que j'appelle Joyce le symptôme. Car cette formule, il ne l'a pas trouvée faute d'en avoir le moindre soupçon. Elle traînait pourtant déjà partout sous la forme de cet ICS que j'épingle du parlêtre.

Joyce, prédestiné par son nom, laissait la place à Freud pas moins consonant. Il faut la passion d'Ellmann pour en faire croix sur Freud : *pace tua*, je ne vais pas vous dire la page, car le temps me pressantifie. La fonction de la hâte dans Joyce est manifeste. Ce qu'il n'en voit pas, c'est la logique qu'elle détermine.

Il a d'autant plus de mérite à la dessiner conforme d'être seulement faite de son art qu'un eaube jeddard, comme Ulysse, soit un jet d'art sur l'eaube scène de la logique elle-même, ceci se lit à ce qu'elle calque non pas l'inconscient, mais en donne le modèle en temps-pèrant, en faisant le père du temps, le Floom ballique, le Xinbad le Phtarine à quoi se résume le symdbad du symdptôme où dans Stephens Deedalus Joyce se reconnaît le fils

nécessaire, ce qui ne cesse pas de s'écrire de ce qu'il se conçoive, sans que pourtant hissecroiebeau, de l'hystoriette d'Hamlet, hystérisée dans son Saint-Père de Cocu empoisonné par l'oreille zeugma, et par son symptôme de femme, sans qu'il puisse faire plus que de tuer en Claudius l'escaptôme pour laisser place à celui de rechange qui fort embrasse à père-ternité.

Joyce se refuse à ce qu'il se passe quelque chose dans ce que l'histoire des historiens est censée prendre pour objet.

Il a raison, l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Par son exil, il sanctionne le sérieux de son jugement. Ne ⁽¹⁶⁾participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus*.

Relisez l'histoire : c'est tout ce qui s'y lit de vrai. Ceux qui croient faire cause dans son remue-ménage sont eux aussi des déplacés sans doute d'un exil qu'ils ont délibéré, mais de s'en faire escabeau les aveugle.

Joyce est le premier à savoir bien escaboter pour avoir porté l'escabeau au degré de consistance logique où il le maintient, art-guilleusement, je viens de le dire.

Laissons le symtôme à ce qu'il est : un événement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on l'a de l'air, l'on l'aire, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion et Joyce ne s'en prive pas.

Ainsi des individus qu'Aristote prend pour des corps, peuvent n'être rien que symptômes eux-mêmes relativement à d'autres corps. Une femme par exemple, elle est symptôme d'un autre corps.

Si ce n'est pas le cas, elle reste symptôme dit hystérique, on veut dire par là dernier. Soit paradoxalement que ne l'intéresse qu'un autre symptôme : il ne se range donc qu'avant dernier et n'est de plus pas privilège d'une femme quoiqu'on comprenne bien à mesurer le sort de LOM comme parlêtre, ce dont elle se symptomatise. C'est des hystériques, hystériques symptômes de femmes (Pas toutes comme ça sans doute, puisque c'est de n'être pas toutes (comme ça), qu'elles sont notées d'être des femmes chez LOM, soit de l'on l'a), c'est des hystériques symptômes que l'analyse a pu prendre pied dans l'expérience.

Non sans reconnaître d'emblée que toutom y a droit. Non seulement droit mais supériorité, rendue évidente par Socrate en un temps où LOM commun ne se réduisait pas encore et pour cause, à de la chair à canon quoique déjà pris dans la déportation du corps et symphomme. Socrate, parfait hystérique, était fasciné du seul symptôme, saisi de l'autre au vol. Ceci le menait à pratiquer une sorte de préfiguration de l'analyse. Eût-il demandé de l'argent pour ça au lieu de frayer avec ceux qu'il accouchait que c'eût été un analyste, avant la lettre freudienne. Un génie quoi !

Le symptôme hystérique, je résume, c'est le symptôme pour LOM d'intéresser au symptôme de l'autre comme tel : ce qui n'exige pas le corps à corps. Le cas de Socrate le confirme, exemplairement.

Pardon tout ça n'est que pour spécifier de Joyce de sa place.

Joyce ne se tient pour femme à l'occasion que de s'accomplir en tant que symptôme. Idée bien orientée quoique ratée dans sa chute. Dirai-je qu'il est symptomatologie. Ce serait éviter de l'appeler par le nom qui répond à son vœu, ce qu'il appelle un tour de farce dans *Finnegans Wake* page 162 (et 509) où il l'énonce proprement par l'astuce du destin en force qu'il tenait de Verdi avant qu'on nous l'assène.

Que Joyce ait joui d'écrire *Finnegans Wake* ça se sent. Qu'il l'ait publié, je dois ça à ce qu'on me l'ait fait remarquer, laisse perplexe, en ceci que ça laisse ⁽¹⁷⁾toute littérature sur le flan. La réveiller, c'est bien signer qu'il en voulait la fin. Il coupe le souffle du rêve, qui traînera bien un temps. Le temps qu'on s'aperçoive qu'il ne tient qu'à la fonction de la hâte en logique. Point souligné par moi, sans doute de ce qu'il reste après Joyce que j'ai connu à vingt ans, quelque chose à crever dans le papier hygiénique sur quoi les lettres se détachent, quand on prend soin de scribouiller pour la rection du corps pour les corpo-rections dont il dit le dernier mot connu daysens, sens mis au jour du symptôme littéraire enfin venu à

consommation. La pointe de l'inintelligible y est désormais l'escabeau dont on se montre maître. Je suis assez maître de la langue, celle dite française, pour y être parvenu moi-même ce qui fascine de témoigner de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens.

On s'en doutait depuis longtemps. Être post-joycien, c'est le savoir. Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre, n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe... du père comme je l'ai indiqué.

L'extraordinaire est que Joyce y soit parvenu non pas sans Freud (quoiqu'il ne suffise pas qu'il l'ait lu) mais sans recours à l'expérience de l'analyse (qui l'eût peut-être leurré de quelque fin plate).

Docteur J. Lacan

<FAC-SIMILE ABSENT>

Il s'agit d'un pneumatique adressé à Monsieur Soury où (sic) Monsieur Thomé : 5 rue du Dabomey 75011, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

L'un ou l'autre

Ayez la bonté de m'appeler si vous le pouvez : aujourd'hui, pour que nous parlions du papier d'il y a 4 jours.

Votre

J. Lacan
Ce 22.

La conférence annoncée sous le titre « Le symptôme » fut prononcée au Centre R. de Saussure à Genève, le 4 Octobre 75, dans le cadre d'un week-end de travail organisé par la Société suisse de psychanalyse. Elle fut introduite par M. Olivier Flournoy. Elle parut dans Le Bloc-notes de la psychanalyse, 1985, n° 5, pp. 5-23.

⁽⁵⁾J. LACAN – Je ne commencerai pas sans remercier Olivier Flournoy de m'avoir invité ici, ce qui me donne le privilège de vous parler.

Il m'a semblé que, depuis le temps que je pratique, je vous devais au moins un mot d'explication – un mot d'explication sur le fait que j'ai d'abord pratiqué, et puis qu'un jour, je me suis mis à enseigner.

Je n'avais d'enseigner vraiment aucun besoin. Je l'ai fait à un moment où s'est fondé ce que l'on appelle depuis l'Institut psychanalytique de Paris, – fondé sous le signe de l'accaparement par quelqu'un qui n'avait, mon Dieu, pas tellement de titre à jouer ce rôle. Je l'ai fait uniquement parce qu'à ce moment, qui était une crise – c'était, en somme, l'instauration d'une espèce de dictature –, une partie de ces gens, de ces psychanalystes, qui sortaient de la guerre – ils avaient tout de même mis huit ans à en sortir, puisque cette fondation est de 1953 – une partie m'a demandé de prendre la parole.

Il y avait alors à Sainte-Anne un professeur de psychiatrie, depuis académicien, qui m'y a invité. Il avait soi-disant été psychanalysé lui-même, mais à la vérité sa *Jeunesse d'André Gide* n'en donne pas le témoignage, et il n'était pas si enthousiaste à ⁽⁶⁾jouer un rôle dans la psychanalyse. Aussi n'a-t-il été que trop content, au bout de dix ans, non pas de me donner congé, car c'est plutôt moi qui lui ai donné congé, mais de me voir partir.

À ce moment, une nouvelle crise se déclarait, qui tenait, mon Dieu, à une sorte d'aspiration, avec une espèce de bruit de trou, qui se faisait au niveau de l'Internationale. C'est là quelque chose que Joyce, qui est à l'ordre du jour de mes préoccupations pour l'instant, symbolise du mot anglais *suck* – c'est le bruit que fait la chasse d'eau au moment où elle est déclenchée, et où ça s'engloutit par le trou.

C'est une assez bonne métaphore pour la fonction de cette Internationale telle que l'a voulue Freud. Il faut se souvenir que c'est dans la pensée que tout de suite après sa disparition, rien ne pouvait garantir que sa pensée serait sauvegardée, qu'il l'a confiée à personne d'autre qu'à sa propre fille. On ne peut pas dire, n'est-ce pas, que la dite fille soit dans la ligne de Freud lui-même. Les mécanismes dits de défense qu'elle a produits ne me semblent pas du tout être le témoignage qu'elle était dans le droit fil des choses, bien loin de là.

Je me suis donc trouvé commencer en 1953 un séminaire, que certains d'entre vous, me dit Olivier Flournoy, ont suivi. Ce séminaire n'est autre que le recueil que j'ai laissé aux mains de quelqu'un qui s'appelle Jacques-Alain Miller, et qui m'est assez proche. Je l'ai laissé entre ses mains parce que ce séminaire était un peu loin de moi, et que si je l'avais relu, je l'aurais réécrit, ou tout au moins, je l'aurais écrit tout court.

Écrire n'est pas du tout la même chose, pas du tout pareil, que de dire, comme je l'illustrerai plus loin. Il se trouve que, durant le temps que j'étais à Sainte-Anne, j'ai voulu que quelque chose reste de ce que je disais. Il paraissait à ce moment-là une revue où, à proprement parler, j'écrivais. J'ai fait le recueil d'un certain nombre des articles parus dans cette revue. Comme j'avais aussi écrit pas mal de choses avant, la moitié de ce recueil est fait de ces écrits antérieurs – qui sont à proprement parler des écrits, d'où mon titre, *Écrits* tout simplement. Ce titre a un peu scandalisé une personne de mes relations qui était une charmante jeune femme, japonaise. Il est probable que la résonance du mot *Écrits* n'est pas la même en japonais et en français. Simplement, par *Écrits*, je voulais signaler que c'était en quelque sorte le résidu de mon enseignement.

Je faisais donc dans cette revue, *La Psychanalyse*, à peu près une fois par an, un écrit qui était destiné à conserver quelque chose du remous qu'avait engendré ma parole, à en garder un appareil à quoi on pourrait se reporter. Je le faisais dans l'esprit qu'après tout, cela aurait pu me servir de référence auprès de l'Internationale. Bien entendu, celle-ci se moque assez

de tous les écrits – et après tout, elle a raison, puisque la psychanalyse, c'est tout autre chose que des écrits. Néanmoins, il ne serait ⁽⁷⁾peut-être pas mal que l'analyste donne un certain témoignage qu'il sait ce qu'il fait. S'il fait quelque chose, dire, il ne serait peut-être pas excessif d'attendre que, de ce qu'il fait, d'une certaine façon il témoigne.

Il n'est pas plus excessif d'espérer qu'à ce qu'il fait, il pense. Il pense de temps en temps. Il pense quelquefois. Ce n'est pas absolument obligatoire. Je ne donne pas une connotation de valeur au terme de penser. Je dirais même plus – s'il y a quelque chose que j'ai avancé, cela est bien de nature à rassurer le psychanalyste dans ce que l'on pourrait dire son automatisme. Je pense que la pensée est en fin de compte un engluement. Et les psychanalystes le savent mieux que personne. C'est un engluement dans quelque chose que j'ai spécifié de ce que j'appelle l'imaginaire, et toute une tradition philosophique s'en est très bien aperçue. Si l'homme – cela paraît une banalité que de le dire – n'avait pas ce que l'on appelle un corps, je ne vais pas dire qu'il ne penserait pas, car cela va de soi, mais il ne serait pas profondément capté par l'image de ce corps.

L'homme est capté par l'image de son corps. Ce point explique beaucoup de choses, et d'abord le privilège qu'a pour lui cette image. Son monde, si tant est que ce mot ait un sens, son *Umwelt*, ce qu'il y a autour de lui, il le *corpo-réifie*, il le fait chose à l'image de son corps. Il n'a pas la moindre idée, bien sûr, de ce qui se passe dans ce corps. Comment est-ce qu'un corps survit ? Je ne sais pas si cela vous frappe un tant soit peu – si vous vous faites une égratignure, eh bien, ça s'arrange. C'est tout aussi surprenant, ni plus ni moins, que le fait que le lézard qui perd sa queue la reconstitue. C'est exactement du même ordre.

C'est par la voie du regard, à quoi tout à l'heure Olivier Flourney a fait référence, que ce corps prend son poids. La plupart – mais pas tout – de ce que l'homme pense s'enracine là. Il est vraiment très difficile à un analyste, vu ce à quoi il a affaire, de ne pas être aspiré – de la même façon où je l'entendais tout à l'heure – par le glou-glou de cette fuite, de cette chose qui le capte, en fin de compte, narcissiquement, dans le discours de celui qu'Olivier Flourney a appelé tout à l'heure – je le regrette – l'analysé. Je le regrette parce qu'il y a un moment enfin que le terme *l'analysant*, que j'ai un jour proféré dans mon séminaire, a pris droit de cité. Non pas seulement dans mon École – je n'y attacherais qu'une importance relative, relative à moi –, mais cela a fait une sorte de trait de foudre dans la semaine même où je l'avais articulé, cet *analysant*. L'Institut psychanalytique de Paris, qui est très à la page de tout ce que je raconte – je dirais même plus, ce que je dis est le principal de ce qu'on y enseigne – cet institut s'est gargarisé de cet *analysant* qui lui venait là comme une bague au doigt, ne serait-ce que pour décharger l'analyste d'être le responsable, dans l'occasion, de l'analyse.

⁽⁸⁾Je dois dire que, quand j'avais avancé cette chose, je n'avais fait que parodier – si je puis m'exprimer ainsi, puisque tout une tradition est de l'ordre de la parodie – le terme *analysand*, qui est courant dans la langue anglaise. Bien sûr, ce n'est pas strictement équivalent au français. *Analysand* évoque plutôt le devant-être-analysé, et ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Ce que je voulais dire, c'était que dans l'analyse, c'est la personne qui vient vraiment former une demande d'analyse, qui travaille. À condition que vous ne l'ayez pas mise tout de suite sur le divan, auquel cas c'est foutu. Il est indispensable que cette demande ait vraiment pris forme avant que vous la fassiez étendre. Quand vous lui dites de commencer – et ça ne doit être ni la première, ni la seconde fois, au moins si vous voulez vous comporter dignement –, la personne, donc, qui a fait cette demande d'analyse, quand elle commence le travail, c'est elle qui travaille. Vous n'avez pas du tout à la considérer comme quelqu'un que vous devez pétrir. C'est tout le contraire. Qu'est-ce que vous y faites là ? Cette question est tout ce pour quoi je m'interroge depuis que j'ai commencé.

J'ai commencé, mon Dieu, je dirais – tout bêtement. Je veux dire que je ne savais pas ce que je faisais, comme la suite l'a prouvé – prouvé à mes yeux. N'y aurais-je pas regardé à plus d'une fois si j'avais su ce dans quoi je m'engageais ? Cela me paraît certain. C'est bien

pour cette raison qu'au terme ultime, c'est-à-dire au dernier point où je suis arrivé à la rentrée de 1967, en octobre, j'ai institué cette chose qui consiste à faire que, quand quelqu'un se pose comme analyste, il n'y a que lui-même qui puisse le faire. Cela me semble de première évidence.

Quand quelqu'un se pose comme analyste, il est libre dans cette espèce d'inauguration, que j'ai faite alors et que j'ai appelé *Proposition*. Il est libre, il peut aussi bien ne pas le faire, et garder les choses pour lui, mais il est libre aussi de s'offrir à cette épreuve de venir les confier – les confier à des gens que j'ai choisis exprès pour être exactement au même point que lui.

Il est évident en effet que si c'est à un aîné, à un titularisé, voire à un didacticien comme on s'exprime, qu'il va s'adresser, on peut être sûr que son témoignage sera complètement à côté de la plaque. Parce que d'abord, il sait très bien que le pauvre crétin auquel il s'adresse a déjà tellement de bouteille qu'il ne sait absolument pas, tout comme moi, pourquoi il s'est engagé dans cette profession d'analyste. Moi, je m'en souviens un peu, et je m'en repens. Mais pour la plupart, ils l'ont totalement oublié. Ils ne voient que leur position d'autorité, et dans ces conditions, on essaye de se mettre au pas de celui qui a l'autorité, c'est-à-dire qu'on ment, tout simplement. Alors j'ai essayé que cela soit toujours à des personnes débutantes comme eux dans la fonction d'analyste, qu'ils s'adressent.

Malgré tout, j'ai gardé – faut toujours se garder d'innover, ⁽⁹⁾c'est pas mon genre, j'ai jamais innové en rien – une sorte de jury qui est fait du consentement de tout le monde. Il n'y a rien qui ne soit aussi frappant que ceci – si vous faites élire un jury quelconque, si vous faites voter, voter à bulletin secret, ce qui sort, c'est le nom de gens déjà parfaitement bien repérés. La foule veut des leaders. C'est déjà fort heureux quand elle n'en veut pas un seul. Alors la foule qui veut des leaders élit des leaders qui sont déjà là par le fonctionnement de choses. C'est devant ce jury que viennent témoigner ceux qui ont reçu le témoignage de ceux qui se veulent analystes.

Dans l'esprit de ma *Proposition*, cette opération est faite pour éclairer ce qui se passe à ce moment. C'est exactement ce que Freud nous dit – quand nous avons un cas, ce que l'on appelle un cas, en analyse, il nous recommande de ne pas le mettre d'avance dans un casier. Il voudrait que nous écoutions, si je puis dire, en toute indépendance des connaissances acquises par nous, que nous sentions à quoi nous avons affaire, à savoir la particularité du cas. C'est très difficile, parce que le propre de l'expérience est évidemment de préparer un casier. Il nous est très difficile, à nous analystes, hommes, où femmes, d'expérience, de ne pas juger de ce cas en train de fonctionner et d'élaborer son analyse, de ne pas nous souvenir à son propos des autres cas. Quelle que soit notre prétendue liberté – car cette liberté, il est impossible d'y croire –, il est clair que nous ne pouvons nous nettoyer de ce qui est notre expérience. Freud insiste beaucoup là-dessus, et si c'était compris, cela donnerait peut-être la voie vers un tout autre mode d'intervention – mais cela ne peut pas l'être.

C'est donc dans cet esprit que j'ai voulu que quelqu'un qui est au même niveau que celui qui franchit ce pas, porte témoignage. C'est, en somme, pour nous éclairer. Il arrive que de temps en temps, quelqu'un porte un témoignage qui a le caractère – ça, ça se reconnaît quand même – de l'authenticité. Alors, j'ai prévu que cette personne, on se l'agrègerait au niveau où il y a des gens qui sont censés penser à ce qu'ils font, de façon à faire un triage. Qu'est-ce que c'est devenu tout aussitôt ? Bien sûr, c'est devenu un autre mode de sélection. À savoir qu'une personne qui a témoigné en tout honnêteté de ce qu'elle a fait dans son analyse dite après coup didactique, se sent retoquée si, à la suite de ce témoignage, elle ne fait partie de ce par quoi j'ai essayé d'élargir le groupe de ceux qui sont capables de réfléchir un peu sur ce qu'ils font. Ils se sentent dépréciés, quoique je fasse tout pour que ce ne soit pas le cas. J'essaie de leur expliquer ce que leur témoignage nous a apporté, d'une certaine manière d'entrer dans l'analyse après s'être fait soi-même former par ce qui est

exigible. Ce qui est exigible, c'est évidemment d'être passé par cette expérience. Comment la transmettre si on ne s'y est pas soumis soi-même ? Enfin, bref.

⁽¹⁰⁾ Je voudrais évoquer ici la formule de Freud du *Soll Ich Werden*, à laquelle j'ai plus d'une fois fait un sort⁵²⁴. *Werden*, qu'est-ce que cela veut dire ? Il est très difficile de le traduire. Il va vers quelque chose. Ce quelque chose, est-ce le *den* ? Le *Werden*, est-ce un verdoisement ? Qu'y a-t-il dans le *devenir* allemand ? Chaque langue a son génie, et traduire *Werden* par *devenir* n'a vraiment de portée que dans ce qu'il y a déjà de *den* dans le devenir. C'est quelque chose de l'ordre du dénuement, si l'on peut dire. Le dénuement n'est pas la même chose que le dénouement. Mais laissons cela en suspens.

Ce dont il s'agit, c'est de prendre la mesure de ce fait que Freud – chose très surprenante de la part d'un homme si vraiment praticien – n'a mis en valeur que dans le premier temps de son œuvre, dans cette première étape qui va jusque vers 1914, avant la première guerre – dans sa *Traumdeutung*, dans sa *Psychopathologie de la vie* dite *quotidienne*, et dans son *Mot d'esprit* tout particulièrement. Il a mis en valeur ceci, et le surprenant est qu'il ne l'ait pas touché du doigt, c'est que son hypothèse de l'*Unbewusstsein*, de l'inconscient, eh bien, si l'on peut dire, il l'a mal nommée.

L'inconscient, ce n'est pas simplement d'être non su. Freud lui-même le formule déjà en disant *Bewusst*. Je profite ici de la langue allemande, où il peut s'établir un rapport entre *Bewusst* et *Wissen*. Dans la langue allemande, le conscient de la conscience se formule comme ce qu'il est vraiment, à savoir la jouissance d'un savoir. Ce que Freud a apporté, c'est ceci, qu'il n'y a pas besoin de savoir qu'on sait pour jouir d'un savoir.

Touchons enfin cette expérience que nous faisons tous les jours. Si ce dont nous parlons est vrai, si c'est bien à une étape précoce que se cristallise pour l'enfant ce qu'il faut bien appeler par son nom, à savoir les symptômes, si l'époque de l'enfance est bien pour cela décisive, comment ne pas lier ce fait à la façon dont nous analysons les rêves et les actes manqués ? – Je ne parle pas des mots d'esprit, complètement hors de la portée des analystes, qui n'ont naturellement pas le moindre esprit. C'est du Freud, mais ça prouve quand même que là Freud, tout de même, a dû s'apercevoir que l'énoncé d'un acte manqué ne prend sa valeur que des explications d'un sujet. Comment interpréter un acte manqué ? On serait dans le noir total, si le sujet ne disait pas à ce propos un ou deux petits trucs, qui permettent de lui dire – *mais enfin, quand vous avez sorti votre clef de votre poche pour entrer chez moi, analyste, ça a quand même un sens* – et selon son état d'avancement, on lui expliquera le sens à divers titre – soit par le fait qu'il croit être chez lui, ou qu'il désire être chez lui, ou même plus loin que le fait d'entrer la clé dans la serrure prouve quelque chose qui tient au symbolisme de la serrure et de la clé. Le symbolisme de la *Traumdeutung* est ⁽¹¹⁾exactement le même tabac. Qu'est-ce que c'est que ces rêves, si ce n'est des rêves racontés ? C'est dans le procès de leur récit que se lit ce que Freud appelle leur sens. Comment même soutenir une hypothèse telle que celle de l'inconscient ? – si l'on ne voit pas que c'est la façon qu'a eue le sujet, si tant est qu'il y a un sujet autre que divisé, d'être imprégné, si l'on peut dire, par le langage.

Nous savons bien dans l'analyse l'importance qu'a eue pour un sujet, je veux dire ce qui n'était à ce moment-là encore que rien du tout, la façon dont il a été désiré. Il y a des gens qui vivent sous le coup, et cela leur durera longtemps dans leur vie, sous le coup du fait que l'un des deux parents – je ne précise pas lequel – ne les pas désirés. C'est bien ça, le texte de notre expérience de tous les jours.

Les parents modèlent le sujet dans cette fonction que j'intitule du symbolisme. Ce qui veut dire strictement, non pas que l'enfant soit de quelque façon le principe d'un symbole, mais que la façon dont lui a été instillé un mode de parler ne peut que porter la marque du mode sous lequel les parents l'ont accepté. Je sais bien qu'il y a à cela toutes sortes de variations, et d'aventures. Même un enfant non désiré peut, au nom de je ne sais quoi qui

⁵²⁴. La transcription d'un moment de la conférence fait ici défaut.

vient de ses premiers frémissements, être mieux accueilli plus tard. N'empêche que quelque chose gardera la marque de ce que le désir n'existait pas avant une certaine date.

Comment a-t-on pu à ce point méconnaître jusqu'à Freud, que ces gens que l'on appelle des hommes, des femmes éventuellement, vivent dans la parlote ? Il est très curieux pour des gens qui croient qu'ils pensent, qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils pensent avec des mots. Il y des trucs là-dessus avec lesquels il faut en finir, n'est-ce pas ? La thèse de l'école de *Würzburg*, sur la soi-disant aperception de je ne sais quelle pensée synthétique qui n'articulerait pas, est vraiment la plus délirante qu'une école de prétendus psychologues ait produite. C'est toujours à l'aide de mots que l'homme pense. Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine. D'ailleurs, j'oserais dire à ce propos le terme d'*inné* – s'il n'y avait pas de mots, de quoi l'homme pourrait-il témoigner ? C'est là qu'il met le sens.

J'ai essayé à la façon que j'ai pu, de faire revivre quelque chose qui n'était pas de moi, mais qui avait déjà été aperçu par les vieux stoïciens. Il n'y a aucune raison de penser que la philosophie ait toujours été la même chose que ce qu'elle est pour nous. En ce temps-là la philosophie était un mode de vivre – un mode de vivre à propos de quoi on pouvait s'apercevoir, bien avant Freud, que le langage, ce langage qui n'a absolument pas d'existence théorique, intervient toujours sous la forme de ce que j'appelle d'un mot que j'ai voulu faire aussi proche que possible du mot *lallation* – *lalangue*.

⁽¹²⁾Lalangue, les anciens depuis le temps d'Esopé, s'étaient très bien aperçus que c'était absolument capital. Il y a là-dessus une fable bien connue, mais personne ne s'en aperçoit. Ce n'est pas du tout au hasard que dans lalangue quelle qu'elle soit dont quelqu'un a reçu la première empreinte, un mot est équivoque. Ce n'est certainement pas par hasard qu'en français le mot *ne* se prononce d'une façon équivoque avec le mot *nœud*. Ce n'est pas du tout par hasard que le mot *pas*, qui en français redouble la négation contrairement à bien d'autres langues, désigne aussi *un pas*. Si je m'intéresse tellement au *pas*, ce n'est pas par hasard. Cela ne veut pas dire que la langue constitue d'aucune façon un patrimoine. Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce *matérialisme* que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme.

Lisez un peu, je suis sûr que cela ne vous arrive pas souvent, l'*Introduction à la psychanalyse*, les *Vorlesungen* de Freud. Il y a deux chapitres sur le symptôme. L'un s'appelle *Wege zur Symptom Bildung*, c'est le chapitre 23, puis vous vous apercevez qu'il y a un chapitre 17 qui s'appelle *Der Sinn*, le sens des symptômes. Si Freud a apporté quelque chose, c'est ça. C'est que les symptômes ont un sens, et un sens qui ne s'interprète correctement – *correctement* voulant dire que le sujet en lâche un bout – qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre, ce que je vais appeler aujourd'hui, faute de pouvoir en dire plus ni mieux, la réalité sexuelle.

Freud a beaucoup insisté là-dessus. Et il a cru pouvoir accentuer notamment le terme d'autoérotisme, en ceci que cette réalité sexuelle, l'enfant la découvre d'abord sur son propre corps. Je me permets – cela ne m'arrive pas tous les jours – de n'être pas d'accord – et ceci au nom de l'œuvre de Freud lui-même.

Si vous étudiez de près le cas du petit Hans, vous verrez que ce qu'y s'y manifeste, c'est que ce qu'il appelle son *Wiwimacher*, parce qu'il ne sait pas comment l'appeler autrement, s'est introduit dans son circuit. En d'autres termes, pour appeler les choses tranquillement par leur nom, il a eu ses premières érections. Ce premier jouir se manifeste, on pourrait dire chez quiconque. Bien sûr, n'est-ce pas, non pas vrai, mais vérifié, chez tous. Mais c'est justement là qu'est la pointe de ce que Freud a apporté – il suffit que cela soit vérifié chez certains pour que nous soyons en droit de construire là-dessus quelque chose qui a le plus

étroit rapport avec l'inconscient. Car après ⁽¹³⁾ tout, c'est un fait – l'inconscient, c'est Freud qui l'a inventé. L'inconscient est une invention au sens où c'est une découverte, qui est liée à la rencontre que font avec leur propre érection certains êtres.

Nous appelons ça comme ça, *être*, parce que nous ne savons pas parler autrement. On ferait mieux de se passer du mot *être*. Quelques personnes dans le passé y ont été sensibles. Un certain Saint Thomas d'Aquin – c'est un saint homme lui aussi, et même un symptôme – a écrit quelque chose qui s'appelle *De ente et essentia*. Je ne peux dire que je vous en recommande la lecture, parce que vous ne la ferez pas, mais c'est très astucieux. S'il y a quelque chose qui s'appelle l'inconscient, cela veut dire qu'il n'y a pas besoin de savoir ce que l'on fait pour le faire, et pour le faire en le sachant très bien. Il y aura peut-être une personne qui lira ce *De ente et essentia*, et qui s'apercevra de ce que ce saint homme, ce symptôme, dégouase très bien – l'être, ça ne s'attrape pas si facilement, ni l'essence.

Il n'y a pas besoin de savoir tout ça. Il n'y a besoin que de savoir que chez certains êtres, qu'on les appelle, la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent – *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?* Et ils se le disent si bien que ce pauvre petit Hans ne pense qu'à ce ça – l'incarner dans des objets tout ce qu'il y a de plus externes, à savoir dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse, qui tombe par terre. Ce cheval qui va et vient, qui a une certaine façon de glisser le long des quais en tirant un chariot, est tout ce qu'il y a de plus exemplaire pour lui de ce à quoi il a affaire, et auquel il ne comprend exactement rien, grâce au fait, bien sûr, qu'il a un certain type de mère et un certain type de père. Son symptôme, c'est l'expression, la signification de ce rejet.

Ce rejet ne mérite pas du tout d'être épinglé de l'autoérotisme, sous ce seul prétexte qu'après tout ce *Wiwimacher*, il l'a, accroché quelque part au bas de son ventre. La jouissance qui est résultée de ce *Wiwimacher* lui est étrangère, au point d'être au principe de sa phobie. Phobie veut dire qu'il en a la trouille. L'intervention du professeur Freud médiée par le père est tout un truquage, qui n'a qu'un seul mérite, c'est d'avoir réussi. Il arrivera à faire supporter la petite queue par quelqu'un d'autre, à savoir en l'occasion sa petite sœur.

J'abrège ici le cas du petit Hans. Je ne l'ai introduit que parce que, étant donné que vous êtes d'une ignorance absolument totale, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas improvisé aujourd'hui. Je ne vais pas me mettre à vous lire tous les trucs que j'ai mijotés pour vous. Je veux simplement essayer de faire passer quelque chose de ce qui est arrivé, vers la fin du siècle dernier, chez quelqu'un qui n'était pas un génie, comme on le dit, mais un honnête imbécile, comme moi.

⁽¹⁴⁾ Freud s'est aperçu qu'il y avait des choses dont personne ne pouvait dire que le sujet parlant les savait sans les savoir. Voilà le relief des choses. C'est pour cela que j'ai parlé du signifiant, et de son effet signifié. Naturellement, avec le signifiant, je n'ai pas du tout vidé la question. Le signifiant est quelque chose qui est incarné dans le langage. Il se trouve qu'il y a une espèce qui a su aboyer d'une façon telle qu'un son, en tant que signifiant, est différent d'un autre. Olivier Flournoy m'a dit avoir publié un texte de Spitæ. Lisez son *De la naissance à la parole* pour tacher de voir enfin comment s'éveille la relation à l'aboiement. Il y a un abîme entre cette relation à l'aboiement et le fait qu'à la fin, l'être humilié, l'être humus, l'être humain, l'être comme vous voudrez l'appeler – il s'agit de vous, de vous et moi –, que l'être humain arrive à pouvoir dire quelque chose. Non seulement à pouvoir le dire, mais encore ce chancre que je définis d'être le langage, parce que je ne sais pas comment autrement l'appeler, ce chancre qu'est le langage, implique dès le début une espèce de sensibilité.

J'ai très bien vu de tout petits enfants, ne serait-ce que les miens. Le fait qu'un enfant dise *peut-être*, *pas encore*, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritits avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. C'est ça que lui laisse toute cette activité non réfléchie – des

débris, auxquels, sur le tard, parce qu'il est prématuré, s'ajouteront les problèmes de ce qui va l'effrayer. Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage.

Permettez-moi d'avancer ici quelques équations timides, à propos de ce que j'ai avancé dans mes *Écrits* comme la signification du phallus, ce qui est une très mauvaise traduction pour *Die Bedeutung des Phallus*.

Il est surprenant que la psychanalyse n'ait pas donné là la moindre stimulation à la psychologie. Freud a tout fait pour cela, mais, bien entendu, les psychologues sont sourds. Cette chose n'existe que dans le vocabulaire des psychologues – une psyché comme telle accolée à un corps. Pourquoi diable, c'est le cas de le dire, pourquoi diable l'homme serait-il double ? Qu'il ait un corps recèle suffisamment de mystères, et Freud, frayé par la biologie, a assez bien marqué la différenciation du soma et du germen. Pourquoi diable ne pas nettoyer notre esprit de toute cette psychologie à la manque, et ne pas essayer d'épeler ce qu'il en est de la *Bedeutung* du phallus ? J'ai dû traduire par *signification*, faute de pouvoir donner un équivalent. *Bedeutung* est différent de *Sinn*, de l'effet de sens, et désigne le rapport au réel. Pourquoi, depuis que la psychanalyse existe, les questions n'ont-elles pas été posées au niveau de ceci ? Pourquoi est-ce que ce soi-disant être, pourquoi est-ce que ce ⁽¹⁴⁾*se jouis* est-il apparu sur ce qu'on appelle la terre ? Nous nous imaginons que c'est un astre privilégié sous ce prétexte qu'il y existe l'homme, et d'une certaine façon, c'est vrai – à cette seule condition qu'il n'y ait pas d'autres mondes habités.

Est-ce qu'il ne vous vient pas à l'esprit que cette « réalité sexuelle », comme je m'exprimait tout à l'heure, est spécifiée dans l'homme de ceci, qu'il n'y a, entre l'homme mâle et femelle, aucun rapport instinctuel ? Que rien ne fasse que tout homme – pour désigner l'homme par ce qui lui va assez bien, étant donné qu'il imagine l'idée du tout naturellement – que tout homme n'est pas apte à satisfaire toute femme ? Ce qui semble bien être la règle pour ce qui est des autres animaux. Évidemment, ils ne satisfont pas toutes les femelles, mais il s'agit seulement d'aptitudes. L'homme – puisqu'on peut parler de l'homme, / apostrophe –, il faut qu'il se contente d'en rêver. Il faut qu'il se contente d'en rêver parce qu'il est tout à fait certain que, non seulement il ne satisfait pas toute femme, mais que *La* femme – j'en demande pardon aux membres peut-être ici présentes du M.L.F. –, *La* femme n'existe pas. Il y des femmes, mais *La* femme, c'est un rêve de l'homme.

Ce n'est pas pour rien qu'il ne se satisfait que d'une, voire de plusieurs femmes. C'est parce que pour les autres, il n'en a pas envie. Il n'en a pas envie pourquoi ? Parce qu'elles ne consonnent pas, si je puis m'exprimer ainsi, avec son inconscient.

Ce n'est pas seulement qu'il n'y a pas *La* femme – La femme se définit d'être ce que j'ai épinglé déjà bien avant et que je répète pour vous – du *pas toute*. Cela va plus loin, et ce n'est pas de l'homme que cela vient, contrairement à ce que croient les membres du M.L.F., c'est d'elles-mêmes. C'est en elles-mêmes qu'elles sont *pas toutes*. À savoir qu'elles ne prêtent pas à la généralisation. Même, je le dis là entre parenthèses, à la généralisation phallocentrique.

Je n'ai pas dit que la femme est un objet pour l'homme. Bien au contraire, j'ai dit que c'était quelque chose avec quoi il ne sait jamais se débrouiller. En d'autres termes, il ne manque jamais de s'embrouiller les pattes en abordant une quelconque – soit parce qu'il s'est trompé, soit parce que c'est justement celle-là qu'il lui fallait. Mais il ne s'en aperçoit jamais qu'après coup.

C'est un des sens de l'après-coup dont j'ai parlé à l'occasion, et qui a été si mal relayé dans le fameux et éternel *Vocabulaire de la psychanalyse* par quoi Lagache a là gâché la psychanalyse toute entière. Bon, enfin, ce n'est déjà pas si mal, n'exagérons pas. La seule chose qui l'intéressait probablement, c'était de *lagacher* ce que je disais. Après tout, pourquoi ne lagacherait-on pas ?

Je ne suis pas absolument sûr d'avoir raison en tout. Non seulement je n'en suis pas sûr, mais j'ai bien l'attitude freudienne. ⁽¹⁶⁾Le prochain truc qui me fera réviser à l'occasion tout mon système, je ne demanderais pas mieux que de le recueillir. Tout ce que je peux dire, c'est que, grâce sans doute à ma connerie, ce n'est pas encore arrivé.

Voilà. Maintenant, je vous laisserai la parole.

Je serais content, après ce jaspinage, de savoir ce que vous en avez retiré.

REPONSES

D^R J. L. – Pour encourager quiconque qui aurait une question à poser, je voudrais vous dire que quelqu'un qui avait à prendre un train, je ne sais pour où...

– Pour Lausanne.

– Vous savez qui c'est ?

– Le D^r Bovet.

D^R J. L. – C'est un nom qui ne m'est pas inconnu. Le D^r Bovet m'a posé une question que je trouve très bonne, façon de parler. *Jusqu'à quel point*, m'a-t-il dit, *vous prenez-vous au sérieux ?* Ce n'est pas mal, et j'espère que cela va vous encourager. C'est le genre de question dont je me fous. Continuer au point d'en être à la vingt deuxième année de mon enseignement, implique que je me prends au sérieux. Si je n'ai pas répondu, c'est qu'il avait un train à prendre. Mais j'ai tout de même déjà répondu à cette question, implicitement, en identifiant le sérieux avec la série. Une série mathématique, qu'elle soit convergente ou divergente, cela veut dire quelque chose. Ce que j'énonce est tout à fait de cet ordre. J'essaie de serrer de plus en plus près, de faire une série convergente. Est-ce que j'y réussis ? Naturellement, quand on est captivé... Mais même une série divergente a de l'intérêt, à sa façon, elle converge aussi – ceci pour les personnes qui auraient quelque idée des mathématiques. Puisqu'il s'agit du D^r Bovet, qu'on lui transmette cette réponse.

D^R CRAMER – Vous avez dit, si je vous ai bien suivi, que c'est la mère qui parle à l'enfant, mais encore faut-il que l'enfant l'entende. C'est sur ce « encore faut-il que l'enfant l'entende » que j'aimerais vous poser une question.

D^R J. L. – Oui !

– Qu'est-ce qui fait qu'un enfant peut entendre ? Qu'est-ce qui fait que l'enfant est réceptif à un ordre symbolique que lui enseigne la mère, ou que lui apporte la mère ? Est-ce qu'il y a là quelque chose d'immanent dans le petit homme ?

D^R J. L. – Dans ce que j'ai dit, il me semble que je l'impliquais. L'être que j'ai appelé humain est essentiellement un être parlant.

– Et un être qui doit pouvoir aussi entendre.

D^R J. L. – Mais entendre fait partie de la parole. Ce que j'ai évoqué concernant le *peut-être*, le *pas encore*, on pourrait citer d'autres exemples, prouve que la résonance de la parole est quelque ⁽¹⁷⁾chose de constitutionnel. Il est évident que cela est lié à la spécificité de mon expérience. À partir du moment où quelqu'un est en analyse, il prouve toujours qu'il a entendu. Que vous souleviez la question qu'il y ait des êtres qui n'entendent rien est suggestif certes, mais difficile à imaginer. Vous me direz qu'il y a des gens qui peuvent peut-être n'entendre que le brouhaha, c'est à dire que ça jaspine tout autour.

– Je pensais aux autistes, par exemple. Ce serait un cas où le réceptacle n'est pas en place, et où l'entendre ne peut pas se faire.

D^R J. L. – Comme le nom l'indique, les autistes s'entendent eux-mêmes. Ils entendent beaucoup de choses. Cela débouche même normalement sur l'hallucination, et l'hallucination a toujours un caractère plus ou moins vocal. Tous les autistes n'entendent pas des voix, mais ils articulent beaucoup de choses, et ce qu'ils articulent, il s'agit justement de voir d'où ils l'ont entendu. Vous voyez des autistes ?

– Oui.

D^R J. L. – Alors, que vous en semble, des autistes, à vous ?

– Que précisément ils n'arrivent pas à nous entendre, qu'ils restent coincés.

D^R J. L. – Mais c'est tout à fait autre chose. Ils n'arrivent pas à entendre ce que vous avez à leur dire en tant que vous vous en occupez.

– Mais aussi que nous avons de la peine à les entendre. Leur langage reste quelque chose de fermé.

D^R J. L. – C'est bien justement ce qui fait que nous ne les entendons pas. C'est qu'ils ne vous entendent pas. Mais enfin, il y a sûrement quelque chose à leur dire.

– Ma question allait un peu plus loin. Est-ce que le symbolique – et là je vais employer un court-circuitage – ça s'apprend ? Est-ce qu'il y a en nous quelque chose dès la naissance qui fait qu'on est préparé pour le symbolique, pour recevoir précisément le message symbolique, pour l'intégrer ?

D^R J. L. – Tout ce que j'ai dit l'impliquait. Il s'agit de savoir pourquoi il y a quelque chose chez l'autiste, ou chez celui qu'on appelle schizophrène, qui se gèle, si on peut dire. Mais vous ne pouvez dire qu'il ne parle pas. Que vous ayez de la peine à entendre, à donner sa portée à ce qu'ils disent, n'empêche pas que ce sont des personnages finalement plutôt verbeux.

– Est-ce que vous concevez que le langage n'est pas seulement verbal, mais qu'il y a un langage qui n'est pas verbal ? Le langage des gestes, par exemple.

D^R J. L. – C'est une question qui a été soulevée il y a très longtemps par un nommé Jousse, à savoir que le geste précéderait la parole. Je crois qu'il y a quelque chose de spécifique dans la parole. La structure verbale est tout à fait spécifique, et nous en avons un témoignage dans le fait que ceux qu'on appelle les sourds-muets sont capables d'un type de gestes qui n'est pas du tout le geste expressif comme tel. Le cas des sourds-muets est ⁽¹⁸⁾démonstratif de ceci qu'il y a une prédisposition au langage, même chez ceux qui sont affectés de cette infirmité – le mot infirmité me paraît là tout à fait spécifique. Il y a le discernement qu'il peut y avoir quelque chose de signifiant comme tel. Le langage sur les doigts ne se conçoit pas sans une prédisposition à acquérir le signifiant, quelle que soit l'infirmité corporelle. Je n'ai pas du tout parlé tout à l'heure de la différence entre le signifiant et le signe.

O. FLOURNOY – Je crois que M^r Auber serait heureux si vous pouviez élaborer éventuellement un peu la différence que vous venez de mentionner.

D^R J. L. – Cela nous mène très loin, à la spécificité du signifiant. Le type du signe est à trouver dans le cycle de la manifestation qu'on peut, plus ou moins à juste titre, qualifier d'extérieur. C'est *pas de fumée sans feu*. Que le signe soit tout de suite happé comme ceci – s'il y a du feu, c'est qu'il y a quelqu'un qui le fait. Même si on s'aperçoit après coup que la forêt

flambe sans qu'il y ait de responsable. Le signe verse toujours, tout de suite, vers le sujet et vers le signifiant. Le signe est tout de suite happé comme intentionnel. Ce n'est pas le signifiant. Le signifiant est d'emblée perçu comme le signifiant.

– Dans la suite de ce qu'on a dit, vous avez eu des phrases que j'ai trouvées très belles sur la femme. Telle que « La femme n'existe pas, il y a des femmes. La femme est un rêve de l'homme ».

D^R J. L. – C'est un rêve parce qu'il ne peut pas faire mieux.

– Ou encore : « La femme est ce avec quoi l'homme ne sait jamais se débrouiller ». Il me semble que dans le titre de votre conférence on parlait de symptôme, et j'ai eu l'impression finalement que la femme, c'est le symptôme de l'homme.

D^R J. L. – Je l'ai dit en toute lettre dans mon séminaire.

– Peut-on dire réciproquement que l'homme est le symptôme de la femme ? Est-ce que cela signifie que chez la fillette et le petit garçon, le message que la mère va transmettre, le message symbolique, signifiant, va être reçu de la même chose, parce que c'est la mère qui le transmet, soit à la fille soit au garçon ? Y a-t-il une réciprocité ou une différence à laquelle on n'échappe pas ?

D^R J. L. – Il y a sûrement une différence, qui tient à ceci que les femmes comprennent très bien que l'homme est un drôle d'oiseau. Il faut juger cela au niveau des femmes analystes. Les femmes analystes sont les meilleures. Elles sont meilleures que l'homme analyste.

– Quel est finalement ce rapport avec le signifiant qui a l'air d'être quelque chose de trans-sexuel, bisexuel ?

M. X. – Les femmes sont meilleures analystes, meilleures en quoi ? Meilleures comment ?

D^R J. L. – Il est clair qu'elles sont beaucoup plus actives. Il n'y a pas beaucoup d'analystes qui aient témoigné qu'ils comprenaient quelque chose. Les femmes s'avancent. Vous n'avez qu'à voir Melanie Klein. Les femmes y vont, et elles y vont avec un ⁽¹⁹⁾sentiment tout à fait direct de ce qu'est le bébé dans l'homme. Pour les hommes, il faut un rude brisement.

M. X. – Les hommes ont aussi envie d'avoir un bébé.

D^R J. L. – De temps en temps, ils ont envie d'accoucher, c'est vrai. De temps en temps, il y a des hommes qui, pour des raisons qui sont toujours très précises, s'identifient à la mère. Ils ont envie, non seulement d'avoir un bébé, mais de porter un bébé, cela arrive couramment. Dans mon expérience analytique, j'en ai cinq ou six cas tout à fait clairs, qui étaient arrivés à le formuler.

M. VAUTHIER – Comme analyste, avez-vous eu l'occasion de toucher de près de grands patients psychosomatiques ? Quelle est la position du signifiant par rapport à eux ? Quelle est leur position par rapport à leur accession au symbolique ? On a l'impression qu'ils n'ont pas touché au registre symbolique, ou on ne sait pas comment l'accrocher. J'aimerais savoir si dans votre manière de poser le problème, vous avez une formule qui puisse s'appliquer à ce genre de patients ?

D^R J. L. – Il est certain que c'est dans le domaine le plus encore inexploré. Enfin, c'est tout de même de l'ordre de l'écrit. Dans beaucoup de cas nous ne savons pas le lire. Il faudrait dire ici quelque chose qui introduirait la notion d'écrit. Tout se passe comme si quelque chose était écrit dans le corps, quelque chose qui est donné comme une énigme. Il n'est pas du tout étonnant que nous ayons ce sentiment comme analystes.

– Mais comment leur faire parler ce qui est écrit ? Là, il me semble qu'il y a une coupure.

D^R J. L. – C'est tout à fait vrai. Il y a ce que les mystiques appellent la signature des choses, ce qu'il y a dans les choses qui peut se lire. *Signatura* ne veut pas dire *signum*, n'est-ce pas ? Il y a quelque chose à lire devant quoi, souvent, nous nageons.

M. NICOLAÏDIS – Est-ce qu'on peut dire peut-être que le psychosomatique s'exprime avec un langage hiéroglyphique, tandis que le névrosé le fait avec un langage alphabétique ?

D^R J. L. – Mais ça, c'est du Vico.

– On est toujours le second.

D^R J. L. – Bien sûr qu'on est toujours le second. Il y a toujours quelqu'un qui a dit.

– Pourtant, il n'a pas parlé de psychosomatique.

D^R J. L. – Vico ? Sûrement pas. Mais enfin, prenons les choses par ce biais. Oui, le corps considéré comme cartouche, comme livrant le nom propre. Il faudrait avoir de l'hiéroglyphe une idée un peu plus élaborée que n'a Vico. Quand il dit hiéroglyphique, il ne semble pas avoir – j'ai lu la *Scienza nuova* – des idées très élaborées pour son époque.

O. FLOURNOY – J'aimerais que nos compagnes prennent la parole. M^{me} Rossier. Que le dialogue intersexuel s'engage.

M^{me} ROSSIER – Je voulais dire que lorsque vous avez parlé, évoquant les psychosomatiques, de quelque chose d'écrit, j'ai compris des cris, ⁽²⁰⁾le cri. Et je me suis demandé si l'inscription dans le corps des psychosomatiques ne ressemble pas plus à un cri qu'à une parole, et c'est pour cela que nous avons tant de peine à le comprendre. C'est un cri répétitif, mais peu élaboré. Je ne penserais pas du tout au hiéroglyphe, qui me semble déjà beaucoup trop compliqué.

D^R J. L. – C'est plutôt compliqué, un malade psychosomatique, et cela ressemble plus à un hiéroglyphe qu'à un cri.

O. FLOURNOY – Et pourtant, un cri est diablement difficile à traduire.

D^R J. L. – Ça c'est vrai.

M. VAUTHIER – On accorde toujours un signifiant à un cri. Tandis qu'au psychosomatique, on aimerait bien pouvoir lui accorder un signifiant.

D^R J. L. – Freud parle du cri à un moment. Il faudrait que je vous le retrouve. Il parle du cri, mais cela tombe à plat.

M^{me} Y. – La différence entre le mot écrit et le mot parlé ? Vous avez l'air de penser quelque chose à ce sujet.

D^R J. L. – Il est certain qu'il y a là, en effet, une béance tout à fait frappante. Comment est-ce qu'il y a une orthographe ? C'est la chose la plus stupéfiante du monde, et qu'en plus ce soit manifestement par l'écrit que la parole fasse sa trouée, par l'écrit et uniquement par l'écrit, l'écrit de ce qu'on appelle les chiffres, parce qu'on ne veut pas parler des nombres. Il y a là quelque chose qui est de l'ordre de ce que l'on posait tout à l'heure comme question – de l'ordre de l'immanence. Le corps dans le signifiant fait trait, et trait qui est un Un. J'ai traduit le *Einziger Zug* que Freud énonce dans son écrit sur l'identification, par *trait unaire*. C'est autour du trait unaire que pivote toute la question de l'écrit. Que le hiéroglyphe soit égyptien ou chinois, c'est à cet égard la même chose. C'est toujours d'une configuration du

trait qu'il s'agit. Ce n'est pas pour rien que la numération binaire ne s'écrit rien qu'avec des 1 et des 0. La question devrait se juger au niveau de – quelle est la sorte de jouissance qui se trouve dans le psychosomatique ? Si j'ai évoqué une métaphore comme celle du *gelé*, c'est bien parce qu'il y a certainement cette espèce de fixation. Ce n'est pas pour rien non plus que Freud emploie le terme de *Fixierung* – c'est parce que le corps se laisse aller à écrire quelque chose de l'ordre du nombre.

M.VAUTHIER – Il y a quelque chose de paradoxal. Quand on a l'impression que le mot jouissance reprend un sens avec un psychosomatique, il n'est plus psychosomatique.

D^R J. L. – Tout à fait d'accord. C'est par ce biais, c'est par la révélation de la jouissance spécifique qu'il a dans sa fixation qu'il faut toujours viser à aborder le psychosomatique. C'est en ça qu'on peut espérer que l'inconscient, l'invention de l'inconscient, puisse servir à quelque chose. C'est dans la mesure où ce que nous espérons, c'est de lui donner le sens de ce dont il s'agit. Le psychosomatique est quelque chose qui est tout de même, ⁽²¹⁾ dans son fondement, profondément enraciné dans l'imaginaire.

M. Z. – *Soll Ich werden*, vous avez plus ou moins transcrit avec le travail de « il est pensé ». Je pense au discours de l'obsessionnel qui pense, qui repense, qui cogite, qui en tous cas arrive lui aussi au « il est pensé ». Le « il est pensé », peut-on le comprendre aussi comme « dépensé », dans le sens où le « dé » veut dire de haut en bas, démonter, désarticuler, et finalement faire tomber la statue ? Peut-on conjoindre le « dépensé » au « il est pensé » ?

D^R J. L. – Cela a le plus grand rapport avec l'obsession. L'obsessionnel est très essentiellement quelqu'un qui est *pense*. Il est *pense* avarement. Il est *pense* en circuit fermé. Il est *pense* pour lui tout seul. C'est par les obsessionnels que cette formule m'a été inspirée. Vous en avez très bien reconnu l'affinité avec l'obsessionnel, car je ne l'ai pas dit.

M^{ME} VERGOPOULO – Il y a quelque chose qui m'a frappée dans le séminaire, par rapport au temps. Le concept est le temps de la chose. Dans le cadre du transfert, vous dites que la parole n'a que valeur de parole, qu'il n'y a ni émotion, ni projection, ni déplacement. Je dois dire que je n'ai pas très bien compris ce qu'est le sens de la parole dans le transfert ?

D^R J. L. – Sur quoi visez-vous à obtenir une réponse ? Sur le rapport du concept avec le temps ?

– Sur le rapport de la parole ancienne avec la parole actuelle. Dans le transfert, si l'interprétation vise juste, c'est parce qu'il y a une coïncidence entre la parole ancienne et la parole actuelle.

D^R J. L. – Il faut bien que de temps en temps, je m'exerce à quelque chose de tentatif. Que le concept soit le temps est une idée hégélienne. Mais il se trouve que, dans une chose qui est dans mes *Écrits*, sur le *Temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, j'ai souligné la fonction de la hâte en logique, à savoir qu'on ne peut pas rester en suspens puisqu'il faut à un moment conclure. Je m'efforce là de nouer le temps à la logique elle-même. J'ai distingué trois temps, mais c'est un peu vieillot, j'ai écrit cela il y a longtemps, tout de suite après la guerre. Jusqu'à un certain point, on conclut toujours trop tôt. Mais ce trop tôt est simplement l'évitement d'un trop tard. Cela est tout à fait lié au fin fond de la logique. L'idée du tout, de l'universel, est déjà en quelque sorte préfigurée dans le langage. Le refus de l'universalité est esquissé par Aristote, et il le rejette, parce que l'universalité est l'essentiel de sa pensée. Je puis avancer avec une certaine vraisemblance que le fait qu'Aristote le rejette est l'indice du caractère en fin de compte non nécessité de la logique. Le fait est qu'il n'y a de logique que chez un vivant humain.

M. MELO – Dans votre première réponse, vous êtes parti du mot sérieux, et vous êtes arrivé à la notion de série. J'ai été très frappé de voir comment nous avons réagi à ce mot série, en alignant une

série de malades les uns après les autres. Il y a eu l'autiste, l'obsessionnel, le psychosomatique, et il y a eu la femme. Cela m'a amené à penser au fait ⁽²²⁾que vous étiez venu nous parler, et que nous étions venus vous écouter.

Voici ma question. Ne pensez-vous pas qu'entre transfert et contre-transfert, il y a réellement une différence qui se situe au niveau du pouvoir ?

D^R J. L. – C'est tout de même très démonstratif, que le pouvoir ne repose jamais sur la force pure et simple. Le pouvoir est toujours un pouvoir lié à la parole. Il se trouve qu'après avoir seriné des choses très longtemps, j'attire du monde par mon jaspinage qui, évidemment, n'aurait pas ce pouvoir s'il n'était pas série, s'il ne convergerait pas quelque part. C'est tout de même un pouvoir d'un type très particulier. Ce n'est pas un pouvoir impératif. Je ne donne d'ordre à personne. Mais toute la politique repose sur ceci, que tout le monde est trop content d'avoir quelqu'un qui dit *En avant marche* – vers n'importe où, d'ailleurs. Le principe même de l'idée de progrès, c'est qu'on croit à l'impératif. C'est ce qu'il y a de plus originel dans la parole, et que j'ai essayé de schématiser – vous le trouverez dans un texte qui s'appelle *Radiophonie*, et que j'ai donné je ne sais plus où. Il s'agit de la structure du discours du maître. Le discours du maître est caractérisé par le fait qu'à une certaine place, il y a quelqu'un qui fait semblant de commander. Ce caractère de semblant – « D'un discours qui ne serait pas du semblant » a servi de titre à un de mes séminaires – est tout à fait essentiel. Qu'il y ait quelqu'un qui veuille bien se charger de cette fonction du semblant, tout le monde en est en fin de compte ravi. Si quelqu'un ne faisait pas semblant de commander, où irions-nous ? Et par un véritable consentement fondé sur le savoir qu'il faut qu'il y ait quelqu'un qui fait semblant, ceux qui savent marchent comme les autres. Ce que vous venez là de saisir avec une certaine façon de prendre vos distances, c'est ce que vous évoquez d'une ombre de pouvoir.

O. FLOURNOY – Encore une question dans la série qu'a mentionné le D^r Melo. À propos de la psychose, vous avez introduit le terme de forclusion qu'on emploie sans savoir très bien ce qu'il recouvre. Je me suis demandé en vous écoutant si chez le psychotique, ce qui est forclos, c'est la jouissance. Mais est-ce qu'il s'agit d'une vraie forclusion, ou est-ce qu'il s'agit d'un semblant de forclusion ? Autrement dit, la psychanalyse peut-elle atteindre un psychotique, ou pas ?

D^R J. L. – C'est une très jolie question. Forclusion du Nom-du-Père. Ça nous entraîne à un autre étage, l'étage où ce n'est pas seulement le Nom-du-Père, où c'est aussi le Père-du-Nom. Je veux dire que le père, c'est celui qui nomme. C'est très bien évoqué dans la *Genèse*, où il y a toute cette singerie de Dieu qui dit à Adam de donner un nom aux animaux. Tout se passe comme s'il y avait là deux étages. Dieu est supposé savoir quels noms ils ont, puisque c'est lui qui les a créés, soi-disant, et puis tout se passe comme si Dieu voulait mettre à l'épreuve l'homme, et voir s'il sait le sinner.

Il y a là-dessus des histoires dans Joyce – Jacques Auber ⁽²³⁾ doit très bien savoir à quoi je fais allusion, n'est-ce pas ? Celui qui, le premier, dira *gou* à la *gousse*, dira *oua* à la *oua*. Il est manifeste que dans le texte, tout implique que l'homme est mis dans une position grotesque. Moi, je serais assez porté à croire que, contrairement à ce qui choque beaucoup de monde, c'est plutôt les femmes qui ont inventé le langage. D'ailleurs, la *Genèse* le laisse entendre. Avec le serpent, elles parlent – c'est-à-dire avec le phallus. Elles parlent avec le phallus d'autant plus qu'alors pour elles, c'est hétéro.

Quoique ce soit l'un de mes rêves, on peut tout de même se poser la question – comment est-ce qu'une femme a inventé ça ? On peut dire qu'elle y a intérêt. Contrairement à ce qu'on croit, le phallocentrisme est la meilleure garantie de la femme. Il ne s'agit que de ça. La Vierge Marie avec son pied sur la tête du serpent, cela veut dire qu'elle s'en soutient. Tout cela a été imaginé, mais d'une façon essoufflée. On peut le dire sans le moindre sérieux, puisqu'il faut quelqu'un d'aussi dingue que Joyce pour remettre ça.

Lui savait très bien que ses rapports avec les femmes étaient uniquement sa propre chanson. Il a essayé de situer l'être humain d'une façon qui n'a qu'un mérite, c'est de

différer de ce qui en a été énoncé précédemment. Mais en fin de compte, tout ça, c'est du ressassage, c'est du symptôme.

Ce à quoi je suis le plus porté, c'est-à-dire que c'est la dimension humaine à proprement parler. C'est pourquoi j'ai parlé de Joyce-le-sinthôme, comme ça, d'un seul trait.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Je soussigné, Dr Jacques Lacan, Chargé de cours par la sixième section de l'École des Hautes Études, directeur de l'École freudienne de Paris, certifie :

Que Madame Gloria Gonzalez fait fonction de ma secrétaire depuis le mois de mars 1948, sans interruption jusqu'à ce jour.

Qu'elle soit à mes côtés lorsque je fais mes cours 12 place du Panthéon, soit à l'Université de Paris I et II, et de ce fait bien connue de mon auditoire, témoigne assez de la satisfaction que j'ai de la fonction plus haut dite.

Puis-je ajouter qu'en ma pratique médicale, elle n'a jamais fait une erreur depuis que je la connais ? ce qui est lui reconnaître le sens clinique le plus accompli.

J. Lacan

Fait à la date du 27. X.75 à toutes fin utiles autant qu'à mes yeux nécessaires.

Journées d'étude de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris, 9 Novembre 1975. Paru dans Lettres de l'École freudienne, 1978, n° 24, pp. 247-250.

⁽²⁴⁷⁾JACQUES LACAN – J'ai entendu – malheureusement je n'ai pas pu y assister – parler de ce qui s'est poursuivi ici sur la fonction des cartels. Si les rapports que j'en ai eus sont bons, tout a tourné autour de cet un en plus que j'ai formulé, et si je suis bien renseigné, la question était de savoir si l'un en plus est incarné par quelqu'un. Voilà ce autour de quoi a tourné la question posée sur la fonction des cartels.

Rien n'indique dans ce que j'ai écrit que l'un en plus soit incarné. C'est peut-être cet un en plus qui se dégage, qui fonctionne effectivement dans tout groupe, parce qu'enfin un groupe, c'est quelque chose de toujours composé d'un certain nombre d'individus. Il y en a un nombre fini, et la question de savoir si à un nombre fini il ne s'en ajoute pas toujours. Un est une question qui me semble valoir la peine d'être posée.

C'est une question évidemment toute différente de celle que j'ai évoquée par l'institution de la passe. Mais c'est peut-être aussi que, dans la passe, bien sûr je fais tous mes efforts pour qu'il y en ait plus de deux, je veux dire qu'il y a deux passeurs. Mais ce n'est pas pour engendrer un en-plus, parce que celui qui se propose pour la passe est dans une toute autre position comme sujet. Il n'est même pas sujet du tout. Il s'offre à cet état d'objet qui est celui à quoi le destine la position de l'analyste. De sorte que si on l'écume en quelque sorte, ce n'est pas du tout une récompense, c'est qu'on a besoin de lui ; besoin de lui pour sustenter la position analytique.

Ce n'est donc pas un titre qui résulte du passage, c'est tout le contraire. Et je m'étonne qu'on n'ait pas vu ce dont pourtant ici je peux témoigner, c'est qu'il a fallu – puisqu'on a évoqué son nom – que je me roule aux pieds de quelqu'un que justement je ne veux pas renommer de nouveau, quelqu'un dont on a déjà que trop parlé, il a fallu que je me roule à ses pieds pour lui faire accepter d'être analyste de l'École.

Voilà pour ce qu'il en est – je laisse à l'auditoire l'occasion, si quelqu'un le veut, de me poser une question, je n'insisterai pas plus sur la distinction radicale entre l'un en plus d'une part, quand il s'agit du travail de groupe, ⁽²⁴⁸⁾qui est un travail d'enseignement, et d'autre part le fait que nous prions celui qui dans la passe nous a paru répondre, s'autoriser dignement de cette position d'analyste, que nous lui demandons d'être cette sorte d'analyste avec qui nous pouvons nous consulter.

Il y a par contre quelque chose à quoi j'ai assisté, c'est à la communication éminente que nous a faite M. Gaillard. Il s'agissait de la *Verleugnung* et de la perversion. À cette occasion, je me suis aperçu que le terme de « désaveu » que hélas j'ai sanctionné moi-même, n'était pas approprié. À la vérité, je l'ai sanctionné mais ce n'est pas moi qui l'ai avancé. Je crois que le terme de démenti est plus approprié.

Un démenti, d'où peut-on le recevoir ? On ne peut le recevoir que du réel, et c'est bien en quoi la vérité y est intéressée, parce que la vérité, je l'ai dit, ne peut que se mi-dire, mais elle ne peut concerner que le réel. C'est de cela qu'il s'agit.

Le rapport de ce démenti avec le réel est certain. C'est bien en quoi il m'a semblé que ce autour de quoi tournait l'énonciateur avait quelque chose d'inapproprié. C'est vrai, la perversion existe mais, chose étrange, nous ne savons pas comment. Nous savons seulement que le névrotique aspire à y trouver sa satisfaction et qu'y aspirant, il n'y réussit pas.

Est-ce à dire que la perversion est de l'ordre de l'imaginaire ? Certainement pas puisque aussi bien comme je l'ai dit tout à l'heure, la perversion à l'occasion est incarnée. Elle l'est même souvent. C'est peut-être en quoi elle participe de quelque transgression. Mais elle participe aussi du même coup de quelque mirage, puisque aussi bien c'est à quoi, ai-je dit, le névrotique aspire. Ce qu'il y a d'inouï, c'est qu'il espère y atteindre. C'est bien en quoi on voit que la vertu de l'espérance est sans espoir.

Martin a cru devoir revenir avec quelque insistance sur cette fameuse psychopathie qui semble avoir remué les âmes. Je saisis très bien pourquoi. Il y a quand même quelque chose que je voudrais dire, c'est que ce n'est pas, me semble-t-il, tellement hors de saison de vouloir en parler puisqu'en somme, évidemment sous un autre nom, sous le nom de ce que vous m'avez vu ni plus ni moins annoncer cette année sous le titre du *sinthome*, orthographe ancienne, orthographe d'avant le XV^e siècle, orthographe incunable, j'entends par là qui n'est attestée que par les premiers volumes imprimés, j'entends avancer que le *sinthome*, c'est de souffrir d'avoir une âme. C'est la psychopathie à proprement parler, en ce sens qu'une âme, c'est ce qu'il y a de plus emmerdant. L'accablement sous lequel vivent presque tous les hommes de nos jours ressortit à ceci d'avoir une âme dont l'essentiel est d'être symptôme. Et si on a tournillé autour de la psychopathie et de la psychose, c'est bien de ce fait que l'imaginaire, le symbolique et le réel, ⁽²⁴⁹⁾quoique noués, ça ne se suffit pas ; n'y aurait-il que ce complément – c'est comme ça que je le dessine – ce complément au symbolique, cette façon de se nouer de deux des ronds de ficelle, qui ne suffisent pas pour autant à en faire un, c'est tout de même bien au symbolique qu'est accroché tout ce qui concerne le symptôme, et sur cette consistance propre au symptôme, j'essaie – c'est ce que j'essaierai, j'emploie les choses au présent parce que c'est vrai, c'est ce que je commence à interroger – j'essaierai cette année de vous montrer comment. Freud sentait très bien que c'était dans l'art, dans l'artifice qu'il devait trouver le support de sa théorie. Il l'a senti très bien mais il n'a fait que le sentir, puisque chaque fois qu'il a approché une œuvre d'art, il était hors d'état de soumettre l'œuvre elle-même ni son auteur à une psychanalyse. L'ambiguïté d'ailleurs de l'œuvre et de son auteur est tout à fait frappante. Qu'est-ce qui, dans l'art, commande ? Est-ce l'œuvre ou bien l'auteur ? C'est ce que nous essaierons de sonder cette année.

Quoi qu'il en soit, je vous ferai remarquer que dans les deux numéros récemment parus d'*Ornicar* ? il y a quelque chose qui approche de cet Un-en-Plus, à partir de l'imaginaire, du symbolique et du réel, et que ce qui est visé expressément dans ce texte, c'est le symptôme.

Malheureusement il se trouve, je le dis ici parce que c'est une mise en garde pour ceux qui bien sûr, après que j'en aie parlé, vont aller se référer à ces numéros, il se trouve qu'en dessinant le rond de ficelle n°4, je me suis foutu dedans, disons que j'ai raté la figure, et vous pourrez très bien voir d'ailleurs quelle est la figure où j'ai cafouillé, et quelqu'un à ce moment-là, qui n'était autre qu'André Rondepierre, me l'a très bien fait remarquer ; j'improvisais ; j'avais naturellement depuis longtemps repéré l'affaire ; au moment où je la ressortais, il y a deux figures qui se sont trouvées fausses.

Tout ceci pour vous dire que si on s'est interrogé sur la différence de la psychopathie et de la psychose comme on dit, j'ai le support de mes ronds de ficelle pour y répondre.

Dans la psychose, il n'y en a que trois, conformément à ce que Freud avait tout à fait bien prévu ; la théorie de l'analyse que j'ai faite s'est faite selon le mode de ce qu'on a appelé, du côté de Zlatine, la connaissance paranoïaque. Freud dit d'ailleurs qu'il ne faut pas reculer ; je n'ai pas reculé non plus. Le support de l'imaginaire, du symbolique et du réel, le nœud borroméen entre eux pour tout dire, c'est quelque chose que nous n'abordons que du fait que la connaissance paranoïaque existe. Ma théorie, comme il fallait s'y attendre, du fonctionnement du discours analytique, est de cet ordre, et c'est bien justement en quoi j'ai besoin maintenant de donner sa consistance propre au symptôme, et j'annonce la couleur : c'est par l'intermédiaire du symptôme que nous pouvons dire ce qu'il en est réellement ; que d'être un homme, ce soit déjà tout entier se situer du symptôme, c'est quelque chose bien sûr qui ne peut s'avancer qu'après qu'on ait tour à tour dégagé la fonction de l'imaginaire, du symbolique et de ce à quoi nous accédons du réel.

⁽²⁵⁰⁾Voilà. Après quoi, à la suite de ces menues considérations que je vous offre comme une amorce, je voudrais quand même dire quelle est mon aspiration après ces Journées. Pour vous dire la vérité, je me suis cassé les pieds, ce qui, je m'en faisais la réflexion, tient à

ceci que je n'ai pas des pieds d'argile, contrairement au fameux colosse, j'ai des pieds qu'on peut casser !

Alors je voudrais quand même, à la fin, vous faire une petite invocation. Je l'ai déjà dit tout à l'heure : comme tout le monde je suis névrosé, et par conséquent ce à quoi j'aspire, ce n'est pas une raison pour que je l'espère. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelqu'un qui voudrait bien se charger d'inaugurer la prochaine scission ? Qu'est-ce que ça me soulagerait ! Ça me permettrait, là, devant quelque chose de réel, d'espérer que comme résultat je me casserai moins les pieds. Qui est-ce qui veut faire un cinquième groupe ? Vous savez avec quelle surabondance de soulagement, quel véritable frémissement de joie j'ai accueilli la fondation du quatrième. Pourquoi pas un en plus !

Ce texte fait partie des Conférences et Entretiens dans des universités nord-américaines. Paru dans Scilicet n° 6/7, 1975, pp. 32-37.

⁽³²⁾Freud et ses erreurs ?

Ce que Freud appelait l'inconscient : un savoir exprimé en mots. Mais ce savoir n'est pas seulement exprimé en mots dont le sujet qui les prononce n'a aucune espèce d'idée ; ces mots, c'est Freud qui les retrouve dans ses analyses.

Le choix de mes patients et son articulation avec ma théorie ?

Il s'agit de les faire entrer par la porte, que l'analyse soit un seuil, qu'il y ait pour eux une véritable demande. Cette demande : qu'est-ce dont ils veulent être débarrassés ? Un symptôme.

Un symptôme, c'est curable.

La religion, c'est un symptôme. Tout le monde est religieux, même les athées. Ils croient suffisamment en Dieu pour croire que Dieu n'y est pour rien quand ils sont malades.

L'athéisme, c'est la maladie de la croyance en Dieu, croyance que Dieu n'intervient pas dans le monde.

Dieu intervient tout le temps, par exemple sous la forme d'une femme.

Les curés savent qu'une femme et Dieu c'est le même genre de poison. Ils se tiennent à carreau, ils glissent sans cesse.

Peut-être l'analyse est-elle capable de faire un athée viable, c'est-à-dire quelqu'un qui ne se contredise pas à tout bout de champ.

J'essaie que cette demande les force (les analysants) à faire un effort, effort qui sera fait par eux.

Être débarrassé d'un symptôme, je ne leur promets rien.

⁽³³⁾Parce que, même pour un symptôme obsessionnel, des plus encombrants qui soient, il n'est pas sûr qu'ils feront effort de régularité pour en sortir.

Dans ce filtrage, il y a un pari, une part de chance.

Je mets l'accent sur la demande. Il faut en effet que quelque chose pousse. Et ce ne peut être de mieux se connaître ; quand quelqu'un me demande cela, je l'éconduis.

Qu'est-ce qu'une erreur ?

J'appelle ça une erre-eur. Cf. l'erre d'un navire, les non-dupes errent. Les non-dupes, ça peut se coïncider et le symptôme c'est quand, à ne pas être dupe, ça se coïncide quand même.

Le symptôme n'était pas dans la pensée courante avant une certaine époque.

Sinthome : le mot existe dans les incunables ; j'ai trouvé cette ancienne orthographe dans le *Bloch et von Wartburg*. Cette orthographe n'est pas étymologie, elle est toujours en voie de réfection. J'ignorais que Rabelais, au siècle suivant, écrivait : *symptomate*.

Je vais essayer de combler mon ignorance par un certain nombre de citations.

L'importance de la littérature dans mes écrits ?

Je dirais plutôt de la lettre. La littérature, je ne sais pas encore très bien ce que c'est ; en fin de compte, c'est ce qui est dans les manuels, de littérature entre autres. J'ai essayé d'en approcher un peu ; c'est une production mais douteuse et dont Freud était friand parce que ça lui a servi à frayer la voie de cette idée de l'inconscient. Quand il a imputé à Jensen d'avoir suivi je ne sais quel droit fil de la fonction tout à fait fantaisiste que lui, Freud, imputait à la femme, Jensen lui a répondu qu'il n'avait jamais rien vu de tel et qu'il n'avait fait que plumitiver, craché ça de sa plume.

Il y a une inflexion de la littérature ; elle ne veut plus dire de nos jours ce qu'elle voulait dire du temps de Jensen. Tout est littérature. Moi aussi j'en fais puisque ça se vend : mes

Écrits, c'est de la littérature à laquelle j'ai essayé de donner un petit statut qui n'est pas celui que Freud imaginait. Freud était convaincu qu'il faisait de la science ; il distingue *soma/germen*, emprunte des ⁽³⁴⁾termes qui ont leur valeur en science. Mais ce qu'il a fait, c'est une sorte de construction géniale, une pratique et une pratique qui fonctionne.

Je ne m'imagine pas faire de la science quand je fais de la littérature. Néanmoins, c'est de la littérature puisque c'est écrit et que ça se vend ; et c'est de la littérature parce que ça a des effets, et des effets sur la littérature.

C'est difficile à saisir.

Pourquoi ne me saisis-je pas moi-même comme un effet ?

Quand une rivière coule, il y a des petits courants particuliers.

Le courant central a l'air d'aspirer les autres, mais c'est simplement parce que les autres confluent.

Quels sont les théoriciens de la psychanalyse avec lesquels je suis en rapport de sympathie ?

Les médecins prennent les symptômes pour des signes.

Le symptôme au sens psychanalytique est de tout autre nature que le symptôme organique ; les analystes ne sont pas idiots là-dessus.

Le premier qui a eu l'idée du symptôme, c'est Marx.

Le capitalisme se marque par un certain nombre d'effets qui sont des symptômes ; c'est un symptôme dans la mesure où Marx impute à l'humanité d'avoir une norme, et il choisit la norme prolétaire (quand l'homme est nettoyé, tout nu, alors c'est Adam).

S'il y a une loi cardinale de la psychanalyse, c'est de ne pas parler à tort et à travers, même au nom des catégories analytiques. Pas d'analyse sauvage ; ne pas plaquer de mots qui n'ont de sens que pour l'analyste lui-même.

C'est de mes analysants que j'apprends tout, que j'apprends ce que c'est que la psychanalyse. Je leur emprunte mes interventions, et non à mon enseignement, sauf si je sais qu'ils savent parfaitement ce que ça veut dire.

Au mot « mot », j'ai substitué le mot « signifiant » ; et ça signifie qu'il prête à équivoque, c'est-à-dire a toujours plusieurs significations possibles.

Et, dans la mesure où vous choisirez bien vos termes, qui vont tirailler l'analysant, vous allez trouver le signifiant élu, celui qui agira.

⁽³⁵⁾En aucun cas une intervention psychanalytique ne doit être théorique, suggestive, c'est-à-dire impérative ; elle doit être équivoque.

L'interprétation analytique n'est pas faite pour être comprise ; elle est faite pour produire des vagues.

Donc il ne faut pas y aller avec de gros sabots, et souvent il vaut mieux se taire ; seulement il faut le choisir.

Il faut avoir été formé comme analyste. Ce n'est que lorsqu'il est formé que, de temps en temps, ça lui échappe ; formé, c'est-à-dire avoir vu comment le symptôme, ça se complète.

Dans l'analyse, il n'y a scène que lorsqu'il y a passage à l'acte. Il n'y a passage à l'acte que comme un plongeon dans le trou du souffleur, le souffleur étant bien sûr l'inconscient du sujet.

Ce n'est qu'à propos du passage à l'acte que j'ai parlé de scénique.

Les modèles dont je me sers sont-ils symboliques ?

Je m'y efforce et même je me tue à cela. Ça me consume parce que l'inconscient ne s'y prête pas.

Ces nœuds borroméens ne sont faciles ni à montrer ni à démontrer parce qu'on ne se les représente pas du tout.

Pour ce qui est de ces histoires de nœuds, nous en sommes encore à devoir tout inventer car il n'y a rien de moins intuitif qu'un nœud. Essayez de vous représenter le plus

petit qui soit, puis le suivant et le suivant, de voir le rapport qu'il y a entre eux : on s'y casse la tête. Tout est à construire.

Ce n'est pas parce qu'ils ont un caractère non verbal que je les utilise. J'essaye au contraire de les verbaliser.

La vérité ?

Elle a une structure de fiction parce qu'elle passe par le langage et que le langage a une structure de fiction.

Elle ne peut que se mi-dire. Jurez de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité : c'est justement ce qui ne sera pas dit. Si le sujet a une petite idée, c'est justement ce qu'il ne dira pas.

Il y a des vérités qui sont de l'ordre du réel. Si je distingue réel, symbolique et imaginaire, c'est bien qu'il y a des vérités réelle, symbolique et imaginaire. S'il y a des vérités sur le réel, c'est bien qu'il y a des vérités qu'on ne s'avoue pas.

⁽³⁶⁾La consistance de la langue anglaise ?

Jones a dit que les anglais, grâce à la bifidité de leur langue (de racine germanique et de racine latine), pouvaient, passant d'un registre à l'autre, tamponner les choses : ça sert à ce que ça n'aille pas trop loin.

C'est l'équivoque, la pluralité de sens qui favorise le passage de l'inconscient dans le discours.

L'auto-analyse ?

L'auto-analyse de Freud était une *writing-cure*, et je crois que c'est pour ça que ça a raté.

Écrire est différent de parler.

Lire est différent d'entendre.

La *writing-cure*, je n'y crois pas.

Qu'est-ce que ça veut dire avoir à écrire, de la littérature, bien sûr ?... une loufoquerie.

Phallus et littérature.

Le phallus est un manque de rien du tout, un encombrement. Personne ne sait qu'en faire. Le texte littéraire, malgré ses apparences, est sans aucun effet. Il n'a d'effet que sur les universitaires : ça les pique au derrière.

Quand je m'intéresse à Joyce, c'est parce que Joyce essaie de passer au-delà ; il a dit que les universitaires parleraient de lui pendant trois cents ans.

La littérature a essayé de devenir quelque chose de plus raisonnable, quelque chose qui livre sa raison. Parmi les raisons, il en est de très mauvaises : celle de Joyce de devenir un homme important, par exemple. Il est en effet devenu un homme très important.

Comment se laisse-t-on englué dans ce métier d'écrivain ? Expliquer l'art par l'inconscient me paraît des plus suspect, c'est ce que font pourtant les analystes. Expliquer l'art par le symptôme me paraît plus sérieux.

Verwerfung-Verleugnung.

Verwerfung, le jugement qui choisit et rejette.

⁽³⁷⁾*Verleugnung* s'apparente au démenti. Quelque part, je l'avais traduit par « désaveu » ; ça paraît une imprudence.

Le démenti a, je crois, un rapport avec le réel.

Il y a toutes sortes de démentis qui viennent du réel.

Les implications politiques de vos recherches psychanalytiques ?

En tout cas, qu'il n'y a pas de progrès.
Ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre.
Comme on ne sait pas ce qu'on a perdu, on croit qu'on a gagné. Mes « tortillons »
supposent que c'est borné.

Universités nord-américaines. Paru dans Scilicet n° 6/7, 1975, pp. 7-31, sous le titre : « Yale University, Kanzer Seminar ».

⁽⁷⁾Ce n'est pas facile... *It is not easy to speak in a country which is perfectly strange for me.* Vous voyez, j'essaie de me faire entendre par chacun, quoique mon anglais soit plutôt élémentaire et bien que je tente de l'améliorer – je tente de l'améliorer cette année de façon un peu paradoxale par la lecture – par la lecture de Joyce (*rites*). Un de mes auditeurs, inspiré par ma récente conférence (une conférence qui me fut demandée pour ouvrir le congrès sur Joyce) – un auditeur de mon séminaire où les gens se pressent en foule, à ma grande surprise comme à celle de chacun et, naturellement, je n'y avais pas annoncé ma conférence sur Joyce – écrivit un article dans une revue française où la littérature est particulièrement tortillée. Tordue, comme ça. Mais parfois des choses paraissent dans cette revue qui font sens – parfois beaucoup de sens – et en particulier ce qui fut avancé par mon auditeur : il avança qu'après Joyce la langue anglaise n'existait plus.

Évidemment, ce n'est pas vrai puisque, jusqu'à *Finnegan's Wake*, Joyce respecta ce que Chomsky appelle la « structure grammaticale ». Mais, naturellement, il en a fait voir de dures au mot anglais. Il alla jusqu'à injecter dans son propre genre d'anglais des mots appartenant à un grand nombre d'autres langues, y inclus le norvégien, et même certaines langues asiatiques ; il força les mots de la langue anglaise en les contraignant à admettre d'autres vocables, vocables qui ne sont pas du tout respectables, si je puis dire, pour quelqu'un qui use de l'anglais.

On peut dire qu'en anglais il existe, dans l'ensemble, deux sortes de vocables : ceux de racine latine et ceux dits germaniques, qui, de fait, ne sont pas germaniques, mais appartiennent à une autre branche de l'indo-européen : l'anglo-saxon.

C'est du côté saxon qu'on trouve les racines germaniques, mais, ⁽⁸⁾au terme, il y a quelque chose de spécifique à l'anglais à étudier en tant que tel pour saisir ce qui le caractérise en opposition aux autres langues.

Mais la chose importante, du moins telle que nous, analystes, la concevons, est de dire la vérité. Et, comme nous avons de cette vérité une idée un peu particulière, nous savons que c'est très difficile.

Et, comme il a été convenu que je parlerai le premier et qu'il y aurait des questions ensuite, j'aimerais commencer par prendre ce qui est justement appelé contact avec vous qui êtes là ce soir, en – pourquoi pas ? – posant des questions moi-même. Naturellement, cela suppose que vous voudrez bien répondre, fût-ce par une autre question.

Je voudrais d'abord adresser une question précisément à ceux qui ont choisi de se poser comme psychanalystes, je voudrais leur demander, et j'aurai nécessairement à répondre d'abord, comment ils en étaient venus à ce qui peut après tout être raisonnablement appelé leur... *job*. Être un analyste est un *job* et, de fait, un *job* très dur. C'est même un travail inhabituellement fatigant et, si je reprends les mots du dernier analyste que je vis avant cette visite aux États-Unis, il me confia qu'il avait besoin de se reposer un peu entre chacune de ses analyses et que cela donnait son rythme à son travail.

Quant à moi, pour vous dire la vérité, je n'ai pas le temps de me reposer entre deux analyses. Cela parce que, du fait de ma notoriété, beaucoup de gens viennent pour être analysés, pour me demander de les analyser. Hier soir, dans la maison de Shoshana Felman, un groupe de jeunes gens m'a demandé comment je choisissais mes patients. Je répondis que je ne les choisissais pas comme ça tout droit, mais qu'ils avaient à témoigner de ce qu'ils attendaient pour résultat de leur requête.

Maintenant, laissez-moi répondre à ma question : comment suis-je devenu psychanalyste ? J'y suis venu sur le tard, pas avant trente-cinq ans. J'avais commis ce qui est appelé en France une thèse de doctorat en médecine. Ce n'était pas mon premier écrit, car une thèse a à être réellement écrite. Une thèse est, par définition, ce qui a à être écrit et défendu. En ce temps, une thèse était affaire sérieuse, par laquelle on s'exposait à la contradiction.

⁽⁹⁾ Aujourd'hui, on se présente devant un jury composé habituellement de deux ou trois de ses anciens patrons, parfaitement informés du sujet qu'ils vous ont le plus souvent suggéré. Ce n'était pas mon cas. J'ai dû réellement imposer ma thèse. Je l'avais appelée – c'est pour les psychiatres présents – *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*. J'étais naïf alors. Je croyais que la personnalité était chose aisée à saisir. Je n'oserais plus donner ce titre à ce dont il était question car, de fait, je ne crois pas que la psychose ait quelque chose à faire avec la personnalité. La psychose est un essai de rigueur. En ce sens, je dirais que je suis psychotique. Je suis psychotique pour la seule raison que j'ai toujours essayée d'être rigoureux.

Cela va évidemment assez loin puisque ça suppose que les logiciens, par exemple, qui tendent vers ce but, les géomètres aussi, partageraient en dernière analyse une certaine forme de psychose. Aujourd'hui, je pense comme ça. Pour cette thèse, je ne l'avais pas entreprise imprudemment, j'avais rassemblé trente-trois cas de psychose : dans aucun, je n'ai trouvé d'exception à cette recherche de rigueur. Mais, comme on ne peut – contrairement à la pratique commune, je pense qu'on ne le peut – parler de trente-trois cas (ma thèse aurait eu des milliers de pages), je me suis contenté d'écrire une thèse d'un nombre raisonnable de pages, je veux dire d'un volume qui puisse être tenu en main, et j'y parle d'un de ces cas qui me semblait exemplaire, nommément en ceci que la personne en question avait commis de nombreux... écrits. Elle avait commis ces écrits sous la forme de nombreuses lettres outrageantes pour un tas de gens, je veux dire qu'elle était érotomane.

Un certain nombre de gens ici savent, je pense, ce qu'est une érotomane : l'érotomanie implique le choix d'une personne plus ou moins célèbre et l'idée que cette personne n'est concernée que par vous. Il serait nécessaire de trouver comment cette idée prend racine, quoique ce soit impossible jusqu'à présent.

Ce qui est certain est que, une fois le mécanisme mis en marche, chaque fait prouve que l'illustre personnage (dans ce cas une femme) est en relation amoureuse, non avec la personnalité, mais avec la personne nommée, désignée par un certain nom. À cette époque, cette personne avait son nom dans les journaux à la suite du geste ⁽¹⁰⁾ qu'elle avait eu contre une actrice alors célèbre, de façon cohérente avec son érotomanie dirigée sur cette actrice – de même qu'elle avait été dirigée auparavant sur d'autres célébrités (il n'est pas rare de voir opérer ce glissement d'une figure à une autre). En tout cas, elle avait un peu blessé cette actrice et fut envoyée en prison. Je me permis à moi-même d'être cohérent et pensai qu'une personne qui savait toujours si bien ce qu'elle faisait savait aussi à quoi cela la mènerait, et c'est un fait que son séjour en prison la calma. Du jour au lendemain disparurent ses jusqu'ici rigoureuses élucubrations. Je me permis – aussi psychotique que ma patiente – de prendre cela au sérieux et de penser que, si la prison l'avait calmée, c'était là ce qu'elle avait réellement recherché.

Aussi donnai-je à cela un nom plutôt bizarre : je l'appelai « paranoïa d'autopunition ».

À l'évidence, c'était peut-être pousser la logique un peu loin. Et cela me fit remarquer qu'il y avait chez Freud quelque chose du même ordre.

Freud n'a pas principalement étudié les psychotiques. Mais il a, comme moi, en fait, étudié les écrits d'un psychotique, le fameux président Schreber. Et, à l'endroit du président Schreber, Freud n'adopte pas le même type de position que moi. Il est vrai que c'était un cas de logique beaucoup plus poussé. Mais je remarquai, à cause de ce qui fait le fond de sa pensée, que Freud n'était pas psychotique. Il n'est pas psychotique, contrairement à beaucoup, parce qu'il s'intéressait à quelque chose de différent. Son premier intérêt était l'hystérie. Et sa voie d'approche de cette autre chose était parfaitement sérieuse, consistant non pas à colliger des écrits – car les cas qu'il traitait n'étaient pas gens à inonder d'écrits, contrairement aux psychotiques –, mais à écouter. Il passait beaucoup de temps à écouter, et de ce qu'il écoutait résultait quelque chose de paradoxal eu égard à ce que je viens juste de dire, qui est une lecture.

Ce fut pendant qu'il écoutait les hystériques qu'il lut qu'il y avait un inconscient.

C'est quelque chose qu'il pouvait seulement construire et dans quoi il était lui-même impliqué ; il y était impliqué en ceci qu'à son grand étonnement il remarquait qu'il ne pouvait éviter de participer à ce que les hystériques lui racontaient, qu'il en était affecté.

⁽¹¹⁾Naturellement, chaque chose dans les règles résultantes par lesquelles il établit la pratique psychanalytique est conçue pour contrer cette conséquence, pour conduire les choses de telle sorte qu'on évite d'être affecté. À cette fin, il promut un certain nombre de règles qui sont très saines, et qui impliquent la supposition que l'hystérique a ce qui est appelé un inconscient. Et ce que j'ai essayé – je m'excuse d'abréger comme ça – de faire est de reconnaître ce que cet inconscient postulé par Freud pouvait bien être. Maintenant que les analystes sont si nombreux, chacun peut savoir ce qu'est la lecture de l'inconscient car, après tout, depuis le temps que les analystes ont émergé, les gens ont commencé à comprendre quelque chose ; mais ce phénomène, pratiquement impensable, que tant de gens viennent à l'analyse, soulève un réel problème. Non seulement ils viennent à nous, mais ils y retournent. Qu'est-ce qui peut bien les induire à trouver une telle satisfaction dans l'analyse, quand passer par l'analyse est une expérience si inconfortable ? Chacun n'est pas capable de le faire. Il faut en avoir une certaine dose, en avoir entendu assez sur elle pour savoir qu'elle peut avoir certains effets – ces effets sur lesquels comptent réellement les gens qui entreprennent une analyse, ceux que j'appelle les analysants. Ils comptent sur ces effets particulièrement eu égard aux choses qui embarrassent leur chemin, choses qui ont affaire avec... je ne dirai pas la pensée, mais plutôt avec ce qui l'empêche de fonctionner logiquement, avec ce qui la parasite (par exemple, une phobie, ou des obsessions, étudiées maintenant de façon quasi exhaustive, telles que les implique cette forme très spéciale de maladie mentale qui est précisément une névrose) ou, dans le cas des hystériques, des choses qui se manifestent elles-mêmes par le corps.

Ces effets corporels, qui ont été diversement qualifiés, constituent ce qu'on pense être la même chose que ce qu'on appelait autrefois les stigmates, par lesquels on identifiait les soi-disant sorcières.

Il est vraiment curieux que les choses tournèrent de telle sorte que Freud pût supposer que la cause de toutes ces névroses – hystérie, phobie, obsessions – devait être cherchée dans ce qu'il appelait l'inconscient.

Maintenant, dans notre expérience – je peux dire « la nôtre » ⁽¹²⁾puisqu'elle est assimilable –, que voyons-nous, qu'entendons-nous quand nous entreprenons l'analyse d'une névrose ?

Nous voyons, comme Freud nous le dit, les gens irrésistiblement nous parler de leur maman et de leur papa. Alors que la seule consigne que nous leur donnons est de dire simplement ce qu'ils... je ne dirais pas ce qu'ils pensent, mais ce qu'ils croient penser car, en vérité, personne ne pense et c'est pure illusion de penser qu'on pense, une illusion qui a été la source d'un certain nombre de systèmes philosophiques.

Nous imaginons que nous pensons ; nous imaginons que nous croyons ce que nous disons. Savoir et croyance sont des mots clés dans la bouche des penseurs, logiciens et... psychotiques, en dernière analyse. La seule chose que je ne puisse comprendre est comment ils peuvent parler de savoir et de croyance, comme si le savoir pouvait être parfaitement authentifié, tandis que la croyance serait simple hachis d'opinions. Comment pouvons-nous dire la différence entre savoir et croyance ? Ils essaient de donner des critères...

Il y a un excellent écrivain, un logicien nommé Hintikka, qui a écrit un livre ainsi intitulé dans lequel il poursuit avec intrépidité la tentative de distinguer *Knowledge and Belief*. Il croit profondément qu'il y a une différence. Mais pourquoi ne voit-il pas que les trois quarts du soi-disant savoir ne sont rien que croyance, il y a là quelque chose qui m'amuse.

En tout cas, ce que nous entendons au cours d'une analyse est un effort pour sortir de tout cela par un chemin qui n'a rien à faire ni avec la connaissance ni avec la croyance – en sortir en disant seulement ce qui est réellement dans son esprit.

Ce qui est là fantastique est que, lorsque les gens prennent ce chemin, ils sont toujours ramenés à quelque chose qu'ils associent essentiellement à la manière dont ils ont été élevés par leur famille. Les premières hystériques de Freud étaient très préoccupées par leur père – tout ce qu'on a à faire est de lire la première percée, les *Études sur l'hystérie*, c'est tout à fait remarquable. Ensuite, à cause de ces hystériques, Freud vint à s'intéresser aux rêves, du fait qu'elles lui en parlèrent.

Essayons d'approcher ces choses correctement, c'est-à-dire en prenant Freud au commencement, avant qu'il s'engage dans ⁽¹³⁾la métapsychologie. La métapsychologie implique la construction de quelque chose qui présuppose l'hypothèse d'une âme – c'est ce que signifie *méta*-psychologie ; elle suppose la psychologie comme un donné. Elle évoque la métaphysique, quelque chose qui permettrait de considérer la psychologie de l'extérieur.

Avant que Freud parte dans cette direction, il avait écrit trois livres : *l'Interprétation des rêves*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et *Le Mot d'esprit dans ses relations à l'inconscient*. Ce qui m'a frappé quand j'ai lu ces trois livres est que la connaissance par Freud des rêves fut restreinte au récit qui en était donné. On pourrait dire que le rêve réel est ineffable et, dans de nombreux cas, il en est ainsi. Comment peut être l'expérience réelle du rêve ? C'était l'une des objections faites à Freud : elle manque de validité. Car c'est précisément sur le matériel du récit lui-même – la manière dont le rêve est raconté – que Freud travaille. Et, s'il fait une interprétation, c'est de la répétition, la fréquence, le poids de certains mots. Si j'avais ici un exemplaire de *La Science des rêves*, je pourrais l'ouvrir à n'importe quelle page et vous verriez que c'est toujours le récit du rêve comme tel – comme matière verbale – qui sert de base à l'interprétation.

Dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, c'est exactement la même chose. S'il n'y avait pas compte rendu du lapsus ou de l'acte manqué, il n'y aurait pas interprétation.

L'exemple majeur est donné par le mot d'esprit dont la qualité et le sentiment de satisfaction montré par le rieur – Freud insiste là-dessus – viennent essentiellement du matériel linguistique.

Cela m'a fait affirmer, ce qui me semble évident, que l'inconscient est structuré comme... (j'ai dit « est structuré comme », ce qui était peut-être exagérer un peu puisque présupposant l'existence d'une structure – mais il est absolument vrai qu'il y a une structure)... l'inconscient est structuré comme un langage. Avec une réserve : ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge au départ chez un être humain. C'est, en dernière analyse, ce qui nous permet de parler de structure. Les langages ont quelque chose en commun – peut-être pas tous puisque nous ne pouvons les connaître tous, il y a peut-être des exceptions – mais c'est vrai des langages que nous rencontrons en traitant les sujets qui viennent chez nous. Parfois ils ont gardé la mémoire d'un ⁽¹⁴⁾premier langage, différent de celui qu'ils ont fini par parler. De façon assez curieuse, Freud remarque dans sa pratique qu'il pouvait en résulter une forme curieuse de perversion – nommément le fétichisme – qui n'est pas ordinairement causée par ce type d'ambiguïté. Mais je pense qu'il y a assez de gens ici qui se souviennent du fameux *Glanz auf der Nase* qui vint du fait qu'un germanophone avait gardé la mémoire de l'expression anglaise *to glance at the nose*. Freud combina cela avec d'autres faits qu'il avait rassemblés concernant l'origine des fétiches, et qui est qu'ils impliquent plusieurs significations à différentes étapes qui ramènent toutes à l'organe mâle. C'est ainsi que Freud, après des années d'expérience, en vint à écrire les biens connus *Trois Essais sur la sexualité* dans la tentative de construire quelque chose qui serait scansion régulière du développement pour chaque enfant.

Je crois que cette scansion elle-même est intimement liée à certains *patterns* du langage. Je veux dire que les soi-disant phases orale, anale et même urinaire sont trop profondément mêlées à l'acquisition du langage, que l'apprentissage de la toilette par exemple est manifestement ancrée dans la conception qu'a la mère de ce qu'elle attend de l'enfant – nommément les excréments –, ce qui fait que, fondamentalement, c'est autour du tout

premier apprentissage de l'enfant que tournent toutes les étapes de ce que Freud, avec son prodigieux *insight*, appelle sexualité. Il faut que j'abrège un peu.

Je proposerai que ce qu'il y a de plus fondamental dans les soi-disant relations sexuelles de l'être humain a affaire avec le langage, en ce sens que ce n'est pas pour rien que nous appelons le langage dont nous usons notre langue maternelle. C'est une vérité élémentaire de la psychanalyse que, malgré l'idée d'instinct, il est très problématique qu'un homme soit d'aucune façon intéressé par une femme s'il n'a eu une mère. C'est l'un des mystères de la psychanalyse que le petit garçon soit immédiatement attiré par la mère, tandis que la petite fille est dans un état de reproche, de dysharmonie avec elle. J'ai assez d'expérience analytique pour savoir combien la relation mère/fille peut être ravageante. Si Freud choisit d'accentuer cela, de bâtir toute une construction là autour, ce n'est pas pour rien.

Maintenant que j'ai terminé cette plutôt longue introduction, ⁽¹⁵⁾j'aimerais revenir à la question que j'ai posée au départ aux analystes ici, puisque ce n'est pas nécessairement de cette façon particulière, atypique, qu'ils furent conduits à la psychanalyse. Je ne vous ai même pas dit tout ce que j'ai parcouru avant de m'intéresser aux psychotiques et avant qu'ils me mènent à Freud, ayant simplement souligné que, dans ma thèse, je me trouvais appliquer le freudisme sans le savoir. Je ne vais pas recommencer. Ça a été une sorte de glissade, du fait qu'à la fin de mes études de médecine je fus amené à voir des fous et à en parler, et fus ainsi conduit à Freud qui en parla dans un style qui, à moi aussi, s'est imposé du fait de mon contact avec la maladie mentale.

Je ne pense pas qu'on puisse dire réellement que les névrosés sont malades mentaux. Les névrosés sont ce que sont la plupart. Heureusement ils ne sont pas psychotiques. Ce qui est appelé un symptôme névrotique est simplement quelque chose qui leur permet de vivre. Ils vivent une vie difficile et nous essayons d'alléger leur inconfort. Parfois nous leur donnons le sentiment qu'ils sont normaux. Dieu merci, nous ne les rendons pas assez normaux pour qu'ils finissent psychotiques. C'est le point où nous avons à être très prudents. Certains d'entre eux ont réellement la vocation de pousser les choses à leur limite.

Je m'excuse si ce que je dis semble – ce que ce n'est pas – audacieux.

Je peux seulement témoigner de ce que ma pratique me fournit. Une analyse n'a pas à être poussée trop loin. Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez.

Ainsi j'aimerais maintenant que quelqu'un me dise – et je ne suis pas ici comme pierre de touche de la réponse, je veux dire, ce n'est pas moi qui suis la pierre de touche – comment quelqu'un se décide à s'autoriser comme psychanalyste aux USA.

Puisque j'ai cette occasion de rencontrer un certain nombre de collègues, j'aimerais avoir une idée de ce qui correspond ici à ce que j'ai institué dans mon école et que j'appelle « la passe ».

Ça consiste en ce que, au point où quelqu'un se considère assez préparé pour oser être analyste, il puisse dire à quelqu'un de sa propre génération, un pair – pas son maître ou un pseudo-maître – ce qui lui a donné le nerf de recevoir des gens au nom de l'analyse.

⁽¹⁶⁾Vous devez admettre que la découverte de l'inconscient est une chose très curieuse, la découverte d'une très spécialisée sorte de savoir, intimement nouée avec le matériel du langage, qui colle à la peau de chacun du fait qu'il est un être humain et à partir duquel on peut expliquer ce qui est appelé, à tort ou à raison, son développement, c'est-à-dire comment il a réussi à s'ajuster plus ou moins bien dans la société.

Ce qui me frappe est à quel point nous ignorons comment nous finissons par trouver notre place ici ou là – au pifomètre –, pourquoi nous sommes aspirés par quelque chose.

Il est certain que je suis venu à la médecine parce que j'avais le soupçon que les relations entre homme et femme jouaient un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains. Cela m'a progressivement poussé vers ceux qui n'y ont pas réussi, puisqu'on peut certainement dire que la psychose est une sorte de faillite en ce qui concerne l'accomplissement de ce qui est appelé « amour ».

Dans le domaine de l'amour, la patiente dont je vous parlais pouvait sûrement en avoir gros contre la fatalité. Et je voudrais terminer avec ce mot.

Dans le mot *fatalité* – *fatum* – il y a déjà une sorte de préfiguration de la notion même d'inconscient. *Fatum* vient de *fari*, la même racine que dans *infans*, qui naturellement ne se rapporte pas, comme on le suppose communément, à quelqu'un qui ne parle pas ; mais, à partir du moment où ses premiers mots ont cristallisé – cristallisation matérielle de ce qui le conditionne comme être humain –, on ne peut dire qu'il est *infans*.

Maintenant, si quelqu'un voulait bien me répondre, je considérerais que je n'ai pas perdu mon temps puisque je l'invite à dire la vérité. Comment y est-il venu, je ne vois pas pourquoi quelqu'un hésiterait à le dire.

Vous pouvez dire simplement : j'appartiens à une association psychanalytique car ça m'a semblé une belle situation et m'a donné un travail pas désagréable puisqu'il intéresse tout le monde...

Mais le fin de la vérité, la vérité vraie, est qu'entre homme et femme ça ne marche pas.

⁽¹⁷⁾QUESTIONS ET RÉPONSES

Le Modérateur, P^R GEOFFROY HARTMAN – Vous êtes invités à poser des questions.

JACQUES LACAN – Qui commence à jaser ?

D^R STANLEY LEAVY – J'ai une question, Dr Lacan. Quand nous analysons, nous essayons toujours de trouver les fantasmes inconscients.

J. LACAN – J'ai essayé de donner une formule du fantasme, mais je ne veux pas imposer ma façon de l'écrire, ce soir.

D^R LEAVY – Mais comment distinguez-vous le fantasme lui-même et les mots utilisés pour le communiquer ? Est-ce que l'analyse s'accomplit par l'étude – la lecture, si vous voulez – des seuls mots du fantasme, ou peut-on supposer qu'il existe un fantasme sous ou derrière le langage ? Ou bien pensez-vous que l'analyste doit s'abstenir de chercher quelque chose hors du langage ?

J. LACAN – L'analyste opère en se laissant guider par les termes verbaux utilisés par la personne qui parle. Si Freud recommande quelque chose, c'est, il le dit explicitement, de ne pas se prémunir de quelque idée que ce soit ; vous pouvez rencontrer un jour un cas totalement différent de tout ce que vous avez pu prévoir comme classable. Suivez ce qui vient de la personne que vous êtes en train d'écouter. Pourtant, ce qui est perturbant est que jamais, dans l'histoire de l'analyse, n'est apparu un fantasme totalement original. Vous découvrez toujours les mêmes vieilles choses. C'est assez pour vous conduire au désespoir. J'espère ne pas terminer ma vie sans avoir trouvé une chose ou une autre que je pourrai laisser à la postérité, quelque chose que j'aurai inventé. Mais jusqu'ici mon inspiration est restée coite. Il est évident que je ploie sous la charge. Et, comme je suis très vieux, je ne peux inventer un nouveau fantasme. C'est quelque chose que toute l'analyse au monde, aussi souple soit-elle, ne peut faire. Ce serait pourtant rendre un grand service car les névrosés sont gens qui aspirent à une perversion qu'ils n'atteindront jamais. ⁽¹⁸⁾Ce serait secourable d'inventer quelque chose, mais on finit toujours par tourner en rond. Par exemple, jusqu'où peut bien mener le fantasme de poignarder son voisin, de l'envoyer à la mort, de mille coups ? Il a existé et a été pratiqué depuis des temps immémoriaux, et évidemment il stimule l'imagination de certains, mais chacun sait que ceux-ci ne sont jamais ceux qui le mettent réellement en action. Pour le faire, il faut être effectivement établi quelque part comme exécuteur patenté ; de telles choses sont faites seulement par des gens qui sont payés pour ça.

En fait, la chose terrible est que l'analyse en elle-même est actuellement une plaie : je veux dire qu'elle est elle-même un symptôme social, la dernière forme de démence sociale qui ait été conçue.

Ça n'a pas été conçu pour rien : il arriva qu'à un certain moment de l'histoire la médecine remarqua qu'elle ne pouvait tout traiter, qu'elle avait à faire avec quelque chose de neuf.

L'analyse est réellement la queue de la médecine, la place où elle peut trouver refuge, car dans d'autres aires elle est devenue scientifique, chose qui intéresse le moins les gens.

À parler rigoureusement, la science n'émerge pas simplement comme ça. Il faut réellement en mettre un coup. Mais, une fois qu'elle est partie, il y a des écoles scientifiques. Ce qui intéresse la plupart des gens dans un département scientifique, c'est la bonne place. Les personnes qui ont réellement contribué de quelque façon à la science peuvent être comptées sur la main, elles ont eu un prix Nobel. Tout le monde n'en est pas capable : la plupart des gens usent de la science d'une façon très particulière et limitée. Le curieux est que Freud pensait qu'il faisait de la science. Il ne faisait pas de la science, il était en train de produire une certaine pratique qui peut être caractérisée comme la dernière fleur de la médecine. Cette dernière fleur trouva refuge ici parce que la médecine avait de si nombreux moyens d'opérer, entièrement répertoriés à l'avance, réglés comme du papier à musique, qu'elle devait se heurter au fait qu'il y avait des symptômes qui n'avaient rien à faire avec le corps, mais seulement avec ceci que l'humain est affligé, si je puis dire, du langage. Par ce langage dont il est affligé, il supplée à ce qui est absolument incontournable : pas de rapport sexuel chez l'humain.

⁽¹⁹⁾ La soi-disant fondamentale sexualité de Freud consiste à remarquer que tout ce qui a affaire avec le sexe est toujours raté. C'est la base et le principe de l'idée même de fiasco. Le ratage lui-même peut être défini comme ce qui est sexuel dans tout acte humain. C'est pourquoi il y a tant d'actes manqués. Freud a parfaitement indiqué qu'un acte manqué a toujours affaire avec le sexe. L'acte manqué par excellence est précisément l'acte sexuel. L'un des deux est toujours insatisfait. Il faut bien dire la vérité après tout. Et c'est ce dont toujours les gens parlent.

M^{ME} TURKELL – Pourquoi dites-vous que Freud ne faisait pas de la science quand votre propre intention, si je comprends correctement, est de rendre à la psychanalyse son véritable objet, l'inconscient, précisément comme l'objet d'une science ?

J. LACAN – Je crois que c'est déjà beaucoup que Freud ait inauguré un mode entièrement nouveau de relations humaines – puisqu'il est évident que la chose importante est ce qui se passe entre l'analysant et l'analyste. Si je l'ai appelé plaie sociale, c'est parce que ce qui est social est toujours une plaie.

Mais pourquoi ai-je dit cela ? C'est parce que – qu'essayais-je de faire ? de réussir, naturellement, je suis comme tout le monde, naïf – j'imaginais que la linguistique était une science. Elle aurait cette ambition. Elle essaie de faire comme si elle était une science. Regardez seulement les esprits les plus sérieux en linguistique, Jakobson, Chomsky – on m'a dit qu'il était sur une nouvelle piste maintenant, mais Chomsky lui-même n'a pu trouver mieux que répéter la logique de Port-Royal. Il l'a appelée cartésienne, mais c'est seulement la logique de Port-Royal, ça ne va pas au-delà. La logique de Port-Royal pose déjà des questions très sérieuses. Ce qu'ils appelaient logique est déjà une forme de linguistique. Il suffit de l'ouvrir pour voir que ce dont elle traite est de cet ordre. Et si je reconnais que l'inconscient ne peut d'aucune façon être abordé sans référence à la linguistique, je considère que j'ai ajouté mon effort à la percée freudienne. Mais c'est déjà beaucoup que Freud lui-même ait ouvert ce chemin, donné l'axe et la pratique, montré que c'était désormais la seule médecine réelle possible.

Qu'en est-il de l'historienne ici, de l'historienne de la psychanalyse, est-ce vous ?

⁽²⁰⁾LUCILLE RITVO – Oui.

J. LACAN – Vous êtes historienne. Ajoutez-vous un nouveau chapitre à votre histoire de la psychanalyse avec ce que je viens de dire ?

L. RITVO – Vous voulez dire cette conférence ?

J. LACAN – J’ai dit expressément que la psychanalyse était un moment historique.

L. RITVO – N’est-ce pas vrai pour chaque chose ?

J. LACAN – La psychanalyse a un poids dans l’histoire. S’il y a des choses qui appartiennent à l’histoire, ce sont des choses de l’ordre de la psychanalyse.

L. RITVO – Cela semble trop vague et général. Qu’est-ce que ça a à faire avec la psychanalyse ?

J. LACAN – Ce qu’on appelle l’histoire est l’histoire des épidémies. L’empire romain, par exemple, est une épidémie. Le christianisme est une épidémie.

M. X. – La psychanalyse aussi.

J. LACAN – La psychanalyse aussi est une épidémie.

PR HARTMAN – C’est contagieux...

L. RITVO – L’histoire est concernée par tout ce que les gens sont disposés à payer pour le trouver écrit comme histoire.

J. LACAN – C’est absolument vrai. C’est quelque chose qui existe au deuxième degré. Les gens écrivent au sujet de ce qui a été écrit. C’est pourquoi les documents écrits sont exigés. Vous ne pouvez faire de l’histoire qu’en écrivant de seconde main sur ce qui est déjà écrit quelque part.

Sans le document écrit, vous savez que vous êtes dans un rêve. Ce que l’historien exige est un texte : un texte ou un bout de papier ; de toute façon, il doit y avoir quelque part, dans une archive, quelque chose qui certifie, par l’écrit, et dont le défaut rend l’histoire impossible... Ce qui ne peut être certifié par l’écrit ne peut être considéré comme de l’histoire.

L. RITVO – Je ne suis pas sûre que ça ait à être écrit pour être de l’histoire. Il y a des traditions orales ; les gens qui n’ont pas l’écriture peuvent aussi avoir une histoire, une tradition qu’ils se transmettent. Vous pouvez aussi faire l’histoire en rassemblant des artefacts. En d’autres mots je crois – je pourrais ne pas être sur un bon terrain – qu’en archéologie et histoire de l’art, même ⁽²¹⁾si on ne dispose pas de mots écrits sur papier, on peut faire l’histoire.

J. LACAN – L’art oral se termine toujours par une forme écrite. L’historien en tant que tel exige un document écrit ; il ne fait pas de l’histoire de l’art. L’histoire de l’art est quelque chose de totalement imprécis. Pour que l’histoire de l’art fasse sens, vous avez besoin d’une date : c’est quelque chose qui a laissé une trace écrite. Quand fut construite la cathédrale de Chartres ? Ce qui est proprement de l’ordre de l’histoire doit être datable.

PR EDWARD CASEY – Quelle est la place de l’imaginaire en histoire ? Croyez-vous que l’histoire est totalement symbolique pour reprendre vos propres termes ?

J. LACAN – C’est une sorte particulière de symbolique ; un symbolique qui joint le réel par l’écriture.

PR CASEY – Mais, serait-ce ainsi, il y a une grande proportion d’imaginaire dans l’histoire. Les fables, par exemple, même si elles sont écrites, sont...

J. LACAN – Avec les fables, la question est de savoir comment elles nous ont été transmises. Elles nous sont transmises par l’écriture.

PR CASEY – Naturellement, mais elles contiennent, quoique écrites et mêlées à des traditions précises, de l’imaginaire et du non datable.

J. LACAN – Heureusement, il y a des édifices qui ne se sont pas encore écroulés. Cela viendra, mais...

PR CASEY – Mais quel est le statut de ces édifices, sans base dans la réalité et qui sont néanmoins écrits ?

J. LACAN – En réalité, ce n’est pas le statut de ces choses qui me concerne directement en tant que psychanalyste.

PR CASEY – Naturellement.

J. LACAN – Je ne tente pas une philosophie de l’art. Je suis déjà trop occupé avec les conséquences de ma pratique, qui est absolument punctiforme – c’est seulement en un nombre limité de points spécifiques qu’elle touche le domaine de l’art. Freud essaye de s’engager dans quelque chose d’autre et de voir dans l’art une sorte de témoignage de l’inconscient.

Il s’y essaye en plusieurs occasions qui ne furent pas toutes spécialement heureuses. Avec la *Gradiva* de Jensen, ça ne marcha ⁽²²⁾pas. Car, après tout, rien ne force l’artiste à admettre qu’il a un inconscient. C’est de la psychanalyse sauvage. Toute interprétation, même celle du *Moïse*, est juste une conjecture. Nous ne pouvons en être sûrs car nous n’avons pas moyen d’analyser la personne qui l’a sculpté.

PR CASEY – Il y a là néanmoins une analogie dans cette discussion entre histoire et psychanalyse, en ce sens que dans les deux domaines se rencontrent des choses qui sont imaginaires et non des événements réels.

J. LACAN – Oui, des reconstructions. Pour ces derniers, nous ne pouvons être sûrs de rien. Ce qui ne nous empêche pas d’intervenir.

PR CASEY – Même si vous n’en êtes pas sûr, n’y a-t-il pas une différence selon que ces événements ont réellement eu lieu ou non ?

J. LACAN – Laissez-moi vous dire : vous ne pouvez jamais être sûr qu’un souvenir n’est pas souvenir-écran. C’est-à-dire un souvenir qui bloque le chemin de ce que je peux repérer dans l’inconscient, c’est-à-dire la présence – la plaie – du langage. Nous ne savons jamais ; un souvenir tel qu’il est imaginativement revêtu – ce qu’est un souvenir-écran – est toujours suspect. Une image bloque toujours la vérité. J’use ici de termes que tout analyste connaît. Le concept même de souvenir-écran montre la méfiance de l’analyste à l’égard de tout ce que la mémoire pense qu’elle reproduit. Ce qu’on appelle, à strictement parler, la mémoire est toujours suspect. Incidemment, c’est pourquoi Freud se heurta au fameux trauma originel. Le cas de l’Homme aux loups est si long seulement parce que Freud essaye désespérément de rendre quelque chose clair et ne peut savoir si l’Homme aux loups ne rapporte, sur la copulation de ses parents, qu’un souvenir-écran. Un trauma est toujours suspect.

PR CASEY – Mais pas nécessairement imaginaire tel que...

J. LACAN – La sexualité est toujours traumatique en tant que telle. La première sorte de trauma est évidemment celle dont Freud donne le témoignage – après tout, donnons tout leur poids aux *Cinq Psychanalyses*. En quoi donc consiste la phobie du petit Hans ? Dans le fait qu'il constate soudainement qu'il a un petit organe qui bouge. C'est parfaitement clair. Et il veut lui donner un sens. Mais, aussi loin qu'aïlle ce sens, aucun petit garçon ⁽²³⁾ n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Il considère toujours le pénis comme traumatique. Je veux dire qu'il pense qu'il appartient à l'extérieur du corps. C'est pourquoi il le regarde comme une chose séparée, comme un cheval qui commence à se lever et à ruer.

Que peut signifier la phobie du petit Hans si ce n'est qu'il est en train de traduire l'original de l'histoire, le fait qu'il remarque qu'il a un pénis ?

Il n'a pas encore réussi à le dompter avec des mots. Ces mots, c'est l'analyste – c'est-à-dire son père (Freud ne s'occupe pas encore de lui) – Freud le presse de dire les mots qui le calmeront. Et, comme nous avons le propre témoignage de Hans – adulte, il vint aux États-Unis –, ils réussirent parfaitement à le délivrer de sa fantaisie, de sorte qu'il ne se souvint même plus avoir été le petit Hans.

Ce cas fut un succès, mais que signifie-t-il sinon que le père, avec l'aide de Freud, réussit à empêcher que la découverte du pénis ait des conséquences trop désastreuses ?

D^R ROBERT LIFTON – Puis-je poser une question ? En revenant à votre première assertion que toute l'histoire relèverait de la psychanalyse – ce qui est parfaitement vrai, je pense –, il s'exerce un effort considérable maintenant dans notre pays, et aussi en France, je crois, pour associer de quelque façon psychanalyse et histoire, pour aborder l'histoire avec l'*insight* psychanalytique, et je crois qu'il y a là un dilemme fondamental concernant la façon dont on aborde la symbolisation ; si on prend au sérieux ce que vous appelez le symbolique, on le trouve en discordance avec le concept analytique classique de formation symbolique, car le vôtre envisage la totalité du mentisme humain comme pris dans ce procès symbolique de création et recreation, et, si on aborde l'histoire, il devient de moins en moins satisfaisant.

J. LACAN – C'est absolument vrai.

D^R LIFTON – Aussi, dans ce dilemme sur la façon dont on use de l'*insight* psychanalytique pour aborder l'histoire, ma propre visée est de m'écarter des concepts de défense et d'instinct au profit de la continuité et discontinuité de la vie telle qu'elle est symbolisée. Et je crois qu'on peut aborder...

J. LACAN – Continuité et discontinuité ?

⁽²⁴⁾D^R LIFTON – Ou ce qu'on pourrait appeler mort et continuité. En d'autres mots, comment peut-on retenir...

J. LACAN – C'est votre tendance ? Alors je suis...comment vous appelez-vous ?

D^R LIFTON – Robert Lifton.

J. LACAN – Je suis liftonien (*rires*). Car je trouve votre direction aussi valide que la mienne. J'en suis venu à prendre ma direction à cause du chemin par lequel je suis arrivé à la psychanalyse, mais je ne vois pas de raison pour laquelle il n'y aurait pas d'autre clé. Vous avez seulement à voir ce qu'elle ouvre...

L. RITVO – Je pense, en tant qu'historienne des sciences, que les gens ont toujours pris – quels qu'ils soient – des découvertes scientifiques pour tenter de les accorder à d'autres phénomènes que ceux qui les avaient provoqués. La physique newtonienne, par exemple, a été la base de la Constitution américaine. Je ne crois pas que Newton avait rêvé chose pareille.

Et je crois que plus vous vous éloignez du phénomène pour lequel la théorie fut développée, moins elle est applicable. Aussi je pense que ce que la psychanalyse et l'histoire ont en commun est l'être

humain, mais la psychanalyse le considère en tant qu'individu tel qu'il se révèle dans une situation très particulière et c'est la responsabilité de quiconque désire s'en servir dans un autre champ de tester et de voir si elle est applicable et encore valide dans ce champ. Je ne crois pas qu'on puisse la prendre comme un tout et attendre qu'elle s'accorde à une situation différente de celle dans laquelle elle a été développée.

J. LACAN – Vous avez de l'histoire une conception ambitieuse... la même que celle des Pères de l'Église. Les Pères de l'Église réinterprètent l'ensemble de l'histoire de sorte qu'il devienne nécessaire que l'histoire engendre l'Église.

Pr HARTMAN – Si l'Église est une théorie, quelque chose de comparable à une théorie scientifique, le docteur Lacan dit que, d'après vous, toute l'histoire aurait à être réinterprétée pour se montrer en accord avec cette théorie.

L. RITVO – Non, je disais qu'on ne peut appliquer une théorie scientifique dans son ensemble à l'histoire.

Pr HARTMAN – Vous parliez du caractère transitoire de toute théorie scientifique...

⁽²⁵⁾L. RITVO – Oui, une théorie scientifique est transitoire.

Pr HARTMAN – Une théorie scientifique se montre donc mortelle, à l'intérieur d'une limite de temps...

L. RITVO – C'est vrai, elle est valable pour un ensemble particulier d'observations ; par exemple, la théorie de Newton est valable pour un certain ensemble d'observations, au-delà convient la théorie d'Einstein et non plus celle de Newton. Ainsi Newton est invalidé au-delà de ce point.

J. LACAN – Oui.

Pr HARTMAN – Que disiez-vous au sujet de la psychanalyse, alors ?

L. RITVO – Je disais que la psychanalyse ne peut être valide que dans le champ de ses observations, qui est la situation analytique.

J. LACAN – C'est exactement ce que je dis. Nous n'avons pas moyen de savoir si l'inconscient existe hors de la psychanalyse.

L. RITVO – Je ne sais pas s'il n'y a pas moyen de le savoir ; je ne sais pas si ça a déjà été essayé et si, en essayant, elle sera ou non valide pour des domaines extérieurs.

Pr LOUIS DUPRE – Ne pouvons-nous tirer, docteur, une conclusion de ce que vous avez dit ? Dans le cas de nombreuses interprétations analytiques dans l'art et la littérature, je me suis souvent demandé si l'interprète n'avait pas réduit le symbole à un symptôme et ainsi opéré une simplification qui ne répond plus à l'original.

J. LACAN – Oui, c'est ce que fait l'histoire de l'art.

Pr DUPRE – Bien. Mais aussi certaines interprétations analytiques qui tendent à...

J. LACAN – Qui sont toujours excessives...

Pr DUPRE – Qui tendent à réduire le signifiant à un simple signifié...

J. LACAN – Je suis absolument d'accord...

Pr DUPRE – ... Réduit à un simple signe qui n'est plus un symbole. Et ainsi on manque la vraie nature du signifiant comme tel.

Le Modérateur, P^R HARTMAN – Nous n'avons encore entendu aucun psychanalyste reconnaître comment il ou elle s'autorise...

D^R MARSHALL EDELSON – Pour revenir à la question : est-ce que la linguistique est une science ? –, est-ce que la psychanalyse est une science ? Dans l'*Interprétation des rêves*, Freud dit à un endroit : « Nos idées nous mettent plus près de la réalité inconnue ». Si la science est cet effort de se rapprocher de la réalité inconnue, alors la linguistique, la psychanalyse sont des sciences.

⁽²⁶⁾J. LACAN – Mais elles n'ont pas ce statut. Car ce qui a été proposé comme science commence avec Galilée. C'est dans la ligne de Galilée que vint Newton... Et nous commençons juste à avoir quelque idée de ce qu'est la biologie.

M^{ME} TURKELL – Mais quelle est votre définition de la science ? C'est la question.

J. LACAN – Jusqu'à présent, tout ce qui a été produit comme science est non verbale. Naturellement, il est évident que le langage est utilisé pour enseigner les sciences, mais les formules scientifiques sont toujours exprimées au moyen de petites lettres. $1/2 mv^2$, comme relation entre la masse et l'accélération de la vitesse, ne peut être expliqué dans le langage que par de longs détours. Sa signification a à être strictement limitée et, même ainsi, n'est pas parfaitement satisfaisante. Par exemple, quand nous traitons des électrons, nous ne savons plus réellement ce que nous entendons par masse ou vitesse car nous sommes incapables de les mesurer. La science est ce qui se tient, dans son rapport au réel, grâce à l'usage de petites lettres.

M^{ME} TURKELL – Est-ce cela qui donne cette importance pour vous aux mathèmes en psychanalyse ?

J. LACAN – Il est certain que j'essaie de donner forme à quelque chose qui agirait comme nucléus de la psychanalyse, de la même façon que ces petites lettres.

J'ai essayé d'écrire une certaine formule, que j'exprime du mieux que je peux, avec un grand S qui représente le sujet et qui a à être barré (**S**), puis un petit signe (<>) et enfin un (**a**). Le tout mis entre parenthèses. C'est une tentative pour imiter la science. Car je crois que la science peut seulement commencer ainsi.

D^R SYDNEY BLATT – Mais n'est-ce pas impossible pour une science psychologique ? Je m'inquiète de cette définition car j'affirmerais que la psychanalyse et la psychologie des profondeurs ne pourront jamais la satisfaire.

M^{ME} Y. – Elle élimine aussi la biologie.

D^R BLATT – La question n'est pas que ce soit une science ou non, tout dépend de la façon dont on définit la science ; la question est que la différence est de discours. La différence de discours est qu'en psychanalyse, en psycholinguistique et en d'autres domaines, l'homme tente de réfléchir sur lui-même plutôt que ⁽²⁷⁾sur un objet extérieur. Cela exige un ensemble différent de définitions, de moyens d'investigation. Que nous le définissions science ou non n'est pas l'important. La question est que nous puissions spécifier les différents domaines du discours.

J. LACAN – C'est exact.

L'Interprète, S. FELMAN – Alors que l'autre personne qui a parlé pensait qu'en psychanalyse la mathématisation était un vœu impossible, qu'il ne serait jamais possible de tout y mathématiser.

J. LACAN – Je n'ai pas dit tout mathématiser, mais commencer à en isoler un minimum mathématisable.

D^R BLATT – En d'autres mots, il y a deux modèles dont l'un serait, comme vous venez de dire, la tentative d'approcher une structure mathématique, même de façon limitée. Mais l'autre modèle, que je crois davantage possible, est d'ignorer cette exigence et, à la place, s'en tenir – car je crois qu'il est

important de s'en tenir à la science traditionnelle – au sentiment d'évidence et à des principes ou concepts construits autour de l'évidence d'une façon qui relève toujours de la tradition scientifique, mais qui exige des critères différents pour la science du *self*, en tant qu'opposée à la science des objets extérieurs.

Est-ce que vous admettriez la possibilité d'un modèle scientifique différent du vôtre ?

J. LACAN – Oui, je l'admettrais.

L. RITVO – Les scientifiques se demandent même si la mathématique est une science puisqu'elle n'a pas de faits, pas de champ d'observation. Elle est un outil pour la science, mais les scientifiques ne sont pas sûrs que ce soit une science.

P^R FELMAN – Mais tout dépend de la définition de ce qu'est la science.

L. RITVO – C'est vrai. Sa définition omet la biologie, la géologie et, de fait, tout le biologique...

P^R FELMAN – Vous tenez la science expérimentale pour modèle exclusif ?

L. RITVO – Non, mais la science en un sens plus large est une approche pour évaluer si vos formulations sont d'ordre spéculatif, hypothétique ou suffisamment prouvées pour faire une théorie. Comme le disait Darwin : « Vous ne pouvez nuire à la science ⁽²⁸⁾avec une fausse théorie, seulement avec une falsification des faits ».

J. LACAN – Mais il est remarquable que l'observation soit seulement satisfaite quand elle aboutit à une formule qui peut être appelée mathématique. L'observation seule ne satisfait pas l'esprit, si ce mot veut dire quelque chose.

L. RITVO – C'est une vue très limitée de la science. Elle omet une très grande part de la science.

D^R EDELSON – Puis-je évoquer quelque chose de spécifique concernant le langage ? Comment puis-je dire des choses qui n'ont jamais été dites auparavant ? Comment puis-je prononcer des phrases qui n'ont jamais été dites par quelqu'un d'autre ? Des phrases qui ne me sont pas imposées par mon milieu ? Elles viennent de l'intérieur. Elles s'accordent à mon entourage, mais celui-ci ne me contraint pas à dire ce que je dis. J'ai le choix. Je peux dire un tas de choses dans le même entourage.

J. LACAN – Mais – l'entourage est une réflexion...

D^R F. EDELSON – Deux autres questions. Comment, lorsque j'entends deux phrases et qu'elles ont la même structure, sais-je qu'elles signifient des choses différentes ? Ou bien : j'entends deux phrases qui ont des structures différentes et je sais qu'elles signifient la même chose ? En essayant de répondre à ces questions, j'ai la théorie d'une structure abstraite, l'esprit : ce qui relève de mon esprit me permet de faire ces choses. Je peux avoir plus d'une théorie. Une théorie m'aidera à expliquer mieux qu'une autre comment je suis capable de faire ces choses. En usant de nouvelles voies pour envisager le monde, l'homme a eu besoin de nouveaux concepts ; ce n'est pas moins scientifique. Si je suis dans un monde où j'ai à comprendre les choses par des concepts tels que « règles » et « signification », ce sont encore des concepts qui m'aident à comprendre. Cela ne me fait pas a-scientifique. Freud parle du sens ou de la signification des symptômes plutôt que de leur cause. C'est toujours la question d'un scientifique.

J. LACAN – C'est précisément ce que Freud a introduit.

D^R EDELSON – Nous sommes d'accord.

J. LACAN – C'est ce que Freud a introduit et c'est pourquoi je soulève la question de la lecture que Freud fit de ce sens. Ce qui est amusant est que ça réussit. C'est ce qu'un certain Reik appelait ⁽²⁹⁾« surprise » : la chose qui nous surprend. Précisément parce que nous pensons que la science seule a affaire avec le réel. Mais le réel, tel que nous en parlons, est complètement dénué de sens. Nous pouvons être satisfait, être sûr que nous traitons quelque chose de réel seulement quand il n'a plus quelque sens que ce soit. Il n'a pas de

sens parce que ce n'est pas avec des mots que nous écrivons le réel. C'est avec de petites lettres.

D^R EDELSON – Les constructions logiques que nous faisons pour comprendre la réalité inconnue deviennent en leur temps réalité. Ce qui a été fiction logique en physique est aujourd'hui réalité.

J. LACAN – Les constructions logiques, j'ai dit que je les considérais psychotiques...

L'Interprète, P^R FELMAN – Il fait une plaisanterie ; au commencement de son exposé, il a dit qu'une construction parfaitement cohérente c'était ainsi qu'il définissait la psychose.

D^R EDELSON – Hum.

P^R FELMAN – C'était une assertion provocante.

D^R EDELSON – Je suis provoqué.

P^R FELMAN – Mais il a dit alors qu'en ce sens il était psychotique puisqu'il essayait d'être rigoureux. Aussi il n'est pas contre la rigueur, mais il ne l'égale pas à la science. C'est, je crois, le point principal. La cohérence en tant que telle serait seulement preuve de psychose et non de vérité.

J. LACAN – La psychose est pleine de sens.

D^R EDELSON – La psychose est appelée stéréotypie et est dépourvue de sens dans mon expérience.

J. LACAN – Mais les stéréotypes ne tiennent pour le psychotique que pour leur sens.

D^R BLATT – Oui, mais c'est parce que le psychotique s'efforce de faire sens – s'astreint à la fonction synthétique – pour rester en relation avec le monde.

P^R DUPRE – Mais pourquoi, docteur, insistez-vous tant sur la nécessité de formules mathématiques pour définir la science ?

J. LACAN – Parce que c'est historiquement vrai.

P^R DUPRE – Mais ça a commencé avec Descartes, en France, ça n'est pas...

J. LACAN – Ça a commencé avec Galilée.

P^R DUPRE – D'accord, mais ajouter une centaine d'années ne fait ⁽³⁰⁾ pas beaucoup de différence. La mathématisation de la science est presque une exception dans l'histoire de l'humanité, et c'est une exception que les scientifiques, au moins, abandonnent. Nous n'y croyons plus. Aussi pourquoi réduire la science de l'esprit – qui y échappa dès le départ – à un point de vue qui n'existe plus même dans les sciences ? Il peut y avoir d'autres modèles. Par exemple, toutes les sciences sociales, les sciences de l'esprit, n'ont pas besoin de formules mathématiques pour s'exprimer clairement. Les formules mathématiques sont en usage, mais plutôt comme abréviation de ce qu'on pense, ou à des fins pédagogiques, même en économie aujourd'hui.

D^R EDELSON – La science mathématique n'est pas la quantité. La mathématique est logique.

J. LACAN – Oui, ce n'est pas la quantité.

D^R EDELSON – Si c'est la logique, si c'est la logique des relations qui sous-tend les mathématiques, ce sont des formes purement symboliques. Si nous introduisons les mathématiques pour comprendre l'esprit, nous usons simplement de formes symboliques pour rendre compte de la nature, de la structure de l'esprit. Ça n'a rien à voir avec la quantité, la mesure de quoi que ce soit.

P^R DUPRE – C'est exactement ce que je dis. C'est pourquoi ce ne peut être approprié et de quelque secours.

D^R EDELSON – Mais ce qui supporte les mathématiques, c'est la logique des relations, la logique de la symbolisation.

P^R DUPRE – De quelque symbolisation, mais non de celle dont vous avez besoin à vos fins.

L. RITVO – Diriez-vous que Buffon, Lamarck et Cuvier et Claude Bernard et Pasteur et Darwin et Lyell, qu'aucun d'eux n'est scientifique ?

J. LACAN – Bien sûr, ils le sont.

L. RITVO – Mais ils n'ont pas formulé ces concepts mathématiques, leur œuvre était dépourvue d'expression mathématique.

D^R EDELSON – Il invoque les mathématiques autrement que vous. Ce sont formes symboliques qui n'ont pas à faire avec la quantité.

P^R HARTMAN – La querelle porte sur l'interprétation du symbolisme des mathèmes.

P^R DUPRE – Mais c'est le problème : quel est le statut exact du symbolisme des mathèmes ? Est-ce un symbolisme universel ou un...

⁽³¹⁾ J. LACAN – C'est un symbolisme élaboré, toujours élaboré au moyen de lettres.

P^R HARTMAN – Mais *quid* des mots ? Même si la science analytique contient des mathèmes, il y a la question de la pratique et de la traduction de tels mathèmes en pratique analytique, qui est verbale, n'est-ce pas ?

J. LACAN – Il y a néanmoins un monde entre le mot et la lettre.

P^R HARTMAN – Mais c'est leur lien que vous désirez montrer...

J. LACAN – Oui, et qui m'amuse.

M^{ME} TURKELL – Comment articuleriez-vous l'idée que la psychanalyse aspire au statut de science avec ce que vous en avez dit comme épidémie ? En un sens, c'est un phénomène social...

J. LACAN – Une épidémie n'est pas un phénomène social, du moins pas dans le cas de la science.

M^{ME} TURKELL – Qu'est-ce qu'une épidémie scientifique ?

J. LACAN – C'est quand quelque chose est pris comme une simple émergence, alors que c'est en fait une rupture radicale. C'est un événement historique qui s'est propagé et qui a grandement influencé la conception de ce qu'on appelle univers, qui en soi-même a une base très étroite, sauf dans l'imaginaire.

P^R HARTMAN – Vous nous avez accordé beaucoup de temps et de sagesse...

J. LACAN – Comme je bénéficie de votre attention, j'essayerai d'en dire un peu plus demain.

P^R HARTMAN – Vous avez terminé votre exposé avec le mot « destin » et maintenant nous terminerons avec le mot « épidémie ». Vous avez, de fait, répondu à une épidémie de questions et nous vous en sommes très reconnaissants.

Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines. Paru dans Scilicet n° 6/7, 1975, pp. 38-41.

⁽³⁸⁾ L'hystérique produit du savoir.

L'hystérique, c'est un effet ; comme tout sujet est un effet. L'hystérique force la « matière signifiante » à avouer, et de ce fait constitue un discours.

Socrate est celui qui a commencé.

Il n'était pas hystérique, mais bien pire : un maître subtil. Cela n'empêche pas qu'il avait des symptômes hystériques : il lui arrivait de rester sur un pied et de ne plus pouvoir bouger, sans aucun moyen de le tirer de ce que nous appelons catatonie. Et cela n'empêche pas qu'il avait beaucoup d'effets : comme l'hystérique il accouchait n'importe qui de son savoir, d'un savoir en somme qu'il ne connaissait pas lui-même.

Ça ressemble à ce que Freud, sur le tard, a appelé l'inconscient ; Socrate, d'une certaine façon, était un analyste pas trop mal.

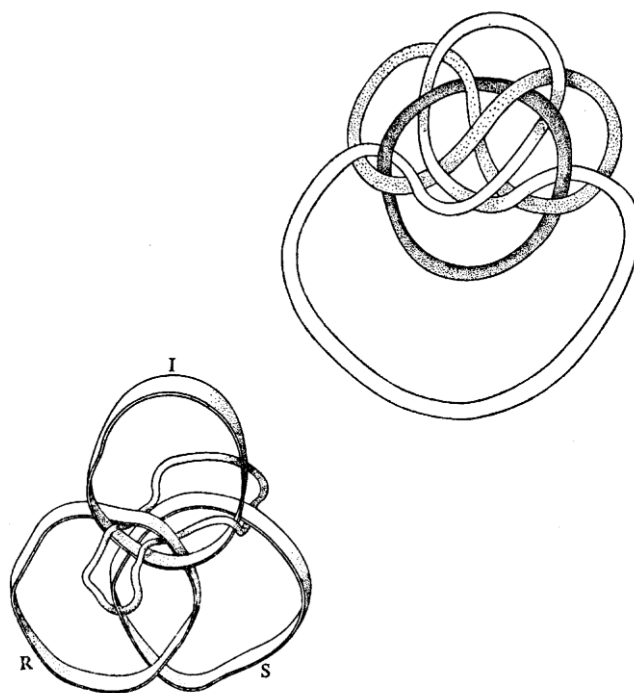
L'esclave se définit de ce que quelqu'un a pouvoir sur son corps. La géométrie, c'est la même chose, ça a beaucoup affaire avec le corps.

Le corps a pour propriété qu'on le voit et mal. On croit que c'est une soufflure, un sac de peau. Ici il s'agit de support, de figure, c'est-à-dire d'imaginaire, avec un matériel que je pose comme réel (ci-contre, première figure).

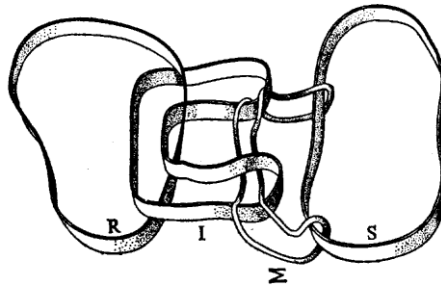
Comment l'esclave réagissait-il ?

Il savait que le maître attachait un prix à son corps, il était une propriété et cela à soi tout seul le protégeait. Il savait que son corps, le maître n'allait pas le découper : peu de chance que son corps fût morcelé. Il se savait du même coup à l'abri de bien des choses.

⁽³⁹⁾



R, I et S sont strictement indépendants. Si on tire S vers le fond, tout à fait en arrière, alors, le nœud se trouve tiré sur R par quatre points (qui pourraient sans doute se rapprocher), mais cela nécessite que I tire sur S ; alors, on a ceci :



⁽⁴⁰⁾Ce qu'on dit ment : condiment. Le quatrième rond est le symptôme.

Entre le corps en tant qu'il s' imagine et ce qui le lie (à savoir le fait de parler) l'homme s' imagine qu'il pense. Il pense en tant qu'il parle. Cette parole a des effets sur son corps. Grâce à cette parole, il est presque aussi malin qu'un animal. Un animal se débrouille fort bien sans parler.

Le réel : rien que d'introduire ce terme, on se demande ce qu'on dit. Le réel n'est pas le monde extérieur ; c'est aussi bien l'anatomie, ça a affaire avec tout le corps.

Il s'agit de savoir comment tout ça se noue.

Le minimum exigible était que, de ces trois termes, imaginaire, symbolique (à savoir la parlote), réel, chacun fût strictement égal aux deux autres, noué de façon telle que la partie fût égale.

Je cherche à faire une autre géométrie qui s'attaquerait à ce qu'il en est de la chaîne. Cela n'a jamais, jamais été fait.

Cette géométrie n'est pas imaginaire, comme celle des triangles, c'est du réel, des ronds de ficelle.

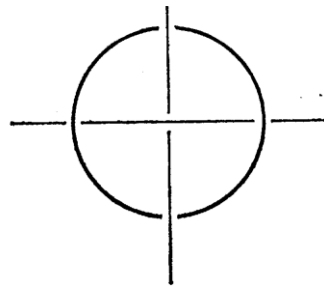
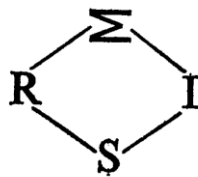
Supposez que le corps, la parlote et le réel s'en aillent chacun de leur côté à vau-l'eau...

Le ça de Freud, c'est le réel.

Le symbolique, dont relève le surmoi, ça a affaire avec le trou.

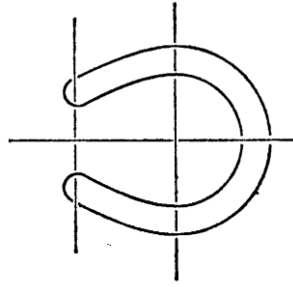
S'il faut un élément quart, c'est ce que le symptôme réalise, en tant qu'il fait cercle avec l'inconscient.

Si nous voulons mettre le réel et l'imaginaire aux deux bouts, nous aurons :



⁽⁴¹⁾Si on monte une barre horizontale ou si on tire vers la droite ou la gauche la ligne verticale, vous, vous trouvez coincé ; ça fait nœud.

(La droite est équivalente au rond de ficelle si on y suppose un point à l'infini.)



Le symptôme est ce que beaucoup de personnes ont de plus réel ; pour certaines personnes on pourrait dire : le symbolique, l'imaginaire et le symptôme.

La jouissance phallique est au joint du symbolique et du réel, hors de l'imaginaire, du corps, en tant que quelque chose qui parasite les organes sexuels.

Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines. Scilicet n° 6/7, 1975, pp. 42-45.

⁽⁴²⁾LE SYMPTOME

Dans l'analyse, il y a quand même, il faut le dire, certains résultats. Ce n'est pas toujours ce qu'on attend : c'est parce qu'on a tort d'attendre, c'est ce qui fait la difficulté d'être analyste. Les analystes, j'ai essayé d'en spécifier quelque chose que j'ai dénommé le discours analytique

Le discours analytique existe parce que c'est l'analysant qui le tient... heureusement. Il a l'heur (h-e-u-r), l'heur qui est quelques fois un bon-heur, d'avoir rencontré un analyste. Ça n'arrive pas toujours. Souvent l'analyste croit que la pierre philosophale – si je puis dire – de son métier, ça consiste à se taire. Ce que je dis là, c'est bien connu. C'est tout de même un tort, une déviation, le fait que des analystes parlent peu. Il arrive que je fasse ce qu'on appelle des supervisions. Je ne sais pas pourquoi on a appelé ça supervision. C'est une super-audition. Je veux dire qu'il est très surprenant qu'on puisse, à entendre ce que vous a raconté un praticien- surprenant qu'à travers ce qu'il vous dit on puisse avoir une représentation de celui qui est en analyse, qui est analysant. C'est une nouvelle dimension. Je parlerai toute à l'heure de ce fait, la dit-mension que je n'écris pas tout à fait comme on l'écrit d'habitude en français. Le mieux, c'est que je fasse un effort et que je vous montre comment je l'écris :

dit-mension

C'est comme ça que je l'écris... dit-mension..., mention, c'est-à-dire – en anglais, ça se comprend – *mention*, l'endroit où repose un dit.

⁽⁴³⁾Alors, l'analyste, quand même, a des choses à dire. Il a des choses à dire à son analysant, à celui qui, tout de même, n'est pas là pour s'affronter au simple silence de l'analyste. Ce que l'analyste a à dire est de l'ordre de la vérité. Je ne sais pas si vous avez de la vérité quelque chose de très sensible. Je veux dire : si vous avez une idée de ce que c'est que la vérité. Tout discours implique au moins une place qui est celle de la vérité. Ce que j'appelle discours est en référence avec un lien social. L'analyse est de cet ordre. À ceci près que, comme elle est toute neuve, parce que, après tout, elle ne date pas de si longtemps, elle comporte un pacte. Un analysant sait que l'analyste l'attendra un certain nombre de fois par semaine et en principe il doit s'y rendre. Sinon, l'analyste – même s'il n'est pas venu – réclamera des honoraires. Naturellement, ça implique que l'analyste aussi a des devoirs. Il doit être là. La vérité, à partir de quand ça commence-t-il ?

Ça commence à partir du moment où on emploie des phrases. La phrase, c'est un dire. Et ce dire, c'est *le dire de la vérité*.

J'ai quelque part – pas seulement dit, mais écrit, il y a une nuance... il y a plus qu'une nuance, il y a une montagne entre le dire et l'écrit. La preuve, c'est que les gens se croient beaucoup plus sûrs d'une promesse quand ils ont ce qu'on appelle un papier. Un papier qui est une reconnaissance de dette, par exemple. Ce papier, ça donne support à la vérité de la promesse. On voit mal quelqu'un dire : « Cet écrit n'est pas de moi ». En tout cas, c'est à partir de ce moment-là qu'interviennent des expertises, à savoir des graphologues qui disent : « Oui, c'est bien cette écriture-là », ce qui prouve qu'une écriture a aussi quelque chose d'individuel. Mais l'écriture n'a pas toujours existé. Avant, il y avait la tradition orale. Ça n'empêchait pas que des choses se transmettent de voix à voix. L'origine du principe de la poésie, c'est ça.

J'ai énoncé un certain nombre de points sur ce qu'il en est de la vérité. C'est soutenable de dire que la vérité a une structure de fiction. C'est ce qu'on appelle normalement le mythe – beaucoup de vérités ont une existence mythique –, c'est bien en cela qu'on ne peut pas l'épuiser, la dire toute. Ce que j'ai énoncé sous cette forme : de la vérité, il n'y a que mi-

dire. La vérité, on la dit comme on peut, c'est-à-dire en partie. Seulement tel que ça se ⁽⁴⁴⁾présente, ça se présente comme un tout.

Et c'est bien là que gît la difficulté : c'est qu'il faut faire sentir à celui qui est en analyse que cette vérité n'est pas toute, qu'elle n'est pas vraie pour tout le monde, qu'elle n'est pas – c'est une vieille idée – qu'elle n'est pas générale, qu'elle ne vaut pas pour tous. Comment cette chose est-elle possible, qu'il y ait des analystes ? La chose n'est possible que du fait que l'analysant reçoit cognition – si on peut dire – d'observer une règle, de ne dire que ce qu'il peut avoir à dire, que ce qui lui *tient à cœur* comme on dit en français. Ce qui est faire écho, mais ce n'est pas parce qu'une chose est un écho qu'elle est spécifiée, ce qui est faire écho à une très vieille idée de ce qui était le centre de l'être dit humain – celui qu'on appelait *anthropos* : le centre, c'était cœur – *tumos* –, c'est comme ça tout au moins que ça se désignait ; ce qui était sous le cœur, c'était épitumien. Mais c'était une conception qui donnait à l'homme un privilège. Il y avait deux espèces d'hommes : celui qui se spécifiait d'être d'une *polis* –... lambda, iota, sigma – d'être un citoyen, celui-là seul était un être humain plein de droit. Bien sûr, tout ceci s'est brouillé. Il n'en reste pas moins qu'à travers les structures différentes la relation dite politique continue d'exister. Elle existe tout de même plus solidement que tout autre.

J'ai frayé le chemin à quelque chose que j'ai appelé le dire de la vérité. L'analyste a averti, avant que le postulant entre en analyse, il a averti qu'il devait tout dire. Qu'est-ce que veut dire « tout dire » ? Ça ne peut pas avoir du sens. Ça ne peut vouloir dire que dire n'importe quoi. En fait, c'est ce qui se passe. C'est par là qu'on entre en analyse. L'étrange, c'est qu'il se passe quelque chose qui est de l'ordre d'une inertie, d'une polarisation, d'une orientation. L'analysant (si l'analyse, ça fonctionne, ça avance) en vient à parler d'une façon de plus en plus centrée, centrée sur quelque chose qui depuis toujours s'oppose à la *polis* (au sens de cité), c'est savoir sur sa famille particulière. L'inertie qui fait qu'un sujet ne parle que de papa ou de maman est quand même une curieuse affaire. À dire n'importe quoi, il est curieux que cette pente se suive, que ça fasse, ça finisse par faire comme l'eau, par faire rivière, rivière de retour à ce par quoi on tient à sa famille, c'est à dire par l'enfance. On peut dire que là s'explique le fait que l'analyste n'intervient que d'une vérité particulière, parce qu'un enfant n'est ⁽⁴⁵⁾pas un enfant abstrait. Il a eu une histoire et une histoire qui se spécifie de cette particularité : ce n'est pas la même chose d'avoir eu sa maman et pas la maman du voisin, de même pour le papa.

Ce n'est pas du tout ce qu'on croit, un papa. Ce n'est pas du tout forcément celui qui, à une femme, a fait cet enfant-là. Dans beaucoup de cas, il n'y a aucune garantie, étant donné que la femme, après tout, il, peut lui arriver bien des choses, surtout si elle traîne un peu. C'est pour ça que papa, ce n'est pas du tout, forcément, celui qui est – c'est le cas de le dire – le père au sens réel, au sens de l'animalité. Le père, c'est une fonction qui se réfère au réel, et ce n'est pas forcément le vrai du réel. Ça n'empêche pas que le réel du père, c'est absolument fondamental dans l'analyse. Le mode d'existence du père tient au réel. C'est le seul cas où le réel est plus fort que le vrai. Disons que le réel, lui aussi, peut être mythique. Il n'empêche que, pour la structure, c'est aussi important que tout dire vrai. Dans cette direction est le réel.

C'est fort inquiétant. C'est fort inquiétant qu'il y ait un réel qui soit mythique, et c'est bien pour ça que Freud a maintenu si fortement dans sa doctrine la fonction du père.

Bon. Jusqu'ici j'ai parlé lentement pour que au moins vous entendiez quelques vérités fondamentales, mais je dois vous dire ceci : c'est que, comme j'enseigne depuis excessivement longtemps, je ne me souviens même plus de ce que j'ai dit la première fois – celle que vous trouverez reproduite dans le *Séminaire I*, paru déjà, il y a presque vingt-deux ans, paru en reproduction de mon séminaire –, je fais confiance au sténographe, à la personne qui a bien voulu être sûr de remettre les choses dans son français à lui, c'est quelqu'un de très bien, de mon immédiate parenté, qui veut bien faire ce travail.

Ce que j'ai énoncé d'abord concernant le dire, le dire de la vérité, c'est la pratique qui nous l'enseigne. Et j'ai amorcé, dans ce que je viens d'énoncer, j'ai amorcé ceci : c'est que c'est une par-dit, une analyse. Une partie entre quelqu'un qui parle, mais qu'on a averti que sa parlote avait de l'importance. Vous savez il y a des gens à qui on a affaire dans l'analyse, avec qui il est dur d'obtenir ça. Il y en a pour qui dire quelques mots ce n'est pas si facile. On appelle ça *autisme*. C'est vite dit. Ce n'est pas du tout forcément ça.

C'est simplement des gens pour qui le poids des mots est très ⁽⁴⁶⁾ sérieux et qui ne sont pas facilement disposés à en prendre à leur aise avec ces mots. J'ai quelquefois à répondre à des cas comme ceux-là dans cette fameuse supervision de tout à l'heure que, plus simplement, nous appelons en français un contrôle (ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que nous croyons contrôler rien). Moi, souvent, dans mes contrôles – au début tout au moins – j'encourage plutôt l'analyste – ou celui ou celle qui se croit tel –, je l'encourage à suivre son mouvement. Je ne pense pas que ça soit sans raison que – non pas il se mette dans cette position, c'est très peu contrôlé – mais je ne pense pas que ça soit sans raison que quelqu'un vienne lui raconter quelque chose au nom simplement de ceci : qu'on lui a dit que c'était un analyste. Ce n'est pas sans raison, parce qu'il en attend quelque chose. Maintenant, ce dont il s'agit c'est de comprendre comment ce que je viens là de vous dépeindre à très gros traits peut fonctionner.

Fonctionner de façon telle que, quand même, le lien social constitué par l'analyse rebondisse, se perpétue. C'est là que j'ai pris parti et que j'ai dit... – dans quelque chose où, d'un côté, il y a quelqu'un qui parle sans le moindre souci de se contredire, et puis, de l'autre, quelqu'un qui ne parle pas – puisque, la plupart du temps, il faut bien laisser la parole à celui qui est là pour quelque chose ; quand il parle, il est supposé dire la vérité, mais pas n'importe laquelle, la vérité qu'il faut que l'analysant entende. Qu'il faut que l'analysant entende : pourquoi ? Pour ce qu'il attend, à savoir d'être libéré du symptôme.

Qu'est-ce que ça peut supposer que, par dire, quelqu'un soit libéré du symptôme ? Ça suppose que le symptôme et cette sorte d'intervention de l'analyste – il me semble que c'est le moins qu'on puisse avancer – sont du même ordre. Le symptôme lui aussi dit quelque chose. Il dit, il est une autre forme de vrai dire et ce qu'en somme fait l'analyste, c'est d'essayer de faire un peu plus que de glisser dessus. C'est bien pourquoi l'analyse, la théorie analytique use d'un terme comme résistance. Le symptôme, ça résiste, ce n'est pas quelque chose qui s'en va tout seul ; mais présenter une analyse comme quelque chose qui serait un duel est aussi tout à fait contraire à la vérité, c'est bien pour ça que j'ai – avec le temps, ce n'est pas venu tout de suite – essayé de construire quelque chose qui rende compte de ce qui se passe dans ⁽⁴⁷⁾ une analyse. Je n'ai pas la moindre « conception du monde », comme on dit. Le monde, c'est cette charmante petite coquille dans laquelle on met au centre cette pierre précieuse, cette chose unique que serait l'homme. Il est censé avoir (étant donné ce schéma) des choses qui palpitent en lui : un monde intérieur. Et puis, le monde, ce serait un monde extérieur. Je ne crois pas du tout que ça suffise. Je ne crois pas du tout qu'il y ait un monde intérieur reflet du monde extérieur, ni non plus le contraire. J'ai essayé de formuler quelque chose qui incontestablement suppose une organisation plus compliquée. Si nous disons – nous, analystes – qu'il y a un inconscient, c'est fondé sur l'expérience. L'expérience consiste en ceci, c'est que dès l'origine il y a un rapport avec « la langue », qui mérite d'être appelée, à juste titre, maternelle parce que c'est par la mère que l'enfant – si je puis dire – la reçoit. Il ne l'apprend pas. Il y a une pente. Il est très surprenant de voir comment un enfant manipule très tôt des choses aussi notablement grammaticales que l'usage des mots « peut-être » ou « pas encore ». Bien sûr l'a-t-il entendu, mais qu'il en comprenne le sens est quelque chose qui mérite toute notre attention.

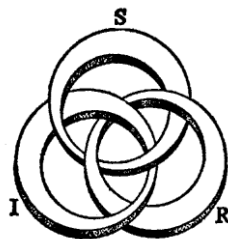
Il y a dans le langage quelque chose qui est structuré. Les linguistes s'y enclosent, à manifester cette structure qu'on appelle grammaticale. Et que l'enfant y soit si à l'aise, que si tôt il se familiarise avec l'usage d'une structure qui – ce n'est pas pour rien qu'on l'y a repérée, mais d'une façon élaborée – est ce qu'on appelle figures de rhétorique manifeste

qu'on ne lui apprend pas la grammaire. On élabore la grammaire à partir de ce qui déjà fonctionne comme parole. Et cela n'est pas ce qu'il y a de plus caractéristique. Si j'ai employé le terme : « l'inconscient est structuré comme *un* langage, c'est bien parce que je veux maintenir qu'un langage, ça n'est pas le langage. Il y a quelque chose dans *le* langage de déjà trop général, de trop logique.

C'est tout le système qui se présente comme s'il était inné que l'enfant joue, à propos d'un départ de sa mère, avec l'énoncé qui a tellement frappé Freud – cela chez un de ses petits-enfants –, l'énoncé *Fort-Da*. C'est là que tout s'insère. C'est déjà, ce *Fort-Da*, une figure de rhétorique.

Quelqu'un dont j'étais plutôt étonné qu'il m'ait cité, parce que je ne savais même pas qu'il me connaissait – il me connaît ⁽⁴⁸⁾ manifestement à travers Paul de Man, Paul de Man qui m'a accueilli à Yale, Paul de Man à qui bien sûr je ne peux qu'être reconnaissant de tout le soin qu'il a pris pour frayer mon arrivée aux Amériques –, mais, quand même, je suis surpris de ceci que tellement de personnes après tout disent certaines choses qui ne sont pas tellement loin de ce que je dis... Il se produit comme ça dans plusieurs places une sorte de petit tourbillon, une manière de dire qui est ce que j'appelle, moi, le style. Je n'ai pas de « conception du monde », mais j'ai un style, un style qui, naturellement, n'est pas tout à fait facile, mais c'est là tout le problème. Qu'est-ce que c'est qu'un style ? Qu'est-ce que c'est qu'une chose ? Qu'est-ce que c'est que la façon dont un style se situe, se caractérise ? Moi, au temps où je parlais seulement avec des camarades, ce qui était, le plus naturel, c'était de dire « ce n'est pas tout à fait ça » et si ce que j'ai écrit après l'avoir dit, si ce que j'ai écrit, d'élaborer ce que j'ai dit, a un cachet, c'est de marquer que j'essaie de serrer au plus près ce qui est « tout à fait ça ». Bien sûr, ce n'est pas facile, ce n'est pas facile de partir, comme par exemple font des structuralistes, d'une division entre nature et culture. La culture, moi, c'est ce que j'ai essayé d'écarteler sous la forme de quatre discours, mais bien sûr ce n'est pas limitatif. C'est le discours qui flotte, qui surnage à la surface de notre politique à nous, je veux dire de notre façon de concevoir un certain lien social. Si le lien était purement politique, nous y avons ajouté autre chose. Nous y avons ajouté le discours qu'on appelle universitaire, le discours qu'on appelle scientifique, qui ne se confondent pas, contrairement à ce qu'on imagine. Le discours scientifique, ce n'est pas pour rien que, dans le champ universitaire, on lui réserve des facultés spéciales. On le tient à l'écart, mais ce n'est pas pour rien. J'ai montré quelque part qu'il y a un rapport, qui n'est pas anodin, entre le discours scientifique et le discours hystérique. Ça peut paraître bizarre – à un certain enchaînement près de certaines fonctions que j'ai définies en y employant un certain S_1 et un certain S_2 , qui n'ont pas la même fonction, et aussi un certain **S** que j'appelle sujet et un certain objet (**a**), à un certain ordre tournant près de ces quatre fonctions –, le discours scientifique ne se distingue du discours hystérique que par l'ordre dans lequel tout cela se répartit.

⁽⁴⁹⁾ Tout cela a abouti à quelque chose qu'on peut dessiner en employant plusieurs couleurs différentes. J'ai cru pouvoir lier le symbolique (c'est celui-là, c'est l'arbitraire), le réel et l'imaginaire.

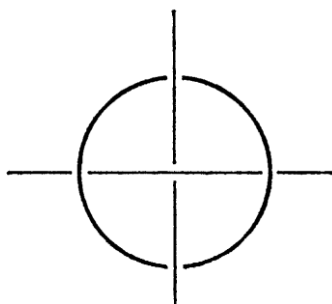


Comment se fait-il qu'après avoir distingué ce symbolique, cet imaginaire, et ce réel, et les avoir spécifiés de ceci que le symbolique, c'est notre lien au langage, c'est de cette

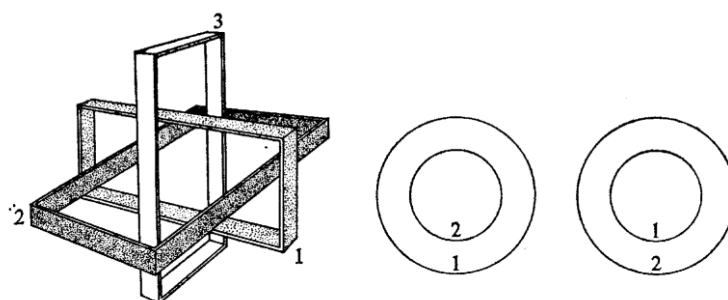
distinction que nous sommes des *êtres* parlants ? C'est un cercle vicieux de dire que nous sommes des êtres parlants. Nous sommes des « parlêtres », mot qu'il y a avantage à substituer à l'inconscient, d'équivoquer sur la parlote, d'une part, et sur le fait que *c'est du langage* que nous tenons cette folie qu'il y a de l'être : parce que c'est sûr que nous y croyons, nous y croyons à cause de tout ce qui paraît faire substance ; mais en quoi est-ce de l'être, en dehors du fait que le langage use du verbe être ? Il use du verbe être, mais modérément. L'homme pourrait dire qu'il *est* un corps, et ce serait très sensé, car c'est évident que le fait qu'il consiste en un corps est ce qu'il a de plus certain. On a émis quelques doutes sur l'existence d'un monde extérieur au nom de ceci qu'après tout nous n'en n'avons que des perceptions, mais il suffit de se faire (comme j'ai fait moi-même toute à l'heure), de se faire une bosse en rencontrant quelque chose de dur pour qu'il soit tout à fait manifeste qu'il y a des choses qui résistent, qu'il y a des choses qui ne se déplacent pas si facilement ; en revanche, ce sur quoi l'homme insiste, c'est non pas qu'il est un corps, mais, comme il s'exprime (c'est là quelque chose de saisissant), *qu'il en a un*.

Au nom de quoi peut-il dire qu'il a un corps ? Au nom de ceci qu'il le traite à la va-comme-je-te-pousse, il le traite comme un meuble. Il le met dans des wagons par exemple et là il se laisse trimbaler. C'était quand même vrai aussi, ça commençait à s'amorcer ⁽⁵⁰⁾ quand il le mettait dans des chariots. Alors, je voudrais dire que cette histoire de parlêtre, ça se rencontre avec cette autre appréhension du corps et ça ne va pas tout seul. Je veux dire qu'un corps a une autre façon de consister que ce que j'ai désigné là sous une forme parlée, sous la forme de l'inconscient, en tant que c'est de la parole comme telle qu'il surgit. Ce sont des marques dont nous voyons la trace dans ce qu'il en est de l'inconscient. Ce sont des marques qui sont celles laissées par une certaine façon d'avoir rapport à un savoir, qui constitue la substance fondamentale de ce qu'il en est de l'inconscient. L'inconscient, nous imaginons que c'est quelque chose comme un instinct, mais ce n'est pas vrai. Nous manquons tout à fait de l'instinct, et la façon dont nous réagissons est liée non pas à un instinct, mais à un certain savoir véhiculé non pas tant par des mots que par ce que j'appelle des signifiants. Des signifiants, c'est ce qui dit, c'est une rhétorique bien sûr beaucoup plus profonde, c'est ce qui prête à équivoque. L'interprétation doit toujours – chez l'analyste – tenir compte de ceci que, dans ce qui est dit, il y a le sonore, et que ce sonore doit consoner avec ce qu'il en est de l'inconscient.

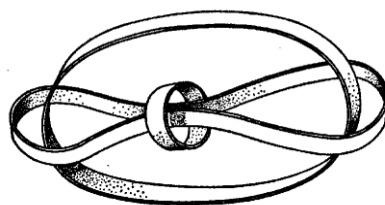
Il y a quelque chose d'important dans cette façon de représenter le lien : le lien du symbolique, de l'imaginaire et du réel, et voici quoi. C'est que ce n'est pas nécessairement à plat que nous devons poser ces trois termes. Le corps, bien sûr, a aussi forme, une forme que nous croyons être sphérique, mais nous devons aussi savoir dessiner des choses autrement.



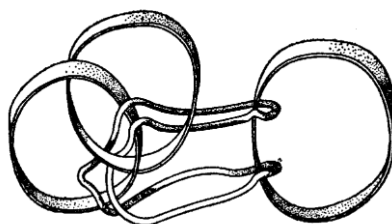
Il est comme vous le voyez remarquable que pour un objet qui m'est aussi familier que vous pouvez ⁽⁵¹⁾ imaginer que me soit cette façon de dessiner le nœud, que je sois forcé de garder un petit papier. Ça veut dire que ce n'est pas si naturel de dessiner ça comme ça. Ceci est donc un nœud.



J'espère que tous voient que ça fait nœud. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que, au regard de cette référence à la sphère, 1 enveloppe 2. Le 1 par rapport au 2, on peut lui en faire faire le tour très exactement, d'ailleurs comme on peut faire faire par le 1 le tour de 2. Mais qu'est-ce que veut dire le fait que le 3 se dispose de cette façon-là ? Il se dispose d'une façon qui est rendue sensible par cette manière de disposer ce que nous appelons dans l'occasion *la sphère et la croix*, à ceci près que ce n'est pas une sphère, mais que c'est un rond. Un rond, ce n'est pas du tout la même chose qu'une sphère. Supposez que je rétrécisse ceci par le milieu et nous obtiendrons ça, qui est une forme de plus de ce que nous pouvons énoncer comme étant un nœud borroméen.



Je veux dire que, de quelque façon que le numéro 3 ici enveloppe le 1, il est enveloppé par l'autre, mais il est enveloppé par l'autre dans une troisième dimension. Contrairement à ce qu'on imagine – nous autres qui sommes ambitieux et qui passons notre temps à rêver à une quatrième –, nous ferions mieux de ⁽⁵²⁾penser au poids que la dit-mension troisième a (celle que j'ai décrite tout à l'heure). Il faudrait s'émerveiller de la troisième avant d'en faire une de plus. Il n'y a rien de plus facile que d'en faire une de plus. Quand elles sont toutes séparées, à savoir si nous supposons trois cercles... qui s'en vont tous à la dérive, il suffit d'en faire un quatrième ; il suffit de le rattacher par un cercle d'une façon dont ça fasse un rond pour que nous retrouvions ce qui fait de ces cercles la consistance.



Après vous avoir fourni de ces nœuds la donnée qui aboutit à cette notion qu'il n'y a pas d'espace, qu'il n'y a que des nœuds – ou, plus exactement, c'est en fonction des nœuds que nous pensons l'espace –, maintenant, puisque je ne termine pas trop tard..., je serais heureux d'entendre vos questions...

Conférences dans les universités nord-américaines : le 2 décembre 1975 au Massachusetts Institute of Technology, parue dans Scilicet, 1975, n° 6-7, pp. 53-63.

⁽⁵³⁾ La linguistique est ce par quoi la psychanalyse pourrait s'accrocher à la science.

Mais la psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique.

En en parlant tout à l'heure avec moi, M. Quine m'a posé la question de ce que je devais à Cl. Lévi-Strauss : je lui dois beaucoup, sinon tout. Ça n'empêche pas que j'ai de la structure une tout autre notion que la sienne.

Je pense que la structure n'a rien à faire avec la philosophie, qui de l'homme raisonne comme elle peut, mais qui met en son centre l'idée que l'homme est fait pour la sagesse.

Je n'ai, conformément à la pensée de Freud, aucune amitié pour la sagesse. Je ne fais pas de philosophie parce que c'est très loin de ce quelqu'un qui s'adresse à nous, pour que nous lui répondions par la sagesse.

J'ai essayé de densifier, de formuler quelque chose concernant notre pratique, quelque chose qui soit cohérent. Ça m'a amené à des élucubrations qui me tracassent beaucoup.

Ça m'a mené à un enseignement que j'ai mené avec beaucoup de prudence. Je suis passé à l'enseignement parce qu'on me l'a demandé, Dieu sait pourquoi.

Il est sûr que la pratique après Freud se véhicule de façon telle qu'on peut se demander si Freud a bien cru qu'à lui tout seul il survivrait.

De la façon dont il s'y est pris, on peut penser que ceux formés par la pratique elle-même avaient vraiment autorité pour trancher ce qu'il en était de l'analyste. La question à laquelle je suis arrivé : qui est capable d'être un analyste ? a conduit un certain nombre de ⁽⁵⁴⁾mon entourage à me quitter (cela à la suite de la mise en place d'une enquête : comment quelqu'un, après une expérience analytique, pouvait-il se mettre en situation d'être analyste ?).

Ça m'a mené assez loin, comme je l'ai dit dans mes précédentes conférences aux USA, les points où ça m'a mené, je n'ose pas dire comme théorie : y a-t-il de l'analyse une théorie ? Oui, certainement. Je ne suis pas sûr que j'en ai la meilleure.

Après avoir beaucoup réfléchi, j'ai distingué deux assises. La référence au corps, d'abord. On peut s'apercevoir, pour l'analyse, que du corps elle n'appréhende que ce qu'il y a de plus imaginaire.

Un corps ça se reproduit par une forme.

Forme qui se manifeste en ceci que ce corps se reproduit, subsiste et fonctionne tout seul.

De son fonctionnement nous n'avons pas le moindre renseignement.

Nous l'appréhendons comme forme.

Nous l'apprécions comme tel par son apparence.

Cette apparence du corps humain, les hommes l'adorent.

Ils adorent en somme une pure et simple image.

J'ai commencé à mettre l'accent sur ce que Freud appelle narcissisme, *id est* le nœud fondamental qui fait que, pour se donner une image de ce qu'il appelle le monde, l'homme le conçoit comme cette unité de pure forme que représente pour lui le corps.

La surface du corps, c'est de là que l'homme a pris l'idée d'une forme privilégiée. Et sa première appréhension du monde a été l'appréhension de son semblable. Puis ce corps, il l'a vu, il l'a abstrait, il en a fait une sphère : la bonne forme. Cela reflète la bulle, le sac de peau. Au-delà de cette idée du sac enveloppé et enveloppant (l'homme a commencé par là), l'idée de la concentricité des sphères a été son premier rapport à la science comme telle. Dans la science grecque, nous voyons cette harmonie des sphères dont on est maintenant peu surpris et dont on peut dire avec Pascal qu'elle n'existe plus.

« Le centre est partout et la circonférence nulle part », dit Pascal. Ça ne veut pas dire qu'il eut raison : le centre n'est pas partout. Ça veut dire que nous devons appréhender quelque chose d'un autre ordre que l'espace sphérique.

Il n'est pas sûr que l'image de la circonférence soit la meilleure ⁽⁵⁵⁾représentation d'une sphère, et c'est ainsi que j'ai été amené à frayer une voie, à savoir que le cercle n'est pas l'image correcte d'une sphère, c'est l'image d'une sphère quand on la sectionne, c'est-à-dire quand on la met à plat.

La feuille de papier sur quoi nous crayonnons est très sensible ; nous ne pouvons pas faire mieux que de la mettre à plat.

Cette mise à plat, à mesure que nous avançons dans le monde, tend à s'effiloche comme si cette surface sur laquelle nous projetons tout ce qui nous entoure avait des trous.

Et le cercle se caractérise de faire trou. Choc en retour : l'idée mathématique de la topologie. Dans le monde il n'y a pas seulement des cercles. Mais ces cercles entre eux peuvent faire nœud. C'est par là que la topologie a commencé. C'est par ces nœuds qu'il m'a été possible de faire lien avec ce qu'il en est de notre expérience.

Ces nœuds, s'il y a consistance fermée, circulaire, représentable, de ces trois termes que j'ai frayés, à partir de Freud :

- De la capture à partir de *la forme* du corps.
- De cet usage de la parole, frappant, quelle que soit l'idée qu'on puisse se faire de ce qui conditionne chez l'humain le fait qu'il parle. (C'est une autre consistance.)

Nous devons nous apercevoir que ce que nous appelons la logique n'a d'autre support que le *logos*. L'étrange : nous apercevons si mal et si peu que cette logique est circulaire. Elle ne se tient, ne se substantifie, cette logique, que de faire cercle. Le cercle vicieux, c'est le b-a-ba de la logique.

Du moment que c'est du langage que nous partons, c'est au langage que nous revenons.

- Comment, à partir de là, nous nous imaginons toucher à un *réel* qui soit un troisième cercle, si l'on peut dire ; que sa forme soit circulaire, c'est ce qui nous échappe.

Du réel qui soit tout à fait du réel, ça...

Les premiers linéaments de la science montrent le réel pour l'œil humain comme ce qui revenait toujours dans le ciel à la même place : les étoiles dites fixes (bien à tort puisqu'elles tournent et, si elles tournent, c'est parce que c'est nous qui tournons). Ça n'a pas été évident d'emblée.

Il n'y a pas d'autre définition possible du réel que : c'est ⁽⁵⁶⁾l'impossible ; quand quelque chose se trouve caractérisé de l'impossible, c'est là seulement le réel ; quand on se cogne, le réel, c'est l'impossible à pénétrer.

Nous avons rêvé qu'il soit élastique. C'est en cela que j'ai été amené à écrire autrement le terme d'existence : ex-sistence. Ce qui se heurte à quelque chose et ce à quoi quelque chose se heurte, c'est précisément les autres consistances.

Ces trois termes :

- ceux que nous imaginons comme une forme,
- ceux que nous tenons comme circulaires dans le langage,
- et cette ex-sistence aussi bien à l'imaginaire qu'au langage, m'ont mené à la mise en valeur de ce pour quoi ils se nouent entre eux.

En tout cas, c'est pratique.

C'est une corde, un fil véhiculé par moi. Ça a rendu service au moins dans cette pratique.

Ces trois cercles, je les nomme, mais leur ordre n'est pas indifférent. Les colorier introduit une distinction, indique qu'ils sont différents.

I, R, S, sont détachés. Cela se voit au fait qu'ils sont superposés :

- d'abord I,
- en dessous R,
- en dessous S.

Le S passe au-dessous des deux autres cercles. Tout se passe comme si les trois cercles étaient indépendants.

Alors, le cercle qui les noue doit

– attraper le cercle qui est en dessous,

– passer deux fois dessus I,

– revenir à celui qui est en dessous pour le prendre en passant en dessous (figure 1).

Passage par-dessus le dessus, dessous le dessous, fondamental ; cette figure 1 est exactement la même que la figure 2 ; pour l'obtenir, il suffit de tirer un peu le rond S.

Sur un autre dessin, on peut des trois cercles faire trois droites (figure 3).

La figure à quatre ronds, figure 2, je l'appelle figure de la réalité psychique, et Σ est le symptôme.

Le symptôme, c'est la note propre de la dimension humaine.

(57)

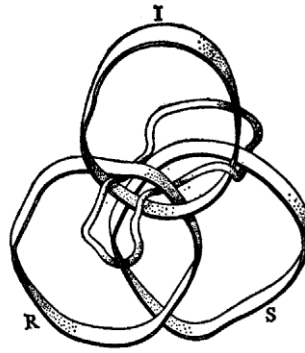


Figure 1.

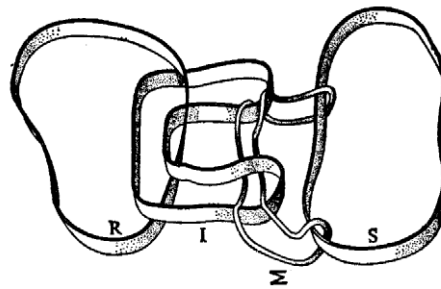


Figure 2.

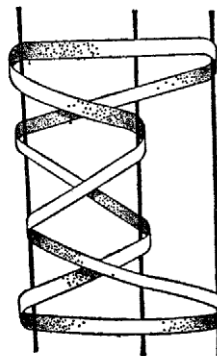


Figure 3-

⁽⁵⁸⁾ Dieu a peut-être des symptômes, mais sa connaissance est probablement d'ordre paranoïaque. Un Dieu qui a créé le monde avec des paroles, on se demande ce que peut être sa consistance.

La spécificité de la figure 2 est que ça fait cercle : $\Sigma + S$, c'est ce qui fait une nouvelle sorte de S. Le symptôme fait tout autant partie de l'inconscient. La linguistique est ce qui spécifie ce dont nous interprétons le symptôme.

En interprétant, nous faisons avec le Σ circularité, nous donnons son plein exercice à ce qui peut se supporter de la langue, alors que l'analysant, ce dont il donne toujours témoignage, c'est de son symptôme.

Il n'y a pas de meilleure façon de marquer la pure différence que la couleur ; ainsi dans ce nouement particulier, le coloriage rend sensible qu'il y a deux espèces de nœuds borroméens impossibles à confondre.

Il suffit qu'il y ait un rond qui se rompe pour que les deux autres soient libres, différenciant le nœud de la chaîne où seule la rupture d'un rond du milieu libère les extrémités.

Il est facile de s'apercevoir que ce nœud borroméen peut avoir autant de ronds qu'on veut.

Je me contente de quatre.

Le nœud à trois termes R, S, I, il n'y a pas que lui. Nous ne pouvons nous en contenter car, de n'être pas distinguables, ces trois termes pourraient passer pour une nouvelle forme d'imaginaire, de réel, voire de symbolique : sans la mathématique, nous ne nous apercevions pas que ces trois sont trinitaires.

La Trinité, nous la rencontrons tout le temps. Notamment dans le domaine sexuel. Ce n'est pas seulement un individu qui le fixe, mais aussi un autre ; cela est marqué dans l'expérience de l'analyse sur des relations cliniques (cliniques, l'analysant est sur un divan, il s'agit d'un certain *clinamen*, cf. Lucrèce et les épicuriens dans leur nominalisme).

Le prétendu mystère de la Trinité divine reflète ce qui est en chacun de nous, et ce que ça illustre le mieux c'est la connaissance paranoïaque.

Freud disait que l'analyse était une « paranoïa raisonnée » ; il y a cette face dans l'analyse.

À elle seule, l'analyse confirme que de ces trois catégories, R, S, I, ⁽⁵⁹⁾les meilleurs représentants sont des dingues. Les raides-fous ne doutent pas un seul instant d'être dans le réel.

Cela pourrait prêter à gaudrioles concernant la Trinité divine, parce que la Trinité divine, ce n'est pas si dingue, si dieu-ingue.

C'est bien pour ça qu'il doit y avoir un quatrième terme.

Symptôme et inconscient : vis sans fin, ronde. Et on n'arrive jamais à ce que tout soit défoulé : *Urverdrangung* : il y a un trou.

C'est parce qu'il y a un nœud et quelque réel qui reste là dans le fond.

QUESTIONS ET REPONSES

1. – Question à Roman Jakobson.

D'eux vient de *de illis*.

Deux de *duo*.

Le phonème est-il destiné à happer l'équivoque, ou est-ce hasard pour l'oreille française ?

N'est-ce cette équivoque (qui est ce sur quoi joue l'interprétation) qui est ce qui fait cercle du symptôme avec le symbolique ?

Car, intervenant d'une certaine manière sur le symptôme, on se trouve équivoquer.

Y a-t-il un versant de la linguistique traitable comme tel ?

Ce serait le versant qui est toujours ce à quoi un analyste doit être sensible : *le fun*.

Réponse : Il y a de nombreux travaux sur ce sujet, en particulier sur les langues indiennes. Jackson, spécialiste des aphasies, a écrit sur le calembour. Il n'y a que les langues formalisées (artificielles) qui ne font pas calembour. Et la grammaire tend à actualiser le calembour.

2. – Lacan au tableau noir.

La figure 1 est-elle plane ? Pour le quatrième rond, il faut perforer. Les nœuds, ça s'imaginer et, plus exactement, ça ne s'imaginer pas. Les nœuds sont la chose à quoi l'esprit est le plus rebelle. C'est si peu conforme au côté enveloppé-enveloppant de tout ce ⁽⁶⁰⁾qui regarde le corps que je considère que se briser à la pratique des nœuds, c'est briser l'inhibition. L'inhibition : l'imaginaire se formerait d'inhibition mentale.

Le signifiant n'est pas le phonème.

Le signifiant, c'est la lettre. Il n'y a que la lettre qui fasse trou.

3. – Question de M. QUINE. : Le but de l'analyse est-il de défaire le nœud ?

Réponse : Non, ça tient ferme.

On pourrait avancer que si Freud démontre quelque chose, c'est que la sexualité fait trou, mais l'être humain n'a pas la moindre idée de ce que c'est.

Une femme se présente pour l'homme par un symptôme ; une femme, c'est un symptôme pour l'homme.

4. – L'âme

La seule chose qui me semble substantifier l'âme est le symptôme.

L'homme penserait avec son âme. L'âme serait l'outil de la pensée. Qu'est-ce que ferait l'âme de ce prétendu outil ?

L'âme du symptôme est quelque chose de dur, comme un os.

Nous croyons penser avec notre cerveau.

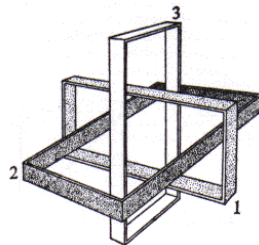
Moi, je pense avec mes pieds, c'est là seulement que je rencontre quelque chose de dur ; parfois, je pense avec les peauciers du front, quand je me cogne. J'ai vu assez d'électro-encéphalogrammes pour savoir qu'il n'y a pas ombre d'une pensée.

5 – Les nœuds ont-ils trois dimensions ?

Exactement. *Le more geometrico*, la pensée géométrique néglige tout à fait la réalité de l'espace. Nous croyons connaître quelque chose de la troisième dimension à cause de la vision binoculaire, mais nous fonctionnons toujours dans deux dimensions.

6. – Question de M. QUINE : Les modèles solides nous donnent une idée de la troisième dimension. C'est seulement la vision qui la manque.

Réponse : On peut se représenter la troisième dimension par la sphère armillaire, mais personne n'a pensé à cette figure-ci.



Les modèles ne nous mettent guère dans la troisième dimension. Nous vivons dans des cubes, nous pensons être dans des sphères.

Rien de moins sûr que nous ayons un intérieur.

Les déchets viennent peut-être de l'intérieur, mais la caractéristique de l'homme est qu'il ne sait que faire de ses déchets.

La civilisation, c'est le déchet, *cloaca maxima*.

Les déchets sont la seule chose qui témoigne que nous ayons un intérieur.

IMPROMPTU SUR LE DISCOURS ANALYTIQUE

$$\begin{array}{cc} \mathbf{a} & \mathbf{S} \\ \mathbf{S}_2 & \mathbf{S}_1 \end{array}$$

– S_1 est ce par quoi se représente le sujet : une parole, le parlêtre. C'est en tant que le sujet dit n'importe quoi que ça va au lieu de la vérité.

$$\mathbf{S}_2 \leftarrow \mathbf{S}_1$$

– L'analyste est incarné par un semblant de (a) ; il est en somme produit par le dire de la vérité, tel qu'il se fait dans la relation $S_1 \rightarrow S_2$. L'analyste est en quelque sorte une chute de ce dire et, en tant que tel, il fait semblant de « comprendre », et c'est en ça qu'il intervient au niveau de l'inconscient.

$$\begin{array}{c} \mathbf{S}_1 \rightarrow \mathbf{S}_2 \\ \downarrow \\ (\mathbf{a}) \end{array}$$

– La vérité est caractérisée par le fait de ce S_2 : l'analyste ne dit que des paroles ; celui qui est supposé savoir quelque chose, c'est l'analyste : pure supposition, bien sûr.

Ce S_2 , ce que l'analyste est supposé savoir, n'est jamais complètement dit ; il n'est dit que sous la forme de mi-dire de la vérité.

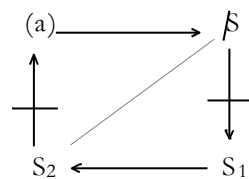
C'est par ce discours analytique que j'ai fait la distinction entre ce qui est énoncé et une sorte de mi-dire.

C'est en tant que l'analyste est ce semblant de déchet (a) qu'il intervient au niveau du sujet $\mathbf{S}$, c'est-à-dire de ce qui est conditionné

1. par ce qu'il énonce,
2. par ce qu'il ne dit pas.

semblant
de déchet
(silence)

mi-dire
de la vérité

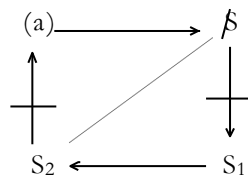


ce qu'il énonce

ce qu'il ne dit pas

semblant
de déchet
(silence)

mi-dire
de la vérité



savoir inconscient

ce que l'inconscient
produit, plus de jouir
parlêtre

Le silence correspond au semblant de déchet.

La Conférence « De James Joyce comme symptôme » fut prononcée le 24 janvier 1976 au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice ; la transcription de Henri Brevière avec l'aide de Joëlle Labryère a été réalisée à partir d'un enregistrement. Inédit publié par la revue Le croquant n° 28, novembre 2000.

[...]

⁵²⁵ Dire... dire faire des rencontres... Heur h.e.u.r., c'est comme ça que ça se dit. Vous vous imaginez sans doute que... y a des rencontres bonnes ou mauvaises, qu'il y a du bonheur ou du malheur. Mais c'est pas vrai, y a que des rencontres.

On n'entend pas !

Vous n'entendez rien ?... Et comme ça ?

Oui, oui, oui...

Ça va ?

Oui.

Je ne suis pas sûr d'avoir fait la meilleure rencontre. Sur le tard, quand j'avais... 31 ans, il se trouve que j'ai rencontré à l'hôpital – puisque c'était là que j'avais été porté par le sort –, à l'hôpital qu'on appelle psychiatrique, une folle. Quoique je l'aie appelée Aimée, A.i.m.e. accent aigu, e., ça veut pas dire que je l'ai aimée. Je l'ai appelée comme ça. Ça veut plutôt dire que... qu'elle avait besoin de l'être. Elle en avait même tellement besoin qu'elle y croyait. Elle croyait qu'elle était aimée. Ça a un nom dans... dans l'affaire psychiatrique, on appelle ça érotomane. Ce qui ne veut pas dire tout à fait la même chose. Mais enfin nous nous contenterons de ce support, mythologique, *Eros*, généralement traduit par l'amour.

Erreur, ou accident ? Je n'ai pu me tirer de son cas, qui est publié dans ma thèse, qu'à recourir à Freud. Ce qui – c'est là le... c'est là la rencontre –, ce qui m'a fait glisser dans ce que j'appellerai la pratique freudienne.

Il s'est trouvé que... plus de vingt ans plus tard, je me suis trouvé dans le cas d'avoir à rendre compte de ladite pratique parce qu'on me le demandait.

En l'année 53 je suis né il y a un temps à perte de vue ; si vous savez que ma thèse je l'ai faite en 32, il vous sera facile de reconstituer cette date de ma venue à ce qu'on appelle le monde –, en 53, j'ai commencé – je pratiquais à ce moment-là depuis ?... depuis 38 à peu près ; depuis l'année 38. J'avais donc un tout petit peu d'expérience, d'expérience derrière moi de la pratique qu'a fondée Freud et qui est la pratique de l'analyse.

J'ai cru, j'ai cru devoir, de cette pratique, en rendre compte.

Ce que je voudrais, c'est essayer aujourd'hui (depuis 53, il y a des années qui ont passé, et je n'ai pas cessé un instant de... de m'efforcer de rendre compte de cette pratique). Je vais tâcher de... puisque... vous êtes là à m'attendre, je vais tâcher de... je vais tâcher de vous dire ce qui m'en a paru, dès le départ, valoir la peine – car c'était plutôt une peine –, la peine d'être dit.

Freud représente, représente... heu... comme artiste... une tentative, la tentative de maintenir la raison dans ses droits. J'ai essayé de... de doctriner ce que représentait cette tentative qui, faut bien dire, est folle. Maintenir la raison dans ses droits, ça veut dire que la raison a quelque chose, quelque *chose* de réel. C'est certainement pas le premier à être parti de là. Il y a même quelqu'un qui l'a dit, bien avant lui, qui a dit que le rationnel était réel.

⁵²⁵ Le tout début de la conférence manque dans l'enregistrement.

Le fâcheux de... de ce quelqu'un, je veux dire le fâcheux de ce qu'il a dit, c'est qu'il a cru que la formule pouvait se retourner, et que de ce que le rationnel fut réel on pouvait conclure, c'est tout au moins lui qui le dit, c'est que le réel était rationnel.

Il est très fâcheux que tout ce que nous savons, ou croyons savoir, du réel ne se soit jamais atteint qu'à démontrer que le réel, c'est ce qui n'a aucune espèce de sens. Nous voilà donc au cœur d'un vieux débat que, on ne sait pas trop pourquoi, on appelle philosophique ; mais il est certain que c'est bien ce qui, ce qui m'empêche, c'est que, de philosophie, j'avais comme ça une petite bribe de formation, et que je me demande toujours jusqu'à quel point je ne fais pas quelque chose de l'ordre de cette rengaine qu'on appelle la philosophie. Puisque enfin, la philosophie, depuis comme ça l'âge qu'on dit être des présocratiques, qui n'étaient loin d'être des idiots et qui ont même dit des choses qu'on est convenu d'appeler profondes... Freud a cru devoir se référer à certains de ces présocratiques, il n'a pas fait la socratisation de sa pratique. C'est, quant à moi, ce que j'ai essayé de faire. J'ai essayé de voir ce qu'on pouvait tirer d'un questionnement de cette pratique analytique.

La première réponse est évidemment liée au balancement de ce que je viens de dire : à savoir que si le rationnel est assurément réel, le réel... résiste. C'est pas une résistance de sujet à sujet, comme les analystes se l'imaginent trop souvent, c'est une résistance liée au fait que le réel, on se demande par quel biais, avec des mots, du bla-bla-bla en somme, nous pouvons nous imaginer l'atteindre. Car c'est un fait que, le réel, nous nous imaginons que, au moins par un petit bout, nous y avons atteint. Il y a un nommé Kant qui là-dessus a bâti justement ce qu'on appelle sa philosophie, qui est peut-être le moment où, de philosophie, il s'agit le moins : c'est dans la mesure, historiquement, où Newton avait atteint à quelque chose qui... qui avait assurément ses mérites, à quelque chose qui ressemblait à... *un touche au but* quant au réel, c'est autour de ça que Kant a construit... a construit (ce qu'il amenait par toutes sortes de cheminements) une Analytique, nommément dite transcendante, mais aussi bien une Esthétique, qui pour lui, ne l'était pas moins.

Le saisissant concernant Kant est que... c'est dans la *Critique du jugement* qu'il a cru devoir placer son approche du terme *Bourk*⁵²⁶. Le jugement, c'est quelque chose qui... qui va sensiblement au-delà de la démonstration, c'est quelque chose qui conclut... qui conclut par une affirmation concernant ce qu'il en est du réel.

Comment... comment se fait-il que nous en soyons là ? Je veux dire que Freud, qui avait comme ça un petit bout de formation que nous pouvons considérer comme... comme contemporaine. Comment est-ce que Kant... que Freud... comment est-ce que Freud a pu dans cette *filée*, vouloir maintenir le réel du rationnel ? C'est ce que je crois avoir

⁵²⁶. Pourquoi Lacan prononce-t-il ce « mot »... ainsi ? Il ne semble pas qu'il y ait d'accident d'enregistrement ou autre... Le « mot » prononcé par Lacan, qui est évidemment un mot allemand, peut s'écrire en « français » comme ça : *Bourk* avec peut-être un *t* ou un *g* à la place du *k*... ? Difficile d'expliquer pourquoi Lacan prononce ce « mot ». On ne trouve pas dans la *Critique du jugement* le concept qui correspondrait au « mot » prononcé. Le contexte et le « sens » de ce qu'il dit pourraient conduire à penser que c'est le mot allemand que l'on traduit en français par *jugement* que veut prononcer Lacan. Dans la *Critique du jugement*, on trouve bien sûr *Urteil* mais aussi *Beurteilung*. La *Beurteilung*, jugement d'appréciation, d'évaluation ou d'estimation, se distingue de l'*Urteil*, jugement au sens purement logique du terme. Cela rejoint la distinction entre jugement déterminant et jugement réfléchissant. La consonne d'attaque du « mot » prononcé par Lacan, le *b*, pourrait faire penser que c'est ce mot : *Beurteilung*, qu'il a « voulu » prononcer, mais on en est tout de même loin. Pourtant, c'est ce qu'il y a de plus proche des paroles de Lacan si l'on considère que, chez Kant, ce mot concerne la finalité, la téléologie (l'expression la plus fréquente pour le *jugement téléologique* est *teleologische Beurteilung*) : Lacan parle bien d'un jugement qui va « au-delà de la démonstration », au-delà du jugement purement logique il parle d'un jugement « qui conclut par une affirmation concernant ce qu'il en est du réel ». Mais il faut bien dire que le mot prononcé par Lacan n'a guère de commun avec le mot *Beurteilung* que la lettre *b* initiale. Si l'on cherche dans la *Critique du jugement* un mot qui convienne mieux, on trouve un nom propre : *Burke* !... Le nom d'un Irlandais, philosophe contre-révolutionnaire et homme d'État anglais, auteur d'un ouvrage, encensé à son époque, sur l'origine de nos idées du beau et du sublime, auquel Kant s'est intéressé. Si on prononce ce nom à l'allemande... alors on n'est pas loin du compte : *Bourke* ! Maintenant, dans l'ensemble du vocabulaire allemand, le mot qui s'approcherait le plus serait le mot : *Burg*, le château fort. Nous resterons sur ce château fort : la forteresse du sens obscur et impénétrable, pour nous, de la profération de Lacan, abracadabrante. On pourra consulter l'édition Ferdinand Alquié de la *Critique de la faculté de juger* (Gallimard Folio/essais), en particulier les notes sur la traduction du terme *Beurteilung*.

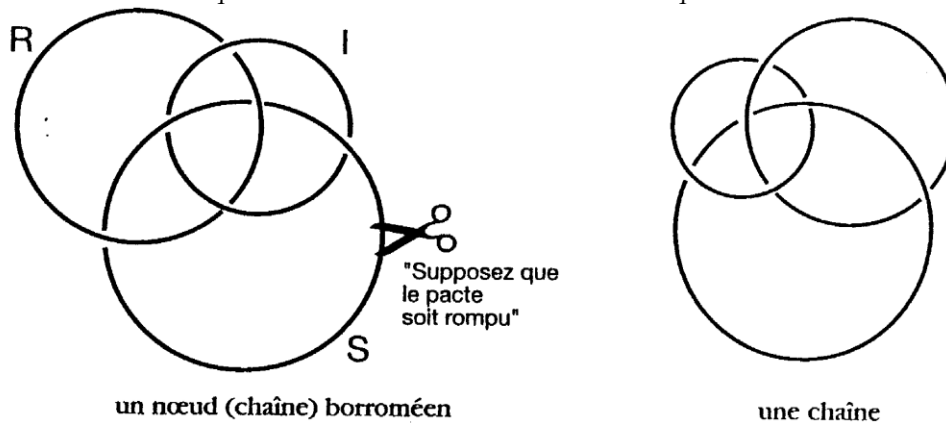
éclairé dès mes premières émissions, mes émissions doctrinales, en formulant que l'inconscient, c'était – ai-je dit à l'époque – structuré *comme un langage*, pour me répéter. Il est évident que, déjà là, se marque... se marque la difficulté. Parce que, qu'est-ce que c'est qu'un langage ? J'ai eu le temps, bien sûr, après m'être aventuré de cette façon, j'ai eu le temps de... d'y réfléchir... d'y réfléchir sur la base, sur la base de ceci : c'est que, il faut se faire comprendre, et comme les psychanalystes n'ont la plupart du temps pas la moindre formation philosophique, ça m'a été une occasion de m'apercevoir que la philosophie, ça sert à ça, ça sert à élaborer la réalité à laquelle on a affaire. On appelle, dans Freud, je ne sais pourquoi, cette réalité, on l'appelle psychique. On n'a pas attendu la philosophie pour parler de la *psukê*, la *psukê* est un rêve dont a hérité la philosophie.

Ma patiente, ma patiente qui a été avec moi très patiente puisqu'elle m'a expliqué, enfin... toutes sortes de choses, elle m'a permis de me rendre compte que la paranoïa c'est... c'est un état normal. Il y a rien de plus normal que d'être paranoïaque. Et c'est de ça, de ça que j'ai essayé de rendre compte, en somme. J'ai essayé de rendre compte comment il se faisait que... que ce à quoi j'ai été amené beaucoup plus tard, ce à quoi j'ai été amené (j'essaierai de vous dire comment) à distinguer... comme *poumant*⁵²⁷ ensemble, trois catégories que j'ai épinglées (je dis « épinglées » parce que, parce que... quand on couple des mots avec des catégories, c'est un épinglage) – ce que j'ai épinglé du symbolique, de l'imaginaire et du réel, ça voulait dire que, pour elle, ça ne faisait qu'un seul fil. C'est la meilleure façon qu'à l'heure actuelle je choisirais pour dépeindre ce qu'il en est du ou de la paranoïaque. L'imaginaire, le symbolique et le réel, pour eux – eux ou elles –, ne font qu'un seul fil... Mais chez le sujet qui... qui se croit malin, il y a quelque chose qui joue entre ces trois catégories : l'imaginaire, le symbolique et le réel sont distincts.

Puisqu'on m'a apporté un tableau, je vais essayer de vous... [Le tableau articulé grince, soupire de Lacan, brouhaha dans l'assistance] de vous représenter comment ça joue. C'est pas pour rien que je les distingue dans cet ordre car, encore que la position de chacun puisse vous paraître à celle des deux autres strictement équivalente, ce n'est pas exact ; ce n'est pas exact en ceci que si je mettais le *S* là, à la place du *R*, et le *R* à la place du *S*, ça n'aurait pas la même portée. Qu'en d'autres termes, dans ce qui est là dessiné au tableau, et qui s'appelle un nœud borroméen – un nœud borroméen parce que c'est inscrit dans les armes des Borromées. Les armes des Borromées sont faites ainsi, sur la base de cette babiole historique... que... ils s'étaient résolus à se solidariser avec deux autres familles, qu'il était inclus dans on ne sait quel pacte originel que si l'un d'eux se séparait de la chaîne, puisqu'en somme c'est une chaîne (c'est pas une chaîne comme les autres, parce que tout le monde sait qu'une chaîne c'est fait comme ça, le fait qu'on enlève un des éléments de la chaîne n'en laisse pas moins les deux autres noués) ; et ce qu'ils voulaient exprimer dans ces armes, c'est que, à rompre l'un de ces cercles, de ces anneaux, maillons de la chaîne, les deux autres devaient se trouver libres. C'est bien ce que vous voyez ici. Supposez que le pacte soit rompu vous voyez bien – puisque de ces deux autres, l'intersection se fait de ce que l'imaginaire soit au-dessus du réel –, vous voyez bien qu'ils sont libres l'un de l'autre. Ça ne saute pas aux yeux, ça ne saute pas aux yeux qu'il y ait moyen d'unir quelque chose fait comme ça – c'est-à-dire quelque chose qui, on le sent immédiatement, ne fait pas chaîne –, qu'il y ait moyen avec un

⁵²⁷ Ici, non plus, pas d'accident et le mot « français » prononcé ne peut s'écrire que comme ça *poumant*, un participe présent. C'est un néologisme. On peut le justifier et l'expliquer si on se souvient par exemple de la métaphore par laquelle Lacan caractérise la psychanalyse : « *L'analyse, c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue.* » (Interview, *France Culture*, juillet 73.) On peut aussi noter, dans la présente conférence, comment Lacan nous dit que le nœud borroméen ça *serre* (lui ou les autres) : le nœud borroméen peut jouer, se serrer et se desserrer, respirer, comme une sorte de poumon ! Et encore ce passage de la leçon du 9 décembre du séminaire *Le Sinthome* ; Lacan y parle de la manière dont il a été reçu aux États-Unis : « *J'y ai été aspiré, aspiré dans une sorte de tourbillon, qui, évidemment ne trouve son répondant que... que dans ce que je mets en évidence par mon nœud.* » (Lacan décrit donc ici son nœud borroméen comme une sorte d'aspirateur, et ceci un mois et demi avant de « forger », à son propos, le néologisme *poumant*). On sait que, par ailleurs, Lacan définissait la psychanalyse comme une pratique de bavardage : le bavardage... une respiration du langage ? Voilà... toujours et encore le poumon... le poumon *poumant*. Le poumon, vous dis-je !

troisième élément de les unir ; c'est pourtant bien simple, il suffit que le troisième élément passe au-dessous de ce qui est au-dessous et au-dessus de ce qui est au-dessus.



Comment je suis arrivé à considérer, avec une certaine préférence, cette chaîne borroméenne ? C'est pas facile à vous dire comme ça, mais il est évident que, comme pour Freud, ça a été lié au fait qu'il existe⁵²⁸, qu'il existe des personnes qui sont en quelque sorte le vivant témoignage, le vivant témoignage de l'existence⁵²⁹ de l'inconscient. J'ai parlé tout à l'heure de réel, maintenant je vous parle d'existence, les deux termes n'ont rien à faire ensemble. L'existence n'a rien à faire avec le réel. L'existence, tel tout au moins que je me suis vu imposé l'usage de ce terme, l'existence consiste en ceci... qu'il y a nœud. Qu'il y a nœud, et ici ce n'est pas un nœud que je viens de vous dessiner – un nœud, peut-être que tout à l'heure je vous montrerai ce que c'est –, c'est une chaîne, c'est une chaîne borroméenne. Cette chaîne borroméenne, elle m'a été imposée par ce que je viens d'appeler l'existence de l'hystérique, mâle ou femelle bien entendu. Pour l'hystérie, on pense – on pense peut-être à tort –, on pense que les femmes ont plus de don. Ce n'est pas certain. Avec le temps on s'apercevra peut-être que les hommes, enfin... y contribuent bien aussi.

Mais quoi qu'il arrive (et ceci en particulier peut bien arriver), quoi qu'il arrive, c'est du fait que... – dans le jeu de ces maillons, de ces maillons tels qu'ils fassent chaîne, que le jeu de ces maillons est quelque chose qui supporte, supporte très bien la notion de l'existence parce que (suffit d'en regarder un, n'importe lequel, le réel par exemple) c'est dans la mesure où il se coince, où il est capable par exemple de se réduire à ça, qu'il existe à proprement parler. Ceci suppose bien sûr l'admission, l'admission⁵³⁰... du sens qui existe... dans ce que j'ai désigné depuis un moment du *parlêtre*, le *parlêtre* que j'écris comme ça. Ça a l'avantage d'évoquer la parlote et ça a aussi l'avantage de faire s'apercevoir de ceci que le mot *être* est un mot qui a une valeur tout à fait paradoxale. Il existe, c'est le cas de le dire, que dans le langage. La philosophie bien sûr a embrouillé tout ça, de même qu'elle a fait de l'héritage de la *psukê* – qui était une vieille superstition, dont nous avons le témoignage dans tous les âges si on peut dire –, de même elle a parlé de l'ontologie comme si l'être à lui tout seul, ça se tenait.

Il est certain qu'ici je m'écarte, je m'écarte de la tradition philosophique... je m'écarte de la tradition philosophique et je fais plus que de m'en écarter, je vais jusqu'à mettre en suspens, enfin, tout ce qu'il en est de... de l'ontologie, de la psychologie, de la cosmologie puisque, soi-disant, y aurait un cosmos. Le cosmos est quelque chose qui s'épingle, s'épingle depuis toujours d'être strictement imaginaire, d'être strictement le double de ce qu'on imagine être... – d'un nom qui n'a pas été choisi au hasard – d'être le monde intérieur : l'*Innenwelt*. Est-ce que l'*Innenwelt* est l'image de l'*Umwelt* ? Ou est-ce que l'*Umwelt*

⁵²⁸. Il faut savoir qu'à l'époque de cette conférence Lacan écrivait *ex-siste* et *ex-sistence*. C'est ici perceptible dans sa prononciation, mais comme il n'a pas éprouvé le besoin de le signaler à son présent auditoire, nous écrivons ces mots comme il est d'usage.

⁵²⁹. Idem

⁵³⁰. Peut-être manque-t-il ici un *ou* deux mots dans l'enregistrement.

est l'image de l'*Innenwelt* ? Il est tout à fait clair que, depuis le temps qu'on... qu'on spéculé, poétiquement, le cosmos – qui n'est pas pour rien marqué de cette note cosmétique si je puis dire, de cette affinité au beau –, que le cosmos est rêvé comme représentant des fonctions qui ne sont autres que celles que nous imaginons atténuer à notre corps. Il y en a toutes sortes de signes, toutes sortes de signes dans ce qui a passé pour la production intellectuelle de ladite humanité.

La dite humanité n'est évidemment pas sans avoir fait quelques avances. Je ne dirai pas quelques progrès, mais elle est arrivée, enfin, à sortir de son ronron, de son ronron poétique. Et c'est là que Freud marque le coup d'arrêt. Si je dis, si j'avance que Freud a dit... a voulu sauver le rationnel, c'est bien dans la mesure où il tient pour solide, essentiel, consistant que l'homme parle ; les femmes, chose à quoi il faut s'attendre... les femmes parlent aussi... [Rires, rires « nerveux », on pouffe de rire dans la salle, on s'esclaffe]

Vouais !... Il est même probable, si nous en croyons le texte biblique, que c'est Elle, Elle avec un grand E, Elle, Ève, qui a parlé la première. Est-ce qu'il est certain que... que dans cette taquinerie féroce que Dieu a exercée sur Adam en lui faisant nommer les bêtes, rien ne prouve qu'Adam savait ce qu'il faisait, à savoir qu'il avait la moindre idée de ce que c'était qu'un nom d'espèce : il a fallu que Dieu, par dérision, le force à cette nomination pour qu'assurément (on ose, on ose l'espérer, rétrospectivement) ce... ça ait une suite. Mais par contre c'est de son cru, ou bien du cru du diable, qu'Ève parle, parle pour, à Adam, offrir la pomme, la pomme censée être ce qui va lui communiquer quelque chose comme un savoir.

Il est donc pas du tout tranché si l'homme n'a parlé que titillé par ce Dieu féroce, féroce – et comme je l'ai entendu pour qualifier ce qu'on appelle le surmoi c'est-à-dire la conscience morale tout bonnement –, féroce et obscène, car tout ceci ne devait aboutir qu'à des obscénités, à ce qu'on s'aperçoive de la dimension de l'obscène. C'est ce qu'on appelle en général le Beau qui, de ce fait, ne peut plus passer pour être la splendeur du Vrai mais bien plutôt ce qu'il a de tristement hideux. Il est bien sûr que ça ne manque pas, le hideux dans le vrai ; c'en est même au point que... que ce qu'il y a de plus difficile à obtenir, c'est que le vrai, on le dise un peu plus qu'à moitié. En fait, c'est bien d'une mi-partition, d'un mi-dire qu'il s'agit pour tout ce qu'il en est du vrai.

Oui... Je m'abstiens bien sûr de toute nostalgie en cette occasion. Il n'y a pas lieu d'en avoir pour la simple raison qu'il n'y a nulle part où revenir. Contrairement à ce que... dont témoigne, n'est-ce pas, le dernier artiste à s'être occupé de l'*Odyssée*, Joyce dans *Ulysses*, il n'y a pas de *nostos*. Ce que, Dieu merci, Freud nous... dont Freud nous assure, c'est bien que le seul *nostos* possible c'est le retour au ventre de la mère, et ce retour au ventre de la mère, c'est très évidemment ce qui ne se peut d'aucune façon, pour la simple raison que, quand on a été pondu, c'est fait et c'est sans retour. Il n'y a pas de *nostos*, il n'y a pas de *nostos*, et... il est impossible de satisfaire au vœu, le seul nostalgique qui soit, de n'avoir jamais existé, existé pris dans le sens de l'existence de chacune de ces rondelles qui, ici, constituent la chaîne.

Qu'est-ce qui a fait que, historiquement, Freud se soit déterminé à dire ceci qui me paraît l'essentiel ? L'essentiel que je suis loin d'avoir d'ailleurs résolu, en parlant d'un langage ; j'ai dit *un* langage parce qu'il semble bien que, dans tout ce qui existe de l'ordre de la langue, il y ait quelque chose de commun ; quelque chose de commun qui est une haute abstraction, qui est que chaque langue a une syntaxe. Il faut vraiment abstraire beaucoup pour s'en apercevoir, mais il y a longtemps que c'est fait ; il y a, comme on dit, une certaine conscience, une conscience de l'être parlant, une conscience du *parlêtre* qui a fait que de ça, il s'est aperçu, et que c'est même pour ça que dans ce qui est *phoné* dans une langue, on peut la traduire dans une autre quelle qu'elle soit. Aussi loin que nous ayons fait le catalogue de ces langues, la traduction est toujours possible. Là où elle n'est pas possible, c'est dans les langues que nous ignorons. Mais même si une langue est morte, on ne l'a vu que trop, on peut traduire n'importe quelle langue vivante dans une langue morte ; on y a même grand

avantage. C'est grâce à ça que se perpétue le processus dit de la pensée, dont bien sûr Freud ne prétend pas donner la clef ni même d'aucune façon savoir ce que c'est. Ce qu'il sait, c'est qu'il y a quelque chose de l'ordre, de l'ordre du langage ; et pas seulement du langage : de l'ordre de *lalangue* – la façon dont je l'écris, en un seul mot, ceci pour évoquer ce qu'elle a de lallation, ce qu'elle a de... de *langué*, de linguistique. C'est dans *lalangue*, avec toutes les équivoques qui résultent de tout ce que *lalangue* supporte de rimes et d'allitérations, que s'enracine toute une série de phénomènes que Freud a catalogués et qui vont du rêve, du rêve dont c'est le sens qui doit être interprété, du rêve à toutes sortes d'autres énoncés qui, en général, se présentent comme équivoques, à savoir ce qu'on appelle les ratés de la vie quotidienne, les lapsus, c'est toujours d'une façon linguistique que ces phénomènes s'interprètent, et ceci montre... montre aux yeux de Freud que un certain noyau, un certain noyau d'impressions langagières est au fond de tout ce qui se pratique humainement, qu'il n'y a pas d'exemple que dans ces trois phénomènes – le rêve [Gloussissement dans la salle], le lapsus (autrement dit la pathologie de la vie quotidienne, ce qu'on rate), et la troisième catégorie, l'équivoque du mot d'esprit –, il n'y a pas d'exemple que ceci comme tel ne puisse être interprété en fonction d'une... d'un premier jeu qui est... dont ce n'est pas pour rien qu'on peut dire que la langue maternelle, à savoir les⁵³¹ soins que la mère a pris d'apprendre à son enfant à parler, ne joue un rôle ; un rôle décisif un rôle toujours définitif ; et que, ce dont il s'agit, c'est de s'apercevoir que ces trois fonctions que je viens d'énumérer, rêve, pathologie de la vie quotidienne : c'est-à-dire simplement de... de... de... de... ce qui se fait, de ce qui est en usage... en usage... la meilleure façon de réussir, c'est, comme l'indique Freud, c'est de rater. Il n'y a pas de lapsus, qu'il soit de la langue ou... ou... ou... ou... de la plume, il n'y a pas d'acte manqué qui n'ait en lui sa récompense. C'est la seule façon de réussir, c'est de rater quelque chose. Ceci grâce à l'existence de l'inconscient.

C'est aussi grâce à l'inconscient qu'on s'essaie... qu'on s'essaie de résoudre ce que nous pouvons appeler en l'occasion des symptômes. Il y a des symptômes, bien sûr, beaucoup mieux organisés, les symptômes dits hystériques, ou les symptômes dits obsessionnels [Grand brouhaha dans l'assistance], ils sont beaucoup mieux organisés, ils constituent... [Le brouhaha augmente... Lacan hausse le ton] une *psuké*, une *réalité psychique*, voilà ce dont le symptôme donne la substance.

Je sens, mon Dieu, que, peut-être, l'assistance est lassée. [On tousse dans la salle] Je veux donc simplement indiquer que je m'acharne, pour l'instant, sur un artiste, un artiste qui n'est autre que Joyce, je l'ai appelé *Joyce le symptôme*, c'est que je crois que le moment historique – Joyce et Freud sont à peu près contemporains. Freud est né évidemment, heu... une vingtaine d'années, vingt... un peu plus de vingt ans plus tôt, mais il est aussi mort, quoique très peu, avant Joyce. Que Joyce ait orienté son art vers quelque chose qui soit d'une [sic] aussi extrême enchevêtrement, c'est là le quelque chose que j'essaie d'éclairer ; je dois dire que, vu ma... mon penchant, vu la façon dont je conçois maintenant, enfin, ce qu'il en est de l'inconscient en tant que formant une consistance de nature linguistique, c'est par quelque chose d'analogue, puisque du même coup je suis amené à... il faut bien le dire, à symboliser de la même façon le symbolique, l'imaginaire et le réel, à en faire usage de maille (et je vous ai bien sûr passé là où je situe les coincements majeurs) ; ça me sert s.e.r.t., mais je n'ai que trop souvent l'occasion de voir aussi comment, moi ou les autres, ça serre s.e. deux r. e., ça serre, ça serre ces maillons, et je pourrais vous désigner l'endroit où je vois

⁵³¹. On dirait plutôt : le soin pris... etc. Pour éclairer cette formulation (fautive ?) de Lacan, nous citerons un passage d'une conférence prononcée deux mois seulement auparavant à Yale University, le 24 novembre 1975 : « *je veux dire que les soi-disant phases orale, anale et même urinaire sont trop profondément mêlées à l'acquisition du langage, que l'apprentissage de la toilette par exemple est manifestement ancrée dans la conception qu'a la mère de ce qu'elle attend de l'enfant – nommément les excréments – [...] Je proposerai que ce qu'il y a de plus fondamental dans les soi-disant relations sexuelles de l'être humain a affaire avec le langage, en ce sens que ce n'est pas pour rien que nous appelons le langage dont nous usons notre langue maternelle* ». (Scilicet n° 6/7, 1976, éditions du Seuil, Paris.) Et dans « l'autre » conférence de Nice « Le phénomène lacanien », on trouve ceci : « *C'est là que, toujours, l'inconscient s'enracine. Il ne s'enracine pas seulement parce que cet être a appris à parler quand il était enfant, si sa mère a bien voulu en prendre la peine, mais parce qu'il est surgi déjà de deux parlêtres* ». « La peine », une formulation proche de « le soin », mais peut-être... plus sûre !

ce qu'il en est du résultat majeur, à savoir cette *squeeze* qui s'appelle le désir, et il y a longtemps que j'ai... montré que se supportait, que se supportait de l'image du tore ce qu'il en est de la demande, de la demande d'analyse particulièrement.

Bon... Mais ce Joyce, s'il s'est mis à viser expressément le symptôme – au point qu'il semble qu'on puisse dire que dans son texte, enfin... le pointage du symptôme comme tel est quelque chose à quoi il s'est on peut dire consacré –, il est parti de quoi ? D'un *Dublin*, d'un Dublin comme nous l'appelons, d'une ville irlandaise où, manifestement, enfin... ni son père ni sa mère n'ont été pour lui de véritables supports, soutiens, comme, avec le temps, nous envisageons que les choses devraient être, devraient être pour produire un résultat ; il est très curieux que Joyce – qu'il ait été ou non informé de l'existence de Freud, ce n'est pas sûr, ce n'est pas sûr, beaucoup s'exercent à en donner des preuves... il n'est pas sûr qu'il était en tout cas à la page. Et c'est probablement à ça que nous devons le fait que dans son oeuvre, puisque oeuvre il y a, le fait que dans son oeuvre, il..., c'est l'embrouille, l'embrouille des nœuds, qui se trouve faire le tissu, le texte essentiel de ce qu'il nous apporte, mais il le fait si je puis dire en toute innocence – il est extrêmement frappant que, pour quelqu'un comme lui qui, dans son oeuvre dernière, *Finnegans Wake*, a tellement joué de la sphère et de la croix, il est tout à fait étonnant qu'il ne lui soit pas plus qu'à jamais aucun autre venu à l'idée que, de la sphère et de la croix, [Il dessine] il y a autre chose à faire que ce qui en est fait coutumièrement, à savoir... à savoir une sphère surmontée ou surmontant la croix.

<IMAGE ABSENTE>

Figure 1 <nous vous proposons cette gravure en l'absence du dessin de Lacan>

Quand vous voyez une sphère armillaire, qui est à peu près quelque chose qui se dessine comme ceci : les trois cercles, qui se réfèrent aux trois plans dans lesquels l'usage du cercle pour représenter la sphère se justifie ; dans ces trois plans, vous voyez qu'il s'agit d'une même sphère concentrique à elle-même, au lieu que ce dont il s'agit, ça serait que l'un des trois cercles... l'un des trois cercles dépasse un cercle médian, et qu'aussi bien le troisième opère de la même façon à condition étant en dehors de ce cercle transversal que je dessine ici – vous voyez comme il est déjà... que... rien que... difficile rien que d'en parler... –, qu'étant

<IMAGE ABSENTE>

Figure 2 : Image proposée dans le texte source de la revue Le Croquant

en dehors de ce cercle transversal il passe en dedans, comme vous le voyez ici, du cercle sagittal. Jamais personne ne s'est avisé de représenter ainsi une sphère armillaire ; alors qu'il est bien évident que la sphère armillaire, déjà en elle-même – du fait d'être sous deux autres cercles à ses pôles, disons... mais sous seulement un dans son diamètre –, déjà implique le jeu de cet ovale, qu'il suffirait en quelque sorte d'un peu plus solliciter pour s'aviser qu'il peut être opéré autrement. Je veux dire que ce quelque-chose que vous voyez là tel que je viens de le dessiner... et il faut ici que j'efface bien sûr, non... pas ceci, il faut ici que j'efface ce qui est là. Alors que ce qui est là, ça n'est rien d'autre que ce qui, mis à plat, donne la chaîne borroméenne. Que personne n'ait songé à faire partir une géométrie élémentaire de ce premier usage du nœud qui est ici offert, si je puis dire, c'est là bien ce qu'il y a de plus remarquable, et c'est ce par quoi, pour l'instant, j'essaie d'éclairer un certain nombre des choses de notre technique.

Alors, je serais reconnaissant de... – si on veut bien me faire cette grâce – je serais reconnaissant à quiconque voudrait bien s'en faire le porteur de m'apporter quelque chose qui... qui me donnerait le sentiment que je n'ai pas parlé dans le vide absolu. Je veux dire que si on me donnait, enfin... quelques questions, plus elles seront naïves <Rires>, plus ça

me paraîtra encourageant. J'ai eu à cet égard beaucoup de satisfaction, beaucoup de plaisir quand j'ai fait récemment une virée en Amérique : c'est fou ce que les Américains sont... sont plus disposés à se risquer dans un questionnement que... enfin, ça a bien sûr... ça a bien sûr d'autres inconvénients... J'ai eu... c'est là que j'ai pu voir, n'est-ce pas, que... c'est là que j'ai pu voir que monsieur [Lacan est interpellé, fort, par une voix de femme : « Monsieur... » Suite difficilement compréhensible. Rires] ...monsieur Moon avait du succès. Monsieur Moon avait évidemment beaucoup de succès... Je n'y ai même pas avisé⁵³²... ha... a... a... a... heu... je n'y ai même pas mis l'accent, n'est-ce pas, je crois que, il y a un fil, un fil qui tient Freud qui est celui... qui est ce qu'on appelle le plus opposé à la confusion mystique, n'est-ce pas. Cette confusion mystique est bien entendu ce qui nous menace toujours. La mystique, c'est exactement équivalent à ce que j'ai appelé tout à l'heure la paranoïa, n'est-ce pas. Je ne vois pas d'ailleurs ce qui empêcherait la prolifération de la mystique, puis à partir du moment où je dis que la paranoïa c'est l'état le plus normal.

Mais j'aimerais que quelqu'un me pose une questions⁵³³.

⁵³². Lacan, déstabilisé, emploie ce mot : *avisé*, à la place de ce qu'il voulait dire – il vient de l'employer plusieurs fois de suite déjà, peu de temps auparavant –, puis il se reprend.

⁵³³. S'il y a eu des questions et des réponses, elles ne figurent pas sur l'enregistrement.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Télégramme adressé 5 rue du Dahomey à Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Téléphoner ce jour avant 19 h. 30 au Docteur LACAN

LACAN

Paru dans Le Discours Psychanalytique, 1992, n° 7, pp. 55-92. Les transcripteurs nous signalent que le nom qui apparaît n'est pas celui du patient concerné. Il a été construit pour permettre des jeux équivalents à ceux que l'intéressé faisait avec son patronyme.

⁽⁵⁵⁾D^R LACAN – Asseyez-vous, mon bon. Vous avez rencontré ici le plus vif intérêt. Je veux dire qu'on s'est vraiment intéressé à votre cas. Vous avez parlé avec M. Czermak et M. Duhamel. Il y a des tas de choses qui sont un peu éclairées. Parlez-moi de vous. Je sais pas pourquoi je ne vous laisserais pas la parole. Ce qui vous arrive, vous le savez très bien.

G. L. – Je n'arrive pas à me cerner.

D^R LACAN – Vous n'arrivez pas à vous cerner ? Expliquez-moi ce qui se passe...

G. L. – Je suis un peu disjoint au point de vue langage, disjoint au niveau du langage, disjonction entre le rêve et la réalité. Il y a une équivalence entre les deux mondes dans mon imagination, et non pas ⁽⁵⁶⁾une prévalence entre le monde et la réalité, ce qu'on appelle la réalité. Il se fait une disjonction. Je suis constamment en train de fluer l'imaginaire.

D^R LACAN – Parlez-moi de votre nom. Parce que Gérard Lumeroy, ce n'est pas...

G. L. – Oui, j'avais décomposé, j'avais retrouvé, avant de connaître Raymond Roussel... quand j'avais vingt ans, j'étais en maths supérieures... depuis, je m'intéressais aux faits physiques, et on a beaucoup parlé de couches et de sous-couches intellectuelles. Le rapprochement avec le langage... le langage pourrait présenter des couches et des sous-couches. Par exemple, sur mon nom ; j'avais décomposé mon nom en Geai (un oiseau), Rare (la rareté)...

D^R LACAN – Geai Rare...

G. L. – J'avais décomposé de manière un peu ludique. J'avais morcelé mon nom pour créer. Je n'avais pas vu les travaux de Raymond Roussel, qui sont un peu... Ce que j'ai à vous dire c'est...

D^R LACAN – Et puis quoi donc ? ce qui se passe pour vous... qu'est-ce que vous appelez la parole, que vous dites, vous, la parole imposée ?

G. L. – La parole imposée, c'est l'émergence qui s'impose à mon intellect et qui n'a aucune signification au sens courant. Ce sont des phrases qui émergent, qui ne sont pas réflexives, qui ne sont pas déjà pensées, mais qui sont de l'ordre de l'émergence, exprimant l'inconscient.

D^R LACAN – Allez-y...

G. L. – ...Émergent comme si j'étais peut-être manipulé... je ne suis pas manipulé, mais je n'arrive pas à expliquer moi-même ; j'ai beaucoup de mal à vous expliquer ; j'ai du mal à cerner le problème, du ⁽⁵⁷⁾mal à cerner cette émergence. Je ne sais pas comment elle vient, s'impose à mon cerveau, cette émergence. Cela vient d'un seul coup : « *Vous avez tué l'oiseau bleu* »... « *C'est un anarchic system* »... Des phrases qui n'ont aucune signification rationnelle dans le langage banal, et qui s'imposent dans mon cerveau, qui s'imposent à mon intellect. Il y a aussi une sorte de balancement. Avec le médecin qui s'appelle M. Duhamel, j'ai une phrase imposée qui dit : « *M. Duhamel est gentil* » et j'ai ensuite un balancement de phrases qui est de moi, une réflexion, une disjonction entre une phrase imposée et moi, une phrase réflexive, je dis : « *Mais moi, je suis fou* ». Je dis. « *M. Duhamel est gentil* », phrase imposée, ... « *Mais moi, je suis fou* », phrase réflexive.

D^R LACAN – Donnez-moi d'autres exemples.

G. L. – C'est surtout que je suis très complexé, très agressif par moments. J'ai souvent tendance...

D^R LACAN – Vous êtes agressif, qu'est-ce que ça veut dire ?

G. L. – Quand j'ai un contact sensible, je suis agressif intérieurement... Je ne peux plus le dire.

D^R LACAN – Vous allez arriver à me dire ça, comment ça se passe.

G. L. – J'ai tendance à compenser. Je suis agressif, pas physiquement, mais intérieurement. J'ai tendance à compenser au niveau des phrases imposées ; j'ai tendance à récupérer les phrases imposées ; j'ai tendance à trouver tout le monde gentil, tout le monde beau, enfin... alors qu'à d'autres moments, j'ai des phrases imposées agressives...

D^R LACAN – Prenez votre temps, prenez bien votre temps pour vous y retrouver.

⁽⁵⁸⁾G. L. – Il y a plusieurs niveaux de voix.

D^R LACAN – Pourquoi appelez-vous cela des voix ?

G. L. – Parce que je les entends, je les entends intérieurement.

D^R LACAN – Oui.

G. L. – Donc, je suis agressif, et intérieurement j'entends les gens par télépathie. Par moments, j'ai des phrases émergentes qui sont sans signification, comme je viens d'expliquer un peu.

D^R LACAN – Donnez un échantillon.

G. L. – « *Il va me tuer l'oiseau bleu* »... « *C'est un anarchic system* »... « *C'est un assassinat politique... assistanat politique* » qui est la contraction de mots entre assassinat et assistanat, qui évoque la notion d'assassinat.

D^R LACAN – Qui évoque une notion... dites-moi, on ne vous assassine pas ?

G. L. – Non, on ne m'assassine pas. Je vais continuer sur une sorte de récupération inconsciente. Par moments, j'ai des phrases émergentes, agressives et insignifiantes dans le langage courant, et par moments, j'ai des récupérations de cette agressivité et j'ai tendance à trouver tout le monde gentil, beau, etc. Cela béatifie, canonise certaines personnes que j'appelle saintes. J'ai une camarade qui s'appelle Barbara, cela donne Sainte Barbara. Sainte Barbara est une phrase émergente, mais moi, je suis dans une phase aggressive. J'ai toujours cette disjonction entre les deux qui se complètent, suivant l'influence du temps, et qui ne sont pas du même ordre, une qui est émergente et l'autre qui est réflexive.

D^R LACAN – Oui. Alors, parlons, si vous le voulez bien, plus précisément des phrases émergentes. ⁽⁵⁹⁾Depuis combien de temps émergent-elles ? C'est une question qui n'est pas idiote.

G. L. – Non, non. Depuis que j'ai fait... on m'avait diagnostiqué en mars 1974 un délire paranoïde.

D^R LACAN – Qui est-ce qui dit cela, délire paranoïde ?

G. L. – Un médecin, à l'époque. Et ces phrases émergentes...

D^R LACAN – Pourquoi vous tournez-vous vers M... ?

G. L. – J'ai senti qu'il se moquait de moi.

D^R LACAN – Vous avez senti une présence moqueuse ? Il n'est pas dans votre champ...

G. L. – J'entendais un son et j'ai senti...

D^R LACAN – Il ne se moque sûrement pas de vous. Je le connais bien, il ne se moque sûrement pas de vous, ça l'intéresse, au contraire, c'est ça le bruit qu'il a fait.

G. L. – J'ai l'impression de compréhension intellectuelle de sa part...

D^R LACAN – Oui, je pense, c'est plutôt son genre, parce que je vous dis que je le connais. D'ailleurs, je connais toutes les personnes qui sont là. On ne les aurait pas fait venir si je n'avais pas parfaitement confiance en elles. Bon, continuez.

G. L. – D'autre part, je pense que la parole peut faire la force du monde, en dehors des mots.

D^R LACAN – Justement, tâchons de voir. Vous avez déjà parlé tout à l'heure, émis votre doctrine ; et en effet, c'est une sacrée embrouille, cette histoire de...

G. L. – Il y a un langage très simple que j'emploie dans la vie courante, et il y a d'autre part un langage d'influence imaginative, où je disjoins du réel, des personnes qui m'entourent ; c'est cela le plus ⁽⁶⁰⁾important ; mon imagination crée un monde dit réel, mais qui serait complètement disjoint. D'autre part, ces phrases imposées, dans la mesure où elles émergent pour aller quelquefois agresser la personne, sont des ponts entre le monde imaginatif et le monde dit réel.

D^R LACAN – Oui, mais enfin, il reste ceci que vous en faites, vous en maintenez parfaitement la distinction.

G. L. – Oui, j'en maintiens parfaitement la distinction, mais le langage, la fluence de l'imagination n'est pas du même ordre intellectuel ou spirituel que ce que je dis ; c'est un rêve, une sorte de rêve éveillé, un rêve permanent.

D^R LACAN – Oui.

G. L. – Je ne crois pas inventer. C'est disjoint, mais cela n'a aucun... je n'arrive pas... en vous répondant, j'ai peur de me tromper.

D^R LACAN – Vous croyez que vous vous êtes trompé en répondant ?

G. L. – Je ne me suis pas trompé ; toute parole est force de loi, toute parole est signifiante, mais apparemment, au premier abord, elles n'ont pas un sens purement rationnel.

D^R LACAN – D'ou avez-vous appris ce terme : toute parole est signifiante ?

G. L. – C'est une réflexion personnelle.

D^R LACAN – C'est ça.

G. L. – J'ai conscience de ce monde disjoint.

D^R LACAN – Vous n'êtes pas sûr de...

G. L. – Je ne suis pas sûr d'avoir conscience de ce monde disjoint. Je ne sais pas si le...

D^R LACAN – Si le... ?

⁽⁶¹⁾G. L. – Le rêve, le monde construit par l'imagination, où je trouve mon centre de moi-même, n'a rien à voir avec le monde réel, parce que dans mon monde imaginatif, dans le monde que je me crée au niveau de la parole, j'en occupe le centre. J'ai tendance à créer une sorte de mini-théâtre, où je serais une sorte de metteur en scène, à la fois créateur et metteur en scène, tandis que dans le monde réel, je n'ai qu'une fonction de...

D^R LACAN – Oui, là vous n’êtes pas un geai rare, si tant est que...

G. L. – Non, le geai rare, c’est dans le monde imaginaire. Le Gérard Lumeroy, c’est le monde communément appelé réel, tandis que dans le monde imaginaire, je suis Geai rare Lumeroy. C’est peut-être à partir de mon mot..., c’est le premier, celui qui codifie, qui a la force, qui est une sorte de... j’avais employé un terme dans un de mes poèmes...

D^R LACAN – Dans un de vos poèmes ?

G. L. – J’étais le centre solitaire d’un cercle solitaire. Je ne sais pas si ce n’a pas été dit. J’ai trouvé cela assez joli. Je crois que ça a été dit par Novalis.

D^R LACAN – Mais c’est tout à fait exact.

G. L. – Je suis le centre solitaire, une sorte de dieu, de démiurge d’un cercle solitaire, parce que justement ce monde est muré, et je n’arrive pas à le faire passer dans la réalité quotidienne... tout ce qui se masturbe... enfin qui se crée au niveau du rêve intérieur, j’allais dire qui se masturbe...

D^R LACAN – Qu’est-ce que vous en pensez finalement, d’après ce que vous dites, il semblerait que c’est de ça qu’il s’agit ; vous avez le sentiment qu’il y a un rêve qui fonctionne comme tel, que vous êtes en ⁽⁶²⁾somme la proie d’un certain rêve.

G. L. – Oui, c’est un peu cela. Une tendance, dans la vie, en plus, à...

D^R LACAN – Dites-moi.

G. L. – Je suis fatigué. Je ne suis pas très en forme ce matin pour parler.

D^R LACAN – Et pourquoi, diable ?

G. L. – Parce que j’étais un peu angoissé.

D^R LACAN – Vous avez été angoissé, de quel côté est-ce ?

G. L. – Je ne sais pas. Je suis angoissé. L’angoisse aussi est émergente ; elle est quelquefois en relation avec le fait de rencontrer une personne. D’autre part, le fait de vous rencontrer, et...

D^R LACAN – C’est angoissant, en fait, de parler avec moi ? Est-ce que vous avez le sentiment que je ne comprends rien à cette affaire qui est la vôtre ?

G. L. – Je suis pas sûr que l’entretien puisse débloquent certaines choses. Un temps, j’avais une angoisse émergente, qui était purement physique, purement sans relation avec un fait social.

D^R LACAN – Oui, c’est la façon dont je m’introduis dans ce monde...

G. L. – Non, c’est... j’avais peur de vous, parce que je suis très complexé. Vous êtes une personnalité assez connue. J’avais peur de vous rencontrer. C’était très simple, comme angoisse...

D^R LACAN – Oui. Et quel est votre sentiment des personnes qui sont là, qui écoutent avec beaucoup d’intérêt ?

G. L. – C’est oppressant. C’est pour cela que j’ai du mal à parler. Je me sens angoissé et fatigué, et ça bloque ma tendance à...

⁽⁶³⁾D^R LACAN – Oui, mais ça, qui avez-vous vu en 1974 ? Comment est-ce qu’elle s’appelait la personne qui vous a parlé ?

G. L. – Le Docteur G.

D^R LACAN – G., ce n'était pas le premier psychiatre que vous voyiez ?

G. L. – Si, c'était le premier. J'ai vu le Professeur H. à quinze ans.

D^R LACAN – Qui vous a amené au Professeur H. ?

G. L. – Mes parents. J'avais des problèmes d'opposition à mes parents.

D^R LACAN – Vous êtes le seul enfant ?

G. L. – Je suis fils unique, oui.

D^R LACAN. – Qu'est-ce qu'il fait, votre père ?

G. L. – Visiteur médical.

D^R LACAN. – Visiteur médical, qu'est-ce que c'est que cette fonction ?

G. L. – Il travaille pour un laboratoire pharmaceutique ; cela consiste à aller voir les médecins pour présenter ses produits pharmaceutiques ; c'est une sorte de représentant.

D^R LACAN – Il fait partie de... ?

G. L. – Des laboratoires Lebrun.

D^R LACAN – Vous, vous avez été orienté ? Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez fait maths sup...

G. L. – C'est cela ; oui, à S.

D^R LACAN – À ?

G. L. – S.

D^R LACAN – Oui. Parlez-moi un peu de vos études.

G. L. – À quel niveau ? J'ai toujours été un élève assez paresseux. La nature m'avait doué. J'avais toujours tendance à me reposer sur mon intelligence, ⁽⁶⁴⁾plutôt que sur le travail. En maths sup., j'ai lâché parce que j'ai...

D^R LACAN – J'ai... ?

G. L. – Il y a eu un problème sentimental.

D^R LACAN – Vous avez eu un problème sentimental ?

G. L. – J'ai eu des soucis avec un problème sentimental. En novembre, j'avais commencé maths sup. à S., puis j'ai craqué au bout de deux mois à cause d'un problème sentimental. Après, j'ai abandonné maths sup., parce qu'entre-temps, j'ai fait une dépression nerveuse.

D^R LACAN – Vous avez fait une dépression nerveuse liée à...

G. L. – À cette déception sentimentale.

D^R LACAN – Cette déception sentimentale concernait qui ?

G. L. – Une jeune femme que j'avais connue en colonie de vacances. J'étais moniteur, elle était monitrice.

D^R LACAN – Oui. Je ne vois pas pourquoi vous ne me diriez pas comment elle s'appelait.

G. L. – Nicole P.

D^R LACAN – Oui, c'était donc en 1967. Vous en étiez où de votre scolarité ; il faut bien appeler ça comme cela.

G. L. – J'avais eu des problèmes parce que j'étais paresseux, mais la paresse, c'est une maladie. J'étais déjà très troublé depuis l'âge de quinze ans, et j'avais des palpitations affectives, à cause de mes relations orageuses avec mes parents... il m'arrivait d'avoir des trous de mémoire.

D^R LACAN – Vous parlez de vos parents. Vous ⁽⁶⁵⁾m'avez déjà un peu situé votre père. Et votre mère ?

G. L. – J'ai été élevé par ma mère, parce que mon père, visiteur médical, travaillait en province. Ma mère était une femme très angoissée, très silencieuse, et comme moi-même j'étais très rétroactif... très, très réservé le soir... le repas du soir était très silencieux, il n'y avait pas de contact affectif véritable de la part de ma mère ; elle était angoissée, elle avait le mental assez contagieux... ce n'était pas un virus... mais au niveau de l'environnement. Donc, j'ai été élevé par cette mère très angoissée, hyper-sensible, en butte quelquefois à des scènes de ménage avec mon père quand il revenait en week-end ; il y avait une atmosphère assez tendue et angoissante. Je crois que par un phénomène d'osmose, j'ai été moi-même très angoissé.

D^R LACAN – Quand vous parlez de phénomène d'osmose, quelle idée vous faites-vous de l'osmose en question, vous savez tellement bien distinguer le réel...

G. L. – ... de l'imaginaire ?

D^R LACAN – C'est cela, oui. Entre quoi et quoi se passe l'osmose ?

G. L. – Entre quoi et quoi se passe l'osmose ? Je crois qu'il y a d'abord une prise de conscience entre ce que l'on appelle le réel... il se crée une tension psychologique, angoisse au niveau du réel, mais charnelle, c'est-à-dire au niveau du corps, et en osmose passe ensuite au niveau de l'esprit... parce que j'ai un problème, c'est que je n'arrive pas... je me sens un peu... j'ai écrit une fois à mon psychiatre une lettre...

D^R LACAN – À quel psychiatre ?

G. L. – Au Docteur G. Depuis longtemps, je parlais ⁽⁶⁶⁾du hiatus entre le corps et l'esprit, et il y avait une... j'ai été obsédé par... je vous parle de l'époque, qui n'est plus valable maintenant... j'ai mené une sorte de...(G. L. semble très ému)... toute une notion de corps électriques apparemment reliés et qui apparemment se disjoignent. Je n'arrivais pas à me cerner complètement au niveau de cette situation corps-esprit.

D^R LACAN – À l'époque, quelle époque ?

G. L. – J'avais 17 ans, 18 ans par-là. Je disais, quel est le moment où le corps rentre dans l'esprit, où l'esprit rentre dans le corps ? Je ne sais pas. Je suis obsédé par la... comment ? par le corps composé de cellules, de toutes sortes de cellules nerveuses. Comment passer d'un fait biologique à un fait spirituel ? Comment le partage se fait-il entre le corps et l'esprit ? En somme, comment la pensée a une interaction neuronique ? Comment la pensée s'est formulée, comment la pensée peut arriver à émerger de ces interactions neuroniques, de ces développements hormonaux, de ces développements neuro-végétatifs, etc. j'avais été amené à penser.

D^R LACAN – Mais vous savez que nous n'en savons pas plus que vous.

G. L. – J'avais été amené à penser que vu que la biologie prenait ses ondes dans le cerveau, j'avais été amené à penser que la pensée, ou l'intelligence, était une sorte d'onde de projection, d'onde vers l'extérieur. Je ne sais pas comment ces ondes se projetaient vers l'extérieur, mais le langage... c'est en relation avec le fait que je sois poète, parce que dans...

D^R LACAN – Vous êtes incontestablement poète, oui.

G. L. – J'ai essayé au début, de...

⁽⁶⁷⁾D^R LACAN – Vous avez des choses écrites par vous ?

G. L. – Oui, j'en ai ici.

D^R LACAN – Vous en avez où ?

G. L. – À l'hôpital. Le Docteur Czermak m'avait demandé de l'amener. Enfin, je voudrais continuer. J'ai essayé, par l'action poétique, de trouver un rythme de balancement, une musique. J'ai été, amené à penser que la parole est la projection de l'intelligence qui s'élève vers l'extérieur.

D^R LACAN – L'intelligence, la parole. C'est ça que vous appelez... intelligence, c'est l'usage de la parole.

G. L. – Je pensais que l'intelligence était une projection ondulatoire vers l'extérieur, comme si... je ne suis pas d'accord avec vous quand vous dites que l'intelligence seulement c'est la parole. Il y a l'intelligence intuitive, qui n'est pas traduisible par la parole, et justement, je suis très intuitif, et j'ai du mal beaucoup à logifier... je ne sais pas si c'est un mot français, c'est un mot que j'ai inventé. Ce que je vois... par moments, il m'arrivait de dire, quand je discutais avec quelqu'un... ce que je voyais... ce sont des images qui passent, et je n'arrive pas à...

D^R LACAN – Parlez-moi un peu de ces images qui passent.

G. L. – C'est comme au cinéma, ce qu'on appelle cinéma en médecine. Cela part à toute vitesse, et je ne saurais pas formuler ces images dans la mesure où je n'arrive pas à les qualifier.

D^R LACAN – Tâchons de serrer cela d'un peu plus près quand même. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre ces images et une chose que je sais, parce qu'on me l'a dit, qui tient une grande place chez vous ? L'idée du beau. Est-ce que c'est sur ces images que ⁽⁶⁸⁾vous centrez votre idée du beau ?

G. L. – Au niveau du cercle solitaire ?

D^R LACAN – Du cercle solitaire, oui.

G. L. – C'est effectivement cela. Mais l'idée du beau au niveau du rêve... c'est essentiellement une vision physique.

D^R LACAN – Qu'est-ce qui est beau, mis à part vous ? Parce que quand même, vous pensez que vous êtes beau ?

G. L. – Oui, je pense que je suis beau.

D^R LACAN – Les personnes à qui vous vous attachez, est-ce qu'elles sont belles ?

G. L. – Je recherche dans un visage sa luminosité, toujours cette projection, un don lumineux, je recherche une beauté qui irradie ; ce n'est pas étranger au fait que je dise que l'intelligence est une

projection d'ondes. Je recherche des gens qui ont une intelligence sensible, cette irradiation du visage qui met en relation avec cette intelligence sensible.

D^R LACAN – Parlons de la personne dont vous étiez préoccupé en 1967... la nommée Nicole. Est-ce qu'elle irradiait ?

G. L. – Oui, elle irradiait. Enfin, j'ai rencontré d'autres...

D^R LACAN – D'autres personnes irradiantes ?

G. L. – D'autres personnes irradiantes. Sexuellement, je suis autant amoureux d'une femme que d'un homme. Je parlais des relations physiques avec les hommes. J'ai été attiré uniquement à cause de ce rayonnement à la fois intellectuel et sensible.

D^R LACAN – Je vois très bien ce que vous voulez dire. Enfin, ce n'est pas forcé que je participe, mais je vois ce que vous voulez dire. Mais enfin, vous n'avez ⁽⁶⁹⁾pas attendu 17 ans pour être touché comme cela, sensiblement par la beauté. Qu'est-ce qui vous a amené à...

G. L. – Pour une question...

D^R LACAN – Dites moi...

G. L. – ... d'opposition avec mes parents. Ma mère était très silencieuse, mais mon père, quand il revenait le week-end, pour des questions d'éducation, pour des questions au niveau de la vie courante, de la vie scolaire ou de la vie de l'éducation, avec les conseils qu'il me donnait, j'étais assez réfractaire, assez révolté, très indépendant déjà, et j'étais irrité par les conseils que voulait me donner mon père, comme si j'avais eu la possibilité déjà, d'outrepasser par moi-même, sans recevoir les conseils de mon père. C'est à ce moment-là...

D^R LACAN – Qu'est-ce qu'il a dit à H. ?

G. L. – Je ne m'en souviens plus.

D^R LACAN – Il a dit que vous étiez un opposant ?

G. L. – Je ne me souviens plus de ce qu'il a dit. Il m'a fait parler, ensuite il m'a fait sortir et il a parlé à mon père, il n'a pas donné de diagnostic devant moi. Il m'a fait passer des tests déshabillé. J'étais très complexé au point de vue sexuel.

D^R LACAN – Le mot complexé pour vous signifie... c'est spécialement centré sur, disons, les choses sexuelles ? Ce que vous appelez être complexé, c'est cela ? Est-ce que c'est cela que vous voulez dire quand vous avez déjà employé cinq ou six fois le mot « *complexé* » ?

G. L. – Ce n'est pas seulement au niveau sexuel. C'est aussi au niveau relationnel. J'ai beaucoup de mal à m'exprimer, et j'ai l'impression d'être... pas rejeté, ⁽⁷⁰⁾mais...

D^R LACAN – Mais... pourquoi vous dites : pas rejeté ? Vous sentez que vous êtes rejeté ?

G. L. – Oui, complexé au niveau de la parole, complexé au niveau social. C'est par peur, c'est une certaine angoisse, une peur de parler, de... j'ai un esprit de l'escalier, je n'ai pas du tout le sens de la répartie, j'ai tendance à me replier sur moi-même à cause de cela. J'ai beaucoup de mal... je m'arrête quelquefois, je n'arrive pas... Le fait que j'ai eu peur de vous voir, quand je vous ai parlé, tout à l'heure, c'était un complexe d'infériorité.

D^R LACAN – Vous vous sentez en état d'infériorité en ma présence ?

G. L. – J'ai dit tout à l'heure, je suis complexé par les relations. Comme vous êtes une personnalité très connue, cela m'a angoissé.

D^R LACAN – Comment est-ce que vous savez que je suis une personnalité connue ?

G. L. – J'ai essayé de lire vos livres.

D^R LACAN – Ah oui, vous avez essayé ? (M. G. L. sourit). Vous avez essayé ? Vous avez lu. C'est à la portée de tout le monde.

G. L. – Enfin, je ne me souviens plus. J'ai lu cela très jeune, à 18 ans.

D^R LACAN – Vous avez lu des trucs que j'avais pondu quand vous aviez 18 ans ?

G. L. – Oui.

D^R LACAN – Cela nous met en quelle année ça ?

G. L. – En 1966.

D^R LACAN – Cela venait de sortir.

G. L. – Je ne me rappelle pas... non, c'est ça... non, j'avais...

(71) D^R LACAN – Vous étiez à ce moment-là à la clinique C. ?

G. L. – ... Pour étudiants. Je l'avais vu dans la bibliothèque qu'il y avait à C. Je suis rentré à C.

D^R LACAN – Tâchez de retrouver.

G. L. – Je devais avoir 20 ans, ce devait être en 1970.

D^R LACAN – Qu'est-ce qui vous a poussé à ouvrir un peu ces sacrés bouquins ?

G. L. – C'est sous l'influence d'un camarade qui m'avait parlé... j'ai feuilleté... il y avait beaucoup de termes très...

D^R LACAN – Très quoi ?

G. L. – Très complexes, et je n'arrivais pas à suivre la lecture.

D^R LACAN – Oui, c'est plutôt du fait que cela traîne couramment. Cela vous impressionne ?

G. L. – Ça m'a plu. Je ne l'ai pas lu en entier, j'ai parcouru simplement.

D^R LACAN – Bon. Allons, tâchez quand même de revenir. Sale assassinat politique. Pourquoi ces assassinats ?

G. L. – Non, assassinat politique ; il y a assistanat politique et il y a assassinat.

D^R LACAN – L'assistanat et l'assassinat, vous en faites la différence, ou bien tout cela est-il équivoque ?

G. L. – Équivoque.

D^R LACAN – C'est équivoque ?

G. L. – Je n'arrive pas à...

D^R LACAN – À débrouiller l'assistanat de l'assassinat. De quand date cette embrouille que j'appellerai comme ça sonore ? Quand est-ce que les mots, laissons de côté l'histoire de votre nom de Lumeroy, Geai Rare, ça, ça prend du poids, le geai ⁽⁷²⁾ rare, mais assistanat et assassinat, cela glisse l'un sur l'autre.

G. L. – Je comprends que...

D^R LACAN – En d'autres termes, il n'y a plus de différence entre assistanat et assassinat, vous dites que cela confine un... ; on ne peut pas dire que là, les mots prennent leur poids, parce que le sale assassinat...

G. L. – Leur poids dans la mesure où ce n'est pas réflexif.

D^R LACAN – C'est-à-dire que vous n'y ajoutez pas votre réflexion ?

G. L. – Non, cela émerge, cela vient spontanément. Enfin, par rafales, quelquefois spontanément.

D^R LACAN – Par rafales ?

G. L. – Par rafales ; justement, je pensais...

D^R LACAN – Alors ; pendant la rafale...

G. L. – Je pensais justement qu'il y avait peut-être une relation rationnelle, bien que ce ne soit pas émergent, une relation médicale entre, d'une part entre sale assassinat, sale assistanat ; mais ensuite, ces contractions de mots entre assassinat et assistanat... parce que je me suis intéressé aussi à la contraction des mots. Par exemple, j'avais connu Béatrice Vernac, qui est une chanteuse, une diseuse. En allant la voir au Ranelagh, elle chantait et je l'avais connue. Elle s'appelait Béatrice et la Sainte Béatrice est le 13 février ; je me suis aperçu, en regardant mon dictionnaire... pas mon dictionnaire, mon calendrier, de cela, et comme elle m'avait demandé de venir la revoir, parce que je lui avais dit des choses assez belles sur son tour de chant... j'avais écrit un souhait : de l'espace où je vous lis, ne s'est pas Béatrice en fête... j'avais écrit dix (10 jours), à la fois le fait que cela fait ⁽⁷³⁾ 10 jours que j'aurais pu souhaiter, la distance entre 13 et 23, 10, et la formulation, je ne l'avais pas dit, parce que l'espace du 10 ne s'est pas passé sans fête...

D^R LACAN – En fête, c'est quoi ? C'était la fête ?

G. L. – C'était la fête. Dans le souhait, il y avait juste ce mot qui était contracté. Il y a un autre mot comme écrasété, qui est à la fois écrasé et éclaté. J'avais écrit un poème que j'appelai *Vénure*, qui est une sorte de contraction de Vénus et Mercure. C'était une sorte d'élégie. Mais je ne l'ai pas ici, parce que... il y avait aussi un mot « choir », que j'écrivais « choixre », pour exprimer la notion de chute, et la notion de choix.

D^R LACAN – Et qui, en dehors de Nicole... pour l'appeler par son nom, et le Vénure, qui vous a vénuré ? Dites-moi cela ?

G. L. – Ensuite, il y a eu Dominique, que j'ai connue à C.

D^R LACAN – Parlez-m'en un peu.

G. L. – C'était une poète également. Elle travaillait au piano seule et elle travaillait au piano à quatre mains, elle dansait, elle dessinait.

D^R LACAN – Elle était également illuminante ?

G. L. – Quand je l'ai connue, elle avait une beauté, parce qu'elle était très marquée par les médicaments qu'elle avait subi ; son visage avait grossi, plus tard, quand j'ai continué de la voir, parce que je suis parti de l'hôpital en juin 1970, ou en juillet 1970. Elle est sortie en février, et ensuite, quand je l'ai revue, elle avait maigri, elle avait une beauté lumineuse. Je suis toujours attiré par ces beautés. Je cherche une personnalité dans la salle, peut-être cette dame... dommage qu'elle soit maquillée. La dame qui a le ⁽⁷⁴⁾foulard rouge avec les yeux bleus.

D^R LACAN – Alors, elle ressemblait à cette dame ?

G. L. – Elle lui ressemblait un peu, oui. Mais Dominique, elle ne se maquillait pas. Madame a mis du fond de teint.

D^R LACAN – Est-ce qu'il vous arrive de vous maquiller, à vous ?

G. L. – Oui, cela m'arrive de me maquiller. Cela m'est arrivé, oui (il sourit). Ça m'est arrivé vers 19 ans parce que j'avais l'impression... j'étais complexé au niveau sexuel. J'avais l'impression... parce que la nature m'avait doté d'un phallus très petit.

D^R LACAN – Racontez-moi un peu cette histoire...

G. L. – J'avais l'impression que mon sexe allait en rétrécissant, et j'avais l'impression que j'allais devenir une femme.

D^R LACAN – Oui.

G. L. – J'avais l'impression que j'allais devenir un transsexuel.

D^R LACAN – Un transsexuel ?

G. L. – C'est-à-dire muter au point de vue sexuel.

D^R LACAN – C'est cela que vous voulez dire ? Vous avez eu le sentiment de quoi ? Que vous alliez devenir une femme ?

G. L. – Oui, j'avais des habitudes, je me maquillais, j'avais la volonté aussi de connaître... j'avais cette impression angoissante de rétrécissement du sexe et en même temps, la volonté de connaître ce qu'était une femme pour essayer d'entrer dans le monde d'une femme et dans la formulation intellectuelle, psychologique d'une femme.

D^R LACAN – Vous avez espéré cette sorte... c'est quand même une sorte d'espoir.

⁽⁷⁵⁾G. L. – C'était un espoir et une expérience.

D^R LACAN – C'est une expérience... que quand même vous gardez une queue masculine, oui ou non ?

G. L. – Oui.

D^R LACAN – Bon, alors en quoi est-ce une expérience ? C'était plutôt de l'ordre de l'espoir. En quoi est-ce une expérience ?

G. L. – En espérant que c'était expérimental.

D^R LACAN – C'est-à-dire que vous espériez expérimenter, si on peut une fois encore jouer avec les mots. C'est resté au stade de l'espoir... mais enfin, vous ne vous êtes jamais senti être une femme ?

G. L. – Non.

D^R LACAN – Oui ou non ?

G. L. – Non. Vous pouvez répéter la question ?

D^R LACAN – Je vous ai demandé si vous vous étiez senti être femme ?

G. L. – Le fait de sentir psychologiquement, oui. Avec cette sorte d'intuition, enfin de...

D^R LACAN – Oui, pardon, pardon, d'intuition. Est-ce que vous vous êtes vu comme femme, puisque vous parlez d'intuition... les intuitions, c'est des images qui vous traversent. Est-ce que vous vous êtes vu femme ?

G. L. – Non, je me suis vu femme en rêve, mais je vais essayer...

D^R LACAN – Vous vous êtes vu femme en rêve. Qu'est-ce que vous appelez rêve ?

G. L. – Rêve ? Je rêve la nuit.

D^R LACAN – Vous devez tout de même vous apercevoir que ce n'est pas la même chose, le rêve la nuit...

(76) G. L. – Et le rêve éveillé.

D^R LACAN – Et le rêve que vous avez appelé vous-même éveillé, et auquel, si j'ai bien compris, vous avez rattaché la parole imposée. Bon, est-ce que c'est un phénomène de la même nature, ce qui se passe la nuit, à savoir ces images qu'on voit quand on est endormi, est-ce de la même nature que les paroles imposées ? On parle très grossièrement, là, mais vous avez peut-être votre idée là-dessus ?

G. L. – Non, cela n'a aucun rapport.

D^R LACAN – Donc, pourquoi qualifiez-vous de rêves vos paroles imposées ?

G. L. – Les paroles imposées, ce n'est pas un rêve. Vous n'avez pas bien compris.

D^R LACAN – Je vous demande bien pardon. J'ai très bien entendu que vous avez épinglé ça du mot rêve. Cela, je l'ai entendu, je l'ai entendu de votre bouche. Vous avez parlé de rêve, même en y ajoutant éveillé, c'est quand même vous qui avez usé du mot rêve, vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui, j'ai usé de ce mot, mais les phrases imposées sont un peu entre le cercle solitaire et ce que j'agresse dans la réalité. Je ne sais pas ce qui fait partie du...

D^R LACAN – Bon, alors, oui. Est-ce que c'est ce pont qui agresse ?

G. L. – C'est le pont qui agresse, oui.

D^R LACAN – Alors, c'est vous-même qui le dites, ces paroles...

G. L. – Non, ce sont des phrases.

D^R LACAN – Ces paroles qui vous traversent expriment votre assassinat. C'est très près de ce que vous venez de dire vous-même, quand vous dites, par ⁽⁷⁷⁾exemple, ils veulent me monarchiser, ça, c'est quelque chose que vous dites, mais c'est une parole imposée.

G. L. – C'est une parole imposée.

D^R LACAN – Bon, parce que vous ne voyez pas du même coup les « ils » en question sont des gens que vous injuriez, vous leur imputez bien de vouloir vous monarchiser l'intellect. Vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui, mais je ne sais pas si c'est...

D^R LACAN – De deux choses l'une, ou les paroles surgissent comme ça, elles vous envahissent...

G. L. – Oui, elles m'envahissent.

D^R LACAN – Oui ?

G. L. – Elles m'envahissent, elles émergent, elles ne sont pas réflexives.

D^R LACAN – Oui. Alors, c'est une seconde personne qui réfléchit là-dessus, qui y ajoute ce que vous y ajoutez, ce que vous y ajoutez en vous reconnaissant jouer cette part là. Vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui.

D^R LACAN – Vous y ajoutez quoi par exemple ? Ils veulent me monarchiser l'intellect ?

G. L. – Cela ne m'est jamais arrivé de rajouter des phrases à cette phrase, ils veulent me monarchiser l'intellect. Mais la royauté n'est pas vaincue, ou est vaincue... je ne sais pas si...

D^R LACAN – C'est vous-même qui faites la distinction de la réflexion que vous y ajoutez, et en général, cela commence en effet, ce n'est pas le seul cas, vous y ajoutez un *mais*, vous venez de le dire : mais la royauté n'est pas vaincue.

G. L. – Ils veulent me monarchiser l'intellect, émergence. Mais la royauté n'est pas vaincue, c'est une réflexion.

⁽⁷⁸⁾D^R LACAN – C'est de vous, c'est de votre cru ?

G. L. – Oui, tandis que l'émergence s'impose à moi. Ça me vient comme ça, et c'est une sorte de pulsions intellectuelles qui viennent, qui naissent brutalement, et qui viennent s'imposer à mon intellect.

D^R LACAN – Dans le cours de notre entretien... ?

G. L. – J'en ai eu beaucoup.

D^R LACAN – Vous en avez eu beaucoup ; pourriez vous peut-être les reconstituer.

G. L. – Ils veulent me tuer les oiseaux bleus.

D^R LACAN – Ils veulent me tuer les oiseaux...

G. L. – Les oiseaux bleus. Ils veulent me coincer, ils veulent me tuer.

D^R LACAN – Qui sont les oiseaux bleus ? C'est les oiseaux bleus qui sont ici ?

G. L. – Les oiseaux bleus.

D^R LACAN – Qu'est-ce que c'est, les oiseaux bleus ?

G. L. – Au départ, c'était une image poétique, en relation avec le poème de Mallarmé, *l'Azur*, puis l'oiseau bleu, c'était le ciel, l'azur infini, l'oiseau bleu, c'était l'infini azur.

D^R LACAN – Oui, allez-y.

G. L. – C'est une expression d'infinie liberté.

D^R LACAN – Alors, c'est quoi ? C'est les infinis ? Traduisons oiseau bleu par infinie liberté. C'est les infinies libertés qui veulent vous tuer ? Il faut quand même savoir si les infinies libertés veulent vous tuer. Allez-y.

G. L. – Je vis sans borne, n'ayant pas de bornes...

D^R LACAN – IL faut tout de même savoir si vous vivez sans bornes ou si vous êtes dans un cercle solitaire, parce que le mot cercle implique plutôt l'idée de borne.

⁽⁷⁹⁾G. L. – Oui, et de tradition au niveau de ce que...

D^R LACAN – L'image du cercle solitaire...

G. L. – Au niveau du rêve, au niveau du non-imaginatif créé par mon intellect ?

D^R LACAN – Non, mais il faut. Tout de même bien aller au fond des choses.

G. L. – C'est très difficile, parce que...

D^R LACAN – Qu'est-ce que vous créez ? parce que pour vous le mot créer à un sens.

G. L. – Dès l'instant que cela émerge de moi, c'est une création. C'est un peu ça. Il ne faut pas se lier. Le fait de parler de ces cercles solitaires et de vivre sans bornes, il n'y a pas de contradiction, dans mon esprit je ne vois pas de contradiction. Comment vous expliquer ? Je suis dans un cercle solitaire parce que je suis en rupture avec la réalité. C'est pour ça que je parle de cercle solitaire. Mais cela ne m'empêche pas de vivre au niveau imaginatif, sans bornes. C'est justement parce que je n'ai pas de bornes que j'ai tendance à m'éclater un peu, à vivre sans borne, et si on n'a pas de bornes pour vous arrêter, vous ne pouvez plus faire fonction de lutte, il n'y a plus de lutte.

D^R LACAN – Vous avez distingué tout à l'heure le monde de la réalité, dont vous dites vous-même que c'est des trucs comme ça, comme cette table, cette chaise. Bon, vous avez semblé indiquer que ça, vous le considérez comme tout le monde, que c'est au niveau du sens commun que vous l'appréhendez. Alors, portons la question sur ce point. Est-ce que vous créez d'autres mondes ? Le mot créer...

G. L. – Je crée des mondes à travers ma poésie, à travers ma parole poétique.

⁽⁸⁰⁾D^R LACAN – Oui, et les paroles imposées créent des mondes.

G. L. – Oui.

D^R LACAN – C'est une question, ça.

G. L. – Oui, elles créent des mondes. Elles créent des mondes, la preuve, c'est que...

D^R LACAN – La preuve, c'est que...

G. L. – Je viens de vous dire que « *ils veulent me tuer l'oiseau bleu* » implique un monde où je suis sans bornes. On revient, je reviens dans mon cercle solitaire où je vis sans bornes. C'est confus, je sais, mais je suis très fatigué.

D^R LACAN – Je viens de vous faire remarquer que le cercle solitaire n'implique pas de vivre sans bornes, puisque vous êtes borné par ce cercle solitaire.

G. L. – Oui, mais au niveau de ce cercle solitaire, je vis sans borne, mais au niveau du réel, je vis avec des bornes, parce que je suis borné, ne serait-ce que par mon corps.

D^R LACAN – Oui. Tout ça est très juste, à ceci près que le cercle solitaire est borné.

G. L. – Il est borné par rapport à la réalité tangible, mais ça n'empêche pas le milieu de ce cercle de vivre sans bornes. Vous pensez en termes géométriques.

D^R LACAN – Je pense en termes géométriques, ça c'est vrai, et vous, vous ne pensez pas en termes géométriques ? Mais vivre sans bornes, c'est ça qui est angoissant, non ? ça ne vous angoisse pas ?

G. L. – Si ça m'angoisse. Mais je n'arrive pas à me déprendre de ce rêve ou de cette habitude.

D^R LACAN – Bon, ceci dit, il est arrivé une anicroche au moment où vous êtes entré ici. C'est ça qui a déterminé votre entrée ici. Si j'ai bien entendu, une ⁽⁸¹⁾tentative de suicide. Qu'est-ce qui vous avait poussé jusque-là ? C'est toujours la Dominique en question ?

G. L. – Non, non, non, non. C'était pour des raisons de télépathie.

D^R LACAN – Justement, nous n'avons pas encore abordé ce mot. Qu'est-ce que c'est que la télépathie ?

G. L. – C'est la transmission de pensée. Je suis télépathe émetteur.

D^R LACAN – Vous êtes émetteur ?

G. L. – Peut-être ne m'entendez-vous pas.

D^R LACAN – Non, je vous entends très bien. Vous êtes un émetteur télépathique. En général, la télépathie c'est de l'ordre de la réception, non ? La télépathie c'est quelque chose qui vous avertit de ce qui est arrivé ?

G. L. – Non, ça c'est de la voyance. La télépathie, c'est la transmission de pensée.

D^R LACAN – Alors, à qui transmettez-vous ? À qui par exemple ?

G. L. – Je ne transmets aucun message à personne. Ce qui me passe à travers mon cerveau, c'est entendu par certains télépathes récepteurs. Je ne sais pas si...

D^R LACAN – Par exemple, est-ce que moi, je suis récepteur ?

G. L. – Je ne sais pas, je ne sais pas, parce que...

D^R LACAN – Je ne suis pas très récepteur, puisque je manifeste que je patauge dans votre système. Les questions que je vous ai posées prouvent que c'était justement de vous que je désirais vos explications. Je n'ai donc pas reçu tout ce que comporte ce que nous appellerons provisoirement votre monde.

G. L. – Un monde à mon image.

D^R LACAN – Est-ce que ces images existent ?

⁽⁸²⁾G. L. – Oui.

D^R LACAN – Ça, c'est vous qui recevez, puisque vous les voyez.

G. L. – La télépathie se fait au niveau de la parole... la phrase émergente et les réflexions que je peux avoir... parce que j'en ai de temps en temps.

D^R LACAN – Oui, vous réfléchissez tout le temps à vos phrases.

G. L. – Non, je ne réfléchis pas tout le temps aux phrases, mais j'ai des réflexions sur des sujets divers. Je ne sais pas ce qui est rendu par télépathie, mais ce ne sont pas des images qui sont transmises par télépathie. Enfin, je suppose, parce que je ne suis pas à la fois moi et un autre.

D^R LACAN – Oui, mais à quoi voyez-vous que l'autre les reçoit ?

G. L. – Par leurs réactions. Si jamais je les agresse, si jamais je dis des choses qui ne me semblent pas... je sais que les médecins qui ne me semblent pas... je sais que les médecins, à Pinel, m'ont posé plusieurs fois la question. C'est un raisonnement que je fais. Quand je vais chez une personne, je vois si son visage se fige, ou s'il y a des différences de l'expression, mais je n'ai pas une notion parfaitement objective, scientifique, que certaines personnes me reçoivent.

D^R LACAN – Moi, par exemple, est-ce que je vous ai reçu ?

G. L. – Je ne crois pas

D^R LACAN – Non ?

G. L. – Non.

D^R LACAN – Parce que tout prouve que je nageais dans les questions que je vous ai posées ; c'était plutôt le témoignage que je nageais. Qui est-ce qui a reçu ici, ⁽⁸³⁾en dehors de moi ?

G. L. – Je ne sais pas, je n'ai pas eu le temps de regarder les personnes. D'autre part, l'assistance des psychiatres, qui sont habitués à se concentrer et à ne pas réagir... c'est surtout au niveau des malades que je vois.

D^R LACAN – Vos copains de Pinel ?

G. L. – De Pinel.

D^R LACAN – Depuis combien de temps ça dure, la télépathie... à savoir ce figeage auquel vous remarquez qu'on a reçu quelque chose ?

G. L. – Cela date de mars 1974, quand G. m'a diagnostiqué un délire paranoïde.

D^R LACAN – Vous y croyez, vous, à ce délire paranoïde ? Moi, je ne vous trouve pas délirant.

G. L. – À l'époque, ça l'était. À l'époque, j'étais très excité, je voulais...

D^R LACAN – Vous vouliez ?

G. L. – Je voulais sauver la France du fascisme.

D^R LACAN – Oui, allez...

G. L. – J'écoutais la radio, j'écoutais l'émission de radio sur France-Inter à 10h, et je parlais. Pierre Bouteiller, à un moment, en marge de son émission, a dit : « *Je ne savais pas que j'avais des auditeurs qui avaient ce don là* ». C'est là que j'ai pris conscience qu'on pouvait m'entendre à la radio.

D^R LACAN – Vous avez eu, à ce moment-là, le sentiment qu'on pouvait vous entendre à la radio ?

G. L. – Oui. Et j'ai une autre anecdote, quand j'ai eu ma tentative de suicide. Il y avait Radioscopie. Je réfléchissais, et la dame... ils ont parlé un moment ; ils ont fait un rire d'entente entre eux, et je parlais ; je ne me rappelle plus ce que je disais, mais enfin, ils ont ⁽⁸⁴⁾dit : « *Voilà ce que je veux dire à un poète anonyme* ». Ce n'était peut-être pas exactement comme cela, c'était une sorte d'indifférence ; l'indifférence n'existait pas. Ils ont parlé de poète anonyme. Il y a eu un autre invité de Chancel à Radioscopie qui était Roger..., le directeur du *Canard Enchaîné*. C'était après ma tentative de suicide. À la fin de l'entretien, ils ont parlé. C'est bien connu que *le Canard Enchaîné* est un peu anticlérical, et ils parlaient juste à la fin de l'entretien de cet anticléricalisme, et j'ai dit : « *Roger... est une sainte* ». Ils ont éclaté de rire tous les deux à la radio, d'une manière qui n'avait aucun rapport avec ce qu'ils disaient, et j'ai entendu un peu plus doux : « *On pourrait l'accepter au Canard Enchaîné* ». Est-ce que c'est le pur fruit de mon imagination, ou est-ce qu'ils m'ont vraiment entendu ? Eux deux étaient-ils télépathes récepteurs, ou est-ce une pure imagination, une création ?

D^R LACAN – Vous ne tranchez pas ?

G. L. – Je ne tranche pas.

D^R LACAN – Alors, c'est à cause de cette télépathie d'émission, c'est à cause de cette télépathie bien distinguée de la voyance, que vous avez fait cette tentative ?

G. L. – Non, ce n'est pas à cause... j'injuriais mes voisins, j'étais très agressif, j'injuriais mes voisins.

D^R LACAN – Vous les injuriiez ?

G. L. – Parce qu'il y avait souvent des scènes de ménage. Je les injuriais, et un après-midi, à ce moment-là ; je revenais d'Orthez, j'étais à Orthez...

D^R LACAN – Et quoi ?

G. L. – J'avais beaucoup de médicaments...

D^R LACAN – Oui.

⁽⁸⁵⁾G. L. – Alors, j'étais très angoissé déjà qu'on puisse entendre certaines de mes pensées.

D^R LACAN – Oui, parce que ces injures étaient en pensée ?

G. L. – En pensée, oui. Ce n'était pas face à face. C'était l'appartement au-dessus. J'étais en train de les agresser, je les agressais, je les ai entendus crier : « *Monsieur G. L. est fou, il faut le mettre à l'asile* », etc.

D^R LACAN – C'est cela qui a déterminé votre... ?

G. L. – J'étais très dépressif. J'étais déjà très angoissé de savoir que certaines personnes peuvent percevoir certaines de vos pensées ou certains de vos phantasmes plus ou moins baroques. J'écoutais en même temps la radio, et je racontais des choses un peu insignifiantes et banales, et à la radio, j'ai eu l'impression qu'on se moquait de moi. J'étais vraiment au bout du rouleau, parce que depuis un certain temps, à cause de cette télépathie, j'avais d'autres voisins injuriés qui me regardaient de travers, et d'un seul coup, j'ai eu envie de me suicider, et j'ai pris...

D^R LACAN – Non mais... qu'est-ce que ça résout, ça, de vous suicider ?

G. L. – C'est une échappée... pour échapper à mon angoisse. Alors qu'intellectuellement, j'étais contre l'esprit suicidaire. J'avais une phrase : « *La vie en tant que moyen de connaissance* ». À tous les moments de désespoir que j'ai eu depuis que je suis malade, à quinze ans, j'ai toujours cette phrase qui me revenait : « *Si je meurs, il y a des choses que je ne peux pas connaître* ». Je crois à la réincarnation, mais je ne crois pas au paradis.

D^R LACAN – Vous croyez à la réincarnation ?

G. L. – Je crois à la métempsycose. À un certain ⁽⁸⁶⁾moment, vers 18 ans, je pensais être la réincarnation de Nietzsche.

D^R LACAN – Vous pensiez être la réincarnation de Nietzsche ? Oui... pourquoi pas ?

G. L. – Oui, et vers... quand j'avais vingt ans, j'ai découvert Artaud. À mon collègue privé, en seconde, j'étais tellement intéressé, ce n'était pas tellement l'harmonie... ma pensée, mon évolution spirituelle.

D^R LACAN – À ce moment-là...

G. L. – À 17 ans, j'ai lu *L'Ombilic des Limbes*, et j'ai acheté les œuvres complètes d'Artaud, et vers 20 ans, j'ai eu l'impression que j'étais la réincarnation d'Artaud. Artaud est mort le 4 mars 1948. Moi, je suis né le 2 septembre 1948. Lui était né le 4 septembre 1893, et on était tous les deux du signe de la Vierge ; et comme j'avais le distance de mars à septembre, j'avais l'impression que son esprit et son âme avaient émigré pendant six mois et que cette âme, cet esprit, s'étaient réincarné en moi, quand j'étais né, le 2 septembre 1948.

D^R LACAN – Vous y croyez vraiment ?

G. L. – Maintenant, je ne crois plus être la réincarnation d'Artaud ou de Nietzsche, mais je crois toujours à la réincarnation, parce que très jeune, j'ai eu un rêve qui était une sorte de double réincarnation, un rêve dans la nuit, un rêve nocturne. J'avais peut-être 8-9 ans. Je ne connaissais absolument rien... à cet âge-là, on n'a pas lu des bouquins de métempsycose. Dans ce rêve, je me retrouvais au Moyen Âge. J'avais l'impression que j'avais déjà vécu au Moyen Âge. En même temps, dans ce rêve, je me suis retrouvé dans un château un peu délabré, et dans mon rêve, je rêvais encore.

⁽⁸⁷⁾D^R LACAN – Un rêve dans un rêve, oui.

G. L. – Et je pensais que j'avais connu ce château avant, alors que j'avais une autre vie, avant le Moyen Âge, à l'époque, je me souviens que je connaissais ce château, bien qu'il soit un peu délabré, mais je reconnaissais ce château.

D^R LACAN – Alors, ce château était d'avant le Moyen Âge ?

G. L. – Peut-être qu'à l'époque du Moyen Âge, le vie ne dépassait pas 35 ou 50 ans. Le rêve du rêve était peut-être à l'époque du Moyen Âge aussi, et il s'est peut-être écoulé 50 ou 100 ans pour que le château soit un peu délabré. Mais ça, c'est une hypothèse que je formule, mais qui n'était pas du tout formulée dans mon rêve.

D^R LACAN – Donc, c'est une hypothèse que vous avez émise.

G. L. – J'ai eu, des phénomènes de lévitation. J'ai été formé très jeune, à onze ans. Un jour...

D^R LACAN – Ce que vous appelez être formé, c'est quoi ? c'est avoir des érections ?

G. L. – C'est cela.

D^R LACAN – Alors ?

G. L. – J'ai eu un rêve de lévitation.

D^R LACAN – Oui, racontez.

G. L. – J'étais en train de me masturber, et j'ai un déploiement de jouissances extrêmes ; j'ai eu la sensation de m'élever dans les airs. Est-ce que je me suis vraiment élevé, ou est-ce une illusion de l'orgasme ? Au point de vue pensée, je pense vraiment que je suis entré en lévitation.

D^R LACAN – Oui, on espère. Dites-moi, qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

⁽⁸⁸⁾G. L. – Je vais continuer à essayer de me soigner. Maintenant ? À court terme ou à long terme ?

D^R LACAN – À long terme.

G. L. – Je n'ai aucune idée, je n'ai aucune formulation sur l'avenir.

D^R LACAN – Vous avez des études en train.

G. L. – Non, je n'ai plus d'études.

D^R LACAN – Vous êtes pour l'instant travaillant nulle part.

G. L. – Je ne travaille pas, non.

D^R LACAN – Comment envisagez-vous... Pinel, il faut quand même en sortir un jour. Comment envisagez-vous de reprendre ?

G. L. – Si je réussis à me désangoisser, à trouver une possibilité de dialogue... il y aura toujours ce phénomène de télépathie qui me nuira, parce que je ne pourrai pas agir, toutes mes actions seront aussitôt reconnues par télépathie, par ceux qui m'entendent, sans m'entendre même... je ne pourrai pas vivre dans la société tant que cette télépathie existera, parce que je ne pourrai pas vivre dans la vie sociale, dans le courant social, sans être prisonnier de cette télépathie. Parce que les gens entendent mes pensées, je ne pourrai pas avoir un travail dans la vie courante, ce n'est pas possible. Ce qui me torture le plus...

D^R LACAN – Cela va un peu mieux depuis quand ?

G. L. – Depuis une quinzaine de jours. J'ai eu de nombreux entretiens avec M. Czermak et M. Duhamel, cela m'a un peu débloqué. Mais du fait que mon jardin secret est perçu par certaines personnes, que mes pensées et mes réflexions sont...

D^R LACAN – Votre jardin secret, c'est le cercle solitaire ?

⁽⁸⁹⁾G. L. – Jardin secret où les réflexions ce sont les images, où les réflexions que je peux avoir sur différents sujets, etc. comment pouvez vous avoir une activité professionnelle si une partie de ceux qui vous entourent perçoivent votre réflexion et sont court-circuités ? Même si on vit d'une manière complètement directe, il y a des choses... si j'étais amené dans un cercle d'études à diriger des gens et

que l'on m'entende, cela ne serait pas possible à vivre. Il y a environ un mois, j'étais vraiment très mal. Je restais constamment allongé sur mon lit à dormir. J'étais brisé. J'avais envisagé de me suicider encore une fois, parce que l'on ne peut pas vivre avec cette télépathie, qui n'a pas toujours existé, qui est née au moment...

D^R LACAN – Qui n'a pas toujours existé ? Les paroles imposées sont d'avant ?

G. L. – Les paroles imposées et la télépathie ont commencé en mars 1974... au moment du délire paranoïde, quand je voulais combattre les fascistes, etc. par la pensée.

D^R LACAN – Au temps où vous voyiez H....

G. L. – Je ne l'ai vu qu'une fois H.

D^R LACAN – À ce moment-là, est-ce que vous aviez des phénomènes du genre parole imposée ou télépathiques ?

G. L. – Non, ce n'était pas ça. D'ailleurs, quand j'ai revu mon psychiatre G., à mon retour de d'O., il m'a dit : votre télépathie... J'ai eu 25 électro-narcoses, 13 à N. et 12 à O. Peut-être que cela... je suis angoissé de plus en plus. Je n'arrive plus à me concentrer, avec ces électro-narcoses, on atteint les cellules.

D^R LACAN – C'est ce que vous pensez. Votre drame ⁽⁹⁰⁾d'être malade, c'est l'électro-narcose.

G. L. – Ces électro-narcoses ont été faites pour me soigner, parce que j'étais vraiment délirant. J'ai passé pas mal de tests dans ma vie, quand ils m'ont amené à la clinique de S., je délirais tellement... Intellectuellement, j'entendais des voix qui me posaient des questions sur la France fasciste... j'avais l'impression que j'étais en philo ou en math élem... je ne sais pas... je n'arrive plus à me concentrer... Il y avait Jean-Claude Bourret. Je croyais que les fascistes avaient pris le pouvoir et qu'ils avaient pris d'assaut la maison de l'O.R.T.F. Par pensée, je faisais se tuer Jean-Claude Bourret et Jean R., en s'étranglant l'un l'autre. À ce moment-là... j'avais aussi l'obsession de la fraternité... j'ai été amené à la clinique de S., je répondais par symboles mathématiques. J'avais l'impression qu'on me posait des questions, le directeur me posait des questions. Il fallait que je réponde pour que la France soit sauvée du fascisme. On me posait des questions, et ces réponses, je les donnais très ouvertement ; c'étaient des séries mathématiques ou des symboles poétiques. Je ne peux pas me souvenir de cela. C'est pour ça qu'on a diagnostiqué un délire.

D^R LACAN – Enfin, qui est-ce qui a raison, les médecins ou vous ?

G. L. – Je ne sais pas.

D^R LACAN – Vous vous en remettez aux médecins.

G. L. – Je m'en remets aux médecins, en essayant de conserver mon libre-arbitre.

D^R LACAN – Vous avez le sentiment que vous donnez une place sérieuse au libre-arbitre ; dans ce que vous venez de me raconter, vous subissez, vous ⁽⁹¹⁾subissez certaines choses qui vous échappent.

G. L. – Oui, mais...

D^R LACAN – Oui, mais ?

G. L. – J'ai un tel espoir, un espoir de retrouver mon pouvoir de jugement, mon pouvoir de dialogue, un pouvoir de prise en main de la personnalité. Je crois que c'est le problème le plus crucial. Comme je vous l'avais dit au début, c'est que je n'arrive pas à me cerner, je n'arrive pas à me prendre en main.

D^R LACAN – Bien, mon vieux, au revoir, je serais content d’avoir quelques échantillons de vos...

G. L. – De mes écrits ?

D^R LACAN – On se reverra dans quelques jours.

G. L. – Merci, Monsieur.

(G. L. sort)

D^R LACAN – Quand on entre dans le détail, on voit que les travaux cliniques qui sont décrits dans les traités classiques n’épuisent pas la question. J’avais quelqu’un que j’ai examiné, je ne sais quand, il y a un mois et demi, quelque chose comme cela, à propos de qui on avait parlé de psychose freudienne. Ça, c’est une psychose lacanienne... enfin, vraiment caractérisée. Ces paroles imposées, l’imaginaire, le symbolique et le réel. C’est même en quoi je ne suis pas très optimiste pour ce garçon. Il a quand même le sentiment que les paroles imposées se sont aggravées, c’est-à-dire que le sentiment qu’il appelle télépathie est un pas de plus. Jusque-là, il se contentait d’avoir des paroles imposées, mais c’est d’ailleurs très spécifiquement ce sentiment d’être aperçu qui le désespère. Je dois dire qu’il n’y a plus moyen de vivre, ⁽⁹²⁾de s’en sortir. Je ne vois pas du tout comment il va se retrouver. Il y a des tentatives de suicide qui finissent par réussir.

Où. C’est quand même un tableau comme on n’en trouve pas de décrits, qu’on ne trouve pas chez les bons cliniciens comme Chaslin.

Paru dans Le Discours Psychanalytique : « Sur l'identité sexuelle : à propos du transsexualisme », Éd. de l'Association freudienne, Paris, 1996, pp. 312-350.

⁽³¹²⁾D^R JACQUES LACAN – Parlez-moi un petit peu, comme ça. Mettez les choses en train si vous voulez – mettez les choses en train vous-même. Dites-moi pourquoi vous êtes ici. Dites-moi l'idée que vous vous faites de tout cela, si ça ne vous ennue pas.

(M. H. tremble)

J. L. – (souriant) C'est tous des médecins, vous savez, ici.

M. H. – Oui.

J. L. – Qu'est-ce que vous avez à raconter ?

M. H. – Depuis tout petit, j'ai revêtu des vêtements de fille. Je ne me rappelle pas à quelle date cela remonte, parce que j'étais vraiment tout petit. Je me suis rappelé des événements, c'est qu'étant petit, je caressais les vêtements féminins, principalement les combinaisons, le nylon...

J. L. – Le nylon, vous avez ajouté le nylon, et les vêtements.

M. H. – Surtout les sous-vêtements.

J. L. – Oui.

M. H. – J'ai continué à me travestir en cachette.

J. L. – Donc, vous admettez que c'est un travestissement.

M. H. – Oui.

J. L. – En cachette de vos parents ?

M. H. ; – Oui.

J. L. – Ils devaient bien savoir, vos parents, ils s'en apercevaient quand même.

M. H. – Non, je faisais cela tous les matins et tous les soirs, dans la salle de bain, quand mes sœurs se changeaient pour se coucher, je mettais leurs vêtements.

J. L. – À qui ?

⁽³¹³⁾M. H. – À mes sœurs, les deux plus jeunes sœurs et des fois, dans la journée, je revêtissais des vêtements.

J. L. – Pourquoi vous dites « je revêtissais » ? On dit d'habitude « je revêtais ».

M. H. – J'ai un très mauvais français, parce que j'ai été toujours très handicapé à l'école, avec mon problème. Dans mon travail, toujours je pensais à ce problème-là, et ça m'a toujours tout gâché dans ma vie, aussi bien que dans mon travail.

J. L. – Donc, vous reconnaissez que ça vous a tout gâché et vous appelez ça vous-même un travestissement. Donc, cela implique que vous savez très bien que vous êtes un homme.

M. H. – Oui, ça j'en suis très conscient.

J. L. – Et pourquoi, à votre sentiment, pourquoi est-ce que vous aviez ce goût ? Est-ce que vous avez un soupçon d'idée ?

M. H. – Non, je ne sais pas. Je sais que quand j'ai des vêtements sur le corps, cela me procure le bonheur.

J. L. – C'est à quel titre que ces vêtements vous procurent ce que vous appelez vous-même le bonheur ? Qu'est-ce qui vous satisfait ?

M. H. – Ce n'est pas sur le plan sexuel ; c'est sur le plan... enfin, moi, j'appelle ça sur le plan du cœur. C'est intérieur, ça me procure...

J. L. – Vous appelez ça...

M. H. – Ça provient du cœur.

J. L. – Peut-être vous pourriez essayer, là, puisque nous sommes ensemble et que je m'intéresse à ce dont il s'agit... ça provient du cœur... c'est cela que vous venez de dire.

M. H. – J'ai déjà tout le caractère d'une femme, aussi bien sur le plan sentimental...

⁽³¹⁴⁾J. L. – Sur le plan...

M. H. – Sentimental.

J. L. – Peut-être vous pouvez m'éclairer ça un peu : sur le plan sentimental.

M. H. – C'est-à-dire que c'est une qualité, j'appelle ça une qualité, je suis doux.

J. L. – Dites...

M. H. – Je suis douce et gentille.

J. L. – Oui, allez...

M. H. – Mais je ne vois pas d'autre qualité, à part ça... surtout la douceur, sur le plan sentimental.

J. L. – Vous avez eu une relation sentimentale ?

M. H. – Avec des hommes et puis avec des femmes, pour voir quelle est la personne qui me conviendrait le mieux. Et en fin de compte, je n'en ai aucune. Ni l'un ni l'autre ne m'attirent, aussi bien les femmes, parce que je ne peux pas me ressentir homme vis-à-vis d'une femme et puis avec un homme, c'est plus fort que moi, je ne peux pas avoir des rapports avec des hommes – j'ai essayé deux fois, mais...

J. L. – Vous avez essayé deux fois, quand ?

M. H. – J'ai vingt-deux ans passés. J'ai essayé il y a un peu plus d'un an, et puis juste avant d'entrer à l'hôpital.

J. L. – Racontez-moi comment s'est produit votre choix.

M. H. – Je n'ai pris aucun choix. Mon choix, c'est que ni l'un ni l'autre ne m'attirent.

J. L. – Non, non. Comment avez-vous choisi le partenaire masculin ?

M. H. – C'est une coïncidence, ça s'est passé comme ça.

J. L. – Une coïncidence – qu'est-ce qui s'est présenté comme ça ?

M. H. – Qu'on a eu des rapports mutuels ?

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez des rapports mutuels ?

⁽³¹⁵⁾M. H. – Tout ce qui se pratique. Pas vraiment tout, parce que... mais disons qu'on a été au stade des caresses, des baisers, sans plus.

J. L. – Comment avez-vous rencontré ces partenaires ?

M. H. – C'est des amis d'enfance.

J. L. – Des amis d'enfance... Bon. Désignez les par un nom.

M. H. – Le premier garçon que je suis sorti avec s'appelait André et le deuxième s'appelait Patrick.

J. L. – Oui, alors André, c'est celui que vous avez rencontré quand ?

M. H. – Il y a un an, un peu plus d'un an.

J. L. – Et le deuxième ?

M. H. – C'est il y a bien trois mois.

J. L. – Ils avaient votre âge ?

M. H. – Le premier était un peu plus vieux, le second était un peu plus jeune.

J. L. – Quand les aviez-vous connus, dans votre enfance ?

M. H. – Le premier, André, je l'ai connu à l'âge de six ans, et Patrick, je l'ai connu à l'âge de treize, quatorze ans.

J. L. – Vous l'avez connu comment ?

M. H. – À l'école.

J. L. – Écoutez, mon vieux ; vous avez quand même de la barbe au menton, vous n'y pouvez rien.

M. H. – Je fais tout pour la cacher.

J. L. – Vous la cachez... qu'est-ce que vous faites pour la cacher ?

M. H. – Je me rase de très près, puis je me maquille.

J. L. – Ça a duré combien de temps, ces relations, avec André par exemple ?

M. H. – Un quart d'heure, pas plus.

J. L. – En quoi consistent-elles ?

M. H. – Sur le plan rapports... on s'est caressés, on s'est embrassés et puis c'est tout. Moi, je voulais savoir si je ⁽³¹⁶⁾pouvais ressentir... me prendre pour une femme vis-à-vis d'un homme. Je me suis aperçu que je ne pouvais pas me sentir femme dans les bras d'un homme.

J. L. – Oui. Alors, vous avez fait aussi allusion à d'autres expériences, c'est-à-dire...

M. H. – Avec une femme.

J. L. – Avec une...

M. H. – Une femme.

J.L. – Une ou des ?

M. H. – Un peu plus. J'ai connu trois femmes, trois femmes avec qui j'ai eu des rapports.

J. L. – Vous pouvez aussi, peut-être, les désigner par leur nom.

M. H. – La première que j'ai connue, c'est Monique. J'ai eu quelques rapports sexuels qui étaient très mauvais parce que c'est avec elle que j'ai eu ma première pénétration. On a eu très peu de rapports, peut-être deux ou trois, puis on s'est quittés.

J. L. – Où l'aviez-vous pêchée, cette Monique ?

M. H. – C'est à la campagne.

J. L. – Oui, comment l'avez-vous rencontrée à la campagne ?

M. H. – C'est des amis qui m'ont emmené pour goûter à la campagne et puis on s'est connus comme ça.

J. L. – Elle avait quel âge ?

M. H. – Un an de plus que moi. Elle avait dix-neuf ans, moi j'en avais dix-huit.

J. L. – Oui. Donc, c'est avec une femme que vous avez commencé ?

M. H. – Oui.

J. L. – Dites-m'en un peu plus.

M. H. – Sur la deuxième que j'ai connue ?

J. L. – Restez sur cette première. Vous avez été jusqu'à ⁽³¹⁷⁾vous venez de le dire, c'est le mot que vous avez employé – la pénétrer. Bon, et alors ?

M. H. – J'avais eu, bien sûr, le plaisir que ça procure à l'homme, mais il y avait quelque chose de plus fort en moi qui me contredisait.

J. L. – Qu'est-ce qui vous contredisait, comme vous dites ?

M. H. – J'étais dans les bras d'une femme ; j'ai eu beaucoup de difficultés à la pénétrer ; je n'étais pas dans mon élément. Je ne me suis jamais senti homme.

J. L. – Vous vous êtes quand même senti homme, vous êtes pourvu d'un organe masculin.

M. H. – Juste au moment où j'ai eu le plaisir lors du rapport sexuel. Pour moi, c'était un plaisir qu'on ne peut pas refuser, on était obligé de le prendre.

J. L. – Qu'est-ce que veut dire, ça, obligé ?

M. H. – J'ai eu ce rapport avec Monique, parce que tous mes copains faisaient pareil, parce qu'il fallait que je le fasse.

J. L. – À ce moment-là, quelle idée vous faisiez vous de vous ? celle d'être ce qu'on appelle un garçon ? vous le dites vous-même, vous étiez conforme à...

M. H. – Quelle était l'idée d'avoir été un garçon lors de ce rapport-là ?

J. L. – Oui. Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas habillé en femme ?

M. H. – Depuis que je suis à l'hôpital, je ne suis pas habillé en femme, c'est normal. J'ai eu tellement de contrariétés quand j'étais habillé en femme, que maintenant, je ne peux plus être habillé en femme dans la rue. Je suis obligé de rester enfermé chez moi et de me déguiser.

J. L. – Parce qu'il vous est arrivé de vous promener dans la rue en femme ?

⁽³¹⁸⁾M. H. – J'ai eu de gros problèmes, parce que, quand je rencontrais des gens qui me connaissaient, il y en avait certains qui parlaient entre eux, d'autres qui me montraient du doigt, d'autres qui essayaient de vouloir mieux me connaître, de vouloir sortir avec moi.

J. L. – Qui c'était, ceux-là ?

M. H. – C'était des gens dans la rue. Ils voyaient que j'étais en travesti. Ils profitaient de la situation, c'étaient des éclats de rire, c'étaient des...

J. L. – Vous avez parlé de gens qui vous reconnaissaient, donc c'est qu'ils vous connaissaient déjà ?

M. H. – Non, ils voyaient que j'étais un homme. J'ai beaucoup de difficultés pour me déguiser correctement. J'ai trop de difficultés, beaucoup de choses avec les traits de mon visage. Il y avait des jours où j'étais un homme travesti ; certains profitaient, quand j'étais dans cette situation, pour essayer d'abuser.

J. L. – En quoi consistait l'abus ?

M. H. – Dans Paris, il y en a beaucoup, des travestis qui sont sur les trottoirs, parce qu'ils sont obligés de faire comme ça. On me bousculait pour me parler on me disait : viens, etc. Moi, je ne répondais pas, je passais mon chemin.

J. L. – C'étaient des gens de quel acabit ?

M. H. – Acabit, qu'est-ce que ça veut dire ?

J. L. – C'étaient des gens de quel âge ?

M. H. – Vingt-quatre ans, trente ans, c'étaient des jeunes.

J. L. – Oui, bon. Alors, venons à la dite Monique. Ça a duré combien ?

M. H. – Ça a duré six mois. On se voyait pour le week-end, parce que moi, je travaillais à la campagne. Au week-end, on se voyait ; on allait au bal, on s'amusait on ⁽³¹⁹⁾essayait de se divertir au maximum.

J. L. – Si je me permets de dire quelque chose, c'est que ce n'était pas un divertissement très divertissant.

M.H. – On allait au bal, on allait se promener. J'avais une moto à cette époque-là. On allait dans les villages plus loin.

J. L. – Ça se passait régulièrement tous les week-end ? Et alors, qu'est-ce vous faisiez le reste du temps ?

M. H. – La semaine, je travaillais.

J. L. – Vous travailliez où ?

M. H. – À la société G., qui fait des antennes pour la télévision, qu'on met sur les toits.

J. L. – Oui.

M. H. – J'ai fait ça comme travail la journée.

J. L. – Vous reveniez à Paris, alors ?

M. H. – J'habitais là-bas. J'habitais dans une roulotte, près d'un champ. C'est un monsieur qui m'avait prêté une roulotte. Il m'avait installé là.

J. L. – Vous m'aviez dit que vous aviez été emmené à la campagne.

M. H. – Par des gens. Ensuite, j'avais une moto, je me suis établi là-bas. J'ai connu des gens et j'ai connu Monique, je me suis établi là-bas. J'ai pris ma moto, j'ai quitté mes parents.

J. L. – Vous avez quitté vos parents à quel âge ?

M. H. – Dix-huit ans.

J. L. – Dix-huit ans. Vous êtes sûr de ces dix-huit ans ?

M. H. – À quelques mois près, oui. J'ai fait mes trois jours quand j'ai été exempté, j'avais dix-huit ans et demi, dix-huit ans et quart, dix-huit ans et quelque chose, quelques mois, deux mois.

J. L. – Vous n'aviez pas quitté le domicile de vos parents, avant ?

M. H. – Non.

⁽³²⁰⁾J. L. – Qu'est-ce que vous avez fait, comme école ?

M. H. – L'école primaire, j'ai eu mon certificat d'études ; j'ai fait deux ans de cours professionnels.

J. L. – Cours professionnels pour quoi ?

M. H. – Pour le dessin industriel. J'ai été embauché avec mon père, j'étais sous contrat.

J. L. – Pourquoi ? votre père est là-dedans ?

M. H. – Oui, dans le dessin industriel et j'ai été embauché dans son usine, sous contrat, à l'âge de quatorze ans ; mais ça n'a pas duré longtemps – l'usine elle a coulé, cela a duré un an et demi. J'ai été obligé de changer de métier pendant une certaine période de temps, pendant quatre, cinq ans. J'étais monteur-câbleur et après je suis retourné dans le dessin industriel.

J. L. – Bon. Alors, cette Monique, elle travaillait où, elle ?

M. H. – Je ne sais pas.

J. L. – Comment ?

M. H. – Je ne sais pas.

J. L. – C'était à quel endroit ?

M. H. – Savigny-sur-Brie, c'est à côté de Saint-Calais.

J. L. – Où est-ce, ça, Saint-Calais ?

M. H. – C'est à 200 kilomètres de Paris, c'est dans le Loir-et-Cher.

J. L. – Vous reveniez voir vos parents ?

M. H. – Non, c'est eux qui venaient me voir. Ils venaient passer le week-end à la campagne.

J. L. – Vous avez des frères ?

M. H. – Oui, j'ai quatre sœurs et un frère.

J. L. – Le frère a combien de plus que vous ?

M. H. – Il a trente-deux ans. Il a donc dix ans de plus que moi.

J. L. – Qu'est-ce qu'il fait ?

M. H. – En principe, il est routier. Mais là, il a perdu son ⁽³²¹⁾emploi, il fait la ferraille, il fait le rempaillage des chaises. Il vit en roulotte.

J. L. – Où est-ce qu'ils habitent, vos parents ?

M. H. – À Issy-les-Moulineaux.

J. L. – Parlez-moi un peu de la façon dont vous avez eu une enfance heureuse.

M. H. – Oui. Quand j'étais tout petit, c'est ma mère qui me disait ça, j'étais un gamin terrible, très agité, très nerveux et je ne faisais que des bêtises. Bien entendu, ma mère elle me donnait des fessées, puis après, ça s'est un peu passé.

J. L. – Ça, vous vous en souvenez ?

M. H. – Je me rappelle de quelques petites bêtises.

J. L. – Dites-les.

M. H. – Je me rappelle d'une poupée à une de mes sœurs que j'avais mise dans la chaudière, par méchanceté, j'avais fait ça. Je me rappelle aussi que je disais des grossièretés.

J. L. – Méchanceté veut dire quoi ? que ça l'a embêtée ?

M. H. – Je suis jaloux de mes sœurs ; je suis jaloux et, par méchanceté, j'avais donc cassé sa poupée.

J. L. – Vous êtes jaloux... qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

M. H. – Depuis tout petit, je me rappelle très bien que je regardais mes sœurs avec envie. J'ai toujours voulu... j'aurais aimé être à leur place.

J. L. – À leur place veut dire quoi ?

M. H. – Être une fille, comme mes sœurs.

J. L. – Tâchons de serrer quand même les chose de près. En quoi est-ce qu'une fille, pour vous, à ce moment-là, en quoi est-ce qu'une fille était différente d'un garçon ? quand on est petit, ça ne saute pas aux yeux.

M. H. – Quand j'étais petit, la seule chose, c'étaient les ⁽³²²⁾vêtements qui me donnaient ce désir-là.

J. L. – Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Qu'elles étaient mieux habillées, plus soignées.

M. H. – Non, c'était pareil. Mais c'était les vêtements qui étaient doux.

J. L. – Vous êtes sûr que les vêtements de filles sont plus doux que les vêtements de garçons ?

M. H. – Je l'ai constaté, effectivement. Moi, je les trouve plus chauds sur mon corps.

J. L. – C'est cela que vous appelez une réponse du cœur ?

M. H. – La peine du cœur que j'ai, c'est autre chose. C'est parce que je suis un homme. C'est ça, la peine du cœur, depuis tout petit.

J. L. – Dites-en plus, là.

M.H. – Je me rappelle, quand j'ai essayé de me castrer moi-même.

J. L. – Ah oui, vous avez essayé ça ? Alors, racontez-moi un peu ; c'était quand, ça ?

M. H. – Ça remonte à après les vacances 1975, septembre peut-être.

J. L. – Il n'y a pas longtemps.

M. H. – J'avais pris du médicament.

J. L. – Racontez.

M. H. – Et puis je n'étais pas dans mon élément avec ce médicament. Comme on dit dans le terme des drogués, ça fait flipper. Ce jour-là, je flippais et j'avais retrouvé mon personnage.

J. L. – Vous aviez retrouvé votre personnage ?

M. H. – J'avais un ami à la maison. J'étais dans l'entrée avec une lame de rasoir et puis un morceau de bois, quelque chose comme ça, quelque chose de dur. J'avais posé mon sexe dessus et puis voilà.

⁽³²³⁾J. L. – Qu'est-ce qui est arrivé ?

M. H. – Rien. Je me suis coupé seulement la peau, puis j'ai piqué une crise de nerfs parce que j'avais trop mal.

Je n'ai pas eu le courage d'appuyer trop fort sur la lame.

J. L. – Qu'est-ce que c'était, cette lame ?

M. H. – Une vieille lame de rasoir toute rouillée.

J. L. – C’était un rasoir...

M. H. – C’était une lame Gillette, une lame normale comme dans les rasoirs mécaniques.

J. L. – Ce n’est pas tellement facile à manipuler.

M. H. – Non, mais j’ai l’habitude de toucher aux lames de rasoir ; en dessin industriel, toujours on s’en sert.

J. L. – Et pourquoi était-elle toute rouillée ?

M. H. – Parce que je n’avais que ça. Je m’en sers pour travailler chez moi, pour mes travaux, pour gratter les carreaux avant de mettre la peinture dessus.

J. L. – Pourquoi n’aviez-vous pas une lame de rasoir ?

M. H. – Parce que je me rase avec un rasoir mécanique où la lame est incorporée dans un petit machin en plastique.

J. L. – Bref, vous n’avez pas poussé les choses jusqu’au bout.

M. H. – Non, ça m’a fait trop mal. J’ai piqué une crise de nerfs.

J. L. – Il y avait le copain, là ?

M. H. – Il a appelé la police. On a dit que j’avais eu une crise de nerfs.

J. L. – En quoi cela consiste, une crise de nerfs dans cette occasion.

M. H. – J’ai dit que je n’avais pas réussi qu’est-ce que je voulais faire.

J. L. – C’est ça qui, à votre idée...

M. H. – Oui, c’est ça.

J. L. – La police, qu’est-ce qu’elle a fait ?

⁽³²⁴⁾M. H. – Elle m’a emmené à l’hôpital.

J. L. – À quel hôpital ?

M. H. – À Corentin Celton.

J. L. – Et où est-ce, ça ?

M. H. – À coté de Mairie d’Issy. C’est à 300 m de la mairie d’Issy.

J. L. – Qu’est-ce que c’est, mairie d’Issy ?

M. H. – Mairie d’Issy les Moulineaux, c’est où j’habite, c’est où il y a la mairie, c’est à 500 mètres, c’est à coté de Corentin Celton.

J. L. – Bon, qu’est-ce qui vous est arrivé ?

M. H. – Rien de spécial. J’avais des dessous féminins, une chemise de nuit et un peignoir. Quand je suis arrivé, j’avais toujours ma chemise de nuit.

J. L. – Quelles sont les manifestations de cette crise de nerfs ?

M. H. – Je n'avais pas réussi...

J. L. – Quelles ont été les manifestations ?

M. H. – Je tremblais, je respirais très mal. Puis je pleurais, j'étais en larmes.

J. L. – C'est ça, que vous appelez une crise de nerfs ?

M. H. – Oui, je n'ai jamais eu de crise de nerfs, c'est pour ainsi dire la première.

J. L. – Jusqu'à maintenant ?

M. H. – Jusqu'à maintenant, oui.

J. L. – Bon, alors, vous avez été visité par un médecin...

M. H. – C'est seulement un psychiatre. On m'a envoyé à Villejuif. Parce que j'y avais été déjà auparavant, à Corentin Celton.

J. L. – On vous a fait un pansement ?

M. H. – Non, j'ai seulement demandé à ce qu'ils me donnent quelque chose... Ils ne se sont pas occupés de moi étant donné qu'ils croyaient que j'avais déjà été à Villejuif.

⁽³²⁵⁾ Auparavant, j'avais déjà été à Corentin Celton. Une journée avant, j'y avais déjà été, j'en sortais.

J. L. – Vous en sortiez. Pourquoi ?

M. H. – Parce que j'avais pris une quantité très abondante de médicaments.

J. L. – Donc, c'est sous le coup des médicaments que vous aviez pris. Que vous aviez pris d'où ? c'est à l'hôpital qu'ils vous les avaient donnés ?

M. H. – Quand j'étais sorti de désintoxication, j'avais des ordonnances pour des médicaments...

J. L. – Lorsque vous êtes sorti de désintoxication... désintoxication de quoi ?

M. H. – De drogue.

J. L. – Vous étiez là sous le coup de ce que vous avez vous-même appelé la drogue. Qu'est-ce que c'était, cette drogue ?

M. H. – À cette époque-là, j'avais pris des piqûres.

J. L. – Des piqûres de quoi ?

M. H. – De morphine et de cocaïne, les deux ensemble.

J. L. – Et vous dites que sous le coup de ce droguage morphiné, vous vous sentiez plus à l'aise ?

M. H. – Plus d'énergie, oui. J'oubliais tout, sauf que j'étais une femme, parce que j'étais habillé en femme.

J. L. – Vous oubliiez tout, sauf...

M. H. – Sauf moi-même, habillé en femme.

J. L. – Pendant que vous étiez sous le coup de la drogue, vous vous sentiez quoi ?

M. H. – J'oubliais que j'étais un homme.

D^r L. – En d'autres termes, ce que vous apportait la drogue, c'était l'oubli.

M. H. – Et cela me calmait aussi.

J. L. – Il y a combien de temps de cela ?

⁽³²⁶⁾M. H. – J'ai dû commencer à me droguer à l'âge de dix-neuf ans, et j'ai arrêté il y a un an passé maintenant, un an et trois mois peut-être et j'ai recommencé.

J. L. – Vous avez recommencé ?

M. H. – Je n'ai pas fait de piqûres. J'ai fumé et j'ai pris des acides.

J. L. – Fumé quoi ?

M. H. – De l'herbe, du marocain, de l'huile aussi.

J. L. – De l'huile ?

M. H. – Et j'ai pris de l'acide.

J. L. – Qu'est-ce que vous avez pris comme acide.

M. H. – On appelle ça des pyramides, je ne sais pas qu'est-ce que c'est exactement.

J. L. – Bon, où en êtes-vous maintenant ?

M. H. – Actuellement, où j'en suis ? au même point.

J. L. – Cela veut dire quoi ?

M. H. – Comme avant d'être chez moi, enfermé entre quatre murs, revêtu de vêtements féminins, chez moi toujours au même stade, un peu drogué pour mieux ressentir mon personnage. Quand je flippe, là j'ai des envies de me supprimer.

J. L. – C'est ce qui vous a amené ici ? Alors dites-moi comment vous avez fait pour entrer ici... Cette envie de vous supprimer...

M. H. – Parce que je me rends trop compte que je suis un homme. Quand je suis habillé en fille, je me rends compte que je suis un homme, je me rends compte que je suis un travesti. Là, c'est dur.

J. L. – Parlez-moi un peu de cette enfance. Tout à l'heure, vous avez dit qu'après tout, elle n'était pas malheureuse, à ceci près quand même que vous n'étiez pas tout à fait dans votre assiette. Elle n'était pas malheureuse à cause de quoi ?

⁽³²⁷⁾M. H. – Mon enfance... elle n'était pas malheureuse parce que je pouvais m'habiller en cachette.

J. L. – Cela vous prenait combien de temps, de vous habiller ?

M. H. – Un quart d’heure, le temps de me laver... Au lieu de me laver, je me changeais, je me passais un coup de gant sur le visage au lieu de faire ma toilette, et puis je m’habillais avec les vêtements de mes sœurs. Cela demandait un quart d’heure.

J. L. – C’était un travail.

M. H. – Étant petit, je n’en mettais pas beaucoup. Je mettais une combinaison, une robe, quand j’avais le temps, je mettais des bas ; quand il n’y avait rien, je me maquillais.

J. L. – Il vous est arrivé quand même d’être vu.

M. H. – Oui, ça s’est passé vers l’âge de six ans, toujours pendant un quart d’heure, c’était vraiment court. Un soir, donc, en sortant de la salle de bain, j’ai pris une chemise de nuit que j’ai mis dans la poche de mon pyjama ; je l’avais dissimulée sur moi, j’ai été me coucher avec et j’ai attendu que toute la famille dorme pour pouvoir revêtir cette chemise de nuit. J’ai retiré mon pyjama et j’ai mis...

J. L. – Une chemise de nuit de femme ?

M. H. – Là bien sûr, je savais que ce ne serait plus un quart d’heure, ce serait une nuit entière. J’ai savouré ce plaisir-là pendant un certain temps, puis je me suis endormi. Mes parents sont venus me réveiller.

J. L. – Quelle a été leur réaction ?

M. H. – Ils ont pensé que j’étais somnambule. Étant petit, je n’étais pas somnambule, mais je m’endormais dans le lit de mes parents ; quand je dormais, ma mère me prenait et elle me mettait dans mon lit.

J. L. – Dans le lit de vos parents, cela veut dire quoi ?

(328) M. H. – Avec eux. Je m’endormais avec eux parce que j’avais peur. Et quand j’allais me coucher à moitié endormi, je suivais ma mère et j’allais me coucher avec elle. J’étais à moitié endormi, alors ils ont supposé que j’avais été somnambule.

J. L. – Parlez-moi de votre père et de votre mère. Comment est-ce que vous parleriez de leur style à cette époque ?

M. H. – Je peux vous parler sur le plan familial surtout. On a été très bien, très bien élevés. Déjà, on était une famille nombreuse, six enfants et ils ont eu beaucoup de difficultés, pour nous élever. Malgré cela on ne manquait de rien. On s’est toujours serré un peu la ceinture, bien sûr, on ne sortait pas trop souvent, pour ne pas faire trop de bêtises, ne pas trop vagabonder. On était très bien élevés. Ils sont très gentils.

J. L. – Quel était l’ordre de gentillesse de chacun ? Ils avaient la même gentillesse tous les deux ?

M. H. – Oh oui.

J. L. – Votre père et votre mère ?

M. H. – Ma mère était un peu plus coléreuse, parce qu’on lui en faisait voir.

J. L. – Qu’est-ce qui en faisait voir ?

M. H. – Moi principalement. Puis mon frère aussi.

J. L. – Un frère qui avait dix ans de plus que vous. Ce que vous avez pu connaître... Il ne lui faisait pas le même genre de misères.

M. H. – Non, c'est différent. C'est dehors que cela se traduisait. Il était très méchant. Il tapait les gens. Il faisait des bêtises, alors elle avait toujours des ennuis avec lui.

J. L. – Et vous ?

M. H. – C'est différent, j'étais le petit, je faisais des bêtises de gamin. J'avais un caractère très gentil. Je n'en faisais ⁽³²⁹⁾qu'à ma tête, mais je me suis calmé vers l'âge de dix ans, c'était fini.

J. L. – Parlons des autres femmes.

M. H. – Je ne me rappelle plus de son nom, la deuxième je ne me rappelle plus de son nom. Je l'ai connue peut-être une semaine. On a eu un rapport ensemble et je l'ai quittée. Il n'y a pas grand-chose à dire sur ça.

J. L. – Où est-ce que vous l'avez rencontrée, celle-là ?

M. H. – Elle était caissière et je l'ai connue chez des amis.

J. L. – Chez quels amis ? C'est toujours chez les amis que vous aviez à la campagne ?

M. H. – Non, c'est d'autres amis.

J. L. – C'était où ?

M. H. – C'était à Fontenay-aux-Roses qu'ils habitaient, ces amis-là. J'ai été à Fontenay-aux-Roses chez eux, et puis il y avait une jeune fille que j'ai rencontrée. Cela doit être le lendemain que je suis sorti avec. Peu de temps après, on a eu un rapport, puis je l'ai quittée.

J. L. – Un rapport sur quelle initiative ?

M. H. – Sur le plan sexuel.

J. L. – Bien entendu. Mais de qui venait l'idée du rapport ?

M. H. – De nous deux. C'était un rapport mutuel. On était entraînés, quoi.

J. L. – Alors, ce rapport, vous l'avez eu pour essayer ?

M. H. – Non, c'est obligé, j'étais dans ses bras, elle était dans mes bras. C'était un engrenage, on était obligés d'y aller. Je ne pouvais pas la repousser alors, j'ai été jusqu'au bout.

J. L. – Qui est-ce qui faisait tourner l'engrenage, c'était elle ou c'était vous ?

M. H. – C'était les deux. On était ensemble, on était obligés d'aller toujours plus loin. On ne pouvait pas s'arrêter. On s'est embrassés, on s'est caressés, puis ça allait de plus en plus loin. On ne pouvait pas arrêter.

⁽³³⁰⁾J. L. – Et vous ne vous souvenez même pas de son nom ?

M. H. – Je ne l'ai connue qu'une semaine. Son nom me reviendra, mais je ne l'ai pas dans la tête.

J. L. – Oui. Et ça se passait où, ça ?

M. H. – À Fontenay-aux-Roses, à dix kilomètres de Paris.

J. L. – Vous aviez le sentiment de faire une expérience ?

M. H. – Là, ça a été tellement vite, que je n'ai pas eu l'impression de tout ça, parce que je ne pensais pas du tout qu'on allait avoir un rapport. On était l'un contre l'autre...

J. L. – Donc, c'était elle qui prenait l'initiative ?

M. H. – Certainement, oui, mais ça a été un enchaînement. On a eu ce rapport quand même ; c'est venu comme ça. Oui, certainement qu'elle avait ça en tête. Cette fille avait certainement ça en tête, oui.

J. L. – Elle avait quel âge, celle-là ?

M. H. – À peu près mon âge, dix-huit ans.

J. L. – Qu'est-ce qu'elle faisait ?

M. H. – C'est elle qui est caissière à Paris-Médoc.

J. L. – Ça ne prouve pas d'une façon manifeste que vous aviez vis-à-vis des femmes une aversion.

M. H. – En revanche, la dernière que j'ai connue, elle s'appelle Andrée. J'ai vécu un an avec elle en concubinage. Quand je l'ai connue, je lui ai fait part de mes désirs féminins.

J. L. – De vos désirs de vous habiller en femme ?

M. H. – Elle ne l'a pas très bien pris. Enfin, elle était forcée quand même. Alors, on a vécu ensemble. Moi, j'étais toujours habillé en femme à la maison.

J. L. – Qu'est-ce que vous faisiez, à ce moment-là ?

⁽³³¹⁾M. H. – Je faisais des travaux, des bricoles à la maison. Je ne travaillais pas. On a eu quelques rapports par la suite avec elle et lors des rapports...

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez des rapports ?

M. H. – Par la suite, on a eu des rapports sexuels.

J. L. – Qu'est-ce que c'est qu'un rapport sexuel ?

M. H. – La pénétration. J'étais habillé en femme toujours, même lors de la pénétration et je me sentais femme lors du rapport sexuel.

J. L. – Expliquez ce que vous appelez vous sentir femme.

M. H. – J'avais une personne à mes côtés qui admettait que je sois femme. Alors, j'arrivais à oublier que j'étais un homme.

J. L. – Qu'est-ce que vous voulez exactement ?

M. H. – Je ne vis que pour être une femme. Depuis tout petit, j'ai toujours eu ce désir-là et tout ce qui est autour de moi ne m'intéresse pas, je ne m'intéresse à rien. Là, maintenant, j'ai goût à rien, comme toujours. Je désire seulement être une femme.

J. L. – Quel serait votre vœu ?

M. H. – Devenir une femme.

J. L. – Ça, vous savez bien que vous ne pouvez pas devenir une femme.

M. H. – Je le sais, mais... On peut avoir quand même l'apparence d'une femme. On peut changer un homme sur le physique extérieur, les traits. On peut transformer un homme.

J. L. – Vous devez savoir qu'on ne transforme pas un homme en femme.

M. H. – Cela se fait.

J. L. – Comment ? Une femme a un utérus, par exemple.

M. H. – Pour les organes, oui. Mais je préfère sacrifier ma vie, ⁽³³²⁾ne pas avoir d'enfants, ne rien avoir mais être une femme.

J. L. – Non, mais même une émasculution ne vous rendra pas femme.

M. H. – J'ai lu pas mal de choses sur ces problèmes...

J. L. – Vous avez lu pas mal de choses ?

M. H. – Sur des problèmes à peu près identiques au mien. Sur un livre, Segounot, c'est un livre qui traite de différents sujets. Il y a des gens qui posent des questions et ils donnent des réponses. J'ai appris beaucoup de choses : qu'on peut déjà se faire castrer, avoir des seins avec des hormones, qu'on peut vraiment arriver à métamorphoser un homme en femme. Ils disent beaucoup de choses.

J. L. – Lui donner l'apparence d'une femme.

M. H. – Ils disent même qu'un homme pourrait être beaucoup plus élancée, beaucoup plus belle, beaucoup plus douce qu'une vraie femme. Ils disent beaucoup de choses.

J. L. – Quand vous avez fait ces lectures ?

M. H. – Il y a trois mois.

J. L. – Alors, ça vous a rendu l'espoir ?

M. H. – Non, j'avais seulement la caractéristique de lire. Mais cela ne m'a rien rapporté. Déjà, je savais par avance, je savais effectivement ces opérations, mais là j'ai eu beaucoup plus de détails ; ils expliquaient la manière...

J. L. – Vous le saviez déjà. Qu'est-ce qui vous a donné l'envie d'avoir plus de détails ?

M. H. – C'est un problème qui m'intéresse, j'en sais plus long là-dessus, enfin, il n'y a pas de problème.

J. L. – Dites-moi votre position maintenant.

M. H. – J'ai entrepris beaucoup de démarches pour essayer de ⁽³³³⁾devenir une femme.

J. L. – Vous avez entrepris des démarches, c'est-à-dire...

M. H. – En premier lieu, chez des chirurgiens. La première chose, quand je suis travesti, c'est mon visage. J'ai été voir des esthéticiens pour voir s'ils pouvaient me faire crédit, s'il y avait une possibilité de crédit. Puis, ça a été un échec. Ils m'ont dit de travailler pendant deux mois, d'aller dans un hôpital et voir s'ils pouvaient faire quelque chose pour moi. J'étais couvert par la sécurité sociale. J'ai entrepris aussi d'autres démarches. J'ai essayé de contacter le milieu où vivent les travestis. Ce n'est pas une chose que j'aurais aimé faire. Travailler pour un mac, quelque chose comme ça.

J. L. – Un ?

M. H. – Un mac, pour faire des opérations pour ma transformation et après pour que je travaille pour lui. Mais je n'ai pas été au bout de cette démarche-là. Je la renie. Ce n'est pas une chose qui m'a apporté.

Dernièrement, aussi, j'ai parlé à mes parents de tous mes problèmes. Eux, ils veulent entreprendre une démarche, comme quoi je suis handicapé, toujours pour la sécurité sociale, pour voir s'il y a une solution. Quand je suis couvert par la sécurité sociale, j'ai des papiers à remplir pour voir si mon cas nécessite d'être pris en charge par l'État. Cette démarche-là, c'est mes parents qui l'ont envisagée. Avant de vouloir me pendre, dernièrement, j'ai voulu voir un docteur, voir s'il n'y avait pas une solution. Le docteur m'a confié à un de ses amis qui était psychiatre. Et je suis venu ici, je n'ai pas été voir son collègue.

J. L. – Vous êtes venu ici à cause de votre tentative de vous suicider ?

⁽³³⁴⁾M. H. – Oui.

J. L. – Par quel procédé ?

M. H. – Avec une chaîne, je voulais me pendre.

J. L. – Vous trouvez que c'est une solution ?

M. H. – Il n'y a pas de solution pour moi.

J. L. – Et les médecins d'ici, quel sentiment avez-vous de ce qu'ils vous disent ?

M. H. – J'ai constaté que les médecins s'occupent vraiment très bien de mon problème. Je n'arrive pas vraiment à tenir le coup, parce qu'il me manque quelque chose. Cela fait maintenant quatorze jours que je n'ai plus mes vêtements de femme, sauf la nuit. La nuit, quand je dors à l'hôpital, j'ai une combinaison, puis un dessous féminin. Mais la journée, je n'ai rien du tout, cela me manque énormément. Ça me rend très nerveux.

J. L. – En quoi est-ce qu'un vêtement de femme est plus satisfaisant ? Il y a des vêtements d'hommes très chics.

M. H. – J'avais un costume, il y a six mois de ça, qui était vraiment magnifique ; quand je le mettais, j'étais vraiment très bien habillé.

J. L. – Vous parlez de quoi ?

M. H. – Un costume d'homme.

J. L. – Là, vous n'aviez pas le même plaisir.

M. H. – Pas du tout. Puis il y a quelque chose d'intérieur aussi. Quand je suis habillé en femme, c'est tout mon corps qui éprouve une satisfaction, un bonheur, d'une façon différente. Je retrouve vraiment ma personnalité, mon caractère, ma douceur, je retrouve tout ça. Ça se voit, mes gestes sont différents, mon comportement aussi. Puis je m'intéresse à tout quand je suis habillé en femme.

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez vous intéresser à tout ?

⁽³³⁵⁾M. H. – Si je pouvais sortir, je m'intéresserais à la nature, je m'intéresserais à beaucoup de choses, mais déjà, chez moi, je dessine, je fais des poèmes, je fais beaucoup de choses. Je ne reste pas inactif. En revanche, quand je suis habillé en homme...

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez faire des poèmes ? Est-ce que vous pouvez donner une idée de ces poèmes ? Est-ce que vous les savez par cœur ?

M. H. – Je ne les ai pas sur moi, je ne pense pas. Le dernier que j'ai fait, c'est à l'hôpital, ici, je me confondais avec une fleur ; j'ai fait parler une fleur et cette fleur, c'était moi.

(Le Docteur Czermak remet au Docteur Lacan le texte du poème).

J. L. – Vous n'êtes pas contre, de le lire, ce poème ?

M. H. – Ce n'est pas vraiment une poésie, c'est des vers.

J. L. – Il arrive qu'une poésie soit en vers.

M. H. – Il faut que je vous la lise ?

J. L. – Si ça ne vous ennuie pas.

⁽³³⁶⁾ (sur cette page est reproduit le manuscrit du poème)

⁽³³⁷⁾ M.H -

L'Éternelle – la femme blonde.
Hôpital Pinet
Je raconte le projet de vouloir m'oublier
Dans la persévérance
De trouver ma plus belle personnalité
Corinne adorée

Travesti je hais
Je suis très gêné de me savoir efféminé
Et la souffrance
De me reculer blesse ma sensibilité
Corinne est vidée

Michel renaît
je suis en sécurité de pouvoir penser
À la chance
De me tuer si un jour je suis désespéré
Corinne exécutée

Stupide idée
Je ne peux que rêver de savoir m'oublier
Dans la constance
De me réveiller du cauchemar qui m'a usé
Corinne qui c'est

Non c'est pas vrais
Je vais me gêner et tant pis continuer
Dans l'existence
À me dépersonnaliser avec simplicité
Corinne adorée.

Michel Michelle Corinne

⁽³³⁸⁾ J. L. – C'est vous qui parlez, alors vous vous adorez vous même ?

M. H. – C'est ça, oui.

J. L. – En somme, vous vous adressez à vous-même ?

M. H. – Oui, c'est ça, je me pose des questions.

J. L. – Corinne, qui c'est ?

M. H. – C'est moi. J'ai changé de nom pour mieux recevoir mon état féminin.

J. L. – Alors, il y a quand même à la fin trois signatures différentes.

M. H. – La première, la deuxième et la troisième.

J. L. – Oui et alors ?

M. H. – La première, c'est que je suis un homme, Michel, comme ça s'écrit.

J. L. – Vous vous appelez Michel ?

M. H. – La deuxième, avec deux « l ». Il n'y a pas longtemps. J'ai changé de nom : Corinne. Et de là, j'ai brûlé mes papiers.

J. L. – Où avez-vous pris cette idée du nom « Corinne » ?

M. H. – Il vient de mon enfance. J'ai bien connu une petite fille qui avait six ans, qui s'appelait Corinne. A partir de ça, je n'ai connu personne d'autre, de fille qui s'appelait Corinne. C'est un nom qui me plaît, alors je me le suis donné.

J. L. – Oui... – Est-ce que votre mère vous a parlé de votre enfance ?

M. H. – J'avais essayé d'écrire un livre sur ma vie de travesti. Puis je l'ai déchiré. Pour écrire ce livre, j'ai demandé l'aide de ma mère pour retrouver mon enfance, parce que j'ai pensé que c'était depuis mon enfance que j'étais comme ça. Peu de temps avant d'entrer à l'hôpital, ici, je l'ai déchiré.

⁽³³⁹⁾J. L. – Qu'est-ce qu'elle vous avait rappelé de votre enfance ?

M. H. – Un cauchemar. C'est d'ailleurs pour ça que je couchais avec mes parents le soir, parce que j'avais peur de ce cauchemar-là.

J. L. – Vous vous souvenez que vous aviez peur de ce cauchemar ? Vous n'en aviez pas perdu la mémoire ?

M. H. – Pendant beaucoup de temps, je ne me rappelais plus. Ma mère. me l'a rappelé, je l'ai retenu après.

J. L. – Qu'est-ce que c'était, que ce cauchemar ?

M. H. – Quand j'étais petit, c'est une femme qui dans mon cauchemar, qui venait faire du mal à ma famille. Elle coupait des jambes, il y avait du sang dans ce cauchemar-là. Son visage m'est un peu revenu dans mes pensées.

J. L. – Ça vous est arrivé, après tout, de vous couper vous même. Cela ne vous paraît pas avoir un rapport avec ce rêve ?

M. H. – Là, je me faisais du mal à moi-même. Non je ne crois pas. J'ai fait pas mal de rapprochements avec mon rêve, d'ailleurs un peu vite. Les rapprochements que j'ai faits avec cette femme blonde... Ce cauchemar-là je l'avais oublié et pourtant il y a un an, je me suis teint les cheveux en blond. J'avais les cheveux beaucoup plus foncés et dernièrement je me suis coupé les cheveux, j'ai mis une perruque blonde. J'ai fait la comparaison, le rapprochement : la femme blonde et moi qui suis blond. Ce rapprochement-là, je l'ai fait. Il y a la méchanceté aussi, la méchanceté de la femme blonde, peut-être que c'est la méchanceté, la peine que je donnais à mes parents en me travestissant. Cela peut leur faire du mal... des petits rapprochements comme ça.

J. L. – Ce poème s'appelle aussi...

⁽³⁴⁰⁾M. H. – Ce soir-là, justement, j'ai écrit la *femme blonde*, parce qu'il y avait une dame, dans l'hôpital où je suis, qui s'est mise à hurler ; elle avait une crise ; cela m'a fait un choc, ces hurlements. Au fond de moi, j'ai eu l'impression d'entendre ces hurlements dans mon rêve, cela m'a fait un choc et je suis retombé dans mon rêve. Je n'ai même pas vu ce soir-là dans mes pensées le visage de cette femme blonde.

J. L. – Comment sont ses traits ?

M. H. – Très forts, un visage creusé, un visage d'homme d'ailleurs. Quand j'ai revu ce visage, cela m'a fait un drôle d'effet.

J. L. – Comment savez-vous que c'est le même visage ?

M. H. – Je me rappelle de l'avoir revu, je retombais dans mon rêve. Après, je suis venu demander un médicament à l'infirmier, parce que j'avais peur du noir. Les hurlements, cela m'a enclenché quelque chose et j'ai eu peur du noir comme quand j'étais petit et pourtant je n'ai pas peur du noir. Cela m'a paru étrange, j'ai trop creusé mon passé.

J. L. – Qu'est-ce que vous appelez « trop creuser votre passé » ?

M. H. – J'ai trop essayé de savoir d'où cela provenait. Cela vient peut-être de ce rêve. Cela vient peut-être depuis que je suis né, je ne sais pas.

J. L. – Qu'est-ce qu'elle faisait la femme blonde, en rêve ?

M. H. – Elle faisait du mal. Elle coupait des membres du corps.

J. L. – Elle coupait des membres exactement comme vous avez voulu vous couper un membre. Après tout, c'est peut-être...

M.H. – Oui, bien sûr. Dans mon rêve, elle ne m'a jamais fait de mal, cette femme blonde. Elle faisait surtout du mal à mes parents ; mais sur moi, non.

⁽³⁴¹⁾J. L. – À la famille, à qui encore ? à vos frères, bien sûr. Elle leur coupait aussi...

M. H. – Les membres, les pieds. Je me rappelle les pieds seulement.

J. L. – Et le rapprochement ne vous frappe pas ? Le fait que vous ayez essayé de...

M. H. – Si le rapprochement... ça ne concorde pas vraiment effectivement, couper un membre...

J. L. – Ce membre... qu'est-ce que vous en avez fait, la première fois où vous vous êtes aperçu qu'il existait, ce membre qu'on appelle masculin ?

M. H. – Quand j'étais tout petit, vous parlez ? je ne m'en rappelle pas.

J. L. – Ça ne vous est jamais arrivé, de vous masturber ?

M. H. – Si bien sûr, je ne m'en suis jamais occupé.

J. L. – Vous vous en occupiez, quand vous vous masturbiez.

M. H. – Je me masturbe autrement. Je mets ma main entre mes deux cuisses, posée contre mon sexe. Je ne connais pas le terme qu'on emploie. Je ne bande pas ; j'éjacule quand même.

J. L. – Vous savez très bien le terme qu'on emploie. C'est le terme bander.

M.H. – C'est tout.

J. L. – Vous éjaculez, à vous mettre ce sexe entre les cuisses ?

M.H. – À poser ma main sur ce sexe, bien sûr en donnant une certaine pression sur ma main.

J. L. – Oui et cela aboutit à une éjaculation.

M. H. – Je pratique toujours la masturbation comme ça, maintenant encore. J'ai mal au sexe quand je me masturbe autrement. J'ai essayé de me masturber normalement deux fois.

J. L. – Comment savez-vous que c'est une masturbation normale ?

⁽³⁴²⁾M. H. – Entre amis on parle comme ça, en plaisantant et on arrive à savoir. Je sais comment on se masturbe. Je sais que moi, c'est pas normal. D'ailleurs, je ne peux pas me laver l'intérieur du sexe, parce que ça me fait mal de déculotter mon sexe puis laver l'intérieur. Je ne me suis jamais lavé l'intérieur. Il n'y a que quand je pénètre une femme que je n'ai pas mal.

J. L. – Quand vous pénétrez une femme, vous êtes en érection, vous bandez, en d'autres termes.

M. H. – Oui. À chaque fois que j'ai des rapports, la fille est toujours obligée de me toucher, parce qu'autrement je n'arrive pas à bander. Il m'est arrivé des fois de redescendre au moment où je commençais à pénétrer, juste au moment où... ça ne marchait plus.

J. L. – Alors, qu'est-ce que vous demandez, maintenant ?

M. H. – À devenir une femme. Vu le problème, d'une autre manière, devenir une femme en servant de cobaye ; devenir une femme si mon état de santé le nécessite, j'ai envisagé plein de choses.

J. L. – Si vous n'êtes pas en bonne santé, si vous êtes malade...

M. H. – Actuellement, là ?

J. L. – Oui. Qu'est-ce que vous en pensez, de cette hypothèse que tout ça ne soit que maladie ?

M.H. – Je ne pense rien.

J. L. – Vous pouvez y penser, que ça ce soit une mauvaise position dans le monde, si je peux dire.

M. H. – Si je suis malade, je suis toujours un homme, non ? La position envers moi-même, d'ailleurs...

J. L. – Oui.

M. H. – Elle est normale, ma position.

J. L. – Qu'est-ce que vous envisagez comme solution, si vous êtes malade d'être un homme ?

⁽³⁴³⁾M. H. – Continuer à me prendre pour une femme et oublier mon personnage, en espérant que je n'aurai pas des angoisses d'être un homme.

J. L. – Parce que... qu'est-ce que vous appelez angoisses ?

M. H. – C'est terrible d'être un homme, pour moi.

J. L. – C'est terrible, mais il faut que vous vous y fassiez.

M. H. – Ça, je ne peux pas l'admettre, d'être un homme. C'est pour ça que je veux me tuer, d'ailleurs.

J. L. – Alors, vous trouvez que c'est la bonne solution ?

M. H. – Je n'en ai pas trouvé de meilleure. J'ai essayé de travailler pour pouvoir envisager des opérations. Mais j'ai piqué des crises de nerfs, parce que ce travail-là, je pourrais le faire en femme. Je ne pouvais plus... mes vêtements...

J. L. – Quelle sorte de travaux pourriez-vous faire en femme ?

M. H. – La dernière fois que j'avais travaillé, c'était le nettoyage des moquettes des restaurants, avec une brosse, de la lessive et frotter la moquette, les escaliers.

J. L. – Vous trouvez que c'est un travail très reluisant, de frotter des moquettes ?

M. H. – C'est le chômage qui m'a donné ce travail-là. Je n'ai pas eu le choix. J'ai pris ça parce qu'il fallait bien prendre quelque chose. J'ai bien essayé de retrouver dans mon métier, dans le dessin industriel mais ils demandent toujours des personnes qualifiées, des projeteurs.

J. L. – Il y a combien de temps que vous n'avez pas travaillé dans le dessin industriel ?

M. H. – Cela fait deux ans, un an et demi.

J. L. – Alors, la roulotte ?

M. H. – À la campagne ? Je vous parle de quoi ? de la roulotte ?

⁽³⁴⁴⁾J. L. – La roulotte. Votre mère a été l'aînée d'une nombreuse famille. Elle était dans une roulotte à ce moment-là. Vous en savez quelque chose ?

M. H. – Pas du tout ; je sais qu'elle a eu une enfance très malheureuse. C'est elle qui faisait toutes les corvées. Elle se faisait taper par sa mère, enfin c'était quelque chose de terrible.

J. L. – Ça, vous le savez quand même ; si vous le savez, c'est parce qu'elle vous l'a raconté.

M. H. – C'est ça.

J. L. – Quel rapport y a-t-il dans votre esprit entre cette roulotte, la roulotte maternelle et celle dont on vous a fait cadeau ?

M. H. – Aucun rapprochement, parce que quand j'étais à la campagne, je n'avais pas le choix. J'aurais préféré être dans une maison. Il fallait que j'habite quelque part. On m'a proposé une roulotte. Je n'ai pas eu le choix, je l'ai pris. C'était vraiment une coïncidence. J'aurais préféré être dans une maison.

J. L. – C'est une coïncidence. Vous étiez dans le même genre de roulotte.

M. H. – Oui, d'accord, ça s'est présenté comme ça.

J. L. – Qui est-ce qui vous a fait cadeau de cette roulotte ?

M. H. – C'est un paysan de la campagne qui avait une roulotte. Je l'ai connu là-bas.

J. L. – Et vous considérez qu'un paysan qui a une roulotte, c'est tout ce qu'il y a de normal qu'il vous la passe ?

M. H. – On s'arrangeait entre nous.

J. L. – On s'arrangeait, cela veut dire que vous l'avez payée ?

M. H. – Il ne fallait pas qu'il soit perdant. Il me prêtait sa roulotte.

J. L. – Il vous la prêtait ou il vous l'a donnée ?

⁽³⁴⁵⁾M. H. – Il me la prêtait.

J. L. – Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? Il faut tout de même que vous sortiez d'ici.

M. H. – C'est pour ça que j'ai fait mes valises. Ce que je vais faire ? Comme avant, je n'ai pas le choix. Rester enfermé chez moi, me travestir.

J. L. – Chez vous, où est-ce ?

M. H. – Chez mes parents, ils veulent me reprendre.

J. L. – Ils veulent vous reprendre et ils savent que vous allez vivre chez eux, ne pas sortir ?

M. H. – C'est ça.

J. L. – Il est assez probable que tout de même vous montrerez le nez dehors.

M. H. – Non, je me rappelle une fois, je n'avais pas mangé pendant une semaine, j'avais des sous pourtant pour acheter à manger. Je ne voulais pas me dévêtir pour faire les commissions. Pourtant, le magasin était à côté de chez moi, j'ai préféré rester une semaine sans manger.

J. L. – C'était où, cela ?

M. H. – Chez moi, quand j'habitais tout seul.

J. L. – Parce que vous habitiez tout seul là depuis quand ?

M. H. – J'habitais dans cet appartement-là depuis six mois, cinq mois auparavant. J'avais un autre appartement où je suis resté peut-être huit mois, peut-être dix.

J. L. – Qui est-ce qui vous payait le loyer ?

M. H. – Mes parents.

J. L. – Donc, vos parents veillent sur vous.

M. H. – Oui.

J. L. – Qu'est-ce que vous en pensez ?

M. H. – Des fois, je m'en irais n'importe où puis je ne reviendrais jamais, pour ne pas poser de ces problèmes-là à mes parents.

⁽³⁴⁶⁾J. L. – Comment envisagez-vous d'aller n'importe où ?

M. H. – Au Maroc.

J. L. – Au Maroc, ce n'est quand même pas n'importe où.

M. H. – Non, ce n'est pas n'importe où ; c'est dans le but de pouvoir travailler. Travailler, puis pouvoir...

J. L. – Pouvoir quoi ?

M. H. – Me faire opérer.

J. L. – C'est cela qui vous oriente vers le Maroc, parce que vous croyez qu'au Maroc on vous opérera ?

M. H. – Bien sûr.

J. L. – Comment savez-vous ça ?

M. H. – Je l'ai lu sur des bouquins...

J. L. – Vous faire opérer, c'est quoi ? C'est essentiellement vous faire couper la queue.

M. H. – Il y a la castration, mais il y a aussi la transformation du corps, les hormones !

J. L. – Les hormones, ça vous paraît fixer spécialement votre espoir. C'est la seule chose qui vous soutienne, pour l'instant ?

M. H. – Il y a ça, bien sûr et principalement c'est mon visage, parce que je ne peux pas le cacher sous des vêtements. Mon visage... il choque dans la rue n'importe qui le verra...

J. L. – Alors, c'est pour cela que vous allez voir des chirurgiens esthétiques. Qu'est-ce que vous attendez de la transformation de votre visage ?

M. H. – La barbe, déjà. Une épilation, c'est une chose majeure. Puis il y a des opérations qui s'effectuent sur le menton, sur le nez. Obligatoirement, cela peut embellir le visage. Je ne dis pas pour cela qu'on a un visage de femme après une opération comme ça, mais il est un peu arrangé.

⁽³⁴⁷⁾J. L. – Pauvre vieux, au-revoir.

(le patient sort)

D^r LACAN – Il est bien accroché.

... au D^r Czermak : dites-moi, alors, qu'est-ce que vous comptez en faire.

D^r CZERMAK – Je suis dans l'embarras. Je suis plutôt embarrassé. C'est bien pourquoi je vous l'ai montré.

D^r L. – Il finira par se faire opérer.

D^r C. – Les chirurgiens de Corentin Celton ont proposé à sa mère de le faire opérer pour quatre millions dans le privé !

D^r L. – C'est le type même du type qui arrive à se faire opérer. Il arrivera sûrement à se faire opérer, il faut s'y attendre. On appelle ça couramment le transsexualisme. Il faut lire la thèse d'Alby sur le transsexualisme.

Mme Suzanne GINESTET-DELBREIL – Et après, qu'est-ce qui se passera ?

D^r C. – Le devenir ne semble pas très brillant pour un certain nombre d'entre eux.

D^r Alain DIDIER-WEIL – Mais, monsieur, est-ce qu'il est vraiment impensable d'espérer qu'on puisse l'aider à envisager une opération analytique ?

D^r L. – On n'arrivera à rien. On n'arrivera à rien. Cela a été fait, ça n'a rien donné. Cela date de la petite enfance. Il est décidé pour cette métamorphose. On ne modifiera rien.

D^r A D-W. – Cela renvoie à une impuissance pour nous qui est presque aussi insupportable que ce qu'il vit lui-même.

D^r L. – Je n'ai pas vu le moindre élément qui me permette d'en espérer un résultat.

⁽³⁴⁸⁾D^r C. – Quel risque y a-t-il à essayer de le suivre ?

D^r L. – Essayez de savoir comment il s'en tirera. Ça serait curieux, intéressant, de savoir comment il arrivera, en fin de compte, à se faire opérer.

D^r X. – Son impossibilité à se sentir femme dans les bras d'un homme. Il va trouver, il me semble, la même chose...

D^r C. – Ça ne l'intéresse pas d'être femme dans les bras d'un homme. Il dit qu'il trouve sa satisfaction quand il est habillé en femme. Il dit : c'est pour moi-même que je veux me faire opérer.

D^r ÉLISABETH MILAN – On peut supposer qu'à la suite de cette opération, toute la jouissance sera éteinte pour lui.

D^r L. – Exactement, c'est ça. Comme il l'a bien manifesté, ni avec un homme, ni avec une femme, il n'aura de jouissance. Il n'aura pas plus de satisfactions qu'il n'a eues jusqu'à présent.

D^r C. – La satisfaction essentielle, c'est celle de son corps revêtu de la douceur des vêtements féminins. C'est cela qui domine chez lui.

D^r L. – C'est cela qui domine et c'est très spécifique dans ce cas-là.

D^r C. – Il y a une dimension de cet ordre-là chez sa mère. Sa mère a un rapport aux étoffes, qui est quelque chose d'assez particulier.

D^r M. – Est-ce qu'on pourrait penser à un rapport avec le fétichisme ? Est-ce que les vêtements pour lui ne sont que l'occasion pour qu'il soit femme ?

D^r L. – Il est certain que c'est l'affinité de cela avec le fétichisme qui me paraît le point le plus caractéristique.

D^r FALADE – J'ai été frappée que ce soit tellement de son visage qu'il parle et qu'il dise « Le corps, je peux quand même le cacher ». Il revenait beaucoup là-dessus, ⁽³⁴⁹⁾comme si c'était d'être vu...

D^r C. – Il y a eu des moments où il disait qu'au fond, il s'accommoderait de ne pas se faire opérer, parce que cela venait pour lui en deuxième position. Ce qui importait, c'est le visage, pouvoir dissimuler le caractère masculin du visage. Il est dans une position un peu fluctuante. Certains jours, il

dit que ce qui domine, c'est le plaisir d'être travesti et, pour peu que son visage se modifie, il s'en accommoderait. Mais certains autres jours, c'est une exigence de modification radicale.

D^r F.— Son visage le gêne beaucoup. Il a la crainte de la foule quand il est habillé en femme.

D^r C.— Pas seulement. Un jour qu'il était seul, habillé en femme devant le miroir, il a brisé le miroir.

D^r F — Je crois que l'apparence joue quand même beaucoup pour lui. Dans son dire premier, c'est ce qui m'avait frappée.

D^r C.— D'un jour sur l'autre, les choses sont un peu oscillantes. De temps en temps, c'est du côté de l'apparence, ce qui est primordial. D'autres jours, c'est la modification radicale qui domine.

D^r L. — C'est bien en cela que je crois qu'il n'y a aucune prise.

D^r C.— Cela se retrouve constamment.

D^r L. — Sur ces deux champs.

D^r F — Ce qui m'a semblé intéressant aussi, c'est dans une certaine situation d'être obligé de faire l'homme, car dans ses relations avec la femme, il lui a fallu faire l'homme et en faisant l'homme, il lui a fallu aller jusqu'au bout... Il était dans un engrenage, c'est quelque chose qu'il faisait et il fallait aller jusqu'au bout. Cela ne vous a pas frappés ?

⁽³⁵⁰⁾D^r L. — Si, si,

D^r F — Cela m'a beaucoup frappée. Il lui fallait à ce moment-là répondre à une certaine image de l'homme, tel qu'il pensait que c'était.

D^r C. — Ça a été une brève étape, très rapidement dépassée. C'est avec la fille qu'il a oubliée.

D^r F — Avec la première dans cette maison de campagne, ses copains avaient une certaine attitude et l'obligeaient, lui aussi, à donner cette illusion, à faire l'homme comme les autres.

D^r C. — Très rapidement après, il en est venu au point de se satisfaire d'une vie entre femmes ; avec la fille dont il a partagé la vie un an, il lui a posé comme exigence qu'elle accepte de le voir habillé en femme et il a dit nous avons vécu comme deux gouines.

D^r F — La première, c'était différent, puisque dès le départ, ils s'étaient entendus comme cela. Mais je parle de la toute première et de la seconde. Il s'est trouvé dans une situation où il fallait faire l'homme comme les autres.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Lettre adressée au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Bonjour, chers Soury et Thomé.

M'en croirez-vous ? je me suis préoccupé de combien il y a de nœuds différents dans le cas d'une chaîne à 4 ? (alors que 2 dans chaîne à 3)

↓
Six à mon avis
Et au vôtre ?

Votre
J. L

Ce 23-II-76.

Deuxième lettre envoyée le même jour. Collection privée. Cette lettre a dû être envoyée dans la même enveloppe que la précédente.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Deuxième lettre.

Il n'y a pas besoin pour la chaîne à 3 qu'ils soient, les 3, coloriés « et orientés ».
Il suffit qu'ils soient coloriés.

J. L

Donc (!) même affaire pour la 4.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Lettre adressée au 5 rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

fig. I

<FAC-SIMILE ABSENT>

Chers S et T.

Considérez la construction des 3 dans l'espace.

FIGURE I

Vous y voyez bien que le couple de 2 coloriés, si on change la couleur entre les deux. fait un nœud différent manifestement – le 3^{ème} étant resté de la même couleur : celui que je dis transversal par exemple

Car il n'y a pas moyen de les faire coïncider

Le coloriage donc suffit

De même pour le « nœud » à 4

Répondez-moi où venez me voir pour m'expliquer le plus vite possible

Merci

J. Lacan

Ce 26

[Gloria voulait vous faire rester. On aurait parlé de ça]

En fait des 6 il y en a de supplémentaires.

À 3 et à 4 déjà il y a la supplémentaire « circulaire » sans compter de plus compliquées à partir de 4

Déjà à 3 il y en a d'autres que j'ai dites. Excusez ma hâte. Il ft qu'on en parle. Mais il y a quelque chose que je ne pige pas,

[*en travers de la lettre*] sans doute dans votre affaire d'orienter.

Téléphonez pour le rendez-vous éventuel.

Interventions lors des Conférences du « Champ freudien ». Analytica 4 (supplément au n° 9 d'Ornicar ?), 1977, n° 4, pp. 16-18. Extraits de la discussion qui eut lieu après l'exposé de Jacques Aubert : « Galerie pour un portrait » aux « Conférences du Champ freudien ».

JACQUES-ALAIN MILLER – À vous suivre, et c'était déjà le cas lors de votre intervention au Séminaire du D^r Lacan, on touche du doigt que la dimension du symptôme est manifeste chez Joyce, parce que celle du fantasme n'y vient pas faire écran. Sade par exemple impose l'évidence du fantasme, de *son* fantasme. Ici au contraire, il ne s'agit certainement pas du fantasme de Joyce, ni même d'un symptôme qui lui serait attribuable. Il répète, il effectue la structure du symptôme, et rien ne le montre mieux que l'effet de son texte sur le lecteur, qu'il met dans la position d'avoir à déchiffrer interminablement, à dévider une interprétation infinie qui ne comporte aucun principe d'arrêt. Vous dites « en guise de conclusion », mais vous ne pouvez rien conclure.

JACQUES AUBERT – J'avais oublié de mentionner une chose qui était pourtant...

JACQUES-ALAIN MILLER – Il est nécessaire que vous ayez oublié quelque chose.

JACQUES AUBERT – Oui, oui ! Vous allez voir ce que c'est. Si j'ai parlé d'analyse c'est qu'entre autre choses il inscrit dans le Journal, à la fin, des transcriptions de rêves, qui figuraient dans les fameuses et curieuses épiphanies qu'il a soigneusement sélectionnées, laissant tomber ce qui n'était pas problématique, les notations réalistes, sociales, ne retenant que celles qui sont de l'ordre du rêve. Lorsque j'ai prononcé tout à l'heure le mot de fantasme, c'était à propos d'un rêve qui commençait d'une manière suffisamment non-réaliste pour qu'on puisse, au début, s'y laisser prendre.

JACQUES-ALAIN MILLER – La façon même dont vous abordez le texte de Joyce montre à quel point celui-ci ne spéculait pas sur le fantasme, mais plutôt qu'il le défie. Que cela le conduise à défier la grammaire, c'est dans l'ordre. Il me paraît qu'une littérature qui spéculait sur le symptôme, qui l'imité, est tout autrement constituée que celle qui se fonde sur le fantasme. Il est clair qu'à prendre les choses comme vous le dites, vous dépassez la question qui embarrasse tous ces critiques dont les articles sont recueillis dans l'édition que vous avez recommandée : dans quelle mesure Joyce adhère-t-il au personnage de Stephen ? On a d'abord tout pris pour argent comptant et puis on s'est dit que non, qu'il devait marquer beaucoup d'ironie à l'égard du personnage, qu'il ne le donnait pas en exemple. Mais on reste incertain : Joyce est-il sérieux ou pas ? La théorie de l'art qu'il expose est-elle la sienne ? Est-ce bien ce prétentieux personnage qu'il propose pour modèle ? Cette problématique est trop psychologique, mais enfin quelle est votre position à propos de cet embarras de la critique anglo-saxonne ? Quelle est la fonction de Stephen dans l'économie subjective de Joyce ?

JACQUES AUBERT – Vous avez prononcé le terme d'ironie. Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait que de l'ironie. La position de surplomb, de domination par rapport au texte que suppose l'ironie, n'est pas celle de Joyce, il y a plutôt humour. Il fait fonctionner le texte dans sa logique. Il l'accompagne, ou plutôt est accompagné par lui comme par son énigme. Ce que, comme vous l'avez dit, Joyce essaye de déchiffrer, c'est son énigme.

JACQUES LACAN – Je vais vous dire la réflexion qu'en vous écoutant je me suis faite, à propos de la confesse, et de tout ce qui s'ensuit – à quelle prodigieuse végétation cela aboutit, avec Alphonse de Liguori, Suarez, le probabilisme ! Je pensais à un de mes analysants qui est un vrai catholique, mûri dans la saumure catholique, à un point qui n'est certainement égalé par personne ici, sans cela personne n'y serait. En somme, un catholique vraiment formé dans le catholicisme est inanalysable. Il n'y a aucun moyen de l'attraper par le bout de quelque oreille.

JACQUES ALAIN MILLER – Vous avez déjà exclu les Japonais de l'analyse...

JACQUES LACAN – J'ai déjà exclu les Japonais, bien sûr, mais c'était pour d'autres raisons. Les vrais catholiques sont inanalysables parce qu'ils sont déjà formés par un système auquel on a essayé de survivre avec l'analyse de Freud. C'est en cela que Freud est un catholique timide, prudent. Il a fait passer là un courant d'air frais, mais en fin de compte son apport est du même principe, comme on le voit dans *Malaise dans la civilisation* :

il retourne tout bonnement au fait qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Il est quand même curieux, pour user d'un mot que vous avez employé, *curious*, que l'analyse soit la forme de survie dans le catholicisme. On verra peut-être un jour un pape qui s'en apercevra et invitera tout le monde à se faire psychanalyser. Mais pour les gens qui sont déjà formés, l'analyse, c'est sans espoir. Peut-être, avec le temps, cela arrivera-t-il à s'évaporer. Je voudrais soulever une autre question qui est celle de la traduction anglaise du *Ich* des Allemands par *ego*. Nous avons donné à cela un poids plus raisonnable en traduisant par le *moi*. C'est là que je retrouve la question tout à fait pressante qu'a soulevée Jacques-Alain Miller, des rapports de Stephen avec James Joyce. Stephen Dedalus, n'est-ce pas ce qu'on appelle communément l'ego ? Je serais assez porté à y pointer un imaginaire redoublé, un imaginaire de sécurité si l'on peut dire. Est-ce que Stephen Dedalus ne joue pas par rapport à James Joyce le rôle d'un point d'accrochage, d'un ego ? Est-ce un ego fort comme disent les Américains, ou est-ce un ego faible ? Je crois que c'est un ego fort, d'autant plus fort qu'il est entièrement fabriqué. C'est faire retour à la question d'où je parlais : quelle est la fonction de l'ego dans la formation catholique ? Est-ce que la formation catholique n'accentue pas ce caractère en quelque sorte *détachable* de l'ego ? Il est très frappant que les anglais n'aient pas traduit le *Ich* par *I*. Il faut que quelque chose les en ait empêchés, parce que cela semble aller de soi, quelque chose qui tient à la langue anglaise.

PHILIPPE SOLLERS – En anglais, ils ont aussi gardé le latin pour le ça et le surmoi.

JACQUES AUBERT – Cela tient peut-être à la tradition théologique anglaise, qui, pour l'essentiel n'est pas catholique.

PHILIPPE SOLLERS – En anglais, le I s'écrit toujours avec une majuscule même à l'intérieur d'une phrase.

JACQUES LACAN – Oui, mais ce n'est pas une explication, puisque les Anglais écrivent aussi *ego* un E majuscule.

JACQUES-ALAIN MILLER – En tout cas, je voudrais souligner qu'il n'y a pas d'ambiguïté sur le type de moi que Joyce se construit (« se construire » figure dans le *Portrait*) : un moi qui se construit, le moi classique des romans d'éducation, est un moi obsessionnel.

JACQUES LACAN – C'est ça. D'ailleurs, le Français marque bien que le moi est en fin de compte déterminé, qu'on le choisit. C'est une sorte d'objet. Pichon a fait là-dessus des remarques qui ne sont pas idiotes.

JACQUES-ALAIN MILLER – Or, il ne me semble pas qu'il était obsessionnel, Joyce. S'il se construit un moi obsessionnel, c'est un moi qui n'a rien à faire avec sa structure. Sa personne ténue, pour reprendre les termes de Pichon, et sa personne étoffée ne coïncident pas du tout.

JACQUES AUBERT – Je me demande si cela n'est pas en partie fabriqué par l'éducation catholique, à base d'*Imitation de Jésus-Christ*.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique envoyé au 5 rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Chers S. et T.

J'aimerais vous entendre.
Appelez quand vous voulez

Votre
J. L naturellement :
soucieux
Ce 10 III 76

Intervention sur l'exposé de P. Kaufmann : : « Note préliminaire sur le concept d'inhibition chez Freud. L'impasse de la contradictio. 9^e Congrès de l'École freudienne de Paris : « Inhibition et acting-out ». Palais des Congrès de Strasbourg, Lettres de l'École freudienne, 1976, n° 19, p. 48.

Groupe de discussion improvisé sur les thèmes développés par Pierre Kaufmann

[...]

J. LACAN – Qu'est-ce qu'il y a encore dans Épictète ?

[...]

Neuvième congrès de l'École freudienne de Paris, Palais des congrès de Strasbourg, Lettres de l'École freudienne, 1976, n°19, pp. 555-559.

⁽⁵⁵⁵⁾J. LACAN – Comme je me le suis fait confirmer par Solange Faladé, c'est bien moi qui ai choisi pour un congrès qui à ce moment-là n'était pas pour demain, ces deux thèmes, l'inhibition et l'acting out. Il est certain que c'était faire confiance aux Strasbourgeois, et votre présence ici dans cet amphithéâtre magnifique est la confirmation du soin qu'ont mis les Strasbourgeois à faire ce congrès, c'est-à-dire ce qui pour nous (je parle de l'analyste idéal) est un frotti-frotta, enfin quand même ce frotti-frotta répond à un besoin de se chauffer entre soi ; mais ce n'était pas seulement pour ça que j'ai préféré ces deux thèmes. Je les profèrais aussi en écho à Strasbourg ; je veux dire que de même que, dit-on (métaphore comme d'habitude !) Strasbourg, c'est une extrémité de ce lopin de terre qu'on appelle la France, de même ça m'avait porté à proférer inhibition et acting out comme étant les confins de l'analyse.

Le comble du comble, c'est que je suis comblé ; je veux dire qu'à entendre les divers orateurs, j'ai eu ce sentiment d'être comblé. L'ennuyeux – mais c'est uniquement pour moi, car je pense que tout le monde l'a été, comblé ; on a été comblé d'un certain nombre de thèmes dont je me demande pourquoi je les ai frayés ; ça veut dire que comblé, comblé par tous ceux qui ont parlé de cette place et des différentes autres salles, ça ne m'a pas satisfait ; ça m'a même perturbé quant à l'utilité de ce que je fais.

C'est certain que cette question, ce n'est pas la première fois que je me la formule. Le manque me manque. Quand le manque manque à quelqu'un, il ne se sent pas bien. C'est une affaire comme ça que j'essaye de réduire au fait que je suis de l'espèce de cet *hommâle* dont j'ai parlé comme d'une *hommelle*, voire d'une *hommelette*. L'*hommâle* en a trop, mais ça ne l'empêche pas d'être sensible au manque. Pourquoi est-il si sensible au besoin de manque, si je puis m'exprimer ainsi ? Je ne vois absolument pas d'autre raison à en donner, sinon qu'il a des habitudes. Il a l'habitude de manquer. Et ses habitudes, il en fait un principe qui, dans l'analyse, a été intitulé – d'ailleurs on n'a jamais entendu parler que de ça – le principe du plaisir.

Le principe du plaisir a été repéré depuis toujours ; c'est même bien ça qui nous écrase, et qui m'écrase, moi aussi ; heureusement, j'ai un honorable précédent, c'est Freud. Lui aussi, il a fallu qu'il tombe là-dedans, dans le principe du plaisir. Le principe du plaisir, il l'a défini évidemment un peu autrement que ne le définissaient les Grecs, qui prenaient ça au pied de la lettre, "δov→ :lui, quand même, (Freud), a dit que c'était le moindre déplaisir, en d'autres termes que la vie, ça ne pouvait se supporter qu'à condition de la tamponner un peu sérieusement.

⁽⁵⁵⁶⁾C'est évidemment nouveau, et ça n'est pas très encourageant. Pourquoi, puisque j'ai parlé de l'*hommêl*, pourquoi celle que j'appellerai dans l'occasion la *femmeuse* ou l'*affameuse*, celle qui n'est *pas toute*, au point que de la dire *la*, j'ai mis ça en suspicion, en suspension, pourquoi est-ce qu'elle, de ce manque, elle s'en fout bien, c'est le cas de le dire ?

Je suggère en réponse que c'est *elles* – *elles* au pluriel quoique j'ai parlé de *la* d'abord – c'est *elles*, au pluriel, qui sont, si tant est qu'on puisse employer le mot être, qui sont l'inconscient. La femmeuse dont je parlais n'est pas toute ; si elle n'est pas toute, en fin de compte, je ne sais pas bien si c'est comme le réel, ou si j'ai été introduit à formuler que le réel n'est pas tout à cause d'elles (comme vous voudrez l'écrire, au singulier ou au pluriel). Tout ce que je peux avancer dans l'occasion, c'est que si elle n'est pas toute comme le réel, elle n'en sait rien. Le réel non plus d'ailleurs, puisqu'il n'est pas question d'un savoir quelconque pour le réel.

J'avance en somme que le réel, quoique discordant, il se trouve – c'est un fait que nous constatons – que ça marche. La façon dont nous nous cassons la tête pour faire quelque chose qui marche comme lui (quoique discordant) a abouti à la fabrication des automates.

Il est évident qu'il y a là quelque chose de faussé dans l'automate : l'idée que ça marche par soi, que ça marche tout seul a l'air plutôt de dire le contraire ; mais l'idée d'« auto » en question, à savoir qu'il y aurait un soi, est bien ce que l'analyse au dernier terme met en question.

Ce que j'avance, ce que j'avance au dernier terme, c'est que, dans la mesure où le réel fonctionne pour l'homme, je parle de cette chose malgré tout tout à fait stupéfiante que l'homme, on ne sait pas pourquoi, est arrivé à catégoriser le réel comme tel, eh bien le réel en tout cas n'atteint le dit homme que de sa discordance, et c'est bien pour ça qu'on est stupéfait qu'il se soit élevé jusqu'à une conception du réel dont moi, timidement, j'ai avancé qu'elle ne saurait s'ébaucher, contrairement aux monomanies humaines, qu'elle ne saurait s'ébaucher, cette conception du réel, que comme d'un réel éclaté.

Voilà. J'ai entendu ici des échos de ça, qui est la pointe de ce que j'ai essayé d'énoncer, des échos de ce qu'on peut appeler mon bavardage. Dans le train, quelqu'un qui, je crois, était la personne qui est là en face, trimballait avec elle un torchon qui s'appelle *Le Nouvel Obs* comme on dit, dans lequel deux crétines disaient que ce siècle était lacanien ! (Rires) C'est naturellement pour dire qu'il faut que ça finisse. L'ennuyeux simplement, pour moi, c'est que ça ait commencé, aux dires des types en question.

En réalité, si ça a commencé dans ce siècle, comme on dit, on peut dire qu'il y a mis le temps ! Ça m'est venu sur le tard, cette espèce de poussée, comme ça, si tant est qu'elle existe. Mais enfin ça n'en a pas moins l'effet que je ne peux plus me souffrir. Voilà. Je voudrais bien limiter les dégâts que j'ai fait – malgré tout on n'est pas un très grand nombre ; dans les 800 ; ça ne suffit pas à dire que le siècle est lacanien ! – Je voudrais bien limiter les dégâts que j'ai fait en somme dans ce champ limité, ce petit bout de réel.

L'ennui – l'ennui pour moi – c'est que je n'y peux rien. Une fois qu'on est entré dans la voie de certains choix, c'est fait. Il faut quand même qu'on sache ça. On ne sait pas pourquoi on choisit quelque chose. Le plus souvent on commence comme ça au hasard. Et puis après ça a des suites.

⁽⁵⁵⁷⁾Naturellement, je ne suis pas le seul à être dans le cas que ça m'embête. Les dégâts que j'ai fait ne sont plus en mon pouvoir. Alors comme tout le monde, parce que c'est comme ça que ça se passe pour ce qu'on appelle tout le monde – bien sûr, là aussi c'est un résidu – je ne vois qu'une issue, c'est, puisque le choix est fait, de le pousser au moins jusqu'à ses dernières conséquences.

J'ai imaginé l'inconscient comme participant à ce réel mitigé qui ne se réduit pas à des bouts, à savoir qui s' imagine comme faisant partie de quelque chose qui tourne rond. C'est pour ça que je dis que j'ai imaginé l'inconscient comme participant du réel. À ce titre, je l'ai sûrement raté. Mais pas plus que tout ce qui s' imagine. Ce ratage étant au principe de ce peu que j'ai de réalité, on peut dire que, comme tout ratage, c'est une ré-ussite, je veux dire que c'est la réussite d'une réalité qui se trouve, comme ça, être mise sous mon chef, mais se caractérise d'un autre côté de communiquer avec une réalité commune.

Bien sûr, comme tout le monde, ma réalité est faite de ceci qu'elle est ponctuelle, par rapport à ce dont on fait mémoire monumentale sous le nom d'histoire. Comme pour chacun, chacun de ceux qui sont ici et chacun de ceux qui sont aussi dehors. Il n'y a pas de ce que j'appellerai l'Histoire avec un grand H, la grande Histoire. Il n'y a que des historioles. J'ai été pris dans une historiole qui n'est pas de moi, l'historiole freudienne, et simplement parce que j'y ai glissé. Mais il n'y a absolument rien de commun entre l'historiole freudienne et toutes celles qui l'ont précédée. Ce n'est pas parce qu'un certain nombre de gens, Herbart, Hartmann, Du Bois-Reymond, n'importe qui, ce n'est pas parce que Freud a fait ses choux gras d'un certain nombre d'épaves qui restaient des précédentes historioles que son historiole, à lui, les continue. C'est bien pour ça que la seule chose qui pourrait me faire abandonner mon enseignement, c'est la logique que j'en ai engendrée, logique qui ne vaut pas mieux que les précédentes, qui vaut en fait tout aussi peu.

C'est une façon de faire un aveu. Oui. L'aveu, c'est ceci : c'est qu'une analyse fait avouer quiconque s'y risque, chacun dans l'analyse s'avoue-rité, si je puis dire, pour faire équivoque avec sa vérité ; mais chacune de ces vérités, il faut le dire. C'est très difficile de savoir ce qu'elle a de commun avec les autres. Il n'y a que des vérités particulières, et c'est bien ça qui m'a frappé dans ce congrès. Il est certain que j'avais tendu un piège en essayant d'encadrer ce qui concerne l'analyse avec ces frontières que sont l'inhibition et l'acting out. Alors le résultat – c'est le cas de le dire, je l'ai déjà dit – m'est revenu dans la figure, parce que combler quelqu'un, c'est quand même ça. Ce n'est pas tellement que l'aveu ait été la caractéristique de ce qui m'a été rapporté, mais comme c'était aux frontières que je m'étais porté, avec l'équivoque d'un congrès aux frontières, c'est évidemment aussi des frontières que j'ai reçu la réponse, à savoir la réponse de ce qui a le plus manqué dans ce congrès, mis à part quelques petits points que chacun reconnaîtra facilement, à ce repérage par exemple que je suis étonné qu'on n'ait pas plus parlé de la phobie, mais quelqu'un l'a fait quand même.

La phobie, c'était résonner au cœur même de ce problème que j'ai évoqué à propos du comble, du manque, de l'insatisfaction, de l'insatisfaction qui était la mienne. Ce qu'on n'a pas assez senti, ce qui aurait pu se faire, en réaction à cette indication de l'inhibition et de l'acting out, c'est que quelque chose témoigne plus de l'expérience de ce que j'appellerai l'analyse – pour ne pas parler de l'analyste, parce que je vais commencer quand même à déballer mon truc : si j'ai institué la passe, c'est quand même pour voir s'il y a des analystes, et pas seulement des gens qui à ça ne s'autorisent, comme je l'ai dit, que d'eux-mêmes. Évidemment, qui ne s'autorise pas de ⁽⁵⁵⁸⁾soi-même ! Le soi-même, il y en a à la pelle. Qu'on s'autorise d'être analyste, c'est à la portée de bien du monde pourvu qu'on en ait pratiqué une certaine expérience. Mais ce n'est pas pour rien que j'ai laissé pointer ceci : c'est que quant à moi, j'en suis encore réduit à faire l'analysant. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que j'ai trouvé pour ça un alibi : je fais de l'enseignement.

Puisque je suis sur la voie des confidences, je vais quand même vous en dire un petit bout de plus : je suis le seul névrosé à avoir compris qu'il n'y a d'ego que du névrosé. Bien sûr, c'est ça qui fait poids. Alors comment moi j'ai réussi à le faire flotter, cet ego, je vous dirai ça la prochaine fois, à mon séminaire, parce que je ne vois pas pourquoi, une fois sur cette pente, je m'arrêtera.

Je peux tout de même vous en donner un petit bout : je ne fais pas d'alliance (parce que c'est ça qu'ils ont découvert, les *ego-psychologists*, c'est qu'on fait des alliances avec ce qu'on considère comme la partie saine. Qu'est-ce que ça veut dire ! L'ego est un chancre ! Il n'y a pas de partie saine de l'ego. Il y a des ego qui s'agglutinent. Ça n'en fait pas moins un chancre toujours – je ne fais pas d'alliance avec d'autres ego. Ce n'est pas comme ça que je les attrape, ceux qui ont la folie de se confier à moi. Mais enfin c'est un fait que, justement parce que c'est une folie, ça a comme résultat de faire que, dans un congrès comme ici par exemple, on ne déconne pas trop, ou on déconne d'une façon qui est pour moi reconnaissable, qui est sensible.

J'engendre – j'en ai posé la question à quelqu'un qui est dans ma familiarité – j'engendre assez souvent un bafouillage. Mais, comme j'ai pu le constater heureusement chez la plupart de ceux qui se sont risqués à cette tribune, c'est un bafouillage plutôt astucieux. Ça n'empêche pas que ça m'accable. Mon sentiment, comme ça, à la clôture de ce congrès, est vraiment plutôt celui de ma responsabilité.

Ne vous frappez pas ! Ça ne me déprime pas pour autant. Je ne me console qu'avec cette histoire du bout de réel ; et ce bout de réel, il faut quand même tâcher d'un tout petit peu l'incarner. Ce bout de réel, qu'est-ce que ça veut dire, en somme ? Quand on prend celui qui est le plus, si je puis dire, à la portée de notre main, s'il y a quelque chose qui témoigne que de réel il n'y a que des bouts, c'est bien ce qu'on appelle communément la résistance, et ce qu'on appelle également la castration.

On arrivera bien, bien sûr, à me faire lâcher cette résistance ; on arrivera bien à me châtrer, puisque c'est le sort commun des pères. Voilà. Ce que Freud ne dit pas, sauf comme ça, en oblique, par équivoque, c'est que les vrais de vrais, les vrais de pères, c'est ça le secret du prétendu meurtre, c'est qu'il faut les tuer pour ça, pour qu'ils lâchent le bout de réel.

Voilà. C'est le principe de ce mystère que soi-disant la civilisation en somme ne se transmettrait pas s'il n'y avait pas le meurtre du père. Tout ça est lié à cette petite affaire du bout de réel en question, ce bout de réel dont je voudrais bien pouvoir en trouver un autre pour vous en parler. Je vous ai laissé entendre que je ne désespère pas. Je ne dis pas que j'espère. Mais enfin qu'il pourrait bien arriver que je trouve quelque chose qui montrerait bien que le réel, ce n'est pas si simple que ça, ce n'est pas si simple qu'on le dit, que la simplicité n'est nullement le témoignage qu'on est dans le vrai. Mais à ça vous reconnaîtrez que je n'ai pas le sentiment du beau ; les deux se tiennent, le vrai et le beau, et quelqu'un a dit ce matin sur le beau une réflexion fort pertinente.

⁽⁵⁵⁹⁾ Il est quatre heures. Je m'en tiendrai là, à charge pour vous de rétorquer ce qui vous conviendra.

Qui a à sussurer quelque chose ? ... Personne ? Alors, j'en ai assez dit. J'ai conclu le congrès. Je renouvelle mes remerciements aux Strasbourgeois.

(Applaudissements)

Publié dans le Nouvel Observateur, dans la rubrique « OPINION » page 594. En-tête de l'article : « L'auteur des Écrits parle rarement de cinéma. Le film de Benoît Jacquot, que Jean-Louis Bory analyse ci-dessus, lui a donné envie de le faire ».

<IMAGE ABSENTE>

Ce que j'admire, c'est de ne même pas avoir envie de relire le récit dont ce film se fonde : un roman inachevé de Dostoïevski dont c'est de la lecture de Safouan que Benoît Jacquot a pris l'idée. Pourtant j'irais à l'historiette, que tout le monde sait : à savoir que Dostoïevski c'est de *la* petite fille qu'il se tracassait je passe sur ce *la* sans discussion, puisque pour lui c'est un fantasme et même érotique.

Érotique d'habitude en effet, le fantasme fonde le vraisemblable, l'apparemment à la vérité. Benoît Jacquot ayant du talent en fait le vrai tout court. Car c'est en cela que consiste le talent : faire mouche.

Où que ce soit : ici le cinéma.

Son coup d'essai se distingue d'être coup de maître. Je n'ai pas besoin pour dire cela d'une compétence « technique ». (Je m'en remets pour cela à d'autres dont je ne manque pas).

Que je sois touché par ce film, je suis capable de le savoir. Moi, le vulgaire, je suis juge. Sans appel.

On dit qu'un art est fait pour plaire : c'est sa définition, mais ça ne suffit pas au cinéma : il y faut être convaincant. En quoi il relaie le drame.

Ce pour quoi l'économie des moyens s'impose : des moyens de convaincre.

Qu'on me pardonne de faire le critique (que je ne suis pas). C'est comme public que je tranche sur les chipotages.

Benoît Jacquot a gagné.

Ce qui ne se fait pas tout seul.

D'abord il a fait le scénario.

Et puis il a choisi d'autres personnes dont le nom se lit sur le « générique » du film : il a su les choisir.

Anna Karina allait de soi. Mais il y en a d'autres : Gunnar Larsen, Joël Bion qui joue le héros lui doivent quelque chose.

Bien d'autres acteurs dont un certain chef d'orchestre que j'ai trouvé inoubliable. Que me pardonnent ceux que je ne nomme pas.

Je ne veux que rendre compte du travail de Benoît Jacquot tel que je l'ai apprécié.

Il a trouvé la petite fille qu'il fallait : à lui de révéler comment. Mais il me l'a dit. Il l'a trouvée convaincante pour lui, la meilleure façon d'opérer pour ce qui convaincra tout le monde – quand on est doué.

Il faut dire que quand on est une petite fille, on « joue », sans se forcer, ce qu'on est fait pour jouer : la passion. Mais pour que ça passe, il faut être douée. Douée sur douée, cela nécessite une rencontre.

Tout ça ne suffit pas à faire un film.

Comme « composition » de la musique et des images, je le tiens, ce film fait, pour un chef-d'œuvre.

D'abord le cadrage des prises de vues : formidable. Même quand ça dure. C'est même ça le plus formidable : ça dure juste le temps qu'il faut. Faites-en l'expérience.

Je vais trahir quelque chose : y eût-il un acteur à lire son rôle, il n'y a que ma femme à s'en être aperçu. Elle en connaît un bout. Je donne là occasion d'une recherche. Mais c'est si convaincant que vous oublierez de la faire.

Pour la musique Haydn et Mozart sont là vivants. Mais c'est le cubage de tout et sa vigueur qui vous frapperont.

Pour le jaspinage, le style de l'œuvre impose qu'on parle d'argent de la bonne façon, des boutiquiers comme il convient. Occasion de voir que ce qui tourmente l'artiste c'est de devenir boutiquier. Au point que c'est mieux qu'il le rate : ce à quoi le héros réussit.

Mais Benoît Jacquot brouille si bien la trace qui serait suspecte de psychanalytisme que vous ne vous apercevrez pas que le héros est tordu de là. C'est le comble du convaincant que de ne pas permettre l'interprétation. Le musicien enfin n'assassine que lui-même : mais ça vous échappera .

Comment Benoît Jacquot arrivera-t-il à ce que son film prochain tienne le coup de celui-ci, je me le demande.

J. L.

Ornicar ?, 1977, n° 12/13, pp. 124-126.

⁽¹²⁴⁾ Quand l'esp d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi.

Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte.

Resterait que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas : je la rate. Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente.

Ce qui n'empêche pas qu'on courre après.

Il y a une certaine façon de balancer stembrouille qui est satisfaisante pour d'autres raisons que formelles (symétrie par exemple). Comme satisfaction, elle ne s'atteint qu'à l'usage, à l'usage d'un particulier. Celui qu'on appelle dans le cas d'une psychanalyse (psych =, soit fiction d'-) analysant. Question de pur fait : des analysants, il y en a dans nos contrées. Fait de réalité humaine, ce que l'homme appelle réalité.

Notons que la psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé. Inventée par un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant en couple. Soyons exact, le solitaire en a donné l'exemple. Non sans abus pour ses disciples (car disciples, ils n'étaient que du fait que lui, ne sût pas ce qu'il faisait).

Ce que traduit l'idée qu'il en avait : peste, mais anodine là où il croyait la porter, le public s'en arrange.

Maintenant, soit sur le tard, j'y mets mon grain de sel : fait d'hystoire, autant dire d'hystérie : celle de mes collègues en l'occasion, cas infime, mais où je me trouvais pris d'aventure pour m'être intéressé à quelqu'un qui m'a fait glisser jusqu'à eux de m'avoir imposé Freud, l'Aimée de mathèse.

⁽¹²⁵⁾ J'eusse préféré oublier ça : mais on n'oublie pas ce que le public vous rappelle.

Donc il y a l'analyste à compter dans la cure. Il ne compterait pas, j'imagine, socialement, s'il n'y avait Freud à lui avoir frayé la voie. Freud, dis-je, pour le nommer lui. Car nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire et Freud n'en a nommé aucun. Donner des bagues aux initiés, n'est pas nommer. D'où ma proposition que l'analyste ne s'hystorise que de lui-même : fait patent. Et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie.

Quelle hiérarchie pourrait lui confirmer d'être analyste, lui en donner le tampon ? Ce qu'un Cht me disait, c'est que je l'étais, né. Je répudie ce certificat : je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet.

La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'hystoriser de lui-même.

Ça ne saurait être son propre mouvement puisque sur l'analyste, il en sait long, maintenant qu'il a liquidé, comme on dit, son transfert-pour. Comment peut-il lui venir l'idée de prendre le relais de cette fonction ?

Autrement dit y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer, c'est-à-dire de recevoir ce qu'on appelle couramment du fric, pour subvenir aux besoins de vos à-charge, au premier rang desquels vous vous trouvez vous-même, - selon la morale juive (celle où Freud en restait pour cette affaire).

Il faut avouer que la question (la question d'une autre raison) est exigible pour supporter le statut d'une profession, nouvelle-venue dans l'hystoire. Hystoire que nous ne disons pas éternelle parce que son aetas n'est sérieux qu'à se rapporter au nombre réel, c'est-à-dire au sériel de la limite.

Pourquoi dès lors ne pas soumettre cette profession à l'épreuve de cette vérité dont rêve la fonction dite inconscient, avec quoi elle tripote ? Le mirage de la vérité, dont seul le

mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence.

⁽¹²⁶⁾Voilà un aspect singulier de cet amour du prochain mis en exergue par la tradition judaïque. Même à l'interpréter chrétiennement, c'est-à-dire comme *jean-f. trerie* hellénique, ce qui se présente à l'analyste est autre chose que le prochain : c'est le tout-venant d'une demande qui n'a rien à voir avec la rencontre (d'une personne de Samarie propre à dicter le devoir christique). L'offre est antérieure à la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée.

D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, en me gardant cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis. Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse.

Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque.

Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance.

Je ne parlerai de Joyce où j'en suis cette année, que pour dire qu'il est la conséquence la plus simple d'un refus combien mental d'une psychanalyse, d'où est résulté que dans son œuvre, il l'illustre. Mais je n'ai fait encore qu'effleurer ça, vu mon embarras quant à l'art, où Freud se baignait non sans malheur.

Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça.

J'écris pourtant, dans la mesure où je crois le devoir, pour être au pair avec ces cas, faire avec eux la paire.

Paris, ce 17.V.76.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Lettre envoyée de Paris avec mention Urgent. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

LACAN
479-12-11

Chers Soury et Thomé

Je deviens enragé à cause des textes que vous m'avez eu la bonté de me remettre.

Appelez-moi, je vous prie, à ce numéro à ma maison dite de campagne.

Naturellement vous n'êtes pas là ou je vous écris à tout hasard.

Votre

J.Lacan

Ce 9 Août 76

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5 rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Bien cher Soury

Je vous accorde votre compte 51 façons de disposer les sous-groupes (ou sous ensembles) pour 5

TABLEAU I

Me permettez-vous de vous suggérer qu'il n'en est pas de même pour un ensemble de 6 ?

Je trouve en effet dans ce cas 6 (5+1), 15 (4+2), 15 (4+1+1), voire 10 (3.3) mais comme on peut choisir sur les deux dix qui s'opposent trois à trois la moitié dont on fera 1.1.1 cela double le chiffre du (3.3), soit le 10 et n'en fait donc que 20. Ce que vous entérinez correctement. De même y a-t-il bien 3 façons, ces 3 sous groupes à une unité de les associer.

Ce qui donne pour (3.2.1) le chiffre de 60 que vous donnez vous-même.

Mais comment vous arrangez-vous pour compter 15 arrangements de (2.2.2) ?

Je n'en vois moi que quatorze qui pour les mettre à plat sont les suivants :

FIGURE I

Plus les six différents disposés ainsi. Faites tourner la chose : il y en a six différents

FIGURE II

Trois différents, que voici, auxquels s'ajoutent les trois suivant

FIGURE III

Ce qui fait bien quatorze et, me semble-t-il, pas un de plus.

Comme on peut choisir chacun des deux

Deux, deux indifféremment qu'on brisera pour ce faire un, un, c'est de 3 fois quatorze qu'il s'agit dès lors, soit 42

De même la répartition sera-t-elle identique à briser non pas un mais deux. deux

Cela donnera de même 42 sous groupes différents

FIGURE IV

deux deux rejetés trois fois

[et le groupe un un un un un un reste unique]

Total des dispositions de sous ensembles

TABLEAU II

Jusqu'ici d'accord

Il est bien clair que je peux me tromper. Tellement l'affaire fait bordel.

Je vous prie de m'en rendre compte si c'est le cas à Paris 5 rue de Lille 75007. ou
encore : 260 72-93

J'y serai mercredi matin.

J. L.

Ce 29 VIII 76

Je vous rappelle votre comptage à vous

TABLEAU III

<FAC-SIMILE ABSENT>

Lettre envoyé 5 rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

Ma précédente connerie, j'espère que vous en direz l'inanité.

Voici pour 7

D'accord pour les 3 premiers chiffres

6. 1 7

5.2 21

5.11 21

mais cette fois, à partir de 3.4

Je ne suis pas d'accord. Je note 63 (21×3) ce qui implique (comme chez vous) 3 fois plus pour 4. 2.1 soit 189 et avec $4 \cdot 1 \cdot 1 \cdot 1$ Je reviens à 63

3.3.1 me paraît faire non 70 mais 252

3.2.2. non 105 mais 189

3.2.1.1 non 210 mais 378

3.1.1.1.1 fait 63 et non 35 (voir + haut)

2.2.2.2.1, selon le principe de mon compte pour 6, fait pour 1 en bas et à droite.

FIGURE II

Soit 6 pour 1 et donc 7 : 42

Qui se transforme selon la l'égalité précédente en 126 pour 2.2.1.1.1

2. 11111 fait 21 à mon gré (non 35

et 1111111 . un naturellement

Le total fait 1456 façon d'arrangement des sous ensembles

Avec un maximum pour 3.2.1.1 qui est 378

Autre connerie sans doute

Votre

J. L

Ce 30 VIII 76 en avion d'où mon flottement d'écriture. Pardon

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5 rue du Dahomey. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Soury

Chapeau : je m'y attendais
Reste que vous allez recevoir 7, où j'ai aussi quelques objections
Sans doute pas toutes valables
Votre

J.Lacan
Ce 1^{er} septembre 76
Et la corde à 4 ? En avez-vous repéré la « structure » (!) ?
Le « 7 » doit vous arriver de Menton donc en retard

J. L

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5 rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Soury

J'objecte (encore) à votre compte pour 7 éléments que 105 étant tenu pour le nombre de fois que 2.2.2.1 s'y partitionne

Il ne peut se faire qu'il n'y ait un choix entre les 3 (2) pour rompre le couple

D'où il résulte qu'il y a 315 groupements 2.2.1.1.1

Soit 210 groupements de + dans le compte général.

$$876 + 210 = 1086$$

Pour le reste je suis d'accord

Pensez-y Votre

J. Lacan

Ce 5-09-76

Je recopie la + récente version du 7

TABLEAU I

<FAC-SIMILE ABSENT>

Lettre envoyée 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

En somme pour la chaîne borroméenne il n'y a pas de différence entre la chaîne tétraédrique et la chaîne faite de ronds.

Puisqu'elles sont univoques dans une certaine mise a plat.

Dès lors peut-on dire qu'il n'y a que deux dimensions : celles de l'écrit ?

Votre

J.L

Ce 14.IX.76

Parue dans La scission de 1953 (supplément à Ornicar ?) 1976, n° 7, p.3.

⁽³⁾J'ai gagné sans doute. Puisque j'ai fait entendre ce que je pensais de l'inconscient, principe de la pratique.

Je ne vais pas le dire là. Parce que tout ce qui est publié ici, notamment de ma plume, me fait horreur.

Au point que j'ai cru l'avoir oublié, ce dont celui qui m'édite témoignera.

Ne plus vouloir y penser n'est pas l'oubli, hélas.

Le débile, soumis à la psychanalyse, devient toujours une canaille. Qu'on le sache.

Jacques Lacan

Ce 11.X. 76

Intervention après l'exposé de J. Petitot : « Quantificateur et opérateur de Hilbert ». Journées de l'École freudienne de Paris : « Les mathèmes de la psychanalyse ». Paru dans les Lettres de l'École, 1977, n° 21, p. 129.

Exposé de JEAN PETITOT [...]

⁽¹²⁷⁾*Discussion* [...]

⁽¹²⁹⁾JACQUES LACAN – Je voudrais remercier Petitot de la peine qu'il s'est donné d'éclairer mes formules en $\Phi(x)$.

Je voudrais quand même dire qu'il n'y a pas le moindre progrès dans cette définition de l'universel par rapport à ce que bafouillaient les Anciens. Ça tourne en rond, c'est toujours le même bafouillage. Alors on s'accroche à des choses. Et ce sur quoi je crois, sans en être sûr parce que ce n'est évidemment pas du tout reflété dans le titre interminable que vous verrez paraître sur les prochaines affiches, c'est sans rapport avec ce titre, c'est une question que je voudrais poser comme une semence de façon qu'on n'en soit pas surpris quand probablement j'aurai à me servir aussi de figures, c'est : *qu'est-ce qu'un trou ?* Je pense que c'est la fonction essentielle de la topologie de partir de là ; mais de quoi est-ce qu'on parle quand on parle de trou ? C'est ça que j'ai voulu dire à cet instant même, pour qu'à l'occasion on s'en pose en dehors de moi la question.

Intervention de M. Ritter sur : « À propos de l'angoisse dans la cure », Journées de l'École freudienne de Paris : « Les mathèmes de la psychanalyse », dans les Lettres de l'École, 1977, n° 21, p. 89.

Exposé de M. RITTER [...]

⁽⁸⁹⁾*Discussion :*

[...]

JACQUES LACAN – Puisque c'est sur l'angoisse que vous avez centré votre énoncé, l'angoisse a très spécialement à faire avec la fonction phallique, et ce n'est qu'à ce titre qu'un objet **a** peut y être impliqué.

[...]

Paru dans les Lettres de l'École, 1977, n° 21, p. 7.

[...]

J. LACAN – J'ouvre ces journées, et je donne la parole à Claude Conté.

[...]

Journées de l'École freudienne de Paris : « Les mathèmes de la psychanalyse ». Paru dans les Lettres de l'École, 1977, n° 21, pp. 471-475.

⁽⁴⁷¹⁾Quelques questions sont posées à J. Lacan. [...]

⁽⁴⁷²⁾JACQUES LACAN – Je ne peux pas me plaindre de n'avoir pas de réponse, au sens où le mot « réponse » veut dire foisonnement. Je ne peux pas m'en plaindre, je dirai même plus – j'en gémis. Mais un gémissement n'est pas forcément une plainte.

⁽⁴⁷³⁾On s'imagine que le refoulement originaire ça doit être un trou. Mais c'est purement imaginaire.

Ce qui fait trou n'est pas le refoulement, c'est ce qui est tout autour, et que je me suis permis d'appeler le symbolique – non sans réserve, une réserve à part moi.

Je me suis précipité pour lui donner corps dans la linguistique. On ne peut pas dire que cette linguistique m'encourage. Il est très singulier que quelqu'un comme Roman Jakobson fasse tant de réserves sur Frege. Frege s'est employé à expliquer comment tous les bavardages, le bla-bla de la parole, arrivent à quelque chose qui peut prendre corps, et dans le réel.

Pour que ça prenne corps dans le réel, Frege est amené à faire un jeu d'écritures, dont le statut est encore en suspens. Pourquoi toutes les sottises vraiment sans limite de ce qui s'énonce, pourquoi ça donnerait-il accès au réel ?

Néanmoins, le fait est que, sans qu'on puisse savoir comment ça fait avènement, le langage sait compter. Ou faut-il que les gens savent compter grâce au langage ? Ce n'est pas encore tranché. Mais il est frappant que l'écriture n'éclaire pas la fonction du nombre, si ce n'est par ce que j'ai appelé – l'ayant découvert dans Freud – le trait unaire. Et pourtant cette fonction du nombre est bien ce qui donne accès, non pas directement, au réel.

Ce réel, j'ai essayé de l'articuler dans la chaîne borroméenne.

La chaîne borroméenne n'est pas, contrairement à ce qui s'énonce, un nœud. C'est à proprement parler une chaîne, une chaîne qui a seulement cette propriété que, si on enlève un quelconque de ses éléments, chacun des autres éléments est de ce fait même libéré de tous les autres. Si le trou était une autre affaire, cela se concevrait difficilement.

Si j'ai posé tout à l'heure la question de *qu'est-ce qu'un trou ?* C'est bien que j'espère cette année en tirer parti, mais ce n'est pas du tout-cuit.

Ce qui me stupéfie, c'est que ce que j'ai pu faire jusqu'à présent vous a suffi. Il faut croire que la place n'était pas remplie d'un certain bavardage – puisqu'en fin de compte, tout ça, ce ne sont que des bavardages, je le redoute – même s'il y a quelques petits éléments qui me font penser que j'arrive quand même à éviter de faire de la philosophie, qui me mettent moi-même à l'abri.

La philosophie, il n'y en a qu'une, qui est toujours théologique, comme dans mon aire tout le monde s'en aperçoit – encore tout à l'heure quelqu'un écrivait au tableau « théologie-philosophie ». Se sortir de la philosophie, et du même coup de la théologie, n'est pas facile, et nécessite un incroyable criblage dont on peut dire que la psychanalyse soit quelque chose qui se tienne. Elle est perpétuellement mise à l'épreuve, elle donne certains résultats, mais ce que je pense, c'est qu'il n'y a pas de progrès, qu'il n'y a même pas de progrès concevable, qu'il n'y a aucune espèce d'espoir de progrès. Voilà ce que je me permets de mettre au centre de tout ce que nous élucubrons, de façon à ce que nous ne nous imaginions pas avoir tranché des montagnes.

Ce que nous cogitons ne va pas loin. Pour ma part, j'ai essayé, de ce qui a été pensé par Freud – je suis un épigone –, de manifester la cohérence, la consistance. C'est une œuvre de commentateur.

⁽⁴⁷⁴⁾Freud est quelqu'un de tellement nouveau – nouveau dans l'histoire si tant est qu'il y ait une histoire, mises à part ces sortes d'émergences – Freud est quelqu'un de tellement

nouveau qu'il faut encore s'apercevoir de l'abrupt de ce qu'il a cogité. C'est cet abrupt que je me suis employé à frotter, à astiquer, à faire briller. Opération dont je suis étonné que personne à part moi ne s'y voit employé, si ce n'est pour le répéter de façon insipide – « insipide » veut dire sans goût.

Les pichenettes dont Freud a animé un certain nombre de personnes sont évidemment frappantes quant à ce qui concerne les femmes.

Les femmes analystes sont les seules qui semblent avoir été un tant soit peu chatouillées par les dites pichenettes. Si tant est qu'il y ait une vague bascule entre ce qu'on appelle la préhistoire et l'histoire, c'est bien du côté des femmes que nous la trouvons. Il est singulier que Freud, à partir d'une incompréhension vraiment totale de ce qu'était non pas *la* femme, puisque je dis qu'elle n'existe pas, mais les femmes, ait réussi à les émouvoir, au point de leur arracher – c'est bien le comble de la psychanalyse – quelques bouts de ce quelque chose dont elles n'ont pas la moindre idée, je parle d'une idée saisie, à savoir de la façon dont elles se sentent. C'est là un effet notable qu'il soit arrivé que des femmes disent quelque chose qui ressemble à une vérité sur ça. Nous avons grâce à Freud quelques confidences de femmes. Il arrive même que des femmes se risquent dans la psychanalyse, j'ai dit ce que j'en pensais, à savoir ce que cette espèce de provocation freudienne a tiré d'elles leur donne un titre tout à fait exceptionnel à tirer d'autres, d'un certain nombre de bébés appelés hommes, quelque chose qui ressemble à une vérité.

D'un certain nombre de choses qu'on appelle « mathèmes », et que j'appelle aussi de ce même nom, j'ai essayé de marquer des places et d'en définir quatre discours. J'ai appris à ces journées que j'en avais défini plus de quatre. Moi, je n'en ai retenu que quatre.

On a évoqué aujourd'hui que j'aurais parlé du discours du philosophe. Ça m'étonnerait, mais peut-être que si je vois les choses reproduites par Jacques-Alain Miller de ce que j'ai pu énoncer là-dessus, je serai bien forcé de l'en croire. Ces quatre discours, je me suis vraiment cassé la tête pendant les vacances qui ont suivi pour essayer d'en tirer d'autres, je n'y suis pas arrivé, et c'est en ça que je pense que ces discours ne constituent pas en eux-mêmes des matières, mais des rapports entre un certain nombre de places.

Je sais bien que les places, on l'a rappelé tout à l'heure, ont une fonction dans la théorie des ensembles. Mais il n'est pas sûr que la théorie des ensembles rende raison de quoi que ce soit dans la psychanalyse. Il n'y a pas d'ensemble du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Il y a quelque chose qui est fondé sur une hétérogénéité radicale, et pourtant qui, grâce à l'existence de cet ustensile qu'est l'homme, se trouve réaliser ce qu'on appelle un nœud, et qui n'est pas un nœud, mais une chaîne.

Que l'homme soit effectivement par cette chaîne enchaîné, c'est ce qui ne fait pas de doute. Il est curieux que cette chaîne permette la constitution de *faux-trous*, constitués chacun par le pliage d'un trou sur un autre. Cette notion de faux-trou me conduit évidemment à poser la question de savoir ce que c'est qu'un trou qui serait vraiment un trou. Deux vrais trous font un faux trou. C'est bien en quoi le deux est un personnage si suspect, et qu'il faut en arriver au trois pour que ça tienne.

Voilà ce que je crois pouvoir répondre aux questions qu'on m'a posées.

J'essaierai cette année de dire quelque chose qui soit un peu plus aventuré que ce que j'ai fait jusqu'à présent.

Journées de l'École freudienne de Paris : « Les mathèmes de la psychanalyse » Paru dans les Lettres de l'École, 1977, n° 21, pp. 506-509.

[...]

⁽⁵⁰⁶⁾J. LACAN – Je m'en vais clore maintenant, parce que ça a assez duré !

Le principal bénéfice que l'on puisse tirer d'un tel rassemblement – ce n'est pas pour rien qu'on appelle ça quelque chose comme congrès, on tempère bien sûr, on dit « journées », c'est quand même un congrès – le principal bénéfice qu'on puisse en tirer (je parle de tout un chacun) c'est de s'instruire en somme, c'est de s'apercevoir qu'il n'y a pas que sa petite façon à soi de tourner la salade.

Alors vu le bénéfice que j'en ai tiré quant à moi, dont je ne peux pas vous faire le bilan, je dois quand même faire quelque chose, très exactement remercier ceux qui se sont donné la peine de rassembler tout ce monde, à savoir Solange Faladé, ici présente, et Jacques-Alain Miller.

Solange a fait plus en somme que de me rassembler tout ce monde, dont après tout disons que je me passe fort bien ; je m'en passe parce que, pour vous dire la vérité, j'ai assez de gens qui viennent me voir chez moi pour que je m'instruise auprès d'eux ; alors c'est avec eux que je m'instruis plus qu'avec ce qui peut se produire dans les assemblées. Ceci explique certainement que je ne sois pas très amateur de congrès. Mais Solange a fait plus que de rassembler tout ce monde ; elle s'est risquée, elle a construit un mathème de la perversion, et je dois dire qu'à la vérité (je ne vois pas pourquoi je ne me permettrais pas de dire la vérité comme tout le monde) je nage dans ce mathème de la perversion ; je nage non sans avoir des objections à y faire ; je ne sais plus très bien où elle fourre le S_1 , qui veut dire signifiant indice 1, non pas le signifiant qui prime mais le signifiant au nom duquel quelqu'un se manifeste, je veux dire un sujet, et c'est bien pour ça que j'ai dit que le ⁽⁵⁰⁷⁾fondement d'un sujet, ce n'était rien d'autre que ce qui arrivait de ce qu'un signifiant se présente à un autre signifiant. Ça, évidemment, c'est bien embêtant, c'est le savoir ; c'est le savoir dont après tout c'est bien l'essence de la psychanalyse que de s'apercevoir que rien n'y marche si on n'a pas d'une certaine façon décanté, isolé cette fonction du signifiant.

On ne voit pas du tout en quoi on peut détacher cette fonction du savoir de quelque chose qui en dernière analyse se décante de n'être que du – parce que ce n'est rien du tout, le signifiant, c'est une habitude comme ça, la seule chose intéressante, c'est le signifié, c'est avec du signifié que l'analyste pousse ses pions, c'est avec ça qu'il signifie lui-même quelque chose. Le truc, c'est de s'apercevoir de ce qui peut avoir de la portée, de la portée de signification pour celui qui vient là en position de demande ; il demande qu'on lui donne quelque chose à se mettre sous la dent qui ait du sens.

Ce qui est important à voir, c'est que ce sens n'aurait pas de portée si ça ne l'affectait pas. Je n'aime pas beaucoup l'usage peu traditionnel dans la langue du mot « affect ». Je pense qu'affecter, c'est un verbe, c'est une action, c'est une intervention, c'est une suggestion, pourquoi pas. Mais il est troublant que ce soit avec des signifiants que l'analyse affecte. Ces signifiants bien sûr ne sont pas étroitement liés à la linguistique. Le ton a aussi quelque chose à faire dans l'affaire, et aussi bien ce qu'on appelle le style. Il y a quelqu'un qui a avancé tout à l'heure le terme du style de chacun. Le style de chacun, ce n'est certainement pas le mathème qui le rend possible. Et à cet égard, je remercie, je remercie même beaucoup Petitot d'avoir fait cette remarque qui est celle que j'aurais pu lui faire après son intervention d'hier que j'ai écoutée avec beaucoup d'attention. J'aurais pu lui faire cette remarque qu'en fin de compte, le mathème, c'est cet élément en fin de compte tiers, c'est bien pour ça que je l'ai isolé dans ce qui jusqu'à présent était le balancement de la psychanalyse, balancement entre le corps propre et d'un autre côté ce quelque chose qui, ce corps, l'encombre ; ce n'est pas naturellement tout à fait ce qu'on croit, c'est la fonction

phallique, c'est-à-dire en fin de compte quelque chose comme son prolongement, à ceci près que ce prolongement lui est tout à fait étranger et senti comme autre.

Je ne vois pas pourquoi je me suis risqué à écrire ce S(A) ; ce n'est pas un mathème, c'est une chose tout à fait de mon style ; enfin j'ai dit ça comme j'ai pu, en imitation si l'on peut dire de mathème. Mais on a bien vu, précisément en écoutant Petitot, que le mathème, ce n'est pas ça. Ça ne veut pas dire quand même que je ne suis pas responsable d'un certain nombre d'issues de lettres qui ressemblent fort à des mathèmes, et c'est bien ce qui les justifie que je l'aie mis en somme en débat au cours de ces journées que, comme je viens de le dire, on a eu la bonté d'organiser pour moi.

Je crois quand même qu'il y a un point – et c'est là ce que personne n'a dit – où moi aussi, j'ai fait de vrais mathèmes. Seulement comme personne ne l'a dit, je ferai ça à la prochaine occasion puisque je reprends hélas mon séminaire pas plus tard que le 16 novembre. Je me suis réservé le 16 novembre, non pas qu'il n'y ait pas un 9 où j'aurais pu commencer, mais parce que cette année, je suis vraiment poussé (c'est moi qui me pousse, bien sûr) dans le coin, je veux dire que ce que j'essaie, c'est tout de même de me rendre compte si l'inconscient, c'est bien ce qu'a dit Freud.

⁽⁵⁰⁸⁾ Il est certain que... je vais commencer : l'*Unbewusst* qu'il appelle ça ! Il a ramassé ça dans le cours d'un nommé Hartmann qui ne savait absolument pas ce qu'il disait, et ça l'a mordu, l'*Unbewusst*.

Et alors comment est-ce que je traduis ça ? Je traduis ça comme ça par une sorte d'homophonie. C'est très bizarre que je me le permette ; c'est une méthode de traduire après tout comme un autre ! Supposez que quelqu'un entende le mot *Unbewusst* répété 66 fois et qu'il ait ce qu'on appelle une oreille française. Si ça lui est seriné bien sûr, pas avant, il traduira ça par *Une bévée*. D'où mon titre, où je me sers du « du » partitif, et je dis qu'il y a de l'une bévée là-dedans.

Une bévée, ce n'est pas du tout une chose une, puisque pour qu'il puisse y avoir bévée, il faut qu'il y en ait au moins deux. Et je crois que c'est très difficile d'éviter de faire de l'une bévée quelque chose qui soit marqué de ce que j'appellerai – ce n'est pas moi qui ai trouvé ça tout seul, j'ai consulté, parce que de temps en temps j'essaie de me mathématiser, alors je vais voir un mathématicien ; et ce mathématicien, je lui ai demandé qu'est-ce qui faisait qu'il y avait de l'un ? Ça fait longtemps que je me suis aperçu qu'il y avait de l'un mais je me suis aussi aperçu que l'un, ça n'a rien à faire avec l'inconscient, puisque pourquoi est-ce qu'on dit une bévée ? Elle n'est pas une, elle consiste justement à glisser, à déraiper de quelque chose dont on a l'intention dans quelque chose qui se présente comme exactement ce que je viens de dire, comme un dérapage. Alors comment exprimer mathématiquement ce défaut d'unité, puisque c'est le terme que m'a suggéré le mathématicien que je vais voir de temps en temps, le nommé Guilbaud, unité, ça veut dire ce qui en somme fait rond ; on retrouve là mes histoires de ronds, de ronds de ficelle notamment, ces ronds de ficelle débouchent sur bien d'autres questions, nommément sur qu'est-ce qui le fait rond ? Est-ce que c'est le trou ? C'est bien pour ça que je n'ai pas pu m'empêcher de poser la question, pour le cas où quelqu'un en aurait une petite idée et m'apporterait quelque chose qui ressemblerait à une réponse à la question « Qu'est-ce qu'un trou ? » Je crois que j'en ai fait confidence à la fin de l'exposé de Petitot.

Qu'est-ce qu'un trou ? Ce serait curieux quand même que ça ait rapport avec la fonction phallique. Ce n'est certainement pas en tout cas un signifiant de première main. Évidemment que le mot trou est un signifiant, mais justement c'est un signifiant dont personne ne sait ce qu'il peut vouloir dire. Il faudrait peut-être pousser un peu les choses là-dessus.

Je voudrais aussi, puisque j'ai remercié Solange Faladé et que je lui ai avoué que le S_1 à la place où elle le mettait n'était pas quelque chose qui me paraissait convaincant quand au mathème de la perversion, je voudrais aussi remercier Jacques-Alain Miller, parce que lui a fait un autre truc : il m'a photographié en train de faire cette fameuse présentation de

malades que je ne me laisse pas seulement reprocher, que je suis très gêné de faire moi-même ; mais enfin même les personnes qui me le reprochent me disent que c'est de l'ordre de la fâcheuse habitude, que j'ai été très mal élevé et que c'est à cause de ça que je me permets de présenter des malades. Je ne me le permets pas sans certainement un vif sentiment de culpabilité. C'est même pour ça que j'essaie de limiter les dégâts et que je n'y laisse pas entrer n'importe qui ; il y a un certain nombre de gens familiers que je laisse entrer parce ⁽⁵⁰⁹⁾je crois savoir qu'eux me le pardonneront. Si Maud Mannoni par exemple voulait y venir, peut-être qu'elle s'en ferait une autre idée, mais naturellement c'est la seule que je n'y attirerai jamais, c'est certain. Bon. Je le regrette. Je l'invite publiquement. Elle sait qu'elle pourrait même, si ça l'amusait, glapir pendant que je suis en train de présenter comme on dit mon malade, et même on a parlé à ce propos de bilinguisme, à savoir qu'il ne parle pas la même langue, ce malade, que celle que je parle. C'est absolument vrai, je suis absolument d'accord. C'est même pour ça que je cherche un mathème, parce que le mathème, lui, n'est pas bilingue.

Voilà ce qui me paraît dans cette affaire le plus sérieux. Je voudrais bien trouver le mathème qui par sa nature évite tout à fait ce bilinguisme. Alors que Jacques-Alain Miller ait si bien – sans du tout mettre de côté ce sur quoi on pourrait m'agresser, bien loin de là, je dirai même que jusqu'à un certain point, il l'a mis en valeur, mais il l'a mis en valeur exactement comme c'est ; c'est comme ça que j'opère, que je me débrouille avec cette fameuse présentation ; cette présentation bien sûr est faite pour quelqu'un ; quand on présente, il faut toujours être au moins trois pour présenter quelque chose ; naturellement j'essaie le plus possible de tamponner les dégâts, à savoir de faire que les personnes qui m'entendent ne soient pas trop bouchées, et c'est ce qui nécessite que je fasse un tout petit peu attention.

Là-dessus, je clos les journées.

Préface à l'ouvrage de Robert Georgin, Cahiers Cistre, 1977, Lacan, 2^{me} édition, Paris, L'Age d'homme, coll. « Cistre-essai », 1984, pp. 9-17.

⁽⁹⁾C'est à la lecture de Freud que reste actuellement suspendue la question de savoir si la psychanalyse est une science – ou soyons modestes, peut apporter à la science une contribution – ou bien si sa praxis n'a aucun des privilèges de rigueur dont elle se targue pour prétendre lever la mauvaise note d'empirisme qui a déconsidéré de toujours les données comme les résultats des psychothérapies. Pour justifier aussi le très lourd appareil qu'elle emploie, au défi semble-t-il parfois, et de son aveu même, du rendement mesurable.

On peut assurément de ce point de vue considérer comme incroyable la faveur qu'elle conserve, si justement ce n'était là ce qui sans doute traduit qu'elle est à juger d'une autre balance. Encore faudrait-il que ses praticiens eux-mêmes sachent de laquelle il s'agit, faute de quoi ils ne peuvent manquer de subir le sort destiné à tout privilège abusif. Si la question n'est pas déjà tranchée, c'est qu'effectivement le domaine qu'ils indiquent, ces praticiens, est celui du véritable ressort des effets dits psychiques, qui n'est aucunement celui auquel restent attachés un enseignement académique et un monde de préjugés. Le terme de psychologie nous paraît le plus propice à cumuler tous ces mirages. La psychanalyse survit de contenir encore la promesse d'en consigner la fin.

Ce que préserve la praxis psychanalytique, ce qu'elle comporte de nature à changer les fondements de ce qui est mis au titre de l'universel, c'est l'inconscient. Cet inconscient dont on parle sans faire plus que de se fier à une imagerie aussi antique que grossière, mais qui par Freud a surgi pour désigner quelque chose de jamais dit jusqu'à lui. Ce qu'il convient d'en articuler comme étant sa structure, c'est le langage. C'est là le cœur de ce que j'enseigne. C'est là aussi, sous sa forme la plus tempérée, que je maintiens de cette voix basse où Freud signale le ton de la raison, ce que j'ai ⁽¹⁰⁾trouvé au départ de ce retour à Freud. Il suffit d'ouvrir Freud à n'importe quelle page pour être saisi du fait qu'il ne s'agit que de langage dans ce qu'il nous découvre de l'inconscient. Il faut partir de là pour réviser tout ce qu'il avance dans le progrès d'une expérience dont il ne peut, c'est un signe, rendre compte que dans un discours marqué d'une véritable stylistique, c'est-à-dire tous les registres plus ou moins malmenés et rabaissés dans le compte de ce que le psychanalyste se rend à lui-même de sa pratique, sa théorie des résistances ou du transfert. Il s'en engendre des conséquences incalculables, qui vont de l'éthique à la politique, de la théorie de la science à la logique qui la soutient.

Si les psychanalystes se montrent si inégaux à cette problématique où pourtant les voies se tracent comme d'elles-mêmes, il semble que ce soit pour ce qu'ils ont sur leur terrain fort à faire. Il est remarquable que là-dessus, Freud ait fait preuve d'un manque de naïveté fort remarquable chez un savant. L'inconscient, d'avoir été forcé par nous, annonça-t-il, ne va pas tarder à se refermer. Il voulait dire là quelque chose de tout à fait précis et qui a fait bientôt tout le souci des psychanalystes. L'inconscient ne se laisse plus faire comme au temps de Freud et c'est là le grand tournant, la révision déchirante à quoi, dans les années trente, a dû s'astreindre leur technique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce serait un jeu d'évoquer ici un de ces retours que nous connaissons dans des domaines différents, qu'on pense aux antibiotiques. Mais il est évident que ce serait se contenter de cette sorte de recours sommaire à un équilibre immanent qui est au principe de tout obscurantisme. Manifestement Freud, à y penser, n'y trouve nul prétexte à se rendormir. Rappelons que le style des interprétations de Freud, dans les cures qu'il nous rapporte, éblouit. Ce qu'elles contiennent reste la matière qui pour le psychanalyste, en quelque sorte atteste ce à quoi il a affaire vraiment, ce qui anime d'être devenu presque familier est comme perfusé dans la conscience commune, mais qui aussi bien masque pour lui l'impensable de ce qu'il vise. Qu'il y ait un rapport entre la neuve résistance qu'il rencontre et le fait que le patient dont il a la charge vient à lui proposer lui-même les clés qui courent maintenant dans le domaine

public, il n'en doute pas. Dès lors qu'il n'essaie plus d'imiter Freud, il a raison. Et même raisin, raisin qui est trop vert, mais non pas raison suffisante à siffler d'entre ses dents agacées « psychanalyse sauvage ». Car il est peu conforme à l'inégalité de ce qu'il faut appeler l'information au sens vulgaire chez ceux qu'il va trop vite, dans cette voie, réobjectiver, qu'il doive s'obliger à convertir uniformément sa position vers l'analyse dite des résistances.

⁽¹¹⁾J'indique dans mes *Écrits* ce que signifie ce propos et dans les termes où certains psychanalystes, qui le font d'ailleurs en sachant ce qu'ils font, le proclament réintégration de la psychanalyse dans les catégories de la psychologie générale. Mais devant le virage en entier d'un champ d'observation, la question se posera partout où règne la méthode dite expérimentale de se mettre à l'abri de ce qu'on appelle erreur subjective. C'est qu'aussi bien cette expression aurait ici une tout autre valeur. Nul n'ignore qu'il faut être en règle avec son propre inconscient pour pouvoir ne pas se tromper à le repérer opérant dans la trame de ce que le patient fournit dans l'artifice analytique. Il se pourrait que le psychanalyste ne soit si inégal au chemin qu'il a pris de concentrer ses feux sur les résistances que pour méconnaître qu'il ne suffit pas de s'acquitter à l'endroit de cette exigence par une psychanalyse didactique, que la résistance majeure se manifeste peut-être dans son refus de pousser l'examen de la question de l'inconscient au-delà de ce qu'on éclaire de la caverne à y laisser choir une torche. Ce n'est pas cela qui vous apprend la géologie. Or il y a dans Freud tout ce qu'il faut pour s'apercevoir que ce dont il parle réellement, ce sont des murs de la caverne, il suffit de ne pas en rester au niveau descriptif. C'est d'autant plus facile qu'ici la structure s'intègre de la description même puisque ce que celle-ci sert, ce sont des effets de structure en tant que ces effets ressortissent au langage. Bref, pour Freud, comme pour tous ceux qui eurent dans la pensée une fonction de fondateurs, sa lecture par elle-même a valeur de formation. La résistance qui a fait que les psychanalystes se sont refusés jusqu'à moi à entrevoir cette voie, qui pourtant colle en quelque sorte à la peau de son texte, est suffisamment indiquée dans la colère que cette voie provoque depuis qu'on ne peut ignorer que certains y sont entrés. De l'ostracisme porté sur ce qui sans doute requiert un effort nouveau, mais un effort aussi combien rénovant, la paresse ni la sclérose mentales ne suffisent pas à rendre compte. La psychanalyse en France a préféré se rompre en plusieurs tronçons que de saisir sa chance dans un enseignement qui, vu certaines exigences du polissage philosophique que l'instruction classique y distribue aux écoliers, a sûrement permis dans ce pays à la psychanalyse de respirer. Un trait détecte qu'il s'agit bien là de quelque chose de lié au refus de l'inconscient, c'est que la parenté didactique, si je puis dire, le didacticien qui a formé le psychanalyste, reste là perceptible.

La grave dégradation théorique qui marque l'ensemble du mouvement psychanalytique, pour qu'on la sache, l'institution est très utile, l'institution psychanalytique s'entend. Il s'agit là de sa fonction d'expression. Sans les moyens dont elle dispose, l'institution, on ne pourrait pas savoir jusqu'où ça va. Les comptes rendus des ⁽¹²⁾congrès internationaux de psychanalyse, lisez cela, je vous en prie. Vous vous rendrez compte en lisant ce qu'on y communique sur Freud, par exemple. C'est ce que j'appelle l'anafreudisme, ou freudisme à l'usage d'Anna. Vous savez ce que c'est que des anas, des petites histoires qu'un nom propre groupe. Pour le profane, c'est ce qui lui donnera au plus près le niveau où est prise aussi la pratique. Disons qu'elle ne manifeste dans l'institution aucun signe inquiétant de progrès. Mes élèves sont bien gentils, ils en rient sous cape. Mais ils se réconfortent à témoigner du caractère très ouvert de l'entretien qu'ils ont eu, avec tel ou tel – entretien privé naturellement. J'engendre des esprits bienveillants.

S'il ne s'agissait de l'association internationale qu'au sens où elle grouperait aussi bien des gastro-entérologistes ou des psychologues, la question ne se poserait même pas. La question de l'institution se pose à une autre échelle, qui n'est pas celle de la foire, mais plutôt de l'arbre généalogique. Et là, ça ne se joue, pas sur la scène du monde, mais au sein de groupuscules faits des nœuds où s'entrecroisent les branches de cet arbre. Il s'agit de la

transmission de la psychanalyse elle-même, d'un psychanalyste qui l'est, psychanalyste, à un autre, qui le devient ou s'introduit à l'être. Ces groupes dits encore « sociétés », qui foisonnent dans le monde, ont ce caractère en commun de prétendre assurer cette transmission et de montrer la carence la plus patente à définir cette psychanalyse dite didactique quant aux remaniements qu'on en attend pour le sujet. On sait que Freud a posé cette psychanalyse comme nécessaire, mais pour en dire le résultat, on piétine. Pour le psychanalyste didacticien, au sens d'autorisé à faire des didactiques, il est inutile même d'espérer savoir ce qui le qualifie. Je dis tout haut ces choses, maintenant que j'y ai apporté des solutions à pied d'œuvre pour qu'elles changent. C'est par respect pour cette misère cachée que j'ai mis tant d'obstination à retarder la sortie de mes travaux, jusqu'à ce que le rassemblement en fût suffisant. Peut-être est-ce encore trop présumer de ce qui de mon enseignement est passé dans le domaine commun. Mais quoi, c'est à ce qu'il ne s'y noie pas que j'ai voué toute ma patience. Il me faut bien faire quelquefois un si long effort. Un groupe éprouvé – c'est le mot – m'assiste maintenant. Le prix que j'ai payé pour cela m'est léger, ce qui ne veut pas dire que je l'aie pris à la légère. Simplement, j'ai payé les notes les plus extravagantes pour ne pas me laisser distraire par les péripéties que l'on voulait bien intentionnellement me faire vivre – disons du côté de l'anafreudisme. Ces péripéties, je les ai laissées à ceux qu'elles distraient. Prenez ce mot au sens lourd, où il veut dire qu'ils avaient besoin de s'y distraire, de s'y distraire de ce qu'ils étaient appelés à faire par moi. J'apporterai peut-être un jour ⁽¹³⁾là-dessus mon témoignage, non tant pour l'histoire, à qui je me fie pour son passé, que pour ce que l'historiole, comme dit Spinoza, a d'instructif sur la trame où elle a pu se broder. Sur les sortes de trous à quoi cette action entre toutes qui s'appelle la psychanalyse prédestine ceux qui la pratiquent. Jeu de l'oie, si on peut dire, où s'appuie une sorte d'exploitation qui, d'être ordinaire à tous les groupes en prend ici une règle particulière. Je m'aperçois, c'est curieux, à vous en parler, que je commencerais par une évocation d'odeur, par ce qui échappe à l'analyse, vous voyez, car bien entendu, ça existe, les jupes de l'anafreudisme. À moins que je n'écrive de l'homme qui avait un rat à la place de tête – car j'ai vu ça, et pas moi tout seul, à Stockholm.

Quelque chose manque à la cité analytique. Elle n'a pas reconstitué l'ordre des vertus que nécessiterait le statut du sujet qu'elle installe à sa base. Freud a voulu la faire sur le modèle de l'église, mais le résultat est que chacun y est maintenu dans l'état où la sculpture chrétienne nous présente la synagogue, un bandeau sur les yeux. Ce qui, bien entendu, est encore une perspective ecclésiastique. On ne peut viser à refaire la structure sans en rester embarrassé pour y fonder un collectif, puisque c'est là ce qui la cache au commun des mortels.

La structure, oui, dont la psychanalyse impose la reconnaissance, est l'inconscient. Ça a l'air bête de le rappeler, mais ça l'est beaucoup moins, quand on s'aperçoit que personne ne sait ce que c'est. Ceci n'est pas pour nous arrêter. Nous ne savons rien non plus de ce que c'est que la nature, ce qui ne nous empêche pas d'avoir une physique, et d'une portée sans précédent, car elle s'appelle la science. Une chance pourtant qui s'offre à nous pour ce qui est de l'inconscient, c'est que la science dont il relève est certainement la linguistique, premier fait de structure. Disons plutôt qu'il est structuré parce qu'il est fait comme un langage, qu'il se déploie dans les effets du langage. Inutile de lui demander pourquoi, car il vous répondra : c'est pour te faire parler. Tout comme il arrive qu'on en use avec les enfants, en se logeant à son enseigne, mais sans savoir jusqu'où va la portée de ce qu'on croit n'être qu'un tour tout juste bon pour se tirer d'affaire. Car on oublie que la parole n'est pas le langage et que le langage fait drôlement parler l'être qui dès lors se spécifie de ce partage. Il est évident que ma chienne peut parler et même que ce faisant, elle s'adresse à moi. Mais que lui manquant le langage, ceci change tout. Autrement dit, que le langage n'est pas réductible à la communication.

On peut partir sans doute de ce qu'il faille être un sujet pour faire usage du langage. Mais c'est franchir d'abord ce qui complique la chose, à savoir que le sujet ne peut malgré

Descartes être ⁽¹⁴⁾ pensé, si ce n'est comme structuré par le langage. Descartes déduit justement que le sujet est, du seul fait qu'il pense, mais il omet que de penser est une opération logique dont il n'arrive nullement à purifier les termes seulement pour en avoir évacué toute idée de savoir. Il élide, que ce qui est comme sujet, c'est ce qui pense, ouvrez les guillemets « donc je suis ». Mais il arrive que ça pense là où il est impossible que le sujet en articule ce « donc je suis ». Parce que là est exclu structurellement qu'il accède à ce qui depuis Descartes est devenu son statut sous le terme de conscience de soi. Quel est le statut du sujet là où ça pense sans savoir, non seulement ce que ça pense mais même que ça pense ? Entendez sans pouvoir jamais le savoir. Ce que cela suggère à tout le monde, c'est que là, ça est encore plus fortement, à condition que quelqu'un d'autre puisse en savoir quelque chose. Et comme c'est fait depuis Freud, puisque c'est ça l'inconscient, tout le monde en est bien content. Il n'y a qu'une chose qui cloche, c'est que ça ne peut dire d'aucune façon « donc je suis », c'est-à-dire se nommer comme étant ce qui parle. Un amoureux sur le retour de la philosophie – du moins s'annonce-t-il comme tel – nous ramène l'intuition de l'être, sans trouver mieux maintenant que de l'attribuer à Bergson, qui se serait seulement trompé d'enseigne, et non pas de porte – comme le même pourtant le lui avait signifié autrefois. Ne nous croyons pas au bout avec l'intuition de l'être, ce n'est jamais son dernier couac. Nous établissons seulement ici, d'un ton qui n'est pas le nôtre, mais de celui qui évoque un Docteur Pantalon dans l'avatar qui nous retient, tout le cortège d'impasses manifestes qui s'en développent, avec une cohérence, il faut le dire, conservée. On en fera le compte à s'y reporter. Cette comédie pour nous recouvre simplement l'absence encore dans la logique d'une négation adéquate. J'entends de celles qui seraient propres à ordonner un *vel*, je choisis *vel* et non pas *aut* en latin, d'un *vel* à poser la structure en ces termes : ou je ne suis pas, ou je ne pense pas – dont le cogito cartésien donnerait l'intersection. Je pense que des logiciens m'entendent et l'équivoque du mot « ou » en français est seule propice à brocher là la structure de cette indication topologique : je pense *où*, *là où* je ne puis dire que je suis. *Où*, *là où* il me faut poser dans toute énoncé le sujet de l'énonciation comme séparé de l'être par une barre. Plus que jamais, évidemment, ressurgit là non l'intuition, mais l'exigence de l'être. Et c'est ce dont se contentent ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez.

L'inconscient reste le cœur de l'être pour les uns, et d'autres croiront me suivre à en faire l'autre de la réalité. La seule façon de s'en sortir, c'est de poser qu'il est le réel, ce qui ne veut dire aucune réalité, le réel en tant qu'impossible à dire, c'est-à-dire en tant que ⁽¹⁵⁾ le réel c'est l'impossible, tout simplement. Mais impossible qu'on ne se trompe encore à ce que je dis ici. Peut-il se constituer dans la psychanalyse la science de l'impossible comme telle ? C'est en ces termes que la question vaut d'être posée, puisque dès son origine, Freud n'a pas défini la psychanalyse autrement. C'est aussi pourquoi après quinze ans pour adapter cette question à une audience certes ingrate, mais de ce fait bien méritante, j'arrive à l'articuler par la fonction du signifiant dans l'inconscient. Ce que je fais a pourtant la prétention d'opposer un barrage, non pas au Pacifique, mais au guano qui ne peut manquer de recouvrir à bref délai, comme il se fit toujours, l'écriture fulgurante où la vérité s'origine dans sa structure de fiction. Je dis qu'à l'être succède la lettre, qui nous explique beaucoup plus de choses, mais que ça ne durera pas bien longtemps, si nous n'y prenons garde. J'abrège beaucoup en de tels mots, on le sent.

Mes derniers mots me serviront de court-circuit pour centrer ma réponse sur la critique littéraire, car il se motive que comme telle, cette critique soit intéressée dans la promotion de la structure du langage, telle qu'elle se joue en ce temps dans la science. Mais nulle chance qu'elle en profite si elle ne se met pas à l'école de cette logique étirable que j'essaie de fonder. Logique telle qu'elle puisse recouvrir ce sujet neuf à se produire, non pas en tant qu'il serait dédoublé comme étant – un double sujet ne vaut pas mieux que le sujet qui se croit un de pouvoir répondre à tout, c'est aussi bête et aussi trompeur – mais en tant que sujet divisé dans son être. La critique, comme aussi bien la littérature, trouvera l'occasion

d'y achopper dans la structure elle-même. C'est parce que l'inconscient nécessite la primauté d'une écriture que les critiques glisseront à traiter l'œuvre écrite comme se traite l'inconscient. Il est impossible que l'œuvre écrite n'offre pas à tout instant de quoi l'interpréter, au sens psychanalytique. Mais s'y prêter si peu que ce soit est la supposer l'acte d'un faussaire, puisqu'en tant qu'elle est écrite, elle n'imité pas l'effet de l'inconscient. Elle en pose l'équivalent, pas moins réel que lui, de le forger dans sa courbure. Et pour l'œuvre est aussi faussaire celui qui la fabrique, de l'acte même de la comprendre en train de se faire, tel Valéry à l'adresse des nouveaux cultivés de l'entre-deux-guerres. Traiter le symptôme comme un palimpseste, c'est dans la psychanalyse une condition d'efficacité. Mais ceci ne dit pas que le signifiant qui manque pour donner le trait de vérité ait été effacé, puisque nous parlons quand nous savons ce que dit Freud, de ce qu'il a été refoulé et que c'est là le point d'appel du flux inépuisable de significations qui se précipite dans le trou qu'il produit. Interpréter consiste certes, ce trou, à le clore. Mais l'interprétation n'a ⁽¹⁶⁾ pas plus à être vraie que fausse. Elle a à être juste, ce qui en dernier ressort va à tarir cet appel de sens, contre l'apparence où il semble fouetté au contraire. Je l'ai dit tout à l'heure, l'œuvre littéraire réussit ou échoue, mais ce n'est pas à imiter les effets de la structure. Elle n'existe que dans la courbure qui est celle même de la structure. Ce n'est pas là une analogie. La courbure en question n'est pas plus une métaphore de la structure que la structure n'est la métaphore de la réalité de l'inconscient. Elle en est le réel et c'est en ce sens que l'œuvre n'imité, rien. Elle est, en tant que fiction, structure véridique. Qu'on lise ce que je mets en tête de mon volume sur *La lettre volée* d'Edgar Poe. Éclairons-nous de ce que j'y articule de l'effet qu'une lettre doit à son seul trajet de faire virer à son ombre la figure même de ses détenteurs. Ceci sans que personne, peut-on dire, n'ait l'idée de ce qu'elle enveloppe de sens, puisque personne ne s'en soucie. La personne même à qui elle a été dérobée n'ayant pas eu le temps de la lire, comme c'est indiqué pour probable. Qu'ajouterait au conte d'en imaginer la teneur ? Qu'on se souvienne aussi de la façon dont j'ai désigné dans mon analyse de la première scène d'Athalie ce qui est resté acquis dans mon école sous le terme du point de capiton. La ligne de mon analyse n'allait pas à chercher les replis du cœur d'Abner, ou de Joad, non plus que de Racine, mais à démontrer les effets de discours par où un résistant, qui connaît sa politique, parvient à hameçonner un collaborateur en veine de se dédouaner, jusqu'à l'amener à faire tomber lui-même sa grande patronne dans la trappe, avec en somme exactement le même effet sur l'assistance sans doute que la pièce où Sartre faisait gicler jusqu'au portrait de Pétain les insultes de ses propres miliciens, devant une assistance qui bénissait le sus-dit encore par devers soi de lui avoir épargné le spectacle de ces choses pendant qu'elles se passaient. Il s'agit là bien sûr de la tragédie moderne qui joue de la même purge de l'horreur et de la pitié que l'ancienne, bien sûr, mais à les détourner de la victime sur le bourreau – autant dire d'assurer le sommeil des justes. Ceci pour dire que Racine comme Sartre sont dépassés sans doute dans leur intention, mais de ce qui la dépasse, ils n'ont pas à répondre, mais seulement ce genre qui s'appelle le théâtre, et est fort véridique en ce qu'il démontre à l'assistance, et fort crûment, comment on la joue. Moi aussi sans doute, je suis dépassé par mon intention quand j'écris. Mais s'il est légitime de m'interroger comme analyste, quand on est en analyse avec moi, sur mon effort d'enseignement dont tous tant ⁽¹⁶⁾ qu'ils sont se grattent la tête, il n'est pour aucun critique aucun mode d'abord légitime de mes énoncés ni de mon style, que de situer s'ils sont dans le genre dont ils relèvent. Peut-être à m'entendre y gagneraient-ils quelque rigueur – avec ma considération.

Jacques LACAN

Ce texte est paru dans Ornicar ?, n° 9, 1977, pp 7-14.

⁽⁷⁾Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? Ce n'est pas compliqué. Elle a une base – C'est ce qu'on dit dans une psychanalyse.

En principe, on se propose de dire n'importe quoi, mais pas de n'importe où – de ce que j'appellerai pour ce soir le *dire-vent* analytique. Ce vent a bien sa valeur – quand on vanne, il y a des choses qui s'envolent. On peut aussi *se vanter*, se vanter de la liberté d'association, ainsi nommée.

Qu'est-ce que ça veut dire, la liberté d'association ? – alors qu'on spéculé au contraire sur ceci, que l'association n'est absolument pas libre. Certes, elle a un petit jeu, mais on aurait tort de vouloir l'étendre jusqu'au fait qu'on soit libre. Qu'est-ce que veut dire l'inconscient, sinon que les associations sont nécessaires ? Le dit ne se *socie* pas à l'aventure. Ce sur quoi nous comptons, c'est que le dit se socie – chaque fois qu'il ne se dissocie pas, ce qui après tout est concevable, mais ce n'est certainement pas d'être dissocié qu'il est libre. Rien de plus nécessaire que l'état de dissociation quand on se l'imagine régir ce qu'on appelle le rapport à l'extérieur.

J'ai dit *l'extérieur*. On veut que cet extérieur soit un monde. Or la présupposition du monde n'est pas tout à fait fondée, le monde est plus *émondé* qu'on ne pense. Il est cosmographié.

Le mot cosmos a bien son sens. Il l'a conservé, il porte sa trace dans divers modes dont nous parlons du cosmos, on parle de cosmétiques... Le cosmos, c'est ce qui est beau. C'est ce qui est fait beau – par quoi ? en principe par ce que nous appelons la raison. Mais la raison n'a rien à faire dans le « faire beau » qui est une affaire liée à l'idée de corps glorieux, laquelle s'imagine du symbolique rabattu sur l'imaginaire. Mais c'est un court-circuit. Il faut Erwin Rhode pour se rendre compte de cette sorte de débilité mentale d'où naissent ces mômeries. C'est avec ça qu'on fait les momies. Preuve que cette incroyable croyance que le corps dure toujours sous forme d'âme, est enracinée depuis très longtemps.

⁽⁸⁾Tout ça est très contemporain de ce que nous appelons le savoir. C'est de l'inconscient qu'il s'agit. Et ça n'est pas brillant – il faut faire un effort pour ne pas croire qu'on est immortel. Voyez ce que j'ai radiophoné là-dessus dans *Scilicet*, où je me suis *rhodé*.

Alors, il faut clinique. C'est-à-dire, se coucher. La clinique est toujours liée au lit – on va voir quelqu'un couché. Et on n'a rien trouvé de mieux que de faire se coucher ceux qui s'offrent à la psychanalyse, dans l'espoir d'en tirer un bienfait, lequel n'est pas couru d'avance, il faut le dire. Il est certain que l'homme ne pense pas de la même façon couché ou debout, ne serait-ce que du fait que c'est en position couchée qu'il fait bien des choses, l'amour en particulier, et l'amour l'entraîne à toutes sortes de déclarations. Dans la position couchée, l'homme a l'illusion de dire quelque chose qui soit du dire, c'est-à-dire qui importe dans le réel.

La clinique psychanalytique consiste dans le discernement de choses qui importent et qui seront massives dès qu'on en aura pris conscience. L'inconscience où on en est quant à ces choses qui importent, n'a absolument rien à faire avec l'inconscient, qu'avec le temps j'ai cru devoir désigner de *l'une-bénue*. Il ne suffit pas du tout que l'on ait soupçon de son

inconscient pour qu'il recule – ce serait trop facile. Ça ne veut pas dire que l'inconscient nous guide bien.

Une bévue a-t-elle besoin d'être expliquée ? Certainement pas. Simplement, la psychanalyse suppose que nous sommes avertis du fait qu'une bévue est toujours d'ordre signifiant. Il y a une bévue quand on se trompe de signifiant. Un signifiant est toujours d'un ordre plus compliqué qu'un simple signe. Ce n'est pas parce qu'un signifiant s'écrit en signe que c'est moins vrai. Une flèche par exemple désignant l'orientation, c'est un signe, mais ce n'est pas un signifiant. En s'écrivant, un signifiant se réduit dans la portée de ce qu'il signifie. Ce qu'il signifie a en effet à peu près n'importe quel sens dans une langue donnée. Pour mesurer l'affaire, prenez par exemple le sens du mot *devoir* en français – doit et avoir, le devoir entendu au sens des mœurs, le dû, ... Quel sens donner à ce que Freud a avancé dans sa *Traumdeutung*, où il l'a mijoté son inconscient ? – sinon qu'il y a des mots qui là se représentent comme ils peuvent ?

Je dois dire que, bien qu'on ait voulu nous faire de Freud un écrivain, la *Traumdeutung* est excessivement confuse. C'est même tellement confus qu'on ne peut pas dire que ça soit lisible. J'aimerais savoir si quelqu'un l'a vraiment lue de bout en bout. Moi, par devoir, je m'y suis obligé. En tout cas, traduit en français, ça n'a pas les mêmes qualités qu'en allemand. En Allemand ⁽⁹⁾ ça se tient, mais ça ne rend pas pour autant plus claire la notion d'inconscient, de l'*Unbewusst*.

Vous connaissez le schéma. Il y a la *Wahrnehmung* au début – c'est ce qui sert en allemand à désigner la perception – et puis quelque chose passe, fait des progrès, il y a différentes couches de *Wahrnehmung*, à la suite de quoi Il y a l'UBW, l'inconscient, et après ça, le *Vorbewusst*, le préconscient, et de là, ça passe à la conscience, *Bewusstsein*. Eh bien, je dirai que, jusqu'à un certain point, j'ai remis sur pied ce que dit Freud. Si j'ai parlé de « retour à Freud », c'est pour qu'on se convainque d'à quel point c'est boiteux. Et il me semble que l'idée de signifiant explique tout de même comment ça marche.

Le signifiant ne signifie absolument rien. C'est comme ça que de Saussure a exprimé la chose – il a parlé d'arbitraire, et en effet il n'y a aucune espèce de lien entre un signifiant et un signifié, il y a seulement une sorte de dépôt, de cristallisation qui se fait, et qu'on peut aussi bien qualifier d'arbitraire que de nécessaire, au sens où Benveniste agitait ce mot. Ce qui est nécessaire, c'est que le mot ait un usage, et que cet usage soit cristallisé, cristallisé par ce brassage qu'est la naissance d'une nouvelle langue. Il se trouve que, on ne sait pas comment, il y a un certain nombre de gens qui à la fin en font usage. Qu'est-ce qui détermine l'usage qu'on fait d'une langue ?

C'est un fait qu'il y a cette chose que, reprenant un terme de Freud, j'appelle condensation. Ce qui est curieux, c'est que la condensation laisse la place au déplacement. Ce qui est contigu n'élimine pas la glissade, c'est-à-dire la continuité. La *Traumdeutung* ce n'est pas du tout ce qu'on s'imagine. On a traduit ça *La Science des Rêves* ; depuis, une dame a corrigé Meyerson, et a appelé ça *L'interprétation des Rêves*. Mais en réalité, ce dont il s'agit, c'est de la *Deutung*, *bedeuten* ne fait là que redoubler la bévue, et en effet, pour ce qui est de la référence, on sait bien que la bévue est coutumière. *Deuten* veut dire le sens, c'est ce qui *de-vent-dire*. Ces petits jeux entre le français et l'allemand servent à élasticiser le bavardage, mais le bavardage garde toute sa colle.

La langue, à peu près quelle qu'elle soit, c'est du chewing-gum. L'inouï, c'est qu'elle garde ses trucs. Ils sont rendus indéfinissables du fait de ce qu'on appelle le langage, et c'est pourquoi je me suis permis de dire que l'inconscient était structuré comme un langage. La

linguistique – l'ex-sistence du signifiant dans la linguistique – un psychanalyste ne peut pas en tenir compte, mais elle laisse échapper comment la vérité se maintient à ce ⁽¹⁰⁾qu'il faut bien dire être sa place, sa place topologique – raison pourquoi je me suis permis de parler de tores, dans un temps.

L'inconscient donc n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise, il est de Lacan. Ça n'empêche pas que le champ, lui, soit freudien.

Le rêve diffère, *différend*, de différencier de façon non manifeste certes, et tout à fait énigmatique – il suffit de voir la peine que Freud se donne – ce qu'il faut bien appeler une demande et un désir. Le rêve demande des choses, mais là encore, la langue allemande ne sert pas Freud, car il ne trouve pas d'autre moyen de la désigner que de l'appeler un souhait, *Wunsch* qui est en somme entre demande et désir.

Pour chacun, on ne sait par quelle voie, quelque chose chemine de ces premiers propos entendus, qui fait que chacun a son inconscient. Freud avait donc raison, mais on ne peut pas dire que l'inconscient soit par lui vraiment isolé, isolé comme je le fais par la fonction que j'ai appelée du symbolique, et qui est pointée dans la notion de signifiant.

Supposer que la clinique psychanalytique, c'est ça, indique une direction à ceux qui s'y consacrent. Il faut trancher -l'inconscient, est-ce oui ou non ce que j'ai appelé à l'occasion du bla-bla ? Il est difficile de nier que Freud, tout au long de *La Science des Rêves*, ne parle que de mots, de mots qui se traduisent. Il n'y a que du langage dans cette élucubration de l'inconscient. Il fait de la linguistique sans le savoir, sans en avoir la moindre idée. Il va même à se demander si le rêve a une façon d'exprimer la négation. Il dit d'abord que non, s'agissant des relations logiques, et il dit après que le rêve trouve quand même un truc pour désigner la négation. Le non dans le rêve existe-t-il ? Question que Freud laisse en suspens, sur laquelle il se contredit, c'est certain. Cela ne suffit pas pour que nous le chopions là-dessus, mais il reste très frappant que la clinique psychanalytique ne soit pas plus assurée. Pourquoi ne demande-t-on pas raison au psychanalyste de la façon dont il se dirige dans ce champ freudien ?

Évidemment, je ne suis pas chaud-chaud ce soir pour dire que quand on fait de la psychanalyse, on sait où on va. La psychanalyse, comme toutes les autres activités humaines, participe incontestablement de l'abus. On fait comme si on savait quelque chose. Il n'est pourtant pas si sûr que ça que l'hypothèse de l'inconscient ait plus de poids que l'existence du langage.

Voilà ce que je voulais dire ce soir.

Je propose que la section qui s'intitule à Vincennes « de ⁽¹¹⁾la clinique psychanalytique » soit une façon d'interroger le psychanalyste, de le presser de déclarer ses raisons.

Que ceux qui trouvent un bout à dire sur ce que j'ai avancé ce soir le déclarent.

QUESTIONS ET RÉPONSES

MARCEL CZERMAK – Dans le petit papier que vous avez rédigé à destination de cette Section clinique, vous écrivez que la clinique « est le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter ».

JACQUES LACAN – J'ai écrit ça, et je ne renie pas les choses que j'ai écrites. Ça m'entraînerait à des complications.

M. C. – Mais elle est également prise dans une dialectique de parole, et ce n'est pas sans relation avec la vérité.

J. L. – Le plus stupéfiant est que Freud n'y croit jamais, que quiconque lui dise la vérité. Il suffit de lire la *Traumdeutung* pour s'apercevoir que la vérité, il ne croit jamais qu'il puisse l'atteindre. Dire que la vérité est liée à ces sortes de nœuds, à ces chaînes que je fais, explique précisément le côté éperdu de cette recherche dans la *Traumdeutung* de ce qui est vraiment la vérité. La vérité n'est pas sans rapport avec ce que j'ai appelé le réel, mais c'est un rapport lâche. La façon la plus claire dont se manifeste la vérité, c'est le mensonge – il n'y a pas un analysant qui ne mente à jet continu, jusque dans sa bonne volonté de tomber juste dans les carreaux que Freud a dessinés. C'est bien pourquoi la clinique psychanalytique consiste à réinterroger tout ce que Freud a dit. C'est comme ça que je l'entends, et que dans mon bla-bla à moi, je le mets en pratique.

M. C. – D'un côté, le registre symbolique est dénombrable, d'un autre côté...

J. L. – Il y a un certain nombre de mots dans le dictionnaire, mais qui ne suffisent pas à rendre compte de l'usage de la langue.

M. C. – D'un autre côté, le réel est plutôt difficilement dénombrable. Comment la clinique peut-elle être alors l'objet d'une transmission ?

⁽¹²⁾J.L. – D'accord. Une des choses que j'ai manqué à mettre en valeur, c'est qu'il y a un champ que j'ai désigné par le nom de *la jouissance de l'Autre* qui est à représenter pour ce qu'elle est, c'est-à-dire comme inexistante. Ce qu'il faudrait, c'est donner corps – c'est le cas de la dire – à cette jouissance de l'autre absente, et faire un petit schéma, où l'imaginaire serait en continuité avec le réel. L'imaginaire fait évidemment partie du réel, le fait qu'il y ait des corps fait partie du réel. Sur le fait qu'il y a de la vie, nous pouvons éperdument cogiter et même élucubrer – ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose, l'ADN et sa double hélice – il n'en reste pas moins que c'est à partir de là qu'est concevable qu'il y ait des corps qui se reproduisent. Les corps, ça fait donc partie du réel. Par rapport à cette réalité du corps qui rêve et qui ne sait faire que ça, par rapport à cette réalité, c'est-à-dire à sa continuité avec le réel, le symbolique est providentiellement la seule chose qui à cette affaire donne son nœud, qui, de tout cela, fait un nœud borroméen.

JACQUES-ALAIN MILLER – La clinique des névroses et la clinique des psychoses nécessitent-elles les mêmes catégories, les mêmes signes ? Une clinique des psychoses peut-elle, selon vous, prendre son départ d'une proposition comme : « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant », avec ce qui s'en suit de l'objet *a* ? *S*, *a*, *S*₁, *S*₂, ces termes sont-ils appropriés à la clinique du psychotique ?

J. L. – La paranoïa, je veux dire la psychose, est pour Freud absolument fondamentale. La psychose, c'est ce devant quoi un analyste, ne doit reculer en aucun cas.

J.-A. M. – Est-ce que dans la paranoïa, le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ?

J. L. – Dans la paranoïa, le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.

J.-A. M. – Et vous pouvez y situer « fading », objet *a*... ?

J. L. – Exactement.

J.-A. M. – Ce serait à montrer.

J. L. – Ce serait sûrement à montrer, c'est vrai, mais je ne le montrerai pas ce soir.

⁽¹³⁾SOLANGE FALADE – Que faut-il penser de la fin d'une analyse chez un paranoïaque, si cette fin est l'identification au symptôme ?

J. L. – Il est bien certain que le paranoïaque, non seulement il s'identifie au symptôme, mais que l'analyste s'y identifie également. La psychanalyse est une pratique délirante, mais c'est ce qu'on a de mieux actuellement pour faire prendre patience à cette situation inconfortable d'être homme. C'est en tout cas ce que Freud a trouvé de mieux. Et il a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer.

Un participant – Vous avez même dit un jour que vous étiez psychotique.

J. L. – Oui, enfin, j'essaie de l'être le moins possible ! Mais je ne peux pas dire que ça me serve. Si j'étais plus psychotique, je serais probablement meilleur analyste. Ce que Freud a fait de mieux, c'est l'histoire du Président Schreber. Il est là comme un poisson dans l'eau.

J.-A. M. – Là, Il n'est pas allé auprès d'un lit, il a pris un texte.

J. L. – C'est tout à fait vrai. Il n'est pas allé faire bavarder le Président Schreber. Il n'en reste pas moins qu'il n'est jamais plus heureux qu'avec un texte.

J.-A. M. – J'ai encore une chose à vous demander, qui concerne la pratique de la psychothérapie, dont nous aurons à parler dans cette Section clinique. Vous avez naguère lâché cette formule sans fard : « la psychothérapie ramène au pire ». Ça devrait impliquer qu'on ne peut à la fois se dire « lacanien » et « psychothérapeute ». Je me demande jusqu'à quel point on prend ça au sérieux, et, à dire vrai, jusqu'à quel point vous prenez au sérieux ce que vous avez dit.

J. L. – J'ai dit ça avec sérieux.

J.-A. M. – Les psychothérapies, ça n'est pas la peine ?

J. L. – C'est certain, ce n'est pas la peine de thérapier le psychique. Freud aussi pensait ça. Il pensait qu'il ne fallait pas se presser de guérir. Il ne s'agit pas de suggérer, ni de convaincre.

J.-A. M. – Et en plus, il pensait que pour le psychotique, ce n'était pas possible, purement et simplement.

⁽¹⁴⁾J. L. – Exactement. Personne n'a quelque chose d'autre à mettre comme grain de sel ? La clinique psychanalytique doit consister non seulement à interroger l'analyse, mais à interroger les analystes, afin qu'ils rendent compte de ce que leur pratique a de hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé. La clinique psychanalytique doit nous aider à relativiser l'expérience freudienne. C'est une élucubration de Freud. J'y ai collaboré, ce n'est pas une raison pour que j'y tiennne. Il faut tout de même se rendre compte que la psychanalyse n'est pas une science, n'est pas une science exacte.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Ce 10 II 77

Cher Soury,

Dans le cas du tétraèdre (où vous distinguez 4, distincts d'être seulement coloriés)

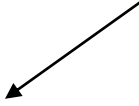
Me faut-il en conclure : que de même que dans le nœud borroméen simple, soit circulaire, il y en a deux à partir du moment où ils ne sont pas seulement coloriés, mais orientés,

de même y a t-il huit tétraèdres (sphéroïdaux) distincts à partir du moment où en plus d'être colorés, ils sont orientés (l'affaire vaut d'être analysée)

Est-ce plus où moins ?

Votre

J. Lacan



Pneumatique avec mention Pli urgent adressé au 5, rue du Dahomey, Paris.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Ce 11.02.77

Cher Soury.

Merci. Merci

Là-dessus appelez-moi demain samedi matin, à 9h 30 ?

Si vous voulez pour que je vous demande

Quelle est la difficulté et la nuance « subreptice » dans l'énoncé des recensements soit :
que la correspondance entre l'usage du singulier et du pluriel et l'usage des nombres (je le
pense aussi) ne soit pas évidente ...je le pense aussi mais le pensons nous de la même façon

Vôtre

J.Lacan

<FAC-SIMILE ABSENT>

Message, sans doute envoyé entre le 17 et 25 Février 1977.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

FIGURE I

Voilà la solution que je propose.

Pourquoi faut-il que ce soit si « coton » ?

Il y a un passage entre cordes rouges et cordes bleues : Du même ordre que ce passage :

FIGURE II

Simplement 6 cordes bleues d'un côté

Le cordon rouge de l'autre.

Ils ne se nouent ces 2 qu'apparemment : c'est-à-dire se dénouent.

Si je comprends bien l'espace est torique plus que sphérique

Je parle de l'espace à trois dimensions (! ! !).

Pendant ce week-end,(seulement samedi soir), je suis au 479 12 11, numéro que vous connaissez)

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé 5, rue de Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Ce 17 II 77

Les 4 tétraèdres « toriques » sont sur le modèle de ce qui se passe pour les cercles

FIGURE I Est-il possible d'enchaîner 2 tétraèdres comme ces 2 cercles ; je n'en sais rien. Je suppose que quelque chose

FIGURE II comme cela « qui est en perspective » serait nouable à une autre tétraèdre. Mais ce n'est pas d'être nouable qui suffit : il faut que ce soit dénouable, les deux tétraèdres en question.

Y voyez-vous plus clair ? J'enrage

Ce d'autant plus que je me casse la tête sur cette question : l'écriture réelle du Je sais est-elle concevable ? ou n'y a-t-il que du Il sait ou du « Maneine sait »

Bref l'écriture réelle est-elle toujours un symptôme ?

Je ne suis pas brillant

Votre

Lacan

[En travers, à gauche de la lettre, se trouve le texte suivant] : « Pouvez-vous me prendre le Jeudi 3 mars ? J'ai peur à cette heure là de ne pas avoir de taxi à la bonne heure.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Où en êtes-vous ?

Votre

J. Lacan

25.2.77

Intervention de Jacques Lacan à Bruxelles, publiée dans Quarto (Supplément belge à La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne), 1981, n° 2.

<IMAGE ABSENTE>

« ... Un savoir qui se contente de toujours commencer, ça n'arrive à rien. C'est bien pour ça que quand je suis allé à Bruxelles, je n'ai pas parlé de psychanalyse dans les meilleurs termes.

Commencer à savoir pour n'y pas arriver va somme toute assez bien avec mon manque d'espoir. Mais ça implique aussi un terme qu'il me reste à vous laisser deviner. Les personnes belges qui m'ont entendu le dire, et que je reconnais ici, sont libres de vous en faire part ou pas⁵³⁴.

Qu'est-ce que ça veut dire de comprendre, surtout quand on fait un métier qu'un jour, chez quelqu'un qui est là, qui s'appelle Thibault, j'ai qualifié d'escroquerie⁵³⁵ ».

Le 26 Février 1977, Jacques Lacan parle à Bruxelles⁵³⁶.

⁽⁵⁾ ... Ou sont-elles passées les hystériques de jadis, ces femmes merveilleuses, les Anna O., les Emmy von N... ? Elles jouaient non seulement un certain rôle, un rôle social certain, mais quand Freud se mit à les écouter, ce furent elles qui permirent la naissance de la psychanalyse. C'est de leur écoute que Freud a inauguré un mode entièrement nouveau de la relation humaine. Qu'est-ce qui remplace ces symptômes hystériques d'autrefois ? L'hystérie ne s'est-elle pas déplacée dans le champ social ? La loufoquerie psychanalytique ne l'aurait-elle pas remplacée ?

Que Freud fut affecté par ce que les hystériques lui racontaient, ceci nous paraît maintenant certain. L'inconscient s'origine du fait que l'hystérique ne sait pas ce qu'elle dit, quand elle dit bel et bien quelque chose par les mots qui lui manquent. L'inconscient est un sédiment de langage.

Le réel est à l'opposé extrême de notre pratique. C'est une idée une idée limite de ce qui n'a pas de sens. Le sens est ce par quoi nous opérons dans notre pratique : l'interprétation. Le réel est ce point de fuite comme l'objet de la science (et non de la connaissance qui elle est plus que critiquable) le réel c'est l'objet de la science.

Notre pratique est une escroquerie, du moins considérée à partir du moment où nous partons de ce point de fuite. Notre pratique est une escroquerie : bluffer faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué, c'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué – à savoir ce que Joyce désignait par ces mots plus ou moins gonflés – d'où nous vient tout le mal. Tout de mêmes, ce que je dis là est au cœur du problème de ce que nous portons (je parle dans le tissu social). C'est pour cela que tout à l'heure, j'ai quand même suggéré qu'il y avait quelque – ⁽⁶⁾ chose qui remplaçait cette soufflure qu'est le symptôme hystérique. C'est curieux, un symptôme hystérique : ça se tire d'affaire à partir du moment où la personne, qui vraiment ne sait pas ce qu'elle dit, commence à blablater (et l'hystérique mâle ? on n'en trouve pas un qui ne soit une femelle).

Cet inconscient auquel Freud ne comprenait strictement rien, ce sont des représentations inconscientes. Qu'est-ce que ça peut bien être que des représentations inconscientes ? Il y a là une contradiction dans les termes : *unbewusste Vorstellungen*. J'ai essayé d'expliquer cela, de fomenter cela pour l'instituer au niveau du symbolique. Ça n'a rien à faire avec des représentations, ce symbolique, ce sont des mots et à la limite, on peut

⁵³⁴. J. Lacan, séminaire du 8 mars 1977, transcription dans *Ornicar ?*, 16, p. 13.

⁵³⁵. J. Lacan, conclusion des journées de Lille, transcription dans *Lettres de l'EFPP*, 22, p. 499.

⁵³⁶. Le texte inédit de cette conférence a été transcrit par J. Cornet au départ de ses propres et plus fidèles notes manuscrites ainsi que de celles d'I. Gilson.

concevoir que des mots sont inconscients. On ne raconte même que cela à la pelle : dans l'ensemble, ils parlent sans absolument savoir ce qu'ils disent. C'est bien en quoi l'inconscient n'a de corps que de mots.

Je suis embarrassé de me donner en cette occasion un rôle, mais pour oser le dire, j'ai mis un pavé dans le champ de Freud, je n'en suis pas autrement fier, je dirais même plus, je ne suis pas fier d'avoir été aspiré dans cette pratique que j'ai continuée, que j'ai poursuivie comme ça, comme j'ai pu, dont après tout il n'est pas sûr que je la soutienne jusqu'à crevaison. Mais il est clair que je suis le seul à avoir donné son poids à ce vers quoi Freud était aspiré par cette notion d'inconscient. Tout ça comporte certaines conséquences. Que la psychanalyse ne soit pas une science, cela va de soi, c'est même exactement le contraire. Cela va de soi si nous pensons qu'une science ça ne se développe qu'avec de petites mécaniques qui sont les mécaniques réelles, et il faut quand même savoir les construire. C'est bien en quoi la science a tout un côté artistique, c'est un fruit de l'industrie humaine, il faut savoir y faire. Mais ce savoir y faire, débouche sur le plan du chiqué. Le chiqué, c'est ce qu'on appelle d'habitude le Beau.

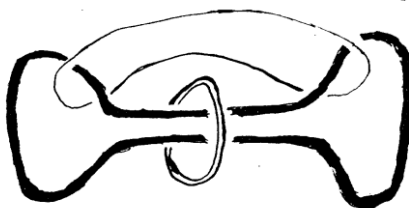
Q. – Le chiqué, n'est-ce pas l'artifice ? L'artifice vise au beau, mais ce qui est beau, c'est la démonstration ; prenons le chiffre 4 dans les propositions non démontrables, on en dit : élégant ! belle démonstration !

Dans cette géométrie que j'élucubre et que j'appelle géométrie de sacs et de cordes, géométrie du tissage (qui n'a rien à faire avec la géométrie grecque qui n'est faite que d'abstractions), ce que j'essaie d'articuler, c'est une géométrie qui résiste, une géométrie qui est à la portée de ce que je pourrais appeler toutes les femmes si les femmes ne se caractérisaient pas justement de n'être pas tout : c'est pour ça que les femmes n'ont pas réussi à faire cette géométrie à laquelle je m'accroche, c'est pourtant elles qui en avaient le matériel, les fils. Peut-être la science prendrait-elle une autre tournure si on en faisait une trame, c'est-à-dire quelque chose qui se résolve en fils.

Enfin on ne sait pas si tout ça aura la moindre fécondité parce que, s'il est certain qu'une démonstration puisse être appelée belle, on perd tout à fait les pédales au moment où il s'agit non pas d'une démonstration mais de ce quelque chose qui est très très paradoxal, que j'essaie d'appeler comme je peux : monstration. Il est curieux de s'apercevoir qu'il y a dans cet entrecroisement de fils quelque chose qui s'impose comme étant du réel, comme un autre noyau de réel, et qui fait que, quand on y pense...

⁽⁷⁾ça, j'en ai bien l'expérience... parce qu'on ne peut pas s'imaginer à quel point ça me tracasse ces histoires que j'ai appelées en un temps « ronds de ficelles »... ce n'est pas rien de les appeler ronds de ficelles... ces histoires de ronds de ficelles me donnent beaucoup de tracas quand je suis tout seul, je vous prie de vous y essayer, vous verrez comme c'est irréprésentable, on perd les pédales tout de suite.

Le nœud borroméen, on arrive encore à se le représenter, mais il y faut de l'exercice. On peut aussi très bien en donner des représentations noir sur blanc, des représentations mises à plat où on ne s'y retrouve pas : on ne le reconnaît pas. Ceci est un nœud borroméen parce que si l'on rompt une de ces ficelles, les deux autres se libèrent.



Ce n'est pas un hasard si j'en suis venu à m'étouffer avec ces représentations nodales – là, ça vraiment ce sont celles qui me tracassent.

Si j'ai continué la pratique, si, conduit, guidé comme par une rampe, j'ai continué ce blabla qu'est la psychanalyse, c'est quand même frappant que, par rapport à Freud, ça m'ait mené là (parce qu'il n'y a pas trace dans Freud du nœud borroméen). Et pourtant je considère que, de façon tout à fait précise, j'étais guidé par les hystériques, je ne m'en tenais pas moins à l'hystérique, à ce qu'on a encore à portée de la main comme hystérique (je suis fâché d'employer le « je » parce que dire « le moi », confondre la conscience avec le moi, ce n'est pas sérieux et pourtant c'est facile de glisser de l'un à l'autre). (...)

C'est quand même renversant de penser que nous employons le mot de caractère aussi à tort et à travers. Qu'est-ce qu'un caractère et aussi une analyse de caractère, comme s'exprime Reich ? C'est tout de même bizarre que nous glissions comme ça si facilement. Nous ne nous intéressons facilement qu'à des symptômes, et ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment avec du blabla, avec notre propre blabla, c'est-à-dire l'usage de certains mots, nous arrivons...

C'est ce qui frappe dans les *Studien über Hysterie*, c'est que Freud arrive presque, et même tout à fait, à (dégueuler) que c'est avec des mots que ça se résoud et que c'est avec les mots de la patiente même que l'affect s'évapore.

Il y a un type qui a passé son existence à rappeler l'existence de l'affect. La question est de savoir si oui ou non l'affect s'aère avec des mots ; quelque chose souffle avec ces mots, qui rend l'affect inoffensif c'est-à-dire non engendrant de symptôme. L'affect n'engendre plus de symptôme quand l'hystérique a commencé à raconter cette chose à propos de quoi elle s'est effrayée. Le fait de dire : « elle s'est effrayée » a tout son poids. S'il faut un terme réfléchi pour le dire, c'est qu'on se fait peur à soi-même. Nous sommes là dans le circuit de ce qui est délibéré, de ce qui est conscient.

L'enseignement ? On essaie de provoquer chez les autres le savoir y faire, et c'est-à-dire se débrouiller dans ce monde qui n'est pas ⁽⁸⁾ du tout un monde de représentations mais un monde de l'escroquerie.

Q.— Lacan est freudien mais Freud n'est pas lacanien ?

Tout à fait vrai. Freud n'avait pas la moindre idée de ce que Lacan s'est trouvé jaspiner autour de cette chose dont nous avons l'idée... Je peux parler de moi à la troisième personne. L'idée de représentation inconsciente est une idée totalement vide. Freud tapait tout à fait à côté de l'inconscient. D'abord, c'est une abstraction. On ne peut suggérer l'idée de représentation qu'en ôtant au réel tout son poids concret. L'idée de représentation inconsciente est une chose folle ; or, c'est comme ça que Freud l'aborde. Il y en a des traces très tard dans ses écrits.

L'inconscient ? Je propose de lui donner un autre corps parce qu'il est pensable qu'on pense les choses sans les peser, il y suffit des mots ; les mots font corps, ça ne veut pas dire du tout qu'on y comprenne quoi que ce soit. C'est ça l'inconscient, on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien. On a quand même l'amorce de cela quand les gens parlent à tort et à travers, il est tout à fait clair qu'ils ne donnent pas aux mots leur poids de sens. Entre l'usage de signifiant et le poids de signification, la façon dont opère un signifiant, il y a un monde. C'est là qu'est notre pratique : c'est approcher comment des mots opèrent. L'essentiel de ce qu'a dit Freud, c'est qu'il y a le plus grand rapport entre cet usage des mots dans une espèce qui a des mots à sa disposition et la sexualité qui règne dans cette espèce. La sexualité est entièrement prise dans ces mots, c'est là le pas essentiel qu'il a fait. C'est bien plus important que de savoir ce que veut dire ou ne veut pas dire l'inconscient. Freud a mis l'accent sur ce fait. Tout cela, c'est l'hystérie elle-même. Ce n'est pas un mauvais usage d'employer l'hystérie dans un emploi métaphysique ; la métaphysique, c'est l'hystérie.

Q. – Escroquerie et prôton pseudos.

Escroquerie et prôton pseudos, c'est la même chose. Freud dit la même chose que ce que j'appelle d'un nom français, il ne pouvait quand même pas dire qu'il éduquait un certain nombre d'escrocs. Du point de vue éthique, c'est intenable notre profession, c'est bien d'ailleurs pour ça que j'en suis malade, parce que j'ai un surmoi, comme tout le monde.

Nous ne savons pas comment les autres animaux jouissent, mais nous savons que pour nous la jouissance est la castration. Tout le monde le sait, parce que c'est tout à fait évident : après ce que nous appelons inconsidérément l'acte sexuel (comme s'il y avait un acte !), après l'acte sexuel, on ne rebande plus. La question est de savoir : j'ai employé le mot « la » castration, comme si c'était univoque, mais il y a incontestablement plusieurs sortes de castration ; toutes les castrations ne sont pas auto-morphes. L'automorphisme, contrairement à ce qu'on peut croire, – morphè-forma – ce n'est pas du tout une question de forme, comme je l'ai fait remarquer dans mon jaspinage séminariste. Ce n'est pas la même chose la forme et la structure. J'ai essayé d'en donner des représentations sensibles, ce n'était pas des représentations mais des monstrations. Quand on retourne un tore cela donne quelque chose de complètement différent au point de vue de la forme. Il faut faire la différence entre forme et structure.

⁽⁹⁾Q. – Avec quoi l'escroquerie ferait-elle bon ménage avec la forme ? avec la structure ?

Je ne poursuis cette notion de structure que dans l'espoir d'échapper à l'escroquerie. Je file cette notion de structure, qui a quand même un corps des plus évidents en mathématiques, dans l'espoir d'atteindre le réel. On met la structure du côté de la *Gestalt* et de la psychologie, c'est certain. Si on dit qu'il y a un inconscient, c'est là que la psychologie est une futilité et que la *Gestalt* est ce quelque chose dont nous avons le modèle. La *Gestalt*, c'est évidemment la bulle, et le propre de la bulle, c'est de s'évanouir. C'est parce que chacun nous sommes foutus comme une bulle que nous ne pouvons avoir le soupçon qu'il y a autre chose que la bulle.

Il s'agit de savoir si oui ou non Freud est un événement historique. Freud n'est pas un événement historique. Je crois qu'il a raté son coup, tout comme moi ; dans très peu de temps, tout le monde s'en foutra de la psychanalyse. Il s'est démontré là quelque chose : il est clair que l'homme passe son temps à rêver, qu'il ne se réveille jamais. Nous le savons quand même, nous autres psychanalystes, à voir ce que nous fournissent les patients (nous sommes tout aussi patients qu'eux dans cette occasion) : ils ne nous fournissent que leurs rêves.

Q. – sur la difficulté à faire passer la catégorie du réel.

C'est tout à fait vrai que ce n'est pas facile d'en parler. C'est là que mon discours a commencé. C'est une notion très commune, et qui implique l'évacuation complète du sens, et donc de nous comme interprétant.



Q. – sur la castration.

La castration n'est pas unique, l'usage de l'article défini n'est pas sain, ou bien il faut toujours l'employer au pluriel : il y a toujours des castrations. Pour que l'article défini s'applique, il faudrait qu'il s'agisse d'une fonction non pas automorphe mais autostructurée,

je veux dire qui ait la même structure. « Auto » ne voulant rien dire d'autre que structuré comme soi, foutu de la même façon, nouée de la même façon (il y en a des exemples à la pelle dans la topologie). L'emploi de « le, la, les » est toujours suspect parce qu'il y a des choses qui sont de structure complètement différente et qu'on ne peut désigner par l'article défini, parce qu'on n'a pas vu comment c'est foutu.

C'est pour ça que j'ai élucubré la notion d'objet **a**. L'objet **a** n'est pas automorphe : le sujet ne se laisse pas pénétrer toujours par le même objet, il lui arrive de temps en temps de se tromper. La notion d'objet **a**, c'est ça que ça veut dire : ça veut dire qu'on se trompe d'objet **a**. On se trompe toujours à ses dépens. À quoi servirait de se tromper si ce n'était pas fâcheux. C'est pour ça qu'on a construit la notion de phallus. Le phallus, ça ne veut rien dire d'autre que cela, un objet privilégié sur quoi on ne trompe pas.

On ne peut dire « la castration » que quand il y a identité de structure alors qu'il y a 36 structures différentes, non automorphes. ⁽¹⁰⁾Est-ce là ce qu'on appelle la jouissance de l'Autre, une rencontre d'identité de structure ? Ce que je veux dire, c'est que la jouissance de l'Autre n'existe pas, parce qu'on ne peut la désigner par « la ». La jouissance de l'Autre est diverse, elle n'est pas automorphe.

Q. – Sur le pourquoi des nœuds.

Mes nœuds me servent comme ce que j'ai trouvé de plus près de la catégorie de structure. Je me suis donné un peu de mal pour arriver à cribler ce qui pouvait en approcher le réel. L'anatomie chez l'animal ou la plante (ça, c'est du même tabac), c'est des points triples, c'est des choses qui se divisent, c'est le y qui est un *upsilon*, ça a servi depuis toujours à supporter des formes, à savoir quelque chose qui a du sens. Il y a quelque chose dont on part et qui se divise, à droite le bien, à gauche le mal. Qu'est-ce qui était avant la distinction bien-mal, avant la division entre le vrai et l'escroquerie ? Il y avait là déjà quelque chose avant que Hercule oscille à la croisée des chemins entre bien et mal, il suivait déjà un chemin. Qu'est-ce qui se passe quand on change de sens, quand on oriente la chose autrement ? On a, à partir du bien, une bifurcation entre le mal et le neutre. Un point triple, c'est réel même si c'est abstrait. Qu'est-ce que la neutralité de l'analyste si ce n'est justement ça, cette subversion du sens, à savoir cette espèce d'aspiration non pas vers le réel mais par le réel.

Q. – sur la psychose qui échapperait à l'escroquerie.

La psychose, c'est dommage... dommage pour le psychotique, car enfin ce n'est pas ce qu'on peut souhaiter de plus normal. Et pourtant on sait les efforts des psychanalystes pour leur ressembler. Déjà Freud parlait de paranoïa réussie.

... *More geometrico*... à cause de la forme, l'individu se présente comme il est foutu, comme un corps. Un corps, ça se reproduit par une forme. Le corps parlant ne peut réussir à se reproduire que par un ratage, c'est-à-dire grâce à un malentendu de sa jouissance.

... Ce que notre pratique révèle, nous révèle, c'est que le savoir, savoir inconscient a un rapport avec l'amour.

... Structure... Quand on suit la structure, on se persuade de l'effet du langage. L'affect est fait de l'effet de la structure, de ce qui est dit quelque part.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé à Thomé. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Thomé

Téléphonez-moi demain matin le nom de votre avocat commis d'office et le numéro où
je peux l'appeler dès demain (chez l'avocat Leclerc)

Votre

J. Lacan

Ce 8 III 77

Il s'agit d'une lettre, adressée à Élisabeth Roudinesco, qu'elle publie partiellement dans Histoire de la psychanalyse en France, Tome 2, 1925-1985, Paris, Seuil, 1986, p. 638. Lacan répond à une lettre ouverte qu'elle lui a envoyée faisant référence au débat suscité par le suicide de Juliette Labin quelque temps après qu'elle ait reçu une réponse négative à la passe qu'elle avait tentée.

LACAN — « J'ai énoncé que le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. C'est incontestable, mais comporte un risque. J'ajoute que ce risque, dans la passe, il n'est pas obligé de le courir. Il s'y offre délibérément ».

Jacques Lacan conclut ces journées qui se sont passées à Lille. La publication a été faite dans les Lettres de l'École, 1978, n°22, pp. 499-501.

⁽⁴⁹⁹⁾JACQUES LACAN – J'ai pris ce matin quelques notes. J'espère que j'en décollerai.

Naturellement, je me trompe puisque ce que j'ai entendu, d'Alain Didier-Weill, c'est que j'ai tout compris.

Qu'est-ce que ça veut dire de comprendre, surtout quand on fait un métier qu'un jour, chez quelqu'un qui est là, qui s'appelle Dominique Thibault, j'ai qualifié d'escroquerie.

J'ai tout compris donc, et paraît-il *La Lettre volée* de Poe que j'ai placée en tête de mes *Écrits*, comme ça, par hasard, en témoigne puisque c'est ce qu'on appelle le sujet dont Alain Didier-Weill a bien voulu s'occuper – enfin « s'occuper », il y a pris appui.

C'est bien ce que je m'efforce de dénoncer, ce « tout », « tout compris ». Non seulement le « pas tout » est là à sa place, mais il est sûr que l'équivoque que j'ai pris soin d'éviter dans mon séminaire – si je l'ai évitée, ce n'est pas sûr – c'est : tout (et là je passe d'une langue à l'autre), $\mu\downarrow\pi\Box\sigma\alpha$, puisque c'est du $\mu\downarrow\pi\Box\omega$ que j'ai admis concernant la fumelle d'homme, ce $\mu\downarrow\pi\Box\nu\tau\epsilon\omega$ concernant la négation de l'universel, que je me suis fondé, ce que j'appelle (il faut quand même que j'écrive) *stock-opportun*.

Vous voyez quand même la résistance qu'a l'orthographe, que je qualifie de raphé.

Il faut interroger l'équivoque, dont j'énonce que c'est de là que se fondent toutes les formations, les formations de l'inconscient.

C'est un type affreux qui a imaginé ça. À partir de quoi l'a-t-il imaginé, cet inconscient, à quoi il a rapporté un certain nombre de formations ? Ce n'est pas commode à imaginer. Mais quand même, l'orthographe doit y jouer un certain rôle.

Ce qu'il a dit, Freud, l'affreux, c'est qu'il n'y a pas du su-je. Rien ne supporte le su-je. Autrement dit, au jeu du je se substitue – c'est ce que je tente d'énoncer aujourd'hui – le baffouille-à-je.

Une baffouille, qu'on dit, c'est une lettre. Et ce qu'il faut voir, c'est que, comme l'a révoqué –, je ne sais pourquoi parce que ça ne valait pas tant d'honneur, le genre en français, comme je l'écris, ex-siste à tout. Le plus ou moins d'ex-sistence, voilà ce qui règle l'affaire des langues, autrement dit la linguistique.

⁽⁵⁰⁰⁾Ce n'est pas étonnant, ça ne m'étonne plus que je me sois référé à la linguistique, parce que la linguistique – je ne voudrais pas forcer la note – est aussi une escroquerie.

Je voudrais vous dire quand même que la distance de la logique à la langue, c'est là ce que je voudrais – « je voudrais », en réalité je n'en ai pas la moindre envie, j'ai énoncé un certain nombre de baffouillages, et peut-être, si on veut bien, que je ferai mon séminaire encore une année. Mais tout ce que je souhaite, c'est de ne pas le faire. On me comblera, pour tout dire, à ce que je ne le fasse pas. C'est moi qui en jugerai, mais enfin, parce que je suis las.

Mais il y a quelque chose qui quand même est intéressant, c'est l'affaire qui s'est déclarée quand Newton a parlé de la gravitation. Il a dit que les corps – les corps c'est-à-dire la matière – gravitaient entre eux selon la masse d'autres corps. Ça n'est pas passé tout seul au temps de Newton parce que les gens de son temps se sont creusé la tête sur le fait que dans la formule de Newton, il y a une question de distance, et cette distance, les gens du temps de Newton se sont interrogés pour savoir comment chaque corps pouvait bien le savoir, cette distance.

C'est bien la même question qui se pose à nous sur le sujet de savoir la distance où est la langue de la logique. La langue ex-siste à la logique, mais comment l'inconscient le sait-il ? Comment s'oriente-t-il là en fonction du réel, réel dont la distance fait partie ? Pas d'autre définition – j'ai hasardé ça – du réel que l'impossible. C'est de l'ordre de la définition, et la définition, ça n'a rien à voir avec la vérité. La vérité, je me suis permis d'avancer qu'on ne

peut pas la dire. C'est quand même drôle qu'il y ait des gens dénommés analystes qui s'efforcent de faire dire à ce qu'on appelle leurs analysants – (c'est comme ça tout au moins que je les désignais) qui s'efforcent de leur faire dire la vérité. La vérité est strictement impossible à dire. Disons qu'elle ne peut se dire qu'à moitié. J'ai parlé, et Alain DidierWeill y a fait allusion, de mi-dire, et le mi-dire, c'est comme chacun le voit un pur et simple ratage de la vérité.

Comment est-ce concevable que des personnes, comme ça, tordues s'efforcent de reconstruire ce que j'ai appelé l'ex-sistence de la langue à la logique ? De deux choses l'une : ou l'inconscient sait d'avance tout ce qui se construira dans l'histoire, ce qu'on appelle, j'ai appelé ça l'histoire, c'est l'hystérie ; ou il sait déjà la distance où il est de la logique, ou l'élucubration dont j'ai essayé de fournir à Freud, à l'affreux Freud, le soutien, n'a aucune espèce de sens. Qu'est-ce que c'est qu'une névrose ? Ça m'a amené à élucubrer cette histoire de nœud, que j'ai appelé borroméen. Ce nœud est un symbole pour manifester – la manifestation, c'est une métaphore, et l'enchaînement dont il s'agit, c'est désignable de cette métaphore qu'est l'usage du mot métonymie.

Il faudrait explorer ce que la signification, l'usage des mots en d'autres termes, représente pour chacun. Nous voilà ramenés à la linguistique. *To glance a nose*, c'est comme ça que ça se dit en anglais, jeter un regard sur un nez ; grâce à quoi quelqu'un qui avait parlé l'anglais dans son enfance avait une trouille particulière de voir je ne sais quel brillant *auf der Nase*, c'est comme ça que ça se dit en allemand.

⁽⁵⁰¹⁾ Tout ce qui marque la distance de la langue à la logique (et là c'est un abîme) mérite d'être exploré. Autant dire que l'irrationnel, ce qu'on sait, met en colère, *ira*. Le *Ça ira* est en effet le chant de la colère.

Voilà ce que, si je continue mon bafouillage, j'ai le projet de jaspiner ; de jaspiner comme je pourrais, parce que le su-je, ce dont se supporte le je, ça semble être à la portée de la main ; chacun se promène avec un je ; tout au moins énonce-t-il ce je à tort et à travers.

J'en ai assez dit pour aujourd'hui. Si je réussis à persévérer dans ce que j'appellerai la suite, je vous y donne rendez-vous.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Message envoyé le 30-11-1977. Collecton privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher S,
Merci de votre envoi d'hier, je le trouve passionnant.
Voulez-vous m'appeler à 14 heures
Votre
J. Lacan

Ce 30 XI 77

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé 5, rue de Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

à Soury

Cher Soury,

Un triple tore n'est pas un nœud borroméen, quoique un n.b soit un triple tore.

Comment un n.b à 4 se décompose t-il en 2 n.b à 3 ?

(Vous vous souvenez sûrement de : comment vous schématisez un triple tore)

Êtes-vous là ce week-end ?

Je vous rappelle mon numéro à Guitrancourt (où je ne serais pas avant Samedi après midi vers 17 heures : 479 12 11)

Votre

J. Lacan

Ce 2 12 77

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

FIGURE I

Cher Soury, veuillez me dire de combien de façon un de ces six tores (ainsi disposés) se retourne.

Il y a deux autres cas : celui que j'ai appelé à la queue-leu-leu et le circulaire.

FIGURE II ET III

FIGURE IV

Appelez moi demain matin à 11 heures si vous le pouvez.

Paru dans le Catalogue de l'exposition François Rouan, Marseille, Musée Cantini, 1978. La partie 1 est la reproduction des pages du catalogue, la partie 2 est la dactylographie de la partie 1.

Partie 1.<FAC-SIMILE ABSENT>

Partie 2

François Rouan peint sur bandes.

Si j'osais, je lui conseillerais de modifier ça et de peindre sur tresses.

La tresse à trois vaut d'être relevée.

Aucun rapport entre trois et tresse. C'est là mon étonnement ce que m'affirme le Bloch et von Wartburg, dictionnaire étymologique auquel je me réfère. On y trouve au contraire une évocation de $\psi\rho\leftrightarrow\phi$, $\tau\rho\iota\xi\omega$, évocateur de la natte qui est la matière habituelle de la tresse à trois.

Je ferai retour à la peinture sur bandes : cette nouveauté – frappante – qu'introduit François Rouan.

Voici comment je la schématise

<Cf. Figure I>

Les petits trous n'existent pas. Ils sont conjoints. Néanmoins je crois devoir les mettre en évidence et même souligner qu'il y a des lévogyres que je rejoins de lignes obliques. Le dextrogyre central serait aussi porté par des lignes analogues (= obliques).

Venons-en à la tresse

<Cf. Figure II>

Le bâti du tableau le prend en haut et en bas, nul besoin de fixer ce qui est latéral :

Il y a d'autres propriétés de cette tresse nommément la propriété dite borroméenne qui tient à ce qu'après six mouvements (de nattage), ces bandes peuvent être mises en cercle et qu'une étant coupée, libère les deux autres : je veux dire qu'elle les rend indépendantes l'une de l'autre.

Ceci se renouvelle après 12, 18, 24, 38 mouvements... Comme le montre la figure suivante :

<Cf. Figure III> Ce qu'on achève circulairement de la façon suivante.

Laquelle tresse se transforme par rabattement du 2.

<Cf. Figure IV>

Après quoi le rabattement de 2 complète la question et il saute aux yeux que la section d'un quelconque de ces cercles laisse les deux autres superposés, c'est-à-dire non noués en chaîne.

<Cf. Figure V>

À remarquer que, plongé dans l'espace, les trois cercles se croisent également. Ils ont pourtant moins de croisements. Alors que, mis à plat, ils ont six croisements.

La figure VI (en perspective) montre que dans l'espace ils n'en n'ont que quatre.

<Cf. Figure VI>

De même il y a une tresse à quatre et à cinq, à six, voire à ce qu'on appelle infini, c'est-à-dire impossible à nombrer. Telle est la figure VII dont on voit le principe : un cercle étant coupé, n'importe lequel des autres est indépendant, c'est-à-dire n'est pas en chaîne : c'est une chaîne mais réduite à ses éléments.

<Cf. Figure VII>

Pour le concevoir je vais la (la chaîne borroméenne) représenter en perspective. Voici une chaîne à quatre, c'est facile, à partir de là de l'imaginer à cinq, à six, voire sans limite.

<Cf. Figure VIII>

Il est toujours vrai que la rupture (ou la coupure) d'un seul des cercles libère tous les autres. Cette représentation, (figure IX) est dans l'espace à trois dimension (d'où notre terme de perspective).

Comment la présentation de la figure II se fait-elle pour la chaîne à quatre ?

Elle se présente ainsi :

<Cf. Figure IX>

Il est frappant que la mise à plat suffise à maintenir le même nombre de croisement, c'est-à-dire 14, alors que dans l'espace il n'y en a que huit (voir figure IX où ils sont inscrits).

<Cf. Figure X>

À partir de ces trois cercles il y a quatre positions qui permettent de les nouer.

4 passe sur 1

sous 3

sur 2

Le résultat est dans l'espace Figure XI

<Cf. Figure XII>

Ceci s'étage dans l'espace selon

<Cf. Figure XIII>

Les deux suivant sont :

<Cf. Figure XIV>

<Cf. Figure XV>

Et après

<Cf. Figure XVI>

<Cf. Figure XVII>

Je laisse ceci à la méditation du public qui ira voir les tableaux de François Rouan.

Présentation de l'exposé de M. Safouan : « La proposition d'octobre 1967, dix ans après », Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Paru dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, p. 7.

JACQUES LACAN – Je donne la parole à Safouan.

Intervention sur l'exposé de Safouan : « La proposition d'octobre 1967, dix ans après », Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Parue dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, pp. 19-20.

Discussion [...]

⁽¹⁹⁾JACQUES LACAN – Est-ce que l'assemblée va répondre à Safouan ? Ce serait mieux quand même qu'il y ait une ombre de discussion !

[...]

⁽²⁰⁾JACQUES LACAN – Un peu plus sur quoi ? Sur le fait que j'ai occupé cette place ?

[...]

JACQUES LACAN – J'aurais bien aimé qu'on me relaie, c'est tout ce que je puis dire.

[...]

Introduction de l'exposé de C. Conté : : « La demande dans la passe », Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Paru dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, p. 35.

JACQUES LACAN – Conté va parler maintenant, étant donné que ce qu'il a à dire est parent de ce que vient de dire Ginette Rimbault.

Intervention après l'exposé de Claude Conté : « La demande dans la passe », Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Paru dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, p. 42.

JACQUES LACAN – Nous nous réunissons à trois heures.

Présentation de l'exposé de C.-B. Arrighi : « Passe et tiérvité », Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Paru dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, p. 43.

JACQUES LACAN – La séance est ouverte, je passe la parole à Arrighi, au titre de son expérience de passeur.

[...]

Présentation de l'exposé de F. Wilder : « Expérience de passeur », Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Paru dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, p. 62.

JACQUES LACAN – Je donne la parole à Françoise Wilder.

[...]

Intervention sur l'exposé de J. Guey : « Passe à l'analyse infinie », Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Paru dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, p. 94.

Exposé [...]

JACQUES LACAN — Merci de nous avoir rafraîchi la mémoire et rappelé que la psychanalyse, c'est pas du billard !

Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Parue dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, pp. 180-181.

[...]

⁽¹⁸⁰⁾JACQUES LACAN – Il n'y a pas besoin d'être A.E. pour être passeur.

C'est une idée folle de dire qu'il n'y a que les A.E. qui pouvaient désigner les passeurs.

C'est en quelque sorte une garantie ; je me suis dit que quand même, les A.E. devaient savoir ce qu'ils faisaient.

La seule chose importante, c'est le passant, et le passant, c'est la question que je pose, à savoir qu'est-ce qui peut venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser d'être analyste ?

⁽¹⁸¹⁾J'ai voulu avoir des témoignages, naturellement je n'en ai eu aucun, des témoignages de comment ça se produisait.

Bien entendu c'est un échec complet, cette passe.

Mais il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le « sujet supposé savoir. »

Il n'y a rien qui m'ennuie comme les congrès, mais pas celui-ci parce que chacun a apporté sa pauvre petite pierre à l'idée de la passe, et que le résultat n'est pas plus éclairant dans un congrès que quand on voit des passants qui sont toujours ou bien déjà engagés dans cette profession d'analyste, – c'est pour ça que l'A.M.E. ça ne m'intéresse pas spécialement que l'A.M.E. vienne témoigner, l'A.M.E. fait ça par habitude, – car c'est quand même ça qu'il faut voir : comment est-ce qu'il y a des gens qui croient aux analystes, qui viennent leur demander quelque chose ? C'est une histoire absolument folle.

Pourquoi viendrait-on demander à un analyste le tempérament de ses symptômes ? Tout le monde en a étant donné que tout le monde est névrosé, c'est pour ça qu'on appelle le symptôme, à l'occasion, névrotique, et quand il n'est pas névrotique les gens ont la sagesse de ne pas venir demander à un analyste de s'en occuper, ce qui prouve quand même que ne franchit ça, à savoir venir demander à l'analyste d'arranger ça, que ce qu'il faut bien appeler le psychotique.

Et tout est là, il faudrait que l'analyste sache un peu la limite de ses moyens, c'est là-dessus que, en somme, nous attendons le témoignage de gens qui sont depuis peu de temps analystes : qu'est-ce qui peut bien leur venir à l'idée – c'est là que je pose la question – de s'autoriser d'être analystes.

Parce que, comme l'a dit Leclaire, il y a des sujets non identifiés et c'est précisément de ça qu'il s'agit ; les sujets non identifiés nous ne nous en occupons pas, les sujets non identifiés, c'est bien ce qui est en question comme Leclaire nous l'a expliqué.

Le sujet non identifié tient beaucoup à son unité ; il faudrait quand même qu'on le lui explique qu'il n'est pas un, et c'est en ça que l'analyste pourrait servir à quelque chose.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé à Soury. Les deux lignes que nous avons incorporées sous l'icône à la suite des enveloppes sont de Soury. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

FIGURE I

FIGURE II

Ces deux à quatre ne sont pas la même chose. Comment les distinguer au niveau du dessin suivant ? (voir figure II)

Votre
J. Lacan
Ce 12.1.78

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collecton privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

À Soury

Ce n'est pas [...] * qui [...] *

FIGURE I

C'est un emboitage : je veux dire un truc comme ça.

FIGURE II

Votre

J. Lacan

Ce 17 I 78

* Le déchiffrage est impossible.

Pneumatique adressé au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée. <FAC-SIMILE ABSENT>

<FAC-SIMILE ABSENT>

26.I.78

C'est à 15 heures ce 29 dimanche que je vous avais donné rendez-vous.

Votre

J. Lacan

(Je ne comprends donc rien à ce papier où vous me dites que vous êtes venu à 10h30).

Je n'aurai jamais cru que de venir chez vous Samedi vous avertir du rendez-vous, aurait eu cet effet. Appelez-moi demain ou mardi s'il vous plait.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5 rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Soury

C'est samedi que je vous attends à 21 heures :
Je vous le rappelle parce qu'il vous arrive de faire erreur.
Votre
J. Lacan
Ce 10.II.78

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé 5, rue du Dahomey, Paris, avec mention Pli urgent. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

21 février 78
de Lacan
à Soury

Je suis venu vous voir ce matin. 21 février 78 pour essayer de mettre debout quelque chose.

Vous n'étiez pas là. Du moins l'ai-je supposé : car j'ai longuement cogné à votre porte.
Je suis enragé par cette histoire.

Votre
J. Lacan

<FAC-SIMILE ABSENT>

Lettre adressée au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Soury

Comme d'habitude je ne comprends rien à ce que dans votre bonté vous proposez à mes réflexions.

Votre

J. Lacan

Peut-être pourriez-vous m'appeler vendredi à partir de 14 heures.

Ce 1^{er} mars 78.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Lettre adressée au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Ce 14 III 78

Soury,

Je vous remercie de ce que vous avez fait : pour moi.

Tâchez de me rendre quand vous pourrez les 5 tores.

Voulez-vous que ce soit vendredi ? je vous dis cela parce que je pense à jeudi et à votre cours.

Dans ce cas vendredi soir : vous risqueriez de ne pas me trouver le matin.

Votre

J. Lacan

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

À Soury

Je vous remercie pour ce matin encore.

J'espère que vous m'appellerez demain matin (mercredi) ou vendredi. S'il vous plaît.

Votre.

J. Lacan.

Ce 21.III. 78

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Soury

Méfiez-vous du changement d'heure qui a lieu samedi. Je ne sais pas à quelle heure.

Votre

J. Lacan
Ce 28.III.78.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Soury

Enlacement nul : je traduit ça par pas d'enlacement : ce que contredisent les exemples donnés.

De même enlacement non nul je traduit par « il existe » : les exemples ne le contredisent pas moins.

Veuillez venir m'expliquer.

Votre

J. Lacan

Ce 3. IV. 78.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent, au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

À Soury

Merci, merci de vos papiers. Voulez-vous venir samedi matin à 9 heures du matin.

Votre

J. Lacan

Ce 27.IV. 78

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

À Pierre Soury

Appelez-moi je vous en prie le plus tôt que vous pouvez : car j'ai oublié quand je vous ai donné rendez-vous.

Votre

J. Lacan

Ce 1^{er} mai 78.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

À Pierre Soury

Peut-être voudrez-vous m'appeler avant 19H. 30 ?

Pour me donner le Shepherd, c'est-à-dire l'histoire du borroméen qui s'annule.

FIGURE I

Je vous donnerai rendez-vous pour que nous dînions ensemble.

Votre

J.Lacan

Ce 7 mai 78.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Ce 11 mai 1978

À Soury

J'essaye. Dans la reproduction que vous donnez du tour de Slade (reportez-vous y), la figure 28 montre que 1 et 2 ne sont pas pareils.

Que faut-il en penser ?

5 ne correspond évidemment pas à ce qui constitue la tresse qui est au-dessus (j'entends à côté de la bande triple).

Venez demain, demain, 12 mai s'il vous plait à 19 heures pour m'expliquer ça. Merci.

J. Lacan

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

À Soury

Cher

Quel est le « rapport » entre la tresse borroméenne et le nombre de coups qu'il faut tresser pour la faire telle.

À 3 c'est 6, c'est-à-dire un demi ($1/2$)

À 4 c'est 14, c'est-à-dire $1/3,5$ (un sur 3 et demi).

Comment peut-on le prévoir pour 40 par exemple. Y a-il une formule ? Je vous serais reconnaissant de me la donner.

Votre

J. Lacan.

Ce 22 V 78.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

À Pierre Soury

Je suis enragé par un dessin que vous m'avez donné.
Venez m'en parler et pour cela appelez-moi

Votre
J.Lacan
Ce 22 V 78

Conférence à l'Unesco. Colloque pour le 23^e centenaire d'Aristote. Publication par Unesco Sycomore, 1978, pp. 23-24.

⁽²³⁾JACQUES LACAN – On met une différence entre l'objet et la représentation. On sait cela, pour se le représenter mentalement. Il suffit de mots qui, comme on dit, « évoquent », soit « appellent », la représentation.

Comment Aristote conçoit-il la représentation ? Nous ne le savons que par ce qui a retenu un certain nombre d'élèves de son temps. Les élèves répètent ce que dit le maître. Mais c'est à condition que le maître sache ce qu'il dit. Qui en juge sinon les élèves ? Donc ce sont eux qui savent. Malheureusement – c'est là que je dois témoigner en tant que psychanalyste – ils rêvent aussi.

Aristote rêvait, comme tout le monde. Est-ce lui qui s'est cru en devoir d'interpréter le rêve d'Alexandre assiégeant Tyr ? Satyros – Tyr est à toi. Interprétation-jeu qui est typique.

Le syllogisme – Aristote s'y est exercé, – le syllogisme procède-t-il du rêve ? Il faut bien dire que le syllogisme est toujours boiteux – en principe triple, mais en réalité application au particulier de l'universel. « Tous les hommes sont mortels », donc un d'entre eux l'est aussi. Freud là-dessus arrive, et dit que l'homme le désire.

Ce qui le prouve, c'est le rêve. Il n'y a rien d'affreux comme de rêver qu'on est condamné à vivre à répétition. D'où l'idée de la pulsion de mort. Les freudo-aristotéliciens, mettant la pulsion de mort en tête, supposent Aristote articulant l'universel et le particulier, c'est-à-dire le font quelque chose comme psychanalyste.

Le psychanalysant syllogise à l'occasion, c'est-à-dire aristotélise. Ainsi Aristote perpétue sa maîtrise. Ce qui ne veut pas dire qu'il vive – il survit dans ses rêves. Dans tout psychanalysant, il y a un élève d'Aristote. Mais il faut dire que l'universel se réalise à l'occasion dans le bafouillage.

Que l'homme bafouille, c'est certain. Il y met de la complaisance. Comme il se voit dans le fait que le psychanalysant revient à heure fixée chez le psychanalyste. Il croit à l'universel, on ne sait pas pourquoi, puisque c'est comme individu particulier qu'il se livre aux soins de ce qu'on appelle un psychanalyste.

C'est en tant que le psychanalysant rêve que le psychanalyste a à intervenir. S'agirait-il de réveiller le psychanalysant ? Mais celui-ci ne le veut en aucun cas – il rêve, c'est-à-dire tient à la particularité de son symptôme.

Le *Peri psychès* n'a pas le moindre soupçon de cette vérité, qui constitue la résistance à la psychanalyse. C'est pourquoi Freud contredit Aristote, lequel, dans cette affaire de l'âme, ne dit rien de bon – si tant est que ce qui reste écrit soit un dire fidèle.

La discrimination du « *to ti esti* » et du « *to ti en einai* », qu'on traduit par « essence » et par « substance » en tant que bornée – « *to horismon* » – reflète une distinction dans le réel, celle du verbal et du réel qui en est affecté. Ce que j'ai moi-même distingué comme symbolique et comme réel.

S'il est vrai, comme je l'ai énoncé, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, à savoir que dans l'espèce humaine il n'y a pas d'universel féminin, qu'il n'y a pas de « toutes les femmes » il en résulte qu'il y a toujours, entre le psychanalyste et le psychanalysant, quelqu'un en plus. Il y a ce que j'énoncerai non pas comme représentation, mais comme présentation de l'objet. Cette présentation est ce que j'appelle à l'occasion l'objet *a*. Il est d'une extrême complexité.

Aristote néglige cela, parce qu'il croit qu'il y a représentation, et cela entraîne que Freud l'écrit. Aristote pense – il n'en conclut pas qu'il soit pour autant – il pense le monde, en quoi il rêve comme ce qu'on appelle tout le monde, c'est-à-dire les gens. Le monde qu'il pense, il le rêve, comme tous ceux qui parlent. Le résultat c'est – je l'ai dit – que c'est le monde qui pense. La première sphère est ce qu'il nomme le « *nous* ».

On ne peut savoir à quel point le philosophe délire toujours. Freud bien sûr, délire aussi. Il délire, mais il note qu'il parle de nombres et de surfaces. Aristote eût pu supposer la topologie, mais il n'y en a pas trace.

J'ai parlé du réveil. Il se trouve que j'ai rêvé récemment que le réveil sonnait. Freud dit qu'on rêve du réveil quand on ne veut en aucun cas se réveiller.

À l'occasion, le psychanalysant cite Aristote. Cela fait partie de son matériel. Il y a donc toujours quatre personnes entre le psychanalyste et le psychanalysant. À l'occasion, le psychanalysant fournit Aristote. Mais le psychanalyste a derrière lui son inconscient dont il se sert à l'occasion pour donner une interprétation.

C'est tout ce que je peux dire. Que j'hallucine dans mon rêve le réveil sonnait, je considère cela comme un bon signe, puisque, contrairement à ce que dit Freud, il se trouve, moi, que je me réveille. Au moins me suis-je, dans ce cas, réveillé.

9^e Congrès de l'École Freudienne de Paris sur « La transmission ». Parues dans les *Lettres de l'École*, 1979, n° 25, vol. II, pp. 219-220.

⁽²¹⁹⁾JACQUES LACAN – Je dois conclure ce Congrès. C'est tout au moins ce qui a été prévu.

Freud s'est vivement préoccupé de la transmission de la psychanalyse. Le comité qu'il avait chargé d'y veiller s'est transformé dans l'institution psychanalytique internationale, l'I.P.A. Je dois dire que l'I.P.A., si nous en croyons notre ami Stuart Schneiderman, qui a parlé hier, pour l'instant n'est pas vaillante. Il est certain que ce Congrès représente, avec cette salle pleine, quelque chose qui équilibre l'I.P.A.

Freud, désignant ce qu'il appelait sa « bande », sans qu'on sache très bien si « sa bande », ça doit s'écrire « ç-a », Freud a inventé cette histoire, il faut bien le dire assez loufoque, qu'on appelle l'inconscient ; et l'inconscient est peut-être un délire freudien. L'inconscient, ça explique tout mais, comme l'a bien articulé un nommé Karl Popper, ça explique trop. C'est une conjecture qui ne peut pas avoir de réfutation.

On nous a parlé de sexe sans sujet. Est-ce que ça veut dire pour autant qu'il y aurait un rapport sexuel qui ne comporterait pas de sujet ? Ce serait aller loin ; et le rapport sexuel, dont j'ai dit qu'il n'y en avait pas, est censé expliquer ce qu'on appelle les névroses. C'est ce pourquoi je me suis enquis de ce que c'était que les névroses. J'ai essayé de l'expliquer dans ce qu'on appelle un enseignement. Il faut croire que quand même cet enseignement a eu un certain poids puisque j'ai réussi à avoir toute cette assistance.

Cette assistance, je dois dire, ne m'assiste pas. Je me sens au milieu de cette assistance particulièrement seul. Je me sens particulièrement seul parce que les gens à qui j'ai affaire comme analyste, ceux qu'on appelle mes analysants ont avec moi un tout autre rapport que cette assistance. Ils essaient de me dire ce qui chez eux ne va pas. Et les névroses, ça existe. Je veux dire qu'il n'est pas très sûr que la névrose hystérique existe toujours, mais il y a sûrement une névrose qui existe, c'est ce qu'on appelle la névrose obsessionnelle.

Ces gens qui viennent me voir pour essayer de me dire quelque chose, il faut bien dire que je ne leur réponds pas toujours. J'essaie que ça se passe ; du moins je le souhaite. Je souhaite que ça se passe, et il faut bien dire que beaucoup de psychanalystes en sont réduits là. C'est pour ça que j'ai essayé d'avoir quelque témoignage sur la façon dont on devient psychanalyste : qu'est-ce qui fait qu'après avoir été analysant, on devienne psychanalyste ?

Je me suis, je dois dire, là-dessus enquis, et c'est pour ça que j'ai fait ma Proposition, celle qui instaure ce qu'on appelle la passe, en quoi j'ai fait confiance à quelque chose qui s'appellerait transmission s'il y avait une transmission de la psychanalyse.

Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse.

Si j'ai dit à Lille que la passe m'avait déçu, c'est bien pour ça, pour le fait qu'il faille que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer.

J'ai quand même essayé de donner à cela un peu plus de corps ; et c'est pour ça que j'ai inventé un certain nombre d'écritures, telles que le S barrant le A, c'est-à-dire ce que j'appelle le grand Autre, car c'est le S, dont je désigne le signifiant qui, ce grand A, le barre ; je veux dire que ce que j'ai énoncé à l'occasion, à savoir que le signifiant a pour fonction de représenter le sujet, mais et seulement pour un autre signifiant – c'est tout au moins ce que j'ai dit, et il est un fait que je l'ai dit – qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que dans le grand Autre, il n'y a pas d'autre signifiant. Comme je l'ai énoncé à l'occasion, il n'y a qu'un monologue.

Alors comment se fait-il que, par l'opération du signifiant, il y ait des gens qui guérissent ? Car c'est bien de ça qu'il s'agit. C'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent. Freud a bien souligné qu'il ne fallait pas que l'analyste soit possédé du désir de guérir ; mais c'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent, et qui guérissent de leur névrose, voire de leur perversion.

Comment est-ce que ça est possible ? Malgré tout ce que j'en ai dit à l'occasion, je n'en sais rien. C'est une question de truquage. Comment est-ce qu'on susurre au sujet qui vous vient en analyse quelque chose qui a pour effet de le guérir, c'est là une question d'expérience dans laquelle joue un rôle ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir. Un sujet supposé, c'est un redoublement. Le sujet supposé savoir, c'est quelqu'un qui sait. Il sait le truc, puisque j'ai parlé de truquage à l'occasion ; il sait le truc, la façon dont on guérit une névrose.

Je dois dire que dans la passe, rien n'annonce ça ; je dois dire que dans la passe, rien ne témoigne que le sujet sait guérir une névrose. J'attends toujours que quelque chose m'éclaire là-dessus. J'aimerais bien savoir par quelqu'un qui en témoignerait dans la passe qu'un sujet – puisque c'est d'un sujet qu'il s'agit – est capable de faire plus que ce que j'appellerai le bavardage ordinaire ; car c'est de cela qu'il s'agit. Si l'analyste ne fait que bavarder, on peut être assuré qu'il rate son coup, le coup qui est d'effectivement lever le résultat, c'est-à-dire ce qu'on appelle le symptôme.

J'ai essayé d'en dire un peu plus long sur le symptôme. Je l'ai même écrit de son ancienne orthographe. Pourquoi est-ce que je l'ai choisie ? s-i-n-t-h-o-m-e, ce serait évidemment un peu long à vous expliquer. J'ai choisi cette façon d'écrire pour supporter le nom symptôme, qui se prononce actuellement, on ne sait pas trop pourquoi « sym~~p~~tôme », c'est-à-dire quelque chose qui évoque la chute de quelque chose, « ptoma » voulant dire chute.

Ce qui choit ensemble est quelque chose qui n'a rien à faire avec l'ensemble. Un sinthome n'est pas une chute, quoique ça en ait l'air. C'est au point que je considère que vous là tous tant que vous êtes, vous avez comme sinthome chacun sa chacune. Il y a un sinthome il et un sinthome elle. C'est tout ce qui reste de ce qu'on appelle le rapport sexuel. Le rapport sexuel est un rapport *intersinthomatique*. C'est bien pour ça que le signifiant, qui est aussi de l'ordre du sinthome, c'est bien pour ça que le signifiant opère. C'est bien pour ça que nous avons le soupçon de la façon dont il peut opérer : c'est par l'intermédiaire du sinthome.

Comment donc communiquer le virus de ce sinthome sous la forme du signifiant ? C'est ce que je me suis essayé à expliquer tout au long de mes séminaires. Je crois que je ne peux pas aujourd'hui en dire plus.

Ornicar ?, n°17/18, 1979, pp. 278.

TRANSFERT À SAINT DENIS ?

JOURNAL d'*Ornicar* ?

LACAN pour Vincennes !

Il y a quatre discours. Chacun se prend pour la vérité. Seul le discours analytique fait exception. Il vaudrait mieux qu'il domine en conclura-t-on, mais justement ce discours exclu la domination, autrement dit il n'enseigne rien. Il n'a rien d'universel : c'est bien en quoi il n'est pas matière d'enseignement.

Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? Voilà ce dans quoi Freud a cheminé. Il a considéré que rien n'est que rêve, et que tout le monde (si l'on peut dire une pareille expression), tout le monde est fou c'est-à-dire délirant.

C'est bien ce qui se démontre au premier pas vers l'enseignement.

Mais reste à le démontrer : pour cela n'importe quel objet est bon, il se présente toujours mal. C'est-à-dire qu'il faut le corriger.

Les mathématiques servent à cela : corriger l'objet. C'est un fait que les mathématiques corrigent et que ce qu'elles corrigent est l'objet même.

D'où ma réduction de la psychanalyse à la théorie des ensembles.

L'antipathie des discours, l'universitaire et l'analytique, serait-elle, à Vincennes, surmontée ? Certainement pas. Elle y est exploitée, au moins depuis quatre ans, où j'y veille. Qu'à se confronter à son impossible l'enseignement se renouvelle, se constate.

J'énumère ce que quatre années ont fait surgir au Département de Psychanalyse :

- une revue, *Ornicar* ?, qui tranche sur ce qui se publie partout sous l'enseigne de la psychanalyse ;

- un « *troisième cycle* », dit du Champ freudien, où c'est à la psychanalyse de corriger ce qu'on lui propose comme affine ;

- une *Section clinique*, qui à l'Hôpital Henri-Rousselle joue son rôle, d'orienter les jeunes psychiatres.

Bilan : positif. L'expérience se poursuivra donc. À Vincennes, tant que la liberté lui en sera laissée. Si on l'y réduit, hors de l'Université.

Jacques Lacan

Ce 22-X-78

En fait, j'espère qu'Edgar Faure fera ce qu'il faut pour que, Vincennes, soit Paris VIII, sa création, subsiste.

J. L.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent, adressé au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

FIGURE I Pourquoi les 4 demi-torsions dans votre papier ne sont-elles pas figurées comme cela ?

FIGURE II Ou comme cela

Appelez-moi le plus tôt possible à mon numéro ? si vous le pouvez.

Votre

J.Lacan

Ce 30.8.78

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher

Je vous appelle au secours.

Appelez-moi demain mardi, s'il vous plait au 260 72 93

Votre

J.Lacan

Ce 6.11.78

La « Conférence chez le Professeur Deniker – Hôpital Sainte-Anne » (transcription d'un enregistrement sur bande magnétique) fut publiée dans le Bulletin de l'Association freudienne n° 7, juin 1984, pp. 3-4.

⁽³⁾ ... déblayé avec mon discours...

à la vérité j'ai articulé les choses pendant dix ans ; ce premier déblayage portait bien sûr sur l'inconscient et j'avais déjà, dans ce que j'avais fait chez moi, commencé, ce freudisme, à *le présenter*.

J'ai présenté quelque chose qui concernait Dora et puis le petit Hans ; le mot de *présentation* est tout à fait essentiel.

J'ai été amené progressivement à une présentation de l'inconscient qui est de l'ordre, d'un ordre mathématique. Ça n'est qu'une présentation.

J'ai présenté les choses sous la forme qui était déjà engagée du nœud borroméen.

Ce que j'appelle nœud borroméen : j'avais déjà annoncé les choses avant 1953 par une conférence que j'avais faite en ce même endroit. Pourquoi ces cercles dits borroméens, car chacun tient par l'autre, est relié à l'autre par le troisième ? Ici l'Imaginaire est ce qui lie le Réel et le Symbolique.

C'est de là que je suis parti pour énoncer sous la forme qui assure la prédominance du Symbolique sur le Réel, que c'était l'Imaginaire qui les liait.

L'Imaginaire, c'est très précisément ce que réalise le raisonnement mathématique.

Le raisonnement mathématique a une consistance à proprement parler imaginaire ; ce qui sous le nom de topologie donne sa consistance au raisonnement mathématique fait partie du lien où le Symbolique et le Réel dépendent l'un de l'autre.

C'est bien pourquoi j'avais noué le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel d'une certaine façon.

L'Imaginaire *soutient* ce qu'on appelle le Réel et c'est en cela que la topologie s'articule.

Le Symbolique par rapport au Réel, le Symbolique, c'est-à-dire le langage, est bien ce qui énonce, ce qui peut être énoncé sous le nom d'inconscient.

C'est bien en cela que le Réel *c'est* l'inconscient.

C'est l'inconscient, ça veut dire quelque chose que j'ai défini comme l'impossible.

L'inconscient *c'est* l'impossible, à savoir que c'est ce qu'on construit avec le langage ; en d'autres termes, une escroquerie.

L'association d'idées c'est la remise au petit bonheur ; c'est par la voie du petit bonheur qu'on procède pour libérer quelqu'un de ce qu'on appelle le symptôme.

Je me demande quelquefois si je n'aurais pas mieux fait de jouer sur ce qu'on appelle le psychologique. La chose qui m'en a dispensé c'est ce qu'on appelle la structure.

Il y a des structures qui sont, bien sûr, psychologiques mais qui ne se définissent pas par rapport à la relative position du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel.

Car, ce nœud borroméen, dans ce nœud borroméen, le Réel qui est là est commandé par l'Imaginaire et c'est en cela que j'ai choisi d'énoncer le raisonnement mathématique comme premier.

C'est en ce qu'on imagine du nœud borroméen que réside ce qui fait que le Réel est dépendant de l'Imaginaire.

L'inconscient *c'est le Symbolique* et c'est en cela qu'il tient au Réel. Il tient au Réel et même il le commande. C'est en cela que le langage régit le Réel.

⁽⁴⁾ C'est bien pour ça que j'énonce que le Réel c'est l'impossible : il est tout à fait impossible que le langage régisse le Réel.

Il est également impossible que quelque chose se présente comme non orientable ; c'est ce qui m'a entraîné à *symboliser* par ce qu'on appelle une bande de Moebius ce qu'il en est de l'inconscient.

Dans l'inconscient on est *désorienté*.

Cette prééminence du Symbolique sur le Réel, c'est ce qui constitue à proprement parler l'inconscient.

Qu'il y ait dans tout cela des incidences psychologiques, est ce qui m'a écarté de le reconnaître comme tel.

L'inconscient c'est ce qui impose sa loi au Réel.

Entre le raisonnement mathématique et l'inconscient il y a toute la différence d'un lien qui impose sa loi au Réel.

C'est bien pour cela que le Réel est là en rôle d'intermédiaire.

C'est aussi pour cela que j'ai essayé avec la topologie, c'est-à-dire ce qu'on peut considérer comme ce qu'il y a de plus avancé dans le raisonnement mathématique.

C'est aussi pour cela que j'ai essayé de comprendre, de *présenter* ce qu'il en était de l'inconscient.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Soury,
Appelez-moi au numéro suscrit. Si vous le pouvez.

Votre
J.Lacan
Le 14.11.78

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Ayez la bonté, cher Soury de me faire la bande de Moebius – que nous appelons triple : celle qui se figure comme cela.

FIGURE I

Et de m'en faire la doublure : celle à quoi vous mettez un intérieur et un extérieur.

FIGURE II

S'il vous plait. Merci
J. Lacan
Ce 20 XI. 78

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique, avec mention Pli urgent, adressé au 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Il y a un nommé Vappereau qui est un de vos élèves
qui me taquine avec des choses.
Appelez-moi demain j'ai besoin de vous.

Votre.

J. Lacan

Ce 5 décembre 78.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pourquoi diable m'avez-vous dit qu'il y en avait 35 à trois sur six ? (borro. géné.)
Vappereau...Je sais ce que j'en pense

Votre
J.Lacan

Je savais qu'il y en avait 20. C'est même vous qui en êtes responsable.
Votre. Ce 12.XII.78.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

N'empêche que vous m'avez mis – noir sur blanc ; je tiens le document à votre disposition –

Le borroméen généralisé. 6.3

à savoir 3 sur 6 – à 35

.généralisé

Votre

J.Lacan

De même vous notez le 6.2 généralisé à 60 alors que c'est à 15
(comme d'ailleurs le 6.4)

Ce 18 XII 78

(Le 6.3 – est non à 35 mais à 20)

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue de Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Appelez-moi ce soir 29 après 21 heures... si vous le pouvez. Votre
J. Lacan
Ce 29.I.79.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique adressé au 5, rue du Dahomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Soury

Appelez-moi demain 8 février si vous le pouvez (à 16 heures)
Sinon le 9 c'est-à-dire vendredi à 15 heures.

Votre

J. Lacan

Ce 7 février 79, soit mercredi.

6 h. 30

<FAC-SIMILE ABSENT>

Pneumatique avec mention Pli urgent adressé 5, rue du Dabomey, Paris. Collection privée.

<FAC-SIMILE ABSENT>

Cher Soury

J'aimerais vous voir demain matin Samedi à 10 heures du matin. Téléphonez-moi pour accepter s'il vous plaît.

Votre

J. Lacan

Ce 2. III. 79

Journées d'Avril 1979 sur « Les Psychoses ». Maison de la chimie, Paris. Lettres de l'École, 1979, n° 27, p. 9.

JACQUES LACAN – J'ouvre le Congrès et je passe la parole à Solange Faladé.

[...]

Lettre de dissolution de l'E.F.P. adressée aux membres de l'E.F.P., aux membres correspondants et à quelques autres, sur papier sans en-tête.

Je parle sans le moindre espoir – de me faire entendre notamment.

Je sais que je le fais – à y ajouter ce que cela comporte d'inconscient.

C'est là mon avantage sur l'homme qui pense et ne s'aperçoit pas que d'abord il parle. Avantage que je ne dois qu'à mon expérience.

Car dans l'intervalle de la parole qu'il méconnaît à ce qu'il croit faire pensée, l'homme se prend les pieds, ce qui ne l'encourage pas.

De sorte que l'homme pense débile, d'autant plus débile qu'il enrage... justement de se prendre les pieds.

Il y a un problème de l'École. Ce n'est pas une énigme. Aussi, je m'y oriente, point trop tôt.

Ce problème se démontre tel, d'avoir une solution : c'est la dis – la dissolution.

À entendre comme de l'Association qui, à cette École, donne statut juridique.

Qu'il suffise d'un qui s'en aille pour que tous soient libres, c'est, dans mon nœud, vrai de chacun, il faut que ce soit moi dans mon École.

Je m'y résous pour ce qu'elle fonctionnerait, si je ne me mettais en travers, à rebours de ce pour quoi je l'ai fondée.

Soit pour un travail, je l'ai dit – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. Objectif que je maintiens.

C'est pourquoi je dissous. Et ne me plains pas des dits « membres de l'École freudienne » – plutôt les remercié-je, pour avoir été par eux enseigné, d'où moi, j'ai échoué – c'est-à-dire me suis pris les pieds.

Cet enseignement m'est précieux. Je le mets à profit.

Autrement dit, je persévère.

Et appelle à s'associer derechef ceux qui, ce Janvier 1980, veulent poursuivre avec Lacan.

Que l'écrit d'une candidature les fasse aussitôt connaître de moi. Dans les 10 jours, pour couper court à la débilite ambiante, je publierai les adhésions premières que j'aurai agréées, comme engagements de « critique assidue » de ce qu'en matière de « déviations et compromissions » l'EFP a nourri.

Démontrant en acte que ce n'est pas de leur fait que mon École serait Institution, effet de groupe consolidé, aux dépens de l'effet de discours attendu de l'expérience, quand elle est freudienne. On sait ce qu'il en a coûté, que Freud ait permis que le groupe psychanalytique l'emporte sur le discours, devienne Église.

L'Internationale, puisque c'est son nom, se réduit au symptôme qu'elle est de ce que Freud en attendait. Mais ce n'est pas elle qui fait poids. C'est l'Église, la vraie, qui soutient le marxisme de ce qu'il lui redonne sang nouveau... d'un sens renouvelé. Pourquoi pas la psychanalyse, quand elle vire au sens ?

Je ne dis pas ça pour un vain persiflage.

La stabilité de la religion vient de ce que le sens est toujours religieux.

D'où mon obstination dans ma voie de mathèmes – qui n'empêche rien, mais témoigne de ce qu'il faudrait pour, l'analyste, le mettre au pas de sa fonction.

Si je père-sévère, c'est que l'expérience faite appelle contre-expérience qui compense.

Je n'ai pas besoin de beaucoup de monde. Et il y a du monde dont je n'ai pas besoin.

Je les laisse en plan afin qu'ils me montrent ce qu'ils savent faire, hormis m'encombrer, et tourner en eau de boudin un enseignement où tout est pesé.

Ceux que j'admettrai avec moi font-ils mieux ? Au moins pourront-ils se prévaloir de ce que je leur en laisse la chance.

Le directoire de l'EFP, tel que je l'ai composé, expédiera ce qui se traîne d'affaires dites courantes, jusqu'à ce qu'une Assemblée extraordinaire, d'être la dernière, convoquée en temps voulu conformément à la loi, procède à la dévolution de ses biens, qu'auront estimés les trésoriers, René Bailly et Solange Faladé.

Jacques LACAN

Guitrancourt, ce 5 janvier 1980

Parue dans le journal Le Monde du 26 janvier 1980, sous le titre « Après la dissolution de l'École freudienne de Paris » et accompagnant la publication du séminaire du 15 janvier 1980.

Je remets au *Monde* le texte de cette lettre, avec mon séminaire du 15, s'il veut bien le publier entier.

Afin qu'il se sache que nul n'a auprès de moi appris rien, de s'en faire valoir.

Oui, le psychanalyste a *horreur* de son acte. C'est au point qu'il le nie, et dénie, et renie - et qu'il maudit celui qui le lui rappelle, Lacan Jacques, pour ne pas le nommer, voire clame haro sur Jacques-Alain Miller, odieux de se démontrer l'au-moins-un à le lire. Sans plus d'égards qu'il faut, aux « analystes » établis.

Ma passe les saisit-elle trop tard, que je n'en aie rien qui vaille ? Ou est-ce d'en avoir confié le soin à qui témoigne n'avoir rien aperçu de la structure qui la motive ?

Que les psychanalystes ne pleurent pas ce dont je les allège. L'expérience, je ne la laisse pas en plan. L'acte, je leur donne chance d'y faire face.

Le 24 janvier 1980

Jacques Lacan.

Adressé aux mille qui lui ont écrit à la suite de la lettre de dissolution du 5 janvier 1980 et annonçant la fondation de « La Cause freudienne ».

Aux mille
Dont une lettre atteste
Le vœu de poursuivre avec lui,
Jacques Lacan
Répond
Qu'il fonde, ce 21 février 1980,
LA CAUSE FREUDIENNE.
Un courrier prochain fera connaître
Le travail qu'il demande
À qui se met sous cette égide.

Ci-dessous le texte de la lettre de déclaration de l'Association « La Cause freudienne, accompagnant le dépôt des statuts. La lettre est signée de J. Lacan et G. Gonzalez. Sur cette lettre, à l'en-tête de J. Lacan est porté le tampon de la Préfecture de police.

Paris, le 21 février 1980

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de procéder à la déclaration de l'Association de 1901 dite « La Cause freudienne », dont le siège est à Paris, 5, rue de Lille, 7^e.

Cette Association a pour objet la psychanalyse, et pour but d'en transmettre le savoir, et de fonder la qualification du psychanalyste.

Les personnes chargées de sa direction et de son administration sont :

Directeur : LACAN Jacques, né à Paris le 13 avril 1901, de nationalité française, domicilié à Paris, 5, rue de Lille, médecin.

Secrétariat : GONZALEZ Gloria, épouse YERODIA, née le 12 avril 1929, à Santullano, Espagne, domiciliée à Paris, 31, rue de la Sablière, secrétaire, de nationalité française.

Ci-joint deux exemplaires, certifiés conformes par mes soins, ainsi que le registre réglementaire.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération distinguée.

J. Lacan

Gloria Gonzalez

Lettre adressée aux membres de l'E.F.P. avec en-tête au 5, rue de Lille, publiée dans Delenda, n° 1, et dans le journal Le Monde du 15.03.1980.

Delenda est. J'ai fait le pas de le dire, dès lors irréversible.

Comme le démontre qu'à y revenir on ne trouve qu'à s'engluier – où j'ai moins fait École... que colle.

Dissoute, elle l'est, du fait de mon dit. Reste à ce qu'elle le soit du vôtre aussi.

Faute de quoi le sigle que vous tenez de moi – E.F.P. – tombe aux mains de faussaires avérés.

Déjouer la manœuvre revient à ceux de l'École que je réunis ce samedi 15.

Qu'on m'en croie, je n'admettrai personne à s'ébattre dans la Cause freudienne, que sérieusement d'écolé. »

Paris, ce 10 mars 1980.

J. Lacan

Parue dans Le Matin, 18 mars 1980. Jacques Lacan avait annoncé dans une lettre, le 5 janvier, la dissolution de l'École freudienne. Voici l'allocution de bienvenue qu'il a prononcée à l'ouverture de la réunion convoquée par lui, le samedi 15 mars, au PLM Saint-Jacques. Lacan revient sur les effets produits par l'annonce de la dissolution de son école.

« Bonjour, mes bons amis, vous voilà au rendez-vous. L'École achève sa course, vous êtes encore là avec moi. Je suis parti de ceci : qu'elle était morte et qu'elle ne le savait pas. Ceci veut dire qu'elle la refoulait, moyennant quoi elle avait l'air vivante. D'où lui venait, cet air ? De cette « vie » précisément – je mets des guillemets à vie –, de cette vie dont chez un sujet reste animé le refoulé. Ceci du moins jusqu'à ce qu'il soit réduit par l'analyse à l'*Urverdrängung*⁵³⁷.

C'est ce que, dans le rêve, Freud désigne comme ombilic. C'est ce qui ne s'obtient pas moins du lapsus. C'est enfin ce que cerne le mot d'esprit – il le cerne parce que, plus, il ne peut faire. L'interprétation analytique doit être un mot d'esprit. Eh bien, j'en ai fait un – quand j'ai dit : *solution* ! C'était mon Urêka à moi⁵³⁸. Après, ça s'est mis à dégingoler de partout. C'est ce qui s'appelle une interprétation efficace.

Il a fallu que je vous l'écrive. J'ai fait ça le 5 Janvier. Et c'était quoi ? Une lettre d'amour. Personne ne s'en est aperçu, malgré ce que j'ai poussé de chansonnette là autour.

Je ne suis pas en train de vous dire que j'opère sur votre inconscient *écollectif*, mais que l'École, oui, était symptôme – ce qui n'est pas mal. Symptôme, mais pas le bon. Symptôme⁵³⁹, remarquez-le, ce dit par antiphrase, puisque s'y désigne ce qui ne tombe pas d'accord. Dans cette école, on ne tombe d'accord que sur ça : on m'aime. Tellement qu'on voudrait que l'éternité se dépêche de me changer en moi-même. Moi, je ne suis pas pressé, je ne m'aime pas au point de vouloir être moi-même.

Évidemment, je suis devenu un signifiant – en deux mots. Le signifiant que je suis devenu, ça se dit paraît-il : *label Lacan*. Ce truc m'encombre depuis longtemps. La belle Lacan ne peut donner que ce qu'elle a. Maintenant, il y a des débiles qui voudraient effacer mon nom. Je voudrais bien aussi, ça me reposerait. Mais je suis prévenu où ce désir a conduit cet autre débile de marquis de Sade. Il est devenu insubmersible. Et moi aussi, à ce qu'il paraît, puisqu'ils n'arrivent pas à me faire *plouf*.

Pourquoi est-ce qu'ils veulent, comme ça, que mon nom s'efface ? C'est parce qu'ils croient que c'est le signifiant maître, celui à qui j'ai mis, il y a longtemps, l'indice 1. Eh bien, Ils se trompent, ce n'est pas l'un, c'est l'autre⁵⁴⁰.

Il faut dire que je n'ai pas à me plaindre de cette école pour ce qui est de la mise en circulation de mes signifiants. Mais cette circulation a des effets, d'ailleurs purement statistiques, qui en tamponnent la virulence. La virulence, sans doute est-ce là ce dont j'appète pour relancer l'expérience qui ne peut plus être celle de l'école. L'effet de groupe est contraire à l'effet de sujet, lequel ne vaut pour nous que par la desubjectivation nécessaire à l'analyste. Le groupe se définit d'être une unité synchrone dont les éléments sont les individus. Mais un sujet n'est pas un individu.

Ce que je vais faire de nouveau, je l'ai appelé la *cause* freudienne, à entendre de ce que j'ai dit de sa fonction, comme étant de sa nature non seulement méconnue, mais cause *de ce qui cloche*.

Ça cloche dans le groupe analytique, précisément de ce qu'il ne puisse pas être synchrone, main symptôme. Mais ça ne cloche pas dans l'écrit où je serre la question.

⁵³⁷. *Urverdrängt* est le terme allemand dont se sert Freud pour désigner le refoulement originaire, celui qui ne peut jamais être levé.

⁵³⁸. Urêka et non pas Euréka : jeu de mots avec le *Ur* allemand, qui renvoie à tout ce qui est originaire.

⁵³⁹. Jeu de mots sur l'étymologie du terme « Symptôme » : sym en grec, signifie « avec » ; ptôme vient de la racine grecque « poser ». Symptôme : ce qui pose avec, ce qui tombe d'accord.

⁵⁴⁰. Dans sa formalisation mathématique, qui est l'un des traités marquants de sa théorie, Lacan utilise les lettres S₁ et S₂ pour désigner, avec S₁ le signifiant propre à chacun, et avec S₂ le signifiant qui renvoie au savoir refoulé, toujours la même, originaire. La notion de signifiant, empruntée pour partie à la linguistique, renvoie aux jeux de langage qui font l'essentiel du travail de la cure. Cf. la phrase de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage ».

Le groupe est impossible – impossible à dissoudre. Aussi n’y songé-je pas. Mais l’école n’est plus ce qui convient pour abriter cet impossible.

Ce que je vais faire de nouveau, c’est toujours la même chose, bien entendu, mais autrement.

Je ne vais pas vous en parler maintenant. À vous de vous dépêtrer de l’école pour me rejoindre.

Je ne vais pas vous expliquer pourquoi je dissous. Ce qui m’est venu hier soir sous la forme de ce papier temporaire me rassure sur le fait qu’il y en a qui pigent » .

Diffusion interne à l'E.F.P.

Le 27 avril est la date où s'élira le Conseil d'Administration.

16 sont choisis par moi pour y porter mes couleurs.

Ceux que j'ai dit être des... avérés, se désigneront d'eux-mêmes, à candidater sans mon aveu : dès lors contre moi.

Paris, ce 19 mars 1980

J. Lacan

Liste de Lacan pour l'élection du conseil d'administration à l'assemblée générale ordinaire du 27 avril 1980. Diffusion interne à l'E.F.P.

Ma liste est attendue.

J'y porte, avec le mien, les 16 noms qui suivent :

René BAILLY, Pierre BASTIN, Jean Pierre BAUER, Louis BEIRNAERT, Claude BRUERE-DAWSON, Claude CONTÉ, Michel DEMANGEAT, Claude DORGEUILLE, Solange FALADÉ, Jean-Jacques KRESS, Éric LAURENT, Robert LEFORT, Pierre MARTIN, Charles MELMAN, Marcel RITTER, Serge ZLATINE.

Conseil à élire ce 27 avril, homogène d'être de mon choix.

Ceci n'est pas tout.

Jean CLAVREUL, Aleth GORGES, Jean-Paul HILTENBRAND, Jacques-Alain MILLER, Jacques NASSIF et Christian SIMATOS, auxquels je joins, du Jury d'accueil, Claude DUMÉZIL, Lucien ISRAËL et Thérèse PARISOT, formeront avec moi un Comité dit de dissolution – n'excluant pas qu'il y en ait d'autres, aux mêmes fins, qui sont de travail.

Paris, ce 24 mars 1980.

J. Lacan

Intervention transcrite dans le Procès-Verbal du Conseil d'Administration, daté du 28-04-80.

Le Conseil d'administration de l'E.F.P a été réuni, le dimanche 27 avril 1980 au soir, par le D^r Lacan, qui a ouvert la séance en ces termes :

Ce Conseil, qui est le mien, est confirmé d'être celui de l'École.

L'année de mon séminaire dit de l'Identification, d'autres soucis que celui de mon enseignement occupaient une part importante de mes auditeurs : soit de me « vider », entre autres, ce qui sans doute les faisait peu aptes à entendre ce que je disais – voire à en prendre note.

Je dirai même que sans Solange Faladé, l'enregistrement en eût été abandonné.

Tellement est vif l'intérêt que l'analyse prend à se situer.

C'est ce dont on m'a témoigné aujourd'hui.

[...]

Diffusion interne à l'École freudienne de Paris. Lettre à en-tête du 5, rue de Lille.

Il est notoire que j'ai dissous l'École freudienne de Paris.

C'est de l'histoire – tout le monde le dit – ancienne (six mois le 5 juillet).

D'où le réchauffé de la jointe.

C'est la Cause qui occupe, là où on est à la page (à la page... de son Annuaire). Aux Amériques par exemple, où me propulse le souci de la dite Cause, dès le dix.

2 sur 3 feront-ils avec moi le pas – ou pas ? Vaux-je point ça ? Et qui sait, 3 sur 3 ? Sot qui le préjuge.

Nul « duel », de mon fait. Mais du binaire, oui.

Jacques Lacan.

Ce 16 VI 80

Lettre adressée dans le Courrier de la Cause freudienne, à ceux qui ont reçu le carton du 21 et aux membres de l'E.F.P.

COURRIER DE JUILLET 1980

J'inaugure de mon dernier séminaire le Courrier premier de la Cause freudienne, attendu de mille et plus.

Que ce soit à la veille de ce temps dit de vacances chez nous ne m'arrête pas, puisqu'il sera pseudo pour moi, comme à mon habitude.

Et que c'est ce qu'à me suivre, vous pouvez faire de mieux : des efforts en somme. Ce sont des cartels que je veux dire.

Quant à l'Ef., je précise qu'elle n'aura point de P. que j'en sois venu à bout.

Jacques Lacan

Ce 29/VI/80

Le n° 1 du Courrier de la Cause est, sauf erreur ou changements d'adresse, envoyé à tous ceux qui ont reçu le carton du 21 février. Le Dr Lacan a demandé que ce Courrier soit adressé aux membres de l'EFP dans leur ensemble. Prière de renvoyer le bulletin d'inscription par retour de courrier, au secrétariat du 5, rue de Lille.

Intervention avant le vote de la dissolution par l'Assemblée générale de l'E.F.P., transcription d'après des notes.

Bonjour,

C'est gentil à vous d'être venus. Je vais vous expliquer mon vote. Je vais voter pour la dissolution de l'école.

Je vote pour et j'aimerais que vous fassiez comme moi.

Les psychanalystes sont des sujets spéciaux, ce sont des sujets spécialement sensibilisés à la tromperie, cela tient à leur pratique, de ce fait ils se classent selon leur éthique.

C'est là une épreuve rude. C'est une épreuve décisive en certains effets du groupe analytique. La réaction de masse du groupe, Freud l'a prédite, c'est de trouver refuge dans un idéal, l'idéal de l'infailible. L'idéal une fois installé, tout est bien, on échange des courbettes, moi ne prétends nullement incarner cet infailible, je ne fais pas non plus des courbettes.

J'en témoigne par cette dissolution.

Alors il faut me pardonner de ne pas être infailible.

Ceux qui me pardonneront voteront comme moi, et j'ajoute pour moi.

Voilà.

Il convient maintenant que chacun dise son mot.

5 Juillet 1980.

Cette intervention de Lacan ouvrant la Rencontre internationale de Caracas du 12 juillet 1980, a été publiée dans le n° 1 de L'Âne, magazine issu de la dissolution, mars-avril 1981. Elle fut en 1986, reprise dans l'Almanach de la dissolution, Paris, Navarin éditeur, 1986. Elle est désignée dans ces publications sous l'intitulé : « Le séminaire de Caracas ».

Je n'ai pas la bougeotte.

La preuve en est que j'ai attendu ma quatre-vingtième année pour venir au Venezuela.

J'y suis venu parce qu'on m'a dit que c'était le lieu propice pour que j'y convoque mes élèves d'Amérique latine.

Est-ce que vous êtes mes élèves ? Je ne le préjuge pas. Parce que mes élèves, j'ai l'habitude de les élever moi-même.

Ça ne donne pas toujours des résultats merveilleux.

Vous n'êtes pas sans savoir le problème que j'ai eu avec mon École de Paris. Je l'ai résolu comme il faut – en le prenant à la racine. Je veux dire – en déracinant ma pseudo-École.

Tout ce que j'en ai depuis obtenu me confirme que j'ai bien fait. Mais c'est déjà de l'histoire ancienne.

À Paris, j'ai coutume de parler à un auditoire où beaucoup de têtes me sont connues pour être venues me visiter chez moi, 5 rue de Lille, où est ma pratique.

Vous, vous êtes paraît-il, de mes lecteurs. Vous l'êtes d'autant plus que je ne vous ai jamais vus m'entendre.

Alors, évidemment, je suis curieux de ce qui peut me venir de vous.

C'est pourquoi je vous dis : *Merci, merci* d'avoir répondu à mon invitation.

Vous y avez du mérite, puisque plus d'un s'est mis en travers du chemin de Caracas. Il y a apparence, en effet, que cette Rencontre embête beaucoup de gens, et en particulier ceux qui font profession de me représenter sans me demander mon avis. Alors quand je me présente forcément, ils en perdent les pédales.

Il faut par contre que je remercie ceux qui ont eu l'idée de cette Rencontre, et nommément Diana Rabinovich. Je lui associe volontiers Carmen Otero et son mari Miguel, à qui j'ai fait confiance pour tout ce qui va avec un tel Congrès. C'est grâce à eux que je me sens ici chez moi.

Je viens ici avant de lancer ma *Cause freudienne*. Vous voyez que je tiens à cet adjectif. C'est à vous d'être lacaniens, si vous voulez. Moi, je suis freudien.

C'est pourquoi je crois bienvenu de vous dire quelques mots du débat que je soutiens avec Freud, et pas d'aujourd'hui.

Voilà : mes *trois* ne sont pas les siens. Mes *trois* sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. J'en suis venu à les situer d'une topologie, celle du nœud, dit borroméen. Le nœud borroméen met en évidence la fonction de l'au-moins-trois. C'est celui qui noue les deux autres dénoués.

J'ai donné ça aux miens. Je leur ai donné ça pour qu'ils se retrouvent dans la pratique. Mais s'y retrouvent-ils mieux que de la topique léguée par Freud aux siens ?

Il faut le dire : ce que Freud a dessiné de sa topique, dite seconde, n'est pas sans maladresse. J'imagine que c'était pour se faire entendre sans doute des bornes de son temps.

Mais ne pouvons-nous pas plutôt tirer profit de ce qui figure là l'approche de mon nœud ?

Qu'on considère le sac flasque à se produire comme lien du Ça dans son article à se dire : *Das Ich und das Es*.

Ce sac, ce serait le contenant des pulsions. Quelle idée saugrenue que de croquer ça ainsi ! Cela ne s'explique qu'à considérer les pulsions comme des billes, à expulser sans doute des orifices du corps, après en avoir fait ingestion.

Là-dessus se broche un Ego, où semble préparé le pointillé de colonnes à en faire le compte. Mais cela n'en laisse pas moins embarrassé à ce que le même se coiffe d'un bizarre œil perceptif, où pour beaucoup se lit aussi bien la tache germinale d'un embryon sur le vitellus.

Ce n'est pas tout encore. La boîte enregistreuse de quelque appareil à la Marey est ici de complément. Cela en dit long sur la difficulté de la référence au réel.

Enfin deux barres hachurent de leur joint la relation de cet ensemble baroque au sac de billes lui-même. Voilà qui est désigné du refoulé.

Cela laisse perplexe. Disons que ce n'est pas ce que Freud a fait de mieux. Il faut même avouer que ce n'est pas en faveur de la pertinence de la pensée que cela prétend traduire.

Quel contraste avec la définition que Freud donne des pulsions, comme liées aux orifices du corps. C'est là une formule lumineuse, qui impose une autre figuration que cette bouteille. Quelqu'en puisse être le bouchon.

N'est-ce pas plutôt, comme il m'est arrivé de le dire, bouteille de Klein, sans dedans ni dehors ? Ou encore, seulement, pourquoi pas, le tore ?

Je me contente de noter que le silence attribué au Ça comme tel, suppose la parlotte. La parlotte à quoi s'attend l'oreille, celle du « désir indestructible » à s'en traduire.

Déroutante est la figure freudienne, à osciller ainsi du champ lui-même au symbolique de ce qui l'ausculte.

Il est remarquable pourtant que ce brouillage n'ait pas empêché Freud de revenir après ça aux indications les plus frappantes sur la pratique de l'analyse, et nommément ses constructions.

Dois-je m'encourager à me souvenir qu'à mon âge Freud n'était pas mort ?

Bien sûr, mon nœud ne dit pas tout. Sans quoi je n'aurais même pas la chance de me répéter dans ce qu'il y a : puisqu'il n'y a, dis-je, pas-tout. Pas-tout sûrement dans le réel, que j'aborde de ma pratique.

Remarquez que dans mon nœud, le réel reste constamment figuré de la droite infinie, soit du cercle non-fermé qu'elle suppose. C'est ce dont se maintient qu'il ne puisse être admis que comme pas-tout.

Le surprenant est que le nombre nous soit fourni dans la langue même. Avec ce qu'il véhicule du réel.

Pourquoi ne pas admettre que la paix sexuelle des animaux, à m'en prendre à celui qu'on dit être leur roi, le lion, tient à ce que le nombre ne s'introduit pas dans leur langage, quelque'il soit. Sans doute le dressage peut-il en donner apparence. Mais rien que ça.

La paix sexuelle veut dire qu'on sait quoi faire du corps de l'Autre. Mais qui sait que faire d'un corps de parlêtre ? – hormis le serrer de plus ou moins près ?

Qu'est-ce que l'Autre trouve à dire, et encore quand il veut bien ? Il dit : « Serre moi fort ».

Bête comme chou pour la copulation.

N'importe qui sait y faire mieux. Je dis n'importe qui – une grenouille par exemple.



Il y a une peinture qui me trotte dans la tête depuis longtemps. J'ai retrouvé le nom propre de son auteur, non sans les difficultés propres à mon âge. Elle est de Bramantino.

Eh bien, cette peinture est bien faite pour témoigner de la nostalgie qu'une femme ne soit pas une grenouille, qui est mise là sur le dos, au premier plan du tableau.

Ce qui m'a frappé le plus dans ce tableau, c'est que la Vierge, la Vierge à l'enfant, y a quelque chose comme l'ombre d'une barbe. Moyennant quoi, elle ressemble à son fils, tel qu'il se peint adulte.

La relation figurée de la Madone est plus complexe qu'on ne pense. Elle est d'ailleurs mal supportée.

Ça me tracasse. Mais reste que je m'en situe, je crois, mieux que Freud, dans le réel intéressé à qu'il en est de l'inconscient.

Car la jouissance du corps fait point à l'encontre de l'inconscient.

D'où mes mathèmes, qui procèdent de ce que le symbolique soit le lieu de l'Autre, mais qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre.

Il s'ensuit que ce que lalangue peut faire de mieux, c'est de se démontrer au service de l'instinct de mort.

C'est là une idée de Freud. C'est une idée géniale. Ça veut dire aussi que c'est une idée grotesque.

Le plus fort, c'est que c'est une idée qui se confirme de ceci, que lalangue n'est efficace que de passer à l'écrit.

C'est ce qui m'a inspiré mes mathèmes – pour autant qu'on puisse parler d'inspiration pour un travail qui m'a coûté des veilles où pas une muse que je sache ne m'a visité – mais il faut croire que ça *m'amuse*.

Freud a l'idée que l'instinct de mort s'explique par le déplacement au plus bas du seuil toléré de tension par le corps. C'est ce que Freud nomme d'un au-delà du principe du plaisir – c'est-à-dire du plaisir du corps.

Il faut bien dire que c'est tout de même chez Freud l'indice d'une pensée plus délirante qu'aucune de celles dont j'ai jamais fait part.

Car, bien entendu, je ne vous dis pas tout. C'est là mon mérite.

Voilà.

Je déclare ouverte cette Rencontre, qui porte sur ce que j'ai enseigné.

C'est vous, par votre présence, qui faites que j'ai enseigné quelque chose.

Intervention conclusive sur la Rencontre de Caracas, parue dans le Courrier de la Cause freudienne, n° 2, septembre 1980.

Eh bien, il faut tout de même que je donne mon avis sur tout ça : je suis pour que ça continue, c'est-à-dire que ça recommence.

Évidemment, je ne vais pas refaire le voyage. Alors je vous invite. Je vous invite chez moi, à Paris.

Il faut m'organiser tout ça. Mettons ça à dans deux ans, en 1982. Disons en Février.

Je serai là comme aujourd'hui pour vous dire : Merci.

Lettre à en-tête de La Cause freudienne, 5, rue de Lille, pour la modification des statuts.

N° d'ordre : 80-340

Paris, le 22 octobre 1980

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de déclarer les modifications apportées par l'Assemblée du 19 octobre 1980 aux statuts annexés à la déclaration de l'Association « La Cause freudienne » en date du 21 février 1980.

Vous trouverez ci-joints deux exemplaires, approuvés par mes soins, des nouveaux statuts.

Les modifications ne portant ni sur le titre, ni sur l'objet ou le siège, il n'y a pas lieu à publication au Journal Officiel.

Par ailleurs, vous trouverez ci-après la liste des personnes chargées de l'administration et de la direction de l'Association (toutes ces personnes sont de nationalité française).

Directoire (ou Comité de gestion).

Directeur : CONTÉ Claude, médecin, demeurant à Paris 15^e, 10, villa Hersent, né le 23 juillet 1931 à Paris.

Secrétaire du Directoire : MILLER Jacques-Alain, professeur, demeurant à Paris 6^e, 74, rue d'Assas, né le 14 février 1944, à Châteauroux (Indre).

Secrétaire aux Échanges : RITTER Marcel, médecin, demeurant à Strasbourg, 18, rue des Orphelins, né le 27 janvier 1935 à Strasbourg.

Secrétaire aux Cartels : LAURENT Éric, psychologue, demeurant à Paris 3^e, 48, rue des Frans-Bourgeois, né le 19 novembre 1945 à Paris.

Secrétaire de la Bibliothèque : BAILLY René, médecin, demeurant à Paris 14^e, 108, avenue Denfert-Rochereau, né le 16 août 1923 à Rochefort (Jura).

Directeur-adjoint : SOLER Colette, née ROUDILLON, professeur, demeurant à Paris 15^e, 32, rue Ernest-Renan, née le 18 octobre 1937, à Moutiers (Savoie).

Secrétaire-adjoint du Directoire : BRUERE-DAWSON Claude, médecin, demeurant à Montpellier, 9, rue Baumes, né le 17 juillet 1938 à Montpellier.

Secrétaire-adjoint aux Échanges : BAUER Jean-Pierre, médecin, demeurant à Strasbourg, 6, rue Geiler, né le 22 novembre 1935 à Limoges.

Secrétaire-adjoint aux Cartels : MILLOT Catherine, professeur, demeurant à Paris 7^e, 6, rue de Solférino, née le 4 septembre 1944 à Besançon.

Secrétaire-adjoint de la Bibliothèque : SILVESTRE Michel, médecin, demeurant à Paris 17^e, 2, rue Villaret de Joyeuse, né le 7 avril 1940 à Paris.

Bureau du Conseil.

Président du Conseil : LACAN Jacques, médecin, demeurant à Paris 7^e, 5, rue de Lille, né le 13 avril 1901, à Paris.

Trésorière : GONZALEZ Gloria, épouse YERODIA, secrétaire, demeurant à Paris 14^e, 31, rue de la Sablière, née le 12 avril 1929, à Santullano, Espagne.

Membre du Bureau : FALADÉ Solange, médecin, demeurant à Paris 7^e, 1, rue Las Cases, née le 16 août 1925 à Porto Novo (Dahomey).

Membre du Bureau : LAURENT Éric.

Membre du Bureau : MELMAN Charles, médecin, demeurant à Paris 6^e, 4, rue de l'Odéon, né le 3 juillet 1931 à Paris.

Membre du Bureau, chargé des formalités prescrites : MILLER Jacques-Alain.

Je vous prie de me faire parvenir le récépissé de la présente déclaration.

Veillez agréer, Monsieur le Préfet, les assurances de ma haute considération.

Le Président, Jacques Lacan

La trésorière, Gloria Gonzalez

Le membre du Bureau chargé
des formalités prescrites,
Jacques-Alain Miller.

Lettre à en-tête de la Cause freudienne, 5, rue de Lille, publiée dans le Courrier de la Cause freudienne, octobre 1980, n° 3.

Il y a du refoulé. Toujours. C'est irréductible.

Élaborer l'inconscient, comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou. Freud lui-même, je le rappelle, en fait état.

Cela me paraît confluer pertinemment à la mort.

À la mort que j'en identifie de ce que, « comme le soleil » dit l'autre, elle ne se peut regarder en face.

Aussi, pas plus que quiconque, je ne la regarde. Je fais ce que j'ai à faire, qui est de faire face au fait, frayé par Freud, de l'inconscient.

Là-dedans, je suis seul.

Puis, il y a le groupe. J'entends que « La Cause », tienne le coup.

- Le cartel fonctionne. Il suffit de n'y pas faire obstacle, sauf à vectorialiser, ce dont je donne la formule, et permuter.
- Un Directoire gère. Ses responsables, en place pour deux ans – après quoi, changent.
- Des commissions les assistent, pour deux ans aussi.
- Une Assemblée annuelle, dite administrative, a à connaître de la marche des choses ; instance, elle, permanente.
- Tous les deux ans, un Congrès, où tous sont conviés.
- Un Conseil enfin, dit statutaire, est garant de ce que j'institue.

La Cause aura son École. D'où procèdera l'AME, de la Cause freudienne maintenant.

La passe produira l'AE nouveau – toujours nouveau de l'être pour le temps de témoigner dans l'École, soit trois ans.

Car mieux vaut qu'il passe, cet AE, avant que d'aller droit s'encastrent dans la caste.

Jacques Lacan

Ce 23-X-80

Lettre à en-tête de La Cause freudienne, 5, rue de Lille.

Ceci s'adresse aux membres de la SCI.

Je maintiens ma demande : location à la Cause freudienne.

J. Lacan

Ce 4 décembre 1980.

Lettre à en-tête de Jacques Lacan, 5, rue de Lille.

À MM. les Gérants de la SCI de l'EFP.

Je demande l'inscription à l'ordre du jour de la résolution suivante :

« L'assemblée générale du 19 décembre 1980 approuve la proposition de bail présentée par Jacques Lacan ».

J. Lacan

Ce 18 XII 80

Lettre à en-tête de l'École de la Cause freudienne, 5, rue de Lille.

Voilà un mois que j'ai coupé avec tout – ma pratique exceptée.

J'ai peu envie d'agiter ce que je ressens. Soit une sorte de honte. Celle d'un patatras : alors on en vit un, qu'il avait vraiment privilégié vingt ans et plus, se lever et lancer une poignée de sciure dans les yeux du vieux bonhomme qui... etc.

L'expérience a son prix, car ça ne s'imagine pas à l'avance.

Cette obscénité a eu raison de la Cause. Il serait bien qu'un rideau fut tiré là-dessus.

Ceci est l'École de mes élèves, ceux qui m'aiment encore.

J'en ouvre aussitôt les portes. Je dis : aux Mille.

Cela vaut d'être risqué. C'est la seule sortie possible – et décente.

Un Forum (de l'École) sera par moi convoqué, où tout sera à débattre – ce, sans moi. J'en apprécierai le produit.

Pour avoir éprouvé ce qu'il me reste de ressources physiques, je m'en remets pour sa préparation à Claude Conté, Lucien Israël, Robert Lefort, Paul Lemoine, Pierre Martin, Jacques-Alain Miller, Safouan, Colette Soler, que j'appelle à mes côtés comme conseils.

J. Lacan

Ce 26 janvier 1981.

Lettre à en-tête de l'École de la Cause freudienne, 5, rue de Lille. Elle comporte en bas de page un formulaire que les personnes souhaitant faire partie de l'École de la Cause freudienne doivent renvoyer au « D^r Lacan ».

Mon fort est de savoir ce qu'attendre signifie.

J'en obtiens qu'en somme, on m'exécute au nom du nom qui m'est propre. Comme il se doit, pour sauver l'assiette professionnelle, acquise de ma formation – à l'y réduire.

Obnubilation de responsables, à mettre au compte du statut de suffisance dont je n'ai su les préserver.

Ils portent ailleurs leurs impasses. Reste l'École que j'ai adoptée pour mienne.

Neuve et mouvante encore, c'est ici que s'éprouvera le noyau dont il se peut que mon enseignement subsiste.

On fera bien maintenant de se compter pour cette tâche.

Avis étant pris de mes conseils, je convoque pour les 28 et 29 de ce mois, mon premier Forum.

J. Lacan

Le 11 mars 1981